Waukee

Madame Alonzo Poetice

LA REVUE MODERNE



"Les Etrennes" par Pinchart.

LITTERATURE, POLITIQUE, ARTS (*Revue mensuelle*) PRIX : 25 SOUS

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

(*Suite de la page 2*)

vie n'a pas ternie. Très impressionnable, enthousiaste, il a des ailes, ou il se laisse écraser, suivant les jours. Parfaitement bon et rempli de tendresse, il ne connaîtra jamais les grandes passions. Ni vanité, ni prétention, il est toujours simple et naturel. La volonté est active, impulsive, réfléchie et beaucoup plus ferme qu'on ne s'y attend en général. Il est fin et perspicace et il goûte toutes les délicates nuances de l'esprit et du sentiment. Il est un peu capricieux et la persévérance est molle. La susceptibilité est indiquée; il lui arrive d'être entêté quand il est de mauvaise humeur.

GAMBETTA DE LA VICTOIRE.—Jeune, un peu légère et superficielle, mais bon cœur, franchise naïve et beaucoup de crédulité. Elle est gaie et elle aime le plaisir plus que le travail. Les affections sont calmes et pas très constantes. La volonté est un peu capricieuse: elle peut prendre certaines décisions, mais elle est tout de même exposée à subir les influences ambiantes et à suivre le courant sans opposer de résistance. Elle a une tournure d'esprit positive, elle aime son confort et que les choses roulent tranquillement sans la déranger. Elle a peu d'égoïsme et cependant je vois peu d'habitude de se dévouer. Un peu nonchalante.

MILENE OU MILINE.—Que d'imagination! et comme il importe de la surveiller pour l'empêcher de tout voir avec des verres grossissants! Ma correspondante est toute sensibilité, délicatesse, tendresse et idéalisme. Elle est bonne et charmante mais mal préparée pour endurer les grosses réalités de la vie pratique. L'enthousiasme est toujours prêt à éclater. L'orgueil est susceptible et je la crois un peu jalouse de ceux qu'elle aime tant! Volonté assez ferme, obstinée, légèrement autoritaire. L'activité est courageuse, et Milène va de l'avant, sûre de la réussite et dédaigneuse des obstacles. Elle en aura des désappointements! N'importe, elle repartira toujours avec la même ardeur et des illusions toutes neuves. Elle est gaie, animée, remuante. Sincérité et franchise naïve.

MATTIN.—Esprit réfléchi, simplificateur et sensé. Modeste et timide, il s'occupe peu des affaires des autres et ne demande qu'à être ignoré. La volonté est modérée et bien équilibrée: indépendant et obstiné, actif, énergique, muet sur ce qu'il pense et ce qu'il veut faire, il arrive à une grande liberté indépendante. Cœur délicat, affectueux, dévoué, besoin de sympathie et de confiance. Il la donne rarement mais il la donne tout entière. Humeur très inégale: il est un peu nerveux. Imagination qui favorise l'idéalisme.

(*Suite à la page 31*)

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418
DIRECTION
RÉDACTION
ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

2ème Année—No 3 — *S'unir pour grandir.* — Montréal, 15 janvier 1921

SOMMAIRE:

Il n'existe pas d'exercice physique plus sain que la pratique des sports que procurent nos hivers canadiens. Pourquoi alors craindre la vie au grand air durant janvier, février et mars, et hésiter aux fins de semaine, à entreprendre ces petits voyages à la campagne qui vous sont coutumiers en été ?

Vous êtes-vous déjà demandé ce que doit avoir l'air, sous l'épaisse couche de neige, ce pittoresque coin des

MONTAGNES DU NORD

où vous passâtes vos dernières vacances? Voilà tout de suite le but d'une intéressante excursion à faire avec des amis. Ne manquez pas d'apporter vos raquettes ou vos skis.

Ou bien poussez jusqu'à Ste-Marguerite, Val Morin ou Ste-Agathe, les villégiatures laurentiennes les plus fréquentées durant la froide saison.

Le patin, le toboggan, la raquette, le bob-sleigh et le ski font chaque année parmi les étrangers, des adeptes de plus en plus nombreux.

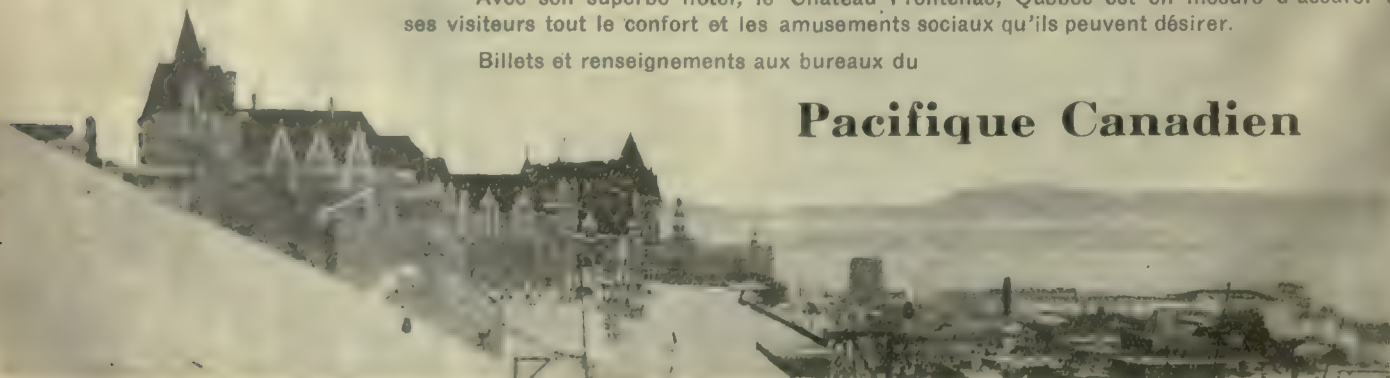
LA VIEILLE CITÉ DE CHAMPLAIN

lorsqu'elle a revêtu sa toilette hibernale, est pour ces derniers le point de ralliement dans la province. C'est à nous d'y maintenir par notre enthousiasme à partager ces amusements, une atmosphère qui fasse de Québec le rendez-vous de tous les amateurs de sports d'hiver de l'Amérique du Nord.

Avec son superbe hôtel, le Château Frontenac, Québec est en mesure d'assurer à ses visiteurs tout le confort et les amusements sociaux qu'ils peuvent désirer.

Billets et renseignements aux bureaux du

Pacifique Canadien



L'OEUVRE EN MARCHE

Par MADELEINE

Il est évident que la musique reste l'art favori des Canadiens-français. Leur assiduité au concert ou à l'opéra comme leur enthousiasme à saluer les artistes en témoignent éloquemment. Peu de peuples sont d'ailleurs aussi bien doués que le nôtre au point de vue musical. Nous avons eu Albani, l'une des étoiles mondiales de première grandeur. Nous avons chez nous des artistes qui l'auraient sans doute égalée, mais qui ont préféré par patriotisme ou par timidité rester au pays, pour y exercer leur art. Depuis quelques années, notamment, nous avons vu scintiller dans le firmament canadien, des étoiles, et nous pouvons affirmer que leur rayonnement ne reste pas ignoré. L'art brillant d'une Béatrice LaPalme, d'une Graziella Dumaine, le talent charmant d'une Léonide Letourneux, d'une Madame Desmarais, d'une Blanche Gonthier ou d'une Cédia Brault, ne pouvait que soulever notre enthousiaste fierté, de même que la voix splendide et l'art sérieux d'un Saucier, d'un Lebel, d'un Vaillancourt, d'un Prieur, d'un Gour, d'un Paquin, d'un Lapierre, et j'en passe, devaient retenir les plus sérieuses admirations.

Toute cette jeunesse travaillait de son côté, sous un professeur ou sous un autre, et s'ignorait presque totalement. Il a fallu une intervention magique pour éveiller cet art qui s'ignorait, et à Madame Damien Masson, l'exquise artiste revient le mérite d'avoir mis en action toute cette espérance qui n'osait se manifester.

L'on décida de tenter l'opéra avec des artistes canadiens qui n'avaient pas encore abordé la scène.

Nos jeunes artistes débutèrent dans les "Noces de Jeannette" au Monument National, avec Melle Léonide Letourneux et M. Honoré Vaillancourt, dans les rôles-titres, et M. Arthur Laurendeau, comme chef d'orchestre. Ce fut une révélation et Madame Masson en fit la surprise au public conquis, je dirai mieux, émerveillé. La tentative hardie était marquée d'un triomphe.

Puis les œuvres succédèrent aux œuvres, M. Albert Roberval et Madame Jeanne Maubourg apportèrent à cette jeunesse qui, hier s'ignorait, le concours de leurs leçons et de leurs conseils. Ils se multiplièrent admirablement pour assurer le succès de toutes les représentations, et partagèrent plus souvent dans les pertes que dans les profits... car ces représentations sont on ne peut plus onéreuses. Le prix seul d'une partition coûte très cher, et les frais généraux atteignent à des montants sérieux. Le public donne bien, mais ce public est relativement restreint. Il ne dépasse guère deux ou trois salles. Il faudrait que nos artistes puissent promener un peu partout à travers le Canada les œuvres montées à si grands frais. Mais tout cela exige un travail gigantesque, et quand les hommes et les femmes, — à peu d'exception, — sont obligés en dehors de leur art, de gagner leur vie, l'on conçoit la grandeur du sacrifice qu'ils s'imposent pour cultiver leur talent artistique. Il suffirait d'un peu d'aide, d'une subvention quelque peu généreuse de la part du gouvernement pour assurer la survivance d'une œuvre qui, après avoir cherché sa voie, vient de s'affirmer sous le titre de Société Nationale d'Opéra. Elle se compose à l'heure qu'il est de trois directeurs: MM. Albert Roberval, Honoré Vaillancourt et Victor Désautels. Ces trois noms font époque dans les annales de la musique au Canada, car depuis plusieurs années nous les avons vus se prodiguer inlassablement au succès de toutes nos œuvres lyriques. Appuyée par des signatures connues, cette Société vient de faire appel à l'appui du gouvernement. La tentative est nouvelle, mais elle devrait séduire l'homme délicat et brillant qui dirige actuellement nos destinées provinciales, et qui est de trop bonne maison, pour ne pas désirer que son règne marque le triomphe si désiré de la musique chez un peuple qui l'adore. Il appartenait à un raffiné de marquer généreusement l'évolution de l'art dans notre province, et nous croyons sincèrement que M. Taschereau, secondé par M. David, dont le dévouement à tout progrès sérieux est démontré par une conduite que nous avons déjà eu l'occasion de louer ici, voudra assurer au public québecois la survivance d'un art qui contribue largement à son éducation.

Ainsi secondée, la Société Nationale d'Opéra pourra se développer heureusement et multiplier son action. Elle pourra s'adjoindre des artistes et des professeurs, faire appel à des concours qui restent encore indispensables, et demander à des compétences le secours de leurs leçons et de leurs conseils. Elle comprendra qu'elle doit élargir ses cadres et perfectionner ses moyens. Nous croyons suffisamment connaître les hommes qui la dirigent pour lui donner entièrement confiance. Lorsque nous regardons en arrière, et que nous voyons les progrès obtenus, nous comprenons mieux les résultats à conquérir. Dans tout les pays du monde, les gouvernants ont à cœur de telles propagandes. Non contents de les encourager, ils les suscitent. Ici, l'œuvre est en marche; il ne s'agit que de lui donner une aide fort petite en somme, et qui semblerait mesquine et insuffisante, si nous n'avions pas l'habitude de nous contenter de peu. Il ne faut pas que des influences s'interposent pour anéantir un si bel effort, il ne faut pas que, las des discussions, les ministres soient mis sous de fausses impressions et craignent que cette aide financière accordée à une société lyrique n'ouvre la porte à de multiples demandes, et provoquent un état de chose insupportable. A ce compte rien ne remuerait jamais. Il se trouvera toujours des mécontents, ou des envieux, ou même des ratés, pour s'inquiéter du suc-

cès des autres. Dans toutes les antichambres publiques, nous rencontrons de ces personnages qui tentent d'intervenir entre le dispensateur des grâces et celui qui les reçoit. Il faut les ignorer.

La demande crée une situation, c'est vrai, mais cette situation n'est pas immuable. Si la Société Nationale d'Opéra ne répond pas à ce que l'on attend d'elle, si elle ne donne pas en rapport avec ce qu'elle reçoit, rien n'empêche qu'on lui retire le montant qui lui aura été octroyé à titre d'essai, et que l'on pourra reporter sur une œuvre mieux dirigée et plus heureuse en résultats. Ce n'est pas une œuvre plutôt qu'une autre qu'il importe de protéger. C'est un art qu'il s'agit de sauver. Une société est là toute prête, et qui a déjà fait ses preuves, et au prix de sacrifices innombrables. Il n'est que juste qu'elle reçoive les premières attentions, et d'autant plus qu'elle a eu le bon esprit de les réclamer.

MADELEINE.

LA COMPAGNIE DU PACIFIQUE CANADIEN

La Compagnie du Pacifique Canadien vient d'éditer un "Hiver au Canada" splendidement illustré, et qui prouve que dans notre pays immense, la même saison qui fait tomber la neige, y voit aussi fleurir les roses. Nous félicitons une fois de plus, la grande compagnie, notamment les directeurs de son service de publicité, pour la splendide propagande qu'elle mène si intelligemment pour faire connaître et admirer notre beau et grand pays.

NOTRE NUMÉRO DE NOËL

Notre numéro de Noël a remporté un succès complet. Nous remercions tous ceux qui nous ont complimentés sur la belle tenue de notre revue. Ce numéro spécial nous laisse cependant un regret, celui de n'avoir pu répondre à toutes les demandes, notre édition s'étant épuisée dans les trois premiers jours de sa mise en dépôt.

Merci à tous ceux qui nous ont adressé à l'occasion de Noël et de la nouvelle année, des vœux de bonheur et de succès.

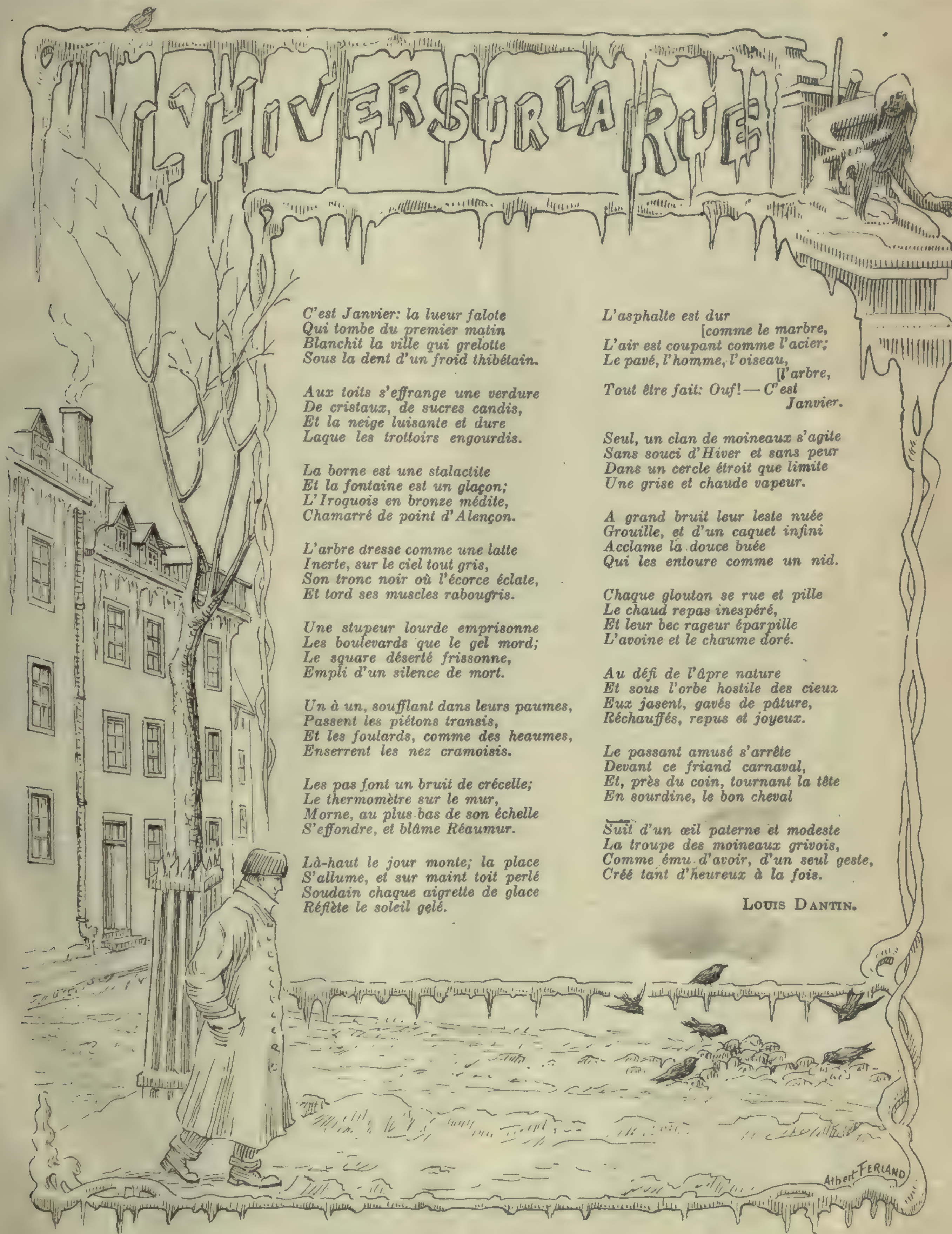
IMPUDENCE...

Les femmes allemandes demandent aux femmes françaises d'intercéder pour que les 800,000 vaches volées aux fermiers français ne leur soient pas retournées. Elles parlent au nom de leurs petits mourant faute de lait. Et les petits français! eux aussi meurent faute de lait, et avec eux les malades et les vieillards. L'impudence de ces Allemandes qui veulent garder le bien volé par leurs soldats est incommensurable!

"Evangéline"



Grâce à la généreuse initiative de la compagnie du Pacifique Canadien, qui, l'été dernier fit élever cette statue à Grand Pré en Nouvelle-Ecosse, Evangéline est maintenant de retour dans son beau pays d'Acadie. L'héroïne de Longfellow est représentée quittant tristement son village, en jetant un dernier regard vers les lieux où se sont passés les jours heureux de sa jeunesse. Conçu par feu Philippe Hébert, ce monument a été exécuté par Henri Hébert, le fils du distingué sculpteur canadien.



L'Hiver sur la rue

C'est Janvier: la lueur falote
Qui tombe du premier matin
Blanchit la ville qui grelotte
Sous la dent d'un froid thibétain.

Aux toits s'effrange une verdure
De cristaux, de sucres candis,
Et la neige luisante et dure
Laque les trottoirs engourdis.

La borne est une stalactite
Et la fontaine est un glaçon;
L'Iroquois en bronze médite,
Chamarré de point d'Alençon.

L'arbre dresse comme une latte
Inerte, sur le ciel tout gris,
Son tronc noir où l'écorce éclate,
Et tord ses muscles rabougris.

Une stupeur lourde emprisonne
Les boulevards que le gel mord;
Le square déserté frissonne,
Empli d'un silence de mort.

Un à un, soufflant dans leurs paumes,
Passent les piétons transis,
Et les foulards, comme des heaumes,
Enserrent les nez cramoisis.

Les pas font un bruit de crécelle;
Le thermomètre sur le mur,
Morne, au plus bas de son échelle
S'effondre, et blâme Réaumur.

Là-haut le jour monte; la place
S'allume, et sur maint toit perlé
Soudain chaque aigrette de glace
Réflète le soleil gelé.

L'asphalte est dur comme le marbre,
L'air est coupant comme l'acier;
Le pavé, l'homme, l'oiseau, l'arbre,
Tout être fait: Ouf! — C'est Janvier.

Seul, un clan de moineaux s'agite
Sans souci d'Hiver et sans peur
Dans un cercle étroit que limite
Une grise et chaude vapeur.

A grand bruit leur leste nuée
Grouille, et d'un caquet infini
Acclame la douce buée
Qui les entoure comme un nid.

Chaque glouton se rue et pille
Le chaud repas inespéré,
Et leur bec rageur éparpille
L'avoine et le chaume doré.

Au défi de l'âpre nature
Et sous l'orbe hostile des cieux
Eux jasent, gavés de pâture,
Réchauffés, repus et joyeux.

Le passant amusé s'arrête
Devant ce friand carnaval,
Et, près du coin, tournant la tête
En sourdine, le bon cheval

Suit d'un œil paterne et modeste
La troupe des moineaux grivois,
Comme ému d'avoir, d'un seul geste,
Créé tant d'heureux à la fois.

LOUIS DANTIN.

CROQUIS DE GUERRE 1915-1917

Par MARCEL de VERNEUIL

V.—APRÈS LA RETRAITE ALLEMANDE

(*Suite*)

Moislains, 18 avril 1917

Cet après-midi, fait un tour de promenade par Bouchavesnes, Rancourt et le bois Saint-Pierre Vaast, là où était, il y a encore un mois, le champ de bataille. Il tombait une bruine épaisse. On franchit d'abord un contrefort de l'épine de Malassise; la route est rougie par la boue des briques qui servent à la réparer; et sur ses deux côtés s'étend la houle limoneuse des entonnoirs d'obus, hérissée ici et là de croix frustes et de fusils. Bouchavesnes, vers lequel on descend ensuite, n'est plus qu'un amas de ruines informes. J'avançai dans cette solitude pesante. Par la route d'Arras on monte à Rancourt, qui touchait à la première ligne et est en miettes. Puis j'entrai dans l'ancien terrain de combat, en marchant vers la masse sombre et déchiquetée du bois.

Terrain bouleversé, martelé sans rémission, dont pas un pouce n'a été épargné, où les trous d'obus se touchent et empiètent les uns sur les autres, paysage sinistre et dantesque, noyé de bruine, désert tragique parsemé de taches bleuâtres, — des cadavres français. C'est un dédale de fils de fer morcelés, de tranchées éboulées; on circule péniblement sur le sol, bouillie jaune et gluante qui colle aux souliers et les retient, au milieu de toute cette eau qui coule en ruisselets susurrants ou stagne dans les entonnoirs. Ici et là un bras ou une jambe sort d'un tas de boue, un cadavre apparaît, pauvre amas de loques bleutées ou grises,—mains verdâtres, figures décomposées, peau craquant sur les pommettes comme du carton-pâte desséché, bouches tordues par un dernier cri... Ils sont là, des chasseurs pour la plupart, écroulés sur le ventre ou étendus sur le dos, les bras en croix, poches vidées et bourses ouvertes, lamentables, effrayants. Parfois même on ne voit que des morceaux de cadavres, débris d'hommes que l'explosif coupa en deux ou qu'il émietta...

L'affreux spectacle! Dans cette morne solitude, où ne résonnent que des croassements de corbeaux et des cris de pies, face à ces Français morts, sur ce charnier où ils achèvent de pourrir, on est, au premier moment, étreint par l'angoisse, — une angoisse instinctive, irrépressible, — et en même temps l'horreur est telle qu'on demeure stupide... Et puis on s'émeut, on s'attendrit, et tout d'un coup c'est un jaillissement de pitié débordante, qui fond le coeur et qui bouleverse... Enfin on se reprend, on se remet d'aplomb; et alors tout fait place à l'admiration, à la dévotion qu'on ressent pour les combattants des tranchées. Car là, sur ce champ de bataille, sur ce théâtre chaotique de leurs exploits et de leur long martyre, on comprend, avec une soudaine illumination, tout ce qu'il veut dire, le mot "fantassin", tout ce qu'il exprime d'acceptation et de tranquille courage... L'infanterie est une sainte, a-t-on dit; oui sans doute, sanctifiée par ses souffrances et son stoïcisme, vraiment la Sainte de la Patrie.

Moislains, 22 mai 1917

Une pluie lente et tiède est tombée, pendant la nuit, sur la terre desséchée. Ces chutes d'eau alternant avec le soleil donnent un essor extraordinaire à la végétation et un merveilleux éclat à la verdure. Jusqu'aux sinistres terrains de l'ancienne zone de combat qui se couvrent d'herbe, de chardons et de pissenlits. Le sol fauve et aride s'est transformé et offre maintenant aux regards surpris un tapis de verdure inégale et légère. Ce sol qu'on pensait brûlé jusque dans ses molécules les plus intimes, il renaît à la vie. Bouchavesnes et Rancourt ne sont plus les misérables amas de décombres gris et rouges qu'on voyait, il y a seulement quinze jours, au milieu d'un désert brun; leurs ruines s'estompent à présent d'un vert duvet, dont les taches veloutées se fondent admirablement avec les rubans sanglants des routes pavées de briques.

Ce renouveau, dans des endroits qu'on eût pu croire stérilisés à jamais par l'artillerie, est, chaque fois qu'on le voit, une source inépuisable d'émerveillement. Et on en aime davantage cette bonne terre française de pouvoir se relever de ses blessures avec une aussi remarquable promptitude.

Cimetière du bois des Vaux, 29 mai 1917

Champ d'honneur, champ d'horreur, disent les soldats; et ils disent vrai. Même, dans leurs pires moments de souffrance et de détresse, ils vont jusqu'à croire qu'il n'y a pas autre chose que cette détresse et cette souffrance, et que l'horreur l'emporte sur tout le reste. Celui qui s'aviserait de leur assurer le contraire et de vouloir leur montrer l'étoile qui luit au fond de ces ténèbres sanglantes et douloureuses, celui-là ils le traiteraient de "bourreur de crâne". Comprenons-les; l'excès de leur misère est leur excuse; et, en vérité, ils ont assez souffert pour qu'on leur pardonne de se blasphémer eux-mêmes.

Mais, malgré qu'ils en aient, leurs exploits et leur résignation dominent leur désespoir et attestent en lettres de feu qu'il y a autre chose que l'horreur, quelque chose qui la dépasse et qui la couvre, car, s'il en était autrement, ils ne pourraient pas la supporter une minute de plus. Il y a autre chose, qui peut briller en eux d'une flamme vacillante ou ignorée, mais qui brille tout de même: c'est l'honneur, c'est le leur et le nôtre, c'est celui de la Nation, et c'est son âme.

L'âme de la Nation, c'est elle qui brille en eux d'une flamme parfois tremblante mais inextinguible. C'est elle qui les maintient où ils sont et qui les plie aux suprêmes sacrifices; c'est pour elle qu'ils s'y dévouent tout entiers, spontanément. Quelles que soient leurs défaillances individuelles, et leurs rancoeurs, et leurs épouvantes, ils la servent en chevaliers constants et acharnés; cette âme nationale, qui se reflète d'une manière différente dans l'âme de chacun d'eux, ils veulent la maintenir intacte, et libre, et fière, — la maintenir pour elle-même et pour eux-mêmes.

Ils maintiennent et ils tiennent. Au cours des longues veilles dans la tranchée boueuse ou torride, infestée de rats ou de mouches, l'ennui et la souffrance peuvent les étreindre, leur souffler de mauvais conseils, mettre

sur leurs lèvres de pitoyables blasphèmes et les préparer aux pires abandons; dans l'ombre de la tranchée hostile, souvent l'âme de la Nation s'atténue et s'efface, et l'horreur semble l'emporter. Mais que vienne la crise rouge où il faut **les** empêcher de passer, où il faut **les** rejeter plus loin encore, c'est à ce moment que la flamme sacrée rejaillit plus brillante et plus efficace que jamais; alors, devant le danger, nos bonshommes se retrouvent, se ressaisissent et se dressent, et. d'une écriture égale à leur taille de géants, aux feuillets de l'Histoire ils inscrivent la Marne, et l'Yser, et Verdun...

Champ d'horreur, oui sans doute, mais sûrement aussi champ d'honneur.

VI.—LA TROISIÈME BATAILLE D'YPRES

Préliminaires.

Merris (en Flandre), 5 juin 1917

...Arrivé ici, il y a trois jours, après une grande randonnée en camion automobile, depuis Heilly-sur-l'Ancre, par Corbie, Querrieu, Doullens, Saint-Pol, Lillers, Aire, Hazebrouck et Vieux-Berquin: les plateaux nus de la Somme, les collines boisées et les paysages riants de l'Artois, un coin de la région minière, fumeux et noir, et enfin les riches plaines du Nord, aux ormes majestueux. Le cantonnement a été facile; les gens sont pleins de bonne volonté et ont l'humeur affable, malgré les tracas et le poids continuels de l'occupation. Village solidement assis sur le pli de terrain qui, de Bailleul à Hazebrouck, domine faiblement la plaine de la Lys; c'est propre et joli.

...A la fin de l'après-midi, tout à l'heure, tandis que les obus éclataient avec une régularité sinistre dans la direction de Bailleul, notre musique jouait sur la place du village. Dans le cadre exquis des maisons basses et des jardins proprets qui font le carré autour de l'église massive et du cimetière orné de buis, au fracas des détonations, les airs se succédaient, — allegros militaires, sérénades langoureuses, valses tourbillonnantes. Soudain, dans le clocher, le vieux carillon espagnol se mit en branle; et c'est à l'unisson d'une ancienne danse anglaise, vive et rustique, qu'il commença de tinter sa chanson, avec un bruit bizarre de sonnaille fêlée.

...Et le jour agonise avec douceur. Les hommes sont insouciants et joyeux; ils se pressent en foule dans les estaminets. Vers Bailleul le calme est revenu. Des bestiaux rentrent des champs en meuglant; et de longues files de chevaux s'en vont aux abreuvoirs. Sur la place, des gosses jouent et piaillent. Les dévôts s'engouffrent dans l'église, pour le Salut. De temps en temps une auto silencieuse file avec aisance, un motocycliste passe en trombe. Au loin, de vagues coups de canon... C'est la guerre...

Merris, 6 juin 1917

Cette partie du pays flamand ne manque pas de charme, un charme tranquille et insinuant, qu'on ne sent qu'à la longue. Le printemps, — ce merveilleux printemps de 1917, — y éclate avec une vigueur éblouissante. Malgré la médiocrité du relief, le paysage n'est pas monotone; c'est un grand jardin légèrement ondulé et parfaitement entretenu; les plants cultivés alternent avec les pâturages, les uns et les autres enfermés dans des haies touffues; des houblonnières rigides et des boqueteaux aux frondaisons opulentes les parsèment. Dans ce cadre harmonieux de verdure nuancée, les villages mettent la vive note rouge de leurs briques et de leurs tuiles brillantes, des églises dressent leurs lourdes tours carrées, et d'autres pointent vers le ciel l'aiguille fine de leurs clochers. Ici et là des moulins à vent étendent leurs bras éplorés.

Cet après-midi je suis monté au Mont des Cats, — le **Catsberg,** — dont le piton isolé domine tout le pays. On aperçoit sa silhouette conique de plusieurs lieues à la ronde; elle s'enlève un peu lourdement sur le ciel; et, les jours de brume, le couvent des Trappistes qui la couronne de ses hauts murs et de ses toits pointus prend un air mystérieux de château de conte de fées. Pour y grimper la pente est raide. Mais on est récompensé de l'effort accompli en découvrant un panorama incomparable d'étendue et de richesse. A l'est et au sud, c'est la ligne des collines de la frontière, le Mont Noir, le Mont Rouge, le Mont Kemmel et Bailleul, sentinelles avancées du plat pays dont le **Catsberg** lui-même et Cassel, à l'ouest, sont les deux derniers bastions défensifs. Tout autour du mont voici les villages aux syllabes flamandes: Godewaersvelde, Boeschepe, Berthen, Saint-Jans Cappel, Meteren, Merris, Flêtre, Strazeele, Caestre, Eecke, Steenworde; là-bas, au nord, au bout de ce ruban ferré, c'est Poperinghe (Pop, comme nous disons tous), au milieu de ses bois; plus loin encore, au delà de Westoutre, en Belgique, et de Dickebusch, on devine Ypres,... Ypres l'inviolée. Tout ce pays apparaît riche, abondant, placide, sans grand mouvement de terrain et d'âme, ordonné et traditionaliste, positif et mystique. Il en émane un charme très doux et très prenant; et c'est avec un peu d'angoisse qu'on pense aux canons boches qui en tiennent encore une partie sous leurs gueules (1).

Pour l'instant les batteries ennemies sont assez silencieuses; elles se contentent d'arroser les routes et les carrefours fréquentés, surtout autour de Bailleul, et ne répliquent guère au bombardement anglais. Il paraît qu'il est très soutenu, mais qu'il n'a pas encore atteint son intensité maximum, bien qu'il laisse loin derrière lui les tonnerres de la Somme. Enfin l'Allemand se terre et attend.

Nous aussi nous attendons. Beaucoup de rumeurs, parfois contradictoires. On dit qu'à l'est et au sud d'Ypres on ne fera qu'une opération à buts précis et limités, et que c'est au nord, où quatre corps français, dont le Neuvième et le Vingtième, sont concentrés, qu'aura lieu la véritable attaque; elle serait appuyée d'une forte démonstration navale et elle aurait pour objectif la libération de la côte belge. On dit,... mais que ne dit-on pas! La seule certitude qu'on ait, c'est qu'il se prépare quelque chose. Pour moi, je demeure dans l'expectative, et je prends soin, cette fois, de m'éviter une désillusion, en maintenant mes espoirs à une hauteur modérée. Nos amis ont l'espérance plus hardie. Tandis qu'après le coucher du soleil, assis à plusieurs sur le talus d'un fossé, nous contemplions les lueurs du bombardement, un jeune officier nous a adressé la parole: "Vous assistez, messieurs, au début de la plus grande bataille que le monde ait jamais vue (**the biggest battle in the world**)..." Je veux bien, mais je préfère attendre qu'elle soit terminée pour la qualifier sur ses résultats (2).

---

(1) On se souvient que cette région fut le théâtre des combats acharnés d'avril et mai 1918.

(2) Le lendemain, eut lieu la brillante victoire de Wytschaete et de Messines, heureux prélude à l'offensive de juillet, d'août et de septembre, qui, toute glorieuse qu'elle ait été, s'enlisa dans la boue et ne porta pas les fruits qu'on en attendait.

Winnipeg Camp, 17 juin 1917

Tout à l'heure, un peu avant le thé, je m'étais étendu, près de la ferme, à l'ombre d'un saule, sur l'herbe drue et sèche d'une prairie en fleurs. L'air était immobile et embrasé, tout haletait sous le soleil ardent. Je lisais distraitement, sans conviction, des fantaisies de Heine. Le front était calme; seulement, à de longs intervalles, des détonations isolées. Dans la lumière chaude et vibrante, des "saucisses" diaphanes sommeillaient paisiblement.

Soudain, à deux cents mètres environ du point où je me trouvais, on en fit monter une autre qui s'éleva très vite. On pouvait distinguer dans la nacelle les deux observateurs. Intérieurement je m'ébahis sur l'admirable vue qu'ils devaient découvrir de là-haut; et je regrettai presque qu'on n'eût pas besoin d'interprètes, de temps en temps, dans un si beau poste. Et puis j'oubliai la "saucisse", ses passagers, la guerre, pour tâcher de me divertir aux facéties un peu lourdes du Tambour Legrand.

Tout à coup deux détonations très fortes éclatèrent, comme au-dessus de ma tête. Sans m'émouvoir plus qu'il ne convenait, je levai les yeux... Horreur! le ballon flambait... On l'avait sans doute trop gonflé de gaz, et l'air chaud avait déterminé son explosion... Il flambait, et il tombait presque verticalement dans l'atmosphère immobile. En quelques secondes la flamme gagna la nacelle qui s'embrasa comme une torche, avec un atroce grésillement. Dans l'air bleu le ballon traça son sillon rouge; puis il s'abattit sur une grange qui prit feu...

Dix minutes plus tard le drame était consommé; et le ciel et la terre reprenaient leur éblouissante sérénité, qu'avait troublée, pendant un instant, ce mince fait-divers de la grande Tragédie.

Scottish Lines, 20 juin 1917

A la fin de la journée d'avant-hier, des obus étaient tombés un peu partout autour du Winnipeg Camp, — de ces obus dont on entend le départ presque en même temps que le sifflement et l'arrivée, s'ils éclatent près de vous; quatre ou cinq même avaient touché le camp, et l'un d'eux avait délicatement explosé à quelques mètres du mess du général, — pendant le dîner, l'incongru! Grand émoi, comme on pense. Sur ce, durant la nuit, les aéros boches s'étaient longuement promenés au-dessus de nos têtes, salués par une furieuse mitraillade, que ponctuaient les éclatements sourds des bombes. Le sabbat ne s'était terminé qu'au plein jour par un orage formidable. L'état-major, très énervé, avait fort peu dormi. Puis la matinée se passa tranquillement. Mais voilà que dans l'après-midi le canon boche se remet à tirer, et toujours dans notre direction, avec une précision d'assez mauvais goût. Nous étions repérés: il n'y avait plus qu'à partir. Oh! ce ne fut pas long. A quatre heures l'ordre était donné de se transporter dans ce camp où nous sommes, qui est situé à deux ou trois kilomètres plus au nord, vers Busseboom. A six heures le déménagement était terminé.

Au moment où mes camarades et moi arrivions ici, voilà des marmites qui tombent aux alentours, sur une ferme située à quelques centaines de mètres de nos baraques, apparemment en plein dans un parc d'artillerie. Ce ne fut qu'un cri: ce n'était vraiment pas la peine de changer de camp!

Le plus drôle, c'est que la Division a conservé la jouissance du Winnipeg Camp; là sont restés les bureaux et les mess, là on travaille et on mange. Ainsi, le matin, un camion transporte des Scottish Lines à Winnipeg les secrétaires; un peu plus tard les officiers les suivent en automobile. Au soir, pour rentrer, l'ordre inverse est scrupuleusement observé. Est-ce assez original cette organisation! Ces messieurs de l'état-major quittent leur résidence suburbaine, le matin, imperméable au bras, sacoche à la main, pour s'en aller au travail; et, la besogne du jour terminée, ils rentrent au logis pour se délasser... des obus, et jouir d'un repos bien gagné!

Quelle drôle de guerre!

27 juin 1917

L'interminable série des jours qui se ressemblent; l'inaction, encore l'inaction et toujours l'inaction C'est exténuant. Dans ce pays belge nous n'avons absolument rien à faire, et il nous faut tuer le temps... à défaut de Boches.

Du moins nos collègues belges ne sont point ennuyeux. Ils nous ont rejoints il y a peu de temps, et deux d'entre eux font popote avec nous. L'Anversois n'est pas sans naïveté, et le Bruxellois sans moquerie. Celui-ci est un grand conteur d'histoires; les plus petits événements prennent dans sa bouche une importance ex-tra-or-di-nai-re, et il ne "saurait" les dire sans les assaisonner d'une emphase assez comique. Son amusement est de taquiner l'autre, qu'il appelle provincial et qui est un terrible diseur de bons mots. Ils sont amis mais ils passent leur temps à se chicaner; ils prennent un plaisir infatigable à se monter mutuellement le cou avec force clins d'oeil, mines entendues et sourires subtils. Ils sont drôles, et aussi un peu gascons. La France les fascine, comme Paris nos provinciaux. Ce sont d'incorrigibles frondeurs; devant nous ils dévoilent leurs tares intérieures, ils critiquent, ils récriminent avec une vivacité toute gauloise. Au vrai ils s'apparentent de très près à nous; et cette franchise qu'ils étalent à nos yeux est comme un témoignage que Belges et Français sont, depuis Liége, unis indissolublement les uns aux autres.

Mais surtout il y a la campagne pour me divertir. Les changements d'éclairage sont fréquents et variés et en modifient l'aspect d'une manière précieuse. Tantôt, après la pluie, le vent de mer balaie la plaine des vapeurs qui l'estompent; et alors c'est un étonnant tableau de primitif, aux couleurs crues et brutales, aux contours nets et durs, d'un seul plan, sans atmosphère. Tout brille, les verts et les rouges et l'azur, tout apparaît et s'étale, avec une sorte d'impudeur uniforme et resplendissante. Tantôt, au contraire, il y a de la brume sur la terre et des nuages au ciel. L'horizon s'enveloppe de voiles légers et se cache à demi dans des écharpes laiteuses; et, par plans successifs, le paysage neutre, éteint, s'en va vers les lointains gris. Soudain une gerbe de soleil troue la nuée et jaillit sur la plaine en nappe étincelante. Tout s'éclaire alors, les verdures s'avivent, les ombres accusent le relief des choses; et, sous la caresse chaude de la lumière, les perspectives de feuillages brumeux se colorent de bleus et de mauves fugaces. C'est un enchantement, mais la buée qui monte du sol conserve au paysage son aspect réservé, et l'enveloppe de mystère virginal. Sur cette terre riche et féconde, aux appâts opulents, il flotte alors du rêve et de l'ineffable, — sur la terre de Maeterlinck et de Rodenbach.

(A suivre)

Au Service de la Tradition Française

Par LOUVIGNY DE MONTIGNY

Au début de l'été, l'Action française a édité, pour sa Bibliothèque, un livre portant la signature d'Edouard Montpetit. L'Action française s'entend au commerce des sentiments nationaux; elle devait réaliser une jolie petite affaire en publiant un volume intitulé *Au Service de la Tradition française*, signé par celui de nos jeunes écrivains qui jouit à bon droit du meilleur crédit, qui a été formé mieux que tout autre à la carrière littéraire, qui a eu l'avantage de se vouer à cette profession difficile et qui, pour tout dire, représente avec compétence et dignité les Lettres canadiennes.

Autant remarquer tout de suite qu'un recueil de pièces de circonstance n'agrée pas à tout le monde. Une conférence, une préface, une allocution, voire une analyse littéraire tire presque toute sa saveur de son actualité même; et le lecteur qui se tient "à la page" peut, dans un livre, y trouver quelque fadeur. Telle oraison qui, comme une gerbe de roses, rehaussa l'éclat d'une cérémonie, se fane aussitôt qu'elle a rempli son office, et suit le destin naturel des discours d'occasion et des fleurs. On peut mettre la gerbe sous un globe et imprimer le morceau d'éloquence. Ces pauvres restes mortels n'inspirent souvent qu'une pensée salutaire sur la vanité de ce qui fut vanité.

C'est le sort de tous les recueils de pièces de circonstance, et le livre de M. Montpetit est formé de ces pièces. Au surplus, maints soi-disant auteurs canadiens ont à jamais compromis ce genre de publication en servant au public des balayures de cabinet de travail. Combien n'ont pas tenté de se promouvoir à la dignité littéraire en entreprenant ainsi de composer un tout avec des riens! La composition d'un livre original exige plus d'efforts d'un écrivain consciencieux qui ne limite point son souci à occuper un demi-pouce linéaire des rayons de quelque bibliothèque familiale ou paroissiale, comme il se pourvoirait d'une fosse particulière au cimetière, mais qui ne publie la moindre chose qu'en poursuite d'un dessein artistique ou social.

Les imprimeurs tiennent Edouard Montpetit pour un piètre fournisseur de manuscrits. Cependant il produit beaucoup, à peser sa production au poids de la qualité. Avec notre manque habituel de mesure, on lui a, de toutes parts, servi déjà plus d'encens qu'il n'en faut pour détraquer les méninges de cent jeunes auteurs. Pour sa sécurité, il connaît sa langue et ses lettres au point de tenir bon compte des hyperboles, et les louanges ne l'empêchent pas d'étudier, de se perfectionner sans cesse, de travailler. Ses menus travaux, digressions et distractions du programme d'Economie politique auquel il a consacré sa carrière, lui auraient fourni, et depuis belle lurette, la matière de plusieurs volumes s'il avait été tenté de se faire précocement une place dans nos bibliothèques. De son propre mouvement, il n'a guère publié qu'une brochure contenant deux conférences sur les *Survivances françaises au Canada*, un péché de jeunesse commis à l'instigation d'un tentateur comme Etienne Lamy, en pleine lumière de Paris. A pareille tentation, un débutant canadien pouvait mal résister, d'autant qu'Edouard Montpetit pressentait qu'il ne devait pas avoir à s'en repentir outre mesure. A proprement parler, son premier ouvrage de librairie sera celui qu'il a préparé de longue main et qu'il annonce, *La Conquête économique*. C'est là qu'il donnera sa mesure, qu'il apportera à notre littérature un ouvrage qui lui manque, un livre qui servira et dont on parlera.

Dieu sait — et nous commençons aussi à savoir — combien se sont gaspillées nos dispositions et nos énergies. Nous étions timides, certes; nous ignorions surtout la puissance productive de ce que Léon Say a appelé la "force humaine". Nous ne nous doutions guère que la moindre industrie, pour donner tout son rendement, ne doit pas uniment tenir compte des achats et des ventes, mais calculer aussi les besoins humains qui la conditionnent et doivent l'orienter. Nous ne prenions pas garde que la richesse est le produit d'une entreprise à laquelle maints coopérateurs apportent inconsciemment leur concours sans rien réclamer du profit réalisé — et sans en rien recevoir aussi. Enfin, personne ne nous a enseigné la théorie des relations d'intérêt qui existent entre les hommes; nous n'avons jamais étudié les phénomènes que ces relations provoquent naturellement. Parmi nous quelques-uns ont d'instinct arrangé leur affaire, comme on dit. Combien notre influence et notre prospérité ne seraient-elles pas plus générales si nous avions reçu, par l'enseignement rationnel, une compétence qui est innée chez certains peuples, mais qui s'acquiert aussi par l'instruction. Cet enseignement nous a fait défaut. M. Montpetit a, devant lui, un champ qui n'a pas encore été remué; il le défriche depuis quelques années. La publication de son ouvrage économique servira, soyons-en sûrs, énormément.

Edouard Montpetit a eu le privilège de bénéficier du patronage du gouvernement provincial pour aller à Paris se former aux belles-lettres et s'initier aux sciences politiques. Par son application à ses études, par le crédit que ses travaux assurent à la province de Québec, par son dévouement à maintes œuvres publiques, M. Montpetit a largement remboursé l'avance de l'Etat. Sa *Conquête économique* convaincra le public que le gouvernement a mille fois raison d'envoyer en France les mieux doués de nos étudiants, de leur permettre ainsi de recevoir une formation supérieure qu'ils ne sauraient acquérir sur place et qui est cependant indispensable pour se préparer à des œuvres et à un ministère intellectuels qui ne soient pas trop en arrière de notre développement matériel.

Au Service de la Tradition française se compose donc de pièces détachées dont nous avons déjà lu la reproduction dans les journaux; et ce sont aussi des pièces académiques, genre qui ne compte pas encore une grosse clientèle au Canada, qui suscite l'admiration des connaisseurs, mais ne provoque aucune discussion, ne dérange rien ni personne, n'effleure ni l'opinion ni les opinions. Au fait, l'auteur n'y perpètre aucune audace de pensée, n'y critique aucune de nos institutions, de nos mœurs ou de nos lois. L'Action française, à coup sûr, répandra ce livre dans les écoles. Il procurera aux élèves des lectures littéraires qui ne dévoieront pas les esprits en formation. C'est un ouvrage de tout repos, composé, nous l'avons vu, de pièces que l'auteur n'a pas écrites en vue d'un volume. Cependant M. Montpetit a assez délibérément affermi sa dévotion à la langue et aux vertus françaises pour les exalter en toutes occasions et à bon escient, pour encourager la culture française en s'y adonnant d'abord de son mieux et en célébrant aussi les hommes et les œuvres qui l'ont propagée

et représentée chez nous. Un tel recueil se dédie de soi-même au service de la Tradition française et atteint surtout son objet en illustrant le degré de perfectionnement qu'un écrivain canadien peut obtenir au service de cette Tradition lumineuse et féconde. M. Montpetit respecte sa plume; il ne met au jour que des écrits qui lui ont coûté un réel effort.

En littérature, comme d'ailleurs en tout autre champ d'action, le succès et la perfection ne s'atteignent qu'au prix d'un labeur constant et parfois acharné. Le député qui, pour débuter, prétend mettre bon ordre à la législation, ne réussit qu'à se faire une réputation de casse-cou. Le marinier qui, sans formation scientifique, s'aventure à la recherche de mers ou de pôles inconnus, revient bredouille. Michelet nous montre comment Saussure a découvert les Alpes après une préparation de quarante ans. Sully-Prudhomme ne se forma pas uniquement aux lettres, mais se pénétra des arts et pratiqua les sciences avant de réglementer sa sensibilité dans des vers exacts comme des opérations mathématiques et d'écrire ces stances de la *Vie intérieure* où les chercheurs de merveilles vont prendre ces piécettes si simples qui s'intitulent *Le Vase brisé* et *Les yeux*.

Car rien n'est facile. Il était malaisé de découvrir les monts qui dominent l'Europe; il est malaisé de redresser une législation, d'écrire un livre ou une page, d'exprimer une émotion; il est malaisé d'extirper une souche ou de jouer de l'accordéon. Sans préparation suffisante, tout effort n'aboutit qu'au gâchis. M. Montpetit sait tout cela qu'il importe toutefois de répéter aux jeunes gens qui cherchent une carrière ou qui songent à une entreprise quelconque. Tous les écrits qu'il signe marquent sa préparation et son souci de bien faire. Relisez, entre autres, sa conférence sur *Louis Veuillot*, son étude sur *le Culte de l'incompétence*, sa préface *Pour la langue française*, son discours *Pour la Civilisation française*, et tâchez d'y mettre plus de sentiment sans emphase, plus d'érudition sans jactance, plus de sûreté d'expression, plus de vernis littéraire et de chaleur. L'on s'étonnera peut-être de relire froidement certaines petites pièces, comme son toast au général Pau. Ce refroidissement vient du regret que l'on a de ne plus éprouver l'émerveillement qu'elles provoquèrent à leur éclosion, de ne plus retrouver l'éclat que le cadre des circonstances y ajoutait. Le cadre est disparu, l'éclat atténué, et l'on se demande si les feuillets du livre réservent à telle ou telle allocution le même succès qu'elle obtint à son heure et s'ils témoignent encore du réel mérite de l'auteur.

M. Montpetit écrit (page 181):

> On disait autrefois: "Emparons-nous du sol"; on a écrit hier: "Emparons-nous de l'industrie"; disons à notre tour: "Emparons-nous de la science et de l'art."

et il prêche d'exemple. Il s'est formé comme il le faut, sous la direction de véritables maîtres, à l'Economie politique qui jusqu'à présent ne comptait parmi nous que des amateurs; il a étudié de conserve les ressources artistiques de sa langue maternelle et il est parvenu à l'écrire, cette langue française, avec une clarté, une correction et un atticisme que nous trouvons difficilement chez ses devanciers canadiens, et même chez ses contemporains. Dieu lui pardonne! les lecteurs habitués au laisser-aller de notre littérature lui reprochent de traiter avec cérémonie les sujets les plus familiers. Tant que nous n'aurons pas d'écrivains qui sachent rigoureusement ajuster leur style à la diversité des sujets, nous aurons mauvaise grâce, ce me semble, de condamner un excès d'élégance. Au reste, tous les écrits de M. Montpetit ne sont pas toujours et d'un bout à l'autre impeccables. Plusieurs ministères se succéderont à Québec et plusieurs générations de boursiers devront encore aller parfaire leur instruction à Paris avant de nous procurer des écrivains impeccables comme il s'en compte, en nombre assez restreint d'ailleurs, en France même où les gâcheurs existent comme en tout autre pays. M. Montpetit n'est pas moins devenu, chez nous, l'exemplaire le plus achevé du publiciste convenablement préparé à ses fonctions. Mais à l'écrivain canadien-français manque encore une collaboration que nous ne trouvons point chez nous, celle du correcteur d'imprimerie. Ce praticien, autant que l'écrivain, doit se former. Un auteur est incapable de corriger ses propres épreuves. Il les lit avec sa mémoire, et jamais avec la curiosité nouvelle et critique qu'il met à la lecture d'ouvrages qui ne sont pas de lui. D'autres yeux que les siens peuvent seuls déceler ces petites fautes qui déparent le meilleur ouvrage.

Un correcteur compétent aurait eu maintes occasions d'exercer son talent dans l'édition de l'Action française; il aurait remis à leur place ces accents circonflexes encombrant des voyelles qui devraient s'en passer et faisant défaut à d'autres voyelles qui réclament leur appui, de même que ces S que le typographe a laissés choir et dont l'absence intrigue l'attention que l'on met à lire un ouvrage aussi soigné d'autre part. Il aurait signalé sans doute à l'auteur une inexactitude philologique comme celle-ci (page 163:)

> Nous avons forgé "marchandises sèches" pour ne pas dire *dry goods*.

Ce sont nos puristes qui ont prétendu que "marchandises sèches" est une traduction hideuse de l'anglais et que cette expression ne signifie rien en français. Comme nos meilleurs écrivains, nos puristes ont encore bien des choses à apprendre, notamment que "marchandises sèches" a signifié quelque chose en France et en Nouvelle-France, à une époque où l'anglais n'influait guère sur notre langage. Dans de vieux documents qu'il a compulsés pour son histoire de *Talon*, M. Thomas Chapais a relevé l'expression "marchandises sèches" par opposition aux marchandises liquides. L'anglais l'a donc prélevée sur le français, l'estimant propre à désigner des "marchandises sèches" particulières, les étoffes et articles nouvellement créés par la mode — les "nouveautés". Nous n'avons pas forgé "marchandises sèches" par souci d'éviter "dry goods"; mais notre langue indigente et plutôt insouciante s'est contentée et se contente encore d'un archaïsme qui a cessé d'être intelligible dans le français moderne.

M. Montpetit était d'autant plus enclin à rééditer cette erreur qu'elle lui donnait sujet de louer derechef notre respect de la Tradition française. Il est doué d'un heureux tempérament qui le dispose à saisir les motifs avantageux et lui interdit de désobliger qui que ce soit. Son vocabulaire, qui ne manque d'aucune ressource, ne contient pas de mots qui flagellent, pas même de mots qui piquent.

Conscient de ce qu'il doit lui-même, de ce que tous les Canadiens-français doivent à la France, il rend, en féal chevalier, ce bel acte de foi et hommage à "la France vivante" (page 92):

> La France aura lutté pour le monde. Encore une fois, elle aura accepté la mission du droit et de l'humanité. Elle mène les hommes vers la paix, où l'honneur et la justice fraternisent et durent. Mais, sans qu'elle y puisse songer, elle aura aussi vaincu pour nous, pour tous les peuples qui se réclament d'elle et qui lui sont unis par la chair; pour tous ceux qui ont reçu en lourd partage de

répandre et de perpétrer sa foi, sa pensée, sa civilisation. Nous aurons appris par elle à connaître toute la valeur de notre sang. Elle nous aura confirmés dans l'orgueil de nos origines, en faisant triompher aux yeux de tous ce dont nous avons fait un de nos titres, ce dont nous vivons, ce dont nous demandons le respect, ce que nous défendons en nous et par nous: la race.

Le texte porte "perpétrer" au lieu de "perpétuer", à moins que l'auteur n'ait à dessein autant qu'à tort employé "perpétrer" dans le sens de *consommer;* il porte également un "puisse songer" dont le temps me paraît en discordance avec le futur antérieur qui vient après. Mais passons. M. Montpetit sait combien des nôtres, qui, comme lui, ont reçu pour (et non pas *en*) lourd partage de répandre la civilisation française, combien de ceux-là mêmes qui doivent à l'enseignement français la belle situation qu'ils occupent au Canada, ont cru bon, pour ne point aider à l'effort militaire de la France, de se rallier plus ou moins effrontément aux agitateurs et renégats de tout pelage qui nous prêchèrent, durant la guerre, que nous ne devions rien à la France. Il sait combien la pensée française est inculpée à faux chez nous, combien les plus claires idées françaises sont enrayées et sabotées, combien la langue française elle-même est mal traitée dans des institutions qui devraient en être les sanctuaires. Il ne lui chaut de réformer les gens et d'exposer son pourpoint aux éclaboussures des attrapades; il préfère servir ses dieux à loisir et laisser à ses confrères militants la besogne vilaine de fustiger les infidèles. Marie écoutait ainsi les paroles du Seigneur pendant que Marthe s'agitait à la cuisine, et Marie avait choisi la meilleure part qui ne lui fut point ôtée.

M. Montpetit a donc raison de ne pas descendre de sa tour d'ivoire; il continuera d'avoir raison tant qu'il persistera, dans son ordre contemplatif, à invoquer efficacement la Tradition française pour l'édification de tous ceux d'entre nous que des occupations profanes distraient de ce culte essentiel, puisque, pour le Canada français, hors de ce culte il n'est point de salut.

LOUVIGNY DE MONTIGNY.

PARADOXES ET VERITES

On vit fort bien sans se connaître soi-même, à plus forte raison sans être connu des autres. — Flaubert.

* * *

Celui qui se gouverne lui-même a un grand fou pour gouverneur.

* * *

Peu de gens ont assez de fond pour souffrir la vérité et pour la dire. – Vauvenargues.

...LETTRES...

Simples ou parées, quelles qu'elles soient
Les lettres que nous envoyons aux femmes,
Les lettres de désir et d'amour et d'espoir,
C'est notre moi qui s'évade,
Ce sont des êtres
Qui de toutes leurs cellules — les mots —
Vont frapper les nerfs, le coeur, le cerveau,
Créer de la vie étrange, inattendue.
Telle qui fut écrite mollement
Nous apporte un enchantement,
Une réponse qui nous arrive
Ainsi qu'un jeune dieu né d'un rayon d'aurore.
Et nous restons émerveillés
Nous demandant quoi de nous,
Quoi donc s'est transfiguré ?
Telle autre où notre pitié cherchait,
D'une main délicate, à panser une plaie,
Déchaîne l'orgueil qui nous cravache.
Nous avions dit: Amour.
Pourquoi donc, en retour,
Cette lettre nous peint tel un être difforme,
Une monstre fait de tous nos défauts,
De nos seuls défauts, de nos seules tares ?
Ces lettres que nous avons inspirées,
—Quelles qu'elles soient, simples ou parées —
Ce sont nos enfants
Où nous cherchons fiévreusement
Des marques d'hérédité.
Nous cherchons dans leurs traits les nôtres,
Comment cette semence, — cette idée —
S'est ainsi réincarnée,
Nous revient étrangère, pourtant reconnaissable.
Nous cherchons pourquoi, pourquoi
Telle lettre que nous ouvrons
S'annonce un précoce génie
Prometteur de joie infinie,
Puis, tout-à-coup, traîne en langueur,
Se dilue, insipide, et meurt;
Pourquoi telle autre où nous avions rêvé
De trouver rajeunie notre force orgueilleuse,
Nous renvoie une image affaiblie et douteuse
Comme le ferait un étang brouillé.

Quelles qu'elles soient, quelles qu'elles soient
Les lettres que nous recevons des femmes,
Lettres qui nous brûlent comme des tisons
Ou nous remplissent de frémissante joie —
Quelles qu'elles soient, quelles qu'elles soient
Les lettres que nous envoyons aux femmes,
Les lettres de désir et d'amour et d'espoir,
Qui vont frapper les nerfs, le coeur et le cerveau —
Ce sont des êtres tendus éperdûment
De tous leurs mots, de tout leur sang.
A créer de la vie étrange, insoupçonnée,
D'autres lettres, d'autres êtres!
Quelles qu'elles soient, simples ou parées,
Nos lettres sont notre moi qui s'évade,
Celles des femmes sont nos enfants.

ALPHONSE BEAUREGARD



Lui. — Moi, quand l'un de nous deux sera mort, je me retirerai à la campagne...
Elle. — Oh! moi... je me remarierai!...



CHEZ LA CARTOMANCIENNE.

—Tout augmente, le café est hors de prix, je ne consulte pas le marc de café à moins de dix francs.

EN FLORIDE

Par LUDOVIC FRANCE

MIAMI—Suite.

Un plaisir inoffensif, que tout le monde peut s'offrir à Miami, parce qu'il n'est guère coûteux, c'est la flânerie dans les rues de la ville. Il est très amusant, en effet, d'observer le va-et-vient de cette foule désœuvrée, cosmopolite, brillante; de guigner, au passage une physionomie intéressante, le long des avenues et des boulevards, en allant à l'inverse de cette foule qui déambule paresseusement, lentement.

Les rues coupées à angle droit, sont propres, brillantes, scrupuleusement lavées d'un abondant jet d'eau, chaque soir; aucune poussière ne s'y étale. La chaussée est claire, luisante, vous n'y signalez aucun déchêt, pas même une peau d'orange sur le trottoir. La propreté est une qualité caractéristique d'ailleurs, de tous les citoyens de la population blanche. On ne saurait autant en dire, hélas, de la population noire. Mais les édiles municipaux sont logiques, et ils savent faire respecter leurs ordonnances. Le moindre délit est puni sévèrement. L'hygiène est, aussi bien, l'une des préoccupations constantes d'un service spécial, et à Miami, pour toutes ces raisons, les hôpitaux n'ont pas, ou que très peu de malades.

Vous n'apercevez pas de tramways dans les rues de la cité. L'exiguité de la ville ne nécessitant pas ce genre de véhicules. Des rails sont pourtant visibles sur la chaussée, de même qu'une ouverture pour l'interposition d'un trolley, c'est qu'il a existé, autrefois, un tel service, mais la compagnie qui l'exploitait ayant jugé l'entreprise peu payante a discontinué le service. La plupart des gens, d'ailleurs, préfèrent aller à pieds.

Les maisons, gracieuses, sont bâties de stuc provenant du sol. Un sable d'une blancheur éclatante est mélangé à du ciment et à de la chaux, puis confié à des moules, et durcit par le contact avec l'atmosphère. On en tire de fort jolies colonnes, ma foi! avec bases et chapiteaux appartenant à tous les ordres; des motifs d'architecture d'une grande variété: d'énormes lions que l'on fera figurer accroupis, à l'entrée des édifices; des urnes ou des corbeilles, que l'on posera sur des fûts de colonnes dans les parterres, ou le long de l'allée sablée qui conduit à la demeure. Enfin, chaque habitation possède son "Sunny Parlor", vaste vérandah de forme demi-circulaire, occupant un des coins principaux de l'édifice. Des auvents sont à tous les balcons, et aux fenêtres; et chaque résidence est pourvue de moustiquaires.

Les maisons sont construites loin du chemin, abritées de palmiers ou de cocotiers, mais recevant, malgré cette ombre, suffisamment de soleil et de lumière. En bordure du trottoir, des haies fleuries d'hibiscus et de dalhias, interposent leurs barrières. Les parois des maisons sont, par surcroît, tapissées de fleurettes aux mille nuances; et, à vous promener dans les rues de Miami, vous avez l'impression agréable de circuler à travers les allées d'un jardin.

L'endroit le plus favorable à la flânerie est le "Royal Palm Park", à l'extrémité duquel est construit l'hôtel du même nom. C'est l'endroit distingué pour la promenade, le lieu où se concentre, à certaines heures, toute la vie sociale de la cité.

Si vous n'allez pas au théâtre, ou à un bal, allez au Parc, vous y entendrez de la bonne musique, et peut-être aussi, y ferez vous la cueillette de quelques Canadiens récemment débarqués. C'est là que, très souvent, nous allions "pêcher" nos compatriotes. Pour cela, il n'y avait qu'à remonter silencieusement les allées, à travers les rangs serrés des touristes, et voilà que tout à coup, avec un éclat de franc rire, nous arrivaient joyeuses, les sonorités françaises. Vite, on se lançait sur cet inconnu, lequel devenait aussitôt un compagnon très intime, qu'on traitait en camarade, en parent éloigné qu'on retrouve après nombre d'années. C'est, qu'aussi bien, à l'étranger, en voyage, l'intimité s'établit très vite entre compatriotes retrouvés, quitte à se refoidir aussi vite, l'instant d'après, à la faveur des coteries, des intérêts privés, des rivalités professionnelles, de la susceptibilité.

PALM BEACH

Palm Beach a une réputation mondiale, c'est la Nice de l'Amérique du Nord. On y vient de partout; des différents Etats de l'Amérique, aussi bien que de l'autre côté de l'Atlantique.

Avec ses hôtels somptueux, sa plage étendue, admirablement belle, ses villas coquettes ensevelies dans les fleurs, PALM BEACH est bien véritablement le paradis du viveur, du blasé, du gambler et du book-maker. Le convalescent vient y chercher un décuplement de ses forces; l'honnête homme, le repos et d'innocentes distractions; le financier l'oubli, pour un instant, du tracas des affaires. PALM BEACH est, en un mot, un endroit charmant, idéal, exquis, et qui n'a que le tort de ne s'offrir qu'aux privilégiés de la fortune, parce que là, plus qu'ailleurs, la vie coûte énormement cher!

Une belle avenue ombragée de palmiers, entièrement pavée longe la plage. On y circule dans des conditions confortables au possible.

Une élégante voiturette, formée d'un fauteuil d'osier, suffisamment large pour asseoir deux personnes, et mise en mouvement par le jeu régulier des pédales d'un bicycle que chevauche, par derrière vous, un conducteur-nègre, vous amène sans commotion, sans fatigue, jusque sur la plage.

Si c'est votre bon plaisir de vous laisser conduire ainsi, votre guide enfourchera sa monture, et viendra vous chercher à la porte de votre hôtel. Il vous voiturera selon votre humeur et votre caprice, des heures durant sans un heurt, sans la plus légère secousse, à travers un décor de poésie et de rêve, par des sentiers fleuris, parfumés, d'un enchantement continuel, le long de villas toutes blanches, blotties dans les fleurs, sous le couvert d'aristocratiques palmiers, jusque vers la mer. Celle-ci vous apparaît bientôt dans ses ondulations lentes, rythmées, avec ses larges volutes vertes, frisées, frangées à leur tête d'une abondante chevelure d'argent, dans le flamboiement d'un soleil ardent.

Votre conducteur est un gaillard robuste, solide, et vous n'avez rien à craindre pour son endurance. Ses jarrets sont d'acier, et le jeu des pédales est pour lui un entraînement agréable, facile. On le jurerait, du moins, à voir le large sourire qui découvre ses dents blanches, et qui illumine sa peau d'ébène, quand vous vous enquerrez de son état de fatigue. De fort bon caractère, du reste, il accélèrera ou ralentira la marche de sa monture, au gré de votre tempérament, de vos émotions ou de votre caprice...

J'ai parlé tantôt du coût de la vie.

Nulle part, je crois, en aucun lieu d'Amérique, le coût de la vie n'a atteint des proportions plus effroyables qu'en Floride, et, parmi les endroits les plus célèbres de la Floride, qu'à Palm Beach, où seuls les milliardaires, ou au moins les gens de fortune bien assise, ont la faculté d'y élire domicile

pour la durée d'une saison. Les autres, à moins qu'ils n'escomptent faire fortune par le hasard imprévu des cartes; les autres ne peuvent faire un séjour prolongé à Palm Beach. Une courte apparition leur sied bien mieux, et c'est ce que pratiquent d'ordinaire les gens bien-sensés...

C'est dans les salles à dîner, à l'heure des repas, ou bien au moment du bal, dans les pièces où l'on danse, que se recueillent avec le plus d'insolente évidence, les signes de ces fortunes accrues, dans des proportions colossales, jusqu'à devenir scandaleuses.

Il faut se trouver, une fois, à l'un de ces bals, dans ces somptueux caravansérails, comme le "ROYAL POINCIANA", par exemple, pour pouvoir mesurer l'intensité du luxe qui s'y manifeste d'une façon outrageante, parfois, ou pour le moins cynique et grotesque.

C'est, dans l'aveuglante lumière de l'immense Hall, un éblouissement de toilettes somptueuses, une prodigalité inouie de nuances fines, vaporeuses, un châtoiement d'étoffes claires moulant des torses, dessinant des bustes, sculptant des silhouettes sveltes, élégantes, découvrant des blancheurs d'épaules, des poitrines d'un éclat de nacre; c'est un rutilement confus de pierreries et de perles précieuses, au col et au front des danseuses; un mouvement incessant de bras nus, agitant de soyeux éventails à plumes; un rayonnement de visages jeunes ou vieux, mais toujours clairs, souriant, à travers un lég r nuage blanc de poudre de riz... c'est, en un mot, tout l'attifement orgueilleux de gens fiers, moins soucieux de paraître corrects, qu'opulents et gorgés d'or.

Les lanceurs d'affaires, les faiseurs de tout acabit qui pullulent à Palm Beach, et dont l'audace n'est égalée, en somme, que par l'insolence avec laquelle ils étalent leurs millions, ces financiers, ces agioteurs à succès, sont cause, aussi bien, qu'en Floride les loyers d'hôtels ont atteint des prix fabuleux.

Avec le grossissement de la fortune, parallèlement se sont accrus des goûts capricieux, irrésistibles, bizarres; des ambitions de vie pla tureuse, comblée; des exigences folles, qu'on n'a pas eu la sagesse de laisser à la maison, qu'on a apportées avec soi dans le voyage, et voilà pourquoi il a fallu, sur la plage où ces messieurs promènent leurs fortunes, à la place de ces édifices anciens, coquets, d'un prix accessible à tout le monde, ériger ces somptueux caravansérails, souvent inesthétiques de forme, monstrueux d'aspect, mais pourvus d'accessoires utiles, mais coûteux, au bénéfice des incorrigibles millionnaires.

Il n'y a pas à s'étonner dès lors, si, à Palm Beach, à côté de cette société cossue, opulente et fière, des gens de fortune et de goûts plus modestes, venus là non pour y étaler des richesses et s'étourdir dans les délices de Capoue, mais pour y jouir d'un honnête et bienfaisant repos, au sein d'une nature luxuriante, vraiment enchanter sse, trouvent excessifs, dérisoires même, les prix qu'on leur réclame pour le loyer d'une chambre, assurément confortable, mais d'un luxe moindre que celles offertes par le "ROYAL POINCIANA."

Mais voilà! cette classe d'aristocrates a tout corrompu, tout gâté, avec ses exigences sottes, ses prétentions niaises; et c'est pourquoi on se croit tenu, partout, à Palm Beach, à pratiquer l'exploitation contre tout étranger, fût-il bourgeois cossu, trafiquant enrichi, ou simple fonctionnaire...

Le Trust Millionnaire a parfaitement réussi, s'il a prétendu, en s'implantant ici, pratiquer l'exclusion des petites gens. Il n'y a plus qu'eux, vraiment, qui peuvent suffire à l'effort prodigieux d'argent que suppose toute une saison d'hiver passée sur cette plage enchantée qui s'appelle "Palm Beach." Et c'est grand dommage vraiment! car il fait bon se délecter ici, dans le soleil, sur le sable ou dans les flots; se griser d'air pur et de lumière, avec ces brises tièdes qui vous arrivent du large, chargées de sel comme les vagues elles-mêmes, et sentant bon les herbes marines et le varech...

Puisque notre état de fortune ne nous permet pas un long séjour à Palm Beach, profitons au moins des quelques heures qui sont à nous pour visiter la plage. Quittons pour un instant le confortable véhicule t descendons jusqu'à la mer, nous mêl r au groupe nombreux des baigneurs.

La plage, en ce moment, ruisselle de soleil, et sous l'avalanche des rayons lumineux, chaque grain de sable semble un crystal qui projette des éclairs.

Le tintamarre des couleurs, résultant de la variété des tons qu'arbore chaque uniforme de baigneur, est pour les yeux un spectacle pittoresque; et dans l'uniformité grise du sable, jusqu'à la ligne des flots verts, les larges parasols aux teintes vives ajoutent un élément nouveau au décor.

Cà et là, des enfants sur le sable s'amusent au jeu de l'architecte, de l'ouvrier, et construisent de minuscules forteresses, des souterrains, des palais, en donnant libre cours à leur imagination.

Par dessus ces têtes blondes ou brunes, au delà des groupes amusés faisant tache au soleil, le regard va rejoindre la vague étendue de la mer miroitante. Des vagues terrifiantes, en bataillons serrés s'avancent, qu'il s'agit pour le baigneur d'affronter. De l'œil on en suppute la hauteur. On frémit à la pensée que ces murailles croulantes vont tantôt s'abattre sur nos frêles épaules. Pour plus de sécurité, par un mouvement instinctif, on leur tourne le dos. La voilà maintenant la redoutable, la monstrueuse vague. On ploie l'échine

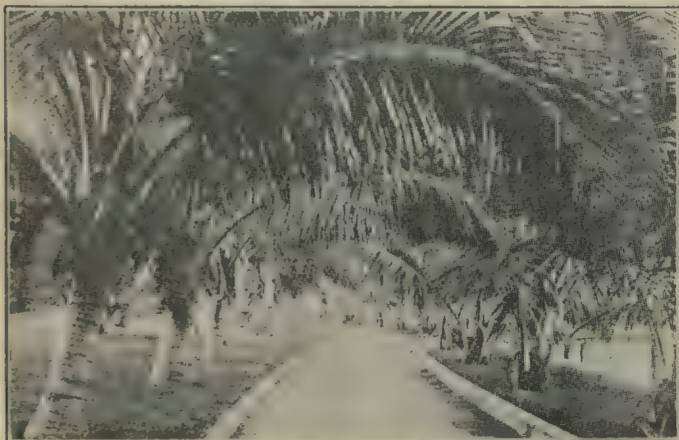


L'une des grandes avenues de Palm Beach.

d'abord. Elle vous cingle avec ses paquets de sel, comme le ferait une lanière aux mille mèches. L'épiderme en reçoit des rougeurs, et puis, c'est au tour maintenant d'une seconde, puis d'une troisième, à vous courir dessus. Et des heures durant, c'est un spectacle à la fois amusant et grotesque, que de suivre les mouvements des baigneurs dans la mer, et qui viennent ensuite paresseusement s'étendre sur le sable, au soleil.

On accourt sur la plage pour des motifs fort divers. Il y a d'abord les baigneurs, ceux pour qui le bain est la principale affaire, et qui se délectent vraiment dans cet exercice salutaire. Il y a aussi les oisifs, les curieux, qui ne recherchent qu'un spectacle amusant, une flânerie agréable dans l'atmosphère ensoleillée et légère. Mais il y a encore les dilettantes de la pose et de l'effet à produire.

Certaines gens ne descendent sur la plage que pour le plaisir, la coquetterie de s'y exhiber à la manière d'élégants mannequins. Les femmes surtout ont l'art de pratiquer cet insolent affichage; et il n'y aurait rien à redire, vraiment, excepté que de rire de ce ridicule pédantesque, s'il n'était hélas, trop évident, que cette habitude va à l'encontre de toute loi de la morale.



Promenade autour du lac, en face de l'hôtel Hibiscus.

Je ne sache pas que le spectacle de formes, si artistiques qu'on se les imagine, ainsi étalées au grand jour, dans la promiscuité qui règne nécessairement sur les plages, ait toujours un effet indifférent sur les foules.

Et qu'on ne se récrie pas, en voyant ici, du prud'hommisme, de l'étroitesse. Ceux qui raisonnent à l'encontre de cette morale sont dans le faux, et sans se l'avouer, peut-être gravement coupables. Assurément plus coupables encore sont les mondaines qui, pour donner une satisfaction à leur orgueil, ne se gênent guère de s'exhiber ainsi.

Les plages ne sont donc pas sans danger, et les parents soucieux de la morale de leurs jeunes filles, feront bien de ne pas les conduire en des endroits malsains, où leur vertu serait sans défense... et où par la pratique d'un sport aussi dangereux, elles auront vite fait de perdre toute pudeur.

Et nous avons quitté ce soir Palm Beach, pour en passant, voir Sea-Breeze, et de là, filer à Saint-Augustin.

SAINT-AUGUSTIN

C'est à Saint-Augustin que le chercheur, vraiment curieux de renseignements historiques, a le plus de chance de se former un jugement sur le passé de la Floride.

Saint-Augustin est la plus ancienne ville d'Amérique. C'est une toute petite ville, séparée de la Mer par une bordure d'îlots qui lui sert de rempart contre les caresses trop brusques, ou les colères de l'Océan.

Tout, dans la cité, rappelle un long passé fièrement espagnol: les habitations régulières et baroques, les hautes tours carrées, crénelées, les campaniles élancés, percés à jour, les balcons surplombant le trottoir. Joignez à cela un amour inné, passionné pour la musique, et qui se manifeste ici, plus intensément, plus énergiquement qu'ailleurs.

Au centre de la ville, sur une place publique de peu d'envergure, mais fort bien entretenue, se dresse l'antique marché aux esclaves, triste memorial d'habitudes heureusement disparues de nos mœurs.

C'est là, qu'il n'y a pas si longtemps, se trafiquaient ces odieux marchés de serviteurs noirs. Des maîtres, aussi inhumains que cupides, venaient acheter ou revendre, souvent à vil prix, de misérables esclaves qu'on emmenait enchainés ainsi qu'un sale, vulgaire et rebutant bétail.

L'édifice est modeste; une simple rangée de colonnes sur deux faces supportant un toit à comble.

Autour de l'antique foire, dans un quadrilatère élégant, se pressent les magasins modernes, les cinémas, les casinos, les restaurants à la mode.

Sur un des côtés de la Place s'élèvent la cathédrale et l'Evêché catholiques, bien humbles si on les compare à l'Eglise Presbytérienne, bâtie à quelques pas en arrière, sur une rue adjacente. Cette église porte le nom de "Memorial Chruch." C'est un don du génial constructeur des chemins de fer du Sud, Monsieur Flagler, qui la fit ériger en témoignage de reconnaissance, pour commémorer la guérison de son unique fille.

Saint-Augustin possède des hôtels, reconnus les plus riches du monde. Le PONCE DE LEON, LE CORDOVA, L'ALCAZAR, sont d'un luxe insurpassable. Leur architecture, qui cadre parfaitement avec l'ensemble de la physionomie de la cité, est un mélange obscur d'éléments mauresques et espagnols. Campaniles élancés, percés d'arcades régulières, dentelles de maçonnerie légère, cours intérieures avec vasques et jets d'eau, lacs artificiels et ponceaux, avec rampes habillées de fleurs pour rejoindre les deux rives...

C'est dans une sorte de féerie que vous apparaît, le soir, la silhouette de ces somptueux hôtels, avec leurs tours éclairées de lumières douces, et leurs mille fenêtres dont l'éclat vous arrive tamisé par le feuillage.

A Saint-Augustin on peut admirer encore l'antique fontaine de Jouvence, celle qu'ont chantée les poètes, dont les eaux jaillissantes avaient la vertu de rendre jeunes les vieillards.

La légende attribue à Ponce de Léon, le célèbre explorateur la découverte de la mystérieuse fontaine.

Parti à la recherche de la fameuse source, Ponce de Léon atteignit la Floride à la hauteur de Saint-Augustin. Après avoir réduit en servitude la vaillante race des Séminoles, qui lui paya le tribut, il planta sa tente au pied d'une source, laquelle devint, je ne sais plus trop par quel enchantement la fontaine si vantée qu'ont chantée les poètes.

Avec la plus grande conviction, le meilleur sérieux, le jeune dieu de ce lieu enchanté vous sert à boire une sorte d'eau gazeuse, dont l'unique désavantage est d'avoir une saveur désagréable. Après quoi il vous sollicite à acheter des cartes-souvenirs, illustrant de détails typiques l'arrivée, en ce pays, du pompeux Conquistador.

Le touriste qui visite Saint-Augustin, surtout s'il a quelques préoccupations historiques, ne saurait se désintéresser à l'endroit du vieux Fort Marion.

C'est là, comme dans un Musée National, que sont conservés les souvenirs les plus précieux se rattachant à l'ancienne vie Séminole. C'est, comme on le sait, le nom des premiers occupants de ce pays.

Des pièces nombreuses, concourant à la reconstitution de l'histoire de ces populations primitives, vous sont présentées qui font surgir sur le champ, devant votre imagination, la trame d'une existence passée tout entière à l'ombre de la forêt, avant que des explorateurs venus d'Outre-mer, ne vinssent déranger dans leurs coutumes séculaires ces pacifiques enfants de la solitude et du silence. Le cadre lui-même où ces choses vous sont présentées, aide puissamment à l'évocation de ce passé pittoresque.

Dans l'exhumation de ses souvenirs archaïques, qui se fait d'une façon logique, graduée, le Fort Marion vous amène naturellement à songer à l'époque plus récente de la domination espagnole.

Les travaux de défense, les ponts-levis, les redoutes, les cachots souterrains, les instruments de torture et jusqu'à la chapelle où se célébrait la messe que devait entendre le condamné à mort, tout vous parle dans cette enceinte, d'une civilisation que répudierait sûrement un citoyen des temps modernes.

Du haut de la tour principale, le panorama est splendide. La rivière Matanzas étale ses flots bleus tout pailletés d'or et d'argent. Dans les reflets du soleil couchant, des pêcheurs lancent et retirent leurs filets, des yatchs de plaisance, tout pimpants, glissent silencieusement vers la plage, des tramways minuscules remontent vers la ville, presque vides, cependant qu'au loin, dans un coin du ciel orangé se détache fière et striée de bandes blanches et brunes, la silhouette du Phare Anastasie.

A sa sortie du Fort Marion, le touriste est convié par son guide à traverser la rivière, à pousser sa promenade jusque sur l'autre rive. L'île est reliée à la ville par un pont de bois.

Là se trouve le jardin zoologique de la cité, enceinte modeste où sont conservés de nombreux spécimens de la faune tropicale.

Là se trouve également l'"ALLIGATOR FARM", ou repaire de crocodiles, le plus considérable du monde entier. L'Etat est propriéraire de cette riche et intéressante collection.

Leur nombre, et plus encore sans doute, le sentiment d'affectueuse camaraderie qui les anime, les porte à se tenir pressés, collés pour ainsi dire, les uns contre les autres... Ils sont là, anesthésiés et comme engourdis par la chaleur. Quand ils s'agitent, c'est un fourmillement confus, bruyant et capricieux d'inélégantes carapaces. Volontiers, on leur prêterait, dans cet état de captivité, des pensers tout humains...

A les voir tellement taciturnes, "plongés dans un songe qu'ils n'achèvent jamais", avec ce long regard intérieur, replié, qu'ils projettent, semble-t-il, sur l'écran de leur imagination ne peut-on pas croire qu'ils suivent ainsi la trame de tout un passé, douloureusement éteint, alors qu'ils pouvaient en toute liberté, errer le long des fleuves sauvages, ou au sein des rivières profondes et familières à leur enfance, où leur race a pullulé; ou s'étendre sous le couvert des opulents palmiers à l'étincelante chevelure, ou bien encore, se délasser à l'intérieur de grottes tapissées de mousses suaves. Ne peut-on pas dire qu'en fouillant ainsi dans ce recoin obscur de leurs réminiscences, ils entrevoient mélancoliquement d'anciennes retraites fortunées où le pied de l'homme n'a jamais laissé d'empreintes, de regrettées solitudes où leur sommeil n'était que rarement troublé par le clapotis de l'eau, ou la rumeur du vent dans le feuillage.

C'est à tout cela que font songer les mélancoliques reptiles. C'est des plus vieux naturellement que j'entends parler quand j'use de ce métaphorique langage, car ils sont nombreux et divers, les crocodiles ainsi domestiqués, réduits en servage, parqués dans des compartiments étroits, comme dans des loges. On les y a rangés scientifiquement, méthodiquement, par besoin de catégories, selon leur âge.

Aux premières loges, apparaissent les enfants, ceux qui viennent d'éclore, de percer la coquille les séparant du monde extérieur. Ce sont les "BABY ALLIGATORS", ceux dont on se peut procurer facilement des spécimens, moyennant quelques pièces d'argent, pour expédier à vos amis, ou emporter en souvenir.

Viennent ensuite ceux qui comptent quelques semaines d'existence, puis ceux de quelques mois, d'une année, etc. Il est facile de suivre ainsi l'évolution d'un type à travers ses étapes successives. Enfin, dans une dernière case, ceux qui m'ont inspiré le passage mélancolique de tout à l'heure, les plus vieux, parmi lesquels un, plus mélancolique encore, à la peau plus épaisse, très rigide, très coriace, que les rayons



Groupe de vieilles maisons historiques à Saint-Augustin, en Floride.

du soleil, tout brûlants qu'ils puissent être, ne parviennent pas à réchauffer un brin à travers sa visqueuse carapace, et qui se colle pour cela frileusement auprès de ses congénères, d'un sang moins vicié, plus chaud, et qu'on a surnommé, à cause de ses 350 années de vie bien comptées, le "MATHUSALEM" du Parc. Celui-là, c'est vraiment un patriarche!

Le guide qui nous accompagne ne manque pas d'assaisonner ses remarques de beaucoup d'humour yankee...

Et nous avons, après plusieurs jours de distraction, dépensés à parcourir les lieux célèbres, à nous mêler à la vie agréable des heureux habitants de ce pays, enfin dit adieu à Saint-Augustin, en même temps qu'à toute la Floride, emportant avec nous la sensation exquise, le sentiment très doux, d'avoir vécu pendant un mois une existence de rêve, et le regret aussi de tant de choses aimées, de paysages clairs, d'horizons ensoleillés, qu'il ne nous sera plus permis, peut-être, de revoir... qu'en souvenir.

LUDOVIC FRANCE.

Le fermier Drury, premier-ministre fermier élu par des fermiers est un fier homme. Le parti des fermiers d'Ontario lui ayant reproché de n'être pas assez fermier, il leur a répondu: "J'ai besoin de votre appui, mais je ne veux pas d'un appui servile. Nous avons besoin de loyauté, mais pas de celle qui étouffe la voix du voisin. Nous aimons la critique quand elle est utile. Nous n'avons que faire de partisans muets. Nous avons en plus d'une occasion risqué notre vie politique, mais il est souvent nécessaire en des temps difficiles, d'avoir recours à l'action directe." Les fermiers ont applaudi. L'électeur tout coriace qu'il soit est comme la viande: on l'attendrit en tapant dessus.

LIVRES ET REVUES

Par LOUIS CLAUDE

L'Almanach de l'Action Sociale Catholique de 1921 nous arrive à l'instant, avec une aimable dédicace à notre directrice, signée par M. l'Abbé Germain, à qui sans doute, nous devons offrir nos félicitations les plus sincères pour ce beau travail, bien composé, bien illustré, bien présenté, et édité avec un soin parfait. L'Almanach est le livre populaire. On l'attend et le désire. Il apporte des renseignements précieux qui vont nous aider toute l'année à fixer nos incertitudes sur les fêtes de chaque jour par exemple. L'Almanach de l'Action Catholique contient de l'histoire pratique, une partie littéraire bien choisie, un peu de géographie fort utile. Des vues splendides de notre pays, de beaux tableaux historiques, des photographies de certaines de nos institutions, des portraits intéressants, tout est là dans un beau cadre bien dessiné. Il nous fait plaisir de souhaiter la bienvenue à cette œuvre bonne et intéressante, et à lui désirer un succès splendide.

* * *

Une Maîtrise d'Art en Canada par M. Emile Vaillancourt, nous apprend qu'au XIXe siècle, le Canada eut son Ecole des beaux arts, fondée par M. Louis Quévillon, un modeste menuisier de la paroisse Saint Vincent de Paul, et cette école forma des artistes sérieux qui se vouèrent à la construction et à la décoration des églises canadiennes qui récèlent grâce à eux des trésors, dont s'étonnent les connaisseurs étrangers.

Cette histoire de l'art canadien sera l'objet d'une juste et fière curiosité. D'avoir réussi à l'éveiller, cette curiosité, nous devons féliciter M. Vaillancourt qui a dépensé à ce travail choisi, du temps et de l'érudition. La préface de M. Massicotte est tout à fait remarquable, et M. Edgar Gariépy qui a reconstitué avec tant d'art, les gravures hors texte, mérite aussi qu'on le complimente sincèrement.

Voilà un joli livre à mettre dans les belles bibliothèques. Nous remercions le libraire-éditeur, M. G. Ducharme qui a plusieurs œuvres aussi bien éditées à son crédit, pour l'envoi d'un exemplaire d'*Une Maîtrise d'Art en Canada.*

* * *

La Librairie Déom fête ce mois-ci son vingt-cinquième anniversaire, et nous tenons à lui offrir nos vives et sincères félicitations de succès.

Cette maison a énormément fait pour la propagande du livre français, et elle jouit de la faveur et de la confiance de notre meilleur public. Cette confiance, elle l'a méritée par un travail opiniâtre, soutenu et intelligent. La Librairie Déom dirige le goût des liseurs, elle oriente les débutants, favorise le développement intellectuel par le choix des lectures qu'elle provoque et des auteurs qu'elle recommande. Elle est devenue un centre où se réunit une élite qui devient de plus en plus nombreuse. A toutes les heures du jour et du soir, on y rencontre des intellectuels qui furètent dans les bouquins et les revues, à la recherche de l'œuvre nouvelle et passionnante. Le fondateur de la maison est là, entouré des trois fils qu'il a formés à son école, la bonne. Il répond à toutes les questions, à



M. Cornélius Déom

toutes les curiosités. Rien ne semble le lasser ou l'embarasser. Sa courtoisie est inlassable, et sa science livresque inépuisable. Nous avons toujours fréquenté la maison. Nous avons suivi ses progrès avec attention et joie. Son développement fut rapide et sûr, admirablement servi par la compétence et la clairvoyance de son chef. M. Déom a saisi toute l'importance que prendrait le commerce du livre dans le milieu où il s'est fixé, et bien vite les acheteurs affluèrent dans ce magasin rempli des choses les plus précieuses comme les plus substantielles. Aujourd'hui, le grand succès a consacré la Librairie Déom, et les souhaits que nous lui adressons sont assurés d'une entière et parfaite réalisation.

Dès l'apparition de la *Revue Moderne,* M. Déom adopta cette nouvelle œuvre et aida à sa propagande, et nous pouvons affirmer que cette sympathie très large fut considérée par notre directrice comme le meilleur augure du succès. La clairvoyance reconnue de M. Déom, que nous n'avons jamais trouvée en défaut, ne pouvait pas s'égarer en ce qui concernait notre publication. Et nous pouvons affirmer qu'une fois de plus le chef de la Librairie Déom fut un merveilleux prophète.

* * *

Brèves apologies de nos auteurs féminins par M. George Bellerive, avocat, homme de lettres, Chevalier de la Légion d'honneur, est le livre du jour. On en parle dans les salons et dans les cercles littéraires, et déjà il a pénétré un peu partout où l'on lit. Le livre éveille naturellement des attentions sympathiques puisqu'il parle uniquement des femmes, et des femmes qui ont aidé puisamment au développement des lettres canadiennes, et à la formation du goût littéraire de nos compatriotes. Le livre débute par un hommage à nos premières femmes écrivains, les religieuses qui ont tenu les annales de leur couvent et ont ainsi apporté à notre histoire une précieuse documentation. Puis c'est de Laure Conan, notre grande romancière, de Madame Dandurand et de Françoise nos premières journalistes, et combien brillantes qu'il nous entretient. Puis nous voyons défiler tour à tour, Madame Gérin-Lajoie, la fondatrice de la Fédération Nationale, Mlle Bibaud, Mlle Lanctot, Madeleine, Ginevra, Gaétane de Montreuil, Colombine, Solange, Blanche Lamontagne, Louyse de Bienville, Marie Claire Daveluy, Mlle Marie Beaupré, Fadette, Mme A. B. Lacerte, Atala, Michelle Le Normand, Yvonne Charette, Marie Gérin-Lajoie, Renée des Ormes, Monique, Andrée Jarret.

Ce livre ne contient aucune critique. M. Bellerive s'est d'ailleurs défendu d'une pareille pensée. Nécessairement il pourra étonner par la générosité des éloges qu'il distribue également à toutes nos femmes de lettres, et le lecteur non averti ne pourra distinguer du mérite supérieur d'aucune d'entr'elles. Nous y relevons plusieurs erreurs de documentation qui nous étonnent: Françoise est née au Escoumains, non à Trois-Pistoles; Mlle Justine Gérin-Lajoie n'a jamais été envoyée à Fribourg par le gouvernement de Québec, mais c'est sa tante, Mlle Antoinette Gérin-ajoie, qui fut déléguée en Suisse par le

comité de l'enseignement ménager subventionné par le gouvernement provincial; Mlle Marie Rose Turcot n'a pas épousé M. Hubert de Rimouski, Madame Hubert, décédée depuis, était la sœur de Mlle Turcot.

Et Colette? Pas une ligne dans ce volume où défilent toutes celles qui ont écrit, pas une ligne n'est consacrée à la bonne, sincère et charmante Colette, la collaboratrice de la "Presse". Peut-être ne l'a-t-elle pas voulu? Mais ce ne serait pas encore une raison. L'œuvre de Colette est assez connue pour que l'on puisse y puiser sans permission, et il semble étrange que dans cette galerie féminine n'apparaisse pas la femme exquise et fine qui tout en remplissant une besogne ingrate et pénible, a su garder, dans toute sa fraîcheur, un talent délicat et sincère.

Ces restrictions faites, nous pouvons louer entièrement l'œuvre de M. Bellerive, inspirée par un sentiment très-élégant, et accomplie dans un geste chevaleresque. On peut se procurer cet agréable volume, en s'adressant à l'auteur, à Québec, ou dans nos bonnes librairies, au prix de un dollar et quart l'exemplaire. Le volume est illustré de nombreuses photographies.

* * *

Canadiens et Américains chez eux. — Lettres — Journal — Impressions d'une artiste francaise.—Mme France Ariel vient de publier (chez Granger—$1.00) un volume de lettres et souvenirs appelé, croyons-nous, à un grand succès. Il est intitulé: *Canadiens et Américains chez eux.*

Les lecteurs, qui en ont goûté quelques extraits dans les revues et les journaux du Canada, avaient grand hâte de voir paraître ce volume. Peu d'écrivains français, s'il s'en trouve, ont mieux qu'Ariel connu le Canada, — le vrai, le Canada des campagnes, des faubourgs, des villages, des villes, des grands personnages et des humbles. Nul ne nous a jamais été plus sympathique — Ariel aime le Canada, elle en chérit les gens et les choses, elle en admire la nature immense et pittoresque. Pour le décrire, elle a des phrases qui sont des coups de pinceau merveilleux. Avec ça, de l'esprit, beaucoup d'esprit: elle raconte comme elle décrit; avec une verve pétillante, parfois comique, unissant à des trouvailles de mots charmants, la franchise, le trait juste et une bonhomie toujours souriante. Souvent, sans cesser d'être simple et à propos du moindre incident, elle arrive aux profondeurs d'une philosophie sereine, étonnante chez une si jeune femme.

Nous donnons ici — ce qui vaut mieux qu'une longue critique — des extraits d'une des lettres de ce volume. Elle est adressée par Ariel à sa sœur Louison. Elle constitue une défense de notre *parlure* qui, venant d'elle, vaut peut-être mieux, auprès de nos dénigreurs, que toutes nos réfutations, rectifications et plaidoyers canadiens. Nous formons le souhait que cet article soit bientôt traduit et publié dans quelque revue ou journal anglais:

"Nos amis américains et anglais ne peuvent croire qu'après trois cents ans les Canadiens parlent encore le français et le bon français de France! Bien sûr, c'est étonnant; plus, c'est miraculeux.

J'ai entendu dire très souvent que les Canadiens avaient gardé le français de Bossuet et de Racine. Je les en féliciterais, si l'éloge n'était exagéré; ils ne sauraient avoir de meilleurs maîtres que les écrivains du grand siècle. Cependant, je n'ai jamais trouvé que le français qu'on parle sur les bords du Saint-Laurent soit suranné; je n'y ai jamais rencontré ces expressions désuètes, ces tournures un peu archaïques que l'on remarque dans les auteurs du XVIIe siècle. Ce qui est beaucoup plus vrai, c'est que les Canadiens, petits-fils de Bretons, de Normands, de Saintongeois, ont conservé quelques vieux termes maritimes qui leur viennent de là-bas, des vieux pays, comme ils disent.

Vous admettrez bien que la langue française a évolué depuis 1763? Il a fallu exprimer des idées, des sentiments, des habitudes, des choses inconnues aux premiers colons. Comment faire? La France est très loin de Québec et les Canadiens ne pourraient pas nous crier par-dessus l'Atlantique: "Dites-donc, cousins, un conseil: comment diriez-vous ça, vous?" — Force leur était de se débrouiller tout seuls et, ma foi, ils s'en sont fort bien tirés. Quoi de plus joli que ces vieux termes: "un habitant", "les épluchettes", "la débâcle"! Ce sont des mots bien purement français qui expriment des choses absolument canadiennes.

Si vous avez eu le courage de lire un dictionnaire, celui de Larousse par exemple, vous avez dû remarquer qu'au mot "Pardon" l'auteur a ajouté: "Se dit aussi d'un pèlerinage en Bretagne". Je ne crois pas que ce même dictionnaire mentionne la signification canadienne du mot "habitant"; c'est un grand tort car elle est toute aussi française que la signification bretonne du mot "pardon". Avis aux futurs faiseurs de dictionnaires.

Maintenant, nous arrivons à la grosse question de l'accent canadien. Eh bien, n'en déplaise aux partisans du "canadian french", il n'y a pas d'accent canadien. Je sais qu'au Canada, le peuple parle en général avec un accent un peu "campagnard", mais c'est un accent de chez nous, un bon vieil accent normand ou poitevin, un accent de la vaillante et forte province française. Les Canadiens n'ont pas inventé cet accent-là; ils l'ont gardé tout simplement."

* * *

Nous recevons à la dernière heure, un roman intitulé *"Les Campagnes de Miss Fleurance"* par René Star, édité par Calman-Lévy, où se rencontrent des héros canadiens fort sympathiques, malgré qu'ils manquent quelquefois de couleur locale. Il est évident que René Star a aimé les Canadiens français qu'il a connus peut-être imparfaitement, ou qu'il a devinés avec son cœur français. En dépit de certaines erreurs de "langue" qui ne sont évidemment pas des charges, le souci de l'auteur de nous bien raconter est trop absolu pour que nous ne lui en tenions pas absolument compte. Miss Fleurance est parfaite, c'est tout à fait notre jeune fille bien élevée, avec sa belle droiture morale, son courage et sa fierté, comme avec sa volonté de "vivre" au meilleur sens du terme. Quant à son oncle, qui est bien le plus brave homme de la terre, un noble sir évadé de "Murray Bay" qui parle quelquefois comme un sabot, et dont l'*impourvu* nous stupéfie parfois, il n'en reste pas moins un personnage charmant, héroïque par instants, et qui aime la France comme un héros! Ce livre nous apparaît tout d'abord comme un acte de belle et bonne volonté que nous devons hautement apprécier. C'est peut-être la première fois qu'un Français s'avise dans le roman, (je ne parle pas de Marie Chapdelaine qui nous semblera toujours un roman canadien quoique écrit par un Français) de nous peindre sincèrement et sympathiquement, qui cherche nos qualités avant nos défauts, et qui s'applique à nous faire jouer un rôle qui nous plait, parce que nous le sentons digne de nous. Nous devons savoir gré à M. René Star de cette jolie intention, tout en regrettant qu'en voulant saisir la *saveur* de notre langue, il ait légèrement et sûrement erré, de façon à nous prouver clairement qu'il noua a traités un peu de "chic" ce qui est d'ailleurs la manière d'écrivains de haute réputation, et celle, avons-nous pu croire, de M. Maurice Barrès lui-même.

* * *

L'Interne, roman par Myriam Thélen et le Docteur Marthe Bertheaume. — La guerre, en décimant cruellement notre jeunesse virile, semble avoir ouvert plus largement à la femme l'accès des carrières libérales. Même la profession médicale, qu'un préjugé stupide lui interdisait comme incompatible avec le souci de son honneur et de son bonheur, avec la paix d'un foyer respecté, voit tous les jours s'accroître le nombre de ses adhérentes. Cette circonstance donne un intérêt de pressante actualité au roman, assurément vécu, de deux auteurs qui ont uni leur talent et leurs facultés d'observation. Il met en

scène la noble ambition d'une jeune fille qui veut tenter de devenir une "princesse de science", sans renoncer aux traditions de son enfance. Dualisme émouvant qui aboutit à une série d'épreuves, de luttes pénibles contre le désaveu formel des siens, l'hostilité des milieux, l'écueil des camaraderies faciles, les exigences des concours. Elle s'enferme dans l'étude comme un moine dans son couvent et conquiert haut la main ce titre envié d'interne, qui la met directement en contact avec la vie d'hôpital, lui révélant le secret de toutes les douleurs et de toutes les misères. Sa récompense sera un amour discret et sûr, l'affection d'un compagnon de travail qui s'est associé à ses efforts et a admiré sa belle vaillance. Mais le coup de foudre de 1914 éclate et l'Aimé succombe à la veille des victoires définitives. Il ne reste plus à l'héroïne qu'à chercher dans l'adoption d'un orphelin de guerre un aliment à sa tendresse déçue, l'illusion bienfaisante d'une maternité idéalement consentie. Œuvre puissante et vraie, qui définit avec netteté l'évolution du féminisme aux prises avec les réalités nouvelles.

* * *

La Librairie Beauchemin vient d'éditer une œuvre musicale dont s'honorerait n'importe quelle grande maison d'édition française, et qui est la perfection dans le genre. Ce sont les "Chansons canadiennes" harmonisées par M. P. E. Prévost, et illustrées par M. J. C. Franchère. Le recueil est présenté par M. Fernand Rinfret dans un vibrant article, intitulé "La Chanson Populaire".

Pour recueillir ces chansons, le musicien et l'artiste ont parcouru nos campagnes canadiennes, ils ont saisi toute la poèsie rustique de l'âme populaire et s'en sont imprégnés. Leur œuvre réflète notre campagne dans toute sa grâce et son harmonie. Le crayon de M. Franchère a admirablement rendu ces petites scènes intimes qui racontent si fièrement dans la simplicité des gestes, l'histoire familiale et simpliste de nos campagnards. Ces croquis sont justes et sincères; ils parlent, ils chantent!

Le recueil nous apporte 114 chansons du terroir, choisies avec soin parmi les plus belles, les plus touchantes, les plus expressives de nos chansons canadiennes. Cette œuvre est une œuvre de goût et de charme. Il faudrait la faire connaître et l'envoyer au loin, où, mieux que tous les livres et tous les discours, elle raconterait l'âme de chez-nous, hautaine, passionnée et douce, simple et tendre!

* * *

Roses et violettes par Mlle Anita L'Africain est un petit livre où vers et prose se mélangent au petit bonheur, sans aucune pensée prétentieuse. C'est un livre de début évidemment, et qui aurait gagné à subir une critique consciencieuse et sûre, avant la publication. Il faut tenir compte du fait que son auteur vit en plein Ontario, et qu'il lui a fallu une rare constance pour se livrer à un travail littéraire assidu. Les "Roses et Violettes" embaument de leurs tendre parfum d'illusion. On sent à les respirer dans quel parterre charmant ces fleurs ont poussé. Au point de vue typographique le livre est déplorable L'encre est ménagée à un point ou certaines pages se lisent difficilement, et aucun souci n'a surveillé les détails de ce petit bouquin d'une candeur simple et charmante, qui aurait gagné d'être présenté dans une toilette mieux soignée.

* * *

Les Atmosphères de M. Jean Aubert Loranger, qui se réclame de Jules Romains par une simple ligne gravée au bas de la page qui commence le livre: "Quelque chose s'est mis à exister soudain", dénote que nous aurons dorénavant à rencontrer chez-nous des novateurs littéraires qui exprimeront leur idéal comme ils l'entendent et comme ils le veulent. Cette hardiesse me plaît, et il faut lui faire bon accueil. Elle dénote un si évident souci de vivre, et de vivre en se renouvelant. Les sentiers battus en littérature doivent être souvent quittés. C'est en ouvrant les routes neuves que l'on s'alimente sérieusement et sûrement. Même si des tentatives qui seraient osées, échouent, il en résultera un bien général. Cela n'implique nullement que nous restions incrédules devant les espérances de succès des "Atmosphères". Ce petit livre apporte du courage et de la foi littéraires.

* * *

M. Etzer Vilaire, poète haïtien célèbre, connu non-seulement chez les siens, mais apprécié dans tous les pays où l'on parle français, nous a fait l'honneur de nous adresser ses œuvres complètes. Plusieurs sont de véritables bijoux, toutes sont intéressantes, quelques-unes attachantes. M. Vilaire est un poète de la meilleure école. Il faudrait toute une étude d'un artiste comme Louis Dantin pour rendre justice à ce poète qui fait honneur aux lettres françaises.

D'Haïti, nous arrive également le livre de M. Duraciné Vaval sur la littérature haïtienne. Il est regrettable que M. Dantin n'ait pu puiser à cette œuvre avant de publier son article sur l'Anthologie. Il aurait trouvé dans ce livre de nouvelles raisons d'aimer la poésie haïtienne et de la faire admirer. Notre grand critique nous entretiendra encore, sans doute de la littérature haïtienne, et il saura faire valoir le génie tout latin de ces frères noirs de la fière Haïti dont Elisée Reclus a dit: "Par la langue, Haïti eut la France."



L'ART DE BIEN METTRE UNE TABLE.

Notre rubrique n'indique pas que nous devions souhaiter la bienvenue à une œuvre musicale, mais notre Directrice m'invite à ajouter à mes notes des compliments sincères à M. L. J. Oscar Fontaine, un franco-américain, ami de notre revue, qui vient de nous adresser un *Prélude Romantique* qui mériterait plus qu'une banale mention, et que nos musiciens canadiens sauront apprécier à sa haute valeur.

* * *

Brumes du soir, par Francis DesRoches. — Voici un volume de vers pleins de fraîcheur, de naturel et de tendres sentiments. Ce délicat poète chante ses souvenirs d'enfance, la nature canadienne, ses vieux parents, les soirs étoilés, sans oublier, — et nous l'approuvons, — sa Madelon! Il est doué d'un véritable talent que l'étude ne pourra que développer. Déjà, son livre présente des parties remarquables. Quand sa faculté d'observation se sera aiguisée, lorsque son style aura acquis un accent plus personnel, il enrichira la littérature canadienne-française d'une œuvre tout à fait distinguée. Sa poésie est saine; il voit le monde avec des yeux clairs; il n'a pas de cris désespérés, pas même de pensées amères. Son cœur de poète n'a pas été encore très touché par les tristes réalités, il a conservé son optimisme et sa fraîcheur. C'est ce qui fait le charme principal des *Brumes du soir*. Sa langue, simple, est généralement excellente, bien que manquant de vigueur, mais elle a de la grâce et de la finesse. *Grand-père et Grand'mère, Regrettez-vous?, Vieux livres, Que vas-tu faire au bois?, Viens voir la neige*, etc., sont des poèmes charmants, et quelques-uns sont délicieux de gentillesse et d'enjouement.

Bref, les *Brumes du soir* constituent un recueil où il y a plus et mieux que des promesses. Il faut encourager ce jeune poète et le signaler au public. Nous attendons avec impatience son prochain livre, — mais qu'il ne se presse pas trop!

* * *

L'Association des Voyageurs de Commerce nous offre le livre que vient d'écrire sur leur association, le R. P. Edouard Lecompte, S.J., avec la collaboration des voyageurs. Le livre contient plusieurs illustrations de M. McIsaac, et de nombreuses photographies.

* * *

Mardi, le 25 janvier prochain, le cercle Dollier de Casson de l'A.C.J.C. donnera son troisième concert-causerie annuel à la salle Saint-Sulpice. Le conférencier sera Monsieur Jean Désy, notre excellent collaborateur qui nous parlera de François Picquet.

LOUIS CLAUDE.

 **LES ECHOS** 

Par LUC AUBRY

Un grain de sable mal placé a permis à Charles II d'Angleterre de remonter sur le trône de ses pères; grâce à une morsure de singe Constantin regrimpe sur le sien. Pour combien de temps! Les Grecs ont l'humeur changeante, et ce Danois, fils d'un roi élu, réélu lui-même par un plébiscite, tout en se proclamant roi par la Grâce de Dieu, pourrait bien redevenir le prince banni, maudit et presque chassé au lendemain de la guerre avec les Turcs.

* * *

Magnifique banquet; très beaux discours, et combien intéressants! Sir Lomer a formellement déclaré qu'il n'avait pas l'ambition ni l'intention d'entrer dans l'arène fédérale. Son ami de jeunesse, de toujours, son confrère en loi et en ministère, son associé, son besson spirituel lui a vertement fait remarquer qu'il était une force et que cette force ne pouvait rester inactive...

* * *

Sous l'administration pourrie des Commissions la taxe foncière était de 1 p.c. Depuis, Montréal a été administrée par des Commissaires, puis par la Commission administrative et la taxe est montée à $1.40; avec la nouvelle Charte elle atteindra facilement le maximum de $1.50!

* * *

Le plébiscite qui doit prochainement régler le sort de la Haute-Silésie intéresse l'univers entier. Si ce district retourne à la Pologne, la Prusse perdra ses plus grandes ressources en fer et en charbon et les éléments indispensables à l'organisation d'une guerre moderne. La majorité polonaise est de 400,000, mais l'Allemagne est des plus habiles dans la préparation des opérations électorales.

* * *

Décidément tout est au français et au meilleur. Les traducteurs des divers ministères fédéraux viennent de fonder "L'Association Technologique de langue française d'Ottawa" en vue d'apporter dans la traduction des documents officiels une exactitude et une uniformité faisant trop souvent défaut. Le président de cette société est notre ami et collaborateur M. Arthur Beauchesne; c'est dire que dans un avenir prochain le français fédéral ne laissera place qu'à fort peu de critiques.

* * *

Le Féminisme n'est pas partageux. A Youcalla, Orégon, les électrices ont élu une mairesse, des "échevines" et tous les officiers et fonctionnaires du gouvernement municipal. "Après tout" a dit une des élues, — "Nous ne pourrons pas plus mal faire que les hommes qui nous ont précédées." Et c'est malheureusement vrai.

* * *

La vie est décidément bon marché à New-York. Un homme reconnu coupable d'avoir causé la mort de cent personnes en leur vendant de l'acool empoisonné, a été condamné à trois ans et demi de pénitencier. Environ un an par trente morts. C'est pour rien.

* * *

Au moment même où l'on quête pour sauver les millions d'enfants, victimes de la guerre, le Kaiser donne $500,000 à chacun des siens et il en a! tous plus gros, plus gras et aussi sans travail qu'avant la guerre. Et l'Allemagne dit qu'elle est trop pauvre pour réparer ses crimes!

* * *

Il y a deux ans le Conseil Privé, en Angleterre décidait qu'un journaliste ne pouvait être contraint de révéler la source de ses informations. Il y a quinze jours un journaliste de Chicago a été condamné à six jours de prison, pour avoir refusé de divulguer la source de ses informations. De quel côté de l'Atlantique la justice a-t-elle raison?

* * *

Si la guerre a causé des misères terribles, ruiné nombre de gens, mis dans la gêne les petits propriétaires, les petits rentiers, les salariés elle a, par contre, multiplié les millionnaires aux Etats-Unis. En 1914 ils en comptaient 10,004; en 1915, 14,111; en 1916, 22,696; en 1917, 24,888; en 1918, la guerre terminée, la marée recule et leur nombre tombe à 20,018, soit encore le double de ce qu'on en comptait avant la guerre. Ces chiffres sont officiels.

* * *

"Madame Veuve" devant laquelle s'inclinaient profondément les amis et les serviteurs de ce pauvre jeune homme tué par un singe et des médecins est, de par la loi, devenue la Reine-veuve, héritière légitime de son mari le roi Alexandre. Si l'enfant qu'elle attend est un mâle il sera le seul membre de la famille royale ayant du sang grec dans les veines, et alors Constantin fera bien d'entourer son trône de fils barbelés: il doit en rester chez son beau-frère Guillaume.

* * *

Après Kornilov, Kaledine, Kolchak, Yudenitch, Denikin, Mueller, Wrangel, c'est le tour de Simon Petlura le commandant ukranien et du général Semenoff en

Sibérie. Il est regrettable qu'à l'écrasement par petits paquets tous ces ennemis des Soviets n'aient pas préféré la devise: l'Union fait la force.

* * *

Les farmerettes anglaises ont quitté la ferme pour la bâtisse: elles construisent des maisons et les construisent bien et à bon marché. Sur la première construction érigée par des femmes une économie de $1,000 a été réalisée sur les devis. Il paraît que la confrérie des entrepreneurs mâles commence à s'inquiéter.

* * *

On va nous recenser l'an prochain avec l'aide d'une armée de 13,000 employés, un par 600 têtes d'habitants! Puisse la qualité de ce dénombrement correspondre à la quantité des recenseurs.

* * *

Le gouvernement britannique vend le charbon aux anglais 32 shellings la tonne et aux Français de 100 à 110 shillings. Et l'on s'étonne en certains milieux que la presse et l'opinion françaises ne soient pas foncièrement anglophile.

* * *

Le reporter génial, responsable de la nouvelle télégraphiée aux quatre coins du monde annonçant qu'une poule canadienne avait pondu 2,014 œufs dans son année, est respectueusement informé que l'esclavage n'est pas rétabli au Canada du fait que le mois passé "Sir Arthur Currie" a été vendu $1,400.

* * *

Dans cette éblouissante journée du 11 novembre la France, par la voix du président de la République, son représentant le plus autorisé, a associé les enfants de tous les peuples tombés sur son sol, aux hommages rendus au glorieux soldat inconnu. M. Millerand dans l'éloquente et émouvante péroraison de son discours au Panthéon s'est incliné devant eux comme devant le drapeau. Il a dit:

"Soldat inconnu, représentant anonyme et triomphal de la foule héroïque des Poilus: Morts qui dormez votre sommeil glacé sous le sol des Flandres, de la Champagne, de Verdun, de tant de champs de bataille, célèbres ou ignorés; jeunes héros accourus d'au delà de l'Atlantique, des Iles Britanniques, des Dominions lointains, de l'Italie, de la Belgique, de la Serbie, de tous les points du monde pour offrir votre vie au salut de l'Idéal qu'une fois de plus représentait la France, dormez en paix!

Vous avez rempli votre destin.

La France et la Civilisation sont sauvées."

Les Dominions! nous étions un peu là! Françaises, Canadiennes, vous qui pleurez un des vôtres, peut-être un fils né au Canada, tombé là-bas et enseveli dans sa capote bleue horizon, qui sait si ce n'est Lui, qui, après avoir traversé Paris entouré de tous les drapeaux de l'armée française, repose maintenant sous l'Arc de Triomphe.

LUC AUBRY

Pour ceux qui aiment le Cinéma

Et ils sont légion parmi nos lecteurs montréalais et autres. Afin de les orienter vers des spectacles intéressants et souvent instructifs, nous nous permettrons de leur recommander simplement les salles suivantes:

Le Saint-Denis,
Le Passe-Temps,
Le Canadien-Français (dimanche),
Le National (dimanche),
L'Electra,
L'Arcade,
L'Ouimetoscope.

A ceux qui s'étonneront que nous nous préoccupions de ces spectacles, nous répondrons qu'un amusement qui attire tout le monde ne peut rester un sujet banal, et qu'il doit de plus en plus retenir l'attention de ceux qui dirigent l'opinion publique.

D'ailleurs, le "Mercure de France" consacre une chronique au Cinéma. Nous aurions mauvaise grâce à nous montrer plus royaliste que le roi.

JEAN HARDY.

Pensées

Pour que l'amitié soit durable, il faut que l'estime et la vertu en soient les fondements.

CHATEAUBRIAND.

* * *

La dignité devient à la longue une qualité qui passe dans le sang et de là dans tous les gestes qu'elle annoblit.

A. DE VIGNY.

* * *

Prenez le temps comme il vient, le vent comme il souffle, l'âge où il en est, la femme comme la nature l'a faite.

A. DE MUSSET.

* * *

Rien de si plat qu'une beauté parfaite, il faut quelque chose qui pique, qui éparpille les rayons.

DIDEROT.

L'Italie et la guerre

Par l'intermédiaire d'une aimable Montréalaise, Mlle Aline Terroux, je reçois d'Italie—la Revue Moderne pénètre évidemment partout—une protestation contre mon article du mois d'octobre: **"QUI A GAGNE LA GUERRE?"** En un français excellent, tout vibrant de patriotisme passionné, son auteur, M. Mario di Serravalle, de Novi Ligure, refuse d'admettre que "la France seule ait été le forgeron de la victoire," et il reproche à l'article d'oublier que "l'Italie, en deux graves moments, où l'existence de la France était compromise, a été le plus fort coefficient de la victoire."

Je suis tenté de faire à M. di Serravalle le reproche, ou d'avoir lu l'article superficiellement,—je ne l'en blâme pas, c'était des statistiques,—ou de l'avoir lu avec une susceptibilité farouche, qui s'irrite de ne pas y trouver ce qu'elle y désirait. Qu'il le relise: il verra que, sur le premier point, je suis de son avis. Je dis que la France fut, non pas la **seule,** mais la grande artisane de la victoire.

Quant au second reproche, je ne le mérite pas davantage. J'ai simplement placé des chiffres les uns à côté des autres, sans analyser la valeur intrinsèque ou circonstancielle de la contribution de chaque nation. C'est vrai, je n'ai pas parlé de Vittorio Veneto, mais je n'ai pas non plus mentionné Verdun. Quant à la neutralité italienne en 1914, elle fut infiniment précieuse aux Alliés, mais un fait de cette nature ne pouvait figurer dans une statistique.

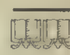
M. di Serravalle s'est, je crois, formalisé à tort. Le monde entier sait, avec quelle fierté, l'Italie, sans ressources, face à la débâcle russe, se jeta dans le conflit mondial; comment ses "bersaglieri" et ses "arditi" accomplirent, au sommet des Alpes, des exploits superbes; comment toute la nation fit sortir de l'échec de Caporetto, les magnifiques victoires du Vittorio Veneto, prélude de la victoire finale.

Et j'ajouterai que nul plus que moi, pour l'avoir constaté sur place au cours d'une mission en Italie, n'admire le patriotisme italien, patriotisme fait de magnifique fierté, d'incomparable enthousiasme et d'incoercible énergie.

GUSTAVE LANCTOT.



L'OMBRE DU HÉROS INCONNU



Passant qui viens prier sur l'herbe refleurie,
Dans ce vallon des morts, lourd de sa rêverie,
C'est ici que les ifs, de leurs rameaux ténus,
Donnent le calme et l'ombre aux soldats inconnus.

Je suis l'Esprit qui dort dans la tombe isolée,
Auprès du bois songeur dont la sombre feuillée
Miroite de clartés quand le soleil reluit,
Et se peuple, le soir, de soupirs et de bruit.



"*Le Soldat inconnu*" (Composition de L. Sabatier)

A mon rude labeur le ciel a mis la trêve,
Par un sommeil de paix, de douceur et de rêve,
Sous les dômes berceurs des taillis pleins de chants;
Et quand la nuit embrume et les prés et les champs,

Partout, dans la grande ombre éparse sur les choses,
Vient planer près de moi l'âme errante des roses;
Alors, dans l'air serein qu'embaume le buisson,
Nous écoutons la brise égrener sa chanson.

Voici des pas légers, puis des voix dans l'aurore,
Leur accent de tendresse à mes sens parle encore;
C'est l'appel des amis, ah! son écho vainqueur
Porte un son réchauffant aux frissons de mon cœur.

Mais pourquoi des tombeaux aux pylônes étranges,
Des titres, des honneurs, des concerts, des louanges;
Quand, divin messager du ciel, sous ces arceaux,
Vient chanter pour moi seul tout un peuple d'oiseaux.

Qu'importe que nos noms, ignorés et sans gloire,
Ne soient pas consignés aux pages de l'histoire,
Si notre œuvre fécond d'une immense clarté
Illumine à jamais toute l'humanité.

C'est pour les cœurs meurtris que vous parlez sans doute;
Oui, soldat reposé, tu reprendras ta route,
Pour vous tous, les obscurs, tombés loin du chemin,
Pour la leçon sublime offerte au genre humain.

Je sourirai peut-être en gravissant les sphères,
Pour adoucir un peu la tristesse des mères,
Et cela semblera, comme du ciel venu,
Le sourire adoré de l'enfant disparu.

Adieu donc, compagnons de mes heures moroses!
Adieu, calme séjour de rêve! adieu, mes roses!
Pour qu'à chaque âme en deuil une espérance ait lui,
Qu'un tendre écho lui dise: "Ah! c'est peut-être lui!"

ALFRED BIENVENU.

Montréal, 11 novembre 1920.

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO

Nos lecteurs liront dans la Revue Moderne de février, un captivant article de M. Robert Larocque de Roquebrune sur la Société canadienne au XIXe siècle, et constateront de quelle fière et noble lignée descend notre race. Cet article sera illustré de photographies de vieux manoirs canadiens;

Une chronique littéraire de M. Louis Dantin, traitant de l'œuvre du Frère Marie-Victorin;

Des poésies de M. René Chopin, et M. Albert Dreux;

Les dernières pages des "Croquis de Guerre" de M. Marcel de Verneuil. Une belle page de M. Victor Barbeau, intitulée: Léon Cathlin; Une étude de la dernière œuvre de M. Henry Bordeaux par M. Robert LeBidois; et divers autres articles.

Notre numéro de février apportera aussi à nos lecteurs la fin de "La Passagère" de Guy de Chantepleure, et au complet "Le douloureux problème" de M. Paul Bourget de l'Académie Française.

Nos pages féminines seront augmentées de tous les arts intéressant la femme.

LA DIRECTRICE.

Nos abonnés trouveront au bas de l'adresse inscrite sur la bande qui enveloppe la Revue Moderne, la date de l'échéance de leur abonnement. A l'avenir nous garderons cette façon pratique de renseigner nos souscripteurs.



Notre Filleule

Je vous présente notre filleule.

La mienne, comme la vôtre, puisqu'elle devient l'enfant adoptive de la Revue Moderne.

C'est une petite fille née à l'aurore sanglante de la guerre. Son père est tombé glorieusement pour sa patrie... la mère mourut plus tard, de chagrin et de misère, après s'être traînée, avec ses enfants, hors du pays envahi, où les ennemis tuaient et ravageaient tout... Il n'y avait plus là-bas de toit pour abriter les femmes, les vieillards et les enfants. Les misérables avaient tout brûlé, tout massacré, tout détruit, et violé les choses les plus saintes, les plus sacrées.

Notre filleule, Marie-Andrée Poirier est une pauvrette tombée du nid français, saccagé et ravagé, et recueillie par l'une de ces œuvres nées de la guerre, et qui ont accompli une action incomparable secondées par la générosité des pays sympatiques à la souffrance française. Et parmi ces pays, le nôtre devait s'affirmer au premier rang. Les femmes de France, qui savaient notre ardente affection et notre admiration immense dépêchèrent vers nous une envoyée que les hasards du voyage rapprochèrent d'une grande dame canadienne anglaise. Celle-ci, conquise par l'œuvre que lui exposait Mademoiselle Guérin, incita l'éloquente Française à venir commencer sa propagande dans l'Ontario. Les résultats furent merveilleux. La souffrance des petits enfants de France suscita les plus vives générosités, et ainsi put se fonder un orphelinat franco-canadien, dont jusqu'ici les femmes et les enfants de l'Ontario ont à peu près fait tous les frais. Deux cents enfants ont pu être ainsi recueillies; d'autres secourues dans leurs familles, d'autres installées dans des pouponnières. Ces enfants sont tout d'abord instruites, puis vers la treizième année, l'on commence l'apprentissage du métier pour lequel la petite aura manifesté du goût et des aptitudes. Cette famille enfantine est surveillée là-bas par la Générale Michel, dont nous savons l'extrême dévouement qui s'est largement et intelligemment manifesté à la cause de l'enfance, bien avant la guerre.


MARIE-ANDRÉE POIRIER

Que cette pensée fut jolie et touchante d'unir dans une œuvre aussi belle le nom de la France avec celui du Canada, et combien cette maison où nous faisons du bien doit nous être précieuse et chère. Jusqu'à maintenant, l'Ontario seul a vraiment soutenu l'orphelinat. Dans le Québec, à part quelques familles qui adoptèrent de petites orphelines, à l'instigation de L'Aide à la France, *qui est elle-même marraine, rien ne s'est fait encore. Mais Mademoiselle Guérin comprend trop bien le devoir qu'elle doit accomplir auprès de nos enfants, pour ne pas venir vers nous, tout en continuant dans l'Ontario l'œuvre qu'elle y a miraculeusement fondée. Je dis "miraculeusement" et je m'explique: Dans ce milieu totalement étranger, ne possédant pas la langue du pays, Mademoiselle Guérin eut à faire face à des difficultés que son zèle admirable et la splendeur de la cause qu'elle servait lui firent surmonter. Elle ne savait pas l'anglais; elle l'apprit. Afin de ne pas être à charge à l'œuvre qu'elle servait, elle donna des leçons de français qui furent fort suivies et cela sans négliger un moment le but de charité qu'elle portait en son cœur de patriote et de femme. Mademoiselle Guérin voulait que cette œuvre de l'enfance française fut protégée par l'enfance canadienne. Avec la protection des autorités scolaires de l'Ontario, toutes les écoles s'ouvrirent devant elle, et tous les petits cœurs avides de faire du bien s'at-*

tendriront à l'histoire de ces petits enfants de France que les barbares avaient faits orphelins, et chaque école adopta bien vite la petite fille qui devint son amie. Des lettres s'échangent entre la filleule et les parrains et marraines. La lecture de la lettre française cause une grande excitation dans l'école. On se presse pour l'écouter, on la commente entre enfants; on se propose de répondre ceci ou cela, et c'est une grande récompense pour l'enfant qui est chargée de rédiger la réponse. Le portrait de la filleule est dans un petit cadre. Tous les enfants l'admirent et lui sourient. On discute entre élèves d'écoles différentes les mérites respectifs des filleules. Chacun tient pour la sienne, et ne la voudrait pas changer. Celle-là est plus jolie... oui, mais l'autre est plus intelligente... et cette dernière a plus souffert...

Lors d'un récent séjour dans la métropole, Mademoiselle Guérin a visité les autorités scolaires, et leur a parlé de son œuvre avec une telle éloquence, une telle chaleur, une telle tendresse, que tous les cœurs furent conquis à cette cause si belle et si grande. Cette admirable zélatrice ne parle pas de quêtes, elle estime que la dignité de l'enfance française s'accomoderait mal de ce genre de propagande. Seulement, elle va à l'école; les enfants l'écoutent; ils apprennent que de petits enfants ont immensément souffert, et que vers eux se tendent leurs petits bras. Ils ont des larmes plein les yeux, nos petits enfants canadiens, et le désir leur vient impérieux de devenir les amis très chers d'un petit enfant de France. Et les conciliabules se tiennent. "Moi, je pourrai donner dix sous par mois, et ne pas manger de bonbons; moi en allant au cinéma deux fois de moins, j'apporterai bien 20 sous par mois, et moi, je ferai ceci, et moi, je ferai cela... et moi qui suis pauvre, je donnerai mon sou, tout de même... Et ils écoutent Mademoiselle Guérin, leur interdire sur l'honneur de demander cet argent à leurs parents: "il faut que cela soit le prix de vos sacrifices ou de vos privations." Et ainsi s'enseigne la plus merveilleuse et la plus douce manière de faire la charité. L'éducation ainsi versée doit porter d'admirables fruits.

Nos petites Canadiennes-françaises, si éveillées, si gentilles et si ardentes s'éprendront sûrement de cette œuvre quand elle leur sera présentée par l'éloquente Mademoiselle Guérin, et bientôt nous recevrons à la Revue Moderne, les portraits des petites filleules de telle et telle école, avec des lettres enthousiastes et émouvantes. L'œuvre ne devra pas s'arrêter à la métropole, elle devra couvrir toute la Province comme elle a couvert l'Ontario, elle devra être adoptée par les institutrices qui d'instinct l'aimeront et la protégeront...

Alors, la Revue Moderne a choisi dans le nombre des portraits qui lui furent présentées, cette mignonne Marie-Andrée qui fera honneur à sa marraine, et dont nous pourrons bientôt publier la première lettre. Nous espérons qu'elle sera aimée ici profondément. Nous recevrons pour elle tout ce que l'on voudra bien lui envoyer; et nous chargerons l'une de nos correspondantes de Paris de veiller sur elle, et de lui servir toutes les petites choses qui lui auront été destinées par nos lectrices. Nous voudrions que nos jeunes filles s'attachent à cette mignonne et la protègent. La privation de quelques sous ne doit guère coûter, et quel bien ils peuvent faire quand ils sont intelligemment distribués.

Et ainsi, de plus en plus, se noueront entre la France et nous, des liens profonds, sacrés, indissolubles, par l'affection que nos enfants échangeront, sous le couvert d'un bienfait. Rien ne doit nous être plus cher que ce rapprochement qui est dans la nature, et devait s'opérer par la force toute simple du sentiment que l'on appelle la voix du sang. C'est notre sang qui a coulé, notre chair qui a été meurtrie, notre famille qui a été martyrisée...

MADELEINE.

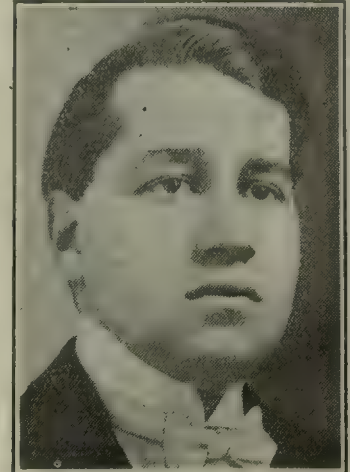
LES FONDATEURS DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE D'OPÉRA



M. Victor Désautels.



M. Albert Roberval.



M. Honoré Vaillancourt.

CHRONIQUE MUSICALE

L'Angleterre produit un nombre trop restreint de musiciens pour pouvoir se permettre de nous en prêter souvent. Cependant, le 29 novembre, à la salle Windsor, Cyril Scott, l'un des plus connus parmi les compositeurs modernes anglais, a donné un récital de piano, où il n'a joué que de ses oeuvres: un artiste anglais, de la musique anglaise, et un auditoire presque exclusivement anglais!

Si M. Scott s'habille à la romantique, sa manière de composer n'en est pas moins tout à fait moderne: il a imité Debussy, ses prédécesseurs avaient imité l'école allemande, peut-être ses successeurs créeront-ils?

Malgré le barbarisme d'une Sonate tellement difficile à comprendre que l'auteur lui-même n'a pu la jouer par coeur, et malgré l'art vrai déployé dans la composition de certaines pièces telles que: "Lotus Land", "Rainbow Trout", "Caprice Chinois", "Cherry-Ripe" et surtout "Passacaglia", ce concert nous laisse une impression de monotonie un peu déroutante.

Comme pianiste, Scott est très bon, mais il frappe plus qu'il n'émeut. Rien à lui reprocher comme technique; son toucher peut être puissant et il peut aussi être d'une délicatesse presque incroyable; on sait comme cette qualité est nécessaire aux interprètes de la musique moderne.

* * *

Sous les auspices du "Ladies' Morning Musical Club", le Quatuor à cordes Letz a donné un concert à la salle du Ritz-Carlton le 2 décembre à 11 hrs du matin. Ce quatuor est formé par MM. Hans Letz, premier violon, Sandor Harmati, second violon et pianiste, Edward Kreiner, viola, et Lajos Shuk, violoncelle.

L'exécution très soignée du "Quatuor en la mineur" de Brahms et de "Variations on the "Death and the Maiden" de Shubert nous a tout de suite bien disposés.

Le troisième morceau au programme était une Sonate de Boccherini pour violoncelle et piano. M. Shuk comme soliste, manque d'assurance, M. Harmati se montre aussi bon pianiste que violoniste.

La musique d'un genre un peu lent et triste comme l'"Andante Cantabile" de Tschaikowsky va indubitablement moins bien au Quatuor Letz que la musique gaie et légère. "Molly on the Shore", délicieux arrangement d'une danse irlandaise par Percy Grainger, méritait vraiment les applaudissements qu'il a soulevés.

* * *

Mercredi soir le 8 décembre, à l'Hôtel Windsor dans le "Prince of Wales Parlor", concert de Maurice Dambois, violoncelliste et Mademoiselle Aurore Lacroix, pianiste.

M. Dambois n'en est pas à ses débuts à Montréal; nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de l'apprécier. Il nous a d'abord fait entendre le "Concerto en la mineur" qu'Albert Dupuis lui a dédié; c'est la première fois que cette oeuvre est exécutée publiquement au Canada. Ensuite il nous a donné un "Adagio" de Handel; un "Scherzo" de Dittersdorf-Kreisler; un "Allegro" de Boccherini, puis quatre de ses propres compositions: "Chant du Barde", "Petite Valse" et "Libellule" qui fut bissée. Ces petites pièces, les deux dernières surtout, sont d'une audition facile et très plaisante.

M. Dambois est certainement en progrès au point de vue tempérament, énergie, mais malheureusement, il sacrifie au public plus qu'il n'avait coutume de le faire.

M. Marcel Hansotte était l'accompagnateur de M. Dambois.

Au programme de Melle Lacroix: une Sonate de Galuppi; "Menuetto" et "Momento perpetuo" de Weber; "Papillons" de Schumann; "Scherzo Diabolique" Alkan; "Valse" de Strauss-Tausi; "Winter Wind" de Chopin.

Melle Lacroix met dans son jeu une force à laquelle on ne s'attend guère chez une femme, et certes, c'est là une immense qualité que pourraient lui envier beaucoup de pianistes; donc chez elle aucune mièvrerie, de la souplesse et beaucoup d'art. Cependant, on pourrait lui reprocher de ne nous avoir joué que des morceaux où elle pouvait nous montrer sa virtuosité; nous aurions aimé savoir si son admirable talent se serait aussi bien adapté à de la musique un peu moins... à effet...

Il est incompréhensible que deux artistes tels que Melle Lacroix et M. Dambois n'aient pas attiré un plus nombreux auditoire.

* * *

Serge Rachmaninoff le célèbre compositeur russe a donné un récital de piano à la salle Windsor vendredi soir le 10 décembre.

Ci-dessous son programme au complet: "Sonate No 9" de Mozart; "Cinq Romances sans Paroles" (Nos. 32, 3, 47, 37, 17) de Mendelssohn; Deux" Nouvelettes op 17 de Medtner; la Suite "Le Coin des Enfants" de Debussy; la "Première Ballade" et la "Valse Brillante" de Chopin; "Deux Tableaux-Etudes" de lui-même; et "Rhapsodie Espagnole" de Liszt.

Rachmaninoff possède toujours son rythme merveilleux, sa précision, sa netteté d'attaque, cette netteté même quelquefois un peu exagérée; dans le moderne, ou encore dans certains passages de Chopin, on aimerait mieux un toucher un peu plus moelleux. Mais ce qu'il y a de remarquable c'est que Lui, cet artiste si froid (même glacial) dans ses précédents concerts, s'est, cette fois, montré sous un autre jour. Comment s'est opéré ce changement? Il n'est pas donné au commun des mortels de le savoir, mais il est permis de s'en apercevoir. Le même homme dans un programme, dont beaucoup de morceaux avaient été rendus par lui auparavant, nous a donné une tout autre, une bien meilleure impression.

* * *

Parmi les concerts annoncés: l'Orchestre de la Scala de Milan le 27 janvier; Pablo Casals, violoncelliste, le 11 février; Jacques Thibaud violoniste, le 21 février.

ANNE M. D'HALEWYN.

A NOS LECTRICES

Afin de répondre à toutes les demandes et de donner pleine et entière satisfaction à notre nombreuse clientèle, nous commencerons dans le numéro de février une série d'articles sur toutes les questions intéressant la femme: tenue de la maison, manière de mettre une table, d'organiser le service, de préparer une réception, etc., etc. Nous donnerons également une attention toute particulière aux leçons de tricot, broderie, dentelle, etc. Des conseils de beauté et de médecine, et des recettes de cuisine complèteront ces pages féminines, qui apporteront dans tous les foyers une note pratique et agréable.



La nouvelle Station Hydro-électrique sur le bord des Chutes Niagara. (Réseau du Grand Tronc).

COURRIER DE MADELEINE

GAETANE.—Quel est ce roman de Delly que vous désirez lire? Je m'étonne quelque peu de cette faveur de Delly qui raconte toujours la même histoire d'un prince à mauvais caractère qui épouse un ange, et cet ange qui ramène le mauvais caractère à des sentiments délicieux. Delly ne manque pas de mérite, mais il ne mérite pas un tel enthousiasme, et si je suis prête à le publier, je suis loin d'admettre que ses œuvres doivent faire prime sur le marché du bon goût canadien. Dans la prochaine année vous aurez du "Marcel Prévot", du meilleur, du Paul Bourget, du Henry Bordeaux, d'autres encore, sans oublier notre Chantepleure, qui il n'y à pas à dire écrit délicieusement et d'autres aussi. Nous réservons des surprises à nos lecteurs et nous ne voulons pas nous trahir!

MADAME JOSEPH L.—Je vais prendre connaissance de votre travail, dès mes premiers moments de loisirs, et vous en rendrai ensuite compte de la façon le plus impartiale possible.

PHYLLIS.—Vous n'avez pas reçu mes lettres; j'ai pourtant conscience d'avoir répondu à toutes celles qui m'arrivaient, peut-être les vôtres se sont-elles égarées en route. C'est idiot, mais fréquent! En tout cas, me voici ravie de vous retrouver, parce que vous êtes charmante. Passons aux questions sérieuses: 1o.—C'est la mère ou à son défaut, la fille ainée qui la remplace. Oui, fort probablement, en vous adressant à l'un de nos grands magasins. Consultez à cet effet, nos annonces.—Melle Langelier du Cercle des Abeilles s'est montrée fort gentille à mon égard. Je cherche moi-même son adresse et serai heureuse de vous la communiquer lorsque je la saurai. Le sort de votre homonyme se décide ce mois-ci... Heureuse Phyllis Je reçois vos vœux charmants. J'y réponds par le miens, les meilleurs, vous pensez bien!

LEONIDA.—Tous mes compliments. D'ailleurs je savais déjà quelques unes de vos joies, par le livre que vous savez. Votre biographie devait m'intéresser... Vous êtes pour moi, une amie de longtemps dont j'ai salué les traits jusqu'ici inconnus, avec une amitié sincère. Puisse l'année nouvelle vous apporter d'autres joies, aussi précieuses et aussi douces.

J'AI CONFIANCE.—Je transmets votre billet à Claude Ceyla qui vous dira un mot dans son courrier de février. S'il y a malheur, tout sera réparé, comptez-y bien.

L'AMIE DE B.—Je compte beaucoup d'amies à Gravelbourg, et je suis ravie de pouvoir exprimer à l'une d'elles mon affection pour elles toutes. Ne craignez jamais surtout de me "déranger". Quel verbe insupportable que celui-là. Dites donc à votre amie, de suivre le plus possible les us et coutumes de son entourage. Je suis peu partisan des deuils interminables. La vie est si courte, et l'on porte tellement mieux dans son cœur, tous ses regrets. Cependant, il faut tout de même, observer une certaine décence, qui est en quelque sorte, notre respect aux morts.

La "passe" se porte tout de suite, elle est de crêpe blanc. Un collet de fin linon et des manchettes idem, se portent également les tout premiers temps. La pleureuse est en crêpe georgette ou en mousseline de soie. Les étoffes doivent être d'un noir mat, et l'on ne porte pas de cuir verni. La voilette sur le visage peut être en tulle uni et très mince, de façon à ne pas gêner la vue. Après la première année, le deuil diminue tout tranquillement, mais doit rester encore absolument noir avec du blanc. Le crêpe blanc est d'ailleurs aussi deuil que le noir, et tellement joli surtout pour une jeune veuve. Six autres mois de demi-deuil, où l'on porte du gris, du mauve, du violet. Pendant la première année, il faut éviter les "sorties" trop visibles, et ne recevoir que ses intimes. Après les premiers mois, rien n'empêche d'assister à des conférences et même d'aller discrètement au cinéma. Quant au crêpe noir, il faut en user discrètement, un filet au chapeau suffit, et un peu sur la robe si l'on veut. Je vous sais gré infiniment du bien que vous dites de la revue et du rôle absolu et impérieux qu'elle remplit. Faites-là aimer autour de vous, où déjà elle se sent bien accueillie. Merci sincère.

VIOLETTE D'ALSACE.—Merci de vos souhaits affectueux, et puisse l'an neuf vous apporter les plus grandes joies.

Y. L. BLEU BLANC ROUGE.—Je réfère à Claude Ceyla qui vous renseignera dans son prochain courrier sur le sort de votre manuscrit. Merci pour la Revue qui, en effet, a eu conscience de combler une véritable lacune.

ANITA L.—Merci, et Louis Claude vous consacre ce mois-ci, un petit entrefilet qui vous sera agréable, je le souhaite sincèrement. Tous mes compliments personnels.

YVONETTE DE BERNIERES.—Vos souhaits me sont bien doux, petite fille, et je vous en remercie, et vous en souhaite de pareils... Je ne saurais les choisir meilleurs et plus sincères. La Revue marche, et vous lui aidez bien gentiment. Merci.

GAUD.—Je crois en votre amitié, puisque je crois en vous!

LILAS DES CHAMPS.—Mais j'en viens de la campagne moi aussi, j'y ai vécu mes meilleures impressions, et j'y ai laissé tant de jolis souvenirs. Aussi ne parlez pas de "campagnarde", or si vous voulez vous en réclamer comme d'un titre nouveau à mon amitié. Je suis contente de vous avoir fait plaisir et suis prête à recommencer souvent.

AURORE.—Comme je suis contente de vous savoir "chez-vous" où vous serez de nouveau heureuse. Vous êtes faite pour un intérieur calme, serein et intelligent, et comme la vie est généreuse de vous l'avoir de nouveau offert. Tout ce qui vous touche, n'en doutez pas, ne cessera de m'intéresser.

PICCIOLA.—J'aime vos lettres parce qu'elles disent absolument tout ce que vous voulez dire et qu'elles réflètent la créature de décision que vous devez être N'imaginez pas que j'ai consulté Claude Ceyla sur votre écriture; je m'en tiens strictement à mes observations personnelles, mais depuis 20 ans que je lis des lettres, j'en arrive à graphologuer sans m'en rendre compte. Le choix du roman!!! Vous n'imaginez pas quel problème. C'est là-dessus que la critique s'exerce à fond, et malicieuse et injuste. Qu'importe, je ne désespère pas d'arriver à faire comprendre aux pires sourds que les mots ne sont rien, les situations normales quand il s'agit de trouver le mal, et de le faire haïr. Cela me fait plaisir de vous l'entendre dire au moment où je me propose de publier une autre œuvre de cet auteur. Merci de tout ce que m'apporte d'aimable et de réconfortant, votre chère lettre.

ALEXANDRINEL.—Adressez votre demande directement à Madame Renée d'Anjou, aux soins de la Société des Gens de Lettres, à Paris.

GAETANE.—Peu importe le nom, l'esprit et le cœur seuls comptent. Vous ne sauriez changer ni l'un ni l'autre. Je vais essayer de me procurer ce livre, et s'il n'est pas trop décevant, je le publierai volontiers, pour vous faire plaisir, et à d'autres également.

LAURE DE VALLEY.—J'ai fermé les yeux, et remis le journal. Puisse l'analyse vous donner pleine et entière satisfaction.

SCOTTIA.—Je crois que votre idée est excellente, et que vous réussirez très bien si vous vous associez des personnes compétentes, et si vous avez le soin de vous installer dans une localité où les écoles de ce genre n'abondent pas. Certains quartiers nouveaux sont très bien habités, par une classe à l'aise, dirigez-vous de préférence vers ces localités. Un excellent moyen de vous annoncer serait de faire distribuer une circulaire à chaque porte. Dans ces conditions, vous ne pouvez en effet rien exiger, mais reconquérir votre liberté tout simplement.

DILLETTE.—Vous avez bien raison d'être raisonnable, petite Dillette, un meilleur sort doit vous être réservé, soyez-en sûre, et ceux qui sont aussi lâches ne méritent pas d'être regrettés, vous l'avez fort judicieusement écrit. Et je souhaite que l'an neuf mette dans la vie de ma petite amie lointaine, le bonheur dont elle est digne.

MME J. B. C.—Je vous remercie de votre bonne lettre écrite d'une façon si symphtique, et à laquelle je réponds ici, afin de fixer le point que vous soulevez avec toutes celles qui pensent comme vous. La Revue Moderne n'a pas été fondée dans le seul but que vous semblez croire: instruire les enfants. Elle est destinée aussi aux plus vieux de tous les âges, et les romans qui y paraissent sont tout à fait moraux. On se plaint même dans le présent courrier qu'ils sont trop "jeunes filles"!... Les articles qui y paraissent ne sont pas de nature à intéresser les enfants, ils sont plutôt à l'usage des parents. Aussi serais-je charmée de vous garde comme abonnée parce que j'aurais la certitude de compter une lectrice intelligente de plus. On demande beaucoup à la Revue, mais on laisse volontiers traîner les autres journaux dans les mains des enfants, sans s'inquiéter si le roman peut faire tort, — je ne parle pas pour vous, bien entendu, mais pour tous les autres qui croient que je représente la perfection dans tous les genres! et que je dois répondre à tous les besoins! Merci de vos souhaits si aimables et qui devront porter bonheur en effet à l'œuvre que je poursuis dans le meilleur esprit possible, croyez-le bien, et à laquelle je voudrais vous rallier complètement.

UNE ABONNEE DEVOUEE.—J'accepte votre aimable suggestion, et vous avez pu constater que j'y faisais droit avec infiniment de plaisir. Merci pour la revue et aussi pour sa directrice.

UN AMI DES FRANCO AMERICAINS.—J'ai vainement cherché une précision dans l'annuaire ecclésiastique des Etats-Unis, mais je crois qu'en demandant à nos abonnés les renseignements que vous désirez, nous aurons vite fait de les obtenir. Car nous avons des amis, par-delà la ligne 45, et des amis délicieux, intelligents et complaisants. Ils seront heureux de nous faire plaisir et de nous rendre service.

A NOS ABONNES AMERICAINS.—Voulez-vous avoir la bienveillance de me donner les renseignements suivants pour les transmettre à "Un ami des Franco-Américains": Y a-t-il des paroisses canadiennes françaises dans les villes suivantes: Brooklyn, Carme, Goshen, Kingston, Poughkeepsie, Richmond, Riverhead et Whiteplains? Toutes ces villes sont dans l'état de New-York. Voudrez-vous ajouter les noms des curés qui dirigent ces paroisses, si c'est possible. Et d'avance, merci.

JEANNE W.—Je vous ai fait adresser ce morceau par notre collaboratrice, Melle Saint-Jean, professeur d'élocution.

TOUJOURS FIDELE.—Je souhaite que vous "espériez". C'est peu, mais c'est tout.

GAI PINSON.—Des étrennes? Et voilà que vous m'offrez des choses somptueuses... Mais non rien de tout cela, mais une petite lettre qui me dise de jolies choses et où vous aurez mis votre portrait tout gentiment. Oui une fille qui est plus jeune que vous, et à laquelle je pense en lisant vos billets tendres et charmants. Bonne année.

ISOLEE.—Vous ne vous trouverez plus isolée ici, et il faudra y revenir souvent.

MADELEINE.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

(*Suite de la page 3*)

PETITE INSTITUTRICE AUX YEUX NOIRS.—Positive et pratique, elle a un sens très averti de l'utilité de s'occuper de soi pour protéger ses propres intérêts, et je me demande si le dévouement n'en souffre pas un peu. Un peu vaniteuse avec le désir d'être remarquée et admirée. Le cœur est bon, affectueux, mais il apporte de l'exigence dans ses affections. Décidément il y a beaucoup de sentiment personnel dans cette écriture, et il serait bon d'examiner en quoi l'excès de ce retour sur soi empêche la bonté et la générosité de s'exercer. La volonté est vive, et très variable. L'humeur est inégale et ma correspondante a une tendance à juger sans bienveillance, et a beaucoup critiquer ceux qu'elle ne comprend pas. Active, avec de la bonne volonté et le goût du travail et des choses faites avec soin. Amour-propre qui ne souffre pas la désapprobation et petite tendance à la gourmandise.

IRISH STEW.—Le mélange est réussi, petite Madame! Le cœur est chaud, délicat, un peu tumultueux à cause de l'extrême impressionnabilité et d'une sensibilité profonde et vibrante. Bonne, active, dévouée, spontanée et naturelle; je ne lui vois pas un atôme de vanité, mais un grand besoin d'être appréciée et approuvée.

Elle a un charme fait de douceur, de vivacité et de franchise qui chasse toute monotonie dans son entourage. Et elle est spirituelle ce qui ne gâte rien. L'humeur est inégale et comme elle est portée à exagérer ses impressions ses chagrins sont excessifs et ses joies débordantes. Ah! elle a de la vie cette jeune irlandaise et Canadienne! La volonté est précise, assez ferme, souple et active. Elle est économe, pratique, très droite et consciencieuse. Elle a du courage. Elle est très aisément influencée par ceux qu'elle aime.

JEAN LE BRUN.—L'imagination et la sensibilité sont vives et la première nuit quelquefois à la sûreté du jugement en le portant à certaines exagérations. Il est timide, fier et susceptible. Beaucoup de délicatesse et de réserve. La sincérité est bien marquée, je le crois peu défiant et un peu crédule. Il a un orgueil facilement froissé. Il est actif, ambitieux et assez énergique. La volonté est plus faite pour la résistance que pour l'initiative, il est obstiné et il a des entêtements raides. Le cœur est bon et affectueux, mais il a de l'égoïsme et il attend des autres plus qu'il n'est disposé à leur donner.

ETOILE AMOUREUSE.—Ce long manuscrit qui est de la copie devrait être mis de coté si j'étais bien sévère! Mais je le deviendrai, la copie n'est jamais un bon document pour l'analyse, et les correspondants ont tout intérêt à n'en pas envoyer. Esprit sensé et pratique. Ma correspondante est active et énergique, vive, elle agit avec un peu de précipitation et comme elle a plus d'initiative que de persévérance, beaucoup de ses entreprises restent inachevées. Le cœur est sensible et affectueux avec une pointe de jalousie. La volonté est impulsive, inconstante mais active et se renouvelle sans cesse. Un peu de vanité susceptible. Sincérité, réserve et bonne volonté.

REINETTE DES COEURS.—J'ai parcouru la liste complète des lettres reçues et je n'ai jamais reçu la vôtre.

En effet l'écriture renversée déroute un peu ma science mais on peut toujours essayer. L'imagination est très développée et elle nuit souvent au jugement, porte à cultiver la chimère et empêche de saisir la réalité. Reinette est délicate, bien plus sensible qu'elle n'aime à le paraître. Sa réserve est extrême et il n'y a rien de plus difficile que de la vaincre. Elle est très affectueuse, mais orgueilleuse, un peu craintive, et jamais confiante ou démonstrative. La volonté est vive et plutôt faible. Un peu d'esprit de contradiction et d'entêtement. Indécision et tout à coup impulsion d'agir sans réflexion. Active et courageuse cependant et capacité de se dévouer; je ne pourrais dire qu'elle manque tout à fait d'énergie, elle manque plutôt d'une éducation de la volonté qui lui permettrait d'utiliser la sienne.

MODERNISME.—Intelligente et cultivée, elle a de l'originalité, beaucoup de délicatesse, un goût sobre et sûr. La sensibilité est grande et maintenue dans les bornes par le bon sens et la volonté d'être raisonnable. Il y a des moments où elle échappe aux entraves, et alors cette sage petite personne ne l'est plus du tout. Modeste, réservée, elle se dérobe à l'attention et ne conte pas beaucoup ses affaires. Vie du cœur active: tendresse, besoin d'affection. Active et habituée à faire les choses le mieux possible, c'est parfois au prix d'un grand effort, car elle est souvent triste, lasse, dégoûtée de la routine quotidienne. Volonté précise, ferme, indépendante, à tendances autoritaires mais de formes douces et modérées. Elle est sincère mais un peu mystérieuse. Facilité à être dominée et influencée, —là où son cœur est en jeu,—dont elle a un peu peur. Charme et distinction. Elle pourrait être prise dans les tourbillons de la passion. Elle est droite et énergique, généreuse et un peu défiante... d'elle-même et des autres.

MUGUET BLANC. — Fraîcheur, simplicité, grâce candide se dégagent de cette petite écriture régulière et simple qui est le vrai miroir d'une jolie petite âme droite et pure. Elle est intelligente mais elle est surtout bonne, franche, tendre et fière. Rieuse et enjouee, élle sait réfléchir, agir avec persévérance et vouloir fortement. Elle a de l'orgueil et cet orgueil l'induit parfois en erreur: elle sait voir quand elle se trompe, l'avouer et réparer quand c'est possible.

Un peu inégale d'humeur mais jamais brusque ou grincheuse. Ses petites tristesses sont chassées par l'activité, le sens du devoir, sa facilité à être distraite et amusée. C'est une vraie femme, délicate tendre et dévouée, et où qu'elle soit, elle fera du bien et elle sera aimable et aimée.

MARGUERITE B.—Vif, actif, imaginatif, il a beaucoup d'illusions et aussi des préjugés dans lesquels il s'entête. Son esprit est raisonneur, assez attentif, et le jugement se formera bien s'il se défie de son imagination. La volonté est ardente, résolue, très ferme et tenace. Vivacités et promptitudes fréquentes. Il est travailleur et énergique, mais trop impressionnable pour que le travail ne soit pas un peu inégal. Assez d'assurance et de confiance en soi, mais pas de vanité ou de prétention. Caractère un peu raide et difficile quoiqu'il ne soit pas très susceptible. Un peu d'égoïsme. Beaucoup d'ardeur et des enthousiasmes facilement éveillés.

Impossible de faire des "passe-droit": trop de correspondants en réclament.

CONVALESCENT.—Je le regrette beaucoup, mais l'enveloppe adressée a été égarée avant de me parvenir et je ne puis vous renvoyer vos feuilles. Délicatesse, sensibilité presque féminine, tendresse discrète et muette sont bien marquées dans cette petite écriture un peu floue qui indique peu de force physique et une volonté un peu molle.

L'imagination porte à la rêverie mais laisse le jugement sûr. Il est un idéaliste et sa confiance envers les gens et la vie est grande, aussi est-il optimiste, actif, et plein d'entrain. Mais l'extrême délicatesse de sa nature lui prépare de rudes réveils et il n'aura pas une très grande force de résistance.

Il lui faut de l'affection et une atmosphère de sympathie; il est reconnaissant de la plus petite attention et lui-même a toutes les délicatesses de l'esprit et du cœur. La simplicité et la modestie accompagnent une sincérité sans ombres et ceux qui le connaissent dans l'intimité ne trouvent pas grand chose à lui reprocher. Il n'est pas pratique et il a besoin d'une direction, de conseils sages et de s'appuyer sur de plus énergiques que lui.

VIOLETTE.—Quelle sage petite personne: réfléchie, calme, pondérée, sensée. Elle a du jugement, un sens du devoir très net, une nature loyale, droite et bonne. Pour se dévouer, il lui faut lutter contre un sentiment personnel assez marqué, mais elle en a la bonne volonté et la volonté. Celle-ci est modérée, assez ferme quand elle est décidée, mais elle a des rrésolutions assez fréquentes. Activité, égale, ordre, soin et exactitude. Besoin et habitude de bien faire les choses.

ESTELLE D.—Trop d'imagination porte aux exagérations et nuit parfois au jugement. La sensibilité et la tendresse sont vives: elle est toute bonté et toute générosité, et capable de folies de dévouement, car elle est enthousiaste et même un peu exaltée quand le cœur est bien pris.

La volonté est ardente, active, indépendante, pas très persévérante, mais elle se renouvelle sans cesse et se prodigue en élans généreux. Elle manque de sens pratique et elle s'illusionne sur les gens au point d'en être aveuglée. Elle est elle-même droite, bonne et sincère, elle a trop confiance, car ceux qui lui ressemblent sont rares. L'orgueil est fier, mais elle n'est pas susceptible et je le répète, sa générosité et sa bienveillance sont un peu imprudentes car elles l'exposent à être dupée.

RACHEL.—Réfléchie, pratique, elle a du bon sens, de l'activité: elle a beaucoup des qualités pratiques qui font les bonnes ménagères.

Bonne, complaisante, affectueuse et dévouée. La volonté n'est pas des plus énergiques, mais bien suffisante. Elle est un peu autoritaire et par son entourage, surtout par ceux qu'elle aime

L'humeur est un peu inégale et quand ça ne va pas, elle est impatiente et brusquement entêtée, mais c'est rare, elle est généralement de bonne humeur, gaie, pleine d'entrain et plutôt conciliante.

(Suite à la page 58)

"LIETTE"

Par ARTHUR DOURLIAC

Liette ouvrit la fenêtre et, s'accoudant au balcon, promena son regard un peu trouble sur ces lieux où allait se dérouler sa vie.

Au fond, l'église aux pierres croulantes, aux vitraux fêlés, au clocher branlant, mais conservant quand même la majesté imposante des choses du passé et écrasant de toute sa hauteur la mairie toute neuve, blanchie à la chaux, à laquelle s'adossait l'école.

A droite, les panonceaux héréditaires annonçant l'Etude de Me Hardoin, IIIe du nom.

A gauche, le drapeau tricolore flottait au dessus de la Gendarmerie Nationale.

La Poste était aussi encadrée entre l'organe de la Loi et ses défenseurs.

Dans la rue montante et descendante se pressait le "haut commerce" du village: merciers, épiciers, bouchers, cabaretiers; puis une longue file de chaumières basses et enfumées serrées les unes contre les autres comme des oiseaux frileux, coupées de temps à autre par les grands murs et la porte charretière de quelque ferme cossue rendant plus sensible encore la misère de ses humbles voisines.

Au delà, la campagne avec ses prairies verdoyantes, ses moissons dorées, ses bois touffus et, tout là-bas, dans un cadre de végétation luxuriante, un château seigneurial, qui, avec ses briques rouges, ses tourelles ardoisées brillant au soleil levant, ses fenêtres en ogive et ses balcons en fer forgé, rappelait ces bijoux de la Renaissance, émaillant les bords fleuris qu'arrose la Loire.

Le regard perdu dans le vague, la joue appuyée sur sa main, la jeune fille songeait, évoquant les années écoulées.

... Là-bas, tout là-bas, au plus lointain de ses souvenirs, elle revoyait la cour de la maison mauresque, si longue! si large! un vaste désert à traverser pour ses petites jambes. Et elle demeurait craintive, cramponnée à la robe de sa mère, tandis qu'à l'autre extrémité un homme, les mains tendues, souriant sous sa fine moustache et adoucissant sa voix habituée au commandement, lui criait:

"Courage Liette!"

Alors, à l'appel de "papa," quittant le refuge maternel, elle se lançait, trébuchante, à travers la cour, hésitant aux premiers pas, mais soutenue par l'accent ferme et tendre du soldat, répétant: "Courage, Liette!" et se jetait éperdument sur sa grosse botte qu'elle enlaçait étroitement de ses petits bras.

Et la joie d'être enlevée comme une plume, serrée contre l'uniforme chamarré d'or, et de sentir sur son front, dans son cou, le chaud baiser du jeune père:

"Bien! petite Liette. Liette est brave!"

..Puis son enfance errante à travers les garnisons, parcourant la France, les Colonies, du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest, chaque étape marquée par un galon de plus.

..Puis, fillette grandissante, aux cheveux moins longs, aux robes moins courtes, s'appuyant au bras de "papa" (car il lui donne le bras maintenant!). Et elle se redresse toute glorieuse, sans remarquer les regards d'admiration des jeunes officiers faisant le salut militaire.

Mais "papa" le remarque, lui, et sourit, flatté dans son amour-propre paternel.

Il est fier de sa fille! mais combien elle est plus fière de son père!

Commandant à trente-huit ans, bientôt colonel, général peut-être... et, qui sait! s'il n'ira pas ramasser de l'autre côté du Rhin le "bâton" qui ne pousse plus en terre française.

"Monsieur le maréchal!"

Pourquoi pas? et où s'arrêtent les rêves d'une tête de seize ans?

...Puis le brusque arrêt à la veille de passer colonel: la paralysie, suite d'une insolation, s'abattant sur le vaillant officier, le terrassant, lui que les balles ennemies avaient laissé debout.

Puis les adieux au régiment, à la vie active et brillante, la retraite, la maladie, la misère.

Georges Raynal n'avait que sa solde; il avait épousé une créole sans fortune, ayant à peine la dot réglementaire, mais des goûts de duchesse, de fort beaux yeux et une cervelle d'oiseau.

Coquette, dépensière, incapable d'une idée sérieuse, c'était un joli joujou, gracieux, séduisant au possible, mais aussi peu fait pour le choc de la vie qu'une délicieuse figurine de Saxe.

Habituée à se reposer sur son mari de tous les soucis matériels, elle ne songea même pas à prendre le gouvernail brisé dans sa main et laissa le bateau privé de son capitaine s'en aller à la dérive.

Le malade traîna deux longues années, le temps d'épuiser les dernières ressources; il succomba plus encore à l'angoisse mortelle qui le poignait devant l'avenir de ses aimées qu'à la souffrance physique.

Il consola sa femme désespérée et presque folle, sourit à sa fille qui refoulait silencieusement ses larmes et, murmurant une dernière fois, comme lorsqu'elle était toute petite: "Courage, Liette!" il expira.

Du courage, Liette allait en avoir besoin! Heureusement elle était brave et, sans indécision ni faiblesse, elle tint tête au malheur.

Laissant sa mère se lamenter inutilement ou se bercer de dangereuses chimères, elle se mit à l'œuvre sans tarder, fit appel à leurs relations, multiplia les démarches, demanda peu pour obtenir quelque chose et, après des tribulations, des peines, des déceptions à décourager une âme moins vaillante, elle fut nommée à cet humble poste, objet de sa modeste ambition.

C'était le salut!

La campagne s'éveillait au soleil levant, un léger frisson agitait le feuillage, tout un gazouillis d'oiselets s'envolait des nids invisibles et, dans le poudroiement des premiers rayons d'or, une nuée d'insectes bourdonnants s'élevaient vers l'infini.

Par une bizarre association d'idées, ce tableau champêtre évoqua aux yeux de la jeune fille le retour de l'escadron après la manœuvre matinale.

La trompette l'appelait: elle accourait vite, vite, joyeuse, pour saluer au passage le bel officier qui était son père et dont le cheval noir s'arrêtait de lui-même sous son balcon... Elle répondait au sourire de "papa."

...Brusquement elle se rejeta en arrière, confuse, rougissante...

Un élégant cavalier venait de déboucher sur la place; ses yeux rencontrant ceux de la jeune fille souriant à son rêve, il s'était arrêté, surpris, et, machinalement, il avait levé son chapeau.

* * *

La famille de Candore — dont les ancêtres avaient eu droit de justice basse et haute sur tout le territoire de ce nom — se composait de trois personnes. la comtesse et ses deux enfants, Blanche et Raoul.

Mme de Candore — née tout simplement Néris — était fille d'un richissime marchand de laines. Elle avait échangé le million de sa dot contre la particule que lui apportait son mari pour tout avoir. D'une fierté d'impératrice, grande dame jusqu'au bout des ongles, malgré sa modeste origine, elle la fit bien vite oublier.

M. de Candore n'avait hérité que du blason de ses aïeux et de leur prodigalité. Il jetait l'argent par les fenêtres en véritable grand seigneur, et le million du père Néris fondit rapidement entre ses mains. La mort du bonhomme le remit à flots pour quelques temps, mais il allait incontestablement se noyer, lorsqu'un accident de chasse, l'envoyant de vie à trépas, sauva le patrimoine de ses enfants. Mais il l'avait fort écorné et sa veuve eût été dans l'impossibilité de soutenir son rang, sans le généreux appui de son frère, passant pour un célibataire endurci et fort riche, qui, après une jeunesse quelque peu orageuse, s'était subitement décidé à se ranger par dévouement fraternel, ou pour tout autre motif, et faisait maintenant pénitence sous la férule de la sévère Hermance le menant comme un petit garçon, bien qu'il fût son aîné de quinze ans.

M. Néris n'avait pas d'autres héritiers que ses neveux qu'il aimait tendrement, sa nièce, charmante et délicieuse créature, lui rendant seule supportable l'existence trop rigide pour un ex-viveur à laquelle il s'était bénévolement résigné.

Quant à Raoul, il lui témoignait une affectueuse indulgence, dont celui-ci usait et abusait à plaisir.

"Bah! il faut bien que jeunesse se passe! j'ai été ainsi!" répondait-il aux reproches aigres-doux de sa sœur, avec plus de regret que de repentir. Grâce à ses largesses, le jeune comte, attaché d'ambassade à Londres, put mener à son aise la haute vie anglaise, tant et si bien que sa santé, ébranlée, nécessita un congé prolongé.

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Raoul accepta philosophiquement cette mise au vert, bien que Candore ne lui offrît pas un choix varié de distractions per-

mises... ou autres: la chasse, l'équitation, le whist en famille, à cela se bornaient à peu près les premières; quant aux secondes: néant!

"Vraiment! c'est un peu sévère ici, mon oncle; madame ma mère vous condamne à une existence de chartreux!" disait en riant le diplomate en disponibilité.

L'oncle soupirait!

La rigide Hermance ne s'entourait que de visages ingrats ou quelque peu défraichis; elle changeait constamment d'institutrices, et la dernière, une jeune Anglaise, depuis six mois seulement au château, avait failli repasser la Manche en dépit des meilleurs certificats, parce qu'elle ne réalisait pas suffisamment le type classique prêté généreusement aux pauvres misses.

"Elle est cependant assez laide!" protestait Raoul, l'englobant dans son aversion prétendue pour les filles d'Albion dont la vue seule lui donnait le spleen.

En réalité, Jane Dodson avait une taille élégante et flexible, des mains et des pieds raisonnables, de fort beaux cheveux, un teint éblouissant, et elle eût même été fort jolie sans d'affreuses lunettes bleues qui la défiguraient et qu'elle ne quittait jamais. . (même pour dormir! insinuait malicieusement son élève) et qui lui avaient servi de laissez-passer, auprès de la sévère châtelaine.

Hélas! elles ne suffisaient pas encore à sa sécurité et, ce matin-là même, une explication assez vive avait lieu entre Mme de Candore et son frère au sujet de la pauvre institutrice.

"Je vous assure, ma chère Hermance, protestait avec chaleur M. Néris, que je n'ai jamais songé à faire la cour à miss Dodson.

—Non, non, mon frère, je ne puis supporter cela; c'est un exemple déplorable, scandaleux, pour mon fils. .

—Oh! Raoul!"

L'oncle fit claquer sa langue en homme parfaitement édifié sur l'innocence de son neveu.

"Et c'est une offense pour Blanche."

Cette fois, le front du vieillard s'assombrit et, quittant le ton léger qu'il avait gardé jusque-là:

"Faites-moi la grâce de m'en croire incapable.

—Je ne demande pas mieux de vous croire, Hector, reprit plus doucement la comtesse; mais votre assiduité aux leçons de miss Dodson fait jaser.

—Raoul est toujours là, il n'en manque pas une.

—Vous l'avez remarqué aussi? dit vivement la mère.

—Sans doute, mais cela ne prouve pas qu'il soit, plus que moi, occupé de cette pauvre miss...

—Oh! ce n'est pas elle qui m'inquiète pour lui.

—Que voulez-vous dire?

—Nous avons été bien imprudents en ne prévoyant pas ce qui arrive.

—Quoi donc?

—Ce qui devait fatalement arriver. Ces deux enfants, jeunes, beaux, élevés librement comme frère et sœur... et qui ne le sont pas... devaient forcément à la longue éprouver l'un pour l'autre des sentiments assez peu fraternels.

—Vous croyez que Raoul aime Blanche? interrogea M. Néris avec anxiété.

—J'en suis sûre, et nous avons été bien fous de n'y pas songer.

—Mon Dieu!

—Sans cette imprévoyance impardonnable, je n'aurais certes pas élevé Blanche ici avec lui.

—Oh! ne regrettez pas ce que vous avez fait, Hermance! ne regrettez pas d'avoir sauvé votre frère du désespoir!

—Voyez cependant ce qu'il m'en coûte! à quoi nous expose cet instant de faiblesse! le repos de mon fils, de Blanche, à jamais compromis peut-être. Pauvre petite! c'est elle surtout que je plains! la vie lui sera déjà si difficile. Le monde condamne impitoyablement dans les enfants les fautes des pères. C'est injuste, mais cela est! J'y ai réfléchi bien des fois en songeant au moment où il faudrait marier cette enfant que j'aime. Que d'obstacles, mon Dieu! Je passais en revue les prétendants possibles: ceux qui nous conviendraient le mieux seront, hélas! ceux qui hésiteront le plus.

—Cependant mon gendre...

—Votre gendre serait aussi celui d'une figurante de Drury Lane à qui vous aviez fait la folie de donner votre nom et qui était indigne de le porter. Bien des familles y regarderont à deux fois." Le vieillard baissa la tête à cette évocation brutale d'un triste passé qu'il eût voulu ensevelir sous un éternel oubli.

—Ma femme est morte, inutile d'en parler... dit-il avec effort. Mais ma petite Blanche est innocente et vous aurez encore pitié d'elle.

—Comment cela?

—Puisque ces enfants s'aiment... si vous vouliez... il y aurait un moyen bien simple... les marier, et Blanche continuerait à vous appeler sa mère.

—Y pensez-vous?

—C'est un sacrifice, un très grand sacrifice... Mais soyez bonne pour ma pauvre petite! Elle vous aime tant! Ne la repoussez pas, je vous en conjure!

La comtesse se leva.

"Nous en recauserons, mon frère; rien ne presse, nous avons le temps d'y songer... Je réfléchirai... je pèserai mes sentiments et ma raison.

—Je compte surtout sur votre cœur."

. . . .

Demeurée seule, Mme de Candore eut un sourire de triomphe:

"Le grelot est mis, et pourvu que Raoul ne le détache pas... Allons! il est urgent de congédier l'institutrice."

La cigarette aux lèvres, les rênes flottant sur le cou de son cheval, Raoul regagnait lentement Candore, rêvant au fin profil entrevu un instant à la fenêtre ouverte et si vite refermée.

Les quelques renseignements, glanés chez Me Hardoin dans le monde bavard et indiscret des jeunes clercs, n'avaient fait qu'aiguiser sa curiosité et, tout en suivant d'un œil vague les spirales bleuâtres flottant devant lui comme un léger nuage, il évoquait la délicate silhouette apparaissant dans un encadrement de feuillage à travers la brume matinale.

"Raoul!"

Une voix suppliante vibrant à son oreille, une main fiévreuse se posant sur son cheval, l'arrachèrent à cette troublante pensée.

Il eut un geste d'humeur:

"Vous, Jane! En vérité, vous êtes d'une imprudence!...

—Il ne s'agit plus de prudence, Raoul: vous devez maintenant avertir votre mère que nous sommes mariés, que je suis votre femme."

A ces mots, un imperceptible sourire glissa sous la fine moustache du jeune comte:

—Mme de Candore a chassé l'institutrice de sa fille, Raoul, peut-être accueillera-t-elle la femme de son fils.

—Oh!"

Il eût été difficile de deviner le sens exact de cette exclamation: irritation, regret, dépit, mécontentement contre les autres et contre lui-même, il y avait un peu de tout cela.

En revanche, pas ombre d'attendrissement ou de pitié dans son regard sec.

Nerveusement il mâchonnait sa moustache, cinglant de sa cravache les jeunes pousses qui n'en pouvaient mais, et éparpillaient sur le sol leurs feuilles tendres meurtries et déchirées.

Cependant Jane pleurait tout bas, de petits sanglots convulsifs secouaient ses épaules, et, ses affreuses lunettes arrachées. jetées à ses pieds dans un geste de colère, ses beaux yeux, clairs et transparents comme l'eau de la mer, apparaissaient, noyés de larmes et fixés sur le jeune homme avec une angoisse désespérée.

Se taire eût été trop cruel!

Aussi, lui prenant affectueusement les mains et attirant sur sa poitrine la pauvre créature dont il sentait le cœur battre à coups redoublés:

"Voyons, mon enfant chérie, voulez-vous bien vite sécher ces pleurs et me répondre sagement, raisonnablement. Ne suis-je pas là, moi, votre protecteur, votre mari? Racontez-moi tout en détail.

—Que vous dirai-je, Raoul? Votre mère m'a chassée.

—Chassée! Voilà un bien gros mot et assurément impropre ; quand vous connaîtrez mieux les finesses de la langue française...

—Chassée, renvoyée, remerciée, le fait est le même, dit-elle avec une sourde véhémence.

—Pas absolument. En somme, que s'est-il passé entre vous et ma mère?

—Mme de Candore m'a simplement dit que, pour des motifs personnels, elle était forcée de se priver de mes services.

—Diable! murmura-t-il en mordillant sa moustache.

—Qu'allons-nous devenir?"

Ce "nous" parut agacer quelque peu le comte, et, réprimant un léger mouvement d'impatience:

"Il ne faut rien exagérer, dit-il, froidement, c'est un incident fâcheux, mais qui ne doit pas nous inquiéter davantage. Vous savez bien ma chère petite, que je vous aime et ne vous abandonnerai pas. Je dois retourner prochainement en Angleterre, ce n'est donc qu'une séparation momentanée.

—Nous séparer, murmura-t-elle toute pâle.

—Il le faut; je ne puis intercéder pour vous auprès de ma mère, sans confirmer ses soupçons... si elle n'a que des soupçons. D'ailleurs, vous ne pouvez rester éternellement auprès de Blanche à titre d'institutrice.

—Non, mais comme sa sœur et votre femme. Ne sommes-nous pas mariés?

—Sans doute, sans doute; mais le moment serait réellement mal choisi pour un pareil aveu.

—Pourtant, Raoul, nous ne pouvons tarder plus longtemps; ma dignité, la vôtre, ne seraient plus seules à en souffrir; il faut parler à votre mère, il le faut!"

Surpris de cette véhémence contrastant avec son apparence frêle et délicate, il l'interrogeait du regard. Confuse, rougissante, elle se blottit étroitement contre le jeune homme et prononça quelques mots bien bas.

Il eut une exclamation rien moins que satisfaite et, le sourcil froncé, l'air dur, mécontent, il écarta presque rudement la pauvre femme anéantie:

"Il ne manquait plus que cela!" mâchonna-t-il entre ses dents.

Il y eut un pénible silence.

Enfin, faisant un effort pour dissimuler sa violente contrariété sous le vernis mondain:

"Voilà une grande nouvelle, dit-il avec un sourire contraint; est-ce aussi une bonne nouvelle? . . Je n'ose me prononcer.

—Oh! Raoul! Raoul!

—Seulement, ma chère petite, la nécessité de votre départ s'impose plus que jamais; votre présence rendrait l'aveu de notre union plus difficile et augmenterait le courroux de ma mère.

—Cependant... si Mme de Candore refusait?

—Il n'y a pas à revenir contre les faits accomplis. N'êtes-vous pas ma femme?

—J'entendais, l'autre jour, Me Hardoin affirmer qu'un mariage, contracté à l'étranger dans ces conditions, était sans valeur...

—Hardoin! le bel oracle! En dehors de la vente des moutons ou du prix d'un fermage, il ne sait rien!...

—Mais...

—Voyons, ma chère enfant, avez-vous plus confiance dans le sieur Hardoin qu'en moi!"

Elle noua ses bras au cou de son mari dans un élan désespéré:

"Non, Raoul, je veux croire... je crois en vous! Si je n'y croyais plus, je mourrais ou je deviendrais folle."

Inquiet de son exaltation, il s'efforça de l'apaiser, retrouvant des phrases caressantes, des mots tendres — peut-être sincères? car c'était avant tout l'homme du moment; et, dans sa détresse touchante, la pauvre créature eût ému un cœur de pierre.

"Calmez-vous, ma chère Jane. C'est une épreuve momentanée, une séparation bien courte, suivie d'une éternelle union, d'un bonheur sans nuages. Pour ma part, je m'y résigne facilement en songeant que, si je suis privé de votre chère présence, un autre le sera également...

—Aurais-je réellement cette joie de vous rendre jaloux?

—Je le confesse, à ma honte! Je souffre de voir sans cesse mon oncle sur vos talons.

—Vous vous méprenez, Raoul; je vous jure que M. Néris ne m'a jamais témoigné qu'une bienveillance paternelle.

—Hum! Enfin, il en sera pour ses frais, et l'on a beau dire: "Le mal de l'un adoucit celui de l'autre."

Raoul avait fort habilement déplacé la question; aussi, dupe de cette feinte jalousie, la pauvre enfant ne chercha plus qu'à se justifier, oubliant ses propres griefs et ses secrètes appréhensions.

. . . .

La semaine suivante, triste, mais résignée, elle quitta le château de Candore, emportant le souvenir du passé et la promesse consolante de l'avenir.

Quand le train passa à la lisière du parc, un mouchoir s'agita à une portière, mais Raoul, debout à sa fenêtre, une cigarette aux lèvres, ne répondit même pas à ce timide adieu et, le dernier wagon disparu dans un nuage de fumée, il poussa un soupir de soulagement et dit:

"Ouf!"

* * *

Un début est toujours pénible.

Tandis que Mme Raynal, très affairée, montait de la cave au grenier, visitait le jardinet et la maison, aussi modestes l'un que l'autre, bousculant les meubles, bouleversant les armoires, vidant les malles, fouillant les paquets, se lamentant sur la perte présumée de quelque bibelot hétéroclite, d'autant plus regretté qu'il servait d'autant moins; — tandis qu'elle ahurissait la grosse servante écarquillant les yeux et les oreilles devant ce déballage d'objets inconnus, aux noms baroques: samowar, checchia, etc., — tandis qu'elle gémissait sur l'étroitesse du logement, l'exposition défectueuse des chambres ("toutes au nord!"), la laideur des papiers criards, et l'incommodité des cheminées ("fumant bien certainement!"), Juliette, à son bureau, écoutait en silence les explications de l'exreceveuse, Mlle Beaudoin, vieille fille montée en graine, aussi curieuse que bavarde, qui s'était mise fort obligeamment à sa disposition, mais ne bornait malheureusement pas ses bons offices à ce qui concernait l'administration "Postes et télégraphes," y ajoutant un cours varié d'économie domestique, de convenances mondaines, de morale familière, plus un précis historique et biographique sur Candore et ses habitants, sans oublier la présentation obligatoire de tous ceux qui passaient leur nez au guichet, et Dieu sait! quel défilé!

Jamais pareille fièvre épistolaire n'avait sévi sur le village, à en juger par le nombre de contribuables venant demander, qui une carte postale, qui un timbre.

Lisette écoutait patiemment ce verbiage, interrompu seulement par une question brève ou la voix trainarde de quelque commère dont le museau de fouine s'allongeait à travers l'étroit guichet à faire croire qu'il allait se séparer du col.

"Ben l'bonjour, mamzelle Beaudoin!.. Pardon d'vous déranger, mesdames, mais j'aurions besoin d'un timbre d'trois sous."

Quelle somme de curiosité dans ce sacrifice de quinze centimes arrachés à la rapacité campagnarde!

Liette, sans paraître s'en apercevoir, remplissait silencieusement son office, tandis que l'ex-buraliste lui chuchotait à l'oreille:

"L'épicière du coin, une fine mouche!"

Ou:

"La femme du charron, une vraie jacasse!"

"La fermière des Quatre-bras, une richarde, mais harpie!"

L'orpheline sentait peser sur elle tous ces regards inquisiteurs, épluchant sa simple toilette, inventoriant son pauvre mobilier, observant ses moindres gestes, avec la malveillance sournoise des rustiques pour "ceux de la ville."

Et les clercs de l'Etude, depuis le "principal" gonflé de son importance jusqu'au "saute-ruisseau" malicieux et fûté, tous la lorgnant effrontément ou la dévisageant en dessous.

Et les paysans défiants dont les doigts crochus avaient tant de peine à lacher leur mandat, comptant et recomptant les pièces d'argent alignées devant eux!

Et les bavardages de la femme de ménage, répondant aux jérémiades de la veuve de l'autre côté de la cloison!

Tout cela causait à la jeune buraliste une sensation de malaise, d'écœurement.

Malgré sa bravoure, elle éprouvait une sorte de lassitude, d'abattement.

...Après la trop grande dépense d'énergie de ces dernières années, la force nerveuse, qui l'avait soutenue jusque-là, l'abandonnait en touchant au port.

...Brusquement la porte du bureau s'ouvrit, poussée par une main ferme.

Le facteur, un vétéran à la moustache grise, à la manche flottante, à la croix d'honneur étoilant la blouse bleue, parut sur le seuil, faisant le salut militaire.

"Le père Martial, un grognard pas commode," chuchota Mlle Beaudoin.

Mais Liette ne l'entendait plus.

Comme un rapide éclair déchirant la nuit sombre, comme un rayon de soleil dissipant le brouillard qui s'épaississait autour de son esprit, cette soudaine apparition, évoquant le glorieux passé, rappela la fille du soldat à la lutte, à la peine, au devoir.

Et comme le vieux vidait devant elle son sac de dépêches, elle lui jeta un regard reconnaissant et dit:

"Merci!"

. . . .

Puis bravement, elle se mit à la besogne.

* * *

Fidèle aux traditions des nobles châtelaines, dont elle eût volontiers fait revivre les moindres us et coutumes, Mme de Candore recevait chaque dimanche le curé et le notaire, commensaux obligés du château.

Ce soir-là, tout en prenant le café sur la terrasse garnie d'orangers et de lauriers-roses — tandis que Blanche, demeurée au piano, dechiffrait un nocturne de Chopin — on discutait la question d'une nouvelle institutrice, Mme de Candore se plaignant vivement de sa difficulté à remplacer miss Dodson.

—Je n'en vois pas la nécessité," interrompit Blanche, qui, plaquant précipitamment un dernier accord, avait abandonné l'instrument de son supplice et venait se mêler à la conversation.

"Malheureusement, tu n'as pas voix au chapitre, petite sœur.

—Ni toi non plus; témoin miss Dodson que tu ne pouvais souffrir.

—Je le confesse.

—Et vous, mademoiselle?

—Moi, j'étais bien disposée à son égard... mais elle semblait... un peu jalouse... peut-être parce que je n'avais pas de lunettes."

Elle riait, agitant ses boucles folles voltigeant autour de son front.

—Il est fâcheux, ma mère, que vous n'habitiez pas la ville, insinua nonchalamment Raoul; vous trouveriez facilement une institutrice qui, sans être à demeure, viendrait donner à ma sœur quelques leçons fort suffisantes maintenant.

—Ce serait l'idéal.

—Malheureusement, dans un pareil trou, c'est impossible.

—C'est ce qui vous trompe, monsieur le comte.

—Comment cela?

—Vous avez sous la main l'idéal rêvé, madame la comtesse: la nouvelle receveuse des Postes, munie de tous ses brevets, a l'intention, m'a-t-elle dit, d'utiliser les quelques heures dont elle dispose; elle m'a même prié de lui chercher des élèves à Candore et dans les environs.

—Vraiment," dit le comte, jouant l'étonnement, comme s'il n'avait pas vu de ses yeux le petit écriteau collé à la vitre de la buraliste:

"Leçons de Piano,
d'Anglais et de Français."

"Est-ce une personne recommandable? demanda la comtesse.

—Certes, et des plus intéressantes, affirma le notaire; elle soutient sa mère par son travail et mérite l'estime de tous.

—Quelle chaleur, mon cher Hardoin! dit Raoul en riant; serait-elle capable de vous faire renoncer au célibat?

—Oh! moi, je suis comme M. l'abbé: je me borne à marier les autres.

—Est-elle jolie? interrogea curieusement la fillette.

—Je ne l'ai pas encore aperçue, répondit le jeune diplomate avec un aplomb superbe.

—Elle est très distinguée, déclara le notaire.

—Elle a de plus un maintien modeste et décent, appuya le curé.

—Et elle se nomme?

—Mlle Juliette Raynal; son père était officier supérieur.

—Raynal? Attendez donc! j'ai connu un capitaine de ce nom dans un voyage en Algérie ; il m'a même à peu près sauvé la vie...

—Dans une rencontre avec les Arabes, mon oncle?

—Non, mauvais plaisant, dans une rencontre avec un lion.

—Vous avez donc chassé le fauve, monsieur Néris?

—Non, mon cher ami, j'ai été chassé par lui.

"Un soir, je m'étais attardé dans la campagne et je regagnais à pied Sidi-Bel-Abès, quand j'aperçus derrière moi l'ombre d'un animal que je pris pour un gros chien... un veau échappé de quelque troupeau... un bourricot... que sais-je... et dont je ne me préoccupai pas davantage...

"Lui me suivait pas à pas et, en arrivant devant mon hôtellerie, il était littéralement sur mes talons. Impatienté, je voulus l'éloigner d'un coup de pied...

"Un rugissement, auquel il était impossible de se méprendre, répondit à cette imprudente familiarité... Tartarin prend un âne pour un lion; j'avais pris, moi, un lion pour un âne!

"Glacé d'épouvante, incapable de faire un mouvement, d'appeler au secours, je croyais déjà sentir les dents du fauve, quand d'une fenêtre ouverte, une voix me cria:

"Baissez la tête, monsieur."

"J'obéis machinalement.

"Une balle siffla à mon oreille, un second rugissement déchira le silence du crépuscule et, avec un bond formidable, le terrible animal retomba mort à mes pieds.

"Mon sauveur était un jeune officier de chasseurs marié à une ravissante créole et père d'un délicieux baby qui pourrait bien être la personne en question, si toutefois c'est bien la même famille...

—Les apparences coïncident à merveille, monsieur; la mère de Mlle Raynal est en effet née à la Martinique, son père a servi en Afrique.

—Tant mieux! Si courtes qu'aient été nos relations, j'en ai gardé un charmant souvenir et je serais très heureux d'être utile à leur fille.

. . . .

La semaine suivante, Juliette Raynal donnait sa première leçon à Candore, sous l'œil sévère de la comtesse... bienveillant de M. Néris, et indifférent, du moins en apparence, du jeune comte.

* * *

Juliette venait maintenant tous les jours au château, où chacun lui faisait le plus sympathique accueil.

Blanche était enchantée de son institutrice; au lieu de la gêne, de la contrainte involontaire perçant, malgré elle, dans les manières de miss Dodson, elle rencontrait chez Mlle Reynal une bonne grâce parfaite, un bienveillant abandon, et elle s'attachait étroitement à elle avec toutes les forces affectives d'un cœur de seize ans, avide de se donner.

De son côté, la jeune orpheline, déjà femme par les épreuves, goûtait une douceur infinie à cette naïve confiance de la gentille enfant, venant ingénument à elle comme à une sœur aînée.

Délicate et frêle, véritable sensitive, sous son exubérante gaieté, la fillette avait un ardent besoin d'affection, une sorte de tendresse inquiète et maladive.

Et tout de suite la mignonne, dans son besoin de tendresse, se blottit frileusement dans les bras de Juliette.

La comtesse daignait approuver cette amitié. Rassurée bien vite par la réserve pleine de dignité de la receveuse des Postes, elle avait mis de côté toute crainte chimérique, jugeant que les moindres velléités galantes seraient repoussées avec pertes.

Au reste, M. Néris ne témoignait à la jeune fille qu'un intérêt paternel justifié par le souvenir de ses relations avec le commandant.

Quant à Raoul, elle ne l'avait pas encore rencontré au château.

D'ailleurs, si volage que le supposât Mme de Candore, elle appréhendait bien plus les charmes réels de la jeune Anglaise que la beauté discutable de sa remplaçante.

Juliette, en effet, n'était pas ce qu'on appelle jolie, malgré son profil de camée, son teint mat et ses grands yeux noirs. Les luttes qu'elle avait eu à soutenir, le souci de sa responsabilité avaient communiqué à tous ses traits une gravité précoce, l'expression virile de cette douce fermeté qu'elle tenait de son père et qu'il encourageait jadis, lorsqu'elle était toute petite, en lui répétant entre deux baisers:

"Liette n'a pas peur! Liette est brave!"

Mme de Candore, séduite par ce caractère qui n'était pas fait pour lui déplaire, l'avait proclamée une personne accomplie, pas absolument jolie, mais parfaitement distinguée.

Cette fille de soldat, si rudement frappée par le sort et se courbant, sans se plaindre, aux plus infimes besognes, gardait haut le coeur, haut le front, par simple atavisme.

Elle avait une bibliothèque petite, mais choisie; elle était excellente musicienne, peignait avec goût, et les admirables paysages qui l'entouraient, réjouissaient son âme enthousiaste.

C'était sa meilleure récréation d'aller avec sa mère s'asseoir dans la campagne et de croquer un site pittoresque ou de s'abîmer dans quelque rêverie de Lamartine ou d'Hugo, tandis que l'indolente créole somnolait, bercée par l'harmonie des vers, caressée par le baiser ardent du soleil d'été lui rappelant son pays.

A vingt ans, sa jeunesse était finie, et, vieille fille avant l'âge, elle demeurerait seule, sans jamais s'appuyer au bras d'un époux, sans jamais se pencher vers la menotte rose d'un tout petit, sans autre créature à protéger, à dorlorter, à chérir que cette "mère-enfant" dont elle eût pu dire, à l'instar d'un écrivain célèbre:

"Ma mère est une enfant que j'ai eue quand j'étais petite."

Sa vie s'écoulerait dans la monotonie du labeur quotidien, du noir souci de l'existence pour deux, plus lourd encore, hélas! lorsqu'elle serait seule. Et, dans un élan de tendresse inquiète qui effarouchait la nonchalante créole, elle l'embrassait follement en répétant:

"Oh! ma chérie! ne me quitte pas! ne me quitte jamais!

—Mais je n'en ai pas la moindre intention, ma fille, protestait la bonne dame réveillée un instant de sa torpeur; certes, ce pays ne me plait guère; il y fait froid et laid! mais une mère doit toujours se sacrifier pour son enfant, et je m'y résigne sans me plaindre."

Si le sacrifice était contestable, la résignation silencieuse ne l'était pas moins, et Mme Raynal n'avait qu'une excuse à se vanter ainsi, c'était son absolue bonne foi. En fait, malgré ses airs languissants, elle apportait dans son verbiage la volubilité d'une pie et un besoin irrésistible d'épanchements intimes.

Or, le choix des confidences étant quelque peu borné, elle se montrait de moins en moins difficile et descendait chaque jour un degré de l'échelle sociale.

Cette intempérance de langage et les marques de commisération plus ou moins indiscrètes qu'elle provoquait vis-à-vis de la "chère dame" et de sa "pauvre demoiselle" n'étaient nullement du goût de Liette; mais le respect filial étouffait les révoltes de sa délicatesse et, se repliant davantage encore sur elle-même, elle opposait une réserve polie à toutes les avances et déclinait systématiquement les quelques invitations que leur attiraient les manières plus liantes de la veuve, au grand désespoir de cette dernière, soupirant au milieu de ses chiffons en étalant les toilettes "encore fort présentables" qui auraient achevé d'éblouir les bonnes gens de Candore.

Seul, Me Hardoin, peu goûté de l'ex-commandante pour la bonhomie narquoise qu'il opposait à ses jérémiades, inspirait à sa jeune voisine une confiance née d'une mutuelle sympathie.

Liette dut cependant consentir à rompre, pour un jour, cette retraite volontaire, qui désolait si fort l'ex-commandante.

C'était l'anniversaire de Blanche; à cette occasion, la comtesse donnait un dîner in-

time auquel les deux dames furent priées de façon à rendre tout refus impossible. D'ailleurs, la veuve manifestait une telle joie, se montrait tellement enchantée de "cette rentrée dans le monde," qu'il y eût cruauté à l'en priver.

"Tu comprends, mon enfant, je me retrouve dans ma sphère," déclarait-elle en se carrant sur les coussins de la victoria obligeamment envoyée par la châtelaine, et en répondant d'un signe de tête protecteur au salut des petites gens qui, du pas de leur porte épluchaient les toilettes de "ces Parisiennes."

"Tu es contente, mère chérie?

—Oh! pour toi seulement, ma fille; à ton âge, il ne faut pas te cloîtrer comme une aïeule. Puis, ces dames ont été vraiment charmantes, pleines d'attentions et de déférence pour moi; une réserve mal placée aurait pu te faire du tort.

—Peut-être...

—...Et te faire perdre ta situation..."

Liette ne répondit pas.

C'était, en effet, une chance inespérée dans leur malheur que cette place fixe et bien rétribuée, lui épargnant l'humiliante course au cachet et les leçons raccrochées de-ci de-là, aussi ingrates que mal payées.

Aussi, étouffant un soupir:

"Vous avez raison, ma chère maman; mais que voulez-vous, je crains le monde.

—Le monde, dans un pareil trou! il n'y aura que des figures de connaissance: le notaire, le curé! et, sauf le jeune comte, je ne vois guère qui tu peux appréhender."

La bonne dame ne croyait pas si bien dire.

Tout au fond d'elle-même, par un sentiment bien féminin, Liette redoutait et désirait à la fois connaître enfin ce "M. Raoul" dont on parlait tant dans le village et qu'elle avait seulement entrevu, de sa fenêtre, à son premier réveil à Candore.

Etait-ce simple coïncidence, prudente dissimulation ou adroit calcul, toujours est-il que cette sage réserve avait eu un égal succès près de la comtesse et de Juliette.

L'une n'avait pu soupçonner l'intérêt déjà très vif de son fils à l'égard de l'autre et celle-ci n'avait éprouvé aucune défiance contre un absent. Aussi, malgré sa haute raison, ne pouvait-elle se défendre d'un grain de cette curiosité semée par le serpent dans l'âme de Madame Eve et que la plus parfaite de ses petites filles ne parvient pas à étouffer complètement.

Ce fut dans cette disposition d'esprit extrêmement favorable qu'elle posa sa petite main gantée sur le bras du jeune attaché, tandis que M. Néris offrait le sien à Mme Raynal. C'était la première fois, depuis leur deuil, que les deux pauvres femmes se retrouvaient autrement qu'en solliciteuses dans un salon élégant, au milieu de cette atmosphère de confort dans laquelle elles avaient si longtemps vécu.

La comtesse avait mis dans son accueil ce tact exquis, cette urbanité rare que ne donnent souvent ni la naissance, ni la fortune, et qu'elle possédait au suprême degré; ce n'étaient pas l'humble buraliste et sa mère qu'elle semblait recevoir, mais deux femmes du monde, ses égales par le rang et l'éducation, et cette nuance insaisissable caressait doucement leurs âmes froissées.

Au reste, chacun se montrait à l'unisson de la châtelaine. M. Néris, avec une coquetterie de vieillard, déployait toutes les séductions d'un esprit encore jeune et toujours aimable, évoquant les souvenirs lointains de ce temps où jeune, belle, aimée, Mme Raynal lui était apparue radieuse au bras de son époux sous ce beau ciel d'Afrique. .

"Presque le ciel natal!" soupirait-elle, un sourire mélancolique aux lèvres.

De son côté, Raoul affectait les manières discrètes, respectueuses, presque timides, d'un homme du monde devant une simple jeune fille; et, si peu coquette qu'elle fût, c'était pour l'austère institutrice la plus délicate flatterie.

Femme avant l'âge, par les épreuves, les lourdes charges, les dures réalités de la vie, elle était cependant restée jeune fille et très jeune fille par l'esprit, le cœur, les illusions; c'était charité de lui rappeler de si adroite façon que ses vingt ans resplendissaient aussi sur son visage.

Raoul, fort expert en la matière, n'était pas sans s'apercevoir de l'impression produite et s'applaudissait de la métamorphose dont il était l'auteur.

Comme, sous le doigt d'un artiste inspiré, le marbre semble s'animer et prendre forme, de même la rigide receveuse, dont les traits sévères paraissaient ignorer le sourire, riait maintenant de toutes ses fossettes avec un confiant abandon de pensionnaire.

Avec une gravité comique, le jeune homme réclamait aussi l'honneur d'une ancienne connaissance:

"Vous n'aviez plus treize mois, comme lorsque mon oncle eut la bonne fortune de vous être présenté, mademoiselle; mais vous ne deviez guère avoir plus de treize ans... Je faisais alors mon volontariat à Orléans dans le bataillon de monsieur votre père, et je me vois encore gauche et embarrassé dans ma capote trop large devant une jeune personne en robe courte avec de grandes mains, de longs pieds, tout comme Blanche il y a deux ans, me mettant un bébé Jumeau sur les bras et me disant d'un ton délibéré:

"N'oubliez pas le numéro, militaire; une tête absolument pareille, mais avec des cheveux blonds; surtout, n'oubliez pas les cheveux blonds!"

Et, cette mission délicate remplie au gré de vos désirs, vous daignâtes me faire octroyer à la cuisine un verre de vin que je bus religieusement à votre santé.

"A la cuisine! Fi! mademoiselle, que vous traitiez mal mon pauvre frère!

—Si le vin était bon, ce n'était que demi-mal! opina le curé dégustant son Château-Lafitte.

—Et l'on ose dire que "l'habit ne fait pas le moine!" ajouta ironiquement Me Hardoin.

Liette s'excusait en riant, rougissante, confuse, à la joie malicieuse de son élève.

Ce fut une soirée délicieuse!

Oubliant un instant les rigueurs pénibles de sa condition présente, Liette reparut, telle jadis dans le salon de son père, l'exquise créature dont le charme indéfinissable plus puissant encore que la beauté, avait fait tourner tant de cervelles sous le képi au double et triple galon d'or.

Blanche, enchantée, battait des mains, ne reconnaissant plus Mademoiselle; la comtesse elle-même était gagnée, conquise, par cet épanouissement de jeunesse et de grâce.

Mme Raynal prenait sa bonne part du triomphe de sa fille, et se rengorgeait dans sa vanité maternelle, sans la moindre arrière-pensée inquiète ou décevante.

Quant à Raoul, l'enchanteur qui avait provoqué ce miracle, il éprouvait la joie orgueilleuse de Pygmalion devant sa statue animée au souffle divin.

....

En regagnant le village, au clair de lune, la veuve, assise en face du notaire, tandis que le curé somnolait à ses côtés, ne put retenir l'exubérance de sa joie.

"Une belle soirée, monsieur Hardoin, et comme j'en souhaiterais beaucoup à ma pauvre Liette."

L'officier ministériel demeura froid à cet élan d'enthousiasme quelque peu intempestif et, jetant un regard pensif sur le fin profil de la jeune fille rêvant aux étoiles, il murmura:

"Moi, pas!"

* * *

...Liette eut un geste d'impatience:

"Je me suis encore trompée.

—Ce n'est pas ma faute, au moins," interrogea naïvement Mme Raynal, dont le verbiage ininterrompu rappelait le ramage des oiseaux jaseurs et qui, depuis son petit lever, rebattait les oreilles de sa fille de considérations à perte de vue sur les moindres incidents de la mémorable soirée de la veille.

"Non, ma chère maman, répondit Liette avec sa bonne humeur habituelle; un peu de fatigue, sans doute, voilà ce que c'est de se coucher à une heure indue!"

Et laborieusement elle recommença son addition.

La veuve demeura un instant silencieuse, mais la démangeaison était trop forte et, impuissante à y résister complètement, elle se soulagea d'abord à mi-voix en façon de soliloque, haussant le ton insensiblement et finissant par une interpellation mal déguisée:

"Pauvre petite! quand je pense qu'un simple dîner est un événement dans sa vie! A son âge, moi, j'étais continuellement en fête, en réceptions! En ai-je conduit des cotillons! Pourtant, Dieu sait si j'étais mondaine! Mais notre situation, l'avancement de ton père exigeaient un certain décorum, une certaine représentation; et si l'on m'avait prédit alors que je finirais mes jours dans un pareil trou, réduite à une si piètre société... car, soit dit sans reproche, mon enfant, nos relations laissent fort à désirer, et l'on est obligé de fréquenter des gens bien communs; ce n'est pas ta faute, je sais bien!... mais lorsque, comme moi, l'on a vécu dans un milieu choisi, c'est vraiment une nécessité pénible et qui n'en fait que mieux apprécier la moindre occasion de se rencontrer dans son monde.

—Mais ce n'est pas une nécessité, ma chère maman, dit Liette en déposant sa plume avec résignation, et vous êtes absolument libre...

—Sans doute, mon enfant, sans doute; mais je ne voudrais pas nuire à ta position et je préfère refouler mes légitimes fiertés.

—Je vous assure...

—Ton bonheur avant tout, ma fillette; moi, je ne compte plus, et, pour te voir heureuse, je me résignerais à gratter la terre avec mes ongles.

—Ma pauvre chérie!" dit la jeune fille émue et souriante à la fois, tant cette idée s'accordait mal avec l'indolence maternelle.

"N'importe! si je devais te quitter bientôt, je serais bien aise de ne pas te laisser seule dans ce pays d'Iroquois, de te savoir entourée d'affections dignes de toi, et de penser que tu trouverais une seconde mère.

—En qui, mon Dieu! chère maman?

—Mais... en Mme de Candore, qui me remplacerait volontiers près de toi..."

Cette fois, Liette ne put réprimer un franc éclat de rire et, embrassant tendrement cette vieille tête folle où les rides n'avaient pas apporté la raison:

"Nulle ne saurait vous remplacer jamais près de moi, ma chère maman, Mme de Candore moins que toute autre... Vous ne la connaissez pas; c'est une femme très supérieure, mais tellement convaincue de sa supériorité que le commun des mortels n'existe pas à ses yeux.

—Cependant, elle me parlait de toi dans des termes!...

—Certes! je n'ai qu'à me louer de ses procédés journaliers; mais hier nous étions ses invitées, c'est une nuance; aujourd'hui, je suis redevenue simplement l'institutrice de sa fille, et elle ne manquerait pas de me le rappeler si j'étais tentée de l'oublier.

—L'égalité ne se mesure pas à la fortune, mon enfant; c'est l'avis de tous les gens de cœur, et je n'en veux pour preuve que les délicates attentions de M. Néris et l'empressement significatif de son neveu. Assurément, il ne te regardait pas comme une vulgaire institutrice à cinq francs le cachet! et Mlle de Candore elle-même n'aurait pu recevoir plus respectueux hommages.

—Croyez-vous?

—Oh! j'ai de bons yeux, et M. Raoul est un trop galant homme..."

On frappa au guichet, et l'objet de ces éloges montra sa fine moustache dans l'étroite ouverture.

Avec son inconséquence native, l'ex-commandante allait l'accueillir gracieusement en visiteur; mais, apercevant dans une glace ses papillotes défrisées et son peignoir défraîchi, elle fit le plongeon et disparut dans la salle à manger.

Juliette, elle, ne s'était pas levée, et, répondant par une légère inclination de tête au salut cérémonieux du jeune homme, elle attendit.

Lui-même semblait quelque peu embarrassé et, malgré son aplomb ordinaire, l'attitude courtoise, mais digne, de la jeune buraliste, paralysait ses brillantes facultés.

Après quelques banales politesses auxquelles elle répondit avec une extrême réserve, il resta court, tapotant d'un air indécis la planchette du guichet, gêné par ce regard limpide formulant nettement cette question:

"Ce n'est pas à Mlle Raynal que doit s'adresser votre visite; que désirez-vous donc?"

Enfin, rompant résolument le silence:

"Mon Dieu, mademoiselle, je dois vous paraître bien gauche et bien sot, mais, j'ai beau faire, je ne puis séparer votre fonction de votre personne, et il faut toute mon affection pour mon excellent oncle..."

Elle le regarda étonné.

"Bref! mademoiselle, M. Néris, pour des motifs personnels, désire que certaine correspondance ne passe ni par le château ni par les domestiques... Ne voulant pas venir la retirer lui-même, c'est moi qu'il charge de ce soin, quand je suis là... Avec Mlle Beaudoin, cela m'était fort indifférent... mais avec vous!..."

Il avait l'air si confus, si penaud, que Liette vint à son secours:

"Mais, rien de plus simple, monsieur; indiquez-moi les initiales.

—H. N., 32."

Elle chercha dans le casier et en retira deux lettres d'une élégante écriture anglaise au timbre de Londres, qu'il fit vivement disparaître dans son veston, comme s'il avait hâte de les soustraire à ce regard candide, et, essayant une explication:

"Il n'y a rien là que de très naturel: mon oncle fait beaucoup de bien... s'intéresse... paternellement à beaucoup de personnes... Mais ma mère soupçonne aisément le mal... et, pour ne pas lui porter ombrage... Enfin, il faut être indulgent aux faiblesses d'un vieillard qui, en somme, est le meilleur des hommes."

Il pataugeait, s'enferrait à plaisir, feignant une gêne, un embarras; hommage indirect à la vertu de l'orpheline qui ne pouvait lui en savoir mauvais gré.

Aussi, quand il eut pris congé en s'excusant encore:

"Pauvre garçon! songea-t-elle sans la moindre arrière-pensée; son oncle lui donne là de jolies commissions."

* * *

Raoul n'était pas un de ces froids corrompus, ne connaissant d'autres devoirs que leurs appétits, d'autre loi que le Code.

Ce n'était pas non plus un Lovelace, un Don Juan, un Richelieu, brillants papillons, voltigeant de fleur en fleur, incapables d'un attachement sincère, uniquement jaloux d'enfiler les cœurs aux crocs de leurs moustaches et pour qui Amour est synonyme d'Amour-propre.

Loin de là; malgré un certain fond de scepticisme, son âme était susceptible d'élan spontané, de désintéressement subit, d'enthousiasme éphémère, d'où jaillissait une émotion fugitive, une sensibilité à fleur de peau, suffisante pour donner l'illusion d'un cœur tendre et généreux où il n'y avait en réalité qu'un paquet de nerfs.

Il était la victime d'une éducation mal dirigée, qui s'était attachée surtout à faire de lui un brillant gentilhomme, mais non un simple honnête homme dans la haute acception du mot.

Indulgente, mais ferme, Mme de Candore n'hésitait jamais à lui faire sentir le mors et la bride quand son avenir, sa santé, sa fortune étaient en jeu, mais sans se soucier sérieusement du côté moral. Très fière de ce beau et élégant cavalier qui n'avait hérité que du nom paternel, elle lui passait volontiers ses défauts de fils de famille, ses caprices de désœuvré, à condition qu'ils ne fussent pas entachés de bourgeoisisme et de vulgarité. Malgré son rigorisme apparent, elle demandait seulement à son fils que ses vices fussent bien portés.

Raoul était incapable de résister à l'autorité de sa mère, et quelque fût son emballement passager, il cédait, en rongeant son frein, à cette influence maternelle toujours savamment déguisée.

Dans les quelques circonstances délicates où elle était intervenue indirectement, Raoul ne s'en était jamais douté, faisant honneur à son initiative, à sa volonté, à son énergie personnelles, de décisions qu'il eût été fort empêché de prendre tout seul.

Actuellement, les rapprochements forcés de l'existence commune n'avaient pas fait dévier la châtelaine de cette sage ligne de conduite, et le jeune attaché était aussi libre au château (du moins il le croyait) qu'à son ambassade de Londres, toute la vigilance, les rigueurs et les précautions maternelles se concentrant sur la tête de M. Néris.

Et naturellement il ne pouvait le trouver mauvais, même quand les mesures prises contre l'un s'appliqueient aussi à l'autre.

M. Néris était le bouc émissaire chargé des péchés de son jeune parent qui ne pouvait se défendre, puisqu'on ne l'accusait pas, et devait simuler l'indifférence,... chose assez facile à ce cœur léger.

Il faut dire que, par une sorte de prescience divinatoire, la comtesse saisissait toujours l'instant favorable, le moment psychologique. Elle avait d'ailleurs une extrême délicatesse de touche, un tact exquis, un doigté rare.

Par cette habile tactique, elle épargnait à son fils toute fâcheuse aventure. Quant aux autres ce n'était pas son affaire.

La pauvre Jane en avait fait la dure expérience.

Il est juste de reconnaître que si la noble dame craignait chez son fils un amour naissant, causé par le hasard d'un rapprochement fortuit, elle était bien loin de soupçonner la gravité de sa conduite et ne se doutait pas que c'était sa femme légitime qu'il avait ainsi trouvé moyen d'introduire sous le toit maternel, en qualité d'institutrice.

Follement épris, avec une légèreté n'ayant d'égale que son inconscience, il avait, en quittant Londres, déterminé la jeune Anglaise à l'épouser clandestinement, mariage facilité par les lois de la libre Angleterre, mais absolument nul sur le continent. La candide miss s'était fiée à sa parole (qu'il avait peut-être alors l'intention de tenir) et, pour gagner les bonnes grâces de sa future belle-mère, avait accepté le rôle dicté par celui qu'elle considérait comme son légitime seigneur et maître, aux yeux de Dieu et des hommes.

On a vu ce qui en était résulté.

Après une lune de miel qui devait être éternelle et déjà était allée rejoindre les vieilles lunes, lassé de cette grande passion, obsédé par cet amour qu'il ne partageait plus, irrité par les difficultés croissantes de cette situation inextricable qu'il avait créée lui-même, le comte avait su gré à sa mère de l'en tirer brusquement par un acte de vigueur dont il n'avait qu'à se laver les mains, et c'était avec un véritable soulagement qu'il avait salué sa liberté reconquise à l'heure même où une nouvelle aventure, pleine d'attraits, se dessinait à son horizon de désœuvré.

Dès les premiers jours, Liette avait produit une profonde impression sur cet esprit frivole. Cette beauté pâle et sévère, à l'air modeste et digne, le changeait un peu de ces poupées aux minois roses et chiffonnés, à la coiffure ébouriffée, qu'il avait fréquentées jusque-là, et parmi lesquelles la pauvre Jane était irrévérencieusement comprise.

Il avait décidé, après un simulacre de siège, de déclarer immédiatement l'assaut, mais il reconnut une adversaire avec laquelle il faudrait compter, et cette difficulté inattendue stimula son imagination et son cœur.

En amour, surtout, les obstacles donnent plus de prix à la victoire.

Au contraire de la sentimentale et langoureuse Anglaise, il se sentait, cette fois, en présence d'une force réelle, d'un caractère ferme, trempé à la dure école du malheur; aussi établissait-il ses parallèles avec la science d'un vieux tacticien et l'ardeur d'un jeune néophyte, avançant à pas comptés, pour ne pas effaroucher "l'oiseau rebelle" prêt à s'envoler à la première démonstration un peu vive.

C'était le moyen le plus long, mais le plus sûr, et, à moins d'être une coquette minaudière ou une prude ridicule, Liette ne pouvait s'alarmer d'une conduite aussi courtoise que correcte.

Raoul lui témoignait un respect chevaleresque, évitant soigneusement cette galantrie banale, ces attentions indiscrètes auxquelles sa condition ne l'exposait que trop, et elle lui en savait un gré infini. Il réservait toutes ses prévenances à Mme Raynal, tous ses compliments à Blanche, et cet hommage détourné au mérite de l'institutrice, à son dévouement filial, valait mieux que la plus délicate flatterie.

"Quelle métamorphose chez ma sœur disait-il parfois; ne trouvez-vous pas, mademoiselle? Jusqu'ici, ce n'était qu'une fillette.

—A seize ans, c'était plus que son droit, c'était son devoir, monsieur.

—Sans doute, mais la grâce peut s'allier au sérieux. Jusqu'à quinze ans on est une enfant, de quinze à trente ans une jeune fille.

—Et même une vieille fille...

—Vous êtes sévère, mademoiselle; mon oncle, se considère à peine comme un vieux garçon!...

—Va! mon neveu, ne te gêne pas.

—Pardon!

—Bien volontiers, d'autant que je suis heureux de m'associer à tes éloges. Notre petite Blanche gagne chaque jour à votre contact, mademoiselle; puisse-t-elle être digne d'un tel modèle!...

—Vous me faites trop d'honneur, monsieur; la tâche était presque achevée et Blanche rend mon rôle si facile en me traitant en amie...

—C'était surtout d'une amie qu'elle avait besoin; aussi nous sommes-vous tous reconnaissants de faire de cette chère petite une femme accomplie."

Cette opinion flatteuse, tombée des lèvres hautaines de la comtesse, était d'autant plus précieuse qu'elle en était moins prodigue; mais elle appréciait l'institutrice à sa juste valeur et ne craignait pas de le lui montrer.

Raoul, lui, faisait sa cour à la mère, il évitait de compromettre la fille, et, pour être plaidée par un tiers, sa cause ne devait pas y perdre, au contraire. Avec son inconséquence ordinaire, la bonne dame ne tarissait pas sur ce "cher monsieur Raoul", et il était impossible à la conscience la plus timorée de prendre le moindre ombrage de ses assiduités.

Ainsi, nulle inquiétude chez Mme de Candore, nulle défiance chez l'institutrice, et Raoul arrivait paisiblement au but par les chemins de traverse.

* * *

Vers le début de l'été, la santé de Mme Raynal s'altéra sensiblement.

Pelotonnée dans son fauteuil près de la fenêtre, blottie frileusement sous les châles et les couvertures, le col chaudement emmitouflé d'un épais boa, malgré l'ardent soleil de juin dont les rayons poudraient d'or l'étroit bureau, elle demeurait là de longues après-midi, le regard vague, atone, sans parole, peut-être sans pensée!

Symptôme alarmant, elle ne s'intéressait plus aux bruits de la rue, aux caquetages des commères, ne levant les yeux ni au claquement des sabots sur le pavé, ni au roulement des rares voitures: cabriolets du notaire et du médecin, ou lourds chariots de paysans, pas plus qu'aux jurons des charretiers, aux cris joyeux des écoliers ou au bonjour apitoyé des voisines s'informant de la santé de cette "chère dame."

Seul, Raoul avait le privilège de la dérider un peu.

Lorsqu'il apparaissait au détour de la rue, un reflet de vie animait le visage de la veuve, toujours la première à l'apercevoir:

"Ah! voilà M. Raoul; qu'apporte-t-il encore?" s'écriait-elle, tirée un instant de son apathie.

Avec empressement et bonne grâce, le jeune homme se faisait un jeu de satisfaire les multiples fantaisies de la malade, et Dieu sait si elle en avait!

On insistait vainement pour la faire descendre au minuscule jardinet où fleurissaient quelques dahlias multicolores et une modeste corbeille de rosiers.

"Pas le moindre ombrage, gémissait-elle; et puis mes pauvres jambes sont si faibles! Il me faudrait, comme jadis, mes négrillons pour me porter dans mon hamac."

Le lendemain, le hamac de Blanche était accroché là, à l'ombre d'un parasol, et Raoul offrait gaiement de se noircir le visage comme Nélusko dans "l'Africaine" pour compléter le programme.

"En vérité, c'est à ne plus oser émettre le moindre souhait", soupirait la bonne dame ravie, se balançant avec une joie d'enfant, tandis que le comte l'éventait gravement avec un marabout.

Peut-être n'avait-il pas la meilleure part et eût-il préféré celle de Blanche qui l'accompagnait généralement et s'efforçait de consoler tendrement son amie, tandis qu'il amusait la mère. Mais il eût été imprudemt d'intervertir les rôles et le profit en eût été moindre.

En effet, Raoul ne plaçait pas son dévouement à fonds perdus; cette tâche ingrate devait lui rapporter de gros intérêts, et lorsque Mme Raynal le proclamait absolument irrésistible, elle était bien près de la vérité.

A la douloureuse angoisse qui lui étreignait le cœur se mêlait confusément un sentiment très doux dont Liette ne songeait ni à se défier, ni à se défendre; c'était de la reconnaissance, voilà tout!

. . . .

Le médecin du village se montrait peu rassurant.

"Pas d'organes essentiels atteints, diagnostiquait-il, mais tout l'organisme est ébranlé; il faudrait du ressort, de l'énergie morale qui nous fait complètement défaut et nous livre pieds et poings liés à l'inconnu."

Liette, désolée, songeait à se rendre à Amiens pour consulter le Dr Duplan, jeune professeur déjà fameux dans la région et camarade de collège de M. de Candore; mais, à l'idée d'un pareil déplacement, la créole poussa les hauts cris:

"Je t'en prie, mon enfant, laisse-moi mourir en paix, répétait-elle d'un ton dolent; je ne suis pas bien exigeante."

Larmes, raisonnements, supplications, tout était inutile. Liette se désespérait, quand, un matin, le comte se présenta au bureau avec le savant praticien:

"Mon ami le Dr Duplan, venu passer quelques jours au château sur mon invitation, se fait un plaisir, mademoiselle, de se mettre gracieusement à votre disposition. J'espère que notre chère entêtée ne refusera pas de le recevoir."

Cette fois, le cœur de la jeune fille se fondit devant l'ingénieuse délicatesse du procédé et, dans un élan spontané, elle tendit ses deux mains à l'habile diplomate:

"Vous êtes bon! merci!" dit-elle, les larmes aux yeux, avec un regard si éloquent que le jeune médecin, ébloui, ne put s'empêcher de dire en sortant à son ami:

"Ah! mon cher! un pareil regard vaut plus que des honoraires."

Au premier coup d'œil, le savant physiologiste avait reconnu une de ces maladies de langueur où l'inertie du malade paralyse les efforts du médecin, où l'abattement moral déroute la science la plus profonde.

"Il faudra user de toute votre influence mademoiselle, pour galvaniser cette énergie qui s'éteint: la distraction d'un voyage, l'air pur et vivifiant de la mer auraient peut-être un effet salutaire."

La chose présentait de nombreuses difficultés, mais chacun s'employa à les aplanir: Me Hardoin, en relations avec le directeur des Postes du département obtint facilement un congé d'un mois; M. Néris, gros actionnaire de plusieurs compagnies, un double permis de circulation gratuit; enfin, pour éviter à la malade la promiscuité de l'hôtel, Blanche lui offrit gracieusement la jouissance d'une délicieuse villa portant son nom, que son oncle lui avait fait construire à Saint-Pair, sur la route de Grandville, et où

toute la famille ne devait se rendre qu'au mois d'août.

Quant à Raoul, il s'était réservé la tâche ardue et délicate d'enlever le consentement de la principale intéressée; ce fut plus aisé qu'on ne le supposait: Mme Raynal, réfractaire à un court voyage à Amiens, se laissa séduire par la perspective d'une villégiature mondaine, entourée d'un confort et d'un luxe flattant sa vanité de vieille enfant gâtée, et le jeune attaché d'ambassade remporta un succès de bon augure pour sa carrière diplomatique.

* * *

...La voiture quita les rues tortueuses de Grandville et prit la route de Saint-Pair.

Rien de plus pittoresque dans son uniformité que cette route longeant la mer pendant près de trois lieues pour aboutir à la pointe de Carolles.

Là, c'est encore la côte normande, mais c'est déjà la mer bretonne, cette mer inoubliable, saisissante, "preneuse d'âmes", selon l'expression très juste d'un poète ignoré, et dont on garde à jamais l'emprise, —mer caressante et terrible, douce et unie comme le velours, claire et transparente comme le cristal ou grondeuse, menaçante, courroucée;—se hérissant soudain en pics échevelés,—se creusant en insondables cratères;—passant, sans transition, des chatoyantes couleurs de l'arc-en-ciel aux teintes livides, glauques, violacées, comme si les cadavres de tous les trépassés, ensevelis dans ses abîmes, remontaient à sa surface;—et, gémissant, sanglotant, hurlant comme la plainte rauque, lamentable, éternelle des damnés.

"Que c'est beau! mère, que c'est beau!"

Et elle joignit les mains dans un geste de fervente supplication.

"Arrivons-nous bientôt?" interrogea Mme Raynal après un coup d'œil vague et distrait sur le merveilleux tableau.

Le cocher avait entendu la question; du bout de son fouet il désigna un clocher tout neuf dressant sa flèche élancée au-dessus des toits bariolés où le chaume dominait cependant encore.

"Voilà Saint-Pair... et voici la villa Blanche", ajouta-t-il, s'arrêtant un instant après devant une des coquettes maisons étagées sur la côte.

La "Villa Blanche" méritait bien son nom, et au milieu des constructions baroques, des chalets multicolores et des villas tapageuses où se complaît la fantaisie extravagante d'architectes en délire, elle ne se distinguait que par son élégante simsimplicité et sa façade immaculée.

A l'intérieur, comme à l'extérieur, tentures, rideaux, tapis, meubles laqués, tout n'était que blancheur, et c'était bien là le nid virginal, le cadre choisi aux seize ans de l'exquise et pure enfant, objet d'une si tendre sollicitude.

"Chère petite! et dire qu'elle nous abandonne toutes ces jolies choses", murmura Juliette avec une reconnaissance émue.

Malgré la fatigue du voyage, la malade trouvant un ressort factice dans la joie intime que lui causait cette plénitude de bien-être et de confort, voulut inspecter ses domaines d'un mois.

L'une après l'autre, elle visita toutes les pièces de la maison, jouant "à la propriétaire", comme les enfants "à la dame", approuvant ceci, critiquant cela, avec une aisance, une conviction des plus plaisantes.

Elle entrait si bien dans la peau du rôle qu'elle-même était dupe de sa propre illusion et que, si Mme de Candore se fût présentée inopinément, elle l'eût presque reçue en invitée.

"Il est fâcheux que tu aies oublié mon hamac, ma fille; on l'aurait installé là sur le perron.

—Inutile, chère maman", répondit Liette avec un sourire, en lui désignant celui qui se balançait sous la véranda.

"Je suis sûre que c'est une attention de ce cher M. Raoul, s'écria la créole toute joyeuse; il sait que je ne puis m'en passer."

Au nom de l'ami fidèle et dévoué, une ombre mélancolique embruma le clair regard de Juliette: elle allait être un long mois sans le voir! Et un regret vague, inconscient, l'effleurant de son aile, lui arracha un soupir involontaire.

. . . .

Le soir, lorsqu'elle eut vu sa mère s'endormir d'un sommeil calme, réparateur, peuplé d'heureux songes faisant voltiger un fugitif sourire au coin de ses lèvres décolorées, elle s'assit devant l'écritoire d'argent aux initiales de Blanche et, laissant déborder son âme gonflée de gratitude, elle écrivit longuement à sa gentille élève:

"Enfin, ma mignonne, disait-elle en terminant, grâce à vous, à vos chers parents, j'ai connu aujourd'hui une lueur d'espoir, bien faible, hélas! et qui s'éteindra peut-être demain. Mais ce que ni vent ni tempête ne sauraient jamais éteindre dans mon cœur, c'est la flamme éternelle de ma vive reconnaissance pour tant d'affectueuse bonté, et je prie Dieu de me permettre, un jour, de vous en donner la preuve, fût-ce au prix de mon propre amour!"

* * *

Vers la seconde quinzaine de juillet, un jeune homme et une jeune femme suivaient lentement le quai de Saint-Hélier, où se pressait déjà la foule bariolée des premières fournées de touristes.

Lui, la lorgnette en sautoir et la traditionnelle "canne à choux" à la main, portait avec aisance un élégant complet de voyage.

Elle, très simple, poussait devant elle une de ces ravissantes petites voitures anglaises, chef-d'œuvre de l'industrie nationale de ce peuple d'un goût délicat et raffiné en tout ce qui touche l'Enfance.

C'étaient Raoul de Candore et notre ancienne connaissance, Jane Dodson, dont les yeux bleus, débarrassés de leurs affreuses lunettes, se reposaient avec amour sur le ravissant baby endormi sur les coussins et dont la tête bonde disparaissait à demi sous la capote rose chère à Kate Grenavay.

"Encore une heure!" murmura le comte en consultant une fort belle montre de chasse.

"Plus qu'une heure!" soupira la jeune femme en se courbant d'un geste plein de grâce vers le tout petit, dont le front pur s'étoila d'une perle humide qui lui fit froncer son nez mignon comme un jeune chat agacé par une mouche. "Qu'il est beau! Il vous ressemble, my dear..."

Raoul haussa irrévérencieusement les épaules:

"Ma parole, Jane, vous êtes folle! Tous les nouveau-nés se ressemblent beaucoup plus qu'à leurs auteurs; mais vous êtes si romanesque!...

—Vous avez raison, Raoul; sans cela aurais-je supporté aussi longtemps cette situation intolérable dont je ne vois jamais la fin, malgré vos promesses...

—Mes promesses?

—Suis-je votre femme oui ou non?

—Montaigne dirait: peut-être? et Rabelais: Que sais-je?

—Raoul!

—Dame! l'Angleterre et la France ne sont pas d'accord sur ce point... comme sur bien d'autres... Un simple apprenti diplomate ne saurait donc le trancher aussi facilement qu'Alexandre le nœud gordien.

—Vous m'avez indignement trompée.

—Voyons, ma chère Jane, il nous reste à peine un quart d'heure: pas le temps matériel d'une querelle et d'un raccommodement. Si nous commencions par la fin, voulez-vous? Au fond, vous savez bien que je vous aime..."

—Hélas! je ne demande qu'à vous croire soupira-t-elle.

—Et moi, je ne vous demande qu'un peu de patience, ma chère enfant. Vous ne comprenez rien aux difficultés de ma situation; il faut ne rien brusquer,... dans l'intérêt même de ce petit monsieur-là.

—Je ne réclame pour l'enfant que votre nom.

—Le nom ferait piètre figure sans la fortune, ma chère.

—Le peu que je possède...

—Le peu que vous possédez pourrait à peine suffire à votre fils, encore moins au vicomte de Candore.

Il riait en agaçant le tout petit qui venait de s'éveiller et s'évertuait vainement à saisir le bout de sa canne.

Rassurée à demi, la jeune mère souriait à ce gracieux spectacle.

Soudain la cloche du bord appela les passagers retardataires et fit pâlir la pauvre Jane qui chancela au bras de son compagnon.

"Alors, adieu, ma chère petite, dit-il en se dégageant doucement.

—Adieu?

—Non, au revoir. Quelle puriste vous faites!

—Embrassez-le, Raoul.

—Comment donc! plutôt deux fois qu'une.

Il effleura de sa moustache blonde le front rose du baby.

"A la maman maintenant."

Elle se blottit contre sa poitrine et, frissonnant sous son baiser:

"Vous reviendrez?

—Sans doute...

—Vous ne m'oublierez pas?

—Quel enfantillage!"

Il allait s'engager sur la passerelle; elle appuya sa main blanche sur son épaule et, avec une fermeté cadrant mal avec son fin et vaporeux profil de visage de blonde:

"Je veux vous croire et je vous crois, dear, prononça-t-elle gravement; mais je vous en conjure, n'abusez plus de ma crédulité et de ma patience, car maintenant j'ai un petit être à défendre... et je le défendrai.

—Des menaces?

—Non, un avis.

. . . .

Un instant après, le vapeur filait sur Grandville, et le port hérissé de voiles blanches et de noires cheminées, les murailles de granit, le quai grouillant de monde, tout disparut peu à peu dans l'éloignement; mais longtemps Raoul, accoudé au bastingage, crut distinguer une frêle silhouette de femme élevant un petit enfant au-dessus de sa tête.

Bientôt, sa légèreté et son scepticisme prenant le dessus, il haussa les épaules et murmura:

"Bah! menaces de femme!"

. . . .

Il oubliait la mère...

* * *

Ce fut pour Mme Raynal une période de rémission, d'accalmie. Etait-ce la distraction, le changement, l'air vivifiant et salubre, mais l'on n'eût certes pas reconnu l'agonisante de la veille, aux gestes lassés, à l'œil atone, aux jambes inertes, dans la promeneuse intrépide que l'on voyait aussi souvent à la "Brèche aux Anglais" que dans le jardin de la villa Blanche et au casino de Granville que sur la plage de Saint-Pair.

Le jour où, sur la jetée de Granville, les deux dames reconnurent le comte parmi les passagers débarquant de Jersey, elles éprouvèrent plus de joie que de surprise, tant il était sans cesse présent à leur esprit.

De son côté, le jeune homme, les ayant aperçues, eut un geste de vif plaisir, et, venant à elles, sa valise à la main:

"Je n'espérais pas cette bonne fortune de vous saluer en touchant au port, mesdames, dit-il avec cette aisance respectueuse qui lui était familière. Faites-moi cependant la grâce de croire que je n'aurais pas attendu à demain pour aller vous présenter mes hommages et prendre des nouvelles de ma malade,... excellentes d'ailleurs, si j'en juge sur la mine.

—N'est-ce pas? s'écria vivement Liette, rayonnante; maman va beaucoup mieux, grâce à Dieu!

—Et à vous, cher monsieur; c'est ce que nous ne cessons de répéter", ajouta étourdiment la veuve.

Raoul ne releva pas le propos, mais l'enregistra avec une intime fatuité.

"Je vous croyais à Londres, monsieur", observa la jeune fille pour changer de conversation.

—J'y étais en effet la semaine dernière, mademoiselle; mais j'ai pris le chemin des écoliers, afin de visiter cette fameuse île de Jersey que nos voisins d'outre-Manche considèrent volontiers comme la huitième merveille du Monde, par l'unique raison qu'elle a l'honneur d'être anglaise, et aussi afin de contrôler en passant l'effet de mon ordonnance; car, vous le savez, madame Raynal, je prétends au titre de votre médecin ordinaire.

—Alors, docteur, la cure vous fait honneur. Je me trouve parfaitement bien de vos conseils.

—Cependant, n'êtes-vous pas un peu imprudente de vous aventurer si loin?

—Oh! nous prenons une voiture...

—Une de ces affreuses guimbardes?" dit le comte en faisant la grimace devant les spécimens du genre alignés sur la placette On doit être encore plus secoué que sur le bateau...

—Vous en jugerez en nous accompagnant à la villa Blanche dont nous vous ferons les honneurs.

—Bien volontiers, chère madame, dès que j'aurai déposé ma valise à l'hôtel de France où j'ai retenu une chambre.

—Quoi! vous comptez loger à Granville?

—Ce qui ne m'empêchera pas d'aller souvent à Saint-Pair, si vous m'y invitez..."

Liette eut un sourire d'approbation; elle était sensible à la délicatesse du procédé et Raoul s'en applaudit. Aussi, laissant les deux dames à la Brèche aux Anglais, leur demanda-t-il la permission d'aller changer de toilette, tandis qu'elles écouteraient la musique, promettant de les venir prendre à cinq heures pour les reconduire.

Son absence, pas bien longue du reste, ne fut pas perdue pour lui, Mme Raynal ne tarissait pas d'éloges sur son compte:

"Quel charmant cavalier! et si simple, si aimable, si respectueux envers les dames! Tout à fait ton pauvre papa, ma chère petite!"

Liette ne songeait pas à l'interrompre, bercée doucement par ces paroles qu'accompagnait en sourdine une mélodie de Gounod.

A l'heure dite, le comte apparut, conduisant une petite charette anglaise attelée d'un poney "bien sage", affirma-t-il.

"Permettez-moi d'être votre cocher pendant mon court séjour ici, chère madame; je m'engage à ne pas vous verser."

La bonne dame était radieuse

Aussi déclara-t-elle l'attention charmante, et quand on s'arrêta devant la grille:

"Si vous ne craigniez pas une cuisine de malade, je vous demanderais de partager notre dîner", dit-elle d'un ton engageant.

Raoul quêta l'autorisation d'accepter dans le clair regard de Liette...

"Dame! vous connaissez les talents culinaires de Marianic."

Ce fut une soirée délicieuse.

...Les jours qui suivirent passèrent comme un rêve. Chaque matin, M. de Candore, en véritable chevalier servant, venait prendre les ordres de ces dames pour la journée.

Le temps était beau, il fallait en profiter: on pourrait faire une excursion romantique à La Lucerne, à Chanteloup?

On s'en allait à l'aventure, sans autre guide qu'une carte d'Etat-Major.

Raoul faisait cent folies pour amener un sourire sur les lèvres décolorées de la mère et mériter un regard reconnaissant de la fille: tirant des macarons, massacrant des poupées, marchandant gravement les bêtes au piquet.

Et il fallait voir les marchands, véritables sangsues normandes, devinant une proie facile, s'attacher à ses pas, fourrer dans ses poches mirlitons, nonnettes, sucres de pomme, etc., lui pousser dans les jambes cochons de lait tout roses, moutons frisés tout blancs.

Ce fut ainsi que l'on rapporta triomphalement de Bréal un amour d'agnelet "quittant à peine la brebis, monsieur, et qu'vot'jeune dame apprivoisera comme un caniche!"

"Ce sera un souvenir de cette journée, la dernière!" dit Raoul avec un soupir.

En effet, il partait le lendemain; mais quel chemin parcouru en ces trois jours, au propre et au figuré, sur les routes de Normandie et dans le cœur de Liette.

C'est que l'amour sincère est communicatif, et, pour la première fois, cet "amant volage," comme disaient nos aïeules, était sincèrement épris.

Comment ce sentiment profond et vrai s'était-il emparé de ce blasé venu à Saint-Pair avec les intentions les moins pures? C'est qu'avant tout c'était un être d'impulsion beaucoup plus que de raisonnement, esclave de son imagination et de ses nerfs, aussi incapable d'obéir à de froids calculs qu'à la règle austère du devoir.

Dans ce cadre familial, au milieu de ce confort mondain, s'harmonisant si bien avec son élégance native et sa distinction parfaite, rien ne venait rappeler la modeste buraliste à un amoureux assez "emballé" pour voir en elle la future comtesse de Candore.

* * *

A quelques cent pas de la villa Blanche, s'élevait, ou plutôt se terrait, tant elle ressemblait à une taupinière, une masure grise, écrasée sous un lourd toit de chaume, avec une porte basse et cintrée et une étroite fenêtre garnie de deux barreaux en croix où souvent une lueur falote dansait à l'ombre du crépuscule.

Si quelque flâneur attardé s'approchait, par hasard, il pouvait voir une humble chapelle, où l'on descendait par trois marches usées et effritées, éclairée par la lueur tremblotante des cierges achevant de se consumer, tandis que quelque vieille, au chef branlant sous la mante bretonne, marmonnait une oraison.

C'était la chapelle de Madame Sainte-Anne.

Liette aimait ce coin perdu, poétique vestige du passé, s'harmonisant mieux avec ses pratiques naïves que le cadre moderne de nos grandes églises parisiennes. Chaque jour, elle venait prier pour sa chère malade et, tandis que le cierge, allumé à son intention, se consumait lentement, elle sentait peu à peu sa douleur s'engourdir, ses craintes se dissiper, chassées d'un coup d'aile par cette immortelle espérance, oiseau mystique blotti dans le plus pauvre tabernacle.

* * *

Ce soir-là, Liette se sentait lasse, triste, oppressée; une angoisse indéfinissable, vague, irraisonnée, l'étreignait à la gorge, et les premières ombres du crépuscule, assombrissant encore la chapelle glacée où quelques lumignons rougeâtres s'éteignaient l'un après l'autre, ajoutaient à sa détresse poignante.

Agenouillée au fond du sanctuaire vide où seule la marchande de cierges somnolait dans un coin, elle demeurait immobile, le cœur serré...

Pourquoi?

Sa mère n'allait pas plus mal; au contraire, ses forces semblaient renaître, elle se rattachait à la vie.

Alors?

Sa mère? N'était-elle pas son unique préoccupation, son unique souci?

"Mon Dieu! laissez-moi ma mère! guérissez ma mère!" répétait-elle, essayant vainement de s'absorber dans sa prière.

Mais cette prière machinale ne lui rendait ni le calme, ni le repos, ni la paix...

Qu'avait-elle donc?

...Deux ombres apparurent dans l'encadrement de la porte: c'étaient un promis et sa promise.

Ils s'avancèrent timidement, lui, tortillant gauchement son chapeau, elle, jetant un regard furtif sur la "Parisienne"; la gardienne, tirée de sa somnolence, souriait d'un air entendu en étalant ses cierges; ils en choisirent deux de même longueur; gravement, ils les allumèrent ensemble et les placèrent à côté l'un de l'autre sur l'if hérissé de pointes de fer.

Puis, la main dans la main, ils restèrent debout, silencieux, recueillis, les yeux fixés sur ce fragile emblème de leur amour fragile. Et quand la mèche charbonnait, quand la cire "coulait mal", il fallait voir leur front s'assombrir, leurs paupières se mouiller. Ce fut long, bien que les cierges fussent modestes; ils attendirent patiemment, passivement, suivant les étapes de leur commune destinée...

Un crépitement... une dernière flamme plus vive...

Le cierge du garçon s'éteignit le premier!

"Tant mieux! je n'te verrons point mourir! s'écria-t-il avec une sorte de joie égoïste.

—Tant mieux! j's'rons là pour t'aider à passer", soupira doucement la petite fiancée dont le naïf dévouement brillait sous la coiffe blanche.

Ils s'en allèrent dans la paix du soir, radieux, les bras enlacés...

...Et Liette cacha son visage dans ses mains et pleura.

. . . .

"Courage, Liette!"

. . . .

Ce n'était pas la tendre voix paternelle, mais une voix bien tendre aussi:

Raoul était près d'elle...

Avait-il surpris cette scène touchante bouleversant le cœur de la pauvre enfant comme une soudaine révélation? Devinait-il ce qui faisait couler ses larmes? Lisait-il dans ses yeux humides le secret de son émoi?

Eperdue, elle se leva pour fuir son regard et feignit d'être absorbée par le choix d'un cierge qu'elle alluma et mit à la place de celui de la petite Bretonne.

Puis elle revint à son banc, et se prosterna, le front dans ses mains.

Lorsqu'elle le releva, une exclamation étouffée lui échappa.

Deux cierges brûlaient "conjointement" comme ceux des fiancés de tout à l'heure, et, agenouillé près d'elle, Raoul murmurait à son oreille:

"Liette, je vous aime. M'aimez-vous?"

* * *

En se retrouvant dans la paisible maison de la Poste, assise à son étroit bureau, en face du guichet vitré devant lequel défilaient les mêmes visages familiers, Liette eût pu croire ne l'avoir jamais quitté.

Mme Raynal, retombée dans son atonie, sommeillait inerte, passive, nonchalamment allongée dans son fauteuil, au coin de la fenêtre ouverte; les commères, en passant, la saluaient du même bonjour apitoyé; le vieux facteur, peu bavard de son naturel, portant militairement la main à son képi, jetait de l'une à l'autre le même regard furtif de respectueuse sympathie, en mâchonnant sa rude moustache.

Saint-Pair, la villa Blanche, la mer bretonne, la campagne normande, la Brèche aux Anglais, la chapelle de Madame Sainte-Anne, tout cela était-il songe, illusion, chimère?

Liette était parfois tentée de se le demander.

Un bêlement plaintif, une tête frisée se posant sur ses genoux, réponse indirecte à sa question, lui arrachaient un soupir involontaire:

"Chut! Bréal, tu vas réveiller maman", murmurait-elle craintive.

Ce qu'il réveillait surtout, le pauvre Bréal, c'étaient les souvenirs brûlants qu'elle eût voulu endormir à jamais: les courses folles sur la route poudreuse, au galop du poney fringant; le clic clac du cocher improvisé se mêlant aux petits cris effrayés de Mme Raynal;—les retours mélancoliques aux premières ombres du crépuscule estompant le paysage et jetant sur les flots changeants une gaze violacée comme un voile de veuve, le brouhaha de la foire de Bréal, l'accent traînard de la vieille paysanne.

"Un agnelet pour vot' jeune dame!"

C'était surtout l'instant suprême où, dans le recueillement de la chapelle obscure, elle avait connu l'ineffable ivresse d'un amour partagé.

Pauvre Bréal! magicien inconscient, sa voix bêlante évoquait ce passé inoubliable, inoublié, et, tout en le grondant un peu... oh! très peu!... Liette s'attardait à caresser machinalement sa toison de neige, comme ces images charmeuses et décevantes, passant et repassant devant ses yeux rêveurs.

. . . .

Elle n'avait revu ni Raoul ni sa famille, partis avant son retour et maintenant installés à la villa Blanche, mais, outre une correspondance aussi affectueuse que suivie avec sa gentille élève, elle avait reçu plusieurs lettres du jeune comte, malgré sa défense formelle.

En effet, Liette n'était pas femme à s'abandonner sans résistance et sans lutte à une passion dont sa sévère conscience lui montrait nettement le danger.

Tout les séparait: nom, position, fortune; Mme de Candore rêvait assurément pour son fils le brillant mariage auquel il était en droit de prétendre, et répondre à ses bontés en apportant le trouble dans sa maison serait une véritable indélicatesse.

Lui ne voulait rien entendre, lui fermant la bouche avec ses déclarations enflammées, ses chaleureuses protestations, phraséologie sentimentale dans laquelle il excellait et dont il jouait, cette fois, avec une sincérité plus communicative encore que sa virtuosité ordinaire. Il l'aimait et, par la seule puissance de cet amour, il se faisait fort de convaincre Mme de Candore et d'obtenir son consentement.

"Essayez", murmura-t-elle, vaincue.

Il se cramponna à ce demi-acquiescement arraché à sa lassitude et tout ce qu'elle put obtenir fut un mois de réflexion, la promesse de garder le silence devers sa mère à lui comme devers sa mère à elle jusque-là et de s'abstenir rigoureusement de la moindre lettre, de la moindre démarche,... promesse à laquelle il s'était empressé de manquer, quant à ce dernier point.

"Pardonnez-moi d'enfreindre votre défense, Liette, lui écrivait-il au lendemain de leur séparation, mais j'ai besoin de vous donner la foi qui vous manque. Vous me jugez mal, si vous croyez que le temps puisse modifier mes sentiments et si vous attribuez l'aveu sincère, jailli spontanément de mes lèvres, à un élan irréfléchi, un entraînement passager. Si j'ai cédé à une attraction irrésistible, ça n'a pas été sans lutte, sans combat. Aujourd'hui, je m'avoue vaincu et ni mon cœur ni ma raison ne sauraient me faire rougir de ma défaite. Nous appartenons au même monde; rien ne nous sépare réellement, ni le milieu, ni l'éducation, ni les goûts. Je reconnais humblement la supériorité de votre mérite, de votre caractère, de vos sentiments, et, vous le savez, ma mère elle-même y a souvent rendu hommage. Ne soyez donc pas plus sévère que les miens, Liette.

"Un mot d'espoir et de confiance pour me donner le courage dont j'ai tant besoin."

Malgré cette dernière prière, trahissant une inquiétude et une hésitation mal dissimulées sous l'apparente résolution des premières lignes, Liette ne répondit pas.

Raoul revint à la rescousse:

"Je me retrouve dans ces lieux tout pleins de vous, chère, lui écrivait-il de Saint-Pair, où les choses, moins cruelles que votre âme, me donnent l'encouragement que vous me refusez sans pitié: la mer, aux flots changeants comme vos beaux yeux, à la voix grave comme votre voix, berçant ma douleur au rythme de ses vagues, m'a dit: "Espérance"; Madame Sainte-Anne, muet témoin de nos accordailles, a semblé sourire en murmurant: "Confiance!" la campagne verdoyante, pâmée sous l'ardent baiser du soleil, la caresse de la brise, la chanson de de ses nids, m'a soupiré: "Amour" et tous m'ont crié: "Va!"

"Ne me le répéterez-vous pas aussi, Liette?"

Liette demeurait silencieuse.

Au fond, Raoul ne déplorait qu'à demi le délai qui lui était imposé. Quoi qu'il en eût, la présence de Mme de Candore paralysait quelque peu ses velléités d'indépendance, et il n'était pas fâché de remettre au lendemain une explication embarrassante dont, malgré ses fanfaronnades, il n'était pas absolument sûr de sortir avec les honneurs de la guerre. Aussi, voyait-il arriver la fin du mois avec moins d'impatience que d'inquiétude.

* * *

Le délai était maintenant passé.

Ce jour-là, Raoul demanda à sa mère la faveur d'un entretien particulier: il était décidé à brûler ses vaisseaux.

Blanche, qui comptait sur lui comme partenaire dans un tennis monstre organisé avec une colonie américaine composée de joueurs émérites, eut une jolie moue de dépit:

"Tu me fausses encore compagnie! Ton "amabilité" commence à te peser! Déjà tu nous as laissées, mère et moi, aller seules à Jersey... et, tu sais, tu y as perdu...

—Parce que?

—Parce que tu aurais rencontré une ancienne connaissance... qui avait le privilège d'exciter ta verve à défaut de ton admiration,... miss Dodson, "s'il faut la nommer par son "nom", et miss Dodson sans lunettes!"

Bien qu'il prévît l'allusion, une ombre glissa sur le front du jeune homme.

"Tu es folle, Blanche!" dit la comtesse légèrement contrariée de cette sortie intempestive.

"Non, maman, je vous assure que de loin j'ai très bien reconnu mon ancienne institutrice conduisant une voiture de baby."

Cette fois, Raul pâlit malgré lui.

"Pauvre fille! serait-elle réduite au rôle de gouvernante? observa M. Néris avec intérêt.

—Peut-être est-elle mariée?

—Ou Blanche s'est-elle trompée", ajouta sèchement le comte.

Mme de Candore, dont le regard ne quittait pas son fils, remarqua son trouble visible et un pli imperceptible creusa l'arc de ses sourcils:

"Vous accompagnez Blanche, mon frère?

—Certainement, ma chère Hermance. Viens-tu, mignonne?"

La comtesse se dirigea vers la véranda où le jeune diplomate la suivit lentement, ruminant son exorde.

"Vous avez à me parler, Raoul, moi aussi, dit la comtesse, que désirez-vous?

—A vous d'abord, ma mère", répondit-il courtoisement, empressé à saisir le moindre délai, bien qu'un peu inquiet du ton singulier de sa mère.

"Soit!"

Elle se recueillit un moment:

"C'est un sujet délicat,... extrêmement délicat,... que j'aurais désiré ne pas aborder encore avec vous... Mais il y a là pour moi un cas de conscience... Bref!... il s'agit de votre trop grande familiarité avec Blanche...

—Blanche, ma sœur!"

—Blanche n'est pas votre sœur, dit gravement la noble dame.

—Pas ma sœur! Qu'est-elle donc?

—Ma nièce et votre cousine.

—Alors mon oncle...

—Est son père."

Rappelant en termes discrets la jeunesse orageuse de M. Néris, elle lui révéla son mariage scandaleux avec une femme indigne qui l'avait brouillé avec toute sa famille, jusqu'au jour où, seul, abandonné avec une enfant au berceau, il était venu conjurer sa soeur de l'accueillir dans la sienne.

"Tout en désapprouvant sa conduite, je cédai à ses supplications dans l'intérêt de cette pauvre petite... et le vôtre.

—Le mien?

—Sans doute. Cette complaisance vous assurait les bontés de votre oncle, bien nécessaires à votre établissement, étant donné la médiocrité de votre patrimoine."

A travers la baie vitrée, Raoul suivait d'un œil curieux le père et la fille, qu'il voyait sous un nouvel aspect.

"Comment, diable! ne m'en suis-je jamais douté?" dit le jeune diplomate en haussant les épaules, humilié de son peu de perspicacité. Cela saute aux yeux que c'est sa fille...

—Et son unique héritière."

Il se retourna comme si une mouche l'eût piqué.

"Comment cela?

—Dame! son père lui laissera naturellement toute sa fortune.

—C'est trop juste", grommela le comte, mordillant nerveusement sa moustache.

Il fit quelques pas en silence; puis, s'arrêtant devant sa mère:

"Eh bien, et moi?

—Je ne doute pas qu'en reconnaissance mon frère ne vous laisse...

—Un os à ronger! la belle aubaine!

—Raoul!

—Non, mais, vraiment! c'est inimaginable! On me laisse grandir dans cette idée, me leurrer d'un espoir chimérique, engager peut-être mon avenir! et du jour au lendemain tout s'effondre comme un château de cartes; je reste réduit à une médiocrité qui n'est pas même dorée! Voyons, ma mère, il doit y avoir un moyen?...

—Un moyen, je n'en vois guère, sauf la ressource d'un beau mariage auquel votre nom vous donne le droit de prétendre. Mais quant à l'héritage de votre oncle, il n'y faut pas songer; d'ailleurs, il est probable que d'ici là Blanche aura un mari pour défendre ses intérêts...

—Croyez-vous que, dans sa position, elle se mariera facilement?

—Mon Dieu, mon ami, oui et non; c'est une charmante enfant, parfaitement élevée, que la mère la plus exigeante devrait être heureuse d'appeler sa fille; cependant, bien que couverte par ma tutelle d'un vernis de respectabilité, certaines familles... timorées... y regarderaient peut-être à deux fois; mais, en somme, elle ne manquera pas de prétendants sortables, et plus d'un noble ruiné, amateur de haute vie, ne serait pas fâché de redorer son blason grâce à la générosité assurée de son beau-père.

—Blanche ne consentira pas à épouser le premier venu; elle veut un mari...

—Qui te ressemble! acheva la comtesse en riant; elle le proclame assez haut!"

Ce fut jeté négligemment sans la moindre intention apparente, mais le trait avait porté. Raoul dressa l'oreille et, cherchant à lire dans la pensée de sa mère:

"Décidément, vous n'avez pas une idée?

—Mon Dieu, non, mon ami; pas l'ombre! Mais cela viendra peut-être... D'ailleurs, cherchez de votre côté. N'êtes-vous pas diplomate?"

Aussi, levant le siège:

—Je vous remercie de votre confiance et de vos conseils, ma mère, dit-il simplement; j'y réfléchirai.

—Mais vous-même, mon enfant, n'aviez-vous pas quelque confidence à me faire?"

Il eut un haut-le-corps significatif.

Liette! Il l'avait presque oubliée... D'ailleurs la situation n'était plus la même!

Et balbutiant, honteux, confus:

"Rien, ma mère, une vétille!..."

* * *

Raoul était remonté dans sa chambre.

"Ma parole! tout le monde s'est ligué contre moi", pensa-t-il avec une rage concentrée.

Très sincère dans ses récriminations égoïstes, habitué à compter comme sienne la fortune de M. Néris, il se jugeait frustré d'un bien légitime, et son indignation, assez comique, était parfaitement justifiée à ses yeux. Un peu plus, il eût rendu la pauvre Blanche responsable de cette spoliation.

Elle, qu'il avait la naïveté d'aimer comme une sœur, sans défiance, sans arrière-pensée, le dépouiller de son héritage!

Ecroulé devant son bureau, il tourmentait machinalement son coupe-papier d'ivoire, le faisant plier comme un fleuret.

Clac! sous sa main nerveuse, la lame s'était brisée avec un bruit sec.

Cet accident bien léger mit le comble à son irritation... D'un geste saccadé, il balaya tout ce qui se trouvait devant lui, et porte-plume, crayons, paperasses, volèrent au milieu de la pièce.

Une lettre commencée demeura seule sur le buvard:

"Liette."

Liette?

Il l'avait oubliée!

"Je vais parler à ma mère, lui écrivait-il le matin même; quand j'achèverai ces lignes, vous serez ma fiancée à ses yeux comme aux miens.

"Votre cœur bat-il plus vite, chère, à cette heure où je joue plus que ma vie, et pensez-vous un peu à celui qui ne pense qu'à vous?

"La cloche sonne... Je jette un dernier coup d'œil à la chapelle de Madame Sainte-Anne où tremblotte une faible lueur, étoile d'espérance! Si elle m'exauce, ce soir j'illuminerai son sactuaire, à rendre jalouse sa sœur d'Auray."

Il relut froidement ces phrases brûlantes:

"J'allais faire une belle sottise", mâchonna-t-il entre ses dents.

Aussitôt, il eut honte de ce cri du cœur, fidèle écho de son inconscient égoïsme, et chercha à colorer sa défection à ses propres yeux.

Epouser Liette, certes, il l'eût voulu! Le pouvait-il?

D'ailleurs, jamais Mme de Candore, dont il avait à demi pénétré les desseins, n'acquiescerait à une parelle folie; elle refuserait son consentement; le lui demander ne servirait qu'à exposer la pauvre institutrice à quelque affront humiliant. Le mieux était donc de se taire, de se résigner, d'obéir; et cette fille de soldat, fortement

imbue de l'idée de discipline, serait la première à le lui conseiller.

Au fond, sa résolution était déjà prise.

"Pauvre Liette! elle va bien souffrir", murmura-t-il d'un ton pénétré, non exempt d'une certaine fatuité.

Lui souffrait aussi... mais pas trop!

Son emballement était tombé avec ses espérances, et la déception matérielle avait tué brutalement le sentiment idéal qui, un instant, l'avait emporté sur ses ailes.

"In petto" il admirait la prescience divinatoire de la comtesse intervenant toujours au moment décisif et qui venait encore de l'arrêter au bord de l'abîme où il allait imprudemment s'engager.

"Sans cet à-propos maternel, je m'empêtrais dans un joli bourbier", pensa-t-il avec une satisfaction allégeant un peu l'amertume de ses regrets. "Décidément, madame ma mère a un flair supérieur et je ferais sagement de suivre ses conseils plus ou moins détournés."

"Un beau mariage?"

Il alluma son cigare et vint s'accouder à la fenêtre dominant la plage.

La partie battait son plein; les "Play", "Ready", se croisaient entre les joueurs et arrivaient à ses oreilles, portés sur la brise marine; il distinguait même le dur accent anglo-saxon et les notes perlées de Blanche s'égrenant dans un rire argentin à quelque coup maladroit.

C'était pourtant la faute de cette gamine...

Bonne petite fille, en somme, pleine de délicatesse et de cœur, loin de rien refuser à celui qu'elle considérait toujours comme son grand frère, elle serait la première à lui dire:

"Partageons."

Mais sa dignité, à lui, ne saurait souffrir...

A quel titre?

Un cousin n'est pas un frère, un mari...

Un mari?

Pourquoi pas, après tout?

C'était évidemment le plan de Mme de Candore, et plus encore peut-être, le désir de l'oncle Néris, qui trouverait difficilement un meilleur établissement et ne lésinerait pas pour assurer le bonheur de sa fille.

"Et puis, ça lui ferait tant plaisir, pauvre petite!" pensait-il, bon prince, en tordant sa fine moustache.

. . . .

* * *

La fin approchait pour Mme Raynal, et, cette fois, rien ne devait plus la retarder. Après ces quelques semaines de répit et d'espoir, dernière flamme de la lampe prête à s'éteindre, le mal, un instant enrayé, doublait maintenant les étapes. Consultations, remèdes, soins, prières, tout était inutile: la Mort était là, berceuse et caressante, à cette vieille enfant gâtée qui s'y abandonnait sans résistance.

"Je me sens si lasse, si usée, vois-tu, mon enfant, que c'est pitié de me laisser enfin reposer. Tu es une vaillante, toi, tout ton père, son caractère de fer sur lequel le malheur s'émousse, tandis qu'il nous brise comme le cristal, nous autres pauvres sensitives. Ah! vous êtes les privilégiés de la vie!..."

Privilégiée! Pauvre Liette!

Tremblant pour cette existence suspendue à un fil, pour son amour, plus fragile encore peut-être, elle dévorait ses larmes, cachait ses angoisses, afin de ne pas attrister cette agonie...

N'était-elle pas menacée d'un double deuil? Malgré les lettres de Raoul, son cœur était meurtri de lancinantes appréhensions: elle aimait!

. . . .

Ce jour-là, une tiède après-midi de septembre, malgré son extrême faiblesse, la malade avait voulu être transportée au jardinet, et, languissamment étendue dans son hamac, elle évoquait d'une voix déjà lointaine, ses souvenirs de prime jeunesse, essaim de papillons roses voltigeant au front des mourants à l'heure du dernier crépuscule.

"C'était par une journée toute semblable;... notre beau soleil des Tropiques se voilait, maussade et boudeur... Ma mère, dans son hamac, comme je suis là... près de toi... frissonnait... comme je frissonne... J'étais triste,... comme toi aujourd'hui,... ma mignonne... Depuis huit jours, nous étions sans nouvelles de ton père... qui ne s'était pas encore déclaré... J'avais le cœur gros... si gros... qu'il éclata tout à coup... et que je me jetai sanglotante dans les bras de maman.

—Pauvre chérie!

—Alors, elle, qui avait tout deviné, ne prononça qu'un nom: Raoul?

—Non, Georges", rectifia Liette avec un sourire forcé.

Mme Raynal eut un mouvement d'impatience.

"En vérité, mon enfant,... tu as bien peu de confiance en ta mère!... dit-elle d'un ton dépité; veux-tu donc attendre que je sois morte?

—Oh! maman!

—Crois-tu donc que je ne vois pas clair? Pourquoi me laisser partir dans le doute?

—Ma mère!...

—Tiens, tu es une ingrate, une mauvaise fille! Après tout ce que j'ai fait pour toi, me refuser cette dernière consolation!... Est-ce bien? Est-ce charitable?"

Elle s'agitait, en proie à une surexcitation fébrile, hachant ses mots, balbutiant des phrases entrecoupées.

Liette hésitait...

Certes, bien des fois, dans sa poignante détresse, elle avait failli céder à cet irrésistible besoin d'épanchement, naturel à qui souffre et veut être consolé. Et toujours la parole avait expiré sur ses lèvres...

A quoi bon?

Ne valait-il pas mieux attendre?

Hélas! la mort attendrait-elle? Et cette réserve prudente était-elle bien filiale?

. . . .

..La porte s'ouvrit... Elle tressaillit, tourna la tête... Ce n'était que le père Martial qui faisait obligeamment le service du bureau:

"Une lettre pour vous, mam'zelle, de Granville."

Enfin!

D'une main tremblante, Liette déchira l'enveloppe.

La lettre était de Blanche, et ne contenait que ces lignes:

"A vous, ma plus chère amie, la première nouvelle d'un gros secret qui est un chagrin et aussi un bonheur. Ma mère n'est pas ma mère, et pourtant elle m'a dit tout bas que je pourrais encore être sa fille.

"En perdant un frère je retrouve un cousin... et, peut-être... un fiancé,... un époux!

"Chère, j'aimais déjà tant Raoul; comment ferais-je pour l'aimer davantage?... Et lui! Voudra-t-il m'aimer? Vous m'y aiderez.... n'est-ce pas?"

Les lèvres frémissantes, les yeux fixes, les joues plus pâles que celles de la mourante, Liette demeurait rigide, muette, sans plaintes, sans larmes...

"Eh bien? interrogea anxieusement la mère; parle donc, tu me fais peur!"

Devant cette pâleur, ce mutisme, la désespérance de ce pauvre regard navré, peut-être eut-elle la prescience vague de la vérité et le remords de son imprudence?

... Ses traits enfantins sous leur couronne blanche exprimèrent une telle désolation, une telle détresse, que Liette oublia sa propre souffrance, et comme la mourante, les mains jointes, en petit enfant qui demande pardon, bégayait timidement:

"C'est... c'est le consentement de la comtesse, dis?"

Liette répondit:

"Oui."

Une heure après, Mme Raynal s'éteignait, le sourire aux lèvres, en murmurant:

"Comtesse de Candore!"

* * *

Dans l'accablement physique et moral où la plongeait la mort de sa mère, Liette n'eut de larmes que pour elle et tout autre regret sombra dans cette fosse ouverte, lit bien dur et bien froid pour ce délicat et frileux oiseau des îles. Pendant quelques jours, son esprit absorbé tout entier par ce deuil cruel, bien que prévu, ne fut hanté que par le souvenir de cette mère-enfant, qu'elle aimait d'une tendresse maternelle et filiale à la fois. Devant sa chambre vide, son fauteuil, son hamac, elle avait des crises de désespoir d'autant plus poignantes qu'elle les étouffait courageusement et, malgré les curiosités indiscrètes, les apitoiements maladroits, nul ne pouvait se vanter de l'avoir entendue se plaindre ni de l'avoir vue pleurer.

Au reste, dédaigneuse des sympathies banales, des condoléances de convention, elle se livrait difficilement, même devant une affection sincère et vraie, et Me Hardoin lui-même avait peine à forcer la porte de cette âme, à laquelle cette dernière déception devait encore ajouter un verrou.

En effet, dans la détresse de son isolement et de son abandon, une image, effacée un moment par celle de la mort, surgissait peu à peu de l'ombre et elle s'évertuait vainement à la chasser. Hélas! pas plus qu'à l'espoir chimérique si longtemps combattu, elle ne pouvait commander à sa mémoire trop fidèle lui retraçant sans cesse les étapes brûlantes de ce passé si court, et elle se repaissait involontairement de ces miettes de bonheur échappées de la main avare de la Destinée, puisqu'elle était condamnée à ne jamais s'asseoir au festin des heureux.

Son caractère loyal et ferme la défendait des lamentations stériles et des vaines récriminations. Loin de trouver des torts à Raoul, elle eût cherché des excuses, s'il en eût eu besoin à ses yeux; mais, loin de le blâmer, elle l'approuvait. Pas un instant elle n'avait songé à lutter, à invoquer les droits de leur tendresse; à défaut de sa fierté, sa profonde reconnaissance pour la mignonne lui ouvrant si ingénument son cœur eût suffi à la défendre de toute défaillance, et à la lettre "navrée" du jeune diplomate remettant leur sort entre ses mains et se terminant par ces lignes d'une adroite politique:

"Que dois-je faire, Liette, dites-le moi? car je ne le sais plus moi-même: on fait appel à mon honneur, à des engagements de famille, à ma gratitude pour mon oncle, à ma pitié pour sa fille!... Je n'entends que la voix de mon amour! J'ai besoin d'un guide qui m'éclaire. A vous, ma raison,

ma conscience, j'obéirai aveuglement: que dois-je faire?"

Elle avait répondu simplement:

"Votre devoir: épouser Blanche."

L'amour, tel que le comprenait cette fille de soldat, était un sentiment aussi pur que l'honneur, souffrant tous les sacrifices, mais pas une tache. Comme le drapeau, le cœur pouvait être déchiré, jamais souillé.

Elle approuvait sans faiblir les fiançailles de Raoul; elle eût rougi d'une trahison.

Quelques mots indiscrets de Me Hardoin lui avaient confirmé la situation de Blanche et les projets ancrés de longue date dans l'esprit calculateur de la comtesse.

"Il n'y a pas de grande dame pour son notaire, disait-il avec sa malicieuse bonhomie; et, malgré son affectation de désintéressement, la fille du vieux Néris compte aussi bien que feu son père. Depuis longtemps j'avais lu dans son jeu, et je savais bien que son fils ne résisterait pas sérieusement à ses raisons solides... et sonnantes.

—Oh! maître Hardoin! toute action peut avoir un mobile noble et généreux; pourquoi l'attribuer, de préférence, à un motif bas et vil?

—Il y a moins de chance de se tromper, ma chère demoiselle... Et puis cela dépend... D'après l'homme, on peut juger les actes.

—Vous n'aimez pas M. de Candore?

—Raoul? C'est un charmant garçon! De l'esprit, du cœur... suffisamment... pas trop...

—Oh!

—Incapable de se laisser emballer plus que la longueur des rênes,... et sa mère est un fameux cocher!

—Vous le calomniez?

—Non, ma chère demoiselle, je l'excuse.

—Le respect filial est un devoir...

—Il y en a d'autres...

—Plus sacrés?

—Peut-être... Lorsqu'une jeune fille honnête et crédule a mis toute sa confiance en la parole loyale d'un homme, à mon avis, il n'y peut manquer sans forfaiture..."

Le flegmatique notaire s'était animé; il parlait avec une chaleur nuancée d'indignation.

Très grave, Liette l'écoutait, surprise, affligée. Comment avait-il deviné son secret? Comment oubliait-il la réserve, la délicatesse de son caractère, de sa profession, jusqu'à cette allusion blessante?...

Aussi, fixant sur lui son clair regard:

"Je pourrais feindre de ne pas vous comprendre, monsieur, dit-elle avec un peu de hauteur; et, s'il ne s'agissait que de moi, je répondrais à cet intérêt... officieux... inexplicable: "On ne force pas ma confiance". Mais je ne saurais laisser passer une accusation mal fondée contre une personne que j'estime... et que j'aime."

L'officier ministériel leva ses deux bras au ciel, avec une stupéfaction trop réelle pour être jouée:

"Vous aimez M. de Candore! vous!... vous!...

—Je l'aimais comme il m'aimait, plus que la vie, moins que l'honneur, et, loin de se dérober à des serments que je n'avais au reste, jamais ratifiés, voici la lettre qu'il m'écrivait à la veille de ses fiançailles. Lisez, je vous prie."

Abasourdi, le notaire obéit machinalement.

"Oh! il vous connaissait bien! et je ne vous demande pas votre réponse, dit-il; ce n'est pas vous qui feriez jamais valoir des droits imaginaires...

—Je n'en avais aucun, et d'ailleurs ceux de la famille les auraient primés... Et puis... ma petite Blanche!"

Sa voix se brisa:

"Elle l'aime tant, la chère mignonne! elle est si peu faite pour souffrir.

—Tandis que vous!

—Moi, j'en ai l'habitude, répondit-elle avec son beau sourire résigné. Ah! si Dieu m'avait seulement laissé ma mère! mais, hélas! je n'ai pas même un enfant à aimer!"

Le notaire plia méthodiquement ses lunettes, les glissa dans leur étui, et, après avoir toussé pour s'éclaicir un peu la voix:

"Mademoiselle, dit-il d'un ton cérémonieux, je tiens à protester d'abord contre l'interprétation erronée de paroles en l'air, ne s'appliquant ni a vous... ni à M. de Candore... Si j'avais soupçonné le moins du monde la sympathie dont vous daignez l'honorer, je me serais coupé la langue plutôt que de laisser passer la moindre appréciation défavorable; faites-moi la grâce de m'estimer assez pour le croire. Vous n'êtes pas de celles qui brûlent ce qu'elles ont adoré. Oubliez-donc, je vous en prie, une maladresse involontaire que je déplore sincèrement. Mais ce que je ne saurais déplorer, c'est la noble confiance que vous avez voulu me témoigner et qui rehausse encore mon respect et mon admiration pour vous. Vous êtes vaillante entre les vaillantes, et je suis fier d'avoir quelque part à votre amitié, que je vous supplie de me conserver précieusement. Si cette amitié devenait, un jour, assez grande, et que la solitude vous pesât un peu trop, rappelez-vous, mademoiselle, que l'Etude est votre plus proche voisine et que vous ne rendrez jamais son titulaire si heureux qu'en daignant y entrer... et n'en plus ressortir.

"Voilà tout ce que j'avais à vous dire: "Dont acte." J'attendrai désormais votre bon plaisir."

. . . .

* * *

La cloche sonnait à toutes volées, donnant toute sa voix un peu cassée d'aïeule sous l'effort vigoureux du sonneur alléché par l'appât du pourboire rarissime que lui vaudrait son zèle empressé. Les carillons succédaient aux carillons, le vieux clocher en était assourdi, ébranlé, et les anciens vitraux, dont pas un n'était intact, tremblaient dans leur gaine de plomb.

Le curé avait revêtu sa plus belle chasuble, sa large face rougeaude rayonnait sous l'attendrissement combiné de la cérémonie qu'il célébrait et du banquet qu'il présiderait au château. Les chantres, aux trognes écarlates, psalmodiaient à plein gosier, sans souci de se dessécher la gorge: on se refraîchirait copieusement après! Les enfants de chœur, dont la robe rouge trop courte laissait voir le pantalon trop long, montraient une componction peu ordinaire, s'abstenant de fourrer leurs doigts dans leur nez, de se moucher sur leurs manches, de ricaner dans le dos de l'officiant et autres gentillesses de ce genre. Hypnotisés par la pluie de pièces blanches qu'ils prévoyaient, ils avaient l'attitude grave et recueillie des servants de Saint-Sulpice, ne manquaient pas une génuflexion et présentaient les burettes ou transportaient les Evangiles avec une importance digne d'un autre cadre.

Chacun essayait de se surpasser. La modeste église, dont les murs, blanchis à la chaux, s'écaillaient de-ci de-là, sous une lèpre de vétusté que dissimulaient mal quelques rares tableaux au coloris violent, rappelant l'imagerie d'Epinal, et quelques saints enluminés venus en droite ligne de la rue Bonaparte et faisant songer au vers de oppée:

"Si c'était comme ça, pourtant, le Paradis!"

s'était parée de propreté, ce luxe du pauvre, et avait été si bien balayée, époussetée, astiquée, que les paisibles araignées somnolant, de temps immémorial, dans toutes les niches, dans tous les coins, sous le voile de la Vierge comme dans la couronne d'épines et jusque dans la barbe du divin Crucifié—s'étaient vu brusquement tirer de leur quiétude, expulser de leurs toiles emportées comme par un vent d'orage, et erraient mélancoliquement à la recherche d'une nouvelle installation.

L'organiste s'escrimait des pieds et des mains à tirer des sons mélodieux de son vieil harmonium poussif; le suisse, revêtu de son uniforme des grands jours, contemplait avec admiration l'autel de bois sculpté resplendissant de toutes ses lumières et disparaissant sous les plantes vertes et les fleurs rares fournies à profusion par les serres de Candore, en se disant que, bien sûr, à Paris, on ne voyait pas plus beau mariage et plus beau monde.

Le mariage de Blanche et de son cousin avait cependant lieu dans une intimité voulue; l'éloignement de ce trou perdu, la rigueur de la saison (on était en décembre), avaient permis à la comtesse de lui conserver ce caractère discret, convenant à la situation délicate de la jeune épousée. Les quatre témoins et quelques proches formaient tout le cortège nuptial et, pour masquer le vide de cette fête un peu triste, dont le soleil lui-même était absent, M. Néris avait invité les villageois au banquet, après lequel les jeunes mariés devaient partir pour l'Italie.

Cette heureuse idée, cadrant bien avec ses goûts de châtelaine, avait rendu Mme de Candore très populaire.

M. Néris murmurait une ardente prière pour son enfant.

Maître Hardoin, abrité derrière ses lunettes, considérait l'assistance à travers leurs verres protecteurs. Qui donc, parmi tous ces heureux, aurait pu supporter sans dommage l'analyse aiguë de son œil pénétrant et subtil? Quel bonheur était assez bon teint?

Hélas! pas même celui de cette pauvre petite épousée à qui l'avenir réservait, sans doute, tant de cruelles désillusions!

. . . .

Liette n'était pas là.

Depuis des mois, elle gravissait sans chanceler son douloureux calvaire: confidente de l'amour frais et pur de sa mignonne élève, de ses craintes, de ses espérances, c'était à elle que la pauvrette demandait sans cesse appuis et conseil:

"Dois-je faire ceci? Raoul aimera-t-il cela? Lui plairai-je mieux ainsi, chère?

Et, stoïquement héroïque, elle trouvait une âpre douceur à parer son innocente et bien-aimée rivale des fleurs de sa triste expérience, commandant si bien à son visage que pas une défaillance n'était venue trahir la secrète angoisse de son cœur.

Raoul lui-même s'y était laissé prendre et, à la voir si résignée, si courageuse, si calme, il avait éprouvé un soulagement mêlé de dépit...

Elle se consolait bien facilement!

Seul, Me Hardoin lisait maintenant sous ce front impénétrable, et bien qu'il ne se permit jamais la moindre allusion aux pénibles confidences surprises malgré lui, sa déférente sympathie et son respect chevaleresque étaient un baume précieux sur cette âme endolorie.

La veille du mariage, il entra en voisin dans le petit bureau où la jeune fille s'efforçait de s'absorber dans ses comptes devant lesquels flottait obstinément un voile de mariée!

....

"Pardonnez-moi de vous déranger, ma chère demoiselle, dit-il, jugeant d'un coup d'œil la situation; la faute en est à un rêve... un bête de rêve! J'ai rêvé que vous vous étiez donné une entorse, une foulure, que sais-je, moi?... Enfin, quelque chose qui vous empêche de marcher, même pour traverser la place... Ce serait un contretemps fâcheux! mais à l'impossible nul n'est tenu... Vous devez rire de ma crédulité.... Excusez-la... Si je suis indiscret, c'est à bonne intention... Je vais justement au château, et dans le cas où vous auriez quelque commission,... on ne doute pas de la parole d'un officier ministériel..."

Elle leva sur lui son beau regard humide et reconnaissant:

"Que vous êtes bon! cher monsieur Hardoin! Vous croyez que je puis me dispenser...

—Je crois, ma chère enfant, que bravoure n'est pas témérité. Se jeter dans le feu pour sauver son semblable, c'est beau... très beau! mais s'y exposer sans utilité, c'est parfaitement déraisonnable. Nous ne sommes pas des salamandres, que diable!

—Merci! Je rougissais de ma faiblesse, mais vraiment je doutais de mon courage...

—Moi pas! Seulement souffrir pour rien,... pour le plaisir, ne me paraît pas nécessaire. C'est dit! Vous avez une entorse...

—Oh! une simple foulure suffira.

—Soit! Vous n'aurez pas besoin de médecin!... rien qu'une compresse et une canne. Permettez-moi de vous offrir la mienne; elle n'est pas élégante, mais solide... comme son maître."

* * *

...Maintenant, dans ce même fauteuil où avait agonisé sa mère, Liette, à son tour, suivait la lente agonie de son amour.

Quelle différence avec son premier éveil à Candore!

Moins de deux années avaient passé et dans son cœur, comme sous ses yeux, le soleil s'était éteint, les fleurs s'étaient flétries, les chansons s'étaient tues et l'espérance était morte.

Pourtant la cloche sonnait à toutes volées, mais chaque joyeuse vibration retentissait à ses oreilles comme un glas funèbre, et la lueur des cierges derrière les vitraux décolorés lui faisait songer à des funérailles: les funérailles de son amour!

Vainement elle chassait ces images décevantes comme une mouche importune revenant obstinément se poser sur son front. Vainement elle voulait s'évader de sa propre tristesse pour partager la joie de la chère mignonne dont le bonheur était un peu son œuvre. Vainement elle s'efforçait d'oublier ses voiles de deuil pour ce voile de mariée entrevu tout à l'heure à la portière de la voiture où s'agitait une petite main blanche. Vainement elle forçait ses lèvres à prier pour ces deux êtres si chers qui désormais n'en devaient plus faire qu'un à ses yeux...

Peine inutile!

Sa pensée rebelle se dérobait à ce cruel tableau et, par un de ces détraquements de l'imagination qui, dans ces crises violentes, bat la chamade comme un ressort brisé, elle revoyait toujours et quand même la chapelle de Madame Sainte-Anne, les deux "promis" debout devant l'if hérissé de pointes de fer et de feu, douloureux emblème de la Destinée! où se consumait lentement la "cire des fiançailles."

Seraient-ils plus heureux, ceux-là!

Aucun fiel, aucune amertume ne se mêlaient à son poignant chagrin: chacun avait fait son devoir noblement, stoïquement, et si l'amour y avait perdu, l'estime y avait gagné.

C'était sa fierté, sa consolation, et elle pouvait interroger sans crainte le portrait du fier soldat dant elle était bien la fille! Son regard clair répondait:

"C'est bien."

....

"Bonjour mam'zelle, y a guère qu'nous deux qui soyons à not'poste, sans calembour!" dit le père Martial en vidant son sac sur la table et en désignant avec un gros rire la foule des commères et gamins n'ayant pu prendre place dans l'église et attendant la sortie de la mariée. "Mam'zelle Beaudoin n'aura pas été trop fâchée de vot'accident, car elle vous aurait sûrement remplacée un brin à contre-cœur... De fait, sans être curieux, not' petite demoiselle est si gentille que c'est plaisir à voir!...

—Si le cœur vous en dit, ne vous en privez pas, père Martial, pendant que je vais timbrer le courrier...

—Vous ne voulez pas que je vous aide?

—Inutile; roulez seulement la table près de moi... Là! J'ai tout ce qu'il me faut! Le triage sera fait quand vous reviendrez... D'ailleurs, les trois quarts vont certainement au château.

Liette faisait méthodiquement le triage: le timbre avertisseur l'appela de nouveau à l'appareil Morse...

C'était encore une dépêche pour le château:

"Mademoiselle Blanche de Candore."

Doublement en retard, celle-là!

Machinalement elle traduisait mot à mot les signes cabalistiques ponctués sur le rouleau de papier, et les transcrivait sur le registre "ad hoc:"

"Mademoiselle,... l'homme... que... vous allez.. épouser... est... mon... époux... devant... la... loi... anglaise..."

La plume s'arrêta aux doigts tremblants de la buraliste...

Impossible!... elle traduisait mal...

"Et... le... père... de... mon... enfant... qui... bientôt... n'aura... plus... de... mère... Jane... Dodson..."

Du même mouvement automatique et continu les syllabes implacables se déroulaient sous ses yeux troubles.

Mais non, elle se trompait.

Par un violent effort, elle essaya de se ressaisir, de reprendre son sang-froid, et, consultant son alphabet, elle épela lettre par lettre:

"Mademoiselle, l'homme que vous allez épouser est mon époux devant la loi anglaise et le père de mon enfant qui bientôt n'aura plus de mère. Jane Dodson..."

Elle avait bien lu!

Cette fois, la plume roula sur le parquet! Etait-ce vrai? Etait-ce possible?

Mais non, c'était une calomnie indigne! une de ces infamies devant lesquelles ne reculent pas certains êtres vils et malfaisants, sans souci de l'honneur d'un homme, du repos d'une femme...

Pourtant, ce nom... "Jane Dodson"... n'était-ce pas l'institutrice qu'elle avait remplacée au château, et peut-être!...

Non!... elle ne pouvait pas..., elle ne voulait pas croire!

Pourtant les termes étaient précis, formels...

Elle relisait le texte de la dépêche datée de Jersey... Jersey?

Elle croyait le revoir débarquant du paquebot sur la jetée de Granville...

Laissait-il donc une femme, un enfant sur l'autre rive?...

"Oh! ce serait infâme!"

Le timbre de sa voix la fit tressaillir.

Mais non, elle voulait douter, douter quand même!

Et comme un épais brouillard se déchirant tout à coup sous les flèches éclatantes de l'astre du jour, une lumière crue, brutale, éblouissante, aveuglait ses pauvres yeux meurtris qu'elle bouchait vainement pour ne pas voir...

Les détails se précisaient avec une netteté implacable: la correspondance sous le couvert de l'oncle Néris, les voyages répétés en Angleterre, à Jersey, et la méprise du digne notaire dont l'allusion détournée, transparente aujourd'hui, ne s'adressait pas à elle;... tout, elle déchiffrait tout avec une lucidité désespérante et cette trame d'odieux mensonges s'en allait en pitoyables lambeaux...

C'était fini!

Comme une irrésistible tourmente, cette indigne trahison balayait toutes ces chères reliques du passé dont, inconsciemment, elle avivait la flamme et ne laissait plus que cendres...

C'était fini!

* * *

...Maintenant, la joue appuyée sur sa main crispée, le regard dur, le front barré, la bouche creusée d'un pli amer, Liette songeait, ses beaux traits figés dans une implacable expression de mépris et de haine.

Comme les plus durs métaux, les âmes les plus nobles ont leurs scories remontant en bouillante écume au feu de la colère.

A cette heure, la fière impeccable créature éprouvait une âcre volupté à la pensée des ravages irréparables qu'allait causer ce papier bleu où sa main frémissante transcrivait, sans hésitation ni remords, les lignes accusatrices;— tel un liquide corrosif sur cette blanche toilette de mariée.

Ce délire de vengeance, égarement d'un esprit ulcéré, d'une mère affolée jusqu'au désespoir, non seulement elle l'excusait, elle le comprenait, elle l'approuvait, mais encore elle se réjouissait d'en être l'aveugle instrument.

Une autre avait fait la besogne à laquelle eût répugné sa loyauté native, elle n'avait qu'à s'en laver les mains.

Pourquoi ce télégramme révélateur n'était-il pas arrivé la veille? Pourquoi fallait-il que le "oui" fatal eût été prononcé? Pourquoi était-il trop tard pour dénouer ces liens maudits? Pourquoi briser seu-

lement le cœur d'une enfant ignorante et crédule?

Qu'y faire?

Epargner l'un pour épargner l'autre?

Duperie!

Pitié dérisoire des faibles qui fait l'audace impitoyable des forts!

Elle se cuirassait contre tout attendrissement, se roidissait dans une impassibilité farouche.

Blanche souffrirait sans doute.

Ne souffrait-elle pas, elle aussi, dans son amour, dans son orgueil, dans toutes les fibres de son être, d'une souffrance comparable à ce qu'elle eût éprouvé en voyant le fier soldat qui était son père condamné à la dégradation militaire!...

Et cette malheureuse abandonnée, seule, là-bas près du berceau de son tout petit, par quelles affres, quelles tortures avait-elle dû passer avant de tracer ce testament de haine? Souffrir comme femme, souffrir comme mère, souffrir jusqu'à la désespérance, à la folie, au suicide peut-être!

Oh! Dieu bon! celui qui causait de telles douleurs, de telles fautes, de tels crimes, n'était-il pas plus indigne de pardon que le pire criminel?

D'ailleurs, de quoi se mêlait-elle?

Ça ne la regardait pas...

S'il y avait cas de conscience, c'était pour qui avait tracé ces lignes, non pour elle.

Elle n'était qu'un instrument passif, un automate sans cœur, sans nerfs, sans entrailles, laissant passer cette dépêche venimeuse, produit de notre civilisation comme au moyen âge la justice du Roi.

C'était son droit; mieux que cela, son devoir!...

Tout l'y obligeait: son serment, l'honneur, la discipline.

Et si la vengeance y trouvait son compte: tant mieux!

....

De sourds murmures, des cris confus: "Les voilà! les voilà!"

Les commères se poussent; les gamins se bousculent, les uns grimpent sur les bancs, les autres sur les arbres; les équipages s'avancent au pas, majestueusement; la grande porte s'ouvre à deux battants, les mariés paraissent sur le seuil; elle, resplendissante de bonheur dans le nuage blanc qui l'auréole; lui, un peu agacé de tous ces regards curieux. Vite, il la pousse doucement vers le coupé capitonné de satin blanc et fleuri de boules de neige, s'harmonisant avec le décor d'hiver, véritable antichambre d'amoureux.

....

Il sont partis et roulent vers le château.

....

Le père Martial montre sa moustache grise, et gaîment:

"La consigne est exécutée, mademoiselle, et j'ai fait bonne mesure, trois "Pater" au lieu de deux! Parce que, dame! vous savez, il y avait des lacunes... Comme ça, l'bon Dieu trouvera tout d'même son compte... Et puis, il n'marchandera pas sa provision de bonheur à une si aimable créature."

Tout en bavardant, contre son ordinaire, il a ouvert sa boîte et y range en bon ordre les lettres préparées:

"Tiens! il y a encore une dépêche... J'vas appeler l'gamin."

Vivement Liette étend la main:

"Inutile!... c'est pour moi."

....

Liette est seule.

....

Elle a manqué au devoir professionnel, au serment, à l'honneur, à la disipline...

Elle est coupable, très coupable!

Et pourtant, son front ne se baisse pas sous le regard du soldat sans peur et sans reproche lui souriant dans son cadre d'or, et dont elle ne s'est jamais mieux sentie la fille.

Le soir, Me Hardoin, rentrant à son Etude, fut tout surpris de trouver sa jeune voisine qui l'y attendait.

"Vous, ma chère demoiselle, s'écria-t-il en la faisant passer dans son cabinet avec une déférence pleine de sympathie; ça va donc mieux?

—Ça va bien, très bien, cher monsieur Hardoin, répondit-elle d'un ton ferme; je suis maintenant guérie, et je viens vous consulter... pour un acte.

—Serait-ce... un contrat de mariage?" insinua-t-il timidement.

Elle secoua la tête avec un triste sourire: "Non, monsieur Hardoin, un projet d'adoption!"

....

L'année écoulée, la jeune buraliste, assise devant l'appareil Morse qui lui avait si rudement broyé le cœur, transcrivait, sans pâlir, une dépêche de Rome, où Raoul était alors secrétaire d'ambassade, adressée à M. Néris, retenu à Candore par une attaque de goutte:

"Mon cher oncle, vous êtes grand-père d'une belle petite fille."

Et, jetant un long regard d'amour sur un baby blanc et rose se roulant sur le tapis avec Bréal:

"Et moi aussi, j'ai un enfant!" murmura Liette d'un accent profond...

* * *

..Charles ouvrit la fenêtre, et, s'accoudant au balcon, promena son regard, un peu trouble, sur ces lieux où s'était déroulée son enfance.

....

Charles Raynal, orphelin dès le berceau, n'avait pas souvenance d'autres parents que tante Liette qui l'avait recueilli avant même que sa bouchette rose eût bégayé ce nom: "Maman", dont il ne devait jamais savourer la douceur.

Tout ce qu'il savait de sa famille, c'est que sa mère était Anglaise, son père cousin éloigné du commandant; et tante Liette les remplaçait si bien tous deux qu'il n'eût tenu qu'à elle de les effacer tout à fait.

Mais son exquise délicatesse la gardait de cet inconscient égoïsme, et si elle ne lui parlait pas de son père, qu'elle n'avait pas connu, disait-elle, en revanche elle entretenait pieusement la mémoire de sa mère dans le cœur de l'orphelin.

Lorsqu'il avait été bien sage, elle l'asseyait sur ses genoux, devant le lourd secrétaire Empire, et sortait d'un tiroir une photographie à demi effacée qui,avec une tresse blonde aux reflets de soleil, composait le reliquaire maternel.

Charly baisait la boucle d'or toute pareille aux siennes et contemplait gravement les traits fins et délicats de celle qu'il appelait sa "Mère mignonne" avec une nuance de protection virile se developpant avec l'âge, comme s'il devinait en elle un être faible, timide, à consoler, à défendre.

Il avait pour elle cette respectueuse compassasion, cette tendre sollicitude, tribut des fils pieux acquittant la dette des pères, revanche des mères sur les épouses délaissées, qui fait refleurir une rose tardive dans leur couronne d'épines.

La mère adoptive alimentait elle-même ce culte filial. Comment en eut-elle été jalouse? N'avait-elle pas la meilleure part et pouvait-elle envier ces quelques pensées glissant de son autel fleuri sur la tombe solitaire, faible redevance d'un cœur où elle régnait sans rivale?

Tante Liette!

Cela disait tout, contenait tout: dévouement infini d'un côté, reconnaissance infinie de l'autre.

Tante Liette!

A ces deux mots, recueillis comme une prière, Charles voyait surgir dans l'aube mélancolique du retour la chère image lumineuse et sereine éclairant tout son passé, tout son avenir...

C'est un jeune visage, calme et souriant sous ses lourds bandeaux noirs, guettant son premier éveil, ses premiers mots, ses premiers jeux.

Oh! les longues promenades dans la campagne à la parure changeante, mais toujours belle sous son manteau de neige comme dans sa robe d'émeraude, où elle lui dévoile le Créateur dans la création, l'éternelle puissance dans l'éternelle bonté, la majesté divine dans l'immensité des cieux comme dans la moindre taupinière, dans le chêne géant comme dans le brin d'herbe, dans le bœuf au pas lourd creusant

pesamment son sillon comme dans le papillon au vol léger se perdant dans l'azur...

Après Dieu dans son œuvre, c'est l'homme dans la sienne; après les merveilles de la Nature, ce sont les meveilles de l'Esprit.

Le soir, sous la lampe, dans les longues veillées d'hiver, un ami descend des rayons de la bibliothèque et se mêle à leur causerie.

C'est le vieux Corneille, père des héroïques, c'est le doux Racine, poète des tendresses, c'est Hugo, avec sa "Légende des Siècles," c'est Lamartine, avec ses "Harmonies," chantres ailés emportant l'âme de l'enfant dans les pures régions de l'Idéal.

Souvent, Me Hardoin apporte le tribut de son érudition rare, de son jugement sûr à ces graves entretiens, mûrissant ce jeune cerveau au contact générateur de celui des vieux maîtres.

Latiniste distingué, fanatique d'Horace et de Virgile, il s'est chargé de la partie "Humanités", à la grande joie de tante Liette, qui peut ainsi garder plus longtemps son pupille.

Oh! les premières leçons au foyer familial, de quelle douce chaleur elles enveloppent l'âme de l'enfant, la pénètrent, la fécondent.

Mais, plus encore que les leçons, l'exemple porte ses fruits et creuse dans cette cire molle une empreinte ineffaçable.

Cette vie simple, digne, loyale, sans peur, sans reproche, telle l'épée paternelle suspendue au mur qui en était le rigide symbole,—imposant si bien l'estime et le respect que jamais un commentaire injurieux, une insinuation malveillante n'en avait effleuré le pur éclat—devait envelopper l'orphelin de son rayonnement et infuser dans son sang les germes de mâles vertus, plus puissants que l'atavisme...

A cette ressemblance morale s'ajoutait peu à peu une sorte de ressemblance physique, née de la communion constante, et que l'on remarque parfois chez les vieux époux, ressemblance non de traits, mais d'expression, de regard, d'accent, de ces mille riens qui sont, en somme, la physionomie de l'âme.

Sous les cheveux blonds du jeune homme régnait le même front volontaire que sous les bandeaux encore noirs de la vieille demoiselle; ses yeux d'acier avaient la même énergie calme se reflétant dans ceux du commandant et de sa fille; ses gestes, son sourire, sa voix, toute sa personne enfin, était, comme son caractère, l'émanation de cette mère virile et tendre qui avait fait de lui un homme dans la belle et haute acception du mot.

Aussi l'adorait-il, trouvant pour elle des attentions exquises, des phrases caressantes, des raffinements délicats, trahissant la sensibilité des forts, rare fleur, cachée en lui comme en elle, dont ils étaient seuls à respirer le pénétrant et discret parfum.

Aussi quelle joie, la veille, d'arriver à l'improviste, de tomber dans l'étroit bureau, d'enlever dans ses bras robustes la chère tante qui frise aujourd'hui la cinquantaine et dont les tempes s'argentent de quelques fils de la Vierge, de la serrer contre sa poitrine où scintille l'étoile des braves:

"Hein! tante Liette! les deux font la paire!" crie-t-il joyeux en désignant celle du commandant.

Chère tante Liette!

Aucune image ne l'effacerait jamais!

. . . .

Soudain, une élégante amazone déboucha sous la fenêtre, suivie d'un cavalier portant beau, malgré la patte d'oie trahissant les morsures de l'âge et de la vie.

Elle aperçut le jeune homme au balcon, un sourire découvrit ses dents blanches et elle répondit gentiment d'un signe de sa cravache au profond salut, rendu par son compagnon avec une roideur toute britannique.

"Quelle est cette jeune personne? mon ami, interrogea tante Liette qu'il n'avait pas entendu entrer.

—Miss Darling, dont je vous ai, je crois, parlé dans une lettre, et que je ne m'attendais guère à rencontrer ici...

—Ah!

—Connaissez-vous le personnage qui l'accompagne?" demanda-t-il à son tour pour cacher son embarras.

Et elle répondit simplement:

"C'est le comte Raoul de Candore."

* * *

La famille de Candore ne se composait plus que de Raoul et de son oncle...

Après deux années de mariage qui ne lui avaient pas apporté tout le bonheur rêvé, Dieu avait eu pitié de la jeune comtesse et l'avait rappelée à lui avant la perte de ses dernières illusions.

Frêle et délicate comme elle, sa petite fille, que la nourrice aux rubans de deuil promenait au Corso sous la surveillance jalouse de la grand'mère, avait végété quelque temps, franchissant à grands renforts de soins et de précautions les dangereuses étapes de la prime enfance, pour échouer à l'aube de la prime jeunesse, et c'était dans sa virginale parure de communiante qu'on l'avait ramenée près de sa mère, à l'ombre de cette vieille église de Candore où elle n'était jamais venue de son vivant.

La douairière, attachée à cette enfant avec la passion des aïeules qui n'ont pas toujours été des mères tendres, ne lui avait guère survécu; et, resté seul, debout comme un chêne foudroyé, M. Néris père et grand-père également malheureux, secouant la poussière de ses souliers sur le seuil de la Ville-Eternelle où ses bien-aimées s'étaient endormies de l'éternel sommeil; tournant le dos à ce soleil menteur, prometteur de vie qui n'avait pu réchauffer leurs membres glacés, il était revenu se terrer au gîte comme un animal blessé, pour terminer son existence là où Blanche avait commencé la sienne, en face du tombeau où il reposerait un jour à ses côtés.

Il vivait seul dans le vaste château désert, traînant son chagrin dans ces lieux où sa fille avait grandi sous son regard paternel, où à chaque pas il retrouvait ses traces: dans le sable des allées où ils se promenaient ensemble ou appuyée câlinement à son bras; sur le tapis vert des pelouses où elle s'ébattait lorsqu'elle n'était encore qu'un baby; où, déjà grandelette, elle cueillait pour lui de gros bouquets champêtres qu'elle lui rapportait essouflée et joyeuse;—dans la salle d'étude, à la table de travail chargée de livres et de papiers, étudiant ses leçons, s'appliquant à ses devoirs en face de l'institutrice, jeune ou vieille, aimable ou rechignée, petite ou grande, dont, avec une innocente malice, la fillette soulignait d'un clin d'œil le travers ou le ridicule à l'oncle indulgent, complice de ses espiègleries.

Et, d'une main tremblante, il feuilletait les manuels usés, depuis le modeste abécédaire jusqu'aux imposants traités de géométrie ou d'algèbre; les cahiers d'écriture, de calcul, d'analyse, de narration, où se déliaient peu à peu les doigts, l'esprit, le cœur; où, sur les marges bigarrées de dessins fantaisistes, de remarques imprévues, de signes cabalistiques, trahissant la bonne ou mauvaise humeur des écoliers, comme, pour le prisonnier, les murs de sa prison, il s'attendrissait parfois devant une exclamation naïve.

"Si mon institutrice pouvait être mon oncle!" cri du cœur, ponctué d'un éclat de rire sous forme d'une pochade où le "cher oncle" était représenté avec les anglaises et les lunettes de miss Dodson...

Puis cette note plus sérieuse:

"Aujourd'hui, je n'ai plus d'institutrice, j'ai une amie", datée de l'entrée de Liette au château.

. . . .

M. Néris avait gardé une tendre gratitude à celle que sa fille chérie avait si tendrement aimée.

Lorsqu'il se rendait au cimetière entourant la vieille église, à la mode d'autrefois, il s'arrêtait toujours à la Poste pour s'informer respectueusement de la santé de la buraliste et lui présenter ses compliments avec cette exquise courtoisie de certains vieillards qui met tant de grâce sous leurs cheveux blancs.

Il lui témoignait une admiration chevaleresque, un intérêt paternel, se traduisant en attentions délicates pour ceux qui lui étaient chers: gerbes de fleurs parant la modeste tombe de Mme Raynal comme le somptueux mausolée des Candore, paniers de fruits pour Charly, croquant à belles dents les duchesses ou les pêches veloutées des serres du château.

Discrets hommages évoquant inconsciemment le passé!

Le temps coulait, Raoul vieillissait, les succès se faisaient plus rares, il n'était plus l'éternel jeune-premier menant le branle du carnaval mondain.

Déjà quelques symptômes significatifs lui annonçaient sa déchéance prochaine.

Les jeunes filles n'interrompaient plus leur babillage à son entrée pour couler vers lui un regard admiratif; en revanche, les mères le consultaient volontiers sur ses jeunes subordonnés en quête d'héritière; on le traitait en homme sérieux, et l'ambassadeur lui-même l'appelait à la table de whist avec un: "Venez donc! mon cher Candore; c'est de notre âge!" des plus désobligeants, bien que l'Excellence en question eût à peine dépassé la quarantaine.

Mais c'était un de ces hommes qui sont déjà mûrs à vingt ans, et Raoul, qui se croyait infiniment plus jeune, n'avait pas pris le mot pour un compliment.

Enfin, certain soir, il crut entendre la marquise Luchessi murmurer derrière son éventail l'épithète de "vieux beau".

Evidemment, cela ne pouvait s'appliquer à lui (il le répétait bien haut pour s'en convaincre), mais ça ne lui en avait pas moins causé une impression désagréable comme une douche glacée.

Allait-il donc jouer les oncles Néris ou allait-il falloir se résigner à dételer?...

. . . .

Ce fut à cette période de découragement et de lassitude qu'il fit la connaissance de miss Darling à l'ambassade d'Angletérre.

C'était la nièce d'un richissime américain, Richard Darling, qui avait commencé par courir pieds nus les rues naissantes de Chicago en vendant aux maçons des petits pâtés dont l'arôme était son principal régal; et, quoi qu'en pense Don César de Bazan, "l'odeur du festin..." est piètre chère pour un estomac de dix ans!

Aujourd'hui, l'oncle Dick possédait une partie de la cité monstre qui avait grandi avec lui, et n'en était pas plus fier pour ça.

Son seul plaisir était de ne rien refuser à sa nièce... et à son estomac.

"Tu peux tout acheter et moi aussi", déclarait-il avec une naïve fatuité.

Malheureusement, il y a des choses qui ne s'achètent pas et souvent, devant les merveilles gastronomiques s'entassant sur sa table, l'oncle Dick regrettait le temps où il n'avait que l'odeur des petits pâtés... et un si bel appétit.

Elevée avec cette liberté des Transatlantiques qui, chez elle, loin de dégénérer en effronterie, n'était qu'une tranquille conscience de sa force, Eva tranchait absolument dans ce milieu cosmopolite où la vieille société romaine, languissante, épuisée, essaie de se retremper au contact des jeunes Barbares, comme Tibère à Caprée, dans ces bains de sang impuissants à renouveler celui de ses veines.

Ridicules efforts d'un Monde qui ne veut pas mourir, grotesques illusions d'un Monde qui ne sait pas grandir et qui, né d'hier, trébuchant encore dans ses langes, prétend éclairer l'Univers sur les bords du Tibre comme dans la rade de New-York.

Dans ces conditions on se mêle, on ne se confond pas; chacun garde en propre qualités et défauts, défauts surtout, comme ces époux défiants réclamant les bénéfices de la communauté sans vouloir en supporter les charges.

Et tels ces quartiers neufs, bâtis hâtivement par la spéculation et déjà écroulés sous la patine du temps, la jeune colonie américaine se lézarde, se crevasse tout comme la vieille aristocratie romaine qui, elle, au moins, s'harmonise avec les ruines imposantes du Colisée et du Capitole où elle s'allonge, majestueuse encore, comme un César expirant.

Miss Darling tranchait dans ce monde factice par une note bien personnelle: la sincérité.

Telle elle était, telle elle se montrait, sans nul souci de l'opinion à produire, de l'effet à faire.

Le jour, où, de sa voix nette, bien timbrée, elle déclara à M. de Candore, au cours d'une conversation, qu' "elle n'aimait pas les jeunes gens", il ressentit presque la fatuité de sa cinquantaine.

"Puis-je vous demander la raison de cet ostracisme qui ne me touche plus, hélas! demanda-t-il en souriant.

—C'est bien simple. A mes yeux, l'homme ne vaut que par ses actes; or, par la force des choses, et sauf de rares exceptions, les très jeunes gens n'ont derrière eux que néant et s'appuient uniquement sur les mérites paternels ou maternels qui les ont faits le peu qu'ils sont. Quant à leur mérite personnel, malgré leur superbe confiance à cet égard, il n'est encore qu'à l'état d'espérances et j'attends qu'il daigne se révéler.

—Ah! miss Darling, la jeunesse est aussi un mérite que l'on apprécie surtout quand elle est loin!

—Pour une femme, oui, comme la beauté; mais, pour un homme, c'est du superflu! Je préférerai toujours à quelques bellâtres comme vos petits attachés, princes du turf ou rois du cotillon, un de ces rois du pétrole dont on rit chez vous, mais dont l'initiative, l'activité, l'intelligence, nourrissent des milliers d'existences; ou un vieux général, comme le prince de San Remo qui a risqué vingt fois la sienne.

—Il est bien laid, mademoiselle.

—Moi, je le trouve beau! déclara la jeune enthousiaste.

—Faut-il le lui dire?"

Elle rit; et, plus sérieuse:

"D'ailleurs, l'âge ne fait rien à la question. Il y a des octogénaires sans bagage et Mozart ou Bonaparte à trente ans étaient déjà vieux de gloire.

—Hélas! mademoiselle, faut-il donc être Mozart ou Bonaparte pour trouver grâce devant vous?

—Oh! je ne suis pas si ambitieuse! Je n'aime pas les nullités, voilà tout!"

On ne se considère jamais comme une nullité. M. de Candore, en particulier, avait fort bonne opinion de lui-même; il ne retint donc de cet entretien que le côté flatteur:

La jeune américaine ne redoutait pas la maturité.

Dès lors, il mit une sorte de coquetterie à avouer son âge et ne discuta plus avec son miroir l'apparition d'une ride ou d'un cheveu blanc.

* * *

...Raoul regagnait lentement Candore, rêvant à la fine silhouette du jeune capitaine entrevu dans l'encadrement de la fenêtre...

Qui pouvait être ce garçon?

"Un officier de grand mérite et du plus brillant avenir", avait répondu Eva.

Sans paraître s'en apercevoir, elle s'était étendu longuement sur les circonstances romanesques de leur rencontre en Afrique où il avait déployé un admirable sang-froid et un rare courage pour les tirer, elle et son oncle, des griffes d'une tribu de Touaregs où ils s'étaient imprudemment aventurés.

Toute merveilleuse que fût l'histoire, toute gracieuse que fût la narratrice, elle charma médiocrement les oreilles de son auditeur.

Si *Peau-d'âne* m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

"Peau-d'Ane" peut-être, mais non "l'Oiseau bleu", lorsqu'on ne saurait prétendre au rôle de Prince Charmant.

Et comment se nommait ce phénix?

"Le capitaine Raynal."

Le capitaine Raynal?

Il cherchait vainement au fond de sa mémoire.

Jamais Liette, assez discrète, il est vrai, ni sa mère, assez prolixe cependant, ne lui avaient parlé d'un parent de ce nom: il croyait même la famille éteinte.

Tout en gardant ses réflexions pour lui, il écoutait, avec une irritation croissante cet éloge agaçant dont la jeune miss ne lui faisait pas grâce; aussi, fut-ce avec une sorte de soulagement qu'il aperçut la grille du château d'Argicourt où Eva était en villégiature chez des amis communs.

Lui, qui se réjouissait de ce voisinage! il ne prévoyait pas ce militaire!

D'où diable tombait-il, celui-là?

Raynal? le capitaine Raynal?

Depuis son mariage, il ignorait tout de Liette...

La correspondance échangée entre elle, et son ancienne élève, s'était peu à peu ralentie, l'une craignait d'interroger, l'autre craignait de répondre; bientôt la plume était tombée des doigts glacés de la petite comtesse et le silence s'était fait.

Dans ses rares apparitions à Candore, le comte, mû par une sorte de respect involontaire, s'était toujours abstenu de prononcer le nom de la buraliste qu'il avait au reste à peu près oubliée. Il savait seulement par quelques mots en l'air, cueillis au hasard des conversations, qu'elle avait toujours refusé de quitter son poste, préférant avancer sur place, et il avait attribué cet attachement persistant à un souvenir flatteur pour sa personne.

"Pauvre fille! elle était folle de moi!" pensait-il avec une indulgente fatuité.

Et il ne s'en inquiétait pas davantage.

Aujourd'hui, la vision de ce beau grand garçon, apparaissant à cette fenêtre où jadis...! troublait ses idées comme un point d'interrogation.

Et il s'appelait Raynal?

Est-ce que...?

Le noir démon des pensées mauvaises l'effleurait de son aile, et un sourire railleur répondait au sourcil froncé.

Est-ce que...?

Ce serait drôle!

Elle qui posait à la vertu!

Aurait-il été assez benêt!

Il jeta sa cigarette inachevée, avec une colère mêlée de dépit.

L'amour-propre, plus vivace que l'amour, lui faisait sentir son aiguillon.

Si elle s'était moquée de lui, pourtant?

Si elle lui en avait imposé par une fausse dignité, une pruderie affectée, l'amenant à lui offrir son nom, alors que peut-être elle en était indigne; gardant son masque jusqu'au bout, jouant le désintéressement, l'abnégation, lui volant son estime, son respect.

Il se montait, se montait! tout un vieux levain de jalousie rétrospective fermentait soudain au fond de son être blasé.

Il essayait d'en rire:

"Jaloux! moi! et d'une quinquagénaire, encore! Allons donc! mon cher, ta montre retarde!"

Non, mais il ne voulait pas être dupe! et si ses soupçons étaient fondés,... alors!...

Alors quoi?

De quoi se mêlait-il?

Allait-il insulter une femme, lui, un gentilhomme! Et pourquoi?

A cause de ce bel officier à qui souriaient les jeunes filles?

"Qu'il ne se trouve pas sur ma route, celui-là!" gronda-t-il en brandissant sa cravache avec une violence qui fit cabrer son cheval.

"Holà! mon neveu! A qui en avez-vous?"

M. Néris, appuyé sur sa canne, apparaissait à l'orée du bois.

Le comte maîtrisa fort adroitement sa monture et, mettant pied à terre:

"Vous plaît-il que nous rentrions ensemble, mon oncle?

—Volontiers, mon ami."

Il passa le bras dans la bride de son cheval et, pénétrant derrière son oncle sous les hautes futaies entourant le parc, il suivit le même chemin où la pauvre miss Dodson avait versé tant de larmes quelque vingt-cinq ans auparavant.

"Tu es sorti de bonne heure, ce matin, dit le vieillard.

—Oui, j'allais à Agicourt; j'avais promis à miss Darling de monter avec elle, son oncle étant loin de me valoir au point de vue de l'équitation. Nous avons fait une très jolie promenade.

—La promenade l'est toujours avec une jolie femme...

—Miss Darling vous plaît?

—Beaucoup. Elle a le charme, la simplicité, le naturel; toute sa personne dénote une droiture, une loyauté, une assiette enfin que je n'ai guère rencontrée chez d'autres.

—Je suis heureux de ces éloges, mon oncle, car si jamais je me décidais à combler le vide de mon foyer, je tiendrais grandement à votre approbation."

L'octogénaire s'arrêta tout net:

"Tu songerais...?"

Sa voix tremblait.

"Mon Dieu! pourquoi vous le dissimuler? Vous savez si j'ai tendrement aimé la chère créature que le Ciel m'a reprise trop vite.

—Passons!

—Je l'ai pleurée pendant plus de vingt ans; j'ai fidèlement porté son deuil.

—Passons! passons!

—Mais enfin, il arrive une heure où l'on ne peut plus s'attarder à regarder derrière soi; où les minutes vous sont comptées pour remplir vos devoirs envers l'avenir comme envers le passé; où un gentilhomme ne peut, sans forfaiture, laisser éteindre le nom qu'il a reçu de ses ancêtres pour le transmettre à ses descendants.

—Bref! tu voudrais épouser miss Darling?...

—Pour la raison que je vous donne...

—La survivance de ta race? Si c'était la seule, serait-il bien nécessaire de recourir à un mariage hasardeux?... Dans la vie d'un homme de plaisir comme toi... comme moi, hélas!... n'y a-t-il pas des fautes de jeunesse qu'il appartient à la maturité de réparer?

—Que voulez-vous dire?

—Oh! je n'ai pas le droit d'être sévère, et pour cause;... et si tu avais laissé derrière toi quelque regret,... quelque remords...?"

...Mais Raoul ne se souvenait plus!...

—Ni regret, ni remords, mon cher oncle, répondit-il avec désinvolture.

M. Néris eut un geste vague:

"Tu es bien heureux!" dit-il simplement.

Il y eut un silence.

"Enfin! mon cher oncle, le cas échéant, vous n'auriez pas d'objection sérieuse contre miss Darling? interrogea le comte qui tenait à son sujet.

—Elle a vingt ans et tu as dépassé la cinquantaine.

—Oh! mais je suis comme vous, mon oncle, bâti à chaux et à sable; c'est un héritage du grand-père Néris que je suis loin de mépriser.

—Au physique, passe encore! mais au moral!

—Miss Darling n'aime pas les jeunes gens; elle m'a exposé là-dessus ses théories!...

—Elle te trouvera peut-être trop jeune, alors, insinua le vieillard, avec une légère ironie.

—Enfin, ce n'est pas son opinion probable que je désirerais connaître, mon oncle; mais la vôtre? observa le diplomate avec un peu d'impatience.

—Je te le répète, mon ami; je n'ai guère rencontré qu'une personne comparable à miss Darling.

—Et c'était?... sauf indiscrétion.

—Mlle Raynal."

—L'institutrice de ma pauvre Blanche? Oui, c'était une personne de mérite, déclara-t-il d'un air détaché. Qu'est-elle devenue?

—Elle est toujours à Candore.

—Receveuse des Postes?

—Receveuse des Postes.

—Tiens! J'avais cru apercevoir une nouvelle figure en passant devant le bureau,... un militaire...

—C'est son fils adoptif,... un jeune parent,... le capitaine Raynal."

M. de Candore fit claquer sa langue d'un air dubitatif:

"Vous croyez aux enfants adoptifs, vous, mon oncle?"

Et le vieillard répondit avec une nuance de sévérité:

"Oui, mon neveu, comme aux enfants abandonnés."

* * *

De son bureau, tante Liette voyait comme au jour lointain de son arrivée à Candore, tout le village défiler devant l'étroit guichet; seulement, les cous allongés, les regards curieux n'étaient plus pour elle, et, au lieu du malaise irritant de jadis, elle ressentait une satisfaction très douce d'orgueil maternel aux: "Bonjour, monsieur le capitaine" des vieux et des vielles, se rappelant l'avoir vu tout petit.

Rien n'était changé dans ce cadre suranné et vieillot, où, seul, il ne se reconnaissait plus lorsque la glace lui renvoyait l'ombre de ses moustaches, juste au-dessus de son portrait en robe courte avec un tambour à ses pieds.

Rien n'était changé, et tante Liette elle-même, droite et mince dans sa simple robe de laine, avec son beau profil de camée, sous les cheveux à peine poudrés aux tempes, son regard limpide reflétant la sérénité de son âme, tante Liette elle-même avait si peu vieilli qu'à cette question tombée tout à coup des lèvres de Charles:

"Tante Liette, quand donc prendrez-vous votre retraite?"

Elle répondit par un éclat de rire plein de jeunesse:

"Ma retraite! mon ami! Grâce à Dieu, j'ai encore bon pied, bon œil et espère éviter quelques années l'oreille fendue.

—Sans doute, sans doute... C'est justement pour ça! Vous êtes alerte, active, vous ne craindriez pas les voyages... D'ailleurs, vous êtes une fille et une mère de soldat...

—Explique-toi?

—Voilà. Je voudrais vous avoir plus près de moi, tante Liette; ma solde suffirait bien pour nous deux... Je voudrais que vous me suiviez dans mes lointaines garnisons comme jadis votre père. Je voudrais n'avoir pas seulement présente l'image du foyer que vous avez créé à l'orphelin, mais ce foyer lui-même et celle qui en est l'âme. N'aimeriez-vous pas revoir cette terre d'Afrique où vous avez ébauché vos premiers pâtés?

—Comment, méchant gamin, tu veux enlever ma voisine?...

Me Hardoin, qui entrait, le menaçait gaîment du doigt.

"Oui, mon parrain, et vous avec, si vous voulez.

—Oh! si ça ne dépendait que de moi, je ferais volontiers le tour du Monde...

—Quitter l'Etude! vous! Allons donc! C'est la crainte du voyage de noces, je le parierais! qui vous a empêché de vous marier.

—Ne raillez pas, mon capitaine; on n'est pas toujours célibataire au choix.

Et, avec un soupir qui en disait long, il jeta un regard de reproche vers tante Liette souriant à demi.

"Or ça, cachottier, aurais-tu l'intention de me faire dresser ton contrat?...

—Moi! par exemple!

—Tu ne serais pas embarrassé! Dès sept heures du matin, le père Griel, un finassier qui a pour principe de traiter les affaires au saut du lit, est venu me consulter sur la vente de sa prairie d'Ognolles, en me glissant, par la même occasion, qu'il donnerait cent mille francs à sa fille... et qu'elle ne déteste pas les militaires...

—La petite Irma, qui avait de grosses mains rouges et la déplorable manie de marcher dans les bouses de vache?

—La petite Irma est maintenant une jeune personne, retour de Sainte-Clotilde avec tous ses diplômes et si bien formée aux belles manières qu'elle méprise souverainement les paysans, à commencer par son bonhomme de père.

—Je préférais l'ancienne Irma, alors.

—De son côté, le percepteur est venu prendre le vin blanc avec moi, moins pour ma cave que pour sa nièce, dont il m'a vanté les mérites, la messe durant: c'est long!

—Mlle Clairantine ne disait-elle pas adieu aux robes courtes lorsque j'étrennais ma première culotte?

—Oui, mais les années de campagne comptent double, et elle a gardé la fraîcheur de son nom.

—Mettons que je suis trop bronzé pour elle, et n'en parlons plus.

—Voyez-vous ce saint difficile...

—Est-ce tout? questionna tant Liette amusée.

—Tout?... hum!... comme démarche officielle, oui,... et c'est déjà joli... Mais j'ai reçu deux autres visites, l'une toute sympathique,... l'autre un peu moins.

—Lesquelles?

—Ça, jeune homme, c'est le secret professionnel. Cherchez et vous trouveez... peut-être... Qui peut vous vouloir du bien?

—Et du mal?" murmura Liette inquiète à qui l'officier ministériel répondit par un signe imperceptible.

Aussi, impatiente de savoir:

"Dis donc, Charles, tu devrais faire un saut chez M. le curé pour lui présenter tes respects et ta croix...

—Compris!... A vos ordres, mon commandant.

Et, l'embrassant il lui glissa à l'oreille:

"Gageons que, pour vous, il n'y aura pas de secret professionnel."

Un instant après, il traversait la placette d'un pas allègre et allait frapper au presbytère au milieu de l'admiration des gamins.

Liette, qui l'avait suivi d'un regard attendri, se tourna alors vers le notaire:

"Qui? interrogea-t-elle sans autre préambule.

—D'abord, un certain M. Darling, oncle et tuteur d'une richissime Américaine, actuellement en villégiature au château d'Argicourt, et qui semble vouloir énormément de bien à notre Africain rencontré au cours d'un voyage où il leur a rendu un signalé service.

—Et... l'autre?

—L'autre,... c'est le comte de Candore, cavalier servant de la jeune miss, et que les lauriers du capitaine Raynal empêchent de dormir."

Liette laissa tomber sur sa main son front lourd de pensées.

"Il vous a questionné sur Charles?

—Oui, indirectement, avec une certaine aigreur, je ne vous le dissimule pas.

—Qu'avez-vous répondu?

—Rien, et il s'est retiré assez penaud."

—Voilà une complication, mon ami; je regrette que Charles soit ici. N'importe, s'il s'agissait de son bonheur, je saurais le défendre.

—Nous saurions le défendre", rectifia le digne tabellion.

* *

Charles trouva sa mère adoptive préoccupée: un nuage, glissant parfois sur ses traits calmes, obscurcissait l'éclat de ses yeux, où il lisait une vague inquiétude:

"Une lettre pour toi, mon ami", dit-elle en lui tendant une enveloppe armoriée.

Il l'ouvrit et la parcourut rapidement:

"Une invitation de M. d'Argicourt à un rallye-paper, pour samedi.

—Tu iras?..."

Il hésita une seconde:

"Non, tant Liette, mon congé est court, je veux vous le consacrer tout entier.

—Mais, moi, je ne veux pas être égoïste et te priver des plaisirs de ton âge.

—Que vous êtes bonne!

—Non, je t'aime bien, voilà tout."

Oh! oui, elle l'aimait bien! Et lui, donc!

A cette heure, le bureau était fermé; délivrés des importuns, ils goûtaient l'intimité du repos dominical engourdissant l'humble bourgade.

. . . .

"Tu iras à Argicourt? insista-t-elle affectueusement.

—Je connais bien peu les châtelains...

—Le baron n'a-t-il pas été ton camarade?

—Oui, mais au régiment les distances s'effacent: riche ou pauvre, un officier en vaut un autre;... tandis qu'aujourd'hui M. d'Argicourt vit dans ses terres, riche, marié... à une étrangère, je crois?

—Une Américaine...

—...Qui lui a fait donner sa démission!... Il mène grand train, à ce qu'il paraît...

—Le train que comportent son rang et la fortune de sa femme.

—Oui; lui n'avait guère que son nom.

—C'est quelque chose! murmura-t-elle avec mélancolie.

—Ne trouvez-vous pas, tante Liette, oh! sans blâmer personne!... que c'est un peu humiliant pour un homme de devoir tant à sa femme?..."

—Pourquoi cela? mon ami; quand il n'y a aucun calcul de part et d'autre, le cœur ne connaît pas de balances! Quand on aime vraiment, on se donne sans compter et, pour les âmes bien nées, celui qui donne est encore l'obligé de celui qui reçoit.

—Tout le monde n'en juge pas ainsi...

—Tout le monde n'est pas parfait et l'on juge souvent les autres d'après soi-même. Pour moi, c'est s'abaisser que supposer gratuitement une bassesse.

—L'on peut se fier à vous en matière d'honneur, tante Liette; pourtant, je préférerais une femme ne m'apportant pas plus que moi-même.

—C'est un scrupule honorable, mais un peu puéril, et le compte serait difficile à établir. Combien estimes-tu ta croix?"

Il se tut, battu et content

Tendrement maternelle, elle jouait d'une main distraite avec les ors de son uniforme:

"Décidément, iras-tu à Argicourt? ou la jeune châtelaine te fait-elle peur? Elle est cependant charmante et fort simple...

Il me serait désagréable d'aller dans une maison où vous n'êtes pas invitée...

—Tu as toutes les délicatesses, mon fils; mais je ne suis pas ta mère...

—Vous êtes plus encore...

—Ce n'est pas la même chose. La maternité, seule, crée un lien indissoluble et sacré; le nôtre peut se dénouer par notre libre consentement, sans indifférence de mon côté, sans ingratitude du tien.

—Jamais, tante Liette, et vous me faites beaucoup de peine d'effleurer seulement cette idée.

—Ce n'est pas mon intention; mais il peut se présenter telle circonstance où nous ne devrions pas nous faire obstacle;... un mariage, par exemple. Rappelle-toi que tu es libre, comme je suis libre.

—Allons donc! je ne vous permettrais pas de convoler sans mon consentement, fût-ce avec ce cher parrain!

—Alors, je suis plus généreuse, et, le cas échéant, tu n'apporterais pas de belle-mère dans la corbeille.

—Et moi, je vous déclare: je n'épouserai jamais une femme qui ne vous vénérerait pas comme sa mère."

Deux ombrelles au fond d'une victoria passèrent devant la fenêtre comme un éclair bleu et rose.

Un instant après, la porte s'ouvrait et une gracieuse apparition se montrait sur le seuil faisant le salut militaire:

"Bonjour, mon capitaine!

—Miss Darling! s'écria vivement le jeune officier.

—Madame d'Argicourt, dit tante Liette en allant au-devant de la seconde visiteuse.

—...Qui vous demande pardon de vous surprendre ainsi; mais cette étourdie d'Eva tenait beaucoup à vous être présentée.

—Beaucoup, appuya nettement cette dernière; on m'a dit quelquefois que je ressemblais à tante Liette; j'ignorais si s'était un compliment,... c'en est un."

Et, mettant dans cet hommage un respect profond corrigeant son ton délibéré, elle s'inclina devant la vieille demoiselle conquise et charmée...

"Alors, puisque la connaissance est faite de ce côté, permettez-moi à mon tour de vous présenter le capitaine Raynal, madame la baronne", dit-elle avec un bon sourire à la gentille enfant.

"Sans nous être encore rencontrés, nous sommes aussi de vieilles connaissances, capitaine, déclara la jeune femme en prenant le siège qu'il lui offrait; mon mari m'a souvent parlé de vous comme d'un de ses meilleurs camarades, et miss Darling enrichit encore sur ses éloges.

—Dame moi, je ne peux pas dire du mal de mon sauveur! Il ne vous a pas raconté cela, tante Liette?

—La chose n'en valait pas la peine...

—Très modeste? Mais ça prouve que vous appréciez moins que moi le prix de l'existence à laquelle j'ai la faiblesse de tenir.

"Figurez-vous, mademoiselle, que mon oncle et moi étions captifs d'un parti de Touaregs!... Heureusement, le capitaine parvient à nous délivrer et nous offre une hospitalité... française dans son blockhaus.

"Hélas! en Algérie comme en Amérique, les blockhaus sont fait pour être bloqués, et, le lendemain, une nuée de Touaregs s'abattait autour de nous comme les sauterelles du désert, exécutant en notre honneur une brillante fantasia! Nous étions toujours prisonniers, seulement en meilleure compagnie.

—Parlons-en! Mon détachement était composé de zéphirs, des démons presque aussi noirs que ceux qui nous assiégeaient. Vous voyez cela d'ici, tante Liette.

—Pas du tout! Vous les calomniez! c'étaient de très bons garçons; ils ne savaient que faire pour m'être agréable.

—C'est que votre présence les métamorphosait...

—Pas comme Circé, alors!

—Bref! mademoiselle, je me trouvais dans la situation romanesque, mais peu enviable. des héroïnes de Cooper... au scalp près! Le pire, c'est que les provisions étaient limitées et nous augmentions le nombre des gamelles... Avec ça, l'oncle Dick, qui se plaint toujours de manquer d'appétit, en a à revendre dans ces moments-là! Aussi, pour ne pas être expulsés comme bouches inutiles, nous offrîmes de coopérer à la défense en faisant le coup de feu. Et voilà comment j'ai servi sous les ordres du capitaine Raynal et mérité d'être comparée à tante Liette,... ce dont je suis très flattée,... aujourd'hui surtout.

—Et si vous aviez pu voir quelle vaillance! quelle bonne humeur! tante Liette. Les

secours se faisaient attendre, le découragement, frère de l'ennui, eût peut-être gagné des hommes. Miss Darling leur versait sa gaîté comme du champagne, organisant concerts, représentations...

—Vous rappelez-vous l'oncle Dick essayant le "Yankee Doodle" sur le clairon!

—Et quelle sœur de charité! consolant les mourants! pansant les blessés!... et quand moi-même je fus hors de combat...

—Tu ne me l'avais pas dit!

—Oh! une égratignure!... son influence maintint mieux la discipline parmi ces hommes grossiers et turbulents que les objurgations de leurs officiers, et elle remonta si bien leur moral qu'à l'arrivée de la colonne de délivrance, les pauvres diables, le ventre vide depuis vingt-quatre heures, trompaient les grondements de la faim en apprenant... la bamboula sous sa haute direction.

—Dame! on fait ce qu'on peut! Je payais mon écot en monnaie de singe.

—Et en monnaie de plomb. Ce que vous avez descendu de moricauds!...

—En vérité, tu pourrais t'enrôler dans les "rifles-women", Eva. Ce que tu dois mépriser notre chasse aux petits papiers!

—Au contraire, je préfère ce gibier-là à tout autre. Se défendre, c'est bien; mais tuer sans nécessité... et sans risques!... surtout d'inoffensives perdrix, pauvres bêtes!..."

Ce fut dit simplement, sans fausse sensibilité, et Liette, si simple et si vraie, fut prise au charme de cette nature simple et vraie comme elle.

Charles lut dans ses yeux cette muette approbation et en ressentit une joie très vive:

"Que c'est aimable à vous d'être venue! dit-il à la jeune fille avec un irrésistible élan.

—J'étais très désireuse de connaître votre tante.

—Vous la figuriez-vous ainsi?

—Pas trop! comme dit je ne sais quel personnage de comédie, "une tante est généralement une femme d'âge", et la vôtre n'a même pas de lunettes!...

—Oh! cela ne tardera guère, miss Darling; mes yeux s'en vont", protesta gaîment tante Liette qui, tout en causant avec Mme d'Argicourt, avait saisi les derniers mots de cet aparté.

"Mais non vos oreilles, mademoiselle, observa malicieusement la jeune Américaine. C'est égal, "Tante Liette" me représentait une petite vieille toute ratatinée avec des rides, des cheveux blancs et cinquante ans au moins!

—Je les aurai dimanche. Vous me ferez bien crédit jusque-là."

On rit, puis ces dames se levèrent pour prendre congé.

"Décidément, vous nous refusez d'être des nôtres, mademoiselle", insista gracieusement la châtelaine.

"Impossible, madame; je n'en suis pas moins sensible à votre obligeante démarche.

—En tous cas, nous comptons sur vous capitaine; mon mari sera enchanté de se remémorer avec vous le bon temps, ainsi qu'il désigne celui où il était célibataire.

—Très poli pour toi, ma pauvre Jenny.

—Oh! il a soin d'ajouter qu'il regrette, non le célibat, mais l'uniforme...

—Je comprends ça! Pourquoi l'as-tu fait démissionner?

—Me vois-tu le suivre de garnison en garnison?...

—Le beau malheur! "Pour prendre femme, on ne renie pas sa mère", disait Napoléon, et l'on peut très bien être bon mari et bon soldat. N'est-ce pas, tante Liette? Bon! voilà que je vous appelle aussi tante Liette! Excusez-moi, mademoiselle, et permettez-moi tout de même de vous embrasser..."

Un gracieux sourire sous l'ombrelle rose, un salut militaire sous l'ombrelle bleue, et la voiture disparaît dans un nuage de poussière.

Charles rentre dans le petit salon; il lui paraît noir, vide, froid.

Pourtant, tante Liette est toujours là, dans sa bergère.

* * *

Tante Liette n'avait pas redemandé à Chales s'il irait à Argicourt; seulement, le samedi matin, en s'éveillant, il trouva son plus bel uniforme soigneusement brossé, son linge le plus fin, ses bottes bien cirées, disposés au pied du lit, comme par le brosseur le plus méticuleux; et il en fut tout attendri.

Chère tante Liette!

C'était gentil à elle de l'avoir si bien compris, de lui avoir épargné les questions oiseuses, les explications inutiles sur son revirement,... d'ailleurs justifié par la démarche toute gracieuse de ces dames et la double invitation sauvegardant les convenances.

Devant cette marque de déférence envers sa mère adoptive, il ne pouvait être plus royaliste que le roi et n'avait plus nulle raison de faire le sauvage.

Tout en sifflotant une marche militaire il s'habillait avec une sorte de componction, méditant sur un pli à son dolman comme s'il s'agissait d'une affaire d'importance, taquiné d'une goutte d'eau éclaboussant le vernis immaculé des chaussures, et repassant deux fois son rasoir pour plus de sûreté.

"C'est un velours! déclara tante Liette lorsqu'il lui apporta l'étrenne de sa barbe.

—Mon colonel est-il content?"

Elle passait longuement l'inspection, s'arrêtant avec complaisance au moindre détail, toute fière de ce bel officier qui était son fils d'élection.

"Aujourd'hui tu n'as pas besoin d'être à l'ordonnance et je veux te faire un présent", dit-elle.

Du vieux secrétaire Empire où dormaient les reliques du passé, elle tira un écrin au chiffre G. R. contenant une croix minuscule, véritable bijou artistique:

"Ce cadeau de fiançailles de ma pauvre maman à mon cher père qui venait d'être décoré. C'était pour moi un souvenir doublement précieux. J'espère que ce sera, pour toi, un porte-bonheur."

Tandis qu'elle l'épinglait au drap de l'uniforme, Charles, ému de cette pensée délicate le rattachant plus étroitement encore à sa famille d'adoption, attira le cher visage vers le sien:

"Oh! tante Liette, comment reconnaîtrai-je jamais ce que vous aurez fait pour moi?...

—Sois heureux! mon petit!" répondit-elle avec un sourire tendrement maternel.

Heureux! Oui, il l'était plus qu'il n'aurait pu dire, tandis que le break qui était venu le prendre, lui et quelques autres invités, roulait vers Argicourt.

D'abord, il adorait le rallye-paper, une chasse si amusante où le gibier ne vous donne pas de distractions! Puis le baron était un excellent camarade, simple, cordial, d'une affabilité parfaite; sa femme était toute charmante et... et il passerait une journée délicieuse...

Une journée?

Dites "la journée"! la seule, l'unique, l'incomparable! presque aussi rare que la fleur s'épanouissant tous les cent ans! dont on ne respire pas deux fois le troublant parfum, et dont les vieux—assis au coin des tisons que ravive à peine leur souffle épuisé—cherchent à retrouver l'arôme pénétrant et subtil au front des jeunes couples venant s'incliner devant eux!—la journée où le Temps lui-même, souriant dans sa barbe grise, hésite à retourner son sablier!—la journée où deux cœurs en liesse, fondus en un seul, ne laissent échapper qu'un mot de regret, le dernier:

"Déjà!"

....

Déjà! C'était le soupir étouffé qui gonflait la poitrine des deux cavaliers regagnant lentement la chasse aux premières ombres de ce crépuscule qui n'est plus le jour et n'est pas encore la nuit,—où le soleil s'éteint, où les étoiles ne s'allument pas encore, où un frisson glacé passe sur les êtres et les choses comme l'adieu de ce qui s'en va pour ne plus revenir;—dans la vague mélancolie de cette saison indécise qui n'est plus l'été et n'est pas encore l'hiver;—où, par une suprême coquetterie, l'air se fait plus tiède, les derniers rayons plus caressants;—où le vent, soufflant dans les ramures, semble le dernier murmure des nids.

Ils allaient tous les deux
Egarés dans les bois

Hélas! non! pas égarés, et c'était grand dommage! Une promenade sans fin dans quelque forêt vierge du Nouveau-Monde dont le recueillement majestueux ne serait pas troublé par l'appel irritant du cor... Quel rêve! Et, tout en retenant leur monture comme ils eussent voulu retenir l'instant fugitif, il leur fallait marcher à l'hallali... Oh! ils ne partageaient pas du tout, mais du tout! l'enthousiasme d'Alfred de Vigny:

J'aime le son du cor, le soir, au fond du bois!

Les rênes flottantes, la tête inclinée, le regard songeur, ils se taisaient, écoutant au fond d'eux-mêmes l'écho charmeur des paroles déjà dites; voyant passer et repasser sous leurs paupières mi-closes les moindres incidents de cette journée inoubliable, inoubliée, prête à rouler dans l'abîme du passé.

D'abord l'arrivée: Dans la vaste cour d'honneur,—encombrée de chasseurs, de chasseresses affairées, où les habits rouges, verts, les capes blasonnées se mêlaient aux toilettes féminines plus ou moins tapageuses, au milieu de la confusion des équipages armoriés, des modestes cabriolets, des chevaux piaffant, des piqueurs jurant; dans le brouhaha des discussions sur le parcours de la bête (un hobereau du voisinage, qui devait à sa connaissance du terrain cet important et désagréable rôle);—elle lui était apparue, telle une châtelaine du vieux temps, descendant lentement le perron, son amazone très sobre relevée sur le bras gauche, sa cravache à la main droite; et tout le reste s'était effacé à ses yeux, il n'avait plus vu personne, qu'elle! Comment avait-il répondu à l'accueil chaleureux de Gaston d'Argicourt, à l'amabilité de sa femme, aux poignées de main de quelques camarades, au salut cérémonieux de M. de Candore, au compliment cordial du vieux général d'Estry, au vigoureux "shake-

hand" de l'oncle Dick? Il n'en savait absolument rien. Ebloui, fasciné, il ne voyait qu'elle, n'entendait qu'elle et sa douce voix le saluant d'un gracieux: "Bonjour, mon capitaine!" dominait la basse-taille du vétéran de Puebla comme les trompettes du Jugement dernier.

Dieu! qu'il l'avait trouvée jolie!

Elle ne l'avait pas trouvé mal non plus dans son brillant uniforme que rehaussait encore la petite croix étincelante, et quand son cheval s'était cabré (une bête vicieuse que M. de Candore lui conseillait charitablement de ne pas monter), comme il avait eu tôt fait de le maîtriser sans effort apparent.

....

...Puis le lancer! L'ivresse de galoper côte à côte au son du cor éclatant comme une fanfare triomphale, au milieu du tourbillon des cavaliers, cortège improvisé de leur bonheur.

....

...Puis, ivresse plus grande encore, l'entrée sous bois pour relever le défaut et démêler la bonne piste, la joie de se trouver seul avec elle.

Il l'aurait suivie ainsi au bout du monde.

Et pourtant!... Tout lui disait qu'il devait fuir la dangereuse sirène...

Sa raison lui criait:

"Arrête, ne va pas plus loin! l'esprit est fort, la chair est faible! Retourne sur tes pas si tu ne veux laisser des lambeaux de ton cœur aux ronces des halliers."

....

Après un temps de galop assez long, elle se retourna toute rose comme si elle sentait la brûlante caresse de ce regard posé sur elle, et dit en riant, peut-être pour cacher son embarras:

"Je crois que nous avons perdu la "voie."

—En effet mademoiselle.

—Tenez-vous beaucoup à la retrouver?

—Comme il vous plaira.

—Alors, il ne me plaît pas. Pourquoi gâter la promenade en cherchant des petits papiers comme le petit Poucet ses cailloux... et encore lui avait une raison, puisque la maison paternelle était au bout."

Il pensait tout à fait comme elle et, brûlant ce qu'il avait adoré, avec désinvolture, il déclara le rallye-paper grotesque, ridicule...

"Oh! il est parfait pour ceux que ça amuse! mais moi, je préfère jouir paisiblement du charme des bois et de la causerie plutôt que fureter dans les buissons comme si un Huron y était caché."

C'était aussi l'avis du capitaine.

"Elle m'a plu beaucoup, mais beaucoup, votre tante, déclara la jeune Américaine avec cette spontanéité qui lui seyait si bien. C'est la sœur de votre mère?

—Non, miss Darling; elle n'est que ma cousine à un degré très éloigné. Ce nom de tante Liette est une ingénieuse délicatesse de sa part pour tromper mon isolement d'orphelin et créer entre nous un lien factice plus puissant que bien des liens naturels. J'aime tante Liette comme une mère.

—Et elle vous aime comme un fils, ça se voit! Vous êtes heureux, tous deux! Moi aussi, je suis restée orpheline toute petite, mais je n'ai pas eu de seconde mère. Mon oncle est excellent, il m'aime beaucoup; seulement, c'est un homme! mon bonheur, pour lui, consiste à ne rien me refuser, à satisfaire tous mes caprices, à prévoir mes moindres désirs... Un point, c'est tout!... et c'est peu!...

—Quoi! pas une parente?

—Si, des parentes... pauvres! Et c'est là une des tares de la richesse, voyez-vous, capitaine, le ver rongeur attaquant les plus beaux fruits! Il est si rare de rencontrer une affection désintéressée! Vous n'avez jamais douté d'un baiser de votre tante, vous?

—Et pour cause! je lui dois tout...

—Moi, chaque caresse plus tendre précédait une demande de fonds; tantôt une dette à payer, une fille à doter, un neveu à établir: "Ma mignonne, vous devriez bien dire à votre "cher oncle..." Oh! je connaissais l'odieuse formule!... Alors, mon cœur d'enfant, avide de se donner, s'est soulevé de dégoût; je n'ai plus voulu autour de moi que des mercenaires avouées: gouvernantes, institutrices, avec lesquelles, au moins, je n'étais pas déçue! C'est triste!

—Oui! c'est là l'écueil murmura le jeune officier; ce qui attire les uns repousse les autres.

—Pourquoi?

—Parce que (y avez-vous parfois songé, miss Darling?) ce doute cruel, empoisonnant votre vie, serait bien plus cruel encore à ceux qui, vous aimant sincèrement, croiraient le lire dans vos yeux.

—C'est vrai! il n'est pas facile de forcer une âme fière. Cela me rappelle une des plus belles scènes de Schiller, lorsque don Carlos, enfant, veut en vain obtenir l'amitié de Posa, enfant comme lui, et se heurte à ce froid respect "qui est dû au fils du Roi"! jusqu'au jour où, pour vaincre son orgueil, il se dénonce à sa place comme l'auteur de certain méfait au courroux de Philippe et reçoit le châtiment servile destiné à celui qui devint enfin son ami.

—Oui, la scène est belle; seulement, le marquis de Posa, ce modèle de générosité, m'y apparaît quelque peu diminué en acceptant si aisément le dévouement chevaleresque du petit prince.

—Vous êtes trop sévère! Le sacrifice est souvent moins pénible que la reconnaissance.

—Vous parlez comme tante Liette.

—Tant mieux! je voudrais lui ressembler en tout.

—"Dévouement, ton nom est femme!" Mais, moi qui ne suis qu'un homme, j'ai l'ombrageuse susceptibilité de mon sexe...

—Alors, vous ne demanderiez pas la main d'une héritière?" interrogea-t-elle bravement.

Il baissa les yeux pour fuir le clair regard posé sur le sien et répondit d'un accent étouffé, mais ferme:

"Non, mademoiselle."

Il y eut un court silence.

De sa cravache, Eva cinglait nerveusement les quelques feuilles rouillées accrochées encore aux branches dénudées... Charles mordait sa moustache, étreint par l'angoisse du mot irréparable arraché à sa conscience. Qui sait?

Peut-être l'aimait-elle déjà un peu, lui qui l'aimait si passionnément? Peut-être sa brutale franchise avait-elle glacé la petite fleur bleue prête à s'épanouir et qui allait refermer sa corolle comme au frissom pénétrant d'un âpre vent d'hiver? Peut-être, en étouffant l'aveu qui lui montait aux lèvres, sacrifiait-il à un excès d'orgueil son bonheur à elle, comme son bonheur à lui? Et les feuilles tombées ne reverdissent plus!

Au loin, le cor jeta sa plainte mélancolique comme un faible soupir... Soudain, au travers de l'allée, une ondulation souleva l'épaisse jonchée et une petite tête vipérine, traînant une longue queue mordorée, coula entre les jambes des chevaux effrayés qui firent un double écart. Charles demeura ferme en selle; mais Eva surprise par la secousse, fut arrachée violemment de la sienne et roula sur le sol, heureusement ouaté de mousse. Son cri de détresse fut étouffé par celui de son compagnon. Plus prompt que la pensée, il s'était jeté à bas de sa monture et soulevait la jeune fille évanouie dans ses bras robustes:

"Eva! ma chère Eva!" s'écria-t-il emporté par un irrésistible élan.

Eva avait-elle complètement perdu connaissance? Cet appel passionné vibra-t-il à son oreille?

Mais une fugitive rougeur colora ses joues pâles et l'ombre d'un sourire sembla glisser au coin de ses lèvres violettes.

Après tout, c'était peut-être un rayon empourpré se jouant dans les branches...

....

Revenue de son étourdissement, elle déclara vaillamment vouloir continuer sa promenade, mais, au moment de remonter

en selle, elle aperçut quelque chose de brillant dans l'herbe froissée.

C'était la petite croix, don de tante Liette.

"Par exemple! elle aurait jolument raison de m'en vouloir!" s'écria la jeune miss avec vivacité, lorsque Charles lui en eut expliqué l'origine. "Attendez que je vous l'attache solidement."

Et, de ses doigts un peu tremblants, elle épingla le bijou de fiançailles au drap de l'uniforme, comme l'avait fait sans doute la pauvre créole quelque cinquante ans auparavant.

On pouvait maintenant sonner l'hallali!

* * *

Tout à l'ivresse de l'heure présente, Charles ne regardait pas au delà et ne songeait qu'à celle qui devait le réunir de nouveau à sa bien-aimée. Pour la semaine suivante, M. de Candore avait invité collectivement tous les chasseurs présents à Argicourt à une grande battue dans ses bois; et le jeune officier n'attendait plus que l'invitation particulière fixant le jour définitif, lorsque tante Liette lui dit après une légère hésitation:

"Tiens-tu beaucoup à cette partie, mon ami?"

S'il y tenait? Par exemple!

Il la regardait tout saisi...

Elle répéta posément sa question.

"Mon Dieu! tante Liette, je ne vous cacherai pas que je dois m'y retrouver avec de bons camarades...

—Et si je te demandais de me la sacrifier comme tu voulais me sacrifier l'autre...

—Dame! je ne saurais vous refuser... mais je le regretterais davantage.

—Pourquoi? tu connais à peine M. de Candore.

—Ce n'est pas absolument pour lui,.. mais ses bois sont très giboyeux, dit-on,.... et j'aime beaucoup la chasse..."

Il pataugeait, s'embourbait de plus en plus.

"Enfin! tante Liette, ça me serait très pénible!"' confessa-t-il franchement.

L'ombre d'un nuage glissa sur les traits calmes de la vieille demoiselle:

"Alors, il m'est doublement pénible d'insister, mon fils; mais je t'en prie", dit-elle avec une douce fermeté.

Impressionné par son accent, le jeune homme éprouva une vague inquiétude. Avait-elle deviné son cher secret? Désapprouverait-elle sa conduite?

"Avez-vous donc quelque chose à me reprocher, tante Liette?" balbutia-t-il, gêné.

Elle eut un geste d'orgueil:

"A toi? Non, mon fils; mes raisons sont toutes personnelles. Ne me les demande pas... pour le moment."

Etonné, il s'inclina discrètement.

"C'est bien, tante Liette; je refuserai l'invitation", répondit-il, refoulant un gros soupir.

Il ne devait pas avoir cette peine...

Fut-ce oubli volontaire ou involontaire? mais rien n'arriva à son adresse...

"Tant mieux! tu n'auras pas besoin de t'excuser", dit tranquillement la buraliste en timbrant la série de petits cartons destinés aux châtelains des environs.

Lui n'en jugeait pas ainsi et tiraillait sa moustache, en proie à une sourde irritation.

C'était plus qu'une impolitesse de la part d'un gentilhomme aussi correct; il y avait là une intention blessante! Pourquoi?

Oh! la triste journée! combien longue et morose à côté de celle d'hier, si courte, si radieuse et qui n'aura pas eu de lendemain! C'était donc fini!

Son congé expirait dans la huitaine; encore une visite de politesse à Argicourt, où il aurait peut-être la chance d'une rencontre fortuite, d'une entrevue rapide, d'un adieu banal,.. et puis plus rien! C'était peu! Pas même le coup de l'étrier avant le boute-selle! Ah! tante Liette! tante Liette!

Il ne l'accusait pas, bien sûr! elle devait avoir de bonnes raisons! sans cela lui eût-elle causé un pareil chagrin de gaîté de cœur?

Car il avait du chagrin, beaucoup de chagrin, et elle aussi, par contre-coup, mais elle se taisait, sachant par expérience combien la main la plus délicate est encore maladroite à effleurer certaines blessures... Et les heures se traînaient lentement, le crépuscule déployait son voile gris sur la campagne, le défilé du retour commençait déjà.

Une voiture s'arrêta devant la Poste; le vieux général d'Estry parut sur le seuil:

"Dérangez pas, dit-il avec sa rondeur militaire; visite d'un ami en passant. Désir de féliciter votre tante du vaillant soldat qu'elle nous a donné. Compliments sincères, mademoiselle; ai beaucoup connu votre père, son petit neveu n'a pas dégénéré. Faudrait beaucoup de femmes comme vous et d'hommes comme eux!..."

Il est parti. La mère et le fils ne sont pas revenus de leur surprise que la porte s'ouvre de nouveau. Ce sont deux anciens camarades de Saint-Cyr en garnison à Noyon.

"Excusez-nous, mademoiselle; nous tenons absolument à vous présenter nos devoirs et à serrer la main du capitaine avant son prochain départ. Il sait qu'il n'a que des amis dans l'armée et pourrait compter sur nous en toutes occasions..."

Ni l'un ni l'autre ne fait la moindre allusion à l'absence de Charles au rendez-vous donné. Et le défilé continue...

Cordiales poignées de main, assurances d'estime, marques de respect, rien n'y manque et une crainte vague étreint le cœur de ceux qui en sont l'objet. Que s'est-il donc passé?

Pourquoi ces témoignages de sympathie qui ressemblent à des compliments de condoléances? Qu'ont-ils donc perdu? quel malheur les a atteints?

Un grand bruit de grelots, un break qui s'arrête encore. M. et Mme d'Argicourt entrent à leur tour, suivis d'Eva qui saute bravement au cou de tante Liette.

"Mademoiselle, dit la jeune châtelaine, tandis que son mari serre, une fois de plus, la main de Charles étourdi, nous tiendrions beaucoup à vous avoir à Argicourt avant le départ du capitaine; oh! en toute intimité: un petit dîner de famille. Vous ne nous refuserez pas cette faveur dont nous serons tous très honorés! vous choisirez votre jour..."

Décidément, il y a quelque chose!

Après leur départ, le jeune officier boutonne sa redingote d'un geste nerveux, prend son chapeau.

"Où vas-tu?" interroge tante Liette effrayée.

"Faire un tour avant le dîner. J'étouffe ici!"

Il sort et s'éloigne à grands pas. Il veut savoir... Il saura!

* * *

En arrivant à Candore, le premier regard d'Eva avait été pour chercher le capitaine. Raoul s'en aperçut et en éprouva un sourd ressentiment, mais il se contint grâce à cette maîtrise de soi que donne l'habitude du monde, et n'en montra pas moins cette fine fleur de courtoisie qui en faisait réellement un gentilhomme accompli, lorsqu'il voulait s'en donner la peine. M. Néris, de son côté, accueillait la jeune Américaine avec une bonne grâce méritoire, étant donné les projets matrimoniaux de son neveu, et il causait amicalement avec elle des souvenirs communs rapportés de la Ville-Eternelle, lorsque ce dernier vint les interrompre en donnant le signal du départ.

Seulement, au lieu de suivre à pied avec Jenny et quelques intrépides, elle déclara préférer la voiture, au vif dépit du diplomate:

"Je n'ai vraiment pas de chance, miss Darling, dit-il avec une aigreur involontaire; moi qui aspirais à l'honneur de vous faire tirer la première pièce!

—Ne regrettez rien, je la manquerais.

—Enfin! est-ce ma compagnie qui vous déplaît?

—Point; mais je lui préfère celle de M. Néris, déclara-t-elle avec un sourire au vieillard charmé; cette fois vous ne direz plus: "Place aux jeunes!"

—Voilà, mon neveu, tu n'es pas assez vieux", observa l'octogénaire avec une pointe de malice.

Le comte haussa les épaules:

"Au moins, plaidez ma cause", lui glissa-t-il à l'oreille.

C'était peut-être trop demander!

Outre Eva et M. Néris, le landau contenait encore Me Hardoin et l'oncle Dick.

"Un trio d'invalides respirant un bouton de rose, dit galamment le vieil Hector.

—Parlez pour vous! regimba le digne tabellion; je roule encore proprement un lièvre quand le cœur m'en dit et je compte fêter mes noces d'or avec mon Etude quand Mlle Raynal fêtera ses noces d'argent avec la Poste."

A ce nom, une fugitive rougeur colora le gracieux visage d'Eva.

"Vous avez là une bien charmante voisine, déclara-t-telle avec conviction.

—A qui le dites-vous, mademoiselle, appuya gaîment M. Néris. Depuis vingt-cinq ans, ce pauvre Hardoin reste fidèle à ses panonceaux pour ne pas renoncer à ce précieux voisinage, espérant que, quelque beau jour, Mlle Raynal se trompera de porte et entrera dans son cabinet pour n'en plus ressortir. On prétend même qu'il a en permanence sur son bureau un contrat tout dressé où ne manque qu'une signature.

—Riez, riez, monsieur Néris! Il n'y avait qu'une femme pour me faire abjurer le célibat... et elle est restée célibataire...

—Son neveu est tout à fait... very well! opina l'oncle Dick.

—Ils sont dignes l'un de l'autre, approuva gravement Me Hardoin; j'aurais souhaité l'une pour femme, l'autre pour fils.

—Vous n'êtes pas difficile, mon cher; je m'en contenterais bien pour neveu!" soupira l'oncle de Raoul.

Eva était radieuse; ses yeux brillants, sont teint animé, disaient assez le plaisir qu'elle prenait à cette conversation; aussi, lorsque le comte revint à la charge, renouvelant ses instances pour la décider à se joindre à la jeunesse, refusa-t-elle avec vivacité et le renvoya-t-elle assez cavalièrement à ses rabatteurs qui menaient déjà tapage.

Que voulez-vous? On n'a pas que des succès dans la "Carrière" et un simple pantalon rouge l'emporte parfois, rien qu'en se montrant, sur les savantes combinaisons des sous-Talleyrand du quai d'Orsay.

. . . .

La chasse était finie. Charles n'avait pas paru...

"Pourquoi?" se demandait Eva tout attristée.

Peut-être ce vaillant avait-il peur, peur d'elle, de lui, et, sans force pour affronter de nouveau le tête-à-tête, mettait-il son courage dans la fuite?

Car il l'aimait, elle en était bien sûre!

Si le doute essayait de s'insinuer dans son cœur, elle n'avait qu'à fermer les yeux pour revoir ce mâle visage anxieusement penchée sur elle, pour entendre l'écho vibrant encore à son oreille de cet appel passionné: "Eva! ma chère Eva!" auquel frémissait délicieusement tout son être.

Alors? Alors sa volonté était donc plus forte que son amour?

Et la petite miss avait une jolie moue trahissant un léger dépit. Pour une fois, elle, qui appréciait tant les forts, eût préféré quelque faiblesse... Déjà, le sentiment qui troublait son âme lui enlevait son assurance; elle, si brave, n'osait interroger. Ce fut le digne oncle Dick qui mit tranquillement le feu aux poudres:

"Comment n'avons-nous pas vu le capitaine? Son congé serait-il fini?

—Nullement, monsieur Darling; seulement, il n'était pas invité, que je sache répondit le notaire d'un air détaché.

—Par exemple! protesta vivement Eva: c'était une invitation collective et j'en ai été témoin.

—Alors, elle n'a pas été réitérée.

—Vous en êtes sûr, monsieur Hardoin?

—Très sûr, mademoiselle."

On rentrait au château où un lunch était préparé. Raoul offrit le bras "à sa méchante petite amie" qui l'accepta avec un empressement de bon augure et se laissa conduire à la place d'honneur. Mais à peine le comte, tout épanoui, avait-il pu ébaucher quelque galantrie banale, qu'elle lui décocha à brûle-pourpoint et d'une voix si claire que chacun l'entendit:

"A propos, le capitaine Raynal n'a pas reçu d'invitation, vous savez."

Déconcerté par cette attaque imprévue, il balbutia quelques mots vagues.

"Je tiens à vous en prévenir, continua-t-elle, agressive; car si c'est un oubli... regrettable...

—Oui et non, mademoiselle, répondit-il, piqué au vif par cette ironie visible. Je regrette infiniment de vous voir privée d'un cavalier que vous semblez beaucoup apprécier...

—Beaucoup.

—Mais, d'un autre côté, je l'avoue, je lui sais gré d'une réserve tout indiquée de sa part.

—Parce que? Expliquez-vous, s'il vous plaît?

—Il y a des choses que l'on n'explique pas à une jeune fille, mademoiselle."

Il y eut un silence gêné.

Me Hardoin jouait avec son couteau, un énigmatique sourire aux lèvres.

"Pardon, mon cher comte, intervint gravement M. d'Argicourt; mais vous avez rencontré le capitaine Raynal chez moi, et je suis solidaire de mes hôtes. Sauriez-vous donc quelque histoire fâcheuse sur son compte?...

—A Dieu ne plaise, mon cher ami, protesta vivement Raoul, regrettant déjà sa maladresse; c'est, je crois, un officier de mérite, et contre lequel je n'ai absolument rien à dire... Mais il n'est pas seul...

—Je croyais avoir rencontré souvent Mlle Raynal chez votre mère, monsieur le comte, observa tranquillement le vieux notaire.

—Et je regrette d'avoir à te rappeler que cette personne, pour laquelle je professe la plus haute estime, a été la compagne et l'amie de ta femme—ma fille", ajouta M. Néris avec sévérité.

Le comte se mordit les lèvres; sa jalouse rancune l'avait entraîné trop loin...

"Vous avez raison, mon oncle, je n'aurais pas dû l'oublier", prononça-t-il, espérant ainsi enterrer le débat.

Mais Eva ne lui permit pas de se dérober par cette feinte habile.

"Pardon! pardon! intervint-elle, étendant sa main fine comme pour arrêter sa retraite; mais, si je comprends bien,... oh! une jeune fille américaine vaut une femme française! c'est Mlle Raynal que visent vos insinuations? Je ne vous dirai pas que c'est peu digne d'un gentilhomme et même d'un simple gentleman,... mais vous ne l'avez donc jamais regardée?

—Pardon, mademoiselle, riposta le comte très nerveux; mais, en vérité, la question s'égare sur un terrain trop délicat où je ne saurais vous suivre.

—Alors, il ne fallait pas m'y précéder!"

Le comte s'inclina un peu pâle.

"J'ai eu tort, je le confesse, dit-il, non sans noblesse; j'ai prononcé des paroles inconséquentes, faute impardonnable chez un vieux diplomate, et je m'en excuse, mademoiselle, en vous remerciant de la leçon... que je n'accepterais de nul autre, ajouta-t-il avec hauteur.

L'incident était clos, mais un certain malaise n'en régna pas moins jusqu'au départ des convives. En prenant congé du châtelain, Me Hardoin lui dit avec bonhomie:

"Si vous êtes curieux de connaître la vérité sur le capitaine Raynal, monsieur le comte, prenez donc la peine de passer dimanche à mon Etude; j'ai justement besoin d'un témoin pour un acte d'adoption.

Lorsque Me Hardoin, profitant bien vite de l'absence du jeune homme, dont il guettait la sortie derrière ses rideaux, eut mis sa voisine au courant des incidents de la journée, elle demeura un instant pensive, une ombre altérant la sérénité de son front:

"Voilà ce que je craignais, murmura-t-elle.

—Je vous assure, chère amie, que ç'a été pour vous l'occasion d'un véritable triomphe. Il n'y a pas eu une note discordante.

—Hélas! si, une seule! Je le déplore pour "lui" et pour Charles.

—Permettez-moi de ne pas m'associer à vos regrets quant au premier: l'impunité de certains coupables me révolte! et c'est pain bénit lorsqu'eux-mêmes cueillent imprudemment des verges pour se faire fouetter.

—Mais Charles!

—Eh bien, quoi! Ne comptiez-vous pas profiter de sa présence pour lui apprendre la vérité et régulariser sa situation?

—Sans doute! mais je ne prévoyais pas de telles complications...

—Voyons, voyons, ma sage amie! un peu de calme; ne nous mettons pas la cervelle à l'envers sans rime ni raison. M. de Candore a été... maladroit, pour ne pas dire plus;... vous voyez si je suis indulgent!... il en sera pour sa courte honte, voilà tout; et s'il est forcé de rougir devant vous et devant Charles tant pis pour lui! ce sera un châtiment mérité.

—Ce n'est pas seulement cela! bien que ce soit une extrémité pénible;... mais je crains...

—Quoi?

—Tout. Charles est jaloux...

—Du comte! J'aurais cru le contraire, et pour cause... justifiée!... miss Darling manifestant si ouvertement ses préférences que point n'est besoin d'être grand psychologue pour lire dans son petit cœur...

—Et lui, donc! Il ne songe qu'à elle! C'est pourquoi je voudrais à tout prix éviter un éclat fâcheux... Sans cette malencontreuse rivalité... qui sait! le comte n'est pas absolument dépourvu de bons sentiments,... il est libre, riche.

—A quoi songez-vous, chère amie?

—Au bonheur de Charles.

—Vous qui ne vouliez partager vos droits avec personne,... pas même avec moi!...

—N'y a-t-il pas là un peu d'égoïsme? Il faut aimer ses enfants pour eux, non pour soi! S'il avait une fortune, un nom?...

—Il aura bientôt légalement le vôtre, et il est trop mon filleul pour ne pas le préférer à tout autre. Quant à la fortune..."

Ici, le digne notaire eut une petite toux légèrement embarrassée et, rabaissant prudemment ses lunettes sur son nez:

"Hum! je... je ne crois pas manquer au devoir professionnel... en vous confiant...

sous le sceau du secret, que quelqu'un qui s'intéresse à lui... hum!... lui assure par son testament une honorable aisance... sans faire tort à personne... Voilà l'avantage d'être célibataire."

Attendrie, tante Liette lui serra silencieusement la main.

"Allons, pas d'émotion, reprit-il de son air le plus bourru; ça me couperait l'appétit et pourrait bien troubler l'esprit du cher garçon qui ne se doute très probablement de rien et va rentrer paisiblement dîner selon son ordinaire."

Cependant, lui-même n'était pas des plus tranquilles, et lorsqu'il aperçut enfin son filleul, il étouffa un soupir de soulagement.

Charles était très calme, presque riant.

"Tu quoque"! parrain, s'écria-t-il avec une gaîté un peu forcée; tout le pays s'était donné rendez-vous dans notre humble logis... et vous n'étiez pas là! Ma parole! je vous attendais avec une délégation des pompiers! N'êtes-vous pas capitaine honoraire?

—Riez! riez! méchant gamin. On ne rendra jamais un trop public hommage à celle à qui vous avez l'honneur d'appartenir...

—Certes!" répondit-il d'une voix un peu altérée.

Tandis que Me Hardoin, très verbeux, se lançait dans une longue digression sur un projet de fête du "Mérite modeste", trop généralement méconnu, la vieille demoiselle suivait de l'œil inquiet le jeune homme allant et venant à travers la pièce comme s'il ne pouvait se tenir en place.

"Ne m'aviez-vous pas dit que vous alliez demain à Argicourt, parrain?" interrogea-t-il soudain, coupant une période qu'il n'avait même pas entendue.

"A Argicourt?... Ah! oui! parfaitement. Un bail à renouveler...

—Si vous voulez de moi, je profiterai de votre cabriolet pour faire ma visite d'adieu au château.

—Accordé, filleul, et si tu es sage, tu pourras conduire "la Grise."

Il rit au souvenir de ce temps si loin déjà! et, pendant tout le dîner, il se complut à rappeler les menus faits de sa petite enfance, avec un entrain un peu factice où perçait une nuance de vague mélancolie.

* * *

Sur la route brumeuse, "la Grise", de son trot paisible, emportait le vieillard et le jeune homme également préoccupés... Pour se donner mutuellement le change, ils causaient de choses très banales avec une animation factice, mais leurs pensées étaient ailleurs. Charles se retraçait la scène de la veille, dont il n'avait pas eu grand'peine à obtenir le récit de quelques hobereaux bavards; des bouffées de colère lui montaient au cerveau et il tirait nerveusement sur les guides, au profond scandale de la bonne jument, habituée à plus d'égards de la part de son vieux maître.

"Donne, mon garçon, disait alors ce dernier de son air bonhomme; les militaires ont la main trop dure."

Trop dure! elle ne le serait jamais trop pour châtier celui qui a osé toucher à tante Liette! Rivalité, jalousie, tout cela est oublié, emporté au vent de l'outrage fait à sa mère adoptive, sacrilège auprès duquel tout autre grief semblerait mesquin et puéril à son culte filial. A cette heure il est fils, rien que fils, et si, de temps à autre, une blanche silhouette, flottant devant ses yeux, en adoucit un peu l'éclat métallique, c'est qu'il lui est reconnaissant d'avoir si bien tenu sa place.

Le notaire, lui, songe à cette justice immanente, pour qui il n'est pas de prescription et qui force, un jour ou l'autre, le débiteur insolvable à remuer les cendres de ce passé où il doit retrouver le billet impayé.

"L'hiver sera rude, cette année, disait l'un.

—Le rendement des betteraves ne sera pas mauvais!" disait l'autre.

Et la conversation continuait, indifférente et vide, d'où l'esprit était absent; tandis que là-bas tante Liette accomplissait sa besogne machinale, le cœur étreint d'une douloureuse angoisse: Charles savait-il?

Elle analysait ses moindres paroles, ses moindres gestes;... il avait l'air calme, enjoué,... seulement il évitait de la regarder. Et puis, pourquoi allait-il à Argicourt?... Visite de politesse que son prochain départ... et surtout la présence d'Eva suffisaient bien à expliquer... Evidemment, il n'y avait pas à s'inquiéter!

Et, d'une main tremblante, elle commençait une lettre qu'elle déchirait aussitôt.

S'il ne se doutait de rien, une démarche, prématurée pouvait aller contre son but! Mieux valait ne rien précipiter, laisser faire M. Hardoin. Oui! mais s'il savait? s'il prenait les devants, pendant qu'eux s'attardaient dans leurs atermoiements? s'il provoquait un éclat, une rencontre?... si elle l'apprenait... trop... tard!... Mon Dieu!

Frissonnante à cette pensée, elle prenait la plume et écrivait:

"Monsieur le comte."

Puis s'arrêtait de nouveau, indécise, troublée... Que faire?

Pour la centième fois, elle retournait cette question dans son cerveau tourmenté, quand une charrette anglaise s'arrêta à la porte: Eva parut sur le seuil, émue, agitée, et, se jetant sans autre péambule dans les bras de la vieille demoiselle interdite:

"Oh! tante Liette! tante Liette!"

Et elle éclata en saglots... C'était le danger prévu, redouté; la fille du commandant retrouva toute son énergie pour y faire face:

"Voyons, mon enfant, qu'y a-t-il?" interrogea-t-elle avec sa douce fermeté.

"Il... il va se battre!"

Timide, elle n'osait pas le nommer autrement; mais il n'en était pas besoin!

Oh! les pressentiments des mères!

"Vous en êtes sûre? Qui vous l'a appris? quand? comment?"

Eva tamponna ses paupières gonflées:

"Voilà,... tante Liette... Vous permettez que je vous appelle ainsi?... ça me met plus à l'aise... et j'ai le cœur si gros!...

—Oui, ma chère petite! allons, remettez-vous et dites-moi vite!

—Aujourd'hui, il est venu... nous faire ses adieux;... mais il était tout changé... distrait... préoccupé;... à peine s'il m'a regardée!

—Oh! cela, c'est grave, mignonne," observa tante Liette, souriant malgré sa tristesse.

"N'est-ce pas? répondit naïvement la petite miss. Aussi, quand M. d'Argicourt est allé le reconduire, je les ai suivis par une contre-allée, et j'ai écouté... C'est mal, tante Liette..."

Elle lui serra la main, comme pour l'encourager.

"Alors, je l'entendis prier son ancien camarade de lui servir de témoin dans une affaire d'honneur... au sujet de propos... que vous ignorez sans doute, tante Liette?

Elle secoua la tête.

Non, elle n'ignorait rien, ni l'attaque, ni la riposte, et une pression significative de ses doigts tremblants dit sa tendre reconnaissance pour son vaillant petit champion.

"Bref! M. d'Argicourt et le général d'Estry doivent être à cette heure chez M. de Candore pour lui demander raison.

—Oh! mon Dieu!

—Alors,... alors, j'ai pris peur, moi, tante Liette! Je ne suis pourtant pas une femmelette... et je comprends bien qu'un officier... A sa place, j'aurais fait comme lui... Dieu protégera le bon droit,... n'est-ce pas?... Mais j'ai beau me répéter tout cela,.. j'ai peur! tante Liette...

"Rassurez-vous, ma mignonne, ce duel ne peut avoir lieu et il n'aura pas lieu...

—Qui l'empêchera?

—Moi", répondit simplement tante Liette.

* * *

Ce n'était pas sans une secrète appréhension que le comte s'était rendu à l'appel du notaire. Déjà quelque peu agacé de la sotte querelle qu'il s'était attirée par son inexcusable intempérance de langue, et dans laquelle il sentait bien n'avoir pas le beau rôle, il était d'une humeur exécrable et froissait nerveusement le petit billet, aussi laconique que pressant, apporté de l'Etude:

"Que diable peut-il me vouloir? maugréa-t-il entre ses dents.

—Le mieux est d'y aller voir, dit simplement son oncle; Hardoin est trop formaliste pour te déranger sans motif sérieux.

—Vous ne vous en doutez pas?

—Peut-être", répondit gravement le vieillard.

Raoul le considéra avec une nuance d'inquiétude. Quand on est héritier, les moindres paroles ont une certaine importance, surtout lorsqu'il est question de notaire. M. Néris, il s'en rendait compte, n'avait pas absolument à se louer de lui, ni comme neveu, ni surtout comme gendre; ses velléités matrimoniales avaient peut-être fait déborder la coupe. Il ruminait encore là-dessus en arrivant au rendez-vous; la vue de la buraliste donna brusquement un autre cours à ses idées:

Avait-elle eu vent de la rencontre projetée?

Etait-ce un piège? Allait-il essuyer des supplications, des reproches? Et cet imbécile de Hardoin lui ménageait-il quelque scène de mélodrame? Il ne lui manquait plus que ce ridicule!

En proie à une vive irritation, il s'inclina avec roideur et se tint sur la défensive.

"Monsieur le comte, commença le vieux notaire d'un ton cérémonieux, je vous ai prié de passer à mon cabinet pour une communication urgente, de la part de mademoiselle."

Raoul l'interrompit, très sec:

"Il suffit, maître Hardoin, je devine ce dont il s'agit.

—Je ne crois pas.

—Et permettez-moi d'ajouter que votre rôle dans cette affaire me semble quelque peu déplacé. Il ne sied pas à un officier ministériel de faire de la chevalerie et de jouer les don Quichotte..."

Il fit un pas vers la porte.

Le notaire étendit la main avec autorité:

"Pardonnez-moi, monsieur le comte, mais je ne crois pas avoir à apprendre les devoirs d'une charge que j'exerçais déjà avec honneur lorsque vous étiez encore au berçeau...

—Soit! dit le gentilhomme un peu adouci; vous êtes un vieil ami, je le sais;

mais il est des questions qui sortent de votre compétence. S'il s'agissait d'un acte notarié, à la bonne heure!

—Mais il ne s'agit pas d'autre chose", déclara Me Hardoin avec bonhomie.

Raoul s'arrêta déconcerté; il ne comprenait plus.

"Voici les faits, exposa méthodiquement l'officier ministériel. Mlle Raynal, ici présente, a recueilli, voilà près de vingt-cinq ans, un enfant, orphelin de sa mère, abandonné par son père. Elle lui a prêté son nom; aujourd'hui, elle voudrait le lui donner légalement et elle a cru devoir, sur mon conseil, vous consulter auparavant.

—Moi! protesta le diplomate stupéfait; à quel titre?

—A titre de père", répondit froidement le notaire.

Raoul promena ses yeux égarés du masque impassible de l'un au beau visage triste de l'autre.

"C'est de la folie!" s'écria-t-il.

Le digne tabellion déplia un papier jauni au timbre du Royaume-Uni.

"Voici l'acte de naissance de Raoul-Charles, né du mariage contracté irrégulièrement en Angleterre, entre miss Jane Dodson et le comte Raoul de Candore.

—Et voici la dépêche adressée à Mlle Blanche Raynal de Candore, le jour de son mariage, et que je m'accuse d'avoir interceptée pour lui éviter une inutile douleur", ajouta simplement la buraliste.

Le comte lut machinalement:

"Mademoiselle, l'homme que vous allez épouser est mon mari devant la loi anglaise et le père de mon enfant qui bientôt n'aura plus de mère. Jane Dodson."

* * *

...C'était la vengeance de Liette.

. . . .

Bouleversé par cette révélation imprévue, faisant vibrer les fibres engourdies de son cœur desséché, le gentilhomme si froid, si correct d'ordinaire dans son impeccabilité mondaine, cédait à l'impulsion généreuse du moment avec l'élan de sa prime jeunesse; confessant hautement ses fautes, ses regrets, ses remords, s'accusant, avec une véhémence où il entrait peut-être un peu d'inconsciente fatuité, d'avoir brisé deux existences: Jane, Liette.

Un faible sourire glissa sous les bandeaux argentés de la vieille demoiselle:

"Rassurez-vous, au moins à ce dernier égard, monsieur le comte, dit-elle avec simplicité; j'ai aimé, beaucoup..., passionnément!... je peux l'avouer à mon âge... Seulement, l'homme que j'aimais, ce n'était pas vous!... C'était un "Prince Charmant," créé de toutes pièces par mon imagination de pensionnaire attardée qui demande trop à la vie, parce qu'elle l'ignore; et je n'avais pourtant pas cette excuse! Aujourd'hui, prête à redescendre l'autre versant, je m'arrête un instant au sommet de la colline et je ne sens en moi ni colère, ni amertume, ni regret, car, parmi les pierres et les ronces, j'ai trouvé mieux que la petite fleur bleue, à quoi rêvent les jeunes filles: le reflet d'azur que Dieu laisse au regard des enfantelets...Voyez-vous, je crois bien que j'étais née tante! Je ne saurais vous en vouloir de m'avoir donné un neveu. Il a tenu toutes vos promesses, réalisé tous mes espoirs.

Les qualités imaginaires dont je dotais mon héros... imaginaire,... il les a réellement, lui; et je lui suis redevable de tant de joies que je vous devrais aussi de la reconnaissance."

—Nous vous en devons l'un et l'autre, mademoiselle, dit le comte profondément ému; et pour ce que vous avez fait et pour ce que vous vouliez faire encore. Mais c'est à moi qu'il appartient de vous offrir à vous et à lui... la seule réparation possible. Vous aviez dressé un acte d'adoption, maître Hardoin; vous n'aurez qu'un mot à changer. C'est moi qui laisserai à mon fils mon titre et ma fortune."

Sans répondre, le vieux notaire ouvrit la porte de droite:

"Vous avez entendu, capitaine; prononcez..."

A la vue de ce bel et fier officier qui était son fils, le comte éprouva une sensation inconnue, une irrésistible poussée d'orgueil paternel; il fit un pas en avant, les bras tendus... Charles s'inclina, très pâle:

"Monsieur, dit-il d'une voix étouffée, je ne peux plus vous demander de réparation,... je ne veux en accepter aucune. Ma mère est morte,... je tâcherai d'oublier le nom de son bourreau... C'est vous dire que je ne saurais le porter."' Et, avec une sorte de violence, il attira sur sa poitrine tante Liette défaillante:

"Tu m'as tout donné; donne-moi encore ton nom; va! je ne te serai pas ingrat!"

M. de Candore sentit un flot de sang lui monter au visage; mais la conscience de ses torts l'emporta sur son orgueil blessé:

"J'ai mérité cela, dit-il avec une dignité triste; je ne saurais me plaindre... ni vous blâmer,... monsieur... Mais c'est à vous que je fais appel, mademoiselle... Plaidez ma cause... qui est un peu la sienne. Je connais ses espérances,... je peux l'aider à les réaliser... Ne me refusez pas cette satisfaction,... la seule qui convienne à mon âge.

—C'est vrai! murmura la vieille demoiselle, troublée; réfléchis, mon petit!... tu l'aimes tant!"

Charles ferma les yeux pour fuir la vision tentatrice:

"Non! répondit-il avec énergie; je ne voudrais pas de mon bonheur à ce prix!...

—Et moi, je ne veux pas m'appeler madame de Candore, mais madame Raynal."

La porte de gauche s'était ouverte à son tour. Eva s'avançait bravement vers le jeune homme éperdu:

"Vous m'avez déclaré que vous ne demanderiez jamais la main d'une héritière, capitaine; c'est moi qui vous demande la vôtre..."

Et, tandis que Charles, ivre d'amour, osait à peine serrer cette petite main adorable et adorée qui se donnait spontanément à lui, elle passa l'autre au cou de la vieille demoiselle attendrie, et dit câlinement:

"Vous vouliez adopter un enfant, tante Liette; adoptez-en deux... Vous avez le cœur assez large."

FIN

Dans le prochain numéro: "Le douleureux problème" par M. Paul Bourget de l'Académie Française et "La Passagère" de Guy de Chantepleure (suite et fin).

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.

Adresse postale: Casier 35, Station N. Montréal. Téléphone: Est 1418.



ETUDES GRAPHOLOGIQUES

(Suite de la page 31)

FROZANNE D'A.—J'abrège le nom; l'espace est précieux. Imagination active et développée aux dépens du raisonnement: elle est un peu sentimentale et romanesque, mais je ne l'appelerais pas une idéaliste. L'orgueil un peu vaniteux est susceptible, et les critiques sont décidément mal reçues. La volonté est entêtée et très obstinée. L'humeur est inégale et sujette à des changements à vue très soudains. Bon cœur, affections ardentes et jalouses. Quoique sincères, elle est capable de dissimulation et elle cache bien ses petites affaires sentimentales. Quand elle est mal disposée, elle est brusque et raide, mais elle est charmante quand elle est de bonne humeur: enjouée, gentiment bavarde, pleine de ressources pour s'amuser et intéresser les autres.

CHAMEAU.—C'est un être très nerveux, impressionnable et délicat: il est instable et inégal. Il est délicat, bon, peu égoïste, et cependant il agit parfois comme agirait un égoïste qui manquerait de délicatesse. D'un autre côté, son dévouement semble être toujours en activité. C'est un modeste et un timide dont la réserve est presque pénible. La volonté n'est pas très énergique et cependant il n'est pas un faible: dans certains cas il est résolu, tenace, capable d'imposer son autorité: dans d'autres cas, il subit des influences et des entrainements bien facilement. Il a, à coté de certaines faiblesses, une volonté impérieuse et quelquefois des violences courtes mais fortes. Il se livre peu et c'est difficile de connaître le fond de sa pensée. Il manque totalement de persévérance.

OISEAU CAPTIF.—Réfléchie, sérieuse, d'une grande délicatesse d'esprit et de cœur, elle a une sensibilité profonde qu'elle laisse peu voir, étant habituée à ne pas beaucoup parler d'elle et de ce qui l'émeut. Une grande bonté intelligente, généreuse et dévouée. La volonté est parfaitement équilibrée: elle décide après réflexion, avec jugement; et ensuite elle est ferme et constante avec assez de souplesse pour savoir céder à propos, et sans faiblesse. Droite et sincère, sans orgueil ou vanité, elle a une belle âme élevée et profonde. Très aimante, mais d'une tendresse retenue et "captive". Ses défauts? Vivacité un peu impatiente, humeur un peu variable, plutôt des faiblesses que des défauts. Très timide.

BERNADETTE.—Imaginative et impressionnable, elle est portée aux conclusions hâtives, aux préjugés et aux illusions. Elle est enjouée, vive et animée, d'humeur variable, et sujette à des tristesses irraisonnées. Bonne, très généreuse, délicatement sensible, elle sait se dévouer et aimer bien tendrement. Le caractère est un peu raide, et ce manque de souplesse cache quelquefois sa grande bonté. Sincère, ouverte. La volonté est énergique: elle est décidée et tenace, un peu autoritaire et elle a de l'initiative et beaucoup de vie.

N'AIME QUI FLATTE.—L'esprit est clair, raisonneur et logique: le jugement est en bonne voie de formation solide: il doit se défier de l'imagination qui crée l'enthousiasme trop facilement. Délicat, sensible, aimant, il a une vie de cœur active. Il a du goût, et il est porté naturellement vers ce qui est élevé et beau. Le coté pratique est accentué: ordre, soin, exactitude, travail constant et égal.

La volonté manque d'initiative, mais il est bien armé pour la résistance et l'endurance. L'obstination est grande, et c'est sa force, cette résistance douce, un peu muette mais indéracinable. Bonté, humeur douce et conciliante. De l'orgueil, mais ni vanité, ni prétention. Souplesse, amabilité et bienveillance.

FRIDES X.—Positif et pratique, il a du bon sens et il juge bien les gens et les choses, avec modération et après avoir réfléchi. C'est un modeste qui n'a pas l'ombre d'orgueil ou de vanité. Il est timide et un peu susceptible. La volonté est précise, un peu entêtée, énergique: il est souvent brusque et raide. L'humeur est capricieuse et assez difficile quand il est de mauvaise humeur, car il est irritable et nerveux. Il est capable de se dévouer pour ceux qu'il aime. Malgré la volonté dont j'ai parlé, il a des faiblesses, de la tristesse, et il subit alors les influences immédiates: il lui faut donc bien choisir ses amis.

LOUISE MARIE.—Imaginative et ardente, elle est impulsive, très énergique, d'un tempérament nerveux et actif toujours en mouvement. L'orgueil est fier, et malgré ses airs d'assurance, Louise-Marie est timide et très concentrée. Comme elle est toute vibrante à l'intérieur, avec une âme toujours en ébullition, elle déconcerte par ses contrastes et ses changements d'humeur. La volonté est active, absolue, ardente, autoritaire. Penchant à la contradiction et à la discussion. Tristesses et lassitudes extrêmes. Un peu d'amertume parfois. Mais malgré cela, ou à cause de cela, besoin de mouvement et de plaisir. Elle est raide, un peu cassante, et par orgueil, elle peut faire de graves erreurs du coté sentimental. Très enthousiaste et susceptible de s'emballer: elle a heureusement un sens juste des choses et du jugement quand la passion ne s'en mêle pas.

THERESE B. P.—Tout à fait positive, elle ne s'égare pas dans le domaine sentimental: les gens et les choses sont ce qu'ils sont, et elle s'en arrange le mieux possible. Elle est sensée, routinière, jamais excitée. Bon cœur et franchise un peu naïve. Ses affections sont solides et de tout repos. La volonté est plutôt molle: absence de résolution, facilité à être influencée et conduite. Ni très industrieuse ni très soigneuse et elle ne se met jamais en peine de rien comptant sur le hasard et la chance pour arranger ses affaires.

(Suite à la page 64)

Illustrations
de
Maurice Toussaint

LA PASSAGÈRE

Par GUY DE CHANTEPLEURE

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PARUS. — *Orpheline, Phyllis Boisjoli a été recueillie et élevée par la riche Mme Davrançay. Celle-ci se propose de l'adopter et de lui laisser toute sa fortune. Le grand ami de Phyllis, Guillaume Kerjean, brave garçon d'une trentaine d'années, la retrouve à Vichy. Elle est alors dans le délicieux épanouissement de ses dix-huit ans. Des demi-confidences qu'elle fait à Guillaume, il résulte que le cœur de la jeune fille a parlé. L'heureux élu est l'écrivain mondain Fabrice de Mauve. Or, en cet élégant personnage Guillaume flaire le coureur de dot. Aussi engage-t-il Mme Davrançay à tenir secrètes ses intentions testamentaires à l'égard de Phyllis, afin de mettre à l'épreuve le désintéressement des soupirants parmi lesquels, outre Frabice de Mauve, est Roger Lecoulteux. Puis il regagne Paris, où l'appellent ses travaux d'ingénieu à l'usine Patain et les études acharnées qu'il poursuit en vue de doter du moteur idéal un type nouveau d'aéroplane. A quelques jours de là, Mme Davrançay, surprise par la mort, disparait avant d'avoir pris aucune disposition au profit de sa pupille. Une vieille fille, Laure Arguin, se trouve être, comme parente, son unique héritière. Phyllis, qui n'a maintenant pour dot que sa fine beauté blonde, voit se dérober ses anciens soupirants. L'amitié solide et dévouée de Kerjean lui reste seul fidèle, mais ne peut lui apporter, sans risquer de donner lieu à des propos compromettants, une aide matérielle efficace. C'est du travail que devra tout attendre désormais la pauvre enfant si longtemps choyée et gâtée par l'imprévoyante Mme Davrançay. — Phyllis part pour Houlgate. Elle a trouvé à s'employer dans une famille en qualité d'institutrice. Mais bientôt le caractère du père de son élève la force à chercher une nouvelle situation. Mlle Arguin la place chez une de ses amies en qualité de demoiselle de compagnie de deux filles à marier. Les malentendus surviennent. La mère, parvenue de la pire sorte, blesse la jeune fille dans toutes ses délicatesses. Celle-ci outrée part un soir, et se réfugie chez Kerjean, qui ne peut mettre dehors la petite Phyl. Celle-ci au matin, lui proposé de l'épouser, et d'être frère et sœur. Celui-ci consternée, hésite... La brutale intervention de Melle Arguin force le dénouement. Kerjean demande à la tutrice la main de Phyllis. Suit un semblant de voyage de noces à Bruges... Le retour à la maison dont Phyllis devient la petite reine, qu'elle administre avec économie et dignité. Une rencontre avec Fabrice de Mauve marié, lui rend la paix. Elle n'aime plus cet égoïste et ce mondain. La mort de Mlle Arguin, fait bientôt de Phyllis, une riche héritière... Guillaume lui offre de rompre par le divorce le pacte de leur union fraternelle... Les lettres d'une petite actrice serviront de prétexte à Phillis pour demander le divorce... Pendant l'instance, la jeune femme est hospitalisée par la délicate Jacqueline.*

TROISIEME PARTIE

(Suite)

La petite Phyl dont l'image très ressemblante surgissait des réponses exactes faites à Guillaume, c'était bien celle que, depuis un mois, Jacqueline regardait vivre, sourire ou s'attrister, c'était bien celle que Guillaume connaissait, si amicale, si tendre, enfant gâtée à ses heures... Mais Jacqueline ne se sentait pas le courage de passer aux impressions plus délicates que, malgré elle et d'après des faits moins déterminés, elle avait reçues et recueillies et qui eussent peut-être nuancé d'ombres et de reflets nouveaux cette image familière. Son cœur inquiet, ses plus secrets sentiments s'y opposaient et aussi une sorte de loyauté, en ce cas assez complexe, qui eût répugné à trahir, même pour Guillaume, ces menues choses d'âme qu'une intimité confiante lui avait permis de surprendre ou de deviner.

Quelle était, d'ailleurs, la portée de ces déductions fragiles?

Jacqueline se sentait elle-même hésitante, déconcertée. Elle doutait de son propre jugement. A vivre dans l'atmosphère de Phyllis, à frôler de sa pensée incertaine le mystère passionné que lui semblaient parfois receler les doux yeux japonais et le sourire énigmatique de sa jeune compagne, avait-elle perdu quelque chose de sa belle santé morale, de sa robuste et vaillante sérénité?...

Guillaume paraissait déçu, sans qu'on pût préciser en quoi. Il se tut un moment. Puis Jacqueline lui demanda si la mise au point de sa belle invention lui donnait toute satisfaction. Alors il s'anima.

—Oh! dit-il, je vis dans l'ivresse de la réussite!... Songez donc, Jacqueline, toutes les épreuves faites, tous les résultats acquis—dernièrement encore ce circuit de France, un succès cependant!—démontrent que l'avenir de l'aviation est lié à la découverte d'un moteur... Et ce moteur extraordinairement léger, vrai cœur d'oiseau qui dans l'air palpite doucement, également, comme en son élément naturel, ce moteur puissant, capable d'affronter tous les temps, de résister à toutes les rafales, de permettre toutes les altitudes et toutes les vitesses, je l'ai trouvé... Il atteint quelque chose de l'idéal qui semblait le plus lointain, le plus déconcertant pour tous les chercheurs: il est régulier... d'une régularité supérieure à tout ce qu'on a pu obtenir jusqu'à présent, même pour les moteurs d'automobiles... Plus de pannes... comme celles qui dans la dernière course immobilisèrent tant de concurrents... Plus de ces descentes foudroyantes comme des chutes et qui se terminent si souvent par d'horribles catastrophes... Par moments, je suis si émerveillé moi-même de mon œuvre qu'il me semble n'y être pour rien... C'est comme un esprit bienfaisant qui aurait agi en moi!... Néanmoins, ne crions pas victoire trop vite... Le moteur Patain doit être vu à la tâche... Il y a encore un peu de chimère, un peu de rêve là dedans...

Jacqueline sourit:

—Moins que vous ne croyez, j'en suis certaine... et je vous félicite de tout mon cœur... Que dit M. Patain.

—Patain exulte! Notez qu'avec des modifications, notre moteur d'aviation devient un admirable moteur d'automobile... une mine d'or pour la maison! Mais Patain est un grand enfant... Mainte-

nant, pour qu'il soit tout à fait content, il faut qu'avec son moteur d'aviation, son beau joujou tout neuf, quelque chose soit fait qui, pour les gens d'imagination, ait l'air d'une prouesse... quelque chose dont on parle dans les journaux... J'ai dit que je m'en chargeais...

—Et que ferez-vous?

—Rien de très difficile... Un instant, j'avais pensé à Marseille-Alger, le grand rêve!... Mais 720 kilomètres d'un vol, non, le moment n'est pas encore venu... ce sera pour plus tard... Je me bornerai donc à faire Nice-Ajaccio avec un passager.. Le nonoplan Patain, muni d'un moteur Patain, peut emporter un passager et faire 250 kilomètres en deux heures... Mon compagnon et moi, nous partirons, un matin, tranquillement, sans crier gare, sans déranger de bateau, surtout... Voyez-vous ce bateau qui nous suivrait à 125 à l'heure!...

—Oh! Guillaume, s'écria Jacqueline, ce projet me semble téméraire... Pourquoi ne voulez-vous pas être convoyé?... S'il vous arrivait malheur...

—Il ne m'arrivera pas malheur, quelle folie! On a fait.. j'ai fait moi-même plus difficile, en de moins bonnes conditions... C'est la mer qui vous effraye, Jacqueline... C'est aussi la mer qui exaltera l'imagination des profanes, quand j'aurai réussi... Et pourtant, je vous jure que j'aime mieux survoler la Méditerranée qu'une forêt...

—Vous voulez tenter ce terrible voyage, bientôt?

—Aussitôt que je serai prêt... ce qui ne saurait tarder... Tout à l'heure, quand je disais "Nice-Ajaccio", c'était une manière de parler... Je ne veux de foule ni pour m'énerver au départ, ni pour m'étouffer à l'arrivée. Je partirai donc de Juan-les Roses—un hameau très ignoré qui se trouve sur la hauteur, à peu près à égale distance de Nice et d'Antibes et où le père de Capelude, mon mécanicien-chef, un fermier de l'endroit, donnera asile à mon oiseau... Et j'atterrirai en Corse, près de San-Pietro d'Orcino, sur le golfe de la Lisica... Là, une automobile nous attendra et, laissant aux mécaniciens le soin du monoplan et à la renommée celui de publier le triomphe du moteur Patain, nous filerons immédiatement pour une destination inconnue... Moi, en tout cas!... Pas de réceptions, par de banquets!

—C'est M. Patain qui sera votre passager?

—Non... sa femme lui a fait jurer qu'il ne le serait pas... Et, tout de même j'aime autant ne pas prendre la responsabilité d'un père de famille... Non, c'est Vignol, que j'emmène, un des jeunes ingénieurs de la maison... un isolé... comme moi!... Ah! je vous assure que les candidats au voyage n'ont pas manqué... ce que je conçois, d'ailleurs!...

Kerjean regarda fixement la jeune femme.

—Ma bonne Jacqueline, s'écria-t-il, n'allez pas parler de ces futurs exploits à ma petite Phyl, au moins! Nous aurions des larmes, voire une crise de nerfs!... Pauvre mignonne! Un jour, elle a refusé d'assister à un départ de course pour n'avoir pas une impression trop réelle des dangers que je pouvais courir... Elle avait peur toujours qu'un accident ne m'arrivât...

—Je ne lui dirai rien, Guillaume...

Le visage de Jacqueline était calme. Elle avait accoutumé de ne pas laisser transparaître ses impressions intimes... Elle ajouta:

—Sans doute, Phyllis serait-elle gagnée par votre belle confiance... Vous êtes plein d'entrain!

—Oui... Il me fallait cela... J'avais besoin d'être un peu secoué...

Guillaume se tut... Puis soudain, avec un grand effort et d'une voix changée, il demanda:

—*Elle* n'a pas encore été reçue par le président?...

—Non, elle est convoquée pour mercredi.

—Je voulais revoir Grandier... Je n'ai pas eu le courage.... Tout cela est affreusement pénible... Est-ce que... vous croyez qu'elle a... du chagrin, Jacqueline?...

—Je ne sais... Elle accepte sans révolte, sans amertume, ce qu'elle juge nécessaire... tout en regrettant très vivement, je crois, cette vie à deux... cette vie fraternelle qui lui était douce...

—Ne m'était-elle pas douce à moi aussi, Jacqueline? fit Guillaume. Voyez, dans cette maison que j'aimais, où j'ai passé tant d'années pasisibles, où ma solitude, mes habitudes de "vieux garçon" m'étaient si précieuses, je me sens maintenant une âme d'exilé...

Un moment, il rêva... puis il dit, comme si sa méditation avait abouti à cette conclusion:

—Ce mariage fut une aberration inqualifiable, Jacqueline... Il était à désirer—pour Phyllis et aussi pour moi...—que la force des choses y vînt mettre fin... Phyllis ne pouvait être heureuse avec moi...

—Et peut-être, suggéra faiblement Jacqueline, peut-être Phyllis n'était-elle pas, non plus, la femme qui pût vous rendre heureux, mon pauvre Guillaume...

Il sursauta:

—*Elle*!... Ah! Jacqueline!... Mais quelle idée vous faites-vous donc d'elle... ou de moi? Ne comprenez-vous pas que, même ainsi, même en cette vie absurde, anormale, elle a été ma joie, mon bonheur, ma force... qu'elle m'a révélé la beauté, la douceur de la vie à deux... La pauvre petite! on s'est toujours fait d'elle l'opinion la plus erronée!... Vous ne l'avez pas vue, Jacqueline, s'adapter si gentiment à la simplicité des choses, accepter avec une reconnaissance si tendre la médiocrité de l'existence que je lui offrais... Et puis cette grâce, cette grâce unique, ce sourire qu'elle a et qui illumine, qui transforme tout... Quand je rentrais et qu'elle venait à moi... Ma pauvre Jacqueline, vous voyez bien que, malgré tout, je suis très malheureux...

Oui, elle le voyait, elle le savait... Pour qu'elle le sût, cet aveu même était inutile. Il eût suffi de cette voix sourde et passionnée, de ce visage tiré que semblait brûler la flamme sombre du regard... une voix, un visage, qu'elle ne connaissait pas à son ami...

—Mon cher Guillaume, dit-elle avec effort, oui, je vois bien, vous souffrez, mais alors, pourquoi?...

Il haussa les épaules...

—Allons, Jacqueline... est-ce que je pouvais accepter cette fortune ainsi... moi?... Il y a là une question d'orgueil intime, de dignité virile... qui ne se discute même pas... Alors je suis un peu triste... un peu désorienté... Je m'apaiserai, je prendrai mon parti des choses, voilà tout... Je ne suis pas de ceux qu'une contrariété de ce genre menace de neurasthénie, soyez tranquille... Pauvre petite Phyl! elle a du chagrin aussi maintenant... même un peu de rancune, je crois.... Mais, que me demande-t-elle? de ne jamais cesser d'être son "grand ami".. Je le serai... Je saurai l'être... Je ne vais pas l'abandonner, n'est-ce pas?... Puis, plus tard, elle se mariera... Et son mari pensera que j'ai été un fameux

imbécile... sans se dire qu'après tout j'ai été un honnête homme... La confusion est facile, Jacqueline, si facile que, ma parole, il y a des heures où moi-même je ne sais plus très bien où est la vérité...

Il avait caché son visage dans ses mains. Des mots vinrent aux lèvres de Jacqueline, "La vérité, Guillaume, c'est que vous adorez cette enfant, que vous ne pouvez plus vivre sans elle..."

Mais elle ne les prononça pas:

—Votre jugement est droit et sûr: dit-elle; il ne me paraît jamais possible que la vérité soit ailleurs que dans votre conscience, mon ami.

Elle l'avait laissé parler, s'épancher, incapable d'ailleurs de lui répondre par des raisonnements suivis.

Elle se leva:

—Il faut que je vous quitte, dit-elle... Phyllis doit s'impatienter.

—Pardonnez-moi, fit Guillaume, j'ai pensé, j'ai... souffert tout haut... ce qui ne m'est plus habituel... Je me croyais plus énergique... Voyez, j'avais eu le courage de fuir ma petite Phyl... Puis nous avons parlé d'elle et... J'ai un peu honte de moi, Jacqueline... Comment jugerez-vous ma faiblesse, vous, si forte, si sereine, vous qui...

Jacqueline sentit qu'il pensait: "Vous qui ignorez la passion"... Mais il acheva: "Vous qui avez toujours dominé de votre belle vaillance tous les événements de votre vie..."

—Les plus forts ont leurs heures de lassitude, Guillaume, dit-elle... et de lâcheté.

Ils se turent, puis elle ajouta:

—Si vous le désirez, j'oublierai tout ce que vous m'avez dit.

Guillaume prit la main de la jeune femme et la serra nerveusement:

—Je le désire, dit-il. Moi, je n'en reparlerai plus jamais. Au revoir, mon amie, et merci...

Guillaume, murmura Jacqueline, voulez-vous me promettre que, quand vous entreprendrez l'audacieux voyage dont vous m'avez parlé, j'en serai avisée?... C'est une preuve d'amitié que je vous demande.

—Je vous la donnerai... Mais rappelez-vous que Phyllis, elle, doit tout ignorer?

—Phyllis ignorera *tout*... à mon tour, je vous le promets...

Et Jacqueline se dit:

—Comme il pense à elle!

Tout à l'heure, quand Guillaume s'était évadé de son impassibilité factice, elle avait eu l'impression d'une force de joie qui s'en allait d'elle, peu à peu, comme par une blessure béante...

Maintenant, Jacqueline, la sereine Jacqueline rentrait chez elle, lasse, ébranlée, aspirant au repos, à l'obscurité, au silence; mais Phyllis l'attendait dans le petit salon clair. Elle l'embrassa, lui sourit, questionneuse:

—Eh bien! vous l'avez vu? Que vous a-t-il dit? Vite, vite, racontez, Jacqueline.

Jacqueline s'était encore une fois ressaisie, elle eût voulu répondre, mais, tout de suite, elle s'avisa de la pauvreté du récit qu'elle allait faire.

Guillaume avait beaucoup parlé de Phyllis, il avait demandé ceci... cela... Il travaillait beaucoup... Sa découverte donnait des résultats inespérés... Que pouvait-elle "raconter" d'autre, puisqu'elle ne devait rien dire ni de l'essor projeté, ni des poignants regrets de Guillaume...

—Et son dernier voyage? Il ne vous a pas dit ce qu'il était allé faire en Corse, Jacqueline?

—Mais non...

—Vous a-t-il dit que je lui manque un peu?

—Oh! oui, vous lui manquez beaucoup.

—Comment vous a-t-il dit cela, Jacqueline?

Phyllis souriait, attentive déjà.

—Mais... je me souviens mal des mots employés, petite Phyl... Il a dit que la maison lui paraissait sans vous triste et vide...

—Comme vous répondez drôlement, Jacqueline! murmura Phyllis. On dirait que... vous voulez me cacher des choses... Il n'est pas malade?

La question jaillit, anxieuse comme la pensée qui, soudain, dans l'esprit de Phyllis, avait dominé toutes les autres.

Et la réplique vint, spontanée, justifiant ou paraissant justifier les paroles gênées ou indécises... A répondre nettement, Jacqueline épouvait un soulagement.

—Il va bien... maintenant, mais il a eu un petit accident...

Un cri éclata:

—Il est blessé!

—Mais non, pas blessé... une simple coupure au front... presque rien, je n'aurais pas dû vous le dire...

La pauvre Jacqueline regrettait déjà sa franchise...

Phyllis était blême et voulait aller près de Guillaume, ce soir, tout de suite...

Très doucement, Mlle Albin prit la main de sa petite amie:

—Ma chère enfant, dit-elle, écoutez-moi bien: je vous donne ma parole d'honneur que Guillaume n'a eu qu'une égratignure insignifiante, qu'il en est déjà guéri, qu'il va et vient comme un homme bien portant... Si vous couriez à lui, ainsi, sur un coup de folie, vous le...

Jacqueline se demanda si c'était bien la vérité qu'elle allait dire, puis elle pensa: "Oui, c'est la vérité; il serait mécontent, malheureux, malgré tout..." et elle acheva:

—Vous le mécontenteriez serieusement... et il m'en voudrait à moi... beaucoup!

Phyllis s'était un peu calmée.

—Soit, dit-elle, je n'irai pas ce soir. Mais, puisque vous m'affirmez qu'il est guéri, qu'il sort... eh bien nous pouvons nous voir sans que ce soit chez lui ou chez vous...

Et s'asseyant au bureau, elle écrivit:

"Mon grand ami. Je serai demain matin à neuf heures au Parc Monceau, dans le petit rond-point qui avoisine la Naumachie... Venez m'y trouver ou indiquez-moi un autre moyen de vous rencontrer... Je veux vous voir... Si je ne vous vois pas, je ferai une sottise.

Très affectueusement,

"Votre petite PHYL!"

IV

Avant neuf heures, Kerjean faisait les cent pas dans l'avenue Velasquez. Puisque Phyllis venait de chez Jacqueline, c'était à cette entrée du parc Monceau qu'il fallait l'attendre.

Il l'attendait.

Sans être aperçu lui-même, il la vit descendre, toute gracieuse, de son automobile, s'occuper de Jap, donner des ordres à Laurent, puis s'avancer vers la grille, accompagnée de la petite chienne qui sautait autour d'elle dans un bruit de clochettes tintantes...

Un costume tailleur très uni, très sobre, mais d'une coupe de grand faiseur dont la perfection s'imposait même à l'incompétence d'un profane comme Guillaume, suivait étroitement la ligne charmante de son corps, sans entraver la liberté souple et harmonieuse de sa démarche, de ses mouvements. Les larges plissés onduleux d'un jabot de lingerie débordant de la jaquette, un œillet naturel, énorme et tout échevelé, piqué au revers, animaient d'un peu de blanc l'uniformité sombre du deuil et, sous le petit chapeau noir aux aigrettes précieuses, éclatait l'or ensoleillé des cheveux lourds, la lueur rose du teint fragile, le rouge vivant et charnu des lèvres...

Guillaume se demanda si Phyllis avait embelli. Il lui semblait ne se l'être jamais rappelée aussi fine, aussi jolie et, en

plein deuil, si délicieusement jeune et claire, qu'elle lui apparaissait à cette minute, dans la lumière de ce matin de mai.

Il pensa avec ironie—ce que déjà il avait pensé un nombre incalculable de fois—que la fortune seyait à Phyllis.

Il se dit absurdement: "Une seule note détonne dans cet ensemble, au milieu de ce luxe delicat qui lui crée une atmosphère nouvelle, c'est Jap, qui est un chien intelligent et gentil, mais qui n'est pas un chien riche... Jap qui lui vient de-moi!"

Il est probable que la pauvre Jap ne soupçonna jamais cette remarque peu flatteuse de l'être qu'elle aimait entre tous.

Tout à coup, on eût pu la voir bondir avec un aboiement éperdu... Elle avait deviné son maître. Elle lui faisait un accueil frénétique.

Phyllis eut un petit cri de surprise.

—C'est vous... Déjà là!...

Une rougeur violente, profonde, avait envahi, noyé la délicate suavité de son teint. Elle avait été saisie, sa voix était un peu haletante.

—J'ai pensé, fit laconiquement Guillaume, que vous ne pouviez guère passer que par ici...

Il prit son bras et l'entraîna sous les platanes, vers la seconde grille, au delà de laquelle paraissaient, toutes pénétrées de soleil, les verdures printanières du parc.



Phyllis eut un petit cri de surprise "—C'est vous... Déjà là!..."

Ils tournèrent à droite dans l'allée circulaire.

L'ombre qui tombait des arbres se mêlait avec la lumière et tremblait sur le sable et les gazons, légère, transparente, fleurie comme un voile de dentelle. A l'entrée, un massif de giroflées exhalait une odeur fraîche et robuste.

Un gardien se plaignit que Jap n'eût pas de laisse.

—J'avais oublié... j'ai ce qu'il faut, déclara Phyllis.

Ils s'arrêtèrent. Guillaume reçut des mains de Phyllis la mince natte de cuir fauve et se baissa, presque agenouillé, pour l'attacher au collier de Jap qui regimbait, peu respectueuse des règlements de police. Pour être plus libre, il avait posé son chapeau près de lui, contre le feston de fonte de la pelouse... Phyllis voyait, barrant le front volontaire, coupant le sourcil, effleurant la paupière, la petite blessure à peine cicatrisée que couvrait une bande de taffetas... Elle l'avait vue, tout de suite, du premier regard... Ce stigmate la touchait, l'émouvait, la faisait trembler de crainte et de tendresse... Elle eût aimé y poser ses lèvres... Mais elle s'appliquait à dissimuler cette émotion comme cet effroi, pensant que Guillaume reprocherait peut-être à Jacqueline d'avoir trop parlé et que Jacqueline, une autre fois, serait plus secrète encore... Elle était contente que Guillaume, penché sur Jap, ne pût lire sur son visage. Elle attendit quelques instants, elle attendit de pouvoir affermir sa voix et détourner son regard fasciné; puis, comme Guillaume se relevait, la laisse dans la main, agacé par les mouvements de Jap qui s'élançait avec une exaspération de chien enchaîné, elle dit, d'un ton dont sa peur de fléchir exagérait le calme forcé:

—C'est fini, cette petite blessure? Jacqueline m'a dit que vous aviez eu un accident...

—Oui, c'est fini, acquiesça Guillaume c'était d'ailleurs fort peu de chose... et Jacqueline eût pu ne vous en rien dire...

Mais il s'étonnait un peu douloureusement que Phyllis prît avec cette philosophie une aventure qui, somme toute, eût pu tourner plus mal et lui coûter la vie. Et quand de la même manière flegmatique, elle s'informa des causes, des circonstances de l'accident, il répondit à peine et d'assez mauvaise grâce.

Alors elle se tut.

Ils firent quelques pas, puis Guillaume traîna des chaises à une place choisie, près du gazon, et ils s'assirent. L'allée à cette heure était paisible et presque déserte. A plusieurs mètres d'eux, une jeune femme cousait en surveillant un enfant qui emplissait de sable un petit chariot rouge. Sur un banc, un vieil homme lisait son journal... Les passants étaient rares.

Phyllis continuait de se taire, les yeux retenus au loin par les savantes perspectives du parc où, comme en une somptueuse tapisserie tissue d'or par le soleil, toutes les nuances du vert—vert sombre des lierres, vert cru du gazon, vert brillant des lauriers, vert translucide des sycomores, vert gris des saules—se mêlaient, s'éclairaient, encadrant les pierres ruinées des arches et les lignes pâles des statues...

Kerjean lui trouvait un air gêné, contraint. Il devinait en elle des restrictions dont l'énigme lui échappait... Ce n'était pas ainsi qu'il avait imaginé leur rencontre.

—Qu'y a-t-il, Phyllis?... ou qu'avez-vous? dit-il.

Elle rougit comme tout à l'heure.

—Il n'y a rien... Pourquoi y aurait-il quelque chose?

—Vous n'êtes pas comme d'habitude.

—Mais si.

—Mais non.

Guillaume la regardait; il chercha ses yeux. Elle les détourna en souriant.

—Votre message était une manière de sommation, petite Phyl... Pourquoi vouliez-vous me voir? demanda-t-il.

—Mais... parce que je voulais vous voir, simplement... Est-ce que vous n'aviez aucun désir de me voir, vous?

—Moi! oh! si, j'avais un grand désir de vous voir... un désir beaucoup plus grand, beaucoup plus impatient que vous ne croyez...

—Plus grand et plus impatient que je ne crois? Oh! cela, certes!

—Ne soyez pas méchante... Il tombe sous le sens qu'en ce moment il est infiniment plus correct que nous ne nous voyions pas... pas trop souvent en tout cas.

Elle rit un peu amèrement.

—Vous avez peur que je vous fasse le "coup de la réconciliation"?

? ?

—Oui, vous savez, votre ami Grandier m'a raconté tout cela... Article 224... La réconciliation des époux éteint l'action en divorce.—Réconciliation réelle ou apparente peu importe... pourvu qu'elle soit plausible et constatée!... Alors, c'est un truc très connu que, parfois, l'époux défendeur emploie... Mais que je suis sotte, j'oublie que moi je suis l'"époux demandeur".

Il n'eut pas l'air d'entendre, il dit:

—Tout à l'heure je n'avais pas remarqué... vous avez maigri... Est-ce que vous avez été souffrante?

—Aucunement... Et d'ailleurs, je n'ai pas maigri.

—Si... votre petite figure est toute mince... Je n'aime pas à vous voir ainsi.

—Je suis laide?

—Non certes, pas!... Mais, quand il s'agit de votre santé, je me soucie très peu de savoir si vous êtes laide ou jolie?

—Vous êtes bien aimable!

Elle se tut encore sans qu'il répondît. Dans le silence, le petit enfant au chariot rouge eut un cri de joie... Un couple passa, très lent, faisant crisser le sable. Phyllis suivit la marche dodelinante d'un ramier qui cherchait pâture dans le gazon... Au fond, tout au fond de la grande verdure ensoleillée, éclatait, la note ardente d'un hêtre pourpre.

Phyllis y fixa ses yeux pour murmurer:

—J'avais beaucoup de choses à vous dire, Guillaume.

Il prit sa main.

—Alors pourquoi ne les dites-vous pas?

—Parce que j'ai été trop longtemps sans vous voir et que je ne me les rappelle plus...

Il la regardait toujours, intensément, un peu douloureusement aussi... il continuait de la trouver gênée, tendue, différente d'elle-même surtout.

Elle s'écria avec un petit rire énervé:

Ne me regardez donc pas tout le temps comme cela, Guillaume... Pourquoi ne dites-vous rien?

—Peut-être parce que je ne me rappelle plus les choses que j'avais à vous dire...

Mais il la regardait encore, sans quitter sa main.

—Phyllis, insista-t-il, vous n'êtes pas *vous* ce matin, pourquoi?

Doucement, elle essaya de lui retirer sa main.

—Je ne sais pas, Guillaume... je ne puis vous expliquer... ne me tourmentez pas... Nous sommes restés trop longtemps séparés, je vous dis... Alors, il me semble que.. je ne vous connais plus si bien... que je n'ai plus l'habitude de parler, de respirer sous vos yeux... Cela m'intimide... Il me semble que... je ne vous retrouve plus, tout à fait le même... vous non plus...

Il laissa retomber sa main.

—Ah! je suis bien le même pourtant, je puis vous l'assurer!...

Et il détourna les yeux à son tour.

—Guillaume, déclara-t-elle, reprenant tout à coup sa manière prime-sautière, quand nous aurons divorcé, nous nous verrons tous les jours!

Il sourit en silence et pas très gaiement, avec un hochement de tête.

—Vous avez vu Me Grandier, Guillaume?

—Oui... hier.

—Que vous a-t-il dit?

—Que vous étiez fine, charmante... Que vous lui aviez parlé de "votre affaire" avec beaucoup de mesure et de tact... mais...

—Mais?

—Mais que, malgré tout ce que vous lui aviez dit de votre amitié, de votre estime pour votre mari, il vous croyait au fond extrêmement "montée"—c'est son mot—contre moi?

Elle rougit.

—Eh bien! c'est absurde... voilà tout!... Je ne l'ai pas fait exprès, d'ailleurs... Mais, *naturellement*, si j'avais eu l'air d'être très contente de mon sort... et de vous... je...

—Oui, *naturellement*...

—Il faut pourtant bien que je prenne le ton d'une femme qui divorce, Guillaume!

(*A suivre dans le numéro de février*)



ETUDES GRAPHOLOGIQUES

(*Suite de la page 58*)

FERNANDE H.—Beaucoup trop d'imagination, et de la légèreté nuisent au jugement. Elle est bonne, affectueuse, sensible, peu habituée à se dévouer encore, mais généreuse et capable de s'oublier pour les autres. La volonté est vive, impulsive, indépendante. Goût de la contradiction et des discussions animées qui peuvent dégénérer en querelle, car elle est prompte, raide et entêtée. Activité et humeur capricieuses. Rien de sérieux, ni de stable chez elle, mais des coups de tête, des fantaisies subites. Vie et animation. Elle s'assagira en vieillissant probablement.

UN COEUR COMME MAURICE.—C'est une enfant étourdie, inconséquente, capricieuse, désordre; elle n'aime pas le travail. Elle a bon cœur, mais elle cache sa sensibilité et son affection et elle s'applique à paraître indifférente et dure. Le caractère est difficile: esprit de contradiction et taquinerie. Elle est timide et elle ne sait pas parler ouvertement et avec confiance. Volonté fantasque et autoritaire, qui sera énergique quand elle sera disciplinée. Maintenant elle est guidée par le caprice et n'a rien de solide.

CLAUDE CEYLA

LA PETITE POSTE

CONDITIONS: 1er 25 sous par 10 mots, plus 1 sou par mot additionnel. 2. Chaque insertion devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3. Ces petites annonces devront être adressées avant le 25 du mois qui précède la publication de la REVUE.

JEUNE FILLE (22 ans) désire correspondre avec jeune homme entre 25 et 30 ans. But: trouver un ami qui me comprendrait. Adresse: Miriam D..., Boîte 70, 232 Laurier Ouest, Montréal.

JEUNE FILLE (23 ans) désire correspondre avec messieurs sérieux et instruits. B. Bourque, 1201 De Castelneau, Montréal.

Quel jeune garçon, instruit, distingué de 18 à 22 ans voudrait par ses charmantes missives égayer la solitude de MICHELINE VALCLAIR, Poste restante, Sherbrooke-Sud, P.Q.

JEUNE FILLE désire correspondre avec Messieurs distingués, âgés de 25 à 30 ans. But... plus tard on le saura. Melle C. Jasmin, Poste Restante, Bureau Chef, Rue St-Jacques, Montréal.

Où êtes-vous mienne? — Féminine blonde ou châtain, santé, jolie, grande, élégante, intelligente, instruite, affectueuse, petite dot, trente ans "+ ou —", (piano, aiguille et marmite), sera reine-étoile au futur home de CLAUDE BOURGET, 160c Hogan, Montréal.

"CATHERINANTE" (jolie, grande, qualités, vertus, élégance, santé, $, âge), serait douce complétive de Jean Lemieux, 436 St-Hubert, Montréal.

"CAPRICE" correspondrait avec un monsieur ayant des connaissances — de l'idéal, intéressé aux questions du jour, et d'un style plutôt sérieux. Mlle K. PRICE, Casier 553, Sherbrooke, Que.

Je désirerais correspondre avec Messieurs instruits et distingués. Mon but: m'amuser. RENEE MALLETTE, Boîte postale 455, St. Hyacinthe.

Mademoiselle MICHELINE voudrait correspondre avec de gentils messieurs intelligents, instruits et distingués. But très sérieux. Micheline Labelle, casier postal, 455, St-Hyacinthe.

J'invite messieurs de bonnes positions et instruits, âgés de 30 ans et plus à correspondre avec moi dans un bon but. Mlle CECILE ROUTHIER, Poste Restante, Rue St-Jacques, Montréal.





ETUDES GRAPHOLOGIQUES

CONDITIONS POUR LES ETUDES GRAPHOLOGIQUES.

Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé; pas de copie; cinquante sous en timbres ou mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.

Pour les études particulières envoyées directement: $1.00.

SEULE.—Cinq lignes! — Imaginative, délicate, très sensible et très tendre; elle est enthousiaste, rêveuse et romanesque. Très bonne, complaisante, active, elle a une volonté modérée, douce et certaines tenacités. Beaucoup de réserve timide et aucune vanité.

SON AMI.—Gaie, animée, délicate, affectueuse, sensible, d'une bonté généreuse et dévouée qui cherche les occasions de se dépenser. Sa réserve timide lui donne parfois une apparence de froideur. Dans l'intimité elle est toute vie et toute ardeur. Active et d'une persévérance susceptible de se développer davantage. La volonté n'est pas forte: elle est impulsive, vive, mais ni résolue, ni très ferme. Elle subit complètement l'ascendant de ceux qu'elle aime, avec, par-çi par-là des accès d'entêtement raide. Beaucoup d'indécision, de retours sur une résolution prise lentement. Positive, pratique et active dans la maison. Beaucoup de bon sens, de droiture et de sincérité. Humeur un peu capricieuse mais elle est douce en général et de caractère facile.

GASPARD.—Pratique et actif, il est ambitieux et plein de bonne volonté. Il a une jolie nature bienveillante, ouverte et de bonne humeur. Il est bon et complaisant, mais il a son petit égoïsme qui parfois coupe ses élans. Un peu susceptible mais sa générosité et son bon sens ont vite raison de ce premier mouvement et il oublie facilement ses petits griefs. Jeune,

(Suite à la page 3)

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

(Suite de la page 2)

rempli d'illusions: il a confiance en la vie et en lui-même, et il va de l'avant avec une belle assurance joyeuse. La volonté est égale, résolue, ferme, obstinée, et cependant d'une souplesse habile très utile. Impressionnable, sensible et affectueux, il vit beaucoup par le sentiment, mais il prend les choses aisément, en se faisant croire, autant que possible, que tout va bien s'arranger.

TA MELANCOLIQUE.—Imagination vive tempérée par le bon sens et un coté pratique solide. Elle reste, quand même, une sensible et une impressionnable facilement attristée. Elle est très aimante et elle a un vif besoin d'affection et de protection. La volonté est faite surtout pour la résistance: celle-ci est muette et douce, mais constante et plus forte qu'on ne le suppose quand on ne la connait pas. Elle aime son confort: un rien affecte son humeur. Mais elle est bonne et bienveillante, et elle est incapable de dureté ou de rancune. L'activité suit la pente de l'humeur, et parfois elle trouve son travail pénible. Habitudes d'ordre et de régularité. Aucune vanité. Simplicité d'allures charmante.

LAURE.—Très positive, un peu routinière, elle est calme et sensée, d'une activité égale. Elle est lente et soigneuse. Un peu vaniteuse, elle ne manque pas d'assurance; elle a de l'amour-propre et déteste les reproches. Sincérité, bonne volonté. La volonté, sans être très forte, est suffisante: elle est toujours calme, elle a des idées arrêtées dont on ne la détourne pas facilement. Humeur un peu capricieuse. Le cœur est bon, les affections sont calmes et durables. Peu d'écriture!

BRUNETTE.—C'est presqu'inutile d'envoyer si peu d'écriture. Etourdie, gaie et en l'air. Timide au fond avec des allures sans-gêne. De la vanité, de la susceptibilité. Elle est sincère et elle a un cœur délicat et affectueux. Volonté impulsive,—coups de tête, obstination.

—Une autre correspondante s'intitule: Amoureuse Brunette: l'analyse sera pour le prochain courrier.

ANDALOUSE DESORIENTEE.—Voila une petite personne calme, réfléchie, sensée, qui ne fait rien à la légère. Elle a du jugement et elle est sérieuse. Le cœur est bon, droit; les affections sont constantes et calmes et je la crois faite pour mieux comprendre l'amitié que l'amour. La volonté est douce et persévérante. Ma correspondante a du goût: il lui faut non seulement de l'harmonie autour d'elle, mais elle apporte de l'ordre, du soin et même de la minutie à tout ce qu'elle fait. Elle est un peu lente et n'aime pas à se presser. Bienveillante, sereine et très aimable.

(Suite à la page 62)

LA REVUE MODERNE

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

Tél.: EST 1418 DIRECTION RÉDACTION ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

2ème Année—No 4 — *S'unir pour grandir.* — Montréal, 15 février 1921

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

SOMMAIRE:

NOS ILLUSTRATIONS:—*Verger typique à Wiona; — le vieux manoir de Sabrevois; — Manoir de Saint-Hilaire; — Jardin du Manoir de Saint-Hilaire; — Le vieux manoir de Saint Ours; — le Ski au Canada; — M. Henry Bordeaux; — le petit Château de M. Henry Bordeaux; — Amusements d'hiver à Québec; — Les collines des Laurentides; — Madame Manos; — Dans les lacs du Parc Algonquin; — A Highland Inn; — Table à diner; — Table à déjeuner, etc.; — Le Broderie d'or; — Virginia Pearson; — Mae Murray et Bob Leonard; — illustrations dans le roman, choses pour rire, etc.*



Verger typique à Winona, Ont. — Réseau du Grand-Tronc.



L'ETERNEL REFRAIN



Par MADELEINE

Hier valait-il mieux qu'aujourd'hui?

Aujourd'hui vaut-il mieux qu'hier?

Les vieux vous diront, nettement, que tout s'en va, que les jolies manières sont mortes, les sentiments généreux annihilés, les gestes désintéressés, anéantis, et que rien ne vaut le emps où ils ont été jeunes, pleins de promesses et d'espoirs. Ils vous diront que la jeunesse d'aujourd'hui n'a plus d'idéal et de raffinement; qu'elle ne sait plus respecter la femme, et célébrer la Beauté, qu'elle ne cherche que ses aises et son indépendance; qu'elle veut arriver à tout prix et arriver vite; qu'elle n'a confiance qu'en elle, qu'elle n'est ni studieuse, ni vaillante; qu'elle veut tout posséder, et ne rien offrir en retour. Ils vous diront encore, les vieux, que de leur temps, les femmes étaient plus féminines, plus discrètes, plus modestes, plus gracieuses, et plus dévouées; qu'elles étaient des gardiennes de foyers, et de vraies mères; qu'elles savaient avoir des enfants, et qu'elles sacrifiaient tout pour les bien élever; qu'elles n'étaient ni vaniteuses, ni puériles, ni mondaines, ni paresseuses! Que le soleil les trouvait levées, prêtes à remplir les rites familiers, dans toute leur sagesse et leur vaillance; qu'elles ignoraient les tentations des belles étoffes, et les voluptés des bijoux; qu'elles s'habillaient simplement et chrétiennement; que toute leur vie s'écoulait dans la douceur du foyer, et dans la rigidité du temps bien compris et bien rempli. Le tableau est brossé en quelques termes énergiques, et les vieillards hochent lamentablement la tête, sur cette conclusion qui tombe de leurs lèvres lasses de blâmer, avec un accent d'amertume et de regret et bien aussi de dégoût

"Dans ce temps-là, c'était le bon temps."

Ils ne songent pas alors, que dans leur jeunesse à eux, ils ont entendu, leurs Anciens, proférer dans les mêmes termes, les mêmes pensées. Le temps disparu est toujours le bon, le beau, l'admirable vieux temps... Toutes les générations qui passent , pleurent sur lui. Et nous pleurerons à notre tour, sur nos propres vertus que nos fils et nos filles se refuseront à perpétuer, par la grâce des mêmes habitudes.

Bien des choses en effet, sont mortes qui méritaient de vivre. La vie elle-même les a tuées par ses brutalités, ses exigences, ses égoïsmes. La course éperdue au bonheur s'est accélérée. On veut vivre, vivre à tout prix, jouïr jusqu'à la satiété; ne rien perdre et tout posséder! Mais est ce que de tous les temps cette soif d'être heureux n'a pas existée? Les générations qui nous ont précédés, avaient-elles vraiment plus de vertus, et plus de raffinements? N'est-ce pas tout simplement la façon d'exprimer, de manifester plutôt qui varie à travers les âges?

Si nous regardons de près les vieux siècles n'y retrouvons-nous pas les mêmes appétits qui nous possèdent, n'y reconnaissons-nous pas les mêmes turpitudes qui nous offusquent, et la liberté d'allures que l'on nous reproche n'est-elle pas meilleure, plus digne en somme, que l'hypocrisie et le libertinage qui se cachaient jadis jusque sous la pourpre des trônes, au temps des rois en dentelle et des Seigneurs en jabot? Tout cela était élégant, avait grand air et belles manières, rendait le vice aimable et séduisant, affectait un ton spirituel et cynique, mais n'en était pas moins de la dépravation et de la fange. Tandis que de nos jours, la laideur nous regarde en face; elle ne porte pas de masque; elle n'affecte pas d'avoir grand genre, et ne trompe personne. Les choses sont appelées par leur nom, et réclament toutes leurs responsabilités. Les humains ne sont pas meilleurs, ils ont conservé leurs tares et leurs péchés, mais ils ont adopté une autre façon de les porter. Ils sont toujours dominés par l'idéal religieux. La Foi reste l'unique Sauvegarde. Elle domine la vie de son immuable Vérité. Ils ne sont ni pires, ni meilleurs!

Aujourd'hui vaut hier

Mais il restera toujours dans la pensée des générations qui finissent, ce regret du temps qui change d'aspect, tout en gardant au cœur les mêmes instincts, comme les mêmes sentiments, du temps qui, sous des oripeaux différents, n'arrive pas à changer son visage, ni à éteindre ses flammes. Plus ou moins exigeant suivant son siècle, plus ou moins glorieux suivant son époque, plus ou moins fantasque suivant ses destinées...

Nous écoutons donc les vieillards regretter les années somptueuses et brillantes de leur jeunesse et nous songerons que demain, ce sera à notre tour, de secouer notre chef branlant, et de proclamer de nos voix usées et flétries, le bonheur d'avoir vécus dans notre temps, et ce sera notre tour, de blâmer l'époque nouvelle, et de railler les nouvelles coutumes. C'est la vengeance inconsciente du passé sur le présent. Vengeance anodine et touchante qui se répète au déclin de toutes les vies, comme l'écho affaibli et impuissant du temps qui passe et ne revient jamais.

Nous entonnerons donc à notre heure l'éternel refrain.

MADELEINE.

Nous commencerons, dans notre prochain numéro, la publication du "Maître de Forges" de Georges Ohnet, roman bien supérieur à la pièce que nous avons tous entendue dans nos théâtres français. Après le succès de "La Passagère", nous ne pouvions offrir une oeuvre plus susceptible de stimuler l'intérêt de nos nombreux lecteurs. Le Maître de Forges est l'histoire du mariage d'une fille de noble maison avec un plébéien, supérieur par la noblesse de ses sentiments à tous les gens titrés qui se meuvent dans cette histoire. Et comme toujours dans les romans, l'amour vrai triomphe de l'orgueil et des préjugés.

Notre numéro de mars vous donnera également un charmant roman intitulé "Le Coup de Foudre" de Jeanne Schultz, la délicieuse auteur de "La Neuvaine de Colette".

"CROQUIS LAURENTIENS"

Par le FRÈRE MARIE-VICTORIN des Écoles Chrétiennes.

Par LOUIS DANTIN

Excursions de vacances en la ville historique de Longueuil et la ville neuve de Saint-Jérôme; explorations sur de beaux lacs couronnant des sommets ombreux ou baignant de mélancoliques vallées: Belœil, les Trois-Saumons, Témiscamingue; profils instantanés de la Baie Saint-Paul et de l'Ile-aux-Coudres; une poussée plus lointaine à travers les îles de la Madeleine et jusqu'aux côtes d'Anticosti: — c'est la substance de ce volume, qu'on pourrait autrement définir: les impressions d'un religieux touriste en quête de délassement, de plantes rares, d'émotions élevées et de belles images.

La matière en est certes intéressante et sympathique: notre belle nature canadienne dans des recoins choisis et curieux; nos bois, nos champs, nos montagnes, saisis sous des aspects typiques; le golfe avec ses spectacles, aussi séparés et ignorés de nous que le serait un monde étranger. Puis, de bonnes et braves gens, répandus dans ces paysages, les animant de leur vie humble et de leur labeur, y réflétant les traits distincts de notre race avec des variantes localisées et personnelles. Il y avait là de quoi tenter un botaniste, un géologue, un moraliste et un poète, et le Frère Marie-Victorin est tout cela.

La description, naturellement, domine dans ce carnet et y surabonde. Et l'auteur a des choses la vision nette et prompte qui les prend sur le vif, l'observation précise qui les détache et les détaille, le sens artiste qui les place dans leur plus saillant relief. Il a de plus une imagination très chaude qui, s'emparant des objets, les recrée presque, tant elle les colore et les illumine. Cela fait un mélange de réalisme et de broderie d'une grâce tout-à-fait à part. Il peut, dans une même phrase, nommer une fleur de son vilain nom scientifique et se livrer pour elle à des accès d'un lyrisme étourdissant; il sait faire voltiger le détail exact et menu, le chiffre même, avec des ailes de colibri, découper avec des lames d'or ciselé des tranches de vie vulgaire. Par là il met un mouvement intense (j'allais dire endiablé!) dans la description, cette chose morte et froide. Il y met toute la vie bouillonnante des êtres et, de plus, une vie un peu artificielle, mais éclatante, qu'il leur infuse.

"Le pré lisérant la forêt toute proche est, ce matin, d'un vert glauque, retouché du rose mat des grands trèfles. L'on dirait un ciel renversé dans l'eau d'un étang et peuplé de constellations de marguerites! Çà et là jaillissent en couronne les frondes plumeuses des fougères. Le pied dans l'eau, de petits saules agitent au souffle d'une brise perceptible pour eux seuls leurs feuilles encore teintées de la pourpre vernale du bourgeon. Au fond du champ, les petites pyramides sombres des sapins, étagement de noirs et de verts sourds, s'épandent en tirailleurs devant les épinettes effilées comme des clochers. Tels des arbres de Noël portant à chaque branche une petite chandelle de cire pâle, les jeunes pins ont des pousses nouvelles et prolongent en vert gai la tristesse immobile de leurs bras gommeux. Avec les palmes rigides des cèdres et la fine chenille des mélèzes, tout cela s'ajoute, se superpose sur un fond frissonnant de haute futaie claire, merveilleusement."

Et si l'objet de la description est de peindre, ces lignes sont par elles-mêmes un paysage, mais combien transposé et féérisé, comme dans une toile de Claude Monet! Pour voir tant de choses dans cette pinière, il a fallu, d'abord, la regarder attentivement, ensuite, la transformer et la refaire dans l'atelier intime du rêve,

Cette méthode, appliquée à chaque page, nous donne un Longueuil bien vivant, mais un peu magique à la façon des Mille-et-une-Nuits, un Saint-Bruno débordant d'une lumière paradisiaque, un Saint-Colomban dont les galets même frémissent et se dramatisent. N'en retenons pour le moment que le côté graphique, et disons que l'auteur rend à souhait la physionomie des lieux, le cachet distinct des scènes qu'il traduit, l'âme des populations qu'il traverse. C'est surtout dans son tableau des Iles de la Madeleine. que ces belles qualités se rencontrent. Nous avons ici une peinture exacte et vraiment évocatrice où revit la grande solitude de ces plages, leur décor de sable et de varech, leur paix monotone et profonde, leur immobilité depuis le jour où Jacques-Cartier en décrivait la flore primitive. Et avec quelle noblesse se dresse sur ces fonds gris la figure sympathique et grave des "Madelinots!" Descendants des Acadiens que le "Grand Dérangement" dispersa, leur laissant pour toujours une empreinte résignée et triste! Pêcheurs qui tirent tout de la mer, et vivent dans sa sujétion, presque son culte! Ames naïves ayant conservé toutes les traditions, toutes les croyances, dont la langue archaïque est celle de leurs aïeux bordelais ou malouins, dont les mœurs sont tranquilles, hospitalières, comme en des siècles très reculés! L'auteur les a vraiment bien vus, et il les a aimés, ce qui explique comme il les fait vivre. Il les suit dans leurs barques et dans leurs masures, posant ici et là des portraits bien cambrés de paysans ou de marins, des crayons de sages et douces ménagères, même des silhouettes de jeunes filles qu'il estompe gentiment avec une sympathie discrète. L'une après l'autre les Iles passent sous nos yeux: le Hâvre-au-Ber, l'Etang-du-Nord, le Hâvre-aux-Maisons, la Grande et la Petite-Entrée, la Grosse-Ile; puis Brion, sentinelle avancée faisant face aux flots sans limites; chacune exposant ses falaises, ses dunes, son barrage de filets et de doris, ses *salines* où sèche le poisson, ses quais où il s'entasse, son hameau aux pignons pointus et son église toujours ouverte et vierge de serrures, où les vases du culte "sont laissés à la garde solide du septième commandement de Dieu." Et chacune dessine d'un trait nouveau, marque d'une touche significative, le caractère et les habitudes de ce peuple, ses rudes travaux coupés de longues bombances, la manière dont il s'habille, se nourrit, prie et s'amuse, dont il fait la pêche et l'amour. Saviez-vous que là-bas les piétons laissent au bord de la route, étalés sur une pierre ou suspendus à un rameau, les vêtements qui les gênent ou les paniers trop lourds, sûrs de les retrouver intacts le soir ou le lendemain? Saviez-vous que chaque nouveau couple hérite du "tambour" de la maison paternelle, qu'ils détachent du logis-en-chef, roulent à l'autre bout de la prairie, et qui leur sert de nid nuptial jusqu'à ce que les années prospères leur aient permis le luxe d'une maison à eux? "Les blessures des deux habita-

tions sont vite pansées avec de la planche... et voilà comment s'opère la multiplication des logis, par fissiparité, comme chez les microbes!" Et les pantagruéliques réjouissances de l'hiver, ou le Madelinot, coupé de tout rapport avec la *grand'terre*, s'enferme chez lui comme dans un iglô, flâne et *vornusse* avec délices, et transmute en *tortasseries* toute sa pêche de l'année!

Cette partie du livre est très attachante, parcequ'elle est vécue et vraie. Toujours d'ailleurs, il faut le dire, l'auteur vise à tracer des objets un contour exact et à saisir l'"esprit" des êtres en même temps que la physionomie du sol. Il nous suscite ainsi le panorama nuancé de la plaine montérégienne vue des hauteurs du Pain-de-Sucre; il nous embourbe avec lui dans la glaise du Témiscamingue; et que ce soient le vieillard têtu gardant son "magasin" parmi la ruine d'un village mort, le bon pionnier Maiakisis ou l'Anticostien Jean Déry, ses personnages sont toujours faits de chair et d'os.

Une autre vie intime, fort captivante aussi, se manifeste dans ces pages: celle du Frère Marie-Victorin. Elles sont avant tout, en effet, le reflet de ses impressions, l'écho des entretiens qu'il a eus avec la nature, le journal des "retraites" qu'elle lui a prêchées au cours de ces semaines errantes; et l'auteur, à travers les paysages et les spectacles, y dessine continuellement la flore et la géographie de son âme. Ame jeune, vibrante de sympathie, étincelante d'enthousiasme, partie à la découverte du monde pour son compte personnel, portant ses idéals comme des pavois fourbis de neuf; y rencontrant de fraîches surprises et des extases pareilles à celles de l'homme primitif; s'y imprégnant de lumière et de beauté sous toutes ses formes; s'efforçant d'ailleurs de n'y voir que ce qui s'harmonise avec un autre monde mystique dans lequel il vit. Fraternel à toute créature, ce voyageur s'agglutine aisément aux existences qu'il croise en route, et leur laisse en les quittant un peu de lui-même. Souvent il se fait des amis de ses compagnons de passage; il s'unifie avec ses hôtes d'un jour, et, pour avoir partagé le pain rassis d'une pauvre femme, il s'éloigne "le cœur serré et les yeux dans l'eau." Il a tout un chapitre, presque maternel, sur le petit Laurent, de l'Ile-aux-Coudres, dont le pied s'est enflé d'une piqûre d'aiguille. Il s'intéresse au cheval Bob qui le mène. Mais il est tendre surtout aux plantes, et pour elles c'est de la passion qu'il éprouve, une double passion de savant et d'artiste. "Oh! les merveilles de la flore littorale! Les profanes ignoreront toujours le frisson de joie qu'éprouve un botaniste à s'agenouiller sur le sable gonflé d'eau, dans l'orbite des infimes constellations des limoselles blanches, à surprendre les gentianes, en tenue du matin, offrant dans leur petit hanap mauve des libations de rosée au soleil de neuf heures! Et les oseilles marines amoureuses du sel! Et les arroches avinées paresseusement étendues sur les galets! Et les mandibules rouges des salicornes qui étreignent toujours dans l'air froid quelque insecte invisible!" Son enthousiasme en éveil s'échauffe à tout rayon, s'accorde à toute résonnance. Les horizons que le soir empourpre, les brises douces, les rochers moussus, les vagues molles ou inquiètes, la mélancolie des phares lointains, le charme ancien des traditions et des coutumes, les voix du passé murmurées par les vivants ou par les morts, l'exaltent tour-à-tour et le transportent. Et, à propos de tout, par un penchant mystique, il médite, il philosophise, trouvant dans la nature des symboles de la vie supérieure de l'âme, des appuis aux croyances: bien différent, on le voit, du poète à qui l'aspect de la Grande-Ourse faisait éplucher ses prières du soir. "Pourquoi ne pas avouer que cette nappe limpide et nue, en me rappelant les lacs fangeux et fleuris où j'ai rêvé ailleurs, me fait songer aux bourbes morales et aux maux physiques qui, dans le monde, engendrent la divine fleur du dévouement?" Et sans doute ces déductions sont souvent lointaines et ne s'imposent pas avec une absolue clarté; mais, explique-t-il, "chacun regarde la nature avec les yeux qu'il a, vibre devant les paysages avec l'âme qu'il s'est faite ou que lui ont faite ses atavismes et son éducation." L'esprit scientifique, parfois, regimbe à cet ultra-mysticisme et le contraint de lui céder les légendes par trop épaisses, comme celle des sabots du diable imprimés sur le quartz du Rocher Panet; mais ce n'est pas sans regret ni même sans "honte"; et on s'en tire par cette boutade: "Après tout, n'est-ce pas la science qui radote? La poésie, comme la jeunesse, n'a-t-elle pas toujours raison?" Toutes ces tendances se baignent dans un optimisme d'instinct, qui n'est que la circulation normale d'un sang vigoureux, la joie de vivre d'un tempérament sain et actif. L'auteur aime le monde tel qu'il est; il lui semble juste, symétrique, harmonieux: les tares et les laideurs y servent à quelque sage dessein qu'il est oiseux d'approfondir; il les voit en passant sans interrompre son cantique.

Tel se dépeint le Frère Marie-Victorin dans ces *Croquis*, qui sont ceux de sa chaude et brillante nature au moins autant que des régions laurentiennes. Et, en s'incarnant dans son œuvre, il n'a fait que suivre l'exemple des grands descriptifs modernes, surtout de ces deux maîtres du "voyage" subjectif et impressionniste: Châteaubriand et Pierre Loti.

Comme eux il écrit bien, très bien. Sa langue est d'une plantureuse variété, d'une richesse princière et prodigue. Sa phrase roule, comme autant de pépites, le mot vif, le mot distingué, le mot pittoresque, le mot rare. Son invention verbale n'a de limites, semble-t-il, que celles de plusieurs dictionnaires et d'une douzaine de manuels techniques. L'argot savant lui est aussi familier que le serait, à nous, la prose de M. Jourdain, et c'est avec une nonchalance aisée qu'il signale sa rencontre avec des "énothères, ces hiboux des fleurs", qu'il a vu "monter du feutrage des camarines les torsades blanches des spiranthes," qu'il a marché "entre les corolles violettes des gesses maritimes et les grands épis de l'élyme des sables," ou contemplé "un peuple immense de zizanies et de scirpes." Il ne lui en coûte rien d'expliquer un phénomène par la "disparition des inclusions dolomitiques." Le jargon littéraire n'a pas pour lui plus de secrets. Il sait toutes les catégories de noms, d'adjectifs et d'adverbes destinés à produire certain effet à un certain point donné: ceux qui burinent, ceux qui bossent en relief, ceux qui dessinent au trait ou au pastel; ceux qui éclatent comme des fusées et ceux qui luisent comme des bulbes dépolies; ceux qui scintillent comme des pennes tropicales et ceux qui ont les teintes mates de l'aile des pluviers; ceux qui sonnent comme des trompes et ceux qui murmurent comme des flûtes assourdies; les vocables précis, subtils, profonds, naïfs, vigoureux, tendres, expressifs ou suggestifs, il les sait tous, et il les enchâsse là où ils obtiendront leur maximum de valeur et de portée.

Expert au métier littéraire, il n'en dédaigne même pas les trucs; les plus fashionables, les plus "dernier cri": la phrase sans verbe, qu'ouvre un "oh!" claironnant, que clôt un point d'exclamation chargé d'effluves hypnotiques; la fin de chapitre en finale de symphonie, où tous les cuivres donnent ensemble dans un *fortissimo* d'orage, ou agonisent, languides, en un dernier susurrement; celle

qui vous laisse sur une sensation aigüe, sur un mirage solennel ou tragique, — comme ceci, vous sayez: "J'ai vu, en fermant les yeux, dans la nuit qui montait, un grand voilier désemparé, roulé par la tempête, qui se fouettait les flancs de ses voiles en loques... et sur le pont, dans les bras d'une femme terrifiée et frissonnante, un angelot aux cheveux d'or qui serrait sur son cœur un tout petit bateau d'enfant, et dormait!" Ou comme ceci encore: "Ce sera la dernière image que j'emporterai de l'Etang-du-Nord: une vision de caravane, marchant dans un désert de sable sous la pâleur d'un ciel boréal, le long d'une mer déserte et bleue, criblée d'étincelles!" D'autres trucs, ceux-ci beaucoup plus anciens; la vénérable apostrophe des rhétoriques: "Courez en paix, écureuils roux, sur les gazons et sur les branches! Libres perdrix, gavez-vous du pollen emmiellé des aulnes! Abeilles besogneuses, frottez-vous les yeux pour chasser les derniers vestiges du sommeil de l'hiver!" Quant aux "figures de mots," elles y sont toutes, elles se pressent, conduites par leur reine Métaphore; elles font assaut de joliesse, de *bravura*, de virtuosité.

Bref, il y a chez le F. Marie-Victorin beaucoup de style, et aussi pas mal de "littérature." Il y a un art accompli, sous lequel le procédé ne se masque pas entièrement. C'est de la beauté, mais non la beauté simple et ingénue qui, comme la vérité, s'impose par elle-même. Et, à cette forme, ce n'est pas, certes, sa correction ou sa chaleur qu'on songerait à reprocher, mais peut-être son dessin trop habituellement orné, sa couleur trop uniformément éclatante, son romantisme à haute pression et à jet continu, la coquetterie de tenue et de toilette qui ne la quitte pas. M. de Buffon, parait-il, ne touchait une plume qu'en jabot de dentelle et en manchettes: cela aidait à ses épithètes nobles et à ses périodes pompeuses. Le F. Marie-Victorin ressemble fort peu à M. de Buffon: je parie pourtant que, comme lui, il n'écrit jamais en manches de chemise. De là, dans son style très soigné, un certain manque de souplesse, de bonhomie, d'effacement personnel, de ce qu'en termes ascétiques on appellerait l'oubli de soi-même. J'ai nommé Pierre Loti à son sujet; mais Loti, lui, n'use des mots que comme de signes directs créant des impressions et des images, jamais comme de parures ou de joujoux. Sa phrase est tout entière ramassée vers son but: elle ne nous arrête pas en route. On ne se dit jamais: "Il est éloquent, il est fleuri"; on voit de suite ce qu'il peint, on est saisi de ce qu'il exprime. Loti d'ailleurs a une âme populaire et enfantine, qui s'amuse du monde ou qui s'en afflige à la façon des marins naïfs de ses livres, sans y chercher de théories ou de leçons. Il ne choisit pas parmi les spectacles; tous l'arrêtent, les vulgaires comme les sublimes; même le chien préludant devant la borne aux rites traditionnels de sa race. Le trait grandiose, dans sa page, côtoie le détail baroque et burlesque. En somme, Loti est simple, ou il arrive à le paraître par un suprême raffinement d'art, et c'est la moitié de sa magie. Loti n'est solennel que lorsqu'il est infiniment triste, d'un genre de tristesse que le F. Marie-Victorin a le devoir d'ignorer. Pour trouver un pendant au style des *Croquis*, on songe plutôt à certaines œuvres de jeunesse de Flaubert, publiées récemment par une revue française. Elles ont la même ardeur bouillonnante, le même sentiment débordé, la même diction exubérante et fastueuse. Flaubert suivait alors, en cherchant à les dépasser, les traces des derniers romantiques. S'il eût continué dans cette voie, nous n'eussions pas eu *Salammbô*.

Mais, plus même que le juvénile Flaubert, notre auteur s'abandonne parfois, à des excès imposants, énormes. "Si j'avais, dit-il quelque part, vingt ans de plus ou vingt ans de moins, je ne reculerais pas devant l'homérique métaphore, et, une main sur la balustrade et l'autre tendue vers l'occident, je m'écrierais tout ému: "L'aurore aux doigts de rose!" Plût au ciel qu'il eût reculé devant d'autres images et d'autres gestes! Mais il écrit: "Les petites vagues léchaient alertement les derniers croûtons de glace poussés sur le rivage, et qui, *sur l'autel du printemps*, sacrifiaient au soleil leurs âmes fugaces de cristal"... "Les sept ou huit maisonnettes groupées autour du phare rient à la lumière renaissante, *d'un rire plein de chaux*"... "Maintenant qu'ils sont à table, le bruit des fourchettes et des cuillers, venant à travers la porte grande ouverte, forme une symphonie naïve *qui fait coucher le soleil*"... "Un garçonnet en blanc, coiffé d'une de ces petites cloches de toile bleue, que les enfants portent maintenant, *comme la cocarde du ciel d'où ils descendent*"... "Ne peut-il y avoir, à l'usage des êtres qui ne sont pas nous, un évangile inconnu et charmant, *écrit avec une plume de rossignol sur des pétales de lis*?" Et il a un chapitre entier où s'enguirlande une visite qu'il a faite à "sa mie Printemps!" — "D'avoir vu ma mie Printemps, conclut-il, suis revenu du bois des fleurs plein les mains et de la jeunesse plein le cœur." Eh bien, non! rien ne me fera saluer "ma mie Printemps", pas même la jeunesse, à qui l'on passe presque tout. Comment un homme de la taille littéraire du F. Marie-Victorin peut laisser filtrer dans son œuvre un marivaudage aussi puéril, un sentimentalisme aussi mièvre, un tel mélange de miel et de soupe au lait, c'est pour moi la cruelle énigme.

Ai-je donné l'impression que l'auteur des *Croquis* n'a pas un très grand talent, que son livre est ennuyeux ou médiocre? J'espère bien que non, et c'est très loin de ma pensée. Je le crois au contraire un de nos scribes les mieux doués, un de nos plus raffinés stylistes. En le comparant à Flaubert au début, j'ai dit assez la richesse et la variété de ses ressources. Mais il est bon de le soustraire au chœur d'admirations béates qui semble avoir accueilli son œuvre, et de dire franchement en quoi celle-ci reste au dessous de l'art complet. Il a la faculté créatrice, le don et la science du langage: son seul tort est d'en abuser un peu. Il a besoin d'une conversion, celle même qui fit de Flaubert un maître: le renoncement aux vanités et aux pompes de la phrase; un vœu sévère fait à la simplicité, à la vérité directe, à la pureté sobre, qui sont l'évangile même du beau. C'est lui vouloir du bien que lui prêcher cette perfection.

Quant il l'aura atteinte, peut-être, au lieu de s'attarder dans la description, genre inférieur après tout, tenant en littérature le rang, ou à peu près, qu'occupe la vie végétale dans l'échelle des êtres, se tournera-t-il vers l'étude de l'humanité et des âmes. Je me représente un roman sorti de sa plume, où il resterait moraliste et poète, où il porterait ses qualités d'intuition fine, d'observation exacte et de chaude sympathie, mais où les dilemnes sociaux et les problèmes intimes, le choc des appétits, les luttes tragiques de la conscience, remplaceraient la marine et le paysage. Nous avons vu le F. Marie-Victorin s'attaquant à la nature et lui arrachant ses calmes secrets: nous voudrions maintenant le voir aux prises avec la vie humaine.

LOUIS DANTIN.

La Société Canadienne au XVIII Siècle—La Noblesse

Par R. LA ROQUE DE ROQUEBRUNE

"...une classe puissante et organisée constituait jadis une force morale qui n'était pas sans solidité."
Charles Maurras (L'avenir de l'intelligence, p. 60).

La profonde civilisation qui régnait en France au XVIIIe siècle avait naturellement pénétré la vie canadienne et, quand les Anglais s'emparèrent du Canada en 1759, ils eurent la surprise d'y trouver non de pauvres paysans à moitié aussi sauvages que les hurons, mais toute une société polie, élégante et instruite. Certes, ce dut être une surprise pour les vainqueurs de rencontrer au lieu des demi-sauvages qu'ils croyaient trouver derrière les murs de Québec et de Montréal, une noble assemblée de gentilhommes et de grandes dames qui les reçurent non sans hauteur et ne les admirent en leur compagnie non sans choix et non sans restrictions. Les Anglais avaient été vainqueurs sur les champs de bataille; il avaient Québec et Montréal et par surcroît toutes ces belles campagnes de la Nouvelle France; les canadiens de toutes les classes et de toutes les conditions, après avoir noblement fait leur devoir au combat, s'étaient résignés à la conquête et ils en avaient accepté les nécessités avec ce fatalisme normand qui s'accommode et s'arrange d'une situation, et qui, peu à peu, la modifie dans le meilleur sens de ses intérêts. On sait comment les canadiens, sagement conseillés par le clergé, surent prendre des arrangements, si j'ose dire, avec les nouveaux maîtres du pays. L'engagement qu'ils prirent alors de rester fidèles et loyaux à l'Angleterre en échange de certains droits de langue, de coutumes et de religion, ils l'ont tenu et même, comme en 1775 et en 1813, au prix de leur sang. C'est qu'un marché passé avec des normands qui ont du sang de Bretagne et de Picardie peut avoir ses finasssries et ses aléas quant au détail, mais il demeure profondément honnête quant au fonds. Et ce respect pour la parole donnée, cette honnêteté absolue à remplir les obligations d'une promesse est d'une tradition si nettement et si définitivement française que l'on n'est guère étonné d'en faire la rencontre chez les anciens canadiens. Mais à ce loyalisme extrême, les canadiens ne laissèrent pas de joindre d'abord une certaine hauteur qui n'était chez eux, à tout prendre, que de la dignité et de cette sorte de méfiance de l'étranger que l'on a quand on est de très vieille race et de très ancienne civilisation comme ils étaient. Les soldats du général Wolfe avaient conquis le Canada, les murs de Québec s'étaient ouverts devant les vainqueurs, les canadiens s'étaient soumis aux conditions du traité de paix. Mais les salons de Québec et les manoirs échelonnés dans la vallée du Saint-Laurent se fermèrent jalousement aux étrangers. Tout était au vainqueur, il possédait le pays du Saint-Laurent d'une frontière à l'autre. Mais la vie familiale et mondaine des canadiens demeurait intacte. Et cela fut si rigoureux et si tenace qu'il faut arriver jusqu'en 1804 pour voir un anglais fréquenter un peu familièrement chez des canadiens, mais cet anglais est un prince du sang et il est d'ailleurs mal vu des Anglais parce que très mal en cour, car c'est le duc de Kent.

La haute société canadienne ne se laissa donc pénétrer que fort lentement par les nouveaux arrivés et l'on voit que jusqu'au début du XIXème siècle elle est encore presque sans relations avec eux ou, du moins, ces relations sont si froides et si distantes que cela ne constitue qu'une sorte d'échange diplomatique de politesse entre les deux races. Les Anglais cependant n'avaient pas vu sans surprise cette attitude des canadiens de la noblesse et de la haute bourgeoise à leur égard. Plus d'un, sans nul doute, en fut froissé dans son orgueil de vainqueur. Mais les salons canadiens ne s'ouvrirent pas devant la rudesse toute soldatesque des premiers fonctionnaires militaires. Les familles canadiennes qui occupaient un haut rang dans la colonie et qui demeurèrent au Canada, pour des raisons de fortune et de situation, après la conquête, avaient formé un groupe compact et impénétrable. Cette société canadienne décimée par le départ en France de tous les gens qui n'avaient pas leurs biens au Canada, appauvrie par la guerre et la conquête, amoindrie dans son influence n'en gardait pas moins un dernier refuge d'orgueil de race. Cette fierté de leur sang qu'ont toujours eue chez nous même les plus pauvres "habitants" ce fut chez les nobles et chez les grands bourgeois canadiens d'alors une sorte d'imprenable bastille d'où ils considéraient l'étranger avec une certaine insolence dédaigneuse. Ils semblaient considérer les Anglais comme des intrus et certains canadiens à cette époque ne se gênaient pas pour laisser voir que l'on n'attendait pour reprendre la vie normale que le départ de ces fâcheux. Certains canadiens ne se résignèrent jamais à admettre complètement que l'on put s'installer chez eux et que cela fut définitif.



Le vieux manoir "Sabrevois", à Boucherville.

Il fallait donc que les Anglais fissent la conquête de ce monde canadien et c'est à quoi s'employèrent les plus habiles d'entre les gouverneurs et les hauts fonctionnaires qui commandèrent au Canada entre 1763 et 1830.

En effet, des grands seigneurs comme un lord Dorchester ou un duc de Richmond eurent vite fait de comprendre comment se doivent traiter des gens de vieille race qui ont l'honneur d'appartenir à la plus parfaite civilisation européenne. Un duc de Kent contribua à faire respecter cette société canadienne où il avait trouvé les manières auxquelles il était habitué et une culture qui était la sienne. Beaucoup de seigneurs canadiens avaient terminé leurs études en France et avaient été présentés à Versailles. Or, avoir fait ses études en France et avoir vécu à la cour de France était dans toute l'Europe au XVIIIème siècle le meilleur titre de civilisation. On sait le grand cas qu'une reine de Russie et qu'un roi de Prusse faisaient alors d'un pareil titre. La France était le centre de l'Europe civilisée. Le duc de Richmond n'avait-il

pas eu la surprise d'être salué à son arrivée à Québec par des gentilshommes qui avaient revêtu pour cette circonstance le costume qu'ils portaient à la cour de Louis XVI (1) et le duc de Kent n'échangeait-il pas une correspondance française et latine avec quelques-uns d'entr-eux? (2) Ces Anglais de haute allure avaient su tout naturellement reconnaître dans quel monde ils arrivaient et ils y furent accueillis avec cette politesse parfaite qui caractérisait les français au XVIIIème siècle. Mais ils avaient dû avant d'y être admis faire montre d'une certaine souplesse et d'une certaine insistance. Les canadiens de la haute société poussèrent l'exclusivisme très loin. Aussi voit-on une lady Elgin faire, la première, *des visites aux danes canadiennes dont elle désirait faire la connaissance,* (3) *et une lady Mary Lennox, fille du duc de Richmond traiter familièrement les femmes de la noblesse canadienne qu'elle recevait dans son intimité.*

C'était, d'ailleurs, de la part de ces anglais de bonne race une preuve de haute éducation que ces avances et que ces prévenances. Ils avaient compris la réserve jalouse où se tenaient ces canadiens vaincus mais que leur défaite avait rendus encore plus fiers et plus hautains que n'eut fait une victoire. Il y a dans la froideur que met un vaincu à recevoir son vainqueur une dignité humaine que peuvent comprendre les cœurs bien placés. Lady Elgin dut avoir un de ces cœurs bien en place.



Manoir de Saint-Hilaire

Il se peut que les canadiens aient mis alors quelques préjugés de race au service d'une telle conduite. Mais certains anglais, helas! ne se faisaient pas faute de préjugés semblables et l'on voit le chevalier Craig avouer que sa dure et féroce conduite vis-à-vis du peuple canadien lui a été inspirée par une prévention dont il regretta plus tard les inutiles aveuglements. (4) *Il se peut aussi que cette vieille noblesse canadienne ne vit pas sans un certain plaisir ces grands seigneurs anglais rechercher leur compagnie et faire des démarches pour l'obtenir. Il perce dans Philippe Aubert de Gaspé quelque chose de cette secrète satisfaction quand il rappelle complaisamment le cas que les Anglais faisaient de la noblesse canadienne.*

Mais c'est aussi que le renom français était universel à cette époque. Et si des anglais cultivés recherchaient la société des canadiens-français, il n'y a guère là qu'un fait banal jusqu' à un certain point. L'Europe entière avait pris l'habitude d'admirer, d'aimer et d'imiter la France. On pouvait être son ennemi comme Frédéric de Prusse et l'admirer comme il fit jusqu'au point d'affecter de n'écrire qu'en français. Toutes les cours de l'Europe depuis celle de la grande Catherine jusqu'aux plus infimes petites cours allemandes se modelaient sur Versailles. Il suffisait alors d'avoir l'air de connaître Paris et de parler un peu le français pour sembler un homme très civilisé. La renommée littéraire de la France n'était pas étrangère à cette influence. Et cette renommée des écrivains du grand siècle s'était, au siècle suivant, comme répandue sur la nation tout entière. On l'a dit souvent: au XVIIIème siècle, en France, tout le monde écrivait bien. Cette grâce, cette liberté, ce charme qui étaient dans les mœurs avaient passé dans la langue et dans le style des français de cette délicieuse époque. Le raffinement excessif de la vie française avait donné aux français ce suprême raffinement de parler et d'écrire dans une langue parfaite par la clarté, la musicalité et la richesse. Tout le monde à cette époque eut du style en France. Une marquise de Pompadour qui ne "mettait" pas l'orthographe a laissé des lettres charmantes. Et qui ne connaît les merveilleuses lettres de Madame de la Poupelinière au maréchal de Richelieu qui, également dénuées d'orthographe, sont pleines d'un charme tendre et passionné? Il y a eu, en France, des époques plus hautes et plus nobles que ce XVIIIème siècle qui a, par certains côtés, une odeur de décadence, mais il n'y eut jamais dans le monde un temps qui donne davantage la sensation d'une civilisation si extrême et si complète.

Qu'était-ce donc que cette société canadienne et de quoi se composait-elle donc pour attirer un tel hommage de la part des Anglais?

Elle s'était lentement formée au cours du XVIIème et du début du XVIIIème siècle par les familles nobles venues de France, par les familles canadiennes anoblies au Canada, par les officiers mariés au Canada et y ayant fait souche, par les bourgeois qui s'étaient alliés à la noblesse ou qui s'y étaient mêlés par leur fortune et leurs talents. On voit à travers l'histoire de la société canadienne jouer le puissant et souple système hiérarchique que Louis XIV et Colbert avaient transporté dans la colonie. On peut ne pas aimer ce système social et ce moyen de gouverner qui s'appelle l'aristocratie, mais on ne saurait lui refuser qu'il fut une puissante source de civilisation. Civilisation, avant tout, basée sur "l'honneur." Le noble, c'était, à la lettre, l'homme qui ne peut, ni voler, ni mentir, ni être lâche, ni être "vilain" en aucune manière. Et le gentilhomme était devenu avec les siècles, en France, du moins, un homme complet par le caractère chevaleresque de ses manières et de sa vie. Au Canada, la noblesse avait eu un rôle magnifique qu'elle avait rempli avec une ardeur, une constance, une abnégation sans bornes. Il y eut au Canada trois éléments de civilisation: le prêtre, le paysan et le gentilhomme. Et le gentilhomme n'a pas moins fait pour asseoir les bases du peuple canadien que le clergé et que l'habitant. Ce serait faire preuve de la plus basse démagogie que de ne pas reconnaître cette vérité historique. L'octroi de la noblesse qui récompensait une famille pour ses belles actions ou qui haussait l'importance d'une autre déjà connue par sa richesse, n'était que le moyen infaillible de toujours renouveler la nation et de l'y maintenir viable cette classe précieuse pour la civilisation générale qu'est l'élite. Il faut le répéter: on peut ne pas aimer ce système social mais il faut reconnaître qu'il eut bien de la force et qu'il donna de merveilleux résultats. Au Canada, la noblesse a eu l'influence la plus heureuse sur la formation de la race et même sur son avenir le plus éloigné. L'exercice de ses droits spéciaux n'a jamais été que paternel et débonnaire. (5) *On ne saurait reprocher à cette classe au Canada ce qu'on a pu lui reprocher ailleurs et, particulièrement, en France. On ne trouve nulle trace de haine contre elle.*

---

(1) voir P. A. de Gaspé: Mémoires, p. 463.
(2) ibid p. 479.
(3) ibid p. 514.
(4) P. A. de Gaspé, Mémoires: p. 347.

Dès le début de XVIIIème siècle, comme le prêtre qui avait cessé d'être exclusivement le missionnaire et s'était changé en éducateur et en curé, le gentilhomme avait cessé d'être exclusivement le soldat et s'était changé en seigneur. Les vieilles luttes contre les Indiens étaient terminées depuis M. de Callières, le pays était pacifié et livré sans encombre à toutes les civilisations. Québec et Montréal n'étaient plus les pauvres et étroites forteresses de Champlain et de Maisonneuve mais des villes bien bâties, peuplées, pleines de boutiques, pourvues de tout ce qui permet à une société de s'organiser et de vivre. Les campagnes du Saint-Laurent étaient défrichées, labourées, riches de moissons. On y voyait des villages de distance en distance et au centre de chaque village le petit clocher en tuiles de l'église. Et, un peu à l'écart du village, au milieu des terres, était le manoir, la maison du seigneur. Les temps héroïques étaient terminés, l'époque des civilisations définitives était arrivée, le grand rêve colonial de Colbert allait s'accomplir.

Dans son manoir, au milieu de ses terres, le seigneur canadien n'était pas un fainéant ou un oisif chasseur. Il ne se reposait pas sur le vieil honneur de la famille pour lui tenir lieu de sauvegarde. Avant tout, le seigneur canadien fut un agriculteur habile à faire valoir les terres qu'il tenait du roi et il était devenu, naturellement, le conseiller et le support des paysans. Madame de Repentigny est restée comme le modèle de cette ingéniosité, de cette habileté des seigneurs canadiens à tirer parti des ressources naturelles du pays. Cette canadienne a eu l'honneur d'être félicitée par Colbert de son intelligente initiative et même d'être aidée dans ses entreprises industrielles par le grand ministre. Les seigneurs canadiens furent vraiment des coloniaux ayant pris à cœur et à honneur la prospérité du pays. Et, si le Canada coûta sans cesse à la France plus qu'il ne lui rapportait, si la banqueroute fut presque imminente, au moment de la querre de 1759, il faut en accuser les hauts fonctionnaires français, et, tout particulièrement les intendants. Un de Meulles que M. de Denonville accusait hautement de vol, un Bochard de Champigny qui fut accusé d'avoir réalisé une fortune pendant son intendance du Canada et, surtout, un Bigot furent les ennemis de la Nouvelle-France au même titre que les iroquois. N'y eut-il pas jusqu'à des gouverneurs comme M. de la Barre et même comme Frontenac dont l'administration n'ait été entachée du reproche de commerce illicite sinon de prévarications? Mais les seigneurs et les paysans canadiens furent les véritables soutiens de la colonie. Et Colbert le savait car il ne cessa de les protéger et de les aider. C'est "l'habitant" qui fut le véritable auteur de la colonisation, et "l'habitant" c'est, autant que le paysan, le seigneur. Attentif à tout ce qui peut augmenter la prospérité générale de la colonie, le prototype du seigneur canadien pourrait être ce Louis de Salaberry, seigneur de Beauport, qui notait chaque saison, pour en faire part à ses voisins, les bons résultats de tel ensemencement, la faillite de telle expérience agraire tentée sur son domaine.

L'homme des champs qu'était le seigneur canadien quoique souvent peu fortuné, quoique travaillant souvent de ses mains (car on sait que le travail de la terre était sur le rang de la vie militaire et qu'un noble pouvait conduire la charrue sans déchoir) n'était pour cela ni hirsute, ni grossier. La vie intime des seigneurs canadiens était enpreinte d'un certain luxe domestique. On sait ce que c'était que le manoir seigneurial; il en est resté un certain nombre par la province de Québec. En général, le manoir canadien était une longue maison de pierre à un seul étage, à peine plus magnifique que la maison d'un riche fermier; "Le manoir seigneurial situé entre le fleuve Saint-Laurent et le promontoire... C'était une bâtisse à un seul étage à combles raides, longue de cent pieds, flanquée de deux ailes de quinze pieds avançant sur la cour principale." (6) Voilà la description que P. A. de Gaspé fait du manoir des d'Haberville et elle pourrait convenir à la plupart des manoirs canadiens. Cette habitation solide et sans prétentions était confortablement meublée et la vie n'y était dénuée ni de charme ni d'élégance. On y faisait bonne chère et quand les anglais commencèrent à y être reçus, ils purent savourer le délicat plaisir d'une table abondante et bien servie. Voici ce qu'était un repas dans un manoir canadien au milieu du XVIIIème siècle. "Le couvert était mis dans une chambre basse, mais spacieuse, dont les meubles, sans annoncer le luxe, ne laissaient rien à désirer de ce que les Anglais appellent confort. Un épais tapis de laine à carreaux, de namufacture canadienne, couvrait aux trois quarts le plancher de cette salle à manger. Les tentures en laine, aux couleurs vives dont elle était tapissée, ainsi que les dossiers du canapé, des bergères



Jardins à la française, encadrant le manoir de Saint-Hilaire.

et des chaises en acajou aux pieds de quadrupèdes, semblables à nos meubles maintenant à la mode, étaient ornés d'oiseaux gigantesques, qui auraient fait le désespoir de l'imprudent ornithologiste qui aurait entrepris de les classer.

"Un immense buffet, touchant presque au plafond, étalait, sur chacune des barres transversales, dont il était amplement muni un service en vaisselle bleue de Marseille, semblant, par son épaisseur, jeter un défi à la maladresse des domestiques qui en auraient laissé tomber quelques pièces. Au dessus de la partie inférieure de ce buffet, qui servait d'armoire, et que l'on pourrait appeler le rez de-chaussée de ce solide édifice, projetait une tablette d'au moins un pied et demi de largeur, sur laquelle était une espèce de cassette, beaucoup plus haute que large, dont les petits compartiments bordés de drap vert, étaient garnis de couteaux et de fourchettes à manches d'argent, à l'usage du dessert. Cette tablette contenait aussi un grand pot d'argent, rempli d'eau pour ceux qui désiraient tremper leur vin, et quelques bouteilles de ce divin jus de la treille. Une pile d'assiettes de vraie porcelaine de Chine, deux carafes de vin blanc, deux tartes, un plat d'oeufs à la neige, des gaufres, une jatte de confitures, sur une petite table couverte d'une nappe blanche, près du buffet, composaient le dessert de ce souper d'un ancien seigneur canadien. A un des angles de

(5) L'abolition des principaux droits féodeaux au Canada au milieu du XIXe siècle a été le dernier coup porté à la noblesse canadienne déjà si ruinée par la conquête. Cet acte était nécessaire sans doute, car la survivance de ce vieil état de choses était devenu gênant, inutile et plein d'un tas de petits ennuis. D'ailleurs, à cette époque, la noblesse était presque complètement disparue. Il ne surnageait plus que quelques rares familles encore en possession de leurs anciens domaines et d'un reste d'influence. Les Hertel, les Saint-Ours, les Boucherville, les Saveuse de Beaujeu ont peut-être été les derniers canadiens qui aient possédé la seigneurie concédée, jadis, à leurs ancêtres par le roi de France.

(6) P. A. de Gaspé: Les Anciens Canadiens p. 66.

la chambre était une fontaine, de la forme d'un baril, en porcelaine bleue et blanche, avec robinet et cuvette, qui servait aux ablutions de la famille. A un angle opposé, une grande canevette, garnie de flacons carrés, contenant l'eau-de-vie, l'absinthe, les liqueurs de noyau, de framboises, de cassis, d'anisette, etc., pour l'usage journalier, complétait l'ameublement de cette salle.

"Le couvert était dressé pour huit personnes. Une cuillère et une fourchette d'argent enveloppées dans une serviette, étaient placées à gauche de chaque assiette, et une bouteille de vin léger à la droite. Point de couteau sur la table pendant le service des viandes: chacun était muni de cet utile instrument dont les Orientaux savent seuls se passer. Si le couteau était à ressort, il se portait dans la poche, si c'était, au contraire, un couteau-poignard, il était suspendu au cou dans une gaine de maroquin, de soie, ou même d'écorce de bouleau artistement travaillée et ornée par les aborigènes. Les manches étaient généralement d'ivoire, avec des rivets d'argent, et même en nacre de perle pour les dames.

"Il y avait aussi à droite de chaque couvert une coupe ou un gobelet d'argent de différentes formes et de différentes grandeurs: les uns de la plus grande simplicité, avec ou sans anneaux; les autres avec des anses; quelques uns en forme de calice, avec ou sans pattes, ou relevés en bosse; beaucoup aussi étaient dorés en dedans...



Le vieux manoir de Saint-Ours.

..."Le menu du repas était composé d'un excellent potage (la soupe était alors de rigueur, tant pour le dîner que pour le souper) d'un pâté froid, appelé pâté de Pâques, servi, à cause de son immense volume, sur une planche recouverte d'une serviette, ou petite nappe blanche, suivant ses proportions. Ce pâté, qu'aurait envié Brillat-Savarin, était composé d'une dinde, de deux poulets, de deux perdrix, de deux pigeons, du râble et des cuisses de deux lièvres: le tout recouvert de bardes de lard gras. Le godiveau de viandes hâchées, sur lequel reposait, sur un lit épais et mollet, ces richesses gastronomiques, et qui en couvrait aussi la partie supérieure, était le produit de deux jambons de cet animal que le juif méprise, mais que le chrétien traite avec plus d'égards. De gros ognons, introduits ça et là, et de fines épices, complétaient le tout. Mais un point très important en était la cuisson, d'ailleurs assez difficile, car si le géant crevait, il perdait alors cinquante pour cent de son acabit. Pour prévenir un événement aussi déplorable, la croûte du dessous, qui recouvrait encore de trois pouces les flancs du monstre culinaire, n'avait pas moins d'un pouce d'épaisseur. Cette croûte même, imprégnée du jus de toutes ces viandes, était une partie délicieuse de ce mets unique.

"Des poulets et des perdrix rôtis, recouverts de doubles bardes de lard, des pieds de cochon à la Sainte Ménéhould, un civet bien différent de celui dont un hôtelier espagnol régala jadis l'infortuné Gil Blas, furent en outre les autres mets que l'hospitalité du seigneur de Beaumont put offrir à ses amis." (7)

Voilà qui annonce une vie facile, plantureuse même. Aussi, il s'était formé au milieu de cette société canadienne des campagnes des habitudes mondaines. On se recevait de manoir à manoir, on donnait des fêtes et des bals. Gaspé est plein de ces récits où l'on voit une noble société réunie dans un manoir autour d'une table bien servie. La vie mondaine de la vallée du Richelieu est restée célèbre. Les manoirs des Saint-Ours et des Hertel ont gardé jusque vers 1850 leur réputation de fastueuse hospitalité. En hiver on allait à Montréal et à Québec et il y avait chaque année quelques semaines de grandes mondanités dans les deux villes. L'intendant Bigot donnait des fêtes magnifiques et l'une d'elles a été racontée par Madame Bailly de Messein qui y avait assisté dans son enfance. (8)

Tout cela avait continué sous la domination anglaise et des gouverneurs comme Dorchester et Richmond donnèrent des fêtes brillantes où ils tâchaient de mêler les canadiens de la haute société avec les anglais nouveaux venus afin de les présenter les uns aux autres et d'établir des relations de sympathie entre eux. Ah! que nous sommes donc loin du défricheur et du coureur des bois et que ces gentilshommes en habits brodés, que ces dames en robes à paniers sont donc éloignés des pauvres colons de Maisonneuve et de Champlain! Cependant, ce sont là les canadiens du XVIIIème siècle.

La vie intellectuelle des canadiens de cette époque n'était pas inférieure à leur vie sociale. Leur vie intérieure n'était pas plus basse que leur vie intime et ces manoirs qui possédaient des salles à manger si bien garnies et des salons si élégants possédaient très souvent une bibliothèque. Je n'en veux pour preuve que la bibliothèque des Hertel, somptueuse pour l'époque. L'instruction des anciens canadiens était toute française et toute classique naturellement, leur bibliothèque se composait des grands ouvrages de la littérature française et des deux littératures antiques. Mais que n'avons-nous le catalogue de la bibliothèque que les Hertel avait réunie dans les manoirs de Chambly et de Saint-Hilaire qui appartinrent jusqu'en 1850 à cette famille (9). *Car, s'il est instructif de savoir ce qu'ils mangeaient, combien davantage ne le serait-il pas de savoir ce qu'ils lisaient. S'il est précieux de connaître le menu de leurs repas, combien ce le serait de connaître le contenu de leur bobliothèque. On construit beaucoup l'histoire morale d'un peuple sur ces petits faits! Rien n'est à dédaigner dans ce domaine. Aussi quand on voit un Gaspé faire montre dans les livres qu'il a écrits d'une large culture, quand on sait qu'un Salaberry correspondait en latin avec le duc de Kent, qu'un Hertel possédait une bibliothèque considérable, on peut conclure que la haute société canadienne du XVIIIème siècle fut instruite, intelligente et raffinée.*

Voilà, à peu près, ce qu'était la noblesse canadienne au XVIIIème siècle et au début du XIXème. Par ses manières,

---

(7) P. A. de Gaspé. Les Anciens Canadiens: p. 49-50-51.

(8) P. A. de Gaspé. Mémoires: p. 119.

(9) Les débris de cette bibliothèque appartiennent aujourd'hui à M. Hertel La Roque de Roquebrune, de Montréal. On peut relever à l'Ex-Libris des Hertel sur un exemplaire de La Princesse de Clèves, le no 512, et sur une exquise petite édition des Mémoires de Grammont par Hamilton le no 1613. Cette bibliothèque était de plusieurs milliers de volumes. Combien le catalogue en serait intéressant.

par son charme, par son orgueil même elle a contribué à donner à la nation entière, ce cachet de haute civilisation qui avait mérité aux canadiens le titre de "peuple gentilhomme." Par sa fierté elle a fait respecter la race tout entière par les conquérants de 1759. Par sa culture et sa souplesse d'esprit elle a mérité la sympathie des anglais d'élite. Après avoir puissamment aidé à la colonisation du pays, cette classe contribua pendant tout le XVIIIème siècle à sa formation morale. Son rôle, sans doute, fut moins puissamment fécond que celui du clergé et que celui des parlementaires qui engagèrent les grandes luttes pour les libertés canadiennes. Il n'en reste pas moins, cependant, que la noblesse canadienne a été une forte élite et qu'elle a réellement dirigé les canadiens dans plus d'un domaine. Aujourd'hui c'est à l'aristocratie des intellectuels à reprendre au Canada l'ancien rôle de direction assumé jadis pour une large part par l'aristocratie du sang. C'est à l'élite intellectuelle à reprendre auprès de l'élite anglaise cette attitude de fierté et d'égalité qu'eut jadis notre vieille aristocratie. C'est à cette élite intellectuelle à renouer avec les anglais ces habitudes de compréhension et de grande sympathie qu'avait prises l'ancienne noblesse canadienne. Et ne semble-t-il pas aussi que cette classe d'hommes doive rester comme un symbole pour cette élite intellectuelle que nous voyons avec joie, grandir et s'affermir? Symbole qui a quelque chose de si intimement canadien-français, car la noblesse canadienne a été comme la victime de la conquête étrangère. Elle a été malgré tout comme quelque chose de la nation incompatible avec l'étranger puisqu'elle est morte en cent ans de cette conquête même. Sa disparition totale a été un amoindrissement pour la nation entière et il est vraiment mort avec la noblesse canadienne quelque chose de profondément national.

R. LA ROQUE DE ROQUEBRUNE.

..RUPTURE..

J'ai repris de ses doigts, de ses yeux, de sa bouche,
Mon cœur redevenu solitaire et farouche.

Comme l'aigle puissant dont le vol a cessé,
Se cache en la ravine et tait qu'il est blessé,
Longtemps, à mes amis, j'ai celé ma souffrance,
Mon cœur anéanti d'amour et d'impuissance.

Comme elle fut ma joie, elle fut mon tourment!

Par elle, j'ai connu tout ce que la souffrance
Peut laisser d'amertume en un cœur de vingt ans,
Lorsqu'il lui faut se rendre à l'affreuse évidence
D'un amour qui n'est pas fidèle à ses serments.

Par elle, j'ai connu la douceur des paroles
Qui fleurent bon à l'âme ainsi que des corolles,
Et le charme troublant de ses yeux sur les miens
Qui berçait mieux l'amour encor que ses paroles,
Cependant que nos doigts formaient de doux liens...

J'irai seul, désormais, au val de mon enfance,
Seul, et par des sentiers remplis de méfiance,
Et mes lèvres fuiront les vains attouchements,
De peur de retrouver la même expérience.

Maintenant notre amour est chose du passé
Et je n'en parle plus que sur un ton blasé...(?)

GASTON GIBEAULT.

Montréal, 1920.



LE SKI est un sport qui devient de plus en plus populaire en Canada, où il se fait des adeptes parmi les deux sexes. Nos charmantes skieuses, comme le montre cette gravure, ne craignent pas d'entreprendre de longues randonnées à la campagne. Le groupe ci-dessus a choisi la région accidentée des Laurentides comme champ de ses exploits. (Faveur du Pacifique Canadien).

"LA RESURRECTION DE LA CHAIR"

Par ROBERT LE BIDOIS

André Bermance, officier de chasseurs, a connu dans un cantonnement d'Alsace Maria Ritzen, la plus jolie fille de Thann. Une nuit, avant de remonter aux lignes, une nuit d'hiver où tout conspire en faveur de leur passion, les deux fiancés ont bu le philtre d'amour. (1) Quelques jours plus tard, le capitaine était frappé mortellement à l'Hartmannsweilerkopf. — Telle est la donnée d'où va sortir l'histoire de "*La Résurrection de la chair*" le dernier roman d'Henry Bordeaux. Mais, plutôt que cette aventure d'amour et de mort, le drame est la répercussion de la faute sur les vivants: le grand chagrin de madame Bermance, en découvrant son fils coupable, l'émotion de la fiancée après la mort de son complice, et surtout les conséquences qu'entraînera la naissance posthume de l'enfant. — Est-



M. Henry Bordeaux, de l'Académie française, romancier célèbre

ce là tout le roman ou même le principal du roman? — Non pas. L'intérêt de cette tragédie, c'est de nous faire participer à l'inquiétude grandissante de madame Bermance, c'est de suivre tous les chemins où s'engage son esprit hésitant, de réfléchir avec elle à tous les scrupules qui l'arrêtent encore dans la poursuite de la vérité, et de voir avec quelle admirable assurance elle se résout à ce qu'elle considère enfin comme son devoir, c'est-à-dire à recueillir celle que son fils a séduite et à recevoir plus tard son enfant, le fils de son fils. Et l'intérêt du roman, c'est encore cette pauvre fiancée qui porte dans sa chair le fruit de sa faute, et qui se désole, et qui se désespère, et qui, après avoir lutté, trouve enfin la force des aveux difficiles, puis, au moment le plus tragique, se croit abandonnée de tous et de toutes, même de son amie des heures malheureuses. Ce double combat intérieur, une femme chrétienne qui lutte contre ses principes, ou ses répugnances, et qui dompte sa propre nature; une jeune mère, luttant contre son désespoir et qui finit par en triompher, — voilà un drame magnifique dans sa simplicité douloureuse, une tragédie infiniment émouvante.

L'art du dramaturge ou du romancier consiste à produire le plus d'émotion possible avec le minimum d'événements, avec ce que Racine appelle "une action chargée de peu de matière." Comment H. Bordeaux, avec un sujet si simple, touchera-t-il les cordes les plus sensibles de l'âme de son lecteur? Par une habileté, qui n'est pas un procédé de littérateur adroit, — André Beaunier l'a finement remarqué, — ni une ficelle de vaudeville, mais l'art le plus délicat et le plus fort: nous apprenons l'histoire des deux coupables en même temps que la protagoniste du drame, la pauvre madame Bermance, qui est la dernière personne à croire à la culpabilité de son fils et celle que la révélation de la faute doit faire le plus souffrir. Mais encore, comment l'apprend-elle? Les jeux du hasard en cette occurrence eussent été un médiocre ressort dramatique. Il faut que quelqu'un se charge de cette triste besogne. Qui sera si cruel que de verser ce poison goutte à goutte dans le cœur de cette mère en deuil? Les femmes de Chapareillan jalouses de leur châtelaine? Le fermier qui convoite son bien? Plus simplement, — et quelle force tragique dans cette simplicité! — Maria Ritzen, c'est-à-dire celle à qui la révélation est le plus douloureuse, puisqu'elle est tout ensemble un aveu et sa propre condamnation.

La crise morale qui remplit le livre, le romancier l'a préparée avec un soin minutieux. Dès le début, une laveuse donne un premier son de cloche: "Les morts sont morts, Madame; pas la peine d'y aller voir... Il y a les détails, et la sépulture et tout." Un notaire, à madame Bermance qui le consulte, fait retentir de nouveau le même avertissement funèbre: "Méfiez-vous des fiancées des morts". Mais l'amour maternel est le plus fort. Avant de partir pour l'Alsace où l'appelle la fiancée de son fils, puis en voyage, et enfin dans la chambre où elle va recevoir Maria, les avertissements qu'elle a reçus viennent tourmenter madame Bermance comme les hululements des chouettes, et ces messagers sinistres lui font présager quelque malheur...

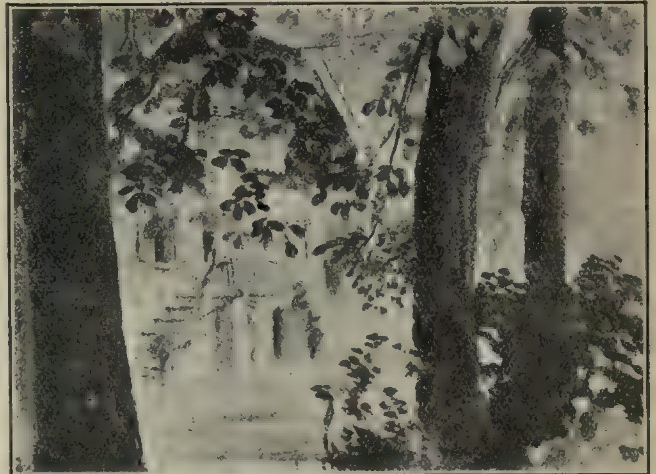
Les deux femmes — la mère et la fiancée du mort — se sont rencontrées dans l'obscurité d'une nuit de d'hiver, près du front, parmi le tumulte d'une gare: ainsi, elles n'ont pu se confier l'une à l'autre la peine de leur cœur. Le jour suivant, une visite au cimetière retarde encore l'inévitable révélation; mais nous commençons à la deviner, telle une croix qui se dessine vaguement dans le brouillard. La tristesse angoissée de Maria ne lui permet que de dire ces mots à sa compagne: — "Si vous saviez!" Au moment où elle va peut-être avouer son grand secret, elle est interrompue par un sifflement d'obus allemand. Mais les quelques mots qu'elle a prononcés, ou plutôt qu'elle a soupirés, ne se sont pas perdus dans le vent;

(1) "Ceux qui en boiront ensemble, s'aimeront de tous leurs sens et de toute leur pensée, à toujours, dans la vie et dans la mort." (*Tristan et Yseut*, d'après Joseph Bédier, p. 73 à 80).

ils vont germer lentement dans le cœur de madame Bermance, et y faire leur obscur travail. Une seconde fois, Maria tente de parler: — "Ecoutez-moi", dit-elle à la mère de son fiancé; mais l'entretien, qui semblait près de naître, avorte pour la seconde fois. Le soir, la jeune fille fait une nouvelle tentative pour rompre le silence par quoi elle est emprisonnée dans sa solitude. Quand elle est déjà sur l'obstacle et prête à le franchir, elle se dérobe comme une biche apeurée. Enfin, le lendemain, elle se décide à boire le calice: d'une voix tremblante, elle demande à madame Bermance de la recevoir après la veillée. Les voilà donc réunies dans le calme d'une chambre chaude, propice aux confessions. Va-t-elle parler? Elle hésite encore et son hésitation donne un instant le change à sa confidente. Mais voilà que celle-ci est frappée d'une inspiration soudaine: elle demande à la jeune fille de lire la lettre que lui a écrite son fiancé, le jour de sa mort. Cette lettre, un hymne à la vie, contient la preuve de la faute. La preuve? disons plutôt la glorification exaltée, l'adoration passionnée de la faute. (2) Et vous pouvez vous représenter le coup qu'elle porte à madame Bermance! A son chagrin de mère en deuil, vient s'ajouter la douleur d'une chrétienne qui apprend que son fils est mort dans le péché.

Mais la pauvre femme n'a pas achevé de gravir son calvaire. Elle croit tout savoir: Maria la prie de l'écouter encore. — "Si vous saviez!" soupire-t-elle pour la troisième fois. Alors, de nouveau, le cœur de madame Bermance s'éclaire d'une illumination subite. Avec une grande délicatesse, elle épargne à la jeune coupable l'humiliation de l'autre aveu; à sa place, elle achève la révélation. Et c'est de cette femme sans tache que nous apprenons la maternité de Maria.

Admirons ici de quelle touche délicate et mesurée le romancier a traité ce sujet difficile. Avec quelle pudeur il ménage ses personnages, et surtout ses lecteurs qu'il amène par une pente insensible en face de l'événement tragique! Des soupçons bien légers, d'abord; puis une lettre, qui ne raconte point la faute, mais la laisse deviner; enfin, et à la fin seulement, l'aveu oral, le plus pénible de tous. Cet aveu est habilement accompagné de tant de circonstances atténuantes que les deux coupables n'en sont pas absous, certes, — mais cependant à moitié excusés. Ces nouveaux fiancés, confiants en la vie, éclatants de l'orgueil de vivre, étaient entourés d'un réseau de complicités quasi inextricable: la nuit obscure, la maison commune où ils couchaient, le silence qu'ils devaient garder; et toute cette atmosphère de guerre enivrée de poudre où respirait l'Alsace, et l'enthousiasme pour les soldats sauveurs... Et puis, leurs adieux s'étaient mal faits; André a voulu dire un mot à sa fiancée. Maria lui a mis les bras autour du cou... Il est resté; il est resté jusqu'au matin... En entendant tout cela, madame Bermance trouve parmi ses pleurs le courage de parler: — "Ne pouviez-vous pas le laisser partir quand il allait peut-être mourir?" — "C'est parce-qu'il allait mourir, Madame, que je ne pouvais pas le laisser partir!" Sur un adieu manqué! Sans un baiser! Quelque temps après, le même cri d'amour s'échappe encore, comme pour adoucir la faute: — "Il allait mourir, Madame". Mais, dans le cœur de la mère chrétienne, ces mots retentissent comme un glas funèbre; ils déclanchent en elle je ne sais quel ressort sensible et caché qui va résonner magnifiquement: — "Ah! c'est parce qu'il allait mourir qu'il fallait montrer plus de courage!" — Ainsi, ces deux femmes, par des voies différentes, l'une par la douleur tout humaine de son amour brisé, l'autre par la douleur de tout son être, cœur de mère et âme de chrétienne, ces deux femmes atteignent au sublime. Maria a les accents d'un personnage racinien, d'une Iphigénie qui réclame pour son jeune fiancé le droit de vivre intensément avant de dire un éternel adieu à la lumière du jour. Mais madame Bermance,—qui met l'honneur au-dessus de l'amour, et le plus pénible des devoirs au-dessus de l'amour maternel, — on dirait d'une héroïne cornélienne.



Le chalet de M. Henry Bordeaux à Cognin, près Chambéry

Comme une sève féconde qui vivifie l'arbre, de belles idées répandent leur vie dans le roman et lui donnent une portée de premier ordre: la solidarité humaine, la communion des vivants et des morts, et le devoir, pour les survivants, de réparer les fautes des disparus.

Dans le train, madame Bermance se trouve mêlée à des soldats qui s'en vont à Verdun, à la mort... Elle ne songe plus à son fils unique, qu'elle vient de perdre; sa maternité s'élargit, "comme si elle avait enfanté une foule". Soldats et civils mettent leur repas en commun, "communion du pain et du vin, de la France de l'arrière et de la France de l'avant", car le pain et le vin se changeront en chair et en sang qui seront offerts en holocauste pour le salut du pays. — Au cimetière, où repose son fils, elle ne peut

(2) H. Bordeaux a écrit quelque part: "On aime pour mieux sentir la vie, et l'on ne sent violemment la vie que si, par contraste, on flaire la mort." A qui cette parole s'applique-t-elle mieux qu'à André Bermance? Quand déjà l'ombre de la mort le recouvre, il exalte passionnément la vie: "Je vis, je vis, je vis... et jamais je n'ai tant aimé la vie... maintenant, ma vie est si belle qu'elle me semble déjà remplie..." (p. 141) Le capitaine Bermance devait mourir le jour même!

Comment ne pas rapprocher ce nouveau Tristan de l'autre, l'amant d'Yseut la blonde? Au saint moine qui l'adjurait de se repentir, parce que "celui qui vit dans le péché est un mort", Tristan répondit fièrement: "Qu'importe la mort!... je vis, et je ne me repens pas... Me repentir, et de quel crime?" (*Tristan et Yseut*, d'après J. Bédier). Ne sont-ce pas les paroles Hellouin même que prononce l'amant de Maria Ritzen, lorsque le Père lui offre les secours de la confession: "Quand la faute est trop belle, on n'a pas de remords, monsieur l'aumônier!" (p. 90).

Au moment de livrer cet article à l'impression, je retrouve dans "*La Neige sur les pas*" (p. 292) une page sur Tristan et Yseut. Bordeaux compare les amants de Cornouailles à Roméo et à Juliette qui, par amour encore, burent une coupe empoisonnée. Mais il leur oppose la fin plus noble de l'Hélène grecque qui, après avoir répandu le sang de milliers de guerriers, soumit finalement son amour à l'ordre. Hélène est la "survivante"; et parce qu'elle a la force de survivre à sa faute, elle est plus touchante qu'Yseut, plus émouvante que Juliette. Maria Ritzen, elle aussi, est une "survivante": c'est là l'une des raisons de sa beauté.

pas davantage ne penser qu'à son enfant. Ils sont trop nombreux, les morts de tous les cimetières des champs de bataille. Au-dessus de chacun d'eux, n'y a-t-il pas l'esprit commun, la direction unique donnée par les chefs? Et ces chefs, ne sont-ils pas eux-mêmes soumis à la volonté exigeante de la patrie, "sainte et cruellement chère" (Sully Prudhomme)? Le capitaine Bermance, qu'est-il pour son bataillon, sinon une unité assujettie à cette immense force disciplinée et anonyme, composée de la foi et de la souffrance de tous, l'Armée? En terre alsacienne, madame Bermance songe aussi que l'Alsace fait son avenir avec les morts de la France. Lamartine avait déjà exprimé cette idée dans ce beau vers:

"C'est la cendre des morts qui créa la patrie";

la patrie, c'est-à-dire l'association des vivants avec ceux qui sont morts et ceux qui naîtront.

L'enfant qui va naître de l'union coupable, comment madame Bermance pourrait-elle l'abandonner, après qu'elle a réfléchi à tout cela? "Les morts sont morts", avait dit la Claudine. Et le notaire: "Nous ne pouvons plus rien pour eux". Sans doute il y a la prière; encore ne suffit-elle point. Il faut prendre la place des morts sur la terre, mériter pour eux. Mais est-ce là tout le devoir de madame Bermance à l'égard de son fils? Son fils est mort dans le péché et les conséquences de son péché subsistent: elle devra donc réparer les dommages qu'il a causés, se charger de sa responsabilité, — sa responsabilité empreinte dans la chair coupable; elle devra effacer la tache avec les larmes de ses yeux, avec la sueur de l'acceptation quotidienne. Alors, la chair même du défunt refleurira dans celle du jeune enfant. — "Vous l'aimerez un jour, comme votre fille", avait écrit André Bermance à sa mère, au sujet de Maria Ritzen. — "Je serai votre maman", dit-elle à la fiancée de son fils, lorsque celle-ci ressent déjà les douleurs de l'enfantement. — "Mais la bonne est partie, il n'y a plus de servante!" — "Je serai votre servante." Magnifique humilité, sublime dévouement d'une mère qui met en action les paroles évangéliques.

A la fin du roman, nous voyons les deux femmes dans un cruel isolement. Il y a un complot ourdi au village; l'hostilité qui se dessinait dès le premier chapitre contre cette "dame", a trouvé une arme puissante dans la faute de son fils et de sa protégée... Mais le mort vient de ressusciter dans le corps du nouveau-né. La vie recommence; ce petit être fragile et innocent, madame Bermance le tend fièrement vers cette bande assemblée pour l'insulter. Le prodige s'accomplit: ces femmes aux passions déchaînées s'adoucissent soudain, comme par enchantement. Beau spectacle, en vérité, que de voir toutes ces mégères apprivoisées. Miracle de la résurrection de la chair, et miracle d'une volonté qui a vaincu la mort. Grâce à l'enfant, grâce surtout à l'abnégation d'une femme, Dieu pardonnera au père coupable. Résurrection de la chair: symbole aussi de la résurrection de l'âme du pécheur.

Ce roman est inséparable des autres livres d'Henry Bordeaux. S'il fallait résumer d'un mot l'esprit de son œuvre, on pourrait l'appeler la défense et illustration de la famille française. Défense, car elle est bien attaquée à l'étranger; et illustration, parce que la famille française est une merveille trop généralement inconnue des touristes (sympathiques, mais pressés) de l'Ancien et du Nouveau monde... Bordeaux a vanté cette vieille et respectable institution française des "livres de raison", où, à côté des comptes quotidiens (la France est la patrie par excellence de l'économie), on ne manquait point de saluer chaque naissance par un cri de joie; car alors, "on ne mettait pas en doute la bonté de la vie" (*La peur de vivre*, Préface) Cette foi dans la vie, qu'est-elle autre chose que le sentiment de sa propre durée à travers l'âme de la race, et la volonté de se survivre dans la chair de sa chair? "La vie est naturellement enchaînée par le passé et par l'avenir." (*La croisée des chemins*) "L'homme ne tient sa grandeur et sa durée terrestre que de ses antiques origines et de ses espérances. Isolé, son œuvre est éphémère. Relié par la race au passé et à l'avenir, il a le temps pour allié..." (*Le pays natal*, Préface). C'est pourquoi la famille qui a perdu ses traditions, son unité ou son honneur, est semblable à un corps vidé de son âme. Tous les Roquevillard expieront la faute de Jacques Roquevillard; car, de même que les ancêtres ont travaillé, aimé, lutté et souffert pour la famille à venir, ainsi les membres actuels doivent souffrir et lutter pour laisser un nom sans tache à leurs descendants; ils doivent vendre le patrimoine ancestral afin de livrer à la postérité un patrimoine moral intact. (*Les Roquevillard*). La famille est donc l'image visible de la communion des Saints, "parce que les fautes des uns peuvent être compensées et rachetées par la vertu des autres." (*Pélerinages littéraires*).

Ainsi "*La Résurrection de la chair*" est bien de la lignée des autres romans d'Henry Bordeaux. Mme Bermance peut se reconnaître de la même famille morale que Mme Guibert, que les Rouvray, et que les Roquevillard. Pour avoir entendu la voix des "morts qui parlent" (c'est un titre que Bordeaux eût été digne de trouver), elle a compris qu'elle avait une dette envers ses descendants aussi bien qu'envers ses ancêtres. Elle a senti la grandeur de souffrir pour autrui, et la beauté de la servitude volontaire. Elle a vu enfin, dans l'éminente dignité du sacrifice, la pierre de touche de l'amour.

Mais nous sommes loin d'avoir indiqué tous les mérites de ce livre. Nous voudrions avoir le loisir et l'espace suffisants pour mettre en valeur les multiples beautés qu'il contient. Qu'il nous suffise de signaler quelques remarques fines sur la vie et le caractère alsaciens (p. 226 et 80) et sur l'âme du peuple français, "multiple, divers, léger et versatile en apparence, flexible et solide au fond comme l'acier, et unanime dans le péril." Il faudrait noter encore les descriptions qui parsèment joliment le livre, telles des fleurs aimables et chatoyantes. — On a peut-être raison de trouver long ou déplacé le "rapport" du commandant Duffauge à la mère et à la fiancée du capitaine Bermance. Mais le récit de l'entrée des Français en Alsace, quelle émotion n'éprouve-t-on pas à l'entendre de la bouche même des Alsaciens délivrés?

Ce roman des hasards de la guerre, et qui se passe en grande partie à cinq kilomètres du front, est tout pénétré de l'esprit et de l'atmosphère de la guerre. Certes, le romancier ne nous la représente point sous un aspect flatteur; et particulièrement, il nous en dévoile l'une des tares indélébiles: le besoin de jouir. Depuis qu'il y a des hommes qui se tuent, c'est à dire depuis la naissance de l'humanité, la guerre est et restera toujours la "*bella matribus detestata*" dont parle le poète latin. N'oublions pas cependant qu'elle est encore, selon le mot profond du philosophe grec, "le père de toutes choses" (o polemos pater pantôn). Si elle engendre les pires horreurs, elle provoque des héroïsmes sans pareils. A côté de la grande misère du soldat, tout peintre véridique doit donc nous en montrer aussi l'in-

comparable noblesse (3). C'est ce qu'a fait Henry Bordeaux dans les épopées où il a chanté la geste de Guynemer et celle de Verdun. Mais le livre qu'il nous offre aujourd'hui et les personnages qu'il nous présente suffisent à nos méditations.

Quelle fière réponse à la littérature défaitiste qui sévit chez nous vers 1917, à l'une des heures les plus critiques de l'histoire de la France! On se rappelle tel livre qui ne nous représentait de la guerre qu'un tableau de boue et de honte, "aussi hideux au moral qu'au physique". En consacrant son grand talent d'écrivain à ne peindre que les hontes et les bassesses de la sanglante tragédie, en en cachant soigneusement l'âme pure, l'âme purifiée par "le feu", l'auteur a fait incontestablement une œuvre de mensonge. Aussi bien, Barbusse (puisqu'il faut l'appeler par son nom) s'est-il condamné lui-même par ces mots qu'il prête à l'un de ses "héros malgré soi": "Ce serait un crime de montrer les beaux côtés de la guerre, même s'ils existaient!" Il peut y avoir un crime contraire, et Barbusse l'a commis.

Ce qui prouve la faillite et la folie désastreuse du défaitisme, c'est Guynemer, ce sont les héros de Verdun ou de la Marne, c'est la victoire, qui fut l'étoile de leurs nuits rongées par le Doute et la Souffrance. La vraie condamnation de la littérature défaitiste, c'est l'œuvre récente de Bordeaux: *"La Vie héroïque de Guynemer"*, *"Les Captifs délivrés"* et tout dernièrement enfin: *"La Résurrection de la chair."*

R. Le Bidois.

(3) Voir, dans le roman que nous analysons, la belle page sur la volonté unanime du soldat français (p. 118 et 119).

QUI RIT LUIT

A Madame Rougé.

Quel est l'oiseau joli, dans la forêt prochaine,
Près des bords de l'étang où mon rêve me suit,
Qui chante ce refrain du haut sommet d'un chêne:
"Qui rit luit! "Qui rit luit!"

La nature se dore!... On voit frémir les feuilles!...
Tout resplendit!... Je sens mon chagrin qui s'enfuit!...
Par ce gai triolet, ô grand parc, tu m'accueilles:
Qui rit luit! Qui rit luit!

Par les étroits sentiers, dans les discrets bocages
On voit les amoureux se glisser à la nuit...
Mais leur bonheur divin fait briller leurs visages:
Qui rit luit! Qui rit luit!

Quand Phébus fait pleuvoir ses rayons dans les branches,
L'enfant voudrait saisir Celui qui l'a séduit...
La mère pour le prendre aussi tend ses mains blanches...
Qui rit luit! Qui rit luit!

Et quand sur vous les ans versent leur belle neige,
De toutes vos bontés vous recueillez le fruit!
Nos cœurs de leurs clartés vous font un beau cortège.
Qui rit luit! Qui rit luit!

La Gibaudière 16 Juillet 1920.

Colonel Godhoe.



LA BONNE VILLE DE QUEBEC est en train de devenir le rendez-vous de tous les amateurs de sport d'hiver de l'Amérique du Nord. Cette année les visiteurs y ont afflué de toute part et ont montré, par leur enthousiasme à partager tous les amusements, la popularité grandissante de la saison d'hiver en Canada. (Faveur du Pacifique Canadien).

CROQUIS DE GUERRE 1915-1917

Par MARCEL de VERNEUIL

VI.—LA TROISIÈME BATAILLE D'YPRES

(*Suite*)

3 juillet 1917

La Mission de la Vème armée a demandé des volontaires pour assurer la liaison entre infanteries française et britannique; elles opéreront de concert, au nord d'Ypres, au cours de l'offensive qui commencera incessamment. Las de l'inaction pesante que nous traînons ici, je me suis fait inscrire.

La température est redevenue normale, après une période pluvieuse, et il fait bel et chaud. C'est une joie de circuler dans les étroits chemins à peu près tranquilles qui, à quelque distance d'ici, serpentent au milieu des champs. Les récoltes mûrissent, et, selon la direction de la lumière et la force du vent, leurs nuances se modifient de mille façons charmantes. Ainsi les avoines passent du gris cendré à l'émeraldine; et leurs graines légères frissonnent sous la brise, telles des clochettes silencieuses. Les blés dressent, comme des lances, leurs épis raides et lourds; tantôt leurs masses vertes, qui déjà jaunissent par endroits, oscillent avec lenteur dans l'atmosphère assoupie; tantôt elles se creusent en vagues miroitantes au gré des bourrasques du nord. Les aigrettes de l'orge ondulent nonchalamment, houle verdâtre aux courtes lames argentées. Ailleurs les fèves odorantes érigent leurs fleurs blanches tachées de noir; et les seigles précoces, s'inclinant sous les souffles les plus légers, retombent en cascades d'un blond pâle. Par touffes épaisses, les ormes épandent leurs ramures altières; sur le bord des fossés, les saules frémissants bruissent avec douceur; et, telles des temples aux flexibles colonnettes de feuilles, les houblonnières émergent en carrés réguliers et ombreux de cet océan de verdure.

Océan de verdure qui s'étend et déferle à perte de vue, océan aux reflets innombrables qui chatoient dans la chaleur vibrante; ses souples mouvements lumineux sont parfois coupés de brusques alanguissements; et, en vérité, on dirait alors que la terre, la terre belle et bonne se pâme sous l'épuisante caresse du soleil adorable...

Tandis que là-bas, dans l'air bleu, les ballons jaunes décrivent le saillant d'Ypres...

En liaison

Trappe de Saint-Sixte,
au nord de Poperinghe, 29 juillet 1917

C'est décidé, l'offensive commencera après-demain, au petit jour. On vient de désigner les huit d'entre nous qui accompagneront, au point de liaison, les vagues d'assaut britanniques et françaises; je serai attaché à la compagnie anglaise de gauche qui sortira la première. Comme début, pour un bleu, ce n'est pas trop mal!... Je me sens prêt. J'ai bien un peu peur d'avoir peur, mais ce sentiment ne dure pas. Je suis très calme; j'éprouve une sorte de sérénité et d'épuration spirituelle très curieuses... Ceux qui restent ici nous appellent les *morituri*.

L'attaque du 31 juillet 1917

Quelles heures! Le 30, à la fin de l'après-midi, notre équipe se rendit, par Woesten et les boyaux de communication, à Boesinghe, dans l'ancienne première ligne anglaise qui domine le canal de l'Yser. Là, nous retrouvâmes les interprètes à relever. Les consignes furent rapidement passées, et en route pour le poste de commandement de la compagnie, de l'autre côté du canal, guidé par un coureur du bataillon gallois de la Garde. En effet, pilonnés par l'artillerie alliée, les Boches avaient depuis quelques jours abandonné leurs premières défenses et s'étaient retirés à plusieurs centaines de mètres dans les bois qui dominent légèrement le terrain, à l'est. On les avait suivis sur la rive droite, et, en vue de l'attaque, les compagnies d'assaut s'étaient terrées dans des trous d'obus et des bouts de tranchées rudimentaires.

Traversée du canal encombré d'herbes et de vase, sur une étroite passerelle. Devant nous le champ lunaire des entonnoirs se touchant bord à bord, — des piquets de bois, des masses sombres d'arbres squelettiques au haut de la pente insensible, et le vide... le vide d'où, par moments, jaillissaient de noirs geysers de terre et de fumée. Soudain, nous nous trouvâmes au bord d'un étroit boyau où des officiers étaient accroupis: c'était le poste de commandement de la compagnie.

Je sautai dans cette fosse; présentations et poignées de mains. La canonnade alliée était vigoureuse, et les Allemands répondaient au hasard, quelquefois assez près pour que nous nous aplatissions dans notre trou. Un peu plus tard arriva le coureur français que me dépêchait la compagnie voisine du 201ème, un petit poilu de la classe 17. Le capitaine l'invita à rester avec moi, au lieu de l'envoyer rejoindre ses propres agents de liaison; les officiers britanniques, qui admirent beaucoup nos soldats, ont pour eux une certaine cordialité qui est assez remarquable.

La nuit s'écoula lentement. Le ciel était couvert. Tantôt nos canons tonnaient avec fureur, tantôt un silence insolite et relatif succédait à leur assourdissant fracas. De temps en temps les 105 boches se rapprochaient un peu trop de nous: alors ébranlement de la fosse, pluie de terre et d'acier, violents courants d'air; un des lieutenants fut ainsi blessé au genou et on dut l'évacuer. Jusqu'au moment où on l'emporta, il ne cessa de répéter au capitaine, sur un ton plaintif: "I am so sorry, sir; I am so sorry to have to leave you now."

Vers minuit nos batteries bombardèrent l'ennemi avec des obus à gaz, qui passaient en miaulant. Puis des barrages de mitrailleuses crépitèrent, et ce fut, au-dessus de nos têtes, un immense bourdonnement incessant et très doux. Un peu plus tard, après le départ des lieutenants qui avaient rejoint leurs sections, le capitaine et nous, les deux Français, nous partageâmes en toute simplicité fraternelle nos provisions... La nuit s'écoulait; les canons s'étaient à peu près tus, et leur calme, précurseur de la tempête, paraissait étrange. Assoupissement, somnolence...

A trois heures et demie, le capitaine m'invita à me préparer. J'éveillai le bleuet qui dormait à poings fermés. Nous nous équipâmes mutuellement et nous nous

promîmes aide et assistance en cas d'accident. Vers quatre heures le barrage d'assaut se déclancha à notre droite, dans un secteur légèrement en retrait du nôtre. Alors, soudain, dans le jour gris et sale qui commençait à poindre, l'artillerie donna de toutes ses voix. Spectacle fantastique: sillonnée de lueurs incessantes, une éruption de vapeurs et de fumée jaillit du sol, à une centaine de mètres en avant de nos lignes, s'épaissit et s'enfla en un immense voile mouvant, tandis que les obus à pétrole éclataient dans ses profondeurs sulfureuses en gerbes d'étincelles diaboliques. Le bruit couvrait la voix, le sol tremblait.

A l'heure fixée, notre secteur s'embrasa à son tour, et la ligne française. Nous étions au centre du volcan; dans notre dos les canons alliés de tout calibre crachaient le feu à tir accéléré; sur la basse grondante des pièces lourdes on distinguait le jappement furieux des 75 rageurs, et le crépitement des mitrailleuses affolées;— l'horizon n'était plus qu'un long éclair sans cesse renaissant. Devant nous le voile de vapeurs s'étendait et s'élevait, — noirs geysers bondissants, lueurs fulgurantes, étincelles légères. Par-dessus nos têtes, obus grinçant, balles sifflant formaient comme une voûte d'acier invisible et stridente. Il faisait encore obscur, et nous étions tout éclairés par l'incendie; ici et là, dans ses reflets rougeoyants, on voyait des ombres casquées se dresser à demi pour contempler le spectacle; la curiosité l'emportait sur toute autre considération, et il y avait de quoi

A ce moment critique, des appréhensions spasmodiques éprouvées au cours de notre longue veille, il ne me restait plus qu'une vague contraction au creux de l'estomac; éruption et vacarme me causaient une sorte de griserie cérébrale. A 4 heures 25, le capitaine donna l'ordre de sauter hors de la fosse. Quelques coups de sifflets, et des entonnoirs surgit, devant nous, la ligne des sections d'attaque. On se mit donc en route. La vague humaine avançait lentement; elle s'étirait, puis se contractait pour s'étirer de nouveau, toujours ondulant au travers du champ d'entonnoirs; au delà c'était la muraille impénétrable du barrage d'accompagnement. Les Boches répliquaient mal et peu; pourtant des éclatements proches, quelques hommes tombèrent. Aux intervalles prévus, l'assaut — si l'on peut appeler ainsi cette marche d'occupation — s'arrêtait pour se régler sur le barrage. On en profitait pour rétablir l'ordre qui se toublait forcément un peu: les Français avaient trop obliqué à droite, notre compagnie pas assez, et Bleus et Khaki emmêlés se hâtaient de reprendre l'alignement. Et puis on s'asseyait au revers des trous d'obus, on tâchait d'échanger quelques mots malgré l'effroyable clameur des canons. Un peu partout sur le front d'attaque, des fusées lumineuses retombaient en pluie d'étoiles multicolores. Le bleuet alluma une cigarette, d'autres l'imitèrent. On se sentait en sécurité presque complète derrière ce mur de mitraille qui nous précédait. Très bas sur nos têtes, un oiseau affolé tournoyait dans l'ouragan.

Et on repartait. Des hommes perdaient la tête; un garde gallois, effondré dans un trou, se creusait frénétiquement un abri et ne voulait plus en sortir, malgré les coups de crosse. Un Français blessé légèrement, mais hagard, s'en allait droit vers notre barrage, vers l'ennemi: je le rattrapai à temps. Soudain, du voile de vapeurs opaques qui protégeait notre marche, des formes surgirent, des formes humaines courant sur nous, bras levés, — des Boches qui faisaient camarade. C'était stupéfiant de les voir sortir indemnes de cette tourmente de fer et de feu... Et ils couraient, ils couraient! Des coups de fusil claquèrent, — les premiers entendus; le capitaine releva une arme qui était ajustée; et, d'un coup sec de mon bâton, je **dépaulai** celle de mon coureur qui s'apprêtait à tirer... Les Allemands arrivèrent au milieu de nous. En les voyant, misérable gibier humain éperdu d'horreur et d'épouvante, je ne pus me défendre d'un secret mouvement de pitié... Et nous passâmes.

Nous arrivions maintenant au haut de la pente légère qui redescend vers la Steenbeek; de chaque côté de nous les bois 14 et 15, déchiquetés et bouleversés; des obus fauchaient les têtes des arbres qu'on voyait se casser brusquement et tomber. Au milieu des restes des taillis, des abris bétonnés se dressaient encore, trapus et hostiles. Tout à coup, à droite et à gauche, des flammes en jaillirent, et le tac-tac-tac des mitrailleuses retentit. Arrêt du centre où nous étions, plat ventre général; puis des détonations de grenades, un signal, et reprise de la marche en avant: les mitrailleuses boches étaient réduites au silence.

Et maintenant le grand jour était venu, mais gris et brumeux. Les avions commencèrent alors de vrombir à faible altitude, accompagnant les vagues d'assaut. Enfin nous touchâmes à notre objectif, au sommet de la "crête"; de l'ancienne tranchée ennemie il ne restait plus que des débris. Tout de suite les Gallois se mirent à creuser une tranchée de fortune, tandis que la deuxième vague, des Scots Guards, nous dépassait et suivait le barrage vers le ruisseau qui constituait son but. Avec mon poilu j'assurai la liaison; les Français marchaient de l'avant. Mais on avait l'impression de donner un coup de poing dans le vide; et la perspective d'une contre-attaque ne réjouissait personne. Au cours de cette promenade, nous passâmes près d'un tas d'une douzaine d'Allemands, gros gars blonds fraîchement tués et déjà odorants.

Vers dix heures, les "arrivées" se firent plus fréquentes. Apparemment les canonniers ennemis étaient revenus de leur surprise, ou bien nos tirs de contre-batterie leur donnaient du répit. Quoi qu'il en fût, le barrage boche se déclancha avec fureur sur notre position... Quel feu! A chaque instant, des éclatements proches nous secouaient jusqu'aux entrailles, des lames de terre retombaient en mottes ou en poussière dans notre fosse; parfois, sous le souffle grinçant d'un obus trop frôleur, ou bien au ronflement interminable d'une fusée capricieuse, nous nous repliions sur nous-mêmes comme pour nous enfoncer dans le sein de cette glèbe protectrice. Des hommes allongés ou accroupis dormaient; la plupart, somnolents et abrutis, fermaient les yeux; l'un d'eux, contre lequel j'étais coude à coude, genou à genou, se mit à trembler sans arrêt; ses mains crispées et ses traits contractés montraient toute son angoisse; et on sentait, avec une douloureuse intuition, le grand effort qu'il faisait pour se maîtriser. Afin de me soustraire à la contagion de ce tremblement, sans humilier l'homme, je me dégageai avec toute la douceur possible de ce contact où le malheureux trouvait peut-être, après tout, quelque réconfort. Par instants, curieuse sensation de défaillance complète.

La tourmente dura longtemps; et puis l'accalmie survint, et les poitrines se desserrèrent: personne n'avait été atteint!... La journée se passa ainsi, avec des alternatives de tranquillité rafraîchissante et de transes moites. On mangea, on but, on plaisanta, on s'installa. L'attaque

avait réussi, les pertes étaient légères, et la satisfaction générale; on disait que les Français, d'un bel élan, avaient dépassé leurs objectifs et occupé le cabaret Kortekeer...

Et la nuit vint. Dans un coin de tranchée mal abrité, le capitaine, ses lieutenants et moi, nous dévorâmes un excellent dîner cuisiné dans un trou d'obus: soupe, steaks aux pommes et aux petits pois, fromage, confiture, bordeaux et café. Le coureur en eut sa part avec les cuisiniers. Puis tous deux nous rejoignîmes le lieutenant de garde dans la tranchée d'observation. Il se mit à pleuvoir. Alors, sous nos toiles de tentes réunies, tous les trois nous nous assîmes, bien serrés pour nous tenir chaud, car la pluie était froide. Et ce fut la rêverie somnolente, éclairée de lueurs fugitives et sinistres, étrangement bercée par les éclatements lointains ou rapprochés d'obus en quête de massacre, par la basse intermittente du canon; ce fut enfin la chute lente et insensible dans les ténèbres d'un sommeil entrecoupé de sursauts, glacé par l'humidité...

Hazebrouck, 12 août 1917

Je sors de la grand'messe, et je me suis assis dans le frais jardin attenant à l'église. Le service fut sobre et émouvant; on sentait planer une grande angoisse pieuse sur les quelques fidèles épars dans la vaste nef flamande; l'atmosphère du lieu saint était chargé de supplications muettes; et, dans le coeur même de l'incrédule, ces prières brûlantes et silencieuses retentissaient douloureusement. Aux instants marqués par le rite, les accords mélancoliques et purs de l'orgue s'épandaient sous la voûte spacieuse et claire; et on entendait vibrer la voix du jeune clerc qui psalmodia l'Evangile, sa belle voix ardente et passionnée qui vibrait en inflexions sonores et se mourait en finales cristallines et frêles, — étrangement.

Je me suis assis dans le jardin de l'église. L'abbé Lemire est passé tout à l'heure, et j'ai salué ce noble prêtre qui demeure à son poste de maire malgré le danger; il semble que ses épaules se courbent sous le poids de la misère générale... Pauvre Hazebrouck, le malheur s'est abattu sur elle. Depuis ce 31 juillet où commença la troisième bataille d'Ypres, elle a été bombardée à plusieurs reprises, bien qu'elle soit à plus de vingt kilomètres des lignes; sans doute les Boches visent-ils la gare, mais jusqu'ici ils ne l'ont pas atteinte. Et puis une nuit, des avions vinrent arroser la ville de torpilles. Alors les trois quarts des habitants sont partis; les maisons sont fermées, volets baissés et persiennes closes; les pavés sont muets, et toute vie semble s'être retirée du coeur de la cité malheureuse.

Maintenant c'est le silence et l'ombre et la fraîcheur de ce paisible jardin. Au delà de la haie qui l'enclôt, la campagne tranquille et nuancée s'étale au soleil, des champs verts et blonds. L'air est vif et léger; de gros nuages blancs glissent avec majesté sur le ciel clair. L'atmosphère baigne toute cette beauté de mollesse voluptueuse qui attendrit le coeur et les sens... Nature, musique, poésie! Ah! quand donc pourrons-nous vous goûter en paix? Oui, quand donc?... Mais conserverez-vous alors le même parfum violent qui fait vibrer avec une douceur si âpre nos nerfs tendus par toute l'horreur de cette Chose?

En ligne, près de Langemarck, 17 août 1917

Après l'attaque d'hier, nuit mauvaise et agitée. Les Boches ont fait des barrages à trois reprises, vers onze heures, trois et sept heures, ce matin. Ces deux derniers ont été tirés avec des 210, qui arrivaient avec un mugissement effroyable et crevaient avec un bruit assourdissant. C'est encore heureux que l'artillerie anglaise n'ait démoli qu'à moitié quelques-uns des blockhaus! Pendant un de ces barrages, est entré un coureur qui venait de la brigade. Son visage suait à grosses gouttes, et il tremblait. S'appuyant sur le bâton qui l'avait aidé dans sa marche, il tendit un pli au commandant; dans ce geste, et tant ses mouvements étaient fébriles, le bâton se rompit net en deux. Ce bruit sec résonna dans le silence de l'abri entre deux explosions; le coureur ne dit rien, personne ne broncha. L'officier lut le message puis il invita le porteur à s'asseoir, lui passa une timbale de whisky, et quand il fut remis de son émoi, le barrage apaisé, le renvoya avec sa réponse à la brigade.

Boulogne-sur-Mer, 21 août 1917

...Il est maintenant quatre heures. Assis sur le sable chaud, je contemple la mer changeante et sonore, et je me réjouis du méchant éclat d'obus qui, sans me faire grand mal, me vaut pourtant le plaisir d'être ici. Autour de moi, sur la plage, une foule babillarde se meut: bébés maladroits et beaux, nurses hardies et délurées, officiers raides et distants, familles en vacances. Dans l'eau qui est proche, des groupes d'hommes jouent au ballon, des femmes et des enfants font des rondes, et des adolescents, pleins de fraîcheur et de grâce, font étalage d'adresse vigoureuse. Par delà ce fourmillement noir dans l'onde claire, les flots calmes étendent leur nappe bleuâtre, plaquée de glauque et de mauve; des barques et des navires la parsèment, et des fumées s'allongent au bord de l'horizon.

Et c'est charmant, les ébats joyeux de cette jeunesse vivace et cette animation, c'est charmant, cela rafraîchit l'âme et la détend avec douceur. Et aussi il y a de la couleur, du pittoresque et de l'humanité amusante. On se croirait très éloigné de la guerre, n'étaient les uniformes nombreux, les torpilleurs qui patrouillent l'océan, et les avions qui sillonnent l'éther, guetteurs attentifs du sous-marin sournois... Mais qu'importe! Des souvenirs d'avant le drame s'éveillent dans la mémoire, des espérances palpitent, espérances de bien-être, de sécurité et de paix. L'air est vif, la lumière exquise, des rires fusent, et les visages s'éclairent d'heureux sourires. Ah! savourons sans arrière-pensée grise la joie fugace de ce moment précieux...

En ligne,
près de la forêt d'Houthulst, 5 septembre 1917

Dans le bas abris bétonné, tout repose et tout dort: les deux officiers des Coldstream Guards, leurs coureurs et le mien, un solide gars de vingt ans qui est né à Lisbonne d'un Français et d'une Italienne, et qui a répondu de Buenos-Aires à l'appel de sa classe... Ici il fait noir et lourd. Las d'être accroupi j'ai voulu sortir. Pour arriver à l'air pur il faut franchir, dans les couloirs étroits, un enchevêtrement compliqué de grands corps étendus ou repliés en des poses bizarres, grotesques même et suggestives d'images funèbres. Enfin c'est la tranchée et c'est l'espace libre, c'est la fraîcheur limpide et un peu aigre de cette jolie matinée de septembre. Ce n'est plus l'été, mais ce n'est pas encore l'automne; les nuances sont adoucies et fondues par la brume légère qui rampe sur le sol et voile l'horizon, et qui est mauve. La fine lumière naissante qui transparaît au travers de cette vapeur enjolive le paysage massacré, enveloppe ses laideurs de clartés indécises et lui donne une grâce un peu molle, presque mièvre. C'est exquis, au sortir de cette boîte sûre mais mal aérée, de respirer à pleins

poumons, d'assister à l'éveil timide et rougissant du ciel, d'entendre des cris d'oiseaux...

Dzz! pang! dzz! pang! Voici l'atroce réalité qui passe: un éclat est retombé à quelques mètres avec un bruit mou. Il faut rentrer. Et j'ai réintégré l'antre obscur où tout dort et repose, mannequins jetés sur les lits bas et sur le sol, en des attitudes étranges, contournées, macabres...

16 heures.

Dans la tranchée il y a des nuées de mouches vertes et de guêpes jaunes, qu'attirent les reliefs de nos repas. Le front est assez calme; sur nos têtes, des aéros ronronnent; là-bas un Boche vient de tomber en flammes, lingot d'or incandescent filant dans l'air bleu; et on entend des chuchotements d'obus rapides à lointaine destination, qui passent très haut.

Le vent souffle assez fortement; on peut juger de sa vitesse à voir les jets de terre lancés par les percutants s'éparpiller dans l'air en fine poussière brune. La lumière est dure et éclaire brutalement la navrante désolation des alentours. Au loin les blockhaus, enfoncés dans le terrain bouleversé, ont l'air de grosses bêtes stupides, aux formes géométriques ou biscornues. Le paysage paraît vide, mais, si on le regarde avec attention, sur la vaste étendue fauve et ravagée, jonchée de mille débris, on voit se déplacer hâtivement des fourmis bleues ou khaki; par endroits elles disparaissent, comme happées dans les profondeurs de la terre.

Avec la jumelle, j'ai fouillé l'horizon qui s'ouvre devant nous, au delà de ce que les Boches appellent la position-cratère. A travers les masses d'arbres que la mitraille commence à déchiqueter, j'ai entrevu avec émotion des prairies, des bouts de paysage paisible, des toits de maisons intactes. Tuiles rouges et verdure fraîche souriaient... Mais bientôt va s'abattre sur tout cela la pluie de nos obus. Et ainsi s'étendra, sans qu'on en voie la fin, cette zone effroyable de désolation dont les entonnoirs ondulent en vagues mornes et grises jusqu'à ces oasis lointaines et vouées à la mort.

7 septembre 1917

C'est une vraie petite famille militaire que cette compagnie des Gardes. Le capitaine, H..., est un vétéran de 1914, un grand bel homme, très au fait du métier, très maître de soi, gai et d'une courtoisie exquise. Son lieutenant, M..., est un grand gamin à l'air ingénu; son joli visage de roux, son nez un peu retroussé et son gentil sourire rappellent certains portraits de Romney; il a des timidités et des spontanéités d'adolescent tout à fait charmantes, mais je crains qu'il n'ait pas beaucoup d'expérience guerrière. Autour de ces deux hommes, dont l'un est vraiment un chef, gravitent quelques beaux types de soldats. Une petite famille militaire, je répète le mot, où règnent la cordialité et la confiance.

Notre coureur français a été relevé hier par un Landais de la classe 17, un petit bonhomme élégant et souple, à la ronde figure juvénile, aux yeux d'enfant. Le soir venu, le capitaine H... lui donna un billet à porter au poste français voisin. Il faisait une nuit étoilée mais noire; de temps à autre de brusques lueurs d'éclatements la trouaient, ou bien des fusées l'illuminaient en se balançant sans fin dans l'espace. Derrière notre abri, des ombres se mouvaient, qui parlaient bas. Sur toute cette plaine sombre on sentait la vie reprendre et palpiter sourdement, — la vie que guette, dans l'obscurité, la mort... J'éprouvais quelque anxiété à lancer l'enfant dans ce gouffre hostile; et lui-même n'était pas plus rassuré qu'il fallait, car c'était sa première expédition de ce genre. Il m'en fit la confidence, gentiment, simplement, d'une voix pas très ferme. Alors je l'encourageai, je lui adressai des recommandations, lui mentionnai deux ou trois points de repère sur le chemin chaotique qu'il allait suivre, et je lui montrai la Polaire qui scintillait juste au-dessus du blockhaus français: "Tu as compris? — Oui, merci... Puisqu'il le faut, allons-y." Et dans le noir il s'enfonça résolument.

...Une heure plus tard le petit Landais revint sain et sauf. Sa bonne figure ronde était en sueur, et ses yeux brillaient de joie quand il me jeta dans un soupir de soulagement: "Me v'là!" Les émotions ne lui avaient pas été épargnées; des éclatements d'obus l'avaient suivi de près, et, en arrivant au poste français, il avait vu des marmites tomber en plein dessus... sans résultat. Mais il était revenu, le "bleuet", son devoir accompli, et c'était l'essentiel.

"Puisqu'il le faut", m'avait-il dit sur un ton décidé, en me quittant. J'ai retenu ce mot, que nos soldats ont souvent prononcé. C'était la première fois que je l'entendais; il m'a frappé par sa sincérité. Il signifie: je me soumets à l'inévitable, j'accepte sans hésitation la nécessité, et, en l'acceptant, je la domine. C'est peut-être lui qui exprime notre philosophie la plus vraie de la guerre.

Fin

NOTE.—Les "Croquis de guerre" de M. Marcel de Verneuil, le distingué représentant de la France au Canada, qui a bien voulu honorer notre Revue de sa collaboration, paraîtront en volume les premiers jours de mars. L'édition sera de luxe, la seule qui puisse encadrer une oeuvre aussi belle et aussi sentie. Elle contiendra de superbes dessins inédits de M. Pellus, artiste français de chez-nous. Ce sera le premier livre présenté par la Revue Moderne qui tiendra à lui donner une toilette élégante et artistique, digne du texte si littéraire et si émouvant. Les commandes sont dès maintenant reçues.

RÉVEILLEZ-VOUS !

Sous l'ancien régime municipal, celui du gouvernement des affaires publiques par des commissions du Conseil, on n'était pas bien; depuis la main mise du gouvernement provincial sur les libertés municipales et l'administration de la ville par des commissions nommées par Québec on est très mal. La subdivision des réseaux de tramways passant par la rue Saint-Denis en cinq tronçons est une nouvelle et très sérieuse atteinte portée aux intérêts les plus vitaux de la partie est de Montréal. Elle sera plus que jamais séparée de l'ouest vers lequel la compagnie des tramways a fait et fait tout ce qu'elle peut pour pousser les acheteurs. Pour aller dans l'ouest un acheteur de l'Est ou du nord trouvera nombre de lignes directes. Pour aller dans l'Est il n'en trouvera aucune. Avant la création des cinq tronçons, des gens de l'Ouest pouvaient se rendre directement dans l'Est ou le Nord; depuis cette nouvelle "amélioration" ils ne peuvent aller au delà du carré Victoria ou du Champ de Mars. Et le peuple ne peut rien dire! Québec l'a muselé, ligoté; entre lui et la juste protection de ses droits il a semé des commissions infranchissables. Que la partie Est de Montréal soit ruinée au profit de la partie Ouest, peu importe, pourvu que les spéculateurs et les grands propriétaires de cette dernière voient monter le prix de leurs immeubles. Allons, les gens de l'Est, réveillez-vous, et faites trembler vos maîtres injustes!

LÉON CATHLIN

Par VICTOR BARBEAU

Il est des écrivains que l'on rencontre tous les jours, aux étalages de toutes les librairies, et avec qui, à tort ou à raison, l'on n'éprouve pas le moindre désir de s'entretenir. Il en est d'autres que l'on a écoutés une fois et que, les ayant entendus, on salue et on évite de peur de les entendre à nouveau. Il en est d'autres encore que le hasard met sur notre route, heureux hasard, et qui nous charment au point de vouloir s'en faire des amis.

Avec l'un de ceux-là, M. Léon Cathlin, je viens de lier connaissance. Je dis lier car le talent de M. Cathlin est trop profond pour qu'on ne veuille pas en suivre fidèlement toutes les nouvelles manifestations. Le lire nous inspire le goût de le relire. Par là même il devient pour nous plus qu'une connaissance, presque un compagnon.

M. Léon Cathlin n'est pas ce qu'on peut appeler un auteur couru, un écrivain en vedette. Rien, au contraire, ne me semble plus opposé à son caractère, à son tempérament, que la souvent bruyante notoriété des écrivains parvenus. Par ses livres, M. Cathlin me paraît être un modeste, un timide. Trop modeste, trop timide peut-être. Car de ces deux états d'esprit, pour ne pas dire de ces deux défauts, la facture de ses oeuvres se ressent. A plus d'un endroit la composition hésite, se trouble, tel, qui sait, doit hésiter M. Cathlin devant certaines attitudes de la vie. On voudrait plus de fermeté, plus de décision. Mais peut-on chicaner quelqu'un sur un point aussi personnel?

Non, sans doute. Et pourtant de cette sursensibilité nous ne sommes pas sans souffrir un peu nous aussi. Les quolibets, les injures, les insultes qu'elle provoque chez les hommes aux nerfs tannés comme la peau, nous atteignent, nous blessent. Et combien ceux qui les profèrent l'éprouveraient à leur tour si, un seul instant, ils se penchaient sur les cahiers où M. Cathlin a fixé non la guerre, mais les visages de son âme en face de la mort et de la souffrance.

"LES TREIZE PAROLES DU PAUVRE JOB"

Les *"Treize paroles du pauvre Job"*, titre oh! combien symbolique et juste et vrai, paroles d'angoisse, paroles évangéliques, d'amour, paroles de malédiction, paroles d'apostolat, un soldat les a proférées, les a clamées au vent de la tempête, en credo de soumission et de triomphe. Catholique, M. Cathlin a vécu, senti, traduit, souffert la guerre en catholique. Si de son corps meutri sont parfois montés des cris de désolation, de son âme sans cesse trempée au feu de la foi, sont montés des alleluias et des chants de bénédiction.

Et c'est l'ensemble de ces voix qui fait que les *"Treize paroles du pauvre Job"* résonnent au dessus de bien des clameurs qui nous sont venues de la bataille. En les écoutant c'est un cri nouveau que nous écoutons. Cri de douleur, je l'ai dit, mais cri où entre toute la douceur de la résignation chrétienne. Dans sa nudité Job rendait grâce au Seigneur. Ainsi Léon Cathlin dans la nudité de sa misère.

"Ce livre, écrit-il, est fait avec de la douleur; chaque mot est l'épithaphe d'une angoisse ou d'une illusion mortes..."

Assurément il en est de même de la plupart des oeuvres jaillies, tels des éclairs, du ciel orageux de la tempête des nations. Toutes marquent l'ornière boueuse, ensanglantée où s'éteignit un espoir et s'effaça une force vive. Mais là où les autres refusaient de mourir à leurs chimères, se cabraient devant le destin tueur de leur orgueil, M. Léon Cathlin s'est agenouillé offrant à son Christ, roi de la souffrance, ses afflictions et ses deuils. Les *"Treize paroles du pauvre Job"* sont le sublime *"que votre volonté soit faite"* d'un croyant éprouvé dans sa chair et dans son âme. C'est par ce côté que ce livre se distingue des autres livres puisés aux mêmes sources, écrits sous le même orage.

S'il lui fallait chercher pourtant d'autres cachets distinctifs nous lui en trouverions dans la psalmodie quasi biblique de son style, la sobriété de ses images, la limpidité de sa pensée. Et si à ces qualités, plus prononcées peut-être que j'essaie de le prouver, il fallait, antithèse inévitable, rappeler le chapitre, la page, le paragraphe où l'inspiration semble perdre de son élan, décroître en vigueur, raser les collines après avoir dépassé les hautes cimes du mysticisme, je rappelerais les discours aux gouvernants, aux journalistes, aux gens de l'arrière. Non pas que l'inexactitude les entache. Non, car tout le livre est traversé d'un grand vent de vérité. Mais si vrais et si justes qu'ils soient, ils nous détournent de la grande douleur du "soldat croyant", nous ramènent malgré nous à des horizons ternis de politiques et de lâcheté que nous n'avons pas besoin de voir, qu'il ne fallait pas que nous vissions afin de conserver intacte l'apothéose de la foi que nous avions vu se lever des tranchées.

Aux *"Treize paroles du pauvre Job"* font suite huit proses dont les plus marquantes: *"Paludéen de Salonique"* et *"La résurrection des naufragés"*. La première, tourmenteuse histoire d'un pestiféré dont l'angoisse est la peur physique, sonne aussi triste que les cloches d'enterrement que *"la quinine seule fait sonner dans la tête du pauvre paludéen"*. C'est un glas dans lequel se sont fondus tous les autres glas, plus funèbre et plus sombre que celui qui geint dans la mêlée même.

La chair était morte engouffrée dans les mers et les océans, mais *"l'appel auquel tous les morts doivent obéir"* ayant retenti, tous se sont levés et mis en route pour la vallée de Josaphat, les uns marchant vers la béatitude divine, les autres vers le brasier des vengeances éternelles.

Telle est la vision apocalyptique sur laquelle retentissent les derniers psaumes de la pénitence et de la douleur de M. Léon Cathlin. Toutes ses angoisses, toutes ses illusions, il les a enterrées mettant en épitaphe: qu'elles reposent en paix. Quelle autre puissance que la foi leur pourrait accorder cette quiétude? Elles la possèdent entière et magnifique. De là les rayons d'espérance dont nous voyons s'illuminer leur tombeau à la tombée des chants et de la vie.

"LEUR PETIT GARCON"

Les débuts littéraires de M. Léon Cathlin ne datent pas de la guerre. En mil neuf cent onze il publiait en effet *"Un prêtre"* et, l'année suivante, *"Leur petit garçon"*. D'avoir ainsi interverti l'ordre chronologique, je n'ai d'au-

tre excuse que celle du hasard de la lecture qui me conduisit d'abord vers les *"Treize paroles du pauvre Job"* et en dernier lieu vers *"Un prêtre"*.

Si je ne craignais que cela n'eût l'air d'un reproche, je qualifierais d'études cinématographiques les pages que M. Léon Cathlin consacre à l'enfance. Je dis études, car de roman *"Leur petit garçon"* n'a ni la moindre apparence, ni le moindre soupçon. C'est une suite d'histoires *"plus vraies qu'il ne faudrait"*, dit l'auteur, histoires que ne lie, que ne fond aucune action. M. Cathlin a vu, regardé, étudié les gestes d'un bambin de sept ans. Et ce sont ces gestes, ces attitudes qu'il a photographiés avec minutie et précision. Si bien que nous éprouvons à leur lecture la sensation de les voir se profiler devant nous. C'est ce qui, tantôt, me faisait dire de ces études qu'elles étaient du cinéma psychologique, rien ne me paraissant en avoir, n'en ayant plus le mouvement, l'allure, l'exactitude.

Quand on regarde d'aussi près, avec un oeil aussi aigu, scrutateur, on s'expose à voir laid, à voir mesquin et triste. M. Cathlin a vu si laid qu'il a cru nécessaire, à la fin de son volume, de se défendre de parti pris, de partialité, de déclarer, en quelque sorte, que ce qu'il avait vu il l'avait regardé à l'oeil nu et non à la loupe ou au microscope comme ou pourrait d'abord le croire.

Qu'a donc aperçu M. Cathlin chez les enfants, chez certains enfants, pour qu'il se crût obligé, les ayant peints, de dire que loin de les détester il les aime ?

Ce qui frappe les étrangers, mais ce que remarquent rarement les parents: les petits travers, les sottes prétentions, les méchancetés, levés, pareils à l'ivraie, dans la terre de la mauvaise éducation. En enlevant aux enfants le lustre dont l'orne la littérature bleue ce n'est pas caprice de psychologue qui anime M. Cathlin. L'enfant est l'objet de son analyse, mais ce sont les parents auxquels il s'adresse.

"Leur petit garçon" est une leçon, ou si l'on veut, la paraphrase vécue du *"On doit à l'enfance le plus grand respect"*.

Tout d'abord "leur petit garçon": Jacques, sept ans et demi, jugeant son père, sa mère, sa grand'mère, sa grand'tante, ses frères et soeurs. Puis les mêmes vus et jugés cette fois par le petit frère et la petite soeur de Jacques. Les personnages étant alors posés, l'histoire commence découvrant à M. Grosjean, le père de Jacques, la remarquable intelligence de l'aîné de ses enfants, et aux lecteurs les défauts: la curiosité, la violence, l'impolitesse, la sauvagerie, la paresse, la lâcheté, l'égoïsme, l'avarice, l'ingratitude, la fourberie, la présomption, la moquerie, de ce même fils. C'est beaucoup, dira-t-on, pour un gamin de cet âge. Que Jacques qui, en somme, n'est pas pire que la moyenne des enfants mal élevés, aie toutes ces imperfections, M. Cathlin le démontre sans exagération et sans hyperbole.

Avec *"Leur petit garçon"* nous sommes loin de la prose nombreuse et lancinante des *"Treize paroles de Job"*. Ici tout est au contraire, d'une concision, d'une neutralité picturales. L'auteur dessine, brosse non avec les couleurs de ses rêves, de son imagination, de son lyrisme, mais avec les couleurs qu'appellent le sujet, le modèle. Il fait plus que reproduire; il photographie. De là, l'exactitude de sa phrase, la netteté de ses lignes. Le tout est d'un bel art de portraitiste.

Non certes M. Léon Cathlin ne méprise point les enfants. Il les veut tels qu'ils devraient être, tels que les parents devraient les modeler, les façonner. Si dans son étude, il nous en a montré un qui fut mal élevé, très mal élevé, c'est qu'à l'idéal qu'on se fait des petits, il a cru nécessaire d'opposer la réalité malheureusement aussi triste qu'il nous la dépeint. L'antithèse nous a valu de très belles pages d'écriture, de piquantes études psychologiques et une haute leçon morale. C'est plus qu'il n'en faut pour classer et juger *"Leur petit garçon"*.

"UN PRETRE"

En lisant *"Un prêtre"* la première en date des oeuvres de M. Cathlin, je me suis rappelé les pages de Jules Lemaître consacrées à Ferdinand Fabre, l'auteur de *"l'abbé Tigrane"*

C'est que, tout comme Ferdinand Fabre, M. Cathlin a ambitionné, plus modestement peut-être, a rêvé d'écrire la vie d'un prêtre, observée de près ainsi qu'il en a l'habitude.

Y a-t-il réussi ? Franchement, moins qu'on le souhaiterait.

Pour être bon peintre des moeurs cléricales, dit Jules Lemaître, il me semble qu'il faudrait réunir au moins trois conditions: avoir vécu longtemps avec des membres du clergé, avoir vécu à l'église, à la sacristie, au presbytère et en être sorti pour *"concevoir nettement et définir l'esprit écclésiastique, de connaître aussi et même d'avoir l'autre, l'esprit laïque, l'esprit du siècle"*, enfin d'entreprendre ces études dans un esprit de sympathie respectueuse.

Combien de ces conditions M. Cathlin a-t-il remplies ? Qu'il ait vécu longtemps avec les membres du clergé, cela est visible dans tous ses livres. Qu'il ait entrepris son travail avec respect et sympathie cela est indiscutable. Que lui manque-t-il donc pour que son oeuvre soit achevée ? Serait-ce que l'esprit du siècle lui fasse défaut ?

La faiblesse la plus regrettable de *"Un prêtre"* est la lâcheté de la composition. Le procédé qui a si généreusement servi M. Cathlin dans *"Leur petit garçon"* et dans les *"Treize paroles de Job"* est le même procédé qui fait que *"Un prêtre"* nous apparaîsse flou, incertain. Autant la succession de tableaux était appropriée aux autres oeuvres, autant elle semble ici déplacée.

L'étude de M. Cathlin manque donc d'abord de cohésion. Elle manque aussi de relief. Certes le portrait de M. l'abbé Cygne est assez vigoureusement tracé. Le sont aussi ceux de quelques villageoises et villageois. Et pourtant on a la sensation en les regardant de les voir s'enfoncer dans une pénombre où se fondent leurs gestes, s'écrasent leurs attitudes.

Telle quelle, l'étude ne peut valoir que par l'écriture ou la psychologie. Elle vaut plus par celle-ci que par cella-là. Les souffrances de ce malheureux curé en proie à la bêtise, à l'hypocrisie, à l'envie, à la bigoterie de ses paroissiens sont subtilement analysées. On comprend à les lire ce qu'un prêtre doit réunir de foi, de patience et d'abnégation pour ne pas manquer à la charité, celle qui commande le bien en retour du mal.

La besogne n'était pas facile de tracer cette figure sacrée en lui laissant son expression humaine. M. Léon Cathlin me paraît l'avoir convenablement réussie.

VICTOR BARBEAU.



LES ECHOS



Par LUC AUBRY

Notre génération, et surtout celle qui pousse, n'est ni aussi polie ni aussi policée que celles qui nous ont précédés, affirme avec raison, l'honorable L. O. David. Nos hommes politiques de la fin du siècle dernier étaient des hommes de haute courtoisie qui se seraient cru déconsidérés à tout jamais, si, en un moment d'oubli, ils avaient fait la plus petite allusion à la vie privée, à la vie de famille d'un adversaire. Les mœurs sont bien changées hélas! Le journal *sacrosaint*, qui spécule sur la survivance française, oublie toute cette tradition de courtoisie déférente et respectueuse dont la femme était l'objet au temps de nos pères. Récemment, à propos du mariage d'un politicien qu'il n'aime pas, il a imprimé sur la mariée des choses d'une discourtoisie révoltante, rimant mal avec les prétentions de la cohorte sacrée. Quelle mentalité brutale!

* * *

La princesse Marguerite de Danemark qui, un jour, sera peut-être reine d'Angleterre est princesse française, par sa mère, fille du duc de Chartres. Elle est parente de toutes les familles plus ou moins bien assises sur un trône. Cousine de Guillaume et de Constantin, elle l'est également du roi Georges, du dernier des Romanof, du grand-duc Michel, et de l'ex-Czar Ferdinand de Bulgarie. En devenant danoise sa mère était restée française jusqu'au fond de l'âme. De tous les descendants étrangers des d'Orléans, Ferdinand de Saxe Cobourg est le seul qui ait renié ses aïeux et leur patrie.

* * *

Une femme, internée dans une maison de fous sur le certificat d'un médecin qui l'avait examinée pendant quinze minutes, vient d'être mise en liberté. L'homme de science jouit encore de la sienne; quand la justice jugera-t-elle nécessaire de l'examiner à son tour?

* * *

Alors que les ouvriers anglais demandaient la journée de 10 heures, le *Punch* de Londres publia un dessin qui impressionna vivement l'opinion publique. Il représentait un ouvrier gros et gras, assis devant un rosbif et une pinte de bière; la pendule marquait 10 heures. Sa femme aux traits tirés, fatigués, lavait le plancher et lui disait en le regardant tristement: "Moi aussi, je suis pour la journée de 10 heures".

Mrs Minnie J. Grinstead doit être de l'avis de cette pauvre laveuse de plancher, car elle vient de présenter à la Législature du Kansas un projet de loi assimilant, quant au travail, les rapports entre mari et femme, a ceux des patrons et des employés. Si les 3 huit sont bons pour les hommes, ils le sont également pour les femmes. C'est pas toujours les mêmes qui doivent se lever les premiers et se coucher les derniers.

* * *

Les journaux des deux cotés de la ligne sont presqu'accaparés par l'hon. N. W. Rowell, racontant en de copieux discours ce qui s'est passé à Genève, aux séances de la Ligue des Nations. Point n'était besoin à notre éloquent président du Conseil des ministres d'Ottawa, d'être aussi prolifique. Clément Vautel en un de ses brefs "Mon Film", résume très clairement les débats. En ce qui concerne la part qu'y a prise l'hon. M. Rowell, il dit:

> Déjà, le représentant de la République Argentine est parti en faisant claquer les portes.
>
> — J'en ai assez, a-t-il déclaré; on se f... de moi ici... Je préfère m'en aller, car je sens que je ferais un malheur!
>
> Le délégué canadien a fait mieux. S'adressant à ses collègues de l'ancien continent, il leur a dit à peu près ceci:
>
> — Vous vous croyez des hommes d'Etat, et vous n'êtes que des imbéciles... Ah! ils sont jolis, les diplomates européens! C'est de leur faute s'il y a eu la guerre, laquelle a coûté la vie de 50,000 Canadiens... Et vous avez le toupet de venir nous parler de la paix? A d'autres! Je ne sais pas ce qui me retient de vous expulser d'ici à grands coups de pied dans le derrière!
>
> Et le délégué australien, se levant à son tour, d'abonder dans le même sens.
>
> Naturellement, ces "sorties" ont soulevé de violentes protestations... Les Européens étaient furieux. Aussi le président a-t-il donné l'ordre d'enlever les encriers, les règles, les porte-plume qui sont disposés sur les tables de la salle des séances. Il est question de soumettre les délégués à une fouille sévère avant toute discussion: c'est qu'il faut se méfier de ces diables de pacifistes... Ils sont si nerveux, si suceptibles que pour un "oui", pour un "non", ils se mettent dans des états épouvantables et menacent de tout casser.

* * *

M. Asquith aura eu toutes les gloires: celle d'avoir été premier-ministre de l'Empire Britannique et d'être le mari d'une femme de lettres dont le dernier ouvrage occupe tous les gens qui lisent dans cet empire où le soleil ne trouve pas un coin pour faire son lit.

Et pourtant, au premier abord le livre n'a rien de bien enthousiasmant; ce n'est que l'autobiographie d'une femme dont la prime jeunesse fut des plus libres. Mais quels détails; et contés avec une verdeur de nature à réjouir ce pince-sans-rire de Boileau qui voulait qu'on appelât un chat un chat. Ça y est avec les miaulements. Tous les contemporains et les contemporaines de marque, et l'auteur même, en prennent chacun pour leur grade. Le second volume est attendu avec impatience.

* * *

Pour sa rentrée et dans son premier discours du trône, retour d'exil, Constantin a célébré "l'appui bienveillant donné aux droits séculaires de la Grèce par les grandes puissances alliées". Et il a ajouté:

"Celles-ci ont continué à marquer leur faveur à l'égard des droits helléniques et je ressens pour cette bienveillance, en même temps que l'hellénisme entier, la plus pofonde reconnaissance".

La reconnaissance, les bons sentiments, le sens moral de Tino, on sait ce que tout cela valait, vaut et vaudra. Pendant que le roi parle, la reine Sophie fait remplacer dans l'armée et l'administration les partisans des alliés par des amis des Boches

* * *

Il y a trois ans, en 1917, un riche ingénieur de Toronto: A. P. MacAuley, fut arrêté à Saint-Louis, Missouri, sous l'accusation d'être un cambrioleur célèbre du nom de "Christmas" Keough. Il était accusé d'avoir passé des faux chèques dans des magasins de New-York. Ramené dans cette ville il fut identifié par "tous" les employés des marchands qui s'étaient plaints. Le vrai coupable fut arrêté et condamné quelque temps après.

MacAuley fut acquitté; il lui en coûta $50,000 pour établir son innocence. Il demanda $100,000 de dommages aux marchands qui l'avaient fait traîner en prison. Il gagna en première instance et perdit en appel. Cette divergence d'opinion des tribunaux américains est aussi touchante que l'unanimité des témoins qui prirent un honnête ingénieur canadien pour un bandit américain et l'affirmèrent sous serment. Ces si graves erreurs de témoins ne sont pas inconnues au Canada. Un de nos fins limiers montréalais ne jurait-il pas dernièrement avoir filé pendant quinze jours, et l'avoir vu flaner pendant tout ce temps, un homme qui alors purgeait une condamnation à la prison de Bordeaux? Il y a là de quoi rendre rêveur le plus honnête homme du monde.

* * *

Aux gens qui parlent ou rêvent de "bolchevisation" sans savoir ce qu'ils font ou disent, c'est là leur seule excuse, nous dédions ces deux extraits de journaux bolchevicks.

De "*la Pravda:*"

"Nos camarades méridionaux, ont bien travaillé. Dans les ville criméennes, tous les bourgeois ont été expulsés des immeubles qu'ils occupaient dans les quartiers centraux et remplacés par des familles ouvrières. Les bourgeois avaient deux heures pour vider les lieux. Ils ne purent emporter qu'un complet de rechange, deux chemises, deux caleçons, une paire de souliers et 10,000 roubles, le restant, y compris le mobilier, devenant propriété de l'Etat communiste."

Dix mille roubles papier valent à peine quelques piastres or.

Des "Izvestia", nous extrayons les autres mesures appliquées aux Criméens après la victoire des rouges:

"Les personnes n'adhérant pas au parti communiste sont privées de la ration alimentaire.

"Dans la plupart des villes criméennes, il est interdit de circuler après 7 heures du soir.

"Le commerce privé est interdit. La vente clandestine de produits alimentaires est punie de la peine capitale sans jugement préalable.

"Les bourgeois, hommes et femmes, sont mobilisés pour l'exécution de divers travaux manuels principalement pour le nettoyage des rues et des casernes.

"Enfin, les enfants sont tenus de fréquenter les écoles communistes.

Doux pays!

* * *

L'Autriche, d'avant la guerre, passait pour un des pays les plus agréables à habiter. Les mœurs en étaient douces, policées, les hommes courtois, les femmes jolies et avenantes. Il doit y avoir quelque chose de changé dans ce paradis d'antan quand on lit que le chef des ouvriers viennois a déclaré qu'à partir du 20 janvier on pendrait les profiteurs en commençant par les millionnaires. Décidément on n'est plus du temps ou l'argent faisait le bonheur.

* * *

Ford ayant fermé ses ateliers de Détroit, ses ouvriers lui ont demandé de les leur louer et de leur vendre les matériaux nécessaires à la construction d'autos pour leur propre usage. Bien pratique cette proposition permettant aux ouvriers d'utiliser à leur profit leurs heures de chomage. Le grand philanthrope a refusé.

Les Canadiennes étant devenues électrices au "fédéral", vont-elles pouvoir devenir avocates au "provincial?" Il paraît qu'il n'y a plus qu'en Chine et au Siam où les femmes n'ont pas le droit de porter "la robe," bien que dans ces pays la culotte leur soit tout aussi familière qu'à nos législateurs de Québec.

* * *

Pauvre petits enfants des riches. Un des plus grands éducateurs américains, George A. Birkman vient de déclarer: "que les enfants des riches sont souvent mal nourris, leurs parents les négligent et les abandonnent aux soins des domestiques, et qu'il est aussi fréquent de rencontrer chez les riches que chez les pauvres les enfants arrièrés physiquement et mentalement, par manque de nourriture. Les mères ne s'occupent pas de leurs enfants, elles les laissent à la garde de serviteurs ignorants et indifférents; les enfants, plus souvent qu'on ne le pense vont à l'école sans manger ou après avoir pris un déjeuner se composant de pickles, bonbons, gâteaux et de plats fortement épicés provenant de la desserte de la veille. Le tableau est malheureusement juste.

* * *

L'expédition de Fiume, commencée comme celle des Mille, se termine comme celle des Calabres. D'Annunzio fut blessé et vaincu à Fiume comme Garibaldi le fut à Aspromonte. Tous deux sont sortis cependant de ces échauffourées plus populaires que jamais et en assurant le triomphe de leurs idées malgré la défaite de leurs partisans. Il est juste de reconnaître qu'à plus d'un demi siècle de distance le gouvernement de Victor-Emmanuel III, fit preuve d'autant de tact, de fermeté et de conciliation que celui de Victor-Emmanuel II.

* * *

Aurons-nous cette année l'heure d'été? Souhaitons-le. Elle est utile, agréable et ne gêne personne, sauf les vendeurs de lait, parait-il. C'est regrettable mais ils nous vendent leur produit assez cher pour leur permettre de supporter légèrement ce petit désagrément.

* * *

Dans un écho publié dans notre numéro de janvier, nous avions dit en parlant de la mort d'Alexandre de Grèce: "le pauvre jeune homme tué par un singe et des médecins" et nous apprenons que cette phrase écrite sans malice, a soulevé de l'émoi chez nos praticiens. C'est que le Roi de Grèce avait été soigné par de grands médecins français, du moins pendant les dernières heures, alors qu'il était déjà condamné. Il va sans dire que nous n'avons jamais voulu insulter à la science française, la première du monde, et devant laquelle nous nous inclinons avec admiration. Cette phrase était une boutade voilà tout, et nous serions désolés que l'on y attachat aucune espèce d'importance. Cette plaisanterie nous aura toujours servi à mieux connaître le sentiment d'admiration et de gratitutde que professe notre Faculté canadienne-française pour la science médicale française, et ce sentiment honore hautement notre corps médical.

LUC AUBRY.



LES COLLINES DES LAURENTIDES offrent aux enthousiastes de la toboggan et du bobsleigh l'avantage de se livrer à la pratique de ce sport au milieu d'un décor fort pittoresque. Ste-Marguerite, Ste-Agathe et Val Morin sont, aux fins de semaines, le rendez-vous d'un grand nombre de skieurs, de glisseurs et de raquetteurs. (Faveur du Pacifique Canadien).



LIVRES ET REVUES



Par LOUIS CLAUDE

La Bonne Fermière, revue d'économie domestique, de sociologie féminine et de littérature agricole que les Cercles de Fermières ont fondée il y a un an, entre dans sa deuxième année, plus belle, plus intéressante, et, plus chargée que jamais d'utiles et agréables choses. Il suffit d'en consulter le sommaire pour en avoir une idée. Le numéro de janvier 1921 contient, outre plusieurs poésies, légendes et gravures à l'occasion des fêtes de Noël et du jour de l'an, les articles suivants: Paix, Santé et Succès! par Yolande; Les Fermières de Belgique, par Rosette Bailly; "Bon sang ne ment", par Mme A.-V. Ouellet; Laines et toiles, par Alice Duval; La femme du cultivateur, II, par Eveline Leblanc; A l'école du bonheur, par Mme Lajoie-Vaillancourt; Pour nos petits, par Tante Christine; Recettes à la canadienne, par Cordon Bleu; Nos lainages canadiens, par A. Desilets, B.S.A; Gros Chagrin, (poésie des Fêtes) par Francine; Au pays des laines, par Lydia Maltais; Le lavage de la laine, par Hélène Durand; Les deux fleurs, par Laure Gaudreault; Sacs à ouvrage, par Germaine Moisan; Chroniques des Cercles, avis officiels et bibliographie.

Pour détails, prière de s'adresser à Monsieur Joseph Morin, 4½ rue Racine, à Québec.

* * *

La Question Ouvrière au Canada, par Arthur Saint-Pierre, avec préface par Edouard Montpetit. Brochure de 72 pages de texte serré. En vente chez les principaux libraires, au secrétariat de l'A C.J.C. et chez l'auteur, 6484, rue Péloquin. Prix 50 sous

M. Arthur Saint-Pierre s'est attaché depuis nombre d'années à l'étude de la question sociale, qu'il a disséquée et fouillée dans tous ses méandres, de façon à en extraire la vérité et la justice. Epris d'un bel idéal de fraternité chrétienne, et mieux encore catholique, il consacre tout son effort à orienter les classes travailleuses vers le socialisme qui ne trompe pas, parce qu'il repose sur la vérité. Ses exposés sont toujours clairs, ils sont souvent lumineux. Et je ne saurais mieux exprimer la vérité de ce travail qu'en empruntant à la préface que lui a consacrée M. Edouard Montpetit, les lignes suivantes: "L'ensemble offre un tableau suffisamment complet à l'esprit qui voudra s'en inspirer pour,—c'est le vœu le plus ardent de l'auteur,—nourrir le sens social, si faible chez nous, diriger l'opinion et exercer parmi les nôtres la trop rare bienfaisance d'une action intellectuelle et morale". M. Arthur Saint-Pierre est le directeur de la "Revue Nationale", et à titre confraternel, nous le félicitons hautement de son beau et utile travail, qui déjà lui a valu le prix GOSSELIN, dans le concours d'action intellectuelle institué par L'A.C. J. C.

* * *

Premières semailles par M. Georges Bouchard, professeur d'agronomie à l'école d'Agriculture de Sainte-Anne de la Pocatière. Que j'aime ce petit livre dont M. l'Abbé Camille Roy, dans une délicieuse préface, affirme qu'il est solide et gracieux. Voici d'ailleurs en entier cette préface qui plaira par toutes ses jolies et précieuses qualités:

Voici un petit livre solide et gracieux, d'où s'exhalent des parfums de bonne terre canadienne. A le parcourir, on se retrouve en fraîche campagne, sur les guérets fertiles.

Et les sages pensées tombent de ces pages comme le bon grain de la main large du semeur.

Pour l'auteur, ce sont les "premières semailles". Une bonne lumière de printemps joyeux, une véritable et saine poésie de la nature enveloppent son geste bienfaisant. A coup sûr, les idées qui sont ainsi répandues lèveront et produiront leurs fruits. Une science solide et une imagination fervente leur donnent toute fécondité.

Encore enfant, M. Bouchard suivait au champ son père laboureur; plus tard, le petit coureur de sillons se fit étudiant; il a fréquenté dans les Universités, à Louvain et à Angers, les maîtres de l'agronomie; il enseigne maintenant ce qu'il a laborieusement appris, et il éprouve dans l'observation attentive des expériences, ses leçons prudentes. Rien d'étonnant s'il veut faire davantage et dire à tous ceux qui travaillent la bonne terre l'art de la cultiver, de la faire fleurir en moissons abondantes, le moyen de la faire plus docile aux efforts de l'homme.

Puissent les "Premières Semailles" mises en bonne place au foyer de l'habitant canadien, lui redire souvent leurs utiles conseils, lui faire mieux comprendre la dignité de sa mission, et accroître en son âme robuste l'amour du sol. *Camille ROY, ptre.*

Le Gouvernement, par l'entremise du Secrétaire de la Province et du Ministre de l'Agriculture, devrait distribuer par milliers dans toutes les maisons de cultivateurs, ce petit livre plein de bonne humeur et de sagesse, où tant de travers sont signalés, tant de vertus exaltées, tant de défauts conspués. Et M. Bouchard, enfant du sillon frais et embaumé, et qui n'a pas oublié le parfum de la terre, sait comment parler à ceux de la terre. Il sera écouté, compris, suivi. Laissons-le donc porter sa propagande partout, aidons à la diffusion de cette bonne parole. Et la terre qui doit être sauvée, le sera surement par de tels apôtres, intelligents, spirituels, adroits, et qu'animent par-dessus tout, l'ambition sacrée de faire aimer la campagne ardente et magnifique qui porte en son sein le salut de la nation. M. Bouchard est un apôtre de la meilleure classe; sa prédication enchante et n'endort jamais. Elle réveille au fond de l'âme les meilleures énergies et les plus justes fiertés. Laissons-le prêcher, de grâce, et que le très-intelligent et très dévoué Ministre de l'Agriculture, M. Caron le pousse souvent, le plus souvent possible, en avant de la tribune d'où tombe l'évangile du blé blond, le blé de chez nous.

* * *

Le Fonds Patriotique Canadien qui a accompli, pendant toute la guerre, un rôle de vigilance, de tendresse et d'éducation auprès des familles de nos valeureux soldats, n'a pas cessé de continuer son rôle humanitaire et bienfaisant, et nous retrouvons son activité toujours à l'œuvre quand il s'agit de sauver de la misère ou de la douleur, nos soldats, leurs femmes et leurs enfants. Le dernier rapport atteste de tous les bienfaits accomplis par cette oeuvre que dirige avec un si splendide dévouement l'une des femmes d'œuvres les plus remarquables de tout le Canada, Miss Helen Reid. Miss Reid, qui dira toute la bonté juste et sincère qu'incarne ce nom! Pour l'avoir vue à l'œuvre, nous ne saurons jamais oublier son intelligente charité et son inlassable dévouement. Il semblerait que le travail épouvantable—le mot peut sembler curieux, mais il reste strictement juste,—accepté par Mlle Reid pendant cinq ans, et plus, aurait dû épuiser toute son énergie, mais il n'en est rien, et soyons certains que Miss Reid restera au poste, tant qu'il y aura du bien à faire aux soldats, à leurs femmes et à leurs enfants.

* * *

Beauharnois par le R. P. Augustin Leduc, Dominicain, est un beau volume très-bien écrit, très bien documenté, illustré somptueusement, et qui raconte l'histoire d'une ville intéressante, par son âge, sa qualité et ses destinées. Ce livre devait être écrit par un penseur, en même temps que par un écrivain et un savant. Il contient l'histoire religieuse, civile, municipale, judiciaire, industrielle et commerciale de Beauharnois, d'après des documents en grande partie inédits, puisés aux archives fédérales,

provinciales et paroissiales. L'auteur a pu réussir à grouper plusieurs centaines de photographies, dont quelques-unes remontent à 1830. Le prix du volume est de trois dollars, et l'on peut se le procurer en s'adressant au presbytère de Beauharnois ou chez l'auteur, 98 avenue Empress, à Ottawa.

* * *

Allumez vos Lampes! Le titre attire tout de suite l'attention. Allumons nos lampes, mais pourquoi? Avons-nous l'habitude de tâtonner dans l'obscurité? Oui, allumons nos lampes, pour juger avec équité et dignité tous ceux qui ont été les artisans de notre éducation... Allumons nos lampes, pour scruter l'avenir et bien savoir comment s'orienter vers le progrès et le succès. Allumons nos lampes, afin de diriger au meilleur des intérêts nationaux la marche en avant de notre race. Toute la question roule autour de l'enseignement de l'anglais, des autorités y sont citées, qui se prononcent pour ou contre. Il est clair que ce volume a été édité pour remettre les choses au point, en ce qui concerne l'éducation donnée par les Frères des Ecoles Chrétiennes, qui ont eu la splendide pensée des collèges commerciaux qui nous ont si puisamment aidés dans le passé, et qui nous aideront mieux encore dans l'avenir, en perfectionnant nos moyens d'action. "Allumez vos Lampes" contient également les articles de Monseigneur Ross sur l'enseignement de l'anglais dans nos classes primaires, articles qui ont suscité tant et tant de polémiques dans notre presse. La lecture de cette compilation permet donc de l'étudier dans son ensemble, et d'apprécier le "pour et le contre" de la question.

* * *

Discours de Sir Wilfrid Laurier par M. Alfred DeCelles vient d'être édité par la Librairie Beauchemin, et complète la vie et l'œuvre de Laurier par le même auteur. Ce recueil est extrêmement intéressant; il s'adresse au cœur, comme à l'esprit de tous ceux qui ont aimé notre grand disparu, et qui portent à sa mémoire un culte profond. Cette compilation embrasse les années de 1911 à 1919, et réflètent les dernières pensées du grand Canadien, qui devait s'endormir trop tôt, hélas! sur une grande pensée chrétienne. Nous félicitons la Maison Beauchemin qui ne cesse d'apporter à notre littérature un élément substantiel et puissant. Ce dernier livre qui est l'expression même de la personnalité rayonnante de Laurier devrait être mis dans toutes les mains, et dès les bancs de l'école nos enfants devraient apprendre à connaître l'homme éminent qui dirigea nos destinées, dans un esprit de fraternité et d'amour. Le patriotisme de Laurier, sain, large, éclairé ne pouvait communier aux mesquineries de race; il dépassait de beaucoup cette misère, et ne savait qu'aimer, et jamais haïr. Parce qu'il était un Canadien, dans toute la force du sentiment, il ne pensait qu'à préparer à son pays un avenir de paix et de progrès. Il souhaitait l'union des races comme celui des âmes, pour le plus grand bonheur de la patrie canadienne. M. DeCelles aura pieusement aidé à maintenir chez-nous, le souvenir de cet être de talent et de beauté morale qui fut incontestablement l'homme que nous aurons le plus aimé, de l'est à l'ouest de notre grande patrie.

* * *

Le Livre d'or des Sacs-au-Dos vient de paraître, et on le trouve dans toutes nos bonnes librairies. Ce livre nous apprend l'admirable action patriotique accomplie par les Français de la Colonie du Canada, pendant la terrible guerre de 1914-1918. La liste des morts est bien longue; celle des décorés l'est également. C'est un pieux monument élevé a de véritables héros. Nous le saluons bien bas!

Le Livre d'Or des Sacs-au-Dos rappellera aux fils des vainqueurs de 1918 combien leurs pères surent servir la Patrie, à l'heure la plus tragique de son histoire, et les fils resteront dignes du grand nom de leurs pères.

* * *

L'Ombre du Héros Inconnu, la belle pièce de vers publiée dans la *Revue Moderne* de janvier a soulevé un intérêt justifié, et provoqué une intense sympathie dans les familles où l'on pleure son *héros*. Cette composition d'une pensée si noble et d'un sentiment si sincère est un hommage splendide rendu à toute la jeunesse merveilleuse qui s'en est allée mourir en France, pour sauver la Civilisation et la Liberté. Les ans passent, endormant les douleurs endurées, mais rien ne peut diminuer le respect et la gratitude à tous ceux qui se sont endormis là-bas, dans l'immortalité du Sacrifice. M. Alfred Bienvenu a tiré quelques exemplaires, sur papier de luxe de "L'Ombre du Héros inconnu", qu'il offre généreusement à tous ceux qui les ont aimés, nos héros de chez-nous.

LOUIS CLAUDE.

Rodolphe Mathieu

Dans un temps où l'audace passe pour être l'égale des vertus essentielles, il est une voix qui reste timide dans le concert des ambitions humaines: c'est celle de l'Intelligence. On l'a redit depuis quelque temps: la charité intellectuelle n'est pas encore entrée dans nos mœurs. Même ce snobisme qui est comme la forme superficielle d'un hommage inconscient manque totalement. Vous vous rappelez ce mot ironique d'un protagoniste des "Rivaltés" de Lemaître: "Vous êtes pessimiste, madame?"—Oui, répond Hélène, quoique cela m'ennuie bien." Les gens sont moins compliqués chez nous. Ils ne subissent pas l'attrait du pessimisme, du tolstoïsme ou du nietzchéisme, ce dont il faut les louer. Mais on ne leur ferait pas un crime de créer la mode de l'engouement des choses artistiques, même si cela les ennuyait beaucoup.

Mathieu est certes le compositeur canadien, parmi les jeunes, le plus étonnamment doué que nous ayons. Depuis son arrivée à Paris, son talent est entré dans une phase de production pleine de promesses. Des appréciations de musiciens français éminents lui prédisent une destinée artistique brillante, et ce n'est pas faire de la surenchère que d'y ajouter notre enthousiaste adhésion. C'est un fait incontestable que chez nous, le virtuose absorbe l'admiration générale. Nous renversons l'ordre des choses. Pour réagir contre ces habitudes. nous demandons qu'on mette au premier plan de ses charités, celle qui va aux artisans de la beauté. Un comité de souscriptions, composé de M. M. J. B. Lagacé, Fred Pelletier, Arthur Letondal, Mendoza Langlois et Arthur Laurendeau s'est constitué pour recueillir les fonds nécessaires qui permettront à Mathieu de séjourner à Paris quelque temps encore. Nous en appelons à la générosité de tous. Que ce soit l'obole du pauvre ou le cadeau somptueux du riche, nous comptons sur une collaboration générale. Les envois doivent être adressés à 6 Cherrier, Montréal.

ARTHUR LAURENDEAU



L'ENTRE-NOUS

Nos lectrices aimables et sympathiques trouveront aujourd'hui un Fémina *agrandi et perfectionné, où Sœur Marthe apporte un joli sourire et sa grâce experte de ménagère accomplie, et ce progrès sera fort bien accueilli par toutes les amies,—et nous savons s'il y en a,—de notre chère Revue.*

Ces progrès sont d'ailleurs dûs à l'aimable initiative de nos lectrices qui, tout simplement, ont exprimé le désir de pages féminines plus complètes et mieux élaborées. A satisfaire leur vœu, j'éprouve une véritable joie. Il est si bon d'exaucer des demandes faites avec cordialité et gentillesse, et mes lectrices savent quel souci j'ai de leurs goûts, de leurs désirs et de leurs prédilections. Aussi leur a-t-il suffi d'émettre des vœux, pour que je m'empresse de les exaucer. Dorénavent nos pages féminines seront absolument complètes, et tout ce qui intéresse la femme dans son domaine intime et charmant, sera l'objet de notre attention assidue. Nous avons institué un système de patrons, qui, sous le nom de "patrons de la Revue Moderne" vous permettra pour, une somme minime, de vous procurer les détails de certaines broderies, tricots, dentelles etc, qui vous intéresseront vivement. Nous savons tout le plaisir que nos lectrices éprouvent à cultiver leur délicat talent, et nous servirons par tous les moyens possibles, cette disposition au bon goût et à l'élégance. L'élégance du home *qu'un brimborion transforme, qu'un colifichet éclaire, qu'un rien rend chic, doit être le souci de toute femme qui veut embellir sa vie, et faire aimer la maison à son mari, à ses enfants, et à tous ceux qui fréquentent son intérieur. Négliger ces détails est une faute profonde, et que bien des femmes paient par l'abandon et la détresse. Ces coquetteries doivent naturellement être règlées par le budget familial, mais le bon goût de la femme sait toujours suppléer à l'absence de ressources et rien ne vaut plus cher qu'un ruban bien posé, une lampe bien enveloppée, un bibelot mis en valeur, un coussin soyeux et charmant. Notre revue va donc s'appliquer avant tout à faire l'éducation du goût. L'éducation du goût n'a pas été jusqu'ici pratiquée, et pourtant combien elle s'impose impérieusement. Nos expositions féminines me l'ont surabondamment démontré. Des travaux merveilleux exécutés à faux, comme dessin et comme couleur, des heures, des jours, des mois vécus sur un "crasy work"; des broderies merveilleuses interprétées sur un tissu inacceptable, des mariages de couleurs qui font sauter au plafond, et que d'autres avatars, qui font que les choses confectionnées péniblement, restent sur les tables, négligées, dédaignées, parce qu'elles ne répondent pas du tout au goût du jour. Ne pourrions-nous rémédier à tout cela? Combien de jeunes filles de nos campagnes pourraient gagner des sommes importantes en consacrant leurs loisirs à approvisionner la ville de travaux féminins du meilleur goût. Ce goût il faudra le diriger sûrement. C'est une tâche qui semble digne de la Revue Moderne et de son esprit d'initiative, et que nous voulons bien entreprendre, afin d'aider ainsi à tant de femmes et de jeunes filles qui travaillent péniblement à trouver enfin la récompense de leur travail. Et surtout que toutes les ouvrières de l'aiguille et du crochet soient bien convaincues qu'elles n'atteindront au résultat pratique que le jour où elles auront accepté une direction sûre. Ce jour-là, elles trouveront en Sœur Marthe, notre nouvelle et aimable collègue, la directrice avisée et pratique qui saura les servir efficacement.*

MADELEINE.

N.B. Voir les patrons de la Revue Moderne, page 60.

Notre nouveau mode d'adresse donne à chacun de nos abonnés la date de l'échéance de leur abonnement, de façon à prévenir toute erreur dans nos règlements de comptes avec nos souscripteurs. Tous n'auront qu'à consulter la bande qui enveloppe la revue, pour y trouver le renseignement désiré.

Dorénavant, nous n'enverrons plus de reçus pour les abonnements. L'abonné n'aura qu'à consulter l'adresse sur la bande, pour constater que la date d'échéance a été changée suivant le montant remis. Si nos abonnés constatent des erreurs, ils sont instamment priés de nous en prévenir immédiatement. Le service postal est souvent irrégulier ou imparfait, et si attentive que soit notre administration, nous devons fréquemment réparer les irrégularités de la poste.

Nous prions donc nos abonnés de nous adresser leurs plaintes aussitôt qu'ils constatent une négligence à leur égard et nous nous empresserons de la réparer.

Nous serions reconnaissants à ceux de nos abonnés qui nous enverraient le nom et l'adresse d'un abonné nouveau. Déjà nous avons énormément bénéficié de la propagande faite par les amis de notre œuvre. Cette sympathie devrait s'exercer constamment, de façon à prouver rapidement que les Canadiens-français qui aiment la bonne et belle littérature, sont fiers de protéger hautement une publication publiée chez-eux, dans la vieille province française, et qui leur apporte la pensée des meilleurs littérateurs du pays et de la race. Nous remercions d'avance tous ceux qui auront à cœur d'aider à notre diffusion, car nous savons qu'à notre appel, bien des cœurs sincères répondront...

LA DIRECTRICE.

IMPRESSIONS DE VOYAGE DANS LA NOUVELLE ANGLETERRE

C'est une véritable famille que l'on retrouve là-bas, une famille au cœur vraiment français.

En étudiant l'âme Franco-Américaine on constate une fois de plus combien la France laisse au fond du cœur une empreinte que le temps et la distance sont impuissants à effacer.

Ca été un honneur et un plaisir pour moi de connaitre ces frères de la Nouvelle Angleterre, de leur parler, d'être reçue par eux avec une cordialité si franche.

J'ai parlé pour la première fois à Woonsocket, devant les membres du cercle Marie Louise. La présidente, Mme Max Job, me présenta aimablement aux membres du Club qui se réunissent deux fois par mois. Leur devise est "qu'il faut s'instruire en souriant" et rien qu'à voir la cordialité, le bon esprit qui règnent, on est tout de suite convaincu que chacune est bien fidèle à cet idéal.

Woonsocket est une coquette ville de 50,000 habitants; elle compte actuellement cinq paroisses Françaises.

J'eus l'honneur d'être reçue à l'Ecole Supérieure par les membres du Cercle Français, fondé par Mlle Elise Rocheleau. Cette dernière qui appartient à une des plus anciennes familles Canadiennes de Worcester est une vaillante apôtre de la langue française. Elle est professeur de français à l'Ecole Supérieure de Woonsocket et sous son intelligente direction ses élèves apprennent à parler purement et à aimer de tout leur cœur la langue de nos pères. J'ai été heureuse de féliciter Mlle Rocheleau, qui, avec l'aide de Mlle Laviolette, accomplit cette œuvre patriotique. J'ai dit aux élèves combien ils devaient être fiers de leurs professeurs et de la belle étude qu'ils poursuivent.

J'ai visité ensuite le couvent des sœurs de Jésus Marie de Sillery. Ces bonnes religieuses travaillent vaillamment elles aussi à maintenir l'idéal français dans le cœur de leurs élèves.

J'ai été vivement intéressée en visitant la Bibliothèque Mallet qui se trouve dans les bureaux de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique. Les personnalités les plus remarquables que j'ai eu le plaisir de connaître furent, outre celles déjà nommées l'Honorable M. Pothier ancien Gouverneur du Rhode Island, que nous avons eu l'avantage d'applaudir il y a quelques années, au Monument National, M. Adélard Archambault, ex-Lieutenant Gouverneur du Rhode Island, l'auteur d'une très intéressante étude sur la langue française, M. Hurel, rédacteur en chef de La Tribune, M. Vézina, sécrétaire de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique. Mlle Bonier, auteur du Livre d'or des Franco-Américains de Woonsocket, Mme Généreux, Mlle Mailloux, M. et Mme Desrochers, M. Jalbert, M. le docteur Poirier, M. Sauvageau et un grand nombre d'autres.

Central Falls fut le second centre que je visitai. J'y fus reçue par les membres du Cercle Franco-Américain. J'eus l'insigne honneur d'inaugurer l'admission des dames dans ce cercle essentiellement masculin. Le président, M. Surprenant, nous souhaita, en termes très délicats, la plus cordiale bienvenue. Central Falls est non seulement un centre intellectuel, mais c'est aussi un centre des plus artistiques. Au cours de la jolie réception qui eut lieu chez le président, j'eus le plaisir d'entendre Mme Surprenant exécuter avec maîtrise quelques morceaux de violon, Mme Boucher, une pianiste consommée sut aussi nous charmer, M. Paquin chanta d'une voix chaude quelques romances qui furent très goutées et M. Abel Guillemette dit avec beaucoup de talent quelques poèmes. Sa diction impeccable, son interprétation si juste indiquent la haute culture de M. Guillemette que les membres du cercle ont l'honneur d'avoir comme secrétaire. M. le docteur Ruest termina la soirée par un discours plein d'esprit et de finesse, et M. Miette chanta avec beaucoup d'âme "O Canada". M. l'Abbés Plaze et plusieurs autres membres du clergé étaient présents.

Le dimanche, 9 janvier, je parlai à Southbridge devant les membres du Cercle Littéraire. M. R. Guillemette présidait la soirée. Il s'acquitta de cette tâche de la manière la plus littéraire et la plus spirituelle. Un très joli programme musical fut exécuté par Mlle Pelletier, une pianiste très intéressante, Mlles Généreux et Tetrault chantèrent de très jolies choses et M. Abel Guillemette de Central Falls récita quelques poèmes qui furent très appréciés. Une jolie réception eut ensuite lieu chez Mme Caron à laquelle assistaient outre les artistes déjà mentionnés, M. Gatineau, l'auteur du Livre d'or des Franco-Américains de Southbridge, M. Tétrault, Mlle Guillemette et une foule d'autres dont les noms m'échappent malheureusement.

Worcester fut le dernier centre que je visitai. C'est une fort belle ville, la seconde du Massachusets, l'élément Américain y domine, mais on y trouve une très forte population française. Je parlai pour les membres du Cercle Jeanne Mance devant un auditoire très nombreux et très comprenant. Mme Z. Lagacé, femme du monde aussi élégante qu'intelligente, est la présidente de ce Cercle qui a pour but l'avancement de ses membres dans l'étude de la langue française, de la religion, des sciences et de la littérature. Worcester possède plusieurs autres cercles littéraires et sociaux du même genre, un cercle dramatique dont Mlle Girardin, que j'eus le plaisir d'entendre, est l'étoile, une société Philharmonique dirigée avec talent par M. le docteur Harpin dont la réputation artistique est arrivée jusqu'à nous.

L'Alliance Française, sous l'intelligente direction de M. E. Brodeur contribue aussi au développement intellectuel.

Je fus reçue au Collège des Assomptionnistes. Le supérieur est l'ancien aumonier militaire du Général de Castelnau. Dans cette institution les jeunes Franco-Américains acquièrent une culture française des plus élevées et s'arment pour continuer énergiquement l'œuvre de leurs pères.

Parmi les personnalités remarquables que j'ai eu l'honneur de rencontrer citons: M. A. Bélisle, l'auteur du Livre d'or des Franco-Américains de Worcester, Mme Bélisle; M. G. Bélisle et Mlle A. Bélisle; Mlle Corinne Rocheleau, femme de lettres distinguée; M. et Mme O. Rocheleau; M. le docteur et Mme Jacques; M. et Mme Brodeur; M. et Mme Tetman; Mme Denechaud; Mme Brunelle; M. le docteur et Mme Harpin; Mme Tassé; Mme Tessier; M. Lagacé; M. Gamache, pianiste; Mlle Barry soprano très agréable; Mlle Lemoine, chroniqueuse à l'Opinion Publique, et un très grand nombre d'autres non moins intéressantes.

Le miracle français de la Nouvelle Angleterre est vraiment extraordinaire. Que la culture française se soit si bien conservée dans des conditions si défavorables, dans un pays de langue anglaise, où toutes les affaires se traitent en anglais, où l'on ne peut parler français qu'au foyer, est un fait bien touchant. Il me semble que tous les Canadiens-Français de marque devraient applaudir aux efforts de ces frères d'au-delà de la frontière, et les aides à maintenir l'idéal pour lequel ils ont si vaillamment combattu. Ils craignent tant que les jeunes qui, eux, n'ont pas eu à lutter, s'américanisent, et ne conservent pas leurs saines traditions familiales et religieuses.

Que nos conférenciers se fassent un devoir de les visiter, de les encourager, de fraterniser avec eux de toute façon.

Nous souvenant que les Canadiens et les Américains descendent des deux plus grands peuples du monde, fiers de nos origines efforçons-nous de conserver intacts les idiomes de ces peuples, développons dans l'union ce que chacune de ces deux races a de meilleur, cultivons-nous de plus en plus. La culture n'est-elle pas le plus sûr gage de succès dans n'importe quel pays? Devenons des personnalités. Faisons aimer et apprécier notre pays en devenant nous-mêmes des valeurs intellectuelles et morales.

Nous accomplirons ainsi une œuvre patriotique par excellence et nous contribuerons de la façon la plus intelligente à la grandeur future de notre pays.

IDOLA SAINT-JEAN.

..Lied..

Dors lentement avec des rêves
Légers de l'air pur respiré
Le long des rives fraternelles
Où nos pas doubles ont erré.

Dors doucement avec des songes
Parfumés des fleurs du chemin
Qui ce soir encore dans l'ombre
Sont odorantes de tes mains.

Dors seule en rêve avec toi-même,
Sois ton propre songe; il n'est pas
D'autre couronne pour ta tête
Que le cercle nu de tes bras.

HENRI DE REGNIER,
de l'Académie française.



Madame Manos veuve du Roi Alexandre de Grèce

Chronique Musicale

Alfred Cortot a donné un récital de piano, à la Salle Windsor, le 10 janvier, à 8 heures 30.

En 1918, cet artiste fut envoyé aux Etats-Unis, par le Gouvernement français, avec "La Société des Concerts du Conservatoire de Paris", à titre de soliste. Lors des deux concerts donnés par cet Orchestre à Montréal, les 4 et 5 janvier 1919, Cortot malade ne put se faire entendre:—il fut remplacé par une de ses plus brillantes élèves, Mlle Magdeleine Brard:—ce n'est donc que le 1er février 1920 que ce pianiste français parut ici; si grand fut le succès qu'il obtint à ce premier concert qu'il nous revint trois mois plus tard.

Cette fois, Cortot a peut-être encore ajouté à l'excellente réputation dont il jouissait parmi nous, en exécutant d'une façon admirable un programme très intéressant: "Thème et Variations" de Camille Chevillard; 10 Etudes, op. 10 et op. 25 de Chopin: "Six Préludes" de Debussy; "Jeu d'Eau" de Ravel; "Danse des Sylphes" de Berlioz; "Bourrée" pour la main gauche, et "Etude en forme de Valse" de Saint-Saens.

Cortot est un exemple frappant de la manière française, d'où sont bannis tout charlatatisme et toute exagération et dans laquelle l'exécutant semble plus occupé d'interpréter la pensée de l'auteur que de se tailler un succès de mauvais aloi, en faisant ressortir "les difficultés" par des grimaces plus ou moins grotesques. Il consacre son talent surtout à la musique française, en cela il a raison, puisqu'il la comprend si bien et la fait si bien comprendre au public. C'est la troisième fois que nous entendons Cortot et nous souhaitons que ce ne soit pas la dernière.

ANNE M. D'HALEWYN

LE CHEMIN DE LA CROIX

Un chœur mixte de 125 voix et un orchestre de 30 musiciens sous la direction de M. Jean Goulet, rendra, le mardi, 22 mars (Semaine-Sainte), le "Chemin de Croix", au Monument National.

COURRIER DE MADELEINE

JOYEUSE REVEUSE.— Puisse l'année qui commence vous combler de ses meilleurs dons.

LINETTE.—Bonjour petite fille de mon pays, quel plaisir c'est de vous accueillir à bras largement ouverts. En vous adressant à la Maison Dupuis Frères, rue Sainte-Catherine, coin Saint-Christophe, vous aurez toute la satisfaction voulue. Ces PLISSES sont fort de mode en ce moment. Saluez "notre" Saint Laurent, pour moi, voulez-vous, et revenez encore et souvent.

MON COEUR EST SEUL, SEUL...—"Pourtant il est si gros", ajoutez-vous. Si vous n'avez pas le goût d'aller au couvent, n'y allez pas. Le couvent n'est pas un refuge pour les orphelines, c'est la maison choisie par des âmes privilégiées. Votre parente a choisi cet agréable moyen de liquider la responsabilité qui lui incombe envers vous. Expliquez-vous loyalement avec elle, mais comme c'est un caractère intraitable, vous ferez bien de ne lui livrer la personnalité de celui que vous aimez qu'après avoir remporté son acquiescement à le recevoir. Autrement, il pourrait y avoir du grabuge. Si vous la voyez réfractaire à encourager ce prétendant, expliquez-vous simplement avec lui, et proposez-lui de réclamer les conseils de votre curé, qui saura bien vous aider. Mais ne sacrifiez pas votre avenir et votre bonheur aux lubies d'une personne qui n'a aucun droit de peser sur votre destinée aussi injustement. Il faut quelquefois batailler pour gagner son bonheur. Soyez brave s'il le faut, mais la Victoire vaut d'être gagnée.

MESANGE BLEUE.—Vous me trouvez trop rare dans la Revue... Mais lorsque vous êtes chez-vous, petite fille, ne laissez-vous pas la place très grande à vos invités. sans cependant renoncer à votre personnalité qui rayonne dans tous les coins? C'est l'art suprême de la maîtresse de maison: ne pas tenir trop de place. Cependant, est-ce que vous ne sentez pas que je suis un peu partout, dans cette revue? Et si je fais des articles courts, c'est pour donner le bon exemple... Vous me direz que la leçon est souvent perdue, mais comme je m'exténue à prêcher à mes collaborateurs que les articles courts sont les mieux lus, je suis quelque peu obligée de maintenir le principe Le reproche, — puisque vous parlez de reproche — est trop gracieux pour que je m'en plaigne. Ne vous occupez pas des potins et faites plaisir à qui vous aimez et à qui vous aime, par ce petit cadeau qui aura une immense valeur à ses yeux. Ma lettre ne fera que confirmer vos bonnes intentions, et je suis ravie parce qu'il me plaît que vous ayiez résolu vous-même ce problème-là.

IRENE G.—L'envoi a été fait, dites-moi s'il vous est heureusement parvenu.

V. F.—Le comité de lecture a refusé votre article, sous prétexte qu'il n'est pas assez travaillé, et qu'il nécessite un soin très particulier. C'est à vous de travailler plus et mieux le "Travail."

EDITH M.—Votre petite pièce est arrivée en retard malheureusement, car elle était gentille. Continuez à travailler, vous aurez certainement du succès.

DESIREUSE D'APPRENDRE.—Chiffonnette à qui je transmets votre demande, promet d'y répondre le plus vite possible.

PETITE SOEUR SOLITAIRE.—Votre état d'âme ne saurait m'étonner... Il est celui de tant d'autres qui n'ont, elles, rien pour les encourager ou les consoler. Vous, vous avez vos petits, vos chers petits... et si désappointante que vous soit la vie, vous n'avez pas le droit d'en mal penser, quand vous les regardez. Je reçois les caresses de vos mignons avec ravissement.

LA MAMAN DE CLAIRE.—Comment vous pardonner... quand j'ai l'âme en fête de revoir l'amie charmante et fine que j'ai tant regrettée, et qui, j'en étais certaine, ne m'oubliait pas. J'en ai donc la preuve enfin, et vous ne sauriez croire combien il est doux, quand on n'a jamais douté de ses amies, de les retrouver le cœur intact et l'âme claire. Vos félicitations me sont sensibles, car je les sais tellement sincères. Il est certain que je n'ai rien du "papier mâché", ainsi que vous dites si "amusamment", mais l'énergie est une force à exploiter, il me semble et que nous n'avons pas le droit de la négliger plus qu'une autre. Vous êtes contente de moi, et combien je le suis de vous, que je retrouve vivante, vibrante et aimante. Petite Maman d'une chère petite Claire, restez des nôtres maintenant que vous m'avez redonné votre cher sourire d'amitié.

EXCELSIOR.—Votre confiance m'est une douce chose,-croyez-le bien. Je n'ose vous conseiller dans cette affaire, car je n'ai jamais étudié ce système, et quoique ce que vous m'en dites me paraît extrêmement avantageux, je n'oserais vous conseiller sans plus de réflexion. Il vaut mieux que vous soumettiez la chose à quelqu'un de versé dans les assurances, afin de ne pas vous tromper. D'avoir conquis votre petite personne m'est particulièrement agréable.

JASMIN.—Quelles têtes à gifles! Je les vois d'ici, tant vous avez une façon expressive de faire le portrait qui m'amuse infiniment. Que vous importe tout cela, en somme, puisque vous avez un mari et des amies qui vous font oublier la bêtise des autres. Si tous nos parents étaient intelligents, ce serait vraiment trop beau. Il ne faut même pas l'espérer! Venez causer souvent, vos billets me réjouissent par leur tournure spirituelle, et me touchent par leur note affectueuse.

LAURE D.—Je suis émue, et en même temps si heureuse de vous avoir fait quelque bien. Il faudra revenir souvent; je vous attendrai. Les auteurs à lire sont nombreux. Je vous recommande Guy de Chantepleure, Henri Gréville, Trilby, Jeanne Schultze, Léon de Tinseau, Renée d'Anjou, Roger Dombre, Maryan, Eveline Lemaire, Jean de la Brète, Myriam Thelen, Dourliac, Delly, et bien d'autres encore dont les livres peuvent être lus par les jeunes filles.

MARIA B.—Tant mieux si j'ai réussi à vous faire plaisir.

ELZ. B.—Votre amitié me touche toujours profondément, et vos articles que je lis avec intérêt, me prouvent que votre personnalité s'affirme de jour en jour. Aussi je vous en félicite sincèrement.

JOYEUSE REVEUSE.—Vos jolis sentiments si tendrement exprimés me font chaud au cœur, et je vous en remercie profondément.

(*Suite à la page 61*)



Dans les lacs du PARC ALGONQUIN.—La pêche à la truite se pratique même en hiver. Les fervents de ce sport font une ouverture dans l'épaisse couche de glace et se livrent à leur sport favori. (Faveur de la Compagnie du Grand Tronc).

LES CHOSES FÉMININES

Par SOEUR MARTHE

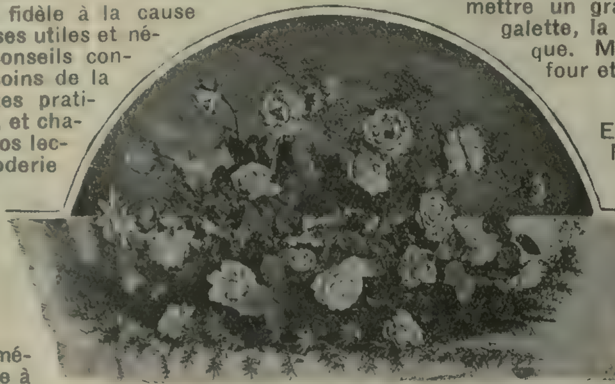
Marthe, la sœur Marthe, la gardienne du foyer, celle qui travaillait, alors que Magdeleine priait, doit prendre ici tout naturellement son rôle, et à coté de la poésie qui y rayonne, faire luire un peu de cette prose si pratique et si vraie, qui ne représente pas certes, la "meilleure part", mais qui ne doit cependant pas être oubliée dans toute éducation féminine.

Tous les mois, Sœur Marthe fidèle à la cause qu'elle défend, vous parlera de choses utiles et nécessaires; elle vous donnera des conseils concernant la tenue de la maison, les soins de la cuisine, vous apportera des recettes pratiques; la mode ne sera pas oubliée, et chaque mois, un patron sera offert à nos lectrices; pour un prix minime; la broderie et le tricot, ces deux arts suprêmes de la femme seront aussi l'objet d'une attention toute spéciale, et rien ne sera oublié pour rendre nos pages attrayantes et d'un intérêt de plus en plus accentué.

* * *

Nous avons donné dans notre numéro de janvier, le modèle d'une table à diner, bien dressée et bien fleurie. Cette photographie devrait inspirer à plusieurs lectrices le goût de bien mettre une table, et rien n'est plus charmant et plus réconfortant que de s'asseoir devant un couvert gentiment mis. Certes, le grand luxe de fleurs ne peut toujours présider à nos repas de famille. Mais ne pourrait-il y avoir en permanence, au centre de la table, un léger SURTOUT. qu'il soit composé de fleurs ou de fruits, mais qu'il soit là, pour attirer et charmer le regard. Les jours d'invitation, nos lectrices pourront agencer leurs fleurs suivant le modèle que nous leur offrons aujourd'hui. Ce motif de centre peut être réalisé par des mains expertes de maîtresse de maison, ou sinon confié à un fleuriste. Le vase qui le contiendra sera assez bas et évasé; à plusieurs compartiments, comme nous en trouvons maintenant dans tous les bons magasins de bijouteries. Voici aussi une table mise pour un déjeuner de deux, un aimable petit déjeuner qu'égaie un frais bouquet de marguerites. La cafetière est sur la table, avec tous les accessoires autour; la maitresse de maison n'a plus qu'à verser le café dans les fines tasses. Les rôties sont sous le plat, bien chaudes et bien beurrées, les céréales et les fruits sont aussi à la portée des convives, de sorte que la ménagère peut prendre son repas tranquille sans avoir à se lever ou requérir les services de la bonne. L'intimité de ce petit déjeuner ne sera donc pas rompue, et il en prendra un charme tout spécial.

Voulez-vous arranger un joli plat de bonbons pour vos jours de réception? Consultez la vignette que nous vous offrons aujourd'hui et qui est une composition d'un goût charmant.



Centre pour une table à dîner.



Plat de bonbons.

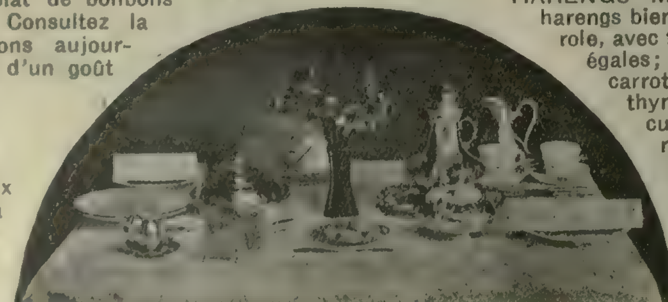


Table à déjeuner.

DINER DE FAMILLE

Huitres à la Orlay; Potage aux chicorées; Poitrine d'agneau à la maréchale; Filet de mouton braisé; Purée d'oignons Soubise; Galette de pommes de terre.

GALETTE DE POMMES DE TERRE. — Faites bouillir des pommes de terre, les piler et passer. Mélanger 10 à 12 onces de cette pulpe avec 10 onces de farine, 4 onces de beurre ou de margarine, deux œufs et un demi-verre de lait ou d'eau, et du sel. Travailler cette pâte pendant quelques minutes. L'étendre sur une tourtière graissée, en lui laissant un doigt d'épaisseur. Tracer dessus des losanges, au milieu desquels on enfonce un peu le doigt; y mettre un grain de sel pour mieux imiter la vraie galette, la façon devant suppléer à ce qui manque. Mettre cuire trois quarts d'heure au four et manger chaud.

CONSEILS PRATIQUES

ENTRETIEN DES CHAUSSURES. — N'êtes-vous pas satisfaite des cirages actuellement en vente dans le commerce? Servez-vous de glycérine ordinaire pour le même usage, en en mettant très peu sur les chaussures avec un chiffon souple et en ne faisant reluire qu'après dix minutes de séchage. S'il ne pleut pas, le brillant persistera plusieurs jours.

TACHES DE CAFE SUR LES ETOFFES. — Laver d'abord à l'eau pure, puis à l'eau de savon. Si l'étoffe est de couleur délicate, laver avec un jaune d'œuf délayé dans l'eau tiède, rincer. Si les taches sont anciennes, ajouter au mélange 8 à 10 gouttes d'esprit-de-vin.

TACHES DE GRAISSE SUR LES PARQUETS CIRES.— Imbiber fortement la tache avec de l'essence de térébenthine, puis recouvrir d'une légère couche de talc en poudre. Maintenir ensuite sur le talc, pendant quelques instants, un fer à repasser assez chaud. Renouveler au besoin l'opération plusieurs fois jusqu'à disparition complète de la tache, puis encaustiquer.

PENITENCE

Deux époux avaient pour cuisinière la perle des servantes.

Tout à coup, les habitudes de Catherine changent. Elle s'absente régulièrement chaque soir, de huit à neuf heures. Où va-t-elle? Elle rougit et refuse de le dire.

Un soir, par le plus grand des hasards, ses maîtres la rencontrent suivant les tambours et les clairons qui battaient et sonnaient la retraite.

— Que signifie cette conduite, Catherine? s'exclame "monsieur" à la rentrée de la coupable.

— Je vas vous dire, répond enfin celle-ci en pleurant: mon confesseur m'a ordonné de SUIVRE LA RETRAITE pendant huit jours.

HARENGS MARINES. — Ecaillez et videz des harengs bien frais; mettez-les dans une casserole, avec feu doux, eau, vin blanc, par parties égales; ajoutez un peu de vinaigre, oignons, carrottes coupées en tranches, ail, persil, thym, laurier, poivre en grains. Faites cuire vingt minutes. Ajoutez les harengs et laisse-les bouillir dix minutes. Retirez du feu; laissez les harengs un moment dans la cuisson et servez froid avec les ingrédients de la cuisson et le bouillon.

LA SCIENCE ET LA VIE

En fait d'éloges, il n'y a de sincères à nos yeux que ceux que nous recevons.

Nos Recettes et Nos Conseils



COMMENT RÉPARER AU CROCHET LES BAS DE SOIE

Rien de plus simple, madame, surtout si vous avez de bons yeux.

Prenez un crochet d'acier pour la dentelle; de finesse raisonnable.

Dès qu'une maille est filée — accident désagréable, et si fréquent — arrêtez avec un peu de fil, afin que la filure ne descende pas trop bas et surtout ne s'augmente point de plusieurs mailles, ce qui compliquerait le travail.

Aussitôt que possible, retirez votre bas. Recherchez alors, minutieusement, à la fin de la filure, la maille lâchée; vous l'apercevrez facilement, d'ailleurs. Entrez dans cette maille la tête du crochet d'acier et faites, fil à fil, avec les fils que vous trouverez devant vous, en travers un point de chaînette

Arrivée au bout de la filure, saisissez la maille, qui reste en l'air, sur une aiguille et arrêtez avec un peu de soie ou de fil si votre bas est en fil.

Si la filure est de plusieurs mailles, dès qu'une maille est rattachée vous recherchez la seconde et procédez comme pour la première, et ainsi de suite. Ainsi réparé, le bas demeure joli, la réparation presque invisible Un peu de patience, d'adresse et de bons yeux, sont les arguments suffisants contre les torts de nos fragiles bas de soie ou de fil.

NETTOYAGE DES GANTS DE SOIE

Une lectrice a délaissé, cet été, les gants de peau, trop coûteux, pour les gants de soie qui habillent à la perfection les mains et les bras.

Mais, tout comme les bas de soie, les gants sont chers et fragiles. Les nettoyer devient un problème.

Il ne faut pas savonner les gants de soie; il ne faut pas, non plus, les frotter à la benzine, ni à l'essence, ce qui les use et les durcit. D'ailleurs, ces deux procédés de nettoyage sont imparfaits.

Voici comment faire.

Remplissez un petit sac de toile avec du son; enfermez-y les gants.

Faites bouillir le tout dans l'eau, pendant une heure. Laissez refroidir jusqu'à tiédeur et agitez les gants dans le liquide.

Rincez à l'eau de son propre et tiède.

Pincez les gants avec une pince de bois, étirez-les sans les tordre et pendez-les à une corde à linge, dans un courant d'air.

Ne les repassez pas, mais, quand ils seront secs, passez, dans chaque doigt, la pince ou un bâtonnet.

NETTOYAGE DE BAS DE SOIE

Puisque nous en sommes au chapitre nettoyage, parlons un peu de ce qui est la question brûlante pour nous toutes, car, les bas de soie, qui étaient autrefois un signe d'aristocratie, sont devenus vêture populaire, tout le monde en a, et il n'est pas une midinette qui ne recule devant les plus durs sacrifices pour en porter, elle aussi, et des plus beaux.

Voici, donc, comment on nettoie ces fragiles parures.

Nouez du son dans un petit sac, et placez celui-ci dans une bassine d'eau.

Mettez les bas dans le liquide. Frottez, ensuite, doucement. Faites bouillir, laissez tiédir et reposer.

Ensuite frottez les bas dans cette eau onctueuse. Rincez à l'eau de son pure, puis à l'eau tout à fait pure, tiède.

Ne tordez pas, tamponnez dans un vieux linge. Suspendez dans un courant d'air, laissez sécher, étirez et roulez.

Il ne faut pas repasser les bas, cela les rend brillants et les fane.

LES CHEVEUX

Avec des yeux bleus, les cheveux châtains sont fort jolis, ils donnent au teint un éclat que les cheveux blonds sont impuissants à souligner.

En général, il ne faut pas corriger la teinte naturelle des cheveux; la nature est une grande artiste qui sait mieux que nous l'harmonie des couleurs.

Pour vos sourcils et vos cils, essayez la lotion faite de quinquina, pilocarpine et alcool.

Pour faire une coiffure souple et jolie au visage, mettez vos cheveux court, autour du visage, dans des bigoudis et les autres sur des épingles à onduler. Peu à peu vous arriverez à vous coiffer très gentiment.

PARAPLUIES TACHÉS

Il arrive que les parapluies soient tachés de boue.

Laissez sécher la boue, puis brossez la tache et lavez largement à l'eau claire, ensuite faites une infusion de thé très fort et lavez, avec une éponge, tout le parapluie.

Faites ces opérations sur le parapluie ouvert, naturellement, et laissez sécher avant de le refermer.

SOINS DES CHEVEUX

Défaites vos cheveux chaque soir avant de vous mettre au lit. Démêlez-les et brossez-les pendant au moins dix bonnes minutes. Laissez-les flotter ensuite pour les aérer. Vous pouvez les frotter au cuir chevelu avec un tampon d'ouate imbibé de ce mélange:

Rhum de bonne qualité et huile de ricin.

Sans exagérer cependant, afin de ne pas rendre les cheveux gras et difficiles à coiffer.

LES BIJOUX

On nettoie les bijoux d'or en les frottant dans de l'eau tiède savonneuse. Les sacs d'argent idem, mais on les met sécher dans la sciure de bois.

Quant aux diamants l'alcool à brûler leur donne un éclat très pur.

* * *

Contre les rides, il n'y a que le massage et l'eau chaude. Certains épidermes, cependant subissent un effet contraire et se fanent plus vite sous l'effet de l'eau chaude. Il faut alors la combiner avec des affusions d'eau glacée afin que la réaction soit salutaire.

Mais ne croyez pas que les rides formées s'effaceront. Vous retarderez les autres et voilà tout. N'espérez jamais au-dessus de ce que peut la nature afin de ne pas être désillusionnée et chagrine.

COUSINE LUCE.

LA BRODERIE D'OR

Trois premiers genres de broderie d'or peuvent être exécutés avec ou sans rembourrage, selon le dessin ou les motifs à remplir.

La broderie à fils couchés. — Cette broderie demande toujours un rembourrage. Le fil est conduit en allant et en revenant par-dessus ce dernier, et chaque fois qu'il est amené, on le fixe par un point de piqûre au bas du rembourrage. On se sert, pour ce travail, de la broche sur laquelle on monte le fil, afin de mieux pouvoir le diriger.

Ouvrages de fantaisie avec paillettes et cannetille. — Les broderies d'or à l'exécution desquelles on ne peut pas consacrer beaucoup de temps, sont travaillées avec des paillettes et de la cannetille; souvent même on ajoute des imitations de perles et de pierreries de couleur. On rencontre aussi certaines parties en



Fig. 290
Bordure en broderie d'or avec ganse et paillettes.
Fournitures: Cordonnet d'or D.M.C. et Alsa D.M.C., en Jaune d'Or 782 et Rouge-Cardinal 346.
Paillettes, cannetille et pierres rouges, voir la figure.

broderie de fantaisie dans la broderie d'or proprement dite; nous donnons, chaque fois que cela se présente dans l'un de nos modèles, l'explication des différents points en question.

Bordure en broderie d'or avec ganse et paillettes (fig. 290, 291, 292). — Copiée sur une broderie du XVIIIe siècle, cette bordure représente le type de ces broderies d'or, où l'effet est produit par une grosse ganse fixée invisiblement sur le fond; elle est à considérer comme le plus facile des différents genres de broderie avec fils de métal. La beauté de la broderie dépend ici du choix du dessin. Il faut que les contours puissent être brodés sans interruption, comme c'est le cas dans notre bordure; car si l'on était obligé de faire passer fréquemment la grosse ganse à travers l'étoffe, on risquerait de l'abîmer et l'aspect de l'ouvrage en souffrirait.

Après avoir tracé le dessin, on en suit le contours avec du Cordonnet d'or D.M.C, en passant entre chaque tour de la ganse un point de surjet avec de l'Alsa D.M.C, en Jaune d'Or 782, fixé invisiblement. Au commencement et à la fin de chaque tour, on pique la ganse dans l'étoffe, après l'avoir enfilée dans une aiguille à tapisserie de la grosseur nécessaire.

Après avoir suivi tous les contours avec du Cordonnet d'or, on garnit l'intérieur des petites fleurs de paillettes isolées, fixées par un petit morceau de cannetille, piqué au milieu de la paillette, comme l'indique notre gravure, fig. 291.

L'exécution des nervures dans les feuilles demande plus d'attention. Après avoir fixé la première paillette par un point de piqûre, on sort l'aiguille tout près, on en enfile une seconde et un morceau de cannetille pour repiquer dans l'orifice de la première paillette. De cette façon la deuxième paillette couvrira à moitié la première. On fera de même avec une troisième et une quatrième paillette, et en continuant ainsi, on obtiendra les nervures de paillettes, comme le montre encore clairement la gravure, fig. 292.

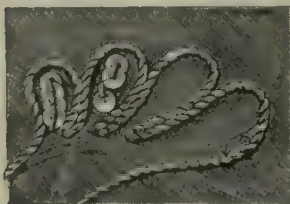


Fig. 291.
Remplissage des petites fleurs pour la bordure figure 290.

Les pierres rouges, placées isolément dans toutes les parties de la bordure, sont fixées au moyen de deux points de piqûre en fil rouge, qui sont à placer dans les deux trous perforés dans la pierre. (Voir la figure 291).

Cette bordure large convient pour la garniture de chasubles, chapes ou autres ornements d'église.

Fig. 292.
Exécution des nervures des feuilles pour la bordure figure 290.

Papillon en broderie d'or et d'argent, genre chinois (fig. 293). — Ce papillon représente, par le genre de dessin et le mode d'exécution, le type des broderies d'or chinoises.

Tous les motifs sont brodés avec un fil d'or ou d'argent pris double et retenu par des points de surjet en différentes couleurs, ce qui adoucit le brillant des fils de métal et leur donne un reflet tout particulier.

Pour l'exécution de la broderie nous renvoyons nos lectrices aux figures 296 et 304, où tous les détails et explications sont largement donnés, et nous nous bornons ici à indiquer les couleurs qui se trouvent employées dans la broderie.

Le corps, les antennes et les pieds sont brodés en or et brun, les yeux en or et noir.

Les parties importantes des grandes ailes de devant sont également en or, brodées de rouge, la petite partie de l'aile à droite, en or et jaune-orange la partie claire de l'aile gauche en argent et vert.



Fig. 293.
Papillon en broderie d'or et d'argent, genre chinois
Fournitures: Or et Argent fins D.M.C. No 20, Alsa D.M.C., en Violet-Scabieuse 397, Bleu-Indigo 322, Vert-Pistache 319, Brun-Marron 405, Noir grand-teint 310, Rouge-Cardinal 347, Jaune-Mandarine 740.

L'aile inférieure à gauche est brodée en argent et vert, l'aile à droite en or et jaune-orange. La continuation des ailes, en forme de queue, est en or et argent, brodée en violet. Les points ronds à l'intérieur des ailes en or sont en argent et vert; ceux dans les ailes en argent, en or et jaune-orange.

Avant d'entreprendre l'exécution de ce papillon, il faut bien consulter la gravure pour arriver à guider les fils métalliques dans la direction voulue.

Ce papillon sert à compléter des sujets ou des semis genre chinois; il peut aussi être employé isolément comme garniture de petit buvard, porte-cigare, pelote, éventail, etc.



—Mon député, on vous reproche de ne jamais ouvrir la bouche à la Chambre?
—Comment!!! moi qui y bâille tout le temps!

Le Douloureux Problème

Par
PAUL BOURGET
de
l'Académie Française

I

Quand Mme Izelin eut jeté les yeux sur la carte que lui remettait avec sa correspondance le concierge de l'hôtel, et qu'elle eut vu le nom de Lucien Salvan, son visage de femme de quarante-cinq ans, si réfléchi et si fermé d'ordinaire, exprima une surprise violente jusqu'au saisissement, et, tout de suite, elle glissa la carte dans le guide qu'elle tenait à la main, de peur que sa fille Marthe, qui s'était attardée à choisir des fleurs devant la porte, ne l'interrogeât. Pourtant, quand celle-ci arriva, avec une gerbe de fraîches primevères, — de ces pâles primevères de Naples, dont les vendeurs de bouquets assiègent là-bas les voitures, et qui se mariaient joliment à sa grâce blonde, — la mère n'avait pu encore composer tout à fait ses traits, et la jeune fille lui demanda:

— "Mais qu'as-tu, maman? Est-ce que tu as reçu de mauvaises nouvelles?"

— Je n'ai même pas regardé les lettres, dit Mme Izelin en se forçant à sourire, tandis que Marthe reprenait, avec une sollicitude dans la voix et une inquiétude dans ses prunelles bleues qui semblaient trahir la tendresse la plus exaltée:

— "Si tu te sentais souffrante, il faudrait rentrer à Paris le plus vite possible et sacrifier Rome et Florence... Ne pense pas à moi. Pense à toi... Ta santé, c'est toute ma vie... J'aime passionnément les arts, mais je t'aime mieux encore que Michel-Ange et que Raphael..."

— "Je suis parfaitement bien," dit la mère avec une espèce d'irritation, comme si le ton de sa fille pour l'interroger sur sa santé — ce ton, si affectueux, semblait-il — lui avait déplu. "Tiens, voilà une lettre de ta cousine Julie," continua-t-elle après avoir examiné les suscriptions du courrier. Et, tandis que Marthe prenait l'enveloppe et la déchirait avec une curiosité, joyeuse maintenant, sur sa mobile physionomie, la mère continuait de l'étudier d'un singulier regard, en serrant de ses doigts le livre où elle cachait la carte de visite qui l'agitait si profondément.

Les deux femmes étaient entrées dans l'ascenseur qui montait lentement vers le troisième étage où elles avaient leur appartement. La jeune fille lisait sa lettre, qu'elle commentait de réflexions adressées à sa compagne:

— "Il y a eu un grand bal chez les Le Prieux, maman... Julie écrit qu'on s'y est tant amusé... On parle du mariage d'Edgard Faucherot avec Jacqueline Louvet... Il parait qu'on portera les boléros très courts cette année... Quelle chance pour moi, avec ma taille!..."

— "Non," se disait la mère, cinq minutes plus tard, quand, seule dans sa chambre, elle fut de nouveau libre de s'abandonner aux idées que le simple nom gravé sur la carte avait éveillées en elle, "il n'est pas possible qu'elle soit pour quelque chose dans l'arrivée de ce jeune homme. Toutes ses lettres passent par mes mains. Est-ce qu'elle se soucie de lui, d'ailleurs? Est-ce qu'elle se soucie de quoi que ce soit, sinon d'elle-même et de produire de l'effet? Tout à l'heure, elle avait l'air de s'intéresser à ma santé. Si quelqu'un l'avait vue, dans ce *hall* d'hôtel, me demander, avec ces yeux, avec cette voix: "Qu'as-tu maman?" il aurait cru qu'elle était inquiète, qu'elle m'aimait... "Ne pense pas à moi," disait-elle à propos de Rome et de Florence... Elle parlait de Michel-Ange et de Raphael! Et elle ne regarde rien, elle ne sent rien..." Et, continuant son monologue intérieur: — "Mais est-ce sa faute?" Ai-je le droit de lui en vouloir, quand je sais si bien de qui elle a hérité cet affreux défaut, cette absence de vérité, cet éternel cabotinage?... Suis-je juste d'ailleurs? C'est sa façon à elle de sentir... Hélas! J'ai trop vu avec son père où cela mène, ce goût de l'attitude et de l'effet, à quel égoïsme, à quel mensonge! Je ne le voyais pas, quand je l'ai épousé, pas plus que ce malheureux Lucien Salvan ne voit maintenant le caractère de Marthe... Comme il l'aime, pour n'avoir pas pu supporter notre départ!... S'il savait qu'elle n'a pas parlé de lui une fois, qu'elle n'y a pas pensé une minute?... C'est bien de lui seul qu'il est venu, qu'il a découvert où nous étions... Comme il l'aime! Le pauvre enfant!..."

Elle avait tiré du guide, en songeant ainsi, la carte de visite, et elle épelait des yeux le nom du jeune homme à cause duquel elle avait précipitamment, cinq semaines auparavant, emmené sa fille loin de Paris, en Sicile d'abord, puis à Naples, poussée par des impressions et des scrupules qui tenaient à l'histoire profonde de sa vie. Ce qu'avait été cette vie et combien elle avait dû traverser d'heures douloureuses, le précoce grisonnement de ses cheveux, la flétrissure prématurée de ses paupières le disaient assez. Elle avait dû être jolie, d'une tout autre manière que sa fille, avec quelque chose de modeste, de timide, d'effacé. Ses traits, marqués par l'âge, demeuraient d'une délicatesse extrême. Elle gardait de belles dents, et de beaux yeux très doux, qui s'éclairaient parfois, trop rarement, quand elle souriait avec abandon, d'un éclat jeune, presque enfantin. Le demi-deuil qu'elle ne quittait pas, après deux ans de veuvage, donnait à son teint des pâleurs d'ivoire. Sa taille restait mince et souple, et, quoiqu'elle n'eût pas la moindre goutte de sang noble dans les veines, — son père, qui s'appelait fort plébéiennement Dupois, avait fait sa fortune comme gros marchand de vins à Bercy, — ses pieds et ses mains auraient fait envie à plus d'une duchesse authentique. Avec cela elle avait, comme répandue sur toute sa personne, cette indéfinissable mélancolie des femmes qui n'ont jamais été aimées. Si sa fille, occupée en ce moment dans la pièce voisine à ranger ses fleurs dans des vases, en répétant à demi-voix une chanson napolitaine, — destinée à être redite au piano à Paris, — avait entr'ouvert la porte et étudié dans la vérité de son expression cette mère qu'elle affectait de tant aimer, peut-être aurait-elle été saisie d'une émotion vraie en voyant combien cette physionomie, si lassée d'habitude, s'attristait encore tandis que les doigts minces tournaient et retournaient le souple carré de bristol. L'admirable paysage, développé au delà de la fenêtre — ce golfe de Naples avec ses lignes voluptueuses, la pureté de son ciel et de ses eaux, la molle courbe de son volcan, ses villas claires sur son rivage lumineux, ses voiles si blanches sur sa mer si bleue — faisait à cette figure de femme soucieuse un cadre qui en accentuait encore la touchante expression. A la fin, et comme se réveillant d'un cauchemar, la veuve passa sa main sur ses yeux, poussa un long soupir, et regarda l'heure. La pendule marquait midi moins un quart. Le déjeuner était à midi et demi. Elle prit, dans un tiroir fermé à clef, son buvard de voyage où se trouvait une lettre commencée, très longue, et visiblement écrite à plusieurs reprises, qu'elle relut en hochant parfois la tête, comme par un sentiment de la complète inutilité de ces pages. Elle s'assura que sa fille, maintenant assise elle-même à sa table dans la chambre voisine et en train, elle, d'écrire le journal de ses soi-disant impressions de voyage, ne la dérangerait pas. Puis elle revint continuer cette lettre adressée à la seule de ses amies avec qui elle fut en complète confiance. Ces pages feront comprendre, mieux que tous les commentaires, et l'exceptionnelle nature des relations de Mme Izelin avec son enfant, et la singulière tragédie morale qu'elle traversait et dont la présence de Lucien Salvan à Naples et sa visite formaient un nouvel et décisif épisode.

Naples, 14 mars 1897.

Les reproches que vous me faites de mon long silence, ma chère amie, m'ont touchée. Pour avoir, au degré où vous l'avez à mon égard, la double vue du cœur, il faut que votre amitié soit bien vive, — vive jusqu'à être un peu injuste. Mais c'est une douce injustice. On a besoin quelquefois de se sentir trop aimée, avec ces susceptibilités que les tiédeurs des demi-affections ne connaissent pas. Vous savez si j'ai été gâtée sous ce rapport. Sachez aussi, sachez tou-

jours que j'apprécie votre sympathie le prix qu'elle vaut. Heureuse comme vous l'êtes, dans votre mari, dans vos enfants, dans vos petits-enfants, que vous vous soyiez intéressée comme vous l'avez fait à une femme isolée et qui n'était pour vous qu'une connaissance de société, c'est la preuve d'une délicatesse pour laquelle il serait monstrueux que je fusse ingrate.

Je ne le suis pas, soyez-en très assurée, et, si j'ai quitté Paris sans vous revoir, sans vous entretenir du projet de ce voyage qui vous inquiète, c'est que certains malaises du cœur ont leur pudeur, même, et surtout, vis-à-vis d'amis dont on ne voudrait pas trop aliéner l'estime à d'autres personnes. Vous devinez à ces seuls mots que ma pauvre Marthe n'est pas étrangère à cette résolution que j'ai prise subitement de déserter mon intérieur pour quelques semaines, quelques mois peut-être. N'allez pas vous imaginer au moins que cette enfant ait rien fait qui mérite un blâme quelconque. A de certains moments, je me demande si ce n'est pas moi bien plutôt qui mériterait d'être blâmée et si j'ai vraiment rempli vis-à-vis d'elle, dans cette circonstance-ci, mon devoir de mère. Mais pourrais-je mieux répondre à votre tendre sollicitude, ma si chère amie, qu'en vous faisant juge vous-même des troubles que j'ai traversés, des réflexions qui les ont suivis, et de la solution que j'ai donnée à une difficulté peut-être imaginaire? En tout état de cause, elle a tant de chances aujourd'hui d'être bien passée! C'est donc de l'histoire rétrospective que je vais vous raconter, au risque de vous répéter des choses dont je vous ai entretenue déjà à bien des reprises. Ne vous attendez pas à des révélations extraordinaires. Où donc ai-je lu que les drames du cœur n'ont pas d'événements?

Nous avons trop souvent parlé de ma fille ensemble pour que j'aie besoin de vous redire que mes troubles ont eu de nouveau pour cause la situation morale si particulière où je me trouve dans mes rapports avec elle. Permettez-moi de vous les rappeler pour que tout cela devienne très clair et précis. Ce récit me soulagera en me faisant mal. Vous avez connu son père et vous n'ignorez rien de ce qui fut le martyre de mon existence avec lui. Dieu me garde de jamais confondre une enfant toute inexpérience, toute naïveté, avec un homme si profondément, si absolument corrompu. Que M. Izelin ne m'ait épousée que pour ma fortune, qu'il n'ait jamais eu pour moi dans le cœur l'ombre d'ombre d'une tendresse, tandis que je m'étais, moi, donnée à lui avec une passion dont cette plainte d'aujourd'hui, après tant d'années, après la mort, est encore une preuve; qu'il m'ait trahie, exploitée, humiliée, brisée, je serais bien coupable d'en vouloir à sa fille et de faire peser sur elle la responsabilité d'une ressemblance dont elle est si complètement innocente! Qu'elle ait ses yeux, ses cheveux, son teint, ses gestes, sa voix, — que je retrouve en elle, sous une forme féminine, cette grâce de traits et de manières à laquelle je me suis follement prise, — ce serait de quoi mieux l'aimer, cette enfant, par souvenir de mes illusions passées. Mais cette ressemblance, je vous l'ai tant expliqué, va plus avant. Je vous ai expliqué aussi comment la misère de mon mariage a moins résidé dans des actions dont j'ai été la victime que dans les états du cœur qu'elles manifestaient. M. Izelin aurait été plus infidèle encore et plus brutal, j'en aurais moins souffert s'il n'avait pas gardé à travers ses fautes cette haïssable faculté de simulation qui a trompé tant de gens, comme elle m'avait trompée toute jeune; qui vous a trompée d'abord, vous, l'esprit le plus aigu que je connaisse, le plus doué du sens de l'observation. Vous vous souvenez avec quelle justesse, quelle finesse aussi, cet homme, si cruellement égoïste et dur, savait trouver dans chaque situation le mot à dire, l'attitude à prendre; comme il excellait à jouer la comédie de la délicatesse? Racontait-on devant lui l'histoire d'une vilenie? Comme il s'indignait!... D'une belle action? Comme il l'admirait!... Parlait-on d'un livre, d'un tableau, d'une pièce de théâtre? Comme son goût paraissait élevé et noble!... Fallait-il juger un caractère? Comme il était indulgent ou sévère, avec une équité qui donnait de lui, à ceux qui l'entendaient, l'idée d'une conscience si intelligente, si élevée!... Cette simulation, vous vous le rappelez, a été de toutes mes misères la pire. C'est par horreur de cet étalage mensonger que j'ai pris cette habitude de réserve que vous m'avez tant reprochée, cette difficulté à me raconter, cette aversion pour toute émotion montrée, où vous croyiez parfois voir de la froideur. J'ai trop souffert de cette dualité de mon mari pour ne pas me méfier partout et toujours de ce que vous avez appelé un jour d'un mot que je n'oublie pas, les gestes de l'âme. On peut tant les faire, avec tant de grâce, avec tant d'à-propos, et si peu sentir!

Vous n'avez rencontré M. Izelin que tard dans sa vie et à une époque où ce don de concevoir et d'exprimer des sentiments délicats sans en rien éprouver était devenu une criminelle, une affreuse hypocrisie, et qui lui servait à cacher sous de beaux dehors une affreuse dégradation. Il n'en avait pas toujours été ainsi. Dans les débuts de notre ménage, et quand il était pour moi un mari absolument irréprochable, j'avais pu déjà observer chez lui ce divorce complet, foncier, entre l'expression et l'impression, cet instinct d'attitude, grâce auquel il jouait involontairement, sans calcul, par un irrésistible besoin d'artifice, le personnage qu'il devait être pour produire un certain effet. Avant d'être un comédien utilitaire, si je peux dire, il était un comédien désintéressé. Pourquoi? En vous décrivant une fois de plus ce caractère, dont j'ai fait, à mes dépens, une si longue étude, je n'arrive pas à répondre à cette question. Y a-t-il, dans certaines natures, une aridité intérieure qui ne leur permet pas de s'émouvoir profondément, simplement, réellement, jointe à une imagination qui fait qu'elles croient s'émouvoir et qu'elles se jouent une comédie à elles-mêmes, avant de la jouer aux autres? Puis ces natures frelatées et compliquées se laissent-elles entraîner par le désir de plaire, par la vanité, par l'intérêt, à exagérer encore ce défaut premier? Elles étaient factices, elles deviennent fausses. Elles ne sont que calcul et que perfidie. Mais elles avaient commencé par être presque spontanées dans leur sincérité. Ce passage de l'artifice au mensonge, c'est toute l'histoire morale de mon mari. Et toute mon histoire, à moi, avec ma fille, depuis que j'ai constaté en elle, encore enfant, des touches de caractère si pareilles à celles de son père, c'est la terreur que la similitude ne soit complète. Pour une autre mère, cette facilité de Marthe à se transformer au gré des personnes à qui elle veut plaire, cette intelligence des mots qu'il faut dire, des attitudes qu'il faut prendre, alors qu'elle ne sent rien de ce qu'elle exprime, ce don des gestes qui contraste tant, lorsqu'on la connaît bien, avec son indifférence intérieure, ce seraient des petits travers qui s'en iront avec la vie. J'ai trop pris garde à ces dispositions pour ne pas constater qu'elles n'ont fait que grandir avec elle, et j'ai trop présente la destinée de son père pour accepter avec légèreté ce que je crois, ce que je sais être une véritable difformité d'âme. J'ai tant lutté contre depuis que je l'ai aperçue chez elle! Et toujours en vain. J'ai tant essayé de corriger ce mensonge spontané, d'empêcher que cette enfant ne se jouât à elle-même la comédie des sentiments qu'elle n'a pas! J'ai tant travaillé à la rendre sincère et simple, et tant éprouvé qu'il y a là, dans la constitution intime de son être, un élément fondamental, une donnée primitive et indestructible, qu'elle est née comédienne comme vous et moi sommes nées vraies, peut-être, — je frémis d'écrire ce que je vais écrire, moi, sa mère, — peut-être parce qu'elle n'a pas, qu'elle n'aura jamais de cœur.

Je me suis laissée aller à vous parler indéfiniment, comme si je ne vous avais pas confessé cent fois ces misères. Excusez-m'en, et voyez-y un signe que je suis bien émue en ce moment et que tout le fond de ma mémoire a été ébranlé. Et puis, vous redire ce que je viens de vous redire, c'est plaider pour moi par avance dans l'aventure à laquelle j'arrive et qui a eu pour épilogue ce voyage en Italie. Une aventure? Le mot vous semblera très gros, quand vous aurez constaté ce dont il s'agit. Vous ne comprendrez sans doute pas non plus pourquoi je ne vous

ai pas entretenue de mes préoccupations quand elles ont commencé, et pourquoi je vous en entretiens aujourd'hui. C'est que j'ai hésité si longtemps à m'y abandonner tout à fait moi-même, et puis je vous ai si peu vue cet hiver à cause de votre deuil et de la fin du mien, qui a coïncidé avec les débuts de Marthe dans le monde. Vous vous souvenez que je les avais toujours appréhendés? Avec ce caractère que je crois lui voir, tout, pour elle, plus que pour aucune autre, dépend de son mariage, et un mariage dépend si souvent de cette première année de sortie, de l'impression que produit une jeune fille, des jeunes gens qu'elle rencontre! Vous étonnerai-je en vous disant qu'elle a eu beaucoup de succès et aussi beaucoup de tact et de tenue? — trop à mon gré. Elle, pour qui son père a été si dur, et qui l'a si peu regretté, — vous vous souvenez encore comme j'en ai souffert, malgré tout? — elle a su apporter à ses amusements cet air réservé d'une fille qui, restée seule avec une mère veuve, vit sur un fond de secrète mélancolie. Vous savez comme j'avais peur de la voir imiter ses cousines, qui sont de braves créatures, mais avec ce ton détestable des petites évaporées d'aujourd'hui? Tout au contraire, Marthe s'est appliquée à ne pas leur ressembler. Elle qui ne s'intéresse, depuis qu'elle a commencé à réfléchir, qu'aux bribes de vie parisienne qui ont pu lui arriver, elle a trouvé le moyen, grâce à ce génie de simulation, de comprendre que le secret pour réussir était de paraître aussi sérieuse, aussi "vieux jeu" que les autres sont en l'air et "nouveau siècle": c'est leur mot. Vous me direz que je suis bien malaisée à contenter et que peu importent les causes pourvu que l'effet soit bon. Qu'une jeune fille ait de la tenue par vanité, la grande affaire, c'est qu'elle en ait. Et c'est bien ainsi que je raisonnerais, si ce petit manège de Marthe n'avait eu pour résultat d'éveiller l'intérêt le plus passionné chez le jeune homme que je voudrais le moins lui voir épouser, pour un motif qui est précisément l'objet de mon scrupule, et dont vous seule au monde, ma chère amie et dévouée confidente, comprendrez l'origine et la nature.

Ce jeune homme que vous ne connaissez pas, mais dont vous avez certainement entendu prononcer le nom à cause de son père s'appelle M. Lucien Salvan. C'est le fils du docteur Salvan, le spécialiste en maladies nerveuses. C'est vous dire qu'il aura un jour de la fortune, et aussi que sa famille appartient à ce cercle de bonne bourgeoisie où j'ai à cœur de maintenir Marthe. J'ai trop éprouvé, par l'exemple de son père, combien était sage la vieille coutume qui voulait que l'on se mariât dans son milieu, avec une égalité absolue de fortune et d'origine. Si M. Izelin n'avait pas été le fils d'une femme noble qui s'était crue déclassée par son union avec un plébéien, aurait-il eu ce déséquilibre qu'a augmenté son mariage avec moi, lui, le demi-artiste, tout voisin de l'aristocratie; moi, la fille de commerçant, si voisine du peuple? Du côté des conditions sociales, M. Salvan correspondrait donc tout à fait à ce que je désire. Avec cela, sans être un très beau garçon, il se présente bien. Il a un visage plaisant et de jolies manières. Il a la réputation d'un travailleur et il vient de passer brillamment ses examens de docteur en droit. Son père et sa mère — il tient beaucoup de celle-ci, qui vous plairait — le laissent libre de sa carrière, et nul doute qu'il ne réussisse dans celle qu'il choisira, quelle qu'elle soit. Je viens de vous tracer, n'est-ce pas? le portrait du gendre idéal, et c'est bien parce qu'il en est ainsi que je me demande si, en souhaitant avec passion que ce mariage ne se fît pas, je n'ai pas manqué gravement à ma fille... Ne me croyez pas folle et ayez la patience de me lire jusqu'au bout.

Je n'eus pas beaucoup de peine, comme bien vous pensez, à deviner que Marthe intéressait ce jeune homme. Le manège des amoureux est toujours le même. Celui-ci ne nous eut pas plus tôt été présenté, qu'il commença, comme de juste, par être aussi empressé auprès de moi qu'auprès de ma fille. C'est classique. Il ne l'est pas moins que j'aie essayé de profiter de ses assiduités pour étudier son caractère. Le trait qui me frappa tout de suite, sans doute parce que j'y reconnaissais une intime et singulière analogie avec moi-même, ce fut cette difficulté à s'exprimer, cette espèce d'effarouchement que l'émotion ne fait qu'accroître, ce reploiement devant le regard des autres, cette sensibilité d'autant plus intimidée qu'elle est plus vive et qui se manifeste d'autant moins qu'elle est plus touchée. Je vous ai dit que Lucien Salvan tient de sa mère. Il en a les façons fines et gracieuses, avec une fermeté dans le vouloir qui rappelle son père. Mais la mère prédomine, et l'on devine à toutes sortes de petits signes que ce fils d'une femme si distinguée éprouve à toute minute, au contact de la vie, de ces impressions que la plupart des hommes ne soupçonnent pas. Une brutalité de pensée ou de parole le froisse comme elle nous froisse, vous et moi. Comme nous, il est la victime de sympathies et d'antipathies profondes, aux moindres rencontres. Enfin, c'est un de ces êtres pour qui l'on ne peut se défendre d'avoir à l'avance un sentiment de pitié, tant on les devine exposés à souffrir s'ils sont malheureux. N'allez pas au moins vous imaginer d'après ce portrait un de ces héros de roman à l'aspect mélancolique et efféminé qui prennent, autour d'une table à thé ou dans un coin de bal, des physionomies d'incompris. Le charme le plus grand de ce garçon, c'est qu'il est absolument, foncièrement simple. Il ne sait pas combien il est différent des jeunes gens de son âge. Il a vécu, jusqu'ici, tout bonnement, dans sa famille, sans se douter qu'il était une exception. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je le constate, les sensibilités vraiment profondes ne sont pas celles qui se révoltent contre leur milieu; ce sont celles qui l'acceptent, celles qui se soumettent à la monotonie des habitudes, qui se complaisent dans la discipline et dans la patience. Lucien a été le plus régulier des écoliers, le plus sage des étudiants, et c'est le cœur le plus passionné que j'aie rencontré, le plus fait, s'il s'est donné une fois, pour ne jamais se reprendre, et, si son choix n'est pas ce qu'il doit être, pour en souffrir jusqu'à l'agonie.

Comment, à quelle heure, à la suite de quel incident me suis-je surprise à me rappeler, devant les sentiments naissants de ce charmant jeune homme pour Marthe, la naissance de mon sentiment, à moi, pour celui qui a été le bourreau de ma jeunesse, le flétrisseur de toutes mes fleurs d'espérance? C'est qu'à l'étonnante ressemblance, et qui m'a tant inquiétée déjà, entre le caractère de ma fille et le caractère de son père, correspond une ressemblance non moins étonnante entre le caractère de ce jeune homme et ce qui fut mon caractère, à moi, dans cette période aveuglée de mes fiançailles... Et voici que la vision a grandi en moi, si ce mariage a jamais lieu, d'une identité entre nos deux sorts. Voici que je l'ai aperçu découvrant peu à peu, comme je l'ai découvert, le mensonge radical, irrémédiable du cœur auquel il était en train de donner son cœur. Voici que je me le suis figuré suivant, une à une, les étapes de désillusion qui ont été les miennes, et Marthe se développant dans le sens où s'est développé son père, d'indifférente devenant dure, d'artificielle devenant comédienne, et ma destinée recommençant en lui. *Vainement, quand cette idée s'est présentée à moi pour la première fois, l'ai-je écartée de toute la force de ma raison, en me disant que je n'avais pas le droit de penser cela de ma fille, que les circonstances qui avaient déterminé la décadence morale de son père ne se reproduiraient pas pour elle; qu'au contraire, s'il y avait une chance de salut pour cette nature, si froide en son fond, c'était l'union avec une sensibilité brûlante comme celle-là. Vainement me suis-je démontré que je devais, entre deux partis, prendre celui de ma fille et l'établir d'abord dans les conditions les meilleures... Mais ces débats avec moi-même n'importent pas. Ils se sont résolus un beau jour, sans que je puisse encore bien dire pourquoi, par un besoin violent, passionné, irrésistible, de couper court à l'intimité que je voyais grandir entre Marthe et Lucien, par une impossibilité d'admettre ce mariage sans un insupportable remords, et voilà tout le motif de ce brusque départ dont je dois reconnaître aujourd'hui que, sur un point du moins, il a été très sage. J'ai eu la preuve que Marthe ne s'intéresse à Lucien en aucune manière, puisque je ne lui ai pas vu avoir une minute de tristesse de cette séparation. Et quant à M. Salvan, j'ai eu la preuve aussi que je me suis exagéré le danger, puisqu'il n'a ni fait, ni fait faire aucune démarche qui atteste un désir de se rappeler à notre souvenir...*

15 mars.

... J'avais interrompu ma lettre hier au soir, ma chère amie, pour la terminer ce matin par quelques détails plus terre à terre sur la suite de nos projets de voyage. Vous pouvez voir à mon écriture que je la reprends dans un instant d'émotion extrême. Je vous

disais que M. Salvan n'avait rien fait pour se rappeler à notre souvenir et j'en concluais que le commencement d'intérêt dont je m'étais effrayée avait aussitôt cédé à l'absence. Hé bien! il nous a suivies. Il est à Naples. On m'a remis sa carte ce matin. Cet après-midi, ce soir, demain, il reverra Marthe. Marthe le reverra. Ah! mon amie, je vous en conjure, écrivez-moi, dites-moi où vous voyez, vous, mon devoir de femme et de mère. Si vous jugez que j'ai été la victime d'un scrupule de conscience déraisonnable, en me considérant comme obligée d'empêcher à tout prix ce mariage que je crois devoir être malheureux pour un homme qui, après tout, m'est un étranger, votre conscience tranquillisera la mienne. Enfin je me sens toute remuée de la certitude où je suis maintenant que ce jeune homme aime ma fille. Que je voudrais vous avoir ici et comme vous manquez à votre amie qui vous embrasse bien tendrement!

Mathilde IZELIN.

II

Tandis que Mme Izelin, sa lettre fermée et envoyée, se demandait si elle devait ou non annoncer à sa fille la visite du jeune homme dont elle redoutait la présence à Naples pour les raisons si complexes résumées dans ces pages, celui-ci n'était pas moins troublé qu'elle, mais pour des motifs d'un ordre plus simple. La mère ne s'y était pas trompée: Lucien Salvan aimait Marthe. Les quelques semaines qui avaient suivi le départ de la jeune fille lui avaient été d'autant plus insupportables qu'il ne s'était pas mépris une seconde sur le motif secret de ce brusque voyage. Mme Izelin avait voulu interrompre ainsi une cour si discrète qu'elle avait peut-être été seule à s'en apercevoir. Mais qu'elle s'en fut aperçue, le jeune homme en était certain. Il ne pouvait pas expliquer par une autre hypothèse le brusque changement remarqué dans les manières de cette femme à son égard. Après lui avoir montré une grâce d'accueil où il avait voulu voir presque une permission de se rapprocher de Marthe, il avait tout d'un coup constaté que la froideur remplaçait la sympathie. Il s'était dit: "J'ai été imprudent, mais en quoi?..." Le plus scrupuleux examen de conscience n'avait pu lui fournir une réponse à cette question. A vingt-cinq ans, et bien qu'élevé à Paris, Lucien avait gardé — Mme Izelin y voyait juste — une de ces sensibilités féminines qui, au moindre contact froissant, au lieu de réagir en résistance, réagissent en douleur. De tels êtres ont besoin, pour que leurs cœurs s'épanouissent, d'une complicité de bienveillance. L'hostilité les fait se replier, mais, en même temps, elle les exalte en développant encore chez eux cette énergie du rêve intérieur, leur constante tentation et leur constant danger. N'ayant plus osé manifester à Marthe aussi ouvertement l'intérêt qu'il éprouvait, Lucien s'était attaché davantage à l'idée délicieuse et chimérique qu'il se formait de la jeune fille. Elle partie, et n'ayant plus à se demander chaque jour où et comment il la verrait, sa passion imaginative s'était encore exaspérée. A force de tourner et de retourner toutes les données possibles du problème, il était arrivé à cette double conviction, d'abord qu'il avait été desservi auprès de Mme Izelin, — mais par qui? — puis, que la mère avait un autre projet de mariage pour son enfant. Un nom prononcé devant lui au cours d'une conversation, celui d'un M. de Barrois, du seul jeune homme noble qui fréquentât dans leur milieu très bourgeois, avait achevé de confirmer ce soupçon. Quatre petites phrases jetées au hasard avaient suffi pour faire certitude dans son esprit: " — On ne voit plus M. de Barrois?... — Soyez tranquille, on le reverra quand Mlle Izelin sera rentrée... — Ah! vous croyez?... — Mais oui. Je crois qu'il a beaucoup de goût pour elle et que Mathilde serait bien contente de faire de sa fille une marquise. Pensez donc, ma chère..." Ces quelques mots, — le souvenir, d'une part, subitement réveillé, d'un bal où Marthe avait dansé plusieurs contredanses avec ce M. de Barrois, — le souvenir, d'autre part, d'un certain regard qu'elle avait, pour lui parler à lui-même, — le sentiment, malgré tout, de cette première sympathie observée chez Mme Izelin, en faut-il plus pour expliquer que, se trouvant libre de faire un voyage, et ayant d'abord passé une semaine sur la Corniche, un projet, aussi naïf que romanesque, fût né en lui? Il savait par d'autres conversations que Marthe et sa mère étaient parties avec l'intention de visiter Naples et la Sicile, puis de passer à Rome la semaine sainte. Il calcula qu'elles avaient dû commencer leur tournée par la partie la plus méridionale, et voilà comment il avait, trois jours auparavant, débarqué à Naples. Qu'allait-il y faire? Il ne savait pas, ni même s'il retrouverait celles qu'il poursuivait; et quand il eut découvert, après quelques heures de recherches, qu'elles habitaient sur la rivière de Chiaia un hôtel tout proche du sien, le caractère extravagant de son entreprise lui était soudain apparu. Il était demeuré quarante-huit heures à épier les sorties de Mme Izelin et de sa fille, caché comme un coupable dans un angle de rue, se demandant s'il irait leur rendre visite simplement, s'il se présenterait devant elles dans la rue comme par hasard, si... Qui ne connaît, qui ne regrette ces folles incertitudes de l'amour jeune, où le raisonnement essaye de réduire en calculs ce qui n'est que l'aveugle et tendre instinct du cœur, affamé de présence et malade d'absence? Au fond, ce que voulait Lucien Salvan, c'était de montrer à Mme Izelin la vérité de son sentiment. Il voulait lui dire: "Ne me sacrifiez pas sans m'avoir écouté..." Comment s'y prendrait-il pour formuler cet appel? Il l'ignorait, de même qu'il ignorait si ce regard de Marthe où il avait cru lire un indice d'un intérêt partagé trahissait autre chose que l'enfantin orgueil de tant lui plaire. Il n'avait jamais osé se déclarer. Aussi, dans la résolution de ce voyage insensé, y avait-il, plus au fond encore, ce besoin d'une épreuve. S'il retrouvait Marthe triste de leur séparation, c'est qu'elle l'aimait. Il n'avait pu juger de l'état de son humeur, à la voir passer, comme cela lui était arrivé deux fois dans ces deux jours, avec quelle émotion! Il avait reconnu sa silhouette élégante, sa souple démarche, la fleur de son teint, ses cheveux blonds. Il n'avait pu discerner l'expression de ses traits, ni celle de ses yeux. Il n'avait pas davantage aperçu le détail de la physionomie de la mère. Celle-ci lui avait cependant paru un peu pâlie. — Enfin, il avait eu honte de ses hésitations, peur surtout que ces dames ne s'en allassent de Naples sans même qu'il leur eût parlé, et il s'était présenté à leur hôtel à onze heures ce matin avec l'idée qu'elles ne seraient pas chez elles; mais il leur laisserait sa carte et elles sauraient ainsi sa présence. Un heureux hasard voulut qu'il tombât sur un concierge d'hôtel volontiers causeur, et qu'à sa question: "Quand aurais-je le plus de chance de rencontrer Mme Izelin?" cet homme répondit: "Après le déjeuner, ordinairement, mais pas aujourd'hui. Ces dames vont à Pompéi à deux heures..." L'amoureux était sorti sur cette indication. A peine sur le trottoir, il avait hélé un fiacre et s'était fait conduire à toute bride à la gare. Un train partait pour Torre Annunziata un peu avant midi. Il l'avait pris; et pendant que Mme Izelin, assise maintenant à la table du déjeuner, continuait à se demander si elle parlerait à sa fille de la visite de Lucien et comment elle l'accueillerait, celui-ci arrivait à Pompéi. Cela s'était fait si impulsivement, la conception et l'exécution de ce projet s'étaient mêlées si étroitement, qu'en franchissant l'enceinte de la cité morte où il se proposait d'attendre Mme Izelin et sa fille, Salvan croyait rêver. Dans moins de deux fois trente-cinq minutes, si le renseignement donné était exact, les deux femmes arriveraient par ce même chemin.

— "Elles auront été averties que je suis à Naples," se dit-il, "et quoi d'étonnant qu'elles me rencontrent ici? Je n'aurai pas eu l'air de les chercher. Il ne sera pas moins naturel que je les accompagne dans cette visite et que je reprenne le même train pour revenir... Et quel endroit pour revoir Marthe!..."

L'amoureux avait pénétré en effet, tout en se parlant ainsi à lui-même, sous la voûte de la Porta Marina. Il avait devant les yeux ce tableau unique au monde, cette apparition fantomatique, de la ville frappée en pleine fête, de cette Pompéi ensevelie sous la cendre il y a dix-huit cents ans. Il commençait d'aller dans ces rues, où les petites maisons grises sans toits et sans portes dressent leurs murs encore revêtus par places de stucs coloriés, et livrent le secret des activités ou des loisirs d'autrefois. Ce sont tantôt des boutiques aux comptoirs creusés de trous avec leurs jarres toutes prêtes pour l'huile ou le vin, tantôt des cours intérieures avec des colonnades, un bassin où le jet d'eau s'est tu, des parois où s'effacent vaguement des fresques. Ailleurs l'âtre d'une cheminée de cuisine garde ses trépieds et ses chaudrons. Plus loin une fontaine vide dresse ses margelles usées par les mains qui s'y sont appuyées. Il y a tel mur le long duquel s'enchevêtrent toujours les réseaux de plomb des conduites d'eau, soutenus, comme on les soutiendrait aujourd'hui, par des anneaux de métal soudés de distance en distance. Les roues des chars ont creusé dans les dalles de profondes traces. Les hauts trottoirs semblent attendre le piéton qui s'y réfugiait pour éviter ces voitures. Des péristyles de temples se dessinent sur des places entourées de portiques. Des statues décoraient ces places. Leurs vastes bases de brique restent debout, et, sans cesse, à l'extrémité de ces voies se dessinent de nobles lignes de montagnes, les Apennins, les collines de Castellamare, et, dans le golfe, la mer étincelle avec ses îles. La merveilleuse intelligence que les anciens mettaient à choisir les emplacements de leurs villes se révèle, et ce besoin qu'ils avaient de la caresse des horizons. L'animal païen vivait tant en plein air! Tant de ses plaisirs se prenaient sur le forum ouvert, dans le théâtre ouvert, dans l'amphithéâtre ouvert! Le paysage se mêlait à tous ses actes, et

à Pompéi la grâce de ce paysage se fait terrible, quand le promeneur, en se retournant, aperçoit là-bas l'assassin de cette ville de joie, le volcan toujours actif. Ce dangereux et admirable Vésuve domine cet amas de ruines de son svelte et ferme triangle aux sombres pentes veloutées. A son sommet son panache de fumée s'incline au vent avec des blancheurs qu'empourpre par instants le chaud reflet de la flamme souterraine. L'impression des redoutables énergies destructrices de la nature, juxtaposée ainsi aux témoignages de cette humanité si pareille à la nôtre, ferait passer dans notre être une inexprimable épouvante, si l'immense silence de la nécropole ne nous enveloppait d'une espèce de douceur presque voluptueuse. C'est le frémissement devant l'abîme sinistre de la tombe, et c'est l'attrait de son grand sommeil. C'est le décor d'une tragédie et c'est, avec l'azur profond de ce ciel et le rayonnement de ce soleil, une vision de beauté si apaisante! On dirait que le conseil des poètes contemporains de ces maisons vides, de ces temples écroulés, de ces peintures effacées, se chuchote dans l'atmosphère qui les enveloppe, — ce conseil d'être heureux en se répétant que ce bonheur va finir, de mélanger aux plus enivrantes saveurs de la vie le goût amer de la mort. C'est le squelette d'argent que l'esclave de Trimalcion apporte dans le *triclinium* d'une villa toute pareille sans doute à celle du Faune ou des Vetti et les convives couronnés de roses répètent la chanson épicurienne: "Nous serons tous ainsi quand l'Orcus nous aura saisis. — Vivons donc pendant qu'il nous est permis d'aimer..."

La tournure particulière de son esprit aurait, à toute époque, disposé Lucien Salvan à recevoir de cet étrange décor pompéien des sensations bien vives. La circonstance y ajoutait ce je ne sais quoi de si pénétrant qui nous saisit lorsque le drame de notre fortune privée se trouve associé par quelque point à un vaste drame historique et que notre bonheur ou notre malheur personnels deviennent un tout petit épisode dans une immense épopée. La destinée voulait que la formidable éruption dont s'épouvanta le monde antique eût éclaté, que les scories et les cendres eussent amoncelé sur la ville de plaisir leurs cinq mètres d'épaisseur, que les rois de Naples, puis ceux d'Italie, eussent travaillé cent cinquante ans à déblayer ce colossal champ funéraire, pour que ces débris de l'antique colonie grecque servissent de décor romanesque à une rencontre entre le jeune homme et celle dont il rêvait de faire sa femme. Cette rencontre promettait d'être décisive, Lucien s'en rendait compte. Ou bien Mme Izelin aurait dit à Marthe sa présence à Naples, et la façon dont la jeune fille aurait accueilli cette nouvelle lui serait un signe assuré de ses vrais sentiments pour lui. Ou bien Marthe ignorait cette présence, et, s'il pouvait l'étudier sans qu'elle le vît, il saurait quel effet cette séparation de plusieurs semaines avait produit en elle. S'il la retrouvait visiblement mélancolique, pâlies avec des traces de chagrin pareilles à celles qu'il pouvait lire sur son propre visage quand il se regardait dans la glace, alors... alors c'est qu'elle l'aimerait!... A mesure que les minutes avançaient, les hypothèses les plus contradictoires sur cette prochaine apparition des deux femmes se dessinaient dans l'imagination de Lucien. Il finit par choisir, quand l'heure du train fut toute proche, un poste d'observation d'où il était sûr d'épier l'arrivée de Mme Izelin et de Marthe sans risquer de les manquer et avec les plus grandes chances de n'être pas vu d'elles. Il se blottit, armé de sa lorgnette, dans l'angle du mur qui sépare le temple d'Apollon de la Via Marina, à quelques pas de l'unique entrée des ruines. De l'autre côté de la rue, à quelques pas, il voyait la clôture de la Basilique, où il était à peu près sûr que les visiteuses pénétreraient d'abord; puis elles viendraient dans le temple d'Apollon d'où il aurait tout le temps de s'échapper. Il courrait les attendre au Forum, où elles ne pouvaient manquer de se rendre ensuite. Il était donc là, assis sur une marche, ne regardant plus ni les colonnes du temple avec les belles feuilles d'acanthe de leurs chapiteaux corinthiens, ni le ciel bleu dans leurs interstices, ni un Hermès encore debout sur sa base de marbre, aux plis du manteau duquel couraient d'agiles lézards à tête verte, ni rien, sinon cette Via Marina où le flot de touristes amenés par le train commençait de se répandre. Si, au dernier moment, Mme Izelin avait changé le plan de son après-midi? Si, après avoir reçu sa carte de visite, elle avait quitté Naples? Si... Tout d'un coup le cœur de Lucien s'arrêta de battre. Il venait de reconnaître Marthe et Mme Izelin. Elles arrivaient, un peu en arrière des autres, conduites par un des gardiens. Dans le champ de la petite lorgnette qui tremblait entre ses doigts, l'amoureux tenait le visage de la mère et celui de la fille, tous deux animés, à cette seconde, par des impressions qui lui firent soudain mal à cette place inconsciente et profonde de l'être par où nous percevons les infiniment petits de la vie. La physionomie de Mme Izelin, qu'une pensée morose semblait voiler, commençait de traduire, dès les premiers pas à travers l'étonnante ville, un saisissement de surprise où Lucien pouvait reconnaître sa propre sensation de tout à l'heure. Ses yeux se posaient sur ce décor, à la poésie duquel son ignorance ne s'était pas attendue, avec cette espèce d'intérêt poignant qu'il avait lui-même éprouvé. Ses traits se contractaient dans cette attention émue qu'il aurait tant voulu voir à la jeune fille, pour avoir avec elle aussitôt une communion secrète. Au lieu de cela, le masque délicat de Marthe, libre de toute comédie à cet instant parce qu'elle ne se savait pas observée, s'éclairait du sourire amusé d'une enfant à qui cette poésie émanée des choses n'arrive même pas. Lucien se fût reproché comme un crime de désirer que ce joli visage portât des traces de tristesse. Et pourtant ce lui fut un coup de constater que, depuis son départ de Paris, elle avait pris cet air de santé qui décèle le plein épanouissement d'un organisme jeune qu'aucune émotion pénible n'a ébranlé. Si elle savait sa présence à Naples, évidemment elle y était indifférente. Si elle l'ignorait, leur séparation lui était absolument indifférente aussi. Ses prunelles claires et mobiles regardaient les ruines avec une curiosité qui n'avait d'autre but que de satisfaire la plus innocente, mais aussi la moins romanesque des manies. Marthe tenait à la main un petit appareil à photographies, et toute sa préoccupation était, dès ces premières minutes, de chercher l'occasion d'un "instantané". Elle s'arrêta tout d'un coup, et Lucien put la voir qui "prenait" ainsi, d'abord la perspective de la Marina, puis la porte de la Basilique. Il lui sembla, — mais n'était-ce pas un effet d'imagination? — que la mère qui regardait, elle aussi, sa fille vaquer à ce jeu enfantin, avait, autour de sa bouche, un demi-sourire de pitié. Presque aussitôt les deux femmes disparurent derrière la clôture de pierres du bâtiment et Lucien lui-même se dirigea vers le Forum.

— "Qu'a-t-elle de changé en elle?" se disait-il. "Elle m'a fait l'impression comme d'une autre femme... Elle ne sait pas que je suis ici et son voyage la distrait. Voilà tout... C'est trop naturel, et moi, je suis un égoïste..."

Il se tenait ce raisonnement, appuyé contre une de ces énormes substructions qui servaient, le long de la vaste place, à soutenir de colossales statues équestres. Une heure auparavant, lorsqu'il s'était trouvé dans cette enceinte que domine le glorieux édifice consacré à Jupiter, il avait été, même dans l'anxiété de son attente, pénétré par le je ne sais quoi de grandiose, par l'atmosphère de la majesté romaine, qui flotte toujours, là où furent gravées les lettres de la formule sacrée: S. P. Q. R. Aucun fils de la terre latine ne les a jamais regardées sans que le sang des ancêtres

frémit en lui. Un voile maintenant s'était tiré pour Lucien sur ces monuments, sur ce ciel bleu, sur cette histoire. Il n'avait plus dans son esprit que cette idée: "Elle a changé. Que s'est-il passé?..." Durant ces semaines d'absence, l'image de Marthe, de cette Marthe qu'il n'avait jamais vue, même présente, dans sa réalité, s'était encore modifiée dans son cœur, jusqu'à devenir absolument différente de l'être véritable. Et puis, à Paris, chaque fois qu'il avait rencontré la jeune fille, celle-ci, qui se voyait remarquée par lui, avait naturellement exercé, à son égard, son talent d'attitude. Elle lui avait d'instinct, et avec une infaillible sûreté de coquetterie spontanée, posé le personnage d'une enfant tout émotion, toute sensibilité. Elle avait fait avec la plus subtile divination les gestes d'âme qui devaient le séduire. Pour la première fois il l'avait surprise désarmée, si l'on peut dire, telle qu'elle était pour elle-même et hors de tout regard, et, pour la première fois aussi, il venait d'avoir l'intuition, indistincte comme un pressentiment, qu'il ne connaissait pas cette créature, alors qu'il croyait tant l'aimer. C'étaient bien les mêmes traits, ce n'était plus la même expression. C'était le même visage, ce n'était plus le même regard. Lucien n'eut pas le temps d'ailleurs d'analyser ce confus et vague désappointement. Déjà le grand chapeau de paille bleu sombre garni de bluets et surmonté d'un souple nœud de soie rouge dont s'encadrait le délicat visage de Marthe apparaissait à l'extrémité de la place, et sa silhouette si mince dans son costume de voyage en serge bleu marine. Elle tenait à la main une ombrelle rouge et rayée de bleu, assortie à sa toilette... A côté d'elle, toujours un peu en arrière, il reconnut le chapeau rond de la mère avec des ruches noires et blanches, sa robe gris de fer, son ombrelle grise aussi. Rien que la différence de leurs façons de s'habiller marquait la différence des caractères des deux femmes: l'une toujours un peu trop éclatante et soulignée, l'autre toujours un peu trop effacée et trop discrète. Mais si Lucien devait plus tard, en se rappelant cette arrivée, se formuler cette remarque et en tirer cette conclusion, sur l'instant une seule idée absorba pour lui toutes les autres: s'il voulait se présenter à Mme Izelin et l'accompagner ainsi que Marthe dans cette visite à Pompéi, il fallait qu'il se décidât et tout de suite. Un dernier sursaut de timidité, un dernier effort, et il était devant elles.

Ce fut la mère qui le vit la première. La petite secousse nerveuse qu'elle éprouvait tandis que le jeune homme la saluait et balbutiait une phrase de surprise avec la plus touchante gaucherie se traduisit par un étouffement dans sa voix pour lui répondre. Quant à la jeune fille, elle eut un peu de rougeur à ses joues, et dans ses prunelles, ce subit éclat, qui annonce chez les coquettes la seule joie dont elles soient capables: celle de tenir là, devant elles, une preuve évidente de leur pouvoir. Ce ne fut qu'un passage, et, tout de suite, cette physionomie mobile s'était empreinte du sentiment que doit avoir une jeune fille à qui un jeune homme apporte un témoignage d'une dévotion passionnée, — à égale distance d'une froideur qui découragerait l'adorateur et d'une émotion qui serait un aveu ou un encouragement. Lucien cependant commençait, après les premières phrases de banale politesse, d'expliquer son voyage en termes dont l'embarras seul le convainquait de mensonge:

— "J'ai été bien souffrant," disait-il; "l'hiver à Paris s'est fait si rude après votre départ! Le médecin m'a conseillé le Midi. Je ne connaissais pas l'Italie... Je me suis laissé tenter, et je suis descendu jusqu'à Naples. C'est hier, en parcourant la liste des étrangers dans la salle de lecture de mon hôtel, que j'ai vu vos noms. Alors je me suis permis d'aller prendre de vos nouvelles... Vous êtes tout à fait bien, madame, ainsi que mademoiselle Marthe?"

— "Très bien," répondit la mère. La timidité du jeune homme, le tremblement de son accent, l'imploration muette de ses yeux la touchèrent. Elle voyait, à ses orbites plus creusées, à ses joues un peu amaigries, à tout son aspect enfin, qu'il avait réellement souffert, et, pour un moment, la pitié l'emportait sur le scrupule. Elle ajouta: "Vous allez nous raconter ce qui se passe à Paris... Si vous n'avez pas encore fini votre visite, nous la continuerons ensemble..."

— "Je la commence seulement," dit Lucien. De rencontrer de nouveau chez cette Mme Izelin, dont la froideur l'avait tant déconcerté, la sympathie des tout premiers jours, lui fut une si vive surprise que le sang empourpra ses joues, et il se mit à marcher à côté des deux femmes, sans plus se rappeler son impression de désappointement des minutes précédentes que si Marthe se fût offerte à son premier regard telle qu'elle était maintenant. Par quelle magique puissance de double vue la jeune simulatrice avait-elle compris ce que le jeune homme attendait d'elle et quel personnage il lui fallait adopter pour achever de l'ensorceler? Toujours est-il que son sourire amusé de tout à l'heure s'était changé en un étonnement ému, que ses prunelles erraient sur les ruines avec une mélancolie discrète. Il ne s'agissait plus de "prendre des instantanés" qui, plus tard, divertiraient les petites amies de Paris. Elle était vraiment, avec sa fine beauté blonde, l'élégante et jolie fragilité de sa taille, son cou gracile, les fines attaches de ses mains et de ses pieds, l'apparition que Lucien avait rêvé de rencontrer, la Jeunesse attendrie parmi les images d'une des plus poignantes tragédies de l'histoire, l'Espérance parmi les reliques d'une civilisation détruite, mais une Espérance doucement attristée par l'éternel menace du Sort, empreinte de tous côtés dans ces décombres. Et elle se gardait bien de demander "ce qui se passe à Paris", comme avait dit sa mère. Existait-il un monde, des bals, des bavardages de société? La jeune fille ne semblait plus s'en souvenir. Elle allait, prononçant de temps à autre des phrases vagues sans doute et bien faciles, mais qui, passant par cette bouche, prenaient pour l'amoureux des significations extraordinaires.

—"...Ce qui me frappe," disait-elle, et elle montrait ces boutiques abandonnées, ces thermes vides, ces cours désertes, "c'est combien il y a peu de choses nouvelles dans la vie. Si la cendre ensevelissait une de nos villes, on n'y rencontrerait rien de bien différent de tout cela... C'est un grand commentaire à ce que l'on nous enseignait au catéchisme sur la vanité des vanités..."

—"...Ne pensez-vous pas," disait-elle plus loin en s'asseyant sur un des gradins du théâtre, "qu'une tragédie jouée ici, avec quelques spectateurs seulement, et toute cette ville vide au dehors, produirait un bien bel effet?..." Et elle ajoutait: "Les portions de ces ruines les plus impressionnantes sont, pour moi, celles qui rappellent des souvenirs de fête. Il m'arrive si souvent, quand je vais au théâtre, de songer que les spectateurs et les acteurs sont, après tout, des condamnés à mort, et je me figure la salle et la scène vides, et eux disparus... Ce rêve se réalise ici et on en frissonne..."

—"...Je voudrais tant savoir," demandait-elle encore devant la colonnade du temple d'Isis, "s'il y avait des chrétiens à Pompéi? Ce sont les seuls qui aient pu avoir une espérance..." Et dans la rue des tombeaux, devant le bas-relief de Nœvoleia Tyché qui représente un vaisseau entrant au port: "Quand je vous disais tout à l'heure qu'il n'y avait rien de nouveau! Inventerions-nous une autre comparaison pour signifier la paix du ciel après les orages de la terre?..."

Ces paroles lui venaient si ingénument, elle paraissait si bien comprendre et sentir la secrète poésie de la ville morte, que Lucien l'écoutait avec une admiration qui ne lui permettait pas de reconnaître le caractère tout conventionnel de ces formules. Ce qu'elles avaient de si général, de si vulgaire, de si banal au fond, eut dû l'avertir que cette facile mélancolie de touriste ne traduisait aucune impression directe et personnelle. Mais cette mimique sentimentale était accompagnée d'un j'eu si savant de ces lèvres fines et de ces souples paupières, Marthe avait un tel art de placer ses réflexions entre deux silences, comme si elle se laissait aller à penser tout haut! Et l'amoureux, lui, se laissait envahir par un hypnotisme de crédulité qui eût été jusqu'à l'extase, s'il n'eût de nouveau observé un assombrissement sur le visage de la mère. Celle-ci, en effet, dès les premières paroles de ce genre qu'avait proférées sa fille, s'était tue. Elle avait regardé Lucien se suspendre à cette voix qu'elle savait si peu sincère et Marthe improviser, prolonger une comédie dont elle, la mère, connaissait si bien la fausseté! La souffrance qu'elle était venue fuir en Italie s'était de nouveau emparée d'elle avec plus de force que jamais. Ce fut au point qu'à un moment, de continuer cette promenade se trouva au-dessus de ses forces. C'était au milieu de cette rue des tombeaux et devant le bas-relief du bateau dont Marthe venait de commenter le funèbre symbole avec des prunelles noyées de poésie. L'évidence de l'attitude chez cette enfant qui était sa fille devint trop intolérable à sa prespicacité et trop intolérable l'évidence de la duperie chez ce jeune homme, dont elle devinait qu'il éprouvait réellement, lui, toutes les émotions que feignait l'autre. Elle leur dit:

—"Je me sens fatiguée. Je vais m'asseoir ici, tandis que vous finirez de visiter la rue."

—"Mais nous allons rester avec vous, maman," dit la jeune fille avec une sollicitude que Mme Izelin repoussa presque durement.

—"Non," répondit-elle, "j'aime mieux être seule..."

—"Qu'a donc madame votre mère?" osa demander Lucien à sa compagne quand ils furent à quelques pas en avant. "On croirait qu'elle est mécontente de me voir ici? Pourtant elle m'a si bien acceuilli!..."

—"Ce n'est pas de vous qu'elle est mécontente," répondit la jeune fille, "c'est de moi..."

—"De vous?" interrogea-t-il. "Et pourquoi?..."

—"Parce que je me suis permis de parler un peu," répondit-elle en hochant sa fine tête, "et que vous avez paru m'écouter avec intérêt... N'allez pas croire au moins qu'elle soit sévère pour moi... Non... Seulement elle a ses idées... Comment vous expliquer cela?... Mon pauvre père était si bon... Il l'a habituée à avoir toujours le premier rang, vous comprenez? C'est trop naturel qu'il coûte d'y renoncer et qu'elle n'aime pas beaucoup mes succès... Enfin, faites un peu plus attention à elle, et parlons d'autre chose, je vous prie..."

Ce fut si bien dit, avec un ton mi-douloureux, mi-enfantin! Le sensitif, le délicat Lucien ne prit même pas garde qu'en dénonçant ainsi la prétendue jalousie de sa mère à son égard, celle dont il rêvait de faire sa femme commettait un de ces petits parricides moraux qu'il eût condamnés sans appel chez toute autre. Il éprouva au contraire un respect ému pour la réserve de cette enfant qui n'achevait pas sa plainte... Etait-il possible que le mot de l'énigme contre laquelle il se heurtait depuis ces dernières semaines fût vraiment là et que l'admiration qu'inspirait Marthe excitât chez Mme Izelin cette basse, cette détestable envie de la femme qui vieillit contre le charme et la beauté de la femme plus jeune, — envie, certes, toujours attristante, mais presque monstrueuse quand il s'agit d'une mère et d'une fille? Dans un cœur chimérique et passionné, une telle idée devait faire révolution.

Lucien en fut bouleversé en effet au point que, durant la fin de cet après-midi et pendant le retour à Naples, ce fut au tour de Mme Izelin de s'étonner de son changement. Sans qu'il y eût un seul mot prononcé à ce sujet, tout naturellement le jeune homme était sorti de Pompéi avec les deux femmes, et non moins naturellement il avait pris place dans le même compartiment de wagon qu'elles. En dépit de la recommandation de Marthe, il ne put prendre sur lui de soutenir la conversation avec cette mère dans la nature de laquelle il entrevoyait soudain de si mesquines, de si coupables façons de sentir. Marthe, de son côté, un peu honteuse, malgré tout, dans sa concience, de la calomnie que son insatiable besoin de jouer un rôle lui avait inspirée, sans qu'elle en mesurât la portée, se taisait maintenant. La mère, elle, les regardait l'un et l'autre avec l'intuition qu'ils avaient prononcé, pendant ces quelques minutes où elle les avait si imprudemment abandonnés, des paroles d'une extrême gravité. Lesquelles?... Le train allait, longeant cette côte de lave noire, baignée de lames bleues. La sublimité de cet horizon que ferment là-bas la pointe lumineuse de Sorrente, le rocher aigu de Capri, la molle montagne d'Ischia et celle du Pausilippe n'apaisèrent pas cette sensibilité de femme qui, peut-être, ne se connaissait pas tout entière elle-même. Au moment où le train entra dans la gare de Naples, la fièvre de cette agitation était devenue si vive qu'elle n'accepta pas l'idée de subir plus longtemps les incertitudes où elle venait d'être jetée à nouveau. La nécessité d'une explication définitive avec Lucien s'imposa à elle. Marthe était descendue du wagon la première et le jeune homme s'effaçait pour laisser passer Mme Izelin. Celle-ci, d'une voix saccadée, impérieuse, où il pouvait discerner un trouble si profond, lui dit:

—"J'ai absolument besoin de vous parler, Venez me demander à l'hôtel demain matin à dix heures et demie... Mais, à tout prix," —elle désigna du regard sa fille, — "qu'*elle* ne le sache pas. Je compte pour cela sur votre honneur..."

III

Le trouble où ce rendez-vous si étrangement et si brusquement fixé avait jeté Lucien Salvan durait encore quand, à l'heure dite, il fut introduit dans le petit salon de l'appartement d'hôtel qu'occupait Mme Izelin. Pourquoi l'avait-elle fait venir? Quelle décision allait-elle lui annoncer, mortelle à son bonheur? Avant la conversation de la veille et quand Marthe ne lui avait pas encore dénoncé les ombrageuses susceptibilités de sa mère, cette entrevue n'aurait pas effrayé le jeune homme. Il en aurait profité pour mettre à exécution le projet qui l'avait déterminé à son insensé voyage. Il aurait montré à cette femme, qui pourtant ne pouvait pas y demeurer tout à fait indifférente, la vérité de son sentiment. Il devait se taire, dès l'instant où elle nourrissait en elle cette étrange et criminelle envie dont sa fille paraissait si épouvantée. Et de nouveau, Lucien s'était dit qu'une pareille aberration n'était pas humaine, qu'il avait dû mal interpréter la confidence de Marthe, ou bien que celle-ci s'était elle-même trompée... Son agitation fut portée à son comble par l'accueil que lui fit cette femme pour lui si pleine de mystère, et de qui dépendait tout le bonheur ou tout le malheur de sa vie.

Elle était assise près de la fenêtre ouverte sur l'immense paysage du Vésuve et de la mer. Avec ses cheveux blanchissants, son teint décoloré, les tonalités grises de sa toilette, combien peu elle donnait l'idée d'un être dont la personnalité souffre des hommages rendus à une autre! Chaque trait dans cette physionomie révélait une âme mortifiée, qui s'est renoncée pour toujours, et dont les désirs se tournent uniquement, irrévocablement, vers la paix. Ses yeux surtout, quand ils se posèrent sur le jeune homme, infligèrent un indiscutable démenti à l'accusation qu'avait portée Marthe. Leur regard était si droit, si profond, si sérieux! Il y a des expressions de prunelles qui ne se concilient pas avec la mesquinerie du cœur. Il était visible que cet entretien ne remuait pas moins Mme Izelin que le jeune homme, car les traces de l'insomnie se reconnaissaient autour de ses paupières battues, dans le pli de ses joues creusées, et ses mains tremblaient un peu. Elle fit signe à Lucien de s'asseoir, et commença de lui parler. Elle s'était, dans ses reflexions de la nuit, amèrement reproché d'avoir cédé la veille à un mouvement irraisonné. Elle s'était dit qu'elle n'avait pas le droit de dénoncer à un étranger l'irrémédiable défaut de sincérité qu'elle avait dû reconnaître dans sa fille. Elle pouvait bien susciter certains obstacles à un mariage entre Lucien et Marthe, mais sans toucher au caractère de celle-ci, et elle s'était arrêtée à un plan qu'elle mit aussitôt à exécution. Elle voulait faire appel chez le jeune homme à la générosité, —bien sûre qu'en frappant cette corde, elle éveillerait un écho en lui.

—"J'ai voulu vous parler, monsieur Salvan," lui dit-elle, "parce que j'ai pour vous une absolue, une entière estime. Il y a des résolutions qu'une mère aurait le droit de prendre sans en rendre compte à personne. Mais je vous sais une nature trop noble, trop sensible aussi, pour agir avec vous comme j'agirais vis-à-vis d'un autre... Je vous demande seulement de répondre d'abord à cette question: supposez qu'un de vos amis de Paris nous eût rencontrés hier tous les trois, vous, ma fille et moi, nous promenant dans les ruines de Pompéi? Que croyez-vous qu'il eût pensé?..."

—"Mais, madame," balbutia le jeune homme, "si j'avais pu croire que ma présence vous déplût, je vous aurais quittées, Mlle Marthe et vous, tout de suite... Il a fallu votre propre autorisation..."

—"Je devais vous la donner," interrompit la mère, "et je ne la regrette pas. Je voulais vous voir auprès de Marthe; je vous y ai vu. Si j'avais gardé le moindre doute sur certains souçons, je l'aurais perdu... Répondez-moi en toute franchise,

mon enfant..." Au moment où elle se préparait à le frapper, elle ne put se retenir de lui donner, par une appellation plus affectueuse, une marque de la pitié qu'elle éprouvait pour la peine qu'elle allait lui infliger... "Oui," insista-t-elle, "répondez-moi. Croyez-vous que cet ami de Paris dont je vous parlais aurait cru que nous nous étions rencontrés là par hasard?..."

—"Non, madame," dit-il simplement.

—"Soyez franc jusqu'au bout," continua Mme Izelin, "et avouez que votre voyage ici a été prémédité, que vous êtes venu à Naples parce que vous vouliez revoir Marthe..."

—"Je l'avoue," répondit Lucien. Il avait eu, tandis que Mme Izelin lui parlait, cette espèce de désarroi intérieur qui s'empare des jeunes gens comme lui, pudiques dans leurs émotions jusqu'à en être farouches, lorsque leur plus intime secret est formulé à haute voix devant eux. Même quand ils savaient que ce secret était connu de leur interlocuteur cette précision les désoriente autant que s'ils s'étaient crus assurés d'un absolu mystère. Il arrive alors qu'au lieu d'essayer de dissimuler au moins quelque chose de ce qu'ils étaient résolus à cacher, ils éprouvent un besoin d'une complète franchise, et ils prononcent à leur tour des paroles dont ils se seraient estimés incapables. L'amoureux de Marthe répéta: "Je l'avoue..." puis, étonné lui-même de ce qu'il osait dire: "Je comprends maintenant que j'ai été imprudent et que j'ai risqué de me faire mal juger par vous... Cela vous paraîtra insensé, mais c'est bien vrai: je n'ai pas pensé une minute à cette possibilité que je fusse rencontré par quelqu'un de notre monde, que ma présence ici pût être connue, interprétée, commentée... Puisque vous lisez si bien en moi, vous avez deviné aussi quel sentiment je porte à Mlle Marthe... Mais je le sais trop, que vous l'avez deviné. Je sais que vous êtes partie de Paris à cause de cela, parce que vous me trouviez trop empressé auprès d'elle... Alors j'ai été très malheureux... Je me suis dit que l'on m'avait calomnié auprès de vous. Je l'ai cru... J'ai cru que vous aviez formé le projet d'un autre mariage... On avait prononcé un nom devant moi... Je n'ai pas supporté cette incertitude et je suis parti... Je voulais d'abord rester dans le midi de la France, tâcher de savoir la date de votre retour et me trouver sur votre route seulement dans le nord de l'Italie. Ensuite j'ai pensé que je pouvais revenir au-devant de vous jusqu'à Florence, puis jusqu'à Rome. Enfin la tentation a été trop forte, et me voici... Je ne vous ai rien caché, madame. Ordonnez-moi de quitter Naples, je vous obéirai... Mais soyez bien sûre qu'il n'y a eu de ma part aucun plan caché et que, pas un instant, je n'ai même imaginé que mon voyage pût compromettre Mlle Izelin..."

—"Elle n'était pas prévenue de votre départ?" demanda la mère.

—"Ah! madame!..." répondit-il avec une révolte à peine dissimulée.

—"Comme il l'aime!" pensa la mère devant cette nouvelle preuve de l'extrême délicatesse de ce cœur de jeune homme; et, tout haut: "Je vous crois, monsieur Salvan, et je vous sais un gré infini de m'avoir parlé avec cette entière sincérité... J'y répondrai par une sincérité pareille... Il est très vrai," ajouta-t-elle après une seconde d'hésitation, "que j'ai emmené ma fille loin de Paris à cause de vous... Mais ne vous faites aucun reproche... Vous n'avez dépassé en rien dans vos assiduités la discrétion qu'un galant homme doit s'imposer quand il s'agit d'une jeune fille... On ne vous a pas davantage calomnié auprès de moi. Je ne l'aurais pas permis, vous ayant trop étudié pour ne pas vous avoir jugé d'une manière définitive... Je vous ai déjà dit que je vous estime beaucoup, et je vous le répète, mais beaucoup, beaucoup..."

Elle avait prononcé ces phrases avec une émotion mal contenue qui acheva de déconcerter Lucien Salvan. Cette estime où elle disait le tenir contrastait d'une manière trop complète avec la volonté qu'elle avait eue, qu'elle avait visiblement encore, de le séparer de sa fille, et il ne put se retenir de protester contre cette contradiction, d'autant plus douloureuse pour lui qu'elle était plus inintelligible:

—"Mais alors, madame," s'écria-t-il, "pourquoi m'avez-vous traité, pourquoi me traitez-vous comme quelqu'un que vous n'estimeriez pas?... Je sais que je n'ai rien qui puisse beaucoup flatter l'orgueil d'une mère, que ma famille est de condition bourgeoise, que moi-même, je ne suis destiné qu'à un avenir simplement honorable... Y a-t-il là de quoi justifier ce parti pris de refus que j'ai deviné dans votre départ, que je devine maintenant dans vos yeux, dans le son de votre voix, dans toute votre attitude?... Vous avez d'autres engagements, je le comprends bien..." continua-t-il en secouant la tête, "et, vous ne voulez pas me le dire... C'est votre droit... Pourtant," conclut-il d'une voix déchirante, "si c'est avec le jeune homme que l'on m'a nommé, je vous jure, madame, que Mlle Marthe serait plus heureuse avec moi!..."

Ce cri de naïve jalousie ne lui eut pas plus tôt échappé qu'il en sentit l'imprudence. Mais comment faire que la phrase prononcée n'eût pas été prononcée?

—"On vous a nommé quelqu'un?" demanda-t-elle; "mais qui?... Allons, répondez-moi. J'ai le droit de savoir ce que l'on dit de ma fille."

—"M. de Barrois," fit-il après une seconde d'hésitation.

—"M. de Barrois!..." répéta la mère. "Je vous remercie de m'avoir prévenue... Il est assez naturel," continua-t-elle avec une ironie où se révélait son énervement grandissant, "que ce gentilhomme ruiné qui vient chez des bourgeois comme nous pour y trouver une dot fasse courir ce bruit. Je saurai y couper court... Il n'est pas moins naturel," ajouta-t-elle, "que la jalousie vous ait rendu crédule à un si absurde propos... Car enfin, qu'est-ce que M. de Barrois a pour lui?... C'est un oisif et un libertin. Il est vrai qu'il est titré. Est-ce que vous avez pensé" insista-t-elle "que j'étais capable de me décider pour cette raison, par la vanité d'avoir une fille marquise?..." Et voyant, à cette simple phrase, la rougeur de la honte envahir de nouveau le visage du jeune homme elle répéta: "Ainsi, vous l'avez pensé..." Et sa voix se fit singulièrement amère pour continuer: "Ah! ce serait vraiment une trop grande duperie de sentir d'une certaine façon si l'on ne sentait ainsi pour soi-même... D'ailleurs, on ne se refait pas... Quand je vous ai vu vous intéresser à Marthe, monsieur Salvan, croyez-vous que j'ai cherché, moi, à votre conduite de vilains motifs?... Pourquoi en avez-vous cherché à la mienne, quand vous m'avez vue emmener ma fille et que vous avez compris que j'étais opposée à votre mariage avec elle? Pourquoi ne m'avez-vous pas fait crédit? Pourquoi n'avez-vous pas pensé tout uniment: "Madame Izelin connaît Marthe "mieux que je ne la connais. Elle ne croit "pas que nos caractères se conviennent, et "elle veut nous éviter, à l'un et à l'autre, "des déceptions, voilà tout..." Peut-être même auriez-vous pu deviner..." et ce fut à son tour d'avoir une rougeur aux joues, "que cette résolution m'a coûté, qu'elle me coûte. Je ne vous ai pas caché ma sympathie. Je ne vous la cache pas. Vous avez dans votre nature toutes les délicatesses, toutes les loyautés, je le sais, qu'une femme qui a été éprouvée par la vie peut rêver dans son gendre. Si je suis opposée à ce mariage, ce n'est pas pour des raisons égoïstes... Mais, mon enfant, comprenez-le donc et ne m'en faites pas dire davantage... J'ai déjà trop parlé..."

—"Je crois vous comprendre, madame," répondit Lucien après un silence. Tandis que la mère lui parlait, et comme il arrive dans certaines minutes d'explication décisive, toutes les impressions contradic-

toires par lesquelles il avait passé depuis qu'il s'occupait de Marthe s'étaient à la fois réveillées en lui. Il s'était rappelé, et les espérances conçues devant le gracieux accueil de la jeune fille, et ses incertitudes à d'autres moments, sa déception de la veille, par exemple, quand il l'avait vue entrer à Pompéi, si évidemment frivole et indifférente, puis leur soudaine communion de sentiments durant la visite de la ville morte, le mécontentement progressif de la mère devant l'intimité de leur causerie et l'explication que Marthe lui en avait donnée. L'énigme de sa situation vis-à-vis de ces deux femmes se faisait plus obscure encore, à moins que le mot n'en fût simplement un malentendu entre elles: "Oui," continua-t-il, "vous pensez que Mlle Marthe ne m'aime pas... S'il en est ainsi," et une supplication passa dans son accent, "et si, d'autre part, vous avez pour moi cette estime dont je suis profondément touché, trouvez-vous juste de m'interdire d'essayer de changer ses dispositions?..... Il y a entre Mlle Izelin et moi, permettez-moi de vous le dire, tant de ressemblances d'esprit, nous avons si naturellement une même façon de sentir que ce principe de sympathie pourrait devenir de sa part quelque chose de plus tendre. Si vous m'autorisiez à seulement vivre un peu dans son atmosphère, — pas maintenant, pas durant ce voyage, je me rends trop compte que les convenances du monde s'y opposent, mais à Paris, dans la société où nous sommes destinés à nous rencontrer?... C'est une épreuve. Ai-je besoin de vous assurer que, si vous me le permettez, j'y apporterai tant de prudence, tant de discrétion, et si, dans six mois, dans un an, je n'ai pas su me faire aimer, alors, oui, je trouverai trop légitime que vous me demandiez de m'en aller... Mais d'ici là..."

—"D'ici là," interrompit-elle de sa voix profonde, "je vous aurai laissé gâter votre vie, remplir votre beau et grand cœur davantage encore d'un sentiment dont je suis sûre, entendez-vous, sûre, absolument sûre qu'il ne sera jamais partagé..."

—"Mais pourquoi?" interrogea-t-il.

—"Pourquoi? Parce que cette identité dont vous parlez entre vos façons de sentir et celles de Marthe n'existe que dans votre imagination, parce que vous êtes une âme d'une race et elle une âme d'une autre, parce qu'il est encore temps pour vous de vous arracher à ce qui ne sera jamais qu'un mirage... J'ai été comme vous," insista-t-elle avec l'accent d'une femme qui va chercher ses souvenirs au plus intime de son cœur et de son passé: "Comme vous je me suis trouvée au bord de la vie... Comme vous j'ai été séduite par ce que j'ai cru être un accord de l'âme, une vérité... Et tout mentait... Oui, tout! Ah! si quelqu'un m'avait avertie alors comme je vous avertis!..."

Elle s'arrêta, effrayée de l'allusion si directe qu'elle venait de faire à son propre mariage. Quoique les phrases de cette demi-confession fussent singulièrement obscures pour son interlocuteur, trop de douleur sincère y frémissait pour qu'il n'en fût pas remué, et en même temps une trop évidente conclusion s'en dégageait: si Mme Izelin s'opposait à l'union de sa fille avec Salvan, c'est qu'elle nourrissait, à l'égard du caractère et du cœur de cette fille, une défiance, — quelle défiance? — un soupçon, — quel soupçon? — Cette évidence fut soudain si cruelle à l'amoureux, qu'il répondit:

—"Etes-vous sûre, madame, que vous ne vous trompez pas?... C'est bien osé à moi de toucher à certains sujets. Mais en me disant ce que vous venez de me dire, vous me donnez la preuve d'une telle confiance!... Et puis il me serait impossible de vous quitter maintenant sans m'être moi-même ouvert tout entier... Je ne sais pas quel résultat cet entretien aura pour moi... Je serais non pas consolé, mais pourtant moins malheureux, s'il aboutissait à éclaircir un peu une situation que je devine bien pénible pour vous... et pour une autre personne... Il faut que vous me pardonniez," ajouta-t-il en hésitant, "si je me permets d'interpréter ainsi vos paroles... Il me semble qu'elles laissent entendre que les chances de malheur, si vous consentiez à m'accorder la main de Mlle Marthe, ne viendraient pas de mon côté.. Pardonnez-moi encore d'aller plus loin. Mais dans notre promenade à Pompéi, hier, il m'avait semblé qu'elle aussi sentait de votre part une sévérité, presque une malveillance... Ah! Laissez-moi continuer... Je n'ai pas beaucoup vécu. Je sais pourtant qu'entre des natures délicates et qui paraissent le plus faites pour s'estimer, il peut s'établir des mésintelligences. J'ai trop senti hier que Mlle Izelin, elle aussi, de son côté, s'inquiétait de n'être pas tout à fait en accord avec vous et qu'elle en souffrait..."

—"Ah!" dit la mère. "Elle vous a parlé de moi? Soyez franc jusqu'au bout... Et à quel moment?... Pendant que vous acheviez de visiter la rue des tombeaux et que je vous attendais?... Je l'avais deviné.."

—"Je vous en conjure, madame," s'écria le jeune homme, "n'interprétez pas ainsi ce que je viens de vous dire, bien mal... C'est moi qui avais cru deviner un mécontentement sur votre visage..."

—"Et alors," interrompit Mme Izelin, "vous l'avez questionnée? Vous lui avez demandé ce que j'avais? Et que vous a-t-elle répondu?... Mais moi aussi je l'ai deviné, ce qu'elle vous a répondu, rien qu'à vous regarder ensuite, rien qu'à vous voir maintenant... Elle s'est plainte de moi!" répéta-t-elle, comme en se parlant à elle-même. "Cela devait être; et vous l'avez crue!... Cela devait être encore..."

Elle s'était levée en prononçant ces mots auxquels Salvan n'osait plus répondre. Il en est de certaines conversations comme de ces promenades sur un sol miné où tout d'un coup le pied éveille un écho si prolongé que le marcheur s'arrête. Un phénomène tout pareil de surprise saisissait Lucien devant le retentissement de ses paroles. Il devinait des profondeurs secrètes et inexplorées, tout le ravage intérieur de longues méditations, de chagrins solitaires, dans cette femme qui maintenant l'épouvantait par l'inexplicable émotion dont il la voyait possédée. Elle avait cessé de le regarder, et elle était venue, comme pour calmer cette émotion trop forte, s'accouder à la fenêtre. Il voyait les masses grises de ses cheveux, sa tempe appuyée sur sa main blanche et contractée, son autre main crispée contre le bord de la croisée. Que signifiait ce soudain éclat d'indignation,—contre quoi? Contre une plainte don elle ne pouvait même pas soupçonner la nature? Quelles difficiles, quelles incompréhensibles relations y avait-il entre cette mère et cette fille pour qu'elles parussent ainsi souffrir l'une de l'autre, et à ce degré? Lucien n'avait pourtant pas rêvé la veille et Marthe lui avait bien réellement dit ces mots-ci: "Je me suis permis de parler un peu, vous avez paru m'écouter avec intérêt, voilà pourquoi elle est mécontente..." Et elle avait ajouté, pour que la signification de cette phrase, si peu équivoque, fût tout à fait évidente, cette autre phrase sur son père qui expliquait, si elle n'excusait

pas, les susceptibilités de la veuve envers sa fille plus jeune et dans toute la grâce de sa beauté. Il n'avait pas rêvé non plus tout à l'heure en écoutant Mme Izelin rappeler son propre mariage et pousser ce cri où se ramassait toute la mélancolie de sa vie manquée, ce: "Tout mentait!" ce: "Si quelqu'un m'avait parlé alors comme je vous parle..." Elle avait donc été malheureuse dans son mariage? — Que Marthe l'ignorât, c'était trop naturel. Mais il n'était pas naturel que la mère tînt rigueur à sa fille des misères de son existence conjugale. Il ne l'était pas davantage qu'au moindre indice elle la soupçonnât d'une injustice à son égard... Le jeune homme avait peur de ce qu'elle allait lui dire maintenant, lorsqu'elle sortirait de ce silence, plus étrange encore que ses discours. Aussi son cœur battait-il, comme à l'approche d'une catastrophe, quand il la vit se retourner tout d'un coup, le visage serré, les yeux presque durs.

—"Marthe rentre," dit-elle d'une voix saccadée. "Elle vient de descendre de voiture devant l'hôtel. Dans deux minutes elle sera ici. Mettez-vous là," et elle montrait à Lucien la porte qui, du petit salon, communiquait avec sa chambre, "derrière cette portière," et elle fit tomber la lourde étoffe elle-même après avoir entr'ouvert le battant. "Je le veux," continua-t-elle; "il faut que vous sachiez la vérité... C'est vous-même qui déciderez ensuite..." Elle répéta: "Je le veux," et il y avait dans son regard une énergie si impérative, que le jeune homme lui obéit, sans discuter un projet dont le caractère fantastique ne se réalisa pour lui qu'au moment où, tapi dans les plis épais du damas, il commença d'entendre les deux voix, celle de la mère et celle de la fille, échanger des propos bien simples, bien peu chargés de sens, eût-il semblé à quiconque n'eût pas été lui. Mais les paroles que disait Marthe, qui se croyait en tête-à-tête avec sa mère, donnaient un tel démenti à ses paroles de la veille, sa façon d'accueillir une certaine allusion de Mme Izelin contrastait si fort avec l'espèce d'intérêt contenu qu'elle avait montré à Lucien en visitant Pompéi, — cet entretien était une si évidente preuve des complexités de cette nature, toute en expressions, et où rien n'était vrai d'une vérité profonde, que l'amoureux en aurait crié de douleur. Cette évidence lui était rendue plus douloureuse et plus irréfutable par cette particularité qu'il entendait le timbre de la voix de la jeune fille, sans voir son visage. Pour la première fois, n'étant plus sous le prestige de sa délicieuse beauté, ce qu'il y avait en elle de si volontaire et de si factice lui était comme rendu perceptible par son accent. Elle avait une certaine manière, un peu appuyée et trop douce, de prononcer ses phrases, qui l'avait tant séduit quand des regards et des sourires accompagnaient cette intonation. Il sentait tout d'un coup cette jolie voix *parler faux*, et cela lui faisait mal à cette place intime de l'être par où nous percevons les infiniment petits de la vie, les riens qui échappent à l'analyse, presque à la conscience. Mais quel rôle ils jouent dans l'histoire de notre cœur! Ce sont les seules révélations que nous ayions de la *personne*, chez ceux que nous aimons ou que nous haïssons, — cette personne qui peut ne pas ressembler à ses actes, mais qu'il est rare qu'elle ne ressemble pas à sa voix, si seulement nous savons l'écouter!

—"Hé bien!" avait demandé la mère à sa fille, "as-tu trouvé ce que tu voulais?"

—"Oui, maman," avait répondu Marthe. "Je me suis décidée pour le collier de chien à neuf rangs, avec les petites barrettes d'or. On me les changera à Paris contre des barrettes avec des perles. Tu verras comme le corail est pâle, pâle, presque blanc, et comme il me va! Que tu es bonne de me faire ce cadeau, maman, que tu es bonne toujours!..."

—"Alors tu es heureuse avec moi?" demanda la mère.

—"Tout à fait heureuse," dit la jeune fille. "Comment ne le serais-je pas? tu me gâtes tant!..."

—"Je n'aurai peut-être pas longtemps à te gâter," reprit Mme Izelin; "je suis si usée... Tu sais que la vie ne m'a pas toujours été facile..."

—"Je le sais, maman," dit Marthe. "Tu ne t'es pas sentie mal ce matin?..."

—"Non," fit la mère. "Seulement, quand je pense à toi et que tu seras bientôt mariée, je me dis que tu auras peut-être de grandes épreuves dans ton existence de femme, et je voudrais être bien sûre que tu n'en as du moins eu aucune dans ton existence de jeune fille..."

—"Mais quelle épreuve pourrais-je avoir eue, maman?" reprit Marthe.

—"On ne sait jamais," répondit Mme Izelin: "s'il y avait dans ma manière de te traiter quoi que ce soit qui t'ait fait souffrir, même un peu, il faudrait me le dire..."

—"Quelle idée!" repartit câlinement la jeune fille. Elle prit la main de sa mère et y mit un baiser. Le doux bruit de ses lèvres longuement appuyées dans cette caresse arriva jusqu'à Lucien, dont le cœur s'arrêta presque de battre, à entendre cette interrogation posée par la jeune fille sur un ton mi-enjoué, mi-sentimental: "Si tu me parles ainsi, il y a une raison?... Je gage que je la devine... Il y a de nouveau quelque projet de mariage dans l'air..."

—"C'est exact," dit la mère.

—"Et peut-on savoir le nom du candidat?" questionna Marthe, toujours rieuse

—"Il m'est revenu," reprit Mme Izelin, "que M. de Barrois avait sondé quelques-uns de nos amis pour savoir s'il pouvait faire une démarche dans ce sens, à notre retour... Je n'ai encore rien répondu... Tu sais ce que je t'ai dit une fois pour toutes: quand on te demandera en mariage, je te ferai toutes les objections que je croirai justes. Et puis, je te laisserai libre de te décider, Que penses-tu de M. de Barrois?..."

—"Que je n'ai jamais songé à lui comme à un mari," dit la jeune fille, "mais que je le trouve très agréable..."

—"Tu n'as pas d'objection absolue, alors?" interrompit la mère.

—"Aucune," répondit Marthe.

—"Ainsi tu n'aimes personne?" insista Mme Izelin.

—"Je t'aime, toi!" fit la jeune fille. Et son compagnon de promenade de la veille, avec une stupeur qui achevait de lui faire si mal, l'écoutait jouer son rôle d'enfant gâtée et reconnaissante. C'était, parmi les gestes de cette âme sans vérité, celui dont naturellement la mère souffrait le plus. Elle s'y dérobait d'ordinaire, mais cette fois elle laissait Marthe se déployer, s'étaler dans cette attitude. "Oui," répétait-elle, "je t'aime, toi, et j'aimerai M. de Barrois s'il doit te plaire... Marquise de Barrois, cela sonne bien, c'est vrai.. mais il faudra d'abord que M. le marquis soit un bon gendre... C'est Julie qui serait jalouse, maman, *elle qui ne peut pas supporter mes succès*..." La même phrase dont elle s'était servie la veille pour définir les sentiments de sa mère à son égard lui revenait. Là, du moins, dans cette persuasion qu'elle était entourée de l'universelle envie, cette fille si instinctivement artificielle était sincère. "Mais," demanda-t-elle, "tu ne me dis pas qui t'a écrit ces intentions de M. de Barrois?..."

—"C'est mon secret," repartit Mme Izelin. "Je voulais simplement, avant de répondre, t'avoir questionnée."

—"Eh bien!" dit-elle, "tu sais tout. J'ai à écrire à Julie," insista-t-elle; "est-ce que je peux lui faire une allusion?..."

—"Garde-t'en bien,.. répliqua la mère.

—"Je comprends," dit Marthe. "D'ailleurs, je ne suis pas embrarrassée... *J'ai déjà fait Pompéi* dans mon journal... Je n'ai qu'à lui copier ces pages, en les arrangeant un peu... Elle ne m'ennuira plus avec sa *Feria* de Séville de l'an dernier... Dis donc, maman, si je devais me marier bientôt, ce sont des diamants que l'on mettrait aux barrettes du collier de corail Ce serait bien mieux..."

Cette dernière phrase fut suivie d'un silence, puis du bruit d'une porte refermée qui fit comprendre à Lucien que Marthe avait quitté le salon, et presque aussitôt Mme Izelin vint soulever le rideau derrière lequel il était caché. La mère avait dans les yeux une expression plus troublée encore que de coutume. Il aurait pu y discerner, s'il avait eu la force de réfléchir, une pitié pour lui et un remords, celui de l'action qu'elle venait d'oser; car, enfin, quels que fussent les tares, les vices même du caractère de sa fille, c'était sa fille, et l'autre, celui qu'elle avait voulu guérir ainsi de son illusion, c'était un étranger. Mais l'amoureux ne voyait, il ne sentait en ce moment qu'une chose: celle qu'il aimait ne l'aimait pas. Tout le début de cet entretien lui avait été bien pénible, en lui prouvant que Marthe lui avait, la veille, joué une comédie en feignant d'être la victime de l'envie de sa mère. Il lui avait été bien pénible que leur visite à Pompéi, dont il aurait voulu, lui, faire un souvenir sacré, se transformât pour elle en un thème épistolaire, et qu'elle s'en servit uniquement pour étonner une cousine. — Qu'il lui eût vite pardonné ces fautes de sensibilité si, à la demande de sa mère au sujet du marquis de Barrois, elle eût répondu autrement! C'était cette preuve indiscutable, définitive, de tant d'indifférence à son égard qu'il ne pouvait pas supporter. Il dit tout bas à Mme Izelin: "Vous aviez raison, madame. Je n'ai plus rien à faire, à Naples... Je partirai ce soir même..." Il s'inclina devant elle pour la saluer, et, avant qu'elle n'eût trouvé une parole à prononcer, il était sorti de la chambre.

Elle demeura quelques minutes immobile, puis, brusquement, sans même prendre le soin de mettre un chapeau sur ses cheveux, elle s'élança elle-même pour essayer de le rejoindre avant qu'il n'eût descendu l'escalier. Il fallait qu'elle lui parlât, qu'elle lui expliquât pourquoi elle avait agi comme elle avait agi. Tous les scrupules de ces derniers mois qui avaient abouti à cette étrange et cruelle scène s'abolissaient pour elle devant le chagrin qu'elle avait lu sur le visage du jeune homme. Elle arriva dans le *hall* d'en bas au moment même où il passait le seuil de la porte. Elle l'appela par deux fois: "Monsieur Salvan! Monsieur Salvan!"

Il n'entendit pas, ou bien il ne voulut pas se retourner. Alors, comme le portier s'approchait d'elle pour lui demander si elle voulait que le "boy" courût avertir "ce monsieur français" et le ramener, Mme Izelin fut soudain rendue à la conscience de la réalité. Elle dit: "Non, ce n'est pas la peine." Et elle remonta chez elle, et elle s'enferma dans sa chambre en pleurant. Ele venait peut-être de sauver le jeune homme d'un mariage qui l'eût rendu malheureux, mais elle avait perdu dans Lucien celui qu'elle eût précisément rêvé d'avoir pour fils.

Elle était là, assise sur une chaise, à pleurer ainsi depuis un quart d'heure, quand elle entendit sa fille l'appeler du salon. Ramassant toutes ses forces, elle répondit, en criant un peu pour que l'éclat de sa voix en dissimulât l'émotion: "Je viens tout de suite," et elle passa de l'eau fraîche sur ses yeux pour que son enfant ne vît pas qu'elle avait pleuré. Depuis des années les facticités de langage et de manières que Marthe avait pour la plaindre de ses tristesses et de ses crises de santé lui étaient bien pénibles. A cette minute, cette facticité lui était physiquement intolérable. Cette épreuve lui fut épargnée. La jeune fille était trop occupée d'elle-même pour prêter attention à la physionomie de sa mère. Elle tenait sa lettre à la main. Elle en était si contente qu'elle avait voulu la faire lire à Mme Izelin, à qui elle la tendit en disant:

—"Voici ce que j'écris à ma cousine Qu'en penses-tu?..."

La mère prit la feuille de papier, toute noircie d'une élégante et haute écriture où un graphologue aurait reconnu la sécheresse et la volonté, les caractères n'offraient ni un plein ni un délié. Ils étaient tous également tracés, comme dessinés, et la barre haute sur les *t*. C'était une suite de phrases sur Pompéi très adroitement empruntées à leur conversation de la veille avec Lucien. Elle y reconnut des mots du jeune homme, des mots à elle, un mot même du guide, — le tout donnant l'impression d'une nature si fine, si accessible aux arts. Bien entendu, le nom de Salvan n'y était même pas mentionné. Devant ce petit chef-d'œuvre d'artifice, un accès de mélancolie saisit de nouveau la mère. Elle se dit tout bas: "J'ai bien agi." Et tout haut: "Ta lettre est parfaite. Elle est très joliment tournée."

—"J'ai bien pensé qu'elle ne te déplairait pas," dit la jeune fille, qui ne pouvait pas saisir la secrète ironie de cet éloge: "Je l'ai écrite avec sentiment... Je n'aime que ces lettres-là. C'est ce qui me plaît tant dans l'Italie. Tout y parle au cœur..."

—"S'*il* avait lu cette lettre et s'*il* la voyait ainsi," songea la mère en se rappelant la scène de tout à l'heure, "il la croirait!" Et de nouveau elle se répéta mentalement: "J'ai bien agi." Et puis, quand elle fut de nouveau seule, et revenue dans sa chambre, elle se remit à pleurer.

Florence. Mai 1901.

FIN

Dans le prochain numéro: "Le Coup de Foudre," par Jeanne Schultze, au complet; "Le Maître de Forges," de Georges Ohnet, 1ère partie.

LE CINÉMA

Le Cinéma a en quelque sorte révolutionné la vie; il a offert à nos classes moyennes, une distraction généralement saine, souvent instructive, et presque toujours intéressante et captivante. D'ailleurs son succès établit suffisamment son mérite, et toutes les classes de la société le fréquentent assidument. Plusieurs feignent de le dédaigner, ou refusent d'admettre qu'ils y passent des heures délassantes, tant ils ont peur d'être taxés de légèreté ou de mauvais goût. Cette erreur devrait disparaître. Le cinéma peut distraire les esprits les plus sérieux et avec profit. Il apporte aux gens fatigués par le travail cérébral,une véritable détente. Peu exigeant, il n'oblige a aucun effort, et voilà ce qui le rend plus attrayant et plus populaire que tous les autres divertissements. On répète souvent que le cinéma tue le théâtre, notamment le théâtre français chez nous. C'est une erreur encore, car il semble que le théâtre français soit plus solide que jamais. Nous avons actuellement deux salles où se joue presque tout le temps de la haute comédie: le Canadien-français et le National. Le Saint-Denis donne le plus souvent possible du vaudeville français, et nous savons qu'il nous en offrirait plus souvent encore, s'il trouvait plus facilement les éléments nécessaires à ce genre de théâtre. Plusieurs autres salles, notamment l'Arcade donne aussi des pièces françaises, et tous ces théâtres font salle comble à chaque représentation. On prête à M. Labrecque, le propriétaire du Passe-Temps, acquéreur de l'immeuble du théâtre Canadien-français, des idées magnifiques. Et nous pensons qu'un directeur, riche, habile et progressif est justement l'homme qui pourra assurer ici le maintien et le progrès du théâtre français. Avec le concours des excellents artistes qui ont déjà prouvé leur valeur, comme directeurs de nos scènes françaises.

Non, le cinéma ne nuit pas au théâtre, mais il prépare en quelque sorte, les auditoires à entendre de belles et bonnes pièces. Il est infiniment éducateur. On lui reproche quelquefois d'avoir sur les esprits une influence néfaste. Certaines imaginations perverses se monteraient tout aussi bien au récit de n'importe quelle aventure. Mais il reste strictement juste qu'une censure avisée et probe soit exercée. Nous avons un bureau éclairé et consciencieux qui veille strictement au choix des pièces. De ce côté, rien à redire, au point de vue de la moralité des films choisis. Aussi cette prudence fait disparaître le danger, et autorise à fréquenter le cinéma et à jouir de cette distraction qui reste si passionnante et si intéressante, justement parce qu'elle est conçue dans le véritable mouvement du siècle, et qu'elle répond à notre besoin d'agir, de trépider, de faire du cent mille dans la course de la vie.

Les cinémas que nous recommandons à nos lecteurs.:

LE SAINT-DENIS
LE PASSE-TEMPS
LE THEATRE NATIONAL (dimanche)
LE CANADIEN-FRANCAIS (dimanche)
L'ELECTRA
L'ARCADE
L'OUIMETOSCOPE

Ils y trouveront les films les plus nouveaux et les plus intéressants représentés à Montréal.

JEAN HARDY.

Virginia Pearson, l'une des étoiles du Cinéma, remarquable par sa beauté et son talent



La jolie et fine Mae Murray, et son mari Bob Leonard, artistes fort appréciés du cinéma.

Illustrations de Maurice Toussaint

LA PASSAGÈRE

Par GUY DE CHANTEPLEURE

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PARUS. — *Orpheline, Phyllis Boisjoli a été recueillie et élevée par la riche Mme Davrançay. Celle-ci se propose de l'adopter et de lui laisser toute sa fortune. Le grand ami de Phyllis, Guillaume Kerjean, brave garçon d'une trentaine d'années, la retrouve à Vichy. Elle est alors dans le délicieux épanouissement de ses dix-huit ans. Des demi-confidences qu'elle fait à Guillaume, il résulte que le cœur de la jeune fille a parlé. L'heureux élu est l'écrivain mondain Fabrice de Mauve. Or, en cet élégant personnage Guillaume flaire le coureur de dot. Aussi engage-t-il Mme Davrançay à tenir secrètes ses intentions testamentaires à l'égard de Phyllis, afin de mettre à l'épreuve le désintéressement des soupirants parmi lesquels, outre Fabrice de Mauve, est Roger Lecoulteux. Puis il regagne Paris, où l'appellent ses travaux d'ingénieur à l'usine Patain et les études acharnées qu'il poursuit en vue de doter du moteur idéal un type nouveau d'aéroplane. A quelques jours de là, Mme Davrançay, surprise par la mort, disparait avant d'avoir pris aucune disposition au profit de sa pupille. Une vieille fille, Laure Arguin, se trouve être, comme parente, son unique héritière. Phyllis, qui n'a maintenant pour dot que sa fine beauté blonde, voit se dérober ses anciens soupirants. L'amitié solide et dévouée de Kerjean lui reste seul fidèle, mais ne peut lui apporter, sans risquer de donner lieu à des propos compromettants, une aide matérielle efficace. C'est du travail que devra tout attendre désormais la pauvre enfant si longtemps choyée et gâtée par l'imprévoyante Mme Davrançay. — Phyllis part pour Houlgate. Elle a trouvé à s'employer dans une famille en qualité d'institutrice. Mais bientôt le caractère du père de son élève la force à chercher une nouvelle situation. Mlle Arguin la place chez une de ses amies en qualité de demoiselle de compagnie de deux filles à marier. Les malentendus surviennent. La mère, parvenue de la pire sorte, blesse la jeune fille dans toutes ses délicatesses. Celle-ci outrée part un soir, et se réfugie chez Kerjean, qui ne peut mettre dehors la petite Phyl. Celle-ci au matin, lui proposé de l'épouser, et d'être frère et sœur. Celui-ci consternée, hésite... La brutale intervention de Melle Arguin force le dénouement. Kerjean demande à la tutrice la main de Phyllis. Suit un semblant de voyage de noces à Bruges... Le retour à la maison dont Phyllis devient la petite reine, qu'elle administre avec économie et dignité. Une rencontre avec Fabrice de Mauve marié, lui rend la paix. Elle n'aime plus cet égoïste et ce mondain. La mort de Mlle Arguin fait bientôt de Phyllis, une riche héritière... Guillaume lui offre de rompre par le divorce le pacte de leur union fraternelle... Les lettres d'une petite actrice serviront de prétexte à Phillis pour demander le divorce... Pendant l'instance, la jeune femme est hospitalisée par la délicate Jacqueline... Le besoin de se revoir devient impérieux. Ils se rencontrent dans un parc, et restent gênés l'un et l'autre...*

TROISIEME PARTIE

(*Suite et fin*)

IV

Tous deux songèrent à la démarche du lendemain, à cette remise de la requête qui était le premier acte de la procédure. Guillaume avait un désir maladif d'en parler.

Le courage lui manqua. Elle, elle attendait un mot pour dire:

—Vous savez, Guillaume, un papier comme cela, fût-il signé d'un avoué, c'est vite déchiré?

Mais le mot ne vint pas. Et elle dit seulement très bas:

—Ce n'est pas moi qui ai voulu jouer cette comédie...

—Non, ce n'est pas vous.

Il avait repris la petite main gantée de blanc et, comme souvent, autrefois—cet autrefois si proche de la vie à deux—il y appuya son front...

Mais de suite, elle la lui ôta.

—Guillaume, il y a des gens qui nous voient.

Le visage de Guillaume se redressa, triste, avec des yeux un peu vagues...

—Oui, dit-il, on croirait à un rendez-vous amoureux.

Il rit ironiquement, en caressant Jap qui s'était couchée à ses pieds sur le sable.

Des souffles frais couraient dans la tiédeur du matin. Alors, sur le gazon, en face d'eux, les grands sycomores gainés de lierre frémissaient avec un bruit de pluie légère et, du tournant de l'allée, venait, fruste et capiteuse comme l'haleine d'un printemps plus sauvage de campagne ou de jardin champêtre, l'odeur du grand massif de giroflées.

—Guillaume, interrogea Phyllis, est-ce que les roses sont en fleurs dans notre... dans le jardin de la rue Boursault?

Il répondit:

—Je ne sais pas, je ne crois pas...

Sincère à cette minute, il eût dit:

—Comment voulez-vous qu'elle fleurissent, petite Phyl?... Est-ce qu'il peut y avoir des fleurs pour moi, cette année?

Puis elle pensa qu'elle n'avait rien dit à Guillaume du circuit, des essais du moteur... de toutes les choses qui l'intéressaient d'habitude; elle essaya de lui en parler, mais elle vit qu'il répondait sans plaisir.

Un moment la conversation se traîna entre eux, désarticulée, banale; Phyllis se leva:

—J'ai renvoyé l'auto pour rentrer à pied, dit-elle... Voulez-vous m'accompagner?

Ils refirent l'allée en sens inverse, très silencieusement. Comme ils sortaient du parc, Phyllis dit avec une sorte de timidité qui se masquait sous un ton désinvolte:

—Mon grand ami, je m'ennuie... Emmenez-moi dîner quelque part ce soir... au Bois ou n'importe où... voulez-vous?

Il répondit précipitamment:

—Vous oubliez que, dans les circonstances présentes, c'est impossible... et d'ailleurs je dîne avec un ami.

Sans insister, elle fit:

—Ah! très bien...

Et son joli visage se durcit.

Il s'éria:

—Phyllis, vous ne savez pas à quel point ce que vous pensez en ce moment est faux... et injuste.

Mais elle le regarda d'un air d'étonnement froid.

—Ce que je pense, en ce moment? répéta-t-elle. Mais, mon pauvre ami, que savez-vous, vous-même, ou que pouvez-vous deviner de ce que je pense, en ce moment... ou jamais?

—Oh! c'est parfaitement vrai... approuva-t-il, froid à son tour.

La maison de Jacqueline était proche. Soudain, Guillaume se sentit affreusement triste de se séparer de Phyllis ainsi. Il eut envie d'entrer avec elle sous une porte et de l'embrasser pour lui dire adieu... Que de fois, en passant, il avait souri, amusé de ces baisers naïfs, échangés hâtivement, maladroitement, et comme en contrebande par des couples heureux, très humbles...

Il pensa: "Est-ce assez ridicule? Elle est ma femme... Nul être au monde n'a sur elle les droits que, malgré tout malgré elle, elle m'a donnés... et mon souvenir désolé n'emportera même pas la douceur d'un baiser d'elle..."

Puis il revit, au fond d'une voiture immobile, un visage rougissant qui s'avançait hardi et timide. Il se rappela la suavité fraîche d'une bouche virginale qui avait frémi, surprise, sous ses lèvres, mais qui n'avait pas fui... Il se rappela le seul baiser d'amant qu'il eût donné à Phyllis, un jour que la délicieuse présence de la petite princesse et l'image haïe de Fabrice de Mauve l'avaient rendu un peu fou.

Il pensa:

—Elle n'a pas compris... et moi j'ai eu presque honte de ma brutalité...

Ils n'étaient plus qu'à quinze mètres de la maison de Jacqueline. Phyllis tendit une main que Guillaume serra sans la garder.

—Adieu, Guillaume.

—Adieu, petite Phyl.

Ils ne convinrent d'aucun revoir. Ils étaient tristes et mécontents l'un de l'autre.

Phyllis pensait: "Je suis sûre qu'il dîne ce soir avec cette "créature" et que c'est pour cela, et que c'est pour cela..."

Et Guillaume pensait: "Pourquoi l'ai-je trouvée si étrange, si gênée avec moi? sans se rappeler que souvent, naguère, l'amicale confiance, l'innocente tendresse de la petite Phyl l'avaient irrité, parce qu'il les jugeait incompatibles avec l'amour.

Quand ils se séparèrent, Phyllis dut prendre Jap dans ses bras, pour l'empêcher de suivre Guillaume en dépit de toutes les laisses et de tous les colliers.

Le jeune homme monta dans une voiture et se fit conduire chez lui. Maintenant, il se raillait d'avoir un instant supposé que Phyllis, dans son dépit du refus opposé à son projet de dîner au Bois, eût pu songer à Colette, fût-ce par vanité blessée, par amour-propre féminin? Il ouvrit un journal acheté le matin. Un entrefilet y annonçait précisément qu'après une brillante audition dans les *Trois Sultanes*, Mlle Colette Mouche, la toute gracieuse étoile des "Fantaisies Littéraires", avait été engagée d'emblée par le directeur de l'Odéon.

Ce n'était pas une nouvelle pour Guillaume. L'engagement de Colette au second Théâtre français était indirectement son œuvre. Il l'avait obtenu en faisant agir l'influence de quelques amis utilement accointés au sous-secrétariat des Beaux-Arts. D'ailleurs, il n'y avait point là de faveur que le public pût déplorer. Colette, renonçant au pathétique de Marguerite Gauthier pour interpréter les personnages de grâce, de tendresse et de malice qui convenaient à sa nature, Colette, jolie, fine et bien disante, serait une comédienne exquise.

Et voici, elle allait débuter dans ce rôle de Roxelane des *Trois Sultanes*, où toujours, Guillaume l'avait trouvée charmante. Quelques mois auparavant, à Enghien, elle le jouait, quand, pour la première fois, était apparu au jeune homme la subtile, l'étrange ressemblance qui, trop souvent depuis, l'avait hanté, qui l'avait froissé, qui l'avait troublé, irrité, qui l'avait fait souffrir... qui peut-être aussi l'avait enivré.

Guillaume ne se flattait point d'illusions trompeuses. Il savait que, joyeuse et reconnaissante, mais tout exaltée de sa qualité d'actrice d'un grand théâtre, d'un théâtre subventionné—but atteint de ses ambitions les plus chères—Colette, se jugeant digne des plus riches comme des plus brillantes destinées, était perdue pour lui.

Mais il voyait l'inévitable avec sérénité. Colette ne devait point considérer la gratitude comme une chaîne. Guillaume n'avait jamais cru à la durée de leur voluptueuse passionnette; il ne l'avait jamais souhaitée... Pour lui, la lassitude était venue déjà... Colette ou toute autre, qu'importait en somme?

—Qui sait, pensa-t-il, cette ressemblance que je n'ai jamais pu constater sans malaise, sans révolte... c'était peut-être ce qui me charmait en Colette... ce que j'aimais d'elle... autrefois!

Autrefois! Maintenant, cette ressemblance, complexe, insaisissable et cependant si poignante, il voulait l'oublier, la fuir...

V

Le lendemain, Mme Kerjean devait être reçue par le président du tribunal et lui présenter sa requête en divorce. Me Grandier vint prendre sa cliente rue de Lisbonne pour l'accompagner au Palais.

Quand Phyllis rentra, Jacqueline vit qu'elle avait pleuré. Elle n'osait questionner. Mais Phyllis lui jeta ses bras autour du cou et sanglota.

—C'est l'énervement, murmura-t-elle, et puis toutes les choses méchantes que j'ai dites!

—Vous avez dit des choses méchantes, vous, ma pauvre chérie... Vous qui craigniez de ne pas paraître assez fâchée contre Guillaume?

Elle expliqua en suffoquant:

—Jacqueline, c'est toujours à cause de ces lettres... de tout *cela*... Je me suis disputé avec le président... Oh! si vous aviez entendu ce vieux pontife: Le plus "beau, le plus noble des gestes qu'une "femme puisse faire, Madame, n'est-ce "pas celui du pardon? Que reprochez-"vous à votre mari?... Ces lettres... assez "probantes, je le veux bien?... Mais "encore? Une ancienne histoire... un "retour.. bien inopportun, il est vrai, vers "le passé?... Qu'est-ce donc que ce passé "pour rendre aujourd'hui votre jeunesse "impitoyable? Un simple entraînement, "une passion... toute sensuelle pour une "femme qui..." Et, alors il... je... je me suis rappelé des phrases de ces horribles lettres, Jacqueline... et j'ai eu envie de crier... J'ai interrompu le président, je lui ai dit: "Monsieur le "président, vous en parlez bien à votre "aise... Tout cela parce que vous êtes un "homme... et qu'alors, vous n'y com-"prenez rien!... Mais, moi, je suis une "femme... et je ne pardonnerai jamais "ces lettres à mon mari, jamais, jamais, "jamais!" Ah! je n'avais pas à me préoccuper d'avoir l'air sincère, Jacqueline. Je l'étais... à ce moment-là!... Et j'ai dit encore je ne sais quoi... des choses terribles qui n'étaient pas même justes... puisque, après tout, Guillaume pouvait très bien se trouver le droit, n'ayant pas l'amour chez lui, d'aller le chercher ailleurs!... Oh! ce président, j'aurais voulu le battre!

—Est-ce qu'il a eu l'air bien froissé? demanda Jacqueline, qui, malgré tout, ne put s'empêcher de sourire.

—Non, il a dit qu'il allait ordonner la "comparution en conciliation" pour lundi prochain... et que... et que mes "explications" lui donnaient bon espoir... Bon espoir! Est-ce assez bête à lui!

Jacqueline pensa que ce n'était peut-être pas aussi bête qu'on pouvait le croire.

—Et puis, Jacqueline, reprit Phyllis, je sais qu'il a dit à Me Grandier—oh! pas officiellement, ils se connaissent: "Cette petite Mme Kerjean est un vrai "bébé... Quant à son mari, je ne le "connais pas... mais, sapristi, quel imbécile "de tromper cet amour de petite femme-là!" Il a dit cela *de Guillaume*!... et c'est encore cela qui, de tout, m'a le plus vexée, Jacqueline, de tout, de tout!...

Phyllis s'était remise à pleurer. Jacqueline l'apaisa avec des caresses comme on calme un enfant.

—Si je disais à Guillaume que cette pauvre petite l'aime... bien plus qu'il ne croit, pensait-elle, je ne sais ce qu'il éprouverait... Ni surtout quel serait le dénouement de la lutte absurde qu'il soutiendrait peut-être encore contre lui-même... Mais je sais bien que, si je disais à Phyllis un mot qui pût lui faire croire qu'elle est aimée, un quart d'heure plus tard elle serait dans les bras de son mari...

Ce mot, pourtant, Jacqueline ne le dit pas.

Aimée? Phyllis l'était-elle?... Rien de précis ne permettait d'en décider, après tout... Guilllaume n'avait point avoué qu'il l'aimât...

Jacqueline pensait aussi:

—Phyllis se consolera... elle oubliera Guillaume, elle a bien oublié l'autre...

Et, maintenant, elle essayait de se persuader que, pour la carrière, l'avenir, la beauté de la vie de Kerjean, il était préférable qu'il vécut libre et seul.

Pendant la seconde moitié de la semaine, tandis que Phyllis, nerveuse, se préoccupait de la "comparution en conciliation" fixée au lundi de la semaine qui venait, Jacqueline ne cessa de songer au message qu'elle attendait de Guillaume et qui l'aviserait, sans doute, du jour où le monoplan Patain portant un pilote et un passager prendrait son essor vers la Corse.

Jacqueline savait qu'à elle, Guillaume n'eût pu faire de ces vaines promesses dont on endort l'anxiété des femmes impressionnables et que, lui ayant assuré qu'elle serait avertie de ses projets, il l'en avertirait loyalement; elle savait aussi que, puisqu'elle avait elle-même promis de laisser ignorer à Phyllis la périlleuse tentative, Guillaume compterait sur sa discrétion absolue, qu'il avait raison d'y compter...

Jacqueline Albin était femme à étouffer les pires inquiétudes pour rester fidèle à la parole donnée.

Son souci était de veiller à ce que les lettres qui lui arrivaient ne lui fussent pas remises devant Phyllis. Elle craignait le coup d'oeil rapide, instinctif, qui, tout de suite, quelle que fût la réserve délicate de sa jeune amie, eût saisi, reconnu l'écriture familière. Pour éviter que Phyllis soupçonnât quelque chose de ce qui devait être dissimulé ou même s'avisât d'une dissimulation sans en soupçonner l'objet, Jacqueline usa de diplomatie, se fit habile et presque rusée... Elle redoutait la hardiesse de Guillaume et la confiance excessive de M. Patain. Ce vol de 250 kilomètres au dessus de la Méditerranée, sans secours possible, lui semblait imprudent... fou! Mais il ne lui coûtait pas de taire ses appréhensions croissantes. A se cacher ainsi de Phyllis, à garder secrète, comme un bien dérobé, l'angoisse qui dévorait son cœur, elle trouvait au contraire une âpre joie qu'elle n'osait s'avouer.

L'avant-veille du jour où devait avoir lieu au Palais l'entrevue de conciliation, Phyllis eut un mot de Guillaume qui avait reçu la citation, mais était décidé à faire défaut: "Que nous dirions-nous, ma pauvre petite Phyl! concluait-il. Je ne vois pas l'utilité de cette épreuve qui serait pénible pour nous deux... Lundi, je serai très probablement absent de Paris... A mon prochain retour, nous nous verrons."

La jeune femme relut la lettre à voix haute pour Jacqueline.

—Il est toujours absent, maintenant, dit-elle... C'est ridicule!

Jacqueline frémit. Absent de Paris, lundi? Où serait-il? Cette lettre à Phyllis, était-ce l'avertissement promis? En viendrait-il un autre plus direct... moins obscur? Phyllis soupira:

—Je me sens toute seule... J'ai comme une inquiétude en moi, quand je ne sais pas où il est...

De bonne heure dans la soirée, elle quitta la place, où, depuis le dîner, elle coupait les pages d'un roman nouvellement acheté et vint embrasser Mlle Albin.

—Est-ce que vous allez déjà vous coucher, petite Phyl?

—Oui, si vous permettez, Jacqueline... Je suis fatiguée... et puis... quand on dort, c'est si bon... on ne pense plus... on ne sait même plus qu'on vit...

Elle semblait triste et lasse.

—Pauvre petite! pensa Jacqueline.

Elle demeura seule un moment dans le petit salon, puis, incapable de fixer son esprit pour lire ou écrire, elle gagna sa chambre. Il n'était pas encore dix heures.

Comme elle sonnait, la femme de chambre entra, apportant une lettre. L'homme qui venait de la monter — un vieil homme qui avait l'air d'un employé de confiance — avait insisté pour qu'elle fût remise de suite à Mlle Albin, *seule*.

L'adresse était moulée d'une belle ronde impersonnelle. L'enveloppe, d'un grand format commercial, contenait une lettre écrite de la main de Guillaume et d'où se détachait clairement la formule de début: "Ma chère Jacqueline", puis une seconde enveloppe plus petite, et sans suscription, qui n'était pas fermée et en recouvrait une troisième cachetée où paraissaient ces mots: *"Pour Phyllis. En cas d'accident."*

Gardant serrée dans sa main gauche qui se crispait la petite enveloppe sinistre, Jacqueline lut la lettre qui lui était destinée.

"Ma chère Jacqueline,

"Tout est arrangé. Quand mon message vous parviendra, nous roulerons déjà vers la Côte d'Azur, en attendant que l'heure sonne de nous envoler vers la Corse. Je m'arrêterai à Antibes ou à Nice, je ne sais, mais c'est, comme je vous l'ai dit, de la ferme de "Mirmar", à Juan-les-Roses, que Vignol et moi nous commencerons notre voyage aérien. A moins que le temps ne soit tout à fait impossible, — prendre le temps tel qu'il sera ou à peu près, est dans notre programme, — nous partirons après-demain aussitôt le soleil levé... Deux heures après nous atterrirons près de San Pietro d'Orcino, un hameau de pêcheurs que baigne le golfe de la Liscia...

"J'ai tout espoir de réussir. Néanmoins, — si paradoxale que semble cette considération en pareille concurrence, puisque le moteur Patain prétend apporter à l'aviation des garanties de sécurité jamais obtenues jusqu'à présent, — il ne faut pas oublier qu'en dépit des essais préalables, l'emploi, pour ce parcours sans halte possible, d'un engin dont la conception technique est toute nouvelle et dont la réalisation pratique est peut-être incomplètement éprouvée, implique encore trop d'aléas pour ne pas présenter des risques assez sérieux.

"C'est avec l'inconnu ou le mal connu qu'on est appelé à lutter. Et les incidents fâcheux sont, en ce cas, d'autant plus perfides qu'on peut plus difficilement les prévenir, n'ayant pu toujours les prévoir.

"Bref, quoique nous ayons les meilleures raisons théoriques de croire à la victoire, l'hypothèse d'une défaite aussi doit être envisagée... avec toutes les éventualités, même les pires.

"Si quelque chose m'arrivait, ma bonne Jacqueline, si je ne devais pas revenir, vous voudriez bien remettre à Phyllis cette lettre écrite pour elle et qui lui dit ma grande tendresse. Et puis, n'est-ce pas, Jacqueline, vous vous souviendriez que je vous ai confié ma petite Phyl? Adoucissez-lui le grand chagrin qu'elle aura, protégez-la, veillez sur elle, faites de son bonheur l'œuvre de votre noble cœur...

"Ma pauvre amie, je suis sûr que, vous rappelant mes pronostics de succès, vous vous étonnerez malgré tout de cette réserve pessimiste... Je me sens las, nerveux, découragé, ce soir. Je ne retrouve plus la belle confiance en "mon étoile" qui m'a toujours soutenu... et je cherche un prétexte pour laisser à terre ce petit Vignol qui m'accompagne avec tant d'enthousiasme et dont la jeune vie est plus précieuse que la mienne... Oui, je me sens découragé, et j'ai la lâcheté de vous le dire... Les Bretons sont superstitieux. Suis-je hanté par mon récent et bien léger accident... le seul qui me soit arrivé jamais?... Mais non... La vérité, Jacqueline, c'est que je suis triste, malheureux... et que cela n'a rien à faire avec ma responsabilité d'ingénieur et ma tâche de pilote... Je pense trop à ce président de tribunal qui, après-demain, essayera de prouver à une pauvre petite fille blonde qu'elle a tort de divorcer... Je pense trop... et cela me fait mal.

"Pardonnez-moi donc cette lettre qui vous impressionnera péniblement, je le sais. Aucun soupçon de mes doutes ne doit troubler M. Patain, qui verrait tout de suite la partie perdue et m'interdirait de la jouer. Je ne pouvais les avouer qu'à vous... la vaillante quand même, n'est-ce pas?...

"Inutile de vous recommander encore, quant à Phyllis, le silence, la discrétion que *vous m'avez promis*.

"Au revoir, ma bonne Jacqueline, je vous remercie de votre amitié qui a été une des belles et douces choses de ma vie... Que je vous en remercie aujourd'hui avec cette solennité ne veut pas dire, heureusement, que je ne vous en remercierai pas demain... et bien longtemps encore.

"De tout mon cœur vôtre,

"Guillaume KERJEAN."

Tenant toujours machinalement les deux lettres, celle qu'elle venait de lire... et l'autre, la mystérieuse, celle qui ne serait lue qu'en cas de mort, Jacqueline s'affala sur le fauteuil le plus proche.

Certes, elle s'était à l'avance inquiétée, mais la lettre de son ami l'atterrait. Dans ces pages mordues de caractères grimaçants, elle ne retrouvait pas Guillaume.

Pour qu'il les eût écrites, même anxieux, même incertain du résultat de son entreprise hardie, pour qu'il s'abandonnât ainsi au découragement qu'il confessait, il fallait, en vérité, qu'un désespoir bien lourd eût écrasé la belle force joyeuse de sa volonté, l'accablant, l'empêchant de réagir. Un tel état d'esprit, à l'heure où une si calme audace, une si admirable puissance morale, une si complète possession de soi-même pouvaient seules assurer le succès, le salut... là était le grand péril!... Et c'est ce qui épouvantait Jacqueline.

Elle pensa: "Il aime Phyllis!... Une parole de moi pouvait lui donner de la joie peut-être, et, qui sait, peut-être aussi, en dépit de toutes les subtilités, de tous les scrupules dont sa fierté d'homme s'embarrasse, rapprocher ces deux êtres... Je n'ai pas dit cette parole... au contraire, je l'ai tue jalousement, avec âpreté, avec rage..." Elle se demanda si elle n'allait pas télégraphier à Guillaume que Phyllis aussi souffrait, qu'il devait se garder pour elle... Mais de quel réconfort cette assurance de la dernière heure serait-elle, venant d'une intermédiaire trop intéressée à lui rendre courage... S'il était un mot sauveur, Phyllis seule pouvait l'écrire... Et Phyllis ne savait pas, Phyllis ne devait pas savoir... Jacqueline avait promis qu'elle ne saurait pas. L'enveloppe cachetée s'était froissée entre les doigts crispés de Jacqueline... Doucement la, jeune femme en effaça les cassures...

Pauvre petite lettre si fermée, si secrète... Une lettre d'amour... Jacqueline en est certaine... La première lettre d'amour qui ait été écrite pour la petite Phyl... Une longue lettre tendre et passionnée, faite pour mettre dans ses jolis yeux longs la joie délicieuse des élus!... Cependant, si la petite Phyl doit la lire, les pauvres jolis yeux se désorbiteront d'épouvante, d'horreur, avant de pleurer les larmes du complet désespoir, les larmes sèches, les larmes de feu qui brûlent et marquent à jamais les paupières.

Tout à coup, Jacqueline pleura et ses larmes à elle aussi étaient de celles qui corrodent lentement la chair souffrante.

Elle les laissa meurtrir ses yeux, puis elle baigna son visage pour en atténuer la trace...

Elle se déshabilla et se mit au lit. Il lui fallait s'étendre, ses forces défaillaient. Ce fut la tête enfouie dans son oreiller qu'elle pria... Mais ele savait qu'elle n'allait point dormir.

Toute la nuit, la petite ampoule opaline resta lumineuse au-dessus du lit, dans sa corolle de pâle soie bleue...

VI

Comme la petite Phyl s'éveillait, pâlotte et mélancolique entre ses deux nattes blondes, Jacqueline vint dans la chambre...

—Qu'y a-t-il, Jacqueline? Comme vous voici prête de bonne heure! C'est seulement six heures qui ont sonné...

Jacqueline avait ouvert les rideaux; elle s'était assise au pied du lit. Elle ne pleurait plus, elle avait un peu l'air de ces spectres silencieux que, parfois, dans les rêves confus de la fièvre, nous voyons à notre chevet.

—Petite Phyl, dit-elle enfin, je vais faire quelque chose de mal... Je vais manquer à une promesse que j'ai librement donnée... Cependant, si je me décide à cette manière de parjure, c'est après avoir beaucoup médité, beaucoup prié...

La petite Phyl s'était redressée sur son oreiller... Elle ne comprenait pas très bien; elle regardait Jacqueline avec des yeux un peu hagards. Elle répéta de sa voix fragile:

—Qu'y a-t-il, Jacqueline?... J'ai peur...

Et Jacqueline dit:

—Mon enfant, demain matin, au lever du soleil, Guillaume... et *peut-être* un autre ingénieur des Patain, M. Vignol, doivent faire un vol de 250 kilomètres au-dessus de la Méditerranée, sans même être convoyés.

La petite Phyl eut un léger cri et ses yeux s'agrandirent encore...

—Il était expressément convenu, continua Mlle Albin, que je vous laisserais ignorer cette entreprise hasardeuse. Mais vous êtes la femme de Guillaume, Phyllis, et il m'a paru, tout à coup, qu'un danger couru par votre mari ne pouvait vous être caché, que vous aviez le droit de savoir.

La petite Phyl pleurait en se tordant les mains.

—Il ne faut pas qu'il parte, Jacqueline... Je ne veux pas qu'il parte ainsi... gémit-elle comme un enfant.

Jacqueline eut un mouvement d'impatience douloureuse, puis elle toucha doucement les mains crispées...

—Il ne faut pas pleurer... ni dire des choses folles, ma pauvre mignonne, fit-elle. Voyez, c'est parce qu'il a craint vos larmes, vos nerfs de femme qu'il vous a tu ses projets... Si vous vous désolez ainsi, je regretterai d'avoir parlé contre son ordre... et ne pourrai achever ce que je me sentais le devoir de vous faire connaître...

—C'est vrai, balbutia la petite Phyl.

Et docilement, elle retint ses larmes. Haletante de ces sanglots qu'elle étouffait, elle interrogeait de tout son regard, elle écoutait de tout son visage, ses petites dents mordant, meurtrissant sa lèvre...

—Phyllis, j'ai eu, hier soir, une lettre de Guillaume... Tout à l'heure vous la lirez Je le devine peu confiant, découragé, triste, très triste... et c'est *cela* qui me fait peur... pour demain.

—Vous ne croyez pourtant pas que...

—Non, ah! Dieu, non... Je crois qu'il veut le succès, Phyllis, mais qu'il n'a plus la confiance joyeuse qui le donne... la foi de ceux que la victoire choisit...

Les pauvres mains continuaient de se tordre du geste machinal et vain des impuissants.

—Pourquoi est-il si triste, Jacqueline?... Que puis-je faire pour l'empêcher de partir?... Vous voyez, je ne pleure plus... Mais, que puis-je faire?... Oh! Jacqueline, je ne veux pas qu'il parte...

Jacqueline regardait sa petite amie avec une pitié douce, presque maternelle.

—Ma petite Phyl, dit-elle gravement, vous occupez dans le cœur, dans la vie de Guillaume une telle place... qu'une grande tristesse ne peut lui venir que de vous... Oh! je sais qu'il n'y a pas de votre faute... C'est souvent quand on s'aime le plus que, sans le vouloir, on se fait aussi le plus de mal... parce qu'on ne s'est pas compris... Et un homme comme Guillaume, si intelligent, si bon soit-il, est malhabile à lire dans un cœur de femme, comme le vôtre... comme tant d'autres!... Ma pauvre petite, écoutez-moi... Dans la lettre que j'ai moi-même reçue était une seconde lettre écrite pour vous.. mais qui ne devait vous être remise qu'en cas... d'accident... Là, sans doute, est le secret de la tristesse de Guillaume... Une lettre écrite devant la mort, n'est pas seulement un adieu... c'est un cri de sincérité!... Lisez celle-ci... Je vous la donne *maintenant*... Soyez brave, petite Phyl... Lisez-là en femme, non pas en enfant... Dieu vous inspirera ensuite... Qu'il me pardonne à moi, si j'ai mal fait...

La petite Phyl tremblait. Elle était si pâle que la blancheur de sa chair se confondait presque avec celle du linge... Elle dit simplement: "Je vous remercie, Jacqueline." Puis elle prit l'enveloppe... et, soudain, de sa manière spontanée, elle pressa ses lèvres sur le papier, là où Guillaume avait écrit: *Pour Phyllis.*

Et Jacqueline eut les larmes aux yeux.

—Je vous laisse... murmura-t-elle.

La petite Phyl était seule... En voyant les premiers mots de la lettre, elle avait eu un cri étouffé, une sorte de sanglot.

Avidement, passionnément, elle lisait: "Phillis, mon amour, ma mignonne adorée.

"Si cette lettre arrive à toi, c'est qu'en dépit des plus grands efforts, de toute mon énergie, de toute ma volonté, — car ici mon devoir est formel, — j'aurai succombé... et tu la liras en pleurant, je le sais... Ce m'est néanmoins presque un réconfort de l'écrire... Ma chérie, je t'écris pour la douceur de te dire, enfin, que je t'aime... que je t'aime éperdument... Et tu vois, sans même y songer, j'ai laissé de côté ce "vous" pas assez tendre, que, depuis longtemps, je ne te disais plus dans mon cœur.

"Ma pauvre petite aimée, ma femme, si cette lettre t'arrive, c'est que nous nous serons séparés pour toujours, mais, en ce moment, je vis... Oh! je vis avec une intensité singulière et douloureuse. Je vis et je t'aime d'un amour ivre, exaspéré. Je crois te voir, te sentir présente, toute proche... Je suis comme un halluciné, comme un fou... Hélas! peut-être mon pauvre visage affamé te ferait-il peur, s'il se penchait vers le tien?

"Ce qu'il adviendra de moi au cas où tu ne devrais jamais lire cette lettre, au cas où me serait favorable ce voyage dont le succès ne paraît douteux peut-être qu'à mon pessimisme... je l'ignore.

"Ah! que je sois au bout de ma patience, de ma raison, de mon courage... de "mon orgueil", comme tu le disais ce n'est que trop probable!... Ma petite Phyl, si tu savais combien je me sens lâche près de toi!... Mais cette lâcheté, que puis-je espérer, si j'y cède?... Que faut-il lire, ô petit sphinx, dans votre sourire tendre? Qu'y a-t-il au fond de vos yeux purs et mystérieux?

"Cela aussi, je l'ignore... Et, à cette heure, je n'y veux pas songer.

"Oui, à cette heure, j'oublie les possibilités tragiques de la mort qui peut venir, j'oublie les réalités suppliciantes de la vie qui peut continuer, je veux tout oublier pour te dire combien je t'aime, combien je t'ai aimée..."

La petite Phyl lisait, lisait. Maintenant Guillaume disait leur vie douce et troublante, ses ignorances et ses inconscientes cruautés à elle, ses adorations et ses luttes à lui, tout le secret de l'intimité délicieuse et perfide qui devait aboutir à ces derniers jours de passion, de misère pour eux deux... et comme longtemps il s'était menti pour nier le charme qui le prenait et comme il avait été jaloux de Fabrice!...

"J'étais persuadé que tu pensais encore à lui, que tu l'aimais... et cette conviction qui eût dû me garder de toute pensée d'être plus qu'un ami pour toi, exacerbait, au contraire, mes regrets, mon dépit, le trouble poignant que j'éprouvais auprès de toi, ma chérie que je ne *voulais* pas aimer...

"C'était comme un ferment de discorde entre nous. Alors, parfois, j'étais injuste et méchant, parce que j'étais malheureux.

"Le travail me sauvait encore. Il a toujours été ma retraite, ma défense... mon remède. Mais cette vie dont je pleure le charme aujourd'hui, cette vie anormale, douloureuse, me torturait lentement... L'inévitable s'est produit. Un moment est venu où j'ai cessé d'admettre cette fiction exaspérante, où... je me suis juré de conquérir ma femme, comprends-tu?...

"Ma pauvre Phyl, tu étais si tendre, si confiante! Comment n'eussé-je pas espéré? Je pensais: je serai très patient, très doux... Mais je l'aimerai tant que, peu à peu, elle apprendra à voir en moi non plus le vieil ami d'autrefois, mais un mari, un amant... C'était le moment de mon voyage en Angleterre... Oh! les lettres folles que je t'ai écrites que tu n'as jamais reçues!

"Je suis revenu plus nerveux, plus jaloux que je n'étais parti... Il y a eu ce dîner des Mauriceau... que je t'avais imposé... et j'ai revu *près de toi* cet homme que j'aurais voulu insulter, tuer... Tu es restée seule avec lui, longtemps... Oh! Phyllis, ma chérie, cette soirée, ma jalousie, ma souffrance... et puis ton serment spontané, ta fuite... et puis... et puis... Mon cher amour, si je t'avais prise dans mes bras, si je t'avais dit combien je t'aimais, combien j'étais malheureux, si... Mais c'est alors que Mlle Arguin est morte... Vois-tu ce mari fraternel, ce mari honoraire sortant de sa résignation et se mettant à faire la cour à sa femme... au moment où elle hérite de plusieurs millions?

"Trop tard!... Tout était fini, fini pour moi... Désormais cet argent était entre nous... comme s'il n'y avait pas déjà assez de choses pour nous séparer!...

"Tu étais riche, ma petite princesse, ma petite beauté à qui le luxe, la fortune que je ne pouvais te donner, étaient si nécessaires!... Oh! que de fois, ma pauvre chérie, toi qui, gaiement, renonçais à te commander une robe ou regardais à prendre une voiture, que de fois je t'ai revue, toute rose, dans le *Vieux Parc* de Vichy, achetant sans compter, sans même savoir le prix des choses, et disant: "J'aime "ce que l'argent donne... mais penser à "l'argent, le ménager... je ne saurais "jamais."

"Tu étais riche et, cependant, je ne pouvais m'en réjouir, parce que je ne me sentais plus le droit de t'aimer... De l'orgueil, comme tu disais? Peut-être... Mais qu'aurais-tu pensé toi-même, petite Phyl, si je n'avais pas eu cet orgueil.

"Oh! si tu avais douté de moi aussi... si, malgré toi, inconsciemment tu m'avais comparé... à l'autre?

"C'était fini... Mais je ne songeais même plus à me mentir à moi-même, à me cacher que je t'adorais!

"Oui, d'abord, je veux te l'avouer, j'avais pensé: "C'est une ivresse complexe "et trouble, une mauvaise fièvre qui "passera... Son charme, sa jeunesse me "grisent... Je guérirai d'elle..." Quelle folie! Je t'aimais d'un amour profond, complet, qui s'était emparé de moi, chair et âme, et contre lequel je n'avais plus à lutter...

"Ma chérie, ne t'ai-je pas toujours aimée? Que fallait-il pour que cette grande tendresse d'autrefois devînt l'amour tout-puissant d'aujourd'hui? Il fallait seulement que, dans l'enfant adorée, m'apparût la femme délicieuse que ma petite Phyl est devenue... et que j'ignorais... et qui s'ignore encore elle-même... celle, t'en souviens-tu, dont le cœur est endormi et que le fils du roi doit réveiller un jour..."

La petite Phyl lisait, lisait. Elle ne cessait de lire que pour presser encore contre sa bouche les minces feuillets nerveusement griffonnés. Elle aussi oubliait les réalités tristes d'hier, les possibilités menaçantes de demain... Elle était toute à la minute présente... Et cette lettre de Guillaume, cette lettre qui l'enivrait n'avait ni la sérénité déchirante, ni la résignation désespérée d'une lettre d'adieu..

Cette lettre ni sereine, ni désespérée... Elle ne ressemblait pas non plus aux jolies lettres troublantes de Colette Mouche; sans doute, n'eût-elle pu figurer dans un roman... Elle était douloureuse, passionnée, âpre comme la vie... La paix ou l'horreur de la mort n'y était pas.

Un cri de sincérité, avait dit Jacqueline? C'était un cri d'amour jeté dans le vide dans le silence, dans la solitude et qui pourtant, voulait espérer *quand même*... Et Phyllis l'avait entendu, ce cri... C'était un baiser d'amour et de douleur, qui la cherchait à travers la distance implacable et le mystère de leurs destinées... et vers ce baiser, ses lèvres éperdues se tendaient...

Quand Jacqueline rentra, anxieuse, Pyyllis ouvrit ses bras heureux:

—Ah! Jacqueline! s'écriat-t-elle, Jacqueline, il m'aime!

Et soudain elle se mit à pleurer, nerveusement, avec ses yeux brillants et ses lèvres meurtries qui souriaient. Jacqueline caressa doucement sa tête penchée.

—Il faut agir maintenant, petite Phyl. Qu'allez-vous faire?

Elle se redressa.

—Oh! je vais le rejoindre, dit-elle, je veux le voir... Vous savez où il est, Jacqueline, où je le retrouverai?

Jacqueline tressaillit.

—Je sais seulement d'où il compte partir... Tenez, voici sa lettre... Mais, ma pauvre enfant, je ne crois même pas que vous puissiez arriver à temps et...

Phyllis l'interrompit. Une rougeur brûlante avait séché ses larmes.

—Si, si, j'arriverai à temps, Jacqueline... J'arriverai avant son départ. C'est bien simple... S'il n'y a pas de train, je partirai

avec mon auto et Laurent... Oh! oui, j'arriverai... et alors, alors... je saurai bien l'empêcher de faire cette folie... Je lui dirai qu'il faut vivre pour moi... pour que nous soyons heureux... enfin, enfin, heureux!

Jacqueline fut sur le point de répondre: "Vous ne pourrez jamais l'empêcher de partir, Phyllis... et votre rôle n'est pas de le détourner de son devoir."

Mais elle pensa: "Qu'ai-je à dire, maintenant?... Que Phyllis écoute son cœur: il lui parlera mieux que moi, sans doute!"

Et elle murmura:

—Vous l'aimez donc bien, petite Phyl?

—Si je l'aime, moi!

Dans les yeux de la petite Phyl, il y eut comme une extase.

—Oh! Jacqueline, comment ne l'aimerais-je pas? Est-il au monde un être meilleur, plus généreux, plus noble que lui? N'est-il pas la force loyale et tendre que ma faiblesse appelait?... Et puis... ce n'est pas seulement cela... Quand je *croyais* aimer, Jacqueline, je raisonnais sans cesse mon prétendu amour... je disais: "J'aime à cause de ceci, à cause de "cela"... alors que j'avais précisément si peu de raisons d'aimer!... Maintenant... maintenant, qu'au contraire, mon amour, mon vrai amour est si merveilleusement justifié, je ne le raisonne pas... Je ne songe pas à me redire pourquoi j'aime Guillaume, Jacqueline... Quand il s'approche de moi, quand il me parle, il me semble que tout s'épanouit, que tout s'illumine; quand je suis dans ses bras, je ne crains plus rien de la vie ni de la mort, je ne suis plus qu'une petite chose heureuse dont il peut faire ce qu'il lui plaît... Je l'aime parce que je suis à lui... voilà tout... Avant, bien avant de l'aimer ainsi, si j'avais épousé un autre homme, quel qu'il fût, cet homme aurait pu toujours être jaloux de Guillaume... je le sens bien maintenant... car, déjà, il n'était plus en mon pouvoir de reprendre à mon grand ami cette confiance profonde, cette confiance absolue de mon esprit, de mon cœur, de tout mon être, que je lui avais donnée, sans même le savoir...

Elle parlait tout bas, doucement...

—Oh! Jacqueline, dit-elle tout à coup, tendant encore ses bras vers la jeune femme. Mon amie, ma sœur Jacqueline, si nous sommes heureux, c'est à *vous* que nous le devrons.

—C'est vrai... fit Jacqueline avec un sourire mélancolique.

Et elle rendit le baiser.

L'inquiétude la soutenait encore... Elle n'avait ni la jeunesse ni la foi de la petite Phyl pour partager son optimisme passionné... Jusqu'à ce qu'elle sût Guillaume sauf, elle tremblait pour lui et elle aurait du courage pour supporter sa peine à elle... Mais après?...

Son regard incertain erra sur les choses.

"Avoir créé du bonheur, pensa-t-elle, c'est beau... c'est peut-être doux? N'est-ce pas le bonheur de Guillaume que j'ai souhaité toujours... même quand je souhaitais d'être heureuse? Peut-être trouverai-je, un jour, la résignation, la vraie résignation?"

Mais elle se disait que, pour connaître la vraie douleur et toute son amertume, il faut avoir espéré en souffrant... avant de souffrir sans espoir...

. . . .

Une heure après, Phyllis entrait dans le salon, toute prête, un petit sac à la main. Elle était vêtue d'un costume sombre très court et très étroit qui réduisait à rien sa silhouette frêle et coiffée d'un chapeau d'automobile qui encadrait son jeune et blond visage comme une capote de bébé...

—J'ai vu, dit-elle, je puis encore prendre le "Rapide Côte d'Azur" de ce matin... Je serai à Antibes ce soir vers dix heures et demie... J'y dormirai deux heures à l'hôtel où marraine et moi nous descendions... et, avant le lever du soleil, je serai à Juan-les-Roses... Je vais télégraphier dès maintenant pour qu'on m'ait une automobile à l'heure voulue... Laurent que j'emmène, conduira...

Elle était à peine un peu plus pâle que de coutume. Son ton de décision contrastait avec cette fragilité menue, cette apparence de jeunesse presque enfantine encore.

Jacqueline dit:

—Pardonnez-moi, petite Phyl... J'ai manqué de toute présence d'esprit... J'aurais dû vous offrir de vous accompagner.

Phyllis jeta ses deux bras autour du cou de son amie.

—Ma bonne chère Jacqueline, dit-elle, j'aurais refusé... Je voyagerai avec ma femme de chambre jusqu'à Antibes, où, naturellement, je la laisserai... J'aurais été désolée de vous imposer une si grande fatigue... Et puis,,, je veux être toute seule pour retrouver mon mari... voilà!

Jacqueline tremblait:

—Comment peut-elle agir avec cette assurance? pensa-t-elle. Avoir dans la toute-puissance de son jeune amour cette foi tranquille?

VII

Un vent frais vient de la mer et court, emportant et recueillant des parfums. De chaque côté de la route montante, les grands oliviers fantomatiques, les cultures devinées sur les pentes molles du versant, frémissent avec une rumeur d'éveil. Tout à l'heure encore, dans les ténèbres à peine transparentes où les phares de l'auto frayaient un chemin bleuâtre, on sentait, sans rien voir de la campagne, l'arôme puissant. Maintenant la lueur pâle qui précède le lever du jour s'est emparée du ciel et glisse sur le sol ranimé. La campagne, qui n'était qu'un parfum frissonnant, prend une étendue, des formes, des couleurs. La lueur pâle aussi se colore...

Et soudain, il semble que, sur les collines et dans la vallée, le vent odorant, la rumeur chantante, la douce lumière empourprée, toute la vie renaissante n'est plus qu'une émanation délicieuse de l'immensité des champs de roses qui s'éclairent et ondulent sous le ciel d'aurore, tout en fleurs...

Des champs de roses, des champs de roses... La route ne passe plus qu'au milieu des chanps de roses... C'est d'une uniformité étrange et merveilleuse. Puis elle dessine une courbe dans une plantation d'oliviers et d'orangers et, du milieu des arbres, un vieux logis surgit: plusieurs corps de bâtiments que domine une tour carrée; des murs gris, un puits à margelle basse que des plantes fleurissantes enlacent, une porte charretière largement cintrée qui donne issue dans une cour très grande... Phyllis pense vaguement au décor de l'Arlésienne. C'est le domaine de Mirmar.

L'automobile s'arrête. Avant même que Laurent ait pu l'aider à descendre, la voyageuse est à terre. Ses yeux brillent, l'air du matin rosit ses joues. Elle n'est pas fatiguée. Quelles que soient ses inquiétudes ou sa tristesse, le sommeil vient toujours prendre Phyllis comme un petit enfant et l'emporte dans l'oubli. Elle a dormi, en wagon, aux approches du soir, puis elle a dormi à l'hôtel d'Antibes et, tout à l'heure encore, quand l'auto roulait à travers les ténèbres... Et chaque fois qu'elle s'est endormie, et chaque fois qu'elle s'est réveillée, c'est avec le nom de Guillaume sur ses lèvres et dans son cœur

Cependant elle se sent plus fiévreuse et moins confiante que la veille. Elle pense: "Guillaume jugera peut-être que, s'étant engagé à partir, il *doit* partir... et alors il partira... Si j'allais être impuissante à le convaincre, à obtenir qu'il reste près de moi?... ou s'il allait trouver que je suis une femme sans courage, une enfant, comme il dit toujours... et pas sa vraie femme, pas une femme digne de lui?..."

Comme elle franchit la porte de Mirmar, un homme jeune, vêtu comme un paysan aisé, sort du bâtiment principal.

—M. Kerjean est ici? demande-t-elle, prise d'une angoisse qui tord ses nerfs.

L'homme la regarde, hésitant.

—Non, madame... Il ne demeure pas ici...

Elle a un mouvement d'impatience.

—Je sais dit-elle, mais il *est* ici... Je veux parler au fermier Capelude... Je suis Mme Kerjean...

Un peu d'émotion vibre dans sa voix...

—Ah! fit l'homme surpris, c'est différent... Je...

Elle l'interrompit vivement:

—Il n'est pas parti?

—M. Kerjean? Non, madame, non... Il est arrivé de Cagnes, il y a une heure... mais il était venu hier déjà... et les mécaniciens sont ici depuis trois jours...

L'homme sourit.

—On a dressé une tente sur le plateau de Mirmar, derrière la ferme, pour encager l'oiseau... C'est de là qu'il s'envolera vers la mer...

—Où est M. Kerjean?

—A cette heure, ils sont tous autour de l'oiseau, M. Kerjean, M. Patain et les autres... Moi, j'étais venu chercher un outil pour mon frère... Je suis le frère aîné de Capelude, qui est mécanicien...

—Conduisez-moi tout de suite à M. Kerjean, je vous prie, demande Phyllis. J'ai là une automobile... Vous pouvez monter près du chauffeur.

—Il vaut mieux que la machine fasse le tour par la route et que madame et moi nous prenions le sentier... On sera rendu plus vite.

Ils cheminent un moment à travers un pré très vaste où, à mesure qu'ils s'avancent, les oliviers s'espacent de plus en plus rares...

—C'est, dit l'aîné des Capelude, le plateau de Mirmar qui a donné son nom à la ferme. Quand on est tout au bout, là-bas, où il y a des rochers rouges et des arbres, on a la vue de la mer, on "mire la mer" comme qui dirait...

Phyllis se hâte.

—Vite, vite, dit-elle... Ils partent au soleil levant...

L'homme rit:

—On pensait plus à causer qu'à partir, tout à l'heure, dit-il... Hier, l'oiseau a volé avec M. Kerjean et M. Vignol... C'était merveille! Mais M. Vignol a pris mal cette nuit... Il vient seulement d'arriver, — de Nice, je crois, — tout rouge de fièvre... Et M. Kerjean a dit qu'il ne voulait pas le prendre avec lui...

—Qu'il ne voulait pas le prendre avec lui! s'écrie Phyllis.

Et elle s'épouvante, se rappelant que Jacqueline a dit: "Toute ma crainte, c'est que, dans l'état d'esprit où il est, il ne s'arrange à laisser son passager à terre."

—Mais, dit-elle anxieuse, il emmènera quelqu'un d'autre?

—Non, madame... je ne crois pas... M. Kerjean a dit que, ce jour, il partirait seul, parce que tous les autres qui voulaient partir étaient trop lourds... et puis qu'ils avaient femme et enf...

Le fils Capelude s'arrête, sentant sa maladresse et ne sachant comment la réparer.

—Oh! mon Dieu! murmure la petite Mme Kerjean.

Mais, soudain, au grand étonnement de l'homme, son regard, ses lèvres, tout son visage s'illumine... C'est comme si, devançant l'astre invisible encore là-bas, à l'horizon rose, une lumière, un soleil mystérieux, s'était levé dans son cœur.

Les mécaniciens éprouvaient l'hélice. Un bruit d'ouragan emplissait la tente où le grand oiseau blanc attendait qu'on lui permît de s'envoler... La toile frémissait...

Kerjean se pencha pour consulter l'enregistreur.

—Ça va, dit-il...

Le bruit cessa.

—Faites le plein, n'est-ce pas? dit encore le jeune homme.

Déjà il avait revêtu ses vêtements d'aviateur, cette combinaison toute noire qu'il avait adoptée et qui semblait allonger et assouplir encore sa grande silhouette... Il s'éloigna de l'appareil, se ravisa, examina un détail du moteur, donna un ordre, puis revint à Georges Patain qui était demeuré à l'entrée de la tente, mécontent ou déçu.

Et la discussion, tout à l'heure interrompue, reprit entre eux, tandis qu'effondré sur un pliant, le petit Vignol, le visage pourpre et les yeux battus, se tenait la tête d'un air las et malheureux.

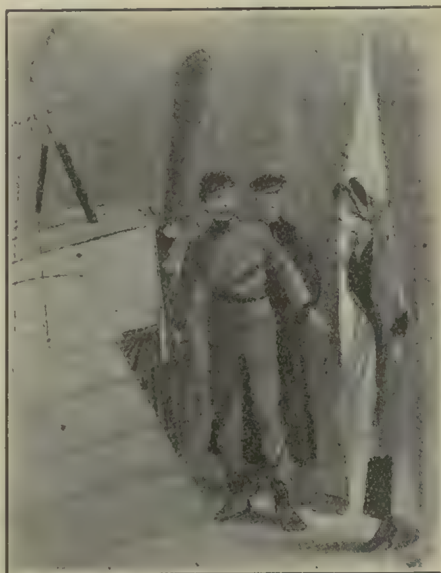
—Mon pauvre Kerjean, tout cela est absurde! Si vous ne prenez pas de passager, c'est raté!

Kerjean protestait.

—Raté! Je vous trouve difficile! Passer de la côte de Nice à celle d'Ajaccio en deux heures, sans escale et sans bateau de secours... en partant exactement à l'heure qu'on a fixée, en atterrissant exactement au point qu'on a choisi, c'est tout de même assez bien, je vous assure, et n'a pas encore été réalisé... Dans quelques jours, quand Vignol sera remis, nous referons le parcours en sens inverse, ou nous irons à Gênes...

Vignol gémissait qu'il pouvait partir et M. Patain continuait:

—J'exige que vous m'emmeniez, Kerjean... Je serai aussi tranquille avec vous que dans mon auto...



La toile se souleva, s'écarta, et une petite voix dit "— C'est moi, Guillaume..."

Mais Kerjean, souriant et résolu, s'obstinait à refuser toute concession.

—Non, monsieur Patain, non, mon cher ami, je n'emmènerai personne... Nous remettrons l'épreuve avec passager, —la grande épreuve,—à une autre fois. D'ailleurs, permettez-moi de vous dire que ce moineau de Vignol ne pèse rien, tandis que vous!... Et puis, vous avez promis à votre femme... moi présent...! Et je ne veux pas me brouiller avec Mme Patain!

Au fond du hangar, les mécaniciens eux aussi discutaient à mi-voix, en maniant les bidons d'essence.

Patain se mit à rire.

—Ma femme? Mais, dites donc, Kerjean, je vous trouve admirable de me parler de ma femme... Et la vôtre?

Kerjean eut un sourire dont son interlocuteur ne put pénétrer la profonde mélancolie.

—La mienne, ce n'est pas la même chose, dit-il; je n'ai eu à lui faire aucune promesse... Mes précautions étaient prises Elle ne sait rien.

Il pensait: "Patain non plus ne sait rien... S'il savait que notre divorce n'est plus qu'une question de temps, qu'aujourd'hui même nous étions cités par le président du tribunal!..."

A ce moment, saisissant le grand oiseau par les traverses du fuselage et les cintres des ailes, les mécaniciens, le tirant ou le poussant, l'amenèrent jusqu'à l'ouverture de la tente... M. Patain s'effaça. Kerjean, d'un regard distrait, surveillait la manœuvre.

L'appareil passa, énorme et léger...

Un rideau tiré ferma la tente, puis, à peine retombée, la toile se souleva de nouveau, s'écarta, et une petite voix dit:

—C'est moi, Guillaume...

Guillaume avait tressailli violemment. Son visage blêmit...

— Voulez-vous m'expliquer comment vous êtes ici, Phyllis? dit-il, la voix changée, presque rude.

Toute menue dans son costume de voyage, sa jolie figure pâle étroitement encadrée par son chapeau de bébé, Phyllis se tourna vers Patain, et, avec un sourire qui ne voulait pas trembler:

—Monsieur Patain, dit-elle, son amusant petit accent plus sensible à ce moment, affinant les syllabes, monsieur Patain, vous qui avez de l'autorité sur mon mari, voulez-vous lui dire de me recevoir plus gentiment que ça!

M. Patain se demandait quel contretemps nouveau allait résulter de l'apparition de cette jolie femme; mais, diverti par la déconvenue de Kerjean, il trouva le coup de théâtre drôle et, malgré lui, rit de bon cœur.

—De l'autorité! Personne au monde n'a d'autorité sur ce diable d'homme, madame! et je viens à l'instant même de le constater! dit-il en serrant la main de Phyllis d'un air de complicité plaisante... Allons, Kerjean, ne faites pas le méchant et embrassez votre femme.

Puis il sortit avec Vignol.

—Je crois qu'il va y avoir du grabuge, déclara-t-il.

D'un mouvement caressant, Phyllis avait mis son front sous les lèvres de Guillaume, mais aucun baiser ne s'y posa.

—Comment avez-vous pu arriver jusqu'ici? répéta le jeune homme d'un ton qui n'indiquait certes pas que la surprise l'eût charmé. C'est à Levallois qu'on vous a si bien renseignée sur mes faits et gestes?

—Que vous importe que ce soit à Levallois ou ailleurs?

—Ainsi, c'est aux ateliers qu'on vous a dit... J'avais pourtant assez clairement signifié que *tout le monde* devait ignorer...

—Tout le monde! On a peut-être pensé que votre femme n'était pas... tout le monde!

—Qui "on"?

—Les... ou la personne qui m'a si bien renseignée... Mais, encore, en quoi peut vous intéresser la manière dont j'ai su où vous étiez, Guillaume, puisque... me voilà près de vous?

La petite Phyl avançait toujours son front.

Cette fois, un baiser s'y pressa longuement.

—N'avais-je pas le droit de savoir ce que vous alliez faire? demanda-t-elle.

—Eh bien, mon enfant chérie, vous le savez maintenant... Je vais faire une promenade pour expérimenter le moteur

Patain... et réjouir notre grand patron!... Si je vous ai caché un projet aussi simple, c'est parce que vous êtes très craintive, très impressionnable... Et que, même pour une promenade, un aviateur a besoin de calme...

Il parlait gentiment, mais fermement. C'était le ton amical du Kerjean de jadis. La petite Phyl sourit.

—Je suis calme, dit-elle, très calme et je sais bien que c'est une promenade... et qu'il n'y a aucun danger...

Elle appuya sa tête contre l'épaule de Guillaume; ses yeux tendres se levèrent vers les yeux qui évitaient leur regard.

—Puisque M. Vignol est malade, Guillaume, voulez-vous m'emmener?

Un sursaut de Kerjean la repoussa toute.

—Vous emmener! Ma pauvre enfant, vous devenez folle!

Elle eut un petit rire fébrile.

—Vous m'avez déjà dit une fois que j'étais folle, Guillaume... c'est... quand je vous ai demandé en mariage, vous rappelez-vous? La vie est un voyage... un voyage bien difficile même!... Ce jour-là aussi, je vous demandais de prendre une passagère!... Vous ne vouliez pas... Oui, vous m'avez dit que j'étais folle... Vous m'avez dit beaucoup d'autres paroles encore, Guillaume... des paroles très sages... et puis... vous m'avez prise avec vous, tout de même... Une petite passagère comme moi... c'est si peu de chose!... Emmenez-moi, voulez-vous?

Il la regardait avec une sorte de stupeur. A la vérité, cette demande le confondait; il pouvait à peine y croire. Elle le vit.

—Je parle très sérieusement, dit-elle.

—Sérieusement, grand Dieu! mais, ma petite Phyl, vous n'avez même pas réfléchi avant de parler!... Que je vous emmène, vous!

—Pourquoi pas, mon grand ami? Croyez-vous donc que j'aurais peur?

—Ma pauvre petite, mais naturellement, vous auriez peur... Que cette promenade aérienne ne présente pas de danger réel, je vous l'ai dit déjà... je vous le répète... Mais songez un peu à ce qu'elle serait pour vous!... Même comme passager, ce n'est pas, vous devez le comprendre, par un vol de 250 kilomètres au-dessus de la Méditerranée qu'on peut débuter... Songez à quelle épreuve seraient soumis vos nerfs, votre sensibilité, tout votre organisme délicat... Et je ne pourrais pas m'occuper de vous, vous rassurer, vous parler... Quand vous vous trouveriez à trois ou quatre cents mètres de l'abîme, entre ces deux immensités muettes et implacables, la mer et le ciel, dans cette solitude absolue, formidable de l'espace, dont aucun être humain ne peut concevoir le vertige spécial, avant de l'avoir connu...

Elle l'interrompit:

—Ce ne serait pas la solitude... puisque je serais avec vous...! J'ai confiance en vous, Guillaume, et j'ai foi en votre œuvre... Je n'aurais pas peur... puisque vous seriez là.

Elle lui souriait de tout son visage aimant:

—Pourquoi aurais-je peur? C'est comme jadis, quand vous me contiez de si belles histoires et que je vivais dans un monde chimérique où les choses les plus miraculeuses me semblaient toutes naturelles. Vous êtes le Bizuth-géant, je suis la petite princesse... N'avons-nous pas fait déjà de merveilleux voyages? Rien ne m'effraye, lorsque votre présence me protège... Non, je n'ai pas peur... emmenez-moi, Guillaume... Je vous porterai bonheur, je le sais... je le sens... emmenez-moi... emmenez-moi...

Elle parlait comme en rêve. Il l'écoutait avec un visage douloureux, sans lui répondre, en caressant ses cheveux et sa joue.

Brusquement, il se reprit:

—Voyons, ma petite Phyl, dit-il nous n'allons pas discuter plus longtemps une chose impossible... Vous n'avez pas peur, soit, mais *moi* j'aurais peur... très peur pour vous... et je serais préoccupé, inquiet, hésitant, alors que toute ma lucidité, toute mon énergie, tout mon sang-froid me sont indispensables...

Elle secoua la tête avec obstination.

—Cette peur ne vous ferait perdre ni votre énergie, ni votre sang-froid... Cette peur, ce serait votre sauvegarde, au contraire... ce serait votre prudence, votre force... et votre audace au besoin... et ce serait une victoire... j'en suis sûre!... Et puis d'ailleurs, puisqu'il s'agit d'une promenade... et qu'il n'y a pas de danger...

Il s'énerva.

—Ma chère petite, dit-il, il y a toujours du danger, en pareille entreprise... Il y a ce grand danger: l'Inconnu!

De nouveau, elle appuya sa tête contre l'épaule de Guillaume et, comme tout à l'heure, quand il avait déclaré que "c'était une promenade", elle répondit:

—Je sais bien...

Mais sa voix était autre. Et Guillaume fut saisi de la résonance profonde, pathétique de cette voix...

Il se tut ne sachant que dire, n'en pouvant plus, lui, de trouble, d'émotion, se demandant s'il avait compris...

Alors tout bas,, très doucement, très simplement, elle dit:

—C'est à cause du danger que je suis venue, Guillaume, parce que, si vous deviez mourir, j'aimerais mieux mourir avec vous...

Et, comme tout à l'heure encore, ses yeux se levèrent, fervents...

Et, soudain, Guillaume ne sut plus les fuir... Ses yeux à lui, ses admirables yeux d'homme et de rêveur où brûlaient toutes les passions qui font le rêve puissant et l'humanité belle, cédèrent à l'attirance tendre, éperdue des yeux d'enfant qui les cherchaient en se livrant... Et soudain, tout disparut pour lui... il ne vit plus que leur regard, que l'abîme délicieux de leurs prunelles d'où montait vers lui l'âme mystérieuse, chaste et hardie d'une femme... Et il comprit que nul baiser de chair ne pourrait lui donner plus complètement cette femme dans la vie, que ce regard noué au sien ne la lui donnait devant la mort... Il oublia tout, les scrupules les doutes qui l'avaient torturé, qui peut-être restaient embusqués dans son esprit; il ne se demanda même pas si le miracle qui, de la petite créature frêle et pusillanime, faisait un être de courage et de sacrifice était l'amour... Ingénûment comme elle, il pensa que la présence adorée serait la victoire parce qu'elle était le bonheur; il pensa que les périls étaient choses vaines, que la mort, fantôme de cauchemar, rampait obscurément à terre et ne saurait atteindre la bien-aimée dans les régions d'espace et de lumière où elle voulait le suivre... où il voulait l'emporter... Il se sentit invincible et triomphant.

Mais l'heure était grave, décisive, et, dans l'ivresse même du songe magnifique, il se souvenait que ce ne pouvait être le moment du désir qui s'exalte, que ce devait être celui de l'énergie tranquille, impassible, qui se tait... Et, refrénant la houle ardente qui incendiait son cerveau, calme par un effort qui lui rendit tout entière cette maîtrise de soi dont l'affaiblissement avait humilié sa volonté, il dit seulement:

—Nous vivrons, mon enfant chérie, je vous le jure... Nous vivrons... mais je vous obéis, ma précieuse petite passagère... je vous prends, je vous emporte avec moi!...

—Nous vivrons... répéta-t-elle tout bas...

Des larmes perlaient à ses cils, mais elle comprenait qu'il ne voulait pas s'émouvoir et qu'elle lui devait maintenant d'être, elle aussi, calme, sereine et forte... Elle sourit encore en le regardant... puis, sans un mot, lui tendit sa bouche.

M. Patain, qui rentrait un peu inquiet, entrevit ou devina le baiser.

—Eh bien, dit-il, la paix est conclue?

Phyllis rougit.

—La paix est conclue, acquiesça-t-elle doucement. Puisque M. Vignol est malade Guillaume m'emmène à sa place...

—Vous?

Effaré, M. Patain se tourna vers Kerjean qui sourit un peu nerveusement, avec un signe affirmatif.

Alors, toute la physionomie du constructeur s'étonna, s'ébahit si comiquement, que le petit Vignol se mordit les lèvres pour ne pas rire et que Phyllis rit franchement.

—Ah! par exemple, c'est trop fort! clama-t-il dès qu'il eut recouvré la parole... Voilà un homme qui refuse de m'emmener, moi!... qui blackboule impitoyablement tous les passagers qu'on lui propose, et cela, au point que j'en viens à me demander s'il ne redoute pas une catastrophe... et puis qui, tout à coup, se décide à emmener cette petite femme... aussi simplement que s'il s'agissait de prendre le chemin de fer jusqu'à Nice... Ah! vous savez, tout de même, vous pouvez vous vanter d'être un drôle de corps, vous, Kerjean!

VIII

Le soleil montait, voilé de vapeur légères. Le temps n'était pas mauvais... Un peu de brume était à craindre peut-être, mais il n'y aurait pas de vent... c'était l'essentiel.

L'oiseau attendait sur le pré de Mirmar vaste et désert...

De sa petite main, Phyllis touchait l'aile blanche, comme pour la caresser... Elle causait paisiblement avec M. Patain et le petit Vignol. Soudain, prise d'une idée, elle appela Kerjean qui s'affairait en donnant des indications à Capelude.

—Guillaume, c'est à San-Pietro-d'Orcino que nous atterrirons et que l'automobile nous attendra, n'est-ce pas? Mais après, où irons-nous, puisque M. Patain nous permet de nous sauver loin d'Ajaccio et des manifestations de la foule en délire?

—A Corté, je pense, ma petite, et à Bastia...

—Ah! très bien!...

Elle regarda M. Patain.

—C'est à cause de mes bagages, expliqua-t-elle... Je ne pourrais même pas changer de robe... Je vais dire à Laurent qu'il les expédie à Bastia...

Le constructeur eut un cri d'enthousiasme.

—Ecoutez-là, Kerjean! dit-il... Cette petite femme est extraordinaire!... Je ne

crois pas qu'elle ait sa pareille au monde, ma foi!

Devant l'extravagance de son ingénieur, il s'était senti tenu d'émettre quelques objections raisonnables, mais ce n'était guère que pour la forme. Son imagination romantique était séduite et s'exaltait... Son visage semblait déjà s'illuminer des gloires futures du moteur Patain... Il était confiant, ravi, enivré.

Kerjean s'était absorbé de nouveau dans son conciliabule avec Capelude... Bientôt il se rapprocha:

—Etes-vous prête, petite Phyl?

Sa voix était ferme; on eût pu dire qu'elle était rigide... Aucune émotion ne transparaissait sur le visage viril qui s'encadrait dans le camail noir, comme celui d'un chevalier d'autrefois dans une armure de mailles.

— Je suis prête, dit la petite Phyl.

Il l'enleva dans ses bras pour l'installer à la place bien encastrée que la construction légère et robuste du monoplan Patain ménageait au passager, devant le siège du pilote... Il ne lui parla pas... seulement, il la tint un moment serrée étroitement contre sa poitrine... Puis il la déposa doucement sur le siège de bois, l'enveloppa dans son manteau de fourrure, boucla la ceinture qui devait la tenir à la taille et les courroies qui rassemblaient autour d'elle les plis de ses vêtements... Ses petits pieds s'étaient croisés gentiment sur la planchette... Elle laissait Kerjean l'accommoder; elle le regardait avec des yeux souriants où il y avait de la joie... Il lui adressa quelques recommandations brèves, lui fit mettre ses lunettes d'automobile et lui assura que tout irait bien si elle restait calme et résolue à n'avoir pas peur...

— Je vous obéirai... Courage et confiance, vous aussi! murmura-t-elle.

Il répondit très bas:

— Priez Dieu qu'il nous protège, petite Phyl!... Du courage, de la confiance, j'en ai... oh! j'en ai maintenant!

Avant de prendre lui-même sa place dans le fuselage, il revint à M. Patain. Brusquement, celui-ci lui donna l'accolade; il était très ému.

— Au revoir, Kerjean, fit-il à voix haute... Vous avez été, vous êtes l'honneur et la fortune de la maison Patain... Je tiens à vous le redire à cette heure... Mais je veux vous dire autre chose, devant tous ceux qui assistent à votre départ et, surtout, devant cette brave petite femme qui part avec vous... Quand vous reviendrez à Levallois, Kerjean, rappelez-vous que ce sera en qualité d'associé... avec le moteur comme apport... Nous arrangerons cela... Et maintenant, bonne chance, mon ami...

Kerjean serrait à les écraser les mains du "grand patron". Son visage s'était éclairé...

— Merci... merci... dit-il seulement, incapable d'en dire plus.

Il grimpa lestement dans le fuselage et s'assit; la petite Phyl se retourna pour le regarder; il lui tendit la main par-dessus son épaule, et leurs doigts, un moment, s'entrelacèrent...

Puis il s'installa pour la manœuvre... Sur la barre horizontale disposée devant lui avaient été rangés les compte-tours, l'altimètre, le porte-carte, la boussole... Sa main droite s'abattit sur le levier... Les mécaniciens mirent l'hélice en branle. Il y eut comme une explosion... Le moteur partait. L'hélice tourna dans un bruit de tempête... Toute la membrure du monoplan frémit... Les mécaniciens s'accrochèrent au fuselage, retenant l'essor impatient...

Il y eut quelques instants d'attente...

La longue main fine de Kerjean se leva.

— Laissez aller... dit-il.

Alors, libéré de l'étreinte qui semblait exaspérer sa fougue, l'appareil roule à vive allure, mord le sol inégal, puis y glisse, l'effleurant à peine, puis, d'un bond très doux, se détache de la terre et monte, monte... Et c'est un oiseau qui s'élance les ailes ouvertes, dépassant dans son vol oblique la brèche béante des rochers rouges d'où l'on peut "mirer la mer" et où la sauvage silhouette des yeuses paraît plus sombre sur le vide clair du ciel.

Quand, après quelques mètres de course rapide sur l'herbe rase du pré, la petite Phyl a vu le sol s'enfoncer à l'avant de l'appareil, elle a compris que l'oiseau prenait son vol et un subtil frisson l'a saisie... Laissant loin derrière lui les rochers de Mirmar, l'oiesau s'est élevé dans la direction de la mer... Il en a survolé bientôt l'étendue immense et mystérieuse...

La petite Phyl a pensé: "Je ne veux pas avoir peur!"

Puis il y a eu un virage. Lorsque l'oiseau vole horizontalement et en droite ligne, la passagère bien calée entre les deux ailes, comme en un étroit bateau, échappe à la vision du vide que ses nerfs redoutent... Mais dans les virages — Kerjean l'a prévenue — l'aéroplane penche, l'aile semble perdre tout équilibre, s'effondre... et, brusquement, démasque l'abîme vertigineux... La petite Phyl a jeté un cri... Alors, dominant le fracas du moteur, la voix forte de Kerjean a dit: "Courage, tout va bien!..." Et l'aile a repris sa rassurante stabilité...

La petite Phyl a eu honte de sa faiblesse; pour ne plus se laisser troubler par l'abîme, elle a fermé les yeux... elle a gardé ses paupières baissées longtemps, longtemps, ne les soulevant que furtivement, et jamais assez pour voir autre choses que la clarté pâle du jour.

Puis, peu à peu, une paix confiante s'est faite en elle...

Quand elle a rouvert les yeux, le monoplan volait à deux cents mètres au-dessus de la mer, et la petite bande bleuâtre de la côte s'évanouissait à l'horizon comme une vapeur.

Un temps gris... et le calme... un calme étrange, absolu, qui a quelque chose de miraculeux, d'irréel... L'uniformité de la mer à perte de vue fait qu'on ne peut s'aviser de la rapidité harmonieuse de l'essor... Plus de saccades, plus de trépidation, le vol de l'oiseau est un glissement léger qui semble ne déplacer l'atmosphère qu'à peine... Phyllis aime la caresse frôlante de l'air sur son visage... Pour un peu, elle eût ôté ses lunettes. Aucune poussière dans cette pureté transparente ne menace ses yeux...

Le silence est profond... Le bruit continu du moteur s'y mêle si intimement qu'on l'oublie, qu'il est aussi le silence... Tout à l'heure, il assourdissait, il faisait mal; maintenant ce n'est plus qu'un ronron berceur auquel Phyllis trouve un charme... Il la rassure, il la réconforte, tant il est égal et doux... C'est le rythme fidèle d'un cœur ami.

La petite Phyl ne voit plus rien que le ciel et la mer d'un gris de perle... La mer est si vaste et si déserte qu'elle songe à la création du monde, aux temps mornes où le Dieu de la Genèse n'avait pas encore séparé la terre d'avec les eaux... La mer est si vaste qu'elle semble n'avoir de limites que le ciel... Immobile à l'avant de l'esquif aérien, la petite princesse peut se croire assise au bord de l'infini...

Cependant elle n'en éprouve aucun vertige... au contraire, une sensation d'équilibre, de stabilité, de sécurité la gagne... un peu d'orgueil humain aussi... Rien ne trouble la quiétude de cette molle glissade dans l'air...

Elle n'a pu échanger avec Kerjean que quelques brèves paroles... Quand on veut parler, on s'aperçoit que le bruit du moteur ne s'est qu'atténué... Et, d'ailleurs, le pilote ne doit pas être distrait de sa tâche...

La petite Phyl se tait, elle attend... De temps à autre, elle prie... Ce n'est pas une grande prière.... Elle dit: "Mon Dieu, protégez-nous!... Ne nous séparez pas, puisque nous nous aimons!"

A l'avance, elle avait cru que pendant le voyage, des images terribles hanteraient son cerveau: le vol plané descendant vers la vague meutrière, le vain flottement de l'esquif trop frêle, l'anéantissement dans la mer... Mais elle ne pense plus à la catastrophe possible... En vérité, elle pense à peine... Elle pense seulement que Guillaume est là...

Elle n'ose pas tourner la tête pour le voir; elle n'ose pas interroger pour l'entendre... elle ne peut lui tendre la main...

Mais il est là, elle le sait, et elle se confie à lui, comme elle s'abandonne à Dieu. La sensation puissante et immatérielle de sa présence l'exalte et pourtant l'apaise... Elle se grise de leur isolement vertigineux...

Un moment, tout était si calme dans l'air que, n'ayant à faire agir aucune commande, les grandes mains protectrices de Guillaume se sont posées sur les épaules de Phyllis... Il fallait qu'elles restassent libres comme un rouage de la machine agissante, ces mains souveraines du timonier... Phyllis n'a pas voulu les prendre; elle n'a pas voulu non plus offrir à leur étreinte ses petites mains fragiles et désarmées... Mais, délicatement, légèrement, elle a incliné la tête vers elles, et, sur les doigts immobiles, elle a appuyé sa bouche...

Ce fut un instant de douceur infinie... un instant très court. Les mains protectrices se sont retirées, fidèles à la manœuvre qui les rappelait vers les leviers... Mais Phyllis croit sentir encore leur force caressante sur ses frêles épaules... Et, dans l'air limpide, elle se met tout à coup à rire... avec délice... C'est irrésistible et fou!...

Quand Kerjean se penche pour savoir ce qu'elle a, elle lui crie:

—Je pense au Président du Tribunal!...

Il n'a pas très bien entendu, mais il rit aussi, gagné par ce rire heureux qui fuse et s'égrène...

—Guillaume, que dira le Président du Tribunal aujourd'hui quand il ne me verra pas... et demain quan il verra les journaux?

Mais les mots fuient dans l'espace, à peine prononcés, comme s'ils avaient aussi des ailes. Toute conversation est impossible. Phyllis n'entend que les phrases brèves de Guillaume, et Guillaume ne perçoit qu'imparfaitement la petite voix de Phyllis...

Mentalement, la passagère conclut: C'est le "coup de la réconciliation" que j'ai fait à "l'époux défendeur!"



Le monoplan volait à deux cents mètres au-dessus de la mer...

Puis de nouveau, elle cesse de penser; un bien-être l'engourdit, elle se laisse glisser dans le nirvana de sa quiétude ignorante.

Depuis combien de temps l'oiseau vole-t-il? A quelle vitesse? De combien de mètres domine-t-il maintenant le flot? Quelle peut être la distance qui le sépare encore de la terre?... Elle ne sait..

La distance à cette heure, pour elle, c'est peut être l'infini. Le temps... c'est peut-être l'éternité.

Le soleil qui ne luisait qu'au travers d'un voile s'est complètement caché derrière d'épais nuages. La mer est grise toujours et toujours sans autre limite que le ciel... Phyllis voit un navire tout petit, un bibelot d'étagère qui flotte... Elle comprend que l'oiseau vole très haut...

Tout à coup, l'air qu'elle respire est humide et froid... et la mer disparaît.

—Un nuage! crie Kerjean. Aucun danger! Soyez tranquille!

Des nuages, des nuages! Comme ils épaississent, comme ils s'amassent!..... Tantôt l'oiseau domine cette ouate noirâtre qui cache la mer, tantôt il la troue, passe au milieu d'elle...

La solitude se fait plus étrange et comme hostile... C'est lugubre, presque sinistre!... Des remous s'élèvent... L'appareil tangue légèrement... Cependant l'hélice harmonieuse tourne et le doux bourdonnement du moteur est toujours d'une admirable égalité...: C'est comme s'il disait aussi: "Soyez tranquille!"

La petite Phyl ferme les yeux, elle répète sa prière innocente... Elle se sent petite, toute petite dans ce formidable univers où elle sait qu'il y a, pour la garder du mal, Dieu et Kerjean.

Mais les nuages courent en sens inverse de l'oiseau... Dans leur masse opaque, une porte s'ouvre toute bleue... L'oiseau vole, plus rapide, vainqueur des remous...

Il monte, il monte... Ses ailes blanches étendues dans l'espace, semblent immenses. La mer n'est plus qu'une grande étoffe de soie grise, qu'on ne voit même plus frémir.

Et voici qu'une clarté d'or jaillit et se déploie sur le ciel comme un éventail. Le soleil sort des nuages... Il sourit au couple humain qui monte dans la lumière, sur des ailes...

Phyllis songe aux anciens récits de Bizuth-géant, elle imagine à son tour une histoire:

"Il était une fois une petite princesse qui aimait les contes très beaux et s'efforçait d'y croire. Un jour, une fée lui apparut et lui dit: "Je viens t'annoncer "l'avenir. Quand tu seras une grande "jeune fille, l'homme le meilleur du monde "t'aimera... Beaucoup de choses cruelles, "comme il en est toujours dans les his-"toires, mettront des obstacles entre "vous, mais un jour viendra où les mauvais "destins seront vaincus... Pour qu'avec "ton bien-aimé tu puisses fuir au delà "des mers, vers je ne sais quel pays de "miracle, le roi des génies vous prêtera "l'oiseau merveilleux qui ne craint pas "les tempêtes... Et ainsi, vous envolant "sur ses ailes magiques, vous atteindrez "l'île enchantée où, quand on s'aime, "il n'est point de douleur..." Comme toutes les petites filles, la princesse savait qu'il est deux réalités, celle que nous créons pour notre joie... et l'autre... qui n'existe trop souvent que pour notre peine. Alors elle se dit qu'elle avait rêvé..."

—"Elle n'avait pas rêvé, pense Mme Kerjean, tandis que l'emporte l'oiseau blanc qui ne craint pas les tempêtes. Elle n'avait pas rêvé... Mais s'il est des îles enchantées, les atteint-on jamais?"

Et elle tremble et elle a peur...

Maintenant la mer est bleue... On y voit courir de grandes rides qui ondulent... L'oiseau s'est rapproché d'elle... Puis il remonte, puis il redescend... Il semble que, dans l'air, d'invisibles vagues ondulent aussi et le soulèvent, sans parvenir à troubler le rythme harmonieux de son essor.

Une bande d'un gris lourd a paru au-dessus de l'horizon... Encore un nuage! Quel danger nouveau recèle-t-il?

Le vent souffle... L'oiseau tangue de plus en plus, ballotté comme un navire. Les vagues de l'air se succèdent, perfides... Mais est-ce une illusion ou un prodige?... Des parfums passent avec elles... Des aromes étranges accourent avec le vent Le vent se fait plus violent et l'odeur plus puissante... Elle enivre... Toute l'atmosphère est imprégnée d'une senteur de miel...

Le nuage grandit, immobile à l'horizon... Plus sombre, plus net, plus haut sur les flots, il se festonne de crêtes... Et soudain la voix de Kerjean crie:

—La Terre!

Et Phyllis a l'impression qu'il a crié: "La Vie,,!

...Alors son cœur se fond et, silencieusement, sans un mouvement, sans un soupir qui puisse troubler le guide aimé, tandis que le vent odorant de la terre continue d'assaillir par des remous, par des rafales le grand oiseau qui vole au rythme fidèle du moteur, la petite Phyl se met à pleurer, parce qu'elle est heureuse... et qu'après tout, la fée de l'histoire et les rêves de la princesse ont peut-être annoncé la vérité...

IX

De très haut, planant dans l'azur où le soleil dorait ses ailes déployées, l'oiseau glorieux est descendu d'un vol sûr et léger; il s'est posé sur la grève...

Le bon pilote qui l'a conduit sans dérive, selon la ligne idéale qu'à travers l'espace son regard et sa volonté traçaient infailliblement, avait choisi pour atterrir cette plage déserte ourlée de sable blanc que caressent les eaux déferlantes du golfe et au délà de laquelle s'étend à perte de vue, sur les collines basses, la brousse parfumée, le maquis sauvage où les cistes sont en fleurs...

Les grands bras tendres qui, a Mirmar, ont confié la petite Phyl aux ailes magiques, au cœur fidèle de l'oiseau, l'ont entourée pour la reprendre... et elle a senti la force et la douceur de la même étreinte... Guillaume l'a questionnée fièvreusement;

—Vous êtes bien?... Vous êtes bien?... Vous n'avez aucun mal?

Elle a répondu seulement:

—Je suis heureuse...

Et leurs yeux se sont souri... Ceux de Kerjean resplendissent comme s'ils avaient rapporté du ciel le reflet d'une lumière plus ardente et plus belle que toutes les clartés de la terre.

Un moment, la petite Phyl a fermé les siens... Elle est tout éblouie, tout étourdie. Le sol lui paraît intangible, aérien comme un chemin de nuées... Elle rêve encore...

Des hommes sont là, accourus sur la grève déserte, qui s'écrient tous ensemble, qui les acclament, joyeux, enthousiasmés. Phyllis les connaît ou les devine... Ce sont les hommes de Kerjean, ceux qui aiment et vénèrent en lui l'animateur puissant de leur travail obscur et peut-être de leur rêve... Ils s'émerveillent de voir paraître non point Vignol, nais cette toute frêle petite femme qui vient de si loin, de si haut et qui, dans sa joie, leur tend ses mains fragiles...

Ils sont émus... Il y en a un grand jeune qui pleure... et un vieux à cheveux de neige qui a pris la petite main pour la baiser...



Des hommes sont là, accourus sur la grève déserte, qui s'écrient tous ensemble, qui les acclament, joyeux, enthousiasmés.

—Madame Kerjean! Madame Kerjean! disent-ils...

Il semble à Phyllis qu'ils disent: "Une reine!"

Ils parlent, ils interrogent... Et Kerjean leur répond... tandis que, triomphants, ils manient et caressent l'oiseau victorieux... Quelqu'un demande:

—Elle a donc deviné le voyage, Mme Kerjean... puisqu'il ne fallait pas lui dire?...

Guillaume déclare:

—C'est aux ateliers qu'on a trop parlé...

Parce qu'elle ne veut pas qu'on calomnie les gens fidèles, Phyllis parle à son tour.

—Ce n'est pas à Levallois que j'ai su, Guillaume... C'est Jacqueline qui m'a donné la lettre que vous aviez écrite pour moi... en cas d'accident...

Sa voix fléchit.

Kerjean ne fait aucune remarque... Quelque chose de rapide, d'insaisissable, une lumière, une flamme, quelque chose comme la foudre illuminant un rocher aride, bouleverse, transfigure son rude visage brun.

Il semble oublier ce qui a été dit; il écrit des dépêches, une pour M. Patain, une pour Jacqueline; il donne des instructions précises...

Un des hommes explique:

—L'automobile attend derrière ces buissons... Par là, elle gagnera la grande route nationale d'Ajaccio à Bastia... Corté est à mi-chemin...

Et la petite Pyhl continue de voir et d'entendre en songe, tandis que, par bouffées fraîches, le parfum des cistes lui monte à la tête délicieusement...

Napoléon s'émouvait en disant qu'il reconnaissait la Corse à l'odeur printanière du maquis, telle qu'aux approches des grèves de son pays natal, elle courait sur les flots... La petite Phyl, elle aussi, se souviendra de cette odeur intense et pénétrante, de cette odeur forte et suave de fleurs et de miel qu'elle a sentie dans l'air, en pein essor, et qui se répand comme un encens dans la chaleur lumineuse du jour, accueillant son retour à la terre... Pour elle, ce sera toujours le parfum de l'île enchantée.

Et maintenant, à travers les bois odorants de l'encens printanier, le long des pentes fleuries d'asphodèles, l'automobile rapide s'enfuit vers la montagne...

Guillaume a pris la bien-aimée contre son cœur... Ils s'embrassent violemment, éperdument, ivres de leur amour, de leur jeunesse, de la mort qu'ils ont vaincue, de la vie qu'il leur semble avoir conquise là-haut, seuls dans l'infini...

Puis ils se contemplent comme des êtres nouveaux... ils se taisent, il se parlent, ravis...

—Ma petite Phyl chérie, tu avais lu cette lettre, ma lettre... Et tu es venue... et tu as fait cela... tu as fait cela!...

—Il fallait bien... puisque vous ne vouliez pas comprendre!

—Comprendre quoi, mon cher amour?

Il le sait... mais jamais il ne le lui a entendu dire... Et, doucement, passionnément, gardant encore sous ses paupières mi-closes l'extase du dernier baiser reçu, souriant déjà, les lèvres offertes au baiser qui va venir, elle le dit de sa jolie voix pure:

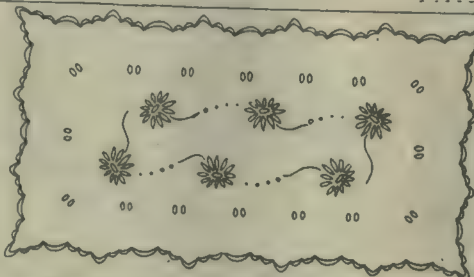
—Mais tout simplement que je t'aime... que je t'adore, mon mari!...

FIN

Patrons de Broderies et Dentelles de la Revue Moderne











No. 195.—Patron de broderie pour robe d'enfant. 2 grandeurs, 2 à 4 ans, à exécuter en broderie anglaise. Prix 25 sous.

No. 196.—Grand coussin à exécuter en broderie anglaise. Prix du patron 25 sous.

No. 197.—Grand feston avec coin pour nappe, dessus de lit, etc., à exécuter en broderie anglaise. Prix du patron 25 sous.

No. 198.—Motif pour devant de blouse, à exécuter en soie, laine, chenille, etc. Prix du patron 25 sous.

AVIS.—Le mode d'emploi des dents de broderie accompagne chaque patron. Les commandes sont expédiées dans les huit jours.



LE MANCHOT.—*Ca serait pour que vous me lisiez dans les lignes de la main...*



—Rappelez-vous que je vous interdis de jamais remettre les pieds chez moi!...

COURRIER DE MADELEINE

(*Suite de la page 31*)

BRIN D'EPINE.—Tout sera rapidement réparé, dès que notre aimable amie nous aura dit son adresse.

ANTOINETTE M.—Non, je n'ai pas oublié la chère petite amie, et j'étais même au courant de l'amélioration survenue dans son état de santé, et dont je me réjouissais profondément. D'apprendre que vous restez des nôtres m'est absolument sensible.

METOUNEAU. — Claude Ceyla vous répondra certainement à votre tour. Ce tour se fait quelquefois attendre, mais il faut attribuer ces retards à l'abondance des demandes, et à la vogue fort justifiée de notre distingué collaborateur.

GABRIELLE DE G.—Merci à vous aussi. Que c'est donc bon de compter des amies aussi dévouées qu'aimables. Vous recevrez sûrement votre revue le 15 et même avant, car nous l'expédions généralement avant cette date.

QUI GROS VOUS AIME.—Et qui gros est aimée! Merci.

VIOLETTE MARGOT.— Votre souvenir m'a été bien doux.

FLEURETTE DE GIVRE.—Merci, comme c'est gentil à vous de vous être souvenue si délicatement.

UNE AMIE DE LA REVUE.—L'incident m'aurait plutôt amusée, s'il n'était si malheureux de constater que de si jeunes personnes peuvent déjà avoir l'esprit malhonnête. Il faut tenter de redresser les jeunes plantes qui poussent croches, n'est-ce pas, et si pénible que soit l'opération, elle s'impose. Merci d'avoir attiré mon attention sur un incident qui m'avait complètement échappé.

BERNADE.—Merci, et puissent tous les bonheurs descendre chez-vous.

FRANCINE.—Laissez-moi vous dire combien je suis touchée du dévouement que vous apportez à servir notre cause. Il faudra vous reprendre, car je n'ai pas besoin de vous dire que le chagrin a été partagé...

IRENE S.—Je vous ai fait plaisir; je ne demande rien de plus.

MONTREALAISE.—Merci pour les beaux souhaits de "longue vie". Nous vivrons, parce que nous méritons de vivre! Je crois que l'administration vous a déjà répondu au sujet des numéros demandés. Avez-vous obtenu pleine et entière satisfaction? Autrement, il faudra me le dire, et je verrai à ce que tout vous soit adressé immédiatement.

REINE WILHELMY.—Merci à ma bonne amie Reine, et à son aimable mari, pour leur doux et joli souvenir.

MERE AFFLIGEE.—Comme je comprends votre douleur, et combien elle est juste et pénible. Que faire? Puisque vous avez usé toutes les formes de raisonnements et sans succès, vous butant sans doute sur un caractère naturellement injuste, les plus difficiles de tous, ceux-là sur lesquels on garde si peu d'emprise, j'ai bien peur que tout ce que vous essayerez encore n'échoue comme par le passé. Et pendant ce temps vous regardez l'enfant qui souffre et s'étiole moralement sous l'effet de cette persécution, et votre cœur maternel en est tout meurtri. L'enfant me paraît avoir l'âge de la pension. Pourquoi alors ne pas le mettre dans une bonne institution où vous irez le voir fréquemment, et où il sentira votre tendresse l'envelopper d'un peu plus loin, mais si complète et si ardente tout de même. Pendant ce temps, les nerfs du papa se calmeront; il lui manquera probablement ce petit être sensible qu'il n'a pas voulu comprendre, et au retour, il lui découvrira des qualités qu'il n'a pas voulu voir jusqu'ici. L'enfant également se virilisera, et saura par son attitude seule, réprimer les abus de langage, et se dérober nettement aux punitions exagérées. Les êtres qui maltraitent les autres sont toujours un peu lâches, et rien ne les arrête comme la fermeté d'un geste, ou la netteté d'une parole. Si vous laissez votre enfant plus longtemps dans cette atmosphère d'hostilité, vous en ferez un aigri, et peut-être un dévoyé. Le fait de n'avoir pas été aimé ou traité injustement a brisé bien des existences déjà. Ne permettez pas que cette souffrance vous soit infligée, et puisque votre clairvoyance prévoit si bien, faites en sorte de sauver votre enfant, à force d'énergie, de résolution et d'amour. Je ne puis croire que le père manque véritablement d'amour pour cet enfant; seulement peut-être le pauvre petit est-il trop timide avec lui, et la timidité rend maladroit; alors il résulte de l'agacement et, de l'agacement à la colère et à la rudesse, il n'y a pas un pas. En tout cas, le seul remède à cette situation cruelle est une séparation qui de part et d'autre sera un bienfait absolu. Mettez tout en œuvr epour qu'elle s'accomplisse rapidement, c'est le seul conseil que je puisse vous donner, avec toute ma sympathie.

MODERNISME.—La Revue Moderne n'est pas farouche et elle aurait grand tort de ne pas s'honorer de l'entourage que vous lui donnez. Aussi vous en remercie-t-elle sincèrement, tout en se déclarant ravie de compter une lectrice aussi raffinée et aussi aimable, et qui veut bien lui exprimer son contentement et son amitié. Oui le plus joli roman! Et ce qu'il a fait crier... La leçon qui y était donnée était pourtant d'une haute portée morale, et je sais qu'elle a aidé à sauver des pauvres petites qui s'en allaient à la dérive. Aussi cela m'a-t-il amplement payée de tous les ennuis subis. Nous publierons bientôt un beau roman de Henry du Roure, tué glorieusement à la guerre, et qui était un écrivain de tout premier ordre. Ce roman devra vous intéresser vivement, et avec vous tous ceux qui aiment le vrai et non les histoires fades.

FAUVETTE CANADIENNE.—Mais non, il ne faut pas être triste ainsi. La vie a du bon et du beau, croyez-m'en, et elle saura vous le prouver certainement, il s'agit d'avoir un peu de patience. Pas besoin de pont... les bateaux sont là qui abolissent la distance, et peut-être vous retrouvrez-vous plus vite que vous ne croyez. Je souhaite qu'il vous arrive le grand bonheur qui chassera tous les nuages.

MADAME G.—Le collège Loyola, à Notre-Dame de Grâces, est une institution absolument anglaise, et dirigée par les R. pères Jésuites. Je ne saurais vous enseigner une maison d'éducation meilleure que celle-là. 2. Vous pouvez éclaicir cette encre en ajoutant de l'eau, en très petite quantité. 3. L'eau de javelle appliquée avec soin, et pas trop forte, devrait donner de bons résultats.

L'OISEAU BLEU.—Comme vous faites bien de rester jeune, et de vous sentir heureuse. Restez ainsi toujours, avec ces aimables dispositions, et pour vous, les jours passeront sereins et clairs, apportant leur consolation. Vous aurez toujours votre place dans cette revue que vous aimez, et qui est contente de vous faire étroitement sienne.

RAYMOND H.—M. Moreau qui ne s'occupe que de la publicité d'affaires dans la revue, me communique votre lettre et votre article. J'y trouve de sérieuses dispositions et beaucoup de facilité. Seulement, il ne faudrait pas écrire ainsi sur les deux côtés de la feuille de papier, et il faudrait aussi travailler encore ce petit article qu'la déjà du fond et de la forme, de façon à le mettre mieux au point.

MARCEL G.—Dans son courrier de mars, Saint-Just vous donnera une appréciation de votre sonnet, et je souhaite que son verdict vous soit favorable et utile.

STELLA.—Je vous attendais car je savais que le jour où vous souffririez trop vous viendriez à moi. Ce jour-là est donc venu! Je vous voudrais tant de bonheur, et je sais si bien qu'il ne peut s'en trouver pour votre âme affamée là où la vie vous a placée. C'est un malheur sans doute d'avoir l'esprit avide, et le cœur exigeant. Mais peut-on le regretter, dites? Ne vaut-il pas mieux souffrir beaucoup, que de perdre la joie de penser? Vous ne voudriez pas, j'en suis certaine, même pour votre repos, devenir une de ces créatures incomprenantes et insensibles, qui ne savent rien, ne veulent rien savoir, et vivent toute l'existence, sans avoir une idée qui leur soit personnelle, un sentiment qui leur soit venu spontanément et irrésistiblement. Ce serait l'anesthésie de votre personnalité; vous ne sentiriez plus rien, et vous vivriez sans idéal, sans désir, et sans lutte. Vous êtes intelligente et "voulante", avec cela que demandez-vous plus... Mais souffrir, c'est vivre, et c'est vivre plus et mieux que les autres. Vous en arriverez à la philosophie souriante et sereine qui place bien au-dessus des mesquineries d'en-bas. Et surtout travaillez, sans relâche, le travail anoblit toujours, er sauve souvent. Que ne venez-vous un jour, frapper à la porte d'une amitié qui vous comprenne, et vous apprécie... Il s'en trouve, vous savez, et de fortes et de profondes... Votre petit article, pas mal écrit, trahit votre émoi, et presque votre besoin d'aimer. Gardons-le ainsi, dans le silence, voulez-vous? Je voudrais tant que vous sentiez comment et combien vous m'êtes chère.

MADELEINE.

Ceux qui parlent beaucoup pensent peu: s'ils pensaient davantage ils parleraient moins.



A HIGHLAND INN dans le Parc Algonquin, une glissoire superbe attire les fervents du Ski. (Faveur de la Compagnie du Grand Tronc).

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

(*Suite de la page 3*)

FEU-FOLLET.—Esprit un peu léger, elle est impulsive et irréfléchie, mais elle a du bon sens et elle se défie un peu d'elle-même, ce qui est le commencement de la sagesse.

Bonne, affectueuse, sensible, elle est ouverte et sincère. Très timide, au point de se sentir gauche et paralysée quand il faudrait parler et agir et cependant elle paraît souvent avoir de l'assurance. La volonté est active, vive et souple. Elle a de l'initiative, de la générosité et du dévouement. Cœur très affectueux et humeur bien capricieuse. L'imagination la porte aux exagérations qui nuisent à la sûreté du jugement.

L. A. C. D.—Délicate et très sensible, elle est d'une grande impressionnabilité nerveuse; l'imagination se monte facilement et le jugement n'est pas toujours sûr. Animée et active: si elle est fatiguée, son activité devient de l'agitation. Elles est bonne et tendre: elle a besoin d'affection et de sentir la sympathie et l'approbation. La volonté est impulsive et plus vive que forte. Elle manque de persévérance. Une réserve fière la rend un peu mystérieuse à ceux de son entourage et cette réserve n'est pas facilement vaincue. Elle est sincère et franche, et si elle se livre peu, elle ne parle que pour dire la vérité. L'humeur est capricieuse et la volonté et l'activité également.

PAUL ET GERTRUDE.—Il est très jeune, actif, enthousiaste, sincère, rempli d'illusions. Il a un cœur délicat, sensible, très aimant; sans être jaloux il a des affections très exclusives. Il est généreux et le dévouement se développera pour ceux qu'il aime fortement. Actif, ambitieux, il a de la bonne volonté et un grand besoin d'approbation. Pas de vanité mais il est assez souvent content de lui... eh bien! il n'a pas tort. Car il est bon, délicat, généreux, et il travaille bien. La volonté est vive, un peu autoritaire, active, ferme. Il est courageux et énergique. Il a quelques préjugés et il devrait s'habituer à bien étudier tous les cotés d'une question avant de se prononcer. Mais il est intelligent et sensé et il a ce qu'il faut pour devenir un homme sérieux.

ARABELLA 19.—L'esprit est léger, un peu superficiel, vif, délicat et gracieux. Elle a bon cœur et une vive sensibilité: elle s'attache assez facilement, mais ce n'est pas profond et c'est peu-durable. C'est que l'imagination est vive et ses petites affaires sentimentales sont surtout des affaires d'imagination. Mais elle est sincère, franche, bonne et facilement attendrie. Vanité un peu susceptible mais beaucoup de générosité. Elle est peut-être un peu défiante. L'humeur est variable et l'activité, quoique capricieuse est vive. Volonté capable de résistance mais qui manque d'initiative. Elle est habituellement obstinée. Gaie, gracieuse, animée et bienveillante.

TRISTE CROQUEMITAINE.—Pas dangereux le croquemitaine et pas triste non plus! Voici comment je la vois: très jeune,—à peine sortie de l'enfant,—avec des rêves plein l'esprit et des illusions charmantes plein le cœur. Cet esprit est gracieux et chimérique, il adore la fantaisie, mais il est observateur, fin et réfléchi. Elle est très délicate et très sensible, tendre et confiante, ce qui ne veut pas dire communicative. Elle est active et courageuse. La volonté est développée en résistance et l'obstination est habituelle. L'humeur est un peu capricieuse et ses obstinations sont parfois enfantines et déraisonnables, mais elle deviendra je crois, une personne remarquable. Toute simple et sans prétention. Elle est légèrement susceptible.

EDMA.—Voilà une petite personne sage, réfléchie, sensée, qui a de la modération et du jugement. Toute simple et naturelle, modeste, évitant d'attirer l'attention. Elle est bonne, sensible et affectueuse: elle est constante et ses affections sont calmes et durables. Très discrète. Elle est fière mais pas vaniteuse. Je lui vois de la susceptibilité combattue cependant par le bon sens et la générosité. La volonté est indépendante, ferme, précise, un peu autoritaire. Le caractère est formé sérieusement: elle est droite et consciencieuse et elle est une jeune fille très raisonnable.

M. Z.—Esprit sérieux et réfléchi. Jugement, modération en tout. C'est une nature droite, sincère, bonne, capable d'un dévouement persévérant et consciencieux. Porté à la tristesse, un peu pessimiste. La volonté est égale, précise, ferme sans dureté. Je le crois routinier et très attaché à ses habitudes; porté à raffiner sur les détails ce qui peut le rendre un peu grognon et exigeant avec ceux qui le servent. Il est timide, modeste et il déteste attirer l'attention.

GINA DE LA CAPITALE.—L'imagination est vive, l'esprit gracieux, un peu superficiel et léger, mais actif et ouvert: elle est sensée, le coté pratique se forme, et quand elle se donne le temps de réfléchir, elle apprécie justement gens et choses.

C'est une nature délicate, bonne et tendre, où le dévouement est quelque fois géné par un peu d'égoïsme, celui-ci d'ailleurs est souvent tué par la générosité naturelle. Elle est sensible et impressionnable et ses dispositions morales sont très variables: elle passe de la gaieté à la tristesse avec une extrême facilité. Besoin d'imprévu, de plaisir, de société. La vanité existe, et l'orgueil est susceptible. Volonté impulsive, capable de fermeté; mais souvent capricieuse et indécise. Un peu de coquetterie et besoin d'admiration et d'approbation. Grâce et charme féminins.

MADEMOISELLE TRICOLORE. — Beaucoup d'imagination nuit parfois au jugement en le faisant sauter sur des conclusions hâtives. Elle a cependant de la réflexion, du bon sens et elle sera certainement pratique un peu plus tard. Bonne, droite, franche, très simple et naturelle; elle a de l'amour-propre et souffre mal la critique et les reproches. L'orgueil est susceptible: elle est indépendante et autoritaire; la volonté est forte et bien dirigée elle sera très efficace. Habitude de contredire et de discuter parfois désagréable. Mademoiselle Tricolore est une imaginative mais une idéaliste, et elle en tient pour les petits plaisirs et les raffinements positifs: gourmande, adorant ses aises, détestant tout ce qui la gêne, elle aime le plaisir et son activité se dépense plus volontiers pour s'amuser que pour travailler. Elle est amusante, gaie, bienveillante et très aimable quand ça lui chante.

TRIX IV.—Personne sensée, positive et pratique dont la bonté réelle et la sensibilité sont cachées sous des dehors un peu raides. Elle a une personnalité forte qui s'affirme partout où elle est. La volonté est résolue, précise, autoritaire. Elle a ses idées arrêtées et discute volontiers pour les faire adopter ainsi que ses manières de faire. Elle n'y met pas assez de souplesse, et sa brusquerie déguise trop son désir d'être utile et bienfaisante. Beaucoup de droiture. Esprit clair et original. Vivacités impatientes, un peu d'irritabilité nerveuse. Elle aime beaucoup les siens et elle sait se dévouer avec courage, persévérance et générosité... seulement la tendresse et la douceur sont absentes et elle est moins appréciée qu'elle ne le mérite.

CHI LO SA.—Intelligent, pratique et actif, il a une jolie nature bienveillante, ouverte, affectueuse où la bonté s'exerce librement sans être gênée par l'égoïsme à peu près nul. Sous ses dehors faciles et conciliants, il a une volonté résolue, énergique, autoritaire, beaucoup d'obstination, de la raideur devant l'opposition. Il a cependant des souplesses utiles dictées par son sens pratique et son désir d'être agréable. L'humeur est un peu variable, mais il est généralement jovial, animé et entreprenant. Loyal et discret.

IRIS ET VIOLETTE.—Imagination gracieuse, bon sens et sens pratique. C'est une personne active, animée, suffisamment énergique, qui a une jolie nature bienveillante et bonne où le dévouement est facile et aimable. Il y a chez elle une satisfaction de soi qui lui donne de l'initiative et de l'assurance, mais ce n'est pas de la prétention ni de la présomption. Petite vanité normale de jeune fille, rien de grave. Elle est droite et elle a le sens de la justice. Elle est vive et peut-être un peu trop impulsive. Gentille, gracieuse, rieuse, elle a du charme et elle sait plaire quand elle le veut bien.

BLANC.—Esprit délicat, original, où l'imagination met de la grâce sans nuire au jugement qui se forme bien. Elle a une nature d'un sensibilitée fine, très bonne et généreuse, où le dévouement accompagne naturellement l'affection. Active, vive, courageuse et industrieuse, elle est toujours occupée et un peu pressée. Je crois même qu'elle se fatigue inutilement quelquefois. Sa modestie et sa simplicité sont délicieuses et il est rare qu'une jeune fille ait si peu de vanité. Elle a du goût, elle aime les jolies choses et elle a un besoin d'harmonie qui la fera toujours s'efforcer de rendre gracieux et joli l'endroit où elle habite. Volonté vive, active, assez ferme, assez variable dans ses manifes-



tations. C'est une petite âme fraîche, un peu crédule, remplie d'illusions, portée à faire de beaux rêves. Besoin de tendresse. Grande sensibilité qu'elle cherche un peu à dissimuler. Grâce et charme féminins, et faite pour attirer la sympathie et exercer une influence douce et bienfaisante. Humeur un peu capricieuse, petites brusqueries, certains entêtements raides, tout cela peu durable, car elle a une nature aimable.

BLEU-BLANC-ROUGE.—C'est bien le caractère de celle qui a écrit en signant "j'ai confiance" qui a paru dans le numéro de novembre. Il n'y a pas d'erreur possible puisque je n'ai eu qu'une correspondance signée ainsi.

INCOMPRISE.—Imaginative et sentimentale, elle est délicate et tendre: elle n'aura jamais un jugement bien sûr, car elle sent plutôt qu'elle n'observe et réfléchit. Bonne, sincère, sans vanité, elle subit facilement l'influence de ceux qu'elle aime. Volonté vive, impulsive, souple, avec cependant certains entêtements raides,—et généralement quand elle est dans l'erreur.— Sa sensibilité est vive et il faut peu de chose pour attrister réellement ma correspondante, et alors l'activité est molle. L'esprit est enjoué pourtant, et elle s'égaie aussi facilement qu'elle s'attriste. Elle est généreuse et dévouée.

JASMINE.—Esprit clair et sensé avec un côté pratique qui s'accentuera. L'imagination est gracieuse et porte à la rêverie ma toute jeune correspondante, qui est toutefois active et bien vivante. Elle est loin d'être communicative, et au besoin elle sait très bien dissimuler ses sentiments et cacher ses petites affaires. Elle est cependant droite et sincère. Active, animée, ardente au travail ou au plaisir, sa bonté sait se dévouer et avec de jolies délicatesses. Petites vanités de jeune fille. La volonté est précise, égale et ferme. Elle est optimiste et dans son courage il entre bien des illusions sur la vie et sur elle-même. Généreuse, aimante, bien femme, elle a besoin d'aimer et d'être aimée pour donner toute sa mesure.

ROXANE H. — Un peu irréfléchie, imagination vive, précipitation et exagérations. Elle est vive, enjouée, un peu taquine. Bonne et bienveillante, elle a un cœur affectueux et un peu jaloux. Elle est susceptible, mais les impressions sont aussi fugitives que vives, et elle oublie vite ses griefs. La volonté est impulsive, un peu autoritaire, avec des entêtements raides. Humeur inégale, petites tristesses peu motivées. Plus d'orgueil que de vanité. Activité très capricieuse.

MELOMANE.—Cette écriture renversée est bien celle d'une personne qui n'aime pas à se laisser connaître: sous des dehors de confiance et d'expansion elle garde pour elle ce qui la regarde, et si elle parle beaucoup, c'est des affaires des autres. Elle est trop exagérée pour que cela ne nuise pas sérieusement au jugement qui d'ailleurs n'a pas été formé sérieusement. Elle est très positive et deviendra de plus en plus pratique. La volonté est énergique et ferme. Idées arrêtées qu'elle discute d'une façon cassante. Bon cœur, affections sincères. Humeur très inégale: quand elle est de mauvaise humeur, elle est brusque et pointue. Un peu d'indolence, elle a peu de disposition à se déranger et cependant elle n'est pas égoïste. Le dévouement est peu exercé encore, mais il existe en germe.

VIOLETTE DES BOIS.—Imagination gracieuse, idéalisme, sensibilité délicate, elle a un esprit sensé, réfléchi, de tournure assez sérieuse. La volonté est inégale: je lui trouve ici, de la résolution et de la fermeté, là, de l'indécision et de la mollesse. Elle aime ses aises et les cherche. Loyale et franche. Le cœur est bon, aimant, dévoué et généreux. Le sentiment du devoir est très actif, et ma correspondante parait être entraînée à faire son devoir quoiqu'il lui en coûte. Humeur capricieuse. Elle est jeune et sujette à bien des modifications d'ici trois ou quatre années.

Tous les correspondants doivent se résigner à attendre leur tour. Qu'ils soient assurés qu'il viendra un jour et que toutes les analyses seront faites fidèlement.

RITA.—Elle est intelligente; sensée et réfléchie, assez pratique, elle est soigneuse et elle a l'instinct de l'ordre: la pratique laisse parfois à désirer, mais elle finira par être parfaite sous ce rapport. Sensible délicate, tendre, elle est active et elle sait se dévouer. Elle y a du mérite, car un sentiment personnel assez marqué voudrait nuire au dévouement: elle y résiste efficacement. Courageuse, active, assez persévérante, elle a une volonté active, énergique et de forme variable. Je la crois facilement influencée et même dominée par ceux qu'elle aime beaucoup s'ils sont volontaires. Elle ne cède pas par faiblesse mais par tendresse et désir de plaire.

Un peu susceptible: affections exclusives et légèrement exigentes. Esprit enjoué. Grande facilité à être distraite et amusée. Elle a un charme fait de grâce, de simplicité et de sincérité. Très animée et vivante.

Y. (DE CANROBERT).—L'imagination est vive, et elle manque de réflexion: elle adopte sans les examiner, les idées et les opinions de son milieu. Elle est sensible et d'humeur extrêmement variable: elle ne sait pas toujours elle-même pourquoi elle en a changé. Volonté impulsive, irréfléchie et faible qui lui fait dire et faire étourdiment ce qu'elle regrettera trop tard. Activité nerveuse et un peu agitée. Elle aime beaucoup à parler, elle a des gaietés bruyantes et expansives. Elle est entêtée souvent et raide. Vanité un peu coquette. Bon cœur sensible et affectueux mais inconstant. Vous n'aviez donné que votre initiale, Y, j'y ai ajouté l'entête de votre lettre. Il faut toujours un pseudonyme.

YEUX NOIRS.—Elle est sensée, assez sérieuse, bonne et affectueuse. Portée à juger sous le coup d'impressions assez vives, elle est sujette à se tromper mais à la réflexion, elle remet les choses au point. Volonté précise, et égale. De la vivacité mais pas d'emportement. Courageuse, active, remplie de bonne volonté. L'humeur est capricieuse, et ma correspondante ne se domine pas assez pour être toujours juste, et les autres peuvent souffrir de ses inégalités. Un peu égoïste, elle hésite devant certains efforts de dévouement, mais l'âme est droite et elle a le sens du devoir. Gaie et gentille, elle est très aimable quand elle le veut.

HECTEUX.—Il me semblait que des vers de Hugo, c'était de la copie? Et la copie est interdite! J'avertis que je deviens très sévère, et je refuserai d'analyser de la copie.

C'est l'écriture d'une personne nerveuse qui essaie de cacher sa sensibilité et qui est capricieuse, inquiète et souvent agitée. Elle n'est pas bienveillante, et elle est portée aux jugements sévères et à la critique. Volonté précise et ferme. Susceptibilité un peu défiante. Imagination vive et peu de sens pratique. Le cœur est bon et d'une sensibilité délicate et cachée. L'activité est inégale et l'humeur aussi.

COEUR FRANCAIS.—Esprit clair, réfléchi, modéré et calme. Elle a du jugement et elle est très intelligente. C'est une nature aimable, douce, bienveillante malgré une espèce de tristesse désenchantée bien marquée. Sens du devoir, beaucoup de droiture et de l'activité: je l'imagine douce faisant ce qu'elle doit faire, en dépit de tout, et le faisant le mieux possible. Elle est fière et digne mais sans aucune vanité. Beaucoup de simplicité et de grâce accompagnent une bonté profonde et un dévouement toujours prêt à se dépenser. Une grande valeur morale et de la distinction. La tendresse est délicate, contenue, et ne semble pas avoir pu s'épanouir. Elle est charmante.

COEUR FIDELE.—Encore de la copie! C'est défendu!

C'est une nature un peu molle, douce, sentimentale et même romanesque. D'une crédulité naïve qui l'expose à être dupée. Bonne, affectueuse, pas du tout égoïste, elle est dévouée et très loyale avec ceux qu'elle aime. Volonté souple et facilement influencée. Activité capricieuse et disposition à la rêverie. Elle vit dans la chimère et les illusions.

COUSIN ANTONIO.—C'est un esprit positif et pratique; il est sensé et il voit juste. Enjoué, délicat, affectueux, il est sensible et bon, mais il a son petit

égoïsme et s'il peut être généreux dans les grandes choses, il est mesquin dans les petites, et avec ceux qu'il aime, il est quelquefois exigeant, raide et impérieux. Il est loyal et franc; enfin, tout à fait digne d'estime mais insupportable quand il est de mauvaise humeur. Confiance en soi et assurance. Il est courageux et même audacieux, opiniâtre et d'une volonté de fer.

EST-CE, LUX, ou LUC, ou LUY?—C'est dire que l'écriture n'est pas très lisible. En tout cas, c'est l'ami de Mignonne D.—Beaucoup de délicatesse, impressionnabilité et sensibilité presque féminines. Il est souvent triste, et les obstacles lui font un peu peur tout d'abord. Il est ensuite très obstiné et il tient bon, mais il a besoin de sympathie qui l'encourage et le soutienne. Droit et sincère. Bon, tendre, vivant beaucoup par le sentiment. L'humeur est fantasque et c'est un nerveux irritable, entêté et impatient. Affections exclusives et presque jalouses. La volonté manque de résolution et d'initiative mais elle est forte comme résistance.

JUNON.—Délicate, sensible et affectueuse, elle doit se défier de l'imagination qui la porte aux exagérations et nuit quelquefois au jugement. Bonne et droite, mais manquant de souplesse, elle ne laisse pas assez voir sa sensibilité et son affection. Elle peut se dévouer, mais non sans un effort vertueux car elle a un petit sentiment personnel assez marqué. Vive, impatiente parfois, portée à contredire et à discuter. Besoin de sympathie et de tendresse. Active, courageuse, assez pratique, elle doit savoir organiser une entreprise et la mener à bien.

RIEUSE DE MAI.—(copie!) Sensée, réfléchie et raisonnable, elle est active et pratique. Le cœur est délicat et bon, les affections sont calmes et constantes. Un peu de susceptibilité qu'elle sait cacher, comme d'ailleurs toutes ses impressions intimes; elle est fermée comme une petite boite japonaise. Volonté égale, ferme, quelquefois entêtée et toujours un peu raide. Timidité et habitudes de silence et de réserve.—Modeste et simple, elle ne se pousse jamais!

AMOUREUSE BRUNETTE.—Voilà une petite fille dont l'imagination est excessive et développée aux dépens du simple bon sens; elle est étourdie, en l'air, en même temps romanesque et enfant. Sensible et affectueuse, mais formée si peu sérieusement qu'elle vit au gré de ses caprices et aussi inconsciente qu'une fleur. Elle accepte tous les dévouements comme lui étant dûs et il ne lui vient pas à l'idée qu'elle a aussi des devoirs à remplir. Volonté capricieuse, impulsive, inconstante et faible. Peu communicative. Enjouée, aimant beaucoup le plaisir et le mouvement. Elle a bon cœur; à ses heures elle est généreuse, mais il lui arrive trop souvent d'être égoïste ou simplement inattentive aux besoins des autres. C'est une enfant encore et elle est gentille.

FANFAN.—Activité et ardeur, sensibilité délicate, tendresse et générosité. C'est une de ces natures rayonnantes, sincères, bonnes qui plaisent à tous et qui se font aimer de ceux qui les connaissent. La volonté est précise, résolue, réfléchie, ferme, et malgré l'ardeur et la vivacité de la nature, cette volonté est calme. Aucune vanité, mais une certaine confiance en soi qui donne de l'initiative et de l'assurance. Pas assez d'écriture.—J'ai renvoyé le manuscrit à l'adresse donnée.

VONNETTE.—Imagination vive et manque de réflexion: Vonnette agit et parle étourdiment et se trompe en conséquence. La volonté est impulsive, assez forte, tenace en certains cas, capricieuse et inégale bien souvent. L'humeur est variable, et ma correspondante est souvent triste et inquiète sans cause. Réservée et muette sur ce qui la regarde, elle parle volontiers des affaires des autres, mais sans malveillance, car elle est bonne, sensible et pas égoïste. Simplicité qui exclut toute vanité et qui est l'un de ses charmes.

S. A. S.—L'esprit est clair, simplificateur, ouvert et vif. Il est pratique et réalisateur. Quoique droit et sincère, il paraît bien renfermé et ce n'est que dans l'intimité qu'on le connait bien. Actif, courageux, résolu, il a de l'initiative. La volonté est ardente, impulsive, autoritaire. Mais il est bon, bienveillant et juste. Idées et opinions arrêtées qu'il exprime nettement. Il contredit beaucoup et discute avec entrain. Beaucoup d'ardeur au travail comme au plaisir: il est toujours occupé, pressé, capable de combiner son affaire pour remplir son programme: il est exact, il a de l'ordre, de la méthode et il est très vif. Aucune vanité ni prétention, au contraire une réelle modestie, mais une conscience de sa valeur qui lui donne assez d'assurance. Vivacités et promptitudes. Humeur assez égale. Très sympathique.

CLAUDE CEYLA.

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.

Adresse postale: Casier 35, Station N, Montréal. Téléphone: Est 1418.



LA PETITE POSTE

CONDITIONS: 1er 25 sous par 10 mots, plus 1 sou par mot additionnel. 2. Chaque insertion devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3. Ces petites annonces devront être adressées avant le 25 du mois qui précède la publication de la REVUE.

JEUNE HOMME désire correspondre avec jeune fille, bonne, intelligente et instruite. Luc Myriam, Poste Restante, Notre-Dame de Grâces, Montréal.

JEUNE FILLE (20 ans) désirerait correspondre avec un jeune homme instruit et beau; but: trouver un vrai ami âgé de 20 à 23 ans. Louise DeBernières, Sorel, P.Q.

J'aimerais à correspondre avec un jeune homme de 18 à 22 ans, bon, droit, affectueux, intelligent, instruit et j'ajouterais joli. But: l'avenir me le dira. Simone De Valley, Sorel, P. Q.

JEUNE FILLE châtaine, 20 printemps, de bonne famille, désire correspondre avec jeune homme distingué, de bonne position. Jeannine d'Orlis, Poste Restante, Sherbrooke Sud, Que.

JEUNE HOMME brun, âgé de 20 ans, désire correspondre avec jeune fille. Paul Dion, Bolkow, Ont. Co. Vézina.

JEUNE BRUNETTE recherche correspondants Anglais, Américains ou Canadiens-Anglais. Miss Lilian O'Neil, Poste Restante, Rivière du Loup, En bas. Co. Témis.

LIETTE aimerait à correspondre avec Messieurs distingués et instruits. Mlle Liette Berger, 1286 St-André, Montréal, Que.

S. P. RANCE aimerait un correspondant intelligent au style plutôt badin que sérieux. S. P. Rance, 1286 St-André, Montréal, Qué.

JEUNE VEUVE, trente ans désire correspondre avec célibataire ayant bonne position et instruit. M. A. R. 18 rue Notre-Dame Ouest, Montréal, Qué.

JEUNE FILLE de 18 ans, jolie, désire correspondre avec messieurs instruits et distingués de 20 à 23 ans Rosa Robert, 235 rue Cartier, Montréal.

G. BELLEHUMEUR.—Jeune homme de 24 ans, sérieux à ses heures, mais le plus taquin qu'il soit possible de trouver, affectueux, aimerait a correspondre avec jeune fille aimable, philosophe, mais surtout bien armée contre la taquinerie. G. Bellehumeur, 14½ rue Couillard, Québec.

JEUNE FILLE sérieuse désirerait correspondre avec garçon distingué et instruit. B. A. L. Poste Restante, St-Guillaume d'Upton. P.Q.

EXCELSIOR.—Jeune campagnarde (près Montréal) instruite, bonne famille, ayant un peu de $ $ $ $, désire correspondre avec jeune garçon bien élevé, intelligent, instruit, mais avant tout bon et aimable. J'adore le beau, le vrai, le bien. Henriette Bordeaux, Saint-Sébastien d'Iberville.

CAMPAGNARD célibataire, 33 ans, instruit, désire correspondre avec jeunes filles instruites de 20 à 25 ans, jolies, distinguées et vertueuses, dans un but sérieux. Jos. A. Condoy, Poste Restante, Shawinigan Falls, P.Q.

J'invite gracieusement messieurs distingués, âgés de 25 à 30 ans, a venir égayer une âme solitaire. Cosette Aimée, Casier 96, Hull, Qué.

BRUNETTE désirerait beaucoup rencontrer l'Idéal de ses rêves: Jeune homme (28 à 40 ans) instruit loyal, affectueux. Qui voudrait lui écrire? Marguerite Robert, Poste Restante, Ottawa, Ont.

BRUNETTE, employée de bureau, désire correspondre avec monsieur intelligent et cultivé, 30 ans et plus. Fougère Dorée, Poste Restante, Montréal, Qué.

JEUNE HOMME, laid, gauche, pas fin du tout, bon cœur, mais triste demande à correspondre avec jeunes filles compatissantes. But: trouver une garde malade du cœur. Pierre Lis, Poste Restante, rue St-Jacque, Montréal, Qué.

JEUNE FILLE (22 ans) établira correspondance avec celui qui résumera son "idéal". Vertueux, instruit très intelligent, sobre, actif, bonne position, qualités esthétiques, 23 à 29 ans. Recevra: amitié franche et sincère. Sweet Haly, Magog, comté Stanstead.

COURRIER POÉTIQUE

"La Semeuse", "Qui rit luit", "Le désert".— Toutes ces pièces sont bonnes.

"Le train du bonheur". — Gentil petit poème.

"Rupture", "Fraternité". — Nos félicitations: ces deux pièces sont d'un poète de réel talent.

"Bucolique". — Vers pittoresques et poétiques.

"Désespérance", "Le petit mourant".—Aucune règle n'est observée. Procurez-vous un traité de versification.

"Portrait du soir". — Vers d'expression originale, d'un rythme inégal et sinueux, non sans mérite.

"Hospice". — Rodenbach a passé par là. Impressions poétiques, langue imparfaite. Mêmes qualités et mêmes défauts que dans la pièce précédente.

SAINT-JUST.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

(*Suite de la page 2*)

Du bon sens et l'habitude de réfléchir, le jugement se forme bien. Elle est pratique et elle ne complique pas les choses. Bon cœur délicat et affectueux, elle est généreuse et instinctivement dévouée. La volonté est précise et ferme: il arrive à ce bouton de rose d'être entêté et raide. Elle contredit facilement et discute pour rien quand elle n'est pas de bonne humeur. Légèrement susceptible, mais elle entend facilement raison. Sans vanité, toute simple, elle est toujours sincère et naturelle. Réserve timide. Enjouée et gentille.

MARIE-JOSETTE.—Elle est délicate, timide, tranquille et discrète. Aucune vanité. Très impressionnable et sensible, elle renferme tout en elle et elle trouve difficile de se confier même à ceux qu'elle aime. Bonne et dévouée avec d'exquises délicatesses. Tendresse contenue qui n'a pas encore pu s'épanouir Volonté ferme, égale, un peu raide. Courage, activité et constance. L'ordre serait cultivé avec avantage. Un peu susceptible.

REBEE DES P.—Petite personne active, pratique, positive, d'une rare énergie. La volonté est résolue, indépendante, autoritaire, précise, entêtée, obstinée, faite également pour l'initiative et la résistance. Orgueilleuse mais peu vaniteuse. Elle est très sincère et ne se gêne pas pour dire ses opinions. Elle manque de douceur et de souplesse, mais elle est gaie, et son enjouement fait passer bien des petites brusqueries. Un cœur généreux, bon et capable d'affections profondes et constantes. Humeur capricieuse. Elle aime ses aises et son confort sans oublier les autres car elle n'est pas égoïste du tout.

"LE COQ".—Il est jeune, très timide, un peu crédule, sensible, affectueux. L'activité est inégale et il manque d'ordre et d'exactitude. Il a assez de sens pratique et du bon sens. La volonté n'est pas très grande et je crois que les difficultés le découragent facilement. Ce n'est pas une nature gaie ou expansive: porté à s'exagérer ses ennuis, il ne les communique à personne et il est souvent triste. Il aime le plaisir et le recherche. Le cœur est bon et il a besoin de sympathie et d'affection. Il est sincère.

M. D.—Jolie simplicité, franchise, beaucoup de bon sens et de modération en tout, elle juge bien les gens et apprécie les choses à leur valeur malgré sa jeunesse. La volonté est énergique: vive, précise, ferme et obstinée. Du soin, de l'activité et de la persévérance. Elle est donc parfaitement douée du coté pratique et elle développera de grandes qualités de maitresse de maison. Elle est bonne, affectueuse et dévouée. Discrète et réservée. Humeur tantôt gaie, tantôt triste, mais l'activité et le désir de bien faire combattent efficacement les petites mollesses tristes.

Suite à la page 4

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

(Suite de la page 3)

HELIOTRPPE.—Imaginative, gaie, un peu superficielle, elle attache beaucoup d'importance à ce qui parait et elle ne va peut-être pas assez au fond des choses... Je la crois un peu sentimentale et romanesque, dans ce sens qu'elle aime, soit pour elle, soit pour les autres, toutes les petites aventures sentimentales. Bonne, aimante, mais un peu jalouse de ceux qu'elle aime. Volonté faible. Beaucoup de souplesse, de l'irrésolution, du caprice. Comme tous les faibles, elle a quelques entêtements qui accentuent son peu d'énergie. Vivacités impatientes. Elle est susceptible et portée à exagérer les fautes des autres et à diminuer ses propres torts. Gracieuse, aimable, elle aime à causer et à plaire. Elle est sincère et elle aime à dire sa façon de penser.

HUGUETTE.—Gaie, ouverte, d'une franchise un peu naïve fort amusante, Huguette est bonne, aimable, affectueuse, très active et ardente a tout ce qu'elle fait, travail ou plaisir. La volonté est surtout faite pour la résistance: elle est d'une obstination habituelle, exprimée ou muette, vive ou douce, mais toujours capable de résister. Elle est gentille, Huguette! Elle plaît par son absence de vanité et d'égoïsme, par sa parfaite simplicité, ses enthousiasmes, son entrain, sa bonté, son bon sens et son plaisir de vivre. L'orgueil est son défaut, et quand elle fait des sottises c'est qu'elle l'écoute, mais avec sa grande droiture elle sait avouer ses erreurs et les réparer.

BOUCLES BRUNES.—Très impressionnable et d'un tempérament nerveux, imaginative et sensible, elle se laisse trop facilement dominer par ses impressions qui la portent aux exagérations. Aussi le jugement n'est-il pas très sûr. Elle est timide et renfermée et elle se fait bien des chagrins qui n'auraient pas sujet d'exister si elle parlait davantage de ce qui l'inquiète. La volonté est assez énergique et ne manque pas de souplesse: elle est active et courageuse en général, mais elle est déprimée parfois, et l'état moral affecte l'activité qui devient variable et pénible. Bonne, aimante et capable de beaucoup de dévouement. Humeur très variable. Je la crois un peu défiante et portée à attacher trop d'importance aux détails. Droite et franche. Quand elle est bien disposée, elle est vive et enjouée. Quand elle est mal disposée, elle est irritable, entêtée et raide.

Suite à la page 5

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

(*Suite de la page 4*)

ALBERTE.—Le bon sens et l'esprit pratique font heureusement contre-poids à l'imagination gracieuse, active et portée aux exagérations. Ma correspondante est sujette à attribuer toutes les qualités à ceux qui lui plaisent et à les refuser toutes à ceux qui lui déplaisent, et elle fait ainsi de graves erreurs de jugement. Elle est vive, enjouée, aimable, gracieuse, bonne, très aimante et dévouée. La volonté est trop variable pour être très forte. Indépendante, un peu autoritaire, mais souple, active et plutôt douce dans ses manifestations. Tout de même, elle contredit et discute vivement, et elle a ses impatiences et de grosses obstinations. Un peu de coquetterie, mais tant de sincérité que ça ne peut jamais être bien grave. Je vois une tendance à la susceptibilité.

JACQUELINE B.—L'esprit est délicat, sensé, clair et cultivé, l'imagination est vive et gracieuse sans rien d'excessif, aussi le jugement est déjà exercé et bon.

C'est une nature aimante, délicate, d'une bonté rayonnante et dévouée. La grande sensibilité la dispose à des petites tristesses contre lesquelles réagissent l'activité et le sens du devoir clairement marqués ici. La vie sentimentale est active. Elle a besoin d'affection, de confiance, mais elle est réservée et elle ne fait pas de confidences facilement. La volonté est faite pour la résistance et s'exprime le plus souvent par l'obstination passive et muette mais inébranlable. Elle manque d'initiative. Gracieuse, douce, aimable et tendre, c'est une vraie femme.

BERGERETTE DU CHASTEL.—Positive et pratique, elle a du bon sens et elle est active et courageuse. Un peu routinière elle aime ses habitudes et n'en change pas facilement. Le cœur est sensible et bon et elle sait se dévouer pour ceux qu'elle aime bien tranquillement et sans démonstrations inutiles. Volonté vive, résolue, ferme et entêtée. Elle manque de douceur et de souplesse, on lui reproche des brusqueries, une humeur variable, des impatiences. Elle est sincère et droite: elle connait ses petits défauts et elle les avoue volontiers. Pas de vanité et beaucoup de naturel.

BELLE NOIRE.—La bonté bienveillante, douce, active et dévouée est le trait caractérisque de cette écriture. Une sensibilité délicate, beaucoup de tendresse et un peu de tristesse habituelle me frappent ensuite. Cette personne a souffert sans en garder d'amertume. La volonté est précise, ferme et active. L'imagination, active et gracieuse, favorise l'idéalisme et les jolis enthousiasmes. L'esprit est enjoué, elle aime à causer, à voir ses amies, elle jouit de ce qui est spirituel et gai. Toujours occupée des autres, elle ignore absolument toutes les formes de l'égoïsme et son amabilité est bienfaisante. Elle est d'une grande timidité, et malgré sa grande franchise, son extrême

Suite à la page 6

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Suite de la page 5

réserve nuit aux confidences et elle communique rarement ses impressions et ses sentiments intimes. Elle a un charme féminin qui l'accompagnera jusque dans la vieillesse.

AMIE DE L.—Imaginative, gaie, très animée, franche et naïve, c'est une gentille enfant un peu étourdie mais qui a du bon sens, de l'adresse, de l'activité et dont le sens pratique peut se former. Le cœur est bon, délicat et affectueux. Elle est bien portée à s'illusionner sur ceux qu'elle aime et à les croire sans défauts. Elle est susceptible cependant, et c'est facile de la froisser. La volonté est plus faite pour la résistance que pour l'initiative: elle est obstinée et souvent entêtée. Vaniteuse, elle aime la toilette, ce qui parait, et quand il s'agit de sa parure, elle ignore l'économie. Très jeune et encore en pleine formation. Dirigée sagement, elle deviendrait peut-être plus sérieuse.

PLUME X.X.X.—La simplicité et la sincérité parfaites caractérisent cette écriture qui est d'une personne d'esprit et de jugement, cultivée, et qui a de la distinction. Sensible, tendre, d'une réserve un peu farouche, elle a souffert mais ne l'a pas dit. Souvent triste, désenchantée, elle voit bien clair, juge à leur valeur ceux qui l'entourent: cela ne contribue pas toujours à la réjouir! Elle reste quand même bonne, généreuse, bienveillante et dévouée: elle est sans égoïsme et elle a un vif sentiment du devoir et de la justice. Quelque chose d'enjoué dans l'esprit la sauve de l'amertume et du pessimisme.

La volonté est active, ferme, un peu autoritaire, persévérante et souvent tenace. Humeur un peu variable. Tous les signes de la bonté bienfaisante et agissante, et une souplesse qui rend cette bonté aimable et douce.

NEUVILLE.—Pratique et sensé, il est actif, entreprenant, plein de courage. Il est délicat, généreux et tendre, mais d'une grande timidité et d'une réserve silencieuse difficile à vaincre. Vif, souvent impatient, il aime à contredire et à discuter, et il lui arrive d'être entêté et raide. Sincère et bon, il sait se dévouer et s'oublier pour les autres. Un premier mouvement de susceptibilité est combattu par la générosité. Sans prétention ni vanité aucune, c'est un modeste, qui manque de confiance en lui et qui ne se POUSSE jamais. Il est persévérant et travailleur et il a l'écriture de ceux qui réussissent.

MARTHE.—Esprit vif, un peu léger; beaucoup de spontanéité et de l'irréflexion. Elle est gaie, enjouée et impulsive. Le cœur est affectueux; elle est sensible, franche et bonne. La volonté est plus vive que forte: sous des déclarations d'indépendance, des velléités de despotisme, elle est faible, de volonté inconstante, et elle subit facilement les influences extérieures. Remplie d'assurance, elle a confiance en elle et dans les autres et elle est portée à s'illusionner et à croire ce qui fait son affaire. C'est pourquoi il lui arrive de se tromper dans ses jugements. Vive et prompte. Humeur capricieuse. Entêtements fréquents et raides. Géné-

Suite à la page 7

ETUDES GRAPHOLOGIOUES

Suite de la page 6

sorité et dévouement. Elle a de l'originalité et se pique de ne copier personne, elle est animée, amusante et gracieuse.

BERGERETTE DU CHASTEL.—Sensée et pratique, c'est une jeune personne positive, très active, un peu routinière, courageuse et ambitieuse. Elle est nerveuse, d'humeur inégale et un peu brusque: elle est irritable et le manque total de souplesse la rend parfois désagréable.

Elle a un bon cœur et peu d'égoïsme, mais ses affections ne sont pas tendres et si elle sait se dévouer elle le fait sentir et elle manque d'indulgence pour ceux avec qui elle vit. La volonté est ferme: elle s'impatiente et s'emporte facilement; elle est susceptible. C'est une personne énergique et qui n'est pas douce.

PAULETTE G.—Esprit clair et sensé, aucune tendance à compliquer les choses. Paulette est bonne et bienveillante; gaie, optimiste, facilement satisfaite de tous et de tout. Cette indulgence aimable s'étend à elle-même, et sans vanité, tout simplement, elle est satisfaite d'elle-même.

Son esprit enjoué, sa gaieté naturelle ne l'empêchent pas de s'attrister facilement. Elle est délicate, sensible et affectueuse. La volonté est précise, ferme, assez tenace. La bonté est protégeante et très dévouée,

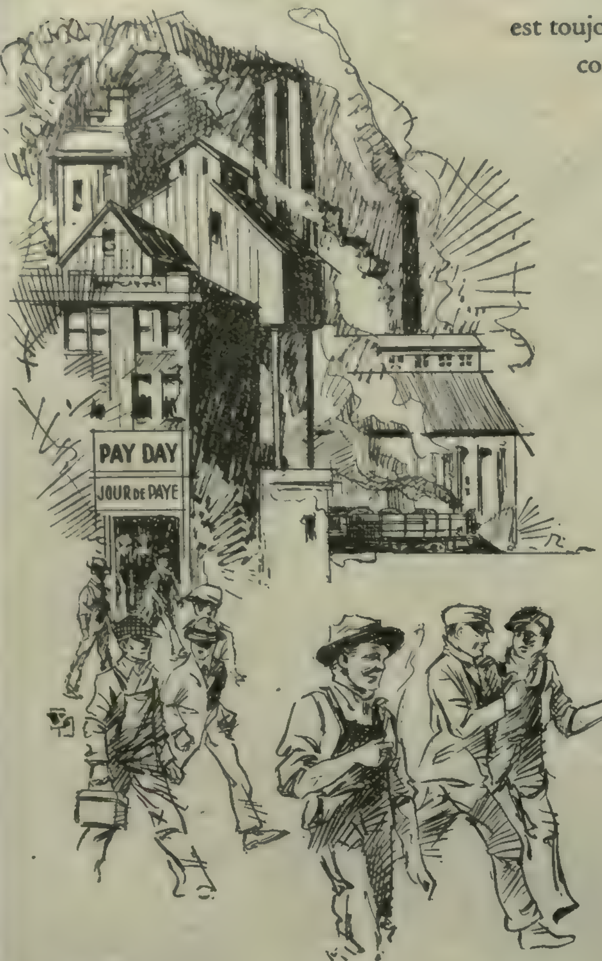
Suite à la page 70



AVIS

Le Travailleur consciencieux et prévoyant

est toujours le dernier à manquer d'ouvrage ; et advenant ce contretemps, il en souffrira d'autant moins qu'il aura mieux suivi le sage conseil de LA BANQUE D'ÉPARGNE où il dépose régulièrement une partie de son salaire.





La Banque d'Epargne

de la Cité et du District de Montréal

fondée en 1846 pour les travailleurs — vous invite cordialement à la pratique de l'ÉCONOMIE ——— Nous vous réservons toujours le meilleur accueil.

Bureau principal et seize succursales à Montréal.

A. P. LESPÉRANCE,
Gérant-Général.

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418 DIRECTION RÉDACTION ANNONCES **Privé: EST 2059**

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

2ème Année—No 5 — *S'unir pour grandir.* — Montréal, 15 mars 1921

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

SOMMAIRE:

LA MORT D'UN ARTISTE

Par MADELEINE

Notre pays et notre race ont récemment perdu un artiste, un grand artiste par l'inspiration, le goût et le raffinement. Cet artiste tendre et fin que la mort nous a pris, sans secousses et sans angoisse, tout doucement, comme l'on prend celui qui souffre pour le bercer, s'appelait Ulric Lamarche, et de notre Revue, dès le premier instant, il devint l'ami très sincère. Nous avions tout de suite réclamé le concours de son crayon spirituel; malade, très malade même, alors, il avait accepté tout de suite, espérant le jour où pour nous il aurait pu donner libre cours à son esprit finement ironique sans méchanceté, et qui le faisait aimer même de ceux qu'il croquait dans leur faiblesse ou leur ridicule. Il avait le don de rire et de faire rire, sans être jamais cruel, car la douceur et l'indulgence étaient le fond même de cette âme sensible et sincère qui n'aimait que le beau et le cherchait constamment dans la vie.

Mais que dire de ses toiles superbes qui enrichissent quelques unes de nos collections canadiennes, et que leurs propriétaires ne céderaient pas aujourd'hui à prix d'or. Elles sont l'expression d'un talent personnel, où vit vraiment une intellectualité supérieure. Tout y est doux, caressant, enveloppé. Il aimait les beaux paysages où chantent la nature en fleurs, les champs roussis de soleil, où s'élève le blé blond voisinant avec des taches d'herbes vertes; il aimait les petits coins ignorés ou dédaignés où nul n'avait rien perçu, et où il trouvait, lui, la réponse à sa soif d'harmonie et de sérénité. Il aimait la simplicité dans la nature, comme il l'aimait dans les êtres. Et nous le voyions contempler l'une et rechercher les autres, s'intéressant à tout ce que la vie offre de sincérité et de simplicité. Un petit tableau séduit ma pensée: un peu d'eau enveloppé d'arbres vert et or. Le charme s'en dégage comme d'un poème. Ce petit coin cueilli au pays des soleils, là même où est né Lamarche, dans cette terre merveilleuse de la Californie, éblouit et passionne. Il semble que le talent tout entier du peintre s'y soit fixé: ceux qui le regardent ne peuvent se défendre d'une intense sympathie pour cet artiste au style si clair, si discret et si prenant.



ULRIC LAMARCHE

Pauvre Lamarche, sitôt parti tout de même, entre deux sourires. Je le vois là qui semble dormir sur la couche basse où la mort l'a couché. L'ami qui lui est resté fidèle dans toutes les étapes du calvaire qu'il a dû gravir pour mériter le repos suprême, lui rend le dernier service: celui de lui fermer les yeux dans l'immortalité de la mort. Sa figure resplendit d'une paix extraordinaire. Il semble dire à ceux qui pleurent: "Pauvres humains, pauvres fous, pourquoi regretter la vie quand l'éternité est là, avec sa paix et sa joie". La mort nous apparaît soudain comme un bienfait, et autour de celui qui dort, semblant si heureux, nous causons avec calme, gagnés par sa splendide sérénité.

Pauvre ami si précieux et si sûr, que nous n'entendrons plus exprimer des vues profondes, des sentiments justes et des espoirs magnifiques. Exubérant et impulsif, il croyait à tout ce que l'existence peut offrir de beauté et de bonheur, et même le mal affreux qui le rongeait depuis deux ans ne put le faire douter du bienfait de la vie. Il espérait, et son espoir dominait son mal épuisant. Il s'attacha à la Revue dont il avait surveillé la fondation, et à laquelle nous tentions de le rapprocher en le mêlant à tous nos projets; en le consultant sur les gravures et les teintes qui devaient présider à sa présentation. Et quand il s'excusait d'être un collaborateur au repos, nous pouvions lui répondre qu'il avait inspiré à la Revue ses détails les plus aimables. Tous les mois, le coup de téléphone fidèle nous apportait son contentement et son appréciation amicale, et ce coup de téléphone hélas, suspendu en février, nous serons à jamais tristes de ne plus l'entendre résonner dans notre vie avide de sympathie et de sincérité.

Lamarche, né dans le sud américain de parents canadiens-français, ressemblait étonnamment aux hommes du Midi. Il lui arriva fréquemment d'être pris pour un Mexicain, et il affectionnait d'ailleurs, comme pour accentuer cette erreur, le large chapeau noir que

portent presque toujours les aristocrates du Mexique. Ses yeux noirs brillaient de franchise et de sincérité. La vie en débordait large et généreuse. Ses études le portèrent, jeune encore, vers Paris, et il semble que, pour ce Canadien-français jailli en terre américaine, sa vraie patrie devait être la France. Il l'adorait et ne pouvait se passer d'elle. Sans cesse il y retournait, comme l'on retourne vers la lumière. La province française le passionna peut-être plus encore que la Capitale. Il aimait les vieilles villes et les vieilles coutumes; il aimait les gens surannés et les habitudes antiques. Il aima la beauté de la France à travers ses paysages, ses ruines, ses antiquités, ses vieux temples, ses rues étroites et tourmentées, ses châteaux moyennageux; il aima la France comme l'on aime l'Art lui-même, et la parcourut d'un bout à l'autre, stationnant en Bretagne, en Normandie, en Touraine, en Auvergne, dans les Alpes et dans les Vosges, toujours admirant, toujours aimant... La guerre arriva au cours d'un de ces voyages artistiques... Alors tout le mal de la France entra en lui à grands coups de sabre et de baïonnette. Il ne pouvait guérir de cette plaie atroce qui était la plaie de la Bien-Aimée, et, suivi de la compagne incomparable qui souffrait de son mal, comme elle avait vécu de son bonheur, il s'en revint mourir avec nous, qui l'aimions bien, et que son trépas laisse inconsolables!

Dans notre existence étroite et égoïste la vie d'un tel homme passe inaperçue. Elle révèle pourtant une admirable personnalité, et ceux qui le mirent au tombeau purent se dire que celui-là allait vers la Vraie Paix, réservée aux hommes de bonne volonté qui n'ont voulu que le Bien, poursuivi que le Beau, et mérité la Récompense qui attend le Juste, Là-Haut, au-delà des étoiles, où Dieu a monté son Paradis. MADELEINE



SOUHAITS D'ANNIVERSAIRE



L'une de nos maisons de commerce canadienne-françaises célèbre son 53e anniversaire, et nous tenons à féliciter hautement son propriétaire et son gérant général, pour l'impulsion splendide qu'ils ont donné au commerce de la partie est de notre ville. En effet la maison Dupuis, fondée il y a tant d'années par l'homme d'action que l'on se rappelle encore, M. Nazaire Dupuis, est restée là où l'avait posée son fondateur, et elle n'a jamais non plus changé de nom. Après la mort de M. Dupuis, ses frères prirent la suite de ce beau commerce qui florissait alors tout tranquillement. Après quelques années M. Narcisse Dupuis restait seul à la tête de la maison qu'il dirigea jusque vers 1909, époque à laquelle il mettait à la tête de la maison, l'homme d'expérience et d'initiative qui devait le seconder avec tant d'habileté et de dévouement, M. A. J. Dugal. Dirigée par ces deux hommes progressifs qui s'étaient entourés d'aides intelligents et travailleurs, parmi lesquels il faut citer le trésorier, M. Armand Dupuis, la maison devint rapidement un magasin à rayons modèle, et comme par magie s'agrandit, prospéra, s'améliora, au point d'exciter chez les Canadiens-français, une légitime fierté. Lancée dans la voie du succès, la maison Dupuis est devenue une puissance commerciale, et nous assistons à son développement et à son perfectionnement avec une satisfaction fort explicable.

Nous offrons à son directeur, à son gérant et à tous les collaborateurs de cette œuvre magnifique nos souhaits pour l'anniversaire qu'ils vont célébrer par une vente colossale qui permettra à leur clientèle de garder de cet événement, le bon souvenir que laissent les ventes à sacrifice, dans l'esprit de tout acheteur qui connaît la valeur de l'argent. En ces temps de vie chère et de lutte matérielle si âpre, un événement de ce genre, où qu'il se produise, est un bienfait, dont tout homme et toute femme soucieux d'améliorer son existence doit savoir judicieusement profiter.

Nous souhaitons à la maison Dupuis, de nouveaux succès justement mérités par son souci de maintenir très haut, et très loyalement sa réputation de maison moderne. *LA DIRECTRICE*



M. NARCISSE DUPUIS, propriétaire et directeur de la grande maison de commerce qui porte son nom.



M. A. J. DUGAL, gérant général de la Maison Dupuis, l'une des plus anciennes et des plus progressives de la Métropole.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

QUELQUES LIVRES D'HIER

Par LOUIS DANTIN

Le Mauvais Passant, par *Albert Dreux*. — 1 vol. in 12° de 120 pages. Montréal, Roger Maillet, éditeur.

Ces poèmes, d'une indiscutable sincérité, révèlent en M. Albert Dreux le rêveur sensitif et l'artiste consciencieux que le volume des *Soirs* avait déjà fait entrevoir. Les tendances de l'auteur le portent vers les nouvelles écoles, celles qui cherchent dans la gamme des mots des sonorités plus amples, des combinaisons plus subtiles et des fusions plus audacieuses. Pour instrument, on sent qu'il préfère à la lyre traditionnelle, trop calme à nos oreilles blasées, la mandoline au timbre aigu, aux vibrations crispées et nerveuses. Il modernise pourtant avec une certaine réserve, qui n'est peut-être que la prudence du bon sens. Son inspiration est composite, en somme, aussi bien que son écriture. Il puise souvent aux sources de l'âme, et il se grise alors d'une mélancolie exaltée, d'un sentiment vif et capiteux; il lance sa pensée vers de hauts problèmes en des ascensions rationnelles ou mystiques; il brûle son cœur à la flamme folle des caresses. Mais c'est aussi un "objectif", et il se plait à des peintures désintéressées et sereines, aux pures louanges de la Beauté. Son vers est tantôt le vers romantique, à peine touché de la teinte parnassienne, et tantôt le vers libre, chevauchant le Pégase sans frein des Olympes où Kahn et Laforgue sont dieux. Peut-être, en dispersant ainsi sa manière, laisse-t-il soupçonner qu'il n'a pas tout-à-fait choisi sa voie, qu'il n'a pas atteint l'unité resserrée et forte où le style et le poète se fondent en un tout indissoluble. Peut-être y a-t-il dans son éclectisme même une part d'imitation dont se dégagerait un art plus confiant et mieux affermi. Il garde, malgré tout, plus d'un élément de riche originalité. Sa communion à la nature est d'un enthousiasme vrai et se chante en notes gravement ferventes. Il a la nostalgie des bois touffus où s'épandaient ses rêves d'enfance, où les héros même de ses livres revivaient dans les troncs altiers et épiques; c'est avec un regret intime qu'il contraste avec leur silence la clameur grossière des cités:

J'ai déserté la joie, ô mes amis d'antan!
Un jour néfaste et dur me jeta dans la ville
Où tout, jusqu'à l'amour, est pressé, haletant;
Où même un cœur d'enfant est une chose vile.

Mais je retournerai, je reviendrai vers toi,
Nature qui me fus maternelle et si tendre;
Je saurai retrouver mes rêves à ta voix;
Je veux me retremper en toi, tu peux m'attendre.

Dans le palais sacré des chênes et des ormes,
Des pruches et des pins, des chênes, des tilleuls,
Le merveilleux secret des couleurs et des formes
Se renouvelle, vit, demeure. Et c'est là seul,

Dans ce vivant palais aux colonnes fécondes
Dont le dôme est un chant et dont les hôtes sont
Rossignols, roitelets, mésanges et pinsons,
Ceux qui font plus joyeux le sourire du monde.

Que je veux promener le dégoût et l'ennui
Qu'a jetés dans mon cœur la ville, ce cratère...
O Forêt, où le jour semble une belle nuit
Pour ce que vous semez d'étoiles sur la terre!

De même il trouve, pour recréer les paysages fleuris de neige ou les lueurs fantasques des nuits de janvier, des images brillantes et plastiques. Il fait tournoyer nos sports d'hiver, la raquette et le hockey, avec une gracieuse prestesse. Dans *Soirs d'Artiste*, par contre, ce sont des étangs et des vasques idéals qu'il voit sommeiller sous un ciel d'Afrique, à l'orée de bosquets peuplés d'oiseaux éclatants, de nymphes et des dieux.

Le soleil était tombé là-bas
Tout au fond de l'eau verte;
L'occident semblait un dahlia
A la corolle ouverte...

Et je songeais: Soir si clair, si beau,
Si rempli de caresses,
Je te chanterai sur mes pipeaux,
O cher soir qui m'oppresse!

Ainsi toujours il est tendre à la nature, que ce soit celle de la réalité ou de la fantaisie; et ces effusions gonflées de l'âme des choses, ces hymnes à la beauté du monde sont, je crois, dans son œuvre la partie la plus spontanée et la plus vivante.

Quand il s'attaque à l'idée pure, il vacille entre des théories diverses, même contradictoires, et se convainc de cette curieuse insouciance intellectuelle que j'avais signalée jadis chez Emile Nelligan. Ainsi il dédie à M. Henri Grignon, des strophes parfaitement pieuses, où il semble pénétré de la sécurité, de l'extase même des vieilles croyances:

Sous les arceaux bénis, l'âme des encensoirs
Déroulait sa guipure aux rythmes des cantiques,
Tandis que, récitant les oraisons du soir,
Nous nous vêtions de paix et de douceur mystique, etc.

Et puis, à dix pages de distance, c'est un chant angoissé et acerbe où l'humanité en révolte hurle des négations désespérées:

Alors, échevelant sa tête haute et belle
Et défiant le ciel de ses deux poings crispés:
"O splendeurs de mon rêve, extases irréelles,
Comme un soleil défunt, chimères, vous tombez!

Vous n'étiez que l'idole immobile du temple,
Ma raison s'abîmait au pied de vains autels;
Je vous remplacerai dans mon rêve éternel
Par un orgueil plus grand, par un espoir plus ample.

Ces vers sont beaux, mais au fond que pense le poète? N'a-t-il pas d'opinion à lui? N'a-t-il aucun scrupule de souffler le chaud et le froid par les trous du même chalumeau, de faire de ces brûlants sujets un simple volant pour les jeux de sa rime? L'artiste peut, sans doute, tirer sa matière de partout, et même de sources opposées, mais à condition, semble-t-il de n'y puiser que des tableaux, des émotions peut-être, non des affirmations et des idées inconciliables. Ici l'indécision, l'absence de parti-pris compromettent l'unité et nuisent à la perspective totale.

Il est plus cohérent dans sa façon de traiter l'amour. C'est toujours pour lui le fils de la Vénus antique, l'attrait séducteur et impérieux auquel toute vie est soumise et qui dompte à la fois l'âme et la chair. Les quelques pièces où il le chante sont d'un bel élan intime, et s'imprègnent gentiment de câlinerie et de tendresse. Il en craint pourtant les désillusions, communes à toutes les joies humaines,

et pour leur échapper, suggère un compromis légèrement risqué, mais qui se dit avec beaucoup de délicatesse et de grâce:

Quand, les sens apaisés et les yeux demi-clos,
Nous sentons, ô très chère, invincible descendre
Le beau calme animal neigeant comme une cendre
Sur le feu clair, ardent, qui flamboyait tantôt;

On est heureux. Le cœur s'endort tout doucement,
Sans regret, sans frisson; et l'âme sans pensée,
On songe vaguement aux forces dépensées
Et l'on flotte en un vague anéantissement.

Mais lorsque nous avons refusé la folie
Et que nous n'avons pas voulu jusqu'à la lie
Boire la coupe entière et fade du plaisir,

Quel bonheur de garder l'aiguillon dans nos veines
Et de sentir toujours, comme un vol de phalènes,
Planer autour de nous les oiseaux du désir!

Un seul mot, à mon sens, déroge à la perfection dans cette pièce tout-à-fait charmante: "Quel bonheur!" Et l'on se demande en passant: Pourquoi nos poètes sont-ils, en général, si peu soucieux du détail, de chaque détail de leurs vers? Pourquoi se contentent-ils si souvent d'une composition d'à peu près et d'ensemble? Pourquoi n'arrivent-ils pas, même dans un sonnet, à regarder chaque vers comme une entité individuelle, ayant droit pour elle-même à un soin exact et minutieux? "Quel bonheur," c'est évidemment le mot de premier jet, celui qui s'est offert d'abord et qu'on a accepté de confiance, au petit bonheur; c'est par suite le mot général, élastique, mitoyen et médiocre, qui dessine vaguement toutes sortes de sentiments voisins sans en fixer aucun comme il faut. Le bourgeois qui vient de gagner le gros lot s'exclame: "Quel bonheur!" Si "bonheur" a un sens précis, il indique le repos, le calme dans la possession, l'apaisement du désir et non sa persistance: il suggère donc assez mal la jouissance subtile impliquée dans cette gentille gaminerie. Il y avait tant de substantifs plus directs et plus nuancés: charme, griserie, délices, enchantement, volupté, et que d'autres! Et sans doute c'est beaucoup de fracas pour un mot qui n'est ni incorrect ni décidément impropre: mais n'est-ce pas assez qu'il décroche une maille dans une si jolie trame? Et puis il est typique de tous ces "moyens termes" qui, non seulement chez M. Dreux mais chez l'armée de ses confrères, se glissent dans les morceaux les mieux conçus et les mieux écrits. Poètes, surveillez donc à la loupe vos noms, vos adjectifs, vos verbes, et jusqu'à vos articles!

Le Mauvais Passant, qui donne son nom à tout le volume, nous offre un essai de vers libre traité avec une réelle maîtrise. C'est une tragédie de l'Hiver qui tue, la lutte de la tempête glacée enserrant de ses tourbillons, accablant de ses dagues et abattant comme pour un triomphe le vagabond ivre qui l'acclame et lui fait fête jusqu'à la fin:

Ce n'est plus qu'une forme atténuée;
La neige, vivante nuée,
Le couvre de sa broderie,
Puis, dans la claire poudrerie,
Elle s'envole, crystalline,
La neige soyeuse, fine.

Il y a là toute la cruauté dédaigneuse, toute la férocité souriante des forces qui se jouent avec nos vies. Il y a un symbolisme subtil, des images évoquant plus qu'elles ne disent, une impression finale et forte émue dans l'âme par la musique des strophes. L'on se prend à souhaiter que M. Albert Dreux persiste à cultiver cette forme, puisqu'il y réussit si bien; il pourrait y trouver un jour sa voie définitive.

Même dans les tentatives disséminées que groupe ce volume, le talent est incontestable. On peut franchement louer des pièces comme *Raffinement, Soir en Forêt, Soir d'Hiver, Ah! comme la Lumière!* et reconnaître dans toutes des éléments d'art précieux, à côté d'évidentes faiblesses.

Que, dans des excursions encore plus hautes aux sphères poétiques, l'artiste étende et complète sa moisson de beaux rêves; qu'il s'impose le joug d'une perfection plus étroite, plus soutenue: notre public, qui l'applaudit déjà, fera mentir alors tout-à-fait sa trop pessimiste complainte:

Et c'est pourquoi, Rêveurs, parmi les foules vastes
Vous ne serez jamais que des déshérités;
Car la plèbe, qui reste en bas quand vous montez,
Ne sait pas que vous lui rapporterez des astres.

* * *

LES ATMOSPHÈRES. Le Passeur: Poèmes et autres Proses; par *Jean Aubert Loranger.* Un volume de 60 pages, avec une couverture de J. C. Drouin.

Ne me demandez pas pourquoi cette plaquette s'intitule: *Les Atmosphères;* pourquoi elle est imprimée tout entière en caractères gras; pourquoi elle porte en épigraphe cette phrase de Jules Romains, d'une philosophie si profonde: "Quelque chose s'est mis à exister soudain." J'ai peur que ce ne soient là des mystères; et s'ils ont une explication, l'auteur seul pourrait la fournir. Tout au plus le dernier suggère-t-il cette autre énigme que se posait jadis le bon poète Camille Mauclair:

Se plaindre qu'il n'arrive jamais rien,
Est-ce que c'est cela les névroses?

Peut-être M. Jean Aubert Loranger a-t-il voulu, dès le seuil du livre, planter le fanion de son école, pendre l'enseigne des prosateurs nouveaux, qui aspirent à tenter dans les régions neuves de l'idée et de l'expression de hautes et magnifiques fortunes. Talents impatients des lenteurs de l'évolution littéraire et qui s'essaient à la devancer, à réaliser déjà l'esthétique et à parler le langage des siècles futurs; découvreurs en quête de conceptions et de formules transvolant non seulement le passé, mais le présent, et atteignant d'un bond à l'idéal encore en germe d'esprits plus subtils et plus affinés que les nôtres. M. Loranger semble avoir partagé cette ambition. Son entreprise se joue ici sur un terrain borné: elle n'en a pas moins l'intention vaste et la belle témérité qui forcent la sympathie et excusent même la défaite.

La pièce principale du volume, c'est *Le Passeur;* c'est là que se déploient surtout le caractère et le ton de ces poèmes en prose. Le Passeur a, depuis un nombre indéfini d'années, façonné son âme et son corps au même exercice uniforme, aux mêmes motions monotones et rythmées: faire voyager d'une rive à l'autre la chaloupe et le bac qui prolongent la grand'route pour les piétons et les fardeaux. Il s'est identifié avec ce labeur, qui fait partie de son être et de sa personne. Un jour, il constate qu'il a quatre vingts ans, et pour la première fois il a peur; il songe au temps où ses bras pèseront moins lourd que les rames; il redoute moins la mort elle-même que "la vie des vieillards qui ne travaillent plus, mais qui gardent assez de bras pour repousser la mort." Dès lors commence la légende de sa déchéance, l'inertie de ses bras anémiés, l'ankylose de ses reins, l'effondrement de ses membres usés que la paralysie enfin enserre et immobilise. Un autre passeur le remplace, et il devient le spectateur rivé au sol des va-et-vient du bac dont il était jadis la force et la vie. Son âme engourdie n'est plus qu'un miroir vague de son passé, où se nimbent à l'état de rêve toutes les images qui le remplirent. Il con-

nait le calme universel, l'impuissance totale, l'ennui absolu. Un jour, dans un renouveau passager de forces, il se glisse jusqu'à la vieille barque, s'y asseoit, et s'essaie comme jadis au rite familier des rames. La barque part à la dérive; le passeur ébloui flotte comme une épave entre les bords silencieux du fleuve jusqu'à ce qu'un remous le renverse et l'entraîne avec son bateau dans le gouffre.

La donnée, on le voit, est simple et humaine; elle fait appel à des sentiments élémentaires et profonds. Mais c'est l'exécution surtout qui retient l'attention, la curiosité même; c'est le style d'une naïveté de surface recouvrant la recherche intense, d'une syntaxe embrouillée à dessein, d'une incorrection caressée et voulue: style qui horrifierait Verniolles et réjouirait des Esseintes. Et il serait facile d'en rire, si l'auteur ne l'avait pas "fait exprès"; mais cette forme, étant le résultat d'un système, demande au moins qu'on l'examine et qu'on s'efforce à l'expliquer. J'y crois voir, pour ma part, la transposition en littérature de la thèse hégélienne proclamant l'identité des contraires, et de la théorie pessimiste qui ne voit dans le monde qu'un jeu baroque et funambulesque. Impossible de concevoir autrement cette manière d'écrire, ce mélange de faits dramatiques et de détails saugrenus, cette gaucherie étudiée des tournures, ce contraste entre la crudité puérile de l'expression et la complexité tragique des choses, comme dans ces très anciennes ballades où des situations à faire frémir s'énoncent avec une bonasserie voisine de la bêtise. D'après cette rhétorique, si je la saisis bien, le solennel et le trivial, le primitif et le raffiné, le frisson et la blague, se mêlent dans le style comme ils s'accolent dans la vie elle-même. L'ironie devient la loi suprême de la littérature. Etant donné que le *cosmos* est une mauvaise plaisanterie, une farce cruelle jouée à nos dépens, il est tout naturel, n'est-ce pas, qu'il revête sous la plume un faux air de fumisterie? Entendu de cette sorte, le burlesque ajoute même un élément de plus à la "grande pitié humaine", et le rire qu'il provoque est aussi amer que les larmes. Cette théorie n'est pas aussi neuve qu'elle en a l'air: ce fut, dans une mesure, celle de Shakespeare avec Caliban ou Bottom, celle de Victor Hugo dans ses créations les plus puissantes: Triboulet, Qusimodo, l'Homme qui Rit. Seulement Hugo et Shakespeare mariaient le sublime et le rococo dans les personnages: nos innovateurs le marient dans les mots; ils se font à plaisir une langue où le haut et le bas du lexique se heurtent comme reine et laquais dans *Ruy Blas.* A parité de génie, le résultat serait peut-être le même. Tel qu'il est, ce système, par je ne sais quel tour de force, arrive parfois à étouffer tous les sens critiques, et à vous imposer ses impressions rares ou aigües. Je vous donne ces déductions pour ce qu'elles valent; voilà comment, en tout cas, j'excuse chez l'auteur des *Atmosphères* et chez ses frères en futurisme des passages comme ceux-ci:

> Comme la souffrance de son dos le suivait partout, dans sa chaloupe et dans son bac, il lui fallut bien s'admettre qu'il avait quelque chose là. Comme cette chose ne se tenait pas agrippée à son épaule ni à ses hanches, il finit par reconnaître l'existence en lui des reins, et il en fut consterné. Son mal et ses reins s'identifièrent donc en passant par sa connaissance. Ils furent une partie douloureuse à son corps: ils furent une maladie qui lui venait du lit et du sommeil, ayant constaté un redoublement de ses souffrances à son réveil. Puisque ses reins étaient le mal à son corps, *il avait donc attrapé les reins.* Et si, certains jours qui furent plus pesants que les autres, ses rames s'arrêtaient en l'air comme le geste interrompu d'un orateur qui ne trouve plus ses mots, le passeur s'excusait d'être, tout simplement, un pauvre homme qui porte ses reins.

Si ceci était écrit d'une âme absolument sérieuse, ce serait à se tordre: mais cette platitude, j'aime à le croire, distille une ironie secrète, et l'auteur en a souri le premier, d'un sourire à peine conscient, réprimé peut-être. C'est ainsi que doivent sourire les peintres cubistes et les musiciens comme M. Ornstein. Et s'ils ne sourient pas, ma foi, tant pis pour eux: ils n'ont pas le sens de l'humour et ne sont pas aussi futés que je l'espérais.

Tout n'est pas, d'ailleurs, dans ce ton extrême: il y a des tableaux qui se gravent, il y a des images évocatrices: l'effet total du morceau reste suggestif et inquiétant.

Les autres parties du livre ont moins d'importance, et j'oserais même dire que le *Conte* final n'en a pas du tout. C'est un fait-divers sans grand relief, et que l'effort stylesque ne sauve pas assez de sa banalité foncière. Les *Signets* sont des notations brèves s'attachant à saisir des aspects fugaces de scènes et de spectacles; quelques-unes, comme celle-ci, d'une vision bien nette: "Avec l'hiver, soudain, les petits bateaux se sont tus au port comme les grenouilles quand l'étang gèle, et le dernier paquebot, avec derrière lui l'eau épaissie qui bouge encore, se hâte vers le bout du fleuve qui est la mer." Ce sont de ces traits de plume qui me donnent foi en l'écrivain naissant qu'est peut-être M. Loranger.

Je lui rappellerai que le futurisme ne crée pas seulement des droits, mais impose des devoirs, celui, en particulier, de n'être jamais commun ni quelconque; que la phrase, même en révolte, réclame certaines disciplines essentielles; que des formules comme "attraper les reins" sont au dessous de tout dans n'importe quel idiome.

Après quoi, je le féliciterai de son audace, et souhaiterai long voyage à sa barque neuve sur des océans qu'il aura découverts, ou peut-être même creusés.

* * *

BRINS D'HERBE, par *Monique.* — Un volume in 12° de 136 pages. Imprimerie du *Devoir,* Montréal, 1920.

Ce sont des pensées rapides, plutôt notées qu'énoncées, sur la question de l'heure ou le fait du moment; des impressions qu'a soulevées un souffle et qu'un autre souffle emportera vite, mais qui voltigent un instant en bulles chatoyantes et légères; pour employer la métaphore de l'auteur, de frêles graminées poussées au hasard de la pelouse, et sans autre mission que de jeter un brin de parure verte sur le gris du sol. Elles furent bien à leur place dans le journal quotidien, cet autre éphémère; le livre, en les fixant comme dans un herbier, évapore un peu de leur grâce; elles y gardent pourtant une philosophie aimable, une émotion délicate et un langage brillant et souple. Elles sont parfois empreintes d'un sentimentalisme qui sied bien à l'âme féminine, mais que nous autres hommes, êtres plus rudes et plus frustes, avons peine à nous assimiler complètement. "Ils étaient beaux nos rêves, tombés de notre cœur en essayant leur premières ailes! Ils étaient tristes nos rêves, tout pantelants avec leurs ailes brisées! Ils étaient défunts nos rêves, pauvres oiseaux, pauvres petits!" S'imagine-t-on un homme s'apitoyant ainsi sur ses avatars et ses faillites? La critique mâle est tentée ici de récuser juridiction et de renvoyer la cause devant un tribunal en corsage. Bien féminine aussi, la sagesse qui se dégage de ces morceaux est une sagesse moyenne, pénétrée de tradition et de retenue. Ses maximes n'effarouchent pas par leur hardiesse: "Si ce beau précepte, Aimez-vous les uns les autres, était observé, comme la vie serait plus facile!" — "Il ne faut jamais compter sur les autres: il en est si peu qui se rappellent leurs promesses!" Pour la misère, pour la douleur sous toutes ses formes, une pitié sincère, mais sans protestation ni apostolat de nouveaux remèdes. Une seule fois elle s'insurge contre le snobisme

dans la bienfaisance, et les billets de charité apportant leur message sur carton fin à tranches dorées. Ce n'est donc pas dans leurs suggestions sociales qu'il faut chercher vraiment l'originalité de ces esquisses: c'est dans des croquis de nature bien enlevés, des coins de paysages précis, des projections-éclairs de la rue montréalaise, et les réflexions fines et justes que ces images suscitent. "Dans l'air alourdi résonne une gamme chromatique, tel un tonnerre de cinéma; le piano qui la rend a le sort de bien des vieux pianos: il vient finir ses jours à la campagne. Il tousse l'humidité du dernier hiver, et c'est pitié de l'entendre. Qui me délivrera de ces sons saccadés pour que je vous regarde en silence, lucioles, petites éphémères qui promenez vos lanternes de phosphore dans l'alanguissement de ce beau soir d'été?" — "De mon lit où je soigne ma convalescence, j'aperçois toute une chevauchée... Le vent gonfle comme des outres les taies d'oreiller; les bas multicolores dansent une sarabande échevelée, et toute une série d'innommables choses raconte l'histoire du lundi. Mais voici que la brise s'arrête, et le guignol de l'air cesse tout-à-coup sa pantomime; les marionnettes aux formes diverses semblent avoir perdu pour toujours leur âme de pantin. Alors ces lamentables choses, immobiles, attendant le soleil, prennent un aspect si déconcertant que je ne veux plus les voir." Il y a des passages bien plus poétiques, mais je choisis exprès ceux dont la touche réaliste dénote l'esprit d'observation, la faculté de voir et de peindre. Où il y a plus de poésie, on ferait aussi de jolies trouvailles, mais avec çà et là, peut-être, un soupçon de phraséologie et d'emphase. La langue est d'une correction bien française, sauf de rares oublis. Elle n'est ni grimée ni précieuse; et pourtant voici un bout de phrase qu'on croirait venu en droite ligne de l'hôtel Rambouillet: "Sur la route passent deux chevaux noirs, *qui n'ont même pas la prérogative de leur allure.*" Œuvre agréable, en somme, et dont les doses minuscules ont juste ce qu'il faut pour guérir de l'ennui, à l'occasion, quelques minutes de nos vies pressées.

Je finis par un mot cueilli dans le volume, ironique et malin, celui-là:

"Certains chapeaux de deuil sont plus tristes que le chagrin qu'ils expriment!"

LOUIS DANTIN.



Sait-on que nous avons en Canada des endroits où l'hiver n'est pas plus rigoureux qu'en Floride ou en Californie? Grâce au courant chaud du Kouro-Sivo qui passe à proximité de l'île Vancouver, réchauffant ainsi l'atmosphère de cette région, les parterres de la ville de Victoria sont couverts de fleurs et de vert gazon lorsque dans l'est du pays, nous nous débattons sous quelques pieds de neige.—Faveur du Pacifique Canadien.

ADOLPHE CHAPLEAU

Par ARTHUR BEAUCHESNE

Chapleau! Que de souvenirs doit évoquer ce nom aux sexagénaires d'aujourd'hui! Quelle fougueuse éloquence, quelles luttes, quels triomphes, quelles intrigues et aussi quelles souffrances ont marqué la carrière retentissante de ce favori des dieux qui, du premier coup, atteignit le sommet de la grandeur, puis connut l'amertume des déceptions et mourut à cinquante-huit ans, déjà vieilli, blasé et pour ainsi dire abandonné!



ADOLPHE CHAPLEAU

Dans la première législature de notre province, après l'adoption de l'acte fédératif de 1867, avec les grands Canadiens à qui le double mandat permettait de siéger aux Chambres d'Ottawa et de Québec, figurait ce jeune homme de vingt-cinq ans, au teint pâle et à la longue chevelure, qui avait pris d'assaut le comté de Terrebonne. C'est à lui que le ministère Chauveau confia la tâche de proposer l'adresse en réponse au discours du Trône, choisissant pour ouvrir les débats en cette occasion mémorable la voix la plus éloquente qui pût se faire entendre dans le pays. L'Assemblée Législative, qui s'ouvrait alors, promettait d'être une sorte d'académie où le chef de l'opposition, monsieur Joly, huguenot très distingué, devait rivaliser de courtoisie avec le premier-ministre. La confédération débutait dans une atmosphère de bonne entente. "Nous sommes au berceau d'une constitution nouvelle, dit Chapleau dans son discours; autour d'un berceau, les passions se taisent pour faire place à des sentiments d'amour, à des projets de gloire et d'avenir."

Cet esprit de tolérance caractérisera toute sa vie publique et l'empêchera de se mettre à la tête des Canadiens français dans l'affaire Riel qui lui valut beaucoup d'avanies et qui montra surtout quelle fascination il exerçait sur le peuple. Esprit indépendant, il vota contre son chef en 1870, sur la question du double mandat qu'il croyait préjudiciable à l'autonomie de la province. A l'âge de trente-deux ans, il devenait solliciteur-général dans le ministère Ouimet. Il démissionna avec ses collègues le 8 septembre 1874, pour donner champ libre à l'enquête sur l'achat du terrain des Tanneries; mais en janvier 1876, après que tous les ministres eurent été exonérés, il fut nommé secrétaire provincial dans le cabinet De Boucherville. Il commença par contrecarrer son chef sur la question de la construction du chemin de fer du Nord qu'il préférait laisser entre les mains des entrepreneurs tandis que le premier-ministre voulait qu'elle fut terminée par l'Etat. Il dut céder, pour deux bonnes raisons: d'abord, parce que De Boucherville ne cédait jamais, ensuite parce qu'il craignait qu'une opposition trop acerbe ne favorisât le parti libéral.

Ces deux hommes n'étaient pas faits pour s'entendre. Chapleau, catholique libéral, homme du peuple, avocat criminaliste, tribun aimé des foules, gagneur d'élections; de Boucherville représentant l'ultramontanisme dans ce qu'il avait de plus intraitable, silencieux et têtu, né grand seigneur et préférant le Conseil législatif ou le sénat aux chambres populaires; ils étaient aux antipodes sur toutes les questions, la nature les ayant créés pour se combattre plutôt que pour s'entr'aider. L'un cependant commandait à l'autre, et Chapleau était forcément conservateur parce qu'il n'y avait alors, comme il n'y a encore aujourd'hui, que deux partis dans notre province, et quelles que soient les raisons pour lesquelles vous appuyez l'un et combattez l'autre, vous êtes condamné à n'être toute votre vie qu'un libéral ou un conservateur.

De Boucherville préféra Angers à Chapleau, l'institua procureur-général avant même qu'il fût député et en fit le porte-parole du ministère, tâche dont Angers s'acquitta d'ailleurs avec talent jusqu'au jour de l'élection générale alors qu'il perdit son siège et se retira. Après le coup d'Etat Letellier et le scrutin de mai 1878, Chapleau se trouva chef de l'opposition. Il donna du fil à retordre à Joly qui, malgré son titre de chef libéral, était un tory à peine déguisé et ne se maintenait que par le vote prépondérant du président de la Chambre. Les tentatives d'économie du gouvernement prêtaient quelquefois au ridicule. Ainsi il privait de secrétaire le procureur-général parce que le solliciteur-général en avait un, et Chapleau demandait si cela était l'un des moyens par lesquels on espérait sauver la province de la banqueroute. Comme les prévisions budgétaires ne se votaient pas facilement, les journaux oppositionnistes pressaient Joly de déguerpir et, de peur qu'on n'oubliât sa foi religieuse, lui disaient: puisque les fonds manquent, il vous faut partir: *pas d'argent, pas de suisse.* Le cabinet, incapable de mettre son programme à exécution, piétinait sur place. Chapleau réussit à le renverser par un vote hostile en pleine Chambre. Joly démissionna le 30 octobre 1879 et Chapleau devint premier ministre. Il avait alors trente-neuf ans.

Depuis une vingtaine d'années il électrisait les foules par une éloquence incomparable qui bouleversait ses adversaires, ébranlait les opinions les mieux arrêtées et attachait à sa personne tous ceux qui avaient l'heur de l'entendre. Son biographe et longtemps son ami, Arthur Dansereau, a fait de lui, en 1890, le portrait suivant: "Au physique, M. Chapleau offre des traits frappants. Il entrerait dans une salle remplie d'inconnus que tout le monde se retournerait pour examiner ce type remarquable. Il a ce je ne sais quoi qui ne ressemble à personne. Ce n'est pas un regard ordinaire, ce n'est pas une tête vulgaire, ce n'est pas une expression qui s'oublie. L'œil offre cet indicible mélange de cette douceur inséparable des tons bleus et de cette pénétration qui y fait miroiter comme une pointe métallique. Il n'y a pas à dire, c'est le regard des intelligences privilégiées. La lèvre est mince et d'un dessin d'autant plus parfait qu'il nous semble toujours y voir voltiger un trait d'esprit. Le nez romain, le nez des caractères mâles; teint pâle, encadré dans une puissante chevelure, noire jadis, maintenant blanche. Le poème est là dans la combinaison de la chevelure et du front, un front sculpté par le ciseau d'un grand maître qui avait besoin de donner un frontispice royal à une pensée si magistrale. Dans un mouvement d'éloquence, il est impossible d'essayer

à analyser cette physionomie. Il y passe des jeux de lumière, des éclairs qui chatoient comme les rayons de l'aurore boréale sur le fond du ciel gris."

On venait de loin pour l'écouter. Quelques-uns de ses discours remportèrent des succès inouïs. Dans une lutte serrée, quand il fallait emporter le morceau, rien ne lui résistait. A Sainte-Croix-de-Lotbinière, il fit tourner, en 1875, contre les libéraux une réunion qu'ils avaient organisée à grands frais. Il parla avec tant d'effet devant les habitants de la paroisse d'Upton, en 1877, qu'ils firent volte-face sur-le-champ, votant contre Laurier quand ils étaient censés l'appuyer et, par ce fait, entraînant la victoire du candidat conservateur.

Dès son inscription au barreau, il acquit une grande réputation de criminaliste. En 1874 il était accouru au secours de Lépine et quelques autres métis compromis dans une affaire séditieuse au Nord-Ouest. Il y perdit le premier procès qu'il plaida; mais, non découragé, il entreprit immédiatement la défense du nommé Lajimodière, le vrai coupable, et obtint son acquittement séance tenante.

Aussitôt qu'il fut premier-ministre, il négocia un emprunt sur le marché de Paris et fonda le Crédit-Foncier Franco-Canadien, la seule institution du genre qui ait réussi au Canada. Il vendit au Pacifique Canadien le chemin de fer du Nord, encouragea l'agriculture et rétablit l'équilibre dans nos finances.

Les élections provinciales eurent lieu le 25 novembre 1881. Il triompha avec cinquante-trois partisans sur soixante-cinq députés. Il tenait la province dans sa main et aurait pu rester de longues années premier-ministre. Mais il se sentait déjà atteint par la maladie. Le fait est qu'il ne se ménageait guère. Débordant d'énergie, gai compagnon, adoré des femmes, dîneur artiste, connaisseur des bons vins, populaire dans le monde où l'on fait bonne chère, aimant le jeu, capable de passer des nuits entières autour d'une table verte, les cheveux blanchissant sous la migraine, alternant le travail avec le plaisir, il se fatiguait, usait ses forces et vieillissait. John A. Macdonald, d'autre part, ne pouvait laisser dans l'arène provinciale un homme aussi puissant et cherchait depuis 1878 à se l'attirer. Les élections fédérales approchaient, et Macdonald craignait de faire face à notre province sans autre appui que Langevin, Masson et Baby. Il lui fallait quelqu'un qui remportât la victoire. Il tendit encore ses filets, et, cette fois, il attrapa Chapleau qui, le 29 juillet 1882, entrait dans le cabinet fédéral. En quittant Québec au lendemain d'un triomphe électoral, alors que son gouvernement était solidement établi, Chapleau laissait derrière lui quatre ans de vie parlementaire assez facile, pour aller à Ottawa se livrer à un chef qui se méfiait de lui, subir des humiliations, se savoir soupçonné, tirer les marrons du feu pour des ingrats, combattre sans cesse pour des incapables et tomber dans le gouffre affreux de la rébellion du Nord-Ouest. Profitant des loisirs que lui laissait le secrétariat d'Etat, il passa l'été de 1882 en Europe, puis l'hiver dans la Californie. Il en retira beaucoup de bien. De nouvelles victoires électorales lui étaient réservées, mais à quel prix devait-il les remporter!

Une antipathie réciproque gâta toujours ses relations avec Langevin qui voyait en lui un rival, tenait à conserver ses droits de préséance, ne voulait pas que Chapleau prit de l'ascendant sur ses collègues et ne fut pas étranger à ce qu'il fut tenu dix ans au Secrétariat d'Etat, alors qu'il demandait avec instance, afin de conserver son prestige dans le district de Montréal, qu'on lui donnât un portefeuille fournissant plus d'occasions d'exercer le patronage ministériel. Au sein même du cabinet, ces deux Canadiens français ne s'entendaient pas. Adolphe Caron, représentant le district de Québec avec Langevin, mais personnellement sympathique à Chapleau, approuvait tantôt l'un, tantôt l'autre, et se les mettait souvent à dos tous les deux. Chacun était jaloux de sa juridiction et ne permettait pas que l'on empiétât sur son terrain. "Si Langevin, en allant à Québec, disait Macdonald, s'arrête à Montréal, pour déjeuner, Chapleau m'écrit qu'il intervient dans son district, et s'il sort de chez lui, à Québec, pour se promener rue Saint-Jean, Caron m'envoie une dépêche chiffrée me disant que nous sommes menacés de dissensions sérieuses."

Le parti conservateur, en 1883, bouillonnait de popularité. Il était au pouvoir à Québec et à Ottawa, après avoir écrasé ses pires ennemis, et recevait l'appui des grandes institutions financières, des manufacturiers, du clergé et de presque toute la presse du pays. Tant de bonheur ne pouvait durer. Une réaction était inévitable. Deux écoles distinctes se coudoyaient sous la bannière de Macdonald: les ultramontains surnommés les "castors" dont le chef était le sénateur F.-X.-A. Trudel et les catholiques à tendances libérales. La presse politico-religieuse eut un regain de vigueur. Trudel devint le directeur de l'*Etendard*. Les articles de ce journal, dont Chapleau était la bête noire, avaient cette empreinte de mépris et ce ton d'autorité intransigeante si familiers aux éteignoirs qui ne sont heureux que lorsqu'ils font du jansénisme. Chapleau, avec l'esprit combattif qui le distinguait, accepta du premier coup la lutte que lui offraient les émissaires de ce schisme politique. Il dénonça leur organe dès son apparition.

A la réunion de Saint-Laurent en Septembre 1883, alors qu'il croisa le fer avec Mercier, il mit le public en garde contre ces *castors* "qui détruisent les chaussées des bons moulins pour construire leurs tanières et ne sont vraiment utiles que lorsqu'on vend leur peau. Leur parti, ajouta-t-il, comprend toutes les médiocrités ambitieuses qui ne peuvent arriver par les voies ordinaires, tous les désappointés et un bon nombre d'hypocrites qui se prétendent religieux et conservateurs pour mieux ruiner le grand parti conservateur, pour mieux détruire chez le peuple le vrai sentiment religieux dont la base fondamentale est le respect de l'autorité et l'amour du prochain... Ils se sont affublés du manteau de la religion, et avec cette dépouille ils en ont imposé à nombre de gens honnêtes qu'il est difficile de désabuser. La presse politico-religieuse, dit-il, est une presse sans autorisation, presse malveillante qui a fait plus de tort que beaucoup d'ennemis naturels de la religion, parce qu'elle n'a fait que froisser, que diviser les consciences, en faisant de l'exclusivisme, et en se posant comme seul défenseur intelligent des doctrines et de la hiérarchie... et c'est une témérité que de s'immiscer sans mission spéciale dans des discussions où le moindre faux pas peut compromettre une cause, où la moindre vivacité peut provoquer des divisions profondes... Malheureusement le mal prend son intensité à la source même qui devrait le guérir. Ce que l'épiscopat déplore, une partie du clergé l'encourage et lui donne contenance... Il est temps que l'opinion publique s'agite et fasse tomber ces masques. Il n'y a pas de pire exploitation que l'exploitation religieuse. Personne n'a le droit de faire servir à ses fins personnelles ce grand, ce puissant sentiment qui nous domine tous dans ce beau pays du Canada." Il dit carrément au clergé: "Votre faute, messieurs, c'est d'avoir laissé les politiciens entrer chez vous, dans cette forteresse de la société, où la foi, la charité, la vertu devraient seules être admises."

Inutile de dire que l'*Etendard* avait les sympathies de Langevin. Trudel, tout en combattant Chapleau, votait au sénat en faveur du gouvernement. On en était à ce régime lorsque survint l'affaire Riel. Les castors se liguèrent avec Mercier et les libéraux, mais comme ils redoutaient tous l'influence de Chapleau, ils lui offrirent de servir sous ses ordres s'il voulait bien diriger la bataille contre Macdonald. Mercier était prêt à s'effacer. Beaubien, Bergeron, Bellerose, Pelletier, tous les riellistes conservateurs espéraient fermement que Chapleau se mettrait à leur tête. Les libéraux qui, en 1878, posaient sa retraite comme condition *sine qua non* à une coalition, se déclaraient maintenant prêts à accepter son commandement. Ses propres amis, craignant que le parti ne se ruinât à tout jamais dans ce malheureux imbroglio, lui conseillaient de sortir du cabinet et de s'emparer du mouvement. Il n'avait qu'un mot à dire et il devenait le roi de la province de Québec. Au moment psychologique, Macdonald déclara que si ses collègues canadiens-français démissionnaient, il formerait un gouvernement sans le concours de notre race, dissoudrait les Chambres et en appellerait au pays contre nous. Tarte, qui a rapporté les incidents de cette période dit: "M. Chapleau manda un soir à Ottawa M. Lacoste (aujourd'hui sir Alexandre), M. Arthur Dansereau et moi. Nous passâmes la nuit à discuter, à feuilleter l'histoire, à peser les pour et les contre... Nous nous mîmes au lit à quatre heures du matin. Au déjeuner de huit heures, M. Chapleau, qui n'avait pas dormi, nous annonça qu'il en était venu à la résolution de ne pas démissionner: il nous donna ses raisons avec une grande force et une grande clarté. "Nous sommes dans la fosse aux lions", ajouta-t-il. C'était plus que vrai." Chapleau, dans cette circonstance, ne tint aucun compte de ses intérêts personnels. Il vit d'un côté toute notre population l'acclamant et le portant aux nues tandis qu'un abîme infranchissable se creusait entre nous et les Anglo-Canadiens; et, de l'autre, il se vit conspué et honni tandis que la bonne entente pouvait à la longue se rétablir. Il accepta bravement la dernière alternative. L'histoire est forcée d'admettre qu'en agissant ainsi il se conduisit en véritable homme d'Etat.

Les accusations de trahison ne furent pas lentes à venir. L'éloquent Chapleau, qui avait été l'idole de ses compatriotes, commença à recevoir des horions. Ses anciens adversaires, contents de pouvoir enfin l'attraper, l'accablèrent d'injures, le pendirent en effigie, tentèrent de le mettre au ban de la nation. Riel n'en fut pas moins exécuté le 16 novembre 1885. On eût dit que sa mort donnait le coup de grâce au parti conservateur, dont les chefs, bien défendus cependant par une presse intelligente, laissaient passer la tempête. Le 28 novembre, Chapleau adressa aux Canadiens français une lettre habile expliquant sa conduite et terminant par ces phrases énergiques: "Ma conscience me dit que je n'ai failli, dans cette circonstance, ni à Dieu, ni à mon souverain, ni à mes compatriotes. Le courage qui m'a porté à faire mon devoir sans faiblesse ne me fera pas défaut dans les tribulations dont on me menace. J'ai servi mon pays comme député depuis dix-huit ans, avec joie, avec orgueil. Je ne continuerai à le faire qu'à une condition celle de garder ma liberté et d'avoir seul le souci de mon honneur et de ma dignité". Macdonald savait que l'enthousiasme des riellistes faiblirait avec le temps. Il attendit. Au mois de juillet 1886, il ordonna l'élection partielle de Chambly où il eut son candidat, M. Jodoin. Les libéraux présentèrent le jeune Raymond Préfontaine. Chapleau se rendit dans la circonscription, mais son apparition sur l'estrade, à Longueuil, fut le signal d'un brouhaha indescriptible. On plaça sous ses yeux le portrait de Riel avec la corde au cou. Il réussit cependant à se faire entendre; puis il s'installa sur ce champ de bataille et y resta jusqu'au jour du scrutin. Préfontaine fut nommé par quatre-vingt-six voix. Qu'importe! Chapleau avait prouvé que la province de Québec n'était pas unanime sur la question Riel. De là à remporter la victoire, il n'y avait pas très loin. Les élections provinciales eurent lieu le 14 octobre suivant et Mercier triompha par une majorité de sept députés. Cinq mois plus tard, en février 1887, vinrent les élections fédérales. Macdonald fut alors victorieux dans notre province par un député de majorité. Cette victoire était l'œuvre de Chapleau.

On aurait cru qu'une telle abnégation et de tels services méritaient d'être reconnus et que le secrétaire d'Etat recevrait bientôt un portefeuille de première importance. Il n'en fut rien.

Quoique Mercier eût été maintenu par une majorité de vingt députés le 17 juin 1890, Chapleau, aux élections fédérales du 5 mars suivant, conserva son district de Montréal, mais les libéraux, qui combattirent alors pour la première fois sous le commandement de Laurier, obtinrent une majorité de cinq comtés dans la province de Québec. Le 6 juin suivant, John A. Macdonald mourut.

Lorsque Dalton MacCarthy proposa, en 1890, l'abolition de la langue française dans le Nord-Ouest, Chapleau défendit nos droits par un fier discours. "Si, dit-il, l'honorable député veut détruire et effacer la langue française au Canada, il devrait commencer en touchant à plus haut; il devrait commencer par en faire supprimer l'usage dans l'ordre le plus élevé de la chevalerie anglaise; il lui faudrait la faire disparaître des armes royales de l'Angleterre, et je lui dirai de plus que, s'il croit que, en parlant français nous sommes déloyaux envers notre bien aimée Souveraine, Sa Majesté la Reine, qu'il se souvienne des mots "Honi soit qui mal y pense". S'il veut supprimer la langue française, je lui répondrai avec tous mes compatriotes français et les vrais sujets anglais du Canada: Vous ne toucherez pas, messieurs, à cette langue; vous ne pouvez la supprimer. Nous la conserverons avec notre religion, comme un don qui nous vient de la Providence et de la libéralité de notre bienaimée Souveraine. Et toutes les fois que l'on essaiera de nous priver de ce don sacré, nous ne désespérerons pas tant que nous lirons sur les armes royales de l'Angleterre: "Dieu et mon Droit."

Chapleau n'était plus le lutteur des anciens jours. Sa santé était maintenant plus que chancelante. L'affaire McGreevy-Langevin éclata. Abbott remplaça Macdonald et nomma Chapleau ministre des douanes. Lors de la formation du cabinet Thompson, en décembre 1892, Auguste-Réal Angers, dont les fonctions de lieutenant-gouverneur avaient pris fin, devint ministre de l'agriculture et Chapleau le remplaça à Spencerwood.

Le parti conservateur avait vécu. La zizanie s'empara des ministres qui firent du gâchis de la question des écoles du Manitoba. Nous assistâmes à une période de décadence conservatrice alors qu'une étoile libérale de première grandeur apparaissait au firmament politique. Wilfrid Laurier voyait arriver son heure.

A Spencerwood, Chapleau étudia. On lui avait si souvent reproché de mal parler le français qu'il charma ses loisirs par des travaux de linguistique et de littérature. Ses discours de circonstance furent de véritables chefs-d'œuvre de délicatesse, d'originalité et de style harmonieux. Il suivit, en outre, de très près la législation et, avant d'apposer sa signature officielle au moindre document, il exigea toujours de multiples explications. S'il sortait du pays,

il exprimait le désir qu'en son absence le ministère n'adoptât que des résolutions de routine.

Lorsque Sir Charles Tupper, en 1896, forma son cabinet, il crut un moment qu'il aurait Chapleau pour collègue, mais Tarte fit échouer cette combinaison. Le fait est que le tribun, alors âgé de cinquante-cinq ans, était déjà un vieillard. Valétudinaire et peu sympathique à l'élément qui trônait à Ottawa, il ne se souciait guère d'accepter la succession délabrée qu'on lui offrait. Il aurait préféré être maintenu dans ses fonctions de lieutenant-gouverneur, mais Laurier et Tarte, malgré qu'ils en eussent le désir, ne purent arranger les choses, après la défaite de Tupper, pour lui accorder cette faveur. A l'expiration de sa durée d'office, en janvier 1898, il fut remplacé par le juge Jetté et, pour la première fois depuis 1867, sortit de la vie publique.

Il vint à Montréal, se retira à l'hôtel Windsor et se mit à fréquenter sa bibliothèque qu'il avait toujours gardée au-dessus du Crédit-Foncier, à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'immeuble de la Compagnie Trust and Loan, côté sud de la Rue Saint-Jacques, proche la Côte Saint-Lambert. Il possédait là quatre pièces dont une chambre à coucher. Cela avait longtemps été son pied-à-terre quand il venait dans la métropole. J'étais son secrétaire. (Louis Beaubien père tenait son bureau sur le même palier, et quand il rencontrait Chapleau dans le corridor, ils se regardaient avec des yeux vagues et des physionomies faïencées).

Il n'était pas installé depuis deux mois que la maladie de Bright dont il avait déjà senti les symptômes commença à ravager ce qui lui restait de vigueur. Il se rendit à Atlantic City d'où il m'écrivait régulièrement au sujet de ses affaires et me donnait de mauvaises nouvelles de sa santé. Vers le mois de mai, il revint décharné, rapetissé et plus vieux de vingt ans. Il éprouvait d'affreux frissons et disait quelquefois en dictant sa correspondance: "J'ai des nausées absurdes." Ses habits étaient devenus trop grands tant il était amaigri; il dut s'en commander de nouveaux.

Vers cette époque il reçut une longue lettre de M. Hugh-John Macdonald l'invitant à revenir dans la politique. Il consulta ses amis, entre autres l'abbé Colin, et répondit qu'il avait pris la résolution de rester sous sa tente pendant au moins deux ans, car avant de "rentrer dans la fournaise", il préférait attendre les événements et refaire sa santé. Il n'était plus que l'ombre de lui-même. Il venait une journée au bureau et restait deux jours à sa chambre Au commencement de juin, il me dicta de son lit, à l'hôtel Windsor, une longue lettre à sir Wilfrid Laurier, et une autre, le lendemain, à Hector Fabre. Ce furent les dernières qu'il signa.

Il ne s'occupa plus ensuite qu'à se préparer à mourir. L'abbé Colin, son aviseur spirituel, passa avec lui de longues heures. Le 9 ou 10 juin, il fit son testament. Sa fin approchait. MM. Roddick et Wilkins, ses médecins, constatèrent bientôt qu'il était perdu et le lui dirent avec force ménagements. Il prit la chose stoïquement et même avec une certaine satisfaction, car il souffrait beaucoup. Il languit pendant deux jours.

Dans l'avant-midi du 13, il dit au docteur Roddick: "la mort se fait attendre". Il reçut peu après un câblogramme de Rome disant: "Saint-Père accorde de tout cœur bénédiction sir Adolphe Chapleau." Il en écouta la lecture, puis il ajouta: *in articulo mortis.* Comme lady Chapleau, les yeux baignés de larmes, ne pouvait déchiffrer la signature, il murmura: "Oui, oui, Rampolla, je le connais." Il eut une syncope et resta quelques minutes sans connaissance, mais il se ranima. Onze heures sonnèrent. Il y avait alors dans la chambre, lady Chapleau son épouse, Mlle Hélène Chapleau, sa sœur, Mlles Géraldine et Jeannine Chapleau, ses nièces, Mlles Jeannine, Nina et Aline Dansereau, deux sœurs de la Providence, Mme Wurtele, MM. Samuel et Ephrem Chapleau, ses frères, le colonel King, son beau-père, le juge Wurtele, Arthur Dansereau, W. E. Blumhart, A. Delpit et moi. Vers midi, le médecin nous fit entendre que l'agonie commençait. Les abbés Colin et Racicot s'agenouillèrent au pied du lit pour réciter les prières des agonisants. Mlle Hélène Chapleau tenait un crucifix qu'elle posait de temps en temps sur les lèvres de son frère dont la poitrine découverte laissait voir de nombreux scapulaires. M. Colin lut en français d'une voix solennelle ces prières dont le réalisme vous donne l'impression d'être en présence du Créateur: "Je vous remets à Celui qui vous a créé, afin qu'après avoir payé par votre mort la dette que tout homme a contractée, vous retourniez à l'auteur de votre être, à celui qui vous a formé du limon de la terre... Reconnaissez, Seigneur, votre créature; elle n'a point été créée par des dieux étrangers, mais par vous qui êtes le seul Dieu vivant et véritable." Le râle du mourant accompagnait seul la voix du prêtre. Dans un moment de silence, lady Chapleau, demi-agenouillée et lui pressant la main, lui demanda s'il la connaissait. Il répondit lentement: "Mary". Ce fut le dernier mot qu'il prononça. Sa respiration devint de plus en plus pénible. La bouche restait parfois entr'ouverte. Puis ce furent quelques aspirations irrégulières. Les nerfs de la figure se détendirent. Les membres s'affaissèrent. Il expira. On n'entendit plus que la prière finale de l'abbé. Le colonel King, debout, avait son mouchoir sur les yeux et donnait libre cours à ses larmes.

En sortant de la chambre, l'abbé Colin dit: "Je vous souhaite à tous de mourir comme Chapleau", et l'abbé Racicot ajouta: "il est mort comme un saint". L'un des premiers télégrammes de sympathie fut celui de M. Laurier: "La mort de Chapleau est une perte nationale qui sera ressentie par toutes les classes du peuple canadien."

Les restes mortels furent exposés à l'université Laval. De grandioses funérailles eurent lieu à l'église Notre-Dame et l'inhumation se fit à la Côte-des-Neiges, sous un tertre surmonté d'un obélisque, à cent mètres du caveau de Mercier.

Chapleau fut un homme d'Etat courageux, un ami dévoué et un adversaire loyal. L'école de Laurier ne l'a jamais haï. Ses rapports avec le grand chef libéral ont toujours été amicaux. Dans ses lettres, il l'appelait "mon cher Wilfrid", et Laurier commençait les siennes par "mon cher Adolphe". Il a plus souffert moralement de la conduite de ses collègues que de celle des libéraux. Les persécutions dont il fut la victime n'avaient pas trop aigri son caractère. Il savait faire la part des choses et, dans ses dernières années, il regardait le passé sans amertume. Il a conservé jusqu'à la fin l'estime des cœurs droits. Ce fut peut-être le plus habile général de John A. Macdonald pour qui il a remporté d'éclatantes victoires.

Nous n'avons plus de ces magnifiques et séduisants semeurs d'enthousiasme. Au fait, nous ne nous emballons plus guère. Serait-ce que la lutte pour la vie nous a rendus trop pratiques ou que la politique a fini par nous ennuyer? N'avons-nous pas plutôt cessé de produire de grands hommes? Nous ne voyons plus dans la vie publique ces personnalités exceptionnelles qui brillaient aux jours de Mercier, de Chapleau et de Laurier. Le moule semble en être détruit.

ARTHUR BEAUCHESNE.

Le Centenaire de l'Ecole des Chartes

Par EDMOND BURON

On célèbre cette année le centenaire de fondation de l'Ecole des chartes. Partout dans le monde savant des voix s'élèveront qui rendront un juste hommage de reconnaissance et d'admiration à la première en date, et à la plus grande institution de l'érudition que l'universelle République des Lettres s'honore de posséder.

A la Révolution l'oeuvre des Bénédictins de Saint Maur fut interrompue. Le Cabinet des chartes, création due à l'initiative royale, qui recrutait parmi ses membres plusieurs Bénédictins, fut entraîné dans la ruine des ordres religieux. Ce n'est qu'en 1806 que le baron de Gérando, secrétaire général du Ministère de l'Intérieur, proposa à son ministre Champagny la fondation d'une "espèce de nouveau Port-Royal" pour continuer les travaux où s'étaient illustrés les savants congréganistes et pour préparer de jeunes pensionnaires aux travaux de l'érudition.

L'Empereur avait des vues différentes. Du reste ses occupations furent telles que la proposition de Gérando ne reçut d'exécution qu'en 1821 le 22 février. L'ordonnance royale réglait l'organisation de l'Ecole: les élèves ne pouvaient excéder le nombre de douze. Ils étaient nommés par le Ministre de l'Intérieur sur la proposition de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; ils recevaient un traitement.

Il n'y avait que deux professeurs, choisis, l'un parmi les employés du Dépôt des Manuscrits de la Bibliothèque Royale, l'autre parmi les employés des Archives du Royaume. Ils devaient apprendre aux élèves "à lire les divers manuscrits et à expliquer les dialectes français du moyen âge."

Cette première Ecole eut une existence éphémère. Pourtant des savants s'y formèrent, tels que Benjamin Guérard, Léon Lacabane, Amable Floquet, Barbié du Bocage, Burnouf (dont la fille épousa Léopold Delisle).

En 1829 l'Ecole fut restaurée. Deux cours furent institués, l'un de paléographie, l'autre pour l'explication des dialectes et la "science critique des monuments écrits" du moyen âge, autrement dit l'étude des langues romanes et de la diplomatique. Aux élèves qui sortaient avec le brevet d'archiviste-paléographe étaient réservés la moitié des emplois vacants dans les bibliothèques publiques, les archives du royaume et les divers dépôts littéraires.



Archives Nationales — Porte de Clisson.

Graduellement les maîtres et les élèves de l'Ecole entreprirent la recherche et les publications des documents inédits en même temps que l'inventaire des documents conservés dans les dépôts d'archives de Paris et des Départements. Le travail était dirigé par Champollion-Figeac.

En 1839 fut fondée la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes,* publication périodique de mémoires et documents relatifs à l'histoire de France au moyen âge.

L'Ecole fut réorganisée en 1846; l'enseignement comportait la paléographie, la sigillographie et la numismatique, la philologie, la diplomatique, le classement des archives et des bibliothèques, la géographie historique, les monnaies, poids et mesures, les institutions politiques, l'archéologie et le droit civil, canonique et féodal.

L'Ecole était placée sous l'autorité d'un Directeur et d'un conseil de perfectionnement, dont cinq membres sur neuf étaient nommés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il y eut alors une pléiade de maîtres dont l'Ecole garde encore un souvenir profond: Guessard, Quicherat, de Mas-Lastrie, etc. C'est de cette époque que date l'institution des soutenances de thèses. Par un décret de 1850 les fonctions d'archiviste départemental furent réservées aux anciens élèves de l'Ecole.

Alors commença par toute la France un travail intense dans les archives. Les dépouillements méthodiques avec inventaires, les monographies savantes, les mémoires d'érudition se multipliaient. Les sociétés d'Archéologie reçurent une impulsion nouvelle par le concours des chartistes qui apportaient comme la révélation de méthodes rigoureuses dans l'investigation scientifique.

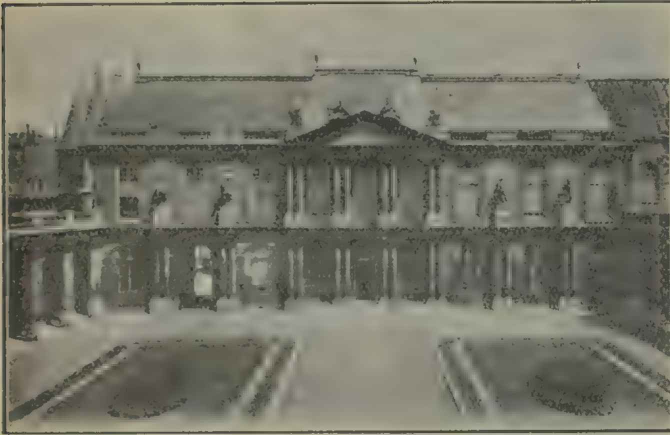
Les sociétés savantes de l'étranger se rendirent compte de l'excellence de l'enseignement des sciences auxiliaires de l'histoire tel qu'il était organisé en France. On vint d'Allemagne, d'Autriche, d'Italie, d'Espagne suivre les cours et s'initier aux bonnes méthodes de travail. Puis des établissements analogues se fondèrent sur le modèle de l'Ecole des chartes: ce furent à Vienne l'*Institut für österreichische Geschichtsfarchung* (1854); à Venise l'*Ecole de paléographie* (1855); à Madrid l'*Escuela de diplomatica* (1857) à St Petersbourg l'*Ecole d'archivistes* (1877); à Florence la *Scuola di paleografia* (1880): à Rome une autre *Ecole de paléographie* (1893); à Marbourg le *Séminaire pour les sciences auxiliaires de l'histoire* (1893); à Liverpool la *School of local history and records* (1909) dont la direction fut confiée à M. J. A. Twemlow ancien auditeur libre à l'Ecole des chartes.

A la séance d'inauguration de cette dernière école M. E. K. Muspratt pro-chancelier et président du Conseil de l'Université fit un trop bel éloge de l'Ecole des chartes pour que nous nous privions du plaisir de le reproduire: "L'absence de discipline scientifique a été vraiment la grande faiblesse des recherches et des études archéologiques dans ce pays... Il y a longtemps qu'on a reconnu à l'étranger cette nécessité d'une discipline scientifique et qu'on y a pourvu. La célèbre Ecole des chartes, à Paris, qui pendant plusieurs générations, a fourni aux bibliothèques et archives de France une splendide succession d'élèves formés aux traditions d'une

exactitude rigoureusement scientifique, a été longtemps un exemple et un modèle que l'Angleterre a été malheureusement trop lente a imiter complètement."

* * *

Il est difficile de marquer ici toutes les étapes du perfectionnement et de l'extension de l'enseignement de cette confrérie de "Bénédictins laïques". Une pareille revue a été très magistralement faite par l'Ecole ellemême dans un livre commémoratif écrit à l'occasion du centenaire. Cet historique se complète naturellement par l'énumération des plus beaux monuments de science de ses élèves; oeuvres qui ont été accueillies d'enthousiasme par le monde savant de tous les pays.



Archives Nationales — Palais Soubise.

A ces belles conquêtes il est légitime d'associer le souvenir des hommes qui par leur travail, leur abnégation, une sincérité de conviction et un attachement passionné à la vérité et au devoir, ont consacré leur vie à un labeur qui, bien qu'ignoré du grand public, n'en fut pas moins fécond en résultats et éminemment profitable à la science. A cet égard les noms de l'abbé Lespine, Quicherat, Paul Fournier, Dareste, Delaborde, Léon Gautier, Paul Meyer, Gaston Paris, Arthur Giry, Leopold Delisle, de Lasteyrie sont inoubliables. Ils furent comme des centaines d'autres, de dignes fils spirituels de Mabillon.

Rappelons brièvement quelques-uns des travaux considérables qui ont été entrepris et achevés par les chartistes: c'est principalement aux archives nationales que se confectionnent les inventaires manuscrits — et quelquefois imprimés — des documents qui sont proprement les archives de France. Soit à Paris, soit en province le classement et l'inventaire de ces documents se fait patiemment et méthodiquement, suivant des règles établies après de longues et pénibles études. Ce travail se poursuit depuis une centaine d'années. A Paris seulement les volumes d'inventaires forment par eux-mêmes une grosse bibliothèque comprenant environ un million de recueils. Pour la province 540 volumes sont parus.

Depuis plus de cinquante ans les historiens réclament l'inventaire et le dépouillement des archives notariales. Des projets de loi ont été déposés et même adoptés par le Sénat accordant aux notaires la faculté de déposer dans les archives départementales les minutes antérieures à 1790. Quelques dépôts ont été spontanément créés en province grâce à des initiatives locales; mais le gros de cette formidable accumulation d'actes est encore à explorer. Le dépouillement d'une matière aussi considérable demandera bien encore un siècle. Quand entreprendra-t-on cette besogne ? S'il est vrai que les archives notariales ont pour l'histoire moderne une importance égale à celle des chartes pour l'histoire médiévale on doit souhaiter de les voir mises au jour. Les chartistes qui mieux que tous autres savent les valeurs du document officiel ou authentique sont les plus ardents à réclamer l'exploration de ce domaine. C'est ainsi que pour fournir aux historiens et au public une preuve de l'intérêt qu'offrent les archives notariales, M. Coyecque a publié en 1905 un ancien minutier parisien qui fut une révélation.

Outre les archives, les chartistes ont dressé un grand nombre de catalogues ou inventaires des collections de manuscrits conservés dans les bibliothèques de France. Une centaine de volumes ont déjà paru.

Mais il est un domaine où les chartistes, donnant toute leur mesure, apportent à l'histoire une contribution plus directe et souvent définitive: c'est dans l'édition et la publication des textes. Toutes leurs études (paléographie, diplomatique, droit, généalogie, linguistique, etc.) convergent vers cet objet: la *présentation du document.* L'historien n'est plus un architecte qui construit un monument selon une conception personnelle, mais un archéologue qui reconstruit, pierre à pierre, un monument qui fut, à l'aide des pièces authentiques retrouvées et qui par leur réarrangement, reproduisent l'antique, sans altération, sans interstices suspects comme sans additions, interprétations erronées et sans vernis ou fausses ornementations.

Le rétablissement des textes, le classement des copies dont l'original a disparu, la restitution des dates, le choix des variantes, la nature juridique des actes, les usages de la chancellerie, la discrimination des interpolations, des pièces forgées ou remaniées, telles sont les tâches que la Vérité, pour se révéler, impose à l'éditeur. Dans ce genre de travail qui aboutit à "l'édition savante" l'Ecole des chartes a fourni des hommes remarquables. Depuis que Quicherat a donné son mémoire sur *les deux plus anciennes chartes de l'abbaye de Saint-Germain- des-Prés,* toute une élite de savants sont venus qui ont produit



Archives Nationales — Salon de la Princesse de Soubise.

de véritables chefs-d'oeuvre d'érudition tels que le *Recueil des actes de Philippe Ier roi de France,* le *Recueil des actes de Lothaire et de Louis V* de Louis Halphen et Ferdinand Lot, celui des *Actes de Henri II roi d'Angleterre*

et duc de Normandie de Léopold Delisle, les *actes de Philippe Auguste* du Comte François Delaborde, etc.

Rappelons enfin que l'Ecole, en remettant en honneur les études médiévistes, a rendu de signalés services à l'histoire de l'art et à celle de la Littérature. Qui n'a eu entre les mains une des vingt-quatre éditions que Léon Gautier a données successivement de la *Chanson de Roland*, qu'on trouve aujourd'hui portée sur tous les programmes d'études des universités des deux mondes? Léon Gautier "s'attacha à la poésie épique et montra de quelle légèreté et de quelle ignorance Voltaire avait fait preuve en proclamant que "les Français n'ont pas la tête épique." De 1865 à 1868 il publiait en trois volumes *Les épopées françaises*, où, prenant les chansons de geste à leur origine, il les suivait jusqu'à leur décadence, étudiant chemin faisant les questions qui se rapportent à leur composition, à leur versification, à leurs remaniements. Pour chaque cycle, il analysait l'oeuvre type. Puis tenant compte des critiques que certains passages de son livre avaient provoquées et aussi des études parues depuis 1868, il refondit complètement son oeuvre et en donna une seconde édition en quatre volumes..."(1)

(1) *L'Ecole des Chartes de 1821 à 1921*. p. CXXXIV, Chez Picard, Paris 1921.

N'est-ce pas aussi une bénédiction qu'enfin il nous ait été donné un texte critique du *Roman de la Rose* après un classement de ses innombrables manuscrits disséminés à travers le monde? Nous le devons, ce texte attendu pendant des siècles, à un autre chartiste, M. Ernest Langlois. Et de combien d'autres poèmes anciens, remis dans leur forme primitive nos bibliothèques ne s'enrichissent-elles pas chaque année?

L'histoire littéraire prend figure aussi chaque année, grâce aux investigations sagaces, précises, définitives d'un Marius Sepet par exemple.

En résumé le monde savant rend à la science française un légitime et juste hommage en célébrant le centenaire d'une Ecole qui a révolutionné la discipline de l'esprit dans sa recherche de la vérité et dont les enseignements ont produit de si beaux fruits en France et à l'étranger, non-seulement pour l'étude de l'histoire et de la vie politique mais aussi pour celle des Arts, du Droit, des Lettres et des moeurs d'autrefois.

Pur remembrer des ancessurs
Les diz et les faiz et les murs.

EDMOND BURON.

Fédération du Canada Anglo-Saxon avec les Etats-Unis

Par WILFRID GASCON

La proposition émise devant le Canadian Club de Boston, le 18 janvier dernier, par M. E. M. Macdonald, ancien député de Pictou, vient à l'appui de l'idée dont j'ai déjà entretenu les lecteurs de cette revue.

M. Macdonald était un des principaux lieutenants de Sir Wilfrid Laurier à la chambre fédérale, et il était désigné pour le portefeuille de la Justice, s'il avait persévéré. C'est un redoutable jouteur parlementaire.

Dans la capitale du Massachusetts, restée la Mecque des Anglais des Provinces maritimes, M. Macdonald a pu dire avec autant de vérité que de ferveur patriotique:

> *There should be, if not a definite, yet an understood alliance or federation of all Anglo-Saxon peoples in the world. May we not work together in amity and union so that all principles for which we have stood may prevail throughout the world?*

M. John G. Ewart, le grand avocat de la cause de l'indépendance du Canada, à propos du traité anglo-japonais, qui doit être renouvelé, écrivait dernièrement dans sa revue *The Canadian Nation* (Ottawa):

> *Canada's interests are bound up with those of the United States. If, in disregard of those interests, the United Kingdom continues her alliance with Japan, Canada must plainly assert that not that way can she proceed.*

M. Ewart, chacun le sait, était un grand ami de sir Wilfrid. C'est lui qui plaida la cause de la minorité manitobaine au Conseil privé d'Angleterre en 1890. C'est un esprit cultivé et sans préventions.

Il est d'accord avec l'avocat de Pictou pour reconnaître l'étroite communauté d'intérêts qui existe entre le Canada anglo-saxon et les Etats-Unis. Or, le Canada anglais, c'est l'Ontario au sud de la vallée de l'Ottawa, ce sont les quatre provinces de l'Ouest, c'est la partie du Nouveau-Brunswick située au sud de la voie du Transcontinental, c'est enfin la Nouvelle-Ecosse. Le reste forme un territoire compact où vit la nation canadienne, et sa sœur l'acadienne, en masses denses et sans solution de continuité: c'est le Canada français ou Nouvelle-France. Sa langue, sa religion, son histoire, ses coutumes, ses sentiments, ses souvenirs, ses intérêts sont différents de ceux de l'autre.

Ces deux faits étant admis, et, d'autre part, puisqu'il est bon que tous les Anglo-Saxons s'unissent pour faire triompher dans le monde les principes pour lesquels ils ont combattu ensemble: c'est-à-dire le *free self determination* de tous les peuples grands et petits (Président Wilson) et le *government with the consent of the governed* (L. George), c'est-à-dire le droit de tout groupe national à choisir son propre gouvernement, alors apparaît hors des nuages qui l'obscurcissaient aux yeux du P. Pratt, la solution tant recherchée de la question canadienne: 1° fédération des populations anglaises du Dominion avec les Etats-Unis; 2° indépendance du Canada français constitué de tous les groupements de notre race entre Port-Arthur et le Cap-Breton, avec les réciproques garanties d'usage pour la protection des minorités établies par la Ligue des nations.

Il y a quelque temps je m'en suis ouvert à M. Ewart lui-même sur cette question. Il m'a déclaré que le Canada, devenu indépendant de la couronne anglaise, assurerait sans doute aux Canadiens français et catholiques la jouissance des privilèges (?) que nous reconnaît si mal la loi constitutionnelle, le fameux Acte de l'Amérique britannique du Nord de 1867.

Le bon billet!... Moi je dis plutôt: *A bird in the hand is worth two in the Anglo-Saxon bush*, et vive l'indépendance!

WILFRID GASCON.

AU MILIEU DES BOUQUINS

Par GUSTAVE LANCTOT

Dollard des Ormeaux et ses Compagnons. Par E. Z. Massicotte. Avec une introduction par Aegidius Fauteux.

Dans notre histoire, cet "écrin de perles ignorées," le Long Sault sonne la même note glorieuse et tragique que Roncevaux dans l'épopée française. En un décor moins grandiose, mais non moins pittoresque, au lieu de la montagne haute et terrible, là luxuriante forêt vierge au bord de la rivière tumultueuse, c'est le même courage, le même esprit, le même combat: une vaillance sans peur, le sacrifice pour le groupe, l'écrasement final sous le nombre.

Aussi faut-il accueillir, avec gratitude et fierté, cette brochure où l'infatigable chercheur qu'est monsieur E. Z. Massicotte, a pieusement recueilli les petits faits et les menus incidents qui formèrent la vie connue de Dollard et de ses compagnons. Ces faits et ces incidents, avec une patience de bénédictin, il les a, loupe en main, extraits de vieux manuscrits où l'encre jaunie dessine d'invraisemblables arabesques ou de miniscules hiéroglyphes. Il a transcrit les pièces essentielles et tiré des autres les moindres renseignements. Avec ce meilleur des guides éclairant la route, on voit, à force de minimes détails, sortir partiellement de l'ombre les personnages du fait d'armes épique de 1660. Eux, les modestes héros, dont les noms étaient à peine connus, on les voit défiler sous nos yeux. On connait leur profession ou leur métier, leur état de fortune, leurs relations. On sait même le détail de la garde-robe de Dollard. L'auteur a eu l'heureuse idée de reproduire, en facsimilé, quelques-uns des manuscrits, de sorte que le lecteur a, pour ainsi dire, sous les yeux, les pièces qu'ils ont écrites ou signées. Il y a une certaine émotion à se pencher sur l'écriture de Dollard, impulsive et loyale, et à déchiffrer les testaments de Valais et de Tavernier, d'une si noble fermeté d'âme et touchante piété. L'émotion se grandit de respect et d'admiration devant l'acte de décès, où, de son écriture tassée, l'abbé Souart résume, en quelques lignes brèves, l'épopée du Long Sault, et inscrit les noms et prénoms des dix-sept héros dont le plus âgé avait 31 ans.

A l'appendice se trouvent les deux seuls récits contemporains du combat: le plus intéressant est celui de la Mère Marie de l'Incarnation, d'une prose savoureuse; l'autre, de la plume du rédacteur des Relations des Jésuites, a des tournures amusantes de reportage avant la lettre.

Signalons, comme il convient, la préface qu'a mise au volume, M. Aegidius Fauteux. En quelques pages de la plus excellente prose, il fait une maîtresse exégèse historique du combat du Long-Sault. Rappel du passé, hommage du présent, ces pages, que soulève un souffle patriotique, forment une intéressante introduction à la vie des héros de Ville-Marie.

Voilà un livre, je dirais presque un reliquaire, à mettre dans nos maisons comme un digne souvenir du plus glorieux des gestes français en terre canadienne: *Gesta Dei per Francos*!

* * *

Au Cœur de l'Histoire. Par Louis Raoul de Lorimier. Préface de l'abbé Elie-J. Auclair. Montréal 1920.

Voilà, dans le petit champ de notre littérature, quelque chose de nouveau. Ce n'est pas le roman historique, cher à Dumas père, et ce n'est pas le roman de l'histoire à la Gabriel Lenôtre. Et pourtant, c'est un peu l'un et c'est un peu l'autre. C'est de l'évocation historique, basée sur le document contemporain, avec le costume du temps et l'écriture de l'époque. C'est le film du passé artistiquement mis en scène.

Ces reconstitutions ne sont pas des tableaux: c'est à peine des tableautins. Plutôt c'est de la miniature historique. On dirait que l'auteur travaille à la manière des maîtres hollandais, les Terboch, les Dou et autres. Presque toujours le récit se limite à un petit fait et tient en quelques pages; mais la scène est soigneusement étudiée, chaque partie fidèlement traitée, et chaque objet exactement rangé à sa place.

Artiste de goût, d'une sobriété peut-être exagérée, M. de Lorimier a mis, dans ces évocations du temps jadis, une consciencieuse exactitude d'historien. Presque chaque détail, chaque mot même lui a dû coûter de longues recherches, tirés les uns et les autres des auteurs contemporains ou des spécialistes de l'époque.

Il faut lire lentement, pour en bien goûter toute la fidélité historique et la couleur locale, "Un jour de l'An sous l'ancien régime, 1646", et aussi "Les premières rues de Ville-Marie". Ces pages évoquent, avec une précision minutieuse, les us, coutumes et costumes du dix-septième siècle.

Comme début, c'est un joli succès. C'est un livre à lire aux heures des soirs d'hiver, en se remémorant le passé. Il faut demander à l'auteur de revenir à la charge. Nous aimerions à le voir élargir son genre et, au lieu du tableautin, aborder le tableau. Il conviendrait aussi de donner plus de mouvement et plus de liberté aux personnages. Dans ce décor impeccable, par souci d'exactitude, il n'ose pas leur donner libre jeu, anxieux qu'il est de rester dans la vérité historique. Qu'il lâche un peu la bride à son style aussi. Qu'il se rappelle que l'atmosphère consiste plus dans le sentiment que dans le mot. Qu'il sache oser au besoin: le lecteur n'aime pas les peut-être dans un récit qui n'est pas de l'histoire. M. de Lorimier sait reconstituer le millieu, mettre la couleur contemporaine, créer l'ambiance. Le cadre est prêt. Que maintenant, il y fasse hardiment évoluer ses personnages, leur prêtant les sentiments de leur psychologie historique. Qu'il ose, il a le talent et le bon goût qui mènent au succès.

* * *

Des Influences Françaises au Canada. Par Jean Charbonneau. Montréal 1920. Trois volumes.

M. Jean Charbonneau vient de publier le troisième et dernier volume de son ouvrage: "Des Influences Françaises au Canada". On peut donc dès maintenant se hasarder à porter sur l'œuvre un jugement d'ensemble, quoique le cadre restreint de cet article ne permette qu'une brève appréciation générale.

Et d'abord, il convient de signaler, et c'est déjà un éloge, l'ampleur de conception et l'effort considérable que représentent ces trois volumes consacrés à l'étude de la survivance française dans notre pays. D'une haute inspiration, d'une grande largeur de vues, d'une forte indépendance de doctrine, ils accusent chez l'auteur un esprit curieux et philosophique, fervent de l'analyse, cherchant à dégager des multiples faits de la vie et de l'histoire l'immanente leçon qu'elles contiennent, afin de donner un sens au passé et d'indiquer au présent une directive.

Les livres d'idées sont rares, très rares au pays. Les Français du Canada n'ont pas la tête philosophique, aurait dit Voltaire, si ce nationaliste anti-colonial nous avait mieux connus. C'est un tort, et c'est une faiblesse. Il ne suffit pas à un peuple de se raconter dans l'histoire, de se peindre dans le roman, de mettre son cœur en poèmes, d'écrire des traités d'économie politique ou de sciences, il se doit à lui-même d'analyser dans les faits du passé l'âme nationale, afin de découvrir la loi qui oriente son histoire, l'évolution inéluctable qui le mène, et les forces qui favorisent ou retardent son développement.

M. Charbonneau est une heureuse exception. Poète avant tout, adorateur du verbe français, il a voulu étudier les manifestations de notre littérature en fonction de notre survivance nationale. Force indestructible, la langue française lui apparaît le plus puissant moyen de sauvegarder notre entité ethnique: "Il nous faut, écrit-il, nous pénétrer de cette idée que, comme elle, nous avons hérité d'un caractère d'indestructibilité," et il ajoute qu'il nous incombe "la responsabilité de la perpétuer à jamais sur un continent où nous l'avons déjà maintenue par notre volonté de résistance et au milieu de tant de perturbations politiques."

Dans ces lignes se trouvent le plan et le but de l'ouvrage. L'auteur écrit donc l'histoire de la littérature canadienne et des influences politiques qu'elle a subies. Le premier volume, oubliant la prose, étudie la poésie contemporaine, ainsi que les influences étrangères qui s'exercent sur elle. Le second verse dans l'histoire pure et débute par le tableau du Canada avant et après la conquête. Ensuite il fait l'examen des œuvres littéraires de ceux qu'il appelle justement les primitifs, de leurs successeurs, et de la génération de 1860. Le dernier volume passe en revue, revue historique et critique, nos diverses constitutions politiques.

On le voit, et nous n'avons pas signalé les hors-d'œuvre, le programme est vaste. Quoiqu'il omette la grande influence française de l'église canadienne, il touche encore à toute notre vie politique, sociale et littéraire. Aussi ne faut-il pas s'étonner de la valeur inégale de l'ouvrage. C'est presque fatalement se condamner à être superficiel sur certains points que de vouloir être œcuménique, surtout quand on est d'abord poète. Et l'auteur n'a pas toujours su se garder de ce grave défaut.

Quand il reste dans le domaine strictement littéraire, M. Charbonneau sait intéresser davantage, car on le sent chez lui, dans un sujet qui lui est familier. Guidé par un goût sûr, appuyé sur la pratique des meilleurs auteurs, il écrit des pages excellentes: car il a des opinions bien personnelles et les affirme avec une belle franchise. Ainsi son premier volume, le plus travaillé, reste aussi son meilleur.

Quand il entre dans le champ de la politique et de l'histoire, il nous donne l'impression d'être en pays étranger. Il a bien lu certains livres, fait des recherches, et il apporte sans doute à son sujet une application consciencieuse, mais, quoiqu'il fasse, sa phrase n'a plus la même conviction, ni la même certitude. On sent que l'accumulation des mots dissimule mal la faiblesse de la documentation. Puis il a les défauts de son esprit et de sa formation. Philosophe, plutôt attiré par l'idée que par les réalités, par la métaphysique que par la science, il ne se nourrit pas suffisamment de faits et se contente trop facilement de vagues généralités philosophiques.

Les Influences Françaises n'en constituent pas moins un effort qui mérite d'être signalé. Sous une forme plus ramassée, avec un style plus précis et une documentation plus serrée, l'ouvrage atteindrait encore mieux son but de montrer le grand rôle de la littérature dans le drame de la survivance française au Canada. *Gustave Lanctot*



La rue King est une des larges voies bien tenues d'Hamilton, Ont. — Réseau du Grand-Tronc.

 LES ECHOS 

Par LUC AUBRY

Au congrès de Vienne, Talleyrand prédit que "le commerce succéderait à la guerre". L'avenir lui donna raison. Il faut arriver à la guerre de Crimée, quarante ans après, pour enregistrer le premier grand conflit international. Pendant quarante ans, en dehors de l'expédition d'Espagne et de la guerre de Morée, petites affaires sans influence sur l'esprit des peuples, l'Europe travailla et s'enrichit en toute tranquillité. La Grande guerre eut un autre lendemain. Les canons s'étaient à peine refroidis que la guerre industrielle commençait. Le 10 novembre 1918 les Allemands étaient de sales Boches, deux jours après, le 12, ils étaient élevés à la position de clients désirables. Or pour qu'un client soit désirable il faut que ses affaires marchent bien, que son crédit soit bon, qu'il ait en caisse autant d'argent que possible. Moins l'Allemagne aura d'indemnité à payer, meilleure sera sa clientèle, plus grande sera sa puissance d'achat. C'est pour cela que dans les grands pays industriels, chez les Alliés d'hier, on trouve une presse féroce au service des intérêts allemands, qualifiant les modestes prétentions de la France d'impérialisme, de vengeance et de folie. C'est cette même presse qui, lorsque la France et la Belgique réclamaient aux Allemands pour leurs enfants, les vaches laitières qu'ils avaient volées, s'indigna au nom des petits boches, qui manquaient de lait.

* * *

Avec son amendement au covenant de la Ligue des Nations, demandant la suppression de l'article X, cet article invoqué par les Etats-Unis pour s'isoler de ses alliés, l'hon. C. J. Doherty a mis le Canada en pleine lumière dans le monde diplomatique et s'est placé au premier rang des hommes d'Etat.

* * *

Quand un canadien-anglais débite des choses désagréables aux canadiens-français on le passe moralement à tabac de façon qu'il se le rappelle pour peu qu'il ait l'épiderme d'une certaine sensibilité. Quand ce même canadien anglais impressionné par notre cri: "Connaissons-nous mieux", nous étudie et nous adresse de bonnes et justes paroles, on le hue publiquement, on le traite d'hypocrite, de renard flagorneur et on lui rappelle qu'il y a cinq, dix ou vingt ans, alors qu'il ne nous connaissait pas, il a dit de nous ceci, cela et encore autre chose.

Morale: il n'y en a pas, mais par contre il y a chez nous des malandrins qui, pour leur bénéfice personnel, pratiquent admirablement l'excitation à la haine et au mépris des citoyens entre eux.

* * *

Les Prussiens sont tellement heureux de l'occasion que la mort de l'impératrice d'Allemagne leur fournira de manifester en faveur des Hohenzollern, qu'ils lui préparent des funérailles grandioses de son vivant. Ils manquent peut-être de tact et de délicatesse ces Allemands, mais on doit reconnaître que leurs mœurs s'adoucissent: pendant la guerre ils n'attendaient pas que les gens fussent morts pour les enterrer.

* * *

On quête pour les Chinois mourant de faim; on fait bien. Par contre les Chinois inondent le marché canadien d'une telle quantité de produits alimentaires que nos cultivateurs en sont alarmés. Comment concilier ces deux faits? Une supposition: gardons notre argent pour nos pauvres et que les Chinois gardent leurs denrées pour leurs affamés; de cette manière tout le monde sera content, à commencer par les Canadiens à qui on fait avaler des œufs chinois "fraîchement pondus."

* * *

Qu'était, que pouvait être Bucéphale, auprès de nos chevaux de pompiers? Un de nos échevins disait l'autre jour que Concordia demandait par soumission publique des chevaux de 15 à 16 "pieds" de haut et montrait les soumissions mêmes à l'appui. Si pour notre service hydraulique on avait des chevaux un peu moins grands et des conduites-maîtresses un peu plus résistantes, le Coroner n'aurait pas eu à tenir d'enquête sur la mort de ces deux pauvres petits enfants victimes de la vingt-quatrième rupture d'un tuyau presque neuf.

* * *

Le "Figaro" s'étonne de l'habitude qu'on a prise de dire "réceptionner un ancien" alors qu'il serait si simple de dire "recevoir un ancien," et se demande: "que sera le français de l'avenir?" Nous aussi nous nous posons cette question angoissante quand nous lisons, en grosses lettres, qu'un marchand offre en vente des "Meubles pour vivoir".

* * *

A la dernière réunion de l'Institut des Ingénieurs, le conférencier a chanté le génie de Marconi, mais il n'a pas dit un mot du professeur Branly, sans les travaux duquel la télégraphie sans fil serait encore dans les limbes. Marconi a fait fortune et le professeur Branly est pauvre, vivant d'un traitement annuel de 18,000 francs et voyageant dans Paris aux heures ouvrières par nécessité. Et l'on parle de la reconnaissance des peuples et des actionnaires!

* * *

Le jugement du Conseil Privé ne paraît pas avoir fortement impressionné nos juges. Dans la province de Québec le mariage d'un monsieur qui avait trop bu avant la cérémonie a été annulé, et dans la province de la Colombie Britannique un trop vieux monsieur uni à une trop jeune fille est redevenu taxable, c'est-à-dire célibataire pour cause d'irrégularités. Les anciens voyaient juste quand ils donnèrent un glaive à la Justice; elle en use pour rompre les liens matrimoniaux comme un certain Alexandre se servait de son épée pour trancher le nœud gordien.

* * *

Les auteurs canadiens sont aussi galants que les comptables — pardon, les actuaires — le sont peu. Les premiers viennent d'inviter les femmes auteurs, peintres, compositeurs, sculpteurs à prendre part à la Convention des auteurs qui s'est réunie à Montréal, ce mois-ci, alors que les seconds ont refusé d'admettre les femmes dans le sanctuaire de la tenue des livres. Et cependant il est avéré, reconnu que les femmes sont des comptables, des actuaires, des chefs de contentieux hors de pair et des mathématiciennes incomparables. Une d'elles, Miss Kampf, une américaine, n'a-t-elle pas occupé pendant de longues années un poste élevé au Bureau des Longitudes de Paris, poste qu'elle avait conquis au concours. Pourquoi l'homme empêche-t-il la femme d'être médecin, avocat, actuaire, quand il se permet d'être modiste, couturier, brodeur et quelquefois bonne d'enfants?

* * *

On se plaint que dans des affaires retentissantes la police marche trop lentement et que les autorités judiciaires sont d'une prudence frisant l'indifférence. Il y a cependant des gens qui trouvent que policiers et magistrats vont quelquefois trop vite, tels les innocents envoyés au bagne ou à la mort. En France on vient de réhabiliter la mémoire de six soldats fusillés par erreur. Aux Etats-Unis une femme ayant fait trente-deux ans de pénitencier a été reconnue innocente. En Suisse, on a relaché un innocent ayant passé quinze ans au bagne. Que de terribles misères morales et physiques comportent pareilles erreurs et combien avait raison ce juge déclarant que mieux valait acquitter dix coupables que condamner un innocent. Le monde a fait quelques progrès depuis le jour où, au siège d'Albi, Simon de Montfort disait à ses soldats: "Tuer, tuer,

innocents ou coupables, le Seigneur reconnaîtra les siens". Les erreurs judiciaires sont devenues rares, heureusement! espérons qu'un jour justice signifiera infaillibilité.

* * *

Qui veut des records? Nos voisins en trouvent, en inventent et en réclament tous les jours.

Ils détiennent celui de l'adoption avec cette femme ayant, comme dit la Bible, suscité à son mari, grâce à la complicité de sa mère, une douzaine d'enfants recueillis dans toutes les maternités des environs.

En apprenant que, semblable à ces oiseaux benêts qui couvent les œufs que la femelle du coucou dépose dans leur nid et en élèvent les petits, il avait élevé, nourri, habillé, chaussé, logé, surtout logé cette douzaine d'intrus, le mari est parti en faisant claquer les portes. Il aurait mieux fait de claquer sa belle mère.

Après le record de l'adoption celui du nombre. 1,400 journaux yankees viennent de chanter la gloire d'un M. Bland père de 34 enfants dont 24 vivants. Le premier lit lui en donna quinze, le second dix-neuf. Il y a eu progrès.

Mais que ces records sont pâles auprès de celui que notre province pourrait réclamer avec cette bonne mère donnant à son mari quinze enfants, dont six paires de jumeaux, en dix ans. On n'a jamais enregistré mieux comme vitesse.

* * *

Au cours d'une courte et récente étude sur la vie de Gambetta, M. A. D. DeCelles écrit ce qui suit:

"Il (Gambetta) avait poussé l'armée à la bataille au cri de *Vaincre ou mourir pour la Patrie.* La mort c'était pour les autres."

En serions-nous restés au temps où nos journalistes ne pouvaient parler du grand tribun sans l'injurier? M. DeCelles était de cette époque et semble en avoir conservé la mentalité.

L'homme qui un soir d'octobre 1870 sortit de Paris assiégé en ballon, en pleine connaissance des dangers qu'il courait ne saurait être accusé de lâcheté. Qu'était-ce qu'un aérostat à cette époque? Une bulle de gaz à la merci du vent. Combien d'aéronautes du Siège de Paris ont disparu tombés en mer, dans les solitudes du Nord au milieu des armées prussiennes? Ce fut la malchance de Gambetta qui n'échappa aux Prussiens qu'après en avoir essuyé le feu et grâce à un fermier qui l'aperçut et le guida dans la forêt.

On peut détester, condamner, haïr les idées, la politique d'un homme d'Etat sans qu'il soit nécessaire de l'injurier et surtout de fausser les faits en racontant que les Parisiens flétrirent par leurs huées la mémoire de Gambetta lors de la translation de son cœur au Panthéon, comme l'affirme M. A. D. DeCelles, historien!

La majorité gouverne! pas au Canada où un député vient d'être élu par 4,093 voix sur 12,951 votants. Rien dans la loi n'empêchant les divisions électorales du pays d'élire tous leurs députés dans les mêmes conditions, nous pourrions bien, au lendemain d'élections contestées, à plusieurs candidats dans chaque division, nous trouver avec une Chambre et un gouvernement représentant la minorité des électeurs: celle des extrémistes par exemple.

* * *

Les bureaux de placement pour service domestique, de New-York, disent que cette année le maximum des gages correspond au minimum de ceux de l'an dernier et que l'abaissement des salaires industriels d'une part, l'augmentation du nombre des immigrantes, d'autre part, vont promptement ramener la question des servantes à ce qu'elle était avant la guerre.

* * *

Nous recevons de Roumanie une excellente lettre, dont nous extrayons les passages suivants, tout remplis d'admiration pour la France. Nous publierons bientôt un article de M. Bazile Démétrius Bradul.

. . . .

"*Le Royaume de Roumanie*, pays latin, aime les formules claires et surtout l'esprit constructeur des français, — car la France *est*, certes, *le cerveau du monde. Elle pense; elle produit les plus merveilleux chefs-d'œuvre de la littérature et de l'art.* Nous sommes un peuple qui, au point de vue de la civilisation, doit tout, mais absolument tout aux Français.

"Nous pensons grâce à la France; nous avons une littérature grâce aux Français; voilà pourquoi nous aimons avec la tendresse d'un amant, le beau pays de France et le noble peuple français. "Vive la France!" Voilà le cri qui sort de notre cœur, et ce cri est sincère, car en Roumanie tout ce qui vient de France est aimé et bien reçu."

. . . .

"Je suis avec le plus profond respect, madame, votre particulièrement dévoué,

BAZILE DEMETRIUS BRADUL,
(Ecrivain, poète roumain et théologien).

* * *

On sait combien les autorités françaises sont ennemies du profitéisme en matière de loyers. Or un propriétaire banlieusard de Paris vient de créer une situation nouvelle en mettant aux enchères publiques la location d'un logement vacant. La mise à prix était de 450 francs. Vingt-cinq enchérisseurs se présentèrent et l'un d'eux déclarait qu'il irait jusqu'à 2,000 francs. Malheureusement l'enchère fut ajournée à huitaine, et entre temps le propriétaire loua son appartement de gré à gré.

La justice voulait poursuivre, parait-il. Pourquoi? Il offrait son logement pour 450 francs par an; si un bonhomme l'estime 2,000 francs, doit-il refuser cette offre? S'il l'accepte, commet-il un délit? Pour amusante que soit cette affaire à la surface, elle est très sérieuse au fond. Et on ne peut que regretter les enchères supprimées; il en serait peut-être sorti une nouvelle jurisprudence.

* * *

Discours de l'ambassadeur des Etats-Unis à l'inauguration du Monument de la "tranchée des Baïonnettes.":

M. Hugh Wallace gravit le premier les degrés d'une petite estrade de bois blanc. Avant de parler il embrasse d'un rapide coup d'œil l'hallucinant panorama d'alentour, où le travail des hommes est impuissant à effacer les vestiges de la guerre. Et cette vue semble le troubler, car c'est d'une voix altérée qu'il commence ainsi:

Grande est la gloire de la France, car elle peut revendiquer Verdun comme son propre bien. Immense est la dette de reconnaissance qu'elle y imposa au monde, car, à Verdun, elle fut seule à affronter les barbares. La victoire qui, une fois de plus, a sauvé ici la civilisation est la sienne et nul autre ne peut en réclamer la moindre part. Disons-le bien haut, dans un sentiment de profond dévouement non seulement pour les Français qui combattirent et moururent en ces lieux mais aussi pour le noble pays qui leur donna le jour. Ils combattirent pour la France, mais c'est pour l'humanité qu'ils ont vaincu. A eux seuls en revient la gloire et la louange. Si tant est que ce que nous disons aujourd'hui doive se conserver dans la mémoire des hommes, que ce soit cet aveu de gratitude envers la France, les remerciements que le monde lui envoie à elle et à ses nobles fils qui restèrent fermes sur la brèche, non pas seulement sur le front des Alliés, mais sur celui de la civilisation même, à ses fils qui combattirent ici et moururent, mais moururent victorieux. Une pareille dette ne saurait être acquittée; ce que nous faisons n'a d'autre objet que de la reconnaître.

Cette pierre vient d'Amérique. En qualité de représentant de ce pays, je la consacre comme symbole de cette gratitude que notre amitié nationale rendra éternelle. Il est bon de faire cela, il est bon d'être ici, je me sens très honoré que les circonstances m'aient donné ce privilège, et si, sur un tel terrain, en présence d'une telle assistance, je me hasarde à formuler mes pensées, c'est parce que je puis dire librement ce que le distingué président de la République, dans sa modestie, s'abstiendrait d'exprimer. La France n'a pas de plus éloquent fils que son premier magistrat, et cependant il n'en serait pas moins impuissant à trouver des accents capables de célébrer comme elle le mérite la gloire de la France. Cette gloire, elle ruisselle du haut des collines qui entourent Verdun, elle marque au loin d'une ligne d'or la vallée de la Marne; elle auréole ses fils qui survivent et montent la garde sur les anciennes frontières qui lui ont été heureusement rendues, elle enchâsse à jamais la mémoire des morts qui, comme les héros de la tranchée historique, là devant nous, combattirent pour la France, et, en mourant, s'assurèrent une renommée immortelle.

* * *

Un humouriste à tendances féroces, disait un jour que la sécurité de la traverse des rues ne serait acquise qu'au lendemain de l'écrasement d'un échevin. C'est un peu ce qui vient de se passer dans un autre domaine, celui du logement. Le gouvernement français a dû acheter un hôtel à Paris pour permettre au maréchal Foch de se loger et réquisitionner des appartements pour abriter nombre de députés n'ayant trouvé de libres, à l'ouverture de la session, que des arches de pont; enfin le Président de la Chambre des députés italienne demande à son gouvernement de mobiliser cent appartements pour les représentants du peuple. Et les familles nombreuses que fera-t-on pour elles? elles sont encore plus intéressantes qu'un élu du peuple logé à la belle étoile.

* * *

...Il se peut qu'on oublie
Sa femme, ses amis, son chien et sa patrie,

Mais jamais on oublie un rendez-vous
{donné.

a dit Musset, poète probablement inconnu de ce shérif yankee qui, un beau matin, oublia le rendez-vous qu'il avait donné à un nègre au pied d'une potence. Pendant que le condamné croquait le marmot, le bourreau a dû broyer du noir, beaucoup de noir.

* * *

Des lettres reçues de M. Louis Morpeau, Etzer Vilaire et autres témoignent également du bonheur qu'éprouve Haïti tout entière, de trouver chez nous une telle attention sympathique. L'article consacré par notre éminent collaborateur Louis Dantin à la Littérature Haïtienne a provoqué dans la presse de la vaillante île, des commentaires on ne peut plus heureux. Au moment où Haïti, la fière et la brave, doit se défendre contre les empiètements de ses puissants voisins, il lui est consolant de trouver chez nous des esprits latins formés à la même école, et tournés vers le même idéal de justice et de dignité.

* * *

Entre la poire et le fromage le président de la Commission administrative de la ville de Montréal — ouf! — a constaté avec tristesse combien nos concitoyens manquaient d'esprit public. Possible! mais il y a quelque chose de plus profondément triste c'est de voir dans quel esprit notre ville est administrée et de constater avec quel ensemble les administrateurs de presque toutes les administrations barrent le chemin, dénigrent, tuent et s'élèvent contre tout homme animé de cet esprit public et en vertu du principe qui veut que les empêcheurs de danser en rond soient des êtres dangereux tant que le beurre sera mis dans des assiettes rondes.

* * *

Un juge américain vient d'ajourner à dix jours le prononcé de la sentence d'un jeune homme reconnu coupable d'une tentative de recel et seul soutien de sa vieille mère et d'une sœur infirme. Il avait quelques jours auparavant suspendu la sentence d'un condamné à la veille d'être père, en lui disant: "Je crains que si je vous condamne maintenant il arrive à votre femme quelque chose dont je ne voudrais pas être responsable". Quand, pour réprimer les crimes, trouvera-t-on autre chose que de fournir gratuitement aux criminels la table, le logement et l'habillement pendant qu'on laisse leurs femmes et leurs enfants innocents crever de faim et de misère?

* * *

Se faire voler une maison de trois étages, ce n'est pas banal ni commun. La chose est arrivée à un propriétaire de Chicago — fasse le ciel que ce soit un vautour profiteur. Plus rien, place nette, le terrain étant redevenu vacant, la "bâtisse" avait été déménagée trois jours avant à l'aide de gros camions. L'opération a dû être fructueuse, car. par le temps qui court, mieux vaut enlever des maisons vides que défoncer des coffres-forts pleins.

* * *

Le Chant du Cygne! Caruso qui a de la lecture a refusé de l'entonner. Il savait que ses compatriotes Pline et Virgile niaient à Léda le don de la musique. Il y a longtemps de cela, mais les légendes ont la vie dure.

* * *

Notre chauve planète s'émancipe. En dépit de son âge elle se livre aux douceurs du "shimmy". Elle vient de frissonner, d'onduler pendant cinq jours au Chili en agrémentant le mouvement de quatre-vingt-douze sauts de carpe. La population était moins joyeuse.

* * *

Des entrepreneurs de constructions, entre l'Atlantique et le Pacifique, viennent de réduire les salaires de leurs journaliers de 4c par heure et ceux de leurs ouvriers de 10c, soit pour des semaines de 48 heures une réduction de $1.92 et de $4.80 respectivement Mais comme ils pensionnent leurs hommes ils ont annoncé que le prix de la pension serait diminué de 50c par semaine. Ça doit se passer comme cela en Russie.

* * *

Des érudits passent leur vie, leur temps et leurs loisirs à chercher qui s'est caché sous le nom de Shakspeare. Les uns ont établi que c'était le chancelier Bacon et prouvé par dessus le marché que ce dernier était le fils de la reine Elizabeth; d'autres ont ponté sur le premier comte de Derby; dans le groupe des farceurs il s'en trouva un qui, Bible en mains et avec des citations très sensées, prouva sans réfutation possible que le grand dramaturge n'était autre que le roi David. Le jeu continue et a donné naissance à d'autres casse-tête. Pendant la guerre on chercha d'où et de qui descendait le maréchal Mackensen. Du roi de Hanovre? de l'empereur Guillaume I ou d'un grand duc russe? La défaite du maréchal diminuant l'intérêt des recherches , on les abandonna. Aujourd'hui les chercheurs de choses qui ne les regardent pas se demandent quels peuvent être les ascendants du sauveur de la Pologne, le général Weygand. C'est bien simple, le nom a une tournure belge, le prénom est Maxime; l'illustre soldat doit être le fils de l'empereur Maximilien et de la princesse Charlotte à moins qu'il ne soit né d'un mariage morganatique du roi Léopold. La vérité doit être que le général est le fils de braves plébéiens qui en ont fait un homme.

* * *

L'Ile Maurice, qui fut l'Ile de France pendant un siècle, de 1715 à 1815, veut redevenir française et les descendants des Français qui colonisèrent cette île viennent de porter la question sur le terrain électoral. Si leurs candidats sont élus, le résultat des élections aura tout le caractère d'un plébiscite favorable à la rétrocession de l'île à la France. Que dira l'Angleterre devant cette nouvelle manifestation du désir qu'éprouve un peuple de disposer lui-même de ses destinées?

* * *

Rouget de l'Isle a sa statue, pourquo Calixa Lavallée, le compositeur inspiré de "O Canada", n'aurait-il pas la sienne?

* * *

Le fameux trésor espagnol n'a pas été découvert; il est toujours caché et on trouve encore des imbéciles pour courir après. On annonce de nouvelles victimes; ce serait peine perdue que les plaindre.

* * *

La "garantie" de Georges Carpentier est retrouvée, tant pis; cela va permettre à deux hommes de s'assommer et de se casser quelques os pour un enjeu de $500. 000. Et l'on parle de la cruauté des combats de coqs ou de taureaux; et l'on quête pour les enfants des empires centraux et ceux des miséreux des grandes villes! Il est facheux qu'on ne puisse au nom de l'humanité, de la charité, confisquer ce demi-million et l'envoyer aux enfants qui meurent de faim

LUC AUBRY

COMBLOMANIE

Le comble du bonheur pour un bossu:
Avoir une ferme dans la Beauce.

Le comble du zèle pour un agent de police:
Disperser un embarras gastrique.

Le comble de la pitié:
Consoler un saule pleureur.



— Il paraît que votre fille a épousé un riche Américain, vous en êtes content?...

— Ravi... Je n'ai qu'un regret: c'est qu'elle n'ait pu en épouser deux!



LIVRES ET REVUES



Par LOUIS CLAUDE

Nous avons reçu avec plaisir et intérêt et nous signalons à nos lecteurs l'*Almanach catholique français* pour 1921, que vient de publier la maison Bloud et Gay avec une belle préface de Mgr. A. Baudrillart, l'éminent recteur de l'Institut catholique de Paris. C'est la deuxième année que le "Comité catholique des amitiés françaises à l'étranger" publie cet almanach; et cette deuxième édition n'est pas moins vivante et instructive que la première. On y trouve une foule de renseignements sur le monde catholique français: épiscopat, œuvres d'enseignement, d'assistance, de charité et de sanctification, syndicats et corporations, secrétariats sociaux, etc. D'intéressants articles sont consacrés aux catholiques et à la reconstitution nationale par des hommes aussi distinqués que Mgr Julien, H. Bordeaux, Marc Sangnier, Maurice Denis, M. de Lamarzelle, Gaston Tessier, Branly, etc. La vie familiale, avec de bien curieux détails sur les vieux usages domestiques en cours en France, la vie religieuse, avec une érudite notice sur le trésor artistique de la France religieuse, les pèlerinages, voyages et sports, l'année religieuse font l'objet d'articles documentés et faciles à lire, qui complètent heureusement cette attachante brochure, fort joliment illustrée.

* * *

Le premier volume édité par la Revue Moderne *Croquis de Guerre* de Marcel de Verneuil sera en librairie, ces jours prochains. L'édition sera naturellement fort soignée. Un des artistes, dont le crayon a le plus sincèrement trouvé la note de ces paysages de guerre, sinistres et tourmentés, c'est vrai, mais illuminés de de bravoure et de gloire, M.Pellus, a préparé des dessins très intéressants qui ajouteront encore à l'intérêt du volume. L'on pourra se procurer les *Croquis de Guerre* à la Revue Moderne, et chez tous les bons libraires.

* * *

L'émouvante lettre que voici, adressée à notre Directrice, prouve si éloquemment combien les relations de sympathie intellectuelle nouées par l'intermédiaire de notre Revue avec Haïti et ses écrivains, a suscité là-bas, une joie émouvante:

Madame,

La Belle Revue que vous dirigez avec tant de distinction nous est communiquée par notre père Monsieur Louis A. Brun.

L'un des derniers numéros que nous avons lu contient des poésies de Messieurs Etzer Vilaire et Georges Sylvain, deux personnalités bien connues dans le Monde Littéraire français. Un rayon de soleil, par un matin d'avril, aurait moins réjoui notre âme ivre de lumière, que cet hommage rendu à ces deux grands écrivains haïtiens. Nous sentons que loin de nous, sans doute, mais près de notre cœur, grandit un frère jeune comme nous, et plein de sollicitude pour guider nos pas hésitants dans les voies de l'Art.

Les contrastes de nos beautés que les feux du Midi ont revêtu de leurs tons d'or, ne peuvent qu'accuser la sereine majesté de la pensée de notre vaillant frère du Nord; la sereine majesté de cette pensée que les neiges ont façonnée en y mettant toute leur candide blancheur.



M. l'abbé Thellier de Poncheville qui tient, du haut de la chaire de Notre-Dame, les foules conquises à sa haute éloquence et à sa vibrante prédication.

Contrastes aimables faits pour se retrouver dans les mêmes sentiers conduisant vers l'Idéal unique de la Beauté.

De cette communauté d'aspirations ne peut naître que l'Amour, l'amour de la jeune Haïti pour le noble Canada.

Nés tous deux de l'Idée française, nous avons encore des liens de sang, pour marcher ensemble vers les mêmes conquêtes. De notre côté, nous irons d'un pas d'autant plus mâle et assuré, que le concours tendre et dévoué, d'un frère plus fort nous est acquis désormais. En lisant votre belle "Revue" nous apprenons à aimer ce gentil frère dont la réconfortante sympathie fortifie nos espérances.

Nous vous envoyons sous ce couvert une page, où nous nous essayons d'une façon malhabile à rendre les impressions que nous inspira un Soir d'Automne, au pays du Midi et du Soleil. Puisse-t-elle, si la Revue Moderne la trouve convenable pour sa publication, révéler à ses lecteurs, un charme inconnu, par la saison d'Automne, des habitants des pays froids. (1) Mais ne manquez pas, nous vous en prions, de dire à nos amis du Canada, qu'aucun artiste ne saurait rendre les jouissances d'un "Soir d'Automne" sous notre ciel; voire lorsque cet artiste n'a, comme nous, pour tout instrument qu'une lyre mal accordée, sur laquelle nous n'essayons de faire jouer nos inspirations que parce que nous aimons les chants et la musique.

Nous arrêtant sur ce désir, nous empruntons à nos aurores leurs grâces, pour vous prier, Madame, d'accepter pour la distinguée Directrice de la Revue Moderne, les hommages respectueux de notre sincère admiration.

A. BRUN.

* * *

Quand elle aime, acte en vers de M. Pierre Bréville, publié par l'imprimerie Nationale de Port-au-Prince, en 1918, vient de m'être adressé, et j'ai goûté la délicatesse des vers où se raconte l'amour, le bel amour, celui qui triomphe de l'adversité, de l'intrigue, et qui domine toute la vie.

* * *

Grain de Sable par Mademoiselle Blanche Gagnon nous apporte des pages charmantes recueillies au hasard de la vie, et qui réflètent une mentalité profonde et sincère. Mademoiselle Gagnon est la fille de l'écrivain distingué et du musicien d'élite dont le nom est bien connu, Ernest Gagnon, et le livre de la fille est une gerbe parfumée déposée sur la tombe du père.

* * *

Little Heroes of France par Kathleen Burke a été écrit pour apprendre aux enfants américains comment se conduisirent les enfants de France à l'époque tragique où il n'était pas permis à des enfants d'être jeunes. Le livre est passionnant et émouvant. Les larmes montent aux yeux à cette lecture qui raconte si bien comment les petits Français surent, eux aussi, aider au triomphe de leur immortelle patrie. Souhaitons que ce livre soit traduit, afin que les petits canadiens français le lisent dès le bas âge, et apprennent

(1) Doit paraître bientôt.

eux aussi, comment des enfants de leur sang, de leur âge et de leur foi, surent souffrir héroïquement, et se défendre contre l'ennemi. Certains faits authentiques, qui sont cités par Miss Burke, révèlent l'enfance magnifique de cette France qui porte en elle tous les miracles, comme toutes les vertus.

* * *

Pour qu'on aime la Géographie, par M. Emile Miller, est un splendide travail, présenté par son auteur dans une préface très littéraire. Cette œuvre est d'une lecture attachante et reposante, et elle instruit et renseigne sans effort et sans fatigue. Ainsi se réalise son titre, car tous ceux qui la liront devront aimer la géographie. Nous ne saurions donner au livre de M. Miller tout l'éloge qui lui revient, car il faudrait des pages pour en exprimer l'action intelligente et éducative. Nous recommandons chaleureusement la lecture de ce livre, et nous félicitons l'auteur sincèrement pour l'art subtil et charmant apporté à rajeunir un vieux sujet, et à l'inonder de clartés nouvelles et puissantes. Le volume, merveilleusement édité, fait honneur à la maison G. Ducharme. La dédicace est offerte au jeune et brillant Secrétaire de la Province qui mérite cet hommage.

* * *

"Dans l'Ombre" occupe, dans le jardin féminin de notre littérature, une place de lumière et de charme. Remarquable surtout par sa bonté, cette charmante canadienne qui, de l'est, émigra vers l'ouest, semble avoir fait de sa vie, trop courte, hélas! un apostolat intellectuel et chrétien. Toute sa vie admirable de sincérité et de travail fut consacrée aux grands devoirs nationaux. Elle était la compagne d'un homme intelligent et enthousiaste, le Docteur Boulanger, d'Edmonton, qui sut admirer en l'aimant l'être de sensibilité et de justice, et elle se montra l'auxiliaire aimable et sûre du compagnon d'élite qui l'avait élue la reine de son foyer. La jolie revue, intitulée le "Canadien-français", si ardemment français, de novembre dernier, nous apporte le reflet de cette âme ardente et profonde qui sous le pseudonyme de "Dan l'Ombre" accomplit un bien si grand.

* * *

Vient de paraître *"Vivre!"*, poèmes de la vie par Edouard Chauvin.

L'auteur des "Figurines" se révèle tout autre dans ces poèmes remplis de la joie, de la soif ardente et angoissée de vivre. Le poète chante les yeux clairs et suppliants de l'amour, la beauté des matins calmes et la fièvre des troublantes nuits qui s'associent à son chant.

On sait le succès de librairie obtenu par le chantre du grenier bohême et du quartier latin, alors que la première édition des "Figurines" s'enleva en quelques mois.

Il est intéressant de constater dans "Vivre!" le changement radical et imprévu qui s'est opéré, au point de vue de l'inspiration et du rythme, chez ce poète dont le vers a acquis plus de beauté poignante et tragique devant le désir et le bonheur (souvent mêlé de névrose) de vivre sa vie, qui est souvent *De regarder la mort et se sentir vainqueur*!

Dans ces poèmes de la vie, Edouard Chauvin prouve qu'il peut avoir des mots sublimes en chantant l'amour, la nature et la vie, ces trois grandes choses humaines par lesquelles on reconnaît le vrai poète.

LOUIS CLAUDE

SOTTO VOCE

Mon cœur, il est à prendre,
(Sais-tu comme il a froid?)
Mon cœur, tu peux lui tendre
Ton piège maladroit.

Il ne vaut pas grand'chose
Mon cœur analysé...
Nous en ferons des gloses,
Ce caprice lassé.

O ces poses jouées
Avec tes feints serments
De petite rouée,
Et tes agacements,

Cette coquetterie
Pour un grave monsieu',
Dont il faut que je rie
Malgré mon sérieux!

Le baiser économe
De tes lèvres en rond,
Fais m'en l'exquise aumône,
Ou j'en suis le larron.

J'aime tes pauvres mines
De me le refuser
Et les grâces gamines
Dont tu veux m'abuser.

Fraîche larme fictive
A fleur du sentiment,
De ta bonté native
Le mensonge charmant,

Qu'importe cette larme
Qui brille au bout d'un cil,
Fallacieuse alarme
D'un émoi puéril!

O goutte de tendresse
Qui tombe avec douceur
Parmi ma sécheresse
Et m'humecte le cœur!

RENÉ CHOPIN.

TRIBUNE LIBRE

Madame Huguenin de La "Revue Moderne".

Veuillez m'accorder un espace dans le prochain numéro de votre excellente revue pour y signaler une ombre parfaitement inutile à sa gloire et qui ne mériterait point que l'on s'y arrêtât, si, probablement à votre insu, elle n'était injurieuse à la majorité du corps très honorable de la profession médicale. Il s'agit d'un entrefilet où votre chroniqueur M. Luc Aubry trouve lente la justice qui n'a pas encore fait examiner l'état mental du médecin qui n'a disposé que de quinze minutes pour examiner une personne présumée folle vu que cette personne vient d'être mise en liberté—Je maintiens que cet entrefilet est injurieux pour beaucoup de médecins, car nombreux sont ceux qui consacrent seulement quinze minutes à l'examen d'un aliéné. Ajoutons: contre leur gré. Mais il ne peuvent prolonger davantage la durée de cet examen parce qu'il s'agit soit de maniaques furieux exigeant grand renfort pour les empêcher de se sauver ou de faire un mauvais parti aux certificateurs et à ceux qu'ils rencontrent, soit de fous lucides qui, sortant d'une crise d'exaltation passionnelle, refusent de répondre aux questions posées, voire de se prêter aux moindres désirs du certificateur. C'est surtout au sujet de ces fous lucides, que les médecins les plus éminents sont accusés chaque année de séquestration arbitraire par les fous, leur entourage et même la presse.

Il est regrettable qu'une revue du niveau intellectuel de la **Revue Moderne** s'entache pour une fois d'un vulgaire préjugé dénotant l'absence de notions médicales élémentaires surtout dans une province où plus qu'en aucun autre pays la loi protège tellement plus les aliénés que les médecins, que non seulement la sequestration arbitraire y est inconnue, mais que le simple maintien à l'asile d'un aliéné contre sa volonté est absolument impossible. **Le diagnostic du fou lucide peut être immédiat "Il peut s'imposer à première vue".** Ce sont les termes mêmes des maîtres de l'art psychiatrique—je puis le prouver.

Le fait d'un élargissement n'équivaut point d'un autre côté à un certificat de sanité d'esprit. Il est loisible aux asiles de remettre en liberté un fou lucide sans qu'il soit guéri pourvu qu'on ne le considère pas ou plus comme dangereux pour lui même ou pour autrui.

Du jour où des gens sérieux feront officiellement un crime au médecin d'avoir signé le certificat d'internement d'un fou lucide, systématiquement les médecins refuseront d'entreprendre l'examen d'un fou douteux au détriment de la protection publique, car la population verra alors plus fréquents les meurtres du genre de ceux qui se sont commis dernièrement à Montréal.

UN MEDECIN.

POUR LE SOURIRE...

Je suis passé tantôt devant le café où la foire humaine battait son plein. Le Rire s'échappait tumultueusement de toutes les fenêtres comme le flot fougueux que ne contient plus l'écluse largement ouverte. Il me semblait le voir, ce nain vêtu d'oripeaux, enjamber par dessus les tables, et s'enfoncer dans la nuit du boulevard en agitant les grelots de sa marotte et en sautillant grotesquement sur ses pieds inégaux.

Moi, je ne sais plus rire. J'ai désappris ce geste qui pourtant est le propre des humains. C'est là du moins l'avis de M. Joseph Prud'homme, membre éminent de l'Académie des imbéciles et de tous les petits Prud'homme du monde. Et cependant, chose étrange, je ne m'en sens pas moins humain pour cela. Les peuples heureux ne font pas d'histoires, et le vrai bonheur ne peut aimer parader sur des trétaux en habit d'arlequin, avec accompagnement de cymbales et de grosse caisse.

J'ai renoncé à cette gaieté facile qui se traduit par du bruit et laisse après elle un silence lourd et inquiétant. Je lui préfère le sourire, l'éternel sourire, celui qui devrait fleurir les lèvres du sybarite de Tiburre et qu'on retrouve identique, toujours, sur les statues heureuses des Boudhas de l'Inde. Que ce soit celui de Voltaire, un peu mordant, ou celui, désabusé, d'Anatole France, peu importe. Jamais amer, mais plutôt sceptique, indulgent aux autres et railleur à soi-même, tel je le voudrais posséder.

Mais je hais le rire. Le rire, qui défigure, ne saurait être beau. Il détruit l'harmonie des traits et les brutalise. Par lui se ferment les yeux, ces fenêtres ouvertes sur la lumière extérieure. Il secoue les ventres comme des outres, fait grimacer la bouche comme sous le brodequin de la douleur et fait de l'homme quelque chose comme une loque secouée par un vent mauvais. La seule Folie connaît le Rire dans sa plénitude; ce Rire dont le mensonge est le père, lui dont on devine parfois le masque ricaneur derrière le voile transparent d'un regard trop cher. Il se complait dans les choses vulgaires et s'engraisse des petitesses de notre humanité. Le rire déforme. Sur un joli visage il s'étale comme un chancre repoussant. Le rire est la colique de l'esprit.

Le Sourire, lui, enjolive. Il fait se tendre l'arc des lèvres d'où partira le mot d'esprit, comme une flèche. Un visage sans sourire est un foyer où la flamme vivifiante est morte, ne laissant plus voir que des pierres noircies. Quelque génial que soit l'artiste, la femme l'emportera toujours sur les déesses de marbre; car le sourire, immatériel, est l'âme du visage et la pierre ne le connaît point. Les nobles sentiments seuls le peuvent faire éclore. Il y a le rire du mépris et le sourire de la pitié; le rire jaune de l'envie et le sourire de la tendresse. Le sourire, c'est une frise élégante accrochée à un temple, un rosier grimpant sur le tronc rugueux d'un chêne.

Et quand il illumine des yeux déjà beaux, il parfume l'air comme, par les soirs d'août, un champ de trèfles fleuris.

Et voilà pourquoi j'ai dépouillé le rire, comme on jette au loin une défroque souillée. Il me vient encore parfois par sursauts qui ressemblent aux dernières crispations des mains défaillantes sur le drap blanc. Car il se sent mourir, ce rire que je déteste.

Il ne me restera plus tantôt qu'à chercher de par le monde, le Sourire que seule, sans doute, peut donner une longue expérience des choses et des êtres. Peut-être le chercherai-je toute ma vie durant. Qu'au moins il me soit donné à la fin du voyage, alors que, coureur fatigué, je m'asseoirai ayant terminé le labeur de la journée. Et je voudrais qu'il flotte alors sur mes lèvres flétries répondant en vainqueur au Rire horrible de la Camarde.

Paris, le 5 octobre 1920. PHILIPPE PANNETON.

UN ÉDUCATEUR D'ART

M. Armand DesRosiers, directeur du Studio de Luxe, cette maison que tous les gens de goût, fréquentent, vient de partir pour l'Europe en voyage d'étude. M. DesRosiers veut perfectionner ses connaissances en art décoratif, et c'est vers la France qu'il doit tout d'abord se diriger. Il ira aussi puiser en Italie, en Belgique, en Hollande et en Angleterre le secret des divers styles d'ameublement et de décorations d'intérieurs.

A la tête d'une maison florissante, il veut développer et améliorer ses ressources de façon à donner à sa clientèle choisie et nombreuse, les compositions les plus parfaites, conformes au style adopté et parfaitement harmonisées. Il ne faut pas ignorer toute l'influence que prend cet art chez nous. Nous sommes un peu dans l'enfance du goût, et c'est justement en créant des foyers conformes à l'esthétique et à l'art, que nous arriverons, et rapidement à inspirer le désir des beaux tableaux et des précieux bibelots. L'ambiance ainsi créée, l'on verra, et rapidement, se développer le respect et le souci des intérieurs artistiques, que rien ne déflorera, et qu'une chose baroque ne viendra pas gâter. M. DesRosiers aidera beaucoup, lui et tous ceux qui cultivent l'art charmant d'entourer la vie de décors harmonieux et agréables, à la formation du goût qui fera éclore le culte pour les choses artistiques et belles. L'âge d'or sonnera bientôt, pour nos peintres et nos sculpteurs. Que M. DesRosiers et ses émules nous créent des intérieurs, qu'ils empruntent aux autres pays, leur art et leur splendeur pour en embellir notre vie, et nous verrons vite fleurir l'ère artistique du Canada.



M. ARMAND DESROSIERS, directeur du Studio de Luxe, parti en voyage d'études en France et à travers l'Europe.

M. DesRosiers est l'un des collaborateurs de la Revue Moderne. Il lui apporte le concours de sa confiance, de sa sympathie.

Nous souhaitons à ce fervent ami de la Revue Moderne, qui est essentiellement un éducateur d'art, un voyage heureux en résultats dont nous profiterons tous.

JEAN HARDY

LE COUP DE FOUDRE

Par JEANNE SCHULTZ

Non, marraine chérie, je n'épouserai pas votre héritière, si charmante et si dorée qu'elle soit, c'est fini!

Là! ne vous fâchez pas! j'ai voulu vous porter ce coup, vivement, sans vous dire gare! Et maintenant que vous avez jeté un premier cri, écoutez-moi patiemment, car c'est toute une semaine de ma vie que j'ai à vous raconter!

Je vous avais annoncé, il y a une dizaine de jours, que je partais pour affaires dans le pays de Caux; j'y étais appelé par un riche éleveur qui rêvait de se faire bâtir "un château au sein de ses pâturages", comme il me l'écrivait poétiquement. Un château! cela sonnait assez bien à mes oreilles de jeune architecte et, trouvant la tâche honorable, je répondis par mon arrivée.

Mais, quand je fus auprès de lui, quand il exhiba ses plans personnels, me décrivant avec amour dans ses moindres détails ce mélange inouï de tous les styles et de tous les âges qu'il avait la prétention de me faire édifier, tout mon sérieux professionnel ne put m'empêcher de rire.

Il y avait de tout dans son château, des cintres mauresques et des croisillons Renaissance, sans préjudice d'un peu de style Louis XVI, Empire, etc., etc.!... C'était, je pense, le résumé de ce qui lui avait plu dans toutes les propriétés du pays, et c'était assurément le dernier mot du burlesque.

J'essayai, bien en vain, de lui faire entendre raison et de lui montrer l'harmonie comme le premier mérite d'une construction quelconque... Mais, bah! il était buté à son idée, et j'aurais mieux aimé avoir affaire à dix propriétaires de la banlieue et à leurs rocailles traditionnelles!

De mon côté, j'étais, bien entendu, tout aussi décidé à maintenir les droits du bon sens, de sorte que, après une discussion de deux heures, remplie par des raisonnements et des réponses à dérouter Minerve elle-même, je fis la seule chose qui me restait à faire, et je repris le train de Paris.

Les offres étaient bien tentantes, cependant! Et vous allez me dire que ce n'est pas ainsi qu'on devient riche... C'est possible; mais comme, Dieu merci! ma fortune actuelle me rend indépendant, j'ai le droit de ne pas me plier à de si ridicules caprices! Et puis, que voulez-vous, je puis être un jour un Philibert Delorme, et je m'applique sagement, dès aujourd'hui, à ne pas signer ce dont je rougirais alors.

D'ailleurs, tout cela n'est qu'un simple prologue; arrivons donc au fait!

Après avoir quitté mon éleveur à deux heures et son excellente voiture à trois, juste à temps pour sauter dans le train, je m'étais accoté dans mon coin, et, tout en fumant, je songeais à la discussion bouffonne que je venais de soutenir, quand la voix d'un employé annonça de cette façon inintelligible qui leur est propre: "B...! cinq minutes d'arrêt!" Puis, presque en même temps, avant même que le train fût tout à fait stationnaire, j'entendis une voix qui criait:

—Par ici! ma tante, par ici! vous serez seule.

Et une tête de collégien s'encadra dans ma portière brusquement ouverte. Puis, du même élan, comme une balle qu'on renvoie, il recula avec une grimace expressive de désappointement, causée sans doute par la vue de l'audacieux peuplant cette solitude qu'il recherchait pour ma "tante".

Mais comme tout un groupe attiré par ses cris était maintenant massé derrière lui, il ne put que descendre et expliquer sa méprise d'une voix qu'il cherchait à faire basse, mais dont la précipitation haussait le ton et envoyait jusqu'à moi des lambeaux de phrases:

—Presque seule enfin!... l'air très bien... pas de cigare!... chercher encore, d'ailleurs!

Mon avocat, car il cherchait visiblement à excuser ma présence là, m'amusait très fort par son ardeur, et peut-être aussi, qui sait? tant l'amour-propre humain est vite éveillé, par sa flatteuse opinion de mes mérites. A vrai dire, elle était conçue avec légèreté, car j'avais précisément un excellent cigare à la main; mais elle m'avait disposé aux concessions, de sorte que, au lieu de prendre l'air rogue et offensé de tout voyageur qui voit envahir son wagon, je lançai au loin le corps du délit et j'attendis d'un air détaché ce qu'on allait décider.

L'incident était puéril, et cependant je sentais mon cœur battre... Qu'était-ce donc, sinon ce pressentiment de l'homme qui va se trouver en face de sa destinée?

Quoi qu'il en soit, mon attente ne fut pas longue. Une petite femme déjà âgée, mais l'air vif et alerte, avec des yeux d'une bonté attirante et de grands bandeaux blancs tranchant sous son chapeau, s'avança, en disant à haute voix:

—Non, non, enfant, c'est bon; pourquoi chercher ailleurs? Voilà plus de place qu'il ne m'en faut. Et puis, ajouta-t-elle en parlant plus bas, "puisqu'il est si bien!"

C'était répondre sans détours à la façon discrète dont son neveu lui avait fourni ses renseignements, et cette publicité lui parut si compromettante qu'il passa aussitôt à l'arrière-plan.

En même temps, ma future compagne de route s'installait à sa place, démasquant ainsi la petite société réunie sur le quai. Ma curiosité de voyageur désœuvré ne l'aurait pas signalée à mon attention, que la jeune fille qui en formait le centre aurait suffi à me la faire remarquer au milieu de n'importe quelle préoccupation.

Ah! que n'avez-vous pu la voir comme je la revois encore dans ma pensée... Grande, élancée, elle était d'une grâce indescriptible qui frappait avant tout autre chose, si bien qu'on ne remarquait pas d'abord sa royale beauté, tant on était séduit par chacun de ses mouvements et involontairement occupé à les suivre.

Telle qu'elle était là, devant moi, sans que je pusse même, de ma place, arrêter la couleur de ses cheveux, cachés par un grand chapeau, celle de ses yeux, ni le détail de ses traits, elle m'a fait ressentir du premier coup une impression d'une telle vivacité que tout le reste disparut pour moi. Je me rendais compte vaguement que cinq ou six personnes étaient autour d'elle, mais sans même songer à les regarder; la conversation, qui avait repris, m'arrivait sans aucun sens, et je n'ai jamais rien éprouvé, à aucune époque de ma vie, qui ressemblât autant à un enchantement.

Si j'étais la victime d'un charme, ce fut la voix même de celle qui m'en avait enveloppé qui le rompit, ou qui lui donna du moins un caractère moins vif d'hébétement.

Montée sur le marchepied, elle parlait à la voyageuse d'une voix jeune, fraîche, et dont le timbre pur répondait au reste de sa personne et me pénétrait comme la plus délicieuse des musiques... En est-il d'ailleurs qui égale celle d'une voix humaine vraiment belle?...

Je ne sais si vous êtes de mon avis, marraine, mais s'il est une désillusion choquante entre toutes, c'est, à mon avis, celle qu'on éprouve en entendant sortir d'une jolie bouche une voix désagréable ou un vilain accent.

C'est à peu près la sensation que j'éprouverais en respirant une rose et en m'apercevant tout à coup qu'elle a une odeur désagréable.

Ici, rien de pareil, Dieu merci! Et pendant que cette grâce nouvelle dissipait mon premier saisissement, je concentrais dans mes yeux toute ma puissance d'attention et même d'intelligence pour mieux regarder et mieux voir cette délicieuse créature.

Vêtue d'une de ces robes en étoffe légère, semée de fleurs, que la mode a eu l'heureuse idée de remettre en honneur, un gros bouquet passé à la diable dans sa ceinture, elle semblait une vivante incarnation de la jeunesse et de la simplicité.

Elle avait jeté sur la banquette la grande ombrelle rouge qui l'inondait tout à l'heure d'un rayon pourpre... Animée, un peu émue, elle était tout à la préoccupation des adieux, et c'est à peine si votre pauvre filleul avait eu un regard de curiosité. En bonne justice, je ne pouvais pas prétendre à plus de sa part, et, cependant, je trouvais choquant, pensant tant à elle, de ne pas l'intéresser plus que n'aurait fait une valise posée à ma place.

Cependant, nos cinq minutes d'arrêt touchaient à leur fin; retardées par l'embarquement d'un gracieux troupeau d'animaux domestiques dont les grognements déchirants arrivaient jusqu'à nous, elles allaient finir. Machinalement, je répétais en moi-même: "S'ils pouvaient se sauver!..." Mais, hélas! les plus récalcitrants devaient être matés, car les portières battaient une à une, et, à côté de moi, les

recommandations et les mots affectueux se précipitaient:

—Soigne-toi bien!... Une dépêche ce soir, n'est-ce pas?... Amitiés à Nanon, ma tante... Ah! c'est vraiment trop court un mois!... Adieu... adieu!

Et, les uns après les autres, chacun montait et donnait un dernier baiser à celle qui partait.

C'était touchant comme tout ce qui est sincère et parfaitement naturel, et ce groupe de famille, passant ainsi devant moi avec son émotion qu'il ne songeait pas à cacher, était vraiment patriarcal!

La dernière, la jeune fille entoura la voyageuse de ses bras, et, comme une enfant, avec des larmes au bord des cils et un sourire sur les lèvres, elle lui fit sa caresse d'adieu. C'était fini, elle descendait!... Malgré moi, malgré la folie de cette impression, une vraie amertume me serra le cœur, et un mouvement irraisonné me poussa presque en avant pour lui dire adieu, moi aussi!... Un moment encore, sa tête souriante et celle du collégien parurent à la portière, puis le train s'ébranla; ils sautèrent à terre, et la vieille dame se pencha pour agiter son mouchoir, privilège que je lui enviais!

Au même instant, mes yeux tombèrent sur la banquette... L'ombrelle était là, oubliée... Je me levai, la saisis, et, m'approchant:

—L'ombrelle, madame, l'ombrelle! dis-je avec agitation!

Elle se retourna, inquiète, comme quelqu'un qui a subitement affaire à un fou... mais elle vit bientôt ce que c'était, et, me la prenant des mains vivement, elle se pencha de nouveau, en l'agitant comme un drapeau de garde-barrière.

—Marguerite, cria-t-elle, ton ombrelle!

Ma qualité de sauveteur me donnait le droit de m'intéresser à la suite de l'aventure; j'avançai donc aussi la tête, et, outre le plaisir de revoir de loin Mlle Marguerite, dans l'intimité de laquelle il me semblait que je venais de faire un pas immense, j'eus la bonne fortune de jouir d'un steeple-chase, vraiment remarquable, entre le collégien et notre train, encore peu lancé, heureusement!

L'ombrelle vola des mains de la tante dans celles du neveu, qui la reçut avec une adresse de jeune clown et un air d'orgueil bien excusable; puis, la machine accélérant son mouvement, toutes les têtes qui avaient paru aux portières rentrèrent à leur place.

Je regagnais discrètement la mienne, avec la sensation d'un homme qui a beaucoup vécu en peu d'instants, quand quelques mots aimables de ma voisine m'arrêtèrent. J'y répondis de mon mieux, poussé par un intérêt peut-être un peu... de reflet, mais avec un respect qui lui était tout personnel, car elle avait une vraie distinction, et, après quelques passes courtoises, comme elle ne semblait pas d'humeur à établir une conversation suivie, je me renfonçai définitivement dans mon coin.

Là, je vous laisse à imaginer quelle allure désordonnée prirent mes pensées. Je revoyais incessamment cette charmante créature, cette taille svelte, ces grands yeux, cet éclat éblouissant qui suffirait à embellir des traits ordinaires... et je sentais de ces picotements qu'on éprouve quand on a fixé trop longtemps le soleil.

Mentalement, je la comparais à toute les femmes que j'ai vues... Toutes pâlissaient à côté d'elle!... et quand la belle Mme Mac-Leed, avec qui j'ai conduit un si brillant cotillon dernièrement, arriva à son tour, que voulez-vous? positivement, j'eus pitié d'elle! Je revoyais ce doigt de rouge et ce nuage de poudre de riz qui m'avaient semblé piquants alors, grossis comme par une loupe... devenus monstrueux, la défigurant! Et, à côté, ma jeune inconnue avec sa peau satinée, qui pâlissait les églantines attachées à son corsage; et c'est encore à elle que demeurait le charme suprême.

Puis, j'étais heureux de penser qu'elle s'appelait Marguerite; ce nom de fleur, immortalisé par tant de légendes poétiques, me semblait fait exprès pour elle avec sa signification persane de "Perle de lumière!"

Cependant, le train courait toujours, et nous nous étions arrêtés plusieurs fois sans que la charmante scène passée se reproduisît nulle part! A deux reprises différentes, j'avais eu la bonne fortune de rendre de légers services à ma voisine. D'abord, sa glace ne pouvait ni se lever ni se baisser, et vous jugez si je lui prêtai avec plaisir le secours de ma vigueur! Ensuite, ce fut le filet qu'elle atteignait à peine...

C'était peu, si vous voulez; mais, quelle grâce et quel respect je sus mettre dans chacune de mes phrases, dans le moindre de mes mouvements!

Ces circonstances me parurent précieuses, et je songeais déjà à toutes les attentions délicates dont je pourrais l'entourer dans la cohue de l'arrivée... Evidemment, dans sa première lettre, elle dirait quelques mots de ce jeune homme, vraiment si courtois; et Mlle Marguerite verrait combien son indifférence à mon égard avait été frivole... quand, brusquement, sans préparation, le train s'arrêta et ma vieille dame descendit.

Mon espoir me manquait. J'eus néanmoins le temps, en la voyant rassembler ses paquets, d'ouvrir la portière, de sauter à terre et de la faire descendre avec les mêmes précautions que si elle eût été en verre filé; mais après, ce fut tout! Deux vieux domestiques, dont Nanon, je pense, l'attendaient et l'entourèrent immédiatement d'un air joyeux. La femme lui jeta une sorte de grand manteau sur les épaules, l'homme s'empara de tous ses menus bagages, et, dès qu'elle m'eut remercié d'une façon charmante en faisant allusion "aux rares représentants de la politesse d'autrefois", elle disparut dans la gare et le train repartit, m'emportant seul de nouveau et tout à fait déconcerté! Songez donc, marraine: elle à Paris, je savais qui était ma jeune fille. Elle m'aurait certainement permis de la mettre en voiture, et, quand j'aurais connu son nom et son adresse, il se serait bien trouvé quelqu'un pour me renseigner!... tandis que, maintenant, le néant! Tout cela vous semble excessif, et vous riez peut-être; mais je l'éprouvais si vivement!

"Voyons, me disais-je, je ne suis pas amoureux; on ne s'éprend pas d'une jeune fille qu'on voit de loin pendant cinq minutes, qu'on entend dire quelques mots insignifiants et qu'on est parfaitement sûr de ne retrouver jamais... c'est absurde!... Je sais bien cependant qu'il existe quelque chose qu'on appelle le coup de foudre et dont la description répond assez à mon cas; mais cela se voit-il ailleurs que dans les romans?" Non, certainement, et demain je n'y penserai plus... Puis, deux minutes après, je me surprenais en flagrant délit d'admiration rétrospective.

Si ce n'était pas encore de l'amour, c'était du moins une bien forte préoccupation, n'est-il pas vrai?

Sur ces entrefaites, j'arrivai à Paris; je dînai seul chez moi, craignant de faire perdre sa fleur à ma rêverie en la promenant dans la banalité d'un restaurant, et, après avoir passé ma soirée à esquisser une foule de silhouettes qui ressemblaient toutes à un même type, comme je m'en aperçus à la fin, je m'endormis.

Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que mon sommeil fut hanté! Seulement, à ma grande confusion, celui de mes souvenirs qui domina fut celui de petits animaux roses à queue frisée! Des hommes d'équipe cherchaient vainement à les enfermer dans des fourgons... Pour un qu'on faisait entrer, il en surgissait dix; et ils couraient, criaient, s'affolaient à faire perdre la tête. Je m'en mêlais à mon tour résolument, les poussant avec conviction, sans pitié pour leurs cris. Ils se multipliaient de plus belle, se faufilaient

entre mes pieds; enfin c'était une lutte homérique et qui se serait peut-être terminée sans gloire pour moi, si je ne m'étais éveillé à ce moment, en nage et épuisé de fatigue.

Ma jolie vision veillait à mon chevet, et ce fut ma première pensée... "Décidément, me dis-je, c'est une obsession!", et, la traitant comme telle, je fis de mon mieux pour l'écarter.

Je passai huit jours ainsi, au lieu de me calmer, de plus en plus préoccupé, et commençant à m'impatienter de retrouver toujours devant mes yeux ce sourire et cette grâce souveraine dont je me sentais si loin!

Quant à ma rencontre avec Mlle Hormès, vous supposez bien que rien n'était plus loin de ma pensée! Mais votre amie, Mme Termier, qui s'étonnait fort de ne pas m'avoir vu à la veille de la bataille, m'envoya un petit billet impérieux qui m'enjoignait de venir dîner avec elle le soir même, et qui était rempli d'allusions matrimoniales.

Brusquement rappelé sur terre et fort peu satisfait de la manière dont on m'y faisait redescendre, je fus tenté de lui répondre que je ne pouvais pas aller chez elle, et que j'avais renoncé, pour des raisons nouvelles, à toutes prétentions sur Mlle Hormès... Mais je pensai à vous, à votre désir d'avoir de nouveaux filleuls et à l'ardeur que vous aviez mise à me moraliser sur ce sujet...

Par-dessus tout, je me dis que cette entrevue allait être la pierre de touche de ma préoccupation actuelle et me servir au mieux de thermomètre moral. Je répondis donc affirmativement et, à sept heures, j'étais chez Mme Termier. Vous connaissez son impétueuse animation, et vous pouvez aisément vous figurer ce qu'il me fallut subir de reproches sur ma négligence, mon indifférence et ce qu'elle appelait "mon oubli apparent", qui était au fond mon oubli si réel!

—Ma parole, me disait-elle avec impatience, vous allez au-devant de votre destinée plus insouciamment que chez votre tailleur!

Je fus sur le point de lui dire franchement que oui, que fort souvent la perspective d'un habit manqué m'avait rendu plus perplexe, et de lui confier enfin le secret de ma froideur; mais le souvenir de sa proverbiale ironie m'arrêta et je gardai mon rêve pour moi, et pour vous, marraine, mon autre moi-même!

Tout fut donc convenu... Elle me parla sans trêve de Mlle Hormès, me chapitra sur l'attitude la meilleure à prendre, s'informa de mes ressources de toilette, et me donna son avis sur ce que je devais mettre avec la gravité d'un juge.

A dix heures, au moment où je prenais congé, elle m'approcha d'elle, et, me frappant le front du bout du doigt:

—Et là, me dit-elle, et là, — indiquant cette fois la place généralement attribuée au cœur, — il n'y a rien?

Je répondis négativement, bien entendu. Et de fait, après cette conversation si positive, mon joli souvenir me paraissait une simple folie.

Nous nous séparâmes, elle, me criant:

—Au Luxembourg, demain, à deux heures moins un quart. Et surtout soyez exact! Ces dames se sont annoncées pour deux heures!

Jusqu'au lendemain, Mlle Hormès fit tous les frais de mes pensées, et j'arrivai au musée dans de bonnes dispositions et avec tous les raffinements d'élégance que comporte la laideur absolue du costume masculin à notre époque.

II

Assurément, la circonstance était solennelle, et, jusqu'à ce moment, je m'en étais senti pénétré comme il convenait; mais, dès que je fus là, ce fut plus fort que moi, le comique de la situation me saisit en plein. Et quand je me vis dans ce musée banal, au milieu de ce public du dimanche, venant choisir ma femme, il me prit une folle envie de rire!

Mme Termier m'attendait, nerveuse, agitée, froissant un catalogue qu'elle avait pris par contenance, et au fond ravie comme dès qu'elle s'occupe de mariage.

—Arrivez donc! me cria-t-elle du plus loin qu'elle m'aperçut. Je tremblais que ces dames ne fussent là avant vous!

Je m'approchai, montre en main, pour me justifier, toujours luttant contre mon intempestive gaieté, et je lui demandai si nous avions un lieu convenu pour nous retrouver, ou si on se fiait au seul hasard? Choisirions-nous *Les Derniers jours d'un Condamné*, qui seraient d'un à-propos si saisissant, ou un bon *Intérieur hollandais*, qui nous ferait rêver d'avenir?

—Mais, mon Dieu! Jean, me dit-elle, un peu fâchée, ne sauriez-vous être sérieux un seul instant? Vous savez cependant... Ah! voici ces dames, ajouta-t-elle en s'interrompant brusquement; puis, baissant la voix:

—N'oubliez pas, vous avez eu l'amabilité de me donner votre bras pour aller à la découverte, dans ce musée, qu'à ma honte je ne connaissais pas! Rencontre tout à fait imprévue... la jeune fille ne sait rien!...

"Rien, pensais-je en moi-même; eh bien, si elle ne l'a pas deviné dans dix minutes, j'augure mal de sa finesse d'esprit".

Pendant ce temps, Mme Termier, avec un air détaché et candide que lui aurait envié un chérubin, donnait son intérêt à la *Prière de la Madone*, de Bouguereau. Moins expert en dissimulation, je n'avais rien trouvé de plus naturel que de fixer obstinément le parquet, quand la rencontre eut lieu...

—Eh! chère amie, s'écria tout à coup Mme Hormès, est-ce bien vous vraiment? Rencontrer quelqu'un au musée du Luxembourg, un dimanche! Et nous qui croyions être les seules à avoir l'idée d'y venir! C'est vraiment unique!

—Vous ici, répliqua ma protectrice d'un ton d'étonnement si absolu, et en laissant tomber son lorgnon avec un mouvement de surprise si bien joué, que je fus au moment de me pincer le bras pour m'assurer que je ne dormais pas... Et cette chère enfant..., mais quelle bonne fortune pour moi! Figurez-vous que, honteuse de ne pas connaître à mon âge les merveilles de Paris, j'ai juré de me mettre en campagne aujourd'hui même, et j'ai pris, pour ma première étape, le bras d'un aimable garçon, qui a voulu accepter la corvée de guider une vieille femme au milieu de ces merveilles. Il est, d'ailleurs, à sa place en parlant de choses d'art, car c'est un jeune architecte du plus réel talent.

—N'écoutez pas, vous, me dit-elle gaiement en se tournant vers moi, ou plutôt puisque c'est fini, venez, que je vous présente à ces dames: "Monsieur Jean d'Arcy".

Je m'inclinai profondément, et, pendant que Mme Hormès édifiait son petit mensonge avec la même aisance et le même bonheur que votre amie, je m'écartai un peu, bien décidé à laisser faire tous les frais de la conversation par ces dames.

J'entendais vaguement:

—Le désœuvrement d'un long dimanche... Nous non plus ne connaissions rien d'ici, et Marguerite a voulu voir...

Marguerite!... J'avais oublié que Mlle Hormès s'appelait ainsi! Instantanément, à ce nom, comme un flot qui monte, toute la petite scène du wagon se retraça à mes yeux.

Cette famille si touchante dans son union, cette jeune fille simple et charmante, faisaient avec ce qui m'entourait un si grand contraste que ce souvenir reprit aussitôt toute sa force sur mon esprit.

Ce qui m'avait fait rire d'abord dans cette présentation m'attristait maintenant; ces faussetés qu'on débitait autour de moi me semblaient encore plus choquantes qu'elles ne l'étaient réellement.

Mlle Hormès, dans son aisance de femme du monde, me paraissait outrecuidante et toutes ces choses convenues m'irritaient.

Je me mettais à envier ces ouvriers et ces petits marchands endimanchés, avec leurs réflexions naïves et leur bonne gaieté; eux au moins montraient franchement pourquoi ils étaient là.

Nous passions et repassions dans ces grandes salles, dont les tableaux nous fournissaient des remarques pleines d'imprévu et d'originalité. Quant à l'ignorance de Mlle Hormès, j'étais fixé; elle m'avait analysée d'un coup d'œil rapide, mais sûr, qui m'en avait dit long! J'avais fait de même, à la vérité, usant également de mon droit, mais de plus en plus ma pensée

retournait vers l'autre Marguerite. En face de cette scène préparée, réglée d'avance où chacun de nous jouait un rôle, sans même avoir l'honnêteté de l'avouer, le charme et l'imprévu de cette rencontre, qui m'avait tant fait rêver, se doublaient pour moi.

Tout dans le bleu, là-bas, jusqu'au nom de l'héroïne; tout ici calculé, chiffré, depuis la dot et les espérances de Mlle Hormès, jusqu'à mes gains annuels, mes revenus, mes relations mondaines et mes souvenirs de famille, jusqu'aux généreuses intentions de ma chère marraine!...

On lui avait dit que j'étais grand et brun, c'était exact; elle pouvait le vérifier. Moi, je savais qu'elle était moyenne, brune aussi et d'une beauté méridionale. Tout était bien là au complet, comme des marchandises étalées sur une table.

Nous n'avions plus qu'à nous voir encore trois ou quatre fois, dans différents musées, avec le même naturel et le même charme; puis, si "l'affaire" si sagement commencée continuait à bien marcher, dans quinze jours je serais admis à lui apporter sa bague.

Je passerais un contrat avec un fleuriste; tous les jours, il lui adresserait en mon nom un bouquet, ayant autant de cachet personnel que tout ce que nous aurions déjà échangé, et, six semaines après, nous serions mari et femme.

C'est peut-être un anachronisme que ma manière de voir, comme vous me le dites parfois, d'ailleurs; mais, que voulez-vous, j'ai de l'idéal et de la poésie plein le cœur et plein la tête, et penser qu'un des souvenirs que je voudrais garder parmi les plus dorés de mon existence serait celui de ce dimanche bête!... Non, mille fois non!... Je ne demande pas une idylle impossible, mais quelque chose enfin où le sentiment ait sa place, si petite qu'elle soit.

Tenez, si Mlle Hormès avait seulement rougi une fois, je l'en aurais mieux aimée; j'aurais vu, au moins, l'émotion de la timidité dans ce cœur de jeune fille!

Mais non, rien, sûre d'elle! C'est donc sa dixième entrevue, pour montrer un tel sang-froid, que j'avais l'air d'un écolier à côté d'elle?...

Je suis toujours poli avec les femmes, vous le savez; ce qui grondait en moi ne se trahissait donc que par une pointe de raideur, mais c'en était assez pour la finesse de Mme Termier, et dès que j'eus mis ses amies en voiture et que nous fûmes seuls de nouveau:

—Alors, me dit-elle à brûle-pour-point, elle ne vous plaît pas? Peste, mon cher monsieur, vous êtes difficile! Une dot princière, des espérances aussi sûres que des réalités; avec cela, une excellente éducation, des yeux superbes et une taille charmante... Que vous faut-il enfin? est-ce une infante?

—Croyez bien, madame, répondis-je un peu fâché à mon tour, que je ne monte pas si haut dans mes rêves. Je prétends seulement, et j'espère qu'en cela vous me comprendrez, que la femme que je dois épouser ne me déplaise pas absolument, à première vue; or c'est le cas de Mlle Hormès.

—Mais enfin, que lui reprochez-vous? reprit-elle avec impatience... Non, voyons, ne nous fâchons pas; ce n'est assurément pas votre dernier mot; je ne veux pas vous presser trop; demain, après-demain, venez me trouver, et nous causerons posément et sans passion.

—Excusez-moi d'insister maintenant, madame; mais il n'y a rien qui me déplaise davantage que les situations mal définies; et c'est bien mon dernier mot que je vous dis là. Votre jeune amie est charmante, j'en suis persuadé, et je vous suis infiniment reconnaissant de m'avoir jugé digne de faire son bonheur. Sans doute, je ne suis point mûr pour le mariage, comme le montre cette épreuve, et je n'ai plus qu'à remettre entre vos mains le soin de trouver pour ces dames la meilleure défaite possible. Je suis confus de vous causer cet ennui, mais avec votre tact et votre esprit, vous ne sauriez rester longtemps embarrassée. Du reste, faites-moi aussi noir et aussi fou que vous voudrez; dites que je suis en traitement pour une morsure douteuse chez M. Pasteur, que je rêve de la Trappe..., ce qu'il vous plaira enfin, pourvu qu'il soit bien convenu que je me reconnais absolument indigne de Mlle Hormès.

—Oui, oui, dit-elle à demi-voix, toujours un peu fâchée, vous croyez tout arranger en me faisant un compliment. Du tact, de l'esprit, n'est-ce pas, et vous pensez que, même avec cela, il est commode de dire à une jeune fille qu'on la refuse?... Mais, d'ailleurs, j'aurais dû m'attendre à ce qui arrive, car vous êtes le plus grand fou et le plus grand rêveur que je connaisse, et, si votre cœur ne se mettait pas du premier coup à battre comme une horloge devant la femme qu'on vous destine, vous deviez naturellement vous figurer qu'il est malhonnête d'aller plus loin.

—Mon Dieu, oui, madame, malhonnête un peu, c'est vrai, et malheureux beaucoup, et cela pour elle comme pour moi, croyez-le bien. Quant à la froisser, vous êtes tranquille, puisque sa mère a eu le bon goût de ne lui rien dire (je ne pus me refuser le plaisir de lancer cette malice d'un air candide), et si vous dites à Mme Hormès que sa fille est trop belle pour moi, qui suis à la fois un peu envieux et très jaloux, tout le monde sera content..., si toutefois vous poussez la bonté jusqu'à ne pas demeurer fâchée contre moi, qui me mets à vos pieds pour obtenir ma grâce.

Ce discours était savant, et j'avoue que j'en attendais les meilleurs effets.

—Allez, me dit-elle, tout cela est peut-être fort joli; mais pour moi, je n'y comprends rien, et je fais ici le serment solennel de ne plus jamais m'occuper d'un garçon de votre trempe!

"Maintenant, me voici chez moi; adieu sans trop de rancune, quoique vous manquiez une bien belle occasion. Je ne vous invite pas à dîner avec moi, car je ne saurais m'empêcher de vous moraliser, et cela vous rendrait amères toutes les bonnes choses que j'avais commandées pour vous. Non, non, ne protestez pas, je le sais, et, d'ailleurs j'ai besoin de toute ma liberté d'esprit pour rédiger le gentil billet dont vous me chargez. A présent, je ne vous souhaite plus qu'une chose, c'est une bonne gronderie de votre marraine; d'elle, au moins, cela vous touchera!

Puis, vivement, sans me tendre la main, avant de me laisser le loisir de trouver un dernier mot d'excuse, elle disparût dans la maison.

Elle est fâchée, c'est certain, si injuste que cela soit, et j'en restai tout sot pendant longtemps.

Mais, vraiment, n'est-il pas étrange qu'il suffise de n'être pas de l'avis de quelqu'un pour le blesser immédiatement? Mme Termier, sans que ni vous ni moi ne pensions à pareille chose, nous entraîne dans cette affaire: elle vous fanatise, me convainc à moitié; et parce qu'ensuite tout ne marche pas comme elle l'avait décidé, la voilà qui m'en veut beaucoup et qui vous en veut un peu à vous aussi, soyez-en sûre! C'est très humain, à la vérité, mais fort désagréable à éprouver.

Je rentrai donc chez moi, assez ennuyé de tout cela; non pas que je regrettasse en rien ma prompte décision, mais à cause de ce qui en résultait, et j'achevais tristement ma journée, quand l'idée me vint d'aller passer une heure au Bois pour secouer ma mélancolie.

Je descendis en plein fourré, et c'est là, marraine, que je fis moi-même le premier nœud de ma destinée.

Un ravissant clair de lune illuminait tout le Bois. Avec la magie propre à sa lueur, il faisait de ce jardin parisien le plus charmant coin de nature vraie. Les barrières ne se voyaient plus, les lacs, mi-partie sombres, avaient l'air d'eaux dormantes au fond d'un parc, le sol battu des grandes allées se déroulait à perte de vue d'un blanc de neige, avec les ombres des grands arbres nettement dessinées qui se profilaient de distance en distance.

A peine si, par moment, un roulement de voiture venait rompre le charme, et, en s'enfonçant un peu dans les petits chemins, c'était l'absolue solitude.

Vous dirai-je ce que vous devinez sans doute?... Au milieu de toute cette poésie, les goûts romanesques qui sommeillent en moi surgirent tous à la fois, me firent, je ne sais comment, m'avouer à moi-même que je pensais plus que jamais à la jolie Marguerite de la station de B..., et que j'étais si près d'en être amoureux que cela ne valait plus la peine de dire non.

Dans ces conditions-là, me dirent mes diables roses, le mieux est évidemment de la retrouver, de la connaître, et si, comme il y a lieu de l'espérer, "le ramage ressemble au plumage", de me faire aimer d'elle et de l'épouser, après avoir demandé à ma marraine sa plus tendre bénédiction; puis, alors, de rendre ma femme si heureuse, que de cette aventure commencée sous la gaieté d'un beau soleil, définitivement engagée par un mystérieux clair de lune, on puisse faire plus tard un vrai conte de fées.

C'était juré, je partirais le lendemain, et, désormais, mon but unique serait de retrouver ma future compagne.

Je rentrai à pied d'un pas leste, malgré la distance et malgré les signes engageants des cochers...; mais, grand Dieu! mettre dans ma confidence les coussins râpés d'un fiacre! C'était bien assez de penser que la lune, que j'avais invoquée si légèrement tout à l'heure, lisait maintenant dans mes pensées à livre ouvert!

J'ai passé ma nuit à vous écrire tout ceci, voici le jour qui point, mon volume touche à sa fin, et la plus importante de mes affaires est ainsi réglée. Vous êtes, comme toujours, aussi au courant de mon cœur que moi-même, et vous n'allez pas trop me gronder, n'est-ce pas?

Pour un homme qui court après l'idéal dans notre siècle, songez donc! il y en a tant pour lui faire contrepoids.

Je ne laisse pas l'ombre d'un créancier derrière moi, et, si quelque rival jaloux me plonge son poignard dans le cœur, je mourrai sans remords.

Je ne fais pas non plus une trop grande folie en mettant la clef sous ma porte, car je ne néglige pas d'affaires importantes, et je n'ai plus qu'une inquiétude au monde, c'est de bien conduire ma campagne.

Qui sont ces gens? S'ils n'habitent pas la ville, comment les connaître et sous quels auspices enfin me présenter chez eux? Me faudra-t-il, comme Blondel cherchant son roi, courir de castel en castel, pour retrouver ma Dame?

Puis, comment se conduit-on en province? Que dira-t-on là-bas de mes vêtements actuels? La mode y est-elle en retard de deux ou quatre ans? Dois-je me procurer un habit long ou court? A quelle largeur de bord en est-on pour les chapeaux? Vous comprenez que je ne veux blesser aucune susceptibilité chez ces braves gens! Qui m'apprendra le nain jaune et le tarot? Qui me dira quelle littérature on lit là-bas? Pensez-vous qu'ils en soient déjà à Balzac?

Songez donc que je n'ai jamais mis les pieds hors de Paris et que je ne connnais la province que par ses cancans légendaires, et par ce qu'on en dit dans les romans. Ajoutez à cela mon type normand qui est, il faut bien l'avouer, un échantillon réussi du genre.

Je ne dois parler, n'est-ce pas, ni politique, ni religion, ni théâtre, ni valse, ni... etc. Quant aux jeunes filles, bien entendu, il ne faut les regarder qu'à distance, et, si je n'avais pas la certitude que ma charmante inconnue est tout autre, je me demanderais avec terreur comment je pourrais gagner son cœur!

Ah! marraine, quel tourment pour un novice comme moi, et combien j'ai besoin de vos conseils! Envoyez-moi poste restante à B..., outre vos encouragements, des lettres d'introduction pour tous les gens que vous ou vos amis pourrez connaître dans ce qui va être mon horizon désormais!

Heureusement que le hasard me donne une contenance toute naturelle là-bas. B... possède une vieille église du style gothique le plus pur. Elle est classée comme monument historique, et, vu ma qualité d'architecte, cela me donnera en quelque sorte droit de cité.

Adieu donc, je vous quitte terriblement perplexe, et si préoccupé de bien jouer mon rôle, qu'il y a tout à parier que je détonnerai.

Quand vous recevrez ceci, je serai sur les lieux, interrogeant, corrompant au besoin, car il faut tout prévoir, et j'ai bourré mes poches d'or!...

Ma terreur suprême maintenant est une désillusion sur elle-même!... Mais non, c'est impossible! Mes yeux ont bien vu, mes oreilles bien entendu: c'est un ange!

III

A trois heures de l'après-midi de ce même lundi de juin, un grand jeune homme descendait du train de Paris à la station de B...

Son billet à la main, l'air indécis, il cherchait si visiblement quelque chose, qu'un employé obligeant s'approcha en lui disant:

—La sortie, n'est-ce pas, monsieur? par là-bas, à main droite, et la salle des bagages à gauche.

—Ah! oui, la salle des bagages, répondit l'étranger; merci, mon ami, j'y vais... Mais au fait, puisque vous voilà, vous pourrez peut-être me donner un petit renseignement.

—C'est tout à vot' service, monsieur!

Et pendant ce temps le jeune homme se disait mentalement: Non, faut-il n'avoir regardé qu'elle et ne pas pouvoir dire aujourd'hui même le nombre de ceux qui l'accompagnaient, c'est idiot Puis, tout haut, il reprit:

—Voici ce que c'est: je suis passé ici en chemin de fer, tenez, il y a eu samedi huit jours, et, au moment où le train partait, j'ai été amusé par une petite scène que vous vous rappellerez sans doute. Une vieille dame a jeté fort adroitement de son wagon dans la main d'un jeune garçon une ombrelle oubliée par une personne qui restait ici. Est-ce quelqu'un de la ville, et le connaissez-vous? Il a fait une fameuse course pour nous rattraper, et j'aurais plaisir à lui en faire compliment. Si cela peut vous aider, il faisait partie de toute une famille qui était venue accompagner une dame à la gare.

L'entrée en matière était faible, à la vérité; mais Jean n'avait rien trouvé de mieux, et, d'ailleurs, soit naïveté réelle ou feinte, l'homme n'eut pas l'air d'y voir malice et répondit simplement:

—Je n'étais pas de service samedi dernier sur la voie, monsieur, et on ne m'a rien dit de cela; mais si vous vous adressiez à Martin, il doit savoir sûrement l'affaire.

Au bout d'un instant, comme Martin demeurait introuvable et que d'ailleurs Jean se croyait obligé de protester que cela ne signifiait rien, n'avait pas d'importance..., force lui fut de dégager sa malle et de chercher un gîte.

Une demi-douzaine d'omnibus, rangés en cercle devant la porte, attendaient le choix des voyageurs. Vais-je me décider,

se demandait Jean, pour la Couronne, la Pomme de Pin, ou le Cheval Blanc? Il y aura évidemment ces trois noms-là.

Mais, à sa vive surprise, à part le Cheval-Blanc, dont l'enseigne se balançait sur la place même de la gare et indiquait plus une auberge qu'un hôtel, les noms étaient infiniment plus élégants: Hôtel du Petit-Louvre, de Paris, de Normandie, d'Amsterdam. Jean ouvrit de grands yeux; intimidé par ces splendeurs, il entra au buffet, et, s'adressant à une jeune femme assise au comptoir:

—Madame, lui dit-il avec cette courtoisie parfaite qui était son cachet distinctif, je suis étranger dans cette ville, et je vous serais fort reconnaissant si vous aviez l'obligeance de me donner un conseil. Quel est le meilleur hôtel d'ici, afin que je le choisisse pour y descendre?

—Oh! monsieur, c'est sans contredit l'hôtel d'Amsterdam, répondit la jeune femme visiblement flattée de sa confiance. En cela vous pouvez me croire, car ma mère est à B... depuis cinquante ans et connaît toute chose au juste, et je serais bien fière, monsieur, si dans d'autres circonstances je pouvais encore vous être utile.

—Je suis loin de refuser, madame, repartit le jeune homme, et, quand je serai installé à l'hôtel d'Amsterdam, je viendrai, soyez-en certaine, user encore de votre complaisance.

Et, la saluant aimablement, Jean alla livrer lui et sa malle aux garçons de l'hôtel choisi.

En wagon, Jean s'était juré de mettre tous ses soins à ne se faire que des amis dans le pays, quel que fût leur rang et leur âge, et il commençait à ravir, comme on voit.

Le lendemain et le surlendemain, il n'avait encore rien appris sur le sujet qui l'intéressait.

Par une vraie fatalité, à la gare, où il était retourné sous le prétexte d'un paquet imaginaire à réclamer, personne n'avait pu le renseigner.

La jeune femme du buffet elle-même n'avait rien pu voir, étant séparée du quai du départ par le train où se trouvait Jean huit jours avant.

Outre l'histoire de l'ombrelle, son signalement était peu net: "une jeune fille en robe claire et un collégien"; la moitié des jeunes filles de la ville pouvaient réunir ces deux conditions; et encore il lui fallait faire attention de ne montrer pour tout cela qu'un intérêt banal.

Il avait battu la ville en tous sens, hanté les promenades publiques et les églises sans rien voir de ce qu'il cherchait; et il était déjà triste et découragé, quand la lettre tant attendue se trouva enfin à la poste.

C'était au moins un moyen d'action qui s'offrait à lui; il était plus que probable que la famille qu'il cherchait serait connue dans une des maisons où il allait se présenter: peut-être même était-elle de celles-là! Le cœur battant à cette idée, car les difficultés survenues avaient naturellement surexcité encore son intérêt, Jean parcourut rapidement la lettre de sa marraine, puis les différentes adresses que portaient les enveloppes qui en tombèrent.

Tous les affectueux conseils de mesure et de prudence qui lui arrivaient glissèrent c'est honteux à dire, comme l'eau coule sur ces grandes feuilles velues qu'on trouve souvent auprès des sources et qui semblent placées là tout exprès parce qu'elles ne sauraient se mouiller.

Jean aimait tendrement sa marraine, mais quant à écouter actuellement autre chose que l'idée qui le poussait en avant, c'était ce qu'il ne fallait pas attendre de lui.

En revanche, sa collection de lettres de recommandation et la petite note consacrée à chacune d'elles sur une feuille volante l'arrêtèrent davantage.

Un notaire, un percepteur, un médecin, un commandant démissionnaire qui était venu, comme on dit familèrement, "planter ses choux" à B..., tel était le cercle qu'on lui ouvrait. Tous mariés, comme le lui apprenaient ses notes: le médecin, jeune et père de deux bébés; le commandant, veuf et possédant de grands fils. Le percepteur et le notaire seuls, d'après la nomenclature de leur famille, pouvaient donc à la rigueur répondre à ce qu'il cherchait: "Desprez, Dubrègue..."

S'appelle-t-elle Desprez ou Dubrègue, se répétait le jeune homme en se préparant à sortir? Voyons, par qui commencerai-je mes visites, et que dirai-je à tous ces gens?

Au commandant, je ferai raconter ses campagnes: cela ira tout seul! Avec le percepteur nous parlerons administration; avec le notaire, paysans, ventes, etc. Je lui demanderai ce qu'il faut pour qu'un testament soit légal; nous en avons bien pour une heure... Le médecin... ah! le médecin, ce sera le plus embarrassant: s'il est discret, il ne dira rien de ses malades.

Mais, au fait, j'oublie; ces messieurs seront à leurs affaires, et ce sont ces dames qui me recevront.

Faut-il croire ma marraine et leur parler simplement comme à d'autres femmes?... Non, c'est son universelle bienveillance qui voit ainsi les choses, et je sais ce qu'on peut attendre d'une provinciale.

Je ne peux pas encore faire ma partie dans les cancans, mais avec la lessive, les fruits, les confitures, quitte à m'y engluer un peu, je m'en tirerai avec honneur! Chez la femme du médecin, nous parlerons du petit dernier, et je veux perdre mon nom, si je ne les charme pas toutes.

Sur ces modestes réflexions, Jean acheva de s'habiller. C'était une longue affaire que cette toilette, car avec la bizarre idée qu'il se faisait de tous ceux qu'il allait visiter, il craignait le cachet et l'élégance comme un autre eût craint la vulgarité. Toutes ses cravates lui paraissaient trop "genre", tous ses vêtements trop bien coupés, et il mit une heure à choisir, parmi ses gants, quelque chose qui ne fût ni de ces demi-teintes de bon goût pour une visite, ni de cette nuance rougeâtre enrichie de broderies qui sentait son Parisien d'une lieue, lui semblait-il.

Après tant de peines, il restait distingué parce que c'était chez lui une qualité native; mais il est certain qu'il n'avait plus cet aspect que pas un mot classique ne traduit aussi bien que ce terme d'argot: "l'air chic".

Puis, ses lettres en main, le cœur battant comme un solliciteur qui va faire antichambre chez un ministre, il partit d'un pas rapide.

La première des maisons qu'il atteignit fut celle du docteur... C'était bien une maison de province, comme se le disait le jeune homme en regardant la façade.

Haute de deux étages, elle était bâtie régulièrement en belles pierres de taille, entièrement grises alors; les fenêtres du rez-de chaussée étaient garnies de gros barreaux de fer largement renflés dans leur partie inférieure, et avec sa porte peinte en blanc s'ouvrant sur un perron de huit marches, soigneusement entretenu, elle avait un aspect vraiment confortable.

A côté d'une chaîne également en fer, formée de baguettes reliées entre elles par des anneaux, et terminée par une grosse boucle, on voyait une plaque de cuivre sur laquelle était gravé: "Sonnez pour le docteur Maldant..."

Jean sonna, suivant ce conseil naïf, et même il le fit si vigoureusement que la cloche qu'il mit en branle, et qui devait être de taille à rendre envieuses bien des églises de village, produisit un véritable carillon.

Presque aussitôt, il entendit le bruit d'une paire de sabots qui arrivaient à toute vitesse: la porte s'ouvrit et une grosse fille fraîche et réjouie s'effaça pour le laisser passer.

—Le docteur Maldant? dit le jeune homme sans entrer.

—Monsieur est sorti, mais si c'est pour un malade pressé, je peux...

—Non, merci, répondit-il en souriant, ce n'est pour aucun malade, c'est pour moi. Et Mme Maldant est-elle chez elle et reçoit-elle?

—Voilà: la consultation de Monsieur est le lundi, le mercredi et le vendredi, de une heure à trois et le jour de Madame, le dimanche tout l'après-midi. Après ça, comme elle est au jardin, je peux toujours lui demander si elle veut vous recevoir.

—Non, non, interrompit vivement le jeune homme, j'ignorais qu'elle eût un jour, je ne veux pas du tout la déranger, je reviendrai!...

Mais, passant outre à ses protestations, la grosse bonne avait déjà disparu, toujours claquant ses sabots sur les dalles et laissant son interlocuteur assez embarrassé de sa personne.

Elle revint au bout d'un instant en disant:

—Entrez, monsieur, Madame vous attend au jardin.

A son tour il traversa le vestibule, qui était de la taille d'un moyen appartement de Paris. Un large escalier de pierre à rampe de fer en occupait le milieu; la bonne qui le précédait passa à côté, et, ouvrant une petite porte, l'introduisit dans un jardin qui était au-même niveau que la rue, de sorte qu'il fallait descendre, pour y arriver, les mêmes huit marches qu'on avait montées pour entrer dans la maison.

Seulement le jeune homme ne s'y attendait pas, et, passant de l'obscurité d'un étroit corridor à la clarté éblouissante du soleil, il manqua le premier degré et fit son entrée de cette façon éminemment comique qui n'est pas tout à fait une chute, mais qui consiste en une suite de faux pas, faits le corps penché, les bras étendus en avant, comme quand on cherche un point d'appui!...

Il crut entendre un léger éclat de rire qu'on cherchait à étouffer, et il reconnut, sans hésitation possible, le gros rire de la servante.

Dès qu'il eut retrouvé son équilibre, il aperçut dans l'allée qui aboutissait à la porte, une jeune femme à l'air timide qui s'avançait avec empressement.

—Pardonnez-moi, monsieur, dit-elle avec une grande simplicité, la maladresse de ma bonne: elle aurait dû vous avertir qu'il y avait un escalier, et moi-même j'aurais dû songer à lui dire de le faire; vous auriez pu vous blesser en tombant...

Jean était infiniment sensible au ridicule comme tous les hommes d'ailleurs, et,

tout occupé à chercher sur la bouche de la jeune femme l'ombre d'un sourire, encore étourdi et furieux de la façon dont il s'était involontairement présenté à elle, il la regardait sans répondre, avec une figure d'un mécontentement si accentué, que la pauvre jeune femme, dont le sang-froid ne paraissait pas être la qualité dominante, rougit vivement et reprit en hésitant et en abandonnant cette fois le sujet délicat:

—Vous désirez, sans doute, monsieur, me charger d'une commission pour le docteur; je suis tout à votre disposition pour...

Sa voix tremblante et sa gêne visible rappelèrent enfin Jean à lui-même.

Profondément honteux de son air revêche il la salua avec respect, s'excusa de sa maladroite entrée et termina en disant qu'il était adressé à monsieur et madame Maldant par des amis à eux, qui avaient songé à lui ouvrir une maison agréable pendant son séjour à B...

L'intimidation de la pauvre petite femme arriva alors à son comble; ce qu'elle avait pris pour un simple client était non seulement un visiteur, mais encore un étranger, et elle était là en peignoir, ses gants de jardin sur les mains! Elle prit cependant bientôt son parti, et prétextant la chaleur, elle emmena le jeune homme dans un grand salon, frais comme une cave, mais noir comme un four, et où le malheur de l'entrée aurait pu se renouveler, s'il n'avait suivi scrupuleusement le sillage du peignoir clair qui tranchait dans cette nuit.

Une fois en possession d'un siège, que Jean décida à part lui, sans y rien voir, être certainement une chaise Empire recouverte en velours d'Utrecht jaune, la conversation reprit péniblement.

La maladresse de la jeune femme n'était évidemment pas causée par un manque d'usage mais bien par une timidité presque maladive, et d'ailleurs le répertoire fort restreint, rédigé par demandes et par réponses que Jean s'était octroyé, pour le dépenser pendant sa tournée de visites, ne l'aidait en aucune manière.

Elle ressemblait à une pensionnaire qui reçoit une visite en l'absence de sa mère; mais elle cherchait visiblement cependant à parler de choses pouvant intéresser son farouche vis-à-vis, et, avec un peu d'aide, elle devait vite se remettre.

Elle avait en quelques mots excusé sa toilette de jardinage, sans invoquer pompeusement "son jour", comme s'y attendait Jean, et elle lui parlait maintenant du fameux monument qui faisait officiellement le but de son voyage. Mais lui, toujours buté à son idée, et toujours persuadé que pareille conversation ne pourrait qu'ennuyer le type de femme dont il peuplait complaisamment la ville, revenait à des sujets vulgaires, parlait potager, boutures, greffes. De sorte que tous les deux, cherchant ainsi mutuellement à déplacer la conversation, jouèrent pendant un quart d'heure aux propos interrompus de la façon la plus insupportable pour chacun.

Jean se leva alors, sans avoir pu, en parlant des relations mondaines de la ville, rien recueillir qui lui semblât de nature à aider ses recherches, impatienté au fond et tout près de le montrer.

Au moment de prendre congé, il eut conscience de sa maussaderie, et comme la jeune femme, retrouvant un peu de courage, lui disait qu'elle espérait bien que le docteur aurait prochainement le plaisir de faire sa connaissance, et l'assurait du bonheur avec lequel il lui ferait visiter son pays natal, il répondit aimablement à son tour, et, déposant sur un guéridon la lettre adressée à M. Maldant, il quitta sans autres aventures la maison, reconduit par la grosse fille, à qui un coup d'œil de sa maîtresse avait interdit toute nouvelle manifestation de gaieté.

Aussitôt dehors, il soupira, comme dut faire Atlas momentanément déchargé du monde, et alla monologuer et reprendre ses esprits sous les quinconces de la promenade publique.

—C'est bien ce que je pensais, bien ce que j'attendais, se disait-il entre ses dents, une sotte, une maladroite!

Et quelle entrée, Dieu bon! Puis cette absurde petite femme, qui arrive en courant sur moi comme près d'un marmot qui tombe, quand le tact le plus élémentaire lui commandait de ne s'apercevoir de rien! La première pensionnaire parisienne aurait trouvé cela et aurait cueilli un bouquet entier avant de se retourner! Et si je m'étais cassé un bras, que diable! au moins l'aurais-je fait sans l'entendre me rire au nez, car elle a ri, j'en suis sûr!

Mais, par ma foi! je suis bien bon de me tourmenter: je savais à l'avance que j'aurais affaire à une sotte, et elle a rempli son rôle, voilà tout!...

Pareil en ceci à la plupart de ses semblables, Jean se montrait, comme on le voit, d'une remarquable mauvaise foi, et oubliait complètement son propre manque de grâce. Mais que celui qui n'a jamais fait retomber sur son prochain ses maladresses personnelles lui jette la première pierre!...

Cent fois sa marraine lui avait reproché ce jugement peu flatteur enraciné dans son esprit contre les habitants de la province, dont il ne connaissait précisément aucun, et lui avait prédit en riant qu'il finirait par épouser une villageoise née native d'un hameau de dix ou douze feux; mais, quoique presque arrivé à cela, le jeune homme ne modifiait pas la moindre de ses idées, et se disait simplement qu'il venait chercher un cygne au milieu d'un troupeau d'oisons.

Seulement, comme il s'agissait d'acclimater les oisons pour qu'ils lui indiquassent le nid de son cygne, il reprit bravement le cours de ses visites.

La femme du percepteur était une bonne créature, sans prétentions et sans vulgarité. Comme elle était entourée de ses deux filles, et que ni l'une ni l'autre n'était sa belle inconnue, Jean ne fut pas longtemps en suspens.

Du reste, il recueillit là un renseignement dont il apprécia tout de suite la valeur. En interrogeant Mme Duprez sur les ressources qu'elle avait comme relations dans la ville, une des jeunes filles ajouta à la nomenclature assez insignifiante de sa mère:

—Et nous avons encore, en dehors de la ville, la famille Bellegarde; Marg... Mlle Bellegarde est une délicieuse jeune fille!

Trouvant trop familier de livrer ainsi le nom de son amie, elle s'était reprise, mais ç'en était assez pour Jean, que ce mot à demi prononcé avait vivement ému.

—Il y a donc de jolies propriétés dans les environs? dit-il d'un air détaché.

—De superbes, monsieur, et la Tourelle est l'une des plus agréables.

C'était tout ce qu'il voulait. Il ne prolongea plus dès lors sa visite que par politesse, et, suivant son programme avec la conviction qu'on met quelquefois à faire des bêtises, il se mit à interroger Mme Desprez sur toutes les occupations ménagères dont il pouvait normalement s'enquérir.

Ce fut en vain que les deux sœurs, désireuses de faire parler ce jeune Parisien d'autres choses que de la facilité et de la

salubrité de la vie à B..., essayèrent de mettre la conversation sur la musique et les livres nouveaux. Jean aurait volontiers discuté la Bibliothèque bleue; mais il ne l'avait jamais lue, et il se disait que s'il prononçait le nom de quelque roman à la mode, l'évocation des couvertures jaunes ferait l'effet que produit dans une histoire de revenants l'odeur du soufre, entourant tout à coup un des héros de la légende, et trahissant ainsi le diable!

Puis il lui semblait qu'il avait déjà beaucoup parlé à ces demoiselles, trop peut-être même au gré de leur mère.

Il ne savait pas au juste si les choses ne se passaient pas ici comme en Angleterre, et s'il ne fallait pas payer des dommages et intérêts à une jeune fille, ou, pis encore, l'épouser, dès qu'on l'avait regardée un peu longtemps de suite. Enfin, pour couronner le tout, il avait ce qu'il lui fallait, et de l'appât qui reste à l'hameçon quand le poisson a mordu, chacun sait le cas que fait le pêcheur! Il se leva donc la joie au cœur et s'en fut continuer sa tournée.

Mais, dans ses deux dernières visites deux surprises l'attendaient.

La femme du notaire, Mme Dubrègue, était si charmante, si femme du monde, si bien au courant de toutes choses, que, sans même s'en apercevoir, il se laissa aller à être lui-même, permit à son hôtesse de montrer qu'elle était fort spirituelle et constata en sortant, avec un peu de souci, mais sans déplaisir, qu'il avait été plein de verve.

Il lui fallut d'ailleurs renouveler presque aussitôt cette débauche d'esprit, et cela au reçu d'une petite leçon qui lui inspira les doutes les plus sérieux sur l'à-propos de sa conduite depuis le début de l'après-midi.

Le commandant, qui l'avait reçu dans son bureau tout empreint d'un cachet militaire, était un aimable homme, avec une figure ouverte, les cheveux coupés courts, la moustache en brosse et une tenue correcte.

Cela répondait si bien aux notes que le jeune architecte s'était données à lui-même, qu'il avait agi comme ces conducteurs qui parcourent une route tellement familière qu'ils entr'ouvrent à peine de temps en temps un œil pour s'assurer que les chevaux ont bien tourné à droite ou à gauche, en sortant d'un carrefour, et qui se rendorment aussitôt sur la foi de l'habitude.

Après les phrases d'introduction, Jean s'était informé dans quelle arme avait servi le commandant; c'était dans la cavalerie. Suivant donc toujours son itinéraire les yeux fermés, il l'avait mis en quelques mots sur son temps de service et ses campagnes.

Le commandant, qui était jeune encore et plein de cordialité, avait dit tout ce qu'il pensait être de nature à intéresser un jeune homme; mais tandis qu'il parlait gaiement de la guerre d'Italie à propos de laquelle il n'y a presque pas un souvenir triste à évoquer, il s'avisa que son interlocuteur, tout en le regardant d'un grand air d'intérêt, pensait visiblement à autre chose. Ses yeux restaient bien fixés sur lui, mais avec cette application forcée que met un écolier à suivre au tableau une démonstration, alors que sa pensée est en réalité tout entière aux péripéties d'une partie de billes qui l'attend à la sortie.

De temps en temps, un sourire fugitif passait sur ses lèvres, avec une douceur que ne motivaient en rien les folies de sous-lieutenant dont parlait le commandant.

Celui-ci s'arrêta brusquement, et Jean tiré de sa rêverie par l'interruption de la parole qui le berçait tout à l'heure, ouvrait la bouche pour placer quelque remarque ingénieuse, quand il sentit que le commandant l'écartait un peu comme pour bien le voir en face, et en même temps lui disait avec un sourire:

—Si vous êtes avec moi à Magenta, monsieur d'Arcy, je veux que le loup me croque! et je crois, Dieu me pardonne, que vous ajoutez tant de brisques à mes galons que vous faites de moi un vieux grognard en moins de temps que je n'ai mis à être sous-lieutenant!

Et comme le jeune architecte restait interdit:

—Allons, continua-t-il avec bonhomie, vous êtes découvert, avouez franchement!

"Voulez-vous que je vous raconte ce que vous vous êtes dit avant de venir ici: "De quoi diable pourrais-je bien parler "là-bas? Je ne connais pas ça, moi, ces "vieilles culottes de peau!... Bah! je lui "ferai raconter ses campagnes, et quand il "aura enfourché son dada: hop! hop! nous "passerons la Bérésina ensemble, et, au "bout de dix minutes, il me portera dans "son cœur!" C'était assez bien raisonné; seulement, quoique j'aie vu bien des choses, je n'étais pas de la Grande Armée, et tous les anciens militaires ne ressemblent pas aux grenadiers de Béranger.

Les suppositions du commandant touchaient si juste que Jean, au milieu de sa confusion, ne put s'empêcher de rire tout en balbutiant:

—Mais, commandant, ne croyez pas, je vous en prie!...

—Ne croyez pas! Allons! vous voulez me faire encore plus simple que je ne suis! Pensez-vous donc que je prenne pour moi tous vos jolis petits sourires de tout à l'heure?... Non, non, je maintiens ce que j'ai dit!

"Je pourrais me fâcher ou vous parler une heure durant architecture et vous forcer à me faire le plan de votre dernier travail, coupe et élévation, vous savez, comme si je croyais que pour avoir une spécialité on est forcément nul sur tous les autres points; mais j'aime bien mieux vous dire cela tout rondement pour que nous nous comprenions désormais. Car vous reviendrez, je l'espère, et souvent, ou bien je croirais que vous me gardez rancune!

Jean était trop homme d'esprit pour ne pas comprendre qu'il venait d'agir comme un sot, et il mit non seulement tout son tact, mais encore tout son cœur à le faire oublier.

Quand il termina sa visite, prolongée à dessein, il se trouva qu'il avait passé une heure charmante.

—Adieu! lui cria de loin le commandant, qui l'avait accompagné jusqu'à la porte de son jardin, et, vous savez, quand vous voudrez parler "guerre et combats", comme dit la chanson, je suis tout à votre disposition.

Ils se séparèrent en riant, et Jean reprit à grande allure le chemin de son hôtel.

"J'ai bien peur, se dit-il, dès qu'il fut seul, de n'être après tout qu'un franc imbécile, et d'avoir agi aujourd'hui comme une simple buse!

"C'est plus qu'un pas de clerc que je viens de faire là, c'est une enjambée à me conduire d'un coup à ma perte! Et quand je dis une, encore je suis modeste! Il n'y a que le commandant qui m'ait crié "casse-cou", mais chacun des autres pense peut-être tout bas ce qu'il m'a dit tout haut.

"Heureusement que chez Mme Dubrègue je me suis tiré d'affaire. Mais ailleurs, il faut convenir que j'ai donné toute carrière à ma sottise! Quand je pense qu'un élève en diplomatie est honni pour un froncement de sourcil de trop, et que moi, qui suis lancé dans une campagne si délicate, j'y vais non seulement du sourcil, mais du geste et de la voix!..."

Cependant même la conscience de sa maladresse ne pouvait pas l'affliger bien longtemps, quand il songeait au chemin immense parcouru depuis le matin. Il y avait enfin une trouée faite dans le nuage mystérieux qui entourait son but, et il s'agissait de s'y engager à l'instant.

Il sonna donc avec vivacité et demanda s'il lui serait possible de se procurer immédiatement un cheval de selle dans le pays.

Le ton dubitatif de la question offensa le garçon qui pria pompeusement "Monsieur" de venir choisir dans "les écuries de la maison" la bête qui lui conviendrait le mieux. L'hôtel se doublait en effet d'une entreprise de louage de chevaux et de voitures.

Jean fit choix d'un alezan doré aux jambes assez fines qui devait soutenir une bonne allure, et revêtit un costume de cheval, de la dernière élégance, cette fois, car pour la course qu'il méditait rien n'était trop parfait. Il s'informa près du domestique, radouci par quelques compliments bien sentis, de la situation de la Tourelle, et, muni d'une quantité de renseignements qui auraient suffi à égarer Ariane elle-même dans le Labyrinthe, il se mit en selle et partit au petit galop de chasse.

IV

Pendant ce temps, dans les quatre maisons visitées par le jeune architecte, il n'était question que de lui.

Aussitôt après le retour du docteur, sa femme lui avait raconté avec une véritable agitation l'arrivée de l'étranger, sa malencontreuse entrée, cette demi-chute prolongée, qui, malgré elle, la faisait encore rire en la décrivant, et enfin le quart d'heure de conversation dans le grand salon obscur.

—J'aurais dû ouvrir, n'est-ce pas? disait-elle, avec anxiété. Mais je pensais que l'ombre conviendrait mieux à ma toilette et à ma sotte rougeur, car depuis longtemps je n'avais pas été si maladroitement timide. Je ne sais, vraiment comment tu n'as pas honte de ta femme, ajouta-t-elle avec tendresse, et, bien sûr, je ne l'aurais jamais mérité mieux qu'aujourd'hui!

—Mais enfin, reprenait le docteur, ne pouvais-tu pas lui parler un peu du pays, des environs, des promenades à faire, de la vieille église surtout puisqu'il vient ici pour l'étudier.

—Hélas! c'est bien ce que j'ai essayé de faire, mais, après trois mots polis comme réponse, il revenait aux bébés, au jardinage, me demandant si je greffe mes roses moi-même, et si j'ai plutôt ici des poires, des pommes ou des fruits à noyaux?

"Enfin, toutes les banalités faites pour me rendre plus gauche que jamais en me montrant comme j'arrivais peu à l'intéresser!

—Je vois ce que c'est, dit le docteur à demi vexé en sifflotant, c'est un jeune Parisien qui se figure que "hors de sa ville pas de salut!" et qui nous qualifie tous en masse d'imbéciles!

"Bien obligé vraiment, et charmé de sa visite! Où faudra-t-il la lui rendre, et te doutes-tu de l'heure où j'aurais le moins de chance de le trouver, pour que je me hâte d'en profiter?

—Mais non, mais non, répondit la jeune femme, ce n'est pas cela du tout. Si nous paraissons fâchés, il croira que je suis décidément une vraie sotte et que je boude parce que je me suis montrée à lui sans grâce et sans esprit.

"Je lui ai dit que tu lui ferais les honneurs de ton pays. Sois aimable, ne fût-ce que pour relever la gloire de la famille!...

"Et une autre fois, ajouta-t-elle en glissant son bras sous celui de son mari, tâche d'être là pour m'aider, je t'en prie!

Le docteur donna un baiser à sa miséricordieuse petite femme, et l'incident fut clos.

Chez Mme Desprez, les mêmes réflexions, à quelques variantes près, s'échangeaient entre les trois femmes. Les jeunes filles, mécontentes du manque d'amabilité de leur élégant visiteur, le critiquaient avec l'exagération de la jeunesse, tandis que leur mère le défendait doucement.

—Pour moi, disait l'une, ce petit monsieur n'est même pas architecte! Quand j'ai dit tout à l'heure "plein cintre" à propos de l'église, il m'a regardée comme si je parlais turc!

"S'il était authentique, il saurait sa langue au moins, voyons!

—Et puis ces questions pot-au-feu! Non, il est unique. N'a-t-il pas demandé le prix du beurre, maman?

—Voyons, reprenait la mère, il a cru nous intéresser. Regardez ce qu'en dit le collègue de votre père: "Un charmant garçon, spirituel, plein de talent et d'avenir..."

—D'avenir, je veux bien, mais de présent!... Si c'est la fleur des pois parisiennes, j'aime mieux nos produits!

A ce moment les trois fils du commandant, cousins et amis d'enfance de la famille, firent une entrée tumultueuse, et les exclamations recommencèrent de plus belle.

Tous les trois se préparaient à Saint-Cyr et se suivaient à un an de distance.

Tous étaient bouillants d'indignation! Leur père leur avait raconté avec verve la petite scène survenue entre lui et Jean, et les trois jeunes gens, bien loin de prendre le côté comique de l'affaire, étaient tous prêts à chercher querelle à l'impertinent.

Leur père! Traiter ainsi leur père!... L'assimiler au type ridicule et banal de l'officier en retraite qui a cours dans les livres! Cela criait vengeance! Aussi, en attendant mieux, ils apostrophaient Jean à distance, avec cette richesse d'expressions et ces comparaisons imagées qui ont cours dans les lycées.

En vain le commandant, qui avait cru seulement les amuser, leur répétait la façon dont s'était terminée l'aventure et insistait sur la sympathie que lui inspirait le jeune étranger... ils ne voulaient rien entendre, et quand ils eurent dépensé à eux seuls une somme d'indignation suffisante, il s'en vinrent raconter l'outrage à leurs cousines, pour les mettre de moitié dans leur ressentiment.

On sait dans quelles dispositions ils les trouvèrent et on juge si la fusion de semblables griefs fit du tapage.

—C'est un muscadin!

—Un poseur!

—Un fat!

Les exclamations se croisaient, et Mme Desprez, avocat impuissant, les abondonna à leur ressentiment en se répétant, pour se concoler, le vieux proverbe: "Feu trop vif est tôt fini!"

V

Pendant ce temps, tout à fait inconscient de l'orage qu'il avait soulevé, Jean galopait avec ardeur sur la route indiquée. Après avoir rencontré un moulin à main droite, comme on le lui avait annoncé, il quitta la route départementale, qu'il suivait depuis une heure, pour prendre à gauche un chemin peu large, mais bien entretenu et bordé de grands hêtres. Le tout avait un air d'avenue qui l'inquiéta, car il craignait de se trouver dans la propriété qu'il désirait infiniment voir, mais dans laquelle il n'aurait pas voulu prendre la liberte d'entrer.

Par bonheur, un petit berger, qui changeait les piquets auxqueles étaient attachées ses vaches pour leur donner la liberté de continuer leur repas plus loin, se trouva là à point pour le renseigner.

—Mon petit ami, lui cria Jean, est-ce un chemin public que celui où je me trouve, ou suis-je dans une propriété privée?

—C'est une propriété, si l'on veut, monsieur, et c'est public aussi, répondit paisiblement l'enfant, en regardant le cavalier.

—Comment cela, et à qui donc est-ce?

—Vous voyez bien toujours que c'est public, puisque vous y êtes, reprit narquoisement le petit gars. A qui est-ce? dame, à personne et à chacun, puisque c'est à la commune; mais c'est aussi censément à M. Bellegarde, parce que ça ne conduit que chez lui.

—Eh! c'est ce que je te demande, petit lourdaud! exclama le jeune homme, en lui jetant une pièce blanche et en remettant son cheval au pas.

Le soleil était déjà bas sur l'horizon, et les grands arbres, qui formaient presque un berceau, faisaient de ce chemin une ravissante promenade; mais Jean était trop ému pour songer à admirer quoi que ce soit, si près maintenant de l'endroit où il était à peu près sûr de retrouver la jeune fille qui tenait déjà tant de place dans sa vie; il avait presque peur d'arriver.

A force d'y penser, il en était venu à ne plus songer que pour elle, il n'existait même pas, et il lui semblait que, debout, près de la porte d'entrée, il allait la trouver la main tendue, prête à l'accueillir. Il cherchait la première phrase qu'il allait lui dire, et il était tellement possédé par son rêve que, quand l'avenue se termina par une haute grille de fer, il arrêta brusquement son cheval et chercha des yeux la jeune fille.

Bien entendu, personne n'était là; mais, encore à peine redescendu dans la réalité, le jeune homme se demanda sérieusement pendant un instant ce qu'il allait faire, et si le mieux n'était pas de sonner tout bonnement à cette grille, de demander M. Bellegarde, et de lui expliquer qu'il était amoureux de sa fille et souhaitait passionnément d'obtenir sa main...

C'était peut-être risquer de se faire traiter de fou... certainement même, se disait-il, à mesure que le calme rentrait dans sa tête; et il haussait les épaules à ses extravagantes idées.

Mais enfin, comment pénétrer dans ce grand parc clos de murs, qui lui semblait actuellement l'endroit le plus désirable de la terre? Il repassa dans sa mémoire tout ce qu'il avait entendu raconter sur des entreprises semblables, dans les temps anciens ou modernes. Dans beaucoup d'entre elles, une fée obligeante arrivait à l'instant critique, pour tirer le héros de peine, et là-dessus, Jean sentait bien que, dans notre époque de dégénérescence, il ne fallait pas trop compter.

Allait-il donc, comme dans "les Voitures versées", simuler un accident et faire cabrer son cheval jusqu'à ce qu'une chute s'ensuive, assez heureuse pour ne pas le tuer, et suffisante pour le rendre intéressant? Puis, pendant que sa bête affolée irait jeter l'alarme au château, lui, relevé sur un genou, dans une pose pleine de grâce, attendrait les secours.

Mais si les vils instincts de son cheval le ramenaient tout simplement à l'écurie, il lui faudrait alors passer la nuit à la belle étoile, ou faire, étant blessé, les quelques kilomètres qui le séparaient de la ville.

C'était chanceux, et il se résolut d'abord à faire le tour de la place. Un sentier

peu large, mais praticable, lui donnait toute facilité pour cela, et sa position, qui le faisait dominer le mur, lui permettait de faciles indiscrétions.

Le parc, très ombreux et probablement très grand, dissimulait entièrement la maison d'habitation, et Jean commençait à se lasser de ce rideau verdoyant, qui restait impénétrable, quand le terrain commença à monter sensiblement. Au bout de cinq minutes, il était sur le sommet d'une petite colline, et là, tout à coup, par une échappée évidemment ménagée à dessein, il vit dans tout son ensemble une vaste construction, brique et pierre, dans le goût Louis XIII.

C'était un grand bâtiment carré, avec deux ailes qui faisaient saillie et une haute tour de pierre, un peu écartée de la masse principale, et reliée à elle par une galerie d'une date probablement récente.

Au premier coup d'œil, l'ensemble manquait de grâce; mais, quand on le regardait depuis un instant, le ton chaud des briques, la tourelle tapissée de lierre, avec son toit aigu qui se détachait sur le ciel, les roses grimpantes et la vigne vierge qui enguirlandaient le côté que Jean avait en face de lui: tout cela, empourpré par le soleil couchant, avait un aspect de gaieté et de vie qui séduisait complètement.

Devant la maison, sur une pelouse, des fauteuils, des tables de jardin et une niche de paille, comme celles qu'on voit sur les plages, étaient dispersés. Mais, à part ces preuves d'un passage plus ou moins récent, rien ne remuait ni à l'intérieur de la maison ni dans les allées du parc, et Jean se demanda avec inquiétude si toute la famille n'était pas momentanément absente. Heureusement que, grâce à ses bons yeux, il finit par découvrir sur une table un ouvrage et un livre, et, rassuré désormais, il reprit sa course.

La maison, située au point culminant de la colline, devait jouir d'une vue superbe, dominant la mer de verdure formée par le parc, qui descendait en pente douce jusqu'à la route; mais le rideau d'arbres reprenant le long du mur empêcha le promeneur d'en jouir.

De nouveau, il vit la maison par une trouée ménagée en regard de la façade de derrière, puis par une troisième ouverture, qui faisait face à la première que le jeune homme avait rencontrée. Par là, il vit un jeu de croquet, installé sur un vaste carré gazonné; mais il était désert et le même silence d'enchantement régnait là comme partout.

Dépité, il continua sa course, qui se prolongea infiniment plus qu'il ne l'avait pensé d'abord, car le parc s'étendait dans cette partie, d'une façon tout à fait imprévue.

Deux fois il rencontra des portes de sortie sur la campagne, et à un autre endroit il vit dans le mur une espèce de baie grillée qui laissait pénétrer une jolie petite rivière, dont il ne vit la sortie que bien longtemps après.

Ce fut tout, et, au bout de trois quarts d'heure, Jean se retrouva en face de son petit berger, qui semblait n'avoir pas plus bougé que s'il était en carton.

—Saurais-tu me dire, lui demanda-t-il, reprenant bien à contre-cœur la conversation, qui est ce monsieur Bellegarde?...

Point de réponse.

—M'entends-tu? reprit le jeune homme, en haussant le ton...

Même silence... Jean poussa son cheval tout près de l'enfant, qui ne fit pas un mouvement.

—Te moques-tu de moi, cria-t-il impatiemment?

—Non, monsieur, répondit enfin le petit garçon sortant de son mutisme, et parlant avec une lenteur calculée et irritante; mais puisque je ne suis qu'un lourdaud!

—Ah! cela, tu peux t'en vanter, repartit le jeune homme en colère!

Et il faisait tourner bride à son cheval, quand il se mit soudain à rire:

—Ah! c'est là ce qui t'a fâché, mon bonhomme! Eh bien, faisons la paix, si tu veux et je te promets de ne plus t'appeler ainsi!

Et en même temps il lui tendit une nouvelle pièce d'argent.

—Je vous attendais pour vous rendre l'autre, reprit majestueusement l'enfant; mais, puisque vous êtes seulement un peu prompt, mais point méchant, je les veux bien toutes les deux.

Et, joignant l'action à la parole, il empocha lestement l'argent; puis, regardant Jean qui le suivait d'un œil un peu étonné:

—Ce que c'est que monsieur Bellegarde? C'est un riche monsieur, qui a à lui toute cette maison que vous avez vue, tout ce beau jardin et des champs autour. Il est très bon et point colère du tout, souligna le berger, en regardant son interlocuteur de côté; c'est pourquoi chacun l'aime ici!

—Est-il marié, reprit Jean, sans paraître remarquer la petite leçon décochée à son adresse?

—Et avec une gentille dame, oui, monsieur.

—Et a-t-il des enfants?

Avec la prudence du paysan, le petit garçon répondait strictement à ce qu'on lui demandait; et il fallait lui arracher ces détails, lambeau par lambeau.

—Des enfants, c'est selon; si vous voulez dire des petits de mon âge, il n'en a point; mais si vous entendez autrement, il a une fille, qu'on ne sait si elle est plus jolie ou plus gentille, et un fils, qui censément est toujours à Paris, mais qui a fait une maladie et qui s'en est venu guérir ici.

—Et il n'y a personne d'autre dans la maison?

—Excusez-moi, monsieur, il y a des domestiques.

—Mais non, d'autres personnes de la famille, je veux dire!

—Si monsieur, il y a une sœur de Monsieur et une tante de Madame.

—Et toi, comment sais-tu tout cela si bien?

—Eh donc! c'est pas malin, car voilà les vaches de Monsieur et voilà son berger. En même temps le sourire narquois reparaissait.

—Ah! parfaitement, je comprends; merci mon ami, répondit le jeune homme.

Et, piquant son cheval, il disparut, tandis que le petit paysan riait silencieusement.

"Ah! ah! pensait-il, ça l'a vexé de savoir que je suis à Monsieur; peut-être qu'il lui veut quelque chose de mal; si je le pensais, je lui conterais la chose au long, et pas plus tard que ce soir!"

Pendant ce temps, tout en galopant, Jean se répétait: "Ce petit animal a tout simplement l'air de se moquer de moi, et il est fort capable d'aller raconter à son maître que je l'espionne par-dessus les murs de son parc, et que je l'ai poursuivi de mes questions! Allons, j'ai bien réussi aujourd'hui!"

Aussitôt rentré à l'hôtel, il écrivit à sa marraine une lettre mélangée de joie et de colère, où ses visites, sa triomphante découverte, les malices du petit berger et l'oubli de Mlle Marguerite, qui n'était pas là pour le recevoir, formaient un curieux pêle-mêle.

VI

Deux jours se passèrent ainsi, sans rien de nouveau. Dans la matinée, pour se donner une contenance, Jean errait dans la vieille église, ses crayons à la main. Ce samedi-là, le curé, très fier de la distinction dont ce jeune homme de Paris honorait son église, s'arrêta derrière lui et le pria à voix basse de lui permettre de regarder ses croquis. Jean se leva immédiatement, suivit le prêtre dans la sacristie, et livra ses esquisses à son admiration.

Mais quelle ne fut pas sa confusion en apercevant, pour la première fois, et presque partout, une élégante silhouette de femme jetée dans quelque coin!

Elle passait sous les arceaux élancés des nefs, toujours la même: les mains pleines de fleurs et une large ombrelle ouverte sur son épaule... On la retrouvait dans les bas-reliefs, à côte des fûts de colonne, des rosaces, partout enfin! c'était une multiplication miraculeuse!

—C'est pour donner une idée des proportions, monsieur le curé, balbutiait Jean, rouge comme une fraise, cela me sert d'échelle, et je fais souvent ainsi dans mes dessins, pour me rappeler les dimensions.

—Bien, bien, mon ami, je comprends, fit le curé en souriant avec bonté! Et puis cela égaie! Seulement, une autre fois, engagez votre jeune dame à fermer son ombrelle en entrant, cela sera mieux!

La conversation continua sur les beautés du monument, et le curé, très expert en matière d'art, soutint avec le jeune architecte une fort intéressante discussion, à la suite de laquelle ils se séparèrent, également satisfaits l'un de l'autre, et non sans que le jeune homme eût accepté une invitation à déjeuner pour le lundi suivant.

Le ciel, si beau jusque-là, s'était tout à coup assombri, et tout faisait prévoir un orage prochain; mais cela ne préoccupait pas Jean, qui fit seller son cheval à l'heure habituelle, et partit pour faire la promenade quotidienne qui remplissait tous ses après-midi.

Grâce à un plan du pays et à des études approfondies, il était arrivé à trouver un autre sentier qui lui permettait de rejoindre l'espèce de chemin de ronde qui limitait le parc de la tourelle, sans passer devant le malin berger, dont il ne se souciait pas d'attirer l'attention peu bienveillante.

Il partit donc, par un temps de plus en plus noir, muni d'un manteau de caoutchouc, et toujours rempli de l'espoir qu'une circonstance fortuite allait enfin avancer ses affaires.

Quand il fut aux trois quarts du chemin, le nuage creva tout à coup, avec une violence inouïe et avec accompagnement de tonnerre et d'éclairs. Son cheval, tout à fait effrayé, redoubla son allure, et le jeune homme dut mettre tous ses soins à le diriger, tandis que le fameux caoutchouc restait précieusement roulé sur le devant de la selle, comme il arrive souvent en pareil cas, sans lui servir aucunement. L'épouvante du cheval avait eu cela de bon, qu'elle l'avait fait conduire son

cavalier presque en un instant sous l'abri de l'allée de hêtres.

Là, il s'arrêta tout frémissant, obéissant à un énergique mouvement du mors, et Jean sauta sur le sol gazonné encore parfaitement sec.

Il se secoua vivement, puis, oubliant ses précautions des autres jours, il remonta toute l'avenue en tenant son cheval par la bride, voulant au moins, puisqu'il était condamné à rester prisonnier sous cet abri, le prendre de son bon côté, c'est-à-dire de celui où on joussait de la vue, particulièrement captivante, de la grille du parc.

Il était là depuis un instant, quand un pas net et ferme le fit tressaillir. C'était un homme d'une cinquantaine d'années qui arrivait, aux cheveux grisonnants, aux yeux vifs et intelligents, et vêtu comme on se représente volontiers un gentilhomme campagnard. Ce qui dominait surtout chez lui, c'était un grand air d'ouverture et de franchise.

Il regarda Jean et allait passer outre, quand tout à coup, se ravisant:

—Si je ne me trompe pas, monsieur, dit-il, c'est un abri pour vous et votre bête que vous cherchez sous ces arbres?

—En effet, monsieur, répondit le jeune homme en souriant; j'ai été pris par l'orage au milieu de ma promenade, et j'attends ici comme un sage la fin de la bourrasque.

—Hum! comme un sage!... ce serait en tout cas un sage qui ne craindrait ni bronchites ni rhumatismes, car il fait dans cette allée un vent de tous les diables! Vous plairait-il d'accepter, en échange de ce berceau qui pleure, l'hospitalité dans ma maison qui est à deux pas et où je serai charmé de vous recevoir?

—Ah! monsieur, répondit Jean avec une sincérité dont son interlocuteur ne pouvait mesurer toute la profondeur, je vous suis infiniment reconnaissant, et j'accepte avec un vrai plaisir!

Jean avait eu sur ses lèvres le mot "bonheur" qui rendait encore mieux sa pensée, mais il craignit que cela ne parût un peu excessif, et il ne chercha plus dès lors qu'à modérer les battements de son cœur, et à retrouver son sang-froid qu'un dénouement aussi imprévu menaçait de lui enlever complètement.

Sous la pluie qui faisait toujours rage, la figure fouettée par les feuilles d'arbres et les menues branches que le vent emportait, il semblait au jeune homme que cette allée sinueuse et raide qu'il montait au pas redoublé derrière son guide conduisait tout droit au Paradis.

A chaque nouveau coude, il s'attendait à voir apparaître la maison qu'il connaissait si bien, et quand il l'aperçut enfin, il eut de la peine à retenir un cri de joie!

Dès qu'ils mirent le pied dans un grand vestibule, orné de banquettes et de trophées d'armes, deux portes s'ouvrirent en même temps, et deux voix inquiètes crièrent simultanément:

—C'est toi, mon ami!

—Enfin c'est toi, père!

—Oui, oui, c'est moi, répondit en riant celui qu'on attendait avec tant d'anxiété, et je vous amène un hôte.

Pendant ce temps, une dame d'une quarantaine d'années et une grande jeune fille s'étaient avancées. D'un seul coup d'œil, Jean l'avait reconnue... C'était bien son rêve retrouvé, c'était Marguerite elle-même!

Son émotion fut si vive qu'il ne trouva pas d'autres manifestations de politesse qu'une profonde inclination; puis, en même temps, la pensée du malheureux équipage dans lequel il se présentait lui revint à l'esprit, et, en se voyant ruisseler comme Neptune lui-même sortant des eaux, en voyant les petits lacs que ses bottes laissaient sur les dalles blanches, il lui prit une envie folle de s'enfuir, de sauter sur son cheval qu'on venait de lui prendre des mains et de ne plus jamais reparaître là... "Car enfin, se disait-il, si elle est un tant soit peu moqueuse, je suis perdu!"

Les sombres pensées qu'il roulait derrière son front lui donnaient un aspect si mélancolique que la maîtresse de la maison, croyant à une souffrance quelconque, s'avança vivement et épargnant au jeune homme les banalités d'une réception mondaine lui dit avec cordialité:

—Vous êtes le bienvenu, monsieur, et nous allons avant tout vous offrir de quoi vous sécher et vous reposer; mais ne vous est-il arrivé aucun accident et ne souffrez-vous pas?

—Nullement, madame, répondit Jean et il ne m'est arrivé d'autre accident que cet orage qui m'a surpris et que je regrette, surtout parce qu'il me force à me présenter chez vous dans un pareil état.

—Oh! ceci, monsieur, est trop habituel à la campagne pour que nous nous en étonnions.

Pendant ce court dialogue, Jean n'avait point osé regarder la jeune fille. A ce moment, il se tourna vers elle, comme pour la saluer à son tour, et il ne vit sur son charmant visage que l'expression du plus aimable intérêt, sans une ombre de malice.

"Allons, se dit le jeune homme rasséréné, je l'avais bien jugée et le petit berger aussi: elle est aussi bonne que belle!"

—Il me semble, disait en même temps la jeune Marguerite, que le mieux est d'allumer un grand feu à la cuisine; il n'y a point de cheminée dans la maison qui vaille celle-là!

—Parfaitement jugé, fillette, lui répondit son père. Voulez-vous me suivre, monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Jean.

La jeune fille, avec une discrétion dont il lui sut infiniment de gré, avait couru en avant pour donner des ordres et quand ils entrèrent dans la vaste cuisine, on mettait l'allumette sous trois fagots entassés, et il ne restait là qu'un domestique qui apportait de nouvelles brassées de bois sec.

Au bout d'un instant, un nuage de vapeur entourait les deux hommes, debout devant cet embrasement. La pluie ne les avait pas autant traversés qu'on aurait pu le croire d'abord et la veste de cheval et la culotte collante du jeune homme furent plus vite sèches qu'il n'avait osé l'espérer.

Son hôte l'avait quitté quelques minutes; quand il revint, Jean, bien et dûment brossé, avec ses bottes merveilleusement cirées et ses gants un peu durcis par la chaleur, mais cependant mettables, avait repris son aspect habituel. Son chapeau seul restait dans un état affligeant; mais comme, heureusement, c'était ce qu'il pouvait le mieux dissimuler, l'honneur serait sauf! Quittant donc avec un regard de reconnaissance la vaste cheminée et le banc de chêne noirci qu'on lui avait avancé, il suivit son hôte dans le salon.

—A propos, lui dit celui-ci, tout en marchant, vous ne savez pas encore chez qui vous êtes, monsieur; je suis monsieur Bellegarde, un simple fermier qui fait valoir ses terres lui-même.

—Et moi, monsieur, repartit Jean, en s'inclinant, je m'appelle Jean...

—Là-dessus, mon cher monsieur, vous n'avez rien à m'apprendre; j'ai vu aujourd'hui en ville mon ami le commandant et notre bon curé, et je devine que vous êtes le jeune Parisien sur lequel on m'en a dit bien plus long qu'il ne pourrait le faire lui-même.

Puis comme Jean, un peu étonné, se demandait si les confidences avaient été d'une nature flatteuse ou non, Bellegarde ouvrit une porte à deux battants et l'introduisit dans un immense salon de l'aspect le plus engageant.

Les murs étaient tendus de vieilles tapisseries flamandes admirablement conservées; les meubles, tous de l'époque la plus sobre du style Louis XIII, étaient recouverts de même, et cet ensemble de verdure convenait parfaitement à un salon de campagne. Un piano d'un bois foncé était la seule note moderne de cette pièce, avec des paniers et des vases remplis de fleurs.

Elle n'avait cependant rien de raide ni d'austère: des X placés entre les grands fauteuils, des petites tables avec quelques bibelots de choix, lui donnaient ce même air vivant qu'on remarquait déjà aux abords de la maison.

Près de la fenêtre, dans une large embrasure, assise toute droite comme l'exige la raideur de ces fauteuils qui font prendre involontairement aux femmes la pose majestueuse des châtelaines d'autrefois, un métier à dentelle, dont elle faisait sauter les fuseaux, posé sur ses genoux, Mlle Bellegarde formait sans le savoir un délicieux tableau de genre.

Comme fond, on voyait les grands arbres du parc encore tout mouillés de la pluie qui finissait, et, entre les nuages, un premier rayon de soleil, de ce jaune particulier et en quelque sorte humide qu'on voit après les orages, filtrait doucement.

Jean serait resté volontiers à la contempler encore longtemps, mais M. Bellegarde marchait, il fallait le suivre et les présentations d'usage eurent rapidement lieu.

—Je te présente M. d'Arcy, architecte, attiré par les beautés de notre vieille église, et qui compte, je l'espère, passer quelques jours ici.

—Monsieur... Madame...

Et les saluts recommencèrent comme si on ne s'était pas vu déjà. La jeune fille avait posé son ouvrage et se mêlait simplement à la conversation, ni trop ni trop peu, juste ce qu'il fallait, pensait Jean, qui écoutait, de nouveau, avec ravissement, cette jolie voix. Tout était bien comme il l'avait pensé; l'éloignement n'avait rien embelli. Seulement, maintenant il pouvait voir tous les détails qui lui avaient échappé à distance. Les yeux étaient d'un gris superbe avec une expression de franchise et de simplicité, les cheveux entièrement dorés et frisottant partout comme des jeunes pousses de vigne, les sourcils et les cils brun franc, et le nez tout droit, hardi et fin, avec deux petites narines relevées fort spirituelles. Le menton enfin et la bouche, qui sont des signes révélateurs si indiscrets de l'intelligence et du cœur, et qui pour cette raison arrêtèrent longtemps Jean, lui parurent comme tout le reste absolument parfaits. Fermes sans dureté et gracieux sans mollesse, ils indiquaient à la fois la résolution et la bonté, et quand la jeune fille se mit à rire à une remarque fantaisiste que faisait le jeune homme et qu'il vit dans tout leur éclat ses jolies dents et dans toute sa grâce une fossette, la plus mutine qu'on puisse imaginer, qui se creusait au beau milieu de la joue, il se demanda qui avait posé cet aphorisme: "La perfection n'est pas de ce monde..."

Heureusement la conversation qui, bien entendu, se poursuivait pendant le cours de ces observations, faites le plus discrètement possible, le força à penser à ce qu'il disait et non à ce qu'il voyait et lui permit ainsi de faire la plus favorable impression sur chacun de ses hôtes.

Quand enfin, au bout d'une heure, il se leva, honteux d'être resté si longtemps, alors que le soleil avait dû largement sécher les chemins, il fut vivement et cordialement invité à revenir.

C'était la réalisation de tout ce qu'il désirait, et sa nature prime-sautière laissa voir une joie d'une telle vivacité, que Mme Bellegarde ne put s'empêcher de dire dès qu'il fut sorti:

—Mon Dieu, comme ce jeune homme doit se trouver isolé ici! As-tu remarqué Marguerite, à quel point sa figure s'est illuminée quand je l'ai prié de revenir? Il est d'ailleurs charmant, ne trouves-tu pas?

—Charmant, répondit laconiquement la jeune fille. Et elle se mit en devoir de refaire un bouquet qui n'en avait pas absolument besoin.

L'admiration de Jean avait été trop manifeste pour qu'elle ne la remarquât pas, ce que sa mère n'avait pu faire, placée qu'elle était de manière à ne pas voir les yeux parlants du jeune homme; malgré elle, ce souvenir l'avait fait rougir, et, comme elle s'en voulait de cette émotion pour si peu de chose, elle cachait sa confusion dans les fleurs.

M. Bellegarde reconduisit son visiteur jusqu'à la grille et lui réitéra ses offres de service et d'hospitalité. Puis, comme le jeune homme dégageait de son bras la bride de son cheval et s'apprêtait à partir:

—Mais au fait, dit-il, vous ne savez pas encore ce que sont nos dimanches de province; c'est un avant-goût du Purgatoire! Si donc vous n'avez rien de mieux à faire, venez demain, et la jeunesse trouvera bien moyen de s'occuper ensemble.

Jean accepta d'enthousiasme, bien entendu, et M. Bellegarde, frappé à son tour de son ardeur, se dit en remontant l'allée:

"Eh bien, voilà un aimable garçon et à qui j'ai fait vraiment plaisir, je crois!"

Ce n'était, du reste, pas à la légère qu'il ouvrait ainsi sa maison à un inconnu; comme il l'avait dit à Jean, on lui avait beaucoup parlé de lui ce même jour et de la façon la plus flatteuse, et ses instincts cordiaux et hospitaliers avaient fait le reste.

Sautant lestement en selle, Jean partit à fond de train; la joie le rendait fou, il aurait voulu faire quelque chose d'extraordinaire, sauter des fossés, des murs, embrasser quelqu'un, et il se sentait pris pour tout le genre humain de cette bienveillance attendrie qu'éprouvent les gens heureux, quand ils sont bons.

Sur la route, il rencontra cinq ou six gamins entre les mains desquels il vida sa bourse, et quand le valet d'écurie vint lui prendre la bride, il lui dit de monter chez lui aussitôt qu'il aurait fini et lui donna, avec une lettre à porter à la poste, un pourboire tellement disproportionné que le brave garçon, tout hors de lui, s'en alla en se touchant le front et en se disant: "Il est un peu pris de là, j'ai peur; mais c'est tout de même un joli monsieur!"

La lettre si rapidement écrite ne contenait que ces mots:

"Marraine, je l'ai retrouvée, elle est mille fois plus adorable encore que je ne pouvais le croire! Venez vite et apportez votre robe de gala pour aller faire la demande!"

Au moment où Jean se laissait tomber dans le mieux rembourré de ses fauteuils, pour se remémorer cette heureuse suite d'événements, il aperçut sur sa table une carte de visite qui portait le nom de M. Desprez et quelques mots écrits au crayon.

"Je regrette d'autant plus de ne pas trouver M. d'Arcy, disait la carte, que j'étais chargé par Mme Desprez de lui transmettre une invitation à passer la soirée de demain à la maison et que j'aurais pu, de vive voix, lui mieux expliquer combien ce sera peu de chose et cependant combien nous serions heureux de le voir parmi nous!"

Jean se hâta de répondre quelques mots d'acceptation empressés et il se demanda si la famille Bellegarde ne serait pas là aussi et si décidément sa bonne étoile ne le prenait pas par la main pour le conduire à son but.

Puis, il se rappela sa visite gourmée chez Mme Desprez, sa conversation banale;

et les doutes survenus depuis dans son esprit sur l'opportunité de sa conduite lui revinrent plus vifs.

Enfin, se dit-il en manière de conclusion, je verrai ce qu'il faut faire demain, et si les allures de tous ces gens me prouvent que j'ai agi comme un étourneau, je mettrai tout en œuvre pour le faire oublier et me le faire pardonner.

Mme Desprez avait hésité un instant avant d'adresser son invitation à Jean; elle craignait des manifestations peu aimables de la part de ses filles et de ses neveux.

Elle leur en parla discrètement, en leur expliquant son désir d'offrir au jeune étranger cette distraction.

Ils s'exclamèrent d'abord avec vivacité, convenant entre eux que personne ne s'occuperait de Jean... Mais, peu à peu, leur gaieté et leur bonne grâce naturelles reprirent le dessus et ils décidèrent que, bien au contraire, ils se montreraient si aimables et si spirituels qu'ils feraient en masse la conquête du jeune Parisien et que ce serait là toute leur vengeance.

—Une vengeance à la Corneille, dit en riant un des jeunes gens, punissant un outrage par un bienfait!

VII

Le lendemain, à une heure, sous un soleil radieux, et cette fois officiellement, Jean partit pour la Tourelle.

Le même enchantement que la veille dorait tout à ses yeux. Les gens endimanchés qui le croisaient, arrivant de tous les côtés pour les vêpres, recevaient en échange du bonjour amical que les paysans ont conservé la cordiale habitude d'adresser même aux étrangers, un salut et un sourire rayonnants de jeunesse et d'entrain.

L'après-midi se passa gaiement, entre les parties de croquet, de boule et le canotage dans un bateau minuscule, sur la petite rivière dont Jean avait vu, deux jours auparavant, l'entrée dans le parc. Elle sillonnait les pelouses, alimentait un large étang et sortait en formant une cascade abondante.

Le jeune Raymond Bellegarde était là et Jean n'eut pas de peine à reconnaître son visage ouvert, mais orné de toute la laideur de l'âge ingrat. Sa figure avait ce teint inégal des jeunes travailleurs, et on voyait poindre sur chaque joue une ombre de barbe soigneusement entretenue, mais encore malingre, malgré tout ce que son propriétaire faisait pour elle; l'ensemble ne se sauvait que par des yeux superbes qui rappelaient ceux de sa sœur, avec plus de décision, et l'air de cordialité qui frappait tout d'abord chez son père.

Si Jean l'avait reconnu, lui cherchait visiblement à se rappeler où il avait pu entrevoir la figure du jeune architecte et il fronçait ses sourcils en le fixant avec un air d'application qui n'était pas sans inquiéter Jean, car ce n'était pas à lui qu'il réservait le rôle de découvrir son roman à la famille Bellegarde.

Après avoir mis en péril, plus de cent fois, par leur égale inexpérience, les jours de leur jolie passagère, les deux jeunes gens finirent par arrêter le bateau au bord d'un pré, qui était un petit verger compris dans le parc.

Là, ils cueillirent les plus belles cerises que Jean se rappelât avoir jamais vues de sa vie, et quand Mlle Bellegarde lui offrit gentiment un bouquet de celles qu'elle avait pu atteindre, il lui sembla que rien ne manquait plus à sa félicité.

Assis dans l'herbe épaisse, auprès de la jeune fille, il retrouvait dans sa mémoire ce passage charmant du journal d'André-Marie Ampère, où il raconte précisément un épisode semblable. C'est le moment où il va avec Julie Caron et sa sœur Elise cueillir des cerises dans le verger de leur mère: "Julie me donna deux charmants coups de poing", ajoute Ampère, avec son adorable naïveté, et il fait de ce moment de bonheur une peinture charmante.

Tout était presque semblable pour Jean; à la rigueur, Raymond pouvait remplacer Elise, et jusqu'aux "cheveux d'or" de l'héroïne, l'analogie était complète.

Il souhaita dans son cœur que son idylle, arrivée au même point, finît moins tristement, et il fut tout près de demander à la jeune fille si elle ne connaissait pas ce journal si touchant et de lui rappeler cet épisode... Mais l'allusion était par trop directe et il se remit à parler d'autres choses.

Vers cinq heures, comme Jean demandait son cheval, Mme Bellegarde s'excusa de ne pouvoir le retenir plus longtemps.

—Mais nous dînons chez nos amis Desprez, lui dit-elle, et de pauvres campagnards comme nous sont forcés de se mettre en route de bonne heure quand ils vont en ville.

C'était bien ce que Jean espérait; il expliqua qu'il aurait le plaisir de retrouver ses hôtes le soir et, après les plus chaleureux remerciements, il quitta la Tourelle toujours plus épris.

VIII

A neuf heures, revêtu d'un habit neuf, tout à fait à la mode cette fois, il fit son entrée dans le salon du percepteur.

Evidemment il ne s'agissait, comme on le lui avait dit, que d'une soirée intime. On avait simplement poussé les meubles contre les murs pour avoir plus de place, et avec cinq ou six lampes, quelques bougies, et des fleurs un peu partout, c'étaient tous les frais qu'on avait faits!

Après avoir salué Mme Desprez, Jean fit la connaissance du docteur, qui lui plut infiniment par la simplicité distinguée de ses manières. Sa petite femme, soutenue par sa présence, se montra naturelle et toute gentille, ne gardant de sa timidité que juste ce qu'il fallait pour rappeler la grâce d'une biche effarouchée.

Déjà préparé à reconnaître son erreur, Jean convint honnêtement vis-à-vis de lui-même qu'il s'était montré absurde, et, tout désolé à l'idée que quelqu'un pouvait lui en garder rancune, ou, chose plus grave encore, le dénoncer à M. Bellegarde, il ne songea plus qu'à effacer cette première impression. On l'y aida d'ailleurs, et chacun montra la magnanimité cornélienne dont on était convenu.

Le résultat de ces divers efforts fut une gaieté générale, qui rendit charmante cette soirée presque de famille; on organisa les charades les plus amusantes, où tous les jeunes gens rivalisèrent de folies spirituelles, puis on roula le grand tapis avec une dextérité qui prouvait l'habitude qu'on avait de son maniement, quelqu'un se mit au piano, et on put jouir du plaisir par excellence: quelques tours de valse!

Marguerite, au milieu de ce joli groupe de jeunes filles, ressortait avec une grâce et une beauté si particulières qu'elle ne leur nuisait même plus.

Elle était, pensait Jean, comme ces déesses de l'antiquité, qui réunissaient autour d'elles les nymphes les plus charmantes, et qui, au milieu de ce gracieux essaim, paraissaient encore tellement belles entre les plus belles qu'elles étaient ainsi deux fois reines!

Cette déesse, malgré sa grandeur, était de la plus aimable simplicité, comme Jean l'avait déjà éprouvé, et leur intimité s'augmenta de toutes les faciles occasions que donnent les réunions sans cérémonie.

D'ailleurs, le désir de plaire du jeune homme et ses efforts pour faire oublier son fâcheux début ne furent perdus pour personne; tout le monde en apprécia la sincérité, et il avait cinquante conquêtes quand on se sépara, à minuit.

A ce moment, tandis que Jean aidait Mme Bellegarde à mettre son manteau:

—Je sais où je vous ai vu, s'écria tout à coup son fils d'une voix éclatante. Vous êtes le voyageur qui avez rendu l'ombrelle de Marguerite à tante Marie et vous avez été charmant pour elle, elle nous l'a écrit!...

—C'est vrai, répondit Jean un peu confus; du moins quant à l'ombrelle, ajouta-t-il en riant.

Et comme M. Bellegarde, tout étonné, le regardait comme pour lui demander la raison de son silence, à propos de cet incident:

—Si vous voulez me permettre de faire quelques pas avec vous, monsieur, lui dit-il, puisque vous ne rejoignez votre voiture qu'à l'hôtel, je vous parlerai de cela.

Et il en parla, en effet; il raconta, avec une simplicité et une ardeur qui amusaient et émotionnaient tour à tour M. Bellegarde, l'impression profonde que lui avait faite sa fille durant son passage à B..., la persistance de ce sentiment une fois son retour à Paris, le refus qui s'en était suivi d'épouser la jeune fille qu'on lui destinait, et enfin sa décision de revenir dans le pays. Il raconta ses recherches, sa joie en revoyant la jeune fille, son amour toujours croissant et son désir enfin de l'obtenir pour femme.

—Je ne voulais vous dire tout cela, monsieur, que quand vous m'auriez connu un peu plus, ajouta-t-il, mais, après la demi-révélation de monsieur Raymond, il me semblerait déloyal de ne pas vous avertir.

"J'ai vingt-cinq ans, une fortune personnelle qui se doublera plus tard, et une position que je pense améliorer chaque jour; j'aime mademoiselle votre fille de toute l'ardeur de mon cœur, et quoiqu'on prétende aujourd'hui que c'est chose inutile en ménage, il me semble à moi qu'il ne doit rien avoir de si doux.

"Ne me dites pas si mademoiselle Bellegarde a, oui ou non, de la fortune, puisque, grâce à Dieu, ce que je possède me suffira à lui faire une vie aussi douce que je la rêve pour elle; enfin, permettez-moi demain de vous présenter ma marraine qui m'a servi de mère, et qui arrive à mon appel; puis surtout, monsieur, ne me dites pas de ne plus revenir chez vous, car c'est une chose que je ne pourrais supporter!

Et, saluant profondément, le jeune homme se sauva sans attendre un mot de réponse.

. . . .

Trois semaines après, il n'était bruit dans la ville que des fiançailles de M. d'Arcy et de Mlle Bellegarde, et les plus malins prétendaient qu'ils l'avaient toujours pressenti.

Comme il arrive ordinairement, ceux qui auraient pu en dire le plus long là-dessus, soit le bon curé, que la similitude des fameuses silhouettes et de Marguerite n'était pas sans avoir frappé, soit le petit berger, qui n'avait pas averti M. Bellegarde, mais qui avait prudemment suivi Jean dans sa ronde les deux jours où il se croyait si bien caché, ainsi qu'il le lui avoua plus tard, furent les seuls à se taire.

Avec l'exagération propre à son caractère fougueux, Jean s'était pris de passion pour la vie tranquille de cette petite ville qu'il avait d'abord raillée, et il déplorait maintenant, passant d'un extrême à l'autre, d'être forcé d'emmener sa jeune femme dans ce tourbillon de Paris.

—Heureusement, dit-il à sa marraine, vous serez là pour nous protéger l'hiver, et l'été nous nous envolerons le plus tôt possible.

Plusieurs fois, il avait été forcé de quitter B..., et sa jolie fiancée.

Le facteur qui fait le service de la Tourelle était alors épuisé de fatigue, et le chef de gare parlait d'établir un service spécial de cammionnage pour le surcroît de paquets qui arrivait de Paris!

Enfin, le premier août, par un soleil éblouissant, dans la vieille église elle-même, le jeune couple fut uni. Le curé, par un discours plein d'élévation et de cœur, d'où il ne crut pas devoir bannir l'esprit, émut toute l'assistance, et, debout dans la lueur éclatante des vitraux, Jean et la jeune fille étaient tous les deux si charmants et si sympathiques que, par extraordinaire, la foule entière s'accorda à dire qu'on n'avait jamais vu un mariage et des mariés ressemblant à ceux-là.

Après un superbe déjeuner servi sous les grands arbres du parc, les deux époux disparurent à l'anglaise, et une heure après ils étaient à la gare.

Malgré la discrétion des intéressés, le romanesque début de cette histoire s'était répandu dans le pays, et quand le train qui devait les conduire à Paris s'arrêta et qu'un employé cria à haute voix:

—B...! cinq minutes d'arrêt!...— les regards de tous ceux qui étaient là se tournèrent vers les jeunes gens, comme pour leur dire: "Entendez-vous?"

Oui, ils entendaient! Et Jean, pressant doucement la main de sa jeune femme, lui disait en l'installant dans un coupé:

—Qui donc a osé dire que sur la terre toutes les minutes ont la même valeur? Il en est que rien ne peut estimer, car elles renferment le bonheur de toute une vie, et celles que j'ai passées ici il y a deux mois sont de celles-là.

JEANNE SCHULTZ.

FIN



Dans le prochain numéro: "Un Baiser au Clair de Lune" (au complet) par Guy de Chantepleure et "Le Maître de Forges" (1ère partie) de Georges Ohnet.

LA REVUE MODERNE
publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.
Adresse postale: Casier 35, Station N, Montréal. Téléphone: Est 1418.



L'ENTRE-NOUS

L'une des ferventes amies de notre revue, Madame Mangin-Charton, la dévouée fondatrice de la Croix de Gloire, fait connaître dans les termes émus que voici, une œuvre que toutes nos voyageuses devraient favoriser de leur visite, lorsqu'elles passeront par le merveilleux Paris:

"A toutes celles qui vont visiter le théâtre où s'est déroulé l'affreux drame de la guerre, et où l'on voit des cathédrales mutilées, des maisons détruites, mais pas abandonnées, des arbres amputés, des terrains bouleversés mais qui commencent à refleurir et à produire grâce au courage et à l'amour du sol du paysan français, nous demandons de faire une visite à un autre lieu de pélerinage, où l'on travaille à la reconstruction et au relèvement moral de la famille française. (1)

"Faites-les travailler Mesdames, les petites veuves de France. Une visite à leur atelier vous réconfortera le cœur! Vous y verrez des veuves d'officiers supérieurs travaillant aux côtés de veuves de simples soldats: toutes blessées pareillement au cœur, toutes courageuses, et n'ayant qu'un but, le relèvement de la France."

Nos voyageuses pour Paris ne peuvent oublier cet appel éloquent, et elles voudront s'arrêter à cette œuvre dirigée par une femme d'un patriotisme éprouvé, qui pendant toute la guerre n'a cessé de s'intéresser aux tristesses des pays dévastés, et des foules de refugiés. Nous avons trouvé le nom de la Comtesse de Ribes dans bien des listes de direction et de patronage d'œuvres, toutes plus belles les unes que les autres, aussi éprouvons-nous pour cette noble Française un sentiment d'admiration respectueuse. Nous savons également que le grand historien napoléonien, M. Frédéric Masson, figure en tête de la direction de l'œuvre du Faubourg Saint-Honoré, et ceci nous fait redoubler encore de sympathie pour une institution si bien conduite, et si haut protégée.

Encourager une telle œuvre, serait un geste de douceur et de bonté envers ces victimes de la guerre, femmes et enfants, qui méritent, comme les soldats, notre sympathie affectueuse et notre admiration absolue. Et le voyage sera plus beau, plus aimable si l'on jette le long de son chemin quelque peu de son cœur et de sa gratitude. Car la femme de France a souffert, ne l'oublions pas. Elle a souffert pour les femmes de l'Humanité tout entière, et, devant elle, nous devons courber le front et dire: merci!

(1) "L'ouvroir des veuves et orphelines de la guerre fondé et dirigé par Madame la Comtesse de Ribes, est ouvert pour la vente le lundi, mercredi, vendredi de 2 heures à 6 heures au siège de l'œuvre, 104 rue du Faubourg Saint-Honoré, Paris".

L. CHARTON.

Saviez-vous, mes chères lectrices, vous qui n'irez pas à Paris et ne pourrez passer par les ateliers de l'œuvre de la Comtesse de Ribes, qu'il existe chez nous, parmi les nôtres, une œuvre exquise qui se développe radieusement, sous l'impulsion d'une femme de lettres qui se nomme "Ninon", et écrit dans le Courrier des Agriculteurs, *des articles pleins de vigueur et marqués au coin de la plus belle volonté: celle qui produit des œuvres.*

Or, "Ninon" s'est inquiétée de toutes ces femmes qui souffrent et ne peuvent travailler en dehors de leurs maisons. Elle a fondé à leur intention le Cercle des Abeilles, ruche immense qui travaille, travaille. L'an dernier, les Abeilles ont organisé une vente-exposition. Il faut espérer qu'elles recommenceront cette année encore. On y trouvait des choses charmantes: tricots, broderies, lingeries fines et tous les menus travaux si gracieux de la femme. Seulement l'œuvre des Abeilles était encore insuffisamment connue; elle devrait l'être davantage désormais. Il faudra que toutes celles qui ont le souci d'apporter à leurs sœurs moins fortunées qu'elles-mêmes, l'aide légère d'une attention aillent vers ces travailleuses, admirent leur œuvre, l'encouragent et la soutiennent. La soutenir? Pourquoi pas? Un comité de femmes du monde, riches et influentes, ne pourrait-il se constituer autour de cette cohorte de vaillantes et la protéger? Une œuvre de fraternité qui se rapprocherait de celle de Paris, dirigée par les plus grandes personnalités de la noblesse et des lettres françaises, ne pourrait-elle tenter celles d'entre-nous, dont la vie est vide d'intérêts généreux, et qui, en dehors de leur bien-être, n'ont jamais pensé à meubler leur vie d'un charme nouveau et captivant. Elles se passionneraient vite pour ce bienfait charmant d'aider la petite sœur qui a besoin de leur concours et qui leur prête en retour son talent et son labeur. Ce ne serait pas une œuvre de charité entendons-nous bien, mais un échange, tout simplement. Le travail est toujours un don, même quand il est payé. Les Abeilles travailleraient, et les grandes dames veilleraient sur la ruche et la patronneraient.

Pourquoi pas?

Puisse l'œuvre de "Ninon", si belle et si charmante progresser, afin d'apporter à plus de foyers des sourires. Je voudrais des fleurs autour de toutes les Ruches afin que nos Abeilles puissent y butiner la vie plus belle et plus douce...

MADELEINE.

LES CHOSES FÉMININES

Par SOEUR MARTHE

Sœur Marthe remercie toutes les compagnes aimables qui lui ont gentiment souhaité bon accueil, et munie d'un courage plus grand, elle va travailler avec ardeur à donner à ces pages de Choses Féminines, un nouvel intérêt et un charme plus profond.

Seulement, il faudra quelquefois m'aider, soit en m'indiquant une question à traiter, soit en m'apportant une recette, un conseil, une idée. Rien n'est utile comme de connaître la pensée de ceux qui nous lisent ainsi que leur goût. Cela permet alors de leur apporter justement la note qu'elles désirent ou le détail qu'elles souhaitent. Ce mois-ci, nous ajoutons à nos pages de février qui nous ont valu ces félicitations dont je vous remercie toutes, des pages de modes, choisies, non dans les catalogues ordinaires, mais triées soigneusement dans les plus beaux cahiers de modes de Paris. Nous savons toutes que Paris est le foyer essentiel du bon goût et de l'élégance dans tous ses domaines. C'est donc vers ses artistes que nous devons nous tourner chaque fois que nous avons besoin d'éclairer ou d'affiner notre goût personnel. Les modèles présentés aujourd'hui par nos pages de modes comportent des costumes et des robes printanniers, de la plus nette élégance et de la plus grande simplicité. En les consultant, nos lectrices seront renseignées sur ce qui se porte à Paris, dans le plus beau monde, celui du vrai chic et de la suprême distinction.



Tomates farcies.

* * *

Madame Josette, mariée d'hier, donne son premier dîner sérieux, et quel tracas, mon Dieu, quel tracas! Elle a bien requis les conseils de la vieille bonne de Maman, mais celle-ci s'y entend plus dans l'art de rôtir les perdrix que dans celui de rendre une table élégante, coquette à l'œil, et réjouissante à faire digérer tous les dyspeptiques. Alors Madame Josette décide de laisser Gothon à ses fourneaux, et d'agencer ellemême cette table qui doit faire honneur à son mari, à ses amis et à elle-même, vous y pensez bien. La voilà à l'œuvre.

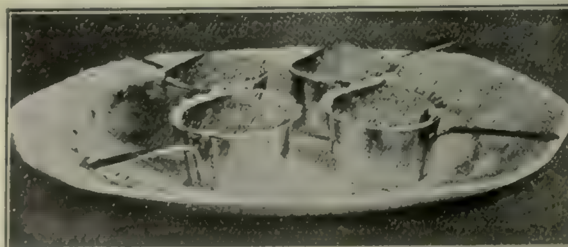
Elle choisit la plus belle nappe de son trousseau: en fine toile brodée, enrichie de dentelles de venise et au filet. Une autre en belle toile damassée ferait tout aussi bien, et une autre encore à fils simplement tirés. Josette sait que la première condition, c'est que la nappe soit d'une blancheur immaculée. Au centre, elle étend une fine pièce de broderie et dentelle, sur laquelle se pose ensuite le surtout représenté pour le moment par une pièce, moitié cristal, moitié argent, et où parfument des roses délicates. Puis elle dispose chaque couvert, avec chacun des ustensiles nécessaires à la consommation du diner. Ainsi du côté fourchettes: celle pour l'entrée, l'autre pour le poisson, les viandes; les couteaux et cuillères également nécessaires occupent donc la droite du couvert. Près d'eux, les verres, soit deux ou trois, suivant les vins qui doivent circuler autour de la table. Généralement pour un diner un peu consistant, on choisit le service à la russe. Tous les plats, soigneusement dressés doivent circuler autour de la table, et chaque convive se sert lui-même. La bonne ou le garçon ont eu la précaution au préalable, de déposer devant chaque couvert, l'assiette qui doit servir à ce service. Les personnes qui servent verront à ce que les convives ne manquent ni de pain, ni d'eau, ni de vin. Quand tout le monde a fini un service, on enlève et très vivement les assiettes, et on le fait suivre le plus rapidement possible du service suivant. La maîtresse de maison aura l'œil naturellement à ce que tout se passe dans l'ordre le plus parfait, et elle devra savoir relever d'un coup d'œil discret, les incorrections que la bonne la mieux dressée peut quelquefois commettre. Elle avisera à ce que le service ne soit pas hâté de façon à plonger dans l'embarras celui des convives qui serait en retard, soit parce qu'il aura parlé plus que les autres, soit qu'il mangera plus longtemps. Le menu doit défiler dans l'ordre suivant: Huîtres, s'il y en a, ou pamplemousses; puis hors d'œuvres (olives, radis, œufs farcis, sardines, thon, caviar, choux marinés, etc., etc.) Puis viendra le bouillon ou le potage. Le premier se sert dans de petites tasses à deux anses; le second dans l'assiette à soupe ordinaire. Ensuite le poisson, suivi du premier service de viande; celle-ci très légère: rognons sautés, ou cervelles, ou riz de veau, ou côtelettes, etc., etc. Ensuite vient le service principal, composé d'une grosse pièce qui est le plus souvent de la volaille ou du gibier. Le tout sera dépecé, de façon à ne pas gêner le convive. Si c'est une volaille, elle sera dressée tout autour de la farce montée en pyramide; le plat sera garni de tranches de citron, de persil, de rôties minuscules. On sert en même temps les pommes de terre, et un autre légume choisi au goût. Ce n'est qu'après qu'est présentée la fine laitue blanche, aromatisée d'huile douce et d'un filet de vinaigre. Ensuite le dessert, choisi à sa convenance, le fromage, puis le café. Celuici est généralement servi au salon, et on le fait précéder des fruits, un plat superbement dressé et où domine le raisin muscat, tant apprécié des gourmets. Les vins doivent être servis dans l'ordre suivant. S'il ne figure que deux sortes de vin: le blanc et le rouge, on servira le Sauternes jusqu'au service principal de viande, alors qu'apparaîtra le bordeaux. Si le bourgogne doit figurer, c'est immédiatement après, et quant au Champagne, si Madame Josette veut mettre toutes voiles dehors, qu'il soit apporté, bien glacé, et au dessert.



Macédoine de légumes.

Les petits plats de bonbons, d'olives, de noix salées, disposés avec art entourent le surtout de fleurs.

La manière de placer les convives: Imaginons que la petite Madame Josette a épousé un jeune homme de talent et ambitieux. Il lui fera donc inviter les personnages les plus considérables qui s'agitent dans sa sphère d'action. Alors sa jeune femme mettra à sa droite, le personnage homme, le plus considérable par sa position ou son âge. Elle ne devra pas oublier que certaines situations font prime sur le marché protocolaire, et elle devra placer un jeune ministre ou consul, avant le vieux monsieur qui n'a que la gloire des ans. Seulement, elle placera le vieux monsieur à sa gauche, ou si la gauche revient à un



Pâtés de langue hachée.

personnage officiel, elle aura la délicatesse de ne pas inviter le vieux monsieur, ce même jour que tant de jeunes vedettes. La madame du personnage considérable occupera la droite du mari et celle qui la suit hiérarchiquement, la gauche; ensuite il s'agira de placer tout le monde en suivant cette ligne immuable que la droite constitue la première place, la droite du monsieur placé à la droite de Madame Josette appellera la dame, troisième en titre dans ce dîner, alors que la droite de la dame placée à la droite du maître de maison appelle le monsieur qui vient ensuite, et ainsi de droite à gauche, et sans vous tromper, je vous prie.

Lorsque le garçon ou la bonne, ou même mieux si Josette a déjà un Maître d'hôtel vient annoncer que "Madame est servie" la maîtresse de maison demandera le bras du monsieur qui doit occuper sa droite, tandis que le maître de la maison offrira le sien (le gauche) à la dame qui doit occuper sa droite. Madame qui reçoit aura vu, au préalable, à ce que chaque monsieur offre le bras à la dame qui doit être sa voisine. C'est bien de l'occupation pour Josette mais, du premier coup, elle prend sa place dans la confrérie des maîtresses de maisons averties, et ses dîners seront cités parmi les mieux ordonnés et les plus abondants.

C'est à Josette, qui, l'ai-je dit, a du entrer dans la salle à manger la dernière alors que son mari y était entré le premier, c'est donc à Josette à se lever la première de table, et à sortir au bras de son cavalier de la salle à manger. L'on se dirige vers le salon; Monsieur entraîne bientôt ses amis au fumoir. L'arôme du café qui se distribue au salon se rencontre avec les émanations des purs havanes qui s'échappent de la chambre voisine. Les femmes se sont rapprochées, les hommes entreprennent de grandes dissertations sur le vote féminin, son opportunité, ses risques et ses bienfaits... et l'on jacasse ainsi des heures durant, dans une béatitude heureuse, autour de Madame Josette enfin consacrée maîtresse de maison experte et délicieuse.

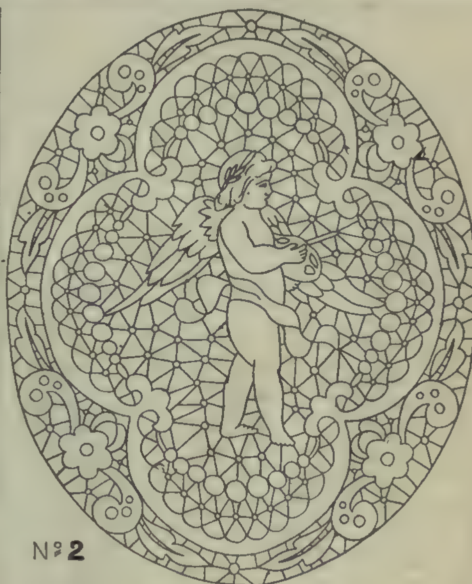
Mais il se peut que ce soit une toute humble femme qui ait à recevoir. Alors, elle aura le tact d'ignorer le faste de Josette, et de recevoir tout son monde avec la plus extrême simplicité. Les vins seront supprimés, et remplacés par une bonne tasse de thé, de la limonade ou un verre de ginger ale. Elle n'a pas de bonne, et elle préparera tout d'avance, de façon à ne laisser la table que fort rarement. Elle aura tant de simplicité, de bonne grâce, et de charme discret que l'on se plaira à proclamer ses petits soupers des chefs-d'œuvres.

TOMATES FARCIES

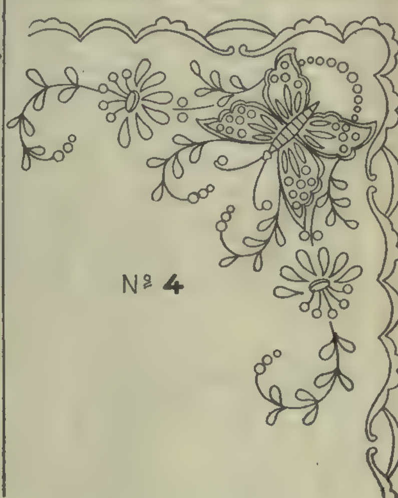
Videz la tomate délicatement, après lui avoir enlevé la petite tranche supérieure que vous mettez soigneusement de côté. Bourrez-la avec la composition suivante: viande hachée, bœuf ou porc frais, revenu dans la poèle, avec un peu de céleri haché fin, sel, poivre au goût, un petit peu de persil rehausse aussi le goût, de l'oignon en menus morceaux, couvrez de chapelure, ajoutez, soit de la sauce bien aromatisée du dernier poulet, ou du dernier gigot; mettez au four quelques instants, recouvrez ensuite de la petite tranche tout d'abord enlevée, plantez au centre une jolie branche de persil vert, et servez sur une fraîche feuille de laitue. Ce plat fort simple, est utilisé comme une entrée du meilleur goût.

Patrons de Broderies et Dentelles de la Revue Moderne









No 1—Dessus de coussin "Les oiseaux" à exécuter en broderie Richelieu. Prix: 25 sous.

No 2—Grand médaillon à exécuter en broderie Richelieu peut s'adapter pour rideau de porte, coussin, tête de fauteuil, etc. Prix: 25 sous.

No 3—Grappe de vigne à exécuter en Richelieu pour Stores, nappe, dessus de buffet. Prix: 25 sous.

No 4—Encadrement riche en broderie anglaise pour chemin de table, napperon, toilette d'oreiller, dessus de bureau, etc. Prix: 25 sous.

MACEDOINE DE LEGUMES

Carottes, 1 cuillerée à dessert de vinaigre, poivre, moutarde préparée, 1 roquille d'huile d'olive, betteraves, sel, 1 œuf, petits pois, navets, pommes de terre, choux-fleur, persil haché.

Prenez les restes de légumes, tant mieux s'ils sont variés. Les pois en conserve peuvent être employés, mais les pois frais sont préférables. Défaites le jaune de l'œuf dans un plat, ajoutez-y graduellement l'huile, le vinaigre, le poivre, le sel et la moutarde, et mélangez-y les légumes jusqu'à consistance. Placez dans un saladier et saupoudrez de persil.

LANGUE HACHEE.

Langue froide, mie de pain, poivre, sel, beurre, persil haché, 2 ou 3 cuillerées de bonne sauce aux tomates.

Hachez les restes de langue froide, ajoutez le ¼ en pesanteur de mie de pain, et sel et poivre au goût. Saupoudrez de persil et mélangez avec la sauce. Beurrez des moules à pâtés, remplissez du mélange, recouvrez de mie de pain et de petits morceaux de beurre, et cuire jusqu'à coloration brune.

LE MACRAMÉ

"Macramé" est un mot arabe qui sert à désigner des franges et des passementeries; par extension, ce terme a été appliqué à certains ouvrages que l'on confectionne au moyen de noeuds et par le tressage des fils; on les appelle aussi quelquefois franges nouées.

Si nous donnons la préférence au terme arabe, c'est que celui-ci a une signification plus générale et que l'on exécute au macramé des bandes, des galons, des grillages, des carrés et des rosaces aussi bien que des franges et des dents.

Le macramé était tombé dans l'oubli et c'est à peine si la tradition en a été conservée dans quelques couvents et chez quelques peuples slaves; c'est cette circonstance qui explique pourquoi il a été considéré comme une invention nouvelle, lors de sa dernière apparition, au siècle dernier. Le macramé est un travail des plus intéressants et des plus variés, car il trouve son application pour l'ornementation et la garniture d'une foule d'objets; de plus, ces ouvrages sont d'une solidité à toute épreuve, ce qui contribue beaucoup à en généraliser l'emploi.

Frange au macramé (fig. 1)—Longueur entière des fils pour le No 5 du Coton perlé D.M.C: 35½ pouces.

Le montage se fait avec des fils pris doubles en commençant avec la nuance la plus foncée pour finir avec la plus claire.

L'exécution de ce dessin de macramé est d'une grande simplicité.

Nous ferons seulement observer que les baguettes travaillées avec des fils doubles se feront alternativement de droite à gauche et de gauche à droite et que, de plus, le fil porte-noeuds double venant de gauche ne sera recouvert que par 3 fils doubles, tandis que le fil double venant de droite sera toujours recouvert de 4 fils doubles.

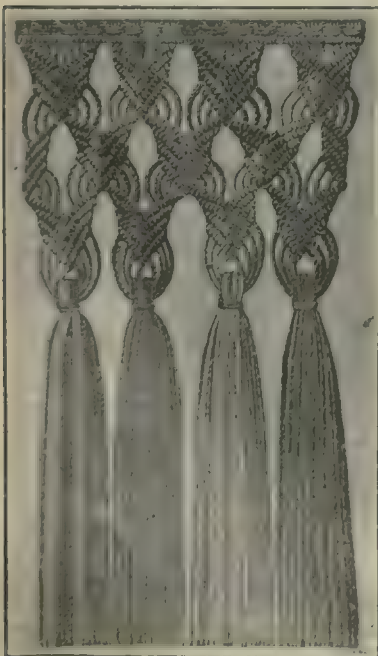


Fig. 1 — Frange au macramé.

Frange avec trois rangs de houppes (fig. 2)—Ce genre de frange sera employé de préférence pour l'ornementation des tapis, des rideaux, des canapés; on choisira donc les numéros les plus gros des cotons. Longueur des fils foncés pour le No 1 du Coton perlé D.M.C: 77½ pouces, longueur des fils clairs: 65 pouces.

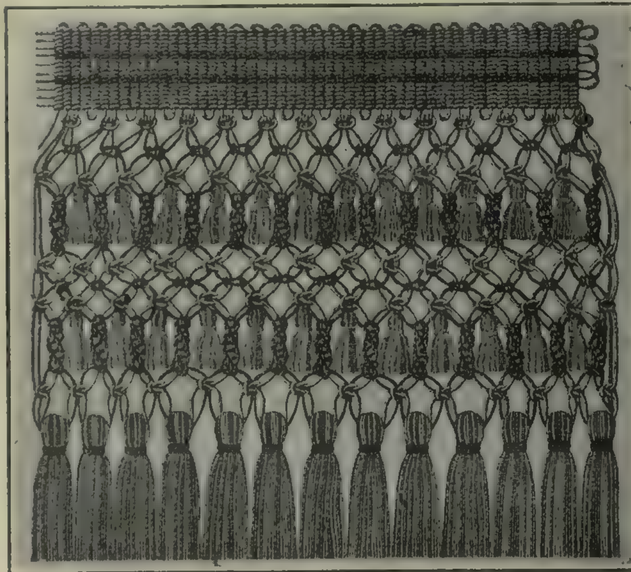


Fig. 2 — Frange avec trois rangs de houppes.

Pour le galon du montage compter pour 6¼ pouces du galon: 38¾ pouces de Coton perlé D.M.C No 1.

Les enlacements et interversions des fils sont des plus simples.

Les petites houppes, entre les noeuds, se font indépendamment de l'ouvrage avec du Mouliné spécial D.M.C No 14 et sont rattachées aux noeuds au moyen du tenon de la houppe.

Frange au macramé avec coin (fig. 3)—Longueur des fils pour le No 15 du Fil à pointer D.M.C: 58 pouces.

Les franges au macramé ne peuvent, vu leur composition, être froncées lorsqu'on veut les mener autour d'un coin, comme on peut le faire avec des dentelles en tulle, au crochet ou en filet. Les noeuds serrés du montage empêchent de tendre suffisamment le fil intérieur pour donner aux franges l'étendue nécessaire à la circonférence extérieure.

On est donc forcé, suivant le dessin, d'augmenter le nombre de fils d'une quantité donnée pour arriver à faire un coin s'aplatissant bien au bord de l'objet que garnit la frange.

Dans le détail de la figure 2 on ajoute 5 fils supplémentaires à la 4me série de noeuds.

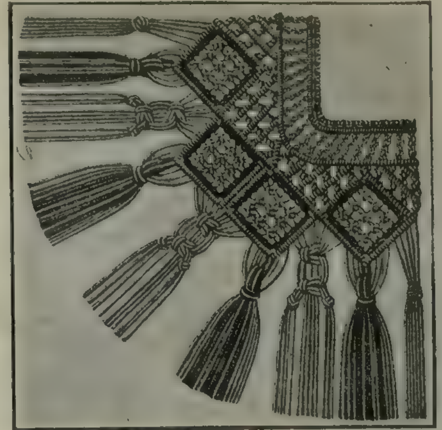


Fig. 3 — Frange au macramé avec coin.

Un groupe de baguettes entrecroisées exige 16 fils, répondant à 4 groupes de petits carrés placés entre les losanges.

Puis, les baguettes étant préparées préalablement, on passe un fil supplémentaire, fil 6, par le noeud double qui raccorde les baguettes au milieu. (Les fils supplémentaires apparaissent dans la gravure dans un ton plus foncé). C'est sur le fil 6 que l'on exécute la baguette se dirigeant à droite et à gauche.

On monte ensuite encore 7 autres fils sur les fils entre lesquels passe le fil supplémentaire. Le fil 7 est monté simple, les fils 8 et 9 sont montés doubles, le fil 10, le fil 11, le fil 12 et le fil 13 sont montés simples, de sorte que les fils 7, 10, 11, 12 et 13 relient les fils porte-noeuds, tandis que les fils 8 et 9 seuls sont montés séparément sur chaque côté.

Les baguettes que forment les noeuds des fils supplémentaires seront serrées de près comme toute autre baguette double. Nous avons écarté à dessein les fils porte-noeuds, afin de bien faire distinguer les fils ajoutés des fils existants.

Dans le point de jonction des baguettes on attache un fil de couleur rouge, très long, avec lequel on fait des noeuds pardessus les 14 fils qui se trouvent à l'intérieur du losange.

On replie le 7me fil à droite et le 1er fil à gauche, et l'on fait avec le fil de couleur un noeud double sur chacun des deux fils.

Le milieu du losange est garni de 9 noeuds plats; ceux-ci une fois établis, on continue à nouer le fil rouge sur les côtés; une baguette simple en fil blanc sert de bord extérieur au losange.

LA SCIENCE ET LA VIE

La vérité, c'est toute ma force.
Pascal.

On est toujours bien là où on se dévoue.
George Sand.

Une vie oisive est une mort anticipée.
Gœthe.

Fiançailles et Mariage

VOILA, Mademoiselle Colette, où vous a conduit le foxtrot.

Et vous en êtes fière.

Dame ! c'est qu'à notre époque, les jeunes filles pimpantes comme vous, et ornées d'une dot, ont quand même à redouter de rester sans épouseur. Pourtant, vous ne m'avez jamais donné d'inquiétudes. Vous avez un petit bout de nez trop futé et spirituel pour demeurer un personnage immobile de tapisserie. Vous êtes vivante, Colette; et de celles qui suscitent les hasards.

Les TOILETTES DE MARIÉES *atteignent une somptuosité sans égale.*

Ce ne sont que soieries mousseuses et fragiles aux chatoyants reflets et dentelles à profusion.

Charmante cette TOILETTE D'HYMENEE *en satin et tulle brodé. La façon est simple mais seyante au possible. Remarquer l'adroit drapé de la tunique.*

C'étaient donc hier vos fiançailles avec l'oiseau rare que vous dénichâtes en fox-trottant. Félicitations, il est charmant, le futur, intelligent, distingué — un garçon d'avenir. Ce qu'il vous fallait. Le salon de votre maman était une serre embaumée de fleurs blanches parmi lesquelles papillonnaient des nuages de tulle.

A l'annulaire de votre menotte gauche fut passée le classique diamant de fiançailles, gage d'un amour inaltérable; je vous le souhaite. Il faut que je vous félicite. Votre robe était un chef-d'œuvre de grâce juvénile; et je comprends la légère griserie qui vous environnait, conduite par les yeux épris du jeune fiancé.

Il pouvait être fier de vous. Vous aviez choisi pour ce jour mémorable une robe de taffetas "rose dragée" d'une simplicité enchanteresse. Le décolleté bateau, les mancherons bouffants, laissaient admirer le pur éclat de votre cou et la parfaite gracilité de vos bras.

Des bouclettes de ruban étaient le seul ornement de cette robe sur laquelle ils mettaient leur note rieuse et enfantine. Vous étiez mieux que jolie, Colette; et le petit bout de votre nez fripon le savait.

Le mariage ne traînera pas; et vous voulez être ce jour-là, pour gravir les marches de la Cathédrale, la mariée exquise vers laquelle se braque l'objectif des photographes de journaux mondains. Vous vous documenterez sur les robes de mariées. Vous savez déjà que la fleur d'oranger ne se porte plus et que le jasmin est trop facilement répété. Vous aurez tôt fait de découvrir, chez les couturiers en vogue, l'enroulement de satin qui, sans vous vieillir un brin, pourra s'accorder avec la fleur hiératique que vous avez choisie entre toutes pour votre symbolique ornement. Des lys. Longue et flexible comme vous l'êtes, avec vos cheveux flous, vos yeux d'agathe pailletée d'or, votre peau de fleur, vos mains de patricienne et vos petits pieds d'infante, vous supportez la hautaine royauté de cette belle fleur. C'est elle qui semblera assujettir l'irréelle transparence du voile de tulle uni qui vous enveloppera toute de son perceptible mystère.

A la taille aussi vous aurez un de ces lys, sur la robe de satin ivoire, un peu courte, mais complétée du manteau de cour qui descend des épaules et se prolonge loin, très loin, j'usqu'au mignon petit couple porteur de cette traîne digne d'une impératrice. Votre neveu et votre nièce, qui ont six et quatre ans, auront l'orgueil de vous servir de page et de demoiselle d'honneur. Je les vois, avec leurs cheveux blonds, leurs yeux éveillés, leur gentille frimousse; habillés l'un et l'autre de velours noir, pour mieux contraster. Ils seront jolis à voir quand, au bruit des grandes orgues, ils vous suivront vers le maître-autel chargé, pour vous célébrer, de roses et de lilas. C'est une mode ancienne, à laquelle on revient avec empressement.

Pour quêter, vous aurez quelques-unes de vos amies, en robes roses ou mauves. Les jeunes femmes de votre famille préféreront les teintes foncées, qui dominent dans les cortèges les plus élégants. Le noir surtout. Je vois d'ici votre maman, qui a de l'allure et un grand charme, dans une robe de satin noir mêlé de tulle, avec un rien de broderie d'argent sur le corsage et un ruban d'argent perdu dans les volutes de tulle. Et votre sœur s'accommode on ne peut mieux d'une robe de taffetas noir mélangée de ruban bleu. Le noir affirme sa supériorité dans toutes les circonstances, et plus encore dans ces célébrations mondaines qui exigent en même temps qu'une rigoureuse élégance, une extrême distinction.

Depuis la démocratisation du costume masculin, on n'a encore rien trouvé de mieux; et chaque fois que nous avons nous-même une hésitation ou un doute, c'est au noir qu'il faut nous adresser, avec plus de certitude. Il y a mille façons de corriger par les détails ce qu'une robe noire peut avoir de trop sévère, à première vue.

Donc, Colette, il y aura beaucoup de noir dans votre cortège, les messieurs en habit, les dames en panne, en satin, en tulle, en taffetas. Vos demoiselles d'honneur feront exception; mais tout l'éclat sera pour vous qui étincellerez sous vos voiles blancs, telle un joyau.

En vérité, c'est une cérémonie accablante. Au sortir des musiques suaves, émue encore de l'anneau passé à votre doigt, il faut que vous receviez avec toute la gamme de vos sourires, la cohue des complimenteurs. Vous êtes assez mondaine pour vous en acquitter avec aisance et sans trop d'ennui, parce que cela vous flatte, tout ce monde venu là pour vous; et vous triompherez de vous montrer à tous plus belle de la certitude d'être aimée et admirée.

Quand vous serez tous les deux dans l'auto fleurie qui vous emmènera, en un démarrage discret de voiture de luxe, il vous faudra subir les regards des curieux qui vous attendaient avec des sourires de complaisance. Vous serez un peu étourdie, Colette, je le gage, pour recevoir la parole émue qui vous fut déjà tant de fois dite — et qu'il vous dit encore en maudissant la gravité de ce cérémonial qui lui permet tout juste de porter à ses lèvres votre petite main gantée.

Vous avez repris votre assurance pour le lunch. Mais vous êtes distante comme il sied à une reine qu'on célèbre. Le petit bout de votre nez a beaucoup moins de malice qu'à l'ordinaire.

BLEUSE.



Les Fiancés.

—Ça manque un peu d'ensemble.
—Laissez donc! quand ils seront mariés, il se mettront peut-être d'accord!...

COURRIER DE MADELEINE

EXCELSIOR—Tant mieux si je puis vous faire quelque bien, et l'assurance que vous m'en donnez m'est vraiment bien douce. Le "Fémina" agrandi vous a plu, et rien ne sera épargné pour le rendre de plus en plus attrayant et intéressant.

CELLE QUI VOUS ADMIRE—Celle aussi qui sait traduire son affection par des mots très doux et très fervents. Je vous remercie pour toute la tendresse que vous jetez en ma vie, et je veux vous garder mienne, toujours. Les yeux noirs dénotent de l'intelligence et de l'ardeur. Quelle bêtise de les taxer de méchanceté et de rudesse. Ceux-là qui parlent ainsi, ne vous connaissent pas évidemment!

FERNANDE LA PAYSANNE—Quelle admirable amie vous êtes, et combien j'apprécie votre agissante sympathie. Comment aimez-vous votre nouvelle carrière? Votre journal malheureusement m'arrive imparfaitement. Voudriez-vous le faire envoyer à mon adresse personnelle: 710 Saint-Hubert.

RACHEL D.—Je suis ravie de faire la connaissance d'une petite cousine si vaillante et si aimable. Je voudrais diriger vers votre maison toutes celles que la carrière de "nurse" attire, et qui ne peuvent se placer dans nos hôpitaux. Aussi, si de jeunes amies me consultent à cet égard, je leur dirai quelle sécurité et quels bienfaits offre votre splendide institution. Je vous ai sûrement vue toute petite, car lorsque fillette, j'ai connu votre mère,elle promenait déjà de beaux enfants. Ecrivez-moi souvent et longuement, et vos billets m'intéresseront toujours.

DENISE.—Mais oui, cela suffit amplement pour se faire aimer. Votre surdité est certainement nuisible, mais elle ne constitue pas une tare irréparable. Vous pourrez d'ailleurs y remédier, le plus tard possible, par le port d'un appareil très adopté. Cette infirmité peut et doit être masquée le plus longtemps possible, mais elle ne constitue sûrement pas un inconvénient aussi grave que la perte de la vue et du parler. Vos autres qualités tant physiques que morales, vous vaudront d'être aimée.

Votre éducation vous donne le droit d'avoir tous les goûts. Seulement gardez-vous bien de moins aimer et de moins respecter ceux qui vous ont préparé une vie supérieure à la leur. C'est alors que vous marquerez une infériorité, la plus triste de toutes... Mais je vous en juge parfaitement incapable.

FRANCELINE—Le "pour nous deux" m'a plu. Je vous pardonne ce "verbiage" spirituel et charmant, et je vous engage à y revenir le plus souvent possible. Ainsi tout doucement vous vous acclimatez à votre nouvelle vie. Je souhaite qu'elle vous plaise bientôt, au point de ne plus rêver à changer. Tous les bonheurs sont en soi, voyez-vous; il s'agit simplement de les reconnaître et de les apprécier. Si le comité de lecture approuve, je ferai illustrer; cela mettra de la vie dans ces petites pages si fidèles et si sincères. Vous devez aimer votre nouvelle petite patrie, à cause justement de la résurrection qui s'y est manifestée... Je suis si contente avec vous, vous le sentez bien, n'est-ce pas?

STELLA—Non je ne suis pas désenchantée; au contraire, et de plus en plus je vous apprécie et vous aime. La sincérité est toute la vie, et je déteste la duplicité et la prétention plus que tout au monde. Vous, si simple et si sincère, devez me plaire profondément, et je vous le confesse en toute amitié.

L'OISEAU BLEU—Petit oiseau bleu, que vous êtes charmant...e! Faites ce petit sacrifice généreusement, et qui sait si le bonheur ne vous attend pas là-bas. Le hasard est bon bougre, et peut être votre destinée va-t-elle s'affirmer magnifique, alors que vous serez en train de douter de lui. Espérez, petit oiseau charmant, l'ère des chansons commence à peine.

LIBERTE—Vos vers sont soumis à l'appréciation de Saint-Just, secrétaire de notre comité de lecture en poésie. Je souhaite qu'ils soient acceptés.

R. DE L. L.—Malheureusement notre premier numéro est absolument épuisé. Peut-être un lecteur voudra-t-il se désaisir de son exemplaire à votre avantage. En ce cas, je vous le laisserai savoir. Notre Revue a donné un succès dépassant les plus folles espérances.... Nous n'épargnerons rien pour la rendre de plus en plus attrayante et aimée. Nos lecteurs sont nos amis, ils nous aident, ils favorisent notre succès, et de toutes parts, l'élan est splendide. De ce temps-ci, notre circulation monte, monte. Merci de vous intéresser à notre progrès, de façon si gentille... Ce violon a probablement une grande valeur. Si vous habitez la ville, voulez-vous que nous vous aidions à le faire reconnaître? Si vous vivez à la campagne voudriez-vous nous le confier? Nous n'épargnerons rien pour vous aider à reconnaître l'authenticité de l'instrument, et à en toucher ensuite le prix convenable. Oui, vous devez adresser ces lettres ainsi que vous dites. A votre gré; les deux sont autorisés, tout dépend du bon plaisir de chacune.

LAURA T.—Combien réconfortants sont vos billets si charmants et si sincères! Que la vie semble bonne, soutenue par de telles affections! Merci, et encore merci!

NUAGE ROSE—A la Revue Moderne même, 147 Saint-Denis, à Montréal.

LES NOUVELLES MODES DE PARIS

Les Jolis Costumes de Pâques



Costume de gabardine ou de serge, très simplement orné de poches, ouvert sur un gilet, et garni d'un tissu écossais assorti à la teinte du costume. La jupe est à petits plis sur les cotés. Un grand chapeau de paille complète cette élégante toilette printannière.

Costume de lainage blanc et gris, faisant une disposition de rayures tout à fait réusssie. Très facile à imiter. Ne convient qu'aux jeunes filles ou jeunes femmes très minces. Un petit chapeau, tout rond terminé avec la coquette boucle de coté finit cette toilette fort gentille.

Costume de gabardine mari[...] simplement garni d'un g[...] lon de cuir autour de [...] veste et à la jupe. Le pe[...] chapeau trotteur qui l'a[...] compagne est d'une ravi[...] sante simplicité.

VIOLETTE D'ALSACE—Toutes les bonnes choses que vous m'écrivez me font un grand plaisir, et je vous remercie d'illuminer mon travail de tant de chaude sympathie. Les romans vous plaisent, je ferai en sorte qu'ils vous intéressent toujours davantage. Cette toilette ferait un fort joli effet, et elle me parait d'un bon goût absolu.

PHYLLIS—Adressez à "Ninon", le Bulletin des Agriculteurs, 63 rue Williams à Montréal. Vous pouvez vous procurer le 3ème numéro de la Revue Moderne, en vous adressant à 147 rue Saint-Denis, à Montréal. Le premier est malheureusement épuisé, peut-être le trouverez-vous chez quelques rares libraires. Vous pouvez très bien offrir ces choses. Je reste à votre entière disposition.

GILLETTE—Je vais écrire à Paris, et sitôt que j'aurai reçu le volume demandé, vous en aurez la surprise dans la Revue Moderne, trop heureuse de combler ainsi vos désirs.

LILAS DES CHAMPS.—Merci pour vos félicitations, et je souhaite que nos pages féminines vous plaisent de plus en plus; nous essayerons de les améliorer. Cette fois, j'y ajoute des modes, non de celles que l'on trouve dans les premiers catalogues venus, mais choisies d'après les derniers modèles de Paris. Si vous étudiez l'histoire de la mode seulement, vous y verrez que la toilette a été fréquentes fois plus osée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Vous n'avez qu'à consulter d'anciens livres pour vous en convaincre. Les mœurs d'aujourd'hui ne sont pas parfaites, je l'admets, mais celles de l'antiquité les ont sûrement dépassées souvent en licences. On honorait même le vice le plus laid, à l'égal d'un culte. Cela ne se passait pas je l'admets dans les sociétés chrétiennes, mais chez des peuples néanmoins d'une civilisation raffinée. Chez les nôtres également, les mœurs furent dissolues et terribles. Que ditez-vous d'un roi qui envoyait quérir les plus belles filles de son royaume et les enfermait au Parc au Cerf? Ce roi, s'appelait Louis XV le Bien-Aimé, et se faisait appeler Sa Majesté Chrétienne. Et que d'autres encore qui affichèrent leurs vices et leurs licences, imités en tout par leur entourage. Si nous ne tenons compte que de notre pays, je conviendrai avec vous qu'au point de vue que vous défendez, hier valait sans doute mieux qu'aujourd'hui, mais si nous parlons d'une façon générale, comme je l'ai fait, je crois que les événements me donneront raison. En tout cas j'aime que l'on discute ainsi avec gentillesse et courtoisie, et de cette discussion, il ressort infailliblement de nouvelles clartés.

FLEUR EXILEE.—Un médecin m'affirme que ce n'est pas un empêchement, et que cela ne nuit en rien au résultat en question. Ce qui reste suffit, m'affirme-t-on. J'espère que vous me comprendrez, car il est quelque peu difficile de parler plus clairement.

TOUJOURS FIDELE.—Il n'est jamais trop tard pour donner de son cœur et de son affection à quiconque en a besoin. Aussi, faites! J'espère toujours dans la réalisation du bonheur que je rêve pour vous.

MESANGE BLEUE.—Ainsi le grand bonheur approche, et vous voilà toute préoccupée des détails de la toilette. Oui, ce costume serait bien, mais peut-être un peu chaud pour la saison. Celui de serge blanche en tout cas, pourrait être utilisé avec avantage, et vous ne porteriez l'autre que pour le mariage matinal, et le voyage. Tous les autres détails sont parfaits. N'oubliez pas la robe de mousseline ou de crêpe, ou de soie qui peut aussi être emportée, car à ce temps là de l'année, il fait généralement chaud, dans la partie de pays que vous vous proposez de visiter. Pas de gants blancs pour le voyage, mais de kid ou de suède, assorti au costume, ou gris tout simplement. Je suis ravie que vous aimiez la revue, et je souhaite vous garder toujours notre bonne petite amie.

RAPIDOISE.—L'eau réussit quelquefois mieux que n'importe quoi, pour enlever des taches, essayez-en bien délicatement. Si la recette manque son effet, il sera toujours temps de tenter la gazoline, la benzine, ou même un peu d'ammoniaque. Usez néanmoins de beaucoup de précaution à cause du tissu délicat. "Une Honnête femme" de Henry Bordeaux fut le premier roman publié dans notre revue. Le mois prochain un second roman de Guy de Chantepleure, et bien joli et bien écrit. Vous l'aimerez beaucoup, je le sais, et vous le lirez au complet. Merci de toutes les jolies choses si bien dites.

MARGOT LA ROUSSE.—Il ne faut pas bouder son époque, ni conspuer sa génération, voyez-vous. Les abus et les erreurs sont de tous les temps, et si notre siècle est pire sur certains rapports, il est supérieur sur d'autres. La Revue vous plait encore mieux ainsi, soyez certaine que cette affirmation m'est absolument précieuse, car être agréable à tous reste mon plus cher désir.

UN AMI DES FRANCO AMERICAINS.—Voudrait bien savoir les noms des paroisses canadiennes dans les villes suivantes de l'Etat du Massachusett: Charleston, Everett, Somerville, Revere, Melrose, Malden, Medford, Winchester, Arlington. Nos lecteurs américains nous rendraient un réel service en répondant à l'appel d'un ami.

MME JEANNE D'A. B.—Je sympathise de tout cœur à votre pénible deuil. Vous aviez pourtant bien gagné d'être heureuse. Est-ce donc que la vie ne saurait vous donner quelque répit... Le souvenir des belles années si vite passées, vous sera un réconfort, et vaillante comme vous l'êtes vous saurez donner à votre existence ce but nécessaire à tout être de cœur et d'action. Je ne vous oublie pas, et je vous attendrai souvent ici.

STELLA.—Je glisse ici un simple bonjour, mais tout imprégné de la meilleure tendresse.

NORMANDE.—Je fais écrire immédiatement en France pour avoir ce volume, et soyez certaine que si la réponse est favorable, votre vœu sera promptement comblé.

MARC LAHOR.—J'ai lu votre lettre avec une grande attention, et malgré qu'elle apportât une condamnation, j'ai été ravie de constater avec quelle subtilité et quelle profondeur d'analyse, elle mettait à nu, une situation qui en effet présente des côtés inquiétants. Seulement, j'ai lu l'œuvre en question, et je vous avoue que je ne l'ai pas jugée de la même façon que vous. Il faut d'abord se placer dans la situation exacte où se trouvaient les héros de ce roman, situation tellement spéciale, tellement affolante qu'elle échappe aux lois, et qu'elle ne doit relever que de Dieu seul. Vous me direz alors qu'un romancier est mal venu de la vouloir fixer. Le titre est peut-être osé, mais quant à le traiter de sacrilège, cela paraîtra exagéré. C'est tout au plus une hardiesse littéraire, à laquelle l'esprit religieux ne peut rien reprocher. Cette résurrection ne doit pas être prise dans le même esprit que celui que vous citez. Un homme est mort glorieusement, un enfant naîtra qui le prolongera et voilà la résurrection. Admettons que le titre n'est pas heureux, mais sans avoir aucune qualité pour défendre M. Bordeaux, au point de vue religieux, je sais qu'il est classé parmi les auteurs catholiques les mieux notés. Ce qui ressort surtout de cette œuvre, c'est le sacrifice de la mère, dont toutes les opinions sont émues, et qui arrive à comprendre quel rôle lui échoit auprès de l'enfant de son fils. Je crois que ce serait terriblement osé de juger cette littérature de guerre d'une façon absolue. L'opinion d'un aumônier militaire pourrait peut-être seule nous éclairer véritablement. Quant à nous, nous ne pouvons juger les gens et les choses que nous ignorons. Il faut d'ailleurs être clément à la vie, surtout à la vie qui surgit de tant de ruines, de tant de sang, de tant de douleurs. Vous allez me juger bien molle, et bien précaire, mais je ne puis arriver à me scandaliser de ce livre encore moins à en dénier le mérite, et à en méconnaître la morale. Jésus si doux à celles qui avaient péché, aurait relevé sur son cœur cette petite Marie Ritzen, coupable d'avoir trop aimé son héros qui allait mourir. Ne croyez-vous pas?

MADELEINE.

A NOS ABONNÉS

Nous tenons à remercier chaleureusement nos abonnés, qui, avec un si aimable empressement, nous ont adressé le prix de leur abonnement. A l'heure qu'il est, quelques-uns seulement ont omis de remplir ce léger devoir. Nous savons que c'est le fait d'une simple négligence qu'ils tiendront à réparer rapidement. Rappelons à tous que la date de l'échéance est mentionnée au bas de chaque adresse sur la bande qui enveloppe la revue. Aussi nos abonnés peuvent aisément constater, chaque mois, à quelle date exactement expire leur abonnement.

Nous recevons tous les mois plusieurs plaintes d'abonnés qui n'ont pas encore reçu leur revue, et ces plaintes sont immédiatement adressées à l'administration postale, en même temps qu'un duplicata de la revue est envoyé au plaignant. Ces erreurs ne doivent jamais nous être imputées. Notre service d'expédition est parfaitement organisé et surveillé de trop près pour qu'il s'y glisse des erreurs, et nous espérons obtenir avant longtemps le service postal qui satisfera notre nombreuse clientèle. Nous prions nos abonnés de nous prévenir si, le 17, ils n'ont pas reçu leur numéro du mois.

Nous remercions les abonnés bienveillants qui ont entrepris une campagne de propagande en notre faveur. Jamais nous n'aurions espéré une réponse aussi enthousiaste et aussi complète. Grâce à tous ces dévouements la circulation de notre revue étonnera bientôt nos meilleurs amis. Ceux et celles qui veulent se rallier à ce mouvement, et nous adresser des abonnés nouveaux, auront droit à toute notre gratitude.

L'ADMINISTRATION.

LA SCIENCE DE LA VIE

On songe plus à lire beaucoup qu'à lire utilement. Rollin.

La nécessité ressemble à un gros chien tapageur.

Fuyez-là; elle s'élance à votre poursuite et vous culbute.

Attendez-la de pied ferme, au contraire: elle vous suivra sans mordre. Vilaine compagne de voyage à coup sûr, mais il vaut encore mieux l'avoir à côté de soi que sur les épaules. Gustave Droz.

Chronique Musicale

Nous connaissons tous, de nom, au moins, le célèbre Orchestre de "La Scala" de Milan. Le 27 janvier, à 11 heures du soir, au théâtre Loew, nous avons enfin eu la chance exceptionnelle de l'entendre.

M. Arturo Toscanini qui était au pupitre, est un chef d'orchestre hors-ligne: pas de grands gestes, aucune exagération; il met chaque détail de la partition tellement en valeur, et obtient un ensemble si parfait, qu'en l'écoutant on a parfois l'impression d'entendre des orgues plutôt qu'un orchestre.

Le programme se composait: de trois airs du XVIe siècle, écrits pour luth et arrangés pour orchestre moderne par Ottorino Respigni; de trois charmantes images pour orchestre "Par les rues et par les chemins", "Les parfums de la nuit" et "Le matin d'un jour de fête" de Claude Debussy; d'un poème symphonique "Don Juan", de Strauss; de "Variations sur un thème de Haydn", de Brahms; de "Juventus", poème symphonique écrit par un jeune compositeur italien Victor de Sabata; et de l'immortel Prélude de "Tristan et Yseult" de Wagner. M. Toscanini a fait un prodige de mémoire en conduisant par cœur ce long et difficile programme.

Un fois de plus, nous avons eu à regretter de ne pas posséder une vraie salle de concert, où le son d'un orchestre n'irait pas se perdre dans les décors d'une scène de théâtre.

Est-ce à cause de l'heure tardive que l'assistance s'est montrée aussi peu enthousiaste? Espérons-le, car autrement, ce serait l'indice d'un manque de goût, dont nous ne voudrions pas être obligés d'accuser le public montréalais. Depuis longtemps, nous n'avions pas eu une manifestation d'art aussi complète.

* * *

Le concert du sympathique ténor espagnol Hipolito Lazaro, a eu lieu vendredi soir, le 11 février, au théâtre Saint-Denis.

Avec une si belle voix et une interprétation si agréable, il est dommage que Lazaro nous ait donné un programme aussi banal. A part trois délicieuses romances espagnoles, dont "La Partida" d'Alvarez et une vieille mélodie hébraïque arrangée par Schidler, il ne nous a chanté que des airs que lui-même nous avait déjà fait entendre à ses précédents concerts. Citons parmi ceux-ci "La donna e mobile", "Salut demeure chaste et pure", etc.

Tout grand artiste qu'il est, Lazaro force souvent ses notes élevées, c'est un tort dont lui-même pourrait bien, tôt ou tard, se repentir!

Lazaro était secondé par Mlle Henriette Wakefield, mezzo-soprano et M. Max Terr, pianiste accompagnateur.

Mlle Wakefield a une voix sonore et très juste, une méthode sûre, une très bonne diction anglaise et française; malheureusement elle interprète d'une manière un peu froide. Commencer un concert par "Mon cœur s'ouvre à ta voix", n'est certes pas une chose facile; en le faisant, Mlle Wakefield a prouvé sa valeur. Elle rendit également bien: "Psyché" de Paladibile et "Lullaby" de Worrell, et termina son programme par "L'Amour est enfant de Bohème".

M. Max Terr se montre meilleur accompagnateur que pianiste. Il nous a joué: "Chant Polonais" de Chopin-Liszt; "Fantaisie-Impromptu" de Chopin; et La Rhapsodie n° 6 de Liszt. Si son interprétation est des plus soignée, sa main gauche manque de force; ce léger défaut est peut-être dû à l'habitude d'accompagner, ou encore à la fatigue d'avoir été au piano tout le temps de ce concert.

* * *

Le baryton américain, Cecil Fanning qui a chanté jeudi matin le 17 février, au Ritz, est doué, sinon d'une grande voix, du moins d'une voix très facile et juste d'un timbre clair et chaud.

M. Fanning chante en anglais et en français; son articulation dans les deux langues est excellente, mais sa prononciation française laisse un peu à désirer.

Parmi les nombreux morceaux du programme, deux surtout ont été remarquables par le charme de leur écriture et par la manière dont ils ont été interprétés: "Partout où l'amour a passé" de Bemberg et le merveilleux "Chant Hindou" de Rimsky-Korsakoff.

Malgré la critique malveillante d'un certain journal anglais, le concert Cecil Fanning n'en demeure pas moins l'une des bonnes auditions de chant de la saison. Le seul fait que M. Fanning chantait sous les auspices du "Ladies' Morning Musical Club" était d'ailleurs un gage de sa qualité.

M. H. B. Turpin était au piano d'accompagnement.

* * *

Le concert de Jacques Thibaud, l'illustre violoniste, a été une fois de plus un triomphe pour l'art français! Quand on n'a pas entendu Thibaud, on ne peut comprendre la beauté et la pureté de son jeu, car des mots seraient insuffisants à les décrire.

Thibaud s'impose par sa valeur et non par de viles acrobaties; il ne s'abaisse pas au public, il élève le public vers lui, ou, pour mieux dire vers son art!

Le programme comprenait: le Concerto en si mineur, de Saint-Saëns dont le second mouvement est particulièrement intéressant; un Poème de Chausson; un Andante de Mozart-Saint-Saëns; une étude "Minute caprice" de Rode, arrangée pour le violon par Thibaud; Les "Chérubins" de Couperin-Salmon; une Gavotte de Back-Kreisler; "Chant du soir" de Shumann; "Danse Slave" de Dvorak-Kreisler; "Danse Espagnole" de Granados, Thibaud; et la Polonaise en la majeur de Wieniawski. En rappel nous eûmes "Passe-Pied" de Delibes-Gruenberg; et l'Aria pour la corde de Sol de Bach.

A la sortie, une dame disait, en parlant de Thibaud comparativement aux autres violonistes: "He is the king of them all". C'est là un bel hommage rendu par une personne de langue anglaise au grand artiste. Du reste les applaudissements si ardents de l'auditoire qui remplissait la salle sont un témoignage du grand succès qu'il a remporté, et qui lui est à l'avenir assuré parmi nous!

M. Thibaud était secondé par l'intelligent accompagnateur M. Charles Hart qui s'est montré merveilleux au cours du concert, mais plus encore, dans les pièces concertantes. Cet inoubliable concert fut donné le lundi soir, 21 février, à la Salle Windsor.

* * *

Il nous fait plaisir d'annoncer les concerts suivants: Emiliano Renaud, pianiste, le 10 Avril; Alberto Salvi, harpiste, le 21 Avril; Titta-Ruffo et Anna Fitziu, le 29 Avril; Amelita Galli-Curci, le 10 mai.

ANNE M. d'HALEWYN.

En art comme en politique, le progrès a ses "gogos" qui croient que la nouveauté est toujours supérieure à ce qu'elle prétend remplacer. Henry Fouquier



LE MAÎTRE DE FORGES

Par GEORGES OHNET

I

Par une claire journée du mois d'octobre 1880, un jeune homme, vêtu d'un élégant costume de chasse, était assis à la lisière d'un de ces beaux bois de chênes qui couvrent de leur ombre fraîche les premières pentes du Jura. Un grand chien épagneul marron, couché dans la bruyère à quelques pas de son maître, fixait sur lui ses yeux attentifs, semblant demander si on n'allait pas bientôt repartir.

Le chasseur ne paraissait pas disposé à reprendre de sitôt sa course. Il avait appuyé son fusil à un tronc d'arbre, jeté sur le revers du fossé son carnier vide et, tendant le dos au soleil, le menton appuyé dans sa main, il laissait errer ses yeux sur l'admirable panorama qui se déroulait devant lui.

De l'autre côté de la route, au bord de laquelle il était arrêté, le long d'une futaie, s'étendait une taille de deux ans, dont les cépées clairsemées poussaient comme des îlots de verdure au milieu des fougères et des grandes herbes jaunes. Le terrain boisé, s'abaissant en pente douce vers la vallée, laissait apercevoir dans les prairies le bourg de Pont-Avesnes, dressant, au-dessus des toits rouges des maisons, le clocher d'ardoises, de sa vieille église. A droite, le château, entouré de larges douves desséchées et plantées d'arbres fruitiers. L'Avesnes, un mince filet d'eau, que les habitants appellent ambitieusement "la rivière", étincelait comme un ruban d'argent entre les saules rabougris aux feuillages tremblants, qui se penchaient sur ses rives.

Plus loin l'usine, par les cheminées de ses hauts fourneaux, crachant une fumée rouge balayée par le vent, étendait ses noires murailles au bas de la colline, dont les assises de rochers étaient percées de larges trous servant à l'extraction du minerai. Au-dessus de ces excavations verdoyaient les vignes, qui produisent un petit vin blanc ayant un goût de pierre à fusil, et qu'on vend couramment sous le nom de vin de Moselle. Le ciel, d'un bleu pâle, était inondé de lumière, une brume transparente comme un voile léger flottait sur les hauteurs. Une paix profonde s'étendait sur cette riante nature. Et l'air était si pur qu'à travers l'espace, le bruit assourdi des marteaux de la forge montait de la vallée jusqu'à la forêt.

Engourdi par ce calme qui l'enveloppait, le jeune chasseur restait immobile. Peu à peu, le paysage avait cessé d'attirer ses yeux. Un sentiment de bien-être profond l'avait envahi, ses idées se perdaient dans un vague délicieux. Et il suivait en souriant sa pensée qui vagabondait dans les lointains du passé. Le soleil, tournant dans sa course, dorait les cimes rougissantes de la futaie; une chaleur lourde montait des bruyères et le silence des bois devenait plus recueilli.

Il fut brusquement tiré de sa méditation. Un museau frais venait de se poser sur ses genoux, pendant que deux yeux aux regards humains lui adressaient une muette prière.

— Ah! ah! dit le jeune homme, tu t'ennuies, toi, mon bon vieux? Allons, ne t'impatiente pas, nous repartons.

Et se levant avec un soupir, il remit son carnier en bandoulière, passa son fusil sous son bras, puis, traversant la route, il sauta un petit fossé et entra dans la taille.

Le chien marron battait déjà les grandes herbes. Tout à coup, il s'arrêta auprès d'un roncier, la patte haute, le cou replié immobile comme s'il était changé en pierre. Sa queue s'agitait faiblement et, de ses yeux, il semblait appeler son maître. Celui-ci fit rapidement quelques pas. Au même moment, bondissant hors de son gîte, un grand lièvre déboula, montrant sa croupe jaune et filant comme une balle. Le jeune homme épaula son arme et fit feu avec précipitation. Quand la fumée du coup fut dissipée, il aperçut sans étonnement, mais avec ennui, son lièvre qui disparaissait dans le grand bois.

— Encore un de manqué! murmura-t-il.

Et, se tournant vers l'épagneul qui l'attendait avec un air résigné: Quel malheur, hein? Tu l'arrêtais si bién!

Au même moment, un coup de fusil éclata sous la futaie, à cent mètres du jeune chasseur. Puis, après une minute de silence, un bruit de pas se fit entendre dans le gaulis, les branches s'écartèrent et un vigoureux gaillard, vêtu d'une blouse de chasse en toile bleue, chaussé de grandes bottes et coiffé d'un vieux chapeau, apparut sur le bord du bois. D'une main, il tenait son fusil; de l'autre, il portait, par les pattes de derrière, le lièvre qui venait de sortir si vivement de son gîte.

— Il paraît que vous avez été plus heureux que moi? dit en souriant le jeune chasseur en se dirigeant vers le nouveau venu.

— Ah! c'est vous qui avez tiré, monsieur? dit l'homme à la blouse.

— Oui, et fort maladroitement, car cet animal m'est parti dans les jambes et je lui ai envoyé mon coup de fusil à vingt pas.

— En effet, ce n'est pas brillant! reprit l'homme à la blouse avec ironie. Mais comment se fait-il, monsieur, que vous chassiez dans cette partie de la forêt?

— Mais j'y chasse, dit le jeune homme avec un léger étonnement, parce que j'en ai le droit...

— Je ne le crois pas: ces bois appartiennent à M. Derblay, qui ne permet à qui que ce soit d'y mettre le pied.

— Ah! ah! le maître de forges de Pont-Avesnes? reprit avec un peu de hauteur le jeune homme. Si je suis chez lui, c'est sans le savoir, et j'en suis tout à fait désolé. Je me serai égaré. Vous êtes sans doute le garde de M. Derblay?

— Et vous-même, qui êtes-vous? dit l'homme à la blouse, sans répondre à la question qui lui était posée.

— Je suis le marquis de Beaulieu, et je vous prie de croire que je n'ai pas l'habitude de braconner.

A ces mots, l'homme à la blouse rougit beaucoup, et s'inclinant avec déférence:

— Veuillez m'excuser, monsieur le marquis; si j'avais su à qui j'avais affaire, je ne me serais pas permis de vous aborder et de vous demander des explications. Continuez votre chasse, je vous prie, c'est moi qui me retire.

Pendant que son interlocuteur parlait, le jeune marquis l'observait plus attentivement. Sous son costume rustique, il avait bonne façon. Sa figure, encadrée d'une barbe noire, était belle et intelligente. Ses mains étaient fines et soignées. De plus, il venait de suspendre à son épaule un fusil d'une riche simplicité, comme seuls les armuriers anglais savent les faire.

— Je vous remercie, reprit froidement le marquis, mais je n'ai pas l'honneur de connaître M. Derblay. Je sais seulement que c'est un voisin incommode avec lequel nous avons de mauvais rapports. Je tiens absolument à ne pas tirer un seul coup de fusil de plus sur ses terres. Je suis depuis hier seulement à Beaulieu. Je connais mal le terrain, et mon amour pour la chasse m'a entraîné hors de nos limites. Mais je n'y serai pas repris.

— Comme il vous plaira, monsieur le marquis, répondit doucement l'homme à la blouse. M. Derblay aurait été cependant très heureux, je m'en porte garant, de vous prouver en cette circonstance que s'il est voisin incommode, c'est bien malgré lui... Il a empiété sur le domaine de Beaulieu pour faire passer un chemin de fer minier... Soyez assuré qu'il le regrette et qu'il est prêt à vous dédommager comme il vous conviendra. Les limites entre deux voisins sont quelquefois incertaines, ajouta-t-il en souriant... Vous en faites l'expérience vous-mêmes... Ne jugez donc pas M. Derblay sans le connaître... Vous regretteriez certainement plus tard votre sévérité...

— Vous êtes sans doute un ami du maître de forges?... fit le marquis en regardant l'homme à la blouse, un de ses employés peut-être, car vous mettez à le défendre une chaleur...

— Toute naturelle, croyez-le, monsieur le marquis.

Et changeant brusquement la conversation:

— Mais vous ne paraissez pas avoir été heureux, soit à Beaulieu, soit sur Pont-Avesnes? M. Derblay a la coquetterie de sa chasse. Et il serait fâché qu'on pût dire que vous êtes sorti de chez lui sans rien emporter. Veuillez prendre ce lièvre, que vous m'avez si obligeamment rabattu, et y joindre ces quatre perdreaux.

— Je ne puis accepter, répondit vivement le marquis. Gardez, je vous prie, vous me désobligeriez en insistant...

— Au risque de vous déplaire, j'insite cependant, répondit l'homme à la blouse. Je mets ce gibier sur le revers du fossé. Libre à vous de l'y laisser. Ce sera autant de gagné pour le renard... J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur le marquis...

Et, d'une seule enjambée, entrant dans le grand bois, il s'éloigna en allongeant le pas.

— Monsieur! monsieur! cria le marquis...

Mais déjà le chasseur était hors de vue.

— Voilà une étrange aventure, murmura le jeune homme; que vais-je faire?

Une intervention inattendue mit fin à ses hésitations. L'épagneul marron s'était dirigé vers le fossé, et prenant avec précaution un perdreau dans sa gueule, il le rapportait à son maître. Le marquis se mit à rire et, caressant le chien:

— Tu ne veux pas que nous rentrions bredouille, à ce qu'il paraît?

Et introduisant dans son carnier le lièvre et les quatre perdreaux, d'un pas un peu alourdi par cette charge inusitée, le jeune homme reprit le chemin du logis.

Le château de Beaulieu est une construction de style Louis XIII, qui se compose d'un corps principal et de deux ailes. Il a été construit en pierres blanches, piquées de briques. Les toits pointus des ailes sont surmontées de hautes cheminées sculptées, d'un très grand caractère. Une large terrasse, de cinq cents mètres de longueur, bordée d'une balustrade en grès rose, règne devant le château et est disposée en parterre. On y descend par un perron, élevé de huit marches, dont le dessous forme grotte. Des guirlandes de fleurs grimpent le long de la rampe en fer ouvragé, offrant à la main de celui qui descend un appui parfumé.

Cette terrasse, exposée au midi, est, à l'arrière-saison, un lieu de promenade délicieux. La vue y est charmante. Le château, situé sur la colline qui fait face aux vignobles et aux carrières de Pont-Avesnes, est entouré d'un parc de trente hectares, qui descend en pente douce vers la vallée. L'usine de M. Derblay a bien un peu gâté la beauté du paysage et troublé le recueillement de la campagne. Mais, telle qu'elle est, l'habitation est encore des plus enviables.

Elle est cependant restée déserte pendant de longues années. Le marquis de Beaulieu, le père du jeune chasseur, s'étant trouvé à vingt ans, vers 1845, à la tête d'une superbe fortune, avait commencé à mener à Paris la vie à grandes guides. Pourtant, il venait, chaque année, passer trois mois à Beaulieu, au moment de la chasse. C'était fête alors pour l'aristocratie de la contrée. Et la fastueuse prodigalité du châtelain enrichissait le pays pour toute la saison d'hiver.

Lorsque la révolution de 1848 éclata, les vignerons de Pont-Avesnes, électrisés par les tirades socialistes de quelques meneurs, se mirent en tête de récompenser la généreuse assistance que leur donnait le marquis, en saccageant son château.

Armés de fusils, de faux et de fourches, sous les plis du drapeau rouge, ils montèrent à Beaulieu en braillant la *Marseillaise*. Ils enfoncèrent les grilles que le concierge refusait obstinément d'ouvrir. Et, se répandant dans le château, ils se mirent à piller, brisant ce qu'ils ne pouvaient emporter. Le plus avisé de la bande, ayant trouvé l'entrée des caves, du vol on passa à la ripaille. Les vins du marquis étaient de choix. Les vignerons les apprécièrent en connaisseurs. L'ivresse leur donna un retour de violences. Se répandant dans les serres qui étaient tenues avec un soin merveilleux, ces brutes se mirent à piétiner les fleurs, à briser les vases de marbre.

Une admirable Flore, de Pradier, se dressait dans un massif de verdure, sur un socle, au pied duquel murmurait une cascade, ruisselant dans une vasque de pierre. Un enragé allait balafrer à coups de faux la charmante figure, quand le plus ivre, pris d'un soudain accès de sensibilité, se plaça devant le chef-d'œuvre, déclarant qu'il était un ami des arts et qu'il planterait sa fourche dans le ventre du premier qui toucherait à la statue. La Flore fut sauvée.

Alors, pour se dédommager, les Pont-Avesnois songèrent à planter un arbre de la liberté. Ils déracinèrent dans le parc un jeune peuplier et, après l'avoir orné de loques rouges, ils vinrent, avec des hurlements de joie, le dresser au beau milieu de la terrasse.

Puis, ils descendirent vers le bourg et continuèrent leur orgie révolutionnaire en braillant jusqu'à la nuit. Le lendemain matin, une brigade de gendarmerie arrivait à Pont-Avesnes, et l'ordre était rétabli sans difficultés.

En apprenant cette échauffourée, le marquis commença par en rire. Ayant comblé les Pont-Avesnois de ses bienfaits, il lui paraissait tout simple qu'ils essayassent de lui faire du mal. Mais ce qui le fit sortir de son caractère, ce fut le récit de la plantation de l'arbre de la liberté sur la terrasse.

Pour le coup, la plaisanterie lui parut passer les bornes. Il envoya à son jardinier l'ordre de déraciner le jeune peuplier, de le scier en morceaux de mesure réglementaire et de le lui expédier à Paris pour son chauffage particulier. Il envoya cinq cents francs à l'ivrogne ami des chefs-d'œuvre, et fit déclarer aux Pont-Avesnois que, pour se venger de leur petite farce révolutionnaire, il ne remettrait de sa vie les pieds à Beaulieu.

Le bourg, pour qui cette mise en quarantaine équivalait à une perte d'au moins vingt mille francs par an, fit faire des tentatives de rapprochement par son maire, essaya d'une pétition signée par le conseil municipal. Rien ne fit. Le marquis ne pardonna pas l'arbre de la liberté, et le château de Beaulieu resta clos.

A la vérité, les séductions de l'existence parisienne étaient bien aussi pour quelque chose dans la résolution prise par le marquis. Le club, les théâtres, le sport et la galanterie le retinrent plus sûrement loin de Beaulieu que sa rancune contre ses paysans. Cependant, au bout de quelques années de cette vie d'agitations et de plaisirs, le marquis se trouva fort las de toutes ses folies, et, profitant d'une heure de sagesse, il se maria.

Sa jeune femme, fille du duc de Bligny, avait une âme tendre et un esprit calme. Elle adora le marquis et sut fermer les yeux sur ses faiblesses. Il était de ces charmants prodigues, pour qui le plaisir est l'essence même de la vie, et qui ont la main et le cœur toujours ouverts: ne sachant pas résister à un désir de sa femme, mais capable de la faire mourir de chagrin, quitte à la pleurer amèrement après. Quand la marquise le grondait maternellement au lendemain d'une trop grosse folie, il lui baisait les mains avec des larmes dans les yeux, et lui disait: "Tu es une sainte!" Et, le jour suivant, il recommençait.

La lune de miel des jeunes époux avait duré trois ans. C'était bien honnête pour un homme tel que le marquis. De leur mariage étaient nés deux enfants. Un fils et une fille. Octave et Claire grandirent, élevés par leur mère. L'héritier gravement, et de façon à devenir un homme utile. La fille délicatement, pour qu'elle fût le charme de l'existence de celui qu'elle viendrait à aimer. Bizarrerie de la création: le fils était la vivante image de sa mère, doux, tendre et gai; la fille avait le caractère impétueux et ardent de son père. L'éducation peut assouplir la nature, elle ne la change point. En avançant en âge, Octave devint l'aimable garçon qu'il promettait d'être. Claire fut la superbe et hautaine jeune fille que son enfance annonçait.

Cependant un compagnon leur arriva bientôt, amené par le malheur et le deuil. Le duc de Bligny, resté veuf fort jeune, avec un petit enfant, mourut misérablement sur la pelouse d'un champ de courses, les reins brisés par son cheval. Ce fils des preux, tué comme un jockey, ne laissait que peu de fortune. Son fils Gaston, au sortir de la cérémonie funèbre, fut conduit vêtu de noir chez sa tante la marquise et n'en sortit plus.

Traité comme un troisième enfant, il grandit auprès d'Octave et de Claire. Plus âgé qu'eux, il portait déjà en lui le charme et l'élégance d'une race raffinée. Il avait été laissé à l'abandon par son père, dont la vie de dissipation se prêtait peu aux soins d'une surveillance suivie. Tantôt livré aux domestiques, qui le mêlaient à leurs intrigues de bas étage, tantôt emmené par le duc dans des parties fines, et indisposé par la nourriture irritante des restaurants, l'innocence de cet enfant, entre les débauches des laquais et les galanteries de son père, avait été mise à une rude épreuve.

Quand il fut amené à l'hôtel de Beaulieu, il était malingre au physique, triste et légèrement mauvais au moral. Dans l'atmosphère épurée de la vie de famille, il retrouva toutes les grâces, toutes les fraîcheurs de la jeunesse. A dix-neuf ans, ses études finies, il promettait d'être un charmant cavalier et un gentleman accompli. C'est à cette époque qu'il s'aperçut que sa cousine Claire, plus jeune que lui de quatre ans, n'était plus une petite fille.

Une transformation soudaine s'était opérée en elle. Comme un beau papillon sortant de sa chrysalide. Claire venait de s'épanouir dans toute la splendeur de sa radieuse nature de blonde. Ses yeux noirs brillaient d'un doux éclat, et sa taille, admirablement développée, avait une élégance sans pareille. Gaston l'adora follement. Ce fut un coup de foudre. Il garda

pendant deux ans son secret pronfondément enfermé au fond de lui-même.

Un grand malheur fut cause qu'il parla. Dans la douleur, les aveux sortent plus facilement du cœur. Le marquis de Beaulieu mourut subitement. Ce viveur disparut secrètement de la vie, à l'anglaise. Il ne fut pas malade, il cessa de vivre. On le trouva étendu dans son cabinet de travail. Il avait voulu feuilleter le dossier d'un procès qu'il engageait contre des collatéraux d'Angleterre. Ce travail inusité ne lui avait pas réussi.

Les médecins déclarèrent que le marquis avait succombé à la rupture d'un anévrisme. Les amis du club hochèrent la tête et dirent entre eux que cet excellent Beaulieu avait fini comme Morny, usé, brûlé par la grande vie. Il est certain qu'on ne mène pas impunément l'existence que le marquis menait depuis vingt-cinq ans.

De plus avisés pensèrent que la révélation faite par l'homme d'affaires à ce superbe gaspilleur d'argent, que son capital était dévoré jusqu'au dernier sou, l'avait aussi sûrement tué que si on lui avait logé une balle en plein cœur.

La famille du marquis ne s'occupa pas à rechercher les causes de cette mort foudroyante; elle ne songea qu'à pleurer. M. de Beaulieu était aimé et respecté comme s'il eût été un époux et un père modèle. La marquise, silencieusement, mit toute sa maison en deuil et fit, à celui qu'elle avait adoré malgré ses fautes et qu'elle regrettait amèrement des obsèques princières. Octave, désormais marquis de Beaulieu, et le duc de Bligny, son frère d'adoption, conduisirent le deuil, entourés de la plus vieille noblesse de France. Et le soir, quand ils rentrèrent dans l'hôtel sombre et muet, ils trouvèrent la marquise et Claire vêtues de noir, qui les attendaient pour les consoler et les remercier de la lourde et douloureuse tâche qu'ils venaient de remplir. Puis la marquise s'enferma dans sa chambre avec son fils pour lui parler de l'avenir. Et Gaston alla avec Claire au jardin.

L'ombre descendait sous les grands arbres. C'était une belle soirée d'été, l'air était chargé du parfum des fleurs. Les deux jeunes gens marchaient, lentement et sans parler, autour de la pelouse. Ils suivaient l'un et l'autre leur pensée. D'un commun accord, ils s'arrêtérent et s'assirent sur un banc de pierre. Un jet d'eau chantait dans le bassin de marbre à leurs pieds, et son murmure monotone berçait leur rêverie. Gaston, soudain, rompit le silence, et, parlant vite comme quelqu'un qui s'est trop longtemps contenu, il exprima à Claire, avec une profonde sensibilité, son chagrin d'avoir perdu l'homme excellent qui lui avait servi de père. Il y avait en lui une émotion qu'il était impuissant à contenir. Ses nerfs avaient été trop cruellement tendus toute la journée. Une faiblesse de tout son être le livrait à l'émotion poignante de l'heure présente. Et, malgré lui, ne pouvant retenir ses larmes, il se mit à sangloter.

Puis, laissant tomber sa tête alourdie dans les mains brûlantes de Claire, il s'écria:

— Va, je n'oublierai jamais ce que les tiens ont été pour moi. Quoi qu'il m'arrivé dans la vie, tu me trouveras toujours près de toi. Je t'aime tant!

Et il répétait au travers de ses sanglots: "Je t'aime! je t'aime!..."

Claire releva doucement la tête de Gaston, rougissant et presque honteux de son abandon, et le regardant profondément, avec un doux sourire:

— Moi aussi, je t'aime! dit-elle.

Gaston, éperdu, poussa un cri: "Claire!"

La jeune fille lui mit les mains sur les lèvres, et, avec la solennité d'un engagement, elle effleura d'un baiser le front du jeune duc. Puis, lentement, ils se levèrent, et appuyés l'un sur l'autre, ils reprirent en silence leur marche autour de la pelouse. Ils ne songeaient plus à parler. Ils écoutaient leur cœur.

Le lendemain, Octave de Beaulieu commença son droit et Gaston entra au ministère des affaires étrangères. Le gouvernement républicain cherchait alors à s'attacher les grands noms de l'aristocratie pour rassurer l'Europe, qui voyait avec des yeux inquiets la démocratie triomphante. Le jeune duc avait été attaché au cabinet de M. Decazes, et semblait promis au plus brillant avenir diplomatique.

Très lancé dans le monde, il y avait produit une vive sensation par l'élégance de sa tournure, la grâce de son visage et le charme de sa conversation. Recherché par les mères de famille, il était resté indifférent aux avances qui lui avaient été faites. Ses yeux étaient fermés à tout ce qui n'était point Claire. Et ses meilleures soirées étaient celles qu'il passait dans le petit salon de sa tante, à regarder sa cousine travaillant la tête penchée sur sa broderie. La lumière faisait étinceler les boucles folles qui frisaient sur sa nuque ronde. Et Gaston restait silencieux et recueilli, dévorant des yeux ces cheveux d'or qu'il eût voulu baiser dévotement. A dix heures, il prenait congé de la marquise, serrait fraternellement la main de Claire et s'en allait dans le monde, danser jusqu'au matin.

L'été, toute la maison s'envolait en Normandie, dans une propriété de la marquise; car, fidèle à la rancune de son mari, celle-ci n'était point encore retournée à Beaulieu. Là, Gaston était complètement heureux: il courait les bois à cheval, avec Octave et Claire, ivre d'air pur, tandis que la marquise fouillait les archives de la famille pour trouver de nouveaux documents relatifs au procès d'Angleterre.

Il s'agissait d'une somme considérable léguée à M. de Beaulieu par testament. Les Anglais avaient contesté le legs. et les sollicitors des deux parties, entrés dans la cause, comme des rats dans un fromage, s'enrichissaient en faisant durer les hostilités. Le procès que le marquis avait commencé par amour-propre, sa veuve l'avait continué par intérêt, car la fortune de M. de Beaulieu avait été gravement compromise par ses folies, et l'héritage d'Angleterre représentait le plus clair du patrimoine des deux enfants. La fortune personnelle de la marquise était belle et solide, mais suffisait seulement aux charges très lourdes de la vie commune. Madame de Beaulieu s'était donc faite plaideuse, quoiqu'elle eût horreur de la chicane, pour défendre la fortune de Claire et d'Octave. Et, plongée dans les paperasses, en correspondance continuelle avec les hommes de loi, elle était devenue d'une belle force sur le code de procédure.

Elle avait une confiance absolue dans l'issue du débat. Les siens prolongeaient sa sécurité, et Claire était considérée comme devant apporter deux millions à celui qui serait assez heureux pour lui plaire. Elle avait déjà été demandée en mariage, et par des prétendants de haute naissance et de grande fortune. Elle avait refusé. La marquise, inquiète, avait questionné sa fille, et Claire, sans hésiter, avait appris à sa mère qu'elle était fiancée au duc de Bligny.

Madame de Beaulieu avait été médiocrement satisfaite de ces accordailles. Outre qu'elle avait sur les mariages entre cousins des idées fort arrêtées, elle jugeait Gaston avec une pénétration singulière. Elle le voyait léger, passionné et inconstant, très capable d'aimer ardem-

ment, incapable d'aimer fidèlement. Elle ne voulut cependant pas chercher à influencer sa fille. Elle connaissait le caractère étrangement ferme de Claire et savait que rien ne pourrait la décider à rompre un engagement librement contracté. De plus, au fond d'elle-même, la marquise était flattée d'une alliance qui faisait rentrer dans sa famille ce beau nom de Bligny qu'elle avait abandonné, elle, en se mariant. Elle fit donc bon accueil à son neveu, et, ne pouvant le traiter mieux qu'elle n'avait fait jusque-là, elle continua à voir en lui un véritable fils.

Sur ces entrefaites, le duc fut nommé secrétaire à l'ambassade de Saint-Pétersbourg. Et, d'un commun accord, on résolut de faire le mariage, au premier congé que le jeune diplomate obtiendrait. Le premier congé fut donné au bout de six mois. Gaston arriva à Paris, mais pour huit jours seulement. Il était chargé d'une mission confidentielle que l'ambassadeur n'avait pas voulu livrer au hasard des dépêches chiffrées.

Huit jours! Pouvait-on en conscience se marier en huit jours? Ce n'était même pas un délai assez long pour que les bans fussent régulièrement publiés. Le jeune duc fut tendre pour Claire, mais avec une nuance de légèreté, qui contrastait avec sa pieuse tendresse d'autrefois.

Depuis son départ, Gaston avait fréquenté la société russe, la plus corrompue qu'il y ait au monde. Et il revenait avec des idées toutes particulières sur l'amour. L'expression de son visage même s'était modifiée comme les sentiments de son cœur. Ses traits s'étaient marqués et durcis. Il y avait comme une trace de débauche sur son front autrefois si pur. Claire ne vit pas, ou ne voulut pas voir ces changements. Elle avait voué au duc une tendresse inaltérable. Et puis elle avait confiance dans le gentilhomme et attendait. Les lettres, d'abord fréquentes, de Gaston, devinrent plus rares. C'étaient toujours des protestations passionnées. Il souffrait cruellement, à l'entendre, des retards apportés à son bonheur. Mais il ne parlait plus de revenir. Et deux ans s'étaient écoulés depuis son départ.

A la demande de sa fille, madame de Beaulieu avait fermé ses salons pendant les deux hivers qui venaient de s'écouler. La fiancée voulait vivre dans la retraite pour couper court aux sollicitations des prétendants qui ne se décourageaient pas. Octave continuait son droit, et la marquise se plongeait de plus en plus dans les paperasses de son interminable procès.

Quand le printemps revint, par un de ces caprices qui lui étaient familiers, Claire désira aller visiter cette terre de Beaulieu, que son père, pendant sa vie, avait mise en interdit. La marquise, incapable de résister à sa fille, et jugeant utile de la distraire, consentit à ce déplacement.

Et c'est ainsi que, par une belle journée d'octobre, le jeune marquis, tout fraîchement reçu licencié, avait été rencontré le fusil sur l'épaule, accompagné de son épagneul marron, dans les bois de M. Derblay.

II

A l'heure où le jeune marquis revenait lourdement chargé vers le château, madame de Beaulieu et Claire, assises dans le grand salon, jouissaient de la fin de cette belle journée. Par les larges portes-fenêtres ouvertes sur le perron, le soleil entrait à flots, faisant étinceler l'or bruni des cadres, entre les larges bordures desquels les ancêtres se dressaient, souriants ou graves, dans leurs costumes de cérémonie. Le mobilier Louis XVI, en bois sculpté peint en blanc et rehaussé de filets vert d'eau, était recouvert d'une tapisserie au petit point représentant les métamorphoses d'Ovide. Un large paravent bas, tendu en velours de Gênes, entourait la bergère profonde dans laquelle la marquise était installée, tricotant avec une grande attention des capelines de laine pour les petits enfants du village.

Madame de Beaulieu avait alors dépassé la quarantaine. Son visage grave et doux était couronné par une chevelure déjà presque blanche, qui lui donnait un grand air de noblesse. Ses yeux noirs pleins de mélancolie semblaient encore humides des larmes secrètes qu'ils avaient versées. Mince et fluette, la marquise était de santé délicate, et prenait toutes sortes de précautions. Par cette chaude journée, un grand châle était étendu sur ses genoux, protégeant contre l'air vif ses petits pieds que, par une coquetterie persistante, elle chaussait de mules légères en satin noir.

Enfoncée dans un large fauteuil, la tête abandonnée sur le dossier de tapisserie, les mains pendantes et inertes, Claire, les yeux perdus dans le ciel, regardait, sans le voir, l'admirable horizon qui s'ouvrait devant elle. Depuis une heure elle était là, immobile, silencieuse, se laissant baigner par le soleil, qui faisait resplendir ses cheveux blonds, comme une auréole de vierge.

Depuis quelques instants, la marquise regardait sa fille avec inquiétude. Un triste sourire avait erré sur ses lèvres, et, pour attirer l'attention de Claire, elle avait remué avec affectation la corbeille qui contenait ses pelotons de laine, accompagnant ce mouvement de: hem! hem! significatifs. Mais la jeune fille, insensible à ces appels indirects, était restée immobile, poursuivant sa pensée avec une ténacité implacable. La marquise, dépitée, posa alors son ouvrage sur la table et, se relevant dans sa bergère, elle dit avec un léger accent de gronderie:

— Claire... Claire...

Mademoiselle de Beaulieu ferma un instant les yeux, comme pour dire adieu à son rêve, et, sans bouger la tête, levant seulement jusqu'aux bras du fauteuil ses belles mains blanches:

— Ma mère? répondit-elle.

— A quoi penses-tu?

Claire resta un instant silencieuse. Un pli creusa son front. Puis, faisant un effort sur elle-même, d'un air calme:

— Je ne pensais à rien, mère, reprit-elle, cet air tiède m'avait engourdie... Pourquoi m'avez-vous appelée?

— Pour que tu me parles, dit la marquise avec une nuance d'affectueux reproche, pour que tu ne restes pas ainsi, muette et absorbée.

Il y eut un instant de silence. Claire avait repris sa pose abandonnée. La marquise, penchée en avant, avait rejeté son châle, sans souci de l'air frais. Mademoiselle de Beaulieu, se tournant lentement vers sa mère, lui montra un beau visage triste. Et, comme reprenant tout haut la suite des pensées qu'elle agitait auparavant tout bas:

— Combien y a-t-il de temps, fit-elle, que nous n'avons reçu de lettres de Saint-Pétersbourg?

La marquise hocha la tête, semblant dire: Je savais bien de quoi il s'agissait. Et, d'une voix qu'elle tâchait de rendre calme:

— Il y a deux mois environ.

— Deux mois! oui! répéta Claire avec un douloureux soupir.

Pour cette fois la marquise perdit tout à fait patience; se levant brusquement, elle vint s'asseoir près de la fenêtre, en face de sa fille, et, lui prenant la main:

— Mais voyons, pourquoi penser sans cesse à cela, et te torturer l'esprit?

— A quoi voulez-vous que je pense, dit Claire avec amertume, sinon à mon fiancé? Et comment ne me torturerais-je pas l'esprit, comme vous dites, pour trouver les motifs de son silence?

— J'avoue, reprit la marquise, qu'il est difficile de l'expliquer. Le duc de Bligny, mon neveu, après avoir passé huit jours auprès de nous, l'an dernier, est reparti en promettant de revenir à Paris pendant l'hiver. Il a d'abord écrit que des complications politiques le retenaient à son poste. Puis, il a prétexté que, l'hiver étant fini, il attendait l'été pour rentrer en France. L'été est venu, mais le duc ne vient pas. Voici l'automne, et Gaston ne donne même plus de prétextes. Il ne prend pas seulement la peine de nous écrire. Admettons qu'il n'y ait de sa part que de la négligence. C'est déjà trop! Ma fille, tout dégénère: les hommes de notre monde eux-mêmes ne savent plus être polis.

Et la marquise redressa sa tête blanche, qui lui donnait un air de ressemblance avec les grandes dames poudrées qui souriaient tout autour du salon, dans leurs beaux cadres dorés de portraits de famille.

— Cependant, s'il était malade? hasarda Claire, déjà entraînée à défendre celui qu'elle aimait. S'il était dans l'impossibilité de donner de ses nouvelles?

— C'est inadmissible, reprit sans pitié la marquise, on nous aurait prévenues de l'ambassade. Sois sûre qu'il est en parfait état, qu'il est vermeil et joyeux et qu'il a conduit tout l'hiver le cotillon, dans la haute société de Saint-Pétersbourg.

Une crispation nerveuse altéra le visage de Claire. Elle pâlit, comme si tout le sang de ses veines avait reflué vers son cœur. Puis, s'efforçant de sourire:

— Il m'avait tant promis de venir passer l'hiver à Paris; et je me faisais une si grande fête de me trouver dans notre monde avec lui! J'aurais triomphé de ses succès. Il se serait peut-être aperçu des miens. Il faut avouer, ma mère, qu'il n'est pas jaloux. Et cependant il aurait sujet de l'être. Partout où nous sommes allées, j'ai été fort entourée. Ici même, dans ce désert de Beaulieu, les adorations n'ont pas cessé, et jusqu'à notre voisin, le maître de forges, qui s'en mêle...

— M. Derblay?

— M. Derblay, oui, ma mère. Dimanche, à la messe, — vous n'avez pas remarqué cela, vous êtes trop pieuse, — je lisais mes prières à côté de vous, mais, sans savoir pourquoi, je me sentais gênée. Une force plus puissante que ma volonté attirait mon attention. Malgré moi, je me détournai, je levai les yeux, et, dans l'ombre d'une chapelle, je vis M. Derblay incliné.

— Il priait.

— Non, ma mère, il me regardait. Nos yeux se rencontrèrent et je lus dans les siens comme une muette invocation. Je baissai la tête et m'efforçai de ne plus me tourner de son côté. A la sortie, je le trouvai sous le porche qui attendait. Il n'osa pas m'offrir l'eau bénite. Il s'inclina profondément, nous passâmes, et je sentis son

regard qui me suivait. Il paraît que c'est la première fois de l'année qu'on le voit à la messe.

La marquise se leva, et retournant à sa bergère dans laquelle elle s'enfonça mollement:

— Eh bien! cela lui comptera pour le salut de son âme, à ce garçon. Au lieu de te faire des yeux blancs, il devrait bien nous dédommager des empiètements auxquels il s'est livré sur nos limites. Je le trouve assez plaisant avec ses invocations muettes. Et il faut que tu sois bien désœuvrée pour t'occuper des soupirs de ce batteur de fer, qui nous rendra sourds un de ces matins avec ses marteaux.

— Ma mère, les hommages de M. Derblay sont respectueux, et je n'ai pas lieu de m'en plaindre. Je ne vous parle du maître de forges que parce qu'il fait nombre avec les autres. Enfin, le cœur de la femme est changeant, dit-on... Le duc n'est pas là pour défendre son bien... Et moi, le rôle de Pénélope, attendant perpétuellement le retour de celui qui n'arrive pas, pourrait finir par me lasser. Gaston devrait se dire tout cela... Mais il ne se le dit pas. Et je reste toute seule, patiente, fidèle...

— Et tu as bien tort! s'écria la marquise avec vivacité. Moi, si j'étais à ta place...

— Non, ma mère, interrompit mademoiselle de Beaulieu avec une fermeté grave, je n'ai pas tort, et je n'ai aucun mérite à faire ce que je fais, car j'aime le duc de Bligny.

— Tu l'aimes! reprit la marquise, ne pouvant dissimuler son irritation. Comme tu es toujours exagérée! Faire d'une amitié d'enfance, un amour profond: d'un lien de parenté, une chaîne indestructible! Gaston et toi vous avez grandi l'un près de l'autre. Tu as cru que cette communauté d'existence devait se perpétuer et que tu ne pouvais pas être heureuse sans le duc... Folies que tout cela, mon enfant!

— Ma mère! s'écria Claire.

Mais la marquise était lancée, et l'occasion qui lui était offerte de soulager son cœur était trop belle pour qu'elle la laissât échapper.

— Tu te fais de grandes illusions sur le duc. Il est léger, frivole. Il a, tu le sais, des habitudes d'indépendance qu'il ne pourra pas corriger. Et j'entrevois beaucoup de déceptions pour toi, dans l'avenir. Tiens! Veux-tu le fond de ma pensée? Je ne verrai pas sans inquiétude ce mariage se faire!

Claire s'était redressée. Une rougeur ardente montait à ses joues. Les deux femmes se regardèrent un instant sans parler. Il semblait que le premier mot qui allait être prononcé entre elles aurait une gravité exceptionnelle. Mademoiselle de Beaulieu ne put se contenir et, d'une voix tremblante:

— Ma mère, voilà la première fois que vous me parlez ainsi. Il semble que vous vouliez me préparer à apprendre une mauvaise nouvelle. L'absence du duc aurait-elle des motifs sérieux que vous me cachiez? Est-ce que vous auriez appris?...

La marquise eut peur en voyant l'émotion violente de sa fille. Elle comprit mieux que jamais combien était profond et solide l'attachement de Claire. Elle vit qu'elle s'était trop avancée. Et, faisant promptement retraite:

— Non, mon enfant, je ne sais rien, reprit-elle, on ne m'a rien dit. Je trouve même qu'on ne me dit pas assez. Et un silence si prolongé de la part de mon neveu m'étonne... En vérité, il me semble que Gaston pousse un peu bien loin la diplomatie!

Claire fut rassurée. Elle attribua la vive sortie de sa mère à un mécontentement qu'elle ne pouvait elle-même s'empêcher de trouver légitime. Et, s'efforçant de reprendre sa sérénité:

— Allons, ma mère, encore un peu de patience... Le duc pense à nous, j'en suis sûre. Et, de Saint-Pétersbourg, il va nous faire la surprise d'arriver sans être attendu.

— Je le souhaite, ma fille, puisque tu le désires. En tout cas, mon neveu de Préfont et sa femme arrivent aujourd'hui. Ils viennent de Paris. Peut-être seront-ils mieux renseignés que nous.

— Tenez, voici Octave qui rentre par la terrasse avec maître Bachelin... dit vivement Mademoiselle de Beaulieu en se levant avec précipitation, désireuse d'échapper à ce pénible entretien.

La jeune fille sortit du salon et s'avança en pleine lumière. Elle avait alors vingt-deux ans et était dans toute la splendeur de sa beauté. Sa taille élevée avait une élégance exquise. Et les bras, merveilleusement attachés à des épaules superbes, étaient terminés par des mains de reine. Ses cheveux d'or, noués sur le haut de la tête, laissaient voir une nuque ronde d'une blancheur rosée. Légèrement penchée en avant, les mains appuyées à la balustrade de fer du perron, effeuillant machinalement une des fleurs grimpantes qui s'y attachaient, elle se montrait la vivante incarnation de la jeunesse dans sa grâce et sa vigueur.

Madame de Beaulieu, pendant un instant, la couva des yeux avec admiration. Puis elle hocha la tête silencieusement et poussa un dernier soupir. Les pas des deux arrivants faisaient crier le sable de la terrasse et leurs voix parvenaient confusément jusqu'au salon.

Maître Bachelin était un petit homme de soixante ans environ, arrondi par l'inactivité forcée de sa vie de bureau. Le visage très rouge sous ses cheveux blancs, scrupuleusement rasé, vêtu de noir, avec un soupçon de manchettes retombant sur les mains, il était le type accompli du tabellion de l'ancien régime. Profondément attaché à ses nobles clients, disant: "madame la marquise" avec une onction de dévot, il soutenait les intérêts de la famille de Beaulieu par droit héréditaire. Les Bachelin étaient, de naissance, notaires des seigneurs du pays. Et le dernier de ces respectables officiers publics possédait avec orgueil, dans son étude, des chartes remontant à Louis XI sur lesquelles s'étalaient la signature rude et féodale du marquis Honoré Onfroy, Jacques, Octave, et le paraphe orné de lacs d'amour de maître Joseph-Antoine Bachelin, notaire royal.

Le retour des maîtres de Beaulieu dans leur château avait causé une joie profonde à l'excellent homme. Pour lui, ce fut une rentrée en grâce. Il avait gémi de l'absence de ses nobles clients. Et, les tenant enfin dans ce beau pays, il espérait leur voir reprendre l'habitude d'y venir passer tous les étés. Jaloux de faire apprécier son savoir, il s'était mis à la disposition de madame de Beaulieu, pour démêler les fils assez embrouillés du procès d'Angleterre. Et, depuis six semaines, il entretenait avec le sollicitor une correspondance active qui avait mis le feu à l'affaire. En un mois et demi, maître Bachelin avait fait plus de besogne que tous les conseils de la famille de Beaulieu en dix ans. Et, malgré les pronostics fâcheux que l'habile homme avait portés sur les résultats du débat engagé, la marquise était enchantée de son concours et stupéfaite de son ardeur. Elle avait discerné en lui un de ces hommes dévoués qui sont dignes d'être élevés au rang d'amis. Et elle le traitait en conséquence.

Maître Bachelin venant au château avait rencontré le jeune marquis à la grille du parc, et, le voyant lourdement chargé, lui avait de force pris son fusil, qu'il portait sous son bras gauche, serrant sous son bras droit une volumineuse serviette de cuir noir, bourrée de papiers.

— Eh! comme vous voilà embarrassé de vos mouvements, mon pauvre monsieur Bachelin! dit gaiement Claire au notaire, qui montait précipitamment les marches du perron, en essayant d'ôter son chapeau et en esquissant des révérences cérémonieuses.

— Veuillez agréer mes très humbles respects, mademoiselle. Comme vous le voyez, je réunis en ce moment les attributs du droit et de la force... Le code sous un bras et le fusil sous l'autre... Mais le fusil est sous le bras gauche... *Cedant arma togæ*! Mille pardons, vous ne comprenez sans doute pas le latin, et je ne suis qu'un pédant.

— Ma sœur comprend au moins ce latin-là, fit en riant le marquis... Et vous êtes le meilleur homme du monde. Maintenant, rendez-moi mon fusil... Merci...

Et prenant son arme, Octave gravit le perron à la suite du notaire.

— Tu as fait bonne chasse, il me semble! dit mademoiselle de Beaulieu en arrêtant son frère sur le seuil du salon et en soulevant le carnier qui pesait sur ses épaules.

— Je serai modeste et ne me parerai pas des plumes du paon... Ce gibier n'a pas été tué par moi.

— Et par qui donc?

— Je n'en sais rien. Vraiment!... appuya le marquis en voyant sa sœur faire un geste d'étonnement. Imagine-toi que je m'étais égaré sur les terres de Pont-Avesnes, quand j'ai rencontré un autre chasseur qui m'a fait des observations et m'a demande qui j'étais, se montrant assez raide de formes et assez vif de ton. Mais aussitôt qu'il a su mon nom, il est devenu non seulement conciliant, mais même aimable et m'a fait prendre, presque de force, ce qu'il avait dans son carnier.

— Voilà qui est singulier, dit mademoiselle de Beaulieu. Cet homme a-t-il voulu se moquer de toi?

— Ma foi non, je ne le crois pas; il semblait plutôt avoir à cœur de m'être agréable... Et, sa politesse faite, il s'est sauvé à toutes jambes pour m'ôter les moyens de la refuser.

— Monsieur le marquis veut-il me permettre de lui poser une question? dit maître Bachelin, qui avait écouté ce récit avec attention.

— Faites, je vous prie, mon cher maître.

— Eh bien! comment était le chasseur en question?

— Un grand gaillard, très brun, coiffé d'un vieux feutre gris et vêtu d'une blouse.

— Ah! ah! C'est bien cela! fit le notaire à voix basse. Je suis, monsieur le marquis, à même de vous renseigner sur votre donateur mystérieux. C'est tout simplement M. Derblay.

— M. Derblay? s'écria le marquis, affublé d'une blouse, comme un paysan et coiffé d'un chapeau défoncé comme un contrebandier? Impossible!

— N'oubliez pas, monsieur le marquis, reprit maître Bachelin avec un sourire, que nous sommes, nous autres, des chasseurs rustiques. Moi qui ai la prétention de me montrer vêtu décemment, dans la vie ordinaire, si vous me rencontriez en chasse, au coin d'un bois, je vous ferais peur. C'est M. Derblay, soyez-en sûr. Et si je ne le reconnaissais au portrait que vous venez de tracer de lui, et qui est frappant, l'offre aimable qu'il vous a faite suffirait pour dissiper mes doutes. C'est bien lui!

— Alors! Je suis gentil, moi! Je lui ai dit en parlant de lui-même, qu'il était un voisin incommode... et toutes sortes d'autres choses désobligeantes. Mais il va falloir que j'aille lui faire des excuses!

— Vous n'aurez pas à prendre cette peine, monsieur le marquis, et si vous voulez annoncer ma visite à madame votre mère, je vais, devant elle, vous donner connaissance de certains faits, qui modifieront, j'en suis certain, l'opinion que vous vous êtes faite de M. Derblay.

— Ma foi, je ne demande pas mieux, fit Octave en se débarrassant de son harnais de chasse. Ce maître de forges a l'air d'un aimable compagnon.

Tout en parlant, le marquis était entré dans le salon, s'était approché de madame de Beaulieu, et lui ayant baisé respectueusement la main:

— Maître Bachelin est là, ma mère, et voudrait vous voir.

— Que n'entre-t-il? dit la marquise avec vivacité. Voilà dix minutes que je vous entends bavarder sur le perron. Bonjour, mon cher Bachelin...

Et comme le notaire se courbait, autant que sa taille replète pouvait le lui permettre:

— M'apportez-vous de bonnes nouvelles? ajouta la marquise.

La figure de Bachelin changea d'expression. De souriante qu'elle était, elle devint soucieuse. Et éludant la question que sa noble cliente lui posait, le notaire répondit d'un ton sérieux:

— Je vous apporte des nouvelles, oui, madame la marquise...

Et comme s'il eût été pressé de passer à un autre ordre d'idées:

— Je suis allé ce matin à Pont-Avesnes et j'ai vu M. Derblay. Toutes les difficultés qui se sont élevées entre vous et lui, au sujet de vos limites communes, sont aplanies. Mon honorable ami accepte toutes les conditions qu'il vous plaira de dicter. Il est heureux de se mettre à votre discrétion.

— Mais, s'il en est ainsi, dit madame de Beaulieu avec un léger embarras, nous n'avons pas de conditions à dicter. Du moment qu'il n'y a pas de lutte, il n'y a ni vainqueur ni vaincu. L'affaire sera soumise à votre arbitrage, mon cher Bachelin. Et tout ce que vous ferez sera bien fait.

— Voilà une résolution qui m'enchante, et je suis heureux de voir la paix rétablie entre l'usine et le château. Il n'y a donc plus qu'à signer les préliminaires. Dans ce but, M. Derblay a l'intention de se présenter à Beaulieu avec sa sœur, mademoiselle Suzanne, pour vous offrir ses hommages, madame la marquise, si toutefois vous daignez l'y autoriser...

— Certainement! Qu'il vienne! Je serai très contente de le voir enfin, ce cyclope qui noircit toute la vallée... Ah ça! mais je suppose que ce n'est pas seulement ce traité de paix qui gonfle ainsi votre portefeuille, dit madame de Beaulieu en montrant la serviette du notaire. Vous m'apportez sans doute quelques documents nouveaux pour notre procès d'Angleterre?

— Oui, madame la marquise, oui, reprit Bachelin avec un trouble plus accentué. Si vous voulez bien, nous allons parler affaires...

Et, d'un coup d'œil suppliant, le notaire montrait à la marquise son fils et sa fille. Madame de Beaulieu comprit. Une vague inquiétude lui serra le cœur. Qu'avait donc de si grave à lui apprendre son homme de confiance, que le huis clos lui parût nécessaire?

Mais c'était une femme résolue que la marquise. Son hésitation fut de courte durée. Et se tournant vers son fils:

— Octave, dit-elle, vois donc si les ordres ont été donnés pour qu'on aille au chemin de fer chercher nos cousins qui arrivent à cinq heures.

A ces mots, Claire leva la tête. Son frère tressaillit. L'intention de la marquise était évidente. Elle prenait un prétexte pour éloigner son fils. Il y avait entre ces trois êtres, qui se chérissaient si tendrement, une préoccupation mystérieuse qu'ils essayaient de se cacher mutuellement. Claire et le marquis, sans faire de questions, adressèrent à leur mère un sourire, et s'éloignèrent chacun dans une direction opposée.

Mademoiselle de Beaulieu lentement descendit la terrasse. La pensée que Bachelin apportait des nouvelles du duc de Bligny lui était soudainement venue. Et, profondément émue, sentant ses idées tournoyer dans son esprit sans qu'elle pût en fixer une seule, elle marchait sous les grands arbres, n'ayant plus la notion du temps, livrée à un trouble profond.

Dans le salon, la marquise et Bachelin étaient restés en présence. Le notaire ne faisait plus d'efforts pour donner à son visage une expression souriante. Il était maintenant grave et recueilli. Madame de Beaulieu resta un moment silencieuse, comme si elle eût voulu jouir jusqu'à la dernière minute de la tranquillité qu'elle avait encore; puis, prenant sa résolution:

— Eh bien! mon cher Bachelin, qu'avez-vous à m'apprendre?

Le notaire secoua tristement sa tête blanche.

— Rien de bon, madame la marquise, répondit-il. Et c'est pour moi, vieux serviteur de votre famille, un sujet de vive affliction. Le gain du procès engagé, de son vivant, par feu M. le marquis de Beaulieu, votre époux, contre ses collatéraux d'Angleterre, est gravement compromis.

— Vous ne me dites pas toute la vérité, Bachelin, interrompit la marquise. S'il y avait encore une lueur d'espoir, vous ne seriez pas si abattu. Parlez, je suis forte, je puis tout entendre. Les tribunaux anglais ont décidé? Le procès est perdu?...

Le notaire n'eut pas le courage de répondre. Il fit un geste qui équivalait au plus désolé des aveux. La marquise se mordit les lèvres, une larme brilla au bord de ses cils, aussitôt séchée par le feu qui lui montait au visage. Bachelin consterné se mit à marcher à pas pressés dans le salon. Il avait oublié tout respect. Il ne se souvenait plus du lieu révéré où il se trouvait. Et entraîné par son émotion, gesticulant comme lorsqu'il étudiait une affaire dans son cabinet, il disait:

— La cause avait été mal engagée! Ces sollicitors sont des ânes! Et avides! Ils vous écrivent une lettre, c'est tant... Vous leur répondez, ils lisent la réponse. C'est tant... Si le marquis m'avait demandé conseil, encore! Mais il était à Paris. Et son avoué l'a mal dirigé... Encore des ânes, ces avoués de Paris! Des gaillards qui ne savent que pousser au papier timbré!

Il s'arrêta brusquement, et frappant dans ses mains: Voilà un coup terrible pour la maison de Beaulieu!

— Terrible, en effet, dit la marquise, et qui entraîne la ruine de mon fils et de ma fille. Il ne faudra pas moins de dix années d'économies pour que, sur ma fortune, je rétablisse nos finances...

Bachelin avait cessé d'arpenter le salon. Son calme était revenu, et maintenant, il écoutait madame de Beaulieu avec un respect attendri. Il savait que la perte du procès était irrémédiable. Il venait de recevoir le jugement. Et aucun recours, aucun appel n'étaient possibles. La dédaigneuse incurie du marquis avait permis à ses adversaires de prendre de sérieux avantages, et désormais la lutte était insoutenable.

— Un malheur arrive bien rarement seul, reprit la marquise. Vous devez avoir d'autres mauvaises nouvelles à me faire connaître, Bachelin. Pendant que j'y suis, dites-moi tout, ajouta madame de Beaulieu avec un sourire résigné. Je ne crois pas pouvoir être plus gravement atteinte que je ne le suis.

— Je voudrais partager cette confiance, madame la marquise. Ce que j'ai encore à vous apprendre ne me paraîtrait pas si

pénible. Mais je connais la délicatesse de votre cœur et je crains que, des deux malheurs, ce soit la perte d'argent qui vous paraisse le moins sensible...

La marquise pâlit, et une agitation extrême s'empara d'elle. Elle pressentit ce que son homme de confiance allait lui dire, et, incapable de se contenir:

— Vous avez des nouvelles du duc de Bligny? s'écria-t-elle.

— J'avais été chargé par vous, madame, de m'enquérir des faits et gestes de monsieur votre neveu, dit le notaire, avec une nuance de dédain bien caractéristique chez ce fervent admirateur de l'aristocratie. J'ai suivi de point en point vos instructions. Et voici les renseignements qui m'ont été transmis: M. le duc de Bligny est à Paris depuis six semaines.

— Depuis six semaines! répéta la marquise avec stupeur. Et nous l'ignorions!

— Monsieur votre neveu se serait bien gardé de vous le faire savoir...

— Et il n'est pas venu! Et il ne vient pas encore, connaissant le revers qui nous atteint! Car il le connaît, n'est-il pas vrai?

— Il l'a connu, madame le marquise, et des premiers.

Madame de Beaulieu fit un geste de douloureuse surprise. Et avec un accent de profonde affliction.

— Ah! vous avez raison, Bachelin, voici qui me touche plus cruellement que la perte d'argent. Le duc nous abandonne. Il n'est pas venu et ne viendra pas, j'en avais le pressentiment. Ce qu'il voulait de nous, c'était une fortune. La fortune a disparu, le fiancé s'éloigne. L'argent, c'est le mot d'ordre de cette époque vénale et cupide. La beauté, la vertu, l'intelligence, tout cela ne compte pas! On ne dit plus: place au plus digne, on crie: place au plus riche! Or, nous voilà presque pauvres, on ne nous connaît plus!

Bachelin avait écouté avec tranquillité la violente apostrophe de cette mère ulcérée. Malgré lui, le notaire ne pouvait dissimuler un secret contentement. Il était redevenu très rouge, et frottait machinalement ses mains derrière son dos.

— Madame la marquise, dit-il, je crois que vous calomniez notre époque. Certes les idées positives y dominent et la cupidité naturelle à l'espèce humaine a fait de notables progrès. Mais il ne faut pas condamner en bloc tous nos contemporains. Il y a encore des hommes désintéressés, pour qui la beauté, la vertu et l'intelligence sont des biens qui font une femme enviable entre toutes. Je ne dis pas que, de ces hommes-là, j'en connaisse beaucoup. Mais j'en connais au moins un. Et, en l'espèce, un seul suffit.

— Que voulez-vous dire? demanda la marquise, étonnée.

— Simplement ceci, poursuivit le notaire, qu'un galant homme de mes amis n'a pu voir mademoiselle de Beaulieu sans en devenir éperdument épris. La sachant engagée avec le duc, il n'aurait point osé faire connaître ses sentiments. Mais qu'il la sache libre, et il parlera, si vous daignez l'y autoriser.

La marquise regarda fixement Bachelin.

— C'est de M. Philippe Derblay qu'il s'agit, n'est-il pas vrai?

— Oui, madame la marquise, de lui-même, répondit hardiment le notaire.

— Je n'ignore point les sentiments que ma fille a inspirés au maître de forges, reprit la marquise. Il ne les cache pas. Pas assez même!

— Ah! c'est qu'il aime mademoiselle Claire, et sincèrement, lui! reprit avec feu le notaire... Mais vous ne connaissez pas assez complètement M. Derblay, madame la marquise, pour pouvoir le juger à sa valeur.

— Je n'ignore pas qu'il est fort estimé dans le pays... Mais vous, mon cher Bachelin, vous êtes lié avec sa famille?

— J'ai vu naître M. Philippe et sa sœur, mademoiselle Suzanne. Leur père voulait bien m'appeler son ami... Ceci vous explique, madame la marquise, l'audace avec laquelle je viens de vous faire connaître les sentiments de M. Derblay. J'espère que vous voudrez bien me la pardonner. A mes yeux, mon client n'a qu'un seul défaut: son nom, qui s'écrit en un seul mot, sans apostrophe. Mais, en cherchant bien, qui sait? La famille est fort ancienne. Sous la Révolution, les honnêtes gens se serraient les uns contre les autres; les lettres ont bien pu en faire autant.

— Qu'il garde son nom tel qu'il est, dit tristement la marquise. Il le porte en homme d'honneur, et, dans le temps où nous vivons, cela suffit. Regardez le duc de Bligny qui s'éloigne de Claire ruinée, puis voyez M. Derblay qui recherche une fille pauvre, et dites-moi, du noble ou du roturier, quel est le gentilhomme?

— M. Derblay serait bien heureux, madame, s'il vous entendait.

— Ne lui répétez rien de ce que je viens de vous dire, interrompit gravement la marquise; mademoiselle de Beaulieu ne reçoit de générosités de personne. Et avec le caractère que je lui connais, il est probable qu'elle mourra fille. Plaise à Dieu, mon ami, que le double coup qui va la frapper la trouve forte et résignée!

Le notaire resta un moment interdit. Puis, avec une émotion qui faisait trembler sa voix:

— Quoi qu'il advienne, madame la marquise, souvenez-vous que M. Derblay serait le plus heureux des hommes, s'il lui était jamais permis d'espérer. Il attendra, car lui non plus n'est pas de ceux dont le cœur change. J'entrevois dans ces événements bien des chagrins pour nous tous, car vous permettrez, n'est-ce pas, à un vieux serviteur tel que moi, de se compter parmi ceux qui sont destinés à souffrir de vos tourments. Maintenant, s'il m'était permis de donner un conseil, je vous engagerais à ne rien dire à mademoiselle de Beaulieu. Le duc de Bligny fera peut-être un retour sur lui-même. Et puis il sera, pour mademoiselle Claire, toujours temps de souffrir.

— Vous avez raison. Quant à mon fils, je dois lui apprendre le malheur qui le frappe.

Et, marchant jusqu'au perron, la marquise, d'un geste, appela le jeune homme qui, assis sur la terrasse, attendait patiemment la fin de la conférence.

— Eh bien! dit-il avec gaieté, la séance est-elle levée? Ou bien m'appelez-vous pour que je siège avec vous?

— Je veux, en effet, répondit doucement la marquise, te faire connaître des nouvelles graves et qui me causent une vive affliction.

Le marquis devint sérieux en un instant et, se tournant vers sa mère:

— De quoi s'agit-il donc?

— Mon fils, maître Bachelin a reçu une communication définitive de notre représentant judiciaire en Angleterre.

— Au sujet du procès?

— Oui.

Octave s'approcha de la marquise et lui prenant affectueusement la main:

— Eh bien, dit-il, il est perdu?

La marquise stupéfaite, en constatant avec quel sang-froid le marquis acceptait cette désastreuse nouvelle, regarda Bachelin, comme pour lui demander une explication. Mais voyant le notaire rester impassible, elle reporta ses regards sur son fils.

— Mais tu le savais donc? interrogea-t-elle, en respirant plus à l'aise, comme soulagée par la calme résignation du marquis.

— Je ne le savais pas absolument, répondit le jeune homme. Mais je m'en doutais. Je ne voulais rien vous dire; j'ai respecté vos illusions, mais j'étais parfaitement convaincu que ce procès était insoutenable. Aussi, depuis longtemps, suis-je

préparé à sa perte. Je ne la redoutais que pour ma sœur, dont la dot était en jeu. Mais il y a un moyen très simple d'arranger les choses. Vous lui donnerez la part que vous me réserviez dans votre fortune. Et, quant à moi, soyez sans inquiétude, je me tirerai d'affaires tout seul.

A ces généreuses paroles, la marquise rougit d'orgueil. Et se tournant vers le notaire:

— De quoi me plaindrai-je, dit-elle, ayant un pareil fils! Et tendant les bras au marquis, qui souriait doucement:

— Tu es un brave enfant! Viens que je t'embrasse!

— Je n'ai pas de mérite, dit le marquis avec émotion, j'aime ma sœur et je ferai tout pour qu'elle soit heureuse. Et pendant que nous sommes en train de parler de choses tristes, est-ce qu'à votre avis le silence de notre cousin de Bligny ne se rattache pas à ce procès perdu?

— Tu te trompes, mon enfant, dit vivement la marquise, en faisant un geste comme pour retenir le marquis,.. Et le duc...

— Oh! ne craignez rien, ma mère, interrompit Octave avec une dédaigneuse hauteur, si Gaston hésitait à tenir ses engagements, maintenant que mademoiselle de Beaulieu ne se présente plus à lui avec un million dans chaque main, nous ne sommes pas gens, je crois, à l'aller prendre au collet pour le forcer à respecter sa parole. Et j'estime, en ce cas, que si le duc de Bligny n'épouse pas ma sœur, ce sera tant pis pour lui et tant mieux pour elle.

— Bien, mon fils, s'écria la marquise.

— Bien, monsieur le marquis, appuya Bachelin. Et si mademoiselle de Beaulieu n'est plus assez riche pour tenter un coureur de dot, elle sera toujours assez parfaite pour séduire un homme de cœur.

D'un coup d'œil, la marquise imposa silence à Bachelin. Et celui-ci, heureux de voir finir aussi favorablement une crise qui lui semblait devoir être terrible, ayant présenté ses civilités à ses nobles clients, prit de toute la vitesse de ses vieilles jambes le chemin de Pont-Avesnes.

III

C'était bien M. Derblay, ainsi que l'avait affirmé Bachelin, que le marquis de Beaulieu avait rencontré dans les bois de Pont-Avesnes, vêtu comme un braconnier. Laissant Octave l'appeler à grands cris, il s'était élancé à travers bois, piquant droit devant lui, insensible aux coups de fouet des branches et aux arrachements des épines. Il riait nerveusement, murmurant des mots entrecoupés d'exclamations, joyeux profondément du hasard qui l'avait rapproché de celle qu'il adorait, de loin et en rêve, comme une jeune reine entrevue.

Il descendait la côte qui mène à la vallée, dévorant le terrain avec ses longues jambes, inconscient de la vitesse de sa marche qui lui mettait des gouttes de sueur au front. Il allait, suivant sa pensée, qui volait rapide et ailée. Lorsque le marquis saurait à qui il avait eu affaire, car il finirait certainement par le savoir, il aurait de la gratitude pour le procédé courtois dont son voisin incommode, disait-il, avait usé envers lui. Et qui sait? il s'ensuivrait peut-être un rapprochement. Et il verrait de près cette adorable Claire, dont le doux visage souriait perpétuellement dans son souvenir. Il lui parlerait. A cette idée, un nuage passait devant ses yeux. Il lui semblait que les paroles s'étrangleraient dans sa gorge, et qu'il resterait muet devant elle, comme anéanti par l'émotion. Alors, il irait se réfugier dans quelque coin sombre du salon, et, de là, il la regarderait à son aise, il se perdrait dans sa contemplation, et il serait heureux!

Heureux! Et comment? A quoi pouvait le mener cette folle tendresse? A assister plus intimement au mariage de celle qu'il désirait avec passion. Car il était certain que le duc de Bligny reviendrait. Comment un homme, aimé d'une telle femme, eût-il été assez fou pour la dédaigner? Et si ce n'était le duc, ce serait un autre prétendant qui se présenterait, un brillant gentilhomme, qui n'aurait qu'à paraître et à se nommer pour être accueilli à bras ouverts. Tandis que lui, roturier, il serait éconduit avec une dédaigneuse froideur.

Une profonde tristesse descendait en lui à cette pensée. Et ses forces, comme détendues, s'alanguissaient. Il ne courait plus maintenant vers Pont-Avesnes, filant comme un grand fauve sous la futaie. Il cheminait à pas lents, arrachant machinalement des feuilles aux branches, et les froissant entre ses doigts. Quel malheur était le sien, de ne pouvoir aspirer à la possession de cette créature idéale! Et, pensif, il s'était arrêté au pied d'un chêne. Debout, le dos appuyé au tronc d'arbre, sans penser à s'asseoir, il restait là à songer, le visage grave et pâle, les yeux mouillés par une angoisse cruelle.

Il repassait dans son souvenir ce qu'il avait déjà fait dans la vie, et il se demandait si la tâche accomplie par lui ne le rendait pas digne de tous les bonheurs. Après de très brillantes études, il était sorti le premier de l'Ecole Polytechnique et avait choisi le service des mines. Au moment où il venait d'être nommé ingénieur, la guerre avait éclaté. Il avait alors vingt-deux ans. Sans une hésitation, il était allé se faire enrôler comme volontaire et était parti dans un régiment de l'armée du Rhin. Il avait assisté aux sanglants revers de Frœschwiller, et était revenu au camp de Châlons, avec les débris du premier corps d'armée. Puis il avait participé à la désastreuse marche sur Sedan, et s'était vu, le soir de la bataille, prisonnier de guerre et gardé à vue par les uhlans prussiens. Mais il n'était pas d'un caractère à se laisser prendre ainsi, et, rampant dans l'obscurité, il avait profité de la nuit pour traverser les lignes allemandes. Entré en Belgique, il n'avait pris que le temps de gagner Lille, et là avait été incorporé dans un des régiments qui se formaient.

La guerre avait continué. Il avait vu lentement et sûrement l'invasion s'étendre sur le pays comme une mortelle gangrène. Distingué par le général Faidherbe, il avait fait, auprès de lui, la campagne du Nord. Blessé d'un coup de feu à Saint-Quentin, il était resté pendant six semaines à l'hôpital, entre la vie et la mort, et s'était réveillé de son long engourdissement pour frémir, en apprenant que Paris était aux mains de la Commune.

Sa convalescence lui avait épargné la triste obligation de faire le coup de feu contre des Français. Et il s'était dirigé vers la maison paternelle, souffrant encore de sa blessure, mais portant sur la poitrine le ruban de la Légion d'honneur, qui lui avait été apporté par son général lui-même sur son lit d'hôpital.

Une douleur plus vive que toutes celles qu'il avait subies en si peu de temps l'attendait au logis. Il avait trouvé la maison en deuil. Sa mère venait de mourir, laissant privée de ses soins la petite Suzanne, âgée seulement de sept ans. M. Derblay, forcé de partir par d'immenses affaires, qui réclamaient sa présence, avait laissé sa fille seule, sous la garde de serviteurs dévoués. L'arrivée de Philippe avait causé un redoublement de douleur et de larmes. La petite Suzanne était attachée à son frère avec la tendresse convulsive d'une enfant livrée à l'effarement de l'abandon. Elle se serrait contre lui, comme un pauvre petit être faible, qui demande appui et secours. Philippe, cœur simple et tendre, avait adoré cette enfant, qui avait si grand besoin d'affection et qui en trouvait si peu entre un père tout entier aux affaires et des domestiques fidèles, mais incapables de ces tendresses délicates, qui sont plus nécessaires que les soins matériels mêmes à la vie des enfants et des femmes.

Il avait fallu cependant s'éloigner et reprendre le collier de travail. Ce départ avait été pour Suzanne une déchirante douleur. Les adieux que lui faisait son frère renouvelaient pour l'enfant les désespoirs qui l'avaient accablée quand elle avait perdu sa mère.

Mais la destinée avait décidé que la séparation ne serait point longue. Six mois plus tard, M. Derblay, foudroyé par l'excès du travail, mourait à son tour, et Philippe et Suzanne étaient désormais seuls dans la vie.

Des devoirs nouveaux s'étaient imposés alors au jeune homme. La liquidation des entreprises paternelles avait été très compliquée et fertile en pénibles surprises. M. Derblay, homme d'une intelligence remarquable, avait un grave défaut: il embrassait plus qu'il ne pouvait étreindre. Il dépensait son activité dans des affaires différentes sans pouvoir réussir à les mener toutes de front avec un égal succès. Le gain de l'une était absorbé par les pertes de l'autre. Il était sans cesse débordé par un flot toujours grossissant de difficultés, qu'il surmontait momentanément à force d'habileté et d'énergie, mais qui devait forcément l'engloutir tôt ou tard. Il avait disparu avant la catastrophe, laissant une succession des plus embrouillées.

Philippe avait devant lui une carrière superbe et toute tracée. Il eût pu abandonner les entreprises de son père, liquider le mieux possible et suivre son chemin. Mais c'était la ruine. Toutes les ressources paternelles passeraient à sauver le nom. Et sa sœur resterait sans fortune. Le jeune homme n'avait pas hésité. Il avait renoncé à son avenir, donné sa démission, et, chargeant sur ses épaules le lourd fardeau sous lequel avait succombé son père, il s'était fait industriel.

La tâche avait été rude. Il y avait de tout dans l'héritage de M. Derblay: des verreries à Courtalin, une fonderie dans le Nivernais, des ardoisières dans le Var, et les forges de Pont-Avesnes. Philippe s'était jeté à corps perdu dans le gouffre et avait essayé de rassembler les épaves dispersées. C'était un travailleur intrépide et, pendant six ans, il avait donné ses jours et la plus grande partie de ses nuits à l'œuvre de sauvetage si vaillamment entreprise. Tout ce qu'il avait trouvé d'argent comptant, il l'avait employé à remettre les affaires en état. Puis, à mesure

qu'il leur avait rendu le mouvement d'abord et la prospérité ensuite, il les avait cédées, ne gardant en définitive que les forges, dont il avait compris toute la valeur.

En sept ans, il avait liquidé l'héritage paternel, et maintenant il n'avait plus que la fonderie du Nivernais qu'il exploitait parallèlement avec l'usine de Pont-Avesnes, se servant du fer de celle-ci pour alimenter la production de celle-là. Il était maintenant hors du péril et maître de ses affaires. Il se sentait capable de leur donner une considérable extension. Adoré dans le pays, il pouvait se présenter aux élections et être nommé député. Qui pouvait savoir? Cette élévation était de nature à flatter une femme. Et puis, l'industrie aussi était une puissance dans ce siècle d'argent.

Et peu à peu l'espérance renaissait dans son cœur. Il s'était remis à marcher. Et déjà il sortait des bois. Les prairies qui couvrent la vallée s'étendaient sur sa droite. A sa gauche, s'étageaient les premières assises de rochers qui servent de base à la colline. Dans ces assises étaient percées les entrées de la mine. Un petit chemin de fer montait en pente douce vers les galeries, conduisant directement le minerai à l'usine.

Philippe, brusquement arraché à ses méditations, résolut d'aller jeter un coup d'œil sur l'exploitation, et, se détournant, il prit le chemin de la mine. Sur un petit mamelon s'élevait la baraque du contremaître chargé de contrôler les sorties. C'était là que Philippe allait. A mesure qu'il approchait, il lui semblait entendre comme des cris. Une agitation insolite se produisait à l'entrée des galeries. Le maître de forges activa sa marche; en quelques minutes, il fut sur la place et put se rendre compte des causes de ce tumulte inusité.

Un éboulement, amené par des infiltrations d'eau, venait d'avoir lieu sur la voie du chemin de fer. Les wagons s'étaient renversés, et, au pied du talus, un amoncellement de sable et de madriers écroulés avait enseveli le conducteur du train en marche, un enfant de quinze ans. Quelques ouvriers, et beaucoup de ménagères, rapidement venues du village, formaient un groupe animé, au milieu duquel pleurait, en gesticulant, une femme affolée.

Philippe, écartant les assistants, entra vivement au milieu du cercle.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? s'écria-t-il avec inquiétude.

— Ah! monsieur Derblay! fit la femme en redoublant ses gestes et en se mettant à hurler à la vue du maître de forges, c'est mon pauvre gars, mon petit Jacques, qui a été traîné avec son wagon et qui est là-dessous depuis trois quarts d'heure!

— Et qu'est-ce qu'on a fait pour l'en tirer? interrogea vivement Philippe, en se tournant du côté des mineurs.

— On a déblayé autant qu'on a pu, patron, dit un chef d'équipe en montrant une large excavation, mais maintenant on ose plus toucher aux charpentes. Un faux mouvement pourrait tout faire crouler et l'enfant serait sûrement écrasé...

— Il y a dix minutes, il nous parlait encore, s'écria la mère au désespoir, maintenant on ne l'entend plus. Bien sûr, il est étouffé! Ah! mon pauvre gars! On va donc le laisser là?

Et la malheureuse, éclatant en sanglots, se laissa tomber, accablée, sur la pente gazonnée du talus.

Jetant son fusil aux mains des assistants, M. Derblay s'était précipité à plat ventre dans la terre, et, la tête au bord de l'excavation, sous les madriers entrecroisés, il écoutait. Le silence s'était fait dans la tombe de sable où gisait l'enfant.

— Jacques! cria M. Derblay, dont la voix sonna, sourde et lugubre, sous la couche de terre et de bois, Jacques! m'entends-tu?

Un gémissement lui répondit, et, au bout d'un instant, ces paroles faibles et entrecoupées parvinrent jusqu'à lui:

— Ah! patron! C'est vous! Ah! mon Dieu! Si vous êtes là, alors je suis sauvé.

Cette naïve confiance troubla profondément Philippe qui résolut de tenter même l'impossible pour réaliser l'espoir de l'enfant.

— Peux-tu encore bouger? reprit-il.

— Non, murmura le petit, haletant et presque étouffé, et puis je crois que j'ai la jambe cassée.

Ces mots entendus au milieu d'un silence de mort arrachèrent aux assistants un douloureux murmure.

— N'aie pas peur, mon garçon, nous allons te tirer de là, reprit Philippe. Et se dressant:

— Allons! vous autres: prenez-moi des étançons et levez ce madier, dit-il aux ouvriers, en montrant une longue poutre, profondément enfoncée sous les débris et qui formait comme un levier naturel.

— Pas moyen, patron, reprit le contremaître en secouant tristement la tête. Tout tomberait! Il n'y aurait qu'un procédé, ce serait de se glisser à trois ou quatre hommes solides dans le trou que nous avons commencé à creuser, et d'essayer de dégager le gamin, qui ne peut plus remuer. Pendant ce temps-là, avec des crics on soutiendrait, mais c'est joliment risqué. Et il y a bien des chances pour y rester!

— N'importe, il faut y aller, dit résolument le maître de forges en regardant ses ouvriers. Et comme tous restaient immobiles et silencieux, une flamme monta à son visage.

— Si l'un de vous était là-dessous, que penserait-il de ses camarades qui l'y laisseraient? Allons, puisque personne de vous n'ose, c'est donc moi qui irai.

Et courbant sa haute taille, Philippe se glissa sous les décombres. Un cri d'admiration et de reconnaissance s'éleva dans la foule. Et, comme s'il eût suffi de donner l'exemple pour rendre à tous ces braves gens leur courage, trois hommes entrèrent à la suite du maître de forges, pendant que tous les assistants, réunissant leurs forces, s'arc-boutaient sous les madriers et les soulevaient avec d'incroyables efforts.

Le silence s'était fait de nouveau. On n'entendait plus que les sanglots de la mère accablée et gémissante et les respirations rudes des sauveteurs écrasés sous le poids supporté. Quelques minutes, longues comme des siècles, pendant lesquelles la vie de cinq hommes était en suspens, s'écoulèrent, puis une clameur de joie s'éleva. Souillé de terre, les mains et les épaules déchirées, les quatre hommes sortaient du trou, et, dans ses bras, Philippe, le dernier, rapportait l'enfant évanoui.

Un craquement effroyable retentit. Les madriers lâchés par les ouvriers venaient de retomber sur la fosse, vide maintenant de son prisonnier. La mère, à moitié folle, se partageait entre son enfant et le maître de forges. La foule émue, silencieuse, entourait respectueusement le sauveur et le sauvé.

— Allons, emportez-moi ce gamin-là chez lui, dit gaiement M. Derblay, et faites prévenir le médecin.

Puis, rajustant ses habits et reprenant son fusil, le maître de forges se dirigea vers Pont-Avesnes.

La nouvelle du sauvetage avait suivi de près le bruit de l'accident. Et, en arrivant en face de la grille du château, Philippe vit venir au-devant de lui sa sœur, escortée de Bachelin. Suzanne, en apercevant son frère, hâta le pas. Elle approchait, vêtue d'une robe claire, balançant sur son épaule une grande ombrelle rose qui, par cette belle journée d'octobre ensoleillée, abritait utilement sa tête charmante. Mademoiselle Derblay avait dix-sept ans, et son frais et gai visage offrait une délicieuse expression de confiance et d'honnêteté. Ses yeux bruns riaient plus encore que ses lèvres. Elle n'était pas régulièrement belle, mais elle avait une grâce tendre et naïve qui la rendait irrésistiblement séduisante. Dans son impatience, elle s'était mise à courir vers son frère, en laissant aller derrière elle sa grande ombrelle qui se gonflait comme une voile. Et comme Suzanne ouvrait les bras pour sauter au cou de son frère:

— Ne me touche pas! s'écria Philippe en repoussant la jeune fille, je suis couvert de boue. Je perdrais ta robe.

— Qu'est-ce que ça fait! s'écria Suzanne avec un joyeux emportement. Oh! je veux

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Suite des pages 2, 3, 4, 5, 6 et 7.

Elle est active et débrouillarde mais le sens pratique, en germe, a besoin d'être cultivé. L'humeur est capricieuse mais généralement agréable.

LEONNE S. AUG. D.—Impressionnable et nerveuse, elle est délicate, timide et fière: la sensibilité est très grande et s'allie à une tendresse vive et contenue qu'elle dissimule soigneusement. La bonté est généreuse et dévouée, mais gênée par la timidité qui n'ose exécuter tout ce qu'elle conçoit. Elle est active, entreprenante et courageuse. La volonté est résolue, énergique, très indépendante, autoritaire avec les inférieurs: enfants ou domestiques. Elle est irritable, un peu emportée, mais généreuse, sincère et capable d'avouer ses torts ou ses erreurs. — Disposition à la rêverie, aux beaux projets chimériques. L'imagination favorise les illusions et aussi les préjugés. L'orgueil et la vanité accompagnent un vif désir de plaire et d'être remarquée. Le sens pratique est latent et peut se développer. Elle aime ses aises; un peu de gourmandise est indiquée.

LAURIER DES VALLONS.—C'est une personne qui est tout à fait à l'aise dans la vie et qui ne se laisse déranger par rien, ni personne. Sûre d'elle-même, elle n'accepte guère de conseils ou de direction des autres, et quand elle le peut elle essaie de les MENER Exagérée et un peu excessive en tout, elle est sujette à errer dans ses jugements. Elle est sincère et d'une franchise rude qui ne songe pas à ménager la sensibilité des autres. Bon cœur et affections ardentes. Généreuse, pas économe, capable de dévouement, activité qui est parfois de l'agitation. Partout où elle est, elle exerce une influence et prend les initiatives. Elle a de l'orgueil mais pas d'égoïsme.

PASSAGERE JAMAIS AIMEE.—L'esprit est un peu superficiel, l'imagination y domine favorisant la sentimentalité et la rêverie aux dépens de la réflexion et du jugement. Elle a cependant du bon sens, beaucoup de droiture, l'habitude d'être appliquée et soigneuse, et le jugement pourrait certainement être formé solidement. Passagère a de l'orgueil et ne voit pas beaucoup ses faiblesses; elle sait qu'elle a de la bonne volonté, de l'activité et du courage et elle se contente de ces bonnes dispositions. Elle est bonne, sincère, capable de dévouement malgré un petit sentiment personnel qui gêne ses élans généreux. L'orgueil et l'amour-propre la rendent susceptible.

Le cœur est délicat, aimant et pour ceux qu'elle aime, elle a en réserve des trésors d'affection dévouée.

La volonté est ferme et obstinée, quelques impatiences, disposition à discuter sur des insignifiances. Elle a de la valeur et sait faire de la joie pour les siens.

UN POILU.—Esprit réfléchi et raisonneur qui fait un peu contre-poids à une imagination vive qui exagère les choses et nuit quelquefois au jugement. Beaucoup de sensibilité, de délicatesse et de tendresse lui font une vie du cœur active et profonde. Constance et persévérance. La disposition à la tristesse est habituelle; on voit plutôt les difficultés et les ennuis que les joies et les chances. La volonté est active et ferme, l'obstination sert bien l'endurance et la résistance, et on peut dire que cette personne est courageuse et énergique. Intelligence cultivée, ardeur et personnalité. Goût, distinction et une simplicité charmante. La bonté est aimable, bienfaisante, dévouée et active. De l'enjouement dans l'esprit achève de rendre tout à fait aimable une nature déjà si bien douée.

RIRE ARGENTIN.—Esprit précis, sensé: de la reflexion et une claire et juste vue des gens et des choses. Délicate et sensible mais réservée et se livrant peu. La bonté est délicate et dévouée: elle a le sens du devoir et assez d'énergie pour faire toujours ce qu'elle croit être son devoir. Les affections sont douces, profondes et constantes. La volonté est résolue et ferme souvent, mais cela lui arrive d'être hésitante et un peu molle. Cela dépend de l'humeur qui est variable. Pratique et sachant pratiquer l'ordre et l'économie. Elle est généreuse, optimiste et bienveillante, et par suite, portée à croire facilement à la bonté et à la sincérité des autres. La modération et la mesure qu'elle apporte en tout la rendent reposante. La simplicité aimable, la réserve délicate contribuent à la rendre bien sympathique et inspirent une confiance qu'elle mérite parfaitement.

ZIZI.—L'imagination est gracieuse mais ne nuit pas au jugement qui est en bonne voie de formation. Zizi observe, réfléchit et tire des conclusions justes de ce qu'elle voit et entend. Elle est gaie et optimiste parce-qu'elle est bonne et bienveillante. Affectueuse mais peu expansive, elle cache bien ses secrets et ne s'en sert que pour créer ses jolis rêves. Naturellement attirée vers ce qui est noble, élevé, délicat, elle a de beaux enthousiasmes et un joli brin d'idéalisme. L'âme est droite, sincère, fraîche et naïve. La volonté, sans être très forte, est suffisante: elle a de la souplesse et de la douceur pour imposer son autorité. Humeur égale et agréable. Un peu de vanité et un goût accentué pour tout ce qui contribue à rendre la vie douce et jolie. De l'amour-propre lui rend les reproches et les critiques très pénibles: ils la fâchent d'abord; à la réflexion elle les accepte et en profite en petite fille sage qu'elle est.

"C'EST-Y-BEAU?"—Il me semble la voir: réfléchie, sérieuse, sensée, active et douce, simple et franche. Elle est un peu timide hors de l'intimité où elle a de l'initiative et de l'assurance. D'un cœur aimant et délicat elle a le dévouement actif et aimable. C'est une rayonnante, elle aime la vie et la fait aimer, non en s'illusionnant mais en l'acceptant telle qu'elle est et en sachant voir ses beaux côtés. Elle est sereine et douce malgré certaines vivacités impatientes. Volonté active, impulsive, un peu obstinée et très persévérante. Humeur un peu inégale mais jamais désagréable. Elle est un peu susceptible et plaide avec ceux qui la critiquent.

PETIT LOUP NOIR.—Elle est réfléchie et elle a beaucoup de bon sens et d'esprit pratique. Activité un peu routinière. Elle est sensible et affectueuse, dévouée et complaisante. La volonté est ferme, quelquefois entêtée et raide. A cause de sa sensibilité et de sa délicatesse, elle s'attriste facilement, mais cela ne dure pas. Conscience droite. Beaucoup de sincérité et de persévérance. Elle est adroite, elle a de l'initiative et le goût de l'ordre quoiqu'elle ne le pratique pas toujours. Elle a besoin de se confier, d'avoir de l'amitié et de la confiance pour s'y appuyer. C'est un bien gentil et aimable petit loup!

ENIGME.—Délicate et sensible, elle a la sincérité naïve d'une enfant. Elle est généreuse, bonne et très affectueuse. La volonté est un peu faible, et trop facilement influencée. L'humeur est capricieuse, et quand elle est mal disposée, elle est changeante, maussade et entêtée, mais cela dure peu: elle est impressionnable et ses impressions sont plus vives que profondes et durables. Toute simple, sans vanité ni aucune prétention. Au contraire, elle est timide et portée à se déprécier. Un peu étourdie, très impulsive, elle ne calcule ni ne prévoit, et elle peut être ainsi imprudente et trop confiante. Elle a de la bonne volonté, une activité courageuse et une endurance énergique. Jolie petite nature droite et bonne.

LE BERIC.—Actif, ouvert, vif, tout à fait sans-gêne, assez content de lui, il a un cœur affectueux et sensible, et quoiqu'il ait sa part d'égoïsme il est bon, généreux et capable de se dévouer pour ceux qu'il aime. La volonté est impulsive, indépendante, obstinée; plusieurs signes de violences courtes. Il est susceptible, entêté et d'humeur très inégale. Généralement ardent au travail, il a parfois des dépressions qui lui rendent le travail pénible.

AMI DE L. L.—C'est une nature délicate, sensible, confiante et tendre dont l'énergie est un peu molle. Il a de la souplesse et un caractère facile et doux. Porté vers les choses délicates et belles, il a de jolis enthousiasmes. Un peu idéaliste et sentimental, il n'est guère pratique, et se laisse vivre sans se tracasser. La volonté est mieux faite pour la résistance que pour l'initiative; il est obstiné, doucement et toujours. Un peu dépensier il a peu d'idée de la valeur de l'argent et il aime à donner. C'est un rêveur dont l'activité est inégale et paraît se lasser facilement.

Il n'est pas encore très sérieux et il laisse un peu trop de jeu à son imagination.

YVONNETTE.—Nature positive et dont le côté pratique est accentué. Elle est sincère et portée à dire ses impressions et ses opinions. D'humeur nerveuse et inégale, elle est parfois brusque et entêté, mais le cœur est bon, elle n'est pas égoïste, la pitié est facilement excitée et s'accompagne de charité active.

Volonté précise et ferme. Aucune espèce de vanité et la plus parfaite simplicité en tout. Souvent triste.

PUCE.—Beaucoup de bon sens et d'esprit pratique qui atténuent ce que l'imagination a d'un peu excessif. Elle a un bon cœur affectueux et elle sait se dévouer très activement. Elle n'est pas toujours bienveillante et juge les autres un peu vite et sans bien les comprendre. Elle est droite et sincère et elle avoue ses erreurs quand on les lui démontre.

SEMPER FIDELIS—Intelligente et cultivée, elle a un esprit délicat et fin, gracieux et idéaliste. C'est une nature remarquablement élevée, droite, pure, enthousiaste, qui a conservé une grande fraicheur d'âme et qui n'a que soupçonné les grosses laideurs réelles. La bonté s'accompagne de tact, le dévouement est actif et constant. La volonté est précise, ferme, douce et persévérante avec des marques d'obstination très prononcée. Malgré son penchant à idéaliser, l'observation fine, la réflexion et le bon sens assurent le jugement. De l'orgueil fier, pas de vanité. Activité et courage. Beaucoup de charme féminin. C'est un délicieux type de femme.

A. LYS.—Refléchie et sensée elle a une imagination gracieuse et un esprit assimilateur. Elle est bonne, sincère et capable de dévouement pour ceux qu'elle aime. Le sentiment personnel, assez marqué, nuit quelquefois au dévouement. Le cœur est affectueux et constant. La volonté est impulsive, inégale, un peu entêtée. Elle contredit vivement; elle manque de tenacité et de résolution. Elle est orgueilleuse, timide et susceptible. Un peu de vanité et de l'amour-propre la rendent très sensible à la moindre critique. Droiture et franchise. Beaucoup de réserve timide.

GERMANO L.—Un peu légère, irréfléchie et en l'air, elle est imaginative et exagérée en tout, ce qui fait qu'elle s'écarte souvent de la vérité. Le jugement n'est pas formé et elle ne réfléchit pas assez pour essayer même de voir juste. Aucun ordre, humeur très capricieuse. Volonté obstinée et faible. Grande facilité à subir l'influence de son milieu. Elle est bonne et affectueuse, sans vanité et d'une simplicité invariable qui plaît. Remplie d'illusions sur elle-même, les autres et la vie, elle est extraordinairement peu sérieuse.

JONGLEUSE.—Enjouée, pleine d'entrain, elle est active, courageuse avec d'utiles qualités pratiques. Bonne, délicate, sensible et tendre, elle a une réserve timide qui ne fond que dans la grande intimité. L'humeur est variable et elle est un peu susceptible. La volonté est vive, impulsive, autoritaire, résolue et tenace, avec cependant, de la souplesse qui l'empêche d'être dure et la rend habile. Loyale et droite. De jolis enthousiasmes mais qui n'égarent pas le jugement, déjà sûr, et que l'expérience rendra solide. Pas d'orgueil démesuré et aucune vanité. Généreuse, complaisante et tout à fait aimable.

MARGOT—Imagination vive et sentimentalité un peu puérile qu'il faut surveiller afin que le jugement puisse se former sérieusement. C'est possible, mais c'est à faire. Enthousiaste, ardente, vivant dans les chimères, elle devra s'appliquer à observer, à réfléchir et à se connaître elle-même. Délicate et tendre, mais portée à la jalousie et un peu susceptible. Bonne et sincère. La volonté est variable, mal équilibrée, et malgré ses affirmations d'indépendance et d'énergie, c'est une volonté faible et très facilement influençable. Qualités pratiques en germes mais pas exercées: elle n'est pas exacte, elle agit avec précipitation et sans soin et elle manque d'ordre. Elle peut cependant développer ce côté pratique qui lui manque. Elle est sensée, elle a de la bonne volonté. Elle se jette avec ardeur dans les entreprises nouvelles mais elle est inconstante et les plante là quand elle est ennuyée. C'est une enfant encore et qui a besoin de la vie de famille pour devenir une femme utile. Jolies délicatesses d'esprit et de cœur. Besoin d'affection et charme fait de fraîcheur d'âme et d'animation.

MELOMANE.—Etude parue dans le numéro de février.

BOUTON DE ROSE.—Etude parue dans le numéro de février.

JAPONAISE BLONDE.—Au mois d'avril certainement.

LOUISETTE C.—Très sensible, délicate, timide et un peu susceptible, elle se fait de gros chagrins inutiles. Elle est bonne et sincère, elle a des confiances naïves souvent désappointées. Ce n'est pas une personne gaie; elle voit plutôt les ennuis et les difficultés



et elle s'attriste souvent. Volonté variable et faible: elle se laisse conduire, influencer et même un peu tyranniser. Sans aucune vanité. Elle est modeste et se tient à l'écart. L'humeur est capricieuse, mais plus mélancolique que désagréable.

CLOVIS V.—L'esprit est assimilateur, clair, logique et sensé. De la modération et du jugement. D'une sincérité et d'une droiture parfaites, on ne se défie peut-être pas assez et on risque de voir ses confiances trompées. L'activité, l'ambition, la bonne volonté et le courage marchent de pair assurant le succès des entreprises. Il y a cependant une tendance à la tristesse qui peut nuire à l'activité et qu'il serait utile de combattre.

Habitudes routinières que l'on trouve aussi dans l'esprit qui s'attache aux idées et aux opinions acceptées tout d'abord et qui évolue difficilement. Une simplicité et un naturel qui excluent toute idée de vanité ou de prétention. Sentiment du devoir et de la justice et une conscience délicate et ferme. Volonté active et vive, précision et fermeté.

ROSE D'ETE.—Très délicate, imaginative, sensible, elle a son petit orgueil qui la rend susceptible. Le cœur est capable d'affections délicates, mais cette jeune fille a, jusqu'à présent, plus reçu que donné, et le dévouement chez elle ne se développera que si elle combat un égoïsme assez marqué. Dépensière et dépourvue d'ordre, elle aime cependant que tout autour d'elle soit rangé et harmonieux. La volonté manque d'initiative et s'exerce comme résistance par une obstination habituelle, et souvent muette et douce.

Elle est bonne et sensible, elle subit facilement les bonnes influences, elle est rieuse et charmante à ses heures. Humeur très variable. Quand elle veut être gentille elle est très aimable. Jeune et sujette à bien des modifications.

MY HERO.—Cette écriture renversée est toujours difficile à analyser et les gens très ouverts et très simples ne l'adoptent pas.

Il est plus sensible qu'il n'aime à le laisser voir, il est bon et il a un grand besoin d'affection. Actif, ambitieux, d'une générosité un peu extravagante, le sens pratique le protège contre les folies de ce côté.

La volonté est impulsive, ferme et cependant assez souple, active et favorisant l'ambition. Il a de l'initiative et de la tenacité. C'est un homme intelligent et cultivé. Courageux et énergique, il va inlassablement à son but et aucun obstacle ne l'arrête. Il a quelques préjugés et il peut se tromper dans ses jugements. C'est un autoritaire mais qui sait faire des concessions.

Ce n'est pas un cénobite et il essaie de faire entrer dans sa vie tout ce qui la fera agréable.

MAURICE.—Un jeune homme léger, superficiel, qui se laisse entraîner par son imagination et son caprice à toutes les fantaisies qui le sollicitent. Imaginatif et affectueux, il se monte facilement la tête et il est très inconstant. Un peu vaniteux, il a de l'assurance et ses petites prétentions. Bon cœur et sensibilité délicate. Il a une certaine franchise qui ne l'empêche pas d'être exagéré et blagueur à ses heures. Il est trop rempli d'illusions et trop exagéré pour avoir un jugement sûr. Il n'a rien de méchant ni de désagréable, mais son extrême étourderie en fait un ami variable et instable.

CLAUDE CEYLA.

LA PETITE POSTE

CONDITIONS: 1° 25 sous par 10 mots, plus 1 sou par mot additionnel. 2° Chaque insertion devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3° Ces petites annonces devront être adressées avant le 25 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait tenter de s'insinuer dans la petite poste, la direction de la Revue Moderne, se réserve le droit de refuser les annonces, ou de les modifier, suivant le cas. Tous les annonceurs sont donc prévenus de cette décision et doivent en accepter les conséquences. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce, et à lui conserver le nombre de mots payés. L'argent sera retourné avec les annonces refusées moins les timbres qu'exigeront l'affranchissement de la poste.

SUZANNE GERBOIS, désire échanger opinions, impressions, avec correspondant amateur de littérature et de beaux arts. Mademoiselle Suzanne Gerbois, Sherbrooke, Québec. (Poste restante).

ANDREE LHERY désire un correspondant... style badin... intelligent... et distingué. Mademoiselle Andrée Lhéry, Sherbrooke, Québec. (Poste restante).

JEUNE HOMME aimerait correspondre avec jeune fille de 20 à 22 ans, jolie, instruite et intelligente. J. A. Gauthier, 65 St-Laurent, Longueuil, P.Q.

GARCON brun, 25 ans, intelligent, désire correspondre avec jeunes filles, but sérieux. E. H. DesLauriers, St-Hugues, Qué.

JEUNE FILLE désirerait correspondre avec garçon distingué de 25 à 30 ans. Masiette G., Casier postal 49. North Stanbridge, P. Q.

JEUNE FILLE distinguée désirerait correspondre avec jeune garçon de 20 à 30 ans, intelligent et instruit. Suzanne DeRivières, Casier postal 43. North Stanbridge, P.Q.

Recherche correspondant dans la trentaine ou quarantaine; pour me créer une amitié imaginative ou réelle. Mlle Ilda Savoil, Poste restante. Rivière-du-Loup, P.Q.

CAMPAGNARDE de 29 ans, assez jolie, désirerait correspondre avec jeune homme de 25 à 33 ans, instruit, distingué, brave et bon cœur. Maria Tascana, Poste restante. Drummondville, Qué.

Venez petite fauvette chasser ces mauvais papillons noirs qui importunent le pauvre lis. P. L.

Je désirerais correspondre avec jeunes gens distingués de Montréal, Québec, Trois-Rivières. Mademoiselle Blanche Duval, Poste restante, Ottawa, Ont.

La vie est jolie, claire et gaie comme un grand jardin fleuri, mais pour en jouir pleinement il faut dit-on être deux et... seul le rire de Muguette s'entend — où donc se cache le Muguet de ses rêves?—Muguette D'Armelles, Poste restante. Ottawa, Ont.

La plus cordiale bienvenue à tous messieurs de 23 à 30 ans qui charmeraient la solitude de Claire Guy, Casier P. 315. Hull, Qué.

C. MOY, à la recherche d'un correspondant distingué, instruit et cultivé. Boîte 722, Sherbrooke, Qué.

Veuve, bonne éducation, situation aisée, désire correspondre avec monsieur de 35 à 40 ans. bien élevé et bonne situation. Pas sérieux s'abstenir. But: mariage. Mme Marthe, poste restante. Longueuil.

NOUVELLE ATALANTE, (22 ans) possédant qualités et faiblesses de l'ancienne, invite messieurs "agiles" à correspondre. Hippomène, où es-tu? Pauline Hébert. Poste restante, Montréal.

GRAND NIAIS, aux yeux candides et naïfs, simple de manières et d'esprit, désirerait correspondre avec jeune fille "up to date." I. Noçant, Poste restante, Station "N". Montréal.

JEUNE FILLE distinguée désire correspondre avec jeunes gens aimables et instruits, anglais ou français. But: l'avenir le dira. Janine Daly, Poste restante, Rivière du Loup, (en bas). Co. Temiscouata.

PETITE BRUNETTE de vingt ans désire correspondant—Anglais, Français ou Canadien.— Mademoiselle Pierrette Butterfly. Poste restante, Ottawa, Ontario.

"Qui veut lier connaissance avec une éprise du "Beau Littéraire"? Mlle Linièrette. B.P. 160, Linière, Beauce.

"Lesquels d'entre vous, viendront mettre fin à mes longues heures de rêverie?. Mlle "Rirette" B.P. 120, Linière, Beauce.

Désire correspondant de langue anglaise; bachelor in his late thirties... Miss IDA BRIGGS, Rivière-du-Loup, Tem., P.Q. Poste restante

JEUNE HOMME, pas flatteur du tout, désirerait quand même trouver une correspondante. K. Rabbin, Poste restante, Station "C", Montréal.

VEUF de 39 ans, pas d'enfants, bonne apparence, distingué et affectueux, désire connaître jeune veuve ou fille jolie et intelligente. J. A. Deforge, Poste restante, Bureau chef, rue St-Jacques, Montréal.

JEUNE HOMME (30 ans) désire correspondre avec jeunes filles. But sérieux. Jean Clément, Poste restante, Terrebonne, P.Q.

J'aimerais correspondants sérieux, 30 à 40 ans. FABIENNE AURAY, Poste restante, Hochelaga.

JEUNE HOMME morose, timide, demande correspondante gaie, affectueuse. C. Bruneau, St-Jean, Ile d'Orléans, P.Q., Poste restante.

DEUX JEUNES FILLES désirent correspondre avec messieurs distingués, âgés de 25 à 30 ans. But sérieux. Mlles C. Lefebvre et A. Boisclair. Poste restante, rue St-Jacques, Montrésl.a

MYLENE L'EGYPTIENNE, instruite, intellectuelle, désire correspondre avec personnes tristes et blasées de n'importe quelle partie du monde. Boîte postale 35, Pont Etchemin, P.Q. Canada.

CELIBATAIRE, 37 ans, désire correspondre avec demoiselle de 28 à 38. Un bon cœur et dévoué. S'adresser à Célibataire, Boîte 173, Station "N", Montréal.

BEAUCERON: célibataire 24 ans instruit, désire correspondre avec jeunes filles instruites de 20 à 25 ans, jolies, vertueuses, distinguées, pour venir égayer son âme solitaire. Beauceron, P.O. Box No 1, St-Ephrem, Tem., Beauce.

COURRIER POÉTIQUE

PASSE ET PRESENT.—Quelques fautes de versification: "Les choses "disparues" qu'on ne doit plus revoir..." Mais l'ensemble est bon.

DERNIER CHANT DU POETE.—Forte impropriété au dernier vers: "Mourir pauvre est d'ailleurs "familier" au poète". Il n'est familier à personne de mourir jeune ou vieux, attendu qu'on ne meurt qu'une fois et qu'on ne saurait en prendre l'habitude.

FIANCAILLES.—Vers de poète dont les métaphores ne se suivent guère: "Ses doigts sont une aile glacée... "A l'un d'eux je glisse l'anneau." Glisser l'anneau au doigt d'une aile...

CANADA.—Vers sympathiques.

FORET.—Nombreuses fautes de prosodie.

SAINT-JUST.

Toute personne connaissant **Mark Karnahan**, marié à une canadienne du nom de **Patenaude**, à St-Joseph, Missouri, U.S.A., en 1888, est priée de communiquer son adresse à son beau-frère **E.-N. LaFrance, Kamloops, B.C. ou à la Revue Moderne.**

SOMMAIRE DES ANNONCES

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

CONDITIONS POUR LES ETUDES GRAPHOLOGIQUES.

Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé; pas de copie; cinquante sous en timbres ou mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.

Pour les études particulières envoyées directement: $1.00.

CHALOUPE.—Nerveuse, imaginative, d'une activité qui devient facilement de l'agitation, ma correspondante parle beaucoup et elle est portée à compliquer les choses et à créer des embarras inutiles. Bon cœur affectueux. Le caractère est un peu difficile: elle est raide, entêtée, d'une humeur capricieuse. L'orgueil est susceptible, et si elle était un peu jalouse, je n'en serais pas surpris. Elle est pratique et sensée, et quand elle se donne le temps de réfléchir, elle sait mettre les choses au point.

Volonté vive, ferme souvent, mais variable. Très franche et portée à dire sans se gêner tout ce qu'elle pense.

Elle sait se dévouer pour les siens, mais en laissant voir sa fatigue et ses petits ennuis. Un peu timide et d'une sensibilité délicate qui la porte à grossir ses chagrins.

AMI LIONEL.—Voilà un jeune homme gai, irréfléchi, sûr de lui, qui aime le mouvement et le plaisir et ne s'en prive pas. Le jugement n'est pas bien sûr, car l'imagination le porte à l'exagération et il ne réfléchit pas assez.

L'activité est un peu agitée, bruyante, et peu constante. Il est dépensier et désordre. La volonté, toute impulsive, paraît plus forte qu'elle ne l'est: il parle plus de sa résolution et de son indépendance qu'il ne les pratique. La vérité est qu'il se laisse facilement influencer. Petites violences courtes, contradiction et discussions vives. Il peut s'emballer et faire des coups de tête, mais il n'a pas la volonté résolue et tenace qui fait les hommes forts. Orgueil et contentement de soi. Un peu blagueur et n'hésitant pas à déformer la vérité si cela arrange ses affaires. Bon cœur, attachements faciles, vifs et inconstants.

IRENE DE V.—Trop d'imagination romanesque nuit au jugement. Irène est une petite sentimentale qui vit dans le rêve des romans qu'elle s'invente dès qu'elle est seule. Elle est délicate et tendre, et son grand besoin d'affection peut l'aveugler et créer des illusions dangereuses. Elle est un peu étourdie, très animée, d'une activité ardente et inconstante. La volonté est obstinée et faible. Elle manque d'initiative et elle est trop facilement influencée par ceux qu'elle aime et même par tous les autres.

Elle est superficielle, peu habituée à observer et à se faire des opinions personnelles. Elle est jeune, sans expérience, et avec une formation un peu sérieuse, elle pourrait beaucoup se modifier dans le sens du progrès d'ici trois ou quatre années. Bien timide malgré son apparence un peu "en l'air."

JEANNOT M.B.A.—Tout-à-fait sans cérémonies, Mademoiselle Jeannot; elle parle et agit toujours avec simplicité et franchise. Elle a des préjugés où elle s'entête et qui nuisent au jugement. Elle est délicate, sensible, bonne et affectueuse, mais timide et peu expansive. La volonté est vive et raide; elle se fait remarquer par l'obstination, l'entêtement et le caprice. L'humeur est variable et peut être désagréable à certains jours. Activité inégale, tendance à la tristesse, mais elle a du courage et sait y résister, d'ailleurs elle est étourdie et ses impressions sont vives et peu profondes.

FLO. (Shawinigan).—Elle est sensée, pratique, elle a du bon sens et du savoir-faire. C'est une petite nature sensible, affectueuse, capable de se dévouer, car elle est généreuse et active, mais ce dévouement lui coûte des efforts car elle a un peu d'égoïsme. La volonté est précise, vive, ferme et égale. L'humeur est un peu inégale et il faut peu de chose pour l'attrister. Elle aime à plaire et s'efforce d'être aimable avec tous.

Quand elle est mal disposée, elle est raide et parfois elle s'entête tout en sentant qu'elle a tort. Elle est sincère et assez intelligente pour avouer ses torts quand elle en a. Elle a tout ce qu'il faut pour devenir une femme sérieuse, bonne et dévouée.

MARGUERITE DES CHAMPS.—Très impressionnable, nerveux, ardent: le sens pratique atténue les inégalités et assure le jugement. Il doit cependant se défier d'une disposition à exagérer les choses.

Délicat, bon et tendre, il est sincère, généreux, et capable de se dévouer. L'humeur est capricieuse, il est irritable et un peu grognon. Actif et courageux. La volonté est impulsive, ardente, active, inégale. Disposition à critiquer et à contredire. L'ordre est médiocre. Il est autoritaire, mais il n'a pas la persévérance qui assurerait son autorité.

TIBURCE.—L'imagination prend souvent la place de la réflexion et du raisonnement et nuit ainsi à la sûreté du jugement. Délicatesse et sensibilité, gaieté, animation, courage et optimisme. La tendance à exagérer nuit a l'exactitude, mais la nature reste sincère, enthousiaste et spontanée. L'orgueil est susceptible, et l'amour-propre étant vif, les reproches et même les conseils sont mal accueillis. La volonté est impulsive, active, très souple et habile. La bienveillance est aimable et habituelle. C'est une jolie nature bonne, généreuse, aimante, et un peu superficielle et légère.

MAGALI T. (Sur les oiseaux).—L'imagination et la sensibilité sont vives, et Magali est un peu chimérique et romanesque. Elle s'occupe beaucoup de l'opinion des autres et le souci qu'elle en a nuit à la simplicité. Elle n'est pas sérieuse, et tous les sujets sont traités superficiellement par elle: elle est intelligente

Suite à la page 3

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Suite de la page 2

et fine mais ni réfléchie, ni bien raisonnable. Bonne, généreuse et affectueuse. Vanité coquette dont il serait bon de se défier.

La volonté est fantasque et faible: elle est exposée aux emballements et elle manque absolument de constance. Elle aime l'imprévu et le cherche, elle veut du plaisir, elle ne s'astreint pas à un travail régulier ni à la monotonie d'une vie bien ordonnée. Un peu égoïste et plus habituée à recevoir qu'à donner qu'il s'agisse de dévouement, d'affection ou d'argent.

Un peu susceptible, elle s'attriste assez facilement. Volonté précise et énergique et qui ne manque pas de la souplesse si nécessaire à la bonne entente. Très jeune, elle a des illusions et quelques préjugés que dissipera l'expérience. Elle est gentille et prête à des concessions pour être aimable avec tous.

B. DE N. ET DE F.—Intelligente, vive, pleine d'initiative et d'énergie, elle sait bien conduire son affaire, alertement et sans complications. C'est une de ces natures droites, simples et bonnes faciles à comprendre et qu'il faut aimer. Energique. autoritaire, elle a des vivacités et des impatiences plus amusantes que désagréables, et on ne cesse de la trouver bonne. Franchise quelquefois imprudente. Elle est très aimante et elle ne se passe pas d'affection et de sympathie: elle les prodigue aux autres et en attend également, mais en tout, elle est sensée, raisonnable et pas compliquée. C'est une femme gaie, gracieuse, ouverte et charmante.

MALICE.—Impressionnable, délicate, un peu timide, d'une grande réserve, elle ne laisse voir sa vivacité et sa petite âme aimante que dans la plus grande intimité. Elle est modeste et n'aime pas à attirer l'attention. Plus énergique qu'elle ne le paraît, elle peut être ferme et tenace. Quelques entêtements. Elle subit cependant l'influence de ceux qu'elle aime beaucoup. Humeur très variable. Quelques tristesses peu motivées. L'activité est influencée par les dispositions morales. Elle est bonne, portée à protéger les faibles et les petits. Elle n'est connue et appréciée que par ses intimes, car elle ne paraît pas toujours aimable.

J'ATTENDS TOUJOURS.—Il paraît jeune, un peu léger, très sensible et affectueux, mais pas du tout énergique. Il manque de résolution et de fermeté. L'activité est molle: il doit avoir beaucoup de projets et faire peu d'efforts pour les réaliser. Bon cœur, sincérité. Facilement découragé par les difficultés et les obstacles, il se laisse aller à la tristesse, puis quand il réagit, c'est pour se laisser entraîner sans réfléchir vers toutes sortes de plaisirs avec toutes sortes de compagnons.

Il a besoin d'être soutenu, encouragé, aimé, car c'est un faible qui compte beaucoup sur les autres et peu sur lui-même.

MYOSOTIS.—Imagination vive et beaucoup d'illusions: elle est enjouée, impulsive et un peu étourdie, mais elle a du bon sens et assez d'esprit pratique. C'est une jolie petite âme fraîche, enthousiaste, sensible, bonne et affectueuse. Elle sera dévouée quand son tour viendra de se dépenser pour les autres. La volonté est ferme: elle tient à ses idées, à sa manière de faire, et tout tranquillement, elle fait toujours à sa tête. Activité sereine et joyeuse. Elle est sincère et en somme, gentille et aimable.

MARCELLE ROBERT.—L'impressionnabilité est très grande; avec sa nature ardente et impulsive, et son imagination active, elle est portée à être un peu excessive en tout. Fière, timide et d'une réserve presque sauvage, elle peut, cependant, dans un moment d'émotion, livrer tous ses secrets. Le jugement n'est pas sûr: elle prête toutes les qualités à ceux qu'elle aime, elle ne voit pas celles de ceux qui lui déplaisent: c'est dangereux cela, et injuste aussi. Un peu susceptible, mais cette impression, comme les autres d'ailleurs, est vive et peu durable. Cœur délicat et tendresse passionnée. Volonté ardente, assez ferme et indépendante. L'humeur et l'activité sont capricieuses. Elle a de l'initiative et du courage.

M.C.G.B.—Gaie, légère et inconséquente, elle est active, un peu bruyante, elle aime à parler et son imagination l'empêche souvent d'être très exacte dans ses discours. Ce n'est pas un manque de sincérité, c'est un excès d'imagination. Elle n'a pas plus de vanité qu'il ne faut: elle est spontanée, simple, bonne et très affectueuse. Elle aime l'activité et le mouvement, et si elle travaille vite elle manque d'application et de soin. Volonté qui paraît plus ferme qu'elle ne l'est. Elle est parfois indécise: cependant elle sait se décider souvent et elle a certaines ténacités utiles. Pas de persévérance. Humeur capricieuse mais rarement désagréable.

FRISETTE.—Il a un esprit clair, calme, raisonneur, sensé et juste. Le cœur est délicatement bon et affectueux. Il est constant dans ses affections et persévérant dans ses actions. L'activité est égale et favorise le succès qui couronnera sûrement son ambition. Il ne fait rien sans réfléchir et le jugement se forme solidement. Volonté précise, égale, à la fois ferme et douce. Aucune vanité, mais assez de confiance en soi pour lui donner de l'assurance. C'est tout de même un modeste qui ne cherche pas à attirer l'attention. Jolie nature bienveillante souple et sympathique.

JAPONAISE BLONDE.—Imagination excessive, irréflexion, légèreté et pas de jugement. Portée aux exagérations, elle est incapable de juger les gens

Suite à la page 4

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

(*Suite de la page 3*)

comme ils sont et d'apprécier justement les événements. Elle est gaie, agitée, en l'air, avec un besoin de mouvement, inlassable. L'activité est médiocre pourtant et marquée au coin d'une inconstance qui l'empêche de finir bien ce qu'elle commence. Bonne, généreuse, sensible, affectueuse, peu habituée à se dévouer mais susceptible de l'apprendre. Volonté vive, impulsive, inégale. Elle a un gros amour-propre qui lui fait prendre mal critiques ou reproches. Aucun ordre, pas de sens pratique. Petite personne bien peu sérieuse.

VIOLETTE BLANCHE.—Un esprit assez pratique combat la vivacité de l'imagination et la corrige assez pour assurer le règne du bon sens... plus tard, quand le temps des rêves sera passé et qu'elle sera aux prises avec la vie réelle. Active, courageuse et énergique, elle est génée dans son dévouement par un sentiment personnel marqué qui lui donne de la susceptibilité et qui fait, qu'en tout, elle pense d'abord à elle. Son bon cœur affectueux l'aidera à lutter contre cet égoïsme. La volonté est vive, autoritaire et pas du tout persévérante. Elle est souvent capricieuse et raide. Mais plus souvent encore, elle est gaie, animée et aimable. Jeune et susceptible de grandes modifications: elle est sincère et capable de reconnaître ses défauts.

COUSIN PHILOSOPHE.—Il est intelligent et susceptible d'une belle culture, car il a un esprit ouvert, délicat, juste; il a du goût et une capacité de travail persévérant qui rend l'étude agréable et profitable. Bon et affectueux, il a de jolies délicatesses de sentiment, et le sentiment occupera toujours une place importante dans sa vie: ce sera même pour lui une cause de faiblesse. Son besoin d'affection, sa sensibilité, sa crainte de blesser nuiront à sa fermeté et le rendront trop facilement influençable. Singulier mélange de confiance en soi et de timidité. Une disposition à la susceptibilité est combattue et vaincue par la grande bienveillance, l'optimisme souriant, tout le rayonnement d'une nature qui veut la paix

Suite à la page 5

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Suite de la page 4

et la sérénité autour de soi. Cet optimisme sera durable. La volonté est précise, assez ferme, impulsive, un peu autoritaire, souple et active. Enjouement et sociabilité qui le font un aimable compagnon. Réserve et distinction.

JEHANNE.—Toute délicatesse, tendresse et sensibilité, elle est active, d'une activité joyeuse et animée qui la fait un encouragement vivant pour les autres. Elle se repose de son travail dans des rêveries vagues et douces où ses chimères lui tiennent compagnie et lui font aimer la solitude. Ces deux côtés de sa nature s'équilibrent parfaitement et en font une petite personne à la fois pratique et idéaliste: c'est une bonne combinaison pour être heureuse. Le cœur est tendre, confiant et constant. Elle est tout naturellement dévouée avec ceux qu'elle aime et même avec les autres. Sa générosité ne demande qu'à donner: services, argent ou affection. Humeur variable. Volonté active, souple, facilement influençable. Fière et timide. Aucune vanité. Charmante.

PETITE GARDE-MALADE.—Très impressionnable, nerveuse, d'une sensibilité délicate excessive, elle doit manquer du calme que demande son état. L'orgueil est grand, et les reproches la rendent malade: elle ne peut en chasser le souvenir. Le cœur est tendre, inquiet, avide d'affection et porté à s'attacher avec imprudence, sans prévoir ou deviner le danger. Elle est souvent triste, et la volonté n'est pas assez énergique pour l'armer contre un découragement possible. Humeur très variable et susceptibilité. Elle est active, elle manque un peu d'ordre, parce qu'elle n'est pas tout entière à ce qu'elle fait: elle rêve ailleurs. Timide, réservée, crainte d'être devinée et blessée, elle souffre plus que sa part et un peu par sa faute. Elle est bonne et dévouée, mais peu capable de résister longtemps à beaucoup de fatigue.

DEMOSTHENE.—Beaucoup de délicatesse, une sensibilité presque féminine et une nature aimante et dévouée. L'imagination est active et porte à tout idéaliser. C'est un enthousiaste attiré vers tout ce qui est élevé et noble. Actif et persévérant. La volonté n'est pas très forte: il est plus fait pour la résistance et l'endurance que pour la résolution et l'initiative. Bienveillant, doux et optimiste, il manque un peu de sens pratique. Très jeune. Il a une nature souple et aimable. L'humeur est capricieuse, et comme beaucoup de faibles, il a certains entêtements raides qui surprennent. Parfaitement loyal et droit.

ELISE.—Toute simple et droite, elle a une franchise naïve, une candeur transparente qui la font plus jeune que son âge. L'esprit est sérieux et réfléchi. La bonté est délicate et l'affection très grande mais comprimée, retenue par une réserve timide qui la rend muette quand elle voudrait s'exprimer. J'ai rarement vu une telle absence de vanité. Fierté un peu raide quand elle est froissée. Volonté précise, active et ferme. Courage, assez d'initiative, mais elle a besoin de se sentir soutenue et appréciée. Jolies qualités pratiques utiles aux ménagères. Bon sens et conscience.

HENRIETTE.—Tant d'impressionnabilité et de nervosité compromettent l'équilibre moral et cette personne est variable, inquiète, exagérée souvent et peu capable d'apprécier à leur valeur les gens, les choses et les événements: elle a des illusions et des préjugés et elle voit tout à travers ses impressions personnelles. Elle a de l'orgueil et elle est timide: elle complique tout et je ne la crois ni sérieuse ni constante. Elle ne manque pas de sincérité mais elle paraît en manquer à cause de sa variabilité. La volonté est impulsive, ardente, autoritaire et capricieuse. Elle est capable de coups de tête et d'emballements passagers. Elle est bonne, aimante et sensible, mais agitée, portée aux discussions emportées et on ne sait jamais, avec elle, le tour que prendra une conversation. Très exagérée dans ses sentiments et dans ses discours. Elle est distraite et un peu "busy body".

BRUNETTE FRIVOLE.—Elle se connaît bien, cette jeune fille, elle est, en effet, frivole, étourdie, vaniteuse et sincère. Très enthousiaste, et aussi inconstante que le papillon qu'elle imite, dans son écriture, avec ses petites ailes légères posées partout. Elle a bon cœur et elle est sensible et affectueuse, mais un peu coquette, elle aime l'admiration et la cherche sans cesse. Elle est gourmande et prétend ne pas vivre dans la privation de tout ce qui est bon dans la vie. Crédule, remplie d'illusions et si légère elle aura bien des déceptions! Volonté capricieuse et faible, entraînements faciles et sans résistance. Très loyale, et, je le répète, très franche, avec un fonds de naïveté dangereux à côté de ses autres dispositions.

SALT & PEPPER.—Elle est intelligente, originale, fine, sensée, elle voit juste et dit clairement ce qu'elle voit, et aussi ce qu'elle devine avec tant de perspicacité. Elle n'est pas gaie quoiqu'elle ait le don d'amuser les autres. Toute comprimée, elle étouffe sa sensibilité et s'empêche de s'épanouir dans la confiance. Nerveuse et inégale, elle s'en veut de ne pouvoir se faire mieux connaître, mais elle lutte en vain contre un instinct de secretivité qui la rend muette et l'immobilise quand elle voudrait parler ou agir selon son cœur. Ce cœur, compliqué et délicat, est aimant et avide d'affection. La volonté est opiniâtre,

Suite à la page 6

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Suite de la page 5

raide, capricieuse parfois. Sa force est dans son silence: elle n'annonce jamais ses intentions et elle agit avant les discussions qu'elle prévoit. Elle n'est pourtant pas d'une énergie égale, et je constate de singulières faiblesses dans la résistance. Elle se connaît et ne se fait aucune illusion sur elle-même et sur les autres. Bonne et délicate. Elle aime a parler... des autres. Triste et un peu désillusionnée. Humeur inégale.

L.A.C.D.—L'étude a été publiée dans la Revue Moderne de décembre.

KNOW NOTHING.—Vive, fine, imaginative, pas très sérieuse, gaie, sensible, affectueuse, voilà ce qui frappe d'abord. Elle est vaniteuse et pas mal coquette, avec un besoin d'être admirée qui n'oublie rien de ce qui peut servir a amener ce résultat. Elle a un cœur bon et affectueux mais plus habitué à recevoir qu'à donner et ce petit égoïsme la rend suceptible. La volonté est vive, souple, adroite, mais capricieuse, inconstante et au fond, faible et facilement influencée. Elle aime a parler, et aussi à discuter, mais un peu légèrement et sans conviction sérieuse. Son imagination est créatrice de chimères et de rêves au milieu desquels ma correspondante aime à flâner et à perdre son temps. Gracieuse, rieuse et aimable.

ENIAM.—L'esprit est original et fin; dommage que la culture soit médiocre, Eniam en eut tant profité. L'impressionnabilité nerveuse et la sensibilité sont vives. La tendresse est ardente et la disposition à la tristesse est habituelle. Bonté active et dévouée, beaucoup de générosité et tendance à dépenser plus qu'il n'est sage de le faire. La volonté est résolue et ferme et réagit contre la mélancolie. Jolie et parfaite simplicité qui accompagne une sincérité sans détours. Réserve et besoin de confiance, l'une contrariant l'autre. Aucune forme de vanité ou de prétention.

BEBE SERIEUX.—Réfléchie et sensée, elle a plus d'imagination qu'elle ne le croit et elle doit se défier des tours dont elle est coutumière: exagérations, illusions, préjugés etc. Le sens pratique ira en se développant et l'activité combat le rêve. C'est une remuante et énergique petite personne qui sait ce qu'elle veut, qui tient a ses opinions, qui s'y entête; elle est résolue et ferme, courageuse et pleine d'initiative. Orgueilleuse et sûre d'elle, elle a le tort de croire difficilement que ses aînés savent mieux qu'elle. Un peu brève, raide et brusque surtout quand on la contrarie. L'ordre devra être pratiqué pour entrer dans ses habitudes. La sensibilité est cachée et combattue, l'humeur est capricieuse et parfois désagréable. Bonne, affectueuse, droite, elle peut devenir une femme de grande valeur morale.

HENRIETTE A.S.—C'est une petite personne sage, pratique, l'imagination gracieuse ne nuit pas au jugement, mais dispose aux petites chimères sentimentales. Active et adroite, elle est énergique et courageuse. La volonté est forte et égale, plutôt douce dans ses manifestations, alors on ne soupçonne pas cette fermeté persévérante que rien n'altère. Aucun égoïsme, générosité et largeur dans le dévouement. Fierté un peu susceptible. La bonté est beinfaisante et plus inspirée par la raison que par la sensibilité. Celle-ci est bien équilibrée. En somme ma correspondante deviendra un jour cette rare et excellente chose: une femme parfaitement raisonnable!

MOUETTE SANS AILES.—Tout à fait nature cette petite mouette et sans l'ombre de vanité: elle est adorable de simplicité et de naïveté enfantines. Cette vilaine écriture redressée me voile bien des choses, malheureusement. Le cœur est délicat, bon, sensible et comprimé dans un effort de renfermer tous ses secrets. Sensée et pratique, elle a ses heures de fantaisie où elle retrouve ses ailes et puis des heures actives où elle se met toute aux petites besognes positives. La volonté n'est pas forte: irrésolution, caprice, besoin d'être conduite et encouragée. Elle

Suite à la page 7

ETUDES GRAPHOLOGIOUES

Suite de la page 6

est un peu indolente et aussi un peu lente. Elle a ses petites tristesse et elle s'y laisse aller sans résistance. Douce et charmante.

QU'EST-CE QUE TU PENSES DE CA, BILOU?—Enjouée, animée, vive et gracieuse, elle est pleine de vie: elle a de la repartie et elle est gentiment bavarde: on ne s'ennuie jamais en sa compagnie. Un peu vaniteuse, elle a le souci de plaire, ce qui ne l'empêche pas d'être naturelle et spontanée, parce qu'elle est droite et sincère. Le cœur est délicat et tendre et il aime avec un exclusivisme presque jaloux et un dévouement aimable et inlassable.

La volonté est active, impulsive, un peu autoritaire: les instincts d'indépendance sont atténués par ce désir de plaire toujours à ceux qu'elle aime dont elle veut être aimée sans réserve. Grâce et charme féminins qu'elle se connait et dont elle se sert très finement. Peut-être un peu variable d'humeur, avec des vivacités plus souvent amusantes que désagréables.

"MON MARI".—Ce papier nuit beaucoup à l'analyse, tant pis s'il y a des erreurs: il est toujours préférable d'observer les conditions imposées.

Il est positif et il lui faut des jouissances positives. C'est un bon vivant, gai, bienveillant, actif, très affectueux. Généreux et serviable, il doit être dévoué.

Suite à la page 71



L'INTEMPÉRANCE est le plus grand obstacle
à la pratique de l'ÉCONOMIE,
au travail consciencieux,
au bonheur des familles
et à la prospérité du Pays.



La Banque d'Epargne

de la Cité et du District de Montréal

vous invite tous à la pratique de l'ÉCONOMIE qui est en soi un acte de sobriété et nous préserve de bien des abus.

Nous vous réservons toujours le meilleur accueil.

Bureau principal et
seize succursales à Montréal.

A. P. LESPÉRANCE,
Gérant Général.

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418
DIRECTION
RÉDACTION
ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

2ème Année—No 6 — *S'unir pour grandir.* — Montréal, 15 avril 1921

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

SOMMAIRE:

ROMANS:

FEMINA:

AU TEMPS DES LOIS BLEUES

Par MADELEINE

Dans le tôme premier de l'Histoire Garneau réédité par son petit-fils M. Hector Garneau, je lis au chapitre des Colonies anglaises, page 361, le paragraphe surprenant que voici: " Les lois Bleues du Connecticut (1650) punissent de mort l'enfant qui a maudit ou frappé ses parents, donnent le droit de vie ou de mort au père sur son fils adulte coupable *d'opiniâtreté* ou de *rebellion;* punissent le mensonge et le jurement d'une amende, du pilori et du fouet, chaque récidive entraînant une forte augmentation de peine; elles interdisent l'usage du tabac; elles imposent pour un *baiser* donné ou reçu entre deux jeunes gens de *différents sexes* une admonition publique et une amende. Les ivrognes seront fouettés. Les dimanches et les jours de fête, défense de voyager, de se promener dans son jardin, de cuire son dîner, de faire le ménage, au mari d'embrasser sa femme, à la mère d'embrasser son enfant..."

Aimables lois que celles du Connecticut en 1650, et que la vague d'intolérance qui passe en ce moment sur la république voisine semble vouloir remettre en honneur. La liberté y devient un mot vide de sens: après l'alcool, nous voici à la guerre du tabac, et l'on aura vite fait d'interdire *l'accolade dominicale*, et de rétablir le droit de mort, sous toutes ses formes. Et la méchanceté humaine qui n'a de cesse, aspirera encore vers des représailles plus compliquées et plus tyranniques. Les vieux se vengeront sur les jeunes, de ne pouvoir plus rire, ni chanter ni danser... et l'on assistera à des "admonitions publiques." Le cinéma nous avait déjà révélé la férocité des vertueuses populations qui faisaient la guerre à la beauté, à la grâce, à l'amour, et nous en riions sans y croire. Mais devant l'histoire, il faut s'incliner. Toutes les bonnes femmes à bonnet huppé, tous les bonshommes à haut de forme, qui poursuivent de leur vindicte la jeunesse et le malheur, et obligent un pasteur conciliant à faire preuve d'intolérance et de tyrannie, ont existé. Ils ont enlaidi la vie de 1650, et ils n'attendent que l'heure de surgir de la tombe, et de venir rétablir leur règne d'inclémence et de mesquinerie. Le *film* les a tout simplement illustrés et ridiculisés.

La religion catholique, essentiellement clémente, a sauvegardé notre pays de ces horreurs et de ces laideurs connecticutiennes. Notre religion persuade et convainc; elle ne procède jamais par violence et par tyrannie. Elle proclame un règne d'amour et de charité. Garneau ajoute que la haine de ces sectaires envers la catholicité était tout simplement de l'horreur. Cette haine est un hommage puissant à notre Foi.

Au lieu de faire des lois pour restreindre la liberté individuelle que ne procède-t-on par des lois éducatrices qui démontrent le mal et offrent des moyens de répression. L'Etat honnêtement dirigé peut éliminer bien des conflits, et suppléer à maints avatars. Seulement il faut que cet Etat soit composé d'êtres lucides, compréhensifs et honnêtes, dignes de faire des lois, dignes de procéder à leur application; et non représenté par de vils fantoches, rapaces et trompeurs, préoccupés, et uniquement, de leur gain, incapables d'un geste sincère, et possédés par-dessus tout de l'idée de lucre qui est souverainement pernicieuse.

L'éducation, voilà le seul et unique moyen de discipliner les intelligences, de dompter les appétits, de faire respecter les lois divines comme les lois humaines, et de donner aux peuples la nette conscience de leurs devoirs envers Dieu, l'humanité, la patrie et la race.

Chez-nous, les lois intolérantes sont vivement repoussées. Nous estimons notre conscience assez forte pour remplir nos devoirs sans y être forcés par des *lois bleues*. Nous nous refusons au joug. L'on se rappelle cette loi draconienne, préconisée pour l'observance du dimanche, lancée il y a quelques années en plein parlement fédéral et qui fut combattue, en ce qui concerne le Québec, par l'un de nos plus brillants représentants de l'époque, M. Honoré Gervais. Et nous fûmes sauvés de l'ennui mortel qui constitue aux villes et villages de l'Ontario, par exemple, une fois la semaine, une physionomie tellement pénible, tellement accablée, que nul mot ne la saurait décrire. L'on passe à travers des rues endormies, et l'on se demande curieusement ce qui s'agite derrière les rideaux si soigneusement tirés. Il ne s'y passe probablement rien qui ne soit autorisé par les psaumes, mais pour le peuple, habitué à toutes les clartés, que nous sommes, cette obscurité, comme ce silence, nous parait une oppression moyennâgeuse, et d'instinct nous nous insurgeons contre ce silence commandé. Nous estimons que la distraction est saine, et que rien n'autorise sa suppression brutale. Nous savons également que l'observance du dimanche par l'assistance aux services religieux, est rigoureusement observée au sein de notre population, et que les divertissements autorisés n'entravent nullement ces devoirs primordiaux.

Chez le peuple canadien-français, agissant et bouillant, il siérait mal d'appliquer la loi du silence et de l'ennui. Nous avons essentiellement besoin de gaieté et de soleil. Nous claquemurer, ne serait-ce qu'un jour par semaine, derrière d'épais rideaux, nous révolterait. Notre conscience a besoin de lumière et de liberté; elle connaît toute la beauté de ses devoirs, et entend les remplir sans que le fouet la brutalise ou l'énerve.

Tous ces grands vertueux qui entreprennent de changer l'univers en prison, et de charger l'humanité de la chaîne des esclaves asservis, travaillent pour la révolte et l'anarchie. Ce sont de redoutables agents bolchévistes.

Il faut se garder d'effacer le sourire de la vie, de crainte d'y voir monter le rictus effroyable de la haine.

MADELEINE

"LES VOIX DU COEUR ET DE L'AME"

De MARIE LEFRANC

Par LOUIS DANTIN

Voici un de ces livres exceptionnels qu'on aime à saluer avant de prendre le droit de les juger; une de ces œuvres marquées de tant de qualités précieuses, qu'on s'attarde à goûter et à sentir bien avant de songer à disséquer et à dissoudre. Je ne sais si ces *Voix* appartiennent ou non à notre littérature: l'auteur est une fille de Bretagne qui a vécu longtemps parmi nous et qui s'est fait de notre sol une seconde patrie; mais je sais bien qu'elles relèvent de la poésie universelle, celle de l'âme humaine, la même en tous temps et en tous lieux; et je sais aussi qu'elles sonnent la poésie d'une âme distincte, intensément individuelle, qui s'enferme, jalouse, dans son propre cercle, qui vit ses émotions sans se ranger à celles d'autrui, et les exprime librement dans son propre langage. S'il vous plaît d'explorer les retraites intimes où se cache le mystère d'un cœur; de suivre les ébats d'une imagination qui s'éploie sur le monde et danse, vêtue de robes légères, l'essor d'un esprit ferme et franc, dont la hardiesse même est une grâce, le jeu d'une sensibilité qui réagit aux moindres secousses et le geste d'une passion contenue, mais ardente; de voir se raidir dans la lutte une volonté vaillante que ne subjuguent ni la souffrance ni l'effort, vous subirez le charme enveloppant de ces poèmes. Ils vous feront entrer dans une région de lumière métaphysique dont le prisme décompose des sensations, de paysages où les fleurs et les mousses sont des sentiments et des idées; ils vous entraîneront sur des lacs dont chaque ride est un rêve. Ils n'auront rien des couleurs crues qui fardent les choses matérielles, de la précision lourde qui s'attache aux tableaux tangibles; dans leur délicat clair-obscur ils ne retraceront que l'âme d'une femme, ou plutôt l'âme de cette femme, mais c'est assez. Après les avoir lus vous comprendrez mieux que jamais que tout être humain est un monde.

C'est à dessein sans doute que le titre du livre distingue l'"âme" et le "cœur" comme deux sources différentes d'inspiration. Cette distinction peut sembler vague, mais elle repose sur une psychologie élémentaire et connue; et elle atteint chez Marie Lefranc une dualité extrêmement définie qui persiste à travers tout le volume. L'âme, c'est tout ce qui en nous conçoit, réfléchit et raisonne, tout ce qui compare, juge et choisit; c'est le siège de l'esprit qui pense et de la volonté, maîtresse et guide des actions. Le cœur, c'est toute la vie émotionnelle et instinctive, tous les élans qui nous emportent vers la beauté, vers le bonheur, vers l'amour, le foyer de l'enthousiasme et de la passion. Or ces deux éléments sont, dans notre poète, non seulement en vis-à-vis, mais en opposition rivale, et leur conflit met souvent dans ces pages une note tourmentée et poignante.

Le cœur qui se révèle ici est un organe infiniment sensitif et prompt, d'une spontanéité rebelle aux entraves du dehors, d'une liberté farouche envers les tâches imposées, mais, dans l'enclos des affections élues, d'une tendresse ardente et d'une dévotion suprême. Vous entreverrez les nuances fugaces de ses sympathies dans cette confession où la franchise est si ouverte et l'analyse si pénétrante, où se décrit si bien le choc des appels qui sollicitent et l'indécision à choisir, de peur, dans les coupes refusées, de perdre quelques gouttes de la douce et grisante liqueur:

Pourquoi m'importuner, ô multiples visages
Qui pénétrez l'écran de mon logis obscur?
Pourquoi vouloir fixer votre ombre sur le mur
Et que je me prononce entre vous, au paysage?

Je vous aime bien tous, je n'aime aucun de vous;
Vous, je vous aime moins pendant votre présence,
Car alors vers l'absent s'en va ma préférence
Et ce n'est que pour lui qu'était le rendez-vous.

Je vous aime le moins lorsque je vous préfère,
Car soudain j'aperçois un visage en émoi
Que mon penchant pour vous vient d'écarter de moi
Et son regard qui fuit est déjà du mystère.

Je vous aime le mieux quand je vous aime moins,
Quand mon indifférence en vous voyant m'alarme,
Et quand vous revêtez le redoutable charme
D'être encore si près, quoique déjà si loin.

Indépendance qu'on sent n'avoir que l'apparence du flirt, et cacher une secrète angoisse! Car ce cœur s'en veut d'être passionné; il cherche à déguiser le tourment de son désir et la piqûre de sa douleur. Est-il rien qui exprime plus en disant moins que cet autre morceau, où les sanglots se refoulent si bravement, mais se laissent deviner si pitoyables?

Ce n'est pas une grande peine
Que vous m'avez faite, et pourtant
Lorsque je pense à vous, j'ai peine
A raffermir mon cœur tremblant.
Ce n'est pas une grande peine.

Ce n'est pas une grande flamme
Qui ravage tout en passant,
C'est une fumée en mon âme,
Ce n'est qu'un vague goût de sang.
Ce n'est pas une grande flamme.

Ce n'est pas l'orage à grands flots
Emportant la pierre et la vase,
Mais c'est plutôt la goutte d'eau
Qui fera déborder le vase.
Ce n'est pas l'orage à grands flots.

Ce n'est qu'une ombre qui persiste
Sur mon cœur qui ne sait pourquoi
Sans cause vraie il est si triste,
Sans mal réel il est si coi.
Ce n'est qu'une ombre qui persiste.

Ce n'est pas une grande peine,
C'est bien loin d'être un grand chagrin,
C'est une ombre qui pèse à peine
Et c'est cette ombre que je crains.
Ce n'est pas une grande peine.

Mais ailleurs ce cœur se découvre et livre son secret de froideur assumée; il avoue tout haut son besoin d'être aimé, sa soif de confidences et de caresses. *Les mots que vous n'avez pas dits*, *Ah! si vos mains m'aimaient*, expriment la déception, le dégoût presque, de la bouche qui s'est tue, de l'étreinte restée flasque et molle. Dans d'autres pièces d'une tristesse intense, on sent l'épine et la blessure d'un grand amour trompé, la fidélité dans le souvenir qui torture, la supplication humble et l'attente obstinée.

La maison qui devait te revoir est en deuil,
Elle regrette une ombre et je pleure un visage:
Elle et moi t'attendons vainement sur le seuil.

Par la fenêtre ouverte elle guette au passage
Le rythme d'une voix, la cadence d'un pas;
Sa vitre croit soudain réfléter ton image.

Elle espère... et je sais que tu ne viendras pas!

Et je n'ai pas besoin de vous faire remarquer qu'il y a là-dedans très peu de littérature; que c'est la plainte cruellement simple d'un sentiment âpre et naïf. C'est d'ailleurs ce qui frappe dans cette poésie: sa sincérité, sa simplicité à tout dire, la subordination des mots à ce qu'ils expriment, l'impression qui se crée par le dedans sans fatras de parures factices. Le vers n'y est que la coquille négligeable de la perle, le flacon d'une essence subtile, qui s'efface à l'écart quand il a versé son parfum.

Du trouble de ses joies insuffisantes ou brisées, ce cœur se réfugie dans la mélancolie apaisante: il s'y repose et s'y endort.

Attarde-toi, ce soir, dans le jardin en fleurs,
Quitte un moment le joug des tâches coutumières,
Adore l'heure brève aux mourantes lumières,
Passante au front baigné d'indécises pâleurs.

Puisque tu sens ta peine obscurément renaître,
Que tes yeux vont pleurer, ton cœur se souvenir,
Pourquoi vouloir cacher ta faiblesse, et venir
De tes tremblantes mains refermer la fenêtre?

Laisse s'appesantir sur toi la fin du jour
Et gémir doucement ton inlassable peine:
Ta blessure demeure, et ton âme ose à peine
Se souvenir d'avoir en vain aimé d'amour.

Il rêve de quelque asile lointain qui offrirait à sa fatigue une paix et une solitude inviolables:

J'évoque au crépuscule une église, au hameau,
Où, pour baisser la lampe et souffler les flambeaux,
Un sacristain blanchi vient traîner ses sandales;

Où, quand je serai seule en la profonde nuit,
Tremblante, en m'enfuyant, je poserai sans bruit
Le fardeau de mon cœur orphelin sur les dalles.

Mais, malgré tout, le souvenir s'acharne et, dans les illusions qui veulent revivre, il insinue sournoisement la rancœur ancienne. C'est un cerceau qu'on avait repoussé, mais qui revient rouler parmi les plants du nouveau parterre. Et celle qui espérait se désole. "J'ignorais", gémit-elle,

... que ton cercle d'ombre et que ton cercle d'or
Du vieux mur du passé rebondirait si vite
Pour venir écraser, en son nouvel essor,
Dans mon jeune jardin le cœur des marguerites.

Nous avons parcouru des recoins choisis de ce jardin sentimental: n'est-ce pas que le cœur qu'il enclôt est sympathique et d'une très aimable fragilité? Ne recèle-t-il pas toute la complexité gracieuse et toute la faiblesse de la femme? Mais à côté du cœur, il y a "l'âme", et vous serez surpris de trouver, soutenant ce ressort timide, tant de force et de vigoureuse énergie. Voici que l'esprit entre en scène, l'esprit que rien n'alourdit ni ne captive.

Mon esprit a des pieds dansants
Et, sur le vert tapis des choses,
Il bondit sans rime et sans cause
Et danse son ivresse au vent.

Comme une écharpe il a sa joie
Enroulée autour de ses reins.
Sa folie est son tambourin,
Son rire le chausse de soie.

Un désir anime son sang;
La vie est une pomme rouge
Qu'au bout de la branche qui bouge
Il veut cueillir, tout en dansant.

Ce que cet esprit préfère à tout, c'est la liberté d'aller à sa guise et de faire ce qui lui plaît. Il secoue sauvagement ce qui sent le joug ou la chaîne, et si devant le monde il se contraint à porter un masque, ce masque le blesse comme une profanation de sa beauté. Il s'ennuie de ce milieu trop solennel, trop digne, où tous les gestes sont mesurés, toutes les postures dictées par les lois strictes du maintien; où la danse même, cette ébullition de la joie de vivre, s'emprisonne en des pas étroits et discrets; où le sanctuaire de l'âme est violé à chaque instant par l'irruption d'idées et d'opinions toutes faites; où il n'est permis de dire que ce que d'autres ont pensé. S'échapper de cette cage, de cette geôle! Ne plus subir la servitude des mots imposés, des formules nécessaires, des attitudes convenables et des sentiments convenus! Etre soi-même, pleinement et en tout! S'ébattre, dans la forêt vierge du monde, légère et les cheveux au vent, comme les déesses antiques! N'avoir rien sur l'épaule qui pèse, rien aux pieds qui entrave!... C'est la passion qui grise cette charmante anarchiste et qui bout dans plusieurs de ces poèmes. Dans l'un, elle se compare au malheureux qui, tout le jour, derrière sa mécanique stupide, moût des airs surannés et de faux sourires,

Et soudain, écœuré de sa propre grimace,
Règlemente son pas et compose sa face,
Et rentre en son logis, sa lourde boîte au dos.

Elle souffre d'avoir à étendre sur ses yeux, sur sa voix, le voile neutre des bonnes manières:

Les yeux ont mal de prendre mais indifférent,
De se durcir dans le visage;
Les yeux ont mal de regarder tout droit devant,
De maintenir l'expression fermée et sage.

La bouche a mal, et saigne presque, à se figer
D'un sourire qui s'exagère,
Contre les dents, que sous la lèvre on sent ronger
La même chose, on ne sait quoi, d'odeur amère.

La voix a mal, forcée aussi de s'asservir
Posément, aux propos du monde,
Et pour ne pas se mettre à nu, de revêtir
Les falbalas des mots empruntés à la ronde.

Elle se sent étrangère aux âmes qui n'éprouvent pas comme elle la grande impulsion de la vie. A une compagne qui l'aime sans la comprendre, elle fait l'aveu candide de leurs divergences essentielles:

Oui, nous nous ressemblons d'existence, peut-être...

Nous allons toutes deux à la même fontaine,
Avec le même pas de matin et de fleurs,
La même âme qui boit d'avance la fraîcheur;
Vous revenez contente et votre cruche pleine.

Mais moi, c'est l'air léger qui devient mon fardeau.
Je respire, et j'oublie sur le bord de la source
Le sens de mon effort et le but de ma course,
Et mon âme s'étale à mes pieds comme l'eau...

Et quand, après avoir placé, en les comptant,
Vos soigneuses actions en rang sur l'étagère,
Vous fermez vos volets, ô ma sœur étrangère,
Moi je les ouvre, et je ne sais ce que j'attends...

Voilà comment se peint lui-même cet esprit ailé, aux allures fantaisistes, et que tentent toutes les aventures. N'êtes-vous pas inquiets sur son sort, et n'est-ce pas un gardien peu sûr pour le cœur actif et ardent? Seul un vouloir d'acier pourra les rompre tous deux à sa discipline; et c'est ici que gronde la lutte intime dont j'ai parlé en commençant: la volonté qui s'impose, qui prend les guides et fouette sans pitié les coursiers sauvages. Je ne puis m'attarder à la stratégie de ce combat, mais il donne lieu à des inspirations hautes et fortes, qui semblent des leçons de morale stoïque. Dans certaines pièces, pour être plus précise, la psychologie se fait presque didactique: on sent dans le vers la gravité du thème. *La porte de bois de ma volonté*, porte qu'il faut renforcer sans cesse de clous et de barres, rappelle les curieuses allégories des ascétiques chrétiens. *On souffre dans sa chair* traduit le rare spectacle d'une âme qui se dédouble pour observer sa propre douleur et en noter dédaigneusement toutes les crispations. *Quand le cœur a vieilli* montre la volonté cruelle replaçant sur son chemin rude et forçant à la marche l'être épuisé qui voulait fuir la source des larmes... Au travers de ces analyses passe un souffle énergique, presque violent; pas de plaintes lâches et puériles, pas de lamentations veules, pas un cri pour supplier et demander grâce: seule la tension raidie et l'obstination dans l'effort. Puis, atteignant les lois générales, l'auteur écrit cette impitoyable étude, *Le premier compromis*, qui va si loin au fond de l'âme, qui est bien près d'être un traité de la chûte morale condensé en vingt lignes. Et cet esprit, que nous croyions léger, se révèle capable d'observation subtile et de sévère hilosophie. Et cela fait de l'âme totale de Mlle Lefranc un troublant et délicieux problème!

Il reste à dire un mot de la "voix" qui nous la transmet. Cette voix, comme on a pu le constater, ce n'est pas le soprano clair et souple, mais au filet un peu ténu, qui trille d'ordinaire les émotions de l'âme féminine; c'est le contralto au timbre de bronze, presque mâle de sonorité et de puissance. Cet art est bien celui d'une femme, mais avec la hardiesse et la maîtrise d'une femme très moderne, à qui l'homme n'a plus guère à remontrer. D'ailleurs, je l'ai noté plus haut, le fond emporte ici la forme et l'embrasse si étroitement qu'on a peine à les séparer. Il ne faut chercher dans ces vers ni l'art pour l'art, ni le mot pour le mot; le style est un vêtement, non une toilette. Cette poésie fait mieux que faire admirer son expression: elle la fait oublier. J'avoue qu'il m'en coûte de creuser le secret de son charme et d'en démonter les rouages. A la juger pourtant au point de vue technique, on la trouve pénétrée d'un symbolisme ingénieux et neuf, qui abonde en images hardies, dans lequel tout le monde visible réflète la substance et la vie du monde spirituel. Ce symbolisme n'est



La province de Québec, avec ses lacs innombrables et ses rivières qui la sillonnent en tous sens, offre aux pêcheurs l'avantage de faire toutes sortes d'excursions, dont le succès est assuré d'avance. Est-il nécessaire de recommander la pittoresque région du nord, dont les lacs limpides et poissonneux sont depuis longtemps déjà le rendez-vous des fervents du bambou et de la mouche? Cette photographie nous fait voir un joli coin de lac, sur le territoire du Club Chapleau dans les Laurentides.

pas mystique, il n'est pas obscur; il n'aspire pas à ces profondeurs, vraies ou fausses, où il cesserait d'être intelligible; il se déploie dans la clarté, tout en gardant le vague délicat de lampes veloutées et lointaines.

Jour qui finis, jour qui finis, ô jour qui penches
Comme une fleur au bord de l'eau;
Jour qui glisses de mon épaule et de ma hanche
Au bord du lit, comme un manteau,

Laisse-moi te poser tendrement sur ta couche
Puis allumer ces deux flambeaux,
Et pour que rien du monde étranger ne te touche
Laisse-moi fermer les rideaux...

Jour nouveau, bel enfant dont j'attends la venue,
Blanche cigogne sur mon toit,
Je mets des langes neufs à mon âme ingénue
Et fais maison nette pour toi...

Et de celui qui meurt à celui qui va naître
Je vais et viens, et dans la nuit,
Le doigt muet du temps suspend à ma fenêtre
La chauve-souris de minuit.

Escortée de ces pénétrantes images, comme la procession banale des heures se profile et se solennise! Ici et ailleurs on trouverait sans doute que telle de ces images n'est pas d'une cohérence parfaite; un malin par exemple pourrait se demander pourquoi, si c'est le jour qui est l'enfant, c'est l'âme qu'on revêt de langes; et je n'excuse pas ces accrocs occasionnels faits à la rigoureuse logique; — mais vraiment ils ne choquent pas à première vue et ils sont comme noyés dans le symbole total, qui est expressif et juste. Et puis, ne pourrait-on pas dire que l'âme elle-même renaît à l'enfance avec le renouveau du jour? Il serait moins facile de justifier cette autre strophe, où le désert, la mer et la forêt enchevêtrent un peu trop leurs métaphores:

Et la troupe d'oiseaux sauvages
Aux confins du désert attendant le mirage
A besoin de ce mot d'amour,
De ce navire ancré dans le port des nuages
Pour ne pas s'égarer dans la forêt du jour.

Il reste que la langue de Mlle Lefranc est en général correcte et sûre, et que l'imagination la pénètre sans en chasser la belle lucidité française. Son vers prend avec le mètre, avec la rime, quelques libertés que je ne trouve pas excessives. Dans une ode vagabonde, elle se déclare tentée souvent d'adopter le vers libre, et de s'en aller

Galoper au grand vent des plaines,
Et de boire tout d'une haleine
Ton vin étourdissant,
Ta coupe toute pleine,
O poésie au libre champ!

Mais, ce chevauchement, avoue-t-elle,

M'effraie, et j'ai grand peur de traverser la voie,
Peur du train qui mugit et du garde-barrière,
Peur d'ébranler le doux paysage,
Les fleurs en procession saluant mon passage,
Du bruit de mon galop, du vent de ma crinière,
Et je rentre en ma petite maison
Assise sur la pierre, au bord de l'horizon,
Avec ses fenêtres égales
Recueillant dans le soir la chanson des cigales.

On peut dire que son vers, même classique, est libre, parce qu'il n'est jamais laborieux, qu'il ne trahit jamais l'application ni la contrainte.

En dehors de ses "voix intérieures," elle a recueilli, ici et là, quelques autres échos: des souvenirs de sa Bretagne, des impressions de paysages lumineux et légers, des maximes de sagesse humaine, toujours déduites de quelque symbole, des répercussions attristées de la guerre où tant de ses frères ont péri. On retrouve là des qualités maîtresses, moins frappantes toutefois, à mon sens, que dans les toiles introspectives pour lesquelles l'âme et le coeur ont posé.

Elle a aussi quelques notes sympathiques pour notre Canada :

O Canada, cœur chaud sous ta face de marbre
Où palpitent des yeux vivants, profonds et bleus,
Ainsi qu'au pied des monts l'eau de tes lacs frileux
Glisse un regard d'azur sous les cils blancs des arbres.

Décidément, puisqu'elle nous aime, nous la revendiquons pour nous. Elle a sa place toute prête dans le groupe à peine formé, mais ambitieux déjà, de nos femmes-poètes. Elle apportera dans l'ensemble de notre poésie une note bien distincte et neuve. Nous avions déjà des petits-fils de Musset, des neveux éloignés de Baudelaire et des filleuls d'Henri de Régnier: nous aurons désormais une cousine germaine de la comtesse de Noailles.

LOUIS DANTIN.

MUGWUMP

Sous ce titre au relent algonquin paraîtra, dans notre prochain numéro, un article devant intéresser particulièrement ceux de nos amis qui ont entendu ou lu les récentes "variations" de M. Henri d'Arles sur notre "parlure." Cet article, qui est de notre collaborateur Louvigny de Montigny, ne manquera pas de plaire à tous les fidèles de la langue française.

IL NE DOIT PAS MOURIR . . .

Les requêtes signées par des milliers de citoyens ont été adressées au Ministre de la Justice, en faveur de la commutation de peine de Rémillard reconnu coupable d'avoir armé le bras de son fils, pour venger l'honneur de son foyer, drame qui causa la mort de Lucien Morissette, ce brave officier du 22e, que la fatalité devait conduire ce soir-là à la porte de Rémillard pour y mourir à la place d'un autre. Nous avons profondément déploré le trépas de ce vaillant jeune homme, tombé dans une embuscade, et qui y reçut le châtiment destiné à un autre, mais nous ne pouvons tout de même admettre que Rémillard mérite la mort. Cet homme a voulu venger son nom outragé, et il se serait trouvé des jurés dans certains pays, pour lui rendre la liberté. Nos lois ne le permettent peut-être pas. En tous cas, nous croyons, avec bien des honnêtes gens qui estiment qu'il ne faut pas se moquer de l'honneur des familles, que Rémillard ne doit pas être pendu. Et nous avons parfaitement confiance dans l'esprit de justice de M. Doherty.

LE PORTRAIT DU ROI DE ROME

Par RENÉ FAIDY

L'un des berceaux du roi de Rome se trouve encore aujourd'hui au garde-meuble. Dans celui-là, il y avait un portrait du jeune prince. Un jour, pendant la campagne de 1812, Marie-Louise le détacha et l'envoya à Napoléon. (*Vie illustrée*).

Les débris de la Grande Armée cheminent lentement à travers le steppe couvert de neige, immense désert glacé. D'épais flocons, poussés par la bise âpre et cinglante, tombent en tourbillons, enveloppant les colonnes, recouvrant d'un suaire les corps des soldats tombés le long de l'interminable route.

Tous marchent confondus; les fantassins avec les cavaliers, l'infanterie de bataille avec l'infanterie légère. Cà et là, le casque de cuivre d'un dragon frappé par un rayon filtrant à travers la nue, ou le haut bonnet d'ours à plumet et à fourragère d'un grenadier de la garde, tranche sur les colbacks et les shakos de la cohue.

Les uniformes en lambeaux ne sont plus reconnaissables; les survivants ont dépouillé les morts; on voit sur les épaules de simples voltigeurs des chabraques en peau de mouton enlevées à des cadavres de lanciers. Des cavaliers ont arraché le turban de peau de tigre enroulé autour de leur casque pour s'en envelopper les mains; d'autres ont mis en pièces leur bonnet à poil et se sont affublés de vêtements pillés dans les palais de Moscou.

A chaque instant, la fusillade crépite sur les flancs ou en queue des colonnes. C'est le maréchal Ney, c'est le *Rougeaud*, comme l'appellent les soldats, qui fait le coup de feu, avec une poignée de braves, contre les cosaques de Platoff, acharnés à voler les morts restés en cercle autour des bivouacs.

Napoléon s'avance, en tête de la cohue funèbre, monté sur sa jument blanche, entouré de son état-major silencieux comme lui.

Devant l'anéantissement de sa formidable armée, l'orgueil de l'Empereur est tombé; pour la première fois, le conquérant sent le doute envahir son âme. Il songe aux fautes commises dans la fatale expédition; il déplore les lenteurs du début et les illusions qui l'ont si longtemps retenu au Kremlin miné par Rostopchine. Parfois, il croit revoir le champ de bataille de la Moskowa que l'on a dû traverser de nouveau, et sur lequel gisent trente mille cadavres à demi dévorés par les loups; puis cette vision fait place à une autre plus terrible encore, celle de la Bérésina dont les flots glacés ont englouti la foule affolée des traîneurs...

Tout à coup, l'Empereur tressaille; un éclair de joie passe sur son visage; à travers la rafale de neige, il vient d'apercevoir le prince Eugène revenant au galop d'une reconnaissance qui pouvait lui coûter la vie.

Le prince a failli se heurter, en effet, à l'avant-garde du vieux Kutusoff, le "général de l'hiver", mais il a pu échapper aux Russes, et, joie inattendue, Eugène ne revient pas seul: il a rencontré, au retour, un lieutenant de chasseurs à cheval qui vient de Vilna, bride abattue, apportant à Napoléon des nouvelles de France, une lettre de Marie-Louise.

Le nouveau venu pâlit à la vue des spectres qui sortent de l'ombre de tous côtés. Il cherche des yeux la Grande Armée; mais l'Empereur mécontent lui jette un regard sévère, et durement l'interpelle.

Le maître n'admet pas qu'on laisse paraître en sa présence l'effroi que fait naître le désastre dans les âmes les mieux trempées.

— Lieutenant, vos papiers! dit-il en avançant la main avec un geste impérieux.

Et l'officier tend à l'homme de bronze une large enveloppe aux cachets de cire qui portent tous le sceau de la chancellerie de France.

Il y a sous ce pli cacheté un rapport de l'archi-chancelier Cambacérès et quatre pages datées du Palais des Tuileries, sur lesquelles Napoléon reconnaît l'écriture de Marie-Louise. Un petit écrin, timbré de l'N et de la couronne, est joint à cette missive.

Les ténèbres, cependant, se sont épaissies avec la nuit qui tombe, et l'Empereur ne peut lire. Mais voici que la canonnade tonne sur a droite; c'est Kutusoff qui profite de l'obscurité pour attaquer. Une grenade, lancée par des cosaques, tombe à vingt pas de l'état-major et met le feu au toit de chaume d'une cabane de moujicks. C'est la torche qu'il faut pour éclairer Napoléon. Celui-ci, vivement, s'approche du brasier, et, à la lueur de l'incendie, ses yeux dévorent les lignes serrées.

Les affaires de l'Etat d'abord, le rapport de l'archi-chancelier Cambacérès. Alors, tandis que l'Empereur tourne les pages, les maréchaux voient s'assombrir de plus en plus sa figure. Il annonce, sans doute, des choses graves, des choses imprévues et troublantes, ce rapport de l'homme intègre, du sage conseiller qui osa bien souvent, mais vainement, hélas! faire entendre au conquérant des avertissements salutaires.



LE ROI DE ROME
Tableau de Gérard, à Versailles.

Des éclairs de colère passent maintenant dans les yeux de Napoléon. Il froisse dans ses mains les papiers qu'il vient de lire.

— Le misérable! s'écrie-t-il, voilà bien l'audace infâme et la perfidie d'un jacobin.

Puis, après un moment de réflexion, on l'entend répéter à plusieurs reprises ces paroles énigmatiques:

— Eh quoi! on ne songeait donc pas à mon fils, à ma femme, aux institutions de l'Empire!

Les lieutenants de Napoléon n'ont point l'habitude de s'enquérir des faits que l'Empereur entend garder pour lui, aussi les maréchaux et le prince Eugène ignoreront-ils, jusqu'à la fin de la retraite, la conspiration de Malet que le rapport de Cambacérès vient de relater en détail.

L'Empereur, cependant, a recouvré tout son calme. Les boulets commencent à pleuvoir autour de la masure en flammes que les canonniers russes ont prise pour point de mire. Napoléon fait un signe à Ney, et celui-ci s'élance avec quelques compagnies de héros. Quelques instants après, les canons ennemis ne tonnent plus.

Alors seulement, l'Empereur se souvient de la lettre de Marie-Louise. C'est une épître banale où le grand homme cherche en vain les mots d'amour qu'aurait si bien su trouver Joséphine. Marie-Louise ne semble pas se douter des dangers que court en ce moment la Grande Armée.

Les sourcils de Napoléon se froncent; mais, tout à coup, son visage assombri s'illumine. L'impératrice, en trois lignes émues, a parlé de son fils au héros. Le petit roi de Rome va bien; il est toujours le baby charmant dont elle envoyait à l'Empereur, quelques mois auparavant, le portrait peint par Gérard.

— Comparez à cette toile, écrit Marie-Louise, la fine miniature d'Isabey que je joins à ma lettre d'aujourd'hui, et dites-moi lequel des deux artistes a su rendre le mieux les traits de notre cher enfant ?

D'une main fébrile, Napoléon a ouvert l'écrin timbré de l'N, et, à la lueur de l'isba qui brûle, il contemple éperdument le gracieux visage de l'enfant impérial.

Ce sont bien les yeux bleus, les boucles blondes, le sourire enchanteur qu'a su fixer déjà, sur le premier portrait, Gérard, l'illustre peintre, mais il semble à l'Empereur que la miniature d'Isabey fait ressortir, plus délicatement encore, la grâce adorable et frêle du petit roi au berceau.

Que n'a-t-il sous les yeux, pour en juger, la toile dont parle l'impératrice et qu'il reçut à Borodino, la veille de la victoire de la Moskowa! Officiers et soldats purent, ce jour-là, admirer, avant d'aller combattre, le visage charmant de l'héritier du maître. Tous alors espéraient le triomphe de l'aigle, hélas! et maintenant...

Maintenant, les soldats-fantômes qui furent les héros de la Grande Armée cheminent sans bruit, sans acclamations. Fantassins, cavaliers, artilleurs, vieux grognards de la garde, sous leurs loques étranges, et leurs coiffures hétéroclites, et les blessés avec leurs bandeaux sanglants, et les traîneurs dont les pieds s'engluent dans la neige fangeuse passent lentement, comme en un rêve. Tous reconnaissent, découpée par la flamme, la silhouette de celui qu'ils nomment encore le *Petit Caporal.* Ils voudraient crier: "Vive l'Empereur!" mais le froid leur étreint la gorge, et des morceaux de glace pendent au bout de leur moustache.

Alors tous, en silence, comme des spectres à la parade, ils présentent les armes qui tremblent en leurs mains bleuies:

Ave, Cœsar! morituri te salutant.

Mais Napoléon ne les voit pas, n'entend pas leur silence; il ne remarque pas le geste de leurs mains glacées.

L'Empereur, toujours en extase, contemple le portrait du petit roi de Rome; et toute son âme, tous ses rêves de gloire, tout son génie sont dans le regard dont il enveloppe la miniature où sourit l'enfant.

Car cet enfantelet aux mains potelées, à la chair blanche, aux boucles blondes, c'est l'avenir, c'est la dynastie impériale!

Qu'importe qu'un factieux se soit dressé en plein Paris pour anéantir tout cela, qu'importe le désastre qui change en troupeau la Grande Armée et le steppe en ossuaire! Le père du petit roi reste debout dans la tourmente. La santé de l'empereur "n'a jamais été meilleure."

— Au printemps, songe Napoléon, je serai sur l'Elbe, avec deux cent mille hommes de troupes fraîches, et je vengerai sur Blücher l'injure que me font Alexandre et l'hiver de la Russie. Mon fils ne recevra pas de mes mains un empire amoindri et morcelé!

Passez cependant, passez toujours, et présentez les armes, débris sans nom de la retraite, grands vaincus que le froid seul a terrassés. Le maître ne peut pas, ne veut pas vous voir. Vous êtes le désastre, l'expiation peut-être; et l'Empereur, en ce moment même, rêve la victoire et le triomphe. Pour lui, votre tragique aventure est déjà le passé; son œil est tourné vers l'avenir.

Il ne voit plus 1812, pour mieux préparer 1813...

Tout à coup, un éclat de rire strident éclate dans les rangs débandés des grognards, suivi de ce cri funèbre qui retentit comme un glas: "Vive la mort!" Et un écho, venant on ne sait d'où, répète dans l'ombre: "Vive la mort!".

Napoléon se retourne. C'est un carabinier, un géant de six pieds, cuirassé d'or et coiffé d'un casque à chenille, que le froid a rendu fou...

Le lendemain, à Smorgoni, l'Empereur quittait furtivement l'armée, et, sur le traîneau qui l'emportait, il avait repris dans sa main, le portrait du roi de Rome.

— Il le faut! murmurait-il; et, comme la veille, il répétait: "Mon fils ne recevra pas de ma main un empire amoindri et morcelé."

Le conquérant ne prévoyait pas que bientôt, sur le rocher où l'Angleterre devait l'enchaîner, il ne lui resterait de son immense Empire que la miniature envoyée par Marie-Louise:

Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son coeur!

René Faidy

AU TELEPHONE

Nous mésusons du téléphone... On nous dit, en haut lieu, que si nous sommes mal servis, c'est que nous en abusons. Nos trop longues causeries, futiles souvent, ne permettent point d'amplifier le nombre des communications.

S'il pouvait lire ces lignes, que dirait le bon Massenet qui avait fait de son appareil un véritable instrument de travail? Oui, l'excellent musicien collaborait, au bout du fil, ainsi qu'il le conta plaisamment dans ses pittoresques *Souvenirs.*

Certain jour qu'une scène de *Thérèse* se présentait mal, il téléphona à Claretie, auteur du livret:

— Faites égorger Thérèse et tout sera bien.

Soudain, la voix d'un abonné, branché par hasard sur le même réseau, se mit à hurler:

— Ah! si je savais qui vous êtes, gredin, je vous dénoncerais à la police!

Claretie poursuivit paisiblement la conversation:

— Une fois égorgée, elle ira rejoindre son mari dans la charette. Je préfère cela au poison.

La voix de l'inconnu reprit, indignée:

— Ah! c'est trop fort! Maintenant, les scélérats, ils vont l'empoisonner! J'appelle la surveillante! je veux une enquête!...

Par bonheur, une bienheureuse friture se produisit qui débarrassa Massenet et Claretie de leur fougueux interrupteur. Ils purent alors règler en paix le sort de leur infortunée Thérèse...

Les responsables de la guerre mondiale

Par HENRI MAREUIL

Dans le discours retentissant que M. Simons, ministre des Affaires étrangères du *Reich* allemand, prononça à Stuttgart, le 13 février, en guise de réponse aux accords de Paris, on trouve, après les récriminations d'usage, la phrase suivante: "Je ne veux pas aborder aujourd'hui la question de savoir si l'aveu de responsabilité unilatérale qu'on nous a imposé à Versailles a été obtenu à tort ou à raison, mais je tiens à dire que nous ne pouvons pas reconnaître cette condamnation comme le jugement définitif de l'Histoire."

Que M. Simons n'accepte pas le jugement que le Traité de Versailles a porté sur les responsabilités de la guerre, qu'il récuse, comme parties au procès, les Alliés qui l'ont imposé à son pays, cela n'a rien qui doive surprendre outre mesure. Les peuples, autant que les individus, avouent difficilement leurs erreurs ou leurs fautes; et la résipiscence leur est une vertu malaisée. En l'occurrence, elle l'est plus encore à la nation allemande, qui se trouve prise dans un dilemne embarrassant: si elle avoue qu'elle a été trompée, en juillet 1914, par le gouvernement impérial, elle reconnaît sa faiblesse politique et son irresponsabilité civique; si, au contraire, elle prétend avoir agi en connaissance de cause, elle se solidarise avec les hobereaux prussiens et la clique militariste de l'ancien régime. On conçoit donc que son embarras soit extrême, et qu'elle soit en proie à des velléités contradictoires où s'accusent surtout, au surplus, sa moutonnerie et son aboulie politique; tantôt les Allemands penchent vers une rupture complète avec l'ancien régime, tantôt ils inclinent vers ceux qui le défendent et le voudraient restaurer. Au vrai, le peuple allemand est, politiquement parlant, en retard d'un demi-siècle sur les démocraties contemporaines; il en est encore à faire son apprentissage de la liberté.

* * *

Tous les Allemands, cependant, n'en sont pas restés à la croisée des chemins; il y en a, peu nombreux c'est vrai, mais il y en a qui ont eu le courage de faire leur confession politique et de dénoncer la culpabilité de l'ancien régime. Tels Grelling en Suisse, où il s'exila pendant la guerre, Eisner en Bavière, et Karl Kautsky en Prusse. Ce dernier, en particulier, a une autorité considérable. Socialiste de vieille date, il devint, après la "révolution" de novembre 1918, secrétaire d'Etat adjoint aux Affaires étrangères; il eut ainsi accès aux archives les plus secrètes de l'Empire renversé. En premier lieu d'accord avec le nouveau gouvernement, puis, semble-t-il, malgré lui, il constitua un recueil complet des documents inédits relatifs aux origines de la guerre, et il le publia en quatre volumes (*Die deutschen Dokumente zum Kriegsausbruch*, 1919). Ensuite il en donna une version abrégée, dont la traduction française vient de paraître sous le titre: "Comment s'est déclanchée la guerre mondiale" (1), et qui est bien, contre l'ancien régime, le réquisitoire le plus écrasant, dans sa modération critique, qu'on ait fait jusqu'ici.

* * *

Dans les premiers chapîtres, Kautsky déblaie le terrain de deux objections que les partisans de l'ancien régime, en Allemagne, et, dans le monde, les germanophiles plus ou moins avoués, ont sans cesse élevées contre ceux qui prétendaient déterminer les responsabilités de la guerre.

Première objection: soit, il y avait un impérialisme allemand, mais n'existait-il pas aussi un capitalisme et un impérialisme anglais, un capitalisme et un impérialisme russe, un capitalisme et un militarisme français? De leur conflit, la guerre ne devait-elle pas fatalement sortir? Peut-être, dit Kautsky (qui est socialiste), mais les hommes d'Etat des pays de l'Entente "étaient... trop prudents pour déchaîner une guerre dans des conditions qui pouvaient amener leur ruine... C'est pourquoi il est faux de dire que le capital mobile provoque nécessairement des penchants belliqueux et des dangers de guerre. Il ne le fait que sous l'empire de conditions particulières." Kautsky, par l'examen des conditions particulières à l'Allemagne et à l'Autriche, montre bien, après tant d'autres, que leur politique tendait fatalement à la guerre.

Deuxième objection: "Tout témoignage unilatéral est inopérant. Aussi longtemps que toutes les archives secrètes de toutes les nations ne seront pas ouvertes... il n'est pas possible d'avoir une opinion sur l'origine de la guerre." Kautsky répond: objection nulle, d'abord parce que ceux qui la présentent ont essayé "de prouver, immédiatement après le début de la guerre, que les Empires centraux avaient été attaqués, et même assaillis, par l'Entente." Et puis est-ce que les documents publiés jusqu'ici ne sont pas déjà suffisamment probants? Si la vérité connue jusqu'à ce jour est fragmentaire, est-ce une raison pour la cacher? Et faut-il donc ignorer les *Mémoires* du prince Lichnoswsky (1), les publications de M. Muhlon, le Livre rouge autrichien de juin 1919? Kautsky ne l'a pas cru et il a, en conséquence, publié son recueil.

* * *

Les documents qu'il contient sont de premier ordre. Rapports et télégrammes secrets des diplomates allemands y apparaissent; et l'on y découvre, avec stupeur, les mouvements les plus cachés de cette machine infernale qui devait exploser sur l'Europe en août 1914. On y suit d'abord la trame du complot contre la Serbie; car il semble bien qu'on n'ait eu en vue, au début, que le "châtiment" de la Serbie. Guillaume II, dans une de ces notes étonnantes de cynisme qu'il mettait en marge des rapports et où se révèle sa plus secrète pensée, Guillaume l'écrit: "Avec les Serbes, il faut en finir et le plus tôt possible." Et peu à peu on voit le drame se nouer; mais l'Autriche, qui l'a amorcé, hésite; et c'est le gouvernement allemand qui la pousse et la presse, — Guillaume en particulier. Dès qu'une réticence, une mesure de prudence ou de temporisation apparaissent dans les rapports de ses diplomates, l'ex-Kaiser s'impatiente, il invective; il cite aussi Frédéric-le-Grand: "Je suis opposé aux conseils de guerre et aux délibérations, parce que c'est toujours le parti le plus timide qui prévaut." Si l'on ajourne la remise de l'ultimatum à la Serbie après le départ du président Poincaré pour la Russie, Guillaume s'exclame: "Quel dommage!" Pourtant on semblait espérer, "en précipitant la déclaration de guerre, maintenir la paix mondiale." On "n'entrevoyait pas la probabilité d'une guerre générale." Soit dit en passant, que voilà une drôle

(1) A Paris, chez Alfred Costes, éditeurs, 10 francs.

(1) Ambassadeur d'Allemagne à Londres, en 1914.

de manière de maintenir la paix! Mais la Russie se laisserait intimider; et la France, elle aussi, s'inclinerait devant le fait accompli. Et puis, plus on attendrait, plus les chances se tourneraient en faveur de l'adversaire. "Je ne veux pas de guerre préventive, écrivait von Jagow (1) à Lichnowsky. Mais si la lutte s'offre, nous ne devons pas prendre la clé des champs." On fit tout ce qu'il fallait pour qu'elle s'offrît.

* * *

On ne peut prétendre à résumer, dans le cadre de cet article, toute la démonstration que donne Kautsky, en s'appuyant constamment sur les documents qu'il a découverts. Et il faut se reporter au livre pour voir comment l'Autriche, appuyée en sous main par l'Allemagne, se lance follement dans la guerre contre les Serbes, en coupant les ponts derrière elle; comment Guillaume pousse à l'intransigeance; comment le gouvernement allemand désavoue, d'avance et secrètement, les propositions de médiation qu'il pourrait être amené à transmettre publiquement à Vienne; comment, après l'acceptation par les Serbes de l'ultimatum autrichien, les dirigeants des Empires centraux songent moins à éviter la guerre générale qu'à déplacer les responsabilités et à tromper tout le monde; comment l'Etat-Major allemand influence peu à peu les décisions des hommes politiques; comment, enfin, on s'avance tellement sur la pente qu'il n'y a plus moyen de reculer.

Il est pourtant un fait qu'on voudrait citer, car il met à nu la duplicité et la préméditation allemande. On se rappelle que l'Allemagne viola la neutralité de la Belgique, sous le prétexte fallacieux qu'elle allait être violée par les troupes franco-anglaises. C'est en effet par une note, qui fut remise le 2 août au gouvernement belge par le ministre d'Allemagne, que le gouvernement impérial faisait connaître qu'il avait reçu "des nouvelles sûres d'après lesquelles les forces françaises auraient l'intention de marcher sur la Meuse... C'est un devoir impérieux de conservation pour l'Allemagne de prévenir cette attaque de l'ennemi." Et l'Allemagne demandait en conséquence le libre passage à travers la Belgique.

Or cette note avait été rédigée en projet *le 26 juillet,* (2) de la main du chef d'Etat-Major de Moltke lui-même, remise le 29 au chancelier de Bethmann-Hollweg qui lui fit subir des retouches de détail, et expédiée, le même jour, au ministre allemand à Bruxelles, sous pli cacheté, avec ordre de n'ouvrir celui-ci qu'au reçu d'un ordre télégraphique, qui arriva le 2 août. "La nécessité, écrit Kautsky, qui, d'après les affirmations émues de Bethmann-Hollweg dans son grand discours de guerre du 4 août, n'a pas de loi, était donc déjà préparée et délibérée, le 29 juillet, cachetée, scellée, afin d'être utilisée quand on en aurait besoin." Et il ajoute: "C'est un tragique et terrible écroulement moral qui inaugura la guerre."

* * *

Tel est, brièvement analysé, ce livre révélateur qui a été écrit avec une solidité, une modération et une force démonstrative tout à fait remarquables. Dans sa conclusion, l'auteur examine le degré de responsabilité du peuple allemand, et il émet le vœu que ses vrais amis l'aident à se "délivrer de l'affreux fardeau dont l'a écrasé l'ancien régime. Ce progrès du relèvement du peuple allemand dans l'estime internationale est continuellement entravé, non seulement par ceux qui sympathisent encore avec le régime déchu ou sont même ses véritables complices, mais aussi par les hommes politiques, qui, bien qu'ayant maintenant reconnu le caractère pernicieux de ce régime, ne peuvent se résoudre encore à voir les choses telles qu'elles furent. Ils croient servir le peuple allemand et démontrer son innocence, en niant la culpabilité de ses anciens maîtres. Mais ils ne font ainsi que perpétuer l'apparence de sa culpabilité, puisque celle de ses maîtres d'hier devient de jour en jour plus évidente."

Il ne semble pas malheureusement que le peuple allemand ait fait, résolument et complètement, son *mea culpa*, ou, tout au moins, que ses mandataires actuels l'aient fait en son nom. En l'absence de ce désaveu de l'ancien régime, de cette rupture avec un passé détestable et funeste, il faut donc que les vainqueurs d'hier se prémunissent contre les tentatives réactionnaires que pourraient perpétrer les tenants du kaiserisme; il faut aussi que les Alliés exigent, sans faiblesse et dans les limites du traité de Versailles et des accords subséquents, la réparation des dommages énormes que leur a causés la politique insensée et criminelle dévoilée par le livre de Kautsky.

HENRI MAREUIL

(1) Ministre des Affaires étrangères de l'Allemagne, en 1914.

(2) Cinq jours avant la mobilisation française, qui se faisait dans la direction de la frontière de l'est, et non du nord.

Eau de Pluie

Il a plu. L'eau s'écoule et baignant le sol noir
Etale ses miroirs dans l'ombre des boulaies;
Le sous-bois s'y décalque en mille blanches raies,
Chaque branche y découpe en bleus lambeaux, le soir.

Elle prête à l'Eté mourant son prisme fluide,
Se charge de reflets pour sourire à sa mort;
Et traînant le néant des pauvres feuilles d'or,
Illusoire, l'eau claire est leur tombeau liquide.

Empruntant leur image, elle ment aux bouleaux,
Mais son art peu de jours saura peindre leur gloire,
Car, demain, les soleils essuyant les coteaux,
De leur baiser subtil dissiperont sa moire.

Et l'on songe qu'ainsi le Rêve aux jours d'ennui
Surgit du fond de l'âme et ment comme une eau claire;
Tout un monde fictif y traîne sa lumière,
Mais au choc du Réel le Rêve tremble et fuit.

ALBERT FERLAND.

UN GRAND ARTISTE

Montréal possède un grand artiste dans la personne de M. Jean Riddez, dont le dernier récital a été un succès brillant, au point de vue artistique. Ce chanteur, l'égal des plus belles voix que nous puissions entendre, est devenu des nôtres. Nous aurons fréquemment, espérons-le, l'avantage de l'entendre, et il faudra savoir apprécier comme il convient la bonne fortune de garder un tel artiste chez-nous.

L'EFFORT AMERICAIN AU CANADA

Par YVES LAMONTAGNE

Dans le dernier numéro de la Revue Moderne, M. Wilfrid Gascon déclarait voir dans une alliance des peuples anglo-saxons, "la solution tant recherchée (par les nationalistes et les self-déterministes du Québec, seulement) de la question canadienne: 1°, fédération des populations anglaises du Dominion et des Etats-Unis; 2°, Indépendance du Canada français."

L'indépendance! Le Self-Déterminisme! Conception informe, que ne peuvent démêler et éclaircir ses apôtres, car ils ne se comprennent pas encore eux-mêmes!

Examinons plutôt la situation actuelle au Canada, et nous verrons combien les affaires sont changées depuis sept ans, à la suite de l'effort américain au Canada. Pour cela il nous faudra chercher dans les statistiques des indications certaines. Nous allons voir tout d'abord que la communauté d'intérêts entre le Canada anglo-saxon et les Etats-Unis existe, et plus loin ce qu'est en réalité un "territoire sans solution de continuité." La question est grande, et nous n'entrerons pas trop dans les détails.

Prenons premièrement l'immigration. Nous savons tous que dans l'ouest canadien, l'accent américain se fait souvent entendre. Notons que depuis 1901 à 1920 il nous est venu des Etats-unis 1,300,462 personnes. Pendant la même période 1,237,459 sujets britanniques sont venus s'établir au Canada. Et aujourd'hui encore les immigrés américains l'emportent en nombre sur les nouveaux venus de nationalité britannique.

Dans la province de Québec, en 1919, 5,208 sur 6,772 immigrés nous venaient des Etats-Unis.

Passons aux assurances sur la vie. Le montant d'assurances en force dans les compagnies canadiennes, en 1908, s'élevait à $480,266,931 et dans les compagnies américaines (au Canada), à $193,087,126. En 1918, on estimait à $1,105,503,447 et $619,261,713 respectivement, ces assurances. Ce sont les assurances américaines qui accusent la plus forte augmentation.

Afin de ne pas trop s'ennuyer dans les chiffres, voyons ce que font nos voisins. Or, les Américains de l'ouest réclament depuis quelque temps un service de transport plus efficace pour leurs produits, des Grands Lacs jusqu'à l'Atlantique, en passant par Montréal. Le transport par eau est toujours plus avantageux que le transport par terre. De là le projet d'une voie de navigation internationale nécessitant le creusage du Saint-Laurent. La Chambre de Commerce de Montréal envoyait tout dernièrement à Ottawa une résolution pour protester contre un système de contrôle international du fleuve, parce que, à son avis, les Américains finiraient par contrôler la navigation, pour la bonne raison que l'associé le plus puissant finirait par absorber le plus petit. M. F. H. Keefer, membre du parlement, à propos du même projet, affirmait au même temps à Montréal que les intérêts canadiens et américains étaient si étroitement liés que tôt ou tard il faudrait faire cause commune. Or ce projet international n'est ni plus ni moins qu'un plan pour utiliser les pouvoirs hydrauliques du Saint-Laurent, au grand profit de nos voisins.

Passons. Un ingénieur américain vient de lancer un projet pour un nouveau développement hydro-électrique sur le Niagara. Il serait possible, en effet, de construire une usine, non loin des chutes, qui produirait assez d'électricité pour alimenter une grande région industrielle américaine. Les Américains, qui voient diminuer tous les ans leurs ressources naturelles, surtout le charbon, jettent des yeux d'envie sur la houille blanche du Canada, sur ces pouvoirs d'eau qui sont la richesse de l'Ontario et de la province de Québec. Ou notre eau est meilleure que la leur, ou ils n'ont pas assez à boire, ce qui est fort possible.

En tout cas, nos voisins sont à s'emparer peu à peu du Canada. Nous allons constater, en effet, que tandis que le capital anglais placé au Canada diminue, le capital américain, par contre, augmente toujours.

Avant l'année 1914, c'est de Londres que nous venait la plus grande partie du capital étranger. Depuis 1914, Londres s'est effacé devant New York et le montant du capital américain s'est triplé. On estime que ce capital aujourd'hui, s'élève à $1,600,000,000, ce qui est à peu près la moitié du capital anglais actuellement placé dans des entreprises au Canada. D'autre part, nous sommes allés chercher des fonds aux Etats-Unis, — c'est dire que nous nous sommes endettés. En 1918 les valeurs canadiennes vendues aux Etats-Unis se montaient à $577,000,000, dont $120,000,000 constituaient l'emprunt de guerre de 1918. En 1919 on allait chercher encore $199,000,000 chez nos voisins pour des obligations. C'est tout comme si nous vendions nos propriétés aux Américains, et tant qu'on ira emprunter à l'étranger le capital dont on a besoin pour les entreprises, l'échange continuera à nous affecter. Comme cet échange est favorable aux Américains, ils en profitent pour s'établir au pays.

C'est surtout aux entreprises industrielles que s'intéressent nos voisins. Le "Monetary Times" estimait qu'en 1914 le capital placé dans des manufactures canadiennes, d'origine américaine, s'élevait à $135,000,000. Le même journal portait à $264,939,000 ce capital au commencement de 1919 et déclarait qu'il y avait alors au Canada 388 manufactures de ce genre. M. A. G. Sclater, de la banque Union, estime qu'en 1919 deux cents compagnies américaines établissaient des usines au Canada.

Dans la province de Québec, et surtout dans les Cantons de l'Est, ce progrès est très marqué. En 1920, Julius Kayser & Cie construisaient une fabrique d'un million de dollars à Sherbrooke, et la Canadian Connecticut Cotton Mills doublait la capacité de ses usines, qui devront donner de l'ouvrage à 2,200 personnes. A Drummondville, la Jenckes Spinning Company, du Rhode Island, construisait une nouvelle usine à un coût de $2,000,000 environ. Dans la même ville, la Gossard Corset et la Butterfly Hosiery dépensaient plusieurs centaines de mille dollars pour des améliorations. A St-Hyacinthe, la Manhasset Cotton Company, de Putnam, Connecticut, achevait la construction d'une usine d'un demi-million de dollars. Et ce n'est pas tout. Nous n'avons pas mentionné les maisons américaines établies à Granby, St. Jérôme, Trois-Rivières, Québec et Montréal. Encore sait-on que ce sont souvent des architectes et des ingénieurs américains qui font les plans de ces usines, et que ce sont des entrepreneurs américains qui les construisent.

Avouez que cette liste est encore trop longue. "Communauté d'intérêts entre le Canada anglo-saxon et les Etats-Unis"... Ecoutez encore le Self-Déterministe — "Or

le Canada anglais, c'est l'Ontario au sud de la vallée de l'Ottawa, ce sont les quatre provinces de l'Ouest, c'est la partie du Nouveau-Brunswick située au sud de la voie du Transcontinental, c'est enfin la Nouvelles Ecosse. Le reste forme un territoire compact où vit la nation canadienne, et sa sœur l'acadienne, en masses denses et *sans solution de continuité* (ce que les nationalistes appellent aussi le bloc solide) c'est le Canada français ou nouvelle France."

Vive l'indépendance! s'écrie M. Gascon. M. Gascon a beau ébaucher le Self-Déterminisme, j'aimerais l'engager à donner aux lecteurs de la *Revue Moderne* le programme que devront suivre les Self-Déterministes afin d'arriver à proclamer cette chimère qu'est une république canadienne-française.

J'ose prétendre que nous avons aujourd'hui même toute l'indépendance dont nous avons besoin, et notre premier devoir à nous, qui sommes de la province de Québec, c'est de soutenir le gouvernement provincial, de travailler à l'amélioration de notre système d'instruction et de placer notre province au premier rang parmi les provinces du Canada, position qu'elle doit occuper en vertu de ses ressources naturelles et du sang des deux plus grandes races du monde. La province de Québec, c'est le pays de toutes les libertés. Qu'on sache la conserver ainsi. Rappelons-nous que si nous nous déclarons contre l'Angleterre, nous donnerons à nos voisins américains l'occasion qu'ils attendent, celle de nous englober au plus vite. De la domination anglaise, nous passerons sous la domination américaine — (toujours une domination anglo-saxonne), de la poêle à frire au feu, — toujours en vertu de la communauté d'intérêts entre le Canada et les Etats-Unis, comme vous avez pu le voir. Le danger de la domination anglaise est bien petit comparé à celui de la domination américaine.

Enfin, pour finir, disons que l'on sait dans le milieu commercial de Montréal, que depuis deux mois un grand nombre de fabricants de l'Ontario et de la province de Québec ont reçu des questionnaires qui leur viennent de Washington, où on montre une attention toute particulière pour les affaires canadiennes. Cherchons à nous rendre compte de l'effort américain, et unissons-nous pour faire face à cette invasion. Protégeons-nous. Occupons-nous de réalités avant de nous attaquer inutilement à des chimères.

YVES LAMONTAGNE

L'ESPRIT DES AUTRES

Un paysan alla trouver un avocat pour consulter une affaire: l'avocat, après l'avoir examinée, lui dit qu'elle était bonne. Le paysan paya la consultation et lui dit ensuite: "A présent que vous êtes payé, dites-moi franchement: Trouvez-vous mon affaire bonne?"

COURTISANS

Un prince donnait un grand bal.

Les invités arrivaient et venaient saluer le prince, se courbant jusqu'à terre, et plus bas encore si c'eût été possible.

Le prince causait avec un de ses intimes.

— Oh! qu'ils sont ennuyeux, tous ces gens qui viennent nous déranger avec leurs saluts, grommelait l'ami; pas moyen de dire deux mots en suivant. Si vous leur tourniez le dos...

— A quoi bon? répondit le prince. Ils salueraient plus profondément encore!



Vallée de la rivière THAMES à London, Ont. — Réseau du Grand-Tronc.

Sir Frederick Willams-Taylor, gérant-général de la Banque de Montréal.



NOS GRANDES INSTITUTIONS FINANCIÈRES

La Banque de Montréal

La Revue Moderne a déjà payé un tribut à quelques-uns de nos artistes les plus renommés; elle entend continuer cette galerie, et la faire la plus complète possible. Mais il lui parait également juste de mettre aussi en vedette, les institutions et les hommes qui ont contribué par leur intelligence, leur travail et leur énergie à développer nos ressources nationales et à rendre prospère notre jeune et vaillant pays.

Nous ne pouvions commencer cette série par une autre institution que celle de la Banque de Montréal, la première Banque du pays, et celle qui a le plus contribué par ses succès, à donner aux autres peuples la confiance dans le marché canadien. Il faut être fier de telles instititutions,

Vue intérieure de la Banque de Montréal.

et honorer les hommes qui les dirigent, et nous font ainsi une nation prospère et respectée.

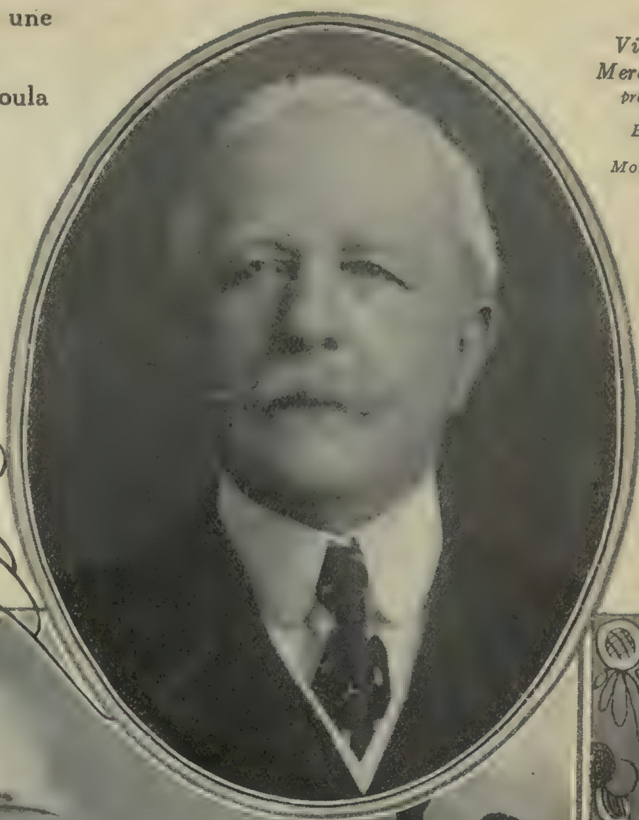
* * *

En plein centre de Montréal, sur le lieu même où se déroula l'un des faits les plus remarquables de la fondation de Ville-Marie, s'élève le bureau chef de la Banque de Montréal, qui rappelle la large part prise par cette institution dans le développement de notre pays.

Sa majestueuse façade corinthienne, un peu estompée par la fumée et les intempéries, fait face à la Place d'Armes au milieu de laquelle se dresse l'une des oeuvres maîtresses de notre grand sculpteur Hébert: le superbe monument de Maisonneuve, le fondateur de Montréal.

En face s'aperçoivent l'église Notre-Dame, la plus grande et l'une des plus anciennes églises de notre vieille cité et les vieux murs de pierre qui entourent les bâtiments du Séminaire de Saint-Sulpice dont l'histoire s'identifie si étroitement avec celle de la colonie.

(Suite à la page 24)



Sir Vincent Meredith, président de la Banque de Montréal.

Vue extérieure de la Banque de Montréal.

En jetant un regard au nord et au sud de la statue de Maisonneuve, on est étonné de la grandeur de cette ville qui doit son existence au rêve d'un saint, et qui fut sauvée, à son origine, par la vaillance de ses guerriers; de cette colonie qui marcha rapidement vers le progrès, grâce à l'énergie et au courage de ses citoyens. L'histoire nous relate une abondance d'actes héroïques, qui font de la fondation de Montréal un véritable roman, mais elle ne nous laisse que peu de renseignements sur les circonstances économiques du pays, à l'époque de la fondation de la Banque de Montréal, en 1817.

Des différentes provinces qui forment aujourd'hui la Puissance du Canada, seules les provinces du Haut et du Bas Canada et les provinces maritimes: la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau Brunswick et l'Ile du Prince Edouard étaient alors organisées. L'ensemble de leur population ne s'élevait pas à 400,000 âmes et la population de Montréal, qui était déjà le centre du commerce, comptait 20,000 âmes.

La ville de Québec faisait alors toute l'exportation du bois tandis que Montréal exportait surtout les fourrures.

Le commerce se faisait surtout par l'échange des différents produits. Les marchands ne pouvaient vendre qu'à longs termes aux colons, qui, presque toujours, faisaient leurs paiements en produits de la ferme.

Les distances à parcourir étaient longues, les moyens de transport rudimentaires, de sorte que le commerce, entre les différentes provinces, ne se faisait qu'avec de grandes difficultés. Le commerce avec l'Europe était difficile, à cause de la longueur des traversées, qui, avec les meilleurs bateaux de cette époque, ne se faisaient guère en moins de trois mois.

Telles étaient les conditions difficiles du commerce à cette époque, et nous devons de la reconnaissance aux commerçants de Montréal, qui, rassemblant tout leur courage, fondèrent il y a 104 ans, la Banque de Montréal.

La valeur de cette entreprise ne doit pas être jugée par ses succès financiers, par le chiffre de son capital, ou par les dividendes payés à ses actionnaires, mais bien par la garantie qu'elle offre à ceux qui lui confient des fonds, par la facilité qu'elle apporte à l'échange avec les autres pays, et surtout par l'aide immense qu'elle n'a cessé d'apporter au progrès du pays.

Cette banque fondée par les Gray, les Gerrard, les Gates, les Molson, continuée par les McGill, les Anderson, les King, les Torrance, les Mount-Stephen, les Smithers, les Strathcona, les Drummond, les Angus, est ajourd'hui présidée par un financier éminent Sir Vincent Meredith, l'une des personnalités les plus considérables du pays, et dirigée par Sir Fréderic Williams-Taylor, l'une des grandes autorités financières du monde.

Ces deux hommes, liés au sort de notre plus haute institution de finances, sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'en tracer une biographie. Rappelons sommairement que Sir Vincent Meredith et Sir Frederick Williams-Taylor ont eu, pendant leur administration, à faire face aux événements financiers les plus graves qui aient agité le monde, et qu'ils ont su, non-seulement triompher des innombrables difficultés de l'époque, mais ils ont réussi à orienter leur institution vers un succès plus parfait encore. Ce seul fait illustre mieux que tout autre le génie financier qui préside aux destinées de la Banque de Montréal, liée au sort du Canada par plus d'un siècle de services loyaux, généreux et soutenus, qui ont permis à notre jeune patrie de prendre son rang économique dans le monde.

Un pays a le droit de se montrer fier de telles institutions, et nous ne rencontrons pas un Canadien, qu'il soit Français, Anglais ou autre, qui ne se montre heureux de rendre un juste hommage à la Banque de Montréal, et à reconnaître qu'elle fait honneur au Canada tout entier, par la place brillante qu'elle occupe parmi les institutions financières mondiales. *Jacques Hardy*



Le retour du printemps ensoleillé, avec son gai cortège de verdure et de fleurs, éveille chez chacun de nous un besoin inné de se rapprocher de la Nature et de revivre les heures délicieuses déjà passées parmi les splendeurs qu'elle se plait à étaler dans certaines parties de notre province. Quelle joie pour le pêcheur, de pouvoir bientôt aller relancer les belles truites dans les lacs et les rivières du Nord! La scène que nous reproduisons ici, tout imprégnée du calme matinal et de la fraîcheur des bois, n'évoque-t-elle pas chez ceux qui fréquentent les Laurentides ou les Cantons de l'Est, le souvenir de quelque charmante excursion au sein de ces régions enchanteresses.



LIVRES ET REVUES



Par LOUIS CLAUDE

Le *Times* de Londres publie, dans son supplément littéraire, une étude très élogieuse sur la nouvelle édition de Garneau publiée par son petit-fils. Le critique dit notamment: "The Editor and Reviser, M. Hector Garneau, is much to be congratulated on his work".

De même la "Canadian Historical Review" de Toronto, consacre à cet ouvrage, un article très fouillé et hautement flatteur signé du professeur Grant. Celui-ci exprime le vœu que M. Hector Garneau continue l'"Histoire du Canada" jusqu'à 1914 en publiant un ou deux volumes complémentaires.

* * *

La *Librairie Beauchemin* a édité 411,730 volumes durant l'année 1920. Voilà ce qui apparaît au frontispice du catalogue du 1er mars 1921 que nous venons de recevoir. Ces chiffres ont une singulière éloquence. Et si nous lisons le catalogue que la *Librairie Beauchemin* nous présente, nous constatons quel souci profond a présidé à ces publications. M. Emilien Daoust, qui dirige avec tant d'intelligence et d'attention cette importante section du livre dans la Librairie Beauchemin, mérite les plus chaleureuses félicitations.

* * *

Les Sœurs Grises dans l'Extrême Nord du Canada, par le R. P. Duchaussois, est un livre fort émouvant par le simple récit de la vie des humbles et saintes filles qui partirent de la Maison-mère des Sœurs Grises de Montréal pour aller évangéliser les peuplades barbares de l'Arthabaska-Mackensie, aux confins du Canada. Ce que fut là-bas l'existence rude et précaire de ces saintes, le Père Duchaussois le raconte en des termes émotionnants. En le lisant, nous comprenons mieux encore le mérite de ces vies consacrées à l'apostolat et à la charité, et nous sommes heureux de trouver chez les nôtres de tels exemples de mortification, de sacrifice et de dévouement. La vie des Sœurs Grises évangélisatrices est une vie de saintes; il faut la lire, pour mieux vénérer ces humbles héroïnes qui, pour Dieu et la Patrie, accomplissent une action aussi parfaite, aussi sublime.

* * *

Les Amitiés Catholiques Françaises viennent de nous adresser une demande d'échange à laquelle nous avons été heureux de souscrire. Cette revue organe du Comité Catholique des Amitiés Françaises à l'étranger, a pour directeur, Monseigneur Baudrillart, qui porte au Canada français un si parfait intérêt qui, en toutes occasions, se manifeste par des attentions bienveillantes. La propagande accomplie par ce comité est très grande; elle ne fera que s'accentuer, car la France doit être connue de plus en plus, l'action qu'elle accomplit au point de vue catholique et humanitaire doit être clairement démontrée, afin de baillonner l'autre propagande, l'infâme et misérable, qui tend à calomnier ce grand peuple ardemment catholique, propagande qui avait réussi à s'infiltrer jusque chez nous, et à diminuer notre amour et notre respect envers la mère-patrie, et envers ceux auxquels notre race doit sa vie, sa religion et ses traditions!

* * *

Le Péril Vénérien est le titre de la dernière brochure écrite sur ce terrible sujet par le Dr J. M. E. Prévost, dont les travaux sur ces maladies affreuses sont déjà fort connus. Les maladies vénériennes existent chez nous, d'après l'opinion des spécialistes, dans des proportions fort graves. Le mal a gagné la campagne autrefois si bien gardée, et des mesures on ne peut plus rigoureuses peuvent seules, à l'heure qu'il est, enrayer les épouvantables effets de cette calamité. Il faudra nécessairement en arriver à des règlements extrèmement sévères qui permettront par une mise à l'ombre indispensable, de supprimer les propagateurs de ces odieuses maladies. Le Dr Prévost, dans son excellent travail, met en garde contre ce péril qui guette la jeunesse, et porte à la race et à la famille un préjudice abominable. Le mal règne en tyran. Longtemps nous l'avons tu. Le temps est venu de le supprimer, et le Dr Prévost, par l'intelligence de sa propagande éducatrice aura fait beaucoup pour tuer le monstre qui nous dévore. L'on peut se procurer la brochure "Le Péril Vénérien" du Dr Prévost, des hôpitaux de Paris, Londres et New York, en s'adressant chez l'auteur même, 460 rue Saint-Denis, et cela au prix modique de 25 sous.

* * *

Dans mon appréciation du dernier volume de M. Arthur Saint-Pierre, j'avais tout à fait erré. Or, M Saint-Pierre, en aimable camarade m'écrit ceci:

"Me permettrez-vous de souligner un lapsus qui s'est glissé dans votre article? Par distraction, je le sais, vous m'y donnez la figure d'un propagandiste de socialisme, alors que depuis 15 ans, tout le temps que j'ai pu consacrer à l'étude et à l'action sociale a été employé à combattre le socialisme.

Je sais qu'il y a déjà plusieurs années, on a tenté, dans les milieux catholiques, une conciliation entre le socialisme et le catholicisme, mais on s'est vite aperçu qu'il y avait entre les deux doctrines une différence radicale et irréductible.

Quand je suis entré dans la carrière, si je puis dire, le débat était déjà vidé ou à peu près, et je n'ai jamais hésité un instant, pour ma part, à considérer le socialisme comme l'un des ennemis des plus dangereux de mes convictions religieuses."

Donc acte.

* * *

La maison Déom offre déjà en vente le prix Goncourt 1920 qui vient de paraître chez Plon-Nourrit à Paris. "Nêne" par Ernest Perrochon, est l'histoire d'une humble fille, servante de ferme, qui vit une vie de dévouement, toute simple, mais merveilleuse d'effacement et d'oubli de soi. Admirablement écrite, et nouvelle, cette œuvre devait rallier le jury de lettrés comme celui qui préside au prix Goncourt. Il faut lire ce roman si doux et si sincère où s'observe une âme d'humble prolétaire, et dont certains chapitres sont des tableaux extraordinaires de vie et de sentiment.

* * *

La Grande Pitié de la Terre de France par M. Gabriel-Louis Jaray, est le dernier livre édité par le Comité France-Amérique de Paris.

Il raconte la souffrance incroyable de la France, atteinte dans toute sa vie, par la guerre effroyable dont elle a porté le plus gros poids. Tous les chiffres cités ont une éloquence douloureuse et tragique. Mais au-dessus de toute cette douleur, de toute cette épreuve, de toutes ces pertes, rayonne l'esprit indomptable du peuple qui a su souffrir et vaincre. Toute la force de la France s'affirme; force morale; force patriotique; force matérielle, et l'on comprend quelle union parfaite a réalisé le prodige de souder tous les cœurs dans un but absolu et magnifique. Soldats, femmes, enfants, vieillards, intellectuels et prolétaires, riches et pauvres, tous n'avaient qu'une seule et même pensée: *Vivre*. Et pour vivre, il a fallu beaucoup, immensément souffrir. M. Jaray le raconte simplement et noblement, et son livre émeut et émerveille.

* * *

Les "Croquis de Guerre" de M. Marcel de Verneuil sont maintenant en vente au prix de 75 sous en librairie, et de 85 sous par la poste, chez tous nos principaux marchands de livres et à la Revue Moderne, 147 rue Saint-Denis à Montréal.

LOUIS CLAUDE

 LES ECHOS 

Par LUC AUBRY

Le congrès convoqué par les auteurs canadiens a attiré à Montréal des écrivains de tous les coins du pays, et même des Etats-Unis. Les réunions eurent lieu dans l'un des grands édifices de la très-hospitalière Université McGill, et le Principal, Sir Arthur Currie, souhaita la bienvenue à ses hôtes, en des termes on ne peut plus accueillants et sympathiques.

Ce congrès a été de tous points un succès, et ceux des nôtres, trop rares hélas! qui y ont pris part, ont pu constater avec quelle extrême cordialité la littérature canadienne française était traitée, par les auteurs de l'Ontario et des Provinces Maritimes, qui lui rendirent un hommage délicat et charmant. Ce congrès nous a aussi clairement prouvé quel intérêt nous aurions à nous fréquenter pour nous mieux connaître, et nous aimer davantage. Des assemblées comme celle-là peuvent amener des résultats merveilleux au point de vue de l'entente nationale, et il nous est apparu clairement que les auteurs des deux grandes races qui se partagent le Canada, réunis en congrès et jetant les bases de leur Association, avaient, comme objectif principal, cet idéal si clair et si beau.

Dans cette Association les Canadiens-français auront leur section indépendante, où nous les verrons se grouper rapidement, dans la claire ambition d'apporter au développement de la littérature canadienne l'appoint de leur talent, de leur personnalité, et du génie latin.

La nouvelle association a pour président général M. Gibbon, qui parle très bien notre langue, et pour sécrétaire M. Sandwell, qui s'exprime également en un français très pur. La section canadienne-française devra rapidement se mettre à l'œuvre, élire ses officiers et commencer le travail effectif que nous attendons de l'initiative et de l'activité de nos auteurs.

* * *

Nous aurons eu cette année à deux *premières*, deux grandes pièces à actes et tableaux écrits par deux femmes. L'une, Madame Laure Conan, nous présenta "l'Oublié", un épisode ou plutôt plusieurs épisodes des premiers temps de la colonie de Ville-Marie. Cette pièce fut donnée au Monument National, sous les auspices de l'Association Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Elle est tirée du roman du même auteur dont M. l'Abbé Camille Roy a dit ou à peu près, "que c'était plutôt une succession de tableaux qu'un roman". Ce qui d'ailleurs n'enlève rien au charme historique et littéraire de l'œuvre. Madame Laure Conan a un talent que personne ne songe à contester. Seulement elle n'est pas dramaturge. Sa pièce manque d'action et d'ensemble elle trahit les traditions du théâtre, elle est pour la lecture et non pour la scène. Madame Laure Conan qui a toujours vécu loin du théâtre, ne pouvait d'ailleurs en connaître tous les secrets, disons mieux, toutes les "ficelles". Il n'y a rien là qui puisse diminuer sa gloire ni atteindre à son mérite. Ceux qui l'ont poussée à mettre à la scène les tableaux si pathétiques de "l'Oublié" ont fait œuvre de courtisans. Il ne faut pas les en féliciter.

L'autre pièce, écrite par Colombine, sous le titre "Maisonneuve" est jouée, au moment même ou la Revue Moderne est sous presse. Nous lui consacrerons une note dans notre numéro de mai.

* * *

Nous enregistrons avec plaisir la noble attitude prise envers les Canadiens-français par le Docteur Atherston, qui profite de toutes les circonstances qui se présentent pour mettre en valeur les qualités de notre race, et les personnalités les plus marquantes de notre monde intellectuel. Le Docteur Atherston est un fervent ami des Canadiens-français, un ami sincère et dévoué. Professeur de littérature anglaise à l'Université de Montréal, il est à même de nous connaître et de nous juger. Aussi la sympathie qu'il nous accorde est réfléchie et justifiée, ce qui nous autorise à nous en montrer très fiers.

* * *

La plus importante association féminine canadienne-française du Canada, la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste, donnera du 17 au 21 avril dans les salles des Ecoles Techniques, un grand congrès qui réunira toutes nos associations féminines et leur permettra de se rendre un compte exact de la situation sociale de la femme, dans tous les centres de l'activité canadienne. Ce Congrès sera présidé par Madame Henri Gérin-Lajoie, fondatrice et présidente de cette œuvre importante. Elle attirera des personnages notoires, notamment le Premier de Québec, et le Sécrétaire de la Province. Parmi les femmes qui y prendront une part active, citons: Mesdames F. L. Béique, W. A. Huguenin (Madeleine,) Maurice Saint-Jacques (Fadette) Miss Guerin, Mlle Saint-Jean, Mlle C. LeMoyne, Mlle Marie Gérin-Lajoie, Mlle Yvonne Charette, Mlle Gabrielle des Isles, Mesdames Hamilton, T. Bruneau, Edmond Brossard, Rupert Dérome, Mlles Marie Auclair, Hedwidge Lefebvre, G. Boissonnault, Jeanne Anctil, plusieurs membres des cercles des fermières et des Associations professionnelles, dont nous ne pouvons malheureusement donner les noms qui nous sont inconnus encore. L'Association des Notaires adressera aussi la parole à ce Congrès auquel des personnalités éminentes du Clergé prendront part et au premier rang l'un des plus éminent, Sa Grandeur Monseigneur Gauthier. L'on mentionne également les noms de M. le Chanoine Deschamps, M. René LeMyre et de M. Alphonse Désilets, parmi les conférenciers. Nous savons que ce Congrès remportera le succès digne des causes magnifiques servies par l'intelligence, l'énergie et le dévouement de la femme canadienne.

* * *

Sarcey dont la foi n'était pas des plus robustes mais dont la compétence en matière de théâtre n'est pas discutable écrivait au lendemain de la première de "la Samaritaine" de Rostand:

Edifié? Non, je ne l'ai pas été. Je suis réfractaire, en un degré que je ne saurais dire, à ce genre d'émotion. Je ne suis pas de croyance fervente; oh! cela, non. Eh bien! il m'est insupportable de voir Jésus figuré sur la scène par un acteur qui la veille prodiguait des déclarations d'amour à Jeanne Garnier et lui mettait sur le cou le rouge de ses lèvres. Je ne puis l'écouter sans une sorte de malaise".

Ce malaise est commun à tous les hommes: croyants ou incroyants, chrétiens ou infidèles. Vers la fin du dernier siècle, le gouvernement de la République française, à la demande du Sultan, interdit la représentation d'une tragédie dans laquelle Mahomet tenait le premier rôle.

* * *

Les grandes organisations politiques du travail en France et en Angleterre, groupes qu'il ne faut pas confondre avec les unions de métiers, ont protesté, on se le rappelle, avec une énergie farouche contre toute intervention dans les affaires de Russie, allant jusqu'à opposer la menace d'une grève générale à toute tentative d'aide donnée aux anti-bolchévistes. Leurs prétentions tendant à remplacer le gouvernement du pays par la majorité, par la domination d'un groupe étaient des plus illogiques car leurs protestations ne visaient pas la Chine fournissant des armées et des munitions aux Soviets. Après tout ces protestataires ne sortaient pas de leurs frontières. Les Hollandais, gens ordinairement calmes et pondérés, en sont sortis, eux, et leur Fédération de trade-unions a télégraphiquement protesté, en un message adressé à Lloyd George, contre les conditions imposées à l'Allemagne par les

Alliés. Séance tenante la Fédération a reçu, toujours télégraphiquement, la réponse suivante:

M. Lloyd George est surpris de recevoir un télgramme de protestation des trade-unions hollandaises. Il n'a pas souvenir que, pendant la guerre, au moment où le gouvernement impérialiste allemand s'efforçait de dépouiller les classes laborieuses de France et de Belgique, les trade-unions aient élevé aucune protestation.

Il n'a pas souvenir non plus qu'elles aient protesté contre les déportations de travailleurs français et belges envoyés en Allemagne pour y faire un travail d'esclaves.

Autant qu'il puisse comprendre, leurs protestations actuelles n'ont d'autre but que de faire retomber sur les classes ouvrières, et tout spécialement sur les classes ouvrières de France et de Belgique, non seulement les dépenses de la guerre, mais encore toute la charge de la réparation du dommage qui a été causé par la guerre que l'ancien gouvernement allemand leur a imposée. Il est certainement juste que les auteurs de la guerre, dont le propre pays est demeuré absolument intact, supportent une part considérable des dépenses qui seront faites pour la restauration des pays qu'ils ont dévastés.

* * *

Le prochain congrès de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste devrait poser comme premier principe que le vote des femmes soit reconnu dans la Province de Québec comme il l'est dans tous les pays civilisés. Il est humiliant pour la femme du Québec de se voir dédaigneusement refuser un droit dont jouit absolument la femme canadienne dans tout le Dominion. Nos législateurs s'imaginent-ils par hasard pouvoir bien longtemps maintenir une législation aussi blessante qu'injuste envers la femme de notre Province? Ils auraient grand tort d'y compter. Car la femme de chez nous, même si vous la privez du droit de vote, jouit d'une influence quasi-souveraine, et s'il lui plaisait de renvoyer à leurs champs et à leurs moutons, tous ces législateurs à courte vue, le balayage serait rapide et radical.

* * *

La Belgique et le Canada ont une population de langue française à peu près égale, 2,500,000 âmes, environ. La Belgique vient de créer une Académie française, pourquoi le Canada ne suivrait-il pas son exemple? L'Académie française canadienne sonnerait aussi bien que l'Académie française belge. On dira: nous avons déjà la Société Royale du Canada. Ce n'est pas la même chose. La Société Royale est un Institut, c'est-à-dire une réunion de classes, de sections; elle possède une section de littérature, se divisant en sous-sections de littérature anglaise et française, c'est peu on en conviendra pour cette langue à la survivance de laquelle nous avons tant sacrifié. L'Académie française canadienne pourrait être une belle et grande chose, pourquoi ne la créerions-nous pas?

* * *

On propose en France une loi accordant une pension de 360 francs à toute famille ayant plus de trois enfants vivants, avec augmentation de 60 francs par chaque enfant "supplémentaire". Pareille loi mettrait promptement fin à tous les surplus de la province de Québec où la population croît et se multiplie naturellement, sans qu'il soit besoin de faire intervenir le ministre des Finances ni le Trésorier de la Province.

* * *

"Ce qui est bon pour les jars est bon pour les oies" est un proverbe qui n'est guère en honneur au Canada. Notre Chambre des Communes vient de déclarer qu'un ministre, honorable ou très honorable peu importe, pouvait être directeur de compagnies anonymes, alors que le président des chemins de fer gouvernementaux a décidé qu'un ouvrier ne pouvait être député ou échevin. Pourquoi un député ne peut-il appartenir à une compagnie comme ouvrier si un ministre peut en faire partie comme directeur? est-ce parce que l'ouvrier n'est pas payé s'il n'est pas à son poste alors que le ministre l'est quand il se ballade hors de son ministère?

* * *

Il fut un temps ou des auteurs railleurs prétendaient que les Français apprenaient leur histoire dans les romans d'Alexandre Dumas. Il y avait peut-être quelque vérité dans cette constatation, mais ces temps sont passés et il ne faudrait pas que pareille chose se répète chez nous par des études historiques mises sous les yeux des lecteurs canadiens.

Le départ de Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, pour la conquête de l'Angleterre, un des faits les plus considérables du Moyen-Age, n'est certes pas de ceux qu'on puisse citer erronément. Pourquoi dans une étude sur "La langue française en Angleterre" M. DeCelles, historien, fait-il embarquer le futur conquérant, dans un port picard, à l'embouchure de la Somme, alors qu'il partit du port normand de Dives.

Pourquoi, dans la même étude, le même historien dit-il:

Comme les rois d'Angleterre l'étaient aussi de Normandie, ils traversaient souvent la Manche, pour faire d'assez longs séjours dans cette province. Le Prince Noir, à qui les armes de la Grande-Bretagne doivent la fameuse devise: "Dieu et mon droit" passait la plupart de son temps à Bordeaux.

Il n'y a eu que des ducs en Normandie, jamais de roi; Bordeaux n'est pas en pays normand et les armes de la Grande Bretagne doivent au Prince-Noir la fameuse devise "Ich-Dien" et non celle de "Dieu et mon droit".

"Dieu et mon droit" est un cri de guerre que poussa Richard Cœur-de-Lion, à la bataille de Gisors, plus d'un siècle avant la naissance du Prince-Noir et qui ne devint devise royale qu'un demi-siècle après sa mort, sous Henri VI, ce roi d'Angleterre que Jeanne d'Arc bouta hors de France.

C'est ainsi qu'on écrit l'histoire!

* * *

Quel épouvantable drame que la mort de cette pauvre enfant bue par l'égout comme par une pieuvre! Les mères, toutes les mères en ont été hantées. Les hommes n'y ont pensé qu'avec horreur. Montréal n'avait encore rien vu d'aussi tragique. Les coupables seront punis et ce sera justice mais ils le seront plus pour les conséquences de leur faute que pour la faute même. De quoi les accuse-t-on? D'avoir manqué à leur devoir en quittant leur poste. Soit. Mais l'exemple part de haut!

* * *

M. A. Sauvé vient d'enrichir notre histoire d'une phrase lapidaire égale en beauté à toutes celles que l'on connait. Au cours d'une discussion ardente il eut l'heur de déplaire à la majorité et le président lui ordonna de s'asseoir. "Je m'asseois, mais je ne me couche pas" répondit le chef de l'opposition. Bravo! la réponse est d'une grande dignité, ferme et bien française.

* * *

Le gouvernement anglais va-t-il permettre l'entrée du bétail vivant canadien? Les bouchers de là bas le demandent à grands cris offrant de remettre au ministre de l'Angleterre une somme de £20,000 si la suppression de l'interdiction ne fait pas baisser le prix de la viande de 12cts par livre avant six mois. Très bien; mais quand nous jouirons de la liberté de fournir des animaux vivants aux consommateurs anglais, combien nous coûtera cette liberté et quelle sera au Canada la hausse correspondant à cette baisse de 12cts. en Angleterre?

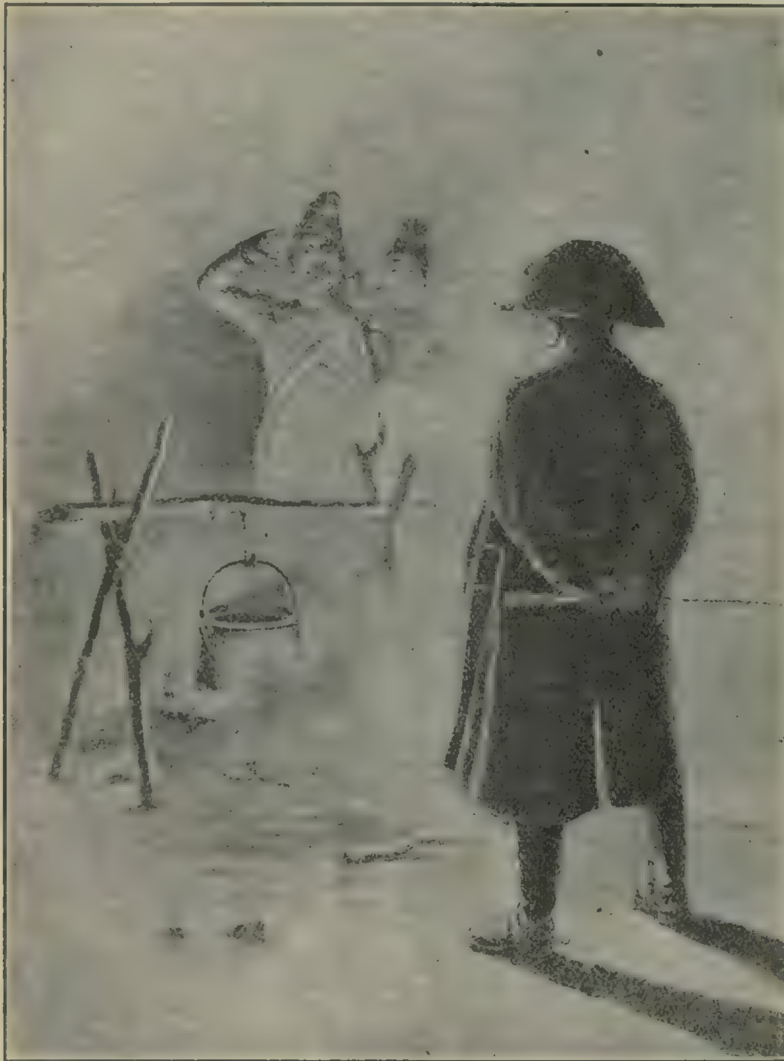
* * *

Un sénateur de l'Etat de New-York a présenté un projet de loi, pour la répression du bluff dans les théâtres. Toujours des lois d'exception! Pourquoi dans les seuls théâtres? Pourquoi les Sénats, les Chambres des députés, les conseils de ville sont-ils exclus de la mesure? Ce siècle est celui du bluff et les cabotins ne sont pas les plus experts en la matière.

LUC AUBRY

LE BIVAC

Par GEORGES D'ESPARBÈS



Pendant que les 18.000 hommes de Dupont mouraient de faim dans l'île de Cabrera, Napoléon, sentant que le Portugal lui échappait, prépara de nouvelles troupes et marcha droit vers l'Espagne.

Ce n'étaient plus maintenant de faibles conscrits sans poil ni jarrets qui passaient les monts, l'Empereur avait appelé d'Allemagne trois corps d'armée d'infanterie et plusieurs de cavalerie, tous composés de ces sombres hordes muettes dans les marches, ployées aux fatigues, vieillies à la victoire, et qui toutes s'étaient battues à Eylau, à Friedland.

Ce n'était rien encore. Et pour frapper l'Espagne, pour l'émouvoir par un spectacle inattendu, il avait joint la GARDE à son armée, cette Garde effrayante de silence qui, depuis des années, orgueilleuse et mélancolique, l'arme au sein, rangée en gala, n'était plus que la spectatrice des batailles, que personne n'osait faire charger tant on craignait de la perdre, et que de capitale en capitale Napoléon traînait à sa suite, comme une épouvante.

Cette masse de cent mille hommes s'augmenta encore des divisions de jeunes soldats restés sur la ligne de l'Ebre et dans la Catalogne, ce qui devait porter l'effectif à deux cent mille. Quand ils aperçurent les troupes, les conscrits de la dernière campagne se ruèrent sur les chemins pour les saluer. Au son des musiques, les régiments d'Iéna longèrent l'Ebre. — C'est bon, dirent les jeunes, voilà les moustaches grises...

A peine arrivé, en effet, Napoléon lança de nombreuses colonnes, et tout ce qui voulut tenir devant elles fut exterminé. Les Espagnols, saisis de crainte à l'aspect de ces vieillards mais non découragés, réunirent leurs troupes sous les murs de Burgos et osèrent attendre la bataille. Elle eut lieu le 9 novembre et ne fut pas longue. Enfoncés par un cyclone de poitrails, les ennemis s'enfuirent, — et Napoléon vainqueur prit la route de Madrid.

* * *

Un soir, dans la plaine d'Aranda, au bord d'une rivière, les Français firent halte pour bivouaquer. L'ombre tombait.

De tous côtés, se prolongeant aux montagnes, mille bruits fugaces, un infini chuchotement d'où montaient des rires, des colères. D'innombrables feux scintillaient, et de longues fumées les enroulaient de halos d'azur, s'évanouissaient dans la nuit qui se faisait plus odorante mais plus froide. C'était l'heure de la soupe.

Dans le carré des grenadiers de la Garde, surtout, les voix éclataient avec force. On avait pillé Lerma; d'énormes gigots de mérinos enfilés à des baïonnettes rôtissaient au feu, — mais le régiment était debout, et des hommes sans peur, l'habit orné de la croix, tête nue et farouches, braillaient le long des flammes:

— Moi je demande mon congé!

— C'est-i qu'on est soldat ou pas soldat! Quand on pense que pas plus tard que la dernière fois, à Burgos, ces petits navets de conscrits se sont moqués de nous!

Un frisson dénoua les rangs, et un homme s'avança, couvert d'anciennes blessures, la gueule broyée en long et en travers par le signe de croix d'un sabre.

— On s'est battu depuis cinq ans! *Il* nous mène sous les bombes avec nos fifres: "A droite, alignement... Fixe! bougeons plus." On regarde mourir les amis, et l'affaire une fois enlevée, nous rassemble encore: "A droite, alignement... fixe! Soldats de la vieille Garde, qu'*il* nous dit, vous êtes mes immortels! "Bougre de foutre! *Il* a raison, et de ce train-là, si ça dure dix ans, nous crèverons tous dans des boîte-à-plume!

— *Immortels*, gronda un autre, v'là donc ce qui fait rire les conscrits...

Le camp tout entier se rassemblait. Une foule s'était massée aux lueurs, et d'atroces voix aboyaient à la nuit:

— Faut lui conter ça... Toi, Ripart, t'iras dans sa tente...

— ... On demandera tous ensemble notre démission de la Garde et du titre d'*immortels*.

— Et on reprendra du service!

— Là où on se bat...

— ... Et où on meurt, grogna un officier, grande et splendide brute qui n'avait rien dit, mais qui approuvait d'un balancement de tête, énorme.

A ce moment, derrière le groupe on entendit un pas qui s'arrêtait, et une voix italienne, grave, un peu nasale, demanda:

— Qui m'appelle?

D'un bond les soldats se tournèrent...

C'était l'Empereur.

Petit, les mains dans le dos, la tête penchée en avant, il regardait ses soldats... Cette pose de fauve, d'oiseau d'ombre ne laissait luire que son regard, son épée, — et songeur, immobile dans les ténèbres, les épaules enfoncées comme à l'affût, quelque chose de sublime et d'affreux s'exhalait de lui. Les hommes tremblèrent.

— Qui donc voulait me parler? demanda-t-il.

Aucun ne souffla.

Napoléon sourit, fit quatre pas dans le silence, vers le feu, et allongea ses mains:

— N'est-ce pas Ripart que je vois là, contre ce caisson? Pourquoi n'as-tu pas la croix? Je te l'avais promise à Auerstaëdt...

— Il y a de ça deux ans, dit Ripart.

— Tu l'auras, fit l'Empereur. Et cet autre, le sous-lieutenant Champeaux?

— Présent, Votre Majesté.

Napoléon en nomma dix au hasard. Il connaissait sa Garde par cœur.

— Vous êtes mes meilleurs soldats, les plus braves du monde, dit-il.

Il répéta encore:

— ... Les plus braves du monde.

Et machinal, étendit ses mains devant lui, pour les chauffer.

Quelqu'un dit tout haut:

— Il a froid...

C'était un brigadier de dragons attiré vers la Garde par l'odeur des viandes, et que la vue de l'Empereur enfonçait en terre.

Alors quelques soldats disparurent, et bientôt Ripart entra dans le cercle.

— Mets-toi là, Majesté.

Il portait sur sa tête un fauteuil de damas aux bois d'or. Il le plaça devant le feu, et l'Empereur obéissant, s'assit.

Des quatre coins de la plaine arrivaient des bandes noires que la lumière du foyer appelait de loin. Des hommes s'en allaient, remplacés par d'autres, et l'Empereur, isolé, enfoncé dans son fauteuil, le regard bas, poursuivait son rêve sinistre...

— Il n'y a plus de bois dans la plaine et le feu va s'éteindre, dit le lieutenant.

— Pas avec ça! cria le dragon.

Il montrait deux hommes, deux voltigeurs qui, les bras chargés de caisses, précédaient un vaste chariot.

— On va y en faire, une flambée! dit le premier.

L'autre enfonça les caisses à coup de talon, et se relevant les bras pleins d'écharpes, il les jeta sur le brasier mourant. Aussitôt, les flammes montèrent.

— Un feu d'Empereur! dit Champeaux.

D'autres arrivaient, conduisant euxmêmes les mulets, et ce fut le tour des mantilles. Rouges, bleues, si fines qu'on les eût prises pour des trames de nues, elles n'avaient pas le temps de tomber à terre; un souffle d'or les relevait, les relançait en l'air au delà du cercle, en pluie de petites flammes. A ce moment une folie empoigna les hommes, et tous bondirent aux chariots!

Là étaient leurs trésors, tout ce qu'ils emportaient en France du pillage de Burgos. L'Empereur qui détestait la maraude semblait ne pas les voir. Ses mains, doucement, s'étaient appuyées aux genoux, son menton ployait sa poitrine.

— *Il* dort... dit un homme.

Et faisant le tour du cercle, l'âme des soldats chuchota:

— Il dort... il dort...

Un cuirassier jeta sa caisse; elle était ouverte, pleine d'éventails. Ce bruit fit remuer l'Empereur.

— Tu vas le réveiller.., s'étrangla Champeaux.

D'un coup de poignet il écarta le cuirassier, enfonça ses mains et jeta sa brassée au vent, dans un rire!

Il y avait trois caisses pareilles: on les vida, et lancés de tous côtés, s'éployant en l'air comme des papillons, les éventails tournèrent aux flammes. On les voyait surgir de l'ombre, luire tout à coup avec leurs taureaux de plazza peints sur l'aile, et un joli mot dorait la nervure de leurs pattes: *recuerdo*, souvenir... Eventails de manolas, bijoux de la paresse d'Espagne, par milliers s'élançant des bras levés, comme un essaim ils pirouettaient, voltaient, fusaient en gerbes de pourpre, tandis que plus pesants, détachés, en feu, leurs bois ciselés, leurs ivoires s'amoncelaient sur les braises comme de petits squelettes. On en brûla une fortune. L'Empereur dormait toujours...

Maintenant quinze mille hommes l'entouraient: d'abord, la Garde au premier rang, et au delà du cercle de lumière, une immense foule, en rond, turbulente et enthousiasmée, dont les yeux flambaient...

— Voilà de la toile! cria quelqu'un.

Et on vit un groupe d'artilleurs.

Alors apparurent au bout des poings de grands tableaux terribles, de sanglantes images où des bourreaux flagellaient un homme pâle, où de pures femmes s'enlevaient dans un air bleu, parmi des anges...

— Arrêtez!

Un colonel s'approcha, voulant empêcher le meurtre, mais au geste que firent les hommes il recula, s'appuyant d'une main sur son sabre, et se contenta de dire à un officier, derrière lui:

— Celui-là, Monteils, un *Ribera*, voyez!

Et au fur et à mesure que les millions roulaient aux flammes, il énumérait:

— Voilà *Murillo*... *Velasquez*... *Goya*...

Le sommeil de l'Empereur n'avait pas frémi... Au loin, les régiments s'agitaient: "Le Tondu a quitté sa tente, il a voulu passer une nuit avec sa Garde!" Une houle d'ombres en course emplissait la plaine, frappait d'échos la montagne, et peu à peu les chevaux hennirent, les roues ronflèrent!



De fantastiques soldats, à coups de hache, firent sauter les serrures des coffres; on s'écarta, et pour chauffer l'Empereur, toutes ces richesses barbares s'en allèrent magnifiquement au brasier, les tentures de soie qui enflammées brûlaient comme des voiles d'or, les ceintures pourpres qu'on eût prises pour des serpents ailés, des flots et des flots de dentelles où par le travers des mailles fuyaient des pointes de feu, d'exquis tabourets aux trois pieds de nacre — folie! folie! des miroirs encore où tant de femmes s'étaient adorées, des guitares, des guzlas maures, des tambourins aux grelots d'argent, des castagnettes de bois précieux, et jusqu'à des poignards dont les lames larges filant dans le feu luisaient comme des langues d'aspic. Un dragon, même, jeta des parfums...

L'Empereur dormait toujours... Les caisses bientôt furent tout à fait vides. Il était minuit.

Alors au bout d'un quart d'heure, le feu que ces dépouilles avaient ranimé coucha ses plus hautes flammes. Elles semblèrent s'abîmer, s'enfoncer dans le sol. Le brasier, d'un rouge clair, apparut, et le froid de la nuit chassé au loin revint au bivac, se glissa de groupe en groupe, gela les voix.

— Nous n'avons plus rien, dit quelqu'un.

Une stupéfaction tomba sur les hommes, et on entendit l'Empereur chuchoter de mystérieux mots en rêve...

Il atteignait sans doute aux régions lointaines du sommeil; ses poings pétrifiés semblaient de pierre.

Décidée à demeurer là jusqu'au matin, d'un seul mouvement la Garde s'accroupit, enveloppée de manteaux.

Au-delà, houzards, dragons, cuirassiers l'imitèrent, et mélancoliques ces trente mille soldats entourèrent l'Empereur de silence...

Il dormait toujours, assis dans son fauteuil, avec son chapeau dont le foyer découpait les cornes. Ceux du premier rang, toute la vieille Garde, pouvaient l'entendre respirer...

— L'petiot, murmura une voix; son fauteuil en tiendrait ben quatre.

— Va chercher les trois autres, si t'en connais.

— Ses mains, regarde-moi ça, c'est-il petit...

— Et ces bottes! On dirait un pied d'Egyptienne.

— Tiens, écoute, le v'là qui cause...

L'Empereur, en effet, parlait en songe, et de grands mots lui tombaient des lèvres, coulaient de sa poitrine au brasier:

— L'Angleterre... l'Orient... nations... mon épée... tout le globe, une seule France...

— Qu'est-ce qu'il dit? Qu'est-ce qu'il dit? firent des voix.

Et la plaine s'émut. Des ombres se dressèrent; on voulait savoir:

— Le feu va mourir, gronda Champeaux.

Mais lancé de mains en mains au-dessus des têtes, un ballot courait vers la Garde. Quelques vieux le défoncèrent. C'était le dernier trésor, des instruments de musique.

— Jettes-les, Ripart.

Ripart les jeta. Aussitôt ils ranimèrent le feu mort.

Une nuit d'étoiles enveloppait la plaine.

Et pendant que les nerfs des mandolines, *ping! ping! ping!* tranchés au feu, éclataient en frêles sanglots, — sans un regret pour leur fortune fondue, assis, entourant l'Empereur d'une broussaille de moustaches, les soldats de la Garde se montraient de loin le fauteuil, le petit fantôme assoupi dont la Croix luisait encore aux tisons, et s'émerveillant de le voir si faible riaient, pleuraient, chuchotaient entre eux, se faisaient des signes, un doigt aux lèvres, — comme des vieillards qui regarderaient dormir leur enfant.

GEORGES D'ESPARBÈS.



—Nous avons subi tellement de privations pendant la guerre!

—Madame, croyez bien qu'on ne s'en aperçoit pas.

La Pêche dans les Laurentides





Un baiser au clair de lune



Par GUY DE CHANTEPLEURE

PREMIERE PARTIE

I

Quand Marie-Blanche Saurèze a fait ses derniers adieux d'écolière au couvent des "Dames Annonciatrices" de Dôle, madame la Supérieure n'a pas manqué de lui adresser les conseils maternels et convenus que reçoit de sa bouche toute pensionnaire sortante, mais la directrice des études, Mère Sainte-Thérèse de Jésus, ne lui a exprimé que des regrets tendres.

"Vous avez dix-huit ans; *vous entrez dans la vie*..."

Ces cinq mots se sont détachés des autres. Elle leur a trouvé je ne sais quelle beauté intense et quelle solennité dominatrice; ils dépassaient l'heure présente, ils avaient la force troublante d'un appel du destin. Vaguement, il lui a paru qu'elle était l'héroïne de quelque chose. Elle s'est souvenue du matin de sa première communion et du vertige qui l'avait pâlie au moment précis où la chapelle s'était ouverte...

Souvent les compagnes de Marie-Blanche disaient avec allégresse: "Nous allons entrer dans le monde..."

Marie-Blanche se représente le monde comme un salon lumineux et fleuri où, sous des regards d'étrangers qu'elle croira facilement hostiles, elle devra sourire, danser, manier un éventail, oublier sa timidité... Ira-t-elle dans le monde? Point à Dôle sans doute, point avec Tante Grise aux yeux tristes... A Paris, peut-être l'hiver ou le printemps prochains, avec Tante Blonde aux yeux de joie... La perspective de cette initiation l'effraye plus qu'elle ne l'attire...

Mais la Mère Sainte-Thérèse de Jésus a dit avec gravité: "Vous allez entrer dans la vie..." Dans la vie!...

La lourde porte s'est close avec ce grincement multiple et majestueux qui, chaque fois, paraît insolite et dû au réveil incohérent de choses séculaires. Escortée de Gicquette, Marie-Blanche a laissé derrière elle le couvent des Dames Annonciatrices et le quartier excentrique des Commards où s'élève, un peu à l'écart des maisons privées, son enceinte de pierres éternelles et d'arbres reverdissants.

Aline Gicquet, dite Gicquette — une fille dévouée, mi-domestique, mi-gouvernante, qui, toute jeune, a été la "bonne" d'Edmée et de Blanche Cazin de Rennepont, la tante et la mère de Marie-Blanche, et qui n'a jamais quitté l'aînée des deux sœurs — porte avec une dignité d'ancienne bourgeoise des coiffes brodées et des tabliers de soie dont les tissus introuvables semblent sortir d'un tiroir d'aïeule. On se la représente vivant en un autre temps, au milieu de traditions désuètes, remuant des objets démodés, accomplissant des gestes abolis... Elle est expressive et silencieuse comme un vieux logis.

C'était sous la conduite de Gicquette, en revenant du couvent, à l'époque où ses pieds d'enfant trouvaient un peu abrupte la pente des lacets ourlés de rocailles qui joignaient les berges du canal au cours Saint-Mauris, que Marie-Blanche avait obscurément senti la tristesse et l'inanité des confidences incomprises et qu'admettant la rareté probable des confidents véritablement sympathiques et compréhensifs, elle en était arrivée à perdre l'habitude et jusqu'au besoin de se raconter.

Le trajet du couvent des Commards à la rue des Arènes, à la vieille maison de Tante Grise s'achevait souvent sans que, de part et d'autre, une parole eût été échangée.

Ainsi en a-t-il été le jour des adieux à Mère Sainte-Thérèse.

La petite phrase douce et fatale de la religieuse chantait en elle et, sans créer d'images concrètes, s'y prolongeait comme la magie d'un bel accord harmonique, évocateur des choses infinies.

Le lendemain, Marie-Blanche est encore pénétrée du mystérieux charme, tandis que, prête au départ et un peu fiévreuse, elle attend, dans le salon, l'instant où la voiture qui doit les conduire à la gare, elle et sa tante, va faire sonner les pavés devant la porte de la cour et s'arrêter.

Chaque année, vers la fin de juillet, mademoiselle Cazin se rend à Paris pour régler avec son notaire les intérêts qu'elle y a conservés et visiter la tombe de ses parents. Marie-Blanche l'accompagne mais bientôt confiée à mademoiselle Césarine, la vénérable secrétaire de sa tante Chavanne, elle prend un autre train, sur un autre réseau, et, le lendemain soir, c'est au bord du lac des Quatre-Cantons, à Hergiswyl, sous le long toit oblique du chalet de *Traumland*, qu'elle s'endort.

Quand on prononce devant Marie-Blanche ces quatre syllabes "les vacances", c'est inévitablement une vision de "*Traumland*", toujours la même, qui s'éclaire dans son esprit. Elle se fait alors, de la propriété de son oncle Chavanne, la même représentation naïve et restreinte qu'au temps où elle était une petite fille: un coin de pelouse, un massif de roses aux parfums violents, les branches traînantes d'un frêne-pleureur, et, tout auprès, s'ébattant avec un gros chien gris, sous la lumière chaude qui pénètre les choses et magnifie les formes et les couleurs, deux enfants... Marie-Blanche, elle-même, très petite, en robe de broderie, et son cousin Hubert Chavanne, un peu plus grand, les cheveux blonds, mince dans une blouse anglaise à ceinture fauve...

Aussi loin en arrière que la ramène sa mémoire, Marie-Blanche se voit passant le temps des vacances à Traumland...

...Elle n'a pas encore sept ans; ses parents habitent, près du parc Monceau, un minuscule hôtel rose dont les balcons, les escaliers à jour et les tourelles ont des mièvreries de joujou... Quand vient l'été, le romancier Georges Saurèze songe à s'évader en d'interminables croisières, ivre de liberté à cette époque d'exode, ou s'éprend du Paris des mois chauds et travaille huit heures par jour, les persiennes closes; madame Saurèze ne sait pas quitter ce mari fantasque et charmant dont elle est à la fois la femme et la camarade... Alors, comme l'oncle Jacques et la tante Jacqueline ont l'hospitalité facile et souriante, la fillette et sa gouvernante sont expédiées à Hergiswyl où l'air est pur, le soleil clair, la nuit reposante, où il est permis de rester au jardin tout le jour, de cueillir des fleurs et de se rouler sur les gazons.

Marie-Blanche a sept ans, son père l'a mise au couvent de l'Assomption, parce que sa pauvre petite mère dont les lèvres rouges riaient et donnaient des baisers, est morte du typhus en pleine jeunesse.

Bien que la retraite soit avenante et les maîtresses bonnes, elle se croit en prison dans le beau couvent de Passy, mais, avec les premiers jours de juillet apparaît, éblouissante comme une fée sous ses chapeaux de roses et ses voilettes de dentelle, celle que les élèves au parloir, ont surnommée "Tante Blonde". Madame Chavanne sourit, elle sent bon, elle dit des choses câlines, elle emporte Marie-Blanche à Hergiswyl, et tant que les jours sont longs, le jardin vert et le soleil chaud, l'enfant s'y épanouit un peu craintivement, un peu frileusement, comme une fleur étiolée.

Georges Saurèze tombe à son tour, tragiquement, dans un duel aux causes futiles... Marie-Blanche est orpheline. Bien qu'elle ait pour tuteur son oncle Jacques Chavanne, le beau-frère de son père, c'est à mademoiselle Cazin de Rennepont, la sœur de sa mère, qu'on la confie, à cette tante Edmée que la force du contraste a baptisée Tante Grise lors de ses rares visites à l'Assomption et qui, libre de sa vie et de sa fortune, cherche en sa nièce une fille d'adoption... Voici Marie-Blanche transplantée à Dôle. Une fois encore, tout change pour elle, le coin de ciel qu'elle voit, le toit qui la protège, les visages qui l'entourent, les voix qui lui parlent, l'ordre qui régit sa vie. En cette vie si courte, une habitude, une joie est seule demeurée immuable et familière, et c'est le séjour d'été, la halte ensoleillée dans la douce terre de Nidwald, au Traumland, au "pays du rêve"...

Cette année pourtant, à l'heure prévue du départ, Marie-Blanche s'émeut vaguement; il lui paraît qu'elle quitte les choses avec plus de solennité.

Un moment, son front s'appuie à la fenêtre cintrée que de menus carreaux divisent. Au dehors, un rayon de soleil dore le fronton du palais de justice, et rajeunit d'un peu de grâce vivante sa vieille façade classique. La cour, l'ancien cloître des Cordeliers s'animent de reflets chauds et d'ombres légères.

De la bibliothèque décorée de sphinx et de fines couronnes où les volumes reliés de brun forment d'imposantes ran-

gées, elle passe à la vitrine dont les glaces idéalisent encore pour elle les trésors plus ou moins précieux, et en vérité, très divers qui séduisaient naguère sa curiosité d'enfant des bergères de Saxe en falbalas, des tasses minutieusement enluminées d'amours et de guirlandes, des oiseaux des îles au plumage encore chatoyant fixés dans leur vol.

Elle s'arrête devant le panneau tendu de peluche sur lequel se détachent, dans leurs cadres de métal, les quinze ou vingt portraits de l'oncle Jean Piédoux, photographié maintes fois pour la joie de sa vieille mère, depuis le jour où il avait revêtu sa robe de baptême jusqu'au jour où il s'était coiffé de la casquette à abeille d'or que portaient en son temps les élèves de l'Ecole centrale.

A vivre avec mademoiselle Cazin et Gicquette, on apprend le silence. Les pas, les mouvements de Marie-Blanche glissent sans heurt, sans bruit. Au bout d'un instant, cependant, mademoiselle Cazin s'avise de sa lente promenade attentive.

—Que regardes-tu, que cherches-tu, ainsi, mon enfant? fait la voix basse. Assieds-toi... tu vas te fatiguer avant le voyage.

—Tante, je dis adieu à la maison.

—La maison, répète mademoiselle Cazin avec un pâle sourire, la maison, qu'a-t-elle été pour toi, ma pauvre petite!

—Elle a été... la *Maison*, justement, tante... dit-elle.

La vieille demoiselle baise le visage clair qui cherche ses lèvres.

—Alors, c'est au revoir qu'il faut lui dire... Tu n'en es pas à tes premières vacances.

—Mais il ne s'agit plus de vacances tante, puisque je ne retournerai pas au couvent, objecte Marie-Blanche. Cette année, j'entre dans la vie...

Soudain, comme la veille dans les yeux frais de Mère Sainte-Thérèse de Jésus, dans les yeux fanés de Tante Grise, des larmes montent... Mais ce ne sont pas les mêmes larmes. Celles de Mère Sainte-Thérèse de Jésus ne mettaient qu'une clarté sur la sérénité du regard, celles de mademoiselle Cazin semblent brûler âprement sans flamme, les yeux mornes qu'elles voilent.

—Elle est donc bien triste la vie? murmura Marie-Blanche.

Elle a un léger frisson.

Puis, avec toute la riante audace de ses dix-huit ans, dans la plénitude jeune de ce sentiment particulier, de cet exclusivisme inconscient et naïf, fait de confiance intransigeante ou de révolte éperdue, qui nous porte à ne considérer notre propre vie qu'isolément comme quelque chose d'exceptionnel, et qui veut qu'il nous soit à la fois très naturel, quand nous espérons, de croire notre avenir à l'abri des tristesses et des vicissitudes dont nous voyons le présent d'autrui traversé, et presque impossible, quand nous souffrons, d'admettre chez quiconque la réalité de souffrances analogues ou égales aux nôtres, elle pense:

—Je serai heureuse!

II

Un des premiers soirs d'août, comme le Pilate, cachant le soleil soudain, grandissait, tout noir, sur un fond d'or; comme à l'opposé, dans le ciel encore bleu, la lune en son plein, jaune, étrange, éclatante, surgissait au-dessus du Burgenstock, et lançait à la surface du lac une fulgurante coulée, Marie-Blanche qui avait quitté le chemin de fer à Lucerne, atteignit le but extrême de ses pérégrinations et descendit de l'automobile devant le chalet de *Traumland*.

On dînait dans le jardin. Des voix gaies s'élevèrent, des silhouettes d'hommes et de femmes en vêtements clairs se dressèrent inégalement autour d'une longue table garnie de globes roses qui semblaient des fleurs de lumière dans le jour pâlissant... Sans savoir comment cela s'était fait, Marie-Blanche se trouva enfermée dans les bras de sa tante.

De la promenade vertigineuse, elle restait étourdie. Comme si dans l'accélération fascinante de la vitesse, ses impressions se fussent, en quelque sorte, arrêtées au siège extérieur de ses sens, elle gardait encore les oreilles, les narines, les yeux pleins de couleurs et de formes nouvelles, de rumeurs et d'aromes inaccoutumés, sans que son cerveau eût reçu la notion précise et rationnelle des choses, des sons, de l'atmosphère qu'elle venait de voir, d'entendre et de respirer.

Pourtant quelques visages connus se détachèrent. Madame Yvelin, une vieille amie des Chavanne, rencontrée presque chaque année à Lucerne, appela Marie-Blanche pour lui donner un baiser et admirer la blondeur argentée de ses cheveux... Une voix familière, celle d'un neveu de M. Chavanne, le lieutenant Desmorains, en congé de convalescence à Hergiswyl, constata que, depuis deux ans, la jeune fille avait grandi.

Elle eut envie de répondre: "Vous aussi, Pierre!"... Lors des dernières grèves du Nord, Pierre Desmorains, blessé sous les armes, en donnant, comme plusieurs de ses camarades, un bel exemple de courage et de discipline, avait reçu la croix.

C'était un grand garçon, souriant et réfléchi, que Marie-Blanche avait connu toujours et qui la taquinait comme un frère.

Auprès de Pierre, elle ne se sentait pas plus intimidée qu'auprès d'Hubert, son cousin germain, son premier compagnon de jeu; mais trop d'oreilles étrangères eussent recueilli ses paroles, et son gentil compliment ne fut pas prononcé.

Le dîner reprit son cours. Marie-Blanche s'était assise à la place qui l'attendait, près d'un jeune homme correct, à la boutonnière fleurie, et d'une jolie femme en blanc dont elle remarqua les cils invraisemblablement longs et que madame Yvelin, tout à l'heure, avait nommée "Maïa".

Le café servi, elle s'échappa vers l'escalier. Par toute la maison, c'était une odeur saine de bois lavé, de résine et de fleurs.

Marie-Blanche souriait, heureuse de se revoir logée dans une petite chambre de sapin verni qui ressemblait à une grande boîte neuve, avec des fenêtres à meneaux compliqués, de courts rideaux à carreaux roses, et des meubles cirés.

Elle se recoiffa très vite sans coquetterie et, sur sa robe de toile d'un bleu de porcelaine, elle mit un grand col de mousseline dont la grâce chaste et la forme quasi monastique lui donnait un peu l'air d'une pensionnaire de comédie.

Madame Chavanne qui entrait la trouva charmante et l'embrassa. Marie-Blanche aimait les caresses de Tante Blonde et s'en émouvait chaque été comme d'une suavité nouvelle.

Tandis que madame Chavanne disait des paroles câlines, faisait à mi voix des projets enjôleurs, la maison de bois, la grande maison vibrante tressaillit du sol au faîte.

Des notes profondes, le son douloureux, presque humain de cordes magistralement touchées, monta.

Tante Blonde sentit frémir l'enfant qui s'était blottie contre elle.

—Comme tu es nerveuse, petite! fit-elle... C'est une amie de madame Yvelin qui joue du violon... qui joue fort bien d'ailleurs...

Encore l'escalier à la bonne odeur de résine... En bas, madame Chavanne ouvrit une porte, celle de la "stube", de cette vaste pièce d'aspect simple et accueillant qui, à la campagne et dans les vieilles maisons bourgeoises de la Suisse allemande, tient lieu de salon de famille, en même temps qu'elle sert aux repas... Les ondes harmonieuses s'amplifièrent, affluèrent, se répandirent éperdument... Marie-Blanche en fut comme submergée.

Un cercle s'était formé du côté du piano. Longeant les murs, les meubles sculptés contre lesquels d'un mouvement instinctif elle se pressait, craignant d'effleurer de sa robe quelque auditeur attentif, la jeune fille alla s'asseoir sur une petite chaise oubliée, à l'abri du vieux poêle patriarcal dont les flancs de céramique bleuâtre étaient froids et que couronnaient, défiant l'hiver, des roses fraîches mêlées à des graminées dans un pot d'étain.

Le front appuyé sur sa main, se faisant petite, s'isolant au milieu des visages muets, Marie-Blanche écoutait intimement, exclusivement.

Sous les traits de la violoniste qu'Hubert, assis au piano, accompagnait, elle retrouvait sa voisine de la table, "Maïa"...

Bien que Maïa ne fût pas très grande, son corps paraissait long et svelte. Une souplesse mystérieusement rythmée, quelque chose d'achevé, d'accompli, d'imperfectible dans la pureté des lignes que déroulaient ses gestes, que dessinaient ses attitudes, la douait d'une grâce particulière qu'on était tenté d'appeler du style et à laquelle semblaient participer la coupe, les plis et jusqu'à la tonalité précise du blanc de sa robe, mais qui n'était que la naturelle et vivante harmonie de son être physique.

Marie-Blanche en subissait naïvement la magie. Elle écoutait la musicienne, elle la regardait... et elle admirait.

Elle avait entendu déjà le morceau joué, un lent "aria" de Bach, aux notes larges et pleines; cependant, elle le reconnaissait à peine, elle y croyait découvrir des beautés étranges et nouvelles, une puissance de sentiment, une douleur passionnée et contenue qui n'y avait pas encore vibré pour elle.

Brusquement, le rythme énervant d'une rapsodie fit crier les cordes... Puis l'archet retomba... Applaudie, entourée, Maïa se mit à rire d'un air épuisé.

Marie-Blanche eût voulu lui dire qu'elle était belle et qu'elle était une grande artiste.

Toutes les portes du salon s'ouvrirent. Le salon se vida. Les groupes que les murs resserraient s'égaillèrent. Le gravier crissa. Au dehors, les voix retentirent plus sonores et comme lointaines et dispersées.

Maintenant, la lune était brillante et laiteuse comme une opale et le sol miroitait. L'air allégé caressait les visages.

Hubert voulut entraîner Marie-Blanche sur les traces d'un trio de jeunes filles qui se tenaient par le bras et contournaient la pelouse montante. Il riait de sa timidité, mais elle résistait. Ces demoiselles élégantes comme des croquis de mode et qui portaient, qu'elles les eussent ou non, cinq ou six ans de plus qu'elle-même, lui étaient trop étrangères.

Marie-Blanche parvint à décourager les sympathies militantes et à demeurer en arrière. Un désir de calme la prenait. Elle rêvait, dans le jardin ami, des solitudes fraîches et silencieuses, elle voulait revoir le lac. Elle aimait la beauté lumineuse et changeante de l'eau, son murmure chuchotant, l'âme secrète de ses profondeurs, troublantes comme un regard inconnu.

Une grande route — la route qu'ont suivie longtemps les chaises de poste, à l'époque où l'on ne passait pas encore le col du Brünig en chemin de fer — traversait le domaine de Traumland et le coupait en deux dans toute sa largeur. Ainsi, le chalet, le verger, le grand jardin qui montait la pente et aboutissait au rempart verdoyant de la digue et au lit chaotique du torrent, se trouvaient séparés par la voie publique d'un autre jardin moins étendu qui dévalait jusqu'au lac... Des portes-barrières, prises de chaque côté de la route sur les haies de clôture hautes et compactes comme des murailles, établissaient une communication entre ces deux parties de la propriété.

Marie-Blanche les eut vite franchies pour gagner le "jardin du bord de l'eau".

Il y avait plus d'un quart d'heure que la jeune fille était là, quand lentement, elle reprit l'allée. Mais des pas légers firent craquer le gravier. Saisie d'une timidité irrésistible, elle se jeta vers la gauche dans l'ombre des arbres pour laisser passer quelqu'un d'invisible encore, qui venait.

A la lueur diffuse des rayons, Marie-Blanche reconnut la belle musicienne aux longs cils.

La jeune femme s'était arrêtée à ce point de l'allée d'où l'on aperçoit le lac brillant entre les branches feuillues... Rien qu'en étendant la main, Marie-Blanche eût pu toucher sa robe...

Une autre silhouette se dessina sur la pente, s'éclaira, haute et mince, dans la zone lumineuse. Et Marie-Blanche reconnut Pierre Desmorains.

La crainte subite d'entendre, du fond de sa cachette improvisée, des paroles qui, même banales, n'auraient pas été destinées à ses oreilles, la pénétra de honte.

Elle se dit: "Pierre s'arrête aussi, ma présence ne doit pas rester plus longtemps ignorée..."

Mais l'élan physique, le geste immédiat qui eût dû correspondre à la pensée, hésita, se figea au moment où il s'imposait. Marie-Blanche n'osa pas agir...

Pierre tendait ses deux mains, la jeune femme y mit les siennes et, dans la gloire blanche qui les nimbait, ils se sourirent.

—Maïa!...

—C'est vous!

—C'est moi... Vous êtes très étonnée?...

Elle eut un rire qui rejeta légèrement en arrière sa tête nue aux cheveux de mousse fauve.

—Maïa, ce soir, vous avez accompli cette chose inouïe de faire d'un mystique *largo* de Bach un prodigieux, un affolant appel d'amour... et voici que votre merveilleux petit visage fait du froid clair de lune ce que votre archet de sorcière fait de la musique de Bach, une brûlante chose de passion!... Laissez-moi vous regarder ainsi... me griser de vous... Je vous aime... je vous aime absurdement... vous le savez, dites?

Il l'attirait plus près de lui, il la regardait. Elle secouait doucement sa tête renversée, en souriant sans répondre, les yeux baissés. Ses invraisemblables cils ombraient ses joues liliales. Puis elle dit:

—Oui, *je le sais*...

Pierre la regardait toujours, il la regardait de ses yeux tendus et passionnés, il semblait la regarder aussi de ses lèvres fines et tourmentées qui se crispaient...

Lentement, les longues paupières fragiles de Maïa s'étaient relevées... Son regard se donna... Un frémissement blême courut sur leurs visages... Et Marie-Blanche entendit leur baiser qui ressemblait à un grand soupir étouffé, presque à un gémissement...

La jeune fille avait fermé les yeux, saisie par une émotion qui, peu à peu, s'était insinuée en elle et qui maintenant la bouleversait toute, qui secouait sa chair d'un frisson violent, inconnu, qui atteignait au fond de son être et faisait vibrer jusqu'à l'exaspération douloureuse elle ne savait quelles fibres profondes et trop délicates.

Elle eût voulu fuir, il était trop tard. Et elle ne pouvait plus ne pas entendre, et même, elle ne pouvait plus ne pas voir. Contractée, diminuée, toute petite, dans un blottissement apeuré, elle s'appuyait de tout le poids de son corps contre le fût svelte d'un tremble auquel, d'un mouvement instinctif, elle avait accroché sa main. Sa forme frêle se fondait dans l'obscurité, mais elle était près, si près de Pierre et de Maïa...

Ses yeux s'étaient rouverts sur une phrase balbutiée.

—Pierre, vous êtes fou... si on venait!...

—Oui, je suis fou... fou de toi... Je t'aime... Comme je t'aime... O Maïa, vous voyez bien que je n'en peux plus... que j'en meurs...

Maïa bégaya quelque chose, un mot, les dents serrées... Ses yeux, ses lèvres s'ouvrirent...

Brusquement, la jeune femme s'arracha à l'étreinte. Une rumeur de voix, de pas emplissait peu à peu le silence... Un instant très court, Maïa demeura aux écoutes, debout, ses deux mains serrées sur sa

poitrine, devant Pierre immobile. Puis, il y eut comme un effort intérieur de tout son être raidi et, ayant pressé furtivement la main du jeune homme, elle remonta l'allée d'un pas calme. Très vite, Marie-Blanche perçut la modulation paisible et rieuse de cette voix au timbre grave qui tout à l'heure balbutiait des mots de passion.

—Quelle admirable soirée!... du côté du lac, c'est féerique!... Monsieur Desmorains propose un tour sur l'eau!

On répondit. Des voix s'élevèrent, mêlées. Tout un groupe marchait vers le lac. Marie-Blanche était seule. Un grand désir la prit de s'abandonner à sa faiblesse. Mais elle voulait fuir cette place où il ne fallait pas qu'elle fût retrouvée. Elle voulut se dominer, vaincre son désarroi comme Maïa elle-même.

Elle attendit. Les voix, qui tout à l'heure passaient dans la douceur parfumée de l'atmosphère, s'atténuèrent. Marie-Blanche les entendit résonner sur l'eau, lointaines et pourtant claires.

Alors, elle gagna la maison. La porte était ouverte, les domestiques avaient cherché le repos frais du soir dans une autre partie du jardin, d'où venait, assourdi, le murmure de leurs paroles. Un chien remua sa chaîne d'un bond, avec un aboiement bref, puis s'apaisa.

Marie-Blanche glissa jusqu'à sa chambre, se dévêtit et se coucha rapidement à la seule clarté de la lune qui miroitait sur le parquet, comme une grande flaque où se dessinait en raccourci l'armature de la fenêtre.

Beaucoup plus tard, madame Chavanne, qui avait constaté sans s'étonner outre mesure la muette disparition de la petite farouche, ouata ses pas pour entrer dans la chambre.

—Comment, tu ne dors pas, mignonne?

—Non, tante, pas encore.

Tante Blonde s'était assise au bord du lit. Les bras autour de son cou, Marie-Blanche écoutait languissamment la gronderie souriante.

—Toujours aussi sauvage alors? Tu n'as pas changé?

—Non, tante.

—Mais tu essayeras d'être plus raisonnable, maintenant que tu as dix-huit ans!

—Oui, tante.

—Je sais bien, aujourd'hui tu devais être fatiguée... D'ailleurs, tu verras, nous menons une vie champêtre... De temps à autre, quand nous restons plusieurs jours sans aller à Lucerne, il nous arrive bien quelque bande folle... Tout Paris est à l'Hôtel National!... Mais que d'après-midi nous passons dans la paix complète que je rêvais!... Figure-toi que j'écris un roman... C'est un éditeur qui me l'a conseillé... Et puis, on fait de la musique, on joue au tennis, au bridge... on canote, on se distrait comme on peut... Et ton oncle court d'une cime à l'autre... ce soir, il couche quelque part au-dessus d'Engelberg... Allons, ferme les yeux, mon amour, et dors... Bonsoir...

Ce verbiage avait bercé Marie-Blanche comme une musique sans paroles. Si vibrante encore l'instant d'avant, elle s'apaisait peu à peu dans une détente de tout son être.

La grande clarté du sol gagnait le lit qu'elle drapait de blancheurs soyeuses, elle atteignait le blond argenté des cheveux épars et le fin profil de vierge; un moment, elle faisait de l'enfant immobile une petite morte heureuse.

Marie-Blanche fermait les yeux sous l'effleurement de la lumière, mais elle ne dormait pas. En pensée, elle était encore dans l'obscurité odorante des arbres, sur la rive où les saules portaient des feuilles d'argent, et que les blancheurs gemmées du clair de lune, l'enivrant prodige des parfums dont la provenance reste inconnue et des harmonies dont on ne peut découvrir le secret, toute la grande et subtile magie des nuits d'été emplissait de ses enchantements, parait de sa beauté chimérique.

Sous la lueur qui sublimisait les choses et semblait vouloir éterniser sur les visages l'empreinte violente de la passion, elle revoyait les deux amants, leurs faces blêmes de damnés ou d'élus... Elle entendait leurs paroles grisées, elle assistait une seconde fois à cette scène rapide, à la fois sourde et tumultueuse, qui l'avait brusquement enlevée aux limbes de ses candeurs enfantines.

Physiquement, elle était encore très petite fille, et sa vie solitaire, qu'aucun émoi sentimental n'avait traversée, l'avait laissée plus complètement innocente que la plupart des jeunes filles de son âge. La littérature passionnelle, dans le roman, au théâtre, dans le domaine troublant de la poésie et de la musique, lui était demeurée fermée. Sa qualité d'externe au couvent, sa sauvagerie partout ailleurs, l'avaient préservée des conversations confidentielles et investigatrices de ses jeunes amies... Pour rêver à l'ami tendre et protecteur qui lui demanderait son âme, elle avait réchauffé de toute sa nature aimante l'idée chaste et paisible que ses lectures de petite provinciale, élevée par une vieille fille morose, lui avaient donnée des choses du cœur.

Patiemment, elle attendait la vie.

Et voici qu'un souffle brûlant avait emporté ces imaginations naïves. L'amour s'était révélé à elle, en sa réalité palpitante, non plus seulement comme un simple et doux idéal d'existence mais comme une force dévorante, comme le maître souverain des félicités suprêmes et des douleurs qui tuent...

De cette initiation, elle gardait une impression complexe dans laquelle une épouvante émerveillée se mêlait à une curiosité craintive, une confusion poignante à un respect attendri et où persistait encore le vertige, presque suave maintenant, de sensations trop nouvelles et trop aigues...

Comme *ils* s'aimaient! Comme *ils* étaient heureux! Comme le ciel et la terre s'étaient magnifiés pour *eux*, autour d'*eux*!... Sans doute, ils seraient mari et femme... Peut-être, quelque chose — un obstacle, tel qu'on en rencontre dans les romans — les empêchait-il de s'unir, les séparait-il encore?... Peut-être, à cause de cet obstacle, devaient-ils se cacher, s'aimer dans le mystère?... Mais leur secret serait défendu, tendrement défendu par le petit cœur qui l'avait surpris...

Elle ne s'endormit qu'au matin.

Lorsqu'elle se leva, la première chose qu'elle vit fut la petite branche qu'elle avait prise la veille à l'arbre féerique et passée dans sa ceinture. Les feuilles avaient perdu leur éclat de métal, c'étaient seulement des feuilles de saule d'un vert délicat doublé de gris pâle et que réunissait entre elles une tige lisse et rosée comme les pattes fines de certains oiseaux... C'étaient seulement d'imparfaites feuilles vivantes que la sève avait réjouies, faites belles et fortes, et qui se faneraient et qui mourraient comme tout ce qui vit.

Pourtant Marie-Blanche les aima, et, soigneusement, elle les étendit entre deux pages dans un livre qu'elle emportait toujours avec elle: une élégante petite *Imitation*, reliée de cuir souple et ouvragé...

Elle se souvint qu'en une page immortelle, le livre disait: *C'est quelque chose de grand que l'amour et un bien au-dessus de tous les biens... Rien n'est plus doux que l'amour, rien n'est plus fort, plus élevé, plus étendu, plus délicieux...*

III

Le jardin du bord de l'eau s'épanouissait dans la fraîcheur du jour nouveau avec ses pelouses fleuries d'ombrelles et de thym où les cônes harmonieux des grands *wellingtonias* mettaient comme un souvenir des jardins d'Italie, avec ses ombrages légers, ses massifs touffus et la grâce odorante de ses roses.

Maïa peignait à l'aquarelle dans un petit belvédère rustique, en bois, qui surplombait le lac et qu'entourait, sous un toit pointu couvert de bardeaux imbriqués, une balustrade à hauteur d'appui, toute verdoyante de vigne-vierge.

Quand Marie-Blanche parut, elle la salua d'un sourire de grande sœur.

—Voyez, dit-elle, comme madame Chavanne est bonne! Elle m'a donné libre entrée dans son délicieux jardin; même à cette heure du matin où il est si frais et si solitaire, j'y puis venir lire, peindre ou seulement admirer...

—Peut-être, ne savez-vous pas? Je suis pour tout l'été, la dame de compagnie de madame Yvelin... ou plutôt sa "dame de musique"... Nous nous sommes rencontrées à Nice, au printemps... Elle aime à m'entendre jouer,.. et moi qui suis seule au monde, je me sens heureuse sous sa protection bienveillante... Elle s'est éprise d'Hergiswyl et du voisinage de madame Chavanne et a loué un vieux petit chalet de paysan qui est le plus amusant du monde perché sur la pente, au delà du torrent qu'il domine... Si le *Steinibach* pouvait être traversé sur un pont, à cet endroit, quelques pas à peine sépareraient notre demeure du bois de la digue et du "jardin d'en haut"... Mais nous faisons le tour par un joli sentier qui mène à la grande route en coupant les champs dans la direction du village... Le voyage n'est pas beaucoup plus long... Madame Yvelin l'effectue plusieurs fois par jour d'un pied allègre... Je suis toute ravie quand je l'accompagne...

—J'espère que vous l'accompagnez souvent, fit la jeune fille de sa voix à peine osante... Oh! quels admirables dons vous avez reçus!... Vous peignez aussi!

—Je peins comme une pensionnaire bien sage...

—Je m'y connais guère, mais... vous ne jouez pas du violon comme une pensionnaire... cela, je le sens! Oh! votre talent m'a tellement émue!

Elles parlèrent de la musique, Maïa, comme une femme cultivée qui raisonne ses préférences et a l'habitude de les exprimer, Marie-Blanche, comme une fillette ignorante qui s'émerveille sans savoir, sans comprendre, étonnée des choses et d'elle-même...

Sur la prière de mademoiselle Saurèze, la belle jeune femme s'était remise à peindre. A intervalles réguliers, ses yeux quittaient l'album et son regard courait sur l'eau frémissante, il s'emparait des reflets tremblants où s'atténuaient les silhouettes abruptes, il atteignait l'autre rive... Au seuil de la vallée, dans le cadre changeant des vergers, des alpages, des forêts et des rochers, il se posait sur Stansstad, le vénérable petit port des Waldstätten, il touchait la tour carrée aux créneaux encore nets qui, depuis sept siècles, en garde les abords et voit l'eau mourir contre ses flancs gris... Puis il allait chercher dans l'espace la ligne des sommets qui fermaient l'horizon, il suivait l'ample déploiement du Brizen qui, vu de cette partie de la côte, semble étirer de grands bras indolents pour abriter le lourd Stanserhorn et retenir dans son élan cet étrange éperon rocheux que le Burgenstock lance et redresse, hardi comme une proue antique, du côté du soleil levant.

Parfois aussi, glissant sur les pentes de la rude montagne qu'une chaîne d'or, dit la légende, amarre au tronc d'un saule enchanté, le regard de Maïa oubliait le site choisi et l'aquarelle commencée.

Entre le Burgenstock sauvage et le paisible promontoire de Castanienbaum, herbeux et boisé d'arbres gais, un large détroit s'ouvrait vers une étendue plus vaste et plus lointaine du lac, vers ce point unique de son immensité où se joinent les quatre branches de la croix merveilleuse... C'était comme une échappée offerte au rêve sur quelque région privilégiée... Et le regard de Maïa s'y perdait.

On eût dit qu'au délà de cette trouée d'azur, une atmosphère plus suave fît rayonner d'une beauté plus claire et plus délicieuse la douceur de l'eau calme, le mol flottement des vapeurs matinales, les fins dégradés du ciel opalescent et, tout au fond, contre l'horizon pur où le soleil montant laissait un peu d'or pâle, l'allongement harmonieux d'une montagne couleur d'aurore qui semblait s'éveiller à la joie de la lumière et, paresseusement, écarter ses voiles frais.

Maire-Blanche aussi admirait... Des larmes lui vinrent aux yeux...

—Comme c'est beau, n'est-ce pas? soupira-t-elle.

Maïa sourit.

—...J'aime cette montagne dormeuse et la ligne souple qu'elle trace sur le ciel.. Elle ne nous apparaît pas verte comme le Burgenstock ou noire comme le Lopperberg... Elle est d'un gris amorti, teinté de pourpre tendre... Voyez, son ombre forme sur le lac de grandes stries roses qui ondulent... Sa couleur exquise... Pourquoi son joli nom rieur a-t-il tant servi à Tartarin et aux autres?... Pourquoi est-il devenu banal et mesquin, alors que la montagne restait noble et délicieuse?... Moi, j'ai oublié le Righi, je ne veux plus connaître que la Montagne Rose... Et, tout au bas de la pente, près de l'eau, cette blancheur qu'on devine sous une brume chimérique, c'est la Ville Lointaine.... On vous a menée au Righi, on vous a menée à Weggis comme on m'y a conduite moi-même... Nous avons vu de très près une montagne qui ressemble à beaucoup d'autres montagnes, une gentille station d'été qui ressemble à beaucoup d'autres stations d'été... Mais la montagne rose et la ville lointaine, nous ne les atteindrons jamais...

—C'est dommage! fit Marie-Blanche avec une tristesse involontaire.

—Bien dommage, oui... Vous en voilà toute chagrine... Moi j'aime à contempler de loin les pays enchantés... mais je n'y crois guère.. Et ils ne peuvent me causer de déception!

Maïa se mit à rire de son joli rire japonais qui bridait ses yeux et y faisait fuser la lumière.

—Pour moi, fit Marie-Blanche, quand je suis à Traumland, il ne se passe guère de matin où je vienne m'y asseoir comme aujourd'hui pour voir le lac et les montagnes s'éclairer... et changer de couleurs, à mesure que le soleil monte...

Maïa souriait encore à Marie-Blanche...

—Comme vous êtes jeune et enthousiaste! dit-elle... Il fait clair et frais dans votre charmante petite âme... J'aurais aimé une sœur comme vous... Voici monsieur Desmorains...

Marie-Blanche tressaillit, étonnée du calme avec lequel était prononcé le nom qu'elle-même, à cette heure, hantée par le souvenir de la veille, elle n'eût pu dire sans trouble.

Pourtant, une douceur passa dans les yeux gris de Maïa, tandis que Pierre souriait en serrant la main qu'elle venait de lui tendre. Et il parut à Marie-Blanche qu'émus et furtifs, leurs regards se touchaient comme leurs doigts. Elle pensa que ce devait être une jolie intime et profonde de se dire ainsi sans paroles, par une entente délicieusement secrète, des choses tendres que peut-être les paroles seraient impuissantes à exprimer.

Cependant, Pierre se tournait vers Marie-Blanche et, maintenant, c'était lui qui tendait la main:

—Bonjour, Mimi-Blanblanc!...

Mimi Blanblanc!... Elle se souvenait, remontant de plusieurs années en arrière... Un jour — elle était une fillette, à peine grandissante — Pierre l'avait appelée Mimi Blanblanc et elle s'était fâchée, en disant — on n'avait jamais bien su pourquoi — que "c'était un nom de lapin!"

Alors, il avait cherché, rieur et taquin:

—Comment, dirai-je, voyons?... Mimi-Blanchette?... oh! cette fois, peut-être est-ce un nom de chèvre... Mimi tout court?... c'est un nom de poupée... Petite Mie... ou Miette?... Oui... mais en spécifiant bien que ce vocable signifie "petite amie"... ou petite Marie-Blanche... et non pas petite mie de pain!...

Petite-Mie, Miette, les deux appellations étaient restées...

Dans le plein jour matinal, Marie-Blanche distinguait mieux à la boutonnière du veston de flanelle, le très mince ruban rouge, représentation discrète, effacée jusqu'à l'exagération, de la croix étoilée à large attache pourpre, qu'un ministre avait apportée à l'hôpital de Lens, deux mois auparavant, un soir que le lieutenant Desmorains, fiévreux, délirant, gisait sur un lit de souffrance... Surtout, elle voyait au front du jeune homme, près de la tempe où les cheveux commençaient seulement à repousser, la cicatrice encore si récente de la blessure reçue dans l'émeute des grèves... Et soudain, elle réalisait la minute tragique. Cette fois son imagination lui montrait le Pierre d'aujourd'hui, calme sous la chute affolante des projectiles, devant la foule hurlante et forcenée qu'il tentait d'apaiser, l'officier maître de soi

et de sa troupe, s'efforçant, selon les ordres des chefs, d'éviter, de retarder l'horreur des représailles effroyablement meurtrières qu'il pouvait déchaîner d'un mot, puis tombant, le premier, frappé à la tête...

Des paroles de Tante Grise revenaient à Marie-Blanche:

—Ma petite, il faut admirer... Ce tranquille courage de l'homme intelligent et conscient qui, froidement, brave la force aveugle et stupide, ce courage qui regarde et attend la mort en face dans l'accomplissement d'un devoir ingrat et difficile, sans que l'exalte la passion du combat, sans que le grise la gloire brillante du panache, ce courage-là est d'essence supérieure... Le soldat qui le possède atteint l'idéal d'abnégation volontaire et absolue, de passivité sereine, forte, agissante et un peu orgueilleuse, qu'Alfred de Vigny a placé si haut et qui lui a inspiré cette belle œuvre robuste et profonde: *Servitude et Grandeur militaires*... Il est complètement et superbement l'homme de Pascal, le "roseau pensant" que l'Univers peut tuer; mais qui est "plus grand que l'Univers qui le tue, parce qu'il *sait* qu'il meurt"...

Tante Grise se faisait souvent un peu solennelle dans ses enthousiasmes, mais sa pensée silencieuse aimait les cimes, et ses jugements étaient pleins de sagesse.

Sans doute un juste destin voulait-il l'heureuse union de Maïa et de Pierre... A cet homme dont le cœur était si vaillant et l'âme si haute, et dont la vie s'ennoblissait déjà de devoirs généreusement compris et de sacrifices simplement acceptés, la divine grâce, les dons charmeurs de cette femme étaient dus... Leur amour était une chose belle et harmonieuse.

—...Et votre blessure?... Ils vous ont jeté une grosse pierre?

L'épouvante de la scène évoquée passait sur le jeune visage de Marie-Blanche.

Pierre se mit à rire...

—Vous voyez qu'elle n'était pas assez grosse pour me tuer... Je lui dois un délicieux congé de convalescence...

Elle murmura:

—...Et la croix...

—Et la croix, oui... Mais la croix, j'aurais préféré l'avoir autrement... Vous voilà grande, Marie-Blanche... et toujours la même, pourtant, avec votre petit visage frémissant et vos yeux qu'un rien effarouche... Vous aimez toujours Hergiswyl?... Voyez, *Traumland* a son peintre à présent.

Il se pencha au-dessus de Maïa, la main appuyée à la chaise, pour voir l'aquarelle... Un moment, tandis qu'il ajoutait quelques paroles, sa tête demeura si près de celle de la jeune femme que leurs cheveux parurent se frôler......

Marie-Blanche entendait leur causerie. Ils parlaient de choses indifférentes... Peu à peu, pourtant, une gêne plus lourde s'emparait d'elle. Elle eût désiré passionnément les laisser à eux-mêmes, dans la douceur paisible du matin, ne plus être entre leurs yeux qui voulaient se chercher, se sourire... et elle ne trouvait pas de mots pour les quitter sans brusquerie...

Puis Hubert parut dans la grande barque plate, le *jassli* que l'effort de son aviron arc-bouté contre le bord venait de pousser hors du hangar d'abri et qui, maintenant, glissait sans heurt, ridant l'eau calme.

Marie-Blanche eut un muet soupir de délivrance. Sa tête blonde s'inclina au-dessus des vignes folles...

—Emmène-moi, veux-tu? dit-elle.

IV

Hubert accosta la berge abrupte, enleva la jeune fille dans ses bras et la déposa au milieu de la barque, sur la banquette d'avant.

Il ramait debout à la manière des bateliers de la région. Dressé à la poupe, la jambe gauche en arrière, ramenant à lui les extrémités croisées des longues rames, il cambrait les reins pour plonger les palettes en avant, puis, tendant les bras d'un mouvement lent et vigoureux dont l'inclinaison de son corps accroissait la force active, il imprimait à l'embarcation une impulsion légère et rapide...

—Allons jusqu'au Lopper, dit-il nous verrons si les noisettes sont mûres.

Marie-Blanche s'était assise au fond de la barque, un peu de côté, les bras et la tête appuyés à la banquette.

—Veux-tu que je prenne les petites rames? demanda-t-elle mollement.

Hubert rit.

—L'offre est faite avec une telle conviction que je suis tenté de l'accepter, Mimi... Mais sur l'eau, le *jassli* n'a pas de poids... et ce n'est pas ta frêle personne qui le charge.

Elle n'insista pas, contente, questionnant au hasard, les yeux et le nez en l'air.

Hubert lui répondait complaisamment, et le mouvement régulier de ses bras rythmait ses paroles.

—...Cet Hergiswyl est un lieu de délices, Mimi, une petite Thélème, à l'usage des gens en vacances, mon enfant!... Pierre y soigne ses blessures héroïques et y prépare indolemment son Ecole de Guerre... Madame Yvelin y peut contempler une nature pas trop truquée, du fond d'un fauteuil confortable, en écoutant une musique pas truquée du tout... Madame Falize y croque des paysages alpestres... Et moi, indigne, j'y prends, de temps à autre, un repos bien gagné.

—...Ah! elle s'appelle madane Falize cette belle jeune femme... Tout d'abord, je ne savais même pas si c'était une dame ou une demoiselle... Puis j'ai compris qu'elle devait être veuve...

Hubert rit de bon cœur.

—Madame Falize n'est pas veuve, Mimi... Elle a quelque part, en province, à Nancy, je crois, un mari très vivant, un affreux monsieur, naturellement, — elle le dit! — si affreux qu'elle cherche à le débarquer et qu'elle plaide en divorce... Elle attend encore le jugement...

—Et alors, aussitôt qu'elle aura obtenu ce jugement, elle pourra se remarier?...

—Pas aussitôt... Il y a des délais exigés par la loi... Mais je ne crois pas qu'elle soit femme à songer au "remariage" Une première expérience lui aura suffi...

—Pourquoi crois-tu cela?

—Pour rien... ou pour des riens... Il y a des riens dont les jeunes gens intuitifs s'avisent et qui échappent aux petites jeunes filles naïves...

—Moi, dit-elle, j'espère que madame Falize épousera un homme très bon et qu'elle sera heureuse... Pauvre femme! Elle est seule au monde, elle me l'a dit...

—Ces femmes-là ne sont jamais seules au monde...

—Tu vois bien que si...

—Pas du tout... A Nice, la belle Maïa a rencontré madame Yvelin... et, dans les circonstances délicates où elle se trouve, aucun bienfait du destin ne devait lui paraître plus précieux et ne pouvait lui être plus favorable que ce patronage d'une vieille dame un peu toquée, c'est vrai, mais absolument respectable et universellement respectée...

—Elle me plaît beaucoup, Hubert.

—Elle est fort jolie, et fine comme l'ambre... Que pourrions-nous demander de plus?

Un moment, Hubert cessa de ramer pour ôter son chapeau et essuyer son front où perlaient des gouttelettes...

Marie-Blanche se taisait. Elle pensa:

"Hubert rit de tout, mais il ne sait pas... C'est ce jugement de divorce qu'*ils* attendent pour avouer leur amour et annoncer leurs fiançailles..."

Le *jassli* voguait de nouveau, et son remous au bruit clair piquait d'argent l'eau claire et la lumière dorée. La distance parcourue croissait, croissait... C'était à l'arrière du bateau, comme le lent déroulement d'une nappe étincelante qui éloignait peu à peu les choses du rivage quitté...

Laissant sur la gauche le vieux port des Waldstätten, la barque cinglait vers le Lopper encore baigné d'une obscurité transparente. Il avait, de ce côté du lac, l'inquiétante beauté des rochers inaccessibles... Sa longue crête nue déchirait l'azur, appelant le vol des aigles.

Hubert aborda, sans songer d'ailleurs à quitter le bateau et à escalader la berge que le foullis verdoyant rendait presque infranchissable.

Une humidité reposante descendait des feuilles et montait de l'eau.

—Il fait bon! soupira Marie-Blanche, en se couchant au fond de la barque.

Elle enleva son chapeau. Ses cheveux moites frisaient. Son visage s'animait d'un éclat rose.

—Comme tu as chaud! s'écria Hubert avec une compassion amicale

Il cassa vigoureusement une branche de noisetier et l'agita près de la tête bonde.

Les cheveux fous voltigèrent et le visage rose sourit.

—Tu es gentil, constata la jeune fille. Est-ce qu'il y a des noisettes?

Son regard un peu las cherchait les taillis de la rive...

Hubert, debout sur la banquette de proue, attira lentement les branches qui cédaient avec un doux bruit de feuillée... Quelques noisettes montraient leurs chaperons verts, il les arracha rapidement et les jeta sur les genoux de sa cousine...

Quand ils se remirent en route, Marie-Blanche garda sa pose abandonnée... Il faisait chaud, si chaud, en vérité! L'eau brasillait, plus bleue encore qu'à l'aller, un bleu triomphal, un bleu ivre...

Marie-Blanche fermait les yeux pour ne pas être éblouie et pour mieux percevoir le bruit frais des rames...

Mais elle sentait tout autour d'elle cette chaleur ardente et saine dont elle aimait la caresse accablante.

Elle en gardait une impression plus intense de la réalité présente, du beau temps, de l'été, de sa jeunesse toute neuve. Une allégresse d'être au monde, sous le soleil violent, au milieu des choses joyeuses, la fit frissonner de langueur heureuse...

L'eau clapotait toujours au rythme berceur des rames... Marie-Blanche songeait à Pierre, à Maïa, au jardin du bord de l'eau, elle n'y songeait point aussi consciemment que la veille, dans la petite chambre que les rayons lunaires drapaient de mousselines pâles, mais l'émoi du secret d'amour qu'elle avait surpris restait en elle... Il se mêlait à ses sensations, il dirigeait mystérieusement sa pensée...

Et soudain, elle se disait:

"Je voudrais aimer..."

La splendeur de l'univers en fête enchantait ses sens et, dans son ravissement même, il lui paraissait que quelque chose d'ineffablement suave et d'essentiel dût manquer pour elle, comme pour tout être, à cette ivresse intime et profonde de vivre, tant que l'amour y demeurait étranger.

"...Je veux aimer... J'ai dix-huit ans... Je me marierai bientôt... Qui donc sera mon mari?"

Ses yeux s'ouvrirent comme pour chercher dans la vie réelle l'élu de sa rêverie. Son regard tomba sur le blond visage du batelier dont l'effort élégant et robuste conduisait sur les flots bleus, dans la lumière triomphante, la barque où elle reposait... Elle sourit...

Hubert n'était pas un étranger pour elle... Quelle douceur d'avoir grandi ensemble, d'avoir, dans le même milieu familial, pris, avec les mêmes habitudes de vie, les mêmes gestes, les mêmes mots, de pouvoir évoquer d'un sourire, d'un coup d'œil, les mêmes choses lointaines, insignifiantes et chères...

Elle pensa qu'il était bon... Et, naïvement, elle le jugea beau dans ses vêtements clairs, tandis que le mouvement de son corps et de ses bras maniant les rames, exerçait sa force souple... Pour la première fois, son cousin fut à ses yeux "un jeune homme"...

—S'il m'aimait? S'il devenait mon mari?

Ses paupières lourdes se refermèrent... Maïa... Pierre... Cette fois, les deux noms, les deux visages, le souvenir, se précisèrent...

Au seul rappel du désir angoissé qui avait changé la voix de Pierre, les nerfs de Marie-Blanche tressaillirent encore, comme vibrent parfois, sans qu'aucun contact direct les ébranle, les cordes trop tendues d'un instrument délicat.

En cet instant inoublié, Maïa Falize avait été belle, étrangement belle, d'une beauté qui semblait plus qu'humaine... Avant qu'elle eût parlé, le don de sa vie était déjà sur sa bouche... Et Marie-Blanche avait compris qu'entre cet homme et cette femme, un lien se nouait tout-puissant, que le passé, l'avenir, les choses, les êtres, l'univers entier, tout ce qui n'était pas leur amour, s'anéantissait pour eux et en eux, que toute leur âme, que toute leur vie frissonnante d'un moment qui ne semblait pas appartenir au temps, à la durée, était pleine de ces mots de passion que Pierre avait presque sanglotés, de cet aveu inarticulé qui avait fait trembler les lèvres de Maïa...

Une impression subsistait en elle, violente, presque physique... Venant d'Hubert, son compagnon fidèle, son ami le plus cher, un tel baiser lui eût paru plus terrible que la mort...

V

Toujours scrupuleuse à suivre la mouvante vogue, et soucieuse de cultiver, après les excentriques et avant les retardaires, à l'heure précise où il était élégant de s'y montrer adroite, le sport mondain du jour, madame Chavanne écrivait un roman.

Le grand premier rôle de ce roman "l'héroïne" comme l'on dit et comme il est parfois si baroque de dire, était tout naturellement une jeune femme vibrante, éprise de beauté, avide de jouissance et qui passait à exalter son culte et son ardente compréhension de la vie universelle, le temps qu'elle n'occupait point à bramer son droit personnel au bonheur.

Cette jeune femme s'habillait en artiste. Helleu et La Gandara étaient devant la postérité ses prestigieux illustrateurs. Elle habitait de jolis appartements clairs, pleins de fleurs rares dont elle savait styliser les groupes en de curieuses céramiques.

Elle aimait la campagne, l'été brûlant, les fruits savoureux, les parfums exaspérés, les jours dorés où la nature est ivre de joie, et les nuits bleues où elle se pâme de désir... Elle lisait passionnément les vers de madame la comtesse de Noailles... Elle avait des sensations violentes et se plaisait à tenir des raisonnements qui semblaient subtils. Ses vagues théories se rattachaient à une sorte d'individualisme païen, d'allures nonchalantes ou forcenées, qui prouvait qu'elle avait lu les romans de Gabriel d'Annunzio et entendu parler de Nietzsche par les conférenciers. Le théâtre de Maeterlink lui inspirait de temps à autre des mots mystérieux d'enfant malade ou de petite-fille hallucinée, avec des

gestes de marionnette... Son langage était le plus généralement celui d'une femme du monde qui se piquerait d'avoir des lettres et se serait faite l'habituée de quelque moderne hôtel de Rambouillet.

Madame Chavanne n'était pas une artiste, mais, comme toute femme d'intelligence primesautière et de goût délicat, elle écrivait avec grâce lorsqu'elle oubliait d'y songer.

M. Chavanne souriait indulgemment à ces labeurs qu'en son for intérieur il jugeait puérils.

Ce n'était guère, même à Paris, qu'un mondain de circonstance, ce n'était pas un snob convaincu, ce n'était en aucune manière un raffiné. C'était un fort honnête homme de bel appétit et de grande santé, d'intelligence robuste et positive, de caractère tolérant.

Chaque été, campé à Hergiswyl où il ne passait pas trois jours sur quatre, il se reposait de la vie de Paris, affaires et plaisirs, en fatiguant tous les guides de la région. L'alpinisme était avec la chasse la seule récréation qu'il appréciât en temps de vacances; non certes qu'il eût les aspirations d'un grand contemplateur de la nature et recherchât la splendeur suggestive des étendues panoramiques, mais parce qu'il goûtait le bien être de la marche, l'air vif des hauteurs et la joie glorieuse des difficultés vaincues.

Il aimait sa femme très sincèrement, sinon fidèlement, et avait toujours trouvé plus simple de l'approuver en toutes choses que d'essayer de la comprendre en quoi que ce fût... Elle n'en demandait pas plus, en accordait autant... et leur ciel était sans nuages.

Autour d'eux, le doux temps d'été suivait pour tous un cours facile. Les heures que n'absorbaient pas la jouissance de ne rien faire ou les occupations nonchalantes dans le bois de la digue ou le jardin du bord de l'eau, se diversifiaient en réunions à Traumland, en promenades ici et là, en expéditions à Lucerne où les achats dans les magasins, les goûters chez le confiseur de la rue des Alpes, les flâneries sur le quai ombreux, les rencontres inattendues ou combinées, avaient vite fait de remplir l'après-midi...

Marie-Blanche agissait et se mouvait passivement, selon l'impulsion générale. Elle était toujours la petite fille farouche que sa tante avait grondée tendrement le premier soir.

Elle n'avait pas l'air de s'ennuyer, elle disait: "Tante, je m'amuse *en dedans*, c'est ma manière."

Madame Chavanne souriait...

Elle chérissait la fille de son frère Georges, elle l'aimait pour cette admiration parfaite, elle l'aimait pour cent autres raisons, elle eût voulu l'avoir toujours auprès d'elle, mais elle la considérait comme une enfant et ne s'avisait pas qu'un cœur d'enfant pût être une chose profonde et mystérieuse.

Tandis que madame Chavanne écrivait une belle histoire romanesque, Marie-Blanche vivait un roman bien réel. La pensée constante de Marie-Blanche, l'intérêt intime de sa vie, maintenant, c'était l'amour de Pierre et de Maïa.

Cet amour, la jeune fille était, d'ailleurs, très certainement seule à ne pas l'ignorer.

Traitée en amie par madame Yvelin, accueillie comme une amie de madame Yvelin par les Chavanne et dans tout leur entourage, Maïa s'était mise très simplement à l'unisson de la cordialité ambiante, sans affecter une réserve qui eût paru hautaine et désobligeante, comme sans jamais donner lieu de penser qu'elle pût devenir indiscrète. Elle était gaie sans éclat, vive sans agitation, complaisante sans servilité et toujours prête à prendre son violon pour la jouissance de qui souhaitait l'entendre.

L'attitude de Pierre auprès de madame Falize restait naturelle; son empressement déférent, nuancé d'admiration respectueuse et de cette familiarité amicale qu'autorise l'intimité quotidienne des vilégiatures, semblait banal. C'était sans plus l'hommage courtois d'un homme jeune et sociable à une femme de son monde, souriante et jolie.

Mais il y avait des paroles quelconques, prononcées devant tous, dont Marie-Blanche devinait la douceur cachée, l'obscur et tendre défi; des serrements de mains avoués, officiels, des contacts involontaires, inopinés, dont l'invisible frisson se répercutait en elle; d'imperceptibles mouvements de lèvres dont elle faisait de vagues et délicieuses paroles; de rapides caresses de regards dont l'ardeur contenue lui montait au visage en flux rose.

Elle savait quand le violon de Maïa chantait, pleurait, criait d'amour et quand Pierre, sourdement, s'enivrait de cette plainte; elle savait la robe, la coiffure que Pierre aimait, la rose qu'il avait donnée; si Maïa était très belle, elle savait l'instant où, devant tous, l'hommage muet de cette beauté était triomphalement offert et passionnément reçu. Si tous deux semblaient, au milieu de la gaieté d'autrui, gais plus puérilement, plus joyeuement, s'ils semblaient plus indulgents aux hommes, s'ils semblaient prendre aux choses un intérêt heureux, elle savait qu'un bonheur mystérieux vibrait dans leurs rires, luisait dans leurs yeux, dilatait leurs cœurs, frémissait dans tout leur être épanoui...

Cet amour qui lui avait révélé l'amour, son imagination le magnifiait, en faisait une chose rare, très belle, presque sacrée, et aussi, en dépit du trouble même qu'il avait jeté en elle, une chose très pure.

VI

Marie-Blanche s'assoit au bord de l'eau, sous les frênes légers. Elle aime cette heure du matin, claire et délicieuse, où le soleil brille dans l'air frais, où il semble que le jour commencé soit jeune...

Marie-Blanche a cueilli des roses-thé. Maïa respire avidement leur chair d'or pourpré. Ses narines se retroussent de plaisir, ses lèvres frémissent, ses paupières s'abaissent à demi sur son regard qui brille...

—Il est délicieux de vivre! soupire-t-elle. C'est en respirant des roses ainsi, qu'un matin de ma seizième année, je l'ai compris pour la première fois... J'étais seule dans un jardin, un vulgaire jardin d'hôtel ou de casino... Je m'étais penchée presque distraitement vers un rosier fleuri, sur une rose pareille à celle-ci... Violemment, le parfum d'ambre, de miel, de fraîcheur savoureuse, de sève profonde... Ce que j'éprouvai, je ne puis l'exprimer...

Il me parut qu'un trésor m'était donné... mes bras, mes narines, mes lèvres s'ouvrirent, se tendirent vers je ne sais quel bonheur promis... Et mon splendide espoir s'est épanoui avec ma jeunesse... Les circonstances, les causes diffèrent, mais je crois que tout être a connu ou doit connaître un instant semblable... On existe... sans *savoir* qu'on existe, comme les animaux, comme les plantes... On n'a de soi et des choses qu'une notion confuse et neutre... et cette ignorance plus ou moins complète dure plus ou moins longtemps... puis, brusquement, inéluctablement, la révélation éclate... Un moment vient où l'on prend conscience de sa vie... alors on en est comme enivré!... Avez-vous pris conscience de votre vie, Marie-Blanche?

Marie-Blanche murmure: "Je ne sais pas".

Puis, suivant une pensée, elle ajoute:

—...Pourtant, vous avez souffert?

—J'ai souffert... oui, peut-être, quelquefois... mais les désillusions mêmes m'ont appris qu'il ne faut se plaindre ni de la méchanceté des hommes ni de l'incohérence des choses humaines, tant qu'on vit, tant qu'on est jeune... Et de combien de choses j'ai joui, merveilleusement joui de toute mon intelligence ouverte, de tous mes sens affinés, depuis que je suis au monde. — La vie, Marie-Blanche, c'est un instrument magnifique qu'on nous met entre les mains... Chacun en peut jouer à sa manière, selon ses talents

et selon ses goûts... sérénade ou cantique... air de danse ou lamento, qu'importe! Le tout est de jouer, de créer des sons, de sentir sous ses doigts palpiter les cordes, vibrer l'âme enfermée dans la petite boîte magique... Le seul fou est celui qui croit tenir une chose inerte... le seul fou et le seul malheureux!...

Les roses à la main, Marie-Blanche rêve... Elle pense: "C'est mon âme qui palpite et vibre... Elle est l'instrument docile que d'autres font chanter..."

Puis elle dit tout haut:

—Je voudrais savoir ce que je ferai de ma vie, moi...

Maïa sourit.

—Vous aimerez... dit-elle. Peut-être n'aimerez-vous jamais dans la joie complète... car vous serez toujours la fillette qui a les larmes aux yeux en songeant qu'on ne peut atteindre la ville lointaine... Mais dussiez-vous n'aimer que dans la souffrance, vous accompiirez votre destinée de femme.

Marie-Blanche secoue la tête.

—Je ne sais pas... dit-elle encore.

Il lui semble soudain qu'entre ses mains fragiles, l'instument magique restera toujours une chose morte.

C'est Maïa qui accomplira toute sa destinée de femme et qui aimera dans la joie complète...

Quelquefois, en ces clairs instants du matin où elle est seule avec madame Falize, Marie-Blanche a envie de dire:

—Vous aimerez bien Pierre, n'est-ce pas? Vous l'aimerez d'une tendresse fervente, vous l'aimerez toujours...

Au premier matin, comme parfois aussi dans la soirée quand le couvre-feu est sonné, Pierre travaille dans la petite chambre d'études que madame Chavanne lui a réservée tout en haut du chalet, sous le toit, et où les roses grimpantes qui du dehors glissent vers la fenêtre leurs têtes parfumées, sont seules à troubler ses heures laborieuses... Mais, plus tard, il descend au jardin du lac...

Certains jours, Hubert est avec lui. On prend le *jassli* ou la barque de promenade, et l'on s'en va cueillir des nénuphars, le long des bords...

D'autres matins, Hubert s'échappe à la première heure, Pierre vient seul au jardin du lac et Marie-Blanche, au bout d'un instant, s'éloigne... Jamais elle ne sera, entre Pierre et Maïa, le tiers maladroit dont la présence importune...

Alors, elle gagne sa chambre ou le bois de la digue et elle va s'asseoir à l'écart, avec un livre ou un ouvrage, et, tout à coup, elle se sent affreusement seule... Elle a envie de pleurer... Mais elle voudrait pleurer sur un cœur ami; elle voudrait que des bras caressants et que des lèvres tendres l'apaisassent... Et elle se raidit...

A qui et comment confierait-elle une détresse sans cause?

VII

Cette impression de solitude qu'elle se reproche comme une injustice à l'égard de ceux qui lui témoignent de l'affection, Marie-Blanche la retrouve, plus lourde encore peut-être à son cœur, dans les réunions un peu nombreuses, et surtout le soir, à Lucerne, au Kursaal ou sur les quais, dans le papillotement de toutes les lumières et l'entraînement de toutes les musiques, dans l'agitation oisive et la rumeur incohérente de la foule étrangère... Cette ambiance de fête bruyante, fastueuse et impersonnelle, qui est particulière aux villes cosmopolites, l'accable d'une lassitude nostalgique.

Un soir, Pierre a compris cela...

C'était un soir d'illuminations et de feu d'artifice... de "fête vénitienne", comme disaient pompeusement les affiches.

La dernière fusée venait de se répandre en étoiles et les grandes pièces flamboyantes de la fin, le feu des soleils, des gerbes et des fontaines d'or s'était évanoui laissant le ciel calme. Une foule bigarrée circulait, se pressait, s'attardait, grouillante, du Schweizerhof où des tziganes enlevaient *Christmas-valse*, au milieu du Kursaal où l'orchestre détaillait l'ouverture de *Coriolan*.

Dans un groupe nombreux que subdivisaient les conversations ou les sympathies, Marie-Blanche cheminait seule, un peu en arrière de sa tante qui ne songeait point à elle, occupée à causer avec deux dames... Elle était sans cesse heurtée dans la cohue qui l'étourdissait... Pierre lui prit la main et la posa doucement sur son bras. Ils marchèrent un moment sans parler, le long du quai, près du large parapet de pierre qui sert d'étal aux marchands de roses.

—Vous êtes triste, Miette, cette année... ou, tout au moins, vous n'êtes pas gaie, fit Pierre. Qu'est-il arrivé?

—Mais rien... Je ne suis pas triste, Pierre... je suis gauche et intimidée comme d'habitude... Alors, je ne parle pas beaucoup.

—Je vous ai déjà vue aussi timide... plus timide encore peut-être avec les étrangers, mais, quand nous nous retrouvions entre nous, vous redeveniez gentille, causante, vous aviez de bons rires. Cet été vous restez silencieuse... On dirait toujours que vous pensez à des choses profondes...

—Oh! je ne pense à rien de profond, je vous assure...

—Si vous ne pensez pas, Mimi-Blanblanc, c'est alors que vous rêvez? N'auriez-vous pas laissé un petit flirt à Dôle?

Elle eut un cri puéril.

—Oh! Pierre, j'espère que vous ne croyez pas cela!

Cette protestation amusa Pierre.

—Serait-ce matière à si grand scandale! dit-il en riant. Mimi, vous avez dix-huit ans! Le temps n'est pas éloigné où vous nous annoncerez votre mariage.

Elle sourit cette fois en secouant la tête.

—Je suis encore trop petite fille pour me marier, je pense... Est-ce que cela ne vous paraîtrait pas très drôle, Pierre, si je me mariais?

—Cela me paraîtrait peut-être un peu drôle à moi qui vous ai connue toute petite, oui...

—Quand j'étais toute petite, vous n'étiez pas bien grand...

—Mais si, j'ai presque neuf ans de plus que vous, Mimi. — C'est un âge!... Donc, tout d'abord, votre mariage m'étonnerait un peu, parce que je vous ai vue grandir... ou plutôt parce que je ne vous ai pas vue grandir, tandis que, sous mes yeux, vous deveniez grande... et que soudain, je serai très émerveillé de trouver en vous une femme... Mais ma naïve surprise ne durera guère et j'adresserai de sincères félicitations à votre futur mari... car, déjà, vous êtes très jolie, Mimi... sans avoir encore fini d'embellir, ce qui est charmant... et je crois bien que, sous votre douceur impassible, se cache un cœur très aimant, une sensibilité vive et délicate... Je le dirai à votre fiancé, s'il n'a pas voulu le deviner tout seul...

Marie-Blanche pensa que ce devait être une chose délicieuse de marcher sans crainte au bras de son fiancé, de son mari, parmi la foule indifférente.

Elle pensa: "Peut-être les gens qui passent supposent-ils que je suis la fiancée de Pierre?"

Puis, par une très naturelle association d'idées et aussi parce qu'elle désirait être agréable à Pierre qui s'était montré si affectueux et bon, elle murmura, surmontant sa gêne timide:

—C'est madame Falize qui est bien jolie!... Regardez-la, ce soir, avec cette robe pâle... Quelquefois, quand je la vois et l'écoute, je pense aux contes de fées... Une fée a dit: "Elle aura la grâce." Une autre: "Elle aura de l'esprit." Une troisième: "Ce sera une admirable musicienne." Beaucoup de fées ont dû assister au baptême de madame Falize, n'est-ce pas?

—Oui, acquiesça Pierre, c'est une belle nature d'artiste... Ecoutez, Marie-Blanche... Qu'est-ce que l'orchestre joue?... N'est-ce pas une infâme salade, faite de toutes les merveilles d'*Orphée*?

Marie-Blanche a senti que Pierre ne voulait pas parler de Maïa avec elle... Elle en a été vaguement peinée... Mais, de cette soirée mal commencée, elle garde un cher souvenir.

Pierre a raison, cependant, elle est cette année moins gaie, moins remuante, elle est aussi plus pâle et plus nerveuse. Elle dort d'un sommeil léger, troublé, frémissant.

Les nuits sont chaudes. Parfois, ne pouvant s'assoupir, elle se lève et va s'appuyer à la fenêtre ouverte largement sur les persiennes à jalousies.

Bientôt, septembre commença... Le temps était beau encore et trop chaud quoique moins limpide, avec des orages, longtemps menaçants ou subits, qui bouleversaient le ciel et l'eau.

Le congé de Pierre expirait... Dans quelques jours, l'officier de chasseurs regagnerait sa garnison de Lunéville...

Marie-Blanche pensait:

"Il va lui falloir encore une fois quitter Maïa. Quand leur sera-t-il permis de se marier, de ne plus se quitter jamais?... Comme ils doivent souffrir dans leur amour même!"

Elle souhaitait ce mariage avec passion pour le bonheur de Pierre et de Maïa; elle le souhaitait aussi plus confusément pour l'apaisement de sa propre vie.

Un désir lui venait d'être déchargée de ce grand secret qu'elle portait toute seule et qui, peu à peu, s'alourdissait sur son cœur.

VIII

Chacun s'était retiré de meilleure heure, après une journée fatigante, une excursion au Burgenstock, sous un ciel inquiétant, dans une atmosphère aride où se faisait pressentir l'approche du vent du Sud, la grande houle du "foehn" qui brûle et dessèche...

Cette nuit-là Marie-Blanche se réveilla violemment, avec l'impression d'avoir dormi très longtemps, d'un sommeil pesant. Mais il n'était pas une heure.

Maintenant, le vent soufflait, chaud et brutal. Au rez-de-chaussée, une fenêtre battait tumultueusement. On eût dit que les vitres allaient voler en éclats... Pierre n'était pas encore descendu de sa petite chambre perchée... Pourtant, il partait le lendemain...

Marie-Blanche prêta l'oreille. Dans le couloir du bas, un pas résonnait... Ce n'était pas celui de Pierre... Quelqu'un frappa d'un coup léger à la porte du jeune homme... Nulle réponse ne vint... L'expérience fut répétée, deux, trois, quatre fois avec le même insuccès... Alors on entra précautionneusement. Marie-Blanche entendit qu'on fermait la fenêtre... Et les pas s'éloignèrent, se perdirent au même niveau, dans le vide des pièces silencieuses. Sans doute, les mouvements désordonnés des châssis secoués par la tempête avaient réveillé Fred, le boy qui couchait au rez-de-chaussée, de l'autre côté du chalet, et qui, sachant Pierre en haut, avait jugé nécessaire de mettre fin à ce tapage nocturne...

Le zèle du boy fit frémir Marie-Blanche. L'imprudence de Pierre et de Maïa lui apparut plus flagrante... Ce simple incident eût pu se produire une autre nuit, à une heure plus avancée... Et Pierre, du dehors, se fût heurté aux volets clos.

Le "foehn" agitait la maison légère et tordait les arbres... Par moments, sa grande voix montante étouffait le murmure égal de la fontaine. Les rafales se succédaient avec un rythme de flux et de reflux, avec de lents reculs et des retours précipités comme des vagues. Pourtant la chaleur demeurait suffocante.

Marie-Blanche se jeta hors de son lit et courut à la fenêtre. La crémone tournée horizontalement fixait l'écartement des deux battants entre-bâillés. Les jalousies étaient levées. Un souffle ardent pénétrait. Tout cet air en révolte semblait irrespirable.

L'obscurité du dehors était complète, presque opaque.

Quelle nuit!... Là-haut, sous le toit, la clameur de la bourrasque devait être plus profonde et plus lugubre...

Deux coups clairs tintèrent... Comme Pierre tardait à descendre!... Soudain, la jeune fille eut un sursaut.

Une question s'ouvrit dans son cerveau comme un trou noir:

—Pierre était-il vraiment dans la chambre du toit?... Si Pierre était sorti?...

Tout de suite, l'idée s'imposa. Et chaque minute qui passait rendait sa maîtrise plus tyrannique...

Pierre n'était pas dans la chambre du fond, Pierre était auprès de madame Falize... C'étaient leurs dernières heures de solitude...

Le vent ravageur, l'orage menaçant, que leur importait! A peine la maison endormie, Pierre était parti...

Marie-Blanche restait saisie, bouleversée... Mais, tout aussitôt, sa décision avait été prise:

—Il ne faut pas qu'on sache... Personne... J'attendrai la venue de Pierre... Quand il sera là, j'irai ouvrir...

Son émotion naïve et fière ajoutait:

—Je les sauverai...

Vraiment, elle était heureuse de les sauver ainsi... Cependant, avec un grand trouble, elle se demandait ce que Pierre allait penser, ce qu'elle allait lui dire... Sa propre résolution l'épouvantait, lui paraissait étrange, audacieuse.

Ses pieds nus se glissèrent dans ses pantoufles. Hâtant de toute son énergie les gestes maladroits de ses mains fébriles — car il lui fallait être prête, car Pierre pouvait arriver d'un moment à l'autre — elle revêtit la longue blouse de laine blanche qui lui tenait lieu de peignoir... Elle écoutait, elle écoutait la nuit... Oh! ce vent, ce vent terrible, féroce, cette force déchaînée, comment Pierre l'avait-il affrontée!

...Trois heures sonnèrent. De temps à autre, Marie-Blanche retournait à son lit, lasse suprêmement, mais il lui était impossible d'y rester étendue plus de quelques minutes. Et elle revenait à la fenêtre. Son regard essayait de percer les ténèbres du jardin.

Brusquement, un grand éclair blanc lui montra le ciel, les arbres, la pelouse, puis un grondement de tonnerre éclata, répété dans la montagne. Elle sentit qu'elle allait s'affoler, en songeant au danger de Pierre. Elle eut l'appréhension de cette fièvre d'inquiétude qui allait venir, croître et s'exacerber...

Puis, presque au même moment, la pelouse s'illumina de nouveau et la silhouette de Pierre parut, dans la lueur blafarde... Alors, muette et comme immatérielle dans le silence et l'obscurité, Marie-Blanche descendit. Les serrures, les portes jouèrent sans bruit... Elle pénétra dans la chambre de Pierre... Ses mouvements étaient lents et mesurés, ils se succédaient méthodiquement avec des intervalles qui semblaient attendre un écho...

Enfin, la fenêtre fut ouverte... Maintenant de chaque côté les battants que le vent voulait prendre, Marie-Blanche s'immobilisa, prêtant l'oreille...

Un éclair jaillit, l'enveloppa... Elle ferma les yeux... Tout à coup, ses nerfs la dominèrent...

—Pierre, c'est vous?... c'est bien vous, n'est-ce pas?... J'ai peur...

Vite, vite, avec des mots heurtés, sans lien, la jeune fille le pressait d'entrer, de refermer la fenêtre...

Il obéissait machinalement.

—Mimi, ma pauvre petite... mais qu'y a-t-il? qu'avez-vous?

Elle essayait d'expliquer:

—Le vent faisait beaucoup de bruit... Fred a fermé votre fenêtre... vous étiez sorti... Je suis descendue...

Puis, elle eut un petit sanglot nerveux... chancela, tendit les mains et, d'instinct, s'accrocha à Pierre...

De nouveau, les ténèbres s'étaient faites. Marie-Blanche les voyait tourner... Elle tremblait éperdument. Elle ne savait plus très bien où elle était ni ce qui était arrivé... Elle sentait autour de ses épaules, de sa taille, les bras de Pierre qui la soutenaient, elle percevait, un peu lointaine, la voix de Pierre qui l'interrogeait avec une anxiété tendre...

Tout cela ne dura qu'un bien court instant, deux ou trois minutes, peut-être moins... Sous le chatoiement bleuâtre des éclairs qui se succédaient, rapides, Marie-Blanche ouvrit les yeux... Elle se redressa doucement.

—Ça va mieux? demanda Pierre amicalement.

Il alluma une bougie... Le visage de Marie-Blanche lui apparut livide encore et tout tiré.

—Ma pauvre petite, vous avez eu peur de l'orage?

—Très peur, oui, balbutia-t-elle.

Elle crut nécessaire de préciser sa première explication.

—Le vent hurlait... Je ne dormais pas... J'ai entendu Fred qui fermait votre fenêtre à cause de l'ouragan... puis, j'ai pensé que vous ne pourriez pas rentrer...

—...Et vous êtes descendue, et vous m'avez ouvert malgré l'orage qui vous effrayait... Je vous remercie, Mimi, vous avez été très bonne et très vaillante.

Il hésita un peu:

—Je dormais mal, moi aussi... La chaleur était atroce... Alors, j'étais sorti... L'orage m'a surpris en haut du jardin...

Il hésita encore, puis il ajouta:

—Mimi, vous savez combien Tante Jacqueline est craintive... combien elle s'épouvante, même rétrospectivement... Et, il me semble inutile... Je vous serais reconnaissant de ne pas lui parler de ce petit incident...

—Oh! Pierre, je n'en parlerai pas.

—Ce n'est pas que j'attache grande importance à tout ceci... Mais Tante Jacqueline en ferait une affaire... elle traiterait ma promenade nocturne de grave imprudence... Elle serait contrariée... moi aussi...

—Je ne dirai rien à Tante Jacqueline... ni à qui que ce soit... vous pouvez compter sur moi...

Il murmura:

—Comme vous êtes pâle encore et tout énervée!...

Elle eut un geste d'insouciance:

—Il n'y paraîtra plus demain... Bonsoir, Pierre.

Elle tremblait toujours un peu, frêle et enfantine dans sa longue robe où la forme de son corps se noyait. Le blond chaste de ses cheveux séparés en deux nattes lâches qui tombaient très bas à demi défaites, encadrant de tout près son petit visage pâlot qui semblait plus mince et plus effilé que de coutume. Un cerne agrandissait ses yeux. Et toute cette fatigue de son être était inexprimablement jeune et innocente.

Pierre la regardait.

—Vous avez l'air d'une petite fille si menue, si fragile, Miette, dit-il. On cherche votre ange gardien derrière vous... Bonsoir, ma mignonne amie... je vous remercie encore de m'avoir servi très gentiment, très délicatement...

Il sourit, puis il prit la main qui pendait au long de la robe blanche et y posa les lèvres, très doucement.

De retour dans sa chambre, Marie-Blanche se jeta sur le lit et s'y blottit à bout de force.

Une grande détresse physique, un profond désarroi de tout son être moral, la brisait, chair et âme.

L'orage s'apaisait... s'éloignait, emporté par le vent. Une grosse pluie se mit à tomber sur les feuilles, qui frémirent de bien-être dans l'air rafraîchi.

Mais Marie-Blanche n'en ressentit point de calme... Ses nerfs restaient tendus, sa peau brûlante.

Brusquement, elle avait compris cette chose formidable:

Elle aimait Pierre.

IX

Les troupeaux avaient quitté les hauts pacages et se répandaient dans la campagne avec un grand bruit clair et multiple de clochettes remuées... De longs vols d'oiseaux noirs s'élargissaient obliquement sur le ciel comme jetés à l'aquarelle au travers d'un éventail de soie pâle.

Les colchiques se montraient, piquant de satin mauve l'herbe défraîchie. La vigne-vierge du bord du lac perdait, un à un, ses folioles d'un rouge de fleurs, qui se dispersaient au vent ou flottaient sur l'eau.

On sentait l'automne proche. Déjà l'âpreté savoureuse, indéfinissable, de son haleine changeait le goût et l'odeur de l'air. Et Marie-Blanche croyait rencontrer son mélancolique fantôme sous les arbres moins touffus, parmi les feuilles dansantes, au milieu des fines brumes grises du matin qui cachaient longtemps le soleil et se roulaient en écharpe autour des montagnes, ou dans la clarté pourpre des crépuscules du soir qui resplendissaient comme les pampres mûrs et noyaient le jour bleu un peu plus tôt chaque fois.

Septembre égrenait ses jours. Pierre était parti. Au commencement d'octobre, ce serait l'exode général. Madame Yvelin reprendrait à Montreux, à Florence ou au Caire son existence éparpillée de Parisienne cosmopolite, Maïa se réinstallerait à Nancy, sa ville natale, tout près, si près de Lunéville!

Monsieur et madame Chavanne rentreraient à Paris avec Hubert, mademoiselle Césarine reconduirait Marie-Blanche à Dôle... Et le chalet aurait l'air d'une maison morte au milieu du jardin sans feuilles, tandis que, douce et persévérante, la petite fontaine continuerait de couler comme les jours et les heures, dans l'auge de pierre jamais remplie...

Mais Marie-Blanche savait qu'en quittant Traumland, cette fois, elle n'emporterait pas tout d'elle-même et que les yeux fanés de Tante Grise, et que les yeux brillants de Mère Sainte-Thérèse de Jésus ne reconnaîtraient peut-être plus l'enfant confiante et émerveillée qui, deux mois auparavant, cueillait des feuilles d'argent dans le clair de lune.

Marie-Blanche aimait... C'était un amour étrange, né triste, qu'aucun espoir, aucun désir même d'être aimée ne vivifiaient et qui pourtant se croyait, se sentait immuable. C'était un amour profond et complet, fort et ingénu comme un instinct, d'adoration qui s'analysaient, qui se trouvaient des pourquoi victorieux...

Marie-Blanche aimait... Etait-elle jalouse? En vérité, non!

Marie-Blanche ne haïssait ni Pierre ni Maïa... Elle ne souhaitait pas qu'ils fussent séparés...

Car avant d'aimer Pierre pour lui-même, Marie-Blanche avait aimé l'amour *par lui*... Elle avait aimé Pierre à cause de son amour pour une autre femme.

Elle pouvait souffrir de cet amour, mais elle ne le discutait pas... Une sorte de respect mystique l'en eût empêchée...

Marie-Blanche aimait... Elle aimait pour toujours et jamais elle ne serait aimée... C'était dans sa vie commençante un grand malheur inexorable devant lequel elle s'inclinait.

Toujours, jamais... Son très jeune cœur altéré d'absolu se plaisait à de tels mots.

Avec une gravité candide, elle pensait: "Un pâle jour d'été qui déjà ressemblait à un jour d'automne... l'image de ma vie de femme, de ma jeunesse..."

DEUXIEME PARTIE

I

La maison de la rue des Arènes.

Marie-Blanche est de retour. Les choses et les êtres qu'elle revoit dans le cadre familier, dans l'atmosphère connue, sont restés à travers les mois aussi pareils à eux-mêmes que si, tout le temps qu'avait duré l'absence de la jeune fille la vie se fût arrêtée pour eux... Le cœur de Marie-Blanche, seul, a changé... Et ce cœur tout jeune se prend pour le vieux logis d'une affection nouvelle... Il en pénètre mieux le sens, les menus secrets.

L'hiver précoce est sec et froid. Il y a du givre aux arbres du canal encore cou-

vert de feuilles brillantes et dorées, et de beaux ciels roses au-dessus de la ville.

Marie-Blanche ne retourne plus au couvent que pour visiter Mère Sainte-Thérèse. Elle prend des leçons d'anglais et de musique avec des maîtresses laïques... A la maison, elle se perfectionne en l'art des petits points dont Gicquette a pénétré les arcanes. Ses ourlets piqués semblent l'œuvre d'une princesse lilliputienne, ses "point d'épine" ou ses grillages ont une régularité géométrique, elle plisse à plis imperceptibles ses grands cols de nonnette et orne de larges "rivières" et d'initiales compliquées ses mouchoirs de linon...

Elle aime à tirer l'aiguille, assise à la fenêtre du salon, parmi les choses bienveillantes.

De temps à autre, ses yeux quittent la blancheur souple du linge. A travers les vitres quadrillées, son attention détaille le décor connu, le Palais de justice, sa cour, son cloître, évocateur des temps abolis où l'édifice, œuvre disparate de plusieurs époques, était un couvent de Cordeliers, sa vieille façade un peu rose avec une belle ordonnance de pilastres un fronton dans le style du grand siècle et des fenêtres cintrées à petits carreaux comme celles de Tante Grise... puis la masse neutre des maisons de la ville que dépasse partout la tour quadrangulaire de l'église, le clocher nu, sévère et guerrier comme un beffroi féodal... puis l'étendue variée, infinie des arrière-plans où, du haut de la ville vieille, la vue se perd, le faubourg de la Bedugue dont les maisons s'étagent, le village et le château d'Azans qui dominent la rivière, la forêt immense et enfin, claire dans le ciel d'hiver, presque immatérielle au regard, la ligne délicate des montagnes.

Cette limite de sa vision, si légère que, mêlée à l'infini, prolongée en lui, elle ne paraissait point être une limite, Marie-Blanche, autrefois, prenait un air de mystère pour l'appeler d'un mot commun à beaucoup d'enfants, le Loin...

Il lui semblait alors qu'au délà existait un autre monde, un pays où la vie était, à coup sûr très douce et tout enchantée de merveilles... Et le *loin* jouait un rôle considérable dans ses préoccupations et ses amusements.

C'était pour le *loin* que s'embarquaient les personnages qui s'agitaient dans sa cervelle en aventures puériles et dont, n'ayant pas d'auditeurs, elle se racontait à elle-même l'histoire; c'était vers le *loin* qu'elle et sa poupée se dirigeaient entourées de boîtes ficelées et de paquets, quand elle avait construit avec des chaises un navire ou un train de chemin de fer...

Marie-Blanche sait maintenant qu'il est bien vain de construire des chemins de fer et des navires pour atteindre le pays merveilleux... Et vite, elle reprend son aiguille. Il lui semble que le mouvement régulier de sa main rythme sa pensée, la lance et la retient au bout du fil, captive et voltigeante...

La toile travaillée s'ajoure comme une dentelle... Et, sur les frêles réseaux rebrodés, courent des guirlandes, frémissent des papillons, brûlent des cœurs, s'éventaillent à quatre feuilles des trèfles chimériques... C'est naïf et charmant.

Les journées passent... Elles se ressemblent entre elles comme les religieuses d'un même ordre qui portent le même habit, prononcent les mêmes mots et font les mêmes gestes, avec des âmes différentes qui restent ignorées...

Depuis que Marie-Blanche est loin de Pierre et de Maïa, une sorte d'apaisement se fait en elle. A force de se savoir sans espoir, à force de se sentir vain, son amour atteint presque à la sérénité.

II

Une fois par semaine, le samedi soir, madame Dutillet, veuve d'un Dôlois érudit, longtemps professeur au collège de l'Arc, recevait quelques amis, comme elle d'âge certain, d'esprit rassis et de mœurs paisibles.

C'était ce que madame Dutillet appelait ses "petites intimités hebdomadaires". Elle ne permettait point qu'on lui attribuât la prétention de donner des soirées.

Madame Dutillet, qui avait passé jadis par le Conservatoire de Dijon, méritait encore sa réputation de pianiste brillante, et sa sœur cadette, mademoiselle Béatrice Junot, qui avait préféré le violon au piano, maniait fort joliment l'archet, bien qu'avec un peu de préciosité. M. Richablon, professeur de rhétorique au collège de l'Arc, un violoncelle de franc jeu, musicien de race, et M. le docteur Pinède, un alto consciencieux, complètaient l'excellent ensemble d'un quatuor laborieux et convaincu.

Mademoiselle Cazin de Rennepont était de toutes les soirées de whist et de toutes les soirées de musique de madame Dutillet. Beethoven avait rapproché ces deux solitaires, et depuis qu'elles se connaissaient et se rencontraient presque journellement, sans doute en fussent-elles arrivées à l'amitié et à sa toute confiance si le véritable abandon du cœur eût été chose possible pour mademoiselle Cazin de Rennepont ou avec elle.

Mademoiselle Cazin n'était pas musicienne. Enfant, elle avait renoncé à l'étude du piano tant ses facultés s'y prêtaient mal. Elle n'aimait pas la musique, mais elle aimait la musique de Beethoven, elle la sentait, la "ressentait" en quelque sorte, avec une émotion si lucide, elle en avait l'instinct si profond et si vrai qu'elle en saisissait la beauté propre et le sens intime, qu'elle en concevait le style et le rythme organique, qu'elle en appréciait l'interprétation aussi délicatement que si elle y eût été préparée par une éducation spéciale.

Et sans doute la femme d'apparence rigide qui, toute une vie, s'était cachée dans son désespoir muet comme sous un manteau sombre et impénétrable, devait-elle au grand génie des luttes intérieures et secrètes, des détresses insondables et révoltées, d'avoir connu l'âpre et saignante volupté de se plaindre. En Beethoven, elle se reflétait, elle se voyait souffrir, elle touchait inlassablement sa souffrance.

C'était comme une compréhension merveilleuse de son âme par une autre âme...

Le dieu l'emportait dans son tourbillon terrible et, avec lui, en lui, ignorée, inentendue, elle clamait son mal inguérissable, ses longues misères, ses mornes rébellions, ses rancœurs, la triste inutilité de son cœur dépareillé, toute la vanité de sa vie...

Pour madame Dutillet, Beethoven était toute la musique; pour mademoiselle Cazin, il était toute l'humanité, toute la passion, toute la douleur humaine...

Depuis que, par sa sortie du couvent, elle avait pris rang officiel dans le monde, Marie-Blanche était invitée aux réceptions hebdomadaires de madame Dutillet.

Des soirées Beethoven, elle revenait un peu meurtrie.

Cette force l'écrasait, cette profondeur lui donnait le vertige, un vertige noir d'abîme qu'elle redoutait.

Elle préférait aux séances de musique, les réunions de whist et ses causeries amicales avec Maxime Gauvillé, le neveu de madame Dutillet qui, comme la jeune fille elle-même, ne prenait les cartes que lorsqu'une table incomplète réclamait un quatrième.

Maxime Gauvillé était le fils unique du grand minotier de Beauregard-les Dôle, M. Jean-Jacques Gauvillé, qui possédait une des plus grosses fortunes et l'un des plus vastes domaines de la vallée.

Trouver la voie du travail ouverte largement et de toutes parts dès son début dans la vie sociale est un privilège auprès duquel les avantages d'une fortune toute faite ne devraient guère compter, Maxime l'avait compris et il avait travaillé d'un cœur joyeux, nullement amolli ni démoralisé par les capitaux paternels.

Deux ans d'Institut agronomique et un an de service militaire ne l'avaient pas. mené au delà de sa majorité et, depuis quelque temps déjà, il secondait et suppléait même au besoin, dans l'exploitation du domaine, son père que la politique militante et l'ambition d'être député aux élections prochaines, absorbait de plus en plus... C'était un joli garçon, robuste et tranquille, avec des yeux souriants de jeune fille... En ses moments de loisir, il faisait des vers qu'il ne lisait à personne.

A l'exemple de son oncle défunt, le professeur Dutillet, il s'était pris d'un grand amour pour Dôle, sa ville natale. Il en connaissait chaque pierre, précieuse d'être belle ou seulement d'être vieille, il ne se lassait point d'en étudier le passé, l'histoire chevaleresque ou tragique, il en recherchait pieusement les traditions oubliées.

III

Pour témoigner à Marie-Blanche sa gratitude enthousiaste et sa jeune devotion, Maxime choisissait, dans les serres de son père, les roses les plus magnifiques.

Il les rapportait chez madame Dutillet quand la vénérable société des concerts Beethoven était réunie... Et les vieux murs comme les vieilles gens se réjouissaient un peu étonnés de revoir cette jolie chose, des roses fraîches dans des mains de jeune fille...

Les cheveux de Marie-Blanche étaient longs et abondants, mais surtout on ne pouvait en voir de plus soyeux, de plus fins, et la nuance de leur masse souple, un blond clair et brillant de soleil argenté, était d'une exquise rareté.

Un soir, Maxime, qui les admirait tout bas, demanda:

—Voulez-vous me permettre d'écrire des vers pour vous... pour vous toute seule?

Et comme elle permettait, ravie, un peu flattée aussi, le samedi suivant, il lui remit, en rougissant jusqu'aux oreilles, trois strophes, tracées au pinceau sur un vélin qu'il avait orné de dessins d'une fantaisie mièvre, teintés harmonieusement et rehaussés d'un peu d'or.

Le titre du morceau était: *A vos cheveux blonds...*

Marie-Blanche s'extasia devant la belle feuille coloriée; alors, encouragé, Maxime se mit à dire à mi-voix — pour elle seule, comme il était convenu — ses très jeunes vers, naïfs et précieux tout ensemble.

A vos cheveux blonds.

Qui les fit si fins? Cet ange rebelle
Qui, las de tisser la moire des eaux,
Les tulles de l'air, la frêle dentelle
De l'insecte ailé, le satin nouveau
Des feuillages clairs que l'Avril appelle,
Et toutes les soies et tous les réseaux
Dont le Créateur fait la terre belle,
Fila du soleil, avec ses fuseaux.

Qui donc argenta leur splendeur ambrée
D'un reflet si rare? Un lutin rêveur
Laissa sur cet or la douceur nacrée
D'un beau soir de lune... ou l'éclat rieur
D'une cascatelle en perles jetée,
Dans le matin blond, sous le bois dormeur,
Frôla leurs bandeaux, quand dansait la fée,
Sa baguette au doigt, un caprice au cœur.

Mais qui donc donna la divine grâce
A leurs chastes plis que mon rêve voit
Comme une clarté nimbant votre face,
Votre jeune front, vos grands yeux de foi?
C'est vous-même, enfant, quand devant la glace
Vous les relevez, calme, sans émoi,
D'une main légère... Et tandis que passe
Un peu de votre âme au bout de vos doigts.

Quand la voix du jeune homme tomba, Marie-Blanche eut ce cri du cœur:

—Mais vous êtes un vrai poète!... Oh! comme je vous remercie!

Mon Dieu, c'était lui qui ne savait plus comment remercier.

—Vous me faites tant, de plaisir! Vraiment vous aimez mes vers?

—Si je les aime!... Ah! je n'en ai jamais lu qui me plaisent autant. Il faut les publier, monsieur Maxime!

Mademoiselle Cazin de Rennepont voyait certainement sans ennui cette intimité des deux jeunes gens et quand madame Gauvillé vint lui rendre visite et l'inviter à passer avec sa nièce un après-midi à Beauregard-les-Dôle, elle accepta. Les relations entre la maison de la rue des Arènes et Beauregard se firent ainsi fort amicales.

Marie-Blanche s'émerveillait des beautés du domaine et de l'immensité des champs que déjà la levée des semis d'automne ombrait de vert.

Maxime, heureux, disait:

—Vous verrez au printemps! quand tous les arbres fruitiers fleuriront comme des bouquets de mariée!... et, en été, quand les moissons feront de la terre un océan doré!

Puis il parlait de sa vie laborieuse au milieu de cette campagne qu'il aimait. Il aimait aussi la maison d'habitation, vaste et claire, avec de vieux meubles taillés et sculptés en plein noyer par les anciens maîtres de l'école bourguignonne... Mais il craignait de s'y trouver bien seul, quand son père, devenu député, s'installerait à Paris avec sa mère, pour la plus grande partie de l'année.

Un jour, confiant son appréhension à Marie-Blanche, il ajouta:

—Mes parents désirent que je me marie...

—Ils ont raison, approuva la jeune fille.

Maxime la regarda, ému soudain:

—C'est que, reprit-il je me fais du mariage un tel idéal!... La jeune fille que je voudrais pour femme... Oh! mon Dieu, il me semble que je suis fou de prétendre à elle!... Et cependant, par une contradiction bizarre, il me semble aussi que nous sommes faits l'un pour l'autre, elle et moi, que nous nous comprenons... que les mêmes goûts, les mêmes idées, d'étranges affinités de cœur nous rapprochent... Et je l'aime tant... Marie-Blanche, ma chère Marie-Blanche...

Elle eut un petit "oh!" suffoqué.

Elle avait compris au son de la voix plus qu'au sens des paroles.

Maxime lui prit la main.

—Marie-Blanche, je vous aime, je vous admire... Vous êtes l'adoration de ma vie... Dites-moi que vous serez ma femme, je vous en supplie...

Tout doucement, elle retira sa main.

—Je ne puis être votre femme, monsieur Maxime... je ne veux pas me marier.

Maxime tressaillit.

—Vous comptez entrer au couvent?

Elle sourit, étonnée.

—Mais non, je ne suis guère mystique...

Il hésita:

—Alors... c'est que... c'est que peut-être un autre amour... Quelqu'un vous aime... et, plus heureux...

Elle secoua la tête.

—Personne ne m'aime, monsieur Maxime et nul autre ne songe à m'épouser, je vous le jure... Le mariage ne m'attire pas... je vivrai comme ma tante... avec elle tant qu'elle sera de ce monde.

Le pauvre amoureux ne s'avisa point que de dire "personne ne m'aime" ne signifiait en aucune façon: "Je n'aime personne". Il lui eût paru très impossible que Marie-Blanche pût aimer sans être aimée en retour.

—Voulez-vous, pria-t-il, me pardonner ma hardiesse et que nous restions amis?

Cette fois ce fut Marie-Blanche elle-même qui mit sa main dans celle de Maxime.

—Vous pardonner!... Mais je me sens très reconnaissante et très touchée de l'honneur que vous me faites, Maxime... Et je suis, et je serai toujours votre amie... Seulement, nous ne reparlerons plus de cela, n'est-ce pas?

Il s'inclina.

—Je vous obéirai en toutes choses.

Insensiblement, les visites entre Beauregard et la rue des Arènes s'espacèrent. Marie-Blanche et Maxime ne se rencontrèrent plus guère que de temps à autre chez madame Dutillet.

Mais de s'être entendu dire: "Je vous aime", Marie-Blanche gardait un éblouissement.

Qu'elle fût aimée, qu'elle eût été demandée en mariage, elle, la petite Marie-Blanche, c'était à ses yeux une de ces aventures extraordinaires et charmantes auxquelles on a peine à croire! Il lui parut qu'en lui donnant son amour Maxime lui avait fait un présent magnifique et que ce présent, elle l'offrirait à Pierre... Elle ne pensait à Maxime que pour penser à Pierre... L'amour, c'était toujours Pierre, ce ne pouvait être que lui.

En de longues rêveries, tantôt dissimulées sous les apparences d'un travail appliqué, tantôt oisives, elle se contait tout bas l'histoire de cet amour qui n'avait jamais été et qui ne serait jamais... elle s'inventait des souvenirs.

Chaque matin, en s'habillant, elle pensait à se faire belle pour Pierre, elle apportait plus de soins à sa coiffure, à la grâce de ses cols de nonnain, aux plis et à la couleur de ses rubans, puis, avec une curiosité nouvelle, elle interrogeait la glace qui lui renvoyait sa fine silhouette allongée, son joli visage blond.

Le soir, avant de s'endormir, blottie, ses deux bras croisés montant jusqu'à ses épaules que serraient nerveusement ses petites mains, elle fermait les yeux, et, dans cet enlacement factice, elle pensait, pensait avec intensité... De tout son esprit tendu, de tout l'effort de son être, elle cherchait à reprendre dans le passé, à ressaisir au fond d'elle-même quelque chose d'imperceptible et de fuyant qui semblait s'échapper, se fondre au contact de son désir: ce qui restait, ce qui pouvait survivre des minutes envolées, de l'extase que le vide étrange d'une sorte d'inconscience avait alors si complètement séparée des contingences importunes... Il lui fallait retrouver toute la douceur éprouvée, tout l'émoi avec l'intime dilection de la présence protectrice...

Noël et le premier jour de l'an passèrent. Marie-Blanche avait déposé ses souliers près de l'âtre dans l'espoir, sans doute, d'attirer les bienfaits de *Tante Arie*, la bonne fée des petits enfants de la Franche-Comté, qui descend du ciel aux jours de fête avec un joyeux bruit de sonnailles et parcourt le pays sur son âne bien chargé.

Tante Arie lui avait apporté de Dôle et de Paris des cadeaux en quantité généreuse et quelques lettres au milieu desquelles deux cartes illustrées qui venaient de Pierre.

"Bonjour, Mimi-Blanblanc — disait la

première carte qui représentait l'ancien Palais ducal de Nancy. - Que la nouvelle année, toute jeune comme vous-même, daigne sourire à vos dix-huit ans, qu'elle vous apporte dans son gros sac mystérieux une masse de choses charmantes et de journées heureuses, voici ce que, d'un cœur tout amical, souhaite grandement votre vieux Pierre".

La seconde carte, où se profilait, sur un fond teinté, le château de Stanislas Leczinski à Lunéville, ajoutait:

"Nous nous verrons à Paris, sans doute. J'espère beaucoup pouvoir permuter avec un officier de Vincennes qui se marie à Lunéville et désire se rapprocher de la famille de sa femme. A bientôt donc, petite Miette! Présentez, je vous prie, mes vœux et hommages respectueux à mademoiselle Cazin".

—Il quittera Lunéville au moment où Maïa partira pour la Russie, conclut la jeune fille... Et quand elle sera de retour, ils pourront se marier.

Elle contempla sans le bien voir le beau portrait flamboyant des ducs de Lorraine...

Marie-Blanche glissa les deux cartes entre les pages de sa précieuse *Imitation*

Ainsi, dans le traintrain monotone des jours, elle vivait ardemment et cette flamme qui brûlait en elle montait à ses yeux, éclairait mystérieusement sa personne délicate d'on ne savait quelle beauté nouvelle, émanée des profondeurs de son être.

L'année commencée, Tante Blonde avait réclamé sa nièce, il fut décidé que les derniers jours de janvier mademoiselle Césarine viendrait chercher Marie-Blanche. La jeune fille s'abandonnait aux événements avec une docilité un peu indifférente. Il lui paraissait ne plus tenir beaucoup ni aux lieux, ni aux choses. Le trésor de ses joies était en elle.

Mais dans le domaine abstrait des possibilités, la présence de Pierre, du Pierre des cartes illustrées, lui semblait tour à tour douce et amère; elle ne savait plus très bien démêler si elle en attendait, dans la vérité de la vie, plus d'amertume ou plus de douceur.

Et un trouble bizarre, une timidité nouvelle la prenait maintenant à l'idée de le revoir.

TROISIEME PARTIE

I

Pierre arriva en surprise, une dizaine de jours après Marie-Blanche elle-même.

Et, tout de suite, Marie-Blanche le revit.

On venait d'apporter chez madame Chavanne la toilette que Marie-Blanche mettrait le surlendemain pour son premier bal.

Quelques coups légers et rebondissants, frappés à la porte: "Entrez". Et madame Chavanne reçut aussitôt, sans trop savoir d'où ils lui tombaient, deux baisers bien drus qui sonnèrent sur ses joues.

—Toi, mon petit Pierre! Pour de bon cette fois? Ta permutation?

—Affaire conclue... Je m'installe à Vincennes demain, et je prends mon service dans trois jours... Bonjour, Mimi-Blanblanc, quelle gentille chose de vous trouver ici!...

Un peu saisie, émue, mais prise au dépourvu, échappant par l'imprévu de cette invasion à l'énervement de l'attente qui eût désarmé sa volonté, Marie-Blanche tendait la main, souriait, répondait, encore occupée en apparence de ses liliales fanfreluches...

—Pour un bal, cette robe éblouissante? Il semble qu'elle vous intimide, Mimi? Et cependant vos yeux brillent sous vos cils... On dirait Cendrillon en face de la robe couleur de lune ou de soleil et de la citrouille changée en carrosse...

—Il y a de cela, fit madame Chavanne rieuse.

—En tout cas, ce n'est pas la marraine-fée qui manque, murmura la jeune fille.

—Ni les pantoufles de la princesse, ajouta Pierre qui élevait du bout des doigts, dans la lumière de la fenêtre, le petit soulier de drap d'argent. Etes-vous bien contente, Mimi, d'avoir une robe si jolie et d'aller au bal?

—D'avoir une jolie robe, peut-être, mais d'aller au bal, oh! non! constata madame Chavanne.

Marie-Blanche avoua:

—J'ai très peur...

—Peur de quoi, grand Dieu, ma petite amie?

—Mais peur de tout et de tous... des choses et des gens que je ne connais pas... Comment dire?... Je suis une sauvage, vous savez... Les timides ont peur, sans bien raisonner, comme les vrais poltrons... J'aurai peur aussi d'être nigaude et maladroite, de ne pas savoir causer, danser comme les autres jeunes filles... qui ont tant d'aisance et d'aplomb!... peur d'avoir l'air petite oie blanche, d'avoir l'air... un peu bête... et que ce soit désagréable à Tante Jacqueline, voilà!

Pierre riait:

—Bien vite, vous vous sentirez brave ou assez forte pour le paraître, ce qui revient au même... Où ce bal, Tante Jacqueline?

—Chez les Marsollier... Marsollier, le peintre... Je te fais inviter, si tu veux?...

—Certainement, je veux... Mimi, je serai là... aussi bête que vous, car, chez les Marsollier, je ne connaîtrai personne... L'appui d'un soldat qui a vu le feu vous donnera du courage... Et, quand vous serez lasse des glissades correctes et du bagout impersonnel de tous les jeunes civils plus ou moins pareils entre eux ou sériés par douzaines comme des cravates blanches, qu'on s'empressera de vous présenter, vous me ferez signe... Et nous bostonnerons en bons camarades... Entendu, n'est-ce pas?

—Entendu!... oh! Pierre, ce sera très amusant!

Elle se sentait contente avec plénitude. L'homme qui venait d'entrer, ce n'était assurément pas le fiancé de son roman chimérique, mais c'était le vrai Pierre, celui qu'elle avait aimé, celui qu'elle aimait.

Avec une confiance douce, apaisée, le cœur de Mimi-Blanblanc revenait au "vieux Pierre". Et l'essaim des papillons noirs se dispersait comme une nuée sombre au soleil.

Le soir du bal, Marie-Blanche se trouva, dans sa robe, jolie et nouvelle. Jamais ses épaules, ses bras ronds et frais ne lui avaient paru si blancs. La haute ceinture étroitement drapée amincissait encore sa taille qui gardait une flexibilité de tige. De cette vêture neigeuse qui enveloppait fragilement son corps jeune, un charme émanait qui poétisait d'une douceur plus suave ses cheveux, son teint, tout son visage... Naïvement, avec une surprise heureuse, elle s'admira. Ses yeux brillaient et c'était comme un regard d'yeux inconnus et mystérieux qui cherchait le sien du fond des glaces.

Au bal, Pierre s'émerveilla:

—Mimi, vous avez l'air d'un petit flocon de neige, d'un petit duvet de cygne... de je ne sais quoi de très blanc, de léger et de délicieux... Jai peur de vous toucher... Vous allez vous évaporer comme une goutte de rosée ou glisser entre les bras de vos danseurs comme un rayon de lune...

—Oh! Pierre, ma robe vous plaît?

—Mimi, je crois qu'elle est blanche... il ne faudra pas exiger que je la décrive. Mais certainement, elle est fée... à moins que vous ne le soyez vous-même... O Mimi-Blanblanc, que vous êtes mignonne et précieuse ainsi!

Le bal n'effrayait plus Marie-Blanche.

...L'excitation de la toilette, une petite flamme de griserie née de l'approbation de Pierre, de sa présence sensible ou devinée, et qu'entretenait la contagion collective du plaisir ambiant, lui rendaient toutes choses faciles... On lui présentait des jeunes gens qui n'avaient pas plus de vingt ou vingt-deux ans et qui, comme Pierre avait dit, se ressemblaient tous entre eux ou paraissaient se ressembler. Elle les accueillait du même sourire; avec les mêmes pas, les mêmes gestes, les mêmes mots, ils l'entraînaient à travers les salons où, palpitantes et aériennes comme des ailes, tant de robes tourbillonnaient dans la lumière... Puis, la danse finie, tandis que des groupes se formaient, elle demeurait aux côtés de Tante Blonde.

De temps à autre, Pierre surgissait près d'elle. Avec une autorité qui l'eût révoltée venant d'un autre, il l'entourait de son bras... Alors, il y avait tout à coup plus de clarté dans la salle, l'air éblouissant était léger, léger... et Marie-Blanche s'envolait elle ne savait pas très bien où, dans un pays de rêves... Quand elle redescendait sur la terre,c'était pour rire doucement, joyeusement, sur un mot de Pierre, pour rire avec abandon, de toute sa gaieté, de toute sa jeunesse en fête... Il lui semblait ne pouvoir rire ainsi qu'avec lui.

Comme on finissait le cotillon, un jeune homme dit à Marie-Blanche:

—Cet officier tout jeune et décoré qui vous conduisait au souper, tout à l'heure, c'est votre frère, n'est-ce pas, mademoiselle?

Elle répondit amusée:

—Oui, c'est mon frère...

Que lui faisait après tout l'amour de Pierre pour une autre femme! Pierre serait le mari de Maïa, mais il était le "grand frère" de Mimi-Blanblanc, son ami très bon, très fort et très tendre... Il garderait à Mimi l'affection de naguère, franche, allègre, sainement pénétrée du parfum des souvenirs d'enfance. Leur intimité serait calme et profonde. Et le courant des jours, qui disperse ou désagrège tant de choses, la porterait fidèlement..

Maïa ne serait pas jalouse...

Et Maïa, pour l'instant, triomphait au loin...

La Merveilleuse Grâce de Pan le fameux ouvrage qu'elle préparait s'étiolait au fond d'un tiroir; madame Chavanne continuait à en parler beaucoup, mais elle y pensait peu et y travaillait moins encore...

Paris et l'atmosphère de son vaste appartement de la rue du Général Foy lui semblaient mal propices à la création littéraire... Elle s'en plaignait en soupirant.

—Comment nous recueillerions-nous ja-

mais? La vie de Paris dévore nos heures, sans nous rien laisser d'elles pour la pensée ou l'étude...

La "vie de Paris", pour madame Chavanne, c'était la vie mondaine de Paris, y compris ce qu'elle peut comporter de snobisme intellectuel ou artistique, c'était la vie dite parisienne, dans toute l'horreur de sa tumultueuse monotonie et de son aristocratique banalité.

Madame Chavanne faisait volontiers le procès de Paris et de la vie parisienne, mais elle se savait, somme toute, aussi peu désireuse de vivre ailleurs qu'incapable de vivre différemment.

La fortune et la situation de son mari étaient, entre ses délicates petites mains d'oisive, le talisman auquel elle devait de jouir pleinement d'elle même et des autres... Elle en usait avec grâce. Son luxe avait de l'élégance, son agitation du style et son égoïsme de l'amabilité.

Quand on voulait la louer, on disait:

—Elle reçoit comme personne!...

Et l'on ajoutait:

—Comme elle s'habille bien... Vous savez qu'elle écrit?... Elle est charmante!.. Elle m'aime beaucoup.

On parlait souvent du mal qu'elle ne faisait pas...

On aurait pu parler aussi de sa souriante indulgence qui correspondait, sans doute, à une connaissance un peu déçue du milieu où elle gravitait, mais qui n'était pas dédaigneuse, qui était presque de la bonté.

Dans son rôle de mère encore jeune, madame Chavanne se montrait exquise et sincère jusqu'à l'habileté. Quand elle disait: "Mon grand garçon" ou: "Moi, je suis une vieille femme!..."' c'est tout au plus si on se hasardait à lui donner quarante ans.

Un jour quelqu'un remarqua:

—Cette femme là souffrira mort et passion lorsqu'elle se sentira vieillir...

Quelqu'un répondit:

—Pas du tout!... Elle vieillira peut-être... mais elle ne le sentira jamais...

Marie-Blanche était probalbement, avec Hubert, le seul être que madame Chavanne aimât d'une affection assez complète pour atteindre parfois au désintéressement. D'avoir chez elle et à elle cette jolie créature aimante, de se parer de sa grâce, de se parfumer de sa tendresse, l'enchantait... La petite sauvage prenait des manières.

Se sentant soutenue, entourée de bon vouloir et d'encourageante sollicitude, elle arrivait à surmonter, au moins extérieurement, sa terrible timidité. Dans le monde, on la jugeait un peu réservée, un peu distante, mais fort jolie et d'une distinction fine et délicate; on disait qu'elle avait "de la race". Tante Blonde était contente... Elle faisait des projets.

—Charmante comme la voilà, avec les deux cent mille francs de sa mère et la dot que lui assure mademoiselle Cazin, Mimi doit faire un mariage superbe, déclarait-elle... ou je n'y entends tien.

L'oncle Jacques répondait:

—Tú ne t'y entends que trop... Cette enfant est ravissante... et pure comme un matin de printemps... Ne la donne pas à n'importe qui...

Puis, une tante de M. Chavanne mourut. L'oncle Jacques et la tante Jacqueline, et avec eux leur maison, leur vie, prirent le deuil, un beau grand deuil somptueux et raffiné qui criait le luxe bien compris et le respect large des convenances.

Madame Chavanne se désola pour sa nièce de ce temps de retraite, mais Mimi acceptait le mécompte avec philosophie.

Cette existence papillotante l'étonnait par son imprévu, sans l'attirer beaucoup ni la séduire.

Il lui plaisait de voir s'animer de couleurs et de mouvements les pâles images qu'elle s'en faisait naguère, d'après les échos mondains des journaux et les chroniques des publications de modes. Mais elle n'en emportait rien, elle n'y laissait rien d'elle-même.

Un instant amusée par la variété vertigineuse du cinématographe et sans se dire, car tout y était nouveau pour elle, que les mêmes scènes fastueuses et rapides se dérouleraient le lendemain à la même place, à la même heure, elle passait. Quelquefois, il lui semblait qu'en un bizarre dédoublement, et par abstraction de son individualité pensante, elle s'était elle-même vue, comme une apparence, comme un reflet fantomatique, évoluant avec des gestes convenus, dans ce milieu d'action fébrile et illusoire...

Pierre, lui, ne s'y montrait guère

Absorbé par ses études de préparation à l'Ecole de Guerre, il avait simplifié les devoirs de société jusqu'au strict nécessaire et ne les remplissait en conscience qu'à Vincennes, auprès des officiers du bataillon et de leurs femmes. Mais, deux ou trois fois par semaine, il dînait à Paris, chez les Chavanne.

Comme Marie-Blanche, Pierre Desmorains n'avait connu sa mère qu'à peine, et il avait perdu son père un an après son entrée à Saint-Cyr; depuis lors, la maison de son oncle et de sa tante Chavanne était pour lui la seule maison familiale.

Un coup de sonnette entre tous distingué, dont la vibration, dont le dessin ne ressemblait à aucun autre, tintait à la porte, un pas souple et jeune mordait légèrement le tapis, doux à l'oreille comme une voix chère... Et Pierre entrait dans le petit salon de Tante Blonde... Alors seulement, la vie réelle commençait pour Marie-Blanche... Tout le reste n'était que comédie brillante ou songe falot.

II

A l'heure où Pierre arrive rue du Général-Foy, M. Chavanne n'est pas encore rentré.

Pierre apporte des fleurs à Tante Blonde et à Marie-Blanche. Il a eu toujours quelque raison particulière de choisir celles-ci ou celles-là, à l'exclusion de telles autres, et le don banal prend, par là, un sens plus personnel.

Pierre s'assoit, et c'est une causerie amicale, qui toujours semble continuer plutôt que reprendre, tant elle coule doucement, aisément....

Le secret qu'elle devait cacher à Pierre, Marie-Blanche essayait maintenant de se le cacher à elle-même, elle l'avait enseveli bien profondément au plus intime de son âme; jamais Pierre, jamais Maïa, jamais qui que ce fût au monde, n'en pourrait rien soupçonner... Mais de ses impressions, de sa pensée, de sa vie présente, Pierre savait toutes choses.

Près de lui, Marie-Blanche se sentait très ignorante sans en éprouver d'humiliation, ni de doute pénible de soi... Au contraire, elle prenait confiance en elle-même. Pierre disait: "Il faut lire ceci, Mimi..." ou encore:: "Il faut voir cela..." Elle obéissait. Guidée par lui, au contact des choses belles qu'il aimait, elle se découvrait une personnalité nouvelle que la vie de Dôle et l'éducation un peu étroite des bonnes Dames Annonciatrices n'avait pas encore éveillée, et elle s'étonnait d'elle-même comme au premier soir de bal, quand elle s'était vue dans la belle robe de neige.

La mort de la tante Chavanne avait mis fin à toute réception d'un caractère officiel, mais M. Chavanne n'avait pas renoncé à donner à ses amis les plus proches cette hospitalité intime de la table qu'il

exerçait avec une satisfaction visible et infiniment de bonne humeur.

C'est ainsi que quelques convives choisis s'asseyaient parfois, avec Pierre, dans la belle salle à manger hollandaise, autour de la table rapetissée où souriait l'accueil amical de Tante Blonde.

Ces soirs de réception familière, Mimi était vêtue de blanc.

Ce n'était plus comme à Dôle, pour son "fiancé" qu'elle se parait, mais c'était encore pour Pierre. Elle savait qu'il la trouvait jolie, et cette certitude lui seyait, lui donnait une assurance heureuse.

Un jour Pierre lui dit:

—Vous êtes une jolie princesse, Mimi, chacun sait cela... Mais j'ai découvert autre chose, vous ressemblez d'une manière surprenante à une exquise petite madone florentine qui est au Louvre, dans la salle des Primitifs italiens... Si Tante Jacqueline y consent, nous irons la voir... Votre duègne ordinaire nous chaperonnera.

La duègue ordinaire, mademoiselle Césarine, les escorta complaisamment dans les galeries de peinture du palais que, deux ou trois fois déjà, Marie-Blanche avait explorées en sa compagnie.

Devant la Vierge délicieuse attribuée à Piero della Francesca, la jeune Vierge blonde, si douce et d'une grâce si délicate sous son léger voile blanc, avec ce joli geste ingénu des mains jointes adorant le petit Jésus, Marie-Blanche eut une exclamation charmée.

—Oh! dit-elle, est-ce que *vraiment* je lui ressemble?

—Vous lui ressemblez vraiment, petite Mie. Vous avez, avec les sourcils plus sombres et plus arqués, les mêmes yeux très jeunes; vous avez le même ovale un peu court d'une ligne parfaitement pure et aussi je ne sais quoi de suave et de clair dans tout le visage.

Les bons yeux de mademoiselle Césarine allaient du fin profil de Marie-Blanche, de ses cheveux blonds coiffés de blonde fourrure, au visage, aux cheveux voilés de blanc de la petite Vierge du cadre.

—Monsieur Pierre a raison, Marie-Blanche, dit-elle, c'est presque votre portrait.

—N'est-ce pas, mademoiselle? affirma le jeune homme ravi. Savez-vous, Mimi, comment je m'en suis avisé?... J'ai dans ma chambre à Vincennes — c'est une des choses qui m'ont suivi partout, je crois — une belle reproduction photographique de cette toile que j'aime infiniment... L'autre soir, comme je rentrais, vous ayant vue longtemps, vous ayant encore un peu dans les yeux et dans la tête, j'ai songé vaguement qu'un portrait de vous — de vous maintenant — manquait à ma collection de photographies... C'est alors que, sans la chercher, mon regard a rencontré, dans son cadre de bois ancien, la jolie madone blonde, et qu'en elle, brusquement, je vous ai reconnue...

Il sourit en ajoutant:

—Est-ce parce que vous ressemblez à ma petite Vierge que j'aime votre délicat visage, Mimi... ou est-ce parce qu'elle vous ressemble que j'aime tant ma petite Vierge au doux visage innocent?

—Oh! Pierre, fit-elle intimidée, vous allez me rendre orgueilleuse.

Marie-Blanche ne se préoccupait aucunement de trouver le pourquoi général de ce choix éclectique, en groupant ses prédilections autour d'une idée directrice, mais l'appui des raisons particulières ne manquait point à l'hommage individuel dont son enthousiasme fervent saluait chacune des œuvres aimées.

Pierre l'écoutait en souriant de son doux sourire de maître. Elle ne goûtait pas comme lui, du moins au même degré, la splendeur plastique de l'art, la gloire chantante de la couleur, l'eurythmie de la forme.

Dans le Salon Carré, une femme déjà mûre, assez misérablement vêtue de noir et qui portait des lunettes, copiait le *Mariage mystique de sainte Catherine*... Les couleurs étaient plates et trop vives...

—Oh! mon Dieu, que c'est laid! Pauvre femme! soupira Marie-Blanche. Quelle tristesse d'être pauvre et de travailler ainsi sans joie, à des choses sans beauté!...

Elle se sentait heureuse, privilégiée, confiante en la vie...

Mademoiselle Césarine s'était approchée du chevalet et suivait curieusement sur la toile maculée le travail patient des brosses.

Pierre et Marie-Blanche gagnèrent la galerie d'Apollon. Des émaux limousins du XVIe siècle les retinrent un moment dans l'une des vastes fenêtres qui s'ouvrent sur le jardin de l'Infante. Puis, quittant la vitrine horizontale où paraissait l'éclatante polychromie, rehaussée d'or et de touches translucides, des assiettes de Jean Courteys, leurs yeux se posèrent au dehors, et s'y fixèrent, charmés...

—Regardez, Mimi, fit Pierre, et admirez. Il y a des spectacles plus pittoresques et plus éclatants que ce morceau de ville au travers duquel fuit un fleuve... mais ce que vous voyez là, ce qui nous séduit en ce moment jusqu'à nous émouvoir, cette certaine grâce délicate et noble des formes, cette finesse des teintes, je ne sais quoi d'atténué, de suave et d'incomparablement expressif, vous ne le trouverez pas ailleurs... Nous savons pourquoi ces palais, ces églises, ces vieilles pierres sont belles, pourquoi nous aimons en elles des siècles d'histoire en même temps que tout le génie robuste et subtil de notre race, nous savons pourquoi la lourde proue de la cité nous semble puissante et sacrée comme le seuil d'un temple antique..., mais savons-nous pourquoi ces arbres effeuillés ont tant d'élégance, pourquoi le gris de l'eau et des nuages, morose partout, est ici tellement harmonieux, et d'où vient cette beauté légère et profonde, ce charme infini, dont la douceur du jour enchante ainsi l'aspect des choses?... Il semble, en vérité, que Paris ait une âme et que cette âme soit dans l'air, éparse, diffuse, comme une force magique, comme le souffle de Dieu dans l'univers...

—L'âme de Paris! répéta Marie-Blanche souriante. Je me la représente un peu comme celle d'une belle jeune femme dont la famille serait très vieille. C'est une âme jeune qui n'est pas une âme neuve. Pour qu'elle soit *tout* ce qu'elle est et qu'il y ait tant de choses en elle il faut qu'avant elle des siècles et des générations aient passé... J'imagine qu'il y des villes trop vieilles qui paraissent mortes et des villes trop récentes qui vivent double sans rythme ni beauté... Les villes sans avenir sont mornes... Paris est une ville ancienne qui continue de vivre et qui se renouvelle en harmonie... comme un beau et vieil arbre dont les branches fraîches s'étendent bien haut, bien loin et dont les racines restent vigoureuses, en pleine terre... J'aime Paris...

Un long moment, appuyés à la barre de métal qui protégeait les vitrines, ils regardèrent devant eux, sans parler, gagnés par une langueur molle.

Un peu de soleil rosait les douces grisailles de l'eau, du ciel et de la pierre. Comme sur la belle peinture japonaise que Marie-Blanche aimait, des oiseaux traversaient les nuages en vols obliques.

—A quoi pensez-vous, Mimi? demanda Pierre.

Elle sourit sous sa voilette.

Pendant quelques secondes, Pierre la regarda en silence, puis, tout à coup, il dit:

—Et votre "flirt" de Dôle, Mimi? Y pensez-vous de temps à autre?

—Vous croyez railler? fit-elle. Mais j'ai un flirt, Pierre... Un flirt à Dôle... Et même, il m'a demandée en mariage cet hiver!

Pierre eut un geste brusque de surprise.

—Et alors? interrogea-t-il.

—Et alors... je l'ai beaucoup remercié de l'honneur qu'il me faisait...

—Que lui reprochiez-vous, Mimi?

—Oh! rien!... J'aurais été bien difficile... Je ne vous dirai pas son nom... Je pense que cela ne doit pas se faire... Mais c'est un jeune homme très intelligent et très bon qui appartient à l'une des meilleures et des plus riches familles de Dôle... Et c'est mieux encore, un poète!...

—Un poète! Peste!... Et il n'a pas su vous plaire avec des avantages pareils!...

—Il a su me plaire... Et je l'aime beaucoup... seulement...

—Seulement?

Elle devint très rose.

—Je ne l'aime pas... comme une femme doit aimer son mari...

Le taquin eut un drôle de petit rire sec et un peu haletant.

—Alors, vous savez comment une femme doit aimer son mari, Mimi?

—Je ne le sais peut-être pas, Pierre... mais je le sens, je vous assure...

Elle avait dit ces mots avec une gravité si jeune, si chaste et pourtant si profonde que Pierre en fut tout saisi.

Il prit la petite main gantée qui reposait près de la sienne et la garda dans une étreinte douce.

—Pardonnez-moi de vous avoir peinée, Mimi, dit-il... C'était sans le vouloir... Je ne le ferai plus...

Puis il ajouta:

—Tant que le "flirt de Dôle" vivait à l'état de mythe comme le délicieux Putois d'Anatole France, j'avais quelque plaisir à l'évoquer... mais maintenant!... J'aurais trop peur que, pour tout de bon, il ne me prît ma petite Mie!...

Elle secoua la tête, rieuse et mélancolique.

—Oh! Pierre, on ne vous la prendra pas... Vous vous marierez avant elle...

Son rire à lui était très gai.

—Nous nous marierons en même temps... Voilà qui arrangera tout!

Quatre heures sonnaient.

Ils se retournèrent. Mademoiselle Césarine les cherchait. Des gardiens parcouraient les salles en annonçant la fermeture.

Rue de Rivoli, ils firent un grand choix de cartes postales pour Marie-Blanche. Puis modestement et riant de l'aventure, les convenances leur interdisant un lieu plus élégant, ils goûtèrent dans une laiterie avec du chocolat et des croissants.

Marie-Blanche était joyeuse et causante, toute rose encore de la course à l'air froid.

—J'aime à vous entendre, Mimi, dit

Pierre. Vos idées sont jeunes et fraîches comme votre voix, comme vous. Elles coulent d'une source pure; aucune arrière-pensée, aucune convention ne les a troublées ni ternies... Vous jugez avec votre sensibilité, avec votre imagination bien plus qu'avec votre raison... Vos opinions en toutes choses sont des sensations très fines qui montent à votre intelligence, en passant par votre cœur, et qui y prennent une forme charmante... Dans le monde, on vous ignorera toujours... Il faut vous voir souvent et vous connaître beaucoup, pour vous connaître un peu... Et après tout, vous connaît-on?...

III

Rue du Général-Foy, on ne parlait plus de Maïa. Parmi les souvenirs d'Hergiswyl, ceux qui eussent évoqué sa silhouette fugitive étaient rares. Monsieur et madame Chavanne avaient oublié l'oiseau de passage et sa belle chanson. Ainsi le voulait la force des choses.

Marie-Blanche n'osait interroger sa tante, lui demander si, à defaut de nouvelles directes de la violoniste, quelque bruit de ses succès publics, quelque écho de sa vie au loin, ne lui avait pas été communiqué du Caire par madame Yvelin.

Encore moins osait-elle interroger Pierre qui *savait*... Que Pierre pensât à sa "fiancée", qu'il reçût d'elle et lui envoyât presque chaque jour un message de tendresse, c'est ce que Marie-Blanche ne songeait pas à mettre en doute.

Jamais elle ne voyait Pierre, jamais elle ne cherchait sur le cher visage la lueur ou l'ombre qui allait décider de sa joie à elle, sans se poser cette question:

"A-t-il une lettre aujourd'hui?"

On parlait du bel avenir de Pierre, de l'entrain qu'il apportait aux devoirs de son métier, de sa vie d'activité laborieuse et assidue, de sa réussite probable à l'Ecole de Guerre...

Elle pensait: "Il travaille pour *elle*... il l'attend!"

Un jour que Pierre s'était plaint de son installation à Vincennes, de la banalité attristante du logis loué tout garni, madame Chavanne s'étonna qu'il ne se préoccupât point d'y remédier.

Il parut perplexe:

—C'est que, tôt ou tard, je me marierai... Tôt peut-être en somme, répliqua-t-il... Alors, à quoi bon cette installation provisoire?... Ma fiancée ordonnera...

Il sourit en proférant le mot, comme surpris et charmé lui-même de son dire.

Madame Chavanne, qui tirait attentivement une longue aiguillée rose, ouvrit de grands yeux.

—Ah! tu penses au mariage, maintenant!...

—Pourquoi pas? La vie des officiers célibataires — en province tout au moins — est morne ou stupide... l'un et l'autre souvent... Je pense au mariage, Tante Jacqueline, j'y pense même tellement quelquefois que le soir, rentrant chez moi tout seule, je m'attends presque à voir sortir de l'ombre le joli sourire dont je rêve l'accueil...

Madame Chavanne quitta son ouvrage.

—A-t-il un nom, le joli sourire, et nous diras-tu ce nom? demanda-t-elle.

—Ton imagination a des ailes, Tante Jacqueline, et va trop vite en besogne... Mais je suis un garçon raisonnable et tout pénétré de précieuse sagesse. Si mon joli sourire avait un nom, je ne le dirais à personne avant les examens de l'Ecole de Guerre... Je tâcherais même, d'ici là, de ne pas me le dire trop souvent à moi-même.

—Cachottier!

Marie-Blanche pensa: "Ce sourire, je le connais!"

Pierre venait souvent, presque chaque jour. Leur intimité était étroite et douce. Plus tard, qu'en serait-il? Elle ne voulait pas le savoir.

De temps à autre, madame Chavanne exigeait que, confiée à une amie d'âge maternel, sa nièce acceptât certaines invitations.

Marie-Blanche obéissait; un peu dépaysée, mais de résignation souriante, elle dansait en conscience tout un après-midi ou la moitié d'une nuit, sans ennui ni fatigue comme d'ailleurs sans grand plaisir.

Moins jolie et peut-être aussi moins favorisée sous le rapport de la fortune et de la parenté, elle eût découragé les danseurs. On la recherchait, mais, en général, on trouvait qu'elle manquait d'entrain. Paisibles et de bon aloi, ses succès mondains n'étaient pas de ceux qui suscitent l'enthousiasme ou l'envie... "Des succès d'estime, le succès des pièces ennuyeuses auxquelles on reconnaît quelque mérite", disait-elle à Pierre en riant.

Pierre répondait:

—Soyez toujours, toujours vous-même, petite Mie... soyez-le du moins pour ceux qui vous aiment... les autres, qu'est-ce que ça fait!

A deux reprises, des amies de madame Chavanne s'étaient piquées de marier Marie-Blanche. Mais Tante Blonde n'avait pas jugé que les partis proposés fussent dignes de sa nièce, et Marie-Blanche consultée avait répondu:

—Ni ce jeune homme, ni aucun autre... Laissez-moi jouir de ma vie de jeune fille... Si je me marie, ce sera plus tard, beaucoup plus tard...

Lorsqu'elle en venait à admettre cette possibilité de se marier un jour, elle se disait qu'elle ferait un "mariage sérieux", qu'elle épouserait un homme très bon, un peu grave, qui ne lui demanderait pas d'amour.

Le mariage tel qu'on le concevait, tel qu'elle le voyait autour d'elle, le mariage d'intérêt pécuniaire ou de convenance sociale, préparé, traité par les amis et les familles et consenti par les deux contractants après la formalité plus ou moins accessoire et toujours artificielle des entrevues, mettait en révolte sa raison et les aspirations de son âme comme son instinct. Naïve et logique, sa jeunesse intransigeante cessait de s'étonner, sinon de s'indigner, qu'il y eût de par le monde des époux indifférents ou même hostiles l'un à l'autre, qu'il y eût des époux infidèles, coupables.

Au contact du monde, — si sincèrement que l'on s'efforçât de respecter sa candeur, — elle s'avisait parfois que la vie et les hommes ne gagnent pas toujours à être mieux connus.

Une particuliarité la troublait dans le milieu où elle vivait si précieusement gardée du mal, c'était l'indulgente légèreté avec laquelle on amnistiait les jeunes gens dont on disait en souriant qu'ils faisaient "des bêtises", ou qu'ils faisaient "la fête", ou simplement qu'ils "s'amusaient"...

Sa nouvelle expérience lui laissait pressentir qu'il n'y avait ni "amusement", ni "fête", ni "bêtises", sans femmes... des femmes très jolies avec de brillants cheveux qui devaient à quelque procédé chimique leur blondeur d'or ou de cuivre, des teints éclatants auquels les fards n'étaient pas étrangers, et de merveilleuses toilettes que signaient les premiers couturiers de Paris.

Ces femmes — quelquefois des actrices, plus souvent des "demi-mondaines" — voulaient de l'argent, beaucoup d'argent... Et l'argent fondait entre leurs mains perfides comme un peu de neige. Magnifiques et redoutables, elles évoluaient à travers une existence étrange de plaisir et de fièvre sur laquelle Marie-Blanche ne possédait, à la vérité, que des notions assez rudimentaires et où le jeu, les courses, les théâtres, les soupers et le champagne lui paraissaient devoir tenir une place considérable...

Parfois, s'exaltant vers les régions sereines où la jalousie s'éteint, elle se croyait heureuse à l'idée que, ne l'aimant point, Pierre, son bien-aimé, son féal, eût donné à une autre femme l'amour merveilleux qu'aimée elle-même elle eût voulu lui inspirer... Elle se reprochait de tant redouter le mariage de Pierre et le moment où elle verrait s'altérer, peut-être finir, l'intimité si douce... elle se reprochait d'avoir souhaité l'ajournement de leur bonheur à eux... Puis, elle chassait la pensée gênante... Que leur importait l'attente?... Ils auraient toute la vie... *toute la vie!*

Ils auraient toute la vie... Elle n'avait que l'attente... Et *en attendant*, elle voulait être heureuse encore, heureuse de la présence de Pierre, de ses attentions, de sa sollicitude, de sa tendre affection qui ressemblait à l'amour, comme elle avait été heureuse à Traumland, dans les ténèbres de la nuit et le fracas de l'orage, de reposer dans *ses* bras et de prêter confusément au cœur d'ami qu'elle sentait vivre tout près d'elle les battements éperdus qui faisaient palpiter le sien.

Elle s'appliquait à isoler toute heure douce du moment qui l'avait précédée, de celui qui la suivrait, comme pour mieux en savourer le charme propre, comme pour la vivre plus fortement et plus complètement sans qu'aucun souvenir du passé, sans qu'aucune apprehension de l'avenir la pût troubler... Elle était heureuse comme en se pressant, avec un peu de fièvre dans la voix et dans le regard.

Sa tante la trouvait nerveuse et impressionnable. Et cette indéfinissable grâce d'amoureuse qui avait bouleversé le pauvre Maxime, s'accentuait en elle étrangement.

IV

Hubert, que cinq jours de permission donnés en l'honneur de Pâques ramenaient à Paris, trouva sa cousine embellie, transformée, plus jolie, plus souple, plus femme...

Pierre fut pris à témoin:

—Mais regarde-là, je t'en prie!... Aurais-tu prévu, toi, qu'en moins d'un an, cette gamine pût devenir une petite beauté!... Moins absorbé par mes devoirs patriotiques, je ne manquerais pas de tomber amoureux d'elle... comme toi, sans doute, hélas!... et comme beaucoup d'autres comme le baron Lignol d'abord... qui en est toqué... et même idiot, à ce qu'il paraît!

—Le baron Lignol? fit Marie-Blanche sans comprendre...

Assis près de la cheminée, Pierre souriait à ces propos fous, vaguement, sans regarder Mimi, mais soudain sa figure avait changé; d'un mouvement brusque, il se retourna:

—Le baron Lignol? dit-il en même temps que la jeune fille. Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie?

—Ce n'est pas une plaisanterie, reprit Hubert tranquillement. C'est un secret que maman a dit à papa devant moi, cet après-midi... Elle le tient de Mme Vauthrin, qui le tient elle-même de Mme Elliot-Lignol, la sœur du baron... et qui était chargé, je crois, de quelque mission officieuse... ou question préalable.

Pierre bondit de nouveau.

—Le baron Lignol veut épouser Mimi!... Le baron Lignol! répéta-t-il encore comme pour se persuader... Mais c'est absurde et monstrueux... et j'espère bien que Tante Jacqueline a répondu...

—Je ne crois pas que, pour le moment, on lui ait demandé de réponse...

—Il y a des réponses qu'on peut donner avant qu'on ne vous les demande...

—Eh! eh! pourquoi donc? Lignol a quarante-cinq ans, mais il jouit d'un petit revenu annuel de six ou sept cent mille balles... sans parler de son écurie de courses, qui a fait de lui une notabilité... disons mondiale.

—Sans parler non plus de sa vie privée... fort édifiante, n'est-ce pas? ni de sa moralité exemplaire?

—Hélas! nul n'est parfait! soupira philosophiquement le jeune homme.

—On peut, j'imagine, ne pas prétendre à la perfection, sans être un fêtard, un incorrigible débauché... Ah! il veut épouser une jeune fille maintenant, le baron Lignol!... Au nom du ciel, Mimi, où avez-vous pu rencontrer le baron Lignol, vous qui ne fréquentez ni les grands bars, ni les cabarets de nuit?

—A la matinée de madame Elliot-Lignol, tout simplement, fit Mimi, un peu abasourdie des révélations d'Hubert et vaguement amusée de l'indignation de Pierre. Mais c'est à croire que Tante Jacqueline a mal compris, car, enfin... il ne me connaît pas, ce monsieur!...

—Ah! pour ce qu'il doit se préoccuper de vos idées et de votre caractère!...

—Il était là comme oncle d'Yvonne Elliot, pas comme danseur, continua naïvement la jeune fille... Il a bostonné une fois avec moi...

Pierre fit craquer ses doigts.

—Eh bien, je vous félicite de votre conquête, ma petite!

—Tu n'as peut-être pas tort, reprit Hubert blagueur. Je t'accorde que le jeune homme est un peu défraîchi et que ce n'est pas tout à fait le mari que je souhaiterais à Mimi... et que même...

Il leva les yeux, et ses prunelles s'illuminèrent de malice en posant leur regard sur Pierre.

—...Et que même, je ne suis pas éloigné de lui en souhaiter un autre, continua-t-il. N'empêche que Lignol a sa valeur... et plus de branche que bien des petits jeunes... et que la plupart des jeunes filles seraient flattées d'être à la place de Mimi... Voilà!

—Tant pis pour elles, alors... car il n'y a vraiment pas de quoi!... Ah! que ces gens-là s'avilissent et s'aveulissent à leur guise, qu'ils traînent, pendant vingt-cinq ou trente ans, leur vie de brutes raffinées dans tous les bas-fonds de la noce, mais qu'ils laissent le mariage aux jeunes gens, à ceux qui peuvent regarder une fiancée sans honte et lui offrir, à défaut d'un passé intact, un amour jeune, ardent et sain... Et, pour Dieu, qu'ils épargnent aux jeunes filles la boue de leurs curiosités de vieux viveurs...

Hubert eut un geste ample.

—Drapeau, honneur, famille... Vive l'armée! Bravo, lieutenant Ramollot!... Ah! Pierre, tu as été très bien, mon ami... Seulement, tu sais, il y a une jeune fille ici... et puis...

—Et puis quoi, mon petit? reprit Pierre qui souriait maintenant, nerveux, un peu confus. Tu trouves que je déclame, que j'exagère... Si tu voyais une chenille, une araignée, je ne sais quel animal ignoble s'approcher d'une belle rose toute fraîche, tu aurais envie d'écraser la bête, n'est-ce pas?

—Non, répliqua imperturbablement le petit bleu, je cueillerais la fleur!

Agacée du débat, elle secoua la tête:

—Ah! parlons d'autre chose! dit-elle... Elle n'est pas divertissante, votre discussion...

—Pierre est idiot! déclara Hubert du ton dont il eût émis un aphorisme.

Pierre haussa les épaules et se mit à feuilleter un magazine.

—Ne racontez pas que je vous ai confié tout ça, au moins, recommanda Hubert... puisque c'est un secret.

—Naturellement.

—Dis donc, Mimi...

La conversation bifurqua... Pierre n'y prenait plus aucune part. Hubert, ennuyé de ce silence qui ressemblait assez à de l'humeur, s'adressa directement à son cousin, essaya de le mêler aux projets qu'il édifiait avec Marie-Blanche dans la joie des cinq jours de permission.

—Demain... nous allons au Vaudeville en matinée... Tu viendras?

—Demain, trancha Pierre, je pars pour Nancy où le lieutenant Danglars, mon meilleur camarade, se marie dans trois jours...

—Ah! c'est vrai, fit Mimi.

Elle avait oublié ce mariage, cette absence. Une grande tristesse la gagna à l'idée d'avoir peut être mécontenté Pierre qui semblait bouder et qui la quitterait le lendemain.

Toute la soirée, elle souhaita de dérider ce front morne, mais elle ne s'entendait point à cela, trop timide ou trop sensiblement affectée pour être adroite devant un parti pris de morosité. Hubert parlait pour six. Monsieur et madame Chavanne ne remarquèrent ni la maussaderie de Pierre ni le mutisme de Marie-Blanche.

Quelques minutes avant la séparation, la jeune fille s'approcha de Pierre qui était retourné à sa lecture d'avant dîner, captivante sans doute.

—Est-ce que vous êtes fâché, Pierre?

Son interrogation n'était qu'un murmure, mais une anxiété profonde y vibrait.

Pierre leva la tête, et ses yeux s'adoucirent.

—Je ne suis pas fâché, petite Mie, dit-il, un peu trop nerveux seulement, je crois... Hubert m'a contrarié...

—Mais, pas moi?

—Pas vous, non... oh! pas vous, jamais...

Il la regardait toujours en souriant d'un air de tendresse.

Elle se sentit heureuse, puis elle pensa:

—Demain, il sera loin..., à Nancy... Et sans doute, il va *la* revoir...

V

Après une fin de mars un peu grise, le printemps d'avril avait d'exquises douceurs.

Hubert, l'autocrate du moment, décréta que, pour son dernier jour de liberté, on déjeunerait en famille à Bellevue. Pierre revenait de Nancy dans la soirée du dimanche. M. Chavanne lui avait télégraphié pour lui donner rendez-vous le lundi, vers midi, au grand hôtel qui des coteaux de Meudon, ouvre ses fenêtres et ses loggias sur les grâces paisibles et riantes de la vallée.

Quand le lieutenant entra dans le hall clair, un peu plus tard qu'on ne l'attendait, Marie-Blanche eut un élan naïf qui la jeta au-devant de lui. Tout de suite, pour justifier ce mouvement inconsidéré, elle lui reprocha son inexactitude.

Lui, content, souriait au visage un peu confus, si rose sous le chapeau d'aubépine. En chemin, il avait acheté des bouquets de violettes. Il tendit à Marie-Blanche celui qui lui avait paru le plus précieux parce qu'il était différent des autres et que des perce-neige l'entouraient.

—C'est le printemps, Mimi! fit-il d'un ton joyeux, en manière de bienvenue.

Comme les catholiques d'Orient repondent à la salutation pascale: "Christ est vraiment ressucité!"... elle répéta doucement, avec une sorte de ferveur:

—C'est vraiment le printemps, Pierre!

Ces cinq jours de séparation, Marie-Blanche les avait trouvés longs et étranges... C'était en elle comme un désarroi douloureux dont le malaise la suivait sans cesse aux moments même où elle perdait conscience de ce qui le causait.

Il lui semblait n'avoir plus rien à faire de sa vie quotidienne, puisqu'elle ne pouvait la passer à attendere Pierre, puisqu'elle ne pouvait pas rattacher, par un de ces liens subtils et incompréhensibles qu'inventent les cœurs d'amoureuses, chaque acte, chaque pensée du jour à une heure du soir où il serait là...

Les violettes sentaient bon, le soleil glorifiait les choses... Et Mimi avait le cœur gonflé d'une reconnaissance qui allait à Pierre, au printemps, à Dieu.

Elle parlait peu, mais il y avait comme une lumière sur son silence.

Le peintre Marsollier, sa femme et deux de leurs amis, un peintre anglais et un céramiste danois, occupaient une table toute proche de celle qui avait été retenue par M. Chavanne.

Les deux groupes voisinèrent.

Marsollier conduisait ses convives à la Malmaison. Madame Chavanne, qui projetait de changer son salon et ne rêvait que Consulat et Empire, voulut être de l'expédition et y entraîna son entourage. Elle avait des enthousiasmes auxquels on ne résistait pas...

Aussitôt après le déjeuner, les automobiles prirent, à travers les bois, la direction de Rueil.

Soumis au pouvoir incantateur des choses par toutes les vibrations de son âme d'artiste, un peu mime, un peu comédien et, d'ailleurs, fort érudit, Marsollier était un cicerone admirable. La curiosité intelligente des deux étrangers, l'attention questionneuse de madame Chavanne, et le plaisir qu'il trouvait personnellement à s'entendre, stimulaient sa verve. Son rêve puissant et verbeux peuplait les salles désertes, encore imparfaitement meublées, y faisait surgir, fuyante et infiniment variée, comme la vie elle-même, l'idéale vision de ce qui n'était plus.

Au bout d'un moment que sa patience avait jugé long, M. Chavanne, se sentant pris du désir fou et incoercible de fumer une cigarette, s'était esquivé, suivi d'Hubert...

Dans le salon de Joséphine, une des seules pièces dont la reconstitution soit achevée et où, par la réunion des meubles, des objets d'art, des tapisseries qui ont *vu* ces temps abolis, il ait été possible de recréer, en quelque mesure, l'ambiance d'autrefois, le peintre ne fit grâce à ses auditeurs d'aucun détail, d'aucune anecdote, d'aucun commentaire...

Un peu lasse, Mimi gagna silencieusement le salon de musique. Un moment, elle rêva devant la harpe de l'Impératrice, exposée toute droite au milieu de la pièce presque vide. Il lui sembla que la Malmaison ne contenait rien de plus beau et de plus émouvant que cette harpe aux cordes brisées...

Elle alla jusqu'à la fenêtre. Son regard distrait courut des obélisques roses de la façade au cèdre "planté par l'impératrice", puis à la pelouse fraîche où dormait l'eau du lac minuscule, et s'arrêta sur la blancheur d'une petite statue, seule et comme égarée parmi la verdure...

...La voix de Pierre, qui se penchait près d'elle, murmura:

—Voulez-vous que nous visitions le parc, tous les deux... sans conférence?

Elle se retourna, souriante et tentée:

—Pauvre monsieur Marsollier! dit-elle en manière de *mea culpa*.

Vivement, avec une impression puérile et joyeuse de s'échapper, ils ouvrirent une des portes vitrées du salon de musique et, franchissant la passerelle qui donne accès dans le parc, ils s'élancèrent au dehors.

VI

Pierre et Marie-Blanche étaient seuls de ce côté du parc — le plus beau et le plus ombreux — que regarde la longue façade aux obélisques roses.

Ils marchèrent sous les grands arbres.

—Je rends hommage, dit Pierre, aux efforts tentés pour la rénovation de cette vieille demeure, et à la pensée qui les inspira... Cependant, je ne suis pas sans regretter la Malmaison, telle que je l'ai connue, il y a quelques années, avec ses murs délabrés, ses peintures pâlies ou effacées, l'atmosphère muette et désolée de ses salles et son parc aux arbres fous, aux broussailles de forêt vierge, où l'eau sombre semblait dormir depuis cent ans et garder on ne sait quels reflets inquiétants... La sauvage et vivante beauté de la nature libre et du renouveau y contrastait superbement avec cette décrépitude tragique des choses humaines...

L'air était très doux.

Au lointain, le son d'une cloche vibra, léger, céleste...

—Ecoutez, Mimi, fit Pierre, ce sont les cloches du Rueil qui sonnent les vêpres ou l'angélus... Quand le soir tombait, Bonaparte s'arrêtait dans le parc tenez, peut-être à cette place où vous êtes, pour entendre leur tintement...

—Bonaparte? répéta Mimi.

—Bonaparte, oui vraiment! Sans doute cette voix des cloches réveillait-elle chez le Premier Consul ou l'Empereur, le Bonaparte romantique et même un peu "romance" qui écrivait à Joséphine des lettres à la Saint-Preux, qui aimait Ossian, la poésie des robes blanches, le demi-jour et la musique mélancolique... C'est qu'il y eut plusieurs hommes en Bonaparte, même au temps du Consulat. Fox avouait en connaître trois... et il ignorait à coup sûr le Bonaparte des cloches...

Mimi rêvait, intéressée.

—Auriez-vous aimé vivre en ce temps-là, Pierre?

—Hé, peut-être! Quel temps, Mimi, pour un soldat!... A mon âge ou guère plus vieux, Lannes était l'homme de Montebello, Rapp avait vu Austerlitz, Junot était gouverneur de Paris, Ney, maréchal de France.

—...Et Marceau, et Hoche, et Desaix étaient morts.

—D'une mort très belle et très glorieuse...

Marie-Blanche eut l'air consterné.

—Vous avez envie de mourir?

Il rit joyeusement.

—Oh! que non pas, chère petite!... Dites, vous figurez-vous votre ami Pierre général à trente ans et tout chamarré d'éblouissantes broderies, au retour de quelque campagne d'Egypte, d'Allemagne ou d'Italie... Moi, je vous vois à merveille, élégante et fine, dans une de ces robes de mousseline des Indes si blanches et si légères qui étaient, pour les jolies petites épouses de tous ces soldats, l'uniforme de la Malmaison... Vous êtes coiffée à l'antique, vous maniez avec grâce une longue écharpe, souple et claire... Vous ressemblez à un portrait d'Isabey ou de Gérard... Vous êtes frivole et sentimentale... Vous jouez de la harpe... vous aimez la valse et les romans... Prête à mourir de douleur si l'occasion s'en présentait, vous entretenez de vos espoirs et de vos peines les rochers insensibles et les ruisseaux inconstants, et, comme Hortense de Beauharnais, vous rêvez une destinée extraordinaire...

—Question de mode! soupira Marie-Blanche. En ce temps-là, les positives s'efforçaient de paraître romanesques... de nos jours, ce sont les romanesques qui se piquent d'être pratiques... où se résignent à agir comme si elles l'étaient... faute de mieux!

Elle se leva et lentement ils continuèrent leur promenade.

—Mimi, je voudrais vous demander quelque chose... et j'ose à peine... car, en vérité, c'est très indiscret...

Elle eut un délicieux sourire.

—Indiscret, de vous à moi!

—Mimi, c'est au sujet du baron Lignol... Tante Jacqueline vous a certainement parlé de la démarche de madame Vauthrin.

—Elle m'en a parlé, oui.

—Que vous a-t-elle dit?... Oh! Mimi, pardonnez-moi... J'ai pensé à vous sans cesse... J'ai pensé à tant de choses... aux odieuses prétentions de cet homme... Tante Jacqueline n'en a-t-elle pas été révoltée comme moi?

—Vous savez, fit-elle, Tante Jacqueline est très ambitieuse, elle rêve pour moi une "destinée extraordinaire", comme vous disiez tout à l'heure...

—Une destinée extraordinaire! Comment l'entend-elle, alors!

—La destinée d'une femme très riche, très brillante, très moderne...

Elle souriait gentiment.

—Tout à fait ce qui me conviendrait, n'est-ce pas? acheva-t-elle.

—Oh! petite Mie, vous riez!... Mais avez-vous dit *non* bien définitivement... et ma tante a-t-elle écrit à la ridicule mandataire de ce monsieur?...

—Il n'était pas convenu, paraît-il, que Tante Jacqueline dût écrire... Madame Vauthrin reviendra.

—En d'autres termes, on veut vous laisser le temps de la réflexion...

—Oh! Pierre, quelle idée! Tante Jacqueline a compris que mes réflexions étaient faites, croyez-le bien.

Pierre s'rrêta au milieu de l'allée.

—Mimi, dit-il, j'ai peur... Certes, vous n'êtes pas faite pour cette existence absurde et vide que, par une étrange aberration de son affection, la pauvre tante Jacqueline souhaite pour vous... Mais vous êtes douce, tendre, docile, un peu faible peut-être, dans votre grande confiance en ceux que vous aimez... Oh! Mimi, si on allait vous convaincre, si...

Elle secouait la tête.

—Je ne suis pas faible, Pierre... Il est possible que je ne sache pas toujours très exactement ce que je veux... mais je sais toujours très fermement ce que je ne veux pas, je puis vous l'assurer...

Il la regardait avec une attention un peu douloureuse, puis, soudain, comme au Louvre, quand elle avait parlé de Maxime, il s'écria:

—Je ne veux pas qu'on vous prenne, Mimi...

Elle eut un rire un peu forcé.

—Soyez tranquille, alors... il est très probable que je ne me marierai jamais.

Pierre sourit.

—Oh! Mimi, dit-il, que savez-vous de l'avenir!

Elle souriait aussi.

—Je crois que je n'aimerai jamais.

—Jamais?

—Jamais.

—Et... si vous étiez aimée, très aimée... vous n'auriez pas pitié?

—Oh! la pitié est facile! fit-elle. Mais l'amour!... Est-il possible de contraindre son cœur à aimer, quand il n'aime pas?... Guère plus, je pense, que de l'empêcher d'aimer, quand il aime.

Pierre la regardait de nouveau avec une attention lente et soutenue.

—Si pourtant quelqu'un vous aimait passionnément, reprit-il... Si quelqu'un vous aimait à ne plus rêver, à ne plus désirer au monde que vous... Si vous sentiez que, de vous, dépend le bonheur de toute une vie?

Puis, tout à coup, la voix changée, Pierre dit:

—Mimi, c'est moi qui vous aime ainsi... Je vous veux à moi, toute à moi... pour notre vie entière!

Vaguement, d'un mouvement ébauché qui repoussait, Marie-Blanche avait levé ses mains et courbé la tête...

Elle eut un seul mot, un cri:

—Et Maïa!!!

Ce cri, Pierre le reçut dans son cœur comme un dard.

Une sorte d'affolement bouleversa le jeune homme. Il essaya d'attirer, de garder les mains de cette enfant pâle qui frissonnait comme prise de fièvre...

—Mimi, ma pauvre petite Mimi, que voulez-vous dire? Quelle pensée cruelle avez-vous?

Elle balbutia:

—Celle qui doit être votre femme, c'est Maïa...

Pierre perdait la tête.

Il comprit que Marie-Blanche *savait*... Il ne se demanda pas comment elle savait, il ne se demanda même pas ce qu'elle savait...

—Mimi, dit-il je puis vous affirmer que madame Falize n'a jamais souhaité d'être ma femme... Jamais aucune promesse de mariage n'a été échangée entre elle et moi...

—Vous l'aimiez... vous l'aimiez...

Il eut une protestation instinctive:

—Mais, je ne l'aime plus... Tout est fini, je vous le jure...

Et plus bas il ajouta:

—Est-ce que même je l'ai aimée...

—Oh! Pierre!

—Elle est très belle, Mimi, belle et d'un charme étrange... Un moment, j'ai été grisé... Mimi, ma chérie, non je ne l'aimais pas...

—Oh! Pierre...

Ce qu'elle percevait dans le silence anxieux de Pierre, ce n'était pas l'écho des paroles qui vibraient encore sur les lèvres du jeune homme, ce n'était pas le langage muet de ses yeux qui l'interrogeaient encore, c'était la voix de naguère, la mâle voix d'amour qui priait une autre femme...

Elle répéta:

—Vous ne l'aimiez pas?...

Lui souffrait, haletant... Que pouvait-il dire?

—Non, je ne l'aimais pas comme je vous aime, mon cher trésor, vous qui serez ma femme... J'ai été coupable... et pourtant il faut me pardonner, être pitoyable, oh! ma petite bien-aimée... et même avoir confiance en moi... Je voudrais trouver les mots qui sauraient vous toucher, vous convaincre et, parce que j'adore votre candeur jusque dans votre rancune, je ne puis pas me défendre... Je ne vous mérite pas Mimi, mais quel homme vous mériterait... O ma chérie, ne soyez pas jalouse... jalouse de quelques jours de folie... d'un entraînement passager. C'est vous que j'aime, petite Mie, vous seule... je n'ai jamais aimé que vous!

Elle demeurait immobile, les yeux fixes toujours, les mains pendantes, vaguement ouvertes...

Un entraînement passager... quelques jours de folie... Qu'était-ce donc, alors, que l'amour?... et qu'était-ce que d'être aimée?... Il n'aimait pas! C'était un leurre, cette ivresse, ce délire?... C'était un mensonge, ce baiser? Est-ce que Pierre mentait encore maintenant?... Il ne mentait pas, non... Marie-Blanche savait qu'il était sincère... Et qu'il avait été sincère aussi, près de Maïa.

Marie-Blanche était pâle, pâle, et tout à coup, Pierre eut eur.

—Mimi, parlez-moi... Oh! Mimi chérie... je vous aime tant...

Alors, elle le regarda. Elle semblait sortir d'un rêve.

Puis elle dit:

—Moi, je ne vous aime pas...

Avec des mots de chagrin, de reproches, de doute, Pierre voulait prendre encore les mains qui fuyaient les siennes, les enfermer dans l'étreinte implorante de ses paumes, leur communiquer sa fièvre, peut être... Elle l'écarta d'un geste las.

—Voici ma tante, dit-elle.

Madame Chavanne paraissait au bout de l'allée. Elle causait, insouciante et joyeuse, avec madame Marsollier et Hubert et se retournait de temps à autre pour parler aux artistes qui suivaient de tout près avec M. Chavanne.

D'un élan, Mimi courut à elle et se blottit dans ses bras.

Tante Blonde sourit, étonnée.

—Qu'y a-t-il, petite Mie?

Marie-Blanche frissonnait.

—J'ai froid, fit-elle.

Il lui semblait que ce froid qui se répandait dans ses veines venait de son cœur.

On dit qu'à l'instant de la mort, une étrange exaltation de la mémoire peut faire surgir à la fois du passé tous les souvenirs d'une vie... Un moment avant, tandis que Pierre parlait, Marie-Blanche revivait, heure par heure, dans une sorte de délire, l'histoire merveilleuse, le roman d'Hergiswyl; elle revivait les enivrantes divinations et les indéfinissables angoisses des jours où elle *les* voyait l'un près de l'autre, l'attente muette et troublée des nuits où elle *les* sentait ensemble... Et dans son âme de vierge quelque chose mourait... C'était la Foi... Sa foi en un homme que, confusément et invinciblement, elle avait cru supérieur à tous les autres, parce qu'elle l'aimait... Sa foi absurde et délicieuse en l'Amour...

TROISIEME PARTIE.

VII

En rentrant, Marie-Blanche fut prise d'un violent accès de fièvre qui la terrassa, prostrée jusqu'à l'inconscience.

Elle ne put recevoir les adieux d'Hubert qui partait dans la soirée, et, toute la journée du lendemain, elle dut garder le lit, faible, abattue, la tête douloureuse.

Le docteur mit le tout sur le compte des nerfs, parla de chlorose et prescrivit un régime fortifiant.

Le jour d'après, madame Chavanne, qui achevait de s'habiller dans son cabinet de toilette, fut toute surprise de voir entrer sa nièce qui lui déclara qu'elle se sentait guérie et que de rester au lit l'énervait.

Madame Chavanne eut un sourire fugitif, avec un petit hochement de tête... Puis elle parla d'Hubert, s'interrompant pour jeter un mot à la femme de chambre.

A genoux près de sa maîtresse, le front courbé, les mains actives, celle-ci était occupée à couler un point de soie au volant de la robe d'intérieur. La délicate besogne terminée, elle s'éloigna.

— Tante chérie, dit Marie-Blanche un peu du ton dont on débite une phrase apprise ou préparée, j'ai une requête à t'adresser... Je ne suis pas malade, mais je me sens lasse, ébranlée. Je crois qu'un peu de repos me serait nécessaire... Et je voudrais... je voudrais retourner à Dôle pour quelques jours...

D'un frôlement de la brosse de soie, madame Chavanne estompa la poudre qui lui veloutait le visage. Puis elle pirouetta sur sa chaise et, face à la jeune fille, ses yeux sourirent.

— Hier, à la fin de la journée, Pierre est venu, Mimi, annonça-t-elle... Et il m'a tout dit... Il t'aime donc bien fort, ce pauvre garçon?

La pâleur de Marie-Blanche s'empourpra et ses mains tremblèrent.

Aucune réplique ne vint.

— Je n'étais pas sans me douter un peu de ce bel amour... au moins depuis quelque temps déjà, continua madame Chavanne. Mais Pierre avait tant déclaré qu'il ne voulait se marier qu'après trente ans, avec ses galons de capitaine; et puis, surtout, j'étais si habituée à vous voir ensemble, à vous entendre rire et causer comme un grand frère et une petite sœur, que ma perspicacité restait indécise... L'autre jour, à propos du ba-

ron Lignol, Hubert, le malin, s'est chargé de l'éclairer... Tu sais combien j'aime Pierre... Un mariage entre vous, mes enfants, me comblerait de joie.

Le buste en avant, les coudes aux genoux, ses deux mains nouées sur son front penché, lui voilant le visage, Marie Blanche secoua la tête...

— Mais toi, Miette, chérie tu l'aimes bien... un peu, ton ami Pierre?

Le petit mouvement négatif de Mimi s'accentua.

— On n'aime pas *un peu*, murmura la bouche invisible.

— Alors, on aime beaucoup... passionnément?...

Il y eut une imperceptible hésitation.

— Ou... pas du tout, Tante Jacqueline.

Avec une autorité toute maternelle, madame Chavanne sépara les doigts joints qui se crispaient et découvrit le jeune visage redevenu pâle.

— Je te répète que Pierre m'a *tout* dit, précisa-t-elle, plus grave.

Et, insistant encore, elle ajouta:

— ... Tout *avoué*... J'ai d'abord fort mal reçu sa confession, la jugeant par trop féconde en imprévu... Faire d'Hergiswyl le cadre d'une aventure de ce genre était aussi absurde qu'inconvenant!... Mais, toi, ma chère petite, comment as-tu pu avoir connaissance de ces choses?... alors que moi, que nous tous, nous les ignorions si complètement!... Pierre lui-même ne s'explique pas...

Maintenant, c'était dans les mains douces et parfumées de Tante Blonde que le pauvre visage triste ou confus se cachait.

— Comment j'ai su?... Un hasard... des paroles que j'ai entendues... Ah! sans écouter, je t'assure... Un baiser... qu'ils se sont donné... J'ai compris qu'ils s'aimaient... J'ai tout compris... Oh! tante, qu'importe comment j'ai su?

Madame Chavanne baisa la tête penchée.

— Mon pauvre amour!... Pourquoi ne m'as tu rien dit?

— Mais que t'aurais-je dit? fit plaintivement la jeune fille. Ce secret ne m'appartenait pas... Pierre était libre... et madame Falize bien près de l'être... J'ai cru qu'il allait l'épouser... voilà tout!

— Mais, chère petite innocente, Pierre ne pouvait pas épouser madame Falize... Et madame Falize ne s'attendait aucunement à être épousée, crois-le bien!... Qu'est-ce que cette petite femme qui joue du violon comme une grande artiste? Une indépendante, une sorte d'enfant de Bohème qui, toute jeune, a vécu dans de bizarres milieux, et sans s'embarrasser de principes incommodes... En un mot, c'est une de ces femmes qu'on n'épouse pas...

Marie-Blanche releva brusquement la tête.

— Alors... qu'on ne les aime pas! trancha-t-elle.

— Oh! petite intransigeante! soupira madame Chavanne... et petite jalouse aussi!

— Jalouse! Ah! je te jure que non!

De son bras câlin, madame Chavanne entoura les épaules de la jeune fille et s'assit près d'elle dans la grande bergère.

— Ecoute, Mimi, dit-elle. Je vais te faire un sermon baroque... un sermon de tante philosophe... qui sait la vie!... Tu es encore si jeune, ma pauvre mignonne! Un premier choc a heurté ton cœur de cristal... et tu souffres de la fêlure, c'était inévitable!... Pourtant, Mimi, en apprenant la douleur, il faut apprendre la clémence!... Pierre est jeune, ardent, enthousiaste... Il venait de voir la mort de très près... La vie, la santé, l'amour, tous les biens qu'il avait cru perdre, lui sont apparus sous les traits d'une belle jeune femme qui lui souriait... Cette Maïa est mieux — ou pis — que belle. Elle a l'attrait dangereux des femmes qui sont des séductrices sans être des coquettes... Et ce n'est pas un bien grand sage qu'un garçon de vingt-six ans!... Si celui-ci a cédé au charme — un charme qu'en vérité nous subissions tous — à qui la faute? A moi, peut-être, fort répréhensible en somme d'avoir ouvert ma maison à qui ne méritait pas d'y être reçu... Les hommes, vois-tu, sont d'étranges personnages que nous ne comprenons pas toujours, — et qui d'ailleurs nous le rendent bien! Dans le domaine du sentiment, les plus nobles, parfois, nous étonnent et nous froissent, sans le vouloir, nous semblent, sans le savoir, tant leur idéal est différent du nôtre, pitoyablement matériels et presque grossiers... les meilleurs restent en quelque mesure asservis à leurs instincts. Et il arrive que nous devions, au cours de la vie, leur pardonner de grandes faiblesses qui nous font souffrir, comme dans le trantran des choses quotidiennes, nous devons leur passer de petits travers qui nous agacent... Tu apporteras à ton mari un cœur d'enfant... en retour, il ne pourra t'apporter qu'un cœur d'homme... Ne te plains pas trop du marché, il est meilleur que tu ne crois... Seulement ne rêve pas l'impossible... Nous sommes impuissantes à changer la nature humaine... Le passé de nos maris ne nous appartient pas!...

Tante Blonde parlait doucement et sans amertume, dans la candeur de son dédain heureux.

— Oh! je sais, répliqua Marie-Blanche. Je ne suis pas une petite fille...et il y a des illusions que je n'ai plus... Le passé... ce que vous entendez par là d'une manière générale, j'aurais pu, j'aurais su l'ignorer... Aussi n'est-ce pas cela...

Sa voix basse, et pourtant vibrante d'une sorte de fièvre, se brisa.

— Qu'est-ce donc, alors, voyons, mon enfant chérie? Nous nous trouvons en face d'un fait brutal... Pierre a erré... Il faut lui pardonner.

Marie-Blanche pressa ses deux mains sur son visage. Oh! pourquoi madame Chavanne s'efforçait-elle ainsi de rejeter au niveau des amours banales et des aventures vulgaires, le bel amour que sa foi avait transfiguré, paré d'infini?... Elle croyait dispenser ainsi la paix avec la sagesse... Et pourtant, qui sait? Peut-être Marie-Blanche eût-elle préféré que, n'aimant plus, Pierre sincèrement eût pu dire: "J'ai aimé avec passion, dans toute la vérité, de toute la force de mon cœur..."

Peut-être, s'il l'avait dit, la souffrance inéluctable n'eût-elle pas gardé cette saveur amère... Marie-Blanche, du moins, le pensait maintenant, sans doute parce que Pierre avait dit autre chose...

— S'agit-il de pardonner, Tante Jacqueline? Pierre n'était ni mon mari, ni mon fiancé... il ne me devait rien! Que lui pardonnerais-je... et de quel droit? C'est *oublier* qu'il faudrait... Oh! Tante Jacqueline, oublier, je ne peux pas!

Etait-elle jalouse?

Tout à l'heure, son orgueil avait protesté... L'amour seul, l'amour qui croit ou qui a cru peut connaître la jalousie.

On ne saurait être jalouse, quand on n'aime pas...

Et peut-être, jalouse pour elle-même et parce qu'elle aimait, Marie-Blanche l'était-elle aussi, mystérieusement, pour cette femme à laquelle parfois elle s'était comme identifiée; peut-être l'était-elle au nom du pauvre amour d'autrefois que sa sensibilité avait vécu, de l'amour mort dont elle eût désiré qu'il ne fût jamais, mais dont elle ne voulait pas qu'on dît: "Il n'a pas été..."

Doucement, Tante Blonde continuait:

— En te suppliant de réfléchir, de ne pas te raidir dans ta jalousie, de ne pas te butter dans ta souffrance, je ne te parle ni de l'avenir de Pierre, qui est superbe, ni de son passé de soldat, presque glorieux déjà, ni de sa fortune qui égale la tienne et qui vous assurera, sinon la vie brillante qu'un mari comme Lignol aurait pu t'offrir, du moins la vie large, intelligente, complète, à laquelle tu as droit. Je ne te parle même pas de la grande joie que nous aurions, ton oncle et moi, à voir notre petite Mimi épouser notre cher Pierre... je ne songe qu'à toi, je ne vois que ton bonheur de femme... Pierre est digne de toi, autant qu'un homme, c'est-à-dire un être imparfait et faillible, peut l'être... Il a fait une grande sottise, pourtant c'est un brave et loyal garçon, un cœur délicat et tendre, un noble esprit... Vas-tu, au nom d'une faute ancienne, briser sa vie à lui... et peut-être la tienne?

— La vie de Pierre ne sera pas brisée pour si peu.

— Qu'en sais-tu? Pierre ne vaut pas ce que tu pensais... mais il vaut mieux que tu ne penses... Oh! Mimi, l'indulgence est une grande sagesse!... Et si tu l'avais entendu me parler de toi... Il t'aime bien, va...

— Il aimait l'autre!

— S'en souvient-il encore seulement? Et puis qu'importe, s'il t'aime autrement et du meilleur de lui-même!

Du pauvre petit cœur inconséquent et torturé, un cri monta qui ne fut pas proféré:

"Ne me dis pas tant qu'il m'aime *autrement*, Tante Jacqueline... j'aurais trop peur qu'il m'aimât moins..."

La tête sur l'épaule de Tante Blonde, les yeux clos, les lèvres pâles, Mimi murmura:

— Il m'aime autrement parce que je suis une jeune fille... Quand on aime une jeune fille, il faut qu'on l'épouse ou qu'on renonce à elle... Pierre ne veut pas plus renoncer à l'amour de maintenant qu'il n'eût voulu renoncer à l'amour de cet été... quand il aimait une de ces femmes qu'on n'épouse pas!... Il m'aime aujourd'hui comme il aimait hier madame Falize... peut-être moins, qu'en sais-je?... Qui aimera-t-il demain?...

— Qui Pierre aimera demain!... Oh! Mimi, mais toi! toi qui seras sa femme, la petite mère adorée des enfants en qui vous revivrez tous deux!

— Tante Jacqueline, reprit la jeune fille j'étais de celles qui poussent la confiance jusqu'à l'aveuglement... quelque chose en moi s'est fané... un espoir, une fraîcheur qui ne renaîtront plus... Je ne crois plus en Pierre... Pourrais-tu me jurer, toi, Tante Jacqueline, que tu crois complètement, absolument en lui ,en son amour, en sa fidélité?

— Mais certes!...

— Crois-tu qu'il n'aimera jamais une autre femme... et que je suis folle quand je redoute, quand je pressens un jour où il pourrait m'aimer moins... où il ne m'aimerait plus comme il m'aime?... Est-ce qu'il y a des amours qui ne meurent pas?...

— Oh! petite Mie, fit-elle, quand on n'aime plus, on aime encore... Le véritable amour ne meurt jamais, il évolue... Ne sens-tu pas qu'entre deux êtres qui se comprennent et qui sont dignes l'un de l'autre, le mariage ennoblit et fortifie l'amour?...

Marie-Blanche secoua la tête:

— Pierre et moi, murmura-t-elle, nous ne nous comprenons pas... nous ne nous comprendrons jamais. Toutes ces distinctions me troublent et me révoltent... Je ne pensais pas... je ne puis admettre qu'il y ait deux façons d'aimer... On n'aime pas... ou on aime! voilà tout!... Et moi, je veux un amour absolu, un amour qui soit ou qui se croie éternel... et que je puisse croire tel, moi qui sens dans mon cœur la force d'aimer éternellement!... Je veux que l'homme à qui je me donnerai tout entière se donne à moi tout entier... Alors...

— Alors?

— Alors, Tante Jacqueline, je ne me marierai pas... Sans même y songer, prêt à sourire de mes chimères, Pierre m'a appris qu'un tel amour n'est pas de ce monde... Mais, en tuant dans mon cœur l'idéal qui en était la vie... il a tué mon cœur aussi... Puisque je ne serai jamais aimée comme je rêvais de l'être, je n'aimerai jamais...

— Voilà, fit tendrement madame Chavanne, un arrêt bien définitif.

— Bien définitif, oui, répéta Marie-Blanche.

Et elle se mit à pleurer.

Madame Chavanne se désola:

— Ma pauvre enfant, je ne sais plus que te dire pour te consoler, te rassurer... et aussi te donner une notion plus saine et... plus équitable des réalités, des nécessités de la vie...

La jeune fille se pressa contre elle.

— Oh! Tante Jacqueline, dit-elle, je me sens meurtrie jusqu'au fond de l'âme... laisse-moi partir, m'en aller pour quelques jours loin de Paris, dans la vieille maison paisible de Dôle... Laisse-moi partir, il le faut... demain... ou vendredi... tout de suite... oh! je voudrais tant!

Les décisions promptes n'effarouchaient pas madame Chavanne.

— Tu as peut-être raison, convint-elle, tu as besoin de te remettre, de te calmer, c'est certain... et aussi de te recueillir, de t'interroger... Mais que penserait-on de cette espèce de fugue?

— Le docteur me trouve anémiée... depuis longtemps, on me dit que je suis pâle... personne ne s'étonnera de mon absence...

— Vendredi! mais alors, jeudi, tu manquerais le cinq à sept des Marsollier... Nous avions tellement promis...

Mimi insistait, fiévreuse:

— Qu'est-ce que ça fait... ô tante, qu'est-ce que ça fait? Tu iras sans moi, tu expliqueras...

Alors, un moment pensive, madame Chavanne se rendit.

— Pars donc, vendredi, si tu le désires... et si tu te sens assez forte, dit-elle. Mademoiselle Césarine t'accompagnera.

Marie-Blanche jeta ses deux bras autour du cou de sa tante.

— Oh! merci, merci, fit-elle passionnément.

VIII

Marie-Blanche disait: "Je pars pour quelque temps!" Mais elle ne savait pas si c'était pour quelques jours, quelques semaines ou quelques mois... Elle partait.

Elle disait: "Je ne l'aime plus." Et c'était comme un défi jeté par sa pensée raidie à son âme indécise et tourmentée... Mais elle ne se demandait pas ce qu'elle ferait dans l'avenir de son cœur et de sa vie... Elle n'aimait plus.

Elle fit distraitement le choix des vêtements et des objets que la femme de chambre disposerait dans la malle. Puis elle s'assit devant le "bonheur-du-jour" aux tiroirs menus où elle enfermait, avec ses bijoux de jeune fille, les lettres, les babioles intimes, les frêles choses sans nom, gardées comme des talismans évocateurs, les "souvenirs" qui n'avaient de voix que pour elle et dont elle n'eût confié le soin à personne. C'était dans sa jeune vie, sur le chemin déjà parcouru, les petites pierres jetées en cours de route qui permettent de revenir en arrière, de remonter vers le passé.

Comme elle refermait le petit meuble de marqueterie, madame Chavanne entra, toute prête, élégante, avec un souple bruit de soie, dans un effluve de parfum...

Elle allait faire l'apparition obligée chez les Marsollier.

— Dans une heure, je serai de retour, dit-elle. Quelle corvée, ma pauvre enfant!

Mais elle souriait, agitée et joyeuse.

C'était sa première sortie depuis la mort de Tante Chavanne... et sa première robe sans crêpe... avec un chapeau Rembrandt qui lui seyait à ravir.

Marie-Blanche eut envie de dire:

— Comme vous êtes jeune, Tante Blonde!

Mais son baiser seul le dit et, peut-être aussi, le lent soupir qui monta de son cœur d'enfant, qu'elle sentait triste et vieilli, mué en cœur de femme.

Elle abandonna sa chambre aux emballages officiels qui commençaient et, se réfugiant dans le salon, elle ouvrit le piano...

Presque aussitôt, Pierre entra.

Marie-Blanche se leva brusquement.

— Oh! fit-elle. J'avais dit... Tante Jacqueline m'a trompée...

Il était tout pâle et cette pâleur accentuait la maigreur un peu rude de son visage brun.

— Tante Jacqueline ne vous a pas trompée... Sa défense était formelle... J'ai passé outre... Et, comme je pensais bien qu'elle irait chez les Marsollier...

Il eut un rire triste en achevant:

— ... Il y a près d'une heure que j'attends dans le square... Pourquoi vouliez-vous partir sans me revoir?

— Parce que nous nous sommes dit tout ce que nous avions à nous dire... et que nous ne pouvions plus que nous faire du mal...

— Mais je ne vous ai pas dit, moi, tout ce que j'avais à vous dire, Mimi... Et je ne veux pas que, sans m'avoir entendu, vous alliez vous ensevelir là-bas, dans cette vieille maison morte. Oh! Mimi, pourquoi partez-vous?... Je ne veux pas que vous partiez... Ne sentez-vous pas à quel point je vous aime... et que cet amour me possède tout entier?... Loin de vous, je trouvais, j'inventais des mots pour vous persuader... Ils m'échappent maintenant... J'ai la tête perdue, le cœur broyé... Ne comprenez-vous pas ce que vous êtes pour moi?... Ne comprenez-vous pas que le passé, tout le passé est aboli?

— Tante Jacqueline m'a parlé en votre nom... Tout ce qu'il était possible de dire, elle l'a dit... Mais elle ne peut rien changer à cette chose... Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre... Je ne vous aime pas.

— Mimi, Mimi, mais, moi, je vous aime... et ce que j'ai souffert depuis trois jours est inexprimable... O ma chérie, ne vous raidissez pas ainsi... soyez vous-même... Je connais mes torts, ma pauvre petite, mais est-il possible que vous ne puissiez pas me pardonner une erreur que je regrette si profondément?... Vous étiez tellement, malgré tout, oui, malgré tout, et même alors, *celle que je devais aimer*!... Je l'ai senti avant de le savoir... O Mimi, vous rappelez-vous, à Hergiswyl, cette nuit d'orage, avant mon départ?...

Les lèvres de Marie-Blanche frémirent imperceptiblement, mais elles ne s'entr'ouvrirent point pour répondre.

Il reprit avec une grande tendresse:

— Mimi, cette nuit-là, je pensais que vous ne sauriez jamais..., et, pourtant, près de vous, si jeune, si confiante, si absolument pure, près de vous, je me suis senti triste, honteux... dégoûté de moi-même. Alors, comme aujourd'hui, j'aurais voulu m'agenouiller devant vous, mon pauvre petit ange, vous demander je ne sais quel invraisemblable pardon...

— Hélas! quel être humain mérite qu'on s'agenouille! murmura Marie-Blanche avec cette amertume qui blessait dans sa bouche d'enfant.

— Ne parlez pas ainsi... ne prenez pas ce ton désenchanté... Mimi, vous ai-je fait tant de mal... à vous qui m'avez été si secourable?... Je vous vois encore... Vous étiez toute blanche... vous aviez peur... vous trembliez... Et vous étiez là pour moi, pour m'aider, pour me sauver... Je vous ai prise dans mes bras...

Elle secoua la tête d'un air las...

Il continua, frémissant, tout à coup au souvenir évoqué qui s'emparait de lui, qui lui rendait, intensifiée de tout ce qu'y ajoutait la passion consciente du moment présent, et sensible maintenant jusqu'aux fibres les plus profondes de l'être, l'impression physique du moment passé.

— ... Je vous ai prise dans mes bras... et peu à peu vous vous êtes calmée... Et moi... Oh! comment vous dire ce que j'éprouvais... cet attendrissement de vous sentir si frissonnante et si fragile... ce besoin de vous envelopper de force et de douceur... je ne sais quel désir de vous garder ainsi toujours pour vous protéger... pour vous préserver du mal et de la douleur... et de vous adorer... Mon cher amour... Et c'était si nouveau... si étrange... A cette minute-là, Mimi, en vérité, je vous aimais déjà...

— Vous m'aimiez... mais à Nancy, vous avez retrouvé madame Falize... Oh! ne dites pas non, allez, je le sais...

— Je ne songe pas à le nier... je ne songe même pas à me défendre... et je ne fais point appel à votre justice ou à votre raison... Vous êtes trop jeune et trop chaste pour ne pas me condamner... Mais n'avez-vous plus aucune affection pour moi, Mimi, que vous me fermez votre cœur si impitoyablement?... Je suis parti le lendemain de cette nuit, vous le savez bien... J'ai cessé de vous voir... Et ce qui s'était passé en moi était bien vague, bien confus pour durer, pour s'affirmer dans l'absence... Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, ici, quand je vous ai revue, que j'air compris... Mimi... comme nous avons été heureux, dites! Comme vous étiez bonne et tendre et confiante!... Se peut-il que vous ayez oublié tout cela?... Mimi, nous nous comprenions... vous ne disiez pas que nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre... Et quelle ivresse délicieuse c'était de voir votre cher visage, vos yeux, votre bouche, s'illuminer quand j'entrais!... Mimi, vous saviez déjà tout le passé... et pourtant nous nous aimions... Mimi!

Elle murmura:

— Je vous aimais comme j'aime Hubert...

— Non... Mais non... ce n'était pas ainsi... Mimi, vous n'aviez pas pour Hubert ce sourire que vous aviez pour moi... vous ne lui abandonniez pas votre main, votre regard, avec cette douceur frémissante... Vous n'aviez pas pour lui de ces mots tout simples... tout ingénus... qui vous échappaient parfois... et que je comprenais mieux que vous-même... Il ne vous sentait pas à lui comme je vous sentais à moi, dans certains mouvements de votre main, certains tressaillements de vos cils, dans certaines inflexions de votre voix... Mimi, que s'est-il passé en vous, dans votre esprit ou votre cœur, pour que vous ne soyez plus la même?...

— Je suis toujours la même... Je ne vous aime pas... comme vous souhaitez de l'être... Ne me tourmentez pas ainsi... Je ne vous aime pas... voilà tout.

Sa voix défaillante résonnait à ses oreilles comme une voix inconnue.

Soudain, Pierre s'approcha d'elle... Entre ses deux mains, il prit la petite tête pâle sans que, lasse à pleurer, Marie-Blanche trouvât l'énergie matérielle de résister au geste.

— Ce n'est pas vrai, répliqua-t-il...

Et l'angoisse durcit sa voix:

— Ce n'est pas vrai... Vous m'aimez, Mimi... oh! pas comme je vous aime... vous êtes une enfant, vous ne savez rien de la passion... mais pourtant vous m'aimez... et vous me sacrifiez à je ne sais quelle chimère... qui m'échappe... Cette chimère, je la vaincrai...

Elle répéta faiblement, en une bravade machinale qui semblait une redite de maniaque:

— Je ne vous aime pas...

Il balbutia, la tête perdue:

— Vous voulez m'affoler, n'est-ce pas?

Il la tenait toujours entre ses deux paumes, et son étreinte se convulsait, lui écrasant les cheveux, les oreilles... Il la regardait éperdument.

Les yeux de Marie-Blanche s'étaient fermés... Vaguement, elle pensait qu'elle allait mourir... Mais elle sentait le regard de Pierre comme un contact dévorant, sur ses paupières, sur sa bouche où passait, haletant, le souffle ardent des paroles... Ses paupières se soulevèrent fascinées...

Elle entrevit un visage blême aux yeux fous et volontaires, aux lèvres violentes, et ce visage qui n'était plus le visage familier de son ami, *elle le reconnut*... Alors, tandis que ses traits se tiraient d'angoisse, une sorte de joie, âpre et triomphante, lui tordit le cœur... Ses yeux se refermèrent dans un vertige... La bouche de Pierre toucha la sienne...

Avec un cri meurtri, dans un recul brutal, elle s'arracha à l'étreinte...

Cette fois encore, ses deux mains se pressèrent sur sa face; tout son corps frissonnait, agité de mouvements nerveux.

Elle entendit une voix bouleversée qui bégayait:

— Pardon... pardon... je suis fou...

Sans que Pierre eût osé faire un geste pour le retenir, elle se sauva.

IX

Une longue lettre de madame Chavanne a annoncé l'arrivée de Marie-Blanche à mademoiselle Cazin, et, sans doute, en même temps et par la même voie, mademoiselle Cazin a-t-elle été renseignée sur les événements qui ramènent la jeune fille à Dôle, mais il n'y paraît pas.

Marie-Blanche est loin, bien loin de Paris. Selon son vouloir, la vie d'autrefois recommence pour elle, entre Tante Grise et Gicquette, dans la vieille maison conventuelle où ne changent ni les êtres ni les choses.

Déjà la marche douce et implacable des jours tous pareils l'emporte...

Pour la seconde fois, Marie-Blanche vient chercher près de Tante Grise l'apaisement des ambiances calmes et immobiles, elle vient chercher le secret des douleurs qui ne veulent pas être consolées, qui se résignent et qui durent, belles de survivre au temps des joies, dans la sérénité des existences d'où l'imprévu est banni et que l'espoir même ne trouble plus...

Les trouvera-t-elle bientôt?

X

Gicquette ouvre les rideaux et dit:

— Voici le premier matin de mai!... Déjà huit jours que tu nous es revenue!

Marie-Blanche répète:

— Huit jours!

Et l'intonation exclamative de ces mots satisfait Aline Gicquet qui n'en met point le sens en doute.

Mais ce qui surprend Marie-Blanche, ce n'est pas que le temps passe vite pour Gicquette, ce n'est pas non plus que, pour elle-même, il passe lentement, c'est qu'il passe, c'est qu'il ait une durée déterminée, c'est qu'on puisse songer à compter les jours... Huit jours! Marie-Blanche pense que c'est beaucoup... Cependant, elle n'aurait pas été plus surprise si l'on avait dit: cinq jours... elle l'eût été moins peut-être si l'on avait dit l'éternité...

— Pas de lettres, Gicquette?

— Pas de lettres, non, ma fille.

— Et le facteur est venu?

— Le facteur est venu, oui.

Des larmes montent aux yeux de Marie-Blanche.

— Tante Jacqueline ne m'écrit plus.

Gicquette s'étonne.

— Et cette longue lettre que tu as reçue avant-hier?

Marie-Blanche se tait.

Les lettres parlent, mais elles ne disent que ce qu'elle veulent; on ne peut les interroger.

Une mélancolie morne l'accable, lourde, si lourde... Il lui semble qu'elle s'est elle-même jetée dans un grand trou noir dont elle ne pourra plus sortir jamais. Et son âme est en détresse.

Ah? qu'il est triste de se réveiller!

Marie-Blanche voudrait se confier à Tante Grise, lui demander conseil, peut-être... Elle ne sait plus... elle a peur... elle a mal; il faut qu'on la seconde, qu'on l'aide!

Gicquette la regarde.

— Ton Paris t'a faite pâle comme une cire, dit-elle. Il est bon que tu te promènes par ce beau temps... Aujourd'hui, c'est l'*Anniversaire*... Mademoiselle Edmée a dit qu'on pourrait aller, nous deux, jusqu'à Parcey voir la petite Aline...

Marie-Blanche soupire. Ce n'est pas encore aujourd'hui qu'elle prendra le courage et connaîtra la douceur de confier son secret.

— Nous irons à Parcey, si tu veux, dit-elle.

Tous les vergers, tous les jardins étaient en fleurs... Les cerisiers étaient blancs, les pêchers roses, les pommiers couleur de chair; les branches drues des lilas se balançaient ,lourdes de leurs grappes et comme entêtées de leurs parfums... Des giroflées sauvages couronnaient les toits de chaume, et déjà, grimpant aux murs, des roses allaient s'ouvrir. Tout ce qui, dans l'hiver, pouvait sembler laid ou pauvre, rayonnait maintenant de lumière magnifique, débordait de sève, exhalait la bonne odeur de la terre en travail et des plantes renouvelées, criait la joie du monde.

Marie-Blanche fit arrêter la voiture. Elle voulait marcher, sentir sous ses pieds l'herbe et la terre. Un grand souffle passa, caressa son front comme en s'attardant, parfuma ses narines et ses lèvres. Des gens sur la route avaient l'air las et joyeux.

Tandis que la voiture continuait jusqu'à l'auberge du village, la jeune fille s'assit à l'orée d'un bouquet de bois, près de Gicquette silencieuse. Ses regards cherchèrent, à travers le rideau délicat des peupliers, l'horizon lointain et ses perspectives bleues.

Elle se rappelait un fragment du chef-d'œuvre de Kipling, de ce *Livre de la Jungle* que Pierre aimait, à la fois comme un conte délicieux et comme une splendide épopée de la vie libre et forte. Elle se rappelait cette "course de printemps" que Mowgli, le "petit d'homme", fait à travers la jungle aux jours de l'année où "les parfums changent", aux jours mystérieux du "nouveau parler" des animaux... et cette sensation de misère profonde qui, tout à coup, envahit le cœur solitaire du "petit d'homme", cette douleur obscure qui, pour la première fois, l'empêche de savourer la joie universelle et qui le poursuit, et qui l'accable, si âpre, si continue, qu'il croit avoir bu un poison..

Comme Mowgli, le "petit d'homme", élevé par les loups de la jungle et la panthère Bagheera, Marie-Blanche ne pouvait jouir du renouveau grisant des choses... Mais elle connaissait le poison dont elle portait le mal en ses veines.

Elle avait été déçue, elle avait été meurtrie... elle avait dit: "Je veux ne plus aimer..." Mais une bouche adorée avait appris le baiser à sa bouche... et son orgueil de femme, de vierge, protestait en vain... Elle aimait encore...

De ce baiser violent, subi dans une révolte, elle ne pouvait plus chasser la hantise... et c'était une obsession étrange, avide, une obsession de délire, âpre et brûlante comme la soif, dans la fièvre... ou c'était une langueur désespérée, un vertige de mort, un vide si douloureux, si profond, que tout effort de réaction semblait inutile.

Elle s'étonnait... elle avait peur.

... Naguère, elle avait aimé dans la souffrance, mais, de toute la pureté de son idéal triste et fier, elle dominait son amour... Naguère son amour lui appartenait... c'était une belle chimère aux griffes subtiles, un rêve cruel et pourtant sans cesse recherché, dont son cœur et son imagination croyaient disposer...

Puis, on avait détruit, avili son idéal. Et maintenant, son amour la dominait. C'était une réalité impérieuse, une force qui réclamait des droits... Maintenant, elle appartenait à son amour.

Rien ne restait plus de la fillette heureuse et confiante qui cueillait des feuilles d'argent au clair de lune... Marie-Blanche ne croyait plus à la passion éternelle et magnifique de ses troublantes songeries... elle ne pouvait plus ni l'espérer ni l'atteindre, ni même la regretter comme impossible, mais vraie; quelque chose en elle était irrémédiablement défloré... Alors, que voulait-elle, que cherchait-elle encore? Son désir n'allait-il pas plus loin ni plus haut que cette soif d'amour, que ce besoin obscur de baisers et d'étreinte dans lequel s'absorbaient, à cette heure, toutes ses aspirations, et, peut-être, tous ses espoirs?

Elle s'étonnait... elle avait peur... Mais elle aimait encore... Tout son être appelait l'amour!

Une interrogation inexprimée, inexprimable, monta du cœur de Marie-Blanche vers tous les êtres et toutes les choses.

Et elle se sentait triste immensément.

Elle eut un désir de se coucher sur la terre chaude et de rester là, parmi les parfums, de laisser l'herbe et les fleurs la couvrir, de se perdre en elles, d'être elle-même une plante, une chose vivante et heureuse qui ne pense pas et que pénètre la joie du soleil et de la sève.

Puis Gicquette dit:

— Il faut nous remettre en route...

Elles prirent, au long de la Loue, un chemin tranquille, bordé de saules, Gicquette, à son ordinaire, se plaisait au silence, et Mimi ne la questionnait pas.

XI

La petite Aline, une nièce de Gicquette que mademoiselle Cazin avait prise, toute jeune, et gardée quelque temps à son service, avait épousé, l'an dernier, un paysan de Parcey qui possédait un coin de terre au soleil et une barque de pêche sur la Loue.

Leur maison était située hors du village, au flanc d'un coteau boisé. Un jardin l'entourait, suivi d'un verger qui prolongeait le petit domaine jusqu'à la rivière. C'était une assez vieille et humble demeure, coiffée d'un toit de chaume qui se terminait en auvent. Une grange, plus récemment construite, s'accotait à l'un des murs latéraux. Sur la porte, une chouette avait été clouée, selon l'usage du pays, pour conjurer le mauvais sort.

Quand Marie-Blanche et Gicquette franchirent le modeste enclos, la "petite Aline" était dans le jardin, occupée à étendre sa lessive toute blanche. Elle chantait un de ces antiques noëls que les "peigneurs de chanvre" transportaient, jadis, de maison en maison, à travers les villages de la Comté où ils exerçaient leur métier nomade.

Dans un berceau d'osier qu'abritait un grand morceau de mousseline, son petit enfant dormait.

La venue de Gicquette et de mademoiselle Saurèze troubla brusquement ce calme domestique.

La jeune femme, en grand contentement, s'exclama, des poules se sauvèrent, bruissantes et caquetantes, le bébé s'éveilla...

Il y eut un moment de confusion.

Aline apporta des chaises sous la tonnelle, et prépara rondement un goûter.

Puis Aline et Gicquette parlèrent, ou plutôt Aline parla. Elle avait bien des choses à dire, de son petit domaine, de son mari, de son enfant...

Mimi se sentait seule, seule, et triste à pleurer.

— Est-ce que mademoiselle Marie-Blanche a été malade à Paris, fit la jeune femme. Il lui faut l'air de notre Comté.

Aline disait *notre* Comté, parce que le pays de son homme, c'était son pays, et le plus beau du monde, bien qu'elle fut née ailleurs, dans le Centre, comme Gicquette, et portât encore la jolie coiffe brodée des Tourangelles.

Maire-Blanche essaya de sourire.

— Je ne suis pas malade, Aline... un peu lasse seulement... nous avons marché...

— C'est le printemps, déclara Aline.

Tandis que la mère parlait, l'enfant regardait Marie-Blanche avec une grande attention sérieuse... Soudain, il remua ses bras et se secoua drôlement, en riant de toute sa petite bouche rose encore vide... Ce fut comme une lumière sur son visage menu.

Alors, sans une parole, mue par un instinct, Marie-Blanche aussi tendit les bras, et, très simplement, la jeune mère lui donna le petit.

Il était joli d'être bien portant et très propre. Marie-Blanche le prit, l'embrassa... Elle trouva qu'il sentait bon...

Elle avait un peu peur; jamais encore elle n'avait tenu d'enfant si petit... Elle craignait d'être maladroite...

Sans heurt, à pas légers, elle l'emporta dans les allées étroites. Il ronronnait comme les abeilles. Marie-Blanche le soutenait contre sa poitrine, la mignonne joue ronde appuyée contre sa joue presque aussi enfantine. Et quelque chose de nouveau, d'inconnu, une douceur infinie l'émouvait, se fondait en elle, à le sentir si faible et si confiant.

A son tour elle l'aima... elle aima en lui tout un monde de choses.

Quand Marie-Blanche regagna la tonnelle, Gicquette lui présenta le mari d'Aline qui venait de travailler à la vigne sur la colline et qui descendait pour se rafraîchir.

C'était un grand diable blond, aux yeux clairs, au visage honnête. Vingt-cinq ou trente ans auparavant, il avait été, sans nul doute, un petit enfant tout pareil à celui qu'Aline avait mis au monde. La ressemblance était si frappante entre cet hercule aux larges épaules et cette minuscule créature, fragile et rose comme une fleur, qu'elle amusait et faisait sourire avec un vague attendrissement, comme quelque chose d'absurde et de délicieux.

Marie-Blanche savait parler aux simples. Elle dit gracieusement sa tendre sympathie et son admiration pour le bébé, et le père fut conquis.

Il s'émerveillait.

— Comme il se plaît avec mademoiselle!... Oh! le petit coquin! Il vous tient le doigt ferme!... Et le voilà qui fait risette... C'est qu'il partirait avec la demoiselle!... Aline, regarde-le!...

Marie-Blanche baisa le petit être, lentement, tendrement... Elle se sentait toute pénétrée de ce doux parfum de chair fine... elle en était comme grisée.

Elle murmura, souriante:

— Je l'emporterais bien...

Aline avait repris le bébé; elle choisit quelques brins de muguet, les glissa entre les petits doigts de l'enfant et, gentiment, guida vers Marie-Blanche la menotte fleurie.

— Donne, mon joli, donne à la demoiselle, dit-elle. Un premier mai, ça porte chance!

Marie-Blanche prit le muguet et baisa la petite main, en souriant encore, très rose.

— Comme votre pays est beau! dit Marie-Blanche. On doit y être heureux.

— On y a ses peines comme autre part, fit le paysan, et ses joies aussi... Mais que le pays soit beau, c'est bien la vérité!... et fertile!... Un terrain d'alluvions où le blé pousse à miracle... On dit qu'autrefois la Loue était arrêtée là, au Val d'Amour... et qu'elle y formait un lac profond... Plus tard, elle s'est fait passage jusqu'au Doubs... par le travail des hommes ou la force des eaux.

— Connaissez-vous, demanda Marie-Blanche, l'histoire ou plutôt la légende d'Alicette, fille du méchant Rainfroy qui vécut, en ces temps lointains et dont le château, dit-on, s'élevait au Val-Loue, sur les bords du lac dont vous parlez?

L'homme réfléchissait.

— L'histoire d'Alicette... Attendez... Je me rappelle... Chaque soir, le garçon qui aimait Alicette traversait le lac à la nage, pour l'aller trouver... Une lumière allumée à la fenêtre le dirigeait vers la tour... Une nuit, la lumière s'est éteinte... Alors, le garçon est mort... Ma vieille mère-grand contait cette aventure... C'était un des récits des peigneurs de chanvre, — des "pignards" comme on dit chez-nous, — et qui finissait toujours ainsi, comme une chanson: "Puisse la nuit me prendre où sont mes amours!"

— C'est joli! fit Aline... Mes amours, mes amours, mes amours, ah! mes amours! répéta-t-elle en amusant le bébé qui riait.

Puis elle regarda son mari et elle embrassa son fils à pleines lèvres. Et Marie-Blanche devina que, de cœur, elle les baisait tous deux, l'homme et l'enfant, sur la petite joue satinée...

XII

En rentrant dans sa chambre, Marie-Blanche, vit une lettre, dressée sur la cheminée, contre la petite pendule d'onyx, et, tout de suite, les battements de son cœur se précipitèrent. Elle reconnaissait l'écriture de madame Chavanne.

Rien que le temps de prendre et de décacheter l'enveloppe, elle pensa des choses insensées, que Pierre était malade, ou qu'il était mort, ou qu'il se mariait comme Maxime... ou encore que la lettre ne parlait pas de lui...

"Pierre est venu, disait Tante Blonde, il prétend qu'il ne peut plus vivre ainsi, qu'il devient fou, qu'il veut partir et te rejoindre... J'ai grand'peine à lui faire admettre que tu as, pour l'instant, besoin de calme, de solitude..."

Marie-Blanche alla frapper chez mademoiselle Cazin.

Tante Grise était assise à la fenêtre, inactive, son grand profil se dessinant sur les rideaux blancs comme une image de vitrail.

La jeune fille s'agenouilla près d'elle.

— Tante, dit-elle, je reçois une lettre de Paris... On m'appelle... on me réclame... Et moi... moi, je voulais rester ici toujours, vivre avec vous... vivre comme vous...

Le profil de mademoiselle Cazin cessa de se détacher sur les rideaux blancs... Avec l'air de sortir d'un songe, le long visage se tourna vers Marie-Blanche.

— Vivre comme moi! murmura Tante Grise. Ma pauvre petite... mais je n'ai pas vécu.

Marie-Blanche hocha la tête.

— Ceux qui vivent souffrent! fit-elle.

— Ils souffrent quelquefois, ils sont déçus... presque toujours... mais leur souffrance est normale, saine, féconde...

Mademoiselle Cazin, s'interrompit, ses yeux vagues fixèrent à l'horizon les montagnes incertaines, puis, lentement, elle reprit:

— Moi, Mimi, j'ai manqué ma vie... C'était la destinée, sans doute... Ne manque pas la tienne, va... et ne souhaite pas la souffrance vaine de ceux qui meurent... avant la mort...

Marie-Blanche ne répondit pas. Elle demeura près de Tante Grise, muette, saisie de cette pitié grave qui ressemble au respect.

Jamais mademoiselle Cazin ne lui avait paru si morne, si lasse... Et toutes les choses qui l'entouraient, apparaissaient tristes et vieilles comme elle. Toutes disaient l'amertume et la stérilité de l'existence qui allait finir là.

Et soudain, Marie-Blanche se vit à cette place où elle avait rêvé d'être, elle se vit sous le pâle crépuscule, vieillie et délaissée après une vie sans joie...

Une phrase du mari d'Aline, contenant l'histoire d'Alicette, lui passa par l'esprit: "Un soir, la lumière s'est éteinte... alors il est mort!"

La lumière d'amour s'était éteinte pour Tante Grise... alors, elle était morte.

Marie-Blanche tressaillit. Un froid courut sur sa chair, et ses bras se joignirent sur sa jeune poitrine comme pour y retenir quelque chose...

Elle souleva les doigts émaciés qui pendaient, inertes, sur la robe noire et les baisa.

— Tante Edmée, dit-elle, avec ferveur, je vous aime tant!...

Un sourire très doux passa sur la sombre figure, si doux et si lumineux qu'il semblait venir du crépuscule comme une lueur...

— Ce n'est pas seulement moi que tu aimes ainsi, fit mademoiselle Edmée... c'est quelqu'un d'autre encore...

La jeune fille trembla; comme le jour où Mère Sainte-Thérèse de Jésus avait dit: "Vous entrez dans la vie", son front s'appuya sur l'épaule maigre de Tante Grise.

— Oui... c'est quelqu'un d'autre aussi, soupira-t-elle.

Elle ajouta:

— Je vous remercie, Tante... je vous remercie de tant de choses...

Elle remerciait Tante Grise, elle remerciait la vieille maison, les vieilles choses qui voulaient qu'elle aimât Pierre.

Mais — elle le sentait au fond, tout au fond de son cœur troublé — ce qui l'avait ouverte à la leçon mélancolique, ce qui l'avait ainsi vaincue, ce qui lui apprenait à beaucoup pardonner, ce qui, l'arrachant au stérile rêve, la donnait à la vie féconde pour qu'elle accomplît sa double destinée de femme et de mère, ce qui la ramenait à l'amour, c'était l'amour même... l'amour par la magie de ce baiser qu'elle avait reçu de Pierre, l'amour, par la grâce de ce petit enfant qu'elle avait tenu dans ses bras...

Dans la lettre qu'elle écrivit à madame Chavanne, Marie-Blanche glissa l'un des brins de muguet... C'était un porte-bonheur qu'elle envoyait à Pierre. Les autres rejoignirent les feuilles de saule dans le livre précieux, à la page qui disait: "*Rien n'est plus doux que l'amour...*" et qui disait aussi: "*Qui n'est pas prêt à tout souffrir ne sait pas ce que c'est que d'aimer... car on ne vit pas sans douleur dans l'amour.*"

Marie-Blanche était seule dans le salon de la rue des Arènes, quand Pierre entra.

Vivement, il s'approcha d'elle... Il était très pâle, saisi tout à coup d'une émotion si poignante qu'il ne pouvait parler... Il la prit contre son cœur et l'y garda pressée, sans rien dire, sans même lui donner un baiser, ses bras noués autour des épaules frêles, ses lèvres cachées dans les cheveux blonds...

Puis, comme en un soupir de joie et de passionnée gratitude, il murmura:

— Je suis heureux...

Alors dans le sentiment profond de ce que, pour tous deux, ce bonheur impliquait peut-être de fragilité, consciente de tout ce qui le séparait de l'absolu rêvé, de tout ce qui en faisait une pauvre chose humaine incomplète, guettée par la douleur et la mort, mais aussi de ce qu'il avait de rare, d'incomparable, d'assez précieux pour qu'on l'achetât de sa vie entière, Marie-Blanche répondit très bas:

— Je suis heureuse...

FIN

Dans le prochain numéro: "La Comtesse Ghislaine", par J. H. Rosny, ainsi que la IIe partie du "Maître de Forges", par Georges Ohnet.



L'ENTRE-NOUS

Un Congrès féminin s'ouvrira bientôt en notre ville, sous le auspices de notre grande société, la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste, congrès qui réunira dans un même esprit d'union, les femmes de toutes les classes de notre société pour arriver à la solution des questions qui intéressent le plus vivement la vie féminine.

Le programme de ce congrès est devant mes yeux, et j'y vois à chaque article le souci infini d'aider la femme, dans toutes ses sphères d'action, à accomplir la plus grande somme de bien possible. La femme ne peut arriver à ce résultat, sans se documenter sur une foule de questions qui sont à la base même de notre vie sociale, questions que nous devons travailler à résoudre pour remplir notre rôle avec tous les multiples devoirs qu'il comporte. Le congrès s'ouvre par l'acte religieux que l'on attend d'une association catholique: une messe à la chapelle de Notre-Dame de Lourdes. Puis le soir à huit heures, dans la grande salle des Ecoles techniques s'inaugure le congrès, sous la présidence d'honneur de l'un des hauts dignitaires de l'Eglise qui se trouve en même temps l'un des hommes d'éducation les mieux connus de notre province: Monseigneur Gauthier. Dans cette première séance s'affirme surtout le sentiment national qui doit diriger la femme dans sa façon de servir les intérêts sacrés de la patrie. La Fédération Nationale se préoccupe infinimnt des "questions familiales"; elles occupent, dans ce congrès, toute une longue séance où l'on s'intéressera particulièrement au bien-être de l'enfance. Des enquêtes ont été faites pour recueillir le plus de renseignements possibles concernant aussi les besoins que la charité comme l'éducation peuvent combler, et il sera de premier intérêt d'entendre ces témoignages qui nous aideront à mieux orienter notre action dans les œuvres de secours et de consolation.

La question économique que la femme ne peut plus ignorer, et que la lutte pour la vie la contraint à suivre, et de près, dans toutes ses manifestations, fera l'objet d'une autre séance non moins palpitante, non moins instructive, et où nous pénétrerons mieux l'âme vaillante des femmes qui travaillent, et savent le prix net dont se paye l'existence: ses peines comme ses joies! Enfin, le congrès se termine par des heures consacrées à l'éducation, et les questions mises à l'étude sont de celles qui retiennent l'attention de toutes les femmes qui ont le souci de leur race et le respect de leur sexe.

Ces quatre journées d'études, d'exameu de conscience, de recherches, de comptes-rendus, seront donc des plus instructives, et je ne saurais trop fortement recommander à toutes celles d'entre-vous qui aiment à s'instruire, à s'outiller, d'écouter la lecture de tous les travaux qui y seront donnés, travaux qu'animera le clair souci de perfectionner notre état social, familial, et même religieux, par une meilleure compréhension de nos devoirs d'abord, de nos souffrances, et de nos besoins ensuite.

Nous avons parfois, imprécis, mais très juste, le désir de nous rendre utiles, de n'être pas uniquement dans la vie, l'être qui passe sans laisser rien qui vaille. Nous avons, parce que nous sommes fières, des ambitions d'être bonnes, clémentes, dévouées, d'aller vers de la vraie douleur, vers de la vraie misère... Nous avons souvent l'angoisse d'égarer notre cœur, et de passer à côté du bien à faire, sans même y penser. Alors, nous devons écouter celles qui savent mieux que nous, parce que leur tâche de tous les jours est justement de se courber vers les humbles et les délaissés, et de connaître la détresse qui doit être secourue... Notre ignorance trop fréquemment nous étreint et nous opprime. Nous voudrions comprendre davantage, et vivre mieux... Ecoutons encore ceux et celles qui ont puisé aux sources les plus profondes et que leur expérience nous soit profitable... Devant les duretés matérielles, nous reculons effrayées, et, pourtant, il faut braver la lutte. Rien ne nous a préparées souvent à cet effort qui dépasse notre courage... apprenons à devenir fortes, à dompter notre crainte aux leçons de celles qui ont passé par la fournaise, et ont triomphé du monstre...

Ce congrès devra surtout inculquer à la femme le grand sentiment de solidarité qu'elle dédaigne trop souvent. Il faut qu'elle sente combien le lien doit être solide qui relie les classes féminines les unes aux autres... et le Congrès de la Fédération n'aurait-il comme résultat que de rapprocher les femmes dans un esprit d'union et de fraternité, qu'il devrait être béni comme le meilleur bienfait.

MADELEINE

PENSEE FEMININE

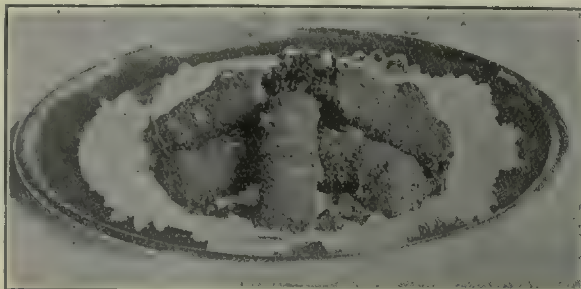
En général, et les femmes le savent bien, un homme qui parle d'amour avec esprit est médiocrement amoureux.

Mme George Sand.

LES CHOSES FÉMININES

Par SOEUR MARTHE

Un grand nombre de lettres me sont venues de tous les coins du pays, qui m'ont immensément fait plaisir. Je remercie toutes celles qui m'honorent ainsi de leur confiance et de leur sympathie. Parmi ces lettres, l'une m'intéresse particulièrement parce qu'elle touche à un point qui tourmente peut-être plusieurs de nos lectrices. C'est "Votre Amie Pierrette" qui l'écrit. L'Amie Pierrette est une jeune femme qui compte un grand nombre d'amis, et dont le mari aime à recevoir. Seulement les ressources sont limitées. Il ne faut pas songer à se payer une domestique, pas même une aide aux jours de réception. Tout est fait à la maison, et Pierrette me paraît une cuisinière fort experte. D'ailleurs, presque toutes nos Canadiennes-françaises savent mettre la main à la pâte... Seulement Pierrette a une jeune sœur fort complaisante qui se met volontiers à sa disposition et sert à table avec bonne grâce. Cela, naturellement gêne fort Pierrette, qui ne voudrait pas abuser de la gentillesse de sa sœur, mais ne voit guère le moyen de mener à bien sa petite réception, sans ce concours intelligent et dévoué. Dans ces cas, il faut user surtout de tact et de bonne grâce. La petite sœur reçoit avec nous, elle a sa place à table; la maîtresse de maison, pour n'avoir pas l'air de la traiter en "bonne", se lèvera à son tour, et ne lui laissera pas faire toute seule le service. Elle se montrera extrêmement gentille pour cette sœurette obligeante, et montrera ainsi à tous ses invités combien elle l'apprécie. Ces détails relèvent du tact et de la délicatesse des gens. Il n'y a pas de situation dont l'on ne puisse sortir honorablement, pour peu qu'on y mette de la bonne volonté, de la bonté aussi, et de la bonne humeur en quantité.



1.—SAUCISSE DE MOUTON.

* * *

Voici quelques recettes pratiques que nos cordons-bleus pourront utiliser pour le plus grand plaisir de leur famille et de tous ceux qui seront conviés à leur table:



2.—GELÉE NORMANDE.

1.—SAUCISSE DE MOUTON.

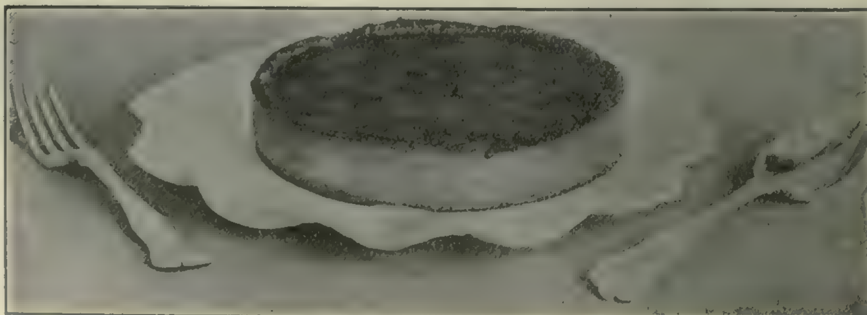
Poivre, 2 onces de suif, graisse de rôti, 1 œuf, sel, sauce, 3 onces de riz bouilli, ½ lb. de mouton froid, mie de pain, persil frit, persil haché.

Hacher fin le mouton, le suif et le riz; mélanger et assaisonner de poivre, sel et de persil haché; lier avec un jaune d'œuf et donner la forme de saucisses. Tremper dans le blanc de l'œuf, rouler dans la mie de pain et faire frire dans la graisse bouillante. Après avoir égouté soigneusement, mettre sur un plat chaud, garnir de persil frit, et servir avec une bonne sauce.

2.—GELEE NORMANDE.

Le ¼ d'un paquet de gelée de citron, 1 paquet d'une chopine de gelée de framboise. 2 onces d'amandes piquées.

Mettre la gelée de citron dans des petits moules. Faire fondre la gelée de framboise et la verser sur un plat. Quand la gelée de citron est prise, renverser les moules, couper, avec un coupe pâte, des étoiles de gelée de framboise, et en mettre une sur chaque moule de gelée de citron. Garnir avec le reste de la gelée de framboise, couper en menu morceaux, et recouvrir avec les amandes pelées et hachées très fin.



3.—"SPONGE" PUDDING.

3.—"SPONGE" PUDDING.

1 cuillérée à thé de poudre à pâte; 1 tasse de confiture d'abricots; ½ roquille de brandy; ½ tasse à thé de sucre; 2 œufs; ½ roquille d'eau; 1 pincée de sel; 1 tasse de farine; ½ tasse de lait; 2 onces de beurre.

Mélanger la farine, la poudre à pâte, le sel, le sucre et le beurre ensemble, puis ajouter le lait; battre le jaune des œufs et les ajouter au mélange, puis ajoutez les blancs d'œufs après les avoir battus en une écume épaisse. Battre le tout durant un quart d'heure. Remplir aux trois-quarts un moule bien graissé, et cuire au fourneau, sur un feu modéré, pendant 25 minutes. Servir avec la sauce aux abricots. Faire la sauce comme ceci: Bien faire chauffer la confiture d'abricots dans le brandy et l'eau, et en la passant à travers une passoire chauffée, en recouvrir tout le pudding et en mettre autour. Servir très chaud.

CONFITURE DE TOMATES.

En pleine saison, au moment où elles sont bien mûres et peu coûteuses, prendre des tomates, les éplucher, enlever soigneusement les pépins et mettre à cuire avec un poids de sucre égal aux 8-10 du poids des tomates (2 livres de tomates et 26 onces de sucre). Parfumer au citron ou à la vanille et laisser cuire. Confiture excellente et peu coûteuse.

DENT DE LOUP

Battez ensemble une demi livre de sucre avec deux œufs entiers, deux blancs, une demi livre de farine et jus de citron. Faites couler ensuite dans la forme dite: dent de loup.

PAIN DE MACARONI AU JAMBON.

Faites cuire une livre de macaroni à l'eau bouillante. Ajoutez-y ¼ de livre de beurre, saler, poivrer, et bien saupoudrer avec un quart de gruyère râpé et un quart de parmesan. Beurrer un moule uni, saupoudrer le beurre du moule avec de la mie de pain émiettée, verser dans ce moule la moitié du macaroni préparé, puis, placer par-dessus quelques tranches de jambon fumé roulées dans de la sauce tomate: remplir le moule avec ce qui reste de macaroni et mettre au four chaud. Lorsque le macaroni est bien coloré partout, démouler et servir avec une sauce tomate.

SOEUR MARTHE

LES JOURS SUR TOILE

La leçon de Soeur Marthe aujourd'hui reposera sur les jours sur toile qui, passés de mode pendant quelques années, reviennent de plus en plus en faveur, et aident à rendre plus jolis de délicats travaux. Voici, mes chères lectrices, quelques charmants modèles recueillis à votre intention et qui aideront plusieurs d'entre-vous à composer de jolies choses.

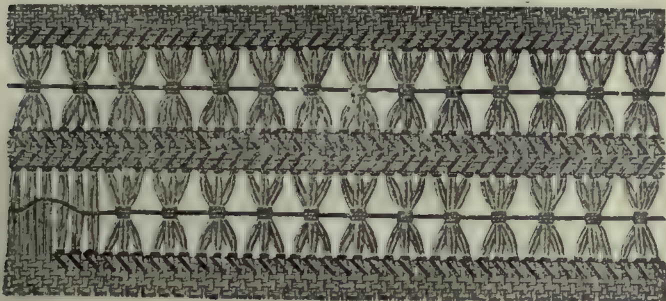


Fig. 1. Rivière à deux rangs de faisceaux.

Rivière à deux rangs de faisceaux (fig. 1). — Retirer deux fois 12 fils du tissu avec 4 fils d'intervalle et faire les bords sur 2 fils. Après avoir fixé le fil, on le lnce trois fois autour de trois faisceaux. Au troisième point l'aiguille passe sous les deux premiers pour arrêter le fil. Le brin lancé d'un faisceau à l'autre doit toujours avoir un peu de jeu.

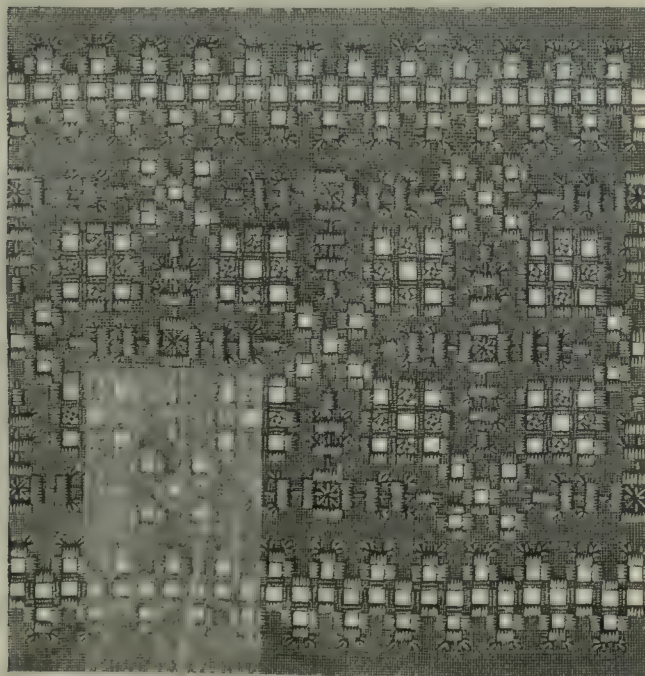


Fig. Bordure. Ouvrage norvégien "Hardenger".

Bordure. Ouvrage norvégien "Hardanger" (fig. 2). — Cette bordure représente le genre de jour norvégien connu sous le nom de "Hardanger". Comme fond on emploie de la toile à gros fils, couleur écrue, sur laquelle on brode les parties à points lancés avec du Coton perlé D.M.C. No 5, en blanc; pour les brides au point de reprise et pour le point d'esprit, on se sert du Lin pour dentelles D.M.C. No 25.

On commence la broderie par les contours à points plats avec points d'ornement par-dessus 4 fils du tissu; puis, une fois tous les contours brodés on enlève soigneusement, avec une bonne paire de ciseaux, les fils pour les parties ajourées.

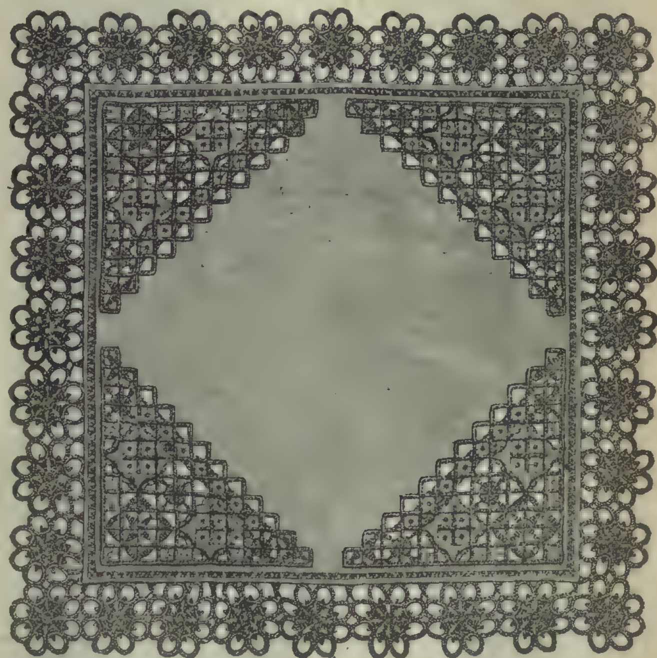


Fig. 3. Petite nappe. Jour danois "Hedebo".

Petite nappe. Jour danois "Hedebo" (fig. 3). — Nous donnons ici un spéciment de jours sur toile, une petite nappe garnie de triangles richement ajourés, terminée au bord par une dentelle à l'aiguille.

Pour produire l'effilé pour les triangles, on coupe 12 fois 28 fils du tissu en laissant 11 intervales de 12 fils, puis on festonne les bords.

Le réseau de fils est transformé en brides au point de reprise et le dessin même est exécuté au fur et à mesure qu'on termine les brides. Le modèle indique trois grandes étoiles; les deux étoiles de côté sont formées de 8 triangles au point de reprise, exécutés par-dessus un fil tendu obliquement autour d'un centre de quatre araignées; l'étoile du coin se compose de quatre petites pyramides et de demi-cercles au point de boutonnière garnis de picots. Les autres vides sont garnis de petites rosaces, de pyramides et de cercles au point de boutonnière, ainsi que de différentes araignées formées par des brides surjetées.

Pour la petite rivière, on retire 15 fils du tissu; les fils libres sont reliés avec des points de surjet.

LE CINEMA

Par JEAN HARDY

Notre dernier article, touchant les films coupés à en devenir incompréhensibles, nous a valu de nombreuses lettres d'approbation, parmi lesquelles nous en comptons quelques unes écrites par des directeurs de salles de vues animées, et par des agents de compagnies de films. Toutes ces réflexions nous ont naturellement amenés à d'autres recherches et à d'autres conclusions, et nous en sommes venus à croire que la seule façon d'arriver à ne pas spolier odieusement le public, en lui donnant des spectacles affreusement tronqués et suggestifs quand même, laissant deviner souvent de pires choses que celles photographiées par les producteurs de films, était de proscrire radicalement les pièces coupées, et de les remplacer par des réprésentations plus saines. Pour atteindre à ce résultat il faudrait un règlement ou même une loi. Qu'on le, ou la fasse. Jusqu' alors nous persisterons à dire que le public a le droit de réclamer si on abuse de sa bonne volonté, en lui demandant son argent pour un spectacle incohérent.



Mary Miles Minter, dont la réputation grandit tous les jours, justifiée par des succès brillants.

Un correspondant suggère que les membres du bureau de censure s'occupent de faire des raccords intelligents, de façon à toujours sauvegarder l'intérêt d'un film, et à y éviter le décousu et l'incohérent.

Ni plus ni moins!

Evidemment celui-là ne se doute pas du travail pénible que représente l'examen d'un film, et de la façon mesquine dont ce travail pénible est rétribué. La beauté du régime sous lequel nous vivons rayonne là comme ailleurs. Tout le monde admet que la responsabilité des censeurs est énorme. Leur travail demande de l'intelligence, de la clairvoyance, de la morale et du tact. Tout le monde n'en a pas à revendre de tout cela. Donc les censeurs sont des hommes rares et précieux. Tout de même, ils sont plus mal payés que des manœuvres! A peine le salaire d'un chauffeur de fournaise pour bain municipal!... Il est écœurant de constater en quel mépris le travail intelligent, et l'intellectuel donc! sont tenus dans ce doux pays. Soyez maçon, plombier, hôtelier, boucher, chauffeur, typo, ou simple manœuvre, mais n'allez pas vous aviser d'avoir du talent, de l'instruction, de la culture, oh, la, la, vous ne gagnerez pas votre sel. Et vous aurez beau changer de gouvernement, passer du ministre qui s'en f... à celui qui s'en occupe, du directeur ignorant et insouciant au directeur intellectuel et protecteur des arts et des lettres, vous ne remonterez pas vos actions d'un iota... Et si vous avez le malheur d'être un monsieur instruit, on vous jettera comme os à ronger un salaire de quat'sous, en trouvant qu'on est, après tout, bien gentil de vous l'accorder...

Et il se trouve des gens qui m'écrivent pour me demander de prier les censeurs de faire des pièces, alors que pour s'user les yeux, se tourmenter l'intelligence, s'affoler la morale, ils recoivent un salaire de famine.. Allons donc!

Heureusement que pour oublier que la vie est bolchévisée — à l'envers — il nous reste des cinémas perfectionnés, où aller passer des heures vraiment récréatives et intelligentes. Ai-je besoin de nommer:

Le Saint-Denis, Le Passe-Temps, Le National, Le Canadien-français, L'Ouimetoscope, l'Arcade et l'Electra?

JEAN HARDY



Wheeler Oakman dont l'on se rappelle le succès dans "The Spoiler".

LE MAÎTRE DE FORGES

Par GEORGES OHNET

PREMIERE PARTIE (*Suite*)

— Eh bien! l'a-t-elle trouvée suffisante et acceptable?

— Parfaitement.

Philippe regarda de travers Bachelin qui s'obstinait à répondre avec un laconisme désespérant. Puis, se décidant à entrer dans un ordre d'idées plus intimes:

— Et avez-vous aussi offert la jouissance de ma chasse?

— Pourquoi faire? riposta tranquillement le notaire en lançant au maître de forges un regard railleur.

— Comment! pourquoi faire? s'écria celui-ci, étonné.

— Dame! reprit Bachelin, je n'avais pas à faire cette offre puisque vous l'aviez faite vous-même ce matin au marquis, et de la façon la plus romanesque.

Philippe rougit un peu et baissa la tête avec embarras.

— Ah! M. de Beaulieu vous a parlé de notre rencontre? dit-il. Mais il ne savait pas à qui il avait eu affaire.

— Je le lui ai appris. Fallait-il aussi lui déclarer que, si vous aviez si bien garni son carnier, c'était par amour pour sa sœur?

— Mon ami!

— Ah! ah! Est-ce que vous vous rétractez? demanda gaîment Bachelin. Est-ce que vous n'aimeriez plus mademoiselle de Beaulieu?

— Plût au ciel! car c'est une grande folie, répondit Philippe. Comment moi, homme de travail, éloigné depuis si longtemps du monde, ai-je pu penser à cette jeune fille, si belle, si fière, et, par cela même peut-être, plus tentante? Je l'ai aperçue, grave, réfléchie, un peu inquiète sans doute de voir son fiancé éloigné d'elle. Et malgré moi, sans y prendre garde, je me suis laissé aller à l'aimer. J'ai oublié la distance qui la sépare de moi, je n'ai plus vu la différence de nos origines. La voix de la raison, les conseils de l'expérience, je n'ai rien écouté, que l'amour qui chantait irrésistiblement dans mon cœur. Ah! mon vieil ami, je suis honteux de moi-même, mais je ne puis résister à cette folle passion, qui me fait éprouver une joie inconnue, une ivresse exquise... qui me donne tout enfin, excepté l'espérance! Car là s'arrête mon aveuglement, et je n'espère pas, je vous en donne ma parole.

— Vous n'espérez pas. C'est entendu, reprit légèrement Bachelin. Mais enfin, vous aimez, voilà qui est acquis. J'ai donc eu, n'est-il pas vrai, raison de parler comme je l'ai fait à la marquise?

—De parler? balbutia Philippe, très troublé... Comment!... de parler? Mais pour quoi dire?

—Eh bien! mais ce que vous pensez, ce que vous venez de m'exprimer, à moi, dans un langage aussi passionné que persuasif.

Le maître de forges recula d'un pas, ses yeux s'enfoncèrent sous ses sourcils et devinrent noirs. Il mordit violemment sa lèvre, et, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme:

—Mais vous avais-je prié, dit-il, de faire à madame de Beaulieu de telles confidences?

—Non, c'est vrai, vous ne m'en aviez pas prié, reprit Bachelin avec tranquillité. Mais, ma foi, j'ai trouvé l'occasion bonne, et je n'ai pas hésité... Voyez-vous! il n'est rien de tel que les positions nettes. Vous auriez lanterné encore pendant des semaines et peut-être des mois, vous vous seriez enfoncé plus avant dans cette aventure d'amour. Il valait mieux tout dire une bonne fois, quitte à être repoussé avec hauteur. Voilà les raisons qui m'ont déterminé. Est-ce qu'elles ne vous semblent pas être de poids?

Philippe resta silencieux. C'était à peine s'il avait entendu Bachelin. Ses idées tournaient confuses dans sa tête, il avait perdu la notion de son existence. Il lui semblait qu'il était emporté dans d'immenses espaces par un rapide mouvement. L'air sifflait dans ses oreilles, et ses yeux ne parvenaient point à se fixer sur un objet. Il voyait comme au travers d'un brouillard. Et, dans son cerveau endolori, une voix persistante et qui le fatiguait horriblement répétait comme une vague révélation du destin: Claire! Si elle allait être à toi!

La voix de Bachelin le tira de son engourdissement.

—Eh bien! Pourquoi me regardez-vous ainsi avec des yeux fixes? dit le notaire. Vous avez l'air d'un songe-creux.

Philippe passa la main sur son front, comme pour effacer une impression pénible; puis, souriant à son ami:

—Excusez-moi. J'ai été troublé à la pensée que vous aviez joué une si grave partie sans que j'en fusse prévenu. Je ne vous croyais pas d'humeur à le faire. Sans quoi je vous aurais prié de garder le silence. Depuis le jour où j'ai eu la faiblesse de vous avouer mon amour pour mademoiselle de Beaulieu, je n'ai cessé de regretter d'avoir si légèrement parlé. Mais il semble, quand on aime, que le cœur soit trop étroit pour enfermer toute la tendresse qu'il doit contenir, et, malgré soi, on en laisse échapper plus qu'il ne faudrait. Les aveux vous montent aux lèvres et il est impossible de les arrêter. A peine vous avais-je parlé que l'illusion s'était dissipée, et que la vérité m'apparaissait impitoyable. Mademoiselle de Beaulieu ne m'a jamais fait l'honneur de s'apercevoir que j'existe. Elle est riche, fiancée à son cousin, elle sera duchesse. Et il faut que je sois un véritable insensé pour l'aimer. Aussi je mérite un châtiment, et je suis prêt à le subir. Dites-moi tout, allez, ne me ménagez pas.

—Eh bien! je vous dirai d'abord que mademoiselle de Beaulieu n'est plus riche, ne sera probablement jamais duchesse, et que jamais un honnête homme tel que vous n'a eu autant de chances d'être agréé par elle qu'en ce moment.

A ces mots Philippe devint si pâle qu'il parut près de s'évanouir. Il poussa un cri de joie. Et, les jambes cassées par l'émotion, le jeune homme s'abattit sur un fauteuil.

—Oh! prenez garde! Ne me donnez pas d'espoir. Il me serait trop dur après d'y renoncer!

—Eh, oui, je vous donne de l'espoir, reprit Bachelin, et en le faisant je trahis pour vous tous les secrets de la famille de Beaulieu. Mais vous avez tant d'intérêt à être discret, que ce n'est pas vous qui répéterez ce que je viens de vous dire.

Et comme Philippe lui saisissait les mains, attachant sur le notaire des yeux brûlants de curiosité:

—Mademoiselle de Beaulieu est ruinée par la perte du procès d'Angleterre, reprit Bachelin, et elle l'ignore. Le duc de Bligny est à Paris depuis six semaines et la délaisse, et elle ne s'en doute pas davantage. Le jour où mademoiselle Claire apprendra qu'elle est abandonnée, il s'élèvera dans son cœur une tempête effroyable. Et ceux qui seront à portée pourront recueillir bien des épaves!

—Ruinée et abandonnée! s'écria Philippe, cette jeune fille accomplie, cette femme adorable! Et qu'a-t-elle besoin de fortune? Le seul trésor qu'il faille attendre d'elle: c'est elle!

—Oui, certes! Et c'est bien sous cet aspect de pur désintéressement que je vous ai montré.

—Oh! dites-le bien! s'écria Philippe avec feu. dites-le à madame de Beaulieu et à elle-même, je vous en supplie!

Puis, s'arrêtant comme assombri par une pensée désespérante:

—Mais non, reprit-il, ne dites rien. Elle est fière et hautaine. L'idée qu'elle peut devoir quelque obligation à l'homme qui sera son époux l'éloignerait de moi et la déterminerait à me repousser. Prévenez la marquise, faites-lui approuver mes scrupules et surtout engagez-moi vis-à-vis d'elle. Oh! je recevrai la main de mademoiselle de Beaulieu à genoux. Mais je veux qu'elle se croie encore riche, afin qu'elle puisse m'accepter ou me refuser librement. Et dussé-je, en l'épousant, lui assurer tout ce que je possède, ce sera encore elle qui m'aura fait une grâce!

—Là! là! fit Bachelin, en interrompant Philippe par un geste affectueux. Vous courez la poste! Que c'est beau, la jeunesse et la passion! Mais il faut aller d'un train plus raisonnable. Il ne s'agit en ce moment que de vous présenter au château. A défaut d'autres satisfactions, vous aurez celle de contempler l'objet de vos désirs, comme on disait au siècle dernier. Soyez grave et calme. Comportez-vous avec la discrétion que comporte votre situation. Et amenez votre sœur. Elle vous servira de paravent, on s'occupera d'elle, et, pendant ce temps-là, vous serez tranquille.

—Et quand faut-il aller à Beaulieu? demanda Philippe avec un trouble visible.

—Ah çà! Est-ce que vous avez déjà peur avant même d'être parti? Eh bien! Allez-y demain. Une bonne nuit vous remettra d'aplomb; vous jouirez de tous vos moyens et de tous vos avantages.

Et, se levant lentement, le notaire prit sa serviette, la plaça sous son bras et fit quelques pas vers la porte. Puis, s'arrêtant au milieu du cabinet:

—Regrettez-vous encore que j'aie parlé à madame de Beaulieu sans que vous m'y ayez autorisé? demanda le notaire, en regardant le maître de forges avec un air narquois. Il est vrai que, dans votre trouble, vous ne m'avez pas demandé ce qu'elle avait répondu.

—C'est vrai! s'écria Philippe.

Et par un revirement soudain, de joyeux qu'il était, redevenant inquiet:

—Qu'a-t-elle dit?

—Elle a dit ce qu'elle devait dire dans un cas pareil. A savoir: qu'elle n'avait rien à dire, et qu'elle ne contraindrait jamais mademoiselle Claire. Enfin, les banalités habituelles. Mais, croyez-moi, la force de la position qu'il faut enlever n'est pas du côté de la mère, elle est du côté de la fille. Ainsi, bon courage. Et là-dessus je m'en vais dîner.

Et serrant affectueusement la main du maître de forges, Bachelin sortit.

Philippe, resté seul, tomba dans une méditation profonde. Il envisagea froidement sa situation et dut s'avouer à lui-même qu'elle n'était pas mauvaise. Mademoiselle de Beaulieu, indignement trahie par son fiancé, devait rester au fond du Jura pendant au moins quelques mois, pour laisser le temps passer sur son humiliante déconvenue. Là, il pourrait la voir, l'entourer de soins discrets, et peut-être arriver à ne point lui déplaire. Suzanne serait sûrement pour lui un utile auxiliaire. Il ne la ferait point rentrer à son couvent de Besançon, les vacances terminées, et la garderait près de lui. Elle deviendrait la compagne de Claire, la gagnerait par sa grâce naïve et tendre. Et, peu à peu, elle ferait pénétrer la pensée de son frère dans le cœur de mademoiselle de Beaulieu.

Et le songe prenait l'apparence de la réalité. Philippe voyait marcher lentement, sous les ombrages de Pont-Avesnes, les deux jeunes femmes. Elles étaient côte à côte, se tenant par le bras, tout à fait sœurs, l'une grande et fière, l'autre mignonne et douce. Il les regardait, et déjà il lui semblait sentir le parfum discret qui émanait d'elles. Il s'enivrait de cette délicieuse senteur. Il allait les toucher, quand soudain une bouche fraîche, se posant sur son front, l'arracha à son rêve. Et la chère voix de Suzanne murmura à son oreille:

—A qui penses-tu, Philippe?

Comme le maître de forges restait assis, la regardant avec un vague sourire et sans répondre:

—Tu ne veux pas le dire? Faut-il que ce soit moi qui parle? Eh bien! Gageons que tu penses à une belle jeune fille blonde!

Philippe se leva brusquement et, saisissant la main de sa sœur:

—Suzanne! c'écria-t-il.

Mais, sous le regard malicieux de la jeune fille, il perdit contenance, et ne put continuer. Il resta debout, stupéfait, se demandant par quelle étrange clairvoyance cette enfant avait su deviner si bien ce qui se passait en lui.

—Te voilà tout troublé, reprit Suzanne avec tendresse. Tu croyais ton secret bien caché? Mais depuis un mois tu n'es plus le même, et il ne m'a pas fallu beaucoup de finesse, pour m'apercevoir que ton cœur n'était plus à moi seule. Oh! je ne suis pas jalouse, va! Je t'aime trop pour pouvoir l'être. Et quand je te vois pensif et absorbé, si je m'inquiète, ce n'est pas parce que je crains que tu m'enlèves une part de ton affection, pour la donner à une autre, mais c'est parce que j'ai peur que tu aies du chagrin. Je te dois tant, mon Philippe! C'est toi qui m'a gardée, chérie, élevée, quand je suis restée toute seule, sans père ni mère! Et il me semble que je suis non seulement ta sœur, mais ta fille, l'enfant de tes soins et de tes peines. Va, aime et sois aimé! Tu ne me verras que me réjouir. Car je ne sais pas de bonheur assez complet sur la terre, pour récompenser un être aussi parfait que toi.

Deux larmes jaillirent des yeux du maître de forges et coulèrent silencieusement sur ses joues. Les douces paroles de sa sœur avaient détendu ses nerfs surexcités. Il se sentait maintenant anéanti. Et, appuyé à la haute cheminée, il restait immobile, regardant la jeune fille qui lui souriait.

—Voilà que tu pleures, à présent! dit Suzanne. Mais voyons, c'est donc triste d'aimer?

—Ne parle plus jamais de ces folies! interrompit Philippe d'une voix altérée.

—Des folies! Et pourquoi donc? Quelle femme, te connaissant, pourrait ne pas désirer te plaire? Puis, se posant devant lui, la mine hardie et le geste résolu:

—Va, je lui dirai s'il le faut, à celle que tu aimes: Mademoiselle, vous avez tort de ne pas adorer mon frère, car il n'y a pas un homme au monde auquel il ne soit absolument supérieur. Je puis vous l'affirmer, moi, car je le connais bien et depuis longtemps. Et je serai si éloquente, qu'elle viendra elle-même audevant de toi, te tendre la main avec une belle révérence et te dire: Monsieur, vous avez pour sœur une petite personne qui est si extraordinaire que je n'ai pu méconnaître plus longtemps votre mérite. Voulez-vous me faire la faveur d'être mon époux? Et toi, tu t'inclineras avec grâce en répondant d'un air réfléchi: Mon Dieu, mademoiselle, ce sera donc pour vous être agréable! Moi, je vous bénirai d'un air protecteur et solennel. Et vous serez bien heureux! Ah! tu vois? Tu ris. Tu es consolé!

Et Suzanne, prenant tendrement par le bras son frère, dont l'émotion n'avait pu résister à tant de vive et folâtre gaieté, l'entraîna au dehors en disant:

—Viens faire un tour de jardin, en attendant ton mariage!

IV

En descendant du train qui l'avait amené de Saint-Pétersbourg à Paris, six semaines auparavant, le duc de Bligny, fatigué par le trajet accompli d'une seule traite, dans un sleeping-car où il avait été fortement secoué, s'était fait conduire au cercle.

N'ayant pas d'appartement préparé, et l'hôtel de sa tante étant fermé, Gaston avait trouvé très pratique de s'installer dans une des chambres que les grands cercles tiennent toujours à la disposition de leurs membres. Il comptait rester huit jours au plus à Paris, juste le temps de finir ses affaires au ministère et de faire quelques achats dans les magasins, puis partir pour Beaulieu.

Depuis près d'un an, il n'était pas venu en France. Il avait vécu, dans le grand monde russe, de cette vie parisienne artificielle, qui est le suprême bon ton à l'étranger, mais qui ressemble à la haute vie mondaine de Paris comme un caillou du Rhin ressemble à un diamant de Wisapoor.

La corruption raffinée des Slaves s'était cependant emparée de lui. Et il avait trouvé une grande douceur à cette existence mélangée de mollesse asiatique et d'activité européenne. Les grandes dames russes l'avaient captivé par la grâce onduleuse et le charme énigmatique de leur beauté. Il avait voulu connaître le secret de ces Sphinx souriants, aux yeux pleins de trouble et aux griffes pleines de menace. Joli garçon, bien élevé et porteur d'un grand nom, il avait été fort recherché. Et, peu à peu, l'image de sa fiancée, si fidèlement gravée dans son cœur, s'était effacée, comme ces beaux pastels de Latour, dont les couleurs pâlissent avec le temps.

Loin de Claire, il se considéra d'abord comme en exil, et voulut vivre sévèrement. Mais le moyen de se cloîtrer, quand on est le plus jeune attaché d'une ambassade française, et que, de toutes parts, on se voit l'objet de gracieuses sollicitations? Au bout de huit jours d'une retraite étroitement observée, Gaston ne put se dispenser de paraître à une des réceptions de son chef. Il endossa donc son harnais de fête et fit son entrée dans la grande société pétersbourgeoise.

Dès le premier soir, le jeune duc fut le favori de l'aristocratie russe. Son grand-père, émigré avec le comte d'Artois aux premières heures de la Révolution, avait vécu dans l'intimité des Nesselrode, des Phalen et des Gortchakoff. Bligny fut accueilli avec la plus flatteuse distinction par les grands personnages de la cour et présenté au czar, qui traita le jeune attaché avec une faveur très marquée. Du jour au lendemain, la situation de ce diplomate de vingt-cinq ans fut des plus importantes. Et ses supérieurs, assez habiles pour ne

pas prendre ombrage de ses succès, songèrent à tirer parti de l'influence que leur subordonné avait conquise en un instant.

Mais si Gaston était un élégant cavalier et un homme du monde accompli, il était un fort médiocre politique. Il se jeta dans le plaisir, et négligea l'intrigue. Et il fut promptement établi que, si la société de Saint-Petersbourg avait un hôte brillant, la France n'avait pas acquis un serviteur utile.

Voltigeant, bourdonnant, allant de fleurs en fleurs, le duc de Bligny ne fut pas l'abeille laborieuse qui produit le bon miel, il se montra la guêpe brillante qui butine et fait étinceler son corselet d'or au soleil. Il se révéla, en quelques semaines, viveur intrépide. Ses nerfs bien trempés défièrent les plus écrasantes fatigues. Il tint tête à souper aux buveurs renommés. Et tout le monde sait comment les Russes boivent. Il joua au cercle de la Noblesse une partie de baccara restée légendaire, et au cours de laquelle ses adversaires et lui, pendant trois nuits, ne se levèrent de la table que pour réparer leurs forces épuisées. Il vainquit les gros pontes, non par sa veine persistante, mais par le sommeil, qui les fit tomber exténués sur le tapis. Il fut l'ami de la ravissante Lucie Tellier, l'étoile française du *Théâtre Michel*, et la garda malgré les tentatives de corruption des boyards les plus fastueux. Puis, un beau jour, la trouvant ennuyeuse, il la rendit à la galantrie moscovite.

Madame de Beaulieu avait deviné juste. Le duc fut le héros de la saison d'hiver. Il n'y eut pas de bonnes fêtes sans lui. Et il lui fut permis d'aspirer à la main des plus riches héritières de Saint-Pétersbourg. Il dédaigna toutes ces ouvertures qui lui furent faites, et n'en fut que plus ardemment recherché.

Bligny avait du sang de blasé dans les veines. Au bout de six mois l'existence qu'il menait l'ennuya prodigieusement et il ne trouva de dérivatif à son spleen que le jeu. Il s'était, dès le premier coup de cartes, senti joueur jusqu'à l'âme. Il jouait, et avec un bonheur insolent. Il semblait être entré en conquérant dans le monde. Et chaque matin, chargé des dépouilles de ses adversaires, il revenait chez lui le front serré comme dans un cercle de fer, livide, ayant un goût de poussière sur les lèvres. Il se couchait comme le jour venait, ce jour bas et sombre des hivers russes, qui ressemble à un crépuscule. Et il dormait, épuisé, jusque dans l'après-midi. Vers quatre heures, il se levait et commençait sa journée à l'heure où le gaz s'allumait dans la ville. Il avait arrangé son existence au rebours de tout le monde. Il vivait à l'envers... Et, pendant deux ans, c'est à peine s'il vit le soleil. C'était un papillon de nuit. Sa figure, gracieuse et fine quand il était sorti de sa famille, était maintenant dure et gravée. Ses traits, grossis, étaient encore fort beaux, mais le charme de la jeunesse, cette fleur des visages frais et reposés, avait disparu. Il avait le masque d'un viveur. Ses cheveux bruns, légèrement frisés et coupés ras sur le front, commençaient à devenir clairs sur les tempes. L'œil, d'un bleu indécis, était creusé et profond. L'existence enragée qu'il menait laissait sur lui sa trace, plus visible de jour en jour.

Sa tante aurait eu de la peine à le reconnaître. Il n'était plus le jeune homme timide, à la voix douce, qui passait ses soirées si paisiblement, entre la marquise et Claire, dans le grand salon recueilli du vieil hôtel. Mademoiselle de Beaulieu, résolue et décidée, un peu masculine de caractère, l'appelait alors en riant: Mademoiselle Gaston. Il n'avait plus rien de cette gracieuse mollesse qui le faisait ressembler à une fille. C'était un homme et des plus dangereux. Il s'était découvert des trésors de scepticisme natif. Il ne croyait absolument à rien, et mettait son bon plaisir au-dessus de tout. Le sang paternel, calmé en lui par les paisibles douceurs de la vie retirée, s'était mis à bouillonner. Et cette race des Bligny, ardente et passionnée qui, depuis Henri III, avait fourni à la cour de France ses mignons les plus voluptueux, ses raffinés les plus hardis, et ses roués les plus débauchés, avait en lui un représentant qui faisait honneur aux ancêtres.

Il y avait une vigueur de géant dans ce frêle corps de jeune homme. Tels autrefois ces seigneurs pleins de mollesse et de langueur, qui se cosmétiquaient la figure et les mains, dérangeaient leur page plutôt que de se baisser pour ramasser leur bilboquet, se faisaient porter dans une litière pour éviter la fatigue du cheval, et qui, aux jours de bataille, chargeaient comme des furieux dans la mêlée, avec cent livres de fer sur le corps, et accomplissaient d'héroïques prouesses. Gaston n'aurait certes pas fait un kilomètre à pied dans un but utile; mais il était homme à chasser pendant toute une journée, à s'escrimer, le fleuret à la main, pendant des heures, de façon à lasser les plus infatigables.

C'était au jeu qu'il était vraiment dans toute sa puissance. Il semblait forcer la chance par sa volonté. Et il gagnait avec une persistance inouïe. Les mains les plus mauvaises devenaient bonnes, quand il les prenait. La banque, en déveine quand il l'attaquait, se montrait inexpugnable, si c'était lui qui tenait les cartes. La fortune, pendant deux ans, le traita en véritable enfant gâté. On ne l'appelait que l'heureux Gaston. C'était vraiment à le soupçonner, si sa loyauté certaine ne l'avait pas défendu contre les mauvaises pensées.

Les débris de son patrimoine, augmentés des ressources que lui fournissait le jeu, le mirent à même de vivre sur un grand pied. Il eut des chevaux merveilleux, un superbe logement, tout le confort luxueux, indispensable à un homme aussi lancé qu'il était.

Quand il arrivait au cercle de la Noblesse, la partie prenait un autre aspect. On sentait tout de suite que l'engagement était sérieux et que de grosses sommes allaient tomber sur le tapis. Il ne s'en tenait pas exclusivement au baccara et au lansquenet. Il faisait volontiers une partie de piquet. Il le jouait habituellement à un louis le point, avec cent de queue. C'est à lui que le vieux Narishkine, plus de quarante fois millionnaire, fit cette jolie réponse. Comme Gaston lui gagnait trois mille louis, il se leva de la table en disant: "J'aime mieux m'en aller; si je continuais, je finirais par perdre de l'argent!"

Après la représentation de l'Opéra ou du Théâtre-Français, ou bien en sortant de la maison où il avait passé la soirée, il montait en traîneau et se faisait conduire le long de la Perspective. Chaudement enveloppé de ses fourrures, il aimait à sentir le vent glacé de la nuit lui passer sur le visage. Il se raffermissait ainsi les nerfs pour la partie. Et vers deux heures du matin, il arrivait au jeu tout frais. Il trouvait ses adversaires déjà excités. Et son audace calculée avait alors raison des plus intrépides.

Assis devant la table, sous l'éclat brûlant des lustres, il se montrait impassible. Ni le gain, ni la perte, ne pouvaient triompher de son flegme. De mémoire de joueur, on n'avait vu une plus belle tenue. Et quand, autour de lui, les superstitions les plus puériles se manifestaient, il restait grave et comme dédaigneux. Il ne comptait que sur lui, et les fétiches lui faisaient hausser les épaules.

Il allait beaucoup dans le monde et eut de nombreuses bonne-fortunes, quoiqu'il ne fût pas de complexion passionnée. Il était trop profondement égoïste pour aimer. La vérité est qu'il se montra bon prince et ne désespéra pas les belles qui lui firent des avances. Il détestait les larmes et n'aurait pas voulu faire du chagrin à qui que ce fût, dans la crainte des doléances et des reproches.

Une seule fois, il se crut sérieusement atteint, mais la suite montra bien qu'il s'était flatté. Une des plus grandes dames de l'aristocratie russe, la comtesse Woreseff, célèbre par ses cheveux blonds et ses émeraudes, s'éprit de lui. Très surveillée par son mari qui était fort jaloux d'elle, la belle comtesse ne pouvait voir Gaston, ni même lui écrire. Très pris, le duc en avait presque oublié les cartes. Il suivait madame Woreseff dans le monde, valsant avec elle sous les regards enflammés du comte, mais n'arrivant pas à trouver un expédient, pour se rapprocher d'elle en secret.

Pour dérouter le mari, Gaston simula un départ pour Moscou. Il disparut pendant deux jours et rentra secrètement chez lui. Le comte, rassuré, se relâcha de sa surveillance, et la belle Russe put venir trois fois chez le duc. La comtesse laissait sa voiture

devant la porte d'un grand magasin, y entrait, puis, sortant par une autre porte, allait à son rendez-vous. A la troisième fois, l'alarme fut donnée par le valet de pied qui, ayant sournoisement suivi la comtesse, courut prévenir le comte.

Celui-ci, furieux, arriva chez Bligny, mais dut parlementer avec le valet de chambre, un Parisien, roué comme Mascarille. Pendant ce temps, la charmante comtesse, affolée, cherchait avec Gaston une issue. C'est en cette circonstance que la vigueur nerveuse du jeune indolent se révéla superbement.

La salle de bains de son hôtel donnait sur la cour d'une maison voisine. Mais la fenêtre de cette salle était fermée par des barreaux de fer. En un instant, d'un effort effrayant de ses muscles tendus à se briser, Gaston tordit un barreau, et madame Woreseff put fuir. Quelques secondes plus tard, le comte, introduit auprès de Bligny paisible et souriant, était obligé de constater le mal fondé de ses soupçons et de se retirer en faisant des excuses.

Le comte dévora sa rage et sut montrer à sa femme un visage calme. Et, des informations habilement prises ayant fortifié sa conviction, il résolut de forcer le duc à se battre. Il se rendit au cercle et prit la banque. Puis, les cartes étant épuisées et Gaston ayant coupé, le comte, brutalement, déclara vouloir cesser la partie. Le duc demanda froidement des explications, le comte refusa d'en donner. Une provocation s'ensuivit.

La conduite de Woreseff fut unanimement blâmée. Mais le résultat que le mari cherchait était atteint. Le lendemain une rencontre eut lieu. On se battit, par une jolie gelée, dans un petit bois de bouleau, au pistolet, à vingt pas, feu à volonté. Gaston, fort respectueux de sa vie, ne fit pas de générosité au mari de sa maîtresse. Au signal, il tira et logea une balle dans le ventre de son adversaire. Le comte, étendu sur la neige rougie, se releva alors sur un genou avec une énergi farouche et, s'appuyant le coude, ajusta froidement Bligny. Mais la faiblesse que lui causait déjà la perte de son sang fit trembler sa main et il n'atteignit le duc qu'à l'épaule.

Le comte survécut à sa terrible blessure. Quant à Gaston, au bout de six semaines, il avait repris son train d'existence. Mais, fait singulier, la balle du comte Woreseff sembla avoir coupé la veine extraordinaire du jeune duc. Etait-ce le sang tiré qui avait dérangé l'équilibre heureux de ses facultés? Ou bien Gaston, favorisé jusque-là, avait-il lassé la fortune? A partir de ce jour, il fut brouillé avec le succès. Il perdit sans relâche.

Sa superbe assurance le quitta, et il connut les incertitudes du joueur qui flaire la mauvaise carte. Il ne jetait plus son argent sur la table avec un aplomb de vainqueur. Il ne dominait plus ses adversaires par son imperturbable sérénité. Il pâlissait maintenant. Ses mains inconscientes battaient nerveusement, sur le rebord de la table, des marches saccadées. Ses yeux s'enfonçaient tout noirs sous ses sourcils, et ses dents blanches mordaient ses lèvres. Il eut des abandons et des faiblesses. Sa belle tenue d'autrefois s'avachit et se cassa. Il quittait le jeu aux premières lueurs du jour, les cheveux dépeignés, la cravate dénouée sur son col ouvert, le plastron de sa chemise froissé et noirci par le frottement du drap vert des tables.

Il redescendit un à un les degrés de cette montée vers le succès, qu'il avait gravis triomphalement. Et l'argent du jeu, si promptement acquis, fut dissipé avec une terrifiante rapidité. Le duc fut embarrassé. Il se décida à l'emprunt, ce signal de la culbute prochaine. Ayant besoin des autres, il se sentit déchu et s'en affecta. Il jouissait autrefois délicieusement d'être le souverain de ce monde de viveurs. La chance l'élevait au-dessus de tous ses compagnons. On le traitait en maître. Et il était orgueilleux de cette suprématie. Son piédestal croula en un instant. Du jour où il ne gagna plus, pour ces joueurs, il cessa d'exister. Quand il arrivait au cercle maintenant, on ne l'accueillait plus par un silence recueilli. Il récoltait à droite et à gauche quelques poignées de mains banales, nul ne se détournait du jeu. Il se perdait dans les groupes indifférents: on ne le craignait plus.

Jamais sa passion pour le jeu ne fut aussi violente que dans cette passe difficile. Il mit dans ses attaques une frénésie aveugle. Il ne raisonna plus ses coups. Il perdit et gagna en une nuit des sommes énormes. Il n'était plus le cavalier habile qui dirige sa monture. Il était l'écuyer éperdu, emporté au galop vertigineux d'un cheval qu'il ne cherche pas à maîtriser, et qui a plus de chances de se rompre les os que d'atteindre le but. Il n'atteignait pas le but, en effet. Et pour lui les retours de fortune étaient inutiles. Il ne savait plus en profiter. Il s'acharnait comme un fou et reperdait tout ce qu'il avait gagné.

Son ambassadeur le sauva d'un désastre inévitable. Il le chargea d'une misson pour le gouvernement de Paris. Le duel avec le comte Woreseff avait fait très mauvais effet. Le diplomate trouva bon d'éloigner le jeune duc pour quelque temps. Et il lui donna un congé de trois mois. Cette mission qu'il n'avait pas sollicitée, par un amour-propre de combattant, qui ne veut pas avoir l'air de déserter la lutte, Bligny l'accepta avec joie. Il se sentait usé à Saint-Pétersbourg. Il avait hâte de disparaître, de se recueillir et d'arrêter un plan de conduite.

Il ne lui restait plus qu'une cinquantaine de mille francs d'argent liquide, fond extrême de sa bourse de jeu, qui avait été pendant un temps un véritable trésor. Avec le dénûment, ses idées se modifièrent subitement. Dans le désordre de sa vie à outrance, le souvenir de Claire s'était perdu. Il se remit à penser à sa fiancée. Il revit, dans un mirage délicieux, le salon reposé et calme de l'hôtel de Beaulieu. A la clarté douce des lampes, Claire travaillait, penchée sur sa broderie, et ses beaux cheveux blonds étincelaient, dorés par la lumière. Elle l'attendait patiemment, en soupirant peut-être. Il se reprit à l'aimer et fit le serment de renoncer à la fiévreuse existence à laquelle il avait dû tant d'âpres joies et tant de cruels soucis.

Il pensa que si les débris de fortune que lui avait laissés son père étaient dissipés, mademoiselle de Beaulieu était riche, et qu'avec les cent mille livres de sa dot un jeune ménage pourrait faire honorable figure. La vie à Paris était loin de coûter aussi cher qu'à Pétersbourg, et puis le temps des folies était passé. On resterait six mois dans ses terres pour faire des économies, et on consacrerait la plus grande partie du revenu à mener un train suffisant pendant l'hiver.

Le duc se retrempa dans ces idées, et se sentit redevenir tendre et bon. Il se trouva un autre homme. Et il jouit délicieusement de ce retour à ses premiers rêves de jeunesse. Tout le long de la route, il caressa de charmants projets d'avenir. Et quand le train s'arrêta sous les hangars vitrés de la gare du Nord, il sauta lestement sur le quai de débarquement, reprenant avec joie possession de ce Paris, loin duquel son esprit et son cœur s'étaient si gravement égarés.

C'était le soir. Il prit un plaisir d'enfant à regarder, par la portière de sa voiture, l'enfilade immense de la rue Lafayette, semée de ses innombrables becs de gaz. Le mouvement de la grande ville le saisit. L'allure des passants lui parut avoir une vivacité, un entrain particuliers. La circulation dans les rues était bruyante. Au carrefour du faubourg Montmartre, il tomba dans un embarras de voitures; les cochers s'apostrophaient vivement, et, jusque sous la tête des chevaux les piétons se glissaient, pressés de passer. Son fiacre repartit et longea le grand mur en meulière du jardin de l'hôtel Rothschild, puis il tourna par la rue du Helder, et, tout à coup, le duc se trouva en plein boulevard.

Il éprouva un saisissement. Des équipages se suivaient à la file, allant à l'Opéra. Au fond des vastes landaus apparaissaient, dans leurs élégantes sorties de bal, des femmes, la tête entourée d'écharpes de dentelles. Les clartés intermittentes du Jabloschkoff, qui jetait une lumière blafarde sur la façade du théâtre, percée de trous sombres, faisaient étinceler les casques des municipaux à cheval, enveloppés dans leurs manteaux, et qui restaient plantés immobiles au milieu de la place. C'était à ce croisement des rues et du boulevard un mouvement énorme. Les devantures des magasins flamboyaient dans l'obscurité, les trottoirs étaient noirs de monde. C'était le tableau magique de Paris la nuit, qui s'offrait là dans toute sa terrible et puissante splendeur.

Le fiacre tourna dans la rue de la Paix, et, quelques instants après, Gaston était à la porte du cercle. Il descendit de sa voiture, un peu étourdi, les oreilles pleines encore du bruit énervant du chemin de fer, les yeux brouillés par les lumières. Fatigué, il monta dans la chambre qu'on lui avait préparée, et il dormit d'un trait jusqu'au lendemain matin.

Gaston n'était pas resté assez longtemps éloigné de Paris pour que ses habitudes de boulevardier eussent disparu. Il reprit pied tout de suite sur l'asphalte. Son mauvais vernis russe tomba en un instant. Il se retrouva Parisien des talons à la tête. Pendant deux jours cependant il eut l'ivresse de Paris. Il se promena aux Champs-Elysées, au Bois. Il alla flâner à l'Hôtel des Ventes, il fit les mille pas entre la Madeleine et le boulevard Montmartre, heureux de donner des poignées de main et d'échanger des coups de chapeau. Il courut les petits théâtres et se renversa délicieusement dans son fauteuil d'orchestre trop étroit et imparfaitement rembourré. Il trouva exquises des pièces qui étaient idiotes. Il avait un contentement intérieur qui débordait en admirations continues. Au fond il était comme délivré depuis qu'il avait quitté la Russie. Il avait l'air d'avoir rompu son ban, de s'être evadé du bagne. Il était libre maintenant; il respirait.

Ses affaires au ministère furent terminées en trois jours. Il décida qu'il partirait à la fin de la semaine. Il voulait surprendre Claire et la marquise qu'il savait à Beaulieu. D'avance il jouissait de leur surprise, il entendait leurs cris de joie. Pour un empire il n'aurait pas renoncé à ce plaisir d'arriver à l'improviste.

Il était allé, en flânant, rue de la Paix, acheter chez Bassot, le joaillier de la famille, une admirable bague de fiançailles, un énorme saphir entouré de brillants, monté avec une perfection rare. Il se voyait offrant à Claire l'écrin de velours blanc armorié. Celle-ci l'ouvrait et, grave, souriant doucement, elle lui tendait le cercle d'or pour qu'il le passât lui-même, à son doigt fin terminé par un ongle rose. Et cette fois c'était bien fini, il était son époux, la bague était le premier anneau de la chaîne qui devait les unir.

La veille de son départ, le duc, en rentrant du théâtre, trouva le cercle plus animé que les autres soirs. Il s'informa. On lui apprit que tout ce mouvement, cet éclat, ces lumières, étaient causés par une représentation extraordinaire, donnée dans la salle des fêtes. Un public d'élite était rassemblé pour entendre l'*Education de la Princesse*, opérette en deux actes, due à la collaboration de deux hommes de talent, appartenant au meilleur monde, le duc de Féras, pour les paroles, et M. Jules Trélan, pour la musique.

L'interprétation était remarquable. Baron, des *Variétés*, prêtait sa distinction native au rôle du grand chambellan. Daubray, du *Palais-Royal*, interprétait le personnage scabreux du chevalier Alphonse de Rouflaquette. Saint-Germain, du *Gymnase*, avait consenti, pour une seule fois à se révéler grand chanteur dans le rôle de Pépinster. Le jeune baron Trésorier, membre du cercle, possesseur d'une charmante voix de ténor, avait été chargé du personnage de Triolet. Madame Judic faisait la princesse Hortensia et Suzanne Lagier la Reine-Mère.

On s'attendait à un succès formidable. Les valets de pied de service étaient débordés, tout le monde arrivait en même temps pour être bien placé. Et, du large vestibule orné de belles tapisseries Louis XIV, un murmure de voix, un froufrou de robes rajustées par petits coups avec la main, venaient jusqu'au duc avec des bouffées d'air chaud, saturé d'une fine odeur de poudre à la maréchale.

Au lieu de monter se coucher, le duc jeta son pardessus à un valet de pied, et, aplatissant son gibus, il entra.

Une circonstance bien futile souvent décide ainsi de la destinée des hommes. Bligny en allant écouter *l'Education de la Princesse*, ne se doutait guère qu'il venait de modifier gravement son avenir.

La salle des fêtes était étincelante de lumière. Sur des chaises attachées les unes aux autres, une nombreuse assistance se pressait. C'était un assemblage de satin, de velours, de gaze et de soie, gamme de couleurs éclatantes, au milieu desquelles resplendissait la blancheur des épaules nues. Le battement léger des éventails agitait cette foule énorme d'un mouvement d'ailes. Un bourdonnement de conversations, discret et étouffé, s'élevait de temps à autre quand une personne connue entrait dans la salle. Au fond, le théâtre silencieux, sévère, fermé aux regards par son rideau rouge.

Le duc se dirigea vers un groupe d'habits noirs parmi lesquels il venait de reconnaître quelques amis. Au centre trônait, très entouré, maître Escande, jeune notaire nouvellement pourvu de sa charge et futur héritier de parents archi-millionnaires.

Patrons de Broderies et Dentelles de la Revue Moderne











No 84—Motif pour nappe d'Autel, aube, rochet, etc., à exécuter en broderie anglaise et Richelieu. Prix 25 cts.

No 85—Grand motif pour rideau de porte ou autres travaux féminins. Prix 25cts.

No 86—Feston pour lingerie, toilette d'oreiller, dessus de bureau, etc. Prix 25cts.

No 87—Motif pour lingerie à exécuter en broderie blanche et Richelieu. Prix 25cts.

No 88—Bavoir à exécuter en broderie Anglaise. Prix 25cts.

Mis avec une élégance irréprochable, il parlait d'un air d'importance. Mais la vue de Bligny parut avoir cloué sa langue à son palais. Il resta la bouche ouverte, regardant stupéfait, le duc, qui approchait en souriant. Et un grand silence se fit, coupé seulement par cette réflexion: "Oh! c'est vraiment bien dommage!" poussée d'un air navré par un vieil homme chauve, de taille élevée, vêtu d'un habit qui sentait l'ancien négociant, le visage très rouge, encadré de larges oreilles, surmontées de touffes de cheveux jaunes, le cou maintenu par une haute cravate blanche, des boutons en diamants à sa chemise et les pieds chaussés d'escarpins vernis découverts, laissant apercevoir le coton blanc des bas.

Bligny était entré dans le groupe, et, ayant serré la main à ses amis, il attendait, très intrigué par ce silence, qui lui semblait extrêmement éloquent. Il allait demander de quoi il s'agissait, et comment son apparition pouvait causer un pareil malaise aux assistants, lorsque le vieil homme, se penchant vers un des amis du

duc, lui murmura à l'oreille, assez haut pour être entendu et pour qu'un refus ne fût pas possible: Présentez-moi donc au duc.

L'ami se tourna vers Gaston, avec un air très ennuyé et très étonné à la fois, qui signifiait, clair comme le jour: Quelle fantaisie étrange à cet olibrius? puis, se résignant:

— Mon cher duc, monsieur Moulinet...

— Industriel, ajouta vivement l'homme aux boutons en diamants, ancien juge au tribunal de commerce...

Et, d'un air pénétré, s'emparant des mains du jeune homme, il reprit:

— J'ai l'honneur, monsieur le duc, de connaître votre famille. Mademoiselle Moulinet, ma fille a été élevée au couvent avec mademoiselle de Beaulieu, votre cousine. Oui, monsieur, au Sacré-Cœur, la première maison de Paris... Pour Athénaïs, je n'ai regardé à rien. Tout ce qu'il y avait de mieux n'était pas encore assez bon pour elle... Et je vous prie de croire que j'ai appris, avec bien du regret, la fâcheuse nouvelle...

Depuis un instant, M. Escande se démenait au risque de froisser le devant de sa chemise ou de déranger le nœud artistement construit de sa cravate. Il faisait le télégraphe avec ses bras, il piétinait, il prodiguait les "hem! hem!" Mais Moulinet, trop lancé pour s'arrêter, et, peut-être, ne voulant pas comprendre — ce qui arriva plus tard pourrait le laisser croire, — poursuivait ses compliments de condoléance...

— Pardon, fit le duc en fronçant le sourcil, mais je ne saisis pas très bien... Vous me parlez, monsieur, d'une fâcheuse nouvelle, qui paraît toucher ma famille et atteindre spécialement mademoiselle de Beaulieu. Je ne sais ce que vous voulez dire. Veuillez, je vous prie, vous expliquer plus clairement.

Maître Escande parut tout à fait contrarié. Et comme Moulinet restait silencieux, la tête baissée, semblant se désintéresser de la question, le jeune notaire prit son parti et s'avançant vers Bligny:

— Mon Dieu, mon cher duc, dit-il d'un ton solennel, je suis fâché que vous appreniez ce soir, et dans un endroit si peu fait pour une semblable confidence, le fait auquel M. Moulinet vient de faire allusion... Cependant, comme vous sauriez certainement demain à quoi vous en tenir, il n'y a pas d'inconvénients à vous éclairer sur-le-champ. Eh bien! quand vous êtes entré, j'apprenais à ces messieurs qu'étant allé pour affaires en Angleterre, j'ai appris, avant qui que ce soit, que le procès engagé de son vivant par le marquis de Beaulieu, et poursuivi par ses ayants droit, venait d'être perdu sans appel possible...

A cette révélation si inattendue, le duc pâlit. La perte de ce procès, sur lequel madame de Beaulieu fondait de si grandes espérances, c'était la ruine pour Claire. Gaston fit un effort, et, dominant son trouble:

— Permettez-moi, mon cher maître, dit-il avec hauteur, de m'étonner de la facilité avec laquelle vous faisiez à ces messieurs des communications relatives à la famille de Beaulieu. Je ne pensais pas que les affaires des miens fussent de nature à servir de texte aux racontars des indifférents et aux cancans des désœuvrés. Je vous serais très obligé si, à l'avenir, vous vouliez bien montrer moins d'abandon...

Le jeune notaire blêmit à ces mots, la bouffissure de son visage se coupa de petites rides produites par l'agitation de ses nerfs. Il secoua la tête en respirant bruyamment, et, prenant un air froissé:

— Mais, mon cher duc, fit-il, croyez bien...

— Je crois ce qu'il faut, interrompit sèchement Bligny.

Et, toisant son interlocuteur, il s'éloigna lentement, suivi de ses amis silencieux.

Moulinet et Escande, restés en présence, se regardèrent un instant sans parler, puis l'industriel, grimaçant un sourire:

— Rude sang, ces Bligny? Vous avez été vivement ramené, hein! mon cher maître? Et j'ai eu ma part des éclaboussures. Ça m'est égal, rude sang! Ruiné, celui-là, hein?

— A plates coutures dit le notaire avec dédain, et il fait le grand seigneur, il tranche, il donne des leçons...

— Parfaitement! Voyez-vous, mon cher, les révolutions auront beau faire, nous ne serons jamais les égaux de ces gens-là. Et ce duc sera un mari bien avantageux pour une fille riche.

Les trois coups frappés à intervalles espacés sur la scène, avec une lenteur solennelle, interrompirent la conversation. Escande et Moulinet s'assirent. Le duc était allé se placer un peu plus loin. L'orchestre attaquait l'ouverture. Une valse brillante, d'un rythme caressant, déroulait sa mélodie légère. Le duc, attentif en apparence, réfléchissait profondément. Cette ruine de Claire était un coup de foudre qui anéantissait son avenir. Il était fiancé à mademoiselle de Beaulieu, et elle était pauvre, Pas un instant, il faut le dire à sa louange. Gaston songea à ne point tenir ses engagements. L'idée ne lui vint même pas qu'il pourrait épouser une autre femme que Claire. Il se considérait comme lié. Il avait sur lui, près de son cœur, dans l'écrin de velours blanc frappé des armoiries des Beaulieu et des Bligny accolées, la bague des fiançailles. Mais il était plus



Attrayant chapeau noir avec bord à effet aéroplane et jet de chinchilla. Modèle de la maison Fairweathers.

sûrement enchaîné par sa parole qu'il ne l'aurait été par cet anneau.

Cependant, Claire ruinée, c'était la médiocrité pour toute la vie, la nécessité de se confiner au fond d'un château de province et d'y végéter en gentilhomme fermier, comme un vrai loup, sans voir personne, dans la crainte de la dépense. C'était pour le beau, le séduisant, le recherché Gaston, un ensevelissement en pleine force, en plein éclat. Il regretta amèrement d'avoir dissipé les sommes énormes qu'il avait gagnées. Si peu acceptable que fût cet argent du jeu, c'était encore de l'argent. Et vivre sans ressources, dans ce siècle si positif, où chacun n'était estimé qu'à sa valeur pécuniaire, ce n'était pas vivre.

Puis il pensait avec attendrissement au désespoir de Claire et de sa mère quand elles apprendraient la fatale nouvelle. Elles l'ignoraient encore, puisque ce sot d'Escande l'avait rapportée toute chaude d'Angleterre. Gaston eût voulu avancer son voyage pour être plus tôt auprès de ces pauvres femmes, se trouver à même de leur adoucir le coup, et de les consoler.

La toile s'était levée, montrant un décor printanier et vermeil. Dans un paysage ensoleillé le chœur des moissonneurs et des moissonneuses était en scène et chantait à tue-tête, sur un air de bourrée très enlevé, ces paroles d'une faible originalité:

Chantez, belles filles,
Glanez, beaux garçons,
Levez vos faucilles
Au bruit des chansons!

Et comme si ces banales paroles eussent jeté le duc dans un nouveau courant d'idées, il se voyait à Beaulieu, avec Claire, sous le ciel bleu; les moisonneurs chantaient dans les blés, une chaleur bourdonnante montait de la terre. Il était pénétré par une langueur délicieuse. Et, auprès de celle qu'il aimait, il se sentait heureux de sa pauvreté. C'était un calme si profond, une douceur si paisible, après les orages de sa courte existence de viveur! Il en jouissait pleinement, et il entrevit dans cette médiocrité, à laquelle la ruine de Claire le condamnait, des satisfactions inconnues et captivantes.

Sur la scène, la pièce se développait, et le chevalier Alphonse de Rouflaquette chantait son grand duo avec la princesse. La voix caressante et chaude de Judic murmurait avec une ardeur passionnée:

Viens! A ma grandeur pour toi je renonce.
Quittons mon palais, désertons ma cour!

Et Daubray, passant la main sur ses accroche-cœur blonds, répliquait avec un coup d'œil scélérat:

Non pas! La grandeur n'exclut pas l'amour!
Richesse et pouvoir, conserve en ce jour,
Conserve tout pour ton Alphonse!

Et l'artiste aimé avait couronné sa phrase d'un point d'orgue prodigieux, qui avait excité des trépignements d'enthousiasme. L'*Education de la Princesse* s'annonçait comme un énorme succès. Le directeur des Variétés, devenu rêveur, songeait déjà à cette petite machine pour l'hiver suivant.

Moulinet, allongé sur sa chaise, dodelinait la tête, comme un ours qui entend jouer de la flûte. Il ne songeait guère à suivre les aventures de la princesse Hortensia. Une autre princesse l'intéressait bien davantage: c'était sa fille, la brune Athénaïs. Il la voyait au couvent, toute petite avec sa robe trop courte, ses gros souliers et ses mains rouges, visage ingrat et imparfaitement dessiné, corps anguleux et dégingandé, en plein travail de formation. Elle venait au parloir, au milieu de ses camarades élégamment habillées, qui la toisaient avec un air de dédain. Il n'était pas encore riche, à cette époque-là, le père Moulinet; il n'avait pas encore fondé sa grande fabrique de chocolat de Villepinte, ni inventé les prospectus sur papier bleu, rédigés en style de dentiste, qui avaient fait connaître ses produits dans les plus petites communes de France.

Il vendait alors des denrées coloniales en gros. Et les nobles mères des camarades d'Athénaïs ne se gênaient pas pour manifester leur étonnement de ce que l'héritière de cet "épicier" avait été admise comme pensionnaire. Les échos des petites intrigues de classe étaient venus jusqu'à lui. Il savait avec quelle arrogance sa fille était traitée par les élèves. Et à la tête de la coterie opposante, les nobles, comme on les appelait, il se rappelait que c'était la fière mademoiselle de Beaulieu qui s'y trouvait.

A suivre dans le numéro de MAI.

LES NUMEROS GAGNANTS

La liste officielle des numéros des obligations à primes vendues par La "Prudential Financial Society" sera publiée chaque mois à l'avenir par LA REVUE MODERNE. Cette liste comprend les numéros des obligations du Crédit National 1920, Ville de Paris, 1919, Crédit Foncier 1921, Crédit Foncier 1912.

COURRIER DE MADELEINE

J. ARTHUR S.—Tout est bien qui finit bien, et je suis ravie de vous savoir rassuré et satisfait.

MARJOLAINE.—Votre amitié et votre confiance auront été parmi les plus jolies choses tombées en ma vie, et de savoir que la mienne vous est quelque peu précieuse m'est plus doux que vous ne l'imaginez peut-être. Je prends note de l'invitation et je souhaite vivement pouvoir l'accepter aux beaux jours ensoleillés que nous attendons.

TOUJOURS FIDELE.—Lorsque l'on a du devoir une conception plus haute et plus parfaite que les autres, il faut la réaliser sans s'inquiéter de ce que l'on pensera de notre manière de penser et d'agir. La certitude de bien faire doit seule nous inspirer. J'ai hâte pour vous au retour de l'été qui devra vous faire tant de bien, et ensoleiller un peu votre âme triste.

VITA.—Je suis ravie de vous avoir été agréable et j'espère vous retrouver souvent dans le courrier de la Revue Moderne.

AURORE DES BOIS.—N'aviez-vous pas distraitement envoyé votre lettre à une autre adresse, car c'est la première fois que votre pseudonyme me tombe sous les yeux. Je suis chagrine que vous ayiez pu croire à de l'indifférence de ma part, alors qu'il n'en était absolument rien. Nous ne demandons à la Revue Moderne qu'à faire plaisir à tous, et nous n'épargnons rien pour atteindre à ce résultat. Les amitiés nouvelles sont donc les bienvenues, et la vôtre si souriante et si sincère m'aurait sûrement intéressée. Votre nom d'ailleurs, le vrai, aurait tout de suite retenu mon attention, à cause justement du petit livre dont nous avons déjà eu l'occasion de dire quelque bien.

"A UN AMI DES FRANCO-AMERICAINS" qui demande le nom des paroisses canadiennes dans les villes suivantes: "Line, Fauvette américaine répond: Charleston; je ne crois pas qu'il y ait aucune paroisse canadienne ni même catholique dans cette ville car le directory catholique n'en fait pas mention. Everett; Paroisse St. Joseph, dont le curé est le Rév. Henri J. Filion, 199 rue Buckman. Somerville; il y a 6 paroisses catholiques dans cette ville mais aucune est canadienne. Revere; 2 paroisses; aucune canadienne. Melrose; une paroisse catholique qui est une paroisse américaine. Malden; 2 paroisses catholiques, aucune canadienne. Winchester; une paroisse catholique mais non canadienne. Arlington; 2 paroisses mais non canadiennes.

Voila ce que j'ai trouvé dans le directory catholique des Etats-Unis et du Canada.

Votre toute dévouée, Line, Fauvette américaine, 68 rue Merrimack, Manchester, N.H.

Un merci affectueux à notre "Fauvette Américaine".

J'AIME L'ART.—Voici quelques adresses de journaux de modes français, avec le prix de l'abonnement: "L'Art de la Mode: 30 francs; le Petit Echo de la Mode: 18 francs; Fémina: 60 francs, vous pouvez vous procurer ces journaux au numéro à la Librairie Déom dont vous trouvez l'annonce dans la revue, et cela à des prix modiques.

AME SOLITAIRE.—La rêverie que vous m'adressez ne manque pas de qualités, seulement elle demande encore à être mise et remise sur le métier... Rien de plus difficile que ces articles brefs et profonds, où il faut en quelques mots décrire tout un état d'âme, et il faut avoir acquis une habileté rare pour les traiter sans banalité.

VICENTINE.—Soyez sans inquiétude, Claude Ceyla qui a de l'esprit comme dix, n'aura pas pris ombrage de tous vos propos, et en aurait tout bonnement ri. Donc bannissez toute crainte de ce côté, et ne poussez pas plus loin une enquête que je ne saurais vous aider à résoudre, sans manquer à tous mes devoirs professionnels. Je suis contente que notre revue vous plaise, et que vous vous sentiez quelque peu disposée à aimer sa directrice qui sera toujours heureuse de vous accueillir à bras ouverts, et d'un cœur ami.

BARBE ROUSSE.—Mais il ne faut pas hésiter. La nature a des bizarreries fort désagréables, et qu'il convient de détruire. La barbe est pour les hommes, laissons la leur, et détruisons impitoyablement ces poils follets qui nous enlaidissent toujours et nous ridiculisent souvent. La pâte épilatoire Vazelo annoncée dans nos colonnes a beaucoup de succès, et je crois que vous aurez du profit à l'utiliser.

JOYEUSE REVEUSE.—Je vous retrouve à toutes les phases aimables de l'année, et votre sourire, le jour où il n'apparaitrait plus dans ma vie, me manquerait comme une chose précieuse dont l'on ne se console pas aisément. Mon merci le plus sincère pour vos attentions aimables et constantes.

BZZZ.—Ah! si j'avais le temps de faire tout ce que l'on me demande combien j'en serais heureuse, mais les jours sont trop courts, ainsi que les mois pour me permettre d'accomplir le quart de ce que je rêve...Ainsi ce que vous voudriez devient matériellement impossible. Je dois me consacrer entièrement à la tâche que j'ai entreprise, et qui est assez lourde pour que je ne puisse en accepter une autre. Mais il me semble que ce joli rôle devrait en tenter bien d'autres qui ne sont ni égoïstes, ni indifférentes aux belles tâches. Il s'agit de la trouver celle-là et de lui confier vos intérêts et vos ambitions. Je souhaite que vous la rencontriez bientôt, et que tout se réalise suivant votre espoir et le mien.

JEUNE VIEILLE.—Voyez donc notre annonce "Invention Merveilleuse" et vous apprendrez que "l'Invisible" efface toutes les rides, et particulièrement celles qui se manifestent prématurément. Essayez-en donc. Une femme a le strict devoir de se garder jolie pour le plaisir de son mari et de ses enfants, et pour la satisfaction de tous ceux qui l'entourent. Celles qui prétendent que la laideur est une vertu, ne méritent pas d'être écoutées. Sans user de moyens extravagants, une femme doit veiller sur sa beauté comme sur sa toilette. Ce n'est pas le luxe qui fait le mérite de toute cette grâce féminine, c'est plutôt la simplicité discrète, et la beauté sauvegardée. Je vous parle comme une vraie femme, voyez-vous...

LINETTE.—Merci de la gentille attention à laquelle j'ai été fort sensible.

MADELEINE DES PINS.—Je suis contente de vous retrouver avec toute votre belle sincérité et votre chaude exubérance. Vos "pensées" auront leur tour. Merci. Je crois qu'il vous sera facile d'assister aux séances du prochain Congrès. Vous devez appartenir à une œuvre affiliée à la Fédération Nationale? Plusieurs paroisses sont affiliées, et si vous appartenez à une œuvre de votre paroisse, vous êtes, par le fait même membre de la Fédération, et vous pouvez réclamer votre carte d'admission auprès de la présidente ou de la secrétaire de votre Association... Revenez souvent au coin où vous êtes désirée.

JACQUELINE.—Je voudrais faire la plus complète possible cette revue dont nous réussirons, je l'espère



Costume en velours tan, avec surplis noir et bleu, montrant le long collet à revers et poches biaisées en plaid. — Modèle de la maison Fairweathers.

à augmenter les pages, jusqu'à les doubler et davantage à mesure que la faveur du public se fera sentir. Jusqu'ici nous n'avons eu qu'à nous louer de la bonne volonté de tous. Maintenant quand nous aurons conquis les annonceurs en nombre suffisant, pour assurer à une revue agrandie et perfectionnée son succès matériel, vous serez surprise, vous et bien d'autres, de tout ce que nous pourrons vous offrir d'intéressant, de substantiel et de captivant. La Revue Moderne s'adresse à tous, il faut donc qu'elle arrive à plaire à tous et à satisfaire tous les vœux. Le vôtre sera sûrement pris en sérieuse considération, et j'en note l'expression comme la preuve de l'aimable intérêt que vous accordez à la Revue moderne où la meilleure bienvenue vous accueillera toujours, et... souvent, je l'espère.

UNE HERITIERE.—Vous ne sauriez placer plus avantageusement votre argent qu'en achetant des obligations du gouvernement français et de la ville de Paris. Ces obligations, avec le change actuel sont extrêmement bon marché et les détenteurs participent aussi à un tirage qui se fait quatre fois par année de lots pour la valeur de quatre millions. Le gros lot n'est gagné que par une personne, mais cette personne peut être vous. Lisez attentivement l'annonce que nous publions de la "Prudential", et vous verrez tous les avantages offerts par de tels placements. Je ne vous donnerais pas ce conseil s'il n'était de tout repos. La France va se relever rapidement, et son marché reprendra avant longtemps le cours normal, et ainsi le franc que vous aurez payé dix sous vaudra vite son prix habituel de vingt sous. Vous aurez donc fait du 50% de bénéfice, sans compter l'intérêt, et les chances de gagner le million!

CHRYSANTHEME.—Le joli billet tout rempli de tendresse sincère. Je l'ai lu avec une vraie émotion, et je me suis dit que j'étais fort heureuse d'avoir conquis de telles sympathies. Je vous remercie de toute cette douceur dont j'ai besoin, croyez-m'en, et revenez quelquefois me dire que vous êtes toujours mon amie.

CLAIR DE LUNE.—J'accepte ce numéro que vous voulez bien m'offrir, et il sera le bienvenu croyez-le bien. Je suis sûre que si un correspondant peut se dessaisir en votre faveur des numéros de la Revue populaire de août et octobre 1915, qu'il se fera un plaisir de me le laisser savoir. Oui, très bien sans le savoir, par hérédité quelquefois, ou encore en le prenant par contagion, sans même s'en douter. Le terrible de l'affaire, c'est que sans avoir rien fait pour mériter une telle épreuve, l'on peut se trouver contaminé. Si vous avez la moindre inquiétude, consultez votre médecin; lui seul pourra vous éclairer. Mais il ne faut pas non plus se monter la tête par tout ce qui se raconte dans les journaux,mais vous renseigner à bonne source.

MARCEL G.—Je confie à Saint-Just, notre critique en poésie, le soin de vous dire exactement ce qu'il pense de votre pièce de vers. Vous avez raison, une saine critique est encore le plus grand service que l'on puisse recevoir dans nos débuts d'écrivain.

MANOELA.—Merci affectueusement.

LILI.—D'abord, laissez-moi vous dire que je vais voir à ce que vous soyiez entièrement satisfaite, et que votre demande soit entièrement exaucée. Quel cœur délicat et charmant vous avez. Comme vous auriez tort d'être humiliée de votre titre de "belle-mère". A le porter aussi noblement, à concevoir votre rôle d'une façon aussi parfaite, vous lui mettez une auréole à ce titre. Et puis tout cela, vous savez ce sont des préjugés, il est d'habitude hélas de concevoir de la méfiance contre les belles-mères, de s'imaginer que les enfants ne recevront d'elles ni tendresses, ni soins. On exige de la belle-mère plus que la mère elle-même ne donne. Il faut que les belles-mères se mettent au-dessus de ces mesquineries, et qu'elles fassent tout leur devoir sans se préoccuper du qu'en dira-t-on. Lorsqu'elles ont un cœur comme le vôtre, les enfants sont bien heureux. Certes, toutes les belles-mères ne sont pas des perfections, mais si tant d'ennuis surviennent après un remariage, devons aussi que les enfants ne sont pas toujours les victimes. Je connais pour ma part, autant de belles-mères qui ont souffert le martyre de la part d'enfants qu'elles étaient pourtant bien disposées à aimer, que d'enfants martyrisés par des belles-mères. Le malheur arrive souvent du fait de l'intervention maladroite ou méchante de la part de parents ou d'amis qui jouent dans les familles un rôle néfaste. Mais dans votre cas, il n'y a qu'à admirer votre tact, votre générosité et votre sincérité. Je souhaite que votre satisfaction soit profonde toujours, et votre affection sans cesse payée de retour.

MADELEINE





Robe en crêpe de Chine gris perle et marine, montrant le nouvel effet à œillet et broderie solide.—Modèle de la maison Fairveathers.

COURRIER POÈTIQUE

PRINTEMPS.—Nombreuses fautes de versification.

A MA PETITE ALINE.—Même réponse que ci-haut.

A MON FRERE.—Procurez-vous un traité de prosodie, vos vers pèchent contre les règles.

LA PLUIE — LE PETIT CAPORAL — DEPART — NOUVEAUX CHAPEAUX — ETC.—Toutes ces pièces du même auteur dénotent du talent, et toutes ont un commun défaut: elles ne sont pas suffisamment travaillées. L'auteur me semble doué d'une fécondité dangereuse, qu'il faudrait limiter et discipliner pour atteindre au grand art.

SAINT-JUST.

Chronique Musicale

Enfin le Quatuor Flonzaley a fait salle comble! Il n'est pas trop tôt vraiment, car une institution musicale aussi près de la perfection aurait dû attirer avant le 2 mars 1921 le grand nombre d'amateurs de musique qu'il y a à Montréal!

Les artistes qui composent le quatuor Flonzaley: M.M. Betti, Pochon, Bailly et d'Archambeau, sont en parfaite communion musicale. Chacun d'eux s'oublie, pour ainsi dire, derrière l'œuvre qu'il interprète, de manière à n'occuper que juste la place qu'il faut, à ne jamais empiéter sur son voisin; c'est là ce qui fait cet ensemble merveilleux, cette homogénéité si admirable!

Le programme se composait du quatuor en ré majeur, Op. 64, No 5 de Haydn; du quatuor en fa mineur de Victor Vreuls; du quatuor en la mineur, Op. 41, No 3, de Schumann. Le Quatuor Flonzaley accueilli avec tout l'enthousiasme qu'il méritait a donné plusieurs rappels.

* * *

Les dillettanti ont pu encore une fois être transportés, au second concert donné ici par l'Orchestre de la Scala de Milan, le 22 Mars, au Théâtre St. Denis.

Quel admirable maître que Toscanini! De l'Ouverture de "Guillaume:—œuvre jouée et rejouée — il a fait une nouveauté; il a rajeuni Rossini, en le parant de sonorités chaudes et pleines!

Du reste, son programme en entier était extrêmement intéressant; il nous a fait connaître des œuvres de Sinigaglia, Martucci, Tommasini et Pick-Mangiagalli, compositeurs appartenant à l'école moderne italienne et malheureusement peu connus ici. Mais c'est dans l'Ouverture de "Lohengrin" et dans l'"Enchantement du Vendredi Saint" que Toscanini a montré le grand musicien qu'il est; c'est dans Wagner qu'il triomphe; c'est d'ailleurs là qu'il a été le plus applaudi.

* * *

Les prochains concerts seront: le 17 Avril, au Théâtre de Sa Majesté: l'Orchestre Symphonique de Montréal; le 18 avril, à la Salle Windsor, Alberto Salvi, harpiste; le 27 avril, au Théâtre St-Denis, Titta Ruffo baryton et Anne Fitziu soprano.

* * *

Mlle Camille Bernard nous a donné le dimanche 13 mars au Ritz Carlton un charmant petit concert de chansons françaises.

Si Mlle Bernard se spécialisait dans ce genre charmant, le public ne saurait trop la féliciter. Avec l'ensemble des qualités qu'elle a déjà et ce que lui donnera la suite des études qu'elle fera dans cette branche, elle peut arriver à un degré de perfection auquel peu peuvent prétendre — Nous avons remarqué tout spécialement "L'eusses-tu-cru" et "La Farandole", ces deux chansons charmantes par elles-mêmes étaient très au point quant à l'interprétation.

M. Gilles Plamondon est un jeune violoniste qui promet énormément, et qui nous en sommes sûr, tiendra ses promesses. Quel joli style et quel sens musical heureusement développé. Pourquoi ne se fait-il pas entendre plus souvent?

Mme Damien Masson avec son inlassable dévouement, sa modestie et sa maîtrise accoutumés avait assuré la formidable tâche de tous les accompagnements de la soirée.

* * *

Malheureusement, nous manquons d'espace pour parler comme il nous aurait plu du concert que Mlle Madeleine Peacock a donné le 15 mars à la salle du "Ladies Ordinary".

Sans aucun doute, l'avenir se chargera de montrer l'étoffe qu'il y a dans la jeune artiste, dont le jeu alors affermi, sera à la hauteur des difficultés du programme choisi.

En résumé concert intéressant et joli effort artistique.

ANNE M. D'HALEWYN.

L'Esthétique Féminine

"La possession de soi est la plus grande des élégances."
EMERSON.

Nous causerons un peu, aujourd'hui, chères lectrices, de l'hygiène morale, c'est-à-dire de ce qui a trait à l'âme, dont la triade, pour parler ainsi, se compose de l'intelligence, du coeur et de la volonté.

L'intelligence se développe par l'étude, par des lectures sérieuses, instructives, en un mot, par tout travail intellectuel. De même que l'exercice est nécéssaire au développement physique, les cellules cérébrales se développent par l'exercice. C'est l'intelligence qui règle le travail manuel, qui empêche le surmenage et fait prendre le repos réparateur des forces dépensées dans toute activité.

Le coeur doit être aussi formé. L'hygiène de la sensibilité a des règles qui doivent être observées. Combien de personnes altèrent non seulement leur santé morale, mais aussi leur santé physique, en écoutant trop leur coeur, en se laissant émouvoir par la moindre chose, en cédant au vent des passions, au lieu de résister énergiquement.

Un grand philosophe a dit: "L'homme doit avoir tant de valeur que toutes les circonstances lui soient indifférentes."

Le caractère se forme par le développement de la volonté. Chacun doit s'efforcer d'être d'accord avec soi-même, d'écouter la voix de sa conscience qui est, sans aucun doute, le meilleur guide.

Donc on fait de l'hygiène morale en ayant une vie réglée par des occupations régulières, des devoirs à remplir, des habitudes conformes aux principes de la morale.

Il est bien nécessaire de régler ses occupations. C'est la meilleure manière d'accomplir beaucoup, en peu de temps, d'éviter le surmenage, la fatigue, qui affectent la santé, affaiblissent le système nerveux, causent des accès de mauvaise humeur, d'irritabilité, etc.

En réglant ses occupations, on s'efforcera de trouver le temps nécessaire au travail et au repos. Sénèque dit: "Si c'est une loi qu'il faut travailler pour vivre, il faut aussi prendre ces deux choses alternativement: le travail quand on s'est reposé, et le repos quand on a travaillé."

Si on consulte la nature, elle nous dit qu'elle a fait le jour et la nuit qui sont les emblèmes du travail et du repos. Il n'est donc pas très sage de prendre la nuit pour le jour, et vice versa, comme on le fait malheureusement trop souvent.

L'ennui est supprimé par une série d'occupations ordonnées. Le temps bien employé passe tellement vite que l'on s'en étonne soi-même.

Il est aussi très important de bien connaître les devoirs qui incombent à chacune de nous et de les remplir scrupuleusement. Le système nerveux a besoin d'être soumis à une discipline, sinon il va à la débandade comme une armée sans général.

Pour tout être qui réfléchit, une vie sans but est une charge. Il faut à chacun un idéal vital qui le fasse avancer et progresser.

Les devoirs donnent un but tangible à la vie.

La neurasthénie et l'énervement des gens du monde n'ont souvent pas d'autre cause que leur vie inutile et sans but. Qu'une secousse les ébranle, qu'une perte de fortune, par exemple, les mette dans la nécessité de gagner leur vie, leur guérison s'opèrera souvent par l'accomplissement de ces nouveaux devoirs.

Savoir vivre conformément aux principes d'une morale adoptée est le seul moyen pour assurer le calme de l'esprit et la paix intime, base de tout bonheur réel.

L'être sans caractère, qui oscille dans ses décisions, qui cède soit aux passions, soit aux illusions créées par l'imagination et des sentiments exagérés, souffre moralement. Cette souffrance use et fatigue à l'excès le système nerveux.

Il importe donc d'avoir de bons principes basés sur la distinction des vertus et des vices. Ces principes s'acquièrent par l'éducation et s'affirment par la volonté.

L'éducation, — la science de la vie, — à laquelle il faut travailler chaque jour, est donc absolument nécessaire à tout être pensant, à quelque degré de l'échelle sociale qu'il appartienne.

Que la femme se rappelle qu'elle est la souveraine gardienne de la beauté et qu'il n'y a pas de beauté sans harmonie.

Le physique étant le parfait reflet du moral, la femme ne conservera son charme, ne plaira réellement, ne sera vraiment belle, qu'en autant que son âme sera belle, grande et sereine.

Que sa personnalité grandisse donc, qu'elle s'affirme de jour en jour, qu'elle devienne une force contribuant au maintien de l'équilibre social si grandement menacé.

IDOLA SAINT JEAN

GRAIN DE SAGESSE

Quand l'enfant est petit, il nous marche sur les mains. Quand il est grand, il nous marche sur le cœur.

La rêverie est la caresse de la pensée.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Suite des pagee 2, 3, 4, 5, 6 et 7.

Il n'a pas d'ordre et il compte sur sa femme pour lui trouver tout ce qu'il ne serre pas. En discours c'est un autoritaire qui affirme son droit à conduire; en fait, il est bon, facilement influencé, et surtout un homme peu persévérant et de dispositions changeantes. Il est sincère, mais il aime à rire et à faire des histoires. Actif, un peu bavard et bruyant. Il est gourmand et il ne se prive pas de ce qu'il aime.

IDEALISTE.—Délicat, sensé, raisonneur, il aime les choses délicates et les recherche. Le cœur est bon et aimant, capable de beaucoup de dévouement quand il aime. Je le vois aimant à parler, à expliquer, sincère et un peu compassé. La volonté est forte surtout dans la résistance, car Idéaliste a peu de résolution et aucune initiative. Souvent triste. C'est un homme qui vit beaucoup par le cœur et toujours prêt aux émotions sentimentales. Son imagination le porte aux illusions et peuvent, momentanément, nuire à la sûreté du jugement. Humeur variable et réserve muette. Droit et franc et inspirant l'estime et la confiance qu'il mérite si bien.

ROLLANDE.—Ce sera une petite femme pratique plus tard: elle est encore jeunette et un peu légère; elle aime à rêver et elle a des petites tristesses vagues où elle se complait. La volonté est autoritaire, entêtée, vive et raide. Elle manque de douceur mais non de bonté, et il y a en elle des germes de dévouement qu'elle peut faire croître: il faudra, pour cela, lutter contre un peu d'égoïsme qui la tire en arrière et coupe court à ses élans généreux. Elle a des dispositions à l'économie et elle aime à travailler. L'orgueil est un peu susceptible et les reproches la fâchent. Mais elle est droite et consciencieuse et d'ici trois ou quatre années, si elle est bien dirigée, et si elle le veut, elle aura beaucoup acquis.

J'AIME G.—D'une grande impressionnabilité nerveuse, elle est délicate, sensible et enthousiaste. Pour un rien elle est toute joyeuse, pour un rien elle a de gros chagrins. Sincère et d'une franchise naïve et irréfléchie qui lui fait regretter parfois d'avoir parlé trop vite. L'humeur est capricieuse et la volonté aussi. Elle est souvent indécise: elle peut, cependant être résolue et tenace dans certaines choses. Cœur bon et généreux malgré un sentiment personnel qu'elle doit combattre pour se dévouer longtemps, car elle commence souvent avec ardeur ce qu'elle continue au prix de pénibles efforts quand elle ne l'abandonne pas. L'orgueil est susceptible. Les qualités pratiques ne sont pas très exercées, l'ordre est médiocre. Bonne volonté. Elle est très aimante avec un grand besoin d'affection.

ETHEL.—Un peu légère quoique capable de réflexion et un fonds de bon sens qui s'affirmera quand elle aura vieilli. Un peu vaniteuse, un peu coquette elle aime l'admiration et elle en a le souci. Cela ne lui enlève pas, heureusement, son naturel et sa spontanéité. La sensibilité est délicate, le cœur est bon et s'attache facilement. La volonté, vive et active, ne manque ni de résolution ni de fermeté mais de constance. L'amour-propre est vif et supporte mal les critiques et les reproches. Elle tient à ses idées: elle discute avec animation et contredit peut-être trop facilement. Rêveries sentimentales de jeune fille et tristesses sans causes assez fréquentes.

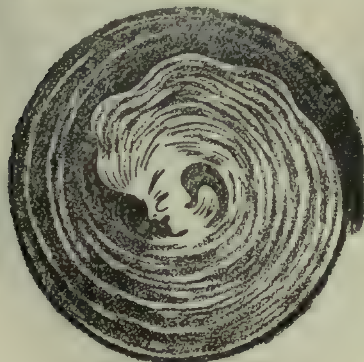
PETIT LOUP NOIR.—L'étude parue en mars.

BEBE ALBERTE.—Elle est animée, gracieuse, un peu étourdie, mais sensée tout de même, capable d'application de bonne volonté et de travail consciencieux. Son imagination lui crée des illusions et favorise la rêverie, et quoiqu'elle soit naturellement enjouée, elle peut avoir des tristesses pénibles et qui nuisent à son travail. Le cœur est délicat, bon et tendre: tous les dévouements y attendent l'occasion de s'exercer. La volonté est active, un peu autoritaire mais peu constante et très influençable, surtout par ceux qu'elle aime. Généreuse, un peu dépensière. Peu de vanité mais de l'orgueil. Elle a des gaietés exubérantes et enfantines. D'un mot on la blesse et on la fait pleurer. Besoin d'affection, amour du confort et de toutes ses aises. Encore bien jeune et bien inexpérimentée.

FUMEUR DE CIGARETTES.—C'est peut-être parce qu'il en fume trop qu'il est si nerveux? Sensible, impressionnable, il est d'un naturel inquiet, agité et variable. Il est peu réfléchi et ardent, il parle et agit impulsivement et parfois à tort et à travers. Très jeune, il a une volonté et un jugement peu formés Il est actif, énergique, irritable, capable de violences courtes; il est capricieux et n'a aucune persévérance. Il a de l'initiative et une ambition qui commence à poindre et qui le poussera à un travail plus égal. Bon cœur sensible et affection dont il essaie de cacher les délicatesses, en quoi il a tort. Il doit se defier et bien choisir ses amis: il subit l'influence de son entourage et il est exposé à des entraînements auxquels il n'oppose qu'une faible résistance! Il n'est pas confiant et le contraire d'expansif.

M'AIME-T-IL.—Positive et pratique d'un côté, légère et imaginative de l'autre, ses deux petites personnes se contredisent quelquefois, mais finissent par s'équilibrer assez bien. Elle est calme, raisonneuse, très sincère. Bonne et droite, elle se dévouera quand elle verra que c'est son devoir. En attendant elle jouit dans l'insouciance de toutes les aises et de tous les plaisirs qu'elle aime. Volonté résolue, ferme, indépendante. Initiative et optimisme. Elle ne complique jamais les choses et ne se donne pas plus de peine qu'il ne faut. Bienveillante, gaie et aimable. Il est possible qu'elle se modifie beaucoup quand elle souffrira de la vie. Elle me fait l'effet d'une enfant gâtée et jamais contrariée qui est heureuse et n'imagine pas qu'on puisse ne pas l'être.

BRUNETTE MOQUEUSE.—Jeune, étourdie, impressions vives et fugitives; rien de sérieux, ni de profond. Elle a cependant un sens pratique accentué et du bon sens: elle s'assagira. Le cœur est bon et sensible et je le crois capable d'affections fortes. L'orgueil est susceptible. Elle a de l'amour-propre et elle ne souffre pas la critique. Active et ambitieuse. Elle est très généreuse et elle a des enthousiasmes faciles et de courte durée. Volonté égale, modérée, un peu entêtée, Quand elle sera fixée, elle deviendra









DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

Collége Naval Royal du Canada

Le Collège Naval Royal est établi dans le but de donner une éducation complète en Science Navale.

Les diplômés de ce collège ont les qualifications requises pour entrer dans les Services Impérial et Canadien comme aspirants de marine. Une carrière Navale n'est pas obligatoire toutefois. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine, le cours fournit une éducation élémentaire complète en Sciences appliquées qui permet aux élèves d'entrer comme étudiants de seconde année dans les Universités Canadiennes.

Ce système d'éducation tend à développer chez les élèves, la discipline qui les habitue à obéir et les rend aptes à commander, un grand sens d'honneur physique et mental, et leur donne une bonne éducation élémentaire en Science, Génie Civil, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Modernes, comme base pour le développement général d'une plus grande spécialisation.

Des renseignements pour l'admission à ce collège sont fournis sur demande au Département du Service Naval à Ottawa.

En attendant la construction des bâtisses qui remplaceront celles qui ont été détruites, lors du désastre d'Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimalt, près de Victoria, C.A.

G. J. DESBARATS,
Sous-Ministre du Service Naval.

La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Ottawa, février, 1921.

probablement une excellente ménagère et elle saura se dévouer en devenant sérieuse.

GABY AUX YEUX BLEUS.—Active, vive, sensible, toute simple et naturelle, elle a une nature gaie et énergique: son bon sens voit les choses comme elles sont, son esprit pratique la rend débrouillarde et la sortira toujours d'embarras. Délicatesse, sensibilité et affection. Caractère enjoué et facile malgré un peu de raideur apparente. Au fond, elle est si simple, si sincère, si ennemie des complications, si généreuse et si peu égoïste qu'on s'arrange facilement avec elle. L'orgueil existe mais sans vanité. Ouverte et confiante elle a un grand besoin d'entente, de sympathie et d'affection. Activité égale et de l'initiative.

CLAUDE CEYLA.

LA PETITE POSTE

CONDITIONS: 1° 25 sous par 10 mots, plus 1 sou par mot additionnel. 2° Chaque insertion devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3° Ces petites annonces devront être adressées avant le 25 du mois qui précède la publication de la REVUE.

FAUVETTE AMERICAINE aimerait à correspondre avec quelqu'un du Canada, ami ou amie de Madame Madeleine. Adresse: Line D., Boîte 288, Manchester, N.H., U.S.A.

TOINETTE POMPADOUR désire correspondre avec messieurs. Poste restante, Hochelaga.

JEUNE FILLE sérieuse désire correspondre avec Messieurs distingués du monde entier. But, impossible à dire maintenant. Mlle Laura Choquette, St-Bruno, Co. de Chambly.

JEUNE FILLE 27 ans, modeste, affectueuse, bonne, vertueuse, demande à correspondre avec jeune homme ou veuf de 25 à 35 ans. But sérieux. Adresser, Mlle T. C. Poste restante, Station B. Montréal.

JEUNE FILLE aimerait correspondre avec jeune garçon, âgé plus de 22 ans. Myrto Bessette, Poste restante, rue St-Jacques.

FLEURETTE apparaît avec le printemps. Voulez-vous vous griser de son doux parfum? Jardin ouvert à qui y pénétrera gentiment. Guerre acharnée aux papillons noirs. Jardin ensoleillé, ciel pur. Où êtes-vous amateurs des petites fleurs? Fleurette Deshaies, Poste restante, Station F. Montréal.

JEUNE HOMME distingué désire correspondre avec jeunes filles de 20 à 30 ans. Bonnes, aimables, affectueuses et jolies. Raymond de Villiers, Valley Jct. P.Q., Boîte Postale No 6.

JEUNE FILLE de 18 ans, désire correspondre avec jeune homme. Mlle C. Clémenceau, Ste-Thérèse de Blainville, Comté de Terrebonne, P.Q., Boîte 152.

JEUNE HOMME sérieux, aimerait correspondre avec jeune fille de 20 à 30 ans, distinguée, instruite, intelligente, musicienne. Gaston LePasseur, Boîte Postale No. 6, Beauce Jonction, Co. Beauce, Qué.

JEUNE FILLE distinguée aimerait correspondre avec jeune homme distingué et affectueux. Mlle Pierrette Poirier, au soin de Mad. L. Fortier, 210 Brebœuf, Montréal.

GENTILLE BRUNETTE désirerait correspondant distingué... et... pas trop sérieux pour ses 18 printemps. Mlle Marguerite de Montjoie, Poste restante, Ottawa,

COSETTE, boîte 224, Montréal, désire correspondants originaux... mais pas détraqués.

BRUNETTE pas sérieuse du tout, désire correspondants de vingt à soixante ans. But: badinage. Musette, Casier postal 224, Montréal.

BRUNETTE au teint clair, désire correspondre avec gentil monsieur. Mlle Raymonde Laurier, Poste restante, Ottawa, Ont.

JEUNE FILLE morose, triste, désire correspondant de 25 à 35 ans, gai, affectueux, distingué, pour égayer sa solitude. Henriette Stevens, Rivière-du-Loup (en bas) Temiscouata.

BRUNETTE ORLEANAISE recherche correspondants bons, gentils, sympathiques: Qui veut écrire? Georgette Sirois, Saint-Jean, Ile d'Orléans.

JEUNE FILLE distinguée âgée de 20 ans, désirerait correspondre avec jeune homme instruit et dintingué. Olivette Antoni, Poste restante

JEUNE BRUNETTE désire correspondant de 18 à 20 ans, distingué et sans but sérieux. Mlle Germaine de Montigny, Poste restante, Hull, P.Q.

PETIT OISEAU BLEU recherche correspondant vers la trentaine. Poste restante, Drummondville.

JEUNE HOMME de profession; esprit rêveur et poétique; cœur triste et solitaire, ayant soif d'idéal et d'affection, demande correspondantes en poésie ou en prose poétique. Floris de Laval, 165 Plessis.

BRUNETTE AUX YEUX BLEUS désire correspondre avec jeune homme intelligent et aimable. Constance Guay, Poste restante, Ottawa.

JEUNE MESSIEURS, qui de vous aurait besoin d'une petite amie douce et aimante... sait faire aimer la vie, raccommoder les cœurs etc., tous les styles admis, sérieux, rêveurs, badins. "Eve Moderne", Poste restante, Station B., Montréal, Qué.

TRISTANNE invite les messieurs de 27 à 35 ans à venir l'égayer. Boîte 109, Drummondville, Qué.

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.

Adresse postale: Casier 35, Station N, Montréal. Téléphone: Est 1418.



25

SOMMAIRE DES ANNONCES

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

CONDITIONS POUR LES ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé, par de copie cinquance sous par mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.

Pour les études particulières envoyées directement: $1.00.

M. H. A. A.—Quelle jeune fille raisonnable! Posée, réfléchie, calme, sensée. Je la vois un peu lente, soigneuse, attentive, silencieuse et réservée. La simplicité charmante ne se dément jamais car elle n'a pas un atôme de vanité. Elle est bonne, conciliante et douce. Le dévouement naît du raisonnement, du sens du devoir et de la volonté, et il est parfois un peu géné par le sentiment personnel. La volonté est précise, égale, d'une persévérance peu ordinaire: les manifestations en sont égales et paisibles, pas d'éclats, ni d'impatiences, ni d'agitation. Pratique et capable de mener à bien toutes ses entreprises. Aimable, sereine et reposante.

HIRONDELLE PASSAGERE.—Vous n'avez pas bien lu les indications, mais passons pour cette fois.—Ce qui frappe dans cette écriture, c'est une raideur qui exclut toute douceur. Imaginative et un peu exagérée, elle est très absolue: elle s'entête, ne cède jamais et n'est pas du tout conciliante. Elle est sensée et quand elle réfléchit, elle peut voir ses erreurs; quant à les reconnaître, c'est autre chose! Un cœur affectueux, dévoué et généreux. La volonté est forte, autoritaire, souvent dure: signes d'emportements, beaucoup d'irritabilité nerveuse. Elle est pratique, active, débrouillarde, bien faite pour organiser et conduire son affaire quelle qu'elle soit. Grande réserve timide et fière difficile à vaincre.

LAURE OU NINETTE.—Imaginative, affectueuse, d'une sensibilité délicate, elle est préservée des exagérations romanesques et sentimentales par son bon sens. Active, pratique, ardente dans tout ce qu'elle fait mais peu constante. Très enthousiaste, courageuse et optimiste. Le cœur, aussi dévoué qu'aimant et bon, n'a pas encore donné sa mesure. La volonté est obstinée, habituellement et inlassablement obstinée. L'orgueil est susceptible et elle a à lutter contre un petit sentiment personnel qui gène ses beaux élans généreux.— Oui la lettre vous sera renvoyée dans une enveloppe adressée et affranchie que vous joindrez au manuscrit. Il faut cependant avoir de la patience. J'ai un grand nombre de lettres qui passeront avant celle-là. — Une des lettres était signée Laure, l'autre Ninette; embarrassée du choix à faire, j'ai réuni les deux noms.

ERIN.—Jeune, vive, un peu étourdie, enthousiaste, portée à la rêverie et un brin sentimentale. Elle est délicate et tendre, mais réservée et timide, un peu susceptible et très fière. La volonté est vive, entêtée, et paraît plus énergique qu'elle ne l'est: Erin est très facilement influencée par son milieu et ceux qui l'entourent. Petites tristesses sans causes, gaietés soudaines et exubérantes. Gentille et susceptible de transformations en vieillissant un peu, elle est presqu'une enfant.

FLO.—Délicate, sensible, elle a une imagination ardente qui nuit au jugement et dispose à l'exaltation. Elle est un peu légère, et ses enthousiasmes sont nombreux et peu durables. Bonne, aimante, capable de dévouement mais peu persévérante et se laissant dominer par l'impression du moment. Elle manque de sens pratique et elle n'a pas d'ordre. Jolie simplicité, beaucoup de spontanéité, sincérité. Elle est portée à la jalousie. Volonté ardente et faible, capable de coups de tête.

BRUNETTE WALLONNE.—Positive,pratique,pleine de ressources, elle a de l'initiative, une énergie persévérante, un peu de défiance et une très grande activité. L'orgueil, l'assurance, la confiance en soi sont marqués. Le cœur est bon et sensible et le sens de la justice et du devoir est accentué. Elle a de l'amour-propre, elle n'aime pas les critiques,encore moins les reproches. Elle est sincère et droite, cependant, et elle sait reconnaître ses torts et les avouer. La volonté est précise, résolue, égale, ferme: elle se possède bien, c'est pourquoi elle peut dominer les autres. Aucune dureté, mais de la perspicacité, une grande constance et une fermeté presque virile. Délicate et affectueuse; la réserve la rend un peu distante. Qualités précieuses d'ordre,de méthode, d'exactitude et de soin minutieux.

SOEURETTE.—Gaie, animée, fine et vive, elle est jeune et remplie d'illusions sur la vie, mais sensée, raisonnable et d'une simplicité adorable qui ne cherche ni les complications ni les subtilités. La sensibilité est surveillée, et avec beaucoup de volonté, Soeurette la tient bien en main. Elle est d'une bonté généreuse délicate et dévouée qui a toutes les délicatesses. Très affectueuse et peu démonstrative. L'activité est égale et persévérante. La volonté est mieux faite pour la résistance que pour l'initiative et elle se manifeste par une obstination habituelle et énergique. Jamais d'emportement, aucune dureté et même peu de raideur. Elle a du charme, un charme très féminin fait d'une douceur sans faiblesse, d'une gaieté sans légèreté,et d'une absolue sincérité. Portée à contredire vivement.

MAURICETTE C.—Toute jeune, un peu irréfléchie et en l'air, mais avec des possibilités de devenir sérieuse. L'orgueil est susceptible et cela peut la rendre exigeante et désagréable parfois. Très bon cœur et franchise. Elle est affectueuse, sensible et d'une réserve un peu fière. Alternatives de gaietés et de

Suite à la page 3

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Suite de la page 2

tristesses sans causes. La volonté est ferme, assez égale. Elle tient à ses opinions, à sa manière de faire et elle discute volontiers. L'humeur est capricieuse. Elle est active et le sens pratique s'accentuera. Peu de vanité. Beaucoup de bonne volonté et une conscience droite qui n'essaie jamais de s'aveugler.

MINA ET MELINA.—Une jolie petite âme douce, tendre, délicate et trop sensible pour son bonheur. Elle est portée à la rêverie et elle vit en imagination les bonheurs qu'elle croit impossibles. Son grand besoin d'affection et sa délicatesse l'exposent à beaucoup souffrir de l'indifférence ou des rudesses qu'elle rencontre. Très active, désirant bien faire son travail, elle sait dissimuler ses impressions et on ignore autour d'elle quelle sensitive elle est. La volonté n'est pas forte et elle a des heures d'affaissement et de découragement. Elle serait beaucoup influencée et dominée par quelqu'un qu'elle aimerait beaucoup, alors, elle fait bien de choisir ses amitiés avec soin. Sans vanité, timide et même craintive. Elle est droite et sincère et d'une naïveté d'enfant.

OLIVIER.—Esprit clair, raisonneur et juste. Actif, capable d'enthousiasme, pieux, droit et consciencieux il ne se fait pas d'illusions sur lui-même, et je crois qu'il sait que le défaut qui lui nuit et gène ses meilleurs élans, c'est un sentiment personnel marqué qui lui fait tout ramener à lui dans un mouvement égoistement exclusif. Cette tendance est visiblement combattue. Il est bon, sincère, bienveillant, d'un esprit enjoué et animé, ce qui le rend sociable et aimable. La volonté est forte pour la résistance, et l'obstination en est l'expression ordinaire. Pas d'orgueil indu ni de vanité; je remarque chez lui un certain contentement de soi et une grande assurance. L'activité est égale et persévérante. Conscience droite et claire. Un peu fier, il est réservé et se livre peu, même à ses intimes. Il mérite toute l'estime qu'il inspire naturellement.

TESTAMENT.—C'est un esprit pratique et raisonneur: l'activité est inégale et dépend des dispositions intérieures: il lui arrive d'être un peu pessimiste malgré une gaieté naturelle qui prend facilement le dessus. Bon, affectueux, très sensible, il aime les siens avec dévouement et constance. Un peu timide, plus qu'il ne le paraît, il ne sait pas parler de ses sentiments. La volonté est énergique, un peu autoritaire, raide, et cependant elle semble parfois manquer de résistance efficace. C'est d'autant plus remarquable, qu'il lui arrive aussi d'être tout à fait opiniâtre. Aucune vanité ou prétention et une simplicité d'allures qui est l'expression de sa parfaite sincérité. Humeur variable.

COLOMBE D'AZUR.—Trop d'imagination, une sensibilité exagérée, une grande impressionnabilité nerveuse disposent à l'exaltation. Ma correspondante est sentimentale et rêveuse et elle vit beaucoup avec les chimères qui peuplent sa solitude. L'orgueil est grand. Elle est aimante et ardente, et ses affections sont jalouses quelquefois, et toujours exclusives. Délicate et fine, portée aux exagérations, elle complique les choses simples et elle souffre d'ennuis que d'autres ne remarqueraient même pas. Elle manque de calme, de réflexion sérieuse et ses jugements hâtifs, excessifs, sont souvent erronés. La volonté est ardente, active, portée aussi aux exagérations. Elle est assez résolue et ferme. Esprit de contradiction, habitude de discuter vivement et petits emportements courts. Gaie, animée, ou triste, distraite et un peu affaisée. La bonté et la sensibilité favorisent un dévouement

Suite à la page 4

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

(*Suite de la page 3*)

impulsif, excessif, inégal et qui manque de persévérance. Nature vivante et chaude très sympathique mais un peu difficile à cause de ses inégalités.

PETIT DEMON.—Délicate, sensible, très bonne et dévouée, mais raide, supportant mal la contradiction. Généreuse et franche, d'une franchise un peu agressive quelquefois. La volonté est très énergique: résolue, égale, dure devant l'opposition, souvent entêtée et brusque. Elle est active et courageuse; elle a de l'initiative et une complaisance très marquée. Le cœur est affectueux et sensible, la réserve fière et timide nuit aux démonstrations et à l'expansion. Elle a une remarquable droiture et elle est même un peu intransigeante. Sérieuse et réfléchie, elle a du jugement; qu'elle se défie cependant de l'entêtement qui nuit quelquefois à la justice.

BERTHE AIMEE.—Elle est réfléchie, sensée et logique. Aucune légèreté chez elle et un esprit assimilateur qui favoriserait une culture plus poussée. Sensible, tendre, capable de beaucoup de dévouement pour les siens qu'elle aime un peu exclusivement. Elle est ative et pratique et je la crois routinière et très attachée à ses habitudes. La volonté est toute en résistance et en endurance: forte en ce sens, mais manquant d'initiative et peut-être un peu de résolution.

Suite à la page 5

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Suite de la page 4

Elle a une simplicité qui accompagne une spontanéité charmante. Sincère et confiante, besoin de se dire et de sentir les sympathies intimes. Ordre, méthode, capacité de réaliser ses projets. Un peu d'amour-propre susceptible, mais trop de droiture pour ne pas admettre et avouer ses erreurs ou ses torts. Tout ce qu'il faut pour faire une femme supérieure si elle continue à se développer sérieusement.

PASCAL.—Esprit clair, simplificateur où le jugement est prompt et sûr. Une grande bienveillance accompagne une bonté délicate, et l'absence d'égoïsme aussure un dévouement réfléchi et constant. Il est bon et sincère: incapable de dissimuler ses émotions ou ses impressions, il a une humeur très inégale et pas toujours agréable. Il est aimant et il a besoin de sentir autour de lui l'affection et la sympathie. L'activité est sereine, égale; il a de la bonne volonté et une ambition modérée soutenue par une volonté précise, ferme et égale. L'orgueil est bien marqué mais il n'a ni vanité, ni prétention. Une certaine confiance en soi lui donne de l'assurance.

YVETTE.—Pourquoi cette copie, ne savez-vous pas qu'elle est interdite? Trop d'imagination favorise la tendance sentimentale et romanesque et nuit sérieusement au jugement. Ma correspondante est remplie d'illusions sur elle-même et sur la vie. Elle est très affectueuse, légère, impulsive et imprudente. Beaucoup d'assurance, née de la confiance en soi, fait qu'elle repousse les conseils et veut se conduire à sa guise. La volonté est capricieuse et faible: elle agit précipitamment et sans réflexion, elle n'a ni constance, ni persévérance. Le cœur est bon, s'attache avec une facilité remarquable et se détache avac la même facilité. Elle aime ses aises et les douceurs de la vie et elle ne vise pas à une vie de mortification, mademoiselle Yvette! Elle est autoritaire et quelquefois tenace, mais on ne sait pas, d'une heure à l'autre, ce qu'elle voudra ou ne voudra pas. Très enthousiaste, animée, un peu bavarde et tapageuse.

YVETTE M.—Un esprit clair, du bon sens et un jugement droit. La bonté toute simple, généreuse, dévouée et active assure un dévouement inlassable. Elle est douce et conciliante; un peu molle, elle aime mieux céder que lutter en risquant de faire de la peine. Elle a de la gaieté, de la spontanéité et une nature heureuse et aimable. Confiante et franche, elle prête généreusement aux autres ses propres qualités, et elle pourrait facilement être trompée. Activité et sens pratique. Volonté impulsive, théoriquement autoritaire, mais souple dans la pratique. Elle aime à discuter: elle le fait vivement mais sans animosité ou malice. Elle a un cœur très affectueux et elle a besoin de vivre dans une atmosphère sympathique. Aucune espèce de vanité, elle ne pense jamais à poser ou à s'inquiéter de ce que les autres penseront d'elle. Bien gentille.

GASTON LECLANCHE.—J'ai dit, redit et écrit que je ne voulais pas de la copie. Tant pis pour ceux qui n'observent pas les conditions, ils ne peuvent avoir le meilleur travail. Trop d'imagination et un manque de réflexion nuisent au jugement. Le cœur est bon et la sensibilité modérée; l'extrême nonchalance et la légèreté sont un obstacle au dévouement. La volonté est capricieuse et indécise. Gaieté et animation qui amènent parfois une agitation bruyante. Affections délicates, sincères et inconstantes. Certaines ténacités et aussi des souplesses habiles lui sont utiles et empêchent le caractère d'être tout à fait faible.

PRINTANIERE.—Imaginatif et sentimental, il a ses heures de rêve, mais il a un côté pratique et positif qui s'accentuera avec les années et étouffera le rêveur. Il est sincère, tendre, généreux et actif; comme il a peu d'égoïsme, le dévouement pour ceux qu'il aime est facile. Il a beaucoup d'illusions et il doit être très jeune. La volonté est impulsive, ardente, avec certaines résolutions fermes et certaines faiblesses qui le rendent accessible aux entraînements. Mais il est courageux, énergique, souvent obstiné: il sait se ressaisir et recommencer ce qu'il n'a pu continuer, et une écriture comme la sienne est souvent celle du succès. Un peu léger actuellement, mais capable de raison et de logique. C'est un enthousiaste et un homme honnête et sincère.

PETITE ANXIEUSE G.—Elle est très sensible, d'une nature inquiète, défiante et un peu malheureuse. Elle voit surtout les défauts des gens et le mauvais côté des choses, cela la porte à critiquer et à trouver à redire à tout. Elle a cependant un bon cœur délicat et affectueux, elle est généreuse et portée à se dévouer pour ceux qu'elle aime: cela ne l'empêche pas d'être exigeante avec eux. La volonté est plutôt faible: capricieuse, hésitante: elle se décide lentement et elle regrette ensuite ses décisions. Elle se laisse influencer par les uns et les autres, et elle est portée à les tenir responsables de ce qu'il lui arrive d'ennuyeux. Elle a du bon sens, de la sincérité et assez d'énergie, je crois, pour corriger ses petits travers qui nuisent à son bonheur et empêchent ses belles qualités de paraître.

CHI-LO-SA.—Esprit clair, précis, raisonneur et logique. Il est sérieux, cultivé et il a du jugement. Il a bon cœur, il est délicat et l'absence d'égoïsme permet un dévouement réfléchi, consciencieux et constant, dicté par le sens de la justice plutôt que par la

Suite à la page 6

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Suite de la page 5

sensibilité. Un peu nerveux et d'humeur variable. L'activité est constante et sert bien l'ambition. Il est droit, sincère et d'une réserve silencieuse difficile à faire fondre. La volonté est précise, égale, modérée et persévérante. Aucune espèce de vanité et une belle simplicité qui ne se dément jamais. Il est modeste, travailleur, réfléchi et il fera son chemin tout tranquillement, sans attirer l'attention, et un beau jour tous s'étonneront de son succès.

OSCAR.—Impressionnable, délicat, assez imaginatif pour avoir à se défier de certaines exagérations. Le jugement est juste quand il se donne le temps de peser et de réfléchir. Bon, sincère, besoin d'expansion, jolie simplicité d'allures qui exclut l'ombre même d'une prétention. La volonté est impulsive, vive, active, un peu autoritaire, assez tenace, variable dans son expression, elle est cependant courageuse et énergique. La sensibilité est vive et combattue, surtout dans ses manifestations extérieures. Il est un peu nerveux et irritable à certains jours. Le cœur, aimant et droit, est généreux et capable de dévouement. Humeur très capricieuse.

JACQUELINE.—L'intelligence est vive, elle a de l'esprit et du bon sens; c'est toujours une jolie combinaison. Gaie, ouverte, animée d'une bonté bienveillante et souriante qui attire, elle est très aimable et elle doit être très aimée. Active et dévouée, sa bonté n'a rien d'austère et rayonne autour d'elle. Elle aime s'amuser, se donner de l'aise et du confort: elle aime les jolies choses et elle a un brin de coquetterie. Elle est d'une franchise naïve réjouissante. La volonté est habituellement obstinée, mais sans raideur: elle est trop fine et trop femme pour ne pas être conciliante et souple quand cela lui semble utile. Très enthousiaste. Le cœur est délicat et tendre. La vanité est un peu susceptible et l'humeur un peu capricieuse, heureusement! Autrement il faudrait lui trouver des ailes à cette Jacqueline!... cependant, j'y insiste: ses vertus sont très humaines. Active, adroite, elle a beaucoup de goût.

OSCAR.—Il est impressionnable, délicat, d'une sensibilité dont il retient les manifestations extérieures: cela le fait paraître inégal et capricieux. L'esprit est clair et pratique: il est actif, ambitieux et courageux. La volonté est énergique: résolu, ferme, autoritaire et tenace, il poursuit son but avec une persévérance à laquelle nuit un peu la grande inégalité d'humeur qui réagit sur l'activité. Le cœur est droit, aimant et bon. Beaucoup de sincérité et incapacité de cacher ses impressions. S'il était un peu grognon et porté à critiquer, je n'en serais pas surpris.

SAULES DES RIVES.—Réfléchi, sensé et pratique, il a une activité égale et persévérante, pas beaucoup d'initiative mais une obstination remarquable. La simplicité, la modestie, la modération en tout, caractérisent cette écriture. Le cœur est bon et dévoué et la bienveillance accentue l'amabilité. Il est sociable et il aime à causer, mais il ne se livre pas facilement car il est très réservé et un peu timide. Tendresse, besoin d'affection; il est d'une sensibilité très délicate. Ce "Saule" n'est peut-être pas un homme et sa copie n'est pas faite pour me renseigner. Tant pis! je ne devine pas les énigmes, j'analyse les écritures, et ce sont mes correspondants qui y perdent quand je ne sais pas à qui j'ai affaire.

MOUCHE.—Très positive, elle fait grand cas de ce qui contribue à rendre la vie agréable, et il doit falloir beaucoup d'argent pour satisfaire son amour de la dépense qui est extrême. Elle n'est pas vaniteuse, pourtant, et sa générosité me fait croire qu'elle donne avec la même facilité qu'elle dépense. Le cœur affectueux, sensible et bon, est géné par une réserve un peu farouche et l'habitude de cacher ses impressions, surtout dans les questions de sentiment. La volonté est résolue, opiniâtre et très énergique. Elle est indépendante et rien ni personne ne l'empêchent de faire ce qu'elle veut. Elle a, heureusement, du

Suite à la page 7

ETUDES GRAPHOLOGIOUES

Suite de la page 6

bon sens et de l'esprit pratique, et ce qu'elle veut est généralement raisonnable.

GABRIELLE D.—Elle est intelligente, fine, vive, avec une imagination dont elle doit se défier et qui peut nuire à la sûreté du jugement. L'orgueil est hautain et peut lui donner une allure sèche, surtout quand elle est mécontente. On dirait que la sensibilité est surveillée et qu'elle essaie de la diminuer. Elle a un caractère un peu raide, inégal et difficile. La volonté est énergique, raide, tenace, un peu violente, et elle manque totalement de souplesse. La bonté est délicate mais très surveillée, comme si Gabrielle craignait de lui laisser trop de liberté. Un peu inquiète, changeante, et plus timide qu'elle ne le laisse voir. Courageuse et active, elle serait capable de dévouement pour qui elle aimerait beaucoup, mais jusqu'à présent le dévouement est peu exercé et ma correspondante est toute repliée sur elle-même et elle doit souvent dire des autres: qu'ils s'arrangent! Et pourtant elle a besoin d'aimer, d'être aimée, et si tout indique l'indépendance et le courage, il y a peu de signes de joie et de contentement.

LILY DANS L'OMBRE.—Je ferai les deux études quand votre tour sera venu: il y en a beaucoup avant vous.

Suite à la page 70



LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418
DIRECTION
RÉDACTION
ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

2ème Année—No 7 — *S'unir pour grandir.* — Montréal, 15 mai 1921

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

SOMMAIRE :

LA FRANCE DEMANDE JUSTICE

Par MADELEINE

"La France demande justice! Elle ne demande ni secours, ni pitié, ni aumône... Elle demande simplement justice..." Ainsi se résume la splendide conférence que le Rédacteur-en-chef du "Matin" de Paris, donnait ces derniers jours à l'Alliance Française de Montréal, devant une salle vibrante d'enthousiasme et de sympathie.

M. Lauzanne parlait devant un public conquis d'avance, car il est certain que les membres de l'Alliance Française se recrutent dans la partie la plus intelligente et la plus cultivée de notre population. Nulle part ailleurs, nous ne retrouvons la salle que réunit l'Alliance Française. Salle respectueuse, attentive, intelligente, qui veut s'instruire et se renseigner. qui s'intéresse à toutes les questions littéraires, scientifiques, politiques et les apprécie, cela se sent très bien, suivant leur réelle valeur. Et ce public lettré et renseigné ne pouvait qu'applaudir frénétiquement aux fières et justes revendications d'un apôtre aussi éloquent que M. Stéphane Lauzanne, l'un des Français qui contribua le plus efficacement à faire comprendre à l'Amérique les droits de la France à faire réparer ses ruines par l'ennemi qui a maltraité son sol, martyrisé son peuple, souillé cyniquement, méthodiquement, ignominieusement, la plus belle et la plus riche partie de la France. "Il se passera trente ans", — nous dit l'éminent journaliste français, rapport des ingénieurs en mains, — "avant que les mines du nord de la France, saccagées par la science boche, soient en état de redonner leur pleine valeur". Trente ans! Et combien d'années faudra-t-il à la France pour relever les ruines innombrables de ses régions détruites? Personne peut-être ne peut encore indiquer la durée de cette reconstruction, commencée déjà par tous ces paysans du nord retournés à la recherche du coin de terre où s'élévait autrefois le modeste et cher foyer où l'on vivait heureux.

N'était-ce pas assez que la France ait horriblement souffert? N'était-ce pas assez qu'elle ait gagné la guerre? N'était-ce pas assez qu'elle ait offert son sol en holocauste pour le salut du monde? Fallait-il, qu'après avoir tout donné, elle fut encore à la peine de reconquérir l'opinion de ceux qui furent ses alliés? Ceux qui n'ont pas souffert ont-ils le droit aujourd'hui, pour protéger leurs intérêts financiers de mesquiner à la France, comme à la Belgique, les réparations auquelles ces deux pays ont droit?

M. Lauzanne rappelait l'autre soir, avec infiniment d'esprit, les propos énergiques tenus par M. Gérard, ancien ambassadeur américain à Berlin et par M. Lloyd George, premier ministre d'Angleterre, qui tous deux parlaient, le premier de mettre Guillaume et ses fils dans une cage, et le second de les faire juger par la plus haute cour de justice de Londres. L'Amérique a mis une singulière sourdine à ces projets de vengeance. C'est qu'elle a subi l'influence du boche qui,depuis que le traité de Versailles est signé, a soufflé à l'oreille du financier, notre adroit voisin, que le paiement de la dette allemande retarderait la reprise des affaires, et paralyserait les finances américaines. Et alors, c'en fut fini de l'enthousiasme expansif et vantard. Il fallait que la France devint moins exigeante. Mais l'on avait évidemment compté sans le patriotisme et la fierté françaises. Ce pays qui en 1870 accepta le paiement intégral et formidable de sa défaite, qui paya loyalement et ne voulut pas apitoyer l'univers sur sa détresse, ce pays-là n'est pas de ceux qui se laissent bafouer par un ennemi lâche et grossier. Et si la France a payé, alors que la guerre s'était faite sur son propre territoire, alors qu'elle n'avait commis aucune violation du pays vainqueur, comment oser aujourd'hui la taxer d'exigence quand elle demande le paiement d'une dette qui reste encore tellement au-dessous des dégâts si savamment accomplis par la *Méthode* allemande?

La France a seule le droit, actuellement, avec la Belgique, de parler à l'Allemagne, et les autres peuples n'ont qu'à se taire. Il semble que la dignité de M. Harding imposera cette tactique raisonnable à son peuple, s'il respecte la parole donnée à M. Lauzanne, dans son cabinet présidentiel, paroles que M. le Président de l'Alliance Française a répétées lors de la conférence de l'éminent journaliste français. au Ritz-Carlton, le 18 avril dernier, paroles qui se résument à ceci: "Je vous affirme que tant que je serai le chef de ce pays, aucun mal ne sera fait à la France". Et quel mal plus profond et plus irréparable pourrait être fait à la France, que de paralyser la reconstruction de ses régions dévastées, les plus riches et les plus productives de tout son territoire? Aussi devons-nous croire que dorénavant la propagande allemande se heurtera à l'inflexibilité du chef des Etats-Unis, respectueux des droits sacrés de la France, tandis que les soldats français, belges et anglais mettront à la raison le peuple lâche et cynique qui refuse de respecter sa signature et de réparer, oh! si faiblement, ses crimes monstrueux.

* * *

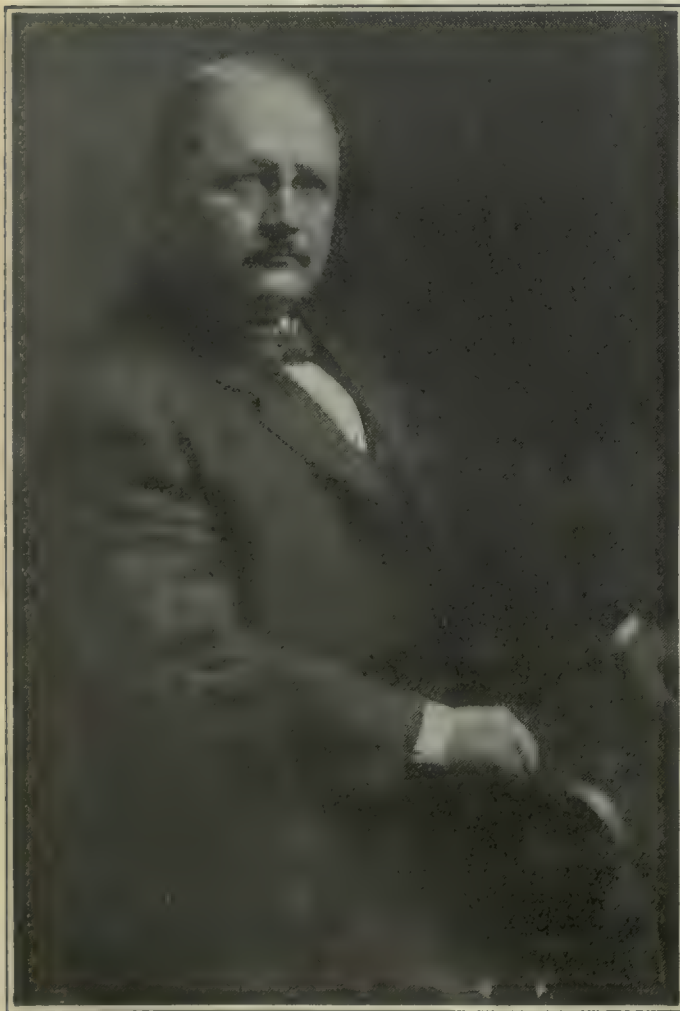
M. Stéphane Lauzanne couronna brillamment la série des conférences de l'Alliance Française pour l'année 1920-1921; il les couronna dans la fierté, l'enthousiasme, l'amour. Il semblait que l'âme de la salle fut une âme française! Et c'était bon, consolant, merveilleux. L'Alliance Française aura contribué à développer et à affermir notre admiration et notre amour pour la France. Grâce à ces conférences, toute une culture intellectuelle et raffinée s'est implantée ici. Des conférenciers français, comme des conférenciers canadiens, parlent avec autorité du haut de cette tribune autour de laquelle l'on se groupe de plus en plus nombreux et intéressés. Les professeurs Edouard Montpetit et Jean Desy lui ont récemment

prêté le prestige de leur talent et de leur savoir, et nous ont donné, une fois de plus, raison d'avoir confiance aux nôtres et d'espérer en eux.

Il convenait que celui qui dirige depuis plusieurs années, et avec un dévouement, une foi, un patriotisme si vrais, les destinées de l'Alliance-Française, reçut de la France la consécration d'un geste si constant et si sincère, et la rosette de la Légion d'honneur qui décore aujourd'hui la boutonnière du poète Gonzalve Désaulniers, est le juste hommage de gratitude de la France envers l'un des Canadiens-Français qui l'honore et la sert le plus parfaitement dans la patrie canadienne. MADELEINE.

M. Godfroy Langlois

La récente visite du représentant de la Province de Québec en Belgique, M. Godfroy Langlois, a donné lieu à des réunions fort intéressantes qui nous ont permis de constater avec quelle intelligence et quelle activité, M. Langlois remplissait là-bas, l'importante mission qui lui a été confiée par notre Législature. Se rappelant l'influence de la presse, le brillant journaliste canadien a usé de son talent et de son expérience, pour fonder là-bas un journal fort captivant, qui s'intitule "*Belgique-Canada*", et qui est bien le meilleur agent de propagande entre les deux pays qui veulent nouer des relations de plus en plus suivies et fécondes.



M. GODFROY LANGLOIS

Nous aurons, il n'en faut pas douter, des résultats magnifiques de la politique intelligente et progressive suivie là-bas par M. Godfroy Langlois, et nous verrons bientôt se nouer entre la Belgique et la Province de Québec, des relations commerciales et amicales des plus heureuses. Nous croyons avoir déjà ressenti à la *Revue Moderne*, l'effet de cette propagande canadienne, puisque de là-bas nous est venu l'offre d'un représentant spécial qui s'occupe activement de nos intérêts, ce qui nous permet d'espérer augmenter dans une proportion sensible le nombre de nos lecteurs belges. Nous voyons dans ce fait l'influence heureuse de M. Langlois qui n'a pas en vain prêché l'amour du Canada, au pays où il exerce si remarquablement un rôle bienfaisant. Patriote dans toute l'expression du terme, M. Langlois sert sa patrie avec toute son intelligence et son dévouement, et il déploie dans cette bienfaisante propagande ses solides qualités intellectuelles et morales.

Notre Province a chaleureusement accueilli et fêté M. Langlois, et l'a invité en maintes circonstances a exprimer ses vues très éclairées sur l'influence que doit exercer le Canada à l'étranger. De bonnes et solides vérités furent alors dites avec tout l'esprit et le tact que nous connaissons à M. Langlois. Ses paroles ne sont pas perdues. Elles contribuent à éclairer nos gens de finance et de commerce et à orienter nos politiques vers des lois plus larges et des mesures plus efficaces. La visite dé notre représentant officiel à Bruxelles, visite que nous attendions depuis longtemps, et qui nous fait retrouver l'homme charmant et fin de toujours, nous a permis encore de constater quelle influence heureuse avait eue la vie européenne, avec ses tourmentes et ses luttes, sur l'esprit combatif et sincère de M. Langlois, et nous avons désiré que plus d'hommes de cette trempe nous représentent désormais dans les pays étrangers, et avec le titre officiel de consul qui permettrait à nos voyageurs de se recommander au cours de leurs voyages à des représentants du Canada, plutôt qu'à des consulats britanniques. Cette innovation s'impose, et nous semble un droit bien gagné. M. Langlois a fait preuve de dignité et de fierté en suggérant à nos gouvernements de s'attester d'une façon plus personnelle en dehors du pays.

NOTRE PREMIER NUMERO

Le premier numéro de notre Revue est complètement épuisé, et nous offrons à ceux qui ne veulent pas conserver la collection complète de leur racheter ce numéro de novembre 1919 au prix d'un dollar.

LA SAGESSE DES NATIONS

Si le lion n'abandonnait point son antre, capturerait-il sa proie? Si la flèche ne s'éloignait pas de l'arc, atteindrait-elle le but? (Proverbe arabe).

* * *

Il ne faut pas frapper une femme, même avec une fleur. (Proverbe hindou).

* * *

Le travail n'est pas dur; ce sont les yeux qui en ont peur. (Proverbe haïtien).



MUGWUMP



Par LOUVIGNY DE MONTIGNY

Au banquet qui clôtura le récent congrès des auteurs canadiens à Montréal et auquel Henri d'Arles assistait, M. René du Roure, dans sa réponse à la santé des Lettres françaises, évoqua la France suivant d'un regard maternel les manifestations de son verbe de par le monde et pardonnant avec un sourire l'ingratitude de marmots que ce verbe a fortifiés. Et l'occasion lui parut jolie de citer le jugement de LaBruyère sur Fontenelle pour lors engagé dans la querelle des modernes contre les anciens: "On se nourrit des anciens et des habiles modernes, on les presse, on en tire le plus que l'on peut, on en gonfle ses ouvrages; et quand enfin l'on est auteur, et que l'on croit marcher tout seul, on s'élève contre eux, on les maltraite, semblable à ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice".

M. du Roure n'a pas davantage appuyé son appréciation d'une conférence dont le texte venait de paraître sous la signature d'Henri d'Arles qui publia naguère des *Eaux-fortes et Tailles-douces* attestant que les tonalités n'échappent point à leur auteur. Mais la gravité de la doctrine exposée dans cette conférence, et surtout le caractère d'autorité qu'elle revêt, provoque de notre part un commentaire moins discret.

Devons-nous renoncer au français et créer un parler qui exprime plus exactement notre mentalité; devons-nous adopter un langage nouveau, une langue canadienne? Cette proposition, Henri d'Arles a osé la présenter et simultanément la résoudre dans l'affirmative.

A la façon des thomistes, il établit sa démonstration sur une prémisse que lui fournit cette pensée de Crémazie:

> Plus je réfléchis sur les destinées de la littérature canadienne, moins je lui trouve de chances de laisser une trace dans l'histoire. Ce qui manque au Canada, c'est d'avoir une langue à lui. Si nous parlions huron ou iroquois, notre littérature vivrait.

Henri d'Arles néglige de remarquer que les Hurons et les Iroquois ont eu leurs langues à eux et que néanmoins leur littérature — si tant est qu'elle ait existé — n'a pas vécu. Il observe toutefois que Crémazie ne tenait aucun compte de l'avenir. Pour Crémazie et son époque, "nous étions des français isolés, perdus au-delà des mers, privés par conséquent des secours intellectuels que la France prodigue à ses provinces".

Cette sensation d'isolement, et toutes les lubies qu'engendre à la continue la morbidité de cette sensation, s'expliquent aisément chez un exilé qui, alors qu'il exerçait l'art poétique dans sa patrie canadienne, n'avait connu les classiques français que par les minables copies manuscrites que les jeunes littérateurs se passaient de main en main. Cette génération de 1867, qui se voyait fondre dans la marmite fédérative, ne pouvait évidemment pas pressentir le rétablissement des relations intellectuelles entre la France et le Canada, et se résignait à constituer un foyer séparé de la pensée française. En vérité, l'horizon du Canada français était aussi sombre, à cette époque, que l'esprit de Crémazie. Les humanistes de nos collèges et de nos séminaires ne fréquentaient guère encore les arcanes de la linguistique. Cependant aucun conférencier ne s'avisa de recommander aux Canadiens d'adopter un langage nouveau, car le moindre écolier savait d'instinct qu'une langue ne se fabrique pas au petit bonheur, ou au petit malheur, comme une conférence.

Pour que pareille doctrine puisse s'exposer, il faut autre chose qu'une crise nostalgique ou un progrès philologique. Il faut au contraire avoir acquis assez d'inconscience pour défier toutes les lois de la linguistique. Il faut prendre son parti d'une sécession spirituelle entre la Vieille-France et la Nouvelle. Il faut admettre un reniement général de la pensée française. Il faut croire la dernière génération désapparentée des traditions ancestrales et imprégnée de la prétention de former une nation indépendante, indépendante dans son esprit et dans ses souvenirs, autant que dans ses intérêts matériels. Cette phase, où nos indépendants entrevoient une apogée, Henri d'Arles la tient pour acquise:

> Au Canada, la race française s'est transformée... Les liens de parenté se détendent de plus en plus entre les deux branches d'une même famille, ou plutôt entre la souche première et le rameau qui fut planté sur un autre sol.

Mais il sent l'odieux de cette assertion et se réfère bien vite au dernier chapitre de *La naissance d'une race* où l'abbé Lionel Groulx, "avec une très grande pénétration" et d'une façon définitive, paraît-il, a démontré "ce que notre âme a dû éliminer du vieux fonds français et assimiler d'éléments vierges, pour en arriver à se composer une personnalité à part".

Nous targuant d'être une race privilégiée et prédestinée, il est naturel que nous songions à nous pourvoir d'un "langage nouveau," en attendant de choisir une couleur qui nous distinguera aussi bien de la vieille race blanche ou de prendre en breloque, pour nos endimanchements, la pyramide de Chéops. Pour l'instant, il s'agit bonnement de nous munir d'un langage nouveau. Ecoutez Henri d'Arles:

> Si nous n'avons pas une langue à nous, et si nous sommes destinés à n'en jamais avoir, si nous devons cultiver tout uniment, sans modification aucune, sans lui faire subir des rénovations quelconques, sans l'adapter ni le plier en quoi que ce soit à des conditions nouvelles de vie, le parler de France, alors il est évident que la littérature qui pourra naître ne sera pas de la littérature canadienne, mais de la littérature française au Canada, ce qui est tout différent. Et la vie de cette littérature serait nécessairement très pauvre. Et je ne sais même pas si elle pourrait se hausser jusqu'au rang de ce qu'on appelle le régionalisme. Car les littératures régionales de France auraient toujours sur nous l'immense avantage de pouvoir puiser dans leur propre fonds de mots, de tournures, et d'expressions, et de s'alimenter pour le reste à la source générale du langage français, toute prochaine, les pénétrant, les saturant de sa riche substance, leur infusant chaque jour un sang nouveau.

Il termine cette tirade en s'exerçant au "style canadien". La syntaxe y manque, mais non la boursoufflure:

> Tandis que nous, séparés par les immenses espaces de l'Océan du centre où s'élabore la vie du parler de France, comment ce parler n'ira-t-il pas s'étiolant sur nos lèvres, se reflétant en traits pâles, indécis, souffreteux, dans des œuvres littéraires, si aucune force, venant à la fois de l'ambiance et de notre âme profonde, ne le régénère constamment, ne lui fait rendre des sons encore inentendus ailleurs?

Il conclut: "Nous sommes un peuple, une nation *autre* que celle de laquelle nous sommes issus". Pour le prouver, il va tout de go mêler le subjonctif avec l'indicatif dans un tour que ne se permettrait aucun écrivain respectueux de la vieille langue française:

> Je ne soutiens pas que notre race s'est (*sic*) complètement formulée encore, ni que l'œuvre de sa formation soit (*sic*) close ou que nous en soyons (*sic*) déjà à l'édition définitive...
>
> Une race qui possède une vie parfaitement homogène doit avoir sa langue à elle.
>
> Pourquoi notre race n'inventerait-elle pas son parler distinct?
>
> Donnons à notre race sa langue, inventons son style, le style canadien.
>
> Mais de quels éléments sera fait ce langage nouveau que notre âme appelle impérieusement, comme le seul où elle pourra se traduire dans toute sa vérité?
>
> Il faut jeter le bronze épars au creuset, le façonner, le travailler selon les règles inflexibles du métier, jusqu'à ce qu'il rende le son de l'âme canadienne.

Ce n'est pas plus difficile que cela de créer, pour notre nation *autre*, un style canadien, une langue canadienne!

Ces préceptes démontrent d'emblée que la doctrine à quoi l'auteur vise est aussi fausse qu'absurde, et que ce rebaptisant d'une race ignore les notions élémentaires de la linguistique, comme il oublie le passé, comme il manque de prévoyance politique.

Les philologues établissent une distinction fondamentale entre le parler populaire d'un peuple et sa langue littéraire. Est-ce l'un ou l'autre, ou les deux à la fois, qu'Henri d'Arles veut chambarder? On n'en sait rien. Si c'est un nouveau parler familier qu'il veut inventer, il faut bien vite arrêter nos campagnes d'épuration verbale et condamner l'abbé Etienne Blanchard et son ami Paul LeFranc à changer leur fusil d'épaule. Ne dites plus "En voiture", mais "All aboard". Si c'est la langue littéraire qu'il prétend canadianiser, il faut bien vite instituer des palmes en pain d'épice pour ceux de nos journaux qui triompheront dans le style de la *grocerie*.

Imperturbablement, le sens des mots indiffère à Henri d'Arles. Pour lui, *race, peuple* et *nationalité* ont la même signification; *langue, langage, parler, idiome, dialecte* et *style* s'équivalent en sémantique. Un *style* national! Il en fait, lui, du style canadien, du style national, du style nationaliste, et n'a cure du reste. En affirmant que

> nous serions une exception sans précédent dans l'histoire de l'humanité, si, nous réclamant d'une vie nationale distincte, ayant conscience d'être un peuple, il nous était cependant interdit d'espérer d'avoir jamais une langue bien à nous, un parler, canadien comme notre essence même,

il se donne l'air de ne rien savoir de la Belgique, de la Suisse, de l'Ile Maurice, de la Vallée d'Aoste, de la république d'Haïti et d'autres pays encore qui, pour parler français, n'ont pas moins conscience de leur distinction ethnique; ni des républiques sud-américaines indépendantes qui parlent l'espagnol sans autrement ressembler à l'Espagne; ni des quelque cent millions d'Américains des Etats-Unis qui, pour parler anglais, prétendent néanmoins se différencier des Anglais d'Angleterre.

Il ignore aussi foncièrement qu'une langue ne se compose pas sur commande, mais qu'elle est le produit d'un phénomène qui se prolonge durant des siècles et indépendamment de la volonté des individus, tout en demeurant en fonction de l'ethnologie, de la sociologie, de l'histoire, de la psychologie et de la physiologie même, autant que de la linguistique et de toutes les sciences qui en dérivent. Il lui aurait pourtant suffi de feuilleter l'*Histoire de la langue française* de Brunot, ou la *Philosophie du langage* de Dauzat, ou seulement le *Traité de la formation de la langue française* d'Hatzfeld et Darmesteter pour s'édifier sur la monstruosité qu'il allait proférer. Ayer lui aurait appris d'un mot que "le langage n'est pas le produit de l'invention". Malte-Brun l'aurait averti que "les peuples modernes ont le plus souvent reçu leurs langues de la force des événements dont ils n'étaient pas les maîtres". Enfin, il aurait pu se souvenir qu'Etienne Lamy est venu tout exprès à Québec pour nous enseigner que la répartition des langues a une loi: "Parlent de même ceux qui ont le même sang, la même histoire, les mêmes mœurs; diffèrent par le parler ceux qui diffèrent par l'origine, par les traditions, par le caractère".

Qu'Henri d'Arles y consente ou non; qu'en mars 1920 il prononce une conférence pour exalter "la culture française" et que sept mois plus tard il esquisse un projet de "langage nouveau" devant remplacer parmi nous la langue française; qu'il s'exerce aux fignolures des stylistes ultra-parisiens décadents ou qu'il verse dans une politique s'évertuant à couper les uns après les autres tous les liens qui nous rattachent à la France, il ne changera rien au fait que ses compatriotes ont le même sang, la même histoire, les mêmes mœurs, les mêmes origines, les mêmes traditions et le même caractère que leurs pères et mères qui, eux, parlaient français et ne réclamaient aucun langage nouveau. Il ne fera pas que tout cela ne soit français et ne restera français, malgré nos accès d'autonomie spirituelle et nos engouements indigénistes.

Henri d'Arles, pas plus que l'abbé Groulx, n'a découvert tout seul que les Canadiens-français se détachent de la France et s'individualisent graduellement. A.-M. Elliott faisait déjà cette constatation en 1884. L'abbé Félix Klein la confirmait vingt ans plus tard. André Siegfried analysait à fond notre situation en 1906 et arrivait à la même conclusion que ses prédécesseurs. Nos propres écrivains, du moins les plus clairvoyants d'entre eux, n'ont point manqué d'observer le relâchement du lien sentimental qui nous unissait à la Vieille-France, mais aussi l'accroissement de nouvelles relations mieux fondées et plus stables. Le jour où notre caractère et nos traditions se seront affaiblis au point de nous laisser abandonner la langue française pour adopter un "langage nouveau", ce langage, nouveau par rapport à nos origines, ne sera pas une langue nouvelle sous le soleil. N'ayant pas eu l'énergie de conserver notre langue maternelle, nous aurons moins encore celle d'en créer une nouvelle. Ce sera l'anglais qui l'emportera, comme il l'emporte en Louisiane.

Au surplus, la conservation du français au Canada est l'un des plus beaux titres de gloire de notre clergé. On peut donc s'étonner que ce soit un prêtre, aujourd'hui, qui lance le mot d'ordre pour engager notre jeunesse à répudier cette langue que, durant trois siècles, nos apôtres ont sauvegardée à si grand'peine. Indépendamment de toute autre considération, la langue française a droit à notre respect le plus absolu, en souvenir de la sollicitude, des luttes et des sacrifices dont elle a été, chez nous, l'objet dans le passé. Henri d'Arles cite assez volontiers Renan pour faire un bienveillant accueil à cette pensée d'Alexandre Vinet: "Le respect de la langue est presque de la morale".

Avec nos hommes d'Etat, avec nos patriotes qui sont montés sur l'échafaud, le clergé a fait reconnaître les droits politiques de la langue française dans notre constitution

nationale. Mais Henri d'Arles ne prend pas garde que l'Acte de l'Amérique britannique du Nord garantit un statut à la langue *française*, et non à une langue *canadienne* ou à tout autre sabir indigène; notre Pierre l'Ermite ne prévoit pas que sa réussite aurait pour premier effet de supprimer de notre constitution la garantie des droits civils de la langue française, puisque c'est à elle seule que notre charte reconnaît des droits.

Tant que nous parlerons français chez nous, et malgré qu'en ait Henri d'Arles, le Canada francophone restera province ou colonie linguistique française, comme le sont tous les autres pays du monde où le peuple parle français, quel que soit le degré de développement intellectuel ou d'émancipation politique de ces pays de mentalité particulière. Pour prospérer dans leur langage, "pour recevoir tous les secours intellectuels que la France prodigue à ses provinces", il suffit à ces colonies linguistiques françaises de se tenir dans l'angle de rayonnement du foyer toujours ardent de leur langue maternelle.

Au temps de Crémazie, l'accès de ce foyer vivifiant était presque impossible. Aujourd'hui, nous y pouvons puiser toute l'ardeur et tout le réconfort qui nous manquent. Dans le fait, ce réconfort n'est intercepté que par la barricade de préjugés que nous élevons volontairement entre la France et nous. Il ne tient par conséquent qu'à nous-mêmes de maintenir notre liaison avec les sources vives de notre parler — et la chose, insistons-y, est moins compliquée que de fabriquer une langue nouvelle. De même nous est-il loisible d'imprimer notre cachet distinctif à la langue française que nous parlons. Nos apports canadiens la rajeuniront sans cesse, sans la déformer jamais. En un tournemain, le jeune auteur de *Maria Chapdelaine* a prouvé comme il est possible d'infuser à la bonne langue française l'arome caractéristique du terroir canadien. Pour y réussir, il lui a suffi d'avoir appris en France son métier littéraire. Quelques-uns de nos poètes et de nos prosateurs se sont appliqués à ce genre, ont parfois réussi à produire des œuvrettes, sinon encore des œuvres, qui portent distinctement l'empreinte canadienne. Ils ont fait ce qu'Henri d'Arles imagine être du "style national"; en réalité, du *régionalisme*, c'est-à-dire de la littérature française influencée, conditionnée même par le sol où elle a germé. Cette littérature canadienne ne contrarie nullement la langue classique, mais s'y agrège et la ravive par son originalité. A telles enseignes que l'Académie accueille avec gratitude les saines productions régionalistes, de chez nous autant que d'ailleurs, et leur décerne les couronnes réservées aux ouvrages qu'elle reconnait dignes d'enrichir le patrimoine du génie français.

Serait-ce cela, par hasard, qu'Henri d'Arles voudrait dire? Possible. Ce que nous comprenons de plus clair, non dans ce qu'il veut peut-être dire, mais dans ce qu'il écrit de son mieux, c'est qu'il articule, ou désarticule, qu'il confirme en tout cas le vœu de Crémazie et souhaite après lui que, à l'instar des Hurons et des Iroquois, les Canadiens aient une langue à eux, avec cette autre chose à quoi nul sauvage n'a songé avant aujourd'hui: un "style canadien."

Son élucubration, désormais fameuse, semble plutôt une gageure, un prétexte à "variations" fantaisistes et paradoxales qui ne produisent pas d'échos plus inquiétants que n'en produit un air de violon. Il importe cependant de distinguer qu'ici le violoneux est un conférencier officiel de l'Action française et que l'Action française fournit des "mots d'ordre" à toute notre jeunesse orthodoxe; que ce chargé de cours est un prêtre, et que, chez nous, toute parole ecclésiastique est accueillie de confiance et d'autorité; que cette conférence d'Henri d'Arles, prononcée le 23 novembre dernier à Montréal, a été textuellement reproduite dans le numéro de février du *Canada français* de Québec, organe officiel de la Société du Parler français au Canada. Or, l'Action française n'a fait aucune mise au point, et le *Canada français* a reproduit cette étrange doctrine sans y ajouter un mot de réserve. Les autorités confirment donc et approuvent. C'est cela qui est sérieux, plus sérieux que le texte d'Henri d'Arles; et c'est bien contre quoi les fidèles de la langue française doivent protester.

On ne voit que trop clairement, hélas! que cette théorie est vide de science autant que de bon sens. L'auteur ne s'est pas même arrêté, avant que d'écrire, à penser que son rêve de "langue canadienne", s'il se réalisait selon sa formule, le décevrait tout le premier. Car, en somme et en bonne définition, ce parler distinct "incarnant parfaitement l'âme canadienne" devra incarner l'âme canadienne tout entière, c'est-à-dire l'âme collective et nationale de neuf millions de sujets britanniques dont plus de cinq millions pensent et parlent en anglais, dont moins de trois millions pensent et parlent en français, et dont le reste possède une langue et une mentalité tout à fait étrangères à notre pays. A cette "langue canadienne" devront s'incorporer aussi des éléments yankees, puisque le constant échange de relations avec les Etats-Unis influe considérablement sur la formation de l'âme canadienne.

Le dosage intégral d'éléments philologiques correspondant aux multiples aspects actuels de l'âme canadienne convaincrait vite Henri d'Arles que son rêve a fourché dès le premier mot. Au lieu d'une langue *canadienne* où l'anglo-saxo-yankee dominerait sans aucun doute, il songeait plutôt à un langage nouveau où surnagerait le français. Tenons pour certain que c'est un plan de langue *québecoise* qui mijotait dans son cerveau. A ce compte-là, l'Ontario se paierait le luxe d'une langue ontarienne, et il ne s'en fait déjà pas faute; la Saskatchewan, une langue saskatchewane; la Nouvelle-Ecosse, une langue néo-écossaise — et ainsi de suite jusqu'à ce que chaque province de la Confédération ait réalisé un beau rêve babélique.

De vrai, une langue québecoise ne manquerait pas de pittoresque, et l'on peut d'avance se réjouir du ramage qui résulterait d'un harmonieux mélange de notre fonds d'importation française avec nos idiotismes locaux, nos barbarismes populaires, l'anglicisme qui fleurit dans nos villes, les archaïsmes de nos campagnes et aussi, sans doute, les expressions que nous avons en droite ligne héritées des aborigènes. Notre géographie est déjà toute panachée de ces vocables algonquins, iroquois et hurons qui sont bien le produit le plus naturel et le plus ancien de notre sol, et qui doivent figurer à ce titre parmi les éléments constitutifs de notre langue nationale.

Les Algonquins qui, avant les nationalistes du XXe siècle, guerroyaient sur les bords du Saint-Laurent et remontaient parfois l'Outaouais, surnommaient *mugwump* un chef d'armée qui se faisait remarquer par son audace, son indépendance et son irréflexion. Les Yankees se sont annexé cette expression laurentienne pour désigner, dans leurs élections nationales de 1884, un meneur qui flanchait, qui désertait le parti républicain et constituait à côté un nouveau groupe politique où son intelligence et ses vertus supérieures allaient pouvoir s'exercer sans discipline. Pour peu qu'Henri d'Arles fournisse à notre jeunesse étudiante quelques modèles de cette "langue nouvelle" dont il nous a donné l'avant-goût, il pourra réclamer cette désignation de *mugwump*, canadienne à son gré, expressive au nôtre. Il en mérite déjà l'étrenne.

Louvigny de Montigny

LE DESERT

CHANSON ARABE

Par LOUIS DANTIN

J'suis Arab' sans en avoir l'air
Et ma vie s'coul' dans un désert,
Une désolation à pein' pénétrée
Au fond de l'Arabie Pétrée,
Ousqu'il n'y a rien qu'du sable gris,
Larrabi,
Dans la plain', les butt's et les creux,
Dans les fent's des galets ocreux,
Dans les sandal's et dans les yeux;
Tant de sable, mon Dieu! tant d'sable!
Comm' si l'Pacifique, obsédé du diable,
Avait filtré à travers tout son sable!

Sur ce parterr' de sable gris,
Larrabi,
C'qui pouss', c'est les moignons tordus
Et pointus d'quéq'maigres cactus
Qu'ont l'air accroupis sur la dune,
La nuit, pour fair' peur à la lune,
Et l'jour, qu'ont l'air de sing's méchants
Prêts à vous griffer en passant,
Et des mouss's en papier mâché
(Ou s'rait-ce d'la cendre ayant cru végéter ?)
Qui craqu'nt et s'défont sous vot' pied.

Pas de trèfle, pas de bruyère,
Pas d'foin d'odeur ni d'fougères,
Pas de merles dans les buissons,
Pas de buissons, et pas d'chansons.
Pas d'pacages où le bétail broute,
Pas de haies vives et pas d'routes.
Ni homm' ni femm', bien entendu,
Pas plus qu'dans l'paradis perdu.
La richess' de ce royaum'-ci,
Larrabi,
Est tout' dans sa superficie;
I' s'y empil', sans qu'ça renverse,
Des mill's, des kilomètr's et des verstes.
Les patrimoin's, les parcs Lenôtre,
S'mesur'nt d'un horizon à l'autre
Et s'étal'nt sous le dur soleil
Tous plats, tous chauv's et tous pareils.
L'âm' se sent mince et comm' fondue
D'vant tant et tant d'étendue
Si nue! et quant aux oasis,
C'est des cont's de cerveaux moisis;
Et la mann', pour s'faire un festin
Faudrait se l'ver d'trop grand matin.

C'est dans c'vaste et large pays
Qu'en bon Arab' j'ai mon gourbi,
Et là, depuis vingt ans entiers,
J'fais l'commerce des briqu's et mortiers,
Que pour du biscuit, d'loin en loin,
J'trafique à mes frèr's les Bédouins;
Et l'reste du temps, je m'pavane
Loin du sentier des caravanes.
J'suis seul, mais je suis libre aussi,
Larrabi;

Dans c'te capital' du Gobi
Y a pas d'règlements qui m'embêtent;
Avec moi-mêm' j'peux fair' la fête,
J'peux être bolchévik, si j'veux,
Sans qu'ça rend' les banquiers nerveux;
Et j'suis pas bousculé quand j'passe:
La rue occupe tout l'espace.

Mais c'est vrai que l'domaine est chaud
A rendr' piteux les hauts fourneaux;
A r'gretter la r'traite bucolique
D'la sous-cal' des transatlantiques;
Si chaud, que la plupart des êtres
Sont empaillés avant de naître,
C'qui fait qu'ils ne naiss'nt pas du tout.
L'air s'révolte et fuse en grisou,
Le soleil ouvre un' gueul' de braise;
Pour parasols à c'te fournaise
Y a qu'des palmiers aux feuill's d'enseigne
Qui laiss'nt passer l'jour comme des peignes.
Au fait, su' l'sol que c'feu surplombe,
J'suis l'seul écran à fair' de l'ombre
Et j'me r'présente, au coup d'midi,
Un copeau dans un incendie,
Larrabi.

Puis c'qu'achèv' de m'rendre stupide,
C'est tant d'flamme et si peu d'liquide!
Ce que j' donn'rais pour une rivière,
Pour une mare, pour une gouttière!
Oh! l'eau qui fredonne et qui rit!
Mais, au trou des fossés croupis,
Larrabi,
I' n'en rest' pas, d'puis l'temps qu'ell' bouille,
Assez pour flotter une grenouille,
Et j'suis des jours, quoiqu'maladif,
Sans l'plus minime apéritif,
Forcé, comm' les chameaux, d'bercer
D'espéranc's mon gosier gercé.

Y a les mirages: c'est drôl' comm' tout!
C'est des rêv's qu'on fait tout d'bout;
On voit des tours, des esplanades,
Des bois, des fontain's qui cascadent,
Des grands vizirs et des houris,
Larrabi,
Mais l'plus rasant de c'phénomène,
C'est qu'tout's les chos's qui s'y promènent,
Les homm's, les forêts vierg's, tout ça
S'tient et circul' la tête en bas,
C'qui vous donn' la sensation bête
D'avoir les antipod's sur la tête...
Et puis, c'n'est qu'un nuage farceur
Qui s'était payé vot' bon coeur.

Non, c'n'est pas l'pays d'Rarahu!
La nuit, les chacals font l'chahut,
Quéq'lion ou quéq'tigre s'amène,
Ou bien de dégoûtant's hyènes

Qui dans les môl's de sable gris
Larrabi,
Déterr'nt les machabées pourris
Et rigol'nt dans leurs faces de fouines
En s'pourléchant leurs sal's babines.
Vous n'sauriez croir' comm' ces animaux-là
Hurl'nt faux et triste: on dirait un glas!
Quant i' s'mett'nt tous à faire: Hou! hou!
J'ai l'cauch'mar des topapahous.

Et l'simoun, c'est ça qu'est bassinant!
Figurez-vous la ros' des vents
Qui de sa tige s'rait secouée
Et s'effeuill'rait sur la contrée;
Ou tous les tuyaux à soupirs
Crevés dans l'usin' des zéphyrs.
Comme une caval'rie d'uhlans ivres
Du fond d'l'horizon ça dérive
Dans un' charge qu'emporte en l'air
L'sol et la toitur' du désert.
C'est tous les tonnerr's, tout's les trombes,
Tous les cyclones et tout's les bombes.
Pis qu'des goul's de Mille-et-Une-Nuits
Ça braill', ça miaule et ça gémit,
Larrabi,
Et ça souffle à travers vot' porte
Tout l'sel et l'soufr' de la Mer Morte.

Ah! mais vous' n'm'avez pas compris!
Ou p't'êtr' vous croyez que j'faribole?
Tout ça, c'est des symboles,
Et j'en pleur' bien plus que j'n'en ris,
Larrabi!
L'désert qui sèch' dans sa torpeur,
C'est la grande solitude de mon coeur;
Et les milliards de grains de sable,
C'est tous les atôm's lamentables
De mes pensées et de mes rêves
Que mon âm' retourne et soulève;
Et l'soleil qui flambe et qui cuit,
C'est ma fièvre et c'est mon ennui.
La soif qui m'ronge comme un vautour,
C'est l'tourment qu' j'ai d'un grand amour;
Et l'épin' des cactus, hélas!
C'est le coeur de cell' qui n' m'aim' pas:
Et mon commerce, ah! mon commerce,
C'est les métiers vils que j'exerce
D'puis que l'mond' chic m'a fichu orphelin
Et que j'turbine hors du droit ch'min,
Nomade, et sevré d'sympathie,
A' caus' d'mon manq' d'orthodoxie.
Les bêt's rongeant les cadavr's désossés
C'est les souv'nirs qui dévor'nt mon passé;
Et les mirages fous qui s'renversent
C'est mes espoirs que l'sort boul'verse;
Et l'espace vide, illimité,
C'est l'fantôm' de ma liberté;
Et l'simoun qui siffle et qui mord
C'est la vie qui, d'tout son effort,
M'pouss' vers le Grand Sahara d'la mort.

LOUIS DANTIN.

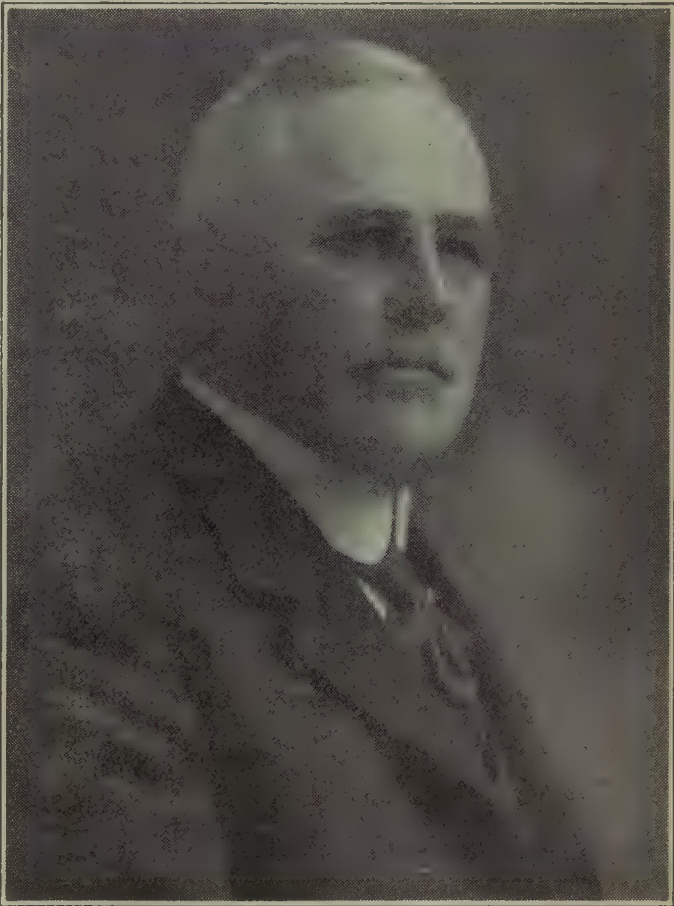
L'ESPRIT DES FEMMES

La volonté est un coursier que n'arrêtent pas les obstacles.
Angèle Massina.

(2)

M. Gaspard DeSerres

M. Gaspard DeSerres vient d'être nommé représentant du gouvernement de Quebec dans la Commission Métropolitaine et nous louons hautement ce choix qui nous donne la certitude de compter dans cette répréseentation municipale un homme de haute valeur, parfaitement rompu aux affaires, connaissant parfaitement les besoins de la cité, et animé de cet esprit public qui fait défaut à tant de nos chefs. Nous avons toujours vu M. DeSerres jouer le meilleur rôle dans les affaires publiques où il figurait. Toutes les oeuvres nationales et charitables de notre Cité ont absorbé son attention



M. GASPARD DeSERRES

comme son dévouement. Sa générosité se manifesta dans tous les mouvements patriotiques ou philanthropiques. Il fut le premier président des Ecoles techniques de Montréal, où son esprit d'initiative, d'organiastion, son sens administratif et progressif aidèrent puissamment au succès de l'oeuvre naissante. Il occupa pendant quelque temps le poste important de Trésorier de la ville, et introduisit dans son administration des mesures d'économie et de progrès. Partout où il a passé, M. DeSerres a prouvé son indiscutable compétence comme homme d'action et d'énergie, et nous pouvons compter que surveillés par lui nos intérêts ne seront que bien protégés, et nous devons nous féliciter de le garder parmi les combattants de la cause publique.

NOTES DE VOYAGE

AU PAYS DES HAPSBOURG

Par MADAME DANDURAND

Les jours d'une vie humaine, fussent-ils ordinaires, gagnent à être racontés. Revêtus des signes de l'écriture, ils acquièrent un intérêt, je ne sais quelle dignité qu'ont les reproductions photographiques.

Le récit d'événements journaliers des *Lettres* de Madame de Sévigné, du *Journal* d'Eugénie de Guérin — abstraction faite de leur valeur littéraire — ont cet attrait de l'expérience vécue que nul récit fictif ne saurait atteindre.

Nos simples notes de voyage ayant ce cachet intime de l'action personnelle, sont extraites d'un journal particulier dont on nous invite à mettre au jour quelques pages.

Nous consentons à le faire en dépit de leur manque d'apprêt et de leur caractère d'improvisation, espérant, à cause du bouleversement survenu dans les pays que nous avons visités, intéresser qui nous lira.

* * *

Au congrès de l'Union interparlementaire pour la Paix auquel nous assistions à Londres, en 1906, un homme d'état hongrois, de réputation universelle, le comte Apponyi, représentait son pays. Dans la même séance où il parla, Wm Jennings Bryan, des Etats-Unis — le seul qui ignorât le Français et qui s'en excusa — exprimait aussi ses vues.

L'un n'était pas moins pacifique que l'autre et tous deux soutinrent, avec leur éloquence propre, l'idée de justice et de paix entre les hommes.

Quand, plus tard, surgit l'occasion de mettre en pratique ces principes de haute philanthropie, l'un, le comte Apponyi, se révéla aussi belliqueux que ses nationaux envers l'ennemi héréditaire,—la Russie. L'autre, W.-J. Bryan, fanatique de l'idéal pacifique, se retrancha dans le parti négatif qui répudiait "la guerre à la guerre."

Depuis l'issue fatale qu'a eue pour sa patrie le conflit mondial où elle s'engagea d'un "coeur léger", la photographie du grand patriote hongrois a paru dans un journal américain. L'homme vigoureux et imposant de 1906 est devenu un vieillard. Sa longue barbe et ses cheveux noirs ont blanchi. Le récit qui accompagnait ce portrait expliquait comment le noble magyar, avec sa femme et ses deux filles dut céder sa maison, sous le régime du bolchéviste Bela Kun, à des prolétaires qui ne leur laissèrent que deux chambres où se réfugier.

L'homme d'état, d'ailleurs, témoignait d'une soumission philosophique à son sort qui ressemblait au fatalisme.

* * *

A cette réunion tenue au palais de Westminster, une nouvelle troublante éclata soudain au milieu de la séance matinale. Le Tzar Nicolas, mécontent de la Douma, récemment élue — ou agissant peut-être à l'instigation de son entourage — venait de la dissoudre. Les délégués russes se trouvant ainsi sans mandat, prenaient immédiatement congé de leurs collègues pour retourner chez eux. Sir Henry Campbell Bannerman, alors premier ministre d'Angleterre, prononça l'oraison funèbre du parlement défunt, et conclut par ces mots: — La Douma est morte, vive la Douma!

A la suite d'un diner offert par lord Weardale, président de la Ligue, aux chefs des groupes nationaux, nous nous retirions de bonne heure quand, dans l'escalier, Sir Henry Campbell Bannerman nous rejoignit.

— I am taking French leave, s'excusa-t-il en souriant. Puis s'avisant tout à coup que nous n'étions pas des Anglais, il se reprit en français: — Quand je suis à Paris, j'emploie une autre formule: "Je file à l'anglaise".

En Bohême, en 1908. L'antagonisme radical qui existait à l'état permanent entre les divers éléments de l'empire austro-hongrois et leur métropole, n'avait nulle part de foyer plus actif qu'en Bohême. Justement à ce moment, la ville de Prague était en état de siège; l'une des bagarres coutumières y éclatait. Notre itinéraire nous conduisait à cette ville, en quittant Dresde. On voulut nous dissuader de la visiter à cause des troubles qui s'y manifestaient, mais, grandement tentés de nous rendre compte *de visu* de l'un des moments intéressants de la crise politique qui surgissait périodiquement en Bohême dans ses relations avec le gouvernement autrichien, nous décidâmes de passer outre. De fait, un soulèvement est souvent plus redoutable à distance; le tragique s'en atténue pour les témoins immédiats.

De l'hôtel *Blauer Stern* à Prague, que nous atteignons indemnes vers le soir, on constate une effervescence anormale. Deux étudiants allemands ont été tués dans une rixe entre belligérants, tout près de là. Des soldats sillonnent les rues et, la nuit, le pas des factionnaires résonne sans interruption sous nos fenêtres.

Les relations que nous eûmes avec les deux éléments de la population — tchèque et allemand — nous donnèrent, dès l'abord, le diapason des esprits.

Les partis opposés ne fusionnent en aucun cas. Il y a les églises tchèques, les théâtres, les écoles, les restaurants, les magasins, etc... Des établissements identiques existent pour les Allemands. Nul trait d'union ne favorise le contact entre les deux.

Un jeune ménage tchèque et un industriel allemand célibataire auxquels un ami commun nous avait adressés, guidèrent nos pas, chacun pour sa part dans la capitale bohémienne. Celui de nos chaperons qui était originaire de la Prusse, après nous avoir montré la section de la ville qui était de *son domaine*, nous mena au biergarten où un orchestre allemand exécuta un programme wagnérien. Nos amis tchèques nous firent entendre un opéra inédit de l'un de leurs compatriotes qui fut vivement acclamé par les siens.

Prague, très pittoresque, a l'aspect moyenageux, avec ses soixante-dix tours séculaires, restes d'anciennes fortifications disparues. Des citoyens du Nouveau-Monde, comme nous, ne peuvent que se sentir d'une civilisation bien jeune devant des monuments comme le pont Charles, par exemple, sur lequel nous traversons la Moldau. Autour de ce pont qui date de 700 ans, se résume la tradition de plusieurs époques de l'histoire nationale. Il existe à ses deux extrémités, des tours qui

soutinrent des sièges contre les ennemis de l'Est. Sur les piliers de la balustrade figurent les héros du passé: Saint-Jean Népomucène, patron de la Bohême fut précipité dans le fleuve sur son refus de divulguer la confession de la reine, par ordre du roi Wenceslas. Ce genre expéditif d'exécution politique fut d'ailleurs pratiqué en Bohême jusqu'au 18ième siècle.

Nos jeunes cicéroni tchèques nous menèrent de l'autre côté de l'eau voir l'ancienne résidence royale, le palais désert — le Hradchin. Autrefois, les visiteurs impériaux y faisaient de courtes apparitions.

Une salle imposante par ses dimensions n'est ornée que de statues dorées, aux poses héroïques qui semblent attendre le passage de quelque fastueux cortège... La puissante dynastie autrichienne n'y apparaîtra plus.

Une dernière expérience devait nous édifier sur le divorce manifeste des deux peuples qui se partagent le sol de la Bohême.

Avant de prendre congé de nos amis de Prague, nous les invitions à un dîner d'adieu à notre hôtel. Mais nous avions oublié que pour l'un des partis, cette maison était entachée d'un vice radical. Elle était de la couleur de l'autre! Pour nous qui étions faits aux cuisines cosmopolites et pour qui l'élément patriotique ne comptait guère dans le choix du gite, l'importance de la nationalité des mets nous avait échappé, d'où l'impair d'inviter l'un ou l'autre sous un toit antipathique. Nous avions l'impression qu'étant *chez nous*, nous offrions une hospitalité *impartiale*. Le parti de la minorité parut surtout intransigeant, comme il est naturel.

Finalement, pour résoudre ce problème angoissant, une auberge sensée neutre s'offrit qui put réunir hôtes et convives.

Puisque justement nous parlons cuisine, il importe de dire que la Bohême n'est pas fameuse seulement par sa verrerie et par sa bière, car elle a aussi le *jambon de Prague*, de réputation européenne. Nous fîmes sa connaissance à la gare, à l'heure matinale du départ. Ce mets national laisse une impression rare, celle d'un chef-d'oeuvre — dans son genre.

Vienne. L'Autriche était alors une contrée prospère. A l'époque de notre visite la capitale était brillamment pavoisée. L'empe-reur François-Joseph venait de fêter le 60ième anniversaire de son accession au trône.

Dès notre arrivée, nous nous heurtâme à une agglomération populaire qui obstruait les abords de l'hôtel où nous descendions. Nous dûmes affirmer notre droit d'accès comme voyageurs pour pénétrer à l'intérieur.

Un même objet avait réuni tous les hôtes de la maison dans le hall, les yeux fixés sur l'escalier monumental d'où allait évidemment descendre un personnage.

Sans que nous ayons à attendre, un groupe chamarré aux éperons sonnants, apparaît. Des officiers entourent un grand vieillard à la tête menue, dont la taille droite et mince était sanglée dans une longue houppelande grise, à parements de mouton de Perse. C'était l'empereur. La présence à Vienne de sa bru, la princesse Stéphanie de Belgique, veuve remariée du défunt héritier d'Autriche-Hongrie — le malheureux prince Rodolphe — avait motivé la visite du beau-père.

L'Hôtel Impérial était un grand caravansérail, ancien palais pompeux et inconfortable. Le chauffage central n'y figurait qu'à l'état d'espérance et les rares bains s'y dissimulaient comme d'inopportunes violettes dans un riche parterre.

Durant ces nuits de décembre, les élégants poêles russes, sortes d'édifices monumentaux en faïence qui ornent plus qu'ils ne réchauffent, exigeaient une vigilance active, de nuit comme de jour, pour maintenir dans les chambres une atmosphère acceptable.

L'appartement de l'archiduchesse qu'on nous montra participait, malgré son luxe, de la même absence de confort.

En dépit de son appareil de fête et de son étalage d'arcs de triomphe, de mais fleuris, d'étendards claquant au vent, l'apparence morne de Vienne, de ce "second Paris", nous surprit. Le Prater entr'autres endroits, où l'on s'imaginait devoir retrouver le mouvement, l'élégance et le bruyant va-et-vient du bois de Boulogne, même à cette époque de l'année, offrait, dans cet intervalle des fêtes impériales qui venaient de finir et du premier de l'an, un intermède de calme étrange.



Madame HAINISCH.
La mère du Président de la nouvelle Republique d'Autriche.

Fort heureusement à cette saison le Parlement siège et nous en gagnons l'accès grâce au baron de Plener, sénateur, que nous avions connu à Londres en 1906. M. de Plener est un ancien ambassadeur qui a épousé la fille d'un homme d'état hongrois, dont la statue est érigée sur une place publique de Buda-Pest.

Il y a au Parlement de Vienne onze peuples représentés. Au moment où nous pénétrons dans la galerie de la Chambre, un jeune est à discourir au milieu d'un groupe isolé dont une partie lui fait face, tournant le dos au Président. Un vieillard, debout près de l'orateur, semble le piloter, touchant son bras par moment pour lui faire une remarque ou lui donner peut-être un avis. Les autres députés, entièrement désintéressés de ce discours, sont occupés, aux banquettes éloignées à lire ou à écrire. Nous réfléchissons en contemplant la réunion de tant d'éléments disparates: Allemands, Hongrois, Bohémiens, Serbes, Croates, Polonais, Slaves, etc., involontairement annexés. Quel nid de guêpes représente cette assemblée! C'est un feu couvant sous la cendre dont l'explosion est imminente! La guerre de

1914 devait définitivement disperser les morceaux de ce tout hétérogène. C'est à la sortie que nous rencontrons quelques députés auxquels M. de Plener nous présente. Il s'y trouve cinq ou six représentants de ces nations diverses. Kramash, patriote Tchèque qui a été le premier chef de ministère dans la nouvelle République, après avoir été condamné à mort sous François-Joseph, et libéré par l'empereur Charles, faisait partie du groupe. Il était d'ores et déjà partisan de l'autonomie de la Bohême. "Mais, nous déclara-t-il, le parti le plus avancé qui réclame l'indépendance absolue, a pour chef Mazarik." Sur notre question: La langue allemande n'est-elle pas la langue qui vous est commune? un moment d'hésitation se fait sentir. Notre hôte austro-allemand eut un sourire: — Officiellement oui, mais ces messieurs, intervint-il, ne veulent pas vous dire, parce que je suis là, qu'ils sont des protestataires et, qu'entre eux la langue commune est le français.

Chacun de ces patriotes convaincus, on le devine, caressait le rêve de la liberté pour son pays. Le jeune député polonais dit à l'une de nous avec un accent très pur: Votre belle langue, Mademoiselle, n'est pas ma langue maternelle, mais je l'ai apprise dans la *nursery* et la première phrase que je lus en français était de Chateaubriand qui m'apprenait que "la France possédait autrefois un immense empire dans l'Amérique septentrionale qui s'appelait le Canada". Depuis lors je n'ai cessé de m'intéresser aux choses de votre pays.

* * *

Nous ne devions pas manquer de visiter — en étrangers qui savent leur devoir — toutes les curiosités de la ville. Qu'on me permette de ne mentionner ici que le Trésor du Palais impérial qu'emporta récemment dans sa valise, lors de son exit impromptu, un empereur en rupture de ban.

Un article de ce musée rare y retient surtout notre attention, à cause du souvenir pathétique qu'il évoque. C'est la parure comprenant :diadème, collier, ceinture, bracelets, broches en diamants et rubis donnés par Marie-Thérèse, sa mère, comme cadeau de noces, à la fiancée du dauphin, Louis XVI, futur roi de France— la toute jeune Marie-Antoinette.

Un autre sujet d'intérêt pour nous fut la résidence impériale de Schoenbrunn où Napoléon Ier séjourna au temps de ses succès. Il y a là un appartement historique. Le père y hébergea d'abord, puis, après ses revers, le petit prince impérial, son fils, dont ces murs virent le délaissement et l'agonie.

Avant notre départ, un dîner nous réunit à quelques convives chez Madame de Plener. C'est là qu'une gracieuse coutume de l'hospitalité viennoise nous fut révélée: En se levant de table les invités échangent une poignée de main avec la maîtresse de maison; *grâces* profanes, discret témoignage de reconnaissance pour l'accueil reçu.

* * *

De retour à Montréal, un an plus tard, l'occasion nous fut donnée d'offrir l'hospitalité à une personne distinguée qui était une Viennoise, fondatrice dans son pays, du Conseil national des femmes. Elle vint au Canada pour prendre part à la réunion du Conseil International que présida Lady Aberdeen.

Cette dame n'avait pas craint, quoiqu'âgée de soixante-dix ans, d'entreprendre le voyage d'Amérique. Son fils, le docteur Michael Hainisch, se refusant à laisser partir seule pour un si lointain voyage sa vénérable mère, avait décidé de l'accompagner.

A la suite du bouleversement qui a morcelé l'empire des Hapsbourg on a vu que son souverain dut s'enfuir.

Combien cependant, nous étions loin d'imaginer, en 1909, que notre toit abritait le futur successeur de Sa Majesté Impériale, Royale et Apostolique d'Autriche-Hongrie — le Docteur Michael Hainisch, président actuel de la République autrichienne.

MADAME DANDURAND

Liste des numéros gagnants du Crédit National 1921 et Obligations Communeles 1912.

CRÉDIT NATIONAL 1920.

2e EMISSION. — 5e TIRAGE — 1er AVRIL 1921.

Le No 147.034 est remboursé 1.000.000 fr. Le No 5.326.386 est remboursé 500.000 fr. Le No 51.295 est remboursé 200.000 fr. Le No 6.395.346 est remboursé 200.000 fr. Le No 1.644.214 est remboursé 100.000 fr. Le No 4.014.295 est remboursé 100.000 fr. Le No 5.856.303 est remboursé 100.000 fr. Le No 68.869 est remboursé 50.000 fr. Le No 719.048 est remboursé 50.000 fr. Le No 1.465.496 est remboursé 50.000 fr. Le No 5.830.641 est remboursé 50.000 fr. Le No 7.190.135 est remboursé 50.000 fr. Le No 7.420.980 est remboursé 50.000 fr.

Les numéros mentionnés ci-dessus et déjà remboursés par des lots n'ont pas droit au remboursement à 500 francs.

Les 1.287 numéros indiqués ci-dessous sont remboursés par 500 francs.

De 51.201 à 51.300; de 68.801 à 68.900; de 147.001 à 147.100; de 719.001 à 719.100; de 1.465.401 à 1.465.500; de 1.644.201 à 1.644.300; de 4.014.201 à 4.014.300; de 5.326.301 à 5.326.400; de 5.830.601 à 5.830.700; de 5.856.301 à 5.856.400; de 6.395.301 à 6.395.400; de 7.190.101 à 7.190.200; de 7.420.901 à 7.421.000.

OBLIGATIONS COMMUNALES 1912.

TIRAGE DU 22 MARS 1921.

Le No 1.701.256 est remboursé par 100.000 fr. Le No 1.527.006 est remboursé par 10.000 fr.

Les 12 numéros suivants sont remboursés chacun par 1.000 francs:

152.572	630.523	758.009	775.243	784.930	962.744
977.648	1.153.292	1.190.975	1.359.090	1.869.481	1.932.467

Les 100 numéros suivants sont remboursés chacun par 500 francs:

23.514	31.279	41.479	53.718	63.465	75.971
92.299	184.476	189.805	192.385	211.163	231.761
311.731	317.118	331.729	332.383	334.222	358.838
364.465	383.133	408.764	418.520	442.538	451.740
452.514	463.421	509.238	512.469	518.140	519.222
527.506	566.217	578.842	587.164	607.385	656.078
705.821	730.043	743.295	751.884	755.823	759.488
781.417	861.376	892.250	904.200	942.724	950.624
1.007.884	1.050.709	1.053.294	1.077.024	1.080.633	1.086.219
1.093.276	1.120.822	1.147.216	1.159.344	1.161.119	1.169.892
1.180.459	1.190.852	1.196.394	1.204.862	1.207.706	1.215.236
1.218.713	1.255.120	1.291.100	1.307.209	1.328.868	1.334.920
1.338.298	1.373.385	1.414.321	1.421.341	1.422.102	1.489.258
1.520.074	1.581.949	1.601.469	1.627.808	1.637.447	1.693.150
1.709.231	1.745.364	1.759.470	1.771.048	1.776.836	1.777.019
1.888.750	1.934.625	1.938.633	1.944.824	1.951.690	1.969.025
1.971.503	1.979.934	1.984.377	1.998.796		

SOUS LE REGNE DE LOUIS XV.

En mourant, un conseiller d'Etat défendait qu'on mit sa qualité de conseiller du roi sur ses billets d'enterrement:

— Il est si mal conseillé, expliquait-il, que j'aurais peur qu'on m'en demandât compte dans l'autre monde.

Le Programme Canadien Français

Par WILFRID GASCON

La première condition pour établir l'utilité d'un changement, c'est d'en sentir le besoin. Si M. Yves Lamontagne, le père Pratt et M. Beauchesne sont satisfaits de la situation faite à notre race dans la Confédération, je vous accorde qu'il n'y a pas lieu de penser à l'indépendance, puisque nous l'aurions déjà.

En effet, le premier affirme "que la province de Québec est le pays de toutes les libertés et que nous avons aujourd'hui même toute l'indépendance dont nous avons besoin".

M. Beauchesne (juin 1920) se demande si nous sommes réellement malheureux. "Nous pouvons bien crier quelquefois à la persécution, dit-il, mais, entre nous, avouons que la province de Québec jouit d'une grande liberté et que l'indépendance n'améliorerait pas notre sort".

Le P. Pratt, en une phrase lapidaire, conclut sans réplique: "A part notre langue et nos croyances, qu'avons-nous besoin?"

Depuis la cession de la Nouvelle-France à Sa Majesté Britannique, on nous a pris au mot... du P. Pratt. Sous tous les régimes, nous avons été soumis à la taille pour le bénéfice du plus fort. Nous sommes un peuple vassal qui paye tribut aux conquérants. Même en 1920, la commission du service civil, indépendante du pouvoir politique, a fait 1263 nominations dans le Dominion; il y en a eu 80 pour la province de Québec et sur ce dernier nombre 21 sont allées à des Anglais.

L'île du Prince-Edouard, qui a fourni environ 1,800 volontaires à l'armée canadienne, a bénéficié jusqu'à ce jour de 302 prêts du Trésor national pour l'installation agricole de ses démobilisés; la province de Québec, de 455; et l'Alberta, de 5,727.

Mettez ces chiffres en regard du tableau suivant emprunté à la statistique fédérale, exercice 1920.

	TAXES DOUANIÈRES	POPULATION	PAR TÊTE
Québec	$ 55,794,843	2,003,232	$ 28.00
Alberta	4,104,028	492,432	8.00
Ile du P.-E.	197,115	93,728	2.00

Bah! à part notre langue et nos croyances, qu'avons-nous besoin?

Nous aurions pourtant aussi besoin de notre argent. Rendez-vous donc compte que ce régime nous tient pauvres et par conséquent impuissants.

* * *

Je comparerai la condition du Canada français à celle d'un prisonnier; et c'est juste, car M. Beauchesne a déjà dit avec beaucoup d'esprit que la province de Québec est une *possession* canadienne autant que britannique. Le Canada français est donc un prisonnier enfermé à double tour. Beaucoup de mes compatriotes, je le sais, se sont faits au régime, peut-être à cause des adoucissements dont nous avons bénéficié de temps à autre; mais somme toute, ils ont fini par s'accommoder de ce régime de réclusion.

"Régime de réclusion" est presque aussi bien trouvé que "possession du Dominion", car qui nous connaît dans les grandes avenues du monde? qui sait que nous existons, excepté ceux qui nous gardent et visitent régulièrement nos poches?

Je me trompe. Quelqu'un nous a conservé un souvenir et a pensé quelquefois aux fils lointains arrachés à sa protection: la vieille et noble France qui, à deux reprises en 1778 et 1797, nous a fait savoir par ses envoyés officiels — Lafayette, d'Estaing, Adet — qu'elle voulait nous délivrer, et qui le fera peut-être un jour, quand les circonstances le permettront.

Mais il y a des prisonniers d'un autre tempérament, qui savent qu'ils sont privés de leur liberté et qui songent aux moyens de s'évader. Que font ceux-là? Ils explorent leur prison, sondent les murs, secouent les barreaux, tâtent le geôlier, pour savoir comment le prendre, à l'occasion: le corrompre ou le maîtriser, obtenir ses bonnes grâces, s'il est possible.

Telle m'apparaît la condition de la race française dans ce coin de l'Amérique. En ce prisonnier je reconnais le peuple franco-canadien qui voudrait respirer l'air de la liberté.

Comment cela se fera-t-il? Quel programme faudra-t-il suivre pour arriver à cette "chimère" d'une république canadienne française?

En ce moment, l'état franco-canadien existe de fait, sinon en droit. Notre race occupe sans conteste les bouches du Saint-Laurent. Elle tend à s'implanter sur le versant oriental qui va aux rivages de l'Atlantique délaissés par les Anglo-Saxons. Les forêts du nord de l'Ontario attirent nos défricheurs à l'appel des missionnaires colonisateurs, pendant que les émigrants de toutes races se dirigent vers les plaines de l'Ouest.

Les assises du futur état franco-américain se dessinent donc nettement. Cela devrait être une indication suffisante sur le programme à suivre pour atteindre le but définitif: l'occupation du nord de l'Ontario, des deux rives de l'Ottawa, des deux rives du Saint-Laurent, le Vermont, le New-Hampshire et le Maine. Gardés du côté de l'est par la mer, nous serions protégés au sud et à l'ouest par une frontière stratégique formée de massifs montagneux et de larges étendues d'eau.

Trois grandes étapes sont probables dans la marche vers nos destinées:

1° Indépendance du Dominion;

2° Séparation de l'Est et de l'Ouest et constitution de deux états distincts restés unis par des liens d'amitié et de commerce: une république du Nord-Ouest et une république canadienne du Saint-Laurent.

3° Annexion aux Etats-Unis de l'Ontario-Sud et réunion au Canada des trois états du nord-est peuplés en majorité de Franco-Américains originaires de Québec.

La première étape est dores et déjà commencée, et ce sont des Anglais qui battent la marche. Une révolution en Angleterre, une déclaration de guerre — qu'on dit prochaine — avec les Etats-Unis, et le lien britannique est tranché du coup. Notre constitution serait à refaire, et c'est là que la séparation de l'Est et de l'Ouest viendrait faciliter la solution de mainte question épineuse. Grâce à la bonne entente, l'Ontario consentira sans doute à s'unir encore pour un temps au Bas-Canada.

Mais les évènements des dix prochaines années nous forceront peut-être à brûler les étapes. Prenons la déter-

mination, quoi qu'il arrive, de maîtriser les évènements au lieu de les subir.

Comme l'écrivait si magnifiquement l'abbé Groulx dans l'*Action française* de janvier, pour expliquer sa doctrine, que je fais mienne sans une arrière-pensée, imposons-nous dès aujourd'hui pour programme de fortifier notre élément pour que, si la confédération s'écroule ou se reconstitue autrement, que nous ayons à choisir entre l'absorption impériale ou l'annexion américaine ou qu'un Etat franco-canadien surgisse du morcellement du continent, notre peuple ait accru suffisamment ses forces intègres pour faire face à ses destinées.

* * *

M. Lamontagne voulait des réalités: il est servi à souhait. Le programme que je lui propose est fondé sur quatre réalités évidentes.

Réalité de notre exploitation par la majorité.

Réalité de notre développement dans le nord-est américain.

Réalité du mouvement vers l'indépendance dans le Dominion.

Réalité des événements prochains tendant à hâter la solution du problème canadien.

WILFRID GASCON.

LES DÉNIGREURS

Par JEAN-CHARLES HARVEY

Que les médiocres gémissent de leur médiocrité, c'est leur droit. Au milieu des tristes découvertes qu'ils font en eux-mêmes, il est naturel qu'un soupir s'échappe de leurs lèvres, qu'un regret germe dans leur cœur. Nous leur saurions gré de s'en tenir là; mais ils ne s'en tiennent pas là. A force de méditer sur les inconvénients de leur état, sur l'infériorité forcée contre laquelle ils ne peuvent rien, ils finissent pas s'habituer à leur nature, par se trouver à l'aise dans le réduit chaud et clément de leur crâne étroit. Ils mangent et boivent à merveille, et la vie leur sourit. L'admiration béate des lécheurs de bottes les attendrit jusqu'aux larmes. Quelqu'un leur a dit: "Un homme intelligent comme vous..." les voilà consacrés grands hommes!

Tremblez humains, faites des vœux!...

Eux qui s'étaient crus médiocres, les voilà bien récompensés de leur humilité. Ce n'était pas vrai ce qu'ils avaient pensé dans le fond de leur âme; ils s'étaient trompés, en se comparant à d'autres qu'ils avaient la folie d'imaginer supérieurs. Maintenant, ils vous disent, en vous dévisageant: "Eux, des hommes supérieurs! Naif! Regardez-moi! Est-ce que je leur ressemble? Vous savez bien qu'ils sont aux antipodes de mon talent, de ma pensée, de mon génie. Naif! Naif! Ne vous accrochez donc pas à la boutonnière des réputations surfaites". Vous avez beau sourire méchamment en les regardant dans le fond des yeux, vous avez beau leur faire entendre qu'ils sont ridicules, bouffons et bêtes, ils ne vous croiront pas, vous prendront pour des imbéciles, et s'éloigneront de vous en haussant les épaules, comme pour dire: "Il en a une croute, celui-là!"

Maintenant, gare à vous! De médiocres, ils sont devenus mégalomanes; de mégalomanes, fous furieux; de fous furieux, dénigreurs. Ils vont mordre à belles dents toutes les réputations. Ayant conquis une influence de paon sur un troupeau de dindons niais et piailleurs, ils se tiendront au milieu d'eux, feront la roue, se gourmeront, développeront au soleil l'épanouissement de leurs plumes, puis insulteront ceux qui n'auront pas daigné se courber sous les reflets de leur superbe plumage.

Chez nous, ces dénigreurs sont à l'état épidémique. Beaucoup des nôtres ont cette manie de déchirer, de diviser, de démolir. Les pires coups qui aient été portés à la race ont été dirigés par le bras d'un frère. La masse de nos médiocres a voué une guerre à mort à la poignée de nos supériorités. Lutte insensée! Elle prend racine au foyer familial et développe ses rameaux jusqu'aux sphères les plus élevées de la patrie. Nous sentons la haine rugir dans notre atmosphère, avec des grincements qui nous glacent. Le jeune homme qui entre dans la vie en souriant, s'il n'est pas prévenu, en recevra d'inguérissables morsures.

Il y avait une fois un homme, un frère de race et de sang, qui, à force de travaux, de fatigues, de lutte ardente pour surnager au-dessus des médiocrités qui roulaient sur son cœur en vagues furieuses, avait gravi la rude côte qui conduit à la gloire et aux richesses. De là, ses regards embrassaient avec compassion l'immense foule des incapables, des incomplets et des dégénérés; il leur tendait la main pour les élever jusqu'à lui; de ses trésors, il laissait couler la bienfaisance, le pardon, la délivrance, la joie de vivre. Tous les déshérités tendaient leurs lèvres à ce torrent de bienfaits. Venu avec des millions dans un endroit isolé, vide et nu, l'homme construisit des routes et orna les paroisses et les temples de sa munificence.

Qu'en est-il résulté? La haine, la haine de la médiocrité envieuse et féroce, contre la bonté, la charité, la générosité. Autant de dons répandus, autant de malédictions!

La catastrophe vint. Le riche fut emporté dans un désastre vertigineux, où il se rompit la chair et noya son intelligence. Il en mourut. Et quand on le descendit dans la tombe, ceux qui avaient vécu de ses largesses et rompu le pain blanc sous ses fenêtres, se disaient entre eux: "C'était une canaille! Il l'avait bien mérité."

Mes bons amis, mes frères de race et de sang, avant de suivre l'élan de vos cœurs et de vous élever au-dessus de la médiocrité, demandez-vous si vous êtes armés du courage des martyrs.

JEAN-CHARLES HARVEY.

A NOS LECTEURS

La Revue Moderne vient d'éditer, pour tous ses lecteurs habitant en dehors de la ville de Montréal, un catalogue fort intéressant qu'elle a déjà adressé à ses abonnés réguliers et qu'elle se fera un plaisir d'envoyer, à tous ceux en dehors de Montréal qui lui adresseront une demande. Prière d'écrire les noms et l'adresse très-lisiblement.

GRAINS DE SAGESSE

Le désir de paraître habile empêche souvent de le devenir.
La Rochefoucauld.

* * *

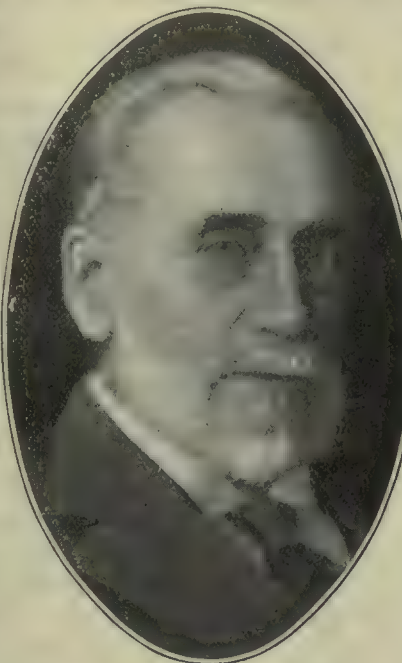
La probité est comme la vertu; moins on en parle plus on en a.
Mistral.

NOS GRANDES INSTITUTIONS FINANCIERES

Par JEAN HARDY

Il y a une vingtaine d'années, vers la fin de 1901, un groupe de personnalités canadiennes bien connues se réunissait, pour discuter l'organisation d'une société canadienne qui devait avoir pour objet de rendre à la population canadienne de la Province de Québec les services obtenus des Sociétés de Trust par la population de langue anglaise, et de servir d'intermédiaire auprès du public de France pour le placement de capitaux dans les entreprises canadiennes.

Le problème n'était pas sans présenter certaines difficultés. Le public canadien avait ses habitudes, consentirait-il à les modifier? Il y aurait certainement une éducation à faire. Le groupe, cependant, n'hésita pas. Depuis assez longtemps, pensait-il, les fortunes amassées dans la population canadienne française disparaissaient quelques années après le décès de leur auteur, et des familles, élevées dans l'aisance, terminaient leur existence sur les confins de la pauvreté. Il fallait un instrument, non seulement pour conserver des fortunes qui représentaient pour la population une force économique, mais pour les augmenter par une bonne administration et des placements judicieux.



SIR HORMISDAS LAPORTE



M. MARTIAL CHEVALIER

C'est ainsi que fut décidée la création de LA SOCIETE D'ADMINISTRATION GENERALE qui obtint, le 26 mars 1902, de la Législature de Québec, son acte d'incorporation.

Grâce aux relations de ses administrateurs avec le Crédit Foncier Franco-Canadien, son capital fut rapidement souscrit à Montréal et à Paris et ses opérations prirent immédiatement une certaine importance.

Ce fut la première société canadienne du genre. Aujourd'hui, son travail de pionnier commence à porter ses fruits. Le public comprend l'utilité de ses services. Un nombre important de successions lui est confié; elle administre les propriétés de grandes institutions et de nombreux particuliers qui, en raison de leurs affaires ou de leur besoin de repos, ne peuvent s'en occuper eux-mêmes.

Ses opérations se sont étendues au-delà des limites de la Province de Québec et ses succursales de Régina, d'Edmonton et de Vancouver la font connaître avantageusement dans les Provinces de l'Ouest.

LA SOCIETE D'ADMINISTRATION GENERALE a toujours réuni autour d'elle des hommes renommés pour leur honorabilité et leur expérience. Parmi ses administrateurs disparus, nous citerons: l'Honorable Damien Rolland, ancien président de la Banque d'Hochelaga, le docteur Emmanuel P. Lachapelle, l'Honorable Juge J. S. C. Wurtele, l'Honorable Juge J. Aldéric Ouimet, qui comptaient parmi ses fondateurs. Deux autres fondateurs, l'honorable Juge Charles C. deLorimier et le Juge Albert E. deLorimier ont dû se retirer lors de leur élévation sur le banc.



M. J. THEO. LECLERC

Depuis, la même tradition s'est maintenue et le Conseil se compose des personnalités suivantes: Le très Honorable Sir Hormidas Laporte, récemment élu président; M. Martial Chevalier, l'un des fondateurs, vice-président; M. Tancrède Bienvenu, vice-président de la Banque Provinciale; l'Honorable Rodolphe Lemieux, membre du Parlement du Canada; M. Napoléon Lavoie, administrateur et directeur général de la Banque Nationale; M. J. A. Richard, gouverneur de l'Université de Montréal; M. G. N. Moncel, membre du bureau de direction de la Banque d'Epargne de la Cité et du District de Montréal.

A Paris, ses intérêts sont représentés par Monsieur A. Turrettini, vice-président de la Banque de Paris et des Pays-Bas, et par Monsieur L. de la Vallée-Poussin, un ami du Canada où il a laissé d'excellents souvenirs.

(*Suite à la page 32*)



EDIFICE DE LA SOCIETE D'AMINISTRATION GENERALE

LA MANIE DES FOULES

Par JEAN NOLIN

LA démocratie a des torts. Ses adversaires lui en prêtent beaucoup; ses défenseurs en oublient davantage. Il en est un, issu de l'égalité des hommes, auquel personne n'avait songé avant aujourd'hui. Du moins, personne ne l'avait formulé. Il fallait qu'un Américain l'exprimât. Peut-être en cela inventait-il à la façon d'Edison ou de Marconi: je prends mon bien où je le trouve. Nous n'en savons rien. Il importe peu que nous en sachions quelque chose. Ce qui compte, c'est qu'il met le doigt sur la plaie sociale la plus grave de notre monde moderne. Il dit en premier lieu: "L'habitude des rassemblements menace notre civilisation". Il ajoute en corollaire: "Notre seul et dernier espoir repose dans l'homme encore assez conscient des réalités pour fuir les foules".

Le peuple a d'abord connu l'agora, il s'est rassemblé sur le forum. Des rhéteurs lui apprennent que le peuple rassemblé, c'est la foule, que la foule n'a qu'un devoir: suivre. Suivre, c'est abdiquer sa personnalité. L'art de suivre c'est l'art de ne jamais penser. Le peuple reçoit sa première leçon, il se l'assimile. Il n'est plus un assemblage d'éléments superposés. Il est un, il est la foule. Il n'y a plus autour de la tribune des milliers d'individus. Il n'y a que deux individus. L'un parle, l'autre écoute. Le premier, c'est l'orateur; le second, c'est le peuple. Dans la lutte qui se livre sur la place publique, le peuple est toujours le vaincu. Il l'est à cause de son surnom, il l'est parce qu'il s'appelle la foule et que la foule, puisqu'elle ne pense point, ne résiste pas.

Le vingtième siècle n'a plus l'agora ni le forum. Il possède encore la foule. N'a-t-il pas le Théâtre où mille personnes approuvent ou condamnent, rient ou pleurent à la même minute, à la même seconde, au gré de l'auteur? N'a-t-il pas le Journal? Que nulle voix ne s'élève contre le Journal. La foule le suit comme autrefois le rhéteur. S'il déraisonne, elle déraisonne pour ne pas le contredire. S'il dit que la fin du monde viendra demain, elle exterminera celui qui, après-demain, croira que ce n'est pas arrivé. Le vingtième siècle a la Rue. On n'y fait pas de discours, mais on a le droit de s'y rassembler. Les prétextes à rassemblement sont nombreux. On y marche à des heures fixes en suivant un parcours déterminé d'avance. A certains moments, cette promenade est un besoin. Il faut qu'une fois au moins dans la journée on fasse partie de la foule. Le meilleur moyen, c'est la promenade. Mais il y a aussi les incendies. Dans les petites villes, quand les pompiers en sont pour leurs frais et que le feu s'éteint sans eux, la foule se plaint: "Voilà bien l'ennui des petites villes, rien n'y réussit". Réflexion un peu macabre. Oui, prise en elle même, mais justifiée, si l'on songe que la foule a besoin d'un aliment pour exister et qu'elle naîtra d'un crime s'il le faut.

Au vingtième siècle, ce n'est plus le peuple seul qui a la manie de la foule. Celui qui dirige le peuple est malade aussi. Il souffre des mêmes attirances. Je ne parle pas ici du démagogue. Celui-ci mène le peuple sans être tenu de savoir où il le conduit. Il s'agit de celui-là même dont la mission est de découvrir les lois suivant lesquelles nous évoluons. Il est question de tous ceux que le peuple appelait autrefois des penseurs.

Il les appelle encore ainsi par habitude. Mais la race est éteinte. On en rencontre quelques uns de loin en loin. On s'étonne de les voir sur son chemin. Dans quelques années, il n'y en aura plus. Les gouvernements établissent des réserves pour les derniers bisons. Ils ne songent pas à en élever pour les derniers penseurs.

La pensée meurt. Elle meurt de la foule. On ne voit plus les poètes courir à travers champs, aspirer à pleins poumons l'air du bon Dieu, écraser du talon les mottes humides des labours; on ne les voit plus chanter le bonheur d'être seuls, la joie de regarder au fond du silence ses pensées, comme on perçoit au fond d'une eau calme les cailloux luisants. Le philosophe n'est plus là, comme au temps de Rembrandt, qui reçoit le petit jour d'une étroite fenêtre et songe, seul dans la pénombre, au mystère des destinées humaines. Jamais plus le poète, jamais plus le philosophe ne seront seuls.

Le cénacle a tué la solitude. Le cénacle, c'est encore la foule. Le cénacle, c'est la table de famille où la pensée se sent étrangère comme le parent pauvre qu'on relègue au tout petit bout. Le cénacle, c'est une démocratie en diminutif. Et par suite, le cénacle, c'est le culte de l'incompétence. Le salon a tué la solitude. Le salon, c'est l'endroit où la pensée cède ses droits devant le sourire d'une jolie femme, d'ailleurs spirituelle. La salle de rédaction elle-même y est pour quelque chose. C'est infiniment triste, mais c'est ainsi. Là au moins la pensée peut survivre. Elle ne s'y développe pas. Le journal a une devise: chaque rédacteur doit y adhérer, même sur les points où il diffère d'opinion. Il fait partie d'une foule qui s'appelle la rédaction; la pensée n'est pas à son aise.

Le règne de la foule s'est substitué au règne de la pensée. Le peuple n'est plus qu'un immense mouton de Panurge. L'écrivain profite des siècles de pensée accumulés derrière lui. Il les interprète. Il dispense au peuple un fatras dont le peuple engloutit tout, même l'indigeste. Il y a peut-être plusieurs remèdes. Nous n'en voyons qu'un seul. Que les derniers convaincus s'enfuient dans la solitude. Mais à quoi bon ? Les chemins de fer auront bientôt fait de les rejoindre, les usines aussi. Et tous deux cracheront sur la pensée survivante des flots de suie. Qu'ils se creusent une caverne. Les prospecteurs dénicheront cette nouvelle source de pensée. Ils la tariront du coup. Un métro encerclera de son vacarme le dernier cénobite. Et le dernier cénobite n'aura plus qu'une chose à faire: se noyer.

Ce serait le triomphe complet de la foule, s'il ne restait un dernier penseur: l'humoriste. La foule a beau le couvrir de sa fumée et de ses hurlements, l'humoriste vit. Il a conscience des réalités. Son être physique les subit. Mais dans son esprit, il est superbement seul. Il passe le long de la foule et de ses manufactures. Ni l'une ni l'autre ne peuvent l'anéantir. Seul dépositaire de la pensée universelle, descendant d'Aristote et de Platon, amant de la solitude et des bois, l'humoriste est aussi le dernier paladin. Il ne peut tuer le dragon. Il se contente de le tenir à distance. Ce lui est facile; il n'a qu'à s'en moquer. Il lui suffit pour ce faire de l'appeler par son nom. Il n'a qu'à lui dire: "Tu n'es qu'une foule" et à s'en aller contempler, sous le dernier arbre que la foule a respecté, le dernier coin de ciel bleu qu'elle n'a pas terni.

JEAN NOLIN.

 LES ECHOS 

Par LUC AUBRY

Le dernier Congrès de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste a réuni à Montréal, un grand nombre de femmes, dont plusieurs venues comme déléguées des villes et villages de la Province, et même de l'Ontario. Ce Congrès fut fort intéressant, et dénota du désir qu'ont les femmes de s'affirmer par une union, basée sur les plus fortes qualités féminines. Le seul reproche que nous pourrions adresser aux sociétaires et à la direction de ce congrès, c'est d'avoir prolongé les séances interminablement. Le déjeuner particulièrement avait un programme beaucoup trop chargé, et chaque *oratrice* n'aurait pas dû parler plus de dix minutes. En dix minutes un discours, bien préparé et bien dit, obtient tout le succès voulu. Les femmes doivent donner le bon exemples aux hommes, et ne pas abuser des phrases inutiles et des mots superflus. Il faut qu'elles instruisent sans fatiguer ni ennuyer. L'application de ce *motto* intelligent et plein de tact devrait être à la base de tout programme féminin "Parlons peu et agissons beaucoup."

Notons en passant l'excellent effet produit par les représentantes des Cercles des Fermières. La présidente de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste, Madame Henri Gérin-Lajoie mérite de chaleureuses félicitations pour son travail intelligent et progressif.

* * *

"Claire" par M. Auguste Choquette, jouée par les excellents artistes du Canadien-Français, a remporté un succès fort appréciable, et a déterminé chez les directeurs de ce théâtre, un joli geste qui s'est traduit dans une lettre écrite aux journaux, annonçant que tous les ans, un certain nombre de représentations seraient accordées à des pièces canadiennes, dans le théâtre dirigé par MM. Lombard et Schauten. "Claire" est une pièce qui a le mérite d'être d'une aimable inspiration canadienne. Elle traduit les idées et les sentiments d'un milieu canadien-français, et se présente dans des décors appropriés. Rien ne choque ni ne blesse notre sentiment. Tout y est doux et habilement ménagé. Pour un début, c'est un succès que nous applaudissons de tout cœur. Nous souhaitons au jeune dramaturge de travailler encore et davantage, de se bien pénétrer des meilleurs auteurs, et de prendre à leur contact tout ce qui lui manque encore pour être consacré un grand auteur dramatique.

* * *

Oh! les statisticiens, quels déshabilleurs féroces! comme ils mettent à nu les tares, les faiblesses, les vices d'un peuple, avec leurs chiffres.

Ainsi il est admis que le peuple américain fait des dépenses considérables pour l'éducation de ses enfants, et s'impose dans ce but des sacrifices méritoires. Les chiffres disent le contraire et des chiffres respectables, car ils sortent du département de l'Instruction publique de Washington.

Oyez! Oyez! Oyez! Les Etats-Unis ont consacré en 1918 un milliard de dollars à l'instruction publique et son peuple a

LE LAC MORAINE. — A l'ombre des Dix Pics, dont les sommets accidentés déchirent la ligne d'horizon, le joli Lac Moraine étale mollement la nappe limpide de son eau couleur d'émeraude. Le calme imposant de la nature n'est ici profané par quoi que ce soit, car la vallée des Dix Pics est assez loin du chemin de fer, et elle ne connaît en fait d'habitation, qu'un modeste chalet où viennent se réconforter lorsqu'ils sont en excursion, les touristes du Château Lac Louise, situé à une dizaine de milles de distance.

dépense $22.700.000,000, en objets de luxe et en parties de plaisir, dont voici le détail:

Poudre de riz, cosmétiques et parfums............$	750,000,000
Fourrures..................	300,000,000
Boissons légères..........	350,000,000
Savons de luxe...........	400,000,000
Cigarettes, cigares et tabac	2,110,000,000
Bijoux.................	500,000,000
Articles et services de luxe	3,000,000,000
Parties de plaisir, lieux d'amusement, courses...	3,000,000,000
Gomme à mâcher.........	50,000,000
Crême à la glace.........	250,000,000

Cinquante millions de gomme à mâcher! Si on pouvait domestiquer, harnacher, utiliser la force motrice produite par les mâcheuses, on supprimerait pour toujours la question du charbon.

* * *

Il serait si facile de créer une langue internationale en adoptant une des langues vivantes, et en l'enseignant dans tous les pays concuremment avec la langue nationale, qu'on peut à bon droit s'étonner que la Chambre de Commerce de Paris ait résolu de faire enseigner l'esperanto dans toutes les écoles qu'elle contrôle. Les gens de la Tour de Babel nous ont cependant laissé un bagage assez considérable de baragouinages sans qu'on veuille l'augmenter de gaité de cœur. L'espéranto n'est qu'un casse-tête chinois inventé pour tenter de rapprocher des gens et des peuples qui veulent rester divisés. Pourquoi après tout l'esperanto, quand à défaut du français, de l'anglais ou de l'espagnol, on a le latin!

* * *

L'Allemagne reproche à la France de vouloir conserver ses ruines, de vouloir les exploiter pour s'en faire des revenus et maintenir à son paroxysme la haine du Boche. Un des journaux de Hugo Stines dit à ce propos:

"Dans quarante-deux ans, après avoir touché les 226 milliards, on montrera encore aux touristes la cathédrale de Reims telle qu'elle est aujourd'hui et on offrira aux écoliers des régions dévastées des crânes allemands. Mais on n'aura pas édifié un seul mur.

"Et dans quante-deux ans, toujours, pour exciter la commisération des peuples, nos ennemis supplieront encore d'une voix lamentable: "Voyez combien la pauvre France a souffert"!

Quand même les Boches paieraient ces 226 milliards, cela n'empêcherait pas la France d'avoir souffert et ne ferait pas l'oubli sur leurs crimes. Les Allemands le savent et s'en soucient fort peu; ce qui les ennuie c'est que la France ne veut pas leur permettre de fournir la main d'œuvre nécessaire à la reconstruction des pays dévastés. Ce serait une invite à la répétition; détruire pour reconstruire; ruiner un peuple pour l'exploiter, sont des principes boches dont il est bon d'extirper la racine.

* * *

Il est question de créer un tribunal des relations domestiques, une cour devant laquelle et dans laquelle les époux malaccordés exposeraient leur linge sale sans témoins, au besoin sans avocats et procèderaient, si possible, à un blanchissage mutuel. Pour le blanchissage passe encore, on peut y recourir tous les huit jours; mais c'est le raccommodage qui est surtout difficile.

* * *

Où vont les épingles? Cette question posée il y a près d'un siècle est jusqu'à ce jour restée sans réponse. Il se fabrique bon an mal an un milliard et quart d'épingles à cheveux et quatorze milliards d'épingles ordinaires rien qu'aux Etats-Unis. Ou vont-elles? car les femmes continuent à les acheter au fur et à mesure qu'elles sont



L'Hôtel dirigé par la compagnie du Pacifique Canadien au LAC LOUISE, dans les montagnes Rocheuses, s'élève sur les bords de ce lac enchanteur, dans un cadre fait de merveilles naturelles dont l'œil du touriste ne peut se rassasier. A cause de son site exceptionnel, le Château Lac Louise est l'une des hôtelleries les plus populaires parmi toutes celles que la grande compagnie de transport canadienne a construites à travers le pays.

fabriquées. Avec le poète on peut dire qu'elles vont:

...Où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

* * *

Dans Nicolas Nickleby de Dickens, paru en 1839, Nicolas, à la recherche d'une position sociale se présente chez un député en quête d'un secrétaire. Le législateur dans l'énumération qu'il fait au postulant des services qu'il attend de lui, lui dit entr'autres choses:

"Je voudrais que mon secrétaire me fît une petite collection de discours de parade, d'un caractère patriotique. Par exemple, si l'on avait la malheureuse idée de proposer un bill pour assurer le droit de propriété d'un tas de pauvres diables comme les auteurs, j'aimerais assez à défendre cette thèse, que pour ma part, je ne consentirai jamais à la diffusion de la littérature dans le peuple. Vous comprenez? que les créations matérielles n'étant que des spéculations d'un intérêt pûrement industriel peuvent être considérées comme la propriété d'un homme ou d'une famille, mais que les créations intellectuelles étant d'inspiration divine, appartiennent véritablement au peuple, etc".

Ce que Dickens a mis, en matière de plaisanterie dans la bouche de M. Gregsbury, M. P. a été souvent, trop souvent répété depuis 1839 par des gens aussi sérieux que Jourmès; l'un de ces derniers, il n'y a pas très longtemps a même osé dire: la propriété littéraire c'est le vol.

Attendons la discussion, si jamais elle a lieu, de la présente loi du "copywright", la troisième ou la quatrième qu'on ne vote pas depuis une vingtaine d'années. Ces lois comme les auteurs meurent jeunes et à l'hôpital,et on en entendra encore de "plus fortes" que tout ce que Dickens a pu imaginer.

* * *

Le Canada reconnaissant devrait élever une statue à Sir Thomas White, ancien ministre des finances, pour perpétuer le désintéressement dont il vient de faire preuve en donnant sa démission de député du comté de Leeds. M. White nommé arbitre dans l'achat du Grand-Tronc n'a voulu cumuler ni les places ni les émoluments. Le cas est assez rare pour qu'on en perpétue le souvenir et qu'on le signale à l'admiration des générations futures.

* * *

Les mineurs anglais ont une conception singulière des relations devant exister entre le capital et le travail. Pour augmenter la rénumération de ce dernier il commence par détruire le premier; pour élever le taux des salaires il ruine la mine qui les fournit. Quand il n'y aura plus de mines l'utilité des mineurs aura cessé et alors la plus triste des mines de charbon ruinée sera encore meilleure que celle que feront les mineurs.

* * *

Les propriétaires ont-ils vu leurs beaux jours? La construction est-elle à la veille de ne coûter qu'une bagatelle? Il faut l'espérer si les maisons de paille inventées en Europe arrivent jusqu'en Amérique. Il ne s'agit pas du chaume mais de briques en paille, solides, chaudes, ne demandant que des poutres minces et des fondations légères. On en fait en ce moment l'essai dans les régions dévastées; puisse-t-il réussir, cela nous permettrait de nous loger à moins de frais, sans compter que l'utilisation industrielle de la paille, en abaissant le prix du blé, entrainerait la baisse du pain. Quels rêves! Hélas! ce ne sont et ce ne seront jamais que des rêves dont les propriétaires et les boulangers empêcheront à tout jamais la réalisation.

* * *

Le triomphe de l'annonce! A Portland, Oregon, un magasin de 5, 10 et 15 cents ayant annoncé des bas de soie à 15 cents a été assailli à son ouverture par une foule de femmes estimée à 8,000. Un automobile stationnant à la porte a été presque mis en pièces et l'intervention de soixante hommes de police a été nécessaire pour rétablir l'ordre à coups de bâtons. Comment après pareil spectacle nier la puissance de la réclame?

* * *

Qu'est-ce que le pairage? C'est pour les représentants du peuple, honorables ou non, le moyen de toucher consciencieusement et intégralement $4,000 par session, sans avoir besoin de remplir exactement leur mandat. Quand un député éprouve le besoin de faire un petit tour de quelques jours, de quelques semaines ou de quelques mois il s'adresse à un collègue d'en face et lui propose non d'échanger leur vote, mais de les annuler mutuellement. Ce qui fait qu'aux jours de vote on a deux absents au lieu d'un et que la galette du peuple est distribuée à des gens qui ne l'ont pas gagnée.

* * *

Un poète, élève du Lycée Louis-le-Grand de Paris, vient de mourir. Il laisse derrière lui de suaves poésies et de beaux drames, entr'autres cette "Impératrice des Balkans" qui eut un succès si retentissant dans les pays de langue slave. Son œuvre littéraire fut malheureusement tenue dans l'ombre par ses exploits militaires, car ce poète était surtout connu sous le nom de Nicolas 1er roi du Monténegro. Les Alliés perdent en lui un ami fidèle et de la première heure.

LUC AUBRY

RECTIFICATION

Réponse à M. Luc Aubry

Dans le numéro d'avril de la *Revue Moderne*, M Luc Aubry signale une erreur qu'il croit avoir trouvé au cours de mon article sur "La langue française en Angleterre". Citons le: "Pourquoi dans une étude sur la langue française en Angleterre, M. DeCelles, historien, fait-il embarquer le futur conquérant dans un port picard à l'embouchure de la Somme alors qu'il partit du port normand de Dives."

Au point de vue de la précision voilà une rectification qui en demande une autre. Il est vrai que Guillaume partit de Dives, mais qu'une tempête l'empêcha de continuer son voyage et qu'en définitive, il partit de Saint-Valery situé à l'embouchure de la Somme, La plus haute autorité sur cette question c'est l'ouvrage en trois volumes d'Augustin Thierry: *La Conquête de l'Amgleterre par les Normands.* Voici ce qu'il écrit à la page 289 du Ier volume: "Le rendez vous des navires et des gens de guerre était à l'embouchure de la Dives qui se jette dans l'océan. Durant un mois les vents furent contraires et retinrent la flotte normande au port. Ensuite une brise la poussa jusqu'à Saint-Valéry à l'embouchure de la Somme." Guillaume dût rester là assez longtemps, ses troupes mirent pied à terre et campèrent en cet endroit. Comme elles étaient de très méchante humeur et que la perspective d'un voyage en Angleterre ne leur souriait pas,leur chef leur fit faire un pèlerinage dans la petite ville. Il fit voile ensuite pour l'Angleterre.

Tous les historiens qui ont écrit depuis font partir Guillaume soit de Dives soit de la Somme. Taine, un des historiens les plus marquants du siècle dernier, commence comme suit sa description du départ de Guillaume pour l'Angleterre: "Le 27 septembre 1066, on pouvait voir à l'embouchure de la Somme 400 navires, etc." L'abbé Drioux dans son histoire de l'Angleterre qui a eu maintes et maintes éditions depuis cinquante ans au moins, (24ième édition page 52):

"ensuite une brise le poussa jusqu'à l'embouchure de la Somme."

Je ne cite pas cet auteur comme une autorité, mais il a dû puiser ses renseignements à bonne source, et jamais il n'a été contredit sur ce point. Dans un numéro précédent de la *Revue Moderne*, le même M. Aubry avait blâmé une phrase de mon article sur Gambetta. Dois-je le compter comme le plus assidu de mes lecteurs orné de bienveillance?

A. D. DECELLES.

LIVRES ET REVUES

Par LOUIS CLAUDE

"Le Secret de l'or", livre posthume d'Henry du Roure, est un roman d'aventures sans prétentions psychologiques ou sociales, et pour cela, peut-être, très intéressant. — Un savant un peu toqué, Espéret, a trouvé le secret de la fabrication de l'or artificiel. Au même moment, on découvre à la Banque de France un vol de 5 millions de francs en or. Espéret est accusé faussement et écroué au Dépôt. Dans sa prison, il parvient à refaire ses expériences: on le relâche donc. Mais sa découverte est une menace terrible pour l'univers, l'or, sur quoi se fonde tout l'édifice de l'économie sociale et de la finance moderne, l'or va perdre de ce coup sa valeur: un krach formidable se prépare. Le ministère est aux abois; les propriétaires des mines d'or sont affolés! Il y a une émeute des socialistes à Paris. La formule d'Espéret leur échappe, mais pour tomber dans les mains du voleur de la Banque de France! Heureusement un enfant, par négligence, y met le feu. A la fin, — il faut une aventure amoureuse dans toute aventure qui se respecte — Lescure épouse la fille du savant car, maintenant qu'elle ne possède plus le secret de l'or, rien ne l'empêche, lui, pauvre stagiaire, d'allier sa pauvreté à celle de Jeanne Espéret, pour en faire du bonheur.

L'histoire est racontée dans un style vivant et net. Le livre plaira à tous les amateurs d'aventures, mais aussi à tous les lettrés, qui retrouveront dans ce roman les belles qualités d'Henry du Roure, enlevé prématurément au monde des lettres, journaliste de talent et délicat écrivain que la Gloire, tout court, a ravi à la gloire littéraire. Ce livre est en vente à la librairie Déom.

* * *

Pro Patria par Madame Boissonnault (Solange) sont des vers vibrants de fierté, un tryptique débordant d'enthousiasme patriotique et qui chante la patrie en des mots vivants et profonds. Trois pièces seulement, mais qui valent certains volumes, sont présentés sous la feuille d'érable verte et c'est à ses deux fils que la poétesse dédie ses pièces d'une si vive émotion.

* * *

La librairie Beauchemin vient d'éditer *Le Canada Ecclesiastique* que rédige depuis un si grand nombre d'années M. L. J. A. Derome. Complet et parfait ce livre est d'un grand secours par sa documentation étendue et précise. Grâce à lui, nous pouvons connaître tout ce qui concerne notre clergé et nos institutions religieuses. Nous felicitons M. Derome de son beau travail, et nous ne saurions assez louer la toilette typographique du livre sorti des ateliers Beauchemin.

* * *

Quelques personnes nous demandent où elles peuvent se procurer "Roses et Violettes" de Mademoiselle Anita Lafricain, dont nous avons déjà parlé dans cette page. Ce livre est en vente chez l'auteur même à Chelmsford, Ontario.

* * *

The Journal of American Folklore dont M. Marius Barbeau est le rédacteur français, nous apportait dans son édition de juillet-septembre 1920, des anecdotes de Gaspé, de la Beauce et de Témiscouata, par M. Marius Barbeau, des Anecdotes de la Côte-nord, de Portneuf et de Wright par M. Georges Mercure et par M. Jules Tremblay, et des anecdotes de l'Islet par M. J. E. A. Cloutier. Ces récits, qui ont toute la saveur populaire, sont extrêmement amusants, et aucun Canadien ne les peut lire sans la bonne et franche émotion qui nous étreint chaque fois que nous nous penchons vers l'âme du peuple, pour en recevoir la vérité et l'histoire, la jolie histoire, celle des légendes, des traditions naïves, des superstitions enfantines, des croyances populaires. Cette œuvre du Folklore est belle et saine, elle prolonge nos souvenirs et ravive nos traditions, et ceux qui s'y dévouent avec le même enthousiasme que M. Barbeau et les autres écrivains plus haut cités, méritent qu'on les loue hautement.

* * *

M. L. J. Dalbis, professeur à l'Université de Montréal, nous adresse "en toute sympathie française et canadienne" deux volumes du plus haut intérêt scientifique: "*Anatomie et Physiologie Végétales*" et "*Anatomie et Physiologie Animales*", accompagnés de tables synoptiques de ces matières. Ces deux livres offrent un profond intérêt scientifique, et révèlent l'admirable personnalité du professeur que l'Université de Montréal a su s'attacher, ce dont il convient de la féliciter hautement. Ces livres de sciences sont des plus utiles à l'élève, non-seulement à l'élève qui fréquente les cours de biologie et d'histologie que M. Dalbis dirige à l'université, mais encore à tous ceux que la science passionne et qui ont le goût de s'instruire. Ces volumes peuvent être demandés dans nos principales librairies, et notamment chez Déom et Fils.

LOUIS CLAUDE

Soir d'Artiste

à Marcel Dugas

J'ai rêvé d'un palais merveilleux
Dans la Tripolitaine
Sur le bord de la mer aux flots bleus
Où chantent les sirènes;

Les portes étaient de marbre blanc,
Les colonnes de jade,
Et dans le clair jardin somnolent
Roulaient des sérénades,

Puisqu'auprès des étangs, des jets d'eau
Et des vasques nacrées
Voletaient et chantaient les oiseaux
Aimés de Cythérée.

J'allais, timide, sous le regard
Des déesses de marbre,
Et je vivais dans l'extase, car,
Joyeux entre les arbres,

J'avais vu des nymphes et des dieux
— Vision puérile —
Prendre leurs ébats voluptueux
Comme au temps de Virgile.

Antique décor, rêve païen,
Poème de Tibulle,
Quand je vous ai vus, je me souviens
Qu'il faisait crépuscule.

Le soleil était tombé là-bas,
Tout au fond de l'eau verte;
L'occident semblait un dahlia
A la corolle ouverte.

Et les paons somnolaient sur les murs,
De même que les cygnes
Dans l'eau calme des vasques. L'azur
Berçait, comme une vigne,

Ses grappes d'astres à l'Orient,
Pendant que sur la grève
La vague, doucement, lentement
Chantait tel que mon rêve.

Or je suivais des yeux sur la mer
Les voiles des tartanes,
Ou j'écoutais, errante dans l'air,
La plainte des platanes.

Et je songeais: Soir si clair, si beau,
Si rempli de caresses,
Je te chanterai sur mes pipeaux
O cher soir qui m'oppresse;

Puisque tu fais mon cœur plus vibrant
Et mon âme plus tendre,
Que par toi mon amour est plus grand,
O soir qui vient me prendre!

ALBERT DREUX.

(*du "Mauvais Passant."*)

Celles que nous aimons — Celles qui nous aiment

Par GUSTAVE COMTE

Avez-vous du tempérament?

Du quoi?

Du tempérament. Vous savez bien; c'est ce quelque chose pour lequel des poètes, des peintres, des musiciens, des acteurs, des journalistes et un tas de petites femmes sont portés aux nues ou voués aux gémonies.

Si vous sentez en vous-même ce quelque chose-là, c'est un don, *n'en doutez pas, mais, si par hasard, vous êtes marié avec... oh! oh!*



"Une femme à "tempérament" doit avoir une réputation d'artiste, etc."

Chez l'homme, le tempérament n'est guère autre chose que le "petit nom doux" de la dyspepsie, de l'égoïsme, de l'intolérance, ou tout simplement de la pose.

Chez la plupart des femmes, ce n'est ni plus ni moins que la ferme détermination de décrocher à tout prix et de garder le "premier rôle"; oui, ma chère!

Lorsqu'une femme s'aperçoit que l'attention se détourne d'elle un moment, rien de plus facile que de ramener les choses à leur point de départ.

Une bonne petite crise de tempérament, *et le tour est joué.*

D'autre part, une femme ne saurait avoir de tempérament à moins de posséder un nez classique, des traits divins, une chevelure à rendre fou, une réputation d'artiste ou un gros sac d'écus.

Or, le mari d'une femme qui a du tempérament a devant lui de l'occupation pour au moins toute sa vie.

Lorsqu'il quitte son bureau, après une dure journée de labeur, sait-il jamais s'il sera accueilli, en entrant chez lui, par une manifestation tropicale, un rayon de soleil, des sourires, des caresses?

Ou par un déluge de larmes, un orage électrique, un torrent de reproches, un accès de rage?

Au déjeuner, il ne sait jamais si on lui lancera par la tête des fleurs et des baisers ou tout simplement le délicieux pot de crème en porcelaine de Limoges.

Il marche dans la vie comme sur des coquilles d'œufs, des torpilles ou du goudron bouillant.

Son existence n'est qu'une interminable série de surprises, de frissons, de "peurs", de sauvetages dramatiques et d'émotions susceptibles de procurer à un auteur de scénarios de cinéma une source inépuisable d'inspiration.

Il vit tout le temps, "en plein cœur du troisième acte".

Et c'est ainsi jusqu'à ce qu'il se sente "fatigué".

Or, tôt ou tard, il finit toujours par éprouver cette impression de fatigue; plus tôt que plus tard.

Car, vient toujours un moment psychologique où il a l'éblouissante révélation du pourquoi des crises, transes, emportements, accès, menaces de suicide, etc. de sa femme.

Dieu du ciel! un mélodrame à perpétuité ne saurait émouvoir tout le temps, même si le livret est de Louvigny de Montigny avec musique d'Alfred Laliberté ou Léo Pol Morin!

Alors, à l'approche de l'orage, le mari averti clot ses paupières et, philosophiquement, il attend que "ça passe"; puis il ramasse les débris s'il y a eu de la casse.

Ou encore, il devient un enragé misogyne; ou il trouve si lourd son joug qu'il se cherche une "blonde" ou quelque chose pour l'aider à le porter.

Mais quoiqu'il fasse, il ne mérite pas de sympathie.

Il a, de propos délibéré, épousé une femme à tempérament, tout comme il aurait enfourché un cheval rétif, un "broncho" furieux, cédant à une ambition commune à bien des hommes de posséder "quelque chose" de difficile à dompter.

Il a voulu avoir de "l'excitation" et il en a eu.

En vérité, je vous le dis, quelque soit son occupation et son genre de vie, l'homme qui a épousé une femme à tempérament *est certain que sa vie ne sera jamais vide et dénuée "d'imprévus".*

Seulement, il eût pu avoir les mêmes surprises, éprouver les mêmes transes et frissons, à bien meilleur compte.

En achetant une automobile de seconde main.

* * *

D'autre part, est-il plus heureux, le monsieur qui a épousé une petite femme qui "a une âme"?



"Songez-donc... penser à préparer trois repas par jour..."

D'abord, comment voulez-vous qu'une femme "qui a une âme" (d'élite) vive comme vous et moi dans le terre à terre ordinaire?

Dans un petit appartement coquet, de six pièces avec bain, système de chauffage, lumière électrique et poële à gaz, elle "étouffe", la tendre âme!

Pensez-donc, elle ne saurait s'épanouir, *avec l'obligation de penser à préparer trois repas par jour, de compter les effets pour la buandrie, et tout cela avec une seule bonne!*

Son intelligence supérieure se sent écrasée, anéantie, sous une horreur de chapeau de trente dollars.

Et, si vous avez le malheur d'être son mari, vous êtes toujours en train de lui écraser "son âme".

On dirait une table remplie de bibelots au beau milieu d'une pièce.

Il se trouve sans cesse quelqu'un pour se "cogner" dessus, pour mettre en miettes un merveilleux rêve, pour dissiper un idéal, pour heurter brutalement une sensibilité, — ah! Dieu!

Vos amis célibataires l'horripilent terriblement avec leur vulgarité.

Votre robuste appétit lui porte sur les nerfs, et vous n'avez pas la chance de dévorer un pauvre bifteck bien tendre, sans sentir peser sur vos épaules son regard indigné, fait pour les choses éthérées, les visions sublunaires.

Ou bien elle s'accroche à votre cou à vous étouffer et jusqu'à ce qu'elle ait fait sortir de vous tout l'enthousiasme, tel le jus d'un citron.



"Ou bien, elle s'accroche à votre cou..."

Ou bien elle vous force à l'écouter sans bouger, lorsqu'elle vous lit des poèmes, et elle s'attend alors à ce qu'à toutes les demi-heures vous lui disiez, en alexandrins ou en prose futuriste, combien vous l'adorez!

Ou bien elle est convaincue qu'elle ne saurait étaler la quintessence divine de son âme, sans vous rapetisser et vous traiter comme un repoussoir ou un "mal nécessaire", à chaque fois qu'elle en a l'occasion, en société.

Il lui faut naturellement des toilettes en rapport avec la richesse de son caractère, — lisez de son âme, — même si elles doivent être parfois tapageuses.

Des toilettes qui ne paraîtraient pas dépaysées dans la lumineuse "atmosphère" qui auréole son front; et cette atmosphère ne saurait se trouver nulle part ailleurs que dans un immense boudoir ressemblant à un hall d'hôtel, rempli d'antiquités et de bibelots fort cher, avec une énorme cheminée qui fume... à la place de monsieur qui n'en a pas la permission.

Quant à manger, cette fonction animale, vous ne trouverez de quoi sur la table que si vous avez songé à vous arrêter chez le charcutier ou le confiseur, en revenant du bureau.

Toutes les chères amies de la femme "qui a une âme" sont des "âmes" satellites qui vous considèrent comme un être anormal ou une sinistre brute.

Quant à ses amis hommes, ce sont aussi des satellites, mais à longs cheveux et à "grandes" idées.

Ils vous empruntent parfois de l'argent où vous induisent à faire tel ou tel placement.

Avant le mariage, une femme "qui a une âme", est tout simplement une merveille, si, par une claire nuit d'été, elle est assise à vos côtés, dans une robe qu'on dirait taillée dans un rayon de lune, et qu'elle murmure à votre oreille si complaisante, un tas de choses exquises que vous ne comprenez pas.

Mais, après le mariage, il arrive souvent que le mari de la femme "qui a une âme" passe son temps au café ou au club, ou ailleurs, alors qu'il se choisit comme "flirt" une femme qui n'a même pas d'esprit — pour changer.

Tant il est vrai que les hommes sont si peu sympathiques.

Ce sont des monstres!

* * *

Ah! pourtant ce qu'il est triste et ennuyeux le foyer d'où le "monstre" est absent!

C'est comme si quelqu'un y était mort, excepté qu'il n'y a pas de fleurs.

Songez donc, me disait dernièrement une petite femme exquise et pas poseuse pour deux sous, songez-donc que mon mari est parti pour son bureau ce matin, après une vacance de toute une semaine à la maison.

La cuisinière est au lit avec une migraine supérieure, et l'on dirait qu'une compagnie de Boches a ravagé toute la maison. C'est la première fois depuis des jours et des jours que le chat s'est décidé à sortir de dessous le divan.

Ca me paraît si étrange de ne plus entendre la voix du Maître demandant quelque chose à manger, ou ses journaux, ou son tabac, ou ses pantoufles!

Si étrange de ne plus le voir fureter dans la glacière et renverser la crême;

De le trouver en train de bouleverser tous les coffres du grenier pour y chercher quelque chose qu'il n'a pas vu dans la maison depuis des années;

De le voir taper sur quelque clou et répandre sur les tapis des outils, de la peinture et de la sciure de bois;

De s'écraser le pouce d'un coup de marteau, puis de venir se faire faire un pansement et se faire dorloter comme un grand bébé;

De le voir faire des trous dans les rideaux avec son cigare, et tourner les meubles à l'envers pour chercher un vague objet perdu;

De l'entendre donner un cours à la cuisinière et des conseils au chauffeur de la fournaise;

De le voir écraser la queue du chat ou se tenir immobile et immuable à l'endroit précis où vous devez passer votre balayeuse mécanique;

De le voir démonter l'horloge et le réfrigérateur, puis les remonter de manière qu'ils ne fonctionnent plus.

On réussit parfois à endormir un bébé, même le plus turbulent,

Mais, un mari dans la maison, pour toute une semaine:

C'est un jardin de l'enfance, une ménagerie, un orphelinat ou un vaudeville perpétuel, tout ça d'un bloc!



"Un boudoir... avec une grande cheminée qui fume..."

Pourtant que serait le foyer sans Lui?

Sans personne pour bouleverser, égarer, critiquer;

Sans personne pour ouvrir une fenêtre renflée, pour remplir d'eau la chambre de bain et semer des pas de boue dans les escaliers et corridors;

Sans personne à embrasser, à disputer ou à endurer!

Je crois qu'il est parfaitement inutile de chercher le juste milieu entre une émeute et un mausolée, entre une tempête et un calme plat, dans le domaine du conjungo et des compromis.

Ainsi me parlait l'autre jour, une petite femme exquise, qui n'avait ni trop de tempérament, ni trop "d'âme", tandis que honteusement ou lâchement, je n'osai prendre la défense de mes semblables, les monstres nécessaires.

GUSTAVE COMTE

LE CINEMA

Par JEAN HARDY

Nous publierons dorénavant à nos lecteurs et lectrices quelques-uns des artistes les plus renommés de l'écran, de ceux que l'on applaudit fréquemment dans les meilleures salles de vues animées de notre ville. J'ai nommé: Le Saint-Denis, l'Electra, le Passe-Temps, le Ouimetoscope, le National, le Canadien-Français et l'Arcade. Nous ne saurions assez faire l'éloge de ces théâtres où les spectacles sont choisis avec un goût sûr, discret, soutenu. Aussi la popularité conquise par ces salles est tout à l'honneur de leur direction.



Wanda Hawley qui fut admirée dans "All Night Long" une des récentes productions de la Compagnie Realart.

Nous donnerons également l'histoire des artistes les plus connus, et nous tracerons un court historique de leur carrière et des succès remportés par ces étoiles. Nous croyons que cette lecture intéressera les lecteurs de la *Revue Moderne* qui s'attachent à toutes les choses nouvelles, et s'intéressent au progrès du cinéma, et à l'évolution des artistes qui en assurent le succès.

JEAN HARDY.

NOS GRANDES INSTITUTIONS FINANCIERES

(*Suite de la page 23*)

A Québec, la Société possède un Comité composé de Messieurs Napoléon Lavoie, de l'Honorable Némèse Garneau et de M. Rodolphe Audette, président de la Banque Nationale.

La direction de la Société est confiée aux soins de M. Martial Chevalier et à M. J. Théo. Leclerc qui occupe le poste de secrétaire. JEAN HARDY.

Patrons de Broderies et Dentelles de la Revue Moderne



11044 — Grand médaillon 30 x 17 pour rideau de porte, dessus de lit, etc., à exécuter au crochet filet. Le patron se compose du médaillon et du bas de rideau. Prix 15 sous.

122 — Coin à exécuter en broderie anglaise et Richelieu. Prix 15 sous.

SPECIAL — Les deux patrons de crochet filet photographiés grandeur naturelle. Prix 80 sous.

FEMINISME

La mère, faisant l'éloge de son héritière à un prétendu:

— Ma fille chante, touche du piano, peint, sait la logique, la botanique, l'anglais, l'allemand, l'italien, la zoologie; en un mot, elle sait à peu près tout. Et vous, monsieur, quels talents avez-vouz?

— Aucun. Cependant, j'avoue que si nous nous trouvions dans une situation extrême, je saurais faire un peu de cuisine et recoudre les boutons.



La Comtesse Ghislaine



Par J. H. ROSNY Aîné de l'Académie Goncourt

I

DANS LES RUES

Dans une baraque sur le front, une douzaine de jeunes aviateurs causaient:

—Mon vieux, ça va mal, dit un long adolescent nommé Bouvin. Les Anglais sont défoncés.

Il tenait un journal parvenu en contrebande. C'était aux temps noirs de mars 1918; les hordes boches déferlaient devant Amiens.

—Je m'y attendais, fit un aviateur, qui n'était pas optimiste.

Guillaume Biranne, surnommé l'as malgré lui, parce qu'il avait abattu plusieurs "Fritz", et avait des remords, écoutait en silence. Il n'était pas étonné. Il connaissait l'aveuglement des chefs.

Britanniques ou Français, tous s'aveuglaient au dogme de l'invincible résistance.

—C'est embêtant, reprit Bouvin, ils nous fichent encore une fois leur cochonnerie d'initiative... Depuis trois ans, nous ressemblons à l'homme au geste de Démosthènes. C'est Charleroi qui repique.

—La Marne aussi repiquera.

—Crois-tu, mon cher, c'est le secret des vieux! Ils savaient fichtre bien qu'il allait nous arriver des Boches de Russie. Je trouve le Ludendorff épatant...

—Moi aussi. Sais-tu toutefois que quelqu'un lui donnera la réplique. Je ne sais pas qui, mais je parierais ma main droite.

—Je ne parierais pas seulement le bout de mon petit doigt. Tu diras ce que tu voudras, c'est idiot que ça ait pu arriver.

—D'autant plus que Pétain avait offert une armée de secours à Douglas Haig... Je ne l'ignore point. Ça n'y fait rien! Cette histoire se déroule comme une tragédie d'Eschyle; la fatalité suit ses lois.

—Quelles lois? maugréa Guillaume. Nous avons successivement vu s'écrouler la Serbie, la Roumanie, la Russie.

—Il le fallait... sans quoi la tragédie n'eût pas eu toute sa beauté, son implacable beauté; oui, il nous fallait encore cette catastrophe. Elle ne s'arrêtera pas là. Comme les Britanniques, nous serons enfoncés.

—Mais alors? cria désespérément Bouvin.

—Alors viendra le dénouement magnifique. "Une autre Marne!". La victoire sans appel!

Les jeunes hommes se regardèrent en silence. L'un d'eux, héros aux yeux d'épervier, projetait la force qui, de tous temps, entraîna les hommes. Sa foi pénétrait jusqu'au nonchalant Bouvin.

—Tout de même, reprit Bizanne, ce n'est pas de la logique. *Credo quia absurdum.*

—Du tout, riposta l'autre. La logique et l'absurde humain ne sont pas la logique et l'absurde des circonstances. Quand Rome est victorieuse du monde entier, les barbares y entrent comme dans un fromage. Quand l'Europe n'ose plus seulement le regarder en face, Napoléon va lui-même chercher sa perte, entraîné par la puissance immanente. L'Allemagne à son tour précipitera son destin.

—Trop fort pour moi! fit Bouvin. Au moins, explique-toi?

—Ce n'est pas nécessaire... C'est même inintelligent. Ici, camarades, le raisonnement déraisonne. La leçon est inscrite en nous ou ne l'est point. Moi, je n'ai jamais raisonné. Je suis mon instinct. L'instinct me dit: Pour avoir trop travaillé, trop préparé, trop prévu, l'Allemagne a tout surchauffé et tout falsifié. Jamais ni Rome, ni même Bonaparte n'ont à ce point exagéré l'effort, aussi la catastrophe sera extraordinairement rapide. L'Allemagne *prête* à la conquête du monde, ne connaîtra pas même la courte victoire de Napoléon. Voilà ma logique, Biranne.

—En un sens, dit Bouvin, elle est dans mes cordes. C'est sur la flème que j'ai bâti mon église...

—Ce n'est pas sur la flème que Marsail a bâti la sienne.

—Aussi périrai-je, dit froidement le héros.

Un petit vent froid passa sur les nuques.

—Ben! reprit Guillaume, par manière de diversion... atteindront-ils Calais?

—Ce serait plus beau pour l'ensemble de la tragédie... mais je ne crois pas. Que je voudrais être près d'Amiens!

—Pas moi! s'écria Bouvin. C'est des sales atmosphères. Secousses tout le jour, et secousses toute la nuit. Merci!

Marsail considéra le ciel. Le temps était confus; il y avait de larges citernes bleues dans les nuées.

—Aujourd'hui, il me faut mon Fritz, fit Marsail.

—Il te faut! Ils ne pullulent pas aujourd'hui...

—Il m'en faut un!

Un mitrailleur qui venait de pénétrer dans la baraque dit:

—Vous l'aurez!

Et il se mit à rire.

C'était un garçon fataliste et jovial, d'une bravoure si paisible qu'il semblait n'avoir aucun sentiment du péril. Jamais on ne l'avait vu ému par la colère, par l'enthousiasme ou par le découragement. Le rire était sa fonction animale et humaine.

—Qu'en sais-tu? demanda vivement Marsail.

—Je le prédis. Et d'abord le commandant va nous expédier au plafond. Il vous attend... il a reçu des ordres.

Le mitrailleur ne se trompait pas. Le commandant méditait une expédition. Depuis dix minutes, il déambulait au revers des bessonneaux. Quand Marsail, Bizanne et Bouvin parurent, d'autres aviateurs étaient déjà rassemblés.

—Messieurs, fit le commandant, il s'agit de taper dur sur le chemin de fer... et sur les trains. On désire que la ligne soit fortement endommagée. J'envisage six avions de bombardement et une escorte ad hoc. L'heure, vous le savez est sérieuse. Grande bataille... Il faut arrêter partout le ravitaillement de l'ennemi et la marche de ses renforts. Je sais que vous ferez votre devoir... Ce serait plutôt la prudence que je recommanderais Marsail, pas d'excès!

—Mon commandant, mon heure n'est pas venue!

—Le mysticisme, maintenant! Marsail, les pressentiments ne sont pas même des bulles de savon.

—Les bulles de savon existent, mon commandant!

Marsail toucha subrepticement un collier d'ambre qu'il portait au cou. Bouvin emportait un petit singe en peluche. D'autres cachaient des médailles, des monnaies anciennes, des lettres, un grigri de nègre, des cheveux...

—Enfin, soit, grommela le commandant, esprit fort qui, pourtant, redoutait les glaces cassées et touchait du bois.

Les mécaniciens s'affairèrent, les aviateurs revêtirent leur combinaison monstrueuse. Puis, les cages à poules montèrent vers les nuages. Il y avait deux escadrilles de bombardement et plusieurs faucons de de bataille. Marsail et Bizanne naviguaient presque de concert. On entra dans les nuages et l'on en ressortit au sein d'un orage de projectiles.

Quelques Fritz s'élevèrent qui, n'étant pas en nombre, n'approchaient guère.

De nouveau, l'expédition pénétra au sein d'un nuage et en ressortit. Les avions boches devinrent invisibles... L'artillerie faisait presque trêve et bientôt, la ligne de chemin de fer atteinte, le bombardement commençait: un train s'arrêta, tronçonné. fumant et rougeoyant. Une gare flamba:

—Ça ne va pas mal, songea Guillaume qui observait par intermittence avec sa lunette. Bon! les Fritz!...

Six insectes grandissaient sous les nuées. Ils se précisèrent et Marsail engagea la bataille. En sa manière sauvage, il fondit sur le boche de tête, il l'attaqua comme pour un corps à corps. Un Fritz roula vertigineusement dans l'étendue...

Déjà l'escadrille de bombardement battait en retraite, tandis que trois avions fonçaient sur Guillaume. Il tira vivement au sein des rafales. Il se trouva perdu

dans les profondeurs informes des nuées... Une balle avait détérioré sa boussole; il filait au hasard. Quand il revint à l'air diaphane, des terres inconnues s'étalaient à perte de vue:

—Où suis-je?

Le temps se troublait, les nuées soudaient leurs fissures... Guillaume redescendit vers les régions libres, mais, aussitôt encadré dans le tir d'une batterie, il fallut remonter et reprendre la course hasardeuse.

Dans l'espace larvaire, un froid sinistre saisissait le jeune homme; ses mains roidirent; sa tête était comme un bloc; sa poitrine se glaçait sous la fourrure... Après un temps indéterminé, il redescendit encore. Un pays de collines, de forêts et de rivières surgit où il crut reconnaître l'Ardenne. Nulle orientation possible. Le soleil se cachait derrière le plafond épais. Tandis qu'il cherchait quelques points de repère, deux boches de chasse se profilèrent. Désespéré et furieux, il faillit accepter la bataille. La sagesse l'emporta; une fois encore, il s'éleva vers la brume d'en haut, il s'y enfonça, comme dans le néant... et la fuite recommença.

Parce que l'essence s'épuisait, une fatalité inexorable ordonnait la descente. Il s'y résigna. C'était toujours le pays de collines, de forêts et de rivières. Le firmament semblait libre. Aucune trace ne marquait la présence de l'ennemi sur la terre.

—Je n'ai que le temps! maugréa-t-il en balayant le site du regard.

Une colline se montra, revêtue d'arbres, sauf à la cime qui formait un plateau:

—Antique hasard, sois-moi secourable! C'est ici que je veux atterrir.

II

SUR LA COLLINE

Dix minutes plus tard, l'avion reposait sur le plateau. Une ceinture de sapins le rendait invisible pour tous les observateurs de ravins et de collines.

—"Me voilà probablement "disparu"! se disait le jeune homme. Malgré l'apparence, les boches doivent occuper le territoire. Bah! la pierre est jetée!

Il contemplait son avion d'un œil fataliste, résolu à le détruire plutôt qu'à le laisser tomber aux mains de l'ennemi. Ensuite, il examina le site. On n'en pouvait guère rêver de plus sauvage. Un vaste silence qu'interrompaient à peine le craquement d'une branche, le frisselis léger des rameaux, le pépiement d'un oisillon... aucune trace de l'homme. Parce qu'il était riche de sève et de jeunesse, Guillaume sentait renaître l'espérance. Il suffirait de faire rouler l'aréoplane sous les ramures d'un de ces grands arbres pour qu'il devînt invisible aux aviateurs qui passaient sur la contrée.

Quelques instants plus tard, l'appareil était "remisé" entre un vieux chêne et un énorme hêtre.

—Je te ferai sauter à la première alerte, dit-il, tandis qu'un calme étrange pénétrait son être.

Il se comparait au marin dans la tempête, et, par intermittence, cette idée l'amusait. Puis, l'image morose des boches, l'horreur de la captivité, jetaient de l'ombre dans ses prunelles. Insoucieux et imprévoyant, il n'avait emporté aucune provision:

—Ce n'est pas Bouvin qui aurait omis son encas! Il fait bougrement faim!...

Il réfléchit quelques minutes, puis il ôta la fabuleuse combinaison. Le temps était assez doux, et, du reste, il avait des vêtements chauds. Deux sentiers conduisaient dans la vallée. Il choisit le plus rugueux. De temps en temps, il se retournait vers la colline. L'énorme silence le rassurait. Après un quart d'heure de marche quasi circulaire, il n'avait rencontré personne, mais une cabane, une hutte plutôt, se montrait en pleine futaie. C'était assez vraisemblablement le refuge d'un bûcheron. Il approcha avec des précautions de fauve. Il n'y avait qu'une fenêtre, dont le volet était ouvert. Pas de feu. Aucune apparence d'habitant.

Guillaume se décida à soulever un loquet et la porte s'ouvrit sur une chambre basse, assez spacieuse, où l'on apercevait un grabat, une table de bois blanc, deux escabeaux, un peu de vaisselle sur une planche et une miche de pain noir. Un âtre primitif montrait des bûches couvertes de cendres.

—Voilà toujours de quoi manger! se dit-il. Seulement, ça ne m'appartient pas... Et laisser de l'argent, c'est un risque!

Son ouïe qu'il avait fine, lui révéla un bruit rythmé, qui devait être la marche d'un homme. Au bout de deux minutes, il n'en douta plus. Il sortit de la cahute et se cacha. Un personnage trapu, aux yeux écartés comme les yeux des cerfs, surgit sur la sente. Vêtu d'une blouse courte, coiffé d'une petite casquette de soie, il avançait nonchalamment mais l'œil au guet. Il s'arrêta devant la hutte et siffla. Au loin, un aboiement répondit et bientôt un chien-loup des Ardennes montra sa gueule effilée.

La bête s'arrêta devant le hallier où s'était réfugié Guillaume et aboya rageusement.

—Y a-t-il du monde par là? demanda l'homme.

Comme il était inutile de ruser, Biranne se montra.

L'homme, surpris, observa méditativement le survenant.

—D'où qu'vous v'nez? dit-il.

—De là-bas! répondit vaguement Guillaume.

—Ben sûr... de quêque part! fit l'autre, mais quêque vous êtes? Un soldat d'où?

Les deux hommes se regardèrent profondément. Le visage de Biranne était pathétique.

—J'comprends! reprit le sylvestre. C'est ben vot' uniforme! vous êtes pas déguisé?

—C'est bien mon uniforme, dit Guillaume, risquant le tout pour le tout.

—Alors vous êtes Français... Je sais, j'ai vu passer les prisonniers. Pas peur. Pour ce qui est de trahir, j'aimerais tout autant me scier les deux pieds.

—J'ai confiance.

—Verrez que vous avez raison. Et d'où venez-vous?

Guillaume lui montra le ciel.

—Ah oui... Un aéroplane. Et vot'mécanique?

—Elle est là-bas, sur une colline.

—La Copette du Sanglier, peut-être? Y a place en haut, les boches y vont jamais et puis, on les voit pas souvent dans ces bois. Coutez ben. On aidera pour vous faire ensauver. Ici, c'est un brave monde... Mais vaut mieux vous cacher, rapport aux bavards. Cette cabane ici est bonne... Jamais core les boches y sont venus et j'vous montrerai des caches où y sont pas capab's de vous retrouver. D'abord que c'est comme ça, peut-être que vous n'avez pas mangé?

—J'ai plutôt faim, avoua Guillaume, mais je voudrais revoir mon appareil.

—C'est rien. Vous mangerez sur la Copette.

L'homme entra dans la cabane. Il rapporta une tranche de lard, un quignon de pain, un petit fromage de chèvre et un cruchon de bière.

—Ici on l'a pas faim... Vu que le bestiau est dans les bois... et qu'on a caché la farine. Voulez-vous que j'aille avec vous sus l'Copette?

En somme, le plus sage était de s'abandonner aux circonstances. L'homme respirait la sincérité, Guillaume le pressentait intrépide et ingénieux.

—Allons, dit-il, et croyez que si je survis à la guerre, je me souviendrai.

—Si vous voulez, mais pas d'argent, savez. Ce que je fais, c'est mon plaisir... J'suis Jacques Berlotte... qu'a jamais eu besoin de personne!

Tandis que les hommes se mettaient en route à travers les fourrés, le chien-loup, à l'avant ou à l'arrière, goûtait l'ivresse d'être jeune, agile et fort.

—Y a pas plus malin, remarqua Berlotte. Y vous dépiste le boche comme y vous dépisterait un sanglier. J'lui ai appris. Il oublie pas. M'sieu, y a ben des choses où les chiens en savent plus long que nous. Lion connaît des secrets que j'en suis retourné. Et dire qu'il ne parle pas, ce serait mentir. Y parle. Y m'dit c'qui faut, et j'le comprends. Moi aussi, y sait

ben ce que j'veux, allez. Tenez, déjà il devine qu'y faudra regarder après vous. Y a eu qu'à lui faire signe. Ici, Lion! T'entends? Tu garderas le monsieur, comme s'il était un troupeau de moutons...

Lion bondissait, les yeux éclatants, ivre d'agilité.

—Permettez, reprit Berlotte.

Il mit la main sur l'épaule de Guillaume et regarda fixement le chien.

—T'entends bien? Et tu vois? On compte sur toi, Lion.

Ils gravirent prestement la colline et Guillaume fut saisi d'allégresse quand il revit l'appareil.

—V'là! y n'a pas bougé, fit le forestier. Maintenant, vous pouvez reprendre des forces.

Le pain, le lard, le fromage de chèvre et le cruchon de bière furent un repas merveilleux. Guillaume donna une part à Lion et le traité d'alliance fut signé entre l'homme et la bête.

—D'abord que c'est comme ça, demanda l'Ardennais, pourquoi que vous êtes descendu? Y avait quêque chose d'cassé?

—Non, je manquais d'essence.

—Avec d'l'essence vous pourriez repartir?

—Oh, très facilement.

L'homme parut pensif.

—L'essence, c'est justement c'qui est pas commode. Les boches l'tiennent... A part quêques endroits où les gens en cachent. Faudrait savoir où. Je demanderai à la dame.

Et comme Guillaume le ragardait.

—La dame du château de Perdange. Elle sait tout, m'sieu.

—Elle a donc pu éviter les boches?

—C'est-à-dire y sont venus deux fois. Le château est pas commode, sur un rocher, ce qu'y a de plus vieux; chaque fois, elle était en voie! Z'ont volé des bêtes et des denrées... Ils n'ont jamais mis leurs pattes sur le principal, dans le souquerrain et dans la forêt.

L'homme se mit à rire.

—Quèque vous allez faire? Vous n'allez pas rester ici?

Guillaume méditait.

—Je ne peux abandonner longtemps mon appareil, fit-il enfin. En cas d'accident, ce serait un trop beau cadeau aux boches!

—Y aurait p't'ête moyen si la mécanique pouvait aller jusque-là. Pas loin d'ici, il y a un terrain aussi beau qu'ici et aussi caché. Vous pourriez surveiller, avec Lion, moi et le camarade Bonaventure: c'est un bon, et puis un bon!

—A quelle distance d'ici?

—Trois quarts d'heure à pied. Est-ce que la machine irait?

—Elle peut aller plus loin.

L'homme garda un instant le silence, l'œil fixé sur l'aéroplane.

—Qu'est-ce que vous y feriez si les boches arrivaient?

—J'ai de quoi le faire sauter.

—Ça prendrait du temps?

—Quelques minutes.

—Avec Lion, Bonaventure et moi, on sait d'une heure à l'avance si les boches arrivent.

—Vous êtes sûr?

—Sûr et certain. On sait voir et pis tous les gens de la forêt s'avertissent.

—J'accepte. D'ici au nouveau refuge, je n'emploierai pas le tiers de ce qui me reste d'essence. Si les boches sont signalés, je reviens pour faire sauter la machine, personne ne sera inquiété, sinon moi-même.

Cette déclaration impressionna Berlotte.

—C'est du monde courageux, les Français! Ben, v'là. L'endroit est placé comme j'vous montre; vous voirez le château à vot' gauche, su' l'grand rocher, pas moyen de se tromper. En continuant, le bois est coupé d'une grosse mare. Derrière la mare, des foyards; derrière les foyards, une ouverture qu'est ben visible, avec une nouvelle mare. C'est là. Seulement, permettez. J'vous laisse avec Lion. J'vais avertir la dame et Bonaventure. Par l'occasion, je prendrai des nouvelles, je reviendrai vous dire si le pays est paisible. Y a encore deux heures de jour. Vous partirez au commencement de la brume, quoique vous en pensez?

—Je pense comme vous. Je pense aussi que vous êtes un brave homme.

—Je dis qu'on peut se fier sur Berlotte. Ici, mon Lion!

III

A L'OMBRE DU ROC

Lion, qui rôdait dans la broussaille, montra sa gueule fauve et ses yeux de feu jaune. Berlotte lui adressa gravement la parole:

—Tu restes avec monsieur. T'entends, tu restes.

Berlotte posa la main sur le bras de Guillaume. Le chien jappa, son regard parut extraordinaire de lucidité.

—Jusqu'à mon retrour! appuya l'Ardennais avec force. Maintenant, ça y est, Lion veillera. Y n'passera personne à deux kilomètres qui n'vous l'dise. Si c'est des boches, vous le saurez, vu qu'il ne donnera pas un seul coup de voix... Laissez faire, il ira guetter, y n'aboiera que quand ils seront entre lui et vous, parce qu'alors son aboiement donnera la mauvaise direction. Un joli tour qu'j'lui ai appris. A tout à l'heure!

Jacques Berlotte disparut sous les hêtres. Le chien fit entendre trois gémissements, en decrescendo, puis il s'approcha de Guillaume qui lui caressa l'échine. Une sympathie sûre était née. Elle accroissait étrangement l'espérance du jeune homme.

Guillaume tomba dans une songerie profonde, où il y avait de la détresse; la France était loin et tout ce qu'il aimait. Autour de lui, les légions ennemies, une force exécrée, méchante et terrible. Son cœur déborda... Le père, gouailleur et paradoxal, mais dont il connaissait la tendresse essentielle, la mère, vers qui son âme remontait à travers toutes les phases, jusqu'aux jours innocents où elle était le principe des choses, Michel et Antoine, ses frères d'élection, Touran, un vieil écrivain, pour qui son cœur avait conçu une affection bizarre.

Ces minutes sont riches en repentirs. Nos torts surgissent en multitude vengeresse et misérable. Nous n'avons plus fait que du mal.

Le chien allait et venait. Pour lui, pas de passé, guère d'avenir. Il goûte infiniment la joie simple de ses énergies, de son organisme admirable. Le danger ne profile pas d'ombres longues: il existe un moment et s'évanouit. En le voyant si leste, si flexible, avec ses beaux yeux de feu et d'onde, Guillaume se demandait si son sort n'était pas préférable au sort des hommes, empoisonné par le double prolongement du souvenir et des prévoyances.

D'évidence, Lion, à travers ses jeux, remplissait un devoir. Il gardait l'homme. Ses sens merveilleux étaient tendus pour cette tâche que l'atavisme lui rendait agréable.

"C'est lui le protecteur et moi le suppliant, pensa le jeune homme. Il sait cent choses dont je n'ai aucun sentiment. Mille

impressions émouvantes se lèvent de phénomènes que je ne perçois même point.

Dans ce même instant, Lion s'arrêta près de Guillaume et le regarda fixement. Guillaume lui caressa la tête. Il comprit que le chien signalait quelque chose. Déjà reparti, il s'enfonçait dans les fougères, il descendait impétueusement la colline.

Guillaume, debout, épiait. D'abord, rien ne se décela dans le silence. Lion prenait ses précautions pour n'être pas entendu. A la longue, des voix s'élevèrent, trois voix, pour autant que Guillaume put en juger.

Deux hommes et une femme!

Plus loin que les survenants, Lion se mit à aboyer. Les voix qui, jusqu'alors, croissaient, se mirent à décroître. Après quelques minutes, elles s'éteignirent. Le silence retombait sur la vieille forêt gauloise.

Lion ne reparut qu'un quart d'heure plus tard. Il haletait. Sa langue rose sortait à demi de la gueule, et, se dressant sur les pattes de derrière, sa tête arriva presque au niveau de celle du jeune homme.

—Oui, bon chien! fit tendrement Guillaume. Je devine... Tu as dissuadé ceux qui venaient de monter sur la colline.

Lion jappait doucement avec la satisfaction de la ruse victorieuse. Vraisemblablement, les survenants n'étaient pas bien suspects, mais Lion avait sa consigne.

—L'homme est stupide, grommela Biranne, quels collaborateurs il eût pu faire des bêtes. Il n'a su que les abrutir!

De nouveau, le chien s'est dressé. Cette fois, aucune ombre d'inquiétude. Et bientôt, la course folle, la dégringolade vertigineuse.

—Ce doit être Berlotte.

C'était Berlotte. Son visage sylvestre émergea sous un chêne.

—Nous v'là! exclama-t-il, j'espère qu'il n'y a rien arrivé?

—Rien. Deux hommes et une femme ont passé sur la côte, je crois que Lion les a éloignés.

—Soyez-en sûr! Y connaît son devoir.

Il caressa la bête qui lui lèchait véhémentement la main.

—Tout est réglé, j'ai parlé à Bonaventure, il attend su' le terrain. Vous l'reconnaîtrez à son tricot rouge, et j'ai vu aussi la dame, elle a pas peur. Elle vous recevra au château, à ce soir, pendant que nous autres, on gardera la mécanique.

—Vous êtes tous de bien braves gens!

—Quâ même, vous voudriez pas qu'on vous laisse aux boches? Ça serait sale et méprisable! pis savez, ça f'ra pas tant de risques. Où vous allez, les gens y vont pas. Avec Bonaventure, et surtout Lion, on f'ra la garde... une bonne! Vous irez au château avec une souquenille et un chapeau de berger. Au château, les domestiques sont première classe, choisis, allez! F'ront aucune bêtise. Et j'vous dis encore que les boches, si y viennent, on l'saura une heure d'avance. Z'aurez l'temps. En volant pas haut, y pourront rien voir.

Entre deux arbres, l'avion était rangé, de manière à ne pas gêner le démarrage.

—Une drôle de machine, remarqua Berlotte. Comment qu'ça vole? C'est tout comme si une charrue ou une herse montaient en l'air.

Guillaume, ayant tout vérifié, revêtit l'informe combinaison qui effara le chien et fit rire l'homme.

—Pour un carnaval, c'est un carnaval! Hue!

Le moteur élevait sa voix crépitante. Lion hurla. Déjà le puissant et ridicule oiseau montait vers la nuit. Ebahi, le visage levé, Berlotte répétait.

—Quâ même... j'ai core vu ça!

Grâce aux indications précises du forestier, Guillaume ne s'égara point. Passant à la gauche du château, une forteresse médiévale, il ne tarda pas à apercevoir la mare, puis le terrain enveloppé de peupliers de hêtres et de roches. Un homme, le torse vêtu de rouge se tenait là, qui, dès l'apparition de l'avion, agita son petit chapeau. Aucun doute n'étant possible, Biranne atterrit sans anicroche.

L'homme au tricot rouge se précipita.

—C'est moi, Bonaventure, clama-t-il joyeusement, et savez, à vot'service!

Guillaume lui tendit la main.

—C'est bien, ce que vous faites là.

—Pour mon plaisir, riposta Bonaventure. Avec Berlotte on fera c'qu'on peut.

Il considérait alternativement Guillaume et l'aéroplane. L'appareil avait atterri près d'une roche surplombante et Bonaventure, qui avait du bon sens, déclara:

—Un petit peu plus sous la roche, personne pourra le voir là-haut. Voulez-vous que nous poussions?

Quand l'avion fut remisé, il eut un rire bas qui exprimait l'allégresse.

—Ça m'amuse! Si que je peux vous aider à repartir, pour le beau pays de France, j'en rirai core dix ans plus tard. Car pour une farce, ça sera une bonne farce.

Guillaume apprit ainsi que l'œil jovial répondait au caractère de l'homme.

—Savez qu'on vous attend, au château? reprit-il. J'vous cache pas que la dame est bien impatiente de vous voir. C'est à un petit quart d'heure. J'suppose vous quitterez pas volontiers la mécanique. Mais Berlotte va venir, on veillera avec son Lion. Çui-là, monsieur!...

Bonaventure fit un geste qui décelait une admiration profonde.

—S'il avait appris à parler, y nous en raconterait... et puis des drôles!

—Oui, acquiesça Guillaume, c'est un chien qui connaît son affaire.

—Vous verrez! C'est lui qui fera le messager quand vos serez au château, savoir qu'y viendra par-ci par là, vous dire comment ça va!

—Vous croyez donc que je vais loger au château?

—J'crois qu'la dame y tient.

—La dame, dites-vous. Il n'y a pas de châtelain?

—L'est mort, et c'est c'qui fallait. Presque un boche, tant il était sournois. Et dur comme un rocher. Vos allez pas garder vot'peau?

—Non, c'est un peu lourd.

Bonaventure s'éloigna sans rien dire et revint quelques instants après avec une houppelande et un chapeau de feutre.

—V'là pour aller au château pou'l'cas de rencontre. C'est pas qu'y ait du mauvais monde, le pays est brave! mais un mot fait son chemin.

—Aucun boche, par ici?

—Pas avant Herlemont. Comprenez, à part un hameau, quatre ou cinq bicoques, pas un endroit. Herlemont est pauvre, et j'vous dirai aussi que les boches n'aiment pas êtres trop isolés... Un mauvais coup est vite donné et encore plus vite reçu! conclut Bonaventure avec un rire épais.

Il se tut et tendit l'oreille.

—Les v'là!

Lion parut le premier. Berlotte suivait, de ce pas des grimpeurs de collines et de montagnes qui dévore les kilomètres.

—Personne sur la route! remarqua-t-il. Je suis assuré que votre mécanique a pas même été vue, ou alors qu'on l'a prise pour une mécanique boche.

Il secoua la tête et regarda le couchant où le soleil devait être très bas derrière les nuages.

—V'là la brune. J'vas vous conduire au château. Bonaventure fera le guet et Lion la navette.

—Il n'y a vraiment rien à craindre?

—Rien pour le moment. Z'avez regardé le terrain en passant? C'est marécageux. Jamais core les boches y sont venus. Quand y viennent, y marchent droit au château. C'est ben naturel. Y n'ont rien à faire dans ce pays, c'est dehors, leurs marches; c'est difficultueux, c'est pauvre, et peu de monde!

Après une dernière hésitation, Guillaume se décida à revêtir la houppelande et à suivre le forestier.

—Je reviendrai pour la nuit, fit-il.

Ils prirent un sentier entre les mares, puis grimpèrent parmi la broussaille jusqu'au château. Quand ils arrivèrent sur la plate-forme, un petit plateau de granit, le crépuscule assemblait ses prestiges. La forêt s'étendait à perte de vue, peuple d'arbres issus de ceux qu'apercevaient les châtelains au temps des croisades.

IV

LE CHATEAU DE PERDANGE

La châtelaine les attendait. Elle descendit trois marches du large perron, dans la lumière évanouissante.

—Je vous remercie d'être venu, dit-elle en tendant la main à Guillaume.

—Et moi je suis confus de vous exposer à un péril, murmura-t-il. Croyez bien que je serais demeuré là-bas, si...

—Si je n'avais pas insisté! Il aurait été honteux que je ne vous vienne pas en aide.

Elle parlait avec un vieil accent français, léger et rythmique.

—Au reste, reprit-elle avec un gentil rire, il n'y a pas vraiment de danger, du moins pour moi.

Elle précéda l'hôte à travers un large corridor, jusque dans un hall où s'étalaient des meubles de tous les âges.

Berlotte était resté dans la cour avec Lion.

—On peut se fier à ces braves gens, dit la dame de Perdange, et aussi à mes serviteurs. J'ai organisé une surveillance qui s'étend jusqu'à Herlemont et Quaronne. En tous cas, la nuit sera tranquille. Jamais ils ne sont venus au château après le crépuscule. S'ils venaient, nos caves sont pleines de labyrinthes.

Elle parlait, pensive et animée. Le feu donnait un charme mouvant à ce visage et, suivant la pente fatale, Guillaume subissait déjà la séduction de la femme, de l'aventure et de la solitude.

—Votre avion n'a subi aucun dommage? demanda-t-elle.

—Aucun. Si j'avais de l'essence je regagnerais facilement nos lignes.

—Il y en a ici quelques litres; je sais qu'il vous en faut beaucoup plus et rien n'est plus rare. Ils l'ont partout volée; cependant, on doit en cacher dans quelques caves du village. Mes émissaires savent comment il faut parler aux gens de notre race.

Elle se tournait à demi vers le grand aviateur qui, ayant rejeté la houppelande, apparaissait dans sa force et sa flexibilité. Il plut à la châtelaine que la France fût figurée par cet homme. Elle demanda, d'une voix qui s'était mise à trembler:

—Nous n'avons ici que des nouvelles rares et falsifiées. Depuis quelques jours, ils se vantent d'une grande victoire. Est-ce encore un mensonge?

—Ce n'est pas un mensonge!

—Alors, une véritable victoire?

—La plus grande qu'ils aient remportée en Occident, depuis Charleroi.

—Mon Dieu, implora-t-elle, les mains jointes.

—Oui, reprit-il avec amertume. Nos alliés se sont laissés surprendre et nous-mêmes risquons d'être surpris. J'ignore pourquoi la débâcle russe n'a pas éveillé plus de vigilance! L'inertie, la foi dans l'invincibilité, le dogme d'une longue et heureuse défensive.

Mme Ghislaine de Perdange avait rejeté la mante rouge; elle fut une apparition ardente et tumultueuse.

—Est-ce que le monde sera à leur ressemblance? Vous ne savez pas, vous qui les combattez, combien cette race est mauvaise pour la nôtre. Rien ne répond. Aucun écho de leurs âmes à nos âmes... Une effrayante discordance. Il semble que nous soyons devant des bêtes dressées plutôt que devant des hommes. Ma haine est de toujours... Je suis une fille des Hautes-Fagnes, un pays de désolation, et sur notre domaine noir, nous maintenons, depuis deux mille ans, un rameau de la plus pure race gauloise. Mes pères combattirent le fourbe César et le plus fourbe Arioviste. Jamais, hélas! nous ne réussîmes à être Français. Je vous dis cela pour que vous compreniez mon désespoir égal pour la France et pour la Belgique! Oh, nous ne serons pas vaincus?

Dans ce coin perdu, auprès de cette mystérieuse châtelaine, Guillaume sentait plus violemment son âme profonde.

Il affirma:

—Nous ne serons pas vaincus. Une fois encore, la horde sera refoulée.

—N'est-ce pas? criat-elle avec véhémence.

Une femme de chambre parut:

—Madame est servie!

Dans une salle à manger, ténébreuse à force d'être vaste, la nappe de lin, les fleurs de serre, la porcelaine, formaient un ilôt étincelant sous les éclairs de six lampes électriques.

On servit des truites de la Semoy, un coq de bruyère, un jambon de sanglier, embaumé par la fumée des plantes ardennaises.

La jeune femme se mit à interroger Guillaume sur Paris, sur l'armée, surtout sur les aviateurs. Dépourvu de vanité militaire, il parla avec une simplicité qui parut délicieuse à l'hôtesse. Elle ne savait pas. Elle s'étonnait encore de ces combats dans la nue, dans la solitude effrayante du firmament.

Il vanta surtout Marsail, il dépeignit cette exaltation frénétique, ce besoin terrible de combattre:

—Oh! comme je le comprends! faisait-elle. Et vous-même? Vous en avez abattu?

—Pas beaucoup. J'ai eu de la chance.

—Comme vous êtes modeste.

—Non, je suis vaniteux, mais je serais bien plus fier de réussir une pièce de théâtre que d'abattre cent boches.

C'est ce qu'elle ne pouvait concevoir. Pour elle, aucune gloire n'approchait de la gloire militaire. Et, désignant la décoration de Guillaume:

—N'est-ce pas la croix de guerre?

—Oui, madame.

—La plus belle! fit-elle avec recueillement.

Guillaume sentait monter la douceur éternelle. Aucun péril, aucune désolation ne pouvait l'abolir en lui.

Au milieu du repas, un aboiement retentit dans la cour.

—C'est Lion! fit l'hôtesse.

Conformément aux ordres, un valet introduisit le chien. Il bondit comme un bon loup des Ardennes, mais un loup au regard droit, il chercha la caresse de l'hôtesse et de l'hôte. Mme de Perdange

considéra le collier où il y avait un brin de bruyère et dit:

—Tout va bien, en bas... comme il est naturel. Nous téléphonerons tout à l'heure.

—Vous avez le téléphone?

—Eh oui... mais secret... Le téléphone officiel est trop souvent intercepté par l'ennemi.

Lion croqua deux os du coq de bruyère et se sauva dans la nuit.

—Il sait très bien qu'il est venu nous rassurer, affirma Mme de Perdange. Berlotte et Bonaventure ne se trompent pas beaucoup en disant qu'il entend la parole. Il y a bien des petites phrases dont il comprend la signification. D'ailleurs, je crois qu'on apprendrait à parler aux chiens.

—Ne l'a-t-on pas essayé?

—Mal. Il faut une autre méthode que pour les hommes. Cette méthode, nous ne pourrons la trouver qu'après de nombreux tâtonnements, des expériences constantes...

—Serait-ce long?

—Pas tant. Peut-être une vingtaine d'années pour obtenir des résultats importants. On y viendra.

—Alors, fit-il amusé, les bêtes parleront.

—Elles parlent, répondit-elle gaiement. Mon gros corbeau parle même très bien. J'ai eu une pie admirable. Seulement, on leur fait dire des choses qu'ils ne comprennent pas, ou guère, parce qu'on commence mal leur éducation. Un jour, chien, corbeau, pie, perroquet, sansonnet, sauront ce qu'ils disent. Et ce sera moins étonnant que le radium ou l'aviation!

Elle parlait, mi-rieuse et mi-grave. Dans sa solitude, elle avait finement observé les bêtes. Elle connaissait tous les oiseaux de la forêt. Elle tenait une volière dont beaucoup d'hôtes étaient libres comme des pigeons. Elle conta, sans appuyer, quelques anecdotes où éclatait la subtilité des frères inférieurs.

—Un jour, l'homme comprendra-t-il? Je le pense. Alors, il tirera des animaux un enseignement prodigieux. Car, n'en doutez pas, ils savent des choses merveilleuses que l'homme ne découvrira jamais sans eux.

—Comme vous les aimez!

—Plus que vous ne pourriez le croire. Il n'y a pas en eux ces restrictions sournoises qui font des meilleurs hommes une énigme désagréable. Quel mauvais usage nous en avons fait! Comme nous les avons méconnus et gaspillés... lâchement et honteusement.

Elle semblait maintenant une fée des bois profonds, une fée shakespearienne, penchée sur la Vie Mystérieuse.

Le repas finissait.

Mme de Perdange fit un signe de croix et dit:

—Préférez-vous du thé ou du café?

—Les boches vous en laissent donc?

—Ils ne nous en laissent point, mais il n'est pas de pouvoir capable de vaincre la contrebande. Du fond de l'Orient et des Archipels, le thé et le café réussissent à pénétrer — oh! bien pauvrement! — dans nos ravins et sur nos collines.

—Je préfèrerai ce que vous préférez!

—L'Ardenne s'accommode mal du thé.

Ils se retrouvèrent dans le vaste salon, devant le feu encore accru, où chêne et hêtre mêlaient leurs souffles.

—Voulez-vous voir mon corbeau Lucifer?

Lucifer se présenta. Ce n'était ni un freux ni une corneille, mais l'authentique corbeau dont la taille atteint celle des coqs.

Grave, le bec droit aussi solide que le bec du faucon, une lueur facétieuse dans son œil circulaire, il croassa:

—Bonsoir! D'où venez-vous?

Il examinait Guillaume avec cautèle. Et soudain, il vola autour de la salle et se posa sur le haut d'une armoire.

—Je suis Lucifer! affirma-t-il. Je suis le dernier de ma race... de ma race... de ma race!

—Viens, Lucifer, ordonna Mme de Perdange, en lui tendant le poing.

Il s'abattit légèrement sur le poignet fin et il tournait de droite à gauche sa tête diabolique.

—Quel temps fait-il? demanda Ghislaine.

—Des nuages.

—Il ne pleut pas?

—Non.

—Il y a du vent?

—Non.

Après chaque question, Lucifer avait un air extraordinairement absorbé. La réponse jaillissait très nette.

—Il sait ce qu'il dit, affirma la jeune femme. Donc, il parle réellement. Il y a au moins cinquante mots auxquels il attache une signification. Il exécute de petits travaux, il veille s'il le faut, comme un chien, il dit le nom des visiteurs qu'il connaît et signale les autres par un cri ou un mot. Il a appris que les êtres verticaux sont des hommes et des femmes. Selon moi, si on élevait des corbeaux en société, on arriverait à des résultats surprenants.

Elle était pleine de son sujet, et dans sa robe blanche, elle évoquait maintenant une prêtresse riche de notions occultes.

—Lucifer, dites bonsoir et allez dormir.

—Bonsoir, répondit la bête. Lucifer a sommeil.

Il ouvrit au large ses ailes qui avaient un mètre d'envergure et disparut dans un long froufrou.

Ghislaine, ayant versé le café à son hôte, demeura rêveuse devant les hautes flammes. Elle parut si différente de toutes les femmes qu'il avait connues, que le soldat en était étourdi.

—Vous êtes bien seule sur votre roc! murmura-t-il.

—J'y suis accoutumée, répondit-elle, tandis qu'un nuage rose montait à ses tempes. Je suis une fille de la solitude. Là-bas, dans les Hautes-Fagnes, je vivais seule avec un père démesurément taciturne. Plus tard...

Elle s'arrêta et secoua la tête:

—Je vais interroger le téléphone.

Quand elle eut disparu, il se dit:

—Comme la vie est multiple et imprévue. Des choses exquises, surprenantes ou terribles sont cachées dans tous les coins de la terre. Il faudrait mille vies pour goûter la beauté éparse dans l'humanité et dans les choses.

V

LA BELLE AU BOIS RÊVANT

La comtesse Ghislaine reparut:

...Et devant l'apparition de la haute et hiératique dame de Perdange, l'homme tombé du ciel auprès de ces profonds bois d'Ardenne où bêtes et gens lui viennent en aide, ne peut que subir la séduction de la mystérieuse Belle au bois rêvant.

—Tout est calme, si les boches viennent ce ne sera pas cette nuit, ni sans doute demain.

Ils causèrent encore. Paris inquiétait Ghislaine. Elle s'exagérait le bombardement. Elle redoutait les catastrophes.

—Rien ne serait plus sombre pour la civilisation que la destruction de cette ville devenue La Mecque de l'Univers. Déjà, disent-ils, les ruines sont effrayantes.

—Non, pas encore, madame. Et même c'est peu de chose pour la grandeur de Paris.

—Pas encore! soupira-t-elle.

Ils se turent. On n'entendit que le craquement du feu. Autour du château s'étendait la fauve solitude. Guillaume songeait qu'il aurait pu naître et vivre dans ce pays, aimer cette jeune femme, être son compagnon. C'était un des "possibles" sans nombre. Il le goûta, il eut positivement un éclair d'amour dans son âme.

Et les souvenirs littéraires se mêlaient à la réalité.

—Il est bien aussi merveileux d'être ici, murmura-t-il, au milieu des boches, que d'être dans le jardins des Hespérides. Le vaisseau qui m'y a amené est autrement prodigieux que le pauvre navire Argo.

—Mais Argo parlait!

—Nos navires aussi, ceux qui traversent la mer comme ceux qui sillent dans le ciel. Sur l'immense désert de l'océan, un steamer perdu appelle ses frères à des milliers de kilomètres... et nos avions parlent aux postes de télégraphie sans fil. L'imagination humaine fut toujours pauvre devant la réalité naturelle. Elle l'est autant devant la réalité sociale. Pauvres choses que les sirènes auprès d'un sous-marin! Misère que les centaures devant l'automobile! Au reste, sirènes, centaures, dieux, n'ont rien de plus étonnant qu'un requin, une baleine, un lion, un aigle, voire un petit rouge-gorge ou une mésange. La vie est un épouvantable miracle.

—Epouvantable!

—Je ne trouve pas moins fabuleux d'être ici, sur votre roc, que je ne l'eusse

été dans l'île de Calypso. N'êtes-vous pas aussi mystérieuse, aussi unique qu'une déité ou une nymphe?

Il la contemplait avec une admiration attendrie.

—Je n'en sais rien, fit-elle. Mais si j'admets que les fables restent au-dessous de la réalité, je pense pourtant que la terre est moins merveilleuse que jadis. Chaque fois qu'on gagne de la vitesse, je suis plus mélancolique, car chaque fois le monde, jadis si énorme, devient plus petit.

—Mais le monde humain devient plus grand et plus inconcevable.

—Je ne saurais comparer son mystère à celui de la terre, encore infinie pour ceux qui montaient les caravelles de Christophe Colomb ou de Magellan!

—Moi non plus. Les terres vierges ont pour nos imaginations une fraîcheur que n'ont ni les usines, ni les chemins de fer, ni les bateaux géants, ni le téléphone, ni le télégraphe, ni les aéroplanes. Seulement, cette sensation de fraîcheur s'attache aussi aux sociétés antiques, à leurs chars, à leurs charrues, à leurs métiers manuels, et là, certes, je me trompe. Qui sait! nous arriverons peut-être à créer un monde où il y aura beaucoup plus de femmes charmantes, d'hommes admirables et de beaux animaux. Pourquoi l'industrie, après avoir passé par l'épreuve de la houille noire ne deviendrait-elle pas saine et pure à l'aide de la houille blanche, de l'industrie électrique, silencieuse, nette et si riche d'énigmes. Il y aurait alors une variété infinie, de l'imprévu innombrable, d'inextricables déploiements de puissance? Et peut-être la poésie des villes vaudra-t-elle celle des forêts vierges!

—Cela ne me séduit point.

—Moi non plus, hélas! Je crains que nous ne soyons victimes d'un mirage. Pourtant, déjà à Londres et à Paris que de fois n'ai-je pas senti une impression de renouvellement aussi forte que dans le plus étonnant paysage!

—Ah, pas moi! exclama-t-elle. Les villes me rendent inexprimablement triste, ce ne sont que de vastes prisons. Et cette guerre a détruit mes dernières illusions sur les civilisations industrielles! Depuis des siècles le rêve fut de voler comme les oiseaux. Et quel a été le premier usage des aeroplanes?... Un autre rêve était de plonger au fond des mers comme les poissons. A quoi ont jusqu'ici servi les sous-marins? Horreur! Je n'espère rien de la race qui n'a pas pu comprendre les bêtes!

Elle s'était levée, sa robe blanche semblait la robe solaire des féeries. Toute la splendeur du passé était sur elle.

—Allez! murmura-t-elle. Cette guerre est la suprême banqueroute de votre civilisation.

—Hélas! fit-il. Pourtant, si c'était la dernière guerre!

Elle eut un rire doux, panique et délicieux.

—Allons donc, l'homme est toujours un loup pour l'homme. J'ai voyagé, j'ai vu que partout les êtres s'exécraient, que partout il y avait des victimes et des bourreaux. Cette guerre immense est une petite guerre par comparaison avec les guerres futures. Le génie humain, né de la destruction perfectionnera sans cesse la destruction. Il y aura des guerres qui coûteront la vie à cent millions d'hommes! Voyons, même pendant la paix n'est-il pas clair que tout nous conduit au néant? Voyez ces fléaux énormes: l'alcool, la tuberculose!

—On les vaincra!

—Vraiment? Alors ils seront remplacés par des fléaux pires encore. Pour moi, la loi est implacable. La misérable créature qui a ravagé la terre, porte en elle-même son châtiment: elle se suicidera.

Ils se regardèrent. L'aura de l'amour passa et Ghislaine chuchotait:

—Il y a plus de beauté quand paraît le perceneige et que verdoient les jeunes feuilles que dans tous les travaux des hommes. Le Christ avait raison quand, maudissant la prévoyance, il célébrait le lys des Champs...

—Pourtant, sans le travail, l'humanité ne serait-elle pas demeurée semblable aux loups, aux cerfs et aux buffles?

—Non! Elle aurait été moins nombreuse, plus belle, plus saine et tout aussi intelligente, quoique autrement! La chasse et le travail furent son enfer. Ils l'ont pourrie.

—Qui sait? chuchota-t-il.

Il s'imaginait avec Ghislaine de Perdange au fond du jardin où le fleuve, sortant d'Héden, se divisait en quatre fleuves. Cette vision le ravissait puérilement. Dix sentiments s'enchevêtraient, qui l'emplissaient de suavité.

—Si j'échappe aux boches, quel souvenir je garderai! Le plus étrange souvenir de ma vie et d'un charme presque fantastique.

Elle ne répondit pas, elle était émue.

Il reprit, entraîné sur la pente fatale:

—Vous êtes la Belle au Bois Rêvant! Rêverez-vous toujours seule?

Elle releva la tête, orgueilleuse et tendre.

—Je ne le désire pas. Qui le désirerait? Toutefois, je resterais seule plutôt que de recommencer l'épreuve. Mon rêve est le plus naïf des rêves, et peut-être irréalisable.

—Votre rêve!

—Il faudrait que, pour mon compagnon et pour moi, tout se passe comme s'il n'y avait pas d'autre homme et d'autre femme sur la terre.

L'accent de Mme de Perdange révélait l'Absolu. Ce que Guillaume avait pressenti fut une certitude. Aussi loin d'elle que des astres, il connut le regret de l'impossible et une humiliation obscure.

VI

LA ROULOTTE DU BERGER

Une camérière entra, dont les cheveux avaient de singuliers reflets glauques. Elle fixa ses yeux craintifs et extatiques sur Mme de Perdange.

—C'est Jacques Berlotte! dit-elle.

Un instant après, Berlotte entrait à pas feutrés.

—Rien? demanda Ghislaine.

—Les sangliers ont ravagé le jardin de Couvre-champs, faudra voir!

—Mais rien des boches?

—Ça serait rare à c't'heure!

La comtesse se tourna mélancoliquement vers Guillaume.

—Vous ne voulez décidément pas passer la nuit au château?

—Je ne dormirais pas. J'ai besoin de sentir qu'il est là... tout près.

—Vous reviendrez me voir?

Il saisit la petite main impérieuse, y mit un baiser nostalgique et suivit Berlotte. Une lueur débile transsudait de la nue où se dissimulait la lune à son premier quartier. Lion disparaissait et reparaissait à la recherche des créatures équivoques qui trouvent leur vie par la mort d'autres créatures. Des pierrailles roulaient dans l'ombre; un rio élevait sa voix éternellement jeune; parfois, un rapace s'enlevait sur ses ailes sournoises, silencieuses comme les ténèbres.

—Demain matin on descendra ce qui reste d'essence au château... toujours de quoi vous permettre de faire quêque trajet si c'était nécessaire.

Un frôlis, un petit cri d'agonie: Lion rapportait un quadrupède qui s'allongeait en serpent.

—Une belette! Y les connaît, faut voir comme il fond dessus... Un boulet de canon... Et, d'un seul coup dans la nuque, c'est réglé. La peau est bonne, conclut le forestier en s'emparant du cadavre. Nous voici comme qui dirait arrivés.

Un feu rougeoyait sous la roche, devant lequel se chauffait Bonaventure. Guillaume constata, avec une satisfaction passionnée, la présence de l'aéroplane.

—Les montagnards sont là! exclamait Bonaventure, et v'là votre auberge!

Il montrait une cabane sur roues qu'on avait glissée auprès de l'avion.

—La maison du berger! dit-il. Y a une paillasse fraiche, de bonnes couvertures, un coussin.

Par la porte ouverte du gîte ambulant, Guillaume vit une paillasse et des couvertures de laine jaunes:

—Les couvertures viennent du château, remarqua Berlotte et l'éderdon... L'paillasse est quasi neuve.

Guillaume leur serra la main, attendri. Il constatait, une fois de plus, la générosité des humains, si féroces à leurs heures, si égoïstes et si hypocrites.

—Bonaventure demeure à trois portées de fusil, avec sa femme et son chien rouge. Y a qu'à donner deux coups de sifflet... un court et un long. Y viendra.

Dix minutes plus tard, l'aviateur méditait seul sous la roche. La vaste incertitude s'abattait autour de lui. Il recommença de songer aux siens, aux boches, à Ghislaine Perdange... Cela formait un amalgame confus qui tournoyait et se déplaçait.

Tout était loin et tout était proche. Sur le sein créateur et carnassier de la terre, est-on jamais chez soi, est-on jamais réellement égaré? Serait-il moins seul dans la forêt de Sologne, au bord de l'étang de Berre, près d'un gave pyrénéen? Sans doute, l'ennemi!... Mais quand il montait "au plafond", cet ennemi était plus imminent et plus redoutable. Chaque jour, des carlingues naufrageaient dans l'océan du ciel! Non, ce n'est pas plus compliqué ni plus périlleux que là-bas, et combien moins que pour le fantassin dans son sépulcre de fange.

—Histoire de veine! Quelques décalitres d'essence et me voilà plus en sécurité que Marsail ou Guynemer! Faut pas s'en faire. Bien dormir... demain, il fera jour.

L'image de Ghislaine passa en lueur.

—Même l'amour... quoique inaccessible... Et comme c'est bien fait! Il serait intolérable que tu troubles cette destinée pure!

Là-dessus, il entra dans la maison du berger et s'endormit d'un sommeil qui dura jusqu'au jour.

Quand il s'éveilla, le vent chassait un petit brouillard. Guillaume escalada le rocher, et la vieille Ardenne, — une mer d'arbres — s'étendit à perte de vue.

Il se tourna vers le sud et vers l'est:

—Les Anglais ont-ils jugulé l'attaque? Ou bien les boches sont-ils à Amiens, en route pour Calais et Boulogne?

La fraîcheur du vent rendit plus froids les frissons qui couraient sur l'échine du jeune homme.

—Le monde sera-t-il boche? Cette vieille chose charmante qu'était ma France touche-t-elle à sa décrépitude?

Il n'eut pas le temps d'approfondir sa méditation; le long Bonaventure venait d'apparaître avec un énorme chien rouge à la tête trapue, au torse et aux membres d'ours. Ce chien, grave et sage, examina l'aviateur méticuleusement.

—Il prend votre portrait, s'écria l'homme. C'est pas le genre de Lion... Il est moins chasseur et plus gardien... Par exemple, ce qu'il est fort! A lui seul, il est capable d'exterminer un sanglier. Ecoute, Gendarme, c'est un ami, t'entends bien, t'entends bien, un ami.

Gendarme flaira le jeune homme avec méthode.

—Il a l'air intelligent! remarqua Guillaume qui passa sa main sur le large crâne du molosse.

—L'a son genre, faut pas lui demander de faire lever des perdrix ni de dépister un lièvre. L'a son domicile. L'aime pas s'en aller au diable comme Lion et même, si qu'y rencontre une bête dehors la propriété, il y fait rien. Qu'on entre sans permission dans la cour ou dans le jardin, ça, y ne veut pas... Et comme il est franc jeu, il avertit par une bonne gueulée, excepté la nuit où il tombe dessus sans dire un mot. Maintenant, t'as-t'y fait connaissance?

Le chien fit entendre un petit hurlement et leva les yeux. C'étaient des yeux de topaze constellés de tourmaline, avec des reflets versicolores. On avait l'impression d'une loyauté magnanime et plénière:

—Ça doit être un honnête "homme!" remarqua Guillaume.

—Ah! monsieur, c'est pas possible de dire ce qu'il est consciencieux. Il crèverait devant un morceau de foie de veau, si c'est du foie défendu. Y bougerait pas d'une heure quand il a reçu la consigne.

Gendarme se tourna et donna un aboi bref, un avertissement.

Peu à peu, on entendit un pas léger et des froissements de feuilles. Une silhouette surgit, élégante, un peu raide, comme les statues d'église. Cheveux clairs aux reflets glauques, yeux extasiés et innocents, il reconnut la femme de chambre de Mme de Perdange:

—V'là Odile, remarqua Bonaventure.

Elle portait un panier qu'elle déposa devant Guillaume avec déférence.

—Madame la comtesse demande si monsieur a bien reposé.

—J'ai dormi comme une marmotte!

La femme de chambre ouvrit le panier. Elle en retira deux petits pots de porcelaine, un grand bol, du pain, du miel et du beurre.

—C'est le café au lait de monsieur.

Elle contemplait Guillaume de son regard extasié, d'une innocence aussi parfaite que l'œil de Gendarme.

—Dites à Madame que je suis très confus, confus jusqu'au remords!

Odile secoua la tête:

—Madame fait ça pour son contentement!

Tandis que Guillaume goûtait la seule joie sans mélange que nous dispense la perfide nature, Bonaventure le documentait sur la géographie du terroir et sur les centres boches. Gendarme recevait gravement sa part de pain trempé dans le lait.

—Berlotte fait sa tournée, conclut l'Ardennais. L'est plus futé que moi, y connaît toute la forêt, y sait sur qui on peut compter, il les mettra en chasse pour votre pétrole, si y en a, fiez-vous! On le découvrira.

—Mais croyez-vous qu'il y en ait?

—J'donnerais la queue de Gendarme, tout ce qu'on a pu mettre dans les caches est dans les caches.. Quand bien même ça leur serait inutile, les gens ne veulent donner aux boches que s'ils ne peuvent pas faire autrement. Alors, y en avait de ce pétrole d'essence avant la guerre, et puisqu'y a pus d'autos, où voulez-vous qu'ça ait passé? Hein, Gendarme?

Gendarme écoutait et flairait. Il sonna un aboi clair et franc.

—Ça doit être Berlotte.

Lion émergea en trombe, aussi véloce qu'un Greyhound. Il salua en sa manière Bonaventure et Guillaume, puis se posa devant Gendarme. Ils étaient aussi dissemblables qu'un coyote et un grizzly.

—Comment des créatures aussi disparates peuvent-elles appartenir à la même espèce animale? se disait Guillaume.

Jacques Berlotte, aux yeux de cerf, qui venait de surgir, était presque aussi différent du long et malicieux Bonaventure que Lion de Gendarme.

—Les bois sont tranquilles, annonça-t-il, je n'ai pas rencontré de gens qui ont une doutance que vous êtes par ici.

—Alors, c'est que personne n'a rien vu, conclut Bonaventure, car les nouvelles courent vite de copette à copette.

—Comme tu dis. Seulement, on m'a signalé des mouvements de boches, d'abord des troupes qui passeront par Herlemont et Bouillon. Puis des patrouilles vont réquisitionner; seront malins si ça donne quèques vaches maigres. Faut d'jà voir comme les gens foutent le camp. Tout est enterré. Pas de paillasse, et pour les autres meubles, y sont ben trop incommodes à emporter à travers la forêt!

—Il faudra donc que je parte? demanda Guillaume.

—Voire! J'ose dire que dans ce coin ici, on ne verra pas le bout d'une trogne. Qu'est-ce qui prendraient? Et pour y faire la chasse à l'homme, avec les mares... y faudrait un sacré équipage. C'est le cas de dire que le jeu n'vaudrait pas la chandelle! Les boches, y jettent pas leurs chandelles au diable!

—Mais s'ils passaient tout de même ici? Mme de Perdange serait menacée.

—Peut-être oui, peut-être non. Ça dépend de l'idée du boche, car la dame est pas forcée de savoir, vu qu'elle ni ses domestiques ne viennent jamais ici. Pour le vrai, c'est surtout un trou à Bonaverture.

—N'importe, conclut Guillaume, je ne veux pas que personne coure un risque; je retournerai là-bas.

—Attendez, monsieur. J'vas quérir la petite provision d'essence au château. Et savoir! la dame va recevoir des nouvelles, et rapides, par son téléphone. J'monte. A tout à l'heure!

Déja Berlotte et Lion filaient vers le château.

VII

L'ENNEMI EST PROCHE

—C'est dommage tout ça, remarque Bonaventure. Nulle part, vous ne serez aussi bien qu'ici. A mon idée, même l'copette du Sanglier serait visitée avant ce trou.

Gendarme se dressa de toute sa hauteur et se mit à gronder.

—Y grogne à la bête! remarqua Bonaventure... Et à la grosse bête encore!

L'Ardennais se tourna du côté où regardait le chien. Des branches s'écartèrent, une bête monstrueuse apparut, tête énorme, crâne à pans, poils gris, long groin et défenses aiguës.

—Un beau solitaire, m'sieu, déclara Bonaventure, y doit peser dans les quatre cents livres.

La bête s'arêtait, reniflait et soufflait. Gendarme marcha sur elle avec un aboiement de bataille.

—C'est Berlotte qui aurait été content. Moi, de mon goût, je suis pas fort chasseur.

Guillaume arma son revolver. Bonaventure leva son bâton ferré à deux mains comme un épieu. Gendarme et le sanglier étaient face à face.

—La paix, Gendarme! commanda le forestier.

Un moment encore, et les deux bêtes se flairèrent, puis le vieux sanglier consentit à céder la place. Il s'enfonça dans la forêt.

—J'aime mieux ça, dit Bonaventure. Sûr que Gendarme est de force, mais ça m'embêterait de lui voir un coup dans le ventre. Quoi encore?

Gendarme venait de s'élancer parmi les hêtres.

—Est-ce qu'il attaque? demanda Guillaume.

—Sûr non, pas de cette manière. Y a quéqu'un de connaissance.

Deux minutes se passèrent et l'on vit reparaître Gendarme en compagnie d'une adolescente, une longue Ardennaise, aux yeux scintillants.

—Ma fée! dit joyeusement Bonaventure. Ben! Clairette, d'où tu sors?

—De Maliseul, répondit une voix d'alto. Les boches sont sur la Semoy, au pont d'Haignes; ils font toubac.

—Beaucoup?

—Un troupeau... Ben deux cents!

—C'est ben vrai?

—Tout autant. Le fils à Mauret étant à voir su'l'rivière, les a vus!

—Nom de dio!

—Y croit qu'y en a d'autres!

—Fameux! ricana Bonaventure. Ça prouve des choses. Faut pas s'faire des idées. Vont à Bouillon, probable! Ben, Clairette, allez tous voir aux quat'coins.

—On y a ben pensé. Même la mère est en route. J'aurons des nouvelles, moi, j'y retourne

—Y faut!

—A tout à l'heure!

Les yeux scintillants se fixèrent avec admiration sur le grand aviateur, puis la fille disparut comme une jeune biche.

—Que ça n'prouve rien, remarqua alors Bonaventure. Plus de cinquante fois qu'ils ont passé à Maliseul et à Herlemont sans qu'ça nous dérange. Pas d'raison pour passer ici, on est à l'écart. A moins qu'ça soye pour marauder. Oui, Oui! c'est Berlotte!

Gendarme, ayant fait son devoir, se coucha dans un rayon de soleil jailli d'une fissure des nuages. Déjà Lion survenait, puis Berlotte qui apportait deux bidons de cinq litres.

—C'est l'essence! ça vous fera toujours de quoi allonger. Puis aussi du nouveau. On croit qu'y passeront au château ou dans le voisinage. Le téléphone annonce du remue-ménage.

Guillaume versa l'essence dans le réservoir, puis il déclara

—Il vaut mieux partir.

—Et ça sera ben dommage! A ce moment, tout le bois remue, on verra et on entendra vot'mécanique. Alors qu'ici...

—C'est pas à cause de lui-même que le monsieur s'en va! remarqua Bonaventure.

—Eh! je l'sais ben, marmonna Berlotte, sans ça, ça serait une folie. Enfin, p't'êt' qu'on l'prendra pour un oiseau boche, vu qu'y savent pas. Vous êtes décidé, monsieur?

—Complètement.

—Alors, le plus tôt, le mieux. Pour l'moment, les boches sont trop loin pour vous voir, si vous volez pas haut. On ira vous visiter au Sanglier, Bonaventure et moi. Besoin de rien?

Guillaume hésita. La générosité de ces braves gens l'emplissait d'une sorte de honte:

—Vous n'avez que trop fait pour moi!

—Rien du tout. Ça se doit, hein, Bonaventure?

—Ça s'doit! on se met à vot'place. Et maintenant qu'on a commencé, on voudrait acore plus que ça marche.

—Il me faudrait une boussole, dit l'aviateur.

—Une boussole, fit Bonaventure étonné.

—Je sais, je sais, affirma Berlotte. Y en a au château.

Guillaume examina sa machinerie et essaya le moteur. Le grondement dressa Lion et Gendarme qui manifestèrent leur surprise et leur indignation par d'impétueux abois.

—Ça gaze, se dit le jeune homme et, avec un attendrissement indicible, il entrevit ses compagnons, là-bas, dans les baraques ou auprès des bessonneaux.

—Quelle casserole! exclama Berlotte émerveillé.

—C'est pire que dix batteries de battage.

—J'y vais, annonça l'aviateur. Au revoir.

—Adieu, m'sieu!

L'appareil roula avec cette apparence, incertaine, presque équivoque, des aéroplanes au départ. Berlotte et Bonaventure regardaient, éberlués. Quoique avertis, une incrédulité persistait dans leurs âmes primitives. Soudain, l'oiseau se souleva et quitta le sol. Les Ardennais regardaient, bouche béante:

—C'est foutant! admirait Bonaventure.

—Pas croyable. On y comprend rien!

Déjà l'aéroplane filait sur - la forêt. Comme l'avait dit Berlotte, elle n'était pas déserte. On voyait fuir les aborigènes parfois avec quelque vache, quelque âne ou quelque chèvre. Le bruit de la machine fit se lever les têtes, et les sylvestres s'immobilisaient, éberlués, rancuneux et craintifs, car ils croyaient voir un avion allemand.

Cependant, à mesure qu'il approchait de la copette du Sanglier, Guillaume remarqua que les fugitifs devenaient plus rares. Bientôt, il n'en discerna plus un seul, et il descendit avec l'espérance que son atterrissage passerait inaperçu. Après avoir disposé l'aéroplane comme la veille, il fit le tour du petit plateau, s'efforçant de scruter le sous-bois. Tout semblait désert. De-ci, de-là, à distance, on entendait l'aboiement d'un chien ou le bêlement d'une chèvre.

—Allons! nous avons des chances, grommela le jeune homme, qui continuait ses investigations. Il ne semble pas qu'il y ait personne dans le voisinage immédiat. Soyons prêt à sauter ou à remonter au plafond, selon les circonstances.

Quand il eut pris toutes ses mesures, il goûta quelques minutes d'insouciance,

pendant lesquelles il évoquait alternativement ceux qu'il aimait et aussi la comtesse Ghislaine.

—L'humanité est ignoble, oui... Mais comme de telles femmes l'ennoblissent!

Un frisselis, Guillaume crut d'abord à l'approche d'une créature humaine. Bientôt, il aperçut la forme élancée, le poil fauve de Lion. Le chien était seul; il s'élança vivement, bondit, à son habitude, jusqu'à hausser sa tête à la hauteur de celle de Guillaume et ses yeux exprimaient des sentiments multiples qui tous impliquaient la sécurité.

—Berlotte le met à mon service. Encore un brave échantillon de bipède, celui-là!

Lion remplit consciencieusement sa mission. Sans relâche, il fouille toutes les aires de l'ambiance; il revient affairé, s'arrête une minute auprès de Guillaume et recommence. Deux heures passent, très vides et très pleines. Puis, le chien donne le double coup de gueule qui annonce une approche amie et Berlotte montre son visage sylvestre aux yeux d'herbivore.

—Nous avons fait not' tournée, annonça-t-il, Bonaventure et la famille. Surtout la Clairette qui enfoncerait tous les mouchards. Ben! les boches marchent su'l'-château. Sont encore loin, et les bonnes gens vous ont vu voler mais pas descendre. Y croient que vous étiez un boche, v'là!

Il secoua lentement sa tête longue et demanda:

—Faut pas longtemps pour vous envoler?

—Vous avez vu... quelques minutes.

—Quelques minutes, oui. Alors si y venaient vous vous envoleriez?

—Je vous demande parce que j'ai une idée. A une lieue dans le nord, y a une prairie, un ravin dans la bouche de la rivière, avec les deux rives de rochers. Pour le reconnaître, moi, Bonaventure ou la Clairette, on vous y attendra avec un drap rouge au bout d'une perche.

Guillaume mit la main sur l'épaule du forestier.

—Vous courrez trop de risques pour moi, il ne faut plus. Décrivez-moi l'endroit?

—Des riques? Ils seront rien, allez. J'vous promets qu'y seront rien. Il est pas né, le boche qui nous pincera et encore moins la Clairette. C'est pas possible c'qu'elle est futée! Et ce qu'elle sait trouver les bonnes caches...

—N'importe, si les boches passaient dans ce ravin?

—Tout peut arriver. D'aujourd'hui, je pense pas qu'ils aillent par là. Puis, si y z'y allaient, la Clairette ou moi, ou Bonaventure et Lion, on l'saurait. Pas peur, c'est pas nous qui serons attrapés, et sans c'te mécanique on répondrait de votr'tranquilité quand ça durerait deux ans!

Ayant ainsi parlé, Berlotte décrivit avec soin le ravin de Saint-Hubert et les sites avoisinants:

—On dit que c'est là et pas ailleurs que Saint-Hubert a vu le cerf miraculeux... Devant le rocher noir... Bon endroit pour s'cacher. La dame dit même que les sauvages y vivaient dans des cavernes.

Lion qui semblait écouter la conversation donna un avertissement bref.

—Ça doit être Clairette, car Bonaventure est au château, rapport à c'te boussole.

Dans le silence qui suivit, les deux hommes et le chien demeurèrent aux écoutes:

—Elle marche aussi léger qu'un chevreau, remarqua Berlotte avec complaisance, coûtez ça.

On commençait d'entendre une marche furtive:

—C'est vrai, acquiesça Guillaume.

La flexible Ardennaise surgit sous un chêne aux longues ramures:

—Excusez! fit-elle, j'ai été détournée; les boches viennent sur des chevaux du côté de Bramont. Ils seront sur la route de Gastogne avant une demi-heure.

—Non de Dio! s'écria Berlotte, j'aurais pas pensé. M'sieu, la route de Gastogne est entre nous et le ravin de Saint-Hubert à une demi-heure de piéton... Ça serait chanceux de vous envoler. Y vous verraient. Combien qu'y sont?

—J'les ai pas vus. Faisaient halte à Nocher, quand le grand Bastien a passé là près. Douze ou quinze, on croit. Des uhlans! sûr qu'y vont à la rencontre des autres. Veulent faire une battue rapport au bestiau. Et ça s'pourrait qu'y montent ici. Ah! sans c'te mécanique! Faut pas qu'j'oublie, j'ai rencontré mon père qui m'donné l'boussole vu qu'y préfère pousser jusque la Semoy.

Elle tendit un petit paquet où l'aviateur trouva une boussole de poche. Tous trois se turent, pensifs. La situation apparaissait redoutable. Aucun choix logique! Aller au ravin de Saint-Hubert eut été de la démence: les patrouilles signaleraient inévitablement l'aéroplane et il serait trop facile de découvrir le lieu d'atterrissage. Une plus longue randonnée, c'était la descente fatale, à bout de ressources.

—Quoique vous ferez? demanda le forestier.

—Je ne partirai que s'ils montent ici. Seulement, mes amis, il faut nous dire adieu: je refuse absolument de vous exposer davantage à la vengeance de l'ennemi!

—Pour ce qui est de vous quitter, c'est justement ce qu'on allait faire! répondit le forestier avec une pointe d'ironie, vu qu'ça vaut mieux, mais on va voir; et si vous entendez hurler Lion, je dis ben hurler, ça voudra dire que le moment est venu... Savoir, qu'y sont au bas de la copette et qu'y montent. Faut qu'y quittent leurs chevaux avant, car de faire grimper les bêtes, pas mèche. Viens-tu, Clairette!

La Clairette jeta un long regard de regret et de mélancolie sur l'aviateur. Elle soupira:

—Quel dommage c'te mécanique!

Et elle suivit Berlotte

—Ça m'a l'air de devenir assez tragique, songeait Biranne en prenant des dispositions pour le départ, ou, le cas échéant, la destruction de la carlingue.

Il eut une courte crise d'angoisse suivie d'un ressaut d'optimisme. Les nuées réparaient leurs déchirures. Epaissies au zénith, elles formaient un grand nimbus presque noir à l'occident. Un vent équivoque soufflait par intermittence, et l'océan d'arbres déferlait avec de longs soupirs.

—J'aime autant ça, songeait le naufragé. Si les nuages descendent encore je pourrai devenir invisible. Voyons si la halte des uhlans ne s'est pas prolongée, ils doivent être au plus près d'ici.

Il avait revêtu l'informe combinaison, et, prêt au départ, il tendait avidement l'oreille. On n'entendait que les souffles épars, le frémissement des végétaux parcourus par la fièvre orageuse. Le nimbus arrivait à bonne allure, abîme ténébreux ailé de phosphorences. Les mésanges et les grives virevoletaient, inquiètes. Un vol de corneilles s'abattit avec un long croassement, une pie jacassa fièvreuse.

—Rien... Ont-ils dépassé le but?

Un long hurlement s'éleva à travers les chênes et les hêtres. L'ennemi, sans doute, gravissait la colline. Déjà Guillaume était en action. Il poussa une exclamation rageuse. Le moteur ne marchait pas...

VIII

LES CHIENS ET LES LOUPS

La clameur qui avait déterminé Guillaume à la fuite se rapprochait. Il y avait des voix de bêtes et des voix d'hommes. Des hurlements, des appels, des imprécations. Guillaume examinait fiévreusement sa machine et ne découvrait rien. Il y eut une sorte d'acalmie. Des pas rythmés commençaient à s'entendre. Le jeune homme se tint prêt à détruire l'aéroplane. Soudain, des aboiements farouches, une longue plainte, un cri rauque:

—Werda!

Puis le bruit d'une fuite échevelée, tandis que s'entremêlaient des appels et des avertissements.

—Sauve qui peut... C'est les Allemands. Par ici!... Par là!...

Guillaume crut reconnaître les voix de Berlotte, de Bonaventure et de Clairette. Les abois des chiens se multiplièrent. Un cor de chasse sonna, lugubre...

Aux écoutes, le cœur battant en cloche, il constata que le hourvari s'éloignait de la copette. Un sourire plissa ses paupières. Il comprenait. Clairette, Bonaventure, Berlotte et les chiens donnaient le change aux boches...

La rumeur décrut, s'éteignit, laissant Guillaume dans le doute. La poursuite se continuait-elle, avait-elle cessé, ou encore les fugitifs s'étaient-ils laissé prendre? Tout en méditant, Guillaume continuait l'examen du moteur. Il finit par découvrir la cause de la panne et la fit disparaître. Maintenant, il pouvait repartir:

—Inutile et dangereux!

Le vaste silence. Un bouvreuil se posa sur un ramuscule tout près de Guillaume, gazouilla obscurément et disparut dans le monde des ramures. Une pie se balança à la cime d'un hêtre; une bête invisible froufrouta parmi les fougères; un écureuil, la queue en panache, épiait l'aviateur de ses petits yeux de jayet. Et le temps éternel laissa couler quelques gouttes imperceptibles dans la clepsydre.

—Me voilà provisoirement sauvé! conclut Guillaume qui n'avait plus d'inquiétude que pour ses amis.

Il tomba dans un songe plein de visions où sa vie, ceux qu'il aimait et même des personnages à peu près oubliés évoluaient sur des écrans mystérieux. Un frisselis l'éveilla. Quelques créatures approchaient, légères et furtives. Puis, un aboi court et Lion rejoignit silencieusement l'aviateur pour lui annoncer la fin de l'alerte. La bête était un peu haletante mais parfaitement calme. Guillaume eut l'impression bizarre qu'elle riait.

—Tout va bien! S'il était arrivé quoi que ce soit de fâcheux, Lion ne serait pas ici, ou du moins, il serait troublé.

Cette certitude lui donna de l'appétit. Il s'empara du reste des provisions, mangea avec la satisfaction que comporte cet acte primitif; Lion eut une part équitable...

—Tes ancêtres lacustres devaient être à peu près pareils à toi, remarqua Biranne, après avoir divisé l'ultime bouchée, et aussi ceux qui gardaient les huttes ménapiennes, trévires, éburonnes et nerviennes.

Lion approuve à tout hasard ces vaines paroles et chacun tomba dans une méditation conforme à sa nature. Elle fut coupée par un signal de Lion qui agita la queue en signe de paix; des pas moins légers que ceux du chien, plus légers que ceux de Bonabenture ou de Berlotte s'entendirent. Si c'était Clairette, elle n'était point seule.

Deux formes féminines se profilèrent: une mante écarlate couvrait la première, l'autre portait une manière d'ulster verdâtre. Guillaume discerna les traits de Mme Ghislaine de Perdange. Il goûta vivement la grâce de cette visite:

—Tout va bien! annonça la comtesse. Nos gens ont réussi à détourner les boches qui doivent être au château en ce moment!

Il la contemplait avec ébahissement. La hardiesse tranquille des filles de la montagne ajoutait à sa beauté un attrait primitif. Les longs yeux noirs exhalaient le goût du risque et de la rôderie. Elle eut un rire pareil aux bruissements des ramures.

—Ils recommenceront leurs manœuvres stupides et brutales et, comme auparavant, ils trouveront ce que j'ai consenti à perdre.

—Je suis confus du danger que vous avez couru.

—Nulle part je ne serais mieux en sécurité qu'ici. La forêt est ma gardienne. Il n'y a qu'à regarder Lion pour connaître les moindres circonstances. Rien, Lion?

Lion frotta tendrement sa tête contre la jupe de Ghislaine.

—Rien, conclut-elle.

Ses yeux s'arrêtèrent sur l'aéroplane:

—Je ne suis pas venue sans but, dit-elle. Cette nuit, vous recevrez l'essence, nous l'avons trouvée dans les "cachettes" d'un épicier de village, qui, en temps de paix, ravitaillait les automobilistes. Et je voulais voir votre aigle. Il est laid... Je ne connais aucune machine aussi misérable. La locomotive a quelque chose d'une bête fantastique. Le steamer est imposant... Les autos ont une élégance froide... Mais ceci, on dirait je ne sais quel squelette de poulailler...

—C'est vrai, ce n'est pas beau, acquiesça Guillaume. Avec le temps, l'aéroplane aussi prendra du caractère.

—Que cela puisse aller jusqu'aux nuages, c'est fantasmagorique!

La femme de chambre aux yeux extatiques écoutait en silence. Guillaume retrouvait ses émotions natales. L'inaccessible comtesse ardennaise résuma les principes de toute béatitude. L'âpre nature mêlait ses séductions à la séduction du visage nostalgique. Il aimait Ghislaine comme les patriarches pouvaient aimer, dans l'oasis, auprès de la citerne, la fille d'Idumée ou de Moab...

Aux lueurs de ses prunelles, il tissa les possibles fantasmagoriques.

—Quel calme! soupira-t-il.

Elle avait baissé la tête; elle aussi subissait le passage du "possible" et son attrait ambigu.

—C'est que les boches sont loin. Nous verrons bientôt un des nôtres, n'est-ce pas, Lion?

Lion tendait des oreilles aiguës; sa queue exprima des impressions bienveillantes, et, se dirigeant vers les chênes, il ne tarda pas à ramener Bonaventure et le rouge Gendarme:

—Ça y est, fit le forestier, on a ben su les dérouter. Ils préféreront pas avouer à leur chef qu'y n'ont pas pu seulement attraper la queue d'un lapin.

Gendarme et Lion se souhaitèrent la bienvenue avec politesse et sans ardeur. Ils se comprenaient mal, doués d'instincts trop disparates et vivant des existences incompatibles.

—En somme, qu'est-ce qui s'est passé?

—Ils avaient envoyé une patrouille su'l'copette. Eux-mêmes doivent pas savoir pourquoi... Une idée de marchef!... Probable qui-z-tenaient pas plus qu'ça. Mais a fallu les faire dégringoler. Nous trois, Berlotte et Clairette... avec Lion et Gendarme, on a fait du pétard! Comme si on f... le camp avec du bestiau... Turellement, il ont donné dedans et changé leur route. Pour c'qui est d'nous attraper, aurait pas fallu des grosses bottes et des pattes raides. V'là, c'est pas malin.

—Je ne pourrai jamais m'acquitter! fit l'aviateur.

—Acquitter?

—Ça veut dire que vous êtes de braves gens.

—On fait de tort à personne... On est honnête... répondit placidement l'Ardennais.

Il tapota sur le crâne de Gendarme.

—Berlotte est allé voir pou' l'pétrole et Clairette surveille le château. Elle vous apportera à souper.

Clairette arriva une heure plus tard, chargée de provisions.

—Y sont cor' au château, dit-elle. Ils gobeyent, mais on sait qu'y vont repartir. Paraît qu'ils ont volé quêques vaches et deux bœufs dans les censes.

—Faut bien! ricana Bonaventure, mais y en a pus d'cent dans le fond des bois.

—Combien sont-ils au château? demanda Ghislaine.

—Ben douze, avec une espèce d'officier. Pas trop méchants, paraît; seulement ils bafrent et boivent! Ils repartiront saoûls comme cochons...

Clairette, ayant étendu une nappe sur l'herbe, aidée par la fille aux yeux extatiques, atteignit du jambon, un poulet, des fruits:

—Toujours ça qui n'auront pas. Le Cron l'avait caché avec ces deux bouteilles, fit la longue Ardennaise en riant.

—Ils ne l'ont pas malmené? demanda la comtesse.

—Y sait comment les prendre. Il leur y a fichu le mauvais quetsch. Ils avalent ça comme de l'eau...

—Je m'invite, fit gaiement Ghislaine.

Le soir venait à pas menus. Le soleil rougeoyait parmi des stratus couleur de cendre. Une brise tiède souffla. Et la princesse des Deux-Fleuves, dans sa mante écarlate, assise sur les gramens, ressemblait maintenant à une belle nomade ligure. La fille aux yeux extatiques mangeait à l'écart.

Et ce fut un soir pareil à des soirs innombrables, alors que les ours, les loups ou les troglodytes rôdaient sur la colline.

—Ils n'ont pas ravagé notre forêt, fit mélancoliquement la comtesse en levant les yeux vers les premières étoiles, mais là-bas, vers Margimont, des myriades de beaux arbres ont péri.

Déjà sa silhouette devenait imprécise dans les lueurs mourantes. Le silence et l'ombre la rendainet plus mystérieuse.

Guillaume dit à voix basse:

> Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir.
> Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir.

Depuis un moment, Clairette avait disparu. Ghislaine dit:

—Elle est allée à la rencontre de Berlotte. J'espère, monsieur, que l'essence vous parviendra intacte. Demain, vous reverrez la France, la terre des dieux...

—J'y emporterai votre souvenir...

Un regret insondable. Reverrait-il jamais cette forme debout sous les constellations de mars? On eût dit qu'elle devinait sa pensée, elle reprit:

—Je viendrai vous dire adieu...

Elle s'effaça dans les demi-ténèbres avec la femme de chambre. Gendarme et Lion la suivirent un moment et revinrent.

La nuit acheva de répandre ses ombres, à peine poudrées d'argent par la demi-lune ensevelie dans les nuages. Un hurlement s'éleva, un hurlement long, lugubre, qui plana sur les cimes, comme la menace des sylves vierges. Gendarme et Lion unirent leurs voix dans une réplique formidable:

—Paix, Lion... Tais-toi, Gendarme! cria impérieusement Bonaventure.

Et tourné vers Guillaume:

—C'est un loup, m'sieu, alors y sont fous. T'nez Lion veut combattre, et si j'y mets pas ordre, Gendarme le suivra. Ici, Lion, et vite!

Lion s'immobilisa, les yeux phosphorescents comme des lampyres. Tout son corps frémissait d'une agitation farouche, et Gendarme montrait des canines pareilles à des poignards.

—Il y a donc des loups par ici? demanda Guillaume, saisi d'inquiétude pour Ghislaine.

—Ils sont venus d'Allemagne pendant la guerre, peut-être même de Russie... Pas beaucoup, non, mais pour y en avoir, y en a! Jusqu'à ce soir, ils n'avaient pas dépassé Maliseul.

—Et la comtesse?

—J'vais aller voir. Lion, cherche, bon chien... cherche la dame... t'entends, la dame. Pas si vite...

Lion descendait déjà la colline. Il semblait que son allure même eût changé. Elle était p'us sournoise et plus rampante. Gendarme suivait, plus grave, au fond tout aussi excité.

—Je vous accompagne, dit Guillaume.

—Si vous avez pas peur pou' l'mécanique! Faut pas vous tournebouler l'esprit, la dame a son r'volver. A trop de gibier pour qu'ils attaquent les personnes.

A chaque instant, Bonaventure devait rappeler Lion, exalté par la passion et la férocité. Gendarme ne devançait jamais les deux hommes de plus d'une cinquantaine de mètres. Sa silhouette massive reparaissait par intervalles:

—Soyez sûr qu'il est aussi rageux que Lion, déclarait Bonaventure, seulement il a de la conduite, il connaît sa consigne.

Une hurlée lui coupa la parole.

—C'est pas à plus d'un demi-kilomètre. Lion va devenir fou.

Il interpella le chien d'une voix violente. Lion ne reparut pas tout de suite. Il soufflait et grondait continuellement.

—J'ai envie de les lâcher, insinua Bonaventure. Pour protéger la dame, ce serait cor' le meilleur moyen. Mais si les loups m'abîmaient Lion, Berlotte m'en voudrait. Faudrait que les chiens allent de conserve...

Il s'arrêta pour écouter. Lion sanglotait de rage; Gendarme rauquait sourdement.

—Pour sûr, ils foutraient le camp, reprit-il. Y a pas de loup plus fort que Lion, ni plus agile. Et Gendarme. Oye! Oye! l'aurait pas peur de deux grands loups. Quoi faire, m'sieu? Faut-il les lâcher?

Un double hurlement fit bondir follement Lion et frémir Gendarme.

—La paix! grogna l'Ardennais. Vous avez entendu, m'sieu? y sont deux. Y s'éloignent vers le château.

Une onde d'angoisse saisit Guillaume à la gorge, il entrevit les fauves sur la piste de Ghislaine.

—Eh ben? demanda Bonaventure, qui lui-même ressentait une petite anxiété.

—Je les lâcherais.

—Alors, vous allez voir. Tention, mes braves! pille, Lion, pille, Gendarme... Pille!... pille!...

Lion se rua comme un léopard; Gendarme allongea un galop de cerf; Guillaume et Bonaventure les suivirent au trot, mais ils perdirent vite la trace.

—Ça ne servirait à rien d'courir, m'sieu, on sait pus où on va.

Le silence était redescendu sur la forêt. A peine si un frisselis annonçait, de-ci de-là, la présence de quelque bête. Les deux hommes marchaient au hasard.

—Coutez! fit Bonaventure. Du monde.

Par une fissure des nuages, la lune versa presque subitement sa lueur indécise. Une clairière était là, où l'on apercevait une cahute. Au seuil de la cahute deux formes féminines, une mante écarlate.

—La dame!

Ghislaine venait vers les arrivants. Et Guillaume se sentit pénétré d'un bonheur inexprimable.

—Qu'y a-t-il? s'écria-t-elle, les boches sont-ils revenus?

—C'est à cause des loups, fit Bonaventure, vous auriez pu les rencontrer.

Elle eut un petit rire argentin.

—Ils ne nous auraient fait aucun mal. Ils trouvent leur pâture dans les bois et je ne suis pas désarmée.

—V'là qu'y reviennent, remarqua Bonaventure. J'entends la voix de Gendarme. La chasse est en train et tant qu'elle durera, Lion ne donnera pas un seul coup de gueule.

IX

L'AIGLE REPREND SON VOL

Tous quatre se penchaient pour mieux entendre. Après quelques aboiements, la poursuite redevint silencieuse.

—Vous les entendez? demanda l'Ardennais.

—Très bien! répondit la comtesse.

Un froissement se décelait toujours plus proche — et une bête envahit la clairière. Arrêtée net à la vue du groupe humain, tête haute, elle flaira.

Svelte, le poitrail large, le cou renflé, les yeux de feu vert, elle dévoilait la splendeur des fauves libres, et leur sauvage majesté. Les quatre humains la contemplaient avec une avidité qui, chez la comtesse, était de l'émerveillement:

—Qu'il est beau! murmura-t-elle. Quel dommage qu'il lui faille vivre de la vie d'autrui!

—Comme nous! chuchota Guillaume.

Déjà le loup avait disparu. Après une pause de silence, un aboiement retentit à l'orient et une brève hurlée. Le loup reparut haletant, traversa un segment de la clairière et se dirigea vers un hallier. Avant qu'il y fût parvenu, Gendarme se dressa devant lui. Le rôdeur hésitait. Un aboi annonçait l'arrivée de Lion. Les quatre silhouettes humaines barraient la route occidentale. Troublé, le loup bondit obliquement, mais un faux mouvement le fit trébucher. A peine il se redressait, lorsque la masse rouge de Gendarme fondit sur lui et les mâchoires s'entre-choquèrent. Le loup tenta de saisir Gendarme à la gorge. Gendarme lui planta ses crocs dans la nuque et le terrassa au moment où Lion apparaissait à l'autre extrémité de la clairière.

Déjà Ghislaine courait vers les combattants, légère et flexible comme une biche. Elle parvint au but avant l'arrivée de Lion, elle saisit éperdûment la tête de Gendarme en criant:

—A bas, à bas!

Bonaventure et Guillaume arrivaient à la rescousse. Gendarme, étonné mais docile, lâcha prise et le loup, tout sanglant, rampa dans le fourré où Lion voulut le poursuivre:

—Ici, Lion! cria la comtesse avec violence.

La frénésie de la lutte dressait les poils du chien. Il ressemblait étrangement au fauve qu'il voulait détruire.

—Lion! clama Bonaventure.

Alors, tremblant sur ses jarrets, avec un grondement farouche, Lion s'arrêta. Le loup fuyait sous les grands hêtres. Très pâle, Ghislaine s'appuya contre un arbre et murmura:

—Il m'était impossible de le voir tuer comme cela.

Palpitante, aux écoutes, elle levait les yeux vers l'astre charmant d'Artémis:

—N'est-ce pas qu'il était superbe? Superbe comme la nature quand l'homme n'était pas encore le profanateur de la terre!

Elle aussi était belle, fille magique de la forêt, le visage éblouissant dans l'argenture nocturne, et ses yeux aussi éclatants que ceux de Lion ou du loup.

Un nouveau personnage apparût dans la clairière. Il s'arrêta, salua la comtesse et remarqua:

—Gendarme saigne! qu'est-ce qui s'est passé?

Lion s'était dressé jusqu'aux épaules de l'homme.

—C'est un loup, répondit Bonaventure. Gendarme allait l'ouvrir, mais la dame, elle a pas voulu.

Berlotte eut un sourire, il connaissait bien la prédilection de la comtesse pour les bêtes.

—Et l'essence? demanda celle-ci.

—Justement, madame la comtesse, pas moyen pou' l'moment. Les boches barrent la route sur Vibramont. A fallu cacher l'essence dans les grottes.

—Elle est bien cachée au moins?

—Faudrait des espions du pays pour la trouver, et acor! Pardon, excuse, m'sieu, j'avais fait mon possible. J'étais en route avec la carriole à Jacquinet, juste le temps de décharger et de filer par le chemin des Roches.

Le cœur de Guillaume se contracta. Il était soudain beaucoup plus loin de la France. L'avenir se rétrécissait comme ces cieux d'hiver où les nuages semblent s'abattre sur la terre.

Cinq jours se passèrent. Les boches avaient disparu de la région de Perdange, mais ils se maintenaient devant Vibramont où passaient des convois et des troupes.

Guillaume occupait toujours la copette où l'on avait voituré la maison du berger. Les apparitions de Mme de Perdange étaient les minutes claires de son exil. Et parce que l'homme est, de tous les animaux, celui qui s'adapte aux circonstances les plus hétérogènes, il connaissait des douceurs merveilleuses dans les intervalles des pires hypocondries.

La poésie des Ardennes, pressentie par le vieux Will, une des plus pénétrantes qui soient, imbibait son âme. Son cœur, trop polygame, concevait un amour croissant et sans espoir pour la princesse des Deux-Fleuves. Cet amour impossible avait des nuances inconnues qui compliquaient encore son sentiment si complexe de la femme. Jusqu'à l'idée qu'avec elle rien ne serait jamais, avait un charme poignant dont il se délectait dans la solitude, tandis que les cimes poudrées de vert léger balbutiaient la joie de renaître et que les oiseaux sauvages palpitaient d'un désir sournois, cruel et redoutable.

La sixième nuit, un grattement l'éveilla dans la cabane roulante. Il se dressa, il ouvrit la poterne, Lion le salua d'un aboi de bon augure:

—Que veux-tu, bon chien? demanda-t-il, tandis que la bête effilée se tendait pour une caresse. Rien de défavorable, j'en suis sûr.

L'homme et le chien se regardaient, au clair nacré de la lune. Puis Lion manifesta de l'impatience, et, après un dernier regard, suivi d'un balancement de la queue, il se glissa parmi les chênes et les hêtres.

—Berlotte, Clairette ou Bonaventure?

C'était Berlotte, mais non seul. Une petite mule l'accompagnait, chargée de bidons.

—Cinquante litres qu'elle apporte, annonça-t-il, le reste est en bas où qu'on va le quérir.

Aidé par Guillaume, il déchargea la cargaison, et ne tarda pas à repartir avec la bête au pied sûr.

—Elle grimpe comme une chèvre, fit-il, pendant que Guillaume contemplait les bidons, avec l'allégresse des Hébreux devant la Terre Promise.

Berlotte reparut au bout d'une demi-heure avec une soixantaine de litres, et bientôt le réservoir eut son plein d'essence.

—L'est une heure du matin, remarqua le forestier. Peut-être ben que vous allez partir, avec c'te lune.

—Il le faut! répondit Guillaume en soupirant.

Il regardait autour de lui avec une subite détresse. Il parut dur de repartir sans avoir revu Ghislaine, et même Bonaventure, Clairette et Gendarme.

—J'ai ben pensé, reprit Berlotte, même que j'ai fait dire à la dame et à Bonaventure. Alors... tenez, v'là Lion qui les entend!

—Voulez-vous dire que Mme de Perdange et Bonaventure sont là? s'écria Guillaume avec une anxieuse impatience.

—Ça m'a l'air, m'sieu, tenez, on dirait... c'est-y eux, Lion?

La réponse de Lion fut aussi nette que le permettait son vocabulaire et son regard ardent, aux nuances infinies.

—D'abord, on commence à entendre, fit l'Ardennais; ça, c'est Bonaventure, et ça, c'est...

La grosse voix qui l'interrompit ne laissait aucun doute. Gendarme montait la colline.

Quand Ghislaine parut sous les ramures cendreuses, dans la mante écarlate, l'âme de Guillaume s'emplit d'une candeur passionnée. Les songes abolis ressuscitèrent, les songes incommensurables de l'enfant métamorphosé en homme.

Il mit un genou en terre devant la jeune femme, il dit:

—J'emporte un des grands souvenirs de la vie: je ne vous oublierai jamais.

Il retint un instant la petite main flexible, il y mit un long baiser d'amour, et elle, rougissante, contemplait l'Etranger descendu des nues et qui allait remonter aux nues.

Il se releva, les yeux pleins de larmes, serra avec une tendresse réelle les mains de Berlotte, de Bonaventure et de Clairette, caressa convulsivement le brave Gendarme et le sauvage Lion.

Parce que l'aventure avait été profonde, il semblait que ces êtres eussent participé depuis longtemps à son destin. Et lorsque la machine roula, lorsqu'elle se libéra de la terre, l'espérance et l'affliction s'agitaient ensemble dans la poitrine du fugitif.

X

LE BEAU RETOUR

—Un joli matin pour grimper au plafond! remarqua Marsail, qui prenait son café au lait avec Bouvin et Violette.

—Parle pour toi! riposta Bouvin, je trouve ce temps exécrable.

Marsail montra ses dents de jeune chien dans un rire muet. Ils mangèrent en silence, doués d'estomacs de chacals.

Puis, Villotte se prit à dire:

—Ça va mieux en Picardie.

—Pas sûr, grommela Bouvin, vous verrez que le Ludendorf a préparé une autre chausse-trape.

—Logique, appuya Marsail. J'attends une série noire... pour mieux corser la catastrophe.

—Tu en tiens pour ta tragédie! gouailla Villotte.

—J'y crois mystiquement, oui. Toute l'histoire humaine me confirme dans ma foi.

—Bon! si c'est nous qui avons le mauvais dénouement, ça sera une tragédie tout de même!

—Pas conforme! La tragédie veut que celui qui a préparé la victoire subisse la défaite.

—Peut-être est-ce un peu sommaire. Pourquoi cette guerre serait-elle plus qu'un acte de tragédie? Austerlitz ou Iéna? Alors l'Allemagne serait bien vouée à la défaite, mais beaucoup plus tard...

—Je constate que tu n'as pas le sens exact de la tragédie. Ceci n'est pas un

premier acte. Je compte d'abord Moscou, Leipzig, Waterloo et Sedan.

—Moscou, Leipzig, Waterloo.

—Sans doute, mais historiquement, la fin d'une tragédie est le début d'une autre. La défaite de la France serait mesquine et falote. Nous aurions péri bêtement... en peuple prêt à l'extinction. La Marne, Verdun, annoncent autre chose. Si cette chose était la victoire de l'Allemagne, ce serait piteux. Cela ne correspondrait pas à la grandeur du début, ni à l'ensemble qui, lui encore, forme une tragédie en soi. Je veux dire Charleroi, la Marne, la débâcle slave, Verdun, la Somme, la trahison russe, enfin la ruée actuelle. Cette tragédie partielle incluse dans la tragédie séculaire est la preuve formelle de ma thèse!

—La preuve par neuf! ricana Villotte.

—Villotte! Villotte! s'écria Marsail, souviens-toi! Si j'ai raison, apporte sur ma tombe, après la victoire, une grande grappe de lys. Car tu vivras, Villotte, et moi, je mourrai!

Une petite mélancolie passa sur Villotte, sur Bouvin et même sur Marsail.

—Pauvre Guillaume! soupira Bouvin.

Villotte secoua tristement la tête, bien qu'il ne se désolât pas outre mesure de la disparition du camarade. Le regret de Bouvin était plus sincère. Avec le seul Guillaume, il avait des causeries où il dévoilait une part de ce monde secret qu'est la vie de l'homme pour ses semblables. Ils avaient cent affinités consolantes.

Encore qu'il aimât bien Villotte, Bouvin ne communiquait avec lui que par des baies étroites. Quant à Marsail, il ne se prêtait pas à l'existence familière.

—Crois-tu qu'il soit mort? demanda Villotte.

—Il haïssait tellement l'idée d'être pris par les Boches!

—Ah! mieux vaut claquer! exclama Marsail.

—Alors?

Marsail haussa les sourcils:

—Je n'ai pas d'opinion!

—J'en ai une, déclara un garçon aux cheveux moutarde et au visage de mouflon. Les cartes!

Il pratiquait la cartomancie avec une ardeur naïve; les pires moqueurs redoutaient ou désiraient ses prédictions.

—Eh bien, Marusse? fit avidement Bouvin.

—Je le vois dans un désert avec la dame de trèfle, répliqua Marusse. C'est tout ce que j'peux dire, du moins, tout ce que je pouvais dire hier, à neuf heures du soir. Depuis, je ne sais pas.

Villotte se mit à rire. Marsail dardait sur Marusse le regard flamboyant de ses yeux fauves. Bouvin marmonnait:

—Dans un désert... La dame de trèfle! Et il touchait le bois de la table. Point superstitieux de coutume, il le devenait par sursauts.

—Alors, il serait sain et sauf... Il aurait échappé aux Boches?

—Difficile que ce soit autrement, dit Marusse. Je ne suppose pas que les Boches l'aient fourré dans un désert avec une dame. Si vous voulez, on va voir...

—Allez-y! fit Villotte.

Marusse tira de sa profonde un jeu de cartes assez frais, et le mêla rapidement.

—Coupez! Bon! voilà...

Il disposa les petites images avec conviction, les étudia longuement et marmonna:

—Il a quitté la dame de trèfle et le désert.

—Quitté? comment quitté? En fuyant?

—Je n'en sais rien. Il l'a quittée...

Villotte se mit à rire.

—Tu parles comme la sybille de Cumes, vieux pote! Et ça ne te compromet pas.

—Je dis ce que je vois! proféra l'autre avec un brin de colère. Les cartes, c'est comme ça.

—Comme la sybille?

—Pourquoi pas? intervint Marsail. Je ne suis pas si sûr que les sybilles équivoquaient consciemment. Le destin est confus par nature.

—En somme, ricana Villotte, l'arrêt des cartes, c'est que Guillaume Biranne a été saisi par les Boches ou s'est sauvé: l'une et l'autre circonstance expliquent qu'il ait quitté la dame de trèfle et le désert. A ce compte...

Bouvin qui s'était mis à une des petites fenêtres épiait le ciel.

—Qui est au plafond? demanda-t-il.

—Personne que je sache, riposta Marsail.

—Alors ce serait un boche qui vole là-haut?

Marsail et Villotte accoururent. L'œil de rapace du premier se fixa sur l'insecte qui accourait sous la nuée.

—Pas un Fritz! affirma-t-il, en prenant sa lunette d'approche. Non!

—A moins que ce ne soit un boche dans une carlingue capturée.

—On dirait...

Marsail laissa la phrase suspendue et se précipita dehors suivi de Bouvin, de Marusse et de Villotte. Déjà une dizaine d'aviateurs et de mécaniciens épiaient l'oiseau inconnu. Il grandissait, il arrivait sur les lignes françaises et commençait à descendre.

Un ferme espoir entra dans le cœur de Bouvin, qui devint une certitude quand Marsail affirma:

—C'est lui!

L'exclamation, se répandant de proche en proche, exalta ces jeunes êtres; à peine si deux ou trois regrettaient le retour du camarade, non par malveillance, mais par le goût de la mort d'autrui, qui est au fond de la plupart des hommes.

Bouvin ne cessait de palper son amulette et de dire:

—Ça ne doit pas être Guillaume! afin de conjurer le sort.

Tout doute devint impossible, lorsque la carlingue dessina ses caractéristiques.

—C'est lui C'est lui!... C'est lui! Il a fait la pige aux Boches!

Le commandant accourait, ahuri et charmé.

—C'est chic! cria Marsail.

L'avion descendait en une large spirale. Quand il atterrit, toute la population de l'endroit hurlait autour de Biranne qui n'eut pas le temps de prendre pied. Dix bras le portaient en triomphe.

—D'où venez-vous? cria le commandant.

L'exclamation fit le silence. Biranne répondit avec flegme:

—J'ai dû descendre dans les Ardennes belges, faute d'essence... et attendre.

Cet exploit, le plus rare en somme, plut excessivement à la petite foule qui hurla, saisie d'un jovial enthousiasme. Le commandant attendit une accalmie pour dire:

—Et les Boches?

—Ils n'ont rien su, quoiqu'ils aient été bien près de me dénicher. J'avais des alliés.

—La dame de trèfle! articula Villotte.

Le commandant le regarda de travers et continua son interrogatoire.

Guillaume raconta succinctement son périple, en prenant garde de ne donner aucun nom de personne ou de lieu, et ces jeunes hommes, dont beaucoup gardaient une mentalité enfantine, l'écoutaient avec plus de plaisir que s'il eût narré quelque histoire héroïque. Cela ressemblait aux aventures romanesques qui bercent l'imagination humaine, et les délassait de la guerre.

Le commandant même s'amusait.

—Vous devez avoir besoin de repos? dit-il.

—Je voudrais surtout... commença Guillaume.

—Vous voudriez!

Mais le jeune homme, se tournant vers Bouvin:

—Vous aviez averti là-bas!

—Oui.

—Alors, mon commandant, je voudrais rassurer les miens. Ils doivent me croire mort ou prisonnier et comme l'époque de ma permission est proche...

—Nous arrangerons ça, fit le commandant avec bienveillance.

XI

EPILOGUE

LES DESTINS SE REJOIGNENT

C'était un jour d'aventure. Guillaume rêvait le Départ, l'éternel départ, qui nous agite comme aux temps où l'homme errait sur la terre... Et comme il rêvait, un paysage qu'il revoyait chaque jour, l'envahit, le grisa. Il revoyait la forêt d'Ardenne, le château bâti sur le roc antique, il revoyait surtout la mystérieuse princesse de l'Euphrate...

—Mauvais temps pour voyager! grommela-t-il.

Mais la tentation était trop forte... Il franchit la pelouse de la villa, traversa un quinconce de hêtres et, sous un hangar, aperçut la silhouette baroque de l'aéroplane. Il examina la machine. Le moteur éleva sa voix violente...

—Mauvais temps! se dit-il encore. Rien qu'un petit tour au plafond...

Quand il eut vaincu la pesanteur, son désir grandit, auquel il feignait de résister... Bientôt, il filait vers le Nord-Est. Sous les nues, il se souvenait de ce jour où il fuyait l'escadrille ennemie... et encore, il revit la forêt d'Ardenne... Sa résistance tomba. Il cessa de se duper lui-même; il accepta l'aventure... Des nues, des sites vagues, les forêts... Et déjà il tournait, il confrontait le pays et ses souvenirs. Voilà la "Copette" où d'abord, il avait atterri; voici le château sur son roc, les grands hêtres, la mare et le terrain enveloppé de peupliers... Personne. La grande solitude.

Guillaume atterrit heureusement, près de la roche surplombante et songea avec satisfaction qu'il n'y avait plus rien à craindre des Boches...

Un aboiement, l'apparition d'un corps fauve, un corps de loup:

—Lion! cria le jeune homme.

Lion était sur lui, et manifestait cette ivresse de joie que les seuls chiens manifestent aux hommes. Berlotte ne devait pas être loin. Il parut bientôt et ses yeux, écartés comme ceux des cerfs, s'arrondirent:

—Pas possib'... M'sieu Guillaume... Eh! Bonaventure!

Bonaventure parut à son tour, avec Gendarme qui vint reconnaître le voyageur, avec moins de véhémence que Lion:

—Ça, c'est particulier! éjacula Bonaventure.

Ces hommes simples n'exprimèrent pas autrement leur surprise. Mais on les sentait, au fond, vigoureusement émus. Dans leur vie sylvestre, l'aventure de l'homme tombé du ciel avait été un puissant épisode. Ils y songeaient souvent, dans le silence des futaies ou le soir, lorsque les vents passaient en hordes primitives sous les nuées.

—On est contents! finit pourtant par dire Bonaventure... Et madame la comtesse le sera aussi.

—Sûr, appuya laconiquement Berlotte... Ses yeux de cerf se levèrent vers la cime rocheuse où se profilait le château.

—Vous montez, mesieu?... Peut-êt'je peux venir...

Sur un acquiescement de Guillaume, ils se mirent en route. Lion gravissait impétueusement le raidillon. Ils atteignirent l'antique pont-levis, traversèrent la vaste cour — et Elle apparut, comme naguère, sur le haut perron, vêtue d'une robe fauve comme le pelage des chevreuils, brune princesse du Pays des Deux-Fleuves, perdue dans l'hiver du Nord. Leurs regards se rencontrèrent avec sympathie, mais le temps était entre eux, avec ses brumes et ses déformations. Ils retrouvaient le charme des souvenirs, mais épars, incohérents, et il y avait aussi chez tous deux de l'embarras et de l'appréhension.

—Que c'est gentil d'être revenu jusqu'ici! exclama-t-elle... Quelle route avez-vous suivie?

Il montra le ciel:

—La même que la première fois! J'ai voulu retrouver des impressions qui furent charmantes.

—Oh! que c'est bien! s'écria-t-elle, presque enthousiaste. Vous accepterez mon hospitalité, comme si les ennemis étaient encore là.

Il la suivit, frémissant, dans le vestibule sonore... Un croassement l'accueillit au seuil du salon et Lucifer criait:

—Ils sont partis... partis... partis!...

L'oiseau d'ébène vola tout autour de la salle et vint se poser près de Guillaume:

—On dirait qu'il me reconnaît, fit le jeune homme.

—Vous pouvez en être sûr!...

Le feu à longues flammes du sapin se mêlait, dans la cheminée, au feu plus dense du chêne... L'âme du thé se répandit dans l'atmosphère et Guillaume contemplait avec ravissement son énigmatique hôtesse:

—Comme le printemps sera beau maintenant! s'écria-t-elle.

Et, comme naguère, ils parlèrent des forêts et des bêtes. Leurs souvenirs se précisaient à mesure. Il semblait qu'ils se fussent quittés la veille. Alors, il sentit avec force, combien le rêve avait grandi en lui... Son cœur se gonflait d'une ivresse inquiète et douce.

—Vous êtes toujours la Belle au Bois Rêvant! soupira-t-il, et sa voix tremblait... Vous souvenez-vous de ce que je vous demandais naguère?

Il parlait comme dans une demi-hypnose, entraîné par une force occulte.

—Que me demandiez-vous?

—Si vous rêveriez toujours seule?

—Et qu'ai-je répondu?

—Qu'il faudrait que pour votre compagnon, vous fussiez la seule femme aimée... à jamais.

—Oui, j'ai dû répondre cela...

Il fut saisi d'une sorte de terreur, mais la force continuait à l'entraîner:

—Pour moi, il n'y aurait pas d'autre femme sur la terre.

Leurs regards se pénétrèrent... Il y avait encore de la défiance et de la sauvagerie dans celui de la femme...

—La vie sans vous... Quel désert! chuchota-t-il.

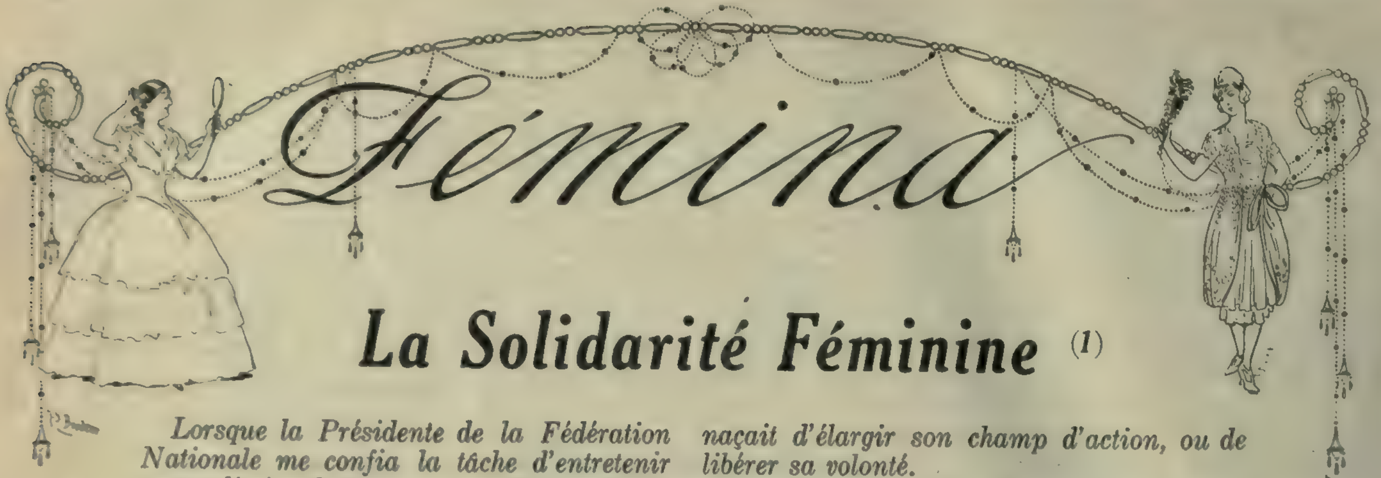
Alors, la même ardeur pathétique qui était sur le visage de Guillaume parut sur celui de la jeune femme... Et parce qu'ils étaient jeunes, la vie qu'ils allaient passer ensemble leur parut éternelle.

FIN

Dans notre prochain numéro: "L'Envolée" de Elie Dautrin, (au complet), IVe série du "Maître de Forges", de Georges Ohnet.



— Moi, dans un roman, je ne lis que les chapitres qui me plaisent, ceux qui ne me plaisent pas, je les passe.



La Solidarité Féminine [1]

Lorsque la Présidente de la Fédération Nationale me confia la tâche d'entretenir cet auditoire distingué, de la Solidarité féminine, je dois avouer qu'un grand point d'interrogation se dressa en mon cerveau:

La Solidarité Féminine existe-t-elle?

Bravement, je veux répondre: oui. Car la solidarité n'a-t-elle pas toujours existé tenace et profonde dans le sentiment féminin? mais la famille seule jusqu'ici l'absorbait entièrement. La mère personnifie le foyer. Elle en a la fierté et l'amour. Elle est érigée en face de sa famille pour la protéger et la défendre. Elle repoussera toute attaque contre elle, et, farouche, non-seulement elle défendra l'entité sacrée, mais s'élèvera avec la dernière énergie contre quiconque osera diminuer l'un de ses membres. Elle sauvegarde l'intégrité des siens, et comprend jusqu'à quel point elle doit s'oublier, s'absorber et souvent s'anéantir pour le bonheur de ceux qu'elle garde.

Ne peut-on affirmer que cette femme a l'instinct de la Solidarité? Seulement, des siècles durant, nous ne la voyons pas en dehors de sa maison, imposer ses qualités et ses talents. Et si quelques unes d'entre les femmes relèvent la tête, attestent de leur supériorité, se mettent en scène pour jouer un rôle jusqu'ici l'apanage de l'homme, loin de les soutenir, de les entourer, de les défendre, les autres les renient, et aident volontiers à poser sur leur route les obstacles où culbutera leur gloire. Lorsque ces personnalités féminines, sorties des siècles passés où elles ont dispersé leurs talents, ont eu besoin d'un secours ou d'une défense, elles le trouvaient chez l'homme séduit par leur crâne résistance, et leur indépendante attitude, et, plus souvent encore conquis par leur beauté, leur grâce et leur esprit. En dédaignant celles qui rompaient ainsi avec la tradition, les femmes obéissaient à leur mission. Aucun mauvais sentiment ne les guidait dans cette résistance quasi-inconsciente, mais elles défendaient, suivant leur éducation et leur instinct, le foyer dont elles ne voulaient pas transgresser la loi, loi qui repoussait tout partage entre la rue et la maison. Les droits de la femme étaient tout intimes. Elle n'avait que ce que l'homme voulait bien lui céder, et de cet esclavage elle s'accommoda au point de concevoir de la haine pour quiconque menaçait d'élargir son champ d'action, ou de libérer sa volonté.

Des femmes illustrèrent cependant chaque époque: écrivains, guerrières, politiciennes qui furent "le pouvoir derrière le trône"; elles jouèrent un rôle dans l'activité humaine, mais elles purent le jouer grâce à la complicité admirative des hommes, et sous l'œil scandalisé et quelque fois horrifié de leurs contemporaines.

L'exemple que ces femmes dispersaient à travers les temps devait porter des fruits. Leurs talents, comme leurs actes, ne pouvaient mourir complètement; elles déposaient une semence qui devait germer, et celles qui nous ont précédées dans l'Histoire, Mesdames, s'étonneraient de cette assemblée où s'attestent d'étonnante, de prodigieuse façon l'activité et l'énergie féminines. Est-ce à dire que la femme a rompu avec les vertus familiales qu'ont si fièrement sauvegardées nos mères; est-ce à dire que les rôles sont répudiés, que les foyers sont menacés, que les berceaux sont en danger? Non, l'évolution féminine s'est opérée, comme tous les mouvements que les siècles consacrent, par l'appel irrésistible de la nécessité, par la complicité des événements, enfin par la force des choses qui exige, commande et promulgue les lois salutaires. L'heure est à la famille humaine tout entière. L'avenir doit être désormais préparé par tous ceux qui pensent et agissent; peu importe qu'ils soient des femmes ou des hommes, pourvu qu'ils aient une intelligence et une volonté à mettre au service de la vie.

Nous avons senti, en face de l'évolution qui s'affirme, gronder en nous la sourde révolte des atavismes qui protestaient. Ce n'est pas en vain que depuis que le monde est monde, la femme a subi le joug de l'homme, joug qui fut tout d'abord brutal et féroce, qui s'adoucit ensuite, qui s'attendrit plus tard, et qui finalement est devenu un lien moral et religieux, accepté par amour, soutenu par devoir, et rendu possible par l'estime et la confiance réciproques; ce n'est pas en vain, dis-je, que la femme a sans cesse porté la certitude de son infériorité intellectuelle et morale. L'esclave aime souvent ses chaines, et les femmes de notre race, Mesdames, éprouvent peut-être plus que les autres, le regret de voir les portes de leur maison s'ouvrir. Elles ont l'habitude des intérieurs bien clos, elles ont l'habitude d'obéir au chef, et de respecter les lois qui leur sont dictées. Elles ont peut-être l'horreur d'o-

(1) Travail lu au Congrès de la Fédération Nationale, à l'hôtel Windsor de Montréal, mardi le 18 avril dernier.

rienter leur esprit vers d'autres problèmes que celui de la famille où elles avaient jusqu'ici mûré leurs âmes et leurs ambitions. Elles prendront difficilement l'accoutumance de s'imposer et de commander; il leur semble plus doux et meilleur d'obéir, et cette obéissance a quelque chose de touchant et de merveilleux qu'il faudrait se solidariser pour conserver et glorifier. Car il ne faut pas oublier que le rôle de la femme ne peut être renversé sans que l'édifice humain tout entier en soit bouleversé. Aussi, il éclate au sein de ce congrès, une préoccupation évidemment plus profonde que toutes les autres, celle de consolider, de grandir, d'exhausser la vie familiale. Vous n'avez qu'à consulter le programme que la Fédération a élaboré pour le congrès qui passionne en ce moment l'opinion publique, pour vous convaincre que le souci prédominant de la femme, où que vous la trouviez, est d'assurer la paix et la joie des familles, de supprimer les inutiles souffrances, de soulager les détresses morales comme les déchéances physiques, et de préparer la génération qui pousse à de plus hautes et plus saines destinées.

Cet effort tendu vers un but magnifique ne peut se réaliser que par l'application de toutes nos énergies et l'union de tous nos sentiments. C'est là que la Solidarité féminine doit entrer en scène, une solidarité qui ait le même idéal, la même force, et la même volonté que celle que la femme exerce dans les foyers depuis que la Vie a commencé.

Cette solidarité est une petite chose à peine née, encore dans ses langes, et dont le berceau est presque abandonné... C'est une petite chose, Mesdames, encore tellement menue, tellement neuve, tellement fragile que je tremble à parler auprès d'elle, tant j'ai peur de l'effleurer de mots qui ne soient ni assez délicats, ni assez sûrs. Je conçois combien elle requiert de soins graves, attentifs, sereins. Et telle qu'elle est néanmoins, encore malhabile dans ses gestes, et vagissante dans ses expressions, elle est la Force exacte qui permettra à la Femme d'offrir à l'humanité tout ce qu'elle lui doit encore de son talent, de son action, sans diminuer en rien le rôle qu'elle a jusqu'ici tenu dans le monde: rôle de créatrice, de gardienne, d'amie, de consolatrice, et pour tout résumer: rôle d'ange gardien!

La femme traverse en ce moment une phase nouvelle de son orientation, et plus que jamais elle a besoin de cette solidarité qui lui permettra de fixer comme il convient sa route vers des devoirs plus complets et mieux compris. Il ne faut pas une défection; les défections rongent, puis tuent; l'union seule peut en ce moment assurer le succès des causes que nous défendons en commun, avec la même foi patriotique et religieuse.

L'un des Français les plus spirituels que je connaisse, me demandait hier: "Vous parlez de la Solidarité Féminine au Congrès de la Fédération Nationale?... Je voudrais bien entendre cela. La Solidarité féminine croyez-vous vraiment que cela existe?" Et je répondis carrément oui, et je sentis alors que j'aurais moi-même, en paraissant en douter, manqué à la solidarité que je vous dois, Mesdames, et que j'ai d'ailleurs par métier mission de vous enseigner. Car, je crois sincèrement que nulle mieux que la femme journaliste, ne peut efficacement prêcher cette union de pensée et d'action que l'Association peut ensuite diriger, et j'ai la ferme volonté d'aider à vous convaincre que les devoirs de la femme augmentent sans cesse, et que nous n'avons pas le droit de nous dérober aux obligations que les siècles nous imposent. La guerre terrible qui vient de bouleverser le monde a marqué la puissance féminine, car la femme du monde entier, la femme des pays ravagés surtout, a montré quelle force physique et morale elle pouvait, dans les épreuves et dans les luttes, apporter à l'amour de sa patrie et au service de la grande cause de la famille humaine. Cette guerre a consacré l'émancipation de la femme. Mais, me dira-t-on, l'émancipation féminine est-elle un bien? Je n'oserais dire que oui. Toute l'hérédité que je porte en mon âme m'incline à croire que le rôle de la femme fut autrefois infiniment plus doux et plus aimable. Mais s'ensuit-il que ce souvenir charmant doive peser sur nos énergies?

Devons-nous nous attacher au passé, quand le présent nous condamne à d'autres devoirs et à d'autres missions? Ne devons-nous pas plutôt regarder la vie en face, la vie impérieuse qui oblige les femmes de notre temps à jouer leur rôle dans la reconstruction des ruines matérielles et morales que le mal a jetées dans le monde? D'ailleurs ce rôle-là, il nous est imposé. Nous l'aurions vainement réclamé à certaines heures, et aujourd'hui on nous le dicte. C'est donc que l'heure choisie par Dieu est arrivée qui, de la femme à laquelle longtemps l'on contesta une âme, l'humanité doit tirer son secours et sa consolation. Il ne sert à rien, Mesdames, de lutter contre le destin, de vouloir ou de ne pas vouloir. Le siècle nous prend dans ses bras, il nous projette en avant, il exige que nous luttions pour les bons combats, et nous allons marcher coûte que coûte! C'est en vain que l'on tentera des mouvements en arrière, que l'on protestera de notre attachement aux traditions, de notre besoin d'effacement; même dans cette province où l'on ergote encore sur des droits reconnus aux femmes du pays tout entier, le moment viendra où l'on nous criera: En avant! Et c'est à cela, Mesdames, qu'il faut se préparer. La Fédération Nationale est une éducatrice toute indiquée. Faisons ce beau geste de nous solidariser autour d'elle afin d'apprendre à orienter notre action nouvelle, et à nous préparer aux nécessités de demain. La Fédération Nationale devra compter sur nous comme nous compterons sur elle, car elle aura besoin de nos expériences, de nos talents, de nos activités pour progresser. Il ne faut pas que nous annihilions nos personnalités en elle, mais il faut au contraire lui insuffler de notre vie intérieure afin de la rendre assez forte, assez vivante, assez puissante en un mot, pour devenir pour la Canadienne-Française la voix qui dirige et l'action qui supporte.

Le programme placé devant vous est vaste, Mesdames, il est lourd également. A celles d'entre vous à qui répugnent les tâches extérieures, et je sais qu'elles sont nombreuses celles-là pour qui le bonheur est dans le repos et le calme du foyer bien clos, à celles-là je voudrais dire combien leur sentiment est juste et vrai; mais comment échappe-

ront-elles aux emprises du temps, comment, elles qui n'ont jusqu'ici pratiqué que le devoir, renieront-elles leur passé en face de l'avenir, parce que cet avenir leur apporte des tâches plus difficiles et moins belles?

Nous obéirons donc comme nous avons toujours obéi, et nous ferons si bien que loin d'amoindrir les vertus familiales que nous avons toujours tenues en honneur, nous ferons en sorte de les rendre plus fortes, plus rayonnantes et plus miraculeuses encore. Quelques esprits obtus voudraient condamner la femme, pour le plus grand bien de la famille, affirment-ils, à se refuser le pain de l'esprit, à se détourner de l'étude et du savoir, à ne pratiquer que les métiers rudes et inférieurs, et ils croient sincèrement que la femme ignorante est la meilleure mère. Il faut combattre, Mesdames, cette stupide erreur que certains hommes soi-disants intelligents osent affirmer; il faut prouver que la femme consciente de sa valeur, capable d'aider l'homme dans ses travaux les plus sérieux, est aussi la mère idéale qui saura élever des fils à l'esprit libre, sincère et généreux, des fils dignes de la race canadienne-française.

MADELEINE.

L'Impératrice Eugénie et la femme.

La princesse RADZIWILL vient d'écrire un article intéressant, d'accord avec les événements de l'heure. La grande dame russe rappelle les efforts tentés jadis par l'impératrice Eugénie en faveur des droits de la femme. Elle s'incline devant le dévouement passionné de la souveraine française, mettant au service de cette cause son prestige, sa finesse, sa grâce persuasive. Elle nous présente l'ardente espagnole dans son rôle de précurseur du mouvement féminin contemporain. La princesse révèle sous des aspects inattendus la nature d'Eugénie de GUZMAN, son vif sentiment de la dignité de la personne humaine, son délicat souci de l'indépendance d'action de chacun, sans distinction de sexe.

Nous ignorions, la plupart d'entre nous, les gestes libérateurs de l'impératrice Eugénie. Nous ne savions pas qu'à vingt ans, à l'heure de sa jeunesse souriante et protégée, elle sut s'inquiéter des jeunesses moins heureuses et moins ornées que la sienne. Nous ne nous doutions pas que la brillante élève des Dames du Sacré-Coeur, de Paris, la favorite de STENDHAL et de MERIMEE auxquels elle dût son goût des lettres, l'étudiante pouvant s'exprimer en quatre langues: l'espagnol, le français, l'italien, l'anglais, eut de tels regards attristés en constatant le peu de culture de ses compatriotes. A cette époque, les fascinantes senoritas de Madrid n'avaient sur tout que des idées rudimentaires, et vivaient dans la réclusion la plus stricte.

Un jour, nous raconte la princesse RADZIWILL, l'indignation d'Eugénie de GUZMAN se fit plus âpre et insurmontable. Elle déborda. De sa main frémissante, la jeune fille traça quelques mots qui réflétèrent le tumulte de son âme. Mots nets, coupants et directs, mots vibrants d'audace, en un temps où l'on faisait preuve de la plus candide comme de la plus étonnante incompréhension de toute revendication féminine. Le billet était adressé à un ex-ambassadeur étranger de la Cour de Madrid, qui se montrait ravi tout autant de l'esprit affiné que de la merveilleuse beauté de la comtesse de TEBA. Que contenait ce billet? Ceci. "Comment, Monsieur, s'exclamait-on, pouvoir comprendre qu'en un siècle soi-disant éclairé, personne n'ait le courage de se lever et de proclamer le droit de la femme à disposer de ses biens, à n'en pas soumettre la gestion à un mari qui bien souvent use de ce privilège pour son bénéfice personnel!... Les femmes, ajoutait-elle, ont une conscience tout comme les hommes, Leurs défauts actuels proviennent beaucoup plus de la déplorable éducation qu'elles reçoivent, que de dispositions naturelles défectueuses. Hélas! Sommes-nous donc des turcs qu'il faille demander justice pour le sexe auquel appartiennent nos mères, et combattre, pour la reconnaissance des moindres droits des femmes!"

Grand Dieu! que serait-il advenu si l'impératrice Eugénie avait songé à l'obtention du vote!... Ce qu'elle demandait, en ces temps lointains, et qui semblait difficile à faire accepter, apparaît aujourd'hui une revendication dont il n'y a pas à contester la sagesse. Elle va de soi. Tous approuvent et se rendent.

Dès que la comtesse de TEBA tint entre ses mains le sceptre des Bonaparte elle s'efforça d'améliorer, dans tous les domaines, la condition des femmes de France. Oeuvres pies, sociétés de protection et de relèvement se réclamèrent de son appui et l'obtinrent. Mais la belle souveraine des Tuileries ne borna point là son activité. Elle tenta la revision de certains articles du code Napoléon, si impitoyables aux femmes, aux femmes mariées surtout. Elle se heurta à l'ôpiniâtreté inflexible de Napoléon III, qui ne voulut jamais rien entendre sur ces questions. Le général FLEURY, l'un de ses conseillers, l'avait garé à temps contre le danger de toucher à l'un des monuments portant la marque des Bonaparte, de celui-là particulièrement dont le rayonnant souvenir éblouissait encore la France. Napoléon III ne régnait-il pas par la grâce de ce prestige?

Il y eut du courage et un sentiment profond de la justice méconnue dans ces assauts livrés par l'impératrice Eugénie autour du code Napoléon. Ils furent infructueux, c'est vrai, mais n'ont-ils pas préparé les voies?... Il faut se souvenir que seules la vaillance et la ténacité des premières ouvrières de la cause féminine ont rendu possibles les libertés dont nous jouissons. Il faut, à l'occasion, rendre hommage à ces pionnières dans les rangs desquelles nous reconnaissons aujourd'hui, l'ardente et intelligente Eugénie de GUZMAN, ex-impératrice des Français.

Marie-Claire DAVELUY.

Montréal, 7 septembre 1920.

PENSEES FEMININES

La méchanceté des hommes a toujours été plus ingénieuse que la sagesse des législateurs n'a pu être prévoyante.

Mme de Verzure.

Les hommes sont, plus que les femmes, disposés à agir et à penser comme s'ils avaient été créés pour n'exister que pour et par eux-mêmes.

Mme Ellis.

LES CHOSES FÉMININES

Par SOEUR MARTHE

Des recettes, Sœur Marthe, des recettes! Des recettes en voilà, mes charmantes lectrices, et de bonnes choses qui feront plaisir à vos maris, et amèneront sur leurs lèvres un peu attristées par les fatigues journalières, un sourire de satisfaction qui vous rend toutes joyeuses, vous qui aimez à semer de la joie et du contentement autour de vous.

1.—GATEAU EPONGE (Sponge Cake).

Sucre brun, (la pesanteur de 4 œufs), farine, (la pesanteur de 3 œufs), 5 œufs, ½ citron.

Battre les jaunes et les blancs des œufs séparément; battre le sucre dans les jaunes, puis y ajouter en battant toujours le jus et la pulpe des citrons, ajouter les blancs d'œufs et battre pendant ¾ d'heure; ajouter la farine sans cesser de battre. Mettre dans des moules beurrés et saupoudrés de sucre, et faire cuire à un feu modéré. Faire attention que la farine soit bien sèche et passée au tamis fin.

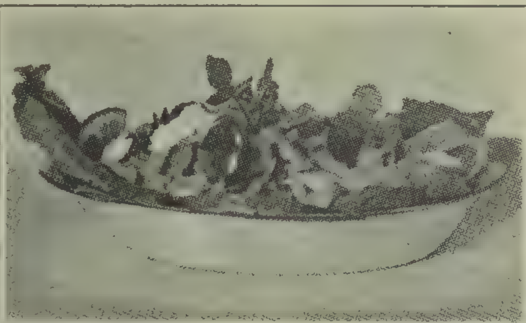


3. MAYONNAISE DE SAUMON, (En conserve).

2.—CANARD AUX OLIVES, A L'ETUVEE.

1 Canard, beurre et graisse, 1 carotte, persil, 1 cuillerée à soupe de sauce aux tomates, 2 clous de girofle, jus de citron, farine, 2 oignons, poivre blanc, poivre rouge, sel, olives.

Découper soigneusement le canard, frotter les morceaux de jus de citron, et poivrer de poivre rouge; mettre dans une lèchefrite avec le beurre et la graisse, et frire quelques minutes; saupoudrer de farine et mettre juste assez d'eau pour recouvrir. Ajouter la carotte coupée en morceaux, les oignons, les clous de girofle, le persil et assaisonner de poivre et sel. Faire bouillir doucement jusqu'à cuisson, environ une heure; enlever les morceaux de canard, passer la sauce (le jus), enlever le gras. Mettre la sauce au feu dans une lèchefrite, ajouter les olives après avoir enlevé les noyaux et les avoir échaudées, faire bouillir pendant 10 minutes, verser sur les morceaux de canard et servir.



2. CANARD AUX OLIVES, A L'ETUVEE.

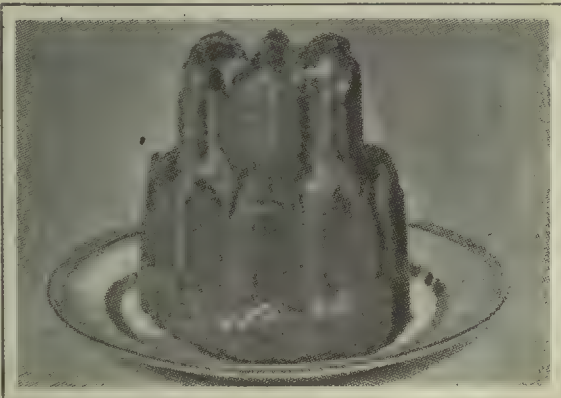
3.—MAYONNAISE DE SAUMON (EN CONSERVE).

1 boîte de saumon, 2 laitues, sauce mayonnaise, 2 œufs cuits durs, 1½ betterave.

Egouter l'huile du saumon et le découper en morceaux assez gros, recouvrir un plat de feuilles de laitue, y mettre le saumon, puis les œufs coupés en tranches minces, recouvrir de quelques feuilles de laitue, puis ajouter quelques tranches de betterave et étendre sur le tout la sauce mayonnaise. Garnir de petites tranches de betterave.

GATEAU DE PATATES.

Faires cuire à l'eau légèrement salée, des patates que vous réduisez en purée dans la passoire à pommes de terre. Ajoutez très peu de lait, un ou plusieurs œufs entiers battus à l'avance; trois oeufs au plus pour 4 livres de patates. Mêlez-y soit des raisins de Malaga ou de Corinthe, soit des amandes grillées, mondées et pilées grossièrement; enfin du sucre en poudre vanillé. Enduisez complètement de caramel un moule que vous remplissez avec votre mélange, et mettez à four doux pendant une heure environ. A défaut de four, faites cuire au bain-marie, mais plus longtemps. Démoulez quand le gâteau est légèrement refoidi.



1. GATEAU EPONGE (Sponge Cake).

PAIN DE FOIE DE VOLAILLE

Après avoir bien lavé le foie des volailles, oies, canards ou dindes, hachez-le finiment en y mêlant une petite truffe, délayez ce hachis avec deux jaunes d'œufs par foie, faites une béchamel épaisse; réunissez cette dernière aux foies hachés, graissez un moule, versez-y la préparation et mettez au four; démoulez après avoir retiré du four; servez chaud.

LIQUEUR DE NOYAUX

Casser des noyaux d'abricots, mettre bois et amandes dans un bocal jusqu'à hauteur du quart. Remplir avec de l'eau-de-vie, laisser infuser trois semaines en remuant de temps en temps, passer. Faire fondre ½ livre de sucre par pinte de liqueur dans un peu d'eau, mélanger avec l'infusion. Au bout de quelques jours, filtrer et mettre en bouteilles. Faite avec des noyaux de pêches, le goût de cette liqueur est plus fin.

CULOTTE DE BOEUF BRAISEE A LA NAPOLITAINE.

Parez une culotte de bœuf piquée de lard, mettez-la dans une casserole foncée de lard, légumes, pied de veau, un verre de madère, un peu de consommé, thym, laurier, faites cuire tout doucement. Lorsqu'elle est cuite, elle doit être de belle couleur et le jus très succulent. Ajoutez-y deux cuillerées de purée de tomates, passez à la passoire fine. Disposez enfin votre morceau de bœuf dans un plat bien chaud et entourez le macaroni coupé en dés et cuit à l'étouffée, Versez la sauce et servez.

GATEAU D'ANIS.

Battez dix jaunes d'œufs avec une livre de sucre en poudre, et de l'anis; ajoutez les blancs battus en neige et une livre 4 onces de farine. Roulez en longueur, et faites cuire au four, en découpant ensuite le gâteau par tranches pour le servir.

EAU TROUBLE.

Voulez-vous clarifier promptement une eau trouble? Ajoutez ½ once d'alun par 90 pintes d'eau. L'alun a la propriété de précipiter les matières terreuses contenues dans le liquide et nuisant à sa limpidité.

POUR REMETTRE A NEUF LE DRAP NOIR.

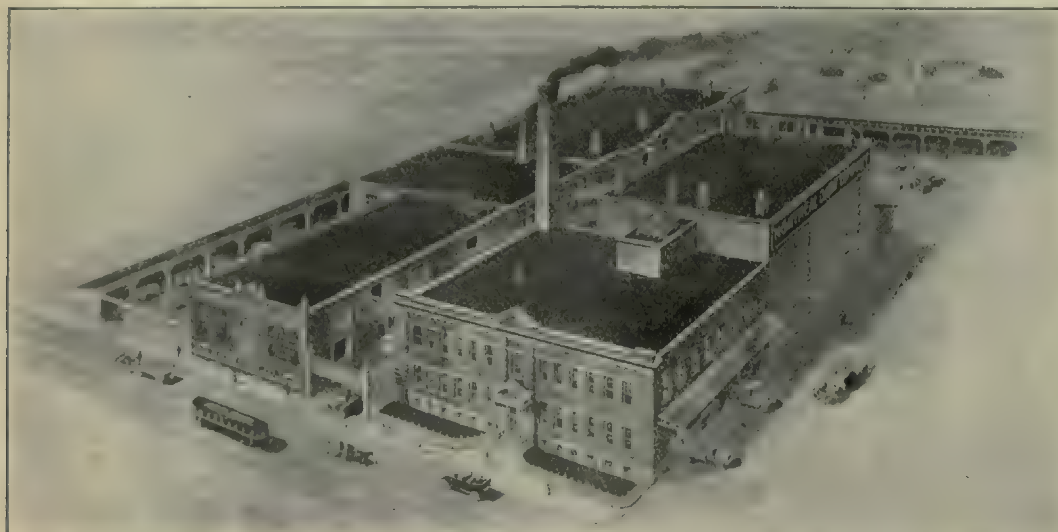
Laver des épluchures de pommes de terre, les faire bouillir dans de l'eau, puis passer. Lorsque le liquide est froid, y tremper une brosse et frotter le drap jusqu'à ce qu'il ait repris l'aspect du neuf.

SOEUR MARTHE

Consommez les Produits Laitiers

Par SOEUR MARTHE

Il est une chose actuellement admise c'est que la bonne nourriture est un facteur indispensable de santé, par conséquent de force et de bonheur. On ne dira jamais trop que l'usage des produits de la laiterie est avantageux au point de vue alimentaire, hygiénique et économique. Le lait est le seul aliment complet pour l'homme. Il contient en effet du sucre, de l'albumine, de la graisse, des sels minéraux et de ces substances de composition encore indéterminée, des vitamines qui sont indispensables à notre croissance et à notre nutrition. Tandis que dans un grand nombre d'aliments on rencontre des déchets, des substances chimiques qui imposent un travail important à notre estomac, le lait et ses dérivés, crème, beurre, crème glacée, fromage ont une assimilation facile.



Vue à vol d'oiseau de la "Montreal Dairy."

Nous ne parlerons pas beaucoup du lait en lui-même mais plutôt des produits qu'il fabrique. Tout d'abord la crème n'est autre chose que la partie grasse du lait qu'on a séparée mécaniquement, avec une machine centrifuge, des autres aliments qui constituent le lait entier. La séparation complète n'est pas possible et dans la crème on rencontre toujours une proportion des autres constituants du lait. On a donc un aliment de première valeur car les matières grasses sont celles qui, en brûlant dans notre organisme, nous fournissent le plus d'énergie. Depuis que le commerce de la crème est fait surtout par des industriels et que des chimistes sont employés dans les crèmeries, il s'est formé dans le public un certain nombre de préjugés què des personnes souvent mal renseignées entretiennent volontiers. On pense toujours que le chimiste n'a d'autre rôle que de pourvoir à la falsification des produits naturels! Certes, il y a de mauvais industriels et des chimistes peu consciencieux qui ne cherchent qu'à incorporer à la crème naturelle d'autres substances coûtant moins cher, nous devons dire qu'ils sont en minorité et que le public généralement ne tarde pas à s'apercevoir des différences qui existent entre un produit pur et un produit falsifié; il est bon juge et dans tous les cas le chimiste lui vient plutôt en aide. Ce dernier est surtout dans l'industrie laitière comme surveillant pour s'assurer de la qualité des produits, découvrir les tromperies et voir à ce que les produits de l'industrie aient toutes les qualités hygiéniques requises pour être bien vendus.



Les bureaux de la "Montreal Dairy".

Le beurre est, après le lait, le plus important des produits fournis par la laiterie. Sa fabrication est connue depuis l'antiquité et

des siècles d'expérience dans sa fabrication ont fait qu'on est arrivé bien près de la perfection quant à la qualité du produit qui ne saurait être autrement que pur pour être bon. On dit que le beurre est un produit cher, sans doute, mais n'oublions pas que la crème dont il dérive a une grande valeur marchande et que le beurre, par sa composition, fournit à notre corps une très grande quantité d'énergie. Composé par plus de 82% de matières grasses, sans déchet; il contient aussi une grande proportion des substances dont nous avons parlé, les vitamines, dont notre organisme ne peut se passer et qui sont en partie détruites par la chaleur dans les aliments cuits. De plus, en hiver surtout, où il faut s'alimenter beaucoup plus qu'en été, le beurre forme sous un petit volume une grosse ration d'aliments; en manger n'est donc pas un luxe, au contraire, surtout dans un pays où nous devons supporter un froid rigoureux pendant plusieurs mois.

Un autre produit dérivé du lait et dont la consommation tend heureusement à s'accroître au Canada est la crème glacée. Nous n'hésitons pas à déclarer que c'est un aliment complet et de très haute valeur qui a de plus pour lui d'être agréable à manger au point que, si beaucoup de personnes ne peuvent supporter le lait nature, on en rencontre pour ainsi dire aucune qui n'aime pas la crème glacée. De quoi est constituée la crème glacée? De lait, de crème, de sucre et d'essences de fruits. Nous retrouvons tous les caractères de l'aliment complet, matières albuminoïdes, matières grasses, sucres, sels minéraux et vitamines. Plus riche que le lait en graisse, en sucre et en albumine, la crème glacée est cependant bien plus digeste. Ceci est dû à trois choses principales: d'abord a l'homogénéisation de la crème qui a pour but d'épargner à notre estomac le travail mécanique de diviser les globules qui constituent la matière grasse, puis du procédé de fabrication qui consiste à faire un mélange très bien fait de tous les composants en incorporant une petite quantité d'air afin de rendre le produit moins compact, avantage dont notre estomac saura profiter; enfin par le dosage on peut dire très harmonieux de tous les principes alimentaires, la crème glacée, aliment, apaise la soif, elle se rend dans l'estomac en fondant pour suivre les transformations habituelles des aliments, mais avec cette différence que le travail à faire se trouve échelonné et graduel. Les sucres sont assimilés les premiers sans grands efforts pendant ce temps les matières grasses et albumineuses, subissent les transformations chimiques qui demandent du temps, les albumines deviennent les premières assimilables, puis c'est le tour des matières grasses qui au bout d'environ six heures quittent notre estomac, propres à donner la chaleur et l'énergie qui naîtront de leur assimilation dans notre sang.

Il est un autre avantage sur lequel il est à peine besoin d'insister, c'est le goût; la bonne crème glacée est parfumée, elle flatte le palais et sans que ce soit un gros péché elle donne un peu de bonheur, ce qui est loin d'être négligeable.

Tels sont, exposés bien sommairement, les avantages qui résultent de la consommation des produits de la laiterie.

SŒUR MARTHE.



Les voitures de livraison et l'édifice de la "Montreal Dairy."

La Société des Auteurs Canadiens

La Section canadienne-française dans la Société des Auteurs Canadiens a été fondée dimanche le premier mai 1921, dans la Salle de la Bibliothèque Municipale, lors d'une assemblée tenue sous la présidence de M. Victor Morin, et par un vote de 24 à 8, donné sur une proposition de M. Gustave Comte, secondée par Madame Huguenin (Madeleine).

La discussion quoique courtoise fut assez vive autour de cette fondation contre laquelle se prononcèrent, dans une première assemblée MM. Olivar Asselin et Arthur Saint-Pierre, et dans la dernière réunion: MM. Arthur Saint-Pierre et Lionel Léveillé (Englebert Gallèze). M. Alphonse Désilets fort intelligemment sollicita quelques explications précises qui lui permirent de se rallier à la majorité.

Ajoutons que la discussion fut sincère de part et d'autre et que les objections émises par les dissidents furent entendues avec une attention respectueuse. Seulement le groupe des écrivains canadiens qui ne veulent plus de divisions et d'isolement devient de plus en plus considérable, et le moment leur semble venu d'une union étroite entre tous les intellectuels de ce pays afin d'assurer une orientation plus élevée et plus canadienne aux destinées de notre patrie. Le mot lancé par M. Hector Garneau "nous ne voulons pas du Québec isolé" paraît être l'argument définitif qui a rallié tous les esprits. Ajoutons que la fière attitude de M. Victor Barbeau, qui attestait dans cette assemblée de la largeur de vues des écrivains de sa génération a également contribué au succès de la fondation de la Société des Auteurs canadiens, Section canadienne-française.

M. Victor Morin a présidé à ces délibérations avec les qualités d'intelligence, de pondération et de courtoisie qui distinguent l'homme supérieur.

L'IMBECILE

Deux hommes, qui se détestaient, se trouvèrent un jour face à face dans un chemin juste assez large pour une personne.

L'un d'eux se planta en travers et proféra d'un ton bourru:

— Je ne cède jamais la place à un imbécile.

A quoi l'autre, s'effaçant contre la muraille:

— Moi, toujours, passez donc, cher ami.

LE MAÎTRE DE FORGES

Par GEORGES OHNET

DEUXIEME PARTIE—*Suite.*

Que de fois il avait entendu Athénaïs laisser échapper des paroles de colère à l'adresse de son ennemie! Elle jurait, en pleurant, qu'elle se vengerait. N'était-elle pas venue, la vengeance, et sans qu'on y mît la main pour la préparer? Athénaïs Moulinet était maintenant une des plus riches héritières de Paris, et l'orgueilleuse Claire de Beaulieu était une fille sans dot. La fille de "l'épicier", habillée chez Worth, coiffée à l'air de son visage, habituée au luxe, s'était dégrossie, transformée, et, illuminée par son auréole de millions, passait pour une des plus jolies personnes de la riche bourgeoisie. La fille de la marquise, vêtue d'une petite robe simple, allait vivre en province, disparaître dans l'obscurité, et, — qui pouvait savoir? — peut-être manquer le mariage préparé de longue main pour elle.

Le duc de Bligny, un si brillant gentilhomme, porteur d'un si beau nom! Bien souvent, lorsque le jeune duc venait avec sa tante, la marquise, voir Claire au Sacré-Cœur, Athénaïs avait blêmi de rage en les voyant côte à côte. Elle les devinait destinés l'un à l'autre, Claire serait duchesse. Et elle, Athénaïs? Elle épouserait quelque notaire, un Escande ou un industriel comme son père, et ferait souche, à son tour, de filles humiliées ou de garçons regardés de haut.

A cette pensée, Moulinet ébaucha un orgueilleux sourire. Il se renversa en arrière, et, enfonçant sa main dans un de ses goussets, qui rendit un son argentin de pièces remuées, il murmura ces mots: — "Pourquoi donc ça? Est-ce que mes moyens ne me permettent pas de lui payer le mari qui lui plaira?".

Son regard devint hardi, presque menaçant. Il erra vaguement sur tous les visages inconnus et vint s'arrêter sur celui du duc de Bligny. Le jeune homme était sombre. Moulinet se dit: — Il pense à sa cousine. — Et une sourde irritation s'empara de lui. Dans quel ordre d'idées assez confuses entrait donc Moulinet? Certes, il n'aurait pu l'expliquer. Cependant un commencement de projet germait déjà dans son esprit.

Un grand brouhaha se produisit dans la salle. Le rideau venait de tomber sur le premier acte de l'opérette. Au milieu des applaudissements et des rappels, le duc s'était levé, accompagné de ses amis, et, d'un air indifférent, marchait vers la sortie. Moulinet le suivit un instant des yeux, puis, quittant sa place, il prit la même direction que les jeunes gens.

Machinalement le duc avait gagné les salons. Il allait sans direction, et comme au hasard. Etait-ce donc sa destinée qui l'amenait encore une fois, après tant de belles résolutions, au bord de cette table? Le banquier venait de dire: Messieurs, faites vos jeux. Gaston, tirant un billet de mille francs de sa poche, le laissa tomber d'une main distraite. Il gagna. Il laissa échapper un: Tiens! plein de surprise. Il avait désappris le succès. Il fut curieux de voir si sa veine persisterait, et il s'assit.

Moulinet, au même moment, entrait dans la salle de jeu. C'était la première fois qu'il y mettait le pied. Il avait, par principe, horreur des jeux dits de hasard. Il voulait pouvoir corriger la chance par l'habileté. Il jouait volontiers au besigue, Il ignorait le whist. Cependant, il s'approcha de la table et, voyant que Gaston laissait ses cent louis sur le tapis, il mit gravement dix francs à côté de la masse du duc. Visiblement Moulinet voulait avoir le droit de surveiller Bligny. Désirant ne pas paraître indiscret, il achetait ce droit en jouant. Moulinet était l'homme des concessions utiles.

La partie continuait, mais la chance avait tourné. Il semblait que les dix francs du vertueux industriel eussent rompu le charme. Bligny pâlissait, repris par sa passion, engageant furieusement ses derniers billets de banque. Moulinet, dédaigneux du gain, continuait à jouer dix francs.

Lorsque, au jour levant, la partie cessa faute de joueurs, le duc perdait quarante mille francs. Depuis longtemps déjà, Moulinet, édifié sur le sort du fiancé de mademoiselle de Beaulieu, dormait d'un sommeil paisible dans son superbe hôtel du boulevard Malesherbes.

Gaston, la tête vide, énervé et brûlant, à l'heure où il aurait dû prendre le train pour aller à Beaulieu, monta dans sa chambre, et, s'accoudant à la barre d'appui de sa fenêtre, regarda dans la rue de la Paix les balayeurs qui commençaient leur tratravail matinal. Une fraîcheur exquise le ranima, le ciel pur était légèrement teinté de rose. Le jeune homme se dit: — J'ai fait une sottise cette nuit, mais je partirai ce soir. Au diable le baccarat! Il s'habilla, descendit, prit une voiture et se fit conduire au bois de Boulogne. Le soir il ne partit pas et retourna au jeu.

Pendant ce temps-là, Claire, inébranlable dans sa confiance et immuable dans son amour, attendait le retour de son fiancé.

V

Le soir du jour où Bachelin avait apporté au château de Beaulieu deux nouvelles également mauvaises, celle de la perte du procès et celle du séjour de Gaston à Paris, la marquise, encore tout étourdie d'un si rude coup, était assise au fond de sa bergère dans le grand salon donnant sur la terrasse. Elle réfléchissait profondément et ses impressions douloureuses se trahissaient sur son visage. Le marquis, en entrant brusquement, arracha la bonne dame à ses tristes pensées. Elle tressaillit, regarda un instant son fils avec inquiétude, comme si elle se fût attendue à un nouveau malheur. Et le voyant les yeux calmes, la bouche souriante, elle poussa un soupir:

— Qu'est-ce donc? dit-elle.

— Ce sont nos cousins de Préfont qui arrivent, ma mère, répondit le jeune homme. Le break vient de passer la grille, il entre dans la grande avenue.

En effet, dans l'air apaisé du soir, le bruit des roues grinçant sur le gravier se faisait entendre. La frileuse marquise se couvrit la tête d'une écharpe en dentelle, s'entoura de son châle et, traversant le large vestibule dallé, meublé de hauts bahuts en poirier sculpté et tendu de vieilles tapisseries à grands personnages, elle s'avança sur le perron. Le breack, décrivant une courbe savante, venait de s'y arrêter. Une tête rieuse, coiffée d'une toque garnie de lophophore, apparut brusquement à la portière. Une main gantée de peau de Suède s'agita violemment, tandis qu'une voix fraîche et sonore criait: "Bonjour! bonjour, tous!"

Le jeune marquis était déjà à la voiture. Un flot soyeux sortit avec une extrême vivacité, laissant apercevoir sur le marchepied une petite bottine en peau mordorée, surmontée d'une jambe charmante, moulée dans un bas de soie gris. Et la baronne de Préfont, en personne, bondit dans les bras de la marquise, l'embrassant et disant d'une voix entrecoupée:

— Ah! ma tante, que je suis contente! Ah! ma bonne tante! Il y a si longtemps!... Et vous, mes bons amis...

Et se jetant avec expansion dans les bras de mademoiselle de Beaulieu, elle recommença ses tendres exclamations accompagnées de vives caresses:

— Ma chère Claire! Il me semble qu'il y a un siècle!

— Ah! mon Dieu! Et mon mari! Elle chercha vivement autour d'elle: Est-ce que j'ai déjà égaré mon mari?

Une voix douce lui répondit: Me voici, chère amie; j'attendais patiemment la fin de vos effusions, pour saluer ces dames à mon tour.

Et, sortant de l'ombre, un jeune homme d'une trentaine d'années, correctement vêtu d'un costume de voyage, le sac en bandoulière, apparut en pleine lumière, et, avec une politesse souriante et tranquille, s'approcha de la marquise et de Claire.

— Eh bien! saluez! reprit vivement la pétulante baronne. Là! c'est fait! Maintenant, allez surveiller le débarquement de mes caisses. Je vous recommande spécialement la grande boîte noire où sont mes chapeaux. Vous m'en répondez, sur votre tête?

— Oui, chère amie, répondit paisiblement le baron.

Et, se tournant vers Octave, qui lui serrait la main:

— Dix-neuf colis, mon ami! ajouta-t-il, avec un sourire résigné. Trois cents kilos d'excédent! Je crois que ma femme transporte de l'artillerie!

Les dames rentraient dans le salon. La baronne, se penchant vers la marquise:

— Ah! ma chère tante, chuchota-t-elle avec volubilité, en levant les yeux au ciel, que de choses nous avons à nous dire!..

Et serrant les mains de la marquise d'un air attendri:

— Vous savez que nous vous aimons et que rien de ce qui vous touche ne nous est indifférent...

Et comme madame de Beaulieu regardait avec inquiétude Claire déjà attentive et prêtant l'oreille:

— Oui, je sais... Enfin! Mon mari vous dira tout!...

Et se jetant sur Claire comme pour effacer l'effet de ses imprudentes paroles:

— Nous allons en Suisse, tu sais?... Mais nous n'avons pas voulu passer si près de Beaulieu, sans nous y arrêter... Nous vous resterons quelques jours; puis nous partirons en voiture, et nous entrerons par le défilé des Verrières... Hélas! Notre pauvre armée de l'Est! Le baron a été blessé à Joux dans le dernier combat d'arrière-garde avec les Badois de ce terrible Werder... Vous comprenez? pour moi c'est un pèlerinage... Mon mari s'est conduit comme un héros... Sur deux cents hommes que comptait sa compagnie... de pauvres garçons gelés par la neige, une horreur!... il n'en a ramené que quatre-vingts... Et on ne l'a pas décoré!... Il est vrai que nous sommes légitimistes... Ah! ce gouvernement, mes amis, quelle abomination!... Par ici, croit-on que Gambetta se décidera à accepter le ministère?

Sans attendre la réponse à sa question, la baronne traversa le salon, et, s'avançant vers une fenêtre d'où la vue s'étendait au loin sur la vallée pleine d'ombre, au fond de laquelle flamboyaient les cheminées des hauts fourneaux de l'usine, jetant dans l'obscurité des lueurs d'incendie, elle s'écria, frappant dans ses mains avec une admiration enfantine:

— Est-ce beau! On dirait un décor d'Opéra! Ah! la nature!... Etes-vous heureux de vivre au milieu des champs et des bois!

Et passant comme un tourbillon entre madame de Beaulieu et Claire, la baronne alla s'enfouir au fond de la bergère de la marquise.

— Là, maintenant, parlez-moi de vous. Qu'est-ce que vous faites ici? A quoi occupez-vous votre temps? Et Octave? Et votre voisin, le maître de forges?... Vous voyez que je me souviens de ce que vous m'écrivez. Oh! Dieu! qu'est-ce qu'on deviendrait, si on n'avait pas un peu de tête?

Se pelotonnant dans son large siège, la baronne ferma doucement les yeux, s'apprêtant à écouter de tout son cœur sa tante et sa cousine... Il y eut un silence, et, presque sans transition, comme un oiseau chanteur qui, après avoir lancé sa dernière roulade, s'endort au bord de son nid, la Parisienne, fatiguée par le voyage, laissa tomber doucement sa tête alourdie sur le dossier garni de vieilles guipures, et le souffle léger qui passait entre ses lèvres entr'ouvertes indiqua qu'elle cédait au sommeil.

La marquise et Claire échangèrent un bienveillant sourire, et, prenant chacune leur ouvrage, attendirent le réveil de la charmante femme restée si enfant.

La baronne de Préfont, née Sophie d'Hennecourt, — ironie des dénominations! — Sophie, ce nom de sagesse, donné à cette folle! était la fille unique d'une sœur du marquis de Beaulieu. Elle avait été élevée avec Claire. Elle faisait partie au couvent, du clan des nobles si rude aux petites bourgeoises. Et elle aussi avait connu l'héritière de M. Moulinet. Cœur d'ange, mais cervelle d'oiseau, elle passait sa vie à réparer par sa bonté le mal qu'elle avait fait par sa légèreté. Elle n'avait pas peu contribué à la haine qu'Athanaïs avait vouée à mademoiselle de Beaulieu. C'était elle qui avait, dès le premier jour, surnommé mademoiselle Moulinet la petite Cacao. Et comme une bataille entre ces écolières de treize ans avait failli s'engager, c'était Claire, grande, forte et plus raisonnable, avec une nuance de hauteur, qui avait mis le holà.

Entre mademoiselle d'Hennecourt et Cacao, la guerre était incessante et aiguë. Un jour, Sophie, revenant du parloir, arriva dans la cour avec un sac de chocolat. Elle en offrit à toutes ses compagnes, et s'approchant d'Athénaïs avec un air désobligeant, elle le lui tendit en disant: "En veux-tu? Oh! tu peux te risquer! il ne vient pas de chez toi, c'est du Marquis!"

La petite Moulinet blêmit de rage, et, sautant sur le sac, l'envoya à la volée dans une fenêtre dont la vitre tomba en éclats sur le sable. Une bousculade s'ensuivit, au cours de laquelle Athénaïs, violemment poussée, se coupa la main sur un fragment de verre qui était resté fixé au soubassement du mur. La violence de sa colère, la peur de voir son sang couler, firent tomber la petite Moulinet sans connaissance. Par un revirement de sa nature prime-sautière, Sophie saisit Athénaïs dans ses bras, aida à la conduire à l'infirmerie, en s'accusant et en pleurant, désolée d'être la cause de tout ce mal.

A partir de ce jour, la scène changea. Athénaïs se mit ouvertement à la tête du parti des bourgeoises, et la cour fut divisée en deux camps: les nobles d'un côté, les riches de l'autre. Ces enfants grandissaient, et leurs querelles avaient pris une allure discrète et sournoise qui sentait déjà les leçons du monde. Elles n'en étaient plus à se griffer avec les mains, mais elles se déchiraient bien plus cruellement par la parole. Claire, hautaine et dédaigneuse, restait à l'écart et ne prenait pas part à la guerre. Elle n'en était pas moins exécrée. Entre elle et Athénaïs, il y avait une lutte sourde engagée. Il était établi que mademoiselle Moulinet était l'antagoniste de mademoiselle de Beaulieu, et, vraiment, les deux adversaires étaient d'égale force.

Le père Moulinet était en train d'amasser une fortune colossale. On prétendait qu'il avait trouvé un procédé pour faire de la vanille avec du charbon de terre, et qu'il remplaçait dans son chocolat le cacao par des amandes grillées. Cette chimie alimentaire lui rapportait chaque année des sommes immenses. Et dans le monde parisien, l'industriel commençait à compter comme une valeur financière. Il venait d'être nommé juge au Tribunal de commerce, et ses amis, quand on parlait de lui, hochaient gravement la tête en disant: C'est un homme très fort.

Moulinet, jovial et familier, disait volontiers en parlant de lui: "Papa a le sac!" Au demeurant fort vulgaire, mais pas méchant. Capable de rendre un service à condition qu'il eût intérêt à le faire. Très désireux d'élargir le cercle de ses relations et d'épurer sa société, regardant toujours au-dessus de lui et jamais au-dessous. C'était ainsi qu'il avait réussi à toujours aller en montant.

Un beau jour, il vint au Sacré-Cœur dans un admirable landau à deux chevaux, fit appeler sa fille au parloir, et Athénaïs ne reparut plus au couvent. Elle avait alors seize ans. Ses compagnes la rencontrèrent le dimanche, au Bois, dans la superbe voiture de son père. Et, de loin, elle leur adressait des sourires, les reconnaissant avec empressement, comme avide de saluer du haut d'un si bel équipage.

Quelques mois plus tard Sophie et Claire rentrèrent également dans leurs familles. Et la guerre cessa faute d'ennemies.

Cependant la haine s'était conservée vivace dans le cœur de mademoiselle Moulinet. Elle suivait des yeux ses rivales. A l'Opéra, de la loge de seconde que son père s'était procurée à grand'peine, elle voyait avec colère mesdemoiselles d'Hennecourt et de Beaulieu trôner au premier étage dans une loge entre colonnes. C'était pendant les entr'actes un perpétuel va-et-vient de cavaliers élégants. Dans le salon du fond on causait, on croquait des bonbons. Chez Moulinet, personne; le vide et le silence.

Athénaïs se disait: Bien certainement, dans le nombre des visiteurs, il y en aura un qui se déclarera et qui épousera Claire. — La beauté de mademoiselle de Beaulieu était devenue adorable. Elle avait une exquise blancheur de blonde. Et quand elle paraissait en robe rose décolletée, sans un bijou, elle soulevait l'admiration.

Ce fut Sophie qui se maria la première. Le baron de Préfont la demanda, et le mariage se fit à Saint-Augustin en grande pompe. Ce fut une messe splendide, à laquelle mademoiselle Moulinet ne fut pas invitée.

Sophie mariée, le duc de Bligny parti pour Saint-Pétersbourg, l'existence de Claire était devenue très retirée. Et enfin elle venait de passer six mois loin de Paris. Le souvenir d'Athénaïs était sorti complètement de son esprit. Et, en regardant sommeiller doucement la baronne de Préfont, dans la grande bergère, elle ne songeait plus aux querelles dont cette char-

mante écervelée avait autrefois donné le signal.

La porte du salon, en s'ouvrant, éveilla la baronne. Elle vit entrer son mari et Octave, et, se dressant vivement sur ses pieds, avec toute sa lucidité en un instant retrouvée:

— Ah! ciel! vous m'avez laissée dormir! s'écria-t-elle. Et se mettant à rire: C'est donc ici comme dans les contes de fées, le château de la Belle au bois dormant. A peine arrivé, il faut fermer les yeux. Mais où est le Prince charmant? Serait-ce vous, baron? Non, c'est Octave! Ma tante, pardonnez-moi!... c'est l'air de votre pays qui est cause de tout! Il m'a fatiguée. On n'est pas habitué, à Paris, à une atmosphère de cette qualité.

— Ce n'est rien, dit la marquise, tu as été battue de l'oiseau. C'est le premier effet, tu t'y feras.

Le baron s'était approché avec sa gravité tranquille:

— Chère amie, je viens d'exécuter vos ordres, j'ai fait rentrer vos bagages: tout le château est encombré.

— C'est bien, répondit la baronne avec l'air d'une reine satisfaite de son peuple.

— Veux-tu que je te montre ton appartement? demanda Claire en voyant la baronne debout, indécise.

— Volontiers, dit la jeune femme.

Et, prenant un sac de cuir rouge timbré de ses armes, qu'elle avait posé sur un fauteuil, en entrant, elle adressa un coup d'œil à son mari.

Celui-ci, empressé, s'approcha pour la débarrasser, mais elle, retirant le sac avec vivacité:

— Non, pas vous, dit-elle, vous êtes trop distrait. Et cela veut des ménagements. Tenez, vous, Octave. Et, une seconde fois, du regard, elle montra la marquise à son mari.

— Chère amie, très flatté de votre confiance, riposta Préfond avec un sourire. Allez, Octave, mon bon, faites la corvée. Moi, je tiendrai compagnie à votre mère.

La baronne, heureuse d'avoir été comprise, fit un petit signe approbateur au baron et, prenant Claire par le bras, comme pour être plus sûre qu'elle ne troublerait pas, en restant, le tête-à-tête qu'elle avait ménagé à son mari avec la marquise, elle sortit en fredonnant un air.

Le baron, grave et recueilli, fit quelques pas en silence. La marquise, enfoncée dans sa bergère, regardait vaguement devant elle. Le salon était sombre. Le feu, que par cette fraîche soirée d'octobre, elle avait commandé d'allumer, pétillait dans la large cheminée de granit rose, et faisait, par le mouvement de ses flammes, danser de grandes clartés au plafond. La marquise se disait que peut-être les nouvelles apportées de Paris par le baron étaient meilleures que celles données par Bachelin le jour même. Et elle se reprenait à espérer. Déjà, au-dessus du salon, à l'étage supérieur, le pas vif et rapide des jeunes gens parcourant les appartements se faisaient entendre. La vieille demeure s'emplissait d'un mouvement inaccoutumé. Et des fredons, laissés par la baronne derrière elle, comme une trace subtile, vibraient joyeusement dans l'air.

Enfin la marquise, s'arrachant à sa méditation, leva les yeux, et, voyant le baron planté devant elle, attendant ses ordres, elle adressa au jeune homme un mélancolique sourire.

— Eh bien! mon neveu, dit-elle, vous avez des confidences à me faire? Je me doute bien un peu de ce dont il s'agit, et vous m'en voyez fort peinée...

— C'est une triste affaire, en effet, ma tante, répondit soucieusement le jeune homme, et la considération dont jouit notre monde n'en sera pas accrue. Hélas! Quand un des nôtres manque à son devoir, la faute commise par lui retombe sur tous ses pairs. Nous n'avons plus qu'une seule supériorité sur les autres classes de la société: c'est la fidélité à la chose jurée. On dit encore, en manière de proverbe: "Une parole de gentilhomme." Bientôt, en voyant que nous ne tenons pas notre promesse, comme le premier venu, on ne nous reconnaîtra même plus ce suprême respect de la foi engagée. Et nous aurons perdu notre dernier bon renom.

Une larme brilla dans les yeux de la marquise, et, levant ses mains fines et amaigries vers le baron:

— Dites-moi tout, ne me cachez rien: je sais déjà, grâce à l'activité de mon brave Bachelin, que le duc de Bligny est à Paris depuis six semaines.

— Ah! vraiment, marquise, vous savez tout cela! dit amèrement le baron, et savez-vous qu'il y est en train de se marier?

— De se marier! s'écria avec stupeur madame de Beaulieu, en se dressant dans sa bergère, le visage tout pâle sous ses cheveux blancs.

— Oui, ma chère tante. Pardonnez-moi la rudesse de ma franchise: mais, en pareille matière, je pense qu'il vaut mieux aller droit au but.

— De se marier! répéta lentement la marquise.

— Le duc a fait tous ses efforts pour que la nouvelle ne s'ébruitât pas, Mais le futur beau-père, qui est, paraît-il, un bourgeois tout ce qu'il y a de plus vulgaire, est moins discret. Il exulte, le brave homme! Sa fille, pensez donc, sa fille, duchesse! L'histoire m'a été contée par Castéran, un intime de Bligny, qui sait comment la négociation s'est engagée. Et j'ai le regret d'être obligé de vous avouer, ma tante, qu'il n'est rien de plus lamentable. Imaginez-vous que le duc, à peine arrivé de Saint-Pétersbourg, s'est engagé dans une fort grosse partie qui se poursuivait au cercle depuis quelque temps. Très durement traité par la chance, il fut bientôt au bout de ses ressources, qui étaient fort maigres. Il eut recours à la caisse du cercle, et trouva des fonds pour faire face à ses engagements. Il continua à jouer dans de telles proportions que, dans une seule semaine, ses différences se montèrent à deux cent cinquante mille francs. Il paraît qu'il avait complètement perdu la tête. Il était affolé par le guignon, et se jetait dans la mêlée en aveugle. En deux soirées, il regagna tout, puis reperdit cent mille francs. Et, enfin, resta avec une culotte définitive de deux cents mille francs.

Le marquise regarda son neveu et, d'un on interrogateur:

— Une culotte? répéta-t-elle.

— Excusez-moi, ma tante, dit le baron avec flegme, c'est le terme consacré. Pour exprimer une grosse perte au jeu, on dit une culotte.

— Une culotte de deux cent mille francs, fit la marquise avec un triste sourire, c'est de l'étoffe chère!

— D'autant plus que Gaston n'avait pas le premier sou pour payer. Et, dans les cercles, ces sortes de dettes s'acquittent dans les vingt-quatre heures, sous peine d'être affiché et exclu. La situation du duc était donc fort critique. Mon Dieu! il aurait pu s'adresser à la famille. Quoique toute notre fortune soit en biens-fonds, la baronne et moi nous lui aurions trouvé une partie de la somme. Il eût pu prendre des arrangements pour le reste. Gaston ne songea point à s'adresser à nous, ou plutôt il ne le voulut point. Castéran le lui avait conseillé cependant. Le malheureux garçon s'enferma dans sa chambre, au cercle, et se plongea dans de pénibles réflexions. Il se rendait compte qu'il avait gravement entamé sa position mondaine et qu'il avait compromis son avenir. C'est alors qu'intervint la Providence, sous la forme du futur beau-père, que Gaston, m'a-t-on dit, n'avait jamais rencontré qu'une seule fois. Celui-ci entra résolument en matière et tint à Bligny à peu près ce langage: "Monsieur le duc, vous devez deux cent mille francs: il faut que vous vous les procuriez dans la journée, et vous ne vous les procurerez pas!" Et comme le duc se levait vivement pour couper court à un pareil entretien avec cet inconnu, le vieil homme l'arrêta net, en laissant tomber ces mots: "Ces deux cent mille francs, je vous les apporte. J'ai une immense fortune, et je n'ai pas voulu qu'il fût dit qu'un homme tel que moi, qui donne dix millions de dot à sa fille unique, a laissé pour dix misérables mille louis compromettre le nom d'une des plus nobles familles de son pays!" — C'est énorme, ma tante, n'est-il pas vrai? Vous comprenez bien que je ne vous garantis pas la rigoureuse exactitude des termes. Castéran a la langue très affilée, et il a bien pu broder un peu. Mais c'est ainsi qu'il m'a conté l'aventure. Le malheureux Bligny fut ébloui. Il lui sembla qu'il était en face d'un homme tout en or. Et dame, la caisse de son bienfaiteur inattendu étant ouverte, il y mit le petit doigt. La main suivit, et, comme dans un engrenage, tout y a passé, titre avec. Voilà comment le duc se marie.

Il y eut un instant de silence. L'obscurité était tout à fait venue. C'était à peine si, dans l'ombre, le baron apercevait la tête fièrement levée de la marquise. Le tic-tac de la vieille pendule Louis XIV faisait seul entendre sa cadence régulière. Soudain, le jeune homme vit un nuage blanc passer devant le visage de sa tante, et, à un sanglot mal dissimulé, il comprit qu'elle pleurait. Il fit vivement quelques pas vers elle et, s'agenouillant aux pieds de madame de Beaulieu, sur un tabouret de tapisserie, il lui prit tendrement la main, ne trouvant pas un mot pour consoler cette douleur, qui avait été plus forte que l'orgueil.

— Ce n'est rien, dit doucement la marquise, je n'ai pas été maîtresse de mon chagrin je l'avoue, et je suis si durement frappée, que je n'ai pu arrêter mes larmes. J'ai tant aimé Gaston! Il a été un second fils pour moi! Il est de mon sang. Et tout ce qu'il a fait de mal me touche doublement. Je ne comprends rien à une pareille ingratitude de sa part, car c'était un enfant généreux et un cœur loyal. Comment a-t-il pu changer si promptement? Le monde a-t-il eu le pouvoir de défaire en quelques mois l'ouvrage de tant d'années? Je l'ai si soigneusement, si tendrement élevé! Et voilà comment il m'en récompense! Ah! l'ingrat! l'ingrat!

Profondément ému, le baron, machinalement, avait saisi sur la table le crochet d'ivoire avec lequel la marquise tricotait des camisoles pour les petits pauvres. Et, d'une main irritée, il perçait avec obstination une grosse pelote de laine grise.

Cependant la marquise avait repris possession d'elle-même. Elle essuyait ses dernières larmes:

— L'important, dit-elle avec fermeté, c'est que nous prenions de grands ménagements vis-à-vis de Claire. Vous la connaissez. Elle est fière, emportée... Son père était ainsi, cœur d'or, mais tête de fer. Elle va être frappée en pleine sécurité. Elle me parlait encore de Gaston, ce matin. L'idée qu'il peut songer à une autre femme ne lui est pas venue un instant. Elle a mis le silence, les retards du duc, sur le compte des nécessités de la situation. Son esprit n'a jamais été effleuré par le doute. Loyale et franche, elle n'attend des autres que loyauté et franchise. Dans une âme comme la sienne, une pareille désillusion peut jeter un trouble bien grave.

— Mais, ma chère tante, ne croyez-vous pas qu'une démarche faite auprès de Bligny pourrait modifier singulièrement la situation? Gaston a été entraîné... En lui faisant mesurer l'étendue de la faute qu'il va commettre, il serait peut-être possible de le ramener! Et si vous y consentiez, je serais, moi, tout entier à votre disposition pour cette tentative.

— Non, fit la marquise, avec une grande hauteur. Nous ne sommes pas de ceux qui s'humilient et qui implorent. Notre posirion, pour triste qu'elle soit, est nette et digne. Il ne me plairait point de la changer. J'attendrai, pour apprendre à ma fille la triste vérité, que les engagements de mon neveu, vis-à-vis de sa nouvelle fiancée, soient irrévocables. Car, ajouta madame de Beaulieu en souriant amèrement, avec un homme aussi capricieux que le duc de Bligny, on ne peut répondre de rien, et peut-être changera-t-il encore...

— Comme il vous plaira, reprit le baron; je ne saurais vous blâmer d'agir comme vous le faites. A dire vrai, je m'attendais à vous entendre parler ainsi... Mais j'ai considéré comme un devoir de vous faire une offre de conciliation... Advienne donc que pourra! le beau rôle est de votre côté, et si vous avez l'occasion de verser quelques larmes en cachette, au moins vous n'aurez pas l'occasion de faire la grimace. Je n'en dirais pas autant de Bligny.

Un bruit de pas rapides résonna dans le grand escalier de pierre, accompagné d'un joyeux murmure de voix. Insoucieux et rieurs, Octave et Claire redescendaient avec la baronne, mis en bonne humeur par la remuante et folâtre jeune femme.

La porte du salon s'ouvrit, et, comme une avalanche, madame de Préfont, précédant ses cousins, entra dans la solennelle et sombre pièce.

— Eh! mon Dieu! vous êtes sans lumière! Mais c'est lugubre! s'écria la baronne. Vous avez l'air de causer au fond d'un tombeau. Il fait noir à ne pas s'entendre parler!... Ma tante, vous nous avez gâtés... Nous avons, le baron et moi, le plus bel appartement du château... Vous savez que nous allons nous trouver si bien que nous ne voudrons plus partir...

— Tant mieux, ma chère enfant! Mais je pense que vous devez avoir gagné de l'appétit en chemin de fer... Nous allons dîner.

Au même moment, et comme si la parole de madame de Beaulieu eût été attendue, la porte de la salle à manger fut ouverte à deux battants, un flot de lumière fit étinceler les dressoirs chargés de vieilles porcelaines et de massives pièces d'argenterie, pendant que, d'une voix grave et recueillie, le maître d'hôtel laissait tomber ces paroles: — Madame la marquise est servie.

VI.

Le lendemain du jour où monsieur et madame de Préfont étaient arrivés à Beaulieu, et fort à point pour jeter un peu d'intérêt dans l'existence de la petite baronne qui commençait déjà à trouver le séjour à la campagne vertueusement ennuyeux, M. Derblay, accompagné de sa sœur, se présenta au château.

Assis sous une grande tente de coutil rayé gris et rouge, les habitants de Beaulieu jouissaient du charme d'une de ces belles journées d'octobre, derniers sourires de l'année prête à devenir triste et glacée.

Le pas du domestique, faisant crier le sable de l'allée, réveilla tout le monde de cette somnolence physique et morale. La marquise ouvrit les yeux; Claire et la baronne se retournèrent, cessant de regarder vaguement la vallée; le marquis cacha avec précipitation son carnet dans sa poche. Seul, le baron, avare de mouvements inutiles, se borna à incliner légèrement la tête.

— Monsieur et mademoiselle Derblay demandent si madame la marquise reçoit, dit le valet de pied...

A ces mots, Claire fronça imperceptiblement son fier sourcil. Le nom de l'homme par lequel, instinctivement, elle se sentait poursuivie, prononcé là, chez elle, lui déplut. Elle eut comme un pressentiment que cet étranger aurait une influence sur sa vie, et, d'avance, elle se sentit pleine de révolte.

Une amertume soudaine troubla son cœur. L'idée confuse de son abandon était déjà cependant au fond d'elle-même. Et elle se demanda comment M. Derblay, après ses démonstrations passionnées, si timides qu'elles fussent, osait se présenter au château.

Bachelin, il est vrai, avait annoncé sa visite. Il s'agissait d'une sorte de conciliation sur le terrain des affaires. Mais la question d'affaires pouvait n'être qu'un prétexte. Cet homme était-il si hardi, la voyant momentanément délaissée par le duc, de concevoir la pensée de s'approcher d'elle? Toutes ces réflexions, encore fort obscures, passèrent en une seconde dans son esprit, et furent le point de départ de son aversion pour Philippe.

— Recevez-le, ma tante, recevez-le, s'était écriée la baronne. Je suis si curieuse de le voir, ce maître de forges! Il va nous amuser, et nous ferons bavarder sa sœur sur ce qui se passe dans le village. Elle a peut-être le costume du pays. Oh! que ce serait gentil!

— Mais, ma chère enfant, je ne demande pas mieux que de recevoir, répondit la marquise en souriant...

Et se tournant vers le domestique qui attendait, immobile:

— Priez monsieur et mademoiselle Derblay de bien vouloir venir jusqu'ici.

Il y eut un instant de silence, puis la large porte-fenêtre du salon s'ouvrit, et Philippe, accompagné de Suzanne, apparut sur le perron. Un rayon de soleil dorait sa brune et mâle figure. Il se montrait dans toute sa vigueur, tranquille et sévère. Serré dans une longue redingote noire, il semblait plus grand qu'il n'était en réalité. Sa sœur, vêtue d'une très simple robe de drap bleu foncé, se pressait timidement contre lui, le visage animé par l'émotion, inquiète et pourtant résolue, attachant sur son frère le regard de ses grands yeux, comme pour lui donner du courage.

La marquise s'était levée pour aller au-devant des visiteurs.

Philippe, très respectueusement, se courba devant elle, en balbutiant quelques paroles entrecoupées, dont la confusion amena un sourire sur les lèvres de la grande dame. Puis, comme pour couper court à la gêne du jeune homme, avec une grâce charmante prenant la main de Suzanne:

— Dites à votre frère, mon enfant, dit madame de Beaulieu, qu'il est le bienvenu chez moi.

Philippe releva son front penché et, avec un accent de profonde gratitude:

— Je ne sais comment vous remercier, madame la marquise, dit-il, de l'accueil si bienveillant que vous faites à ma sœur. C'est une enfant qui a grandi auprès de moi, sans les soins d'une mère. Elle a besoin de leçons et de conseils. Elle ne saurait les trouver meilleurs qu'auprès de vous, si vous voulez bien lui faire la faveur de vous intéresser à elle.

Madame de Beaulieu regarda plus attentivement Suzanne, et fut touchée de la grâce, naïve et tendre de la jeune fille.

— Venez, que je vous embrasse, ma chère belle.

Et effleurant de ses lèvres les cheveux blonds de Suzanne:

— Voilà la paix signée sur le front de cette enfant, ajouta la marquise, en se tournant vers Philippe. Tous vos péchés vous sont remis, mon voisin. Maintenant, venez, que je vous fasse faire connaissance avec ma famille...

Et, désignant de la main Octave qui s'avançait vers eux:

— Le marquis de Beaulieu, mon fils, dit-elle.

— La présentation est bien inutile, ma mère, dit avec rondeur le marquis, en tendant la main à Philippe. M. Derblay et moi nous nous sommes déjà trouvés en présence. Diable! cher voisin, vous avez de bonnes jambes, et vos lièvres que je manque si bien ne courent pas si vite que vous,

quand vous ne voulez pas qu'on vous rattrape.

— Excusez-moi, monsieur le marquis, répondit Philippe en souriant, si je ne vous ai pas dit qui j'étais... Vous ne paraissiez pas animé de sentiments fort sympathiques à mon égard, et j'ai craint de n'être pas très bien accueilli par vous, si je trahissais mon incognito.

— Eh! parbleu, je ne vous connaissais que par les difficultés que nous avions eues ensemble. Maintenant, c'est autre chose, et j'espère que nous serons bons amis... Mais faites-moi donc le plaisir, je vous prie, de me présenter à mademoiselle Derblay.

Le charme de Suzanne agissait. Empressé, attentif, Octave s'était approché de la jeune fille. Madame de Beaulieu, se tournant alors du côté de Philippe et le désignant à la baronne et à Claire:

— M. Derblay, le maître de forges de Pont-Avesnes... Puis, montrant les deux jeunes femmes: — La baronne de Préfont, ma nièce, et mademoiselle de Beaulieu, ma fille.

Une rougeur brûlante monta au visage de Philippe, et, sans oser fixer ses yeux sur celle qu'il adorait, il s'inclina si profondément qu'on eut dit qu'il allait s'agenouiller.

— Mais, ma chère, c'est un monsieur! chuchota la baronne à l'oreille de Claire. Moi qui me le figurais les bras nus avec un tablier de cuir sur les genoux et de la limaille dans les cheveux!... Dieu me pardonne, il est décoré! Et le baron ne l'est pas! Il est vrai que sous le régime que nous subissons! Enfin, c'est bien extraordinaire! Il ne manie donc pas le marteau! Regarde-le donc... C'est incroyable... il est très bien... Il a des yeux superbes!

Claire, qui jusque-là avait détourné ses regards, les attacha presque durement sur Philippe. Elle était en proie à une sourde colère. Elle eût voulu trouver des paroles blessantes et des regards offensants pour les adresser à cet audacieux. Dans sa vigoureuse carrure, elle le trouvait vulgaire. Tout en lui la choquait, jusqu'à sa mise sombre et sévère, qui lui donnait un air digne et sérieux. En même temps, comme dans une rapide vision, la figure du duc passa devant ses yeux. Elle distingua nettement la tournure élégante et un peu grêle de Gaston, avec son visage allongé, ses cheveux châtains, ses yeux bleus et sa bouche spirituelle, de chaque côté de laquelle tombaient de longues moustaches blondes. Entre Philippe présent et le fantôme du duc, le contraste était complet. L'un incarnait bien dans sa robuste personne la solidité saine de la bourgeoisie; l'autre était le type achevé de la grâce délicate et légèrement affaiblie de la noblesse.

Sous le regard de la jeune fille, Philippe était resté interdit. Ses pieds semblaient avoir pris racine dans le sol. Profondément troublé, il tenta d'échapper à l'examen hostile de ces yeux. Il voulut faire deux pas vers le marquis, qui causait avec Suzanne, afin de se rattacher à quelqu'un qui lui fût bienveillant; il ne le put pas. Il jeta machinalement un regard sur sa personne, et brusquement il se vit lourd, commun et inélégant.

La voix d'Octave l'arracha à son étourdissement.

— Mon cher monsieur Derblay, nous avons ici quelqu'un qui, sur la question industrielle, pourra vous tenir tête, dit le marquis; c'est mon cousin, M. le baron de Préfont, un savant...

— Dites un homme d'études, mon cher Octave, interrompit avec douceur le baron... Le champ de la science est trop vaste pour que j'aie une autre prétention que celle d'en avoir exploré une toute petite partie...

Philippe, revenant à lui, chercha des yeux mademoiselle de Beaulieu. Gracieuse et lente, elle s'était éloignée et marchait le long de la terrasse aux côtés de la baronne. Du bout de son ombrelle de soie rouge, elle frappait machinalement les fleurs d'un rosier grimpant, qui enlaçait ses rameaux aux balustres de pierre.

Le maître de forges poussa un soupir et se détournant de ce charmant spectacle:

— Ce n'est pas la première fois, dit-il, que j'entends prononcer le nom de M. de Préfont.

Et comme le baron faisait un geste de protestation polie:

— Monsieur n'est-il pas l'auteur d'un très considérable travail sur la cémentation? Je me suis beaucoup occupé moi-même de cette importante question, et j'ai lu avec la plus vive curiosité le Mémoire que vous avez adressé à l'Académie des Sciences.

— Oh! oh! baron, s'écria gaiement Octave, vous ne vous attendiez pas à être si connu dans nos montagnes?... Allons! vous êtes en route pour la célébrité, mon bon, votre nom a pénétré jusqu'au fond des campagnes, et à votre vieille devise: *Fortis gladio*, il faut ajouter: *et pennâ*. Et ne croyez pas que je me moque de vous... Je vous imiterais, si j'en étais capable...

Mais le baron avait bien souci de ce que pouvait dire le marquis! Ravi de rencontrer un auditeur en état de le comprendre, il s'était lancé dans une dissertation très ardue sur la façon de fondre l'acier. Et l'intervention de la baronne elle-même ne l'aurait pas détourné de son sujet. Sa raideur anglaise avait fait place à un laisser-aller plein d'expansion. Il tapait dans ses mains, en imitant le bruit des machines, pour appuyer sa démonstration. Et animé, gesticulant, il avait pris M. Derblay par le bras, comme pour être bien sûr que celui-ci ne lui échapperait pas.

Mais Philippe n'avait nulle envie de se soustraire à l'envahissante familiarité de son interlocuteur. Bien au contraire, il le poussait, heureux de trouver un allié imprévu dans cette maison, où il se sentait si mal à l'aise. Et le baron allait, enchanté, parlant d'abondance et appelant déjà Philippe: mon cher monsieur, ce qu'il n'eût certes pas fait pour tout autre, au bout de trois mois de relations suivies. Mais, en un instant, leur commune préoccupation scientifique les avait rapprochés et liés, comme deux francs-maçons qui ont échangé mystérieusement des signes en se touchant la main.

— Et vous extrayez vous-même le minerai? Comme votre exploitation doit être intéressante! disait le baron. Il faudra que je descende à Pont-Avesnes, demain matin, pour que vous me fassiez visiter vos ateliers. Vous devez occuper beaucoup de monde?

— Deux mille ouvriers.

— C'est admirable! Et combien de hauts-fourneaux!

— Dix qui n'éteignent jamais leurs feux d'un bout de l'année à l'autre. Vous verrez mon marteau-pilon. Il pèse quarante mille kilos et se manœuvre avec une telle précision que vous le feriez descendre sur un œuf, et le toucher, sans casser la coquille.

— Mais avec un pareil instrument, vous pouvez faire concurrence au Creuzot lui-même?

— Parfaitement, et nous faisons en petit ce qu'il fait dans des proportions immenses.

— Mon cher monsieur, c'est une bonne fortune pour moi de vous avoir rencontré, s'écria joyeusement le baron... Je voulais partir à la fin de la semaine avec la baronne, pour aller en Suisse, mais au diable le voyage!... Je reste, vous comprenez bien?... Nous allons faire des expériences... Avez vous un laboratoire? Oui! Vous êtes chimiste? Parfait! Vous êtes un des hommes les plus agréables que j'aie encore rencontrés.

Et prenant Philippe par le bras, le baron commença à arpenter la terrasse.

— Ah ça! qu'a donc mon mari? dit la baronne, en s'approchant avec Claire.

— Il a, ma chère cousine, répondit gaiement Octave, qu'il est parti sur son dada favori, prenant en croupe M. Derblay.

— Eh bien! Ils vont aller loin comme ça, si on n'arrête pas le baron.

— Et pourquoi l'arrêterait-on? fit le marquis. Est-ce que vous trouvez mauvaise cette confraternité de M. Derblay et de Préfont? Votre mari, ma chère amie, descendant des preux, incarne dans sa personne dix siècles de grandeur guerrière. M. Derblay, fils d'industriels, représente un siècle unique, celui qui a produit la vapeur, le gaz et l'électricité. Et je vous avoue que, pour ma part, j'admire beaucoup le bon accord soudain de ces deux hommes, qui confondent, dans une intimité née d'une mutuelle estime, ce qui fait un pays grand entre tous: la gloire dans le passé et le progrès dans le présent.

— Octave, mon ami, dit la baronne, on voit que vous êtes avocat: vous parlez très bien. Mais pour le fils de votre père, laissez-moi vous dire que je vous trouve un peu démocrate!

— Eh! cousine, reprit en riant le jeune homme, la démocratie nous envahit. Tâchons de constituer une aristocratie dans la démocratie même. Pour y arriver, prenons la médiocrité comme niveau, et au-dessus d'elle, mettons tout ce qui aura du mérite. Nous fonderons ainsi l'aristocratie du talent, la seule qui soit digne de succéder à l'aristocratie de naissance. D'ailleurs, en agissant ainsi, nous ne ferons qu'imiter ce que firent nos ancêtres. Vous figurez-vous que les fondateurs de nos maisons étaient nés nobles? Ce fut leur courage qui fut la cause de leur élévation au-dessus des autres hommes. Le premier

des Préfont s'appelait tout platement Gaucher, ce qui, sans doute, ne l'empêchait pas d'être adroit, car il passe pour avoir été un rude soldat. Anobli par ses faits d'armes et enrichi par son butin, il prit le nom de sa terre, en revenant de Palestine. Et c'est par la grâce du capitaine Gaucher, ma chère, que vous êtes baronne. Pourquoi donc dénierions-nous aujourd'hui à des hommes, qui valent peut-être votre aïeul, le droit de sortir du commun? Jadis on disait: Honneur aux plus braves; maintenant disons: Place aux plus intelligents!

— Bien pensé et bien parlé, monsieur le marquis, et je prie madame la baronne de m'excuser, si je me prononce contre elle, dit une voix sonore derrière un massif.

Et Bachelin, très rouge, le chapeau à la main, sa serviette bourrée de papiers sous le bras, comme d'habitude, apparut au coin de la terrasse.

— Eh! Bachelin, vous arrivez à point, s'écria la baronne gaiement. Ah! vous voilà bien, vous autres robins, vous êtes tous du Tiers-Etat. C'est à votre profit qu'on a fait la Révolution. Mais vous apparaissez comme un diable qui sort d'une trappe!... Par où êtes-vous donc venu?

— J'ai traversé le parc, je viens de la Varenne, et j'ai laissé mon cabriolet à la petite porte... Mais pardon...

Et se tournant vers madame de Beaulieu qui s'approchait avec Suzanne.

— Madame la marquise... tout mon respect... Mademoiselle Suzanne, mes hommages... Il fait aujour'dhui une chaleur extraordinaire... Je suis venu en hâte... Je tenais à être ici en même temps que M. Derblay... Mais un acte très important à signer m'a retenu... Un acte qui m'a causé bien des regrets, madame la marquise. Il s'agit de la vente de la Varenne.

— Ah! Les d'Estrelles ont enfin trouvé un acquéreur? interrogea le marquis.

— Oui, un acquéreur, soupira Bachelin, et qui a payé un prix de convenance, je vous en réponds. Mais il tenait tout particulièrement à cette terre... Et il en a donné au moins un tiers de plus qu'on n'en aurait pu trouver, même en la morcelant. C'est un gros fabricant de Paris. Il m'a dit avoir l'honneur de connaître la famille de madame la marquise. C'est sans doute la raison qui lui a fait rechercher le voisinage de Beaulieu.

— Et peut-on savoir le nom de ce monsieur? demanda la marquise avec indifférence.

— Il s'appelle M. Moulinet, répondit tranquillement le notaire.

Bachelin ne se doutait pas de l'effet qu'il allait produire en prononçant le nom de l'acquéreur de la Varenne. Mademoiselle de Beaulieu se leva brusquement, pendant que la baronne, frappant vivement ses mains l'une contre l'autre, s'écriait: Le père d'Athénaïs!

—M. Moulinet avait effectivement avec lui une jeune personne qu'il nommait Athénaïs, ajouta le notaire. Le domaine a été acheté pour elle, et afin de figurer parmi ses propres le jour de son mariage. C'est trente mille livres de rente en sacs, et les baux sont susceptibles d'augmentation.

— Ah! c'est trop fort! les voilà nos voisins! reprit la baronne. Et M. Moulinet va jouer au seigneur châtelain. Le pauvre homme il aura l'air de son jardinier!

— Il est, dit-on, fort riche? interrogea Bachelin.

— Excessivement riche, répondit la baronne, ridiculement riche.

— Eh bien! Octave, voilà où conduisent vos théories, mon cher. La voilà, l'aristocratie de l'intelligence! M. Moulinet en est un des plus beaux représentants. Les d'Estrelles, qui ont donné à la France dix maistres de camp, deux amiraux, un maréchal et plusieurs ministres d'Etat, qui ont les portraits de leurs ancêtres à Versailles et leur nom à toutes les grandes pages de notre histoire, sont mis hors de leur château par un fabricant de chocolat, qui n'a jamais rendu service pour un centime à sa patrie, et dont le nom ne figure que sur les prospectus qu'il fait distribuer au coin de la rue. Voilà votre démocratie, mon cher! Tenez! ne me parlez pas d'un pays où de telles abominations peuvent se commettre... C'est un pays perdu!

— Calmez-vous, baronne, dit Octave, je trouve déplorable, comme vous, que les d'Estrelles soient dépossédés de leur château, mais franchement, que pouvons-nous y faire? Faut-il prendre à M. Moulinet son argent pour enrichir nos amis? Ce serait un peu bien arbitraire. Et, à moins de lui chauffer les pieds par-dessus le marché, je ne vois point ce qu'on pourrait lui faire de pis.

— Laissez-moi tranquille, vous êtes insupportable, s'écria madame de Préfont. Tenez, je crois que vous dites cela pour me taquiner, et que vous n'en pensez pas un mot.

Et, prenant le bras de la marquise, elle fit quelques pas au-devant du baron qui revenait avec Philippe.

Claire était restée en arrière, immobile et pensive. La brusque apparition de M. Derblay et d'Athénaïs Moulinet dans sa vie rigoureusement fermée, la troublait étrangement. Elevée dans ce grand monde, autour duquel la fierté rigoriste de ses aristocratiques habitants a tracé des barrières infranchissables, elle assistait, avec une amère stupéfaction, à cette violation inattendue de son intimité. Du moment que M. Derblay entrait à Beaulieu si facilement et était, de prime abord, traité sur un pied d'égalité, il lui paraissait que l'antique maison devenait banale comme la rue. Elle résolut de réagir contre cette facilité un peu vulgaire avec laquelle tous les hôtes du château se prodiguaient envers des étrangers. Et, les voyant tous si souriants et si affables, elle se fit sévère et glacée.

Philippe la vit donc impassible et hautaine, accueillant ses timides hommages avec un dédain peu dissimulé, et faisant attention à lui juste assez pour lui prouver que sa présence lui déplaisait. Suzanne, décontenancée, ayant vainement essayé par quelques douces paroles de détendre la bouche crispée de mademoiselle de Beaulieu, s'était réfugiée auprès de Bachelin, qui la couvrait de sa paternelle affection.

Les attentions gracieuses du marquis, visiblement gagné par la grâce simple de la jeune fille, avaient trouvé Suzanne triste et découragée. Les illusions que la chère enfant s'était faite tombèrent en un instant. Elle vit le bonheur de son frère gravement compromis. Son précoce bon sens lui fit mesurer toute la distance qui séparait Philippe de cette hautaine et imposante Claire. Elle comprit qu'un événement imprévu pouvait, seul, rapprocher ces deux êtres si dissemblables. Cependant, elle ne désespéra pas. Et naïvement, avec cette foi tenace des enfants, elle s'en remit à la Providence du soin de lever toutes les difficultés.

La marquise, toute pleine des confidences louangeuses de Bachelin sur le compte de Philippe, enchantée de l'enthousiasme du baron, qui avait décidément accaparé le maître de forges, et vraiment surprise d'avoir rencontré à sa porte un homme tel que M. Derblay, s'était laissé aller à lui demander de rester à dîner au château. Foudroyée par un regard de sa fille, elle fit un retour sur elle-même, et se demanda si elle n'avait pas été un peu vite dans l'expression de sa sympathie. Sa raison interrogée ne lui reprocha rien. Elle ne dut voir dans le mécontentement de Claire qu'un accès de subite sauvagerie. Du reste, M. Derblay offrit de lui-même à la marquise un moyen de prompt apaisement. Il refusa avec une convenance exquise, s'excusant de ne point profiter de la grande faveur qui lui était faite, et prétextant le soin d'affaires accablantes.

La retraite de Philippe eût singulièrement ressemblé à une déroute, si les alliés qu'il avait su déjà se faire dans la place ne

lui eussent pas prêté un utile secours. Le baron montra, en cette circonstance, à quel point la passion peut modifier les caractères. Cet homme, si plein de réserve, accompagna M. Derblay jusqu'à la grille, et lui secoua la main, en le quittant, avec la vigueur, le laisser-aller d'un compagnon du tour de France. Le marquis, lui, suivait Suzanne, et prouvait, par les gracieusetés qu'il prodiguait au frère, tout l'intérêt qu'il prenait à la sœur. Bachelin, son inamovible serviette sous le bras, fermait la marche. A la petite porte du parc, son cabriolet, attelé d'un vieux cheval gris qui broutait philosophiquement des feuilles de coudrier, l'attendait. Il y fit monter Philippe et Suzanne, pendant que le baron poussait la prévenance jusqu'à tenir le bidet par la bride, précaution d'ailleurs bien inutile, et que le marquis échangeait un dernier sourire avec la jeune fille. Bachelin passa son fouet sur le dos de son cheval. Le cabriolet s'ébranla, et le baron et le marquis crièrent avec une touchante unanimité:

— Au revoir!

Philippe, d'une voix tremblante, répondit par un: Jamais! qui se perdit heureusement dans le bruit de ferraille qui accompagnait la marche de la voiture. Le notaire s'était retourné brusquement:

— Jamais? répéta-t-il, jamais! Ah ça! mon bon ami, est-ce que vous perdez la raison? Et pourquoi ne vous reverrait-on jamais à Beaulieu?

Philippe, questionné, cessa de se contenir, et, ouvrant son cœur, il en laissa couler librement le flot amer de ses désillusions. A quoi bon persévérer dans une entreprise qui était fatalement destinée, tout l'indiquait, à échouer misérablement? Il se préparait des humiliations imméritées et des chagrins cuisants. Autant valait renoncer tout de suite, et couper le mal dans sa racine avant qu'il eût pu s'étendre.

— Eh! mon cher, interrompit Bachelin avec ironie, qu'est-ce que vous espériez donc? La violence de vos regrets me donne à supposer que vous aviez de bien grandes prétentions. Pensiez-vous que mademoiselle de Beaulieu allait de but en blanc vous faire des avances comme une grisette à un étudiant? Dans le monde où vous venez de pénétrer, mon cher ami, les sentiments se traduisent habituellement par des nuances d'une délicatesse extrême. Il n'y a ni enthousiasmes violemment ressentis, ni antipathies nettement déclarées. Tout se fait avec correction et tenue. Vous avez du premier coup obtenu des résultats incroyables. Les hommes ont été fanatisés, le marquis est votre ami et le baron veut être votre préparateur. La marquise, enfin, entraînée par la passion générale, vous invite à dîner dès le premier jour, comme on fait pour un ami de vingt ans, et vous vous plaignez? Mais vous êtes injuste entre tous les hommes! A vrai dire, mademoiselle Claire vous a fait froide mine. La belle affaire! Il n'aurait plus manqué qu'elle vous sautât au cou! Ah! vous allez vite en besogne, vous! Hier vous ne rêviez rien de plus doux que le bonheur de la voir, de l'approcher pendant quelques instants. Vous venez de passer deux heures auprès d'elle, et vous poussez des interjections désespérées, vous accusez le ciel et la terre! Et vous ne voulez plus reparaître dans la maison. Vous êtes insensé! D'abord vous ne pouvez pas vous abstenir de retourner à Beaulieu, sous peine de passer pour un homme fort mal élevé. Et puis, est-ce que vous auriez la puissance sur vous-même de ne pas aller faire vos dévotions aux pieds de cette adorable Claire? Ah! mon cher, vous êtes bien heureux d'aimer. Vous êtes jeune, pleurez, souffrez, c'est ce qu'il y a de meilleur en ce monde. Il n'y a même absolument que cela, croyez-en un vieil homme qui, comme notaire, a reçu bien des confidences depuis quarante ans, et qui lui même, à l'heure présente, ne regrette qu'une chose...

Bachelin, la figure animée, les yeux brillants, allait sans doute laisser échapper quelque aveu précieux à enregistrer, mais ses regards tombèrent sur Suzanne qui, tout en l'écoutant attentivement, effeuillait les pétales d'une admirable rose cueillie par le marquis sur la terrasse de Beaulieu. Le notaire s'arrêta brusquement et, allongeant un vigoureux coup de fouet à son bidet qui trottinait la tête entre les jambes:

— Croyez-moi, mon cher ami, retournez chez la marquise. Mademoiselle Claire aura prochainement de cruelles épreuves à supporter, et son attitude vis-à-vis de vous pourra être singulièrement modifiée par les événements. Ah! déjà vous ne dites plus: Jamais. C'est un progrès! Demain vous direz: Toujours. Mais nous voici arrivés à Pont-Avesnes. Je n'entre pas avec vous. J'ai de la besogne pressée à donner à mes clercs... Allons, bon appétit, et voyez tout en rose!

VII

Le château de la Varenne est une des plus belles constructions féodales qui existent encore en France. Bâti par Enguerrand d'Estrelles, qui s'illustra à Bouvines en relevant le roi Philippe-Auguste, jeté à bas de son cheval par un piquier flamand, il eut l'honneur d'abriter sous ses tourelles aigues, à toits de plomb ouvragé, l'empereur Charles-Quint, se rendant au siège de Nancy. Renversé à coups de canon par Turenne, pendant une pointe que l'illustre maréchal fit contre les Impériaux, avant de commencer sa sanglante et sauvage campagne du Palatinat, le donjon de la Varenne est resté en ruines pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI.

La Révolution a passé impuissante sur ses décombres. Il n'y avait plus de mal à faire. Les citoyens de Besançon se bornèrent à couper les futaies pour se chauffer, et à voler les pierres pour se construire des maisons. Le manoir, exploité comme une carrière, a fourni les matériaux de plus de vingt habitations. Un ferrailleur du pays a même emporté plus de trois cent mille kilos de plomb provenant des toitures, et les a vendus impudemment. Il a fait sa fortune.

Les d'Estrelles, partis avec le comte d'Artois, n'étaient pas là pour réclamer contre ces déprédations. Ils faisaient le coup de feu devant Mayence, et sabraient, avec cette belle ardeur qui nous valut Fontenoy, les hussards de Biron et les grenadiers de Pichegru. Les vols organisés, dont tout le pays fut complice, sauvèrent, bizarre résultat, les d'Estrelles de la ruine. Jamais la commune de Besançon ne put vendre les terres de la Varenne, comme biens nationaux. Personne n'eût osé acheter le domaine, dans la crainte du mauvais vouloir des paysans et des citadins, habitués à le piller comme un pays conquis.

Sous le Directoire, les d'Estrelles, grâce à la protection de Barras, purent rentrer en France. Ils trouvèrent leur propriété saccagée, mais libre, et ils s'installèrent dans un pavillon de garde auquel ils firent remettre des portes et des fenêtres. Avec les débris de leur patrimoine soigneusement administré pendant toute la durée de l'Empire, ils se reconstituèrent une fortune. Et aux premiers jours de la Restauration, ils reparurent à Paris et purent y faire figure. Sous la monarchie de Juillet, le dernier des d'Estrelles épousa la fille, riche de deux cent mille francs de rente, du banquier Claude Chrétien, fait tout fraîchement baron pour des services rendus à la liste civile.

Le gentilhomme était possédé de la passion des antiquités. Il fit reconstruire à grands frais le château de la Varenne, tel qu'il s'élevait au temps de sa splendeur. Les hautes murailles couronnées de terrasses crénelées, les tours superbes aux gargouilles bizarrement sculptées, se dressèrent de nouveau au-dessus des grands arbres du parc. Le travail dura dix ans et coûta des sommes immenses.

Le mobilier fut rétabli avec un goût exquis. M. d'Estrelles, devançant la mode, acheta les vieilles crédences finement fouillées, les glaces aux cadres splendides, les boiseries d'églises, chefs-d'œuvre des tailleurs d'images au moyen âge, et les merveilleuses tapisseries de Flandre. La Varenne devint un véritable musée dans lequel s'accumulèrent toutes les richesses artistiques de la province, alors dédaignées et aujourd'hui si ardemment recherchées. Cette demeure splendide fut un paradis pour le collectionneur passionné qui y entassa les trésors.

M. d'Estrelles en mourant laissa cette belle propriété, complètement remise en état, à son fils, jeune lieutenant aux guides, déjà pourvu d'un conseil judiciaire. En quatre ans, la terre de la Varenne fut hypothéquée aux deux tiers de sa valeur. Et les inestimables collections d'objets d'art allaient être emportées à Paris pour être vendues aux enchères, quand M. Moulinet se présenta pour acquérir le domaine.

L'industriel, poursuivant son projet d'union entre le duc et sa fille, avait d'abord songé à racheter la terre de Bligny en Touraine. Mais le château patrimonial de son futur gendre était tombé, à la suite d'assez nombreux changements de propriétaires, dans les mains d'un riche faïencier de Blois qui avait dédaigné les offres pourtant bien tentantes de Moulinet. A défaut de Bligny, le père d'Athénaïs s'était rabattu sur la Varenne, et, tout compte fait, il se trouvait enchanté de son acquisition.

Le château de la Varenne avait, en outre, par ses proportions grandioses, flatté prodigieusement la vanité de Moulinet. Les tours à créneaux, les machicoulis des poivrières, le beffroi solennel qui sonnait gravement les heures, plurent à ce parvenu. Gonflé par la vanité, le commerçant enrichi se trouva à sa place dans la haute salle des gardes sur les murs de laquelle étaient peintes les armoiries de tous les alliés de la vieille famille d'Estrelles. Dans la chambre, restaurée avec une exactitude scrupuleuse, où Charles-Quint avait couché, Moulinet eut l'impudence de s'installer.

Athénaïs, elle, moins accessible aux jouissances de l'orgueil satisfait, ne vit dans le château qu'une forteresse menaçante, d'où elle pourrait fondre sur son ennemie. Le plus grand avantage de la Varenne, à ses yeux, était de dresser ses orgueilleuses et splendides tourelles à deux lieues à peine de Beaulieu. De là elle dominait la situation et allait pouvoir, en toute sécurité, choisir l'heure où elle frapperait sûrement

celle qu'elle haïssait de toutes les forces de son être.

Elle avait adroitement pris des informations, dès le lendemain de son installation, qui avait suivi la signature de l'acte dressé par Bachelin. Elle savait que la baronne était auprès de Claire. Mais une adversaire de plus n'était pas pour l'intimider. Bien au contraire, elle se réjouissait à la pensée de triompher de la fière mademoiselle de Beaulieu, sous les yeux de madame de Préfont.

Depuis trois jours, Moulinet et Athénaïs habitaient le château. Après avoir fait en détail et plusieurs fois le tour de son parc, de ses potagers et de ses communs, l'acquéreur de la Varenne en était arrivé à s'ennuyer furieusement dans sa propriété, quand une dépêche apportée par un exprès venu de la ville, annonça la venue du duc, qu'on n'attendait pas si tôt.

Cette prompte arrivée contraria vivement Athénaïs. La jeune fille craignit que le duc ne fût en humeur de contrecarrer ses projets. Il devait entrer dans la pensée de Gaston de ménager les légitimes susceptibilités de sa famille. Et tout ce que voulait tenter mademoiselle Moulinet, pour blesser mademoiselle de Beaulieu, rencontrerait forcément de la part du duc une opposition sérieuse. Athénaïs prit donc la résolution d'agir avant que Bligny fût en mesure d'entraver sa liberté. Le fiancé devait arriver à la Varenne le jour même, à trois heures. Il n'y avait pas une minute à perdre.

Moulinet, froissant encore machinalement dans sa main la dépêche, se promenait de long en large dans le superbe parterre à la française qui s'étend devant la façade du château, quand sa fille, dans une délicieuse toilette, vint à lui, déguisant sous une apparence insoucieuse la violence de ses résolutions.

— Eh bien! papa, il va falloir aller au château de Beaulieu, aujourd'hui même, dit-elle avec un doux sourire.

— Et pourquoi donc aujourd'hui? demanda Moulinet surpris. Le duc arrive, ne conviendrait-il pas mieux de l'attendre? Nous serons bien mieux accueillis sous ses auspices... et il nous présentera lui-même à sa famille.

— C'est précisément ce qu'il ne faut pas, répliqua Athénaïs, avec un visage tranquille. Entre Claire de Beaulieu et moi, il n'est pas besoin d'intermédiaire. Et elle pourrait s'étonner à juste titre de n'avoir pas appris mon mariage de ma bouche même. Et puis, de toi à moi, la situation de M. de Bligny serait un peu fausse. Et je crois qu'il nous saura gré de lui avoir épargné les difficultés de la première entrevue. Une fois la situation nettement posée, il n'y aura plus à revenir sur d'anciennes idées et tout ira pour le mieux. Je suppose que tu ne crains pas d'être mal reçu?

— Mal reçu! s'écria Moulinet en se dressant de toute sa hauteur et en enfonçant avec résolution ses mains dans les poches de son pantalon. Un homme dans ma position, un ancien juge au tribunal de commerce, n'est mal reçu nulle part. Si nous ne vivions pas sous un gouvernement de rien du tout, et s'il y avait une cour aux Tuileries... ou ailleurs, j'irais comme chez moi, sache-le, ma fille! Mal reçu! Par des gens qui n'ont peut-être plus seulement soixante mille livres de rentes! Ce serait curieux à voir. Attends un peu! Je vais donner ordre de prendre la grande voiture à huit ressorts, et les valets de pied mettront leur livrée de gala.

— Non, mon père, interrompit Athénaïs, la petite tenue, au contraire, et une victoria. Point d'étalage de notre fortune. Plus nous sommes riches, et plus il faut nous montrer modestes. On se moquerait de notre luxe, on applaudira à notre simplicité.

Un quart d'heure plus tard, Athénaïs et son père, enlevés au trot de deux vigoureux carrossiers, roulaient dans un flot de poussière sur la route de Pont-Avesnes.

Oublieux des résolutions prises dans un moment de découragement, Philippe était retourné au château. A dire vrai, le baron ne lui avait pas laissé le loisir de s'enfermer dans sa solitude. Cet imitateur de Louis XIV, dans sa passion pour les arts mécaniques, le lendemain même de la visite faite par Philippe à Beaulieu, était arrivé dès le matin à l'usine et, enlevant son habit, retroussant ses manches, s'était mis dans un tel état que le maître de forges avait été obligé de lui donner des vêtements de rechange et de le garder à déjeuner.

Le moyen après cela de ne pas le reconduire à Beaulieu? Philippe s'était donné à lui-même de si bonnes raisons pour excuser sa faiblesse, qu'il avait revu sans déplaisir cette terrasse où il avait passé la veille deux heures si pleines d'angoisses. Claire s'était montrée aussi froide et aussi indifférente qu'à leur première entrevue. Mais cette dédaigneuse et hautaine attitude de la jeune fille, au lieu de décontenancer le maître de forges, l'avait irrité cette fois. Et plus mademoiselle de Beaulieu affectait de l'ignorer, plus il voulut la forcer à s'occuper de lui.

La marquise était une de ces femmes heureuses entre toutes, que la nature a douées d'une parfaite égalité d'humeur. Telle on l'avait vue la veille, telle on la retrouvait le lendemain. Philippe, dès le premier instant, lui avait plu. Jamais l'opinion qu'elle s'était faite de lui ne devait changer. Elle l'accueillit avec son affabilité habituelle, et le mit complètement à l'aise.

La baronne, curieuse de pénétrer le caractère de celui qu'elle avait d'abord vu dans son imagination sous les traits d'une espèce de cyclope, déploya pour M. Derblay les grâces de son esprit sémillant et frivole. Elle trouva Philippe aimable sans qu'il parût faire d'efforts, et intéressant sans qu'il y mît de prétention. Elle le déclara un homme solide au moral autant qu'il l'était au physique, et conçut pour lui une estime toute particulière.

Le marquis, lui, avait rencontré dans Suzanne la plus agréable des compagnes. Ils engageaient ensemble de terribles parties de billard anglais et de toupie hollandaise, auxquelles les gens sérieux ne dédaignaient quelquefois pas de prendre part.

Le jour même où Moulinet et Athénaïs s'étaient mis en route, pour aller à Beaulieu, une partie de crocket acharnée avait été engagée entre la baronne, Octave, Suzanne et le baron. Le champ de bataille était une pelouse située entre les communs et la grille d'entrée, au milieu de la grande cour du château. Par les fenêtres du salon laissées ouvertes, la marquise et Claire, restées indifférentes à la lutte, entendaient retentir les coups de maillet et monter joyeuses les exclamations des joueurs, lorsqu'un coup habile ou malheureux avait fait pencher la victoire du côté de l'un ou de l'autre camp. Philippe et Bachelin, constitués arbitres de la partie, suivaient la marche des boules, et lorsqu'une contestation se présentait, mesuraient gravement les distances à l'aide d'une règle.

Un arbitrage consciencieux et attentivement suivi allait donner gain de cause au baron et à Suzanne, quand une voiture, en s'arrêtant brusquement devant la grille, détourna l'attention des joueurs et fit oublier en un instant tout l'intérêt de la partie. Au même moment la cloche de l'entrée, vigoureusement mise en mouvement par le valet de pied, n'avait pas laissé de doutes aux hôtes du château: c'étaient bien des visiteurs qui arrivaient.

En une seconde, comme un vol d'oiseaux effarouchés, les joueurs se sauvèrent, gravirent le perron et rentrèrent au salon, pendant qu'un domestique, portant une carte, s'approchait de la marquise. Celle-ci, ajustant son lorgnon, jeta un coup d'œil sur le carré de bristol, et, levant la tête d'un air très étonné, laissa tomber ces mots:

— Monsieur et mademoiselle Moulinet.

Il y eut un silence comme si chacun avait pressenti que quelque grave événement allait se produire. La baronne se remit la première et, frappant ses mains l'une contre l'autre, elle murmura:

— Voilà qui est un peu trop fort!

— Que nous veulent ces gens-là? demanda tranquillement madame de Beaulieu.

Comme personne ne répondait, Bachelin prit la prole:

— Mon Dieu, madame la marquise, il est probable que monsieur et mademoiselle Moulinet, étant nouvellement installés dans le pays, ont jugé convenable de faire quelques visites de bon voisinage. Vous n'ignorez pas que c'est l'usage. Ils ont commencé par le château: cela était juste et naturel. La famille de Beaulieu est une des plus importantes et des plus anciennes de la province. De plus, M. Moulinet n'a-t-il point prétendu que sa fille connaît depuis longtemps mademoiselle

Claire?... Voilà plus de raisons qu'il n'en faut pour expliquer sa démarche.

— Je suppose, ma tante, s'écria la baronne avec impétuosité, que vous n'allez pas vous prêter aux familiarités de la famille Moulinet? Que peut-il y avoir de commun entre ce personnage et vous? C'est un homme tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Pour sa fille, je vous la donne comme la plus dangereuse petite peste qu'il y ait en ce monde. Voilà bien ces parvenus qui s'imaginent qu'ils vont se procurer des relations, comme ils se sont offert un château, par la grâce de leurs millions! Ne vous laissez pas faire, ma tante, et résistez à cette tentative d'effraction!

— Je pense, ma chère amie, dit froidement le baron, que votre tante sait comment elle doit agir, et que vous n'avez pas besoin de lui donner de conseils.

La marquise hocha la tête avec hésitation. Elle était visiblement très contrariée. Sa nature indolente avait horreur des complications et des difficultés. Puis, se tournant du côté de sa fille, qui était restée immobile et silencieuse, comme si elle eût été étrangère au débat qui s'agitait devant elle:

— Claire, dit-elle, que penses-tu qu'il faille faire?

— Mon Dieu, ma mère, répondit la jeune fille avec calme, il me paraît bien difficile de fermer notre porte à monsieur et à mademoiselle Moulinet. Il faudrait donner un prétexte. Lequel? Une absence? De leur voiture, ils ont pu voir jouer ces dames et ces messieurs dans la cour. Nous-mêmes, nous étions à la fenêtre. Faire dire tout simplement que vous ne recevez pas, ce serait répondre par une impolitesse à un procédé en somme très courtois. Est-ce digne de nous? Je ne le crois pas. Il faut recevoir, et, une fois la visite subie, s'en tenir là. N'est-ce pas, votre avis?

— Oui, mon enfant, tu as raison, et c'est ainsi qu'il faut faire. Octave, dis qu'on reçoive.

Un instant après, monsieur et mademoiselle Moulinet entraient dans le grand salon du château de Beaulieu.

Dans toutes les femmes, il y a l'étoffe d'une comédienne. Malgré sa vive émotion, et quoique le cœur lui battît bien fort, Athénaïs coupa court à l'embarras du premier instant par une manœuvre audacieuse. S'avançant les yeux brillants de joie, le sourire sur les lèvres et les mains tendues vers mademoiselle de Beaulieu, elle lui sauta au cou comme à une amie des plus chères, en s'écriant hardiment: "Ah! ma belle Claire! que je suis heureuse de te voir!"

L'étonnement que cette effusion causa à mademoiselle de Beaulieu fut si grand que, malgré son habituelle présence d'esprit, elle ne trouva pas un mot à répondre. Pendant ce temps-là, Athénaïs, profitant de son avantage, s'était retounée vers la marquise, et, la saluant avec une déférence et une modestie parfaites:

— C'est une bien grande joie pour moi, madame la marquise, de me trouver rapprochée de mademoiselle de Beaulieu. Depuis que je la connais, et il y a déjà longtemps, poursuivit-elle, en adressant à Claire le plus affectueux sourire, l'imiter en tout a été ma règle de conduite. Et je crois qu'il eût été difficile de trouver un plus parfait modèle.

— M'imiter seulement? dit Claire avec tranquilité. Tu es modeste.

— Et c'est bien la première fois que cela t'arrive, murmura la baronne en s'avançant.

En voyant madame de Préfont, la joie d'Athénaïs parut ne plus connaître de bornes. Mais mademoiselle Moulinet ne se risqua pas à se jeter dans les bras de la fantasque Sophie. Elle était sortie autrefois trop souvent meurtrie de ces petites mains, pour tenter publiquement l'aventure. Qui pouvait prévoir si cette folle ne lui ferait pas publiquement une de ces avanies qui jettent bas l'échafaudage de projets le mieux construits et rompent d'un seul coup tous les fils d'une trame savamment ourdie? La prudente Athénaïs se borna à lui donner un vigoureux shake-hand, qui fit sonner ses bracelets, mais elle masqua cette froideur relative par la chaleur de ses tendres protestations. C'était un double bonheur pour elle. Comment! cette chère d'Hennecourt aussi!

N'ayant pas été invitée au mariage, elle affecta de le tenir pour non avenu et donna à Sophie son nom de demoiselle. Celle-ci, pour couper court à cette adroite équivoque, dut présenter le baron à Athénaïs qui trouva une phrase charmante, pour féliciter M. de Préfont d'avoir choisi une si attrayante compagne.

Manœuvrant sur ce champ de bataille semé d'obstacles et d'embuscades, avec l'adresse et l'aplomb d'un grand tacticien, mademoiselle Moulinet paralysa ses adversaires par son audace, stupéfia son père par sa présence d'esprit et donna à tous une haute idée de son intelligence. Elle parut à Sophie et à Claire une ennemie bien plus redoutable qu'elles n'avaient pu le prévoir.

Cette petite fille s'était, en deux ans, développée d'une façon surprenante. Physiquement, elle était devenue très jolie. Un peu courte et manifestant une certaine tendance à l'embonpoint, qui lui prêtait une nonchalance trompeuse, mais séduisante, elle avait les cheveux d'un noir de jais et des yeux bleus très expressifs. Ses mains, gantées de peau de Suède jusque par-dessus les ruches de sa manche très serrée au-dessous du coude, et ses pieds, que sa robe très courte laissait apercevoir, trahissaient, par une lourdeur regrettable, sa plébéienne origine. Un examen attentif la faisait voir un peu vulgaire. Au premier coup d'œil, on ne pouvait s'empêcher de la trouver agréable.

Moulinet, en extase, était resté muet. Il se confiait à lui-même que sa fille était une petite personne assurément supérieure et incontestablement née duchesse.

L'excès de l'admiration attendrit subitement Moulinet. Il pensa que si sa pauvre défunte voyait Athénaïs, elle serait à la fois bien ravie et bien étonnée. Cette émotion conjugale amena un pleur dans le coin des yeux de l'ancien juge au tribunal de commerce, qui dut tirer un mouchoir large comme une serviette et se moucher bruyamment. Un coup d'œil terrible d'Athénaïs, le rappela au sentiment de la situation et lui fit comprendre que, dans le monde où il se trouvait, tout devait se faire avec modération.

Alors, se penchant vers la marquise, les bras arrondis et appuyant son chapeau sur con cœur:

— Mademoiselle de Beaulieu et madame, dit-il en désignant la baronne, ont été les condisciples de ma fille au Sacré-Cœur. Je me suis toujours applaudi, et aujourd'hui plus que jamais, d'avoir mis Athénaïs dans cet établissement, qui est sans conteste le meilleur de Paris... Les jeunes personnes y reçoivent une éducation de premier ordre, et s'y font des relations très avantageuses...

La marquise laissa échapper un sourire, et, regardant Moulinet du haut de sa tête:

— Je m'en aperçois, dit-elle avec une nuance d'ironie que l'industriel ne saisit pas, mais qui fit pâlir Athénaïs de rage impuissante.

— Quant à moi, poursuivit M. Moulinet encouragé, je suis bien ému, madame la marquise, de la faveur que vous me faites en m'admettant à vous offrir mes hommages. Je vous les devais à plusieurs titres, d'abord comme nouvel arrivant dans ce pays, où j'ai acheté une terre...

La marquise échangea un coup d'œil avec Bachelin. Le notaire fit un geste qui signifiait: "Que vous avais-je annoncé?" Madame de Beaulieu répondit par un signe de tête qui voulait dire: "Vous aviez raison."

— Une terre très importante... appuya Moulinet, un moment décontenancé par le muet colloque de la marquise et du notaire. La Varenne... aux d'Estrelles... Je n'y tenais pas. Mais ma fille, qui est fort entendue, m'a fait comprendre que, dans une grande fortune comme la mienne, il faut de la terre... Et puis, laissez-moi vous l'avouer, madame la marquise, comme opinions, je suis libéral, mais comme relation, je ne comprends que l'aristocratie...

Et Moulinet, chiquenaudant le revers de son gilet blanc avec des grâces dix-huitième siècle, adressa à la ronde un sourire plein d'avances. Une stupeur profonde s'était emparée de tous les assistants. La bêtise monumentale de l'ancien juge au tribunal de commerce écrasa Athénaïs, qui, sans forces pour réagir, se laissa aller sur un fauteuil en poussant un soupir. La marquise montra en cette occasion le bon goût d'une maîtresse de maison accomplie, et l'impertinence voilée d'une vraie grande dame.

Elle ne voulut pas que Moulinet s'aperçut de la sévérité avec laquelle on le jugeait, mais ne renonça pas cependant à la satisfaction de lui décocher quelques fines épigrammes. Elle joua, alors, pour ceux qui étaient en état de comprendre la situation, une exquise comédie.

— Croyez, Monsieur, dit-elle à Moulinet, que je suis très touchée des sentiments que vous m'exprimez avec cette simplicité pleine de rondeur. Ils sont dignes d'un homme arrivé à la position que vous avez su vous faire par votre intelligence.

Moulinet, charmé de la réponse et n'y voyant pas malice, pensa que la marquise était vraiment une bonne femme, et il se promit de lui témoigner des égards tout particuliers. Il vit la connaissance tout à fait ébauchée entre eux et jugea qu'il n'y avait plus qu'à se frapper dans la main.

— Voilà comme je suis! s'écria-t-il avec expansion. Et si mon caractère vous va, madame la marquise, je crois que nous pourrons trouver quelque agrément à voisiner.

La baronne exaspérée, ne pouvant plus se contenir, s'était levée, et, attirant Philippe dans une embrasure de fenêtre, elle s'était soulagée en murmurant:

— Mais c'est un monstre que cet homme!

Quant à Moulinet, voyant qu'il produisait de l'impression mais ne se rendant pas compte si c'était en bien ou en mal, il s'était lancé tout à fait:

— Le domaine de la Varenne est très considérable. Vous connaissez sans doute le château? Vous savez qu'il est histori-

que? J'y habite la chambre dans laquelle l'empereur Charles-Quint a couché, à ce qu'on m'a dit. Oui, madame la marquise, je couche dans un lit impérial!

Et, faisant un geste de modestie, l'ancien juge au tribunal de commerce ajouta:

— Ah! mon Dieu! je n'en suis pas plus fier pour ça!

Cette fois Athénaïs ne put se contenir davantage. Elle vit qu'en quelques minutes son père venait de compromettre sa partie. Et se levant brusquement, la figure changée, un méchant regard dans les yeux, la bouche pincée et la voix sèche:

— Père, dit-elle, demande donc à madame la marquise de te montrer l'admirable terrasse du château; on y jouit, paraît-il, d'une vue merveilleuse.

Et, pour couper court aux épanchements paternels, elle se dirigea résolument vers la porte-fenêtre qui donnait sur le perron. La marquise s'était levée, montrant le chemin à Moulinet, et suivie par ses hôtes. Claire marchait derrière, soucieuse et comme devinant une catastrophe. Au moment où elle allait sortir et comme elle avançait le pied vers la première marche, elle se trouva face à face avec Athénaïs qui, s'étant très adroitement séparée du groupe, revenait vers le salon. Elle recula. Les regards des deux jeunes filles se croisèrent. Celui de Claire étonné et interrogateur, celui d'Athénaïs sérieux et inquiétant.

— Restons, veux-tu? dit mademoiselle Moulinet, en faisant un pas dans le salon.

— Volontiers, dit mademoiselle de Beaulieu avec un subit serrement de cœur. Tu as à me parler.

Avec la certitude que la crise devinée était imminente, Claire retrouva tout son sang-froid et toute son énergie. Sa taille splendide se redressa et, maîtresse de son esprit, sûre de son cœur, elle attendit, avec une superbe confiance, l'attaque de celle qu'elle savait être son implacable ennemie.

— Tu ne peux te douter du plaisir que j'ai à me trouver librement auprès de toi, fit Athénaïs sans répondre à la question de mademoiselle de Beaulieu. Depuis deux ans que nous nous sommes quittées, j'ai beaucoup réfléchi et j'ai beaucoup vu. Il m'est venu un peu d'expérience, et mes sentiments se sont singulièrement modifiés. Ainsi, autrefois, nous n'étions pas précisément bonnes amies...

— Mais... dit Claire, qui fronça le sourcil en faisant un geste de protestation hautaine.

— Oh! ne dis pas le contraire! s'écria vivement Athénaïs, je ne t'aimais pas! J'étais jalouse de toi, je puis l'avouer maintenant. Je me suis assez élevée moi-même, pour avoir le droit d'être franche, sans paraître humble. Instinctivement cependant, je t'admirais, et mon rêve était d'arriver à t'égaler.

— M'égaler, grand Dieu! dit Claire avec un amer sourire. Moi qui suis si peu de chose! Mais tu me dépasses, je t'assure, et de beaucoup! Juge-toi plus équitablement! beauté, élégance, luxe, tu as tout...

— Tout, c'est vrai, dit froidement Athénaïs, excepté un nom.

— Eh bien! mais, reprit Claire avec simplicité, un nom, par le temps qui court, cela s'achète. Il y en a à tous les prix, des petits, des moyens et des grands. En conscience, si tu tiens à la noblesse, tu feras bien de t'offrir tout ce qu'il y a de mieux. Tes moyens te le permettent.

— En effet, répondit Athénaïs en s'efforçant de raffermir sa voix, que la colère commençait à faire trembler. Et justement, il est question en ce moment d'un mariage pour moi.

— Ah! mais c'est charmant. Je te fais mes compliments bien sincères.

— J'attends autre chose de toi que des félicitations.

— Et quoi donc? demanda Claire avec étonnement.

— Un avis.

— Un avis, et sur quoi?

— Sur le choix que je vais faire.

— En vérité, tu me combles. Me demander un conseil sur tes affaires de famille? Je t'assure que cela va m'embarrasser. Nous nous connaissons si peu! Est-ce que tu ne pourrais te passer de mon suffrage?

— C'est impossible, dit Athénaïs gravement.

— Je ne comprends pas du tout, répliqua Claire avec trouble.

— Ecoute-moi attentivement, reprit mademoiselle Moulinet, le sujet en vaut la peine. Le mariage dont il s'agit pour moi est un très grand mariage, fort au-dessus de ma condition, et qui dépasse toutes mes espérances. Il serait question pour moi d'une couronne...

— Royale? demanda Claire en essayant de sourire.

— Non, ducale seulement, répondit Athénaïs, en plongeant son regard dans les yeux de sa rivale; je serais duchesse.

— A ces mots, mademoiselle de Beaulieu frémit. Il lui sembla qu'un voile étendu sur son esprit se déchirait brusquement. En un instant elle devina ce que tous les siens lui cachaient avec soin depuis si longtemps. Elle ne douta pas une seconde que ce ne fût de Gaston qu'il s'agît. Son éloignement, son silence, tout fut expliqué. Et une douleur immense s'empara d'elle. Un flot de sang gonfla son cœur, pendant que son beau visage devenait blême, et qu'un soupir douloureux expirait sur ses lèvres.

Athénaïs assista à ce brusque changement avec une joie furieuse. Elle se délecta des tortures de Claire. Elle compta avec ivresse les battements désordonnés de ses tempes. Elle jouit souverainement du plaisir de rendre, en une seule fois, à la fière jeune fille, toutes les humiliations dont elle l'abreuvait depuis un quart d'heure. La voyant immobile, glacée, elle craignit de la voir s'évanouir et lui échapper. Elle avait encore à lui faire subir la seconde moitié de sa féroce confidence.

— Tu ne me demandes pas le nom de mon fiancé? dit-elle à Claire, chancelante, le regard fixe, et les oreilles pleines de bourdonnements.

— Non, balbutia mademoiselle de Beaulieu, inconsciente de ce qu'elle répondait, abîmée dans ses douloureuses réflexions.

— Il faut cependant que tu le connaisses. C'est un devoir pour moi de te le dire, reprit Athénaïs. Et, prenant bien son temps, comme si elle eût voulu choisir la place où elle allait frapper:

— C'est le duc de Bligny!

Claire s'attendait au coup, elle n'avait plus aucune illusion, elle était sûre de la trahison du duc. Cependant ce nom de Bligny, qui devait être le sien, prononcé par Athénaïs, la fit tressaillir douloureusement. Elle demeura immobile, n'osant pas faire entendre sa voix dont elle redoutait l'altération, les mains tremblantes, la bouche aride, les yeux cernés d'une sombre meurtrissure, épuisant jusqu'au fond la coupe amère de ses désillusions.

— M. de Bligny est ton parent, poursuivit Athénaïs, exaspérée par la morne impassibilité de sa rivale, ton ami d'enfance. On a même parlé de certains projets d'union entre vous. J'avais à cœur, tu le comprends maintenant? de venir à toi, loyalement, de t'avertir et de te consulter.

Dans les paroles faussement généreuses d'Athénaïs, mademoiselle de Beaulieu vit luire comme un rayon d'espoir. Peut-être les choses n'étaient-elles pas aussi avancées qu'on voulait le lui faire croire. Elle reprit courage et résolut de se défendre jusqu'au bout.

— Me consulter? dit-elle, et sur quoi donc?

— Mais sur la véritable situation du duc vis-à-vis de toi, répondit mademoiselle Moulinet avec bonhomie. Tu comprends que s'il était vrai que vous vous fussiez promis l'un à l'autre, tu aurais pu m'accuser de t'avoir enlevé ton fiancé. Le duc m'a demandée en mariage, mais moi, je ne l'aime pas: c'est à peine si je le connais. Lui ou un autre, que m'importe?... Voyons! ... sois franche avec moi. L'aimes-tu? Mon mariage avec lui te froissera-t-il, te déplaira-t-il seulement? Dis un seul mot et je m'engage à rompre...

Peut-être si Claire avait courageusement avoué son amour, Athénaïs se fût-elle donné la suprême satisfaction de jouer la générosité, et eût-elle renoncé, pour écraser mieux mademoiselle de Beaulieu, à son rêve d'ambition. En une seconde, la destinée des deux jeunes filles devait se décider. Mais de tout ce que mademoiselle Moulinet lui avait dit, Claire n'avait retenu qu'une seule phrase: "Le duc m'a demandée en mariage." Une rougeur brûlante lui monta au front. Et, prête à mourir plutôt que d'avouer sa tendresse pour le duc, elle sut, par un miracle de volonté,

Mesdames, c'est à vous de contribuer le 16 mai

à faire triompher le mode de gouvernement civique que vous désirez. La gravité de la situation ne saurait trop être signalée. Il faut y faire face et pour bien la régler il faut que chacune de vous qui a droit de vote se rende au poll et vote.

DEUX PROJETS SONT SOUMIS — CHOISISSEZ AUJOURD'HUI

PROJET No 1

Un Conseil de Ville de quinze membres élus dans trois grands quartiers par la représentation proportionnelle;

Clause de rappel pour les Conseillers malhonnêtes sans recours aux tribunaux;

Maire élu par le Conseil;

Abolition du double mandat parce qu'un homme ne peut bien servir qu'un seul maître;

Un seul corps administratif, avec un gérant général sous son contrôle;

Plus de lutte entre deux corps rivaux et plus de conflits d'autorité;

Commission du service municipal dans laquelle les employés pourront se faire entendre;

Arbitrage obligatoire;

Recensement obligatoire pour fins municipales et scolaires;

Commission d'achats et des ventes;

Commission d'embellissement et commission technique;

Des livres pour la bibliothèque civique;

Règlement équitable pour les pavages de nos rues et ruelles;

Plus d'emprunts sans l'approbation des électeurs propriétaires;

Droit de vote pour les célibataires au même titre que les autres citoyens;

Plus d'annexions sans l'approbation des électeurs propriétaires.

Electrices de la Cité de Montréal, vous avez tout à gagner en votant pour le projet No 1 qui sur le bulletin de vote est la question No 1.

Voici l'opinion de trois citoyens éminents en qui vous pouvez avoir confiance

L'Hon. L.-A. Taschereau, *Premier Ministre de la Province de Québec.*

Paroles prononcées par le premier ministre devant le Comité des Bills Privés:

"Cette charte, messieurs, est l'œuvre de seize citoyens honorables représentant toutes les classes de la population de Montréal, elle est logique, elle a de la suite, elle se tient, et je crois sincèrement qu'elle donnera à Montréal la bonne administration dont la métropole a besoin".

Zephirin Hébert, *Président de la Maison Hudon, Hébert & Cie.*

"Je concours pleinement dans vos vues. Vos recommandations me paraissent marquées au coin de la plus grande sagesse. C'est dire en un mot, que j'approuve votre projet (le projet No 1) comme étant celui qui sera plus à l'avantage des intérêts généraux et des intérêts particuliers des contribuables de la cité de Montréal".

Sir Montagu Allan,

"Il serait profondément déplorable si l'administration d'une belle ville comme Montréal, tombait entre les mains d'un grand nombre d'échevins qui l'administreraient comme il y a une dizaine d'années en la conduisant presqu'à la ruine".

La plupart des grandes associations de la métropole, les syndicats ouvriers, les groupements professionnels ont donné leur adhésion au

PROJET No 1

Locataires et propriétaires, ouvriers et hommes de profession, sont d'accord pour reconnaître la supériorité du

PROJET No 1

PROJET No 2

Un Conseil de Ville de 35 membres en 35 petits quartiers élus par le système majoritaire sans égard à la minorité;

Pas de clause de rappel pour les conseillers malhonnêtes;

Maire élu par le vote "at large";

Perpétuation du double mandat, un échevin pouvant être député, conseiller législatif... etc., etc.

Deux corps administratifs pour se chamailler continuellement;

Pas de vote pour les célibataires;

La bibliothèque civique restera sans livres, c'est-à-dire comme une tête sans cervelle;

Les échevins pourront continuer à endetter la ville sans que les électeurs propriétaires puissent les en enpêcher;

Ils pourront faire toutes les annexions qu'il leur plaira sans que personne ne puisse s'y objecter;

Abdication de trente-cinq échevins en faveur de cinq des leurs qui pourront mener la ville à leur guise;

Rétablissement du régime si énergiquement dénoncé par le juge Cannon en 1909;

Gaspillage systématique des deniers publics.

Electrices de Montréal, le projet No 2, n'est le projet de personne, mais bien celui de ceux qui ont un intérêt personnel à faire mousser ou à défendre.

faisant un effort sur elle-même, elle parvint, entre ses dents serrées par la crise qui la secouait si durement, à faire passer ces mots:

— Rien, personne, laissez-moi, je vais me remettre.

Elle s'assit. Une sueur glacée perla sur son front, aussitôt essuyée par la baronne. La marquise, arrachant tous ses fichus de laine, se dépouillant de son châle, en enveloppa sa fille qui grelottait. Un instant se passa sinsi, dans une horrible anxiété. Claire, le front penché sur sa poitrine, le dos appuyé à des coussins, restait immobile et comme assoupie. Ses yeux étincelants et fixés obstinément sur une rosace du tapis, qu'ils regardaient sans voir, prouvaient seuls qu'elle ne dormait pas. Elle réfléchissait profondément; un pli profond s'était creusé entre ses deux sourcils sous l'effort d'une pensée absorbante. Au bout de quelques minutes, le sang monta à ses joues. Un soupir dégonfla sa poitrine, et, d'un brusque mouvement, elle rejeta les vêtements dont sa mère l'avait couverte.

Le bruit de la porte vitrée, s'ouvrant pour laisser passer Bachelin, lui fit tourner la tête. Elle ne voulut pas avoir l'air de souffrir et sourit au notaire. Celui-ci, la figure consternée, marchant sur la pointe du pied, comme dans la chambre d'un malade, s'approcha de madame de Beaulieu, et, s'inclinant plus bas que de coutume, comme s'il avait honte de ce qu'il allait demander:

— Madame la marquise, dit-il, pardonnez-moi, mais ce qui arrive est si extraordinaire...

— Je sais, interrompit la marquise avec brusquerie. Le duc est là. Eh bien?

— Eh bien! madame, reprit le notaire un peu décontenancé, malgré tout ce que nous avons pu lui dire, il insiste pour vous voir...

— Voilà qui est étrangement hardi! s'écria la marquise, en se dressant avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle. Et elle se dirigea vers la porte du salon.

— Où allez-vous, ma mère? demanda Claire.

— Je vais le faire chasser somme il le mérite! répondit madame de Beaulieu, rouge d'indignation.

Claire resta une seconde silencieuse, se consultant comme si elle hésitait à prendre une grave résolution. Puis, hochant la tête:

— Non, ma mère, dit-elle, il ne faut pas faire chasser le duc de Bligny. Il faut le recevoir.

— Le recevoir? répéta la marquise avec stupeur, se demandant si, décidément, sa fille avait perdu la raison.

— Oui, et lui faire bon visage. Pour rien au monde, je ne voudrais qu'il pût croire que j'ai souffert de son abandon. Etre pleuré par une fille telle que moi, lui! Il en serait trop fier. Tout plutôt que son insultante pitié! Non. recevez-le, ma mère... On peut bien lui ouvrir la porte, puisqu'on ne l'a pas fermée à sa fiancée!

— Mais que vas-tu faire? demanda madame de Beaulieu, pleine d'inquiétude.

— Me venger! répondit Claire avec une effrayante expression de colère.

Puis se tournant vers Bachelin:

— Soyez assez bon, lui dit-elle, pour prier le duc de passer sur la terrasse et d'attendre un instant. Vous l'introduirez quand je vous appellerai par la fenêtre. En même temps, veuillez m'envoyer M. Derblay.

A suivre dans le numéro de JUIN.

Chronique Musicale

Voici le programme du troisième concert donné à Montréal par l'orchestre de la Scala de Milan, sous la direction de Arturo Toscanini: Ouverture du "Barbier de Séville" de Rossini; Symphonie No 2 de Brahms; "Les fantaisies de Rome" de Respigni et "Variations sur un thème original" de Edward Edgar.

Sur l'orchestre et sur son chef, inutile de répéter ce que nous avons déjà dit. Quant au programme, moins beau, peut-être, que celui du 22 mars, il n'en fut pas moins très intéressant, principalement à cause de deux œuvres merveilleuses: La Symphonie de Branhms et "Les fantaisies de Rome", cette dernière si remplie de sonorités imitatives.

C'était le 24 mars, au Théâtre Saint-Denis.

* * *

Le 10 avril au Théâtre de Sa Majesté, le pianiste compositeur canadien Emiliano Renaud a donné un concert, assisté par MM. Albert Chamberland, violoniste; Ulysse Paquin, basse et par le Quatuor à cordes Chamberland. Madame Chamberland-Paquin était au piano d'accompagnement.

Des morceaux les mieux interprétés par M. Renaud furent: un Intermezzo de Schubert (transcrit pour piano par Renaud) et la Polonaise en la bémol majeur de Chopin. M. Renaud connait à fond l'art des longs "crescendo", mais il manque beaucoup d'émotivité.

M. Albert Chamberland a rendu avec sa maîtrise et son bon goût habituels une Romance de Schumann-Kreisler et "Fantaisie Slave" de Dworak-Kreisler.

Nous avons pu avec plaisir constater de réels progrès chez M. Ulysse Paquin. Dans "The Bird of the Wilderness", composé pour lui par M. Renaud, il a obtenu un succès qu'il méritait bien.

Les membres du Quatuor Chamberland ont complété le programme de cette soirée en exécutant un gentil quatuor de Renaud, intitulé: "Sur le Lac" et le superbe quintette op. 44 de Schumann avec M. Renaud au piano.

Le reproche à faire à l'ensemble de ce concert est le trop de variété, qui empêchait l'auditeur de concentrer son attention à l'artiste principal.

* * *

Mademoiselle Yvette Bruyère, pianiste et M. Eugène Chartier, violoniste, se sont fait entendre dans un intéressant concert de Sonates, lundi le 11 avril à la salle du Ritz-Carlton.

Mlle Bruyère est excellente pianiste au point de vue technique; en s'assurant le concours de M. Chartier, elle s'était d'avance acquis l'approbation du public.

Des trois Sonates: Sonate "Kreutzer" de Beethoven, Sonate, op. 14 de Edwin Grasse et Sonate, op. 45 de Grieg, la première est de beaucoup la plus belle; elle fut aussi la mieux exécutée. Si on nous l'avait donnée en dernier, nous serions restés sous une encore meilleure impression. Quoiqu'il en soit, Mlle Bruyère et M. Chartier ont droit à nos félicitations pour le choix de leur programme.

Mlle Yvette Cécile Bruyère a étudié avec sa mère; elle a fait ses études au couvent de Saint-Louis de Gonzague, où, à l'âge de huit ans, elle accompagnait déjà au piano. Elle étudie depuis trois ans à New-York avec les grands maîtres Stojoroski et Hageman.

Mlle Bruyère retournera à New-York à l'automne et avant son départ donnera un Récital au Ritz-Carlton.

* * *

Alberto Salvi, harpiste-compositeur italien a joué à la salle Windsor, le 18 avril au soir.

On a beaucoup applaudi Salvi, on a bien fait; jamais on appréciera trop son rare mérite. Quand on sait les difficultés sans noms que présente le jeu de la harpe, on a peine à s'imaginer qu'un être humain puisse en user avec autant de perfection que Salvi!. D'un instrument duquel un artiste médiocre n'aurait tiré que des sons grèles et secs, lui a pu nous faire entendre des morceaux qu'un pianiste — qui a pourtant l'aide de la pédale forte—n'aurait su mieux rendre. Citons parmi ceux-ci: "Le Printemps" de Grieg et "Fantaisie-Impromptu" de Chopin, qui se trouvaient dans la première partie du programme. La deuxième partie se composait de musique plus banale peut-être, mais encore plus hérissée de difficultés; la Tarantelle de Aptommas-Salvi, entre autres, est un vrai tour de force. Mais qu'est-ce que la difficulté pour Salvi!. Il est arrivé à une telle maîtrise de son instrument, que rien n'a l'air de lui être impossible.

Depuis nombre d'années nous n'avions eu un récital de harpe. La harpe ne souffre pas la médiocrité, il fallait un artiste comme Salvi pour nous en révéler toutes les beautés.

ANNE M. D'HALEWYN.

PENSÉE

Il faut le prendre de très haut avec les hommes assemblés pour discuter des intérêts. Il n'y a pas de milieu: on est leur jouet ou on est leur maître.

Jules Simon



— Maintenant, papa écrit dans des journaux.

— Oh! ça ne m'étonne pas. Il paraît que depuis la crise du papier, on ne trouve plus de papier à lettres.

COURRIER DE MADELEINE

PETITE SOURIS—Il ne faut pas si tôt désespérer. Songez donc que vous avez toute la vie devant vous, avec ses surprises, ses joies, ses espoirs, et que le bonheur vous sourira encore.

AZILIA—Je ne vous ai pas oubliée, et de vous retrouver ici après un si grand nombre d'années d'absence m'est particulièrement sensible et agréable. Vous continuez toujours d'écrire, et combien vous avez raison. Nulle distraction ne peut être plus salutaire que celle-là. Revenez souvent, certaine que l'accueil le plus sympathique vous est réservé.

ROSANNE—J'aurais aimé infiniment vous être agréable, malheureusement le sujet traité dans votre article appartenait essentiellement au journal et pas du tout à la revue, et vous me voyez chagrine de n'avoir pu combler un désir si gentiment exprimé. Votre amitié me reste douce et précieuse.

AURORE DES BOIS—Voilà qui est immédiatement réparé, et vous me voyez très contente d'effacer cette légère erreur. Le programme de notre critique est fort chargé, et je ne saurais lui imposer un nouveau travail. Continuez de vous documenter au point de vue littéraire. Lisez, et des œuvres choisies, afin d'acquérir les qualités du style qui vous échappent encore, et le goût aidant,vous aurez vite fait de vous perfectionner de façon fort appréciable.

ROGER L.—Notre ami Saint-Just vous donnera son appréciation sur votre pièce de vers, dans notre édition de juin. Je souhaite qu'elle soit conforme à vos vœux.

COEUR DE SUZELLE—Vous êtes la plus gentille des amies, et votre sympathie me fait du bien. Merci.

HERITIERE—Au sujet du placement d'une partie de votre argent dans la Prudential, je puis vous donner un renseignement supplémentaire qui vous intéressera sans doute. Cette compagnie qui s'occupe du placement de l'argent étranger, notamment du franc dont le cours, vous le savez est en baisse, ce qui vous permet d'acheter de fortes sommes à très bon compte, a institué un bureau féminin qui a à sa tête, une femme d'initiative et d'action, Madame Bouthillier, qui s'offre à renseigner toutes celles qui s'adresseront à elle, à son bureau particulier, 173 rue Saint-Denis. Vous pouvez écrire à cette adresse, et recevoir tous les détails que vous désirez. Je vous conseille ce placement qui m'apparait des plus avantageux.

LA PETITE POILUE—Adressez-vous à Madame Marie Vazelo, qui par l'entremise de notre revue, vous fera parvenir une boîte d'un excellent épilatoire, si vous lui envoyez la somme de un dollar. En effet les poils follets défigurent un charmant visage et lui donnent un aspect masculin fort déplaisant.

TOUJOURS FIDELE—Je crois que la vie en commun ne vous sera plus longtemps supportable, et que vous ne pourrez subir sans cesse les ennuis qui vous obsèdent et auxquels vous n'êtes pas habituée. Je serais si contente de vous savoir mariée, dans un chez-vous que vous conduiriez à votre guise, et où vous seriez si heureuse... J'ai confiance que bientôt vous me direz que le bonheur s'approche, et personne ne s'en réjouira plus sincèrement que moi. Le mariage est la vie normale pour toute femme, c'est là qu'elle peut donner le trop plein de son cœur, et prodiguer ses belles qualités de dévouement. Pensez bien à tout cela,et ne résistez pas le jour où le bonheur passera à votre porte.

J'AI DES RIDES—Alors quoi de plus simple que de vous servir de l'INVISIBLE annoncée dans l'une des pages de notre roman, et qui efface les rides d'une façon merveilleuse parait-il. A quoi bon vieillir avant le temps quand l'on a à sa portée, les moyens de rester jeune et fraîche?

LA MAMAN DE CLAIRE—Je me rappelle parfaitement votre lettre et ma réponse. Ce qui est arrivé, ce qui arrive souvent, la feuille de manuscrit est tombée quelque part à l'imprimerie où elle a été jetée. Et ce simple petit fait vous aura permis de penser que je vous oubliais, et que la maman de Claire était moins désirée et moins aimée au Courrier. C'est faux, archi-faux, et vous le sentez bien que je suis ravie de votre exquise amitié, et que je tiens à la garder mienne toujours. Maintenant, voulez-vous me raconter tout ce que vous désirez me dire, certaine de recevoir cette fois, la réponse que vous avez vainement attendue ces mois derniers?

QUI GROS VOUS AIME—Vous trouverez tous ces volumes à la librairie Déom, si vous écrivez un petit mot à cette maison, dont vous trouverez l'adresse dans les annonces mêmes de notre revue. Un bonjour amical.

PAULE DANGE—Pourquoi n'enverriez-vous pas à votre tour une petite chose qui rappelle le pays, et le rappelle bien? Des livres nouveaux ou quoi que ce soit que vous jugeriez susceptible de faire plaisir. L'attention, quelle qu'elle soit, sera agréable j'en suis certaine, à qui en sera l'objet.

MOUETTE—La gentille Mouette exprime un souhait très raisonnable, et que je suis heureuse de combler tout de suite, pour le seul et unique plaisir de voir

TOILETTES PRINTANIÈRES

monter de la joie dans les yeux de ma nouvelle et affectueuse amie.

YVONETTE DE BERNIERES Quelle gentillesse délicate et sûre est la vôtre, et quel plaisir d'être aimée par un cœur aussi charmant. Ne vous laissez pas démonter, car les idées font du progrès, et le goût du beau devient de plus en plus grand. La revue aura contribué de sa belle part à répandre le culte des arts et de la littérature. Et vous lui aurez apporté votre aimable et intelligente collaboration. Merci.

A PROPOS DE CLAIRE—Une note parait dans le présent numéro et fort élogieuse sur la pièce de M. Auguste Choquette, pièce qui a évidemment beaucoup de mérite. Pour un début, c'est un début qui promet, et le jeune auteur arrivera certainement à produire de belles et solides choses, à condition qu'il continue de travailler et de mieux en mieux. Personnellement, je suis heureuse de saluer sympathiquement le succès de ce jeune québecois venu se faire applaudir à Montréal, et que Montréal a applaudi avec fierté, soyez-en sûre.

MME FELICITE D.C.—Croyez que je suis très heureuse de vous compter au nombre de nos aimables lectrices.

J.A.S. — Une amitié de douze ans, cela commence à avoir une singulière valeur, ne croyez-vous pas? Je suis ravie de tout ce que vous me dites d'aimable, d'attentif, de sympathique dans votre lettre, et croyez que je ne demande qu'à garder intact ce sentiment qui m'est infiniment doux.

BERNADETTE — Vous mériteriez bien d'être grondée pour avoir résisté si longtemps à une tentation bien aimable pourtant. Enfin mieux vaut tard que jamais.! Mais je vous avertis que puisque je vous ai, je vous garde. Il me semble que si vous restez là-bas, dans ce climat que l'on vante à juste titre, vous parviendrez plus facilement à vaincre le mal qui vous effraie. Seulement, n'abusez pas de vos forces, et soyez infiniment prudente. Songez que vous êtes à la merci d'un accident, et que de cet accident, il faut à tout prix, vous garer. Il faut m'écrire longuement, me dire exactement tout ce qui vous attriste et vous fait peur. Mon amitié vous encouragera et vous consolera. Je suis contente de tout ce bien que vous pensez de la revue, et je souhaite que, grâce à votre gentille propagande, elle soit de mieux en mieux connue là-bas. A ce propos, je voudrais vous envoyer un catalogue qui vous intéresserait sans doute. Voulez-vous me dire à quelle adresse l'expédier? Il m'est impossible de vous envoyer ce patron copié d'un journal de modes françaises. Je crois néanmoins qu'une bonne modiste peut facilement adapter un autre patron à celui-là. Et maintenant, ne déchirez plus les pages que vous m'écrirez, envoyez-les moi tout simplement comme à une amie susceptible de comprendre votre tourment, et désireuse de le consoler dans la mesure du possible.

OISEAU BLEU — Je vous permets tout ce que vous désirez et tout ce que vous aimez, certaine que ce sera toujours aimable et charmant. Vous voyez quelle confiance j'ai en votre esprit et votre cœur.

ZAZILIA—Tout s'est-il arrangé au meilleur de vos sentiments et de vos désirs? Je le souhaite sincèrement, et vous réitère l'assurance de mon amitié, et la meilleure.

LULL — Je sens que je suis très peu fervente en le criant, mais rien ne peut m'empêcher de vous dire combien, et combien je suis contente que l'oiseau ait trouvé sa cage trop étroite... N'avez-vous pas tout l'infini bleu pour voltiger?... A quoi bon tous ces grillages qui rendent prisonnière... Et vous revenez à moi. C'est plus doux cela que tout ce que l'on peut imaginer de bon! Et revenez souvent, vous que je sens être restée si parfaitement la même. Et je serais navrée de vous savoir changée, c'est à dire beaucoup moins bien, puisque vous ne pouviez être mieux qu'au bon temps de jadis que nous allons revivre.

MME T.M.B.— Vous pouvez vous procurer "La Résurrection de la Chair" chez M. Déom, libraire, à Montréal, 251 est, rue Sainte-Catherine. Merci de me rester ainsi fidèle.

DILETTE — Pour avoir suivi un bon conseil, voilà ma petite Dilette plus gaie qu'un pinson, et heureuse de vivre au milieu de sa belle campagne retrouvée.

Il faut quelquefois changer d'atmosphère, regarder vivre les autres, ne serait-ce que pour se dire qu'ils sont moins heureux que nous. Et puis l'atmosphère de la ville est nécessaire. Vivre très-vite en peu de temps et pendant un certain temps est délicieux, et nous donne l'envie du repos, quitte à se fatiguer encore à la première occasion. Je suis ravie de vous savoir en belle santé, de bonne humeur, et l'amie plus que jamais de la revue où vous aurez toujours le plus amical accueil.

LILI — Bienvenue à cette lectrice assidue qui nous témoigne une si charmante amitié, et qui possède les plus belles qualités du cœur. Vous ne sauriez croire avec quelle affection je pense à vous, et à votre extrême bonté. Je n'oublie rien de ce que je vous ai promis!

MADELEINE.

PENSÉE

La vertu tire sa gloire des persécutions, comme le drapeau de ses lambeaux déchirés.

Frédéric Mistral.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Suite de la page 7

JEANNE LENBA.—Une imagination vive et active nuit au jugement, porte à la rêverie et à la mollesse. Elle est délicate et affectueuse. La vanité est coquette et le souci de plaire ne la laisse guère et perce souvent quoiqu'elle s'applique à paraître indifférente. Activité inégale, humeur capricieuse. La volonté est vive et ne manque ni de fermeté ni de ténacité. Elle est portée à contredire assez vivement; elle est un peu raide dans la discussion. La nature cependant est bonne, bienveillante, capable de dévouement et très généreuse. Elle est ouverte et sincère.

COEUR SCEPTIQUE.—Sensée, positive, très pratique c'est une personne active et énergique d'une remarquable sincérité. Elle est orgueilleuse, timide et susceptible: pas toujours facile à cause de cette susceptibilité et de la raideur qui l'accompagne. Elle a un très bon cœur et elle sait se dévouer par raison et sens de la justice. Il faut, pour se dévouer, qu'elle fasse violence à un sentiment personnel assez marqué.. La volonté est forte: elle a de l'entêtement, beaucoup de persévérance et de l'ambition. Elle manque totalement de douceur et de souplesse, mais sa loyauté, sa droiture, sa franchise quelquefois un peu dure, en font une amie sûre. Humeur très inégale et un peu d'irritabilité.

CLAUDE CEYLA.

LA PETITE POSTE

CONDITIONS: 1° 25 sous par 10 mots, plus 1 sou par mot additionnel. 2° Chaque insertion devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3° Ces petites annonces devront être adressées avant le 25 du mois qui précède la publication de la REVUE.

NOTE — Dorénavant les annonces paraissant dans la Petite Poste, seront taxées à 5 sous du mot, et nous nous réservons le droit de modifier la rédaction des petites annonces. L'ADMINISTRATION.

BRUNETTE désirerait correspondre avec Monsieur gai, intelligent et instruit. Pierrette Lachance, Poste restante, Ottawa, Ont.

JOLIE BRUNETTE, distinguée, n'ayant pas d'attachement excessif pour les modes et les plaisirs, ayant des moyens, est l'idéale... introuvable d'un jeune homme de 23 ans, chatain, distingué et très instruit, ayant beaucoup voyagé, qualités distinctives cultivées dès le jeune âge. Famille très distinguée. Correspondance invitée. Jean Valdés, Boîte 116, Montréal, Qué.

JEUNE BRUNETTE renommée pour sa sagesse, désire correspondre avec quelques jeunes gens distingués. Mademoiselle G. Boncœur, Boîte 17, Rivière du Loup, Centre, P. Q.

INDUSTRIEL, trente ans, bonne éducation, physique agréable, situation de fortune indépendante, invite correspondantes distinguées de 25 à 30 ans. K. Pitaliste, Boîte 224, Montréal.

JEANNETTE JOLY désire correspondant gentil et pas trop sérieux. Poste restante, Ottawa, Ont.

JEUNE FILLE recherche correspondants de 25 à 30 ans, bons, gentils, sympathiques: Qui veut écrire? Berthe Bellehumeur, Poste restante, Station B, Montréal, P. Q.

JEUNE FILLE distinguée aimerait à correspondre avec Messieurs distingués âgés de 25 à 30 ans. But se distraire. Melle B. Lambert, Boîte postale, 2192, rue St-Jacques, Montréal.

ALLO! ALLO! On demande correspondantes pouvant s'intéresser au triste sort des étudiants de l'I. A. O. qui se débattent dans le "spleen"... A leur secours! Ecrire: Jean Vincent, secrétaire général de l'Association des Pieds Nickelés, Institut Agricole d'Oka, P.Q.

Suite à la page 71

LA PETITE POSTE

Suite de la page 70

DEMOISELLE respectable, accomplie, physique agréable, ayant quelque argent désire correspondre avec Monsieur d'âge mûr, instruit, distingué, actif, bonne apparence. A. D. de Béziers, Poste restante, Montréal.

JEUNE FILLE, désire correspondre avec garçon ou veuf de 25 à 30 ans. Adresse: Melle Ida Chartrand, Poste restante, Station N, Montréal.

JEUNE HOMME, sain de corps et d'esprit, possédant de nombreuses qualités, sans compter de jolis talents de société, désire correspondantes fines et jolies. But: Ne plus payer la taxe de célibataire. S.O.S. Boîte 224, Montréal.

GENTILLE jeune fille aux yeux noirs désire correspondre avec Monsieur distingué de 23 ans et plus. Mademoiselle Odette de Navery, Poste restante, Ottawa, Ont.

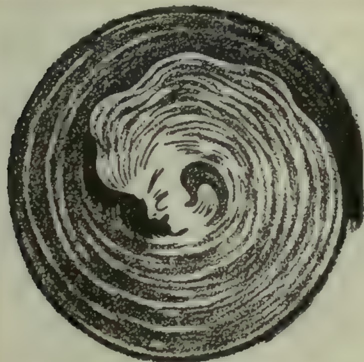
JEUNE FILLE de 19 ans désire correspondant gentil et sympathique. Mlle Paule Merrette, No 331 St-Joseph, Québec.

SIMONE LAVALLEE désire correspondre avec jeunes gens instruits, distingués. Poste restante, Ottawa, Ont.

J'AIMERAIS à correspondre, mais avec un monsieur pas menteur du tout. Où se trouve-t-il? Adresse: Mimi Desprès, St-Eustache, Deux-Montagnes, Qué.

CORRESPONDANCE demandée. Personne d'âge mûr préférée. J'ai 19 ans, mon âme en a 38. M. Raoul D. de Bondy, Poste restante, Montréal.

TILLO D'ORVILLE souhaiterait distingués correspondants de 20 à 35 ans. Poste restante, Westmount, Montréal.



DEMOISELLE désireuse de correspondre avec célibataire ou veuf de 40 à 45 ans. Réponse assurée. Mlle M. A. L. Boîte 241, Hull, P.Q.

VEUVE, à l'aise, 33 ans, sans enfants désire correspondre avec monsieur ou veuf sans enfants. Mde I. Couturière, Boîte 241, Hull, P.Q.

DEMOISELLE demande à correspondre avec célibataire ou veuf de 28 à 35 ans. Melle Léonne Violette, Boîte 241, Hull, P.Q.

JEUNE HOMME brun, intelligent, vivant de ses revenus, voudrait trouver l'âme sœur: âge, 29 ans; but mariage. Emilien Fauteux, St-Hugues, Qué.

JEUNE HOMME désirerait plusieurs petites correspondantes jolies et gaies. E. Tudiant, Poste restante, Station "B", Montréal.

BRUNETTE aux yeux noirs, vingt-deux ans, désire correspondant intelligent, distingué, pour égayer sa solitude. Muguette Desprairies, Papineauville, Qué.

JEUNE FILLE de 18 ans, désire correspondants distingués. Ghislaine de Guise, Poste restante, Hull, Qué.

MUSICIENNE distinguée, appartenant à une excellente famille, instruite, sérieuse, et sympathique, désire correspondre avec Messieurs instruits, distingués et de bonne position. Agés de 35 à 50 ans. Melle Dolorès de Beaujeu, Poste restante, Station A, Montréal.

JEUNE FILLE de bonne famille, brunette, 24 ans, désire correspondre avec jeune homme distingué et instruit, âgé de 25 ans ou plus, de Montréal ou ailleurs. Adresse: L. L., Casier Postal No 1364, Rue St-Jacques, Montréal.

JEUNE GARCON de 20 ans désire correspondre avec jeunes demoiselles. Réponses assurées à toutes. Henri Chagnon, St-Simon, Co. Bagot.

JEUNE FILLE désire correspondre avec Messieurs distingués, de 25 à 30 ans. But: l'avenir le dira. Denise Lambert, Ste-Thérèse de Blainville, Co Terrebonne.

JEUNE FILLE désire correspondre avec monsieur intelligent et distingué, âgé de 18 à 25 ans de n'importe quel pays. But: se distraire. L. M. Lavallée, Assurance Royale, 2 Place d'Armes.

JEUNE FILLE désire correspondre avec jeune homme poète amateur. Mlle Fernande Pouliot, Poste restante, Yamachiche, Co St-Maurice.

Suite à la page 72

LA PETITE POSTE

Suite de la page 71

JEUNES GENS distingués et instruits (seulement) viendront-ils égayer une Sténo-Dactylo? Correspondance française ou anglaise. B. Faure, Poste restante, Rue St-Jacques, Montréal.

PETITE AMERICAINE, un peu étourdie, désirerait correspondants tout le contraire "grands" distingués, instruits, bonne éducation, pas du tout malin.. Ruby Ashburn, Leggatts Point. Co. Matane, Qué.

JEUNE FILLE instruite, et de bonne éducation, recherche correspondant sérieux et instruit. Célibataire ou veuf. Violette De May, Casier 162, Station "N", Montréal.

JEUNE HOMME désirerait correspondre avec jeune fille, jolie, instruite, intelligente et de bonne famille. Rémi Cossette, Ste-Agathe-des-Monts, Qué.

MEDECIN, hors Montréal, 39 ans — désire correspondre avec une personne d'âge convenable, assez jolie et possédant les qualités nécessaires à une bonne épouse. Docteur A. B., Boîte 35, Station "N", Montréal.

BRUNETTE aux yeux noirs désire un correspondant jeune et un peu taquin. Melle F. Conroy, 35r Peel, Sherbrooke.

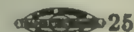
JEUNE FILLE seule et rêveuse, désirerait correspondant gai et taquin. Violette Desbois, P. O. Box, 135, Hull.

QUI VA ECRIRE à une jeune veuve de 18 ans, riche, jolie, aimable, citadine exilée qui serait heureuse de correspondre avec jeunes hommes de 18 à 40 ans. But se faire un ami et d'entretenir une correspondance agréable. Madame Jeanne Morin-Ste-Marie, Clarke City, Côte Nord, P.Q.

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.

Adresse postale: Casier 35, Station N Montréal. Téléphone: Est 1418


25

SOMMAIRE DES ANNONCES

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

CONDITIONS POUR LES ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé, par de copie cinquance sous par mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.

Pour les études particulières envoyées directement: $1.00.

BRISE QUEBECQUOISE.—Un peu lente, énergique, franche, très indépendante: on l'accuse d'indifférence, elle a cependant un bon cœur capable d'affections paisibles et constantes, mais c'est vrai que la sensibilité est faible. Active, positive et pratique, elle est soigneuse et elle a de l'ordre et l'ambition de bien faire son travail. La volonté est résolue et persévérante: sa fermeté n'empêche pas les souplesses utiles. Remarquablement droite, loyale, simple; absence d'égoïsme et de vanité. Elle est parfois raide et entêtée et l'humeur est capricieuse.

LA REINE WILHELMINE.—La jolie petite écriture régulière et gracieuse est bien "parlante" et je peux facilement me représenter ma correspondante. Réfléchie et sérieuse, avec assez d'imagination pour avoir de la gaieté et du goût. Elle est active, soigneuse et même minutieuse, elle est persévérante et n'abandonne jamais ce qu'elle a entrepris. Bonne, sincère, délicatement tendre, elle est sensible et dévouée. La volonté est douce et ferme. Je la crois pieuse et idéaliste. Elle a le don d'embellir ceux et ce qu'elle aime: elle leur communique ses propres qualités et elle en parle avec son joli enthousiasme. Réservée et discrète, elle aime la société et à causer, et elle donne le plaisir qu'elle y trouve elle-même. Elle est gracieuse, très féminine et charmante. L'humeur est agréable et conciliante, et son enjouement ne la rend jamais bruyante ou encombrante.

J'AIME LESYEUX LUMINEUX.—Impressionnable, vive, sensible et ardente, elle a une imagination vive qui nuit parfois au jugement. Le cœur est généreux, bon et aimant, elle sait se dévouer parfaitement pour ceux qu'elle aime. La volonté est résolue et autoritaire, mais trop impulsive pour être réfléchie et toujours sage. Elle est réservée mais elle a un grand besoin de se communiquer et de se sentir comprise, elle ne s'exprime pas comme elle le voudrait, on la sent tout de même vibrante et pleine de cœur. Active, courageuse, persévérante elle est de celles qui savent aider et ne désespèrent jamais. Elle aime ses aises, elle est un peu gourmande et elle profite des bonnes choses de la.vie.

ENIVELO.—Imaginative, impressionnable, délicate, elle est portée aux exagérations sentimentales qui nuisent au jugement, et l'empêchent de se garder des illusions et des rêves fous. Elle est bonne et sensible, d'une jolie simplicité qui exclut la coquetterie et la vanité. Elle est plus timide qu'elle ne le paraît, et elle éprouve une grande difficulté à exprimer ses impressions. La volonté est capricieuse et faible: elle subit sans résistance les diverses influences autour d'elle: elle sait rarement ce qu'elle veut, et elle manque totalement de persévérance. Elle connait les joies bruyantes et les tristesses excessives, le tout peu motivé. Elle agit et parle légèrement et sans prévoir les conséquences: elle sera toujours prête à faire porter aux autres le poids de ses propres responsabilités. Indulgente à elle-même et aux autres. Sincère et d'une franchise un peu naïve et imprudente.

VIOLETTE ET MYOSOTIS.—Positive et pratique elle est d'une activité inégale qui dépend de l'humeur. Celle-ci est souvent désagréable; ma correspondante manque de bienveillance, elle remarque plus les défauts que les qualités: elle est portée à tout critiquer et elle est rarement satisfaite des autres et des choses en général. Elle a pourtant un bon cœur sensible et affectueux. Elle est enjouée et gentille quand elle est bien disposée. La vanité est susceptible et donne de l'importance au moindre manquement, au plus léger oubli. Avec une telle nature, il n'est pas étonnant qu'elle s'attriste fréquemment et comme elle esf sincère, sensée et droite, elle est souvent mécontente d'elle-même. La volonté est ferme, obstinée et capable de mener à bien ce qu'elle entreprend, fut-ce l'amélioration de sa petite nature bonne et généreuse que les défauts signalés rendent un peu difficile.

MARIE STUART.—Délicate, imaginative, idéaliste et rêveuse, elle manque de sens pratique. Elle est étourdie, légère et attirée par la fantaisie et les chimères

Suite à la page 3

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Suite de la page 2

romanesques. Un cœur tendre et sensible: beaucoup de bonté et peu de volonté. Elle est susceptible et portée à la jalousie. L'humeur est très capricieuse; elle est indécise et changeante. Très enthousiaste et très inconstante. Elle a de l'orgueil et un amour-propre qui la rendent sensible à la moindre critique. Dépensière et un peu nonchalante.

BYE - BYE.—Très imaginative, impressionnable, elle manque de réflexion et le jugement n'est pas bien sûr: elle a des illusions et des préjugés. Elle est enthousiaste, sensible, elle s'attache facilement et elle manque de constance. Elle est franche et parle souvent sans réfléchir. L'orgueil est susceptible; elle a bonne opinion d'elle-même, de l'assurance, et elle n'endure pas les reproches. Le cœur est tendre et délicat. Elle est gourmande et elle adore ses aises, et quand elle peut s'éviter un effort, elle y sacrifie la perfection de son devoir. La volonté est impulsive, vive; elle est portée à contredire vivement, elle est capricieuse et variable. Autoritaire, mais ni assez calme, ni assez persévérante pour bien établir son autorité. Elle peut être prompte et obstinée mais elle est aussi, parfois, faible et facilement influencée. Elle manque de sérieux, de modération et quelquefois de bon sens. Pas du tout pratique et très désordre.

FLOCON DE NEIGE.—Délicate, sensible, pas très réfléchie, d'une imagination vive et créatrice de rêve, elle est cependant active et sensée, avec un côté pratique qui se développera. Elle est bonne, très aimante, et il entre un grain de jalousie dans ses affections. Pour se dévouer avec persévérance, il lui faut lutter contre un sentiment personnel assez marqué. Elle a de l'orgueil et une susceptibilité de premier mouvement combattue par sa générosité, sa gaieté et son bon sens. C'est une optimiste dont le courage, étant fait d'inexpérience et d'illusions, pourrait bien faiblir devant les dures réalités. La volonté manque de résolution et d'initiative, elle n'est pas forte cette volonté, et se manifeste surtout dans le sens de l'obstination. Petites vanités de jeune fille.

PERCE NEIGE.—Sensée, assez réfléchie, souvent triste, elle a une âme un peu inquiète et inégale où la sensibilité est vive et facilement blessée. Elle est réservée, un peu raide par timidité; ce manque de souplesse lui nuit et empêche quelquefois les autres de voir toute la bonté d'un cœur généreux et tendre. Elle a besoin d'ordre, mais elle ne le pratique pas beaucoup elle-même. La volonté est précise, égale, assez ferme. Elle est un peu irritable et impatiente. Un amour-propre qui accepte mal la critique. Aucune vanité et une simplicité constante qui accompagne beaucoup de droiture et de sincérité.

UNE AMIE.—L'esprit est clair, simplificateur, ennemi de tout ce qui est vague et compliqué, car il est lui-même sincère et ouvert. Positif et pratique, il a assez d'imagination et de sensibilité pour être susceptible de jolis enthousiasmes et avoir beaucoup de goût. Pas égoïste, juste, bon et droit, il est capable d'affections constantes et dévouées. L'activité est un peu variable, il a de l'ambition et de la bonne volonté. La volonté est un peu autoritaire, active, vive et obstinée. Il est courageux et énergique. Pas l'ombre de prétention mais une certaine assurance née de la conscience de sa valeur. Les idées sont personnelles et arrêtées, et mon correspondant sait les défendre habilement. Un peu porté à la contradiction et à la critique. Il inspire la confiance dont il est parfaitement digne.

POUPONNE.—Délicate, sensible, affectueuse, elle a de la réflexion et du bon sens. Gaie, animée, à l'aise dans l'intimité, elle est très timide dès qu'elle en sort. La volonté vive et ferme, active et souple, sert bien une bonté dévouée et un joli courage. Très franche avec une pointe de naïveté jeune. Un peu d'amour-propre, besoin d'approbation et d'encouragement. Quoique assez pratique, elle a une imagination qui l'entraîne vers le rêve et peut nuire au sens juste des choses. Gentille, gracieuse, toute jeune et susceptible de transformations importantes d'ici trois ou quatre années.

LISA.—Positive et pratique, elle est réfléchie, sérieuse, pleine de courage et de bonne volonté. Elle est un peu distraite. Active et ambitieuse, elle est peut-être un peu impatiente quand les choses ne vont pas à son gré. Bonne, sensible, délicate, elle a une grande tendresse retenue qui ne demande qu'à s'épanouir et elle est capable de beaucoup de dévouement et de constance dans ce dévouement. Elle manque de douceur et de souplesse; elle est susceptible et supporte mal la critique. Sincère, droite et cependant capable de partis-pris, comme de prendre certains êtres en grippe et de ne plus voir leurs bonnes qualités. La volonté est résolue, ferme; un peu d'emportement devant l'opposition ou la résistance, ce qui empêche son autorité de s'établir pleinement: il faut autant de calme que de fermeté pour dominer les autres. Perdre son sang-froid est toujours une marque de faiblesse. Elle a un certain orgueil, une confiance en soi qui lui donne beaucoup d'assurance.

AMI DE B. L.—Esprit ouvert, délié et actif: il est réfléchi, bon observateur, et il a du jugement. La bonté, la bienveillance et l'affection dominent dans cette jolie écriture; il s'y joint une gaieté et une sincérité qui le rendent très sympathique et aimable. L'activité est égale: il a de la bonne volonté et un heureux optimisme qu'il sait communiquer aux autres. La volonté est ferme, persévérante, souple, active, obstinée, le rendant propre à l'initiative et à la résistance, mais tranquillement et habilement. Il a une bonne humeur réjouissante et aucun défaut saillant, seulement les imperfections humaines ordinaires, dont il ne s'inquiète pas, d'ailleurs, étant, de sa nature, satisfait des autres, de la vie et de lui-même, sans d'ailleurs y mettre de vanité.

JANET.—Impressionnable, nerveuse, donc très inégale: l'imagination favorise les exagérations, d'où inquiétudes inutiles et illusions causes de déceptions. L'orgueil est raide et susceptible, mais elle est affectueuse et bonne, elle oublie vite des impressions vives mais peu profondes: les pardons lui sont faciles. Ouverte, un peu bavarde, elle laisse bien deviner ses sentiments ou ses idées quand elle ne les dit pas. La volonté est capricieuse et faible: un peu autoritaire mais si peu soutenue. Elle a des décisions rapides mais elle change d'idée très souvent! Timide au fond, elle ne le paraît pas; il lui arrive d'être brusque et entêtée. Assez pratique, elle le deviendra de plus en plus, et cela coupera les ailes de son imagination en quête de rêve et d'imprévu.

PETITES ROSE.—La copie est **interdite!**

Sensible, avec une imagination qui nuit au jugement. Tout de même le bon sens prendra le dessus plus tard et le sens pratique est assez marqué. Orgueil et amour-propre qui se cabrent devant les critiques et les reproches. Le cœur est délicat et affectueux, mais l'égoïsme nuit un peu au dévouement. Vanité un peu coquette. Sincérité et franchise un peu naïve. La volonté est vive et indépendante. Trace d'emportements. Peu de résolution ferme et réfléchie, et aucune persévérance.

BLONDE TRIFLUVIENNE.—Toute simple, sans vanité, ni souci de l'opinion, elle est à l'aise partout, et absolument sans-gêne. Bonne, bienveillante mais un peu étourdie et bavarde, elle peut faire de la peine sans y penser, soit en parlant plus qu'il ne faut, soit en oubliant les règles de politesse usuelle. Aucun ordre, activité capricieuse comme l'humeur. Au milieu de son sans-gêne des timidités imprévues qui la rendent muette mal à-propos. La volonté est impulsive et ardente: un peu autoritaire; portée à la contradiction, aux discussions vives. Très bon cœur, sensibilité vive. Optimiste, confiante et imprudente, elle est exposée à bien des désappointements.

Suite à la page 4

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

(*Suite de la page 3*)

EDGAR.—Délicat, un peu nerveux, il a un esprit vif, sensé et logique. L'imagination est assez vive mais elle ne nuit pas au jugement et accentue la délicatesse. Il est actif, mais il doit se fatiguer facilement. Devant les difficultés, il est porté d'abord à s'inquiéter, à voir un peu en noir, puis le courage s'affirme ainsi que son ardeur naturelle. Cela lui fait un travail inégal et contribue à la fatigue mentionnée plus haut. Sans vanité, ni pose, il les déteste chez les autres. Sa sensibilité lui nuit et il la combat. La volonté est vive, ardente, assez souple, souvent obstinée, sans cesse renouvelée, car elle manque de suite et de persévérance tranquille. Souvent triste, porté à attacher beaucoup d'importance à des détails, il est peu communicatif malgré un grand besoin de s'exprimer, d'être compris et aidé par une vraie sympathie. Humeur très variable. Puissance de dissimulation. Beaucoup de timidité fière et réservée.

FLEUR DE MAI.—Vive et active, elle aime à remuer, à parler et à s'amuser. L'orgueil est vaniteux. Affectueuse et sensible elle a un bon cœur, mais un petit égoïsme qui nuit à la générosité du dévouement: elle est plus habituée à recevoir qu'à donner sous ce rapport. Volonté impulsive, vive, autoritaire, jalouse de son indépendance, tenace, elle n'est pas toujours commode, la petite fleur! Elle est susceptible et n'endure pas les reproches même quand elle les sait mérités. Elle fait des beaux rêves qui lui font trouver sa vie réelle un peu ennuyeuse. Jeune encore, peu sérieuse et pas assez réfléchie mais pouvant le devenir.

ALISSON.—Pleine d'assurance, de gaieté et d'optimisme, elle est active, pratique, habile et capable de réaliser ses projets. Très bienveillante, elle aime à causer, à voir du monde; elle est, avec tous, si gentille, qu'elle plaît beaucoup. La volonté est ferme et obstinée mais sans raideur; elle est affectueuse, dévouée et généreuse. Très peu de vanité. Un peu de susceptibilité. Quoique d'une nature assez pratique, et qui le deviendra davantage, Alisson, pour le moment, manque de précision et d'ordre. Sensible, portée à la pitié quoiqu'actuellement le dévouement paraissh peu exercé; cela viendra sous la poussée d'un sentiment fort.

PEARL DES LAURENTIDES.—Un peu étourdie encore, délicate et affectueuse, elle a la tête remplie de rêves et d'illusions jeunes, mais elle a du bon sens et assez d'esprit pratique: active, droite, ayant le sens du devoir, elle sait se dévouer et travailler pour ceux qu'elle aime. Exquises délicatesses d'esprit et de cœur, elle a du tact et sa bonté revêt toujours une forme aimable. Très sincère. Elle est facilement attristée mais sa mélancolie est combattue par son souci des autres et son activité. Absence remarquable d'égoïsme. D'ailleurs, l'esprit est enjoué, vif, facilement intéressé. La volonté est ferme, égale, courageuse et active. Un peu de caprice dans l'humeur et cela se répercute sur l'activité. Aimable et aimante.

REINETTE AUX YEUX NOIRS.—C'est quand même une écriture artificielle et qui dit peu de choses "sûres" au grapholoque. Légère, superficielle, elle n'a pas beaucoup de jugement et son imagination l'empêche de voir les choses et les gens comme ils sont... ensuite elle ne sait pas réfléchir, elle parle beaucoup; on devine les résultats! Le cœur est bon, affectueux mais elle est si variable et capricieuse qu'elle désappointe souvent ceux qui comptent sur elle. Pas très bienveillante et plus portée à critiquer qu'à admirer les autres. Volonté assez forte. Orgueil un peu susceptible. Nombreuses vanités. Elle attache beaucoup d'importance aux choses futiles et bien peu aux choses sérieuses et réelles. Activité médiocre à cause de sa variabilité.

JOSEPHE.—Quelle imagination vagabonde et comme il serait nécessaire de lui couper les ailes, car elle compromet le jugement, porte aux exagérations et conduirait même aux exaltations sentimentales ou religieuses, si on ne la combat par la réflexion, l'observation et la raison. C'est une sentimentale et une sensitive, délicate, aimante, enthousiaste que l'affection aveugle, illusionne ou rend injuste. Très bonne, généreuse, capable de grands élans de dévouement, pas du tout persévérante. D'étranges timidités au milieu de tant d'exubérance. D'une franchise étourdie et un peu naïve, elle est toujours simple, spontanée et sincère. La volonté est obstinée et plus faite pour la résistance que pour l'initiative. Raideurs et entêtements passagers quand elle est de mauvaise humeur. Orgueil, satisfaction de soi et généralement des allures assurées, un peu bruyantes et encore enfantines.

AMOUREUSE D'ERNEST.—Irréfléchie et inconséquente, elle dit bien des choses qu'elle devrait taire, elle agit légèrement et le regrette souvent. Un peu vaniteuse et désireuse de plaire, mais sincère et franche. Sensible, affectueuse, capable de se dévouer, quoiqu'un peu égoïste. La volonté est vive, obstinée et inconstante. Les accès de gaiété et de tristesse se succèdent rapidement, elle est facilement rebutée et découragée par les difficultées. Un peu susceptible; quelquefois timide. Impatiente et un peu irritable. L'humeur est très inégale et parfois désagréable.

PEARL GRAY.—Quel cœur chaud, affectueux, droit, dévoué. Elle est tout cœur, sans l'ombre d'égoïsme. Elle ne voit pas les défauts de ceux qu'elle aime et pour les défendre elle serait injuste avec les autres. L'imagination est vive et porte aux exagérations, aussi, le jugement n'est-il pas bien sûr. Si gentiment simple, spontanée, aimable, prête à rendre service, et cela doucement, sans agitation, avec persévérance. Volonté un peu autoritaire et impulsive mais pas persévérante. Elle paraît avoir de l'assurance, mais au fond, elle est timide. Sincère, franche, ouverte, follement généreuse et pas mal dépensière. Elle n'est pas bien pratique, mais elle le deviendrait si elle s'y exerçait. Fonds de bon sens et de réflexion qui la préserve des grosses erreurs.

GHISLAINE.—Pratique, sensée, réfléchie et sérieuse. L'activité est égale: elle est adroite et travaillante. Je la trouve sans vanité, agissant toujours avec simplicité. L'esprit est enjoué et curieux: elle a du jugement. Le cœur est délicat, sensible et tendre. Elle a de la droiture, une réserve timide et fière, mais un grand besoin de confiance et d'expansion. L'ordre manque dans certains détails, mais elle aime l'ordre et elle pourrait l'augmenter en elle. La volonté est faite pour la résistance et l'obstination habituelle n'est pas facilement vaincue. Elle a aussi de la résolution et la volonté est énergique et courageuse. Elle est souvent triste et elle est peut-être un peu pessimiste. Elle est gentille et sympathique.

RODRIGUE.—Esprit actif, clair, positif et pratique: beaucoup d'initiative, de résolution forte et de ténacité. Cet homme, droit et énergique, est aussi un homme de cœur: généreux, tendre, dévoué, droit, sincère. Ni vanité ni mesquinerie d'aucune sorte. Il a du jugement. Ambitieux et persévérant. La volonté est forte, autoritaire, un peu dure devant l'opposition. Il a tout ce qu'il faut pour réussir et c'est l'homme sincère et fort à qui une femme peut confier son bonheur en toute sécurité.

PETIT-LOUIS.—Pourquoi cette copie?

Esprit ardent, imagination vive qui dispose à l'enthousiasme ce qui est bien, et aux emballements ce qui est plus dangereux. Il faut donc, pour que le jugement s'exerce sûrement, que Petit-Louis soit calme et se donne le temps d'examiner et de réfléchir. C'est une nature sincère et aimante. L'orgueil est grand ainsi que la confiance en soi. Il a de l'amour-propre et les critiques le froissent. Très sensible d'ailleurs à tous les manquements et y attachant trop d'importance.

Suite à la page 5

ETUDES GRAPHOLOGIOUES

Suite de la page 4

Actif, ambitieux, assez persévérant. La volonté est énergique et se manifeste sous des formes variées. Ses idées et ses opinions sont arrêtées: il contredit facilement et la discussion l'amuse. Il discute âprement et sait piquer son adversaire. Il s'entête parfois et il arrive qu'il se trompe dans ses conclusions. Enjoué, vif, plein d'ardeur et d'entrain et manquant parfois de réflexion et de sérieux quand il en faudrait.

PAULINE.—Sous des apparences enjouées, vives et un peu légères, elle a de la réflexion, du bon sens et un excellent jugement. Très spontanée, sincère, on peut dire qu'elle pense tout haut et sa vivacité est amusante. Bonne, délicate et tendre, capable de dévouement, exclusive dans ses affections. Elle est active, adroite, pratique et elle mène à bien ses entreprises. La volonté est très obstinée et capable d'une résistance énergique, souvent peu exprimée, mais "toujours là". Econome, exacte, d'un ordre presque minutieux. Elle est gracieuse et d'un charme bien féminin. Partout elle aura de l'influence sur ceux qui l'entourent et elle ne passera jamais inaperçue. Aucune vanité et simplicité constante. Un peu de susceptibilité qu'elle est la première à blâmer.

Suite à la page 70



LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418 DIRECTION RÉDACTION ANNONCES Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

2ème Année—No 8 *S'unir pour grandir.* Montréal, 15 juin 1921

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

SOMMAIRE:

L'ETE REVIENT...

Par MADELEINE

L'été revient et, déjà, la terreur des corbillards blancs hante le cerveau des mères. En voyons-nous assez passer de ces voitures chargées de fleurs qui portent les petits cercueils jusqu'au grand champ qui domine le Mont-Royal, là où s'ensevelissent tant d'amour, tant de baisers, tant de caresses! L'été ne peut être le bienvenu, lui qui tue nos petits! Nous le redoutons comme un implacable et un dément qui s'acharne aux berceaux et crucifie les mères.

Notre ville est l'une des grandes cités où meurent le plus de bébés. L'éducation des mères a été entreprise; les médecins se sont dévoués à cette tâche, et des Gouttes de Lait ont été créées dans tous les quartiers, mais la lutte contre la mortalité infantile dispose de moyens plus que limités, et reste malheureusement insuffisante parce que son programme est incomplet. Nos bébés résistent mal à l'été parce que la ville est sale, insalubre, et que, dans les quartiers populeux, l'on manque d'air et de lumière. L'atmosphère est empestée de miasmes infects que nos petits ne peuvent supporter. Ils en meurent par légion. Les conditions des logements devraient être réglementées, les rues nettoyées et des trous d'air ouverts un peu partout, de façon à ce que dans les logis où la pauvreté entasse les familles, quelques souffles purs puissent circuler librement.

Et voilà qu'un édit municipal vient de proscrire le trottoir aux enfants, avec défense d'y jouer... Certes le trottoir n'est pas l'endroit idéal comme terrain de jeux, et il est certain que dans maintes rues la circulation devient plus que compliquée, du fait que la chaussée même est accaparée par les petits, qui ont besoin de mouvement et s'en donnent à cœur joie au milieu des voitures, des automobiles et des bicyclettes, et cela avec un parfait mépris des dangers qui les guettent. Mais où veut-on que ces enfants s'amusent? Les parcs publics sont rares, nous les pouvons compter sur nos doigts, et les rues les plus populeuses, celles justement où fourmillent les enfants, n'avoisinent pas toujours les parcs. Comment veut-on qu'une mère qui a six, dix et même plus d'enfants relativement jeunes, à garder et à surveiller, puisse conduire sa smala dans les endroits où l'on joue, alors que les soins du ménage la sollicitent, et qu'elle ne peut, très souvent, suffire à la besogne journalière?

Ces mères vont donc être forcées de garder les enfants prisonniers dans des maisons mal aérées et encombrées? Les cours n'existent pas toujours en arrière de ces maisons bâties sur des terrains exigus, et souvent vous n'y trouvez pas même de balcon ou de galerie. Que vont devenir ces petits aux heures étouffantes et accablantes de l'été? La rue à la vérité ne leur donnait guère d'air pur, mais enfin ils pouvaient remuer, jouer, avoir leur âge et faire la lutte, à leur façon, au rachitisme et à la tuberculose... Certes, en principe, le règlement serait excellent si Montréal avait su créer des places nombreuses avec de la verdure et des arbres pour y faire jouer ses petits enfants. Mais Montréal a bien d'autres soucis en tête, vraiment, que de ménager l'existence de ses bébés qui meurent presqu'aussi drus qu'à Pékin! Aussi, lorsque les enfants nuisent aux promeneurs, elle les enferme, voilà tout. Elle supprime ainsi les dangers d'écrasement... les petits enfants qui meurent tout seuls, sur les genoux de la maman désespérée, font beaucoup moins parler d'eux que ceux qui sont écrasés par une automobile ou un tramway. Mais ce qu'il en meurt, mon Dieu, et ce qu'il va en mourir plus encore, avec ce règlement qui, sous les circonstances, est stupide et cruel.

Dans toutes les villes bien règlementées d'Europe et d'Amérique il en est ainsi, nous le savons bien. Les enfants jouent dans les jardins et les squares; et l'on ne les voit pas dans les rues s'ébattre comme de petits moineaux. Mais l'on a songé à eux, en bâtissant les villes, et on leur a sauvé un peu partout de grands terrains où ils peuvent jouer et courir à leur aise. Tandis qu'ici, où, pourtant, Dieu merci, les enfants n'oublient pas de naître, c'est à peine si l'on se préoccupe de leur donner la chance de vivre. Ce n'est pas tout que de mettre des enfants au monde, il faut encore les garder. Et comment veut-on sauver les bébés si on les prive d'air, si on leur donne une nourriture malsaine, et si on leur refuse le droit de jouer en toute liberté? Ils sont plus misérables que des petites bêtes les pauvrets nés sous des combles, quand ce n'est pas dans les caves, et à qui maintenant l'on va contester le liberté de s'emparer de la rue où ils avaient élu carrément domicile, avec cette belle confiance des tout petits qui, comme les oiseaux font leurs nids partout où cela leur plait.

Ce n'est pas la vraie *place, convenons-en, mais où voulez-vous qu'ils courent, gambadent, se bousculent et se chamaillent ces petits qui vivent dans des petites rues et qui ne peuvent entrevoir le parc le plus proche qu'aux jours de fêtes, quand le papa peut aider la maman à promener tout son petit monde?*

Mais, avant d'édicter cette loi, il fallait percer ici et là, à travers tous ces coins populeux, de larges trous que l'on aurait convertis rapidement en places, squares, jardins, et les multiplier, les multiplier sans scrupules, jusqu'au moment où tout le monde aurait pu trouver son coin sans encore s'emparer du trottoir ou de la rue. Le moment serait venu alors d'interdire aux enfants des ébats dangereux et nuisibles. Ce règlement serait devenu un acte sage et nécessaire. Tout le monde l'aurait appuyé de son bon vouloir, et les enfants auraient vite pris l'accoutumance de ne pas l'enfreindre. Mais à l'heure qu'il est, le mettre en vigueur semblerait un attentat contre la santé et la vie des petits enfants qui n'ont pas un pouce de terrain pour y manifester leur turbulence et leur gaieté; le mettre en vigueur, en ce moment, équivaudrait à condamner à l'étiolement toutes ces plantes humaines qui ont besoin, pour vivre, d'air, de soleil et de mouvement; ce serait accélérer la marche au cimetière des petits cercueils blancs, derrière lesquels les mères défaillent de douleur...

MADELEINE.

NOS PLUS RECENTS POÈTES

Par LOUIS DANTIN

Vivre! par *Edouard Chauvin.* — Un volume de 124 pages, Roger Maillet, éditeur, Montréal, 1920

M. Edouard Chauvin est entré dans la poésie par la bohème. Son premier livre: *Les Figurines*, chantait la gaieté conventionnelle des greniers d'étudiants, des ripailles bruyantes, des bourses dégarnies et des lorettes de boulevard. Avec juste le débraillé convenable au sujet, le cynisme léger et la mélancolie superficielle du genre, il traçait des tableaux où se retrouvait bien un peu la touche du peintre Marcel, mais que colorait une gaieté franche et un esprit tout spontané. C'était presque ouvrir une voie neuve dans notre littérature, qui toujours s'était prise terriblement au sérieux. En faisant éclater le rire et résonner le quolibet dans l'assemblée solennelle de nos épiques, de nos didactes, de nos Werthers et de nos Renés, M. Chauvin élargissait chez nous le domaine de l'inspiration; il proclamait le droit à la joie pour tous les martyrs de la Muse. Tout d'ailleurs n'était pas dans cette veine blagueuse. Je me rappelle des strophes secrètement émues où une visite chère et fêtée se résolvait en songe, laissant l'âme au réveil déçue et vide; certains billets de pensionnaires où l'amour des jeunes cœurs était si bien surpris dans son éclosion naïve. Mais rien dans l'œuvre ne pesait; tout était vif et clair, pénétré de vigueur et d'optimisme. Nous nous disions: Voici un esprit sain qui s'est préservé du mal des pleurs, et qui porte plus haut que les réalités tristes, plus haut que les névroses intimes, la coupe de sa gaieté gauloise.

Eh bien! M. Chauvin, sans crier gare, s'est assagi et endolori. Sa nouvelle œuvre nous le montre délaissant la muse folle dont le vrai nom était Musette, épris maintenant de beautés graves et de réalités poignantes. Il a subi la langueur épidémique; il moralise, symbolise et broie du gris comme tout le monde. "Vivre" n'est plus pour lui faire la vie, mais la contempler et la souffrir. Cette évolution était à prévoir, sans doute; seulement nous ne l'eûssions pas crue si soudaine. Faut-il s'en féliciter? Les choses de transition dont ce livre est formé n'offrent pas là-dessus de réponse complète. On leur découvre, ici et là, une substance trop ténue, dont la fluidité s'évapore sans laisser de trace; une pensée un peu molle, dont les racines, semble -t-il, n'ont pas plongé au tréfond de l'âme. Ailleurs le poète s'est mieux trouvé, et a saisi l'impression vivante et le mot vrai pour la transmettre. Il démontre, en tout cas, un talent qui se plaît à explorer divers chemins et se sent capable de plus d'un effort. Lui reprocher de n'avoir pas inventé une gamme, ce serait le blâmer de ne pas atteindre au génie: il vaut mieux constater qu'il combine assez bien les notes et les modulations admises. Si un timbre, un accent, distingue la voix individuelle, il est toujours permis de répéter les vieilles chansons. C'est ce que l'auteur a tenté, élargissant sa forme à mesure que sa pensée se recueillait et devenait grave. En certaines pièces il côtoie maintenant le vers libre, et dans toutes percent plus ou moins les tendances et les procédés de la métrique moderne.

Je veux citer, comme exemple de son meilleur faire, ces strophes d'une sensation inquiète, aux tons brouillés comme la mémoire d'un cauchemar, imbues de la terreur vague des choses pressenties:

La lune m'a fait peur avec sa face blanche,
Car sa blancheur ressemble aux linceuls de la mort.
Tragique Nuit! J'ai peur de la lune qui penche
Sa pâleur mortuaire au fond de mes remords.

J'ai crié vers la Nuit, afin que de ses voiles
Elle veuille essuyer mon front, et que ses mains
Me cachent pour toujours les cruelles étoiles
Qui viennent jusqu'à moi des célestes chemins.

O Nuit, pensive et bonne, aie pitié de ma vie
Dont la houle s'effare ainsi qu'un océan.
Laisse, ô Nuit, reposer ma pauvre âme asservie,
Et que, dans tes bras noirs, je me livre au néant.

Mais la Nuit me regarde avec des yeux de femme
Et penche son visage au dessus des douleurs
Que garde au fond de soi, comme un poison, mon âme...
Mais la Nuit me regarde avec des yeux en pleurs!...

Dans une intonation moins sombre, mais d'une plainte voilée et douce, c'est une cantilène aimable que celle-ci, et elle dit bien le deuil des vies fauchées en pleine splendeur:

Semblables aux filles de joie
Mortes dans leur robe de soie,
Feuilles tombées en plein été,
Je pense à la beauté
Que vous avez été.

Comme les fleurs fanées d'un bal
Sur le parquet banal,
Vous êtes là, mortes avant l'automne,
Tandis qu'autour de vous l'été bourdonne
Et que l'espoir des midis sonne.

Et d'autres feuilles vivent
Parmi la clarté vive
Dansantes dans le vent
Qui fait vibrer l'arbre mouvant
Comme des lyres, autour des nids fervents.

Mais je sens que viendra le maladif automne.
Avec la bise, autour des portes, qui tâtonne;
Alors vous aussi vous irez, éparpillées,
Sur les pelouses rouillées,
Hécatombes de choses effeuillées!

Il y a bien là quelques chevilles, comme la "bise qui tâtonne" et un souci de la rime riche qui emprisonne trop le vers libre; mais il y a aussi une réelle envolée lyrique.

Même au milieu de pièces moins fortes, souvent quelque noble quatrain se dresse, quelque vers tinte plus haut, quelque image lance une étincelle. Il faut dire que d'autres strophes languissent et se traînent. Ainsi le premier morceau *Vivre*, procède par la méthode facile de l'énumération. "Vivre, c'est regarder les nuages fuyants; vivre, c'est chanter la bonne nature; vivre, c'est méditer sur les livres, etc., etc." Et l'on comprend que la matière ne manque pas, et qu'on a devant soi toute l'arpège des actions vitales. Mais c'est presque enfantin; et Victor Hugo seul a su galvaniser l'énumération par une virtuosité miraculeuse.

D'autres fois, c'est la diction qui n'est pas assez éloquente:

Soyons simples et bons,
Pour que la vie et l'heure
S'écoulent sans un bond,
Sans un choc, sans un leurre.

Que nos yeux soient surtout
L'image de ce que nous sommes
Et sachons écarter de nous
Le désir inconstant des hommes.

Voilà sûrement des strophes anémiques et étonnamment communes. L'œuvre d'ailleurs, dans son ensemble, donne

un peu l'impression d'avoir été hâtée, de n'avoir pas coûté assez de travail. M. Chauvin aurait-il, de sa bohème, gardé un soupçon de paresse? C'est ce qu'il eût dû secouer d'abord en s'attaquant à l'art sérieux. Ici l'indolence est fatale: au lieu d'un jeu léger il s'agit d'un combat, où la pensée doit être aiguisée comme une lame, et où le mot est l'ennemi. L'auteur devra s'escrimer beaucoup plus s'il veut conquérir le grand art et compter parmi les parfaits.

En attendant, je ne sais pas au juste si je préfère "Vivre" aux "Figurines", M. Chauvin plaintif à M. Chauvin gai luron. Mais je crois que c'est plutôt le contraire.

* * *

Brumes du Soir, par *Francis Desroches.* — Un volume de 132 pages. Imprimerie de l'Action Sociale. Québec, 1920.

Le volume de M. Francis Desroches est l'œuvre d'un novice en rimes, et comme tel il a droit a de l'indulgence. Ce n'est pas condamner le jeune poète que de signaler l'inexpérience, l'infériorité même, d'une bonne partie de ces essais. Un premier recueil risque d'être l'exhumation des lignes mort-nées conçues depuis la tendre enfance, le phonogramme de nos premiers vagissements. Ces choses puériles et factices devraient rester dans l'armoire aux joujoux; mais les auteurs manquent presque toujours de la faculté de se démêler eux-mêmes; ils sont enclins à s'accepter en bloc, sans auto-critique, sans distinction de ce qu'ils ont accompli et de ce qu'ils ont raté. Puisqu'on nous sert toute la corbeille, c'est à nous à opérer le triage, en dégageant par élimination les éléments qui conservent quelque valeur.

Elaguons tout d'abord ce qui n'offre aucune invention, aucune nouveauté d'aperçus, ce qui répète tels quels des lieux communs périmés et prescrits. Le monde est plein de livres où s'accumulent depuis des siècles les idées, les impressions et les sensations. On ne peut vouloir sans doute qu'une œuvre nouvelle surgisse de pied en cap. sans antécédents ni analogues: il faut au moins, pour justifier son existence, qu'elle jette la glaise ancienne dans un moule de sa création, qu'elle rallume à son propre tison les idées éteintes. Sinon, c'est une réédition pure et simple dont personne n'éprouve le désir. Celui qui songea le premier que la vie est fugace, celui qui le premier s'avisa de dire "Je vous aime", firent des trouvailles étourdissantes et d'un éclat presque surhumain; mais ces formules ayant servi depuis quelques millions de fois, leur empreinte s'est usée comme celle de ces monnaies qui ont passé par trop de mains. Elles n'ont plus qu'une valeur d'échange; il faut leur recréer des lignes et des angles pour en refaire une matière d'art. De ce chef, écartons, comme de seconde ou centième main, un tiers ou plus de ces morceaux. Ils peuvent n'être ni ouvertement faux ni audacieusement ridicules: ils ne pèsent pas assez, tout simplement; ils ajoutent trop peu, ou n'ajoutent rien du tout, au compte total de la pensée:—ces *Regrets du Mourant*, entre autres:

Pourquoi pleurer, pourquoi gémir
Lorsque tes peines vont finir?
Pourquoi ton âme solitaire
Craint-elle de quitter la terre?
— C'est que mon cœur s'attarde encor
A la lumière aux reflets d'or
Du dernier soleil qui décline
Aux arbres verts de la colline.

Ou bien ce *Duo* sentimental:

Si tu le veux, ô ma mignonne,
Allons au bois;
Dans mes yeux le bonheur rayonne
Quand je te vois.

Assis tous deux sous la ramure
En ce beau jour,
Nous écouterons la Nature.
Chantant l'Amour.

Ces choses seraient passables dans Théocrite ou dans Longus, mais nous vivons au siècle infiniment las de Samain et de Verhaeren.

Eliminons encore tout ce qui, à l'exclusion de l'idée, pèche par la forme insuffisante, par l'imagerie surannée, par l'allure empêtrée et lourde. Nous cherchons dans le vers une sculpture, non une menuiserie, une symphonie, non un bruit de rouages. Dès lors, nulle raison d'être pour des strophes comme celles-ci:

Je ne suis qu'un hibou
Ami des champs funèbres,
Hou! Hou!
Familier des ténèbres,
Et qui toujours se plaît
Dans l'ombre et le mystère
Sous le pâle reflet
D'un astre solitaire.

Nulle excuse pour les stances bouffonnes des *Folies à la Lune*, imitation flagrante, et gauche jusqu'à la parodie, de la fine ballade de Musset; non plus, pour ces caresses bourgeoises qui s'offrent tout crûment, avec tous les points sur les i:

Sur votre bouche, ô frais calice,
Je veux poser ma lèvre en feu.
N'ayant que l'Amour pour complice,
Dans le calme du salon bleu,
Sur votre nuque blanche et lisse
Je poserai ma lèvre en feu.

Pourquoi ne pas dire tout de suite: "J'aimerais vous baiser dans le cou?"

Quand cette autre hottée aura rejoint la précédente, que restera-t-il?

Eh bien! et c'est étrange, mais très heureux à constater, il restera encore assez pour ne désespérer nullement de M. Desroches comme artiste. Il restera des inspirations qui, sans être très hautes, témoignent d'un sens poétique réel; un bon nombre de formes esquivant la banalité et touchant un degré de force ou de grâce. Ainsi, il ne faut pas dédaigner du tout la jolie lettre: *A l'Inconnue qui m'écrit et signe Gitana*. Elle est délicate de pensée; elle a de l'esprit et de la tournure:

De vous je ne sais rien que votre petit nom,
Mais la femme souvent nous trompe sur ce thème.
Croyant caresser Rose on embrasse Manon,
Et l'on adore Claire en aimant Chrysanthème.

Vos billets sont gentils, tout pleins de mots fort doux;
J'en conserve le charme en mon âme inquiète,
Je les apprend par cœur, mais aucun rendez-vous
N'apporte à Roméo la voix de Juliette...

Vous dites aimer ceux qui chantent dans leurs vers
Les fleurs et les oiseaux, l'amour et la jeunesse;
Mais plaignez-vous celui dont les pensers amers
Laissent flotter sur tout une vague tristesse?

Vos yeux! Mais je ne sais pas même leur couleur
Quand le premier venu, plus heureux, les admire;
Votre lèvre a peut-être une grâce de fleur
Mais je ne peux chanter, belle, votre sourire.

Ah! vous me livrez bien, en passant, un secret
Qui d'un plus grand mystère est le prudent complice,
Mais quand je songe à vous, pourquoi donc nul portrait
Ne vient-il éclairer l'ébauche que j'esquisse?

Alors si vous leviez, pour contenter mon cœur
Le masque de velours dont votre front se voile,
J'aurais pour vous bénir des mots d'enfant de chœur
Qui sur son rêve bleu voit monter une étoile.

Mais non! votre pudeur repousse mon désir,
Car à d'autres amours votre âme est retenue,
Et je souffre, goûtant quand même ce plaisir
D'être un jouet futil aux doigts de l'Inconnue!

Il y a de l'attendrissement et du songe dans *Par un Soir* et dans *A Toi;* il y a de la philosophie dans *Les Vieux Livres* et une pitié grave dans *Détresse;* il y a dans *Rose Effeuillée* une raillerie légère du cruel caprice féminin. — Voici, dans ces trois vers, une très belle et profonde pensée:

Ah! des pleurs me montent aux yeux
Au souvenir des morts, et j'ai peur de la vie
Où l'on ne fait que des adieux.

Et voici un quatrain classique que, pour ma part, j'aurais voulu écrire:

Cependant sur ma main sa main s'était posée;
Son sourire me fit voir l'émail de ses dents,
La pureté régnait en ses beaux yeux ardents
Et la paix envahit mon âme reposée.

J'aime jusqu'à la peinture un peu fruste, mais non sans couleur, des premières strophes de *Minuit sonne,* et elle me rendrait presque la peur ancienne des loups-garous:

Sous le feuillage on sent leur troupe
Aller, venir en bonds nerveux.
Des lutins noirs aux longs cheveux
Dansent, ricanent sur leur croupe.

Ils enfoncent leurs doigts crochus
Aux flancs amaigris de ces fauves;
Leurs yeux lancent des éclairs mauves
Sous l'ombre des sourcils fourchus.

Bref, on s'étonne que M. Desroches soit l'auteur à la fois de choses si nulles et d'autres parfaitement suffisantes. S'il a eu l'art de produire celles-ci, il saura sûrement se maintenir à leur niveau et se faire une règle de n'en pas descendre. — C'est le conseil, enveloppé de phrases générales et teinté de beaucoup de bienveillance, que lui donne M. l'abbé Camille Roy, son ancien professeur de lettres, dans la préface qu'il lui a écrite, et c'est l'avis même que j'ai voulu préciser. Surveillons M. Desroches. Il y a en lui quelque chose qui cherche à se traduire, et qui probablement y réussira.

LOUIS DANTIN.

RENDONS A CESAR....

Dans notre dernier numéro à l'article de "Nos Grandes Institutions financières, page 23, au bas de la vignette représentant l'immeuble du Crédit Foncier franco-canadien, nous avons écrit par erreur "Edifice de la Société d'Administration Générale". Cette Société est simplement locataire dans le superbe immeuble du Crédit Foncier Franco-canadien. Dont acte.

A MON PIANO

Depuis bientôt dix ans on n'entend plus ta voix!...
Et des mains qui couraient sur tes touches d'ivoire,
Faisant naître tes chants ou tes pleurs, autrefois,
Un souvenir est-il resté dans ta mémoire?

En rêve, je t'entends résonner et gémir,
Comme un écho lointain d'ancienne mélodie;
Aurais-tu, comme nous, une âme pour souffrir
Et pleurer ta douleur en larmes d'harmonie?

Ou, veux-tu m'apporter l'oubli d'avoir vécu
Et jeter dans ma vie un rayon d'espérance?...
Mais pourquoi?... Le Destin m'a-t-il jamais vaincu?...
Suis-je né pour souffrir sans aimer la souffrance?...

Amant de la Nature, épris de sa splendeur,
Je lis, émerveillé, dans son livre céleste;
Du devoir accompli je connais la grandeur;
Au déclin de mes jours, que m'importe le reste?...

Ne trouble plus ma nuit; soyons muets tous deux:
Sur ton clavier n'accepte aucune main nouvelle
Et moi je poursuivrai, calme, silencieux,
Le chemin qui conduit à la rive éternelle...

E. E. LAURENT.

Montréal, le 3 novembre 1920.

CANADA

A ELISABETH GASCON,
très affectueusement.

C'est le même océan aux mêmes flots rythmiques
Qui berce, dans un rêve ardent et orageux,
En même temps que la Bretagne aux rocs brumeux.
Cette France qui vit par-delà l'Atlantique.

Enfants des conquérants hardis, fiers ou stoïques,
Ceux d'Ottawa n'ont pas oublié leurs aïeux,
Et ceux de Saint-Malo ont encore en eux
L'amour des exilés que Cartier leur indique...

Et, ce soir, accoudée au rebord des remparts,
Dans ces murs malouins qui virent leurs départs
Cingler vers l'horizon d'une nouvelle aurore, —

Je songe à vous, petite sœur du Canada,
— Vous, fille des héros qu'un grand espoir guida, —
Moi, fille de tous ceux qui les guettent encore.

MARIE-PAULE SALONNE.

Saint-Malo, Octobre 1920.

UN PEU D'HISTOIRE

Le pape Sixte-Quint disait à ceux qui prenaient le vendredi pour un jour néfaste, qu'il estimait personnellement ce jour plus que tous les autres de la semaine, — ce qui, par parenthèse, pouvait paraître une superstition en sens contraire, — parce que c'était le jour de sa naissance, le jour de sa promotion au cardinalat, de son élection à la papauté et de son couronnement.

François Ier assurait que tout lui réussissait le vendredi



GUSTAVE GAGNON



Par ARTHUR LETONDAL

S'il vous est jamais donné d'observer un jour par les rues de Québec un homme marchant d'un pas robuste et guilleret, le noeud de sa cravate au vent, perdu dans le rêve, fredonnant parfois un thème qui l'obsède et tiré à chaque instant de sa rêverie pour saluer les passants qu'il rencontre et qui tous semblent le connaître: ne croyez pas que ce soit un député, ou un politicien quelconque. Les politiciens connaissent à vrai dire beaucoup de monde, mais ne sont pas des rêveurs. Ils ruminent d'habitude autre chose que des thèmes musicaux. Leur noeud de cravate est soigné... comme leur attachement au parti. Cherchez plutôt chez les artistes... ce doit être Gustave Gagnon.

Qui ne connaît, à Québec, l'ancien organiste de la Basilique, celui qui fut lié, pendant près d'un demi siècle, à la vie sociale et religieuse d'une ville où l'on conserve de si vénérables traditions ? Aussi Gustave Gagnon est-il québecquois dans l'âme. Vous le constaterez sans tarder si vous causez un jour avec lui en cheminant le long des remparts auprès desquels il habite. Vous verrez alors jaillir de son âme d'artiste cette admiration passionnée, ce sens inné de la poésie des choses, et il vous convaincra, — en est-il besoin ? — que c'est à Québec qu'on respire le plus largement le parfum de la France d'autrefois.

Gustave Gagnon a été mêlé si étroitement au mouvement musical de notre pays, que sa biographie serait l'histoire même de la musique depuis 1860, époque à laquelle il commençait à Montréal ses études musicales; il avait alors dix-huit ans, étant né à la Rivière-du-Loup, (en haut), aujourd'hui Louiseville, le 6 novembre 1842. C'était l'époque où commençait à s'affirmer toute une génération de jeunes musiciens: Moïse Saucier, Dominique Ducharme, Charles Panneton, Octave Pelletier, Salomon Mazurette, J. André Fowler, etc.; où Sabatier faisait exécuter sa cantate en l'honneur du jeune prince de Galles (plus tard Edouard VII), où le pianiste Louis M. Gottshalk et la chanteuse Carlotta Patti donnaient des concerts au **Mechanics Hall**, où l'harmonie du "club des Montagnards" dirigée par un nommé Benoit faisait retentir la salle du Marché Bonsecours de ses voix dit-on bien exercées, où le talentueux Calixa Lavallée commençait à éblouir le public de Montréal par la facilité avec laquelle il jouait un peu de tous les instruments. C'était aussi le temps où la jeune Emma Lajeunesse, — devenu plus tard l'Albani, — étudiait le piano sous la direction de son père, Joseph Lajeunesse, lequel rêvait déjà pour sa fille les plus hautes destinées.

Après quatre années passées à Montréal, où il étudia sous la direction de Paul Letondal, Gustave Gagnon fut nommé organiste de l'église St-Jean-Baptiste de Québec. Désormais, c'est-à-dire depuis 1864, il résidera dans cette ville, d'où il ne s'absentera que pour faire un voyage d'études en Europe.

Aussitôt installé à Québec, Gustave Gagnon prend part à toutes les initiatives artistiques. C'est ainsi qu'il fut un des fondateurs de l'**Union Musicale**, société chorale qui donna, en l'église Saint-Jean-Baptiste, de mémorables exécutions, des messes et des oratorios de Haydn, de Mozart, de Hummel et de Cherubini. Cette **Union Musicale** qui connut de beaux jours, eut pour fondateurs, à part Gustave Gagnon: Ephrem Dugal, Petrus Plamondon, Ernest Gagnon, Elzéar Déry, Napoléon Legendre, F. X. Gauvreau, le Docteur Ch. Gingras et le notaire Louis Leclerc.

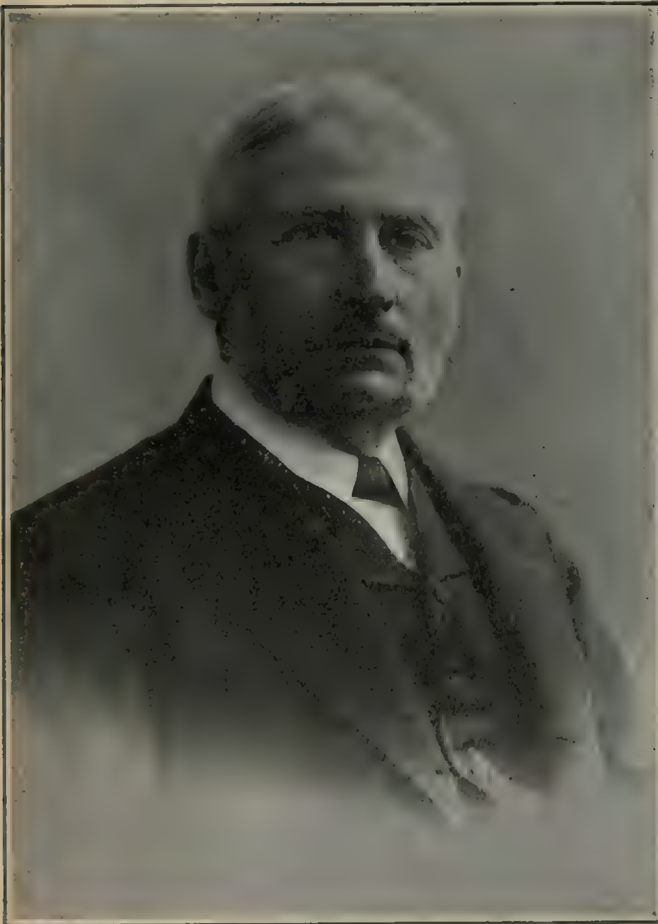
Pendant ces quelques années de labeur et d'activité, Gustave Gagnon poursuivait néanmoins ses études, aidé des conseils de son frère Ernest Gagnon, (musicien distingué, plus connu par la suite comme écrivain), et se préparait ainsi à profiter d'un voyage d'études qu'il fit en Europe en 1870. A Paris, il fut élève d'Alexis Chau-



M. GUSTAVE GAGNON

vet, alors organiste de la Trinité et de Antoine Marmontel. Mais il dut, après quelques mois, quitter Paris en pleine Commune. Il se dirigea alors vers Liège où il devint, au Conservatoire de cette ville, élève de Toussaint Radoux pour l'harmonie et de Etienne Ledent pour le piano. De là il passa en Allemagne l'année suivante; et c'est Leipzig qui l'attire par ses fameux concerts du **Gewandhaus.** Il séjourne là quelque temps, connaît Louis Plaidy, (nom connu de ceux qui se livrent aux gammes), dont il prend des leçons, ainsi que de l'organiste Paperitz. Mais l'événement capital de son séjour

à Leipzig, ce fut la production de l'oratorio de **Ste-Elizabeth,** composé par Franz Liszt, et que l'auteur vint lui-même diriger, quittant pour cela Weimar où il vivait habituellement, pour s'installer à Leipzig durant le temps des répétitions. Il y avait alors en cette ville un autre canadien du nom de L.-Arthur Dumouchel, qui fut par la suite organiste à Albany, état de New-York. Ce fut pour nos deux jeunes canadiens une grande impression que de voir à l'oeuvre un artiste comme Liszt, compositeur génial, chef d'orchestre d'un magnétisme irrésistible.



M. ERNEST GAGNON

De retour à Paris en 1872, Gustave Gagnon eut l'avantage de connaître le compositeur Camille Saint-Saëns — celui-ci venait d'écrire son célèbre **concert** en sol mineur — qui au cours d'un entretien, donna au piano une interprétation de son oeuvre, avec un brio et un enthousiasme que seules connaissent ces réunions intimes où les artistes se livrent dans toute la spontanéité de leur génie... C'est un souvenir que Gustave Gagnon aime à raconter. Au surplus, observateur perspicace, homme de goût, causeur agréable servi par une mémoire fidèle, Gustave Gagnon a-t-il conservé de ses voyages, mille observations piquantes, et sa conversation, émaillée de souvenirs et d'anecdotes, est une vraie fête pour l'esprit.

En 1873, Gustave Gagnon revenait au pays et reprenait ses fonctions d'organiste à l'église St-Jean-Baptiste, Trois ans plus tard il succédait à son frère Ernest Gagnon comme organiste de la cathédrale de Québec

Nommé en 1875 professeur de solfège et de chant. choral à l'Ecole Normale Laval, Gustave Gagnon eut dans cet établissement de nombreux élèves. Nous citerons en particulier Joseph D. Dussault, l'organiste de Notre-Dame à Montréal, l'artiste regretté que la mort vient de faucher en pleine maturité de talent.

Gustave Gagnon a partagé sa vie laborieuse entre les fonctions d'organiste, le professorat et la composition.

Son talent d'organiste se caractérise par une faculté d'improvisation des plus heureuses. On sait que l'improvisation a sur la pièce écrite l'avantage de toujours être en situation, et de s'adapter à la circonstance qui l'a fait éclore. C'est une nécessité du culte catholique, et, pour un artiste inspiré, une forme de l'éloquence musicale. A la science du musicien, Gustave Gagnon joint le don de traduire l'atmosphère d'une cérémonie et d'en dégager en quelque sorte le sentiment.

Comme professeur il a formé des légions d'élèves, pour ne nommer que le regretté J. D. Dussault, Léo Pol Morin, actuellement à Paris, et Henri Gagnon, son digne fils et successeur aux orgues de la Basilique de Québec.

Il fut un des fondateurs de l'Académie de musique de Québec en 1868, et se dévoua longtemps au progrès de cette institution.

Comme compositeur nous devons à Gustave Gagnon une **Messe Royale** harmonisée, qui fut exécutée lors des fêtes de 1880 à l'occasion du Congrès Catholique et de la célébration de la St-Jean-Baptiste, par un choeur de plus de 600 voix soutenu par un accompagnement de musique militaire. — Ceci se passait sur les plaines d'Abraham à Québec, et cette musique simple et grandiose en cette cérémonie religieuse et patriotique fît le plus grand effet. Ce même jour on donnait pour la première fois **O Canada** de Calixa Lavallée, l'hymne qui devait être adopté comme chant national du Canada tout entier. Voilà assurément une fête qui a laissé de beaux souvenirs.

Gustave Gagnon a signé nombre de pièces de piano finement travaillées, deux **marches pontificales,** (l'une dédiée à S. E. le Cardinal Taschereau, l'autre à S. E. le Cardinal Bégin), et plusieurs motets et cantiques.

Après avoir occupé le poste d'organiste de la Basilique de Québec depuis 1876, Gustave Gagnon a pris il y a quelques années une retraite bien méritée. Il eut alors la consolation de voir son fils, M. Henri Gagnon lui succéder, — et les orgues vénérables, passées aux mains d'un jeune artiste plein d'ardeur et de talent, perpétuent l'oeuvre d'une lignée d'organistes remar-

quables. L'organiste actuel est au surplus un artiste d'une incontestable valeur, musicien sérieux, homme de goût, formé en dernier lieu à l'école des maîtres français Ch. M. Widor et Eugène Gigout.



M. HENRI GAGNON

Ernest Gagnon, Gustave Gagnon, Henri Gagnon forment une lignée d'organistes. Dans un pays comme le nôtre, où la stabilité des traditions professionnelles dans les familles ne semble pas exister autant qu'en Europe, le fait mérite d'être signalé. C'est un bel exemple. Il témoigne à la fois de l'héritage du talent et de véritables convictions artistiques.

ARTHUR LETONDAL

CONSOLATION

J'avais rêvé de faire une œuvre de poète,
Une œuvre remarquable en tout, et si parfaite

Que l'univers entier eut été réjoui,
Et de me lire fut resté comme ébloui...

J'aurais voulu trouver des mots pour la souffrance,
Pour toutes les douleurs exalter l'espérance,

Chanter l'amour heureux qui gazouille et qui rit,
L'adolescent qui croit, le vieillard qui sourit;

J'ai rêvé d'un beau livre aux pages immortelles
Pour chanter mon pays, un livre aux pages telles

Que les morts sommeillant sous le lierre noirci,
Du fond de leurs tombeaux m'auraient crié: Merci!

J'ai rêvé de la gloire; elle n'est pas venue,
Et je reste pour elle une triste inconnue...

Mais je ne pleure pas le rêve s'il a fui:
Tous les trésors humains sont dans un mot de LUI.

Son âme est une sœur ardente de mon âme.
Sur son cœur, chaque jour, je ravive ma flamme.

Il n'est pas de refrains, il n'est pas de chansons
Qui valent nos baisers, qui valent nos frissons;

Nul tercet radieux, nulle page d'un livre
N'égalent les instants que Dieu nous donne à vivre;

Son langage est plus doux que la langue des dieux,
Et les rythmes rêvés sont écrits dans ses yeux!...

BLANCHE LAMONTAGNE BEAUREGARD.

NAISSANCE DE L'ÉTÉ

Sur la grève une huitre baille... Aux rayons de vie que projette du ciel un astre puissant, le mollusque qui semble mort, ressent en lui une jouissance qu'on ne peut comprendre...

L'air tout entier est enflammé et noie de ses feux la nature, qu'il nourrit. Dans le creux des vallons, des petits ruisseaux, derniers vestiges d'une saison pluvieuse, avant de retourner aux étangs, donnent aux mousses une verdeur prolongée. Dans les champs, les fleurs voient avec mélancolie venir la force de l'âge. De leurs trous humides les bestioles sortent et s'élancent. Une chaleur timide s'étend en nappe profonde et pénètre déjà les bocages.

"Adieu! Printemps! Adieu! Matins frileux, brises tièdes! Place! Je veux être pénétré de ce souffle qui donne la force aux chênes. Dans la plaine je veux aller, le visage au vent, sentir les effluves montantes des blés qui lèvent. Sur les cailloux brûlants des routes que mes pieds se meurtrissent et que dans ma course ardue mon corps peine. Je veux vivre. A moi l'ardeur des élans forts!"

Sur la grève un homme passe... Brûlés par les rayons de l'Eté naissant, ses membres sont aussi marqués d'éraflures d'épée ou de cable tendu. La misère il l'a vécue. Sur son front coule la sueur; ses narines dilatées respirent l'air salé. Il va et tout son être, fait de muscles durcis, est vigueur et joie.

HAREL.

L'Organisation Internationale du Travail

Par MAGALI MICHELET

La Société des Nations a, depuis deux ans, fait l'objet de maintes controverses. Partisans enthousiastes et détracteurs systématiques, ceux-ci, il faut bien le reconnaître, infiniment plus nombreux que ceux-là, ont au cours d'articles innombrables entrepris de convertir à leur point de vue des lecteurs dont la grande majorité, déçue, peut-être, par la mise en train laborieuse du gigantesque organisme, n'a pas tardé à se désintéresser des arguments lancés par l'un et l'autre camp.

L'assemblée de Genève, tenue en décembre dernier, n'a pas sensiblement influencé l'opinion publique, et il semble que pour émouvoir les masses, convertir les incroyants, affirmer la foi des fidèles, il sera nécessaire que la Société des Nationas manifeste sa vitalité autrement que par des réunions parlementaires internationales où les concessions forcées de part et d'autre nuisent trop fréquemment aux décisions que réclamerait le bien général. Cette assemblée aura eu, du moins, pour résultats d'attirer l'intérêt sur un organisme corollaire de la Société qui, jusqu'à présent, n'a que peu retenu l'attention du grand public, encore qu'il ait, depuis un an, poursuivi une œuvre qui s'est amplifiée de jour en jour: l'Organisation internationale du Travail.

Rappelons en quelques mots comment est née cette institution. Au lendemain de l'armistice, les conditions économiques du monde étaient telles qu'il eut été utopique de songer à établir la paix sans assurer par une organisation internationale le sort matériel et moral de la masse ouvrière qui, en même temps qu'elle venait de prendre conscience de sa force, avait prouvé indéniablement à l'univers que l'on ne saurait désormais ignorer ce facteur dans le problème que posait la reconstitution économique du monde. A l'heure trouble, propice à la fermentation des germes du bolchevisme, il fallait qu'une grande force se leva, qu'une haute autorité morale fit entendre aux peuples des préceptes d'équité envers les travailleurs, et que fut trouvée une base solide à la renaissance économique, laquelle pouvait seule établir la paix sociale.

Une organisation méthodique du travail, non pas faite au profit de certaines classes, mais pour le bénéfice de toutes les classes, s'imposa à ceux qui, à Paris, élaboraient le Traité, comme une nécessité dont le dédain eut voué l'œuvre de la Conférence à une inéluctable faillite. Ils décidèrent donc de nommer une commission chargée d'étudier dans leur ensemble les conditions du travail.

Cette commission se composait de deux membres de chacune des cinq principales puissances et de la Belgique et d'un membre appartenant respectivement à la Pologne, à la Tchéco-Slovaquie et à Cuba. Les travaux d'enquête furent poussés avec la plus vigilante énergie, ils révélèrent dans certains pays des conditions que l'on peut qualifier sans exagération de plaie sociale. Et ce fut le rapport final de la commission qui donna naissance au Préambule de la Partie XIII du Traité, véritable Charte du travail, proclamant le droit à plus de justice pour ceux qui, dans une large mesure, assurent la prospérité commune. Ce Préambule, dont les conclusions resteront comme l'un des plus beaux appels adressés à la fraternité des hommes et des peuples, vaut d'être cité:

"Attendu que la Société des Nations a pour but d'établir la paix universelle et qu'une telle paix ne peut être fondée que sur la base de la justice sociale;

"Attendu qu'il existe des conditions impliquant pour un grand nombre de personnes l'injustice, la misère et les privations, ce qui engendre un tel mécontentement que la paix et l'harmonie universelles sont mises en danger et attendu qu'il est urgent d'améliorer ces conditions: par exemple en ce qui concerne la réglementation des heures de travail; la fixation d'une durée maxima de la journée et de la semaine de travail; le recrutement de la main-d'œuvre; la lutte contre le chômage; la garantie d'un salaire assurant des conditions d'existence convenables; la protection des travailleurs contre les maladies générales ou professionnelles et les accidents résultant du travail; la protection des enfants, des adolescents et des femmes; les pensions de vieillesse et d'invalidité; la défense des travailleurs occupés à l'étranger; l'affirmation du principe de la liberté syndicale; l'organisation de l'enseignement professionnel et technique et autres mesures analogues;

"Attendu que la non-adoption par une nation quelconque d'un régime de travail réellement humain fait obstacle aux efforts des autres nations désireuses d'améliorer le sort des travailleurs dans leurs propres pays;

"Les hautes parties contractantes, mues par des sentiments de justice et d'humanité aussi bien que par le désir d'assurer une paix mondiale durable, ont convenu ce qui suit:

"Article 387 — Il est fondé une organisation permanente chargée de travailler à la réalisation du programme exposé dans le Préambule.

"Les membres de la Société des Nations seront membres de cette organisation, et désormais la qualité de membre de la Société des Nations entraînera celle de membre de la dite organisation.

"Article 388 — L'organisation permanente comprendra une Conférence générale des représentants des Membres, un Bureau international du Travail sous la direction du Conseil d'administration."

* * *

Le principe de l'Organisation internationale du Travail étant reconnue, l'étude de son application pratique devait suivre immédiatement: c'est au Bureau international du Travail que cette tâche fut confiée.

On imagine facilement la difficulté des vastes problèmes qui confrontent quotidiennement la nouvelle Organisation. Est-ce à dire qu'elle pourra apporter à tous la solution équitable? Non. Elle participe des imperfections de toute institution humaine. Son œuvre pourra donner prise aux critiques. Elle aura à lutter contre des préjugés surannés. Déjà dans son court passé, elle s'est heurtée à l'égoïsme de certains, à la prudence timorée des gouvernements, et, de par son but même qui est de prévenir les conflits dans le monde des travailleurs, elle a soulevé la colère de ceux dont l'évangile social est la haine et le désordre. Mais dans ses traits essentiels, elle est le lien qui peut réunir en faisceau les bonnes volontés. Il faut reconnaître que ces bonnes volontés lui sont venues de toutes parts, inspirées par le souci d'apaiser les souffrances sociales, en ouvrant entre le capital et le travail l'ère des négociations franches et loyales. L'idée de réglementer le travail au moyen d'accords internationaux est d'ailleurs presque aussi ancienne que la législation du travail elle-même. Les patrons les plus

éclairés l'ont préconisée depuis un siècle aussi bien que les ouvriers, et les gouvernements de la plupart des grands pays industriels s'y sont montrés sympathiques, au moins depuis la première conférence internationale officielle au sujet de la réglementation du travail, tenue à Berlin en 1890.

Voyons comment est composé l'Organisation internationale du Travail, et de quel outillage elle dispose pour accomplir son œuvre. Comme nous l'avons dit, l'Organisation internationale du Travail fait partie, d'après les termes même du Traité, de l'ensemble des institutions de la Société des Nations, mais elle jouit au sein de cette dernière d'une large autonomie. Sa constitution plus souple, créée spécialement en vue d'une entente économique pour le bien-être de tous, lui laisse une grande liberté d'action. Par exemple, elle a pu appeler dans ses rangs des délégués allemands et autrichiens, afin qu'il fut possible d'établir l'équilibre des conditions du travail, sans lequel les autres nations auraient vu leurs relations commerciales, leurs échanges internationaux ruinés par une concurrence impossible à soutenir.

Son conseil d'administration est composé de vingt-quatre membres. De ce nombre, huit représentent les gouvernements des Etats les plus importants au point de vue industriel, quatre sont nommés par des Etats spécialement désignés et les douze autres représentent, en proportion égale, les patrons et les ouvriers. Le caractère de leur mandat est international, c'est-à-dire qu'ils sont le porte-parole de leur classe respective sans distinction de nationalité. Ce Conseil d'administration se réunit tous les trois mois. Il est chargé de résoudre tous les problèmes d'organisation et d'administration. Il établit l'ordre du jour des sessions de la Conférence, et examine les propositions qui auraient pu être faites par un gouvernement ou par une organisation patronale ou ouvrière en ce qui concerne les questions à inscrire à cet ordre du jour. C'est à lui qu'incombe le soin de désigner le directeur du Bureau international du Travail.

Au cours de sa première réunion tenue à Paris le 27 janvier 1920, il nomma à ces importantes fonctions M. Albert Thomas. L'essor que prit aussitôt l'organisme naissant prouve combien ce choix fut judicieux.

Pour assurer la réalisation du vaste programme devant lequel se trouvait placé le Bureau international du Travail, le nouveau directeur fit ratifier par le Conseil d'administration un plan d'organisation qui prévoyait la création de deux divisions principales: la Division scientifique et la Division diplomatique.

A la première de ces Divisions sont confiées la centralisation, la compilation et la diffusion de toutes les informations concernant les conditions du travail dans tous les pays. Elle s'occupe de recherches, d'enquêtes et de statistiques industrielles. Elle publie des périodiques variés traitant des questions du travail sous toutes ses formes: "Séries législatives industrielles", "Etudes et documents", "Bulletin officiel", "Communiqué quotidien", "Revue mensuelle", etc. On aura une idée de l'ampleur de ses travaux par le nombre de ses différents services: Service des renseignements et de la traduction, Législation comparée du travail, Service de statistique, Service des publications, Bibliothèque.

La Division diplomatique est chargée des relations avec les différents gouvernements. C'est elle qui prépare l'ordre du jour pour la Conférence annuelle. Elle établit des questionnaires sur tous les sujets qui doivent être discutés, centralise tous les renseignements qui peuvent être obtenus sur la règlementation du travail dans chaque pays, recueille l'opinion des gouvernements sur les différentes questions à l'ordre du jour, et à l'aide de cette documentation, prépare des rapports qui sont soumis aux délégués avant l'ouverture de la Conférence et grâce à cette méthode les débats se trouvent considérablement simplifiés.

Le personnel, d'une valeur particulière, qui assure les services de ces deux Divisions est recruté par voie de concours et est éminemment international: dix-huit nationalités sont représentées dans ses rangs.

Mais, ce qui, plus encore que des services parfaitement administrés, assurera la vitalité de l'Organisation internationale du Travail, ce sont ses Conférences annuelles comprenant des représentants patronaux et ouvriers aussi bien que gouvernementaux. Par elles, l'opinion publique de chaque pays pourra se convaincre de l'utilité de son rôle, des efforts faits, des résultats acquis et de la nécessité de lui accorder un concours généreux.

* * *

L'ordre du jour de la Conférence ayant été préparé par les services techniques du Bureau international du Travail, les délégués se réunissent à la date et au lieu fixés par le Conseil d'administration. Disons, en passant, que les débats ont lieu en français et en anglais — les deux langues officielles — encore que le français tienne une place prépondérante dans la discussion, la plupart des délégués parlant notre langue avec facilité.

Chaque pays est représenté par quatre membres dont deux sont délégués par leur gouvernement, les deux autres représentent respectivement les patrons et les ouvriers. Le vote sur toutes les questions soumises aux délibérations est individuel, même les deux délégués gouvernementaux d'un seul pays ne doivent pas nécessairement voter toujours de la même manière. Une autre particularité de la composition de la Conférence est l'institution des conseillers techniques. Obligé de restreindre le nombre des délégués on a voulu cependant que toutes les questions fussent débattues en connaissance de cause et l'on a trouvé cette solution ingénieuse. Chaque délégué a le droit de se faire assister par deux conseillers pour chacune des matières distinctes inscrites à l'ordre du jour de la session. Ces conseillers peuvent prendre la parole lorsqu'ils y sont invités par le délégué et celui-ci peut même se faire remplacer par l'un d'eux, tant pour le vote que pour les discussions, pendant toute la durée d'une session. Grâce à ce système, chaque point de l'ordre du jour peut être traité par des personnes spécialement qualifiées à cet effet. Il en résulte un grand avantage, notamment quand la Conférence a à examiner des questions concernant le travail féminin, puisque les femmes qui auront été désignées dans ces cas comme conseillers techniques pourront prendre part aux discussions, même lorsque aucune femme n'aura été nommée comme délégué.

Ce "parlement social" ne peut créer de lois, néanmoins ses attributions lui permettent de jouer un rôle efficace dans la législation ouvrière. Ses propositions mises aux voix et adoptées par une majorité des deux-tiers des suffrages exprimés, deviennent des projets de convention internationale ou des recommandations à soumettre aux différents parlements, afin de les transformer en lois nationales.

La puissance d'action de l'Organisation internationale du Travail étant ainsi restreinte par l'incapacité de donner force de loi à ses décisions, il a fallu, cependant, lui donner une garantie que celles-ci seraient plus que de

platoniques aspirations. Un des articles du Pacte dispose que tout pays signataire du Traité s'engage à soumettre à son gouvernement ou aux autorités compétentes, le projet de convention ou la recommandation en vue d'en assurer l'application par une loi ou de toute autre manière, et cela dans le délai d'un an, qui peut toutefois être porté à dix-huit mois. Il deviendra donc impossible à un gouvernement d'ignorer sciemment une question ouvrière souvent vitale pour la masse de sa population, et l'opinion publique aura l'occasion dans chaque pays de se prononcer sur les mérites de tous les projets de convention votés par la Conférence internationale du Travail.

Mais, comme la constitution d'une organisation d'ampleur mondiale doit être assez souple, pour ne pas échouer fatalement au premier obstacle, un article précise qu'en formant un projet de convention ou une recommandation d'une application générale, la Conférence devra avoir égard aux pays dans lesquels le climat, le développement incomplet de l'organisation industrielle ou d'autres circonstances particulières rendent les conditions de l'industrie essentiellement différentes, et elle aura à suggérer telles modifications qu'elle considérerait comme nécessaires pour répondre aux conditions propres à ces pays. Cet article répond à la critique le plus généralement opposée à l'internationalisation du travail, et parait devoir s'appliquer fréquemment au Canada que son climat rend le pays, par excellence, des industries saisonnières.

Il est important de faire ressortir que toute convention ratifiée n'engage que le pays qui l'a ratifiée. Il reste au pouvoir du Bureau international du Travail d'assurer la bonne exécution des engagements pris. Lorsque le Bureau reçoit une réclamation d'un gouvernement ou d'une organisation patronale ou ouvrière d'après laquelle un pays n'assurerait pas d'une manière satisfaisante l'exécution d'une convention à laquelle il aurait adhéré, le Conseil d'administration a le choix entre différentes procédures à suivre pour appliquer certaines sanctions d'ordre économique.

* * *

La première Conférence qui fut tenue à Washington, dans le Palais de l'Union Panaméricaine, fut riche en résultats pratiques, encore qu'elle se déroula au milieu de difficultés de toutes sortes, dont la moins originale ne fut pas l'abstention des Etats-Unis, ces derniers n'ayant pas signé le Traité de paix. Cette abstention ne saurait se prolonger, d'ailleurs, sans créer une situation délicate pour le Canada. Les délégués canadiens firent remarquer avec juste raison, que ces pays ont trop de liens économiques étroits pour que le régime du travail soit sensiblement modifié au Canada s'il ne l'est pas aux Etats-Unis.

Pour la première fois, se rencontraient, s'entrechoquaient les intérêts si souvent opposés des différents pays. L'internationalisation de la réglementation du travail allait-elle se révéler une utopie? L'heure était grave et décisive. Les délégués, à quelque classe qu'ils appartinssent, se convainquirent de la nécessité d'un effort vers une entente qui seule pourrait affirmer la paix sociale dans une plus juste répartition des droits et des devoirs de chacun. Les résultats acquis furent un succès. Six projets de convention furent votés. Ils ont trait à la durée de travail, — huit heures par jour et quarante-huit heures par semaine — au chômage et aux remèdes à apporter à ses conséquences par l'organisation officielle du placement gratuit, les deux suivants réglementent de façon précise le travail des femmes dans l'industrie, et, enfin, les deux derniers projets interdisent le travail des enfants au-dessous de quatorze ans et le travail de nuit au-dessous de dix-huit ans. En outre, six recommandations furent adoptées. Elles concernaient les bureaux de placement, la réciprocité de traitement des travailleurs étrangers, la prévention du charbon, la protection des femmes et des enfants contre le saturnisme, la création d'un service public d'hygiène, l'application de la convention de Berne relative à l'interdiction du phosphore blanc. L'ensemble de ces dispositions constitue une base solide sur laquelle pourra se développer la législation internationale du travail, et les statuts de l'Organisation permanente garantissent que ce premier effort ne restera pas sans lendemain.

La deuxième Conférence qui eut lieu à Gênes, le 15 juin dernier, fut consacrée spécialement à la réglementation du travail maritime. La lutte fut âpre autour du projet de convention limitant à huit heures la journée de travail dans la marine. Malgré de longs débats, il ne put se former une majorité des deux tiers nécessaire à son adoption. Cependant d'importants résultats furent obtenus puisque trois projets furent votés: sur le minimum de l'âge d'admission des enfants au travail maritime (14 ans), sur l'indemnité de chômage en cas de perte d'emploi par le naufrage du navire et sur le placement des marins.

* * *

Il est facile de juger, tant par l'importance des problèmes déjà étudiés que par les solutions qui ont été proposées, quelle sera la répercussion de l'œuvre entreprise par l'Organisation internationale du Travail sur le bien-être physique et moral du monde ouvrier. Cette œuvre, par ce que nous en savons dès à présent, permet d'espérer que l'entente, indispensable aux résultats pratiques, n'est pas seulement possible, mais en pleine voie de réalisation.

Quelque chose serait-il changé dans le monde?

MAGALI MICHELET.

Genève, le 17 mars 1921.

UN PEU D'HISTOIRE

A tort ou à raison, on raconte que lorsque Napoléon III était enfant, une négresse, diseuse de bonne aventure, consultée par sa mère, lui dit:

— Cet enfant est appelé aux plus grandes destinées, mais il devra se défier de la lettre S, qui jouera un grand rôle dans son existence.

En récapitulant la vie de Napoléon III, on trouve effectivement que la lettre S revient à tout moment. C'est par elle qu'il a commencé, à Strasbourg. Puis sont venus Sébastopol, Solférino, Sadowa. Et c'est à Sedan qu'il a fini.



MEDITATION D'INTELLECTUEL.

— Non!... ce qu'il faut se vider la tête pour arriver à se mettre quelque chose dans l'estomac!...



LES ECHOS



Par LUC AUBRY

On vient de jouer trois pièces dues à des auteurs canadiens. Qu'on compare ce qu'en ont dit avant et après les représentations nos grands confrères et on pourra juger du traitement différentiel accordé à des œuvres, ayant au moins le mérite d'être écrites en bon français et aux insanités écrites en charabia, ou aux plagiats, traducteurs et autres adaptations vers lesquels on pousse le public à grands coups de grosse caisse.

* * *

De la composition de son corps enseignent, de sa capacité, de son dévouement, dépendent le sort, l'avenir d'une nation. La chose n'est plus mise en doute, aussi les instituteurs et institutrices en tous pays sont-ils couverts de fleurs chaque fois qu'on parle d'eux au forum ou dans les journaux. Par exemple on ne les couvre pas d'or, pas même de papier monnaie. Généreux, comme pas un, le gouvernement de Québec vient d'augmenter la pension des maîtresses d'école ayant passé "25 ans" dans l'enseignement, de 25 pour cent. C'est beau! de loin; mais si on regarde d'un peu plus près on reconnait que ces pensions varient de $100. à $300. par an, avec défense aux retraités de donner des leçons. Ça c'est pour les femmes ayant consacré leur jeunesse, leurs talents et un quart de siècle de leur existence à élever des générations de bambins pour quelques piastres par mois. Les hauts fonctionnaires dont les travaux sont certainement moins utiles, moins pénibles, reçoivent de gros traitements sans cesse augmentés, des pensions proportionnées au bout de dix ans. Il y a décidément quelque chose de pourri dans nos méthodes administratives.

* * *

Les Japonais sont des exploiteurs hors de pair; ils ont trouvé moyen de mettre la superstition à contribution. Chez eux le chiffre est un porte-bonheur de premier ordre et l'abonné au téléphone désireux de posséder le chiffre fétiche, doit payer un supplément de $500. Par contre les chiffres 42 et 49 attirent la guigne au Nipon comme chez nous le malencontreux 13. Personne n'en veut et la compagnie se voit réduite à les attribuer aux postes de police, aux postes de pompiers, et... aux institutions de charité. 42 se prononce "shini" c'est à dire mort et 49 "shiku" ou autrement dit misère et souffrance. Il y a des pays où les abonnés du téléphone souffrent et sont misérables quelque soit leur numéro.

* * *

Un de nos confrères faisait récemment remarquer que sur les 9,000 sans-travail inscrits dans les divers postes de police, on ne comptait pas une seule femme. Le contraire eut été étonnant: la femme n'est jamais sans travail; elle n'est pas comme l'homme ne sachant quoi faire de ses dix doigts en dehors de son métier. La femme travaille toujours; quand ce n'est pas à l'atelier, c'est chez elle dans son logement ou dans sa chambre, pour elle ou pour les autres; elle n'a nul besoin de courir les postes de police pour trouver de l'ouvrage; elle en a toujours trop.

* * *

Le droit de réponse qui de tout temps a mis aux prises public et journaux est en ce moment âprement discuté entre auteurs, acteurs et critiques français. Un de ces derniers, et non des moindres, ayant lors de la première quelque peu malmené la "Princesse Lointaine" de Rostand en reçut une très charmante lettre qu'il publia en la faisant précéder des quelques lignes suivantes: "J'ai reçu de l'auteur une lettre que je demande la permission de mettre sous vos yeux, d'abord parce qu'elle est jolie et spirituelle, ensuite parce que je trouve assez juste de donner quelquefois la parole à l'auteur critiqué quand il met de la courtoisie dans sa réponse". Tout est dans la manière comme on voit. Avec de l'esprit de chaque côté de la barricade, un peu moins d'omnipotence d'une part et de susceptibilité de l'autre, critiques et critiqués s'entendent sans avoir besoin d'en appeler à dame Justice. A Montréal pareils incidents ne sauraient se produire, auteurs, acteurs, directeurs faisant eux-mêmes le boniment "imprimé". Chez nous la critique ressemble trop souvent à la parade de chez Nicolet.



Un grand nombre de Montréalais envahissent actuellement nos villégiatures du nord. Shawbridge, situé non loin de la métropole, est un endroit très fréquenté durant les mois de la belle saison.

"*Cedant arma togæ*". C'est probablement en honneur de cet hémistiche que notre département de la justice céda à celui de la guerre une somme de $135,774,44 pour payer les services légaux de quatre avocats représentant la Couronne — au taux de $250 par jour — dans le procès des grévistes de Winnipeg. Les grévistes étant pour la plupart des anciens soldats, ces fonds furent pris sur ceux de la démobilisation. Pas mal trouvé, mais était-il nécessaire d'en prendre autant au prix où était le beurre l'an dernier?

* * *

La gloire fait sur les gens de ce continent un étrange effet. A peine sont-ils en présence d'un personnage célèbre qu'ils le secouent comme un prunier. Après avoir subi ce traitement à Ottawa le prince de Galles, sur l'ordre de ses médecins, dut refuser sa main droite à ses concitoyens et, se contenter de leur offrir la main gauche: un "shake hands" morganatique. A New-York, Madame Currie fut si chaleureusement reçue que, le lendemain, on dut entourer son bras droit de bandelettes. On a beau être démocrate il convient de reconnaître que le salut, la révérence, honoreraient tout autant que la poignée de main ceux qui les recevraient et auraient sur cette dernière l'avantage d'être plus propre et moins dangereuse pour les célébrités.

* * *

Oh, ces prophètes! Dans sa Vie de Napoléon écrite en 1837, Stendhal dit:

> *"On ne se battra plus à l'avenir pour la possession d'une province, chose assez peu importante au bonheur de tous; mais pour la possession d'une Charte ou d'un* certain gouvernement." (*sic*).

Et aujourd'hui on se bat en Haute-Silésie pour la possession de tout ou partie de cette province. Les Grecs et les Turcs sont aux prises pour la possession de la Thrace, de Smyrne, etc.; par contre les Montréalais, loin de se cogner pour la possession d'une Charte et d'un certain gouvernement sont très pacifiquement revenus à leurs amours d'antan, que trois ou quatre systèmes gouvernementaux avaient interrompues.

* * *

En ce moment où l'on parle passablement de plagiat dans tous les domaines littéraires, l'écho suivant, emprunté à un hebdomadaire parisien, n'est certainement pas hors de saison:

"Il y a quelques jours, les chansonniers montmartrois inaugurèrent au cimetière une concession à perpétuité pour ceux d'entre eux qui mourraient dans la misère. Après quelques discours, assez émouvants d'ailleurs, un vieux chansonnier, qui connut la gloire il y a un quart de siècle, eut un mot terrible.

"Désignant un de ses confrères parmi l'assistance, et s'adressant à un de ses amis:

"Dire que lorsque je serai mort on pourrait me mettre à côté du corps de celui-là, qui nous a plagiés depuis vingt ans! Ah! non! car placé au-dessus ou au-dessous de sa carcasse, il serait encore fichu de me chiper mes "vers"!..."

* * *

Le Parlement fédéral n'a pas voulu que la Justice fasse fouetter les gredins qui vendent des narcotiques aux mineurs — pas les charbonniers mais les enfants. Le fouet est barbare, cruel, répugnant, mais la corruption de l'enfance, l'empoisonnement de toute la vie, la ruine de tout ce qui est juste et honorable dans l'existence sont choses encore plus cruelles, barbares et répugnantes. Le fouet est peut-être le seul remède efficace là où la loi est impuissante à enrayer le mal. Il vint seul à bout des étrangleurs en Angleterre, criminels que le bagne et la potence n'avaient pas intimidés. Entre les souffrances morales et physiques d'un criminel qui, pour quelques piastres, ruine la santé et l'avenir d'un enfant, et celles de leurs victimes, le Parlement aurait pu préférer protéger ces dernières que leurs bourreaux.

* * *

Les directeurs d'un théâtre montréalais ayant annoncé qu'ils se proposaient de représenter au cours de la prochaine saison, le dimanche, huit pièces dues à la plume d'auteurs canadiens, des esprits chagrins ont assez brutalement protesté: "Pourquoi seulement le dimanche" se sont-ils écriés; pourquoi pas toute une semaine comme on le fait pour les pièces ecœurantes des théâtres étrangers?" Pourquoi? parce qu'il y a commencement à tout et que nul n'est prophète en son pays. Nos auteurs sont des gens de lettres, mais ne sont pas tous des dramaturges. Ces représentations du dimanche leur permettraient de s'entraîner et les directeurs pourront faire un choix pour leurs représentations futures de la semaine. Enfin il faut compter avec cette méfiance qu'a tout public pour les choses du terroir. Après tout le sort de nos auteurs canadiens, joués deux fois, sera encore meilleur que celui des dramaturges qui ne le sont jamais, ou de ceux qui paient pour l'être. Cette tentative peut donner d'excellents résultats, pourquoi la décourager?

* * *

Une "dactylo" du ministère de la guerre, en France, ayant traduit G. M. (gouvernement militaire) par Georges Mandel, ancien secrétaire de M. Clémenceau, le ministre et académicien Louis Barthou en profita pour supprimer, par la circulaire suivante, l'emploi des abréviations dans l'armée.

"Les abréviations par initiales, livrées à l'arbitraire des fantaisies individuelles, ont fini par constituer un abus intolérable qui rend illisibles les correspondances et les rapports.

"Comme l'expérience a démontré l'impossibilité d'assigner à leur emploi des règles et une mesure, j'ai décidé de les interdire d'une façon absolue.

"Toutes les abréviations, sans exception, doivent donc disparaître dans les documents, correspondances et rapports militaires.

"La régularité et la rapidité du service ne perdront rien à ce que le respect de la langue française aura gagné."

Combien plus intolérable encore est cet abus dans notre pays bilingue où, quand on trouve dans un texte anglais X. Y. Z., il faut traduire ces lettres par A. B. C. ou quelque chose de plus ou moins correct. Ces casse-têtes sont devenus si nombreux et si indéchiffrables qu'ils rendent incompréhensible la prose qui les renferme quand, par précaution, on ne les fait pas suivre de la formule que les initiales représentent. Alors pourquoi ne pas les supprimer et, comme le dit le ministre français, respecter la langue française?

* * *

Connaissez-vous M. Austin Hopkinson? Non? c'est regrettable car ce membre du parlement britannique a fourni la formule nécessaire et cherchée pour enrayer à tout jamais les ravages des communistes et la venue du Grand-Soir. Il avait un château et nombre de maisons, il les a donnés à la communauté et s'est logé dans une grange; il possédait une automobile de luxe il en a fait cadeau à son chauffeur; il a des usines, il en abandonne le profit à ses ouvriers. Saint-Martin était moins parfait que ce parlementaire: il n'a donné au pauvre mendiant que la moitié de son manteau. Ce dévouement, cette abnégation de soi-même, cette consécration de tous ses biens au soulagement des souffrances humaines pour être généralement inconnus ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le croire dans ce siècle du triomphe de l'égoïsme; seulement on ne les cite pas dans les mondanités et c'est peut-être un tort.

* * *

Les Boches qui aimaient tant la Marseillaise en 1870 qu'ils la jouèrent le soir de Sedan, la chérissent moins aujourd'hui. Elles les exaspère au point qu'ils se couvrent lorsque les musiques françaises la jouent sur leur territoire. C'est leur droit et même leur devoir: on ne doit pas saluer son vainqueur. Mais alors qu'ils ne se groupent pas insolemment autour des musiciens pour mieux narguer ceux qui les ont empêchés de recommencer le concert de 1870. La patience a des bornes et la musique, même celle de la Marseillaise, n'adoucit pas toujours les mœurs.

LUC AUBRY



LIVRES ET REVUES



Par LOUIS CLAUDE

Monseigneur Louis Philippe Adélard Langevin par M. Ernest Cyr, ancien député de Provencher au Parlement canadien, nous arrive tout vibrant de patriotisme et de sentiment. La vie de l'illustre prélat, dont la mémoire mérite d'être bénie par toute âme canadienne-française, est narrée avec émotion et piété, et il faut louer sincèrement M. Cyr de nous donner, après celle de Monseigneur Taché, la vie de Monseigneur Langevin, et d'associer ces deux mémoires également chères à tout cœur patriote.

* * *

Hérodiade a récemment été chanté par le Chœur de la Cathédrale de Sherbrooke, avec un souci des détails, un talent et une perfection qu'il convient de citer. Les journaux locaux ont fait les plus grands éloges de cette représentation artistique dont l'initiative est due à M. Léonidas Bachand, secondé par tout un public épris d'art, notamment de musique. Ajoutons que Sherbrooke est richement doté sous le rapport des talents artistiques et que l'on y applaudit des artistes d'une haute valeur. Ces talents nous les retrouvons d'ailleurs dans tous les milieux canadiens-français. Il suffit pour les divulguer, d'une personnalité assez dévouée et désintéressée pour se consacrer à leur mise en valeur. Sherbrooke possède ce Mécène dans M. Léonidas Bachand que nous sommes heureux de féliciter hautement sur son prodigieux succès. Afin de fixer le souvenir de cette mémorable soirée, un programme magnifique a été édité où nous pouvons lire le libretto de Hérodiade, une biographie de Massenet, le tout imprimé avec un luxe et un goût dont les Sherbrookois peuvent se montrer fiers et à bon droit. Nous offrons à la jolie et fière ville, où la Revue Moderne compte des amis et des lecteurs en nombre imposant, nos félicitations les plus cordiales et les mieux méritées.

* * *

La vraie politique canadienne par M. Tancrède Marsil, journaliste et publiciste. Dans une brochurette bien éditée, M. Marsil, dont nous connaissons tous la franchise en matière impérialiste, notamment, fait un historique de la politique canadienne, réclame l'autonomie du Canada, repasse l'Union, la Confédération, l'attitude de nos politiques les plus en vue, notamment Cartier et Mercier, proteste contre l'isolement voulu par certains hommes du Québec et conclut ainsi:

"Notre grand Canadien avait prévu, dès 1877, les "intolérables abus" qu'il nous faut supprimer chez les "libéraux" comme chez les "conservateurs", si nous voulons renaître à la prospérité et au calme chez nous.

"Dans les deux partis, il faut vaincre cet élément impérialiste, tapageur et arrogant, qui vient de nous lancer à deux doigts de la faillite pour le sot orgueil de "sauver" la mère-patrie qui n'en a cure!

"Travaillons à conserver intacte notre autonomie canadienne, développons chez nous un esprit national qui unira, sans arrière-pensées, toutes les provinces canadiennes pour en former un tout homogène, un pays uni, une nation forte et fière.

"Par une politique saine et progressive, sachons éviter les luttes de classes, si dangereuses, si fécondes en conflits.

"Qu'un tarif douanier modéré balance les intérêts des individus comme des différentes provinces et au Canada renaîtront l'harmonie et la prospérité d'antan.



M. LOUIS MORPEAU, homme de lettres haïtien, grand ami de la Revue Moderne.

* * *

Plus qu'elle-même' par Luc Berard et J. Albert Foisy, un volume de 250 pages in 12. Chez les libraires, chez les auteurs et à l'Action française, 369, rue St-Denis, Montréal.

Coupe et Confection par Madame Taphoureau, professeur de coupe, est un excellent travail, fort pratique, dont nous accusons réception avec une satisfaction très grande, puisque ce livre permettra à *Sœur Marthe* de donner à ses lectrices de notre Fémina des leçons fort utiles de couture, avec modèles à l'appui de sa démonstration. Nous remercions Madame Taphoureau pour l'envoi de son livre fort intéressant, et qui devrait se trouver dans les mains de toutes femmes qui veulent et doivent coudre.

* * *

Vient de paraître — Etudes, par Marguerite Taschereau — Bibliothèque de l'Action française.

* * *

Nous recevons le dernier discours prononcé à la Chambre des Communes par le député de Terrebonne, M. J. E. Prévost, journaliste et politique distingué. Ce discours écrit dans une belle forme bien française se distingue par sa clarté, son éloquence et sa conviction. Il sort de l'ordinaire des discours prononcés au Parlement et peut servir de modèle du genre.

A PROPOS D'UN LIVRE DE M. JEAN CHARBONNEAU

On nous apprend que le 12 mai dernier, la Maison LEMERRE de Paris à mis en vente dans toutes les librairies importantes de Paris, de Londres et de Bruxelles, un nouvel ouvrage en vers de M. Jean Charbonneau, intitulé "L'Age de Sang". Comme on le sait, la Maison Lemerre ne publie que les œuvres recommandables et approuvées par un Comité de critique composé de quelques écrivains français de renom.

Voici le rapport de ce comité: Il y a dans "l'Age de Sang", long poème où l'auteur chante les étapes de l'humanité, de hautes qualités littéraires. M. Jean Charbonneau, en qui apparait un disciple de Vigny et de Leconte de Lisle, ne craint pas avec un *louable dédain* des "Modes" poétiques actuelles de puiser son inspiration dans de vastes sujets, de revêtir de hautes idées et de larges sentiments de la forme du vers. Il vise la grande poésie et il y atteint très souvent.

Devant un pareil éloge de maîtres de la critique française, nous ne pouvons qu'exprimer le vœu de lire bientôt le livre de M. Charbonneau qui nous arrivera en juin.

LOUIS CLAUDE

NOS INSTITUTIONS COMMERCIALES

Par JEAN MAROT

Parmi les maisons de commerce qui ont acquis une importance rapide, due à l'activité et aux connaissances de leurs chefs, nous devons citer celle des MM. Granger Frères (limitée) libraires, papetiers, importateurs. Elle fut fondée en avril 1885, par M. Flavien J. Granger, qui, après avoir été trois ans à la librairie Chapleau & Labelle, et ensuite premier commis chez Cadieux & Derome, les quitta quatre ans plus tard pour s'établir et débuta comme papetier dans un modeste local, au numéro 13, Côte St-Lambert; mais sa grande activité et sa longue expérience de treize années lui conquirent une clientèle assez considérable pour que l'année suivante, il pût s'établir dans l'édifice que la maison occupe aujourd'hui, rue Notre-Dame, 43 Ouest, angle de la Place d'Armes.



Edifice de la Librairie Granger Frères (limitée).

M. Alphonse Granger, qui fit partie de cette maison, commença sa carrière commerciale en 1874, dans l'établissement reconnu alors le plus considérable de la province, la maison J. B. Rolland & Fils, de cette ville, et y passa treize ans. Ce long état de service fut bien propre à rendre M. Granger habile et connaisseur dans cette branche de commerce. C'est en 1887 qu'il joignit la maison.

La librairie Granger Frères (limitée) a toujours tenu un rang distingué depuis sa fondation; elle est propriétaire de plusieurs éditions canadiennes qui lui font le plus grand honneur comme éditeurs et comme patriotes, elle a en ce moment plusieurs travaux considérables en voie de publication.

La maison continuait de prospérer, alors qu'en 1913, M. Flavien Granger, principal fondateur, mourut, et quelques mois plus tard, en avril 1914, son frère le suivit dans la tombe.

Ces messieurs s'étaient adjoint, quelque temps auparavant, dans la direction de leur librairie, formée en Compagnie Limitée en 1910, MM. J. Théo. Leclerc, et Ed. Gariépy comme gérant général, et, à la mort du dernier fondateur, ces nouveaux directeurs devinrent Président et Directeur-Gérant.

M. F. G. Leduc fut aussi élu directeur, ainsi que M. Paul Granger, neveu des fondateurs et M. V. Pinault.

Depuis, ces directeurs se sont efforcés de faire de la Librairie Granger Frères (limitée) l'une des maisons les plus solides et les mieux administrées, et en s'entourant dans chaque rayon ou service d'un gérant, le plus compétent qu'ils puissent trouver, leur but a été atteint au-delà même de leurs espérances.

Nous ne pouvons qu'adresser toutes nos félicitations au gérant général M. Gariépy et aux directeurs pour la façon progressive dont ils conduisent leur entreprise qui doit être citée comme modèle du genre.

JEAN MAROT.



Navire du Pacifique Canadien en service sur les Grands Lacs.

VILLE DE PARIS

VILLE DE PARIS 1919

TIRAGE DU 22 AVRIL 1921.

Le No 1.758.812 est remboursé par 200.000 fr. Le No 1.897.498 est remboursé par 100.000 fr. Le No 2.740.026 est remboursé par 50.000 fr. Le No 2.907.884 est remboursé par 50.000 fr. Le No 151.436 est remboursé par 10.000 fr. Le No 2.371.119 est remboursé par 10.000 fr. Le No 2.425.516 est remboursé par 10.000 fr. Le No 2.868.126 est remboursé par 10.000 fr. Le No 115.593 est remboursé par 5.000 fr. Le No 1.234.012 est remboursé par 5.000 fr. Le No 1.238.085 est remboursé par 5.000 fr. Le No 1.395.591 est remboursé par 5.000 fr. Le No 1.478.185 est remboursé par 5.000 fr. Le No 1.880.877 est remboursé par 5.000 fr.

Les 405 numéros suivants sont remboursés chacun par 1.000 francs:

3.766	4.653	18.211	27.150	30.085	34.315
34.407	37.100	54.196	56.603	63.593	66.582
69.773	77.433	93.686	94.305	98.740	101.177
124.384	129.654	133.954	136.180	140.759	144.378
149.459	150.249	189.244	206.345	213.129	216.402
218.665	223.538	228.028	235.013	238.192	244.225
244.751	247.922	255.969	258.940	288.590	291.264
292.892	298.073	300.592	318.255	331.103	332.967
333.195	348.807	358.412	375.401	380.498	389.954
409.919	421.137	427.354	430.979	432.038	432.659
433.809	437.271	439.733	441.281	442.493	448.253
451.188	451.525	457.624	459.644	465.325	468.668
469.419	470.674	482.312	489.938	492.587	500.959
507.167	509.890	518.986	520.150	524.894	529.757
530.414	532.096	533.190	533.491	550.731	555.547
577.412	598.573	607.522	612.282	628.094	628.642
638.024	654.194	660.443	668.754	674.174	674.575
683.099	692.843	694.665	695.850	705.353	705.975
723.154	723.413	728.006	728.792	791.964	748.643
757.599	759.258	762.471	764.892	769.607	774.435
789.443	821.740	839.452	844.109	844.188	860.975
867.067	870.415	871.832	882.758	883.144	887.094
890.679	902.267	921.792	950.249	954.423	960.460
969.083	987.177	994.478	1.009.565	1.014.064	1.016.026
1.017.333	1.020.364	1.023.283	1.025.015	1.033.415	1.036.804
1.037.628	1.038.216	1.044.694	1.048.019	1.049.806	1.053.174
1.055.342	1.067.850	1.092.895	1.098.086	1.104.802	1.128.478
1.152.121	1.166.357	1.177.563	1.181.041	1.194.778	1.195.282
1.217.516	1.218.283	1.252.332	1.253.469	1.278.938	1.324.377
1.327.005	1.330.625	1.335.227	1.341.001	1.359.942	1.374.294
1.391.479	1.417.406	1.428.649	1.431.425	1.447.336	1.458.037
1.481.810	1.487.054	1.495.092	1.501.663	1.505.765	1.509.490
1.521.295	1.553.145	1.551.087	1.551.802	1.572.839	1.592.718
1.603.802	1.604.310	1.608.256	1.610.345	1.618.941	1.626.571
1.639.114	1.642.606	1.642.739	1.649.987	1.652.062	1.659.156
1.665.338	1.680.965	1.682.544	1.692.205	1.692.642	1.694.718
1.712.388	1.718.605	1.727.298	1.759.959	1.765.423	1.766.848
1.774.198	1.777.660	1.779.208	1.785.404	1.799.087	1.802.059
1.806.674	1.814.084	1.814.429	1.815.442	1.815.476	1.817.874
1.820.670	1.835.931	1.846.839	1.850.642	1.850.832	1.859.955
1.861.364	1.880.266	1.885.136	1.892.548	1.900.161	1.911.662
1.923.488	1.926.098	1.933.241	1.938.997	1.948.872	1.953.912
1.957.632	1.959.447	1.962.770	1.974.499	1.995.035	2.000.374
2.015.795	2.028.245	2.032.799	2.037.125	2.042.371	2.042.413
2.059.301	2.070.635	2.071.320	2.081.780	2.090.076	2.096.729
2.102.380	2.019.033	2.110.039	2.141.658	2.158.775	2.162.199
2.168.266	2.176.061	2.180.836	2.186.163	2.189.079	2.190.326
2.194.694	2.198.450	2.208.946	2.219.275	2.241.608	2.245.846
2.247.088	2.254.371	2.254.518	2.256.634	2.258.245	2.275.498
2.323.937	2.329.804	2.333.188	2.377.739	2.388.948	2.393.837
2.409.614	2.410.750	2.416.876	2.419.295	2.424.636	2.425.230
2.430.180	2.433.060	2.433.814	2.436.030	2.447.321	2.454.766
2.462.260	2.469.805	2.473.675	2.475.639	2.484.684	2.486.318
2.492.990	2.496.914	2.501.541	2.506.037	2.512.963	2.514.374
2.558.276	2.585.173	2.591.011	2.591.756	2.595.017	2.619.565
2.620.397	2.620.747	2.626.581	2.628.001	2.635.855	2.637.644
2.642.482	2.643.366	2.663.276	2.674.770	2.676.750	2.687.166
2.694.637	2.695.895	2.712.502	2.718.239	2.718.646	2.731.566
2.742.245	2.743.450	2.745.673	2.747.245	2.748.831	2.756.953
2.774.907	2.778.767	2.779.063	2.789.128	2.791.103	2.799.968
2.814.665	2.821.411	2.826.479	2.827.681	2.848.710	2.855.129
2.870.357	2.875.599	2.895.126	2.893.206	2.895.612	2.911.418
2.913.254	2.928.294	2.928.375	2.943.654	2.951.772	2.968.166
2.986.098	2.986.968	2.990.402	2.997.799	2.998.440	3.009.793
3.010.508	3.013.651	3.025.782	3.034.579	3.037.293	3.042.552
3.043.606	3.049.721	3.049.953	3.059.112	3.061.183	3.066.981
3.077.043	3.085.031	3.092.119	3.094.332	3.106.513	3.109.718
3.120.071					

Numéros omis: 100.134, 216.473.



Tableau renommé de notre grand artiste qui vient de mourir, J.-C. Franchère,



— Excusez-moi, mon cher malade, de vous présenter déjà ma petite note; mais... vous n'ignorez pas combien les complications des héritages retardent les paiements.



L'ENVOLÉE



Par ÉLIE DAUTRIN

I

A Nice, dans le quartier du port, la boutique de Francel, Parisien et quincaillier, était très remarquée. Non qu'elle fût grande,—Francel n'avait qu'une petite mise de fonds, èt, avec de l'audace et du courage, s'était installé modestement—mais elle était arrangée avec coquetterie.

Les balais de crin ou de paille, noirs, verts, jaunes, rouges, s'arrondissaient en faisceaux; les plumeaux, réunis en éventail, formaient une queue de paon suspendue au plafond. Les ustensiles de nickel prenaient l'éclat de l'argent èt les cuivres brillaient comme des soleils. Des glaces en vis-à-vis reflétaient les instruments de cuisine savamment alignés et les multipliaient. Le carrelage cramoisi semblait toujours fraîchement peint, ainsi que le vernis des tiroirs montant le long des murs. Sur le comptoir en pitchpin, s'épanouissaient, dans de gentils vases, des fleurs soigneusement renouvelées. Les ficelles, les lavettes, les savons, les bouchons voisinaient sympathiquement; les casseroles, les bouilloires en aluminium, délicates et légères, prenaient des airs d'aristocrates dans la vitrine où elles attendaient.

Dans cette boutique claire, propre, qui avait la gaîté du Midi et les idées de Paris, rien ne traînait, ne déplaisait. Sa devanture attirait et retenait la ménagère qui entrait et laissait là, plutôt qu'ailleurs, l'argent d'un tamis ou d'un pilon.

* * *

Il y avait dix ans que Francel, alors commis dans une épicerie de Paris, s'était installé en Provence, où, par hasard, il était venu recueillir un héritage de quinze mille francs bien inattendu.

Un fonds de quincaillerie s'offrait, avantageux; il l'acheta et sagement se décida à quitter la carrière d'épicier qui lui plaisait mieux et à prendre celle de quincaillier qui se présentait bien. Il n'eut pas à le regretter, car sa boutique prospéra.

Actif, tenace et réfléchi, Francel, incontestablement, couvait depuis longtemps, sous la chaleur de son cerveau, les qualités nécessaires à la vente des filtres, grils, passoires et balais.

Mme Francel n'avait pas abandonné Paris sans chagrin, tout au contraire. Paris qu'elle mettait au-dessus de l'univers entier! Née dans une petite rue près des boulevards, ses atavismes parlaient haut: "Mon Dieu! Quelle histoire avec leur assommante Côte d'Azur! Une mer qui dort debout, un soleil qui vous brouille les idées. Nous avons les bords de la Seine, nous, c'est autre chose que ça!"

Et puis, la quincaillerie ne l'attirait pas. Avant son mariage, elle exerçait un métier plus distingué: elle était vendeuse chez un libraire. Il est vrai qu'elle y gagnait à peine son pain dur. N'importe! C'était presque un métier de l'esprit. On a, dans la librairie, d'autres contacts que dans la quincaillerie, ce n'est pas niable: "Mademoiselle, trouvez-moi le Renan dans l'édition Nelson, voulez-vous? — Mademoiselle, est-ce que le Prix Goncourt est sorti?" Ça flatte une employée!

C'était une femme douce, mince et blonde; bien de Paris par son visage amaigri, son sourire fin, la malice des yeux, son teint pâle, sa démarche légère, sa mise coquette et son extraordinaire aptitude à tout comprendre, à saisir les mots avant qu'on ne les prononçât et les intentions avant qu'on ne les eût.

Francel était un bon mari et justifiait ainsi l'affection que sa femme lui témoignait. Elle le résumait exactement en disant: "C'est un bel homme. *Alors*, il n'en voit pas bien long".

Il atteignait quarante-six ans; sa femme, quarante-trois. Et, en somme, l'existence eût été charmante aux époux, sans un serieux point noir qui l'assombrissait: les goûts de leur fils, de leur fils unique; goûts que Francel, simpliste, appelait: "le caractère de Jacques!" avec un profond et bruyant soupir.

La santé fragile de cet enfant avait contribué en grande partie à les attacher au climat de Nice. Il était nerveux, petit, ne se développait pas, malade à tout instant. Mme Francel, à la fois heureuse et tourmentée, disait:

—Mon Jacques est joli. Les artistes s'arrêtent pour regarder sa figure fine, ses cheveux bouclés et ses yeux bleus comme ceux des anges. Sa voix est une musique et ses mouvements sont des petites caresses. Mais il est triste et silencieux.

—Toujours dans la lune, remarquait Francel moins admiratif.

—Un peu rêveur, oui. Il a des goûts de fils de bourgeois et ne s'intéresse qu'à ce qui est au-dessus de lui.

—Hélas!

—Que veux-tu. Ce n'est pas un crime!

—Oh! toi, tu est flattée. Va, va, gâte-le, pourris-le, tu verras où ça te mènera.

—Oui, où?

—A faire un paresseux.

—Un paresseux!

—Et un propre à rien.

—Mais non, il a du cœur, affirmait Mme Francel attendrie aux larmes dès qu'il s'agissait de son bien-aimé petit Jacques.

Lorsque Francel vint se fixer à Nice, le petit avait dix ans, et tout de suite il le rêva quincaillier dans l'âme. Il le vit marié, un jour, à la fille de quelque commerçant du quartier, jeune personne bien élevée, pourvue d'une dot et de traditions commerciales.

Dans sa pensée, le ménage occupait plus tard sa chère boutique, l'agrandissait et l'embellissait. Et, au-dessus de la porte, ces mots charmants peints en couleur éclatante:

Francel fils, successeur.

Ainsi, cette maison où il peinait et semait si courageusement son avoir et son espoir, se perpétuait, comme il était juste et logique, de Francel en Francel.

Aux heures de répit, après les soucis de la journée, il s'abandonnait à ses accès de somptuosité. Et sa pipe le savait bien! Elle connaissait les songes qu'emportaient ses bouffées, quelle tenace ambition savourait Francel, et la prière qu'il demandait au Ciel d'exaucer.

Mais que deviennent les rêves des parents! Où vont leurs premiers espoirs, où meurent leurs derniers efforts!

* * *

Les années passèrent, et Francel, à vrai dire, les vécut toujours dans une vague inquiétude.

D'abord l'instruction que, bien malgré lui, sa femme faisait donner à Jacques. N'était-ce pas ridicule pour un quincaillier de passer le baccalauréat?

Vainement, il avait crié: "Ça ne lui servira à rien. Au contraire. Il se croira un monsieur. Le baccalauréat! Je vous demande un peu!" C'était comme s'il parlait à des sourds.

Sa femme ne sortait pas de là: "Aujourd'hui il faut de l'instruction, pour tous les métiers. On n'a pas besoin d'être aussi ignorant que nous pour devenir commerçant. Quand Jacques saura l'anglais, l'orthographe et la géographie, ça lui servira dans les affaires, il en verra plus long que nous".

Quoi répondre à une femme butée? Francel soutenait: "Qu'il en sache plus que nous, bon. Mais je trouve que ça suffit de le laisser en classe jusqu'à quinze ans. Pour des quincailliers, c'est très gentil".

—Non, prononçait Mme Francel péremptoire, non, jusqu'à dix-sept, où il aura son bachot. Le petit le désire tant. Il ne demande qu'une chose: qu'on ne l'empêche pas de finir ses études. Et ses maîtres disent que ce serait un crime de l'arrêter trop tôt; c'est leur meilleur élève.

Une autre inquiétude: les journaux et publications que Jacques lisait. Il arrivait de la classe, à quatre heures, les poches bourrées. Et, ses leçons apprises, ses devoirs faits, au lieu de jouer, il lisait. Lire, comme ça, tout le temps, quelle prépara-

tion à la quincaillerie! Et au lycée, quels étaient ses camarades? Le fils d'un percepteur, d'un médecin, d'un chef d'orchestre, d'un journaliste, d'un capitaine. Patience! Mme Francel verrait, plus tard, les rebuffades que Jacques essuierait de tous ces beaux messieurs-là!

Et cette façon d'habiller un petit quincaillier! Des complets à la mode, du linge fin, des souliers à semelle de femme, des bas à côtes, des manteaux de bourgeois, une canne (une canne!). Et des cheveux brossés, des ongles nettoyés. Il sentait parfois l'eau de Cologne, ma parole! Pas même de boutons sur la figure, de rougeurs ici, de noirs là; pas de trous au coude, d'encre à la cravate; jamais il ne se battait, ne se disputait, ne se tachait ni ne se déchirait. Jamais il ne recevait de sa mère tapes ou taloches. Il était "distingué"; je vous demande un peu!

(Lorsque Francel se sentait des picotements d'âme: "Je vous demande un peu" le soulageait).

Aussi, quand on lui donnait des commissions à faire, des clients à servir ou des marchandises à ranger, "c'est un bonheur de voir sa tête!" ricanait Francel, furieux.

Il s'ensuivait, naturellement, de fréquents instants d'acrimonie:

—Jacques, descends-moi les pointes numéro 2.

—Bien, papa.

Et, sans bouger, le petit achevait sa lecture.

—Tu te dépêcheras, peut-être?

—Le tiroir est trop haut pour lui, je vais te le donner, mon ami, proposait Mme Francel toujours bonne et conciliante.

—C'est le tiroir, ou la grandeur de ce monsieur, qui est trop haute?

Jacques atteignait le tiroir, mais, maladroit, le lâchait et les pointes s'étalaient par terre.

—Propre à rien! Et ça veut être bachelier! Je t'en ficherai, moi!

Jacques, consterné, regardait sa mère qui intervenait et arrangeait tout.

Francel commandait-il:

—Va porter cette balayette en face, au 40.

Jacques, rechignant, mais poli, s'exécutait, et, derrière lui, traînait la balayette.

—Dis, tu te moques du monde?

Le petit la relevait. Et, le plus lentement possible, s'en allait.

—Regardez-moi ça! Si ça n'est pas à tuer!

Ces façons, souvent répétées, gonflaient de tourments le cœur du pauvre homme que l'avenir effrayait.

A vrai dire, ces façons inquiétaient bien aussi Mme Francel, qui, logique, prétendait qu'instruire Jacques ce n'était pas l'éloigner des desseins de son père, mais au contraire l'armer pour la lutte des affaires. Elle aimait à répéter: "Les ignorants attendent dans l'antichambre et les gens instruits dans le salon".

Jacques aurait une santé et des goûts délicats. Donc, il devait être "à son aise". Et, selon elle, le commerce seul pouvait l'enrichir.

Le commerce restait donc debout dans ses projets, sans concurrence; aucun danger apparent ne le menaçait.

Et pourtant, incontestablement, Jacques n'y mordait pas. Plus il grandissait, plus il montrait pour la boutique de son père une nonchalance voisine de la répugnance.

Il y avait là un point noir que Mme Francel préférait ne pas trop regarder fixement.

Elle en parlait à son mari, aux heures d'affectueuse intimité, et parvenait à le remonter avec des raisonnements dont la sûreté lui semblait médiocre et qu'elle n'aimait pas approfondir.

Sans cette inquiétude, les époux, très unis, eussent été heureux.

Francel avait une bonté lourdaude et un inexorable mépris pour les choses de l'esprit, mais il était excellent. En l'épousant, sa femme, jolie, bien tournée, aux cheveux dorés, sérieuse et fine, savait bien qu'elle montrait peu d'ambition. Mais, orpheline, seule au monde, elle était découragée de gagner, depuis l'âge de quatorze ans, une existence très dure où s'était attristé son caractère et abîmée sa santé. Elle trouva sage d'appuyer sa faiblesse sur cette force que représentait Francel, beau garçon, violemment brun, au visage rose, rond et frais; de réchauffer sa mélancolie à cette nature gaie, allante, qui toujours chantait, riait, ne se plaignait jamais de la rigueur de son destin; de se confier à cet honnête homme, estimé, hardi à la besogne, apprécié de son patron qui, en l'élevant à une place de confiance assez bien rétribuée, allait lui augmenter sensiblement sa position.

Et le temps lui démontra qu'elle n'avait pas à regretter son mariage.

Francel aimait sa femme d'un cœur agissant: "Allons, laisse ça, c'est trop lourd pour toi. Ça vous a des bras gros comme mes poignets et ça veut faire la grande personne!" Et il lui prenait son panier ou son paquet. S'il la trouvait grimpée à l'échelle, accrochant ceci ou décrochant cela, il la descendait dans ses bras, en lui appliquant un baiser sonore sur les joues: "Je t'ai déjà défendu de fourgonner là-haut. Houp là!"

Il ne voulait pas qu'elle s'occupât de la boutique: "Ça te fatiguerait, inutile. Fais ta cuisine, ton ménage; raccommode. Et pour te promener, va chercher le petit à l'école".

Il sentait que sa femme était très intelligente, "une autre espèce de créature que moi, c'est sûr!" disait-il. Il la voyait bonne et agréable: "un peu bonnet de nuit, par exemple, tu sais, avec ta petite figure de bébé."

Il la trouvait distinguée, ce qui le flattait (bien qu'il en eût contre les belles manières) et il subissait son influence absolue. Mais il ne filait pas "doux", oh non! Par habitude et tempérament, d'abord crier, tempêter lui était un besoin. Et puis il se taisait et cédait. Il lui était très reconnaissant de ceci, qu'il ressentait vivement: elle le conseillait et le dirigeait suivant les aptitudes qu'elle lui voyait, sacrifiant ses propres penchants au bien de la communauté. Ainsi, quand il s'était agi d'acheter un fonds de commerce, elle avait songé, naturellement, à prendre une librairie.

Sur un seul point, Francel avait résisté à sa femme, mais là, il était inébranlable:

—Non, je ne prendrai pas de commis. Ça vous coûte *des* cent francs par mois et la nourriture et le gâchis, pour ne rien fiche, blaguer avec la clientèle et un beau jour, vous la chiper, merci! Quand Jacques sera grand, j'aurai en lui un vrai commis, un commis-patron, une espèce d'associé, quoi. Il tiendra les livres et la correspondance. A la bonne heure! Parlez-moi de ça!

Une servante-commis aidait donc à la cuisine et à la boutique. Et Mme Francel partageait tous ses soins entre son fils et la petite maison qu'ils habitaient, et que Francel projetait d'acheter: "Seulement, elle vaut trente milles francs, il faut que je les voie venir!" Elle était charmante, cette maison, bien placée au soleil, avec son balcon fleuri. En bas: la cuisine, la salle à manger, le débarras, la cour et la boutique. En haut: les chambres; quelques marches, et tout de suite le grenier.

Aéré, clair et bien tenu, ce grenier était le domaine de Jacques, ou, plus exactement, son théâtre, dont il avait la passion. Là, il disposait, étalait, démolissait et reconstruisait tous les petits théâtres en toile et en carton que sa mère lui donnait. Aux jours de cadeaux, quand on le questionnait: "Jacques, que désires-tu? — Un théâtre." Alors, tous les genres, toutes les tailles et tous les décors s'entassaient dans ce grenier. Il y en avait de minuscules; d'autres étaient grands comme lui ou bien le dépassaient.

Les personnages étaient en carton peint ou en bois habillé d'étoffe, et ils représentaient toutes les classes de la société. Jacques les soignait, les déshabillait. Et puis, aux représentations, il les organisait, les agitait, les manœuvrait, les faisait parler, penser, pleurer, aimer, rire, souffrir.

Il appelait ce grenier "mes coulisses". Et là, au milieu de ses acteurs il s'absorbait dans les fameux petits papiers aux lignes régulières, aux mots comptés, qui intriguaient sa mère à laquelle il répondait: "Je leur fais des rôles".

Le dimanche, ses parents montaient au grenier pour assister à la première de: *Jacques et la méchante princesse;* ou de: *Jacques chez les dieux; Jacques et son trésor.* Car, toujours, Jacques était le personnage en relief, le sujet intéressant.

Avec un sens inné de la scène, une incroyable facilité verbale, Jacques brodait, inventait, déclamait. Il trouvait la péripétie inattendue, la réplique "envoyée", la repartie soudaine. Il montrait là une imagination ardente, originale; une culture avancée, une réflexion précoce et une vie intérieure insoupçonnée...

—C'est une rage de théâtre, disait son père.

—C'est surtout un instinct... songeait sa mère, craintive.

Ces représentations enchantaient Francel qui en oubliait combien peu le cerveau de Jacques s'y était montré "quincaillier". Et après le dîner, comme c'était dimanche, il le bourrait de gâteaux et l'attirait sur ses genoux: "Viens blaguer, gosse." Alors, Jacques entraîné, écouté, racontait ce qu'il avait vu et entendu au lycée, dans la rue, partout.

Il ménageait "ses effets" et faisait, à son gré, rire ou frémir son père. Avec une drôlerie à froid, une finesse et une justesse d'observation et d'expression, une force graduée, il le "menait" et clignait du côté de sa mère en lui disant: "Je l'ai eu, papa".

—Dame, il est *tout de même* intelligent, ce petit bonhomme, convenait Francel.

Sa femme hochait la tête, troublée, et rectifiait:

—Tu peux dire qu'il est d'une intelligence remarquable, va!

* * *

Et puis le temps s'écoula. Et à près de dix-huit ans, Jacques, ses études treminées, quitta le lycée pour rester définitivement chez son père et y apprendre les affaires.

Et Jacques était devenu commis de son père qui, ainsi, réalisait un commencement de rêve.

Mais quel détestable commis! Rien n'exprimera la mauvaise grâce avec laquelle il pesait deux cents grammes de clous, enveloppait pour dix sous de mèches et chargeait une caisse de bidons sur son épaule.

Rien ne dépeindra son empressement à lâcher le magasin dès qu'on le lui confiait; et comment, lorsqu'il était seul, il montait dans sa chambre, laissant derrière lui les portes ouvertes pour entendre le client, l'odieux client! demander: "Y a personne?"

Cette manière de prendre la quincaillerie en corvée, en victime, ces façons distraites, silencieuses, irritaient son père qui luttait... essayait, le rabrouait et n'obtenait rien.

—Il s'y mettra, donne-lui le temps, disait Mme Francel, navrée.

Le temps! Il continuait à filer! Les mois accouraient vers Jacques, lui apportaient ses vingt ans.

—Ça ne pourra pas durer comme ça; il devient impossible, gémissait son père.

—C'est certain, il faudra prendre un parti, acquiesçait Mme Francel, découragée. Mais qu'est-ce qu'il veut?

—Rien faire, tiens!

—Non, je te dis que non. Il a autre chose dans la tête, voilà tout.

Francel s'emporta:

—Mais regarde-le donc! Il se croit Dieu sait quoi! Avec nous, chez nous, il s'embête à crever.

—Non.

—Et il a des goûts! C'est pis qu'un fils de préfet.

—Comme tu exagères!

—Pauvre femme! Tu es embourbée, inutile d'essayer d'en sortir. Tu y resteras, c'est moi qui te le dis.

—Je te répète de ne pas exagérer comme ça, voyons!

—Entendu.

—Le mieux, c'est encore de patienter jusqu'à son service militaire.

—Patientons!

* * *

Quelques jours après cette conversation entre les deux époux, la pluie tombant très fort et le client ne venant pas, Francel dit à sa femme et à Jacques:

—Profitons-en pour mettre de l'ordre ici. Nous ne serons pas dérangés. Jacques, occupe-toi des marchandises arrivées hier, déballe-les; ta mère va les numéroter. Moi, je vais regarder dans les comptes.

La famille se mit au travail . Jacques sortait des balais, pendait des plumeaux, "dépaillait" la faïence, plongeait dans le fer-blanc, déclouait, soulevait, peinait, se salissait les mains, s'écorchait les doigts... et se taisait...

Francel feuilletait ses livres, additionnait, vérifiait, raturait et s'appliquait en soufflant.

Tout à coup, il prit l'air ahuri, lisant et relisant la page qu'il ne semblait pas comprendre. Puis la colère changea les teintes de son visage, lui resserra les joues et la bouche, lui plissa le front et le nez, lui grossit les yeux et la voix et le fit exploser.

—Bon sang de bon sang!

Et tourné vers Jacques:

—Mais qu'est-ce que tu as dans la peau! Enfin, qu'est-ce que tu as?

—Quoi encore? demanda Jacques inquiet.

—Oui, quoi encore? répéta sa femme, de parti pris conciliante.

—Quoi? Quoi? Non! Je vous demande un peu s'il n'est pas devenu fou!

Francel hurlait, regardant sa femme fixement de la façon hébétée qui signifie: "Autant se jeter par la fenêtre!"

Il se leva et vint lui mettre le livre sous le nez. Il tapait de l'ongle sur la page, furieusement.

—Tiens, tiens, lis. Lis ce qu'il écrit dans mes livres (mes livres!), que je lui donne à tenir!

Et au milieu du Doit et Avoir d'un débiteur, dont Jacques avait insensiblement délaissé les brosses et les éponges, les francs et les centimes, pour courir après sa hantise à travers l'espace... de papier blanc que le livre offrait à ses rêveries de poète, Mme Francel lut ces vers:

Rien n'est beau que ta beauté,
Rien n'est doux que ton sourire.

Et plus loin, au milieu des mots barrés, corrigés, repris:

Si vivre c'est t'aimer,
Mourir, c'est t'oublier.

Mme Francel, suffoquée, ferma le livre, et tout bas, sans colère, sans geste, tristement:

—Oh! Jacques! Comme tu me chagrines.

Penaud, il baissait les yeux.

—Comment peux-tu être distrait à ce point-là, toi, toi? C'est à ne pas croire!

—Maman! Je... t'expliquerai, je...

Instinctivement, il se rapprochait d'elle pour s'abriter contre l'orage dont les éclairs étaient dans les yeux de son père, le tonnerre dans sa voix, l'avalanche dans les propos qu'il sentait venir.

Francel lança le livre sur la caisse, bouscula les chaises, ouvrit de grands bras, se prit violemment les cheveux, leva la tête bien haut et questionna le plafond:

—Dites-moi ce que j'ai pu faire de mal sur la terre pour avoir un enfant pareil? Dites-le-moi! Mais dites-le-moi!! J'aurai travaillé toute ma vie comme un chien pour que mon fils soit un feignant?

Hors de lui, arpentant la boutique, il flanquait aux quatre coins des murs les objets que rencontrait sa main. Il se planta devant Jacques:

—Si au moins j'avais un fils qui boude au commerce parce qu'il veut être autre chose: avoué, entrepreneur, médecin, agriculteur, je dirais: "Tant pis! qu'il y aille et qu'on n'en parle plus". Mais toi, tu n'aimes rien, tu ne veux rien, que gribouiller, gribouiller, gribouiller! C'est à tuer! C'est à pleurer! c'est à...

Quelqu'un entra qui demanda trois mètres de corde, et, ainsi, arrêta l'orage.

* * *

Pourtant les nuages ne s'éloignèrent que pour revenir et s'amonceler plus épais. L'atmosphère, lourde de reproches et de rancune, ne pouvait s'alléger.

"Et il faut encore durer comme ça!" pensait Francel.

"Jusqu'à quand?" se demandait Jacques.

Mme Francel, en elle-même, décidait:

"Demain, je m'expliquerai avec lui, il faut en sortir".

Le lendemain matin, vers sept heures, elle entra dans la chambre de son fils.

Des oiseaux chanteurs, des œillets, des chromos aux sujets tendres épinglés aux murs, des illustrés représentant des hommes célèbres (surtout des poètes), des actrices connues, animaient cette chambre, où, en effet, les papiers et les livres traînaient partout.

Ces livres, choisis sans expérience ni conseils, étaient réunis là par un souci unique: la poésie.

Tout cet ensemble de douceur, ce naïf désordre, cet aspect penseur que prenaient les moindres objets, racontaient l'âme charmante de Jacques et ses jolis instients.

—Je croyais que tu dormais encore. Il est sept heures; ton père va se fâcher si tu ne descends pas.

Non, il ne dormait pas! Accoudé à sa fenêtre, d'où l'on voyait la mer, il contemplait le lever du soleil.

Elle s'approcha pour l'embrasser et le sermonner.

—Voyons, mon mignon, te voilà encore dans les nuages? Tu ne peux donc pas aller à ton travail, gentiment?

Elle aimait, de tout l'amour de son cœur, ce fils dont elle comprenait si bien la nature trop fine; et elle se lamentait de lui voir tant de sensibilité et de délicatesse, en songeant aux souffrances réservées à ces natures-là.

—Allons, mets ton tablier et descends.

Elle le poussait doucement:

tion à la qu... as de l'ouvrage en retard,
étaient ses ca... à préparer.
cepteur, d'un ... et ne bougea pas:
tre, d'un journa... maman. Seulement,
Patience! Mme Fran... ciel, tout ce rose
les rebuffades que Jacq? Ça s'étale, ça
tous ces beaux messieurs-l... dirait un jardin

Et cette façon d'habiller ...
caillier! Des complets à la m... attraper; tu
fin, des souliers à semelle de f...
bas à côtes, des manteaux de ...
une canne (une canne!). Et des
brosses, des ongles nettoyés. Il ... pour
parfois l'eau de Cologne, ma parole! ...
même de boutons sur la figure, de rouge ...
ici, de noirs là; pas de trous au coude,
d'encre à la cravate; jamais il ne se battait, ne se disputait, ne se tachait ni ne se déchirait. Jamais il ne recevait de sa mère tapes ou taloches. Il était "distingué"; je vous demande un peu!

(Lorsque Francel se sentait des picotements d'âme: "Je vous demande un peu" le soulageait).

Aussi, quand on lui donnait des commissions à faire, des clients à servir ou des marchandises à ranger, "c'est un bonheur de voir sa tête!" ricanait Francel, furieux.

Il s'ensuivait, naturellement, de fréquents instants d'acrimonie:

—Jacques, descends-moi les pointes numéro 2.

—Bien, papa.

Et, sans bouger, le petit achevait sa lecture.

—Tu te dépêcheras, peut-être?

—Le tiroir est trop haut pour lui, je vais te le donner, mon ami, proposait Mme Francel toujours bonne et conciliante.

—C'est le tiroir, ou la grandeur de ce monsieur, qui est trop haute?

Jacques atteignait le tiroir, mais, maladroit, le lâchait et les pointes s'étalaient par terre.

—Propre à rien! Et ça veut être bachelier! Je t'en ficherai, moi!

Jacques, consterné, regardait sa mère qui intervenait et arrangeait tout.

Francel commandait-il:

—Va porter cette balayette en face, au 40.

Jacques, rechignant, mais poli, s'exécutait, et, derrière lui, traînait la balayette.

—Dis, tu te moques du monde?

Le petit la relevait. Et, le plus lentement possible, s'en allait.

—Regardez-moi ça! Si ça n'est pas à tuer!

Ces façons, souvent répétées, gonflaient de tourments le cœur du pauvre homme que l'avenir effrayait.

A vrai dire, ces façons inquiétaient bien aussi Mme Francel, qui, logique, prétendait qu'instruire Jacques ce n'était pas l'éloigner des desseins de son père, mais au contraire l'armer pour la lutte des affaires. Elle aimait à répéter: "Les ignorants attendent dans l'antichambre et les gens instruits dans le salon".

Jacques aurait une santé et des goûts délicats. Donc, il devait être "à son aise". Et, selon elle, le commerce seul pouvait l'enrichir.

Le commerce restait donc debout dans ses projets, sans concurrence; aucun danger apparent ne le menaçait.

Et pourtant, incontestablement, Jacques n'y mordait pas. Plus il grandissait, plus il montrait pour la boutique de son père une nonchalance voisine de la répugnance.

—Voilà. C'est compris? Ah! j'oubliais: tu porteras une caisse de benzo à la *Soledad*. Prends ta bicyclette, c'est loin, paraît-il.

Au mot *Soledad*, Jacques, qui écoutait son père d'un air excédé, leva la tête, eut un visage satisfait. Et, avec un entrain inaccoutumé, répondit:

—Je connais.

—Moi pas. C'est la première commande que cette maison-là nous fait.

Et Francel, étonné, vit son fils qui, au lieu de rechigner comme à son ordinaire, calait vite sa caisse d'essence sur son épaule et enfourchait prestement sa bicyclette.

—Ne traîne pas en route, lui jeta sa mère ga... un petit regard de connivence, pour
exist... ...ager au travail.
caractère ..., grommela Francel en voyant
sage d'app... on sait quand il part, mais
force que repré... ...ient!
violemment brun, ... âge, lorsque tu
frais; de réchauffer sa ... sous le bras,
nature gaie, allante, qui toujo...
riait, ne se plaignait jamais de la ... des
de son destin; de se confier à cet homme
homme, estimé, hardi à la besogne, apprécié de son patron qui, en l'élevant à une place de confiance assez bien rétribuée, allait lui augmenter sensiblement sa position.

Et le temps lui démontra qu'elle n'avait pas à regretter son mariage.

Francel aimait sa femme d'un cœur agissant: "Allons, laisse ça, c'est trop lourd pour toi. Ça vous a des bras gros comme mes poignets et ça veut faire la grande personne!" Et il lui prenait son panier ou son paquet. S'il la trouvait grimpée à l'échelle, accrochant ceci ou décrochant cela, il la descendait dans ses bras, en lui appliquant un baiser sonore sur les joues: "Je t'ai déjà défendu de fourgonner là-haut. Houp là!"

Il ne voulait pas qu'elle s'occupât de la boutique: "Ça te fatiguerait, inutile. Fais ta cuisine, ton ménage; raccommode. Et pour te promener, va chercher le petit à l'école".

Il sentait que sa femme était très intelligente, "une autre espèce de créature que moi, c'est sûr!" disait-il. Il la voyait bonne et agréable: "un peu bonnet de nuit, par exemple, tu sais, avec ta petite figure de bébé"

Il la trouvait distinguée, ce qui le flattait (bien qu'il en eût contre les belles manières) et il subissait son influence absolue. Mais il ne filait pas "doux", oh non! Par habitude et tempérament, d'abord crier, tempêter lui était un besoin. Et puis il se taisait et cédait. Il lui était très reconnaissant de ceci, qu'il ressentait vivement: elle le conseillait et le dirigeait suivant les aptitudes qu'elle lui voyait, sacrifiant ses propres penchants au bien de la communauté. Ainsi, quand il s'était agi d'acheter un fonds de commerce, elle avait songé, naturellement, à prendre une librairie.

Sur un seul point, Francel avait résisté à sa femme, mais là, il était inébranlable:

—Non, je ne prendrai pas de commis. Ça vous coûte *des* cent francs par mois et la nourriture et le gâchis, pour ne rien fiche, blaguer avec la clientèle et un beau jour, vous la chiper, merci! Quand Jacques sera grand, j'aurai en lui un vrai commis, un commis-patron, une espèce d'associé, quoi. Il tiendra les livres et la correspondance. A la bonne heure! Parlez moi de ça!

Puis il observa le jardin à l'italienne, capricieux, ébouriffé, volontaire, qui poussait à sa manière, en poète.

Les parfums s'appelaient, se mêlaient. Les fleurs, sans hiérarchie ni égards entre elles, se rencontraient, se bousculaient. Le lierre, la glycine et les églantiers s'étouffaient, enragés, à qui passerait d'abord, monterait plus haut et s'étalerait davantage.

Et le printemps, leur amoureux, les regardait, les caressait, et, souriant, les écoutait.

* * *

Jacques aussi, les écoutait. Sous un parasol de palmiers aux feuilles enchevêtrées, il rêvait.

Et là, il oubliait l'heure, le travail, ses dégoûts, ses chagrins, la quincaillerie. Dans ce coin de paradis, il allait à ce qu'il aimait: la musique des mots. Le rythme, la rime le poussaient: "Chante! Va, va!" Et il faisait des vers...

Il faisait des vers, lorsque, dans son dos, il sentit le souffle saccadé d'un chien. Il se retourna, et vit un magnifique pyrénéen ... l'épaisse toison blanche, qui le reniflait.
Jacques ... scrutait l'alentour, mais dans
puis, a... yeux calmes, laissait lire: "Con-
les agita... ...ouiller ton papier. Je garde,
parler, penser; pas aux innocents, en plein
Il appelait ... chiens ridicules des mai-
Et là, au milieu ... Tu n'as pour moi
dans les fameux p... Dédaigneux, le chien
régulières, aux mots
guaient sa mère à la ... se dit pas qu'un
"Je leur fais des rôles". quelqu'un, et se
Le dimanche, ses pa... près de lui,
au grenier pour assister à ... "Phanor!"
Jacques et la méchante prin...: "Phanor!"
Jacques chez les dieux, *Jacques* ...squement,
Car, toujours, Jacques était le
en relief, le sujet intéressant.
Avec un sens inné de la ... sonsieur?
incroyable facilité verbale, Jacq...
dait, inventait, déclamait. Il trou... les
péripétie inattendue, la réplique "en
la repartie soudaine. Il montrait
imagination ardente, originale; une
avancée, une réflexion précoce et ...
intérieure insoupçonnée...

—C'est une rage de théâtre, dis... ...sette,
père. ...rire.

—C'est surtout un instinct... so...
sa mère, craintive.

Ces représentations enchantaient F..., à
qui en oubliait combien peu le ce... ...eva
de Jacques s'y était montré "quincail... ...es.
Et après le dîner, comme c'était dima... ...sa
il le bourrait de gâteaux et l'attirait ...te,
ses genoux: "Viens blaguer, ... gos
Alors, Jacques entraîné, écouté, racon...
ce qu'il avait vu et entendu au lycée, d...
la rue, partout.

Il ménageait "ses effets" et faisait, à
gré, rire ou frémir son père. Avec
drôlerie à froid, une finesse et une juste...
d'observation et d'expression, une fo...
graduée, il le "menait" et clignait du c...
de sa mère en lui disant: "Je l'ai eu, paps

—Dame, il est *tout de même* intellige...
ce petit bonhomme, convenait Francel.

Sa femme hochait la tête, troublée, rectifiait:

—Tu peux dire qu'il est d'une intel... gence remarquable, va!

* * *

Et puis le temps s'écoula. Et à près ... dix-huit ans, Jacques, ses études teminées quitta le lycée pour rester définitivemen... chez son père et y apprendre les affaires.

—Cette présence d'esprit, cette prononciation excellente... Oh! Comme c'est étrange! Tout à fait extraordinaire!

Et désignant les papiers qu'il froissait nerveusement dans sa main et qu'il cherchait à escamoter:

—Qu'est-ce que vous écriviez là?

—Rien... madame...

—Ça ne me regarde pas, évidemment.

—Pardonnez-moi, madame, ce n'est pas...

—...Ce que vous vouliez dire, je sais. Voilà: l'endroit vous inspirait, et ce sont des billets doux, hein?

—Des...

—Du moins, un billet, que vous recommenciez?

Réservé, Jacques répondit:

—Non, madame, ce n'est pas ça.

—Bon; vos mémoires?

—Pas encore.

—Alors, vos comptes? des additions, tout ça?

Qu'on le crût capable de faire des chiffres dans cette oasis, parmi ces fleurs, lui fut une insupportable idée. Et mécontent, sans songer au peu de distinction du geste, il jeta sur la pelouse les papiers froissés, réunis en boule. Geste que la poétesse souligna:

—Pourquoi salir ce jardin?

Jacques rougit, ramassa aussitôt la boule de papier et la glissait dans sa poche lorsque Clara Valrice, intriguée, tendit la main vers lui, et, avec une simplicité troublante, demi-rieuse, demi-sérieuse, demanda:

—Donnez? Si ce n'est pas trop, tout à fait trop indiscret. Ça me plairait beaucoup de savoir.

—Ce n'est guère intéressant! Pourtant si vous le voulez, lisez, madame, consentit Jacques résigné.

Elle parcourut un premier papier.

Jacques se tenait immobile, harcelé par des sentiments contraires: la modestie, la crainte; l'orgueil d'être lu, le désir d'être jugé, l'envie de raconter sa hantise.

Silencieusement, Clara Valrice l'observait et fouillait sa sincérité.

"Oui, pensait-elle, il y a beaucoup de choses dans l'audace de ce front, dans la flamme de ces yeux, la finesse de ce sourire, de ce profil, de ce parler léger; beaucoup de choses!"

Et devenue presque grave:

—Vous avez écrit ceci à l'instant?

—A l'instant.

—De premier jet?

—Oui, madame. J'attendais le chauffeur.

Elle sourit, amusée de sa gentillesse.

—Il y a longtemps que ce goût vous est venu?

—Je l'ai toujours eu. A l'école, je rimais les devoirs, j'inventais des chansons et je dépensais tous mes sous pour acheter des poésies.

Elle lui fit plusieurs questions et lui demanda son âge.

—J'ai vingt ans.

Lorsqu'elle sut comment il s'appelait, elle remarqua:

—"Jacques Francel", c'est un nom doux et jeune, il vous va bien. Mais je ne m'explique pas qu'avec cette écriture élégante, cette orthographe solide, vous soyez...

—Le commis d'un quincaillier?

—Oui.

—C'est qu'aussi je suis son fils.

—Vous n'êtes pas forcé de prendre son métier.

En quelques mots, Jacques expliqua les idées de son père.

—Bon. Et vos idées, à vous?

Il posa sur Clara Valrice des yeux attentifs:

—Les miennes!

Tant de choses passèrent sur son visage qui s'anima, se contracta, et s'assombrit, que la poétesse, prise d'un irrésistible intérêt, le pressa:

—Racontez-vous, dites-moi l'histoire de ce petit cerveau-là?

Jacques s'expliqua, ne cacha rien de lui, de son ambition d'écrire, d'écrire surtout des vers.

Quand il eut terminé, elle demanda:

—N'avez-vous pas d'autres vers à me montrer?

—D'autres...

—Oui, cherchez.

Des vers! Jacques en avait plein ses poches!

Pourtant, il hésitait:

—Je ne crois pas.

—Mais si, j'en suis sûre.

Il sortit péniblement le cahier qui jamais ne le quittait. Là, se trouvaient ses plus longs poèmes, les plus soignés, les mieux venus, la fleur de son travail, de son émotion, de son inspiration, le fond de lui-même.

La poétesse ouvrit les doigts:

—Allons, donnez!

Et le voyant indécis, elle ajouta, très femme, très bonne:

—Sont-ce vos secrets? Bah! Les vers les rendent si impersonnels!

—Non, madame, simplement des impressions.

—Sur quoi?

—Sur tout: la nature, la mort, l'idéal.

—Et l'amour. Donnez. Avancez-moi cette chaise. Merci. Vous pouvez vous rasseoir sur votre essence.

Elle s'installa, ramena son collet sur ses épaules, fit une caresse à Phanor couché près d'elle et, dans la lecture du cahier, s'absorba.

* * *

Tout aussitôt, Jacques profita de cette quasi-solitude.

Il enleva d'abord son tablier, et après l'avoir passé sur ses souliers poussiéreux, le roula et le fit disparaître sous son bras. Il rectifia sa cravate et son col, ajusta son gilet et son veston, tira ses manchettes, lissa ses cheveux, vérifia ses ongles. Et, devenu un monsieur, s'assit correctement sur son essence.

Puis il considéra la poétesse qu'il rencontrait pour la première fois.

Elle avait trente-huit ans, et Jacques lui en donnait à peine vingt-huit. Très mince, grande, le teint chaud, les cheveux noirs, séparés en souples bandeaux noués dans le cou. Les traits accentués, la bouche vivante, les yeux gris-bleus, de vrais beaux yeux vifs et tendres qui attiraient les propos d'amour et, fiers, les arrêtaient.

Jacques rassemblait ce qu'il savait d'elle: veuve, riche, pieuse et si ardemment compatissante aux pauvres qu'elle leur laissait la meilleure part de sa vie et de ses revenus.

Poète née, elle avait chanté le Midi dont elle était la parfaite expression dans ce qu'il a de plus séduisant, et le Midi l'aimait.

Et Jacques se demandait s'il était dans son bon sens, si réellement c'était bien lui, le fils de Francel le quincaillier, lui, le petit Jacques obscur, qui se trouvait là, en tête à tête avec cette dame, et si elle lisait bien ses vers. Ses vers, à lui!

Certes, elle les lisait! Et c'est parce qu'il avait vingt ans, que Jacques ne remarquait pas l'entrain, l'émotion, la stupéfaction de la poétesse. Elle ferma le cahier, ne le rendit pas et scrutant Jacques, demanda:

—Vous avez réfléchi à ce qu'est la carrière d'un poète?

—Oui, madame.

—A ses luttes, à ses doutes, à ses lenteurs, à sa pauvreté?

—J'ai des camarades qui écrivent, je connais leur misère. Je sais aussi l'histoire de nos maîtres, leurs tristesses. Oui, je suis renseigné. Il n'y a qu'une chose que je ne sache pas.

—C'est?

—La principale: faire des vers.

—Il y a, évidemment, une technique, des lois, des traditions. Mais c'est une question secondaire, puisqu'elle s'apprend, et non la principale.

—Pourtant?

—La principale, la seule, c'est le don.

Désolé, Jacques lança:

—Ah! oui! Le don!

Simplement, la poétesse prononça:

—Et vous l'avez.

—Je l'ai, moi?

—Ce n'est pas douteux.

Et montrant le cahier:

—Tout ça est plein de talent et du meilleur cru.

—Du talent! C'est vous, madame, qui me dites ça? Vous?

Celle qu'on admirait, celle que... celle qui,.., enfin Clara Valrice, lui disait qu'il avait le don, lui! Lui!

—Et je pourrais changer ma vie? Prendre, sans ridicule, celle que je veux?

Il s'appuyait contre un arbre, le quitait, y revenait, s'animait, et dit d'une voix d'apôtre:

—Faire des vers! Ne penser qu'à sa pensée! Dépeindre des sentiments, des êtres; les créer, les grandir par la vigueur et la rigueur des mots!

Clara Valrice le considérait, ne perdait pas un de ses gestes, l'étudiait comme "un cas" et pensait: "Ah! la naissance! Quelle grande imbécile! Enfant de quincaillier, ce garçon-là!"

Elle le poussa; et, développant l'idée:

—Les bercer, ces êtres, par le moelleux et la langueur du rythme.

Jacques, enthousiaste:

—Se battre avec la difficulté, s'y acharner, la réduire! Imaginer, rêver, s'envoler très loin, très haut! Faire des vers!

Elle affirma:

—Ça, c'est la vocation. Eh bien! Voyons, improvisez là-dessus:

—Comment?

—Oui, brodez sur ce thème: faire des vers!

-Je ne pourrai pas.

—Etes-vous poète, oui ou non?

—C'est vous qui avez dit: "oui", madame.

—Allez, commencez ainsi: "Faire des vers!"

Elle se leva, se mit à marcher, fit quelques pas sur lesquels elle revint et chercha à formuler ce qu'elle comprenait.

Sournois, Jacques insinua:

—Qu'est-ce que vous diriez, vous, madame, par exemple?

—Ce que je dirais? Je dirais...

—Oui? Comme ce serait joli, ce que vous diriez!

Elle le regarda:

—Je dirais... Je ne sais pas! Les vers vous poussent, vous montent au cerveau.

Elle se remit à marcher.

—Peut-être dirais-je:

> Faire des vers! Pouvoir fixer la forme brève
> D'un contour, les frissons d'un espoir qui fut cher.

Jacques s'était jeté sur son "stylo" et, au passage, happait les mots:

—"Qui fut cher". Après?

Elle continua:

> Et pour vivre à jamais la douceur d'un beau rêve
> Sculpter ce rêve et sa beauté. Faire des vers!

—Voilà une strophe. Une autre, madame, une autre!

—Je pourrais dire encore...

—Dire encore...?

> Faire des vers! Pouvoir avec des mots farouches
> Accoupler les rancœurs des instants trop amers.

—"Trop amers".

A toute volée Jacques écrivait.

Elle remarqua:

—"Farouches" ne me plaît qu'à demi; nous y reviendrons. Et... Et...

Elle examina ses ongles, arracha une fleur dans l'herbe, réfléchit encore, puis acheva:

> Et dédaigneux du temps qui nous guette et nous touche,
> Avec l'amour, avec l'oubli, faire des vers!

Elle se tut, se planta devant Jacques:

—A vous, la dernière strophe.

D'un seul bond, Jacques traça:

> Faire des vers! Sentir au profond de son être
> Frémir toutes les voix de tout les Univers,
> Et sachant les destins, même sans les connaître,
> Sur le clavier de l'Infini, faire des vers!

Il tendit la feuille:

—Voilà.

Elle lut. Et jugeant l'effet d'ensemble:

—Pas trop mauvaise, notre petite collaboration.

Jacques, extasié:

—Si vous vouliez me donner des leçons, madame?

—Des leçons?

Jacques suppliait, les mains jointes.

Rêveuse, elle reprit:

—Et puis! Est-ce là un service à vous rendre?

Elle demeura un moment silencieuse, le regardant profondément comme si, à travers ce Jacques-là, elle voyait l'autre, celui de demain; et la voix attristée, elle lui expliqua lentement:

—Si vous pouviez savoir ce qu'est la vie intérieure d'un artiste! J'ai tant consolé de souffrances, tant soutenu de volontés défaillantes! Hélas! Si la pauvreté coupe bien des ailes, la jalousie, la coterie, la routine, la mesquinerie et l'inintelligence en coupent bien davantage!

Quoi que vous fassiez, théâtre ou livres, vous dépendrez de la finesse, de la culture, de l'humeur des éditeurs, directeurs, critiques, acteurs. Et, par-dessus tout, des caprices inexplicables et féroces du public.

—Qu'importe! interrompit Jacques qui s'extasiait devant les mots: "que vous fassiez théâtre ou livres".

—Que d'écœurements vous attendent, mon pauvre petit! Quand un soir de première votre pièce sera tombée, vous connaîtrez le chagrin qu'on apporte au logis, où seul vous reviendrez; car les amis n'escortent que le succès...

—Qu'importe la souffrance! dit Jacques, avec l'air entêté du martyr à qui l'on énumère les supplices réservés à sa foi. Je le sens, il doit y avoir de dures angoisses. Mais aucune n'est comparable à celle de vendre des casseroles quand on voudrait...

—...Rimer aux étoiles, bien sûr! Il s'agit de choisir.

—C'est tout choisi. *Avant*, j'hésitais, j'avais peur de prendre un penchant pour une vocation. Quand je récitais mes vers à mes anciens camarades, devenus étudiants ou artistes, sans leur dire qu'ils étaient de moi, s'ils applaudissaient, je pensais: "C'est qu'ils n'y connaissent rien". Je cherchais à savoir et n'y arrivais pas. Maintenant, je comprends que je me comprenais.

—Mais, si votre père ne veut rien entendre?

—Je l'y amènerai. Et puis, ma mère sera avec moi.

La poétesse affirma, rêveuse:

—Du reste, rien ne peut arrêter notre destinée. Tout au plus, la retarde-t-on.

—Oui, "tout au plus, la retarde-t-on", répéta Jacques, en écho.

—Mais il faudra beaucoup travailler et beaucoup vouloir!

Elle se leva, indiqua qu'il fallait partir:

—Laissez votre caisse, je la ferai prendre.

Jacques, buté à son idée fixe, insista:

—Si vous vouliez me donner un devoir, et me permettre de le rapporter, madame?

—Un devoir?

Souriante, elle le regarda:

—Je n'ai jamais enseigné la poésie à personne, moi. C'est toute une affaire de conseiller quelque chose à quelqu'un!

—Je m'appliquerai tant, je mettrai tant d'ardeur à progresser pour vous prouver ma reconnaissance, pour que vous vous intéressiez à moi, madame!

—Allons, je consens. On va voir quel élève vous êtes.

En quelques phrases courtes et nettes, elle lui expliqua le sujet à traiter et les règles auxquelles il devait se conformer...

Lorsqu'ils furent à la grille où menait l'allée qu'ils longeaient, la poétesse s'arrêta et dit:

—Si vous avez pu travailler, revenez dans trois jours, à deux heures.

Très bas, avec des sons voilés, tant il avait peur de prononcer des mots qui lui semblaient chimériques, d'appuyer sur des syllabes illusoires qui se briseraient, sans doute!... Jacques balbutia:

—Je ne sais pas comment dire merci..., je...

—Alors, ne le dites pas.

Et très douce, touchée de son émotion, elle le quitta.

III

—Sais-tu l'heure qu'il est?

Francel, sur le pas de sa boutique, le visage plissé de colère, la voix blanche, apostropha Jacques, qui, tranquillement, remisait sa machine.

—Sais pas.

—Sais pas! Sais pas! tonna Francel.

Sa femme le contint. Et fâchée aussi:

—Il est près de midi, mon enfant, et tu es parti à neuf heures. D'où viens-tu?

—De la Soledad.

Francel bondit:

—As-tu fini de nous prendre pour des idiots?

Et, mordant les mots:

—D'où-viens-tu?

Il remarqua la tenue soignée de Jacques, son air pimpant, heureux.

—Parbleu! Il a été voir des femmes!

"Voir des femmes", dans les conceptions paisibles de Francel, c'était, par exemple, se promener sur le quai en tenant une bouquetière par la taille; ou bien, attendre quelque midinette à la sortie de son atelier; ou "blagocher" au café, avec les petites amies des amis.

—Francel! s'exclama sa femme choquée. Voyons, Jacques, réponds-nous; j'étais si inquiète!

—Il s'en fiche un peu!

—Pardonne-moi, maman, de t'avoir inquiétée. C'est vrai, j'ai oublié l'heure et j'en suis désolé.

—"J'en suis désolé", non, mais écoutez-moi ça! C'est tordant, ma parole! Tu entends, madame Francel, il en est désolé, cet oiseau-là!

—Enfin, où étais-tu? Dis-le.

—Maman, ce serait trop long et trop grave, pour le moment. Ce soir, quand nous aurons fermé le magasin, je vous expliquerai d'où je viens, ce que j'ai fait, et ce que je veux faire

—Ce que tu veux faire? ricana Francel ahuri.

Plus fine, Mme Francel observa que son fils, les yeux en bataille, la bouche résolue et le maintien fier, était transformé. Il y avait une élégance nouvelle dans toute son allure, un air de sécurité et d'énergie sur son visage: "Non, songeait-elle, il n'a pas couraillé, c'est plus sérieux, bien plus sérieux".

—"Ce que je veux faire", marmottait le quincaillier, c'est comique! Ah! Ça! Pour comique, on peut dire que...

La clochette tinta et le reste ne sortit pas de la gorge de Francel qui servit la cliente en souriant gracieusement.

Et s'en allant à la cuisine, Mme Francel se contenta de dire:

—Maintenant, arrange le couvert, Jacques, je mets les œufs sur le feu.

* * *

Jacques prétexta une migraine et n'alla pas déjeuner.

"Rien ne m'empêchera de leur expliquer, ce soir, que je veux écrire, se redisait-il durant tout l'après-midi, qui lui parut interminable. Cette rencontre est pour moi la lumière, l'ordre du destin: "Va dans cette direction-là".

Et, la volonté en ébullition, l'esprit au combat, les nerfs révoltés, pour la première fois sortant de sa nonchalance et de ses scrupules, dans tous les coins de la maison et jusqu'au soir, il se répéta: "Je le jure".

Il évita son père qui, du reste, ne sembla pas le voir.

Mme Francel, les yeux rouges, ne quitta pas l'arrière-boutique.

Chacun s'absorba, l'un dans sa colère, l'autre dans sa peine et le troisième dans sa résolution.

Jacques choisit le moment où Francel, juché sur une échelle, époussetait ses boîtes à clous, pour s'approcher de sa mère et l'embrasser doucement:

—Tu sais, maman, je t'aime bien. Aie confiance en moi, va.

Puis fermement:

—Mais je veux parler devant vous deux, pour en finir une bonne fois.

—Tu as raison, mon petit, cette vie-là ne peut durer.

Il retint contre sa bouche le front soucieux de cette amie sûre, qui, il le sentait, d'instinct, d'affinité, était avec lui, sans discuter et sans le dire.

Le soir vint enfin.

Quand ils eurent mis le magasin en ordre, déroulé le rideau de fer et éteint le gaz, ils se réunirent dans la petite salle à manger et s'assirent autour du couvert proprement dressé.

Mme Francel posa la soupière devant son mari pour qu'il servît le potage. Ils mangèrent et elle s'adressa à Jacques:

—Maintenant, nous ne serons plus dérangés; nous pouvons causer. Explique-toi, mon enfant.

Et son regard volontaire, braqué sur Francel, disait: "Tais-toi; laisse-le parler".

Jacques se décida, et très calme:

—Papa, je t'en prie, écoute-moi sans t'emporter.

Francel regardait fixement le bord de son assiette sur laquelle avec ses dix doigts il faisait: do-ré-mi-fa-sol, sol-fa-mi-ré-do.

Jacques continua:

—Il y a entre nous un grand malentendu. Parce que je te seconde très mal au magasin, tu me crois paresseux, prétentieux. Tu te trompes. Je ne suis pas mauvais fils, mais seulement mauvais commis.

—Tu trouves, tiens!

—Mes goûts me portent vers un autre métier que le tien. Voilà tout. Laisse-moi faire celui que j'aime, et tu verras; nous serons heureux et unis.

Francel le toisa:

—Quel rapport cette machine-là a-t-elle avec ton absence de ce matin?

—Un rapport direct. Ce matin, je m'occupais de ma nouvelle carrière.

—De ta carrière?

—Parfaitement.

—Et qu'est-ce que tu veux être?

—Je vais te le dire. Mais avant, promets-moi de vouloir me comprendre, d'y mettre toute ta justice, toute ton affection?

—Va, va.

—Promets-moi d'avoir des idées larges?

—Tu m'embêtes avec tes grands mots.

—Si je te prépare, papa, c'est pour t'éviter le choc.

—Enfin, qu'est-ce que tu veux être?

Jacques, arc-bouté, épaula, visa et fit partir le coup:

—Poète.

—Po... Poète?

Et il allait envoyer un juron formidable dans un rire épais, quand l'expression de dignité impassible et de calme glacial qu'il rencontra, comme un bloc, sur les visages si pareils de la mère et du fils, l'arrêta.

Sentant qu'il fallait *causer*, il dit, presque maître de lui:

—Qu'est-ce que tu me chantes là?

—La vérité, papa.

—Mais ça n'est pas un métier.

—Non, c'est mieux. J'emploie ce mot pour simplifier.

Francel biaisa. Et à sa femme:

—Eh bien! Tu vois le résultat de ses lectures? Qu'est-ce que je t'avais dit? Il a la tête farcie d'un tas de trucs, le bourrichon monté. Le voilà à cheval sur son dada, et qui galope! Cours après, maintenant, il est loin. C'est tordant!

—Non, papa, je ne galope pas, je ne me monte pas l'imagination.

Francel se relâchait; il haussa les épaules, rudement:

—Que ça fait pitié! Tais-toi donc!

Jacques, contenant sa colère, fermement posa:

—Si je me tais, tu ne pourras pas savoir que ma résolution est prise et que rien ne saurait m'en faire changer.

Francel éclata:

—Tonnerre!

Il se leva, faillit casser sa chaise et fit deux pas rageurs vers Jacques qui s'était levé aussi et reculait.

—Ta résolution! Ta résolution de feignant, oui! Poète! C'est bien le métier qu'il te fallait, un métier de propre à rien!

Jacques, dont la patience perdait pied, interrompit, hautain:

—L'insulte n'a jamais rien obtenu.

—L'insulte!

—J'ai vingt ans. Je sais ce que je veux, et je le veux bien. Retiens-le, papa.

Francel bondit, hors de lui:

—Alors, tu iras le vouloir ailleurs, mon petit! Et tu ficheras le camp d'ici!

—Comme tu voudras.

—Et ça ne traînera pas, encore!

Il montrait la porte, violemment:

—Déballe chez tes poètes; ils te nourriront avec leur purée.

—C'est facile! Si tu crois que j'ai peur de gagner ma vie!

—Gagner ta vie! Faut être bâti autrement que toi. Tu as trop peur de te salir les mains.

Jacques, décidé:

—Possible. En attendant, je serai demain à Paris, où je me ferai pion, gratte-papier, copiste, n'importe quoi, n'importe où, à n'importe quel prix, pourvu que je gagne mon pain sec et mon taudis, c'est-à-dire ma liberté.

Il présentait sous la pleine lumière de la lampe son beau visage, son front haut, toute la noblesse de sa nature et la force de son caractère. Et Francel eut le pressentiment, l'obscur instinct du mystère qu'était Jacques.

Il dit, plus modéré:

—Ta liberté!

—Oui, ma liberté de penser, la liberté de mes goûts que rien ne saurait payer assez cher.

Francel découvrait son fils. Et à sa colère se mêlait, malgré lui, le respect qu'inspire toujours l'énergie. D'une voix moins forte, il dit:

—Eh bien! Va, mon garçon, perds pas de temps, file!

Jacques, comme s'il avait des ailes, gagna la porte menant à sa chambre:

—Inutile de le répéter deux fois. Dix minutes pour prendre mon argent et mon sac, et je suis parti.

Francel presque calmé:

—Bon voyage.

Jacques, les doigts sur la poignée, prononça, le ton solide:

—Adieu.

Alors son père fonça sur lui, l'empoigna par le bras:

—Laisse-moi partir! Laisse-moi partir!

Francel se planta devant lui, et très froid:

—Suffit!

—Mais puisque tu ne m'aimes pas! Puisque tu me rends malheureux, pourquoi veux-tu que je reste ici? s'écria Jacques, tombant sur une chaise et sanglotant sur la table, la tête dans son coude.

* * *

Pendant cette scène, Mme Francel n'avait pas fait un geste ni tenté la moindre intervention. Debout, immobile dans l'ombre du mur, elle observait, attendait... et souffrait.

Dès que Jacques eut prononcé le mot: poète, elle comprit quel choc brutal, inévitable, allait jeter ces deux hommes l'un contre l'autre, mais aussi, combien ce choc même était nécessaire. Enfin! Campées face à face, leurs idées allaient se cogner, se blesser, mais se connaître. Devant la résistance, Jacques apprendrait ce que valait sa vocation, la jugerait; et Francel saurait ce qu'était son fils.

Avec une profonde connaissance des défauts de son mari, elle se disait aussi: "Puisque la colère est une impérieuse nécessité de sa nature, qu'avec lui tout doit commencer par là, ne l'évitons pas; faisons la part du feu. Après, mais après seulement, il m'écoutera et je mènerai les choses comme je voudrai".

Elle s'avança vers son mari, le prit à l'épaule, et persuasive, en femme qui sait le langage et les façons qu'il faut avoir pour apaiser et pour obtenir, elle lui dit, très bas, très bonne, avec une douceur qui caressait et reposait les nerfs irrités:

—Regarde, c'est toi, toi! qui mets ton enfant dans un état pareil?

Elle le fit asseoir — il ne résistait pas — et elle continua:

—Vous êtes fous, tous les deux. Mais c'est toi, le père, qui devrais être le plus sage.

Francel dit en grand enfant:

—Tu as entendu comme il m'a parlé?

—Comme *tu* lui as d'abord parlé.

—Il m'a menacé!

—De quoi?

—De partir! A-t-on jamais vu!

—C'est toi qui le renvoyais, voyons, rappelle-toi! Il te parlait gentiment, au contraire, et tu lui as sauté dessus.

Elle l'embrassa, le câlina:

—Allons, c'est fini, dis? C'est fini? Crier, ça n'est pas discuter, et on ne fait que du gâchis. Toi qui es juste et qui vois si clair, tu le comprends bien? Il faut causer pour s'entendre. Tu ne peux pas régler l'avenir de ton garçon à coups de poing sur la table; ce serait trop simple.

Elle lui prit les mains, se pencha sur lui, tendrement:

—Le petit veut écrire, ça n'est pas un crime. Moi aussi, j'en suis désolée, puisque j'avais fait les mêmes projets que toi, et que nous sommes du même avis, tu le sais bien. Les paysans chassent avec une fourche l'enfant qui n'a pas leurs idées: mais, tout de même, nous n'allons pas agir comme eux; nous sommes des Parisiens! Les Parisiens ne sont pas méchants; ils connaissent beaucoup de choses; alors ils comprennent mieux. Rappelle-toi, quand tu allais voir jouer *les Deux Orphelines*, pour dix sous, après quatre heures de queue. Tu ne trouvais pas si inutile celui qui avait fait la pièce, parce qu'elle t'intéressait.

Francel eut un mouvement signifiant: "Je ne dis pas le contraire." Sa femme poursuivit:

—Ecrire, vois-tu, ça n'est pas faire des bêtises. C'est mettre sur du papier, des choses qui font rire, ou pleurer, ou réfléchir. Si le petit a du goût pour ça, nous n'y pourrons rien, va!

Qu'est-ce que tu aurais fait, quand nous voulions nous marier tous les deux, si ton père avait refusé, réponds?

—Ça n'a pas de rapport.

—C'est exactement pareil. Le mariage et le métier ont la même importance pour un garçon. Réponds. Tu m'aurais laissée?

Francel détourna les yeux, et sincère:

—Tu sais bien que non.

—Alors! Pourquoi veux-tu que ton fils n'ait pas sa volonté, comme toi?

Elle le serra contre elle:

—Tu as du bon sens, et un bon cœur, Francel, et tu ne nous feras plus de chagrin comme ça.

Et puis, tendrement, elle s'approcha de Jacques, l'attira dans ses bras et le dodinant:

—Mais si, ton père t'aime, mon chéri. Penses-tu qu'il voudrait te voir malheureux? Grand bébé, va!

Tu sais bien qu'il est comme ça, emporté, soupe au lait, et que dans le fond, il n'y a pas meilleur que lui. Tu sais bien que tu es mon gamin, ma petite fille, *ma* Jacques, comme tu disais, et que je ne t'abandonnerai pas. On va s'expliquer bien gentiment, parce qu'il le faut, *qu'il le faut absolument*, et puis tout s'arrangera. Allons, raccommodez-vous! Viens embrasser ton père.

Jacques ne pleurait plus. Il suivait un papillon autour de la lampe et ne remuait pas.

Elle lui dit à l'oreille, très bas:

—N'aie pas de rancune; fais-le pour moi.

Ces mots: pour moi, le décidèrent.

Il vint à son père.

Francel réfléchissait. Il regardait sa femme dont la pauvre mine lui disait tout l'émoi. Le sentiment de ce qu'elle souffrait amollit son cœur, détendit ses traits et lui rendit peu à peu la physionomie brave homme qui lui était propre.

Il prit la main de Jacques, effleura le front qu'il lui tendait et poussant un gros soupir:

—Mes enfants, tout ça, c'est idiot! Nous sommes dans le pétrin, voilà tout ce que je vois.

—Mais non, papa, dit Jacques tristement, nous pourrions bien facilement en sortir, si tu voulais.

—Et il le voudra. Ton père t'écoutera, il te conseillera et vous discuterez comme deux amis.

Elle les pressa:

—Maintenant, je vous en prie, dînons; nous n'avons mangé que le potage.

—Merci, maman, je n'ai pas faim.

—Tu n'as déjà pas déjeuné, Jacques, force-toi; pour me faire plaisir!

Et puis vous allez avoir le vin que vous aimez; ça va vous réchauffer.

Elle prit dans un placard une bouteille des dimanches:

—Débouche-la, Francel. Coupe le pain, Jacques.

Elle se donnait, se multipliait, les ramenait. L'odeur de la viande entourée de légumes animait la table.

—Verse à boire, mon petit. Encore... Ça ne vous fera pas de mal, va!

Ils mangèrent.

Et la grande jeunesse de Jacques lui souffla vite le généreux oubli et les nouveaux espoirs.

Sa mère suivait un plan dont rien n'aurait pu la détourner: vider, dans cette soirée même, la question carrière. "Il est essentiel d'en finir, pensait-elle. Il ne faut, à aucun prix, que cette alerte, ces larmes, tout ce bruit restent sans résultat. Il faut trancher net".

Et, par des tournants, elle revint à la route principale:

—Voyons, parlons tranquillement de ce que tu as fait ce matin. Tu as été à la Soledad?

—Oui, maman.

—Qui habite là?

—Clara Valrice.

—Pourquoi ne dis-tu pas: madame Clara Valrice?

Jacques, avec orgueil:

—Parce que c'est une femme connue pour son talent de poète, et qu'on ne met ni monsieur, ni madame devant le nom des gens célèbres; c'est un signe.

—Ah! bien. Tu la connaissais, toi?

—Son œuvre, mais pas elle.

—Alors, après, où as-tu été?

—Nulle part.

—Comment?

—C'est là que je suis resté tout le temps.

—Qu'est-ce que tu y as fait?

—J'ai décidé tout mon avenir. J'ai appris en un instant, et par un hasard inouï, que j'avais raison d'aimer ce que j'aimais, et que ma vocation n'était pas une illusion.

—Raconte, dit Mme Francel attentive et que le romanesque intéressait.

Jacques s'arma de courage pour narrer sa rencontre.

Pour convaincre son père et rassurer sa mère, il fut habile, enthousiaste, clair et éloquent.

En terminant, il insinua:

—Tu devrais aller la voir, maman.

—Pourquoi?

—Elle t'expliquerait, te donnerait confiance en moi.

Mme Francel hocha la tête, et résignée:

—Ce que tu me dis suffit. A ton âge, on a ses idées et je ne me reconnais pas le droit de les contrarier.

Jacques, dans un élan, prit la main de sa mère, qui continua:

—Seulement (et le regard de Mme Francel s'attrista ainsi que s'était attristé celui de la poétesse pour exprimer des idées du même genre), je les ai vus de près, les écrivains, pendant les années où, tu le sais, j'étais chez un libraire. La maison était importante, et ils y venaient tous. J'ignorais leur valeur, mais je savais leur anxiété.

Jacques concéda:

—Evidemment, c'est long, c'est dur...

—Alors, quand je pense que tu veux être un de ces individus-là, tu comprends!

—Mais qui te dit que je serai un "invendu"?

—Les poètes! Ah! mon petit! C'est pis que tout. Pour qu'on les achète, il faut que ce soit des noms d'une grandeur!

Jacques, que rien n'entamait:

—Je ferai surtout du théâtre; on va plus vite et plus loin.

—Fais ce que tu voudras, mon enfant. Moi je suis ta mère pour que tu m'aimes et non pour que tu pleures!

* * *

Ils se turent.

Afin de protester contre ces propos qu'il jugeait invraisemblables, contre cette conversation folle, Francel s'isolait, et, sans dire un mot, dînait de son plus vigoureux appétit.

S'il était resté l'homme du peuple, le garçon épicier qu'il était jadis, il aurait compris son fils; car les humbles sont près de la poésie. Mais un bout de capital en avait fait un petit bourgeois. Et maintenant qu'il payait des impôts et ne sortait plus en cheveux, il avait des traditions et des mépris.

En dessous, il regardait Jacques avec attention.

"Bien sûr qu'il a l'air d'un monsieur, observait Francel pour la première fois, en le comparant à lui. Et ces poignets de femme, ces doigts fins; pas des pattes de travailleur, non! Ah! les enfants, comme ça vous échappe! Tout le portrait de sa mère, du reste".

Mme Francel suivait le manège de son mari, sentait qu'il discutait (qu'il admettait de discuter) avec lui-même; qu'insensiblement le vent tournait. En le montrant à Jacques, elle fit un signe volontaire et suppliant qui signifiait: "Fais-lui dire quelque chose".

Jacques déplaça une bouteille qui l'empêchait d'atteindre son père, et, avec un de ses jolis mouvements d'enfant gâté qu'il retrouvait dans l'ardeur de réussir, il se pencha sur lui, le tira doucement par sa manche:

—Parle-nous, papa!

Grognon, le ton hostile, mais malgré lui conquis par la grâce du geste, Francel expliqua:

—Poète! Voyons! C'est bon pour quelqu'un de très pauvre, parce qu'il a l'habitude de crever de faim, ou de très riche, parce qu'il se fiche du gain. Mais, toi, raisonne!

—Papa, l'art ne raisonne pas, il appelle, on lui répond.

—Laisse-moi donc tranquille! La poésie, ça n'est pas des affaires pour les gens comme nous.

—Pas pour toi, si tu veux, papa; mais pour moi, c'est différent.

Et, avec un sourire d'innocence, Jacques coula ce velours sur l'orgueil de son père:

—Tu oublies que grâce à ton intelligence du commerce, à ton savoir, je suis devenu presque un fils de famille.

Sa mère attrapa au vol l'idée dont elle voyait l'effet sur le visage de Francel:

—Il a raison. Où un autre aurait pu se ruiner, toi, tu as su multiplier et tu as mis ton fils au-dessus de nous.

Francel se détendit, écarta sa chaise, allongea ses jambes sous la table.

—Oui, papa, tu m'as changé de milieu. Maintenant, dans le quartier, Francel, c'est un nom; on te connaît, on t'estime.

—Et beaucoup t'envient.

Francel se carra, accrocha ses pouces aux entournures de son gilet.

Actif, habile, Jacques conclut:

—Et si pendant deux ou trois ans, je ne gagne pas ma vie, mon Dieu! où sera le malheur? Je ne suis pas dans la rue; j'ai un père *qui a de quoi*!

Voilà ce qu'il fallait dire!

Francel, — dont la physionomie redevint parisienne, plus légère, plus ouverte, eut un regard moins buté, des lèvres plus molles, — se leva, prit sur le buffet l'anisette et trois petits verres. Et tout en se rasseyant:

—Je ne dis pas; évidemment, nous sommes à notre aise...

Il emplit les verres:

—Passe ça à ta mère... Et mon fils, bien sûr, n'a pas besoin de se tuer pour trouver son existence demain... En veux-tu?...

—A peine, papa. Merci.

Son père poursuivit:

—Mais enfin, il faut que chacun gagne sa vie.

—Naturellement.

—Et ce n'est pas les cent mille francs que j'aurai économisés pour nos vieux jours qui te permettront de ne rien faire.

—Rien faire! Voyons, papa, j'ai l'intention de beaucoup travailler. Ecrire, c'est un dur métier, va! Un de ceux qui demandent le plus de qualités réunies: l'application, l'instruction, l'observation, l'imagination.

—Des machines de bohèmes! Tout ça, c'est pas du travail. Et puis, tu le sais bien, ce qui me dégoûte, c'est de renoncer à l'avenir de mon entreprise.

Dans le verre de son père, Jacques, sournoisement, entretenait le niveau à mesure qu'il diminuait.

—Voir ma maison disparaître!

—Pourquoi disparaître? Tu la mèneras longtemps, tu n'as pas cinquante ans, pense donc!

—Et quand je serai vieux?

Mme Francel imposa son esprit de suite:

—Maintenant, fixons ta nouvelle existence. Comment veux-tu la prendre?

—Je ne voudrais plus paraître au magasin à partir de lundi, et travailler avec ma liberté entière. Pour me remplacer ici, papa, tu devrais prendre le petit Maret, il a seize ans. Et tu feras plaisir à son père, qui est ton ami.

—C'est vrai, acquiesça Mme Francel, il est sérieux et pas bête; il cherche à se placer quelque part. Prenons-le, Francel.

—Lui ou un autre! Tout ça m'écœure.

Elle trancha, pour en finir:

—Il fera ton affaire. Demain j'irai en parler à son père.

—Ensuite, continua Jacques, je vous demande de me laisser prendre une chambre dans le quartier, près de vous.

Mme Francel s'étonna:

—Une chambre, pourquoi? Tu veux découcher?

—Bien entendu, marmotta Francel.

—Mais non! C'est pour travailler dans la solitude, j'irai là comme à un bureau. Ça s'appelle un studio. Je mangerai et coucherai ici.

"Je le vois, le *studio*, pensa Francel; il aura les yeux noirs, de la poudre de riz, et du rouge aux lèvres".

Sa femme reprit:

—Chez nous, tu ne seras pas assez seul pour travailler?

—Non, maman.

—Pourquoi?

—Jamais, me sachant là, vous ne pourrez vous habituer à me considérer comme absent. Toutes vos bonnes intentions ne vous empêcheront pas, toi, maman, d'entrer chez moi pendant que je chercherai l'inspiration: "Jacques, je sors, surveille le gigot". Toi, papa: "Jacques, viens nous donner un coup d'épaule, c'est le chemin de fer".

—Déjà les dépenses, grogna Francel.

—Insignifiantes, papa, vingt francs par mois.

Mme Francel, mécontente:

—Oh! Je n'aime pas cette idée, mon enfant.

Souple, et sachant qu'il ne fallait pas trop exiger d'un seul coup, Jacques abandonna son studio:

—N'en parlons plus, maman; nous verrons ça plus tard.

Francel, ironique, s'informa:

—Et tes cinquantes francs de pension, faut-il aussi te les augmenter?

—Non, papa, ça marchera comme ça. Je vais, du reste, tâcher de me retourner tout de suite pour placer des lignes par-ci, par-là, et gagner quelques sous.

—Des lignes?

—Oui, de la prose, dans les journaux.

—Quel gâchis! Où allons-nous!

Jacques, avec une ardeur confiante:

—Au succès, papa.

* * *

Resté seul, Jacques s'accouda à la fenêtre. Et le feu de joi qui flambait dans son cœur illumina la nuit.

Quelle journée! Elle lui avait apporté la révélation de lui-même, et l'espoir du bonheur.

IV

Jacques se mit ardemment au travail, et le printemps (c'était celui de 1914) passa dans sa vie comme un enchantement.

Il s'essayait dans tous les genres, se cherchait, attentif à lui-même, sévère pour ses défauts et courageux à les réprimer. Modeste, patient, foncièrement artiste, il voyait net, sentait juste, déchirait ce qu'il écrivait et, inlassable, recommençait.

Quand il n'était pas enfermé dans sa chambre, où, très tôt et très tard, il s'appliquait de tout son courage, il était dehors.

"Dehors", c'était la Soledad.

Il traversait la boutique comme une flèche, brandissant un manuscrit:

—Au revoir, maman. Je vais me faire corriger.

Et il courait porter ses devoirs à la poétesse, maître idéal qui l'accueillait avec des façons simples et réconfortantes.

Il arrivait, soigné, tiré à quatre épingles, dans un costume neuf, et coiffé, chaussé, habillé suivant les derniers désirs de la mode.

Dans les détails de sa toilette, rien d'excessif, de criard ou de naïf; il choisissait tout naturellement les teintes discrètes et l'ensemble comme il faut.

Il entrait, joyeux, ému, respectueux, dans le cabinet de travail où elle le recevait, où tout le frappait, le ravissait: les étoffes et les tapis, les tableaux, les objets d'art, les bibelots anciens, tout ce luxe nouveau pour lui, qui caressait son regard et qu'il comprenait si vite et si bien; la tenue de la maison; le ton parfait des serviteurs; enfin tout ce qui lui faisait penser: 'C'est ainsi qu'il faut vivre''.

Il ouvrait son "maroquin", en tirait des papiers et s'asseyait près de la table où se tenait la poétesse.

—Voyons, mon petit Jacques, cette ode marche-t-elle?

—Je l'espère, madame, car j'ai peiné dessus!

Une ou plusieurs fois par semaine la leçon se renouvelait, suivant le temps dont Clara Valrice disposait et la difficulté du travail entrepris.

Quand c'était fini:

—Maintenant, sortez de scène, et avec chic!

Mais la véritable leçon, la plus sûre et la plus forte, était dans le contact de Clara Valrice dont l'exemple le polissait.

Au bout de quelques semaines, aidé de sa finesse d'observation, de son goût du beau et de sa nature si pétrissable qu'elle fondait dans les doigts, il était complètement transformé.

La poétesse en concevait presque de l'orgueil. Elle éprouvait aussi un sentiment attendri pour ce petit si simple, si réservé, si conscient de tout, sauf du talent qu'il avait. Cette âme droite et jolie la reposait de tous les cœurs sinueux, l'attirait, la gagnait davantage chaque jour. Il entrait dans sa confiance, grandissait dans sa considération, pénétrait dans son intimité pour y prendre de l'importance. Il l'intéressait, l'amusait, la rejeunissait.

Avec un tact incomparable, il faisait oublier son humble origine. Il savait s'effacer en restant toujours fier; se taire, attendre, puis s'avancer, parler, donner son avis quand on le lui demandait, le développer, le soutenir et convaincre.

Et lorqu'en discutant la poétesse s'exclamait:

—Jacques, vous êtes charmant avec votre théorie! Mais comment peut-on la mettre en pratique?

Elle disait le mot juste, le mot image: il était charmant.

Ses façons calmes, sobres, son bon sens de Parisien qui mettait tout au point d'un seul mot, la délicatesse de ses remarques et de ses intentions, son jugement solide, mêlés à tant de fraîcheur d'impression et à toute l'intransigeance naïve et cassante de la vingtième année, l'enchantaient! Insensiblement, elle l'initiait à sa vie, lui racontait ses affaires et pensait tout haut devant lui.

Elle acceptait des conseils venant d'une sollicitude qui la touchait:

—Vous paraissez souffrante, madame?

—Oui, la migraine.

—Encore! Vous vous fatiguez trop.

—Comment l'éviter?

—En vous soignant.

—Avec tout ce que j'ai sur les bras!

—Posez-le par terre.

—!!

—Je vous en prie, condamnez votre porte!

—C'est impossible.

Il insistait; et elle cédait:

—Vous avez raison, je monte, car je vais avoir très mal. À demain mon petit Jacques.

* * *

Insensiblement, et très sûrement, Jacques était devenu son ami.

Elle s'émerveilla, dès les premiers devoirs, de la facilité et de la diversité de son talent. C'était un élève incomparable.

Et puis, elle fut conquise par l'entrain qu'il mettait à s'instruire, par sa jolie finesse, par ses désespoirs devant une faute à éviter et sa fougue devant une tâche à réussir; par sa grâce à tout dire, à tout écouter, à tout discuter; par son impatience à dévorer les jours présents et sa frénésie de l'avenir; par la soumission et le respect qu'il lui montrait. Comme la séduisait l'admiration sans bornes dont il l'entourait et qu'il exprimait avec une naïveté chaude et un pittoresque spirituel.

Dans la maison, auprès des gens de service, tous anciens et considérés, qui savaient son histoire, il avait acquis une place d'importance.

La gentillesse de sa nature, la douceur de son sourire, l'à-propos de son amabilité avaient très vite fait de lui: *Monsieur Jacques*.

A la Soledad où il parut d'abord en élève, tous les deux ou trois jours, puis davantage, enfin chaque jour, il devint bientôt indispensable.

Clara Valrice, peu à peu, lui confia sa correspondance. Il ouvrait les lettres, y répondait, rédigeait les dépêches; il mettait de l'ordre dans les papiers, les notes, les comptes; elle le chargeait de courses et de commissions. Il allait, venait et revenait. Elle ne pouvait plus se passer de son activité, de sa gaîté, de son originalité, de son esprit de décision. Mieux qu'elle, il savait où se trouvaient toutes choses sur les tables et dans les meubles.

Ses vingt ans impétueux, curieux et langoureux que rien ne décourageait, rien n'usait, qui avalaient la difficulté et l'impossibilité, qui rêvaient ici, chantaient là, aspiraient la vie à pleine force, ses vingt ans emplissaient la maison, l'animaient et laissaient derrière eux la troublante odeur du printemps.

* * *

Clara Valrice avait plusieurs fois exprimé le désir de connaître Mme Francel qui, sur l'insistance de Jacques, se décida à venir à la Soledad.

Elle se présenta avec aisance.

Les deux femmes causèrent.

Clara Valrice n'avait pas l'impression de la distance qui les séparait. Car Mme Francel, par son maintien réservé, un peu froid, sa mise et son langage de Parisienne, sa frappante ressemblance avec Jacques, adoucissait cette distance.

Clara Valrice, accueillante, montra un grand portrait qui couvrait tout le panneau principal du cabinet de travail, et dit:

—C'était mon mari. Il est mort d'un accident à son usine, il y a dix ans, et m'a laissée sans enfant. Alors, parfois, la maison est grande.

Elle eut un regard de mélancolie et continua:

—Bien qu'il fût dans les affaires et toujours dans les chiffres, puisqu'il était ingénieur, c'était cependant un grand philanthrope; et il m'a appris à faire un utile emploi de la fortune qu'il avait acquise.

Et presque grave, elle conclut:

—Il était beaucoup plus âgé que moi. Et pourtant, vous voyez, je n'ai pas voulu me remarier.

—Je sais, madame, que vous êtes la protectrice des orphelins, remarqua la mère de Jacques.

—N'ayant pas d'enfant, je me suis attachée à ceux des autres, c'est logique. Je crois que je suis née pour exercer un sacerdoce, pour conseiller, former, soutenir et vivre dans les autres et hors de moi-même. Bien plus encore que pour faire des vers, n'est-ce pas, Jacques? acheva-t-elle en riant. Je n'en ai pas fait un depuis trois mois.

—Oui. C'est désolant, vous ne travaillez pas du tout, madame.

—Le temps, mon pauvre petit! Le temps! Où le trouver?

Et la conversation tomba sur Jacques. Mme Francel s'efforça de faire dire à la poétesse tout le fond de sa pensée.

Clara Valrice la renseigna, la rassura et conclut en affirmant:

—Vous verrez, madame, s'il m'écoute et sait ne pas dérailler, votre fils ira où il doit aller.

—Dieu le veuille!

—Et quand il sera sorti des premières difficultés de sa carrière...

—Ce qui n'est pas demain! interrompit Jacques.

—Il épousera une jeune fille digne de lui, qui le comprendra.

—Et nous méprisera, nous, les pauvres parents! acheva tristement Mme Francel.

—Vous honorera. Car Jacques lui en donnera l'exemple.

—A moins que lui aussi, un jour, ne rougisse de nous!

—Oh! maman!

—Hélas! mon enfant, c'est une chose qui se voit.

—Non, madame, non. Elle se voit peut-être chez les cœurs grossiers, les gens tout petits qui, montés sur un escabeau, se croient devenus très grands, mais pas chez Jacques Francel.

Elle se tourna vers lui, le regarda d'un regard lourd qui voulait enfoncer les mots dans son esprit et les y imprimer:

—N'est-ce pas, Jacques? Vous vous souviendrez toujours que vous devez tout à vos parents. Que c'est à bras tendus et pliant sous l'effort, qu'ils vous ont élevé au-dessus d'eux. Que vous sortez de l'obscurité grâce à leurs sacrifices et à leurs vertus. Qu'ils vous ont donné un nom respecté, ce qui est mieux qu'un nom remarqué. Et toujours vous vous souviendrez que la vraie manière d'être bien né (toute autre n'étant qu'illusion et vanité), c'est de l'être d'honnêtes gens.

—Je ne l'oublierai jamais.

Il inclina doucement la tête sur l'épaule de sa mère, et câlin:

—Sois tranquille, maman!

—Mon cher petit!

Clara Valrice les reconduisit à la grille et acheva sa pensée:

—A votre mère, dont vous êtes l'image fidèle, faites hommage de tout et ne vous glorifiez de rien.

* * *

—Eh bien? Avais-je exagéré?

—Non, c'est vrai, elle est très bien.

"Elle est mieux que très bien, elle est comme je n'osais pas l'espérer", pensait Mme Francel en rentrant chez elle, rassérénée. Car on lui avait dit de Clara Valrice: "Elle est belle et prenante". Et, plus que la curiosité, l'inquiétude l'avait conduite à la Soledad. Mais là, tout l'avait enchantée. Tout: la sévérité souriante de la maison, l'air "chez soi" et "vieux serviteurs" des domestiques; l'aspect heureux des animaux qui circulaient et vous abordaient: chiens, chats, un ouistiti, un petit renard bleu; la gaîté des oiseaux chanteurs qui dans leur volière perlaient des roulades, sautillaient, gambadaient et piaillaient: "On est très bien ici, restez donc."

Et puis, Clara Valrice, fine et apaisante, avait eu des phrases heureuses:

—N'est-ce pas, madame, il faut que Jacques m'obéisse? *Je pourrais être sa mère*, et vous me passez vos droits.

—Sa mère!

Incrédule, Mme Francel regardait les beaux cheveux sombres et les joues lisses de la poétesse.

—A trente-huit ans, on peut avoir un fils de vingt, je pense!

Et, pénétrée de la haute valeur morale de Clara Valrice, convaincue de la bienfaisante influence qu'elle aurait sur Jacques, Mme Francel s'en revenait allégée d'un souci qu'elle n'avait pas avoué.

Avoué à qui, d'ailleurs? A Jacques? C'eut été naïf. A son mari? Puisque Francel ne "voulait rien savoir" et qu'il gardait, sur ce sujet, un silence lourd de tout le poids de sa réprobation, lourd de tout ceci: "Mon fils tourne mal, c'est évident. Et sa mère l'accompagne dans le mauvais tournant, autre évidence. Alors? Deux contre un. Quoi dire? Rien. Se taire. On ne raisonne pas avec des toqués, n'est-ce pas? Le jour du patatras! on rira bien. Il n'y a qu'à attendre". Pour le moment, rien n'intéressait Francel: ni ce que faisait Jacques, ni où il allait, ni comment pouvait bien être "cette dame" dont on parlait si souvent devant lui. Et il rabroua très fort sa femme quand elle vint lui raconter sa visite à la Soledad.

Quelques jours plus tard, il faillit perdre l'équilibre et le souffle en montant quatre à quatre les marches de son escalier, dans une fuite affolée, parce qu'il avait vu s'arrêter, devant sa maison, une auto, dont une dame, qu'il sentit être "cette dame", descendait.

Clara Valrice venait, à son tour, voir Mme Francel qui, prévenue, l'attendait et espérait prendre son mari par surprise. "Il la rencontrera bon gré, mal gré, pensait-elle; elle a tant de charme et de simplicité qu'elle saura bien le conquérir".

Déçue, elle expliqua:

—Mon mari est sorti, j'en suis désolée, madame; j'aurais tant voulu...

Clara Valrice répondit, encourageante:

—Il ne sera pas toujours *sorti*, ayez confiance en l'avenir.

—C'est qu'il est encore bien loin de nos idées!

—Je sais, je sais; Jacques me raconte.

—C'est désolant! La vie est pénible dans ces conditions, expliquait Jacques.

—Le seul moyen de l'amener à accepter vos projets, c'est d'avoir du succès, mon petit. Sa répugnance est si naturelle!

—C'est très juste! approuva Mme Francel en regardant Jacques qui se lamenta:

—C'est tout de même dur!

—La logique est toujours dure.

—Il faudra pourtant qu'il consente carrément; ces demi-mesures sont odieuses.

—Il consentira! Laissez-lui du temps. Il vous aime, il est bon.

—Très bon, affirma encore Mme Francel.

"Mais très borné", songeait la poétesse.

Et à Jacques:

—Ne le heurtez pas, soyez patient, respectueux, affectueux surtout.

—Surtout! insista Mme Francel.

Par la lucarne du grenier, où Francel avait grimpé pour se tenir hors d'atteinte..., il regarda partir la poétesse. Puis s'en revint au magasin.

Sa femme lui dit:

—Tu vois comme elle est simple; elle venait me rendre ma visite.

—Ma boutique devient un salon. Est-ce que tu comptes prendre un jour?

* * *

Clara Valrice, qui accueillait Jacques tous les jours, ne l'avait pourtant jamais encore admis à sa table, pas plus qu'elle ne s'était encore familiarisée avec l'idée de le présenter à son entourage.

Elle s'y décida:

—Venez déjeuner avec moi, demain. J'aurai une vieille amie qui vous intéressera. Elle est très littéraire et vous lui lirez votre ode.

—Oh! madame, je...

—Pas de timidité. Et comme cette chère amie est toujours en retard d'une large demi-heure, nous piocherons, en l'attendant.

Jacques s'affola. Son premier déjeuner dans le monde! Son premier contact avec les intimes de Clara Valrice! Durant toute la journée, il roula dans sa tête des projets de toilette, d'attitude, et cent détails qui le préoccupaient. "Pourvu que je sois assez distingué!" S'il n'allait pas savoir comment on mange tel plat, à quoi sert tel objet, ce qu'il faut répondre à telle phrase! Mon Dieu, quel tourment!

Le lendemain, à midi, il traversa la boutique où ses parents étaient seuls. Il jeta un regard à son image que les glaces lui renvoyaient. Bichonné, correct dans un costume sombre parce que le temps l'était, l'ourlet du pantalon retroussé à l'anglaise montrant des chaussettes à coins et des souliers à lacets-bouffettes, le parapluie finement roulé, suspendu en canne à son bras, la boutonnière fleurie, il avait le visage frais et l'expression heureuse. Parce qu'il était content, il fut aimable, et s'approchant de son père:

—Au revoir, papa.

—Tu vas...?

—Déjeuner en ville.

Sur le trottoir où Jacques s'arrêta, il examina les nuages et le sens du vent, étendit le bras pour juger de l'importance des gouttes qui tombaient, consulta sa montre; et, à la stupéfaction de son père, appela un auto, sauta dedans en lançant l'adresse. Puis il envoya un tendre petit salut à sa mère, se croisa les jambes, alluma une cigarette et se renversa dans la voiture.

Francel, qui le regardait, s'écria:

—C'est épatant! Ah! Mais non! Epatant!

—Quoi?

—Ton fils prend des voitures, maintenant?

—Tu ne veux pas qu'il arrive crotté?

—Je ne veux pas qu'il...

Francel haussa les épaules à les déboiter, deux ou trois fois de suite.

Il se mit à ranger sa boutique avec des gestes qu'il voulait excessifs...

—Ma pauvre femme! Tu es fière d'avoir fait ce muscadin!

—Pas muscadin, tu verras.

—Oui, c'est ta petite folie. Autrement, tu serais parfaite, et ça serait trop beau! Faut pas trop demander à Dieu.

—C'est toi qui serais parfait, si tu voulais comprendre que...

—Allons, assez causer!

Mais elle restait là, le regardait longuement et malgré lui, le tenait aux épaules.

Doucement, à regret, il l'éloigna:

—Travaillons, tiens! Faisons de l'argent pour ton grand homme!

* * *

Jacques fut sans reproche au déjeuner qui l'avait inquiété si fort.

Dès le premier quart d'heure écoulé, il eût un petit air entraîné tout à fait rassurant. Il se sentait à son aise et heureux dans cette atmosphère d'élégance où il faisait si bon vivre! Les mets étaient délicieux, sobres, genre lunch; le service silencieux, rapide; les choses semblaient arriver toutes seules et se placer devant lui, comme par enchantement. "L'existence au milieu des gens chics est vraiment simple, pensait-il; on ne peut se l'imaginer, il faut y être".

Là, en effet, tout se présentait agréablement.

Par exemple:

—Encore cet insupportable téléphone!

—Madame, voulez-vous...?

—C'est ça, allez, mon petit Jacques.

Mais, déférent, le domestique proposait:

—Si vous désirez que j'apporte l'appareil ici, monsieur Jacques?

Et Jacques ne se dérangeait pas. Quand l'invitée, qui s'intéressait à Jacques et le questionnait sur toutes choses, demanda:

—Que fait votre père, monsieur?

—Industriel, répondit négligemment la poétesse.

Exquise Clara Valrice!

Après le repas, Jacques lut son ode avec fermeté, reçut les compliments avec modestie, et bientôt après, discrètement s'en alla.

Le mieux du monde, il s'inclina tour à tour devant l'invitée et devant la poétesse, fit un salut souple, net, très jeune-premier; puis, sans hâte ni lenteur, sans *chercher à faire quelque chose de ses bras*, il longea le salon, qui, lui parut-il, n'en finissait pas!

En récompense, il entendit l'invitée dont il sentait le face-à-main braqué sur lui, s'exprimer ainsi:

—Il est très bien, ce garçon-là.

Eloge qui, la semaine suivante, lui valut une autre douceur:

—Voulez-vous venir avec nous, en auto, demain, Jacques?

En auto! Cet auto qu'il voyait tous les jours, et dans lequel il ne s'était jamais assis!

—La baronne Pini (une des femmes les plus riches et les plus charitables d'ici) et moi, allons porter des secours aux pauvres, loin, par là, dans le vieux Nice. Ça vous apprendra la misère humaine. Et il y a de quoi faire!

Et dans l'auto de Clara Valrice, un coupé élégant, capitonné, pomponné, orné de toutes les choses *indispensables*: gerbe de fleurs, montre, acoustique; flacons de sels, de parfum, de cordial; bloc-notes; carnets d'adresses, de visites, de dépenses; coussins de dos, de pieds, de coude; Jacques, assis "en lapin" sur le bord de la banquette où il cherchait à tenir le moins de place possible, afin de ne pas gêner les deux belles dames qu'il séparait, regardait les rues ensoleillées où il passait, les trottoirs où, sans entrain, enfant, il avait joué, les bancs où il avait rêvé. Et avec l'ardeur qu'il mettait à s'intruire des choses du monde, il écoutait le bavardage de la baronne Pini et de Clara Valrice qui mêlaient aux pensées les plus hautes; aux projets les plus graves, aux attentions les plus touchantes, les réflexions les plus féminines, les plus frivoles, les préocupations les plus mondaines.

Et la voiture qui filait, tournait, freinait et repartait, emportait Jacques heureux d'une joie délicate et rare, d'une joie consciente et ardente qu'il résumait ainsi: "La pitié et la beauté sont là, près de moi, dans des odeurs d'ambre gris et des bruits de soie. C'est de la poésie et je vais bien à ma destinée".

* * *

Il y allait, en effet. Et son intimité avec Clara Valrice l'y conduisait tout droit. Intimité vivante, vigoureuse et fructueuse en ses moindres détails, en ses plus légers incidents, où les réflexions et les idées émises étaient autant d'enseignements pour lui.

Il ne savait rien des gens et des choses. Clara Valrice semblait tout savoir. Non parce qu'elle était plus âgée (l'âge entre pour une très faible proportion dans la sagesse) mais parce qu'elle aimait la solitude et s'y retirait passionnément pour y méditer sur la vie que sa fortune, son rang et son talent lui donnaient, et que son intelligence forte, son observation aiguë, son cœur ardent et son admirable bon sens lui faisaient saisir, retenir et juger.

Au contact de cet esprit mûri, cultivé, étendu et profond, celui de Jacques grandissait, s'élargissait, prenait de l'aplomb, des muscles et des nerfs. Il sortait de ses brouillards, de ses méfiances et de ses raideurs pour se baigner dans la lumière, la confiance et la douceur.

La douceur dans la force, dans la volonté, était l'originalité de Clara Valrice. Sa façon de s'exprimer, de sourire, de se mouvoir, de vouloir, était le charme même. Sa voix grave, un peu voilée, disait les phrases en traînant sur elles sans s'y arrêter; et puis les lançait, les précipitait, les imposait.

Cette particularité dans la parole était très frappante, comme son regard caressait et se reprenait était inattendu.

Elle s'habillait dans le même esprit: avec un apparent abandon, sans souci de plaire, et une extrême recherche de netteté et d'à-propos.

Sa minceur, sa fraîcheur, ses manières sérieuses, ses réponses parfois distraites, rêveuses, ses petites impatiences féminines, ses étonnements gentils, ses naïvetés généreuses faisaient dire à Jacques: "Vous avez l'air d'une grande jeune fille que tout ennuie facilement".

Les leçons, où bien souvent le devoir à faire n'était qu'un prétexte, devenaient pour Jacques de magnifiques causeries. Quand Clara Valrice disait:

—Venez donc avant le dîner, demain; nous bavarderons.

Il accourait, tout heureux, sachant bien que cette phrase promettait ceci:

A huit heures, on annoncerait le dîner qui interromprait, probablement, une grande discussion sur un sujet quelconque. Clara Valrice dirait: "Si rien ne vous appelle ailleurs, voulez-vous rester?" Il dînerait avec elle. A dix heures, il la quitterait en demandant:

—Mes vers? Je les remporte...?

—C'est vrai! Laissez-les. Demain matin je verrai ça toute seule.

Et il partirait le cœur plein et l'esprit enrichi de toutes les perles qu'elle y aurait mises.

Intimité charmante, franche et simple où, parfois, Clara Valrice se laissait aller à des confidences, que Jacques, habilement, provoquait et qui les rapprochaient.

L'album des photographies, qu'ensemble ils feuilletèrent un soir, lui en offrit une occasion:

—Cette petite fille?

—Ma sœur; elle n'a pas vécu. Je suis restée fille unique.

—Ce monsieur? Quelle belle figure!
—Mon père. Il était très beau, très artiste.
—Comme vous lui ressemblez!
—Il paraît, oui. Mais il était aussi, hélas! très fou.
—...?
—Je vous ai dit qu'il était architecte. Des spéculations auxquelles sa nature d'artiste n'entendait rien, et un besoin immodéré de luxe et de plaisirs le ruinèrent complètement. L'argent qu'il gagnait formait des chiffres importants et fondait dans ses doigts comme de la neige. Ma pauvre mère fut très malheureuse. Tenez, la voici.
Elle montra une photographie.
Jacques remarqua:
—Quelle expression sévère! Comme ils étaient différents?
—Trop! Tout le mal vint de là. Ma mère, intransigeante, austère et triste, ne sut prendre aucune influence sur lui, ni rien empêcher.
—Votre enfance a dû en être troublée.
—Oui, elle fut sans joie.

Jacques aima cette réponse, et rêveur, comme un écho de lui-même, répéta:
—Sans joie! Et il conc'ut, psychologue:
—Vous préfériez votre père?
—C'est vrai.
—Bien que vous ayez pris la sagesse de votre mère.
Elle rectifia, mélancolique:
—La sagesse! Où vont nos vertus et nos résolutions quand un orage passe sur elles! Et qui peut jurer de n'être jamais fou?
Ils se turent. Et soudain, regardèrent ensemble, d'un même mouvement, la nuit de juin qui entrait par la fenêtre ouverte.
Tout était silence, parfum, sérénité.
Ils se remirent à tourner les pages.
Jacques remarqua:
—Voilà une tête curieuse.
—N'est-ce pas? D'une laideur originale. C'est un vieil ami, très vieux aujourd'hui, à qui je dois d'être devenue poète.
—Oh! Racontez? insista Jacques, les yeux pétillants.

Comment Clara Valrice était devenue poète, ça, c'était intéressant!
—A l'encontre de vous, dans mon enfance, jamais je ne lisais de vers; ils m'ennuyaient. Je les retenais facilement, et j'avais des prix de récitation; les tirades classiques me valaient des éloges; rien de plus.
Un jour, j'avais dix-huit ans, un ami de mon père (celui-ci), qui m'avait donné bien des poupées et des conseils, très artiste, très lettré, un peu Mécène, médiocre écrivain mais admirable critique, me dit:

—"Il me faudrait une vingtaine de vers pour mon livre (je savais tout de ce livre auquel il se consacrait), tu sais, à l'endroit où l'Italien chante dans sa gondole?"—"Oui".—"Veux-tu me les faire?"—"Moi? Pourquoi?"—"Parce que j'ai idée que tu t'en tireras très bien".—"Oh!"—"Tu les dis et tu les juges de façon qui me fait penser ça. Enfin, je le sens. Essaye".
Et, à mon grand étonnement, les vingt vers que je lui fis se rangèrent sur mon papier avec une extrême facilité.
Alors, timidement, pas très convaincue, mais entraînée tout de même, je me mis à travailler. Mon ami me donnait des sujets; moi, j'en choisissais d'autres. Je lisais beaucoup de vers et nous les commentions ensemble.

Il me mit en relation avec des poètes connus qui s'intéressèrent à moi, et furent mes maîtres.
A vingt-deux ans (l'année qui précéda mon mariage), je publiais mon premier volume: *Chansons de partout.* Huit autres, depuis, ont poussé celui-là dans l'oubli. Mais il reste mon préféré. C'est le livre de tous mes bégayements, de tous mes étonnements et de mes espoirs. Il n'est pas relié comme les autres, vous voyez (elle désigna un rayon de la bibliothèque), et je ne l'ouvre qu'avec émotion.
Jacques, obéissant au besoin de faire une comparaison personnelle, demanda:
—Est-ce que vos parents prenaient bien ça?
—Pour ma mère, une jeune fille poète était une excentricité qui la choquait. Quant à mon père, il approuvait et appréciait.
—Votre mari appréciait-il aussi?
—Oh! Je crois bien! Il m'encourageait et se réjouissait de mes succès bien plus que moi-même. J'ai davantage écrit pendant mes cinq ans de mariage que depuis mes dix ans de veuvage.
—Quel malheur!
—Bah! On n'a pas d'ambition pour soi seul; il faut être l'orgueil de quelqu'un.

* * *

Un autre soir où Jacques avait dîné à la Soledad, ils parlèrent "métier" très longuement. Clara Valrice appelait ça: aérer l'ignorance de Jacques en y faisant une grande brèche.
Soir qu'il ne devait jamais oublier, tant la poétesse montra de brio, de philosophie mélancolique, de verve fine, de sentiment nuancé et de connaissance de toutes choses.
Elle l'amena devant les rayons d'une haute bibliothèque qui recouvrait toute la muraille de fond du cabinet de travail. Aucune glace ne fermait ce meuble immense que Jacques contemplait toujours avec recueillement. Tout en cherchant les livres qu'elle voulait, elle demanda:

—Voyons. J'ai réuni là, pour vous, quelques ouvrages que vous emporterez ce soir. Je vous en fais cadeau. Vous les garderez avec les autres. Ils vous feront un petit trésor d'enseignement poétique. Qu'est-ce que je vous ai déjà donné?
Jacques énuméra:
—*Quatre siècles de Poésie, Nos Poètes* et *Curiosités poétiques.*
—Bon. Prenez ce *Dictionnaire des Rimes.* Et puis *Les Grandes Odes.* Mais où sont donc ceux que je cherche? Voilà le livre de Catulle Mendès: *Le Mouvement poétique en France de 1867 à 1900.* Il vous débrouillera de façon utile ces trente-trois années-là. Tenez.
—Merci.
—Ah! les voici. Ce sont deux ouvrages excellents, que je touche avec respect, et dont je vous prie de vous bien pénétrer.
Jacques lut le titre du premier:
"Théodore de Banville. *Petit Traité de Poésie française*".
Vous verrez avec soin le chapitre sur La Fontaine qu'il appelle: "Un Dieu même de la poésie". Il a une allure tout à fait grand esprit.
—Il va m'intéresser beaucoup, dit Jacques en prenant le livre avec entrain.
—Et voici le second volume que je vous conseille: *Art et Vers.*
Jacques le feuilleta. Et tout haut, lut les douze vers de Victor Hugo pris comme exemple au début du livre:

J'étais seul, près des flots, par une nuit d'étoiles.

Quand il eut fini, Clara Valrice remarqua:
—L'auteur a fait de ces douze vers une analyse de premier ordre. C'est très fort, très calé, apprenez ça mot à mot.
Elle dit encore en souriant:
—Tenez, à propos de notre discussion de l'autre jour, lisez donc ce qu'il écrit.
Jacques lut:
—"Comment naît la rime? Par illumination ou par recherche? Par instinct

ou par volonté? Volonté, dit Boileau. Illumination, dit Banville." Oui, c'est curieux.

—Ecoutez cette phrase aussi, Jacques, et méditez-la: "Mais tout l'art des vers n'est point dans ces règles que je viens de.... etc., etc. Il y a d'autres éléments mystérieux et incodifiables que l'*inspiration seule révèle* à chaque poète et pour chacun de ses poèmes".

Jacques fit au livre, avec la tête, un petit salut cérémonieux:

—Incodifiables, oui, monsieur.

—Voilà. Vous emporterez précieusement ces gens-là; et en eux vous trouverez la science.

—Et, en moi, les fameux "éléments mystérieux".

—Oui, Jacques, très mystérieux!

* * *

Ils revinrent s'asseoir et Clara Valrice se renversa dans son fauteuil, ferma à demi les yeux comme lorsqu'elle se concentrait toute sur une pensée qu'elle remuait à fond.

—Les éléments mystérieux! Ce sont eux qui vous soutiendront, qui vous endurciront aux dangers et aux grossièretés que vous allez rencontrer.

—En rencontrerai-je tant?

—Ah! Mon Dieu! Ce sont eux qui vous cuirasseront contre la souffrance, vous armeront contre le mur.

—Le mur?

—Oui, le mur qui brutalement vous barrera le chemin. Le mur devant lequel vous resterez, vous piétinerez, énervé, découragé. Le mur solide, énorme, effrayant! Le mur! Il est fait de tous les nabots de la littérature, qui se serrent et forment bloc: les ratés, les truqués et les protégés; les charabias, les tape-à-l'œil et les tape-aux-nerf, les ignorants et les pédants; les songe-creux, les cerveaux broussailleux. Il est fait de toute la grognerie et de la hâblerie; de tous ceux qui assomment, qui détonnent, qui s'acharnent; de tous ceux qui graissent leur plume avec la sueur des autres: pillards qui grignotent, barbotent, coupent et recollent; de tous ceux qui étourdissent le public par des clowneries de langage, l'impudence des mots inventés, torturés, et qui, sous le clinquant et les oripeaux, cachent mal leurs idées éculées et la misère de leurs pensées.

Tout se pressent en rang, en masse. Ils obstruent la route, bouchent les fissures, et, arrogants, se dressent devant la Valeur et la Vérité timidement unies, et clament: "On ne passe pas!"

Alors, claquant des dents, tremblant de déception et d'impatience, dans ce mur vous taperez à coups de pieds, à coups de poings; vous donnerez de la tête, des épaules, vous meurtrirez vos genoux; vous enfoncerez vos ongles qui saigneront et que vous laverez avec vos larmes.

Mais vous parviendrez à faire une trouée; vous l'agrandirez, et vous passerez!

Et les gens auront l'expression synthétique et parfaite: "Il a percé!"

Elle réfléchit et reprit:

—Il y a d'autres amertumes encore et non moins cruelles: il y a les combats qui se livreront en vous-même. Le Beau et le Médiocre, le Fini et l'A-peu-près, le Courage et la Lassitude se guetteront, se disputeront et lutteront à qui l'emportera dans votre conscience, dans votre claire vision des choses.

—Ma claire vision des choses! répétait Jacques.

—Enfin, tourment des tourments, il y a, par-dessus tout, les trahisons de l'inspiration.

—Ça, c'est la grande affaire! murmura Jacques, apeuré.

—Ça, c'est une belle histoire, une histoire de fée! Je vais vous la dire.

Clara Valrice s'arrêta, but son thé et raconta:

—Il était...,—il sera,—une fois, une jolie fille qui s'appellera l'Inspiration. Elle vous choisira pour de belles amours. Amie attentive, elle vous guidera par les chemins escarpés et invisibles de la trouvaille: "Mets ton pied ici, l'autre là. Non, ne va pas de ce côté, c'est banal; ni de celui-là, c'est mauvais". Vous obéirez, soulevé, emporté! Elle vous dira: "Bientôt nous serons à l'endroit où je veux te conduire. Du courage. Oui, ça monte, c'est dur". La fatigue vous courbera, vous assoiffera; la sueur perlera à vos tempes. "Un effort encore! Allons! Biaise, contourne, essaie. Reprends haleine. Et puis cramponne-toi à ta plume, à ton papier; grimpe tout droit, tout rude. Viens, viens, tu arrives. Voilà! Maintenant regarde!"

Et, avec son sourire inquiétant, l'Inspiration vous montrera un paysage enchanté, où vous cueillerez les fleurs adorables des bravos, où vous respirerez l'odeur ensorceleuse des flatteries.

Jacques, en l'écoutant, avait le regard d'un enfant qui voit jouer une féerie.

Clara Valrice continua:

—Fringant, près d'elle vous traverserez la vie. Vous passerez en auto de bonne marque; vous garnirez les avant-scènes; vous entrerez partout, et l'on dira: "C'est lui." A ses côtés vous serez regardé, recherché, imité, jalousé. Ce sera la période inoubliable où, à tout instant, elle vous étreindra, vous caressera. Où, dans vos nerfs, dans votre cerveau, dans votre être tout entier, vous la sentirez chaude, vibrante, bien à vous. La période enfin, où *vous serez ensemble*.

Et puis, sans raison, cruelle, perverse, un jour, elle vous abandonnera.

Elle s'en ira rire de vous dans les bras d'un pauvre garçon qui la recevra sans feu, sans pain, à la lueur d'un lumignon. Elle s'assoira à la table où il s'exténuait de travail et de crainte; elle illuminera sa mansarde et embaumera l'atmosphère. Pour le réchauffer, elle lui versera le champagne doré et piquant (celui qu'elle vous versait) où, enfin! il verra briller la fortune et mousser la gloire.

Alors, vous, en relisant l'ouvrage que vous viendrez d'achever, vous constaterez qu'*elle* n'était plus là! Que vous avez étreint son fantôme, son souvenir. Découragé, vous ne lirez plus que des réminiscences de vous-même. Non, non! Ce n'était pas elle! Le public dira: "Ça ne vaut rien"; les confrères: "Il est fini"; vous: "Elle est partie!" Et l'on vous classera dans les "anciens talents".

Cependant que l'âme triste, les yeux gros de regrets, vous suivrez dans l'espace le vol de vos beaux jours enfuis!

* * *

"Mes camarades! Je ne les vois plus, ni eux, ni personne, depuis que je viens ici", avait affirmé Jacques.

Et Clara Valrice n'imagina certainement pas à quel point il avait dit vrai, à quel point sa vie s'écoulait entre la Soledad et la table de travail de sa petite chambre de garçon.

La Soledad, c'était la lumière, la joie, la satisfaction de ses goûts raffinés, de ses élans vers l'élégance, l'esprit et la beauté. La table de travail, c'était l'avenir, dont chaque encrier vidé, chaque plume usée et chaque papier noirci le rapprochaient. C'était l'effort acharné, fervent, soutenu par ses rêves. Et les heures qui passaient, pleines à déborder, ne pouvaient contenir un seul moment pour la camaraderie.

Il vivait encore plus lointain des petites amies...

Francel, en s'écriant: "Je parie qu'il n'a seulement pas de bonne amie!" voyait juste et faux.

Avec sa jolie figure, sa mise coquette, ses manières douces et fines, Jacques plaisait aux femmes.

L'amour—ce mystère qu'il pressentait, attendait, désirait avec son ardente et tendre nature de poète—lui semblait un songe merveilleux qu'un jour il ferait peut-être; une histoire adorable qu'il écouterait tremblant, tout son être prosterné.

* * *

Discrète et réservée, Clara Valrice ne faisait jamais allusion à cet ordre d'idées.

Pourtant un jour, où elle lui disait:

—Demain à cinq heures, j'ai un bout de thé, dix personnes, un peu de musique.

Elle ne put réprimer un sourire malicieux en ajoutant:

—Venez, si vos dimanches ne sont pas accrochés quelque part...

—Pourquoi voulez-vous qu'ils le soient?

—Dame, à votre âge...

Jacques sourit aussi:

—Ils ne le sont plus.

Elle eut un joli ton grave:

—Donc, vous vivez sagement, Jacques?

—Mieux. Je vis solitaire dans mes rêves.

—C'est bien. Et ceci me plaît infiniment: le sage sera fort. Ne vous gaspillez ni ne vous abîmez. Il adviendra que vous serez heureux d'avoir amassé toutes les richesses de votre cœur, pour les offrir à qui vous en inspirera le don.

Le lendemain, à ce thé, où pendant un instant Jacques écrivait sur une petite table que cachait un paravent aidé d'un massif de plantes, il entendit un invité dire à un autre, en parlant de la poétesse:

—C'est une femme étrange: une grande liberté d'allures et jamais de flirt.

—Elle est née célibataire.

—Oui. On ne lui connaît pas de faiblesse.

—Tout à fait bizarre.

—Des principes et beaucoup d'orgueil.

—Le second soutient les premiers.

—Une nature très "entière".

"Et surtout une âme fine dont vous n'avez pas la moindre notion, phraseurs!" pensa Jacques en se levant, agacé.

Malgré lui, Jacques avait "cherché". Il avait observé les habitués de la Soledad, les écritures des enveloppes, la manière dont la poétesse prononçait certains noms; il avait provoqué ses jugements sur les gens qu'elle voyait; lui-même avait fait des remarques et des réflexions à propos d'eux pour voir "l'effet qu'elles produiraient".

Très vite, il avait acquis la conviction que la poétesse était, ou très polie, ou très patiente, ou condescendante; qu'elle n'avait que des sympathies, des préférences, et quelques rares vieilles amitiés. Et que ce mot: "Je suis éternellement déçue" résumait la vérité.

—Pourtant, la sincérité doit exister? lui demanda Jacques, songeur, un jour qu'elle exprimait son sceptisisme.

"Oui, pensa Clara Valrice en le regardant, oui, elle existera chez un Jacques Francel, dans ces yeux clairs, ce sourire d'enfant, cet air de fierté et la douceur de cette âme satinée". Tout haut, elle acheva:

—Elle n'existe pas au milieu de tous ces hommes dits élégants et bien pensants qui m'entourent et dont le plus grand souci, de vingt-cinq à quarante-cinq, est d'attraper légitimement les revenus d'une femme, qu'ils soient pauvres ou déjà fortunés. Et quand, par hasard, vous la rencontrez, la sincérité, perle rare! dans son écrin de nacre, s'y tromper est impossible. Elle a son odeur, sa couleur, son langage. Et son langage est simple: elle ne dit rien.

Jacques réfléchissait: "C'est ça; il me semble que je ne dirais rien".

—Elle est timide, méfiante, patiente. Elle attend qu'on l'ait vue, comprise, souhaitée. Elle n'avance que dans un sentier où l'on peut marcher à deux. Et là, il faut qu'on l'aide, qu'on l'entraîne et qu'à son premier effort pour exprimer: "Je voudrais", on l'arrête en achevant: "Je sais. Moi aussi, je veux". Elle a la pudeur de sa beauté, l'orgueil de sa puissance, et nous mène tous à l'enchantement ou à la douleur.

* * *

Pas à pas, bribes à bribes, Jacques apprenait ainsi le mystère de cette nature complexe et complète, sûre et profonde, dont l'ampleur enveloppait tout autour d'elle; de cette nature tendre et sauvage, dédaigneuse, raisonneuse et généreuse dont on disait: "Personne ne la connaît, c'est une énigme". Et pour lui seul, peut-être, Clara Valrice n'était pas une énigme.

D'elle seule, aussi, Jacques était connu.

Il ne s'était jamais ni montré ni confié à personne, que ce soient parents, professeurs, camarades ou caprices...

Sa mère le devinait; mais son manque de culture l'arrêtait à mi-chemin.

Il était volontiers silencieux, farouche; il se gardait, redoutant la grossière ignorance et la puérilité des jugements d'autrui.

Mais auprès de Clara Valrice, il s'abandonnait avec une joie fougueuse au bonheur insoupçonné d'être enfin lui-même!

Lorsqu'il lui cachait une impression ou hésitait à la dire, Clara Valrice posait sur lui un regard fouilleur et lui touchant le front:

—Inutile de fermer ce livre-là, je lirai quand même. Tenez, page 4, je vois: "Jacques ne viendra pas dîner ce soir parce que mon invité lui déplaît, et il ment en prétextant un malaise".

Il avait un sourire qui le trahissait. Elle continuait:

—Plus loin: "Jacques a travaillé comme une petite horreur depuis deux jours, parce qu'il est dans une crise de doute de lui-même".

—C'est vrai.

—Tournez. Page 6: "Jacques boude parce que Clara Valrice ne veut pas qu'il lui apporte des fleurs chères et qu'elle l'a grondé au lieu de le remercier. Jacques est un enfant coléreux".

—Volontaire.

—Détestable.

—Et qui mériterait...

Jacques se jetait à genoux les mains jointes:

—Non, rien! Il ne mérite rien.

—Pour cette fois, bon.

Et elle le relevait.

Leurs natures, leurs pensées, leurs penchants, leurs goûts et leurs gestes, leurs rires et leurs tristesses s'accordaient harmonieusement. Ils en avaient le sentiment; et leur satisfaction d'être ensemble devenait exclusive et ombrageuse.

A divers incidents, ils s'en aperçurent; à celui de l'exposition de peinture, par exemple. Ils devaient s'y retrouver pour la visiter. Et ce tête-à-tête dans la foule ravissait Jacques. Mais Clara Valrice arriva accompagnée d'un ami, qui l'avait rencontrée à la porte, et, indiscret, ne les lâcha plus. Déçu, maussade, Jacques ne parla pas et jugea que les tableaux étaient "au-dessous de tout".

Il y eut aussi l'incident de la dame aux billets.

Sous les palmiers, dans leur coin préféré du jardin, sur une table d'osier, Jacques écrivait ce que Clara Valrice lui dictait. Lorsque, précédée du domestique, une belle madame, bichonnée, impétueuse, perruche agitée, s'avança:

—Chère amie! Comme je vous dérange! Dites-le, et je me sauve.

—J'y perdrais trop, dit Clara Valrice, se levant et mentant avec grâce.

Elle présenta Jacques.

La dame le regarda beaucoup et minauda autant.

Et puis quelques minutes passèrent à des phrases "de choix"; et Jacques s'en alla.

La dame aussitôt s'informa:

—Quel est ce joli garçon?

—Un futur écrivain.

—S'il vient à manquer de talent...

—Ce que je ne crois pas, interrompit Clara Valrice.

—Il est exquis

La poétesse, froidement, inclina la tête:

—Charmant, en effet.

—Et, vous collaborez...?

—Non. Je m'intéresse à lui, simplement.

La dame sourit mauvaisement:

—Je comprends ça...

"Elle est odieuse", pensa Clara Valrice.

La dame, examinant l'endroit où elles se tenaient:

—C'est idéal de travailler ici!

—Oui, et je m'y tiens constamment en cette saison.

—Et, à ces heures-ci, de préférence, sans doute?

—Evidemment, répondit imprudemment la poétesse.

Trois jours après, la dame revint. Au même endroit, Jacques et Clara Valrice causaient.

Affairée, importante, en un flot de gestes et de mots, la dame se répandit:

—C'est *re*-moi, avec des billets de concert. Un plaisir à prendre et une charité à faire.

Elle s'assit, et parla, parla!

Clara Valrice, patiente, dit enfin:

—C'est entendu, je les prends.

La dame, se penchant, déborda sur Jacques:

—Faites-moi le plaisir, monsieur, d'accepter ces deux billets. Le talent et la jeunesse ne doivent payer nulle part.

Clara Valrice trancha:

—Merci. M. Francel n'a pas un instant à lui.

—A ce point-là?

—Hélas oui, madame! affirma Jacques.

—Eh bien! Je vous regretterai.

Jacques esquissa un petit salut:

—Trop honoré, madame.

Clara Valrice, énervée, se retourna de son côté:

—Il ne faut pas vous mettre en retard, Jacques.

Il comprit, atteignit son chapeau; et il partait, quand à ses pieds, une fleur, une rose superbe, tomba du corsage de la dame qui se remuait sans repos. Il la ramassa et la lui remit.

—Tiens! Ma fleur! Comme elle était mal épinglée!

Et la rendant à Jacques avec un regard incendiaire:

—Gardez-la, elle sera plus solide à votre boutonnière et y fera très bien.

"Petite follette!" pensa Clara Valrice que l'agacement enleva de son fauteuil.

Jacques, embarrassé, tournait la rose et de nouveau s'inclinait. Clara Valrice le suivit:

—Je vous reconduis. J'ai des lettres à vous confier. Vous me le permettez, chère amie, une seule minute!

Ils disparurent derrière un massif où ils croisèrent le jardinier, que Jacques arrêta en lui disant:

—Tenez, prenez cette fleur pour en étudier l'espèce, si vous ne l'avez pas.

Clara Valrice aima ce geste... Ils se regardèrent en riant. Jacques remarqua:

—Ça doit être fatigant d'avoir ce diapason-là toute la journée!

Elle haussa les épaules, et pensa: "Voilà une excitée que je vais semer, et comment!"

Des ordres précis furent donnés au domestique: "Retenez bien que je n'y serai jamais!"

* * *

Avidement, Jacques puisait dans le large cerveau de la poétesse, dans tout ce qu'elle avait accumulé de science de la vie, et de philosophie. Comme dans un bain de soleil, il se réchauffait, se prélassait dans cette intelligence forte et capiteuse dont il respirait l'arome violent jusqu'à la griserie.

Pour lui, Clara Valrice était un livre magnifique. D'abord, la reliure dorée, riche et séduisante. Et puis les pages veloutées, imprimées en caractères pleins, précis, plaisants.

Un livre où il y avait des idées et des idées. Où il trouvait les effets des causes, l'endroit et l'envers des choses, les parce que des pourquoi, les dessous des dessus, les nuances des couleurs. Un livre où la critique, parfois rude et crue, toujours guidait, encourageait et démontrait.

Et de ce livre, Jacques emplissait son esprit, sa mémoire et son cœur. Il le lisait ardemment, avec une application dévote.

Il disait, par allusion à l'expérience qui ne vient que pas à pas, ou qui ne vient jamais: "Je gagne du temps, j'apprends l'avenir."

Il disait encore à Clara Valrice:

—Quand je les compare à vous, toutes les femmes me semblent sottes.

—Tiens!

—Et assommantes.

—En connaissez-vous tant que ça?

—Ici, j'en ai vu pas mal.

—Aperçu, seulement.

—Oui, une ou deux fois, et ça suffit. J'en ai vu de tout âge, de tout aspect et de tout genre. J'ai écouté leur conversation, remarqué leurs façons. Et si elles paraissent différentes, moi, je les trouve toutes pareilles.

—Non, il y a des exceptions.

—Peut-être.

—Sans aucun doute.

—Je m'étonnais que vous n'ayez pas non plus d'amie intime...

Clara Valrice rit:

—*Non plus*! Vous avez l'euphémisme clair et bref, Jacques!

Il rougit:

—Je voulais dire...

—Ce que vous avez dit, c'est parfait. Donc, vous vous étonniez...

—Et maintenant, je ne m'étonne plus.

—Vous avez raison. Une amie! Une amie intime! Ce mot est si gros et si grand que vous ne pouvez le mesurer. La chose est si rare, si perdue dans l'impénétrable broussaille de nos banalités et frivolités, de nos envies et jalousies; elle est si cachée dans le maquis des palaces-thé, des modistes-salon, des couturiers-causerie; des spectacles, rendez-vous, et clubs; des skatings et footings; des excursions, expositions; des concerts et conférences; des dîners, des "cinés", des tralalas et brouhahas, qu'on ne peut espérer l'atteindre.

Jacques sourit:

—C'est ce que je me figurais.

Clara Valrice continua:

—Une amitié intime demande beaucoup de temps, de soins, de doigté, d'idées du cœur. C'est une responsabilité, je dirais même une comptabilité. C'est un don qui exige; une soumission qui domine; un abandon complet, constant. C'est un luxe, un pacte, un mariage.

—Oui, "beaucoup d'idées du cœur", répéta Jacques, songeur.

—Où? Chez qui? Dans quel milieu, l'amitié accapareuse et prenante, qui veut des égards, une politesse délicate et attentive, des sacrifices, de la solitude et qui a mauvais caractère, trouverait-elle les heures de tête-à-tête fréquentes et nombreuses qu'il lui faut pour vivre, puisque les riches se répandent, courent, s'essoufflent à s'amuser, et que les pauvres travaillent, se défendent et s'absorbent en leur misère?

Jacques songea aux trois heures qu'il passait chaque jour à la Soledad (quand ce n'était pas la journée entière) et, convaincu, affirma:

—En effet, se voir, tout doit être là.

—C'est la raison logique de l'amitié.

—Et la plus grosse difficulté à vaincre, je le crois volontiers.

Clara Valrice, avec des inflexions précautionneuses et mélancoliques, comme si elle remuait de vieux souvenirs enfouis dans le passé de ses illusions, ajouta:

—Où est *l'amie intime*! Celle qui comprend l'importance de son rôle et sait le jouer! Parfois, une similitude d'âges, de situations, de travaux, de pensées, vous conduit à elle. On se dit: "La voilà". Et on essaye, on espère. Et puis on s'aperçoit qu'elle a le cœur trop fermé, ou trop ouvert à tout le monde sans différence; qu'on ne reçoit pas l'équivalent de ce qu'on donne; *qu'elle ne comprend pas;* qu'une divergence de goûts, d'habitudes, de croyances, de fond d'âme, vous sépare. Et on renonce! On renonce à la douceur insaisissable vers laquelle jamais plus on ne tournera les yeux; et l'on se borne à l'éternelle, à la seule possibilité ici-bas: la camaraderie.

—Qui pourtant prend un peu de notre cœur.

—Des brimborions, à peine! On se trouve, tant mieux. On se quitte, tant pis. Tout va bien, toujours.

Jacques rit.

—Oh! certainement!

—Observez combien de fois vous entendrez ceci,—et dégagez-en la philosophie toute simple: "Je viens de tomber nez à nez avec X... que je n'avais pas vu depuis deux ans. Comme le temps passe! deux ans, déjà! Je l'ai trouvé changé, vieilli. Il a failli mourir d'un accident. Et puis, je ne sais pas, mais il n'a pas l'air heureux. Ça m'a fait plaisir de le revoir. Un si bon ami!"

Le "si bon ami" a failli mourir; il est malheureux. C'est un hasard du trottoir qui vous l'apprend. Passons.

—Le fait est que nous savons peu de chose les uns des autres.

—Et seulement par à-coups.

—Et qu'on abuse du mot ami!

—Certaines gens, très sûrs d'eux, n'ont que lui à la bouche: "Mes amis par-ci" et ils y croient! D'autres plus modestes, en le prononçant savent qu'ils l'abîment, le défigurent, mais pensent: "C'est un mot court et commode." Ceux-là savent aussi la formule: "L'homme n'a pas d'amis; c'est son bonheur qui en a".

Nous, nous avons des relations, des "connaissances", des sympathies, des camarades.

Et puis il y a les chanceux qui, dans leur existence, ont pu trouver, une fois, l'un des trois joyaux sans prix: une fortune, un amour, un ami, et le garder.

* * *

Clara Valrice n'aimait pas que l'on parlât de Jacques devant elle. Dès qu'elle sentait venir son nom, elle l'évitait. Parler des gens, c'est toujours les juger. Mais, quand elle ne parvenait pas à empêcher un brusque caprice de la conversation, elle vainquait sa sensibilité et sa répugnance.

Ainsi le fit-elle, cet après-déjeuner où elle avait eu deux invitées: la dame devant qui Jacques avait un jour (le fameux jour de son entrée dans le monde) récité son ode, et une autre.

La première, habituée de la maison et familière avec Jacques; la seconde, presque étrangère, ignorant l'existence du poète.

Réunies toutes les trois autour d'une table, elles causaient.

L'habituée, très laide, taillée à coups de serpe, et du mauvais côté de la cinquantaine, était spirituelle, drôle, excellente, avec des expressions sans gêne et etoffées... Elle avait les bonnes grâces de Clara Valrice qui lui permettait tout.

—Qu'est-ce que vous cherchez?

L'habituée désigna:

—Ce kodak.

Clara Valrice le lui donna:

—Voilà.

—Vous faites de jolies choses, avec ça?

—Gentilles.

—Bon système?

—Pas mauvais.

—Montrez?

—Prenez, là, dans la boîte, près de vous.

C'était des vues de la Soledad, surtout.

L'étrangère qui en regardait quelques-unes, de son côté, remarqua:

—Tiens! Le petit baron de Bligny.

—Où ça? questionna l'habituée, se penchant sur elle.

—Tenez.

—C'est vrai qu'il lui ressemble à s'y tromper.

—Ce n'est pas lui?

—Non, c'est le secrétaire de Clara, un amour d'homme!

La poétesse rectifia:

—Je vous ai déjà dit que Jacques n'est pas mon secrétaire, puisque je ne le paye pas, et qu'il vient ici quand il lui plaît pour repousser le flot montant de ma correspondance, et travailler ses vers.

—Bon, bon! Pas secrétaire, si vous voulez, ça m'est égal, élève, lecteur, classeur, aide correspondance, mais, ma chère, laissons: amour d'homme, je vous en prie!

La poétesse sourit:

—Laissons.

L'habituée fixa son face-à-main sur l'image de Jacques.

Il portait un costume d'été: chemise molle, ceinture Ramuntcho, souliers blancs, pantalon de flanelle. Assis sur une chaise de fer, dans le coin du jardin (celui des palmiers), dont on ne pouvait plus le tirer, son coin bien-aimé, que, pour lui, un impérissable souvenir animait, il avait une pose souple et simple, un air naturel, coquet et très "fils de famille". L'image était claire, et bien venue.

Attentive, Clara Valrice la considérait par-dessus l'épaule de l'habituée. Elle dit:

—La photo est assez bonne.

—Parfaite. Il est rudement bien, cet enfant-là, avec sa tête petite au bout de son cou élancé, et ce front admirable.

Clara Valrice n'ajouta rien.

L'étrangère s'informa:

—Quel âge a-t-il?

—Vingt et un ans bientôt, hein, Clara?

—Oui.

—Et c'est sérieux comme un pape; raisonnable, raisonneur, bon gosse tout de même. Dites donc, Clara, il m'en a servi une joyeuse, l'autre jour!

—...?

—Une saumâtre!

Clara Valrice s'égaya:

—Quoi?

—Ma chère, nous discutions, et je m'emportais. "Enfin, petit entêté! à mon âge de cheveux gris, on est renseigné là-dessus!" Il loucha sur ma chevelure flamboyante de henné: "Vous n'avez pas de cheveux gris!—Parce que je n'en veux pas, tiens!—A cause?—A cause! à cause! Parce qu'on ne me ferait pas la cour." Il me regarda, surpris; et avec une candeur fraîche comme la rose, demanda: "Et... *comme ça*, on vous la fait?"

Les rires crépitèrent, et Clara Valrice exprima, effarée:

—Au moins, vous l'avez grondé?

—Non, je l'ai puni.

—Comment?

—En lui ordonnant: "Eh bien! vous allez l'embrasser, la dame si laide". Ce qu'il a fait du reste avec une extrême aisance et très poliment.

L'étrangère dit, amusée:

—"Aisance", me plaît.

L'habituée eut un bon sourire tout carré pour répondre:

—Dame, tourné comme il est, vous pensez si les femmes ont dû le mettre en train de bonne heure!

* * *

Clara Valrice raconta, en partie..., cette conversation à Jacques, et termina:

—Voyez-vous, ce petit être mal élevé!

—Je ne le ferai plus.

—Et quand vous rencontrerez des femmes sans beauté, vous ne leur servirez pas des réflexions Saint-Jean-Bouche-d'Or?

—Plus jamais.

—A défaut de galantrie, vous aurez toujours une grande politesse?

—J'aurai toujours.

—Bien.

—Et jamais, non plus, je ne ferai comme le monsieur d'hier.

—Quel monsieur?

—Celui qui vous a accostée à la sortie de l'église.

—Eh bien?

—Vous étiez avec la baronne Pini.

—...??

—...Qu'il connaît.

—Plus qu'il ne me connaît, certainement.

—N'est-ce pas?

—Oui.

—La baronne Pini qui n'est pas belle, elle...

—Alors?

—Alors il a baisé votre main et pas la sienne.

—C'est vrai, ce qui est une parfaite grossièreté.

—Très fréquente, je l'ai remarqué.

—Vous avez raison: une femme est "intéressante", c'est le baise-main; elle ne l'est pas, c'est le shake-hand.

—J'imagine qu'il faut éviter ça.

—Par-dessus tout. Le baise-main est une mode charmante et très française, à laquelle il faut apporter le tact, la légèreté et les nuances qu'elle exige.

Jacques s'effraya:

—Les nuances! C'est là que je me perdrais!

—Non, puisque vous venez d'en remarquer une.

—Elle était facile. Mais il y en a d'autres. Les unes que, certainement, je sens bien, par exemple: il faut surtout baiser la main des femmes âgées; sans doute, jamais celle des jeunes filles?

—En effet.

—Mais comment s'en tirer, lorsqu'on entre dans un salon où sont assises en rond, autour de la maîtresse du logis, plusieurs madames que l'on connaît aussi? On ne peut pourtant pas toupiller...

—Et occuper les gens de sa personne pendant une heure, oh! non.

—Donc?

—Baisez la main qui vous reçoit et faites un ou deux grands saluts circulaires.

—Pas commode, le "circulaire"!

—Les belles façons, si elles étaient commodes, perdraient leur saveur.

—Evidemment, tout le monde les aurait.

—Et voyez quel dommage!

—Sûrement!

—Le baise-main est un art, une élégance de sélection, un geste qui trahit son homme.

—Oh! oui!

—Et puis, c'est un usage qu'il faut prendre ou laisser. Et non le suivre en caprices, par à-coups, les jours d'humeur contente, et l'oublier, en boutade, si vos affaires vont mal, ou si vous êtes pressé.

Jacques, riant, eut soudain l'expression de quelqu'un qui a trouvé une bonne idée.

—Baiser la main, voilà quelque chose que vous devriez m'apprendre!

—Je n'en sais pas le premier mot.

—Vous en saurez bien vite le dernier!

—Peut-être pas.

Clara Valrice eut un indéfinissable sourire.

Très allant, Jacques demanda:

—Si on commençait tout de suite?

—Commençons.

Il recula, se mit en scène:

—Voyons, j'arrive.

—Je vous tends la main.

Elle fit le geste indiqué:

—Et vous vous inclinez dessus.

—Comme ça?

—Pas mal.

—Et j'embrasse.

Jacques mit un baiser sur les doigts de la poétesse qui expliqua:

—Vous comprenez; le baiser ne doit être ni sec, ni appuyé; ni bref, ni long; ni amoureux, ni distrait.

—Et pourtant, il doit être fait un peu de tout ça, n'est-ce pas?

—Oui, en effet.

—Recommençons, proposa Jacques, plein d'entrain.

—Recommençons.

—Voilà. Je repars.

—Ah! écoutez. Ne haussez pas à la hauteur de votre bouche la main qu'on vous offre; baissez-vous, prompt et souple, jusqu'à elle. Le contraire est horrible.

—Parfait. Je comprends tout ça très bien.

—De son côté, la main a des devoirs à remplir: elle doit être intelligente, à son aise, douce et chaude.

Il recula et s'avança de nouveau:

—Madame...

Clara Valrice ne portait qu'une bague, une grosse perle noire.

—Bon! J'ai baisé la bague.

—Ce qui est prétentieux.

—Ça ne compte pas, alors.

—Une troisième et dernière fois, voyons.

—J'ai la tête dure! Pourtant, je m'applique, insinua Jacques, hypocrite...

Il recommença:

—Madame...

—Voilà. C'est réussi d'emblée.

—A peu près! J'y arriverai avec la pratique. Mais il est indispensable que j'aie la pratique...

Et Jacques, désormais, aborda et quitta Clara Valrice en lui baisant la main. Il fallait bien parer à "l'indispensable".

* * *

Ces manières épurées amenaient Clara Valrice à un complet oubli du point de départ de Jacques. Studieusement, il était son élève, et, sentimentalement, son ami. Souvent en plaisantant elle l'appelait "baron", par allusion à la ressemblance qu'on lui avait trouvée avec "le petit de Bligny".

Elle n'avait revu ni l'un ni l'autre des Francel. Parfois, elle s'informait: "Comment va votre mère?" Ou, dans son jardin, en reconduisant Jacques, elle cueillait quelques fleurs: "Donnez-les à votre maman." Politesse qui s'adressaient au fils. C'était tout.

De son père, de ses difficultés avec lui, Jacques ne parlait plus jamais, jamais. Il tirait un épais rideau entre ses deux existences, ses deux milieux, les tourments et les joies qui en découlaient. Et, de toutes ses forces, il s'appliquait à prendre le niveau de la Soledad.

Lorsque Clara Valrice lui disait une douceur comme celle-ci (il payait un jour une dette au domestique devant elle), un délicieux courant lui passait dans les veines:

—Jacques, jetez cet objet.

...?

—*Un homme du monde* n'a pas de porte-monnaie. C'est bourgeois, parcimonieux, bien sage et pas jeune. Vous voyez, les femmes aussi les évitent. Nous avons des sacs en soie, en cuir, ou des bourses en maillons.

"Un homme du monde"!

Content, spontané (bon gosse, aurait dit l'habituée), il rappela le domestique et lui fit cadeau du porte-monnaie.

Puis, enchanté, s'adressant à Clara Valrice:

—Maintenant?

—Maintenant: billets dans porte-feuille; pièces d'or et d'argent pêle-mêle dans poches de gilet; petits et gros sous semés dans autres poches, au hasard.

—Très bien.

—Le chic, vous comprenez, c'est d'attraper une poignée d'argent pour donner deux sous.

S'il comprenait!

Le lendemain, en achetant son journal, il tira deux sous à la manière "homme du monde" et songea: "Je me nivelle".

Il rapportait tout à cette pensée. Et à la question:

—Pourquoi ne voulez-vous pas que j'essaye de gagner un peu d'argent?

A laquelle Clara Valrice avait répondu:

—Parce que vous perdriez, en d'obscures et infimes besognes de cuisine littéraire, des heures précieuses, inretrouvables, pour votre avenir.

Il avait naturellement conclu dans le sens de son idée fixe:

—Et puis je n'aurais presque plus le temps de venir ici ni d'aller partout où vous m'envoyez "me faire le goût".

—Evidemment. Voilà pourquoi je vous en détourne.

—Très juste.

Elle indiqua la toilette de Jacques:

—D'ailleurs, il ne me semble pas que ce soit urgent... Vous êtes vêtu comme un fils de famille.

En effet, Jacques devait à la vigilance de sa mère des habits soignés et l'argent de poche dont il ne manquait pas et qu'il ménageait dans les limites que lui dictaient son cœur et sa reconnaissance profonde.

—Sur l'emploi de votre temps, j'ai d'autres desseins.

Jacques leva les bras au ciel:

—Oh! oui! Dont le premier, effrayant, est que je fasse une pièce en trois actes...

Elle haussa les épaules:

—Effrayant!

—Oui, passons... Et le second est que je prépare ma licence ès lettres; je ne l'oublie pas.

—Bon.

—Je vais prendre mes inscriptions à l'Université d'Aix et m'y mettre d'arrache-pied.

—D'arrache-pied, c'est ça.

—Vous m'aiderez un peu?

Elle sourit:

—Comment donc! Monsieur désire-t-il aussi que je lui fasse sa thèse?

Boudeur, Jacques protesta:

—Je demande seulement que vous vous y intéressiez.

—Mon petit Jacques! Vous savez bien que je ne peux rester indifférente à vos efforts.

—N'est-ce pas?

—Puisque c'est moi qui vous engage à ce surcroît de travail, je m'y intéresserai d'autant plus. Et vous comprenez bien pourquoi je vous y engage?

—Vos raisons sont toujours bonnes.

—Plus vous aurez pioché vos classiques, plus votre talent aura de points d'appui. Ni la culture, ni la mémoire ne le donnent, le talent, mais ils l'élargissent et l'assurent.

—Sans aucun doute.

—Si j'avais été homme, j'aurais eu l'ambition des diplômes. J'ai le respect des doctorats, des agrégations, des études poussées.

—Moi, moins...

Elle réfléchit.

—Oui, j'entends bien; et votre façon de voir est juste aussi. Parce que vous êtes foncièrement doué, un sûr instinct vous annonce l'écueil.

—Ecueil très grand.

—Oui: pour un penseur et un imaginatif, l'érudition peut tuer l'originalité. Comment un esprit bourré des idées des autres peut-il échapper aux citations qui alourdissent, au pédantisme qui enlaidit le style, à l'impersonnalité?

—Voilà.

—Comment être assez léger, assez svelte, pour se frayer un chemin au milieu des conseils, théories et admirations accumulés et avoir la force de se dire: Je serai moi, moi-même, moi seul?

Mais croyez-moi: tout en gardant votre indépendance devant lui, ayez le culte du Savoir, dont le rite essentiel est la lecture. La lecture est le grand outil du cerveau. Lisez en éclectique, largement. Lisez ce qui vous ennuie, vous déplaît, choque ou révoltes vos penchants. Lisez avec finesse, *avec justice.*

—Oui, car il me semble qu'il est impossible de se critiquer, de se comparer, de s'assigner une place parmi les autres si on les ignore.

—Evidemment. Plaignez les écrivains qui disent (il y en a): "Je ne lis pas". Prétention désobligeante pour les confrères,

d'abord: "Hormis que je me regarde, rien n'est bon à regarder", et prétention qui porte en elle son châtiment.

—Pour nager, sans me noyer, dans la marée montante des "vient de paraître", vous m'avez appris le mouvement spécial: parcourir. Avant, en conscience, j'avalais les ouvrages mauvais. Aujourd'hui, je me débrouille dedans, et je gagne un temps précieux pour les bons. J'ai lu plus de deux cent volumes depuis que je puise dans votre bibliothèque. Ah! j'en ai vu des pays! J'en ai connu des gens!

—Vous en avez aimé des femmes! et couru des aventures!

—En effet.

—Et c'est ça le merveilleux de la lecture: multiplier notre existence.

—Oui, on vit un nombre incalculable de vies; sorte de phénomène de métempsycose qui allonge, allonge nos jours.

—Nos pauvres et si brefs petits jours! Jacques, avez-vous réfléchi parfois au nombre d'années, en les mettant bout à bout, que vit un centenaire?

—Un centenaire?

—Oui, je prends, à dessein, l'existence la plus extrême.

—Non.

—Trente ans.

—C'est effrayant! Je ne m'explique pas...

—Très simple: Vivre, c'est-à-dire, *agir*.

—Bon.

—De l'action, retirez l'enfance qui n'agit pas encore, la vieillesse qui n'agit plus, et le sommeil, cette demi-mort.

—Ça devient trop clair, hélas!

—Songez que l'enfance finit à quinze ans, que la vieillesse commence à soixante. Il reste donc quarante-cinq ans de plénitude.

—Et vous êtes généreuse.

—Là-dessus, enlevez huit heures de sommeil, le tiers d'un jour, le tiers d'un ans, le tiers de quarante-cinq.

—Il reste trente ans!

* * *

D'ordinaire, Jacques venait à la Soledad à deux heures, tous les jours, et en repartait à cinq, moment où Clara Valrice sortait.

Dans la maison, il était devenu le meuble de fond, la clef de tout, la solution des recherches, le mot essentiel et l'indispensable présence. Son nom se redisait sans cesse, à propos de tout: "Demandez à M. Jacques". "Madame, c'est M. Jacques qui a dû le ranger." "Dites à M. Jacques que j'ai été obligée de sortir, qu'il m'attende". "Jacques, où avez-vous mis ceci? Qu'avez-vous répondu à cela? Jacques, Jacques, Jacques..."

* * *

Jacques se révélait un secrétaire idéal. Mis à l'épreuve de l'initiative, par le rangement des papiers en fouillis de la poétesse. il en sortait glorieusement. Et Clara Valrice excursionnait avec ravissement et un constant étonnement dans cette intelligence étendue, pleine de coins insoupçonnés, de beautés solides, d'oasis fraîches. Elle en admirait l'organisation ferme, où le bon sens, l'esprit pratique, répliquaient à l'imagination. Prompt, précis, brillant, Jacques comprenait, questionnait et commentait. Il devinait, pressentait; un mot suffisant pour le mettre dans la direction cherchée. Et là, il allait tout droit, tout seul, d'un bond.

Clara Valrice s'écriait à tout instant:

—Vous êtes extraordinaire, Jacques! extraordinaire! Un second être comme vous n'existe pas.

Avec méthode et clarté, sans que l'entassement des paperasses l'intimidât une seconde, il avait déplié, feuilleté, examiné, séparé. Et puis, classé, épinglé, ficelé.

Clara Valrice, presque tout de suite, avait déclaré, en tombant sur un fauteuil:

—C'est tuant! Je ne m'en mêle plus! J'en râle! Je renonce.

—Oui, reposez-vous.

Il l'installait dans ses coussins:

—Là. Contentez-vous de "me bavarder".

—Et de vous contempler dans votre amas de papiers; c'est tout ce que je peux faire. Réglez, nettoyez, mon petit.

Certes, il régla!

Avec une parfaite sûreté de jugement, un doigté de femme, une habileté d'archiviste et une charmante douceur d'âme, il compulsait, dispersait, condamnait ou épargnait.

Quand il conseillait: "Si on liquidait ceci? Si on gardait cela?" Clara Valrice était frappée de sa subtibilité de compréhension.

Au milieu de tous ces papiers, grimoires, de toutes ces lettres, factures, etc., il attrapait, avide, rapide, des petits morceaux de vie, qu'il s'assimilait, s'appropriait et retenait. A quoi ce travail ne l'initia-t-il pas!

Quand il eut terminé le travail et achevé de jeter jusqu'au dernier vieux journal, il fit un grand geste, s'approcha de Clara Valrice, et avec une solennité amusante:

—Madame, daignez m'entendre.

—Je daigne.

Il s'éloigna et désignant armoires et tiroirs:

—Ici, côté fortune. Ici, côté bonnes œuvres. Là, côté poésie. Clara Valrice (il s'inclina profondément). Là, côté relations-mondanités.

—C'est clair comme de l'eau de roche. J'irai les yeux fermés dans cette limpidité reposante; je m'y prélasserai.

—Moi aussi, enfin!

—Je ne savais plus où mettre une enveloppe, et maintenant j'ai une place énorme! On peut loger tout l'avenir, là dedans.

Les vingt ans de Jacques sourirent d'une prétention qui voulait loger l'avenir quelque part! L'avenir aux proportions immenses, aux espoirs illimités! L'avenir qui n'est logeable dans aucun cerveau, dans aucun palais! L'avenir!

Ils sourirent aussi à l'amoncellement des cendres noires qui ne représentaient qu'un "bon débarras". Et comme un enfant, Jacques, sans conscience du *passé*, sans le regret d'un mot incompréhensible à sa jeunesse, se pencha moqueusement vers la cheminée:

—Poussière d'inutilité, je te salue!

Clara Valrice, en l'écoutant, songea que cette cendre noire n'était pas faite seulement de vieilles factures et de vieux journaux... Et, discrète, son émotion parla:—Années enfuies, adieu!

* * *

—Il ne reste plus qu'à fignoler les classeurs de votre bureau.

—Fignolons!

Ils mirent d'abord de l'ordre dans celui des papiers à lettres. Et Jacques, satisfait, constata:

—Là, comme ça, en rangs de taille, en étages, c'est joli, voyez?

—Imposant!

—Maintenant, vidons celui des carnets-livres.

—Que nous examinerons, c'est ça.

Jacques prit d'abord le livre de charités, où il vit des attentions exquises, des trouvailles de l'âme qui, mentalement, le jetaient aux genoux de Clara Valrice.

Elle demanda:

—Il n'est pas bien beau, mais on peut le garder encore, n'est-ce pas?

Jacques explosa:

—Pas bien beau! C'est une splendeur, c'est... Non, je ne peux pas dire!

Et, irrésistiblement, il vint baiser les doigts de la poétesse, qui, modeste, s'étonna:

—Quoi, mon petit Jacques?

—Rien.

Puis ce fut le livre "des jours".

—Ça, c'est la haute cocasserie, Jacques.

—Les réceptions? Oh! oui! Montrez, il paraît que rien n'est plus drôle.

—Et plus fou! Tenez, goûtez-moi ça, là, au bas de la page.

Il lut:

—"Mme Torade: les deuxièmes dimanches de mars et décembre. Le premier et le troisième jeudi, *s'il pleut*."

Jacques trépigna de contentement.

—Il y a encore bien d'autres bouchées de roi qui ont ce goût...

Ils en trouvèrent quelques-unes. Et à chacune, Jacques poussait des petits cris de joie.

Vint après le livre-correspondance,—lettres reçues et à répondre.

—Vous voyez comme le côté réponses tire la jambe!

—Oui, voilà bien des blancs.

—Qui devraient être noirs.

—Oh! la correspondance! Elle vous dévore le plus solide de votre courage.

Vint aussi le carnet-agenda.

Jacques remarqua:

—Comme il est mignon!

—Il a pourtant ses 365 petites pages.

—Et bourrées!

—Et bien tenues!

—Oui, bien tenues. Il y a du mérite, car c'est une salade russe! C'est amusant de voir là vos occupations de chaque jour.

—Et mes préoccupations. Lisez là, par exemple.

Il lut:

—"Réfléchir aux strophes de Jacques". Celles que vous m'avez faites?

—Oui. Plus loin, voyez!

—"Acheter des Laurens pour Jacques." Mes cigarettes!

Il pensa: "C'est délicieux!" et troublé, baissa les yeux.

Puis, enfin, il ouvrit le dernier carnet:

—Voilà le gros monsieur!

—Le livre d'adresses!

—Lui-même. Quelle bouillie! C'est à n'y plus rien comprendre. Je voulais déjà vous proposer de le refaire à neuf. Est-il raturé! Regardez-le!

Un instant, Clara Valrice resta pensive, avec un sourire de mystère et des yeux qui cherchaient dans le lointain l'invisilbe raison des choses.

—Raturé! D'un mot, vous avez posé la mélancolie profonde du livre d'adresses et de cette phrase: "le refaire à neuf", sa douloureuse philosophie! Oui, il faut le *remettre à neuf*, et ça, tous les dix ans. C'est ce que peut durer un livre d'adresses, dix ans...! Vous écrirez, je dicterai, puisque, pour moi, les ratures sont claires. Trop claires, souvent!

Jacques, intéressé, sentit toute la tristesse de ce "trop claires" et son regard interrogea:

—Refaire un livre d'adresses, Jacques, c'est remuer la terre d'un cimetière. C'est fouiller dans mille petits désenchantements. C'est se retrouver face à face avec d'anciennes colères, de vieilles déceptions, de sottes petites trahisons, des ingratitudes qu'on avait oubliées. Les ratures!

A toutes les lettres de l'alphabet, il y a des morts: ratures! Les gens avec qui on s'est brouillé: ratures! Ceux qu'on a obligés...: ratures! Ceux qui vous ont "adoré!": ratures!

Et puis, il y a ceux qui changent d'adresse comme de gants: ratures! Ceux qui courent le monde: ratures! Ceux qui, sur l'échelle sociale, descendent ou montent: ratures! Ceux qui se démarient: ratures! Ceux qui se remarient: ratures! Ceux qui brusquement disparaissent, en neurasthénie: ratures! Ceux qu'on a cessé de voir, sans cause, avec le temps, les "perdus-de-vue": ratures! Et, au milieu de tous ces changements ou suppressions d'adresses, de tous ces raccourcis ou ajoutages, le caprice de la Mode s'installe avec ses tendances de quartiers nouveaux, villégiatures chic, noms de villas.

Et puis, au hasard des pages, on sent le deuil dans l'ombre des noms. Des noms de gens très vieux, dont l'adresse ne tient plus que par un cheveu; ou des malades sans espoir, bientôt raturés!

Il y a aussi, un peu partout, à l'aventure, des noms qui consolent. Par-ci, par-là, au B, au V, à l'R, à l'N, un sourire passe, une fleur s'épanouit, un souvenir chante, un rêve commence! A cette lettre, il y a une jolie heure vécue; à cette autre, un service reçu; ailleurs, un procédé flatteur; la douceur d'un succès, d'un plaisir, d'une ardeur; la surprise heureuse d'une sympathie rencontrée, d'un beau geste, d'une fraîcheur d'âme un instant entrevue.

Oui, le livre d'adresses, vaguement confident,—mémoires, traité de vie, et résumé de votre propre histoire, dont le témoignage vous trouble et la science vous émeut,—s'emplit et se gonfle en dix ans. Durant ce temps, les noms le criblent, grimpent, s'étalent, poussent la couverture et débordent.

Et, pendant que vous le refaites à neuf, les dix années que vous allez *rafraîchir*! autour de vous dansent en rond. Elles vous regardent, grimacent et ricanent: "Va! Après la danse, nous nous poserons sur ta tête!"

C'est la triste ronde du livre d'adresses!

* * *

La fin de juillet arrivait. Nice prenait son aspect cuit, brûlé, silencieux et lassé. Lassée du somptueux printemps qu'elle avait donné, de son magnifique effort, du bruit de ses succès, elle n'avait pas de coquetterie d'été, et disait: "Maintenant, ça ne me regarde plus".

Clara Valrice annonça:

—Mon petit Jacques, je vais partir pour la Bretagne, où, tous les ans, je vous l'ai dit, je passe deux mois, dans un coin ou dans un autre.

—Partir!... Ah!

—Vous le saviez bien?

—Peut-être, mais je ne voulais pas y penser.

—Je devrais déjà être à Dinard depuis quinze jours, et c'est à cause de vous que je suis restée. Nous avions tant à travailler!

—Le travail, évidemment...

—Ne prenez pas votre petite figure vexée... La vérité, c'est qu'aussi je trouvais très désagréable de vous quitter.

—Vous trouviez?

—Je le trouve encore, mais il faut bien se décider.

Jacques mit sa tête dans sa main et se tut un long moment. Il dit enfin:

—Oh! Ces voyages d'été!

Et ses yeux disaient: "Qu'est-ce que je vais devenir?"

Clara Valrice s'approcha, et *leur* répondit:

—Vous deviendrez plus fort, en prenant l'habitude de travailler seul.

—Oui, seul, si seul!

Elle lui toucha l'épaule et le regardant gentiment:

—Ce qui vous sera excellent.

Excellent! Jacques pensa que ce serait, pour lui, beaucoup moins "excellent" de ne plus voir Clara Valrice, de ne plus vivre dans la douceur d'elle, dans ce paradis de la Soledad, au milieu de tous ces objets qu'il avait dans le cœur, pêle-mêle avec le regard, la voix, le sourire, les expressions préférées de Clara Valrice; avec les fleurs du jardin, l'air des gens, l'accueil des choses; et, puis..., et puis... Mais toujours contenu, il ne formula rien que:

—Admettons.

—Maintenant, il faut attaquer votre pièce.

—Vous croyez?

—Et de front.

—Montrons d'abord le scénario à Blavet.

—Vous croyez?

—Indispensable! C'est un vrai homme de théâtre; il nous donnera son impression et ses conseils sur le côté action, perspective, métier, enfin.

—Et après, à nous les vers.

—A vous, Jacques, car je ne ferai que veiller dans l'ombre.

—Dans la lumière! Qui a tout éclairé en moi, tout doré, tout fait éclore!

—Si vous voulez.

—Si je veux! Sans vous, je ne saurais rien!

—Petit enfant exagéré!

—Enfant prosterné.

—Donc, vous allez me faire un chef-d'œuvre.

—Ces mots-là vous aplatissent.

—Au contraire, ils vous élèvent, ils vous donnent la juste mesure de ce qu'on attend de vous et le sentiment de votre responsabilité, simplement.

Clara Valrice réfléchit et calcula:

—Voyons. Nous sommes le...

—Vingt-cinq juillet 1914, à onze heures et demie du matin.

—Bon. Je ferai donc jouer votre pièce chez moi à la fin de décembre, dans cinq mois (cinq petits mois), quand le Tout-Nice, renforcé de son Tout-Europe, sera là. J'inviterai cinq à six cents personnes.

—Ici?

—Non! Je louerai une salle. Il y en a de très jolies, à Nice, aux proportions qu'il nous faut. Et votre pièce sera la plus belle fleur de la saison.

—Fleur sans odeur ni couleur!

—Ta! Ta!

—J'en tremble.
—Et le lendemain, Jacques Francel, dont le nom sera dans toute la presse méridionale et sur toutes les lèvres, aura ses admirateurs.
—Ses détracteurs.
—Ses billets doux.
—Ses jaloux.
—Et.. mettons le 28 décembre 1914,—il aura pris son premier élan vers l'avenir.
—Je vous entends comme dans un rêve!
—Dans une réalité, Jacques, dans la confiance de vous, dans la volonté *d'être*.
—La volonté, je l'ai; la confiance, c'est différent.
—Il ne faut jamais les séparer. Confiance n'est pas vanité, c'est force.
Jacques, heureux, s'inclina:
—Aussitôt après mon départ vous allez vous y mettre, tête baissée?
—J'essayerai.
—Et ne penser qu'à ça.
Le regard perché, Jacques répondit aux nuages:
—Qu'à ça...!
—Et puis aussi à la Soledad, quelquefois.
—Quand il fera mauvais temps, par exemple...
—Non, Jacques irritable, chaque fois surtout que vous aurez besoin d'être soutenu. Tenez, venez souvent travailler dans ce jardin, dans votre coin chéri. Le jardinier le soignera, l'arrosera, et la fraîcheur de l'ombre vous inspirera. Pendant que vous écrirez, votre ami Phanor, votre inséparable, s'allongera contre vos pieds.
—Oui et ses yeux tendres de chien pas bête me diront: "Elle nous a abandonnés". Je lui répondrai: "Oui. Et si tu savais, mon Phanor, comme elle nous oublie, comme elle est loin, loin!"
Changeant de ton brusquement, il demanda:
—Les domestiques restent-ils?
—Non. Ils prennent des vacances.
—Les persiennes seront fermées?
—Bien entendu.
—Alors, j'aime mieux ne pas venir.
Il eut l'expression d'un enfant qui devant un gâteau pense: "Ça me tournerait sur le cœur."
—Vous changerez d'avis.
—Non.
—Vous viendrez méditer sur votre pièce, car c'est ici que vous aurez les grandes idées, je le sais.
Jacques sourit:
—Ce n'est même qu'ici.
—Et cette pièce, Jacques, *il faut* la réussir. Il le faut. Votre avenir en découlera. Prononcez bien ce mot pour en posséder la saveur: réussir!
—Vous seriez contente?
—Mieux. Je serais fière, orgueilleuse.
Leurs yeux s'accrochèrent, solides. Jacques sentit que des ailes le soulevaient doucement de terre, battaient l'espace, et l'emportaient!
Son sang courut sous sa peau, violent. La volonté *d'être* l'empoigna, rudement, tout entier. Il dit:
—Je réussirai.
—Voilà qui est parlé.

V

Le destin qui regarde, ironique, se former les projets des humains, poussa du pied celui-ci et l'envoya expirer au milieu de l'effondrement colossal et des ruines amoncelées du 2 août 1914.
Le 2 août 1914! Date formidablement unique parmi tous les temps de tout l'Univers.
Date sans nom, sans proportion. Date qui tient de l'immensité des océans, des espaces et des néants; de la profondeur des mystères et de la puissance des éléments.
Date qui traversa de part en part la chair du genre humain et l'ensanglanta pour des siècles et des siècles encore.
Date qui réalisa le plus effroyable enfer. Qui ne connut qu'un verbe: tuer.
Et pareille à l'aigle géant, monstrueux, qui "frappe avec l'aile, déchire avec le bec, agrippe avec les serres", dévora toute la terre.
Date vers quoi, fougueusement lyrique, le poète des majestueuses éloquences jeta ses frères et l'or de son pays: "C'est honte que prudence; défaite que doute; crime que repos; lâcheté que parole vaine; et le délai même est déjà perdition".
Date du suprême miracle, où tant de froussards et d'ignares; de soudards et de soulards; et tant de ceux qui hurlent à la beauté, croassent sur les fumiers, vomissent la haine; tant de fangeux, de loqueteux; et tant d'assassins d'âmes, de bandits des consciences, tant d'infâmes et tant de perdus, se levèrent, s'alignèrent, se turent, suivirent les vertueux et les braves; et comme eux, fermes et forts, s'en allèrent mourir.
Date qui se dressa devant les hommes:
—Place! Je vais aveugle, sourde, enragée. Je marche dans l'horreur, les larmes et le sang. Je vais, sans justice, sans pitié, sans cerveau, sans cœur et sans Dieu: je suis la guerre!

* * *

En ces derniers jours de juillet, l'atmosphère, saturée de mauvaises nouvelles, devenait étouffante. Et, un matin où Jacques le jugea plus irrespirable, il se hâta vers la Soledad.
Il y trouva Clara Valrice perdue sous un monceau de journaux de tous pays et de toutes opinions qui couvraient la table, les sièges, les tapis et qu'elle dépliait, parcourait et rejetait avec une agitation extrême.
Tout de suite, elle les désigna.
—Voilà du grave.
—Je le crois.
—Du très grave!
—Vous admettez que ce soit possible...?
—Fatal.
—Pourtant!
—J'en suis tellement convaincue que je ne pars plus.
—On ne peut imaginer, vraiment, qu'*une chose* si formidable soit amenée par...
—Par leur rage de conquête, leur fol orgueil et leur haine. La cause n'est jamais qu'un prétexte, ne la pesons pas.
On disait *une chose*, on n'osait même pas la nommer.
Jacques, à son tour, prit les journaux, relut ce qu'il savait déjà. Puis, brusquement, les abandonna, comme s'il écartait les discussions superflues. Et nerveux, très simplement, dit:
—Eh bien! Allons-y!
—Jacques!
—Mais oui! Finissons-en! Une bonne fois, lavons-nous de ces gens-là.
—Songez-vous à l'abomination que vous évoquez?
—Qu'importe ce que j'évoque. Ce qui doit arriver, arrivera.
—C'est vrai.
—Devant ce mot: la guerre, les autres sont si petits, qu'ils en sont ridicules, et qu'il faut les taire. Pourquoi raisonner? Oppose-t-on des raisonnements à l'avalanche pour lui barrer la route?
—Non, en effet!
—Alors?
—Jacques, l'idée que vous partiriez me bouleverse!
—Moi, elle m'emballe!
—Heureusement que pour vous, le départ ne serait pas immédiat.
—Comment ça?
—Vous êtes de la classe d'octobre.
—Supposez-vous que je ne devancerai pas mon appel?
—Je...
—Oh! voyons! Je m'engagerai à la mobilisation.
—Vos pauvres parents!
—Ils seront comme tous les parents.
—C'est atroce!
Clara Valrice s'enfiévrait. Elle était pâle, avec, sur le visage, une expression nouvelle; ses gestes se raidissaient, ses paupières s'affolaient; elle respirait mal, avait froid et domptait un tremblement qui la prenait toute.
Elle prononça à peine:
—Espérons encore!
—Attendons.
Et l'attente fut courte.
Sur la ville, le grand malaise passait. Dans le soleil, qui aveuglait les angoisses, partout les garçons chantaient la *Marseillaise*, les gamins couraient derrière eux, les femmes priaient, les mères espéraient, et chacun s'entraînait à accepter...!
Malins, les optimistes souriaient:
—Réfléchissez donc! C'est *une chose* impossible.
—Impossible! Il n'y a pas un homme qui oserait *la* déclancher.
—Autant dire que le ciel pourrait se battre avec la terre.
—Absolument.

On haussait les épaules.

—C'est une fausse peur.

—Des histoires de journaux.

—Il n'y a qu'à ne pas les écouter.

Les sages, eux, croyaient à tout. Jacques en était.

* * *

Et l'heure de partir sonna.

Pour l'adieu, Clara Valrice reçut Jacques sous le parasol de palmiers où, un matin de printemps, elle l'avait surpris.

Ils étaient là, silencieux, absorbés.

De quoi auraient-ils pu parler? Leurs affaires, leurs espoirs, leurs lendemains, tout avait disparu. De la guerre? Une vague de fond soulevait la France qui appelait ses fils à son secours. Et ses fils se jetaient dans le grand remous pour la sauver ou s'engloutir avec elle. Que pouvait-on ajouter à ça?

Clara Valrice pensait: "Il est brave et tendre; je ne dois donc ni soutenir son courage par d'inutiles paroles, ni l'amollir par mes regrets".

Et puis, Jacques, emporté par l'impatience de l'action et par une exaltation intérieure que sa nature, ennemie des phrases vaines, se refusait à montrer, déjà hors des choses, des lieux, des gens et de lui-même, ne tenait plus en place.

En regagnant la grille où lentement la poétesse le reconduisait, il demanda:

—N'est-ce pas, vous serez ma marraine?

—Oui, Jacques, je serai votre marraine.

Il perdait son calme:

—Quand je sera *là-bas*, vous penserez à moi?

—Beaucoup.

—Beaucoup?

—Oui.

—Et vous m'écrirez souvent?

—Souvent.

—Combien de fois par semaine?

—Mettons... trois fois.

—Que ça?

—Presque tous les jours, là.

—De vraies lettres?

—Des vraies.

—Des grandes?

—Des grandes.

—Et moi, des petites, parce que, vous comprenez...

—Oui, vous serez très... occupé...

—Et mal installé. J'aurai mes genoux et mon stylo.

Elle sourit:

—Comme autrefois.

—Oui, comme un jour...!

Ils se turent, rêvant. Jacques reprit:

—Et puis...

Il s'arrêta, embarrassé.

—Et puis? insista-t-elle.

—S'il arrivait que je n'écrive plus...

—Jacques!

—Dame! Ça, à la guerre, c'est banal! Mes parents vous préviendraient.

Elle éluda:

—J'irai les voir.

—Oui, n'est-ce pas? Ma pauvre maman! Elle fait pitié.

—Je la soutiendrai pendant votre absence; elle me parlera de vous, et je vous parlerai d'elle.

Il tenait la grille et l'ouvrit. A ce moment il allait demander (il se l'était bien promis): "Voulez-vous embrasser votre filleul? Peut-être est-ce pour toujours." Mais, les yeux qui se posèrent sur lui devinrent si tristes, si profonds, si étranges et si beaux..., qu'il baissa les siens, battit des cils, se troubla... et ne demanda rien. Ce regard-là, c'était mieux!

Ses doigts gardaient la main qui s'abandonnait. Ils la pétrissaient, la caressaient, lui parlaient.

Tandis qu'en saccades, en à-coups, en timide, avec des poses et la voix chantante, la voix aux inflexions lentes que donnent les regrets, il disait:

—Vous brûlerez mes manuscrits, tous mes chers gribouillis, si je ne reviens pas.

Elle éludait toujours:

—Vous reviendrez.

—Et puis, dans le studio que nous avons arrangé ensemble, vous ne dérangerez rien?

—Rien.

—Souvent vous travaillerez dans mon coin des palmiers?

—Oui, très souvent.

—Il faudra aussi dire mon nom à Phanor pour qu'il ne m'oublie pas tout de suite.

—Il ne vous oubliera pas.

—Vous m'enverrez les moindres vers que vous écrirez?

—Peut-être n'en écrirai-je pas!

—Si, si, pour moi.

—Bon.

—Ah! Surtout envoyez-moi votre portrait, vous savez, ces petites photos-cartes postales!

—Mais...

—Parce que, vous comprenez, ils auront tous le portrait de leur marraine...

—Alors! s'ils *auront tous*!

—Faites-le faire bien vite.

—Oui.

—Demain?

—C'est promis.

Il passa de l'autre côté de la grille, s'arrêta, hésita, fit un pas en arrière, le refit en avant, s'attarda, regarda de tout son être le jardin et la poétesse, afin de les emporter en lui pour jamais et brusquement se décida:

—Adieu.

Elle murmura:

—Non, au revoir, Jacques.

Il eut le geste qui signifie: "Dieu seul le sait!" n'ajouta rien, et s'en alla.

* * *

Clara Valrice referma la grille et remonta le chemin qui menait aux palmiers.

Comme ce jardin lui parut vide! Jacques y tenait donc tant de place? Et que ce paysage d'août lui sembla laid et brûlé! Hier, pourtant, elle lui trouvait de la fraîcheur. Etait-ce la jeunesse de Jacques, son printemps, qui l'avait trompée sur les saisons?

Maintenant, le feuillage n'avait que poussière, la terre que sécheresse. Sous la lumière trop dure et le soleil brutal, les fleurs se fanaient, les oiseaux se taisaient.

Tout chantait le chagrin et l'abandon.

Tout devenait inutile, hostile. Tout souffrait, se plaignait, se resserrait, se raidissait.

Elle se laissa tomber sur un banc. Et, sans force, le souffle court, les jambes molles, les épaules lourdes, elle pensa: "C'est *évidemment* la chaleur qui m'accable ainsi".

Elle regarda fixement une branche qu'elle ne voyait pas. Et Phanor grognait là, sans qu'elle l'entendit.

Longtemps, immobile, elle songea. Sur la table s'étalait le porte-cigarettes de Jacques. Ouvert, inconscient, il parlait un clair langage, et attendait. Elle le prit, l'examina, le respira; elle lui avait fait ce cadeau, un jour, en récompense d'une application exemplaire à un devoir "rebutant". "Vous aurez un porte-cigarettes d'argent, si vous en sortez." Néanmoins, elle crut le voir pour la première fois et pensa: "Il est sérieux et gracieux comme lui..." Elle considéra les initiales; le ferma, le rouvrit; le vida, le remplit; l'approcha encore de ses narines, le fit reluire avec sa robe. Il était là, couvrant tout de son importance, plus grand que le jardin lui-même.

Et comme elle le jugea trop élégant pour "là-bas"..., elle décida de le garder, l'emporta dans son cabinet de travail, et le mit dans le tiroir où elle enfermait les choses du passé.

Tiroir qu'elle remuait parfois, quand elle voulait souffrir!

Elle enferma pieusement tous les manuscrits que Jacques lui avait apportés. Elle réunit à portée de sa main, pour s'en servir et vivre avec eux, tous les riens qu'il avait laissés, des plumes, des crayons, une gomme, un coupe-papier, un dictionnaire.

Avec sur la bouche un pli nerveux, sur les paupières la mouillure des mélancolies profondes, et dans l'âme le froid glacial des grands pressentiments, elle sortit les photographies qu'elle avait faites de lui. Petites images sans cadre, sans art, sans apprêt; mais sans niaiserie, sans raideur, sans fadeur. Petites images "d'amateur", modestes et ressemblantes, intelligentes et vraies, dont la sincérité émeut et console. Elle en épingla une au mur; glissa l'autre dans une rainure de glace; posa la troisième contre un classeur, et mit la dernière, en signet, dans le livre qu'elle se proposait de lire.

Puis elle reprit son immobilité, sa fixité. Et lentement, descendit en elle, jusqu'au fond de la réalité. . . . .

* * *

Sur le quai de la gare, Jacques marchait entre les Francel qui le tenaient chacun par un bras.

Le train était là.

Il allait bientôt se fermer, s'ébranler. Et sa fumée noire, couleur de leur destin, cacherait ces jeunes hommes qu'il emportait.

Mme Francel sut accomplir silencieusement son sacrifice.

Elle eut une phrase maternelle et touchante d'enfantillage:

—Au moins, ne fais pas d'imprudence!

—Comment donc, maman! Quand un obus passera, je te promets de me cacher derrière une rose.

Francel serrait le bras de son fils. En quelques jours il avait vieilli, et son chagrin visible lui avait ramené Jacques.

—Je reviendrai, papa. Tous n'y restent pas.

Tous n'y restent pas! Phrase consacrée, formule d'espoir, grande trompeuse qui se posait sur toutes les bouches, et les grisait!

—Oui, mon garçon, ayons confiance.

Jacques bousculé, cogné par la foule, sauta sur le marchepied et puis dans le wagon.

Tant que ses parents purent l'apercevoir, il se pencha et leur fit des signes d'adieu.

Mme Francel, tremblante, épuisée, sur son mari s'appuyait toute.

Et Francel, dans sa misère, eut une pensée qui vint le soutenir:

"Au moins, mon pauvre petit! la guerre va tuer ta marotte".

VI

Mais ce fut Jacques, et non sa *Marotte*, que la guerre faillit tuer.

Sa *Marotte*, la poésie, sa chère, son intrépide *Marotte*, elle, au contraire, avait grandi, grossi, embelli; s'était formée, musclée, fortifiée au bruit des canons, à la lumière des incendies, à la rage de la lutte.

Partout elle avait suivi Jacques, et près de lui, avait tout enduré, tout accepté, tout bravé.

Quand il tomba blessé d'un éclat d'obus au poumon, elle le soutient: "Cramponne-toi à la terre. Il faut que tu vives pour nous deux, tu le sais bien!"

A l'hôpital où on l'amena demi-mort, elle le suivit.

Durant qu'il crachait le sang, suffoquait et délirait, elle s'effaça. Et dès qu'il eut la force de penser, elle le reprit, le berça: "Ressens, regarde, et souviens-toi! Tu chanteras ta souffrance". Elle lui redit leurs beaux souvenirs, leurs heures d'amour déjà vécues, leurs richesses amassées ensemble, tous leurs espoirs, un instant menacés, qui allaient renaître.

Elle le consola, lui souffla de grands projets, lui redonna le désir de l'effort, l'ardeur à vouloir, lui montra le but, la chance!

Et lorsque après des semaines de soins il put venir à Nice dans un palace-hôpital, il y entra maigre, faible, pauvret, mais appuyé sur elle, confiant et ranimé.

Aujourd'hui, elle était là, éparse, heureuse, près de Jacques, sur son lit qu'elle encombrait, recouvrait tout entier. Il posait à peine les yeux sur elle, ne la touchait pas, n'osait y croire et pensait: "Est-ce bien vrai! Non, non, ce n'est pas possible!"

Elle était là, pourtant, et c'était bien elle, souriante, fière, victorieuse: "C'est moi! Ta *Marotte*! Ta chimère, vivante, *réalisée!*"

Elle était là, oui, réalisée, sous la forme... d'une liasse de journaux illustrés qui, tous, parlaient "du poète Jacques Francel" et publiaient son portrait.

* * *

Journaux que Clara Valrice, assise à son chevet, lui tendait un à un.

Le visage de la poétesse exprimait une joie grave. Celui de Jacques une joie d'enfant.

Dans la chambre, par la fenêtre ouverte, entraient le soleil finissant, la brise de mer et l'odeur des jardins.

Jacques, très élégamment vêtu d'un uniforme d'infanterie, faisait chaise longue sur son lit, les jambes sous un couvre-pied, et se reposait de la toute petite promenade qu'il venait de faire.

Près de lui s'étalaient et se tassaient des envoloppes portant toutes cette inscription, avec variante:

Le Lieutenant Francel
Poète
ou: Le Lieutenant Jacques Francel
Auteur dramatique

Sur quelques-unes, on voyait une croix au crayon signifiant: "Ai répondu".

Jacques, les yeux cernés, fiévreux, le visage amaigri, pâli, souriait à Clara Valrice qui s'exclamait:

—Ici, il y a un beau texte. Regardez!

Deux colonnes étaient consacrées à Jacques.

—Tout ça?

—Tout ça. Lisez.

—Non, lisez, vous, ce sera bien mieux!

—Et surtout vous ne vous fatiguerez pas, chose essentielle, mon petit Jacques.

—Essentielle! répétait-il avec un sourire ironique et joli.

Avant de lire, Clara Valrice déplaça les coussins, les gonfla, remonta le couvrepied:

—Mettez votre tête comme ça.

Jacques roula sa nuque avec un regard câlin:

—Là.

—Et ne toussez pas! Vous interrompriez la belle histoire.

—On ne toussera pas. Seulement...

—Seulement?

—Donnez-moi votre main. Une seule vous suffit pour lire.

—Il est certain...

—Qu'une seule vous suffit, oui.

—Voilà...

—Et puis cette fleur que vous avez sous le cou. Elle tient à peine.

—Non, tout à l'heure.

—Tout de suite.

—Jacques! Petit despote odieux!

—Je suis un blessé.

—Et qui en joue!

—Et qu'il est *essentiel* de ne pas contrarier car c'est le fatiguer.

Elle détacha la fleur.

—Allons, voilà.

Il la tint nonchalamment sous ses narines, pinça un pétale entre ses lèvres. Il emprisonna à pleins doigts la main que Clara Valrice lui laissait; tourna vers la mer ses yeux presque fermés; se refoula dans le fond de sa pensée, de son mystère... de son être alangui. Et frémissant du bonheur de vivre le magnifique instant qui passait, il écouta.

Clara Valrice pensa que le jour tombait si bas qu'elle n'y verrait peut-être pas assez clair pour lire: "Mais je le sais par cœur!"

Elle affermit sa voix, surveilla les battements de ses paupières, les tressaillements de ses doigts, les bavardages de sa physionomie; cingla sa pauvre gaîté rebelle, et commença:

* * *

"Nous donnons ici le portrait de Jacques Francel qui se conduisit en héros et vient de se révéler grand poète.

"Parti comme simple soldat, il conquit rapidement ses galons de lieutenant. Décoré de la Croix de guerre et de la Légion d'honneur, deux fois cité à l'ordre de l'armée, il a montré le plus beau courage, recherchant toujours les missions périlleuses.

"En entraînant ses hommes, il fut blessé grièvement, et pendant de longues heures resta dans un fossé, perdant son sang parmi les cadavres.

"Les médecins le crurent perdu et le soignèrent sans espoir, d'abord. Et puis le sauvèrent.

"Il est actuellement à Nice, dans un hôpital militaire, où il attend sa guérison pour repartir.

"Deux œuvres ont, en un jour, rendu célèbre le poète du plus brillant avenir qu'est Jacques Francel. Un poème: *Tuez-les*, et une pièce: *Les Trois Adieux*.

"Né à Paris, élevé à Nice, Jacques Francel a mis dans son style tout l'esprit, la mesure, l'élégance et la proportion du Parisien, avec la douceur sensuelle, l'ardeur joyeuse du soleil d'Italie qui colore son rêve et incendie son talent.

"*Tuez-les*, poème de ferveur et de haine, d'une magnifique flamme patriotique, écrit spontanément, la veille d'une attaque, dans l'emportement et la rage de vaincre, dans un superbe élan d'inspiration, courut tout aussitôt de tranchées en tranchées, de lignes en lignes, de mains en mains, se fixa dans toutes les mémoires, souleva tous les cœurs et poussa les hommes à l'assaut

Sur tout le front, de l'avant à l'arrière, il fut vite retenu, répété et même chanté, un compositeur l'ayant mis en musique, et ayant arrangé, sur un air populaire, la strophe principale et le refrain. Refrain qui arrive en fanfare, en tonnerre et aussi en un cri arrachant, irrésistible.

"*Les Trois Adieux*,—adieu au pays, à l'amour, à l'ambition—pièce symbolique à cinq personnages: Le Soldat, son Pays, son Amour, sa Carrière, et en apparition, la Vengeance qui l'appelle et l'exalte; pièce en un grand acte, qui se joua dernièrement sur une de nos principales scènes et qui remporta un succès éclatant, un succès "trépignant", atteste notre confrère du *Quand-même*.

"Nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur donnant, *in extenso*, cet acte pour lequel la presse a été unanime dans l'éloge.

"La crânerie, la sensibilité profonde, les contrastes hardis dont cette pièce est faite; l'expression du dialogue taillé en plein bloc et celle des sentiments lancés à puissantes foulées; la fureur et l'ampleur des phrases; la finesse et la précision des mots et des détails; la carrure, l'originalité orgueilleuse des idées, font un chef-d'œuvre véritable des *Trois Adieux*.

"Les acteurs, pendant la représentation, furent sans cesse interrompus par de frénétiques bravos, et des salves répétées accueillirent le nom de l'auteur qui, nous en sommes certains, après la guerre tiendra les grandes promesses qu'il vient de nous faire".

* * *

Clara Valrice s'arrêta. Ils se regadèrent:

—Et voilà.

—Et voilà, répéta Jacques.

Ils se sourirent dans la joie de leurs impressions. Jacques reprit:

—Tout de même, hein! Quelle affaire!

—Une fameuse affaire!

—Et en quinze mois.

—Oui, quinze mois ont suffi pour accomplir tant de choses énormes. Tout ça est prodigieux.

—Délicieux!

Jacques se pelotonna dans son "délicieux".

—Mon petit Jacques! murmura Clara Valrice.

Elle lui caressa les cheveux.

Il se pencha au bord du lit et demanda:

—Alors, vous êtes contente de lui?

—Contente!

—Oui?

—Et les journaux vantent votre richesse verbale, l'ampleur de vos expressions!

—Contente me suffit.

Il continua, tendrement:

—Elle est contente, ma marraine?

Les yeux fermés, il amenait sous ses lèvres les mains qu'il tenait dans les siennes, les traînait sur son front, sur ses joues, les baisait de nouveau:

—Elle est contente, ma fée, de l'humble mortel, qu'un jour, elle daigna animer? C'est bien ainsi qu'elle le voulait?

Et très bas, il murmura:

—Ça va, comme ça?

—Oui, mon mignon, ça va!

—Alors, c'est un mignon que vous aimez bien?

—Que j'aime bien.

—Mieux que les autres?

—*Les autres!*

—Parce qu'il l'a mérité?

—Infiniment mérité.

Il sauta sur son coude, et gaiement:

—C'est égal, ma pièce, sans vous!

—Eh bien?

—Où serait-elle! Non, mais, où serait-elle! Encore dans la tranchée, où je l'ai faite.

—Comment?

—Si, dès que vous l'avez eue, et après combien de corrections qui ne l'ont pas précisément abîmée...

—De simples corrections d'orthographe poétique, mon petit.

—Admettons. Si, donc, vous n'aviez pas immédiatement pris le train pour Paris, et couru la lire, vous-même, au directeur que vous aviez choisi...

—Sans le connaître.

—Si vous n'aviez pas secoué la bonne volonté et la probable incompétence de cet homme.

—Hélas! oui, incompétence...

—Si vous n'aviez pressé sa décision, fait valoir la marchandise, ouvert l'électricité sur le manuscrit, parlé, expliqué, défendu cette scène, ce rôle, cette idée, etc., etc. Si vous n'aviez, ensuite, poussé, enlevé les répétitions, que serait-elle devenue, ma pièce! Ma pièce *en vers*!

—Lorsqu'on a dit à quelqu'un: "Vous irez loin", et à tout le monde: "J'ai découvert une étoile", quel amour-propre ne met-on pas, ensuite, à le prouver et à dire bien fort: "Vous voyez si je m'y connais!"

Jacques remarqua:

—Et il semble, qu'en effet, les gens le sentent, car c'est vous qui recevez les lettres de félicitations.

—Par ballots!

—Ce petit tas que j'ai là n'est rien à côté du vôtre.

—Rien.

—Ils ont du reste raison de se rendre compte que je vous dois tout.

—Tout! Quelle exagération!

—Mais oui, partout et toujours. N'est-ce pas encore grâce à vous que j'ai pu revenir à Nice?

—Il y a eu un peu de tirage, c'est vrai.

—Et quel tirage! Sur la cervelle de ce major qui voulait absolument m'envoyer à Arcachon!

—Absolument.

—"Nice ne vaudra rien. Le mistral, la poussière, les sautes de température"; il était assommant!

—Et tenace.

—Et il avait tort. Nice est excellent.

—Excellent.

—Et puis, c'est chez moi, c'est mon ciel, ma lumière; c'est le paradis de mes souvenirs. Nice, c'est vous!

—Oui, c'est beaucoup de choses très douces... et très cruelles.

Brusquement elle quitta sa chaise, et alla s'accouder à la fenêtre.

Le crépuscule mettait sur eux son ombre, en eux sa tristesse.

* * *

Clara Valrice restait là et sans parler contemplait novembre,—le mois de toutes les mélancolies, celui où l'esprit s'absorbe, où le cœur s'enfonce dans les bonheurs perdus et dans ceux que l'on s'attend à perdre! Elle pensait: "Ici, tout est doré, lumineux et fort. Rien ne semble mourir. Tout ment".

La dangereuse fraîcheur pénétrait dans la chambre.

Jacques se leva, jeta sur ses épaules un ample manteau horizon qui lui donnait belle allure, s'approcha de la fenêtre, et demanda:

—Pourquoi "très cruelles"?

Sans répondre, elle le considéra.

Ces quinze mois, ce grand coup d'aile dans l'existence, l'avaient transformé. Malgré sa blessure, il s'était élargi, et paraissait même avoir grandi. Ses cheveux, son teint avaient foncé, sa moustache avait doublé. Son visage avait plus d'énergie, sa voix et sa parole plus d'autorité, sa manière et son geste plus de fermeté. Le commandement, la responsabilité, le danger, le face-à-face avec la mort l'avaient mûri, durci.

La souffrance, le succès lui avaient donné l'assurance, le savoureux, le vécu, la force qui faisaient dire de lui, par les infirmières: "Le petit Francel, c'est un homme!" Et par les marieuses: "C'est un homme à prendre".

Buté, il insista:

—Pourquoi "très cruelles"? Pourquoi?

Embarrassée, elle éluda:

—Je ne sais pas.

—Si.

—Ça ne veut rien dire.

—Enfin?

—Pour vous, rien n'est cruel. Désormais, vous avez tout.

—Quoi, tout?

Elle dit lentement:

—Quand on a la jeunesse, la beauté, la loyauté, la bravoure et mieux que du talent, on a tout.

Avec un pli amer sur sa bouche qui voulait sourire, il remarqua:

—Même si l'on n'a ni fortune ni naissance?

—La fortune! Vous serez riche. Et la naissance est une chose très secondaire pour vous aujourd'hui.

—!!

—Mieux, une chose inexistante!

—Ça dépend.

—Désormais, ça ne dépend plus.

Il eut un geste sceptique.

Elle reprit:

—Vous êtes né à vingt ans, de l'art et de la guerre, qui vous portaient en eux. Et vos parchemins, écrits avec votre sang et avec votre talent, sont les plus beaux et les plus nobles, les seuls qui vaillent, les seuls!

Ils se turent encore.

Et Jacques, la regardant, exprima tendrement:

—C'est vous qui avez tout.

Elle dit, douloureusement:

—Et même des années dont je me passerais bien!

A son tour, il la considéra.

Elle, durant ces quinze mois, avait aminci jusqu'à en être devenue toute menue. Ce qui, avec le costume très court et très simple dont la mode l'habillait, et avec son beau regard étonné, ses lèvres rondes, ses boucles brunes plaquées sur ses tempes, lui donnait une incroyable jeunesse.

Il en fut frappé. Et prenant un miroir, le présenta devant leurs deux têtes rapprochées:

—Comparez.

—Jacques!

—Oui, de nous deux, n'est-ce pas moi qui ai l'air d'être l'aîné?

Elle rit, sincèrement amusée:

—Ça, c'est une idée! Et même une si belle idée, que pour ce soir, nous n'en chercherons pas une autre.

Et se refoulant au fond d'elle-même, elle parvint à dire gaîment:

—Il faut vite dîner et dormir; je me sauve, mon Jacques.

—Non.

—Si. Vous avez sans doute un peu de fièvre.

—Ça m'est égal. Et je n'ai ni faim ni sommeil, grommela Jacques que cette gaîté ne gagnait pas.

—Voyons! Mangez les petites bonneries que je vous ai apportées. Ne lisez plus et dodo! A demain.

—Quelle heure?

—Comme toujours après votre flânerie au soleil, vers quatre heures.

—A demain.

Il se mit à genoux pour lui baiser les mains. Et ses yeux, levés vers elle, disaient: "A demain! Ma seule raison de vouloir demain. Avec toi, s'en va tout le bonheur. A demain!"

Mais ses lèvres ne le dirent pas.

* * *

Par la fenêtre, il la regardait monter en auto. Elle ne se pressait pas... prolongeait un ordre au mécanicien, parlait à un enfant qui passait, lui donnait des sous, s'attardait...

Pour Jacques, il y avait Clara Valrice. Et puis le reste du monde disparaissait. Elle était la cause, le but, la force mystérieuse. Elle était la foi, l'espoir, le grand ressort qui faisait jouer sa volonté. Le sang de ses veines coulait rapide ou lent selon qu'elle était contente ou mécontente.

Dans la tranchée, aux heures dures, il s'absorbait dans le petit portrait qu'elle lui avait envoyé. Puis il le remettait à sa place, sur sa poitrine, en pensant, réconforté, résolu: "Allons-y!"

"Allons-y" s'appliquait au combat les jours d'attaque; à l'inspiration, les jours de découragement; ou simplement au sommeil, à la confiance, à l'endurance, quand il fallait les trouver au fond de son courage.

A l'hôpital, quand il s'était senti mourir, c'est elle, d'abord, qu'il avait fait prévenir. C'est à son image qu'il avait dit adieu, disant ainsi adieu à tout ici-bas.

Elle était accourue en auto, brûlant les étapes, arrivant bien avant les Francel soumis aux départs des trains. Et c'était d'elle qu'il avait entendu les premiers mots tendres: "Mon petit Jacques! Mon chéri!" Il disait: "Je suis perdu, je le sais, l'infirmier l'a dit près de moi, je faisais semblant de dormir." Elle le prenait, l'enveloppait de ses bras: "Non! Non! C'est fini, maintenant, on est sûr de vous sauver. C'est toujours moi qu'il faut croire". Ah! comme il voulait croire en elle! En elle, la source de sa vie! En elle, qui ne pouvait se tromper, qui savait tout. En elle!

Elle repartit un mois après, lorsqu'il fut réellement hors de danger. "Je vous précède à Nice. J'ai convaincu le docteur. Dès qu'il le permettra, vous viendrez. Après une bonne escale à Marseille, pour vous reposer, dans mon auto vous longerez la côte. Et à nous le soleil! les fleurs, les rimes et la vie!"

Il n'avait pu assister aux répétitions des *Trois Adieux*.

C'est elle qui s'était occupée de tout. Et le lendemain de la première, elle lui télégraphiait: "Succès énorme. Ma joie est profonde".

En lisant ça, son bonheur fou ne vint pas de ce grand succès, mais de l'orgueil qu'elle en aurait, elle!

Depuis qu'il était à l'hôpital de Nice, elle venait le voir tous les jours. Quand par hasard, et malgré elle, il ne la voyait pas, il ne pouvait ni travailler, ni s'intéresser à rien.

En lui parlant d'elle, une infirmière observa: "Monsieur X... lui fait beaucoup la cour. Du reste, ce serait pour tous les deux un mariage sensé." Le soir, il eut 39° de fièvre, et de toute la nuit ne dormit pas.

Elle fut malade et ne vint pas durant une semaine. Alors, il lui écrivit trois fois par jour et lui envoya les plus belles fleurs qu'on pût trouver dans Nice.

Il lui dit: "Il y a des lettres de vous que je sais par cœur."—"Lesquelles?"—"Les dernières reçues dans la tranchée". Comme elle souriait, incrédule, il les lui tendit: "Suivez dans le texte." En effet, il n'omit pas une virgule.

Vis-à-vis d'elle, ses manières étaient complètement changées. Il ne disait plus jamais "Madame", mais: "Ma marraine, ma fée" ou "Mademoiselle" par allusion aux gens qui dans la rue l'appelaient ainsi.

Il la complimentait sur sa toilette et tranchait: "Je voudrais toujours ce chapeau-là. Celui d'hier va moins bien".

Avec elle, son ton prenait une grâce assurée, un air de sécurité. Il avait acquis la maîtrise des mots, la certitude des nuances, le sentiment délicat de la galanterie. Il avait pris, aussi, ces façons à la fois protectrices et soumises, agressives et résignées, esclave et maître, que les hommes ont avec les femmes.

Et par un contraste harmonieux qui les rapprochait, Clara Valrice avait des accès de timidité, de crainte, de modestie. Elle ne gardait plus rien de celle qui, jadis, sermonnait son élève et lui enseignait son art. Au contraire. Constamment, elle lui demandait: "Jacques, arrangez-moi donc ces vers, je n'en sors pas. Quand votre patte y aura passé, ça marchera".

Ou bien encore: "Non, mon petit, ce sujet-là est trop difficile pour moi: traitez-le, vous".

Cette manière de prendre ses avis, de s'effacer devant lui, de savoir admirer son talent, abattait entre eux les années, et, pour Jacques, était la plus ensorcelante des flatteries.

Elle s'habillait plus jeune, avec plus de recherche, de fantaisie, d'indépendance, de hardiesse.

Il ne détachait pas sa pensée d'elle. Elle! Cette force féminine,—la plus grande!—qui abdiquait devant la sienne.

Tout ce qui fait rêver la lui évoquait: la musique, la tombée du jour, la douceur d'un paysage, d'un parfum.

Où qu'il fût et quoi qu'il fît, infailliblement se plaçait devant lui tout ce qui était elle: sa silhouette un peu roseau, son parler nonchalant, ses boucles brunes et ses yeux ardents de Toulousaine. Il vivait sous la perpétuelle impression d'elle. Il l'attendait ou la regrettait. Elle allait venir ou elle était venue. Le reste!

Dans la chambre (une des plus jolies de l'hôpital), que Clara Valrice avait agrémentée d'un bon fauteuil, de petits tapis permis, de coussins douillets et de maints bibelots confortables et superflus, il y avait sur la table à écrire un objet "particulièrement chic", disait l'infirmière, "particulièrement agaçant," pensait Jacques: une pendule, genre anglais, qu'il regardait cent fois lorsque quatre heures approchaient et qui le narguait insupportablement: "Elle est en retard de dix minutes. Maintenant d'un quart d'heure. Tac! la demi-heure". Enfin Clara Valrice entrait, les mains pleines de petits paquets-surprises. Elle s'asseyait et les étalait dans sa robe. Alors, Jacques, agenouillé, déliait toutes les ficelles:

—Non, ne m'aidez pas! Ça m'amuse de le faire tout seul.

—Quel enfant!

—De la patience, il y a des nœuds.

—Coupez-les.

Jacques prenait un air vertueux:

—Dépensière!

Car de ficelle en ficelle, de ruban en ruban, de papier de soie en papier d'argent, il s'arrangeait pour rester longtemps tout contre elle.

Et si, parfois, Clara Valrice traînait lentement ses doigts sur les jolis cheveux dorés qu'elle regardait, et lissait: "Comme on vous les a trop coupés derrière les oreilles, quel massacre!", il ne parlait plus, ne bougeait plus, arrêtait presque son souffle pour mieux sentir la caresse dont l'impression lui courait sur tout le corps...

Mais, à tout ça, il ne donnait pas de nom. Préciser, c'est compliquer. Définir peut déformer.

Tout ça s'appelait, sans doute, de l'admiration, aussi de l'obsession; et puis de la reconnaissance très tendre, de l'attachement fidèle. Pourquoi chercher un nom? Sait-on comment s'appelle ce qui, ici-bas, enchevêtre les plantes, tourne les fleurs vers le soleil, unit ou désunit les gens? Sait-on quelque chose à quoi que ce soit?

. . . .

Jacques se redit encore: "Tes amours! Tes amours! Est-il stupide!"

Il rouvrit sa fenêtre. Et, assis sur le pied de son lit, une jambe pendante, il regarda la mer, s'absorba dans l'horizon: "Oui, stupide!"

Sa rêverie s'enfonça, monta vers les nuages. Son corps s'amollit, sa taille se plia. Sa cigarette éteinte tomba. Et sur son visage, un sourire d'enchantement passa. Un sourire tendre, qui semblait se complaire dans cette pensée et l'épeler nonchalamment: "Tout-à-fait-stupide!"

* * *

Dès que ses forces le lui permirent, il vint voir ses parents. Car son père, très vite, avait crié contre l'hôpital:

—Mon fils, j'aime mieux ne plus venir ici.

—Pourquoi?

—Ça m'agace trop de rencontrer ces journalistes, un tas de petits messieurs qui viennent t'in... t'in..., comment dis-tu ça?

—M'interviewer.

—Comme si tu étais une bête curieuse.

Mme Francel s'épanouissant, rectifiait:

—Non, mais un homme célèbre.

Francel ne voulait pas entendre et continuait:

—Et tout ce beau monde: le maire, le préfet, le général, le ceci, le cela, qui défilent dans ta chambre sans même te parler de ta blessure, mais toujours de ta pièce, c'est exaspérant!

Jacques souriait:

—Ma blessure, papa, ça n'est pas original.

—Vraiment!

—Absolument pas. C'est ma pièce, c'est le poète qui les intéressent, parce que je suis un enfant de Nice.

Francel était resté Francel . Le succès de son fils avait passé par-dessus sa tête sans le frôler.

Seuls, les périls et les honneurs de la guerre le touchèrent.

Il eut des mots désespérés quand il tint Jacques à demi mourant contre lui: "Ma femme, qu'est-ce que nous allons devenir? Si on pouvait au moins mourir aussi, nous, tout de suite!" et des mots d'orgueil devant les récompenses qu'on lui décerna ensuite: "Ah! mon fils! Ça fait plaisir de voir ce que notre sang a fait dans tes veines. Tu es un chic enfant!" Mais le triomphe de la *Marotte* le laissait insensible. Mieux! Il lui en voulait d'avoir survécu.

Voyons! Etait-ce sérieux de "faire des pièces de théâtre" sous l'uniforme, dans la tranchée, près des canons qui tonnent et des obus qui éclatent! Faire des vers à deux pas de la mort! Quelle drôle de mentalité! Evidemment, ça donnait à son fils quelque chose de frivole, d'irrespectueux pour la guerre. Rimer pendant des moments pareils! Je vous demande un peu! C'était presque inconvenant, vaguement sacrilège, pas sérieux, quoi, pas sérieux! Et ça tombait bien dans l'opinion qu'il avait toujours eue de Jacques et qu'il exprimait, jadis, ainsi à sa femme: "C'est un toqué, un braque".

Heureusement que, *tout de même*, il s'était bien conduit à la guerre, et que, *malgré ça*, le colonel, après la blessure de Jacques, écrivait: "Votre fils, monsieur, s'est conduit en héros. Je n'ai rien eu de plus édifiant dans mon régiment".

Quand sa femme, radieuse, lui montrait les journaux de la ville où s'étalaient le portrait de Jacques avec sa biographie, son éloge et des citations de ses vers, et où, naturellement, tous le faisaient naître à Nice, il haussait les épaules:

—Si ça a du bons sens!

Lorsque avec lui les étrangers abordaient ce sujet, il demeurait farouche.

Un jour, un de ses amis l'accosta. Petit marchand comme lui, l'ami questionna:

—Eh bien! Francel, votre fils a marché! On en parle dans le pays.

—Dame, oui.

—En dehors de la guerre, qu'est-ce qu'il a donc fait?

Francel gêné, irréductible:

—Que voulez-vous! Il s'est *mis* poète.

Même devant les évidences bien faites pour frapper son esprit commercial et vaincre son hostilité, il ne désarmait pas.

Jacques était venu le voir et lui racontait ses petites affaires:

—Tu sais, papa, on pense que ma pièce va tenir l'affiche une centaine de jours.

—Tant mieux, si ça t'amuse.

—Et comme elle me donne deux cents francs par soirée environ, tu vois, ça va me faire une vingtaine de mille.

Mme Francel s'écria:

—Tout ça d'argent! Mon Jacques.

—Tout ça.

—Francel, tu entends?

—Epatant, mes enfants, épatant!

Et il fredonna:

—"Pourvu qu'il dure, v'là l'beau temps".

Patiemment, Jacques demanda:

—Pourquoi veux-tu qu'il ne dure pas?

—Parce que la poésie, ça n'est pas solide comme la vente du savon de Marseille.

—Evidemment!

—On peut être malade; la chance peut tourner.

—Voyons, Francel, réfléchis. Il en faut du temps, et il faut en vendre des savons pour gagner vingt mille francs dessus!

—Pas de doute.

—Tandis que là, c'est fait en trois mois.

—Oui.

—Alors?

—Alors, l'argent du savon étant dur et lent à gagner, on le garde. Tandis qu'on dépense illico celui qui est entré facilement.

—Illico!

—Dis un peu que tu ne vas pas le dépenser illico?

Jacques, qui mûrissait le projet de se meubler "chiquement" un rez-de-chaussée et de "se nipper à fond", sourit à cette instinctive psychologie paternelle et répondit, hypocrite:

—Veux-tu que je te les donne, ces vingt mille, papa? Ils sont à toi si tu les désires.

Francel, sceptique:

—T'es bête! Tâche seulement que ce ne soit pas moi qui aie à t'en redonner trop vite, va! C'est tout ce que je te demande.

* * *

Les semaines passèrent et Jacques, se sentant guéri, posa au major cette définitive question:

—Docteur, j'ai fini, ici.

—Oui.

—Mais, chaque fois que je vous parle *d'y retourner*, vous...

—...Je ne réponds pas carrément?

—Pas carrément du tout, même.

—Parce que, mon ami, il ne faut pas vous bercer de cette idée.

—Comment?

—C'est impossible.

—Impossible?

—Parfaitement.

—Puisque je suis guéri?

—En apparence, seulemnt.

Clara Valrice était là. Elle regarda le médecin dans les yeux et lui demanda:

—C'est-à-dire, docteur?

—Que tout effort, tout exercise physique violent serait funeste. Il faut consolider vos poumons, mon petit Francel, et ce que nous appelons rester en observation...

—En observation? Combien de temps?

—Quelques années.

—Quelques...!

—Oui, deux, peut-être, je ne sais pas.

—Mais la guerre?

—N'y songez plus.

Et voyant l'expression atterrée de Jacques, le major conclut:

—En faisant de beaux vers qui soulèveront vos camarades et les enverront à la victoire, vous servirez encore joliment bien la patrie, allez!

—Vous êtes tout à fait absolu?

—Tout à fait.

Ils causèrent un long moment et le docteur acheva:

—Je sais, vous ne toussez plus jamais. Mais, le soir, votre température reste élevée. Pour avoir trop prolongé votre promenade hier, et parce qu'il pleuvait, vous avez eu la fièvre et votre figure était défaite. Et ce matin, constatez-le, vous ne tenez pas debout.

Dans le couloir où elle l'accompagna, Clara Valrice dit au major:

—Votre arrière-pensée, docteur?

—Aucune.

—Eh bien! Le fond de votre pensée?

Sincère, il affirma:

—Il peut guérir complètement et retrouver, même, une santé plus solide qu'il ne l'a jamais eue. Mais à cette seule condition: le repos et l'air pur.

* * *

Jacques songeait: "Y retourner, c'est retrouver l'aventure et les dangers que j'aimais. Rester, c'est ne plus *la* quitter. Que la vie décide de moi!"

VII

Clara Valrice revint dans la chambre de Jacques, inquiète, désorientée, comme si, tout à coup, elle avait perdu son point d'appui.

Elle dit:

—Eh bien! mon petit Jacques, que voulez-vous? Il faut vous résigner!

D'une façon qui semblait ajouter: "Et moi plus encore!"

Il le remarqua:

—Vous avez l'air fâché que je reste à Nice?

—Moi? Quelle idée!

—Evidente, je vous assure.

Elle ne le regardait pas; et, assise, écrivait sur un délicieux petit bloc qu'il lui avait donné.

Agenouillé, il lui baisait les doigts.

—Ça n'est pas intéressant ce que vous griffonnez là; vous faites semblant.

Entre ses dents, il prenait le crayon pour l'empêcher de courir.

—Ecoutez. La joie que j'ai de rester près de vous compense mon chagrin de renoncer à la guerre.

Elle eut un sourire triste, lassé, bizarre.

Jacques continua:

—Pourquoi tenez-vous tant à ce que je parte?

Il cherchait la vérité au fond des yeux de Clara Valrice qui les défendait, les voilait, et se taisait. Il répéta:

—Pourquoi? Dites? Pourquoi?

Et sur son visage passa une expression dure, méfiante, inconsciemment jalouse, qui plissa son front, mit un rictus sous sa moustache et accentua sa mâchoire.

—Si vous désirez que je retourne à la guerre pour ne jamais revenir... C'est très simple.

Elle frissonna, mais se tut encore, ne pouvant lui répondre que cet espoir d'un prochain départ avait été son refuge, la planche où elle se cramponnait et qui, hélas! lui glissait des mains.

Elle se ressaisit et sut mentir:

—Peut-être, un instant, ai-je fait pour vous de nouveaux rêves de gloire; vous ai-je vu avec de nouveaux honneurs militaires: des galons, des récompenses. Les femmes ne savent pas se borner, et nous sommes très sottes de chamarrer ainsi nos ambitions. J'ai mal dissimulé une petite déconvenue d'orgueil; je m'en repens! Le docteur a raison, mon Jacques, vous servirez encore votre pays, et brillamment.

En lui mettant la main sur la tête, elle conclut:

—Maintenant, organisons votre nouvelle existence.

—Mon existence retour-de-guerre?

—C'est ça.

—Organisons.

—Et, causons sérieusement.

* * *

D'une main sûre, elle le mena droit aux deux questions principales: gagner sa vie et s'installer chez lui.

L'appartement fut vite trouvé. Un rez-de-chaussée, type garçonnière (deux pièces, une salle de bain et une cuisinette), haut, large, sortant sur un jardin au milieu d'autres jardins, dans une maison neuve dominant la mer, réalisa tous les rêves de confort que Jacques avait formés.

Pénétré, il disait à ses parents: "J'ai l'eau chaude, l'électricité et le téléphone", comme il eût prononcé: "J'ai trois citations". Et il se recueillait pour développer ce thème: "Ma chambre sera gris-perle et mon bureau rouge-garance."

Acheter, choisir, mesurer, payer, comparer des étoffes, étudier des devis, découvrir les styles et les époques fut pour lui la raison d'une multitude de joies. Il s'affairait à l'idée d'un meuble trop grand, d'un rideau trop court, d'une teinte difficile à trouver, d'un détail raté, d'un retard d'ouvrier. Il y avait des clous qu'il se réservait de poser lui-même, des clous sacrés! Et il disait: "Mon fauteuil "crapaud", ma colonne "empire," avec des gonflements de propriétaire.

Le prix des choses l'enchantait. Il y en avait qui ne coûtaient que dix francs. C'était inouï! Tout lui semblait *pour rien;* les gens étaient charmants; et les magasins, des endroits très amusants! Quand il entrait dans l'un d'eux, Clara Valrice le bourrait de coups de coude pour l'empêcher de "lâcher ses candeurs". Car devant un objet, demandait-elle:

—Combien?

Et le marchand répondait-il:

—Cent francs, madame.

Jacques immédiatement s'étonnait:

—Que ça!

Pendant que les tapissiers habillaient les murs et pomponnaient les coins de sa demeure, Jacques partit pour Paris.

Clara Valrice avait dit:

—Restez-y un mois, et employez-le bien.

—Un mois!

—Croyez-vous que les mets vont vous tomber tout cuits dans la bouche?

—Hélas, non!

—Que de démarches à recommencer! Que de pas à refaire et d'attentes avant d'être reçu! Vous verrez ça. Que de journées passeront sans autre résultat, pour vous, que la fatigue et l'énervement. Il faut se le dire et s'y préparer. J'écrirai quelques lettres qui vous précéderont et vous introduiront ici et là. Mais ne comptez que sur vous; tout est à faire.

—On le fera!

—Et on aboutira; car il est indispensable d'aboutir! Comprenez-le bien, Jacques.

Et Jacques le comprit inespérément. La gravité, le tact, la souplesse et la ténacité qui étaient en lui, le menèrent à bonne allure, là où il fallut aller.

Sa réputation d'officier-poète lui ouvrit toutes les portes.

Il voyait, observait, s'instruisait; et souvent, bien souvent! sa loyauté apeurée se cabrait. Tour à tour inquiet ou stupéfait, il apercevait les sentiments d'autrui, la raison des choses et découvrait l'univers. Il apprenait à voir, à entendre, à juger, à éviter, à tolérer et à tomber des nues sans se casser les jambes.

Sa nature droite se cognait aux petites infamies bilieuses, aux propos jaloux, aux grimaces, aux mensonges et le faisait sauter en arrière. Il s'impatientait, se plantait en travers et les bousculait. Et puis, sa philosophie intervenait: "Reste toi-même, ça suffit; et laisse les autres!"

Il écrivait à Clara Valrice des lettres merveilleuses de fantaisie, de vie intérieure, de fougue et de fraîcheur où son intelligence générale et forte, chaude et gaie, resplendissait. Les mots bondissaient sur les idées qui trépignaient, se lançaient en jets, en tas, accouraient à toute volée et, pourtant jamais ne butaient l'une dans l'autre.

Sans art, sans ordre, sans gêne, il mêlait à ses inquiétudes: "Le bahut que j'envoie pour le salon sera trop sombre et la lampe, je le crains, n'est pas ancienne", ses élans d'âme: "Paris, sans vous, n'est qu'un grand trou noir. Je regarde votre portrait; je prie devant lui, c'est mon icone".

Il mettait ses enthousiasmes: "J'ai vu le patron du journal en question. Un homme exquis!" à côté de ses étonnements: "Eté reçu par le directeur de la *Revue des Parisiens*, par celui de la *Revue du Vieux Monde*, des académiciens (il écrivait le mot lisiblement, en signe de respect), et par celui de la *Feuille hebdomadaire*, un ancien diplomate, qui a de si jolies manières; des gens pas poseurs, tout à fait comme tout le monde. Je vais lire leurs œuvres..."

En phrases courtes, nettes et jolies, avec un sens admirable du terme, il campait un portrait, une opinion, une description; il exprimait une crainte, une joie, un désir et dépeignait son cœur.

Ces lettres, ces chefs-d'œuvre, versaient la généreuse et précieuse essence que contenaient l'âme et le cerveau de Jacques. Essence qui fortement parfumait son approche, lui attirait la sympathie et la bienveillance.

Et pour y puiser comme à la source même de sa vie, Clara Valrice les attendait et les lisait dans le trouble et l'éblouissement, dans la détresse et le désespoir...

* * *

Elle les lisait, et en elle une lutte affreuse s'engageait.

Le désarroi perçait dans sa parole saccadée, dans son regard inquiet, son geste las, sa mine tirée. Tout indiquait qu'elle vivait une heure douloureuse et grave; que sa volonté tournait indécise, affolée; qu'un tonnerre grondait dans sa pensée; qu'inquiète d'elle-même, elle se guettait au coin de sa propre énergie, s'y embusquait et, haletante, cherchait à surprendre la route qu'elle allait suivre.

Et puis, un jour, elle sortit de son cauchemar, résolue, transformée. Comme si entre ses tourments et ses actes une entente était survenue; comme si entre elle et sa volonté l'accord était conclu...

Jacques revint.

Des chroniques régulières, les unes de huitaine, les autres de quinzaine, dans quelques journaux et publications; des broutilles, des lignes non signées dans des feuilles de moindre importance; puis la critique littéraire d'un journal de Marseille, lui assurèrent la somme exigée.

Tout ce qu'il avait écrit à l'hôpital était placé: poèmes, sonnets, chansons, etc., dans diverses revues; et sa seconde pièce, deux actes assez longs, était acceptée par le directeur qui lui avait joué ses *Trois Adieux*.

Il prit possession de son appartement. Clara Valrice, toujours attentive aux questions pratiques et solides de l'existence de Jacques, lui fit cadeau, pour le servir et le soigner, d'une vieille servante amie dont il avait su gagner l'amitié par ses égards, lorsqu'il allait à la Soledad.

—Elle vous aime et, instinctivement, vous admire. Sur ses lèvres, vous êtes: "Ce petit M. Jacques" et dans sa pensée: "Ce grand M. Francel".

—Alors, elle vient avec moi de bonne grâce?

—Oh? je crois bien! Elle ne vous obéira jamais, n'agira qu'en têtue, mais vous traitera dévotement et vous dorlotera. Auprès de vous il n'y aura pas mieux qu'elle.

—Et nous ferons bon ménage, soyez-en sûre.

Lorsque Jacques fut définitivement installé dans sa demeure, que tout fut au dernier point de perfection, il demanda:

—Quand viendrez-vous pendre la crémaillère? Après seulement, je me sentirai heureux chez moi.

Elle eut un regard inoubliable, un regard de désespérée, celui qui eût accompagné le geste de sa main signant sa propre mort. Et elle dit simplement:

—Eh bien! fixons le jour.

—C'est ça, fixons-le.

Son visage se creusa durant qu'elle réfléchit:

—Alors, la semaine prochaine, lundi.

* * *

Ce matin-là, Jacques, radieux, dit à sa servante:

—Tantôt, je "reçois".

—Je sais; Madame m'a prévenue qu'elle venait goûter avec vous, et m'a même recommandé de ne pas vous laisser acheter toutes les pâtisseries de tous les pâtissiers de Nice réunis...

En effet, Jacques pensait qu'il n'y aurait jamais assez de gâteaux ni de fleurs dans la ville pour recevoir Clara Valrice.

Il passa des heures à bichonner, à fignoler son logis, à disposer les objets "avec chic", à leur donner des allures d'être là par hasard, à observer si rien ne grimaçait, ne grinçait; si tout était doux, moelleux, et avait bien l'air "d'avoir déjà servi".

Il mit un léger désordre et l'empreinte de son corps dans le tas des huit ou dix coussins empilés sur le divan; et de la cendre dans les cendriers, et l'heure aux pendules; et des cigarettes, des briquets, dans les luxueuses petites boîtes à fumer. Sur le bureau, des lettres, des papiers, des carnets de notes demi-ouverts, demi-fermés; sur les tables, des livres cornés, coupés, desquels dépassaient une lame d'écaille ou un ruban de soie, enfin, des livres "qu'on était en train de lire" et qu'on avait négligemment posés là.

Il étudia la lumière, ménagea les ombres; drapant un rideau, baissant un store, glissant un "mystère". Il fit jouer, tourner, manœuvrer tout ce qui était ressort, gond, serrure. Et le dernier coup d'œil, d'ongle, de main et de "vapo" étaient donnés quand Clara Valrice entra.

—Mon petit Jacques, vous avez l'air d'un prince-héritier dans cet amour d'appartement!

Jacques dit la phrase qui pour lui résumait le mieux du mieux:

—Alors, ça va, comme ça?

—Oh! oui! Dieu que c'est gentil, ici!

—Vous trouvez?

—Dans cette installation, vous êtes tout entier, vivant, parlant.

—Et disant...?

—Des choses.

—Bien...

—Quel homme d'intérieur! Quel don du détail, du fini!

—Il n'est pas trop bête, Jacques?

—Il est parfait.

—Ce qui est parfait, c'est de vous avoir là.

Câlin, il mit sa tête sur l'épaule de Clara Valrice, et continua plus bas:

—Mon home devient un coin de palais, un morceau de paradis.

Elle lui retint la tête un moment et posa ses lèvres dans la belle chevelure ardente qui les appelait:

—Petit Jacques exquis!

Appuyée sur son bras, elle circula, avança lentement, pas à pas. Et, embrassant l'ensemble du nid, elle dit:

—On va en écrire des belles affaires, ici!

—Je tâcherai.

—Vous serez poète le matin et journaliste l'après-midi, n'est-ce pas?

—Et vous, vous serez ma fée, toujours.

Sa voilette cacha un sourire amer.

Ils allaient, s'arrêtant à tout. Lui, marchant sur les nuages qui portaient ses songes; elle, tout à tour nonchalante et lassée, nerveuse et préoccupée. Ses doigts, accrochés dans ceux de Jacques, étaient glacés.

Il s'en aperçut et, attentif, la regarda:

—Vous êtes pâle, votre mine est changée. Qu'avez-vous?

—Rien; un peu de fatigue. Et puis de vieux bobos endormis qui se réveillent: migraine, etc. Laissons-les; ils nous ennuient. Ne pensons qu'à nous, et continuons.

Elle l'emmena devant une table, une cheminée, un tableau, un coffret.

Elle rectifiait le pli d'un rideau, le sens d'un objet, tournait un siège, l'essayait; effleurait un objet, perfectionnait, embellissait tout autour d'elle.

Ils se taisaient et riaient ensemble; se penchaient, se redressaient dans une même flexion du buste, dans une même souplesse de taille, dans une harmonieuse entente.

Jacques observait la mine qui l'inquiétait. Mais Clara Valrice s'animait, se réchauffait... se domptait.

La couleur garance de ce salon, où le rouge était jeté partout à profusion, encadrait sa beauté brune et, dans ses yeux, faisait des reflets d'incendie.

Ses cheveux et ses gestes embaumaient; sa voix caressait; son regard se levait, vif, s'abaissait timide; tous ses mots sonnaient juste; ses réflexions passaient, légères; son esprit souriait, brillait, entraînait; tout son être n'était que charme et qu'intelligence.

Jacques la tenait tout près de lui et de temps en temps se rapprochait, la respirait, frôlait ses boucles, pressait sa main, étreignait son bras.

Il vivait, s'épanouissait dans la chaleur de son rayonnement, comme les fruits se dorent sous un beau soleil d'été.

Et dans l'ivresse de sa pensée et de ses nerfs, il se demandait quels philosophes imbéciles et grognons avaient pu raconter que le bonheur est une illusion qui habite les rêves, d'où il tombe toujours pour se noyer dans les larmes.

Elle entra dans la chambre, et, sur la coiffeuse, vit tout de suite son portrait dans un cadre serti de pierres d'un très riche travail:

—Ce cadre, quelle folie, Jacques!

—Folie, le luxe d'un cadre qui contient votre image? Alors, où est la sagesse....?

Elle le prit tristement:

—Ne le laissez pas ici.

—Pourquoi?

—Parce que dans votre chambre... ce n'est pas sa place.

Elle l'emporta dans le bureau, le posa n'importe où:

—Ici, tenez, comme ça.

Jacques l'enleva, résolu:

—Alors, non, sur ma table à écrire.

—Vous croyez?

—Je crois. Et puis, je veux.

Elle réprima l'expression douloureuse de son visage et demanda:

—On prend le thé?

Il s'empressa:

—On le prend.

—Croyez-vous que ce ravissant samovar marchera?

Jacques alluma le samovar:

—Hein! S'il marche! Jamais eau chaude n'aura été si chaude.

Elle regarda les assiettes chargées:

—Oui, mais, il manque...

—Quoi?

—Des gâteaux.

Ils rirent. Elle s'assit devant la plus élégante dînette qu'on pût voir, et prépara le thé.

Jacques prenait les roses qui jonchaient la table et les lui faisait respirer.

* * *

Ils goûtèrent. Clara Valrice grignotait, rongeait le bord d'un gâteau et le laissait ensuite, le cachait, en prenait un autre qu'elle émiettait; en cassait un troisième et les escamotait tous, sans manger une seule bouchée. Tandis qu'assoiffée, elle buvait tasse de thé sur tasse de thé, verre d'eau sur verre d'eau.

Jacques, qui ne perdait rien de ses gestes, de ses distractions, de ses accès de tristesse qu'elle réprimait de tout son courage, ni de ses élans vers lui suivis de mélancoliques reculs, pensait: "Elle souffre. Elle souffre même énormément. De quoi? Elle détestera que j'insiste. Alors, taisons-nous".

Dans les façons tendrement familières que, pour la première fois, elle avait avec lui, elle apportait la nuance, "*ça n'a plus aucune importance*" qui l'inquiétait jusqu'au malaise.

De la voir ainsi le retenir par l'épaule, rapprocher leurs sièges, le frôler, l'entourer, l'attirer, lui dire si doucement les choses, aurait dû l'enchanter.

Eh bien! non. Loin de s'ouvrir, son cœur se serrait.

Pourtant il voulut réagir et se gronda: "C'est mon agaçante sensibilité trouble-fête dont la rage d'analyser, de dénicher, de couper un cheveu en cent morceaux, de chercher par-dessus les mots et sous les intentions, empoissonne, d'avance, toutes mes joies!"

Le goûter fini, il écarta un peu la table.

—Une cigarette?

—Non, merci.

—Moi, je peux?

—Certes!

Il en prit une qu'elle lui alluma. Puis il enleva les belles roses rouges dont il avait garni la table, les effeuilla, et en tas, en coussin les poussa: "Mettez vos pieds là-dessus." Il garda la plus jolie et la lui mit dans les doigts: "Tenez, martyrisez ça." Et il s'assit par terre, le coude appuyé sur elle, dans sa position préférée.

Ils causèrent. Ou plutôt, Jacques monologua. Il s'en aperçut et se tut.

Le jour baissait, c'était l'heure hésitante où, par la fenêtre ouverte, entrait le silence que seuls troublaient le bruissement du feuillage, le chant des oiseaux, les pas des promeneurs attardés et la voix traînante des enfants qui rentraient leurs bêtes.

Jacques, qui regardait le ciel, faisait une douce ascension dans les nuages; puis il en redescendait pour écrire sur le sable du jardin, sous la dictée de son rêve: "Je suis heureux; la vie est sans limites, ma route est sans ornières." Quand le roulement d'une auto, dont le moteur vint mourir à sa porte, le réveilla. Il demanda:

—C'est votre voiture?

—Oui.

—Déjà, elle vient vous chercher?

—Oui.

—Alors, elle peut faire un bon somme!

Il reprenait sa position, lorsque Clara Valrice le repoussa lentement, mais décidée. Et la voix étranglée, lui dit:

—Non. Jacques, maintenant, c'est très grave, écoutez-moi.

—Grave?

Il leva la tête et d'un bond fut sur ses pieds.

Brusquement, il éprouva au cœur et au cerveau une morsure atroce; car, livide, méconnaissable, Clara Valrice, par son attitude, lui faisait la blessure qui le clouait sur place.

Il put à peine articuler:

—Qu'est-ce qu'il y a?

Etouffée, elle dit:

—Oh! Jacques, je ne peux pas parler! Je ne peux pas! Attendez.

Elle voulait avaler la salive qui lui manquait, se raidissait et ne trouvait plus dans sa gorge desséchée que ce mot:

—Attendez!

Figé, il la regardait.

Elle se ramassa dans sa volonté, pour se reprendre. Le sentiment qu'il fallait abréger ces odieuses minutes lui redonna des forces et la rendit à elle-même:

—J'ai voulu ne vous dire mes projets qu'au tout dernier instant de les exécuter.

—Vos projets...?

—Afin que vous ne puissiez vous mettre en travers.

—Moi?

—Oui, vous; parce que vous êtes le pivot autour duquel ils tournent.

Jacques torturait ses doigts, s'entrait les ongles dans la chair et ne respirait plus. Les jambes molles, le cerveau en plomb, il écouta.

Elle poursuivit:

—Je ne rentre pas à la Soledad. En vous quittant je m'en vais à Marseille, en auto, tout droit, où je serai demain au petit jour, pour y prendre le train qui m'emmènera au front. Là, dans un poste avancé, je remplacerai l'infirmière qui vient d'être tuée. Mes sacs sont dans la voiture; je suis en costume de voyage; tout est dit, réglé, prêt: ordres, détails, recommandations; et puis... les vers suprêmes que pour vous j'ai faits et qu'on vous remettra si je suis tuée aussi... Derrière moi tous les ponts sont coupés, tout est fini. Je suis déjà très loin!...

Il dit, glacial:

—Pourquoi partez-vous?

Elle répondit sans conviction:

—Ma tâche dans les hôpitaux d'ici ne suffit plus à mon activité.

—Alors, c'est très simple, j'irai où vous serez. Je n'ai qu'à retourner à la guerre.

—Si, en effet, c'était *très simple*, je n'aurais pas commencé par vous dire c'est très grave.

Et posant lourdement ses yeux dan ceux de Jacques.

—Ce n'est pas Nice que je quitte, c'est vous.

Il remarqua, plus glacial encore:

—Mais la guerre finira bientôt. Alors?

—Alors je ne reviendrai pas. Mes plans, mon itinéraire sont arrêtés.

Il eut un rictus:

—Vraiment! Et peut-on savoir...?

—J'irai à l'étranger, dans les pays amis, fonder les œuvres que j'ai en tête, les faire prospérer. Et si je reviens un jour, ce sera quand vous serez marié. Pas avant.

Il ricana:

—Très-ingénieux!

—Nul ici ne saura où je suis, ni maintenant, ni plus tard. Mon notaire, seul, en aura le secret. Tout ce qui me concerne, ma correspondance et le reste, lui sera remis. Je n'aurai de rapport qu'avec lui.

—De façon à ce que je ne puisse pas vous suivre?

—Oui, Jacques. De façon à ce que nous soyons séparés *à jamais*.

Lentement, comptant ses pas comme si chacun d'eux brisait quelque chose en lui, Jacques se rapprocha d'elle et tomba sur un siège en face de celui qu'elle occupait.

Les mains pendantes entres ses jambes, le corps affaissé, fixement, il suivait les dessins du tapis. Un silence dura. Pendant lequel il n'y eut que la vibration des deux mots: à jamais! qui s'éloigna, douloureuse, et mourut.

Aveuglé par la lumière rude qui soudain venait tout éclairer en lui, il réfléchissait.

Elle reprit:

—Examinez toutes choses. Il n'y a rien d'autre à faire.

La bravoure orgueilleuse qui nous force à marcher sur un fil de fer, au-dessus du gouffre, avec la certitude que nous ne perdrons pas l'équilibre, *parce que nous sommes nous*, n'est qu'insolence et puérilité. En vérité, Jacques, nous ne sommes, tous les deux, qu'un homme et qu'une femme. Sachons-le humblement et bornons nos imprévoyances. Or, puisque je ne saurais cesser d'être moi-même une seule minute de ma vie, je vous quitte. Ou, si vous préférez, arrivée au bout d'une route sans issue, je reviens en arrière.

Il attacha sur elle un regard suppliant:

—Sans issue?

—*Sans aucune issue*, de quelque côté qu'on la cherche.

Il arpenta le salon. Et, révolté, s'arrêta devant elle:

—C'est impossible! Impossible!

Il la prit à pleins bras:

—Vous avez voulu me faire peur, me faire reculer, pour assagir mon cœur qui ne voit plus la vie qu'à travers vos gestes et votre souffle. Mais c'est une comédie, n'est-ce pas? Une comédie!

Il la serrait violemment. Elle ne se dégageait pas, le maintenait, seulement.

—Clara! Ma Clara, répondez! Dissipez ce cauchemar qui me tue!

—Non, ce n'est pas un cauchemar, mais la réalité, Jacques.

—C'est fou! C'est méchant! C'est...

—...la fatalité. Acceptons-la!

—Non, non! Je ne veux pas, je ne veux pas!

—Il le faut.

Brusquement, il la lâcha:

—Voyons, jugez donc! Ça ne tient pas debout! C'est absurde! C'est imbécile!

Clara Valrice l'attira doucement, le fit asseoir, et avec une tristesse immense, presque tout bas, joue contre joue, lui expliqua:

—Rien au monde ne peut régler notre sort que la séparation.

C'est à moi que l'honneur demande compte de tout; et c'est à moi d'agir, de souffrir, de partir. Je n'ai pas à savoir que, désormais, mon existence dévastée va se traîner sans espérance; ni que ce choc démolisseur va, pour longtemps, peut-être, ébranler vos forces les plus profondes.

Jacques! Mon mignon! Mon doux petit! Vous avez été la source de mes plus fortes, de mes plus grandes émotions; de celles qui ont élevé mon âme, ma sensibilité et mon orgueil au plus haut sommet.

Par vous, mes jours avaient un but, un élan, une richesse, que je détruis pour m'enfoncer dans le vide, la nuit et la misère. Par vous, tout était frais, ensoleillé, passionnant; l'avenir n'était fait que d'ardeur, de chaude attente et d'imprévu joyeux. Par vous, tout avait vingt-trois ans!

Jacques fermait ses yeux pleins de larmes, et sur l'épaule de Clara Valrice, la bouche embarrassée de sanglots, gémissait sa plainte:

—Non! Non! Je ne veux pas! Je ne pourrai pas!

Elle le berçait, le tenait tendrement.

—Si, mon mignon! Si, mon Jacques chéri, il faudra le pouvoir.

Et dans le silence qui suivit elle n'exprima pas sa pensée torturée: "Mais, moi, *je ne pourrai pas*. Mes jours sont comptés, je le sens. Alors, que Dieu fasse vite!"

Elle reprit:

—Il faudra le pouvoir, cher petit oiseau chanteur de qui j'ouvris la cage, dans mon jardin, par un beau matin de printemps. Et qui, s'appuyant sur mes doigts, prit d'abord un timide élan, les plumes battant l'air, hésitantes, éperdues. Et puis s'élança, confiant, résolu, à grands coups d'ailes, dans l'espace, dans la lumière, dans l'ivresse de l'envolée!

Jacques, frissonnant, comme s'il ne voyait plus désormais au-dessous de lui que les précipices et la fureur des océans, murmura:

—L'envolée!...

—Oui, l'envolée que je vous ai donné vers l'azur, la beauté, la vie!

A ce moment, la trompe de l'automobile prévint, par des appels, que le temps filait, le chauffeur ayant reçu l'ordre formel: "Il faudra que nous partions avant la nuit."

Clara Valrice se leva:

—Voici l'heure.

—L'heure! L'heure! Elle est dans votre volonté. Et vous ne pouvez pas

vouloir ça! Vous ne l'avez pas sérieusement voulu! Non! Non!

Il avançait pour la saisir.

Elle s'éloigna de lui.

—Allons, Jacques, prenons le couteau et, brutalement, tranchons. C'est la seule façon d'accomplir un tel sacrifice.

—Partir! Partir!

Il tournait, revenait, et répétait encore, affolé:

—Oh! Vous ne voulez pas ça! Vous ne le voulez pas!!

Pour en finir, le regard ferme, la voix sans rémission, elle dit:

—Je le veux *irrévocablement*.

Elle était là, devant lui, grave, grande, inflexible. Et il eut, en effet, effrayante, puissante, la vision de l'Irrévocable.

Il cacha son visage dans ses mains pour ne plus voir, et se sauva...

Chancelant, titubant, il vint s'effondrer sur le divan, la tête enfouie dans les coussins. Et, du fond de son être épouvanté, sortit un hurlement:

—Ah! Quelle horreur! Quelle horreur!!

Il souffrait à s'évanouir. Secoué de répulsion pour le malheur qui le touchait, il répétait hoquetant, suffoquant:

—Quelle horreur!... Quelle horreur!...

Et comme expirant:

—Quelle hor... reur...!!

. . . .

Lentement Clara Valrice s'approcha et, agenouillée, le considéra.

Elle fixait en elle, à jamais, cette tumultueuse image de Jacques qui, recroquevillé, replié, tordu, ne laissait apercevoir, parmi les coussins qui retombaient sur lui, qu'une nuque dorée, un cou blanc, un peu de ses fragiles épaules, sa taille charmante et ses pieds fins; cette douce image de Jacques dont le parfum flottait, s'insinuait, dont la tendre voix se brisait, dont le cœur se déchirait et la chair saignait.

Et elle s'en emplit l'esprit, comme la souffrance se repaît de cris; comme le désespoir se nourrit, se rassasie de larmes; comme le malheur se délecte de poison et n'en veut rien perdre afin de ne pas s'épargner les moindres suprêmes tortures.

Ardemment, elle imprima cette image dans sa mémoire. La mémoire! Ce cimetière où les tombes s'appellent souvenirs.

Sans prononcer un mot, elle posa ses lèvres sur lui, les appuya longuement, dévotement. Et de toute son âme, de tout son corps, lui dit adieu.

Puis, à reculons, sans le quitter des yeux, et sans défaillir, elle gagna la porte, l'ouvrit et disparut...

* * *

Jacques, abandonné, pleura toute la nuit. Enseveli dans le divan, sans bouger, jusqu'à l'aube où d'épuisement il s'endormit. il pleura, d'un seul coup, tous les pleurs de sa vie.

Innocent! qui pensait: "Le bonheur durera toujours" et ne demandait pas comment!

Mais tu faisais bien de ne pas chercher: fouiller les choses, c'est creuser des trous pour y enterrer nos illusions!

Dors. Puise dans le sommeil la force dont tu auras besoin au réveil.

Car, alors, quand tu verras le pillage de tes joies, le saccage de tes lendemains et la fanure de tes rêves, ton cerveau s'engourdira, tes membres se paralyseront, et tu mourras de dégoût, pour renaître dans la peau d'un autre homme.

Et celui-là, soudain durci, tanné, rugueux, dira au fantôme de l'homme que tu étais jadis: "Résigne-toi".

Oui, résigne-toi! Parce qu'au long de tes jours, où, quoi qu'on t'en ait dit, rien, hélas! ne se recommencera, que les étés et les printemps dans la nature, du moins, tout se continuera.

Parmi les êtres, les uns reçoivent toute leur somme de joies au début de la vie; les autres, plus tard; beaucoup ne la reçoivent jamais.

Et si, en ces trois ans écoulés, tu as vécu ton existence entière, si ta jeunesse, violemment épanouie sous la fournaise des orages, aussi par eux a été fauchée; si ta plaie trop profonde ne doit plus se combler, que ton cœur, désormais, se contente du passé.

Habitue-toi à la grisaille des désenchantements. Refoulé dans ta vie intérieure où tu t'emmureras, reste dans le secret de tes songes.

Renonce. Mais ne t'alanguis pas dans la volupté des bonheurs perdus, des regrets éternels, ni ne te complais dans l'âpre saveur des chagrins sans espoir.

De ta propre souffrance que tu sauras taire, apprends à chanter les grandes peines d'ici-bas.

Et sache plutôt extraire de toi-même la douleur vigoureuse et l'émoi puissant qui te feront écrire de grandes pages, pleurer de beaux vers, et te porteront à la gloire.

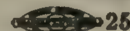
FIN

Dans le prochain numéro : "Olympe de Fraisnes", par Brada (au complet), Ve série du "Maître de Forges", de Georges Ohnet.

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.

Adresse postale: Casier 35, Station N, Montréal. Téléphone: Est 1418.









J'AI RÊVÉ

"J'ai rêvé que vous m'aimiez, petite fée aux yeux lourds de tendresse... Oui que vous m'aimiez, et que j'étais heureux, et que la vie s'ouvrait large et splendide, et que j'étais un peu fou. Fou de vous qui me grisiez de mots jolis, ailés, caressants. Et vous étiez à moi, à moi seul. Je pouvais vous emporter. Je vous emportai, serrée contre moi... Nous marchions tous deux dans un chemin bordé de lilas en fleurs... Et le parfum des lilas nous montait au cerveau. Nous allions ainsi, d'un pas harmonieux, et, sur la route, tous les arbres chantaient la divine chanson. Je ne faisais que dire "mon amour", "mon amour"! Je vous aimais trop pour trouver d'autres mots... Mais vos grands yeux inondés de caresses parlaient du paradis... Nous avons dû ainsi traverser des villes, franchir des frontières, qui sait, peut-être encore traverser les mers. Tout mon rêve, petite fille, était vous, et du reste comment saurais-je me souvenir?

Soudain ma vision s'agrandit. Nous étions arrivés. Où? Quelque part. Nous traversions un jardin plein de roses et de muguets. Au fond, une maison: la nôtre. Où nous allions vivre et devenir plus heureux. Nous allions lentement, et je sentais plus lourd et plus doux le poids de votre corps charmant. Je resserrai mon étreinte dans l'angoisse de vous perdre. Petite fille, ce que vous m'étiez chère, et ce que les rêves sont beaux! Il y avait des oiseaux plein le jardin, et nous entendions le jasement d'une petite rivière. Au bord, une barque mignonne pavoisée de voiles blanches... je vous y portai, et la barque vogua, tandis que dans vos yeux montait une extase plus profonde. Ce que vous étiez belle, m'amie! Et combien je vous aimai, combien! Vous n'imaginez pas la merveille de ce rêve dont je frissonne, en vous écrivant, petite fille, que je vous aime encore plus que mon rêve. Mais la barque accostait brusquement. Je vis, dans une horreur, des milliers de mains s'approcher... Il n'y avait plus que des mains qui vous arrachaient à moi, et me broyaient, farouchement, cruellement. Je luttais, je pleurais, je criais. Les mains me ligotaient et vous emportaient, mon amour, tandis que je regardais dans vos yeux qui m'avaient aimé, oh, oui! aimé, monter une flamme ironique, méchante, infâme... Vous vous échappiez de mon amour, en riant, comme l'on raille le jouet dont l'on ne veut plus. Vous étiez seule sur la rive dont j'étais chassé, et votre rire y résonnait implacable et triomphant. Et la barque m'emportait vers un destin dont vous vous moquiez. Les rêves qui donnent les grands bonheurs sont aussi méchants que la vie elle-même: ils donnent aussi les grandes douleurs.

Brisé, meurtri, fou, je me retrouvai tout-à-coup dans le jardin plein de roses et de muguets et d'oiseaux. Je voulus entrer dans la maison, y entrer sans vous, petite fille, pour y pleurer la joie perdue. Dès la porte, je fus ébloui: vous étiez là, paisible, souriante, émue et vous me disiez simplement, en posant vos cheveux parfumés sous mes lèvres, en accrochant vos bras blancs à mon cou: Oh! que c'est bon d'aimer!

Que la vie sera douce, m'amie!

Malgré moi, je fredonne le couplet de la "Mascotte":

Les présages et les songes
Ne sont pas des mensonges...

Mais qu'importe après tout, si mon rêve a dit vrai: qu'un jour vous deviez vous éloigner de moi, vous amuser de ma souffrance, railler mon désespoir, céder à la sollicitation de ces milliers de mains qui vous emporteront loin de moi... Qu'importe que je devienne un pauvre homme lamentable, écroulé, sanglant, et que je pleure de désespoir, qu'importe! Si vous m'avez aimé et si plus tard, dans ma maison, je vous trouve installée en souveraine pour m'accueillir de vos bras tendus, en me disant "que c'est doux d'être aimée", j'aurai vécu, petite fille, le seul bonheur que je convoite, et dont je ne saurais me passer.

Que la vie sera douce, m'amie...

ANDRÉ G.

Pour copie conforme:

MADELEINE.

PENSÉES

Le plus grand miracle de l'amour, c'est de guérir de la coquetterie. — *La Rochefoucauld.*

* * *

La coquetterie est le fond de l'humeur des femmes; mais toutes ne la mettent pas en pratique, parce que la coquetterie de quelques-unes est retenue par la crainte ou par la raison. — *La Rochefoucauld.*

LES CHOSES FÉMININES

Par SOEUR MARTHE

Enfin, l'on est rendu dans cette campagne dont tout l'hiver, l'on a rêvé! Il s'agit de s'installer pour passer la vie agréablement, sans se donner la forte somme de travail. Et Madame emploie toute son ingéniosité à faire belle la petite villa entourée de verdure sans qu'il en coûte beaucoup ni en travail, ni en argent. Le plaisir de chacun est habilement ménagé. Celui du mari d'abord dont l'on assure le confort, et celui des enfants dont l'on sauvegarde la joie. La cretonne embellit la salle de réception. On en garnit les fenêtres, on en couvre les meubles, on en fait des coussins... Puis on remplit les vases de belles fleurs des champs. L'intérieur prend ainsi un aspect charmant. Quant à l'extérieur, il est suffisamment joli, et si l'on ajoute aux décors du bon Dieu, des fleurs, si l'on met au jardin des bancs rustiques, le charme s'accentue encore. Et l'on attend la visite. L'on sait qu'il en viendra de partout. Les automobilistes s'arrêteront charmés devant notre coin fleuri, et ces surprises nous inquiètent un peu.

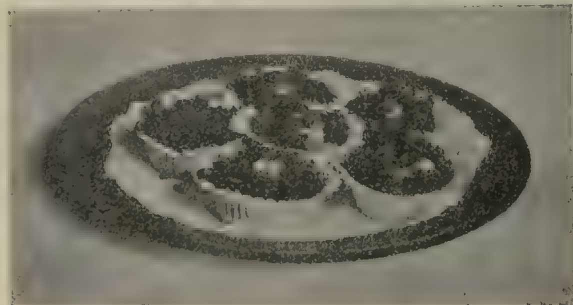


POISSON A LA COSTARDE.

Comment recevoir à la campagne, quand l'on manque de bonnes, sans compter tout le reste: verreries, vaisselle, etc., etc.

Tout simplement, à la bonne franquette. Un verre de limonade ou quelqu'autre liqueur douce, avec un gâteau sec. Si nos visiteurs restent à dîner, ne compliquez pas votre menu, offrez-leur tout bonnement le repas de famille, autour d'une table parfumée de fleurs des champs, et soyez certaines, Mesdames, que tout sera trouvé excellent. Si vous êtes prévenues d'une visite, préparez quelques petits plats d'avance, de ces petits plats qui n'ont pas l'air d'avoir été combinés longuement. La simplicité la plus grande doit présider à toutes ces réceptions, préparées ou impromptues, et le plaisir de recevoir des amis, ne doit jamais être gâté par le souci de ne pas assez bien faire les choses...

Voici quelques recettes à votre usage, Mesdames les Cordons bleus, d'une réalisation facile, et excellentes au goût et à l'œil:



OEUFS EN MOUSSE. *(Foam Eggs.)*

POISSON A LA COSTARDE.

Poisson, persil haché, poivre, sel; 3 œufs, beurre, poivre rouge, 1 chopine de lait, papier beurré.

Hacher le poisson après en avoir enlevé les arêtes et la peau, ajouter le poivre, le sel et le poivre rouge; mettre dans des moules individuels dont l'intérieur a été beurré et saupoudrer de persil haché. Faire une costarde avec 3 jaunes et 2 blancs d'œufs et y verser le lait. Achever d'emplir les moules avec la costarde, recouvrir avec un papier beurré, placer les moules dans de l'eau bouillante; laisser bouillir lentement.

Démouler et servir chaud.

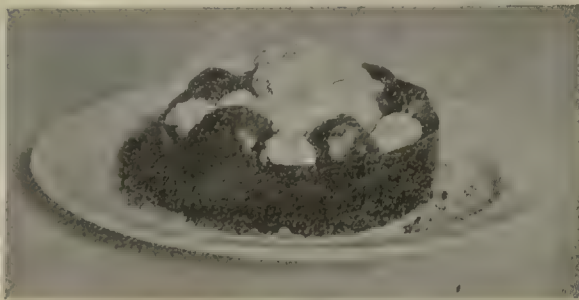
OEUFS EN MOUSSE (foam eggs).

Oeufs, beurre, poivre, sel, persil haché.

Se servir d'autant de moules que vous avez d'œufs à cuire. Mettre dans chaque moule le blanc d'un œuf battu en mousse consistante.

Faire un trou dans cette mousse et y mettre un jaune d'œuf entier.

Saupoudrer de sel, poivre, persil haché et de petits morceaux de beurre. Cuire jusqu'à consistance.



GATEAUX AUX FRUITS.

GATEAU AUX FRUITS.

Gâteau éponge, boîte d'abricots en conserve, de pêches ou d'ananas, 1 cuillérée à soupe de sucre brun, ½ verre à vin de vin blanc, de la crème fouettée.

Cuire un gâteau éponge dans un moule troué au centre, afin d'obtenir un gâteau en forme d'anneau.

Faire bouillir le sirop contenu dans la boîte de conserve, avec le sucre et le vin; y tremper le gâteau. Mettre les fruits dans le centre du gâteau, recouvrir de crème fouettée et servir.

HARENGS MARINES

Ecaillez et videz des harengs bien frais; mettez-les dans une casserole, avec feu doux, eau, vin blanc, par parties égales; ajoutez un peu de vinaigre, oignons, carottes coupées en tranches, ail, persil, thym, laurier, poivre en grains. Faites cuire vingt minutes. Ajoutez les harengs et laissez-les bouillir dix minutes. Retirez du feu; laissez les harengs un moment dans la cuisson et servez froid avec les ingrédients de la cuisson et le bouillon.

TAPINAMBOURS AU GRATIN.

Cuisez vos topinambours à l'eau salée, coupez-les en tranches et disposez-les sur un plat à gratin en les couvrant d'une couche de béchamel, puis de parmesan; continuez à disposer par couches successives, mettez sur la dernière un peu de chapelure et cuisez dix minutes au four.

POUR DEVISSER UNE VIS ROUILLEE.

L'opération est fort simple: il suffit d'abord de chauffer la tête de la vis au moyen d'une petite barre de fer plate rougie à son extrémité, et qu'on applique pendant deux ou trois minute sur la tête de la vis rouillée et trop serrée: on se sert ensuite d'un tournevis.

PROCEDE POUR RENDRE UNE NAPPE IMPERMEABLE.

Pour empêcher les tâches d'eau ou de vin répandus de détériorer la table de la salle à manger, il y a un moyen facile, c'est d'imperméabiliser la nappe. On prend un blanc d'œuf que l'on délaye dans une solution d'alun blanc, et l'on imbibe la nappe, une fois sèche, est devenue parfaitement imperméable. L'explication réside dans ce fait que le mélange d'albumine et d'alun produit, en séchant, une matière insoluble qui bouche les pores du tissu.

ENLEVEMENT DES TACHES DE SANG.

Ces taches disparaissent, sur n'importe quel objet, par l'application d'une couche d'empois de lessive. On peut aussi employer une solution faible de cristaux de soude, sur laquelle on verse ensuite une solution d'alun.

SŒUR MARTHE

DEUX PETITS OISEAUX

Par BERTHELOT BRUNET

A JEAN DUFRESNE.
Est-ce ainsi que tu m'as conté cette histoire ?

C'était des petites paysannes, des jumelles de seize ans, qui n'avaient jamais quitté leur village. Toujours joyeuses, toujours rieuses, espiègles comme des enfants, elles employaient leurs journées à faire des niches à tout le monde.

Comme ils n'étaient pas riches, leur père, un matin d'avril, les conduisit en ville chez une cousine où elles demeureraient avant de s'**engager.** Tout un après-midi, elles se promenèrent sur la rue Sainte-Catherine. Coiffées de toques bleues, elles portaient des petits tailleurs bruns sur des robes bleu foncé, assez courtes pour laisser voir les hautes bottines. Elles allaient, au soleil, sautillant comme des petites filles, pataugeant dans la neige fondante, s'arrêtant à toutes les montres, à toutes les vitrines, où elles se montraient du doigt un joli bijou, un chapeau d'été original en riant comme des folles. Pour un rien elles se retournaient, et les passants se demandaient de quelle cage s'étaient envolés ces deux jolis oiseaux.

Lorsque le jour commença à baisser et quand la rue tantôt argentée, chaude et ensoleillée comme au mois de juin, s'assombrit, se refroidit et reprit son aspect d'hiver, elles entrèrent dans un restaurant, qui leur plut parce qu'il y avait des étalages de boîtes de chocolats, des pyramides d'oranges, de pommes, qui **devaient sentir bon.** Elles achetèrent un journal et, dans un coin, tout en dégustant une glace, à petites cuillerées, elles lurent dans les "Petites annonces" la colonne: Servantes, mais cela ne leur disait rien. Quand elles furent à la colonne: Restaurants, elle cessèrent de manger et se dirent: "Que ce serait donc amusant de travailler dans un restaurant, de remuer parmi ces piles de boîtes de chocolats et dans ce parfum de fruits."

Alors le Grec qui les avait servies vint à elles, leur disant:

— Vous cherchez une place ?

— Oui, une place, répondit l'une d'elles, Lucette.

— Une place dans un restaurant, ajouta Paulette.

— Voulez-vous travailler ici ?

— Oh! oui.

— Vous gagnerez quinze piastres. Viendrez-vous demain ?

— Pourquoi pas tout de suite, j'aimerais tant ça, dit Paulette.

— Ce soir, à huit heures, si vous voulez.

Elles se levèrent aussitôt, à la hâte, emportant leurs bourses, leurs mouchoirs, le journal, leurs gants, qu'elles avaient semés ça et là, sur les tables voisines.

A sept heures et demie elles étaient déjà revenues. Petites, toutes rondes, leurs cheveux blonds relevés sur le cou, leurs robes de toile rose recouvertes aux trois quarts de tabliers blancs, elle couraient d'un client à l'autre en riant aux éclats. Elles travaillaient comme, une semaine auparavant, elles jouaient.

En peu de temps la clientèle du Grec doubla. Elles flirtaient avec tous les jeunes gens, qu'ils fussent beaux ou laids, pourvu qu'ils fussent gais, mais jamais elles ne s'arrêtaient à aucun. On avait beau les appeler plusieurs fois, leur dire de jolies choses, elles trouvaient toujours un prétexte pour aller ailleurs.

Un soir, elles servaient les clients, courant comme toujours de l'un à l'autre, en portant un cabaret, quand deux jeunes hommes entrèrent et vinrent s'asseoir dans un coin. Paulette et Lucette courent à eux, leur demandent en riant ce qu'ils veulent.

— Deux crèmes à la glace.

— Pas autre chose ?

— Non.

Déjà parties, à ce **non** sec, grave, elles se retournèrent et regardèrent plus sérieusement mais en souriant encore, les deux jeunes gens. Ceux-ci se déridèrent un peu et sourirent. Cela suffit pour assagir un peu les deux petits oiseaux, qui, sans s'occuper des gros yeux ni des reproches du Grec, laissaient sans cesse les clients pour venir leur parler. Par bribes, entre deux commandes, ils se contèrent leurs vies, Gaston, le plus grand des deux à Lucette, et Louis à Paulette.

Ils revinrent souvent, entrant ensemble, mais allant s'asseoir chacun dans un coin différent. Paulette et Lucette venaient à eux, les servaient, leur disaient quelques mots.

— Bonjour, monsieur Louis, ça va bien ?

— Oui, ça va bien.

— Vous êtes bien de mauvaise humeur, ce soir.

— Pourquoi m'avez-vous laissé servir par le Grec ?

— Pour vous faire grogner, monsieur le grognon.

Et elle lui donnait une petite tape sur l'épaule. Ils se disaient quelques mots comme cela, et ensuite elles retournaient à leurs clients avec plus d'entrain.

Un soir, ils demeurèrent jusqu'à minuit. Il n'y avait plus que deux clients et les deux petits oiseaux vinrent s'asseoir devant les jeunes gens. Paulette, souriant, s'excusa:

— Ça ne vous gêne pas ?

— Non, non.

— Eh bien! parlons, répliqua Lucette.

Ils s'en dirent tant que, lorsqu'ils se quittèrent, ils s'étaient donné rendez-vous dans un parc pour le dimanche suivant.

Le dimanche matin, elles bouleversèrent leur malle, le chiffonnier, cherchant leurs plus jolies robes, la dentelle la plus blanche... Elles s'amusaient comme des enfants, essayaient tout, n'étaient contentes de rien.

De temps en temps, Paulette disait:

— Lucette ?

— Oui.

— Pense à après-midi.

— On va s'amuser comme des folles.

— Veux-tu, on va remplir un panier de sandwiches, de bouteilles de **ginger ale** ?

— Oui, oui, ils vont être contents; on va faire un pique-nique.

— Oui... je suis donc contente...

A ces mots, on frappa à la porte.

— Entrez.

C'était leur père.

Désagréablement surprises, elles dirent cependant:

— Bonjour, papa.

Il ne répondit pas d'abord, alla s'asseoir sur leur lit, puis, levant la tête, il leur dit:

— Préparez vos paquets, je vous amène.

— Nous amener où ?

— Au village, vous êtes trop têtes folles pour rester en ville.

— C'est la cousine qui vous a conté...

— La cousine ou non, je vous amène au village.

Malgré leurs pleurs, leurs cris, elles durent suivre leur père et elles retournèrent au village, tristes, les yeux pleins d'eau, en pensant aux jeunes hommes si doux qui les attendraient en vain dans le grand parc plein d'oiseaux dans les feuilles.

BERTHELOT BRUNET

Encourageons Nos Industries

Une industrie qui intéresse les ménagères au plus haut point est celle de la Maison Alphonse Raymond, qui s'applique à préparer des produits d'une pureté et d'une excellence absolues. Fondée en 1905, cette indsutrie, grande conservatrice des fruits et légumes, mettait sur le marché des confitures, cornichons, sirops de table, sauces, etc., d'une qualité telle que bientôt, toutes les maisons d'épiceries crurent de leur devoir de les recommander chaleureusement à leur clientèle. Le marché fut aussitôt couvert. Le succès s'affirmait du premier coup, parce que le fondateur de cette nouvelle maison avait compris tout d'abord qu'il fallait offrir de la marchandise supérieure, et l'offrir dans les conditions les plus encourageantes possibles. Aussi les substituts qui avaient fait la fortune de quelques fabricants du même genre, furent repoussés, et la Maison Alphonse Raymond se fit un point d'honneur de servir le public honnêtement, et de donner exactement ce qu'elle promettait. La confiance, quelque peu ébranlée, pour avoir trop souvent été trompée, renaissait rapidement du moment que les confitures Raymond apparaissaient sur les tables de famille! Les grands hôtels, comme les petits, les adoptèrent rapidement, et nombre de familles cessèrent de préparer leurs confitures pour adopter les confitures Raymond qu'elles trouvaient supérieures et plus économiques. Ces confitures ne sûrissent jamais, elles gardent leur belle teinte rouge, et ne voient pas surgir à leur surface de ces mousses désagréables qui ennuient tant les ménagères. Leur coût de revient reste encore inférieur à celles fabriquées dans nos cuisines. Tout parle donc en faveur de cette maison si bien dirigée, pourvue de toutes les améliorations modernes, tenue dans un état de propreté qui émerveille ses visiteurs. La Maison Alphonse Raymond, en quelques années, grâce à l'esprit entreprenant de son directeur, est devenue un modèle du genre, et peut avantageusement soutenir la comparaison avec les meilleures maisons américaines et européennes ayant une réputation mondiale, étant en opération ou fondée depuis des siècles ou générations. Au Canada sa supériorité est maintenant établie, et rien ne saurait entraver la marche de son succès. Ce succès est le résultat d'un travail assidu, persévérant, et d'une grande habileté à comprendre les goûts et les besoins du consommateur canadien.

Nous ne saurions assez encourager les femmes qui ont beaucoup d'ouvrage à la maison, et que le surcroit de préparer les confitures fatigue beaucoup, aux heures chaudes de l'été, de suppléer à tous ces inconvénients par un moyen bien simple: l'achat des produits Raymond, supérieurs à tout ce qu'elles peuvent fabriquer chez-elles.

Ainsi elle feront une économie de travail, de force, d'argent, et encourageront une industrie canadienne-française absolument supérieure et que je suis heureuse de leur recommander chaleureusement. Encourageons nos industries.

SŒUR MARTHE.



No 802. — Très riche nappe de 3v. ½ x 2v. ½. Broderie anglaise, plumetis richelieu et incrustation motifs richelieu. Au milieu, superbe centre rectangle avec têtes historiques. Tous les motifs de figures peuvent être remplacés par les décoratives fleurs d'iris faciles à faire et d'un très bel effet. Le centre du milieu peut être aussi rond ou ovale au choix. Cette nappe se transforme en dimensions moindres. Egalement, elle est établie en deux verges ½ diamètre avec quatre motifs ovales, ou sans motifs, elle existe aussi en deux verges. Si nos lectrices ne désirent que le superbe feston ouvragé seul, le dessin leur sera fourni ou étampé selon les désirs exprimés. Patron en vente à la maison Vennat, 642 rue S.-Denis.

Nos Recettes et nos Conseils



La vie demeure coûteuse, malgré la vague de baisse signalée, et dont on ne s'aperçoit guère; aussi vous serez sans doute contentes, chères lectrices, de connaître quelques petits moyens d'économiser.

POUR FAIRE DURER LES SAVONS

Ne perdez pas vos petits morceaux de savonnette et de savon quand ils touchent à leur fin. Il vous sera facile de les utiliser pour le mieux.

Mettez dans un poêlon en terre tous les débris de savon que vous possédez. Ajoutez-y leur volume en eau tiède et mettez sur le feu jusqu'à l'ébullition.

Quand la dissolution est parfaite et que vous avez un liquide onctueux et filant, ajoutez un peu de farine de maïs afin d'obtenir une pâte épaisse que l'on peut malaxer à la main.

Laissez tiédir.

Versez sur un papier huilé à l'huile d'olive.

Avec cette pâte formez alors de petits pains ronds que vous envelopperez dans des papiers blancs enduits de vaseline pure.

Ce sont de nouveaux petits savons que vous aurez ainsi obtenus et vous pourrez vous en servir avec assurance, ils seront excellents pour la peau et surtout pour le nettoyage des mains.

CONTRE LA SUEUR DES AISSELLES QUI ABIME LES CORSAGES

Un corsage taché sous les bras est perdu, si nouveau soit-il. Aussi la transpiration des aisselles est-elle un inconvénient très gênant.

Souvent les caoutchoucs protecteurs sont d'un piètre secours. Le plus simple est de recourir à la guérison de cette infirmité, et pour cela, voici ce qu'il faut faire:

Tous les matins et tous les soirs il faut, avec une fine éponge, faire des lavages d'eau tiède dans laquelle on a mis une cuillerée à soupe d'ammoniaque liquide dans la proportion suivante: ¾ de pinte d'eau; 1 cuiller à soupe.

Ces soins ont le don de raffermir la peau, de resserrer les pores distendus et de calmer sinon de guérir la transpiration des aisselles.

Ce remède est simple et très peu coûteux, ce serait dommage de ne pas l'essayer afin de se débarrasser d'un ennui qui devient une réelle calamité pour certaines femmes dont la sudation est trop abondante.

NETTOYAGE DU LINGE DE SOIE

Faites bouillir une complète bassine d'eau.

Arrivée à ébullition, retirez-la du feu, et laissez-la tiédir.

Faites y fondre du savon de Marseille jusqu'à ce que l'eau devienne mousseuse.

Mettez alors tremper dans ce mélange votre linge de soie, même le plus délicat et le plus fragile.

Au bout d'une heure, commencez à agiter les objets dans l'eau, mais ne frottez pas, secouez avec précaution chaque partie de lingerie.

Laissez encore tremper à peu près un quart d'heure puis mettez à rincer dans une eau tiède pure.

S'il s'agit de pièce de linge en soie blanche, ajoutez à l'eau de rinçage quelques gouttes d'alcali.

S'il s'agit de pièces de lingerie en soie noire ou marine, remplacez l'alcali par du vinaigre.

POUR LAVER LES ETOFFES IMPRIMEES

C'est la mode des étoffes à dessins. On brode et on imprime beaucoup.

Malheureusement les étoffes à impressions sont difficiles à nettoyer parce que l'impression pâlit et s'efface.

Puisque nous sommmes au chapitre lavage, voici la meilleure manière de nettoyer les étoffes imprimées sans avoir l'ennui de les voir passer:

1. Mettre les étoffes à tremper dans une eau tiède additionnée de poudre de savon de Marseille.

Les y agiter et frotter avec douceur.

2. Les rincer dans une eau tiède pure.

3. Savonner dans une nouvelle eau, mais assez chaude cette fois, et cependant très supportable aux mains.

4. Plonger après les avoir à nouveau rincées dans une eau pure tiède, dans une autre eau ainsi composée: 2 pintes d'eau tiède; 1 cuillerée à café d'eau de Javel.

5. Rincer finalement à grande eau tiède.

Les objets imprimés sortiront de ce lavage parfaitement nets et avec leur fraîcheur de coloris comme lorsqu'ils étaient neufs.

LES CHAPEAUX DE PAILLE REMIS A NEUF

Voici l'époque où l'on pense aux chapeaux de paille. La saison du soleil est toujours très avancée en mode.

Il y a des formes qui ne sont pas tellement démodées qu'on ne puisse en tirer parti pour accompagner, par exemple, un tailleur de footing, de voyage ou d'auto.

Seulement les pailles peuvent être défraîchies.

Voici un moyen de les remettre en état et d'en faire même un chapeau nouveau si c'est de la paille cousue que l'on peut transformer.

Battez un jaune d'œuf avec de la fleur de souffre jusqu'à ce que le mélange soit parfait puis frottez avec une brosse à dents et laissez sécher.

Quand la paille est sèche, si, parfois elle est devenue molle et a perdu son apprêt, la badigeonner avec de la gomme arabique blanche fondue à l'eau froide et très diluée, c'est-à-dire claire et fort allongée d'eau.

Si les chapeaux peuvent resservir sans découdre la paille et sans les reformer, il faut, pour les remettre à neuf, découdre coiffe et garnitures, puis les brosser bien à plat sur une table avec le mélange de jaune d'œuf et de souffre.

On met ensuite sécher au soleil. On brosse la paille séchée avec une brosse dure afin de faire tomber ce qu'il y reste de soufre.

On peut — et cela se fait surtout pour les Panamas et les canotiers de messieurs — laver le chapeau avec une brosse douce trempée dans l'eau savonneuse tiède et le savon de Marseille puis, après l'avoir mis à sécher, le suspendre dans une caisse au fond de laquelle on aura mis brûler du soufre.

Les pailles de couleur se nettoient à l'eau citronnée, ou à l'eau contenant quelques gouttes d'alcali.

Les pailles noires se rafraîchissent en les frottant avec un tampon imbibé de vinaigre.

POUR REMETTRE A NEUF LE DRAP ET LES LAINAGES NOIRS

Ceci m'est demandé par une gracieuse lectrice.

Pour remettre à neuf le drap noir, il faut procéder comme suit:

Après avoir épluché des pommes de terre, mettez les épluchures de côté; au moment de leur emploi, mettez-les à tremper pour les débarrasser de toutes leurs souillures: terre, poussières ou autres, puis faites-les bouillir.

Laissez refroidir ce liquide puis, avec une brosse fine, brossez-en le drap en frottant jusqu'à ce qu'il soit complètement propre.

Ensuite tendez-le sur une planche puis laissez-le sécher. Quand il est encore légèrement humide, passez au fer chaud mais en ayant soin de mettre entre l'étoffe et le fer un linge de toile usagée. Ce linge a la propriété de pomper le reste de poussière et de saleté qui demeurerait dans le drap.

COUSINE LUCE



COURRIER DE MADELEINE

LAURE D.—Vous savez dire, et les bien dire, les choses qui font chaud au cœur, et votre affection me devient trop douce pour que vous puissiez dorénavant m'en priver. Mais quand il fait grisaille en votre âme c'est justement le moment choisi pour diminuer vos tristesses en les confiant à une amitié sincère. Si vous voulez faire un grand plaisir à votre amie, demandez-lui, tout simplement, son propre choix. Tout le monde désire quelque chose, et souvent la chose que l'on désire prend une valeur inestimable, si elle nous est offerte par quelqu'un que nous aimons.

FERNANDE LA PAYSANNE.—Je suis touchée, infiniment touchée, de l'affection que vous me témoignez, et je vous en remercie de tout mon cœur qui vous reste attaché, vous qui lui représentez une ancienne et solide amitié.

TRISTE ET SOLITAIRE.—Il ne faut pas vous désoler ainsi, mais croire que la vie ne vous a pas dit son dernier mot, et qu'elle vous tient en réserve des surprises et des joies que vous apprécierez d'autant mieux que vous n'aurez pas été gâtée trop vite. J'approuve votre idée de vous faire infirmière, et si vous voulez écrire à Melle Rachel Dufresne, King's County Hospital, Nurses' Home, Brooklyn, N.J. vous recevrez des renseignements qui vous seront fort utiles, et vous aideront, j'en suis certaine à orienter votre vie. Vous continuerez alors d'étudier, et vous aurez vite fait de perfectionner une éducation dont la base est assez solide. Courage, et regardez bravement la vie.

DANIELLE DESFORGES.—J'ai vainement demandé l'adresse de la Revue de Sainte Solange. Si une correspondante bien gentille veut me donner le renseignement que vous désirez, je me ferai un plaisir de vous le transmettre. Non, ce roman n'a jamais été publié, et si je dois le mettre quelque jour devant le public, croyez bien que ce sera par l'intermédiaire de la Revue Moderne. Il me faudrait travailler un peu plus, et si les heures étaient plus longues, je pourrais réaliser tout ce que je projette. Vous êtes gentille de me dire tant d'aimables choses, et ce qui me ravit le plus, c'est de vous savoir l'amie de la Revue Moderne.

ALINE G.—Je vais chercher ce roman, et si je puis le trouver et qu'il se trouve conforme au goût général de nos lecteurs, je le publierai bien volontiers. Merci à la gentille abonnée.

MIMI—Tout a été fait suivant votre désir, et ce bon Claude Ceyla vous répondra à votre tour, et j'espère que ce sera le plus vite possible.

MLLE CAROLINE B.—Je vous ai fait adresser des cartes postales qui vous renseigneront mieux que toutes les explications possibles.

IRENE S.—Le "tour" est quelquefois lent à venir, mais soyez patiente, il viendra bientôt.

MARIE A. B.—Je ne me plaindrai sûrement pas de la fréquence de vos changements d'adresse, si ces changements continuent de me valoir les billets affectueux dont je vous remercie. Et j'attends la réalisation de ce que vous m'avez promis...

ALINE S.—Votre appréciation m'est fort agréable, et je vous remercie d'aimer ainsi la revue que je voudrais de plus en plus belle et intéressante.

JOSANNE.—Comme vous faites bien! Il faut se libérer de cœur et d'esprit parfois, afin de ne pas trop souffrir... Le travail tue la douleur sûrement, et lorsque l'on a en soi, les moyens d'énergie qui permettent d'exhausser son idéal, comment ne pas les utiliser, et se composer une vie un peu conforme à tout ce que l'on porte en son âme. De quel droit, un être éteindrait-il la lumière en nous, je vous le demande, justement parce que cet être est étroit, mesquin, tâtillon, incomprenant, et que notre inexpérience ou notre emballement lui a permis d'acquérir des droits sur nous? D'avoir été, et si cruellement déçue n'implique pas que vous devez renoncer à vos qualités d'intelligence, à votre soif de beauté, à votre besoin de lumière. Allez, instruisez-vous, remplissez votre vie, et de tout cela faites-vous du bonheur, de ce bonheur que rien ni personne ne saura vous enlever parce qu'il est supérieur, et qu'il échappe par son essence même à tous les attentats, à toutes les jalousies, à toutes les rancunes.

P. L. RIVARD.—Je reçois votre missive en toute sympathie, telle que vous me l'écrivez, et je suis plus sensible que je ne saurais l'écrire à tout ce que vous me dites. Vous avez parfaitement compris, et c'est l'essentiel, combien il est difficile de plaire à tous, et surtout de ne déplaire à personne, de ne froisser aucun sentiment, comme aucune délicatesse. Je m'y applique de mon mieux, sans y réussir toujours, hélas! Je vous remercie de votre aimable intervention, et je ferai mieux encore pour que vous aimiez et davantage la Revue Moderne.

E. B.—Je mets ici un bonjour amical à l'adresse de mon fidèle ami.

MANON.—J'aurais voulu vous dire exactement ce que nous pourrions décider pour vos petites nouvelles, si gentiment offertes, mais nous n'avons pu encore les lire en comité de lecture, et voilà ce qui retarde ma réponse. Je serais ravie de faire plaisir à qui sait si bien dire des choses aimables, mais le travail est quelquefois si considérable que nous ne pouvons arriver à tout le terminer aussi vite que nous le voudrions. Ce besoin d'affection et de tendresse, vous trouverez à le combler un jour prochain sans doute, et où vous vous marierez, vous aurez un mari, des enfants, un foyer, et vous penserez alors que l'amitié aurait bien inutilement tenté de remplir votre existence. A votre âge, l'on attend tout de la vie, et il faut savoir espérer.

ARLETTE.—Vous êtes bien jeune pour croire votre cœur à jamais engagé dans une aventure aussi problématique que celle que vous me racontez, et qui repose sur si peu de chose. Un enthousiasme passager que dissiperait peut-être une connaissance plus approfondie de l'homme que vous croyez aimer, et que vous n'aimerez plus du tout, qui sait, en le connaissant bien. Ne vous faites pas de chagrin ni d'ennui à ce sujet, et surtout ne vous arrêtez pas à rêver de l'impossible et de l'invraisemblable quand du vrai bonheur consistant et sérieux vous sollicite, peut-être. Je ne blâme pas votre emballement, notez-le bien. Il dénote de l'ardeur, de la fraîcheur d'âme, et aussi "une goutte à l'imaginative", comme dirait Cyrano. Toutes ces qualités sont aimables, et aident à rendre la vie meilleure à soi-même et aux autres.

MYOSOTIS DES BOIS.—Votre charmante amitié me fait plaisir, et je vous remercie de l'exprimer de façon aussi sincère et aussi aimable. Voici pour les renseignements: 1—Un insoumis ne peut se marier devant le Consul de France; 2—Mais le mariage qu'il contracte ici suivant les lois du pays est valable en France comme ailleurs; 3—Les enfants d'un insoumis sont reconnus comme Français par le consulat de France; 4—Devenue veuve, la femme d'un insoumis peut rentrer en France si elle le désire, la loi ne frappe que l'insoumis et ses enfants peuvent hériter. Et revenez quelquefois, de là-bas, me dire d'aimables choses.

MME S. BEL...—Merci du beau dévouement que vous apportez à servir la cause de la Revue Moderne, et je suis heureuse et fière de compter parmi nos lectrices, des amies si sincères et si attachées à son succès. Je veillerai au détail que vous me signalez, et je ferai en sorte que tout le monde soit content. Merci, et de tout cœur.

PERLE MAUVE.—Vous pouvez très bien offrir la main. Ce geste est tout instinctif et toujours poli. On le risque presqu'inconsciemment. Mais pourquoi ne pourriez-vous croire en la réalisation de votre beau rêve? Pourquoi, surtout vous croire inférieure, parce que la vie vous a poussé vers le travail, un travail intelligent et honorable? Je vous en prie, pas d'humilité mal placée, et jouez toutes vos chances bravement, en vous disant que vous avez le droit de gagner comme n'importe qui. Et je serais ravie de vous savoir victorieuse!

EVA L.—Les études graphologiques sont si nombreuses que les retards sont inévitables; autrement la revue entière y passerait. Notre graphologue a une telle vogue, et justifiée par un si beau talent, et son travail est si considérable qu'il faut bien lui accorder le temps de le mener à bien, n'est-ce pas?

ECHO DE REVE.—Voyez plus haut, la réponse à Eva L.

JEANNE L.—Je conçois tout ce qu'a de douloureux une situation telle que la vôtre, et combien je voudrais la pouvoir adoucir et consoler. Mais comme les mots sont vides et nuls quand il s'agit d'une souffrance si impitoyable et si dure, l'on craint même que nos consolations fassent mal. Mais je vous plains, et infiniment, et tout ce que je pourrai tenter pour diminuer l'amertume de votre âme, je l'essayerai. Et je commence par souscrire au vœu de votre lettre, vous devinez lequel...

H. R. HEBERT.—Je vous remercie d'avoir confiance en moi, et de donner à la Revue Moderne crédit de tout le bien qu'elle désire faire. L'appréciation sincère et digne d'un esprit tel que le vôtre ne peut que m'honorer. Vos réserves dénotent trop d'honnêteté et de délicatesse pour me laisser insensible. Je m'insurge néanmoins contre le reproche adressé à "Amour maternel". Quoi de plus chaste que cette jeune mère qui tient son enfant sur le bras, et dont l'épaule est simplement découverte? Ce tableau est essentiellement d'intérieur. C'est la jeune maman dans toute sa joie. Quant à l'autre, j'admets qu'il a tort. Mais si vous saviez combien ces reproductions sont traîtresses, et quelle déception donne quelquefois la photographie. Des détails habilement dissimulés, surgissent sans que l'on s'en méfie, pour une ombre mal reproduite, ou mais droitement accentuée, et nous restons étonnés du résultat, et ennuyés plus encore. Je dois vous avouer néanmoins que tout en m'inclinant devant vos scrupules, je ne les partage pas. L'art a toujours admis ces libertés, et dans des proportions qui dépassent tellement ce dont vous parlez... Les églises d'Italie et de France regorgent de tableaux et de sculptures de maîtres où le nu domine le plus souvent. Personne ne s'en étonne, et rien n'incite moins au mal. Ce qui pervertit la curiosité, n'est-ce pas justement le mystère? Tout ceci n'a rien à voir avec les modes outrées et suggestives qu'il faut combattre et tenter de rendre raisonnables, sans toutefois exagérer dans l'autre sens. Je me rappelle encore les jupes qui balayaient le trottoir, et les collets montés sur broche qui nous écorchaient le cou... La juste mesure devrait toujours présider à la toilette d'une femme honnête et sensée, et il est malheureux que l'on doive faire des campagnes pour atteindre à un résultat si simple et si logique. Mais je vous remercie encore, et je voudrais bien à l'avenir ne mériter que vos félicitations. J'y tenterai sûrement.

LECTRICES QUEBECOISES DE LA REVUE MODERNE.—Ainsi vous ne prisez pas le style décadent, même celui d'un académicien, pour lequel la critique parisienne se montre pleine d'indulgence. Vos "extraits" m'ont quelque peu divertie, je vous l'avoue et m'ont fait apprécier la finesse de votre raillerie. J'ai reproduit le roman du "Temps" de Paris, qui passe pour un critérium au point de vue littéraire. Mais il faut croire que mes lectrices québecoises sont plus exigeantes que les puristes français, et je voudrais leur promettre de me confiner aux auteurs plus modestes, si je n'avais à satisfaire à tous les goûts. Je vous avoue que je m'étais fiée complètement à la renommé de l'auteur et à celle du journal où il était imprimé. "L'Envolée" vous plaira mieux, et sinon, il faudra cette fois, m'en tenir absolument responsable.

AMIE D'AUTREFOIS.—Les amies d'autrefois sont particulièrement les bienvenues, et soyez assurée d'une constante bienvenue. Il faudra réparer le temps perdu, en venant plus souvent. Tout ce que vous me racontez est en effet bien ennuyeux, mais à la longue tout s'efface et s'oublie. On finira par n'y plus penser. Le plus délicat c'est de croire que l'on a pu faire de la peine à quelqu'un qui nous aime bien. Votre décision doit être tenace, et tâchez d'arriver à la paix, et au repos, par la seule voie ouverte, celle justement à laquelle vous songez. Croyez à toute mon amitié qui, en dépit de l'absence, vous est restée fidèle.

MARGUERITE AURORE.—Je suis heureuse de connaître une fidèle, qui, depuis des années, s'est attachée à me lire, qui est devenue maintenant l'amie enthousiaste de notre revue. Beaucoup de joie m'est ainsi apportée par des cœurs sincères, et ma tâche s'en trouve embellie et adoucie. Rien n'est meilleur que de se sentir comprise, et je profite délicieusement de cette douceur aimable de votre aveu. Pourquoi faut-il que celle qui traduit si bien le sentiment, souffre dans son sentiment à elle, et le plus cher, et si injustement. Vous ne serez pas plus triste, si je vous avoue que je ne crois vraiment pas que vous auriez été heureuse avec un homme si peu énergique, si peu capable de défendre celle qui l'aime. Le mari doit être un protecteur, et rien ne doit nous faire douter de son courage à nous défendre. Mieux vaut être abandonnée avant qu'après. Le mal alors est réparable. Si son amour avait été aussi entier et profond que le vôtre, croyez-vous qu'il n'aurait pas su le protéger? Celui-là n'était donc pas digne de vous, et vous trouverez un jour que j'avais raison, alors que vous aurez rencontré l'homme qui doit faire le vrai bonheur de votre vie. Revenez souvent, et n'oubliez pas que vous êtes devenue une amie reconnue de notre revue.

MERLETTE D'AMOUR.—Tiens, c'est gentil ce petit nom... Je suis ravie de vous savoir pleinement heureuse, à la campagne que vous aimez, et que vous comprenez. Jouissez bien de ce beau temps et faites une jolie provision de santé et de gaieté.

MARIE C.—Vous trouverez l'annonce du dépilatoire Vazelo, et je crois que vous obtiendrez pleine et entière satisfaction en l'utilisant. Les poils follets gâtent les plus jolis visages, et je ne vois aucune utilité à les tolérer plus longtemps, quand, pour un dollar, vous pouvez vous en débarrasser.

MADELEINE.



Chapeau de paille fine, à large bord relevé, en grosse soie brodée de chenille, avec nœud terminé par une frange.

Robe de soie garnie d'organdi. Grand chapeau bergère fleuri. Jolie toilette d'été pour jeune fille.

Elégant costume de sport pour jeune fille: jupe acordéon, gilet tailleur de nuance plus foncée; cape à larges carreaux par-dessus.

LE CINEMA

Par JEAN HARDY

Nous présentons aujourd'hui la grande favorite du film, la jolie et fine Mary Pickford, dont la vogue comme étoile de première grandeur, se maintient depuis des années, malgré que l'écran voie défiler des beautés de tous genres, et que d'autres artistes l'aient pour ainsi dire, amortie. La popularité de Mary Pickford ne se trouve ni entamée ni diminuée par le prestige des autres étoiles. Une place à part, et de choix, lui est réservée, et nulle ingénue n'aura connu de tels triomphes.

Mary Pickford est une Canadienne, née à Toronto, où elle demeura jusqu'à l'âge de huit ans, alors que sa beauté la fit remarquer d'un directeur de cinéma, et son succès fut tel dans la "Biograph Producing Co." que, d'emblée, elle passa au premier rang. Elle fit ensuite partie de la "Famous Players", etc., sous la direction des plus fameux directeurs, et il y a deux ans, Mary Pickford fondait sa propre compagnie où elle récolte des millions. C'est, paraît-il, l'artiste de cinéma qui reçoit le plus d'argent, et l'on chiffre par millions son revenu annuel. Mariée d'abord à Owen Moore, un artiste de l'écran comme elle, elle divorça, il y a plusieurs mois, et épousa Douglass Fairbanks, qui est lui aussi, l'une des plus grandes célébrités du cinéma.

Mary Pickford vit presque constamment en Californie où elle possède une résidence de rêve. Le voyage de noces en Europe de Mary Pickford et de Douglass Fairbanks fut une véritable tournée triomphale. Londres surtout fit un accueil enthousiaste aux deux artistes, et de grandes dames anglaises leur offrirent des réceptions, notamment la Duchesse de Sutherland. Paris s'emballa également, mais de façon plus discrète, et nous n'avons pas su qu'au pays de toutes les élégances et de tous les bons goûts, d'aristocratiques salons se soient ouverts pour accueillir pompeusement les réputés artistes Américains.

JEAN HARDY

PENSÉES

Les galants n'obsèdent jamais que quand on le veut bien. Il y a certain air doucereux qui les attire ainsi que le miel fait des mouches; et les honnêtes femmes ont des manières qui les savent chasser d'abord. — *Molière.*

* * *

C'est la plus sotte chose du monde que de se défier d'une femme et de la tourmenter. La vérité de l'affaire est qu'on n'y gagne rien de bon; cela vous fait songer à mal; et ce sont souvent les maris qui, avec leurs vacarmes, se font eux-mêmes ce qu'ils sont. — *Molière.*



MARY PICKFORD

LE MAÎTRE DE FORGES

Par GEORGES OHNET

TROISIEME PARTIE—*Suite*

La baronne et la marquise échangèrent un regard plein d'étonnement. Les raisons auxquelles obéissait Claire leur échappaient. Bachelin, plus perspicace, devinant que ses combinaisons étaient près de réussir, disparut avec la légèreté d'un jeune homme. Un instant après, Philippe entrait dans le salon.

— Ma mère et toi, ma chère Sophie, éloignez-vous un peu, que je puisse causer seule avec M. Derblay.

Madame de Beaulieu et la baronne se retirèrent dans l'embrasure d'une fenêtre, et, fort intriguées, attendirent le résultat de l'entretien. Philippe, très ému, comprenant que sa destinée se jouait en cette seconde, et, d'ailleurs, averti par un mot de Bachelin que la crise était près d'aboutir, restait immobile, le front baissé, devant celle qu'il adorait.

— Monsieur, dit Claire, s'adressant à lui directement pour la première fois, notre vieil ami, notre excellent conseil, M. Bachelin, a dit à ma mère que vous me faisiez l'honneur d'aspirer à ma main.

Sans répondre, Philippe s'inclina en signe d'assentiment.

— Je vous crois galant homme, poursuivit mademoiselle de Beaulieu avec fermeté. Je pense donc que, pour avoir formé de tels projets, vous saviez, comme tous ceux qui m'entourent, et depuis longtemps déjà, peut-être, que le duc de Bligny s'était détourné de moi...

— Oui, mademoiselle, je le savais, articula Philippe avec peine, et croyez bien que, même en ce moment, s'il dépendait de moi d'assurer votre bonheur en vous ramenant le duc, je n'hésiterais pas, fût-ce au prix de ma vie.

— Je vous remercie, dit Claire, mais tout lien entre le duc de Bligny et moi est à jamais rompu. Et la preuve la plus certaine que j'en puisse donner, c'est que, si vous avez gardé les mêmes sentiments, je suis prête à vous tendre ma main.

En disant ces mots, la voix de mademoiselle de Beaulieu faiblit, et Philippe les devina plutôt qu'il ne les entendit. En un instant, le jeune homme se rappela le jour où, le voyant triste et découragé, sa petite sœur lui avait dit en riant:

— Te verras! Ce sera elle-même qui viendra te demander de lui faire la faveur d'être son époux.

Ainsi la prédiction de Suzanne s'était accomplie. L'enfant, éclairée par son affection, avait eu la prescience du bonheur de son frère. Il ne rêvait pas, tout était bien vrai: Claire elle-même lui tendait la main.

— Il me reste une faveur à vous demander, monsieur, reprit Claire. Je désirerais que vous fissiez tout ce qu'il faudra pour laisser croire que nos paroles sont échangées depuis plusieurs jours. Je n'ai pas besoin de vous expliquer les raisons de cette supercherie. Elles sont nées de mon orgueuil. Vous êtes hélas! sans illusions sur l'état de mon cœur. Mais je puis vous assurer que vous aurez en moi une femme fidèle et loyale. Veuillez me quitter, maintenant, mais ne vous écartez pas, je puis avoir besoin de vous.

Et laissant Philippe s'éloigner, elle fit signe à Bachelin qu'il pouvait amener le duc.

Le notaire avait très habilement occupé Bligny, dont il redoutait la fougue, pendant les quelques minutes qu'avait duré l'entretien de mademoiselle de Beaulieu et de M. Derblay. Il venait seulement de lui ouvrir la porte donnant sur la terrasse, quand Philippe sortit rayonnant du salon.

La stupéfaction de Moulinet et d'Athénaïs fut immense en voyant arriver Gaston. Napoléon attendant Grouchy et apercevant les avant-gardes de Blucher ne fut pas plus bouleversé que ne le fut la fille de l'ancien juge au tribunal de commerce. Le duc à Beaulieu, en ce moment critique, c'était tout ce qui pouvait se présenter de plus dangereux pour ses combinaisons. Athénaïs fut saisie d'une angoisse poignante. Sûre de la victoire, allait-elle subir une désastreuse et humiliante défaite? Qu'allait-il résulter de la mise en présence de Gaston et de Claire? Les cartes étaient-elles assez brouillées pour qu'une réconciliation fut impossible? Ou bien, d'un seul regard, les deux fiancés allaient-ils reprendre possession l'un de l'autre, et, dans une étreinte suprême, échanger le plus solennel et plus irrémissible des serments?

Moulinet, lui, fut profondément surpris, mais n'alla pas si loin que le clairvoyant esprit de sa fille. Il ne comprit pas comment le duc ne l'avait pas attendu à la Varenne, et n'eut pas le moindre soupçon de ce qui l'amenait à Beaulieu. Il s'avança vers son futur gendre avec un aimable sourire, lui tendit la main, et resta foudroyé par le coup d'œil que lui lança Gaston en passant devant lui sans même saluer Athénaïs. Cependant, il suivit le duc qui se dirigeait vers le salon.

En un instant, la marquise et la baronne avaient improvisé une mise en scène. Et lorsque Bligny entra, il aperçut la marquise pelotonnée, comme d'habitude, au fond de sa bergère. La baronne, debout auprès de la cheminée, les mains croisées pour qu'il ne prît pas fantaisie à Gaston de lui tendre une des siennes, comme il avait coutume de le faire. Mademoiselle de Beaulieu, assise entre sa mère et la baronne, tournant le dos au jour afin que l'altération de ses traits fut moins visible. Ce fut l'admirable chevelure d'or de Claire qui attira tout d'abord les yeux du jeune homme. Il frémit malgré lui, et, saisi par une violente émotion, il fut sur le point de courir à celle qu'il aimait si tendrement encore, et de se jeter à ses pieds, quoi qu'il pût résulter de cette démonstration passionnée. Le regard calme et sévère de la marquise l'arrêta. Et, s'inclinant profondément devant celle qui lui avait servi de mère:

— Madame la marquise, dit-il d'une voix entrecoupée... ma chère tante... Vous voyez mon trouble... mon chagrin... mes regrets! En arrivant à la Varenne, chez monsieur... Le duc eut honte de prononcer le nom de Moulinet. J'ai appris quelle démarche inqualifiable...

— Mais, monsieur le duc, voulut interrompre l'ancien juge au tribunal de commerce, visiblement froissé.

Le duc, se tournant alors vers son futur beau-père, avec une souveraine hauteur:

— Procédé inconcevable, monsieur, et dont je tiens à déclarer bien haut que je ne suis pas complice... J'ai pu commettre bien des fautes, agir avec légèreté, avec ingratitude. Mais avoir autorisé une si outrageuse conduite vis-à-vis des miens, non, cela, sur l'honneur, je ne l'ai pas fait!

— Une simple visite de politesse, murmura Moulinet, dominé par l'énergie du duc. Je ne comprends pas...

— Vous ne comprenez pas! interrompit le jeune homme avec un écrasant dédain, c'est là votre seule excuse!

Mais Moulinet était trop infatué de lui-même pour se laisser plus longtemps malmener, même par un homme qu'il considérait comme étant d'une essence supérieure. Il prit un air digne, et, s'inclinant avec gravité:

— Si j'ai des torts, mon gendre, dit-il je vous prie de me les faire connaître: je suis prêt à les réparer.

Mais en l'appelant "mon gendre", il porta au plus haut point l'irritation du jeune homme. Et, perdant toute mesure, le duc

coupa la parole, cette fois définitivement, à l'ancien juge au tribunal de commerce par un "Assez, monsieur!" cinglant comme un coup de cravache. Puis, osant, pour la première fois depuis qu'il était entré, regarder Claire qui restait imperturbablement assise:

— Ma tante, je vous dois des explications, souffrez que je vous les donne. Claire, je ne sortirai pas d'ici sans que vous m'ayez pardonné.

A ces mots, qui lui étaient enfin personnellement adressés, et qu'elle semblait attendre, mademoiselle de Beaulieu se leva fièrement, et regardant son fiancé avec une sérénité admirable:

— Mais, duc, vous ne devez pas d'explications, dit-elle tranquillement, et vous n'avez pas besoin de pardon. Vous vous mariez, m'a-t-on dit, avec la fille de monsieur. Et dans ces seuls mots, Claire prodigua des trésors d'impertinence. Vous aviez bien le droit de le faire, il me semble. N'étiez-vous pas libre comme je l'étais moi-même?

En entendant ces paroles, le duc se demanda s'il n'était pas le jouet d'un rêve. Il regarda Claire, la baronne et sa tante et les vit sans émotion apparente, sans tristesse et sans colère. Il s'attendait à essuyer des larmes et il ne trouvait que des sourires. Etait-il donc possible, que, pendant cette année qu'il avait si fatalement employée, mademoiselle de Beaulieu se fût ainsi détachée de lui?

— Votre fiancée est venue m'annoncer l'heureuse nouvelle, poursuivit Claire; cela est fort bien, et je ne veux pas être en reste avec vous.

Faisant alors quelques pas vers la terrasse, elle adressa à Philippe un signe de la main. Dévorée par la curiosité, Athénaïs suivit hardiment le maître de forges et, en un instant, le salon se trouva rempli par tous les hôtes du château.

— Il faut, messieurs, que je vous présente l'un à l'autre, dit mademoiselle de Beaulieu avec un sang-froid effrayant. Et, désignant le duc à Philippe: M. le duc de Bligny, mon cousin, dit-elle. Puis, se tournant vers Gaston et le bravant du regard: Duc, M. Derblay, mon fiancé!

Le tonnerre, en tombant sur le château, n'eût pas produit une commotion pareille à celle que ressentirent tous les spectateurs de cette scène. Le duc, écrasé, chancella. Athénaïs eut le vertige, et son teint vermeil devint couleur de cendre. Le baron et la baronne échangèrent des regards pleins de surprise. Seuls Bachelin et Suzanne ne marquèrent aucun étonnement. Le notaire, parce qu'il avait sourdement travaillé à amener ce dénouement; Suzanne, parce que, dans son adoration pour son frère, elle n'avait point douté que mademoiselle de Beaulieu ne finît pas céder au mérite irrésistible de Philippe.

Le duc montra que la pratique de la diplomatie ne lui avait pas été inutile. Il se remit promptement, et, se composant une attitude irréprochable, il adressa à M. Derblay un gracieux sourire.

— Recevez mes compliments, monsieur, dit-il, d'une voix qui ne trembla pas trop; vous épousez une femme dont bien peu de nous auraient été dignes.

Si terrassée qu'elle fût par la foudroyante riposte que lui avait adressée mademoiselle de Beaulieu, Athénaïs comprit qu'il fallait à tout prix faire une bonne contenance. Elle s'avança à son tour et, regardant Claire avec attention:

— Toutes mes félicitations, dit-elle. Et, à mi-voix, avec un perfide sourire: C'est un mariage d'amour!

Mademoiselle de Beaulieu frémit, et, brusquement, toute l'horreur de sa position lui apparut. L'homme qu'elle adorait était là, devant elle, et il allait partir avec sa rivale. En ce moment la révélation inattendue qui venait de lui être faite ayant dissipé sa colère, il causait à l'écart avec Athénaïs, lui tenant le bout des doigts, en riant avec l'abandon d'un homme heureux. Et elle, Claire, avait, dans un mouvement d'indomptable orgueil, décidé de sa vie, aliéné sa liberté. Elle venait de se promettre à un homme qu'elle ne pouvait pas aimer, car son cœur était plein du douloureux souvenir d'un autre. Elle jeta sur le duc un regard d'angoisse mortelle. Elle fut sur le point de traverser le salon, de l'enlever aux coquetteries voulues et exagérées d'Athénaïs, et de lui dire toute la vérité. Mais elle le vit si calme, si indifférent, si léger, qu'un retour de colère et de fierté la sauva de sa faiblesse. Elle voulut, désespérément, ne pas paraître avoir été abandonnée. Elle sacrifia résolument tout son avenir à cette victoire d'amour-propre, et, enveloppant Bligny et mademoiselle Moulinet dans un même coup d'œil triomphant, elle murmura:

— Je serai mariée avant eux.

IX

Les apprêts du mariage se firent avec une incroyable rapidité. Tout le monde à Beaulieu et à Pont-Avesnes sembla se faire complice de Claire. Philippe partit brusquement dans le Berry pour y chercher des papiers qui lui étaient indispensables. Le marquis, en même temps, prit le chemin de Paris. La poste et le télégraphe marchèrent à qui mieux mieux pour activer les fournisseurs. Une agitation violente remplaça le calme dans lequel la marquise vivait depuis un an. L'excellente femme, étourdie par les événements, accepta, sans trouver l'autorité nécessaire pour la discuter, la brusque détermination de sa fille.

Se fiant à Bachelin qui lui avait donné de si favorables renseignements sur M. Derblay, et, de plus, très touchée de la délicatesse désintéressée avec laquelle se conduisait ce maître de forges, elle vit d'un œil plus étonné qu'inquiet se décider cette union. Elle regretta que Claire n'eût pas consenti à attendre quelque temps afin de choisir un mari qui fût de son monde. Mais elle se demanda en même temps si un homme, ayant de la fortune et un nom, aurait, dans ce siècle positif, consenti à épouser mademoiselle de Beaulieu sans dot. La réponse lui parut si douteuse, qu'elle en vint à considérer comme une rare bonne fortune la rencontre de M. Derblay à l'heure critique.

Claire fit tout ce qui dépendait d'elle pour endormir la défiance de sa mère et lui procurer une absolue sécurité. Elle montra un visage rayonnant et donna à tous l'illusion du bonheur. Seule la baronne fut dans le secret de ses angoisse et de ses regrets. Elle assista à ses défaillances et calma ses colères. Enfermée dans sa chambre, Claire passa des journées sans dire une parole, accablée physiquement et moralement, n'ayant plus la force de faire un pas, étendue les yeux sombres et le front plissé, sur une chaise longue. Dans son cerveau endolori elle ressassait sans cesse les cruels épisodes de la rupture, ne pouvant s'habituer à cet écroulement soudain de toutes ses espérances. Elle cherchait comment elle avait pu mériter une telle infortune. Et elle ne trouvait aucun reproche à s'adresser. Tout venait de la haine de sa rivale et de la lâcheté de son fiancé.

Forcée de se considérer comme une victime d'ennemis acharnés, comme une martyre de la destinée implacable, Claire en vint à des pensées de revanche. Elle regarda la vie comme une bataille, dans laquelle il fallait être cuirassée de mépris pour ne pas être blessée, et armée d'audace pour vaincre. Elle arracha de son esprit tous les scrupules qui l'avaient livrée, garrotée et sans défense, à ses adversaires. Elle se jura de ne plus s'arrêter devant rien désormais pour atteindre son but. Son cœur s'aigrit et sa raison se troubla. Elle devint implacable et méchante. Ainsi, de la noble, généreuse et tendre Claire, il ne resta rien. Elle se fit dure, intéressée et égoïste, prête à tout sacrifier à son bon plaisir. Il sembla que son cœur fût desséché au feu de la douleur. Sa beauté elle-même se modifia. Elle prit un aspect en quelque sorte marmoréen. Elle eut la majesté et la froideur des statues.

Raisonnant son prochain changement de situation, elle se traça une ligne de conduite qu'elle résolut de suivre sans une déviation. Son indifférence pour M. Derblay était profonde. Elle ne lui sut aucun gré de son aveugle dévouement. Laissée dans l'ignorance des généreuses intentions du maître de forges, elle attribua sa condescendance à l'unique ambition de devenir son époux. Comment le jeune homme n'aurait-il pas consenti à tout pour épouser une fille si riche, et entrer dans une famille si noble? Elle conçut même quelque dédain pour la facilité avec laquelle M. Derblay s'était plié à l'humiliante comédie qu'elle avait jouée devant le duc. Ainsi

l'admirable générosité de Philippe parut à Claire être de la bassesse. Elle se dit qu'elle aurait en lui un mari souple et aisé à conduire. Et c'était justement là ce qu'elle voulait. Si M. Derblay se montrait docile, elle s'intéresserait à lui, et, s'appuyant sur toutes les influences dont elle pouvait disposer, elle se chargerait de son avenir et le ferait arriver très haut. L'importance du rang qu'occuperait ainsi son mari compenserait son manque de naissance. Après tout, on était dans le siècle des parvenus.

La petite baronne, inquiète du calme terrible avec lequel sa cousine se préparait à une union qui ne pouvait être conclue de gaieté de cœur, se donna la tâche de pénétrer dans la pensée de mademoiselle de Beaulieu. Elle se mit donc à interroger la jeune fille, variant ses questions, les faisant porter sur différents points, et masquant leur gravité par le ton fantasque et léger qui lui était habituel.

Claire fit de vains efforts pour jouer l'indifférence. L'amertume montait malgré elle à ses lèvres. Elle laissa voir à la baronne la plaie cruelle qui saignait au fond d'elle-même. Et, s'étant confiée à son amie, elle éprouva un immense soulagement. La baronne connut ainsi toutes les tortures de la fière jeune fille. Elle put admirer son courage et, en même temps, pressentir ses résolutions. Avec l'expérience que trois ans de mariage lui avaient fait acquérir, elle comprit toute la gravité de la conduite de mademoiselle de Beaulieu. Elle essaya de lui faire entrevoir la réalité des choses. Mais elle se heurta à une volonté invincible.

Claire avait promulgué à son usage une sorte de loi du talion. Elle avait souffert par les autres, les autres souffriraient par elle. Tant pis, s'ils étaient innocents. Est-ce qu'elle était coupable? Puisque l'injustice était la règle de l'humanité, elle n'aurait aucun souci du droit et du devoir, et sacrifierait tout à son bon plaisir. Dans sa pensée, les êtres devenaient des moyens d'action. Elle était décidée à les faire marcher, hommes et femmes, comme des pions sur un échiquier, afin de gagner une partie triomphale. Se venger d'Athénaïs et humilier le duc, tel fut son but. Elle résolut de sacrifier tout à cette triste satisfaction. Et la première victime fut ce passionné et généreux Philippe qui, lui, rêvait de rendre à celle qu'il adorait le calme troublé et le bonheur perdu.

Madame de Préfont ne put se retenir de blâmer sévèrement ces intentions despotiques. Cette cruelle confusion du juste et de l'injuste, faite froidement par mademoiselle de Beaulieu, au profit de son égoïsme, parut tellement insensée à la jeune femme, qu'elle la mit sur le compte d'une exagération de sentiments, destinée à tomber avec le temps.

Elle fit cependant entendre à son amie que tyranniser les créatures pensantes et agissantes n'était point aussi facile qu'elle paraissait le croire. Certes, M. Derblay ne pouvait être que très flatté d'entrer dans la famille de Beaulieu, et peu de sacrifices devaient lui coûter, pour obtenir l'honneur ambitionné d'épouser Claire. En échange du service que Philippe avait rendu à la jeune fille, en lui permettant d'accabler ses ennemis au moment même où ils la croyaient humiliée et vaincue, elle lui donnait sa main. C'était fort bien. Mais quel avenir allait-elle faire à cet homme? Et quelle serait l'attitude de Philippe, quand, venant à sa femme les bras ouverts, et des paroles de tendresse sur les lèvres, il la trouverait grave et froide? Mademoiselle de Beaulieu attribuait la recherche du maître de forges à l'ambition. Mais ne pouvait-elle être expliquée par l'amour? Certes, les spéculations avaient actuellement une part dans les accords matrimoniaux. On s'occupait volontiers de l'avoir de sa future épouse. Mais, enfin, on voyait encore des maris qui aimaient leurs femmes. Pourquoi M. Derblay ne serait-il pas au nombre de ces phénomènes?

Claire n'avait envisagé qu'un côté de la question, et la baronne le lui déclarait en y insistant. Dans le mariage, la femme était rarement la souveraine, et l'homme était généralement de caractère enclin à la domination. Si M. Derblay, qui paraissait savoir aussi très bien ce qu'il voulait, allait se révolter et vouloir renverser tous les plans dressés par Claire? Que résulterait-il du choc de ces deux volontés? Il ne s'agissait pas là d'une alliance de quelques heures, comme il s'en contracte derrière l'éventail, pour mener à bien une intrigue de salon ou déjouer une machination mondaine. C'était toute la vie qui était engagée. Et il n'était pas possible de congédier son auxiliaire en lui donnant comme récompense, pour le concours prêté, le bout de ses doigts à baiser. C'était un mari, c'est-à-dire un être auquel elle serait indissolublement liée. Il fallait y réfléchir avant de pousser les choses plus avant. Une fois mariée, il n'y aurait plus à s'en dédire, ce ne serait pas une comédie qu'on dénouerait en cinq minutes. Cela pouvait tourner au drame, pour peu qu'on n'y veillât pas. Et peut-être valait-il mieux s'arrêter pendant qu'il était temps encore.

Toutes ces raisons laissèrent mademoiselle de Beaulieu insensible. Elle se montra prête à tout risquer plutôt que de modifier ses projets. Elle avait voulu paraître abandonner le duc, elle avait résolu d'être mariée avant lui. Le jour du mariage était fixé. Rien ne pouvait la faire reculer. Elle comprit cependant qu'elle avait été imprudente en laissant la baronne lire si complètement dans sa pensée. Et elle jugea nécessaire de lui donner le change. Elle détendit les muscles crispés et durcis de son visage, et parvint à sourire. D'une voix légère elle plaignit plaisamment le pauvre M. Derblay, qui était condamné à ce triste sort d'épouser une fille comme elle, et qui ne trouverait pas assez d'avantages dans l'alliance qu'il contractait, pour que l'humeur capricieuse et un peu tyrannique de sa femme lui parût compensée.

La baronne fut prise au piège que lui préparait son amie. Elle compta sur l'avenir pour dissiper la noire mélancolie, et calmer l'irritation inquiétante de Claire.

Ces réflexions calmèrent la baronne. Elle n'était pas femme, d'ailleurs, à suivre longtemps la même idée.

Cependant, Philippe était revenu de son voyage et avait rapporté la bague des fiançailles. Ce fut en tremblant que le pauvre garçon demanda à mademoiselle de Beaulieu la permission de la lui passer au doigt. Elle tendit sa blanche main à M. Derblay avec une fierté pleine d'indifférence. Cet anneau, pour elle, était le symbole de son engagement: il lui fut odieux. Et, le lendemain, Philippe, avec un affreux serrement de cœur, remarqua qu'elle ne le portait plus. Il n'osa rien dire. Mais ses yeux, fixés sur la main de mademoiselle de Beaulieu, eurent une telle éloquence, que

la jeune fille ne put s'empêcher de lui dire: "Vous m'excuserez, je ne porte jamais de bagues."

Ces mots rassurèrent le maître de forges. Il savait à quoi s'en tenir sur les sentiments de la jeune fille. Il n'ignorait pas qu'il n'avait été accepté que par dépit. Mais il se sentait si pénétré de passion, si plein de tendresse, qu'il se croyait sûr de ramener à lui ce cœur égaré. Mademoiselle de Beaulieu, déçue dans ses espérances, s'était douloureusement repliée sur elle-même. Mais comment, à vingt ans, le cœur se fermerait-il pour toujours? En pleine jeunesse, vouloir demeurer insensible et glacée. Est-ce que c'était croyable? La jeune fille croyait son cœur mort, il n'était qu'endormi. Peu à peu il se ranimerait. Et Claire, revenue à la vie, les yeux dessillés, faisant la différence entre l'affection qu'elle avait perdue et celle qu'elle avait gagnée, ne récompenserait-elle pas Philippe de sa délivrance, par toute une existence de bonheur?

Ainsi pensait Philippe pendant ses heures de contemplation muette.

Le froid était venu avec les premiers jours de novembre. Les hôtes du château se renfermaient dans le grand salon. Philippe trouva dans cette intimité plus resserrée quelques occasions de parler avec avantage, non pas de sa passion: il continuait à avoir les lèvres fermées quand il s'agissait de lui-même; mais sur des questions générales, habilement secondé par Octave et par le baron, il put montrer la rectitude de son jugement et la solidité de ses connaissances. Claire, assise auprès de sa mère, qui écoutait distraitement en se pelotonnant au coin de la cheminée, dans laquelle flambait un grand feu, travaillait sans que ses yeux quittassent sa broderie.

Athénaïs, furieuse d'avoir vu échouer son artificieuse combinaison, était repartie pour Paris, entraînant son père et le duc.

Moulinet était revenu faire une visite d'adieu et avait été très convenablement reçu par la marquise. A la prière de Claire, madame de Beaulieu avait déridé son front, déplissé ses lèvres et accueilli l'ancien juge au tribunal de commerce comme devait l'être le futur beau-père d'un neveu tendrement aimé.

Le mariage qu'Athénaïs avait projeté de célébrer à la Varenne, en grande cérémonie, dans la superbe chapelle du château, dut décidément se faire à Paris. Elle comprenait bien que la bourgeoisie parisienne, conviée par son père, ne viendrait pas en province, pour lui faire cortège, et elle soupçonnait que les grandes familles du pays, invitées par le duc, pourraient bien s'abstenir de se faire représenter. Elle craignit un échec, et ne s'y exposa pas. Elle promit de revenir pour le mariage de sa future cousine, de sa "bonne Claire", comme elle affectait d'appeler mademoiselle de Beaulieu, et partit.

Ce départ fut un soulagement pour Claire. Sa rivale s'étant éloignée, il lui sembla que l'air qu'elle respirait devenait plus pur. Son beau visage s'éclaira, et elle eut comme un mouvement de joie. Philippe avait secrètement mis les ouvriers à Pont-Avesnes et fait restaurer les appartements du château, un peu dégradés par le temps. Il profita de ce rayon de bonne humeur pour proposer à madame de Beaulieu de venir visiter la future résidence de sa fille. La partie fut acceptée, et le lendemain,

dans un grand break, tous les habitants de Beaulieu descendirent à Pont-Avesnes.

L'impression produite par l'entrée fut favorable.

La baronne, parcourant toutes les pièces des appartements de réception, poussait des cris de surprise et de joie en admirant les richesses anciennes réunies par le père de Philippe. Les meubles Louis XIV au petit point la transportèrent, et elle resta en extase devant les hautes portières de Beauvais représentant les batailles d'Alexandre. L'amour des antiquités, si répandu aujourd'hui, a fait de toute personne qui se respecte une manière d'expert. La baronne avait beaucoup couru les ventes, et c'était merveille de lui entendre évaluer les crédences sculptées portant les gaudrons de Henri III, et les bonbonnières de vieux Saxe.

Suzanne et Octave n'étaient même pas entrés dans le château. Ils avaient parcouru en causant les allées correctes du parterre à la française; puis Suzanne avait soudainement pris en courant le chemin de la cuisine, et, rapportant un énorme chanteau de pain, s'était mise avec le marquis à le jeter par morceaux aux carpes de la pièce d'eau.

Claire, pendant que la baronne inventoriait le mobilier de Pont-Avesnes et que Philippe faisait à madame de Beaulieu les honneurs de sa maison, était restée en arrière. Une porte-fenêtre, s'ouvrant sur un perron, donnait dans le parc. Elle l'ouvrit et seule descendit. Dans l'éloignement, les

marteaux de l'usine sonnaient gaiement sur les enclumes, les hauts fourneaux ronflaient, jetant vers le ciel leur fumée épaisse. Le parc était recueilli, profond et mystérieux. Et, marchant à pas lents sur la mousse des allées, elle se perdit dans une grave rêverie.

Lorsque, étonnés et un peu inquiets de sa longue absence, la baronne, Philippe et madame de Beaulieu se mirent en quête d'elle, ils la virent revenir à pas lents par l'allée silencieuse. Elle était calme et souriait. Seuls, ses yeux, encore humides des larmes secrètement versées, témoignaient des douloureux combats qui s'étaient livrés dans son cœur.

Huit jours seulement séparaient Claire et Philippe du jour tant désiré par l'orgueil de l'une et par l'amour de l'autre. A mesure que la date fixée approchait, la jeune fille devenait plus nerveuse, plus agitée. Tous ceux qui la virent, pendant cette dernière semaine, purent croire qu'elle était heureuse de cette union, tant elle se montra pressée de la conclure. Elle paraissait craindre qu'un obstacle survînt au dernier instant.

Les paquets ne cessaient pas d'arriver au chemin de fer, et le service de la poste était sur les dents.

Puis, au moment d'envoyer les invitations, mademoiselle de Beaulieu prit deux résolutions qui stupéfièrent tout son entourage. Elle déclara qu'elle voulait que la cérémonie nuptiale eût lieu à minuit, sans la moindre pompe, dans la petite église de Pont-Avesnes, et que personne n'y fût présent, si ce n'est la famille. Les bras de la marquise se tendirent vers le ciel, et la baronne se laissa tomber avec abattement dans un fauteuil, et resta dix minutes sans parler. Octave demanda tout net à sa sœur si elle devenait folle. Philippe ne fit pas connaître sa manière de voir.

A la rigueur, on pouvait passer sur le mariage à minuit; mais par-dessus le marché, n'inviter personne? On aurait donc l'air de se cacher? Mademoiselle de Beaulieu paraîtrait donc rougir de son mari?

Philippe, pressé de rompre le silence et de donner son avis, enleva l'affaire en déclarant que tout ce que mademoiselle de Beaulieu désirait lui paraissait excellent, et que, pour son compte, il ne voyait aucun inconvénient à ce que satisfaction lui fût accordée sur tous les points.

Le principal intéressé ne faisant pas d'objections, l'opposition tomba en un instant.

La signature du contrat eut lieu la veille du grand jour. Bachelin, forcé de choisir entre ses deux clients, puisqu'il était à la fois le notaire de M. Derblay et de mademoiselle de Beaulieu, s'adjoignit un de ses confrères de Besançon, et représenta la noble famille pour laquelle ses pères et lui officiaient depuis des siècles. Le vieux praticien escamota la lecture du contrat avec une extrême habileté. Et Claire, même si elle eût écouté attentivement le grimoir ânonné par Bachelin, n'eût certes pas pu s'éclairer sur sa situation. La jeune fille resta donc dans la plus complète ignorance de sa ruine, et quand elle se vit présenter la plume par Bachelin, qui était certes plus tremblant et plus ému qu'elle, elle signa l'acte qui faisait tomber dans sa main, sans qu'elle s'en doutât, la moitié de la fortune de M. Derblay.

Philippe, une fois le contrat dûment parafé, se sentit plus léger, mais il avoua depuis qu'il n'avait été vraiment tranquille que lorsque, à la question posée par le maire à mademoiselle de Beaulieu: Consentez-vous à prendre M. Philippe Derblay pour époux? — il avait entendu Claire, d'une voix ferme, répondre: Oui.

X

Il était bien près d'une heure du matin lorsque Suzanne, tout en blanc, ayant quitté la sacristie avant la fin des signatures, arriva comme un coup de vent dans l'appartement des nouveaux mariés. Devant la haute cheminée de grès sculpté du petit salon, la fidèle Brigitte, à genoux, activait la combustion d'un grand feu, dont les lueurs éclairaient la plaque de fonte fleurdelisée du foyer. En entendant la porte se refermer, la brave fille s'était retournée, et sans se lever, le soufflet à la main, elle avait adressé un large sourire à mademoiselle Derblay.

— Quoi, mademoiselle Suzanne, vous voilà déjà revenue de l'église? dit-elle. Le mariage est-il donc fini?

— Fini! Tout ce qu'il y a de plus fini, ma bonne, et j'ai laissé tout le monde avec notre cher curé, pour venir donner ici mon dernier coup d'œil. Nous avons une nouvelle maîtresse de maison, Brigitte. Il faut qu'elle se plaise chez elle.

— Eh! mon Dieu, comment ne s'y plairait-elle point, s'écria Brigitte, du moment qu'elle y sera avec notre Philippe? Et puis, si l'oiseau est joli, la cage est assez belle!

A suivre dans le numéro de JUILLET.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Suites des pages 2, 3, 4 et 5.

MARICHETTE.—L'esprit est clair et assez réfléchi mais elle manque de culture et reste très jeune. Le cœur est bon, sincère et affectueux. Le dévouement se développera avec les grandes affections et quand, à son tour elle sera appelée à beaucoup s'occuper des autres. La volonté est égale, ferme, constante. Assez d'assurance: elle est contente d'elle-même, elle a ses petites vanités et le grand désir de plaire. Elle est pratique, appliquée. L'humeur est capricieuse et ma correspondante n'est pas toujours bienveillante: elle apporte plus de clairvoyance et de sévérité à juger les autres qu'à se juger elle-même. Elle est droite, délicate, sensible et généreuse. Ce sont de belles qualités, et Marichette qui est jeune, se modifiera si elle le veut dans le sens du progrès d'ici à deux ou trois ans.

JEANNOT.—Actif, ambitieux, doué d'un sens pratique qui fait contre-poids à une disposition à s'enthousiasmer et à s'illusionner. Jeannot est délicat, bon, sensible, très affectueux, toujours de bonne humeur, plein d'entrain et de gaiété. Naturellement attiré vers ce qui est élevé et bon, je le crois pieux. Sa sincérité est parfaite. La volonté est modérée, persévérante; elle se manifeste avec calme, douceur, et suffisamment de fermeté pour être énergique. Courageux et optimiste, il étend sa bienveillance à tous et à tout: il est heureux et il voudrait tout le monde heureux. Il a de l'application et de l'ordre et partout où il est il n'a que des amis.

LIVINA.—J'enlève les initiales, vous vous reconnaîtrez tout de même. Elle est impressionnable, très nerveuse, la sensibilité et l'imagination sont vives et elle est souvent triste et plus portée à sentir les chagrins et les ennuis qu'à apprécier les joies et les avantages qu'elle a. Avec cette disposition, elle n'est pas très heureuse: elle est d'une réserve timide qui la tient muette quand elle voudrait parler. Elle est raide malgré l'affection qu'elle ressent, et son humeur chagrine l'empêche d'être aussi aimable qu'elle le voudrait et le pourrait. La volonté est capricieuse dans ses manifestations: ferme, autoritaire à l'occasion, elle est indécise et variable à d'autres moments. Portée au découragement. Petits emportements dûs à l'irritabilité nerveuse. Elle a une activité qui reflète les dispositions morales et par conséquent très inégale. L'orgueil est fier et la fait un peu distante, mais elle n'a pas de vanité. Bonne et affectueuse, elle a un grand besoin d'affection et de confiance.

HENRIO.—Actif, intelligent, pratique, il a de l'orgueil et une belle confiance en lui-même qui lui donnent de l'initiative et de l'ambition. La volonté est précise, réfléchie, forte et persévérante. Je me défierais un peu de l'imagination qui peut favoriser les illusions et l'empêcher parfois de voir exactement les choses et les gens comme ils sont. Ardent, il apporte de la passion a ce qu'il fait, à ses affections et à ses rancunes. Il est jeune et il manque de pondération et sa tendance à être exagéré et extrême pourrait nuire à son succès s'il n'y veille. Il devrait réussir: la volonté est forte, tenace, active, courageuse, dédaigneuse des difficultés. Il est orgueilleux et susceptible, peut-être un peu jaloux aussi. Il contredit et discute vivement, il s'emporte et se fâche facilement. Il apprécie les bonnes choses de ce monde et il ne s'en prive pas: rien d'austère dans sa composition. Il est sincère mais capable d'une grande réserve: il ne raconte pas ses affaires facilement et il est capable de dissimulation.

CLAUDE CEYLA.

Chronique Musicale

Jeudi soir, 21 avril, deux jolis concerts d'un genre bien différent, donnés par des artistes de Montréal: Le concert de Madame Mongenais-Gadoury, à la salle St-Sulpice, et le concert du quatuor à cordes Chamberland, à la salle du Ritz-Carlton.

Madame Mongenais-Gadoury possède une belle voix de soprano dramatique et une interprétation agréable. Son grand air d'Aïda et sa légende Bretonne auraient eu leur place ailleurs qu'à la salle St-Sulpice où l'acoustique est si mauvais.

Elle était assistée de Monsieur Joseph Saucier, notre sympathique baryton, qui a chanté avec l'art que nous lui savons "Le Manoir de Rosemonde" de Duparc, et de Monsieur Pamphyle Langlois. Si nous connaissions M. Langlois comme organiste, nous n'avions pas eu encore l'occasion d'apprécier son talent de pianiste. La Ballade en sol mineur de Chopin lui a valu d'être rappelé, ce qui était toute justice.

A cause de l'autre concert qui avait lieu ce soir-là, nous ne pouvons en dire plus long sur cette agréable soirée.

* * *

Programme du Quatuor Chamberland: Quatuor, op. 41, No 3 de Schumann, Quatuor de Darius Milhaud et Septuor op.20 de Beethoven.

Malheureusement, nous avons manqué la première partie du programme. Pour le Septuor, à MM. Chamberland, Herschorn, Chartier et Duquette, s'étaient joints MM. Moretti, clarinette, de Tupper, basson, Michiels, cor et Delcellier, basse. Sauf un grand manque de sûreté du côté du cor, cette belle oeuvre, d'une grande difficulté, aurait été tout-à-fait remarquablement exécutée.

Le concert de l'orchestre de l'Association Philharmonique de Montréal a eu lieu mardi, le 26 avril, à 11 hrs du soir, au Théâtre de Sa Majesté.

A cause de la longueur du programme des faiblesses d'attaques et des dissonnances provoquées par les instruments de cuivre, ce concert laissait un peu à désirer. Cependant, la Rêverie de Debussy, la Symphonie Pathétique de Tchaikowsky et l'ouverture de Tanhauser valaient la peine d'être entendues.

Monsieur Chamberland a joué avec accompagnement d'orchestre, le Concerto en mi mineur de Mendelsohn. M. Chamberland a eu trop de fois l'occasion d'affirmer parmi nous son grand talent pour que nous pensions même à le discuter.

Mlle Blanche Archambault, qui a chanté "Le billet de loterie" de Nicols et "L'eau qui court" d'Alexandre Georges, tire bien parti d'une voix plutôt grêle.

En épurant l'orchestre de l'Association Philarmonique de Montréal, nous pourrions avoir, avec les éléments que nous possédons, un très bon orchestre. Mais un orchestre peut-il subsister sans fonds? Et un orchestre, si bon fusse-t-il, peut-il bien jouer devant une salle aux trois-quarts vide? Le 26 avril au soir, le Théâtre de Sa Majesté contenait peut-être deux cents personnes dont la plupart étaient des journalistes ayant des billets de faveur. Ne pourrions-nous pas économiser un peu sur le cinéma et venir entendre un orchestre composé par les nôtres?

* * *

A la salle Windsor, le 27 avril, se faisait entendre Titta Ruffo, baryton et Anna Fitziu, soprano.

Ruffo a une des plus merveilleuses voix que l'on puisse entendre; elle est tellement aisée, tellement immense, qu'on dirait qu'il n'en donne jamais plus de la moitié. Cette ampleur, cette facilité s'adaptaient mieux aux airs du genre de l'Aria de "Patrie" qu'au "Largo ad Factotum" de Rossini, qui demande trop de légèreté et de souplesse. Son interprétation serait meilleure si elle était plus sobre; Ruffo du reste, est commun dans son art comme il l'est dans ses manières. Inutile Monsieur Ruffo de faire des grimaces et des farces, voire même des pas de danse, pour être goûté ici; nous aimons mieux un artiste calme et distingué de sa personne, qu'un clown, et c'est se méprendre sur la qualité de notre public de concert, que de le prendre pour un public de cirque.

Anna Fitziu sait parfaitement marier sa voix riche et pleine, et sa diction est plutôt bonne. Son "Clavelitos" de Valverde a été bissé et son "Calm as the Night" aurait mérité de l'être.

Melle Fitziu et M. Ruffo terminèrent leur programme par le duo de "Don Juan" de Mozart. Ils étaient accompagnés par M. Rudolph Gruer, l'un des meilleurs accompagnateurs que nous ayons entendus ici.

ANNE M. d'HALEWYN.

LA PETITE POSTE

CONDITIONS: 1° 25 sous par 10 mots, plus 1 sou par mot additionnel. 2° Chaque insertion devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3° Ces petites annonces devront être adressées avant le 25 du mois qui précède la publication de la REVUE.

BRUNETTE (20 ans) employée de bureau, désire correspondre avec Monsieur, bon, instruit, aimable. But: le plus aimable le saura. Antoinette De Varènes, Sorel, P. Qué.

SŒURS JUMELLES désirent correspondre avec jeunes hommes de 22 à 30 ans. Suzanne et Simonne Fleury, Poste restante Station C. Montréal.

VIOLETTE DES PRES aimerait correspondre avec jeune homme distingué. 1760 Hutchison.

JEANNE DES SAULES, aimerait correspondre avec monsieur instruit. 874 rue Demontigny est, Montréal.

DEMOISELLE désire correspondre avec jeune homme aimable et distingué. Colette De Montjoie, Poste restante, St-Sauveur, Québec.

JEUNE FILLE de 19 ans, désire correspondants distingués. But: passetemps. Jacqueline Jannot, Boîte 21, Drummondville, Québec.

LORN JONTEUIL, désire correspondante distinguée, anglais ou français, âgée des derniers "teens." Drummondville, Qué., Boîte 21.

OFFICIERS FRANCAIS, capitaine 32 ans, Lieutenant 25 ans, Lieutenant 23 ans, tous trois Chevaliers de la Légion d'Honneur, perdus dans un bled de Syrie, seraient reconnaissants à charmantes correspondantes canadiennes, qui voudraient les aider à chasser les papillons noirs qui trop souvent les effleurent de leurs ailes. Ecrire Capitaine Ducrot, Lieutenant Mourier, Lieutenant Colliou. 22e Régiment de tirailleurs algériens, Secteur postal 615. Armée Française du Levant, Beyrouth.

DEUX JEUNES FILLES désirent correspondre avec messieurs distingués, âgés de 25 à 30 ans. Mlle Berthille R. et Mlle Colinette L. Poste restante, Ottawa, Ont.

Suite à la page 72

LA PETITE POSTE

Suite de la page 71

DEUX JEUNES FILLES désirent correspondre en anglais avec messieurs distingués, âgés de 25 à 30 ans. Miss Dolly Varden and Miss Pearl Peache. General Delivery, Ottawa, Ont.

JEUNE ONTARIENNE désire correspondre avec Messieurs instruits. Tous les styles admis. Madeleine Chambly, Copper-Cliff, Ontario.

JEUNES MESSIEURS instruits et intelligents, aimeriez-vous une petite correspondante distinguée, musicienne et gaie. Graziella Lamartine, Trois-Rivières, (Poste restante), Trois-Rivières, Qué.

JEUNE FILLE désire correspondant distingué, pas trop moderne tout en l'étant suffisamment. Fides Francœur, Poste restante, Longueuil, Qué.

MARIETTE LACROIX désire correspondant gai, intéressant. Casier 298, Granby, Qué.

JEANNE DUBOIS désire correspondant gentil, intéressant. Casier 215, Granby, Qué.

JEUNE FILLE désirerait correspondre avec monsieur gai, intelligent et instruit. Adresse: M. E. Moi, 66½ rue Ste-Julie, Québec.

J'AIMERAIS correspondre avec jeune homme de 18 à 22 ans, droit, affectueux, intelligent, instruit; j'ajouterais joli. But: l'avenir le dira. Marielle Montpreux, Casier 702, Sorel.

JEUNE HOMME désire correspondante intelligente, originale et distinguée. Mario de Colomban, Poste restante. Longueuil, Qué.

MIMI PINSON demande correspondants humoristes mais pas trop "vieux". Boîte 4, Saint-Antoine, Verchères.

BRUN distingué, 25 ans, désire correspondantes aimables, pour égayer sa solitude. J. P. Beaucaire, Poste restante. Sta Delorimier, Montréal, P. Q.

BRUNETTE, 20 ans, souhaiterait correspondants distingués et aimables. Violette Deschamps, Poste restante, Sta Delorimier, Montréal.

UNE DOUCE FEE m'a promis des correspondants de 25 à 35 ans, instruits et de parfaite éducation. L'avez-vous vue? Simone Desprès. Poste restante, Ottawa.

DESIRE correspondre avec monsieur instruit de 23 à 29 ans. Mlle Alphonsine Boutin, Institutrice, 71 Lagauchetière Ouest, Montréal.

JEUNE FILLE de 28 ans, possédant qualités ménagères, physiques et morales, désire correspondant sérieux de 25 à 38 ans, célibataire, ayant semblable qualités: Mariella Lespérance, B. P. 736, Joliette, Qué.

MISE AU POINT.—Les étudiants d'Oka nient catégoriquement avoir confié à Jean Vincent le soin de trouver correspondantes par l'intermédiaire de la Petite Poste. — Signé: E. E. A.

INDUSTRIEL, 25 ans, bonne éducation, physique agréable, gai, brillant avenir, désire correspondre avec jeunes filles intelligentes et distinguées, Jean Valdez, Poste restante, Bureau de Poste, Haute-Ville, Québec, Qué., Can.

JEUNE GARCON distingué désire correspondre avec jeunes filles instruites. Charles-E. Parent, c/o Edgar Langlois, 40 rue St-Jean, Québec, P.Q.

JEUNE FILLE, désire correspondance amicale avec jeune homme sérieux ou un brin idéaliste. Marielle Garin, Poste restante, rue St-Jacques.

COURRIER POÈTIQUE

MENSONGE BLANC. — SAGESSE. — SPLEEN.— BILLET A L'ABSENTE. — HISTOIRE BANALE. — LA PLUIE. — DANS LE ROUGE DECOR D'UN PARC.— A L'AIMEE. — DEFUNT ORGUEIL.—Il y a du talent dans toutes ces pièces, et bien des faiblesses de forme, — même des fautes de français. Il faut dire: "Je hume" et non: "J'hume." (LA PLUIE).

TU ES SI BELLE. — TENDRES SOUPIRS. — Ces vers fourmillent de fautes de prosodie. La lecture d'un traité de versification s'impose.

PREMIERS VERS. — Ils savent à peine marcher, en effet. Etudiez le manuel de prosodie d'Auguste Dorchain. Nul ne peut écrire de bons vers sans connaître les règles de l'art.

DOLLARD. — LA VOIX DE LA NEIGE. — LE GOLGOTHA.— Il y a du bon dans ces vers qui gagneraient à être remis sur le métier. L'auteur a certainement du talent, mais il n'a pas l'expérience de la poésie épique. Poète à encourager.

HIER ET AUJOURD'HUI. — Vers de prosateur, lourds et sans ailes.

FEUILLES D'ERABLE. — Vous avez encore des progrès à faire. Etudiez les grands poètes.

SAINT-JUST.

CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC

MONTRÉAL — SHERBROOKE

Le service Montréal - Sherbrooke du chemin de fer Grand Tronc fournit un choix de trains très commodes pour les voyageurs. Vous pouvez quitter Montréal à 8.30 a.m. et 8.20 p.m. tous les jours, et 3.15 p.m. tous les jours excepté le dimanche. Sur le train de 3.15 p.m. il y a un wagon-salon.

Au retour le voyageur peut quitter Sherbrooke à 3.15 a.m. et à 3.00 p.m. tous les jours, et à 8.05 a.m. tous les jours excepté le dimanche. Le train de 3.15 a.m. a un wagon-lits pour Montréal que l'on peut occuper à Sherbrooke dès 10 00 p.m. la veille. Le train de 3.00 p.m. a un wagon-salon-café.

SOMMAIRE DES ANNONCES

VIEUX PROVERBES

Mieux vaut user des souliers que des draps de lit.

Qui n'a écus dans sa bourse, n'a miel dans sa bouche.

Mieux vaut danser au violon qu'au bâton.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

CONDITIONS:—1 Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé; pas de copie; cinquante sous en timbres ou mandat-poste.

2 Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.

3 Pour les études particulières, envoyées directement: $1.00.

EGLANTINE.—Pratique et sensée, elle a une activité égale et un peu routinière, elle n'a pas d'initiative et se prête docilement à la direction des autres. Jeune, naïve, un peu crédule, ayant peu d'opinions personnelles, elle reflète celles de son entourage et et on l'influence très facilement. Elle ne manque pas de fermeté et elle a de l'endurance et du courage. Elle est très délicate, mais elle a une gaieté naturelle qui reprend vite le dessus. Bonne, dévouée et affectueuse. L'orgueil est fier et la rend un peu distante.

PETITE MYSTERIEUSE.—Elle est impressionnable et imaginative, portée à la sentimentalité et aux rêveries romanesques. Il y a cependant chez elle un côté pratique qui se développera forcément, mais, si elle n'y veille, sa tendance à imaginer plutôt que d'observer et de réfléchir, nuira au jugement. Elle a plus d'imagination que de véritable sensibilité du cœur. Aussi ses impressions sont-elles variées, nombreuses, mais ni profondes ni durables.

La volonté est impulsive, active, autoritaire, assez tenace. Un peu d'irritabilité et impatiences nombreuses. Goût et habitude de la contradiction et des discussions inutiles. L'orgueil existe avec de la susceptibilité. Elle est droite, elle a un bon cœur capable d'affections constantes. Le dévouement est un peu gêné par un peu d'égoïsme que l'affection combat efficacement.

L'AMIE DE JACQUELINE.—Positive, pratique, soigneuse, elle est réfléchie et sensée et le jugement est bon. Sa petite écriture redressée ne cache pas sa sensibilité, mais dénote une réserve extrême appliquée à dissimuler ses émotions et parfois, ses affections. Elles n'en existent pas moins, les deux profondes et fortes, en raison même de la pression exercée sur elles. La volonté est résolue et énergique; elle a des idées absolues: elle contredit vivement et elle discute volontiers et parfois en s'animant beaucoup. Elle a une volonté forte et raide où la souplesse fait défaut complètement. Elle est autoritaire et elle manque de douceur mais elle est droite; ses affections sont profondes et durables et elle peut se dévouer en luttant contre un petit sentiment personnel assez marqué. Activité courageuse et égale. Economie et sens pratique. Capacité d'organiser et de diriger efficacement.

LILY DANS L'OMBRE.—Irréfléchie et frivole, elle est un peu vaniteuse, imaginative, sentimentale, et le jugement est loin d'être sûr: elle s'illusionne et s'aveugle et elle voit volontiers les gens et les choses comme elle désire qu'ils soient. Les affections sont ardentes et jalouses. Elle n'est pas une idéaliste et les rêves ne lui suffisent pas. L'orgueil est grand et elle est susceptible. L'égoïsme est assez marqué, et pour se dévouer, elle devra le combattre. La volonté est capricieuse; petites violences qui ne mènent à rien, certaines fermetés obstinées, raideur, peu de persévérance et bien des faiblesses. Le cœur est bon, sensible; elle est sincère; elle a de jolis élans de générosité. Discrète et peu portée aux confidences. Activité courageuse.

BLOND AUX YEUX BLEUS.—Très impressionnable et nerveux, il est délicat et d'une nature inquiète, tendre et peu pratique. Il manque d'ordre et d'économie. Impulsif, imaginatif, il est trop facilement influençable pour n'être pas exposé aux entrainements dangereux. La volonté est ardente et faible; autoritaire, il est incapable de faire accepter son autorité parce qu'il manque de suite et de persévérance. Bon cœur. Aucune vanité. Aimable, sympathique, d'humeur changeante.

PAR L'AMIE YVONNE.—Bonne d'une jolie simplicité qui exclut toute vanité, elle est délicate et tendre. Le dévouement est naturel, mais peu soutenu par la volonté qui est variable et faible. Un peu d'obstination, mais grande facilité à subir les influences. L'imagination tend un peu à l'exagération; la sensibilité, s'y ajoutant favorise les tristesses fréquentes. L'esprit est enjoué cependant, et l'humeur, très variable, passe du sombre au joyeux avec une grande facilité.

Suite à la page 3

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Suite de la page 2

Elle a du bon sens et le sens pratique peut se développer très bien. — Une carte postale n'est jamais un bien bon spécimen pour l'étude graphologique.

PHILLIS.—L'esprit manque de réflexion et de pondération, l'imagination étant développée à l'excès et aux dépens du raisonnement. Phyllis imagine lés choses, puis les croit et veut que les autres acceptent ses chimères. Délicate et tendre, elle a besoin d'affection et elle n'est ni prudente, ni défiante. Qu'elle prenne garde, elle serait facilement une dupe. La volonté est impulsive, vive, sans consistance et sans suite. Elle est trop facilement influencée. Elle est un peu en l'air; elle a beaucoup de confiance en elle et d'assurance. L'orgueil est susceptible, et, à l'occasion, elle serait jalouse. Aucun ordre, pas de sens pratique.

MIMI BLANCBLANC.—La voilà: sensée, posée, pratique, voyant justement les gens et les choses. Elle est remarquablement franche; elle est bonne, conciliante, généreuse: elle aime la paix et elle est prête aux sacrifices pour l'obtenir. La volonté est faite pour la résistance et l'endurance et elle manque un peu d'initiative. L'obstination est habituelle. Le cœur est affectueux, délicat et constant. Elle est calme et réfléchie, elle prend le temps de voir clair avant d'agir. et de comprendre avant de parler. Amie loyale et sûre.

ETIENNETTE.—Malgré une certaine étourderie apparente, elle a assez de réflexion et un sens pratique accentué. Elle est vive, animée, active, courageuse. Elle a des heures de rêverie et de mollesse, mais la volonté est résolue et ferme, et Etiennette ne doit pas être lâche longtemps. Elle a besoin d'activité et de vie. Elle a une vanité un peu coquette et elle est très sensible à l'admiration. Cela lui enlève de la simplicité. Elle est affectueuse, généreuse. Elle a besoin de confiance et de sympathie: à cause de sa réserve, on la connait peu autour d'elle. La volonté est précise, énergique, assez persévérante. L'humeur est très capricieuse et peut être désagréable parfois. Elle n'est pas endurcie aux contrariétés et elle laisse trop voir ses impressions. Jeune encore. Elle s'épanouira en bonté quand elle aura dans sa vie toute la tendresse qu'elle rêve.

GRANDE AMIE.—Elle a un esprit calme réfléchi, assez juste malgré l'imagination vive dont elle ferait bien de se défier. C'est une nature sincère, bonne, affectueuse d'où l'égoïsme est presqu'absent. Elle est active et généreuse; elle est gaie et elle a du bon sens: tout ce qu'il faut pour créer un intérieur heureux. La volonté est un peu passive: obstination habituelle et petits entêtements. Peu de résolution et beaucoup de disposition à subir l'influence de ceux qu'elle aime. Assez d'ordre, elle aime les choses bien faites et elle a de l'adresse; elle est ingénieuse et travaillante et elle a un joli charme de simplicité et de sincérité.

FLEESON.—Il est délicat, tendre, sincère et vraiment bon, d'une bonté généreuse, active et dévouée. Il est sensible et impressionnable comme une femme. L'esprit est réfléchi, logique; il a du sens pratique et des habitudes d'activité et d'ordre qui servent bien son ambition. La volonté est précise, résolue, ferme. Il est courageux et les obstacles ne le rebutent pas. L'humeur, comme chez tous les êtres très impressionnables, est capricieuse: il lui arrive d'être raide et entêté. Le cœur est très affectueux et très constant, capable des plus jolies délicatesses de sentiment. Aimable et sympathique, il inspire la confiance et il la mérite.

JULIE.—C'est une personne droite, bonne très tendre, et qui sait se dévouer avec courage et constance. L'activité est grande, mais comme Julie est nerveuse et se fatigue assez rapidement, cette activité peut devenir de l'agitation. La volonté est vive, active et énergique. Elle manque de calme pour s'affirmer, et les signes d'impatiences sont visibles. Ayant des idées arrêtées, elle les affirme et les discute; elle contredit facilement. Elle est très sensible et un peu susceptible.

CAPITAINE NEMO.—Très impressionnable, délicat, c'est un sensitif qui n'a ni énergie ni constance. Il ne manque pas de sincérité, mais il est si variable qu'il est sincère en étant toujours différent. Le cœur est bon et affectueux; il a besoin constamment d'être encouragé et soutenu. Il est timide, un peu pessimiste, d'une activité inégale et capricieuse: je puis en dire autant de l'humeur. Une telle absence de force morale est toujours un danger, car il est exposé à subir toutes les influences. Aucun orgueil, ni vanité, ni prétention et une simplicité aimable. Comme presque tous les faibles, il est irritable et entêté.

FIDELIS.—Il a une nature d'artiste, imaginative et idéaliste; il est en même temps parfaitement équilibré parce que l'esprit est clair, précis, réfléchi, raisonneur et surveille sans cesse l'imagination rêveuse et vagabonde. Grande délicatesse d'esprit et de cœur. Ce cœur est avide d'affection: la tendresse y est comprimée et la grande réserve la tient muette. Il est timide, il est peut-être le seul à savoir jusqu'à quel point. L'orgueil est fier, facilement blessé. Le dévouement se prodigue par grands élans généreux, puis les ailes cèdent, il y a dépression, le dévouement continue avec des efforts pénibles. La crise passe, les ailes le portent de nouveau et il est toute ardeur. Très sincère avec les autres et avec lui-même, — ce qui est plus rare; — il sait que l'orgueil est son grand défaut et que son imagination peut l'entraîner. La volonté a des fermetés utiles, mais elle est inégale et bubit trop le contre-coup des innombrables impressions. Il manque de sens pratique et même il le dédaigne.

ECHO DE REVE.—C'est la première lettre que je reçois d'Echo de Rêve. Comme je n'aime pas à désappointer mes correspondants, c'est sur ces lignes que je ferai l'étude.

Beaucoup d'imagination et peu de réflexion compromettent la sûreté du jugement. Ma correspondante est sentimentale et romanesque et elle voit les choses et les gens comme elle voudrait qu'ils soient. Gaie, animée, aimant la fantaisie et le plaisir, elle est, malgré sa légèreté, bonne, compatissante et capable de se dévouer pour ceux qu'elle aime. Elle est gracieuse et simple et elle n'a que la vanité naturelle aux jeunes filles. La volonté est impulsive, active, ardente et assez ferme. Petits entêtements et beaucoup de caprice.

FANFAN.—Il a une imagination active et vive qui favorise l'exagération, et quelquefois, le jugement est exposé à en souffrir. Par enthousiasme il peut voir trop en beau, et ses préjugés le rendraient injuste à l'occasion. C'est une nature positive et un peu sensuelle. L'orgueil est très grand: il a de la confiance en soi et beaucoup d'assurance. Il est sans-gêne et

Suite à la page 4

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

(*Suite de la page 3*)

se met à l'aise partout. Il a un cœur bon, sensible et affectueux, et il sait se dévouer pour ceux qu'il aime. La volonté est variable: vive, parfois obstinée mais faible aussi et facilement influencée. Il manque de sérieux, de résolution réfléchie, et de persévérance. L'activité est un peu agitée et brouillonne. Il a de l'ambition, de la bonne volonté, et il est convaincu de sa supériorité et de sa capacité.

SEULE.—Elle est délicate, réservée, et elle cache une sensibilité plus vive qu'on ne s'en doute autour d'elle. Elle a un bon cœur affectueux, exclusif et presque jaloux, elle a besoin d'affection et de confiance, mais elle se tient sur la réserve et n'est pas disposée à faire des avances. La volonté est impulsive, autoritaire et souvent tenace. Elle contredit et discute vivement. L'humeur est très capricieuse et un rien la fait tourner dans un sens ou dans l'autre. Elle ne manque pas de souplesse et cela favorise son habileté. Un peu de vanité coquette, mais rien d'excessif. Elle est réservée et ne conte pas ses affaires à tout le monde, mais elle est droite et elle aime la sincérité, quoiqu'elle ne la pratique pas toujours parfaitement. Activité inégale et qui dépend de l'humeur. Bonne, bienveillante, elle aime la paix et sait faire des concessions pour l'obtenir.

GABY DE LA VILLA FLEURIE.—Malgré une sensibilité vive, qu'elle retient et cherche à cacher, Gaby est calme, pondérée, guidée par le bon sens et la raison toujours. Simple, sincère et franche, d'une bonté active et paisible, elle a un dévouement toujours prêt à l'action; elle est heureuse de se dépenser pour les autres et elle le fait gaiement et sans que cela paraisse le plus souvent. La volonté est résolue et forte. Gaby a ses idées à elle, et elle les discute volontiers: un peu autoritaire, mais aimable et juste. Le sens pratique, des habitudes de travail régulier, d'ordre et d'économie font d'elle une excellente ménagère. Aucune vanité, horreur de la pose et de tout ce qui est faux ou artificiel. Humeur un peu variable, mais pas d'agitation et jamais d'amertume et de malveillance. Bonne et sympathique à tous, elle inspire de la confiance et elle la mérite pleinement. Elle est un peu susceptible, mais ce mouvement égoïste est combattu par la bienveillance, la gaieté et le bon sens.

FILLE D'ÈVE.—Très impressionnable, imaginative et vivement sensible, elle est portée aux exagérations, surtout en matière de sentiment, et elle peut se tromper dans ses jugements très souvent. Elle est nerveuse, irritable et d'humeur capricieuse. Très tendre, délicate, généreuse et un peu jalouse. Elle est timide, incapable de dire bien ce qu'elle éprouve: la réserve l'étouffe. La volonté est forte et autoritaire: elle est portée à la contradiction et à la critique: elle manque de douceur, et elle peut blesser par sa raideur. Mais elle est enjouée, vive, ardente avec un bon cœur compatissant et généreux. L'activité est courageuse: elle a de l'initiative et elle mène rondement ses nombreuses entreprises. Le calme fait défaut: l'activité dégénère en agitation, elle se prononce et agit précipitamment. L'orgueil est hautain et tient à distance ceux qui ne sont pas les privilégiés.

SOZI TE TOI.—Une jolie petite nature ouverte, simple, bonne et affectueuse. Elle est délicate et sensible, elle s'enthousiasme facilement et elle est un peu crédule. Elle peut se défier cependant d'un sentiment personnel assez marqué qui arrête parfois ses élans de dévouement et de générosité. La volonté n'a pas d'initiative: elle s'affirme dans le sens de la résistance et sous forme d'obstination habituelle. Ce n'est pas une volonté forte d'ailleurs, et Sozi se laisse aisément influencer. Elle est inconstante: elle commence avec ardeur des travaux qu'elle termine avec ennui quand elle ne les abandonne pas avant la fin. L'humeur est capricieuse et l'activité se modèle sur elle. Peu de vanité. Goût de tout ce qui est simple et sincère. Enjouée, jeune, avec une petite âme blanche et fraîche. Elle a un amour-propre susceptible, et elle déteste les critiques et les reproches.

GEORGES.—Gai, animé, bon vivant, un peu léger; il est bon et bienveillant, mais vif, porté à contredire et à discuter: à l'occasion, il s'emporte et se fâche. Autoritaire et indépendant, c'est l'homme exposé à faire un coup de tête quand il parle et agit sous l'influence de la passion. Actif, courageux, optimiste et entreprenant. Il aime à plaisanter, à rire, à s'amuser bruyamment. Il sait cependant être sérieux quand il le faut. Le cœur est affectueux; c'est un homme sincère qui dit instinctivement ce qu'il pense. Je le crois bien doué pour les affaires: il en a le sens et il a aussi la puissance réalisatrice qui manque à beaucoup de faiseurs de projets.

MONE.—L'écriture déliée, à la fois délicate et ferme est bien parlante. L'intelligence est vive et claire. Jugement; assez d'imagination pour favoriser la gaieté et le goût. La sensibilité, la grande bienveillance, l'absence d'égoïsme permettent à la bonté d'avoir ses coudées franches. Affections tendres. L'enjouement et l'activité donnent naissance à un optimisme réconfortant qui est sage cependant et prudent. Ouverture et franchise. Aucune forme de vanité. La parfaite simplicité et la spontanéité rayonnent la sympathie. La volonté impulsive, active, ardente, indépendante, est capable de résolution et de fermeté, mais la persévérance et la suite dans l'action sont médiocres. L'humeur est un peu variable mais pas désagréable jamais.

MILLIONS D'ARLEQUINS.—Elle est un peu frivole, sentimentale et romanesque, avec un souci de plaire qui ne l'abandonne jamais et qui nuit à la

Suite à la page 5

PENSÉES ET MAXIMES

Les grandes amoureuses sont aussi rares que les grandes pénitentes. Ceux qui connaissent bien la vie et le monde savent que les femmes ne mettent pas volontiers sur leur poitrine délicate le cilice d'un véritable amour. — *Anatole France.*

* * *

Une femme est franche quand elle ne fait pas de mensonges inutiles. — *A. Fr...*

* * *

On trouve une femme entre mille qu'on ne peut plus quitter. — *A. Fr...*

* * *

Trouver sur la terre une chose plus gaie et plus divertissante à voir qu'un sourire, quand c'est une belle fille qui sourit! Quel chagrin y résisterait? — *A. de Musset.*



— Vous m'en direz tant! Tenez, moi qui vous parle, j'ai été abandonné trois fois par les médecins!
— Ah! mon pauvre ami, vous étiez bien malade alors?...
— Non, je ne les payais pas!...

ETUDES GRAPHOLOGIOUES

Suite de la page 4

parfaite simplicité. Sens pratique nul: habitudes de dépenses superflues. Elle est sensible, délicate, capable d'une tendresse qui ne va pas sans exigences un peu jalouses. Volonté faible, facilement influencée par le milieu, les circonstances et les personnes. Exposée aux emballements et portée à s'illusionner de façon dangereuse. Activité et humeur très capricieuses. Rien de stable, de réfléchi et de sérieux dans cette petite tête de femme un peu en l'air. Beaucoup de vanité l'aveugle sur ses lacunes. Elle adore la toilette et rien n'est trop cher quand elle désire l'avoir. Très inconséquente, elle ne voit plus plus loin que l'heure présente.

LAURENTIENNE.—Très jeune, naïve, crédule, un peu étourdie. Elle est sensible, délicate, et sous des apparences de raideur, elle cache un cœur affectueux et avide d'affection. Elle a un orgueil susceptible, elle est nerveuse et irritable, l'humeur est très variable et pas toujours commode. La volonté est vive, autoritaire, opiniâtre et raide. Quoique très réservée, elle est sincère et elle a même une franchise un peu rude. Activité qui peut dégénérer en agitation; elle est courageuse et ambitieuse. Sautes d'humeur brusques. Plus timide que ceux qui l'entourent ne s'en doutent.

Suite à la page 62



LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418 DIRECTION RÉDACTION ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

2ème Année—No 9 *S'unir pour grandir.* Montréal, 15 juillet 1921

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

SOMMAIRE:



— *Oui, monsieur le docteur, c'est encore un livre sur la médecine: c'est les* Bucoliques *de Virgile...*

L'UNIVERSITE DE MONTREAL

Par MADELEINE

Autour d'une table à thé l'on discutait ferme la question, toute chaude, de l'Université de Montréal. La restauration des vieux mûrs arrachait des paroles de protestation plutôt vives. Il semblait que les promesses étaient mal exécutées, le progrès mal compris, les vœux dédaignés, et que notre université, loin de renaître de ses cendres, se replongeait plus avant dans la pauvreté et la faiblesse. Pourtant, le gros chiffre de quatre millions avait été mentionné par ces dames et ces messieurs, qui, dans le charme d'un cinq à sept, causaient de tout. L'état général des esprits s'était manifesté: les directeurs de l'Université avaient tort de décevoir tant d'espérances, de ne pas aller bravement de l'avant et bâtir, sur des terrains immenses, des édifices majestueux qui attireraient le regard et l'admiration du passant. Seul, un monsieur, à l'œil observateur, avait tout écouté sans rien dire. Aussi, de le voir soudain prêt à parler, arrêta toutes les protestations.

— Alors, vous voudriez d'une maison grandiose, des pelouses et puis des murs, et puis des murs et des pelouses... ?

L'ironie arrêta toutes les réponses.

— Et vous croyez que quatre millions paieraient tout cela? Car vous n'imaginez pas, j'en suis certain, que cette Université ne devrait contenir que des bancs et des pupitres? Vous avez pensé aux laboratoires, aux collections, à la bibliothèque, à tout ce qui constitue l'appareil scientifique, sans quoi une université ne peut produire des hommes de sciences et d'études? En France, les Pasteur et les Branly et que d'autres encore, ont fait leurs expériences dans des bicoques, mais des bicoques où il y avait eu des professeurs, et où l'on trouvait des livres, des appareils, des aides...

Les universités françaises sont fort modestes comme édifices, et pourtant personne ne songera à contester leur importance. La valeur d'une université ne consiste pas, vous le sentez bien, vous qui êtes essentiellement des Français, dans la splendeur d'une bâtisse, mais bien dans la valeur des hommes qu'elle produit. Or, pour produire de tels hommes il faut, tout d'abord, des professeurs, et ces professeurs vous les avez, du moins en grande partie, et ceux que vous n'avez pas encore, l'Université les appellera demain, parce qu'elle est entrée dans la voie du vrai progrès, et que sa direction est trop puissamment intelligente pour reculer devant des réformes. Ainsi, elle devra rejoindre tous les progrès; l'élan est donné, et vous seriez étonnés, Mesdames et Messieurs, de voir avec quelle admirable compréhension de l'éducation moderne, la direction universitaire a orienté son œuvre, et les hommes de sciences dont vous déploriez l'absence dans vos rangs, vous les verrez bientôt surgir, et capables de monter votre pays vers les découvertes nécessaires et les applications utiles.

— Les professeurs! fit quelqu'un, avec une moue peu fière.

— Mais oui, les professeurs! Ignoreriez-vous leur valeur, par hasard? Ne savez-vous pas que la Faculté des Sciences qui vient d'être créée dans l'Université de Montréal compte des savants des plus distingués, et pour n'en nommer qu'un, le directeur des études de la Faculté de médecine qui est un homme remarquable, dont s'honorerait n'importe quelle université au monde? Les laboratoires qu'il organise actuellement sont la perfection dans le genre. Rien n'est oublié, et tout est admirablement monté, combiné, raisonné, et *réalisé*, suivant le verbe si juste que vous avez emprunté à l'anglais, vous, les Canadiens-français, et que vous devriez faire inscrire dans le dictionnaire de l'Académie, pour ajouter encore à la clarté et à la précision de la langue française. A part ce professeur d'une si remarquable valeur, il s'en trouve d'autres: en chimie, en médecine, en droit, en polytechnique et partout, qui sont des hommes d'une compétence absolue. Il ne faut ni les ignorer, ni, encore moins, les diminuer. Quant aux Lettres, vous admettrez qu'en confiant la fondation de cette Faculté à M. Georges LeBidois, l'Université savait ce qu'elle faisait. D'ailleurs, vous aviez encore, ici, des maîtres dont la direction ne peut être qu'admirablement féconde: Monseigneur Gauthier dont le talent émerveille et fascine; M. l'abbé Chartier, ce parfait travailleur intellectuel; M. Edouard Montpetit que tous vous savez apprécier et admirer; et tous les autres: les âmes dirigeantes de votre vie sociale, religieuse, financière et politique, les maîtres de la magistrature, les sénateurs les plus influents et qui sais-je encore... Croyez-vous que cette élite s'est réunie là dans de vains buts, mais qu'elle n'a pas tout pesé, tout réfléchi avant de déclancher le mouvement que vous attendiez d'elle, mouvement qui n'est pas, à ce que j'entends, conforme à vos ambitions, mais qui est vraiment le seul sage, le seul intelligent, le seul progressif dans les circonstances.

Ainsi parla le savant professeur que je ne nommerai pas, mais qui, de France, fut récemment appelé à la direction d'une chaire importante, nouvellement fondée à l'Université de Montréal.

* * *

Cette chaleureuse attestation des mérites de notre Université, énoncée par un homme de science doublé d'un fin littérateur, exprimée sans une restriction, avec la meilleure conviction et la plus sincère loyauté, nous avait rendus tous heureux et fiers. Nous consentions bien à nous débiner un peu, mais nous étions infiniment satisfaits d'entendre une voix, mieux auto-

risée que toutes les nôtres, protester du savoir comme de l'excellence de notre direction universitaire. Puis, pour nous mieux convaincre, il fut convenu que tous nos doutes seraient levés par une visite de l'Université nouvellement installée.

Nous y fûmes reçus par le Docteur Gendreau, le créateur de ces fameux laboratoires que nous n ma ginions pas aussi merveilleusement installés. La vieille Université que nous avions entrevue, avec de larges corridors et de vastes escaliers, semblait s'être soudain rétrécie et rapetissée. L'espace y était mesuré et ménagé... Mais quelle métamorphose, mon Dieu, quelle métamorphose! Au lieu des amphithéâtres tristes et nus, voilà des cabinets merveilleusement outillés, des pupitres pourvus d'un confort ultra-moderne, où tout est mis à la portée de l'élève qui peut observer et travailler, utiliser ses propres observations, chercher ses problèmes, obtenir ses résultats, profiter de toutes les richesses de ces immenses laboratoires, sans que personne ne s'interpose entre lui et l'étude. La physique et la chimie sont splendidement organisées; rien n'y manque de ce qui peut aider et favoriser les études et les recherches. Comme les jeunes gens qui vont passer par notre Université renouvelée, vont donc bénéficier de ces installations qui défient l'ignorance et provoquent le travail! Nous regardons avec admiration celui qui, par son intelligence avertie et ses travaux scientifiques poussés si loin, a acquis la puissance d'organisation qu'il a fallu pour réunir, en quelques mois, tout cet outillage perfectionné qui place l'Université de Montréal au premier rang parmi les universités modernes. Le Docteur Gendreau nous apparaît un savant trop modeste, pour que nous osions le complimenter d'une œuvre qui dépasse de trop haut nos éloges si spontanés et si sincères soient-ils! Tous les étages, autrefois solitaires et muets de notre Université se sont peuplés et animés comme par magie. L'électricité a envahi cette maison tranquille, et ses murs, ses plafonds et ses planchers sont sillonnés de forces vives et productrices. La fameuse salle de conférence a vécu. Saint-Sulpice dorénavant recevra les auditoires des conférences littéraires de l'Université. Tout a été *scientifié, absorbé,* et là-haut après avoir rencontré sur notre route des étudiants anxieux de l'examen final à passer, ou d'autres simplement accaparés par la pensée du cours intéressant qui allait s'ouvrir, nous atteignîmes le cabinet de biologie et d'histologie où nous devions retrouver le plus fervent admirateur de l'Université de Montréal, et le meilleur prêcheur de sa belle et noble cause, M. Dalbis. Ce cours tout nouvellement inauguré est déjà un succès. La science et l'art du professeur l'ont tout de suite fait aimer, et l'importance en a été vite saisie par des élèves intelligents, avides de tout progrès. Nous passons dans le cabinet des préparateurs où une forte odeur d'éther nous prévient que les lapins gris qui viennent d'être inoculés, ont été traités avec compassion, de même que les rats blancs encore étourdis par une récente piqûre. Quelques-unes veulent bien s'attendrir sur le sort des petites bêtes, et M. Dalbis de les consoler de sa fine philosophie: "Ils sont comme les humains qui ont tiré un mauvais numéro dans la vie; ils sont les lapins qui ont tiré le mauvais numéro". La perfection constatée dans les précédentes installations se retrouve dans cette grande salle inondée de lumière, abondamment pourvue d'eau, d'électricité, de tableaux, dont le professeur nous fait apprécier tous les détails. L'exa nen de quelques exhibits d'anatomie comparée, exhibits de fabrications française c'est-à-dire la perfection dans le genre, nous retient et nous intéresse. Puis nous assistons à toute une série d'expériences qui nous passionnent. Nous nous disons alors que bien heureux sont les jeunes gens qui vont fréquenter notre Université renouvelée, modernisée, et montée au plus haut niveau du progrès scientifique. Nous comprenons que les bâtisses ne sont rien, que les professeurs sont tout, et tout également, les moyens d'apprendre offerts à la jeunesse. "Il faut emplir jusqu'à sa plus extrême capacité cette enceinte-ci, et quand les murs éclateront, c'est alors qu'il faudra agrandir et multiplier. Le commencement le voici, et il est merveilleux. Il fallait d'abord créer ceci, pour faire jaillir le reste. Quand l'Université de Montréal aura atteint ses multiples buts, vous comprendrez combien fut sage la décision de ceux qui orientèrent son sort". Ceux-là ne craignirent pas de faire face à l'opinion maugréante et récalcitrante, pour assurer le succès d'une œuvre conçue dans la plus nette intellectualité, et la plus extrême probité éducatrice.

Nous étions convaincus, désarmés. Nous avions honte de nos critiques et de nos téméraires assertions, et nous admirions intensément la puissance créatrice qui préparait à nos fils un tel foyer de science. Nous sentions également qu'un devoir se traçait: celui d'écrire ici, pour tous les mécontents dont nous avions partagé, un moment, les désillusions et la mauvaise humeur, comment noblement et utilement se dépense un argent qui se devait tout d'abord au perfectionnement de nos études universitaires. Plus tard, l'éclatement prédit se manifestera, le nombre de nos hommes d'études se doublera, triplera et plus encore. La beauté de l'enseignement qui sera offert dans notre grande université attirera tous les êtres d'élite, ils en sortiront les savants qui deviendront à leur tour des bienfaiteurs de l'humanité, et l'on ne se demandera pas, lorsque leurs noms voleront de monde en monde, s'ils sont sortis d'une université couvrant une superficie immense, pourvue de tant et tant d'édifices, mais comme pour Pasteur, Currie, Péan, Charcot, Branly et les autres qui sont les gloires des écoles françaises, ils deviendront les gloires de notre chère Université. Et nous aurons prouvé, une fois de plus, que nous savons résister, et que rien ne peut faire que nous ne restions totalement et presque malgré nous... des Latins!

MADELEINE.

PLUS QU'ELLE MÊME! Roman Canadien

Par LUC BÉRARD et J.-ALBERT FOISY

LOUIS DANTIN

Il y a des thèses bâties autour d'un roman, et des romans bâtis autour d'une thèse, mais voici un roman qui est une thèse, et rien de plus. L'intrigue, la psychologie, les faits, les personnages eux-mêmes y sont tellement issus de la thèse, créés sur commande à sa mesure, déterminés et dominés par elle, qu'en vérité ils s'y submergent, et qu'on n'en peut repêcher que des lambeaux. Et, comme thèse, le livre est inattaquable: c'est une revendication modérée et juste des droits de la langue française sur ce continent; c'est plus spécialement un plaidoyer, en faveur des écoles françaises d'Ontario, à peine sorties d'une lutte qui faillit les éteindre, et toujours sous la menace de persécutions futures. On y raconte les menées hostiles, aidées de trahisons fraternelles, qui élaborèrent les lois scolaires de 1913, surtout le fameux règlement XVII qui donnait sournoisement le coup de mort aux écoles bilingues. On y redit les luttes ardentes qui s'agitèrent autour de cette loi, l'inlassable énergie de nos compatriotes disputant le terrain pas à pas, opposant parfois la ruse gauloise à la duplicité orangiste, se faisant eux-mêmes agresseurs et finalement, par la décision des cours anglaises, reconquérant leurs droits de citoyens et d'êtres libres. C'est autour de cette dissertation et de ce récit, pour les rendre sans doute plus vivants et plus savoureux, que les auteurs ont construit un "roman", — et c'est par là qu'ils embarrassent la critique, soucieuse avant tout, dans l'œuvre littéraire, de traits réels, de logique morale et de vérité humaine. Car ce roman, j'en ai grand' peur, a brûlé tout cela sur l'autel des écoles d'Ontario.

Marie-Claire Lemay, l'héroïne, est une jeune fille de Fall-River employée comme dactylographe dans les bureaux de Wallace Reed. Canadienne-française d'origine, elle appartient à une famille qu'un long séjour aux Etats-Unis a détachée peu à peu des traditions natales, et c'est grâce seulement à son éducation chez les "bonnes sœurs" qu'elle possède assez bien sa langue maternelle. Wallace Reed est un industriel jeune, riche, libre de lui-même; comme il arrive de temps en temps, le contact obligé et les dictées fréquentes l'ont mis graduellement en rapport d'âme avec sa sténographe, et l'amour s'est glissé à travers les factures et les envois. Cet amour, à peine soupçonné de la jeune fille, se révèle soudain par une demande en mariage, et c'est sur cet événement que s'ouvre la scène. Wallace va partir bientôt, enrôlé volontaire dans l'armée américaine, et veut auparavant donner son nom à celle qu'il aime. Marie-Claire est flattée, émue; toutefois, avec une belle franchise, elle avoue au jeune homme qu'elle l'estime et l'admire, mais que son cœur, pour le moment, ne va pas plus loin. Or, malgré cela, elle l'accepte. Et voilà déjà l'ombre d'une ombre qui se dessine, n'est-ce pas, sur ce caractère? Car enfin, l'idéal voudrait qu'elle ne promît rien, qu'elle fît attendre. Mais lui est pressé, il insiste, et pour ne pas désobliger elle s'engage à tout risque, faisant sans y songer, un premier accroc aux lois de la "chevalerie" féminine. Ils sont fiancés; ils s'épouseront au retour de la campagne. Voilà Wallace parti; il envoie de France des lettres nostalgiques et tendres, entremêlées, naturellement, de ses impressions guerrières et de la théorie des manœuvres par lesquelles il enfonce les aviatiks. Et Marie-Claire elle-même, à force, comme elle dit, de "se scruter", a reconnu son propre cœur, et elle écrit: "C'est fait maintenant: je puis aujourd'hui vous dire en toute sincérité: Wallace, je vous aime. Je viens à vous sans réserve, prête à consacrer à votre bonheur toutes les puissances de mon être, à me faire, à votre retour, ce que vous souhaiterez me voir devenir. Vous avez mon amour et vous seul pouvez désormais me rendre heureuse." A la bonne heure! ce sont de ces paroles qui comptent, et le pacte est scellé cette fois au bon cachet. Ce qu'elle désire, c'est, d'ici son retour, travailler comme lui pour la cause en se dévouant à la Croix-Rouge ou à telle autre œuvre qu'il désignera: ce sera un moyen d'être digne de lui. Heureux couple! Mais ils ont compté tous les deux sans le P. Theuriet et sans la Sœur Marie des Anges, l'un ancien directeur, l'autre ancienne maîtresse de la jeune fille; et ces deux personnages leur préparent un bien vilain tour. Effet très amusant de la divergence des points de vue! Les auteurs ont cru donner à ces types un rôle glorieux; ils ont voulu en faire des artisans de beauté morale: et pour moi, c'est clair comme le jour, ce sont les "traîtres" de la pièce, les mauvais génies qui vont empoisonner ce bonheur en herbe et brouiller cette pure idylle. Je ne sais rien de plus répugnant que le complot qu'ils organisent pour arracher cette jeune fille à son fiancé, lui faire violer sa parole, briser son avenir d'épouse et finalement lui gâcher sa vie. Leur conduite m'apparaît comme une immixtion effrontée dans les affaires d'autrui, une supercherie basse tramée aux dépens d'une âme suggestible et faible. C'est que ce mariage d'une canadienne avec un américain "ne sourit pas" à la mère des Anges, bien qu'elle "n'en laisse rien paraître"; et le P. Theuriet "partage ses craintes", tout en conseillant une prudente "réserve". Ils "se bornent à prier Dieu secrètement d'intervenir": lisez qu'ils se disposent à intervenir eux-mêmes très activement. Or, quoiqu'on pense en théorie de ces unions inter-raciales, de quel droit ces deux étrangers, sans invitation aucune, viennent-ils se fourrer dans une question aussi intime? Au nom de quelle morale et de quel savoir-vivre entreprennent-ils de la diriger? Remarquez qu'ils ne tiennent aucun compte de cette foi librement jurée, de cet amour splendidement honnête, du fait que ce jeune homme possède les plus hautes qualités, des avantages uniques de ce mariage pour Marie-Claire, de l'hommage à la race impliqué dans le choix de cette canadienne par ce Yankee; tout cela cède à je ne sais quelle loi de leur façon, inhumaine et féroce, en l'espèce même déshonorante: — mais en tout cas, en quoi cela les regarde-t-il? Ils agissent néanmoins, mettant en œuvre un patelinage fuyant et louche qu'on dirait emprunté aux caricatures ecclésiastiques de Ferdinand Fabre. D'abord ils détournent leur protégée de s'occuper des œuvres de guerre (conseil par lui-même assez étrange); ils lui font accepter de préférence l'emploi d'assistante laïque dans le pensionnat même des religieuses, où ils l'auront mieux sous la main. Sous couleur de littérature, d'histoire, de patriotisme, ils la forment gentiment à d'autres pensées, à d'autres intérêts que ceux de sa future famille. Ses lettres à son fiancé "commencent à porter la trace de cette mentalité nouvelle", et la religieuse "en éprouve une joie profonde." Puis viennent des suggestions discrètes: "L'aimez-vous vraiment tant que cela?" Et elle

répond: "Oh! oui, Mère, je l'aime!" Mais elle a senti passer entre elle et son ancienne maîtresse "un nuage" qui la fait souffrir. Et tout ceci prépare la grosse pièce du complot, le piège définitif où l'innocente va se laisser prendre. Il s'agit d'une lettre, mystérieusement annoncée comme d'une importance extrême, que la Mère vient de recevoir et qu'elle désire communiquer à la jeune fille. Et c'est par là, par cette mauvaise porte, que les écoles d'Ontario vont entrer dans l'œuvre; non pas comme un grand but proposé pour lui-même, de conviction et d'enthousiasme, mais comme un faux prétexte pour faire rater une "union mixte." Cette lettre est d'une sœur de la religieuse résidant à Blue Hill, un centre où les écoles françaises ont à subir de violentes attaques. Elle déplore le danger qui menace notre culture nationale, le fanatisme des adversaires et le nombre trop restreint des défenseurs, surtout la pénurie d'institutrices zélées et capables pour faire face aux exigences de la lutte. Et la Mère, "d'un ton dégagé", en accentue les points saillants, laissant entendre comme il serait beau de se consacrer à une telle œuvre. Marie-Claire est d'abord abasourdie, offusquée même; puis la suggestion mûrit et l'obsède au point que, donnant tête baissée dans le panneau, elle se décide à aller consulter le P. Theuriet. On devine ce qui résulte de cette conférence. Le Père a beau y déployer toute une mise en scène, entrer, "rejetant en arrière le capuchon blanc dont il aime à se coiffer",..."écouter l'exposé attentivement, les mains croisées sous le scapulaire," puis se délivrer "en se redressant" d'un peu compromettant oracle: "Si vous êtes sûre de vous il n'y a pas à hésiter;" on sait parfaitement que tout est réglé et bâclé d'avance. Avant même de s'en rendre compte, Marie-Claire se voit enchaînée, bénie et emballée pour Ontario. Elle part, en dépit de sa famille qui proteste, n'y comprenant rien, et à l'insu de son fiancé qui, pendant ce temps-là, occupé d'elle seule et brûlant de la revoir, mitraille les boches éperdument.

Viciées de cette tare originelle, les pages qui suivent n'ont plus pour nous l'intérêt sympathique et franc qu'elles réclameraient par elles-mêmes. Elles décrivent pourtant assez bien un chapitre émouvant de notre histoire contemporaine. Nous y suivons les phases de cette résistance aux lois scolaire dont le souvenir reste pour les nôtres une vivante leçon d'énergie; les édits prohibitifs qui se multiplient et qu'on méprise; les menaces effarées et vaines des inspecteurs officiels; le siège en règle des écoles par les commissaires, pour un temps maîtres de la place, mais délogés bientôt par le contre-assaut furibond des mères de familles: incidents parfois dignes d'un nouveau *Lutrin*, et où l'indignation se dissout dans le rire. Marie-Claire joue dans ce combat un rôle courageux et digne: elle se pasionne pour la cause et la sert sans se ménager. Le jugement du Conseil Privé intervient enfin, consacrant le droit à la vie des écoles françaises. C'est pour l'institutrice la victoire qu'elle a cherchée: ce devrait être la fin de la tâche bravement remplie. Les canadiens d'Ontario peuvent désormais se passer d'elle: d'autres jeunes filles libres d'elles-mêmes seront prêtes à la remplacer et à parfaire son œuvre avec moins de tension ardue. Les auteurs vont sans doute renouer l'autre lien de leur héroïne, la montrer à présent grande par la constance du cœur, la remettre aux bras du soldat qui la réclame et à qui elle appartient. Eh bien! non: envoûtés eux-mêmes, semble-t-il par le P. Theuriet, ils commettent la suprême bêtise de la peindre finalement et délibérément infidèle; ils l'enlisent sans espoir dans cette obliquité morale qu'elle a côtoyée trop longtemps; ils en font le monstre haïssable et vulgaire de la femme qui triche en amour. Et toutes les formes qu'ils y mettent, toute la casuistique dont ils entortillent cette déchéance, la rendent seulement plus pitoyable en la faisant moins décidée, moins ouverte. Tandis que le bel aviateur croit en Marie-Claire comme en Dieu, et qu'après l'armistice signé, il exulte à l'idée de la réunion prochaine, les lettres de sa fiancée dégringolent à vue d'œil toute l'échelle du thermomètre sentimental; elles exsudent l'embarras d'un revirement inexplicable, mal déguisé sous les protestations et les formules. L'épouse future n'y parle plus que des écoles d'Ontario: elle laisse assez clairement entendre que toute son âme est là: "Cultiver ces jeunes intelligences, provoquer leur épanouissement, les meubler tout au moins des connaissances utiles, est une fonction honorable et utile à la société tout entière. Lorsqu'on atteint non seulement les intelligences des enfants, mais leurs cœurs, leurs âmes toutes neuves, et qu'on peut, en quelque mesure, les façonner, les pousser au bien, ce n'est plus un travail ingrat, c'est une mission admirable. Mieux encore, lorsqu'il faut défendre l'âme de ces enfants, etc., etc." Comme tout ça doit intéresser l'amoureux Wallace! Mais ce qui le rassure c'est que malgré tout elle affirme et répète n'avoir pas changé: "Je n'ai rien dit, rien fait qui pût signifier de ma part une reprise..." "Je pense toujours à vous avec la même émotion profonde et très douce"... "Revenez bientôt, mon Wallace, revenez aussitôt qu'il vous sera possible, *et vous me retrouverez telle que vous m'avez quittée*." Et c'est là un cruel mensonge, car en fait son cœur s'est repris: elle médite en secret d'esquiver sa promesse, et, comme le disent les auteurs: "un autre amour a prévalu."

Enfin arrive la scène culminante, la "scène à ne pas faire," et qui est faite, hélas! la rencontre des deux fiancés, entrevue pénible et honteuse où la jeune fille se voit acculée à elle-même, où elle patauge et s'enfonce dans son aveu comme dans une mare, où elle persiste quand même désespérément dans le subterfuge et l'équivoque: "Des promesses que je vous ai faites je ne reprends rien, et, *si vous en exigez l'accomplissement, je ne vous résisterai point*... Mais, voyez-vous, mon ami, j'ai découvert ici de nouveaux horizons: l'œuvre dont on m'*y* a jugée digne est, malgré son apparente infériorité, tellement noble, tellement grande, etc. "Tout cela sans une larme, sans un brin d'émotion, comme si elle enseignait la grammaire! Elle "ne renie aucun de ses engagements," oh non! mais s'imagine-t-elle de bonne foi qu'elle avait promis son corps sans son âme, et que l'homme qui la veut peut se contenter de son squelette? "Dites un mot, et je vous suivrai". Ce mot, naturellement Wallace ne le dit pas, et le roman s'effondre ainsi dans le faux et l'absurde.

C'est fort dommage, car le but même du livre s'en trouve amoindri; les écoles d'Ontario y perdent une part de sympathie, car on n'aime pas une cause qui se défend par ces moyens. On se reprend vite, il est vrai, en songeant que le P. Theuriet, la Mère Marie des Anges, et Marie-Claire elle-même, sont des êtres de pure fiction; et l'on s'en félicite comme de sortir d'un mauvais rêve. Vive l'école française! Mais n'en faisons pas un Moloch avide d'holocaustes, et que seules des vierges consacrées soient dignes de servir. Puisse-t-elle trouver toutes les institutrices qu'elle réclame sans leur imposer des tortures morales se dénouant en trahison!

Le vrai héros de ce roman, c'est Wallace Reed. Lui n'a blessé ni déçu personne; il a su rester à la fois le soldat fidèle d'une grande cause et le gardien d'un loyal amour.

Et s'il y a une grandeur dans tout sacrifice, c'est le sien qui l'emporte parce qu'il est sans compensation; bien plus que l'autre il nous émeut et domine tout le livre.

J'ai dit sans réticence mon impression intime à la lecture de ce récit: je n'en puis séparer mon opinion littéraire, car la vérité artistique et la vérité humaine ne font qu'un. L'œuvre qui moralise contre nature, qui dédaigne ou ignore les lois fondamentales du cœur, qui fausse la logique des sentiments, et des caractères, est par là même une œuvre manquée. Néanmoins, il serait injuste de refuser à ces pages toute espèce de mérite. Elles ont une certaine simplicité de bon aloi, une certaine aisance agréable dans l'exposé des faits quand ceux-ci ne répugnent pas par eux-mêmes. Elles dénotent de l'observation dans le tracé des scènes et le groupement des détails. Leur caractère tout spécial de thèse en action, de dissertation mimée, excuse des longueurs didactiques qui dépareraient un conte pur et simple. Elles font de l'amour des deux jeunes gens une peinture un peu froide mais, au début du moins, attachante. Elles décrivent, çà et là, de jolis tableaux, comme celui de Québec vu du glacis de la citadelle:

> Derrière elle, la ville, d'où surgissait le donjon tout proche de la porte St-Louis... semblait pousser ses maisons à l'assaut de la colline; au delà c'était la rivière St-Charles, la côte de Beaupré d'où elle avait, la veille, contemplé le rocher de Québec tout ruisselant de lumière, dressant dans la nuit sa gigantesque silhouette pareille à l'étrave lumineuse d'un énorme et féerique vaisseau. En cette fin d'après-midi elle dominait ce même rocher, et à ses pieds le Saint-Laurent, élargi encore par la marée haute, mmense ruban d'argent où flamboyaient les rayons obliques du soleil, s'étalait depuis le lointain horizon... Dans cette immensité les quais, les chantiers, les entrepôts, les pontons, les navires, tout cela passait inaperçu. Le cadre était trop vaste et, parmi ce prodigieux décor, Marie-Claire évoquait la grande épopée de sa race, épopée ayant eu pour témoin le grand fleuve, si beau, si majestueux, que ses flots paraissaient charrier de la gloire.

Ailleurs, par contre, on souhaiterait souvent un style plus serré, une syntaxe plus élégante. Les phrases suivantes, entre autres sont d'une diffusion très maladroite et d'une musique atroce. Essayez de les lire à haute voix, si vous en doutez:

> Les Franco-Américains, pour employer le titre auquel tu tiens, n'oublient-ils pas un peu le passé? Emportés par le tourbillon des affaires matérielles, nous nous américanisons, mais la seconde partie du titre que nous nous sommes donnés prévaut sur la première, et plus nous sommes Américains, moins nous sommes français. Notre langue n'a-t-elle pas pour nous une utilité immédiate de succès, par la supériorité qu'elles nous vaut en toutes circonstances, à nous bilingues, sur ceux qui ne parlent que l'anglais?

Mais la forme, je l'admets, est ici secondaire. Le grand tort des auteurs, c'a été de bâtir leur livre sur une maxime aussi fausse en art qu'en éthique: La fin justifie les moyens; ç'a été de nous demander deux efforts impossibles: celui d'accepter la rouerie et le faux-fuyant comme instruments de grandeur morale, et celui de placer les écoles d'Ontario, toutes chères qu'elles nous soient du reste, au dessus des droits innés et des devoirs du cœur.

Voyons quelle eût pu être une solution moins inhumaine. La Mère Marie des Anges eût été une de ces religieuses bonnes fées (et il en existe) qui, ayant renoncé pour elles-mêmes au bonheur terrestre, font néanmoins tout ce qu'elles peuvent pour l'assurer aux autres. Le P. Theuriet eût été modelé sur le type aimable d'un abbé Constantin ou des curés de Jean de la Brète. Ils eussent engagé Marie-Claire dans la guerre des écoles pour l'associer à l'autre guerre qui absorbe en même temps son fiancé. Les deux jeunes gens eussent ainsi, chacun à leur façon, lutté contre la tyrannie. Ayant défié et battu, lui les boches, elles les orangistes, ils se fussent retrouvés avec une tendresse plus forte où se fût mêlé quelque chose de la camaraderie du champ de bataille. Le P. Theuriet eût béni leur mariage d'un grand geste dominicain, et la Mère des Anges eût souri sous sa coiffe immaculée.

S'il y fallait une fin tragique, Wallace fut revenu, les poumons consumés d'un gaz mortel; il fût mort dans les bras de Marie-Claire; et celle-ci fût alors retournée à ses chères écoles, leur faisant de sa vie l'offrande résignée et courageuse, vraiment consacrée alors par la fidélité à un grand deuil.

Et si l'on voulait à toute force faire de l'œuvre un sermon contre l'"union mixte", eh bien! Marie-Claire devait renoncer à Wallace *avant* de s'être promise. Mais, alors, pour justifier cette abnégation, il eût fallu invoquer la théologie, à laquelle je n'entends rien.

LOUIS DANTIN.

PENSÉES

Les gens qui aiment à plaire prêtent en quelque sorte à autrui le reflet de leur propre amabilité, jusqu'au jour où ils s'aperçoivent brusquement qu'ils ont toujours été seuls à faire tous les frais de bonne grâce.

* * *

Contrairement à l'hypothèse courante, le pessimiste philosophique est souvent de nature très gaie, parce qu'il a le plaisir de trouver à chaque pas la justification de la mauvaise opinion qu'il a des hommes. — ALBERT GUINON.



LE LAC CACHE vu de Skymount, Parc Algonquin, Ontario. — Sur le réseau du Grand Tronc.

Edmond et Jules De Goncourt

Par ARTHUR BEAUCHESNE

Les Goncourt ont donné une forte impulsion à la langue française. Ils ont eu l'audace de se révolter contre le vocabulaire, qu'ils trouvaient insuffisant. Leur *écriture artiste* fait époque. Personne avant eux n'avait osé se départir systématiquement du vocable des classiques.

Le parler de la France, au XVIe siècle, n'était encore qu'une accumulation incohérente d'expressions créées par "les caprices de l'usage, la vieille malice gauloise, l'intempérance de l'imagination et les emprunts au latin, au grec et à l'italien," sorte de bric-à-brac verbal où tout était entassé sans ordre, où la pensée s'enchevêtrait en des longueurs et des allures indécises. Une rénovation se fit dans les cent ans qui suivirent. Les génies qui ont illustré le XVIIe siècle, LaFontaine, Bossuet, Fénelon, Racine, Corneille, Mme de Sévigné, Molière, La Bruyère, Despréaux ont épuré le français qui sous leurs plumes est devenu solennel, harmonieux et policé. Mais leur succès domina trop longtemps la littérature. Deux siècles de purisme outré en furent la conséquence. Le Dictionnaire de l'Académie condamna les néologismes. La langue évolua lentement. Au XVIIIe siècle, le vocabulaire s'appauvrit. Le style de la Révolution est classique. Chateaubriand et Lamennais ouvrent le XIXe siècle avec les mots du XVIIe.

Vers 1850, la langue française jouissait avec calme des richesses qu'elle devait aux novateurs du XVIIe siècle, et si personne n'était venu troubler sa quiétude, il est assez probable que Maurice Donnay alignerait ses phrases comme Ozanam, et Rostand aurait fait *Cyrano* dans le style du *Malade Imaginaire*. On écrivait alors le dictionnaire à la main, comme ces élèves de versification qui, à l'aide d'un gradus, remplissent avant déjeuner une page de soi-disant poésie latine. Encore un siècle de cette ankylose et le français tombait probablement au rang des langues mortes, parfaites à l'usage des religions dont les dogmes et les rites trouvent une force énorme dans leur immutabilité d'expression.

Les littératures ont leurs tempéraments, leurs fatigues, leurs impatiences, comme si, au lieu d'être formées par des milliers d'écrivains, elles ne l'étaient que par un seul. Elles ont aussi leurs réveils, leurs réactions. A un moment donné, alors qu'un cerveau tout spécialement organisé est nécessaire, on le voit surgir, depuis longtemps il existe, l'air ambiant a soulevé son indignation, et il est tout armé déjà pour rendre aux lettres le service dont elles ont besoin. Généralement, un tel homme va trop loin. Il suscite de violents débats, on le traite d'halluciné, il passe pour un fanatique. Cinquante ans après, la plupart de ses idées sont admises, on lui élève des monuments, on donne son nom au système qu'il a préconisé et il prend place parmi les personnages célèbres. Tels furent Edmond et Jules de Goncourt.

Ces romanciers réalistes attaquèrent la littérature de 1851 avec un sans-gêne scandaleux pour les traditionalistes qui s'arrogeaient le monopole du style. Ce sont les ancêtres des symbolistes, des décadents, des cubistes et des autres malades littéraires qui ont apparu sur la fin du XIXe siècle et au commencement du XXe, qui n'ont fait que passer et sont à peu près tous revenus de leurs exagérations; mais ce sont aussi les aïeux des grands artistes du style qui ne craignent pas aujourd'hui de suppléer aux termes qui leur manquent par des inventions logiques et conformes au génie français. Ils n'avaient qu'un but, un seul: reproduire la réalité avec exactitude. Ils ont lancé le style du naturalisme. Ils voulaient assouplir la langue française pour qu'elle se prêtât à la reproduction adéquate de la sensibilité humaine. Ils ont rompu la tradition, et ce n'a pas été sans succès, car ils ont parfois réussi à traduire les nuances et les subtilités de la pensée.

Ces deux frères, qui ne se marièrent pas, écrivirent en collaboration pendant vingt ans. Jules, le cadet, né en 1830, mourut en 1870; Edmond, né en 1822, vécut jusqu'en 1896. Leur œuvre est considérable. Elle comprend quarante huit volumes dont la plupart sont des romans dans lesquels ils s'évertuent à photographier des types et des caractères, sans souci de la bonne tenue. Leur psychologie a le ton de la science. Ils étudient une âme avec le tempérament d'un professeur d'anatomie. Ils ne laissent rien deviner.

Dans leur *Journal*, qui comprend neuf volumes, on trouve un peu de tout: des anecdotes sur leurs contemporains, de la critique d'art, des observations originales sur les faits les plus ordinaires de la vie, des appréciations politiques, des recettes culinaires, du persiflage, des vulgarités et des blasphèmes. Ils ne respectent rien ni personne.

> Ce journal, disent-ils dans leur préface, est notre confession de chaque soir, la confession de deux vies inséparées dans le plaisir, le labeur, la peine, de deux pensées jumelles, de deux esprits recevant du contact des hommes et des choses des impressions si semblables, si identiques, si homogènes, que cette confession peut être considérée comme l'expansion d'un seul *moi* et d'un seul *je*.

Ce journal commence le 2 décembre 1851 et se termine le 30 décembre 1895. Il fut continué par Edmond après la mort de Jules et s'étend donc sur une période de quarante-quatre ans, durant lesquels ont vécu les maîtres de la littérature moderne. Victor Hugo, Sainte-Beuve, Flaubert, Balzac, Renan, Mérimée, Théophile Gautier, Alphonse Daudet, George Sand, les Dumas, Paul de Saint-Victor, se rencontraient avec les Goncourt, la plupart du temps au diner Magny que les Goncourt, Sainte-Beuve et Gavarni avaient fondé et où ils discutaient tout ce qui leur passait par la tête. Le soir, en rentrant, les Goncourt écrivaient ce qu'ils avaient trouvé de plus intéressant. Ils nous fournissent ainsi de précieux traits de caractère qui parfois nous donnent, des grands écrivains, une autre idée que celle que nous aurions pu avoir en les jugeant par leurs écrits. Le tout est assaisonné de beaucoup d'esprit et de crudités vraiment amusantes. Ils s'évertuaient à dire la vérité absolue sur les hommes et les femmes rencontrés dans leur existence.

Nous connaissons, par exemple, Balzac, l'immortel auteur de la *Comédie humaine*, ce romancier géant dont Brunetière a dit: "Si l'on peut dire de Molière qu'il était non seulement le plus grand des auteurs comiques, mais "la Comédie" même, on peut dire de Balzac qu'il a été, non seulement le plus grand, le plus fécond et le plus divers de nos romanciers, mais "le Roman" même, et... en le disant on ne dit rien que d'absolument et d'exactement vrai." Eh bien, les Goncourt nous rapportent que le dessinateur Gavarni, étant obligé d'aller à Bourg avec ce ro-

mancier de génie, en avait honte et était obligé de lui répéter à tout moment:

Voyons, il s'agit d'une chose grave, Balzac, il faut être convenable pendant les quelques jours que nous sommes ici." Un jour il ne put s'empêcher de lui dire: "Ah, ça, Balzac, pourquoi n'avez-vous pas un ami... oui, un de ces bourgeois bêtes et affectueux, comme on en trouve... qui vous laverait les mains, mettrait votre cravate, enfin qui prendrait de vous le soin que vous n'avez pas le temps."... "Oh, s'écria Balzac, un ami comme ça, je le ferai passer à la postérité.

On est porté à croire que Voltaire a été vénéré par tous les libres-penseurs du XIXe siècle. Sait-on que la vie et les œuvres de cet homme ne les émerveillaient pas tant que ça? Une chaude discussion s'éleva à son sujet chez Magny entre les Goncourt d'un côté et Sainte-Beuve de l'autre.

Les premiers ne reconnaissaient à Voltaire que la valeur d'un vulgarisateur, d'un journaliste, rien de plus, joint à de l'esprit, si vous voulez, mais de l'esprit pas d'une haute volée... Son théâtre, ose-t-on en parler?... son histoire, c'est le mensonge et la convention pompeuse et bête de la plus vieille histoire... sa science, ses hypothèses, un objet de risée pour les savants contemporains! Enfin, la seule œuvre pour laquelle il mérite de vivre, son *Candide*, c'est du LaFontaine en prose, du Rabelais (ici une épithète obscène). Tout le monde tombe sur les Goncourt, et Sainte-Beuve finit par déclarer que la France ne sera libre que lorsque Voltaire aura sa statue sur la place Louis XV. Et Voltaire amène chez Sainte-Beuve un éloge de Rousseau, dont il parle comme un esprit de sa famille, comme un homme de sa race, éloge qu'un brutal coupe par ces mots: "Rousseau, un laquais, qui"... (ici une expression grossière).

Renan, devant cette violence de la pensée et du verbe, un peu effarouché, reste à peu près muet, curieux pourtant, attentif, intéressé, buvant le cynisme des paroles, ainsi qu'une femme honnête dans un souper de filles.

Flaubert, l'auteur de *Madame Bovary*, *Salammbô*, *Bouvart et Pécuchet*, a été, quoique un peu lourd, l'écrivain le plus châtié de son temps, mais il travaillait avec une lenteur énorme. Le *Journal* raconte, sous la date du 1er septembre 1876, que

Pendant les deux mois précédents où Flaubert était resté *chambré*, la chaleur lui avait donné comme une ivresse du travail, et qu'il avait travaillé quinze heures tous les jours. Il se couchait à quatre heures du matin et s'étonnait de se trouver à sa table de travail quelquefois à neuf heures. Un buchage coupé seulement de pleines eaux dans la Seine. Et le produit de ces neuf cents heures de travail est une nouvelle de trente pages.

On a créé une certaine légende autour de cette difficulté que Flaubert éprouvait à écrire. Il passa sept ans sur le manuscrit de *Madame Bovary*, un roman de 400 pages. Il prenait plaisir à se vanter de sa lenteur. Il exagérait peut-être. Jules Lemaître, dont l'opinion en ces matières est un bon guide, disait à ce propos dans une conférence du 23 janvier 1913:

Cette façon de travailler est bien étrange. J'ai beaucoup de peine à comprendre qu'on puisse réellement mettre huit jours et huit nuits à écrire cinquante ou soixante lignes. Ce degré de difficulté dans le travail me paraît surnaturel. Bref, j'ai de la méfiance, j'en ai surtout quand je considère avec quelle aisance Flaubert écrivait à ses amis, en une matinée, des lettres de vingt pages, qui sont déjà vraiment d'un style assez poussé. En réalité, il était très flâneur, peut-être très paresseux, quoiqu'il dise. Bouquiner au hasard, à travers une vaste bibliothèque, s'étendre sur son divan et y fumer d'innombrables petites pipes de terre en songeant vaguement à la page commencée et en ruminant des épithètes, c'était là, probablement, ce qu'il appelait travailler "comme un nègre". Il a pu lui arriver d'exagérer son angoisse, son acharnement douloureux sur les mots et les syllabes, car il y avait du Tartarin chez lui, comme chez beaucoup de Normands, et, d'autre part, je suis persuadé qu'il prenait souvent le rêve, la vague poursuite de l'idée parmi la fumée du tabac pour un travail réel. Ainsi s'explique que, n'ayant pas autre chose à faire et vivant dans une solitude presque complète, il ait pu passer cinq ou six ans sur chacun de ses livres. Il est vrai qu'ils n'en valent que mieux, Et c'est bien pour avoir été faits lentement, mais non, comme il le croyait, sur un chevalet de torture et parmi des sueurs d'agonie.



Grand Pré n'est plus le village aux maisons basses, couvertes de chaume et alignées le long de rues bordées de saules, tel que nous l'a décrit le poète d'Evangéline. Il ne se dresse pas non plus sur la lisière de l'immense plaine reconquise à la mer par des digues et des jetées, cette plaine à laquelle le village dut à l'origine sa charmante appellation. Ce n'est aujourd'hui qu'un hameau de quelques maisons, dispersées parmi les collines et les vergers, un peu à l'est de l'ancien Grand Pré des Acadiens, auquel il ne ressemble guère que par le nom.

Flaubert était tout d'une pièce, comme le prouve l'épisode de son amour avec Mme Colet. Le journal des Goncourt nous rapporte ceci sous la date du 21 février 1862:

> Nous dinons avec Flaubert chez les Charles Edmond. La conversation tombe sur les amours avec Mme Colet... Il avoue qu'il l'a aimée avec fureur, cette femme; si bien qu'un jour il a été tout prêt de la tuer, et si près qu'au moment où il marchait sur elle, il a eu comme une hallucination de sa poursuite: "Oui, oui, j'ai entendu craquer sous moi les bancs de la cour d'assises." Il ajoute qu'un de ses grand'pères à épousé une femme du Canada. Il y a effectivement chez Flaubert du sang de Peau-Rouge avec ses violences.

Lorsque les Goncourt se pressaient le cerveau pour atteindre la dernière analyse d'une idée, ils avaient beau repasser tout le vocabulaire connu, ils n'y trouvaient pas les mots qui rendissent leurs pensées. Ce n'était certes pas par ignorance, mais la langue ne s'était guère jusque-là tenue au courant des multiples impressions qui avaient graduellement envahi le cerveau français. A une vie nouvelle, il fallait une langue plus souple, plus riche, plus expressive. Alors, ils inventaient, se faisaient un langage à eux. La plupart de leurs innovations ont été mises de côté, mais un bon nombre sont restées et surtout leur genre a été suivi amplement par les deux ou trois générations qui leur ont succédé. Voici quelques-unes de leurs inventions: *Obscurant* le public; nuits *insomnieuses;* l'*insenséisme* d'une chose, cette *en allée de soi-même* que donne la nuit; l'aspect *cimetiéreux* des campagnes; un visage comme *galuchâtisé* par l'alcoolisme; les mémoires de Banville sont l'*optique* de l'*hyperterrestre funambulesque*, l'abattoir est le *souffroir* de la bête; il *neigeote;* un paresseux *lazzaronisme* d'âme; arriver à une entière *déréliction;* un général *élégantissime;* un recueillement *bonnet de coton;* habits *couleur désespoir d'opale* et *ventre de puce en fièvre de lait*.

Le *Journal* contient de fameux portraits des écrivains célèbres de l'époque. On y constate un art nouveau, un genre de description rapide, instantané, visible. Les Goncourt donnèrent eux-mêmes à leur style le nom d'*écriture artiste*. Ils voulaient, au moyen de combinaisons éclatantes, produire des images vives et inoubliables. Voici comment ils nous présentent Alexandre Dumas père:

> Ce soir (le 1er février 1865), chez la princesse (la princesse Mathilde) une *tablée* d'hommes de lettres, parmi lesquels est Dumas père: une sorte de géant, aux cheveux d'un nègre devenu poivre et sel, au petit œil d'hippopotame, clair, finaud, et qui veille même voilé, et, dans une face énorme, des traits ressemblant aux traits vaguement hémisphériques que les caricaturistes prêtent à leurs figurations humaines de la Lune. Il y a je ne sais quoi chez lui d'un montreur de prodiges et d'un commis-voyageur des Mille et une nuits.

De Sainte-Beuve ils écrivent:

> C'est un homme petit, rond, court, rustique d'encolure, à la mine campagnarde, une sorte de silhouette à la Béranger. Il a un grand front, un crâne chauve et luisant, de gros yeux à fleur de tête, un nez de curieux, de sensuel, de gourmand, la bouche large au vilain dessin rudimentaire, caché par un aimable sourire, des pommettes saillantes et bombées comme d'énormes loupes. A le voir avec son front blanc, ses joues colorées, la carnation rose et poupine du bas de son visage, on le prendrait pour un bibliothécaire de province viyant dans l'ombre d'un cloître de livres, sous lequel il y aurait un cellier de généreux bourgogne.

Et le portrait de George Sand:

> Mme Sand a un aspect automatique. Elle parle d'une voix monotone et mécanique qui ne monte, ni ne descend, ni ne s'anime. Dans son attitude, il y a une gravité, une placidité, quelque chose du demi-endormement d'un ruminant. Et des gestes lents, lents, des gestes, pour ainsi dire de somnambule, des gestes au bout desquels on voit incessamment — et toujours avec les mêmes mouvements méthodiques — le frottement d'une allumette de cire jeter une petite flamme, et une cigarette s'allumer aux lèvres de la femme. Nous voyons un peu de sa figure, bonne, douce, calme, les couleurs éteintes, mais les traits encore délicatement dessinés dans un teint pâle et pacifié, dans un teint couleur d'ambre. Il y a un fond de ténuité et une fine ciselure dans ses traits, que ne rendent pas ses portraits, qui ont grossi et épaissi son visage.

Il est vrai que cette peinture aux larges coups de pinceau a ses avantages. Elle vous met sous les yeux des traits typiques qui se gravent dans votre mémoire. C'est tout ce qu'ambitionnaient les Goncourt. Ils ne cherchaient que l'effet dans la phrase. Ils désiraient que l'on vit leur pensée immédiatement. Leur idée d'une chose écrite était la même que d'une chose peinte qui fait voir plusieurs détails en un seul coup-d'œil. Mais ils sont allés trop loin. Ils ont oublié que l'homme qui lit ne peut apercevoir sur le papier autant de détails à la fois que l'homme qui regarde un tableau. Dans leur fièvre de vouloir trop montrer, ils ont souvent badigeonné au lieu de peindre. Il leur arrive de décrire les foules par sections, sans s'occuper des êtres vivants qui les composent. Ils s'expriment alors en une langue qui manque de correction. Pour faire le tableau des dévotes se pressant dans une église de Rome, ils nous donnent ce charabia:

> (Madame Gervaisais) seule à être droite devant la statue (elle) se mit à regarder machinalement autour d'elle, dans l'obscurité pieuse, des agenouillements de femmes, leur châle sur la tête, et qui, pliées comme un paquet, se cognaient le front contre le bois d'un banc; des vautrements de paysans enfonçant de leurs coudes la paille des chaises, ne montrant que leurs yeux sauvages où flambait la réverbération des cierges, et l'énorme cloutis des semelles de leurs souliers; un prosternement général, incessant, se disputant les dalles; des gens de toutes les espèces, de toutes les classes, de toutes les figures, des prêtres à fin profil, le menton appuyé sur leurs mains jointes et leurs doigts noués avec le mouvement des donataires au bas d'un vitrail; des prières rampantes de jupes de soie et de jupes d'indienne côte à côte, couchant presque leurs génuflexions par terre; des prières de désespoir qui viennent de quitter le lit d'un mourant où elles ne veulent pas qu'il y ait un mort, des prières enragées de mères qui se cramponnent à un miracle.

Cependant ils travaillaient beaucoup leur style. Edmond dit, en 1895, dans le dernier volume du *Journal:*

> Mon frère était resté un passionné du style, et j'ai raconté dans une lettre à Zola, écrite au lendemain de sa mort, le soin amoureux qu'il mettait à l'élaboration de la forme, à la ciselure des phrases, au choix des mots, reprenant des morceaux écrits en commun, et qui nous avaient satisfaits tout d'abord, les retravaillant, des heures, des demi-journées, avec une opiniâtreté presque colère, ici, changeant une épithète, là, faisant entrer dans une période un rythme, plus loin, refaçonnant un tour de phrase, fatiguant, usant sa cervelle à la poursuite de cette perfection si difficile, parfois impossible à la langue français dans l'expression des sensations modernes.

Nous touchons là au grief des Goncourt contre la langue française. Ils la trouvaient incapable d'exprimer des sensations modernes. Depuis Louis XIV, la France intellectuelle avait été bouleversée. Tout ce qui exerce une influence sur l'esprit du peuple était modifié. On était passé par les encyclopédistes, la Révolution, le premier Empire, la Restauration, Charles X, Louis-Philippe, la deuxième République et l'on était au second Empire. Les modes d'existence n'étaient plus les mêmes. Une distribution plus générale et plus équitable des richesses, le nivellement de la société avaient ouvert de nouveaux horizons à la classe si long-

temps tenue sous le joug de l'autocratie. On ne pensait pas comme autrefois, ou bien l'on pensait à d'autres choses. Or, le langage d'un pays progressif ne saurait rester stationnaire ni se retrancher derrière un exclusivisme dédaigneux. Il doit s'adapter aux situations. Cela est tellement vrai que la même langue n'est pas parlée de la même façon dans des pays différents. Ainsi Emile Faguet a prétendu qu'en dehors de la France, au Canada par exemple, on ne peut parler un français qui ait l'âme, la spontanéité idiomatique, le génie du français de France. La question est pleine d'actualité.

Deux écoles se dessinent en ce moment dans la province de Québec. L'une désire imposer à notre peuple une mentalité exclusivement française; elle veut que nous exprimions toutes nos pensées exactement de la même façon que la classe instruite de la France. Elle tente, pour ainsi dire, de nous déraciner. Elle ridiculise nos expressions de terroir et condamne par avance les mots canadiens-français que la France, faute de les connaître, n'admet pas. L'autre prétend que nous devrions être un peuple tout-à-fait détaché de la France, presque francophobe, que nous pouvons être nous-mêmes les arbitres de notre langage et que le patriotisme nous commande d'adopter un idiome national sans trop nous préoccuper de la pureté de la langue française. Ces deux écoles, à mon sens, vont trop loin. Faire des Canadiens-français une nation plus française que canadienne par le langage, est une impossibilité. Quoi que l'on dise, nos institutions politiques, notre situation topographique, notre climat, notre manière d'envisager les questions religieuses, notre genre de vie, nous donnent un tempérament qui n'est pas celui de la France. Notre cerveau ne fonctionne pas comme celui des Européens; il a ses idées particulières, ses propres points de vue et forcément il se fournit à lui-même un vocabulaire qui peut être correct mais n'être pas encore celui de la France. D'un autre côté, chercher à produire un schisme intellectuel entre notre pays et celui de nos ancêtres, c'est commettre un crime tout aussi atroce que si l'on tentait de séparer de l'autorité papale l'Eglise catholique du Canada. Pour nous en rapporter à Rome quant aux questions dogmatiques et disciplinaires dans le domaine religieux, nous n'en sommes pas moins d'excellents Canadiens. Il me semble que, encore ici, c'est dans le juste milieu que se trouve la vérité. Nous pouvons probablement, grâce à un usage judicieux, induire la France à accepter plusieurs mots d'origine exclusivement canadienne; mais si nous adoptons une langue bourrée d'expressions et de tournures étrangères à la France, si nos écrivains affectent de préférer notre langage à celui des maîtres français, et si, avec cela, nous réussissons à former une littérature, je crains que nous ne soyons relégués dans la même famille intellectuelle que les adhérents du "p'tit nègre," et que les littérateurs noirs de la Guadeloupe ou de Madagascar ne soient beaucoup plus estimés sous la coupole de l'Institut que nos écrivains canadiens. Après tout, il n'y a et ne peut y avoir qu'une seule langue française. C'est celle-là qui est officielle dans notre pays. Nos régionalistes à outrance se sont-ils demandé ce que pourrait faire la majorité du Dominion si, à un moment donné, on découvrait que ce n'est plus le français que nous parlons en ce pays? Tout ira pour le mieux si nos écrivains et nos professeurs s'évertuent à parler un langage aussi correct et aussi moderne que possible; et, s'ils sont forcés, pour atteindre une plus grande clarté, de se servir de canadianismes logiques, qu'ils n'hésitent pas, mais de grâce qu'ils en indiquent par des notes explicatives le sens et l'origine. C'est ainsi que font les auteurs français lorsqu'ils emploient des néologismes. Là, je crois, doit s'arrêter notre ambition.

Personne n'a mieux compris que les Goncourt que la langue est forcément l'esclave de la pensée et subit l'influence des milieux où elle est parlée. Mais à vouloir la rendre trop expressive, ils sont quelquefois tombés dans l'affectation. Ils ont fait école en ce sens qu'ils ont été les premiers à se servir de mots inventés à mesure qu'ils écrivaient. Leurs contemporains, Théophile Gautier par exemple, ont amplement usé du droit de ne pas s'en tenir au dictionnaire. Verlaine est entré dans le mouvement, puis nous avons eu cette génération de décadents qui ont outrepassé toutes les limites.

Les auteurs les plus pondérés ont refusé de suivre les Goncourt dans tous leurs errements, mais reconnaissant qu'en effet on avait jusque-là observé un purisme trop scrupuleux, ils se sont permis certaines libertés. Théophile Gautier réclama un idiome nouveau. Renan s'en tint aux classiques, mais inconsciemment il s'éloigna de ses vieux maîtres, sinon par la tournure syntaxique, au moins par le vocable. Un jour une discussion s'éleva entre eux à ce sujet et Renan se mit à dire qu'il travaillait à ôter de son livre, la *Vie de Jésus*, toute la langue du journal, qu'il essayait d'écrire la vraie langue du XVIIe siècle, la langue définitivement fixée, et qui peut suffire à rendre tous les sentiments.

> "Vous avez tort et vous n'y arriverez pas, riposta Gautier, je vous montrerai dans vos livres quatre cents mots qui ne sont pas du XVIIe siècle... Vous avez des idées nouvelles, n'est-ce pas? eh bien, à des idées nouvelles il faut des mots nouveaux.
>
> Peut-être Saint-Simon et Mme de Sévigné avaient-ils assez de mots qu'ils possédaient en ce temps-là. Ils ne savaient rien, un peu de latin et pas de grec. Pas un mot d'art. N'appelaient-ils pas Raphaël le Mignard de son temps? Pas un mot d'histoire!—pas un mot d'archéologie! Je vous défie de faire le feuilleton que je ferai mardi avec les mots du XVIIe siècle."

La dernière moitié du XIXe siècle fut aussi profitable à la langue que la grande époque de Louis XIV. Dès que l'on se mit à innover on décupla les moyens de s'exprimer. Il s'est rencontré des génies tels que Rostand et Anatole France, latins jusqu'à la moelle, qui ont su combiner le genre classique avec l'écriture artiste et nous ont donné des chefs-d'œuvre français dans une langue à la fois antique et nouvelle plus riche que celle du XVIIe siècle.

Flaubert aussi a méconnu la tradition, mais pas au même point que les Goncourt. On trouve son opinion sur l'art d'écrire dans le journal sous la date du 12 janvier 1860:

> L'art pour l'art, dit-il, en aucun temps n'a eu sa consécration, comme dans le discours à l'Académie d'un classique, de Buffon: "La manière dont une vérité est émise est plus utile à l'humanité même que cette vérité." J'espère que c'est de l'art pour l'art, celà. Et La Bruyère qui dit: "L'art d'écrire est l'art de définir et de peindre." Là-dessus Flaubert nous avoue ses trois bréviaires de style: La Bruyère, quelques pages de Montesquieu, quelques chapitres de Chateaubriand.

Le journal rapporte aussi, à la date du 17 mars 1861, cette déclaration de Flaubert:

> J'ai la pensée quand je fais un roman de rendre une coloration, une nuance. Par exemple, dans mon roman carthaginois, je veux faire quelque chose pourpre. Dans *Madame Bovary*, je n'ai eu que l'idée de rendre un ton, cette couleur de moisissure de l'existence des cloportes.

Les Goncourt ont nié qu'il y eut une tradition de langue. Jules écrivait qu'il n'y a pas un patron de style unique, que le style de La Bruyère, de Bossuet, de Saint-Simon,

de Bernardin, de Diderot, tout divers et dissemblables qu'ils soient, sont des styles d'égale valeur, des styles d'écrivains parfaits. Peut-être. Mais là où Flaubert est le plus artiste c'est quand il nous donne un style purement classique. Là où les écrivains de l'époque actuelle sont supérieurs, ils le sont peut-être pour les mêmes raisons qui nous font admirer les anciens. Tout de même, si la langue ne peut s'exténuer dans l'imitation des vieux chefs-d'œuvre, il lui incombe aussi de conserver son génie latin et d'observer la logique même pour exprimer les sensations les plus finement analysées. "J'ai peur, dit Jules Lemaître, que l'œuvre de MM. de Goncourt, dans ses parties excessives, ne soit une brillante erreur littéraire, une méprise fort distinguée sur les limites nécessaires où doit s'arrêter l'effort des mots, sur la nature et la portée de leur puissance expressive."

Remarquez que le critique dit "dans ses parties excessives." Il ne leur enlève pas le mérite d'avoir été assez audacieux pour déclarer la guerre à ce purisme absurde qui les gênait.

Anatole France fait remarquer que les Goncourt vécurent une vie particulière, spéciale, faite de rigoureuses observations, de dures privations, de pénibles pratiques, comme ces personnes pieuses qui, mêlées à la foule et habillées comme elle, observent les règles monastiques de la congrégation à laquelle elles sont secrètement affiliées.

Edmond de Goncourt mourut en 1896. Par son testament, daté le 16 juillet 1896, il légua toute son immense fortune pour fonder l'Académie des Goncourt afin d'encourager la culture des lettres en assurant l'indépendance d'un certain nombre de littérateurs de mérite qui seraient chargés de récompenser chaque année la plus remarquable œuvre d'imagination en prose — un roman de préférence — publié par un jeune écrivain.

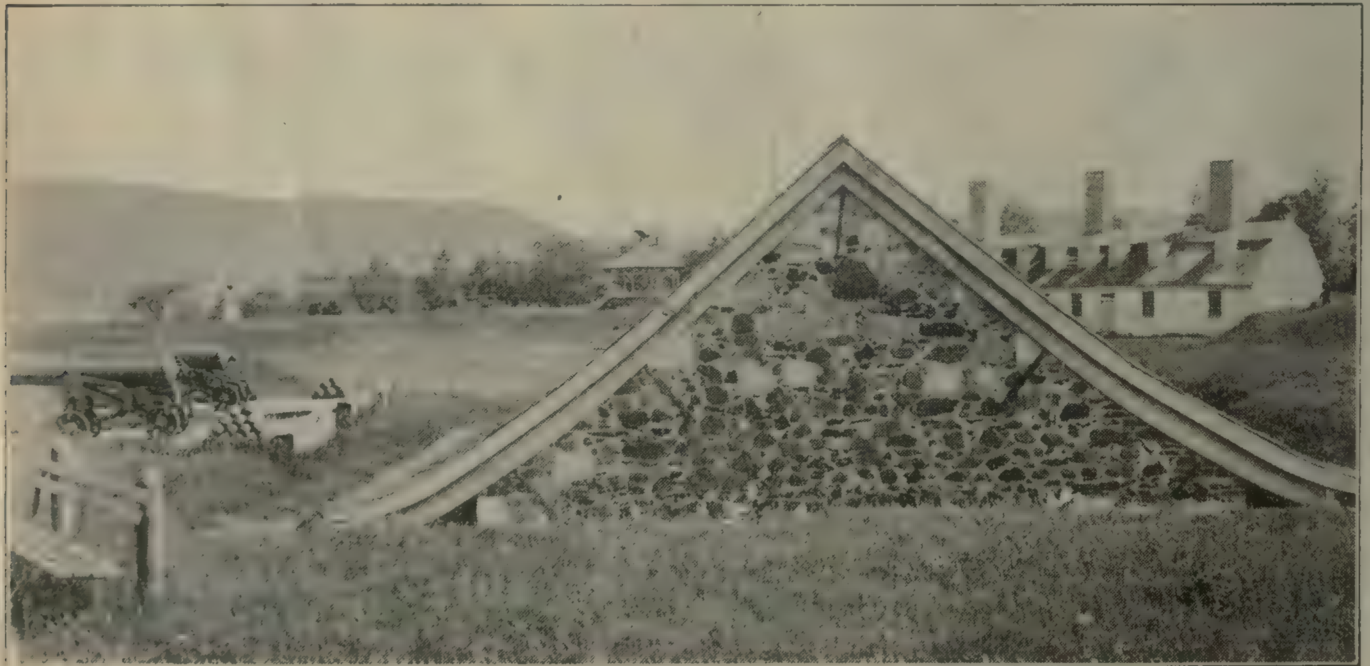
Jusque dans la tombe les Goncourt ont prouvé leur dévouement pour les lettres françaises. Ce furent des artistes sincères qui, d'après Anatole France, ont pris la plume et le papier comme on prend le voile et le scapulaire. Après avoir écrit pendant quarante-cinq ans, avoir bouleversé la syntaxe et s'être créé un style personnel, ils ont laissé une idée dans la littérature, à savoir que la prose peut rivaliser avec la poésie, la peinture, la sculpture et la musique. Ils ont opposé la littérature d'images à la littérature d'idées. Aujourd'hui leur théorie est admise. Pour n'avoir pas imité servilement les classiques du XVIIe siècle, il ne faudrait pas conclure qu'ils sont inférieurs. Comme eux ils ont apporté une contribution notable à la langue française.

> Un vrai classique, dit Sainte-Beuve, c'est un auteur qui a enrichi l'esprit humain, qui en a réellement augmenté le trésor, qui lui a fait faire un pas de plus, qui a découvert quelque vérité morale non équivoque... qui a rendu sa pensée, son observation ou son invention, sous une forme n'importe laquelle, mais large et grande, fine et sensée, saine et belle en soi, qui a parlé à tous dans un style à lui et qui se trouve aussi celui de tout le monde. Un tel classique a pu être un moment un révolutionnaire, il a pu le paraître du moins, mais il ne l'est pas; il n'a fait main basse autour de lui, il n'a renversé ce qui le gênait que pour rétablir bien vite l'équilibre au profit de l'ordre et du beau.

Les Goncourt se sont donné beaucoup de mal pour contrecarrer les habitudes de la langue. Jules est mort incompris. Ce n'est qu'en 1882, avec l'apparition de *la Faustin*, qu'Edmond a pu savourer les joies du succès littéraire. Mais ils sont mieux appréciés aujourd'hui. Léon Daudet leur a rendu justice dans la *Revue universelle* de mars dernier.

ARTHUR BEAUCHESNE.

NOTE. — LA REVUE MODERNE est en vente dans tous les dépots au prix de 25 sous l'exemplaire et de trente sous par la poste.



Fondée en 1604 par M.M. de Monts et Champlain, la ville de Port-Royal, aujourd'hui Annapolis Royal, joua un rôle important dans l'histoire de l'Acadie, et l'on peut encore voir sur les bords de la rivière Annapolis, ce qui reste des anciennes fortifications de l'endroit. Si au cours du siècle dernier, Annapolis perdit de son importance au point de vue stratégique, elle n'en reste pas moins une ville très intéressante à cause des souvenirs historiques qu'elle rappelle et les touristes qui font le voyage au pays d'Evangéline ne doivent pas manquer de s'y arrêter.

LE MALADE IMAGINAIRE

Par YVES LAMONTAGNE

Il y a un malade qui n'est pas à plaindre, c'est le malade imaginaire. Et pourtant, ce pauvre M. Gascon, *explorant sa prison, sondant les murs, secouant les barreaux*, ne fait-il pas triste figure? J'ai beau regarder autour de moi, où trouver les visages piteux; les cœurs tourmentés; les prisonniers à la face blême, aux yeux hagards; les persécutés? Je ne vois, au contraire, que des figures souriantes. Où sont tous ces gens qui cherchent à s'évader? Où sont les malades imaginaires dont parle M. Gascon? Il voit dans les chiffres et les probabilités la preuve *que nous sommes entourés de bourreaux qui visitent régulièrement nos poches*, selon son expression.

Examinons un peu les chiffres que nous soumet M. Gascon dans le numéro de mai de la Revue Moderne. Suivant son calcul, la taxe douanière, en 1920, par tête, était comme suit: — *Québec, $28.00; Alberta, $8.00; Ile du Prince-Edouard, $2.00.* Ce qui prouve que *nous* (Québec) *sommes un peuple vassal qui paye tribut aux conquérants.* Or, ce que M. Gascon ne veut pas reconnaître, c'est que la taxe douanière, répartie par provinces, ne peut être interprétée comme voulant dire que les marchandises en question ont été achetées dans la province, ou que la taxe a été payée par les revenus de la province. C'est un argument qui ne tient pas debout.

M. Gascon sait très bien que l'importation, ou l'exportation, qui se fait par le port de Montréal n'est pas seulement inhérente à la province de Québec, mais au Canada entier. Et pourquoi ne nous a-t-il pas donné en même temps les chiffres pour l'Ontario? La taxe douanière, dans l'Ontario, en 1920, s'élevait à $90,667,987. Avec une population de 2,523,274 cela fait $36.00 par tête, comparé à $28.00 par tête pour Québec. Nos amis de l'Ontario seraient ainsi plus à plaindre que nous! Il est au plus haut degré impossible d'interpréter à la façon de M. Gascon, la taxe douanière répartie par provinces.

Quant à l'installation agricole des démobilisés et aux prêts du Trésor national, si, comparativement aux autres provinces, les prêts à la province de Québec sont peu nombreux, il est facile de comprendre que c'est simplement parce que les démobilisés de cette province qui veulent bénéficier des avantages que leur offre la loi, sont moins nombreux qu'ailleurs. Il n'est pas question de favoritisme là-dedans. Encore une fois, il est impossible de se servir de l'argument de la répartition par provinces. Dans cette question, la population de l'Ontario représente bien, je crois, l'élément qui offusque tant M. Gascon. Or, l'Ontario a reçu pour sa part 1432 prêts, la province de Québec, 457. De fait, il y a eu trois fois plus d'applications dans l'Ontario, 6239 et 2369 respectivement. Si les démobilisés de la province de Québec ne veulent pas bénéficier des avantages qu'on leur offre, c'est leur affaire. Ils n'auraient qu'à demander pour obtenir. M. Gascon a tort de s'imaginer que nous sommes asservis. Il est aveuglé par une croyance obstinée qui lui fait voir tout en noir.

Il ne reste plus que la question de la commission du service civil. En réponse à une question posée récemment au Parlement fédéral, relativement au sujet du nombre de nominations dans la province de Québec, en 1920, on a répondu que 80 personnes avaient été nommées. On a ajouté que "chaque place vacante dans la province a été pourvue par la nomination d'un candidat demeurant dans la province, lorsque tel candidat était disponible et qualifié, etc." On a donné aussi les noms de ces personnes. Lorsque M. Gascon prétend que sur ce nombre, 21 étaient des Anglais, il donne ce chiffre de son propre chef, sans savoir si cela est vrai ou non. C'est une conjecture. Et si cela était vrai, cela prouverait encore une fois que nous ne sommes pas assez actifs. Nous vivons trop passivement.

Vivre, dit-on, c'est combattre. Le plus faible cède la place au plus fort. Le plus fort a conscience de sa supériorité, et en fait preuve. Il a foi en lui-même. Ainsi, pour nous, Canadiens-français, avec plus de talents, plus de vivacité intellectuelle que les Canadiens d'origine différente, aussi bien doués qu'eux au physique, il suffira de déployer un petit peu plus d'énergie qu'eux. Mettons un peu plus de persévérance et de volonté dans une concurrence nécessaire, mais amicale, et nous arriverons à obtenir la position économique et sociale que nous désirons tous. Plus de travail, plus de mérite.

Il y aura toujours des gens qui s'occuperont de probabilités au lieu de s'occuper d'actualités. Ceux-ci établiront au préalable la chute de la monarchie en Angleterre, et cette seule pensée les affecte tellement qu'ils ne peuvent distinguer nettement ce qui se passe autour d'eux. Ils sont comme hypnotisés, et dans leur vision extatique se mêle un Canada tantôt indépendant, tantôt annexé aux Etats-Unis, mais le plus souvent partagé en Etats nouveaux.

M. Gascon, lui, voit grandir, de jour en jour, la nation franco-américaine. Il y a trois mois, il nous disait que *"le Canada anglais, c'est l'Ontario au sud de la vallée de l'Ottawa, ce sont les quatre provinces de l'Ouest, c'est la partie du Nouveau-Brunswick située au sud du Transcontinental, c'est enfin la Nouvelle-Ecosse. Le reste forme un territoire compact, c'est le Canada français ou Nouvelle-France."* Deux mois plus tard, M. Gascon ajoute *le Vermont, le New Hampshire et le Maine*, comme si les Américains céderaient jamais ces trois états. Encore deux mois, et il aura ajouté la Louisiane et les Etats de la vallée du Mississippi.

Pour tout combler, imaginez-vous que *nous serons protégés au sud et à l'ouest par une frontière stratégique formée de massifs montagneux et de larges étendues d'eau.* D'un geste éloquent, M. Gascon proclame l'indépendance d'une nation. Nation sans armée, sans flotte, sans armes. Qu'est-ce à dire? C'est que nos *self-déterministes* opèrent tout ce remue-ménage sans avoir recours aux armes, ce qui est impossible. M. Gascon ne peut émuler ici un Ghandi, qui, aux Indes, remue par la parole des masses sans éducation. Nous vivons dans un pays éclairé où l'ordre n'est pas maintenu par la force des armes.

Le mécontentement est presque toujours une preuve de la faiblesse de la volonté. L'homme qui se met sur la pointe des pieds pour contempler l'avenir, ou celui qui lamente le passé, ne sera heureux que lorsqu'il vivra, comme la nature, dans le présent. Il faut savoir accepter nos compagnons, ainsi que les circonstances, tels que nous les trouvons, et faire le mieux possible ce que nous avons à faire au jour le jour. Trop souvent, nous ne voyons que la surface des choses. Savoir vivre, c'est savoir bien patiner sur cette surface. Il y a toujours moyen de s'entendre avec son prochain; personne n'est insensible au mérite. La patience et le travail vaincront tous les obstacles.

YVES LAMONTAGNE.

UNE PAGE D'HISTOIRE

Banque d'Hochelaga



M. BEAUDRY LEMAN, Gérant général.

Edifice et Bureau-Chef de la Banque d'Hochelaga.



M. J. A. VAILLANCOURT, Président.

L'Honorable Sénateur F. L. BEIQUE, Vice-Président.

Lire l'histoire de la fondation, du progrès et du succès de la BANQUE D'HOCHELAGA, c'est lire une page de l'histoire de la Province de Québec, tellement elle est liée au progrès économique de la Province. C'est en 1873 qu'un groupe de financiers composé de MM. F. X. Saint-Charles, C. Mélançon, J. Leduc, M. Laurent et C. N. Letourneux, obtint une charte pour transiger des affaires de banque. L'année suivante, la banque d'Hochelaga, avec F. X. Saint-Charles comme président et J. S. Paquet comme caissier, ouvrit ses bureaux à l'angle des rues Notre-Dame et Saint-François-Xavier. Elle dût combattre pour son existence, car à peine avait-elle ouvert ses portes que survint la plus terrible crise financière dont le Canada ait jamais souffert et qui dura onze années. Néanmoins, la Banque en sortit plus forte, et, de ce moment, commença sa continuelle ascension. Le 12 juillet 1900, elle dût transporter ses bureaux dans l'Edifice Imperial, 95 rue Saint-Jacques.

De nouveaux, en avril 1915, son progrès incessant l'obligea à se chercher de plus vastes bureaux; l'édifice de la London, Liverpool and Globe Insurance Company, considéré comme le meilleur site dans la partie financière de Montréal, fut acheté et le bureau d'administration de la Banque déménagea dans ces nouveaux quartiers.

N'ayant qu'un seul bureau en 1874, la Banque d'Hochelaga a établi depuis des succursales dans tous les centres agricoles et industriels de la Province de Québec, débordant bientôt de ce territoire dans les autres provinces, jusqu'à ce qu'aujourd'hui ses surccursales se chiffrent à cent soixante et dix, avec en plus, cent cinquante-trois sous-agences disséminées dans tout le Canada. Dans l'intérêt du commerce Canadien, et comme résultat de ses affaires toujours croissantes, des relations furent établies à l'étranger: En Angleterre, en France, en Belgique, en Italie, en Suisse et de nouvelles agences y seront ajoutées chaque année.

Les chiffres suivants, extraits du premier rapport publié en 1875, comparés avec les chiffres du dernier rapport, publié en 1920, sont très intéressants:

1875		1920	
Capital autorisé	$ 1,000,000.	Capital autorisé	$10,000,000.
Capital payé et réserve	408,000.	Capital payé et réserve	8,000,000.
Actif total	1,022,000.	Actif total	75,700,000.

Ces résultats furent obtenus par un travail acharné, la foi dans le succès final et parce que l'institution repondait à un besoin de notre commerce.

La Semaine des Ecrivains Catholiques de Paris

Par R. LAROQUE DE ROQUEBRUNE

Note de la Rédaction. — Dès que parvint au pays la nouvelle que les écrivains catholiques de France se réuniraient dans des séances d'une grande "Semaine", la Revue Moderne adressa à M. l'Abbé Calvet, l'un des organisateurs de ce beau mouvement intellectuel, une formule d'adhésion, et priait en même temps l'un de ses collaborateurs canadiens à Paris, M. Robert La Roque de Roquebrune, de bien vouloir la représenter à cette Semaine des écrivains catholiques français. La Revue Moderne était heureuse de s'associer à ce mouvement patriotique et religieux, et d'attester ainsi de son souci constant de puiser son inspiration et sa direction aux sources les plus pures et les plus fécondes du génie et du cœur de la race. Nos lecteurs liront avec un vif intérêt le compte-rendu de ces séances, littérairement rédigé par M. LaRoque de Roquebrune.

Ayant eu l'honneur d'être délégué par la "Revue Moderne" comme son représentant à la "Semaine des Ecrivains Catholiques" qui a commencé le lundi soir, 16 mai, il m'a été permis de toucher de très près, au cours de ces heures de chaud enthousiasme religieux et national, à la pensée française dans ce qu'elle compte de plus profondément idéaliste. Représentant d'une revue éminemment catholique, qui est l'organe d'un large groupe d'écrivains canadiens-français catholiques de tradition et de fait, il me semblait représenter en même temps l'ensemble des intellectuels canadiens-français pour qui le catholicisme est la discipline naturelle des esprits de leur race. En effet, si le catholicisme est le soutien de la latinité dans le monde et si l'esprit méditerranéen est imprégné de catholicisme, le Canada est un des lieux du monde où cette civilisation merveilleuse a le mieux réussi. Mais il y a au Canada un conflit entre l'esprit méditerranéen et un esprit étranger qui est l'esprit anglo-saxon. Il importe énormément pour la latinité tout entière que, dans cette partie du monde, l'esprit méditerranéen ne soit pas vaincu. Nous avons toujours cru, quant à nous, que l'un des moyens de conserver intact l'esprit français du Canada était de le tenir attaché le plus étroitement possible à son catholicisme traditionnel et de l'associer par des rapports constants à l'esprit de la France. C'est là le double moyen de survivance de l'esprit méditerranéen, latin et catholique, c'est-à-dire français, au Canada. C'était certainement poursuivre ce but de survivance par le rattachement que d'aller comme toucher du doigt la foule des écrivains français catholiques réunis pendant une semaine au couvent des Carmes de la rue de Vaugirard.

Cette idée d'une semaine des écrivains catholiques au cours de laquelle se réuniraient tous les intellectuels catholiques de France est due à un groupe de jeunes gens à la tête de qui se trouve M. Gaëtan Bernoville qui dirige la revue "Les Lettres". A une époque de syndicats et d'associations de toutes sortes, il était judicieux aux travailleurs intellectuels qu'une même idée directrice conduit, de se réunir pour se connaître et communiquer ensemble. Le but de la semaine a été nettement défini dans le programme publié dès le 16 mai:—

"La semaine des écrivains catholiques réunira, en des séances de travail, la plupart des écrivains catholiques sans distinction de parti et d'opinions politiques, afin d'étudier un certain nombre de questions qui les intéressent en tant qu'écrivains, en tant que catholiques, en tant que français.

"L'objet général de ces réunions d'étude sera l'examen aussi serré que possible du rôle de l'écrivain catholique dans la société moderne. Ainsi seront envisagés tour à tour les devoirs professionnels de l'écrivain catholique, et l'attitude d'esprit comme la règle d'action qu'il semble désirable d'adopter vis-à-vis de certains problèmes vitaux affectant la vie du pays et les relations internationales."

Les noms des "patrons" de la *Semaine* suffisent à montrer quelle importance et quelle tenue elle a eues, car ce sont S. E. le Cardinal Dubois, archevêque de Paris, Mgr Baudrillart, M. René Bazin, M. Paul Bourget, M. René Doumic, M. P. de la Gorce, M. le Maréchal Foch, M. le Comte d'Haussonville, M. Henri Lavedan.

Et maintenant voici ce qu'ont été ces réunions, du moins l'impression qu'elles m'ont laissée.

C'est à l'Institut Catholique, rue de Vaugirard, que se tenaient les séances. Le décor était bien choisi pour des réunions graves, car cet ancien couvent de Carmes est un lieu tout plein de pittoresque sévérité. Les hauts bâtiments sombres qui ont abrité des générations de moines, les corridors étroits et voûtés, les jardins enclos de hauts murs, les terribles souvenirs que la Révolution a laissés sur ces murailles encore tachées du sang de plusieurs centaines de prêtres massacrés, l'ombre du père Lacordaire et de Frédéric Ozanam, qui vécurent ici des heures de foi ardente et passionnée, tout cela forme une atmosphère pénétrante et émouvante. Ce lieu est fort bien choisi pour faire entendre des paroles de haute spiritualité.

Dans une immense salle meublée de pupitres comme une classe se tiennent les assemblées. C'est là que vont se discuter les grandes questions qui intéressent le monde intellectuel catholique. L'assemblée est composée surtout d'écrivains et de professeurs; beaucoup de prêtres naturellement, et quelques femmes. Les séances sont toujours profondément intéressantes par la qualité des idées débattues et par la personnalité des orateurs. Le lundi, 16 mai, à 17 heures a lieu la première séance présidée par M. René Bazin et le Père Sertillanges. L'auteur des Oberlé, dans un discours éloquent, donne de bons conseils à l'assemblée. Il est écouté religieusement car la plupart de ceux qui sont ici considèrent cet écrivain comme le plus grand représentant de la littérature catholique. M. Bazin dit, en substance, aux écrivains catholiques de ne pas laisser les fantaisies de la mode pénétrer leur art et leur pensée, il les exhorte à se souvenir des maîtres de la littérature chrétienne et à avoir conscience de l'apostolat que leur talent leur impose. Le rapport que fait ensuite le père de Grandmaison sur *La Vie intérieure* est applaudi chaudement. C'est que voilà une pensée vigoureuse servie par une enthousiaste éloquence. L'écrivain catholique, dans l'esprit du père de Grandmaison, est un mystique. Son esprit doit être sans cesse tenu en éveil par le souci de gagner des âmes et soutenu par la prière, l'étude et la pensée du bien à faire, il se nourrit d'une vie intérieure intense.

La vie intérieure de l'écrivain catholique, en un mot, c'est "L'oraison fécondée par la lecture quotidienne". Après les remarquables paroles du père de Grandmaison, il se produisit un certain nombre d'interventions dont il faut remarquer celles de Dom David, de MM. Guiraud et Bernoville, etc.

Le mardi 17 mai, le sujet traité étant *l'Ecole*, cela intéressa peu les esprits étrangers à cette question, dont je suis. Mais le mercredi 18, M. Henri Massis assuma une *Défense de l'esprit* qui eut un grand charme par l'ingéniosité des idées et la forme parfaite du style oratoire. M. Henri Massis, comme on sait, est le célèbre Agathon qui fit tant parler de lui quelques mois avant la guerre pour ses attaques contre la Sorbonne. Il est resté l'esprit frondeur, le critique virulent d'autrefois. Il rappelle que la défense de l'esprit ne peut s'opérer uniquement par des moyens matériels, par un syndicalisme d'ordre matériel, mais que cette défense doit être avant tout morale. C'est le catholicisme qui doit être le premier défenseur en titre de l'esprit attaqué de tous côtés par la matière. M. Massis rappelle l'existence de la "Confédération professionnelle des intellectuels catholiques" récemment fondée et qui, précisément, a pour but de donner aux travailleurs intellectuels la place à laquelle ils ont droit: — Il se plaça ici un incident étrange et dont il fut difficile de saisir toute la portée. Cet incident, ce fut une intervention assez brutale de M. Paul Bureau qui revendiqua la liberté pour la pensée scientifique des catholiques. Il y eut un instant de malaise, de gêne pénible. On sentait tous ces hommes réunis sous les voûtes du couvent des Carmes, perdus dans une rêverie profonde. Enfin, le R. P. de Grandmaison rompit le silence impressionnant qui s'était établi sur l'immense assemblée. Il rappela, avec quelque émotion dans la voix, les droits de l'autorité, et que, si l'Eglise demande des sacrifices de détails à l'esprit elle accorde l'immense avantage de sauvegarder le patrimoine des vérités primordiales. Puis, un petit discours de M. René Johannet, remit tout le monde de ce mauvais moment.

Le jeudi, 19 mai, M. l'abbé Calvet s'occupa d'un rapport sur *Les devoirs envers la vérité*. M. l'abbé Calvet croit que les écrivains catholiques devraient, avant d'écrire, faire leur théologie. En matière artistique l'écrivain catholique doit respecter la vérité dans la peinture du réel, d'où il découle que certains sujets sont interdits. J'avoue que cette partie de l'argument de M. l'abbé Calvet ne m'a pas paru très claire. Mais là où j'ai goûté pleinement l'orateur, c'est quand il attaqua les mots, le verbalisme, la rhétorique pleine de trous et d'oripeaux. La vérité du mot est bien la moins respectée de toutes, en effet, et il était bon de rappeler que l'écrivain a le devoir de respecter cette vérité-là comme les autres.

Le vendredi 20, le sujet de la séance étant *L'Internationale Catholique* je ne pris qu'un modeste intérêt aux débats. Sans doute, le niveau général des idées fut plus élevé qu'à une réunion d'ouvriers qui discutent de L'Internationale tout court, mais il s'y mêla je ne sais quelle odeur de collectivité et de foule qui répugne toujours un peu. D'ailleurs, tout le monde n'était pas du même avis et, alors que René Johannet, Marc Sangnier, l'abbé Beauregard, Miss Mackeans se montraient favroables à une Internationale Catholique qui rapprocherait les catholiques de tous les pays, Mgr Deploige, le Prince Ghika, René Salomé se montrèrent hostiles au projet. — Le père Yves de la Brière, qui présidait l'assemblée, exprima la joie qu'éprouvent tous les catholiques français de la reprise des relations entre la France et le Saint-Siège.

Le samedi, 21 mai, pris par un engagement impossible à remettre, je ne pus aller entendre le Père Jury parler du *Rôle et fonctionnement de l'Organisme Permanent*. D'un ami qui était allé à ma place, je ne pus tirer une autre définition que celle-ci: "Ce fut austère."

Dimanche, 22 mai, est jour de clôture. Comme la séance sera publique, et que la salle des Carmes serait trop exigüe pour contenir la foule, le collège Stanislas donne l'hospitalité de son immense salle. Sur une estrade ont pris place les sommités du monde littéraire catholique et, au milieu des redingotes et des soutanes, tranche la pourpre éclatante du cardinal Dubois, archevêque de Paris. Parmi les têtes jeunes ou vénérables de cette noble assemblée, je reconnais des figures célèbres: M. René Bazin, M. Henry Bordeaux, M. Pierre de la Gorce, etc. La foule est attentive et recueillie comme dans une église.

Monsieur Louis Bertrand se lève et d'une belle voix calme commence un des plus beaux discours que j'aie entendus. Quand on a lu les beaux livres de Louis Bertrand "Saint Augustin," "Mademoiselle de Jessincourt," "Pepète le Bien-Aimé," etc., on ne saurait l'entendre sans émotion parler de cette Afrique du Nord qu'il aime d'un amour si magnifique et qu'il a célébrée dans les plus beaux de ses livres. Dans cette conférence qui clôt la Semaine des Ecrivains Catholiques, l'un des plus grands écrivains français de l'heure actuelle parle de la puissance civilisatrice du christianisme. Il rappelle à quelle beauté et à quelle rayonnante puissance avait atteint l'Afrique du Nord sous l'influence de la religion chrétienne et les vestiges merveilleux que ce pays a conservés de son ancienne splendeur religieuse. Sous forme de basiliques et d'églises en ruines et encore majestueuses, l'Afrique du Nord garde le souvenir d'une des plus fortes empreintes spirituelles qu'un pays puisse recevoir: celle du christianisme. Monsieur Louis Bertrand démontre que le catholicisme est le type de culture le plus noble et le plus élevé. Son opinion fut partagée par l'assistance qui l'acclama. Monsieur Bertrand engage ensuite les catholiques à traiter comme des alliés les hommes incroyants, mais attachés au catholicisme à cause de sa valeur civilisatrice. — Monsieur Gaëtan Bernoville rend ensuite hommage à l'Eglise et trace le tableau de la Semaine des Ecrivains Catholiques. Le cardinal Dubois termine la séance par une allocution familière. Le cardinal-archevêque de Paris parle le français avec un fort accent canadien, ce qui n'est pas très surprenant puisqu'il est originaire du Maine comme beaucoup de canadiens.

Comme je sortais du collège Stanislas, ballotté par la foule encore vibrante de ce qu'elle venait d'entendre, je rêvais profondément à la force de cette religion qui anime encore après des siècles les âmes françaises. Je me disais que la civilisation chrétienne avait pétri trop intimement nos sensibilités depuis des siècles pour qu'il soit possible de s'affranchir de ce vieil état d'âme. Et me rappelant le mot de Barbey d'Aurevilly, je songeais que "l'on n'a pas impunément dix-huit cents ans de christianisme derrière soi."

R. LaROQUE de ROQUEBRUNE.

Paris, 23 mai 1921.

Lettres de France. — La Beauté de Paris.

Par JEAN VAUDREUIL

Paris, 31 mai 1921.

Il y a deux ans passés, à mon départ du Canada pour cette belle France que je n'avais encore jamais vue, vous voulûtes bien, chère Madame Madeleine, m'engager à vous écrire mes impressions françaises. Vous songiez dès lors à fonder la **Revue Moderne.** Vous vouliez lui assurer, dans le Vieux Pays, un collaborateur canadien. Vous me saviez jeune et inexpérimenté. Mais peut-être pensiez-vous que ce ne serait pas une mauvaise condition, pour bien voir tant de belles choses, pour en parler surtout franchement et ingénument, de les regarder d'un oeil frais; qu'un Canadien dépaysé, avec ses étonnements, ses surprises, peut-être ses premières désillusions naïves et certainement ses enthousiasmes, aurait chance, dans votre menu mensuel, d'apporter pour son écot un ragoût moins banal... Tout cela, bien entendu, vous n'eûtes garde de me le dire. Je crus le deviner. Et, justement, c'est ce qui, d'abord, m'effraya. J'eus peur de moi, de vous — qui pourtant n'êtes pas méchante; j'eus peur de notre public, (car nos gens sont malins). Et tout cela me paralysait... Vous m'avez relancé, gentiment, à votre manière; vous m'avez fait honte de ma poltronnerie. Eh bien, me voilà brave, je me jette à l'eau, je veux dire à l'encrier. Je vous sais indulgente; puissent vos lecteurs, et vos charmantes lectrices, l'être pour moi, aurant!

* * *

Mes premières impressions parisiennes ?... Elles sont déjà un peu lointaines, mais elles ne sont pas effacées. L'avouerai-je ? elles furent d'un bon degré inférieures à mon attente. On dit qu'il en va ainsi des choses que, par avance, on nous a beaucoup vantées. Je n'en sais rien. En tout cas, ce grand Paris, ce beau Paris, ne me parut d'abord à moi ni si grand ni si beau. Sans doute, à l'arrivée, et dès la sortie de la gare, beaucoup de tintamarre, une prodigieuse circulation, — et quel embarras de voitures! Mais rien, à première vue, dans les édifices, de vraiment admirable. Il est vrai qu'il se faisait tard, que Paris, à cette époque, en était encore un peu à son parcimonieux éclairage de guerre; il est vrai aussi que j'étais dans une voiture fermée, et passablement ahuri. Quand j'eus gagné mon hôtel, (une modeste maison du quartier Saint-Sulpice,dans une vieille vilaine petite rue), j'eus la sensation — Paris me le pardonne! — de n'être nullement dans la Capitale du monde, mais dans quelque maussade cité de province. Et, mon souper avalé, je courus au lit, le corps las, l'esprit désenchanté, le coeur gros: que cette triste rue Férou — c'est là qu'était mon gîte — me paraissait misérable auprès de notre belle rue Saint-Hubert, où quinze jours auparavant j'avais laissé les miens!... Il était onze heures à Paris, et six seulement à Montréal. Là-bas, au même moment, chez nous, on se metttait à table, joyeusement; que je me sentais seul ici! combien triste, et désabusé, déjà!... Pourrais-je me faire à ce changement de vie ?... Arriverais-je à aimer ce Paris qu'on dit si aimable ?... Mais lui trouverais-je au moins quelque agrément et quelque charme ?... Le peu que j'en avais vu — ou cru voir — ne me donnait pas grand confiance.

* * *

Je me réveillai de bonne heure, et la veillée, là-bas, était à peine finie, que je sortis à l'aventure. A l'animation des rues, il était clair que la vie avait recommencé depuis au moins une heure. Je fis réflexion que, chez nous, on était à l'habitude un tantinet moins matinal. Ce n'étaient pas seulement les ouvriers, les employés, qui s'empressaient sur les trottoirs; nombre de gens bien mis, de "messieurs" et de "dames", se hâtaient vers des buts d'affaires. Tous avaient quelque chose de léger et d'allègre, qui me frappa d'abord. Mais ce n'était point des gens que j'étais curieux, à ce moment-là; plutôt des choses; j'étais tout yeux pour le cadre nouveau où allait s'enclore ma vie.

Par des voies et des lieux inconnus, mon errance m'amena à la Seine. Là, une surprise m'attendait, que je n'oublierai de ma vie. Plus qu'une surprise, une émotion violente, et véritablement le "coup de foudre", (la langue de la passion peut seule fournir le mot qui exprime ce que je sentis). Telle la beauté d'une femme, celle de Paris se révéla d'une façon presque foudroyante à mes yeux. Ce fut comme un éclair. Depuis cette mémorable minute, je comprends Paris, je l'aime; c'est peu de dire aimer, je l'adore.

C'est qu'elle n'est pas seulement belle, elle est splendide, la Grand'Ville, quand par une douce et claire matinée de printemps comme celle-là, (c'était le 22 mai,je crois bien que je n'oublierai jamais cette date), on la contemple du lieu où le hasard m'avait conduit. Au pont du Carrousel, d'où l'on a sur Paris une vue panoramique si synthétiquement, si puissamment suggestive. Au nord, au débouché du pont, le "Guichet du Carrousel", large porte percée dans l'aile infinie du Louvre qui borde cette rive de la Seine. En face de moi l'incomparable majesté de ce palais des Rois, de ce roi des palais. Sur ma gauche, à quelque distance, d'autres palais, beaucoup moins beaux sans doute, mais consacrés aussi à la gloire de l'Art; et à l'opposite d'eux, sur l'autre rive du fleuve, la

Tour Eiffel, chef-d'oeuvre de métallurgie, vrai défi à la nature, mais que la Science, qui l'avait enfanté, il semble, dans un excès de fantaisie, a su utiliser pour ses fins les plus hautes. Sur ma droite, vers l'orient, des choses bien plus belles encore et bien plus émouvantes: le Palais de Justice et sa Conciergerie, sombre prison où fut enfermé Louis XVI, roi-martyr; la Sainte-Chapelle et sa flèche aérienne, toute en dentelle de pierre, qu'un autre roi, Saint-Louis, édifia comme reliquaire à la plus sainte des reliques, la Couronne d'épines de Notre-Seigneur-Jésus-Christ; un peu plus ploin, au fond, les glorieuses tours de Notre-Dame; (1) enfin, tout près sur l'autre rive, la coupole de l'Institut. Bref, un vaste diadème, fleuronné de toutes les merveilles par où Paris affirme, avec magnificence, son innombrable royauté dans les domaines de l'Art, de la Politique, de la Science et de l'Esprit. Et, parmi toute cette grandeur, la tempérant — sans l'amoindrir — un, je ne sais quel charme indéfinissable, effet de causes complexes; la douceur du climat, la discrétion de la lumière, la molle sinuosité du fleuve, sa largeur modérée, les frais ombrages de ses bords. Oui, vraiment, tout révélait ici que la grâce, dans cette ville unique, s'accordait à la grandeur pour faire de l'incomparable cité mieux encore que la Capitale du monde: le chef-d'oeuvre de l'habitacle humain:



L'île de la Cité.—Au premier plan, le pont-Neuf. Au second plan, les tours en poivrière du Palais de Justice et le dôme du Tribunal de Commerce. Au milieu, la Sainte-Chapelle. A droite, Notre-Dame. — Dessin de Mademoiselle C. d'Huart.

Ces impressions et ces pensées, que je ne fais ici que traduire faiblement, m'assaillirent alors comme un souffle impétueux et, du coup, elles fixèrent en moi la certitude impérieuse de la suprématie française. J'étais décidément conquis. J'étais bien loin du doute et du demi-dégoût de la veille. Cet avatar d'impressions contraires, rien d'étonnant à ce que je l'aie éprouvé; bien d'autres arrivants l'ont connu comme moi, (et pour la raison que j'ai dite tout à l'heure). Le plus curieux, c'est que dans plus d'un ordre d'idées j'ai passé par les mêmes vicissitudes. Comme en face de la beauté de Paris, ainsi à l'égard de bien des choses françaises — l'hospitalité, la famille, la religion, le sérieux de l'esprit la vie mondaine, la littérature, etc., il m'est arrivé de me méprendre plus ou moins lourdement, d'abord; ce n'est qu'ensuite que j'ai vu juste. Mes lettres, — si vous désirez, chère Madame, que je vous en écrive d'autres — feront foi de mes tâtonnements. Peut-être permettront-elles à quelques-uns de vos nombreux lecteurs d'éviter telle ou telle de mes premières méprises. Dans ce cas, elles pourront n'être pas tout à fait inutiles. J'aimerais qu'elles servissent trois intérêts bien chers: celui de la noble France, qui mérite tant qu'on la révère; celui de notre bien-aimé Canada, qui ne sera jamais trop éclairé sur la mère-patrie de son intelligence; celui, enfin, de la **Revue Moderne,** si foncièrement, et à bon droit si jalousement canadienne, mais si française aussi, à tant de titres!

Votre respectueux et dévoué,

JEAN VAUDREUIL.

(1) De cette partie du magnifique panorama le fin croquis ci-joint donne une idée parfaite.



LIVRES ET REVUES



Par LOUIS CLAUDE

Les "Diets" du Passant nous sont adressés par le *Bien Public* de Trois-Rivières. C'est un beau volume fort bien présenté, et dont nous laisserons à Louis Dantin, le soin d'apprécier les mérites littéraires.

* * *

Dans une belle adresse Haïti, par la voix de son Président, M. Dartiguenave, réclame auprès du Président des Etats-Unis, M. Harding, le respect des relations entre les deux pays. Les Haïtiens ont passionnément désiré l'avènement de M. Harding, qui, dans certains discours, avait hautement manifesté de sa sympathie pour la fière république où l'on parle français, et où, — qui sait? — l'on regrette peut-être d'avoir rompu le lien avec la France, puisque ce lien aurait assuré la paix du petit pays, situé si près, si près d'un grand voisin comme la république américaine. Les Haïtiens ont confiance que M. Harding réprimera non-seulement les abus dont ils ont eu à se plaindre de la part de certains américains, mais encore qu'il saura aider à la prospérité et à la grandeur de leur jeune pays. Nous souhaitons ardemment que ces vœux reçoivent leur plus complète et leur plus brillante réalisaton.

* * *

Québec Estival est un livret très intéressant sur les beautés de la nature Québecoise, écrit dans l'intention d'orienter les touristes vers les plus jolis endroits de villégiature du Québec.

Ce livre, abondamment illustré des photographies des endroits les plus pittoresques de la vieille province a été distribué par centaines de mille dans le Dominion et les Etats-Unis, de façon à attirer vers nos plages si étendues et si belles, les touristes étrangers qui voudront en admirer la beauté et la grâce.

Ce travail préparé sous la direction brillante du chef de service de publicité du Grand-Tronc, M. H. R. Charlton, édité conjointement par le Grand Tronc et le Canadien National, est des plus intéressant, et nous engageons nos lecteurs à s'en procurer un exemplaire, afin de mieux connaître et apprécier les beautés du Canada français.

Nous félicitons le rédacteur de ce précieux livret, ainsi que ses aides et nous complimentons les compagnies de chemins de fer qui font ainsi connaître les merveilles de notre beau pays.

* * *

Intéressante Publication Sportive

Depuis quelques années, le Pacifique Canadien publie pour le bénéfice des touristes qui veulent se renseigner sur les plus belles régions de la province de Québec, de même que pour l'information des personnes désireuses de se choisir un endroit à la campagne pour passer les chaleurs de l'été ou simplement la période des vacances, une jolie plaquette illustrée intitulée *"Le Québec Pittoresque"*, qui renferme toutes sortes de renseignements concernant les villégiatures situées dans les régions desservies par les lignes de la compagnie.

"Le Québec Pittoresque", qui vient de paraître pour la saison présente, a subi cette année une toilette nouvelle qui en fait l'une des plus intéressantes brochurettes de toutes celles qui sont préparées par le département de la Publicité du Pacifique Canadien, pour être distribuées parmi le public. A part une description générale des principales villes de la province, des Cantons de l'Est, de la vallée du Richelieu, des Laurentides, de la Gatineau, de la vallée de l'Ottawa, du St-Maurice et du lac St-Jean, tant au point de vue topographique que sportif, l'ouvrage contient encore une excellente carte panoramique de la région des Laurentides au nord de Montréal, montrant à vol d'oiseau, les lacs, les monts, les routes, les rivières et la voie du chemin de fer traversant cette pittoresque contrée, que les visiteurs fréquentent en nombre de plus en plus grand chaque été. Une liste des hôtels et maisons de pension disséminés dans ces divers endroits, complète cette série d'utiles renseignements, indispensables pour les touristes.

"Le Québec Pittoresque", qui a aussi son édition anglaise, est l'une des rares plaquettes du genre publiées en français par nos compagnies de chemins de fer; elle est une preuve des efforts qu'on fait au Pacifique Canadien pour satisfaire entièrement toutes les classes du public voyageur. Cette compagnie, par l'intermédiaire de son départment de Publicité, mérite des félicitations.

* * *

Nous accusons réception de l'Almanach McKim publié par l'Agence d'annonces A. McKim de Montréal, Toronto, Winnipeg, Hamilton et Londres. Cet Almanach est le plus complet et le plus parfait du genre. Tous les détails concernant les journaux et revues publiés dans le pays y sont soigneusement consignés. On peut en le consultant, se rendre un compte exact de la situation des journaux et revues par les diverses provinces du Dominion, c'est le meilleur guide à travers le monde journalistique.

LOUIS CLAUDE



UN CAMP DANS LE NOMININGUE qui domine le lac Smoke, Parc Algonquin, Ontario. — Sur le réseau du Grand Tronc.



LA FRANCE ET NOUS...



Par MADELEINE

Le rapprochement se fait de plus en plus entre la France et nous. Des missions importantes nous visitent actuellement, et d'autres suivront qui aideront encore à resserrer les liens entre nos deux pays. Des hommes éminents et des femmes distinguées ont été chargés de nous exprimer la gratitude de la France pour ce que nous avions fait pour elle pendant les heures douloureuses qu'elle vient de vivre. Et nous comment lui exprimerons-nous, à la France, notre admiration et notre reconnaissance pour le bien qu'elle accomplit sans cesse envers l'humanité?

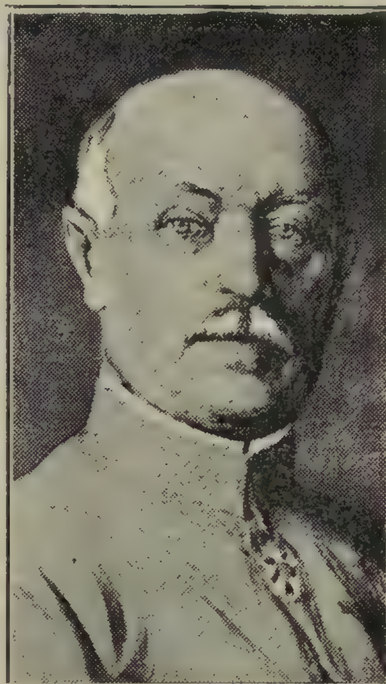
Saluons très bas ceux qui de sa part viendront.



L'Honorable Senateur BEAUBIEN,
Qui à eu la splendide idée du Train-Exposition qui est venu de France, nous apporter non-seulement le commerce français, mais encore le génie et le talent de la France dans ses multiples manifestations artistiques.

Et réjouissons-nous, les Canadiens-français, de voir plus vifs et plus profonds se développer dans notre Dominion, le respect et l'estime de la France, notre mère-patrie, première colonisatrice de notre immense pays.

Nous désirons souligner d'une façon toute spéciale, la part prise dans ce rapprochement de la France et nous, par l'honorable Sénateur Charles Beaubien, qui n'a cessé de préconiser au cours de ses nombreux voyages là-bas, la nécessité d'une entente commerciale plus profonde entre la France et le Canada. Le Train-Exposition, dont nous attendons la venue le mois prochain, va nous mettre au courant de toutes les merveilles du commerce français, le plus loyal et le plus avantageux des commerces que nous puissions souhaiter. Ce Train-Exposition parcourera tout le Canada, et sera probablement dans la province de Québec dans le cours du mois prochain. Ce voyage des manufacturiers et des négociants français à travers notre pays devra produire



Le Marechal FAYOLLE,
Chef de la Mission française au Canada, l'un des héros de la grande guerre.

d'excellents résultats, et nous ne saurions trop louer la belle initiative de M. le Sénateur Beaubien qui atteste ainsi, et de splendide façon, comment il entend servir nos intérêts et ceux de la France.



L'Honorable Senateur DANDURAND,
Président du Comité France-Amérique, à Montréal, l'un des plus fervents amis de la France au Canada.

CRÉDIT NATIONAL 1920

2e EMISSION

5e TIRAGE — 1er AVRIL 1921

Le No 147.034 est remboursé 1.000.000 fr.: le No 5.326.386 est remboursé 500.000 fr.; le No 51.295 est remboursé 200.000 fr; le No 6.395.346 est remboursé 200.000 fr.; le No 1.644.214 est remboursé 100.000 fr.; le No 4.014.295 est remboursé 100.000 fr.; le No 5.856.303 est remboursé 100.000 fr.; le No 68.869 est remboursé 50.000 fr.; le no 719.048 est remboursé 50.000 fr.; le No 1.465.496 est remboursé 50.000 fr.; le No 5,830.641 est remboursé 50.000 fr.; le No 7.190.135 est remboursé 50.000 fr.; le No 7.420.980 est remboursé 50.000 fr.

Les numéros mentionnés ci-dessus et déjà remboursés par des lots n'ont pas droit au remboursement à 500 francs.

Les 1,287 numéros indiqués ci-dessous sont remboursés par 500 francs.

de	à	de	à	de	à
51.201	51.300	68.801	68.900	147.001	147.100
719.001	719.100	1.465.401	1.465.500	1.644.201	1.644.300
4.014.201	4.014.300	5.326.301	5.326.400	5.830.601	5.830.700
5.856.301	5.856.400	6.395.301	6.395.400	7.190.101	7.190.200
7.420.901	7.421.000				

OBLIGATIONS COMMUNALES 1912

TIRAGE DU 22 AVRIL 1921

Le No 1.523.385 est remboursé par 100.000 fr.; le No 710.164 est remboursé par 10.000 fr.

Les 12 numéros suivants sont remboursés chacun par 1,000 fr. 52.360 464.004, 570.150, 847.099, 859.897, 862.121, 1.137.149, 1.285.367, 1.531.174, 1.641.867, 1.785.401, 1.955.935.

Les 100 numéros suivants sont remboursés chacun par 500 fr.:

10,579	39.322	43.434	78.109	108.040	110.456
121.343	127.385	148.159	161.210	172.953	177.580
217.191	248.329	270.148	302.342	309.035	344.109
344.656	351.491	368.234	408.283	424.076	427.247
448.145	449.561	452.248	495.162	496.455	496.902
511.943	519.696	543.166	556.911	601.039	611.424
632.080	669.982	698.516	700.956	744.326	752.775
773.784	780.861	791.667	801.040	817.994	836.085
842.560	843.666	844.530	860.681	877.360	912.483
945.050	1.021.290	1.064.866	1.066.916	1.159.682	1.163.125
1.184.741	1.199.728	1.236.014	1.257.864	1.258.208	1.278.216
1.297.874	1.338.233	1.356.544	1.374.585	1.399.741	1.413.983
1.453.238	1.467.340	1.505.183	1.527.445	1.533.925	1.542.655
1.555.556	1.573.937	1.595.790	1.614.552	1.616.744	1.629.343
1.637.698	1.646.970	1.659.135	1.711.857	1.731.928	1.776.971
1.791.419	1.843.625	1.883.781	1.920.650	1.939.967	1.949.246
1.985.782	1.997.058				

Numéro omis: 414.310

Ces listes nous sont fournies par la Prudential Financial Society, 162 Rue St-Denis, Montréal.

L'ESPRIT FRANÇAIS.

Le directeur d'une maison d'aliénés, mort maintenant, faisait visiter ses pensionnaires à un ami.

— Celui-ci, dit-il, c'est un pauvre diable qui a perdu la raison parce que sa fiancée l'a abandonné pour en épouser un autre.

— Il a l'air assez tranquille. Et celui-là, à côté, qui paraît absolument fou furieux?

— Celui-là, c'est... l'autre.

EN FAMILLE

— Voyons, mes enfants, vous êtes toujours à causer de vos robes... Vous ne pourriez pas avoir des sujets de conversation plus élevés?...

— Justement, papa... Nous allions maintenant parler de nos chapeaux...

RECIPROCITE

— Il faut avouer, disait un maître à son domestique, que les maîtres sont bien malheureux de ne pouvoir se passer de valets.

— Oh! monsieur, répondit celui-ci, les valets sont encore bien plus malheureux de ne pouvoir se passer de maîtres!



— Ca, un clair de lune?... Mais je ne vois pas la lune?...

— Quoi de plus naturel?... Quand on vous montre un clerc de notaire, est-ce que vous voyez le notaire?...



DANS TOUT LE DISTRICT DU LAC DES BAIES, les touristes trouvent de superbes plages où ils peuvent prendre des bains dans les eaux claires des lacs. — Sur le réseau du Grand Tronc.

OLYMPE DE FRAISNES

Par BRADA

I

Sainte-Rive est une vieille demeure qui a quatre siècles d'existence; son grand toit à pignons, les petites tourelles accotées aux angles de sa façade longue et basse, une arcade profonde sous une des tourelles, tout cela permet de l'appeler un château, bien qu'elle n'ait nul air de grandeur: — les fenêtres du rez-de-chaussée s'ouvrent à ras de terre sur une large allée sablée, la pelouse a quelquefois l'herbe haute, et le plus souvent la chèvre favorite y broute, attachée à sa longue corde; on peut courir sur ce gazon et y chercher le trèfle à quatre feuilles; — il y a un parterre à l'ancienne mode, tout fermé de charmilles; une large terrasse domine la Loire, on vient s'y asseoir sur des bancs de pierre aux heures du couchant. C'est là qu'un soir de juin, madame de la Heurtebie, sa fille, son gendre M. de Sambise, et Olympe de Fraines, l'intime amie de madame de Sambise, étaient réunis, jouissant de la fraîcheur qui montait du fleuve et reposait doucement après une journée brûlante. La nuit venait peu à peu, claire, quoique sans lune; le ciel était pâle, et une seule étoile levée au-dessus de l'eau s'y reflétait avec une lueur douce; le fleuve coulait lourdement entre les bancs de sable, et sur sa blancheur à peine teintée d'azur frissonnait l'ombre des arbres du bord; des bacs amarrés à la rive faisaient çà et là de grandes taches noires sur la limpide transparence de l'eau; de petits nuages couraient lentement dans le ciel et, en se brisant, découvraient la profondeur du firmament d'un gris perlé. Le bois était devenu tout noir; nul reflet sur la verdure; seuls des vers luisants brillaient d'un feu clair, tantôt sur la pelouse, tantôt sous le fourré; nul bruit, sauf de temps en temps sur le sol pierreux du chemin de halage le roulement lointain d'une charrette, ou un bonsoir changé à haute voix entre deux piétons attardés. Sous l'influence de cette calme sérénité les quatre personnes réunies sur la terrasse avaient cessé de parler. Mademoiselle de Fraines depuis un moment se promenait de long en large, s'appuyant rêveusement sur la rampe de pierre.

M. de Sambise troubla le premier le charme de ce repos:

— Votre terrasse est délicieuse, dit-il en s'adressant à sa belle-mère; mais on n'a qu'à y rester tard pour être sûr d'avoir des rhumatismes; il fait une humidité du diable.

Madame de la Heurtebie se leva lentement.

— Vous avez peut-être raison; rentrons, Claire.

Et, prenant le bras de sa fille, elles marchèrent vers la maison.

Madame de Sambise se retourna en s'éloignant.

— Priez Olympe de venir aussi, dit-elle à son mari.

M. de Sambise obéit. En l'entendant approcher, mademoiselle de Fraines, qui regardait au loin, avait tourné la tête.

— Tiens! vous êtes réveillé? dit-elle d'une voix moqueuse.

— Oui et je suis chargé de vous avertir que si vous restez là plus longtemps vous allez vous enrhumer.

— Quelle plaisanterie!

M. de Sambise s'était appuyé sur la balustrade et étudiait à son tour l'horizon.

— Que les soirées sont mortelles à la campagne! dit-il en matière de conclusion et bâillant sans se gêner.

Mademoiselle de Fraines se mit à rire.

— Eh bien! vous surpassez mes espérances: vous êtes arrivé ici à cinq heures; il en est peut-être dix; vous partez demain, et vous aurez trouvé le temps de vous ennuyer...

Sans dire non, M. de Sambise étendit ses bras d'un air lassé, et, d'une voix traînante:

— Je me demande ce que vous allez devenir ici, vous, pendant trois mois.

— Moi? je deviendrai ce que devient Claire.

— Claire, c'est autre chose; elle a ses habitudes, et puis sa mère...

— C'est vrai, dit Olympe amèrement, elle a sa mère.

— Ah! pardon, ma chère, reprit vivement M. de Sambise; je suis désolé de vous avoir causé de la peine.

Elle eut l'air de ne pas l'entendre et, répondant à sa première question:

— Ce que je ferai? D'abord je me promènerai tous les soirs sur la terrasse.

— Toute seule?

— Absolument toute seule, c'est ce que j'aime le plus au monde.

— Quoi? être seule ou vous promener?

— L'un et l'autre.

— Olympe, dit M. de Sambise en ôtant son cigare des lèvres et cherchant le regard des beaux yeux qui restaient obstinément tournés vers l'horizon, voilà pas mal d'années que je vous connais?... Eh bien, ma parole, je ne vous comprends pas encore.

— Et il est même probable que vous ne me comprendrez jamais, et je vous avoue que cela m'est égal!

— Pourquoi?

— Mon Dieu, tout bonnement parce que cela m'est égal.

— Vous êtes une drôle de fille.

— Possible. C'est d'aujourd'hui que vous faites cette réflexion?

— Non, je l'ai faite bien souvent.

— Seulement, par bonté d'âme vous me l'avez cachée jusqu'ici.

— Ah ça! pourquoi êtes-vous toujours désagréable pour moi?

— Qu'est-ce que vous voulez? c'est une habitude prise.

— J'ai envie de voir si on ne pourrait pas vous la faire changer.

— Ne vous donnez pas cette fatigue, je vous en prie.

— Vous savez, vous, avec votre air de défier le monde, vous finirez par trouver votre maître.

— Je vous enverrai une lettre de faire-part.

— Non, vous ne m'en enverrez pas, mais la chose arrivera tout de même... Le noir vous va rudement bien.

— C'est une idée champêtre; cette belle nuit vous rend poétique.

— Non, elle me rend idiot, au contraire. Vous trouvez cela tolérable, ce silence, cette obscurité?...

— Vous serez sur les boulevards demain.

— Je penserai à vous.

Très bien. Ayez soin, alors, de regarder cette petite étoile à dix heures cinq secondes; je la regarderai aussi: c'est bien ainsi que les choses se passent, n'est-ce pas? En attendant, rentrons.

Madame de la Heurtebie les accueillit en grondant doucement Olympe.

— Vous êtes imprudente, mon enfant. Claire avait prié son mari de vous engager à rentrer.

— Et il l'a fait, madame, le plus consciencieusement du monde; c'est moi qui ai forcé M. de Sambise à suivre mon mauvais exemple. Nous avons contemplé les étoiles!

Madame de Sambise, qui travaillait près de la lampe, leva la tête:

— Est-ce que vous deviendriez rêveur, Louis? En ce cas, Olympe, tu aurais accompli un miracle.

— Je m'en vante alors, car M. de Sambise vient de me confier qu'il adore les soirées à la campagne.

— Surtout quand il part le lendemain, ajouta sa femme.

— Eh! ma chère amie, au nom du ciel, que voulez-vous qu'on devienne ici? Je me sens lugubre, je l'avoue.

Et s'étendant sur un canapé:

— Ah çà! chère madame, dit-il à sa belle-mère, on ne voisine donc plus chez vous?

— Mais si, quand j'ai des voisins, et c'est ce qui me manque pour le moment: les Lescun sont absents.

— Les Lescun absents!... Comme le monde se dérange!...

— Vous oubliez que je vous ai raconté, dit madame de Sambise, que M. de Noiselet avait eu une attaque de paralysie et que sa fille était chez lui.

— Vous avez raison, ma chère, je ne m'en souvenais plus. Alors, Romée soigne le beau-père?

— Je ne sais pas s'il le soigne, mais il est avec sa femme, dit madame de la Heurtebie.

— Incroyable, ce garçon-là, répondit M. de Sambise; toujours en lisières!

Madame de Sambise demanda à sa mère si les Lescun étaient attendus chez eux dans le courant de l'été.

— Certainement; madame de Lescun m'a écrit il y a quelque temps que son père se remettait, et ils ont la passion de leur chez eux.

— Dites la mauvaise, plaça M. de Sambise.

— Comme vous celle de votre cercle, répondit Olympe.

Onze heures sonnaient. M. de Sambise se leva.

— Je vous demande la permission de me retirer, dit-il, mais il faut que je sois sur pied demain à six heures. Bonsoir donc et au revoir, car je serai parti quand vous descendrez.

Madame de la Heurtebie le supplia de ne pas se gêner et reçut ses adieux avec une politesse indifférente.

— Si Claire se ravisait pour aller aux eaux, continua-t-il, elle n'aurait qu'à me prévenir; je me mets à sa disposition pour l'y conduire.

— Je vous remercie encore une fois, dit madame de Sambise, mais je ne vous dérangerai certainement pas, car je suis absolument décidée à ne pas y aller.

— Ce sera comme vous voudrez, ma chère; c'était cependant l'avis de Bersot; causez-en avec votre mère, et ne manquez pas de m'écrire.

Il l'embrassa au front, serra cordialement la main d'Olympe, et à la porte se retourna pour faire aux trois dames un salut correct et collectif. Elles y répondirent par un bonsoir assez froid, et la porte se referma. Madame de la Heurtebie et sa fille reprirent leur ouvrage et Olympe murmura à demi voix: "Touchants adieux!..."

II

Olympe de Fraines était seule au monde. Fille d'un ancien préfet de l'Empire, homme brillant, qui n'avait connu que le succès, toute son enfance s'était écoulée dans une atmosphère de gâterie et d'adulation; elle était l'unique enfant et l'idole de son père. A quinze ans, la beauté d'Olympe, son esprit vif et hardi, une sorte de charme un peu sauvage qu'elle avait déjà, promettaient une créature si séduisante, que ses parents purent avec assurance se flatter qu'un brillant et solide mariage assurerait l'avenir de cette fille chérie. On le répétait à M. de Fraines, et le pauvre homme ne demandait qu'à le croire; vivant dans le luxe d'une position aléatoire, il n'avait jamais songé au lendemain. Ce lendemain, auquel on n'avait jamais voulu songer, arriva prompt et terrible comme la foudre. M. de Fraines mourut en une nuit laissant sa femme et sa fille dans une gêne voisine de la pauvreté. Ce fut un de ces coups qui frappent le cœur et l'être tout entier; Olympe ne vit et ne comprit que la perte d'un père adoré, mais sa mère fut épouvantée de l'avenir. D'abord accablée et par la douleur et par les regrets de tous genres, reprit peu à peu courage en voyant Olympe devenir chaque jour plus belle; elle reprit les rêves commencés dans des temps plus fortunés, et ne douta pas que sa fille ne dût se conquérir une part de bonheur. Elle se remit à espérer et, toute à cette pensée, cultiva avec soin ses anciennes relations, subit sans broncher cette pitié humiliante qui est si douce à offrir; et, la dernière robe de deuil portée, Olympe se fit elle-même sa première robe de bal. En la voyant parée, madame de Fraines contempla avec orgueil cette jeune créature, et eut le droit de se dire que son enfant ne rencontrerait guère de pair.

Ce premier hiver mondain passa, laissant madame de Fraines inquiète, car si les triomphes de sa fille avaient été nombreux, le mari rêvé ne se présentait pas. Un second hiver, puis un troisième s'écoulèrent. Olympe n'était devenue que plus belle, mais elle commençait à être lasse; ses robes de bal lui coûtaient trop de veilles. Une à une ses amies se mariaient, et cette "pauvre Olympe" était toujours la première conviée à voir le trousseau, à admirer l'appartement, à entendre vanter les perfections d'Emile ou d'Henri. Il était comme sous-entendu que cette "pauvre Olympe" n'ayant pas de dot devait se contenter du fumet du bonheur des autres, et encore s'estimer heureuse d'être appelée à le respirer d'aussi près.

Du reste elle supportait tout cela sans laisser paraître aucun déplaisir, et on la recherchait pour une sorte de brio emporté qui plaisait; mais, près de sa mère, elle parlait peu et, s'absorbant dans des lectures, semblait vouloir se forcer à vivre dans un monde idéal. Parfois, l'entendant se répéter à elle-même quelques vers qui flattaient son oreille et son cœur, madame de Fraines, comme prise de peur, lui disait de sa voix triste:

— Oli, tu es romanesque, mon enfant, tu es romanesque.

— Oui, maman, je suis romanesque; et après?

Après? Madame de Fraines ne répondait rien, mais la nuit elle se réveillait pour songer à l'avenir, l'avenir d'Olympe, et le matin elle lui disait doucement:

— J'ai songé à ton avenir, cette nuit.

— Oui, maman.

— Tu comprends, Olympe, que tu n'as qu'à compter sur toi et qu'il faudra être raisonnable, mon enfant.

— Je vous assure, maman, que je suis raisonnable, excessivement raisonnable, et croyez-moi, laissons là l'avenir.

Elle feignait de n'y pas songer, et la pensée en dévorait son cœur; une à une ses douces illusions s'envolaient. Elle apprit à se taire, elle avait vu suspecter les effusions les plus vraies de son cœur; un baiser tendre donné à un enfant; un sentiment d'admiration franchemant exprimé; par moments une tristesse amère l'envahissait, sa mère la devinait et, répondant à sa pensée muette, lui disait les yeux pleins de larmes:

— Ne te décourage pas, Oli, ne te décourage pas.

— Merci, maman.

Et elle l'embrassait.

Enfin ce ciel sombre parut devoir s'éclaircir, le jour si souvent rêvé arriva, Olympe fut aimée, pour elle-même, se l'entendit dire avec transport et, en échange, donna tout son cœur.

Celui qui la recherchait, qui la voulait pour femme, était jeune, d'une médiocre fortune, mais sa carrière et la vie s'ouvraient pour lui pleines de promesses, et Olympe avait une confiance sans borne dans leur avenir. Il lui demanda le secret pour les siens, dont il voulait gagner le consentement, il fallait du temps et ne rien brusquer pour l'obtenir.

Madame de Fraines souffrit un peu de cette condition, mais, devant la confiance d'Olympe, n'osa parler de ses inquiétudes et accepta ce que sa fille voulait.

Déjà dans le monde on avait remarqué certaines assiduités, des visites répétées; on s'extasia par avance sur le bonheur d'Olympe, on parla, et on fit le mal qu'on fait toujours en pareil cas, même sans le vouloir.

La famille du jeune homme s'alarma; tout fut mis en œuvre pour le détourner de cette chose redoutable, "une fille sans dot"; sa carrière manquée... car le poids d'une famille l'entraverait absolument... une jeune fille notoirement élevée dans des goûts de luxe, de dépense... On lui montra les abîmes, et au contraire s'il se mariait selon le désir des siens, tout changeait de face.

Il lutta plusieurs mois; il aimait Olympe et comprenait le coup mortel que lui porterait son abandon; enfin on mit comme condition absolue et dernière, une absence d'un an. Il céda, partit, et un jour Olympe reçut une lâche lettre, où, se rejetant sur l'impossibilité de vaincre la résistance de ses parents, sur celle de passer outre, ne voulant pas entraîner celle qu'il aimait dans de nouveaux chagrins, il lui rendait sa parole; il parlait de sa douleur, de son *inoubliable* souvenir, et finissait par des vœux de bonheur!

Quelques mois après, il se mariait avec l'approbation des siens et celle du monde, qui commença même à se demander quelle mine il convenait de faire à Olympe. On se décida cependant à lui pardonner son abandon; du reste son attitude fière, celle de madame de Fraines, ne permettaient guère d'essayer de sonder la profondeur d'une blessure qui ne voulait pas être connue, et en quelques semaines ce petit drame devint une vieille histoire à laquelle on ne pensa plus.

Ce fut vers cette époque qu'un hasard mondain rapprocha Olympe de madame de Sambise, et que, peu à peu, sans frais de l'une ni l'autre part, l'une trop fière, l'autre trop froide, elles se lièrent d'une véritable amitié. Madame de Sambise menait une de ces vies solitaires qui est celle de bien des mondaines; son mari, homme aimable, et, de l'aveu général, plein d'égards pour

elle, était partout, sauf chez sa femme. Elle n'avait pas d'enfant; sa mère vivait en province, et, sous des dehors d'élégance et d'existence brillante, il y avait là des heures infiniment tristes. Olympe le vit de près, vit un abandon qui était presque plus cruel que le sien, car il fallait le porter d'un front serein. Elles mirent en commun leurs secrets chagrins, et une étroite intimité s'établit entre elles. Madame de Fraines était heureuse de ne plus sortir le soir; Olympe pouvait aller partout avec madame de Sambise. Elle changea d'allure, se posa en personne avec qui il faut compter, s'effaça comme jeune fille à marier et parut prendre la vie assez philosophiquement. Mais sous son beau sourire se cachaient un immense dégoût, un découragement affreux. La vive tendresse qui l'unissait à sa mère était, aux heures les plus sombres, l'appui, la consolation, l'unique lumière dans cette nuit, et ce dernier soutien lui fut ravi avant l'heure. Revenant un soir d'une partie de spectacle, Olympe fut surprise de ne pas trouver sa mère levée; habituellement elle l'attendait, un ouvrage en main et un doux sourire tout prêt. A l'aspect de ce salon sans lumière, le cœur d'Olympe se serra; en même temps la voix de sa mère l'appelait:

— Olympe!

— Maman, qu'avez-vous? Vous êtes malade. Pourquoi n'est-on pas venu me chercher?

— Te chercher! et pourquoi, ma chérie? J'ai seulement la tête un peu lourde; je me suis couchée par paresse.

Olympe s'agenouilla près du lit, et, baisant les douces mains blanches de sa mère:

— Vrai, vous ne souffrez pas?

— Si peu!...

Et une muette étreinte réunit ces deux pauvres femmes. Madame de Fraines domina la première son attendrissement, et regardant longuement sa fille:

— Je t'aurais voulue heureuse, ma pauvre Oli...

Puis après un court silence:

— Ne te révolte pas, mon enfant, ne te révolte pas contre Dieu.

— Maman, pourquoi me dites-vous cela ce soir? Ah! vous me cachez quelque chose, j'en suis certaine!

— Non, je te le jure, va dormir, va dormir, obéis-moi.

Elle feignit d'obéir, mais elle avait senti tomber sur son cœur l'ombre de la douleur qui l'attendait.

La maladie était là, en effet. Olympe lutta d'une façon désespérée pour en conjurer la fatale issue; mais tout fut vain, et, dans une paix profonde, madame de Fraines s'endormit de son dernier sommeil, murmurant encore:

— Ne te révolte pas, Oli.

Ce fut son adieu à la vie.

III

La douleur d'Olympe fut farouche. Elle aurait voulu mourir, dormir toujours; elle enviait la paix suprême du visage de sa mère, puis reculait d'horreur à la pensée de la destruction et de la tombe; elle aurait souhaité avoir la force de s'enfuir dans le plus austère couvent; il lui semblait que la souffrance, le silence, les grilles apaiseraient son âme meurtrie.

Madame de Sambise obtint avec une peine extrême qu'Olympe quitterait pour un temps du moins, cet appartement plein désormais de si tristes souvenirs. Devant cette amitié si vraie, Olympe céda, et quelques mois après la mort de sa mère, elle accompagnait madame de Sambise à Sainte-Rive. Pour la première fois de sa vie, Olympe jouissait de cette pleine et tranquille liberté de la campagne. Dans ses promenades solitaires et inquiètes, elle ne rencontrait qu'une seule personne, et celle-là l'intriguait étrangement: c'était une paysanne de vingt-cinq ans environ, courte, au visage terne et sérieux, et qui tout le jour menait les vaches d'un endroit à l'autre, tenant en main un long bas qu'elle tricotait sans répit. Olympe la voyait dès le matin, cheminant d'un air si paisible, qu'enfin elle ne put résister au désir de l'aborder; elle était curieuse d'interroger le secret de cette paix inaltérable.

— Vous tricotez des bas pour l'hiver?... demanda-t-elle de sa meilleure voix.

La fille ne releva pas la tête, mais un large sourire vint éclairer son visage.

— Ah oui! et je suis bien heureuse! C'est une bonne sœur qui m'a appris à tricoter il y a deux ans; avant, les journées étaient longues, mais maintenant, je travaille; allez, on est bien malheureux quand on ne fait rien.

Cette idée de bonheur, attachée à la connaissance de la confection d'un bas, avait frappé Olympe; cette fille ne paraissait pas douter que ce ne fût là une félicité très grande, et y trouvait évidemment une sorte de satisfaction continuelle; elle laissait Olympe la regarder travailler et mettait un certain orgueil à faire courir vivement les aiguilles, répondant aux questions par quelques phrases courtes.

Olympe enviait l'incroyable placidité de cette humble, et une sorte d'amitié s'établit entre ces deux créatures si différentes.

Un jour qu'Olympe portait sur son visage la trace de larmes récentes:

— Vous avez peiné, mademoiselle? lui demanda tranquillement la pauvre fille.

— Oui, dit Olympe, j'ai du chagrin. Et vous, Pélagie, êtes-vous toujours contente?

— Pourquoi que je ne serais pas contente? dit-elle; le Créateur n'a pas été à l'aise quand il est venu sur la terre, il faut bien que la créature se résigne!

Olympe la regarda s'éloigner de son pas lourd et un peu ballant.

"Cette fille, dans son existence de brute, est plus heureuse que moi", pensa-t-elle.

IV

Un soir, un mois environ après l'arrivée à Sainte-Rive, Olympe, qui était assise dans l'enfoncement d'une fenêtre, dit tout à coup:

— Tiens, un homme qui traverse la pelouse.

Madame de la Heurtebie, à qui il n'en fallait pas beaucoup pour s'alarmer, fut de suite sur l'alerte.

— Un homme sur la pelouse! à cette heure! Claire, mon enfant, sonne vite, je t'en prie, Gustave ira voir.

Et, s'adressant à Olympe:

— C'est peut-être un des jardiniers, chère enfant.

— Non, madame, c'est même un monsieur, et il vient droit ici.

— Mais c'est notre bon Romée! s'écria madame de Sambise en riant.

Et se levant, pour ouvrir la porte-fenêtre:

— Entrez donc, fantôme! dit-elle.

M. de Lescun, ainsi interpellé, sans avancer d'un pas prit la main de madame de Sambise, la baisa affectueusement, puis faisant appel à madame de la Heurtebie:

— Puis-je entrer, madame? dit-il.

— Je le crois bien! Seulement d'où arrivez-vous? car, mon cher, quand on imagine les gens à cent lieues de là et que leur ombre apparaît tout à coup derrière le carreau, cela saisit!

— C'est vrai, madame, et je vous demande pardon de mon apparition inconvenante; mais je suis arrivé tout à l'heure, et, après avoir causé avec Lanty, je n'ai pu résister au désir de venir vous dire bonsoir; je n'ai pas réfléchi qu'il était un peu tard; j'ai pris la clef de la petite porte, et me voilà!

— Et le bienvenu toujours, Romée, répondit affectueusement adame de la Heurtebie. Mais Marie? parlez-moi vite de Marie et des petits hommes.

M. de Lescun expliqua qu'il était revenu en célibataire.

— Je maigrissais d'ennui, je n'étais bon à rien; Marie l'a vu; sa mère est fatiguée et a encore besoin d'elle; alors on m'a renvoyé à mes champs et j'ai été rudement content de les revoir!

- Je n'en doute pas, dit madame de Sambise; mais, mon bon Romée, dans l'émotion de la surprise nous ne vous présentons pas à mademoiselle de Fraines, qui vous a signalé la première.

Olympe s'approcha, et madame de Sambise les nomma l'un à l'autre.

— Oui, monsieur, c'est moi qui ai failli, en vous apercevant, faire mourir de peur madame de la Heurtebie, heureusement que l'indomptable courage de Claire est venu à la rescousse.

— Heureusement, en effet, car toi tu ne bougeais pas.

Olympe sourit, l'expression de son visage était naturellement sérieuse et quelquefois même un peu sévère, mais son sourire éclairant toute sa physionomie la rendait véritablement belle; les amis de ma-

dame de Sambise l'appelaient souvent en riant "la déesse". Elle avait,en effet ,quelque chose de singulièrement noble, et son port la faisait paraître plus grande qu'elle ne l'était réellement. Romée la regardait avec admiration et cet intérêt qu'inspirent ceux dont on connait la vie sans les avoir jamais recontrés.

Madame de la Heurtebie en revenait aux regrets que lui inspirait l'absence de madame de Lescun.

— Je suis désolée de ne pas voir Marie, et mes petits amis me manquent beaucoup. Il faudra écrire à Germain que j'ai de bien jolis lapins.

— Le fait est, dit madame de Sambise, que les lapins de maman ne sont pas des lapins: ce sont des objets d'art.

— N'écoutez pas ma fille, Romée, elle n'entend rien à ces questions; nous parlerons de nos fermes ensemble.

— Et de Pichot, ajouta madame de Sambise: ce que Pichot nous fait souffrir, Romée, vous n'en avez pas une idée; vous allez sortir ma mère de ses embarras. Il n'y a pas de jour qu'elle ne dise à propos de ce malheureux Pichot et de son champ: "Ah! si Romée était ici!" Eh bien, ma chère maman, voilà Romée.

— Oui, ma fille, et il viendra parler de Pichot avec moi demain, ais pas ce soir, car ni toi ni Olympe n'êtes des campagnardes.

— Et moi, je suis un vrai paysan, pas vrai, Claire? demanda Romée.

C'était, en effet, un franc campagnard que Romée de Lescun, il en avait la mine un peu rude, il était de grande taille, avec un visage hâlé, des yeux francs et doux, une barbe pleine et des cheveux bruns coupés ras, il riait volontiers montrant de belles dents, et tout son être respirait la force, la santé et la bonne humeur.

L'existence avait été bonne pour lui: unique enfant d'une mère restée veuve jeune encore, elle n'avait vécu que pour ce fils, ne s'en étant jamais séparée un jour; Romée avait porté joyeusement ce joug de tendresse, et même, arrivé à l'âge d'homme, ne pensa jamais un instant qu'il fût possible de faire autre chose que ce que désirait sa mère. Jalouse de ne pas le perdre, dès qu'il fut majeur elle lui chercha une femme et lui en donna une: jeune, pieuse, de belle santé, d'un agréable visage. Romée l'accepta de ses mains, l'aima tendrement, et depuis huit ans, tranquille dans son bonheur, il ne souhaitait ni ne désirait rien. La mort de sa mère, peu après son mariage, avait été la seule douleur qu'il eût jamais connue; mais une foi d'enfant et un souvenir toujours présent en avaient adouci l'amertume. Cette mère avait été l'intime amie de madame de la Heurtebie, qui aimait Romée comme un fils à elle, et voyant de près et dans la plus affectueuse intimité son heureux ménage, avait souvent le cœur ulcéré en songeant à celui si triste de sa fille.

"Si elle avait eu un mari comme Romée," pensait-elle.

V

L'arrivée de M. de Lescun aux Epinettes apporta à Sainte-Rive un retour d'animation.

Seul et sans ménage, Romée eut tout naturellement sa place à la table de Sainte-Rive; il venait quand il voulait, et sa grande ombre apparaissait sur la pelouse à toutes les heures sans faire peur à personne; il apportait les nouvelles du dehors, les racontars des environs. Madame de la Heurtebie était ravie de le retrouver pour la conseiller dans mille détails dont il avait coutume de s'occuper pour elle. Claire, elle, l'avait toute sa vie traité comme un frère, et Olympe, d'habitude si défiante, se laissait gagner par la cordiale bonté de Romée; il lui faisait l'effet d'un grand enfant, car il en avait tous les enthousiasmes, toutes les croyances, toutes les fidélités, et dans la gaucherie même de la sympathie et des attentions qu'il s'efforçait de lui témoigner, la touchait; aussi, c'était un plaisir pour toutes que d'entendre les jappements de la belle chienne épagneule de Romée précédant fièrement son maître et venant mettre sa tête intelligente sur les genoux de celle qui l'appelait.

Au bout de quelque temps de visites journalières et après avoir inutilement essayé de rétablir le tennis, M. de Lescun avait déclaré que ces dames menaient une vie de recluses, que cela ne pouvait pas durer, et que si les chevaux de madame de la Heurtebie se fatiguaient aux grandes courses, le repos rendait les siens malades, qu'en conséquence il entendait faire explorer les environs à mademoiselle de Fraines.

— Car vous ne lui montrez rien, Claire. Je parie que vous n'avez pas même visité les Epinettes.

— Vous avez raison, Romée, dit madame de la Heurtebie, ces jeunes femmes n'ont aucun entrain, promenez-les, vous me ferez grand plaisir.

— Eh bien, pour commencer et puisque madame de la Heurtebie m'y autorise, je propose que nous allions, dès demain, à Pontblaise; c'est une excursion charmante.

— A Pontblaise, Romée, mais il faut au moins deux heures!

— Eh bien, madame Claire, nous mettrons deux heures, voilà. Qu'en pense mademoiselle Olympe?

— Puisque c'est tout décidé, je n'ai plus d'avis à donner, dit Olympe.

La chose ainsi arrêtée, heure fut prise pour le lendemain.

Romée était exact, et à la minute indiquée, son grand break, attelé de deux alezans dont il était très fier, tournait net devant le perron. Lui, un cigare aux lèvres, une rose épanouie au revers de son veston, l'air joyeux, saluait du fouet les dames déjà sur le seuil.

— Nous avons un temps idéal, dit gaiement madame de Sambise.

— Mademoiselle Olympe nous avait cependant prédit de la pluie, répondit Romée.

— Oui, mais elle n'a pas l'air autrement triste de s'être trompée.

En effet, Olympe souriait de la meilleure humeur du monde et prit gaiement place sur le siège; Romée mit tous ses soins à bien les installer; il avait multiplié les petits coussins, préparé une couverture légère pour les préserver de la poussière et elles le déclarèrent un homme admirable.

La journée était à souhait. Olympe jouissait de cette promenade, heureuse de se sentir emportée par le trot rapide des chevaux. Vers trois heures, ils tournèrent dans le parc de Pontblaise. Le site était magnifique, et l'art et une dépense continuelle en avaient fait une chose admirable. Le château avait été restauré avec un goût fastueux, et l'ameublement, qui était à l'avenant, faisait paraître très rustiques les confortables demeures des Epinettes et de Sainte-Rive. La baronne de Pontblaise, dont la grande fortune avait permis ces prodigalités, était une bonne femme approchant de la soixantaine, laide, adorant la toilette sans avoir jamais été coquette, dépensant pour dépenser et n'ayant d'autre défaut que celui de s'engouer périodiquement de quelqu'un ou de quelque chose.

Elle aimait les visites, et madame de Sambise et Olympe furent reçues à bras ouverts.

— Mes chères, vous êtes de bonnes petites femmes d'être venues de si loin, et Lescun un gentil garçon de vous avoir conduites. J'étais en train de gagner mille points à madame Charron, et elle est joliment contente de votre arrivée.

La belle madame Blaise-Charron protesta qu'elle était ravie certainement, mais pour de tout autres raisons.

— Très bien Mélanie, on sait que vous êtes aimable. Mais, mes enfants, vous avez faim, vous avez soif.

Et, d'une même haleine, madame de Pontblaise commandait du lait, des sirops, du vin, de la viande froide, des fruits, du pâté.

— Et ma nièce de Chepy qui n'est pas là! Elle va être désolée, car elle vous aime beaucoup toutes deux, mon neveu est amoureux depuis longtemps de madame de Sambise; il a raison du reste. Et les petites, qui sont sorties avec leur institutrice!... Elles sont charmantes, mes petites nièces, et je leur conseillerai de vous regarder, Claire, pour apprendre à être élégantes. Mélanie, ma chère, dites-moi si on peut être mieux habillée que madame de Sambise. Son chapeau est une merveille tout simplement.

— Il est de Duret, n'est-ce pas, madame? dit madame Charron avec un grand intérêt.

Et elle se leva pour l'admirer de plus près; puis, faisant courir ses bagues sur ses belles mains, elle se rassit et se mit à caresser du bout des doigts les dormeuses qu'elle portait aux oreilles. Cette jeune femme, d'une intelligence assez médiocre, avait pourtant l'esprit de sentir que son principal mérite consistait dans les millions que . Blaise-Charron, son mari, gagnait à la Bourse, et elle aimait à le rappeler. Grâce à eux, elle passait sa vie à combler de politesses des gens qui n'en avaient pas besoin, et se faisait de la sorte, et à force de dîners et de loges à l'Opéra et ailleurs, une petite position très solide. C'était ainsi qu'elle avait su se faire bien venir de madame de Pontblaise, qui mettait son amour-propre à la présenter dans les meilleures maison. Du reste, les toilettes de madame Charron étaient à la hauteur de toutes les situations. Avec cela, souriant toujours, contente d'elle-même et des autres, polie et gracieuse à l'excès; fidèle à ses habitudes, elle se tourna vers Olympe et lui dit d'un air empressé:

— Combien cela me fait plaisir de vous voir, chère mademoiselle de Fraines! A Paris nous nous manquons toujours.

— Vous êtes trop aimable, madame, répondit assez sèchement Olympe, qui ne faisait pas profession de banalité.

— Ce qui est délicieux à la campagne, continua madame Charron, ce sont les intimités. Quel malheur que Sainte-Rive soit si loin! Mais vous voyez sans doute beaucoup madame de Lescun?

— Elle est absente, reprit Olympe.

— Ah! vraiment? Je l'ignorais. On la dit charmante; je ne la connais pas. Son mari est fort bien.

Et madame Charron décocha un joli sourire dans la direction de M. de Lescun.

— Et cette chère madame de Sambise, toujours ravissante et si élégante! Et vous-même, chère mademoiselle, le noir vous sied d'une façon admirable. Ah! comme je vous admire! On dit que vous avez des doigts de fée; et toujours mise mieux que personne, continua-t-elle en souriant.

Olympe hésita à lui répondre une impertinence, mais elle se contenta de se taire et de se lever sans cérémonie. Madame de Pontblaise était occupée d'arracher à madame de Sambise la promesse de venir dîner:

— Vous resterez coucher ici, ma chère, rien de plus simple. Dieu merci, les chambres ne nous manquent pas. M. de Pontblaise vous sera si reconnaissant: vous savez qu'il aime les jolis visages? Nous aurons quelques gentils officiers de X... Ma nièce joue des valses comme personne, et nous sauterons entre nous. C'est une affaire convenue; prenez votre jour, écrivez-le moi, et je ne pardonnerai jamais à celles qui s'aviseront de ne pas venir, continua-t-elle en regardant Olympe.

Puis, s'adressant à Claire:

— Quel malheur que vous n'ayez pas votre volage époux, qui danse si bien.

— Hélas! je crois qu'il faudra se résigner à son absence, dit madame de Sambise.

— Naturellement, ma chère, et ce que j'en dis c'était pour plaisanter. A sa place, nous ferons danser le baron.

VI

M. de Sambise passait un été désagréable; une personne, pour laquelle il professait un considérable attachement, lui causait de pénibles soucis. Cela l'affligeait dans la mesure qu'il pouvait être affligé, et surtout cela l'ennuyait. Sa femme n'étant pas à Paris, il lui était plus que jamais nécessaire de trouver la félicité parfaite dans les sentiers où il la cherchait d'habitude; et puis il était absolument embarrassé de sa personne. Il trouvait les journées longues, Paris assommant, et le soir, la mauvaise humeur et la jalousie l'envoyaient au Cercle, où il jouait et où il perdait, et cela l'exaspérait. Enfin, dans un état aussi funeste et après avoir acquis la preuve certaine qu'il était tombé à l'état de surnuméraire, il lui vint l'idée surprenante d'aller, pour se remettre, passer quelque temps à Sainte-Rive, et cette pensée, d'abord vague, lui fit écrire à sa femme une lettre un peu moins laconique que d'habitude; puis il resta quelques jours sur cet effort et sur cette première intention; ce ne fut qu'en croisant, un soir, dans l'antichambre du cercle, Maxime d'Artenay, un des assidus de madame de Sambise, que tout à coup il prit une résolution définitive.

— Très content de vous voir, d'Artenay, dit-il en l'abordant; j'ai quelque idée de faire une course à Sainte-Rive; cela vous irait-il de venir avec moi? Nous pourrions partir demain, et ces dames seraient ravies de nous voir.

Maxime d'Artenay, d'abord légèrement surpris, le dissimula et accepta sans aucune périphrase.

— Je le veux bien. A quelle heure le départ?

— Je ne sais pas, mais je sais qu'on arrive pour dîner. Inutile de nous annoncer, car ce n'est pas deux assiettes de plus qui gêneront chez ma belle-mère.

— Bien, dit d'Artenay. Faites-mois dire à quelle heure on se met en route. Bonsoir.

A trois heures du matin M. de Sambise, qui avait perdu cinq cents louis, rentra chez lui avec de forts symptômes de goutte dans le pied droit. Le lendemain, à la gare, il aborda d'Artenay en boîtant.

— Ah çà! qu'est-ce que vous avez, Sambise?

— Mon cher, j'ai la goutte; je suis un homme fini!

— Bah! vous changerez d'idée. Avez-vous eu de la veine, cette nuit?

— De la veine? Dites une déveine idiote!

— Pas possible! Mais savez-vous que je vais avertir madame de Sambise que vous la ruinez, ce qui n'a pas le sens commun?

— Vous auriez bien tort, je ne la ruine nullement.

Et là-dessus, ils se mirent à discuter les mérites du cheval qui avait gagné le Grand Prix, ce qui les mena longtemps, et le chapitre des iniquités du cuisinier du Cercle les conduisit agréablement à destination. Il n'y avait pas une seule voiture à la gare, ce qu'avait prédit d'Artenay, avec une perspicacité dont il triomphait, et il fallut marcher pour s'en procurer une. M. de Sambise, qui boitait toujours, jurait contre la dureté du pavé.

— Voilà! Pourquoi n'avez-vous pas voulu télégraphier à madame de Sambise? dit d'Artenay. Nous allons faire une entrée de commis-voyageurs. Enfin, nous sommes sûrs de produire notre petit effet, et c'est déjà quelque chose.

Il en arriva comme il le disait. De sa place à table, madame de Sambise aperçut une vilaine voiture de louage descendre l'allée d'approche.

— Qui peut bien nous arriver? dit-elle en l'annonçant.

Le curé et Romée de Lescun, qui étaient, ce soir-là, les convives de madame de la Heurtebie, n'eurent pas une idée à offrir.

— Ce sera fort ennuyeux si ce sont des gens d'O... qui viennent nous faire une visite à cette heure, dit madame de la Heurtebie.

— Ils dînent peut-être de bonne heure, suggéra le curé.

— Oui, mon cher curé, mais cela n'empêche pas de respecter le dîner des autres

Pendant ce temps, on entendait parler dans le vestibule. Le maître d'hôtel ouvrit toute grande la porte de la salle à manger, et M. de Sambise parut sur le seuil, ayant derrière lui M. d'Artenay qu'il empêchait d'avancer. Il y eut un petit brouhaha d'étonnement.

— Au nom du ciel! ne vous dérangez pas, implora M. de Sambise; je croyais que nous arriverions avant le potage.

— C'est la patache, grommela d'Artenay.

— Mais entrez donc, dit tranquillement madame de Sambise sans manifester la moindre surprise.

— L'osons-nous? demanda M. de Sambise, s'adressant à sa belle-mère, et je vous ai amené un convive, l'acceptez-vous?

— Madame, j'ai horriblement faim, cria d'Artenay.

— Allons, entrez tous les deux tels que vous êtes, dit madame de la Heurtebie en souriant.

Ils obéirent. M. de Sambise, avec son air de bonne compagnie, salua sa belle-mère, sa femme et Olympe, et puis, cela fait, se tourna pour accueillir le curé et Romée.

— Quelle bonne fortune, mon cher curé.

— Romée, mon vieux, comment ça va?

Pendant ce temps les domestiques avaient serré les couverts, avancé des chaises, et quelques minutes après, le dîner reprenait tranquillement son cours.

— Nous n'avions mangé que le potage, et j'espère que nous avons un bon dîner!... dit madame de la Heurtebie en consultant avec quelque inquiétude le menu placé devant elle.

— Ne vous tourmentez pas, maman, dit Claire; puisque mon mari arrive sans crier gare, il prendra la fortune de votre marmite.

— Eh bien, dit d'Artenay à Olympe, auprès de laquelle il était assis, vous n'êtes pas plus agitée que cela, vous ne me demandez pas ce qui nous amène. Jamais je n'ai vu des femmes aussi résolument maîtresses d'elles-mêmes; il n'y a que madame de la Heurtebie à qui notre soudaine apparition a semblé causer quelque émotion. C'est humiliant.

— Il faut vous y résigner, dit Olympe, mais réflexion faite, à propos de quoi ce coup de théâtre?

— Demandez-le-lui, dit d'Artenay en désignant Sambise.

Madame de la Heurtebie, qui était plus curieuse, mais trop bien élevée pour questionner, attendait avec une certaine impatience que son gendre expliquât sa venue. Il s'y décida après le rôti, avec l'air satisfait de quelqu'un qui aime la bonne cuisine et qui est servi à souhait.

— Ma chère belle-mère, je viens vous demander de m'accepter pendant quelque temps. Chose singulière, j'éprouve le besoin de l'air pur des champs. — Et se tournant vers Claire: — Nous avons comploté cela hier soir avec d'Artenay; je l'ai enlevé, et nous voilà.

— Et j'en suis très heureuse, assura poliment madame de la Heurtebie.

Le dîner terminé, MM. de Sambise et d'Artenay recommencèrent à nouveau les compliments de l'arrivée, et madame de la Heurtebie renouvela ses expressions de bienvenue. M. d'Artenay s'était approché de madame de Sambise, à qui il baisait les mains avec une respectueuse tendresse.

— Comme votre mari a été aimable de m'amener ici!

— Mon pauvre ami, vous allez vous ennuyer atrocement; pas de chasse, rien, la vraie campagne.

— Vous ne vous ennuyez pas, vous, madame?

— Non, mais moi, vous savez que je m'organise partout, et puis je suis ravie d'être auprès de ma mère; mais, d'Artenay, entre nous, qu'est-ce qui nous vaut cette visite de mon mari? Serait-il amoureux de quelqu'un dans le pays?

— Pas que je sache.

— Quoi, alors?

— Recevez-le sans demander pourquoi.

— Au fait, cela m'est égal, dit-elle; mon mari est toujours bien reçu.

— Vous n'imaginez pas, continua d'Artenay comme Paris est ennuyeux sans vous.

— Je m'en aperçois parfaitement, au contraire, puisque M. de Sambise luimême en ressent les effets.

— Ah, lui, mais je parle de moi; cela me fait un plaisir incroyable de vous revoir. Et Olympe, elle, est belle comme la nuit.

— Oui, la campagne et le repos lui ont fait grand bien, car nous menons la vie la plus champêtre; vous avez surpris du reste un de nos festins intimes: Romée et le curé, le curé et Romée.

— Qu'est-ce que Lescun fait ici sans sa femme?

— Mais il l'attend, et il soigne ses champs, ce qui est une occupation fort intéressante, quoique vous n'en compreniez pas la beauté; ma mère et lui sont en chicane avec un individu du nom de Pichot, et cela leur fait passer le temps délicieusement.

— Et vous et Olympe qu'est-ce que vous faites de votre côté? car je suppose que vous laissez Pichot tranquille.

— Moi, je fais toutes sortes de choses, et Olympe ne fait rien; le matin elle se promène, le soir elle regarde les étoiles. Et puis, du reste, allez le lui demander.

Et madame de Sambise se rapprocha du petit groupe réuni autour du fauteuil de sa mère. M. de Sambise, la jambe droite soutenue par une chaise basse, fumait un très gros cigare, il causait agréablement avec le curé.

D'Artenay aborda Olympe qui se promenait dehors avec Lescun, et il alluma sa cigarette à la pipe de Romée:

— Est-ce que j'interromps un tête-à-tête? demanda-t-il.

— Parfaitement, dit Olympe. Nous parlions même de Pélagie.

— Et qui est Pélagie? qui s'appelle Pélagie? que fait Pélagie?

— Elle garde les vaches.

— Comment, mademoiselle Oli, vous vous intéressez à une personne qui garde les vaches! dit d'Artenay; mais alors, Lescun, je vais croire que l'air de ce pays est subtil et vous change de tout au tout.

— Pas que je sache, dit Romée, qui n'aimait jamais que médiocrement les plaisanteries moqueuses. Pélagie est une excellente créature, et mademoiselle de Fraines a la bonté de s'y intéresser.

— Est-ce que je ne peux pas être mis en tiers dans cet intérêt? demanda d'Artenay.

— Non, répondit Olympe.

— Ce bonheur est réservé au seul Lescun?

— Absolument.

— En ce cas, puisqu'il a eu sa part, je demande la mienne maintenant.

Et d'Artenay se mit à parler à Olympe de Paris et de leurs amis communs.

Au bout d'un moment, Lescun, qui écoutait avec mauvaise humeur, profita d'une pause pour dire à Olympe:

— Je me sauve sans crier gare, Lanty m'attend chez moi avec des papiers; vous vous chargerez de mon bonsoir, mademoiselle Oli.

— Certainement dit-elle; mais pourquoi vous en aller si vite, puisque nous avons M. d'Artenay; nous ferons certainement un peu de musique tout à l'heure. Restez donc.

Il hésita une seconde.

— Non, il faut absolument que je voie Lanty ce soir. Bonsoir.

— Comme vous voudrez. Alors, à demain.

Il partit à grands pas et s'enfonça dans le bois.

D'Artenay et Olympe continuèrent leur promenade mais en silence pendant quelque temps. Puis se détournant un peu pour faire tomber la cendre de sa cigarette, d'Artenay siffla pendant une minute ou deux, et enfin regardant Olympe:

— Qu'est-ce que vous faites de ce grand garçon-là? dit-il.

— Rien que je sache.

— Ah!

— Puisque nous en sommes aux questions, qu'est-ce qui a amené M. de Sambise; comment l'a-t-on laissé venir?

— On lui a rendu sa liberté définitive, et de désespoir il s'est réfugié ici.

— C'est charmant.

— Bah! comme dit madame de Sambise, cela nous est bien égal.

— Pourvu au moins qu'il n'en perde pas l'appétit!

— En attendant, allons chanter un peu, pour le consoler, voulez-vous?

Ils rentrèrent et se mirent au piano jusqu'au moment où M. de Sambise déclara qu'à la campagne on avait le devoir de se coucher de bonne heure.

VII

M. de Sambise annonça si aimablement au bout de quelques jours qu'il se trouvait admirablement de la cuisine de sa bellemère, que madame de la Heurtebie se flatta presque qu'il allait devenir un mari modèle. Il avait demandé conseil à sa femme au sujet de sa santé, avait consenti à recevoir le médecin de la famille, qui le réconforta en l'assurant que son attaque de goutte était légère et serait courte; néanmoins M. de Sambise, qui avait un extrême respect pour sa propre santé, se soignait avec conscience, et avec le plus naïf égoïsme, s'attendait à ce qu'on lui tînt compagnie du matin au soir. Sa femme y mettait une bonne volonté parfaite et son calme habituel; elle lui lisait les journaux, causait s'il en avait envie, et recevait avec beaucoup d'indifférence les remerciements que lui valait sa complaisance.

M. de Sambise trouvait donc, pour l'heure, la société de sa femme tout à fait charmante, celle d'Olympe également, et s'étonna d'en profiter si rarement. Il s'ouvrit là-dessus à d'Artenay, lui confia qu'il se plaisait prodigieusement à Sainte-Rive, comptait y rester jusqu'à satiété et l'engageait à en faire autant. D'Artenay, qui ne demandait pas mieux, l'encouragea et il fut entendu que pour un temps indéterminé ces deux messieurs demeureraient les hôtes de Sainte-Rive.

M. de Sambise savourait les joies d'une conscience pure et se répétait ce qu'il s'é-

tait dit fort souvent déjà, qu'il ne manquait pas de femmes plus à plaindre que la sienne, et qu'après tout il n'était pas un si mauvais mari.

Mais le maître des Epinettes était encore celui qui se trouvait le plus ennuyé de l'arrivée des hôtes de Sainte-Rive. On lui faisait le même cordial accueil: M. de Sambise, qui avait le goût du piquet, et trouvait en Romée un excellent partenaire, joignait ses instances à celles de madame de la Heurtebie pour que Lescun vînt dîner souvent; mais il n'acceptait plus qu'une invitation sur trois, et les soirées à Sainte-Rive lui paraissaient tout autres; d'Artenay tenait le dé de la conversation, et souvent l'entretien passait pour ainsi dire au-dessus de la tête de Romée, qui écoutait d'un air de mauvaise humeur, ennuyé de ne pouvoir plus causer à cœur ouvert. Enfin toute la liberté qui avait rendu délicieuses les dernières semaines avait cessé tout à coup, et Romée en se retrouvant le soir solitaire et triste s'apercevait qu'il en souffrait.

Madame de la Heurtebie menait sa vie casanière accoutumée, et Olympe restait libre de ses heures et de ses actions; elle sortait beaucoup et toujours seule, un livre à la main, mais ne lisant guère: elle recommençait à sentir le poids, le vide de l'ennui qui l'avait possédée avant son arrivée à Sainte-Rive, et se reportant aux quelques semaines qui venaient de s'écouler, elles lui faisaient l'effet d'une oasis dans un désert sablonneux: ce calme, cette vie gaie, quoique si tranquille, l'amitié de Claire, la bonté maternelle de madame de la Heurtebie, l'intérêt affectueux qu'elle inspirait évidemment à Romée de Lescun! Là, sa pensée l'arrêtait, vague incertaine, angoissante. Romée? Sans en avoir exactement conscience, elle attendait sa venue avec impatience; elle sortait du parc, se promenait sur la berge et regardait, au-dessus des arbres, avec un désir inquiet, le toit des Epinettes visible. Un matin qu'elle avait rêvé longtemps, elle s'apprêtait à rentrer par la petite porte qui dans le mur du parc s'ouvrait sur l'étroit chemin serré entre le domaine des Epinettes et celui de Sainte-Rive quand soudain, sortant de chez lui, Romée parut.

Olympe, habituellement si maîtresse d'elle-même, eut un moment d'embarras. Lescun s'était d'abord arrêté court, comme surpris de la trouver là; puis, lui tendant la main:

— Vous ici? dit-il. Je croyais que vous aviez fait vœu de clôture et que vous ne quittiez jamais Sainte-Rive?

— Pas tout à fait, puisque me voici; j'aime à descendre jusqu'à la Loire.

Romée lui tenait toujours la main.

— Entrez un moment chez moi, dit-il, nous avons le temps; il n'est que onze heures.

— Chez vous? mais... pourquoi?... non... Et Olympe voulut rire.

— Pourquoi pas? nous causerons, et je suis si content de vous voir un moment sans les autres! Venez.

Il la poussa doucement, elle céda, et ils se trouvèrent dans le parc des Epinettes.

— Asseyons-nous, dit-il.

Et il la guida vers un banc de bois qui faisait face à une allée toute étroite et dont les arbres formaient une véritable voûte. Un écureuil traversa le sentier en sautillant; Olympe le regarda, puis, comme heureuse de cette diversion:

— La charmante petite bête! dit-elle, en avez-vous beaucoup ici?

Romée ne lui répondit pas. Il avait pris place à ses côtés, et tantôt lui jetait un regard brûlant, puis, comme effrayé, regardait droit devant lui. Olympe avait croisé ses mains sur ses genoux, et une de celles de Romée vint les couvrir d'une étreinte puissante. Elle essaya de la secouer.

— Laissez, dit-il d'une voix basse.

Elle s'efforça encore une fois à rompre le charme.

— Votre parc est magnifique, dit-elle, il y sent bien bon. Mais le déjeuner de madame de Heurtebie?... On va croire que nous sommes noyés.

Soudain tout le sang du cœur de Romée lui monta au visage; il se retourna avec emportement.

— Je vous aime, dit-il, oui, ne parlez pas, je vous aime, je vous aime, vous le savez, dites?

— Monsieur de Lescun...

— Je sais ce que vous voulez dire, mais ne le dites pas, je vous en conjure; je vous aime tant...

Olympe était retombée immobile sur son banc, épouvantée, heureuse, ses tempes battant et les palpitations de son cœur prêtes à l'étouffer.

— Pardonnez-moi, dites, pardonnez-moi de vous avoir dit que je vous aimais.

Il couvrait ses mains de baisers. L'âme fière et droite d'Olympe eut un mouvement de révolte.

— Votre femme, dit-elle, vous l'aimez?

— Non, j'aime aujourd'hui, et je n'ai jamais aimé; c'est vous que j'adore, mon idole, m'aimez-vous un peu?

Leurs yeux se rencontrèrent, il lut dans ceux d'Olympe le combat mortel qui s'y livrait.

VIII

Madame de Pontblaise avait été ravie d'apprendre la venue de MM. de Sambise et d'Artenay. En tant que mari (elle qui depuis quarante ans possédait le meilleur et le plus aimable) elle méprisait M. de Sambise.

— D'autant, disait-elle, que cet animal-là n'a pas une excuse, sa femme est une perfection. Mais comme ami, il faut l'avouer, Sambise est charmant.

— Oui, il dîne avec art, avait répondu M. de Pontblaise.

— Qu'entendez-vous par cela, cher baron? demanda la belle madame Blaise-Charron, qui éprouvait quelque velléité d'ajouter un esprit léger et badin aux nombreux charmes dont elle disposait.

— Mon Dieu, chère madame, ce serait un peu difficile à expliquer; vous demanderez à ma femme.

Madame de Chépy, dont la fille aînée avait seize ans, s'intéressait beaucoup plus au célibataire qu'à l'homme marié.

— Et d'Artenay, ma tante, dit-elle, c'est un garçon très bien, n'est-ce pas?

— Charmant, répondit madame de Pontblaise, charmant. Mais, Marie, c'est une inspiration que vous avez là. Ce garçon nous est envoyé du ciel évidemment. Je connais Claire, je sais qu'elle veut qu'il se marie; c'est l'affaire de Bonne tout à fait; nous allons marier Bonne.

— Bonne n'a que seize ans, vous n'y pensez pas, ma chère Anne, dit M. de Pontblaise.

— Elle ne les aura pas toujours, et j'y pense au contraire beaucoup, répondit madame de Pontblaise; et puis nous voulons faire un mariage d'amour, et il faut du temps pour cela.

— On se mariait très jeune autrefois, mon oncle, et les choses n'en allaient pas plus mal, appuya madame de Chépy.

— Comment donc! répondit madame de Pontblaise, moi-même je n'avais pas dix-sept ans ou à peine; c'est charmant! — Ces chers enfants! Bonne est un amour, et si d'Artenay avait le malheur de ne pas en être amoureux!...

Mademoiselle Bonne de Chépy entrait et sa présence confirmait pleinement l'épithète que venait de lui appliquer sa tante; c'était une charmante créature; d'épais cheveux blonds très clairs, un teint de rose et des yeux d'un bleu pur lui donnaient le plus agréable visage; elle était toute mince, la taille à peine formée encore, et habillée avec une rigoureuse simplicité. Elle salua sa tante en plongeant un peu la tête, lui baisa la main et alla s'asseoir auprès de sa mère.

Madame Charron regarda la jeune fille avec un sourire qui disait quelque chose, puis les deux dames; mais leurs visages étaient si rigoureusement fermés qu'elle comprit qu'elle ferait fausse route en hasardant une plaisanterie quelconque. Bonne avait du reste pris un ouvrage dans la corbeille de sa mère et travaillait les yeux baissés, et le visage doux et modeste. C'était un aimable tableau que de la voir aux côtés de sa mère, qui avait l'air d'une sœur aînée; car madame de Chépy, mariée jeune, habillée invariablement de lainage d'une façon extra-simple, coiffée plat, vivant toute l'année à la campagne une vie régulière et hygiénique, avait à trente-cinq ans l'air d'une personne de trente à peine. Elle était très fière, pleine de préjugés, très royaliste, très catholique et avait en sainte horreur toutes les mesdames Charron de la terre; il ne fallait pas moins que l'affection vraie qu'elle éprouvait pour son oncle et sa tante, et le sentiment qu'ils avaient pour ainsi dire adopté leurs petites-nièces pour qu'elle consentît à passer plusieurs semaines en compagnie journalière de madame Charron.

— Ma petite Bonne chérie, dit madame de Pontblaise à sa nièce, cela t'amuserait-il de venir avec nous à Sainte-Rive? nous devons y aller voir ces dames, ta maman et moi?

— Oh! ma tante, je serai si contente! j'aime tant madame de Sambise!

— Vous m'amènerez bien aussi? demanda madame Charron.

— Je le pense, ma belle; mais, Bonne, nous te traitons comme une grande demoiselle; tu seras bien sage, j'espère?

— Non, ma tante, répondit Bonne.

— Friponne, dis à ta mère de te tirer l'oreille.

Madame de Pontblaise, qui n'avait pas l'habitude de remettre ses projets au lendemain, sonna pour donner ses ordres.

— Il faut absolument aller voir ce que tous ces gens font chez eux enfermés comme des taupes; comme il est déjà un peu tard, nous dînerons à huit heures, et tout sera dit.

Une heure après, les quatre dames montaient en voiture.

— J'ai l'intention, commença madame de Pontblaise, d'inviter tous ces bons amis à venir passer quelques jours chez moi; si on ne se réunit pas un peu de cette façon, on ne se voit jamais...au fait, je me demande ce que devient ce brave Lescun sans sa femme.

— Les hommes s'arrangent toujours, dit madame Charron avec une sorte de malice et caressant ses dormeuses.

— Mélanie, n'avancez pas, je vous prie, une hérésie semblable devant ma petite-nièce; du reste elle sait fort bien que cela n'est pas, et que son oncle est très malheureux sans moi. Je ne parle pas de mon neveu, car elle voit heureusement ses parents s'aimer. Non, mon trésor, ne crois pas cela; quand tu seras assez grande pour avoir un mari, il sera très triste sans toi, comme l'est sûrement ce pauvre Lescun.

Madame Charron n'insista pas; un petit sourire perfide erra sur ses jolies lèvres.

— Il est vrai, dit-elle, qu'on assure que madame de Lescun est une bien aimable femme, pas jolie, mais charmante, paraît-il?

— J'ignore si elle n'est pas jolie, répondit madame de Pontblaise; mais il est certain que je ne la regarde jamais qu'avec plaisir; on sent qu'elle est si heureuse, si bonne, si dévouée! et Lescun est parfaitement digne d'elle. J'aime les honnêtes gens, moi; c'est un plaisir qu'on n'a pas souvent que celui de les voir réunis.

Bonne de Chépy avait glissé sa petite main étroite dans celle de sa mère, lui souriait de temps en temps et disait à voix basse quelques mots sur la beauté de la route.

— O mère, regardez ce grand moulin comme il est drôle dans ce champ! — J'aimerai une petite maison comme cela, avec un coq sur le pas de la porte! — Vous ne me ferez pas jouer de piano, n'est-ce pas, à Sainte-Rive? Je vous en prie, ma petite maman chérie; du reste, je ne sais rien qu'avec Solange. — Est-ce que ma tante fera danser chez elle? j'ai tant envie de danser!

— Demande-le-lui, dit madame de Chépy.

Une légère rougeur monta aux jolies joues de Bonne, et, d'une voix câline:

— Ma tante?

— Quoi, ma chérie?

— Est-ce que nous danserons à Pontblaise?

— Mais je le crois bien, ma petite; veux-tu un cotillon?

— Ma tante, interrompit madame de Chépy, comment voulez-vous qu'elle ait une idée là-dessus?

— Laissez-la me répondre, Marie; dis, veux-tu un cotillon, Bonne?

— Oui, mon adorée tante, je veux un cotillon.

Elle était toute rouge, les yeux brillants.

— Tu l'auras; j'écrirai à Paris ce soir.

La vue d'une vraie Parisienne rendit à M. de Sambise l'usage de ses deux pieds.

Madame Charron fut charmée; M. de Sambise était bel homme, élégant, très à la mode; c'était une conquête de haut goût. Elle accepta donc volontiers le bras qu'il lui offrit pour aller admirer la vue de la terrasse, et marivauda fort agréablement avec lui pendant que les autres causaient au salon.

Toute l'attention de Bonne était pour Olympe. Elle la voyait pour la première fois et la trouvait belle, spirituelle, avec l'air et la mine qu'elle se souhaitait. Olympe qui sentait la bonté du regard de ces beaux yeux bleus, lui parlait, la questionnait et au départ se vit embrasser tendrement.

— Vous me permettez de vous embrasser? demanda Bonne; je vous aime tant déjà!

— Mademoiselle Olympe, dit madame de Chépy, voilà ma fille, il me semble, qui vous fait des déclarations.

— Si vous êtes si bien avec ma petite-nièce, dit madame de Pontblaise, vous devriez bien faire une infidélité à madame de Sambise et rester un peu à Pontblaise, car c'est convenu, vous allez y venir. J'ai arraché à cette femme entêtée la promesse de me donner quatre jours. Je vais écrire à mon bon Lescun, et vous vous chargez de M. d'Artenay. Je suis désolée de ne pas le voir; je croyais le trouver ici avec une tapisserie. Pas du tout; il court les grandes routes. N'est-ce pas que notre petite Bonne est un amour? et ce sera une femme accomplie; sa mère l'a élevée divinement. Nous parlerons de cette petite à nous deux, car je sais combien vous êtes de bon conseil. A Pontblaise vous me donnerez une matinée à moi toute seule; maintenant il faut monter en voiture. A revoir, ma toute belle, nous aurons un cotillon.

IX

Olympe avait vécu dans un rêve toute cette journée.

Elle ne put dormir la nuit qui suivit son entretien avec Romée; par moments elle s'assoupissait puis se réveillait en sursaut comme oppressée par une crainte confuse à laquelle succédait un trouble plein de charme; elle aurait voulu ne plus dormir jamais pour revoir toujours devant elle ces deux yeux chargés d'amour la regardant avec une tendresse si passionnée.

A six heures elle se leva, s'accouda à sa fenêtre et contempla avec une sorte d'ivresse de bonheur la clarté du jour naissant. Elle pensa à sa mère; elle se rappela ce doux et tranquille visage, ce regard si triste, toujours tourné vers elle avec douceur. Ah! si sa mère eût été là encore, elle aurait pu lutter, s'appuyer sur cette tendresse et y puiser une nouvelle force! Mais elle était seule; alors l'amertume de sa vie lui monta aux lèvres et lui parut intolérable. Elle interrogea sa conscience, et avec une sorte de fierté farouche, elle se dit que jusqu'à ce jour rien n'y avait vécu qui ne fût pur et droit, puis avec une volupté de douleur elle envisagea le présent, et le naufrage de ce qu'il y avait de meilleur en elle. Ah! elle était bien marquée au front de la prédestination des malheureux; n'avait-elle pas cent fois envié même les plus pauvres quand elle les voyait passer aux côtés d'un époux et un enfant dans les bras?..

Comme elle aurait été une vaillante et fidèle compagne, si elle avait rencontré un cœur digne du sien! Et un enfant, un petit enfant, que n'aurait-elle pas souffert pour connaître ce bonheur suprême! Et tout lui avait été dénié: sa jeunesse et sa beauté étaient stériles, son intelligence même, prête à prendre un vol plus élevé, ayant soif d'une communion vivante, s'étiolait et s'étouffait dans le cercle étroit des préoccupations mesquines d'une vie de lutte; et maintenant qu'elle sentait battre son cœur elle fuirait cet amour qui venait à elle? Non — Même dans cette première heure elle mesura ce que pourrait être pour elle l'amour de Romée et ne se fit aucune illusion. J'aurai un an, deux ans de sa vie, se dit-elle; après il me méprisera; mais j'aurai été aimée, j'aurai senti vivre ma jeunesse. Je préfère cela à cette mort anticipée..., n'avait-elle pas droit au moins à quelques heures de bonheur!... Oui, sûrement, et elle les voulait; elle s'enivra de la pensée que Romée songeait à elle à ce même moment, qu'il souhaitait la revoir. Elle se dit que cet amour qu'il lui avait avoué était un démenti à toute sa vie, à sa foi, à sa parole jurée, et pour cette abandonnée, il y eut là une douceur mortelle; ce fut comme un cri de sombre triomphe dont elle ne comprit pas l'égarement. Forte de son indifférence pour la mort, elle sentit qu'elle pourrait tout braver pour cet amour; elle regarda ce qui était écoulé de sa vie, comme un voyageur en mer regarde la terre qui s'efface à l'horizon. Rien de tout cela n'était plus. Autour d'elle gisaient éparses, en débris, les choses sacrées pour lesquelles elle avait cru pouvoir mourir: ce mot d'honneur qu'elle aimait comme un homme l'aime, elle lui dit adieu dans un transport d'ivresse et d'angoisse; cette fierté qui avait été sa richesse et du sein de laquelle elle avait méprisé tant d'hypocrisies triomphantes, cette fierté disparaissait et elle en faisait un sacrifice douloureux à son amour. L'âme d'Olympe était trop haute, trop noblement trempée pour que sa propre défaillance ne lui arrachât pas des cris de souffrance; se débattant dans cette crise suprême, elle cherchait, elle appelait encore par instants un appui sauveur, mais le seul auquel elle eût pu s'attacher elle ne le chercha pas. Elle versa des larmes qui étaient à la fois de douleur et de joie, puis en effaçant les traces avec un soin jaloux, se para pour être belle et entra résolument dans l'impasse où elle engageait sa vie.

X

Les jours passaient sans événement. Madame de Sambise se réjouissait de voir Olympe reprendre à la vie et redevenir si belle; on entendait souvent sa voix au piano, et elle chantait parfois avec une expression presque déchirante des romances d'amour. M. de Sambise lui disait alors qu'on n'avait pas le droit de troubler ainsi son prochain, et elle riait en lui répondant qu'elle était bien sûre de ne le troubler jamais. Du reste Sainte-Rive appartenait presque tout le jour entièrement aux trois dames; M. de Sambise, radicalement guéri de sa goutte, faisait de fréquentes excursions à Pontblaise, où il était reçu comme la manne dans le désert. Olympe, toujours absolue maîtresse de ses heures, sortait du parc sans qu'on songeât à la chercher. Romée, ivre de son nouvel amour, lui prodiguait les marques d'une tendresse passionnée; il lui avait juré d'être pour elle ce qu'elle voudrait: un ami, qui souffrirait tout plutôt que de lui causer une douleur ou un regret. Elle buvait donc à pleines lèvres une ivresse qu'elle se flattait n'être point criminelle; elle avait avec Romée des gaietés folles, des hardiesses de paroles qui l'épouvantaient presque, lui, habitué à se reposer dans une foi naïve et à ne vivre qu'avec ceux qui croyaient comme lui; elle se moquait de tout, de la vie, de la mort, du monde, des préjugés, puis, soudain, éclatait en sanglots et se faisait bercer comme un enfant qui souffre.

Romée aussi était parfois pris d'une tristesse sans nom; il se mettait à ses genoux et pleurait. Elle l'aimait alors avec transport; elle le trouvait trop heureux, et pour mettre quelque égalité entre eux il fallait qu'il souffrît, et elle éprouvait par moments un plaisir amer à lui faire mal, à lui meurtrir le cœur; puis elle le conjurait de la pardonner.

— Vous pardonner? mais je vous aime, je vous adore, ma vie, mon trésor!

— Vrai, votre vie, votre trésor?

— Oui vrai, demandez? quelle preuve en voulez-vous?

Alors elle lui prenait la tête, et, tout bas:

— Quitteriez-vous tout pour moi?

— Oui, à l'instant! partons!

Et la pensée de ce crime la faisait frémir de joie et se levait devant elle la nuit comme une affreuse tentation.

Pour Romée il disait vrai: tant de liens qui le liaient à son foyer ne lui pesaient plus, et la pensée de garder Olympe l'aurait fait sans hésiter prendre la plus folle résolution. Il se prouvait mille fois le jour que sa femme avait tout sans lui pour être heureuse: parents, enfants, fortune, amis, et Olympe n'avait rien, rien que lui, rien que son amour; aussi était-ce à elle, à elle seule, qu'il appartenait.

Madame de la Heurtebie demandait continuellement à Romée des nouvelles de sa petite famille, et s'étonnait presque de lui voir supporter aussi philosophiquement sa solitude; il est vrai qu'elle pensait qu'il trouvait chez elle comme un autre foyer et cela expliquait en partie cette quasi-indifférence. Romée venait maintenant presque tous les soirs; on invitait souvent aussi deux ou trois célibataires des environs, et le curé, homme jeune encore, de goûts élevés, et qui se trouvait heureux de passer une soirée de causerie intelligente. Madame de Sambise se tenait à sa table de travail et causait avec ceux qui ne jouaient pas, car toujours un piquet et bien souvent un whist occupaient les hommes. Madame de la Heurtebie aimait le whist, et sa fille était satisfaite quand elle pouvait lui procurer cette distraction. Olympe restait indépendante, allant d'une table à l'autre, s'intéressant aux parties; souvent aussi, elle s'asseyait au piano, et jouait doucement quelque mélodie de Mendelssohn, dont l'harmonie triste et amoureuse perçait le cœur de Romée, qui la regardait de temps en temps avec une joie folle, épiant un regard, un signe, un sourire qu'elle faisait fort rares, affectant par contre une sorte de coquetterie avec M. de Sambise, qui lui donnait lestement la réplique.

Un soir, d'Artenay, qui venait de céder sa place à la table de whist, proposa à Olympe de l'accompagner faire un tour au dehors.

— Voulez-vous venir m'aider à fumer agréablement une cigarette, puisque vous êtes là inoccupée?

Tout le monde jouait, même madame de Sambise. Romée vit avec une colère jalouse sortir Olympe et d'Artenay, mais il n'y avait pas moyen de quitter le piquet de M. de Sambise, et il tournait le dos aux fenêtres.

Ils se promenèrent d'abord en silence, descendant l'allée qui menait à la terrasse, et Olympe, en passant, arrachait des feuilles aux arbustes; d'Artenay fumait distraitement, et trois fois ralluma sa cigarette. Ils s'appuyèrent sur la balustrade comme Olympe l'avait fait le soir de son arrivée. Elle était dans la même attitude, le corps penché en avant sur ses bras croisés; d'Artenay, le visage tourné du côté du château, dit lentement et sans la regarder:

— Oli! vous allez faire une bêtise!

— Ah! c'était pour me dire cela que vous m'avez fait venir?

Et elle eut le mouvement de s'en aller.

— Restez, dit-il impérieusement. Avez-vous jamais eu à vous plaindre de moi?

— Non, jamais.

— Eh bien, écoutez-moi; oui, je vous observe depuis quelque temps, et je le sais, j'en suis sûr, vous allez faire une effroyable bêtise. Prenez le conseil d'un ami, Olympe;

je comprends tout, et ce n'est pas au nom de la morale que je vous parle, vrai Dieu, ce serait fort dans ma bouche; mais vous êtes un bon camarade, Olympe, et, ma parole, cela me fait un vrai chagrin de voir que vous marchez droit à une folie.

— D'Artenay, je vous trouve insolent.

— Ne posez pas, Olympe, ce n'est pas votre genre, et vous ne savez pas, aussi vrai que nous sommes ici; je vous ai souvent rudement admirée, car vous menez une vie! et faites comme vous l'êtes... mais avec un naïf, avec un homme marié, avec un père de famille, car il a quatre garçons, ce monsieur-là! et j'ai tous les jours une peur affreuse d'apprendre que vous êtes partis tous les deux! quand ces innocents s'en mêlent on sait où ils vont.

— C'est tout? dit Olympe blanche comme un linge.

— Non, Olympe, ce n'est pas tout. Ce n'est pas avec beaucoup de femmes, allez, que je prendrais cette peine, mais...

— Dites-moi, mon cher monsieur, dit Olympe amèrement, ou je me trompe fort ou il fut un temps où vous n'étiez pas si moralisateur...

— Olympe, vous n'êtes pas généreuse, mais vous souffrez, ma pauvre enfant, et je vous comprends. Eh bien, écoutez-moi; c'est encore bien dur ce que je vais dire là: le monde dans les circonstances présentes, sera inflexible, et que deviendrez vous alors, Olympe?

— Je me moque du monde.

— Vous le croyez, mais c'est une erreur; je sais ce que vous pensez; vous pensez qu'il vous consolerait de tout. Eh bien, vous vous trompez. J'admets, je crois, je trouve tout naturel, qu'il vous aime à la folie aujourd'hui; mais enlevez-le à son foyer, à sa femme, à ses enfants, et, de la trempe dont il est, vous lui deviendrez odieuse. Non, Olympe, n'allez pas à ce jeu-là. Croyez, croyez un homme qui donne à une femme un bon conseil pour la première fois de sa vie; partez, qu'il soit temps, ou qu'il ne soit plus temps; partez, inventez un prétexte, rompez ou votre vie est brisée!

Il attendait une réponse; elle vint lentement.

— Je l'aime, je resterai, et je vous hais d'avoir sondé ma faiblesse.

Elle le quitta brusquement, puis, se retournant dans un élan rapide, elle lui tendit la main.

— Pardon.

Et d'un pas décidé elle marcha vers les fenêtres éclairées.

XI

Madame de Pontblaise était ravie à la pensée d'avoir son château plein de monde. Elle avait écrit à madame de Lescun pour la prier de hâter son retour, et qu'elle la voulait absolument; mais M. et madame Noiselin s'étaient transportés au bord de la mer avec leurs petits-enfants, et les garçons s'en trouvaient si bien, et étaient si heureux de courir pieds nus sur la plage que madame de Lescun remettait encore un peu son retour aux Epinettes. Elle était tranquille sur le compte de Romée; il ne s'ennuyait pas, elle pouvait en conséquence sans s'inquiéter donner à ses parents et à ses enfants la joie de quelques semaines de vacances en plus.

On avait donc pris jour pour se transporter à Pontblaise. Madame de la Heurtebie, qui avait résisté jusqu'au dernier instant à être de la partie, avait été entraînée par la volonté générale. Ce fut pour Olympe presque un chagrin de quitter Sainte-Rive qu'elle aimait désormais d'impérissables souvenirs. Romée, au contraire, était ivre de bonheur à la pensée de passer quelques jours sous le même toit qu'Olympe, d'y vivre de sa vie; il éprouvait aussi un secret plaisir à s'éloigner des Epinettes où le souvenir de sa femme se rencontrait dans chaque pièce, dans chaque objet et venait jeter une ombre sur son bonheur; à Pontblaise il retrouverait un autre lui-même, un lui-même libre, indépendant et amoureux.

Madame de Pontblaise, une fois assurée du bien-être matériel de ses hôtes, ne se croyait nullement tenue de les ennuyer par trop de sollicitude. Tout était installé d'une façon qui offrait naturellement des distractions. Chacun allait et venait à sa guise; le billard, pièce superbe tendue de vieilles tapisseries, avait des banquettes très favorables aux entretiens à demi-voix, et, dans le salon du matin, se trouvaient rangés avec ordre les revues, les journaux, les livres nouveaux. Madame de Pontblaise lisait tout et avait pour cela une faculté spéciale; ceux qui désiraient lui faire leur cour d'une manière un peu particulière s'offraient dès avant le déjeuner pour une partie de bésigue.

La maîtresse de la maison avait gradué d'une façon très sage le programme des amusements. Le premier jour on ne fit rien, que se caser, visiter les serres, regarder les volières, et admirer tout ce qu'il y avait à admirer. Olympe, dès son arrivée, avait été accaparée par Bonne de Chépy et plus timidement par la petite Solange qui suivait Bonne, acceptait ses opinions, et sur sa parole trouva Olympe exquise; celle-ci fut toute joyeuse de cette préférence, et y répondit avec une affectueuse franchise.

MM. de Sambise et d'Artenay se chargèrent de rendre gai le dîner. Madame de Pontblaise, qui aimait le mouvement et l'entrain, les encourageait. De temps en temps, à cause des jeunes filles, on baissait la voix, et M. de Sambise ne mettait pas toute la table dans le secret des plaisanteries qui faisaient rire madame Charron de si bon cœur. Les deux fillettes, assises à côté de leur mère et sous la protection de leur vieil oncle,ne disaient mot; Romée était près d'Olympe et par moments le regard limpide de Bonne cherchant gentiment sa nouvelle amie l'oppressait étrangement. Elle était triste, malgré de grands efforts pour en secouer l'apparence, et elle éprouva une sorte de soulagement quand, dans le courant de la soirée, elle put dans le fond du grand salon, et à couvert d'un album qu'elle avait placé devant elle, savourer quelques moments d'entière liberté.

Les grands appartements de Pontblaise s'ouvraient sur une magnifique terrasse embaumée à cette heure de la senteur des orangers et des héliotropes. Les hommes s'y promenaient en fumant, et Olympe apercevait au milieu d'eux madame Charron, une dentelle sur ses cheveux et une fine cigarette entre les lèvres; par les fenêtres les éclats de voix lui arrivaient, Romée marchait un peu à l'écart des autres. Madame de Pontblaise était à sa table de jeu avec Madame de la Heurtebie, Bonne et Solange occupées à leur ouvrage, et madame de Sambise causait avec madame de Chépy.

Olympe se dit que tout ce monde avait un rôle, une place marquée, excepté elle. A quoi était-elle utile dans la vie? On la souffrait, on l'accueillait par une sorte de compassion, mais l'insignifiance de la place qu'elle occupait ne lui échappait pas. Une madame Charron sans esprit, sans valeur personnelle, était un personnage, et elle ne comptait pas, elle se sentait malheureuse à mourir quand tout à coup Romée rentra, et du seuil dirigea vers elle un regard si anxieux et si tendre qu'immédiatement elle oublia tout, sauf l'heure présente. Et quand un moment après madame de Pontblaise lui demanda de chanter, elle marcha au piano avec la volonté de se surpasser et y parvint. Madame de Pontblaise se leva pour la remercier, et, l'embrassant:

— Vous chantez comme une âme qui aurait de la voix, Olympe. Vous m'avez fait un plaisir incroyable.

Et madame de Chépy exhorta ses filles à s'efforcer d'acquérir des talents comme ceux de mademoiselle de Fraines.

— Car on n'ignore pas que vous savez tout, ma chère; vous et madame de Sambise vous me faites toujours peur, une ignorante comme moi à côté de vous deux...

— Oh mais! vous n'êtes pas ignorante, maman, protesta la gentille Solange en embrassant madame de Chépy sur l'épaule.

D'Artenay s'approcha, et les deux jeunes filles baissèrent tout de suite leurs jolis yeux modestes.

— Chère madame, dit-il à madame de Chépy, est-ce que ces demoiselles ne se feront pas entendre à leur tour? Je viens de la part de madame de Pontblaise le leur demander.

Elles poussèrent toutes deux à voix étouffée des petites exclamations effrayées.

— O maman, je vous en prie!

— Votre tante le désire, dit doucement madame de Chépy.

Elles se levèrent aussitôt en faisant une petite moue, et marchèrent timidement vers le piano.

Olympe installa leurs tabourets et s'offrit pour tourner les pages.

— Vous jouerez avec moi demain, lui dit Bonne.

— Oui, avec le plus grand plaisir.

Elles commencèrent et s'en acquittèrent très gentiment. On causait pour ne pas les gêner par un silence trop profond. Elles étaient charmantes, leurs deux têtes rapprochées, l'une plus blonde que l'autre, le teint un peu animé; Solange, qui était la plus ardente, la bouche entr'ouverte et les narines un peu serrées; toutes deux le front grave, toutes deux levant de temps en temps furtivement les yeux pour rencontrer le regard encourageant de leur mère.

D'Artenay était près de madame de Pontblaise et les regardait.

— Elles sont gentilles, hein, mes petites-nièces? dit-elle.

— Oui, elles sont adorables.

— Vous me répondez cela comme vous répondriez autre chose, mais vous parlez vrai sans le savoir. Elles sont adorables, mon cher; c'est là qu'est le bonheur pour un homme sensé. Allez leur faire un compliment, elles finissent.

Elles se levaient, et d'un geste câlin madame de Sambise les appelait; elles accoururent auprès d'elle, séduisantes dans leur léger trouble. Madame de Sambise fit asseoir Bonne sur le canapé à ses côtés, et lui prenant les mains:

— Elles sont toutes froides? dit-elle surprise.

— Ah! c'est que j'ai eu peur, Solange aussi!

— Peur de nous! mais c'est très vilain; je vais m'en plaindre à votre maman.

Et se tournant vers madame de Chépy, d'une voix émue:

— Voilà des joies! dit-elle.

XII

Le lendemain tout le monde était de bonne humeur, d'avance on était infatigable. L'après-midi devait être consacrée à une promenade en voiture; il y avait dix invités à dîner et beaucoup plus pour la soirée. Bonne avait raconté à Olympe toutes les merveilles du cotillon, "elle devait le conduire avec M. d'Artenay; c'était sa tante qui le lui avait dit. Elle ne connaissait pas M. d'Artenay, mais il paraissait très aimable et très poli. Et Solange également était ravie de danser."

— J'espère que vous allez bien vous amuser toutes deux, répondit gaiement Olympe.

— Oh! oui, certainement, on est si aimable pour nous! Comme madame de Sambise est charmante! Je l'aime aussi beaucoup, madame de Sambise, mais elle me fait un peu peur.

— Peur! Qu'est-ce que vous dites là, chère petite?

— C'est qu'elle a l'air imposant, répondit Bonne en riant. Vous aussi, du reste, mais autrement.

Et elle embrassa Olympe.

Olympe et Romée n'avaient pu de toute la matinée échanger deux paroles. Sans s'être concertés, ils s'observaient, sentant sur eux d'autres regards que ceux prévenus et un peu aveugles des habitants de Sainte-Rive. Madame Charron était partout, et bien qu'elle changeât de toilette toutes les deux heures, paraissait avoir le don d'ubiquité. Olympe avait espéré que la promenade projetée leur donnerait une occasion toute naturelle de se rejoindre, mais madame de Pontblaise présida l'embarquement, et Olympe se trouva dans le break avec madame de Chépy, ses filles, MM. de Pontblaise et d'Artenay. Les deux petites s'en montrèrent enchantées, et madame de Chépy remercia Olympe de ses gentillesses pour ses filles.

— Je suis charmée de voir combien elles s'attachent à vous, et vous ne trouverez pas impertinent que je vous dise que je suis fort difficile là-dessus.

Olympe sourit, et son cœur se serra; il lui semblait que d'Artenay tournait résolument la tête et ne voulait pas à ce moment précis rencontrer son regard. Elle en eut de l'humeur et il lui parut qu'il lui faisait injure. Il fallut cependant parler et payer de sa personne, mais ce fut un repos pour elle quand on descendit pour goûter dans un site charmant et sauvage. Madame de Sambise s'approcha de son amie et lui prit le bras.

— Je suis excédée de madame Charron, dit-elle; elle n'a cessé de taquiner Romée sur son air triste, elle l'a prié de lui faire ses confidences; cette femme est odieuse, je ne comprends pas l'engouement de cette bonne madame de Pontblaise à son sujet; et toi, ma chérie, as-tu fait bonne route, d'Artenay a-t-il été correct?

Puis après une pause:

— Je lui ai parlé ce matin pour ce projet. Je crois que cette idée lui plaît, il a voulu paraître hésiter, mais au fond je suis persuadée qu'il en arrivera à ce que madame de Pontblaise désire. Regarde-le, le voilà à côté d'elle!

Et soupirant:

— Il faut nous résigner à perdre tous nos vieux amis, ma pauvre chérie, car une fois marié! à moins cependant qu'il ne ressemble à M. de Sambise; on n'est pas plus délicieusement indépendant. Vois-le qui papillonne auprès de madame Charron... et je suis forcée d'être polie, encore, pour ne pas paraître jalouse. Jalouse de ça! grand Dieu!

Puis regardant Bonne de Chépy:

— D'une petite créature comme celle-là, peut-être?...

M. de Pontblaise les rejoignait:

— Mesdames, nous protestons contre votre isolement, on vous réclame, pour goûter.

— Nous venons, mon cher baron, dit gracieusement madame de Sambise.

Et changeant en une seconde l'expression de son visage, elle se réunit au groupe principal. A l'abri des conversations bruyantes, d'Artenay assis auprès d'Olympe lui dit doucement:

— Faites attention à madame Charron; elle a une langue terrible, et elle a pris tout à l'heure à parti Lescun! Il se fâche et est maladroit.

Et comme elle se taisait résolument:

— Pourquoi ne voulez-vous pas m'écouter? Vous danserez bien une valse ou deux avec moi ce soir?

— Volontiers?

— Amis, n'est-ce pas, Olympe?

— Oui amis, dit-elle.

Et deux larmes frémirent sur le bord de ses cils, puis soudain parlant bas et rapidement et d'une voix tremblante:

- Je voudrais fuir au bout du monde; je suis lasse de leur hypocrisie, de leur fausseté; je voudrais être gardeuse de vaches, une ouvrière, une paysanne; j'aurais droit à la vie, à une place à un foyer, tandis que maintenant, la pauvreté a fait de moi une paria; oui, une paria. Quel rôle ai-je, dites-le, quelle place? A la fin, j'en ai assez de souffrir, je...

— Taisez-vous, murmura-t-il entre ses lèvres, on nous regarde. Mademoiselle Olympe me gronde, continua-t-il haut, elle est très méchante quand elle s'y met.

— Qu'avez-vous donc fait, mon pauvre ami? demanda madame de Pontblaise.

— Ah! chère madame, je vous le dirai sous le sceau de la confession, mais à vous seule.

— Ce n'est pas gentil, dit madame Charron; je suis curieuse, moi, monsieur d'Artenay.

— Eh bien, madame, quand vous voudrez, je vous raconterai en particulier une foule de choses très intéressantes.

Elle ricana, c'était sa manière de répondre quand elle ne savait trop que dire. On s'apprêtait du reste à partir et elle s'offrait le plaisir de donner ses ordres à chacun.

— Monsieur de Sambise, mon ombrelle, s'il vous plaît? Là, près de cette assiette, merci.

— Cher baron, c'est vous qui vous êtes encombré de mon manteau, n'est-ce pas?

— Non, dit M. de Chépy, j'avais oublié...

— Monsieur de Chépy, si vous étiez assez aimable pour remettre mon manteau à M. de Sambise, il s'en chargera avec mon ombrelle.

Et s'adressant à madame de Sambise:

— Tout à fait galant, chère madame, votre mari...

— En effet, madame, il a cette réputation.

Madame Charron resta un peu court, puis éclata de rire.

Madame de Pontblaise, qui avait entendu, disait bas à madame de Sambise:

— Pourquoi maltraitez-vous ma petite Charron? Elle n'y met pas de malice, vous savez; elle est coquette comme le serait une enfant, et elle me disait encore ce matin qu'elle mourait d'envie d'être de vos amies; elle vous trouve charmantes, vous et Olympe; il faut lui rendre cette justice, elle a un goût excellent. Soyez gentille pour elle.

— Mais, chère madame de Pontblaise, je suis gentille pour tout le monde, j'espère?

— Oui, petite méchante, vous êtes comme ma nièce de Chépy? elle, c'est sa dévotion. Mélanie en manque un peu, mais dans ce monde-là, vous savez; car je ne la donne pas pour une Rohan, bien entendu; mais que voulez-vous, ma belle, l'heure des préjugés est passée, il faut s'humaniser.

Madame de Sambise n'essaya pas de prouver le contraire.

— Maintenant, continua madame de Pontblaise, je prends Bonne avec moi pour le retour, et vous, d'Artenay, je vous donne la place de Lescun; il faut bien changer de cavaliers.

On ne protesta d'aucune part; et, avec une politesse empressée, chacun rejoignit la place assignée, cette fois Romée à côté d'Olympe, et M. de Sambise en face d'eux.

Madame Charron quand leur voiture les passa, lui fit une mine de condoléance; mais la bonne humeur évidemment inattaquable de M. de Sambise supporta parfaitement la privation qu'on lui infligeait. Il causa avec Olympe de la façon la plus aimable, et charma madame de Chépy par des aperçus d'une haute moralité.

Toutes les châtelaines des environs — et sait-on en pareille occurrence où s'arrêtent les environs — répondirent à l'appel de madame de Pontblaise. Le dîner fut magnifique, et une madame d'Arget que des yeux d'un noir invraisemblable, des sourcils épais et un profil de mouton, condamnaient depuis quinze ans au rôle de beauté dans les différentes garnisons de son mari, fit momentanément la conquête de M. de Sambise qui parut négliger un peu madame Charron, resplendissante cependant dans une toilette de brocart blanc, et constellée de bijoux; elle tourna d'emblée la tête à trois jeunes officiers invités pour leurs jambes, et accepta comme pis aller leurs hommages.

— Avec qui danseras-tu le cotillon, Olympe? demanda madame de Sambise à son amie.

— Avec M. de Lescun.

— Oh! tant mieux. Moi j'ai accepté M. de Chépy, j'aime mieux lui qu'un monsieur inconnu. Enfin, amusons-nous! Voilà d'Artenay qui vient me prendre pour ouvrir le bal, c'est une dernière politesse, et leur manière de mourir pour vous.

Elle s'élança gracieuse et charmante, portant haut sa tête fière. Ils ne se dirent pas un mot d'abord, et allèrent vivement entraînés par le tourbillon de la musique. Elle était un peu pâle, et une seconde leurs yeux se rencontrèrent.

— C'est tout de bon que vous voulez que je me marie, lui demanda d'Artenay d'une voix émue.

— Mais oui, mon ami, certainement.

— Vous savez que je vous ai bien aimée, que je vous aime toujours, si vous le voulez. Le voulez-vous, dites, Claire?

— Non.

Il sentait distinctement les violents battements de son cœur.

— Vous ne trouverez jamais un homme qui vous soit plus dévoué.

— Je le crois.

— Alors pourquoi? ce n'est pas une vie, et vous êtes trop courageuse. Laissez-moi vous aimer. Voyez-vous, depuis que vous m'avez parlé de ce mariage, ce matin, si noblement, si généreusement, j'ai mieux senti ce que vous êtes, et puis, ces quelques semaines que je viens de passer sous votre toit... Ne me chassez pas de votre vie, je vous en conjure.

— Ce que je vous ai dit ce matin, je vous le redis.

Elle tremblait et on entendait le heurt de ses dents.

— Valsez plus vite, dit-elle.

Il lui obéit, puis rapprochant son visage de celui de la jeune femme:

— De quelle chimère êtes-vous folle?

— Assez, dit-elle brièvement, arrêtons-nous. Et répondant à un mouvement:

— Non, je ne veux rien, restez tranquille.

Il s'assit à côté d'elle, la regardant doucement.

— Vous me faites bien de la peine, dit-il, car vous n'êtes pas heureuse, n'est-ce pas?

— Non certes.

— Et vous ne voulez rien changer?

— Rien.

— Je ne vous en aime que plus.

— Merci, mon ami pour toujours, j'espère.

— Oui, le plus dévoué.

Il se détourna un peu, comme pour cacher une émotion.

— Je ne vous ferai pas de phrases, mais en ce moment, je souffre comme un damné.

— Moi aussi, j'ai du chagrin... mais, plus tard, nous serons si aise, vous, auprès de votre jolie petite femme, car elle est bien mignonne... Voyons, encore un tour de valse.

Il la reprit dans ses bras, et une étreinte tendre et respectueuse fut sa seule réponse; ils n'échangèrent plus une parole; la musique finie, elle lui sourit et lui fit un signe de tête amical.

— Allez, dit-elle.

Madame de Pontblaise était sur le chemin de M. d'Artenay.

— Faites-vous danser mes petites blondines? demanda-t-elle.

— Oui, répondit madame de Sambise qui avait entendu, il va inviter Bonne.

Bonne avait été parée des mains de madame de Pontblaise, et portait une robe unie en voile blanc, une petite branche de jasmin au corsage; on ne pouvait rien voir de plus doux et de plus virginal; une légère teinte rosée lui colora les joues, quand d'Artenay l'invita, et, joyeuse et un peu troublée, elle appuya sa petite main sur son bras. Ils se placèrent pour un quadrille.

— Comme ma tante est bonne de nous faire danser! dit-elle.

— Vous aimez donc bien danser, mademoiselle Bonne?

— Oh! beaucoup. Et vous, monsieur?

— Moi aussi, beaucoup.

— Tout le monde a l'air de s'amuser, continua-t-elle, même papa; voyez, il danse avec mademoiselle de Fraines, et mon oncle avec madame Charron. Comme elle est magnifique madame Charron! Cependant, j'aime mieux madame de Sambise, et puis elle a une si belle taille, elle est si gracieuse!...

Elle la regardait avec admiration de ses yeux candides, tout en faisant ses éloges.

— Vous avez raison, mademoiselle, répondit d'Artenay. Madame de Sambise est une personne à qui il faut vouloir ressembler. Attention, c'est votre tour, maintenant.

Elle alla, un peu gauche dans sa parfaite bonne grâce, et tournant sa tête de temps en temps vers son cavalier. Il la regardait en souriant, et pensa qu'il serait bien doux de remplir seul cette jeune âme et de la pétrir à son gré; elle n'était pas réellement timide, et, malgré sa réserve modeste, il lui fut facile de la faire causer. Comme elle était parfaitement naturelle, ouverte et franche, elle lui eut vite fait ses simples confidences.

—Vous savez que nous dansons le cotillon ensemble, dit-il affectueusement en la remenant à madame de Chépy.

—O maman, il a été si aimable, s'écria Bonne, dès qu'il ne fut plus à portée d'entendre, comme je suis contente de danser le cotillon avec lui, comme je m'amuse!...

XIII

—Si toute notre vie pouvait ressembler à cette minute!

C'était Romée qui parlait. La nuit était très noire, et ayant descendu les marches éclairées de la terrasse, Romée et Olympe

étaient engagés dans une étroite allée. Il lui posa la main sur les cheveux, les lui caressa, puis soufflant doucement dessus, il les faisait lever pour les baiser au passage.

—Mon ami...

—Olympe, je voudrais que nous fussions seuls au monde.

—Hélas! nous nous voyons si peu d'instants et ceux-là il faut les voler. C'est une folie d'être venus ici.

—Qui s'en apercevra? Nous rentrerons par le billard. Ah! je n'aime que vous, je voudrais tout vous sacrifier. Si j'étais libre!...

—Ne dites jamais cela, vous ne l'êtes pas, n'y pensons jamais, vous m'aimez bien, vous n'aimez que moi.

—Ah! oui, certes.

Ils demeurèrent là encore quelques secondes, savourant l'ivresse de ce silence, de cette obscurité profonde, de leur isolement et de la crainte même qui leur battait au cœur.

—Rentrons, dit à la fin Olympe.

Un bruit de pas les fit tressaillir. Romée s'empara de la main d'Olympe; ils restèrent immobiles, écoutant.

—C'est moi! dit très bas une voix qu'ils reconnurent pour celle de d'Artenay; on vous cherche, Lescun, on vient d'apporter une dépêche des Epinettes. Allez tout droit par le petit salon, j'ai laissé la fenêtre ouverte. Mademoiselle Olympe, prenez mon bras. Allez vite, Lescun.

Deux minutes après, d'Artenay et Olympe tenant une queue de billard à la main s'essayaient à un carambolage, quand madame Charron parut au bras du plus beau des officiers.

—Oh! pardon, dit-elle, je ne vous savais pas ici, je me demandais même où vous étiez, chère mademoiselle?

—Nous nous reposions, dit tranquillement d'Artenay. Mademoiselle de Fraines et moi aimons de temps en temps la solitude; c'est notre manière de danser un quadrille.

—Vous savez la nouvelle? continua madame Charron. Il vient d'arriver quelqu'un des Epinettes, avec une dépêche pour M. de Lescun, et à sa figure, quand il l'a ouverte, il doit y avoir un malheur. Il est sorti de suite avec M. de Pontblaise.

—Un malheur? dit d'Artenay, vous me saisissez, chère madame. Retournons là-bas, mademoiselle Olympe. Venez-vous, madame?

—Oh! moi je reste, dit madame Charron. M. de Lescun ne m'intéresse pas autrement.

Olympe accepta avec reconnaissance le bras de d'Artenay car elle défaillait. Dans le grand vestibule, madame de Pontblaise les rencontra.

—Le beau-père de Lescun est plus souffrant, dit-elle; sa femme l'appelle naturellement. Mais venez, mon cher d'Artenay, remettre un peu d'entrain; cette malheureuse dépêche a fait peur à tout le monde.

—Lescun part? demanda d'Artenay.

—Oui, à l'instant; on attelle; il y a un train qui passe à O... à trois heures du matin, il y sera. C'est un contre-temps désolant. Ce cher garçon!

Et madame de Pontblaise, s'emparant d'Olympe, rentra avec elle dans le salon où l'on dansait.

—Entre nous, dit M. de Pontblaise à d'Artenay, M. Noiselin est mort cette après-midi foudroyé. Nous n'en parlons pas ce soir, car cela n'anime pas un bal. Je n'aurais pas cru même que cette nouvelle pût bouleverser Lescun aussi vivement, mais ce garçon-là a un cœur... Ma femme est désolée, mes petites-nièces ne savent rien; ne leur en parlez pas, surtout.

—Soyez sans crainte. Où la voiture prendra-t-elle Lescun?

—Dans les communs. Il va passer par l'escalier de ma bibliothèque.

—Je monte un instant lui serrer la main.

—Dépêchez-vous, on doit vous chercher. Moi, je vous attends ici.

Et M. de Pontblaise s'étendit sur un canapé, charmé de se reposer un moment du bruit.

Romée était au milieu de sa chambre, entassant ses habits dans une malle.

—Eh bien, mon cher, lui dit cordialement d'Artenay, puis-je vous aider? Tout le monde enterre un beau-père, parbleu! Madame de Lescun doit vous attendre avec impatience; ne manquez pas le train.

—Ah! d'Artenay, je suis bien malheureux, dit Romée. Il faut donc partir?

—Mais certainement, il faut partir et comme un voleur encore. Tenez, donnez-moi vos clefs que je ferme votre valise.

On vint avertir que la voiture était attelée.

—Bonsoir, mon ami. N'oubliez pas votre paletot. Nous descendons par l'escalier du baron. Les adieux sont tout faits Allons, soyez homme.

Romée lui serra la main.

—Vous lui direz... lui dit-il.

Il n'osa achever.

Quelques secondes après, la voiture qui l'emportait à la gare roulait tristement dans la nuit, et on continuait de danser joyeusement à Pontblaise. Au souper, madame de Pontblaise, qui ne se consolait pas de l'interruption apportée à sa petite fête, dit à Olympe qui causait brillamment avec M. de Sambise:

—Ma chère enfant, que je suis donc désolée, voilà votre partenaire envolé, et malheureusement nos messieurs ne sont pas en nombre.

—Mais nous n'abandonnerons pas mademoiselle Olympe, dit M. de Sambise; elle ne restera pas sur sa chaise, soyez tranquille, chère madame.

Malgré cette assurance, l'excellente madame de Pontblaise se croyait tenue de compenser Olympe et la soigna tout particulièrement.

—Un peu de cette salade, chère enfant? Non? De cette gelée alors, elle est bonne, je vous assure. Vous ne mangez absolument rien.

Et la pauvre Olympe dut de force accepter une pêche qu'elle avala à grand-peine.

Ce bal durerait donc toujours!... Quand pourrait-elle pleurer, soulager son cœur! En attendant, il fallait danser et rire. Romée allait à sa femme, et elle ne fléchirait pas, elle ne montrerait ni son humiliation ni sa douleur.

Le cotillon commença, mené brillamment par M. d'Artenay et mademoiselle Bonne de Chépy. A toutes les figures, la gentille Bonne commençait par marcher droit à Olympe, lui faisait une jolie révérence et lui prenait la main; le contact de cette petite main faisait du bien à Olympe, et elle rendait à Bonne son doux sourire. M. de Sambise, qui n'était jamais plus aimable qu'après un bon souper et qui venait d'en faire un excellent, eut pour Olympe les plus courtoises attentions; après lui avoir porté deux bouquets, il s'avisa enfin d'en donner un à madame Charron.

—Comment, vous pensez à moi! dit-elle sottement.

Enfin à trois heures, il ne restait plus rien dans les corbeilles, et madame de Chépy déclara sérieusement que les petites devaient aller se coucher. A regret, madame de Pontblaise fit taire les violons. Ceux qui partaient se mirent en voiture pour dormir sur les coussins et ceux qui restaient montèrent chez eux.

—Bonsoir, dit d'Artenay à Olympe en lui serrant la main. Vous avez été vaillante. Courage!

Et il alla tout songeur fumer un dernier cigare.

XIV

Le lendemain, au déjeuner de onze heures, madame Charron se fit attendre et Olympe ne parut pas; madame de Sambise l'excusa.

—Elle est vraiment souffrante, dit-elle, une migraine affreuse, je crois qu'elle a même un peu de fièvre.

—Ma chère, il faut voir le docteur alors, dit l'excellente madame de Pontblaise. M. Luquois est très bon médecin, je vais envoyer de suite un homme d'écurie à O... et Luquois sera ici dans deux heures.

—Non, chère madame de Pontblaise, je vous en prie, vous mettriez Olympe au désespoir. C'est de la fatigue tout simplement, donnez-lui quelques heures de repos et il ne paraîtra plus.

—Etes-vous sûre, Claire, qu'il n'y a rien qui lui ferait plaisir?

—Non, rien, vous êtes mille fois bonne.

—Est-ce que mademoiselle de Fraines n'aurait pas pris froid? demanda innocemment madame Charron, en se servant de la mayonnaise. Elle aura peut-être été dans le parc hier soir.

—Elle est très capable d'une pareille imprudence, répondit madame de Sambise.

—Allons, je vois qu'il faut tout avouer, dit d'Artenay tranquillement; mademoiselle Olympe a été dans le parc, en effet; je l'ai entraînée à venir prendre le frais: il n'y avait pas un brin d'air.

—Vous avez eu tort, mon cher ami, dit madame de Pontblaise, et j'ai envie de vous gronder.

—Non, madame, ne me grondez pas, car je suis désolé.

—Eh bien, que cela vous serve de leçon.

—A tout jamais! répondit-il gravement.

Après la fatigue de la nuit, le déjeuner manquait un peu d'animation. M. de Sambise avait envie de dormir, sa femme n'était pas en veine de causerie; madame de Chépy, qui s'était levée comme d'habitude, pour la messe du matin, était fort lasse, et la conversation allait, traînant sur le départ de M. de Lescun. Madame de Pontblaise avait annoncé la mort de M. Noiselin, qui servit de prétexte à des réflexions plus ou moins profondes. Madame Charron était pleine d'une amicale compassion pour M. de Lescun.

—Quel moment pour recevoir une pareille nouvelle! il paraissait tant s'amuser hier soir, et être si heureux ici!... Il a dû être désolé, désolé, il va nous manquer énormément.

—Ce n'est pas aimable pour ceux qui restent, dit M. de Sambise, à qui un coup d'œil absolument direct ne laissait pas l'alternative du silence.

—J'aime beaucoup M. de Lescun, moi, reprit madame Charron; ce n'est pas défendu, n'est-ce pas?

—Non, madame, ce n'est pas défendu, certainement, dit d'Artenay.

Madame de Pontblaise était plus sincère dans ses regrets.

—Pauvre chère petite femme, elle doit être bien affligée; mais l'arrivée de son bon mari va aider à la consoler; je suis navrée d'avoir perdu notre excellent Romée. Quand il m'a fait lire cette dépêche, j'aurais pleuré.

Après le déjeuner, madame Charron dont le négligé était un poème, ouvrit son grand éventail, et dit doucement à M. de Sambise qui était à côté d'elle:

—Vous n'êtes pas aimable aujourd'hui.

-Je ne suis jamais aimable le matin.

—Pas même si on vous en prie?

—Pas même. Mais vers cinq heures, vous verrez comme je suis charmant.

Et après avoir bâillé poliment derrière le journal, M. de Sambise s'esquiva.

Madame de Sambise monta chez Olympe, madame de Chépy et ses filles allèrent à leurs nombreuses occupations, et madame Charron resta seule avec madame de Pontblaise.

Les rideaux étaient toujours baissés chez Olympe, et quand madame de Sambise entra et s'approcha du lit, elle ne bougea pas, répondit sans ouvrir les yeux aux questions de son amie, et la conjura de ne pas s'occuper d'elle.

—C'est une migraine, voilà tout. Si on me laisse un peu tranquille cela passera.

—Eh bien, ma chère, je te quitte, mais je suis dans la chambre de maman, et Lucie est prévenue de répondre à ta sonnette.

—Merci, dit Olympe.

De sa main brûlante elle serra la main qui caressait la sienne, et deux larmes se firent jour à travers ses cils. Sans ajouter un mot, madame de Sambise l'embrassa au front et sortit, la laissant à cette solitude qui était vraiment la seule chose qu'Olympe souhaitât avec passion. Elle était dans une de ces crises de découragement que traversent parfois ceux que la vie semble accabler au-dessus de leurs forces.

Olympe ne pensait pas, elle n'avait pas la force de penser, elle avait conscience de souffrir; mais c'était comme une douleur sourde et elle n'aurait pu dire ce qui la blessait.

Madame de Sambise écrivait dans sa chambre quand elle fut surprise par un heurt à sa porte, et d'Artenay se montra sur le seuil.

—Je vous dérange? dit-il.

—Pas le moins du monde, entrez.

—Je viens vous demander comment se porte mademoiselle Olympe, est-elle vraiment malade?

—Je ne sais pas, je crois qu'elle est plutôt accablée; elle est parfois prise de violentes tristesses, le plus souvent après un effort sur elle-même, et hier soir à ce bal... Je suis persuadée que si elle se levait elle irait mieux.

—Pourquoi ne l'engagez-vous pas à le faire?

—Je l'en ai priée, elle ne veut pas.

—Laissez-moi la voir.

—Vous, pourquoi?

—Je m'entends parfaitement à secouer les malades.

—Si vous vous y entendez si bien, je vais le lui demander.

Et se levant, elle traversa l'étroite antichambre qui séparait la chambre d'Olympe de la sienne, dont elle laissa la porte ouverte.

—L'ami d'Artenay voudrait te faire une petite visite, dit-elle en se penchant doucement sur le lit. Le permets-tu?

—Oui, mademoiselle Olympe, permettez-le-moi, je vous en prie, puis-je entrer?

—Entrez, dit madame de Sambise, malgré le geste de dénégation d'Olympe.

D'Artenay s'approcha, et prenant la main d'Olympe entre les siennes:

—Savez-vous, mademoiselle Oli, que si vous continuez à être malade, madame Charron va raconter partout que j'en suis cause, vous ayant conduite dans le parc cette nuit; ma réputation est intéressée à votre guérison; faites-moi le plaisir de vous bien porter.

Olympe avait souri tristement et le regardait sans parler.

—Ce n'est pas digne de vous, dit-il plus bas. Et haut:—Allons, faites un effort, venez vous asseoir à l'ombre jusqu'au dîner. Mademoiselle Bonne vous réclame, et je vous conterai des histoires.

Sans attendre de réponse, il sortit, disant à madame de Sambise:

—Je vais faire bien plaisir à mademoiselle Bonne en lui annonçant que vous m'avez assuré que mademoiselle Olympe allait descendre.

Une heure après, Olympe paraissait dans le salon et était reçue par madame de Pontblaise avec des excla ations d'amitié.

—Chère petite, vous m'avez fait une frayeur! Je craignais tellement que vous n'eussiez pris froid. Ce méchant d'Artenay m'a avoué vous avoir entraînée dans le parc... Quand on vient de danser, ce sont des folies impardonnables! Votre migraine est donc mieux? Ne vous fatiguez pas, je vous laisse à ma gentille Bonne qui a promis de vous garder. Ma petite sauterie aurait laissé un souvenir néfaste si au départ de notre bon Lescun était venu s'ajouter une autre inquiétude.

XV

En lui souhaitant le bonsoir, Bonne en rougissant avait dit à Olympe:

—Voulez-vous venir à la messe avec nous demain matin? on la dit pour moi.

Olympe, un peu surprise d'abord, lui avait demandé à quelle heure il faudrait être prête.

—A sept heures, et vous prierez bien pour moi.

—Pour vous, chère enfant, mais vous n'en avez nul besoin!

—Oh que si! A sept heures je viendrai frapper à votre porte. Bonsoir. Promettez-moi de dormir très bien.

Olympe avait promis, et dormit en effet d'un accablement profond. Bonne fut exacte, elle arriva avec Solange, toutes deux fraîches comme le jour levant, d'une gaieté discrète et un peu recueillie.

—Maman ne vient pas ce matin, dit Bonne. Allons, dépêchons-nous, M. le curé est toujours en avance.

Elles descendirent toutes trois, suivies de la vieille femme de chambre de confiance de madame de Chépy, et traversèrent le parc tout baigné de rosée. Devant l'église, de hauts marronniers touffus et ombreux ne laissaient jamais pénétrer sur la petite place qu'un jour discret et lui donnaient un recueillement paisible qui préparait à l'ombre tranquille du lieu saint.

Bonne et Solange entrèrent vivement, puis Bonne se retournant soutint de la main la porte battante, souriant à Olympe, et Solange lui présenta l'eau bénite. Toutes trois pénétrèrent dans un des bancs fermés, et les deux enfants s'agenouillèrent et s'abîmèrent de suite dans une fervente prière. Tout était calme et reposant; deux paysannes et une religieuse étaient à genoux dans un coin; deux ou trois autres encore entrèrent l'une après l'autre, puis le curé parut, et dans le silence la messe commença.

Olympe, à genoux, réfléchissait, et ses pensées lui étaient insupportables; elle regardait avec envie ces deux jeunes créatures si pures, si pieuses, si bénies de Dieu; elle enviait leur candeur, leur innocence, leur foi si simple.

Comme la messe finissait, la servante du curé entra, et, d'un pas pressé, s'approcha de l'enfant qui servait la messe et lui murmura quelques mots qu'il redit au prêtre en lui rendant sa barette.

Bonne et Solange étaient dans le cimetière, attendant le curé pour lui donner un message de leur mère, quand l'enfant de chœur, encore habillé, sortit de la sacristie et vint leur dire que monsieur le curé ne pourrait leur parler, parce qu'on l'avait appelé pour porter les derniers sacrements. "C'est à la mère Luce", ajouta-t-il.

Et, toujours courant, il rentra dans la sacristie.

—Suivons le Saint-Sacrement, dit aussitôt Bonne.

—Mais, chère Bonne, votre mère n'aimera pas que vous voyiez cette mourante! répondit Olympe.

—Nous, pourquoi? Au contraire.

Et souriant comme un ange:

—Nous savons bien qu'il faut mourir. Allons, nous prierons pour cette pauvre femme.

Le curé sortait de la sacristie, précédé de l'enfant de chœur.

Le prêtre, la tête nue et baissée, marchait vite, et le soleil faisait étinceler l'or de sa chasuble. L'enfant de chœur, vêtu de rouge, tenait haut un grand bâton coiffé d'une lanterne aux parois dorées, et dans laquelle tremblait un bout de cierge. La lumière baignait ce groupe, et, tantôt sur le vêtement du prêtre, tantôt sur le rouge de la robe de l'enfant, ou sur les vitres de la lanterne, produisait des chatoiements admirables. Le curé tourna une barrière et entra dans un enclos; une brebis, qui paissait, leva la tête et tourna vers eux ses yeux doux. La porte de la chambre de la moribonde, s'ouvrant au ras de terre, était grande ouverte, le lit, au milieu de la pièce, en face de la fenêtre, et le visage blafard de la vieille paysanne, tourné vers la lumière, qu'elle regardait avec des yeux noirs inquiets et qui seuls vivaient encore dans son visage. La fille de la malade avait rangé une table tout contre la porte, et quand le prêtre fut entré, elle sortit d'un pas indifférent, pour aller chercher un verre d'eau sucrée qui devait servir à faire avaler l'hostie. En passant, elle culbuta un gamin ébouriffé qui, appuyé sur le seuil, mangeait une tartine dont quelques poules ramassaient les mies. Le prêtre commença les prières. Bonne et Solange, agenouillées sur la terre nue, s'y unissaient de tout leur cœur. Olympe, à genoux aussi, regardait celle qui allait mourir.

La cérémonie accomplie, et après quelques dernières paroles à la mourante, le curé ôta sa chasuble, la plia sur son bras et sortit. Il s'approcha de Bonne et de Solange qu'il n'avait pas paru voir jusque-là, les bénit d'une croix sur le front, leur souhaita gravement la grâce d'une bonne mort, puis, changeant de ton, les écouta avec intérêt et envoya ses respects à madame de Chépy.

XVI

Quelques jours après le retour à Sainte-Rive, le mariage de M. d'Artenay et de Bonne de Chépy avait été arrêté en principe. Il était alors parti pass r quelques jours auprès d'une sœur aînée, faisant route jusqu'à Paris avec M. de Sambise qui éprouvait le besoin d'y reprendre pied; mais il devait revenir pour partager son temps entre Sainte-Rive et Pontblaise. Le mariage n'aurait lieu qu'à la fin de l'année. Bonne était heureuse, reconnaissante, émue; elle était bien disposée à aimer de toute son âme ce mari que sa mère lui présentait et qu'elle trouvait charmant, mais dont elle avait un peu peur.

En prenant momentanément congé de madame de Sambise, d'Artenay lui avait dit en lui baisant la main avec un respect passionné:

—Qui m'eût dit que Sambise m'amenait ici pour me marier!

—Cela ne paraissait guère probable, en effet; mais, mon ami, nous vous avons trouvé une perle. Soyez content.

—Merci, dit-il ému, merci pour la vie.

Olympe admirait madame de Sambise, elle admirait cette possession de soi et cette sérénité digne qu'elle apportait dans toutes ses actions; mais à Olympe il semblait que pour être ainsi il fallait ne pas aimer.

Un matin, contre son habitude, elle apporta au déjeuner un visage si évidemment éclairé d'un bonheur secret, que madame de Sambise le remarqua.

—Tu as l'air de bien belle humeur aujourd'hui, lui dit-elle.

Elle était par contre un peu grave, ayant en poche une lettre qui lui annonçait le retour de son mari pour le soir même.

—Moi? dit Olympe, mais je ne m'en défends pas, je pense même te faire plaisir en étant contente.

—Est-ce la perspective d'avoir à dîner ce soir tout Pontblaise qui te réjouit, ou est-ce simplement la venue de M. de Sambise?

—C'est plutôt cela, dit Olympe en souriant.

—Et moi, dit madame de la Heurtebie, je suis désolée de penser que voilà notre dernier repas à nous trois.

—Je suis un peu comme vous, maman, dit madame de Sambise; mais Olympe est une mondaine, et madame de Pontblaise lui a communiqué quelque chose de son agitation, car sans reproche, Oli, tu as été au moins cinq fois au village, cette semaine toi qu'on ne pouvait faire sortir du parc.

—C'est vrai, dit Olympe en pâlissant légèrement; j'explore, comme dit madame Charron.

—Tu sais que nous allons voir monsieur Charron, ce soir; il est venu pour reprendre sa femme; je connais quelqu'un qui en est ravi: c'est madame de Chépy. Du reste, madame de Pontblaise me paraît un peu moins entichée de sa merveille, et je doute que cela dure jusqu'à l'année prochaine.

—Ce sera tant mieux pour nous, répondit madame de la Heurtebie, je ne l'aime pas.

—Vous êtes bien bonne, maman, de vous donner cette peine, moi je lui sais gré d'avance de la jolie robe qu'elle portera ce soir, ce sera une surprise charmante pour M. de Sambise, qui se figure dîner avec trois pauvres femmes et un curé.

—Il pourrait se trouver en plus mauvaise société, dit Olympe.

—C'est vrai, répondit madame de Sambise; mais, ma chère, tu n'as pas la prétention que nous puissions amuser mon mari.

M. de Sambise arriva à cinq heures comme il l'avait annoncé; il fut charmé d'apprendre qu'une aussi bonne compagnie l'attendait, et après l'échange des premières politesses de retour, se disposa à monter dans sa chambre afin de reparaître à dîner le plus beau des hommes de trente-huit ans.

—A propos, dit-il en se levant, j'oubliais ma nouvelle, j'ai fait route avec les Lescun; ils sont chez eux à l'heure qu'il est.

—Comment, dit madame de la Heurtebie très surprise, et ils n'ont prévenu personne?

—C'est elle qui ne l'a pas voulu, et elle a eu raison; il est inutile de déranger tant de monde, et, vous et Claire, vous vous seriez certainement crues obligées d'aller à sa rencontre.

—On ne vous aurait rien demandé, mon cher, dit madame de Sambise, et vous êtes trop aimable de vous préoccuper de nos démarches. Je gronderai bien Marie, je suis désolée de ne pouvoir l'embrasser ce soir.

—Les occasions de vous voir ne vous manqueront pas, dit son mari.

Et, là-dessus, il ferma la porte.

Olympe lisait le journal, immobile, ses grands yeux noirs baissés.

—Eh bien, Oli, tu ne dis rien, tu n'es donc pas plus curieuse que cela de voir la femme de Romée.

—Curieuse, non; mais je serai charmée, répondit-elle froidement.

—Et si tu aimes le mari, tu aimeras certainement la femme, c'est le même cœur excellent et dévoué. Je suis tout ennuyée de n'avoir pas le temps de courir aux Epinettes avant dîner.

—Non, ma chérie, ne l'essaie pas, dit madame de la Heurtebie, nous irons demain de bonne heure.

Il ne restait plus, en effet, que le temps de s'habiller. Olympe eut fini la première et se rendit au salon avant tout le monde; elle s'occupait à ranger quelques fleurs dans des vases, quand M. de Sambise, élégant, souriant, aimable, entra à son tour, la boutonnière fleurie; mais en la voyant il fit mine de jeter la fleur qu'il portait et lui en demanda une de sa main.

—Si votre œillet ne vous plaît pas, prenez une rose, dit-elle en désignant une corbeille.

—Non, donnez-la-moi.

—Me croyez-vous madame Charron?

—Et qui vous parle de madame Charron? vous imaginez-vous qu'on pense à madame Charron?

—Moi, je ne m'imagine rien, et cela m'est égal.

—Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit un soir sur la terrasse?

—Non.

—Eh bien, je vais vous le répéter: vous êtes bien étrange, Oh, et bien jolie.

Il fit mine de se rapprocher et de lui baiser le poignet.

Elle le releva d'un geste impatient.

—Entre camarades, dit-il... Vous ne voulez pas... Vous êtes trop enfant, ma chère, pour une femme de votre âge.

Et il s'assit, allongea ses jambes et contempla d'un air satisfait ses jolies chaussettes de soie noire et le bout verni de ses souliers.

Madame de Sambise descendait l'escalier avec sa mère, au moment où madame de Pontblaise et son monde entraient dans le salon. Elle s'excusa de sa seconde de retard.

—Non, ma belle, dit madame de Pontblaise, c'est nous qui sommes avant l'heure, M. de Pontblaise l'a voulu, et, pour venir chez vous, on ne se fait pas tirer l'oreille. Si nous pensions trouver M. de Sambise par exemple, on n'est pas plus aimable! Ravie de vous voir, homme charmant.

—Madame, je ne mérite pas ce titre, mais je serais venu à pied pour vous rencontrer.

—Moi et d'autres, flatteur; mais c'est très agréable d'être flattée; ne me parlez pas de ces Saint-Jean bouche d'or... des monstres tout bonnement. Non, je ne suis pas fatiguée, mais j'ai trop chaud, horriblement chaud!

Et madame de Pontblaise s'éventa avec conscience sans perdre une parole pour cela.

M. Blaise-Charron, un petit homme à favoris courts, aux yeux vifs, se tenait derrière sa femme et la suivait docilement. Elle le présenta à M. de Sambise en le tapant du revers de son éventail, puis se mit en devoir de faire jouer un magnifique porte-bonheur orné d'un œil-de-chat et qu'elle portait au bras pour la première fois; elle arriva à ses fins, et toutes les dames l'admirèrent complaisamment.

—C'est une gâterie de mon mari, dit-elle en minaudant et en passant le bout de sa langue sur ses lèvres rouges.

Mais M. de Sambise ne la regardait pas, il s'était consacré à madame de Pontblaise et à Olympe, qui étaient assises l'une près de l'autre. Madame de Pontblaise écoutait la nouvelle de l'arrivée des Lescun.

—Vous entendez, Mélanie. Tu entends, Marie, ils sont revenus aux Epinettes. Mélanie, vous avez bien tort de partir, vous aimeriez cette petite femme, elle est gaie et bonne enfant. Il est vrai que pour le moment... Enfin, je suis toujours bien aise pour vous, Claire. Il faudra la distraire, nous ne permettrons pas qu'elle s'ensevelisse chez elle; d'abord Romée ne pourrait pas supporter cela, je veux la faire venir à Pontblaise.

Après le thé, il fallut bien songer au retour. M. de Pontblaise avait déjà prévenu plusieurs fois sa femme qu'on ne serait pas rentré avant minuit; enfin il la décida avec peine à quitter sa place; elle gagnait vingt francs, elle s'était amusée comme une reine et elle embrassa Claire et Olympe de tout son cœur. Madame Charron fit des adieux charmants, elle espérait bien que l'hiver consoliderait leurs bonnes relations, elle le leur demandait comme une faveur.

XVII

Maxime d'Artenay avait passé quatre jours à Pontblaise; il était maintenant à Sainte-Rive profondément heureux. Sa chère petite fiancée s'ouvrait à la vie comme une belle fleur au soleil, et il était ravi de tous les trésors de candeur, de pureté contenus dans ce jeune cœur. Elle était timide avec lui et désireuse cependant de le quitter le moins possible. Madame de Pontblaise les envoyait se promener ensemble sur la terrasse, et Bonne y allait, hardie et peureuse à la fois. Il avait été surpris de découvrir combien toutes les idées de Bonne sur la vie et sur ses devoirs étaient fortes et sérieuses; du milieu de son radieux bonheur elle parlait d'une voix grave de ses devoirs à venir, des peines que tout le monde rencontre sur sa route, et semblait avoir en réserve tout un bagage de courage et de patience. Il ne cachait pas à madame de Sambise son bonheur nouveau; il n'osait se dire amoureux de Bonne, car il ne l'était pas en effet, mais il comprenait toute la félicité qu'elle pouvait lui donner, la joie qu'il aurait à la rendre heureuse. Sa vie avait un but désormais, et cela lui semblait bien singulier, accoutumé comme tous ses pareils à vivre aux hasards de l'aventure du jour.

Depuis quelque temps il semblait à Olympe que madame de Sambise n'était plus la même; un je ne sais quoi de plus résolument triste se lisait dans ses yeux, et par moments, ce qui ne lui arrivait guère, elle avait un peu d'humeur. Olympe en était surprise, puis s'imaginait que le mariage de d'Artenay y était pour quelque chose. Cependant madame de Sambise en parlait si librement, elle entrait dans tous les projets du jeune ménage avec un intérêt si réel qu'une autre qu'Olympe eût cherché ailleurs. D'Artenay depuis son retour n'avait plus dit un mot en particulier à Olympe, et elle évitait d'être seule avec lui: il devait du reste retourner à Pontblaise, où sa sœur était attendue.

On aurait été fort calme sans M. de Sambise, qui allait de droite et de gauche glaner les nouvelles, et était souvent des parties organisées par madame d'Arget, qui à O... tenait le haut bout d'une petite coterie qui se piquait de s'amuser. Madame de Sambise ne s'en inquiétait pas, ne faisait aucune question, sauf celle de s'informer si son mari dînait ou non, comme elle le lui demandait un matin.

—Non, ma chère, je ne dîne pas, et je ne rentrerai pas ce soir. Il y a les courses à Tours demain; nous comptons y aller coucher; ce sera ainsi beaucoup moins fatiguant. J'avais demandé à d'Artenay de venir aussi, mais il aime mieux filer la laine ici en attendant la tapisserie conjugale.

Et comme Olympe entrait, s'adressant à elle:

—Olympe, voulez-vous venir avec moi, vous?

—Merci, non.

—Vous avez bien tort; nous nous amuserions beaucoup.

Et comme madame de Sambise parlait avec sa mère près d'une fenêtre:

—Cela m'amuserait pourtant bien de faire une petite course avec vous.

—Pas moi.

—Vous êtes mauvaise.

—Et vous êtes bien ennuyeux.

—Bah! vous n'en pensez pas un mot; vous êtes enchantée que je vous taquine.

—Vous vous trompez singulièrement.

—Je ne me trompe pas autant que vous le croyez.

Et il la dévisagea avec je ne sais quoi d'insolent qui la fit devenir pourpre, puis elle lui tourna le dos, et sortit tranquillement.

—Qu'a donc Olympe? demanda madame de la Heurtebie.

—Mais rien; nous nous taquinions, voilà tout.

Et M. de Sambise, aussi satisfait que possible de lui-même, se jeta dans un fauteuil, et s'adressant à sa femme:

—Cela vous serait-il égal, ma chère, de me donner le journal qui traîne là sur cette table?

Madame de Sambise sans dire mot le lui passa.

—Mille fois merci.

Et toujours plus content de son sort et s'étirant, il le déploya et se mit à lire, puis au bout d'un moment le laissa tomber à terre.

—C'est étonnant, dit-il, comme je me porte bien à Sainte-Rive; moi qui ne peux fermer l'œil à Paris, ici j'ai toujours sommeil.

Et pour le démontrer, il renversa la tête et ferma les yeux.

En traversant le vestibule, Olympe avait rencontré d'Artenay.

—Qu'avez-vous? dit-il en surprenant le trouble de son visage.

—Rien.

Elle passa rapidement, évitant même cet intérêt amical. D'Artenay entra droit au salon où il croyait rencontrer madame de Sambise, mais il se trouva en face de M. de Sambise endormi, et comme il ne respectait pas autrement son repos, il ressortit en fermant la porte assez fort.

—Qui est là? grommela M. de Sambise, qui s'empressa de reprendre son somme.

Le curé vint dîner; madame de l Heurtebie eut son whist, et à dix heures et demie on se dit bonsoir, puis peu à peu les lumières s'éteignirent à Sainte-Rive. La nuit était profondément sombre: pas une étoile, pas de lune, et de gros nuages qui, avec le vent soufflant par rafales et secouant furieusement les arbres, annonçaient un orage. Vers minuit il éclata, la pluie tomba en larges gouttes chaudes, les éclairs d'un rouge sombre déchiquetèrent les nuages, et le tonnerre roula serré et retentissant. L'orage était dans son plein, Olympe venait de se mettre au lit; elle ne dormait pas ni n'avait envie de dormir; ses vêtements trempés de pluie étaient épars dans sa chambre. Tout à coup dans le silence qui suivit un coup de tonnerre plus violent que les autres, elle entendit frapper doucement à sa porte; un second coup suivit immédiatement le premier, pendant que la voix de madame de Sambise disait.

—Olympe c'est moi.

En une seconde Olympe fut sur pied. D'un mouvement instinctif elle jeta dans un coin de la chambre le châle noir qui lui avait enveloppé la tête, et ouvrant la porte se trouva en face de madame de Sambise, son bougeoir à la main, plus pâle qu'une morte. Elle entra d'un pas rapide, regarda comme éperdument autour d'elle, puis tomba affaissée sur un fauteuil.

—Mon Dieu, qu'as-tu? dit Olympe en allumant vivement les bougies; es-tu malade? est-ce l'orage? As-tu peur de l'orage, Claire?

Elle s'était rapprochée de madame de Sambise, qui semblait prête à s'évanouir. Olympe lui serrait les mains avec tendresse, puis lui appuyant la tête contre son épaule essaya de lui faire respirer des sels.

La défaillance de madame de Sambise ne dura qu'un moment; elle resta immobile, les yeux clos, appuyée contre le cœur d'Olympe, recevant ses caresses, puis elle soupira à plusieurs reprises, ouvrit les yeux, les arrêta longtemps sur ceux d'Olympe et d'une voix encore brisée:

—Merci, chérie, c'est l'orage, je crois. J'ai eu mal aux nerfs, je n'ai pas voulu effrayer maman; alors je suis venue. Je t'ai réveillée?...

—Non, répondit Olympe en s'habillant vivement, je ne dormais pas; mais viens te coucher; je resterai près de toi. Tu es glacée, tu seras mieux dans ton lit.

—Non, ma chambre me fait peur, laisse-moi rester ici, Olympe...

Et elle fixa encore ses yeux tristes et un peu égarés sur le visage de son amie, puis soudain se jetait à son cou, et criant presque:

—Oh! j'ai tant souffert ce soir, j'ai tant souffert!...

—Tu es tout à fait malade, ma pauvre chérie, dit doucement Olympe; laisse-moi te donner de l'éther.

Et comme l'orage semblait redoubler:

—C'est que la nuit est affreuse.

—Non, Oli, ne me donne rien. Si tu savais... j'ai été folle, absolument folle. Tu ne croirais pas?... toi, ma sœur, toi que j'aime tant... non, vrai, je n'ai pas cru... Mais la pensée seulement c'était comme un démon qui me rongeait le cœur...

—Quoi? dit Olympe.

—Je ne peux pas te le dire, et si je veux te le dire, tu m'aimeras encore... Oli, non, je ne peux pas!

Et elle retomba les deux bras inertes, comme suffoquée de sa pensée.

—Dis-moi, Claire, qu'as-tu? Dis-moi; tu peux tout me dire.

—Oh! j'ai été une misérable; j'ai pu croire que toi... toi que je connais si bien... Mais je ne l'ai pas cru, tu sais. Seulement, lui, je sais qu'il ne respecte rien, et elle a tant dit qu'il n'était jamais resté à Sainte-Rive autrefois, qu'il y venait pour la première fois cette année... que tu y étais... et tu es changée... il me semble parfois que tu n'es plus la même... et tantôt quand tu es sortie du salon... tes courses au village quand il n'était pas là... ce soir j'ai cru... j'ai rêvé... c'est ma folie, qu'on ouvrait ta chambre il y a une demi-heure... j'ai imaginé qu'il était revenu, que vous me trompiez, lui... sous mon toit... et toi, mon unique amie, j'ai lutté, j'ai résisté... il a fallu que je vienne... Oli, pardonne-moi... Me pardonnes-tu, dis?...

Olympe l'avait écoutée, épouvantée, comme frappée au visage par chaque mot. Elle retrouva enfin la parole et d'une voix éperdue:

—Tu as pu croire que moi, moi... avec ton mari!...

Et dans un geste de désespoir elle se jeta sur son lit, cachant son visage et repoussant Claire qui essayait de la relever.

—Oli, mon Oli, je t'en conjure... depuis tant d'années que je te donne des preuves d'affection... Mais, vois-tu, dis vrai, il y a en toi quelque chose que je ne reconnais pas... et cette femme, cette vipère... je ne l'ai jamais cru... mais la seule pensée... Il te regarde souvent beaucoup maintenant, et tout à l'heure j'aurais juré qu'on marchait, qu'on montait l'escalier à pas étouffés, qu'on ouvrait ta porte... J'ai été si trahie, Oli, dans ma vie!... Pardonne, mon amie... car, vois-tu, cette pensée... j'ai cru que j'allais tomber quand j'ai frappé à cette porte... s'il avait été là... Oh! Oli, pardonne à ta pauvre Claire.

Olympe se releva; en quelques secondes son visage s'était altéré comme après une crise de souffrance aiguë.

—Pour quelle misérable me prenais-tu?

—Oli, ne dis pas des mots pareils; efface mes paroles... lui, que m'importe, quel outrage m'a-t-il ménagé? Ne suis-je pas accoutumée à l'insulte... mais c'est parce que moi qui ne crois en personne, je crois en toi; et alors la seule pensée du doute, qu'une autre ait pu avoir cette idée, m'a porté à la tête... et puis je souffre en ce moment, vois-tu!...

Elles se regardèrent, et d'un geste muet se jetant dans les bras l'une de l'autre on n'entendit plus pendant un moment que le bruit de leurs sanglots... Claire se calma la première, et s'asseyant sur le pied du lit:

—Cela me fait tant de bien de te parler, Oli, tant de bien... Tu sais ma vie toi, tu sais l'abandon de toute ma jeunesse... et il faut, il faut le supporter... Tu as vu, je l'ai voulu... il se marie, Oli... je ne savais pas que je l'aimais; eh bien, je le sens... je l'aime... je pourrais l'arrêter encore... et n'est-ce pas, si je l'aimais, on pourrait bien me pardonner? Mais je ne veux pas, je lutte depuis dix ans... je ne veux pas tomber... Oli, je voudrais être vieille, je suis lasse de ma jeunesse; elle est si lourde, si lourde à porter parfois!... Nous sommes deux abandonnées, Oli; luttons, luttons, nous serons si contentes plus tard... bientôt... car quelques années encore et nous serons presque vieilles... je ne me plains jamais, tu sais... Je le supporte, lui, mais vois-tu, quand il entre avec son air moqueur et que je me dis que c'est pour ça que je m'arrache le cœur... mais non, ce n'est pas pour lui... c'est pour Dieu, c'est lui qui me voit... Oh! Olympe, s'il n'était pas là!...

XVIII

Madame de Sambise parut le matin avec un visage qui n'indiquait rien des émotions de la nuit. Olympe, au contraire, était en proie à une tristesse affreuse que ses efforts ne parvenaient pas à cacher; elle était si abattue que d'Artenay la regarda plusieurs fois avec inquiétude, se deman-

dant si elle méditait une résolution violente; il sentait que cette âme passionnée était arrivée à un de ces points dans la vie où l'immobilité est impossible: il faut avancer encore ou résolument retourner en arrière.

Olympe paraissait tant souffrir qu'il eut un instant l'espoir qu'elle songeait à suivre son conseil et à s'éloigner, mais il n'osa s'arrêter à cette pensée et attendit, résolu de lui faire comprendre encore une fois qu'elle avait au moins un ami sûr et dévoué.

Il en chercha les occasions, mais dans la journée Olympe fut invisible et, le dîner fini, se mit au piano, qu'elle ne quitta que pour monter.

Madame de la Heurtebie avait pour habitude d'aller vers quatre heures s'asseoir sur la terrasse. Elle y travaillait, lisait et y recevait ses visites. Elle était là le lendemain avec madame de Sambise et Olympe. D'Artenay, qui devait les quitter le soir pour aller à Pontblaise, leur faisait une lecture; il levait les yeux de temps en temps, s'assurait que ni Claire ni Olympe ne l'écoutaient, continuait résolument, mais fut bien aise quand on annonça la visite de madame de Lescun.

—Je m'en vais, dit aussitôt Olympe.

—Pourquoi? demanda madame de la Heurtebie.

—Je connais si peu madame de Lescun, je me sauve.

—J'en fais autant, dit d'Artenay; je ne servirai qu'à vous gêner.

Et marchant vite il rejoignit Olympe qui entrait dans le bois au moment même où madame de Lescun accompagnée de deux de ses enfants apparaissait dans la baie de la porte-fenêtre. Madame de Sambise alla à sa rencontre; elles s'embrassèrent tendrement, et prenant le bras de madame de Lescun, Claire la conduisit auprès de sa mère, qui déjà avait reçu les deux enfants sur ses genoux.

En voyant d'Artenay, Olympe s'était retournée.

—Pourquoi ne restez-vous pas là-bas? dit-elle.

—Parce que j'aime mieux causer avec vous, que je m'en vais dans quelques heures et que je ne sais quand nous aurons une autre occasion de parler en vieux camarades...

Et comme Olympe tournait du côté de la maison:

—Ne rentrez pas, venez dans le parc, personne ne nous dérangera, madame de Lescun est là pour un bon moment; asseyons-nous là tranquillement sur ce banc. Comme il fait bon ici!.... Vous me permettez de fumer?

Il tira un cigare de sa poche, l'alluma, en tira plusieurs bouffées, puis voyant qu'Olympe ne parlait pas:

—Voyons, qu'y a-t-il, qu'avez-vous, qu'a madame de Sambise? Je vous regardais tout à l'heure, vous ne m'écoutiez ni l'une ni l'autre.

—Il y a... il y a...

Olympe hésita une seconde, puis d'une voix brève et le regardant bien en face, ses grands yeux noirs dilatés, ses lèvres tremblantes, ses mains jointes serrées l'une contre l'autre:

—Il y a que je veux partir, que chaque minute que je passe ici m'est odieuse... Claire a cru... a cru que j'étais... la maîtresse de son mari... moi!...et elle est venue dans ma chambre... pour me surprendre... C'est mon châtiment! c'est mon châtiment!... Pauvre Claire, elle souffre autant que moi... elle m'a dit que j'étais changée... qu'on le lui avait fait remarquer.., que les autres années son mari ne restait jamais ici! Ah! d'Artenay, comprenez-vous, comprenez-vous ce que cela a été de m'entendre dire ces choses par la seule créature que j'aime... en dehors de...

Et elle cacha ses yeux de sa main.

—Apprenez-lui la vérité, Olympe; confessez-lui, elle le mérite, ouvrez-lui votre cœur. Pauvres femmes, que je vous plains!

—Moi... dire à Claire... jamais, plutôt la mort... elle qui me croit ce qu'elle est... sans une tache dans sa vie... car c'est la plus noble femme... Ah! d'Artenay, je suis à bout de forces... il faut que je parte; je le veux, et je ne peux pas... je ne peux pas m'arracher d'ici!

—Voyons, Olympe, une vaillante comme vous!... Cette heure d'angoisse passera si vous savez être forte. Il est temps encore; ne gâtez pas toute votre vie!

—Ma vie, et que voulez que j'en fasse? Ma vie, mais c'est sentir, c'est souffrir, c'est désespérer. Tenez, je pensais cette nuit à mon père qui était si fier de moi, car quand j'étais enfant, j'étais leur idole. Il ne pensait qu'à mon bonheur, qu'à mon avenir. On me disait belle, on me disait intelligente, le monde devait être à moi, et j'ai eu une heure dans ma jeunesse; j'ai été comme Bonne, j'ai cru la vie pleine de lumière, pleine de paix; il me semblait que mon cœur ne serait jamais assez grand pour contenir tout ce qu'il voulait aimer et voyez, voyez... j'ai trente ans... c'est la ruine partout.

—Olympe, dit gravement d'Artenay, je ne trouve pas de parole... ma vie n'a pas été de la sorte, que je sache comment vous fortifier; mais, je vous en prie, pour vous-même, pour votre orgueil, cherchez à dominer ce trouble profond, je voudrais pouvoir quelque chose pour vous.

—Vous ne pouvez rien.

—Je le sais, et cela m'afflige.

—Merci, je ne vaux pas l'amitié que vous me montrez, vous me faites du bien, croyez-le... Seulement, n'importe ce qui arrive, vous n'oublierez pas que la pauvre Olympe a bien souffert... Adieu, vous enbrasserez Bonne pour moi.

XIX

—Oli!

—C'est moi.

La petite porte du parc venait de s'ouvrir et Olympe mettait sa main dans celle de Romée de Lescun, ils marchèrent rapidement vers la berge.

—La nuit est belle, dit Romée, on y voit assez pour se guider, et il n'y a pas de lune.

—Non, répondit machinalement Olympe il n'y a pas de lune. Comme l'eau fait un bruit agréable!

Lescun détacha de la rive une petite barque. Ils y montèrent, sans parler. En deux coups d'aviron, la barque fut au milieu du fleuve, puis le courant l'entraîna.

Romée avait lâché les rames, assis en face d'Olympe, il cherchait à mieux voir ses traits. Elle lui souriait, et l'éclat de ses yeux disait seul l'agitation de son âme; ils allaient dans une ivresse sans paroles, entraînés par le doux remous de l'eau. Les arbres des parcs, tout noirs dans la nuit, formaient d'un côté comme une épaisse muraille, et de l'autre la campagne s'étendait vide et mystérieuse; rien ne bougeait, ils étaient là seuls, cœur à cœur, la main dans la main, les yeux dans les yeux. Romée avait appuyé sa tête sur l'épaule d'Olympe; une larme brûlante qui vint tomber sur la main de Romée lui fit lever la tête.

—Vous pleurez? dit-il.

—C'est de bonheur.

Rien, personne, pas une voix, pas un rappel, la terre morte pour eux, ce beau fleuve si paisible, si frais, cet ineffable repos de la nuit, ce silence enivrant qu'ils n'osaient rompre tant ils en sentaient la douceur.

—Romée!

—...?

—Dites, vous m'aimez?

—Si je vous aime!...

—Vous ne m'oublierez jamais?

—Vous oublier? mais je ne veux pas vous perdre, vous êtes à moi, à moi!...

—Pauvre Romée, mais vous n'êtes pas à moi, vous.

—Si à vous seule. Voulez-vous fuir? je suis prêt.

Elle ne répondit pas, le regardant de ses yeux profonds.

—Voulez-vous? dit-il avec une sorte de transport.

—Non, mon amour, non, ami de mon cœur, non, enfant chéri. Vous savez que je vous aime?

—Oui, dit-il, tremblant sans savoir pourquoi.

—Oui, continua-t-elle... et si je vous perds, je perds tout, tout... Romée, je vais partir, pour jamais.

Il eut un cri, jetant ses mains sur celles d'Olympe d'un geste impérieux.

—Si, mon bien, si, le seul être que jaime!

Et se penchant, elle baisait les mains qui la retenaient.

—Si, je vais partir; nous ne serons plus jamais tous les deux dans cette barque. C'est fini, il le faut.

—Non, répéta-t-il d'une voix étouffée; où vous allez, je vais.

—Et vos fils... et moi, vous voulez donc me perdre?

—Vous perdre... Comment?

—Romée, disons-nous adieu; jurez-moi que...

—Je vous jure seulement que vous ne partirez pas.

Il se leva avec un mouvement impétueux, saisissant Olympe à pleins bras. Elle s'était redressée comme pour le repousser. Un instant la barque trembla, tous deux perdirent l'équilibre, et avec violence tombèrent à l'eau, tandis que la barque, la quille retournée, flottait avec le courant.

. . . .

Romée nageait bien, il reparut presque aussitôt au-dessus de l'eau, et poussant dans la nuit un appel désespéré, plongea deux fois et revint seul à la surface; enfin à la troisième fois son bras droit soutenait au-dessus de l'eau le corps inanimé d'Olympe. Il nageait avec la fureur du désespoir, et en quelques minutes il eut atteint la rive. Là il la coucha à terre, et sa bouche glacée chercha le souffle de son amie. Il n'entendait plus rien, elle était là, pâle comme un marbre, les yeux ouverts, ses longs cheveux noirs trempés collant à son corps. Il cria:

—Olympe!

Rien, la nuit, une solitude absolue et ce bruit de l'eau clapotant sur la pierre.

Elle n'était pas morte, il ne voulait pas penser qu'elle fût morte. Il l'enleva dans ses bras, lui parlant, la couvrant de baisers, et soudain, comme revenu au sentiment de la réalité, se mit à courir.

Il allait... où allait-il? Il y avait un grand bruit dans sa tête, un grand froid dans son cœur; mais Olympe était dans ses bras, que craignait-il puisqu'il la tenait, il allait, il allait... et toujours ces grands arbres, ce fleuve, cette campagne. Il approchait des Epinettes, il s'arrêta, un sanglot désespéré lui secoua la poitrine. "Non, pas là, répéta-t-il, pas là!"

Puis il cria comme en appelant un secours invisible:

—Elle va mourir, elle va mourir.

Et serrant ce pauvre corps inanimé:

—Ne meurs pas! ne meurs pas!

Soudain une pensée traversa son esprit, à moitié fou, ivre de douleur, il continua sa route, passa sous la terrasse de Sainte-Rive, et montant la rue étroite qui menait à l'église frappa au presbytère.

Au bout d'un moment on lui répondit; le curé lui-même parut à une fenêtre du premier. Il s'éclairait d'une main, reconnut Romée, et épouvanté, se jeta dans l'escalier pour ouvrir la porte. Il était temps. Romée trébuchait et alla dans un paroxyme de souffrance tomber sur un siège. En un instant, sans dire une parole, le prêtre eut étendu à terre le pauvre corps d'Olympe; puis, le regardant:

—Dieu de miséridorde, monsieur de Lescun, qu'est-il arrivé? dit-il.

—Un médecin! cria Romée, un médecin!

—Oui, de suite; mais d'abord nous allons tout tenter, je vais éveiller ma sœur.

—Mon Dieu!... mon Dieu!

En quelques minutes, un grand feu flamba. Dépouillée de ses vêtements mouillés, enveloppée de couvertures, Olympe était couchée sur le lit de la jeune sœur du curé, qui, le visage baigné de larmes, essayait avec des efforts surhumains de faire revenir la vie à ce pauvre cœur arrêté.

Le curé était parti chercher du secours, et averti par un instinct secret, appeler madame de Sambise; il prévoyait un drame qu'il ne comprenait pas.

Une heure après, madame de Sambise et le docteur entraient au presbytère. Un jour gris commençait à poindre. Dans la petite chambre, sur le lit entouré d'images de piété, Olympe était étendue, et au pied du lit, hagard, livide, Romée était à genoux, une bougie brûlait sur la table, et la flamme du foyer rendait l'atmosphère suffocante.

Le médecin s'approcha, examina, puis après un instant:

—Hélas! c'est fini, dit-il.

Romée se redressa, le regarda, regarda madame de Sambise transie d'horreur.

—Je l'ai tuée! dit-il.

Et comme une masse, il tomba à terre.

Madame de Sambise ne parut pas le voir; s'approchant du médecin et lui prenant les mains:

—Docteur, dit-elle d'une voix suppliante, nous allons la rapporter à Sainte-Rive, il le faut.

—Il ne fera grand jour que dans une heure; allons!

On l'enveloppa, plus belle que jamais d'une blancheur étincelante, et le prêtre et le médecin, l'enlevant entre eux, la rapportèrent par les sentiers où, quelques heures auparavant, elle avait descendu dans la force de sa jeunesse: rien ne bougeait enc re à Sainte-Rive. Madame de Sambise rentra seule d'abord, puis par les portes du salon les fit monter, et Olympe fut couchée sur son lit.

XX

Madame de Lescun dormait paisiblement; le lit du plus jeune de ses enfants était à côté du sien, et une des mains de la mère couvrait encore comme d'une caresse le corps de l'enfant. Il était sept heures: la vie allait bientôt recommencer active et joyeuse dans cette grande maison. On frappa à la porte, la jeune femme crut qu'on venait la réveiller.

—Entrez, dit-elle en étirant ses bras.

Et elle sourit à l'enfant qui soulevait ses paupières alourdies, puis d'un mouvement brusque et tendre se jeta sur le lit de sa mère. La femme de chambre donna du jour, et s'approchant de sa maîtresse:

—Madame de Sambise est en bas, madame, qui désirerait voir madame.

—Madame de Sambise! grand Dieu, est-ce qu'il est arrivé un malheur?

Et donnant son fils à la femme de chambre:

—Emportez le petit; que madame de Sambise monte.

Et dès que la porte fut fermée, courant nu-pieds à travers son cabinet de toilette, elle ouvrit la porte de la chambre de Romée et vit que le lit n'avait pas été défait!

—Mon mari!

Eperdue, elle revint sur ses pas et se trouva en face de madame de Sambise, dont le visage effroyablement pâle et bouleversé la terrifia.

—Romée est mort? cria-t-elle.

—Non, chère Marie, il va bien, je vous le jure.

Madame de Lescun la regardait, les yeux dilatés, interrogeant cette bouche qu'une angoisse affreuse semblait rendre muette... Soudain poussant un cri:

—Il est parti! grand Dieu, il est parti; il ne m'aime plus.

Madame de Sambise l'enveloppa de ses bras, et la berçant comme une enfant pendant que ses larmes tombaient chaudes et pressées:

—Non, ma chérie... non, il est chez moi.

Et bas à travers ses lèvres tremblantes:

—Il y a eu un grand malheur.

—Quoi? Parlez! vous me tuez!

Madame de Sambise l'embrassa encore une fois, puis avec des sanglots, et l'implorant presque:

—Elle est morte... morte... pardonnez-lui.

—Qui?...

—Olympe, oh! ma pauvre Olympe!

—Il l'aimait?

—Oui.

—Grand Dieu!

Un silence, pas un mot, toutes deux se tenant la main et souffrant trop pour trouver une parole. Enfin madame de Lescun jeta un regard sur le petit lit que son enfant avait quitté un instant auparavant.

—Racontez-moi? fit-elle.

—Ils étaient sur la Loire hier soir; la barque a chaviré... elle s'est noyée!

—Et lui?

—Il souffre, beaucoup, Marie, beaucoup. Ayez pitié de lui; pensez à vos petits enfants, vous pouvez encore le sauver, il sera à vous si vous en avez le courage. C'est bien dur, je le sais.

—Où est-il? répéta madame de Lescun, comme sortant d'un rêve, où est-il?

—A Sainte-Rive, voulez-vous venir?

—Oui.

Madame de Sambise l'aida à s'habiller. Madame de Lescun ne disait rien, les larmes coulaient sur son visage, et de temps en temps elle serrait ses mains fortement l'une contre l'autre. En quelques minutes elle fut prête.

—Allons, dit-elle.

A Sainte-Rive, madame de Sambise hésita un instant.

—Avez-vous assez de courage, ménagez-le, il ne faut rien vous cacher, il a voulu se tuer.

—Ah!

Ce fut tout.

Elles montèrent. Madame de Sambise, d'une main défaillante, ouvrit la porte de la chambre d'Olympe, et madame de Lescun entra... Elle s'arrêta sur le seuil en face du lit; déjà une main pieuse avait tout ordonné avec un soin admirable: dans la pièce obscurcie brûlaient deux bougies à la lueur tremblante; par la fenêtre entrebâillée pénétrait l'air pur du matin, et appuyée sur ses oreillers Olympe reposait belle de cette sublime beauté de la mort. Son visage était calme comme dans un sommeil heureux; auprès d'elle, debout, les yeux égarés, Romée tenait une de ses mains, et proche de lui madame de la Heurtebie à genoux priait. Elle leva un visage inquiet vers madame de Lescun. Celle-ci s'était agenouillée aussi et arrêtant sur son mari un regard déchirant:

—Romée, dit-elle tout bas.

Il jeta sur elle un œil terne et morne.

—Nos fils... murmura-t-elle encore, les mains jointes et le regardant.

Il ne répondit pas, mais se retournant et appuyant ses bras sur le mur il en cacha sa tête et on entendit ses sanglots.

Madame de Sambise se rapprocha doucement, et comme une sœur lui posant la main sur l'épaule:

—Romée, venez avec Marie, dit-elle, venez.

Et plus bas.

—Pour elle... Romée, il faut sauver son honneur; vous n'y pensez pas, venez. Marie vous aime toujours, et vos petits enfants, vos chers petits enfants....

Il regardait madame de Sambise.

—Elle voulait partir, j'ai voulu l'empêcher et c'est moi qui l'ai tuée.

Madame de Lescun s'était levée; elle avait entendu les dernières paroles de son mari et soudain elle fit quelques pas vers le lit. Romée avait posé sa main sur le cœur d'Olympe comme pour la défendre dans la mort; mais sa femme écarta doucement son bras, et se penchant, elle posa un baiser sur le front glacé de la morte, puis se retournant vers Romée et lui ouvrant ses bras de pardon:

—Nous prierons bien pour elle, dit-elle.

FIN.

Dans le prochain numéro: "Le péché de Madeleine", par Mme E. Caro, (au complet), VIième série du "Maître de Forges," de Georges Ohnet.

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.

Adresse postale: Casier 35, Station N, Montréal. Téléphone: Est 1418.


25







Une Impératrice Réhabilitée

La Vicomtesse d'Hotman de Villiers vient d'écrire sur l'Impératrice Alexandra, un article qui éclaire d'un jour nouveau et tout à fait inattendu, la personnalité de la dernière tzarine de Russie. Toutes les accusations ont été lancées contre Alexandra Feodorovna; toutes les insultes, toutes les injures et toutes les perfidies lui ont été prodiguées. Jusque dans son propre entourage, des hommes et des femmes, qui avaient bénéficié de ses faveurs, proclamèrent sa déchéance intellectuelle, et crièrent bien haut que cette reine avait été traître à son pays, que cette mère avait méconnu les intérêts les plus sacrés de ses enfants, et cela en faveur de sa famille allemande. Cet état d'esprit de l'Impératrice devait étonner, car, pourquoi aurait-elle sacrifié sa couronne et ses sentiments, spolié l'héritage de ses enfants pour servir une parenté éloignée? Mais enfin, l'on disait l'Impératrice fanatisée, affolée par l'état de santé de son fils et complètement sous la domination de Raspoutine qui abusait odieusement de la mentalité étroite et superstitieuse de la pauvre mère qui, pour sauver son fils, aurait tout sacrifié. Ces faits, exploités par les divers partis politiques qui se disputaient la Russie, circulèrent à l'étranger et furent acceptés comme véridiques, et l'opinion mondiale se ligua contre Alexandra, traître à son pays et à sa famille. L'attitude toujours tendre et même amoureuse de l'Empereur fut qualifiée de faiblesse incroyable. L'on dit et répéta que Nicolas de Russie était comme tous les Romanoff: "l'homme d'un seul amour", et que rien ne le détacherait de la femme qu'il adorait, rien, pas même son indignité.

Nous savons comment périt la famille de Russie, de quelle mort épouvantable, sauvage, révoltante. A ce moment l'opinion frémit d'horreur. Si l'Impératrice avait trahi son peuple et sa famille il semblait que le châtiment qui atteignait tous les siens était trop atroce, et une sympathie fut alors acquise à cette reine et à cette mère massacrée avec son mari et ses enfants. Elle payait bien cher le poids de fautes politiques commises par inintelligence ou par fanatisme, et alors le monde, terrorisé par l'affreuse tragédie, cessa de juger celle qui avait été assassinée. Voilà que maintenant la Vicomtesse d'Hotman de Villiers réhabilite la malheureuse impératrice avec une sincérité qu'il n'est pas possible de mettre en doute. Lisons ce qu'elle trace du caractère d'Alexandra:

> *"La Tsarine était une sensitive; elle aurait désiré aller vers ce peuple qui l'attirait, mais qu'elle sentait lointain, dont elle ignorait au début les mœurs et la langue. Froissée de l'indifférence que lui témoignait l'aristocratie, elle reporta sa tendresse sur son époux et ses enfants, s'entoura de quelques fidèles et chercha dans le mysticisme, qui était le fond de sa nature, une consolation à ses déceptions. Dès son mariage, l'Empereur s'attacha à elle et lui voua une passion exclusive à la naissance du Tsarévitch. "La grande faute de l'Empereur et de l'Impératrice," disait la sœur d'Alexandra Feodorovna, la Grande-Duchesse Elisabeth, l'année de sa prise de voile, "est de trop peu se montrer dans le public, d'en être mal connus. Quant à leur existence familiale elle est irréprochable. C'est le ménage le plus heureux qu'on puisse voir. Ils s'adorent entre eux, ils aiment passionnément leurs enfants et en sont adorés."*

Lorsque se manifestèrent chez le tsarévitch, les hémorragies qui apprirent à la mère que l'hérédité fatale de sa famille a été transmise à ce fils qu'elle adore, lorsqu'elle voit échouer tous les secrets de la science devant ce mal qui la bouleverse cruellement, alors elle demande au ciel ce que la terre lui refuse, et un intrigant comme Raspoutine peut s'emparer de son esprit, en opérant sur le jeune prince les pratiques magnétiques qui font croire que l'enfant guérira. Que les mères se mettent à la place de cette femme, consciente d'avoir transmis à son fils un sang vicié, et qu'elles jugent combien intense et misérable fut sa douleur!

> *"La sensibilité de l'Impératrice, — explique la Vicomtesse de Villiers, — "était extrême et sur son organisme vibrant vinrent se greffer des maternités répétées et une maladie de cœur. Choc sur choc, frayeurs constantes pour des êtres chers, malveillance, perfidies, catastrophes, furent ses épreuves quotidiennes; elle vivait dans une tension nerveuse que seules les natures robustes parviennent à vaincre. Si l'Empereur, qui dans son amour exclusif ne sut jamais contrarier Alexandra Feodorovna, lui avait imposé le traitement qu'exigeait son état, la face de la Russie aurait peut-être changé; mais telle ne fut pas la destinée de la Tsarine ni de l'Empire des Romanoff. Ce n'étaient pas les évocations d'esprit ni les suggestions des Philippe et des Raspoutine qu'il fallait à cette nature émotive, mais l'éloignement des êtres pervers qui, par lucre, aggravaient ses peurs et ses hantises. Il fallait non l'enfermer dans un cloître, comme certains osèrent le proposer au souverain, qui rejeta cette suggestion avec horreur, mais l'entourer d'une atmosphère saine. L'Impératrice du plus vaste Etat de l'Europe manqua, par excès d'amour et de pouvoir, des soins élémentaires à la portée de chacun."*

Pendant la guerre, tandis que dans les tranchées les plus indignes calomnies circulaient sur l'Impératrice

que l'on qualifiait ouvertement d'espionne au service de l'Allemagne, cette espionne soignait les blessés, avec les grandes duchesses, ses filles, dans l'hôpital qu'elle avait elle-même organisé. Pendant le deuil de la patrie russe, la Souveraine refusa toutes toilettes à elle et à ses filles, disant que "dans une patrie qui souffre, les souverains perdent le droit de se parer et de se divertir." Cette attitude, si noble et si fière, lui valut dans la société russe dissolue, bien des ennemis qui furent au premier rang ensuite pour l'accabler de leurs accusations et de leur haine.

Lorsqu'arriva l'heure de l'exil, cette reine fut vraiment digne de son titre. Elle fut héroïque et sublime. Ecoutons raconter l'écrivain qui si ardemment et si éloquemment sauvegarde la mémoire d'Alexandra du jugement erroné de l'Histoire, et en l'entendant, nous voyons fondre la légende mesquine et rayonner dans le danger, la douleur et la mort, la figure si belle de cette femme que le malheur a plus grandi que le trône:

"Lorsque Kerensky se présente une nuit pour signifier aux souverains leur transport en Sibérie, sous prétexte de sauvegarde, son regard se dérobe devant celui du Tsar, il n'ose promettre le retour à Tsarskoé-Sélo. L'Empereur comprend... et marche à l'exil, dans le sillon de la mort. Vient ensuite le séjour à Tobolsk, et, le 30 avril 1918, le Tsar, par ordre des Soviets, est transféré à Ekaterinbourg. L'Impératrice l'accompagne volontairement, laissant l'héritier malade à Tobolsk; la lutte des sentiments de mère, de femme, de souveraine, a été tragique; le devoir l'emporte; elle demeure auprès du monarque. Le cœur brisé, elle quitte les Grandes-Duchesses et son fils mourant.

De jour en jour, sa santé décline, mais sa spiritualité s'élève. Elle infuse la force morale à son entourage. Lors de l'abdication du Tsar, toute humanité a disparu en la souveraine; seule subsiste en elle la chrétienne transfigurée.

Jamais, durant ces jours lugubres, où l'Impératrice surtout est en butte aux outrages, l'aménité et la constance religieuse des souverains ne se démentent. Ils excitent l'admiration des habitants de Sibérie et attendrissent leurs geôliers qui, par ordre de Moscou, se succèdent de plus en plus barbares. Aux paroles obscènes, les Impériaux répondent par des chants sacrés; à l'église ils édifient les fidèles par leurs prières. Les Sibériens les considèrent comme saints de leur vivant et, à leur passage, se prosternent dans la poussière. Les Soviets en prennent ombrage; l'arrêt de mort est décrété pour le 16 juillet 1918. Cette nuit de carnage restera dans les annales de l'histoire comme le crime le plus odieux de la Russie révolutionnaire et comme la honte suprême d'une Europe civilisée au XXe siècle. Des mares de sang couleront encore, des flots de haine se soulèveront pour venger l'opprobe et le meurtre des Romanoff.

Un Tsar fidèle à ses Alliés, et qui abdique volontairement pour le salut de son peuple, une souveraine déchue, quatre vierges innocentes, un enfant mourant, quelques amis et des serviteurs dont le seul crime est leur fidélité au Tsar: telle est l'hécatombe qu'offrirent douze assassins à la vindicte judéo-germanique. Unie dans la grandeur, dans la décadence, dans le martyre, la famille Impériale demeure à jamais unie dans la lumière de l'Infini.

Ainsi mourut, d'après le dire de témoins, Alexandra Feodorovna, dernière Tsarine de Russie. Paix à ses cendres, pauvre victime insultée de ton vivant et calomniée par delà ta tombe! Ni ton sexe, ni ton rang, ni tes tortures ne t'ont préservée de la perfidie. Mais ton front, qui reçut le sacre impérial, demeurera sur le grabat, dans la géole, fier, comme il sied aux souverains. Ton regard voyait les cieux et ton geste suprême fut le signe de la Croix, qui mène au Christ."

Ce splendide article de la Comtesse d'Hotman de Villiers publié dans la "Revue Contemporaine" doit être connu, parce qu'il éclaire la personnalité de la malheureuse Tsarine de la lumière douce et pure qui la réhabilite. C'est un joli geste de femme que celui-là, et celle qui l'a accompli, dans toute la sincérité de son esprit et de son cœur, a vécu près de l'Impératrice; elle l'a regardé agir et souffrir; elle a assisté au tourment de son âme maternelle martyrisée, et elle a compris que pour sauver son fils, la mère de l'héritier du trône de Russie a eu la foi aveugle et déraisonnable que toutes les autres mères comprendront, celles du moins qui ont souffert dans toutes les fibres de leur être, de la crainte abominable de voir leur enfant devenir lentement un incapable, un infirme, et... plus rien! C'est aux mères qui tremblent pour l'existence et le bonheur de leurs petits, de juger cette autre mère qui devint folle devant le spectre de l'hérédité qui se levait en son fils, implacable et cruel'e, pour lui crier, à elle qui n'avai rien fait pour mériter cette souffrance: "Lui aussi! comme tous les iens!"

MADELEINE.

AVIS

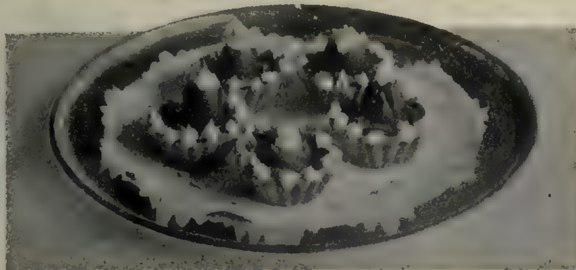


EXCURSION de pêche et de canotage sur un lac du Parc Algonquin, Ontario. — Sur le réseau du Grand Tronc.

LES CHOSES FÉMININES

Par SOEUR MARTHE

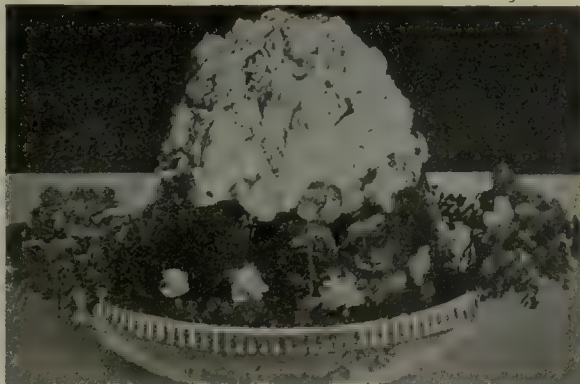
Certaines lectrices de la campagne m'écrivent pour se plaindre amèrement de la conduite de certaines citadines qu'elles ont reçues, hospitalisées avec la plus extrême générosité, pour lesquelles elles ont fait des frais sans nombre pendant leur séjour dans leur village, et qui en retour de tant de gentillesses, se sont dérobées, lorsque la visite à la ville de leurs aimables hôtes de l'été nécessitaient un peu de dérangement de leur part. "C'est à peine, si elles nous ont regardées" affirment-elles. Ces plaintes m'ont étonnée naturellement. Comment peut-on se montrer aussi rosses, et répondre à tant de politesses par tant de grossiereté. Les conditions de la vie entre la ville et la campagne peuvent expliquer ce qui semble de la négligence, mais de là à l'impolitesse absolue, il y a de la marge. Lorsque l'on ne veut pas rendre les amabilités, la chose est simple, on ne les accepte pas. Et encore le seul fait de les avoir reçues, nous engage à un retour quelconque. Si pendant nos séjours à la campagne, l'on a été accueilli, choyé par de charmantes familles, il faut, lorsque les membres de cette famille font un séjour en ville, se déranger pour eux, dans la mesure exacte de ce que nous leur devons de gentillesses. Il est vrai que la ville offre beaucoup de complications, que le cercle d'amis est considérable, que les instants sont fort pris, et que l'on y passe des jours agités, employés, énervants. Tout cela ne doit pas nous empêcher d'être courtois et gentils pour qui l'a été pour nous. Aussi celles d'entre-vous lectrices de la ville, qui vous faites recevoir et gâter à la campagne, comptez que vous contractez une dette, et voyez s'il vous sera facile de l'acquitter. Si vous ne pouvez être aimable pour qui l'est pour vous, abstenez-vous de profiter de toutes ces générosités qui vous sont, de si grand cœur offertes, et faites en sorte de ne pas abuser de la bonté de gens trop bons et trop polis pour mériter qu'on les trompe ou qu'on les désappointe. Usez d'infiniment de discrétion dans votre manière d'accepter les politesses, et ne recevez qu'avec la ferme intention de rendre ce qui vous est donné. Il faut surtout éviter de faire de la peine à ces êtres délicats et sensibles que sont généralement les gens vivant à la campagne. Ils ont moins d'occasions que ceux de la ville de se prodiguer, et ils mettent naturellement plus d'enthousiasme et de constance dans leur accueil. Ils comprendront que vous êtes accaparés par les soucis et les obligations qu'imposent une vie trépidante, ils ne seront pas exigeants, surtout si vous leur offrez la réception affectueuse et gentille qu'ils ont méritée, et que vous ne devez pas négliger de leur donner. Beaucoup de délicatesse dans ces rapports feront aussi disparaître les préjugés qu'entretiennent ceux qui vivent retirés dans leur petite patrie, à savoir que la ville méprise un peu la campagne, ce qui n'est pas vrai du tout, parce que cela serait aussi idiot qu'inutile. La ville doit au contraire estimer bien haut la campagne de laquelle elle tire sa vie et sa force!



TARTELETTES AUX ABRICOTS



OEUFS AUX ANCHOIS



BAGATELLE D'ABRICOTS

TARTELETTES AUX ABRICOTS

Sirop, abricots, pâte feuilletée sucre.

Faire un sirop (comme un sirop de compote), couper les abricots en deux, et les cuire dans le sirop. Recouvrir des petits moules de pâte feuilletée, mettre une moitié d'abricot dans chaque moule, ajouter un peu de sucre, et cuire au four.

On peut se servir d'abricots en conserve, ce qui dispense de les faire cuire avant de les mettre dans les moules.

On peut préparer des pêches de la même façon.

OEUFS AUX ANCHOIS

Oeufs, beurre, poivre, persil haché, sauce d'anchois, pain grillé, pâte d'anchois, cresson.

Bouillir les œufs dur; les couper en deux. Enlever les jaunes et les mélanger avec un peu de sauce d'anchois, du beurre, du poivre et du persil haché. Remplir les moitiés de blancs d'œufs avec ce mélange; mettre chaque moitié d'œuf sur un petit morceau de pain grillé déjà recouvert de beurre et de pâte d'anchois.

Servir sur un plat garni de cresson.

BAGATELLE D'ABRICOT

1 Boîte d'abricots en conserve, 4 ou 5 gâteaux éponge, 1 cuillérée à soupe de sucre, un peu de crème.

Couper le gâteau éponge par tranches et les placer au fond d'un plat en verre. Mettre le contenu de la boîte d'abricots et le sucre dans une casserole et faire cuire lentement jusqu'à ce que les fruits soient bien tendres. Faire refroidir un peu, puis verser sur les tranches de gâteau. Ne pas verser plus de sirop qu'il n'en faut pour bien imbiber les tranches de gâteau. Fouetter la crème en mousse et la mettre en pyramide sur les fruits. N'importe quel fruit peut être employé.

NETTOYER DES CHAPEAUX DE FEUTRE

On verse quelques gouttes de benzine sur une flanelle et l'on frotte le feutre, en ayant soin de passer la flanelle toujours dans le même sens. Lorsqu'un chapeau a reçu des gouttes de pluie, on en efface la trace avec une flanelle très chaude qu'on passe dans le sens du poil.

SOEUR MARTHE.

La Vraie Dentelle

Dans nos salons, de nos jours, on ne parle que de dentelles. Avec un peu de patience et de bonne volonté, nos aimables lectrices arriveront à faire de la "Dentelle" aux fuseaux, si nouvelle et si ancienne tout à la fois. Je dis nouvelle, oui au Canada, mais en France, dès les XVIème et XVIIème siècles, la perfection était à son comble.—C'est de Gênes, dit-on, que nous viennent les plus beaux modèles; l'Italie, l'Espagne, la Suède rivalisent encore aujourd'hui, mais la petite Bretagne gardera toujours le secret des fins réseaux.

Je viens de lire une naïve légende que je vous cite en entier:

"Pour des pays lointains, un fiancé s'était embarqué, laissant au rivage la blonde amie qui devait partager ses jours. La séparation, le danger firent bientôt pencher le front charmant qui n'avait pour se souvenir qu'un cadeau. En partant, en guise de fleurs, le marin lui avait laissé une algue fantastique; avec de grands soins la jeune fille dispose l'herbe marine sur un fond délicat; mais les jours s'ajoutant aux jours, l'enfant vit le temps lui prendre un peu du souvenir de son ami. Alors, dans son amour ingénieux, elle voulut conserver le fragile trésor, s'imaginant qu'il était l'image même de son bonheur; à tout prix, il fallait le rendre durable, et, si souvent des yeux en larmes constatèrent les dégats, ses doigts délicats voulurent lutter, des fils s'enroulèrent de ci de là, reprenant le dessin fantasque, le fixant en se tordant, et chaque jour, plus serré le réseau s'augmenta, emprisonnant l'algue dans la blanche étreinte du lin. L'ardeur du travail, la volonté de réussir créèrent un chef-d'œuvre et quand, après de longs mois, le bateau ramena au rivage le cher voyageur, la fiancée avait tissé l'algue tout entière, rendant impérissable le gage d'amour.

"L'histoire courut de bouche en bouche et chacun voulut admirer ce travail, qui devint un talisman de bonheur; d'autres femmes l'imitèrent et beaucoup d'entre elles, le jour du mariage, pouvaient se parer du voile de fine dentelle exécuté par elles."

Mesdames, vous qui aimez le beau, le vrai, apprenez à faire, à connaître la vraie dentelle, afin que les marchands ne profitant pas de votre ignorance, ne vous vendent de l'imitation; considérez aussi la chose au point de vue économique. A Paris, le 14 février dernier, on nous offrait au prix de $7.00 la verge de la "Dentelle Bruges" de 4 pouces de large.

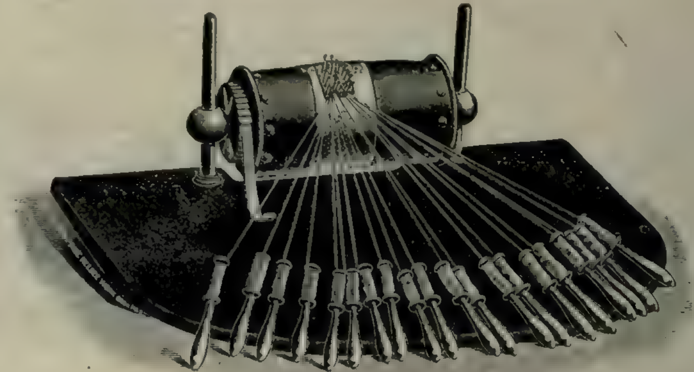
1—Pour faire de la Dentelle, il est indispensable d'avoir: Un métier que vous pouvez faire vous-même avec une planche de 15 pcs x 14 pcs, reposant sur deux traverses de 2½ pcs en arrière et de 1 pouce en avant; la planche est couverte d'une bonne épaisseur d'ouate et recouverte de toile cirée noire ou verte foncée.

Au bord extérieur de la planchette, on pose un rouleau (comme l'indique la vignette), ce rouleau mesure 7 pcs de longueur et 11 pcs de circonférence et est recouvert d'étoupe et ensuite de drap ou feutre. Pour fixer le rouleau pendant le travail, on a soin de mettre en arrière une petite ganse que l'on attache à volonté au rouleau, tirant en sens inverse des fils pendant l'exécution de la dentelle.

Un autre modèle de métier est un rouleau de la forme d'un manchon que chacun peut se confectionner; on met ce coussin dans une corbeille ou boîte en carton munie d'un bord assez élevé pour les empêcher de se mouvoir et on place dans le fond de ces corbeilles des poids.

2—Des fuseaux—Vous pouvez faire venir ceux-ci de France, à raison de 2 sous pièce ou les faire faire ici par un ouvrier.

3—Des Epingles à tête de verre (un peu fines).



Il vous faut aussi du fil de première qualité; la beauté et la solidité de la dentelle en dépendent. En France, on vous donnera le fil de Lin; — Au Canada, nous avons le fil "Jumel".

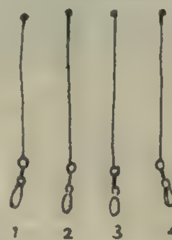
Maintenant, amies lectrices, je commence ma première leçon:—

La dentelle se compose:

1. Du point simple;
2. Du point intermédiaire;
3. Du point double;
4. Du point d'esprit;

Le Point simple se fait avec 4 fuseaux que nous placerons ainsi: 1, 2, 3, 4 et comptés de gauche à droite.

Disposition des Fuseaux:



Voici comment se fait le *point simple:*
Le No 2 derrière le No 3;
Le No 4 devant le No 3;
Le No 2 devant le No 1.

Point Intermédiaire:

Celui-ci se fait au moyen de 4 fuseaux comme le point simple, expliqué ci-dessus, après quoi on passera le No 2 derrière le No 3.

Point double

Le point double s'obtient en faisant deux fois le point simple.

Le point d'esprit exige un travail à part, plus compliqué.

4—Du fil.—Je recommande tout particulièrement de n'employer que du fil de première qualité; la beauté et la solidité de la dentelle en dépendent.

5—Pour faire une dentelle, il est nécessaire d'en avoir le carton pointé.—Dans une prochaine leçon, l'on vous donnera la manière de le pointer vous-même. Je glisserai aussi des modèles choisis parmi ceux qui, par leurs dispositions, peuvent vous devenir facilement amis.

Pardonnez-moi d'avoir été si longue, mais je veux que nos Canadiennes remplacent nos Cousines françaises obligées de quitter, bien à regret, l'aiguille ou le fuseau, pour travailler la terre, en remplaçant les hommes que la triste guerre vient d'enlever.

COURRIER DE MADELEINE

STELLA.—Ne vous excusez pas; j'ai constaté un progrès sensible, et croyez-vous que j'ai eu la présomption d'y prendre quelque mérite... Seulement du travail s'impose encore. Ne vous fiez pas trop à vos maîtres; le meilleur maître, c'est soi-même. Rien ne vaut le travail que l'on fait seul; ensuite, il est excellent de se faire corriger et critiquer. Ce qui vous manque encore, c'est la facilité d'expression. Pourquoi n'écrivez-vous pas sous forme de lettres, racontez-vous tout simplement, comme vous le faites à moi-même, et je vous assure que vous arriverez à donner quelque chose de très bien. Vous êtes une gentille épistolière, et dans ce genre, vous aurez certainement du succès. Non, non vous n'êtes pas vieille, moralement, vous vous l'imaginez, voilà tout. Tout est jeune et ardent en vous, ne vous abusez pas ainsi. Et vivez le plus possible dans le rêve. Le rêve est consolant, même s'il est austère, rêvez donc petite amie, et que votre âme s'apaise dans la douceur du nuage bleu.

UN AMI DES FRANCO AMERICAINS.—Vous trouverez plus bas, une réponse à votre dernière question, ce qui prouve l'esprit charmant qui règne au Courrier, dont le motto semble bien être "Aidez-vous les uns les autres".

En réponse à "Un Ami des Franco-Américains-.

Seule paroisse canadienne à Boston: Notre-Dame des Victoires, rue Isabella; curé Rév. B. Allain. A New-York, paroisse St-Vincent de Paul, ouest 23e rue; curé, Très Rév. Théophilus Wricher.

FAUVETTE AMERICAINE.

P.S.—A New York, vous pouvez écrire au Rév. Ferdinand Guichelain, à l'adresse ci-dessus.

MANOELA.—Je vous remercie des renseignements que vous me donnez. En effet, ce personnage est un escroc, et j'ai bien peur que vous ayiez perdu votre argent, en ce qui concerne cette publication française. Si vous entendiez parler de ce personnage, vous seriez bien gentille de m'en prévenir, afin de l'arrêter dans sa course aux dupes. Je suis toujours contente d'entendre parler de vous; votre amitié m'a toujours été si bonne et si aimable que je ne saurais l'oublier. Je vois que vous travaillez toujours et activement. Je me rappelle vos jolies broderies; en faites-vous toujours? Connaissez-vous les maisons Vennat et Gorcy à Montréal? je crois qu'il vous serait facile de vendre vos articles par leur entremise. Dites à votre amie de les voir à ce sujet. Et revenez quique fois. Je sais que vous êtes notre lectrice fidèle, mais cela ne me suffit pas. Vous voyez comme je suis exigeante...

MERLETTE D'AMOUR.—Vous jouissez de la belle campagne, et vous essayez de la comprendre, voilà un fort joli programme et dont le résultat sera exquis. Notre petite amie va se saturer de poésie aimable et recueillie, et sa pensée va se trouver élargie par la splendeur des horizons qu'elle aura contemplés, et ensuite, elle trouvera facilement sous sa plume devenue parleuse, les mots qui traduiront l'éloquence de son sentiment. Vous ne m'ennuyez jamais, et j'aime vos billets imprégnés de jeunesse et de confiance.

L'AMIE DE RATISBONNE.—Oui les poésies de Ratisbonne sont jolies à dire, et je comprends que vous en ayiez fait un choix judicieux et aimable. Cette œuvre est peut-être un peu enfantine pour votre âge, mais du moment qu'elle vous plait, et que vous trouvez à la réciter un charme absolu, c'est bien encore l'essentiel, n'est-ce pas?

EN PLEURANT.—Ainsi, tout cela du même coup... Et vous voilà pleurant sur votre pauvre bonheur que vous avez, vous-même, de vos deux mains rageuses, meurtri, ensanglanté, déchiqueté, et tout cela dans une minute de rage... Vous êtes certainement à plaindre de garder si peu de contrôle sur vous-même. Et vous m'affirmez que vous aimez ce jeune homme de toute votre âme, que vous ne pouvez vivre sans lui, que vous êtes prête à tout, pour qu'il vous revienne? Pourquoi ne l'avoir pas tout simplement gardé, quand vous l'aviez si bien à vous. Les mots terribles que vous avez prononcés seraient irréparables avec plusieurs; le seront-ils avec celui-là? Voilà toute la question. J'en connais qui resteraient insensible à vos regrets et à vos larmes, comme j'en connais aussi qui oublieraient... Le tout est de savoir si ce jeune homme peut pardonner, et s'il est assez épris pour oublier vos insultes. Mais vous sentez que c'est terrible, n'est-ce pas, d'avoir jeté votre argent à la tête de ce garçon qui vaut lui beaucoup plus que vous, puisqu'il a une valeur personnelle que vous reconnaissez comme une supériorité. Et cette supériorité là lui permettra de prendre dans la vie la place à laquelle il a droit, et que vous ne sauriez jamais occuper avec votre argent. Ah! l'argent, quelle belle chose, bien employée, mais quelle vilaine aussi quand elle fait naître l'orgueil et la vanité. Qui garantira à ce jeune homme que s'il vous marie, violente comme il vous connait, vous ne recommencerez pas de ces scènes stupides et méchantes qui détruisent les sentiments les plus forts, et qu'une personne vraiment délicate n'oserait jamais prononcer, même en colère. Vous le détestez aujourd'hui cet argent qui vous a fait commettre une si grosse bêtise, je le comprends, mais toute cette haine n'arrangera rien. Faites des excuses complètes... Ce n'est qu'à force d'humilité que vous ramènerez cette âme fière que vous avez frappée au plus sensible, et injustement et cruellement. Oui, je vous plains, mais cela ne doit pas m'empêcher de vous donner entièrement tort, et puissiez-vous à l'avenir veiller sur vos paroles et vos emportements de très près, afin de ne plus avoir à pleurer aussi amèrement.

QUI M'AIMERA.—C'est encore un secret, m'assurez-vous, et je serais pourtant bien prête à croire que vous êtes aimée entièrement et fortement, tant vous me semblez avoir toutes les qualités qui attirent et retiennent l'amour. Ce projet est charmant, et je vous engage àl'accomplir, vous n'en retirerez que plaisir et profit.

LE PETIT OCTAVE.—Que voulez-vous que ces critiques me fassent?... C'est évident qu'elles sont dictées par la malice, une malice qui a besoin de s'exercer, pas tant contre l'auteur de l'article que contre la personne concernée dans le dit article. Vous trouvez que ces gens-là manquent bien facilement à la charité: quand on est aussi médisant on n'a guère le droit de faire la leçon aux autres. C'est mon opinion absolue. Si je vais répondre? Non, je ne réponds jamais à ces machins-là et ce ne serait guère intéressant de le faire. Merci de votre chaude et aimable approbation.

SUZETTE Z.—J'ignorais tous ces détails qui sont fort intéressants, et dont vous me permettrez bien de me servir, n'est-ce pas?

ENFANT DE BOHEME.—Je le savais déjà... mais cette fois, j'avoue que l'enfant en question m'étonne quelque peu... Enfin tous les goûts, même les plus baroqués sont dans la nature. Moi, je trouve que Clara Valrice a agi comme elle devait agir, et c'est le plus beau caractère de femme que nous puissions rêver. Elle n'a pas voulu se rabaisser dans l'esprit de celui qu'elle aimait, et a laissé à son amour, tout l'éclat du rayonnement. Oui, je comprends également Jacques Francel; il y a des choses qui sont fatales, cet amour l'était, mais la raison de la femme a donné la seule solution possible dans les circonstances. Ce dénouement vous ennuie, je le comprends, mais c'est tout de même le plus beau des dénouements, le plus idéal, et le seul digne de tels caractères. Ne tirez pas d'autre conclusion. Clara Valrice est partie; elle ne reviendra pas; Jacques devra vivre d'autres rêves, et se dire que son idole ne pouvait et ne devait pas descendre de son piedestal. Pensez-y bien, et vous verrez que le livre et moi avons raison.

M'AMIE.—Vous êtes jeune, mais vous viellirez et plus vite peut-être que vous ne le croyez, et alors vous serez seule, et vite oubliée. Ne mûrez pas votre cœur ainsi, parce que le jour où vous voudrez voir tomber les mûrs, vous ne serez peut-être plus assez forte pour les abattre.

RENE DE B.—Ces théories sont en effet assez amusantes, mais peu sérieuses, ne croyez-vous pas?

CYPRIEN.—Certainement qu'à votre place j'irais parfaire mes études à Paris. Qu'importe si vous avez quelques ennuis, voire même un peu de misère pour atteindre à vos ambitions? La misère, lorsque l'on a votre âge, c'est un charme de plus à la vie. Et pour vous préparer un meilleur avenir, il ne faut rien épargner. Je ferai avec plaisir ce que vous me demandez. Il faudra ou venir, ou me donner votre adresse. Ne remerciez pas, cela m'est une vraie joie d'obliger un jeune homme courageux et intelligent.

EN FACE DE LA VIE.—Vous avez peur? Pourquoi, je vous le demande? La vie n'est pas nécessairement une ogresse, et si elle persécute, elle gâte aussi, à ses heures. Le pessimisme est une maladie, guérissez-vous vite. Un homme n'a pas le droit d'avoir peur, voyons!

LAIDERONNE.—N'exagérez pas, une femme intelligente n'est jamais laide. Mais vous avez raison; la guerre aux poils follets, et tout de suite! Vous trouverez dans le sommaire des annonces celle de Marie Vazelo et sa pâte épilatoire. Consultez-là, et débarassez-vous de ce duvet qui vous ennuie, et avec raison.

EN MARGE.—Si cela me touche? Evidemment. Autrement il faudrait avouer que je suis insensible, ce qui n'est pas, je vous l'affirme. Mais quant à penser absolument comme vous, ça, c'est une autre affaire. Bonjour!

LULL.—Comme je comprends votre soif d'affection, et comme je comprends surtout votre retour à la maison. Votre départ m'avait donné un tel étonnement. Vous ne me sembliez pas du tout faite pour la vie que vous choisissiez, et savez-vous comment je me suis consolée de vous perdre? En me répétant: elle reviendra! Et elle est revenue et je suis contente. Petite Lull, vous avez la soif des horizons, et votre âme a besoin d'espace. Des êtres comme vous sont nécessaires à l'activité de la vie, et vous auriez failli à la mission que Dieu vous trace, si vous n'étiez pas rentrée dans la lutte. La lutte a bien ses épreuves et ses austérités, mais au moins l'on y vit... Vous vivrez plus qu'une autre, parce que vous avez du vouloir et de l'action. Et à vous regarder aimer et être aimée, j'éprouverai une bien douce satisfaction. Vous aimez la Revue, aussi vous fait-elle fête affectueusement.

TOUJOURS FIDELE.—Jouissez des heures qui passent... celles qui viendront seront moins laides, si vous avez fait provision de jolis souvenirs.

HENRIETTE.—Rien d'étonnant à ce qu'à votre âge, vous n'ayiez pas encore trouvé cette facilité d'expression qui vous permet de traduire vos sentiments, vos émotions, vos joies. Contentez-vous aujourd'hui de vivre intensément vos impressions, le reste viendra plus tard. En attendant, lisez beaucoup, et les meilleurs auteurs. Ne vous confinez pas aux romans, essayez des classiques: Racine, Boileau, Molière, etc. Lisez cela à petites doses, de façon à bien digérer vos lectures. Je relisais l'autre jour de mes premiers travaux où se retrouvait mon âme de petite fille et ce me fut délicieux. Ecrivez aujourd'hui pour vous seule, et plus tard, votre sourire s'adoucira, en vous relisant. Il faut semer un peu de soi, dans le mystère, à travers la vie pour, en retournant vers les mêmes sentiers, respirer sa jeunesse, sa ferveur, son enthousiasme... Vous me plaisez et je serais contente de vous revoir souvent.

AMICUS TIBI.—Ce serait singulièrement méconnaître l'esprit de nos compatriotes que de les croire capable de faire injure à la franchise et à la sincérité d'un article qui louange l'un des nôtres, homme d'une intelligence et d'une capacité reconnues. Les braillements des esprits chagrins n'ont, croyez-moi aucune prise sur le bon sens des lecteurs de notre revue qui sont surtout et avant tout animés du plus bel esprit de justice et de vérité. Quant à l'autre question, elle est à l'étude, et sera peut-être résolue plus vite que vous ne le croyez. Seulement vous comprendrez qu'une femme puisse hésiter devant certaines responsabilités Merci de votre communication amicale.

SEMEUSE D'ESPOIR.—C'est gentil de me raconter avec quelle hâte vous attendez la revue, et quelle sensation aimable vous procure l'annonce de son arrivée au dépôt. Mais je suis plus contente encore de savoir quel plaisir vous procure sa lecture, et combien j'aime votre amitié délicate, comprenante et généreuse. "Les Robes noires de..." Je n'arrive pas à bien comprendre le nom de l'auteur. Voulez-vous me le dire, et je ferai des recherches en conséquence. Vous recevrez le catalogue en question, ou plutôt, vous l'aurez lu depuis longtemps quand vous trouverez ces lignes, où je fixe mon souvenir affectueux.

MADELEINE.



1. — Costume de sport, en crêpe corail avec soutaches de satin noir. 2. — Costume en velours vert, garni de galon. 3. — Sortie de bal, avec col garni de frange. 4. — Robes d'après-midi, en batiste brodée à la main et vraie dentelle filet.

LE MAÎTRE DE FORGES

Par GEORGES OHNET

QUATRIEME PARTIE—*Suite*

Une porte entr'ouverte donnait dans la chambre à coucher, vaguement éclairée par une lampe dont la lumière se reflétait dans les triples panneaux d'une superbe armoire à glace de style Louis XVI.

— Et par là, tout est-il en ordre? demanda Suzanne en désignant la chambre.

— Tout, j'en réponds, j'ai voulu faire la bésogne moi-même. La noce tourne la tête à nos domestiques, il n'y a rien à obtenir d'eux, les fainéants!

Le bruit de plusieurs voitures, roulant sur le sable de la cour, se fit entendre, Suzanne s'était précipitée à la fenêtre.

— Voilà notre monde qui arrive, s'écria la jeune fille. Et, ouvrant la porte, elle passa dans le grand salon au moment où la baronne, encapuchonnée et vêtue comme pour une expédition au Pôle Nord, entrait, suivie d'Octave et du baron, en s'écriant:

— Ne vous dérangez pas! C'est nous! Il y a du feu ici, quel bonheur! Je suis un vrai glaçon!

Et tirant un fauteuil, la jeune femme s'installa devant la cheminée. Puis, poussant un soupir, elle repoussa son manteau de fourrure qui tomba à la taille, et dit: Ah! celà va mieux!...

Les voitures se succédaient rapidement, amenant les parents de mademoiselle de Beaulieu, les témoins de M. Derblay et quelques intimes qu'il n'avait pas été possible de laisser à l'écart. M. Moulinet, Athénaïs et le duc avaient assisté à la cérémonie.

Moulinet avait eu un instant de véritable émotion et il avait trouvé que la cérémonie prenait des proportions grandioses. C'était quand, en descendant de Beaulieu, pour se rendre à l'église, les voitures avaient dû traverser la foule compacte des ouvriers de M. Derblay, rangés en silence sur la place. Les braves gens n'avaient pas été invités à la messe, mais ils n'avaient cependant pas voulu laisser leur cher patron aller à l'église sans qu'ils fussent là pour tirer leurs chapeaux à sa jeune femme. Et, vêtus de leurs habits des dimanches, ils s'étaient groupés devant le portail, attendant le cortège. Et quand sur le passage des voitures, tous les fronts se découvrirent, Moulinet éprouva une violente oppression. Il voulut sourire et saluer comme il avait si souvent vu les personnages officiels faire aux jours de fête, mais brusquement saisi et troublé, il avait senti sa gorge se serrer et il s'était mis à rire sans savoir pourquoi.

Rappelé à lui par un regard irrité d'Athénaïs, il avait mis pied à terre avec une grande dignité, prenant des airs de tête superbes, et redressant les plis de son pantalon gris-perle un peu froissé. L'église lui parut étroite et sale. Il s'assit avec une grimace sur les stalles de bois qui garnissent le chœur et jeta sur ce qui l'entourait des regards dominateurs. Il n'y avait pas vingt cierges allumés à l'autel, et le bon curé avait mis les mêmes ornements sacerdotaux qui lui avaient servi huit jours auparavant pour marier la fille du menuisier. L'orgue, seul, touché par une main savante, avait accompagné de ses chants les paroles du prêtre. Et sous ces voûtes froides et nues, les sons graves de l'instrument avaient résonné avec une mélancolie profonde.

Le duc, pâle et le sourcil froncé, semblait gravement absorbé. Par un retour subit de sa mémoire, il se retrouva dans la sombre église de Saint-Germain-des-Prés, assistant à l'enterrement de son père. Il avait alors à ses côtés sa tante qui pleurait en le regardant, et Claire et Octave, vêtus de noir comme lui, qui lui serraient tendrement les mains. Et maintenant, il était seul. Ces êtres chers qui l'avaient entouré, consolé, qui avaient été si bons, il s'était séparé d'eux et pour jamais. Cette Claire, qu'il avait adorée, était la femme d'un autre. Une immense tristesse s'empara de lui et il déplora amèrement sa faiblesse. Il avait rendu le mal pour le bien à ceux qui l'avaient recueilli, aimé, quand il était resté orphelin. Il avait ainsi payé sa dette. Mais ne s'était-il pas puni lui-même? Et, en abandonnant Claire, n'avait-il pas renoncé à son bonheur?

Il fut alors amené à comparer la conduite de Philippe à la sienne, et il ne put s'empêcher de reconnaître qu'autant il avait été ingrat et égoïste, autant le maître de forges s'était montré dévoué et généreux. Et il avait pu, lui, épouser la femme qu'il aimait quoiqu'elle fût sans fortune. Il travaillait. Le duc regretta amèrement son inutilité. Il n'était dans le monde qu'une valeur négative. Comme un zéro, pour qu'il eût une signification, il était nécessaire qu'on mit un chiffre devant lui. Pour qu'il trouvât à tirer parti de luimême, il avait fallu qu'un riche bourgeois s'entichât de son grand nom. Mais par luimême que pouvait-il? Rien. Il était un homme de luxe. On se l'offrait comme on achète un joli cheval de parade.

Ses yeux se dirigèrent vers Claire qui, inclinée sous ses voiles blancs, semblait abîmée dans une prière obstinée. Et, au mouvement de ses épaules, le duc devina qu'elle pleurait.

Auprès d'elle, Philippe dressait sa haute taille. Etait-ce donc là l'homme qu'elle aimait et qu'elle avait préféré au duc? Bligny, en un instant, découvrit le sens des actions de mademoiselle de Beaulieu. En la voyant si belle dans sa douleur, une pensée traversa son esprit qui amena un fugitif sourire sur ses lèvres. Le Bligny sincère et tendre qu'il avait été pendant deux semaines disparut pour toujours, et il redevint le blasé sceptique et froid que la corruption avait fait.

Ce M. Derblay, le principal artisan de l'humiliation qui lui avait été infligée, il se promit de tirer de lui une très douce vengeance. Ce batteur de fer, en possession définitive d'une adorable femme telle que Claire, était-ce possible à supoprter? C'était bien ce qu'il ferait voir avant qu'il fût longtemps. Elle pleurait, se dit-il: elle déteste cet homme et elle m'aime encore.

Toute son assurance lui était revenue. Se sentant sur un bon terrain, il reprit son attitude fière et dégagée de grand seigneur sûr de sa supériorité. La baronne s'étant tournée de son côté, à la fin de la messe, il lui lança un coup d'œil si chargé d'ironie qu'elle fronça le sourcil, avec cette hostilité instinctive des chiens de garde qui devinent les gens mal intentionnés.

Quand, la messe terminée, on passa dans l'étroite et pauvre sacristie, et que la mariée, relevant son voile s'offrit aux regards de ses amis et de ses parents, le duc chercha vainement sur le visage de Claire la trace des larmes qu'il lui avait vu verser en silence. Le feu de son orgueil les avait séchées, et, calme, souriante, elle parlait avec une liberté d'esprit complète. Le duc fut mécontent; il eût voulu la voir abattue.

Remonté dans la superbe berline avec son futur beau-père et Athénaïs, il lui fallut supporter le flot des observations que Moulinet avait dû contenir pendant la cérémonie. C'était quelque chose de gai, que ce mariage à minuit, dans une église sépulcrale où le froid vous tombait sur les épaules comme un manteau de plomb. Il ne comprenait pas du tout les mariages de cette façon-là, l'ancien juge au tribunal de commerce. Dans trois semaines, il mènerait sa fille à l'autel, et là on verrait ce que c'était pour lui qu'une noce. La messe aurait lieu à la Madeleine. Il avait commandé tout ce qu'il y avait de plus cher. Tout le chœur illuminé, des fleurs, des arbres verts, et enfin des chœurs et des solos...

— Soli, interrompit le duc, que cet étalage de splendeur commençait à agacer.

— Solos, soli... reprit Moulinet, qui n'attachait pas grande importance à l'exactitude de la terminaison. Enfin, des chants, exécutés par des artistes de l'Opéra, M. Faure, tout ce qu'il y avait de mieux. Il en aurait pour quinze mille francs! Mais, qu'est-ce que ça pouvait lui faire? Moulinet ne mariait pas tous les jours sa fille, et il faudrait qu'on en parlât pendant longtemps...

— Monsieur, si peu qu'on en parle, on en parlera toujours trop, interrompit le duc d'un ton tranchant comme une lame de couteau...

— Mais, mon gendre... voulut répondre, Moulinet vexé.

— Mais, Monsieur, interrompit encore une fois le duc, je ne suis, d'abord, pas encore votre gendre, et ensuite vous m'obligeriez fort en ne vous servant jamais vis-à-vis de moi de cette appellation qui est tout ce qu'il y a de plus commun, de plus boutiquier. Enfin je vous ferai remarquer que nous voici arrivés chez M. Derblay, et je vous prierai en grâce, dans notre intérêt à tous, de parler le moins possible...

Et descendant lentement de la voiture qui venait de s'arrêter, le jeune homme offrit gracieusement la main à mademoiselle Moulinet, pour l'aider à mettre pied à terre.

Dans le grand salon de Pont-Avesnes, la marquise écoutait, assise au fond d'un large fauteuil, Bachelin qui lui parlait à voix basse. Madame de Beaulieu avait le matin même prié le vieux notaire de demander à Philippe l'autorisation d'apprendre à Claire sa véritable situation de fortune. Le mariage étant conclu, la marquise avait pensé qu'il serait juste de faire connaître à la jeune femme et sa ruine et le tendre désintéressement de son mari. Le maître de forges recevrait ainsi la juste récompense de sa délicatesse.

Philippe, avide d'épargner tout souci et toute amertume à Claire, s'y était refusé. Il ne voulait pas que la jeune femme, en mettant le pied dans sa maison, pût croire qu'elle y entrait en quelque sorte amoindrie. Assombrir cet esprit délicat et sensible? Et pourquoi? Pour s'assurer à lui une jouissance d'amour-propre? Pour s'attirer de la part de Claire un remerciement confus et peut-être humilié? Il lui sembla indigne de lui d'user de pareils moyens pour gagner l'affection de mademoiselle de Beaulieu. Il voulait plus que sa reconnaissance. Il aspirait à son amour.

— Mon cher Bachelin, je ferai ce que M. Derblay désire, avait répondu la marquise. Mais je ne sais pas si, à sa place, je montrerais tant de raffinement. En toutes circonstances, il m'étonne, je vous l'avoue. Il a une largeur de vues, une élévation de caractère surprenantes. C'est vraiment un homme extraordinaire.

— C'est ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, madame la marquise, quand je vous ai parlé de lui, souvenez-vous-en, répondit Bachelin. C'est un véritable gentilhomme.

— Oui, oui, nous avons eu la main heureuse, ajouta la marquise, et c'est à vous que nous devons cet heureux résultat. Espérons que ma fille saura comme nous apprécier son mari... Elle est bien pâle, Bachelin!...

Le vieux notaire se retourna. Claire, blanche comme une morte, sous sa coiffure de fleurs d'oranger, lui apparut telle que Juliette se relevant de sa couche de marbre à la voix adorée de Roméo. Le duc venait de s'approcher d'elle, et, se courbant avec un mélancolique sourire:

— Nous allons nous éloigner, Claire, disait-il, et avant, j'ai tenu à vous parler. J'ai le cœur profondément triste et troublé. D'un mot, vous pourriez me rendre la tranquilité. Soyez bonne, dites-moi que vous me pardonnez...

Claire releva le front avec orgueil et, jetant au duc un regard triomphant, elle répondit d'une voix qui ne tremblait pas:

— J'ai tout oublié. J'aime mon mari. Adieu, duc.

Bligny tressaillit, et, rendant bravade pour bravade:

— Je souhaite qu'en parlant ainsi vous soyez sincère, fit-il.

Puis, avec un ton presque menaçant, il ajouta:

— Au revoir, Claire.

Et, s'inclinant de nouveau, il s'éloigna.

— Eh bien, duc, vous partez? dit le baron en arrêtant le jeune homme au passage.

— Oui, répondit le duc froidement. Je n'ai plus rien à faire ici. C'est le tour du mari.

— Eh! eh! dit le baron, vous paraissez n'être pas sans quelque amertume. En voyant Claire mariée, avouez que vous avez des regrets!

D'un coup d'œil railleur, le duc montra Claire qui se soutenait à peine:

— Des regrets? fit-il. Est-ce moi qui en ai?

— Mon cher, voilà une réponse assez prétentieuse et passablement ridicule, reprit M. de Préfont. Mais, puisque vous vous croyez un tel vainqueur, faites-moi un plaisir... Regardez M. Derblay, et dites-moi s'il a l'encolure d'un mari à qui on prend sa femme?...

Le duc dévisagea Philippe qui, dans un coin du salon, dressait sa haute taille.

— Peuh! fit le duc d'un ton léger, depuis Vulcain, les forgerons n'ont pas de chance.

— Eh bien! répondit avec gravité le baron, croyez-moi, gare au marteau!

Bligny haussa les épaules avec insouciance, et, rejoignant M. Moulinet dans une embrasure de porte:

— Nous nous en irons quand vous voudrez, lui dit-il.

— Ce n'est pas moi qui vous retiendrai, murmura l'ancien juge au tribunal de commerce. Quelle réception! mon cher duc... On n'a pas seulement offert un verre d'eau! Chez nous autres bourgeois, on appelle ça une noce sèche. Vous verrez comment, moi, je ferai les choses... Je donnerai deux dîners et un bal qui feront sensation... Et quand nos invités sortiront de chez moi, je vous réponds qu'ils n'auront pas l'estomac dans les talons!

Moulinet aurait pu continuer à énumérer les splendeurs qu'il projetait: le duc ne l'écoutait pas. Il regardait Athénaïs qui faisait ses adieux à la mariée. La jeune fille s'était approchée de Claire et, lui prenant les mains, elle se livrait à de bruyantes démonstrations de tendresse.

— Nous serons tout près l'une de l'autre pendant l'été, disait-elle. La Varenne n'est qu'à une lieue. Mais pendant l'hiver, comme tu vas me manquer!... Ah! sans toi, Paris me semblera vide! Est-ce que M. Derblay t'enfermera à Pont-Avesnes, sans pitié, sans rémission? Je sais bien qu'ici tu n'auras rien à désirer: tu es aimée, tu aimes... Promets-moi que tu penseras à moi dans tes joies et dans tes tristesses, si tu en avais. Tu sais que j'en prendrai toujours ma part.

Ces perfides et cruelles paroles trouvèrent Claire impassible.

— Sois sûre, répondit-elle, que j'apprécie ton amitié à sa juste valeur. Mais, tu sais, le bonheur ne cherche pas de confidents. Je serai heureuse sans le dire.

Athénaïs, la rage dans le cœur, désespérant de dompter son intrépide ennemie, voulut au moins ne lui épargner aucune vexation.

— Embrasse-moi, veux-tu? dit-elle.

— Bien volontiers, répondit sans hésiter Claire. Et ses lèvres douces et brûlantes se posèrent sur le front d'Athénaïs.

Mais la jeune femme était au bout de ses forces. Et, prenant vivement le bras de la baronne qui se trouvait près d'elle, elle l'entraîna hors du salon en disant:

— Sortons, j'étouffe!...

La marquise inquiète avait suivi sa fille. En un instant le visage de Claire se décomposa. Ses yeux s'enfoncèrent dans leurs orbites. Sa bouche se tira, et elle parut près de défaillir. Mais l'énergie de son âme dompta encore une fois la faiblesse de son corps, et, regardant avec tendresse sa mère penchée anxieusement sur elle:

— Ce n'est rien, dit-elle, un peu de fatigue et d'émotion... Mais je me sens déjà mieux...

Et, en effet, le rouge de la fièvre montait à ses joues, et ses yeux brillaient. La marquise, que sa fille avait tenue avec soin dans l'ignorance des tourments qui l'avaient agitée, eut, un ce moment, le vague soupçon que Claire l'avait trompée. L'union qui la satisfaisait si complètement allait-elle donner à sa fille le bonheur qu'elle méritait? Etait-ce avec un esprit calme et un cœur confiant que mademoiselle de Beaulieu s'était engagée? Elle avait laissé Claire faire ce qui lui avait plu. Mais, à cette heure grave, elle se demanda, pour la première fois, si elle avait agi avec prudence. Très troublée, elle chercha une approbation dans les yeux de sa fille. Et, la prenant dans ses bras:

— Tu es heureuse, mon enfant, n'est-ce pas? lui dit-elle... Vois-tu! mon rôle de mère est terminé... Tu vas être maîtresse de ta vie... Dis-moi que j'ai bien fait tout ce qui dépendait de moi pour que tu sois heureuse!

Claire vit dans les yeux de sa mère l'angoisse qui l'avait saisie. Elle fit un dernier effort pour la tromper, et, l'embrassant tendrement:

— Oui, mère chérie, tu m'as faite heureuse. N'aie aucun souci et aucune inquiétude.

Et comme la marquise, à ces paroles, s'était mise à fondre en larmes:

— Ne m'attendris pas, ajouta la jeune femme d'une voix étouffée... On pourrait croire... Elle ne compléta pas sa pensée... et, serrant nerveusement sa mère une dernière fois dans ses bras:

— Va, dit-elle, il faut nous séparer... va... A demain...

Madame de Beaulieu, rassurée par ce calme apparent, retrouva sa sécurité un instant troublée, et rentra dans le salon sans la moindre préoccupation.

Au même moment, Suzanne revenait dans l'appartement de madame Derblay avec Brigitte. La jeune fille, peu confiante dans la dextérité de la fidèle Jurassienne, avait voulu l'accompagner pour suppléer aux défaillances de son service. La douce enfant allait légère comme un oiseau, tournant dans l'appartement, se préoccupant des moindres détails, veillant à tout. Claire l'avait regardée en silence, mécontente, soupçonneuse, et pensant avec irritation qu'elle aurait, dans la sœur de son mari, une surveillante de tous les instants, dont les yeux, éclairés par l'affection, ne perdraient pas une de ses pâleurs, pas un de ses abattements. Elle vit dans Suzanne un espion naturel, et, emportée par l'exgération de ses sentiments, elle se prit à la haïr.

Cependant la jeune fille avait enlevé le voile et la couronne de Claire et, délicatement, les tournait dans ses doigts, faisant bouffer les plis du tulle, redressant les fleurs, visiblement tourmentée par un secret désir, mais hésitant à le faire connaître.

Enfin, s'avançant vers madame Derblay:

— Ma sœur, dit-elle en rougissant, on croit, dans notre province, que la fleur détachée de la couronne d'une mariée que l'on aime porte bonheur. Je vous aime bien tendrement: voulez-vous me permettre de prendre une de ces fleurs?

Claire regarda froidement la jeune fille, et, d'un brusque mouvement, arrachant la guirlande qui ornait sa robe, elle la jeta à ses pieds en s'écriant:

— Si ces fleurs portent bonheur, elles me sont inutiles! Tenez, les voilà, prenez-les toutes!

Suzanne recula étonnée, le bouquet tomba à ses pieds et, tournant vers Claire ses yeux pleins de larmes:

— Vous paraissez n'y pas tenir, à ces fleurs, dit-elle doucement. Et pourtant, c'est mon frère qui vous les a données...

Claire fut troublée par la plainte de cette enfant. Elle fit un rapide retour sur elle-même. Mais l'emportement de sa nature prit aussitôt le dessus, et sa main, qu'elle avait tendue à Suzanne, retomba froide et fermée à son côté.

— Laissez-la, ma chère petite, disait en même temps la baronne à mademoiselle Derblay. Elle a besoin d'un peu de calme... Ne vous faites pas de chagrin et reprenez votre petit bouquet. Il vous servira de modèle un de ces jours...

Et montrant à Suzanne une figure souriante, elle la reconduisait, rassurée et confiante, jusqu'à la porte du salon. Puis, revenant à Claire, qui était restée assise, les yeux fixes, sans parole, plongée dans ses douloureuses pensées:

— Eh bien! ma chère, à quoi penses-tu donc? dit la baronne. Tu viens de faire de la peine à cette pauvre petite, et bien gratuitement! Comment ne parviens-tu pas à gouverner tes nerfs? Franchement, écoute, ajouta-t-elle, en essayant de plaisanter, on te conduirait au supplice, sur l'air de la marche funèbre du cinquième acte de *la Juive*, que tu n'aurais pas l'air plus bouleversé.

Claire jeta à son amie un regard si chargé de reproches que celle-ci redevint grave en un instant.

— Voyons, parle-moi, dit-elle, qu'y a-t-il?

Claire se leva, marchant devant elle comme au hasard, puis, revenant à la baronne dont elle prit les mains avec angoisse:

— Mais tu ne vois donc pas combien je souffre! Tu ne comprends donc pas que je deviens folle! Dans un instant, vous tous qui m'aimez, vous serez partis. Et je resterai seule dans cette grande maison inconnue. A quoi me retenir, vers qui me tourner? Tout ce qui m'attachait au passé se brise, tout ce qui pouvait m'attirer vers l'avenir a disparu!

— Tu te désoles, dit la baronne, comme si tu étais une véritable abandonnée. N'auras-tu pas toujours les affections anciennes? Et n'en vas-tu pas avoir de nouvelles, sincères et dévouées? Ton mari est là, il t'adore, aie confiance.

La baronne s'arrêta.

A ces mots "ton mari", elle avait vu Claire frémir.

— Oh! si tu savais ce qui se passe en moi! murmura la jeune femme. Ce mariage que j'ai voulu, malgré tout, avec l'emportement d'un orgueil révolté, maintenant qu'il est accompli, il me fait horreur. Cet homme qui est mon mari, je voudrais le fuir. Tiens! ne me quitte pas, reste là, il n'osera pas venir tant que tu seras auprès de moi... Oh! cet homme! Cet homme qui m'inspire la première crainte de ma vie, comme je le hais!

— Mon Dieu! mais tu m'épouvantes, s'écria la baronne, vraiment effrayée. Ta mère n'est peut-être pas encore partie: veux-tu que je l'appelle?

— Non! répondit vivement Claire. C'est d'elle surtout que je veux me cacher. Tu as vu comme je me suis contenue devant elle. Il faut qu'elle ignore mes craintes, qu'elle ne se doute pas de mon désespoir. Bonne mère! c'est par amour pour moi, par faiblesse, qu'elle m'a encouragée, aidée à conclure ce mariage... Si elle pouvait penser!... Oh! non! c'est assez de moi pour souffrir! Tout ce qui a été fait, c'est moi qui l'ai voulu, moi seule dois en supporter la peine... Mes défaillances sont sans excuses, elles sont indignes de moi. Sois tranquille: elles ne se renouvelleront pas...

Et, montrant à la baronne qui l'observait, inquiète de l'âpreté de sa voix, de la

violence de ses paroles, un visage impénétrable:

— Va rejoindre ton mari, ajouta la jeune femme, sans arrière-pensée, sans inquiétude. Embrasse-moi, et que tout ce qui vient de m'échapper soit oublié par toi quand tu auras passé le seuil de cette chambre. Me le promets-tu?

— Je te le promets, dit la baronne. A demain.

Et étouffant un soupir, jetant un dernier regard sur son amie, madame de Préfont sortit en murmurant: "Pauvre Claire!"

XI

Dans la grande chambre Claire resta seule, indifférente à ce qui l'entourait. Elle songeait. Tant qu'elle avait été entraînée par l'ardeur de son désir, elle s'était fait illusion sur la situation dans laquelle elle allait se trouver. Elle n'avait pas voulu penser à ce qui arriverait après la conclusion du mariage. Elle s'était hâtée de le conclure fiévreusement, avide de consommer l'acte qui, aux yeux du monde, devait la relever de l'injure que le duc de Bligny lui avait faite. Et voilà que, brusquement, elle se trouvait en face de la réalité brutale.

Elle eut horreur de Philippe et d'elle-même. Elle se trouva, elle, insensée d'avoir rêvé cette union. Elle le trouva, lui, indigne de s'y être prêté. Ses idées confuses tournèrent désespérément dans son cerveau. Elle alla à la fenêtre et l'ouvrit. La fraicheur de la nuit lui rendit un peu de calme. La lune s'était dégagée des nuages et éclairait les grands arbres du parc. Son disque se reflétait dans la pièce d'eau. Tout était silencieux et recueilli. Claire se demanda s'il ne vaudrait pas mieux disparaître à jamais dans cette tranquillité pure et profonde, que de lutter contre les embarras honteux et répugnants de la vie. Elle eut un instant la pensée de descendre au bord de ces eaux immobiles et brillantes, et dans la virginité immaculée de son unique amour, de se confier à elles, comme la pâle fiancée d'Hamlet.

Mais le souci de l'opinion du monde, cette préoccupation du qu'en dira-t-on, qui avait eu une si funeste influence sur toutes ses résolutions, la détourna de cet acte désespéré. Elle sourit amèrement à la pensée qu'Athénaïs pourrait dire qu'elle s'était tuée par amour pour le duc. Elle eut le dégoût du bruit que cette fin romanesque ferait dans son entourage. Enfin, elle ne voulut pas désoler les siens et leur imposer l'horreur presque dégradante de ce suicide. Elle adressa un dernier regard ami aux eaux dormantes et lumineuses, et, refermant sa fenêtre, vint s'asseoir près de la cheminée.

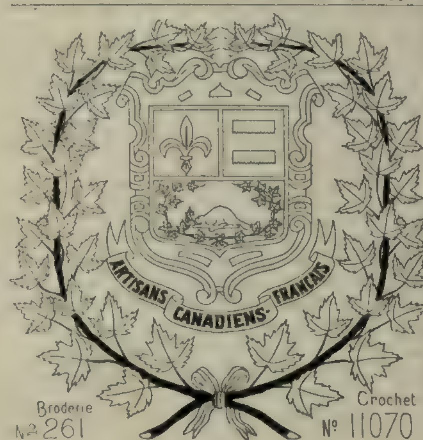
C'en était fait, elle le comprenait bien, elle ne s'appartenait plus. Il lui fallait vivre, et vivre liée à un homme qui allait venir armé de ses droits, et pouvant dire: "Je veux!" à elle jusque-là toujours libre, toujours obéie. Elle éprouva à la fois de la crainte et de la colère. Son orgueil protesta contre cette sujétion qui lui était imposée. Elle ne voulut pas s'y soumettre et chercha les moyens par lesquels elle pourrait obtenir de son mari qu'il lui rendît sa liberté.

Elle en était arrivée à rêver une sorte d'état matrimonial dans lequel chaque époux resterait maître de sa destinée. Que Philippe fût fidèle, elle s'en souciait peu, pourvu qu'il fût respectueux et soumis. Qu'il fît ce que bon lui semblerait, à la condition de la laisser maîtresse d'elle-même.

PATRONS DE "LA REVUE MODERNE"









No 259.—Chemise de nuit à exécuter en broderie blanche. Prix 15 cts.

No 260.—Sac à ouvrage à exécuter en broderie blanche ou de couleur. Prix 15 cts.

No 262.—Centre ovale grandeur 21x15 à exécuter en broderie anglaise et Richelieu. Prix 15 cts.

SPECIAL. No 261.—Emblème des Artisans Canadiens-Français à exécuter en broderie de couleur, le patron indique les teintes à employer, peut s'adapter pour coussin. Grandeur 19x19 . Prix du patron 50 cts. 11070.—Emblème des Artisans Canadiens-Français à exécuter au crochet filet, patron photographié grandeur naturelle 19x19. Prix 50 cts.

Serait-il donc si difficile d'obtenir du maître de forges, un ambitieux sans doute, qu'il eût quelques complaisances pour une femme qui allait apporter dans sa maison une fortune considérable et le faire bénéficier de sérieuses influences de famille. Il l'aimait cependant, elle l'avait bien compris. Mais elle ne voulut pas tenir compte de ce sentiment. Avec son despotisme de femme habituée à tout plier à son caprice, elle écarta cet amour qui la gênait, et résolut, si Philippe se montrait exigeant, de lui tenir tête. Elle était énergique et fière, capable de discuter et de lutter. Elle ne douta pas un instant qu'elle ne pût vaincre même de sérieuses résistances, et ne pensa pas une seule fois, dans son égoïsme implacable, aux blessures qu'elle allait faire au cœur de cet homme qui l'adorait.

Un bruit de pas, retentissant dans la pièce voisine, la fit soudain tressaillir. Tout son sang lui monta au visage. Incapable de rester en place, elle se leva, et, s'accoudant frissonnante à la haute tablette de la cheminée, elle murmura: C'est lui!

Philippe, ayant fait les honneurs de la maison à ses parents et à ses amis, et les ayant vus s'éloigner les uns après les autres, était resté seul. Il s'était dirigé presque machinalement vers sa chambre de garçon. Celle qu'il devait habiter avec sa femme était l'ancienne chambre de son père et

de sa mère. Il pensa avec un trouble délicieux que, tout près, séparée seulement par quelques portes, plus émue encore que lui, dans sa blanche toilette, celle qu'il aimait attendait sa venue. Il était grave, préoccupé et très attendri. Son amour pour Claire s'était doublé d'une sorte de tendresse protectrice. Il se jugeait appelé à guérir ce cœur faible. Et il se sentit repris de cette affection qu'il avait eue pour sa sœur quand elle était enfant. En lui-même, il remercia la Providence, qui lui avait accordé la possession du trésor si ardemment convoité. Et il se promit d'être digne de la faveur qui lui était faite, en assurant le bonheur de Claire.

Il se surprit ainsi dans sa chambre, assis dans un fauteuil, rêvant et très absorbé, une demi-heure après le départ de ses derniers invités. Il sourit et se trouva un peu sot. Puis, se levant vivement, il passa dans son cabinet de toilette. La grande glace de son armoire lui renvoya son image et, se voyant vêtu de son costume de marié, il pensa qu'il serait souverainement ridicule à lui de se présenter devant sa femme avec cet habit noir et cette cravate blanche. Il mit un costume du matin bleu foncé. Et, le cœur palpitant, ressaisi par une émotion inexprimable, il se dirigea vers la chambre de Claire. Ayant traversé le petit salon, il frappa du bout du doigt contre le bois de la porte, sans recevoir de réponse. Pensant avoir suffisamment annoncé sa présence, il entra.

Claire, encore vêtue de sa robe de mariée, était debout, muette, grave, le coude appuyé à la haute cheminée. Elle ne tourna pas les yeux vers lui, elle baissa seulement un peu la tête, et Philippe vit la torsade épaisse de ses cheveux blonds étinceler sur sa nuque blanche.

Il s'avança lentement, et, parlant avec effort:

— Voulez-vous me permettre de m'approcher de vous? dit-il.

De la main, Claire fit un geste d'assentiment.

Profitant de l'autorisation, Philippe se glissa jusqu'à la chaise longue et s'assit, courbé, presque aux pieds de la jeune femme. Il la regarda attentivement. Son visage crispé et dur l'étonna. Il lui connaissait cette expression farouche et menaçante: il la lui avait vue quand elle se trouvait en présence du duc. Il fut inquiet de voir Claire ainsi ramassée sur elle-même, comme prête à la lutte. Il voulut pénétrer dans ce cœur si obstinément fermé, avoir le mot de l'énigme, et autant il était ému un instant auparavant, autant il devint calme.

Ce changement dans l'esprit de Philippe était inquiétant pour Claire. Elle eût pu avoir facilement raison d'un mari troublé et hésitant. Le mettant sur ses gardes, elle lui rendait toute sa clairvoyance pour deviner, toute son énergie pour combattre.

— Pour la première fois, nous voici seuls, dit Philippe à voix basse, et j'ai pour vous bien des choses dans le cœur. Jusqu'ici, je n'ai pas osé parlé... J'aurais mal exprimé mes sentiments... Toute ma vie s'est passée au travail... Aussi je vous supplie d'être indulgente... Ce que je ressens, croyez-le bien, vaut mieux que ce que je dis... Bien souvent vous m'avez vu venir à vous, balbutier quelques paroles, puis garder le silence. J'avais peur de paraître trop hardi ou trop timide... Et cette crainte me paralysait. Alors je me bornais à vous écouter, et votre voix était douce à mon oreille comme un chant. Je me perdais dans votre contemplation, oubliant tout pour vous suivre des yeux, quand vous marchiez sur la terrasse, dans un rayon de soleil. Vous êtes entrée ainsi profondément en moi: je vous ai adorée. Vous êtes devenue ma pensée unique, mon espérance, ma vie... Aussi, jugez de mon ivresse, maintenant que je vous vois là, près de moi, tout à moi!

Et, saisissant la main de Claire entre les siennes, Philippe la posa passionnément sur son front enflammé. La jeune femme fit un mouvement et retira sa main.

— Par grâce, monsieur... murmura-t-elle, avec lassitude.

Philippe releva vivement la tête, et regardant Claire, plein d'étonnement:

— Qu'avez-vous? dit-il... Suis-je assez malheureux pour que mes paroles vous déplaisent?

— Ne me les dites pas en ce moment, répondit Claire avec douceur... Je vous en prie. Vous le voyez: mon trouble est profond...

Philippe fut ému par l'accent douloureux de la jeune femme, et hochant tristement la tête:

— Mais oui, vous êtes pâle, tremblante... Est-ce donc moi qui en suis cause?

Claire détourna les yeux pour cacher deux larmes qui coulaient sur ses joues, et d'une voix tremblante, répondit:

— Oui.

— Rassurez-vous, je vous en supplie, reprit Philippe. Ne sentez-vous pas que mon seul désir est de ne point vous déplaire? Que faut-il que je fassse? Exigez. Tout me sera facile. Je vous aime tant!

La jeune femme tressaillit de joie. Une lueur d'espérance brilla dans l'obscurité où elle se débattait. L'ardeur passionnée de son mari lui fit comprendre quel pouvoir sans bornes elle exerçait sur lui. Et, sans pitié, elle résolut d'en abuser. Elle se fit coquette, et, pour la première fois, regardant le maître de forges avec un fin sourire:

— Si vous m'aimez, dit-elles, alors...

Elle n'acheva pas. Mais elle fit un geste d'autorité que Philippe comprit bien.

— Désirez-vous que je vous laisse? dit-il avec soumission, est-ce là l'épreuve qu'il vous plaît de m'imposer? Je m'y résignerai, si c'est votre volonté.

Claire respira avec délices. Elle se sentit maîtresse absolue de cet homme, qui lui avait causé une si grande frayeur. En un instant l'expression de son visage changea; elle montra à Philippe un front rayonnant.

— Eh bien! oui, dit-elle, je vous en saurai gré. Les émotions de cette journée m'ont fait mal. J'ai besoin de calme. Il faut que je me recueille. Et demain, plus tard, plus en possession de ma pensée, plus sûre de moi-même, je vous expliquerai...

Philippe resta un moment silencieux. Dans les paroles de Claire quelques mots lui avaient paru sonner faux. Cet atermoiement embarrassé lui sembla suspect. Il y avait là un mystère qu'il résolut de mettre à jour.

— Que me direz-vous demain, ou plus tard, que je ne puisse entendre aujourd'hui? reprit-il. Ma vie et la vôtre ne sont-elles pas désormais inséparables? Notre chemin est tout tracé. A vous d'être confiante et sincère. A moi d'être dévoué et patient... J'y suis prêt, je vous l'assure. Etes-vous dans les mêmes conditions?

Le langage de Philippe était net et ferme. Il avait regardé sa femme bien en face. Celle-ci craignit de s'être avancée trop vite. Elle voulut aller en arrière.

— Laissez-moi vous dire que la confiance ne se gagne pas en un moment, reprit-elle. Voilà deux heures seulement que je suis mariée. Ma vie, hélas! date de plus loin. Cette vie, on me la faisait heureuse. J'avais le droit de penser tout haut, j'étais libre de me taire. Je n'ai jamais été forcée de mentir. Mes peines, et j'en ai eu, vous le savez, on les devinait. On comprenait que le souvenir ne pouvait s'en effacer instantanément. J'ai été très gâtée... On ne m'a jamais demandé de sourire, quand j'avais le cœur triste... S'il faut que je me résigne à dissimuler auprès de vous, de grâce, laissez-moi le temps de m'habituer à cette contrainte.

Claire, avec une extrême habileté, avait déplacé la question pour se dispenser de répondre. Elle se posa en victime. Philippe, en insistant, eût paru cruel. Il le sentit.

— Je vous en prie, n'ajoutez pas un mot, s'écria-t-il, allant au-devant du sacrifice. Vous me faites injure... Vous n'aurez jamais, sachez-le, d'ami plus tendre et plus dévoué que moi. En vous épousant, j'ai pris ma part de vos peines, et je prétends vous les faire oublier. Fiez-vous à moi, je suis responsable de votre bonheur. Si le passé vous a déçue, espérez tout de l'avenir. Loin de moi la pensée de vous imposer mon amour! Ce que je vous demande, c'est de me laisser essayer, à force de soins et de tendresses, de vous conquérir sur vous-même. Voilà toute mon ambition. Et puisque vous avez besoin de repos, de solitude, restez chez vous, libre et rassurée comme vous l'étiez hier. Je me retire; c'est bien là, n'est-ce pas? ce que vous souhaitez? Qu'il soit fait selon votre désir.

La jeune femme, en entendant ces paroles, fut à la fois irritée et inquiète. Le maître de forges se montrait si fier et si grand, que toutes les combinaisons préparées d'avance par elle pour conquérir sa liberté menaçaient de manquer misérablement. Philippe, venant au-devant de ses désirs

avec une bonté inattendue, allait-elle donc pouvoir demeurer séparée de lui? Il l'adorait et il prétendait essayer de se faire aimer d'elle. Comment, sans injustice et sans cruauté, repousser éternellement un homme si loyal et si généreux? Elle comprit le danger qu'elle courait, et résolut d'y échapper en brisant résolument tous les liens qui l'unissaient à Philippe.

Celui-ci, voyant Claire rester silencieuse et immobile, s'avança vers elle. Il pencha la tête, et sa bouche vint effleurer le front blanc de la jeune femme.

— A demain, dit-il.

Mais en respirant le parfum de cette blonde chevelure, en sentant sur ses lèvres cette chair frémissante, Philippe fut étourdi par une soudaine ivresse. Il cessa d'être maître de lui. Oubliant ses promesses, il ne pensa plus aux susceptibilités du cœur troublé qui palpitait si près du sien. Dans un transport irrésistible, il la saisit dans ses bras.

— Si vous saviez, murmura-t-il, comme je vous aime!

Claire, surprise d'abord, devint livide. Elle courba sa taille et, appuyant ses mains sur les épaules de son mari, elle s'efforça de fuir un contact qui lui était odieux:

— Laissez-moi! cria-t-elle avec colère.

Les bras de Philippe se desserrèrent. Il recula. Et, regardant la jeune femme, qui était devant lui, tremblante, le visage décomposé par l'angoisse...

— Comment! dit-il d'une voix troublée, vous ne me donnez même pas le droit d'effleurer votre front de mes lèvres? Vous me repoussez avec violence, presque avec horreur! Que se passe-t-il en vous? C'est de la répulsion!... Vous me haïssez donc? Et pourquoi? Que vous ai-je fait? Tenez! vos paroles de tout à l'heure me reviennent à l'esprit, et maintenant je crains de les mieux comprendre. Après cette déception dont vous avez souffert, il est resté plus que de l'amertume dans votre cœur. Il y a du regret, peut-être...

— Monsieur! protesta sourdement Claire.

Mais Philippe s'était animé. Un commencement de colère avait fait monter le sang à ses joues, et marchant avec agitation:

— Madame, les protestations vagues, entre nous, sont maintenant inutiles. L'heure des explications nettes et franches est venue. Vous me donnez, par votre attitude, des soupçons qu'il faut que vous éclaicissiez. Une femme ne repousse pas son mari sans motifs. Pour me traiter comme vous le faites, il faut...

Philippe s'arrêta. Sa voix s'était étranglée dans sa gorge, il était devenu très pâle, et ses mains étaient agitées d'un tressaillement nerveux. Il respira avec force et, se tournant vers sa femme, de façon à ne pas perdre un mouvement de son visage:

— Cet homme, dit-il, qui vous a si lâchement abandonnée, est-ce que vous l'aimeriez encore?

Claire comprit que l'occasion de cette rupture tant désirée par elle se présentait certaine, irrémédiable. Elle hésita cependant à la saisir. Philippe, avec sa colère puissante et lucide, lui faisait peur. Elle resta devant lui, les sourcils froncés, incertaine, le cœur bondissant, comprenant bien que sa destinée tenait à un fil.

Son silence acheva d'irriter Philippe qui, perdant toute mesure, lui saisit le bras avec force, et, la regardant avec des yeux enflammés:

— Vous m'avez entendu? Répondez-moi! Il le faut! Je le veux!

La main de Philippe sur le bras de Claire produisit l'effet d'un doigt posé sur la détente d'une arme à feu. Le coup partit. La hautaine jeune femme, froissée et entraînée par cette violence, regarda fixement son mari:

— Eh bien! Si cela était? dit-elle avec audace.

A peine ces mots étaient-ils prononcés qu'elle les regretta. Le maître de forges s'était dressé formidable. En un instant sa taille grandit, son visage prit une expression terrible, et, levant le poing, comme un de ses lourds marteaux à battre le fer:

— Malheureuse! cria-t-il.

Claire ne recula point d'un pas. Elle baissa le front et laissa tomber ses mains avec abandon comme une martyre prête à recevoir la mort. Philippe la vit, poussa un soupir, fit quelques pas au hasard, saisit avec rage son poing droit dans sa main gauche, comme s'il eût voulu le briser, pour le punir de s'être dressé menaçant sur le front de cette femme adorée; puis, reprenant son calme:

— Voyons, dit-il à Claire, mesurez bien vos paroles... Ce que vous m'avez répondu ne doit pas être vrai.?.. C'est impossible! Je rêve, ou bien vous avez voulu m'éprouver. C'est cela, n'est-ce pas? Oh! ne craignez pas de me l'avouer, je vous pardonne d'avance, quoique vous m'ayez fait bien mal... Il ne faut pas abuser d'un cœur comme le mien, vous le saurez un jour... C'est un jeu cruel, je vous assure...

Il s'efforça de sourire, mais ses lèvres restèrent crispées. Claire demeurait sombre et insensible, comme butée, avec la force d'inertie d'un bloc de pierre.

— Mais parlez donc! reprit Philippe suppliant. Dites-moi quelque chose! Vous vous taisez?... C'est donc vrai?

Elle ne dit pas une parole, s'abandonnant à la destinée qu'elle s'était préparée, ayant vaguement conscience qu'elle commettait un crime, mais, dans son implacable orgueil, décidée à aller jusqu'au bout. Philippe, frappé de stupeur, s'était dirigé vers la fenêtre, et, appuyant son front brûlant à la vitre, il cherchait à reprendre un peu de sang-froid. Il comprenait que l'explication horrible qu'il avait entamée avec sa femme ne faisait que commencer. Il voulut savoir jusqu'où Claire était décidée à pousser son audacieuse révolte.

Il revint vers elle.

— Ainsi, c'est le cœur plein d'un autre que vous avez consenti à m'épouser? dit-il. Après l'indignité de sa conduite, après l'affront qu'il vous a laissé subir, vous l'aimez encore! Et vous osez me le dire! Vous m'aviez donné votre parole d'être femme loyale et fidèle. Voilà comment vous avez tenu vos engagements! Et c'est sans rougir que vous avez placé votre main dans la mienne! A quel degré de dépravation morale êtes-vous tombée?

— Monsieur, je ne me défends pas, dit Claire, est-ce généreux à vous de me faire souffrir?

— Vous souffrez! s'écria Philippe. Et moi, je ne souffre donc pas? Moi qui vous aime de toutes les forces de mon âme. Moi qui étais prêt à tout pour vous plaire et qui ne demandais, en échange, qu'un peu d'indulgence et d'affection. Pour satisfaire votre orgueil blessé, pour qu'on ne soupçonnât pas votre dépit, vous m'avez sacrifié, spéculant sur ma confiance, riant peut-être de mon aveuglement. Savez-vous que c'est atroce ce que vous avez fait là?

— Eh! Vous n'avez donc pas vu que depuis quinze jours je suis folle? s'écria Claire, cessant de se contenir. Mais vous ne comprenez donc pas que je me débats dans un cercle dont je ne puis sortir? J'ai été entraînée à ce que j'ai fait par une fatalité irrésistible. Je dois vous paraître une créature misérable. Vous ne me jugerez jamais aussi sévèrement que je me juge. J'ai mérité votre colère et votre mépris. Tenez! prenez tout de moi, excepté moi-même... Ma fortune est à vous, je vous l'abandonne. Qu'elle soit la rançon de ma liberté!

— Votre fortune? Vous m'offrez?... A moi!... s'écria Philippe.

Il fut sur le point de parler et, dans son indignation, de lui apprendre cette ruine, qu'il avait mis tant de soin et de délicatesse à lui cacher. Quelle vengeance à tirer de la hautaine Claire! Et comme elle était sûre, rapide et cruelle! Il repoussa bien loin cette pensée. Il la trouva indigne de lui. Et, tout à fait calmé par la satisfaction qu'il éprouva en se trouvant si supérieur moralement à la jeune femme, il put la regarder sans colère.

— En vérité, dit-il froidement, est-ce que vous me prenez pour un homme qui se vend? En vous épousant, dans votre pensée, j'aurais donc fait une spéculation? Vous vous trompez, madame! vous croyez avoir encore affaire au duc de Bligny.

Le coup atteignit directement Claire, et, bondissant, comme si, en outrageant le duc, on l'eût outragée elle-même:

— Monsieur! cria-t-elle, en foudroyant Philippe d'un regard.

Mais aussitôt, comme honteuse, elle garda le silence.

— Eh bien! Pourquoi vous arrêter? reprit le maître de forges avec amertume. Défendez-le donc! C'est le moins que vous puissiez faire pour lui... Vous êtes parfaitement en mesure de l'apprécier. Votre conduite ressemble tout à fait à la sienne!... Calcul et duplicité, telle est votre règle, n'est-ce pas? Oh! je vois clair, maintenant. Vous avez voulu prendre pour époux un homme qui fût en votre dépendance, et vous l'avez choisi bien épris et bien confiant. Une union avec moi était une mésalliance, mais ma docilité devait compenser la bassesse de mon origine. Si, par hasard, je songeais à me révolter et à faire valoir mes droits, on avait de quoi me fermer la bouche... Un sac d'écus! Et, en effet, que pouvais-je dire? Mari d'une femme si noble et si riche! Moi, un être vulgaire et cupide! Voilà ce que vous avez combiné! Et quand venez-vous me l'avouer? Honnêtement sans doute, une heure avant la cérémonie? Assez à temps pour que je puisse refuser le marché? Non pas! Vous ne me laissez comprendre que quand je ne puis plus me rejeter en arrière, quand tout est fini, signé, irrévocable, quand je suis bien sûrement votre dupe, et que vous n'avez plus à craindre que je vous échappe! Et moi, aveugle qui n'ai pas vu le piège! Niais, qui n'ai rien soupçonné de cette piquante intrigue! Moi qui suis venu tout à l'heure, palpitant, tremblant, faire ici ma déclaration d'amour! N'étais-je pas plus qu'insensé, plus que grotesque? N'étais-je pas cynique et ignoble? Car enfin, j'ai votre fortune, n'est-il pas vrai? je suis payé! Je n'ai pas le droit de réclamer!

Et Philippe, éclatant d'un rire effroyable, s'abattit sur le canapé et cacha son visage

dans ses mains crispées. Claire avait écouté, sans protester, cette terrible apostrophe. Elle fut plus blessée par les reproches de son mari qu'elle ne fut touchée par sa douleur. Elle s'était mise hors du droit. Et la vérité l'irritait sans l'éclairer. Elle n'entendit pas le cri de souffrance de Philippe, elle ne retint que l'ironie de ses paroles.

— Monsieur! dit-elle avec hauteur, brisons là, épargnez-moi d'inutiles railleries...

Philippe écarta vivement ses mains, et montrant à la jeune femme un visage inondé de larmes:

— Je ne raille pas, madame, dit-il; je pleure sur mes espérances trompées, sur mon bonheur perdu. Mais c'est assez de faiblesse. Vous vouliez m'acheter votre liberté, tout à l'heure. Je vous la donne pour rien. Croyez que je ne la troublerai jamais. Entre nous, tout lien est rompu et rien ne doit plus nous être commun. Toutefois, une séparation publique causerait un scandale que je ne mérite pas de subir et que je vous prie de m'épargner. Nous vivrons l'un près de l'autre, l'un sans l'autre. Mais comme je ne veux point d'équivoque de vous à moi, écoutez bien ce que je vais vous dire. Vous apprendrez un jour la vérité. Vous saurez que vous venez d'être encore plus injuste que cruelle. Et peut-être aurez-vous alors la pensée de revenir sur ce que vous avez fait. Je vous déclare dès à présent que ce sera inutile. Je vous verrais maintenant vous traîner à mes pieds en implorant votre pardon que je n'aurais pas pour vous une parole de pitié. J'aurais pu être indulgent pour votre colère. Il me sera impossible d'oublier votre sécheresse de cœur et votre égoïsme. Adieu, madame: nous vivrons comme vous l'avez voulu. Voici votre appartement. Voici le mien. A compter d'aujourd'hui vous n'existez plus pour moi.

Claire, sans prononcer une parole, inclina la tête en signe d'assentiment. Philippe, le cœur serré, jeta un dernier regard sur la jeune femme, espérant un retour, une défaillance qui la lui rendît au moment où il allait la perdre pour toujours. Il la vit insensible et glacée. Ses yeux n'eurent pas un regard, ses lèvres pas une parole.

Il traversa la chambre, ouvrit la porte avec lenteur et la referma comme à regret, s'arrêtant encore pour écouter si un cri, un sanglot ou un soupir ne lui donnerait pas, à lui, meutri, humilié, un prétexte pour revenir le premier et offrir de pardonner, pendant qu'il en était temps encore. Il n'entendit rien.

Alors, se tournant vers cette porte, derrière laquelle restait seule l'implacable jeune femme:

— Créature orgueilleuse qui ne veux pas plier, dit-il, je te briserai.

Et reprenant le chemin qu'il avait parcouru une heure avant le cœur si plein d'espoir, il rentra dans sa chambre de garçon.

XII

Claire, debout devant la haute cheminée, chercha à rassembler ses idées. Elle était sortie triomphante de la lutte. Elle se sentait cependant brisée comme si elle avait été vaincue. Son cœur lui monta aux lèvres, une sueur glacée perla à ses tempes. Et elle resta égarée, inerte, souffrant horriblement, se sentant défaillir et n'ayant ni la force de bouger, ni la volonté d'appeler.

Elle se laissa tomber sur sa chaise longue, mais elle dut se relever aussitôt. Des douleurs violentes tiraient les muscles de ses jambes, et elle ne put se tenir immobile. Il fallut qu'elle marchât de long en large dans la chambre, malgré la lourdeur de sa tête, qui lui semblait enflée et vide. Au-dessus du sourcil gauche, elle éprouvait une souffrance aiguë, comme si on lui avait enfoncé un clou dans le front. Une fièvre horrible faisait battre ses artères. Et courbée en deux, gémissant tant elle avait de mal, elle marchait dans la chambre, ressassant dans son cerveau troublé les mêmes idées obsédantes et insupportables. Eveillée, elle était en proie à une sorte de cauchemar. Et elle allait, marmottant maintenant des paroles confuses, entrecoupées par un claquement de dents terrible.

Les premières lueurs de l'aube la trouvèrent marchant toujours dans sa chambre, pour tromper par le mouvement les douleurs grandissantes de ses jambes. Elle se traînait, très pâle, les yeux éteints, les deux côtés du front maintenant pris et martelés. Elle n'en pouvait plus. Elle regarda un instant le ciel qui devenait rose. Elle voulut ouvrir la fenêtre, espérant que l'air pur du matin la rafraîchirait et la calmerait. Sa main défaillante ne put tourner la crémone, et, poussant un cri, elle tomba évanouie sur le tapis.

A suivre dans numéro d'AOUT.

GRAINS DE SAGESSE

Le plaisir qu'accompagne le travail en fait oublier la fatigue. — HORACE.

* * *

Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion, mais le bonheur repose sur la verité. — CHAMFORT.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Suites des pages 2, 3, 4 et 5.

CAP DIAMANT.—Je la crois jeune, et l'écriture n'est pas plus formée que le caractère. Elle est d'humeur capricieuse, souvent mécontente sans motif, et l'activité est très variable. Elle n'a pas de vanité et elle parle et agit toujours simplement sans s'occuper de l'opinion qu'on aura d'elle. Elle apporte cette sincérité partout. La volonté est précise et ferme et elle ne manque pas de souplesse. Elle a un bon cœur capable d'affection, mais elle cache ses émotions et ses sentiments et elle donne l'impression d'être froide. Assez positive et pratique, elle n'est jamais tentée par le rêve et égarée par l'imagination. En cultivant la réflexion, le jugement se formera bien.

M. M. S. M.—Cette copie n'est pas un bon spécimen pour l'analyse. Ma correspondante manque de culture; elle a peu d'attention, et sa précipitation entraîne des négligences. L'orgueil est vaniteux et susceptible. Le cœur est tendre, d'une sensibilité vive, un peu exclusif et jaloux, mais capable de dévouement et de constance. La volonté est précise, résolue, ferme, courageuse et active. Initiative et un certain optimisme qui l'aide à travers les difficultés. Elle est sincère mais peu capable d'exprimer ce qu'elle ressent vivement. L'émotion profonde la rend muette. Ses idées sont bien personnelles et un peu absolues: elle contredit facilement, discute avec vivacité et ne cède pas aisément. Nature ardente, capable de passion.

J'AIME VINGT ANS.—Légère et inconséquente, imaginative et un peu romanesque, elle manque de jugement. Elle est gaie et elle aime le plaisir: naïve et crédule, elle serait facilement une dupe. Le cœur est bon et capable d'affections sincères et constantes, et elle ne deviendra un peu sérieuse que lorsqu'elle aura à se dévouer pour ceux qu'elle aime, et elle en est capable. La volonté est précise, assez ferme, égale et persévérante. Le bon sens et l'esprit pratique finiront par dominer chez elle et elle deviendra une bonne ménagère en même temps qu'une femme bonne et dévouée.

LINOISE.—Vive, assez active, positive: les qualités d'ordre et de soin sont médiocres. Elle agit avec précipitation et parle souvent sans réfléchir. Elle a un cœur sensible et affectueux, peut-être un peu jaloux et exigeant. Orgueilleuse, elle a de l'assurance et elle ressent vivement les moindres manquements à son égard. La volonté est capricieuse, autoritaire, peu constante; elle est parfois impatiente et emportée Elle est capable de dissimulation et elle laisse rarement savoir ce qu'elle pense réellement. Humeur variable et quelquefois désagréable. Elle aime le plaisir et l'activité est loin d'être égale.

SEMPER SURSUM.—Impressionnable, tendre, d'une sensibilité délicate, elle doit se tenir en garde contre une imagination qui tend à lui exagérer les choses et nuirait ainsi au jugement. Elle a du bon sens, de la droiture et de la sincérité. Elle manque d'ordre, et c'est pourtant une qualité bien nécessaire en ménage. Cela s'acquiert, et elle doit s'y appliquer. La volonté est suffisante: elle est active et courageuse, elle peut avoir de la résolution, mais qu'elle cultive la persévérance. Elle n'est pas égoïste et elle sait se dévouer généreusement pour ceux qu'elle sait si bien aimer. Cependant les difficultés l'effraient et elle s'attriste trop facilement et sans motifs. Se connaissant bien, elle pourra réagir efficacement contre toutes ces petites faiblesses que je lui signale.

J'AIME L.—Nerveux, impressionnable, délicat et très sensible, il est souvent triste sans cause réelle. Il est très irritable, entêté et de caractère difficile. Il est bon et généreux au fond, mais si grognon et si porté à contredire et à critiquer, qu'on le juge mal sur ces apparences. Il ne sait pas dire ce qu'il ressent si vivement. Nature sincère mais très fermée. Aucune vanité d'aucune sorte. Il manque de sens pratique. Il est timide et gauche. Capable d'observation, de réflexion il juge souvent très exactement les gens et les choses, mais pas toujours, car il a des préjugés et il est un pessimiste. Il n'a pas d'ordre et l'activ té est aussi capricieuse que l'humeur. Violences courtes.

CLAUDE CEYLA.

Chronique Musicale

Mademoiselle Annette LaSalle, violoniste, a donné un récital à la salle du Ladies Ordinary, à l'Hôtel Windsor lundi, le 9 mai.

Programme: "Concerto en La mineur" de Vieuxtemps, "Berçeuse" de Faure; "Capriccio Valse" de Wieniawsky, "Prélude et Allegro" de Pugnari-Kreisler; "Sérénade de Arewsky, "Mazurka" de Aulin, "Marche Turque" de Beethoven-Auer; "Polonaise brillante" de Wieniawsky.

Le Concerto nommé ci-dessus a été écrit en 1860 par Vieuxtemps, pour un concours de violon au Conservatoire de Bruxelles; il est composé de manière à présenter toutes les difficultés de la technique du violon. Comme on peut le constater le programme de Melle LaSalle n'est pas celui d'une artiste médiocre. D'ailleurs elle n'en est pas à ses débuts; nous l'avions déjà entendue maintes fois. Elle joue avec une aisance et une assurance rares à son âge et elle a fait d'immenses progrès du côté interprétation. Cependant c'est ce dernier point qu'il lui faut encore et surtout travailler.

* * *

Le 11 mai à la Salle du Ladies Ordinary à l'Hôtel Windsor, le Quatuor à Cordes Dubois, a donné son dernier concert de la saison 1920-1921.

Au programme: le Quatuor en mi mineur de Smetana et le Quatuor, opus 2 de Gretchakinow qui furent très bien mis en valeur par les membres du quatuor Dubois. Gretckaninow surtout. En plus, le trio, opus 11 No 2 de Beethoven fut exécuté et interprété d'une façon tout à fait remarquable par Mme E. Plouffe-Stoppes, MM. Debruile et Dubois.

Espérons que le public continuera à apprécier l'effort du Quatuor Dubois et l'encouragera en venant de plus en plus nombreux aux concerts de ses prochaines saisons.

* * *

Le 23 mai, au Monument National, après une intéressante conférence de M. Fred. Pelletier sur la musique au VXIIe siècle, nous avons eu le plaisir d'entendre Mme Jeanne Maubourg-Roberval dans un groupe de chansons anciennes. Il faut avoir entendu Mme Roberval pour comprendre à quel point elle possède son art. N'oublions pas que l'éminent critique musical américain, Pitt Sandborn a dit qu'elle serait difficilement remplacée au "Métropolitan."

"Rose et Colas", opéra-comique en un acte de Monsigny occupait toute la troisième partie du programme. On ne peut qu'en louer les interprètes, si bien dirigés d'ailleurs par M. Roberval. Mlle Camille Bernard fut une charmante Rose et Mme Roberval une admirable mère Bobi. M. Honoré Vaillancourt, dont la réputation est faite parmi nous, avait très soigneusement composé son personnage de Mathurin et méritait le succès qu'on lui a fait. M. Albert Cornellier, qui débutait ce soir-là, a fait un gentil Colas et a montré un talent très susceptible d'être cultivé. M. Arthur Lapierre a aussi très bien rempli son rôle de Pierre Leroux.

* * *

Le concert annuel des Elèves de Mademoiselle Céline Marier a eu lieu le 26 mai à la Salle de l'Ecole Montcalm.

Il serait trop long d'énumérer tous ceux qui ont pris part au difficile programme de ce concert; cependant tous méritent un mot d'encouragement, et trois se sont fait particulièrement remarquer: Mme Rondeau, MM. Meneghini et Roger Larivière.

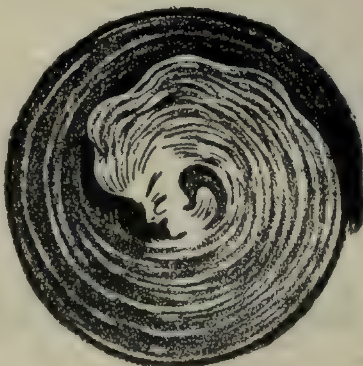
Mlle Marier, dont nous connaissons la méthode et l'inlassable dévouement, a droit à nos plus sincères félicitations.

* * *

Au Théâtre Saint-Denis, vendredi soir, 3 juin, concert de la "Société Philarmonique de New-York. Au pupitre: Josef Stransky.

Stransky est un chef d'orchestre ardent qui dirige avec précision; cependant son orchestre est moins homogène que celui de Messager ou de Toscanini.

La merveilleuse Suite symphonique "Schéhérazade" de Rimsky-Korsakoff si remplie de couleurs vives et de sonorités éclatantes formait la plus intéressnate par-



tie du programme; le thème principal, confié au violon, fut admirablement joué par M. Megerlin.

Le programme comprenait en outre: La Huitième Symphonie et l'Ouverture de "Léonore" de Beethoven, et l'Ouverture des "Maîtres Chanteurs" de Wagner, après laquelle un rappel nous fut donné: Le Prélude au troisième acte de Lohengrin.

Ce concert, l'un des plus complètement beaux de la saison, est une belle clôture pour la saison musicale 1920-1921.

ANNE M. D'HALEWYN.

LA PETITE POSTE

CONDITIONS: 1. 5 sous du mot. 2. Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3. Ces petites annonces devront être adressées avant le 25 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'insinuer dans la petite poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces, ou de les modifier, suivant le cas. Tous les annonceurs sont donc prévenus de cette décision et doivent en accepter les conséquences. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste.

DEMANDE correspondant distingué, instruit, 28 à 35 ans. But sérieux. Mlle Renée Renault, Cap Santé, Comté Portneuf, Qué.

VEUF, homme de métier, bonne apparence demande correspondante 35 à 40 ans, devra avoir belle apparence et pas menteuse. Boîte 43, Station D, Montréal.

BRUNETTE de 24 ans, fera bon accueil à correspondant intelligent. Marguerite Bienvenue. Poste Restante, Haute Ville, Québec.

JEUNE HOMME (23 ans), gai, sympathique, indépendant et de bonne famille, mais loin des siens, désire correspondance anglaise ou française. Maurice Montemagno, Casier postal 149, Chicoutimi Ouest, Prov. de Québec.

DEMOISELLE, désirerait correspondre avec Monsieur de 25 à 35 ans, caractère sérieux pouvant distraire une fille de 85 ans sans la faire grogner: But, sérieux. Mademoiselle Angèle DuBuisson, General delivery, Station N, Montréal.

POUR VIVRE le bon temps, je t'attends mon idéal: bon, loyal sérieux. Où donc es-tu? G. Lespérance, Poste Restante, Hull, Qué.

Mademoiselle Antonine Leclerc, Saint-Hubert, Comté Chambly, désire correspondants. Mlle Antonine Leclerc, Saint-Hubert, Comté de Chambly.

ETOILE FILANTE, 20 ans, demande correspondants. Qui l'arrête? Deschaillons, Boîte 9.

DEMOISELLE désire correspondre avec Monsieur sérieux de 25 à 30 ans. Mignonne D'Amour, Poste Restante, Hull, Qué.

JEUNE FILLE distinguée désire correspondre avec Messieurs de 25 à 30 ans. Perles Chevalier, Lanoraie, Comté Berthier.

JEUNE FILLE, 22 ans. désire correspondants aimables et instruits. Suzanne Després, Poste Restante, Bureau Chef, Montréal.

JEUNE HOMME, 25 ans désire correspondantes sérieuses. Réponse assurée. Jean Lemieux, Laurentide Sorting. Grand Mère, P.Q.

Disons-nous chaque matin pour nous fortifier que le devoir seul importe et que le reste n'est rien. — MICHELET.



— *Aujourd'hui, je désire rester seul... avec mes idées.*

— *Mon pauvre chéri, tu vas bien t'ennuyer!...*





CANADIEN NATIONAL — GRAND TRONC

MONTRÉAL — OTTAWA

Les billets achetés pour passage entre Montréal et Ottawa sur les chemins de fer Canadien National et Grand Tronc seront acceptés par l'un ou l'autre de ces chemins de fer entre ces endroits. Le service des trains est comme il suit:—

VERS L'OUEST

Départ de Montréal, gare Bonaventure.

8.15 a.m. tous les jours, arrive à Ottawa à 11.45 a.m.

4.00 p.m. tous les jours excepté le dimanche, arrive à Ottawa à 7.30 p.m.

7.05 p.m. tous les jours, arrive à Ottawa à 10.05 p.m.

9.00 p.m. tous les jours, arrive à Ottawa à Minuit.

Départ de Montréal, Tunnel Terminal.

8.00 a.m. tous les jours excepté le dimanche, arrive à Ottawa à 12.01 p.m.

1.00 p.m. tous les jours excepté le dimanche, arrive à Ottawa à 4.45 p.m.

VERS L'EST

Départ d'Ottawa, gare Union.

7.15 a.m. tous les jours, arrive à Montréal (gare Bonav.) à 10.15 a.m.

8.30 a.m. tous les jours, arrive à Montréal (gare Bonav.) à 12.00 midi.

12.05 p.m. tous les jours excepté le dimanche, arrive à Montréal (Tun. Term.) à 3.50 p.m.

3.30 p.m. tous les jours, arrive à Montréal (gare Bonav.) à 6.30 p.m.

4.45 p.m. tous les jours excepté le dimanche, arrive à Montréal (Tun. Term.) à 8.45 p.m.

7.20 p.m. tous les jours excepté le dimanche arrive à Montréal (gare Bonav.) à 10.50 p.m.

Le service bi-quotidien de chaque côté permet de passer une partie de chaque journée d'affaires dans chacune des villes.

Pour plus amples renseignements, s'adresser au Bureau des billets du Canadien National-Grand Tronc, 230 rue St-Jacques, Montréal.

SOMMAIRE DES ANNONCES

LE FOU

Une dame appartenant à une Société philanthropique visite un asile de fous. Des hommes de tout âge se promènent dans les cours, prononçant des discours incohérents mais paisibles.

Elle en avise un à l'aspect vénérable, l'aborde et lui demande avec compassion:

—Vous êtes ici depuis longtemps?

—Depuis quinze ans.

—Vous êtes bien soigné?

—Très bien.

—Bien nourri?

—A la perfection, fait le vieillard sur un ton parfaitement raisonnable.

La dame commence à se douter qu'elle s'est trompée:

—Mais, vous n'êtes pas fou?

—Non, madame... fait le vieillard en souriant... Je suis le cuisinier de l'asile...

"Je vous dis que toute parole oiseuse que les hommes auront dite, ils en rendront compte au jour du jugement."

Saint Mathieu.

"Le silence est le parti le plus sûr de celui qui se défie de soi-même."

La Rochefoucauld.

"On se repent plus souvent d'avoir parlé que de s'être tu." Xénocrate.

"Il est plus aisé de se taire que de ne point excéder dans ses paroles."

"La parole est d'argent, mais le silence est d'or."

"Agere, non loqui.—Agir, ne pas parler."

Mort de riche, querelles d'héritiers.

Qui a bon voisin a bon matin.

A chemin battu, il ne croît point d'herbe.

L'été recueille et l'hiver mange.

Demander à l'avance, c'est creuser dans la mer.

Savoir beaucoup n'empêche pas de se tromper un peu.

L'argent à la main, on est bien vu partout.

Qui ne sait pas dire non n'est pas un homme.

Au collet on connaît le pourpoint.



Espérance fait prendre patience.

Bonne amitié, seconde parenté.

Femme veut en toute saison
Etre maîtresse de sa maison.

S'irriter contre la faiblesse, c'est prouver qu'on n'est pas fort.

L'éloquence est un don de la nature qui tient plus au cœur qu'à l'esprit.

La vraie modestie s'ignore elle-même.

Mort du riche, heure des convoitises.
Mort du pauvre, heure du repos.

L'adorable Mystere

Comme naît dans les nids
Finis
De soleil et de mousse,
Une voix tendre et douce,
Inquiète et clamant
Maman,

Un autre appel s'élève
En votre cœur qui rêve,
Madame, éperdument:
Maman!

Et ce doux nom qui chante
Enchante
Et hante votre esprit...
Sur vos lèvres il rit
Délicieusement:
Maman!

Et, penchée, attentive
Vous rêvez qu'il arrive
L'être qui dit — vraiment —
Maman!

Soyez fière, madame,
Car c'est doux et charmant
Ce nom qui nait d'une âme:
Maman!

J. D. LAURENTIES.

Fantaisie

Désirez-vous visiter La Madeleine sans aller à Paris? Quimper, Abbeville, Mézières ou La Rochelle sans mettre le pied en France? Voulez-vous voir Hyde-Park, Tipperary, Killarney, Kilkenny, Aberdeen ou Birmingham, Oxford ou Colonsay sans traverser l'Atlantique? Est-ce Bruxelles, Louvain, Marengo, Odessa ou Riga, Leipzig ou Melbourne, Turin ou Fribourg, Miami ou Valparaiso qui vous attirent? Rien n'est plus facile que de visiter ces lieux si divers sans quitter le Canada... vous n'avez qu'à vous rendre dans l'Ouest; le Manitoba, la Saskatchewan et l'Alberta vous offriront tous les noms ci-haut mentionnés parmi les nombreux villages qui les couvrent. Les amis des grandeurs y trouveront même Czar, Régent, Khédive, Dauphin, Prince Consort, Mikado, Gouverneur, Marquis, Consul et même Cavendish sans compter les noms anglais comme Duchess, Duke, Empress, Earl Grey. Il y a Million pour ceux qui manquent d'argent, Alpha et Omega pour les amateurs de grec, Sceptre pour les personnes autoritaires. Clyde, Volga, Dnieper, Marne et Garonne sont des fleuves qui sans se trouver dans l'Ouest canadien seraient bien étonnés de voir sur nos cartes leurs noms en toutes lettres. Beaucoup de personnes seront heureuses d'y trouver aussi Montmartre, Notre-Dame de Lourdes et Lorette; Galilée, Sion, Rama, Eva, Esther, Elie rappellent des souvenirs évangéliques ou bibliques. Les personnages eux-mêmes ont dans notre pays une espèce d'immortalité, depuis Laurier, Borden, Marquette, Mance, Plessis, Dollard, jusqu'à Roland, Bayard, Franklin, Mozart, sans oublier Lacordaire, Mazenod et Guynemer. Maintenant les écrivains: Conan, Foley, Schmidt, Craven. On trouve encore Botha et DeWet, Bismark et Blucher, Tudor et Chamberlain, Waldeck et Cochin. Ceux qui demandent Grâce ou qui désirent Justice seront heureux de les y rencontrer ainsi que Champion, Bienfait, Bon Accord, Idéal, Patience. Toutes Aides et Eden. Castor plaira aux Canadiens, Chancellor aux lecteurs de Jules Verne, Titanic aux anciens marins heureux tout de même de ne pas avoir été sur le véritable Titanic. Ainsi tout le monde est content.

CHRISTIANA.



Curiosité

—Pardon Monsieur, combien ce paletot de fourrure? Huit cents piastres mon ami. Mais pourquoi cette demande?
—J'voulais savoir c'que je m'serais coûté si j'étais riche.



Les Retours du Salon

—Si encore en me revenannt, ma toile avait eu la chance d'être crevée par quelque auto, j'aurais eu une indemnité

Pensées

Entre deux êtres, la meilleure condition pour s'accorder, ce n'est pas d'avoir les mêmes q alités, ce n'est pas non plus d'avoir les mêmes défauts: c'est d'avoir les mêmes ridicules.

* * *

De temps en temps, par politesse, il convient de se forcer jusqu'à dire aux autres qu'on voudrait bien être à leur place. — ALBERT GUINON.

GRAINS DE SAGESSE

Toute guerre finit par où elle aurait dû commencer: la paix.—ABBE BARTHELEMY.

* * *

Le méfait se peut expier; il ne peut se défaire.—ARTURO GRAF.

PAGES D'ALBUM

Les véritables grâces ne dépendent point d'une parure vaine et affectée. — FENELON.

* * *

La peine des autres entre mieux dans les cœurs atteints. — RENE BAZIN.

VIEUX DICTONS

Il faut avoir obéi avant de commander

* * *

Qui veut battre son chien trouve toujours un bâton.

* * *

Pensées

Plus font deux amis que quatre ennemis.
PAGES D'ALBUM

Quel est l'homme prudent? Celui qui connaît les autres. — CONFUCIUS.

* * *

La poésie ne consiste pas à tout dire, mais à tout faire rêver. — SAINTE-BEUVE.

* * *

Un des plus sûrs moyens de bonheur est d'avoir su conserver l'estime de soi-même, de pouvoir regarder sa vie entière sans honte et sans remords.—CONDORCET.

* * *

Dans la vieillesse de vos parents, souvenez-vous de votre enfance.—RAVIGNAN
LA SCIENCE DE LA VIE.

Attends de tes enfants dans ta vieillesse ce que toi-même auras fait pour ton père.—
PITTACUS.

* * *

Quand il commence à pleuvoir, on s'en dégoûte tout de suite.

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418
DIRECTION
RÉDACTION
ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

2ème Année—No 10 *S'unir pour grandir.* Montréal, 15 août 1921

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

SOMMAIRE:

Pensées

Le plus grand de tous les projets est celui de prendre un parti.—VAUVENARGUES.

L'ESPRIT FRANÇAIS

Un banquier disait un jour devant Alexandre Dumas père:

— Les artistes doivent être pauvres.

— Oh! monsieur, c'est beaucoup dire, répliqua Dumas. C'est comme si l'on disait que les banquiers ne doivent pas avoir d'esprit.

PENSEES FORTES

C'est une erreur que de croire que le féminin de canapé est canne à pêche.

* * *

Les ardoises viennent en grande partie d'Angers. C'est pourquoi le métier de couvreur est si dangereux.



—Mon pauvre ami, ignorez-vous donc que l'alcool ravage tout, détruit tout?
—Y a pourtant une chose en moi qu'y n'a jamais pu détruire: ma soif

NOTRE REVUE

Nos abonnés et nos lecteurs connaissent sans doute la grève qui, en ce moment, affecte d'une façon si considérable les ateliers d'imprimerie au point que plusieurs périodiques, tant français qu'anglais, ont dû retarder leur publication jusqu'à ce que la situation soit améliorée. La Revue Moderne a, naturellement, à faire face à toutes ces difficultés, et ce n'est qu'au prix de sacrifices et de dévouements qu'elle peut remplir la tâche qu'elle s'est assignée d'apporter chaque mois, à ceux qui la lisent, de la littérature attrayante et saine, de source absolument canadienne, et d'offrir en même temps un roman complet et un roman à suivre, signés par les meilleurs romanciers français. Elle est naturellement très fière d'avoir toujours rempli ses engagements, même lorsque des circonstances presqu'incontrôlables l'auraient amplement justifiée d'y manquer, et elle s'empresse de rendre à ses éditeurs la part très-large qui leur revient dans cette ponctualité et cette loyauté à servir le public qui compte sur elle. Grâce à la prévoyance de nos imprimeurs, grâce surtout à l'esprit d'initiative et d'organisation du chef de leurs ateliers, M. Lionel Royer, la Revue Moderne parait en pleine grève, sans diminuer son format, et sans apporter aucune négligence dans sa toilette typographique.

Nos amis sauront apprécier ce souci d'assurer le service parfait de notre revue, et de remplir ainsi tous nos engagements envers eux.

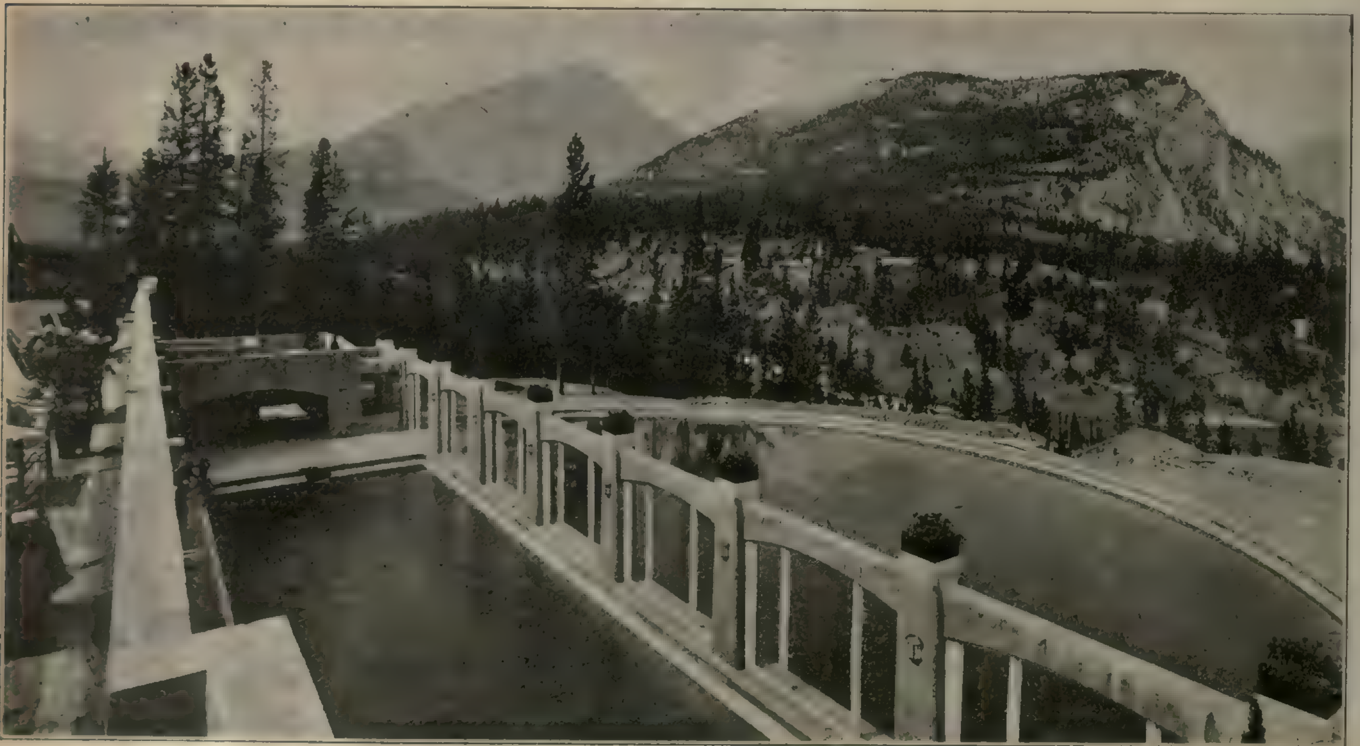
Il se peut que la grève soit terminée au moment où la Revue Moderne apparaîtra dans les dépots; il se peut également qu'elle soit prolongée pendant encore plusieurs semaines, et que les difficultés de publication grandissent encore.... Nous sommes à la merci des évènements, mais quoi qu'il advienne, nous affirmons à nos abonnés et à nos lecteurs que tous les numéros promis leur seront servis, qu'aucun mois en sera "sauté", et que coûte que coûte, nos engagements seront remplis à la lettre.

MADELEINE.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE : "Chez nos ancêtres"

Par LOUIS DANTIN

Dans ses deux précédents ouvrages, *La Naissance d'une Race* et *Lendemains de Conquête*, M. l'abbé Lionel Groulx donnait à notre histoire ses fondements scientifiques, et en traçait l'évolution avec l'appareil rigide et précis de l'érudit et du philosophe. Dans cette nouvelle étude, *Chez nos Ancêtres* il a voulu surtout vulgariser et suggérer. C'est la moëlle de son oeuvre principale condensée et offerte à tous comme aliment de patriotisme et de loyauté à nos admirables origines. C'est, comme il dit, "l'histoire intime, la petite histoire", souvent plus capable que l'autre de nous livrer l'âme du passé. Il s'y restreint à replacer dans leur milieu, à saisir dans leurs attitudes vivantes, ces types solidement cambrés, ces coeurs courageux, ces braves gens que furent nos ancêtres, en les suivant cette fois dans le détail de leur existence et dans les traits minutieux de leurs traditions et de leurs coutumes. Rien mieux que cette attachante vision ne saurait nous aider à gardre nette et forte notre conscience de race, empêcher nos cultes anciens de croûler tout-à-fait sous la poussée des réalités présentes. Et bien qu'on devine dans ces pages des velleités de polémique, je ne sais personne, pour ma part, qui ne soit chez nous pleinement d'accord avec leur but essentiel, qui ne se sente ému par notre simple et grande histoire et par le souvenir de nos pères picards ou normands, qui n'aime et ne respecte le caractère, les moeurs, la vie tout entière des aïeux, même en sachant qu'ils représentent un état social, par suite un état d'âme, irrémédiablement finis. Tout canadien accueille et goûte ce qui le reporte aux sources pures de son être; les choses du bon vieux temps font ses délices; et quand ces tableaux sont fixés d'une plume aussi alerte, aussi aimable que celle de M. l'abbé Groulx, c'est charme pour le sens esthétique comme pour le sens national. Car M. Groulx a le style sobre de l'historien relevé par la pointe d'enthousiasme du conférencier, juste assez de littérature pour animer et orner le document, juste assez de "panache" pour hausser les faits et les aperçus jusqu'à l'éloquence. Ses croquis se déroulent avec une simplicité familière qui exclut toute raideur, et une belle concision qui est à elle seule une maîtrise. Il possède si bien ses "ancêtres" qu'il en parle comme en se jouant; mais on sent combien cette aisance



La petite ville de Banff dans les montagnes Rocheuses, n'est pas seulement renommée pour ses panoramas imposants ou pour son parc zoologique, elle s'est aussi acquis une grande réputation avec ses sources d'eau chaude sulfureuse, fort recherchées aujourd'hui et reconnues comme possédant des propriétés curatives étonnantes. Banff étant la seule station thermale que nous ayons au Canada, est appelée à devenir le rendez-vous d'un nombre de plus en plus grand de touristes. Nous voyons ici les deux superbes piscines d'eau chaude placées en face de l'hôtellerie du Pacifique Canadien pour l'usage des pensionnaires.

dissimule d'archives retournées. Bref c'est une joie de faire sous sa conduite le tour de la vieille "paroisse" canadienne, reconstruite dans les éléments dont se constituait sa vie : le groupement serré et patriarcal de la famille avec sa merveilleuse fécondité; le labeur agricultural, cette conquête d'un sol vierge où tout est à ouvrir et à créer; l'organisation féodale, ses lois, ses diverses hiérarchies; la nécessité militaire qui, contre l'Iroquois, fait de tous ces paysans des soldats; l'esprit d'aventure qui les disperse en des découvertes lointaines; la tradition religieuse enfin, pénétrant et dominant toutes les autres. Sous chacun de ces chefs, l'auteur masse en faisceau des traits significatifs et de pittoresques détails dont l'ensemble se meut et atteint par degrés une vraie puissance d'évocation. Ainsi, à propos de la vie familiale, il commence par décrire de la base au pignon, par le dedans et le dehors, située dans son cadre et flanquée de ses accessoires, la "maison canadienne"; et cette maison surgit avec une physionomie distincte; ce n'est ni la hutte, ni le châlet, ni la chaumière: c'est la demeure typique de l'"habitant" de Vaudreuil ou de Berthier il y a deux siècles. Sous cet abri naissent et grandissent des familles vigoureuses et saines, des clans prodigieux de quinze, dix-huit, vingt-quatre et jusqu'à trente-deux enfants, dont le travail coordonné pourvoit aux besoins de tous et trace le plan anticipé d'une "coopérative" parfaite. L'auteur cite, dans sa famille même, tel bisaïeul qui eut "à lui seul" vingt rejetons, pour se voir découronner ensuite par l'un de ceux-ci avec un record de ving-six; et c'est à bon droit qu'il réclame un monument en l'honneur de nos mères, dont la tâche en ces temps apparaît surhumaine et réellement touche au martyre. Ce qui soutient cette communauté primitive, c'est le travail des champs auquel tous participent auquel contribuent aussi les bonnes bêtes qu'on aime et dont on est fier, le cheval surtout, pour lequel on professe une "passion presque coupable". Cette vie est monotone, elle est dure, mais elle n'étouffe pas dans les coeurs la gaieté foncière ni sur les lèvres le rire spontané et sonore. Elle a ses réjouissances, ses fêtes, où s'ébattent les gigues emportées, où résonnent les chansons interminables et les exploits des violoneux; les noces gourmandes, altérées aussi, qui mettent en branle toute une paroisse; les visites et les souhaits du jour de l'an; la célébration de la grosse gerbe, les corvées de brayage et les épluchettes. Quant aux distractions du dehors, tout se borne au courrier postal qui vient de temps en temps donner des nouvelles de la colonie, et aux visites occasionnelles de monseigneur l'évêque ou de monsieur le gouverneur. Ou bien c'est Kalm, le suédois, s'arrêtant pour un jour à herboriser au cours de son excursion scientifique. Mais pourquoi, à propos des barbarismes "contre" le français que cet étranger doit commettre, M. Groulx s'oublie-t-il à couler justement un solécisme? Car, d'après lui, le voyageur *se fait moquer* joliment par les canadiennes très puristes ; et ceci, entre nous, est peut-être suédois, mais guère français. En tout cas, il a bien résumé dans ce chapitre tout un aspect de la vie populaire d'alors; il nous a introduits au foyer intime de la famille canadienne. Il n'y a rien dans tout cela d'entièrement neuf, rien que ne sache à peu près quiconque a lu Taché ou de Gaspé, quiconque même a connu son propre grand'père; mais il fallait de l'art et de la méthode pour le rappeler ainsi.

Mettons que, pour l'effet artistique, peut-être pour des fins de propagande, l'auteur idéalise un peu, qu'il glisse légèrement sur les imperfections, les misères même, dont l'état social d'alors n'était pas exempt Ainsi il semble faire du régime féodal auquel nos pères étaient soumis un système sans reproche et fonctionnant dans une harmonie parfaite. Ce n'est pas ce qu'attestent les procès sans nombre entre seigneurs et censitaires dont les archives du temps sont encombrées, ni les réclamations fréquentes adressées au roi par des intendants qu'intéressait le sort du peuple. Il semble réduire à peu de chose les dépendances impliquées par ce régime: le sol par arpent, quelques boisseaux de grains, quelques jours de corvée, le onzième poisson, le douze pour cent des lods et ventes, "et c'est tout". Mais ces charges imposées à une population pauvre et se suffisant à peine étaient, en fait, un lourd tribut, odieux en principe comme tout servage, plus odieux dans un pays où la terre attendait ses occupants et s'épandait en espaces et en ressources illimités. Y eut-il jamais une excuse pour l'accaparement du fleuve lui-même, ce patrimoine commun de tous, par le privilège des droits de pêche? Le sol par arpent est peu de chose, mais les seigneurs, en fait, ne s'en contentaient presque jamais, et le taux du cens variait grandement d'un fief à l'autre. L'intendant Raudot s'en plaignait en 1707 et suppliait sa Majesté d'ordonner pour le pays un taux uniforme, "afin d'empêcher les seigneurs d'imposer des conditions vexatoires." Mais, par l'arrêté qu'il obtint, il était seulement interdit d'exiger rien de plus que le cens en usage dans les terres voisines, et les abus déjà établis n'en furent pas corrigés pour cela. Les seigneurs prétendaient de plus se faire payer en monnaie de France, et refusaient les billets dépréciés de la colonie, la "monnaie de cartes", qui faisait pourtant la base de toutes les transactions locales. Les "rentes", pour la plupart, étaient payables en produits ou espèces au choix du seigneur, et c'était un autre prétexte à mainte exaction: les maîtres exigeaient les produits quand le prix en était élevé, et l'argent dans le cas contraire, mais en estimant alors les produits bien au-dessus de leur valeur. "Les chapons, écripait Raudot au ministre, sont comptés à trente sols, alors qu'ils n'en valent pas plus que dix. Les seigneurs forcent souvent les habitants de les payer en argent, au grand inconvénient de ceux-ci, qui fréquemment n'ont pas d'argent à

donner. Trente sols peuvent paraître une bagatelle, mais c'est considérable dans un pays où l'argent est si rare." Les "lods et ventes", avec leur prélèvement usuraire sur chaque mutation de propriété autre que par héritage direct, décourageaient l'échange des terres, asservissaient le paysan au sol une fois occupé, et amenaient le morcellement à outrance des biens dans la même famille, jusqu'à les rendre insuffisants à sa subsistance, qui dut être interdit enfin par une ordonnance de Louis XV. D'autres abus plus graves se glissaient parfois. Certains seigneurs omettaient à dessin de donner à leurs censitaires des titres légaux, les plaçant de cette sorte entièrement à leur merci et en faisant les victimes faciles de leurs exactions. "Bon nombre d'habitants," écrivait l'intendant cité, ont fait sur leurs terres des travaux considérables sur la seule parole des seigneurs; d'autres sur de simples billets n'exprimant pas exactement les termes des concessions acquises. De là un grand abus s'est élevé, qui est que les dits habitants ayant travaillé sans titres certains, ont été soumis à de très lourdes rentes et redevances, les seigneurs refusant de leur octroyer des actes si ce n'est à ces conditions, lesquelles ils sont forcés d'accepter pour ne pas perdre tout leur travail". M. Groulx ne dit rien des "banalités", qui formaient cependant une partie importante du système: obligation pour les vassaux de faire moudre leurs grains au moulin banal, de cuire leur pain au four banal, etc. Cette dernière restriction était si absurde, pour des gens demeurant souvent à des lieues du dit four (et qui en hiver eussent eu leur pâte gelée en route) que les seigneurs n'osaient en presser l'exécution; ils la maintenaient pourtant dans les actes, "afin, selon Raudot, de pouvoir forcer l'habitant à s'en racheter moyennant finances." La corvée pouvait n'être pas fort lourde, mais c'était la corvée, le travail non rétribué d'un homme pour un autre; et les seigneurs s'arrogeaient le droit de la réclamer en tout temps, même à l'époque des semailles ou des récoltes. L'intendant Bégou demandait en vain, en 1716, l'abolition de cette servitude "et d'une variété d'autres charges contraires à la coutume de Paris et aux intérêts du développement colonial." Le professeur Munro, de Harvard, a même cru, à de vagues indices que certains seigneurs prétendaient au droit de Jambage, ce fameux "droit du seigneur" qui, quoi qu'en ait dit Louis Veuillot, a bel et bien existé en France, non comme institution légale, mais à l'état d'abus isolé et toléré. Mais j'ajoute que ce dernier point me laisse totalement incrédule.

L'auteur passe encore sous silence les droits de "haute, basse et moyenne justice", d'habitude inhérents à la tenure; et leur application, sans doute, ne fut pas chez nous fort tragique: il n'y a pas un exemple d'une cour seigneuriale ayant condamné à la peine de mort. Mais c'était beaucoup trop déjà qu'en plus de sa mainmise sur les biens des vassaux, le seigneur eût ce pouvoir théorique sur leur liberté et leur vie. La seule menace en pouvait devenir un instrument d'oppression et de terreur. En fait, grâce à ce droit, les seigneurs se trouvaient les juges d'une foule de démêlés qui les intéressaient directement: ils ordonnaient la saisie des biens pour paiement de leurs propres rentes, imposaient des amendes pour manquements aux égards qui leur étaient dus. Cette justice, d'après Lahontan, pouvait même s'acheter, quoiqu'un peu moins cher qu'en France. On sent à quelles persécutions mesquines tout cela devait tendre entre les mains de maîtres avides ou hargneux.

M. Groulx nous décrit la plantation du mai devant le château seigneurial comme une occasion de festivités et de réjouissances. Il faut croire que même cet hommage devenait onéreux en certains cas, puisque les habitants d'une seigneurie demandèrent et obtinrent d'en être exempts.

J'ai rappelé ces faits multiples pour démontrer comment, sans fausser nullement l'histoire, mais en la profilant seulement d'une autre façon, on pourrait composer des peintures fort diverses des chromos souriants de cette étude. Le seigneur canadien n'était pas toujours, tant s'en faut, le père et le bienfaiteur de la légende. Le même résultat s'obtiendrait plus ou moins quant aux autres parties du livre. En regard de cette unité morale symbolisée dans la "paroisse" et présentée comme un idéal de paix et de charité chrétiennes, ou pourrait mettre l'esprit chicanier bien connu, un des legs à nos pères de leur héritage normand, qui souvent divisait familles et amis en des procès sans fin à propos d'une rigole ou d'une "pagée", et créait des rancunes aussi tenaces que des vendettas corses. L'intendant Talon, dès 1667, déplorait cette disposition chronique. Il reprochait sévèrement au peuple de la Nouvelle-France son manque d'harmonie, sa tendance à invoquer l'aide des cours pour la décision de causes triviales, et il exhortait les colons à régler leurs difficultés entre eux-mêmes et à l'amiable. Mais sans remonter aussi haut, qui ne sait les paroisses scindées en deux par quelque vétille, les guerres s'acharnant sans merci sur la limite d'un "rang" ou l'emplacement d'une église, les curés même, d'aventure normands et demi, en procès continu avec la moitié des ouailles? Tout cela est fort loin de la cité parfaite louée par M. l'abbé Groulx "où les sociologues trouveraient peut-être la démocratie sans phrases, avec les freins qui la conditionnent, avec la discipline qui créé de l'ordre et de l'avenir." Nos ancêtres malgré tout restent admirables; mais la vérité les ramène au niveau de l'humanité commune, à la mesure de leur époque et du développement social qu'elle connaissait.

Quand donc M. Groulx nous exhorte au rôle d'enfants prodigues, qu'il veut nous ramener à ce passé, et nous faire "rentrer pénitents, dans la maison de nos

pères", il y a lieu de dissiper une équivoque. Veut-il simplement nous faire vénérer mieux nos gloires anciennes, nous passionner pour les leçons d'énergie féconde qu'elles proclament, nous instiller l'esprit héroïque qui créa notre race, pour nous raidir contre les luttes futures? Tout canadien alors l'approuvera sans aucune réserve. Prétend-il au contraire, nous faire regretter des formes mortes et des moules à jamais brisés, nous orienter vers quelque oligarchie pareille à celle de ces temps, nous faire ignorer les progrès certains accomplis dans l'évolution nationale et ceux qu'elle garde encore en germes, borner notre horizon à celui des pionniers et notre élan à leurs ambitions modestes? Veut-il nous empêcher, par delà nos prochains ancêtres, de remonter jusqu'à notre ascendance française dont ils ne furent que des chaînons, et de nous croire toujours les disciples et les messagers de la France? Il doit sentir alors combien sa tâche est impossible. Jamais nous ne redeviendrons, ni par le dehors ni par l'âme, les censitaires du dix-huitième siècle. Ce ne sont pas seulement les chemins de fer et les cheminées d'usine qui rendent ce rêve illusoire, c'est tout un monde d'institutions et d'idées surgi depuis lors: c'est Rousseau, Karl Marx et Auguste Comte; c'est une douzaine de révolutions dont chacune a déteint sur nous; c'est le système parlementaire et le féminisme; c'est la dernière guerre mondiale et la dernière grève anglaise; c'est le sol qui nous porte et l'air que nous buvons. Les vieux, dit M. Groulx "avaient le bonheur appréciable de ne pas lire les journaux." Mais M. Groulx lui-même voudrait-il vivre sans journal? Enumérez la plupart de ces "bonheurs" dont jouissaient nos pères, et vous verrez qu'ils ne sont plus faits pour nous. Nous murer dans le cloître des souvenirs, ce serait fuir la vie, rester immobiles quand tout marche et nous condamner à une impuissance inerte. Y faire une retraite de temps en temps, à la bonne heure. Et quant à briser nos attaches avec la France moderne, ce serait, par orgueil ou par défiance, renier d'un coup nos aïeux et nos frères. Il nous faut, pour être logiques, accepter tout entière notre parenté, de Pharamond à Millerand, en passant par Champlain et par Pierre Boucher.

M. l'abbé Groulx se défend, il est vrai, de ces conclusions extrêmes, mais on sent leur esprit latent en plus pour celles-ci un monde plus éclairé, plus juste, aux d'un endroit de son livre. Il crée l'impression vague qu'il nous voudrait, non seulement revenus à nos ancêtres, mais immobilisés chez eux. Il signale entre les deux sources de notre mentalité française, la nouvelle et la vieille patrie, une sorte d'opposition qu'il ne cherche guère à concilier. Il est pourtant facile de les cultiver ensemble et également, d'emprunter à nos traditions prochaines leurs précieux éléments de stabilité et de force, et à la France du jour l'élan mental et scientifique qu'elle seule peut nous imprimer. Le français d'aujourd'hui honore comme nous les communs ancêtres, qu'ils soient Jacques Bonhomme ou Jeanne d'Arc, sans se croire tenu pour cela de porter leurs sabots; ne pouvons-nous comme lui unir le culte des âges morts avec l'éveil très alerte sur le présent et le souci des générations à naître, vouloir idées élargies, au sens social plus attentif aux droits de tous? Nous serons dignes de nos grands-pères en cherchant à les dépasser, à mettre entre eux et nous la distance qu'il y eut entre eux et les serfs du moyen-âge. L'audace intellectuelle elle-même cadre bien avec leur esprit, car ce furent des découvreurs lancés à la poursuite d'un rêve épique et toujours prêts aux belles aventures. Rien dans leur caractère ne peut nous détourner de chercher obstinément, où qu'elles se trouvent, des formules plus hautes de vérité et de progrès.

LOUIS DANTIN.

Decorations Belges

Sa Majesté Albert 1er, Roi des Belges, vient de décerner à notre Directrice Madame Madeleine Huguenin, la médaille d'or de première classe, de la Reconnaissance Belge, pour services rendus pendant la guerre aux soldats et aux familles belges. Outre la large part prise par notre directrice, dans les oeuvres belges fondées dans notre ville, Madame Madeleine a donné à plus de trois mille combattants de l'armée belge, les marraines aimables et secourables, dont la correspondance a été pour tous ces soldats, une si appréciable distraction.

Le même honneur fut en même temps accordé à Madame Damien Masson qui le méritait également à tous les titres.

Nous offrons aux aimables décorées nos hommages et nos félicitations .

Le secretaire de la rédaction.

CE QU'IL FAUT SAVOIR

On peut déshabituer les enfants de se ronger leurs ongles ou de sucer leur pouce en trempant, tous les jours, leurs doigts dans de la teinture de coloquinte ou dans une solution alcoolique de quinine. L'amertume de ces substances les dégoûte rapidement.

* * *

Mettez un morceau de sucre dans la théière en préparant le thé. Cela l'empêchera de tacher la nappe, si, par hasard, vous renversiez quelques gouttes de l'infusion.



LES FRANCO AMÉRICAINS



Par EDMOND TURCOTTE

En pratique, la nationalité d'un individu et celle sà laquelle il croit appartenir. Cet axiome politique tire sa force du fait surtout que de vastes agglomérations humaines sont en fusion en Amérique et que certaines conceptions périmées sur les éléments constitutifs d'une entité ethnique y ont trouvé des causes profondes de modification pendant le cours du demi-siècle dernier. Hors les questions d'ethnologie pure, on n'accorde plus l'importance de naguère à l'origine et à la langue d'un groupement humain quelconque. Les conditions anormales issues de cette forme de civilisation, sans précédent dans l'histoire des temps modernes, par laquelle les races les plus diverses se trouvent volontairement groupées sous l'hégémonie de Washington, n'offrent rien de plus curieux que les transformations observables dans les traits distinctifs et les caractéristiques traditionnelles de l'un quelconque de ces peuples, évoluant dans une ambiance babélique propre à la détérioration de tout organisme national.

L'un de ces groupes nationaux se rapproche intimement de nous par la communauté du sang et des origines. C'est donc à ce titre que ses destinées nous intéressent. Les fils des Canadiens-français expatriés aux Etats-Unis ont-ils toujours conscience de leur individualité ethnique? Etant donné l'état de transition dans lequel se trouve la génération actuelle des Franco-Américains, ce problème inquiétant pour nous demeure insoluble à moins qu'on ne l'aborde sous l'angle des généralités. Il est plus de deux millions d'individus de langue française disséminés par tous les Etats de l'Union américaine et le lien sentimental qui unit les diverses unités de ce groupe aux mères-patries québecoise et française est sujet à l'influence fort variable des circonstances et du milieu. Dans la plupart des cas, cette influence se distingue par son caractère éminemment pernicieux et dissolvant; on en constate l'action néfaste là même où une large concentration de nos forces ethniques amplifie nos moyens de résistance dans une proportion remarquable. Car s'il est vrai que devant une résistance cohésive, la désintégration prend une allure moins rapide, qu'elle agit d'une façon imperceptible presque, elle n'en progresse pas moins vers son aboutissement fatal avec une constance et une régularité qui semble vouloir défier toute action consciente pour l'enrayer.

De la fréquence des spasmes économiques que nous connûmes au siècle dernier découla un flot migrateur incessant du Canada français vers les Etats-Unis. Les industrie de la Nouvelle-Angleterre attirèrent la majeure partie de ceux qui fuyaient un sol inhospitalier pour lequel la plupart ont conservé jusqu'à nos jours d'invincibles rancœurs. Leur nombre, infime d'abord, s'accrut rapidement, autant par la rare fécondité de la race que par l'afflux de vagues migratoires successives. Des noyaux français se formèrent de-ci de-là, créés par l'instinct ou la nostalgie de ces exilés que désorientait l'ambiance cosmopolite d'une nouvelle terre promise sur laquelle se déversait chaque année le résidu de toutes les patries et de tous les climats. Groupé autour de leurs églises et de leurs écoles, en qui un atavisme séculaire reconnaissait les plus fidèles expressions de l'idée nationale, ils grandirent en nombre, en richesse et en influence.

Mais on n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers. Les années s'écoulèrent dans le vague espoir toujours fuyant et de plus en plus lointain, de revoir un jour le ciel canadien et de reprendre contact avec les pieux souvenirs et les tendres images du pays d'origine. L'attente vaine d'un soleil qui ne devait jamais luire, dégénéra en oubli, oubli lamentable et fatal, oubli fait de lassitude et de désenchantement. De nouvelles générations surgirent qui grandirent à l'écart de tout ce qui peut créer ou tend à conserver l'intimité d'un sentiment national. Dès ce moment, le fil des origines était rompu qu'aucun effort sérieux ne devait jamais tenter de renouer.

Les premiers indices d'aliénation nationale devinrent bientôt apparents. Avec la prospérité matérielle, l'enseignement supérieur et ses procédés subtils d'américanisation devinrent accessibles à la jeunesse franco-américaine. Le terrain était propice. Pour cette jeunesse, les Etats-Unis sont le pays natal qu'elle confond, non sans raison, avec l'idée de patrie. Dès l'orée de la vie active le jeune Franco-Américain est captivé par les influences du milieu. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il lit, tout ce qu'il entend est une apologie de *God's country*, le pays de Dieu. Les journaux et les sports, les théâtres, les salles de danse, le prestige personnel du Yankee, enfin toutes les moindres manifestations de la vie sociale le confirment dans sa foi en la supériorité américaine. Pour afficher son loyalisme et ne rien laisser deviner de sa tare originelle, il évite bientôt de parler français. Etre Américain — *hundred per cent American* — devient le titre de noblesse qu'il convoite le plus...

Nous ne sommes pas sans notre part sérieuse de responsabilités dans cet état de choses si apte à compromettre la réalisation ultime de nos idéals latins en Amérique. Malgré des causes diverses, indépendantes de notre action ou de notre volonté, il est certain que notre indolence naturelle, s'étayant de l'inertie ou de l'imprévoyance d'hommes politiques a courte vue, à contribué dans une trop large mesure à ce morcellement funeste de notre famille ethnique que fut l'émigration des nôtres vers le pays voisin. Avec une superbe insouciance, jamais nous n'avons fait le moindre effort pour corriger les conséquences du mot de Sir George-Etienne Cartier sur les Canadiens-français qui émigraient, injure que les Franco-Américains ne lui pardonneront jamais: "Laissez-les partir: c'est la canaille qui s'en va!"

Il incombe à la génération actuelle de remédier aux effets nocifs de cette politique d'anémie nationale créée ou tolérée par l'inertie des générations précédentes. Le mal a déjà poussé des racines profondes et l'urgence d'un palliatif s'impose. Mais les symptômes en sont nombreux et diversifiés et d'une analyse extrêmement difficile en raison de leur infinie complexité. Quel est celui qui peut saisir et fixer les états d'âme variés et contradictoires d'un peuple qui se cherche et qui s'ignore? qui tantôt s'affirme et tantôt se renie? qui aujourd'hui tressaille d'émotion devant quelque brusque ressouvenir du passé et qui demain, débordant de loyalisme et de renoncement, baise pieusement un drapeau qui est le symbole du plus imposant amalgame de nationalités que le monde ait connu depuis la chute de l'empire romain? Comment rendre les inquiétudes et les joies, les angoisses et les victoires de ces hom-

mes de notre race livrés aux hasards des circonstances et des choses, luttant avec des alternatives d'enthousiasme et d'affaissement moral, sans idéal clairement défini, sans but logique, voguant sans direction consciente ni organisée vers un inconnu national dont rien de par le passé ne fait présager de bon pour l'avenir?

Il faut avoir vécu dans l'un quelconque des grands centres industriels de la Nouvelle-Angleterre, où les nôtres se sont groupés de préférence, pour pouvoir refléter avec plus ou moins d'exactitude l'image intellectuelle des facteurs divers composant l'existence nationale des Franco-Américains, et pour effectuer une représentation fidèle des manifestations rapidement déclinantes de leur esprit français.

A différentes époques, certaines personnalités marquantes de chez-nous ont saisi l'occasion d'un voyage d'affaires ou d'une rapide tournée de conférences chez nos compatriotes d'outre-frontière pour exprimer leurs vues forcément superficielles sur la si confuse et si complexe conscience franco-américaine. On nous a dépeint la magnificence des édifices sacrés, l'apostolat des ecclésiastiques et l'attachement à la foi ancestrale de ces catholiques perdus en terre hostile ou neutre, comme si toute la vie d'un peuple se résumait dans les manifestations de sa vie religieuse. On a louangé avec raison cet esprit d'initiative et de progrès des Franco-Américains par lequel ils se vengent de Sir Georges-E Cartier qui n'a jamais pu comprendre que l'on puisse être pauvre et malheureux sans être à la fois ou une canaille ou un imbécile. On a appuyé sur leurs succès commerciaux, économiques et financiers, comme si la richesse matérielle d'un peuple pouvait être un indice certain de sa conservation ethnique. Mais rarement, si jamais, a-t-on abordé la question plus précise de la survivance française. Est-ce ignorance feinte ou réelle d'un danger existant, ou est-ce superstition vague et inquiète d'un problème que l'on ne se sent pas le courage de solutionner à l'encontre de ses intimes désirs et autour duquel on préfère instituer le silence?

D'importance primordiale pour nous, ce problème n'est pas de ceux que nous douvons ignorer. L'asphyxie lente qui menace toutes les manifestations de l'âme française sur le continent nord-américain nous fait un crime du moindre gaspillage de nos énergies nationales. Nous ne pouvons voir d'un œil bénin l'escamotage au profit du brouillamini américain de plus de la moitié des fils de la Nouvelle-France que le malheur, l'infortune, ou l'esprit d'aventures ont éloignés de leur sol d'origine. Pour ce qu'elle a coûté et coûte encore à nos femmes de sacrifices, de labeurs et de souffrances physiques, l'unique revanche des berceaux n'a pour nous rien d'une victoire non mitigée. A plus forte raison ne devrons-nous jamais consentir à sacrifier par une coupable indifférence l'humble avantage numérique qu'elle procure en nous désintéressant d'un million et demi de Franco-Américains chez qui la rupture des derniers liens intellectuels et sentimentaux qui les rattachent à nous, consommera bientôt l'œuvre commencée par la séparation politique.

Que nous devions lutter ne fait aucun doute. Mais de notre succès aucune certitude n'est possible. Les Franco-Américains roulent sur une pente où il est d'autant plus difficile de les arrêter qu'elle conduit vers le progrès. Pour façonner à notre peuple une conscience nationale, nous nous reposons depuis longtemps sur des formules désuètes auxquelles la démocratie moderne refuse toute signification. Notre patriotisme a perdu tout contact avec l'âme des foules; il s'est fossilisé dans un traditionalisme qui détonne étrangement dans notre siècle terre-à-terre. Mais l'exil a transformé le Franco-Américain. Il s'est fait une conception du patriotisme plus en harmonie avec les idéals politiques et sociaux de son siècle et de son pays d'adoption. Il est aujourd'hui imprégné de ce modernisme exubérant qui distingue la nation américaine d'entre tous les peuples de la terre. Le pragmatisme du Yankec domine son esprit et ses actes à un degré qu'il ne réalise pas toujours lui-même. Les appels au passé, à la tradition, à la gloire rustique des ancêtres sont autant de verbiage sonore et creux sans signification pour lui et c'est faire fausse route que d'ignorer son critérium des valeurs intellectuelles et sa façon d'envisager certains problèmes d'éthique sociale.

La civilisation américaine ne connaît pas la stagnation des sociétés révolues: elle est en perpétuel devenir. Un grand nombre des innovations sociales les plus recommandables ont leur source au pays voisin et sont le résultat d'un empirisme que les Franco-Américains se sont vite assimilé. Cette philosophie basée sur l'expérience, nous devrions la faire nôtre dans nos efforts pour reconquérir la confiance d'âmes-sœurs aliénées par une divergence croissante de mentalité. Pour ramener le Franco-Américain à ses origines, il faut lui en inspirer une fierté basée sur des raisons tangibles et solides; il faut que toute une série de faits matériels le convainquent de la supériorité française.

Tout gouvernement, tout grand corps public qui méprise ou ignore les aspirations de la démocratie moderne ne peut bénéficier de cette coopération générale des gouvernés qui est inséparable de l'idée de progrès. Car l'homme n'existe pas pour la société, mais bien la société pour l'homme. La démocratie est maîtresse de l'heure et elle néglige d'autant plus les problèmes politiques qu'elle tend plus fortement vers la réalisation des réformes sociales les plus urgentes. Un article de foi résume toute la doctrine nouvelle: le droit de chaque individu à la vie, à la liberté, et au bonheur. Sachons comprendre que l'avenir est au peuple qui le premier réalisera cet idéal, et puissions-nous réaliser cette noble vision en nous inspirant des enseignements du présent pour corriger les erreurs du passé. Ca-c'est à ce prix seulement que pourra s'opérer l'union de toutes les âmes françaises en Amérique.

EDMOND TURCOTTE.



Passant, tendez-nous la main, ayez pitié de deux orphelins.

Pour qu'on connaisse et pour qu'on lise la littérature française

Par RAOUL DE COMMYNES

Il existe un grand nombre de bonnes histoires de la littérature française. Celles de MM. Doumic, Lanson, Des Granges et Crouzet, encore que très diverses d'esprit et de mérites, sont des ouvrages bien faits et qu'il est difficile d'égaler. M. l'abbé Calvet vient de faire paraître à son tour un Manuel illustré d'histoire de la littérature française" et des "Morceaux choisis des auteurs français" (1).

M. Calvet est l'un des écclésiastiques de France les plus lettrés et les plus fins. Depuis longtemps professeur de littérature à Stanislas, il s'est fait connaître du monde des lettres par des ouvrages très intelligents sur St. Vincent de Paul, Mme de Sévigné, A. de Vigny et J. Aicard. Cette année, il a eu la suppléance de M. Georges Le Bidois, dans la chaire de littérature française à l'Université catholique de Paris. C'est assez dire qu'il possède toutes les garanties littéraires et morales qu'on peut exiger d'un éducateur.

Dans la pensée de l'auteur, cette nouvelle histoire littéraire s'adresse aux "élèves de 15 ans." Au risque de froisser la modestie de M. l'abbé Calvet, il est permis d'affirmer que cet ouvrage est fait aussi bien pour le grand public qui y trouvera, racontée en un style toujours agréable, une histoire de la littérature française très précise, très complète, et au courant des derniers travaux de la critique.

Destiné à l'enseignement, le "Manuel" de M. Calvet est, avant tout, pratique et pédagogique. Chaque chapitre est précédé d'un plan, qui est en même temps un résumé très clair de tout l'ensemble. Les paragraphes et les alinéas, multipliés à dessein, n'exposent chacun qu'une seule idée,—laquelle est écrite en caractères gras afin de se mieux graver dans l'œil, puis dans l'esprit, de l'élève ou du lecteur. A la fin de chaque chapitre se trouve une courte bibliographie, où les principales études critiques sont analysées en quelques mots.

Le recueil de "Morceaux choisis" sert d'explication et d'illustration au "Manuel d'histoire littéraire". Car l'histoire de la littérature n'est qu'un exercice vain et sophistique, si elle se compose d'une suite de jugements impersonnels sur des ouvrages que l'on n'a jamais ouverts. Rien n'est plus nécessaire que de lire les textes eux-mêmes. A quoi sert-il de connaître la date de naissance de Molière ou de Ronsard, si l'on ignore les "Sonnets à Marie" et si "le Misanthrope" reste lettre morte pour nous, — au même titre qu'une tragédie grecque ou qu'une épigraphe latine ? L'histoire littéraire apporte des faits, et, appuyés sur ces faits, des jugements. Seule la littérature proprement dite apporte les vraies explications à ces faits, les pièces justificatives de ces jugements. Le "Manuel" n'est donc rien s'il n'aide point à comprendre les textes mêmes des grands écrivains et surtout s'il n'engage pas à les lire. Le but suprême de l'éducation n'est-il pas "d'apprendre à apprendre", c'est-à-dire d'apprendre à lire, d'abord, — cet art si difficile, — et ensuite de former le goût, — cette perle si rare ? Les dates, les détails biographiques et bibliographiques sont des colifichets inutiles, lorsqu'ils sont détachés du corps qui leur donne leur consistance, du principe qui les vivifie.

Bien plus, les textes eux-mêmes sont des ossements inanimés et sans valeur si l'on ne les rompt avec soin pour en extraire l'âme, pour en sucer, comme dit Rabelais, "la substantifique moelle." Ceux que M. Calvet a choisis sont "les plus riches de substance, ceux qui dans une forme achevée, traitent les questions les plus humaines."

Nous sommes heureux de faire remarquer chez l'auteur ce double souci d'étudier, dans une oeuvre, la valeur esthétique et la valeur humaine, c'est-à-dire la valeur morale. Récemment, l'un des critiques français les plus délicats, sinon les plus connus, montrait combien la littérature de la France fut toujours "solide et forte de pensée, riche d'instructions sérieuses." Loin d'être une amuseuse stérile et parfois dangereuse (ainsi que trop d'étrangers le pensent), elle se révèle aux observateurs attentifs et impartiaux comme une éducatrice très avisée, comme une source de haute moralité. Le même critique étudiait les lettres françaises dans leurs différentes manifestations du sentiment de l'honneur (2); il en suivait l'influence et le reflet dans les eaux de ce grand fleuve abondant et fertile, depuis sa source aux hautes montagnes de l'épopée jusqu'aux derniers chefs-d'oeuvre. C'est un même souci qui anime M. Calvet. Replaçant d'abord la littérature dans le courant plus général de l'histoire et des arts (il consacre plusieurs chapitres aux Beaux-Arts), — il en vient à la considérer comme la plus belle manifestation de l'âme française. A cet effet, il nous montre dans l'idée religieuse le fil d'Ariane qui doit nous conduire à travers la grande floraison de nos œuvres littéraires: "Notre littérature, dit-il, est dominée par l'idée religieuse qu'elle élabore, qu'elle magnifie ou qu'elle combat. Il n'y a pas de mouvement littéraire chez nous, il n'y a pas d'écrivain important qui puisse être exactement compris si nous négligeons les points de vue religieux... Dégager la signification religieuse de notre littérature, c'est servir la vérité historique."

Rien n'a été épargné pour rendre attrayant ce "Manuel" d'histoire littéraire. Et d'abord on ne saurait attacher trop d'importance à la bonne tenue typographique d'un livre: un volume mal imprimé déplaît à première vue, rebute ou lasse le lecteur. Que dire, s'ils s'agit d'un livre scolaire, destiné à instruire de jeunes élèves ? La typographie du "Manuel" de M. Calvet a été très soignée. Des reproductions abondantes accompagnent le texte, qui égayent le lecteur tout en l'instruisant. N'est-ce pas la mise en pratique de la formule ancienne et toujours vraie: joindre l'utile à l'agréable ? — Les illustrations ont été choisies avec le plus grand souci documentaire, en même temps que le goût artistique le plus sûr. Chaque gravure, fac-simile d'estampe, ou photographie, est accompagné d'une courte légende explicative qui lui sert de cadre et lui donne, du même coup, la lumière dont il a besoin. Dans le chapitre sur Racine, par exemple,

(1). de Gigord, éditeur (Paris). En vente dans toutes les bonnes librairies de Montréal

(2). "L'Honneur au miroir de nos lettres," par Georges Le Bidois, Docteur ès-Lettres; Professeur de littérature française à l'Université catholique de Paris. (Garnier, éditeur).

nos yeux sont attirés d'abord par la séduisante figure du "Portrait du Musée de Langres", qui représente bien l'ardent auteur de Britannicus et de Phèdre. A l'ardeur de ce beau visage s'ajoute, il est vrai, un soupçon de cruauté, mais qui ne saurait justifier l'accusation que lui a portée un de ses descendants. (Racine est un "tigre féroce" a soutenu M. Masson-Forestier). Si nous passons quelques pages, nous voici en face d'un autre portrait du grand poète: "Jean Racine, de l'Académie Française." A voir ces traits encore beaux, mais empâtés, vous comprenez, vous devinez au moins que l'auteur de Phèdre a quitté le théâtre et ses dangers, et qu'il se consacrera désormais aux soins du ménage et à la gloire du roi-soleil dont il est devenu l'historiographe. Même, si vous savez lire surles visages, vous pressentez qu'il écrira bientôt, à l'usage des jeunes élèves de Madame de Maintenon, Esther et Athalie. — Ainsi ces deux portraits jettent de la lumière sur la vie, sur le caractère, sur l'œuvre elle-même de Racine. Celle-si se trouve éclairée à son tour par de nombreuses estampes du temps, qui satisfont à la fois nos besoins esthétiques et notre goût du document précis et authentique.

Les "Morceaux choisis", eux aussi, ont été composés avec la plus grande intelligence. On remarquera d'abord que M. Calvet n'a pas donné de nombreux extraits des écrivains du 17ème siècle; c'est qu'en effet les élèves de l'enseignement secondaire, en France, possèdent des "œuvres choisies" de chacun des grands auteurs classiques. Par contre, un tiers du volume exactement est consacré aux écrivains du 19ème siècle, qui sont moins abordables pour de jeunes élèves. Prenons encore un exemple pour mieux marquer la nouveauté et les mérites de ce recueil. Ouvrons au hasard... Michel de Montaigne. Une courte notice rappelle les circonstances où les "Essais" ont été composés et donne la raison du choix des textes. Une première division est consacrée à la vie et au caractère de Montaigne: nous lisons d'abord des pages sur son éducation, son amitié pour la Boétie, la description de sa "librairie", le portrait physique et moral que Montaigne fait de lui-même. Puis des extraits habilement rassemblés nous montrent ce que Montaigne pense de son propre livre, qu'il définit un tableau de "ses humeurs et opinions", "un livre consubstantiel à son auteur." Enfin dans une troisième partie, par une lente et sage progression, nous finissons par découvrir la pensée de Montaigne, sa philosophie de la nature, et ses idées sur l'éducation.

Rompu au difficile métier de professeur, M. l'abbé Calvet sait toute la difficulté de l'explication française, et que trop souvent elle dégénère en bavardage insupportable. Aussi insiste-t-il avec beaucoup de raison pour qu'on traite une page de français comme on fait d'un texte de Cicéron ou de Sophocle: à savoir, qu'il faut en analyser chaque phrase, étudier chaque membre de phrase, décortiquer chaque mot et le peser soigneusement. Alors, et alors seulement, on peut aborder le commentaire du texte, c'est-à-dire en faire ressortir la valeur artistique, philosophique et morale.

En vue de ce commentaire, qui est beaucoup plus difficile qu'on ne croit généralement, l'auteur des "Morceaux choisis" a fait suivre chaque extrait d'une série d'observations, qui sont à vrai dire des questions très fines et très suggestives. C'est un art très difficile que d'interroger un jeune esprit, que de lui faire "exprimer" ce qu'il contient à l'état diffus ou latent. La méthode qu'emploie M. Calvet est exactement celle que le grand professeur Socrate employait avec ses disciples du jardin d'Academos, et qu'il nommait "maïeutique", c'est-à-dire la science de faire accoucher les cerveaux, après les avoir habilement pressés de questions, faisant ressortir les difficultés du problème ou les contradictions du raisonnement, appuyant sur les points obscurs ou délicats du texte.

Cette incitation à la pensée et à la réflexion, — à laquelle l'auteur des "Morceaux choisis" voudrait que l'élève répondît par écrit, — est peut-être le fruit le plus précieux et l'innovation la plus intéressante de cet ouvrage, qui d'ailleurs, nous avons essayé de le montrer, se recommande par beaucoup d'autres mérites à l'attention et à l'estime de tous les amis des lettres françaises.

COMMYNES.

LE RÊVE DE LA JEUNE HURONNE

C'était au printemps de 1642; un gai soleil achevait de fondre les neiges immaculées sur les hauteurs du Mont-Royal. De joyeuses petites cascades égrenaient les diamants de leurs eaux transparentes; déjà, l'humble violette et le blanc muguet montraient leurs têtes parfumées.

Aux pieds de la montagne, dans la forêt vierge, étaient groupées les tentes d'une tribu huronne.

Dans l'une d'elles, plus grande que les autres, sur une peau d'ours blanc, était étendue la belle Pawnie, la fille adorée du vieux chef. Hélas! la pauvre enfant souffrait beaucoup. Elle avait eu le malheur de se fracturer une jambe, en courant sur ses raquettes. En vain toute la science des sorciers s'était épuisée, tout avait été essayé, depuis le charme des plantes miraculeuses, jusqu'aux tortures les plus barbares. Tout fut inutile. Le vieux chef voit avec désespoir s'anémier par la souffrance le corps déjà si délicat de son enfant.

Aujourd'hui un mouvement inaccoutumé emplit la tente. Il s'y tient un grand conseil. N'a-t-on pas vu hier au coucher du soleil, glisser sur le fleuve des barques étranges, montées par des hommes au Visage Pâle, qui contemplaient la Haute Montagne avec admiration?

De sa voix tranchante, le Chef donne ses ordres: "Que tous les hommes de la tribu se portent le long du fleuve avec arcs et flèches, et que l'on transperce le premier Visage Pâle qui ose mettre pied à terre."

— Père — dit tout à coup la douce voix de la jeune Huronne, — avant le départ de nos frères, permets-moi de te raconter l'étrange rêve que j'ai fait la nuit dernière. — "Je les voyais tous, père chéri, ces hommes extraordinaires, tu les avais laissé débarquer, ils s'approchaient de moi, leur voix était harmonieuse comme le vent d'été dans nos grands chênes; ils versaient des larmes de pitié en me voyant souffrir. L'un d'eux vêtu d'une longue robe noire, effleura mon pied brisé avec une grande croix, sur laquelle était étendu un pauvre blanc, bien malade, lui aussi, et, aussitôt je me sentis guérie!"

Le vieux chef réfléchit, longuement, douloureusement. Que va-t-i faire? Sacrifiera-t-il sa fière liberté à l'espérance de voir de nouveau follement bondir dans les bois sa douce Pawnie?

Deux larmes coulent sur ses joues, et d'une voix brisée: "Frères, laissez débarquer les Visages Pâles, le Grand Manitou le veut ainsi, puisque eux seuls peuvent guérir mon enfant."

Et c'est ainsi qu'à la prière d'une petite sauvage, les Français pri ent possession de Ville-Marie et de son Mont Royal.

MADAME X.

EXAGERATIONS ET IMPERFECTIONS

Par L. O. DAVID

On fait beaucoup depuis quelque temps l'éloge de nos qualités, de nos vertus, de la courtoisie, de la bienveillance, de l'esprit de conciliation, du bon sens et du jugement qui caractérisent notre population, de son respect de l'autorité et des institutions religieuses et nationales du pays. Malheureusement nous ne sommes pas parfaits, nous avons des défauts petits et grands dont nous n'aimons pas parler mais qu'il est bon de connaître et de signaler. Par exemple, on a raison de nous accuser de manquer d'esprit d'initiative et d'application, d'éviter tout travail qui demande un effort considérable, un travail long et ennuyeux, et de faire preuve d'indolence et d'indifférence à l'égard des choses utiles à notre développement intellectuel, de notre progrès matériel. On a aussi raison de nous reprocher de donner trop de temps à l'amusement et pas assez à la lecture, à l'étude, à la causerie sérieuse et instructive. Combien parmi nous emploient la plupart de leurs soirées à lire, à s'instruire par la lecture de livres sérieux? Autrefois, le soir, dans certaines familles, on faisait la lecture comme la prière en commun, et on s'efforçait de retenir les enfants à la maison en les amusant. Combien aujourd'hui se contentent de lire les nouvelles, les faits-divers publiés dans un journal et se hâtent d'aller au club ou au cinéma? Dans les villes spécialement, l'amusement, la récréation en famille sont peu appréciés. Le père d'un côté, la mère d'un autre, les enfants un peu partout, laissent les foyers vides au détriment plus ou moins de l'esprit familial, de nos mœurs et de nos saines et respectables traditions.

Il est certain que depuis quelques années nous méritons moins qu'autrefois ces reproches ainsi que l'attestent nos succès et nos progrès dans le domaine de l'instruction, dans le mouvement littéraire et artistique, dans les sphères du commerce, de l'industrie, de l'agriculture. Nous devons être fiers de ces progrès, fiers de la place honorable que notre province occupe dans la Confédération, de l'importance et du respect qu'elle acquiert de jour en jour.

Toutefois, pour le moment, je crois devoir me contenter de signaler certains petits défauts ou plutôt certaines exagérations qu'on trouve il est vrai, un peu partout, mais dont il est bon de se corriger autant que possible.

En voici quelques exemples:

Un homme est bon, on dit qu'il est bonace, débonnaire.

S'il est sévère, énergique, on dit qu'il est intransigeant.

S'il est économe, il passe pour mesquin, pour un avare.

S'il est généreux, on dit que c'est un panier percé.

S'il est riche on demande comment il s'est enrichi.

S'il est pauvre, on a une petite opinion de son intelligence.

Si on vante son imagination, son talent artistique ou littéraire, on dit: oui, c'est vrai, mais il manque de jugement.

S'il parle beaucoup, c'est un bavard

S'il parle peu, c'est qu'il a peu d'esprit.

S'il est dévot, c'est un rongeur de balustre.

S'il est religieux mais ennemi de la superstition, c'est un incrédule.

S'il exprime avec chaleur ses sentiments religieux ou patriotiques on dit que c'est un exalté.

S'il est réservé, froid et prudent, c'est un sceptique.

S'il est confrère, compagnon avec tout le monde on dira qu'il manque de dignité.

S'il dit du bien de tout le monde, on dit: c'est un flatteur si c'est un critique sévère, on dit: c'est un envieux.

S'il s'occupe avec ardeur des affaires publiques et d'œuvres nationales on dit: c'est par intérêt personnel; s'il ne s'en occupe pas, on dit: c'est un égoïste.

Si c'est un bel homme à l'air imposant, on dira: Est-il fier, orgueilleux!

Et la femme donc! elle n'échappe pas, elle non plus, à la critique exagérée.

Si elle est aimable pour tout le monde, on dit: elle est bien coquette.

Si elle est réservée, elle est prude.

Si elle cherche à se distraire, à s'amuser, si elle va dans le monde, on l'accuse de négliger sa famille: c'est une mondaine.

Si elle ne sort jamais et ne s'occupe que de son mari et de ses enfants, on dit: Oui, c'est vrai, c'est une excellente femme, c'est dommage qu'elle ne soit pas plus sociable.

Si elle est jolie, on dit: oui, c'est vrai, mais elle le sait trop.

Si elle est bonne, intelligente, on dira: mais c'est dommage qu'elle ne soit pas plus jolie.

Si on loue son visage, on dira que malheureusement elle n'a pas bonne mine.

Si on vante sa mine, quelqu'un, quelqu'une surtout, dira: c'est dommage qu'elle s'habille si mal.

Si elle s'habille richement, on dira qu'elle est extravagante, qu'elle ruine son mari. Si ses vêtements sont modestes, on dira qu'elle manque de goût.

Si elle est forte en chair, on dira qu'elle manque d'élégance; si elle est maigre, on dira: c'est dommage qu'elle soit si sèche, etc., etc.

J'avoue que cette exagération est souvent inoffensive, sans malice, inspirée uniquement par le besoin de parler et d'amuser les autres, qu'elle égratigne le prochain sans lui faire trop de mal. Mais que de fois aussi une parole imprudente, légère a eu des conséquences déplorables, lorsqu'elle touche à l'honneur du prochain! Que de fois une petite médisance recueillie, répétée, amplifiée et grossie par cent bouches devient une calomnie odieuse!

Comme je l'ai dit, la critique n'est pas particulière à notre population, on la trouve partout, chez tous les hommes. Elle est l'aliment le plus abondant des conversations dans les clubs, dans les réunions d'hommes, de femmes surtout. Les gens d'esprit en abusent parfois et ne peuvent résister au plaisir de décocher des traits qui blessent le prochain, leurs meilleurs amis souvent. "Ce plaisir m'a couté cher, me disait un homme d'esprit, il m'a fait des ennemis d'hommes que j'estimais."

De ce qui précède il faut conclure qu'il est, dans le domaine de la critique, des limites que la prudence et la charité défendent de franchir.

L. O. DAVID.

Je puis te dire, à bon escient, que la plus curieuse des femmes, si elle s'amuse de celui qui parle, n'estime que celui qui se tait. — *A. de Musset.*

DE TE FABULA NARRATUR

Par BATHILDE PASCAL

A vous, chères silencieuses, sœurs d'amour et de douleur, je dédie ce récit mélancolique.

Depuis une demi-heure, nous filions en pleine campagne. Devant nous s'étendaient, à perte de vue, les prés et les champs fraîchement labourés. Des buées légères montaient du sol. C'était un jour de printemps gris et terne, ressemblant étrangement à un jour d'automne. Rapide, notre train passait, dédaignant de s'arrêter aux humbles villages rencontrés sur son chemin. Et parce que nous les devinions à peine, parce que leurs maisons blotties autour de l'église nous paraissaient accueillantes, nous rêvions des bonheurs calmes qui devaient s'y abriter.

Devant ce beau spectacle, je compris le silence prolongé de mon voisin, l'élégant Pierre Mathieu, ami de la beauté, chercheur passionné de sensations. Cependant, je ne pus me retenir de lui demander:

— A quoi pensez-vous ainsi depuis une heure?

— A l'amour!... Eh oui! à l'amour!... Je songeais à tout le mal, à toute la souffrance, aux ravages que cause une passion sincère et violente. Je songeais surtout à ces âmes sensibles, romanesques, sentimentales, les seules d'ailleurs capables de souffrir et de faire souffrir. Je songeais aux sacrifices, à l'holocauste que fait d'elle-même une femme vraiment éprise; je songeais combien parfois son cœur doit être meurtri par l'homme inconstant et égoïste, et qu'il faut être tout indulgence, quand une femme trahie se venge et fait souffrir à son tour...

— Mais il me semble au contraire que, lorsqu'on aime, on devient meilleur, on voudrait faire rayonner un peu de son bonheur sur les êtres et les choses, on est tendre, on est généreux...?

— Oui, quand on est aimé.. Mais quand on se sent seul après des années d'intimité partagée, d'espoirs communs, alors la force de l'amour se change en haine, non contre celui qui n'a pas su être fidèle, mais contre tout ce qui nous sépare de lui. Dans un cas semblable, la femme du peuple peut tuer; d'autres, les meilleures, se résignent et finissent par oublier; mais celles qui ont donné leur cœur pour toujours et qui voient s'écrouler le bonheur qu'elles croyaient éternel, celles-là leur vengeance est souvent d'un raffinement cruel.

— La vengeance est mauvaise, elle laisse derrière elle un souvenir amer — qu'on efface difficilement.

— Vous avez raison, répartit Pierre Mathieu, mais s'il vous était donné de voir comme je l'ai vu moi-même... mais ce serait une trop longue histoire, et qui vous ennuierait...

— Pas le moins du monde, répondis-je. Le paysage et l'heure se prêtent également aux récits mélancoliques, et je sais que vous...

— Eh bien, voici la triste aventure dont j'ai été le témoin: elle vous paraîtra intéressante peut-être, et vous me direz à laquelle de mes héroïnes, vont vos sympathies, car elles sont deux à souffrir: Line et Marcelle. De cette dernière, qui est une de mes amies d'enfance, je connais le cœur, bon et pitoyable, l'entier dévouement à ceux qu'elle aime. Souvent elle m'a dit: "Je suis de la race des esclaves! — Quel malheur que j'aie un cœur!" — Pauvre Marcelle! Un jour elle fit la connaissance d'André Desrois, un sensible, pour qui la vie n'avait pas été bonne. Vous vous rappelez sans doute qu'à peine marié, il dut se séparer de sa jeune femme que l'on interna dans une maison de santé et depuis il promène dans le monde son âme inassouvie. Il ne fut pas trop malheureux jusqu'au jour où il rencontra Marcelle. Ils s'aimèrent. Parce qu'il était triste et parce qu'il implorait sa tendresse, Marcelle devint pour André, l'amie de toutes les heures; elle sacrifia ses plus belles années, ses plus légitimes espoirs de bonheur afin de rester la consolatrice de celui qu'elle aimait. On ne manqua pas de critiquer leur intimité, André n'étant pas libre après tout. Puis l'opinion se calma et finit par les oublier. Hélas! André, qui est un nerveux, un impulsif, un compliqué, se lassa vite de cette situation sans issue, où l'on ne pouvait espérer le bonheur complet qu'en souhaitant la mort d'une pauvre folle.

Il avait d'abord trouvé exquise cette douceur que lui apportait l'amour de sa petite amie, mais bientôt son cœur, ennemi de la sérénité, rechercha ailleurs les complications sentimentales dont il avait besoin, et, par un beau soir d'été, André sentit qu'il aimait de nouveau. Cette fois, c'était Line, la rêveuse et romanesque Line, qui l'attirait parce qu'il retrouvait en elle un peu de son âme inquiète. Malgré le côté sentimental de sa nature, Line a une grande qualité, une qualité privative si je puis m'exprimer ainsi, car, à cause de cette qualité, elle ignorera toujours les grandes joies et les grandes douleurs: elle est pratique, trop pratique pour jamais céder à son cœur. Mais parce qu'elle est romanesque, elle se glorifie de ses victoires sur elle-même et se complait dans la souffrance. Après des scènes que nous pouvons imaginer déchirantes, Line se sépara d'André qu'elle n'avait pas le droit d'aimer.

— J'approuve Line entièrement, interrompis-je. C'était très franc, très droit ce qu'elle faisait là.

— Je le trouve aussi; mais, en le rendant désespéré, elle augmenta l'amour d'André...

— Votre André me parait un pauvre personnage; j'ai peu d'estime pour les hommes qui font bon marché des sentiments d'une jeune fille. D'ailleurs je le connais et je sais que, malgré sa séduction, c'est un être autoritaire et égoïste, prenant plaisir à tourmenter ceux qui l'entourent. Marcelle à dû certainement souffrir de tout cela avant le jour de l'abandon, et je ne m'étonne plus que vous la classiez parmi les grandes amoureuses.

— Et, cela, continua Mathieu, non seulement par la grandeur et la fidélité du sentiment, mais aussi par sa violence. Je tremblais que Marcelle ne fit quelque coup d'éclat. Aussi lorsque mes amis Témiers m'invitèrent à dîner, m'empressai-je d'accepter. J'étais sûr d'y rencontrer Line et Marcelle. J'étais curieux de voir ensemble ces deux femmes qui s'aimaient autrefois, mais dont la vie avait fait deux ennemies... Quand j'entrai, elles causaient le plus naturellement du monde. Si la voix de Marcelle vibrait d'une façon un peu âpre, rien d'autre ne trahissait son chagrin. Quant à Line, elle était très calme. Parce que c'était son devoir, elle s'était éloignée d'André; son caractère pratique lui rendait la tâche assez facile et son mysticisme l'aidait à se consoler. C'est ainsi, du moins, que je m'expliquai son sourire mélancolique. Ce soir-là, elles étaient toutes deux vêtues de dentelle noire: elles m'apparurent comme deux sœurs, sœurs d'amour et de douleur. Un large ruban de soie jaune entourait la taille souple de Line. Marcelle avait une ceinture pareille, mais d'un bleu doux et nostalgique qui faisait paraître plus grand le cerne de ses yeux. Le dîner se passa sans incident; la conversation fut spirituelle, enjouée.

Cécile Témiers s'entend admirablement à créer une atmosphère de grâce artistique, qui fait qu'on ne s'ennuie jamais chez elle. Au salon, où le café nous fut servi, Line se mit au piano — suivant sa coutume, tantôt jouant des pièces de grands maîtres, tantôt accompagnant l'harmonieuse voix de

Marcelle qui disait des vers. Seuls, le reflet des bûches et la lueur des bougies éclairaient la pièce aux sombres tentures violettes, sur lesquelles le visage pâli de Marcelle se détachait, émouvant de douleur contenue... De temps à autre nous causions. Imprudemment, l'un de nous mit la conversation sur l'amour. — Ce fut le moment tragique de cette soirée... Marcelle disait: "Les hommes ne savent pas aimer, ils sont avant tout jaloux de revivre les mêmes sensations; ils veulent que leur vie intérieure, que la vie du cœur, ressemble à leur vie physique et ce qu'ils recherchent dans un amour nouveau, ce sont les frissons des premiers aveux, la douceur du désir inassouvi, la minute inoubliable qui réunit deux êtres. Ils sont épris de l'amour et non de la femme. Et si un jour ils ont trouvé du bonheur dans les longues promenades avec la première Aimée, il leur faudra les refaire avec la seconde et la troisième..." "Cela prouve tout simplement qu'ils aiment la promenade," — dit en souriant la sage Luce Témiers... Mais, grave, Marcelle continuait: "Non, Luce, je ne crois pas que, si vous changiez d'amour, vous voudriez revivre le bonheur aux mêmes endroits, car ces endroits se peupleraient de doux fantômes. Votre cœur fidèle qui n'aurait pas oublié le passé en craindrait peut-être le souvenir."

J'écoutais Marcelle et je me demandais où elle en voulait arriver. Avertie par l'instinct féminin qui ne trompe jamais, Line un peu plus fiévreusement promenait sur le clavier ses mains nerveuses. Parfois elle s'arrêtait; alors, seule, nous entendions la voix émue de Marcelle et quand cette voix faisait trop mal à l'amoureuse blessée, elle jouait de nouveau pour ne plus l'entendre. C'était alors les pages les plus désespérées du grand Chopin qui berçaient la souffrance de Marcelle. Pour moi qui savais le secret de ces petites filles, ce secret qu'elles ne s'étaient pas encore avoué l'une à l'autre, pour moi, cette douleur ainsi criée me navrait...

— "Oui, disait encore Marcelle, je pourrais vous donner bien des exemples de cet égoïsme inconscient de l'homme. Ainsi, une de mes amies, depuis cinq ans, aime d'un amour passionné un homme de qui tout la sépare. Pour lui donner un peu de bonheur, elle s'est attiré tous les blâmes, elle a négligé ses amis, ses relations, ses devoirs même. Et cet homme, après l'avoir suppliée de ne pas l'abandonner, s'est bientôt lassé de son amour. Il aime ailleurs... Ah!... Je sais... Cela arrive tous les jours. L'amour humain n'est pas éternel. On n'est pas maître de son cœur! C'est vrai, tout cela... Mais pourquoi avoir pris pour confidente, l'amie tendre, pourquoi venir lui parler de son chagrin, lui demander la consolation, augmenter sa souffrance en lui répétant qu'elle n'est plus aimée? Celle qui a connu les joies initiales revoit alors son ami tel qu'il était à ce moment là seulement, c'est pour une autre qu'il pleure. "Ah! lui dit-il, dimanche j'ai erré dans les bois en redisant aux échos un nom chéri." La belle affaire!... Cinq ans plus tôt, tandis qu'elle résistait à son amour, il disait la même chose d'elle-même. Cinq ans plus tôt, il venait au théâtre pendant qu'elle s'y trouvait afin d'admirer de loin son profil pur, et maintenant c'est pour l'autre qu'il y va... Cinq ans plus tôt il se trouvait comme par hasard sur son chemin pour le plaisir de la saluer et de la voir sourire, émue... Cinq ans plus tôt, c'est à elle qu'il disait doucement: "Ma chérie!" — et c'est pour elle qu'il se faisait humble, petit, suppliant. L'autre soir, en lui donnant la main, il lui a dit: "Vous avez toute ma tendresse, mon amour est à celle à qui je l'ai juré." — Il oubliait qu'il lui avait fait le même serment il y a cinq ans... La voix s'éteignit doucement et je n'entendis pas les derniers mots couverts par un accord si vibrant et si douloureux que je me demande si ce n'était pas plutôt un sanglot de Line... Voilà la vengeance de Marcelle; elle avait raconté les faits tels qu'ils s'étaient passés. Par cet aveu, elle avait enlevé à son amie devenue rivale, le souvenir où son âme mystique se complaisait, la croyance d'avoir été la seule aimée et l'illusion de l'avoir été autrement. N'est-ce pas d'une cruauté raffinée? — Cependant cette vengeance ne suffira pas à donner le calme à Marcelle... Elle restera la plus malheureuse ne croyez-vous pas?

—Non, elle est la plus heureuse! et si Line a souffert ce n'est pas parce que ses beaux souvenirs sont gâtés, une femme croit facilement à l'amour qu'elle inspire. Savez-vous ce qui lui a fait le plus de mal dans cette confidence? c'est de savoir qu'André est revenu à Marcelle, demander la paix et la douceur. Comme il faut qu'un homme soit sûr de la tendresse d'une femme pour lui faire appel dans une telle circonstance! Comme cet amour de votre amie Marcelle a dû être profond et désintéressé! Quel entier sacrifice elle a dû faire de son cœur! De quelle fidélité n'a-t-elle pas donné les preuves, pour que l'ami revienne à elle comme le petit enfant blessé revient à sa mère pour être consolé!... C'est cruel, mais c'est très beau et très rare... Malgré tout j'envie Marcelle...

De nouveau, le silence retomba entre nous. Le train filait toujours, rapide, inconscient; la nuit s'avançait... Vers l'ouest, à l'horizon, la ligne bleue du ciel était coupée d'un nuage mauve et or: — Regardez, dis-je à Pierre, ce ciel sombre et cette clarté, au fond. Elle représente à mes yeux le grand amour de Marcelle. Votre ami André a plus de bonheur qu'il ne mérite puisque sa vie en est illuminée...

BATHILDE PASCAL.



—La couturière m'a dit qu'avec cette robe courte on me prendrait pour un bébé.

— Mais oui tu as tout à fait l'air d'être retombée en enfance!



LIVRES ET REVUES



Par LOUIS CLAUDE

M. Jean des Cognets, — jeune critique de grand talent qui s'est fait connaître en France par une intéressante étude sur la vie intime de Lamartine, — vient de raconter dans un beau livre édité chez Bloud et Gay la vie de son ami *Amédée Guiard.* C'est un pieux hommage rendu à la France, aux lettres et à l'amitié: car Amédée Guiard fut tout ensemble un professeur catholique de grand avenir et un héros français.

Rien n'est plus banal en apparence que l'histoire de cette vie humble du jeune Guiard. Mais, commencée dans le calme de la province, elle va trouver son épanouissement suprême dans le fracas des armes, et son auréole dans la mort glorieuse au champ d'honneur. — Fils de boulanger, comme le bon poète J. Gasquet, qui vient aussi de disparaître, Guiard s'éleva jusqu'à la carrière universitaire, par une thèse brillante sur Victor Hugo. Désormais, il devait consacrer toute sa vie à l'enseignement, ou mieux à l'apostolat, qu'il considérait comme un absolu devoir moral.

Enrôlé dès le début dans les rangs du *"Sillon"*, il combattit aux côtés de Sangnier, d'Henry du Roure et de Robert Vigier. (Il eut la grande douleur de voir tomber ces derniers, au cours de la guerre qui devait l'engloutir lui-même!) Dans cette œuvre sociale et catholique que le pape devait condamner plus tard, — il voyait non pas une machine de combat, mais une sorte de chevalerie populaire, un ordre religieux pour l'œuvre de paix, par le moyen de la persuasion et de l'exemple. — Aussi bien, Guiard n'était-il rien moins que militariste. Il écrivait en 1910: "Non, mon Dieu, je n'ai pas la haine du Prussien... je ne veux pas me laisser aller au désir de la revanche..."

Voici la guerre. Tout éloigné qu'il soit du militarisme, il accepte cette formidable épreuve qui va lui offrir des occasions d'apostolat, et en laquelle il pense trouver un merveilleux levain pour ses vertus chrétiennes. — Au front, parmi la boue de la tranchée, il cherche d'abord à rendre meilleurs ses camarades, ses subordonnés. Mais il veut aussi agir sur soi-même, dans le sens d'une plus grande abnégation et d'une perfection plus achevée.

Cette retraite spirituelle ne dure malheureusement pas longtemps. Le 28 septembre 1915, deux mois après son arrivée au front, il trouve une mort glorieuse à Neuville-Saint-Vaast.

* * *

La librairie Bloud a publié, il y a quelques années, le *"Carnet intime de guerre"* d'Amédée Guiard. Ces notes, prises au jour le jour à la lueur d'une faible bougie dans les profondeurs obscures des gourbis, et sous la constante menace des obus, sont remarquables de foi religieuse et d'élévation. Dans la préface qu'il a consacrée à ce petit volume, Maurice Barrès déclare qu'il contient "des pages immortelles, propres à donner la mesure de la grandeur française dans cette guerre".

"Le courage, écrit-il ailleurs, ne consiste pas dans l'élan enthousiaste sous les balles, mais dans le don volontaire de sa vie au moment du danger nettement senti, et contre lequel la nature répugne". Le courage, pourrions-nous ajouter, c'est d'avoir la force de cœur et d'esprit au milieu des pires épreuves physiques et morales, d'écrire des méditations spirituelles dignes des plus grands mystiques, de commenter les fêtes du jour, le sens profond de l'Assomption ou de la Nativité de la Vierge, et de prendre prétexte des menus évènements de la vie de tranchée pour aborder les plus hautes questions religieuses et métaphysiques.

Guiard a eu ce courage; et il a eu cet autre courage d'offrir sa vie en holocauste sur l'autel de la Patrie. Il fut à la fois un héros et un saint. Il faut lire ce testament d'un grand soldat catholique: le patriotisme et la foi y trouvent également leur satisfaction.

* * *

Une petite brochure consacrée à deux autres jeunes héros français nous arrive encore de la même librairie. M. de la Gorce, de l'Académie française a écrit la biographie des deux frères *André et Pierre de Gailhard-Bancel* André était jésuite avant la guerre; son frère avait embrassé la carrière de l'agriculture, après être passé par Grignon. Il promettait de faire un député modèle. La guerre les réunit de nouveau, à la même compagnie d'infanterie. Un même dévouement les anime. Il faut voir Pierre, le lieutenant, au cours d'une marche de 60 kilomètres, porter alternativement les sacs des hommes fatigués. Dans quelle armée trouve-t-on de pareilles choses? — Ils trouvèrent, le même jour, une mort glorieuse en terre lorraine. L'historien termine cette sorte d'oraison funèbre en rappelant l'Evangile des Béatitudes, et que, parmi les promesses de Jésus, il n'en sait aucune qui ne s'applique littéralement à ces deux morts bien-aimés qui ont porté dans leur cœur le double amour de Dieu et de la patrie.

Nous recevons de la librairie Bloud les *"Pages religieuses"* de Paul Thureau Dangin.

Thureau-Dangin, on se le rappelle, est l'historien de la Monarchie de juillet. Les chapitres consacrés à l'histoire religieuse et à la diplomatie de cette période sont et resteront des morceaux de maître. Descendant plus intimement sur le terrain du fait religieux, Thureau-Dangin a étudié la conscience des grands catholiques anglais, Manning et Newman, et celle de Bernardin de Sienne.

Ce livre posthume est un recueil d'articles qui sont tous consacrés à la question religeuse. Ils ont paru dans "Le Français" vers 1875, ou plus récemment, dans le très vivant "Correspondant". — Le livre s'ouvre par de ces profondes études de psychologie et d'histoire religieuse, où Thureau-Dangin retrace tour à tour le portrait des papes de la fin du siècle ou des grandes figures de la France catholique: Montalembert, Mgr d'Hulst. Dans une seconde partie, plus technique et aride, l'historien s'est occupé de controverses sur le gallicanisme, le concile de 1869 et la séparation de l'Eglise et de l'Etat. — Chacun voudra lire ce beau volume des "Pages religieuses".

* * *

Monsieur Maurice d'Hartoy nous envoie très aimablement son dernier volume, *"P G" Révélations d'après guerre.* Chacun sait que ces deux initiales désignaient les prisonniers de guerre allemands. "Il nous a été donné, dit-il dans sa préface de suivre pas à pas l'aventure d'un soldat allemand dès son arrivée sur le front occidental jusqu'à la fin de sa captivité", et c'est ce récit que publie aujourd'hui l'ancien combattant redevenu écrivain.

M. d'Hartoy s'est fait connaître par des chroniques très fines dans les journaux parisiens. Il excelle dans le genre difficile du "billet". Et c'est sans doute la raison pourquoi "les longs ouvrages lui font peur", comme au grand fabuliste français. L'aventure qu'il rapporte est assez lente au début. Mais l'intérêt croît beaucoup vers la fin. Nous nous demandons avec anxiété si Otto Kasper, membre du Reichstag et prisonnier en France (P. G.), par surcroît espion et suborneur, — comme tout soldat allemand qui se respecte —, ne va pas réussir, grâce à l'inconsciente complicité de Mademoiselle Doumer, à faire sauter la grande fabrique de munitions Doumer, et à s'évader par la même occasion...

Ceux qui nous font honneur....

Le 14 juillet, le commandant Ruffi de Pontevès de Gevaudan remettait la Croix de la Légion d'honneur à trois des nôtres qui se sont illustrés dans la grande guerre.



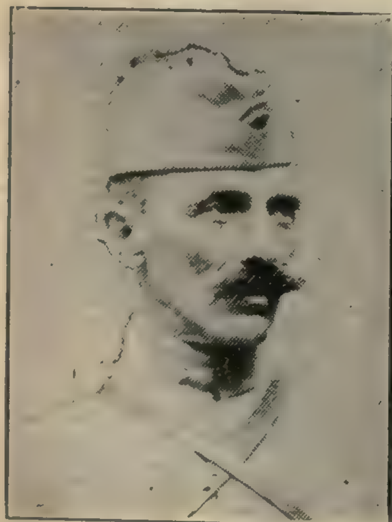
Le Lt-Colonel JEAN DECARIE, Chevalier de la Légion d'honneur



Le Major OLIVAR ASSELIN, Chevalier de la Légion d'honneur



Le Lt-Colonel CHABALLE, commandant du régiment Chateauguay, Chevalier de la Légion d'honneur.



Le Capitaine LEFEBVRE du PREY, Chevalier de la Légion d'honneur, président de l'Union National Française, qui a présidé les fêtes françaises du 14 juillet.



M. VICTOR MORIN, président de la Section Française de l'Association des Auteurs Canadiens, qui vient de présider avec tant de dignité et de tact, le Congrès de l'Association Saint Jean Baptiste, dont il est le distingué président.



M. JEAN CHARBONNEAU, auteur des "Influences françaises" oeuvre à laquelle l'Académie Française vient de décerner un prix d'honneur.

La France et nous....

La "Ville d'Ys" à Montréal pendant les dernières fêtes françaises



M. MARCEL DE VERNEUIL,
CONSUL DE FRANCE, GÉRANT DU CONSULAT GÉNÉRAL DU CANADA, PRÉSIDENT D'HONNEUR DES FÊTES FRANÇAISES DU 14 JUILLET.



LE COMMANDANT
RUFFI DE PONTEVÈS DE GÉVAUDAN
DE LA "VILLE D'YS" INVITÉ AVEC SES OFFICIERS, COMME HÔTES D'HONNEUR DES FÊTES FRANÇAISES DU 14 JUILLET.



LES OFFICIERS DE LA "VILLE D'YS"

1.—Le Commandant Ruffi de Pontevès de Gévaudan,
2.—Le Capitaine Le Bunetel, officier en second,
3.—Le Docteur Loyer,
4.—L'Enseigne Alfred Vaillant,
5.—Le Commissaire Robert Le Divellec,
6.—Le Capitaine Paul Tiébaut,
7.—L'Enseigne Michel Noel,—
8.—Le Capitaine Graziani,
9.—L'Enseigne Gaston de Maupeou,
10.—L'Enseigne Janson,
11.—L'Enseigne Loyer,

Pendant leur séjour dans la Métropole Canadienne, les vaillants marins de la France ont conquis de solides amitiés, et contribué puissamment à la meilleure propagande française.

★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★

Le Cinéma

Par

Jean Hardy

★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★

Pauline Frederic

Nous avons le plaisir de présenter aujourd'hui à nos lecteurs, l'une des artistes les plus réputées du cinéma Pauline Frédéric que nos lecteurs ont sans doute souventes fois admirée et applaudie. Cette artiste a de nombreux films à son crédit, et toujours la distinction de son jeu, la force de son action, la puissance de son expression donnent au plus haut point la sensation d'une page de vie, vécue dans tous ses détails, ses rigueurs et ses joies. Pauline Frédéric est à notre avis, l'une des reines du film, et elle donne entièrement, ce que bien peu de ses émules obtiennent, l'absolue conviction de la vie, qu'elle s'exprime par des sourires ou par des larmes. Très élégante, jamais elle n'accuse la note fausse qui nous frappe si souvent dans le cinéma américain. Elle garde à ses productions, la note essentiellement juste et distinguée qui nous la fait apprécier entre toutes ses camarades, comme une artiste d'une belle probité, d'une rare intelligence et d'une culture raffinée. Nous voyons souvent cette artiste de haute valeur et de réputation mondiale apparaître sur le rideau des cinémas qui se nomment: Le Passe-Temps, l'Ouimetoscope, le Canadien Français, le National, l'Arcade et l'Electra, où les directeurs préparent toujours des programmes intéressants et agréables.

JEAN HARDY.

LE PÉCHÉ DE MADELEINE

Par Mme. E. CARO

I

La première fois que je vis Robert Wall, ce fut un soir du mois de décembre. Il était environ sept heures: ma cousine et moi, blotties sous les rideaux de la fenêtre, nous regardions avec impatience tomber la neige, qui ensevelissait sans bruit la cour de l'hôtel.

J'avais vingt-deux ans, et Louise dix-sept. Elle était vêtue, — je la vois encore, — d'une robe de soie d'un rose pâle; ses épaules délicates et sa jolie tête blonde sortaient de cette robe comme un lis blanc d'un bouquet de roses. Elle était bien charmante, et je le lui disais: alors elle courait en riant s'admirer dans la glace, puis elle revenait, et, appuyant son visage contre les vitres, "il ne viendra pas," disait-elle avec un soupir.

Pour tromper son ennui, je lui parlais du bonheur qui l'attendait, de ses toilettes, de la vie de plaisir qu'elle pourrait mener après son mariage; mais elle m'écoutait à peine. — S'il allait ne pas me plaire! disait-elle; songe donc, Madeleine, nous sommes presque mariés déjà, et nous ne nous connaissons pas. — Tout à coup elle tressaillit. — Le voici, s'écria-t-elle; c'est lui, c'est Robert!

La porte cochère venait de s'ouvrir lourdement; une voiture entra dans la cour et s'arrêta au perron, juste au-dessous de nos fenêtres. Un homme descendit rapidement; mais la marquise qui protégeait le perron nous empêcha de le voir. Une rougeur fugitive éclairait le visage ordinairement pâle de Louise. — Je n'ose pas descendre, murmura-t-elle d'une voix émue: dire que c'est ma destinée qui est là, sous les traits de cet homme, et que dans un instant je vais le voir face à face!

— Que crains-tu? lui répondis-je: n'es-tu pas libre?

Pourtant je tremblais comme elle. Le mariage de Louise et de Robert Wall, résolu depuis si longtemps, annoncé à demi-voix à tous nos amis, avait à mes yeux l'autorité d'un fait accompli, et cependant Louise et Robert ne s'étaient jamais vus. Leurs pères, amis d'enfance et associés au début de leur carrière, avaient ensemble commencé leur fortune. Plus tard, à la suite de quelques revers, ils s'étaient séparés sans que leur amitié en ressentit nulle atteinte. M. Wall était allé s'établir à New-York avec son fils, alors âgé de quatre ans. Mon oncle resté en France, lui rendit à plusieurs reprises, et malgré la distance, quelques-uns de ces services qu'une âme élevée ne saurait oublier. La naissance de Louise, qui coûta la vie à sa mère, créa entre mon oncle et M. Wall, veuf lui-même depuis quelques années, un nouveau lien, puissant et douloureux. La petite orpheline fut dès son premier jour, dans la pensée de ces deux hommes, la compagne prédestinée de Robert, et ce mariage, qui devait fondre en une seule famille ces deux vies si pareillement éprouvées, devint leur rêve, le but unique de leurs efforts.

Les affaires toujours embarrassées de M. Wall le retinrent loin de France pendant de longues années, et lorsqu'enfin il se croyait libre de partir, la mort le surprit. Robert, obligé de faire face aux difficultés de cette lourde succession, dut rester plusieurs mois encore seul à New-York; mais dès que les obstacles furent aplanis, sa première pensée fut pour la France, pour cette famille inconnue qui l'attendait avec impatience.

Louise, habituée à entendre chaque jour parler de Robert, s'était insensiblement attaché à lui par tant de liens subtils et forts, qu'elle se fût sentie malheureuse et comme dépossédée de son bonheur, si on lui eût annoncé que ce mariage était impossible. Et pourtant une angoisse soudaine s'emparait d'elle au moment de voir Robert. — Qu'allait-il rester de ce cher idéal? Ce jeune homme, qui l'attendait tout près de là, était-il bien tel qu'elle l'avait rêvé? Elle était libre encore, il est vrai; mais cette liberté, pouvait-elle en user? Avait-elle réellement le pouvoir de répudier tout à coup tant de songes et d'espoir qui formaient la trame même de sa vie? Elle sentait confusément, je sentais comme elle, que sa destinée lui avait échappé à son insu, et qu'il était bien tard pour tenter de la reprendre.

Je l'aimais tendrement. Il y avait dix ans et plus que nous vivions comme deux sœurs, depuis le jour où j'avais été recueillie, orpheline et pauvre, par la pitié de mon oncle. Aucune des pensées de Louise ne m'était étrangère, et mon cœur battait de la même émotion que le sien. Nous nous regardions sans parler. — Allons, dit-elle enfin, autant tout de suite que plus tard. — Elle me prit la main, et nous descendîmes lentement. Elle s'arrêta néanmoins, hésitante encore, sur le seuil du petit salon où quelques parents et quelques vieux amis se trouvaient réunis: mais j'écartai la portière et la poussai en avant.

Robert Wall était devant nous, debout au coin de la cheminée et un peu penché vers mon oncle. Il ne me sembla point au premier coup d'œil qu'il fut beau, et pourtant cette figure irrégulière me frappa par un caractère de volonté et de force. Mon oncle le présenta à sa fille, et ils causèrent tous trois. Je ne crois pas que le regard de Robert se soit arrêté sur moi une seule minute pendant la soirée; je pus donc l'examiner à l'aise. Il avait une taille moyenne, souple et nerveuse, l'air un peu hautain; mais par moments quelque chose de tendre et de velouté voilait tout à coup l'éclat de ses yeux. Son sourire aussi avait une douceur particulière et imprévue qui lui donnait beaucoup de charme. Mon oncle l'interrogea sur sa vie aux Etats-Unis, et il répondit avec cet accent de sincérité scrupuleuse qui inspire la confiance. Il raconta en termes simples et pourtant pittoresques plusieurs aventures qui lui étaient personnelles, les unes burlesques, les autres sanglantes, toutes de nature à nous donner une idée exacte de ces mœurs étranges où la force individuelle vaut souvent mieux que le droit, et où chacun lutte seul, à ses risques et périls, au milieu de cette mêlée d'hommes et d'intérêts confus. Un trait qui me frappait en lui, c'était son indifférence, son mépris même pour la vie humaine. Jeté dès l'enfance au milieu de ces combats sans merci où l'égoïsme le plus féroce n'est souvent que l'instinct de la conservation surexcité par le péril, il s'était habitué à ne craindre la mort ni pour lui ni pour les autres; c'était un enjeu, rien de plus.

Certes Robert Wall tombant inopinément dans notre salon parisien était bien le contraire du banal; sans avoir rien d'excentrique, sans viser à l'effet, il y avait en lui une étrangeté piquante, une saveur à demi sauvage qui éveillait l'intérêt. Parfois, au récit d'une épisode de sa vie passée, ses yeux s'illuminaient tout à coup, un pli profond se creusait entre les sourcils, et l'on sentait que d'ardentes passions se cachaient sous la calme gravité de ce visage. Je me tournais alors instinctivement vers Louise, et je pensais malgré moi qu'elle était bien frêle pour marcher dans la vie d'un pas égal à celui de ce jeune homme. Je me l'étais figuré tout autrement, moins robuste, moins résolu, plus semblable à Louise, qui était la grâce même et la faiblesse. Que de fois Louise et moi nous nous étions dépeint mutuellement Robert! Les lettres de M. Wall, toutes triomphantes d'orgueil paternel, avaient fourni plusieurs traits de ce portait idéal; mais notre jeune imagination l'avait complété, ou plutôt refait à sa fantaisie. Aussi avec quelle curiosité je l'observais ce premier soir!

Il était assis près de Louise, et je souriais involontairement à voir comme celle-ci m'oubliait vite en l'écoutant. Qu'avait-elle besoin de moi en effet? C'est à cette heure que se place le premier sentiment vif de mon isolement dans la vie, de ma profonde inutilité dans l'avenir. Jusqu'alors ma reconnaissance pour mon oncle, ma tendresse pour Louise, avaient rempli tout mon cœur: il ne me semblait pas qu'il pût admettre une affection nouvelle; mais à l'aspect de ce jeune bonheur naissant à mes côtés une inquiétude étrange s'empara de moi. Appuyé sur le fauteuil de mon oncle, je suivais d'un œil distrait la silencieuse partie de whist; je regardais tomber une à une les cartes que les

joueurs ramassaient sans bruit, et j'écoutais les murmures des voix de Louise et de Robert, qui se confondaient ou se répondaient. Que pouvaient-ils se dire?

Un temps bien long s'écoula ainsi; puis, mon oncle m'ayant prié de chanter, je me levai avec empressement, heureuse d'échapper ainsi à mon inexplicable ennui, et ouvrant un cahier au hasard, je tombai sur un fragment d'*Alceste*. Je ne sais quelle émotion puissante, quelles facultés endormies s'éveillèrent alors au souffle du génie de Gluck dans mon âme troublée de pressentiments; je trouvai, pour rendre les immortels sanglots d'Alceste, des accents que je ne me connaissais pas, et les larmes me gagnaient, lorsque, levant par hasard les yeux vers la glace à demi noyée dans l'ombre qui se trouvait en face, j'aperçus les yeux de Robert fixés sur moi avec une expression profonde de surprise et d'admiration: j'en ressentis un frisson d'orgueil, puis une insurmontable timidité s'empara de mon esprit, et je m'arrêtai brusquement. Bien des années se sont écoulées depuis ce jour, d'irréparables événements se sont accomplis, des déchirements cruels ont emporté mon âme en lambeau; mais je ne puis oublier ce premier regard, surpris dans un miroir obscur, et dont je ne soupçonnais pas alors le fatal pouvoir.

Dès le lendemain, Robert revint, puis le lendemain et les jours suivants. Il prit ainsi en peu de temps, au milieu de la famille, l'attitude d'un prétendant déclaré. Mon oncle ne songea point à élever la moindre objection contre ses visites assidues. Ne fallait-il pas que ces deux jeunes gens se connussent avant de se lier l'un à l'autre? Louise, du reste, ne cherchait ni à combattre ni à cacher la vive sympathie qui l'entraînait vers Robrrt. — Pourvu qu'il m'aime! disait-elle quelquefois avec un demi-sourire, et cette défiance d'elle-même me semblait le premier symptôme de l'amour.

Chaque jour, Robert nous devint plus cher à tous; chacun de nous subit l'influence de cette nature vive et tendre, de cette volonté forte, mais douce, qui dominait sans combattre. Sa vie s'écoulait au coin de notre feu; c'est à peine si, dans les heures inévitablement désœuvrées du matin, il daignait jeter un coup d'œil sur les splendeurs de Paris: les seuls instants qui lui semblassent dignes d'être comptés étaient ceux qu'il passait dans le petit hôtel de la rue de Grenelle, entre Louise et moi. Il arrivait d'ordinaire vers trois heures; à peine entré, il lui fallait raconter en détail les courses et les flâneries de sa matinée. De son côté, il exigeait le récit des grands événements survenus depuis la veille. Quelquefois nous prenions un livre, et l'un de nous lisait à voix haute; mais bientôt mille questions, les folies et les rires se croisaient entre nous, et la lecture restait inachevée; toute visite était malvenue, qui dérangeait notre chère intimité. Je garde encore de ces heures écoulées d'impérissables souvenirs, dont tout l'amertume de ma vie ne saurait me faire maudire la douceur.

Quand le soir était venu, nous allions au spectacle ou au concert, ou bien, si nous ne sortions pas, je me mettais au piano, et Louise et moi nous chantions, tandis que mon oncle faisait son invariable partie de whist. Plus d'une fois il m'arriva, pendant que je chantais, de rencontrer les yeux de Robert fixés sur moi avec une expression singulière; mais c'était de rapides instants, et le trouble qu'ils faisaient naître ne leur survivait guère. Robert néanmoins me donnait peu d'éloges et parlait rarement de ma voix. Un jour seulement, comme je lui reprochais sa froideur distraite quand Louise chantait, il sourit. — C'est que la musique pour moi n'est pas un art, dit-il, c'est une passion; vous aussi, Madeleine, vous avez la passion. . . .—Louise était près de nous, et il n'ajouta rien.

Peu à peu j'en vins à attendre l'arrivée de Robert Wall avec la même impatience que Louise elle-même; je reconnaissais son pas longtemps avant tout le monde. Une sensation indéfinissaable m'avertissait de son approche. Comment il se fit que de si vives émotions, et si nouvelles, n'éveillèrent en moi aucune sérieuse inquiétude, c'est ce que je ne puis dire. Sans doute mon inexpérience de l'amour contribuait à m'abuser: je n'avais nulle défiance contre le sentiment qui grandissait en moi; Robert ne devait-il pas être le mari de Louise, presqu'un frère, et ne devais-je pas l'aimer? Peut-être aussi quelque secrète faiblesse prolongea mon erreur; je cédai sans doute à ce lâche instinct qui nous porte à fermer lés yeux devant un danger qu'on pressent, et qu'on n'ose pas définir. Notre vie d'ailleurs coulait si doucement: les semaines succèdaient aux semaines, sans que personne songeât à les compter. Mon oncle faisait préparer à petit bruit le second étage de l'hôtel, qu'il destinait au jeune ménage; les apprêts du mariage se faisaient discrètement, on en parlait à demi-voix, comme si on eût craint d'effaroucher le bonheur en le nommant trop haut; mais à tout moment d'involontaires allusions venaient rappeler à chacun la pensée de tous. Louise était radieuse, et moi j'aurais voulu éterniser cette paix enchantée.

II

Un soir nous étions, ma cousine et moi, dans notre appartement, occupées à notre toilette: nous allions aux Italiens; mais, tout animées par je ne sais quelles folies, nous avions laissé fuir l'heure sans y songer, et notre confusion fut grande quand mon oncle nous fit avertir qu'il nous attendait. Je m'enfuis dans ma chambre, et en peu d'instants je fus prête. Louise, moins prompte plus coquette peut-être, était loin d'être aussi avancée. Je lui proposai de l'aider, mais elle refusa. — Envoie-moi Justine, dit-elle; vite, vite! et va faire prendre patience à ces messieurs.

Je descendis en fredonnant, et après avoir averti la femme de chambre que Louise l'attendait, je traversai rapidement le premier salon, et j'entrai dans le boudoir. A ma grande surprise, il n'y avait pas de lumière, et je pensai que mon oncle et Robert étaient restés à fumer dans la serre. J'entrai en tâtonnant, et, m'accoudant sur la cheminée, j'étendis le pied vers les tisons épars. J'étais là depuis un instant à peine, quand un bruit léger me fit tressaillir, et tout près de moi je vis une forme indécise se mouvoir dans l'obscurité, tandis qu'une voix, si basse que je la reconnus à peine, murmura ces mots: — Madeleine, chère Madeleine, il faut que je vous parle; il en est temps. Peut-être ai-je déjà trop tardé. . . .

— Quoi! c'est vous, Robert? m'écriai-je après la première surprise; vous m'avez vraiment fait peur. Que faites-vous donc là, dans l'ombre, comme un conspirateur?

— Je pensais à vous, dit-il d'une voix sérieuse, et je crois en vérité que c'est Dieu même qui vous amène ici. Quand je vous ai vu venir vers moi tout à l'heure, comme si vous répondiez à mon secret appel, lorsque j'ai reconnu votre démarche souple et lente, ces grands yeux qui éclairent pour moi jusqu'aux ténèbres, je me suis dit que c'était l'heure de parler, et que toutes les incertitudes devaient cesser. Et pourtant voyez comme je tremble, Madeleine.... Mon Dieu, vous n'avez donc rien deviné? . . Si vous savez mon secret, par pitié, dites-le. Est-ce que vous n'avez pas compris?.... Est-ce que vous n'avez pas lu tout mon cœur, dans mes yeux?

J'étais frappée de stupeur; je n'osais comprendre.

— Que dites-vous?.... balbutiai-je dans mon trouble; Louise, Louise vous aime........ vous le savez. Vous êtes fou!........

— Peut-être, dit-il doucement; mais n'aurez-vous pas pitié de ma folie? Si vous saviez ce que j'ai souffert en sentant naître et grandir en moi cet amour!

— Robert, dis-je d'un ton sévère et en essayant d'affermir ma voix malgré les battements précipités de mon cœur, pas un mot de plus! Chacune de vos paroles est une offense. Comment ne l'avez-vous pas compris? comment osez-vous me parler d'amour?

— Pardon, murmura-t-il, je suis un pauvre fou, vous l'avez dit; mais je vous respecte et je vous adore. — Ecoutez moi; consentez à m'entendre. Puis-je offrir à Louise un cœur qui est à vous? Serait-ce loyal, dites? Le puis-je? Sais-je seulement si elle tient à moi? C'est une enfant; est-ce qu'on aime à son âge? est-ce qu'on sait aimer! Madeleine, je suis libre encore, songez-y, et je vous aime à en mourir.

— Assez! m'écriai-je en le repoussant, car il était presque à mes pieds; je ne veux pas vous entendre. Tout cela est une trahison envers ma sœur, et pour moi un outrage.

— Vous ne voulez pas m'entendre! s'écria-t-il avec un éclat subit dans la voix et en saisissant mes deux mains, qu'il retint fortement dans les siennes. Vous êtes cruelle, Madeleine; mais, sachez-le, mon amour n'est pas de ceux qu'on décourage. Je vous aimerai malgré vous, et je vous forcerai à m'aimer........ Oh! vous allez me railler, je le sais; mais vous ne connaissez pas la passion. Vous croyez que l'on peut nouer et dénouer ces chaines en souriant ou en secouant dédaigneusement la tête!.... Vous croyez qu'on peut dire à un homme: Aimez ici, et

n'aimez pas là! L'amour ne choisit pas Madeleine; il vient d'en haut et nous terrasse........ Ne riez pas, imprudente! cela vous porterait malheur.

Tandis qu'il parlait, je me sentais troublée, à demi vaincue déjà. Ces paroles enflammées, cet emportement jusqu'alors inconnu trouvaient un secret complice dans la faiblesse de mon cœur: mais je me raidis contre moi-même, et, affectant une froideur hautaine, je dégageai mes mains, qu'il tenait encore. A cet instant, un rayon de lumière glissa entre les deux portières et le frôlement d'une robe sur le tapis du salon voisin nous avertirent de l'approche de Louise. — Madeleine, dit-il précipitamment, un mot encore, un seul! En quoi mon amour vous offenserait-il, si Louise y consentait? Laissez moi........

— Silence au nom du ciel! m'écriai-je avec effroi.

La portière soulevée nous laissa voir la tête souriante de Louise.

— Comment! vous êtes là tous deux dans l'obscurité? dit-elle naivement; puis, sans remarquer notre trouble; — Mon père attend; vite, dépêchons-nous!

Je les suivis plus lentement, heureuse de cet instant de solitude qui me permettait de cacher ma rougeur.

Cette soirée des Italiens fut l'une des plus pénibles dont je me souvienne. L'étincelante musique du *Barbier*, sa folle gaieté, irritaient mes nerfs ébranlés; la sécurité de Louise me navrait. Robert affectait de ne s'occuper que de moi, de ne regarder que moi, comme s'il lui était indifférent que cela fut remarqué. Je tremblais que mon oncle et Louise ellemême ne finissent par s'apercevoir de cette affectation; quelques fois il me semblait que mon oncle était d'une tristesse inaccoutumée et je me persuadais qu'il soupçonnait déjà notre secret: dans ses mots les plus simples, je croyais voir une allusion ou un reproche. Je regardais Louise, et, en la voyant sourire, un attendrissement involontaire me gagnait; puis, au milieu de tout cela, c'était comme un ravissement intérieur dont je m'indignais. Je souffrais et j'étais heureuse. Une joie sans nom remplissait tout mon être, et pourtant quelque chose d'aigu et de poignant se mêlait à mon bonheur.

Enfin le spectacle s'acheva. A peine de retour à l'hôtel, je prétextai la fatigue, et courus m'enfermer dans ma chambre. Là, je tombai à genoux, et, cachant ma tête dans mes mains, j'essayai de retenir mes pensées. Ce n'était pas un conseil divin que j'implorais ainsi: mon cœur orgueilleux ne demandait point de secours. Ce qui m'accablait, c'était le poids soudain d'émotions écrasantes, c'était le besoin irréfléchi de prendre Dieu à témoin d'une félicité que je ne pouvais confier à personne. Je ne sais s'il se produisit jamais une plus violente révélation de l'amour; ma pensée bondissait, emportée dans un tourbillon de joies folles, d'allégresses sans nom. Aimer! être aimée!...... Ces mots m'ouvraient des espaces infinis où mon âme fuyait comme une chose ailée, et je m'épuisais en efforts pour la suivre ou la retenir. En un instant, j'eus honte et pitié de ma vie passée, de ces années lentement effeuillées dans la paix et le silence du cœur. Il me semblait que je venais seulement de comprendre le prix de la vie, et que tout, devoir, dignité, bonheur, se résumait dans la joie d'être aimée. La nuit entière s'écoula ainsi. Vers le matin seulement, je m'assoupis.

Que se passa-t-il en moi pendant ces courts instants d'un sommeil agité? quelle mystérieuse révolution s'accomplit à mon insu? A mon réveil, mes impressions étaient toutes changées. L'exaltation de la veille faisait place à une lassitude humiliée. Mille idées confuses s'agitaient lourdement dans mon cerveau. Parmi les pensées qui s'entrechoquaient ainsi, la plus importune, la plus douloureuse, c'était le souvenir de Louise. Je voulais en vain l'écarter; elle revenait toujours, et je rougissais d'avoir pu songer à être heureuse à sa place; je me reprochais amèrement cet espoir presque criminel, auquel mon âme s'était soudainement livrée, et pourtant je ne pouvais me résoudre à lu sacrifier mon cœur, car je savais enfin que j'aimais, et de quel amour........ Je me rappelais une à une toutes les heures écoulées depuis l'arrivée de Robert parmi nous; je suivais Louise pas à pas durant cette longue suite de jours, cherchant des indices, épiant des symptômes, voulant me persuader qu'elle n'aimait pas autant que j'aimais moi-même. Je me redisais ces mots de Robert dont j'avais été frappée: — C'est une enfant; est-ce qu'on aime à son âge? Mais je ne parvenais pas à me rassurer. Je connaissais trop la tendre et délicate nature de Louise, cette sensibilité profonde qui souvent, pour des peines légères, nous avait fait trembler, et en songeant à toutes ces choses des larmes brûlantes tombaient de mes paupières fermées.

En ce moment, un souffle léger passa sur mon front; j'ouvris les yeux, et je vis Louise qui se penchait vers moi.

— Qu'as-tu donc? tu pleures? me dit-elle avec une douce inquiétude. As-tu quelque chagrin? es-tu malade?

— Non, répondis-je en essayant de sourire. Je pensais à toi, ma petite Louise. Sais-tu qu'il faudra nous séparer bientôt? Un sentiment nouveau va sans doute diviser nos vies comme nos cœurs.

— Tais-toi, méchante! s'écria-t-elle vivement; est-ce que je pourrais vivre sans toi, sans t'aimer, sans te confier, comme autrefois, toutes mes pensées? — Tenez, ingrate, voyez quel moment vous choisissez pour me dire de si dures paroles........ Je vous apporte mon cadeau de noces.

Et elle mit dans mes mains une liasse de papiers que je pris machinalement. Chacune de ses paroles, sa sécurité, son air joyeux et tendre me navraient. — Si je lui prends son bonheur, me disais-je, qui la consolera? Elle, sans soupçonner l'amertume de mes pensées, s'empara doucement de mes deux mains. — Ecoute, reprit-elle avec son charmant sourire, te rappelles-tu une petite maison grise, toute tapissée de vigne et cachée sous des châtaigniers, pour laquelle tu t'étais prise de si folle passion pendant notre séjour à Vannes?

— Oui, répondis-je, je la vois encore.

— Et la lande qui s'étend tout alentour, et le maigre ruisseau qui parfois s'égare au milieu du sentier?

— Oui, je me souviens. J'aimais l'air triste et recueilli de ce pauvre logis.

— Eh bien! s'écria Louise en frappant joyeusement dans ses mains, ta chère maisonnette, la voilà! Je te l'apporte avec son petit jardin de curé qui avait fait ta conquête; elle est dans ce rouleau de papiers. Mon père s'est adressé au propriétaire, qui a consenti à la lui vendre. Qu'en pouvait-il faire?........ C'est bon pour une tête romanesque comme la nôtre. Quel bonheur, n'est-ce pas? quand j'irai avec Robert te visiter dans ton domaine! Tu nous en feras les honneurs avec cette grâce de reine qui vous distingue, mademoiselle........ Ah! je voudrais être déjà mariée! — Et sais-tu? ajouta-t-elle d'un ton de confidence, je crois que cela ne tardera guère; mon père me disait hier qu'il désirait que ce fût fait avant l'été.

Je froissai les papiers épars sur mon lit'

— Oh! tout est bien en règle, continua-t-elle, croyant que je voulais les lire. Voilà les titres de vos propriétés, mademoiselle........ Embrasse-moi donc, Madeleine; dis-moi que cela te fait plaisir, dis-moi que tu m'aimes. Oh! moi, je t'adore, vois-tu; je voudrais que tu fusses heureuse, heureuse comme moi, mon amie!

Je serrai contre moi sa jolie tête en pleurant; mais cette fois mes larmes ne l'inquiétèrent pas, elle les attribuait à la joie.

— Louise, dis-je tout à coup en la regardant fixement comme pour lire au fond de son âme, il y a une idée, une folie, quelque chose qui m'obsède. Il faut que tu m'aides à sortir de cette angoisse. Songe bien qu'il y va du bonheur de ma vie, de la tienne aussi. Réfléchis avant de répondre.

— Tu m'effrayes! s'écria-t-elle en essayant de fuir mon regard; mais je la tenais fortement.

— Louise, repris-je d'une voix grave, es-tu bien sûre d'aimer Robert?

Elle resta interdite, cherchant à deviner où j'en voulais venir.

— Pourquoi me demander cela? Ne le sais-tu pas comme je le sais moi-même? Ne te l'ai-je pas dit mille fois? — Si je l'aime?...... oh! de toute mon âme........ A quoi bon cette question, cet air solennel?

Elle me regardait à son tour avec de grands yeux brillants d'inquiétude. — Qu'as-tu à m'apprendre? parle!........ Est-il malade? Sais-tu quelque chose?........ Crois-tu donc qu'il ne m'aime pas, lui?

Sa voix était altérée: on eût dit qu'elle attendait la sentence qui devait la faire vivre ou mourir.

— Eh bien! dis-je lentement, si en effet il en aimait une autre?........

Elle jeta un cri, et devint toute tremblante et pâle comme une morte. — Il vaudrait mieux mourir, balbutia-t-elle d'une voix étouffée et avec un accent qui me déchira le cœur. O Madeleine!....

Elle joignit les mains, et sans pouvoir ajouter un mot elle me regardait avec un effroi suppliant.

Je ne pus résister à ce regard. — Rassure-toi, dis-je en l'attirant sur mon cœur, je vois bien que tu l'aimes; pardonne-moi d'en avoir douté, de t'avoir effrayée........ Oui, toute incertitude doit cesser........ Tu seras heureuse, ma Louise; va, sois tranquille.

Je l'embrassai à plusieurs reprises et la calmai aisément. La sereine confiance de la jeunesse remplaça vite cette passagère inquiétude que j'avais fait naître. Peu d'instants après, Louise me quittait, légère et consolée. Restée seule, je me dis que j'étais bien perdue. Je devais tout à mon oncle, à Louise elle-même; pouvais-je ravir à ma sœur celui qu'elle aimait? — Car elle l'aime!—me disais-je. Je me dois cette justice que je ne faiblis pas devant le sacrifice. Je repoussai courageusement toute pensée qui eût pu m'attendrir sur moi-même, et je songeai résolument à mettre l'impossible entre Robert et moi.

L'heure de rejoindre la famille me surprit au milieu de ces réflexions. Je ramassai tristement les titres de propriété que Louise m'avait apportés et que j'avais laissé tomber sur le parquet, me disant que peut-être un jour j'irais ensevelir dans cette solitude mon cœur anéanti; mais je chassai vite cette pensée avec un fier sourire: je me sentais l'âme si bien trempée qu'il ne me semblait pas que la douleur pût me vaincre. J'avais hâte de revoir Robert pour fixer irrévocablement mon sort. La douleur du sacrifice disparaissait presque dans l'orgueil du devoir accompli.

III

A trois heures, Robert vint comme chaque jour. Il était fort pâle, et Louise le plaisanta sur ce qu'elle appelait son air fatal. Pour moi, je n'osais ni le regarder, de peur de faiblir, ni parler. Chez Robert une légère contraction des lèvres et des sourcils trahissaient une préoccupation inaccoutumée Il attendait, comme moi sans doute, l'instant ou nous nous trouverions seuls: mais l'occasion ne venait pas. Mon oncle était sorti; comment éloigner Louise? Les heures se traînaient péniblement. La causerie languissante, l'air inquiet de Louise, qui ressentait notre malaise sans le comprendre, ma propre émotion, tout rendait l'attente insupportable. Si ma volonté ne fléchissait pas, je sentais du moins mes forces faiblir. Enfin, Louise se leva, fatiguée peut-être à son insu par le poids de cette longue journée; un nuage obscurcit ma vue quand la porte se referma derrière elle: nous étions seuls. Je levai involontairement les yeux sur Robert, et je rencontrai les siens fixés sur moi avec une expression inquiète qui me toucha. — Eh bien! dit-il, qu'avez-vous résolu, Madeleine? que dois-je craindre?

Je gardai le silence; une chaine de fer semblait sceller mes lèvres. Je voulais lui dire: — Je ne vous aime pas, et je ne pouvais me resoudre à prononcer de tels mots; je les repoussais, et il ne m'en venait pas d'autres. Un lourd silence pesait sur nous, le temps passait et Louise pouvait revenir.

— Madeleine, reprit-il, n'avez-vous donc rien à me dire?

— Que vous dirai-je? répondis-je en essayant de sourire. Cet amour dont vous me parliez hier, cet amour si récent n'est pas encore, grâce à Dieu, de ceux qui ne peuvent mourir. Oublions-le ....

— Oublier! et le puis-je? s'écria-t-il avec l'accent d'une douleur véritable. Est-ce là votre sentence? Ne me laissez-vous aucun espoir?

Il s'arrêta, et comme je gardais le silence:— C'est donc vrai que vous ne m'aimez pas? Ah! quel mal vous me faites!........ Si je pouvais croire que c'est Louise qui nous sépare!........ Laissez-moi tenter........ Si elle me déliait de mes engagements, consentiriez-vous?........

— Non, non! Louise ne saurait rien changer à ce qui est........

— Mais c'est de la haine, murmura-t-il; que vous ai-je fait?

— Vous venez trop tard, répliquai-je en détournant la tête.

— Trop tard!

— Je vous dois la vérité, repris-je avec effort; aussi bien il faut en finir........ Sachez donc que ce cœur, auquel vraiment vous attachez trop de prix, je l'ai donné.

Je ne sais comment ce mensonge s'échappa de mes lèvres. J'étais, il est vrai, décidée à ôter à Robert toute espérance; mais je n'avais rien imaginé, rien résolu pour cela. Ce fut comme une inspiration subite, et l'effet fut plus grand que je ne pouvais l'attendre.

— C'est impossible, dit-il, c'est impossible! Quoi? ces yeux limpides et profonds m'ont à ce point trompé! Ils ont si bien caché vos secrets! Comment n'ai-je rien su, rien soupçonné?

— Tout le monde l'ignore, répondis-je précipitamment, tant j'avais hâte d'échapper à cette nécessité de faire mentir mon cœur et ma bouche. Robert, c'est à votre honneur que je confie cet aveu.

Il s'inclina sans répondre; nous gardâmes le silence longtemps.

— Allons! reprit-il, tout est donc fini! Adieu, mon beau rêve!

Il fit quelques pas vers la porte, puis, revenant soudain: — Je le connaîtrai, s'écria-t-il, celui que vous me préférez; je le connaîtrai!

— Et quand cela serait, dis-je avec calme, vous vous souviendrez, je pense, qu'en vous confiant mon secret, je ne vous ai pas donné le droit d'en abuser contre moi.

Il se laissa tomber sur un siège.

— Je partirai, dit-il, vous n'aurez rien à redouter de moi.

— Pourquoi partir? Qu'irez-vous chercher loin de nous? N'avez-vous pas une famille ici? N'avez-vous pas une douce et adorable femme, la meilleure, la plus parfaite que puissiez rêver? Et une sœur loyale, Robert, ajoutai-je en lui tendant la main, — une fidèle amie, croyez-le. Laissez-vous aimer, restez.

— Pour être témoin de votre bonheur, n'est-ce pas?

— Oh! m'écriai-je imprudemment, Dieu sait que le spectacle de mon bonheur ne vous offensera sans doute jamais.

— Est-ce possible?........ Vous aimez sans espoir, dites-vous? Oui, je resterai; qui sait si l'avenir........

— Non, n'espérez rien, Robert, car sachez-le, il y a plus de bonheur pour moi dans cette seule attente, dût-elle être éternelle, qu'il n'y en aurait dans toutes les félicités de la terre........

— Assez, assez! murmura-t-il d'une voix étouffée; tant de cruauté n'est pas nécessaire.

Et il sortit.

Robert ne revint pas le lendemain. Dans un billet très-laconique, où le nom de Louise était assez froidement amené, il écrivit qu'il était malade. Mon oncle alla le voir, accompagné du médecin de la famille; ils le trouvèrent levé, mais avec un peu de fièvre. Ce malaise feint ou réel, se prolongea; mon oncle le visitait chaque jour, mais Robert s'informait à peine de nous et ne parlait pas de nous revoir. Louise commença bientôt à s'inquiéter. Cette froideur subite après tant d'empressement était inexplicable pour tout autre que moi. Mon oncle aussi devint soucieux, et je tremblai que dans une de ses visites matinales, il n'abordât franchement une explication. Que voulait Robert? Faire pressentir sa retraite sans doute? Cette idée, la seul vraisemblable, me torturait. En cette anxieté, je résolus de lui écrire; forte de mes intentions et de mon dévouement, je me lançai sans hésiter en dehors des usages et des routes battues. "Revenez, lui écrivais-je; Louise vous aime, et meurt de votre absence. Vous avez laissé croître et s'enraciner, sans souci de ce qu'elle en pourrait souffrir, un amour que tout encourageait en elle; vous n'avez pas le droit maintenant de fuir en emportant la paix de sa jeune âme." Et je continuai ainsi, écrivant sans ordre tout ce que la tendresse la plus profonde pour Louise pouvait m'inspirer. "Qu'attendez-vous de l'avenir? disais-je encore. Qu'irez-vous chercher par le monde? Le bonheur est là; il vous sourit et vous tend la main, le bonheur tel que votre père l'a rêvé pour vous, celui-là même que vous êtes venu chercher, plus beau, meilleur que vous ne pouviez le rêver, et vous le dédaignez pour une chimère, car je ne suis pas telle que vous l'avez cru: vous aimez en moi une âme neuve, ignorante de l'amour. Ah! Robert, vous ne serez pas heureux, et vous aurez tué une enfant innocente! Comment n'avez-vous pas songé, imprudent, qu'elle ne pourrait vous voir chaque jour sans vous aimer?"

J'écrivis plusieurs lettres qui restèrent sans réponse, et que je dus confier aux gens de la

maison pour être remises à leur adresse. Je n'avais pas l'habitude de sortir seule, et Louise ne me quittait guère; puis le temps pressait. Ce ne fut pas sans répugnance et sans appréhension pourtant que je me résignai à mettre les domestiques dans la confidence de cette démarche. Il était impossible qu'ils n'eussent pas remarqué l'absence prolongée de Robert, et la coïncidence de mes lettres mystérieuses avec cette absence pouvait donner lieu à de malveillants soupçons. Un air d'intelligence impertinante que je surpris au moment où Justine recevait mon dernier billet me prouva que je ne m'étais pas inquiétée à tort. Je ne me repentis pas cependant, et la droiture de mes intentions me rassura.

Ce qui me tourmentait bien plus, c'était le silence singulier de Robert et la tristesse croissante de Louise. Elle l'attendait toujours; chaque fois que la porte du salon s'ouvrait, une rougeur brûlante couvrait son visage; je ne savais que dire, que répondre à ses questions, à son regard inquiet, douloureusement fixé sur moi, comme si elle eût deviné, pauvre enfant, que je savais seule le secret qui la faisait souffrir.

Mon oncle aussi devenait de plus en plus préoccupé; il y avait plusieurs jours qu'il n'était allé voir Robert, et il évitait de prononcer son nom. La situation était intolérable, et je sentais qu'elle ne pouvait se prolonger. Que faire? Je me voyais impuissante à sauver Louise; mais l'idée ne me vint pas d'élever mon bonheur sur les débris du sien.

Un soir, nous étions tous les trois au salon, louise, agitée et souffrante, s'était jetée sur une causeuse et tenait les yeux fermés; peut-être voulait-elle échapper par le sommeil à la longueur du temps; peut-être, en feignant de dormir, espérait-elle seulement se soustraire à la nécessité de prendre part à la vie commune. Mon oncle lisait, et moi je brodais en songeant. Un profond silence régnait parmi nous, quand vers dix heures la porte s'ouvrit, et Robert entra. Je ne pus retenir un cri de surprise, et Louise se leva en proie à une émotion si vive qu'elle m'effraya, tant elle révélait de craintes et de souffrances passées. Rien ne peut rendre l'expression de joie qui illumina son visage: je ne sais si la fille de Jaïre éprouva une telle ivresse quand la voix du maître la fit sortir des ombres de la mort.

Robert ne me parut pas changé: il causa avec son aisance et son naturel accoutumés, et aux timides reproches que lui adressait Louise: — J'étais malade, répondit-il simplement, je souffrais, chère Louise; mais tout est fini, et je ne vous quitterai plus.

A partir de cette soirée, Robert revint comme autrefois; tout reprit le train habituel, et ces jours douloureux furent comme s'ils n'avaient pas existé. Il me semblait même que Robert était plus gai, plus expansif qu'auparavant; je l'observais, ne sachant si je devais m'en réjouir ou m'en effrayer.

— Vous aviez raison, me dit-il la première fois que nous nous trouvâmes seuls, je poursuivais une chimère; mais tout est fini, bien fini, je vous le jure. Ma vie est désormais liée à celle de Louise, à la vôtre, à cet ensemble d'êtres et de sentiments que j'ai connus ici, et que je ne retrouverais plus........ Vos lettres sont venues et je les bénis; elles m'ont ouvert les yeux. Oui, j'aimerai Louise, je l'aime déjà. Ne serais-je pas insensé et criminel de fuir cette charmante créature, cette âme blanche où mon regard peut plonger sans crainte de rencontrer même une ombre étrangère? Merci, Madeleine, de m'avoir éclairé; vous êtes un brave cœur, et vous aurez en moi le plus dévoué et le plus respectiueux des frères.

Il souligna de la voix ces derniers mots, comme pour me rassurer sur l'avenir et effacer le passé. — Je vous crois, dis-je en lui tendant la main.

Le soir même, il demanda officiellement Louise en mariage.

IV

Les préparatifs du trousseau, dont je fus chargée me fournirent de continuels prétextes pour m'absenter sans affectation et laisser souvent les deux jeunes gens seuls. Je présidai moi-même à l'installation de leur appartement, et je surveillai tous les détails avec la sollicitude d'une mère.

Plus d'une fois pourtant, alors que les ouvriers s'agitaient autour de moi, attendant et exécutant mes ordres, je sentis des larmes monter tout à coup à mes yeux. Plus d'une fois aussi, quand fatiguée de la journée, j'allais me reposer près de Louise et de Robert, j'éprouvais un douloureux serrement de cœur en les surprenant doucement inclinés l'un vers l'autre et causant à demi-voix. Cependant Robert n'affectait point près d'elle une passion qu'il ne ressentait sans doute pas encore; mais il lui témoignait une tendresse attentive et indulgente. Entre Robert et moi, tout était oublié; nos rapports furent ce qu'ils devaient être, affectueux et simples.

Le mariage était fixé au 20 juillet. J'habillai Louise moi-même, je la parai des flots de dentelles de sa robe de mariée, et je posai sur sa tête sa couronne blanche. Je ne l'avais jamais vue si belle.

On partit pour l'église. Je n'essayerai pas de raconter ce que je souffris pendant cette cérémonie religieuse. A genoux, la tête cachée dans mes deux mains, je semblais prier tandis que toutes les puissances révoltées de mon être se soulevaient en moi. Et pourtant ce mariage s'accomplit au milieu de la joie de tous et sous les bénédictions du prêtre. Dieu n'intervint pas pour l'empêcher, le soleil continua de répandre à flots ses rayons sur nous, et personne ne soupçonna mon désespoir.

Le reste du jour s'écoula dans les préparatifs du bal pour le soir. L'hôtel et le jardin furent splendidement illuminés. Louise avait, sous les diamants dont elle était chargée, un éclat vraiment surnaturel; son regard ot son sourire étincelaient. Je n'ai gardé de cette fête qu'un souvenir confus; je circulais parmi les groupes comme une somnambule, sans voir et sans penser.

Vers la fin du bal, je me retirai, brisée, dans un coin du boudoir, de ce même boudoir où Robert un soir m'avait fait l'aveu de son amour, et là, seule, cachée à demi par d'immenses vases de fleurs, oubliée de tous, au bruit de la fête, je me retraçai cette scène rapide et funeste. De quel espoir insensé mon âme s'était un instant enivrée! Etait-il donc vrai que tout était perdu, perdu sans retour, et que je l'avais voulu? Ma tête s'égarait; tout ce qui m'entourait m'apparaissait comme revêtu de deuil, et la valse, qui entraînait dans son tourbillon un flot de couples joyeux, retentissait dans mon cerveau malade comme un air funèbre; mes artères battaient avec violence, et il me semblait eutendre le bruit répété des cloches. Au milieu du nuage qui s'épaississait sur mes yeux, j'aperçus mon oncle, qui me cherchait; je fis un effort pour aller vers lui, mais je ne parvins pas à me lever. — Qu'as-tu donc, ma fille? me dit il; tu parais souffrante?........ C'est la fatigue, n'est-ce pas?

— Oui, la fatigue........ balbutiai-je sans savoir ce que je disais.

— Il faut aller te reposer; tu ne te soutiens plus. Aussi bien cette rude journée est passée, bien passée, grâce à Dieu, et nous allons te gâter, maintenant; tu t'es donné tant de peine, tu as été parfaite, adminable......

Il me semblait que j'allais mourir.— Ecoute, ma fillette, dit-il en baissant la voix, Louise est bien fatiguée aussi, la pauvre petite! Va, ma bonne Madeleine, lui tenir

lieu encore une fois de mère qu'elle n'a plus. Emmène-la, et conduis-la chez elle.

Je n'eus pas la force de répondre; cependant j'en trouvai encore pour obéir. J'appelai Louise, et la conduisis jusqu'au seuil de son appartement; mais là une puissance invincible m'arrêta: je voulus qu'elle entrât seule dans ce royaume où seule elle devait régner, et que rien de moi n'y pût pénétrer, pas même le fugitif parfum de mon bouquet. Je l'embrassai et m'enfuis dans ma chanbre, où je tombai sans connaissance.

La nuit, une maladie grave se déclara; pendant plusieurs semaines j'eus presque constamment le délire, et dans mes rares instants lucides j'étais obsédée par la crainte d'avoir trahi mon secret; mon oncle et Louise ne me quittaient guère: au sortir de mes crises je les trouvais toujours près de moi, épiant les symptômes du mal. Deux ou trois fois aussi il me sembla voir Robert. Quand je revenais à moi, et que je rencontrais leurs yeux inquiets fixés sur les miens, loin de leur être reconnaissante, je m'irritais d'avoir tant de témoins des transports de mon esprit. La douleur, les larmes de ceux qui m'entouraient ne me touchaient pas: elles m'annonçaient le danger sans que j'en fusse émue; je voyais la mort approcher sans éprouver ni plaisir, ni regret. Au milieu des symptômes d'une dissolution prochaine, une seule idée me restait, c'est que j'aimais Robert et que je devais le taire éternellement.

La maladie diminua, mais la crainte d'avoir parlé dans mon délire m'était insupportable. J'interrogeai ceux qui m'entouraient; j'observai surtout mon oncle et Louise, croyant toujours saisir sur leurs visages quelque expression inaccoutumée, quelque signe révélateur. Je commençai sans fin mes investigations avec cette ténacité et ces ruses particulières aux monomanes. Ils ne comprenaient rien à ma singulière préoccupation, et me répondaient avec une complaisance infatigable, n'accusant que la fièvre du désordre de mes facultés. J'eus beau les interroger ensemble ou séparément, tourner et retourner leurs réponses, essayer mille manières de les surprendre, je ne découvris rien, et je finis peu à peu par me rassurer. Aussitôt que je pus me lever, les médecins conseillèrent de me transporter à la campagne.

On était arrivé au mois de septembre. Ce fut par une belle et tiède journée que nous partîmes pour Ville-Ferny. Mon oncle retenu par des affaires, ne devait nous rejoindre que le lendemain; Robert prit les devants dès le matin. Il nous attendait au perron quand nous arrivâmes le soir, vers sept heures. On avait, par son ordre, dressé le couvert dans le petit salon de travail qui précédait ma chambre à coucher. Je remarquai qu'on avait rempli les jardinières de mes fleurs préférées. On apporta le souper. Robert et Louise renvoyèrent les domestiques et prirent plaisir à me servir eux-mêmes. Cette soirée est parmi les plus belles dont j'ai gardé mémoire.

Plusieurs semaines s'écoulèrent dans un état de délicieuse langueur: ma faiblesse m'ôtait la faculté de penser, de me souvenir. Peu à peu cependant, les forces revinrent, et avec elles un sentiment aigu de mon existence. Je commençai à observer: tout naturellement ce furent Louise et Robert qui fixèrent d'abord mon attention; ils me semblèrent l'un et l'autre parfaitement heureux. J'essayai de m'en réjouir; mais j'eus à lutter souvent contre des accès d'amer découragement.

Ce fut dans ces dispositions que je revins à Paris. Louise et Robert, jeunes et beaux tous les deux, furent fêtés et recherchés du monde élégant: chaque soir, de nouveaux plaisirs les enlevaient à la famille. Je voulus d'abord les suivre; mais cette vie bruyante et banale me fatiguait sans me distraire, et j'y renonçai bientôt. C'est ainsi qu'obstinément repliée sur moi-même, je passai mes longues soirées d'hiver dans la contemplation de mon mal. L'altération visible de ma santé inquiéta ceux qui m'entouraient. Tous redoublèrent de soins; mais la source du mal était inconnue et profonde, et leurs efforts demeurèrent stériles.

Le printemps reparut; les salons se fermèrent tour à tour, et la campagne rajeunie attira de nouveau ses hôtes inconstants: moi seule, je ne changeais pas. J'allais et venais, j'agissais, je riais même; mais l'âme était absente. Tandis que mes forces semblaient renaître dans la paix embaumée des champs, au souffle rafraîchissant d'un air plus pur, mon être moral se dissolvait rapidement, aux prises avec ma secrète et unique pensée: les instincts égoïstes qui dorment dans l'âme se dressaient chaque jour plus mollement combattus, et pervertissaient à mon insu ma volonté. Moi, qui m'étais si follement complu dans le silence de mon sacrifice, je m'abandonnais maintenant aux plus lâches regrets. L'orgueil seul me restait: c'est au moment où je le sentis prêt à me trahir à son tour, c'est alors que je compris à quel degré d'abaissement moral j'étais pas à pas descendue.

V

Un jour, j'avais fait à cheval une assez longue promenade en compagnie de Louise et de Robert, et nous revenions au pas, sans nous presser. Je leur avais laissé prendre les devants, et les suivais à quelque distance. Depuis longtemps déjà je m'imaginais que Robert, après avoir cru m'aimer, s'était pris pour moi d'une aversion véritable; je remarquais qu'il me fuyait. Plusieurs fois je l'avais surpris me regardant avec une expression si sombre que j'en avais été saisie; mais il avait aussitôt détourné les yeux avec impatience. Il me semblait d'ailleurs qu'il était plus tendre, plus expansif avec sa femme, s'étudiant à multiplier près d'elle les preuves de son affection. Aussi était-ce avec intention que j'étais restée en arrière, mettant autant de soin à l'éviter qu'il en mettait à me fuir. Avant de rentrer dans le parc, il fallait traverser un petit pont fort raide, jeté, à une grande hauteur, sur la voie du chemin de fer. Robert venait de le franchir ainsi que Louise: j'allais m'y engager à mon tour, quand mon cheval, effrayé peut-être par le sifflement d'une locomotive qui approchait, fit un brusque écart. Je voulus le ramener et l'obliger à passer, mais il se cabra en se renversant contre le parapet du pont et j'allais sans nul doute être précipitée, quand Robert accourut, saisit le cheval à la bride et le maintint d'une main ferme. En cet instant, l'expression de son visage me frappa; il avait pâli, et il me sembla que ses lèvres frémissaient de colère. — En vérité, dit-il, on dirait que vous voulez vous tuer et que vous prenez plaisir à nous voir tremble pour vous........

Louise, effrayée, me reprocha mon imprudence.—Tu es une enfant, lui dis-je, suis-je jamais tombée? Laisse à d'autres ces frayeurs ridicules. — Robert entendit ces mots, mais il ne les releva pas, et nous rentrâmes silencieusement au château.

Le soir, quelques voisins de campagne dînaient à Ville-Ferny, et je me rappelle qu'on parla d'une aventure scandaleuse qui occupait tout Paris. — Une jeune femme riche et belle, tenant par sa naissance aux plus nobles maisons du faubourg Saint-Germain, venait de s'enfuir avec son amant. La fureur du mari, le désespoir de la famille, tout était raconté, détaillé. Nous avions autrefois connu cette jeune femme, et ce drame de famille nous causa une impression douloureuse. Ce qui aggravait encore la faute de Charlotte de L............. c'est qu'elle avait un enfant, une petite fille de quelques mois, dont les sourires auraient dû l'arrêter au bord de l'abîme. Aussi n'était-ce de tous côtés qu'une ardente réprobation; Louise elle-même osait à peine lui chercher des excuses. Pour moi, je gardais le silence; humilée par de secrètes défaites, je ne me sentais le courage de condamner personne. J'écoutais toutes ces voix indignées, et j'enviais à ces femmes le calme de leur conscience, qui leur donnait le droit de juger et de flétrir.

Peu à peu la conversation dévia, comme il arrive toujours en pareille circonstance, et l'on entama une grande discussion sur le mariage; quelques hommes soutenaient que c'était une institution contre nature, presque immorale, et qui rapetissait l'âme humaine en restreignant sa liberté. Les femmes et Louise surtout défendaient avec vivacité la cause contraire. Tous les lieux communs en usage dans ces sortes de querelles furent mis en avant de part et d'autre. — Il n'y a de vraie dignité, disaient les uns, que dans l'union de deux êtres attachés l'un à l'autre par le lien idéal d'un amour partagé; quant à ces époux maussades, résignés de mauvaise grâce, ils n'inspirent et ne méritent aucun égard; ils sont grotesques, voilà tout.

— Quoi! s'écriait Louise, ne voyez-vous aucune grandeur dans cette téméraire promesse d'aimer toujours, d'aimer pour la vie, pour l'éternité, dans cet abandon sans retour, sans arrière-pensée? Cela n'est-il pas plus noble, plus digne de respect que cette prudence mesquine qui calcule si savamment les hasards de l'inconstance?

— Ma chère enfant, répondait en souriant M. de Chervière, l'un de nos voisins, qui peut promettre de bonne foi qu'il ne changera

jamais? Autant vaudrait jurer de ne point vieillir.

— Qu'en pensez-vous, monsieur Wall? demanda tout à coup la douairière de Briare. Robert, qui jusqu'alors n'avait point pris part à la conversation, tressaillit en s'entendant interpeller, et j'attendis avec quelque émotion sa réponse.

— Je pense, dit-il, qu'il n'y a dans ce monde qu'une chose grande et vraie, c'est l'amour. Heureux ceux que la société unit quand le coeur le désire ! mais heureux aussi ceux qui savent aimer malgré les obstacles, et les contradictions ! La vérité c'est l'amour; le reste est pure convention. — Et, se tournant vers sa femme: Vous aimerais-je moins, mon enfant, aurais-je pour vous moins de respect, si vous aviez sacrifié famille, honneur et repos pour moi? Si, condamnée par tous, vous vous étiez jettée, confiante et résolue, dans mes bras, croyez-vous, Louise, que vous me seriez moins chère?

— Voilà, mon cher Robert, dit en riant mon oncle, des principes de morale que je ne vous conseillerai pas de transmettre à vos enfants.

— Mes fils sauront bien les trouver d'eux-mêmes, n'en doutez pas. Quand même ma sagesse vieillie parlerait un jour un autre langage, s'ils ont le coeur sincère, ils penseront comme moi.......

— S'ils sont sincères, m'écriai-je malgré moi, s'ils ont le courage de regarder en eux et autour d'eux, ils sauront vite que l'amour n'est que le rêve de la vie, si plutôt il n'en est pas l'éternel mensonge. Et s'il m'était permis de guider un jour vos fils, Robert, je leur dirais, moi: Ne croyez pas à l'amour, mais faites-y croire les autres; ne donnez pas votre cœur et gardez-vous d'oublier les trompeuses paroles dont vous aurez bercé quelque âme ingénue; d'autres encore s'y laisseront prendre. Né vous attardez pas à regarder en arrière; jouez sans remords l'éternelle comédie de votre passion; faites aujourd'hui les serments que vous faisiez hier. Ne gardez du passé que le souvenir de vos triomphes; tant pis pour qui les paye de ses larmes ou de sa vie!

— Tudieu! quelle harangue! s'écria mon oncle en riant.

— Ma chère, dit Mme de Chervière, votre thèse n'est pas neuve; elle traîne dans tous les mauvais romans, et franchement elle est un peu passée de mode pour de jolies lèvres roses comme les vôtres.

— Eh! mademoiselle, dit galamment M. de Chervière, laissez-nous vous assurer que l'amour existe; veuillez nous croire sur parole en attendant qu'un autre, plus haureux, soit admis à vous le prouver. Votre jeune misanthropie n'a pas le droit de contredire notre expérience.

— Mon Dieu, messieurs, repris-je, je ne demande pas meiux que de vous croire; mais regardez autour de vous. Qui donc sait aimer? Est-ce Charlotte de L........ par exemple? Mais qui aime-t-elle? Son mari ou son amant? Avant de répondre, laissez passer un an sur sa fuite, moins encore peut-être. Et vous, messieurs, vous maudissez le mariage, et vous trouvez la vie trop longue pour qu'un seul amour puisse la remplir? Je n'ai pas d'expérience, dites-vous? soit; mais j'ai regardé autour de moi, j'ai écouté, j'ai compris. Est-ce ma faute? Et, si vous ne savez pas aimer, est-ce que je vous accuse? Je vous plains, voilà tout. Le monde est vieux et a tout usé; nous naissons vieux, et nous trouvons toutes choses finies. Le nom seul des choses nous reste, triste héritage: on parle d'amour, mais personne n'aime.

— Et moi? dit tout doucement Louise.

Je tressaillis; je l'avais oubliée.

— Toi, oui, toi seule, répondis-je après un court silence: et je sortis du salon, laissant chacun fort scandalisé de cette liberté de tout dire que m'accordait mon oncle.

J'allai m'asseoir sur un banc de la terrasse, et je donnai libre cours à mes larmes.

— C'est blasphémer que de nier l'amour quand on aime, Madeleine! me dit Robert, qui s'était approché sans que je le visse, et qui s'assit près de moi. Avez-vous songé à ce qu'aurait souffert celui........dont vous m'avez parlé un jour.........celui que vous aimez, s'il vous avait entendue tout à l'heure reniant sa foi et brûlant ce que votre cœur adore?

— Vous prenez trop de soin pour lui; rassurez-vous, répondis-je. Celui que j'aime ne s'inquiète guère de moi, je vous jure; il est heureux, il m'oublie.

— Vous l'aimez donc toujours? dit-il tout bas.

— Si je l'aime? m'écriai-je avec désespoir; mais j'en meurs!........Vous ne le voyez donc pas? Personne ne le voit, personne ne le comprend. Ah! que ne suis-je déjà un atome de cette poussière que je foule à mes pieds!......

— Madeleine, on ne doit pas parler de la mort à votre âge.

— C'est égal, repris-je amèrement; il faut rire; n'est-ce pas? et ne pas importuner les heureux........ Qu'ai-je fait pour tant souffrir?.. Mais la paix se fera un jour, bientôt, je le sens........Peut-être alors comprendrez-vous, Robert, de quoi l'on meurt à mon âge........

Je m'arrêtai éperdue devant le regard qu'il attacha sur moi, et je m'enfuis dans ma chambre. — Qu'ai-je fait? me dis-je en tombant sur mes genoux, écrassée par la honte; me suis-je trahie? En suis-je donc à ce point d'abaissement?........Ah! ce regard, il me brûle; si je pouvais l'effacer de tout mon sang! Cœur misérable, tu t'es livré........Eh bien! il faut fuir, partir à tout prix. Je ne m'exposerai pas à rencontrer de nouveau ces yeux ......

Je réfléchis quelque temps, puis, prenant une résolution soudaine, je me levai, et j'écrivis au docteur Bruneau, que je connaissais depuis mon enfance et qui m'aimait comme un père: "J'ai besoin de vous; venez!" Je me couchai, bien décidée à garder la chambre le lendemain et les jours suivants, jusqu'à ce que j'eusse arrêté un plan de conduite.

Le lendemain, de très bonne heure, le docteur arriva. Il recula en m'apercevant.

— Vous le voyez, dis-je en lui tendant la main, je m'en vais de ce pas au cimetière.

— Que se passe-t-il donc? dit-il en me faisant asseoir à ses côtés. Ce changement est incroyable; avouez tout de suite que vous avez commis quelque imprudence, ou bien vous me cachez un gros chagrin?........Dites-moi la vérité........

— Rien, docteur, rien de tout cela.

Il me regardait en secouant la tête, tandis que ses doigts comptaient les folles pulsations de mes artères.

— Venez, docteur, dis-je brusquement; si vous voulez me sauver, vous le pouvez. Cela ne dépend que de vous........Dites un mot, et votre Madeleine revient à la santé.

— Voyons! Qu'est ce que c'est?........Quelque folie?

— Oui, une folie, mais une folie inoffensive, qui ne fera de mal à personne........Je voudrais voyager........Ne riez pas, docteur; ce que je dis là est la vérité même. L'ennui me tue, il dévore mes jours et mes nuits, — un ennui lourd comme le plomb, voyez-vous........ Vous ne connaissez pas cette maladie-là, vous!

— Si, si, elle a un vilain nom, ma pauvre Madeleine.

— Ah! la maladie est plus laide que le nom, croyez-le. Docteur, si vous êtes mon ami, vous persuaderez à mon oncle de m'emmener, n'importe où, pourvu que ce soit bien loin, en Espagne, en Italie, en Chine, si vous voulez.

— Allons! allons! la chose n'est pas impossible, et le moyen n'est pas mauvais.

— Oui, mais, docteur, il faut que ce soit tout de suite; je ne veux pas rester ici quatre jours; je serais morte avant........

— Quel volcan! Et pourquoi n'arrangez-vous pas cela vous-même avec votre oncle?

— Ah! mon bon ami, c'est que ce n'est pas tout encore......... Il faut persuader aussi à mon oncle que ce voyage, nécessaire pour moi, serait funeste à Louise.

— Mais non; je ne peux pas dire cela. Louise est fraîche comme l'aurora, et se porte à merveille. D'ailleurs, je la connais, et rien au monde ne pourrait la décider à vous laisser partir sans elle, souffrante comme vous l'êtes.

— Voilà ce que je craignais, m'écriai-je avec découragement; eh bien! renonçons à cela. Autant rester ici et en finir tout de suite.

— Mais, mon enfant....

— Tenez, docteur, repris-je avec effort, pensez de moi ce que vous voudrez, que je sois une mauvaise âme, une ingrate, que sais-je? mais c'est elle, c'est Louise, puisqu'il faut l'avouer enfin, c'est ma sœur dont la présence me tue. Vous ne soupçonnez pas ma misère, n'est-ce pas? Ah! je suis bien malade, mon bon docteur. Oui, Louise, ma chère Louise, que j'aimais tant autrefois, je ne veux plus la voir.....

— Que dites-vous, Madeleine? Louise est-elle donc changée pour vous?

— Plus tendre, plus parfaite que jamais Je vous fais horreur? Si vous saviez ce que ce mal odieux m'a fait souffrir, vous auriez pitié de moi....Faites-moi partir; je reviendrai guérie.

Je pleurais, il s'efforça de me calmer, et alla trouver mon oncle. Je ne sais ce qu'il dit à Louise; mais le soir même nom oncle m'annonça que nous partirions tous les deux dans quelques jours pour l'Italie.

VI

Je commençai tout de suite mes préparatifs de voyage, mais sans quitter la chambre; Louise était avec moi. Je craignais que Robert ne demandât la permission de me voir; il n'en fit rien, et je lui en sus gré.

Nous atteignîmes ainsi le 2 septembre. Il avait été décidé que le soir même Robert et Louise quitteraient Ville-Ferny et iraient m'attendre à Paris, où je devais les rejoindre avec mon oncle dans la matinée du lendemain. Nous partions pour l'Italie deux jours après. Je n'avais donc plus que quelques heures à demeurer à Ville-Ferny, et Louise insista pour que cette dernière journée fut passée en famille. Mon départ était si proche, que je me crus assez forte pour revoir Robert, et je cédai. Quand j'entrai au salon, appuyé sur le bras de mon oncle, il était assis dans l'embrasure d'une fenêtre. Il leva la tête au bruit de mes pas.

J'arrivai, décidée à ne montrer que la joie du départ jusqu'à ce qu'il en vint à douter de ce qu'il avait cru comprendre. Mon oncle me conduisit vers la fenêtre où se tenait Robert, et m'installá doucement dans un grand fauteuil.

— Vous sentez-vous mieux?. me demanda Robert, quand je me fus assise, et que Louise eut mis à ma portée des livres et ma broderie; vous semblez bien faible pour vous mettre en voyage......

— Je suis plus forte que je ne le parais, répondis-je d'une voix assez ferme; le changement d'air d'ailleurs et la distraction me remettront vite........ Nous ferons de longues courses à pied dans les montagnes, n'est-ce pas, mon oncle?

— Dans moins de huit jours, Madeleine aura escaladé le Mont-Blanc, répondit-il en souriant.

Nous nous mîmes alors à tracer tous ensemble l'itinéraire de notre voyage à travers les Alpes et l'Italie; d'après nos projets de séjour dans diverses villes, nous ne devions pas arriver à Naples avant cinq mois.

— Et après que ferez-vous? demanda Robert avec hésitation.

— Après? dit mon oncle. Madeleine veut m'emmener en Afrique, en Asie, je ne sais où, à la recherche du soleil. Pourquoi ne ferions-nous pas le tour du monde?

— Nous permettrez-vous du moins d'aller vous embrasser à Naples, quand vous prendrez votre vol vers l'Orient? dit Louise.

— Si vous êtes bien sages........ nous verrons, répondit mon oncle en nous quittant pour faire sa promenade de chaque jour. Il proposa à Robert de l'accompagner, mais celui-ci refusa.

Louise, très occupée de mes derniers apprêts de voyage, dont elle voulait m'épargner la fatigue, allait et venait, donnant des ordres sans cesser de causer avec nous. Il vint un moment néanmoins où elle fut obligée de monter dans sa chambre pour écrire quelques lettres, et nous nous trouvâmes seuls, Robert et moi. Autour de nous, dans les clairs rayons du soleil, quelques insectes bourdonnaient joyeusement, et les profondeurs du ciel, un peu pâli par l'approche de l'automne, invitaient à la confiance et à la paix.

—Quand nous reverrons-nous? murmura Robert.

—Mais.... demain, repliquai-je en essayant de sourire.

—Oui, et après?

Je n'eus pas le courage de répondre. Il me regardait tristement, sans détonrner les yeux, comme s'li eût voulu graver l'un apèrs l'autre mes traits dans ma mémoire.

Puis, se pencdant tout à coup vers moi et relevant les yeux:—C'était donc moi? dit-il si bas que je l'eutendis à peine; c'était moi que vous aimiez, Madeleine, et vous partez, et nous sommes séparés à jamais!

J'aurais voulu protester, que mes lèvres glacées m'en eussent ôté le pouvoir; mais je voyais trop bien qu'il possèdait mon secret pour tenter de le défendre. Je me couvris le visage de mes mains.

— Pourquoi détourner la tête? reprit-il. Pourquoi me cacher vos pleurs? A quoi bon nous tromper encore? Pourquoi donc n'avoir pas parlé avant que tout fût irréparable? Nous aurions été si heureux!........ Je vous ai tant aimée!........ Si vous aviez su combien je vous aimais, vous n'auriez pas osé faire ce que vous avez fait. Ah! cruelle et adorée, à quel dieu inconnu avez-vous sacrifié ma vie avec la vôtre? Quelle fausse grandeur vous a séduite?

Il s'était laissé glisser à mes genoux. Moi, je pleurais; mes larmes s'echappaient sans secousse comme d'une source trop pleine, et tombaient goutte à goutte sur ses cheveux.

— Quand je songe, continua-t-il, que vou allez partir, que je ne vous verrai plus, et qu'à l'abîme qui nous sépare vous allez ajouter le supplice de l'absence, je suis prêt à vous maudire........ Le jour où vous m'avez dit que vous en aimiez un autre, j'ai cru qu'une souffrance égale à celle-là ne m'atteindrait plus en ce monde; mais je me trompais. C'est à mesure que la lumière s'est faite, quand des mots sans suite, échappés au délire, qui n'avaient un sens que pour moi, m'ont mis sur la trace de votre héroïque folie, c'est plus tard, quand j'ai vu votre beauté pâlir dans les regrets, quand votre grandeur et surtout votre faiblesse m'ont été révélées, c'est alors, Madeleine, que j'ai appris ce que c'est que souffrir. Et j'ai dû me taire, j'ai refoulé mon désespoir; je voulais être digne de vous, le ciel m'en est témoin........ Si je parle en ce moment, Madeleine, c'est que mes forces m'ont trahi, c'est que mon courage est vaincu comme le vôtre. Je vous adore, et je vais vous perdre........ Ah! laissons une fois au moins nos larmes et nos cœurs se confondre........ Madeleine, n'est-ce pas que vous m'avez bien aimé?

— Robert, par pitié! m'écriai-je douloureusement, je suis lâche; mais ne vous faites pas une arme de ma faiblesse pour m'enlever le peu qui me reste de ma propre estime. Laissez-moi quitter cette maison sans remords. Que le souvenir de cette heure ne s'élève pas un jour entre Louise et moi!........ J'en appelle à votre honneur........

Je voulais me dégager de son étreinte; mais il me retenait avec force. — Ne me repoussez pas, disait-il; mon respect est profond. Vous ai-je jamais offensée par un mot? Ne me suis-je pas fait violence à chaque minute de ma vie? N'ai-je pas mis la froideur dans mon regard, l'indifférence dans mon sourire, à tel point que vous avez été jalouse, pauvre enfant? Oh! ne niez pas; j'ai tout lu heure par heure, tout entendu soupir par soupir, et chaque jour vous m'êtes devenue plus chère.... Laissez-moi un instant à vos pieds; ne m'enviez pas ce triste et dernier bonheur, le seul que vous puissiez me donner, le seul que je veuille vous demander.

— Robert, au nom du ciel, laissez-moi! N'entendez-vous pas? Il y a quelqu'un là. sur cette terrasse........

Je m'étais levée, pâle d'effroi, car j'avais cru saisir un léger bruit de branches froissées près de la fenêtre, et il m'avait semblé voir passer une ombre sur le rideau.

—Il n'y a personne, vous vous trompez, dit Robert en me forçant à me rasseoir.

— J'ai entendu pourtant, répétai-je avec terreur. Si c'était Louise, ô mon Dieu! ou seulement quelque domestique!........

— Chère folle! comme vous tremblez! dit-il après avoir, pour me calmer, parcouru de l'œil toute la terrasse. — Quel mal croyez-vous donc avoir fait? Votre âme est pure comme le ciel.

— Vous étiez à mes pieds, Robert!........

— Que craignez-vous donc? Il n'y a jamais personne à cette heure de ce côté du château. Voyons, souriez-moi; ce regard effrayé me fait trop de peine. Avez-vous songé, Madeleine qu'un jour viendra où nous pourrons nous revoir sans péril, où nos cœurs auront vieilli? Croyez-vous que ce soit possible, dites? Croyez-vous vraiment que nous puissions jamais nous serrer la main sans frémir et nous raconter l'un à l'autre les orages de notre vie, comme deux voyageurs échappés au naufrage? Ah! vous ne l'espérez guère, n'est-il pas vrai, Madeleine? Et vous avez raison de me fuir. Vivre l'un près de l'autre sans être l'un à l'autre, est-ce que cela se peut? Nous lutterions quelque temps, puis un beau jour je vous prendrais dans mes bras, et je vous emporterais dans mon pays à demi sauvage; j'irais cacher mon bonheur au plus profond de nos forêts.... Ah! Madeleine quel rêve! S'il était temps encore!........

Il continua de parler ainsi, tantôt à demi calmé, tantôt entraîné par sa fougueuse nature, mais soumis pourtant à notre rude destin.

Le jour tomba peu à peu, et l'heure de dîner arriva. Mon oncle n'était pas rentré. Il était parti tard à cheval, nous dit le valet de chambre, et avait recommandé qu'on ne l'attendît point pour se mettre à table, parce qu'il avait à terminer le soir même une grave affaire. Pierre ne put pas nous dire de quel côté il s'était dirigé, et nous fûmes un peu étonnés de cette affaire si grave qui l'éloignait de nous si inopinément.

On sait que Louise et Robert partaient le soir même pour Paris. Louise était toute triste de ne pas voir son père et de ne pas l'embrasser avant de quitter Ville-Ferny. — Il faut qu'il ait eu quelque sérieuse contrariété, disait-elle en montant en voiture; grondele bien fort de ma part.... A demain, Madeleine! comme les chevaux partaient, en m'adressant un baiser de sa petite main blanche. Pauvre chère Louise, elle ne se doutait guère, et moi non plus, je ne le croyais pas, que nous nous étions embrassées pour la dernière fois, et que je ne devais plus la revoir!

Je la suivis longtemps d'un œil rêveur, même après que la calèche eut disparu dans les détours du parc; j'écoutai longtemps le bruit des roues et le pas des chevaux, qui allaient s'éteignant peu à peu: la fraîcheur et le silence de la nuit m'avertirent enfin que l'heure d'entrer était venue. J'attendis mon oncle très avant dans la soirée, mais il ne revint pas; cela me peéoccupa, quoique je fusse loin de soupçonner la catastrophe que préparait son absence. Quand la fatigue m'obligea de me coucher, je recommandai à la femme de chambre de me prévenir aussitôt que mon oncle serait de retour. Bientôt je m'assoupis, et je ne sais si je rêvais ou si je l'entendis réellement rentrer; mais la réalité se confondit avec le rêve, et mon sommeil était si profond que je ne parvins pas à m'éveiller. Dieu m'accorda cette trève entre les douleurs du passé et le coup qui m'attendait à mon réveil.

VII

Au moment de retracer ce qui va suivre, je me sens faiblir. Quand je songe à ce qu'aurait pu être ma vie, si cette chose ne fût pas arrivée, la révolte et le désespoir étouffent presque mes remords. Oui, à ce moment encore, je le déclare, mon cœur était pur malgré ses défaillances; je n'avais plus la force de combattre, il est vrai, mais j'avais la volonté de fuir.

Quand j'ouvris les yeux après quelques heures de ce calme sommeil que je ne connais plus, les rayons du soleil matinal glissaient dans ma chambre à travers les rideaux; des bruits vagues, des allées et venues discrètes qui annoncent le réveil d'une maison quand les maîtres dorment encore, arrivaient jusqu'à moi sans que je cherchasse à m'en rendre compte: je m'efforçai de prolonger cette demi-torpeur bienfaisante, et de m'attarder dans une dernière rêverie avant de m'avouer à moi-même que le soleil avait lui, car depuis longtemps chaque jour nouveau m'apportait tant de peines que je le redoutais instinctivement comme un ennemi. Tout à coup le bruit d'une voiture roulant sur le sable et le pas d'un cheval s'éloignant au grand trot me tirèrent de ma somnolence; je sautai hors du lit et courus à la fenêtre assez tôt pour voir la voiture disparaître au tournant d'une allée, mon oncle lui-même conduisant, et Pierre, son valet de chambre, à côté de lui. Ce fut comme une vision rapide, et je restai quelque temps immobile, cherchant en vain à me rendre compte de ce départ matinal. Enfin je sonnai. — Mon oncle est donc sorti? dis-je à la femme de chambre.

— Oui, mademoiselle, monsieur a laissé cette lettre, et Pierre reviendra tout à l'heure prendre les ordres de mademoiselle.

Je la congédiai d'un signe, et, m'asseyant sur le bord du lit, j'ouvris la lettre. Plusieurs billets de banque s'en échappèrent, mais je ne les vis que longtemps après. Dès les premiers mots, j'étais restée comme frappée de la foudre, recommençant chaque phrase sans arriver à en saisir le sens: ce que je comprenais pourtant, c'est que j'étais perdue Voici cette lettre, telle que la colère et l'indignation l'avait dictée à mon oncle; elle était datée de la veille.

"Je sais tout, j'ai tout compris enfin! Je vous ai surprise tantôt et si je ne vous ai pas sur l'heure écrasés misérablement tous les deux, c'est que j'aurais tué Louise en vous frappant. C'est pour elle seule que je veux épargner votre complice, mais vous, que j'aimais comme une fille et qui trahissez votre sœur, je ne veux plus vous voir. Etait-ce le caprice ou le remords qui vous avait décidée à ce long voyage? Quelque honte vous était-elle venue enfin de tromper ceux qui vous aimaient et qui se livraient à vous sans défiance?

"Vous quitterez Ville-Ferny ce matin même, et vous ferez connaître à mon notaire le lieu de votre retraite; il aura soin que vous puissiez vivre à l'abri de toute gêne et honnêtement, s'il se peut; mais lui seul, lui seul, entendez-vous, doit être informé de ce que vous deviendrez. Que Louise, que son mari l'ignorent à jamais!...... Ceci, je l'exige, Mademoiselle, au nom de tout ce qui doit vous être sacré: la mémoire de votre mère, votre sœur innocente, un reste d'honneur, qui survit peut-être encore à votre chûte.

"Louis de Livoy"

Et en *post-scriptum* il ajoutait:

"Epargnez-vous toute tentative de justification; je dois vous prévenir que vos lettres seraient brûlées sans être ouvertes."

Je ne sais combien de temps je restai atterée, sans pensée et sans larmes.

Je fus arrachée à ma torpeur par l'arrivée de la femme de chambre. Elle venait me prévenir que Pierre attendait mes ordres. — Qu'il monte quand je sonnerai! — dis-je avec une sorte d'égarement. Je m'habillai en toute hâte, et, prenant une plume, j'écrivis à mon oncle les choses incohérentes qui me

(3)

vinrent à l'esprit, dans cette heure de défaillance. "Oui, j'ai souffert, j'ai lutté, j'ai aimé et je me suis trahie, disais-je. Je voulais que Louise fût heureuse; je lui ai sacrifié mon bonheur, mon amour, ma vie entière, et puis j'ai tout perdu dans une heure de faiblesse. Robert m'aimait, et je l'ai repoussé pour le donner à Louise; j'ai assisté chaque jour au spectacle de leur bonheur, j'ai vécu près d'eux la mort dans l'âme et le sourire aux lèvres, et si je voulais fuir avec vous loin d'eux, ce n'était pas devant les remords, mais devant le péril. Comment il s'est fait qu'au moment du départ mon fatal secret s'est échappé de mon cœur, je ne puis le dire...... Vous étiez là, vous avez surpris ma première faiblesse...... Dites vous-même si le châtiment n'est pas égal à la faute! Louise ignore tout et doit tout ignorer. Jamais un mot de moi ne viendra troubler sa vie ni la vôtre. Adieu. Pardonnez si je refuse vos dons: ils seraient trop lourds pour mon cœur, quand le vôtre me repousse...... Adieu, vous qui m'avez recueillie, protégée, aimée. Je ne puis croire que vous vieillirez sans moi; mon courage se brise à cette pensée."

Je ramassai les billets de banque épars à mes pieds et les joignis à cette lettre. Je choisis ensuite une petite malle où j'entassai du linge et quelques objets de toilette fort simples. De tous mes bijoux, je ne gardai que ma montre; c'était celle de ma mère: elle était bien à moi. J'avais dans ma bourse une faible somme prélevée sur mes dépenses de toilette; je la pris pour faire face à mes premiers frais de voyage, car je voulais quitter Paris à l'instant et fuir au plus loin. Je fis lentement le tour de cette petite chambre où j'avais vécu si longtemps heureuse, contemplant chaque meuble avec un attendrissement douloureux; puis j'appelai Pierre. Il prit la petite caisse que je lui désignai. Je parcourus ensuite l'un après l'autre les appartements du château, disant à chacun un adieu éternel. Dans la chambre de Louise, je m'arrêtai devant un petit portrait aux deux crayons représentant Robert en habit de chasse: un instant j'eus la tentation de détacher ce tableau et de m'enfuir avec mon trésor; mais non, rien de lui ne m'appartenait. Je sortis lentement, le regardant toujours; arrivée à la porte, je ne pouvais me décider à la franchir: il me semblait que ses yeux me rappelaient et que ses lèvres muettes s'ouvraient pour prononcer mon nom. Dans le salon, je m'assis une fois encore dans ce fauteuil où j'étais la veille quand il se tenait à mes pieds...... Enfin il fallut sortir.

Personne ne m'attendait à mon arrivée à Paris. Pierre fit approcher une voiture, et comme il se disposait à monter sur le siège:— Allez de votre côté, lui dis-je, je ne rentre pas à l'hôtel.

Il me regarda avec étonnement. — Mademoiselle n'a pas besoin de moi? Où faut-il conduire mademoiselle?

— J'hésitai un instant. — A Saint-Roch, répondis-je à tout hasard.

Il transmit mon ordre, et pendant que le cheval se mettait en mouvement, je pus le voir, immobile et comme pétrifié, me suivre d'un œil hébété..

Au premier détour de la rue, j'arrêtai le cocher et lui ordonnai de me conduire à la gare d'Orléans. Là, je dus attendre quelques heures. Le train de Bretagne ne partait que dans la soirée. Il s'ébranla enfin et m'emporta loin de Paris. Dans l'abandon et la détresse où je me trouvais, l'idée m'était venue de me réfugier provisoirement dans cette petite maison de la Roche-Yvon que Louise m'avait donnée en cadeau de noces, non pas que je la considérasse comme ma propriété définitive, car j'avais à dessein laissé mes titres de possession avec les bijoux que je tenais de la libéralité de mon oncle; mais je voulais d'abord et à tout prix mettre une longue distance entre moi et ceux que je quittais. Je pensais d'ailleurs qu'on n'aurait pas l'idée de me chercher là, en supposant que quelqu'un s'intéressât encore à moi, et les rapports de mon oncle avec la vieille femme chargée de la garde du petit logis étaient si rares qu'il devait, selon toute probabilité, s'écouler un temps assez long avant qu'il fût averti de mon apparition dans le pays. Dans l'intervalle, j'espérais bien avoir pris un parti et m'être créé des ressources.

Au milieu de la catastrophe qui bouleversait ma vie, j'étais plus calme que je ne l'avais été depuis longtemps. Devant l'injustice de ma destinée, mon cœur altier protestait; l'énormité du châtiment me rendait l'énergie. J'avais à combattre contre des obstacles matériels, la pauvreté, l'abandon. Cela me semblait chose aisée après cette lutte énervante contre une secrète passion qui grandissait chaque jour; j'éprouvais, malgré ma détresse, comme un sentiment de délivrance, et je dormais assez paisiblement lorsque le train s'arrêta à Nantes. Je me fis conduire aussitôt au bureau de la diligence pour Vannes, qui partait le soir même. Je passai une grande partie de la journée dans le bureau, assise sur des paquets, un peu effrayée de me trouver pour la première fois sans protection, regardée curieusement par les employés et heurtée par les portefaix. Aussitôt que la diligence fut chargée, je montai dans le coupé, où j'étais seule heureusement; la présence d'un être riant, respirant, agissant à mes côtés, m'eût été odieuse.

A peine arrivée à Vannes, je me procurai une voiture et me mis en route pour La Roche-Yvon. Une pluie fine et pénétrante s'étendait en épais brouillard sur la campagne; les feuilles immobiles des arbres ruisselaient silencieusement; les branches des ajoncs emmêlés de fils de la Vierge, les bruyères et les herbes étaient chargées d'une lourde rosée; des flaques d'eau brillaient au loin d'un éclat terne sur la lande brune; le ciel était bas, gris, sans profondeur. Mon guide, jeune garçon de dix-huit à vingt ans, au visage maigre, encadré de cheveux longs et plats, cachés en partie sous le chapeau de feutre à larges bords, chantait à demi-voix une chanson mélancolique sur un air monotone. Le jour tombait si vite qu'il était nuit close quand nous arrivâmes à La Roche-Yvon.

Nous eûmes beaucoup de peine à nous faire ouvrir par la vieille Marie-Anne, et plus de peine encore à lui faire comprendre qui j'étais. Elle était un peu sourde, et je serais peut-être même demeurée plus longtemps à parlementer sur le seuil, si le garçon qui déchargeait la voiture n'eût apporté de la cuisine une torche de résine enflammée. Elle me regarda un instant avec surprise, puis elle me reconnut. C'était la veuve d'un ancien fermier de mon oncle, à laquelle il avait, sur ma demande, accordé la garde de la petite maison, et la pauvre vieille femme ne savait plus comment me témoigner sa joie de me revoir. Je lui expliquai que j'avais été malade, que je venais en Bretagne pour rétablir ma santé, que je désirais ne voir personne, et que je la priais de ne pas parler de mon arrivée. Elle me demanda si mon oncle et Louise ne me rejoindraient pas bientôt; je lui fis comprendre qu'ils ne pouvaient venir maintenant: je comptais d'ailleurs ne demeurer à La Roche-Yvon que le temps de reprendre quelques forces.

Tandis qu'elle s'empressait à l'étage supérieur pour préparer ma chambre et que j'entendais ses pas, appesantis par l'âge, faire craquer le plancher mal joint, je m'assis dans la cuisine, au coin de la vaste cheminée, et je réchauffai devant une flamme claire mes membres raidis par l'humidité. Au bout d'un certain temps, Marie-Anne reparut. Ma chambre était prête. Dans un coin se trouvait un vieux lit de chêne à baldaquin paré d'étoffe de laine foncée à glands et passementeries bleuâtres; dans un autre coin, un bahut à la serrure démantelée, une table et quelques sièges de forme massive: tel était le mobilier. Un vieux miroir, au cadre richement sculpté, mais dont la dorure avait disparu, ornait la haute cheminée. Loaspect de cette chambre me plut; rien ne psuvait m'y distraire de mes graves pensée. Je souhaitai le bonsoir à la vieille Marie-Anne, mais je ne dormis guère: un froid humide me pénétrait dans cette grande pièce, depuis ongtemps inhabitée. Les énormes dimen sions de cette chambre, accrues encore par

les ténèbres et le sentiment de ma solitude, me causaient une sorte d'effroi.

Le jour parut enfin; je courus à la fenêtre. A traves les branchages de la vigne, j'aperçus le petit jardin et les plates-bandes bordées de buis.

La pluie tombait toujours. J'essayai de sortir, mais je rentrai bientôt, découragée par la boue et la brume. J'avais emporté quelques livres; je voulus lire, je ne pus fixer ma pensée, et le livre glissa de mes mains. L'incertitude de l'avenir m'oppressait: j'étais sans ressources, il fallait à tout prix m'en créer, car j'aurais mieux aimé mourir que d'avoir recours à mon oncle. Cependant ma résolution de cacher à tout jamais mon passé m'interdisait de songer à aucune de ces positions toutes de confiance où l'honorabilité personnelle et les recommandations importent autant que le savoir. Que me restait-il, si ce n'est le travail des doigts? Le courage ne me manquait pas; mais quand le soir je me retouvai dans ma grande chambre, mal éclairée par une lumière chétive, et que, jetant un regard autour de moi, je me sentis si abandonnée, si bien perdue pour tous ceux que j'aimais, quand je réfléchis que cette solitude serait éternelle, je tombai dans un indicible abattement. Au dehors, tout n'était que confusion et ténèbres. Le vent de mer, traversant la lande déserte, venait se heurter aux angles de la maison avec des sifflements aigus; la pluie, qui n'avait pas cessé durant tout le jour, tombait alors à flots. Je me tenais blottie dans le coin de la vaste cheminée, et je suivais des yeux la fumée, qui s'élevait en lentes spirales, souvent repoussée par les rafales du dehors, mais recueillant ses nuages dispersés, et montant, montant toujours.

Marie-Anne dormait depuis longtemps sans doute, car j'avais laissé fuir l'heure sans y songer, lorsque je crus entendre un faible bruit mêlé au tumulte du dehors. J'écoutai: le bruit se renouvela; c'était comme un pas léger sous ma fenêtre. Qui donc était là par cette nuit affreuse? Quelque paysan sans doute attardé dans les mauvais chemins et sans abri contre la tempête. Je m'approchai de la croisée et m'efforçai de pénétrer du regard l'effrayante obscurité de la nuit. En ce moment, on frappa un coup à l'un des volets du rez-de-chaussée; je savais que de la cuisine, où elle couchait, Marie-Anne ne pouvait entendre cet appel. J'ouvris la fenêtre et me penchai au dehors: un flot de pluie impétueux et glacé vint m'aveugler en me frappant au visage, et le vent, pénétrant à l'intérieur, éteignit la lumière. Tandis que je m'efforçais de la rallumer, la vigne qui tapissait la maison s'agita violemment: j'entendis un bruit de feuillages et de branches froissés, et comme je me retournais avec effroi vers la fenêtre, demeurée ouverte, un homme la franchit hardiment et se tint debout devant moi. Je jetai un cri, et, tombant à genoux, je tendis les bras vers lui, car je l'avais reconnu à travers ses chevaux en désordre et la pluie qui ruisselait sur son visage. Il ferma la fenêtre, puis, me soulevant dans ses bras, il m'emporta près du feu.

— N'ayez pas peur, c'est moi, dit-il en rejetant son manteau souillé de boue et s'agenouillant à mes pieds sur la pierre de l'âtre; me voici près de vous, Madeleine. Je vous ai retrouvée; rien au monde ne nous séparera plus.

— Robert! comment êtes-vous là? Qui donc vous a dit de venir? Men oncle?

Il secoua la tête tristement.

— Il est arrivé quelque malheur! dis-je en me levant toute pâle. Louise?

La voix expira sur mes lèvres.

— Rassurez-vous; votre oncle et votre cousine ne courent aucun danger........Je suis parti pour vous rejoindre, Madeleine........J'ai quitté, pour n'y revenir jamais, la demeure d'où l'on vous a chassé.......

—C'est impossible; vous me trompez......Il faut retourner, Robert, partir sur le champ. Vous me perdez, mon Dieu! j'ai juré à mon oncle de ne vous revoir jamais. Qui donc a pu vous dire?........

— Ah! que vous aimez faiblement, Madeleine! Je viens partager votre abandon, et vous me parlez de vous quitter!

— Mais j'ai juré Robert, j'ai juré d'être morte pour tous........Et plût à Dieu que je le fusse en effet! Mon oncle va me maudire, s'il sait que vous êtes ici! Et Louise!........

— Votre oncle a pris soin lui-même de briser les liens qui m'unissaient à sa fille, dit Robert d'une voix dure et brève. Jamais je ne le reverrai.

— O mon Dieu! et Louise!

— Louise? reprit-il avec un léger frémissement. Le ciel m'est témoin que j'aurais voulu lui épargner cette douleur. Vous le savez je voulais pour elle étouffer notre amour, car nous nous aimions, Madeleine; mais son père vous a chassée, chassée honteusement. Et moi il m'a insulté........Je ne m'exposerai pas à subir de nouveau d'odieux soupçons. Votre oncle m'a rendu libre par ses outrages, et je vous apporte ma liberté.

Je l'écoutais avec stupeur.

— Que vous êtes pâle, pauvre enfant! continua-il en me regardant avec une tendre pitié. Quel ravage en si peu de temps! Laissez-moi vous contempler, mon amie, et baiser vos petites mains amaigries. Nous ne nous quitterons plus Madeleine; comprenez-vous? La fatalité, la Providence, si vous l'aimez mieux, Dieu lui-même nous réunit malgré les hommes, malgré nous, insensés qui voulions nous fuir!

— Ah! Robert, ne mêlons pas Dieu à nos tristes passions. Que parlez-vous de vivre l'un près de l'autre sans nous quitter jamais? Ne savez-vous pas que mon devoir est de vivre et souffrir seule, que votre place n'est point ici?

— Quoi! s'écria-t-il, offensés et méconnus tous les deux, sans famille désormais, quand la destinée s'obstine à nous pousser l'un vers l'autre, serons-nous assez fous pour nous fuir? N'avons-nous pas trop lutté déjà, trop souffert?........ Ah! Madeleine, laissez - vous aimer........

Il s'assit près de moi, et, mêlant à son récit les transports de sa fougueuse tendresse, il me raconta le drame qui avait suivi mon départ: comment mon oncle, pour expliquer mon inexplicable disparition, avait persuadé à Louise que ma raison, ébranlée depuis longtemps, avait succombé le matin à un subit accès d'égarement, — que, sous le coup de cette crise mentale, j'avais refusé de suivre Pierre à l'hôtel. — L'altération évidente de ma santé, quelques étrangetés d'humeur dans les derniers temps donnaient du crédit à cette fable. J'appris que mon oncle, prêtant l'oreille à certains propos échangés entre les domestiques, les avait interrogés et avait su par Justine que j'avais eu une correspondance secrète avec Robert avant son mariage. Convaincu alors que nous nous aimions dès cette époque, il accusa Robert de nous avoir sacrifiées toutes les deux à de vils calculs. J'étais pauvre en effet, et Louise était riche. Dans une explication qu'il eut avec son gendre, il ne put lui cacher ses soupçons; il lui jeta cet outrage à la face. Robert pâlit sous cette mortelle injure; mais, dédaigneux d'y répondre, il sortit d'un pas assuré, descendit les escaliers, traversa la cour et quitta l'hôtel, sans même regarder en arrière. Au moment où il franchissait le seuil, il aperçut Pierre, et, l'appelant aussitôt, il le questionna sur ma fuite. Par un hasard étrange, celui-ci avait gardé le numéro du fiacre que j'avais pris le matin même. Robert s'en empara, et put ainsi, après quelques heures de recherches, ressaisir mes traces. Un peu de réflexion, un secret pressentiment peut-être lui fit deviner le reste. Vingt-quatre heures juste après moi, il prenait la route de la Bretagne. A Vannes, il eut quelque peine à se renseigner sur la situation exacte de La Roche-Yvon, et ne put même pas se procurer un guide; mais, résolu et confiant en son instinct de demi-sauvage, il se lança seul, malgré l'obscurité, dans le dédale des chemins creux et des landes, tantôt arrêté par les ronces et les buissons, tantôt se heurtant à des roches de granit. Il courait le risque d'errer ainsi jusqu'au matin, et la lande commençait à lui sembler sans issue, lorsqu'il distingua au loin la faible lueur que projetait ma fenêtre éclairée. Il marcha dans cette direction et se trouva bientôt au pied du logis. Quoique rien ne l'assurât que cette masse confuse, dont il ne pouvait distinguer

les formes à travers la nuit, fût La Roche-Yvon, il était résolu à demander là l'hospitalité et à y attendre le jour. C'est alors qu'il avait frappé. J'avais ouvert la fenêtre, et lui, me reconnaissant, avait saisi le tronc noueux de la vigne, et s'était en un instant trouvé près de moi.

Après ce long récit, il me fut évident que mon malheureux oncle, dans son imprudente colère, avait creusé entre Louise et son mari un abîme qu'il serait bien difficile désormais de combler. La funeste passion de Robert se faisait d'ailleurs dans cette circonstance complice de son orgueil.

— Il faut partir, — lui disais-je; mais il secouait la tête d'un air résolu.

— Ma vie est où vous vivez, répondait-il, je resterai; si vous me chassez, je me réfugierai dans le bois voisin, dans une chaumière, n'importe où. Je respirerai le même air que vous, je vous verrai de loin. Quelquefois, je passerai près de vous, et je vous saluerai comme font les paysans qui vous rencontrent sur la route. M'enviez-vous cette joie des pauvres et des indifférents?

J'aurais dû le repousser, refuser de l'entendre, lui interdire l'accès de ma demeure; mais les sophismes de la passion, les défaillances d'une volonté séduite se réunissaient pour me perdre. — Je saurai le décider à partir, pensais-je; il ne me faut qu'un peu de temps. Moi seule je puis faire ce miracle de fléchir son orgueil. C'est ainsi que je cédai aux artifices de son cœur, et je consentis à revoir Robert. Je lui indiquai dans une châtaigneraie un endroit écarté où je devais le rejoindre vers le milieu du jour. Les premières lueurs de l'aube blanchissaient l'horizon: il était temps de se séparer. Des bruits confus encore et rares annonçaient le retour de la vie active dans l'immense étendue. Les coqs enroués s'appelaient déjà d'une ferme à l'autre. Nous échangeâmes un adieu avec l'assurance de nous retrouver dans quelques heures, et Robert, enjambant lestement la fenêtre, disparut bientôt derrière une haie touffue de noix et de noisetiers.

VIII

Plusieurs jours se passèrent pendant lesquels nous nous vîmes en toute liberté. L'humeur chagrine de l'automne semblait s'être dissipée, et ses tièdes splendeurs nous invitaient aux longues promenades. Nous nous fatiguions à gravir les coteaux parés de bruyères roses et d'ajoncs à fleurs d'or; quelquefois nous nous asseyions à l'abri d'un buisson, au milieu des grandes fougères jaunies qui craquaient doucement sous nos pas. Nous nous racontions l'un à l'autre nos souffrances, nos combats, ou bien, remontant plus loin dans le passé, nous nous faisions confidence de nos premiers rêves, nous étonnant de les trouver si pareils. Les heures s'envolaient vite. Le soir, nous revenions lentement sur nos pas; grâce aux premières ombres de la nuit, Robert osait approcher plus près de ma demeure, et il me suivait des yeux jusqu'à ce que je fusse rentrée. Moi, je m'enfermais pour rêver en attendant le lendemain; j'évitais de regarder au delà: l'avenir n'existait pas pour nous. Je savais que Robert devait partir, que je devais hâter son départ. Je me promettais d'employer à le convaincre le jour suivant; mais, lorsque le moment de le revoir était venu, tout mon courage tombait, une angoisse affreuse arrêtait les paroles sur mes lèvres, et la journée passait sans que j'eusse rien dit.

Nous n'avions aucune nouvelle de Paris; il semblait que nous fussions seuls au monde, et par instants il m'arrivait d'oublier les souffrances du passé, aussi bien que les menaces de l'avenir, dans l'enchantement rapide de l'heure présente. L'attitude respectueuse et discrète de Robert me rassurait et calmait mes remords. Je buvais ainsi à longs traits à la coupe perfide, je m'enivrais du subtil poison, et dans ces douces ivresses, auxquelles nul ne prend part impunément, mon âme perdait sans retour sa force avec sa pureté. La flamme de la jeunesse, l'incertitude du lendemain, les dangereux conseils de la solitude et de l'amour, tout augmentait le péril. Je me félicitais de ma victoire, et je ne m'apercevais pas que j'étais vaincue d'avance. Le châtiment ne se fit pas attendre........

S'il est une infortune digne de pitié, c'est pour une âme fière le sentiment de sa déchéance. Avoir eu l'ambition du sublime, l'orgueil d'un grand dévouement, tant de dédain pour les destinées simples et communes, tant de hauteur pour juger les défaillances d'autrui, et se trouver sous le coup du mépris, quel châtiment! Ce fut là désormais le supplice de ma vie. Le soleil me devint odieux, il éclairait ma honte. Je n'osais plus regarder en face la vieille Marie-Anne, ce visage d'honnête femme me troublait. Je sus alors quelles sont les vraies misères de ce monde, celles dont on rougit et qu'on n'ose avouer; je sus qu'il n'est pas de plus cruel abandon que celui d'une âme qui a perdu le respect d'elle-même, qui se juge et se fuit. Il me semblait que Robert lui-même devait me mépriser; souvent je le lui disais, et tous les efforts de sa tendresse ne réussissaient pas à me rassurer. Sitôt qu'il me quittait, je tombais dans de cruels désespoirs: il me semblait presque que je le haïssais. J'aurais voulu être morte, et la mort me faisait peur. Que n'aurais-je pas donné pour croire au néant!

Toujours je m'étais crue invincible; je croyais n'avoir d'autres conseils à prendre que les miens, d'autre juge à redouter que moi-même. Cet immense orgueil ne survécut pas à ma chute; moi tombée, il ne me resta rien. Je passai subitement d'une confiance insensée à un abattement désespéré, et je commençai à flotter, comme une chose inerte, au gré des plus folles terreurs, des contradictions les plus douloureuses. J'essayais de regarder au ciel; mais Dieu ne m'apparaissait que pour me condamner.

Mes nuits s'écoulaient dans de mortelles insomnies ou d'effrayants cauchemars; j'arrivais au matin baignée d'une sueur froide, brisée de corps et d'âme, pour reprendre le lourd fardeau de mes remords. Mon mal ne fit qu'augmenter, et Robert s'en alarma malgré les efforts que je faisais pour le cacher. J'avais perdu le gouvernement de ma volonté; parfois j'accablais Robert de tendresse passionnée, puis l'instant d'après tout était changé; je l'accueillais d'un air irrité, ou bien je le repoussais et tombais en de longues crises de larmes. Je ne pouvais rester seule dans ma chambre sans ressentir une frayeur maladive; il me semblait que la vengeance divine m'attendait dans ce lieu. La vie me devint intolérable, et je suppliai Robert de m'emmener. — Allons plus loin, lui dis-je; la mer est devant nous, là-bas; marchons vers elle. Je retrouverai le calme peut-être au spectacle de sa grandeur et de ses orages.

Nous partîmes dès le lendemain. Quand je dis adieu à Marie-Anne, elle m'embrassa les larmes aux yeux. — Vous avez raison de retourner à Paris, dit-elle avec sa naïve rudesse; l'air du pays n'est pas bon pour vous, mademoiselle. Je n'osais pas vous le dire, mais je crois bien que vous n'auriez pas vu les neiges, si vous étiez demeurée ici plus longtemps.

Je la quittai sans la détromper et sans lui dire que je restais en Bretagne. Nous nous arrêtâmes, Robert et moi, dans un hameau de pêcheurs où de braves gens consentirent à nous recevoir. Pendant les premiers jours, j'éprouvai, grâce à la nouveauté des lieux, à la présence continuelle de Robert, un véritable soulagement. Robert fit venir des livres, des journaux, des crayons; il m'obligeait à m'occuper, à sortir de moi. Nous fîmes de longues promenades, tantôt à pied sur la grève ou les falaises, tantôt en mer, dans une barque de pêcheurs. Dans une de nos excursions, nous découvrîmes une grotte creusée par les vagues dans les rochers, où nous prîmes l'habitude de venir chaque jour; quelquefois la marée montait, pendant que, paresseusement couchés sur le sable, nous suivions du regard le rapide progrès des lames, qui s'amoncelaient avec fracas à l'entrée de la grotte; quelques-unes même, s'allongeant sur le sable, venaient lécher nos pieds.

Nous étions alors prisonniers pour de longues heures, et rien ne nous plaisait plus

que cette roche creuse où nous passions nos journées, séparés du reste du monde. Je ne pouvais me lasser de contempler la mer, cette immensité vivante, qui semblait, par sa plainte éternelle, s'associer à nos peines sans les troubler. Trop faible pour m'élever jusqu'à Dieu, je m'adressais à la nature comme à un intermédiaire secourable, et je puisais quelque douceur dans ces épanchements.

Bientôt je devins incapable de tout effort. Mon mal se réveillait avec une effroyable intensité. La vue d'un enfant, celle du pauvre ménage qui nous avait accueillis, me faisaient fondre en larmes. Félicités perdues pour moi, comme elles me semblaient douces! Notre hôte avait une petite fille de trois ans que j'embrassais parfois à la dérobée; elle se débattait, effrayée par l'ardeur de mes caresses.

Il arrivait aussi qu'irritée de tant souffrir, je me révoltais contre l'injustice de mon sort. — Si le ciel me repousse, si les hommes me maudissent, me disais-je, jouissons au moins des jours qui me reste à vivre. Je suis, j'aime et je suis aimée; épuisons les joies de l'amour: ne les ai-je pas assez chèrement achetées? Mais l'amour lui-même semblait me trahir; j'avais trop souffert et trop longtemps; mon cœur était aride, et n'avait plus la force d'être heureux.

Alors j'accusais Robert. — L'amour n'est pas ce que j'ai rêvé, — disais-je. Il m'écoutait sans colère; mais je m'aperçus qu'il devenait triste, et, quand je le vis souffrir, je me fis horreur. — Ecoute, lui dis-je un jour que je le voyais plus abattu, partons encore; allons plus loin. Veux-tu m'emmener dans ton pays, dans cette amérique qui t'est si chère? Mettons l'immensité entre le passé et nous. Nous serons heureux là-bas. — Il me serra dans ses bras. — Tu as raison, dit-il, l'air de France te tue, et je meurs de ton mal. Envolons-nous bien loin, seuls, nous commencerons une vie nouvelle; nul ne saura ce qui nous touche, et nous l'oublirons nous-mêmes. Il y a longtemps que j'avais ce désir, je n'osais pas te le dire.

Il paraissait si heureux que je me sentis calmée. Nous nous mîmes aussitôt à faire des rêves et à nous enchanter par avance d'une félicité idéale. Robert écrivit au Havre où il avait eu autrefois des correspondants, pour s'informer des prochains départs. En attendant la réponse, nous continuâmes à nous entretenir de notre grand projet, à choisir la province où nous irions nous établir et les forêts qui abriteraient notre destinée fugitive. Je retrouvai de l'activité et comme une élasticité de vie pour faire nos préparatifs. La réponse arriva, nous annonçant qu'un paquebot devait partir pour New-York le 30 octobre, et Robert fit aussitôt retenir notre passage. Il nous restait sept jours encore; mais nous avions tant de hâte de nous mettre en route que nous résolûmes de quitter sur-le-champ le hameau que nous habitions et de voyager à petites journées.

IX

Je poussai un soupir de soulagement, lorsque le lendemain je me plaçai, à côté de Robert, au fond de la carriole qui nous emportait. C'était une fraîche et claire matinée d'automne. Une légère gelée blanche couvrait les buissons et les herbes; mais, à mesure que le soleil s'élevait, elle se changeait en brillantes gouttes de rosée. Nous plongions de long regards au creux des vallons noyés dans un brouillard transparent, tandis que la cîme des coteaux baignait dans l'air pur. En étendant le bras, nous pouvions cueillir au passage des touffes de houx ornées de baies rouges, ou bien nous arrachions une feuille aux chênes trapus et mutilés qui se penchaient comme des sentinelles au bord du chemin. Notre petit cheval efflanqué marchait d'un pas joyeux, en secouant ses grelots, tandis que son maître sifflait à demi-voix une chanson mélancolique. La haie de la campagne me gagnait; il y avait longtemps que je ne m'étais senti l'esprit si léger. Nous voyageâmes ainsi à travers la Bretagne et la Normandie, évitant de notre mieux les voitures publiques et les grandes routes, nous faisant conduire de préférence par les chemins détournés. Nous pouvions échanger librement nos impressions: le plus souvent un regard ou un sourire suffisait. Nous goutâmes pendant ces quelques jours comme une ombre de bonheur; mais l'âme humaine est ingénieuse à se créer des tourments; elle a mille manières de souffrir d'une même blessure.

A mesure que le terme de notre voyage approchait, un souvenir déchirant se dressait devant moi. Louise m'apparaissait partout; je croyais la reconnaître dans chaque femme inconnue qui passait près de nous. La nuit, je l'entendais gémir à mes côtés. Cette chère image me devint une vision vengeresse........ Je n'avais plus entendu parler d'elle depuis l'arrivée de Robert à La Roche-Yvon. En quittant Paris, j'avais résolu d'écrire à mon oncle malgré sa défense. La nécessité de fixer un plan de vie et l'arrivée de Robert firent ajourner cette lettre. Plus tard, je n'osai plus: qu'aurais-je pu dire?

Pendant notre station au bord de la mer, je m'étais, à l'insu de Robert, adressée au curé de Ville-Ferny pour avoir des nouvelles; je n'avais pas eu de réponse. Peut-être le paysan chargé de porter ma lettre à la poste du village voisin l'avait-il perdue; peut-être aussi le curé de Ville-Ferny n'avait-il pas daigné m'écrire. Je me figurais souvent que Louise était morte, et cette idée me rendait presque folle.

Vers le milieu du sixième jour, nous nous arrêtâmes dans une vieille cité normande, un peu noire, un peu triste malgré les flèches élancées de ses églises gothiques. C'est là, que nous devions prendre le bateau à vapeur pour nous rendre au Havre; le *steamer* partait le surlendemain. Robert me proposa de sortir; mais je me sentais fatiguée, et il me quitta en me promettant de revenir bientôt. Quand je fus seule dans cette chambre d'hôtel, froide, un peu sombre, n'ayant d'autre horizon que les maisons voisines, noircies par le temps, et une rue tortueuse, bruyante sans gaieté, mes fantômes revinrent m'assaillir. Je voulus les repousser: mes efforts ne servirent, comme il arrive d'ordinaire, qu'à leur donner plus de prise sur mon imagination ébranlée; bientôt je n'y pus tenir, et la tête en feu, la poitrine oppressée, je pris à la hâte un chapeau, et, m'enveloppant d'un châle, je sortis.

Je marchai droit devant moi, rapidement, sans rien voir; peu à peu l'air et le mouvement rafraîchirent mon front: le bouillonnement intérieur se calma dans mes veines. J'étais sur d'immenses avenues plantées d'arbres séculaires, entourant comme d'une ceinture une vaste prairie, dont l'extrémité se perdait au loin dans la campagne. Le vent, plus humide que froid, détachait les larges feuilles des platanes et les roulait devant moi en soulevant des tourbillons de poussière. Au ciel, de grands nuages noirs couraient, rapidement emportés. Ces longues avenues étaient désertes, et cette solitude me plut; je ralentis un peu ma course. Le jour baissait, je ne le remarquai point, et quand je m'en suis aperçu, il y avait longtemps déjà que j'avais quitté l'hôtel. Je voulus revenir sur mes pas; mais je ne pus retrouver mon chemin, et, marchant toujours, j'arrivai sur le port.

La marée montait; elle refoulait la rivière qui se gonflait en soulevant les vaisseaux à l'ancre; de petites vagues bruyantes clapotaient contre les murs du quai. Je restai à, les considérer longuement; l'eau noire reflétait la lueur terne des réverbères et la lumière rouge des feux de charbon allumés sur les navires. Je voyais, tout autour, les matelots, s'agiter comme des ombres. Nul ne s'occupait de moi, nul ne semblait me voir. Le ciel se couvrait de plus en plus, et l'obscurité devenait complète. A mesure que le jour baissait, mes pensées s'amoncelaient en orages. Je regardais alternativement le ciel, qui semblait se dérober sous les brumes, et l'eau noire et profonde du canal. — Fermer tes yeux, pensais-je, et marcher en avant, tout droit, deux pas, trois au plus, puis disparaître pour toujours! et trouver le repos peut-être!........ Qui sait?........ Nul n'entendra plus parler de moi. Une malheureuse qui se noie, c'est vulgaire et triste; mais se sauver avec un amant, est-ce moins triste et moins vulgaire?........ Il souffrirait, lui, je le sais: du moins, je ne le verrais plus souffrir; d'ailleurs les regrets sont-ils éternels? Il est jeune; la vie est longue........ Mais le repos est-il là en effet, sous cette eau froide? Est-il vrai que nous ayons ainsi, à portée de notre volonté, un remède à tous nos maux, un refuge assuré contre le remords et la responsabilité de nos actes? Oh! si je savais que rien de moi ne dût survivre! Je l'ai entendu affirmer autrefois: comment se fait-il que je n'y peux croire? Quelle est donc cette partie de mon être qui proteste contre le néant, comme elle protestait hier, tout à l'heure encore, contre ma vie criminelle?

La pluie tombait maintenant en larges gouttes, comme des larmes tièdes; les rares passants se hâtaient, glissant le long des maisons pour se mettre à l'abri. Appuyée sur une borne de bronze autour de laquelle s'enroulait le câble d'un navire, je n'avais pas le courage de faire un mouvement. Robert pourtant m'attendait, je devinais son inquiétude; mais que faire? — Lui porter un amour empoisonné de remords, les lâches amertumes d'un cœur sans énergie! N'avoir la force ni de vivre, ni de mourir! me disais-je. Que vais-je devenir?........

La pluie tombait toujours, et je commençais à frissonner sous mes vêtements mouillés; je regardai autour de moi pour chercher un abri. Apercevant une faible clarté à quelque distance, je me dirigeai de ce côté, et me trouvai bientôt à l'entrée d'une petite cour pavée et dallée, éclairée par une lanterne fumeuse. De hautes murailles percées d'étroites ouvertures l'entouraient de trois côtés. A droite, une porte basse était entrebâillée; je la poussai, et j'entrai dans une chapelle. L'autel était éclairé, et un vieux prêtre officiait; mais l'assemblée, peu nombreuse, restait dans l'ombre. A droite de l'autel, une haute grille, derrière laquelle tombait à plis raides un rideau de serge, annonçait la présence de religieuses cloîtrées. Bientôt leurs voix, en traînantes plaintives, se mirent à psalmodier l'office du soir. Je m'agenouillai dans le coin le plus obscur de l'étroite nef, et je me laissai bercer par ces chants qui s'élevaient et s'abaissaient d'une façon monotone sur chaque verset des psaumes. Il y avait bien longtemps que je n'étais entrée dans une église: la dernière fois, Louise m'accompagnait. Quels abîmes s'étaient creusés depuis ce jour!........ Au bruit des chants et des prières, une sorte d'apaisement se faisait en moi: à genoux, les paupières fermées, les lèvres muettes, j'osais à peine respirer; mais bientôt le silence se fit, on éteignait les cierges, et les assistants commençaient à se disperser. Il fallait partir. — O Dieu! m'écriai-je dans un élan suprême, Dieu vivant qui entendez nos plaintes, qui pardonnez tous nos égarements, Dieu de Madeleine et de la femme adultère, plus miséricordieux que les hommes, plus indulgent que ma propre conscience, Dieu saint, j'ai profané vos dons, je n'ai su faire que le mal........ J'ai vécu d'orgueil, et l'orgueil m'a perdue. Je crie vers vous, Seigneur; sauvez l'ouvrage de vos mains!

Un léger coup frappé sur mon épaule me fit tressaillir: c'était une femme vêtue d'un costume moitié laïque, moitié religieux. — On va fermer, dit-elle.

— Comment se nomme cette église?

— La Charité.

— Un hospice sans doute?

— Non, madame, c'est une maison de refuge pour les filles repenties.

Je reculai d'un air égaré comme si elle m'eût frappée en pleine poitrine. — Ah! balbutiai-je, c'est là qu'on enferme ces...... malheureuses?........

— Oui, madame; il y en a pourtant quelquefois qui viennent ici d'elles-mêmes.

Je sortis en chancelant, et, arrivée dans la petite cour d'entrée, je fus obligée de m'appuyer contre le mur. En dehors de la cour, par la porte encore ouverte, j'apercevais le quai désert et l'eau du canal, à l'intérieur s'élevaient des bruits vagues qui ressemblaient à l'écho affaibli des psalmodies. — Y a-t-il vraiment des femmes qui viennent en ce lieu d'elles-mêmes, sans y être contraintes? Mais quand? sous l'empire de quels remords, de quels déchirements? Y a-t-il donc un moment précis où une âme se dit: Voilà l'heure? Y a-t-il quelqu'une de ces pauvres créatures qui, aimée et le cœur plein d'amour, soit entrée là volontairement? — J'étais si absorbée que je tressaillis en entendant marcher à côté de moi. — Etes-vous malade? qu'attendez-vous? dit la tourière, qui, au moment de fermer les portes, m'avait aperçue dans l'obscurité.

Je fis un mouvement pour sortir; puis obéissant à je ne sais quelle force mystérieuse: — Pourrait-on parler à la supérieure ce soir? demandai-je, tandis que mon cœur battait à se rompre en attendant la réponse. Je me disais: Voilà l'arrêt de la fatalité. Si elle dit non, je partirai: Robert m'attend; si au contraire........ Eh bien! ce cera ma sentence.

Il me sembla que des siècles s'écoulaient avant qu'elle ouvrît la bouche, et, quand elle eut parlé, je fus obligée de lui faire répéter sa réponse; je ne l'avais pas entendue. — A cette heure! avait-elle dit, c'est impossible. — Je respirai avec force; pourtant je ne sortis pas.

— Il s'agit, ajoutai-je, d'une âme à sauver. Que Dieu vous pardonne, ma sœur, si, pouvant m'introduire, vous m'avez repoussée.

Je m'éloignai. Elle me rappela. — Entrez, dit-elle. Je vais demander si ce que vous voulez est possible.

Un nuage passa sur mes yeux. La terre me paraissait tourner autour de moi, et je fus tentée de m'enfuir; mais elle avait ouvert une porte, elle marchait devant moi: je la suivis. Elle m'introduisit dans un parloir, posa une petite lampe sur la table de bois blanc, puis elle sortit. Je me laissai tomber sur une chaise de paille, et j'écoutai. Une cloche tinta à l'intérieur: un coup, deux coups, puis quelques pas discrets et des murmures de voix, puis le silence et un peu après une autre cloche, plus éloignée, répétant le signal. Je ne sais combien de temps je restai là, frémissante et n'entendant que les battements de mon cœur. Enfin le bruit d'une porte tout près de moi me fit tourner la tête vers une double grille noire qui coupait en deux parties la petite pièce où j'étais. Derrière cette grille, j'entendis le frôlement d'une robe sur les dalles; une clef grinça dans une serrure, et les lourds volets qui garnissaient la grille à l'intérieur s'ébranlèrent et se replièrent lentement. Une femme vêtue d'une tunique de laine blanche et d'un voile noir m'apparut à travers les étroits barreaux, et se tint debout devant moi, sans parler. Alors, sous l'empire de cette puissance inconnue à laquelle j'obéissais malgré moi, je lui racontai ma triste histoire, cette tentation de mourir qui m'obsédait, et le hasard qui m'avait conduite dans cette demeure, et qui me poussait encore en ce moment à lui demander conseil. Elle m'écouta sans m'interrompre.

— Dieu vous cherche, ma fille, dit-elle quand j'eus fini. Ecoutez-le, abdiquez à ses pieds cette liberté dont vous avez fait un si mauvais usage; donnez-vous à lui, mais librement, non par surprise. Allez et méditez; quand votre résolution sera prise, vous viendrez, et notre maison vous sera ouverte.

— Si je pars, je sais que je ne reviendrai pas, m'écriai-je en me mettant à genoux au pied de la grille. Ma mère, décidez pour moi: je suis faible, car j'aime. Je sens mon cœur qui m'échappe, retenez-moi. Fermez vos grilles sur celle qui doit disparaître du monde .... Qui sait si je rencontrerai jamais une heure comme celle-ci?

Je la priais, elle méditait sans répondre, et j'espérais lâchement qu'elle ne me garderait pas. A la fin, elle céda. — Souvenez-vous, dit-elle, que vous serez libre de sortir le jour où vous le voudrez. — Et remarquant ma pâleur: — Pauvre fille, ajouta-t-elle doucement, vous avez raison de venir à nous, personne ne vous réclame, et vous êtes pour tous une occasion de chute et de scandale. — Elle me demanda alors si je n'avais aucun adieu à faire; je lui sus gré de cette pensée, et je traçai d'une main défaillante les lignes qui suivent:

CECI EST MON TESTAMENT

"Je vous lègue Louise à consoler.

"Je vous ai trop aimé, Robert: cet amour a été notre malheur à tous. Vous avez bien souffert à cause de moi, pauvre ami, et souvent je me suis maudite en vous voyant si triste et si pâle. Pardonnez-moi le mal que je vous ai fait et celui que je vais encore vous faire. Je n'avais plus la force de vivre ainsi: les larmes de Louise m'étouffaient.

"J'ai tenté le sublime, et j'ai échoué misérablement; j'ai été un être inutile et malfaisant. A vous Robert, de réparer le mal que j'ai causé; à vous de faire que mon âme dont vous avez été la trop chère idole, repose un jour en paix!"

Bien des larmes coulèrent sur ces lignes, et dans ma hâte d'en finir j'étouffai les choses que j'aurais voulu dire. La supérieure attendait; je lui présentai le papier, mais elle refusa de le lire.—Vous êtes encore libre, dit-elle. Je mis l'adresse, et la priai de faire remettre cette lettre le même soir à Robert, mais de façon qu'il ne pût voir le messager; puis je quittai le parloir, et la tourière m'introduisit dans l'intérieur du refuge, où je retrouvai la supérieure. Elle me prit la main et me conduisit à travers d'étroits corridors et de longs escaliers. — La règle de la maison est bien austère, me dit-elle, et les exercices vous sembleront durs. Je voudrais les alléger; mais ceci dépasse mon pouvoir. Pour vous donner du courage, mon enfant, vous songerez que la vie est courte, et vous avez beaucoup à expier.

Je ne répondis pas. Ma pensée était ailleurs; elle suivait les pas du messager. Ah! comme je tremblais pour Robert! Je m'aperçus à peine que nous entrions dans un dortoir, et que nous nous arrêtions devant une petite couchette nue et froide; je ne sais comment il se fit que je me trouvai déshabillée et couchée. La supérieure s'était retirée; la respiration des femmes endormies dans cette immense salle faisait autour de moi comme un épais murmure.

Quelle nuit! Que de fois je me soulevai, décidée à reprendre mes vêtements et à courir vers Robert! Puis, songeant que tout le monde dormait et que je ne pouvais sortir, je retombais découragée.

X

J'appris le lendemain que Robert m'avait attendue longtemps la veille sans concevoir d'inquiétude. A mesure pourtant que la soirée avançait, il devint soucieux, et bientôt, persuadé que je m'étais égarée, il était sorti dans l'espoir de me rencontrer. A plusieurs reprises, il était rentré à l'hôtel, et, ne m'y trouvant pas, il sortait chaque fois plus agité; il avait aussi envoyé au-devant de moi dans différentes directions. Ce fut pendant une de ses absences que ma lettre arriva, quand il rentra, on ne put lui donner aucun renseignement sur la personne qui l'avait apportée. A peine l'eût-il lue qu'il s'élança comme un fou hors de l'hôtel, et passa toute la nuit à errer dans les rues de la ville. Dès le matin, il fit commencer les plus actives recherches, et obtint même la permission de faire sonder le canal et la rivière jusqu'à une assez grande distance. Tout le temps qu'il passa dans cette ville, c'est-à-dire près d'une semaine, j'eus régulièrement de ses nouvelles, grâce à la supérieure qui par pitié pour moi, le fit surveiller discrètement. Perdant enfin tout espoir de me retrouver et convaincu sans doute que j'avais attenté à mes jours, il partit.

Je priai le chapelain de la maison d'écrire secrètement au curé de Ville-Ferny, et je sus ainsi que Louise vivait à la campagne avec son père, fort retirée, ne voyant même ses plus proches voisins; quelques vieux amis seuls étaient admis de temps à autre. Louise d'ailleurs était fort souffrante et ne quittait pas la chaise longue. Si mauvaises que fussent ces nouvelles, elles me calmèrent un peu. Louise vivait. Le curé ajoutait qu'on lui avait assuré que M. Robert Wall était à Paris; mais il ne savait rien de plus.

De longs mois s'écoulèrent, pendant lesquels je m'initiai douloureusement à ma nouvelle vie. J'étais bien seule. La sainteté des religieuses me décourageait, et le respect me tenait éloignée d'elles. Les femmes qui m'entouraient au contraire, mes compagnes de misère, m'inspiraient une répugnance invincible; ces visages vulgaires, flétris pour la plupart, frappés d'effronterie, me saisissaient d'horreur. Elles avaient essayé d'abord de m'attirer à elles en provoquant une confidence par le récit de leurs infortunes; mais devant mon sauvage silence elles s'étaient lassées, et maintenant elles me fuyaient. Aucun bruit du dehors ne m'arrivait; il me semblait que j'étais dans ces lieux d'expiation où les bruits de la terre expirent et où les âmes criminelles attendent l'heure du pardon. J'appris à travailler. Courbée dès le matin sur un métier ou appliquée à un grossier ouvrage de couture, je tuais la pensée par l'activité matérielle. Les nuits surtout m'étaient odieuses; cette communauté de vie avec des êtres moins coupables que moi peut-être, mais plus dégradés, m'inspirait une invincible répulsion. Ces femmes sont réparties en plusieurs classes; les plus jeunes, celles qu'on enferme seulement par prudence, sont soigneusement préservées du contact des autres. Il y a une classe spéciale aussi pour les filles réellement repenties, celles qui depuis de longues années donnent aux autres le bon exemple, et qui refusent de quitter la maison.

Moi, j'étais parmi les *Thaïs*, comme on les appelle, c'est-à-dire les nouvelles venues, toutes palpitantes encore de leurs passions à peine vaincues, et agitées pour la plupart du désir de recouvrer la liberté. C'est le vice encore frémissant: à les voir, à les entendre, le dégoût me prenait; mais je devais rester parmi elles: ce spectacle m'était salutaire. Ah! si l'on savait ce que deviennent dans les bas fonds de la société ces passions que nous idéalisons trop souvent dans le monde! Je fus longtemps avant de m'avouer que l'orgueilleuse Madeleine était, elle aussi, une parcelle de cette fange où le vice mal assoupi fermentait sourdement autour de moi. Peu à peu pourtant je courbai la tête et j'appris à prier........

Un matin, je reçus une lettre du curé de Ville-Ferny. "Les voies de Dieu sont mystérieuses, écrivait-il; il fait jaillir la lumière des ténèbres et la consolation de la source même de nos larmes. Votre cousine a donné le jour à un fils. Jusqu'au dernier moment, on craignait qu'elle ne put vivre assez pour voir son enfant; mais Dieu lui a accordé cette grâce.

"L'épreuve a été terrible; on m'appela en toute hâte. Son père était là, pâle comme un marbre: je n'oublierai jamais l'expression de ce visage. Il contemplait sa fille d'un œil sans larmes et suivait sur son front le progrès des ombres mystérieuses qui l'envahissaient. Je priais au pied du lit. Dans la pièce voisine, on entendait par intervalles le faible vagissement de l'enfant nouveau-né et des voix de femmes chuchotant entre elles. Dans la chambre de la malade, il régnait au contraire un silence effrayant. Tout à coup elle se souleva, et, en fixant sur nous un regard assuré: — Mon mari! dit-elle avec une fermeté inusitée, je voudrais voir mon mari. — Son père, sans répondre, me jeta un regard plein d'angoisses. Nous nous étions rencontrés dans la même pensée: c'était le délire qui commençait; mais elle, se dressant tout à fait et de la même voix nette et calme: — Je veux le voir et lui remettre moi-même son fils, dit-elle. Puis, cherchant sous son oreiller un petit portefeuille dont elle ne se séparait jamais, elle y prit un papier soigneusement plié, et me le tendit. C'était l'adresse de M. Wall, et je ne sais encore comment elle se l'était procurée. — Monsieur le curé, reprit-elle, je vous en prie, partez sur le champ; dites-lui que je le demande; il viendra, je le connais. Allez vite, le temps presse; je tâcherai de vivre jusqu'à votre retour.

Elle se laissa retomber sur ses oreillers; je consultai son père du regard; il hésitait et semblait sous l'empire d'un violent combat intérieur. Enfin il fit un signe, et je partis. Il était nuit quand j'arrivai à Paris; je courus à la demeure de M. Wall. Je tremblais qu'il ne fut absent, ou qu'il ne refusat de me recevoir. On m'introduisit sur-le-champ. M. Wall me parut vieilli, quoique

l'expression de son visage fût la même qu'autrefois. Je ne sais s'il me reconnut, mais il ne laissa paraître aucune émotion; il se leva et se tint debout, sans parler, attendant que je lui expliquasse le motif de ma visite. J'avais songé à le préparer peu à peu à ce que j'avais à lui dire; son attitude impatiente et hautaine me fit changer d'avis. Quand il apprit que sa femme était mourante et le demandait, il tressaillit: une pâleur subite couvrit son visage, et ses lèvres frémirent; mais lorsqu'il sut qu'il avait un enfant, il cacha son front dans ses mains. — Un fils! s'écria-t-il, j'ai un fils! — Puis, d'une voix profonde: — Ah! pauvre femme! pauvre Louise!

"Tout à coup il releva la tête. — Partons, monsieur, partons vite. — Et, sans parler à personne, sans tarder d'un instant, il marcha devant moi.

"Pendant la route, il m'adressa de nombreuses questions sur sa femme et son enfant; il semblait en proie à une véritable fièvre. Sans cesse il se penchait à la portière du wagon et plongeait dans la nuit des regards inquiets; puis il se rassayait avec un de ces soupirs où semblent se concentrer toutes les énergies et les angoisses de l'âme. — Pensez-vous que j'arrive à temps? me demandait-il alors. Si elle allait croire que j'ai refusé de la voir dans un tel moment! — Elle vous attend, répondais-je.

"Deux heures de la nuit sonnaient à l'église du village lorsque nous arrivâmes au perron du château. Avant d'entrer, il s'arrêta, et, me prenant le bras: — Croyez-vous qu'elle sache,.........qu'elle soit informée? ...... — Il hésitait et né pouvait achever. Je compris sa pensée. — J'ai lieu de croire qu'elle sait tout, lui dis-je; des crises de larmes plus fréquentes dans ces derniers temps, et sur lesquelles elle refusait de s'expliquer, se rattachaient sans doute à la nouvelle de cette mort funeste, très-répandue dans le pays.

"Il frémit, et, lâchant mon bras, il traversa d'un pas rapide la terrasse jusqu'à un angle où il s'appuya comme pour se soutenir, et resta la tête penchée: on eût dit qu'il cherchait sur un banc voisin quelque trace connue, quelque signe familier que l'obscurité lui dérobait.

"Je l'appelai. Il passa la main sur son front à plusieurs reprises, comme pour chasser le souvenir qui l'arrêtait ainsi au seuil de cette demeure; puis ses yeux se fixèrent sur une fenêtre faiblement éclairée au premier étage. Il se rapprocha lentement. Nous entrâmes. Rien n'était changé dans la chambre de la malade depuis mon départ. Elle semblait dormir. Son père, assis près d'elle, gardait une immobilité de statue; il ne parut pas nous voir.

"Pendant un temps assez long, on n'entendit d'autre bruit que celui de notre respiration oppressée. Aucun de nous ne parlait ni n'osait faire un mouvement. Enfin Mme Wall ouvrit les yeux, et, voyant son mari penché vers elle, elle le regarda fixement, comme si elle eût craint d'être dupe d'un songe; puis une faible rougeur passa sur son visage, elle se souleva, et, lui tendant la main: — Pauvre Robert!....dit-elle. — Il saisit cette petite main, et, tombant à genoux, il pleura comme un enfant. Elle se fit alors apporter son fils, et, appelant votre oncle: — Père, dit-elle, voici l'heure de pardonner: c'est ma faute, vois-tu, je n'ai pas su me faire aimer. Mon fils, j'espère, sera plus heureux que moi. — S'adressant alors à son mari: — Robert, vous n'avez pas vu mon père? — Tous deux comprirent. Ils osèrent se regarder pour la première fois et se saluèrent.

"Peu d'instants après, la fièvre vint puis le délire. Il semblait que l'agonie allait commencer; mais la frêle créature résistait à la mort. La nuit, le jour suivant s'écoulèrent dans de cruelles alarmes. D'autres nuits et d'autres jours, des semaines entières ont passé. Son père et son mari ne l'ont pas quittée. Le mieux est venu et a ramené l'espoir et la confiance.... Ils partent tous ensemble pour l'Amérique dans la seconde semaine de ce mois."

Il allait donc s'accomplir, ce voyage autrefois rêvé par Robert; mais celle qui avait dû l'accompagner d'abord restait seule en arrière, ombre ignorée du passé.

Je regardai la date de cette lettre: il y avait deux semaines déjà qu'ils étaient en mer.

Mars 18....

Neuf années ont passé, neuf années toutes semblables, où pas un jour n'a différé de l'autre: j'ai vécu de la vie de mes compagnes, accomplissant comme elles, dans un ordre calculé et à des heures invariables, la monotone série de nos travaux et de nos prières. Aujourd'hui pourtant je vis à part: des évanouissements subits et prolongés ont causé de l'inquiétude autour de moi, et on m'a retirée des salles communes. J'ai une cellule où je vis seule le jour, où je dors seule la nuit. C'est un adoucissement que je n'ai pas demandé, mais dont je jouis avec bonheur.

J'ai employé ce temps à recueillir mes souvenirs, à écrire cette longue confession. Peut-être sera-t-elle pour d'autres un enseignement profitable. Peut-être le récit de mes misères, de mes remords, de mon expiation, désarmera-t-il ceux que j'ai scandalisés par mes égarements, et m'obtiendra-il l'aumône d'une prière: l'indulgence est aisée envers les morts, et quand on lira ces lignes, celle qui les écrit aura depuis longtemps disparu de ce monde.

Il m'en a coûté de remuer toutes ces cendres; te l'ai fait pourtant sans rien dissimuler. Ma jâche est terminée. Il y a des états de l'âme sur lesquels le temps passe en vain: il n'apporte et n'enlève rien. Je vivrais vingt ans que je n'ajouterais à ce qui précède ni un sentiment nouveau, ni un événement digne de remarque. Je ne désire plus rien, pas même de mourir........

8 mai 18........

Je croyais tout fini; je me trompais. Une nouvelle inattendue m'a tirée de ma torpeur: ils reviennent! Louise écrit à Ville-Ferny pour annoncer leur arrivée, qui suivra de près son message. Ils sont heureux, c'est elle qui le dit.

Pourquoi ce trouble? Je croyais mon cœur mort à toutes choses, et je le sens frémir à leur approche. Louise, me dit-on, parle de son père, qui les accompagne et qui se fait vieux, puis longuement de ses enfants. Ils en ont trois maintenant.

J'étouffe dans cette cellule: je voudrais pouvoir marcher, courir même........ Vain effort! Je retombe sur cette chaise, que je ne quitte plus. Par ma fenêtre ouverte, je vois plusieurs religieuses qui se promènent dans les allées du jardin; leurs visages sont paisibles; elles rient, même les plus âgées, d'un rire frais et jeune. Que c'est beau, la pureté! une vie pure! un cœur pur!

Plus près de moi, d'autres bruits me frappent: des métiers s'agitent, et des voix rudes et grondeuses........ Ce sont des *Thaïs* qui travaillent........ C'est ma famille, à moi! O Dieu juste!........

10 mai 18........

Non, je ne sortirai plus de cette cellule; je ne veux même plus me traîner à la chapelle.

Mon horizon se resserre, Je le trouvais si borné déjà quand je pouvais encore parcourir l'enceinte du refuge. Les limites se sont bien rapprochées. Les quatres murs de ma cellule et une étroite échappée sur les arbres du jardin, voilà ce qui me reste de l'immense univers! Il ne semble pas qu'un être humain

puisse tenir moins de place: il faudra se réduire encore pourtant; l'espace se rétrécira de plus en plus jusqu'à prendre l'exacte mesure de ce corps amaigri. Ce sera ma dernière demeure. Quelquefois, dans l'obscurité de mes nuits sans sommeil, je crois sentir comme l'approche des murs qui vont m'enserrer dans leur étreinte.

Mon heure n'est pas éloignée....Tantôt j'étais près de ma fenêtre ouverte, seule comme toujours, et je poursuivais dans les profondeurs sans tache du ciel je ne sais quelles visions qui m'emportaient loin de la terre. En abaissant les yeux sur la vitre appuyée contre la boiserie noircie, j'ai aperçu, se reflétant comme dans un miroir, une figure dont l'aspect m'a saisie: des yeux agrandis outre mesure, une bouche sévère et douloureuse, un visage aminci, dont les contours se confondaient avec les lignes blanches de sa coiffe. Où donc avais-je rencontré cette femme? Elle était vêtu de l'habit des pénitentes: comment ne l'avais-je pas vue déjà dans la maison?

Par un brusque mouvement de curiosité, je me suis retournée; le pâle fantôme s'est retourné comme moi.

Je n'ai pu retenir un sourire. — Quoi! c'est vous, Madeleine? Qu'avez-vous fait de votre jeunesse et de votre beauté, pauvre fille?........

Ce visage oublié depuis dix ans, je l'ai regardé de nouveau il ne semble plus appartenir à un être vivant. Personne au monde ne pourrait maintenant me reconnaître, — non, personne!........

Ai-je dit que le temps passait sans rien enlever!

Il a tout emporté au contraire, sauf la douleur.

12 mai 18........

Si j'allais attendre leur arrivée au Havre? Je suis libre: aucun vœu ne me tient. Je me cacherais pour les voir une dernière fois; ils ne se douteront pas de ma présence, et, quand même ils passeraient tout près de moi, que pourrait leur dire ce visage foudroyé? Pas un seulement ne tressaillirait en me coudoyant dans la foule. Il me semble les voir: mon oncle un peu courbé, un peu blanchi; Louise toujours belle, avec ces formes un peu plus amples que la seconde jeunesse donne aux femmes; ces trois beaux enfants, avec des têtes d'anges........ Et lui?........ Non, je n'irai pas!

Quand ils mettront le pied sur la terre de France, j'aborderai, moi, d'autres rivages........

13 mai 18........

Je ne quitte plus mon lit. On ne me laisse plus seule: il y a toujours une religieuse priant à mes côtés. Le chapelain est venu ce matin, il reviendra ce soir pour les dernières prières. C'est moi qui l'ai demandé........

Il y a une pensée qui m'obsède et que je ne peux chasser. Je voudrais savoir s'il m'a réellement aimée! M'a-t-il aimée, hélas! comme je l'aimais? Mais qu'importe!........ Tout est fini: dors en paix, pauvre Madeleine!

FIN.

Dans le prochain numéro: "La Vie continue" par Demians D'Archimbaud, et suite et fin du "Maître de Forges, par Georges Ohnet.

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.

Adresse postale: Casier 35, Station N, Montréal. Téléphone: Est 1418

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Une indisposition de notre distingué graphologue, Claude Ceyla, privera nos lecteurs et nos lectrices du courrier graphologique de ce mois. Un plus grand nombre d'études occuperont le numéro de septembre. Claude Ceyla reçoit toujours sa correspondance personnelle comme celle de la Revue Moderne à Casier posta 35, Station N., Montréal.

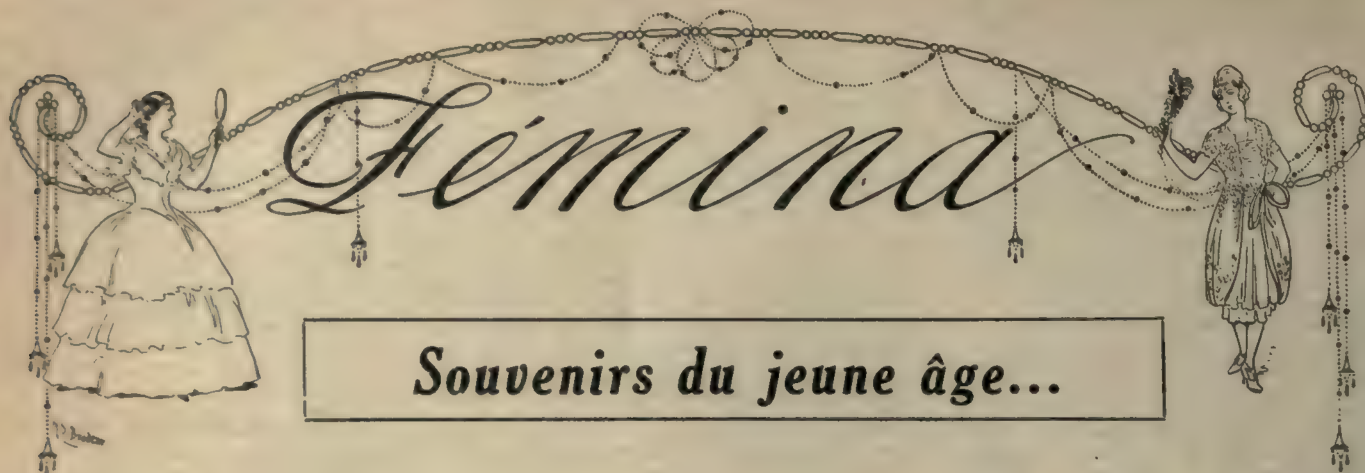
En Garde!

Nous mettons le public en garde contre les menées d'un nommé Georges Beaudry qui parcourt les villes et les campagnes pour prendre des abonnements au nom de la Revue Moderne et autres publications françaises.

Les personnes qui retraceront le nommé Georges Beaudry voudront bien nous aider à mettre fin aux agissements de ce triste personnage en le rapportant immédiatement au chef de police de leur localité







Souvenirs du jeune âge...

... Je viens de ressentir de ces impressions intenses et douces qui nous rejètent vers l'autrefois. Mon vieux couvent de Rimouski fêtait son cinquantenaire, et devant une assemblée de mes maîtresses et de mes compagnes, je fus appelée à remuer nos "Souvenirs du jeune âge". Et comme j'hésitais à inscrire ici ces pages d'évocation, d'émotion et de gratitude, mes craintes furent dissipées par ces mots d'une amie: "Pourquoi ces souvenirs seraient-ils trop personnels? N'avons-nous pas tous, un vieux couvent quelque part, dont souvent nous rêvons, des maîtresses aimées, des impressions perdues, et des souvenirs gardés? Celles qui vous liront n'auront qu'à changer les noms, pour retrouver dans vos souvenirs, à vous, les leurs!" Alors, dans l'espoir de raviver de chères souvenances, je donne ici, sans y rien changer, ces pages d'antan, que je souhaite évocatrices et réconfortantes à toutes celles qui les liron

---

Une conférence, j'avais accepté de vous faire une conférence, mais lorsque j'ai touché le livre que je voulais étudier pour en faire le sujet de ma causerie, j'ai senti que pour vous parler à vous, un livre seul s'ouvrait devant moi, celui de mon coeur; et que je devais puiser dans mes souvenirs comme dans les vôtres, dans ce trésor fécond que l'on entasse à l'âge heureux où l'on n'a pas encore d'histoire, et que l'on retrouve tout le long de la vie, pour nous sourire, nous réconforter et quelquefois nous relever. Notre enfance, et la plus douce partie de notre jeunesse nous reviennent ainsi par lambeaux. Nous retrouvons nos âmes de petites filles, nos âmes de mousseline et de guirlandes, nos âmes toutes fleuries et toutes parfumées, et de pouvoir sourire à ce qui n'est plus, nous renouvelle et nous transfigure! Voulez-vous que nous retournions ensemble, vers les années envolées, et que nous entrainions à notre suite, celles qui nous ont précédées dans le couvent cinquantenaire, et celles aussi qui nous y ont suivies. Peu importe que nous nous soyions connues; la même éducation nous a faites une âme solidaire, et nous nous reconnaissons toutes, aujourd'hui, comme des soeurs unies par le lien puissant que vous avez tissé, à nos mères, de vos mains laborieuses et douces, pour souder les générations les unes aux autres, dans un même idéal de vertus nationales et religieuses.

Nous venons de nous retrouver et de nous reconnaître! Nous sommes toutes vos filles, de la plus âgée à la plus jeune! Nous portons l'empreinte de votre éducation, nous avons gardé le souvenir de vos enseignements, et je ne crois pas qu'aucune de nous ait à rougir de comparaître aujourd'hui devant vous, qui avez été nos éducatrices, nos directrices, nos mères et nos amies. Toutes ont fait leur devoir. La plupart sont devenues des mères admirables. Je me rappelle cette phrase d'une lettre de l'ancienne compagne qui m'écrivait récemment sa joie de m'avoir retrouvée, et me disait: "Je suis Jeanne X, j'ai huit enfants, je suis une patriote! Et l'on sentait dans ces simples mots vibrer la vraie fierté: celle de servir les intérêts de sa race et de son pays, avec le meilleur courage; celui qui suppose l'acceptation de la souffrance, du sacrifice, du dévouement absolu et constant de toute la vie. C'est par celles-là que se perpétuera votre enseignement, par celles-là qui ont une famille à qui transmettre la grandeur des leçons que vous leur avez autrefois données. D'autres aussi, et nombreuses je crois, vous ont suivies dans la carrière, sans toutefois vous continuer dans la vie monastique. Elles sont devenues ces vaillantes institutrices qui élèvent les enfants tout le long de notre grand Saint-Laurent, et les élèvent dans les idées catholiques et françaises qui sont la sauvegarde de notre intégrité et de notre survivance nationales. Le bien que vous avez semé, ô nos mères, est immense. Vous êtes venues ici, il y a cinquante ans, alors que pour ainsi dire, germait le désir encore vague, au sein de nos populations jusque là entièrement asservies au travail absorbant de la terre, de faire sortir de leurs rangs, ces hommes et ces femmes instruites qui sont nécessaires au gouvernement des nations; les uns pour orienter les destinées du pays, les autres pour élever des fils dignes de ces grandes et passionnantes destinées.

Il fallait que nos régions si largement ouvertes à des horizons magnifiques donnassent, elles aussi, le meilleur de leur intelligence et de leur coeur, cette expansion ne pouvait se produire que sous la poussée d'une instruction généreuse et féconde, à laquelle le couvent des Soeurs de la Charité de Rimouski devait largement contribuer. On avait tout d'abord appelé ici les Dames de la Congrégation Notre-Dame, ces admirables filles de Marguerite Bourgeois, mais les

besoins des temps firent bien vite reconnaître aux plus hautes autorités religieuses du diocèse, que si splendide que fut le rôle éducateur de ces religieuses, il fallait dans une ville, qui, alors ne pouvait s'offrir qu'un couvent, — nous voyons que les temps ont bien changé, puisque les clochers se multiplient ici maintenant, — il fallait une communauté capable d'instruire les jeunes filles, de tenir un orphelinat, un asile, un hospice, et de soigner les malades, d'ensevelir les morts, et que sais-je encore que l'on a demandé à votre dévouement, ô vous qui ne vous êtes pas nommées en vain Soeurs de la Charité! Tous les rôles, toutes les abnégations, vous les avez acceptés, et, par un miracle sans cesse renouvelé, vous avez pu remplir la tâche formidable d'instruire, de soigner, de consoler, toujours debout, toujours à l'oeuvre, accomplissant des devoirs multiples sans jamais demander que l'on allégeât vos lourds fardeaux. Voulez-vous me laisser parler de vos bienfaits, tels qu'ils me remontent aujourd'hui à la mémoire, après tant d'années pourtant... la vie passe vite, sans même que l'on s'en doute... C'était alors, dans un couvent gris, tout gris, avec de larges galeries, flanqué d'une seule aile, où l'on avait installé les vieillards et les enfants... Nous guettions le matin, l'arrivée des bambins et bambines qui, leur petit panier au bras, avec dedans une succulente dînette, venaient passer leur journée autour de Mère Sainte Alphponse ... Combien d'hommes aujourd'hui, combien de femmes évoquent la figure douce et souriante de Mère Sainte-Alphonse, et la revoient toute ramassée et frileuse, sous la collerette noire, chaudement ouatée... Mère Sainte-Alphonse s'est endormie l'autre jour, et nous ne la reverrons plus, comme tant d'autres que nous appellerons en vain, et qui, après avoir accompli leur tâche sublime, ont atteint le Lieu Suprème, le repos... En arrière de l'asile, se trouvaient les vieilles, toutes ratatinées, toute finissantes. Elles avaient de vieux visages tannés, ridés, quelques-uns souriants, d'autres fermés; nous demandions comme une récompense d'aller les voir, de leur apporter des douceurs, de leur parler de leur jeune temps. Plusieurs étaient veuves; d'autres s'ennuyaient de leur vieux, et je me rappelle encore cette petite vieille toute guillerette, toute confiante, qui n'avait qu'une idée en tête: revoir son mari de qui la pauvreté la séparait, qui ne rêvait que de lui, et en parlait sans cesse: Allons Mère Marcheterre, est-il venu votre vieux? — Non, je l'attends aujourd'hui, répondait-elle immuablement. Un jour, des gens eurent pitié de ce couple touchant que la misère avait desuni, et amenèrent le père Marcheterre qui avait de la peine à se tenir sur ses jambes, tant il était démoli. Ce fut une joie inénarrable, et quoi de plus émouvant que cette réunion de deux êtres qui étaient séparés, après une vie d'amour et d'entente! Le vieux dût s'en aller, après une courte visite, et la vieille me confiait, le lendemain "Crois-tu, que je n'ai pas osé l'embrasser!... "Mais pourquoi?— "J'avais peur de scandaliser la soeur!" Pauvre bonne femme qui s'était refusé cette joie de peur de scandaliser la petite soeur douce et jeune qui aimait tout ce vieux monde, le comprenait, le gâtait, et aurait si complaisamment tourné les yeux, pour ne pas gêner les effusions de ce ménage qui allait vers la tombe, et n'aurait pas la consolation de mourir ensemble. Je n'osai pas dire à la Mère Marcheterre que la religieuse aurait trouvé cela tout juste, tant j'avais peur de faire couler davantage de larmes sur ce lamentable visage que le chagrin et les ans avaient si lourdement marqué. A côté de l'oeuvre souriante des tout petits, et de celle, pitoyable de l'hospice, nous trouvions votre orphelinat, si admirablement tenu et défendu par Soeur Sainte-Anastasie. Sainte Anastasie adorait les orphelines, et elle souffrait du pas que prenait sur elles, les "pensionnaires" moins bien stylées, affirmait-elle, moins dociles et moins studieuses. Puis au centre de la maison, nous étions les pensionnaires, les demi-pensionnaires, les externes, c'est-à-dire l'élément le plus turbulent, le plus occupant, le plus accapareur de la maison. Mère Marie de la Providence administrait tout ce monde que l'indiscipline travaillait ferme, et qu'elle conduisait sans défaillance, se sentant assez forte pour dompter les plus rebelles, et y parvenant, sans toutefois réussir à être crainte par d'autres, que par les plus dociles. Nous savions les trésors de bonté et de pardon qui se dérobaient derrière toute cette sévérité, et nous sentions surtout avec quel esprit de justice, nous étions traitées. Nous étions fières essentiellement de cette qualité de notre directrice, et il nous arrivait toujours de proclamer que peu nous importait la sévérité pourvu que nous trouvions l'équité la plus noble et la plus entière, celle qui a eu, en réalité la plus heureuse impression sur l'esprit de l'enfant qui n'a jamais ainsi l'impression qu'il est le plus puni, non parce qu'il est le plus coupable, mais parce qu'il est le moins aimé. Puis à la classe, quel admirable professeur, quel indomptable entraîneur d'énergie. Il fallait travailler, travailler, travailler encore. Nous étions fourbues, abruties, lamentables, mais nous sortions de ses mains, là, formées, conscientes d'avoir de la valeur, et de pouvoir faire face à l'existence. En somme, personne n'en mourait, et celles qui ont su profiter de cet enseignement nourri, ferme, lutteur, savent quelle gratitude elles doivent à la femme intelligente et sûre qui les a dirigées. La vie du pensionnat était remplie jusqu'au bord, et la récréation y tenait peut-être une trop petite place. C'était du moins, alors notre avis. Nous aurions voulu avoir de meilleures heures, pour mieux nous connaître et pour apprendre à nous aimer davantage. Il s'en trouvait qui rattrapaient le temps un peu partout, à l'étude, au réfectoire, dans les rangs, qui s'oubliaient à la classe de musique. O cette classe de musique, située comme un osasis au centre de notre vie d'écolière, comme nous l'avons aimée, et quel souvenir nous lui gardons! Mère Sainte-Thérèse vous y régniez, et avec quelle grâce, quelle bonté, quelle indulgence. Comme nous aimions votre douceur reposante, votre tact discret, et la sécurité de votre affection. Nous sentions que vous compreniez toutes nos petites misères rien qu'à la façon calmante dont vous les écoutiez. Vous étiez aussi notre ange gardien, vous nous sauviez de la colère, de la paresse, de la gourmandise, de l'envie, de l'orgueil. Vous étiez comme une sentinelle dressée devant les péchés capitaux, et lorsque vous nous aviez dit de votre jolie voix chantante: "Il ne faut ni se facher, ni se venger", il nous prenait des élans magnifiques vers le bien. Puis sachant l'influence de ce piano que vous jouiez si bien, vous y laissiez courir vos petites mains longtemps, longtemps, pour que nous fus-

sions vraiment consolées. Quelle joie pour celles d'entre nous qui vous ont connue de vous retrouver là, aujourd'hui, avec toutes les autres qui nous rappor tent notre jeunesse, nos illusions, nos espoirs, et nous parlent encore le même et émouvant langage de jadis. Hélas! toutes ne sont pas là. Que l'on me permette d'évoquer une chère figure. Elle clôt, dans le tragique les souvenirs de mon couvent. Nous l'appelions **notre Mère** et nous avions pour elle, un respect attendri, une confiance absolue, et une affection débordante. Tandis qu'elle dirigeait la communauté, un mal atroce la rongeait, qui devait finir par la coucher au tombeau. Nous devinions que cette femme simple et bonne avait une personnalité remarquable; qu'elle devait tout démêler des plus obscurs sentiments de l'âme; je devais savoir un jour qu'elle devinait tout de ceux du coeur. Certaines circonstances qu'il est inutile de rappeler, firent que je la vis alors qu'elle mourait doucement, dans une petite chambre attenant à la communauté. Ce qu'elle trouva alors à me dire, de tendre, de consolant, d'émouvant, je ne saurais le raconter aujourd'hui encore sans pleurer. Mais la bénédiction que j'emportais de cette chambre d'agonisante me fit croire en l'avenir; la promesse que je serais la première qu'elle nommerait au Bon Dieu, en arrivant Là-Haut, me permit d'espérer que la vie me réservait de belles choses, et sitôt qu'un bonheur tombe sur moi, j'évoque le geste bénissant qui supplia un jour pour le bonheur d'une petite fille qui avait beaucoup pleuré.

A côté de Notre Mère, la sainte si douce qui se nommait Sainte-Mechtilde, viennent se ranger tous les visages familiers qui entourèrent notre enfance: Nous les nommions Saint-Stanislas, cette religieuse à la haute personnalité qui devait plus tard devenir Supérieure Générale de son ordre, Sainte-Marie Josèphe, Sainte-Léocadie, Sainte-Madeleine, Saint-Bernard, Saint-Louis de Gonzague, Sainte-Hélène, Saint-Antoine, Saint-Roch, Sainte-Marte, Saint-Joseph, Sainte-Julie, toutes furent des mères pour nous. Rappelons également ces humbles et ces vaillantes qui s'appelaient: Soeur Emma, Soeur Lavoie, Soeur Ombeline. N'oublions pas les disparues: Mères Marie du Saint-Sacrement, la femme austère et distinguée qui dirigea les destinées de notre ancien couvent pendant nombre d'années, et cette douce et tendre religieuse à l'âme fine et au coeur vibrant que nous avons beaucoup aimée, et qui se nommait Saint-Jean-Baptiste.

Devant chacune d'elles, inclinons-nous, mes chères compagnes, comme devant la personnification du dévouement et de la vertu.

Notre couvent était alors une Maison-Mère qui avait ses missions: Deschambault, Cacouna, Carleton. Des décisions vinrent, dont nous ignorâmes les raisons, et qui rendirent notre Maison-Mère de Rimouski à la Maison-Mère de Québec, d'où elle était jadis sortie. En retournant, elle ramenait trois nouvelles filles; comme preuve que son oeuvre avait été active et féconde. Nous qui avons essentiellement connu **notre maison,** nous avons éprouvé alors une espèce de déchirement, dont la mélancolie persiste toujours, à songer que nos soeurs seraient confondues dans le grand tout d'une immense communauté, que plusieurs changeraient leurs noms, et que nous ne reverrions sans doute plus nombre d'entr'elles. Nous étions desprofanes, et nous savions mal nous incliner devant les sacrifices sans doute nécessaires. Les religieuses, elles, le surent admirablement, et si elles pleurèrent, leur sacrifice n'en fut que rehaussé. Nous eûmes la sensation de les voir partir en exil; plusieurs ne revinrent jamais que nous n'avons cessé de regretter.

Et comme pour achever le sacrifice, le feu vint raser notre couvent. Sur les ruines, une maison s'érigea, plus spacieuse et plus moderne; celle-là qui nous abrite aujourd'hui, et vers laquelle je ne revi ns pas sans appréhension. La même crainte sans doute, est montée au coeur de toutes les anciennes, celles de mon temps, et celles d'avant. Mais en pénétrant dans cette enceinte nouvelle, nos angoisses sont tombées, et nous nous sommes crues toujours chez nous. Votre sourire, Madame la Supérieure a contribué à ce réconfort. Il nous était connu. Vous aviez été élevée ici, puis religieuse, votre accueil nous rendait l'âme que nous croyions perdue de notre vieux couvent. Comme si l'âme d'un vieux couvent pouvait se perdre, comme si tous les souvenirs qui nous attachent à notre Alma Mater pouvaient s'anéantir dans des ruines... Cette âme, ce souvenir, cette gratitude c'est en notre coeur qu'ils sont enclos. Nous les avons emportés d'ici, le soir de nos adieux, et depuis nous les avons gardés à travers l'existence, comme dans un coffret précieux, se conserve tout ce qui ne saurait être perdu, et ce sont ces choses précieusement dérobées aux regards profanes, et qui nous parlaient aux heures de tourmente et d'abaissement, qui nous prêchaient la fidélité aux traditions noblement enseignées, qui nous rattachaient à tout notre passé de petites filles croyantes, naïves et pures, qui nous faisaient enfin une loi de rester dignes de celles qui nous avaient élevées dans des principes de vertu et de patriotisme. Et cette voix du souvenir qui parlait en nous fut toujours écoutée avec une ferveur attendrie. Aussi en reprenant notre place dans notre couvent, nous avons conscience d'avoir perpétué une tradition d'honneur, de travail et de fidélité; nous avons conscience d'avoir continué nos mères, les douces et tendres femmes qui dorment là-haut, sur la colline, où sont allées, hélas! les rejoindre tant de leurs filles qui étaient encore des jeunes femmes. Et c'est là la tristesse de cette réunion, mes chères compagnes, que de compter les places vides, dans nos rangs autrefois si serrés et si joyeux! Notre pensée les enveloppe toutes, ces chères disparues, nous les évoquons, celles qui sont parties avant l'heure, nous les retrouvons jeunes et gaies comme autrefois, et de toutes les illusions que nous remporterons d'ici, celle-là est peut-être encore la meilleure, que de sentir que nous avons retrouvé leurs âmes jeunes et heureuses!

Il faudra repartir... Ceci n'est qu'une halte... Tantôt, à la chapelle, nous avions pourtant eu l'impression que cela recommencerait... Rien ne recommence sur la terre, il faut toujours marcher. Demain donc, nous aurons repris la grande route, mais les pensées si fortes et si clémentes que nous aurons recueillies ici nous suivront partout. Elles seront un encouragement et une sauvegarde. D'être retournées en arrière, nous a donné l'impression d'un bain de lumière et de chaleur. Nous voilà plus heureuses; heureuses de nous être groupées comme autrefois autour de celles qui furent les mères de notre intelligence et de nos âmes, heureuses de nous être revues, de nous être comprises,

de nous être aimées de nouveau, comme autrefois, en soeurs unies et sincères. Et nous repartirons chacune vers nos devoirs et nos labeurs; nous repartirons, conscientes d'avoir fait notre part dans l'histoire de la vie, et d'avoir accompli des oeuvres utiles et méritoires; nous repartirons mieux averties des devoirs nouveaux, plus généreuses, mieux préparées aux futurs sacrifices, mieux armées en un mot pour les résistances nécessaires. Dans le tourbillonnement de l'existence, peut-être ne nous retrouverons-nous jamais comme aujourd'hui, liées dans une pensée commune de gratitude et de joie, mais au moins garderons-nous de ces journées de réunion si fraternelle et si émouvante, une vision charmante et attendrie que la voix de notre grand fleuve bercera tendrement, alors que la vie implacable nous aura dérobé les horizons splendides de cette chère petite patrie, crânement dressée devant l'immensité qui l'auréole d'une incomparable splendeur!

MADELEINE

Nos recettes et nos conseils

POUR LES COQUETTES

Une très coquette lectrice me réclame quelques recettes de pains parfumés.

Pensant faire plaisir et être utile à toutes, je vous confie avec blaisir des recettes tout à fait privées, commettant ainsi un gros péché d'indiscrétion.

Pour un bain, jeter dans la baignoire deux verres du mélange suivant:

Essence d'écorces d'orange	1 once
Essence d'écorces de citron	⅛ once
Essence de Néroli	1/12 once
Alcool à 90%	¾ pinte

Ce bain aromatique, pris deux ou trois fois par semaine, a la qualité de raffermir les tissus et de les tonifier.

On peut, si on veut, le remplacer par:

Eau de fleur d'oranger	12 onces
Eau de roses	12 onces
Eau oxygénée	2 onces

Que l'on mêle au bain par quantité d'un demi-litre chaque fois. C'est également un tonifiant; en plus il blanchit merveilleusement l'épiderme.

Vous pouvez vous servir de ces deux recettes pour le visage aussi, en diluant beaucoup.

Dans le cas d'affaiblissement total des tissus, on peut employer les lotions pures en les passant sur le visage avec un tampon d'ouate.

Il faut ensuite avoir soin de passer de l'eau fraîche.

Pour les lectrices très coquettes, et qui ont peur de vieillir j'ai recueilli cette autre recette.

C'est celle de ce qu'on nomme un masque de beauté.

Faites un mélange de:

Farine d'orge	1 once
Huile	½ once
Miel	½ once
Alun	1/12 once

remuez le tout ensemble pour que le mélange soit parfait, puis ajoutez-y:

1 blanc d'œuf.

Faites un masque en mousseline à cataplasme et étendez cette pâte dessus.

Ménagez adroitement des ouvertures pour les yeux, la bouche et le nez, puis appliquez sur le visage.

Il faut garder cette sorte d'emplâte durant toute unenuit.

Le matin baignez le visage à l'eau tiède.

Cette recette qui est venue jusqu'à nous est, dit-on, celle de Madame Récamier dont la jeunesse et la fraîcheur furent longtemps étonnantes.

Je vous la donne pour ce qu'elle vaut; elle est d'ailleurs sans danger.

COUSINE LUCE.



SUPERBE DESSUS DE PIANO LOUIS XV

Superbe dessus de piano de style, à exécuter à la broderie anglaise et richelieu. Ce beau morceau de broderie est à sa place dans un salon élégant, alors même que le style n'en est pas exclusif. La dentelle qui le termine peut être remplacée par un feston de fantaisie ajouré. Ce dessus peut aussi retomber sur les côtés si le piano est placé de façon à mettre la broderie en valeur. Des motifs de dentelle Venise ou Cluny ou autre peuvent se mettre en place des Amours et du milieu. Faisant nos dessins nous-mêmes toutes les modifications se font sur la demande des personnes qui le demanderont. Ces patrons sortent de chez RAOUL VENNAT, 642 rue St Denis, Montréal, Tél. Est 3065.



Manteau-collerette de soirée en satin; les cotés en maline, avec étroite bordure de fourrure, col maline.

Joli voile sur turban Hindou en gros écheveaux de soie.

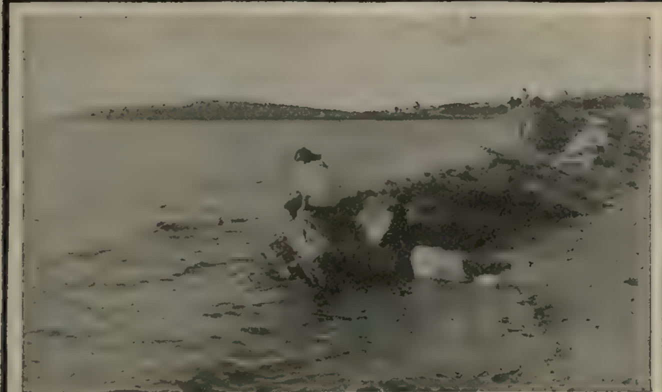
Jolie toilette en crèpe Georgette avec broderies à la main.

Joli gilet de yachting, se porte avec jupe de sport.

Costume de duvetine largement brodé de toupe.

NOS JOLIS SITES







A part le majestueux St Laurent, nous avons, dans la Province de Québec un grand nombre de jolies rivières. Elles sont presque toutes navigables et les excursionnistes peuvent, en petit bateau ou même en canot se rendre très loin a l'intérieur de la Province. (Réseau du Grand Tronc)





En moins d'une demie-journée de Montreal les voyageurs atteignent les Laurentides où ils trouvent les plus charmants endroits de villégiature. (Réseau du Grand Tronc)

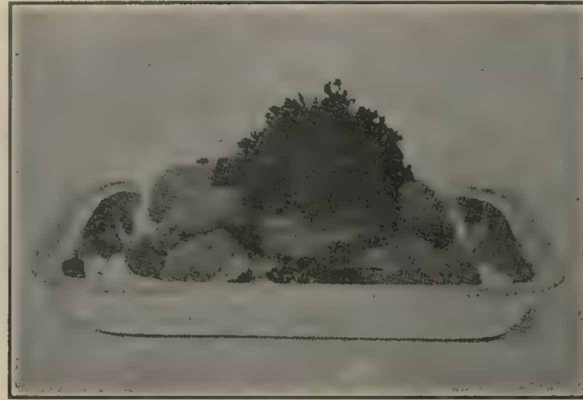
LES CHOSES FÉMININES

Par SOEUR MARTHE

1—PATES AU POULET OU AU LAPIN

Poulet ou lapin froid, jambon maigre, poivre, sel, persil haché, écorce de citron, échalote, pâte, sauce blanche, graisse de lard.

Hacher fin le poulet ou le lapin ajouté le jambon, aussi haché, avec les herbes et l'assaisonnement; cuire à l'étuvée dans la sauce blanche, pendant 10 minutes, couper la pâte en carrés minces sur lesquels mettre le hachis et recouvrir d'un autre carré de pâte, pincer ensemble les bords des carrés de pâte, et frire dans la graisse bouillante jusqu'à ce que la croute soit d'un brun doré. On peut employer du veau ou du gibier froid au lieu du poulet.



1—PATE AU POULET OU AU LAPIN.

2—GATEAU AU CHOCOLAT

3 onces chocolat rapé, ½ lb. de beurre, 3 onces sucre brun, 3 oeufs, nu gâteau éponge.

Couper en tranches un gâteau éponge; recouvrir les tranches avec le mélange suivant: Bien écraser le chocolat en l'ajoutant très lentement au beurre qui doit être battu en crême, battre en ajoutant les oeufs et le sucre et continuer à battre quelque instant. Replacer les tranches ensemble dans la forme originelle du gâteau; puis mettre une couche du mélange de chocolat sur tout le gâteau.

Enjoliver d'ornement à la crême ou au sucre blanc.



2—GATEAU AU CHOCOLAT

3—Croquette de poulet à la Suprême

Le blanc d'un poulet, 1 morceau de langue bouillie, des truffes, beurre, farine, pérsil haché, poivre, sel, 2 oeufs, 1 citron, mie de pain ou vermicelle, graisse de porc.

Hacher fin le poulet, la langue et les truffes, faire fondre le beurre, y mêler la farine, puis le hachis, assaisonner de pérsil, sel et poivre, ajouter le jaune d'un oeuf battu avec le jus de citron, mettre en boules, en ayant soin de s'enfariner les mains, tremper dans l'oeuf, rouler dans la mie de pain ou le vermicelle cassé en tout petits morceaux, et frire dane la graisse bouillante.



3—CROQUETTES DE POULET A LA SUPREME.

RECETTES UTILES

Pour se garantir des moustiques.—Se laver les parties exposés aux piqûres des moustiques: la figure, les mains, avec quelques gouttes d'essence de lavande, et laisser dans l'appartement un peu d'essence dans une assiette. Non seulement l'odeur éloigne ces bestioles, mais au bout de quelques jours elle disparaissent complètement de l'appartement.

LA GUERRE AUX TACHES

Elle est simple et ne demande que du soin.

Toutes les taches peuvent s'enlever.

L'encre s'enlève avec du lait ou du sel d'oseille.

Certains acides partent en les frottant à l'alcool.

Les peintures cèdent à l'action de l'essence minérale.

La rouille, sur le linge blanc, part sous l'effort de l'eau de lessive bouillante.

COURRIER DE MADELEINE

AURORE DES BOIS.—Votre jolie lettre était bien douce à lire... Je serai toujours heureuse de vous aider, et je ne souhaite qu'une chose, c'est que vous m'appelliez souvent à votre secours... Je ne sais quels sont les imbéciles qui ont pu vous dire que j'aimais mieux les Français que les Canadiens... comme si l'on pouvait préférer ses cousins à ses frères... Il m'arrive fréquemment de vanter la culture française, la première au monde, de désirer que nos Canadiens-français y puisent de plus en plus largement, afin de mieux développer leurs qualités natives; il m'arrive encore de placer très-haut notre admiration et notre gratitude à la France, et de prêcher l'amour que nous lui devons, mais cela n'a rien à voir avec mes sentiments nationaux, les plus profonds de tous. J'estime simplement que nous ne pouvons nous détacher de notre pays d'origine, renier notre naissance et notre sang, sans nous diminuer nous-mêmes, et je ne suis pas la seule de cet avis. Il n'y a vraiment que les fanatiques, ou encore mieux ceux qui vivent du trafic national, qui le mettent en billets de banque en un mot, pour oser prêcher le contraire, et s'en faire une religion. L'exploitation du sentiment d'une race, sa canalisation pour ainsi dire vers un idéal étriqué et mesquin, son accaparement par certains individus qui se sont constitués de leur propre autorisation nos porte-paroles, ne doit cependant pas nous aveugler au point de nous faire oublier que nous descendons de la plus noble famille humaine, et que chicaner sur l'orgueil que nous en devons avoir est acte de vilain et de parvenu. Cela n'implique nullement que nous ne pouvons avoir notre vie nationale à nous, parfaitement distincte de la vie française, et être heureux et fiers d'être ce que nous sommes, une belle race, certes! Mais je vois que vous avez fait bon marché de ces sornettes, et je vous en remercie ainsi que des jolis sentiments que m'expriment votre doux billet.

MANOELA.—Vous êtes une perle d'amie, et je sais apprécier toute la délicatesse de vos attentions. Merci.

Mme XISTE BERNARD.—Oh! Madame, que devez-vous penser de nous? Nous avons fait d'inutiles efforts, pour déchiffrer sur votre enveloppe, le timbre de la place où vous habitez, et ce fut en vain. Chaque personne consultée trouvait un nom nouveau, et c'est alors que nous avons décidé de vous demander par la voie du courrier, cette adresse tant cherchée que vous aviez omis de mettre dans votre lettre. Alors nous vous adresserons le montant que nous vous devons pour ce premier numéro arrivé en parfait ordre. Vous êtes une vraie maman canadienne, et je vous en félicite vivement. Vite écrivez-moi cette adresse... Et merci pour vos aimables éloges de la revue.

MAMISE.—Il faudrait naturellement que ces photographies puissent être reproduites avec avantage, et cela n'est pas toujours facile, je vous l'affirme, après expérience. L'été prochain, j'organiserai probablement un concours de ce genre, avec primes, bien entendu, et il faudra vous préparer d'avance...

CHRYSANTHEME.—Les félicitations d'une amie aussi gentiment fidèle ne peuvent que m'être fort sensibles, et je vous en remercie affectueusement. N'oubliez pas que votre retour parmi nous sera toujours accueilli avec joie.

CARMEN DES PALMIERS.—Les rayons ont parlé... Et Comment vous exprimer toute la joie que je ressens de votre amitié si sincère et si douce. Oui j'ai remarqué cette petite chose, et qui était de vous. Tous mes compliments, alors. Pourquoi ne frapperiez vous pas à une autre porte, avec la certitude que vous seriez agrée, un jour ou l'autre. Fatalement, la revue est plus exigeante que le journal, et le public si tolérant pour le quotidien devient féroce pour la revue... Ainsi les romans? L'entendez-vous jamais chicaner ceux de son journal? Non! Alors qu'il épluche les nôtres, et s'offusque de certaines circonstances nécessaires néanmoins au soutien de la thèse qui est toujours essentiellement morale. Mais je m'éloigne de la question, et j'y reviens pour vous affirmer, que l'accueil, ici, sera affectueux.

REVEUSE SENSITIVE.—L'on vous a déjà expliqué, par lettre personnelle, mon retard à vous répondre et à vous remercier de tout ce que vous m'offrez d'aimable et de tendre dans votre courte missive. Le mot "poinçonner" est le seul que je conaisse avec "marquer" pour indiquer l'action en question. Et à bientôt, n'est-ce pas?

LILA SAGUENAYIENNE.—Nous regrettons de n'avoir pas été heureux dans la recherche des numéros de ce journal, et j'espère que vous nous offrirez d'autres occasions de vous être agréables. Merci de l'aimable propagande que vous faites à notre revue, et je suis certaine que notre succès est dû, en majeure partie, à la solide amitié qui unit les lectrices à la directrice, amitié qui est ma plus douce joie et mon meilleur espoir. Nous avons ce nom sur nos listes, merci. Et n'oubliez pas que vous serez toujours la bienvenue ici.

QUEBECOISE.—Voici les noms de salles de vues animées de l'ouest de la ville de Montréal: New Grand, Regal, Allen, Capitol, Loews, Strand, Hollman, Imperial, Princess, Orpheum, Tivoli.

LAURHENGERE.—Intimidée, vous aviez tort, car vos lettres sont de celles qui peuvent intéresser les plus exigeants, et j'ai grand plaisir à vous l'affirmer, en vous souhaitant la bienvenue dans ces pages, où vous reviendrez souvent, je l'espère. Pas n'est besoin d'avoir fait son cours universitaire, pour suivre les cours de littérature, et je vous engage fort à vous inscrire parmi les élèves de la prochaine année. La litérature anglaise a aussi ses grandes figures, et c'est un peu arbitraire de décider qu'elle n'est pas faite pour l'art et la poésie. Elle exprime fort bien, elle aussi, tous les nobles sentiments, et prend parfois une singulière douceur à dire des choses tendres. Seulement l'œuvre littéraire anglaise de grande valeur est certainement, et de beaucoup moins considérable que la française, mais Shakespeare, Milton, Lord Byron, Dickens et autres ont certainement existé et leur génie n'est pas à discuter. Les exagérations ne changent rien à ce qui est juste et vrai, et votre poète a exagéré...

AMIE D'AUTREFOIS.—C'est gentil de connaître ainsi le cadre où évolue une amie aussi douce et aussi constante. Tant mieux, si la vie vous accorde quelque répit, en attendant qu'elle vous livre le vrai bonheur, celui que je vous souhaite de tout mon cœur.

LA SACRIFIEE.—Pour pouvoir vous aider véritablement, il me faudrait mieux vous connaître et posséder tous les détails de la situation qui vous tourmente aussi cruellement. Il faudrait peut-être mettre votre cause entre des mains légalement responsables et ainsi vous arriveriez, sans doute, à vous faire rendre justice. Je suis navrée de l'état pénible où vous vous trouvez, et de même que vous avez confiance en moi, de même, je suis toute disposée à vous aider et à vous soutenir en autant que cela me sera possible. Bon courage surtout, et soyez vaillante jusqu'au bout.

PETITE MAMAN DE JACQUELINE.—Vous ne sauriez croire le plaisir que m'a causé votre lettre si animée, si gentille et si expressive. Je vous en remercie, comme l'on remercie d'une faveur ou d'une consolation. Ce qui vous a paru quelquefois de la bravoure, n'était que de la sincérité. Au début de ma carrière, je me suis fait une loi d'être "Moi-Même" même quand je devrais aller à l'encontre du sentiment des autres. Je n'entends pas que le métier de journaliste nous condamne à encenser le public, et à lui jvrer qu'il a raison, mais bien plutôt à le redresser ce sentiment, à l'orienter, à le développer dans le sens qui nous parait juste et sensé. Je puis me tromper, puisque je suis une créature fragile et faillible, mais au moins, j'ai avant tout, et pardessus tout, le respect de ma pensée. Moi aussi, j'aimerais à vous connaître, car il est impossible que rapporchées, nous ne nous comprenions pas mieux encore qu'à distance.

J. G. A. M.—Saint-Just vous donnera dans son prochain courrier, son sentiment ou plutôt son opinion sur votre pièce de vers. Malade en ce moment, nous sommes privés de sa précieuse collaboration.

JACQUELINE.—Votre papa est un homme d'esprit doublé d'un homme de goût, et je ne m'étonne pas que sa fille soit aussi gentiment spirituelle. Pourquoi n'apprend-t-on pas à distinguer certaines choses, et que la vie est donc rapetissée vue d'un point obscur... Enfin, il vaut mieux laisser dire, et surtout ne rien faire, quand on a la certitude d'avoir raison. Les discussions de ce genre sont souvent oiseuses, et n'amènent aucune conclusion appréciable. Mais de s'entendre dire, bravo! par la bouche charmante d'une vibrante amie de la Revue Moderne, fait du bien.

JOVIDA.—Je m'étonne un peu de votre façon d'apprécier cette œuvre, écrite dans le but, non dissimulé d'indiquer aux femmes qui veulent faire tout leur devoir, comment l'accomplir jusqu'au bout. Examinons ensemble les personnages et leur manière de se conduire. D'abord Madame de S., mariée à un homme frivole et insouciant, qu'elle pourrait mépriser, mais qu'elle ne saurait tromper, parce que tout en elle est probité et honneur. Et l'héroïne ellemême, pauvre créature ballottée par la vie qui cependant, emportée par un sentiment qui semble irrésistible, recule, et recule bravement, devant la déchéance. Et puis cette autre jeune femme qui sait pardonner et avec quelle douceur, quel tact. Il faut admettre, ô ma fidèle lectrice, que la passion existe dans la vie et qu'elle ravage souvent les existences les plus douces. Elle passe en rafales, et l'on sait qu'àprès la tempête le calme renaitra, et c'est justement ce calme qu'il faut apprendre à sauvegarder. Vous savez comme moi que la vie offre maintes complications, que le bonheur des heureux est sans cesse menacé. Ne faut-il pas apprendre à résister au mal, puisque le mal se glisse infailliblement dans nos existences et les ruine souvent. La seule chose qui doit compter, c'est le sauvetage de l'âme et quelquefois du bonheur. C'est bien cela qu'a voulu Brada, et si vous relisez son œuvre, sans préjugés, vous verrez que sa conclusion infiniment triste, est aussi absolument morale. Mais il n'en reste pas moins que je suis desolée d'avoir encouru votre blâme très-doucement exprimé, et que je n'aie le plus profond désir de ne plus vous offenser dans l'avenir. Merci pour ces félicitations qui me sont fort sensibles.

MADELEINE.

DES REPONSES

Dollard, 18 juin, 1921.

Madame,

Pensant être agréable à "Danielle Desforges," je me fais un plaisir de lui envoyer l'adresse de la revue de Sainte Solange, que vous demandez dans votre courrier. Je ne sais si cette revue existe encore; avant la guerre, cette revue était éditée à 21, Quai Paul-Bert, Tours, (Samdre et Loire), France.

Votre fidèle abonnée,

M. BARROT,
Dollard, Sask,

—o—

Maskinongé, 18 juin, 1921.

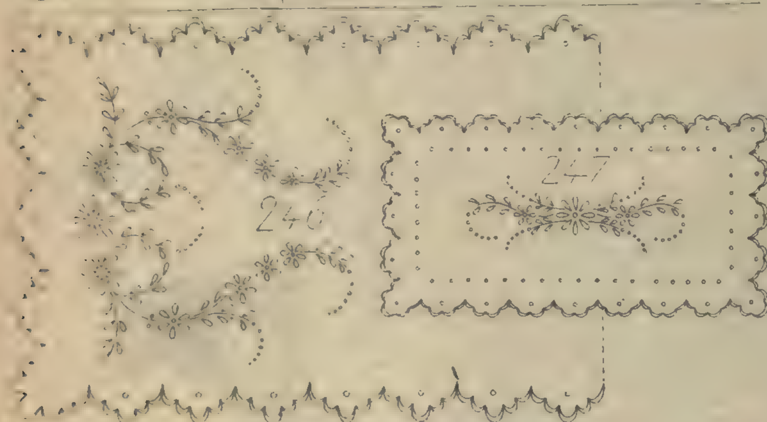
Madame,

Veuillez, s'il vous plait, informer Danielle Desforges, (Courrier de Madeleine, 15 juin, 1921) que la demande qui s'adresse à la Revue des jeunes filles, — Annales de Sainte Solange, est en France. 68, rue de Dun, à Bourges, (Cher.)

Votre bien dévouée,

ANTOINETTE CARON.









LA VIE DE FAMILLE

Pour éclaircir le teint.—Faire chaque soir en se couchant une lotion avec la préparation suivante: Lait d'amandes, 50 grammes; glycérine neutre, 10 grammes; eau de roses, 200 grammes. Cette lotion est surtout à recommander pour les peaux sèches. Mettre sur le visage et laisser sécher.

CAMAPGNE ACADEMIQUE

Tel candidat à l'Académie, qui se pare parfois du titre de "prince", rendait visite à un de nos immortels, retenu au lit par la grippe.

La femme de celui-ci l'accueillit très aimablement et, l'introduisant dans la chambre du malade:

—Je crois, lui dit-elle, que vous pouvez compter sur sa voix, car votre dernier ouvrage est toujours sur sa table de nuit.

—Oh! oui, toujours, toujours, murmura doucement le valétudinaire.

Ensuite, croyant le candidat parti, il soupira béatement:

—C'est même encore celui-là qui m'endort le mieux!!!

MÈRES ET FILLES

On parle beaucoup de la "crise des loyers". On ne s'occupe peut-être pas assez de celle des foyers...

On voit avec plaisir croître le nombre de mariages. On ne remarque pas que la statistique des divorces est effrayante. Si c'est en partie à ceux-ci que nous devons ceux-là, j'estime qu'il n'y a pas lieu de tant se réjouir.

Mais ce n'est pas la rupture entre les époux qui me rend soucieuse en ce moment. La famille, ce conglomérat, si j'ose m'exprimer ainsi, qui est la base, l'assise sur laquelle s'édifie toute société, toute nation, n'est pas seulement menacée par la faillite de l'amour conjugal.

Une séparation en entraîne une autre... Depuis quelque temps je suis douloureusement surprise et inquiète de constater les antagonismes fréquents qui s'élèvent entre les parents et les enfants lorsque ceux-ci atteignent l'âge de leur majorité, entre les mères et les filles, en particulier.

L'élément féminin est le plus important dans l'organisation morale et matérielle de la famille. D'abord parce que les femmes sont, suivant la logique, les gardiennes du foyer. Elles y vivent plus constamment que l'homme; elles en prennent soin, y impriment leur personnalité jusque dans l'agencement et l'ornement des pièces; elles administrent le service intérieur; elles veillent à l'éducation des enfants; elles ont mission de choisir et de recevoir les amis, d'écarter avec tact les éléments dangereux... En un mot, selon la vieille et populaire expression, les femmes font et défont la maison.

Autrefois, les mères de famille gardaient auprès d'elles leurs filles jusqu'au mariage de celles-ci, leur inculquaient des principes, leur transmettaient le "flambeau sacré" dont s'éclairait le nouveau foyer.

Aujourd'hui, les jeunes filles ne sont plus souvent les compagnes de leur mère. Elles ont subi l'influence des événements qui ont modifié d'une façon sensible et rapide nos besoins, nos idées, nos mœurs. Il est utile à présent, qu'une jeune fille ait entre les mains, un élément de ressources, art ou métier, ce qui l'oblige à s'absenter seule de la maison une partie de la journée. Il est bon aussi qu'elle ait l'expérience de la vie et des êtres, qu'elle acquière une personnalité.

Fénelon le réclamait déjà pour elle dans son Traité de l'Education des Filles. Il a dit aux mères certaines vérités...

Les mères ont pris leur parti de ne plus "couver" leurs filles. Les filles ont, beaucoup plus vite et plus allègrement, pris le leur de ne plus vivre sous "l'aile maternelle". Ce sont elles qui, volontiers, remplaçant Fénelon, donnent à leurs mères des conseils sur l'Education.

Cet affranchissement a du bon. Il a aussi des inconvénients. La liberté dont jouissent maintenant les jeunes filles eût dû, me semble-t-il, leur rendre plus cher le foyer familial où elles ne se sentent plus prisonnières, et plus précieuse l'affection maternelle. Or, c'est le fait contraire qui s'est produit...

Chez beaucoup de ces jeunes émancipées, l'éloignement matériel du logis a provoqué l'éloignement moral. Plus on leur a octroyé, plus elles ont revendiqué. Si elles n'ont point formé de syndicats, une entente tacite, commune à tous les milieux, s'est établie entre elles. Je connais des jeunes filles du meilleur monde, qui, invoquant les habitudes américaines, sortent à leur gré sans rendre compte de l'endroit où elles sont allées, ni des personnes qu'elles ont vues. J'en sais d'autres qui reçoivent leur courrier chez une amie... ou même à la poste restante. Et combien, enfin, ont délibérément quitté le domicile familial pour vivre seules ou avec une amie.

Ce n'est pas en général, avec l'intention de mal faire. Non! mais elles veulent être libres. Elles se plaignent de n'être pas comprises chez elles, de s'y voir traitées ou grondées comme des enfants...

Il y a parfois du vrai dans ces plaintes. Les bonds en avant du modernisme ont amené des différences subites, totales, entre les mentalités de deux générations qui se suivent. On ne se comprend plus très bien, en effet, on se heurte, on se blesse...

Certains parents — il faut l'avouer aussi — sont autoritaires, intransigeants ou égoïstes. Ils jugent d'après leurs opinions, leurs goûts actuels, sans songer que, vingt ans plus tôt, leur façon de sentir ou d'agir eût sans doute été différente.

Mais, dans la majorité des cas, la vraie nature, l'instinct des parents, des mères surtout, est de s'effacer, de se dévouer, de se sacrifier pour leurs enfants.

Lorsqu'une mère se trompe, exagère, importune, c'est par excès de tendresse, de précaution...

Si les jeunes filles pouvaient deviner ce qu'est le cœur maternel, elles seraient plus patientes, plus affectueuses. Elles ne risqueraient pas de meurtrir le meilleur, le plus sûr amour qui soit au monde, en désertant leur place au foyer où leur présence est chère et utile.

J'ai peur pour celles qui agissent ainsi. Je songe au jour où elles seront mères à leur tour, où elles comprendront... trop tard peut-être, leur erreur, en admettant que leurs propres enfants, inconscients justiciers, ne se chargent de leur faire expier la faute commise.

Cette mésentente croissante qui se produit entre les mères et les filles à notre époque est, à mon avis, un des plus grands dangers qui menacent la famille.

L'union parfaite entre les époux est rare. Ce qui les rattache l'un à l'autre, les retient au foyer, même décevant, n'est-ce pas la tendresse des enfants? Ceux-ci, et surtout les filles, plus câlines, plus compréhensives, douées d'un tact plus ingénieux, ont pour rôle de servir de trait d'union entre les parents.

Si elles se dérobent à ce doux devoir, la désagrégation familiale deviendra plus menaçante.

Le joli groupe enlacé qui immortalise Mme Vigée Lebrun m'apparaît comme un symbole. La mère et la fille se protègent mutuellement dans le double élan qui exprime à la fois un don et une prise de possession. Elles jettent un défi souriant aux adversités comme aux périls.

Il ne faut pas détruire les symboles: ils recèlent la vérité comme la corolle enferme la fleur.

Respectons, sauvons celui-là entre tous. C'est toujours aux femmes, incarnations de l'instinctif amour, qu'il appartient de régénérer le monde.

LYA BERGER.



— Alors, mon dernier livre vous a plu?

— Oui, j'en lis une page de temps en temps, quand je ne puis pas dormir.



— Voilà la troisième soupière que vous me cassez depuis quinze jours...

— Ca, ça prouve qu'il serait plus économique de les acheter en métal!



— Héloïse, avez-vous renouvelé l'eau des poissons?

— Pas la peine, madame, ils ont pas encore tout bu celle d'hier!

LE MAÎTRE DE FORGES

Par GEORGES OHNET

(*Suite*)

Vers neuf heures, Brigitte, en approchant de la porte à pas de loup pour écouter si sa maîtresse dormait encore, entendit un gémissement. La fidèle servante eut peur, et, sans hésiter, elle entra. Claire, étendue à la même place où elle était tombée, gisait sans mouvement. Elle parlait tout haut d'une voix inintelligible. Son visage était rouge et ses pieds glacés. Brigitte, en un tour de main, sans se demander comment madame Derblay se trouvait ainsi par terre, et toute vêtue, l'enleva comme une plume, la déshabilla, la coucha ainsi qu'un enfant et, la voyant calmée par l'exquise sensation de bien-être que lui avait procurée la fraîcheur des draps, elle courut chercher Philippe.

Celui-ci s'habillait dans sa chambre. D'un coup d'œil, la Jurassienne vit le lit défait, lut la tristesse sur le visage de son maître, et, prenant près de l'oreiller un mouchoir humide de larmes, elle hocha tristement la tête:

— Ah! monsieur Philippe, dit-elle, quel malheur! Voilà que vous avez pleuré. Et elle...

Le maître de forges devint livide. Il trembla. L'idée lui vint que Claire s'était livrée à quelque acte de désespoir et qu'elle était morte.

— Eh bien? interrogea-t-il avec un geste d'effrayante angoisse...

Brigitte comprit sa pensée.

— Non, dit-elle, mais... si malade!

Philippe n'entendit pas un mot de plus. Sans prendre le temps de mettre sa redingote, courant comme un fou, il s'était dirigé vers la chambre de Claire.

Pourpre, les yeux brillants sous leurs paupières demi-levées, Claire était étendue dans le grand lit à colonnes. Graves, tenant leurs lances, les guerriers de la tapisserie semblaient veiller sur elle. Philippe put s'approcher: elle ne le reconnut pas. Elle souriait doucement, et ses lèvres décolorées laissaient voir ses dents blanches. Il lui prit la main, et la trouva brûlante. Un engourdissement profond succédait à l'agitation incessante de la nuit. Philippe fut épouvanté: il écrivit promptement un mot pour son médecin, qu'il envoya chercher en voiture. En même temps, il faisait prévenir à Beaulieu.

Il s'installa au chevet de Claire, plongé dans de désolantes pensées. Allait-elle donc mourir, et tout était-il fini? Elle restait immobile, les yeux ouverts maintenant et louches. Une contraction douloureuse semblait forcer ses regards à se croiser. Elle fronçait les sourcils et, de temps en temps, portait la main à sa nuque en gémissant. Elle souffrait horriblement: c'était visible. Et le délire s'emparait d'elle plus complètement de minute en minute.

Philippe passa, assis au pied de ce lit, deux des heures les plus cruelles de sa vie, qui avait cependant déjà connu beaucoup d'épreuves. L'arrivée de madame de Beaulieu et d'Octave fut pour lui un immense soulagement. Il se sentit déchargé d'une partie de sa responsabilité. La marquise, stupéfaite et épouvantée, fut heureusement silencieuse. Elle ne poussa pas de cris violents, ne versa pas de torrents de larmes et n'invoqua pas le ciel. Elle interrogea discrètement son gendre, prescrivit quelques soins élémentaires, et pâle, grave, resta auprès de sa fille qui ne se doutait pas de sa présence. Octave, bouillant d'impatience et d'inquiétude, avait pris un cheval et était parti à fond de train au-devant du médecin.

Vers midi, celui-ci arriva. C'était un homme jeune encore, ancien interne des hôpitaux, très au courant des progrès de la thérapeutique et parfaitement en situation de formuler un diagnostic sérieux. Il n'eut pas d'ailleurs besoin de clairvoyance pour deviner la maladie. Elle s'annonçait d'elle-même par le délire, par les douleurs à la nuque et dans le front, par la contracture bi-latérale. La fièvre était d'une extrême intensité. Le médecin hocha la tête et murmura ces mots:

— Très sérieux!

Et comme la mère, le frère et le mari l'interrogeaient anxieusement du regard, il ajouta:

— Méningite...

Et se penchant vers la blanche poitrine de Claire, dans laquelle une respiration haletante sifflait douloureusement, il écouta longuement et soigneusement. Puis, se relevant:

— Quelques troubles au cœur, conséquence d'un état nerveux fort grave... Il faudrait envoyer immédiatement chercher douze sangsues et de la glace.

Suzanne, qui écoutait du seuil de la chambre, fit un signe à Brigitte, et la servante partit en courant. L'aimable enfant, depuis deux heures, attendait dans le salon, tremblante, agitée, soupçonnant un événement inexplicable, et n'osant pas rentrer. Elle se glissa auprès du lit, ne parlant pas pour qu'on n'eût pas l'idée de l'éloigner, retenant son souffle et regardant avec terreur le visage rouge et les lèvres pâles de Claire. Il lui sembla qu'on étouffait dans cette grande chambre. Et, sans rien demander, guidée par cet instinct, qui de toutes les femmes d'adorables gardes-malades, elle alla sur la pointe du pied ouvrir la fenêtre. Le médecin la regarda du coin de l'œil, sourit et dit: "Bien." Philippe, qui n'avait même pas aperçu sa sœur, tant il était absorbé, se tourna vers elle avec des yeux attendris, et ne pouvant se retenir, il lui tendit les bras en fondant en larmes. Les nerfs du pauvre garçon étaient trop tendus depuis vingt-quatre heures. Suzanne mêla ses larmes à celles de son frère. Et, se penchant sur son épaule:

— Va, ne crains rien, murmura-t-elle, entre nous deux, il ne peut rien lui arriver. Nous la sauverons!

Mais si Claire pouvait être sauvée, ce ne devait pas être par Suzanne. Philippe demanda à sa sœur, comme un grand sacrifice, de consentir à retourner à son couvent. Le maître de forges se défiait du délire de la jeune femme. Elle parlait avec une affreuse animation, et sans cesse le nom du duc de Bligny revenait sur ses lèvres. Elle l'appelait avec rage, l'accablant de reproches, et montrant à découvert la cruelle plaie que l'abandon de son fiancé lui avait faite au cœur. Philippe aussi lui apparaissait dans ses hallucinations, mais toujours sous une forme menaçante. Il venait, armé, pour la frapper, après avoir tué le duc. Elle lui voyait du sang aux mains, et elle le suppliait de l'envoyer rejoindre celui qu'elle aimait.

Si Philippe, muet et immobile, dut écouter ces paroles de démence, au moins il voulut que Suzanne les ignorât. Il ne devait pas s'élever l'ombre d'un pénible souvenir entre Suzanne et Claire.

Suzanne pleurant amèrement, mais obéissant comme toujours aux ordres de son frère, partit pour Besançon, sous la conduite de la fidèle Brigitte. Et Philippe resta seul dans sa maison, en possession complète de la malade adorée. La marquise, dès le premier instant, en voyant avec quelle décision, quelle sagacité et quelle attention de tous les instants son gendre combattait la maladie, le laissa libre d'agir, et se borna à l'assister de sa présence. Elle passait toutes ses journées dans la chambre de sa fille. Le soir venu, Philippe s'installait dans un fauteuil auprès du lit, et, dans la demi-clarté d'une lampe placée à l'écart, il veillait.

Le délire n'avait pas cessé. La folie, qui s'était emparée de ce pauvre cerveau affaibli, avait continué à le troubler. Les jours et les nuits se passaient, la fièvre continuait, étendant ses ravages. Le visage de la jeune femme s'était amaigri, ses dents faisaient saillie sous ses joues creuses. Et un murmure de paroles indistinctes, tant la faiblesse était devenue grande, se faisait entendre dans l'ombre des rideaux.

Une seule pensée lucide persistait dans le cerveau de Claire. Elle avait la conscience que, pendant qu'elle était étendue là, Athénaïs se mariait. Par une sorte de double vue, le jour même où sa rivale gravit triomphalement les marches de la Madeleine, couvertes de fleurs par la magni-

ficence de M. Moulinet, à l'heure exacte où la foule entrait dans l'église sur les pas des mariés, Claire eut comme un réveil. Une lueur de raison passa dans ses yeux, elle se souleva et, d'une voix très nette, elle dit:

— C'est en ce moment qu'ils se marient, et moi je vais mourir.

La marquise, qui s'était approchée, essaya de lui parler, de la tromper; elle ne voulut rien entendre. Son délire l'avait reprise, elle entra dans un accès terrible, criant, se tordant les bras, les lèvres brûlantes par la fièvre, et la sueur coulant dans ses beaux cheveux emmêlés. Philippe, épouvanté, envoya chercher le médecin qui ne devait venir que le soir. Celui-ci constata une élévation nouvelle de la température du corps. Les artères, comme des conduits où la vapeur est surchauffée, étaient près d'éclater. Encore un degré et c'était la fin.

Le soir était enfin venu, et le calme passager que la nuit apportait habituellement à Claire ne s'était pas produit.

Elle fit un effort pour lever le bras et, d'une voix sourde elle dit à Philippe:

— Vous l'avez tué, dit-elle; qu'attendez-vous donc pour me tuer moi-même?

Philippe, le cœur déchiré en se voyant si cruellement méconnu, épuisé par tant d'efforts, devint, en un instant, faible comme un enfant. Il appuya son front au bois sculpté du grand lit et se laissa aller à pleurer amèrement. Lentement ses larmes tombèrent goutte à goutte sur le front brûlant de Claire. Ce fut comme une rosée bienfaisante. Il sembla que ces larmes, venues du cœur de Philippe, fussent un filtre souverain. Les traits de la jeune femme se détendirent. Elle soupira doucement, se souleva avec peine sur le côté pour écouter. Philippe sanglotait dans l'ombre, sans contrainte, auprès de cet être sans pensée. Une main se posa sur la sienne, et, en même temps, la voix faible de la malade murmura:

— Qui donc pleure auprès de moi? Est-ce toi, mère?

Le maître de forges releva la tête, et vit les yeux de Claire dirigés de son côté. Il s'approcha. La jeune femme le reconnut. Une ombre douloureuse passa sur son front, comme si elle se souvenait. Une larme brilla dans ses yeux agrandis, et tendant la main vers l'homme qu'elle avait tant fait souffrir:

— Oh! c'est vous? dit-elle... Toujours vous, généreux et dévoué... Oh! pardon! Philippe, pardon!

Le maître de forges tomba à genoux et baisa passionnément ces yeux qui, pour la première fois, l'avaient regardé sans colère. La jeune femme sourit tristement, puis une contraction douloureuse rendit à son visage sa terrible dureté, et le délire s'emparant d'elle, de nouveau elle se mit à balbutier des mots sans suite.

Depuis trois semaines, elle était entre la vie et la mort. Cette crise fut la dernière. A partir de cette nuit, la maladie entra dans une phase nouvelle. L'agitation violente fit place à un engourdissement invincible.

— Période comateuse, dit le médecin avec tranquilité. Nous avons fait jusqu'ici tout ce que nous avons pu pour endormir madame Derblay; maintenant, nous allons faire tout ce que nous pourrons pour la réveiller.

Philippe comprit bien que Claire, sauf rechute ou complication nouvelle, était sauvée. Mais avec l'espérance qu'elle vivrait, le grave souci de régler son existence lui vint. Tant que la jeune femme avait été en danger, il n'avait pensé qu'à la disputer à la mort. Maintenant, il allait falloir la disputer à la vie.

Claire, retrouvant sa raison, allait, bien probablement, retrouver ses répugnances. Dans l'abattement de la maladie, elle avait pu s'attendrir, avoir un instant de faiblesse, et demander pardon. Rentrée en possession d'elle-même, se montrerait-elle humble et soumise?

Philippe avait appris à connaître le caractère altier de sa femme. Il redouta quelque retour de son intraitable orgueil. Il trembla à la pensée qu'elle pût croire qu'il était décidé à profiter de sa convalescence pour rompre le pacte qu'ils avaient fait dans cette affreuse nuit de noces. S'il paraissait manquer de dignité en revenant sur les engagements pris par lui-même, et de son propre mouvement, il pouvait déchoir aux yeux de Claire, et pour toujours. La rigueur lui parut donc nécessaire.

On était en janvier; l'hiver avait été rude. Le travail de l'usine, suspendu en partie pendant la période aiguë de la maladie de Claire, avait repris son activité. Le bruit des marteaux sonnant sur les enclumes égaya la jeune femme. Elle éprouva une joie profonde à fixer ses yeux sur tout ce qui l'entourait.

Par les larges fenêtres, elle voyait les arbres du parc, encore couverts de neige, étinceler au soleil. Elle s'intéressa à tout.

Elle passait toutes ses journées en tête à tête avec la marquise. Philippe maintenant ne venait plus que deux fois, dans la journée et le soir. Il s'informait soigneusement de sa santé, lui demandait s'il pouvait lui procurer quelque chose qui lui fît envie. Et, après être resté cinq minutes assis au pied de son lit, il s'éloignait gravement. Et elle écoutait son pas qui se perdait dans le lointain des appartements. Elle attendait ses visites, les trouvait trop courtes, et commençait à s'irriter légèrement contre lui.

Elle trouva une occasion de se fâcher et en profita avec un laisser aller d'enfant. Elle eut la fantaisie d'avoir des fleurs dans sa chambre. Les serres de Beaulieu en étaient pleines. La marquise arriva un jour les bras chargés d'une botte de lilas blanc admirable. Philippe se présenta sur ces entrefaites et trouva Claire respirant les tiges odorantes. Il fit doucement observer que le parfum des fleurs pouvait faire beaucoup de mal à la jeune femme, et, prenant le bouquet, il se disposa à l'emporter dans le salon.

— Mais je vous assure que je me sens très bien, dit alors Claire avec vivacité, vous pourriez parfaitement me laisser ces fleurs...

— Vous êtes comme toutes les convalescentes, répondit Philippe en souriant, vous vous exagérez vos forces... Mais il faut que nous ayons la raison pour vous...

— Je vais tout à fait bien, puisque vous vous risquez à me contrarier, reprit la jeune femme avec une moue pleine de coquetterie. Quand j'étais vraiment malade, vous étiez tout autre.

Philippe devint aussitôt très grave, et, sans répondre, il jeta à Claire un regard triste et sévère. La jeune femme poussa un soupir, et, d'une voix altérée:

— Vous avez raison, dit-elle, emportez ces fleurs. Je vous remercie.

Ce jour-là, elle fut pensive.

Peu à peu, elle retrouvait la force de réfléchir. Et dans son cerveau raffermi, le souvenir du passé revenait. Elle prit sur elle de s'interroger. Elle fut étonnée de ne plus trouver dans son cœur la moindre trace de son amour pour le duc. Comme un mauvais fruit, sa tendresse était tombée. Elle n'avait pas de haine non plus contre Athénaïs. Elle la plaignait, la devinant destinée à souffrir d'une incurable envie. Elle ne s'informa pas du mariage. Elle le supposa accompli. On évitait avec soin autour d'elle de prononcer le nom de Bligny. Précaution inutile. Elle l'eût entendu sans émotion.

Sa convalescence fut très longue. Quand elle voulut se lever pour la première fois, elle s'évanouit et il fallut la recoucher. Philippe, anxieux, reparut à son chevet et recommença à la soigner avec le même dévouement impassible et silencieux. Elle souffrait toujours du front. Il semblait qu'elle eût quelque désordre persistant dans les méninges. Quand elle agitait sa tête, elle disait qu'elle sentait sa cervelle remuer douloureusement comme le battant d'un grelot.

— J'étais déjà un peu folle avant ma maladie, ajoutait-elle en souriant. Que sera-ce maintenant?

Il y avait juste cinq mois qu'elle était mariée, quand, par une belle journée d'avril, elle put descendre dans le jardin, soutenue par sa mère et par l'excellente Brigitte.

Elle fit lentement le tour de la pièce d'eau, s'arrêtant de temps en temps pour reprendre des forces, sur les bancs de pierre chauffés par le soleil.

A partir de ce jour, l'attitude de Philippe ne changea plus. Doux, aimable et prévenant pour Claire en présence d'étrangers, il se montrait froid, poli et grave, quand ils étaient seuls. Sa conduite fut si habilement calculée que, dans son entourage, il passa pour un mari modèle. La marquise n'eut pas le moindre soupçon. Elle était habituée à la galanterie calme et correcte des époux de son monde. Et d'ailleurs le marquis de Beaulieu ne l'avait pas gâtée par ses effusions. Elle trouva donc que le ménage de sa fille allait à merveille, et se tint quitte de toute surveillance. Complètement rassurée sur la santé de Claire, elle annonça un beau matin qu'elle partait pour Paris, où son fils Octave, depuis le mois de janvier, était installé. Fidèle à ses théories égalitaires, le jeune marquis se disposait à jeter son blason aux orties et à se faire une bonne clientèle d'avocat.

Claire resta donc en tête à tête avec son mari. Elle le vit juste à l'heure des repas. Après avoir dîné, il la conduisait au salon, s'asseyait cinq minutes, puis se levait, lui disait bonsoir, et se retirait dans son cabinet. Elle eut un soir la curiosité de voir ce qu'il y faisait. Et du dehors, dans la nuit, bien couverte d'un manteau, elle l'épia. Elle vit, sur le rideau de la fenêtre éclaire, passer et repasser son ombre, à laquelle le jeu de la lumière donnait une hauteuregigantesque. Il marchait de long en large sans s'arrêter, lentement, comme pensif. Claire rentra dans le château et gagna, sur la pointe du pied, la pièce voisine du cabinet de travail. Elle s'assit dans l'obscurité, regarda la raie de lumière qui passait sous la porte, et écouta les pas réguliers de Philippe foulant sourdement l'épais tapis. Il marcha ainsi jusqu'à minuit.

A quoi songeait-il ainsi, pendant cette marche prolongée et presque inconsciente? Claire eût donné beaucoup pour le savoir.

Ayant un désir, elle n'était pas femme à se contenir longtemps, et un soir que Philippe prenait congé d'elle, comme d'habitude:

— Que faites-vous donc, lui dit-elle, seul, enfermé, si avant dans la nuit?

— Je règle des comptes arriérés, répondit tranquillement le maître de forges. Et, tenez, justement, j'ai de l'argent à vous remettre.

En parlant ainsi, il tirait de sa poche une liasse de billets de banque.

— De l'argent? fit Claire avec étonnement... à moi?

— Les revenus de votre fortune pendant six mois...

Et Philippe, posant l'argent sur la table ajouta froidement:

— Veuillez vérifier, je vous prie, si le compte est exact.

Claire fit un pas en arrière; un flot de sang lui monta au visage, et le cœur serré, la main tremblante:

— Reprenez, monsieur, s'écria-t-elle... Reprenez, je vous en prie... Je ne dois pas accepter cet argent...

— Il faut cependant que vous le preniez, dit le maître de forges, et, d'un geste dédaigneux, il poussa les billets vers la jeune femme.

Celle-ci se redressa, prête à lutter. Le geste et l'accent de Philippe l'avaient froissée jusqu'au plus profond d'elle-même. Ses yeux étincelèrent: en un instant elle redevint l'orgueilleuse et violente Claire d'autrefois.

— Je ne veux pas... commença-t-elle, en fixant audacieusement son mari.

— Vous ne voulez pas? répéta-t-il avec une sourde ironie.

Leurs regards se croisèrent. Et celui de Philippe était si ferme, si droit et si puissant, que la jeune femme ne put le soutenir.

Pour la première fois, Claire heurtait sa volonté à celle de Philippe. Elle fut forcée de reconnaître la supériorité du caractère de son mari, et elle en éprouva une irritation mêlée de joie. Elle conçut pour lui une profonde estime. Et, très attirée par cette nature énergique, elle se mit à l'étudier attentivement. Dans l'expansion de son retour à la vie, elle avait résolu d'être bonne et d'accorder une franche amitié à Philippe. Elle constata avec dépit qu'elle était décidée à accorder plus qu'on ne lui demandait. Quand elle était prête à aller jusqu'à l'amitié, son mari s'en tenait à l'indifférence. Il ne boudait pas. S'il avait boudé, il y aurait eu de la ressource. Il ne s'occupait pas du tout d'elle, la laissant vivre à sa guise, comme elle l'avait demandé, et lui montrant une froideur glaciale. Claire, humiliée de cette inattention un peu dédaigneuse, s'ingénia à la combattre. Elle était essentiellement militante. Il lui fallait toujours une difficulté à vaincre.

La puissance de Philippe sur lui-même l'exaspérait. Seule dans sa chambre, elle se laissa aller à de violentes colères. Elle frémissait de se sentir dominée. Cet homme était son maître. Et quand elle essayait de se révolter, d'un regard, il savait la faire rentrer dans l'obéissance. Elle le vit froid et dur, comme le fer qu'il travaillait. Il martelait le caractère de la jeune femme et il était évident qu'il pourrait, à son gré, lui donner la forme qu'il lui plairait. Claire pleura de honte en constatant son impuissance. Un dernier reste d'orgueil lui permit de cacher ses tourments à Philippe. Elle se montra alors telle qu'elle devait être, résignée sans amertume et digne sans raideur.

Cependant, si elle était indifférente à ce qui se passait loin de Pont-Avesnes, ceux des siens qui étaient à Paris ne lui permettaient point d'oublier. La baronne, depuis qu'elle savait son amie revenue à la santé, lui écrivait, avec une passion intermittente, des lettres pleines de détails incohérents, mais curieux. Par elle, Claire eut des nouvelles du duc, de la duchesse et de M. Moulinet.

Athénaïs avait fait son entrée dans le monde avec un éclat tapageur. Elle avait généralement plu aux hommes, mais elle avait déchaîné contre elle toutes les femmes par ses allures libres et garçonnières. Le duc ne faisait du reste aucune attention à elle. Trois mois après son mariage, il passait pour être séparé de sa femme, autant qu'il est possible de l'être. Il rendait des soins à la belle comtesse de Canalheilles, une Irlandaise aux yeux bleus, profonds et troublants comme la mer. Quant à la duchesse, elle flirtait avec une demi-douzaine de jeunes élégants à bandeaux frisés et à plastrons irréprochables, sans lesquels on ne la voyait nulle part. Elle appelait cette petite phalange de galants "son attelage à six." Elle le conduisait d'une main sûre, sans risquer de verser jamais.

Moulinet, lui, depuis qu'il était débarrassé de sa fille, semblait mûrir des projets considérables. Il avait pris un secrétaire, et s'enfermait tous les jours pendant

plusieurs heures dans une belle pièce de son appartement, baptisée par lui bibliothèque, quoiqu'elle ne contînt pas le moindre livre. Il y avait porté, sur une grande table-bureau, un traité d'économie politique. Et sa fille prétendait que, de deux à cinq, il s'endormait dessus avec conscience. La baronne assurait que l'ancien juge au tribunal de commerce devait préparer quelque candidature. On l'avait rencontré, disait-elle, avec des gens de médiocre apparence qui ne pouvaient être que des journalistes. Enfin il avait fait plusieurs voyages dans le Jura. Il bâtissait une école laïque dans sa commune et, secrètement, il faisait restaurer l'église. De la main gauche, il caressait les radicaux et de la droite il flattait les conservateurs. Ce fabricant de chocolat se montrait machiavélique.

La vérité était que M. Moulinet, sur le tard, s'était senti mordre par l'ambition. Il avait pensé qu'ayant si bien dirigé ses affaires, il excellerait à diriger celles des autres. Et il s'était demandé si, à la Chambre, il y avait un seul homme qui pût appuyer une situation politique sur une fortune plus considérable que la sienne. Il s'était avoué franchement à lui-même que non. Et ayant payé à sa fille un mari "tout ce qu'il y avait de mieux", il ne crut pas devoir hésiter à se payer à lui-même un mandat électoral.

Il hésita quelque temps entre le Sénat et la Chambre. Sénateur! Ce titre lui paraissait très majestueux. Il avait conservé une sorte de fétichisme pour ce corps, composé autrefois des hommes les plus éminents du pays. Mais, d'un autre côté, député ne sonnait point mal. Et la Chambre lui semblait plus vive, plus remuante. Avec un sens très fin, il comprit qu'il y trouverait assez de gens médiocres pour qu'il lui fût facile de devenir promptement un homme important. Et il commença sa campagne, décidé à ne reculer devant aucun sacrifice pour assurer son succès.

C'était pour poser ses premiers jalons qu'il était allé à la Varenne. Son arrondissement était limitrophe de celui de Besançon et de celui de Pont-Avesnes. L'influence de M. Derblay devait être grande dans le pays. Il résolut de se la concilier. Il alla visiter le maître de forges, et, très madré, se fit patelin et bonhomme. Il ne sonna pas mot de ses projets, annonça son retour au château pour la saison d'été, et trouva le moyen de faire croire à Claire qu'il était plus naïf que mal intentionné, et que, dans l'affaire du mariage, il n'avait été que l'agent inconscient d'Athénaïs.

En même temps, Moulinet fondait à Besançon un journal à un sou intitulé: *le Courrier Jurassien*, et destiné à soutenir sa candidature. Le rédacteur en chef était un des individus de médiocre apparence qu'on avait rencontrés avec l'ancien juge de commerce. Il avait pris le plus présentable. Et celui-ci ayant offert un lot de convictions politiques à choisir, Moulinet s'était arrêté à une bonne petite opinion républicaine, flottant entre le centre gauche et le centre droit. Assez foncée pour les exaltés, assez claire pour les timides. Quelque chose comme les paroles de la *Marseillaise* sur l'air de la reine Hortense.

— Quelle mouche vous pique de vous lancer dans la politique? lui dit un jour le duc de Bligny... Ne trouvez-vous pas que nos affaires vont assez mal? Singulière rage qu'ont les gens tranquilles, d'aller se fourrer bénévolement dans des bagarres! Savez-vous que les électeurs seront peut-être assez bêtes pour vous nommer?

— Mais, mon cher duc, j'y compte bien.

— Nous verrons ce qu'il vous en coûtera.

— Que vous importe?

— Il m'importe beaucoup! J'ai épousé une fille unique, et voilà que vous lui donnez une sœur.

— Une sœur?

— Certainement une sœur: la politique! Et une sœur qui aura beaucoup d'enfants: tous vos courtiers, agents, aides, protecteurs, défenseurs, sans compter les électeurs qui vont tous vous gruger à l'envi, et Dieu sait où ça s'arrêtera!

Moulinet fit un geste majestueux, et frappant sur son gousset, par une habitude déplorable dont il ne put jamais se défaire:

— Mon gendre, mes moyens me permettent toutes les fantaisies. Je n'ai que la soixantaine, je pourrais entretenir des danseuses...

— Je ne vous en ferais pas un crime! Au moins, voilà des folies que je comprends! Un petit pied, une jolie jambe, une taille ronde, emprisonnée dans le cercle d'or des Egyptiennes du ballet de *Faust*, et des yeux noirs ou bleus qui vous cherchent aux fauteuils d'orchestre, parfait! La chose en vaut la peine! Si vous voulez que je vous présente au foyer de la danse, je vous y présenterai. Mais tourner des déclarations, offrir des bouquets, et faire des rentes à Marianne? Monsieur Moulinet, vous m'affligez sérieusement. Voyons, laissez-vous plutôt aller aux danseuses!

— Désolé, mon cher duc, mais j'ai des mœurs! Je préfère la politique...

— Grand bien lui fasse! Quand vous serez nommé, parlerez-vous?

— C'est fort probable...

— Ce sera très gai! J'irai vous entendre, et j'y mènerai des amis... Mais tâchez de ne pas devenir ministre: vous finiriez par me compromettre!

Moulinet dédaigna le persiflage de son gendre et poursuivit l'exécution de ses plans. Il alla au commencement du printemps s'installer à la Varenne et commença à travailler la matière électorale.

La marquise était, à peu près à la même époque, revenue à Beaulieu, et Suzanne avait été retirée du couvent par son frère. Claire n'avait point été étrangère à cet événement. La jeune fille apporta un peu d'animation dans la maison, et elle détendit, en apparence, les rapports des époux.

La jeunesse de Claire, comprimée un instant par les inquiétudes, les soucis et le chagrin, repartait vigoureuse comme la sève d'un arbre. Les deux sœurs ne se quittèrent pas. Suzanne avait recommencé, dès sa rentrée à Pont-Avesnes, ses tournées dans les maisons des ouvriers. Claire l'accompagna partout, comme une fée bienfaisante. Elle prit sans scrupule l'argent que Philippe lui avait remis et en usa pour le soulagement des malheureux. On les rencontrait toutes deux, à pied, par les chemins de Pont-Avesnes, simplement vêtues, abritées sous leurs larges ombrelles, suivies du grand griffon roux de Philippe, et tout le monde se découvrait sur leur passage.

En quelques mois, Claire devint l'idole de cette population ouvrière. On s'était beaucoup occupé d'elle dans les chaumières, au moment de son mariage. Les ouvriers de Pont-Avesnes la connaissaient bien et l'adoraient.

Octave, au mois de juillet, était arrivé à Beaulieu, et alors les parties avaient commencé. Suzanne faisait atteler un petit panier que Claire conduisait très habilement elle-même. Le marquis suivait à cheval, et c'étaient dans les bois de Pont-Avesnes des promenades délicieuses. Sous la voûte sombre des grands arbres, dans la fraîcheur des herbes, ils allaient lentement. Quelquefois il fallait descendre. Octave poussait le panier, tandis que Suzanne tenait le cheval par la tête. Et la jument de selle du jeune homme suivait Claire comme un mouton, la regardant de son grand œil humide, et tendant le cou vers elle comme pour demander le morceau de sucre accoutumé.

C'étaient d'heureuses journées. Claire oubliait sa tristesse. Mais, le soir, quand elle se retrouvait seule dans sa grande chambre, elle avait de profonds découragements. Elle avait brisé sa vie et sans ressources. Elle connaissait maintenant assez Philippe pour comprendre qu'il ne reviendrait jamais à elle. Il était fidèle à la convention conclue entre eux.

Dans les longues heures qu'elle passait seule, elle se reprocha amèrement de n'avoir pas, autrefois, su discerner quel être supérieur était celui qu'elle allait épouser. Elle voyait maintenant combien était grande sa situation dans le pays. Elle découvrait chaque jour, avec étonnement, une des sources nombreuses de la fortune du maître de forges. Elle ignorait totalement, avant la rentrée de Suzanne à Pont-Avesnes, l'existence des forges du Nivernais. Elle interrogea alors adroitement sa belle-sœur, et apprit avec surprise que son mari était en passe de devenir un des princes de l'industrie, cette force dominante du siècle.

Elle eut honte d'elle-même. C'était à un pareil homme qu'elle avait offert sa fortune, comme un dédommagement du mal qu'elle lui faisait! Qu'était sa fortune, confondue dans les vastes capitaux du maître de forges? Une goutte d'eau, perdue dans un lac.

La tendresse qu'elle avait pour Philippe se trahissait malgré elle dans de petits détails. Elle l'accueillait avec une joie qui éclatait sur son visage, elle n'avait de regards que pour lui et s'ingéniait à faire tout ce qui pouvait lui plaire. Suzanne lui était précieuse pour ses épanchements.

Un jour que, sur la terrasse, la jeune fille, après le déjeuner, s'était amusée à passer doucement un brin de folle avoine sur le cou de sa belle-sœur, celle-ci la saisit par-dessus son épaule et l'attira vers

elle. Philippe dégustait une tasse de café de l'air le plus indifférent, suivant des yeux le vol des martinets qui se poursuivaient dans le ciel bleu avec des cris aigus. Claire avait pris la tête de la jeune fille entre ses mains, et la regardait avec des yeux attendris. Elle poussa un soupir, et, posant doucement ses lèvres sur les boucles légères qui frisaient sur le front de Suzanne:

— Chère enfant, murmura-t-elle, comme tu ressembles à ton frère!

Philippe avait entendu. Il tressaillit. Jamais rien de si direct n'avait jailli du cœur de Claire vers le sien. Il resta un instant immobile, puis, sans prononcer une parole, il s'éloigna. Madame Derblay essuya une larme qui perlait dans ses yeux. Suzanne se jeta sur elle avec une furie d'affection:

— Vous pleurez, lui dit-elle, vous pleurez! Qu'avez-vous? Oh! parlez!... Vous savez combien je vous aime... Philippe vous aurait-il fait de la peine? Ce serait sans le vouloir, et il suffirait de lui dire un mot... Voulez-vous que je le lui dise?...

— Non! répondit vivement Claire en s'efforçant de sourire. Je suis un peu énervée... Philippe est parfait pour moi, et je suis bien heureuse, ajouta-t-elle sérieusement, en regardant Suzanne comme pour faire entrer plus profondément cette conviction dans l'esprit de la jeune fille. Puis, se levant:

— Allons faire un tour, dit-elle gaiement.

Et elles allèrent dans le parc, courant comme deux folles, et riant comme s'il ne se fût rien passé.

Le lendemain, le duc et la duchesse de Bligny arrivèrent à la Varenne.

L'annonce de leur présence mécontenta la jeune femme. Elle espérait ne plus jamais les revoir. Le soir même, Philippe, après que Suzanne se fut retirée, aborda la discussion des relations à établir avec les habitants de la Varenne.

— Le duc de Bligny est votre plus proche parent, après votre frère, dit-il, d'une voix tranquille. Aucune rupture apparente n'a eu lieu entre lui et votre famille. Je ne pense pas qu'il serait habile aujourd'hui de modifier cette façon d'agir. Si le duc et la duchesse de Bligny se présentent ici, je suis d'avis qu'il faut les recevoir comme vos parents, c'est-à-dire de votre mieux. Cependant je ne prétends pas vous imposer ma manière de voir. Vous êtes plus intéressée que qui que ce soit dans la question. Dites-moi quels sont vos désirs, je m'y conformerai.

Claire resta un instant silencieuse. L'intervention nouvelle du duc et d'Athénaïs dans sa vie lui parut devoir être le signal des plus grands dangers. Elle eut l'instinct que le malheur complet, irrémédiable, entrerait avec eux dans sa maison. Elle fut sur le point de parler, d'ouvrir son cœur, de demander grâce, peut-être. Elle n'osa point, et, aveuglément, accepta tout ce qu'avait résolu Philippe.

— Il faut les bien accueillir, vous avez raison, dit-elle. La présence du duc me sera aussi pénible qu'à vous; je vous prie de n'en pas douter.

Philippe fit un signe de tête qui ne voulait dire ni oui ni non, et la conversation en resta là.

XIII

Le duc n'était pas venu de son plein gré s'installer à la Varenne. Il ne pouvait supporter la campagne.

Son cercle, où il passait ses après-midi et la plupart de ses soirées, formait le fond de sa vie.

Lorsque son beau-père le conduisit avec orgueil dans la serre de la Varenne et lui montra une superbe collection d'orchidées, que son jardinier, un homme auquel Moulinet parlait avec déférence, avait commencée à grands frais, le duc jeta un regard distrait sur les pots symétriquement rangés, murmura un: "Très joli", indifférent. Puis, du bout des doigts, détachant de sa tige une fleur merveilleuse, il la passa à sa boutonnière.

Le jardinier fut saisi, en voyant prendre avec un pareil sans-façon une fleur dont la création avait coûté beaucoup d'argent et de peines. Il laissa échapper un pot de begonia qu'il s'apprêtait à montrer. Et, lançant à Moulinet un regard sévère, il sortit en silence.

— Vous savez que c'est une fleur de quinze louis que vous venez de cueillir? dit en souriant l'ancien juge au tribunal de commerce.

— Ah! fit le duc avec tranquilité. Eh bien! mais je ne la trouve pas trop chère pour moi.

Moulinet regarda son gendre de travers, mais il n'osa rien dire. Au fond, il le craignait. Le duc avait une façon de le toiser qui lui imposait.

Ayant peu réussi avec ses serres, il espéra faire plus d'effet avec ses écuries. Il avait réuni là une douzaine de chevaux de selle et d'attelage dont son cocher lui avait dit grand bien et qu'il avait payés en conséquence.

Les communs de la Varenne sont grandioses. Ils ont été construits en briques dans un style mauresque qui plut énormément à l'ancien juge au tribunal de commerce. Quand il en parle, il dit volontiers: "Cela ressemble beaucoup à l'Alhambra et au nouveau collège Chaptal."

Ayant fait visiter au duc ses serres et ses écuries, l'ancien juge au tribunal de commerce se trouva au bout des distractions qu'il réservait à son gendre. Celui-ci, entre sa femme et M. Moulinet, s'ennuya d'une façon supérieure. Au bout d'une semaine ne pouvant plus y tenir, le duc allait annoncer à sa femme et à son beau-père qu'une affaire pressante l'appelait à Trouville, quand Athénaïs offrit d'aller faire visite à Pont-Avesnes.

Cette proposition surprit le duc et, au premier abord, elle lui fut désagréable. Le souvenir de Claire s'était peu à peu effacé de son cœur, mais celui du maître de forges y était resté fort net. La femme lui était devenue à peu près indifférente, mais il avait gardé rancune au mari. De quoi? Il eût été bien embarrassé de le dire.

Il fut cependant curieux de voir comment avait tourné ce mariage conclu dans des conditions si bizarres. Et il accompagna son beau-père et sa femme chez M. Derblay, sans se faire trop tirer l'oreille. Il se disait à part lui: "Mon voyage n'en sera retardé que d'un jour. Et je puis témoigner quelques égards à cette pauvre Claire. Je lui dois bien cela."

Il n'avait vu Pont-Avesnes que le soir, dans l'obscurité. Il fut étonné, en entrant en plein jour dans une belle cour d'honneur, ornée d'un élégant parterre à la française, de l'aspect grandiose et sévère du château. Les domestiques lui parurent bien stylés et ne sentant pas du tout la province. Les salons se montrèrent à lui dans toute leur luxueuse splendeur. Et il fut forcé de s'avouer à lui-même que le train de la maison de M. Derblay était des plus enviables. L'apparition de Claire le troubla.

Ce n'était plus elle. La femme qu'il avait devant les yeux n'était pas plus belle que celle qu'il avait connue. Elle était autre: simple, grave, avec une autorité dans le regard qui le gêna. M. Derblay était trop bien pour ne pas déplaire considérablement au duc. Pour la première fois, celui-ci s'aperçut que le maître de forges était décoré. Plongé dans de soudaines réflexions, Bligny parla peu, avec à-propos, et dut à cette réserve de ne pas éveiller, dès le premier jour, les soupçons de Philippe.

Pendant le trajet de Pont-Avesnes à la Varenne, le duc se montra taciturne. A dîner, il fut trop gai, parlant avec une abondance fébrile, plaisantant avec M. Moulinet, et se montrant le meilleur fils du monde. Son apathie avait brusquement cessé. Il ne songea plus le lendemain à parler de la fameuse affaire pressante qui l'appellait à Trouville.

Mais il s'enferma plus que jamais dans le fumoir. Seulement il n'y dormit pas. Etendu sur le divan, il fuma, une partie de la journée, des cigarettes du Levant qui poussent à la rêverie. Il regardait monter lentement vers le plafond les spirales bleues, semblant poursuivre, au travers de leurs anneaux légers et flottants, une forme fugitive. Dans une demi-obscurité, le visage de Claire, telle qu'il venait de la voir, lui apparaissait. Il fermait les yeux et il la voyait toujours.

Obsédé par cette vision, il voulut lui échapper par le mouvement. Il fit seller un de ces chevaux que M. Moulinet avait payés si chers et qui valaient si peu d'argent. Et, par le parc, il s'en alla, laissant flotter les rênes sur le cou de sa monture.

Il était quatre heures et le bois commençait à s'emplir de bruits vagues. La course des lapins vagabonds faisait remuer les

feuilles dans les taillis, et, de temps à autre, une pie effrayée s'envolait du haut d'un grand chêne, poussant son cri strident et battant l'air de ses courtes ailes. Des odeurs exquises sortaient de la terre et le soleil, s'abaissant vers le couchant, trouait de ses rayons d'or le feuillage de la futaie.

Secouant son engourdissement, le duc fit sentir l'éperon à son cheval, qui partit au galop. Sans s'en apercevoir, il était sorti du parc, et, maintenant, il courait en pleine forêt. Toujours le fantôme charmant qui hantait son esprit, fuyait devant lui, l'entraînant à sa suite. Son cheval l'avait conduit à la lisière de la plaine. Un grand mur bas, par-dessus lequel les branches alourdies se penchaient, attira son attention. Une large coupée, bordée par un profond saut de loup, s'ouvrait de la masse épaisse des abres. Le duc, machinalement, se dirigea de ce côté. Un large tapis de gazon se déroulait devant les yeux, et, tout au bout, une vaste construction blanche s'élevait. Le duc tressaillit. Il venait de reconnaître Pont-Avesnes.

Ainsi, le hasard le ramenait vers celle qu'il s'efforçait de fuir. La fatalité voulait-elle donc réunir ceux qu'elle avait séparés?

Bligny se prit à sourire. Il se rappela ce qu'il avait dit au baron, le soir du mariage: "Depuis Vulcain, les forgerons n'ont pas de chance!" Il oublia ce terrible marteau dont son interlocuteur l'avait menacé. D'ailleurs, était-ce la crainte qui pouvait empêcher le duc de chercher à satisfaire une de ses fantaisies? Il remit son cheval au trot. Et, sa résolution étant prise désormais, l'esprit soulagé, il rentra à la Varenne.

Rien ne pouvait être plus menaçant pour le repos de M. Derblay que les intentions nouvelles du duc. Prise entre la gravité froide de Philippe et la grâce câline de Gaston, le jeune femme devait être dans un grand embarras, sinon dans un sérieux danger.

Il était évident que le maître de forges, en montrant au duc une si tranquille cordialité, avait une arrière-pensée. Rien n'eût été plus aisé pour lui que d'éloigner, peu à peu, les parents de sa femme et de restreindre les relations intimes, qui s'établirent dès les premiers jours, à de purs et simples rapports de bon voisinage. Philippe n'était pas facile à entamer, et ce qu'ilavait décidé s'exécutait habituellement de point eu point.

Pendant les longues heures que Philippe avait passées au pied du lit de Claire mourante, il avait repris un à un tous les événements qui avaient précédé son mariage. Il s'était rendu compte de l'acharnement avec lequel Athénaïs avait poursuivi sa rivale. Il fit à la duchesse sa part de responsabilité. Et plus il la trouva coupable, plus il fut porté à excuser Claire. Cependant il jugea nécessaire de ne pas se départir de la rigueur avec laquelle il avait jusqu'à ce jour traité sa femme.

La lutte qu'il avait engagée avec elle devait se terminer par sa victoire à lui. Il fallait qu'il fît subir à l'orgueilleuse Claire une épreuve décisive, et qu'il prît une revanche terrible de l'affront immérité qu'elle lui avait infligé. Il pressentit qu'Athénaïs était destinée à jouer son rôle dans cette dangereuse partie. La bataille devait se livrer entre la duchesse et Claire, entre le duc et lui.

Philippe n'eut pas une hésitation. Après tout, qu'avait-il à perdre? Sa vie était compromise et son bonheur perdu. Il ne pouvait que gagner à tenter l'aventure. Seulement, prudent autant qu'il était résolu, il voulut prendre ses précautions et faire tout pour s'assurer le succès. Trouvant Claire trop isolée, puisqu'en apparence il ne pouvait prendre sa défense, il pensa à lui donner une fidèle alliée. Il invita la baronne à venir avec son mari passer quelques semaines auprès d'eux. Les forces se trouvant ainsi équilibrées, et les deux partis en présence, il n'y avait plus qu'à attendre l'engagement.

Dès les premiers jours, il fut facile de voir que la duchesse de Bligny avait formé le projet de révolutionner ce petit coin paisible de la province. La Varenne devint un centre joyeux qui retentit sans cesse des éclats de la fête par laquelle Athénaïs fut jalouse de signaler sa présence.

Elle avait fait venir de Paris deux de ses suivants, le gros La Brède et le petit du Tremblays, la paire de trotteurs la plus brillante de son fameux attelage à six. "La Brède et du Tremblays, avait-elle dit en riant, ça suffira pour la campagne. On les attellera en poste, et avec beaucoup de grelots, ils feront illusion!..."

En effet, La Brède et du Tremblays, ces deux inséparables qui, assez ternes pris l'un sans l'autre, étaient surprenants une fois en groupe, leurs deux nullités se faisant valoir, de même que deux négations valent une affirmation, étaient arrivés avec un cotillon, un law-tennis et un polo dans leurs bagages. Et comme si le diable de Paris était sorti de leurs valises, à peine avaient-ils mis le pied à la Varenne, que la vie y était devenue enragée.

Les hobereaux hauts en couleur, aux muscles durs comme les rochers de leurs montagnes, se mirent à lancer les balles du lawn-tennis, à pousser au galop sur les pelouses la boule du polo, en se donnant de grands coups de râteaux sur la tête, et à valser des soirées entières avec une vigueur infatigable.

— Dites donc, duchesse, ils sont d'un bon bois, vos provinciaux, put s'écrier le gros La Brède: ils enlèvent leurs danseuses comme des plumes, et ils ne se reposent jamais! J'ai presque envie, pour ma maison

d'hiver à Paris, d'en importer quelques-uns... Ils nous corseraient nos cotillons... Et je crois qu'ils feraient prime sur place...

— Oui, mais voilà le malheur, dit le petit du Tremblays. Le provincial musculeux et sanguin réussit généralement mal, chez nous. Au bout de six mois, il se décolore et devient beaucoup plus mou que le Parisien lui-même... Mauvaise espèce pour l'acclimatation!

Et pendant que les Parisiens se livraient à ces considérations profondes sur l'élevage des danseurs de province, les dix musiciens faisaient rage dans les salons de la Varenne.

L'ancien juge au tribunal de commerce s'était épanoui en voyant sa fille remuer avec cette ardeur passionnée la haute société de son arrondissement. Le candidat se dit: "Autant d'invités, autant d'électeurs." Il poussa donc la duchesse dans cette voie, en lui ouvrant des crédits illimités. Et pendant que les filles et les femmes dansaient, lui, il entreprit les pères et les maris. Moulinet eut cependant un souci: ni le préfet, ni le général commandant la place de Besançon, ne vinrent aux soirées de la Varenne. Peut-être le milieu parut-il trop aristocratique au représentant de l'administration civile. Quant au chef de l'administration militaire, il venait d'être réprimandé pour avoir toléré que la garnison portât les armes à la procession. Il crut prudent de s'abstenir de montrer ses étoiles dans les salons de la duchesse.

Athénaïs avait un bien plus grave sujet de mécompte que son père. Madame Derblay s'était fait excuser de ne pas venir aux soirées du samedi. Elle se disait encore trop souffrante pour veiller. La duchesse dont le seul but, en donnant ses fêtes, avait été de contraindre Claire à y assister, dévora difficilement sa rage. Elle eut des mouvements d'humeur qui troublèrent la gaieté de tout son entourage.

Claire vint dîner une fois à la Varenne, et son attitude fut composée par une extrême habilité. La pétulante et envahissante duchesse, auprès de cette noble et élégante femme, parut ce qu'elle était en réalité: une petite personne assez mal élevée, faisant et disant tout ce qui lui passait par la tête avec une audace de parvenue millionnaire. On put faire la différence, et tout l'avantage fut pour Claire.

Athénaïs le sentit, et elle se promit de terribles représailles. Cette jeune brune, au visage charmant, à l'œil vif et au sourire gracieux, était tout ce qu'on pouvait rêver de plus mauvais sur la terre.

Ce qui irrita surtout la duchesse, ce fut le bon accord qui parut exister entre monsieur et madame Derblay. Le mari était prévenant, tendre et attentif; la femme était pleine de déférence et d'affection. Il n'y avait pas à se tromper au sourire de Claire, quand Philippe était auprès d'elle, et qu'il la protégeait de toute son autorité: elle aimait. Et certainement, elle était aimée. Comment le maître de forges n'eût-il pas adoré une créature aussi parfaite, réunissant, dans un ensemble exquis, la grâce physique et la beauté morale? D'ailleurs, ne l'avait-il pas épousée par amour? Passant sur toutes les humiliantes étrangetés de la situation, acceptant une femme ruinée, et abandonnée par le duc. Et cela simplement, heureux de pouvoir la posséder, comme si vraiment elle eût été un rare trésor!

Dans l'emportement de sa jalousie, Athénaïs s'occupa particulièrement de M. Derblay. Elle se fit sérieuse pour lui plaire, et l'accapara pendant une partie de la soirée. Elle trouva réellement le maître de forges très bien. Avec son teint bronzé par le grand air, ses cheveux noirs coupés ras sur le front et ses grands yeux bruns, il ressemblait à un Arabe. Athénaïs se sentit soudainement très troublée. Jamais aucun homme ne lui avait fait éprouver une telle émotion. Elle pensa que, si jamais elle était capable de s'éprendre de quelqu'un, ce serait de Philippe. Et enragée, à la pensée de la douleur qu'elle causerait à Claire, elle se laissa aller à sa coquettérie naturelle avec une verve qui la surprit elle-même.

Elle éprouva aussitôt une joie diabolique en voyant Claire s'assombrir, s'agiter et suivre avec angoisse le manège auquel elle se livrait. Athénaïs lut la souffrance sur le front de celle qu'elle haïssait et, dès lors, elle comprit qu'elle venait de découvrir le défaut de la cuirasse, par lequel il lui serait possible de frapper un coup mortel.

A la vérité, l'attitude de Philippe avait été celle d'un homme bien élevé, qui se voit l'objet des distinctions flatteuses d'une maîtresse de maison. Il accueillit avec une aisance parfaite les avances très accentuées de la duchesse. Il lui laissa prendre son bras pour parcourir les salons, et causa avec grâce. Il fut juste assez empressé pour paraître très agréable, et juste assez froid pour qu'on ne pût pas dire qu'il avait été avec la duchesse autrement qu'avec toutes les autres femmes.

Cependant, si maître qu'il fût de lui, un observateur attentif eût pu découvrir qu'il était en proie à un trouble violent. Pen-

dant que la duchesse, faisant la roue comme un jeune paon, s'était emparée de lui, et lui montrait le salon, les serres, il avait vu Bligny s'approcher doucement de Claire, se pencher par-dessus le dossier du fauteuil, et parler en souriant. C'était la première fois qu'il voyait Gaston et Claire l'un près de l'autre, échangeant leurs pensées sans témoin. Il frémit, et une rougeur ardente monta à ses tempes. Pendant une minute, il souffrit si cruellement que son bras se crispa, serrant violemment la main de la duchesse. Celle-ci le regarda avec étonnement. Ils étaient dans une petite serre que Moulinet appelait "les tropiques", et dans laquelle se développaient, superbes au milieu d'une chaleur humide, les plantes vénéneuses l'Inde et de l'Afrique.

— Qu'avez-vous donc? demanda la duchesse en rendant au bras de son cavalier une légère pression.

Et elle se mit à sourire.

— L'odeur violente de ces arbustes et la chaleur de la serre m'étourdissent, répondit le maître de forges, reprenant son calme. Rentrons dans le salon, si vous le voulez bien?

Et, conduisant la duchesse à pas lents, il revint tenant sous son regard le duc et Claire, qui continuaient à causer.

Depuis le dîner, le duc n'avait point paru. Il avait emmené ses convives dans le fumoir et les avait mis en face de la collection la plus variée de cigares et de cigarettes. Au bout d'une demi-heure, il avait prétexté ses devoirs de maître de maison et avait laissé les fumeurs au milieu d'un nuage épais. Il voulait se rapprocher de Claire. Mais, connaissant le caractère emporté de la jeune femme, il ne se hasarda pas à l'aborder en face. D'ailleurs, il se sentait gêné vis-à-vis d'elle, et, quelque audace qu'il eût, il hésitait à parler, sentant bien que les premiers mots qu'il allait lui adresser auraient une importance capitale sur leurs relations à venir.

Peut-être eût-il mieux valu s'abstenir encore et laisser le temps consolider le terrain avant de s'y aventurer. Mais Bligny en était venu à ce point de cynique égoïsme de ne pouvoir retarder la satisfaction d'un de ses caprices. Il s'avança donc, parlant à ses amis, faisant de courtes stations auprès des femmes, resserrant, comme un oiseau de proie, les cercles qu'il décrivait autour de Claire. Il était arrivé ainsi derrière elle. Il fit un pas, et, se penchant vers la jeune femme, dont il aspira le tiède parfum:

— Vous sentez-vous tout à fait bien ce soir? lui dit-il d'une voix caressante. Je viens presque en tremblant vous demander de vos nouvelles, car je crains d'être assez malheureux pour que vous ne me voyiez pas m'approcher de vous sans déplaisir.

Claire se retourna vivement, et regardant le duc bien en face:

— Et pourquoi vous verrais-je avec déplaisir? répondit-elle hardiment. Serais-je venue chez vous, si j'avais à votre égard les sentiments que vous m'attribuez?

Le duc hocha mélancoliquement la tête:

— Voilà la première fois que nous avons le loisir de parler librement, depuis votre mariage, reprit-il, et je vois bien que nous n'allons pas encore dire la vérité. Ce sera une des douleurs de ma vie, m'étant mal conduit envers vous, de ne pouvoir pas vous expliquer les raisons qui peuvent peut-être me faire absoudre.

— Mais vous n'avez pas besoin d'absolution, croyez-moi, dit Claire avec tranquillité... Vous ai-je fait des reproches? Et croyez-vous vraiment que vous en méritez? Laissez-moi vous dire que ce serait faire preuve d'une étrange fatuité.

— Vous soulagez ma conscience d'un poids très lourd, reprit le duc. Mon mariage a été une des fatales nécessités de l'existence parisienne. Je me suis trouvé un jour dans une telle situation qu'il m'a fallu choisir entre mon bonheur et mon honneur. J'avais deux dettes à acquitter. Mais, en satisfaisant l'une, il fallait manquer à l'autre. J'ai sacrifié mon amour, pour sauver mon nom. Voilà, Claire, ce qu'il me fallait vous apprendre...

—En d'autres termes, M. Moulinet vous a tiré d'une affaire épineuse, et vous, par reconnaissance, vous avez épousé sa fille... avec plusieurs millions de dot!... Allons, duc, la pénitence est douce, comme dit la chanson... Et de plus, si je vous ai bien compris, vous avez, pour vous soutenir dans cette épreuve, le sentiment du devoir accompli... Vous devez être heureux... Et vous m'en voyez charmée...

Sous l'aiguillon de ces ironiques paroles, le duc tressaillit:

— Et vous? dit-il brusquement, êtes-vous heureuse?

— Vous êtes le seul qui n'ayez pas le droit de me le demander! riposta fièrement Claire.

Au même moment, la duchesse revenait avec Philippe. Le duc, d'un mouvement de tête, montra à la jeune femme son mari au bras d'Athénaïs. Et, voyant Claire se troubler et pâlir, il lui jeta un regard profondément railleur:

— Vous méritiez d'être mieux aimée, dit-il.

Et, s'étant incliné, il s'éloigna lentement.

Claire frémit à la pensée que le duc avait pu deviner son secret. Ainsi, il mettait en doute le bonheur qu'elle avait voulu affirmer au prix de tant de dissimulation. Elle pressentit quels dangers elle aurait à courir, si le duc était assez mal inspiré pour s'occuper d'elle. Comment pourrait-elle continuer l'œuvre de la conquête de son mari? Comment pourrait-elle empêcher son mari de s'émouvoir des poursuites du duc? Et elle-même, aux prises avec ce dangereux assaillant, comment trouverait-elle la liberté de combattre la duchesse, dont elle voyait déjà l'audacieuse coquetterie enlaçant Philippe?

Elle résolut de fuir. Et faisant à son mari un signe qui l'amena aussitôt auprès d'elle, elle le pria de faire demander la voiture. Puis, coupant court aux caressantes protestations d'Athénaïs et adressant un froid salut au duc, la jeune femme entraîna Philippe avec autant de précipitation que si le château eût été en flammes.

Quand ils furent dans leur coupé, roulant sur la route sonore, dans une nuit transparente et douce, Claire se crut sauvée. Elle ne craignit pas d'interroger Philippe, et, se tournant vers lui:

— Comment avez-vous trouvé la duchesse?

— Charmante... répondit Philippe distraitement.

La jeune femme s'enfonça dans son coin avec un geste de dépit que l'obscurité cacha à Philippe. Ce mot seul l'avait frappée: charmante. Elle n'avait pas noté l'accent de profonde indifférence avec lequel il avait été prononcé.

— Nous ne retournerons plus à la Varenne, se dit Claire. Je souffrirais trop.

Au même moment, Philippe, plongé dans une profonde rêverie, voyait passer devant ses yeux l'élégante figure du duc se

courbant devant Claire, et, avec un perfide sourire, murmurant à ses oreilles de tendres paroles. Et la gorge sèche, les yeux menaçants, le maître de forges serra ses robustes poings.

Ils ne retournèrent point à la Varenne. Ils rendirent à M. Moulinet, au duc et à la duchesse, dans la quinzaine suivante, le dîner qu'ils avaient reçu, et opposèrent des refus persistants aux envahissantes politesses de leurs voisins.

Athénaïs, exaspérée, trouva La Brède sans entrain et du Tremblays sans fantaisie. Elle valsa sans plaisir avec les gentilshommes fermiers de son voisinage. Moulinet prononça vainement, au concours horticole de la Varenne, dont il avait réussi à se faire nommer président, un discours qui plongea dans un assoupissement profond ceux des assistants qu'il ne mit pas dans une douce gaieté.

La vieille marquise, fixée sur les hauteurs de Beaulieu ,comme une tourterelle solitaire et plaintive, n'avait pas mis les pieds chez sa nièce par alliance. L'absence de monsieur et de madame Derblay commençait à être remarquée. Les commentaires allaient leur train. Et la baronne de Préfont, cette bonne langue, étant arrivée chez Claire, Athénaïs prévoyait le moment où on allait croire à une brouille entre la Varenne et Pont-Avesnes. Il fallait à tout prix briser la glace qui s'épaississait, en menaçantes banquises, entre les deux jeunes ménages. Un divertissement presque public, auquel serait conviée toute la bonne société du pays, pouvait seul servir de prétexte.

Ce fut La Brède qui, sans y mettre de malice, comme tous les hommes inspirés, fournit à la duchesse l'occasion tant cherchée. Il proposa un rallye-paper, à courre dans les bois de la Varenne et de Pont-Avesnes. On convoquerait les autorités civiles et militaires. Les officiers de la garnison recevraient des invitations et tout le monde suivrait la chasse, soit à cheval, soit en voiture. Un gigantesque lunch serait préparé au rond-point des Etangs. En un mot on donnerait une fête sportive, dont il serait parlé jusque dans les journaux de Paris.

Peu s'en fallut qu'Athénaïs n'embrassât La Brède pour cette trouvaille de génie. Et lançant son père en avant pour les invitations, mettant toute la maison à couper des petits papiers, la duchesse alla elle-même à Pont-Avesnes et revint, rayonnante, avec une réponse favorable.

XIV

Le rond-point des Etangs est situé à la lisière des bois de Pont-Avesnes et de ceux de la Varenne. Une suite de mares, couvertes de joncs et de plantes aux larges feuilles, étendant leurs tiges luisantes à la surface des eaux, comme des serpents endormis, se prolonge pendant quatre ou cinq cents mètres et a donné son nom au rond-point. Les basses branches des chênes se penchent comme avides de fraîcheur. Et les feuilles tombées tous les ans à l'automne ont fait, en pourrissant le long des berges, une épaisse vase dans laquelle les sangliers viennent le matin se rouler avec délices. Des barrières peintes en blanc, coupant, en temps ordinaire, les chemins de la forêt, enferment un carrefour large de deux cents mètres, couvert d'un gazon épais et moelleux comme du velours.

M. Moulinet, amant passionné de la belle nature, séduit par la beauté du paysage, a déshonoré le site en y faisant construire un kiosque chinois.

Au milieu de ce vaste carrefour, une table dressée en plein air, servie par des valets de pied en grande tenue, offrait aux invités de la duchesse tous les réconfortants désirables avant d'entreprendre une longue chevauchée. Depuis une heure, La Brède, hardé de son fidèle du Tremblays, parcourait les taillis, semant les petits papiers qui devaient indiquer la piste, prenant de l'avance, coupant ses voies, multipliant les contre-pieds, préparant les défauts avec une conscience éreintante.

Serrée dans son amazone noire à jupe courte, agitant, dans sa main gantée, une cravache dont le pommeau était orné d'un énorme œil-de-chat, Athénaïs, avec une gaieté, une aisance et une grâce surprenantes, faisait les honneurs de la forêt à tous les arrivants.

— Monsieur Derblay!... s'écria-t-elle subitement laissant là le préfet tant désiré, avec qui elle causait.

Et comme Philippe venait à elle, posément, sans précipitation:

— Est-ce que vous ne croyez pas le moment venu de nous mettre en marche? Il y a au moins une heure que ces messieurs sont partis avec leurs papiers, et s'ils ont été à une bonne allure, il va falloir galoper ferme pour les rejoindre.

— Mon Dieu, madame, répondit Philippe, je vous avouerai que je suis peu au courant de ce genre d'exercice. Je craindrais de donner un avis. Adressez-vous plutôt à Pontac, qui, en sa qualité de louvetier, doit être ferré sur la matière...

Et du geste, Philippe désignait le vicomte de Pontac qui s'avança au milieu du rond-point et, s'inclinant devant madame de Bligny avec une raideur anglaise:

— Duchesse, je suis à vos ordres, dit-il. Et si vous voulez me confier la direction de la chasse, je me fais fort d'avoir mis, avant deux heures, MM. La Brède et du Tremblays sur leurs fins. Vous plaît-il que nous sonnions le départ? J'ai là mon piqueur... Ho! Ho! Bistocq!

Un grand diable, vêtu d'une veste galonnée, guêtré de cuir fauve, un nez rouge éclatant au milieu de sa face tannée comme une fraise sur du terreau, sortit d'un groupe de domestiques, traînant la jambe et tirant derrière lui une grande bique de cheval, mal peigné, dont la bride était passée dans son bras. Arrivé à six pas de M. de Pontac, il s'arrêta, et, prenant la position du soldat sans armes, il mit la main à la visière de sa cape, et attendit qu'on lui demandât son rapport.

— Désirez-vous que je l'interroge? demanda le vicomte à la duchesse.

— Mais, sans doute, répondit Athénaïs, très enchantée de la solennité du procédé.

—Le lancer se fera à la Héronnière, dit Bistocq; c'est là que commence la piste. Il y a un monceau de papier large comme ma main. Pas besoin de brisée! Ces messieurs ont sans doute peur qu'on ne les trouve pas assez facilement!... Ils auraient dû mettre un journal... Les animaux... excusez... ces messieurs se sont donné de l'air par la futaie, ils ont sauté le Pavé-Neuf, ont pris la plaine à la Vente-au-Sergent, sont rentrés en forêt à Belle-Empleuse, se sont forlongés au pied de la côté de la Haie, ont pris leur contrepied à la Boulottière...

— Halte! dit M. de Pontac en riant, si on te laissait aller, tu nous donnerais tout l'itinéraire de la chasse...

— Y aurait des chances! fit le piqueur en clignant de l'œil. Faut pas croire qu'une personne naturelle peut imiter comme ça les cerfs...

La duchesse se mit à rire, et se retournant vers Pontac:

— Il est drôle, votre bonhomme, dit-elle. Papa, donne donc un louis à ce brave garçon... Grâce à lui, La Brède et du Tremblays vont avoir besoin de se développer, sans quoi ils vont être pris vivement...

— Hallali courant! dit Pontac... Duchesse, faut-il sonner le départ?

— Sonnez, vicomte.

Pontac, faisant tourner sa trompe avec la main gauche, se posa au milieu du carrefour, et enflant ses joues, comme s'il eût voulu faire crouler les arbres de la forêt, il jeta à l'écho les notes retentissantes de la fanfare.

En un instant toute l'assemblée fut en mouvement, les cavaliers le pied à l'étrier, les curieux qui suivaient en voiture, sur les coussins de leurs véhicules de toutes sortes. Un élan général entraîna la masse des assistants vers les grandes allées qui longeaient la Héronnière. Le roulement sourd des sabots des chevaux, lancés au

galop sur la mousse du chemin, s'éloignait déjà rapidement, pendant que Bistocq, guidant les chasseurs, sonnait, au grand trot de sa bique, la phrase triomphante du lancer.

— Monsieur Derblay, vous qui connaissez si bien le pays, dit la duchesse avec un sourire, voulez-vous être assez aimable pour vous faire mon guide? Laissons partir le gros de la chasse. Vous avez une bête vigoureuse, moi aussi, nous couperons à travers la forêt, et nous prendrons l'avance...

— Mais, duchesse, n'avez-vous pas Pontac qui saura vous conduire bien mieux que moi? dit Philippe.

— Non, reprit gaiement la duchesse, c'est vous que je veux, à moins que vous ne me refusiez? Mais je ne crois pas que vous en soyez capable...

Le maître de forges s'inclina sans répondre. Claire, debout à quelques pas, avait assisté, en tremblant de colère, à l'audacieuse tentative d'Athénaïs. Des larmes de douleur vinrent à ses yeux, et, sans y penser, elle serra convulsivement le bras de la baronne stupéfaite.

— Tu es des nôtres, n'est-ce pas? dit alors la duchesse en se tournant du côté de Claire.

La jeune femme inclina doucement son beau visage assombri, et d'une voix calme:

— Non! j'avais trop présumé de mes forces en pensant pouvoir suivre la chasse à cheval... J'irai avec la voiture...

Et Claire, lançant un douloureux regard à son mari, parut le supplier de ne pas l'abandonner.

— Est-ce que cela te contrarie que je t'enlève ton mari? demanda la duchesse avec une fausse sollicitude. Puis, riant: Est-ce que tu serais un peu jalouse?

— Non! répondit Claire, ne voulant pas avouer, si ouvertement, et son impuissance et sa douleur.

— Alors, à cheval! dit joyeusement Athénaïs, pressée de consommer sa victoire

Claire, le cœur serré, regardait partir son mari; elle eut un moment la pensée de l'appeler, de le retenir, elle cria:

— Philippe!

Le maître de forges se retourna vivement, et venant à elle:

— Qu'avez-vous? lui dit-il. Seriez-vous souffrante? Désirez-vous quelque chose?

Sans doute, si la jeune femme eût dit un seul mot, son mari serait resté auprès d'elle. Peut-être bien des tourments auraient-ils été ainsi évités. L'orgueil, plus puissant encore que l'amour, arrêta la parole suppliante sur les lèvres de Claire. Elle hocha la tête, et, l'air dur, les lèvres crispées, faisant un geste de dédain:

— Non, dit-elle, je n'ai rien, je ne veux rien! Allez!

Philippe s'éloigna. En ce moment, Claire l'enveloppa dans la haine grandissante qu'elle amassait contre Athénaïs. Elle fut prise d'une de ces rages pendant lesquelles on tue.

Posant un pied sur le talus du fossé, la duchesse avait relevé sa jupe. Sa jambe, prise dans une botte de daim gris, apparaissait fine et élégante. Du geste, la jeune femme montra à M. Derblay la courroie de son éperon qui s'était défaite. Le maître de forges se baissa, et, sans dire un mot, fixa sur le cou-de-pied cambré la lanière de cuir ornée de chaînons d'acier, et rattacha la boucle placée près du talon. Provocante et hardie, la duchesse s'appuyant lui touchait l'épaule de sa cravache, comme pour bien établir son pouvoir.

— Ah çà! mais qu'est-ce que cela veut dire? murmura la baronne.

Et fixant les yeux sur son amie, elle la vit si pâle et si tremblante, qu'elle n'osa pas continuer son interrogation.

Enlevée dans les robustes bras de Philippe, la duchesse venait de sauter en selle. Elle rassembla les rênes, fit de la main un geste orgueilleux à sa rivale écrasée, et lançant son cheval au galop, elle lui fit franchir d'un bond le fossé qui séparait le carrefour de la futaie. Philippe suivit, et, au bout d'un instant, leur silhouette vague se perdit dans la profondeur de la forêt.

— Voulez-vous que je reste auprès de vous? murmura doucement une voix auprès de Claire, restée immobile, anéantie, regardant fuir les deux cavaliers, comme s'ils eussent emporté son bonheur en croupe. La jeune femme se retourna. Le duc était à ses côtés. Elle étouffa un cri de colère, et arrachant ses gants, le front lourd, les yeux baissés:

— Laissez-moi, dit-elle, je veux être seule.

Et prenant le bras de la baronne, elle remonta vers les Mares pendant que le duc se dirigeait, au pas de son cheval, vers le gros de ses invités, guidé par le cor qui résonnait dans le lointain.

Les deux jeunes femmes, sans parler, arrivèrent au kiosque. Des bancs l'entouraient. Elles s'assirent. Un silence profond, succédant au mouvement et au bruit, s'étendait sur le bois. Une légère brise agitait les roseaux au milieu desquels les libellules passaient étincelantes dans leur vol incertain. La baronne leva les yeux sur son amie. Claire avait repris possession d'elle-même. Un léger tremblement des lèvres indiquait, seul, l'agitation encore persistante de ses nerfs. Craignant d'avoir été devinée, même par la baronne, elle baissait le front et détournait le regard, froissant le sable du pied, d'un air indifférent.

— Eh bien! qu'est-ce que tout cela signifie? s'écria la baronne, incapable de se contenir plus longtemps. J'arrive chez toi, croyant trouver des gens en possession de la tranquillité biblique, et je tombe au milieu de discussions, de tiraillements. Ton mari galope avec Athénaïs, le duc vient humblement t'offrir sa compagnie...

— C'est comme dans le quadrille, dit Claire, riant nerveusement, on change de dames...

La baronne devint grave et, prenant la main de sa cousine:

— Pourquoi essaies-tu de me tromper? Me crois-tu si étourdie que je ne puisse comprendre ce qui se passe en toi? Claire, tu n'es pas heureuse!

— Moi! Et comment ne le serais-je pas? Je vis au milieu du luxe, du bruit, de l'animation. J'ai une famille qui m'adore, des amis qui m'entourent, un mari qui me laisse ma liberté... Tu sais que c'est là ce que j'avais rêvé. Comment ne serais-je pas heureuse?

— Eh bien! ma pauvre chère, ce que tu avais rêvé autrefois fait ton désespoir aujourd'hui. Ton mari te laisse ta liberté, mais il a repris la sienne. Et tu ne peux pas être heureuse, car tu es jalouse!

— Moi! cria Claire avec rage...

Elle partit d'un éclat de rire douloureux, qui se termina par un sanglot.

La baronne la laissa dégonfler son cœur plein de tristesse. Puis, la voyant plus calme, elle lui arracha le triste secret de sa rupture avec Philippe.

La jeune femme resta stupéfaite. Elle comprit les tortures qu'endurait Claire, et soupçonna celles que supportait le maître de forges. Dès lors, la baronne n'eut plus qu'une pensée: travailler à la réconciliation de ces deux époux séparés par une déplorable folie. Et elle voulut pénétrer jusqu'au fond de la pensée de Claire.

— Mais lorsque ton mari t'eut soignée avec ce dévouement, dit-elle, est-ce que tu n'eus pas un instant la pensée d'aller à lui et d'essayer de renouer les liens brisés?

— Oui, répondit Claire en rougissant. Je ne sais ce qui s'était passé en moi. Je ne me sentais plus la même. Etait-ce de la reconnaissance pour ses soins, ou une plus juste appréciation de son caractère, qui m'attirait à lui? Mais, quand il n'était pas là, involontairement je le cherchais. Quand il était près de moi, je ne le regardais pas, et cependant je le voyais. Il était sévère, et si triste, que je n'osais lui parler... Oh! s'il m'avait encouragée!

— Il ne l'a pas fait?

— Non! Il est aussi orgueilleux que moi, et plus résolu... Va, il n'y a rien à espérer, et nous sommes séparés pour toujours!

— Du reste, il en prend gaiement son parti, à ce que je vois. Et notre belle petite duchesse Moulinet...

— Oh! Qu'elle prenne garde, dit Claire avec violence. Je n'ai déjà que trop souffert par elle. La patience la plus longue a des bornes. Et si elle me force à les franchir, je ne sais pas ce que je ferai, mais ce sera quelque folie qui nous perdra l'une ou l'autre.

— Là! ma belle, calme-toi. Me voici maintenant dans ton jeu, et je te réponds que nous viendrons à bout de cette délicieuse Athénaïs... C'est une accapareuse, vois-tu! Elle tient ça de famille. Son père faisait autrefois des rafles sur les sucres. Elle, sa spécialité, ce sont les maris. Il les

lui faut tous. La situation, il ne faut pas se le dissimuler, est grave. Si on pouvait s'expliquer, un accommodement serait facile. Mais en parlant, on s'expose à une rebuffade, et alors, va te promener, tout est fini!... Il faut donc user de diplomatie... Rien ne m'ôtera, à moi, de l'idée que ton mari t'adore, mais ne veut pas te le laisser voir. Les hommes tels que lui n'aiment qu'une fois et c'est pour toute la vie. As-tu bien regardé M. Derblay? C'est un obstiné. Il a une tête faite pour enfoncer les murailles... Avec un pareil caractère, tu ne le désarmeras qu'en t'humiliant devant lui.

— Ah! je n'hésiterais pas à le faire... Rien ne me coûtera pour le conquérir. Mais s'il allait voir, dans ma démarche, un caprice nouveau?

— Aussi faut-il attendre, pour jouer cette importante partie, une occasion favorable. Si elle ne se présente pas, nous la ferons naître. Mais, pour Dieu, ne garde pas cette mine morne et désespérée. Tu prépares trop de joie à notre chère amie.

Claire poussa un soupir. Elle, l'indomptable, qui, jadis, prétendait surmonter tous les obstacles, maintenant elle doutait de sa puissance et se défiait de sa volonté.

— Il me semble que, depuis une demi-heure, nous causons d'une façon bien sérieuse, dit la baronne; cette psychologie conjugale m'a fort alourdi la tête. Si tu veux m'en croire, nous galoperons un peu. Et puis je voudrais aller voir ce que notre belle petite duchesse Moulinet fait de ton époux... Viens-tu?

— Non, répondit Claire assombrie, je suis lasse. Je reste ici. Mon frère et Suzanne n'ont pas l'air plus en train que moi de suivre la chasse... Ils me tiendront compagnie.

Octave et la jeune fille revenaient à pas lents. Ils ne parlaient plus. Le marquis, un peu plus sérieux que de coutume. Suzanne, le front penché, et souriant à d'heureuses pensées. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la place, où leurs chevaux étaient restés. Le jeune homme détacha les brides, et se tournant vers Suzanne:

— Vous me permettez de le dire à ma sœur?

Suzanne baissa la tête en signe d'assentiment et dit:

— Parlez-lui, je le désire. Vous savez combien elle nous aime. Elle va être joyeuse!

— Eh bien! partez avec le baron et la baronne. Je vais rester avec Claire et je lui confierai notre secret.

Et présentant à Suzanne ses deux mains croisées dans lesquelles elle posa son petit pied, il la mit vivement en selle. La jeune fille leva les yeux, regarda Octave, un peu plus longtemps qu'il n'aurait fallu peut-être, échangea avec lui un serrement de main, par lequel elle exprima tout ce qu'elle n'osait lui dire. Et, touchant de la cravache l'encolure de sa jument, d'un bond elle fut au milieu du rond-point.

Le cor, se rapprochant, sonnait dans la forêt, donnant des ailes à La Brède et à du Tremblays.

— Allons, baron, à cheval! dit madame de Préfont à son mari.

— Je suis à vos ordres, ma chère amie, répondit l'aimable homme en s'arrachant à la contemplation de ses minéraux... C'est très curieux: imaginez-vous que je ne serais pas étonné que les roches de ce massif continssent de l'alun. Il faudra que j'en parle à M. Derblay. On pourrait peut-être faire concurrence aux allunières d'Italie. Vous savez?... près de Civita-Vecchia.. Je vous les ai fait visiter pendant notre voyage de noces... Ce serait une bonne affaire. Il faut tant de sulfate d'alumine pour la fabrication du papier...

— Oui, oui, baron, dit la jeune femme, avec un attendrissement subit, vous êtes un ange, vous! Et qui plus est, un ange savant! Tenez, baisez ma main!

— Avec plaisir, dit le baron, sans rien perdre de sa belle tranquillité.

Et il porta à ses lèvres la main finement gantée de sa femme. La baronne jeta un regard circulaire autour d'elle, fit piaffer tumultueusement son cheval, salua de la main Claire et Octave; puis, se tournant vers Suzanne:

— Y êtes-vous, Suzanne?... Oui?... Alors en route!...

Et, suivie de son mari et de la jeune fille, elle partit à fond de train.

Octave et Claire, immobiles, les regardaient s'éloigner. Il y eut un instant de silence. Le jeune homme, recueilli et un peu oppressé par l'émotion de la confidence à faire.

— Claire, dit-il, j'ai une grande nouvelle à t'apprendre.

Et comme sa sœur faisait un geste de surprise, l'interrogeant du regard:

— Suzanne et moi nous nous aimons, ajouta-t-il d'une voix plus basse. Tu as tant d'influence sur Philippe, parle-lui pour moi, obtiens qu'il me donne Suzanne. Il connaît depuis longtemps mes idées. Il sait que je compte pour rien l'avantage de la naissance, et que je compte faire ma position moi-même. Enfin, sois éloquente, sache le convaincre, car tu as mon bonheur dans les mains.

Claire redevint subitement grave. Cette influence que son frère lui attribuait, elle ne la possédait pas. Jamais, depuis la nuit fatale, point de départ de tant de douleurs, elle n'avait échangé une seule parole sérieuse avec Philippe. A Pont-Avesnes, ils ne se voyaient qu'à l'heure des repas. Et, devant les domestiques, ils parlaient peu et toujours de choses banales. Et de but en blanc, sans préparation, sans encouragement, il allait falloir aborder un sujet si sérieux! Elle n'hésita cependant pas: sa belle confiance lui était revenue. Elle eut comme un pressentiment de victoire.

Inquiet du silence de Claire, le marquis, prompt à voir des difficultés comme tous les amoureux, s'écria:

— Tu ne refuses pas au moins de te charger de ma cause?

— Non, certes, répondit la jeune femme avec un vaillant sourire, et sois tranquille, je la plaiderai comme si elle était la mienne.

— Oh! que je te remercie! dit Octave.

Et, prenant sa sœur par les épaules, il l'embrassa tendrement.

—Ce sont mes honoraires? fit-elle avec une gaieté que depuis un an on ne lui connaissait plus. On voit que tu as confiance: tu paies d'avance. Allons, va la retrouver, maintenant que tu as avoué ton crime. Tu sais que je ne crains pas la solitude. Et puis j'ai besoin de réfléchir à tout ce que tu viens de me dire.

XV

Restée seule, Claire oublia le lieu où elle était, ce qui se passait autour d'elle, et se mit à penser. Une rumeur lointaine, accompagnée de la fanfare du bien-aller, montait de la forêt. Sur le pavé de la grande route, les voitures roulaient sonores. La jeune femme se fit aveugle et sourde à tout ce qui n'était pas Philippe. Elle se plut à reconstituer sa vie telle qu'elle aurait dû être. Elle remonta le courant du passé et fit le compte des jours de bonheur dont elle s'était volontairement privée.

Elle se dit que Philippe, si gravement outragé qu'il eût été, ne pouvait pas se montrer inexorable. Elle avait cependant encore devant les yeux son profil sévère et hautain. Elle avait encore dans les oreilles le son de sa voix quand il avait dit: "Vous apprendrez un jour la vérité, vous saurez que vous venez d'être encore plus injuste que cruelle, vous pourrez alors vous traîner à mes pieds, en implorant votre pardon: je n'aurai pas pour vous une parole de pitié."

Ces terribles engagements ne lui avaient-ils pas été dictés par la colère? Etait-il homme à les maintenir, sans faiblesse et sans indulgence? Elle le revit, le front penché dans ses mains, brisé par la douleur, puis se relevant et lui montrant son visage inondé de larmes. Certes, il l'adorait, et, ce soir-là, il eût donné sa vie pour une parole d'espérance, pour un regard de tendresse. Huit mois s'étaient écoulés. Par la cruelle blessure que la main de la jeune femme avait faite, l'amour de Philippe était-il parti tout entier?

— Quand on a aimé profondément, dit Claire à haute voix, comme si elle eût voulu poser la question qui l'agitait, à la nature tout entière, quand on a aimé comme il m'aimait, peut-on oublier?

— Quand on a aimé profondément, lui répondit une voix railleuse, qui semblait descendre vers elle, on n'oublie jamais.

Claire se dressa vivement, et levant la tête, elle vit le duc qui, entré depuis un instant dans le kiosque, la regardait en souriant, accoudé à la balustrade.

— Convenez que j'arrive à point pour vous répondre? fit-il gaiement. Etait-ce à moi que vous pensiez au moins?

Claire le regarda, en fermant à demi les yeux, avec une souveraine impertinence.

— Ma foi non, répondit-elle.

— Tant pis!

— Et vous? demanda la jeune femme, qu'est-ce que vous venez chercher ici?

— C'est vous que je cherche, dit-il en s'inclinant.

— Dans quelle intention?

— Dans l'intention de causer à cœur ouvert. Vous m'avez assez mal accueilli, il y a une heure, quand je vous ai offert ma compagnie. J'ai pensé que vous seriez peut-être devenue plus sociable. Et me voilà. Etes-vous en humeur de me répondre?

— Mon Dieu, mon cher duc, je crois bien que nous n'avons rien à nous dire

— En êtes-vous sûre? Je constate avec douleur que vous êtes devenue extrêmement dissimulée. Vous avez du chagrin et vous ne voulez pas en convenir.

— Et moi je constate, dit-elle, que vous baissez intellectuellement d'une façon visible. Vous revenez sans cesse aux mêmes idées, avec un petit air pleurard qui fait peine à voir. Rassurez votre cœur trop sensible. Je n'ai pas de chagrin, et ne suis point disposée à en avoir pour vous faire plaisir.

— Soit! reprit le duc avec bonhomie. Je ne demande qu'à m'être trompé. Je m'étais fait à votre sujet des idées qui me paraissaient justes. Mais il faut croire, comme vous le dites si bien, que j'aurai perdu ma lucidité. Ce matin, il m'a semblé que vous étiez nerveuse, agitée. Cette partie de chasse était très attrayante. Vous n'avez pas voulu y prendre part. Vous avez passé votre temps à observer votre mari...

— Eh bien? dit Claire en réprimant un mouvement.

— Eh bien! continua le duc, chose singulière, M. Derblay n'avait pas du tout l'air de s'occuper de vous. Il était tout à la duchesse, qui l'avait réclamé comme cavalier servant. Et vous, au lieu d'être satisfaite de lui voir faire galamment son devoir, vous lui lanciez des regards foudroyants.

— D'où vous avez conclu? demanda Claire froidement.

— Que le bon accord que vous prétendez exister entre lui et vous n'est pas réel, qu'il n'apprécie pas à sa valeur le trésor que le hasard, ou plutôt ma mauvaise fortune lui a donné. Alors, que vous dirai-je? mille petits faits, autrefois négligés, se sont groupés dans mon esprit. Je me suis rappelé l'étrange attitude que vous aviez le jour de votre mariage. J'ai commenté vos tristesses, analysé vos colères. Et, ayant pesé le pour et le contre, je suis arrivé à cette conclusion que vous n'avez pas, quoi que vous en disiez, tout le bonheur que vous méritez.

— Alors, vous, âme compatissante et généreuse, dit-elle, vous avez pensé que le moment serait peut-être favorable pour m'offrir quelques consolations?

— Vous me jugez mal, Claire, dit-il avec tristesse; j'ai fait, croyez-le bien, tout ce qui a dépendu de moi pour vous oublier. Quand je suis arrivé ici, je croyais ne plus vous aimer. J'ai pensé que je pourrais vous revoir sans danger. On disait que vous étiez heureuse. Et je m'en réjouissais. Ah! pauvre fou que j'étais! Après tant de déceptions et d'épreuves, je croyais mon cœur usé et mort. Avec une profonde douleur, je l'ai senti se ranimer et renaître. En un instant j'ai retrouvé tous mes souvenirs. Je vous ai revue, hélas! si soucieuse, malgré les efforts que vous faisiez pour dissimuler vos soucis et vos tristesses! Vous auriez pu tromper un autre que moi. Mais depuis longtemps votre visage ne sait plus rien cacher à mes yeux. Heureuse, voyez-vous? je vous aurais adorée de loin, sans qu'une parole de moi vînt troubler votre repos... Mais vous souffriez! Alors je n'ai plus été maître de ma volonté. Je me suis senti entraîné vers vous par une puissance irrésistible, et j'ai compris qu'il n'y avait pour moi, en ce monde, d'autre femme que vous. (à suivre)

LA PETITE POSTE

CONDITIONS: 1. 5 sous du mot. 2. Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3. Ces petites annonces devront être adressées avant le 25 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'insinuer dans la petite poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier, suivant le cas. Tous les annonceurs sont donc prévenus de cette décision et doivent en accepter les conséquences. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste.

CANADIEN FRANÇAIS, 22 ans, bonne famille, demande correspondance anglaise. But: apprendre l'anglais. — Ecrire à Denis Sarto, Poste Restante, Station 'N', Montréal.

PETITE QUEBECOISE, 23 ans, désire correspondants instruits et distingués. Laure Robert, Poste Restante, St.-Roch, Québec.

CECILE DES LYS demande correspondant en position, sobre. Cécile des Lys, Sorel.

JEUNE-HOMME (19 ans) employé de bureau, désire correspondantes; anglais ou français. Réponse assurée. Albert Giroux, 203, Rue Queen, Ottawa, Ont.

VOYAGEUR de commerce désire correspondre avec jeunes-filles. Theo. Labrèche, Clarence Creek, Ontario.

YOUNG GENTLEMAN désire correspondre en Anglais seulement. John Maloney, General Delivery, Station 'A', Montréal.

JEUNE BRUNETTE désire correspondre avec jeunes hommes distingués français, anglais ou américains. Mlle Marie C. Goulet. Poste Restante, Ottawa, Ontario.

DEMOISELLE, 30 ans, distinguée, instruite, bien elevée, désirerait correspondre dans un but sérieux avec Monsieur instruit, intelligent, bon et loyal. Ninette DesBois, Poste Restante, Sherbrooke.

Mlle R. DU TEMPS, Chicoutimi, aimerait correspondre avec jeunes-gens pour se distraire.

DEMOISELLE, 31 ans, appartenant à bonne famille, bonne instruction, désire correspondre avec Monsieur plutôt vieux. But sérieux. Marguérite DesChamps, Poste Restante, Richmond, Qué.

Jeune homme, désirant correspondante aimable et intelligente, agée de 18 à 22 ans. Hector Guertin, Roxton Falls, P. Q.

SOMMAIRE DES ANNONCES

(1)

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

CONDITIONS:—1o Trois ou quatre pages d'ecriture courante, a l'encre, sur papier non raye; pas de copie; cinquante sous par mandat-poste.

2o Si on desire conserver le manuscript, inclure une enveloppe adressee et affranchie.

3o Pour les etudes particulieres, envoyecs directement: $1.00.

JOHN (de Grand'Mère).—C'est un jeune homme honnête, droit, délicat et tendre. Son imagination, le portant aux illusions et aux exagérations, nuit à la sûreté du jugement, il doit s'en défier et s'appliquer à réfléchir et à raisonner davantage. Il a du bon sens et l'esprit pratique tend à se développer. L'activité est égale, il a de la bonne volonté et de l'ambition. Il a de l'assurance qui vient de la confiance en soi: qu'il soit en garde contre la présomption et l'imprudence qui en découlent. Il est un peu susceptible et il attache beaucoup d'importance à ce qu'on fait pour ou contre lui. Bienveillant, aimable, sociable, un peu léger, mais pouvant devenir sérieux. Cœur très affectueux et dont les affections sont exclusives et un peu exigeantes. Loyal, sincère, bon et sensible. La volonté est impulsive, un peu faible et très influençable. L'humeur est capricieuse.

BRUNETTE ANXIEUSE.—Ouverte et bienveillante, elle a un bon cœur affectueux, délicat et sensible. Jolis enthousiasmes et une imagination qu'il importe de surveiller et de combattre par la réflexion. L'orgueil est bien marqué et détermine un amour-propre qui supporte mal la critique, et une susceptibilité toujours aux aguets. Plus d'orgueil que de vanité. Simple, spontanée, active, adroite et assez pratique. Grande franchise, un peu de naïveté. Volonté vive, ardente, assez résolue et ferme, mais pas très persévérante. Le dévouement pour ceux qu'elle aime est généreux et ingénieux. Elle donnera toute sa mesure quand elle sera épouse et mère.

PAQUERETTE.—L'imagination et la sensibilité sont grandes: cependant le côté sensé et pratique de sa nature reprendra le dessus et même à présent corrige l'excès de cette petite tête romanesque. Elle est droite, loyale, bonne et tendre: il y a en elle l'étoffe d'une femme bonne et **à son affaire.** L'orgueil, la confiance en soi et l'amour-propre sont dévelopés. Elle est susceptible et un peu vaniteuse. L'activité est égale et elle ne manque pas de savoir-faire. La volonté est précise, ferme, tenace et cependant asses souple. Courage et bonne volonté. Elle vieillira, elle verra la futilité de ses rêves et de ses chimères, et quand elle laissera dominer le bon sens, elle deviendra sérieuse.

SUSCEPTIBLE.—Nerveuse, d'humeur très capricieuse et souvent désagréable, elle est très sensible, très exagérée, et elle donne une importance démesurée à tous les détails qui la concernent. Elle est susceptible, —et elle semble le savoir; elle a aussi une tendance à

Suite à la page 3

PRECAUTION

Labarre (poète raseur).—Veux-tu lire mon dernier poème?

L'ami (vivement).—Avec joie, si tu me garantis que c'est réellement le dernier.

PAS DE DESILLUSION

—Eh bien moi, je suis laid, je suis bossu, j'ai pas le sou.. si un jour je me marie, je serai sûr au moins d'être aimé pour moimême.

ETUDES GRAPHOLOGIPHES

Suite de la gage 2

la jalousie qui gâte ses meilleures affections et la rend malheureuse. Elle est irritable, brusque, entêtée. Pas de vanité; de la timidité et de la défiance. La volonté est impulsive, résolue et tenace. Portée à contredire, à discuter vivement, elle se querelle et parfois à propos de rien. Bon cœur aimant, capacité de se dévouer pour ceux qu'elle aime. Aucune habitude de se dominer, de dissimuler son humeur et de cacher ses rancunes. Alors ses relations familiales et sociales ne sont pas paisibles et tenant tant à se faire aimer, elle ne se rend pas toujours aimable.

FERNANDE —Délicate, sensible, avec un tour d'esprit un peu romanesque, elle est tendre et sincère, sans aucune coquetterie. Ouverte, aimant à causer, elle est tour à tour enjouée, ou plongée dans la mélancolie. La volonté est capricieuse et faible, et ma correspondante subit les influences avec une facilité dangereuse. Indécise, ne sachant pas opposer de résistance à une pression un peu forte, elle devient la chose de ceux qui prennent de l'ascendant sur elle. Sens pratique médiocre, tendance à gaspiller. Elle est timide et un peu susceptible, mais surtout d'une sensibilité très vive.

"SI VOUS L'AVIEZ COMPRIS."—Quoique positif et assez pratique, l'imagination chez lui est vive, crée le rêve et favorise les illusions. Il est bon, généreux, et il cache avec succès une sensibilité vive. Il est sincère· est-il aussi constant? Je ne le crois pas. Il a un cœur qui s'attache facilement et qui oublie facilement aussi. La volonté est plus forte qu'on ne le croirait d'abord: sous la souplesse apparente, je découvre de la résolution, certaines tenacités et des résistances énergiques. Alors, peut-être, quand il aimera profondément, la constance se développera-t-elle. Il est bon, génereux, pas égoïste, droit et franc. Pas d'ordre, humeur variable, porté aux exagérations dans ses appréciations.

RENE.—L'excès de nervosité indiqué dans cette écriture est maladif, et je vois en effet que René était malade quand il écrivit cette lettre. Délicatesse de sentiment et faiblesse physique sont évidentes. Il est d'une franchise parfaite mais pas toujours aimable. L'humeur est variable: il est irritable, entêté, facilement triste, mais courageux et énergique. Activité inégale. Volonté précise, forte et tenace. Il est indépendant et un peu frondeur. Affections sincères et profondes, grand besoin de tendresse et de sympathie qu'il cache soigneusement sous des petites rudesses et des airs indifférents. Parfaitement droit, et bon jusqu'au fond.

LOU.—Une gentille enfant, simple, bonne, aimante, dévouée. La volonté est ferme et égale. Elle a ses idées personnelles et elle contredit et discute avec plaisir pour les faire valoir. Active, courageuse, adroite, pleine de bonne volonté. Cette activité est un peu inégale, car Lou se laisse trop influencer par le soleil et les nuages qui passent sur son âme. Un certain ens pratique qui augmentera en l'exerçant. Sa bonté est bienfaisante et généreuse. Elle est douce et conciliante malgré certaines vivacités impatientes.

FRANCHERE.—Je n'ai jamais reçu de lettre signée "Sensée et pratique." Je n'aime pas à désappointer mes correspondents, et j'analyse quand même votre écriture. Nerveuse et d'humeur un peu difficile, elle est ouverte et franche et cependant capable de dire des faussetés. Bon cœur sensible et affectueux, mais un peu jaloux. Activité ardente qui dégénère souvent en agitation. La volonté est mobile et faible, très incosntante et incapable de résistance. Peu pratique, ni ordre, ni économie.

RECONNAISSANTE.—Le manuscrit semble écrit à l'aide d'un transparent ligné, et cela nuit considérablement à l'étude d'un manuscrit qui est aussi de la copie. Les correspondants qui n'observent pas nos conditions ne peuvent pas s'attendre au même travail que ceux qui s'y soumettent. Cette petite écriture sèche et pointue indique bien une personne précise, raide, entêtée, dont le manque absolue de souplesse est remarquable. Elle est sensible, pourtant au fond, et capable de tendresse, mais elle n'en manifeste rien extérieurement et sa réserve la rend presque inabordable. La volonté est active, ferme, égale, inflexible et obstinée. Elle est aussi timide qu'elle est fière, et elle n'a jamais fait une avance de sa vie! Sensée, positive, pratique, exacte, minutieuse. Elle est sincère et sans aucune vanité. Bon cœur délicat.

suite à la page 4



ETUDES GRAPHOLOGIPHES

Suite de la page 3

JEAN-ALBERT M.—Imaginatif, enthousiaste et d'esprit un peu léger et superficiel, il s'attache et se détache facilement et il n'a pas plus de constance dans l'action que dans ses affections. Il a un bon cœur sensible et délicat, mais un égoïsme marqué et la légèreté nuisent beaucoup au dévouement. Il aime à parler et il n'est pas toujours discret. L'activité est très inégale. Il a de l'ambition et de la bonne volonté. L'orgueil est susceptible. La volonté est variable, et à côté de marques de résolution et de fermeté, il y a de la mollesse et des signes de faiblesse dans la résistance. Vif, impatient, d'humeur très capricieuse. Loyal et sincère.

VIVE ET ME AMA.—Etourdi, jeune, vif et gai, il est délicat et sensible, un peu nerveux et d'humeur très variable. Le cœur est affectueux et quoiqu'il ne soit pas plus égoïste qu'un autre, il n'a pas l'habitude de se dévouer. Il a une imagination vive qui favorise les préjugés et il est porté à adopter les idées de son entourage sans les étudier et se rendre compte par lui-même de leur valeur. La bonté est généreuse. Quand il n'est pas intimidé, il aime à parler et à être un peu bruyant. Il est assez content de lui et cela lui donne souvent de l'assurance. Puis surviennent de grands accès de timidité qui lui enlèvent tous ses moyens. Activité capricieuse. Pas de persévérance. Volonté faible, sans initiative et très influençable. Beaucoup d'optimisme et un courage qui nait de cet optimisme mais que de vraies difficultés ébranleront facilement. Capricieux, un peu irritable et entêté. Très variable d'humeur.

STENO-DACTYLO.—Sensibilité délicate, de la nervosité qui la rend irritable et souvent raide. La vanité et la conquetterie sont bien développées, et il est facile de voir que ma correspondante aime l'admiration et la cherche. Elle est très susceptible et elle conserve le souvenir des offenses réelles ou supposées Mais elle a un cœur qui sait aimer avec ardeur, et je crois que le dévouement sera plus fort que l'égoïsme avec ceux qu'elle aime. Sincère et franche quoique peu ouverte. La volonté est vive, ferme et tenace, avec des entêtements fréquents, qui, avec l'humeur, peuvent la rendre désagréable. Le jugement n'est pas sûr à cause de l'imagination qui la porte à l'exagération bien souvent. Une pointe de jalousie se mêle à toutes ses affections. Activité et ambition.

L'OMBRA.—Jamais reçu de lettre signé de ce pseudonyme.

FLEUR DES BOIS.—Délicate, impressionnable, imaginative et tendre. Elle a un tempérament nerveux. L'activité dégénère facilement en agitation, elle est portée à s'inquiéter et elle se fatigue vite. Un peu irritable, entêtée et capricieuse. La bonté et la sincérité sont grandes, elle a très peu d'égoïsme et le dévouement, quoiqu'inégal, est actif. Simple et spontanée, ni coquette ni vaniteuse, gaie, courageuse, elle a tout ce qui rend une femme aimable. La volonté est vive et pas très forte malgré une certaine opiniâtreté, assez marquée mais qui ne se manifeste qu'occasionnellement. Goût marqué pour les choses de l'esprit fines et délicates.

FABIENNE.—Beaucoup trop d'imagination — portant aux rêveries romanesques, créant les illusions, entretenant les préjugés, — nuit sérieusement au jugement. Fabienne est sentimentale et portée à toutes sortes d'exagérations. Très aimante, sensible, enthousiaste, l'exaltation est à craindre si elle ne s'applique à réfléchir et à raisonner d'avantage. Elle est bonne, souvent triste sans raison, et puis elle a des gaietés débordantes et bruyantes pas beaucoup plus motivées. La vanité est un peu coquette, et Fabienne est susceptible et n'oublie pas facilement les offenses. D'une réserve qui lui fait renfermer autant que possible toutes ses impressions, elle est même un peu cachottière. Elle n'a aucun sens pratique et pas d'ordre. Humeur très variable. La volonté est vive, un peu emportée, capricieuse et faible: habitude de contredire de discuter, d'hésiter à se décider avec des changements de résolution imprévus et fréquents. Elle manque absolument de pondération et de sérieux

ALONA L'OUBLIEE.—De la copie, des vers, et c'est écrit sur du papier rayé, n'avez-vous pas lu les conditions? Légère et vaniteuse, elle est cependant capable de réflexion. Elle est délicate et romanesque. Le cœur paraît affectueux, mais jusqu'à présent l'égoïsme a nui totalement à l'exercice du dévouement. La volonté me paraît faible et il y a de nombreux signes de caprice et d'entêtement. Il est possible et même probable que cette esquisse ne soit pas exacte. C'est que les conditions imposées sont **nécessaires.** On aurait dû les comprendre.

Suite à la page 54

LA VIE DE FAMILLE

Pour enlever les taches de café sur un tissu de couleur fragile.—Laver les taches à deux ou trois reprises avec un jaune d'œuf cru délayé dans un peu d'eau tiède. Si elles sont un peu anciennes, ajouter au mélange huit à dix gouttes d'esprit de vin.



Au café

—Est-ce bien celle-la ma bile?

—Le garçon...—Pardon, excuse, monsieur, c'est la mienne.

LE COURRIER... PRUDENT

M. Prudent, solidement verrouillé chez lui, dort du sommeil du juste. Un craquement insolite le réveille. Il se lève rapidement, allume une lampe, parcourt son appartement et aperçoit un cambrioleur qui se sauve par une fenêtre, emportant un paquet contenant son butin.

—Halte-là! s'écrie M. Prudent.

Le malfaiteur accélère sa retraite. M. Prudent se fait persuasif.

—Attendez un instant, mon ami, je vous prie... Vous pouvez me rendre serive.

Le cambrioleur s'arrête, tandis que M. Prudent griffonne à la hâte quelques mots sur un papier qu'il met sous enveloppe cachète, timbre, puis, tendant la missive au "monte en l'air" ébahi, il lui dit:

—Vous seriez bien aimable, en vous en allant de mettre ce mot à la poste. Je suis assuré contre le vol. C'est la lettre par laquelle je préviens la Compagnie...



LE TRAVAILLEUR consciencieux pratique l'ÉCONOMIE à l'atelier comme à la maison.

À L'ATELIER, il épargne pour son patron. Pour lui, pas de perte de temps, pas de gaspillage; pour un dollar de salaire, il produit un dollar et vingt-cinq.

Il comprend que "si l'ouvrier est intéressé à grossir sa part de profit — il ne l'est pas moins — il l'est même davantage et d'abord à ce que l'on en fasse". (Kergal).

À LA MAISON, il exclut toute dépense inutile et met de côté une partie de son salaire pour l'ajouter à son compte d'ÉPARGNE.

Ils sont nombreux dans notre province ces hommes de devoir.

En ce jour de la Fête du Travail, nous leur offrons le témoignage de notre profonde admiration.

La Banque d'Epargne

de la Cité et du District de Montréal

la grande banque des travailleurs.

Bureau Principal et Seize Succursales à Montréal.

A. P. LESPÉRANCE,
Gérant-Général.



LA REVUE MODERNE

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

Tél.: EST 1418 DIRECTION RÉDACTION ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

2ème Année—No 11 *S'unir pour grandir.* Montréal, 15 septembre 1921

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

SOMMAIRE:



NOTRE REVUE

Le mois d'octobre terminera la deuxième année d'existence de la **Revue Moderne,** deux années bien remplies, pendant lesquelles notre constant souci d'intéresser et d'instruire nos lecteurs a reçu, de partout, le plus complet encouragement. Naturellement nos ambitions montent avec le succès. Heureux d'avoir réussi, nous aspirons naturellement à de plus parfaits progrès. Nous n'atteindrons au résultat souhaité que par la collaboration active de tous ceux qui nous lisent. Cette collaboration peut s'exercer par des suggestions et des conseils.

Différents projets sont déjà ébauchés. Nous aimerions à les voir confirmer et approuver par nos lecteurs. Ainsi, pour développer notre revue dans le sens le plus moderne, nous avons songé à ajouter à nos pages littéraires, des pages sur la politique canadienne et étrangère; des pages sur le sport international et des pages sur le mouvement artistique. Afin de donner à notre roman complet un plus large espace, nous supprimerons le second roman, d'une lecture trop prolongée. Les pages littéraires paraissent peut-être trop austères; elle seront à l'avenir toujours égayées d'une courte "Nouvelle." Nous les inaugurons aujourd'hui, par un délicieux récit de François de Nion et nos pages féminines seront parfumées également par les **"Violettes",** de Françoise Olivier.

Pourquoi ces **Nouvelles** ne seraient-elles pas de provenance canadienne? Nous ne demandons qu'à encourager nos talents, et la **Revue Moderne** a été fondée pour les mettre en lumière. Par provenance canadienne, nous n'entendons pas uniquement des récits ou contes du **terroir;** peu nous importe le sujet traité pourvu qu'il le soit avec art. Nous demandons à tous ceux qui écrivent de venir à nous, et de nous permettre de leur donner confiance en leur talent. La timidité arrête bien des élans et paralyse bien des initiatives. Naturellement nous n'accorderons l'hospitalité qu'à des auteurs méritants, mais tous recevront un accueil aimable et sympathique; nous ouvrirons un courrier à leur intention, où seront signalés les faiblesses de leur œuvre et les moyens d'y rémédier. Les **Nouvelles** qui seront acceptées par le comité de lecture seront publiées à tour de rôle, et une juste rétribution sera alors adressée à leur auteur. Ces **Nouvelles** ne devront pas dépasser trois pages de la **Revue Moderne,** c'est-à-dire compter à peu près trois mille mots, ou moins. Elles pourront être tirées de l'histoire, ou inspirées par elle, raconter des légendes ou ranimer de vieilles coutumes, ou d'antiques croyances; elles peuvent aussi s'inspirer de la vie moderne, refléter le sentiment de l'époque. La liberté la plus complète et la plus absolue est accordée à l'écrivain. Nous ne voulons pas d'entraves au talent, ni de liens à l'imagination. Le tout est de réussir à écrire des choses qui soient intéressantes, sortent de la banalité, et plaisent à nos lecteurs. Ces derniers seront heureux de voir les talents canadiens-français mis en lumière, et ils se réjouiront sincèrement de l'éclosion de la **Nouvelle** dans la littérature canadienne. Jusqu'ici les œuvres d'imagination n'existent pas, ou si peu. Il s'agit de les créer, et avant d'affronter le roman, débutons par la nouvelle et le conte.

Plus tard, quand nous aurons vu se manifester un réel travail et un désir de vaincre, nous inaugurerons le concours, avec la certitude de le conduire au succès, et de mettre en valeur de nouvelles forces littéraires.

Nous avons parfaitement conscience du rôle qui nous est naturellement dévolu dans le progrès des Lettres canadiennes-françaises, et nous voudrions remplir ce rôle dans toute sa plénitude, sans faiblesse et sans négligence, nous appliquant avant tout à n'encourager que le mérite. Nous savons aussi quel discernement et quel goût il faut apporter dans le choix des articles qui nous seront adressés, mais nous avons des amis qui sont des autorités en matière littéraire, auxquels nous demanderons aide et conseils. D'ailleurs, nous avons jusqu'ici rempli ce programe de notre mieux, nous efforçant d'attirer à nous, non-seulement les écrivains connus, mais encore ceux qui débutent. Nous n'avons découragé aucun mérite, voulant inculquer le goût du travail à ceux qui venaient à nous. Mais hélas! nous constatons presqu'invariablement combien l'effort est coûteux. Ceux qui, du premier coup, ne reçoivent pas une complète adhésion ne reviennent plus jamais. Ils ont perdu la foi en leur talent, et ils refusent de conquérir le succès par le labeur intellectuel dont ils ne semblent pas soupçonner la puissance. Ce n'est pas le talent qui manque chez-nous, c'est l'esprit de travail, c'est l'effort intense et soutenu, c'est le **vouloir** en un mot. Le jour où nous aurons décidé de travailler, d'étudier, de piocher, la littérature canadienne entrera dans la vie sérieuse, et deviendra une vraie carrière. Seulement ce progrès ne peut s'accomplir que lentement, lentement et personne ne veut attendre. Il nous faut le triomphe de premier jet. C'est la faute de l'atmosphère où nous nous mouvons, sans doute, où l'effort doit donner un rendement immédiat. Mais dans la foule trépidante et ambitieuse, il se trouve encore des artistes et des poètes; d'autres les suivront irrésistiblement, et les vocations se créeront sous l'inspiration invincible. La Revue Moderne accomplira l'œuvre d'encouragement qui est son rôle essentiel, et elle l'accomplira le plus généreusement possible.

"A quoi bon, s'écrieront les pessimistes, — et ils sont nombreux, — travailler et se dépenser? Il n'y a pas de public qui lise chez-nous."

Pas de public qui lise? Demandez à nos libraires la quantité de livres français qu'ils vendent chaque année. Et ne mettons pas sur l'absence de patriotisme seul, le quasi-abandon du livre canadien. Disons-nous plutôt que lorsque nous produirons la littérature intéressante que le public convoite, celui-ci nous achètera de préférence, ou tout aussi bien que l'autre. D'ici là, n'espérons rien.

Dorénavant nous attendrons donc du lecteur l'expression de son goût dans l'orientation à donner à la Revue Moderne. Nous saurons ce qui lui plaît et ce qui lui déplaît, ce qu'il espère et ce qu'il repousse, et ainsi nous arriverons à offrir la revue rêvée et espérée par tous.

MADELEINE.



BIENVENUE!



Leurs Excellences le Gouverneur-Général et Lady Byng de Vimy.

Nous saluons avec respect et admiration le nouveau Gouverneur-Général qui nous arrive, précédé d'une gloire acquise, en menant à une grande victoire les troupes du Canada, au haut de la crête inaccessible de Vimy. Il semble à tous que Lord Byng de Vimy est déjà l'un des nôtres, et de voir ce valeureux guerrier occuper la première place au Canada a rempli de fierté, non-seulement les soldats qui se sont illustrés sous ses ordres, mais encore tous les Canadiens. A Leurs Excellences Lord et Lady Byng de Vimy, la **Revue Moderne** souhaite la bienvenue sur cette terre canadienne, où nous rencontrerons chez le militaire glorieux, le politique sincère qui voudra servir les intérêts du grand pays qui l'a accueilli avec un si fier enthousiasme.

***

Nous devons à ceux qui s'en vont, notre hommage et notre gratitude.Le Duc et la Duchesse de Devonshire ont pendant leur séjour parmi nous, fait preuve des plus aimables,comme des plus sérieuses qualités.

Nous avons remarqué qu'à toutes leurs réceptions Leurs Excellences avaient le souci délicat de grouper les deux races, et de n'accentuer jamais, une préférence. Très bons et très délicats, entourés d'une famille charmante et jolie, ils ont vraiment aimé notre pays et son peuple.

Parlant admirablement le français, notamment la Duchesse qui avait dû l'étudier avec les meilleurs maîtres de Paris, Leurs Excellences avaient 'la gentillesse de parler tout de suite cette langue lorsqu'un nom français sonnait à leurs oreilles. Nous avons donc vu partir avec mélancolie, ceux qui s'étaient révélés nos amis, et il fallait vraiment la personnalité de Lord Byng de Vimy, pour les remplacer et satisfaire l'esprit canadien, de plus en plus fier et de plus en plus libre!



TU TOUSSES ?

PAR LOUIS DANTIN

Mon ami Sigourdin m'avait invité à passer une fin de semaine à sa villa des champs, et j'avais accepté, quoique atteint d'une légère bronchite. J'étais installé, un peu avant l'heure du départ, dans le train de Vaudreuil. Prendre un train est toujours pour moi une sorte d'aventure et de plongée dans l'inconnu. Dès que je saute dans le wagon, je respire un air pétillant et vif, je me trouve des sens rajeunis, une curiosité neuve. J'ai laissé derrière moi la plate routine des journées, le martellement de l'usine, l'encagement de la chambre, la banalité des trottoirs et la monotonie des faces; et j'ai quitté une part de moi-même identifiée avec toutes ces choses. Je m'en vais pour un jour, libre et léger, dans une autre vie, dont le but seul est certain, un peu comme la mort, et où l'imprévu me guette en route sous forme d'incidents et de découvertes. J'entre d'un pas quasi solennel sous la voûte d'acier que décorent des fresques et des lampes. J'aime la longue enfilée des banquettes, évoquant le salon et le caravansérail, le velours des dossiers où je m'enfonce, et le filet doré où je dépose mon mince bagage. Tout ce luxe est à moi, et j'en jouis avec une complaisance de propriétaire. Chaque voyageur est un camarade accueilli avec intérêt et scruté avec une attention enfantine; de sa figure, de ses manières, je tire sur son être intime des déductions que Sherlock Holmes admirerait. Chaque jolie femme est l'objet d'un questionnaire muet et d'un flirt voilé dont elle ne se doute pas. Ce wagon est un monde, étrange et varié comme l'autre, et qui comme lui m'entraîne vers la destinée.

J'en étais justement dans mon coin à me payer ces études humaines. Deux ouvriers venaient d'occuper un siège voisin, et dans la détente de leurs traits je lisais la semaine finie, le retour vers les gosses et les longues pipes goûtées d'avance. Ce devaient être des menuisiers, car des brins de sciure parsemaient leurs vestes, et l'un d'eux, par son pouce entouré de toile, témoignait d'un coup de marteau malencontreux. Derrière eux, un monsieur bien mis caressait de l'œil et de l'odorat un melon superbe qui débordait d'une claie d'osier: un de ces cantaloups teintés de l'or des midis, ciselés de délicats filigranes, marqués d'avance par leurs côtes en parts généreuses, qui font la gloire des maraîchers de Westmount. Et je voyais, demain, la table ronde étalant sa nappe fine et ses couverts d'argent, et faisant cercle autour du melon-roi entrôné dans la porcelaine, la famille expectante et recueillie comme pour un rite. Un couple s'encadra dans la porte d'entrée: la dame, grande et plantureuse, la démarche assurée, pressant sur son cœur une boule laineuse que je reconnus être un caniche; et le mari diminutif, ployant sous les sacs et les paquets, avec cet air de résignation totale que seule peut imprimer une longue carrière d'obéissance.

A mesure que s'avançait l'heure, d'autres types se pressèrent, spécimens de tous pifs et de toutes frimousses, sortis de toutes les couches sociales, et mon attention morcelée finit par ne plus voir en eux qu'un être collectif, une foule, murmurant et grouillant dans ce véhicule qui commençait d'être une étuve.

La banquette précédant la mienne était restée vide. Présentement une jeune femme s'y glissa, sans bruit. Comme elle était venue par l'arrière et me tournait le dos, tout ce que j'en pus voir fut la courbe d'épaules bien formées, les tons clair-obscurs de la nuque révélant une brune, et les torsades d'une sombre et abondante chevelure. Sa robe était toute simple et d'une serge commune, mais j'apercevais à sa taille une écharpe de moire aux teintes inusitées, aux dessins fantasques, qui donnait du piquant à cette toilette. Elle s'assit, et au même instant la voix du chef de train résonna, scandant les arrêts du parcours, quelques retardataires essoufflés se précipitèrent, et l'express s'ébranla dans un remuement de ferrailles.

Nous avions laissé derrière nous les dernières rues malpropres et les dernières suies d'usine: la campagne verdissait maintenant, encore citadine par la multiplicité des villas et le carrelage des jardins. De temps en temps le canal découvrait son ruban gris presque à fleur de

ses berges plates. Et je suivais des yeux, saisi maintenant d'une vague torpeur, les champs, les buissons, les alignements de légumes, courant à toute vitesse à rebours du train, se bousculant dans la hâte de fuir, et poursuivis par les longues enjambées des poteaux de télégraphe.

A ce moment un picotement léger me prit à la gorge: c'était ma bronchite. Nullement grave, cette bronchite, seulement importune et ne voulant qu'une chose, ne pas se faire trop oublier. J'eus pendant une minute, une quinte de toux sèche et menue, d'ailleurs fort discrète et noyée dans le tintamarre ambiant. Pourtant, quand elle cessa, j'avais cru remarquer que la dame d'en avant avait tressailli et prêté l'oreille.

Mes autres compagnons de voyage s'étaient mis à l'aise, et le wagon présentait un aspect familial. Trois ou quatre gamines gambadaient en riant le long de l'allée, s'accrochant au passage aux basques et aux jupes. Un jeune homme s'absorbait dans le résultat des derniers sports. La dame plantureuse s'éventait, et, tassé dans son quart de place, le petit homme, l'air avili, portait maintenant l'horreur pékinoise.

Nous approchions de Lachine, et déjà des bouffées plus fraîches nous venaient du fleuve. Excité sans doute par l'air vif, un autre accès de toux me saisit. Alors je vis, à ma surprise, ma jeune voisine tourner la tête et fixer sur moi, bien en face, deux grands yeux d'un noir éclatant. J'aperçus en même temps une figure d'un charme exotique, à l'ovale délicat, aux lèvres gracieusement arquées, au teint d'un brun touché d'olive, dont les joues un peu pâles se coloraient pourtant au centre de deux cercles empruntant leurs tons à la pulpe mûre des grenades. Mais les yeux surtout étaient remarquables, avec leur orbe généreux, leurs pupilles sombres et leur rayon perçant comme un dard. Toute la physionomie dénotait l'étrangère: italienne peut-être, ou grecque, ou française du midi? Elle me parut jeune, de cette jeunesse moins fleurie, mais plus savoureuse, des femmes de vingt-cinq à trente ans. Quant à sa classe sociale, je la jugeai une femme du peuple, mais d'un peuple affiné et dépassant le niveau commun.

Dans ce regard délibéré, qui n'avait duré qu'une seconde, elle avait rencontré mes yeux sans en paraître gênée ni surprise. Je n'avais lu dans ce regard qu'une tension sérieuse et peut-être une question muette. Puis posément, elle avait repris sa posture première; et le train roulait comme avant parmi la danse des arbres et la course basse des talus.

On est toujours flatté d'être lorgné par de beaux yeux, même quand c'est sans rime ni raison. Je goûtai un instant l'image de ces prunelles noires et ardentes. Puis, les cris perçants d'un bébé que rien n'apaisait captèrent mon attention, et je me mis à plaindre le martyre des mères de famille.

Nous dépassions à peine les châlets de Dorval quand un agacement nouveau m'avertit que la bronchite n'avait pas son compte. La petite toux recommença. Chose inouïe! Au même instant mon inconnue tournait vers moi sa jolie figure et m'enveloppait d'un regard songeur, plus appuyé, plus intense encore que le premier; puis lentement, comme à regret, faisait volte-face, et ne me montrait plus que les poils follets de son cou et la ligne arrondie de ses épaules.

Cette fois la curiosité me saisit. Qu'était cette femme? Pourquoi m'avait-elle regardé deux fois avec cette expression étrange? Etait-elle, en dépit de son air digne, à l'affut de quelque aventure? Avait-elle peut-être, dans cette toux discrète entendu un signal, un appel déguisé à son adresse? Pourtant elle n'avait pas souri, et ses grands yeux, en croisant les miens avaient semblé tristes. En tout cas, elle m'intéressait, et je me mis à faire sur son compte les plus romantiques hypothèses, à souhaiter quelque prétexte pour obtenir d'elle-même le mot de l'énigme. Même un flirt léger avec ces yeux-là ne m'eût pas déplu. J'eus un instant l'idée puérile de toussoter sans cause pour voir ce qui en résulterait. Mais je n'eus pas longtemps à combattre cette suggestion indigne: le destin lui-même intervint. Comme nous longions les rives de Valois et voyions miroiter la nappe immense du Lac St-Louis, je sentis naître en mon larynx, puis croître avec une violence fatale, le chatouillement précurseur. L'instant d'après, une toux irrésistible me secouait.

Et lentement, mue elle-même par une force, ma voisine se tournait vers moi, et, avec une audace très calme, me fixait de ses yeux pareils à des diamants noirs. Puis, d'une voix fort douce, elle me dit:

—Tu tousses?

—Je tousse un peu, madame, répondis-je plutot ahuri, et je vous prie de m'excuser.

Elle se tut un instant, continuant de me scruter, puis elle reprit:

—Tousses-tu comme ça depuis longtemps?

—Oh! une semaine ou deux, peut-être: c'est fort ennuyeux en compagnie.

Elle secoua la tête comme si je n'avais pas compris.

—Viens t'asseoir près de moi, dit-elle.

J'y allai. Ses cils s'abaissèrent tandis qu'elle murmurait avec un ton de pitié tendre:

—Prends garde: c'est méchant, ces toux-là. On croit que ce n'est rien, et puis... Il faut bien te soigner, ne pas rester dans les courants et prendre du lait quand tu te couches.

Ma foi, je nageais un plein rêve. Je balbutiai à tout hasard:

—C'est un conseil à suivre: je vous en remercie, pour sûr.

—Ça me fait mal, dit-elle, d'entendre tousser. Où vas-tu tout de suite?

—A l'Ile Perrot, chez un ami.

—Moi, je vais à Vaudreuil, voir mon frère.

—Et passer le dimanche sur l'eau?

—Oh! non, le passer à l'hospice. Mon frère est malade, bien malade.

Sa poitrine se gonfla dans un grand soupir. Elle reprit:

—Tu n'as pas de famille ici?

—Hélas! non, je suis seul, comme si j'étais tombé d'un astre. Et des fois, vous savez...

—Quelle est ton occupation?

—J'en ai plusieurs, madame. La plupart du temps je suis artiste; mais de plus je manœuvre une scie dans une fabrique de boîtes, et les soirs, j'écris des romans et joue l'orgue dans un cinéma.

—Comme ça, tu as fait des études?

—Oui, de toutes sortes, j'oserais dire.

—Mon frère, lui, serait médecin, s'il n'avait pas eu ce malheur. Il entrait en dernière année à l'Ecole de Laval.

La pensée de son frère la préoccupait. Je devinai quelle place ce frère tenait dans son cœur.

—Vous espérez le sauver, sans doute? demandai-je.

—Nous ne savons pas. Quelquefois il reprend des forces, et puis il tousse plus que jamais. C'est cela, vois-tu, qui le tient, cet affreux mal à la poitrine. Il

n'a que vingt-trois ans! Il était vigoureux, superbe, quand cet hiver il a pris du froid après une soirée; et depuis, rien n'y a fait. Nous sommes si navrés de le voir ainsi! Mon père en était fier, il aurait tout donné pour lui. Nous le soignons de notre mieux; nous l'avons envoyé à Vaudreuil à cause du grand air, et je vais le voir chaque semaine. Mais cette toux est terrible: nous avons peur!

Il y avait maintenant une épouvante dans ses yeux et sa voix.

—C'est pour ça, reprit-elle, que je n'aime pas t'entendre tousser.

Alors tout le mystère de cette aventure s'éclaira pour moi. Je vis que cette femme était à cent lieus de toute entreprise équivoque; qu'elle m'avait regardé et plaint, sans souci de conventions froides, sous l'impulsion franche de son cœur; que ses paroles étaient la vibration d'une sympathie vraie et humaine. Emplie du tourment de son frère en lutte avec la mort, elle avait vu en moi un autre être menacé du même danger; une irrésistible pitié l'avait poussée à avertir, à consoler le frère inconnu. Peut-être avait-elle cédé pour une part au besoin de dire sa douleur et d'être consolée elle-même. J'eus honte de mes premiers soupçons et méprisai le rêve frivole qu'ils avaient fait naître. Une autre émotion me saisit, la surprise attendrie de cette rencontre, la gratitude pour cette pure aumône de l'âme. Alors, par respect pour cette femme qui me traitait avec la familiarité d'une sœur, je la tutoyai, moi aussi.

—Je comprends maintenant pourquoi tu m'as parlé. Tu es bonne. Dis-moi, de quelle nation es-tu?

—Je suis Arménienne.

—Et ton nom?

—Ritza Hadjian. N'as-tu pas lu ce nom, rue Notre-Dame, au-dessus de la mercerie que tient mon père?

—Mais tu parles bien le français: où l'as-tu appris?

—Dans mon pays, d'abord, puis à Montréal, chez les sœurs.

Arménienne! Ce mot m'avait transporté soudain à des milliers de lieues, dans la terre vénérable et biblique où vit une race aussi vieille que le monde. Il me sembla que s'éveillait en moi une âme orientale que j'aurais eue dans quelque existence lointaine. Cette banquette, ce wagon vulgaire avaient disparu. J'étais dans une plaine d'Arménie, rafraîchie par des sources et bercée au murmure des palmes. J'avais croisé cette femme dans un sentier suivi depuis cinq mille ans par les pâtres. Elle portait sur sa tête un vase rempli de vin ou d'huile, et ses pieds chaussaient des sandales. Son frère gisait non loin, au repli d'un val, tordu par un mal mystérieux, sous une tente faite de peaux de chèvres. Le vieux père le veillait, atterré et farouche. Elle s'avançait, éplorée, à ma rencontre, puis s'arrêtait, prêtait l'oreille, fixait sur moi ses grands yeux noirs et me disait: "Tu tousses?" Et cette sympathie vierge offerte à l'errant inconnu avait quelque chose de la simplicité, de la spontanéité de l'Eden.

—Es-tu mariée? demandai-je.

—Non, je demeure avec mon père.

—Pourquoi ne te maries-tu pas? Car tu es belle et tu serais aimée.

Un sourire un peu triste effleura ses traits.

—Je sais, dit-elle, mais tu vois quel est mon devoir. J'avais un ami quand mon frère est tombé malade, mais il ne m'a pas attendu.

—L'insensé! ne pus-je m'empêcher de m'écrier. Un autre comprendra ce que tu vaux et t'adorera.

A ce moment un regard jeté au dehors me fit voir que nous avions atteint les campagnes rases de Sainte-Anne-du-Bout-de-l'Ile et me ramena brusquement dans le domaine des réalités. Je savais qu'en quelques minutes nous aurions franchi la distance qui nous séparait de l'Ile Perrot. Mon songe d'Orient allait finir, à peine commencé. Cette sœur inconnue, un instant rapprochée de moi par un jeu du destin, allait s'éloigner à jamais. Cette sympathie née d'un hasard allait se dissoudre à la merci d'un autre hasard. Ritza Hadjian s'en allait vers son frère plus cher, et sa figure noble et songeuse, le velours noir de ses grands yeux, sa voix aux notes chaudes et douces, allaient sombrer pour moi dans le lointain des choses passées.

Je ne sais pourquoi je sentis alors un cruel serrement de cœur, quelque chose comme le désespoir d'un soutien perdu, pourquoi ma voix trembla et faiblit tandis que, me penchant vers elle, je murmurais presque à son oreille:

—Je vais te quitter à présent, mais je te remercie. Je te remercie plus ardemment que tu ne peux comprendre. Tu es la seule, sans le savoir, qui se soit jamais souciée si je souffrais dans mon corps ou mon âme. Tu m'as donné en une minute plus de charité, de pitié, d'amour vrai que je n'en ai eu de ma vie. Jamais je n'oublierai ton nom, ton visage et tes paroles. Je souhaite que ton frère guérisse et que tu sois heureuse.



D'INNOMBRABLES BAIES découpent les rives des lacs dans le district du Lac des Baies. — Sur le réseau du Grand Tronc.

Le train ralentissait sa marche. "Ile Perrot! Ile Perrot!" clamaient de toutes parts les serre-freins. Je me levai. Elle me tendit la main et pressa franchement la mienne. Puis plongeant dans mes yeux une dernière fois ses prunelles profondes (oh! si pleines de la grande pitié humaine, si chargées de l'instinctive tendresse de la femme!) les détournant ensuite comme pour cacher une émotion:

—Soigne-toi bien, dit-elle. Toi aussi tu es mon ami pour toujours. Je prierai pour toi.

***

La semaine d'après, je longeais la rue Notre-Dame. Une mélancolie noire me tenait sans cause. Or, pendant que j'errais, je m'étais rappelé ma compagne du train; et je conçus l'idée fantasque, aux vagues indices qu'elle m'avait fournis, de découvrir sa demeure. Je me mis à examiner, de droite et de gauche, les enseignes des boutiques, y cherchant le nom peu commun qu'elle s'était donné. Je ne fus pas très longtemps sans voir, de l'autre côté de la rue, étalés au long d'une bâtisse, les deux mots: ***Ephrem Hadjian***, puis, en lettres moins fortes: ***importations arméniennes; étoffes et merceries.*** Le magasin était d'aspect assez imposant; les vitrines entassaient des marchandises variées et disparates: toiles, damas, tapis, boîtes incrustées, vêtements aux couleurs voyantes. Je jugeai qu'une des formes de ce négoce était de fournir à nos colporteurs les foulards éclatants, les nappes brodées et les bijoux dont se compose leur balle nomade. D'après les apparences ce commerce était important, et son propriétaire devait jouir d'une certaine fortune. Au-dessus du magasin courait un logement privé, apparemment fort bien tenu, dont les fenêtres se voilaient de rideaux discrets.

Je me dis: "C'est là qu'ils habitent. Pendant le jour, sans doute, elle se tient au comptoir. Si je poussais cette porte, je trouverais là son vieux père, à la barbe blanchie des patriarches, et elle à son côté, avec ses yeux intenses, avec ses yeux calmeurs qui me reconnaîtraient et me souriraient."

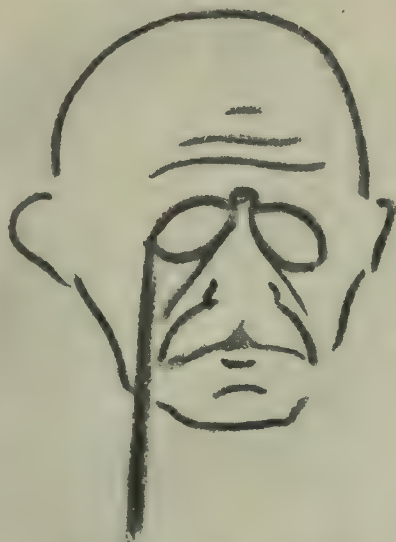
Longtemps, j'hésitai, mon cœur battant plus vite. Longtemps je repassai devant cette façade, guettant un signe de vie aux rideaux, faisant l'inventaire des vitrines. Mais je songeai enfin: "Pourquoi gâter, en les disséquant, les choses exquises? Il vaut mieux garder en mon âme, avec sa grâce de fleur, avec son charme ailé et pur, ce gentil souvenir."

Déjà, d'avoir été si près, je me sentais moins seul, et mon mal s'endormait d'un baume subtil. Je passai outre, adressant un adieu secret à Ritza, ma sœur d'Arménie, qui peut-être l'aura entendu.

Mais, en déambulant, je me retraçais toute la scène du train de Vaudreuil, et je rêvais d'un monde où toute âme serait sœur de toute autre âme; où la sympathie circulerait comme l'air, éclaterait comme la lumière; où tout ce qui est dans le cœur monterait aux lèvres, libéré de barrières factices; où l'on pourrait aborder sans formes le passant aux traits altérés, la femme aux yeux rougis, le vieillard au teint hâve, et leur dire: "Tu souffres?"; où l'on partagerait de même le bonheur, où l'on crierait au riant couple dont on ignore le nom: "Evohé! joie aux fiancés!", à la beauté inconnue qu'on croise: "Tu es ravissante, je t'admire!" à l'ouvrier qu'on voit ciseler un linteau: "Tu es un chic artiste"; —et où tout cela jaillirait d'âmes innocentes et fraternelles, ferait partie de l'étiquette et du savoir-vivre, serait digne, convenable et prescrit. LOUIS DANTIN.



Erigé sur le bord du lac Shuswap, à quelques pas seulement de la voie du chemin de fer, l'hôtel que le Pacifique Canadien a construit à Sicamous en, Colombie-Anglaise, pour loger les touristes et les sportmen qui affluent chaque année dans la région, s'élève au sein d'un magnifique décor de montagnes verdoyantes. C'est une jolie bâtisse qui rappelle par son style, les chalets que l'on voit en Suisse.



(Dessin de M. Henri Letondal)

Le Professeur Georges Le Bidois

Par Daniel Le Conte

Nous apprenons avec beaucoup de regrets que M. Georges Le Bidois ne doit plus revenir au Canada. Professeur de litttérature française à l'Université catholique de Paris, M. Le Bidois, sur la demande de Monseigneur Gauthier, avait consenti à venir enseigner un an à l'Université de Montréal (1919-1920). A la fin de son cours, les autorités universitaires ont demandé à l'éminent professeur d'occuper une seconde année la chaire de littérature, et aussi de terminer l'organisation de la nouvelle Faculté des Lettres Cette période écoulée, et une fois organisée la Faculté, M. Le Bidois est retourné en France. Il a aussitôt repris ses cours de licence dans la vieille université catholique, qu'ont illustrée les Branly et les abbés Rousselot.

Cependant, le renommé professeur n'est pas tout à fait perdu pour les Canadiens. L'œuvre qu'il a entreprise à Montréal est une œuvre durable. Les méthodes qu'il a apportées, les idées qu'il a semées, n'ont pas produit encore tous leurs fruits: pendant de longues années, elles continueront leur travail de maturation et de floraison.

***

De tous les professeurs qui se sont succédé dans la chaire de l'Université de Montréal, M. Georges Le Bidois fut l'un des plus éminents. Par la nature si personnelle de son enseignement, par l'étendue de ses connaissances, par la qualité de son esprit, par la valeur de son expression, et surtout par l'élévation de sa pensée, M. Le Bidois s'est classé, depuis longtemps, parmi les grands professeurs de France.

A l'Université de Montréal, il a fait une œuvre dont on ne saurait exagérer l'importance. Ses conseils, son expérience ont été du plus grand secours pour l'organisation de la "Faculté des Lettres." Dans son domaine propre, il a d'abord supprimé le cours dit "didactique," qui était en réalité aussi "public" que les autres. Il l'a remplacé par deux cours fermés, réservés aux étudiants et étudiantes dûment immatriculés. Et cette année, plus de quatre-vingts élèves (et non plus de simples auditeurs) ont suivi les cours du professeur sur la "sémantique" ou science de la signification des mots et de leur évolution, ses leçons de grammaire supérieure, et enfin ses très intéressantes explications de textes français. Il faut avoir entendu M. Le Bidois lire et commenter un texte, pour savoir ce qu'un fin lettré peut découvrir d'art dans une page d'un grand écrivain, ce qu'un professeur y trouve de leçons morales. C'est un chef-d'œuvre de compréhension et de goût. Ainsi, l'enseignement de M. Le Bidois se distingue par des mérites très rares: la solidité des principes, la finesse des aperçus.

Le professeur de littérature a fait une autre innovation intéressante. Il a établi un nouvel examen de "licence ès-lettres," assez semblable à l'examen français du même nom, et il en a élaboré le programme. En relevant ainsi le niveau de nos études littéraires, M. Le Bidois n'a pas peu servi la cause de la culture canadienne. Ajoutons qu'il a donné une série de cours "pédagogiques" aux professeurs de collèges et aux maîtresses des couvents, devant qui il a développé ses vues personnelles sur l'enseignement du français et des langues mortes, vues qui résultent de trente-cinq années de professorat.

La première année de son séjour à Montréal, le professeur a donné une série de leçons sur Jean Racine. Il faut être M. Le Bidois pour se risquer, après J. Lemaître, à consacrer dix conférences au grand dramaturge. Ce n'est d'ailleurs pas le hasard qui lui a dicté le choix de son sujet. Voici plus de vingt ans que le professeur s'est révélé comme un admirateur délicat et éclairé du grand poète. On se souvient que sa thèse de doctorat ès-lettres en Sorbonne traitait "de l'action dans la tragédie de Racine," et qu'elle valut à son auteur la plus haute mention, la mention très honorable. De plus, fait peut-être unique dans l'histoire de l'Université de Paris, l'un des membres du jury (c'était E. Faguet), au lieu d'interroger le candidat et de discuter avec lui, lut publiquement de longs passages de sa thèse. L'ouvrage fit sensation dans le monde des lettres; et si tous les critiques n'approuvèrent pas la conclusion de M. Le Bidois, tous furent unanimes à louer la finesse de ses idées, l'originalité de ses jugements, et l'impeccable tenue littéraire de son livre. Tous, sauf, bien entendu, le

Zimmermann de la "Litterarische Rundschau" (Berlin): mais cette exception est un laurier de plus à la couronne du docteur ès-lettres, dont la thèse, si nouvelle d'esprit et de forme, faisait comme une révolution à l'Université de Paris. Pensez-donc: une thèse sur Racine, sans un mot sur ses ancêtres, ni sur les circonstances de sa naissance, ni sur les notaires de sa famille! Une étude de l'action dans la tragédie de Racine! Le plus grand critique d'alors écrivait, dans le plus littéraire des journaux de France, ces lignes qui sont un remarquable "brevet": "Je ne sais pas d'ouvrage plus original et plus distingué que celui que M. Georges Le Bidois a intitulé **De l'action dans la tragédie de Racine,** et puis qu'il a intitulé **La vie dans le théâtre de Racine,** et qu'il aurait pu aussi bien intituler **Racine** tout court, car l'ouvrage est digne d'un titre d'un laconisme un peu ambitieux et le supporterait sans défaillir." Un peu plus loin, il ajoutait: "En somme, sous prétexte de démontrer l'action, ou le mouvement, ou la vie dans le théâtre de Racine, M. Le Bidois a écrit une série de méditations sur les différents aspects du grand dramatiste... Et il n'y a pas une de ces méditations, je dis pas une, qui ne soit nouvelle, personnelle, originale, et d'un penseur, et d'un moraliste, et d'un professeur de dramaturgie de tout premier ordre... Que dirai-je des analyses des caractères qui trouvent le moyen d'être neuves, en un pareil sujet, pour être faites par un esprit si délié et si adroit qu'il semble, comme un La Bruyère, inventer ce qu'il comprend?"

Tout autre eût ployé sous le poids de tant d'éloges, venus de si haut. Mais M. Le Bidois est modeste et humble. Il aurait pu, comme tel professeur notoire, devenir un des princes de la critique contemporaine. Il a préféré consacrer le meilleur de son cœur et de son talent à la noble tâche de l'enseignement.

Au cours de sa longue carrière de professeur, à Juilly, à Stanislas, à l'Université catholique, à l'Ecole Ste-Geneviève, il n'a pas un seul instant dévié du chemin qu'il s'était tracé. "Par le beau, pour le bien": tel est le mot d'ordre qu'a toujours suivi le grand professeur. Car c'est peu de chose, à son avis, que d'enseigner des faits à des élèves. C'est encore trop peu que de cultiver seulement leur finesse et leur goût. Mais développer la volonté, affiner le sens moral, accroître l'énergie d'un jeune homme à l'heure où il est encore indécis sur la route à prendre, tel est le but suprême, la fonction par excellence du professeur catholique. Mieux qu'une fonction, disons: un apostolat.

Cet apostolat, M. Le Bidois l'a acccompli sans défaillir. Il est impossible de dénombrer tous ceux qui ont puisé dans ses nobles leçons les encouragements bienfaisants, ou le courage nécessaire. Que de jeunes officiers, au cours de la terrible guerre mondiale, n'ont-ils pas été redevables au professeur de littérature à l'école préparatoire de Ste-Geneviève (Paris), de la conception du devoir et de l'honneur qu'il avait su développer en eux, en analysant devant eux ces hautes et difficiles notions? De ces sublimes héros de "la grande revanche" qui avaient juré d'affronter l'ennemi, le jour du baptême du feu, en gants blancs et coiffés du "casoar," beaucoup se souvenaient sans doute, à leur insu, d'avoir entendu leur ancien maître, au cours d'une digression sur l'honneur, commenter le mot de Barbey d'Aurevilly: "Pourquoi Gordon est-il allé à Khartoum?— Pour se plaire à lui-même!" Cette déraison magnifique qui leur commanda de sauter hors du parapet en tenue de parade et fit de chacun d'eux une cible vivante et remarquable pour l'allemand, — c'était bien de l'héroïsme, et du plus magnifique, c'était de l'honneur à la française!

Toutes ses idées sur l'honneur,—et elles sont aussi nombreuses qu'originales,—M. Le Bidois les a rassemblées en un très beau livre, qu'il a intitulé **"L'Honneur au miroir de nos Lettres."** Dans un intéressant article paru ici même, Jean Kéraly a analysé pour nos lecteurs ces "essais de psychologie et de morale"; il en a indiqué la profondeur, il en a vanté le style impeccable. (1) L'auteur a voulu y montrer que l'honneur constituait l'une des inspirations constantes de la littérature française, qu'il lui donnait en plus de la pure beauté esthétique une beauté spirituelle et morale. M. Le Bidois, remarquons le bien, n'entend pas que nos lettres soient admirées stérilement et pour l'art seul: il veut aussi qu'elles instruisent, qu'elles élèvent l'âme, qu'elles éclairent la conscience, qu'elles rendent plus humain. A lire **"L'Honneur...",** on se sent meilleur, on devient plus convaincu.

La Bruyère a dit: "Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage: il est bon et fait de main d'ouvrier," lisez: de main de maître. Ne cherchons donc pas d'autre criterium pour apprécier le livre de M. Le Bidois: c'est un ouvrage de premier ordre. La délicatesse de l'analyse, la vigueur des idées, l'élévation des sentiments, la sobriété parfaite du style, toutes ces qualités permettent de penser que "L'Honneur" deviendra bientôt un livre classique.

La Ville de Paris, qui n'est pas suspecte de complaisance à l'égard du professeur à l'Université Catholique, en a commandé plusieurs centaines d'exemplaires.

L'Académie française lui a déjà décerné un de ses prix. Nous sommes sûrs qu'elle ne s'en tiendra pas à cette récompense, si honorable qu'elle soit.

Le sentiment qui fait le sujet du livre de M. Le Bidois est plus et mieux qu'un beau titre. Car ce livre n'est pas seulement le fruit de nombreuses années de réflexion et de labeur: il est le couronnement de toute une carrière vouée à cette noble passion. Le professeur de littérature, en effet, ne s'est pas contenté de donner à ses élèves des leçons de français ou des leçons de goût. Il ne lui a pas même semblé suffisant de leur enseigner, par l'étude des chefs-d'œuvre de la littérature française, le bien et la vertu. Il a voulu leur donner une leçon plus difficile, celle de son exemple. Par le rayonnement d'une vie tout entière consacrée à l'honneur et au devoir, M. Le Bidois a instruit plus efficacement que par les livres ou les conseils. Les écrits restent, a dit un Latin; mais seuls les exemples vivants convainquent, persuadent, entraînent, se gravent profondément dans les âmes. Voilà le véritable enseignement: n'avais-je pas raison, tout à l'heure, de prononcer le mot d'apostolat?

S'il est un critique très averti et un éducateur excellent, M. Georges Le Bidois est aussi un grand Français.

Et d'abord, il a fait connaître et aimer la magnifique littérature de son pays. Il l'a défendue contre le reproche d'immoralité, essayant au contraire de montrer qu'elle était, à la bien considérer, une éducatrice très intelligente et, malgré tout ce qu'on en dit et ce qu'on en dira, une très sure conseillère. Son livre de "L'Honneur" est un bel hommage de piété rendu à la France. Car, sans revendiquer pour sa patrie le monopole de ce sentiment, l'auteur déclare avec beaucoup de raison qu'aucun pays ne l'a vécu avec autant de ferveur, qu'aucune nation ne lui a fait de si méritoires sacrifices. Commencé avant 1914, son livre a reçu, du fait de la guerre, une



Le professeur Georges Le Bidois
et son admirable compagne, qui ont laissé au Canada français de vives amitiés.

tragique mais remarquable consécration. "L'esprit de la chanson de Roland," c'est le titre et le sujet du premier chapître, s'est révélé plus magnifiquement que jamais comme un fécond inspirateur d'héroïsme et d'honneur. Les Roland au cours de l'effroyable cataclysme, se sont levés par milliers.

M. Le Bidois le sait mieux que tout autre, puisqu'il a donné à la France quatre vaillants défenseurs. L'aîné était soldat quand la guerre a éclaté. Les trois autres ont voulu s'engager; deux d'entre eux y ont réussi, l'autre a dû attendre l'appel de sa classe. Sur les quatre frères, deux seulement sont revenus... Car deux sont morts glorieusement sur le champ de bataille, pour que vive la chère France, pour que son merveilleux idéal continue, jusqu'à la fin des siècles, d'être le porte-flambeau de l'humanité.

Un critique écrivait en 1914: "Par la dignité de caractère, par le souci de l'éducation morale, par la conscience professionnelle, par la culture littéraire, par le dévouement à ses collègues, M. Le Bidois est le type du professeur catholique." A notre reconnaissance pour le professeur qui s'est expatrié pour nous apporter la bonne parole, à notre estime pour l'auteur de "Racine" et de "L'Honneur," qu'il nous soit permis d'ajouter maintenant nos hommages d'admiration pour l'homme, dont nous avons goûté le charme, et pour le grand français qui, dans le domaine qu'il s'est choisi, continuera longtemps, espérons-le, de servir Dieu et la France.

DANIEL LE CONTE.

POESIES

ANTIQUITE

Est-elle en cèdre libanais
Ou bien en gommier de bruyère?
Vraiment, tout ce que j'en connais
C'est que c'est une tabatière.

C'est qu'elle vient des vieux pays
Que le Jourdain évangélique
Arrose, et que les patchoulis
Baignent de nard arômatique.

Elle est susceptible d'avoir
Sa légende mystérieuse,
Mais nul n'a pu savoir
Son origine ténébreuse.

Car, le mortel audacieux,
Qui garda son secret étrange,
Depuis longtemps silencieux
Dort sous les cailloux verts du Gange...

Et "l'antiquaire" qui reçut
Ce présent de sa belle-mère,
Aux amis, qui n'en ont rien su,
Dira... sa gloire séculaire!

ALPHONSE DESILETS.

LA NUIT AU PARC

A Mademoiselle H. C.

Sous l'ardent crépuscule où le jour s'endort,
Le Parc a revêtu son voile de mystère,
Son voile mauve où brille, en arabesques d'or,
Au cristal de l'étang l'éclat d'un reverbère.

Le Parc aime la Nuit; sombre et plus belle encor,
La grande Nuit qui vient se pare, pour lui plaire,
De son écharpe où luit l'innombrable trésor
Des astres fulgurants et de la lune claire.

Dans l'ombre, les lueurs, les arômes flottants,
Nos âmes retrouvant l'extase des vingt ans,
Comme en un lac divin seront d'errantes voiles...

Et l'heure passera plus douce infiniment,
Car nous aurons senti, dans nos cœurs, le moment
Où le Parc a reçu le baiser des étoiles.

15 juillet. EMILE VEZINA.



Le Premier Ministre du Canada



par LUC AUBRY

MADAME MEIGHEN, la compagne charmante et distinguée du Premier Ministre

Parmi les nouveaux élus qui, à la suite de l'élection générale de 1908, firent leur apparition à la Chambre des Communes, se trouvait le représentant dePortage-la-Prairie (Manitoba), Comme il ne portait aucun signe sensible de prédestination, il se confondit tout d'abord dans la cohue parlementaire. Le premier discours qu'il prononça à la Chambre le mit tout de suite en évidence. Wilfrid Laurier, qui l'avait écouté avec une stupéfaction qu'il ne cherchait pas à dissimuler, et qui avait le don de juger un homme d'un coup d'œil, traduisit à ceux qui l'entouraient son admiration par ces simples paroles: "Ce jeune homme ira loin!"

L'honorable M. ARTHUR MEIGHEN

Arthur Meighen avait alors 34 ans. A 43 ans, il entrait dans le ministère de guerre, et à 45 ans, il devenait premier ministre du Canada. Il avait **réalisé** plus que

n'avait prédit Laurier: il était allé loin, et il y était allé vite! C'est le cas de dire qu'il avait brûlé les étapes. Il est le plus jeune premier ministre qui ait passé à Ottawa.

L'honorable Arthur Meighen naquit le 16 juin 1874 à Anderson, canton Blanchard, dans le comté de Perth (Ontario). Il fit ses études au St. Mary's Collegiate Institute et à l'Université de Toronto. Il embrassa tout d'abord la carrière de l'enseignement et fut maître d'école à Caledonia (Ont.) pendant quelques années. Il était toutefois d'un tempérament trop remuant pour s'adapter à cette existence sédentaire. En 1898, il se transportait à Winnipeg où il fit à la fois de l'enseignement et du commerce, tout en étudiant le droit. En 1902, il allait se fixer à Portage-la-Prairie, et l'année suivante, il était admis au barreau de la province de Manitoba. Il exerça la profession d'avocat avec grand succès. Il a épousé en 1904 Mlle Jessie Isabel Cox, de Granby, province de Québec. Il a deux fils et une fille

M. Meighen fut élu député de Portage-la-Prairie à la Chambre des Communes à l'élection de 1908, réélu en 1911 et en 1917. Il fut nommé solliciteur-général le 26 juin 1913, membre du Conseil Privé du Canada le 30 septembre 1915, secrétaire d'Etat et ministre des Mines au mois d'août 1917, et ministre de l'Intérieur le 2 octobre de la même année. Il accompagna Sir Robert Borden et prit part aux travaux de la Conférence Impériale en 1918. Le 10 août 1920, à la suite de la démission de Sir Robert Borden, il était appelé à reconstituer le ministère.

M. Meighen a pour caractères distinctifs son énergie, sa combativité, son talent d'organisation, sa puissance de dialectique et sa fougueuse éloquence. M. Meighen a fermement pris en main, le parti ministériel, il a précisé son orientation, il a dirigé les travaux de la dernière session. Il a joué un rôle important à la récente conférence des premiers ministres de l'Empire à Londres. Pour la conduite à suivre à cette conférence, M. Meighen avait fièrement refusé un mandat de la Chambre des Communes. Au moment de s'embarquer, toutefois, il avait déclaré:

"J'espère que toutes mes paroles et tous mes actes à la conférence, où je vais représenter ce pays, seront l'interprétation sûre de la volonté, de l'opinion et des aspirations du peuple canadien. Je ne pourrai oublier, quand j'y adresserai la parole, que je représente non pas une partie du pays, mais toutes les parties; non pas une race, mais deux races. Je m'efforcerai d'interpréter les sentiments canadiens et l'attitude canadienne envers la mère-patrie et l'empire de façon à rendre justice à la meilleure opinion de ce pays."

M. Meighen a vigoureusement revendiqué l'autonomie des Dominions. Il a fait une vive et favorable impression en Angleterre, ainsi qu'en France, où, entre deux séances de la conférence, il est allé porter la parole à une célébration commémorative sur la crête même de Vimy.

Un peu d'Histoire Canadienne

La **Revue Moderne** porte à son programme l'étude des questions politiques, et si elle a quelque peu négligé cet article, c'est qu'aucun évènement important ne tentait la verve de ses rédacteurs. Aujourd'hui la situation lui fait un devoir de remplir exactement tout le rôle qu'elle s'est assigné, et à la demande de sa direction, l'un de nos journalistes les plus en vue, et surtout l'un des plus impartiaux, a consenti à écrire un peu d'histoire canadienne moderne sur laquelle nos lecteurs ont le droit de porter leur jugement. Les articles que la **Revue Moderne** publiera sur les questions politiques seront essentiellement des pages éducatives auxquelles on s'efforcera strictement de conserver une entière neutralité. Il se peut que l'exposé des faits, dans toute leur vérité, entraîne du blâme ou tout au moins jette des responsabilités sur ceux-là même qui sont disposés à exploiter le sentiment public dans un sens injuste et téméraire, mais nos lecteurs sont trop intelligents et trop avertis pour ne pas tenir compte par dessus tout de notre amour de la justice et de la vérité.

***

Au cours de la période électorale qui s'ouvre, nous avons la conviction que la conscription sera le cheval de bataille dans la Province de Québec de ceux qui espèrent, avec ce seul mot, réveiller d'implacables rancunes contre les gouvernants actuels, et nous nous insurgeons d'avance contre cette politique populacière, qui tend à soulever des passions injustes et des rancunes mesquines. La mystérieuse influence d'un nom! La conscription, ainsi nommée, est une chose odieuse. Appelez cette même chose **service obligatoire,** et elle ne provoque plus du tout la même répulsion. La vie humaine tout entière est un service obligatoire. De quoi se compose l'existence, si ce n'est un enchaînement ininterrompu de devoirs auxquels vous vous pliez docilement parce qu'ils vous sont commandés: devoirs religieux, devoirs envers votre famille, devoirs sociaux. Le service militaire obligatoire n'est pas d'autre nature que les autres services que l'homme et la femme doivent à la société, et son application en notre pays n'aurait probablement pas soulevé de résistance si des agitateurs animés de ténébreux desseins n'eussent affolé notre population avec le mot odieux de conscription. Car si l'on présume que la loi du service militaire, décrétée par le parlement, en juillet 1917, a laissé un levain de colère au sein de notre population, on cherchera naturellement à en faire peser la responsabilité sur le parti ministériel, tandis que, en fait, ce sont les libéraux aussi bien que les conservateurs-unionistes qui ont, le 5 juillet 1917, donné un vote affirmatif sur le principe de la conscription, neuf députés seulement, sur une Chambre de 235, affirmant leur dissidence.

Comment les libéraux pourraient-ils nier d'avoir contribué à faire décréter la conscription lorsque, dès le 15 août 1916, le "Soleil," organe libéral, préconisait dans les termes suivants le "service national obligatoire:"

Il n'y a peut-être pas de matière au sujet de laquelle, depuis que la présente guerre a commencé, on ait accumulé plus d'inexactitudes et sur laquelle les préjugés de l'ignorance se soient plus exercés que la question du service militaire national obligatoire. Il faut le dire, en effet, tout pénible cela est-il: derrière l'argumentation spécieuse des adversaires du devoir de défense égal pour tous, se cachent les moins avouables des faiblesses humaines: l'égoïsme et la peur. On met en avant, avec grand fracas, le principe très respectable, certes, de la liberté individuelle, mais on ne veut pas voir que cette liberté individuelle ne saurait consister, en présence du péril commun, à permettre aux uns de rester commodément chez eux, loin du danger, tandis que d'autres iront, au péril de leur vie, combattre précisément pour que la tranquilité et la mollesse continuent d'être garanties à des citoyens veules ou simplement indifférents... Il ne saurait être question une minute d'une liberté individuelle ainsi entendue, qui ne serait que la liberté de la pleutrerie, et se résoudrait en somme à l'avantage des mauvais citoyens au détriment de ceux qui, courageusement, obéissent au sentiment viril du devoir... L'Etat moderne étant basé, nous le répétons, sur l'équation, égalité de charges à égalité de droits pour tous les citoyens, il en résulte que le premier devoir de ceux-ci, qui est le devoir de défense nationale, ne peut être que général et olbigatoire pour tous. Le service militaire sera donc national dans le sens le plus large du mot, c'est-à-dire qu'aucun membre de la nation ne doit pouvoir s'y soustraire et qu'on n'y doit tolérer d'exemption que pour ceux que leur constitution physique rend véritablement incapables de servir.

***

La conscription a toutefois eu une origine plus lointaine. Elle a été proclamée comme une éventualité inévitable, advenant un péril menaçant la sécurité de l'empire, dès la guerre sud-africaine ,lorsque le gouvernement Laurier posa le principe que, lorsque l'Angleterre était en guerre, le Canada était en guerre, et l'appliqua immédiatement en envoyant des troupes et du matériel de guerre en Afrique. De ce moment, notre solidarité avec l'Angleterre dans tous les conflits futurs était fixée.

Wilfrid Laurier, l'illustre disparu que le Canada regrette intensément, n'avait du reste pas changé de sentiment dans la dernière guerre. Loin de contrarier l'effort militaire que le gouvernement Borden s'appliquait à faire produire à notre pays, il se faisait gloire de le seconder, d'y aider, d'y collaborer. Sa fierté patriotique était flattée de ce que le Canada contribuait librement, de son plein gré, au gigantesque conflit où se décidait le sort du monde, mais à cette contribution spontanée il ne voulait marquer aucune limite. Dans un discours prononcé au parlement le 8 février 1916, il disait:

Quel emploi devions-nous faire de notre liberté? Nous savions que l'Angleterre était engagée dans un mortel combat avec un ennemi soigneusement préparé—plus préparé vraiment que nous l'avions prévu—un ennemi animé d'une sinistre ambition de domination universelle. Dans les circonstances, le Canada n'avait rien autre chose à faire que ce qu'il a fait: de placer à la disposition de l'Angleterre toutes ses ressources, en hommes et en argent.

——o——

Si fortes étaient les convictions de Laurier en ce qui goncerne la participation **sans réserve,** du Canada à la cuerre que jusqu'au milieu de 1916, il n'avait pas prononcé moins de quatorze discours dans les différents centres de notre province en vue d'inciter nos compatriotes à s'enrôler. "Je ne dis pas seulement que le Canada est intéressé dans cette guerre, s'écriait-il; je dis qu'il n'y a pas une nation civilisée qui n'y soit intéressée. L'Allemagne a défié le mo nde;il faut qu'elle soit complètement vaincue. Si nous ne remportions qu'une demi-victoire, l'Allemagne serait humiliée, mais conserverait son attitude provocante. Elle se préparerait et s'armerait de nouveau, et, même sur ce continent, nous ne pourrions rester hors du tourbillon du militarisme européen."

A une grande réunion publique tenue à Maisonneuve le 27 septembre 1916, Laurier représentait aux Canadiens-français, le service militaire comme un devoir, dans un langage où perçait visiblement l'accent du reproche, qui a été trouvé si blessant, tombant d'autres lèvres:

Je m'adresse à vous, mes concitoyens d'origine française. Si j'étais jeune comme vous, et si j'avais, avec la jeunesse, la santé dont je jouis aujourd'hui, je me joindrais aux braves Canadiens qui combattent en ce moment pour la libération du sol de France. Je ne voudrais pas qu'il soit dit que les Canadiens-français font moins pour la libération de la France que les citoyens d'origine britannique. Je vous fais une demande: que pour l'honneur du nom français, il ne soit pas dit que les Canadiens d'origine française ont moins de courage que ceux d'origine birtannique. Pour ma part, je veux combattre pour l'Angleterre, et aussi pour la France! Au reste, il n'y a pas de doute que, lorsque la Grande-Bretagne est en guerre, nous sommes aussi en guerre.

——o——

Voilà les faits inscrits dans notre histoire. Il faudra se les rappeler en écoutant les harangues de candidats déterminé à se faire de la conscription un marchepied pour saisit le mandat si ardemment convoité. Si ces candidats méritent la confiance populaire, pourquoi l'invoquent-ils avec de fausses raisons?

A la veille de la convention libérale tenue à Ottawa pour choisir un chef en remplacement de Wilfrid Laurier, M. le Conseiller Législatif, Perron, ministre dans le gouvernement provincial déclarait:

"La conscription est maintenant lettre morte, et ce sont de nouvelles questions se rattachant à la reconstruction du pays et à sa politique traifaire, qui agitent maintenant tous les esprits."

La guerre est finie, et les représentants que nous élirons au cours de l'automne ne seront d'aucune utilité publique s'ils s'hypnotisent dans la contemplation des quatre années tragiques pendant lesquelles nous avons accompli de cruels sacrifices, il est vrai, mais aussi pendant lesquelles a été écrite la plus belle page de notre histoire!

Demandez au soldat dont le sang a coulé sur le champ de bataille si c'est le frémissement douloureux de sa chair labourée par les projectiles dont il caresse le souvenir, ou s'il préfère chérir la pensée du devoir noblement accompli et de la victoire assurée avec le concours de son intrépide valeur? Le soldat a oublié ses souffrances et la pensée qui persiste en lui, c'est celle qui fait tressaillir son âme d'allégresse, c'est la pensée du geste héroïque qu'il a accompli, et qu'il n'a pas accompli en vain!

La sagesse nous commande d'effacer le plus promptement possible de notre mémoire le souvenir des angoisses que la guerre nous a fait souffrir, le souvenir des querelles mesquines qui, à certaines heures, ont en

vain tenté d'affaiblir notre patriotisme, pour nous ressouvenir de la magnifique moisson d'immortelle gloire, dont la vaillance de nos soldats, secondée par la sollicitude des non combattants, nous a assuré à jamais la possession.

Ces jours sont vécus, et c'est vers l'avenir que nous devons maintenant tourner nos regards.

Nous n'avons pas besoin de législateurs qui ne soient aptes qu'à nous faire entendre des lamentations sur le passé immuable.

Nous avons besoin de législateurs et d'administrateurs pour résoudre nos problêmes du présent, et pour nous replacer sur un terrain solide après la violente secousse des dernières années. L'avenir sera ce que nous le ferons. Nous avons besoin d'hommes capables de remettre dans le cercle de notre perspective la brillante destinée que nous ambitionnons pour notre pays.

Pour nous y acheminer, il faudra tout d'abord qu'ils nous remettent sur le chemin de la prospérité. Nous en sommes, en ce moment, complètement écartés.

Tous les rouages de notre système économique semblent détraqués. Le commerce ne va pas, et l'industrie est immobile. L'agriculture se ressent du malaise qui règne dans les centres de consommation. Les Etats-Unis ont brusquement fermé leur porte à nos exportations, tandis que le volume de nos importations se maintient—d'où un déséquilibre dont l'inévitable effet est une sérieuse dépréciation de notre monnaie. Nous avons sur les épaules une grosse dette de guerre, et sur les bras des chemins de fer qui accusent annuellement 50 millions de dollars de déficit. Les impôts sont écrasants—ils ont été triplés depuis 1914 et ne suffisent pas à combler les gouffre de dépenses annuelles de l'administration, pourtant réduites au **strict minimum.** Le peuple est aux prises avec deux calamités qui, par leur coincidence, se rendent l'une, l'autre plus redoutables: la cherté excessive de la subsistance et le manque d'emploi.

Nous sommes dans une sitaution véritablement alarmante, et qui devient de jour en jour plus intolérable. Il serait imprudent de compter qu'elle se corrigera d'elle-même avec le temps. Nous avons plutôt raison de penser qu'elle durera jusqu'à ce que nous découvrions le siège du mal et y appliquions un remède. La cause en est connue: ce désarroi dans notre organisation économique est une répercussion de la guerre. Mais il ne nous servirait de rien de fixer les yeux sur la guerre, et ceux qui chercheront à nous immobiliser en nous faisant entendre la vielle complainte de la conscription ne seront que des charlatans.

Nous devons croire que la stagnation de l'industrie est l'accident qui a fait se détraquer toute notre machine économique. L'industrie nationale représente un capital de **trois milliards** de dollars, lequel, pendant les périodes de stagnation, est improductif, et dont le rendement a besoin d'être compensé, à défaut de quoi nous aboutissons à une crise immédiate. Lorsque, au contraire, cet énorme capital est actif, il distribue annuellement, sur le marché domestique ou à l'étranger, pour plus de trois milliards de dollars de produits ouvrés; il donne de l'emploi et procure des moyens de subsistance à sept cent mille travailleurs; les ouvriers bien rémunérés ne sont privés de rien de ce qui peut contribuer à leur confort et à celui de leur famille, et par suite, font marcher le commerce; le commerce sentant le vent dans ses voiles élargit la sphère de l'emploi et fait vivre un autre vaste groupe de la communauté. Parce que les ressources de tous sont accures du simple fait que tous travaillent, les revenus de l'Etat croissent quoique les contributions de chacun deviennent moins lourdes.

A tout observateur clairvoyant et impartial, il apparaît ainsi que l'effort qu'il faut faire pour changer le cours actuel des choses, c'est l'effort qui mettra en mouvement les rouages de l'industrie nationale. C'est par là qu'il faut commencer pour que tout ce qui va en ce moment mal aille éventuellement bien. C'est la roue qui sera tirée de l'ornière et replacée sur le chemin.

Que faut-il faire pour rendre le mouvement à notre industrie anémiée?

M. le Conseiller Perron, qui est dans le parti libéral un des hommes d'affaires les plus avertis, l'a indiqué: "Ce sont, a-t-il dit, les nouvelles questions questions se rattachant à la politique tarifaire qui agitent maintenant les esprits."

Comme les attaches de parti sont vite oubliées en matière de négoce! Il se trouve ainsi que M. Perron a été en quelque sorte le précurseur de M. Meighen, qui affirme que: "c'est en procédant à une revision rationnelle du tarif de douane que nous remettrons en branle les rouages créateurs de nos industries." Ainsi les sommités de deux écoles ont prononcé le même diagnostic et prescrit le même remède.

Une revision rationnelle du tarif, cela ne veut pas nécessairement dire une aggravation des taxes douanières dans leur ensemble. Cela veut dire simplement un rajustement des droits, qui pourra même coincider avec une détaxe de certains articles—de ceux par exemple qui ne sont pas produits au Canada et qui ne sont actuellement imposés que pour créer des revenus.

Mais cela veut dire aussi que les importations allemandes, qui depuis quelques mois augmentent prodigieusement de volume, seront placées sur un pied de loyale concurrence et ne remplaceront point aribitrairement le produit domestique sur notre marché. Cela vuet dire peut-être certaines mesures de représailles à l'adresse des Etats-Unis, de qui nous faisons des achats énormes, et qui ne veulent rien acheter de nous. La revision rationnelle du tarif, cela veut dire que nos manufacturiers seront mis en position de faire des affaires, tout en payant les salaires dont nos ouvriers ont besoin pour vivre dans le bien-être auquel ils ont été habitués.

***

Toutes ces questions doivent être étudiées sans lunettes rouges ou bleues, car de plus en plus, le Québec a le devoir d'apporter sa collaboration intelligente et sûre dans la direction des affaires canadiennes. Et cette collaboration doit se préparer sagement et prudemment, dégagée de l'esprit néfaste de parti. Il serait dangereux de suivre plus longtemps le langage insensé des démagogues qui sont prêts toujours à sacrifier notre honneur et notre sécurité à leurs ambitions et à leurs intérêts.

Notre conduite raisonnée et progressive doit prouver au Dominion tout entier que la race vigoureuse et fine qui peuple le Québec, où elle a des racines séculaires, fera toujours entendre ses accents fermes et sincères dans les conseils les plus élevés de la nation canadienne.

GEORGES RAVELLES.

 LA DEMANDE 

Par FRANCOIS de NION

Le jardin était une merveille: des parfums tendres se balançaient, en suspens dans l'air avec une douceur extrême, les bruits étaient épars, menus, délicieux, fragiles, d'accord avec les clartés et les baumes.

Jean de Gacé, en ouvrant la porte, sentit ce bonheur venir à lui en bouffée. Du seuil, il conquit l'étendue verte, rose, la forme svelte des arbres, l'arrangement fuyant des allées, la brume légère et moirée montant des parterres: son cœur s'ouvrit, et ses traits se haussèrent: il salua, d'un sourire, le paradis.

La blancheur d'une jupe anima le détour du petit bois; cette jupe ondulait d'un mouvement rapide et doux, glissait avec un bruit frais d'empesage; il reconnut l'ombrelle, le corsage rose, le piqué de la robe, les souliers fauves modelant les fins pieds danseurs et, comme l'ombrelle se détournait, d'un geste d'envol, le visage naquit, se peignit à ses yeux dans sa grâce et sa beauté.

M. de Gacé se sentit plus heureux et plus jeune; ses quarante-cinq ans ne pesaient jamais sur lui, parce qu'une existence hardie de lutteur habile et heureux ne lui avait jamais permis de se regarder vivre et de se sentir vieillir. Il s'était marié très jeune, par amour, avait perdu brusquement sa femme, après la naissance d'un fils, et soumis, dès lors, par besoin d'oubli, aux jeux, aux angoisses et aux fortunes d'un éleveur de chevaux faisant courir, il s'était à peine aperçu du temps. Ni ses cheveux châtains, ni sa moustache plus claire, longue et tombante, n'avaient de fils blancs, et sa démarche était aisée et prompte, exercée et réglée par les sports.

Mais depuis un an, depuis l'arrivée des Mainfroy dans sa province, près de son haras, il se renouvelait encore: à peine s'il s'était aperçu que son fils Robert était parti pour le Japon, comme attaché, et que miss Maud, sa pouliche, préparée pour les "Oaks," était tombée boîteuse. Il était seulement occupé de cette pensée cultivée avec soin, avec passion, qu'il était amoureux d'Hélène Mainfroy et qu'on la lui donnerait peut-être, s'il la demandait. Elle jeta de loin:

—J'ai été, ce matin, voir les chevaux courir; Norfolk est superbe.

Il fut ravi, non du compliment sur son cheval, mais de l'éclat de ses dents et de la joie de son sourire; il la regardait minutieusement, détail à détail, comme on mire et l'on admire un bibelot d'art et de préciosité, touché de la trouver belle, tellement reconnaissant qu'elle sût si bien plaire et si bien se faire aimer.

Cependant, il comprenait qu'il fallait parler, car elle le regardait avec des yeux amusés, consciente de l'émouvoir et flattée. M. de Gacé demanda:

—Monsieur votre père est là?

—Oui; il fait ses comptes dans le kiosque. J'ai entendu la sonnette, j'ai pensé que c'était vous et j'ai été à votre rencontre.

—Comme vous êtes gentille!... Devinez qui m'est tombé du ciel... ou plutôt, non, de l'autre monde?

—De l'autre monde?

—Oui: Robert, mon diplomate; je ne l'attendais que dans un mois, il a brûlé les étapes et il arrive sans même m'envoyer une dépêche. C'est tout simple pour lui de revenir du Japon.

—Je serai bien contente de le connaître.

—Je vous demanderai la permission de vous l'amener demain.

Il se tut un moment, pour donner plus de valeur à sa phrase; puis, avec un peu de tremblé dans la voix, mais posément, détachant les mots, et les regards pointés vers la terre, il débuta:

—Robert va être nommé "troisième"; sa carrière se dessine, il n'a plus qu'à se laisser un peu aller. Il était parti un peu enfant: maintenant, c'est tout à fait un homme. Je ne peux plus m'occuper de lui. Cela m'a décidé à faire auprès de M. votre père une démarche que je lui ai d'ailleurs laissé prévoir...

Malgré lui, il releva les paupières pour voir l'effet de son discours; elle était immobile et toute rouge. Sa petite main tremblait sur le manche de son ombrelle, dont la pointe creusait le sol.

Il avait envie de prendre cette main, de dire à l'exquise Hélène qu'il l'aimait, de lui demander si elle voulait bien être sa femme. Il eut l'instinct que cette minute était unique et divine. Il eût osé, un peu plus jeune; mais certains âges ont des pudeurs. Il se tut, comme s'il avait eu vingt ans, frémissant et timide...

Oui elle était gentille, et bonne, et charmante. M. de Gacé se répétait cela en suivant un vieux chemin d'ormes, au bout duquel un homme l'attendait, tenant un cheval en main.

Il s'arrêta, enfonça son talon dans une motte glaiseuse.

—Et si elle ne m'épouse que parce que je suis riche, que je suis le baron de Gacé!...

Il sentit son cœur remuer au fond de sa poitrine, se fondre en pleurs brusquement montés à ses yeux. Il secoua ses pensées, s'approcha du cheval, s'enleva d'un élan souple et partit au galop sur la route sonore.

Comme il s'embarquait, emporté de haute allure, dans l'avenue du haras, il vit devant lui Robert qui rentrait, penché sur le guidon de sa bicyclette.

Le père approcha la jambe et rendit la main: les bonds du pur sang s'espacèrent; en trois foulées, il avait rejoint son fils.

***

Comme ils pénétraient tous deux dans le salon des Mainfroy, ils surprirent Hélène occupée à poser des fleurs parmi les vases. Elle ne les attendait pas encore et n'avait pas entendu la voiture; la jeune fille était en peignoir, les bras nus et les cheveux relevés d'un ruban; sa vue fut délicieuse aux deux hommes.

—Mon Dieu, je me sauve!

—Laissez-moi, au vol, vous présenter mon fils...

Après avoir rougi beaucoup, elle était toute blanche; pourtant, sans fausse honte, elle relevait les yeux vers ceux du jeune homme. Leurs regards s'échangèrent et s'amollirent. Elle ferma la porte et disparut. Robert s'écriait:

—Qu'elle est charmante et jolie!

—Tu trouves?

—Je comprends ce que vous me laissiez entendre tout à l'heure, mon cher papa; je vous assure que si cette jeune fille vous plaît, comme je le vois, je suis tout disposé à donner suite à vos projets... Mais voilà, voudra-t-elle aller à l'étranger? Dans ma carrière...

M. Mainfroy entrait, les mains tendues.

—Ma fille m'a parlé, mon cher baron, j'ai tout compris. Vous connaissez l'affection filiale qu'elle a pour vous; je sais tout ce que vaut M. votre fils... Nous parlons franchement, n'est-ce pas? Il faut attendre un peu pour voir si les jeunes gens se conviennent, et puis...

M. de Gacé regarda son fils dont les yeux brillaient et sentit s'achever l'agonie de son cœur.

—Je vous remercie, cher monsieur, dit-il, de vos bons sentiments pour Robert. Permettez-lui de venir ici faire sa cour tous les jours: j'espère qu'ils se plairont. Robert est un bon garçon...

Il ajouta très simplement:

—Et Mlle Hélène est une adorable jeune fille.

A TRAVERS LE CANADA

"A Travers le Canada," tel est le titre d'une élégante brochure illustrée, que le Pacifique Canadien vient de faire publier en français, à l'occasion de la tournée à travers notre pays, du train-exposition organisé dans le but de faire mieux connaître aux populations des villes canadiennes, les produits des industries de France. C'est une très jolie plaquette de soixante-douze pages, dont le texte a été préparé de façon à donner une description suivie des divers endroits visités par le train-exposition, de m me que des régions traversées par celui-ci au cours de sa randonnée transcontinentale, de Québec jusqu'à la côte de l'océan Pacifique

Orné de superbes reproductions en couleurs de tableaux par Mlle Berthe des Clayes, M.M. John Johnstone, Charles Simpson, Norman Wilkinson et Gordon Gillespie, cet ouvrage est une véritable œuvre d'art que voudront garder comme un précieux souvenir de leur voyage en Canada, les membres de la mission commerciale et industrielle française.

Plusieurs des illustrations par Johnstone, qui répresentent des scènes du Canada français, sont d'un goût exquis, autant par le choix des sujets que par l'art avec lequel l'artiste a employé les couleurs. Un "vieux Château de Ramezay" par Mlle des Clayes et une "Cataracte de Niagara" par Wilkinson, sont peut-être les deux plus artistiques reproductions de toutes celles qu'on a réunies dans cette brochurette. Les majestueuses montagnes Rocheuses et les plaines ensoleillées de l'Ouest sont illustrées par une série de tableaux de Charles Simpson, le peintre montréalais bien connu, qui a su transmettre sur la toile la grandeur de ces paysages de pics altiers ou de champs de blé immenses, qui provoquent l'enthousiasme de tous ceux à qui il est donné d'admirer ces inoubliables panoramas.

"A Travers le Canada" est un ouvrage qui ne sera pas sans contribuer à faire mieux connaître à l'étranger, les beautés scéniques de notre pays, ses ressources naturelles et ses industries. Sa publication par le Pacifique Canadien prouve une fois de plus qu'on ne néglige rien dans les bureaux de la puissante organisation ferroviaire pour soutenir le bon renom du Canada. Par l'intermédiaire de son département de publicité, cette compagnie mérite des félicitations.

Nos remerciements pour l'envoi d'un exemplaire.



Grandiose spectacle des Chutes Niagara en hiver.—Faveur du Pacifique Canadien.



LES ECHOS



Par LUC AUBRY

Au journal, au parti, aux gens qui ont tenté de soulever notre population contre la France en clamant pendant toute la durée de la guerre, et après, que l'Allemagne ne devait pas être tenue responsable de la guerre, nous recommandons la lecture des mémoires que M. de Shoen, ambassadeur d'Allemagne à Paris en 1914, vient de publier sous le titre: "Choses vécues." L'homme qui remit à M. Viviani l'ultimatum de son maître avoue sincèrement les remords et la honte qu'il ressent d'avoir été associé aux méthodes honteuses auxquelles les ministres allemands ont eu recours pour amener le conflit.

***

Une date: C'est le 23 avril 1914 que la "Madelon" fût pour la première fois chantée à Paris, avec un succès très indifférent. Mais ce fût en 1914, après la déclaration de guerre, qu'un jeune soldat, caserné dans une école, à Fontenay-sous-Bois, l'entonna devant ses camarades. Les Fontenaysiens fiers d'avoir bercé la **Made on**, viennent d'apposer, sur les murs de l'école, cette plaque commémorative: **La Madelon est partie d'ici pour faire le tour du monde.** L'histoire se répète: La "Marseillaise," née à Strasbourg, est partie de Marseille pour faire, elle aussi, le même voyage.

***

Le professeur Lippman, de la mission Fayolle, mort au cours du voyage de retour, était un grand savant. On a ort de dire cependant qu'il avait trouvé le principe de lé photographie en couleurs. Son expérience, qui a gardson nom: "Expérience Lippman'' ne tient à la photo graphie que par une plaque sensibilisée, elle avait pour but de démontrer le bien-fondé de certains principes d'optique et le spectre solaire reproduit en couleurs sur la plaque n'était visible que par transparence Cette expérience qui émut tout le monde scientifique est restée œuvr de laboratoire; elle attend son Marconi.

***

Nos grands confrères ont-ils assez parlé, depuis six mois, du Théâtre français à Montréal? Ont-ils assez gémi sur sa décadence, sa pauvreté, l'insanité même de certains programmes et la faiblesse de quelques-uns des artistes? Le remède à ces maux est entre les mains du public. Qu'il n'encourage pas les mauvaises troupes, qu'il se refuse d'aller voir les pièces dont on ne lui nomme pas les auteurs; ces œuvres n'étant presque toujours que d'infects plagiats, et avant peu le théâtre à Montréal sera à la hauteur des meilleures scènes des grandes villes de France. Quant aux journaux, ils peuvent puissamment contribuer à l'établissement de bons théâtres français à Montréal en séparant nettement la réclame payée de la critique indépendante.

***

"C'est là que je voudrais vivre!" Où? A Varsovie; là, l'on oblige les restaurateurs de servir un repas exquis pour 12 sous et interdit le pourboire; les œufs y coûtent 1 sou pièce et le beurre 18 sous la livre. Enfin, un décret défend aux propriétaires d'augmenter leurs loyers. On peut se passer d'oranges dans un Eden pareil.

***

Des esprits chagrins, voire même rétrogrades, estiment qu'il ne faudrait que des professeurs canadiens dans les écoles canadiennes... N'ayons cure de leur bêtise, non plus que de leur rage. Invitons plus que jamais, les spécialistes français à nous prêter le concours de leur science, de façon à renforcir notre système d'éducation. Et ne négligeons rien pour faire passer nos professeurs par Paris, afin qu'ils nous reviennent préparés admirablement pour l'enseignement des sciences et des lettres. Il viendra ainsi, rapidement, le jour où nous pourrons prêter aux autres, si nous profitons de tous les moyens à notre portée pour hausser le niveau de notre enseignement secondaire et universitaire.

***

Nous savons de source certaine qu'un collège bas-fluvien est en frais de prendre la grande route du progrès. Déjà, trois de ses professeurs ont passé par Paris et l'Institut Catholique, et se sont spécialisés. D'autres doivent les suivre de tout près, de façon à ce que bientôt, le personnel enseignant de cette institution, formé à haute école, soit en mesure de porter l'enseignement secondaire à un niveau tel, qu'à moins de confesser ouvertement leur infériorité, tous nos collèges classiques soient rapidement tenus à les suivre dans la voie du progrès.

***

Lorsque nous préconisons d'emprunter largement à la France, nous voyons les réactionnaires se voiler la face. Ces gens-là voudraient nous enfermer à double tour chez les "ancêtres," ces ancêtres heureux qui ne lisaient pas les journaux. De quoi donc vivraient aujourd'hui ces auteurs anté-diluviens qui veulent ignorer le présent, et se détourner de l'avenir, si la population de 1921 ne lisait pas les journaux... Mais si nous nous tournons aussi souvent vers la France, et si nous tendons les bras vers elle, c'est dans le but fort égoïste de lui demander ce qui nous manque: Amour,... culte,... souvenirs,.. Certes, oui, chez la plupart d'entre-nous ces sentiments ont de profondes racines. Mais il n'en reste pas moins assuré qu'en dehors de tout sentiment nous avons besoin de la France, et que nous avons le devoir de puiser largement dans sa civilisation, sa science et sa force tout ce qui nous manque encore pour vivre par nous-mêmes. Ayons au moins la dignité de reconnaitre tout ce que nous devons à cette grande prodigue qui dispense sur la vie de si rayonnantes lumières!

***

Le Train-Exposition parcourera le Canada tout entier. Montréal ne le recevra qu'en novembre, et un accueil enthousiaste lui est assuré, ici et ailleurs. La merveilleuse pensée du sénateur Beaubien nous vaudra certainement des relations commerciales plus étendues et plus profondes entre la France et le Canada. Nous aurons encore là tout à gagner. Tout le monde sait la perfection de l'industrie française et sa haute probité. Nous n'avions pas eu, jusqu'à maintenant, l'occasion de regarder d'aussi près tous les trésors dont elle dispose. Nous en resterons ravis. La "Pensée française" nous révèlera également toute sa splendeur, et, de ce contact, nous retirerons les meilleurs profits, n'en doutons pas. Le sénateur Beaubien

a fait là une grande œuvre. Nous l'en félicitons, une fois de plus, et nous souhaitons que sa noble entreprise rencontre tous les succès.

Un Train-Exposition venant du Canada, visitera également la France. Et ainsi se noueront entre la France et le Canada, de solides relations commerciales, basées sur une connaissance parfaite de nos productions spéciales.

***

Si les Turcs font aux Grecs une lutte aussi âpre que celle qu'ils font aux célibataires, les compatriotes de Thémistocle ne sont pas au bout de leur peine. Dans le pays des fez, si on n'est pas marié à 25 ans, on est contraint de verser vingt-cinq pour cent de ses revenus ou de son salaire à un fonds destiné à doter les paysannes difficiles à marier. Après tout, on peut rattraper son argent en épousant une de ces rosières d'un placement peu commode et dépouvu d'intérêt.

***

On vient de décréter que le 2 juillet serait jour férié dans l'Etat du Kentucky, en l'honneur de Stephen D. Foster, l'auteur et compositeur de "My Old Kentucky Home." On a, de plus, ouvert une souscription pour obtenir les fonds nécessaires à l'achat du cottage dans lequel ce chant populaire a été écrit. C'est très joli et très touchant; mais ce qui est moins beau et quelque peu navrant, c'est que l'auteur vendit son œuvre pour quelques dollars à un éditeur qui en tira $10,000.00 de bénéfices. Bien que cette opération date de 1852, elle explique suffisamment la lutte à laquelle a donné lieu, en 1921, la loi canadienne des droits d'auteur.

***

Quand les marchands de charbon ont leurs clos vides, le prix de ce combustible s'élève à des hauteurs incommensurables, probablement parce que, comme la nature, il a peur du vide. Quand les clos sont pleins, les prix montent encore plus haut. Les savants économistes qui ont inventé le jeu de l'offre et de la demande peuvent-ils expliquer ce manque de fonctionnement dans leur balançoire ?

***

Heureux Torontoniens! Leur maire est parti en guerre contre les profiteurs qui, dans les parcs, vendent aux buveurs de thé de l'eau chaude à 25c. le pot, des soda-crème glacée à 15c. le verre. C'est un commencement, mais aura-t-il pour fin la guerre aux marchands de charbon, aux propriétaires, aux grands profiteurs? C'est peu probable; la chasse aux requins est plus dangereuse que celle aux têtards.

***

En condamnant au pénitencier deux jeunes filles, âgées de 19 et 20 ans, qui avaient volé leurs patrons pour s'acheter des toilettes, l'honorable juge Choquette s'est élevé avec raison contre l'extravagance des modes actuelles, responsables de bien des crimes. Pareil exemple est bien triste, mais moins pénible que celui que certains journaux ont donné en publiant les noms et prénoms de ces deux victimes d'une tentation commune à bien des femmes. Les kleptomanes sont traitées avec beaucoup plus de discrétion.

***

Bonne nouvelle! Un de nos plus fins diseurs va, prochainement, réunir en volume ses meilleurs discours — ils sont tous bons. Cet intéressant recueil sera divisé en deux parties, comme l'indiquera, du reste, son titre: "Avant et après le ruban."

***

Au professeur Branly, en reconnaissance d'une vie admirable, toute consacrée à la science: le prix Nobel; quelques deux cent mille francs. A Dempsey, pour trois minutes de lutte à coups de poing, quatre à cinq millions de francs. A Carpentier, retour de Jersey-City, une ovation grandiose à la gare St-Lazare, à Paris, faite par une foule telle que la police dut intervenir. A Madame Curie, retour de Washington, où elle fut honorée de l'intimité du chef d'un Etat de plus de cent millions d'âmes et saluée comme l'une des plus grandes gloires de la science moderne, la réception officielle par les autorités à son débarquement à Cherbourg. Aux boxeurs, la foule; aux savants, l'élite; aux lutteurs, la richesse, les ovations du "ring" et la popularité: "Cette grande impudique qui tient dans ses bras l'univers" comme dit le poète; aux grands serviteurs de la science, la pauvreté, la gloire et le Panthéon. Mais le nom des premiers n'est inscrit que sur le sable instable des arènes, alors que celui des seconds figurera éternellement sur les monuments que l'humanté reconnaissante élèvera pour perpétuer le souvenir de leurs travaux.

***

Soyez donc, chose rare, maréchal de France et field-marshal d'Angleterre, pour qu'une "Tribune libre" qui signe "Le Passant" vous blague et vous raille parce que sur le drapeau offert au 22ème régiment figure un castor au lieu d'une poulette grise, véritable emblème de notre province, d'après ce piéton.

"Je voudrais bien savoir quel était ce jeune homme,
Et comment il se nomme?"

LUC AUBRY

UN AMI DES ARTS

Le Docteur Gaston Maillet qui vient de mourir, était un ami sincère de notre revue. Il avait, pour elle, ce sentiment enthousiaste et généreux qui le portait fréquemment vers des œuvres nationales, intellectuelles et artistiques. Les arts perdent en lui un grand protecteur. Sa galerie de tableaux et de sculptures des auteurs canadiens est, croyons-nous la mieux composée et la plus considérable au pays. Jamais un artiste ne se tourna en vain vers lui, et il allait vers tous ceux dont le talent l'enchantait, avide de leur prodiguer son encouragement généreux et fraternel.

Sur la tombe, prématurément creusée, de ce compatriote dont nous n'avons connu que la sympathie et la générosité, nous déposons l'hommage de nos sincères regrets.

M- H.

Lettres de France.

Par Jean VAUDREUIL

Aux Champs, juillet, 1921.

Je ne sais, chère Madame, quelle température vous avez là-bas. De ce côté de l'Atlantique, nous sommes chauffés à blanc. Depuis plus d'un grand mois, on ne s'aborde plus qu'avec des: "Ah! mon Dieu, qu'il fait donc chaud!..." Certains jours, près de quarante degrés, (1) à l'ombre! On se croirait auprès du Sahara; et même, un jour, le **simoun** s'est mis de la partie; c'était complet. On a peine, vraiment, dans une pareille étuve, à reconnaître la "douce France," douce d'ordinaire dans son climat comme elle l'est dans ses mœurs. Il est vrai qu'à en croire les journaux de l'autre côté, il ne fait pas frais non plus en ce moment dans notre cher Québec. Mais c'est une mince consolation!

Paris, le Grand-Prix est, depuis beau temps, couru. Tous ceux qui le pouvaient ont fui la ville pour gagner qui la mer, les plages bretonnes ou normandes, qui la montagne, Savoie, Auvergne ou Pyrénées, qui tout simplement, comme votre serviteur, quelque coin rustique et tranquille.

Une famille amie m'a offert l'hospitalité, pour un mois, dans sa maison des champs. Vous jugez si j'ai accepté avec enthousiasme. Et c'est du centre même de la France, d'un des départements formés de la vieille province du Berry, que je vous envoie cette lettre. Je me félicite que mon heur m'ait amené ici. D'abord, parce que certainement il y fait moins chaud qu'ailleurs; ensuite, parce que, pour un Canadien comme moi, c'est un bon poste d'observation. Où mieux entrer en communication avec la France rurale, où mieux apprendre à connaître ce qu'on pourrait appeler sa physionomie matérielle et spirituelle, c'est-à-dire son aspect physique et moral.? Sans doute, dans l'Ile-de-France, dans la contrée qui avoisine Paris au nord, on est davantage au cœur même de ce qui fut d'abord la "Francie," la première France historique; en revanche, la France d'aujourd'hui a son centre géographique et, en un sens, son vrai milieu moral, son expression moyenne, dans la région même où demeurent mes aimables hôtes.



Ferme d'une petite propriété bourgeoise en Berry.
Sur le devant, la mare; au second plan, la ferme et le pigeonnier.
La maison d'habitation est derrière.- (Dessin de Melle Adrienne d'Huart.)

Ils n'y habitent à vrai dire que pendant les vacances, dans une maison un peu ancienne dont la grandeur et la fraîcheur constituent tout le confortable. Qu'il fait bon, par cette saison brûlante, se reposer ici! Et qu'on y dort bien la nuit, la fenêtre grande ouverte, (sans crainte des moustiques)!

La nature, dans ce **doux** pays (je ne vois pas d'épithète qui peigne mieux son caractère), la nature n'a rien de sublime. Elle n'offre aucune de ces magnificences dont est prodigue notre terre canadienne. Le "Cher" n'est qu'un gentil ruisseau au prix de nos fleuves majestueux. Les coteaux de ce pays-ci le cèdent de beaucoup à nos Laurentides, pour ne rien dire de nos puissantes montagnes de l'Ouest. Mais cette contrée, sans grandeur, sans splendeur, a pourtant sa beauté, laquelle est faite surtout de justesse dans les proportions, de mesure, d'harmonie, et d'un caractère qu'à défaut d'un mot plus précis j'appellerais volontiers la grâce dans la plénitude. Car il n'y a point ici de ces manques, de ces disparates qui ne sont que trop communs dans notre splendide Canada. Que de "chaos," que de régions incultes et désertes à côté de nos fleuves et de nos beaux lacs! Ici, rien de pareil, ni en beauté, ni en tristesse ou en désolation. Ici, la France présente, dans son aspect physique, à peu près les mêmes caractères qu'on lui connaît au **spirituel:** culture intense, modération, sagesse, enfin sourire et grâce: grâce des bois et des coteaux, grâce des rivières discrètes, grâce des maisonnettes fleuries; grâce mais, par surcroît, splendeur des châteaux, qui mettent, toutes les deux ou trois lieues, un sceau de majesté dans le décor rustique. La maison d'où je vous écris n'a, certes, rien d'un château. C'est une simple demeure bourgeoise, comme il y en a beaucoup, dans les campagnes de France, ni antique ni moderne, ni vaste ni petite, modérée en quelque sorte, comme la nature en cette région, et comme l'humeur des habitants. Je vous envoie un croquis de la ferme; rien que par elle vous pourrez imaginer l'ensemble du "logis."

Les proportions restreintes de la propriété bourgeoise où je réside actuellement, (la terre n'a pas en tout quatre hectares, (1) mais d'ailleurs d'un seul tenant et contigus à la maison), m'amènent à une observation relative, celle-ci, à la propriété non pas bourgeoise, mais paysanne, et qui est vraie non seulement de cette région, mais de toute l'étendue du territoire français. Partout, en France, la propriété, en tant que possédée par le paysan même, estext rêmement morcelée; l'on peut dire, sans exagé- ration, que tout paysan français est propriétaire. Mais ces paysans à la différence de ceux de chez nous, sont extrêmement nombreux, plus de dix millions, je crois, et pour un territoire dix fois moins étendu peut-être que celui du Canada, (je manque ici de livres où trouver les chiffres exacts). Il s'ensuit naturellement que chaque domaine est fort petit. Et comme il n'a été acquis que progressivement, qu'il s'est accru de bric et de broc au hasard des occasions, il est très morcelé: ici, une pièce de terre labourée, plus loin une vigne, là-bas une prairie ou un bois. Cela fait que la campagne présente aux yeux une image très variée en ses aspects, quelque chose comme un damier. Le pittoresque y perd ou y gagne selon les circonstances; en tout cas, l'image totale est plaisante à l'esprit, auquel elle suggère une idée d'abondance et d'opulence; on sent qu'on ne doit manquer de rien sur une terre si fertile en produits variés. Et voilà qui doit faire songer nos économistes, et en particulier l'aimable et docte Monsieur Montpetit. Quant aux sociologues et aux publicistes, ils ont là aussi une belle matière à réflexion. Quelle force pour un pays, et quelle garantie d'ordre, d'avoir, en ses assises les plus larges et les plus profondes, un nombre immense de citoyens-propriétaires, tous également intéressés au maintien de la paix sociale! Mais je ne veux pas m'étendre. Je dois conserver mon caractère de simple observateur **en visite.**



Un coin de village en Normandie.- (Croquis à la plume, par Melle A. d'Huart.)

***

Cette grâce, dont j'ai dit plus haut qu'elle est comme le cachet des choses et la caractéristique du pays, ne se découvre guère d'abord dans le paysan lui-même. A première vue, il paraît fruste, sinon un peu grossier. Sur les routes, à la rencontre, il ne salue guère. Lent, lourd, négligé de tenue, peu soigné dans ses vêtements et dans son corps, haut de ton, rude de langage quand il tance ses animaux, on le croirait primitif et brutal. Sous cette surface sans vernis et quelque peu rugueuse, se cache un caractère bien plus apprivoisé et un esprit bien plus affiné qu'on ne pense. On reconnaît vite, à l'usage, que cette grossièreté de surface est, au dedans, atténuée, limée, polie par un long frottement de civilisation. Il faut entendre ces apparents lourdauds, quand ils débattent un marché, quand ils discutent entre eux, ou, encore, quand ils plaisantent. Quelle sagesse inattendue, que de raison, et, parfois, quelle verve étincelante! On connaît, à les écouter, qu'ils ont bu de ce vin léger, sucré et pétillant, mûri sur leurs coteaux. Bon sens solide, raison assaisonnée de gaieté malicieuse, voilà, en résumé, leur esprit. Leur âme est faite de résignation, d'endurance, de sobriété, et, sur toutes choses, d'une incalculable puissance de labeur. On achève maintenant la moisson. C'est dès quatre heures du matin que nombre de paysans sont levés; il en est qui ne se couchent pas avant dix heures et demie du soir! Que de ressources, quelle **vertu** (au sens vrai du mot) dans un peuple qui, rien que dans ses campagnes, comprend plus de dix millions de ces laborieux! Et que l'on comprend bien qu'une armée composée en majeure partie de ces hommes-là ait si longtemps **tenu**!

J'aurais pu, ayant depuis deux ans pas mal parcouru la France, vous parler d'autres pays et d'autres paysans. La Normandie (dont je vous envoie seulement un croquis caratéristique), la Bretagne, l'Aunis, la Saintonge, ces provinces où tant des nôtres ont leurs plus lointaines origines, m'auraient donné beaucoup à dire. Peut-être leur tour à elles aussi viendra-t-il, plus tard, dans ces lettres. Encore une fois j'ai cru bon de commencer par un pays qui, par son heureuse situation, au cœur même de la France, et par tous ses caractères, a chance d'offrir une image moyenne et véridique de la campagne française et de ses habitants.

JEAN VAUDREUIL.

(1) Soit a peu près 10 acres, en mesure canadienne.

DANS LA TOURMENTE

Par M. G.

La tourmente économique ne perd rien de son intensité, et jamais la vie n'a été à la fois si chère et si précaire. Quand, pendant la guerre, on exhortait le peuple à se sacrifier, on lui faisait entrevoir, avec la venue de la paix victorieuse, une amélioration de son sort. Avec la cessation des hostilités, les profiteurs ne sont toutefois pas disparus, leur faim satisfaite. Ils sont encore au millieu de nous, plus nombreux que jamais et les dents plus longues. Aucune action des pouvoirs publics, aucune transformation des conditions économiques, aucune clameur de détresse de la masse populaires n'ont prevoqué de sensible réaction dans le coût de la subsistance. Les denrées les plus ordinaires sont toujours à des prix exhorbitants. Les fruits en saison se vendent plus cher que naguère les primeurs. Le commerce stagne plutôt que de mettre à la portée des acheteurs les articles d'habillement, l'industrie s'arrête plutôt que de chercher à produire à meilleur marché, et le peuple, qui peinait pour vivre, est, par la crise du chômage, dispensé de peiner et par suite confronté avec la famine.

On nous avait averti qu'il faudrait après la guerre procéder à un rajustement. Lord Saughnessy avait prédit que, dans ce rajustement, il faudrait faire au peuple une plus large part de la joie de vivre. Il est bien évident toutefois que la part de bonheur du peuple devient de jour en jour plus mesquine. On veut lui faire porter tout le fardeau accumulé par la guerre. De quelque angle qu'il contemple sa situation, le peuple se rend compte qu'il est exploité.

Pendant que nous nous débattons dans cette effroyable lutte pour la subsistance, le gouvernement de Québec annonce placidement qu'il a encaissé un million de dollars de trop, et il se glorifie de son surplus, comme si c'était une action méritoire de tondre de plus près que les nécessités de l'administration ne l'exigent, les contribuables sans défense. Dans la sphère fédérale, la Commissiondu Service Civil créée en 1908 par Wilfrid Laurier et qu'il désavouerait saus doute s'il voyait aujourd'hui ses oeuvres, aggrave la crise de désoeuvrement en mettant à pied, sur l'avis de soi-disants spécialistes importés à grands frais de la république voisine, des milliers de fonctionnaires. Les chemins de fer et les autres grandes compagnies pourvoyeuses d'emploi décrètent des relèvements de leurs tariffs en même temps que de générales réductions de salaires.

On veut que le fonctionnaire, l'artisan, l'employé de toute catégorie procure son labeur à meilleur marché, sous prétexte que cela est nécessaire pour rétablir un sain équilibre dans les activités du pays. On ne paraît pas concevoir que l'ouvrier ne peut accepter un salaire inférieur aux strictes nécessités de la subsistance, et qu'on accentuera plutôt le déséquilibre en cherchant à forcer l'ouvrier à travailler tout en refusant de le nourrir.

Et nous assistons sans casser les vitres à des décisions comme celle que vient de prendre la Compagnie des Tramways. Il y a quelques années, la Compagnie fut sommée par ses employés d'augmenter les salaires. Elle lutta contre le projet. Et pour rencontrer ces nouvelles dépenses, elle augmenta ses tarifs dans des proportions fantastiques. Il semblerait logique que, baissant aujourd'hui ses salaires, elle diminua également son prix de transport. Mais, ô suprême ironie, elle vient de nous laisser savoir par la voix des journaux qu'elle **n'augmentera pas le prix de ses passages**! Les pays où l'on affiche, en face de la misère du peuple, une pareille impudence doivent être rares. Ici les compagnies se sentent assez protégées pour narguer le public, et la Compagnie des Tramways ne s'en fait pas faute! Et nous assistons aussi aux efforts d'exploitation d'une autre Compagnie d'utilité publique: celle du Téléphone Bell. Dès l'an dernier, cette compagnie avait commencé, dans les journaux, une propagande par l'annonce, où elle s'efforçait d'instruire le public sur la nécessité d'augmenter ses prix dans des proportions telles que le bon sens se trouva, du coup ,réveillé. Devant cet échec, elle garda quelques mois le silence, et s'arma pour une nouvelle lutte. La campagne vient de recommencer, et nous voyons que de nouveau le sentiment public fortement s'émeut et se révolte. Les prétentions du **Bell** sont ridicules, de même que les prix du tramway et sa façon de traiter le public voyageur sont honteux, et c'est à nous de ne pas nous faire tondre comme des brebis.

Dans la tourmente que nous traversons, et elle est effroyable cette tourmente, le peuple est seul, bien seul, et s'il veut vaincre, qu'il organise lui-même sa lutte. Un ultimatum est à poser et nettement. Il faut que le coût de la vie baisse, c'est le désir unanime des grands comme des petits. Alors, que tout le monde y aide courageusement d'un bout à l'autre de l'échelle, et par une action simultanée. En même temps que les salaires diminuent, que les denrées de toutes sortes baissent également. Ainsi le fonctionnaire ou l'ouvrier pourront continuer de vivre sans subir l'horreur de voir leur famille manquer du nécessaire. Cette diminution s'accusera également dans les prochaines locations. Le coût de la vie sera baissé pour les propriétaires comme pour les autres, et la construction recommencera avec la diminution du coût du matériel et des gages. Pour peu que la nouvelle administration municipale ait la sagesse de réviser les taxes et de les rendre plus raisonnables, les loyers dégringoleront, et la vie normale reprendra son cours sans effort et sans choc.

Mais pour atteindre à ce résultat nécessaire et désiré, il faut l'entente entre le capital et le travail, et cette entente ne s'opérera que dans un esprit de parfaite et absolue justice. Les gouvernements ne peuvent pas rester inactifs. Ils ont le strict devoir d'établir le règne équitable, et de faire cesser les suprématies onéreuses et les spéculations exagérées, et de rendre ainsi au peuple le sentiment de sa responsabilité dans la tâche d'assurer la prospérité et la paix du pays.



—Vilaine bête, gourmand qui boit mon lait...est-ce que moi je mange les souris que tu attrapes ?

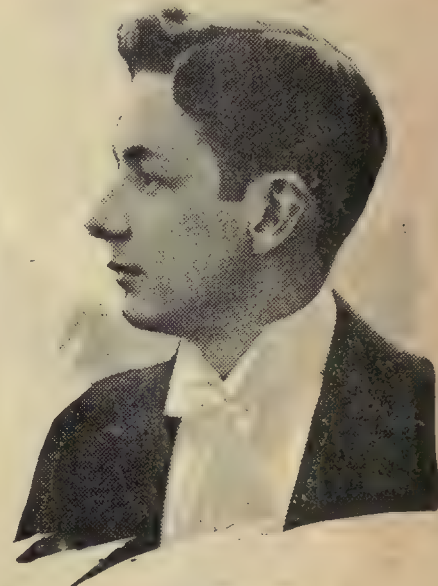
Dans le Monde Artiste



L. A. MORENCY



ODILON MORENCY



JOS. MORENCY,

La maison Morency célèbre, ce mois-ci son quinzième anniversaire de fondation, et il nous est agréable de souligner cet évènement par nos vives et sincères félicitations. Nous savons dans quel esprit cette maison a été dirigée,quelle orientation essentiellement artistique les frères Morency lui ont impliquée, quelle œuvre de véritable éducation ils ont accomplie, rien qu'en guidant le goût de leurs clients, et en les aidant à préférer la gravure d'art au vulgaire chromo, la peinture d'artistes aux infects barbouillages. Dans le choix des encadrements, ils ont créé la révolution, aboli les cadres robustes et vulgaires que nous avons tant vu encombrer les mûrs de leur tache immense, pour remplacer cette camelote allemande par le cadre français, discret, joli, élégant et aimable. Des meubles d'art, véritables bijoux de l'ébénisterie française, vieux bibelots, tapisseries artistiques sont venus se glisser dans cette boutique vouée au culte du Beau, et dont les gens de goût ont su vite trouver l'adresse.

En quinze ans, la maison Morency a beaucoup accompli pour l'art décoratif,et nous ne comptons plus les intérieurs où elle a fait prévaloir le charme délicat et prenant des décors bien assortis aux ornementations lourdes et vulgaires des intérieurs trop vite enrichis. Leur atelier est devenu une sorte de cénacle dont les artistes apprécient l'hospitalité sympathique. L'an dernier, les frères Morency ont inauguré une exposition de tableaux qui permit d'apprécier de plus près,le talent de nos peintres canadiens-français, exposition qui fut couronnée du plus complet succès, et qui se répètera sans doute, annuellement, pour le plus grand bénéfice de notre éducation en peinture et en sculpture.

EDMOND CLEMENT

La tournée artistique du fameux ténor français Edmond Clément, en octobre prochain, sera l'un des évènements artistiques de la saison.

Quoique ayant fait de sérieuses études pour entrer à l'École Polytechnique, Monsieur Clément, doué d'une jolie voix, débuta à l'Opéra Comique dans "Mireille" de Gounod, après avoir remporté, quelques mois avant, le premier prix de chant au Conservatoire de Paris. Une seule année d'études lui avait suffi pour obtenir la plus haute récompense, grâce à son habileté de chanteur et à ses merveilleuses qualités scéniques. Il tint à l'Opéra Comique, pendant vingt-cinq ans le plus haut rang, et y accomplit la plus glorieuse carrière en interprétant, en grand artiste, plus de cinquante créations, une centaine de reprises, et les œuvres de l'ancien et nouveau répertoire. Ce labeur considérable ne l'empêcha pas d'ailleurs d'accepter des engagements pour l'Angleterre, la Belgique, la Russie, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, le Danemark, où le Roi le décora de l'Ordre National du Danemark, après une magnifique représentation de Carmen; et en Suisse où il donna de merveilleux récitals, avec son ami Edouard Risler. Puis il vint, en 1910, aux Etats-Unis et au Canada où il remporta de véritables triomphes.

Monsieur Clément est un chanteur exceptionnel; il est arrivé à l'apogée de l'art; il possède une science vocale incomparable, et il accomplit des prodiges avec un organe au timbre rare et prenant. C'est le plus beau représentant de l'Art vocal et lyrique français. Aussi son Gouvernement n'a-t-il pas hésité à lui accorder le patronage des Beaux-Arts pour ses prochains récitals en Amérique. Après la grande guerre, il a été fait Chevalier de la Légion d'Honneur en récompense des services rendus à la Patrie.

Il revient au Canada heureux de se retrouver au milieu d'un excellent public.

Monsieur Clément chantera dans les plus importantes villes du Canada et des Etats-Unis, sous la direction de M. Louis-H. Bourdon.

POUR L'ART...

Mademoiselle Victoria Cartier, notre grande pianiste canadienne-française, actuellement à Paris, nous annonce son retour pour octobre, où elle retrouvera avec plaisir les élèves qu'elle forme si admirablement, selon les préceptes de la meilleure école française.

Pendant son séjour là-bas, Mademoiselle Cartier qui a toujours chaleureusement favorisé le progrès de la musique française parmi nous, comme la seule pouvant repondre à notre besoin d'idéal et de poésie, s'est activement préoccupée d'ouvrir aux élèves canadiens la porte des écoles françaises, et de leur en faciliter l'accès, grâce à des conditions simplifiées. Cette initiative de notre artiste, initiative qu'appuya de toute son autorité, l'honorable M. Athanase David, pendant son récent voyage à Paris, remporte le meilleur succès. Ainsi, nous apprenons que des bourses ont été créeos, des réductions accordées, et nous attendons le retour de Mademoiselle Cartier pour mettre à point tous ces détails qui combleront tant de vœux, et orienteront tant de talents.

MADELEINE.



LIVRES ET REVUES



Par LOUIS CLAUDE

M. Henry Gaillard de Champris, professeur de littérature française à l'Université Laval (Québec), nous adresse très aimablement une petite brochure qu'il a publiée en 1913, intitulée **Une élève de Corneille.** M. Gaillard, ancien élève de M. Georges Le Bidois est un critique et un écrivain très distingué, qui s'est fait connaître par une remarquable thèse sur Emile Augier. Tout récemment, il a mis à la scène la "Monique" de Paul Bourget.

La pièce qu'il vient de nous envoyer, — un acte en pose, — est aussi morale et fine qu'elle est courte. L'histoire, ou plutôt non, il n'y a aucune aventure. Vers 1680, une jeune fille veut entrer au couvent malgré la résistance de son père, dont elle est la fille unique. Elle persuade, avec beaucoup d'habileté, le grand Corneille ami de la famille, en lui rappelant simplement l'exemple de Polyceute et de Pauline, ces martyrs de la religion, et celui de Chimène, cetterhéroïne du devoir. Si bien que, battu sur s n propre terrain et par ses propres armes, leopauvre grand poète, d'abord agacé de cette d éfaite, tourne l'échec en apothéose et rend grâce à celle qui lui a montré la bonté de ses créations littéraires,

"Et qu'en cherchant le Beau, il fit un peu de Bien."

Passant alors au parti de la jeune fille contre son père, il leur dit la grandeur du sacrifice. Comme il est juste et salutaire, le père finit par se sacrifier lui-même, en consentant à ce que sa fille se sacrifie.

Bien qu'écrite en prose, la pièce contient outre les citations, de nombreux vers qu'il est possible de rétablir en leur vraie forme typographique. Citons ceux-ci qui ne sont pas de Corneille, mais d'un ou d'une "élève de Corneille:"

"Rien ne nous rend si grand qu'un
douloureux effort,
Et l'accomplir pour Dieu, fût-ce au prix
de la mort,
C'est nous associer à son œuvre divine."

* * *

M. Gustave Francq vient d'éditer un fort ntéressant volume du livre des lois se rapportant à l'inspection des fabriques, avec tout les amendements à date. Ce livre contient également la nouvelle loi des licenses.

Les renseignement que ce livre renferme ont été compilés avec grande attention, ils sont disposés de facon à être de la plus grande utilité pour les homme d'affaire auxquels ils sont présentés sous une forme concise et précise. Nous félicitons M. Francq pour son intelligent travail, édité avec un soin tout particulier qui ajoute encore à la valeur du volume.

* * *

La livraison de juillet de "La Bonne Fermière" est maintenant en circulation. C'est une revue qui traite des questions d'économie domestique et d'agriculture féminine et qui apporte à toutes les maitresses de maison des conseils et des recettes précieuses pour rendre leur foyer plus attrayant et leur vie utile.

Agrémentée de jolies gravures de poésies, et tirée sur beau papier, cette revue contient aussi des nouvelles de l'activité des Cercles de Fermières et des avis officiels concernant cette œuvre sociale féminine, dont "La Bonne Fermière" est l'organe.

On s'y abonne au prix modique de 50 sous par année, en s'adressant à M. J. Morin, 4½ rue Racine, à Québec.

"Fantoches," tel est le titre du volume que publiera M. Henri Letondal. C'est un recueil de scènes humoristiques sur la vie montréalaise. **"Fantoches"** paraîtra vers la fin de septembre.

* * *

Nous remettons à un prochain numéro: "La Marne," par Ch. Le Goffic.

M. Gabriel-Louis Jaray, maître des requêtes au Conseil d'Etat (Paris), vient de publier à la librairie Félix Alcan, une intéressante brochure sur **"Les Albanais."** L'éminent sociologue a écrit de nombreux ouvrages sur l'Italie et l'Autriche-Hongrie. Il a également visité l'Albanie, et ses observations de voyageur ont paru avant la guerre en deux volumes et en divers articles de Revues, dont la brochure actuelle est un extrait et un résumé.

L'auteur nous montre que la nationalité albanaise, seule en Turquie d'Europe, ne s'est point fondue au creuset de l'Islam. Quoique musulmane dans sa majorité, elle est restée avant tout essentiellement albanaise. L'Albanais s'est si peu assimilé au Turc que les Sultans se sont servis de lui pour dominer leurs autres sujets. Tout récemment, Abdul-Hamid utilisa très habilement l'Albanie musulmane pour établir son hégémonie sur la Macédoine. Il enferma le pays dans l'ignorance et l'isolement, mais en même temps favorisa l'expansion de ses habitants au Nord et à l'Est, au-delà des montagnes qui étaient leur demeure traditionnelle. En un vaste éventail, les Albanais poussèrent leurs villages et leurs domaines vers la frontière Serbe, Uskub, la Macédoine, Monastir, Janina.

Au point de vue de l'organisation économique, on peut dire que tout est à créer dans ce pays qui ne vit que des produits agricoles et forestiers. M. Gabriel-Louis Jaray conclut ainsi son étude: "Quel que soit le sort de l'Albanie, la race et le sentiment national survivent. On ne peut rayer du nombre des nations celle qui, plus de 5 siècles durant, a résisté avec une si merveilleuse vigueur à la conquête turque et à la conversion musulmane."

M. L.-Gabriel Jaray vient d'écrire dans le "Journal des Débats," des articles sur le Canada, qui sont, à tous les points de vue remarquables, et placent leur auteur parmi les écrivains de marque.

* * *

Nous venons de recevoir une petite brochure consacrée aux **"Marins de France,"** et illustrée de belles photographies. L'auteur, — un marin, évidemment, et un officiel, — passe en revue les différentes opérations de la marine française pendant la guerre: aux Dardanelles (novembre 1914-janvier 1916), dans le Levant, à Salonique. Il étudie successivement le rôle des bâtiments d'escadre, la guerre sous-marine (dont le plus merveilleux épisode est celui du "Curie" en rade de Pola), puis les différents services qui se rattachent à la marine, (aèrostation, constructions maritimes...), et enfin l'héroïque conduite des fusiliers marins sur terre, dont Charles Le Goffic a écrit la magnifique histoire.

La marine française, en collaboration avec celles des alliés, a réduit les escadres ennemies à une impuissance totale. Elle a organisée et tenu le blocus de l'Allemagne et de l'Autriche. Elle a ravitaillé le pays en vivres, en matériel de guerre et en matières premières. Elle a assuré le transport des troupes coloniales en France, et celui des corps expéditionnaires en Orient. Elle a sauvé les 143.000 hommes de l'armée serbe en la transportant d'Albanie à Corfou, puis à Salonique. Enfin elle a aidé à amener l'armée américaine en France.

Louis Claude.

La Revue Moderne de septembre est publiée en pleine grève, pour la seconde fois. Nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier le dévouement des éditeurs, et le mérite des ouvriers qui leur sont restés fidèles.

MARCELLE

Par DEMIANS D'ARCHIMBAUD

CHAPITRE PREMIER

—Voulez-vous prévenir sœur Marie de la Croix que Mme Salter la demande?

—J'y vais tout de suite, madame.

La tourière des Auxiliatrices désigna à la visiteuse une porte entr'ouverte et s'en fut le long d'un large corridor.

Mme Salter descendit les marches qui donnaient accès dans un parloir situé en contre-bas. En face de la porte, un grand Christ d'ivoire tendait les bras à ceux qui entraient. Des chaises, quelques fauteuils de paille s'alignaient aux murs. Rien n'avait changé depuis vingt et un ans, alors que la femme en deuil d'aujourd'hui y pénétrait au retour de son voyage de noces, rieuse, élégante, faisant rayonner entre les murs austères l'éclat de sa jeunesse. Les effluves du passé l'assaillirent en franchissant ce seuil, et l'étendue de son malheur que chaque objet lui rappelait ramena dans son cœur une souffrance plus intense. Un sanglot étreignit sa gorge, et, prête à défaillir, sa main trouva pour s'appuyer ce même petit meuble, où, jadis, accoudée près de l'amie d'enfance, Marie Valmoret, aujourd'hui sœur Marie de la Croix, elle avait tenté de dire sa félicité radieuse et sa foi dans la vie.

La porte s'ouvrit encadrant le visage de la religieuse. Elle marcha vers Mme Salter et sa longue étreinte apporta à la femme meurtrie des réserves d'intime tendresse, et le rappel à de surnaturelles espérances.

—Ma pauvre Marcelle!

Mme Salter avait levé son voile, découvrant un visage encore jeune et harmonieux, des yeux noirs et des cheveux bruns.

Elle murmura faiblement:

—Je n'ai point de courage. Je n'aurais pas dû venir.

—Avec moi qu'importe! répondit sœur Marie de la Croix. Je comprends si bien tout ce que vous souffrez.

Elles cessèrent de parler, et l'on n'entendit plus que le bruit des sanglots.

—Pardon, dit enfin la pauvre femme, en essayant de se dominer, cette maison m'a rappelé trop vivement ma première visite après mon mariage.

—Hélas! je redoutais pour vous une pareille épreuve.

—Georges était là dans ce coin, assis dans ce fauteuil, si gai, si vivant... vêtu de cette tenue militaire que j'avais la folie d'aimer!

—Vous aimiez ce qu'elle évoquait de noblesse, de bravoure; vous l'aimez encore, mais, hélas! d'un cœur brisé.

—D'un cœur brisé, oui, dit Mme Salter la voix âpre. Georges était à la fois un héros et un être si tendre, m'appartenant par chacune de ses pensées... Vous ne connaissez pas les bonheurs de ce monde, Marie, mais... vous pouvez les supposer par ce que je vous dis là. J'ai perdu tout... et plus encore! Comment pourrais-je me résigner?

—En abandonnant votre douleur à Dieu, dit la religieuse avec gravité. C'est un premier chemin qui mène à d'autres.

—Tant souffrir n'élève pas l'âme aussi haut...

—Vous avez aussi vos enfants, reprit sœur Marie de la Croix.

—Mes enfants! oui, j'ai des devoirs à remplir, je le sais. Je ne faillirai pas à ma tâche, à notre tâche. Le dernier héritage de Georges! sa suprême recommandation.

Elle vint se rasseoir et tira de son manchon un portefeuille de cuir. Un papier était là, usé, qu'elle déplia pieusement. C'était une de ces pauvres feuilles tachées, froissées, fébrilement écrites, comme il y en a eu tant hélas! arrosées des larmes de France.

Marcelle parcourut la première page et tendant la lettre à la religieuse:

—Lisez ceci, dit-elle.

"J'ai fait le sacrifice de ma vie, écrivait le commandant Salter. Si je ne reviens pas, Dieu vous inspirera pour guider nos enfants. Cette guerre n'est que le prologue tragique d'un bouleversement du monde, de la vie nationale et des existences privées. Dans la tempête, comme aux beaux jours, la seule route est celle de l'honneur, du dévouement, du sacrifice. Il ne m'est pas permis de vous donner de conseils, ne pouvant prévoir les circonstances, toujours inattendues, dans lesquelles vous vous trouverez, mais Dieu vous aidera et je me fie à vous, j'aime à le répéter, avec une profonde douceur. Marcelle, ma femme bien-aimée, laissez-moi vous redire...

... Ses derniers mots de tendresse, murmura la veuve, les derniers que je devais entendre ici-bas...

Sœur Marie replia la lettre.

—Il était déjà bien près de Dieu, dit-elle en la rendant à son amie.

—Dans quelle paix étrange il semblait se trouver, murmura Mme Salter. Cette lettre, cependant, a été écrite quelques instants avant de monter à l'assaut, de marcher à la mort... Et pas un mot de regret pour notre bonheur! Je retrouve bien sa tendresse, mais je ne vois pas de regrets pour notre amour brisé, pour celui que je lui rendais.

—Il était déjà près de Dieu, affirma de nouveau la religieuse. Il renonçait aux joies passées qui l'auraient détourné du but. Il voyait au delà...

Mme Salter eut un sanglot; puis, reprenant de nouveau la lettre:

—Lisez le post-scriptum.

La religieuse lut:

"Veillez sur Geneviève et surtout qu'elle soit heureuse!"

—Votre fille! Son père avait, je crois, une prédilection envers elle?

—Oui, Geneviève était notre premier enfant, et il se retrouvait en elle. Elle a son caractère, ses traits, sa tournure, sa voix. Grâce à cette ressemblance émouvante, j'éprouve parfois d'étranges moments d'illusion. Il me semble entendre mon mari, ne l'avoir pas complètement perdu. Je le vois vivre dans sa fille, je l'écoute parler. Ma solitude s'en éclaire.

—Il sera dur, alors, pour vous, ma pauvre amie, de vous séparer un jour de cette enfant.

—Il est peu probable que Geneviève me quitte, dit Mme Salter lentement. Un jeune officier, Paul Rohier, nous avait avoué sa vive inclination pour elle, et il nous suppliait de l'agréer. Mon mari était heureux de ce projet. Mais le pauvre garçon a été tué quelques semaines après Georges.

—Quel malheur! Geneviève ignorait tout?

—Sans doute, mais où trouver l'être d'élite que son père aurait, seul, accepté? D'ailleurs la vie est si décevante! Elle souffrira moins ainsi, ...je l'espère.

Une impatience vibrait dans la voix de Mme Salter. Peut-être un tel sujet froissait-il, en elle, les douloureuses fibres d'une faiblesse inavouée. Sœur Marie le sentit et parla d'autre chose.

—Je vous verrai donc quelquefois. Etes-vous définitivement revenue à Paris?

—Oui. Il le fallait pour permetttre l'éducation de Marc.

—Quel âge a-t-il maintenant?

—Quatorze ans.

—Déjà! Et il travaille bien?

—De tout son cœur. Mon oncle de Chablay s'en occupe. Cela le distrait de sa douleur.

—M. de Chablay est toujours sans nouvelles de son fils? J'espérais que la guerre le lui ramènerait?

—Nous l'espérions tous! Ou François est mort, ou que faut-il penser de lui, hélas!

—Votre oncle doit être bien accablé?

—Il souffre avec vaillance, mais sa santé s'use. Faudra-t-il que je voie disparaître, encore, mon dernier appui?...

Sœur Marie enveloppa la veuve d'un long regard de compassion, et pour changer le cours de ses pensées:

—A quelle carrière Marc se destine-t-il?

—Marc devra remettre en valeur nos propriétés de la Somme, et cela suffira largement à l'occuper.

Elles causèrent encore quelques instants avec des paroles de surface qui ne touchaient plus à la vie profonde.

—Nous n'avons parlé que de moi, dit Mme Salter en se levant, et vous, Marie, que devenez-vous?

—Vous avez étudié avec moi les règles de mon ordre, quand je vous ai confié ma vocation, il y a déjà plus de vingt ans. Vous connaissez donc ma vie; elle n'a pas varié.

—Vous êtes toujours heureuse ?

—Toujours. Je suis dans l'Immuable.

—Ah! l'Immuable! Je vous envie, soupira Mme Salter

La religieuse enveloppa son amie d'un regard spiritualisé par vingt années de prières, de méditations, de renoncements.

—Ecoutez-moi, dit-elle, quand vous serez trop accablée, venez passer quelque temps avec nous Nos maisons s'ouvrent largement aux deuils comme le vôtre. J'ai vu ici des choses admirables: des âmes abattues, désespérées, qui se relevaient, se résignaient, consentaient, découvraient le chemin d'une vie nouvelle et féconde. Le monde ne connaît que l'horreur des deuils sanglants, mais Dieu revêt de paix et de beauté ces affreux sacrifices. Vous sentiriez ici la réalité de son secours... parfois miraculeux!

—Merci, dit Marcelle. Je ne suis pas prête, je l'avoue, mais je n'oublierai pas ce que vous venez de me dire.

CHAPITRE II

Dans le salon d'un appartement de la rue Martignac, Mme Salter était assise devant son bureau.

La porte s'ouvrit; le colonel de Chablay, l'oncle maternel de la jeune femme, entra. C'était un vieillard de soixante-dix ans. Une rosette rouge, des gestes décidés et précis révélaient en lui l'ancien officier.

—Eh bien, ma pauvre enfant?

Par l'accent avec lequel ils étaient prononcés, ces simples mots évoquaient tant de choses navrantes qu'ils amenèrent des larmes dans les yeux de la veuve. Mais, elle se domina, et tous deux reprirent le ton de causerie un peu forcé vers lequel ils se réfugiaient, quand l'échange de leurs pensées risquait de faire sombrer leur courage.

—Comment vous traite Paris? demanda-t-elle. Redevenez-vous parisien?

—Le Paris actuel me convient mieux que le Paris d'avant la guerre. Te rappelles-tu mes fureurs quand je revenais de quelque réunion mondaine?

—En effet!

—Il n'y a pas à le nier, affirma le colonel, cette terrible époque convient au genre de beauté de Paris. Elle le met dans sa pleine valeur, le dégage de mille travers ridicules. Nous sommes loin du temps où j'entendais déclamer par un bellâtre aux yeux mourants des phrases absurdes dont je me suis toujours souvenu, tant elles m'ont irrité: "Paris, gémissait-il, est un philosophe, n'en faites pas un soldat. Ne lui mettez pas une armure. Sa lourde cuirasse le gênerait pour se promener en rêvant sur les destinées du monde. Ne lui mettez pas un casque, ce casque l'empêcherait de passer la main dans ses cheveux en cherchant une idée nouvelle..." A-t-on servi assez d'insanités à ces pauvres enfants qui, heureusement, ont secoué tout cela au premier son du clairon. L'armure et le casque! mais c'est la tenue même de Paris. Elle le rajeunit de plusieurs siècles, et il la porte fièrement, comme toute la race. Quant à rêver aux destinées du monde, et surtout à la sienne, il ne pouvait le faire que sabre en main.

Il s'interrompit brusquement, une ombre de tristesse envahit ses traits, et se rapprochant de Marcelle:

—Pas de lettre, encore aujourd'hui ? demanda-t-il.

—Non, le facteur n'a rien laissé.

Il y eut un silence que Mme Salter rompit

—Vous avez tort de prendre cette absence de nouvelles tellement au tragique. Elle ne fait que prolonger une situation qui dure depuis quatre ans. Pouvons-nous deviner ce qui est arrivé à François? Peut-être est-il malade...

—J'espère qu'il est mort, prononça froidement le père. C'est le seul repos de ma pensée. Rien autre que la mort ne peut l'excuser de ne pas m'avoir demandé son pardon, s'il lui est impossible de venir laver sa faute dans le sang.

Elle voulut parler encore. Il l'arrêta.

—Je causerai avec toi de cela, mais plus tard. Voici les enfants.

Un adolescent d'environ quatorze ans pénétrait dans la pièce, suivi d'une jeune fille dont la silhouette retenait le regard par son exquise distinction. Geneviève Salter avait dix-huit ans. Elle était plus que jolie: la séduction rare d'une vraie personnalité se dégageait de sa jeunesse.

—Avance à l'ordre, collégien, ordonna M. de Chablay en s'adressant à Marc, et viens m'apprendre le résultat de tes examens.

Ce fut Geneviève qui répondit.

—Marc entrera décidément en seconde. Il a été très brillant!

Elle jouissait du joli titre de sœur aînée. C'est qu'elle avait compris, devant la douleur par instant égarée de sa mère, ses devoirs d'affection pour ce frère plus jeune, chez lequel il fallait bien adoucir la peine

Ainsi que l'avait dit Mme Salter, Geneviève ressemblait à son père de caractère et de visage. Des affinités profondes avaient créé entre eux une très douce intimité. La jeune fille s'était peu à peu appliquée à adapter ses occupations journalières aux loisirs de l'officier, et ce soldat d'humeur jeune et charmante intéressait un cœur et des pensées que l'amour filial avait seul visités.

Perdre un tel soutien dans les débuts de la vie, très entourés en apparence, en réalité toujours solitaires! Suivre sans lui des chemins inconnus!... Dans l'isolement créé par le départ de son père, Geneviève cherchait autour d'elle de quoi alimenter sa tendresse, et parfois, aux heures vides, son chagrin revêtait très sincèrement la forme d'une douleur aussi inexorable que celle de sa mère. Or, la souffrance cachant à celle-ci le paradoxe d'une jeunesse inconsolable, Mme Salter associait définitivement à son deuil—pour en masquer l'isolement—ces crises passagères.

Marc avait disparu et Geneviève s'était assise, devant le feu, sur une chaise basse, entre sa mère et son oncle.

—Tu faisais tes comptes, tout à l'heure, Marcelle? demanda M. de Chablay, en voyant sa nièce remettre en ordre les papiers demeurés sur le bureau.

—Oui, et ils ne sont pas satisfaisants. Pour terminer notre discussion d'hier au soir, il est plus raisonnable de ne pas songer à reprendre un valet de chambre.

—Je n'accepte pas cela pour toi, dit vivement le colonel. C'est moi qui aurai cette charge. Tu en reprendras un, il le faut.

—Comme vous êtes bon! Mais je n'accepte pas; non pour vous refuser, certes, simplement parce qu'il n'y a là pour moi aucun sacrifice.

Vous comprenez bien qu'il est de notre devoir de former les enfants à une plus grande simplicité d'existence. L'avenir a déjà changé pour eux. Que deviendront nos propriétés de la Somme? Quand seront-elles remises en valeur? Il faut se tenir prêts à tout. Jamais on n'a pu dire avec autant de vérité: on ne sait pas ce que réserve l'avenir!

M. de Chablay soupira, et se tourna vers Geneviève. La jeune fille donnait une si évidente impression de femme de luxe, avec son corps fragile qu'elle tendait ardemment vers sa mère, tandis que ses mains jointes semblaient une double fleur pâle, reposant sur les plis de sa jupe sombre.

Elle devina le sentiment dû vieillard et répondit à son regard par un sourire.

—Je vous en prie, mon oncle, ne prenez pas cet air désolé. Je suis tout à fait de l'avis de maman; je ne regrette en rien, je vous assure, ces changements d'existence. Est-ce que nous pouvons avoir du chagrin, maintenant, d'autre chose que de... Elle jeta un éloquent regard vers le portrait de son père.

Il est si vrai que les épreuves actuelles ont donné leur vraie valeur à toute chose, repoussant en marge de nos préoccupations profondes les soucis d'ordre secondaire qui tendaient à les absorber.

—D'ailleurs, reprit Geneviève, en relevant résolument la tête, je trouve que l'idée d'avoir à lutter est plutôt un secours.

—Peut-être, murmura Mme Salter, pour vous qui êtes jeunes...

—Ah! l'effort! Voilà le grand éducateur proclama M. de Chablay, songeant au temps où il formait de jeunes officiers. L'effort doit dépasser toujours un peu nos forces, pour nous hausser vraiment, nous faire croître. Je te disais déjà ces choses à propos de l'éducation de tes enfants et tu riais.

—J'avais tort de rire, répondit Marcelle tristement, et vos théories étaient justes.

—Allons, les temps nouveaux apprendront à cet enfant la beauté de la lutte, conclut M. de Chablay en frappant doucement sur l'épaule de son petit-neveu qui rentrait au salon.

CHAPITRE III

Une cérémonie militaire venait d'avoir lieu aux Invalides. La foule se dispersait, heureuse d'avoir vu se dresser devant elle, dans la personne de quelques blessés marqués du signe de l'honneur, l'armée douloureuse et fière.

Cet après-midi de mars était d'une douceur inattendue après les orages des jours précédents.

Sur la demande de l'un des héros de la fête, fils d'un ancien camarade, le colonel de Chablay s'était trouvé parmi les assistants. Tout ce qui touchait aux souvenirs de sa vie militaire lui demeurait sacré; mais, en cette circonstance, il avait dû accomplir un véritable effort.

Mme Salter marchait auprès de lui silencieuse. Au-dessous d'eux, au bord de l'eau, les grands peupliers frémissaient dans le souffle du soir, entre-choquaient doucement leurs branches déjà chargées de sève et de bourgeons, et ce bruit léger de ramures montait en se mêlant au grondement de l'immense cité.

—Comme je te l'ai fait prévoir l'autre jour, dit tout à coup le colonel, j'ai à te parler, Marcelle.

—Pas ce soir, mon oncle, implora-t-elle d'une voix pleine de compassion.

—Si, ce soir. C'est le moment, c'est bien le moment!

Elle comprit qu'il puisait des forces dans l'émotion causée par la cérémonie, pour énoncer quelque chose de définitif et de grave. Sortant un instant d'elle-même, de son chagrin, elle revécut par la pensée la brève et mystérieuse tragédie qui avait fait du colonel, si tendrement occupé de son unique fils François, un père sans enfant, dévoré de peine, poursuivi par l'idée de honte.

Quatre ans auparavant, dans la petite ville natale des Chablay, François, qui venait de subir un échec à Saint-Cyr, faisait son service

militaire, tout en préparant Saint-Maixent. Mme Salter revoyait le jeune homme, au profil un peu fier, modelé sur celui du colonel, avec ce je ne sais quoi d'attendri flottant dans son regard, charme qu'il tenait de sa mère.

Le colonel avait jadis épousé une créole délicieusement jolie, dont la mort prématurée avait brisé sa vie de cœur. Il s'était alors voué à l'éducation de son fils. La vocation militaire de ce dernier avait été pour lui une de ces joies profondes qui renouvellent l'existence. Aussi, quel désespoir tragique, le jour où sur le bureau de François, dans sa chambre vide, il avait trouvé ce billet:

"Je pars pour ne plus revenir, à moins qu'un jour, par miracle, je me retrouve digne de vous, de notre nom. Ayez pitié de moi. Ne me maudissez pas. C'est tout ce que j'implore..."

Les recherches ardemment poursuivies afin de retrouver le jeune homme et de le ramener à son poste dans les délais prévus demeurèrent toutes vaines. La justice militaire fit donc son œuvre, et le conseil de guerre condamna, par contumace, François de Chablay à vingt ans de travaux forcés.

Le colonel avait pour fils un déserteur.

Il faillit succomber sous le coup. Il eut ensuite des idées de suicide que Marcelle, accourue près de lui, devina dans ses gestes, dans ses prostrations, dans son regard désespéré. Elle appela son mari, et tous deux nsistèrent si affectueusement qu'ils décidèrent leur oncle à venir les rejoindre. Dès lors, il mena auprès d'eux une vie de reclus, accablé sous le déshonneur qui n'avait jusqu'ici jamais pris place dans ses peines. Toutes les chères occupations de jadis furent abandonnées. Le colonel ne se reconnaissait le droit de travailler pour l'armée, pour la race, qu'à la condition de leur offrir son fils. Or, il n'avait plus rien à leur donner, depuis cette incompréhensible disparition. Incompréhensible?... Marcelle se rappelait certaines réflexions de son mari, au sujet d'une jeune parente, mariée dans les colonies, qui avait justement passé l'hiver en France cette année-là. C'était une de ces femmes "dont on parle". Qu'y avait-il de vrai dans les racontars mondains qu'elle avait inspirés? Sa coquetterie savante, à l'égard de François, aurait pu, certes, éveiller les doutes d'un observateur attentif. Mais M. de Chablay était l'homme le moins fait pour se prêter à de semblables études. Il accomplit de patientes et minutieuses recherches afin de s'assurer que le coup de folie de François n'était pas dû à une dette de jeu dont l'aveu aurait pu faire reculer le jeune homme. Il n'en était rien. Personne, à dater de ce jour, ne pénétra l'âme du colonel. Il vécut enfermé dans le secret de ses douloureuses pensées. Les mois s'écoulèrent, puis les années.

Le choc des armes tira l'ancien officier de son accablement. La guerre!. Elle allait lui rendre François. "... si jamais par miracle je redeviens digne de vous, de notre nom," avait-il écrit. La grande occasion était là, merveilleuse, inattendue, la seule qui pût le réhabiliter tout entier. Pour se battre, son fils saurait se détacher de tous les liens, briser tous les obstacles, revenir du bout du monde le plus lointain. ...Mais le temps passait, et il ne revenait pas. Cependant, la mort ne s'arrêtait plus dans son œuvre glorieuse et terrible. Les fils les plus aimés, les époux les meilleurs tombaient, chaque jour. Et lui, le déserteur, qui, le premier, aurait dû s'offrir au sacrifice, où était-il? On a vu de grands coupables être braves. François serait-il lâche? La pensée du père frémissait à cette hypothèse, acceptait parfois, comme un dernier refuge, la mort de son enfant.

Le colonel avait voulu reprendre du service, incapable de supporter que la tradition voulant toujours un Chablay aux armées fût rompue à une époque si terrible. On avait refusé d'admettre ce vieillard aux fatigues du front. Un emploi lui avait été octroyé dans l'un des bureaux du ministère de la Guerre. Mais, en face de l'effroyable lutte, l'ancien combattant de 70 avait rêvé d'autres actions; et ceci lui causait encore une funeste irritation envenimant la blessure du cœur.

Mme Salter sentit vibrer toutes ces amertumes dans la voix qui lui dit brusquement:

—J'ai à te parler. Ce sera court. Tu sais que l'an passé, lors de ma grande maladie, j'avais écrit pour François une lettre qui renfermait, malgré tout, mon pardon? Je pensais que ce pardon pourrait l'aider quelque jour à reprendre une vie d'honnête homme. Et puis... même dans la folie de sa fuite il avait songé à me demander de ne pas le maudire. J'avais voulu exaucer sa prière.

—Vous avez bien fait, très bien fait, se hâta de dire Marcelle. Soyez tranquille, je me souviendrai; la lettre sera remise un jour..

Mais arrêtant sa marche, il eut un geste bref.

—Non, la lettre est brûlée, il n'y a plus de pardon. Je voulais que tu le saches.

—Oh! mon oncle!

—Et si jamais il revient, tu ne lui diras pas: "Ton père t'a pardonné avant de mourir." Je ne t'en donne pas le droit. Tu devras lui dire, au contraire: "Il t'a maudit."

—Non, non, ne prononcez pas de semblables paroles. Mon Dieu! Et s'il se repentait alors?

—Se repentir...alors! s'écria le colonel avec une explosion de violence. Une fois la paix signée, n'est-ce pas? Quand il n'y aura plus de risques à courir? pas même celui de mon châtiment, puisque je serai mort. Ah! il aurait beau jeu de venir à ce moment-là verser des larmes hypocrites en essayant de retrouver mon héritage...

—Je vous en prie!...pourquoi lui prêter de pareils sentiments?

—Parce qu'il les aurait. Tais-toi, Marcelle, ne me le rends pas plus méprisable. Je souffre assez.

Le vieillard marcha quelques minutes en silence. Puis, voulant éclairer tous les motifs de sa rigueur, il reprit avec calme:

—Ne crois pas que je te parle sous l'empire d'une impulsion irraisonnée. Cette pénible explication était nécessaire entre nous. Peut-être ne me reste-t-il pas longtemps à vivre...

—Oh! implora-t-elle, ne me quittez pas. Je n'ai plus que vous.

—Tu es une vaillante, toi, bien de chez nous; tu mèneras sans faiblesse le bon combat. J'ai fait ce que j'ai pu pour le mener, en ce qui me concerne, avec les malheureux restes de ma vie, et je crois de mon devoir...

Elle l'interrompit encore:

—Mon oncle, ne pensez-vous pas qu'il faut être très indulgent quand on veut parler de l'autre côté de la tombe, sans plus pouvoir se rétracter jamais? Songez-vous à tout le mal que les morts peuvent faire aux vivants?

—Que veux-tu dire?

—Si vous saviez combien mon mari, oui, Georges! peut me faire souffrir, lui qui ne m'a légué pourtant que des souvenirs de tendresse. Je revis constamment, et d'une manière si cruelle, les rares moments où nous avons été en désaccord. Je me souviens des paroles de froideur ou d'impatience qu'il m'est arrivé de lui dire. Je revois, ah! je revois! les expressions attristées de son visage, et... c'est fini, comprenez-vous, fini! On ne peut pas réparer, on ne peut plus rien... Songez à ce qu'éprouvera François repentant, quand il verra lui aussi que...c'est fini!

—Ta grande peine égare ton jugement, répondit le colonel avec fermeté. Crois-moi, tu as donné à Georges une vie d'exceptionnel bonheur. Tu reprendras possession de cette certitude plus tard, lorsque le temps t'aura rendu un peu de calme. Les impressions que tu éprouves n'ont aucun rapport avec le châtiment que mérite mons fils, s'il vit encore, et que j'ai le devoir de lui imposer Il le faut.

—Pourquoi le faut-il? Ah! ne dites plus rien, et permettez-moi d'oublier les paroles que vous avez prononcées tout à l'heure.

Mais il eut un nouveau mouvement d'impatience:

—Non. Comprends-moi donc enfin. Je pouvais, avant la guerre, faire crédit à François de je ne sais quel entraînement qui l'a rendu aveugle et fou, puis de la honte du retour et de l'impuissance de réparer. Aujourd'hui, ce n'est plus possible.

Et s'abandonnant à l'amère douceur de se livrer tout entier, après avoir gardé si longtemps le silence:

—Oui, en temps normal, il pouvait ne pas revenir et je pouvais tout de même lui pardonner, me montrer miséricordieux à l'inconnu que renferme la faute, si grave soit-elle, aux excuses qu'elle puise toujours dans la nature humaine, dans les circonstances qu'elle cache, même à nous les pères qui croyons si bien connaître la vie de nos enfants.

Emue par l'involontaire chaleur qui se dégageait de la voix de son oncle, en cette heure de justice, Marcelle osa demander:

—N'avez-vous jamais essayé d'atteindre François, de lui faire savoir que vous n'étiez pas inflexible, que vous pourriez pardonner?

M. de Chablay tarda un instant à répondre.

—Si, dit-il enfin. J'ai cru être sur sa piste il y a deux ans. Alors...

—Alors? insista-t-elle.

—J'ai copié la parabole de l'Enfant Prodigue et je la lui ai envoyée.

La parabole de l'Enfant Prodigue! Elle admira cette inspiration de l'amour paternel, et la dignité du cri d'appel poussé vers le coupable par chacune des lignes de l'émouvante histoire, si bien nôtre dans son humanité simple et profonde.

—La lettre est d'ailleurs revenue avec la mention: "Inconnu," et maintenant François n'a plus droit à ma clémence. La guerre brutale et nette marque la fin de toute équivoque dans la vie des hommes comme dans celle des nations. Je dois me soumettre à cette loi dure, mais saine. Celui qui ne répond pas à l'appel général, déserte; quand c'est mon fils, il déserte deux fois.

—Pauve François! murmura Mme Salter.

—Ton indulgence n'est pas réfléchie, je vais te le prouver: admets que François réhabilité aux yeux du monde, souvent peu difficile, se retrouve un homme estimé, sans être revenu se battre, et qu'il te demande ta fille. La lui donneras-tu?

La veuve du commandant Salter ne put réprimer un mouvement de recul.

—Tu vois bien, dit-il amèrement. Ainsi donc, pas de protestations inutiles. Mon fils pouvait réparer magnifiquement dans la gloire, il ne l'a pas voulu. Il subira l'expiation choisie par lui... Quel avenir réserve-t-elle au malheureux enfant?

—Un mot de vous atténuerait la rigueur de cet avenir, dit-elle encore timidement.

Il secoua la tête.

—Ce mot je n'ai pas le droit de le prononcer. Certaines actions sont des fautes qu'un père ne pardonne pas. Le père a une mission sacrée. Ma faiblesse serait bien coupable si j'absolvais mon fils, alors que la terre est chaude encore du sang de ceux dont il aurait dû être le camarade. Peu importe que les conséquences me déchirent le cœur, les cœurs déchirés ne se comptent plus aujourd'hui.

Mme Salter soupira profondément, mais n'osa rien dire, et le colonel poursuivit:

—Vois-tu, Marcelle, le grand devoir en ce monde est d'accomplir la justice dans la mesure et selon les moyens dont nous disposons. Et quand donc en sommes-nous chargés plus impérieusement que vis-à-vis de nos enfants? L'intime même de notre conscience doit alors nous guider. Il y a des pères heureux qui peuvent être justes dans la tendresse par la récompense. Je le serai, moi, dans l'offense par le châtiment. J'aurai cette inexprimable désolation; mais je ne faillirai pas à ma tâche.

Marcelle ne protestait plus. Sa compassion devenait impuissante devant l'obligation supérieure d'un irréductible jugement.

—Je vous obéirai, dit-elle.

—Je le sais. La lettre que j'avais écrite sera remplacée par une autre que François trouvera s'il revient jamais. Tu pourras lui dire quelle fut mon immense peine, mais promets-moi qu'aucune de tes paroles ne modifiera le sens de mes intentions?

—Je vous le promets, dit-elle encore.

Alors le justicier redevint simplement un pauvre père accablé sous l'épreuve.

—Que c'est cruel! murmura-t-il. Mais François connaît trop ma tendresse pour ne pas comprendre un jour ce que cette résolution a dû me coûter. Il verra mieux par là ce qu'a été sa faute...

—Oui, dit Marcelle, peut-être avez-vous raison. Votre sévérité pourra lui être un pressant appel au repentir.

—Et puis, Dieu est là, dit le colonel d'une voix profonde. La foi, c'est le port de nos angoisses éperdues. Un autre, plus grand que moi, peut donner ailleurs le pardon que je n'ai pas le droit d'accorder ici-bas. Il m'est secourable de le penser...

—Il le donnera, n'en doutez pas, et j'ai confiance que quelque miracle le fera passer par vos lèvres dès ce monde, vous le méritez si bien.

Le vieillard eut un beau geste d'abandon.

—Que Dieu t'entende! dit-il. Mais surtout qu'il exauce les prières par lesquelles je confie sans cesse à sa miséricorde mon malheureux enfant.

CHAPITRE IV

Les jours s'écoulaient, pesants. On sentait, chez M. de Chablay, plus silencieux et plus triste, la résolution de se taire désormais. Sa nièce et lui se réfugiaient davantage l'un près de l'autre depuis leur causerie. Leurs peines avaient ce point commun d'être de celles qui ne brisent pas seulement le cœur, mais qui tarissent l'intérêt profond de l'existence.

Née dans l'enchantement d'une ville des pays chauds, où son père, officier, tenait garnison, Marcelle, quand ses parents s'étaient dirigés vers le Nord, avait été mise en pension à Cannes, afin d'éviter le danger d'un brusque changement de climat. La bonté calme des religieuses, les amitiés d'adolescence, la beauté du ciel, le soleil et la mer formaient, dans ses lointains souvenirs, le cadre et le prologue de la plus merveilleuse joie. Entre elle et un jeune cousin, lieutenant de chasseurs à Antibes, ce fut l'éclosion de l'un de ces sentiments profonds qui épanouissent deux vies en un même bonheur. Avant d'avoir à désirer l'amour, elle le posséda, sans une incertitude, sans une angoisse, exceptionnel, prodigué par le cœur d'homme le plus tendre et le plus dévoué. Sa destinée ne rencontra aucun obstacle, ne donna que de la joie aux siens. Elle trouva naturel cet ensemble de circonstances qui lui épargnaient le moindre froissement, la moindre attente. Plus tard, la mort de ses parents lui causa sans doute une très grande peine, mais dans son foyer déjà organisé, elle n'eut pas à supporter de cruels changements d'habitudes. Ces secousses lui furent aussi atténuées que possible, et ses devoirs maternels purent la distraire de son chagrin. Vraiment, le destin l'avait singulièrement ménagée, jusqu'au jour où chargé de rancunes amoncelées, il s'était brusquement retourné contre la femme trop heureuse pour la frapper d'un coup mortel.

"Tué." L'horreur de ce mot se renouvelait à chaque jour, à chaque instant. Tout était mort, inanimé, détruit. Le cadre même était brisé. Les camaraderies militaires de jadis, les amitiés avaient des visages nouveaux, ensanglantés et pleins de larmes; les autres, celles qui avaient gardé leurs visages heureux, semblaient devenues étrangères, s'être éloignées à d'infinies distances. Tout heurtait, tout faisait mal. On habitait une terre nouvelle, hostile, un monde d'épouvante.

Après deux années d'isolement passées entre ses enfants et son oncle, Mme Salter retrouvant à Paris des amies éprouvées comme elle, dut recevoir et faire quelques unes des tristes visites qui s'échangent seules en d'aussi funestes époques. Peut-être espérait-elle rencontrer le secours d'une intimité véritable, grâce à des douleurs identiques. Mais elle s'aperçut bientôt qu'il n'y a pas de douleurs identiques. Chaque être frappé souffre avec une sensibilité personnelle, rarement comprise de la peine voisine.

Elle vit plusieurs veuves. L'une, déjà formée au sacrifice par la perte de deux enfants, toute réfugiée en Dieu acceptait la nouvelle offrande comme un acte de renoncement continu et pour ainsi dire prévu. Cette résignation, dont elle ne comprit que le côté passif, blessa Mme Salter. Une autre, jeune et ardente, était tombée dans un état de neurasthénie voisin de la démense: sa vie de mère, faite pour soutenir, pesait lourdement sur sa fille, une pauvre petite adolescente aux yeux toujours inquiets.

Mais l'impression la plus pénible vint à Marcelle d'une amie jadis très sympathique, qui avait fait comme elle un mariage d'inclination. Le veuvage la laissait seule, sans enfant, sans parents proches. Un de ses cousins, avocat en renom, lui avait demandé de venir passer l'hiver à Paris, entre sa femme et lui. Mme Salter la retrouva dans cet intérieur luxueux, et fut vaguement choquée, dès la première rencontre, de sa beauté que les larmes n'avaient pas meurtrie, de ses plaintes expansives, de son deuil recherché. Lors d'une seconde visite, l'avocat entra dans le petit salon tandis que causaient les deux amies. La jolie veuve rougit, se redressa brusquement en passant la main dans ses cheveux dorés auxquels le noir allait si bien Ce fut un rien... mais qui disait beaucoup de choses par le tendre et long regard que l'homme laissa tomber sur elle. Eh quoi! était-ce possible? Les disparus pouvaient donc mourir jusqu'à l'entière séparation, celle qui ne fait plus souffrir? Un cœur de femme pouvait avoir été complètement possédé par l'amour, brisé par la mort, et après avoir franchi ces étapes suprêmes, se retrouver vivant, accessible aux coquetteries, prêt à la passion peut-être? chemin joyeux, en travers duquel se trouve un tombeau, mais qui n'est pas à jamais barré par ce tombeau. Elles n'ont donc pas toutes éprouvé les affreuses répercussions de ces mots: "Tué à l'ennemi." Car celui qu'elles pleurent est tombé jeune, en pleine force. Son corps n'est pas un cadavre paisible comme ceux qui dormaient autrefois. Dans sa chair glacée, des blessures saignent, et le cœur de la veuve doit ressembler mystérieusement à ce cadavre: frappé en pleine vie, glacé, mort...

Marcelle, révoltée, regardait son amie se parer de la séduction de la jeunesse, de la solitude et des larmes, devant l'homme pour qui la désolation sacrée devenait un charme de plus. Dominée par une répulsion trop forte, la veuve se leva, prononça machinalement des phrases d'au revoir, sachant bien qu'elle ne reviendrait plus. Elle sortit en proie à une étrange amertume. Quelque chose, lui semblait-il, était dérobé à la mémoire du commandant Salter par celle qui avait osé reprendre sa place de femme dans le monde. Elle sentait aussi se briser l'espoir d'intime secours placé dans ses compagnes d'infortune, et c'était là une impression désolée. On a bien vite fait de dire: "Je suis seule," mais il faut de longs jours et des séries de déceptions progressivement plus cruelles, pour connaître dans sa réalité le mot de "solitude." Mme Salter vivait un de ces moments qui aident à le mieux comprendre, qui avancent la douleur, pour ainsi dire, la renseignent, lui découvrent des aspects nouveaux, des chemins de calvaires encore inexplorés. Ce sont des heures d'apparence très simples. Les regards des autres ne les voient point passer...

En rentrant chez elle, Marcelle jeta les yeux sur la table du vestibule où, jadis, la

présence d'un sabre et d'un képi indiquait que son mari était rentré. Oh! la tristesse des soirs qui reviennent sans jamais amener de retour! Dans sa chambre déserte, assise comme une étrangère, elle ne songeait pas à enlever ses vêtements de sortie. Elle demeurait immobile, et semblait attendre—quoi donc? Plus rien ne viendrait jamais. Elle ne pleurait pas, son cœur était trop aride. Elle s'enfonçait toute dans le silence, dans le grand vide. Autrefois, ses moments de solitude étaient peuplés d'attente, ou de souvenir toujours doux à faire renaître. Mais aujourd'hui?

Elle courba la tête sur sa poitrine, comme une vieille femme,—on n'est plus jeune quand on est si malheureuse,—et le désespoir la frôla.

Un instant plus tard, entendant résonner le pas de sa fille dans l'antichambre, elle appela: "Geneviève?" comme elle aurait appelé "Au secours!"

Geneviève se hâta d'accourir, fraîche et rose sous ses voiles noirs, et la veuve, à sa vue, entrevit peut-être, pour la première fois, quels chemins opposés suivaient leurs deux souffrances. La jeune fille regardait sa mère ployée sur un fauteuil, le visage altéré.

—Qu'avez-vous, maman, vous êtes souffrante?

—Non, dit Mme Salter, en passant sur son front une main qui tremblait un peu; non, non, je ne suis pas malade...

Elle se redressa par ce geste instinctif avec lequel on cache aux jeunes la vue de certaines étreintes de la douleur morale, trop dures, presque humiliantes.

—Tu es rentrée avec ton oncle? Va me le chercher, veux-tu? Et reviens avec lui. Ne me quittez pas...

CHAPITRE V

—Le colonel de Chablay est-il chez lui? Cette question était formulée par un jeune officier, d'une voix que l'ascension rapide des étages, sans doute, rendait quelque peu haletante.

—M. le colonel n'est pas encore rentré du ministère; mais il ne tardera pas, répondit la femme de chambre. Il m'a chargée de prier Monsieur de vouloir bien l'attendre un instant.

Le jeune lieutenant passa devant la femme de chambre qui s'effaçait pour le laisser entrer. Il portait le bras droit en écharpe et paraissait souffrir au moindre mouvement. Son visage aux traits épuisés était contracté et ardent. Sa tenue claire, d'une teinte imprécise, révélait une sortie récente des tranchées. La croix de guerre rehaussée de plusieurs palmes et la croix de la Légion d'honneur brillaient sur le drap fatigué de sa vareuse.

La porte du salon s'était refermée depuis plusieurs minutes, et il demeurait là debout, sans avancer, sans s'asseoir, malgré une fatigue évidente.

Le temps passa, heures ou minutes,il ne savait peut-être... Enfin, la voix du colonel résonna dans l'antichambre.

—Ah! l'officier dont j'avais parlé est venu? C'est bien; je vais le recevoir dans mon cabinet!

Les pas de M. de Chablay résonnèrent dans la pièce voisine, puis porte de communication s'ouvrit. Le colonel parut sur le seuil éclairé. Son regard fouilla l'ombre et il adressa un signe de la main à la silhouette militaire vaguement entrevue.

—Je vous ai fait attendre, lieutenant? Et on vous a laissé en pleines ténèbres. Voulez-vous entrer dans mon cabinet?

Se détournant le vieil officier va pousser les contrevents de deux fenêtres, s'assit à son son bureau, ouvrit un dossier.

—Venez donc par ici, répéta-t-il, avec une nuance d'impatience, s'apercevant qu'il n'avait pas été suivi.

L'étrange visiteur se décida enfin à obéir. A pas lents, il émergea de l'ombre, s'arrêtant sur la porte quelques secondes encore. Sa respiration était courte et saccadée. Il entra, le képi à la main, le front baissé, et se rangea sur le côté, près de la table de travail.

—Je n'ai pas reçu de réponse formelle disait le colonel penché sur ses papiers, mais je puis, du moins, vous montrer une lettre qui fait espérer... Tenez, la voici; je vais vous la lire.

Il se tourna vers celui qui venait d'approcher. Leurs regards se croisèrent. Ce fut un éclair brusque qui jeta le jeune homme à genoux devant le fauteuil où M. de Chablay, livide, se crispait des deux mains.

Le lieutenant pleurait et répétait un seul mot d'une voix que brisaient les larmes: "Pardon! Pardon!" Et le père regardait à ses pieds son fils coupable, l'enfant du berceau d'autrefois, sa chair, son sang, son honneur, dont il avait été si cruellement mutilé, dont il ne concevait pas encore la possession nouvelle, enivrante.

Devant ce silence prolongé, François, relevant la tête, osa chercher le regard de son père. Il revit alors en pleine lumière le noble visage qui lui était demeuré si présent et qui était autre que son souvenir, physionomie de vieillard désormais, avec des cheveux blancs et des rides profondes. Dans le cœur du jeune homme, une corde fut remuée, plus intime et plus poignante encore que celle du repentir, celle de la pitié, de la pitié des enfants envers leurs parents.

—Oh! comment ai-je pu? comment ai-je pu? gémissait le jeune homme.

Il tendait vers son père, d'un geste d'infirme pathétique, sa main gauche, la seule dont il eût l'usage. Son képi abandonné roula à terre, et ce léger bruit sembla rappeler le colonel à lui-même.

—C'est toi, murmura-t-il, toi!

Puis, comme si l'uniforme usé, les minces galons d'or, les croix ne suffisaient pas à le convaincre.

—Tu t'es battu? demanda-t-il dans un souffle, ardemment.

—Depuis quinze mois, dans la Légion étrangère.

—Et tu es officier?... Et on t'a donné... ceci?

—Oui, je ne voulais pas revenir à vous sans la Légion d'honneur... c'était pour vous.

—Quand l'as-tu reçue?

—Dans la Somme, il y a six semaines au retour d'une mission d'où je suis revenu gravement blessé.

Avec des mots précipités, il continua son récit, accumulant, dans un instinct sûr, tous les faits capables de consoler la longue torture de son père, de tuer le passé. Et, comme il parlait, d'un faux mouvement il heurta le fauteuil avec son bras malade. La douleur fut trop vive; une plainte lui échappa.

—Mon pauvre enfant, tu souffres, s'écria M. de Chablay avec cet accent par lequel on aime et on pardonne. Relève-toi, je vais t'aider. Viens, viens.

Il le soutenait, ramassait lui-même le kép lavé par les pluies, et tenait enfin dans ses bras, cet enfant par lequel il avait connu un si poignant supplice. Il pardonnait largement dans cette étreinte, ne posant pas de questions sur l'origine de la faute, sur le trouble passé. Ce fut le jeune homme, soucieux de ne laisser subsister aucun nuage, qui dit péniblement:

—Quand j'ai été si coupable, il y a quatre ans, je suis parti entraîné par...—il se reprit, même en cette heure d'émotion,—je suis parti à cause d'une femme. Le vertige s'est bientôt dissipé. J'ai vu ma folie et j'ai tant souffert. Mais ma faute était de celles qui ne se pardonnent pas comme les autres. Que serais-je venu vous dire? Quelle expiation vous offrir? Oh! le désespoir à la pensée de

ne jamais vous revoir! Je faisais des rêves pour vous appeler à mon lit de mort, les seuls rêves qui me fussent permis. La guerre est venue me rendre l'espérance, rouvrir l'avenir muré. Ah! je n'ai pas eu de peine à endurer les privations, à montrer un peu de courage. La première fois que j'ai vu mon sang couler, j'ai éprouvé une joie violente; il n'y avait que lui pour laver ma faute.

Il était tout frémissant. Sous ses longues moustaches de gaulois, ses lèvres souriaient un peu aux terribles souvenirs qui avaient préparé cette heure et, dans une sorte de recueillement, M. de Chablay goûtait le bonheur d'une union absolue retrouvée tout à coup avec l'être chéri que l'on croyait bien loin de soi, et qui pensait, sentait, agissait, exactement, comme on souhaitait qu'il le fît.

Il avait forcé le jeune homme à s'asseoir et, debout près de lui, l'enveloppait du regard.

—Oui, il n'y avait que cela pour expier, pour te rendre à moi. Mais à cause de ce sang répandu, nous ne parlerons plus du passé, jamais.

—Oh! merci! murmura passionnément François.

—Remercie la France, et sois-lui fidèle. Consacre-lui toutes tes énergies. Sers-la mieux que d'autres; tu le lui dois. Elle a été pour toi la mère, celle qui pardonne la première.

Le regard du lieutenant, plein d'amour et de promesses s'attachait à son père avec une attention ardente; M. de Chablay se souvint des yeux du petit garçon de jadis qui écoutait de la sorte les premières leçons. Dans un brusque élan, il pencha un peu sa haute taille, saisit à pleins bras la tête du jeune homme, l'appuya avec force contre sa poitrine.

—Oh! mon enfant, mon enfant! répétait-il tout bas avec ivresse.

Une heure plus tard, tous deux causaient encore, quand la porte s'ouvrit et Geneviève entra.

—Mon oncle, maman vous fait dire...

—Approche ici, ma petite. Viens que je te présente quelqu'un, quelqu'un que tu reconnaîtras peut-être?

La jeune fille leva sur l'officier ses yeux profonds. Elle n'avait pas oublié ce grand cousin, un jour disparu, dont on lui avait recommandé de ne plus parler à son oncle. Conseil inutile. Les adolescentes ont des intuitions qui ne les trompent pas, pour savoir se taire quand il le faut, et pour compatir en secret aux soucis et aux peines que les grandes personnes leur cachent puérilement.

Geneviève montra tout de suite combien elle avait senti juste dans ce drame de famille. D'un mouvement spontané, elle embrassa son oncle, et lui dit à l'oreille:

—Vous êtes heureux, n'est-ce pas? Je suis bien contente!

Puis se tournant vers François, elle tendit sans parler ses mains frêles qui serrèrent expressivement la main du blessé. Celui-ci, très ému, dit à demi-voix en regardant la robe noire:

—Mon père m'a appris. Quel chagrin j'éprouve! j'aimais tant celui que vous pleurez. Il a été héroïque...

Et comme elle restait silencieuse, compatissante envers lui plutôt, il ajouta:—Ce n'est pas lui qui aurait dû mourir.

Elle eut un geste qui signifiait: "Ne cherchons pas qui doit vivre ou mourir... Il y a trop de mystère autour de nous..."

—Appelle ta mère, dit le colonel. J'allais la chercher quand tu es arrivée.

La soirée les trouva tous rassemblés au salon où la présence de François répandait une atmosphère de vie qu'on n'avait plus respirée là depuis longtemps.

CHAPITRE VI

Ce matin-là, M. de Chablay entra dans la chambre de sa nièce un télégramme à la main.

—Gilberte Legrand est à Paris et s'invite à déjeuner pour aujourd'hui. Je viens de lui répondre que nous l'attendions.

—Gilberte Legrand! Vous voulez la recevoir, mon oncle?

—Pourquoi pas? demanda le colonel surpris. Y vois-tu quelque inconvénient?

—Non, non, répondit froidement Marcelle. Elle a donc quitté le Tonkin? Elle est ici avec son mari?

—Son mari ne peut pas abandonner son poste pendant la guerre. Elle est venue seule passer trois mois en France, pour sa santé.

Le colonel prononça ces derniers mots avec une déférente conviction.

—C'est bien, je vais donner mes ordres, dit Mme Salter en se levant.

Elle songeait en s'éloignant à la supposition faite autrefois par son mari. Gilberte était-elle vraiment la sirène qui avait entraîné François? Que se passerait-il si la chose était exacte? Certes, après une leçon si dure, il n'y avait, semblait-il, plus rien à craindre pour le jeune homme. Et cependant? François se laisserait aller à la revoir, peut-être? Il s'éloignerait alors de la vie familiale, de ce foyer auquel il avait donné une note nouvelle, dont il troublait le recueillement douloureux.

A midi, ce jour-là, Mme Legrand fit son entrée. C'était une très jolie femme, brune et souple. Ses cheveux sombres descendaient en larges ondes sur ses joues mates, et faisaient ressortir les reflets de son teint extraordinairement lumineux.

Elle sut dire à Mme Salter quelques paroles émues, mais ne s'attarda pas auprès de la veuve et se tourna vers M. de Chablay. Le colonel l'examinait avec une attention inusitée chez lui. A plusieurs reprises il l'interrogea sur M. Legrand. Elle répondit du ton le plus naturel. En réalité il n'y avait rien là qui pût la troubler beaucoup. Depuis longtemps, son mari et elle s'entendaient tacitement sur la question "principes"; la vie des colonies les avait placés, à cet égard, dans une ambiance facile... Gilberte était d'ailleurs une de ces femmes dont le moral ondoyant s'adapte à toutes les circonstances; qui, par amour de l'art, se font un jeu de dégager la note originale de chaque milieu et de s'en servir à leurs fins.

Geneviève entra avec son frère. Aussitôt, l'attention de la visiteuse se concentra visiblement sur la jeune fille. Geneviève, de son côté, examinait cette cousine dont l'élégance, l'attitude, les paroles lui révélaient quelque chose d'inconnu et d'hostile à son charme pur. Son frère, au contraire, admirait sans réserve la nouvelle venue. Celle-ci voyait bien le manège de l'adolescent et s'en amusait. Gilberte fit causer Marc qui prononça bientôt le nom de son grand ami François, et, d'un ton de résolution qui n'échappa point à Marcelle, M. de Chablay parla également de son fils. Sans se troubler, Mme Legrand prodigua d'une manière quelque peu banale les éloges voulus, écouta avec une nonchalante attention les récits de la vie familiale, par lesquels il lui fut appris que le lieutenant prenait ses repas de midi à la clinique, et venait ensuite dîner et passer la soirée rue Martignac. Puis, négligemment, elle parla d'autres choses, du Tonkin sur lequel elle prodigua mille détails intéressants. Sa voix caressante et chaude, un peu basse, évoquait bien le voluptueux Orient. Marcelle, attentive, sentait que le charme de cette femme lui causait une impression de plus en plus équivoque, mais n'arrivait pas à démêler si Gilberte avait joué un rôle ou non dans la catastrophe de jadis.

Elle fut fixée le soir même. Dès que François parut, M. de Chablay, qui s'était montré toute la journée singulièrement préoccupé, se mit à faire le récit de la visite reçue. L'exclamation étouffée du jeune homme, le son changé de sa voix pour s'informer de la durée probable d'un séjour qu'il n'attendait point, et ses efforts maladroits pour se ressaisir, tout disait clairement: c'est elle.

Mme Salter se tourna vers sa fille et ressentit la brusque étreinte d'un pressentiment douloureux. Geneviève qui brodait à l'écart avait lasisé tomber son ouvrage, et attachait sur le lieutenant des yeux remplis de surprise et d'angoisse. La mère ne put le supporter.

—Geneviève! appela-t-elle presque durement, Geneviève, voyons! ton ouvrage est tombé.

Geneviève tressaillit, releva le petit carré de toile et se remit à travailler dans cet isolement désespéré qu'apportent aux jeunes, parfois, les premier contacts de la vie.

Le lendemain soir, vers neuf heures, le même cercle de famille se trouvait réuni, quand la porte du salon s'ouvrit doucement, et sans s'être fait annoncer, Mme Legrand entra comme une intime. Elle s'avança souriante vers le colonel.

—Ah! mon cousin, on ne respecte même pas votre repos du soir. Pardonnez-moi, mais j'avais juré à une pauvre amie trop malheureuse de vous recommander son fils aujourd'hui même... Tiens, François! s'écria-t-elle avec un étonnement joué. Je suis heureuse de vous revoir, bien remis de vos glorieuses blessures?

De l'autre côté de la table, François, raidi, les yeux absents, saluait avec froideur;

Quand elle se retourna vers le colonel pour exposer le cas de son protégé, sa voix tremblait légèrement. Toujours maîtresse d'elle-même d'ordinaire, un involontaire émoi la dominait en cette minute. François était devenu quelqu'un de si nouveau, avec ce visage réfléchi, sur lequel l'effort épuisant, les longues souffrances, et maintenant les douceurs des tendresses retrouvées, se fondaient en flammes mystérieuses. Il avait acquis cette mâle séduction qui leur est restée du passage ardent à travers l'inexprimable lutte. Et dans une sincérité d'émotion rarement éprouvée, Gilberte se sentait attirée tout entière vers ce guerrier inconnu d'elle, dont les naïfs vingt ans lui avaient seuls appartenu.

Lui, cependant, se levait sans la regarder, serrait la main de son père, de Mme Salter, et déclarait devoir regagner la clinique.

Mais Gilberte se leva aussi.

—Vous me mettrez en taxi, François, je vous prie, lui dit-elle, le plus naturellement du monde. Les rues de Paris sont tellement sombres maintenant.

Des adieux contraints s'échangèrent. Avant de sortir, Mme Legrand fit du regard le tour du petit cercle:—Mille choses à ma cousine Geneviève, dit-elle, dans un sourire.

Geneviève venait de se glisser hors du salon.

François et sa compagne descendirent l'escalier, l'un près de l'autre, sans parler. Avec la vanité presque naïve qui s'allie souvent à beaucoup de ruse, Gilberte attribuait le silence du jeune homme à une émotion excessive. Il avait refermé la porte et tous deux pénétraient dans la nuit de mai qui enveloppait le petit square de sa sérénité palpitante.

Gilberte se rapprocha de l'officier, et de sa voix prenante qui s'alliait à la douceur de l'heure, elle lui murmura:

—Croyez que je vous ai compris, Francois, et admiré, passionnément admiré...

Sous les moustaches blondes, glissa un sourire ironique, qu'elle n'aperçut pas.

—Que d'inquiétudes vous m'avez données! Je ne pouvais plus vivre. Je suis venue...

Il l'écoutait chercher les mots propres à l'émouvoir, et une colère montait en lui. Ah! les griseries d'autrefois étaient bien mortes! Vis-à-vis de cette femme, il ne possédait plus que la perspicacité froide qui succède souvent d'une manière implacable aux ardentes illusions de l'amour. Il savait que jamais il ne lui avait plu comme à cette heure, et devinait les clairs motifs d'un tel voyage, entrepris à la recherche de sensations, d'aventures nouvelles. Mais ce moment, si dangereux pour lui, le trouvait inaccessible à toute émotion équivoque. Elle continuait à marcher toute proche, frôlant le jeune homme de sa grâce nonchalante, attendant le vrai mot du retour. Mais il opposait le silence à cette séduction, comme l'attitude la plus correcte et la plus blessante à la fois.

Il marchait vite. Tous deux atteignirent bientôt le boulevard Saint-Germain. Dans l'avenue on voyait approcher les phares d'une automobile. Le lieutenant s'arrêta, attendit, et fit signe. Avec un crissement, amplifié par le silence de la nuit, la voiture vint stopper au bord du trottoir, devant eux. François ouvrit la portière, et s'effaça. Il était debout, la tête découverte, très beau. Elle l'enveloppa du regard, et parut hésiter quelques secondes. Mais elle comprit sans doute que le moment n'était pas favorable et comptant sur la hantise du revoir:

—A bientôt, dit-elle, montant lentement en voiture; je suis tous les soirs à mon hôtel, Palais d'Orsay, de six à sept, pour les intimes.

Il s'inclina pour toute réponse. L'auto partit. L'officier la regarda disparaître. Il fixait son passé avec des yeux sans peur, et se demandait comment il avait pu faillir de la sorte. On se devient si facilement incompréhensible à soi-même d'une étape de la vie à l'autre, surtout quand de formidables événements viennent s'emparer de quelque crise intime, et la conclure.

—Ah! j'ai été indigne, soupirait le jeune homme, indigne! J'ai tout profané...

Il oubliait les coquetteries de Gilberte, l'affolante tentation subie par ses vingt ans. Quand cette femme lui avait dit: "Je repars; me suivez-vous?" l'élan de tout son être lui avait paru un ordre indiscutable. Le brisement de sa destinée sociale, l'abandon déloyal de son pays, de sa famille, ne furent dans sa jeune pensée que des sacrifices superbes et nécessaires, consentis à un sentiment exceptionnel. Brève folie, mais au réveil il était trop tard. Il se souvenait, il se souvenait... et dans une fièvre de regret marchait à grands pas sur ce même quai où, peu de temps auparavant, M. de Chablay avait parlé de son fils avec tant de sévérité et de tendresse désolée.

CHAPITRE VII

Après la visite de Mme Legrand, un indéfinissable malaise continua à peser sur la maison. Le colonel demeurait anxieux. François avait perdu beaucoup de son entrain; il se sentait entouré d'invisibles soupçons; comment les dissiper? D'autres dangers le menaçaient encore. La présence de Gilberte à Paris pouvait faire craindre une rencontre malheureuse, un coup d'audace ou de diplomatie perfides; des confidences, peut-être, faites à Mme Salter, amenant celle-ci à désirer l'éloignement de son jeune cousin. Il s'imaginait, parfois, que quelque chose avait été fait dans ce sens, constatant chez Marcelle de subites et inexplicables froideurs. Elle voyait sa fille, triste, d'une tristesse différente de celle qui les avait tant unies jusqu'alors, et c'était infiniment cruel. Sans consentir à préciser le motif profond de sa crainte, elle en voulait à François... Celui-ci constatait d'autre part, avec un étonnement toujours plus pénible, combien Geneviève avait changé à son égard. Une froide contrainte remplaçait la camaraderie délicieuse, et une interrogation pleine d'angoisse demeurait toujours au fond des claires prunelles quand elles s'arrêtaient sur lui, furtivement. Ces impressions intraduisibles devinrent peu à peu tellement dures au jeune officier, qu'il leur préféra une séparation momentanée. Oui, quitter Paris, c'était la meilleure décision à prendre pour l'instant. Il montrerait de la sorte que la présence tentatrice ne comptait plus pour lui. Il répondrait à la question muette des yeux désolés. Si la jeune fille avait compris quelque chose des erreurs coupables d'autrefois, elle comprendrait aussi que son cousin voulait empêcher le moindre reflet du passé de pénétrer dans le foyer qui avait le bonheur d'abriter sa jeunesse.

François prit donc ses dispositions, et dit un soir à son père:

—Le major m'a conseillé un séjour au bord de la mer. Je partirai dans huit jours.

Il parlait d'une voix émue; après le retour si récent, il était cruel de prononcer déjà des mots d'adieu! Mme Salter avait tressailli, et Geneviève penchait davantage sur sa broderie son clair visage empourpré.

—Nous en recauserons, dit le colonel.

Un instant après, seul avec François:

—Je t'ai compris, lui disait-il. Non, ne m'explique rien. Je sais. Nous ne pouvons causer de cela... Tu avais raison, mais tu as promis de m'obéir. Ne pars pas. J'arrangerai mieux les choses. Dans peu de temps, nous nous en irons tous ensemble. J'y songeais...

—Que vous êtes bon! s'écria le jeune homme.

Quelques jours plus tard, M. de Chablay vint trouver sa nièce:

—Le docteur, lui dit-il, t'a ordonné depuis longtemps l'altitude, qui fera beaucoup de bien à tes enfants aussi. J'ai pensé que tu aimerais un endroit tranquille, et j'ai écrit à Embrun, qui est l'une de mes anciennes garnisons. "Les Peupliers," l'habitation des Mareuil, se trouvait libre. Je l'ai retenue, Cela te va, n'est-ce pas?

Un matin de juillet, le train essoufflé, qui gravit, chaque jour, les pentes abruptes des Alpes, déposa toute la famille dans la petite gare d'Embrun.

La vie d'intérieur s'organisa, simple et intime, très calme en apparence. Il faisait beau. La brûlante chaleur se diluait à l'air frais des montagnes. Le bien-être physique appelait le bien-être moral. Les nouvelles étaient rares. Les journaux arrivaient lentement au fond de ces montagnes, et ne par

laient-ils pas d'un autre monde? Dans un égoïsme inconscient on se laissait aller, parfois, à oublier.

Un jour M. de Chablay et la jeunesse, groupés sur la terrasse des Peupliers, causaient avec animation. Le rideau d'arbres d'où la villa tire son nom, couvrait cette terrasse d'une ombre légère. Au delà, le soleil brillait partout, sur les buissons et dans les champs. Plus bas, la Durance coulait au fond de la vallée, et le tumulte de ses eaux indociles montait comme un bourdonnement dans l'atmosphère calme.

—Marcelle! appela M. de Chablay en levant les yeux vers la fenêtre de sa nièce, les enfants ont un projet à te soumettre.

—Maman, descendez, je vous en prie. C'était la voix de Geneviève, cette voix troublante et chère qui parlait avec les inflexions de celle de l'absent.

—Je viens, dit Marcelle.

Et quand elle arriva sur la terrasse, toute en noir, le visage contracté et pâli, une ombre sembla peser sur le groupe joyeux.

—Que voulez-vous? interrogea-t-elle.

—Maman, s'écria Marc avec enthousiasme, François nous a fait une surprise! Il a retenu le break pour aller visiter les gorges de Châteauroux. Il y a six places, vous viendrez, n'est-ce pas, puisque notre oncle ne le peut pas?

Il était tacitement convenu que M. de Chablay ou Mme Salter prenaient toujours part aux promenades lointaines dont Geneviève faisait partie.

—Mais les garçons pourraient aller seuls à Châteauroux, dit Marcelle.

—Oh! comment, ma cousine, vous ne permettez pas à Geneviève...

François s'interrompit en se mordant les lèvres; Mme Salter arrêtait sur lui un regard si froid, presque hostile.

—Geneviève a vraiment besoin de prendre un peu l'air, remarqua le colonel d'un ton conciliant.

—C'est bien, nous irons, répondit Mme Salter la voix brève.

L'incident clos, François se demanda une fois de plus, vraiment, d'où provenait l'attitude étrange de sa cousine à son égard. Elle l'avait accueilli avec une telle bonté lors de son retour. Et, maintenant, tantôt elle s'appliquait à le traiter affectueusement, comme sous l'influence d'un remords, tantôt elle lui témoignait une sorte d'aversion qui paraissait insurmontable. Le jeune homme, absorbé par le renouvellement de toute son existence, par l'émoi délicieux de son amour naissant, était bien loin de pénétrer les sentiments intimes de Marcelle, qui, avec la maladresse de la passion, contribuait souvent à rapprocher les jeunes gens. Sa muette surveillance les désignait l'un à l'autre. Ceux-ci, entraînés par leur jeunesse, par l'exaltante influence de la grande nature, par ce je ne sais quoi qui émane de la guerre, de la mort, et qui pousse à l'amour, se recherchaient invinciblement.

Au retour de leur promenade, les trois enfants, grisés d'air pur et de saine fatigue, voulurent faire à pied une partie du trajet. Mme Salter, demeurée dans le break, les regardait s'échelonner sur la route, Geneviève et François à côté l'un de l'autre, Marc un peu à l'écart.

L'âpre route de montagne, qui mène à des buts hasardeux, sonnait allègrement sous les pas unis de Geneviève et de François.

—Dieu vous bénisse, les fiancés, leur dit une vieille femme en les croisant.

Ils se regardèrent et sourirent. Savaient-ils déjà qu'à travers le rude paysage toute la douceur de la vie passait avec eux?

CHAPITRE VIII

Le secret de deux jeunes gens qui s'aiment n'a jamais été mystère très difficile à pénétrer, Mme Salter s'y refusait pourtant. Vint le jour où l'accumulation de ces mille faits, de ces riens qui contiennent tout l'amour imposa son vrai sens à la veuve, brisant sa longue contrainte. Elle se décida au retour d'une promenade, à prononcer les mots devant lesquels, depuis un mois, elle reculait, et qui dissiperaient son angoisse, elle voulait le croire, du moins...

—Geneviève, dit-elle, au moment où chacun ayant quitté ses vêtements de sortie, la jeune fille s'apprêtait à rejoindre son frère et son cousin, monte un instant dans ma chambre, j'ai à te parler.

Toutes deux pénétrèrent dans une grande pièce aux trois fenêtres largement ouvertes, et qui semblait envahie par le radieux paysage. Elles s'assirent, Mme Salter dans un fauteuil devant son bureau; l'enfant presque à ses pieds, sur une chaise basse.

—Écoute, mon enfant, je suis parfois surprise de te voir aussi familière avec François. Je sais qu'à la campagne, quand on est ensemble toute la journée, il est facile de perdre la notion de certaines réserves, toujours nécessaires pourtant. Comme notre séjour ici se prolongera, j'ai voulu te prévenir. Ce n'est rien... mais tu feras attention, n'est-ce pas?

La jeune fille avait tressailli et baissé les yeux, en écoutant le reproche qui lui était fait. Maintenant elle attachait son regard droit devant elle, au bout de la terrasse où se découpait sur l'horizon la silhouette de François.

—Tu feras attention, et nous n'en parlerons plus? répéta anxieusement Marcelle.

Mais Geneviève secoua la tête d'une manière équivoque; puis se rapprochant de Mme Salter dans un élan subit, elle appuya son front sur la poitrine maternelle et murmura d'une voix confuse, haletante, remplie de bonheur bien plus que de repentir:

—Oh! ne me grondez pas, maman, je vous en prie, ne me grondez pas. Ce n'était pas pour vous le cacher; il me tardait tellement de vous le dire, au contraire! Nous nous aimons...

—Vous vous aimez? s'écria Mme Salter—et ce fut un cri de douleur.—C'est impossible; tu ne sais pas ce que tu dis là!

Elle releva de ses deux mains la tête de Geneviève, et vit passer dans le regard humide de son enfant l'éclair des définitives résolutions.

—Oh! cela ne peut pas être, affirma-t-elle avec véhémence. Cela ne sera pas. Nous partirons. Je t'emmènerai.

—Maman, supplia Geneviève, ne soyez pas fâchée de la sorte. Je comprends que vous m'en vouliez de ne pas m'être confiée à vous. Je ne voulais rien vous cacher, mais vous étiez si absorbée, si loin de nous, me semblait-il. Je n'ai pas osé...

Elle souriait, jugeant évidemment le pardon bien près d'être accordé.

—Je vois que François a su profiter de cette villégiature, dit Mme Salter amèrement.

Parole imprudente! Geneviève retira d'un geste impulsif ses mains posées sur les genoux maternels.

—Ne parlez pas ainsi, maman, dit-elle le ton changé, François a été la délicatesse même.

—La délicatesse même? vraiment? Je vais, je crois, te prouver le contraire... François a commis, il y a quelques années, une faute contre l'honneur, une faute grave, qui doit t'empêcher de l'épouser.

—Qui aurait pu m'en empêcher sans la guerre, sans sa magnifique réparation, rectifia Geneviève toute pâle. Vous vous trompez, d'ailleurs, en croyant m'apprendre quelque chose. Je savais ce qu'il en était.

—Tu savais... Comment savais-tu?

—Je "l'avais vue" à Paris, dit-elle enfin, très bas. Puis dans une sorte de sanglot: Oh! maman, vous n'auriez jamais dû me faire dire cela, jamais.

—Tu avais compris et tu ne t'es pas retirée tout de suite? s'écria Mme Salter. Ah! quelle peine tu me fais! Je souffre trop, gémit-elle, cachant son visage entre ses mains.

Oui, elle souffrait trop, et ne mesurait plus ses paroles qui blessaient irrémédiablement l'enfant amoureuse.

—Ton père n'aurait pas accepté cela, dit-elle enfin, reprenant la lutte par des mots qui devaient toucher le cœur de Geneviève.

—Mon père? il aurait tout compris, tout permis, après la belle conduite de François. J'en suis sûre. J'ai pensé à lui sans cesse. J'étais si seule.

—Tu te trompes, ton père t'aurait désapprouvée, dit-elle la voix brève. Il n'aurait pas consenti à voir ton existence s'organiser sur de tels souvenirs, et j'ai le devoir...

Mais la jeune fille l'interrompit.

—Ces souvenirs n'existent plus. Il s'est offert à la mort généreusement, sans compter, et cela a tout renouvelé. Je le sais. J'y ai réfléchi... Est-ce que bien des hommes ne cachent pas dans leur vie des actions plus ou moins coupables, qui ne comptent pas parce que le monde ne les a point connues? Et combien ont ainsi réparé sur des champs de bataille, par de l'héroïsme? La guerre a enlevé l'honneur à beaucoup qui le possédaient; elle l'a rendu à d'autres magnifiquement. Elle a tout changé. Mes amies épouseront des blessés, des mutilés, vous les approuverez. François est un blessé d'un autre ordre. Il a besoin, lui aussi, qu'un grand amour répare sa vie. Ce sera le mien.

—Exaltation! dit Mme Salter. T'imagines-tu que ce passé jugé par toi si légèrement ne te ferait pas souffrir, au cas où je permettrais une semblable folie?

—Eh bien, si je dois en souffrir, cela me regarde seule!

Mais peut-être, à travers ce passé évoqué, revit-elle trop nettement le visage féminin qui avait tourmenté son cœur de jeune fille de fièvres inconnues, ou la longue tension nerveuse qu'elle s'était imposée céda simplement? Éclatant en sanglots, elle sortit de la chambre, sans que sa mère fît un geste pour la retenir.

Elle s'arrêta au bout du corridor désert, et, accoudée à l'appui d'une bibliothèque, pleura, avec cette profusion de larmes, dont l'extrême jeunesse sait détendre et rafraîchir ses douleurs.

Une main se posa sur son épaule. M. de Chablay qui passait, s'était doucement approché.

—Qu'y a-t-il donc, ma pauvre petite? demandait-il avec inquiétude en caressant la joue brûlante. Voyons, qu'as-tu?

Hésitant d'abord, puis cédant peu à peu au besoin d'expansion qui gonflait son cœur, elle raconta tout de sa tendresse naissante, de ses inquiétudes. Elle parla même d passé de François—ce passé qu'elle aurait cru ne jamais oser mentionner devant son oncle, mais dont elle sentait à cette heure qu'il fallait vaincre le fantôme par des paroles claires.—Elle avait bien deviné, avouait-elle, que son cousin l'aimait et n'osait rien lui dire. Le voyant si triste, elle avait à demi commencé le premier aveu, achevé par lui dans un grand élan. Presque aussitôt il avait eu des

scrupules, et une explication plus complète les avait irrévocablement liés l'un à l'autre.

—Nous nous aimons, répétait-elle d'une voix profonde, et maman m'a fait tant de mal. Oh! je passerai outre! Dites-le-lui, mon oncle. Allez le lui dire tout de suite.

—Certes, ce serait un rêve pour moi, de te voir, avant de mourir, la femme de mon fils. Mais c'est ta mère qui doit tout décider. Il ne faut pas lui faire encore du chagrin. Songes-y.

—Allez lui parler, insista Geneviève. Nous ne pouvons pas rester dans cette situation.

—Je parlerai d'abord à François...

—A François? Oh! ne lui faites pas de peine surtout.

—Sois tranquille, répondit-il, mais en attendant, calme-toi, promets-moi d'être sage, obéissante...

Elle eut un signe d'assentiment, et lui tendit le front d'un geste soumis, dont il comprit le sens filial.

—Comme elle l'aime! pensa-t-il ému.

Un moment plus tard, dans une de ces causeries d'homme à homme, sans réticences, qui revêtent entre père et fils un caractère si touchant, le colonel de Chablay reprochait à François d'avoir révélé son amour à Geneviève sans autorisation préalable.

—Tu aurais dû te confier à moi, me demander de parler à sa mère.

—J'ai eu tort, grand tort, avouait le jeune homme. Geneviève me disait: "Laissons passer l'été, puisque maman est encore si triste; à Paris tout s'arrangera." Et nous croyions agir avec la plus grande délicatesse. C'est moi qui aurais dû mieux juger la situation, et l'éclairer, elle, doucement. Je n'ai pas su le faire, j'étais si heureux!

Son visage martial s'illuminait de cette expression qui fait vibrer chaque trait, quand le cœur bat de ces coups pleins auxquels rien ne ressemble.

Mais, brusquement, le rayon s'éteignit.

—J'avais tort, sans doute, d'oser être heureux. A quoi ai-je droit? Des actes, comme celui que renferme ma jeunesse, ne remontent-ils pas toujours à la surface de la vie?

Et devant le silence de son père:

—Je vous en supplie, dit-il, en se levant avec agitation, allez trouver la mère de Geneviève. Si elle m'en veut seulement du manque d'égards irraisonné qu'il y a eu dans ma conduite, dites-lui que je la forcerai à me pardonner, par tout le bonheur de sa fille, que je serai pour elle le fils le plus tendre, le plus respectueux. Mais si c'est le souvenir d'autrefois qui la poursuit, et qu'elle ne juge pas la réparation suffisante, alors, je n'ai plus rien à demander. Prévenez-moi aussitôt pour que je parte immédiatement.... Mon régiment est en bonne place dans la Somme. J'irai le rejoindre.

—Sois homme, dit M. de Chablay, en posant la main sur l'épaule de son fils. C'est en de telles heures que l'on apprend à se dominer. Tu dois mettre à présent toute ta délicatesse à éviter ta cousine. Il faut laisser à sa mère le temps de la réflexion.

—Mais quand lui parlerez-vous?

—Demain, je te le promets. Aie confiance, mon enfant.

CHAPITRE IX

Un émoi profond bouleversait M. de Chablay quand il se décida le lendemain matin à frapper à la porte de Mme Salter, pour une explication décisive. La réponse ne vint pas tout de suite.

—Entrez, dit enfin une voix sourde, comme éteinte.

Il entra, et s'assit près de sa nièce:

—Marcelle, dit-il, je ne veux pas aggraver tes peines, mais nos enfants s'aiment, tu le sais. Geneviève dans son chagrin m'a tout raconté. Je ne puis croire que tu aies pris aussi vite, sans me prévenir, une décision irrévocable... Dis-moi ce qu'il en est, ce que tu penses?

—Je vous en supplie, murmura Geneviève, comprenez-moi, et pardonnez-moi. J'aurais tant voulu que cette heure nous fût épargnée! Aucune ne m'aura plus cruellement fait sentir ma solitude, mes charges, mon devoir aussi...

Cherchant un peu ses mots, pour ménager le vieillard, mais d'un ton qui prouvait une résolution bien arrêtée, elle continua:

—J'admire profondément, vous le savez, le héros qu'a été François depuis la guerre. Comme Français, comme soldat, il a réparé magnifiquement, il a tout effacé. Mais une mère à laquelle il demande sa fille n'a pas le droit, cependant, d'oublier qu'il s'est montré dans sa vie privée, comme homme, capable d'une faiblesse de caractère, grave, présage inquiétant pour l'avenir. Je suis seule responsable du bonheur de Geneviève; assez d'imprévus le menaceront toujours. Je dois au moins l'entourer de toutes les garanties possibles... Je le dois. Je ne peux pas consentir...

Gênée par le regard persistant de son oncle, par son silence, elle murmura:

—Ils sont jeunes; ils oublieront.

Mais sans relever cette parole prononcée au hasard, et qui ne les trompait ni l'un ni l'autre:

—C'est bien, dit gravement le colonel. Si tu n'as pas su comprendre le changement opéré en François, ce n'est pas à moi de te l'expliquer. Jamais ma tendresse paternelle n'a influencé mes jugements, tu le sais mieux que personne... Tu sais donc que je n'aurais pas consenti à une pareille démarche si je ne répondais pas de mon fils. Mais, puisque nous parlons avec une franchise qui ne ménage rien, laisse-moi te demander, Marcelle, s'il n'y a pas à ton refus une raison plus personnelle, plus profonde?

—Comment? Que voulez-vous dire?

—Oui, reprit-il avec force, descends en toi-même Ose regarder en face le vrai motif de ta décision. Ce que tu redoutes, ce que tu ne peux pas supporter, ce que tu repousses d'instinct, sans égard pour les souffrances que tu causes, c'est l'amour qui t'a été arraché, c'est la vue d'un bonheur fini pour toi. Et cela n'est pas bien, mon enfant, cela est mal...

—Je vous en prie, ne continuez pas, s'écria-t-elle. Je ne supporterai pas ce reproche.

Elle s'était levée et son geste semblait repousser les mots dont l'air vibrait encore.

—Moi jalouse! et du bonheur de ma fille! Comment osez-vous me parler de la sorte? de quel droit?

—Du droit d'un père qui entend discuter sans équivoque le sort de son enfant.

—Il n'y a pas d'équivoque. Vous insultez mon malheur.

—Non. J'éclaire ta conscience.

Marcelle s'appuyait à la table et ses épaules s'inclinaient imperceptiblement, comme sous un choc trop rude à ses forces. Soudain, elle se redressa, par une défense de tout son être, et très froide, très distante, voulant à tout prix clôturer l'entretien:

—Je vous ai donné la raison de mon refus, prononça-t-elle. C'est la vraie, la seule.

Alors le colonel se leva à son tour.

—Dans ce cas, je n'ai plus rien à dire. Par respect pour le principe de l'autorité des parents, mon influence s'emploiera à soumettre s'il se peut, nos enfants à ta décision. Et cette décision, ajouta-t-il, tu en prends seule l'entière responsabilité.

Elle ne bougea pas, mais il perçut peut-être un frémissement intérieur, car en marche déjà vers la porte, il se retourna.

—Ne veux-tu pas réfléchir encore? demanda-t-il.

Sans relever la tête, sans le regarder, comme figée dans une immobilité physique et morale absolue, elle répondit:

—Non, c'est mon dernier mot.

—François partira ce soir, dit-il en quittant a chambre.

Demeurée seule, elle conserva quelques minutes son attitude rigide, puis elle fléchit toute, et retombée dans son fauteuil, joignit ses mains crispées, dans un mouvement de désespoir.

—Impitoyables, gémit-elle, ils sont impitoyables!

L'idée qu'elle-même venait de se montrer sans pitié ne lui vint même pas. L'ardente blessure d'amour qu'était sa peine l'envoûtait tout entière, apportait dans ses jugements le désordre tragique de la passion. A travers ce désordre elle entendait résonner maintenant l'inadmissible accusation: "C'est la vue de l'amour dont tu es privée que tu repousses, c'est le voisinage d'un bonheur fini pour toi ..." Elle pressa ses mains sur ses oreilles, mais c'était à l'intérieur que parlait la voix—voix du colonel, ou reproche intime, entendu déjà, et toujours étouffé, quand il tentait de s'élever des profondeurs de la conscience? Quelle clarté meurtrissante cherchait à dissiper des ténèbres propices? Elle ferma les yeux, et vit briller au dedans l'implacable lumière...

Alors, elle essaya de regarder en face, pour les anéantir, les mots révoltants qui la dénonçaient à elle-même. Non, ce n'était pas vrai... c'était une chose impossible, contre nature, la jalousie dont le soupçon l'outrageait... Elle ne désirait que du bonheur pour l'enfant ingrate qui lui avait révélé la plus cruelle forme de l'indifférence, et s'il ne s'agissait pas de François... Un souffle d'aversion traversa son cœur. Oh! ce François qui voulait lui ravir le vivant reflet de l'être bien-aimé, du corps endormi, perdu. Mais il n'aurait pas Geneviève. Il s'agissait de gagner du temps, un peu de temps, seulement... "François partira ce soir," avait dit le colonel. Dès ce départ accompli, la vie du jeune homme devenait une chose incertaine, fragile, vaincue d'avance peut-être..

—François mort.—Pendant quelques secondes, cette pensée fut pour Mme Salter comme une vision de délivrance. Puis, brusquement, elle réalisa le désir monstrueux qui se formait en elle, dans cette lie obscure que tout cœur humain porte en soi, et à travers l'impression d'horreur éprouvée aussitôt, elle connut une sorte de ressentiment haineux contre tous les siens. Qu'étaient-ils venus lui demander, à elle, la dépouillée, la solitaire? S'occupe-t-on des autres et d'épanouir leurs vies, quand on reprend chaque jour, comme un forçat, la tâche désespérante d'étouffer le cri d'appel de sa propre vie? L'imaginait-on consolée pour oser la distraire de son affliction? consolée comme eux, chez lesquels la mort du commandant Salter n'avait produit qu'un chagrin partiel, un de ces chagrins qui prennent facilement leur recul, qui se séparent vite des profondeurs de l'être, et n'entrent pas en lutte avec l'apaisement versé par le temps. Elle, Marcelle, avait vaincu le temps. Après trois ans écoulés, sa douleur était, dans son âme, comme au premier jour, une présence brûlante dont l'ardeur amère ne fléchissait pas. Atteinte dans tout son être, brisée à la fois dans son cœur, dans son esprit, dans sa chair, elle connaissait des diversités de souffrances, des réactions multiples qui renouvelaient sans cesse l'épreuve, la rajeunissaient. C'était vraiment toute une vie d'amour qui palpitait avec ses richesses inutiles autour d'une définitive privation.

Et l'on voulait que la femme désignée pour un pareil supplice, appelât autour d'elle, favorisât la joie humaine? Non, non! François partirait demain... De nouveau, la sanglante vision s'empara de son esprit, roula dans un souhait farouche, comme dans un flot trouble, sa pensée désemparée.

CHAPITRE X

Au moment où le colonel sortait de chez Mme Salter, Geneviève qui l'attendait s'approcha de lui.

—Je vous avais vu entrer chez maman, expliqua-t-elle, et j'ai compris que vous alliez parler de nous. Il me tarde tant de savoir?...

Il ne répondit pas tout de suite à cette anxieuse et timide interrogation. Geneviève s'arrêta, et regardant profondément le visage altéré de son oncle:

—C'est non?... demanda-t-elle faiblement.

—C'est non. Sois courageuse et docile, mon enfant, il le faut.

Il vit des larmes briller dans les yeux de la jeune fille, et se détournant un peu de cette douleur qui lui parlait trop éloquemment de celle de son fils:

—Le temps apaisera ton chagrin, murmura-t-il, et je compte sur ton courage pour m'aider auprès de François. Il souffrira moins s'il te voit très soumise.

—Vous croyez? Moi je pense plutôt le contraire... D'ailleurs, ajouta-t-elle, d'un ton changé et comme irréductible, il n'y a pas à discuter cela.

—Pourquoi donc, mon enfant?

Elle eut un geste évasif.

—Occupons-nous de François, seulement de François. Qu'allez-vous lui dire, mon oncle?

—Ce que je vais lui dire... répéta le pauve père dans un soupir, je me le demande vraiment!

Il réfléchit quelques minutes, et reprit avec un effort d'énergie:

—Je ne lui enlèverai pas brusquement tout espoir; ce serait trop dur, trop dangereux dans les circonstances actuelles. Je lui laisserai entendre que ta mère ne veut pas—ne peut raisonnablement—te laisser prendre un pareil engagement pendant la guerre; et ensuite, peu à peu, je l'amènerai à abandonner son rêve.

—C'est cela, dit la jeune fille avec un calme singulier. Oui... c'est bien ainsi. Et François voudra partir ce soir... Je vous en supplie, mon oncle, obtenez qu'il ne retourne pas au front plus tôt, par tristesse. Je le lui demanderais bien moi-même, mais ce que dit une femme dans cet ordre de choses n'a pas de portée. Je le sens, et c'est si cruel! Vous, son père, vous réussirez mieux; il verra le devoir où vous le lui montrerez. Il a encore deux mois d'hôpital, puis son retour au dépôt. Qu'il suive simplement sa destinée... Promettez-le-moi, si vous voulez que ma vie soit possible.

Sa voix était fébrile. Dominée par une seule pensée, un seul désir: qu'il n'aille pas se faire tuer! elle négligeait presque son chagrin.

—Calme-toi, mon enfant, je t'en supplie. J'obtiendrai cela sans doute. Et quant à toi maintenant......

—Il ne s'agit pas de moi, dit-elle dans un sanglot vite réprimé. Vous êtes bon, je vous remercie, mais je préfère que vous ne pensiez qu'à François.

Quelques heures plus tard, M. de Chablay devançait son fils à Embrun d'où il était convenu qu'il enverrait une voiture prendre le lieutenant avec ses bagages. La maison se remplit de l'agitation particulière qui accompagne un départ imprévu. On entendait résonner sur le plancher du second étage les pas nerveux de François. Marc, désolé, suivait son cousin, l'aidait, se chargeait pour lui de menues commissions.

Quand le jeune officier eut terminé ses préparatifs et qu'il franchit le seuil de la villa, il aperçut Geneviève qui venait à lui du fond d'une allée. Elle s'avançait rapidement, un peu pâle mais souriante, et le soleil mettait comme une vapeur d'or autour de sa robe blanche. François, immobile, s'oubliait à contempler cette vision précieuse qui allait disparaître.

—Ainsi donc, voilà notre première séparation, François?

Quel étonnement! Elle parlait sans gravité presque gaiement......

—Notre première séparation? balbutia-t-il, mais je crains que ce ne soit la vraie, la grande......

Elle eut un rire léger......

—Voilà! J'étais sûre que vous aviez pris au tragique ce premier recul de maman. Moi, je le prévoyais, je l'attendais.

—Geneviève, ne me trompez pas. Vous pensez que cette opposition ne serait pas définitive?

—Je suis certaine, répondit-elle gravement, que j'arrangerai les choses, et que notre grand bonheur approche.

Mais elle vit un doute subsister dans les yeux du jeune homme, et trembla en songeant à la mort glorieuse, la consolatrice, dont il allait retrouver le voisinage et l'appel. Le souvenir de cette dernière causerie devait le préserver, sauvegarder sa foi dans l'avenir.

—Vous comprenez, dit-elle d'un ton très simple, vous comprenez bien que maman n'a pas pu envisager sans effroi mon départ, dont jamais encore il n'avait été question. Elle a cédé à un premier mouvement d'égoïsme bien naturel; sa vie est si triste! Mais à la réflexion, elle sera la première à vous rappeler.

—Cependant votre mère me traite comme un paria, objecta-t-il. J'ai demandé à prendre congé d'elle tout à l'heure; on m'a répondu qu'elle était souffrante.

—Tout cela est naturel. Maman, au fond, sait bien qu'elle cédera, et elle aura craint de capituler plus vite en causant avec vous...... Elle vous admire tant! ajouta la jeune fille, par l'une de ces ingénieuses paroles qui imposent un baume aux blessures les plus ombrageuses. Une fois décidée à mon mariage, elle sera si fière de vous avoir pour gendre!

—Mon père n'a pas autant de confiance que vous, dit-il après un silence.

—Mais je connais ma mère mieux que lui, et c'est moi qu'il faut croire. Ma confiance est une certitude.

Ils marchèrent un moment côte à côte, en silence. L'épreuve était venue sur leur amour, l'enrichissant tout à coup; les entretiens de la veille devenaient puérils, impossibles.

Comme ils passaient sous les branches larges et basses d'un grand noyer, l'un de ces arbres rudes, premiers possesseurs du sol de la montagne autour desquels les hommes ont jeté leurs frêles plantations, un roulement de voiture se fit entendre dans le lointain. François allait partir; le moment de la séparation était venu.

—Pas d'adieux, François, murmura Geneviève. On ne se sépare pas en réalité quand on s'aime comme nous. Pour moi, je ne vous quitte pas.

Quand les jeunes gens se séparèrent, un mystérieux apaisement s'était fait dans leur cœur.

En rentrant aux Peupliers, Geneviève ne monta pas chez sa mère pour dire sa désolation, tenter encore de la fléchir. Mme Salter attendit vainement ce dernier assaut.

A travers le silence contraint de ses enfants, la froideur correcte de son oncle, la veuve entendit désormais sans cesse un même reproche, auquel les inquiétudes de sa conscience donnaient une portée redoutable. Elle avait cru retrouver le calme après le départ de François, et ce départ la livrait au contraire à des angoisses nouvelles. Se retrouvant en face de Geneviève séparée du jeune homme, elle reçut pour la première fois, comme un choc, l'impression poignante de la douleur de sa fille. Si étrange que cela paraisse, elle comprit alors seulement combien Geneviève pouvait souffrir. Jusque-là c'était à elle seule qu'elle avait songé. Sa pensée revint à son enfant par l'une de ces anxiétés soudaines, irrésistibles qui ont si vite fait de bouleverser un cœur de mère. Ce fut, dès lors, dans celui de Marcelle, une inquiétude nouvelle, sans attendrissement et sans repos.

"Geneviève malheureuse," dès que cette crainte l'eut pénétrée, le souvenir de la dernière recommandation de son mari revint à son esprit, martelant obstinément son cerveau fiévreux. "Veillez bien sur Geneviève; surtout qu'elle soit heureuse." Comme cette prière devenait une chose dure à travers les événements hostiles, et dépouillée de la magie des lèvres aimées! C'était pourtant son désir suprême, un conseil sacré; qu'en avait-elle fait? Que faisait-elle de Geneviève? Celle-ci devenait chaque jour plus impressionnante, par son silence, sa pâleur, sa volonté d'isolement, fleur de jeunesse qui se fanait dans une ombre attristée. Marcelle s'épouvantait de son œuvre, parfois, et se disait en d'autres moments: "Mon jugement s'égare. J'ai agi avec la raison, la prudence qui auraient guidé à ma place toute mère de famille soucieuse de ses responsabilités."

Oui...... mais la raison, la prudence ne s'inclinent-elles pas devant la force de certains sentiments, quand ils n'ont rien de coupable? Et Mme Salter, n'avait-elle pas toujours su en réalité, que François, transformé par son repentir et son expiation, assurerait le bonheur d'une femme? Alors, pourquoi mettre dans son refus tant de passion, de persistance? Si ce refus n'avait renfermé que de la sagesse, le colonel si juste d'ordinaire et si bon, aurait-il trouvé pour l'accueillir de semblables paroles? Surtout, oh! surtout, Marcelle porterait-elle, cachée dans son âme, la venimeuse blessure causée par le passage d'un monstrueux désir un instant écouté? C'était donc vrai qu'il y avait en elle cette horrible jalousie de la vie, du bonheur, excitée par sa propre enfant?

Mais aussi, elle avait trop souffert, elle était trop abandonnée! Avec des larmes nouvelles elle pleura, en même temps que l'époux aimé, le guide sûr, le conseiller de chaque jour. Sa douleur lui révélait peu à peu toutes les grandes solitudes. En quels douteux chemins l'avait conduite cette douleur immodérée? Elle ne retrouvait plus les sentiments qui avaient orienté jusqu'alors sa vie—leur vie. Elle était comme égarée en une terre étrangère.

Vraiment, si elle avait péché contre quelque grande loi de l'amour maternel, son châtiment était cruel. Minée par des tourments qui croissaient sans cesse, ses forces défaillirent. Elle fut soignée par sa fille avec des sollicitudes inattendues; mais ce rapprochement matériel ne fit pas renaître l'intimité. Geneviève semblait décidée à ne pas se plaindre.

Quand Mme Salter se releva, une résolution d'autant plus forte qu'elle était presque inconsciente s'était formée en elle. Le mal physique ne traverse pas en vain une grande épreuve morale; il la modifie, la conclut souvent. Brisé dans son corps, le pauvre être humain reçoit de mystérieux conseils de soumission. Marcelle savait, désormais, qu'elle ne demeurerait pas plus longtemps cette mère troublée, coupable, qui semblait chercher à reprendre la vie qu'elle avait donnée. Elle s'éclairerait sur les sentiments profonds de sa fille, prête, s'il le fallait, à tous les sacrifices pour exaucer le dernier vœu d'un être chéri. Peut-être une surprise heureuse lui était-elle réservée? L'imagination est prompte chez les jeunes filles. L'attitude actuelle de Geneviève pouvait être causée par l'amour-propre blessé autant que par une affection indéracinable. Elle se répétait cela, sans le croire, à cause de la grande amertume qui lui venait, à la pensée de revoir l'amour.

L'occasion d'un entretien décisif ne se fit pas attendre: une lettre reçue et qui demandait à Mme Salter d'envoyer Geneviève passer quelques temps auprès d'une amie. Cette lettre à la main, sans se donner le loisir de la réflexion, Marcelle entra chez sa fille. Celle-ci arrangeait dans un album, des photographies prises pendant les vacances. Elles les replia vivement et se leva dans un mouvement d'attente.

—Est-ce que je te dérange? demanda Mme Salter avec tristesse. Je crois, cependant, que je vais te faire plaisir. La mère d'Aline vient de m'écrire: ton amie te réclame. Tu t'es fatiguée en me soignant, ma petite, et tu as besoin aussi d'un peu de distraction, je le comprends. Veux-tu partir pour Biarritz?

—Non, maman, je vous remercie; je n'ai besoin ni de repos, ni de distractions.

—Mais tu avais désiré ce voyage?

—C'est possible... Je ne le désire plus.

—Geneviève, interrogea douloureusement a mère, pourquoi cette indifférence à tout ce qui t'intéressait? Pourquoi te détourner ainsi de moi?

Geneviève ne répondit rien, mais ses yeux se remplirent de larmes.

—Tu es donc malheureuse? reprit Marcelle résumant dans ce mot ses anxiétés et ses remords.

—Vous me le demandez, maman? Alors vous n'avez jamais aimé?

—Geneviève!

—Pardon. Il vaut mieux que nous n'ayons pas d'explication nouvelle.

—Et tu trouves que cette situation est possible entre nous? Tu l'acceptes facilement?

—Je n'accepte rien; j'espère toujours que vous me comprendrez, que vous consentirez. J'aime François, je l'aime vraiment; je l'aime pour toute la vie... Vous devez consentir maman, vous le devez tout de suite. En d'autres circonstances j'aurais pu attendre, me soumettre momentanément. Mais c'est la guerre; François est trop menacé...

—Alors?

—Alors je passerai outre, affirma-t-elle toute frémissante de ce qu'elle osait dire. Je sais qu'on peut se marier sans le consentement de ses parents. Dès notre retour à Paris, je m'informerai mieux, je commencerai les démarches nécessaires. Mon oncle me pardonnera, j'en suis sûre.

—Et moi? demanda la mère frappée au cœur.

—Vous aussi, maman, un jour. Songez-y: auriez-vous obéi à un ordre qui aurait tenté de vous séparer de mon père dans des circonstances pareilles?

—Ah! tais-toi, gémit la veuve, tais-toi!

Mais Geneviève sentait l'heure décisive.

—Vous me comprendrez, il le faut, dit-elle en joignant les mains. Vous m'épargnerez une action si cruelle pour tous. Ma vie est là... ne voulez-vous pas revenir sur votre décision?

—Tu m'y forces, dit lentement Mme Salter après un moment de silence. Tu n'auras pas à te passer de mon consentement. Je le donne.

CHAPITRE XI

Ce fut avec une physionomie transformée, presque heureuse, que Mme Salter accueillit le jour du retour de François, les heureux fiancés qui entraient ensemble chez elle.

Les jeunes gens étaient debout côte à côte, et la mère examinait cet être nouveau qu'était devenu François: le maître des destinées de Geneviève, le dispensateur des joies et des souffrances. Il murmurait les paroles de reconnaissance et d'émotion que lui inspirait son bonheur. Elle désigna le portrait du commandant Salter:

—Je vous transmets sa suprême recommandation, François: "Veillez bien sur Geneviève, qu'elle soit heureuse."

—Ah! vous pouvez avoir confiance, répondit le jeune homme avec ferveur.

Il attirait à lui sa fiancée, par un mouvement de protection tendre, et Marcelle, muette, regardait sa fille dans les bras de celui qui allait la prendre, l'emmener.

Le soir des fiançailles, Mme Salter vint se reposer un moment sur la terrasse des Peupliers, et Marc qui se trouvait là, se rapprocha d'elle, laissant s'isoler Geneviève et François. Ce n'était plus l'été, ce n'était pas encore l'automne. Les feuilles qui tremblaient le long des minces peupliers portaient chacune son point d'or, sans être cependant des feuilles flétries. Un soleil adouci éclairait plus tendrement la vallée heureuse, où toutes les forces du sol ayant accompli leur tâche, se détendaient dans un repos soudain, et, pour une heure, semblaient vivre uniquement de beauté. Une grâce lassée planait sur toutes choses, rendue singulièrement précieuse par sa fragilité.

Devant cette nature souriante encore, mais qui frémissait des approches de son déclin, Geneviève et François ressentaient mieux la joie de réunir leurs jeunes vies. Il se penchait vers elle de temps à autre, et, pour rompre peut-être un silence trop violent, murmurait quelques mots. Elle répondait à peine, réfugiée toute dans le charme de ce moment rapide.

A l'autre bout de la terrasse Marc passa câlinement son bras sous celui de sa mère:

—Maman?

Mme Salter tressaillit. Cette voix qui l'appelait, était-ce celle d'un consolateur?

—Mon petit Marc?

Elle se tournait vers son fils, le regardant avec une tendresse profonde. Comme ces deux mois de montagne l'avaient grandi, fortifié! Mais il avait dû se trouver un peu solitaire. La mère se reprocha à son sujet un manque de sollicitude.

—Eh bien! qu'allais-tu dire, mon petit Marc?

—Maman, dit-il, en désignant le groupe formé par les fiancés, puisqu'on s'occupe d'avenir à la maison, je puis vous parler de mes projets, moi aussi, n'est-ce pas?

—Sans doute, répondit la mère, avec un involontaire recul.

—Ces projets ne peuvent plus être ce que vous croyez... Comprenez-moi, je vous en prie. Je n'aurai pas fait la guerre, hélas! mais je suis de ceux qui l'ont vue de trop près pour continuer à s'appartenir. Je ne sais pas bien vous expliquer cela... Je sais seulement que vous dirigerez parfaitement sans moi nos propriétés du Nord, et que je ne peux plus admettre une carrière dont le but principal viserait ma fortune, mon repos. Je ne le peux pas!

Il respira longuement. Pour énoncer de tels sentiments longtemps cachés comme une faute, il devait briser ces mille pudeurs un peu sauvages, qui font de l'âme des trés jeunes gens des abris inviolés, inconnus de ceux qui les approchent de plus près.

—Explique-moi tout, dit Mme Salter.

—Je n'ai pas autre chose à vous expliquer. Nous sommes nombreux à penser ainsi. Oh! sans doute, il y a les autres, ceux qui s'apprêtent au contraire à jouir du calme revenu, à profiter des places faites. Vous ne voudriez pas que je sois de ceux-là, maman?

—Non, dit-elle. Je ne le voudrais pas.

—Mes amis et moi, nous nous considérons comme chargés d'un devoir sacré: défendre et perpétuer l'œuvre des morts dont nous n'aurons pas pu être les camarades. Ah! soupira-t-il avec un brusque élan vers quelque vision trop belle, songez donc, maman, si j'avais pu être le camarade de papa!

Des larmes montèrent aux yeux de Mme Salter et elle sourit.

—Tu le continueras.

—Sans doute, affirma l'enfant avec une belle assurance et, heureusement, la France aura toujours besoin d'être servie par des gens qui n'auront pas peur. Ce sera nous, d'abord.

—Que voulez-vous donc faire?

—Chacun a son idée; il y aura des tâches si différentes! Mais moi, je veux être marin —c'est pour cela que j'ai tant travaillé les mathématiques. Nous avons pris la même décision avec Jean Brécourt qui est orphelin, comme moi. C'est mon grand ami et j'espère que nous ne nous quitterons jamais. Volà notre pensée: nos pères ont donné leur vie pour garder intact le sol national; nous offrirons les nôtres pour continuer à le défendre d'une manière qui pourra être au moins quelquefois périlleuse. Nous serons sur notre bateau la France avancée, toujours prête à combattre pour son droit, et s'il n'y a pas à lutter par les armes nous contribuerons à répandre au loin la civilisation qu'ils nous ont gardée. Ce sera beau encore, ne croyez-vous pas?

—Sans doute, mais moi, chaque jour je me demanderai: où est mon fils? vit-il encore?

—Ma pauvre maman! Vous ne voudriez pas cependant, m'empêcher de suivre ma vocation?

Elle ne répondit rien; elle pleurait. Marc vint lui jeter les bras autour du cou, s'agenouiller près de son fauteuil.

—N'ayez pas tant de chagrin, maman, je vous en prie, vous serez fière de moi, vous verrez, et je serai heureux! Oh! vous ne vous opposez pas?

—Non, répondit Mme Salter, je ne m'oppose pas. Mais tu ne peux pas comprendre.. Il faudra parler de cela à ton oncle, mon pauvre petit, puisque tu n'as plus de père.

A peine ces mots étaient-ils prononcés que l'enfant se releva d'un bond pour se diriger vers la villa et se mettre à la recherche de M. de Chablay.

Quelques instants après les vibrants éclats de la voix de Marc qui expliquait ses projets à son oncle dans le salon du rez-de-chaussée, parvenaient jusqu'à Mme Salter:

—Maman est vaillante, heureusement. Elle ne voudrait pas m'empêcher de risquer ma vie. Je me sens fait pour cela...

Elle écoutait cette voix d'adulte où les douceurs de l'enfance, présentes encore, détonaient en de soudaines gravités.—Fait pour cela!—Il n'appartenait plus à sa mère; il appartenait tout entier à ce beau tourment, à ce souci nouveau de générosité qui aura donné aux êtres capables de le ressentir la magnifique récompense qu'est le goût passionné de l'action. Car les hommes sont ainsi faits: pour retrouver l'ardeur à vivre, il faut qu'ils retrouvent d'abord la foi dans les choses pour lesquelles on doit mourir

Malgré sa sensibilité déchirée, Marcelle eut conscience de tout ce que représentait son fils, ce frémissant adolescent. Par lui et ceux qui lui ressemblent, les siècles restent corrigibles, les nations guérissables. Un mouvement de fierté traversa l'âme de la mère, et aussitôt elle songea à l'heureux orgueil qu'aurait éprouvé en ce jour le père disparu. Avec cette pleine connaissance que donne

seul l'amour, elle eut la vision nette de ce qu'aurait été pour lui cette heure: par l'enfant qu'elle avait mis au monde, il aurait vu sa vie d'homme comprise dans ses plus hautes aspirations, continuée dans ses meilleurs desseins. Mais non, il n'aurait pas cette forte joie humaine. Il était mort; quelle pitié! Dans le gouffre de son absence, venait s'abîmer indifféremment tout ce qui aurait pu être chagrin, tout ce qui aurait pu être bonheur. Le vide, l'isolement, ces affreux mots de négation qui entourent la mort et viennent d'elle planaient seuls sur une existence qui ne pouvait plus vibrer désormais de joie vivante, ni même d'une autre vivante affliction.

Elle entendait toujours, dans la villa, les voix animées de son fils et de son oncle; elle entendait, au bout de la terrasse, le chuchotement tendre des fiancés. Un grand silence pesait seulement sur le coin où elle était assise. De ses yeux déserts, elle contempla l'émouvante beauté du crépuscule. Le soir tombait avec lenteur, versant sur la vallée son apaisement infini. Les derniers rayons du soleil n'éclairaient plus que quelques hauts sommets.. Dans le bleu tendre et frissonnant du ciel, une étoile parut. Des ombres molles, de couleurs changeantes, descendaient le long des coteaux: d'un violet clair d'abord, et bientôt d'un bleu morne, chaque minute en passant les changeait, les assombrissait. Elles s'étendaient, se rejoignaient à travers les distances, formant d'immenses voiles, légers et transparents, qui venaient envelopper le prochain sommeil de la terre. Accoudée au petit parapet, Marcelle les vit peu à peu envahir toutes choses.

CHAPITRE XII

L'avenir fut décidé suivant les désirs de Marc. L'enfant entrerait à Versailles, à Sainte-Geneviève, où sa mère devait le conduire trois semaines plus tard.

En attendant ce prochain départ, l'existence des Peupliers reprit son cours habituel. Sans aucun changement extérieur le germe des séparations définitives mûrissait dans la vie de famille. M. de Chablay avait été d'avis, d'accord avec sa nièce, que le mariage de Geneviève et de François ne devait pas être célébré avant la fin des hostilités. François reconnaissait la sagesse de cette décision, avait dit le colonel à Mme Salter qui s'en était secrètement réjouie. Elle n'avait jamais, pour sa part, abordé la question avec les jeunes gens. Mais un soir où François ne se trouvait pas là, Geneviève, qui travaillait entre sa mère et son oncle, posa tout à coup son aiguille, et dit d'un ton sérieux:

—J'ai à vous parler.

Le regard de Mme Salter et celui du colonel s'arrêtèrent ensemble sur la jeune fille.

—Qu'y a-t-il donc? demanda M. de Chablay.

—Il y a, répondit-elle, la voix résolue, que je désire devenir la femme de François avant la fin de son congé; je pourrai ainsi l'accompagner, être toujours prête à le rejoindre...

—Tu n'y penses pas, ma petite! s'écria le colonel. Il est impossible que tu te trouves liée, à ton âge, au sort d'un mari qui va courir les dangers dont François est menacé. Lui-même était de cet avis?

—Il me répète en effet ce que vous me dites là, mon oncle, chaque fois que nous abordons ce sujet. Mais je suis très insoumise, et ma résolution ne change pas.

—Mon enfant, ce désir n'est pas raisonnable! Attends la fin de la guerre. Ce serait trop dur pour ta mère...

A ces mots, Geneviève prit un visage contraint:—Maman comprendra mes raisons, je pense.

—Il y a trop de risques! affirma de nouveau le vieillard. Si... si un malheur arrivait à François, ta vie tout entière en serait brisée

—Elle le serait même si je n'étais pas encore sa femme. J'y ai songé d'ailleurs, ajouta-t-elle avec une involontaire émotion dans la voix, j'accepte tous les risques, tous! Et c'est justement parce que notre bonheur est ainsi menacé, parce qu'il sera court peut-être...; qu'il faut se hâter. Si François était blessé, je pourrais du moins le rejoindre, rester auprès de lui.

Geneviève, sans plus rien dire, attendit l'assentiment de sa mère et de son oncle. La blancheur veinée de son pur visage s'enflammait sous la mise en mouvement de toutes les forces endormies dans un cœur de jeune fille: force de sentir, d'imaginer, de se prodiguer en se retrouvant dans l'écho multiplié de son âme au fond d'une autre âme, forces inconnues jusqu'alors de souffrir et d'être heureuse, vibrations incessantes qui font de la créature humaine un instrument éperdu et sonore, dont aucune fibre ne demeure muette. Tout être touché par le souffle magique croit subir une aventure sans précédent et sans exemple, tant il est vrai que nulle description de l'amour ne communique son essence réelle.

—Il en sera comme tu le désires, Geneviève, prononça enfin Mme Salter.

—Ta décision est vraiment prise, Marcelle? demanda M. de Chablay ému.

—Oui, mon oncle, je m'attendais à cette demande, et maintenant que le mariage est décidé, je ne me reconnais plus le droit d'y faire obstacle. Je crois, du reste, ajouta-t-elle avec une imperceptible amertume, que ma fille ne me le pardonnerait jamais.

Elle parlait doucement, et ce qu'elle venait de dire était sans doute très naturel, car Geneviève ne protesta pas.

Le colonel, partagé entre la joie que lui causait le prochain bonheur de son fils, et sa compassion envers Marcelle, écoutait sa nièce fixer elle-même les projets qui rendraient réalisable le désir de Geneviève. Il fut convenu que la jeune fille accompagnerait Mme Salter dans le rapide voyage que celle-ci devait faire huit jours plus tard à Paris, pour remettre Marc entre les mains de ses nouveaux maîtres. François resterait auprès de son père souvent souffrant. Dès les courses indispensables achevées, la mère et la fille reviendraient aux Peupliers, et le mariage aurait lieu à Embrun, dans la paisible cathédrale dont les jeunes gens aimaient la beauté et le fier isolement. Les nouveaux époux voyageraient pendant une quinzaine de jours, avant la rentrée de François à son dépôt en Bretagne. Geneviève suivrait alors son mari, et ne le quitterait plus jusqu'à son départ pour le front.

Le voyage à Paris fut un tourbillon qui laissa deux points fixes dans la mémoire de Mme Salter: Marc franchissant le seuil de l'établissement d'où il sortirait un jour pour dire à sa mère un adieu plus définitif; Geneviève essayant la blanche toilette du jour qui sépare.

Enfin, au bout d'une semaine d'agitation, les voyageuses se retrouvèrent au calme dans le petit train qui ascensionne les solitaires montagnes. C'étaient leurs derniers moments de réunion seule à seule. Mais Geneviève n'y songea pas; elle avait perdu l'habitude de se confier à sa mère.

Ce furent ensuite les derniers jours tout remplis d'émotions inexprimées, et d'occupations matérielles indifférentes dont on s'entretient abondamment. Ce fut enfin le dernier soir.

Geneviève s'était retirée une fois encore dans la chambre voisine de celle de sa mère, et Mme Salter ne se décidait pas à prendre un peu de repos. Sa pensée anxieuse errait autour de son enfant. Elle était là tout près ... Reposait-elle? Peut-être que la séparation presque consommée lui étreignait le cœur maintenant? Alors elle se retournait vers les affections de son passé, et devinait combien elle avait fait souffrir; elle souhaitait ardemment retrouver l'intimité maternelle, à laquelle rien ne ressemble; la tête cachée dans l'oreiller, elle pleurait sans oser appeler... Oh! comme ces larmes versées à cause d'elle eussent fait du bien à Mme Salter!

Dans le silence impressionnant de la maison onze coups s'égrenèrent à l'horloge du rez-de-chaussée. A travers leur son prolongé, Marcelle crut discerner un bruit de sanglots.

—Geneviève? appela-t-elle, Geneviève?

Mais la voix qu'elle voulait entendre ne répondit pas. Alors, la mère entr'ouvrit la porte avec précaution, l'ouvrit, pénétra dans la chambre de sa fille.

C'était la chambre émouvante de celle qui va partir. Les roses du dernier bouquet s'effeuillaient, mêlant leur parfum à l'odeur vague des dentelles et de la soie blanche. Un rayon qui semblait fait de cendre bleue traînait sur la parure préparée, la longue robe souple, et venait effleurer le visage endormi—car elle dormait, paisible, souriante.

La mère contempla le délicieux profil coloré par le repos; l'amour l'aurait revêtu bientôt d'un caractère inconnu, étranger... Elle s'écarta un peu de son enfant. La lune montante emplissait le ciel clair, déversant à travers les vitres le magnétisme étrange qui force à se retourner vers sa présence silencieuse. Le regard de la veuve plongea dans l'impassible immensité.

Quelle solitude! quelle indifférence sans recours chez les êtres et dans les choses, en ce moment où l'âme de Marcelle fléchissait sous le poids des souvenirs et des souffrances. Car elle retrouvait, à cette heure, tous les sentiments que les mots n'expriment pas, qui se succèdent dans le secret d'une vie de femme, et se réveillent par des soirs comme celui-ci. Elle revoyait l'instant où son jeune bonheur s'était accru de la vie donnée. Et puis, ces premiers jours, ces premiers mois, quand le cœur de la mère commence à battre dans le cœur de l'épouse où il naît d'abord et s'abrite; quand l'amour paternel n'est encore chez l'homme qu'un sentiment plus tendre envers la femme menacée...

Leur fille était venue au monde, et chaque devoir nouveau imposé par cette enfant, avait enrichi leur tendresse. Devant sa petite vie à faire éclore, à diriger, ils avaient dû se confier l'un à l'autre leur vrai jugement sur la grande vie, leurs craintes, leurs désirs sincères. Il est facile de renoncer à bien des aspirations pour soi-même, non pas pour son enfant. Corriger sa propre existence par celle de ce petit être, c'est le rêve humain le plus tenace, et faire ce rêve à deux, sans heurt, dans une union parfaite, c'est posséder toute la valeur de l'amour et sa pleine beauté.

Marcelle se rappelait les douces étapes de l'épanouissement supérieur de sa vie de femme à travers sa vie de mère; et tout l'amour gardé à l'être disparu souffrait de nouveau dans son cœur, en ce soir de muet adieu.

Jadis, autour des sommeils de Geneviève enfant, le père et la mère avaient souvent causé d'avenir, évoquant avec un sourire d'incrédulité, l'heure lointaine que Marcelle vivait seule.

De telles causeries émotionnaient toujours la jeune femme. Rien ne précise la menace des inévitables dépouillements, comme un enfant qui grandit, et tout ce qui devait être changement dans son foyer causait à Marcelle des appréhensions d'une singulière vivacité. C'étaient même les seules tristesses qu'elle eût éprouvées longtemps: ces effrois ressentis dans le fond ténébreux de nous-même, où l'avenir se prépare peut-être, et s'esquisse, en signes indéchiffrables dont l'obscure divination nous ébranle parfois. Mais son mari était fort contre de telles angoisses; il savait prononcer la parole rassurante. Un jour où elle lui avait confié plus tristement qu'à l'ordinaire, sa crainte des séparations futures, des déchéances que les années amèneraient en eux, flétrissant leur jeunesse, transformant peut-être leur affection, il l'écouta d'abord sans rien dire; puis il prononça en souriant une phrase que tous deux avaient remarquée dans un livre lu récemment: "Je te conduirai à travers les déserts de la vieillesse."

—C'est vrai, avait-il dit en l'attirant à lui, je te conduirai. N'aie pas peur, n'aie jamais peur de la vie avec moi. Quand nos enfants nous quitteront, nous nous appartiendrons mieux l'un à l'autre. Tu verras! L'amour se transforme, mais il demeure, il est pour le déclin comme pour l'aurore...

Elle entendait encore cette voix, et l'heure était venue de trouver le radieux refuge. Son regard de détresse, le regard de ceux qui toujours cherchent en vain, erra autour d'elle une fois encore. Le doux sommeil de Geneviève continuait, paisible, dans la pièce embaumée. Du bout de l'horizon, les grandes montagnes dressées dans le ciel calme, semblaient veiller à la sérénité de toutes choses, et ces ténèbres à demi aperçues par la porte entr'ouverte c'était la chambre vide qui attendait la veuve... Dans un involontaire effroi, Marcelle se rapprocha de son enfant; ses doigts tremblants, avides d'un contact humain, caressèrent passionnément la tresse blonde. Mais ce geste déplaça le lumineux rayon qui effleurait la tête endormie, il vint se briser en touchant les vêtements noirs, une ombre s'étendit, soudaine et triste. Geneviève poussa un soupir, fit un mouvement. Alors, craignant un brusque réveil, timide devant cette enfant qui ne lui appartenait plus, la mère s'en fut à pas étouffés du côté de la nuit morne, pendant que la petite chambre, délivrée de cette silhouette sombre, retrouvait sa mystérieuse fête et son clair rayonnement.

CHAPITRE XIII

Le lendemain matin, le mariage fut bén par le curé d'Embrun dans l'une des chapelles qui animent les profondeurs de l'antique cathédrale.

Les jeunes époux partirent dans l'après-midi. Le colonel étant souffrant, Mme Salter alla seule les accompagner jusqu'à Embrun.

La petite gare était encombrée de corbeilles de pommes prêtes à l'expédition, et d'où s'échappait un parfum aigrelet. Des montagnards endimanchés en l'honneur du voyage, prenaient en foule leurs billets pour se rendre au marché de Gap.

Geneviève et François montèrent dans l'unique compartiment de première classe où ils étaient bien assurés d'avoir la solitude. Geneviève avait embrassé sa mère avec une tendresse faite de toute sa joie. Penchée maintenant à la portière, elle prononçait des mots inconsciemment cruels:

—Vous ne devriez pas vous fatiguer à rester là debout, maman.

Pourquoi rester, en effet?

—Au revoir, mes enfants, à bientôt.

Dominant à grand' peine son émotion, Mme Salter sortit de la gare, traversa le village et retrouva ce contact de la grande nature qui exalte toujours puissamment nos cœurs heureux ou souffrants.

Elle arrêta d'instinct le bruit léger de sa marche qui troublait peut-être l'universel repos. Ah! que tout était tendre et beau dans ce recueillement, et comme elle était jeune encore pour avoir été brisée de la sorte, la femme vêtue de noir qui songeait au seuil du vaste horizon!

Elle se trouvait au pied d'un calvaire qui forme la halte du chemin entre Embrun et les Peupliers.

Marcelle contempla longuement cette croix solitaire, dressée là pour offrir aux rares passants l'image du Dieu-victime ouvrant les bras de son geste éternel qui veut tout rassembler pour l'offrande. La veuve entendit l'appel silencieux.

—Je ne puis pas, gémit-elle, je ne puis pas!

Elle reprit sa marche avec lenteur, en proie à l'accablement qui suit les fortes émotions dominées. Quand elle rentra aux Peupliers, l'absence avait déjà pris possession de la villa étonnamment silencieuse. En traversant l'antichambre, Mme Salter décrocha le chapeau de jardin de Geneviève pour l'enfermer avec d'autres objets; déjà, l'autre jour, elle avait enlevé de la sorte la canne de Marc. Les traces matérielles de la présence disparue s'effacent ainsi peu à peu ... Jusqu'au vertige, Marcelle fut étreinte par le sentiment du vide profond que laissent derrière elles, en s'accomplissant, ces migrations de la jeunesse. Elle se dirigea vers le petit salon où se trouvait M. de Chablay.

Assis dans un fauteuil de cuir, le vieillard feuilletait des revues commodément placées à portée de sa main.

—Te voilà? demanda-t-il paisiblement. Alors le train n'a pas eu de retard? Ils sont en route?

Elle vit sa sérénité, en même temps qu'il prenait conscience de l'émotion éprouvée par la pauvre femme.

—Tu retrouveras bientôt Geneviève, dit-il avec un peu d'effort, cherchant ses mots. Il ne faut pas t'attrister de la sorte, après avoir été si vaillante ces derniers jours.

Elle se sentit le cœur glacé. "Vaillante ces derniers jours..." Comme il se souvenait qu'elle avait manqué tout d'abord de courage, de générosité, de dévouement! Il avait pénétré ses torts, et il demeurait étranger aux profondeurs, aux diversités de ses peines. La vie voulait cela! Parvenu au bout d'une longue existence, le vieillard ne pouvait plus ressentir, en un jour comme celui-ci, que des sentiments de paisible douceur, au lieu des impressions d'isolement tragique qui affluaient de toutes parts vers la veuve.

Elle vint appuyer contre la fenêtre son front douloureux. La pluie s'était mise à tomber et glissait en longues larmes sur les vitres. La campagne s'emplissait d'un chuchotement immense, bruit léger d'eau heur-

tant les feuilles, indéfiniment répété. Sous le ciel abaissé, le paysage n'était plus qu'une courte étendue grise, et le brouillard qui le recouvrait, s'agitait dans le vent d'ouest, comme les plis d'un manteau funèbre.

Marcelle éprouva d'une manière intense ce besoin de fuir, cette nostalgie "d'ailleurs" que connaissent tous les cœurs malades.

—Ne trouvez-vous pas les Peupliers bien tristes maintenant ? demanda-t-elle d'une voix incertaine qui retenait des pleurs. Si nous regagnions tout de suite Paris ?

—Ah! tu veux partir? répondit M. de Chablay avec une nuance de regret. Moi j'aime ces pluies d'automne à la campagne, je l'avoue. Mais nous ferons comme tu le voudras.

Huit jours plus tard, ils étaient de retour rue Martignac.

Mme Salter y fut d'abord absorbée par les soucis pratiques d'installation qui deviennent de si lourdes corvées, lorsque aucun espoir de joie personnelle ne les anime. Puis, le cadre de son existence nouvelle s'organisa, cadre inutile, songeait-elle, organisation vaine, autour d'un vide immense. Elle sentait d'ailleurs que sa faute profonde était là, peut-être dans ce vide obstiné.

Lorsque, un matin, elle reçut une convocation de sœur Marie de la Croix, lui demandant d'assister à la réunion des veuves de la guerre, son premier mouvement fut de se dire: A quoi bon? sans même songer à s'y rendre. Puis, machinalement, quand l'heure eut sonné dans la triste après-midi solitaire, elle mit son chapeau, se dirigea vers le couvent des Auxiliatrices. Arrivée un peu en retard, on la fit passer par une porte dérobée, et monter dans une petite tribune située derrière le chœur. Elle se trouva soudain en face de l'auditoire, et un irrésistible émoi détendit son cœur aride. La chapelle était remplie de silhouettes noires, et tous ces deuils ne parlaient que d'une même épreuve: la sienne. Sans connaître les jeunes femmes réunies là, elle savait les intimes souffrances de leurs vies dévastées. Un de ces sentiments de fraternité indicible, comme la guerre en aura éveillés, la pénétra tout entière; elle eut pitié jusqu'à la douleur, cette douleur saine qui fait naître les grandes charités, quand l'âme est assez généreuse pour la retenir.

Marcelle contemplait sans se lasser, avec attention, ses compagnes d'infortune. Comment avaient-elles supporté ? A travers quels accablements ou quelles révoltes avaient-elles, jour par jour, heure par heure, gagné ce moment ? Ah! vraiment, le mot de "veuves" planant sur une telle assemblée était une anomalie trop cruelle. Mais, sans doute, le temps reconstituerait beaucoup de ces existences frappées en pleine aurore... Mme Salter le comprit, soudain, et le souhaita. Son cœur était devenu moins farouche.

Quand elle sortit de la chapelle, au milieu d'un flot de voiles noirs, sœur Marie de la Croix, qui la reconnut, retint un instant la main de son amie dans la sienne.

—Reviendrez-vous ?

—Peut-être... En tout cas, je reviendrai vous voir.

En rentrant chez elle, Marcelle trouva une dépêche de sa fille. François était désigné parmi les officiers français qui allaient encadrer les troupes américaines en marche vers l'Est. Son départ pour le front aurait lieu trois jours plus tard; le jeune ménage arrivait dans la nuit, pour passer à Paris ces dernières journées.

CHAPITRE XIV

Un auteur a parlé du "tragique quotidien," terme qui semblait vague et qui nous est devenu trop clair. Nous avons tous connu maintenant ce "tragique" caché dans les plus simples heures, le froid contact d'une menace toute proche et terrible attachée comme une ombre aux pas d'êtres aimés.

Cette menace enveloppait Geneviève et François, communiquant à leur bonheur une sorte de gravité. Avec la divination de ceux qui ont souffert au-delà d'une certaine limite, Mme Salter observa la lutte soutenue par les jeunes gens contre les sollicitations de faiblesse enfermées dans leur amour. Elle les vit poursuivre à deux un même travail d'énergie, pour discipliner cet amour à peine possédé, et qui devait se renoncer déjà. Ils l'imprégnaient de toute la force de sacrifice contenue dans le sentiment religieux, et avec une admiration silencieuse pour cette jeunesse aux héroïques résignations, Marcelle sentit mieux les lacunes de sa vie profonde.

Son âme se transformait pourtant. Elle avait craint ses propres sentiments lors du retour du jeune ménage. Quelles impressions la domineraient ? de quelles culpabilités secrètes porterait-elle encore le poids ? Ma non. Elle n'éprouvait qu'un attendrissement infini devant ces enfants dont la joie était à la fois si complète, et si précaire, si menacée. La vue de l'amour ne lui inspirait plus d'amertume. On a de ces surprises avec soi-même. La route de l'égoïsme ou celle du dévouement ne sont jamais suivies en vain, chemins d'âmes qui conduisent toujours plus loin qu'on ne le prévoit.

Geneviève ne comprit pas que sa mère lui était rendue, sans doute parce que le besoin de la retrouver ne s'était pas éveillé dans son cœur. Elle se montra beaucoup plus affectueuse envers le père de son mari que pour celle qui avait été un moment "l'ennemie." En subissant cette tristesse, Mme Salter pensa: "C'est une expiation."

Le temps s'écoula, rapide, en courses d'ordre pratique, visites à Marc, causeries presque banales. Que de fois ces dernières journées si précieuses auront amené avec elles des tristesses semblables à une déception. On croyait les vivre dans une intimité plus étroite, et l'absence du lendemain les envahissait au contraire. Vainement l'on cherchait en elles un peu de joie encore. La joie appauvrie mourait dans cette atmosphère d'adieu.

Une après-midi où, chose exceptionnelle, Geneviève avait dû sortir sans son mari, Mme Salter vit François se diriger vers le cabinet de M. de Chablay, des papiers à la main. Elle eut la pensée qu'il mettait ordre à ses affaires. Cependant, il ne faisait jamais allusion à un malheur possible; son entrain, sa gaieté paraissaient inaltérables, et dans l'oppression jointe à de tels départs chacun s'appuyait instinctivement sur sa confiance. Marcelle s'était laissée prendre à ces apparences de sérénité. Aussi éprouva-t-elle un véritable saisissement lorsque, traversant le salon par hasard, le dernier matin, elle aperçut le jeune homme affaissé dans un fauteuil, l'air accablé, le visage ravagé par une expression de morne souffrance. C'est ainsi que, de temps à autre, nous sont apparus les êtres d'immolation qu'ils ont été vraiment, et que masquait leur fier courage.

Le lieutenant ne s'aperçut pas de l'entrée de Mme Salter. Elle allait lui demander: "Qu'avez-vous donc, François ?" et puis la question expira sur ses lèvres. Ce qu'il avait! Il était jeune, aimé, heureux; il tenait à la vie par toutes les fibres de son être... Elle appela doucement:

—François ?

Il tressaillit, tournant vers elle ses yeux clairs que durcissait l'angoisse.

—Vous étiez là ? Je vous demande pardon, je ne vous avais pas vue entrer.

—Et moi je croyais que vous aidiez Geneviève à préparer votre cantine ?

—Geneviève ? non, je l'ai quittée depuis un moment.

Il passa la main sur son front où perlaient des gouttes de sueur, et ajouta plus bas:

—Je ne veux à aucun prix lui laisser voir ce que j'éprouve. Nous nous sommes promis de ne pas nous affaiblir mutuellement...

Mais. il m'arrive de ne plus pouvoir supporter la douceur de sa présence, au moment d'une pareille séparation.

Il lui montrait sa faiblesse comme on la montre seulement aux êtres préférés, à ceux qui ne nous ont jamais fait de mal, comme il l'aurait montrée à la mère qu'il n'avait plus. Et, violemment émue, elle lui parla avec la tendresse maternelle dont son cœur battait.

—François, mon cher enfant, l'épreuve est grande, surhumaine. Mais ce ne sera qu'une épreuve. Courage! La victoire approche, vous nous reviendrez. Vous retrouverez Geneviève.

Et comme il secouait la tête d un ai· de doute:

—Je veux être seule à souffrir, dit-elle passionnément, je souffrirai pour tous. C'est juste... Vous ne savez pas... Dieu aura pitié. Il m'exaucera. Vous nous reviendrez, François!

Il eut un sourire qui s'adressait à quelque vision trop belle, et une large aspiration souleva sa poitrine.

—Revenir, murmura-t-il, revenir! vivre, aimer de nouveau!

Un silence tomba sur ce vœu ardent qui allait se mesurer avec le destin. On entendit résonner dans l'antichambre la voix de Geneviève donnant un ordre, et François prit son front entre ses mains dans un mouvement de désespoir.

—Ah! gémit-il, je vous le jure, je pourrais sacrifier mon bonheur. Mais le sien? pas le sien!

Elle ne répondit rien à cette douloureuse parole d'amour, mais se penchant vers le jeune homme:

—François, supplia-t-elle, il faut penser à Dieu, il faut prier. Lui seul peut nous rendre pleinement au devoir en des heures telles que celle-ci. Lui seul peut vous aider dan ce martyre. Mon cher enfant!...

Un instant passa. Il releva son visage pâli,

—Je le sais, dit-il gravement. Ce n'est pas avec nos forces humaines que nous accomplissons les sacrifices décidés. Merci de me le rappeler dans un moment de faiblesse.

Il se redressa et prit entre les siennes les deux mains de Marcelle, les serra fortement.

—Merci de m'avoir compris, de vous être montrée si bonne. J'ai senti votre cœur...

—C'est moi, balbutia-t-elle, la voix pleine de larmes, qui suis touchée de votre confiance.

—Sans vous j'aurais été très seul dans un dur moment... L'heure avance; je vais retrouver Geneviève. Si je ne reviens pas, je vous la confie.

Elle eut un geste d'épouvante.

—Non, non! Je vous l'ai donnée.

—Je vous la confie, répéta-t-il faiblement, en quittant la pièce.

Quelques heures plus tard, François de Chablay, prêt au départ, sortit de son appartement avec sa femme. Le colonel et Mme Salter attendaient les jeunes gens. Des adieux brefs s'échangèrent. Geneviève avait témoigné le désir d'accompagner seule son mari à la gare de l'Est.

—Tu ne veux pas que je m'y rende de mon côté? demanda timidement Mme Salter. Je t'attendrais, et nous reviendrions ensemble.

Elle songeait à cet instant où le fait de la séparation s'accomplit, où, soudain, tout nous manque.

—Si vous laissiez venir votre mère? dit François.

—Non, non, je vous en prie. Je n'aurai besoin que de solitude.

Au haut de l'escalier, M. de Chablay serra une dernière fois son fils contre son cœur, et embrassant aussi Geneviève:

—Du courage, mes enfants.

Un double sourire lui répondit, ce sourire qui aura bravé les pires détresses.

Ils descendirent, lui sanglé dans sa tenue de campagne, elle dérobant sous le grand chapeau rose que préférait son mari, son visage crispé par l'émotion. Penchés au-dessus de la rampe, le colonel et Marcelle entendirent se mettre en marche l'auto qui les emmenait et dont, en quelques secondes, le bourdonnement se perdit au loin. M. de Chablay se redressa avec un soupir étouffé.

—Je retourne au ministère, dit-il simplement. J'ai beaucoup à faire ces jours-ci.

Sa nièce inclina la tête en silence. Oh! le bienfait d'une occupation absorbante, tyrannique! Les femmes trop solitaires d'aujourd'hui n'auront-elles pas ce soutien?

Demeurée seule, elle attendit longtemps le retour de Geneviève, et dans cet isolement où rien ne faisait obstacle à la peine, toute la douleur de sa fille l'étreignait. Elle se rappelait, sans pouvoir en détacher sa pensée, un poignant spectacle contemplé récemment à la gare de l'Est où elle était allée prendre une indication pour François. Une jeune femme se trouvait là, de l'âge de Geneviève à peu près, accompagnant son mari, un sous-lieutenant qui regagnait le front. Appuyés à la barrière gardée par un gendarme et que l'officier franchirait bientôt, ils semblaient insensibles aux cris, à l'excitation de la foule militaire. Un soldat à la démarche mal assurée allait et venait près d'eux, et faisant le geste de diriger ses compagnons, répétait d'une voix avinée, toujours la même phrase sinistre: "Passez, chair à canon, passez, allez vous faire tuer." Les permissionnaires se hâtaient en se bousculant vers les trains sous pression, rangés en file, et dont les wagons de queue portaient en larges étiquettes des noms de communiqués.

Le jeune couple observé par Marcelle, vivait le drame de la séparation sans prononcer une parole. Il la regardait seulement d'un regard jamais rassasié. Elle inclinait un peu le front vers la poitrine de son mari, et ses deux mains fébriles s'attachaient à l'uniforme kaki, erraient sur les épaules, sur les bras du jeune homme, d'un geste de possession pathétique. Soudain il leva les yeux vers la pendule; elle joignit sur la balustrade de fer ses mains détachées. Rapidement, il l'embrassa, et s'en fut, très vite, son képi abaissé sur les yeux. Elle se penchait pour le voir, et, relevant son visage irradié de tendresse, elle souriait bravement. Elle sourit ainsi, jusqu'au bout, jusqu'à l'instant où il disparut dans l'un des wagons dont la longue file, presque aussitôt, s'ébranla. Alors, sans respect humain, sans autre pensée possible que son désespoir, elle laissa tomber sa tête sur ses deux bras qui s'appuyaient à la barrière, et pleura comme une vaincue. De longs sanglots la suffoquaient qui faisaient trembler—Marcelle se rappelait ce détail—les ailes blanches de sa toque. Elle était seule, comme Geneviève en ce moment. Avait-elle aussi refusé la présence de sa mère? Mais se trouve-t-il une autre mère pour s'élever de toute sa passion contre le bonheur de son enfant? Oh! la hantise, la torture, la crainte superstitieuse des sentiments récents, devant l'affection nouvelle ressentie pour François, et le besoin ardent de voir Geneviève préservée...

Une clef tourna dans la serrure; un pas léger traversa l'antichambre. "Ah! songea Marcelle le cœur battant, voici mon heure. Geneviève ne pourra pas se raidir davantage; moi seule sais tout ce qu'elle éprouve, elle va venir à moi: je vais lui être utile, lui montrer combien je la comprends; je vais réparer."

Mais non; Geneviève passa. Mme Salter entendit la chambre solitaire s'ouvrir, se refermer. Elle alla jusqu'à la porte, et n'osa pas frapper. Ce fut sa vie dès lors. Sans cesse elle éprouva la même interdiction de toucher à la souffrance de son enfant, et cette séparation persistante, à travers une angoisse unique, rendit la part de la mère plus lourde, comme empoisonnée.

Quelques mots de François apprirent à sa femme et aux siens qu'il montait en ligne immédiatement. Le silence suivit. Plus de

nouvelles. La vie tragique du défenseur s'enfonçait dans le mystère, entrait dans une de ces périodes impénétrables qui auront livré les cœurs, derrière lui, à un martyre indicible et monotone. Sans rien connaître, sans rien pouvoir, il fallait attendre. Attendre... qui traduira ce supplice? Marcelle en retrouvait toute l'acuité en le voyant peser sur sa fille. Vainement la jeune femme dressait son énergie contre l'épuisante torture qui ronge la pensée, la volonté, les nerfs; des oscillations surmenantes d'espoir et de désolation battaient sans trêve dans les longues heures de ses journées et de ses nuits.

Elle sortait souvent, sauf aux heures de courrier où toujours elle se trouvait là, comme pour recevoir plus tôt l'amère déception quotidienne. Les lèvres serrées, les yeux secs, elle s'enfermait alors pour écrire à François; puis sa lettre à la main—une de ces lettres dont on se demande si elle ne cherchera pas en vain celui qui ne nous entendra plus jamais,—elle sortait de nouveau. Où allait-elle? Mme Salter le savait bien. Elle aussi avait connu ce désordre des journées ravagées par l'angoisse, ces recherches vaines dans des hôpitaux lontains où, d'après les dernières listes d'arrivants, on espérait recueillir quelque clarté, d'où l'on sort plus meurtrie par la terrible ignorance. Elle devinait les crises de désolation auxquelles s'abandonnait ensuite Geneviève, dans le secret d'une église; et puis les vœux ardents, les supplications presque autoritaires portés d'un pèlerinage à l'autre. Le soir venu, elle lisait sur le visage épuisé de son enfant la trace des longues marches accomplies dans l'instinctif besoin d'obtenir pour la nuit redoutée quelques heures d'oubli. Silencieuse, impuissante la mère n'osait pas se permettre même un mot de pitié.

Un soir où Geneviève s'était réfugiée pour souffrir à Notre-Dame-des-Victoires, elle arrêta son regard avec une attention soudaine sur les gestes d'une femme en deuil qui venait joindre un cierge à la gerbe de flammes. Agenouillée sur la marche de pierre usée, cette femme se mit à prier ardemment, avec des larmes, les bras en croix. Quelle force suppliante émanait de tout son être! Elle semblait s'être juré de faire violence au ciel. De ses yeux fatigués dans lesquels montait un étonnement, Geneviève regarda longtemps sa mère implorer le retour de François.

Puis un jour vint, radieux, comme il s'en est trouvé dans cette terrible époque où les cœurs ont été parfois si rudement ballottés d'un supplice intense à la joie violente. François écrivit; François était au repos, sauvé. Il avait pris part aux durs assauts qui commençaient notre victoire, il en sortait sain et sauf, enthousiasmé! Geneviève connut le bonheur exalté, la délivrance de tout l'être qui accompagne de pareils moments. Une quiétude complète succéda pour elle aux tourments de la veille. Les lettres de son mari arrivaient chaque jour, régulièrement. La jeune femme s absorbait dans la douce tâche de les lire, d'y répondre, et à manier ces feuilles minces qui venaient de François, qui allaient à François, son visage reprenait l'expression lumineuse des jours d'amour.

CHAPITRE XV

Un soir, en rentrant rue Martignac, Mme Salter trouva le colonel affaissé, le front dans ses mains, devant la table du salon où elle aperçut un télégramme ouvert. Anxieuse aussitôt, elle se pencha, lut d'un coup d'œil: "Lieutenant de Chablay glorieusement tombé en remplissant volontairement mission dangereuse. Vous envoie détails. Respectueuses et douloureuses condoléances."

Marcelle étouffa un cri et se tourna vers son oncle, tremblant de tout son corps.

—Ce n'est pas possible, ce n'est pas vrai? implora-t-elle la voix étranglée.

Il découvrit un visage terreux soudainement vieilli, où des larmes glissaient avec lenteur dans le sillon des rides.

—Le doute ne nous est pas permis, murmura-t-il. François est mort... magnifiquement.

—Ah! gémit la mère. Geneviève n'y résistera pas!

M. de Chablay eut un geste d'indicible compassion.

—Mon Dieu! je crois qu'elle rentre? dit Marcelle qui saisit avec épouvante le bras du vieillard.

Non, ce bruit de portes ouvertes et refermées ce n'était pas encore Geneviève. Ils attendirent sans parler, toute leur souffrance suspendue, comme crispée. Sept coups tintèrent, l'heure indifférente! Geneviève ne tarderait pas maintenant. En effet, son pas jeune, son pas heureux se fit bientôt entendre. Mme Salter se leva brusquement.

—Que fais-tu? lui demanda tout bas son onc e

—Pas moi, pas moi... je ne peux pas lui apprendre, balbutia-t-elle avec le geste de repousser quelque chose d'inacceptable. Comprenez-moi; ayez pitié. Il y a des souvenirs... C'est impossible! Je serai là tout près.

Aveuglée de larmes, elle sortit s'appuyant aux meubles, et, derrière la portière qui séparait le salon du cabinet de M. de Chablay, se laissa tomber sur une chaise, haletante.

Geneviève entrait gaiement:

—Je viens de trouver encore une lettre de François, la seconde d'aujourd'hui! nous ne pouvons pas nous plaindre d'être sans nouvelles.

La réponse du colonel, faite d'une voix sourde, échappa à Mme Salter, mais il avait dû émettre quelques doutes sur la rapidité des courriers du front, car la jeune femme répliqua:

—Mais non, je vous assure, ce ne sont pas des nouvelles si anciennes. La lettre est datée du 4 octobre.

Du 4! de quelques heures avant la mort: la dépêche était du 5. Geneviève lisait tout haut certains passages et les commentait, sans remarquer le silence, l'attitude étrange de son oncle. Toute à son mari, elle poussa un cri de joie à la vue d'un post-scriptum où François émettait l'espoir d'un prochain voyage à Paris, pour une mission rapide.

—Oh! dit-elle toute vibrante, je n'espérais pas le revoir aussi tôt. J'irai au-devant de lui le plus loin possible, cela nous donnera un peu plus de temps. Jusqu'où pourrai-je aller mon oncle? Où est votre carte de l'Est?

—Je t'en prie, mon enfant, prononça péniblement M. de Chablay, nous vivons à une époque où il est plus sage de ne pas faire trop de projets.

Son accent frappa enfin la jeune femme.

—Pourquoi m'inquiétez-vous? demanda-t-elle lentement, la voix changée, pourquuoi?

Elle s'était tournée vers lui, et la vue de ce visage défait dont le regard fuyait le sien, éveilla sans doute en son cœur les premières détresses, car elle demeura muette et comme irrésolue, n'osant plus interroger. De loin, à travers ses larmes, Mme Salter croyait voir changer d'aspect la mince silhouette qui tremblait tout entière, s'effaçait, revenait. Tout cela n'était-il pas, en effet, un cauchemar horrible?

Soudain, Geneviève se penchant vers M. de Chablay d'un mouvement imprévu, saisit un papier bleu qu'elle venait d'apercevoir dans la poche de son oncle.

—Non, non, rends-moi ce télégramme, rends-le-moi.

Mais elle le dépliait déjà près de la fenêtre. Il y eut encore du silence, et puis la déchirante plainte qu'avait tant redoutée la pauvre mère, s'éleva, torturant dans le cœur, dans la chair de Marcelle des fibres encore épargnées. A travers cette plainte, passa un cri d'appel: "Maman! oh! mamam!"

Mme Salter était déjà près de sa fille. Elle la reçut entre ses bras, l'étendit dans un

fauteuil, et s'agenouillant près d'elle, sanglota comme une supplication:

—J'aurais donné ma vie pour qu'il te soit gardé! Je te le jure, j'aurais donné ma vie avec bonheur. J'ai supplié Dieu...

—Je sais, dit faiblement Geneviève, je vous ai vue prier à Notre-Dame-des-Victoires.

Quelques minutes s'écoulèrent. Comme pour fixer de force devant l'horrible réalité sa pensée fuyante, Geneviève prononça d'une pauvre voix méconnaissable: "François mort, François mort..."

Et soudain, elle se mit à pleurer avec de grands sanglots qui la secouaient tout entière, semblaient devoir briser son frêle corps. Pendant un moment on n'entendit dans la pièce que le bruit de son désespoir. Près d'elle, les larmes de sa mère coulaient, silencieuses. Refaire son propre calvaire par la destinée de son enfant, c'est peut-être bien la plus intense des souffrances humaines. Des drames nouveaux se seront accomplis dans les cœurs comme à travers le monde.

Le colonel avait relevé la dépêche échappée aux doigts tremblants de sa petite-nièce, et la serrait entre ses mains, farouchement.

Il se pencha vers Geneviève, lui baisa tendrement le front.

—Et vous, gémit-elle, et vous, mon pauvre oncle!

—Ne pense pas à moi, dit-il, la voix étouffée. J'avais songé à cette heure, et je le rejoindrai bientôt...

—Mais moi je ne pourrai pas vivre sans lui, s'écria-t-elle avec révolte. Ne me dites pas que Dieu me le demande. Nous nous aimions tant. Vous ne savez pas...

—Geneviève, mon enfant chérie, dit tendrement M. de Chablay quand il put se dominer lui-même, écoute-moi, prends garde... Ne sépare pas ce moment de votre vie d'intime union. Souviens-toi du sacrifice consenti ensemble, de vos résolutions... Reste unie à François, forte, soumise, comme tu le lui as promis...

Son autorité s'imposait à la sensibilité en désarroi des deux femmes. Geneviève fit un grand effort, et se redressant un peu joignit ses mains tremblantes.

—Oui, murmura-t-elle, oui!

Elle pleura tout bas:

—C'est vrai. Pas de révolte, pas de révolte... Je lui ai promis de me soumettre. Me soumettre à ne plus le voir jamais!

Un long frisson la secoua. Elle eut une défaillance, et revenant à elle la tête appuyée sur la poitrine de sa mère, elle articula faiblement:

—Et ce pauvre enfant, l'enfant de François!

Le colonel tressaillit. Il échangea un regard avec Mme Salter, et se pencha anxieux vers la jeune femme:

—L'enfant? que dis-tu? l'enfant?

Un espoir nouveau passait dans ses yeux, vibrait dans sa voix.

—Oui, vous ne saviez pas... François voulait vous l'apprendre lui-même; il était si heureux! Et maintenant, sans lui, tout m'est douleur, tout...

Sa désolation s'exaspérait en effet, à l'évocation de la vie nouvelle qui battait dans son sein. Peut-être faut-il avoir longtemps vécu pour ressentir l'indicible apaisement qu'apporte avec soi l'enfant, le continuateur. Mais l'instinct profond de la jeunesse est de vivre d'elle-même. Plus tard seulement nous comprenons que les meilleurs espoirs ne se réalisent guère qu'à travers un autre qui vient de nous.

Mme Salter et son oncle n'osaient rien manifester de l'émoi consolateur qui leur venait. Oublieux d'eux-mêmes, ils cherchaient seulement à mettre entre Geneviève et l'effrayante épreuve, au moins le secours d'une présence humaine. On ne pouvait pas autre chose.

Renversée sur son fauteuil, la jeune femme avait fermé les yeux, et demeurait immobile, comme une morte. De temps à autre une plainte, une sorte de râle s'échappait de ses lèvres, et Mme Salter frémissait. Elle savait trop ce que voulait dire cet involontaire gémissement, quelles visions passaient alors devant les yeux fermés de Geneviève. Elle savait que le sang de François, la mort de François, l'irrévocable séparation devenaient par moments des choses vraiment comprises, vraiment présentes, à travers la confusion des premières heures. Et ces poignantes réalités allaient s'emparer toujours davantage de l'intelligence de la jeune femme, de son cœur, de ses sens. On ne pouvait rien... que veiller près de cette agonie.

Les heures passèrent. Sans ouvrir les yeux, Geneviève murmura:

—Il est tard, je crois, vous devriez aller vous reposer.

—Ne t'inquiète pas, lui répondit sa mère. J'ai emmené ton pauvre oncle dans sa chambre, il y a un moment. Je suis seule près de toi. Je ne te quitterai pas, ajouta-t-elle d'un accent infiniment tendre, je sais tout ce que tu souffres.

Les larmes la suffoquèrent.

—Ma pauvre maman! vous savez, oui, c'est vrai...

Un même brisement les jetait enfin aux bras l'une de l'autre, fondait de nouveau leurs vies. Hélas! que n'eût pas donné Marcelle pour que sa fille lui demeurât étrangère en restant heureuse! Le fléau terrible qui a fait naître partout l'exceptionnel aura soumis à de singulières parités de souffrances, les différentes générations. Les pères et les fils se sont fait tuer ensemble; les cœurs d'épouses, des mères et des filles ont reçu les mêmes coups.

Geneviève appuyait sur l'épaule maternelle sa tête enfiévrée qui ne trouvait nulle part de repos, et Mme Salter osait à peine caresser les cheveux blonds que François aimait. La tendresse peut faire trop de mal, à certaines heures, en rappelant un plus grand bien perdu.

La nuit s'avançait déjà, quand la mère osa implorer:

—Ma chérie, sois raisonnable, pour lui obéir, pour votre enfant. Essaie de te reposer un peu; tu le dois...

Mais elle frémit tout entière:

—Non, non, je ne veux pas retourner dans ma chambre.

—Eh bien, pas dans ta chambre, ici, sur le sofa. Tu t'étendras et je resterai près de toi.

—Tout à l'heure, oui, peut-être.

Il est si dur de rompre avec le moment d'écrasement, de stupeur qui touche encore à leur vie.

Quand Geneviève se leva, chancelante, ce fut pour s'agenouiller devant le crucifix qui surmontait le bureau du commandant Salter. Elle se mit à prier, et l'on sentait dans cette prière toute sa douleur et toutes les forces de sa jeunesse à la fois. En la regardant, sa mère comprit quelle héroïque loyauté, la jeune femme dresserait devant l'épreuve: elle avait promis de se soumettre, et, malgré les convulsions de son cœur brisé, cherchait déjà le chemin de la résignation. A ses côtés, Marcelle pria aussi, non pas avec cet ardent courage, mais avec une soumission nouvelle. Qu'y a-t-il donc chez les très jeunes qui les ait rendus si immédiatement généreux devant de tels holocaustes? Possèdent-ils des énergies intactes encore, faites pour les tâches sublimes? Ont-ils dans le sacrifice une foi plus absolue? Une aide leur vient-elle des lois profondes de la nature et de la vie humaine? Il est peut-être moins difficile de s'arracher à la flamme de l'amour qu'à sa lente pénétration, à l'envoûtement du bonheur transformé en habitude, et qui s'étend derrière nous, très loin, sur de longues années...

Sollicitée de nouveau par sa mère, Geneviève consentit enfin à s'étendre, à absorber une potion calmante, et peu à peu, elle s'endormit au milieu de ses pleurs, vaincue, les nerfs brisés.

Mme Salter demeura seule à veiller près de ce chevet douloureux. Elle se rappelait un autre soir, proche encore, où elle avait regardé dormir sa fille longuement. L'amour avait passé, le bonheur avec toutes ses promesses, et Geneviève gisait là, le cœur brisé... A travers un fiévreux sommeil, des spasmes soulevaient la poitrine oppressée de la jeune femme. Marcelle contemplait avec une infinie pitié les traits délicats, marbrés de larmes, les paupières gonflées.

En levant les yeux, elle distinguait dans le salon, faiblement éclairé, le portait de son mari, la photographie de François de Chablay, et une détresse immense lui noyait l'âme.

Cherchant une pensée qui lui fût un refuge, elle se surprit à prononcer à demi voix, avec ferveur, le mot de l'espoir:—L'enfant!—Car il leur restait, il leur viendrait l'enfant.

Dans un attendrissement infini, elle imagina le berceau, la croix d'ivoire balancée sur un pli du rideau blanc, tout le doux appareil qui transforme les cœurs et la demeure. Et puis, entre ses bras, la chair rose, la fleur vivante, l'indicible fardeau... Une faim de tout son être s'éveillait autour de la vie frêle dont passait la promesse dans chaque souffle de Geneviève, et l'apaisement mystérieux que de telles visions apportent au cœur tourmenté de la femme, s'imposait à elle, obscurément.

La passion du bonheur humain, et ensuite la passion de la souffrance, l'avaient tour à tour possédée. Il fallait se libérer maintenant, tourner son activité reconquise vers une tâche nouvelle auprès de Geneviève, si jeune encore, et de l'enfant attendu. Seconder sa fille, la remplacer peut-être un jour, ce serait pour Mme Salter la raison de survivre, Il en vient une, tôt ou tard...

FIN.

Dans le prochain numéro: "Aime et tu Renaîtras", de Mathilde Alanic

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.

Adresse postale: Casier 35, Station N, Montréal. Téléphone: Est 1418.

DU BERGER A LA BERGERE

Il n'est pas de pire déception pour une bonne ménagère que de manquer un plat. Cette mésanventure lui étant arrivée, madame ne se sentait pas de très bonne humeur. Et quand monsieur fit la grimace en goûtant la crême qu'elle avait brûlée, madame eut une réflexion un peu sèche:

—Après tout, je ne me suis pas donnée comme cordon bleu quand tu m'as épousée.

Monsieur, qui est un sage, eut le stoïcisme de ne rién dire. Mais il n'en pensait pas moins. Or, ce soir-là, quand ils se furent retirés, sa femme, effrayée par un bruit insolite, le secoua dans son lit et lui murmura à l'oreille:

—Hector! Hector! Lève-toi! Je suis sûre qu'il y a des cambrioleurs en bas.

—Laisse-moi tranquille, répondit froidement Hector. Quand tu m'as épousé, est-ce que je me suis donné à toi comme sergent de ville?







Celles qui Travaillent...

Récemment les "Annales" de Paris, sous le titre de **Celles qui travaillent,** nous apportaient un article de Lucie Laure Favier, journaliste parisienne très connue, article pour décourager les aspirantes à la carrière du journalisme féminin. Madame Laure-Favier a-t-elle écrit dans un moment d'affaissement, d'ennui, d'écœurement même, comme les journalistes-femmes, tout aussi bien que les hommes, en connaissent, je le croirais volontiers, car pas une note d'enthousiasme chante dans les lignes que je veux soumettre à votre lecture:

"Mademoiselle, vous êtes belle, vous êtes jeune, vous êtes riche... Mariez-vous!

C'est ainsi qu'Emile Faguet répondit, jadis, à une jeune étudiante de province qui était venue lui demander conseil. La pauvrette projetait d'habiter Paris et d'écrire dans les journaux!

Je songeais à cette anecdote qu'Emile Faguet aimait conter, en me trouvant, l'autre jour, sur le terrain du Bourget, près d'une jeune demoiselle jolie et élégante à souhait qui me disait avec un soupir:

—Que vous avez de la chance d'être journaliste!

Je faillis lui répondre:

—C'est vous qui avez de la chance d'être la fille bien-aimée d'un constructeur millionnaire, ce qui vous préservera, naïve enfant, d'un des métiers les plus durs qu'une femme puisse embrasser.

Mais je préférai lui demander:

—Et pourquoi donc ai-je tant de chance?

—Mais parce que ce doit être si amusant d'aller partout en reportage, et puis d'écrire sur ce qu'on a vu tout ce qui vous passe par la tête, et surtout de fréquenter les salles de rédaction! Sans compter qu'on est du Tout-Paris des répétitions générales...

—...Et qu'on voyage à l'œil! En voilà une conception du journalisme! Mais que croyez-vous donc que l'on fait dans les salles de rédaction?

—Eh bien! j'imagine que l'on rit, que l'on fume, que l'on sable le champagne avec les journalistes, qui sont tous gens d'esprit. Et l'on est au courant des évènements avant tout le monde...

—Nous savons, en effet, parfois à huit heures du soir ce que vous savez le lendemain, à huit heures du matin. Est-ce un tel avantage?

—On a sa signature dans les journaux...

—Ce plaisir de vanité s'émousse vite.

—Pourtant, madame, beaucoup de mes petites amies pensent comme moi. Nous rêvons toutes d'écrire dans les journaux.

Eh bien! mesdemoiselles, dussé-je priver le journalisme futur de vos collaborations, je vais m'efforcer de vous enlever vos illusions.

Permettez que je fasse d'abord tout à fait abstraction de moi-même. La vérité, la voici:

Le métier de journaliste pour les femmes est le plus difficile et le plus décevant. Il y faut une santé robuste et un caractère souple et serein. Il y faut à la fois de la jeunesse physique et de la maturité d'esprit. Il y faut toutes les qualités intellectuelles qui sont, dit-on, l'apanage du sexe fort: la clarté de la conception, la chaleur dans l'imagination, la vivacité dans l'expression, les dons du véritable écrivain, avec, en plus, cette "sensibilité de l'actualité," cet art de prendre son sujet, ce sens du raccourci, qui constituent ce qu'on appelle le métier. Métier qui ne s'apprend pas en un jour! Aussi combien sont-elles, les véritables femmes journalistes? J'entends, par là, celles qui ne sont pas spécialistes dans la chronique féminine, mais traitent de tous les sujets, comme les hommes, vont du reportage à la chronique de mœurs, au portrait littéraire, à la polémique et même de la critique.

Combien? Sommes-nous vingt ou trente femmes journalistes? Trente à peine, et que nos confrères mâles ne veulent pas même reconnaître. En effet, ne nous refusent-ils pas l'accès de cette "Maison des Journalistes" où l'on peut déjeuner pour trois fancs les jours de "débine," —comme ils disent!

Car on est parfois, comme eux, dans la "débine." Une femme journaliste gagne, en moyenne, par mois, le prix de votre élégant costume-tailleur, mademoiselle: mille francs!

***

—Mais il y a quelques petits profits?

Oui, on a des permis de chemin de fer et des billets de théâtre!... Pourtant, si, j'ai reçu, une fois, un cadeau magnifique. Que l'on me permette ce souvenir personnel: le lendemain du 11 novembre, où je survolai Paris pour jeter des fleurs sur la tombe du Soldat Inconnu, une grande maison de couture, que ce geste avait émue, m'envoya un beau manteau très chaud, sachant que j'avais eu très froid, et une modiste me confectionna un joli bonnet d'aviatrice.

J'ai connu encore des profits moins tangibles.

C'est ainsi que les souverains du Monténégro, que j'étais allée interviewer à Lyon en 1916, après leur fuite de leur pays envahi, m'invitèrent très gentiment à passer un mois de repos dans leur château de Cettigné, — après la guerre. Mais qu'est devenu le château de Cettigné? Et, plus récemment, Mlle Tcheng, la grande féministe chinoise, m'offrait une chambre en papier dans sa propriété de Pékin!

Aux heures de mélancolie, je pense parfois à ma chambre de Pékin, où sont peints des oiseaux bleus dans un paysage d'or.

Tout cela est un portrait fidèle de la vie des femmes qui écrivent dans les journaux, au jour le jour, qui sont en quête des évènements mondains ou sociaux, qui sont tenues de partager avec le confrère, l'existence du reportage où l'on est traité par le public à peu près comme des ... chiens, où l'on est supposé tout savoir, tout comprendre, tout deviner, où l'on est appelé à interviewer de grosses dames qui nous parlent un peu plus mal qu'à leurs domestiques, parce que ce ne sont pas elles qui nous paient, où l'on reçoit des appels téléphoniques furibonds parce que l'on a oublié dans le compte rendu du dernier mariage chic de mentionner les toilettes de Mesdemoiselles, filles de gros bonnets; où l'on se fait proprement attraper par Madame de la Haute-Gomme parce que l'on a fait mention de sa "réception" sans y avoir été autorisée par elle-même, ce qui fait que de précieux détails n'ont pas été mentionnés!... Et l'on est quelquefois appelée dans le cabinet directorial pour se faire transmettre les doléances de tout ce monde hargneux, ridicule, prétentieux, qui ne trouve jamais les compliments assez appuyés, ni les détails assez complets. Et puis dans les œuvres, ça ne va pas toujours tout seul! Certaines patronnesses ont le verbe rude, et elles affectent de mépriser les journalistes: "rien n'est bien raconté, bien expliqué, bien juste dans tous ces rapports de journaux." Et elles nous servent, tout pêle-mêle, un tas de détails qu'il nous faut ensuite mettre au point avec plus ou moins de succès, quitte à s'attirer de nombreuses rancunes, si notre compte-rendu ne rend pas absoluemnt justice à tous les bienfaiteurs passés, présents et futurs. Dans les débuts, tout cela nous assomme et nous afflige. Mais l'on arrive vite à une douce philosophie. Et puis que sont ces petites misères à côté des compensations que nous offre le métier. Le charme des initiatives que l'on découvre, les innovations que l'on apporte dans la carrière les "scoops," les fameux "scoops" qui nous remplissent de fierté professionnelle...

Et, la journée de labeur intense fini, l'on rentre chez-soi, avec toute une liasse de lettres qu'on lit, doucement, toute seule, dans l'intimité d'une petite chambre qui est son **chez-soi**, et qui nous disent des choses fortes et réconfortantes. "Comme vous m'avez fait du bien dans tel article... Surtout cette phrase qui semblait écrite pour moi... J'allais succomber, mais votre lettre m'a arrachée au péril... Je ne savais que devenir, quand j'ai lu dans cette réponse faite pour une autre, ma propre histoire, et j'ai bénéficié de vos conseils, et maintenant je me sens forte..." Et les autres qui sont des mercis émus, des offres d'affection, des protestations de gratitude, des demandes de service, etc., etc. Et la journaliste prend alors conscience de la valeur de sa vie et du noble emploi de ses heures. Elle comprend combien elle peut faire de bien et les sources de sa bonté s'ouvrent toutes grandes. Elle est **marchande de bonheurs**! Et nul titre ne lui semble plus glorieux. Et afin que rien ne trouble la méditation de son âme, elle donne un tour de clef à sa porte, s'asseoit à son sécrétaire éclairé d'une lampe discrète, et elle écrit pour tous ceux et toutes celles qui ont foi en elle; elle écrit des pages sincères et palpitantes, faisant appel à son intelligence, à tout son cœur, à toute sa finesse pour répondre à chacun, sans heurter sa peine ou meurtrir son âme...

Aussi, si ce soir-là, forçant sa solitude, une jolie jeune fille, élégante et riche entrait chez-elle, pour lui déclarer son désir de suivre ses traces, de devenir journaliste, elle lui dirait tout simplement: "La carrière est belle, splendide par moments, mais elle comporte également sa large part de mesquineries et de laideurs... Il faut supporter les unes pour pouvoir vivre les autres. Et à certains moments, c'est dûr... Ne vous imaginez pas cette carrière comme une existence folâtre et légère. Rien n'est plus sérieux ni plus sévère que notre vie. Le sacrifice de ses goûts y est à l'ordre du jour. Seulement, il ne faut jamais consentir le sacrifice de ses idées et de ses principes, sans quoi l'on peut devenir la journaliste à tout faire, mais jamais la vraie journaliste..." Et puis devant les yeux rieurs de la petite fille trop chic qui vous interrogera, vous vous laisserez aller à dire: "Sans doute, Mademoiselle, pour devenir journaliste il faut, certes, posséder toutes les qualités requises par Madame Lucie Laure-Favier, mais... mais..., il faut encore avoir souffert... et, surtout, il faut **savoir** souffrir!"

MADELEINE.

QUELQUES QUESTIONS DE COQUETTERIE

Deux lectrices me posent une question chacune que je vais résoudre ici pour l'utilité de toutes les amies de la Revue

1o Comment nuancer les cils trop blonds? Notre amie a raison, les cils trop blonds enlèvent de la grâce au regard et empêchent les plus beaux yeux d'être à leur avantage.

Pour les toncer déjà légèrement et les apprêter à subir la petite opération qui suit, il faudra d'abord les enduire, chaque soir, de vaseline avec une petite brosse à cils.

N'en point mettre trop, mais assez pour les bien humecter.

Laver souvent les yeux à l'eau très forte de noyer en infusion.

Puis faire une sorte de mixture avec de la glycerine, de l'eau de noyer et un peu de noir de fumée.

En brosser les cils et laisser sécher.

Peu à peu, on sera étonné de voir les cils devenir d'un châtain très clair puis tourner au vrai châtain.

L'ESPRIT DE CONVERSATION

Il sied même au progrès de respecter ce qu'il remplace.
Nisard.

Qui apprend avec méthode retient avec certitude.—Leibnitz

Il est habile de ne satisfaire qu'à moitié les curiosités qu'on excite. E. Schérer.

Les poètes ont cent fois plus de bon sens que les philosophes. En cherchant le beau, ils rencontrent plus de vérités que les philosophes n'en trouvent en cherchant le vrai. Joubert.

LES VIOLETTES

par FRANCOISE OLIVIER

La petite bonne entra plus tôt que de coutume, ce matin-là, dans la chambre de sa maîtresse. Sur le plateau du déjeuner, elle avait posé une lettre et une petite boîte soigneusement ficelée.

—Madame, dit-elle, c'est un soldat qui vient d'apporter çà.

D'un vif mouvement, Madame Aubry se redressa dans son lit, s'adossa contre les oreillers.

—Vous l'avez fait entrer, Maria? Il se repose? Vous allez le faire déjeuner...

—Il n'a pas voulu, Madame. Il m'a dit: "Non, c'est pas une heure pour entrer chez le monde, et puis, j'ai juste le temps de prendre mon train."

Madame Aubry n'écoutait plus. Elle avait ouvert la lettre et des larmes perlaient à ses cils. Maria, curieuse, s'affairait dans la chambre, ouvrait la fenêtre, tapotait un coussin, posait des ciseaux sur le plateau.

La maîtresse coupa la ficelle de la petite boîte. Avec précaution, elle en sortit des violettes, un peu languissantes dans leur lit de feuilles. Elle les rassembla dans ses mains qui tremblaient et lentement les porta à ses lèvres, les gardant ainsi un long moment, les baisant et les respirant, tandis que de ses yeux clos les larmes ruisselaient sur son pâle et délicat visagé.

Maria sortit sur la pointe des pieds et ferma la porte sans bruit.

C'était un matin de mai, lumineux et doux. Le printemps entrait par la fenêtre avec le soleil, des gazouillis éperdus, et les fraîches senteurs du Luxembourg tout proche.

Madame Aubry s'apaisa. Elle posa les violettes, reprit la lettre, en relut tous les mots simples et touchants:

"Madame, on aimait bien votre fils. On soigne sa tombe. On a pensé que les violettes qui ont poussé dessus vous feraient plaisir... Alors, on vous les envoie par un camarade qui passe par Paris, et on vous salue bien."

"On aimait bien votre fils..." Tout le monde l'aimait son Paul, son unique enfant, sa seule joie! Elle avait été fière de cette sympathie qu'il inspirait à tous, mais elle aurait voulu qu'il n'aimât qu'elle, comme elle n'aimait que lui.

Orpheline, on l'avait mariée très jeune et sans amour. Un précoce veuvage l'avait délivrée d'un joug pesant. Ainsi s'était concentrée sur le petit Paul la tendresse de la fille sans parents, de la jeune femme sans époux, tendresse jalouse et un peu tyrannique.

...Les violettes embaumaient. Il semblait à la mère quelles lui eussent apporté un peu de l'âme de son enfant. Les souvenirs, même les plus lointains, même les plus futiles, revivaient nets et précis. Mais celui qui s'imposait, tenace et obsédant, c'était l'aveu que son petit lui avait fait d'une voix si timide, avec des yeux si implorants! Il aimait une jeune ouvrière et il voulait l'épouser. A vingt ans! Le cœur maternel avait frémi, l'orgueil de la riche bourgeoise vertueuse et rigide s'était révolté. Paul n'avait plus parlé de son amour, mais la mère sentait qu'entre elle et lui, un lien s'était rompu.

La guerre était venue, arrachant le jeune homme des bras de sa mère et de son amoureuse. Il avait ardemment souhaité qu'elles puissent pleurer ensemble, mais dès les premiers mots, Madame Aubry lui avait fermé la bouche d'un: "Tais-toi!" si impératif qu'il n'avait pas osé insister, ne voulant pas que des reproches fussent mêlés à leurs adieux.

Il était parti bravement. Il ne parlait que de la guerre dans ses lettres à sa mère. Mais, au mois de janvier suivant, elle en reçut une qui lui causa autant de douleur que d'indignation. Paul lui annonçait la naissance d'un fils, et il la suppliait d'accorder son consentement à un mariage qu'il était fermenent résolu à contracter, qu'elle le voulût ou non.

Deux jours après avoir écrit cette lettre, il était tué.

Un désespoir farouche s'empara de Madame Aubry. Son âme s'abîma dans des ténèbres où seule une toute petite lueur veillait encore. Elle pensait: "Si Paul avait dit vrai? S'il n'était pas mort tout entier? Si l'enfant qui vient de naître était bien le sien?"

Hélas, l'orgueil et le doute torturaient la pauvre mère: "Qu'est-ce que cette femme qui t'a pris ton fils? Et puisqu'elle s'est donnée, comment croire que ce fût à lui seul?"

Les mois passaient, la jeune mère et l'enfant lui demeuraient étrangers. Elle savait qu'ils vivaient non loin d'elle. Elle rencontrait parfois le bébé orphelin dans les bras de sa triste petite maman. Alors, elle détournait la tête ou leur jetait, au passage, un regard chargé de rancune. Lentement, le temps apaisait son chagrin, mais son cœur semblait désormais fermé à toute tendresse.

***

Pieusement déposées devant le dernier portrait de Paul, dans l'eau pure d'un vase précieux, les violettes ont repris toute leur suave fraîcheur. A les voir et à les sentir, Madame Aubry éprouve un charme singulier, une douceur qui l'alanguit comme au temps où son petit, pour obtenir d'elle ce qu'il désirait, lui offrait des fleurs, en la câlinant. Il lui semble voir les beaux yeux noirs, suppliants. Elle croit entendre la chère voix murmurer: "Va, maman, je t'en prie, va." Un moment, elle a la sensation qu'on la prend à l'épaule, qu'on la pousse doucement vers la porte. Alors, elle ne résiste plus. Vivement, elle met son chapeau et son manteau et, d'un pas alerte, se dirige vers le Luxembourg tout proche. Elle sait où les trouver.

Dans un coin écarté de la Pépinière, une frêle et pâle jeune femme en deuil coud avec une activité fiévreuse. Elle ne lève les yeux que pour surveiller un délicieux bambin de quinze à dix-huit mois qui joue près d'elle, précocement solide sur ses petites jambes nues. Madame Aubry s'assied à quelque distance. Elle a pris un livre, mais elle ne lit pas. Elle regarde les délicates nuances du ciel parisien, le vert tendre des feuilles nouvelles et du gazon sur lequel roucoulent les pigeons, elle écoute les chants des oiseaux et les rires des enfants...

C'est par une journée pareille à celle-là qu'a commencé l'idylle de son fils et de la petite ouvrière. Elle le sait par les lettres trouvées dans les papiers de Paul. La fillette venait de perdre sa mère, elle était seule dans Paris, elle avait soif d'aimer. Le garçon était tourmenté par un besoin de tendresse que l'amour maternel ne suffisait plus à apaiser...

Madame Aubry se rappelle certaines phrases des lettres, compare des dates. Le chaste roman a duré plus d'un an. Mais un jour de printemps, les deux enfants sont allés cueillir le muguet aux troublantes senteurs, et la nature les a pris à son piège éternel...

...Maintenant, Madame Aubry sent fléchir l'austérité de sa morale bourgeoise. Elle n'est plus certaine d'avoir bien agi en refusant, jadis, l'absolution qu'on lui demandait.

Le petit s'approche d'elle. Il n'est plus qu'à quelques pas. Elle le regarde avidement, troublée par la ressemblance qu'elle a déjà remarquée la dernière fois qu'elle l'a vu et qui s'est accentuée. De la voix et du geste, elle l'attire. La jeune mère lève la tête, pâlit davantage encore, appelle: "Paul!" L'enfant se retourne. Un doigt dans la bouche, il hésite entre les deux femmes, puis se décide et court vers "la dame." Avec une adorable confiance, il s'appuie à ses genoux et lui sourit. Elle a un éblouissement. Elle croit voir son Paul, à elle,au même âge. Une onde de tendresse l'envahit. Elle saisit le tout petit dans ses bras et, à plein cœur, à pleines lèvres, elle baise les petites joues rondes et fraîches, les cheveux d'or fin, les beaux yeux noirs, si semblables à ceux du père.

Sous la violence des caresses, l'enfant fait une moue un peu effrayée. Alors, elle se lève,l'emporte en le berçant et le pose sur les genoux de la jeune mère qui pleure silencieusement.

—Venez chez moi, ma fille, dit-elle, la voix tremblante. Nous parlerons de Lui.

***

Le soir, dans sa chambre, après avoir rangé dans l'armoire aux reliques la timbale et le couvert d'argent qu'elle avait sortis pour le premier dîner du petit Paul chez sa grand'mère, Madame Aubry médita longtemps. Le pardon qu'elle avait refusé jadis, elle sentait maintenant que c'était elle qui devait le mériter. Il fallait qu'elle réparât ce qui était réparable. Sa vie recommençait. Son cœur se rouvrait pour une tendresse nouvelle, suave comme le parfum des violettes, mélancolique comme leur couleur.

FRANÇOISE OLIVIER.

La mer en courroux brise les vaisseaux. — La belle-mère en courroux brise la vaisselle.

* * *

Le petit-lait, pris en certaine quantité, tous les jours pendant un mois et plus, est un excellent remède contre les maladies de l'intestin.

* * *

Une pincée de sucre en poudre jetée dans l'eau de cuisson rend tendres les légumes secs ayant même quelques années de vieillesse: haricots blancs, petits pois, lentilles, etc.

* * *





Le Rocher Percé, que les marins aperçoivent à une distance de soixante milles, et le village historique de Gaspé sont au nombre des jolis endroits que le touriste doit voir en parcourant la péninsule Gaspésienne. (Chemin de fer National — Grand Tronc.)

PETITE ANNONCE

On demande: Un charcutier capable de transformer les boyaux en tripes à la "mode des camps" pour améliorer l'ordinaire.

* * *

PENSEES

Dans bien des cas, ce qu'on appelle fidélité en amitié consiste à garder l'ami sans garder l'amitié. — ALBERT GUINON.

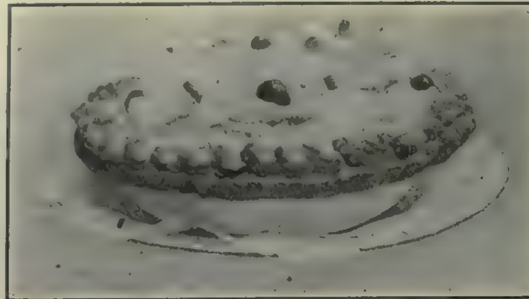
LES CHOSES FÉMININES

Par SOEUR MARTHE

1—Chartreuse aux pommes.

1 livre de pommes sûres, l'écorce de deux tranches de citron, six onces de sucre brun, 3 onces de beurre, 3 œufs, ½ roquille d'eau, pâte feuilletée.

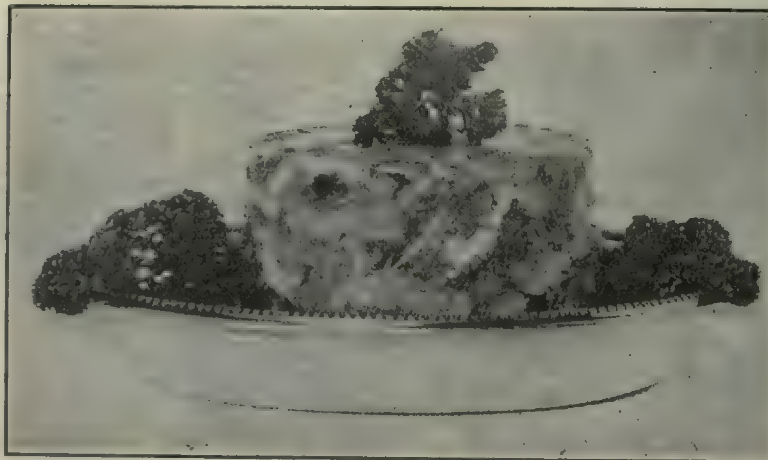
Peler, enlever le cœur, et trancher les pommes, les mettre dans une casserole avec le sucre, l'écorce de citron et le beurre, et bien cuire. Enlever l'écorce du citron, passer les pommes au tamis, ajouter les jaunes d'œufs bien mélanger, et verser daus un moule a pâté préalablement beurré et dont le pourtour est garni d'une bordure de pâte; cuire à feu doux durant 15 minutes et refroidir un peu. Battre les blancs d'œufs en mousse, y mélanger le sucre brun, et placer sur le dessus du moule; décorer avec des cerises glacées et des bandes de **angélique** et remettre au feu pour dix minutes environ, assez longtemps pour cuire les blanc d'œufs, (meringue). Servir froid ou chaud, seul ou avec un sirop aux fruits.



1—CHARTREUSE AUX POMMES

2—Moule "Jamaique"

1 lb. de côtelettes de veau, ou la chair d'un poulet, 2 onces de beurre, ½ chopine de bouillon 1 oignon espagnol, 2 cuillérées à soupe de sauce aux tomates, 1 cuillérée à thé de poudre "curry" poivre, sel, 2 onces de riz.



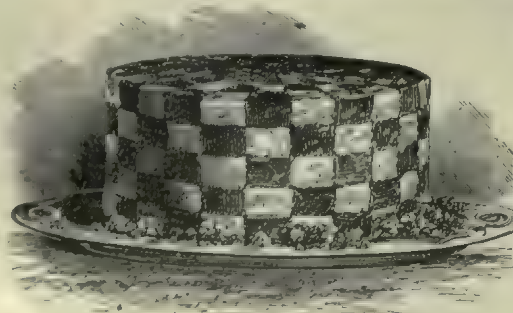
2—MOULE "JAMAIQUE"

Hacher le veau, ou le poulet, y mélanger le beurre, ajouter l'oignon et les autres ingrédients. Faire bouillir doucement jusqu' cuisson, et jusqu'à ce que le bouillon soit bien absorbé. Bien mélanger, remplir un moule, mettre une pesée pour bien comprimer, et laisser reposer jusqu'au lendemain. Démouler, garnir de feuilles de laitue, et servir froid.

3—Gâteau Arlequin

4½ tasses de farine, 1 cuillérée à thé de crême de tartre, 1 tasse de lait, 1 cuillérée à thé de soda à pâte, 4 œufs, ½ tasse à thé de melasse, 2½ tasses de sucre, 1 tasse à thé de beurre, clous de girofle, canelle.

Bien mélanger 2 tasses de farine, 1½ tasse de sucre, ½ tasse de beurre, ½ tasse de lait, 3 blancs d'œufs, ½ cuilléréo de crême de tartre, ½ cuillérée de soda à pâte, et la moitié des autres épices. Mélanger dans un autre plat la balance qui reste de tous les ingrédients avec la melasse, les jaunes d'œufs et un blanc d'œuf. Mettre alternativement une cuillérée de chaque plat dans un moule à gâteau, jusqu'à ce qu'il soit rempli. Cuire au four pendant deux heures.



3—GATEAU ARLEQUIN

LES CHOSES FEMININES

Je reçois de vous, ô mes lectrices, des lettres charmantes qui sont tout un encouragement dans la tâche que je me suis assignée de vous rendre plus agréable le foyer, et plus aimable le rôle de ménagère. Vous me félicitez des petits plats que je vous enseigne, et de la façon dont ils sont présentés... Je suis fière vraiment d'être ainsi encouragée et aidée dans mon travail d'éducatrice pratique.

RECETTES UTILES

Nettoyage des chaises de canne.—Laver la canne à l'eau chaude et avec une éponge de manière qu'elle soit complètement imprégnée d'eau. Au besoin ajoutez du savon. Laissez sécher à l'air ou dans un endroit où il y a des courants d'air. La canne devient comme neuve.

—o—

Pour nettoyer les souliers blancs.—Pour entretenir et conserver longtemps en bon état les chaussures d'enfants, en peau vernie blanche, il faut les nettoyer avec du savon et du lait et les essuyer tout de suite pour les bien sécher. Le lait empêche le vernis de durcir et de se fendiller

—o—

Veilleuse économique.—Voici une manière économique de confectionner une veilleuse de nuit: Prenez un flacon de verre blanc, que vous remplirez à moitié d'huile d'olive, introduisez alors dedans un morceau de phosphore et fermez le flacon avec un bouchon. Pour augmenter l'intensité de lumière, il suffit d'enlever un instant le bouchon pour donner accès à l'air

—o—

Mastic chinois.—Faites bouillir un simple morceau de verre dans de l'eau. Retirez le verre au bout d'une heure et pilez le dans un mortier de marbre: passez-le ensuite au tamis et mélangez cette poudre avec un blanc d'œuf.



LE CINEMA



par JEAN HARDY



Constance Talmadge

Tous ceux qui fréquentent les spectacles cinématographiques connaissent les sœurs Talmadge: Norma et Constance, toutes deux admirablement douées pour l'écran, et d'un talent fort différent. Ces deux Américaines, qui sont peut-être des Canadiennes, puisque nées à Niagara, ont reçu à Brocklyn, une éducation toute américaine, et depuis leur jeune âge, le film les reproduit dans des rôles intelligents et gracieux.

Norma Talmadge est une artiste dans le sens le plus absolu du mot, et elle joue les grands premiers rôles, avec une rare puissance d'expression. Elle sait vivre ses pièces et les faire vivre à ceux à qui la regardent aimer, souffrir, rire ou pleurer. La tristesse est plutôt sa caractéristique, et alors que sa sœur Constance incarne le rire facile, léger, ingénu et aimable, Norma traduit, au contraire, les grandes passions et les impétueuses émotions. Nous ne la rencontrons jamais comme Pauline Frédéric, dont elle ne possède pas tous les moyens, dans des films où l'héroïne est violente, méchante, dominatrice, mais Norma Talmadge est l'héroïne de la bonté, du malheur et de l'amour, et son intelligence et sa grâce lui valent de complets succès dans des drames où la vertu finit toujours par triompher. Cette artiste nous apparaît fort consciencieuse. Rien de lâché dans son jeu. Tout y est admirablement étudié et su. Elle est parfaitement sincère et convaincue, et nous avons l'impression qu'elle vit son personnage avec la plus grande intensité. Aussi, nous arrive-t-il de pleurer ses détresses, et de nous réjouir de ses bonheurs. Norma Talmadge est une des grandes favorites du film, et elle mérite la faveur dont elle jouit dans les meilleurs publics.

Totalement différente de sa sœur Norma, Constance Talmadge a de grands yeux rieurs et fins, une bouche qui rit volontiers et une mine friponne qui lui rallie tous les cœurs. Nous la trouvons dans des rôles plutôt légers, rôles de jeune fille impulsive et espiègle, rôle de jeune femme gâtée par la vie, portant partout la grâce de sa gaieté et la pétulance de son esprit charmant. Constance ne joue jamais les personnages violents, les filles déchues, les femmes à perdre. Tous ses rôles sont propres, assortis sans doute à son caractère enfantin et droit. Tandis que Norma se rattache par tant de fortes qualités à la tragédie, Constance semble être née pour la comédie, et cette jeune artiste gracieuse et jolie rallie tous les suffrages et ne connaît que les succès.

Les sœurs Talmadge apparaissent fréquemment sur l'écran des excelllents cinémas que nous patronnons, à cause de la beauté et de la moralité de leur specratcle: Le Passe-Temps, le Canadien-français, le National, l'Ouimetoscope, l'Electra et l'Arcade.

JEAN HARDY.



Norma Talmadge

COURRIER DE MADELEINE

MARG. COTE.—Votre pièce de vers sera soumise à [illegible] de notre critique en poésie Saint Just, et [illegible] avec plaisir, si ce juge nous en donne [illegible]n.

ADRIEN M. G.—Certainement que nous acceptons les [illegible] quand ces œuvres sont jugées [illegible] d'être [illegible] chez-nous.

OISEAU BLEU.—Que fait donc cette amie qui n'é[illegible]

MADAME A.-J. LANDRY.—La poste a de terribles [illegible], et lorsque vous ne recevez pas votre revue [illegible] ne craignez pas de réclamer, dans le plus bref [illegible], car la coupable, c'est elle, et non pas nous. [illegible] d'abonnés sont suivies à la ligne et [illegible] notre système de commettre des [illegible] ou des erreurs. Je vous remercie de vous [illegible] et j'espère que votre revue ne cessera [illegible] de vous plaire.

GRAND BEBE.—Non, ce monsieur n'a aucune espèce de [illegible] voire même de parenté avec celui que vous mentionnez. L'un a un "de" et l'autre n'en a pas, pour n'indiquer qu'une différence... Vos questions sont toujours les bienvenues.

M. DEMERS.—D'abord, je crois que vous faites erreur en [illegible] que nous ne publions que des endroits de villégiature de l'Ontario. Je regarde les cinq derniers numéros de la revue. Dans celui d'avril 1921, deux vues exactement: L'une représentant un lac dans les Laurentides, et l'autre également, un lac dans les cantons de l'est; dans le numéro de mai, deux vues des Montagnes Rocheuses, le Lac Moraines et le Lac Louise; dans celui de juin, des vues de Shawbridge, comté de Terrebonne, province de Québec; dans celui de juillet, des vues de l'Ontario, cette fois: le Lac Caché, et le Lac des Baies; et dans le même numéro, Grand-Pré et la ville de Port Royal, nos chers coins d'Acadie, puis une vue du Nominingue, dans le Québec; et dans le dernier numéro, à côté de la petite ville de Banff, dans les Rocheuses, toute une page de "Sites québecois," ce qui fait un total assez respectable pour le Québec, il me semble. Et vos reproches sont-ils inspirés par un excès de chauvinisme? Je ne suis pas de ces personnes qui limitent leurs idées, voire même leurs spectacles, aux seules vues et pensées de leur province. Certes, j'aime le Québec plus que n'importe quel coin du monde, et je ne pourrais même pas concevoir de vivre en dehors de ma province, mais de là à croire que le reste du Canada n'existe pas, et qu'il ne faille ni en parler ni en montrer les beautés, c'est une toute autre histoire. J'aime mon pays d'un bout à l'autre, je le trouve merveilleux et je veux le faire plus connaître et mieux aimer; aussi, je continuerai de publier des vues de ses sites les plus beaux, sans m'inquiéter de la province où ils sont situés. Il ne faut pas oublier non plus, que nous avons des compatriotes disséminés par tout le Canada, et nous devons songer quelquefois au lieu où ils ont transporté leurs foyers. Et [illegible] la revue est un moyen de s'instruire, et par l'image, nous apprenons à connaître les endroits où nous n'allons jamais. Croyez-vous que j'hésiterais à publier des paysages de France, d'Angleterre, d'Italie ou d'ailleurs, pour me confiner exclusivement dans des photographies québecoises? De votre lettre, je retiens un détail qui m'intéresse vraiment, et l'an prochain, je le mettrai sûrement à exécution. Je vous remercie donc de votre aimable suggestion, sans autrement vous en vouloir de reproches dont j'ai réussi, je crois, à vous démontrer l'injustice.

UN LECTEUR AMI.—Il a déjà été question, ici même au courrier, de cette reproduction de tableaux canadiens, pour notre première page. Je vais vous répéter les raisons qui m'éloignent de ce projet: Cette reproduction ne rend pas justice à nos peintres. Déjà la Revue [illegible] l'a essayée, et avec peu de succès, et sans qu'il y ait de sa faute. Peu de tableaux de nos peintres se prêtent à faire des sujets de couverture, et je crois que c'est moins manquer envers eux de les supprimer, que de saligoter leurs œuvres, ne [illegible] pas? Je publierai de temps à autre des appréciations sur nos artistes, et je suis certain que tout le monde, en començant par les plus intéressés, seront plus contents ainsi. Je remercie notre lecteur ami du souci qu'il a de notre succès, et qu'il soit assuré que son attention nous est fort précieuse.

INCONNUE.—Je vais vous parler avec la plus entière [illegible], et même si je vous connaissais, mon opinion ne serait nullement influencée. Dans "Hantise" il y a [illegible] quelque chose de fort littéraire, mais cette [illegible] n'est pas suffisamment parée; elle porte de jolies dentelles, quelques oripeaux fripés que tout le monde a déjà eus sur le dos. Dans ces quelques [illegible] il faut la perfection, et rien qui soit banal ou encore moins qui détonne. Il est souvent plus [illegible] d'écrire [illegible] lignes qui traduisent une âme, ses tristesses et ses bonheurs que de faire de la [illegible] des pages. Alors, il faut remettre [illegible] polir, changer, épurer, embellir, [illegible] que vous avez mieux que très-bien.

FRANCOISE M.—J'espère que vous serez contente et que vous [illegible] bientôt et pour toujours, parmi les meilleures amies de la Revue Moderne.

CATHERINE D.—Je ne saurais assez vous remercier de vos éloges si aimables. Ne croyez-vous pas, à votre tour, que c'est une joie véritable de rencontrer des cœurs comme le vôtre?

NEIGE DE CHAMBORD.—Que vous êtes gentille de m'écrire toutes ces choses aimables et encourageantes. Certes, je veux bien vous donner tous les conseils que mon expérience peut vous fournir dans la lourde tâche que la vie vous a confiée, tâche que vous remplissez avec droiture et dévouement, ce qui est toujours la meilleure manière d'arriver à bien faire. Pourquoi ne broderiez-vous pas un morceau de toile fine, pour le culte? Cela serait si présentable et si approprié. Maintenant quant à ces indiscrétions, je ne puis vous dire s'il convient d'y ajouter foi, ne connaissant nullement cette personne et son degré de discrétion. Très délicatement, essayez de vous renseigner d'une façon sûre, et si vous découvrez que réellement ces rapports sont fondés, montrez-vous très fine, ne dites pas un mot surtout, ne répétez rien de ce que vous avez appris mais surveillez vos paroles, ne vous racontez plus, et tout en vous montrant aussi respectueuse et aussi déférente, petit à petit, car il serait de mauvaise politique de brusquer, espacez vos visites, et parlez de moins en moins de vos affaires. Ne confiez à personne, vos sujets de plainte ou de reproche, on irait le répéter et les ennuis se succéderaient, sans que vous y puissiez rien, et vous auriez sûrement à souffrir, vous et peut-être les petits que vous protégez. Je souhaite que ces potins soient absolument faux, et que votre jeune confiance n'ait pas à subir une telle désillusion. Vous me trouverez toujours ici, contente de vous accueillir et de vous aider, ne serait-ce que d'un sourire.

MERLETTE D'AMOUR.—Je publierai bientot un joli roman qui s'appelle "Solange la Romanesque," et vous reconnaîtrez dans cette chère héroïne, une jeune fille de ma connaissance... Tout vient à son heure petite, sachez attendre; le bonheur vaut bien qu'on l'espère longuement... Surtout gardez toute votre belle confiance.

AMIE D'AUTREFOIS.—Voulez-vous que je vous parle plus franchement que jamais? A votre place, coûte que coute, j'organiserais ma vie autrement qu'elle ne l'est aujourd'hui. Puisque vous avez déjà eu une explication, l'on comprendra mieux que vous vouliez partir. Autrement non-seulement vous souffrirez, mais vous allez sûrement faire souffrir. Il ne faut entre deux êtres qui ont voulu s'unir, personne que les enfants que Dieu leur donne. Les mots que vous direz, feront leur chemin, ils diminueront la confiance et l'affection qui doivent absolument exister. Croyez-moi, partez, et partez vite. Car bonne comme vous l'êtes, vous seriez désolée de faire du mal, et je suis certaine que vous êtes entrée dans une voie dangereuse, et que vous faites mieux d'en sortir tout de suite. D'avoir touché du doigt à un mal que l'on s'avouait peut-être imparfaitement, a créé un danger, un grand danger, et comme tous les droits sont d'un autre côté, vous n'avez qu'une chose à faire: vous en aller. Maintenant si cette personne manque de tête, et non de cœur, elle n'est donc pas responsable et il faut avoir peur de lui gâcher sa vie, et pour n'avoir pas de remords, il faut fuir le danger. Je suis certaine que la chose est possible, et que vous devez y voir rapidement. Songez aussi que votre peu de sympathie a dû être saisi, et qu'il est énervant de subir sans cesse à son propre foyer, une présence qui nous est hostile. Si bonne que vous me supposiez, je ne la supporterais pas de qui que ce soit, un seul instant. Vous voyez que je parle avec la plus extrême liberté. C'est que je vous connais depuis longtemps pour ne pas savoir votre besoin de droiture et de bonté. Je ne fais donc que vous orienter aujourd'hui vers ce qui est votre vrai et unique devoir. Ne m'en aimez pas moins d'être aussi sincère.

SEMEUSE D'ESPOIR.—Mais, non, vous n'écrivez pas mal, seulement je n'avais pas su lire, voilà tout, parce que cet auteur m'était inconnu. Depuis, j'ai cherché en vain dans toutes nos librairies les ouvrages que vous me mentionnez. Il me reste la ressource de les faire venir directement, et c'est ce que je vais faire. Seulement j'ai fait publier dans le bulletin de la Société des Gens de Lettres de Paris, une petite note demandant, pour les reproduire dans la Revue, des romans tout nouveaux. Il m'en arrive des quantités. De cette façon, je serai sûre de ne publier que des choses nouvelles et nos lecteurs n'en seront que plus satisfaits. Mais je n'oublierai pas pour cela votre demande que j'ai le vif désir de satisfaire. Vous avez aimé "l'Envolée" et moins "Olympe de Fraisne." Je comprends très-bien cela. Seulement, "l'Envolée" est un roman unique, et des caractères comme Valrice ne se rencontrent encore que dans l'exception. Tandis qu'il est si naturel à une femme telle qu'Olympe de Fraisne, entourée de tous les hommages frivoles, âme droite et sincère, de s'éprendre du seul homme de son entourage qui soit digne d'elle. Lui qui n'a jamais connu la grande passion, qui a aimé sa jeune femme dévotement et simplement, désorienté par la solitude où les circonstances le jettent, obéit fatalement à la loi d'attraction. Entre eux, rien de vilain ni de factice: le grand sentiment, voilà tout. Et elle meurt. La femme qui pardonne donne là un merveilleux exemple à celles qui se cabrent se révoltent, et s'abandonnent à de mesquines représailles. La vie est quelquefois bien difficile à comprendre; encore plus à vivre, ma petite amie. Il n'y a encore de vrai et de grand que le pardon. Aussi le trouvons-nous dans notre religion sublime, aux heures les plus accablantes, il nous relève et nous console. Lorsque l'on a vu beaucoup souffrir, et beaucoup pleurer, l'on n'ose plus juger les autres. On se contente de plaindre les vies tourmentées et les vies brisées. Vous êtes trop jeune encore pour savoir, mais lorsque vous saurez, votre indulgence grandira avec les douleurs humaines. Le roman de ce mois est fort joli. Nous en publierons tous les mois, d'aussi bien choisis, et si quelques-uns vous plaisent moins, vous vous direz que c'est inévitable, et vous serez tout de même contente de votre grande amie,



JOSIDA.—Votre billet m'a fait sourire. J'en doute moi aussi, un petit peu, mais à tort. Est-ce que l'on ne doit pas tout pardonner aux morts? J'ai bien tout saisi vous savez, tout. Mais l'esprit discret et fin m'a toujours ravie, même quand il comporte un blâme.

LA DAME AUX CAMELIAS.—Enfin je vous retrouve! Vous ne sauriez croire avec quelle allégresse. J'ai tant aimé ces amies-là que je ne saurais jamais les oublier. J'espère que maintenant la Revue Moderne nous tiendra lieu de lien, où nous nous retrouverons fréquemment, dans la douce et sincère atmosphère de jadis et de toujours.

FERNANDE LA PAYSANNE.—Savez-vous que vous aimez à faire travailler vos amies. Je vais tâcher de vous découvrir tout cela... car vous me voyez toujours désireuse de vous être utile ou agréable, ou plutôt les deux à la fois.

CARMEN DES PALMIERS.—Vous restez la joie de mes yeux et de mon esprit...

LAURHENGERE.—Vous m'avez intéressée, et amusée, avec votre théorie si franche et si fréquente tout de même, sans qu'on veuille l'avouer. Vous, vous le dites tout de go, tel que vous le pensez. Tant pis pour les esprits malades ou renfrognés qui ne veulent pas comprendre. Mais je n'ai l'esprit, ni malade, ni renfrogné, et je comprends très-bien. Tout cela est très-beau, ma petite, très-grand, très-encourageant, mais si vous saviez comment l'on peut souffrir d'être compris par tous, d'être adulé, encensé, aimé même, et de se voir justement refuser le petit pain d'affection que l'on voit tout contre soi, et qui est refusé impitoyablement à votre faim dévorante... N'enviez jamais les bonheurs qui se voient; enviez plutôt ceux qui ne se voient pas. Mais ce que je vous dis là, est d'un philosophe de mes amis, qui jouit d'un prestige énorme à qui on ne parle qu'avec le plus profond respect, et qui est traité justement comme un chien—pas comme un toutou favori,—par ceux qu'il aime, et qui, sous leurs taquineries constantes, sent le sang de son âme couler lentement, impitoyablement. Non, n'enviez jamais ceux dont le bonheur se voit trop. Non pas que votre enthousiasme me déplaise, croyez-le bien. Il m'intéresse au contraire comme une chose toute neuve, qui n'a pas encore servi... et qui est destiné, hélas! à se flétrir!

F. D'AUBE.—Il y a de fort jolies qualités dans ce que vous m'adressez, et la promesse sincère d'un perfectionnement qui ne peut être obtenu que par le travail, et un travail attentif et suivi. Ainsi si vous enleviez tous les qualificatifs, par trop banals, votre style s'en trouverait rajeuni et embelli. Mais on ne peut atteindre à ceci, je le comprends, du premier coup, et pour un début, je vous assure que c'est charmant. Merci d'aimer la revue et de me le dire si gentiment.

CURIEUSE.—J'ai adressé votre lettre à mon artiste en dentelles afin qu'elle réponde à vos interrogations. J'ignore s'il se trouve des professeurs de dentelles aux fuseaux à Outremont, et s'il me vient une réponse à cette interrogation, je vous la transmettrai, avec un grand plaisir, dans notre numéro de septembre.

AUGUSTINE.—Même réponse qu'à "CURIEUSE."

MODES D'AUTOMNE



Trois jolis Robes d'automne Modèles de la maison Dupuis Frères, Ltée dont l'ouverture des modes d'automne a lieu le 12 septembre et les jours suivants

Mme HENRY R. G.—Rien ne me plait comme d'entendre exprimer des désirs par des amies aussi clairvoyantes et aussi sincères que vous. Je tenterai de vous faire plaisir, et ce, le plus vite possible. J'ai déjà lu, récemment, quelques œuvres de ces auteurs, mais aucune ne répondait parfaitement à mes goûts. Je chercherai encore, et je finirai bien par trouver. Tout ce que votre lettre me laisse deviner de vrai courage augmente mon estime et mon affection. D'ailleurs comment ne pas apprécier et aimer une amie telle que vous? Bon espoir! Et ne soyez jamais en peine de ces petits retards qui n'ont aucune importance, quand il s'agit de vous.

Mme T.M-. BRIEN.—Vous pouvez vous procurer ce volume d'Henry Bordeaux chez Déom ou Granger, dont vous trouverez aisément les adresses en parcourant nos annonces. Ce volume est maintenant suivi d'un second qui a pour titre: "La Chair et l'Esprit." A mon avis, ces deux livres, qui se font suite, constituent la meilleure œuvre de Henry Bordeaux.

ODILE.—Votre manuscrit est entre les mains du comité de lecture qui doit se prononcer sur son sort, et je serai ravie si l'on m'autorise à en dire tout le bien possible, et à le publier, cela ira ensuite de soi. Vous serez alors obligée de me parler à "visage découvert."...

IGNORANTE DU R.—Vous êtes la bienvenue et ne craignez jamais de frapper à notre porte; elle s'ouvre toute seule. 1o. Cela va au goût de chacune, mais généralement le bleu est plus joli pour les brunes, et le mauve, le rose, pour les blondes. 3o. Elle devra demander celui pour lequel elle a le plus de tendresse, mais faire en sorte de ne pas désappointer l'autre. Le tuteur est généralement désigné à cet honneur, puisque la responsabilité de la jeune personne lui a été confiée jusqu'à ce moment, et il pourrait être peiné qu'on lui préfère le parrain... Avec un peu de diplomatie, on règle fort bien toutes ces petites questions. 3o. A table, mieux vaut la couper, et piquer ensuite les morceaux de la banane avec une petite fourchette. 4o. Ces fruits se pèlent également. Dans l'intimité, il est fort agréable d'y mordre à belles dents.

MADELEINE.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Suite de la page 5

FLEUR PRINTANIERE.—Toute simple, délicate, sensible, sincère et bonne, trop bonne, car guidée par sa sensibilité, elle est faible, s'en laisse imposer par tous et n'offre aucune résistance efficace. L'imagination et la confiance naïve l'empêchent de juger sainement, et elle ferait bien de se laisser guider par ceux qui sont sages et qui ont de l'expérience. Ainsi que je l'ai dit, la volonté est faible et trop influençable. Rêveries sentimentales, illusions, optimisme exagéré. Pas de courage devant les difficultés, mais l'activité est vive et sans cesse renouvelée. Elle fera bien de croire sa mère et de ne pas compter sur des transformations toujours éphémères dans ce cas particulier.

ALINA.—Esprit précis, réfléchi, positif et pratique. L'activité est égale, elle apporte de la méthode et du soin à tout ce qu'elle fait et même à tout ce qu'elle dit, ce qui nuit un peu à la parfaite simplicité. Sans être très vaniteuse, elle ne perd jamais le souci de l'impression qu'elle fait sur les autres. Un peu d'amour-propre qui la rend refractaire aux critiques qu'elle trouve inexactes et injustes parce qu'elle a bonne opinion d'elle-même. Bonne et bienveillante, capable de dévouement pour les siens, affections sincères et constantes. La volonté est active, un peu obstinée et persévérante. Humeur un peu capricieuse Je la crois pieuse et attirée par tout ce qui frappe l'imagination dans la religion.

PETIT AMI INFIDELE.—Léger et inconstant, d'humeur fantasque et de volonté faible et changeante. Le cœur est bon, délicat et ne manque pas de sensibilité, mais l'égoïsme est accentué, et le petit ami ne fait que ce qui l'arrange, et il change souvent d'idée! L'activité est inégale et l'énergie étant faible, la tristesse et le découragement peuvent naître en face des grosses difficultés. Entêté et raide quand il est de mauvaise humeur. Jeune, peu sérieux; il est sincère mais peu constant.

PETIT LOUIS.—Nature impressionnable et ardente où l'imagination porte aux exagérations et nuit au jugement. Sensible et tendre, le côté sentimental, chez lui est développé. Il aime à parler et on l'accuse de blaguer volontiers. Il est gai, un peu irréfléchi et impulsif. L'orgueil est grand: il a très bonne opinion de lui-même et le moindre manque d'égards le blesse. Il est bon, bienveillant, enthousiaste, facilement emballé. Volonté active, ardente et assez tenace. Il a de l'initiative et il porte l'imprévoyance jusqu'à l'imprudence. Il est trop impressionnable pour ne pas être inégal autant il peut être gai et bruyant, autant il est triste parfois. Il s'attache promptement mais il n'est pas très constant.

JEANNINE.—Sensible et délicate, affectueuse et réservée, elle n'est pas facilement communicative, mais elle a besoin d'être comprise et aimée. Elle est vive et gaie, active et assez entreprenante; elle est portée à ne voir que le beau côté des choses et elle éprouve d'amères déceptions devant la réalité. Elle est résolue, obstinée, énergique, il lui arrive souvent d'être entêtée et raide. Elle a de la sincérité et beaucoup de bonne volonté. Elle est fière et un peu hautaine. L'humeur est inégale et naturellement, son travail s'en ressent. Pas très pratique et peu d'ordre. La constance, la poursuite égale, tranquille et invariable de son but fait certainement défaut et nuit à son succès. Elle a de la bonté et du dévouement.

CLAIRETTE.—Impressionnable et un peu exagérée, elle est sensible, avec un grand besoin de tendresse. Un peu de vanité et de l'amour-propre la rendent très sensible aux critiques, et elle en garde un peu de rancune. Son cœur affectueux s'attache facilement et aime avec constance: le dévouement se développera au profit de ceux qu'elle aime. La volonté est précise, vive, parfois ferme, mais trop influencée par les impressions qui sont vives et variées. Cela enlève de la suite à l'action. Elle manque de méthode et de réflexion sérieuse, mais elle peut les acquérir car l'esprit n'est pas léger, mais elle a manqué d'entrainement solide.

JASMINE.—Elle est imaginative, sensible, tendre, délicate, avec des enthousiasmes faciles et une tendance marquée à être influencée par son milieu et ses amies. Un peu vaniteuse et coquette, elle aime l'admiration et son souci de l'opinon nuit un peu à la simplicité. Elle aime à remuer, à parler, l'imprévu et le changement. Elle n'est pas sérieuse, elle manque de réflexion; elle a des sympathies et des antipathies prononcées, souvent accompagnées de préjugés. Bon cœur aimant, besoin d'affection et de se raconter. Sincère et franche. La volonté est impulsive, un peu capricieuse ,avec des velléités d'indépendance peu soutenues, car elle n'a aucune persévérance. Droiture et délicatesse. Humeur très changeante et petites tristesses fréquentes quoiqu'en général, elle soit un peu en l'air. De la susceptibilité.

MARTINE.—Elle est sensée et pratique, active et courageuse; elle a de l'initiative et de la bonne volonté. Elle manque de douceur et de souplesse et elle est portée à critiquer, ce qui nuit à sa bienveillance. Délicate et sensible, elle a un cœur affectueux et bon et elle peut se dévouer en combattant un sentiment personnel assez accentué. Plus timide qu'elle ne le paraît. Orgueil un peu susceptible. Elle est sincère et elle a parfois des franchises un peu rudes. Droite et consciencieuse. La volonté est précise, ferme et assez égale.

VIOLETTE.—Sensible et tendre, elle a une imagination portée aux exagérations et elle doit s'en défier quand il s'agit de juger gens et choses. Elle est enthousiaste et idéaliste; elle est aussi très optimiste et ne voit que le plus beau côté des choses, ce qui l'expose à bien des désappointements. Timide et orgueilleuse, elle est susceptible. Nature foncièrement sincère qui ignore toute ruse et tout détour, elle est même trop crédule et d'une naïveté facilement exploitée. Bonne, aimante, un peu jalouse, capable d'un grand dévouement pour les siens. Simple et naturelle en tout et toujours. Elle est active, énergique, résolue, ferme et courageuse.

MARGUERITE DES PRES.—Nature délicate et idéaliste qui a, en même temps, du bon sens, du sens pratique et un grand esprit du devoir. L'imagination et l'impressionnabilité portent aux exagérations, et grâce à elles, Marguerite s'inquiète et se tourmente souvent inutilement. Toute simple, naturelle, sincère, d'une bonté délicate et dévouée qui n'a jamais compté avec les siens, je serais surpris, si, physiquement, elle n'était pas affaiblie et épuisée. L'écriture indique de la nervosité et un peu d'agitation dans l'activité qui amène rapidement la lassitude. Energique, courageuse, menée par l'ambition de faire le mieux possible, elle n'arrête jamais. Fermeté et souplesse, certaines ténacités.

ALIX.—Voilà une petite tête bien équilibrée: elle est modérée, réfléchie, pratique et calme. C'est une jolie nature souple, douce, d'une grande délicatesse, d'une droiture et d'une sincérité absolues. Bonne et aimante, sans un grain d'égoïsme, elle est active, adroite, gaie, et bien faite pour créer le bonheur des

PETITE JOYEUSE.—De vous entendre dire que vous aimes "Marjolaine" me fait particulièrement plaisr, car je ne connais pas d'âme plus limpide ni plus aimable que celle de l'amie qui m'a remplacée au Royaume des Femmes, et qui fut des années, ma très assidue correspondante. Je voudrais bien vous faire la surprise que vous me demandes, mais votre article devrait attendre, des mois peut-être, et j'imagine que cela ne ferait pas du tout votre affaire. Aussi ai-je imaginé autre chose qui vous sera tout autant agréable... Surveillez bien. Et n'oubliez pas que vous êtes aussi mon amie, et que je ne vous céderai jamais entièrement, même à Marjolaine...

GERVAISE.—Quelle heureuse surprise, je ne m'attendais pas à découvrir un aussi joli talent dans l'amie que je fus si heureuse de rencontrer l'autre jour, en pleine fête jubilaire. Je vous en fais tous mes compliments. Malheureusement la revue ne reproduit pas les articles, et à moins de chose fort spéciale, elle ne donne que de l'inédit. Mais je vous offre mes félicitations les plus sincères, et je vous répète que je suis heureuse de compter une amie telle que vous.

LEONIDA F. T.—Votre belle lettre a été la bienvenue. Tant de souvenirs nous attachent l'une à l'autre, et qui sont doux et charmants. Je vous remercie de vos aimables félicitations. Vous êtes la même toujours attentive et aimable, et c'est un bonheur précieux que de vous avoir pour amie. Je vous reconnais bien là, toujours aimable et compatissante. Voulez-vous me mettre de moitié dans votre aimable tâche. Donnez-moi l'adresse de votre ami lointain, afin qu'il recoive "sa" revue chaque mois. Mes minutes sont comptées, c'est vrai, mais j'en fais une large part à l'amitié.

YVON.—Un peu étourdi, il parle et agit sans réflexion il est animé, un peu oublieux et il n'apporte pas assez de soin à son travail. Bon cœur, d'une sensibilité qu'il cherche à cacher. Il est ouvert et franc et si peu défiant qu'il en est imprudent. La volonté est impulsive et plus vive que forte: il contredit beaucoup et il discute à tout propos. Un peu indépendant et fanfaron, au fond il manque de résolution forte et de ténacité. Il n'a aucune persévérance. Il est affectueux, pas du tout égoïste, il est généreux et toujours prêt à aider et à se dévouer. Il parle beaucoup, un peu à tort et à travers. En somme, c'est un bon garçon, mais pas du tout sérieux.

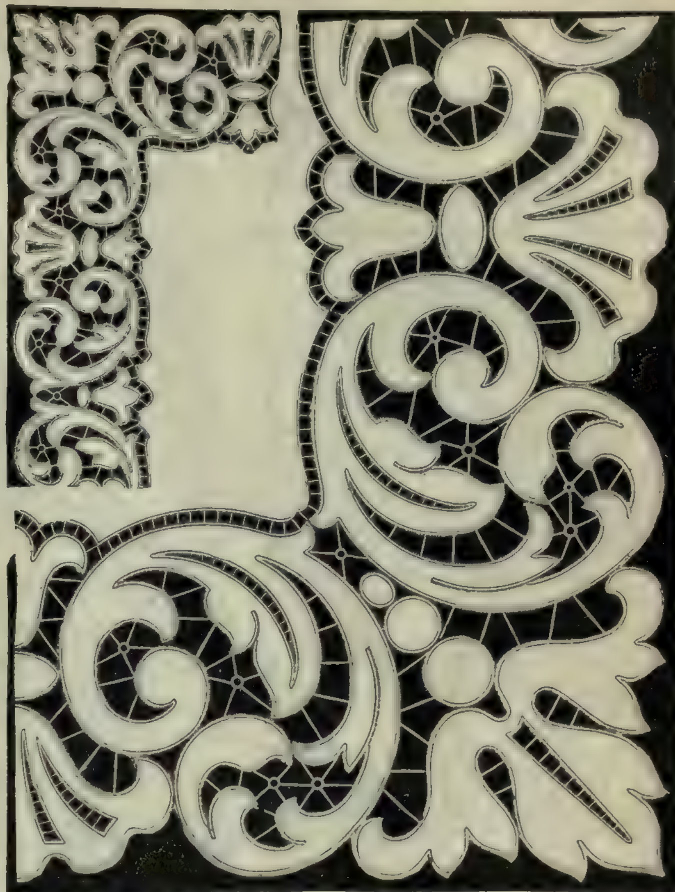
siens. La volonté est précise, assez ferme, souple et persévérante. C'est une optimiste, et à son contact on aime plus la vie qu'elle a le joli don d'embellir. Elle est vive, gracieuse, spontanée et douée d'un grand charme féminin. Humeur égale, jolis enthousiasmes.

YVETTE.—L'esprit est précis, sensé et pratique. Elle a un jugement en bonne voie de formation et elle est réfléchie et logique. Active, énergique et persévérante. La volonté est vive, résolue et tenace; on lui reproche de l'entêtement et de la raideur. Elle tient à ses idées, à ses manières de faire, elle discute vivement et parfois elle s'emporte. Elle a de la droiture et de la sincérité. Bonne, dévouée, ayant le sens du devoir, elle fera une femme sérieuse et à son affaire

BLANCHE-YVONNE-AIMEE.—N'avez-vous pas vu que les manuscrits ne doivent pas être sur papier rayé? Cela nuit considérablement à l'observation graphologique. Tant pis pour vous! Très imaginative, enjouée, elle aime beaucoup le plaisir, la fantaisie, elle est d'une sentimentalité un peu romanesque. Gracieuse, d'une vanité un peu coquette, elle n'en est pas moins sincère et droite, — je la crois peu constante, mais de cela je ne suis pas sûr à cause du papier rayé. Bon cœur délicat et tendre, rempli d'illusions sur ceux qu'il aime. Charme féminin, humeur capricieuse, elle est généreuse et portée à dépenser. La volonté, pas très forte, est obstinée et mieux faite pour la résistance que pour l'initiative. Elle a un amour-propre qui déteste la critique et elle admet difficilement ses erreurs, car elle a bonne opinion d'elle-même. Pas du tout sérieuse.

CLAUDE CEYLA.





Pour répondre aux désirs exprimés, nous mettons aujourd'hui sous les yeux des aimables lectrices de la Revue Moderne deux modèles différents de broderie Richelieu dite: "Romaine" étant d'une exécution plus simple.

L'un de 7 pouces de hauteur avec coin, l'autre de 8 pouces peuvent servir pour garniture de draps, pour nappe de n'importe quelle dimension, pour rideaux, stores, dessus de lit. Le petit modèle assorti, garnira très élégamment un set de chambre, des toilettes et taies d'oreillers. Pour serviette de table, si le travail est trouvé trop long, un coin seulement peut être établi et le reste du tour sera fait avec feston uni. L'entredeux de 5 pouces assorti à l'autre bande a sa place comme garniture de drap au-dessus d'un ourlet à jour; il fera également une jolie bande pour rideaux, posée soit en long, soit en travers. Ce modèle est aussi à sa place comme chemin de table, ou centre de couvre-lit.

Nous donnerons donc suivant demande les patrons pour l'usage auquel ils doivent être destinés.

Toujours à la disposition de tous,

RAOUL VENNAT, 642, rue S-Denis, Montréal. - Téléphone: Est 3065.



—Les autres locataires se plaignent? Ils sont extraordinaires! C'est simplement nos petites provisions pour l'hiver que nous avons rapportées de la campagne!...

LE MAITRE DE FORGES

Par GEORGES OHNET

(Suite et fin)

— Savez-vous que vous ne manquez pas d'impudence? dit-elle avec âpreté. Ayant eu autrefois à choisir entre une femme que vous disiez aimer, et une fortune qui vous tentait, vous n'avez pas hésité: vous avez fermé votre cœur et ouvert votre caisse. Puis, aujourd'hui que vous avez l'argent, vous ne seriez peut-être pas fâché d'avoir la femme. Et vous venez me faire des avances! Ah! mon cher duc, vous êtes trop ambitieux! Pas tout! Ce serait du cumul!

— Comme vous me parlez durement! dit le duc. Je savais bien que vous m'en vouliez toujours.

— Vous en vouloir! Vous vous flattez, mon cher! Si j'éprouvais pour vous un sentiment quelconque, ce serait de la reconnaissance, car enfin, si je suis la femme de M. Derblay, qui est aussi utile que vous êtes incapable, aussi dévoué que vous êtes égoïste, aussi généreux que vous êtes mesquin, en un mot qui a toutes les qualités que vous n'avez pas, et aucun des défauts que vous avez, n'est-ce pas à vous que je le dois?

Le duc se mordit les lèvres; chacun des mots de cette violente apostrophe l'avait atteint en plein visage comme un soufflet.

— M. Derblay, dit-il, en essayant de dominer Claire du regard, est sans doute parfait. Mais il a un léger travers qui rend sa perfection inutile... pour vous, du moins: il ne vous aime pas! Il y a quelques mois seulement qu'il est votre mari. S'il vous appréciait à votre valeur, il devrait être à vos côtés, attentif et tendre! Où est-il? Près de la duchesse.

— Votre femme! s'écria Claire avec violence. Eh bien! Pourquoi en serais-je émue, quand cela ne vous trouble pas?

— Oh! moi, je ne suis pas jaloux, répondit le duc d'un ton léger. Et puis je connais la duchesse. C'est une admirable poupée, couverte de dentelles et ornée de bijoux. Sous cette parure, ni tête ni cœur. Où la passion irait-elle se loger? Tandis que votre mari...

Vous l'avez vu près d'elle, il n'y a qu'un instant... Oh! l'ingrat qui méconnait son bonheur! L'imprudent qui risque de le perdre! Allez! laissez-le avec la duchesse: ils se valent. Et souffrez que je reste près de vous, moi qui vous apprécie, moi qui vous comprends, moi qui vous aime.

— Ce que vous me dites là, fit-elle, tenez, je veux en rire...

— Oui, comme dit Figaro, pour ne pas être obligée d'en pleurer, reprit Bligny car, au fond, c'est profondément triste. Vous voilà liée à un homme qui, pour vous, ne sera jamais moralement qu'un étranger. Tout, en lui et en vous, se combat et se repousse. Il est rude comme tout ce qui émane du peuple, et cela vous choque. Vous êtes fière comme tout ce qui tient à la noblesse, et cela le froisse. Les deux races dont vous êtes sortis sont ennemies nées l'une de l'autre. Les aînés de ce monsieur ont fait gaillardement couper la tête de vos grands-parents, ma chère. En un mot, tout vous dispose à vous haïr, et rien ne vous entraîne à vous aimer.

— Je l'aime, cependant, dit Claire, vous le savez bien.

— Vous vous imaginez que vous l'aimez! reprit Bligny avec douceur, et comme s'il essayait de faire entendre raison à un enfant, parce que vous êtes jalouse! Mais il y a des jalousies de toutes sortes. Il y a celle qui naît de l'amour et il y a aussi celle qui naît de l'orgueil. C'est de celle-là, j'en jurerais, que vous souffrez. Votre mari vous néglige, et, si peu que vous teniez à lui, cela vous irrite. C'est très naturel! Et vous vous attachez à lui par esprit de contradiction. Toutes les femmes sont ainsi faites. La crise que vous traversez, eh! mon Dieu, je la connais sur le bout du doigt!

Claire, silencieuse, pleine d'étonnement et de dégoût, écoutait le duc développer son audacieuse analyse.

— Tenez, je joue franc jeu avec vous, poursuivit-il en riant, cartes sur table! La crise se compose de quatre phases, comme le mouvement de la lune. En ce moment, vous êtes dans la première, dite phase de la résistance. Votre mari vous échappe, vous vous acharnez à le reconquérir: c'est une idée fixe. Lui, il résiste. et bientôt vous vous apercevez que vos efforts sont inutiles. Ce galant homme, qui se bornait à marivauder, va en venir résolument à l'infidélité. Et vous allez entrer dans la seconde phase, dite de la désillusion. Tout s'écroule, vos illusions sont perdues, votre tranquillité détruite. Vous tombez dans un abattement profond et vous vous tournez tout d'abord vers Dieu, seul consolateur des grands désespoirs. Mais, comme votre époux poursuit le cours de ses succès, votre foi commence à s'aigrir. Cet heureux homme est trop gai, et vous êtes trop triste. Après tout, vous n'avez que vingt-deux ans, et vous avez droit à l'amour. On ne peut pas vivre toujours seule. Une sourde irritation s'empare de vous, et vous entrez dans la troisième phase, dite de la colère. Un voile est tombé de vos yeux, vous voyez votre mari, tel qu'il est en réalité, c'est-à-dire maladroit, commun et sot. Vous êtes étonnée de l'avoir regretté une minute. Et vous vous découvrez des aspirations vagues à certaines compensations. Ah! cette fois, gare à l'époux volage, car la fin de la crise approche! Vous voilà rougissante encore, mais résolue, qui mettez votre joli pied dans la phase de la consolation. Regardez devant vous: tout y est rose, tout y est fleuri, tout y est gai. On y oublie admirablement! Allons, encore un pas et vous y êtes. Vous hésitez? Madame, permettez que je vous offre la main pour vous faire les honneurs de cette phase, à laquelle je vous attends, avec un peu d'espérance et beaucoup d'amour.

— Vos calculs sont ingénieux, dit Claire, et témoignent d'une longue étude des femmes. Seulement, je regrette de voir que si vous avez consciencieusement observé les folles et les dépravées, vous avez négligé de tenir compte de celles qui sont honnêtes. Il y a, je suis fière de vous l'apprendre, des femmes malheureuses qui ne perdent pas la raison, qui refusent de se venger, et qui se trouvent suffisamment consolées, quand elles gardent l'estime d'elles-mêmes et méritent le respect d'autrui.

— Bien, bien! fit le duc, vous êtes dans votre rôle: phase de la résistance.

— Si vous persistez, je ne pourrai que vous haïr!

— Je persiste, parce que je ne puis que vous aimer!

— Ce que vous appelez votre amour est une persécution indigne! Quel homme êtes-vous donc pour vous exposer à ma haine, après avoir mérité mon mépris?

Le duc resta un instant silencieux, regardant Claire debout, frémissante et farouche. Une tresse de ses blonds cheveux s'était détachée et flottait éclatante sur son épaule. Sous son amazone de drap bleu, sa poitrine se soulevait, sa main, crispée sur sa cravache, agitait la mince tige de cuir tressé comme une arme. Elle était admirable ainsi.

Un désir furieux s'empara de Bligny. Il devint pâle, ses yeux se troublèrent, et marchant vers la jeune femme, les bras ouverts:

— Rien ne me coûtera pour vous obtenir, balbutia-t-il.

Il la touchait. Elle sentit son souffle brûlant passer sur son visage. Elle se rejeta en arrière, et les sourcils bas, la bouche serrée:

— Prenez garde! cria-t-elle: si vous faites un pas de plus, je vous traite comme le dernier des lâches, et je vous coupe le visage!

Il la vit, le bras levé, énergique et redoutable, prête à frapper, et recula d'un pas.

Alors, fière d'avoir triomphé, redressant sa haute taille, mais tremblante encore de la résolution prise:

— En suis-je donc venue à ce point que vous osiez m'insulter ainsi? Suis-je donc si publiquement abandonnée, qu'on puisse impunément me faire subir de tels outrages? Si j'avais près de moi un homme pour me défendre, m'attaqueriez-vous de la

sorte? Donc, je suis seule, et on peut tout se permettre! Eh bien! vous voyez que je suis capable de me défendre moi-même!

Le duc, redevenu calme, s'inclina devant la jeune femme.

— Vous changerez, dit-il, l'avenir est à moi. Je suis patient, j'attendrai.

La jeune femme ne se donna même pas la peine de répondre. Elle se détourna de lui, et, montant vers le carrefour, dont elle était séparée par un rideau mouvant d'aulnes et de trembles, elle se rapprocha de l'endroit où les valets de pied de M. Moulinet préparaient pour les chasseurs, un appétissant en-cas.

— Attention, dit le premier maître d'hôtel, à ses aides, voilà notre monde qui arrive.

Par toutes les routes de la forêt, comme une bruyante avalanche, les voitures revenaient, roulant sourdement sur le tapis vert du gazon. Les cavaliers suivaient sur les bas-côtés. Et c'étaient de joyeux appels de toute cette jeunesse, échauffée par une course folle. Ils étaient encore à plus de cinq cents mètres et le bruit de leurs voix animées arrivait distinctement. Libres de tous soucis, livrés tout entiers à la douceur de l'heure présente, ils jouissaient complètement de cette belle journée. Claire fit entre cette gaieté et sa mélancolie un douloureux rapprochement. Elle en voulut à la nature entière d'être en fête, quand elle était si triste, ne se souvenant pas, hélas! qu'elle était elle-même l'unique auteur de son mal.

Une voiture, en entrant dans le rond-point, l'arracha à ses désolantes pensées. La marquise était assise au fond, comme dans sa vaste bergère, un petit châle de dentelle sur les épaules. Claire alla à elle comme vers le salut. L'air lui sembla purifié par la présence de cette noble femme. Auprès d'elle, en un instant, elle retrouva la tranquillité. Madame de Beaulieu, indolente comme à son ordinaire, n'avait pas mis de hâte à descendre dans la forêt. C'était surtout pour voir sa fille à cheval qu'elle s'était arrachée à sa douce paresse et qu'elle avait fait atteler sa grande calèche.

— Eh quoi? dit-elle, tu es ici, toute seule! Où est ton mari? Et Sophie, que fait-elle?

— La baronne vient de me quitter à l'instant, répondit Claire sans se troubler, et, quant à Philippe, j'ai exigé qu'il suivît la chasse. Il ne faut pas qu'un mari s'affiche en public avec sa femme, cela ferait jaser...

— Vous êtes assez heureux pour vous donner le luxe de cacher votre bonheur, dit madame de Beaulieu. Ah! ce Philippe, c'est la perle des gendres!...

Le gros des cavaliers, arrivant au grand trot, coupa la parole à la marquise, et permit à Claire de dissimuler l'embraras que lui causaient les éloges de sa mère.

D'un coup d'œil, Claire vit Philippe qui revenait avec Suzanne et la baronne. Sophie, prenant les devants, s'arrêta auprès de son amie et lui jeta dans l'oreille ces mots, qui mirent des roses sur les joues de la jeune femme:

— Quand nous sommes arrivés, il n'était déjà plus auprès d'Athénaïs. Il l'avait plantée là tout net, la laissant à cet imbécile de Pontac, qui ne sait que faire du bruit dans un cor de chasse. Un joli talent qu'il a, ce grand benêt. Et agréable en société!

Elle se mit a rire, regardant, en clignant des yeux, avec l'insolence involontaire des myopes, Athénaïs qui arrivait assourdie par la trompe de son compagnon, mais n'osant rien dire, dans la crainte de manquer de solidité.

En apercevant Claire, Athénaïs mit cependant son cheval au galop, et adressant un geste ironique au duc immobile et indifférent, debout à quelques pas de la calèche de madame de Beaulieu:

— Eh bien! duc, vous voilà retrouvé? En même temps que madame Derblay, hein? C'est très aimable à vous d'avoir tenu compagnie à votre cousine!

Athénaïs lança un regard diabolique à Philippe, essayant de faire pénétrer une injurieuse pensée dans son esprit. Elle voulait ainsi prendre sa revanche de l'abandon un peu humiliant dans lequel il l'avait trop promptement laissée. Le maître de forges, pris à partie, s'avança ferme et presque menaçant. Claire pâlit. Les deux hommes allaient-ils se trouver lancés l'un contre l'autre par l'implacable haine de la duchesse?

— Je n'ai pas été assez heureux pour pourvoir tenir compagnie à ma cousine, comme vous le dites si bien, répondit le duc en s'inclinant respectueusement devant madame Derblay. Quand je suis arrivé ici, ma tante m'avait devancé.

— Alors, mon cher, c'est que vous avez un mauvais cheval, il faudra le changer, reprit la duchesse.

Claire, frissonnante et glacée, était montée dans la voiture de sa mère, et l'avait priée de la reconduire à Pont-Avesnes.

Elle jeta de timides regards sur Philippe qui chevauchait à côté de Bachelin remonté dans son cabriolet. Le maître de forges montrait un visage tranquille. Il causait avec le vieux notaire, sans que sa voix trahît aucune émotion. Claire pensa qu'elle avait pu se tromper, en croyant voir dans ses yeux une lueur de colère, quand il s'était avancé vers le duc. Mais elle connaissait le pouvoir de Philippe sur lui-même. Peut-être, en ce moment, se contraignait-il à paraître insouciant.

Claire espéra qu'il était jaloux. Au risque de sa vie, elle en vint à désirer le voir s'emporter en menaces, lever la main sur elle, comme il l'avait fait une fois dans la nuit terrible. Elle n'accepta pas de rester plus longtemps dans l'incertitude. Elle se promit de lui parler dès le lendemain pour son frère, et de pénétrer enfin dans la mystérieuse pensée de son mari. Sa résolution étant prise, elle voulut être gaie, elle fit effort pour dissiper les nuages qui voilaient son front, et, comme le comédien qui entre en scène pour débiter un rôle, elle se fit un masque souriant.

XVI

Dans son grand cabinet aux meubles sévères, Philippe était en train de travailler. Son bureau était couvert de papiers, sur lesquels il jetait rapidement un coup d'œil. D'un trait de plume, il apposait une signature sur la pièce examinée, et actif, sans une distraction, il passait à une autre. Il était dix heures. Le soleil brûlant tombait d'aplomb sur la façade du château. Un rayon indiscret, en venant se poser sur le front du maître de forges, interrompit son travail. Il se leva, et allant à la fenêtre, il laissa un instant ses yeux errer sur le jardin.

Puis, laissant tomber le store qui devait le garantir du soleil, il referma sa fenêtre.

Le cabinet se trouva plongé dans une demi-obscurité fraîche. Derblay, revenant à son bureau, allait s'asseoir, quand un coup, discrètement frappé à la porte, l'arrêta.

— Entrez, fit-il avec indifférence.

La porte s'ouvrit, et Claire, rougissante, très émue, mais décidée, parut sur le seuil.

— Je ne vous dérange pas? demanda-t-elle en s'approchant, pendant que Philippe, très surpris de cette demande inattendue, lui avançait courtoisement un fauteuil.

— Pas le moins du monde, répondit-il simplement. Et, s'adossant à la cheminée il attendit.

Claire assise, la tête un peu renversée sur le dossier de son siège, regarda un instant autour d'elle. Elle n'entrait jamais dans cette pièce, qui était tout à fait personnelle à Philippe. Sa gravité un peu froide, qui était comme un reflet du caractère de celui qui l'habitait lui plut. Elle examina chaque objet avec complaisance. En réalité, elle n'était pas fâchée de retarder le moment où il faudrait parler. Le cœur lui battait très fort, et elle avait les tempes serrées.

Philippe, debout, sur ses gardes, l'observait. Ce fut lui qui, le premier, rompit le silence.

— Est-ce que vous avez quelque chose à me demander? dit-il.

— Nous vivons si éloignés l'un de l'autre, qu'il faut que j'aie, en effet, une demande à vous adresser, pour que je me risque à vous déranger.

Philippe fit un geste de dénégation polie et, s'inclinant devant sa femme, comme pour l'encourager:

— Je vous écoute.

— Ce dont j'ai à vous entretenir, dit-elle, est des plus important, et vous intéresse au moins autant que moi.

— Voyons.

— Avant tout, reprit la jeune femme, dites-moi, vous portez quelque intérêt à Octave, n'est-ce pas?

— Mais je ne crois pas, dit le maître de forges, un peu étonné, que votre frère ait eu jusqu'ici le droit d'en douter.

La réponse était ambiguë. Claire fronça légèrement le sourcil.

— Cet intérêt, si vous aviez occasion de le lui prouver?

— Il est probable que je la saisirais.

— Eh bien, dit-elle, cette occasion vient de se présenter: désirez-vous la connaître? Je dois vous dire qu'elle est sérieuse et qu'en cette circonstance, il ne s'agit pas que de mon frère...

— Que de détours! interrompit le maître de forges. Ce que vous avez à me demander vous paraît-il si difficile à obtenir?

— Jugez-en, dit-elle. Octave aime votre sœur, et m'a chargée de vous la demander pour lui.

Philippe laissa échapper une sourde exclamation. Son visage était devenu sombre. Pour dissimuler son trouble, il fit quelques pas vers la fenêtre, devant laquelle il resta silencieux.

Claire, dévorée par l'anxiété, marcha au-devant de son mari, et le voyant pensif et absorbé:

— Vous ne répondez pas? dit-elle.

Philippe se retourna et, parlant lentement, comme si ce qu'il avait à dire lui coûtait:

— Je suis désolé pour votre frère, mais ce mariage est impossible.

— Vous refusez? s'écria Claire, en proie à un trouble horrible.

— Je refuse, répéta le maître de forges froidement.

— Pourquoi?

— Parce qu'il y a déjà une personne malheureuse dans ma famille, du fait de la vôtre, et que je trouve que c'est assez!

— Prenez garde, reprit vivement Claire, de faire plus sûrement le malheur de Suzanne, en la refusant à mon frère.

— Comment cela? dit le maître de forges avec une soudaine animation.

— Elle l'aime.

Dans le jardin, la voix joyeuse de Suzanne se faisait entendre.

Philippe s'arrêta un instant à l'écouter.

— Elle l'aime, répéta-t-il. Cela est en effet un grand malheur. Mais ma décision n'en sera pas changée. Si, la veille du jour où je devais vous épouser, quelqu'un m'en avait empêché, quitte à me briser le cœur, il m'aurait rendu un immense service. La cruelle expérience que j'ai faite, au moins, aura servi à quelque chose. Si ma sœur doit pleurer, elle pleurera libre, et elle ne verra pas, comme moi, devant elle, un avenir irrémédiablement perdu.

Claire fut si rudement atteinte, qu'elle ne put conserver son sang-froid.

— C'est une revanche que vous cherchez! dit-elle avec violence.

— Une revanche? fit le maître de forges avec hauteur. Croyez-vous qu'il me convienne d'en accepter une? Non! C'est une précaution que je prends, et tout me la conseille.

— Voyons, dit-elle, je vous en prie, ne me rendez pas responsable du malheur de ces enfants... Je suis bien assez accablée moi-même! Que faut-il que je fasse pour vous fléchir! J'ai eu envers vous des torts graves, je le sais...

— Vous avez eu des torts graves envers moi? en vérité? Et vous daignez l'avouer? Mais voilà, il me semble, de grandes concessions que vous me faites!

— Oui, je vous ai fait bien du mal, reprit-elle, mais vous me le faites durement expier...

— Moi? interrompit Philippe. Et comment? Vous ai-je adressé un reproche? Vous ai-je jamais dit une parole blessante? Ai-je manqué d'égards envers vous?

— Non! Mais combien j'aurais préféré votre colère, à cette indifférence hautaine avec laquelle vous me traitez. Autour de moi, j'entends tout le monde vanter mon bonheur. Partout où je vais, on m'envie, on me fête. Je rentre dans notre maison, où est-il mon bonheur? Je le cherche, et je ne trouve que la solitude, l'abandon, la tristesse.

— Il n'a pas dépendu de moi qu'il en fût autrement. Vous avez vous-même décidé de votre vie. Elle est telle que vous l'avez faite.

— C'est vrai, reprit Claire d'une voix brisée, mais au moins étais-je en droit de compter sur le repos, et je n'ai même pas pu l'obtenir... Cette misérable femme qui me hait vient me poursuivre jusqu'ici, et vous le souffrez, et vous vous prêtez à ses manœuvres!... Elle vous affiche, elle vous compromet! Et vous n'avez même pas pour moi assez de pitié pour m'épargner ses outrageantes bravades!... Oh! mais je suis à bout de patience, cela ne peut durer plus longtemps, je ne le veux pas!

— Vous ne le voulez pas? répéta Philippe.

— Non! non! Je ne le veux pas!

— Vous oubliez, dit sévèrement le maître de forges, qu'ici il n'y a que moi qui ai le droit de dire: Je veux!

Tout le sang de la fière jeune femme lui monta au visage. Elle se révolta. Et, aveuglée par la colère, emportée par la jalousie:

— Prenez garde! cria-t-elle. Ne me poussez pas à bout! Je puis subir votre indifférence, mais un dédain aussi insultant, un abandon aussi public... je ne m'y résoudrai jamais!

— Comme c'est bien vous! dit Philippe: comme vous êtes bien restée la même! Toujours l'orgueil! Vous vous inquiétez de ce que votre entourage va penser. L'opinion publique, voilà ce dont vous vous préoccupez par-dessus tout. C'est pour faire bonne figure aux yeux du monde que vous vous êtes jetée, comme une folle, dans l'aventure de notre mariage. Et aujourd'hui encore, exaspérée à la pensée qu'on peut vous critiquer, vous railler, vous perdez toute mesure, et vous vous oubliez jusqu'à me menacer.

— Oh! non! je ne menace pas, interrompit Claire, ne pouvant plus retenir ses larmes, je supplie. Ayez pitié de moi, Philippe. Soyez généreux... Ne serez-vous donc jamais las de frapper si durement sur mon cœur? Vous êtes bien vengé, allez! vous pouvez être indulgent... Si vous ne voulez rien changer aux conditions de notre existence, au moins assurez ma tranquillité, délivrez-moi de la duchesse... Eloignez de moi le duc...

— De quoi vous plaignez-vous? reprit le maître de forges. Je les supporte bien, moi, lui et elle... Ce sont vos parents! Que dirait le monde, ce monde à l'opinion duquel vous subordonnez tout, si, sans raison,

nous leur fermions notre porte? Il faut attendre patiemment et subir les nécessités de notre triste condition. La vie ne se modifie pas au gré du caprice d'une enfant gâtée. Tout y est grave et sérieux. Et le malheur ne vient que trop facilement. Il n'est pas besoin d'aller au-devant de lui. Vous le savez maintenant. Jetés l'un et l'autre, par vous, hors des chemins battus, notre devoir est de marcher en avant, puisque nous n'avons pas le droit de revenir en arrière.

— Ainsi, dit Claire, je n'ai plus rien à attendre de vous, rien à espérer?

— Rien! dit froidement Philippe. Et souvenez-vous que c'est vous qui l'avez voulu ainsi.

Claire eut un instant la pensée de se jeter aux pieds de son mari, de lui ouvrir son cœur, de lui avouer qu'elle l'aimait. Elle marcha vers lui, elle étendit les mains vaguement, la poitrine oppressée, étouffant... Mais un dernier reste de fierté l'arrêta. Elle poussa un profond soupir, et resta immobile.

Philippe vint à elle.

— Je suis obligé d'aller à l'usine, fit-ils calme comme si rien ne se fût passé entre lui et cette femme qu'il adorait. Excusez, moi de vous quitter.

— Que répondrai-je à mon frère? demanda timidement Claire.

— Dites-lui que je compte sur sa loyauté pour ne pas dire un seul mot de mon refus à Suzanne. Je m'arrangerai d'ici huit jours, pour éloigner momentanément cette enfant.

Et, passant comme une ombre dans le cabinet obscur, il fit à Claire un signe de tête plein d'indifférence et sortit.

La jeune femme resta pendant quelques minutes seule dans la vaste pièce. Elle s'abandonna là à sa douleur, sans contrainte. Renversée sur le divan, elle mesura toute l'étendue de son malheur.

La voix de Suzanne, résonnant dans la pièce voisine, la fit se dresser sur ses pieds avec la rapidité d'un chevreuil qui entend les aboiements de la meute; elle redouta d'être surprise pleurant seule dans le cabinet de son mari, et elle courut s'enfermer dans sa chambre. Elle donna ordre, à l'heure du déjeuner, de dire qu'elle était souffrante et ne descendrait pas. Puis, vers deux heures, quand elle eût vu par la fenêtre Suzanne s'enfoncer dans les massifs ombreux du parc, elle gagna furtivement l'escalier et, sortant par la petite porte de la cour, elle partit à pied pour Beaulieu

Le marquis, impatient de connaître le résultat de la négociation engagée par sa sœur, faisait les milles pas sur la terrasse, se doutant bien que la jeune femme ne le laisserait pas longtemps dans le doute. De loin, il vit Claire qui montait le chemin assez raide qui conduit au château. Il fut douloureusement frappé de son attitude. Madame Derblay suivait lentement le talus gazonné de la route, le front penché, oubliant de s'abriter, quoique le soleil, perçant de temps en temps entre les nuages, fut très piquant. Son allure avait quelque chose d'alangui et de détendu qui annonçait la défaite. Elle ne venait pas triomphante et alerte comme une messagère de bonne nouvelle.

En un instant, le jeune homme arriva jusqu'à Claire. Ils échangèrent un regard. Celui du frère anxieux et troublé, celui de la sœur morne et désespéré.

— Mon Dieu, que s'est-il passé? murmura Octave en prenant Claire convulsivement par le bras, et l'entraînant vers un rond-point entouré de bancs, duquel la vue était admirable. Une odeur exquise de tilleuls en fleurs, venant jusqu'à Claire, acheva de l'énerver, et, tremblante, les yeux pleins de larmes, elle resta devant son frère sans prononcer une parole.

— Voyons, Claire, par grâce, reprit le marquis, qu'y a-t-il? Parle, tout vaut mieux que ton silence.

— J'ai, mon pauvre ami, une triste réponse à faire à la demande dont tu m'avais chargée, dit-elle. Un mariage entre Suzanne et toi est impossible.

— Est impossible?... Comment?

Claire hocha la tête avec abattement:

— Philippe a refusé, dit-elle.

— Quelle raison ton mari a-t-il donnée? demanda le marquis.

— Il n'a point donné de motif, balbutia Claire rougissant de honte, il a refusé de s'expliquer.

— Sans motif? dit le marquis plein d'étonnement; sans explication? Lui, Philippe, que j'aime tant! Il n'a pas hésité à me faire un pareil chagrin?

Très ému, Octave s'essuya les yeux vivement, et sa pensée active poursuivant ce motif, que Philippe n'avait pas voulu donner, et qui lui échappait, il s'assit en silence, cherchant, désespéré. Brusquement il poussa un cri: une lueur venait d'illuminer son esprit. L'argent!... Ce ne pouvait être que l'argent. Il était sans fortune et sans position. C'était là sûrement la raison pour laquelle Philippe lui refusait Suzanne. Il se leva vivement.

Claire le regardait avec inquiétude. Le marquis fit quelques pas et, parlant tout haut, répondant à sa pensée, sans s'en apercevoir, le front rayonnant de confiance et d'ardeur:

— Sans position, c'est vrai, mais je m'en ferai une, dit-il. Sans fortune... Eh! Philippe sait comment on s'enrichit... Je ferai comme lui...

Il s'arrêta, stupéfait, presque épouvanté. Claire venait de se dresser, lui saisissant la main avec force. Un mot l'avait frappée, un seul, dans ce qu'avait dit son frère: Sans fortune! Mais il avait suffi pour la jeter dans un trouble inexprimable.

— Sans fortune, toi? répéta-t-elle.

Et, d'un geste impérieux, menaçant même, elle réclamait une réponse. Octave, embarrassé, confus, essaya de se détourner. Mais, avec une violence terrible, soupçonnant un mystère qu'il lui fallait à tout prix pénétrer, Claire le prit par l'épaule, et le dévorant des yeux:

— Que voulais-tu dire?

—Je viens de prononcer imprudemment, répondit Octave, des paroles que tu n'aurais jamais dû entendre... Tu ignorais la perte de ce procès. Tu devais l'ignorer toujours... Et moi, niais que je suis, j'ai trahi le secret que j'avais promis de garder!

Mais Claire n'écoutait plus le marquis: elle pensait. Le procès perdu, c'était la ruine. Son frère sans fortune, elle était sans dot. Un doute horrible la saisit; elle frémit, ses yeux s'agrandirent, et, se tournant vers Octave:

—Quand je me suis mariée?... dit-elle seulement, achevant sa phrase par un geste.

—Le désastre était accompli.

—Et mon mari... Philippe... Le savait-il?

—Il le savait. Et il avait défendu qu'on t'en parlât. Il ne voulait pas voir une ombre sur ton front. Il a été, en cette circonstance, d'une générosité et d'une délicatesse admirables...

Claire poussa un cri, et battant l'air de ses bras, comme une folle, la voix entrecoupée:

—Il a fait cela! cria-t-elle. Et moi!... Moi! Oh! malheureuse que je suis!

Dans une évocation subite, la chambre aux hautes tapisseries, sur lesquelles les guerriers souriaient silencieusement aux déesses, lui apparut, telle qu'elle était le soir de son mariage, avec le grand feu qui brûlait dans la cheminée à laquelle elle s'accoudait frémissante. Elle revit Philippe pâle et tremblant, presque à ses pieds, puis relevant fièrement le front quand elle lui avait crié: Prenez ma fortune!... Sa fortune! Comme il avait souri avec dédain! Elle comprenait pourquoi, maintenant. Et dans son désespoir, la vérité, si navrante et si humiliante, lui montait aux lèvres. Il fallait qu'elle parlât. Hors d'elle-même et prise d'un désir furieux de se frapper pour punir sa chair, ne pouvant châtier son âme:

—Oh! j'ai menti, balbutia-t-elle, tout à l'heure, quand je t'ai dit que je ne savais pas pourquoi il t'a refusé sa sœur. C'est à cause de moi, créature indigne, qui cause le malheur de tout ce qui m'approche!

Et, tout d'un élan, elle fit à son frère sa triste confession, n'atténuant rien, appuyant sur ses torts, et montrant, dans toute son horreur, l'acte qu'elle avait commis.

Et lui, si fier, si désintéressé, si bon, même dans sa colère, car il m'a épargnée! D'un

mot, il pouvait m'écraser. Il ne l'a pas fait! Et moi, je l'ai entendu me supplier. Je l'ai vu pleurer, et je suis restée insensible. Je n'ai pas compris tout ce qu'il y avait dans ce cœur d'amour sincère et profond!

Puis, transfigurée par la douleur, rayonnante de passion:

—Mais si tu n'avais pas parlé, malheureux, ma vie était à jamais perdue! Qu'est-ce que je devenais? Et c'est par hasard que tu m'as tout dit! Oh! béni sois-tu!

Elle prit son frère dans ses bras et l'embrassa, avec une reconnaissance éperdue. Et les paroles, comme un flot trop longtemps contenu, débordaient de ses lèvres.

—Claire, je t'en prie, calme-toi! dit Octave effrayé.

—Ne crains rien, va, tout est sauvé maintenant, reprit-elle, pleine d'exaltation. Je réparerai le mal que j'ai fait, j'assurerai ton bonheur... Philippe! Oh! je me mettrai à ses genoux. Tout me sera facile et doux pour réussir... J'ai encore été aujourd'hui bien peu adroite avec lui. Mais je n'étais pas maîtresse de moi, vois-tu! je l'aime tant!

Un nuage passa sur son front. Le souvenir inquiétant de la duchesse lui revenait. Elle fronça les sourcils, et sourdement:

—Oh! je ne veux pas qu'on me le prenne maintenant! Il faut qu'il revienne à moi, ou je mourrai!

—Claire! s'écria le marquis...

Mais, avec une mobilité extrême, elle était de la tristesse, passée à la joie. Et le visage rasséréné:

—N'aie donc pas peur, reprit-elle, en riant gaiement. Nous recevons demain, c'est ma fête... Tous nos amis seront là... Je veux être belle, lui plaire... Je triompherai, j'en suis sûre! Et je le verrai de nouveau près de moi, confiant et tendre...

XVII

La Sainte-Claire était justement tombée, cette année-là un dimanche. La Sainte-Suzanne, par un rapprochement heureux, était la veille. Philippe qui, depuis le naufrage de son bonheur, subordonnait toutes ses actions aux nécessités de sa position, n'avait pas cru devoir se dispenser de célébrer ce double anniversaire. Il n'avait point reçu depuis qu'il était marié. La maladie de Claire avait pris tout l'hiver, et sa convalescence s'était prolongée assez avant dans le printemps, pour que le maître de forges pût, aux yeux même des plus souçonneux, être excusé d'avoir laissé sa maison fermée.

Dans le grand salon Louis XIV, Philippe, en habit noir et en cravate blanche, regardait Claire. Dans toute la splendeur de sa beauté, elle s'avançait vers lui. Lui adressant un sourire qui la fit pâlir de joie, il s'approcha d'elle, tenant dans sa main un écrin de cuir noir sur lequel étaient gravées les initiales C. D.

—Vous êtes assez pauvre en bijoux, lui dit-il en s'inclinant. A l'époque de notre mariage je n'ai pas su me procurer tout ce que je désirais pour vous. Laissez-moi donc réparer cette négligence.

Et il tendait l'écrin. Claire, interdite, hésitait à le prendre. La baronne s'en saisit vivement, l'ouvrit, et, en tirant une merveilleuse rivière en diamants, elle la fit, avec des cris de joie, étinceler à la lumière.

Le front de Claire se rembrunit. La jeune femme pensa aux quarante mille francs, en or, produit prétendu de sa dot. Elle les ajouta à la somme énorme qu'avait dû coûter le collier, et elle se sentit humiliée au plus profond d'elle-même. Quelle leçon de générosité Philippe lui donnait encore! L'argent, qui avait été son suprême argument, à elle, il le dépensait, lui, avec une indifférence royale, semblant n'en faire aucun cas, quoiqu'il l'eût gagné par un travail acharné.

—Allons, Philippe, attachez-le-lui vous-même au cou, ce signe d'esclavage. C'est bien le moins que vous puissiez faire, dit malicieusement la baronne. Et en un jour comme celui-là, c'est de règle, on s'embrasse...

Et elle poussa Claire dans les bras de Philippe devenu pâle comme un mort. Le maître de forges approcha ses lèvres du front de sa femme, et, la gorge serrée par l'émotion, les yeux troublés, se demandant avec angoisse s'il allait s'évanouir, il prit le plus froid et le plus désiré des baisers.

Claire n'avait pas jusqu'ici pu juger complètement l'importance de la position de son mari. Partout où il allait, elle le voyait accueilli avec déférence et empressement. Ce fut en recevant chez elle tout ce que le département comptait de gens considérables qu'elle comprit de quelles influences le maître de forges disposait.

Athénaïs, décomposée par l'envie, assista au triomphe de sa rivale. Claire, soutenue, pour la première fois, par le regard de son mari, retrouva sa confiance. Elle causa avec esprit, trouvant le mot juste pour flatter l'amour-rpopre de chacun de ses convives. Elle se sentait admirée par Philippe, et, dévorée par le désir de lui plaire, elle déploya toutes les ressources d'une intelligence supérieure.

Le duc fut frappé de son rayonnant éclat et se laissa aller à la contempler avec une admiration qu'il ne sut pas assez dissimuler. Les yeux fixés sur elle, il oublia tout ce qui l'entourait.

Moulinet, quoiqu'il fût très occupé à entortiller le préfet, qui se laissait aller, avec un abandon plein de révélations sur son passé riche en privations, aux jouissances de la bonne chère, fut frappé de l'attitude de Bligny. Il n'avait pas été sans remarquer que le duc, depuis son retour, s'occupait beaucoup trop de Claire. Il n'attachait aucune importance, en général, à ces marivaudages du jeune homme. Mais, dans ce cas spécial, il se sentit pris d'une vive inquiétude. Le maître de forges était une puissance, et, à la veille des élections, il fallait le ménager. Il se promit de parler à son gendre.

Philippe, obligé de se dépenser à droite et à gauche et d'être à tout le monde, souffrit horriblement de voir le duc regarder Claire. Il connut tous les tourments de la jalousie.

Le souvenir des prières de sa femme, lui demandant d'éloigner le duc et la duchesse lui revint. Il résolut de la délivrer de l'une et de l'autre. Mais éloigner le duc ne lui suffisait déjà plus. Il le haïssait trop.

La fin du dîner fut un soulagement pour lui. Sur la terrasse, il faisait une fraîcheur délicieuse. Une charmante surprise y attendait Claire. Tous les massifs du parc étaient illuminés, et des guirlandes de fleurs couraient sur toute la façade du château.

Moulinet ne perdait pas de vue son gendre qui avait réussi, en manœuvrant avec art, à séparer Claire du groupe des jeunes femmes, et à la bloquer dans un coin propice.

Là, ces deux êtres qui s'étaient aimés, échangèrent en souriant les plus dangereuses paroles. Le duc, passionné, avide de se concilier les bonnes grâces de la jeune femme, faisant l'éloge de sa beauté et protestant de son amour; Claire, farouche, violente, voulant se dégager d'un tête-à-tête qui la faisait trembler, et élevant peu à peu la voix au risque d'attirer l'attention de Philippe.

—Prenez garde! Si vous ne vous éloignez pas, au risque d'un éclat, j'appelle mon mari.

Le duc avait porté l'exaltation de la jeune femme à un point extrême. Ce fut Moulinet qui sauva, pour l'instant, la situation. Il vint, en souriant, se mettre en tiers entre Bligny et Claire, entrant en matière par un de ces lieux communs, auxquels il excellait, et qui agaçaient supérieurement son gendre:

—Comme le ciel est pur! dit l'ancien juge au tribunal de commerce, avec un air élégiaque. La lune est à son premier quartier. Il fera beau toute la semaine!

Le duc regarda Moulinet de travers, pendant que Claire s'éloignait.

—Monsieur le duc, dit Moulinet, je constate, avec chagrin, que vous abusez singulièrement des bonnes relations que je m'efforce d'entretenir avec M. Derblay, pour...

—Pour? répéta le duc en regardant Moulinet de haut en bas avec une remarquable impertinence.

—D'abord, s'écria l'ancien juge au tribunal de commerce, veuillez, je vous prie, mon gendre, cessez de prendre, vis-à-vis de moi, un certain ton gouailleur que je ne suis plus disposé à supporter...

Et agitant sa tête d'un air digne, le beau-père remonta vers les salons.

Un grand mouvement venait de se produire sur la terrasse. Suzanne était venue en courant trouver son frère, qui causait avec le procureur général et le préfet, et, un peu haletante, très émue:

—C'est une députation des ouvriers, dit-elle. Ils sont dix; ils demandent la permission d'approcher.

—Mais comment donc! s'écria le préfet, dans lequel le démocrate, fouetté par ces mots: députation d'ouvriers, se réveilla. Une petite démonstration populaire... c'est parfait!

—Il va demander qu'on joue la **Marseillaise**! murmura le trésorier-payeur en souriant.

Philippe s'était avancé vers les ouvriers:

—Ah! c'est vous, Gobert! dit-il en reconnaissant son plus ancien contremaître, vêtu de ses habits des grands jours, le chapeau

à la main, et portant un énorme bouquet, en souriant d'un air inquiet... — Arrivez donc, mon brave, et vous aussi, mes amis.

—Va donc, murmuraient les camarades de Gobert rangés derrière son dos. Va donc, puisque c'est toi qui dois parler.

Mais lui, paralysé par une émotion invincible, regardait, les yeux écarquillés, immobile comme s'il eût été changé en pierre.

Ce fut Suzanne qui rompit le charme, en venant gentiment prendre par la main le vieil ouvrier, qu'elle connaissait depuis qu'elle était née, et en le conduisant devant Claire. Le contremaître s'inclina devant la jeune femme, et, très troublé, cherchant ses mots, quoiqu'il eût appris son petit discours par cœur:

—Puisque le patron le permet, madame Derblay, dit-il, daignez accepter ce bouquet que je suis chargé de vous offrir, au nom de tous les camarades, en vous souhaitant votre fête... Il faut que vous sachiez qu'à Pont-Avesnes, nous sommes dix-huit cents qui devons ce que nous avons à votre mari, qui nous a bâti des maisons, des écoles, une infirmerie, qui nous traite comme ses enfants... Et, voyez-vous, nous vous sommes reconnaissants du bonheur que vous lui donnez!

Des cris et des applaudissements éclatèrent avec force.

Gobert, débarrassé de son bouquet, restait toujours planté devant monsieur et madame Derblay.

—Mais, reprit-il, j'ai autre chose à dire... Le pays va être appelé à élire un député... Et nous venons prier le patron de se laisser porter dans la circonscription de Pont-Avesnes.

Une tempête de hourras et d'exclamations, partant de la grille de la cour d'honneur, fit écho à la voix du vieux contremaître. Les ouvriers de l'usine, endimanchés, avec leurs femmes et leurs filles, se pressaient sur la Place, assistant de loin à la manifestation qu'ils avaient préparée.

—Ouvrez la grille, dit Philippe, que tout le monde entre.

Et, en un instant, un flot joyeux se répandit dans les parterres.

—J'accepte, leur dit Philippe, l'honneur que vous me faites. Non dans un but d'ambition, mais parce que j'espère une fois de plus pouvoir vous être utile.

Claire s'était avancée à son tour:

—Quant à moi, mes amis, dit-elle, je vous remercie du fond du cœur de votre bonne pensée. Et vous, Gobert, puisque vous êtes le plus ancien de l'usine, pour tous vos camarades, venez m'embrasser.

Elle tendit la joue au vieux contremaître bouleversé, devenu tout rouge sous ses cheveux blancs. Gobert s'approcha, et, avec autant de précaution que si le doux visage de Claire eût été brûlant, comme le fer rouge que l'ouvrier était habitué à marteler, il embrassa la jeune femme.

—Oh! madame, dit le brave homme, ne pouvant retenir une larme, les Derblay ont toujours été de braves gens, et vous êtes bien digne d'être de la famille.

Claire jeta à son mari un regard de triomphe. Les paroles de l'ouvrier lui semblèrent avoir rattaché les liens qui l'unissaient à Philippe.

Une acclamation énorme retentit. Philippe venait de donner ordre de rouler quelques pièces de vin dans un rond-point du parc, et il avait envoyé chercher la fanfare du pays. En un instant, une estrade fut improvisée avec des planches. Et, hissés sur cet échafaudage, les musiciens firent entendre les notes criardes de leurs instruments.

Puis, soudainement la nuit fut traversée par un éclair brillant, et la première bombe d'un feu d'artifice, commandé et préparé avec grand my tère par le baron, éclata bruyamment dans les airs, jetant sur la foule ébahie une pluie éblouissante d'étoiles d'or.

Une rougeur immense illumina le ciel. C'étaient les pièces principales qui s'allumaient. Sous un portique flamboyant, un petit enfant, dessiné par des feux roses, couronnaient une grande femme silhouettée par des feux blancs.

—L'Amour couronnant l'Industrie! dit le baron, qui se crut obligé d'expliquer l'allégorie.

Puis un silence succéda pendant qu'une voix gouailleuse de gamin criait: "En place pour la contre-danse!"

Athénaïs fut soudain prise d'un caprice de grisette: elle eut une folle envie d'aller danser au milieu de ces paysans. Ce fut tellement impérieux que, les yeux brillants, les joues animées, elle se tourna vers Philippe et se penchant vers lui:

—Oh! monsieur Derblay, ouvrons ce bal champêtre!... Ce sera charmant... Venez, vous danserez avec moi!

Philippe resta immobile, hésitant entre le désir de refuser et la crainte d'être impoli. Il échangea un coup d'œil avec Claire.

La jeune femme avait pâli en assistant à cette nouvelle et provocante tentative de la duchesse. Elle jugea que la mesure était comble. Et puis, elle s'était juré à elle-même de ne plus permettre qu'Athénaïs s'emparât de Philippe. Elle restait cependant indécise anxieuse, craignant de déplaire à son mari. Une voix railleuse retentit à son oreille, la voix abhorrée du duc:

—Vous voyez? disait-il.

Et, d'un geste, il montrait Athénaïs penchée vers Philippe et le tenant sous le regard caressant de ses yeux.

Claire frémit de douleur et de honte. Sa souffrance fut décuplée par cette imprudente intervention du duc. A ce moment précis, comme si leur destinée se décidait enfin, les yeux de Philippe rencontrèrent ceux de Claire. La jeune femme, dans ceux de son mari, vit si nettement la contrainte et la lassitude, qu'elle fut comme entraînée par une force irrésistible. Elle fit trois pas, et touchant légèrement le bras d'Athénaïs qui répétait: "Nous ouvrons le bal ensemble, n'est-ce pas?"

—Pardon, si je contrarie tes projets, dit Claire. Mais je voudrais causer un instant avec toi.

—Causer? Comme cela, tout de suite?

—Tout de suite, appuya madame Derblay.

—Qu'y a-t-il donc, ma chère belle?

—Suis-moi, tu le sauras, répondit Claire. Elle entraîna Athénaïs dans le petit salon désert.

—Asseyons-nous, veux-tu? dit madame Derblay d'une voix brève.

—Ce sera donc long?

—J'espère que non, répliqua Claire.

Athénaïs s'étendit dans un fauteuil.

—Il s'agit d'une faveur que j'ai à te demander, reprit madame Derblay. L'autre jour, à cette chasse dans la forêt, quand tu as emmené mon mari avec toi, tu m'as demandé si cela ne me déplaisait pas, et si je n'étais pas un peu jalouse...

—Je plaisantais!

—Eh bien! Tu avais tort, car tu disais vrai.

Athénaïs, extrêmement étonnée, cessa de s'étendre dans son fauteuil et se tint sur ses gardes.

—Toi, jalouse? dit-elle.

—Oui.

—De moi? appuya la duchesse.

—De toi! répéta Claire. Tu vois que je suis franche. Il me semble que mon mari s'occupe de toi plus qu'il ne convient, et je m'adresse directement à toi pour que tu mettes un terme à une assiduité qui m'est très pénible.

—Oh! chère petite, s'écria Athénaïs comment! tu souffrais et tu ne disais rien! Mais n'exagères-tu pas un peu? Je ne me rappelle vraiment rien qui ait pu motiver ton ennui. M. Derblay est fort aimable paraît avoir du plaisir à causer avec moi, mais cette sympathie entre gens de la même famille n'est pas surprenante et n'a rien de criminel. Ma chère amie, c'est à ton mari qu'il faut parler. Moi, je n'y peux rien!

—Si, tu peux couper court à cette intimité.

—Et comment pourrais-je y arriver? En accueillant mal ton mari? D'abord, ce serait m'imposer un rôle bien désagréable. Et, ensuite, crois-tu le moyen bien efficace?

—Aussi, reprit Claire avec sa tranquille sérénité, n'est-ce pas cela que je veux te proposer.

—Q'est-ce donc?

Madame Derblay hésita un peu, puis hardiment:

—C'est de t'éloigner pour quelque temps de notre maison.

Athénaïs bondit, et, cessant de se dominer:

—Y songes-tu? cria-t-elle.

—Oui, dit Claire. Accuse-moi d'être folle, mais fais cela: il y va de mon bonheur.

—Et sous quel prétexte veux-tu que je m'éloigne? reprit Athénaïs. Que dirait-on d'une séparation si brusque qu'elle ressemblerait à une rupture?

—Nous nous chargerons de l'expliquer d'une manière satisfaisante.

—Vous pouvez ne pas réussir, dit Athénaïs, et ce serait désastreux pour moi. Tu as été franche: je vais l'être. Je suis nouvelle dans le monde où m'a fait entrer le duc de Bligny, je m'y plais, et je tiens à y garder la place que j'ai déjà su m'y faire. Mais on y est très rigoriste. Aussi tu comprends que si la famille de mon mari me fait froide mine, on trouvera là une occasion de me discuter. Je suis si jalousée! Et adieu mes rêves! Si tu as ton amour, moi j'ai mon ambition. Je comprends que tu tiennes à protéger l'un, souffre que je défende l'autre.

—Ainsi, tu refuses? dit Claire d'une voix étouffée.

—A contre-cœur. Mais, en conscience, mets-toi à ma place?

Claire s'avança et, cessant de dominer sa colère:

—Que je me mette à ta place? C'est toi qui t'es mise à la mienne, et qui veux t'y mettre encore! Fille, tu m'as pris mon fiancé; femme, tu essaies de me prendre mon mari! Je n'ai pas su garder l'un, je saurai t'arracher l'autre!

—Ah! c'est ainsi! s'écria Athénaïs, blêmissant de rage. Eh bien! soit! Levons le masque! Tu m'as écrasée pendant dix ans de ton nom, de ta fortune et de ton esprit! Eh bien! vois! aujourd'hui j'ai des millions, je suis duchesse, et tu en es à me demander grâce!

—J'en appellerai de la conduite que tu tiens envers moi!

—A qui? demanda Athénaïs en ricanant.

—Au monde.

—Lequel? Le tien, où je suis montée? Ou le mien, où tu es descendue?

—A celui, quel qu'il soit, où il y a des honnêtes gens pour qui respecter les autres est un devoir, et se faire respecter soi-même est un droit. Devant celui-là, entends-tu? je répéterai hautement ce que je viens de te dire. Je te montrerai telle que tu es. Et nous verrons si le nom que tu portes, si grand qu'il soit, suffira à cacher ta faiblesse et ta fausseté.

—C'est un scandale que tu cherches?

—C'est une exécution que je vais faire! Une dernière fois, veux-tu consentir à ce que je te demande?

—Non! cent fois non! répéta Athénaïs en grinçant des dents.

—Alors, tu vas voir!

Des pas faisaient crier le sable de la terrasse, et un bruit de voix joyeuses entrait par les fenêtres du salon. Sur le perron, Philippe parut, donnant le bras à la baronne. Le duc,

riant avec La Brède, suivait, précédant Moulinet qui s'était attaché au baron.

Ils virent Athénaïs et Claire, pâles, frémissantes, debout en face l'une de l'autre. Alors Claire, le front haut, s'avança au milieu du salon, et désignant Athénaïs d'un geste écrasant:

—Duc, emmenez votre femme, si vous ne voulez pas que je la chasse de chez moi, devant tout le monde!

Bligny resta impassible. Un pâle sourire glissa sur ses lèvres.

Athénaïs, se tournant vers le duc, cria d'une voix perçante:

—Monsieur, me laisserez-vous insulter de la sorte, sans me défendre?

Bligny fit deux pas vers Philippe, avec un calme parfait.

—Approuvez-vous, monsieur, dit-il, ce que madame Derblay vient de dire à la duchesse? Etes-vous disposé à vous en excuser ou êtes-vous prêt à en prendre la responsabilité?

A la voix de Bligny, le maître de forges s'était approché. Sa haute taille se développa dans toute sa mâle vigueur. Il dépassa le duc de la tête, puis, gravement et avec une énergie qui fit tressaillir tous ceux qui écoutaient:

—Monsieur le duc, quoi que fasse madame Derblay, quelque raison qu'elle ait pour le faire, je tiens tout ce qu'elle fait pour bien fait!

Le duc salua avec une incomparable élégance; il se tourna vers La Brède, auquel il fit un signe, et dit:

—C'est compris!

Puis, offrant son bras à Athénaïs décomposée, il sortit, suivi de Moulinet éperdu, et du fidèle La Brède, qui murmurait:

—Diable d'affaire! Deux cousins! Bligny est l'offensé, il prendra le pistolet. Le maître de forges est un homme mort!

Claire, en voyant s'éloigner sa rivale humiliée ne songea pas aux terribles conséquences qu'allait entraîner son coup d'audace.

—Oh! merci, Philippe! dit-elle. Et elle lui tendait vaguement les bras.

—Vous ne me devez pas de remerciements, dit-il. En vous défendant, c'était mon honneur que je défendais.

Et Claire restant muette et sombre:

—N'oubliez pas que vous avez des hôtes ici, reprit-il, et qu'il faut que personne ne se doute de ce qui s'est passé.

XVIII

Claire, rentrée dans son appartement, comprit toute la gravité de la situation et fut épouvantée. Son mari avait été contraint de prendre fait et cause pour elle, et elle le voyait maintenant lancé contre le duc. Elle avait devant les yeux l'énigmatique sourire de Bligny quand il avait dit: "C'est compris." Elle savait quel dangereux adversaire était Bligny. S'il fallait en venir à un combat, Philippe n'était-il pas sous le coup d'un effroyable danger? Elle avait vu à la fin de la soirée, Octave et le baron s'aboucher avec La Brède et Moulinet. Elle avait interrogé le baron et son frère; ils avaient répondu évasivement, l'air contraint, affirmant que les pourparlers aboutiraient à un arrangement.

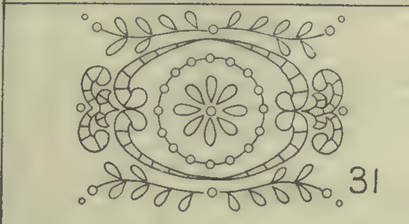
Claire chercha quel arrangement pourrait intervenir entre ces deux hommes qui se haïssaient. Le duc avait nettement posé les termes de la question: Ou des excuses ou la responsabilité, c'est-à-dire une réparation. La jeune femme ne s'arrêta pas une seule minute à l'idée que son mari pût faire des excuses. C'était donc un duel.

Claire était d'une race vaillante dont les femmes n'avaient jamais pâli au choc des

PATRONS DE "LA REVUE MODERNE"













MARQUE "GORCY" Paris, Montréal

Patrons en papier ou étampes sur pure toile prêts à broder.

No 29—Branche de Platane pour coussin ou autre travaux féminins. Patron 15 cts.

No 30—Motif pour nappe, coussin, toilette d'oreiller, etc. Patron 15 cts.

No 31—Motif pour coussin. Patron 15 cts.

No 32—Petit centre ovale pour corbeil à pain grandeur 11½ × 8. Patron 15 cts. Etampé sur coton fini toile. Prix 25 cts.

No 33—Coin en broderie Anglaise et Richelieu pour toilette d'oreiller, dessus de bureau. Patron 15 cts.

No 34—Pole (Broderie religieuse) servant à recouvrir le calice. Patron 15 cts.

armes. Son aïeule, une Bligny, avait couru les chemins creux de la Vendée avec les bandes de Stofflet, faisant, dans l'occasion, le coup de carabine contre les bleus. Son père, le marquis de Beaulieu, âgé de seize ans, s'était enfermé à la Penissière et avait été trouvé, au bout de trois jours, sous les décombres de la ferme, le bras fracassé par une balle. Elle avait de qui tenir. Mais si elle n'eût pas craint la mort pour elle-même, elle eut peur pour Philippe. La superstition s'en mêla. Elle se figura cette union, entre le maître de forges et elle, marquée de noir par le destin. Elle eut le pressentiment que si son mari se battait, il serait tué. Et des images affreuses passèrent devant ses yeux.

Elle vit, sur le gazon taché de sang, Philippe étendu inanimé, et le duc debout, le pistolet encore fumant au poing, qui riait de son mauvais rire: Pourquoi le pistolet? Pourquoi cette arme si dangereuse? Elle se disait vainement que peut-être on se battrait à l'épée. Toujours, elle voyait les deux hommes le pistolet à la main; elle entendait la double détonation, une légère fumée bleue montait dans l'air, et Philippe, frappé à mort, s'abattait lourdement dans l'herbe.

Elle voulut chasser ce cauchemar qui la poursuivait tout éveillée, et elle se mit à la fenêtre. L'air était doux, la nuit, d'une transparence admirable, étincelait d'étoiles. Et dans les arbres du parc des lanternes vénitiennes achevaient de s'éteindre, ranimées un instant par un souffle de vent, et brillant dans l'obscurité comme des points rouges. Elle vit avec horreur dans ces points rouges des taches de sang. Epouvantée, elle referma sa fenêtre, tirant ses rideaux pour ne plus apercevoir ces clartés sinistres.

Elle se mit à marcher autour de sa chambre, roulant dans son esprit la crainte de la mort de Philippe. Elle se surprit à parler tout haut, disant: "Je porte malheur à ce qui m'approche!" Le son de sa voix l'effraya dans le silence. Elle s'allongea sur sa chaise longue et essaya de lire. Mais des sons de cloche lui tintèrent aux oreilles, comme un glas funéraire.

Elle voulut alors aller jusque chez Philippe pour savoir ce qu'il faisait. Elle traversa le petit salon sur la pointe du pied. Elle vint jusqu'à la porte de la chambre de son mari. Tout était silencieux et obscur; ni bruit, ni lumière. Elle crut qu'il dormait, et cette idée la rassura un peu. Elle revint à sa chambre et passa le reste de la nuit, à demi éveillée, dans une agitation que rien ne pouvait calmer.

Philippe n'était point dans sa chambre, et il ne dormait pas. Il s'était enfermé dans son cabinet, situé au rez-de-chaussée, au-dessous de la chambre de Claire.

Il n'ignorait pas que la rencontre qui se préparait entre le duc et lui serait sérieuse. Les pourparlers s'étaient engagés le soir même entre les quatre témoins, et, l'affaire étant d'une simplicité extrême dans sa gravité, l'accord avait été rapidement conclu.

Malgré les supplications éplorées de Moulinet, qui voulait à tout prix éviter le combat, rendez-vous avait été pris pour huit heures du matin. On devait se trouver à la limite des bois de Pont-Avesnes et de la Varenne, à égale distance des deux habitations, à ce même rond-point des Etangs qui, quelques jours auparavant, résonnait des joyeuses exclamations et des rires des chasseurs, faisant fête au lunch somptueusement préparé.

L'arme choisie par le duc était le pistolet. La distance trente pas, le feu à volonté. Philippe accepta ces conditions sans répugnance. Quoique ayant peu pratiqué le pistolet, il était au fusil de première force. Et, sûr de son coup d'œil, il pensait avec une joie farouche, que, s'il risquait de recevoir la mort, il était à peu près certain de la donner. Entre ces deux hommes, doués d'un courage égal et d'un sang-froid à toute épreuve, il était impossible de choisir d'avance le vainqueur. Mais il n'était pas douteux que l'un des deux ne fût condamné.

Seul, en face de lui-même, n'ayant peut-être plus que quelques heures à vivre, Philippe se laissa aller à une profonde méditation. Il fit loyalement l'examen de sa conduite. Une pensée l'obsédait: il craignait d'avoir été trop dur pour Claire. A cette heure suprême, il ressentait une pitié profonde pour cette âme troublée, qui s'était lavée dans ses larmes. Il la voyait maintenant toute à lui. La femme altière qui l'avait si rudement repoussé s'était fondue en une femme humble, tendre et dévouée. L'épreuve si dure qu'il lui avait fait subir était complète. Et il avait le droit de croire que, vivant, Claire serait tout à sa tendresse, mort, tout à son souvenir.

C'était là tout le but qu'il s'était proposé. Il l'avait atteint, point dépassé. Il se sentit plus calme. Du fond de sa conscience, il ne regretta pas d'avoir martelé sans trève ce caractère de bronze, pour le façonner à sa guise. Il vit dans le résultat obtenu une garantie de bonheur pour Claire, si la chance lui était favorable et s'il revenait sauf. Livrée à elle-même, dans le dérèglement de son sens moral, elle eût été certainement malheureuse. Trop intelligente pour ne pas comprendre qu'elle avait manqué sa vie, trop orgueilleuse pour s'avouer que la faute en était à elle seule, elle eût vécu dévorée par d'amères rancunes, et se fût aigrie dans de stériles regrets. La leçon qu'il lui avait donnée devait être salutaire. Elle s'était recueillie, retrouvée et reconquise. Et maintenant elle était mûre pour le bonheur.

Hélas! Au moment où, l'œuvre de sa régénération accomplie, Claire pouvait voir s'ouvrir devant elle un riant avenir, la destinée contraire allait-elle la plonger dans le désespoir?

Un bruit de pas, résonnant sur sa tête dans le silence de la nuit, fit tressaillir Philippe. Il écouta. C'était une marche régulière, continue, automatique, celle de la pauvre femme qui souffrait de si cruelles angoisses, séparée seulement de lui par l'épaisseur d'un plancher, mais si éloignée cependant par l'implacable volonté du mari outragé.

Dans chaque vibration du parquet froissé par le pied de Claire, Philippe devinait l'agitation horrible de la jeune femme. Il la voyait par la pensée tournant autour de cette chambre, les yeux secs, les traits crispés, les mains tremblantes, avec cet air égaré qu'il lui connaissait si bien dans l'affolement de la douleur ou de la colère. Il sentit son cœur se gonfler. Pour la première fois, il se trouva faible devant son amour. Et, la gorge serrée, les tempes battantes, il fut pris d'un violent désir d'aller retrouver cette femme qu'il adorait et qui n'était pas à lui. Il se donna à lui-même, comme un enfants, des raisons pour justifier sa résolution. Ne serait-il pas fou de risquer de mourir avant de l'avoir prise dans ses bras, avant d'avoir plongé ses lèvres dans les tresses parfumées de ses cheveux blonds? Il n'avait qu'un mot à dire pour qu'elle tombât sur son cœur. Il fit quelques pas. Et déjà, de la main, il touchait la porte, quand un retour de sa volonté l'arrêta.

Etait-ce bien lui qui allait se laisser entraîner à une si basse faiblesse? Après tant de souffrances endurées, au dernier moment, manquerait-il de courage? Il était à l'heure qui devait, matériellement et moralement, décider de toute sa vie. S'il survivait, Claire était bien à lui, sans détours pour le présent, sans crainte pour l'avenir. S'il mourait, il restait devant ses yeux, grand, fier et implacable. Beau joueur, il voulut risquer complètement la partie. Tout ou rien. Une existence de pur bonheur, ou la mort froide et silencieuse. Et, résolu, il revint s'asseoir devant son bureau.

Sur sa tête, Claire continuait sa fiévreuse promenade. Il l'entendit ouvrir la porte, traverser le salon et, d'un pas furtif, aller jusqu'à sa chambre. Un sourire passa sur ses lèvres. Il écouta attentivement. Au bout d'un instant, Claire retraversa le salon et retourna chez elle. Ainsi, de même que lui, elle s'était arrêtée. Il comprit là combien, en allant à elle, il serait tombé de haut. Il eût cessé d'être l'homme supérieur, dominant tout par sa volonté, pour devenir l'être vulgaire à la merci de ses sens.

Une faible clarté, annonçant le jour, le rappela aux soucis matériels qui devaient occuper ses derniers instants. Il voulut, s'il disparaissait, donner à sa sœur un ferme appui. Il avait pu apprécier les solides qualités du Marquis de Beaulieu. Dans ce jeune homme, il avait deviné un esprit grave et un cœur sage.

S'il avait répondu par un refus à la demande que Claire lui avait adressée, ce n'avait été que pour rester fidèle à sa tactique conjugale et frapper un coup plus dur que tous les autres sur le cœur de la jeune femme. Il sentait, à ce moment-là, approcher la crise définitive, et il s'était promis de réparer promptement le tort qu'il faisait à Octave. Suzanne, d'ailleurs, l'aimait. Et à la pensée de causer un chagrin à cette enfant, qui avait été la douceur de sa vie, son cœur se fondait.

Il résolut de marier les deux jeunes gens, et, pour donner plus de solennité à son consentement, il lui prêta la forme testamentaire. Tranquille et recueilli, il prit ses dispositions fit deux parts de sa fortune, l'une pour Suzanne, l'autre pour Claire, priant "sa chère femme de bien vouloir l'accepter, en souvenir de la profonde tendresse qu'il lui avait vouée." Il choisit, parmi ses ingénieurs, un directeur probe et capable, pour occuper sa place. Et ayant pourvu à tout, il songea à dormir quelques instants. Il lui fallait avoir la main ferme et le coup d'œil sûr. Il s'étendit sur le large divan de cuir et, poussant un soupir, il ferma les yeux.

Au château de la Varenne, l'émotion était grande.

Toute la famille du duc prenait parti pour Claire. Les motifs de la rencontre seraient connus et l'expulsion d'Athénais serait racontée, commentée, grossie par un monde qui la détestait. A cette pensée, elle grinça des dents, et des désirs de carnage lui bouleversèrent le cœur. Elle eût voulu être à la place du duc, pour que la besogne sanglante fût mieux et plus sûrement faite.

—Cet homme qui défend celle qui m'a insultée, dit-elle avec rage, il faut qu'on me le tue!

—Tuer cet homme! Vous en parlez à votre aise, ma chère, dit le duc. Ces phrases-là font très bien dans un mélodrame. Dans la vie ordinaire, elles sont parfaitement ridicules. Déshabituez-vous donc des grands mots et des grands bras!

Puis, avec un froid sourire:

—Au surplus, tenez pour certain que je ferai tout mon possible pour que vous ayez satisfaction.

Il y avait environ deux heures que le maître de forges dormait du plus calme sommeil, quand une légère pression sur l'épaule le réveilla. Il ouvrit les yeux, et, voyant debout devant lui le marquis de Beaulieu, il se mit vivement sur ses pieds. Il faisait grand jour. La pendule marquait six heures et demie.

—Nous avons le temps, murmura Philippe.

Jamais il ne s'était senti plus libre d'esprit, et plus vigoureux de corps. Il en éprouva quelque orgueil. Chez cet être de volonté, tout ce qui était une constation de sa force morale lui causait une secrète jouissance. Il alla à la fenêtre et l'ouvrit. Un air pur et vif,

chargé du parfum des fleurs humides de rosée, l'enveloppa délicieusement

—Belle journée! s'écria-t-il, de même que s'il eût été sur le point de partir pour la chasse.

Puis devenant grave:

—Comme il faut prévoir le malheur, j'ai pris des dispositions. Vous les trouverez consignées dans cette lettre.

Il montra sur son bureau une enveloppe sur laquelle était écrit le nom de maître Bachelin.

—Mon vieil ami et vous serez mes exécuteurs testamentaires. Je vous ai légué, mon cher Octave, ce que j'ai de plus cher...

Un rayon de joie illumina le visage du marquis. Le jeune homme voulut parler; sa voix s'étrangla dans sa gorge, et, saisissant Philippe dans ses bras, il se mit à pleurer sur son épaule.

—Allons Octave, un peu plus de fermeté, reprit Philippe. J'espère que ce sera de ma main que vous recevrez ma sœur. Mais si je n'étais plus là, mon ami, quand vous l'épouserez, aimez-la bien, elle le mérite. C'est un cœur tendre que le moindre chagrin briserait.

Sa voix était devenue d'une douceur infinie en parlant de sa sœur. Il passa sa main sur son front, et devenant calme et souriant:

—Il faut que je m'habille. Voulez-vous monter avec moi? Vous me tiendrez compagnie. Et puis nous irons retrouver le baron. Je désirerais m'éloigner sans attirer l'attention...

—Philippe, avant de vous voir, ce matin, j'ai vu ma sœur... Promettez-moi que vous ne partirez pas sans entrer chez elle?

Philippe lança au marquis un regard interrogateur.

—Il est inadmissible, reprit Octave, que vous la quittiez sans lui donner l'occasion de se justifier à vos yeux, si cela est possible...

Et comme le maître de forges faisait un brusque mouvement de surprise:

—Depuis trois jours, je sais ce qui s'est passé entre Claire et vous, dit gravement le marquis. Elle m'a tout avoué. Je sais combien ma sœur a été coupable, Philippe, et je vous plains, croyez-moi, d'avoir enduré de si cuisants chagrins, autant que je vous admire d'avoir su les cacher. Mais, je vous en prie, soyez indulgent, soyez bon.

Le maître de forges détourna son visage en pâlissant. Il fit quelques pas, puis, revenant à Octave:

—Je ferai ce que vous me demandez, dit-il. Mais cette entrevue va être horriblement pénible pour votre sœur et pour moi. Faites en sorte de l'abréger, et facilitez-moi le départ, en venant me chercher auprès d'elle.

XIX

Dès le matin la baronne était venue rejoindre son amie. Elle l'avait trouvée, après l'agitation horrible de la nuit, dans un état de torpeur invincible.

L'arrivée de son frère la tira de son anéantissement. Elle se rattacha passionnément à l'espérance de voir Philippe avant son départ. Fiévreuse, les joues marquées de taches rouges, d'une voix monotone et comme usée, elle chargea Octave d'obtenir de son mari cette faveur suprême.

Et dès lors elle attendit, dans une reprise d'agitation éperdue, marchant sans cesse de la fenêtre, dont elle soulevait le rideau pour voir si on ne l'avait pas trompée et si Philippe ne partait pas, à la porte, auprès de laquelle elle écoutait si elle l'entendait venir. Anxieuse, énervée, et donnant à la baronne épouvantée le spectacle de la folie envahissante.

Soudain, un bruit de pas la fit reculer comme si elle eût craint de se trouver face à face avec celui qu'elle appelait de toute son âme. Elle pâlit, un cercle noir cerna ses yeux; d'un geste, elle fit signe à la baronne de s'éloigner. Et elle resta debout, tremblante, sans voix. Philippe venait d'entrer.

Ils restèrent l'un et l'autre en présence, muets. Lui, examinant avec douleur les traces que tant d'affreuses angoisses avaient laissées sur le visage de la jeune femme. Elle, qui, un instant avant, avait tant de choses à dire, cherchant à rassembler ses idées, et, dans son cerveau douloureux, ne trouvant plus que le vide.

Claire ne put supporter longtemps ce lourd silence; elle alla vers Philippe, saisit sa main entre les siennes et la couvrit de larmes et de baisers.

Le maître de forges s'attendait à une explication; il s'était préparé à entendre des prières. L'explosion toute physique de cette douleur, qu'il savait sincère, le bouleversa. Il voulut retirer sa main sur laquelle il sentait couler brûlants les pleurs de celle qu'il aimait. Il ne put y parvenir. Il frémit, se sentant sans forces contre tant de faiblesse...

—Claire, dit-il d'une voix basse, par grâce!... Vous me troublez profondément. J'ai besoin de tout mon sang-froid... Je vous en prie, calmez-vous... Soyez plus forte, ménagez-moi, si vous tenez à ma vie!...

A ces mots, Claire releva la tête. L'expression de son visage n'était plus le même.

—Votre vie, dit-elle. Ah! plutôt donner cent fois la mienne! Misérable que je suis! C'est moi qui, par mon emportement, vous ai jeté dans le danger. Est-ce que je n'aurais pas dû tout supporter? En souffrant, j'expiais mes torts envers vous... Et, dans une minute d'emportement, j'ai tout oublié. Mais ce duel est insensé... il n'aura pas lieu, je saurai l'empêcher...

—Et comment? demanda Philippe, le sourcil déjà froncé.

—En sacrifiant mon orgueil à votre sécurité, répondit Claire. Oh! rien ne me rebutera puisqu'il s'agit de vous... Je m'humilierai devant la duchesse, s'il le faut, j'irai trouver le duc... Il en est temps encore...

Les traits du maître de forges se contractèrent.

—Je vous le défends! dit-il avec force. Vous portez mon nom, ne l'oubliez pas! Toute humiliation supportée par vous m'atteindrait moi-même. Et puis, enfin, comprenez donc que je le hais, cet homme qui a été cause de mon malheur!... Depuis un an je rêve de me trouver face à face avec lui... Ah! croyez-moi, ce jour est le bienvenu!

Claire baissa la tête. Depuis longtemps, elle avait pris l'habitude d'obéir quand Philippe commandait. Lui, calmé, reprit avec douceur:

—J'apprécie vos intentions et je vous en suis reconnaissant! Il y a eu, entre nous, au début de notre existence commune, un malentendu qui nous a couté à l'un et à l'autre bien des peines. Je ne vous en fais pas seule responsable. Il y a eu de ma faute... Je n'ai pas su vous comprendre... Je n'ai pas su me sacrifier... Je vous aimais trop!... Mais je ne veux pas m'éloigner en vous laissant la pensée que j'aie conservé pour vous de la rancune... Vous pouvez être en paix, Claire. A votre tour, pardonnez-moi le mal que je vous ai fait, et dites-moi adieu...

—Vous pardonner, moi! s'écria-t-elle. Mais vous ne voyez donc pas que je vous adore? Vous ne l'avez donc pas deviné depuis longtemps dans le trouble de ma voix, dans l'égarement de mes yeux?

Elle s'était approchée de Philippe, et lui nouant ses beaux bras autour du cou, elle roulait sa tête blonde sur son épaule, l'enivrant de son parfum, le brûlant de son regard.

Elle parlait maintenant comme en rêve.

—Ah! ne pars pas! Si tu savais comme je t'aime! Reste là, près de moi, tout à moi. Nous sommes si jeunes, nous avons tant de temps à être heureux! Que t'importent cet homme et cette femme qui nous haïssent? Nous les oublierons. Partons, veux-tu, loin d'eux? Là, ce sera le bonheur, la vie et l'amour.

Philippe détacha doucement le bras qui l'enlaçait et, éloignant Claire:

—Ici, dit-il simplement, c'est le devoir et l'honneur.

La jeune femme poussa un gémissement. La réalité effroyante l'avait ressaisie. Elle voulut s'élancer, retenir Philippe. Elle cria:

—Non!... Non!...

Au même moment la porte s'ouvrit et Octave parut. Claire comprit que l'instant du départ était venu. Ce fut comme si un voile, qui obscurcissait son esprit, avait été déchiré. Elle comprit que tout était fini. Et s'abattant sur la poitrine de son mari, elle le serra une dernière fois, avec une force convulsive.

—Adieu, murmura le maître de forges.

—Oh! ne me quittez pas ainsi! Pas sur ce mot glacé!... Dites-moi que vous m'aimez! Ne partez pas sans me l'avoir dit!

Philippe demeura inébranlable. Il avait avoué qu'il pardonnait: il ne voulut pas dire qu'il aimait. Il éloigna Claire de lui, et, sur le point de sortir:

—Priez Dieu que je revienne vivant! dit-il, lui jetant dans ces mots comme un suprême espoir.

La jeune femme poussa un cri qui fit accourir la baronne.

Claire, sans se préoccuper de la présence de son amie, se laissa retomber sur sa chaise longue, la tête enfouie dans les coussins, ne voulant plus ni voir, ni entendre, rêvant de suspendre sa vie pendant l'heure terrible qui allait s'écouler.

Une douce voix la fit se relever brusquement: Suzanne, frappant à la porte, disait: "Peut-on entrer?"

Claire échangea un douloureux regard avec la baronne. Il allait falloir encore dissimuler, s'efforcer de tromper cette enfant ignorante de la vérité.

—Viens, mon enfant, dit Claire.

Et, prodige de volonté, elle se fit souriante.

—Comment! vous n'êtes pas habillée? s'écria la jeune fille, en voyant sa belle-sœur vêtue d'un peignoir. Moi, j'ai déjà fait le tour du parc.

Suzanne parcourut la chambre, fourrageant partout avec une vivacité de jeune chat.

—Tiens! fit-elle, je viens de rencontrer Philippe avec le baron et M. Octave. Ils avaient un air singulier...

Claire rougissait et pâlissait tour à tour. Chaque parole de Suzanne la torturait.

—De quel côté se dirigaient-ils? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

—Du côté des étangs, répondit la jeune fille.

Claire fut reprise d'une agitation effrayante, entraînée par le besoin de savoir. Elle ne put rester en place; elle prit une robe et la passa à la hâte. Un projet, aussitôt arrêté que conçu, venait de tendre tous les ressorts de sa volonté.

—Tu t'es servie de la petite voiture? dit-elle à Suzanne. Où l'as-tu laissée?

—Dans la cour des écuries, répondit la jeune fille.

—Je vais la prendre. J'ai une course à faire ce matin, reprit vivement Claire.

Seule, conduisant d'une main hardie, elle partit à une allure très rapide.

Elle ne s'arrêta devant rien, augmentant la violence de sa course, enviant les ailes des oiseaux, et écoutant, si, dans le silence des bois, elle n'entendait pas une sinistre détonation éclater.

Elle jeta un rapide coup d'œil autour d'elle. A vingt pas, au bord des étangs, le kiosque chinois de M. Moulinet se dressait, mirant dans l'eau ses plaques de porcelaine. De là, Claire pouvait voir sans être vue. Légère comme une biche traquée, elle se glissa au travers des branches, et, montant les marches qui conduisaient à la galerie circulaire, elle s'arrêta anxieuse, épouvantée.

Au milieu du rond-point, le baron, faisant de longues enjambées, comptait des pas pour marquer la distance. La Brède, assisté de Moulinet, pâle et égaré, chargeait les armes. Philippe, à l'autre bout de la clairière, marchait lentement en causant avec Octave et le médecin. Le duc, à trois pas du kiosque mâchonnait un cigare, en abattant machinalement, avec un petit jonc qu'il tenait à la main, de hautes tiges de digitales.

Un nuage passa sur ses yeux. Elle dut se retenir à la balustrade pour ne pas tomber. Sa faiblesse fut de courte durée. Elle regarda de nouveau, haletante, avec une horrible curiosité.

Les deux adversaires étaient maintenant en place. M. Moulinet venait de s'écrier d'une voix suppliante:

—Messieurs, par grâce, messieurs!...

Il avait été entraîné par La Brède, qui le semonçait sévèrement dans un coin. Octave remit à Philippe son arme, et se recula vivement. La Brède demanda d'une voix ferme:

—Messieurs, êtes-vous prêts?

Le duc et Philippe répondirent ensemble: "Oui."

Le jeune homme reprit, comptant lentement: "Un, — deux, — trois, — feu!"

Claire vit les deux pistolets s'abaisser menaçants. Dans cette seconde suprême, elle perdit la raison. Un mouvement invincible la jeta en avant, elle poussa un cri, franchit d'un bond les marches du kiosque et, se ruant au-devant du coup qui menaçait Philippe, elle boucha de sa blanche main le canon du pistolet de Bligny.

Une détonation éclata. Claire devint pâle comme une morte. Et agitant avec ivresse sa main labourée et sanglante, elle éclaboussa de larges taches rouges le visage du duc. Puis, elle tomba évanouie.

Il y eut un moment de confusion indescriptible. Philippe, d'un bond, avait saisi Claire, et, l'avait portée dans la voiture qui attendait au détour de la route.

Les yeux de la jeune femme étaient fermés. Anxieusement, le maître de forges, aidé par le médecin, souleva la pauvre main mutilée. Il baisa avec adoration cette chair qui souffrait pour lui.

Très assombri, le médecin, avec une adresse de femme, avait manié le bras de Claire.

—Rien de brisé, dit-il. La main, il est vrai, sera bien abîmée... Mais madame Derblay s'en tirera en n'ôtant pas ses gants.

Puis, il arrangea les coussins de la voiture pour que la jeune femme fût bien à l'aise.

Philippe ne quittait pas Claire du regard... Son évanouissement prolongé l'inquiétait. Le baron, en l'appelant, le ramena à la situation. La Brède, très agité, accompagnait M. de Préfont.

—Je suis chargé, monsieur, par le duc de Bligny, de vous exprimer son regret du malheur dont il est la cause involontaire. L'accident arrivé à madame Derblay l'afflige et ses idées se trouvent modifiées. Il lui paraît impossible de donner suite à l'affaire engagée. Le courage de mon ami est audessus de toute discussion. Le vôtre également. Le secret de ce qui vient de se passer sera fidèlement gardé.

Le maître de forges dirigea ses regards vers le duc. Bligny, tremblant et livide, adossé à une barrière, essuyait machinalement son visage. Et chaque fois, avec un écœurement douloureux, il ramenait la fine batiste marquée d'une tache rouge. Il pensa que sa balle aurait pu atteindre Claire mortellement, briser son beau front, ou trouer sa blanche poitrine. En cet instant, il se jugea sévèrement, eut horreur de ce qu'il avait fait, et résolut de s'écarter à jamais de la route de celle qui, à cause de lui, avait tant souffert.

La Brède continuait à parler à Philippe avec une émotion qui ne lui était pas habituelle. Le maître de forges entendit vaguement que le jeune homme lui témoignait ses regrets personnels. Il se laissa serrer, par lui, la main avec vigueur. Et, voyant le duc qui s'éloignait, entraîné par Moulinet, il poussa le médecin dans la voiture, monta sur le siège, prit les guides et partit rapidement.

Dans la grande chambre tendue de vieilles tapisseries sur lesquelles de jeunes déesses emplisaient la coupe des guerriers, comme pendant la longue maladie de Claire, Philippe, silencieux, était assis au pied du lit.

La jeune femme s'agitait sur son oreiller. Elle ouvrit les yeux. Le maître de forges se leva vivement et se pencha vers elle. Un sourire passa sur les lèvres de Claire. De son bras nu elle entoura le cou de son mari et l'attira tendrement. Dans son cerveau troublé, la notion exacte des choses n'était pas encore revenue. Il lui semblait flotter immatérielle dans des espaces célestes. Elle ne souffrait pas. Une langueur délicieuse l'avait envahie.

Si bas, que Philippe l'entendit à peine, elle murmura:

—Je suis morte, n'est-ce pas, mon bien-aimé, et morte pour toi? Que je suis heureuse! Tu me souris, tu m'aimes. Je suis dans tes bras. Que la mort est douce! Et quelle adorable éternité!

Soudain le son de sa voix la réveilla. Une douleur aiguë lui traversa la main. Elle se rappela tout: son désespoir, ses angoisses et son sacrifice.

—Non! j'existe! s'écria-t-elle.

Elle repoussa Philippe, et, le regardant, éperdue comme si sa vie ou sa mort allait se décider par une parole:

—Un seul mot, dit-elle, réponds! M'aimes-tu?

Philippe lui montra un visage rayonnant d'ivresse:

—Oui, je t'aime, répondit-il. Il y avait deux femmes en toi. Celle qui m'a fait tant souffrir n'est plus. Toi, tu es celle que je n'ai jamais cessé d'adorer.

Claire poussa un cri, ses yeux s'emplirent de larmes, elle s'attacha désespérément à Philippe, leurs lèvres se touchèrent, et, dans une extase inexprimable, ils échangèrent leur premier baiser d'amour.

FIN

BELLE NOMINATION

M. Wilbrod Langlais, agent financier bien connu, vient d'être promu à la gérance du département des obligations de la Maison Fairbanks, Gosselin & Cie, Limitée.



M. WILBROD LANGLAIS

M. Langlais est gradué de l'école des Hautes Etudes Commerciales, affiliée à l'Université de Montréal. Il appartient à cette phalange de jeunes Canadiens-français qui forme une élite dans le commerce et la finance. M. Langlais s'occupera de la vente, de l'achat et de l'échange des obligations domestiques et étrangères, ainsi que de la négociation des monnaies étrangères, soit par traite ou par dépôts. Il continuera de se vouer au service de nos compatriotes qui veulent et qui doivent souscrire à nos emprunts nationaux, qui désirent placer intelligemment leur argent et participer au développement des industries canadienns-françaises et à la prépondérance en affaires ,de ceux qui, par leur talent et leur énergie méritent d'occuper la première place dans le commerce et la finance.

J.-B. N.

LA PETITE POSTE

CONDITIONS: 1. 5 sous du mot. 2. Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3. Ces petites annonces doivent être adressées avant le 25 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'insinuer dans la petite poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier, suivant le cas. Tous les annonceurs sont donc prévenus de cette décision et doivent en accepter les conséquences. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste.

[illegible]

[illegible] Poste Restante, [illegible]

[illegible]

Demoiselle [illegible] seront bon accueil. [illegible]

[illegible]

[illegible] venez jaser avec moi [illegible]

[illegible] Québec.

[illegible] désire correspondants [illegible] 901 Lasalle, [illegible]

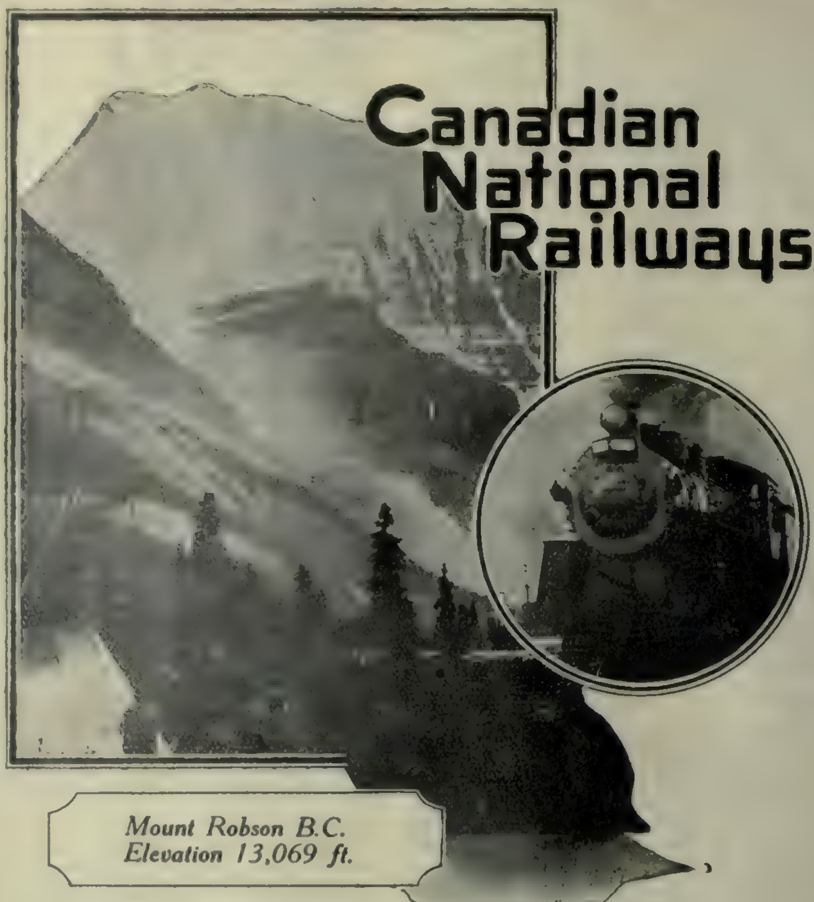
[illegible] de 20 à 22 ans. [illegible] Poste Restante Station "N" [illegible]

[illegible] 20 ans [illegible] Poste [illegible] Montréal.

[illegible] 28 ans, demande correspondants de [illegible] Poste restante Station "N" Montréal.

[illegible] Poste restante Station "A" Montréal.

[illegible] 21 ans [illegible] Québec.



LA ROUTE MOUNT ROBSON

offre au voyageur du Transcontinental, un panorama de montagnes magnifiques, de cascades brillantes, de glaciers étincelants au point culminant du mont Robson, le plus haut pic des Rocheuses Canadiennes.

Pour les billets et détails concernant le service quotidien du transcontinental s'adresser à l'agent le plus rapproché du Chemin de fer National du Canada.

LA VOIE NATIONALE

SOMMAIRE DES ANNONCES

(1)

LE MEDECIN CHEZ SOI

La grippe, la mauvaise grippe a fait sa réapparition. Elle revient tous les automnes, plus ou moins sévère. Il est donc sage de se prémunir contre elle.

L'un des vôtres en est-il atteint? Faites sans tarder prévenir le médecin. Si vous habitez la campagne, ou si le praticien est absent, ne vous affolez pas, et, surtout, ne laissez pas votre malade sans soins: tout d'abord, faites-lui prendre le lit, avec un cachet de quinine à 30 centigrammes, puis 15 minutes après, un cachet d'antipyrine à la même dose. Evitez que le malade ne se refroidisse; faites que son lit soit bien chauffé. Donnez-lui une infusion chaude, ou mieux un bon grog. Provoquez une sueur abondante, changez le linge mouillé par du linge préalablement chauffé. Neuf fois sur dix, vous ferez avorter la vilaine maladie.

Mais, les remèdes sont nombreux, presque autant que les médecins; à l'Académie de médecine, M. Raphael Dubois, de Lyon, a préconisé contre la grippe espagnole le quinquina jaune en poudre, administré par fortes cuillerées à café délayées dans du café noir, chaud et sucré, toutes les deux ou trois heures, jusqu'à concurrence de trois ou quatre fois par jour.

On recommande aussi cette formule qui fut très en honneur lors de la redoutable épidémie de 1899. Elle a été expérimentée en 1914 à Belgrade, au cours d'une épidémie de choléra et a contribué à sauver un grand nombre he personnes qui offraient les premiers symptômes du redoutable fléau.

Liqueurs hygiénique sans sucre curative et anticholerique

Alcool à 21o, 1 pinte; Racines d'angélique 1 once; calamus aromaticus, 1-15 d'once; Myrrhe 1-15 d'once; canelle 1-15 Aloès 1-15 d'once; Clous de girofle 1-30 d'once; Vanille 1-60 d'once; Camphre 1-30 d'once; Noix muscade 1-120 d'once; Safran 1-600 d'once.

Nota. — En portant à 2-15 d'once la quantité d'Aloès, on rend cette liqueur plus efficace contre les grandes crises.

Pour ne pas déchirer les bas de soie.

Les bas de soie sont très coûteux. Pour ne pas les déchirer avec les jarretelles, cousez à l'intérieur du bas de petites pièces carrées où vous ajusterez une bouclette de lacet, dans laquelle vous passerez le bouton de la jarretelle. Vous éviterez ainsi le saut des mailles forcées par le frottement du bouton de la jarretelle.

Argenture à bon marché.—Cette recette intéressera particulièrement les amateurs photographes. Il suffit après les avoir humectées d'eau, de saupoudrer de blanc d'espagne des rognures de papier sensibilisé non viré, ni fixé, et d'en frotter le cuivre, le laiton ou le zinc pour qu'ils s'argentent.

Suite de la qage 2

On laisse macérer le tout quelques jours au soleil en ayant soin de ficeler le bouchon de la bouteille; on transvase ensuite rapidement la portion liquide dans une autre bouteille ou bien, si la liqueur est trouble, on passe à travers un linge, et on ajoute ensuite au liquide un petit verre d'eau-de-vie, puis on bouche la bouteille.

Au lieu de laisser macérer ainsi toutes ces substances dans une bouteille exposée au soleil, on peut se contenter de laisser 24 ou 48 heures, la bouteille bien bouchée et ficelée sous le manteau de la cheminée.

Rares sont les malades qui ne sentiront pas un soulagement immédiat. Prise au début, cette médication réduira toujours l'affreuse maladie aux proportions d'un trouble passager. Le patient en sera quitte pour une belle grimace, car ce breuvage n'est pas précisément agréable à avaler.

* * *

A propos de la grippe, nous avons préconisé déjà la méthode de la chaleur intensive, il y a cependant des partisans chaleureux — si l'on peut s'exprimer ainsi en pareil cas — de la méthode du froid.

Un médecin de nos amis a opéré des cures remarquables de grippe et de variole en faisant envelopper les malades dans des draps imprégnés d'eau glacée. Après cette opération, répétée au besoin plusieurs fois par jour, il ordonnait néanmoins que le patient fut replacé dans un lit, pourvu d'une boule d'eau chaude. Comme adjuvants il préconisait des lavages de la bouche, des gargarismes et des inhalations de goménol ou de vaseline ordinaire.

Cette méthode à l'avantage d'être peu compliquée et, dans un cas embarrassant, loin d'un médecin, on peut toujours l'expérimenter sans aucun scrupule; elle ne peut que contribuer au mieux-être du malade.

JANKER.



— Oui, monsieur le docteur, c'est encore son livre sur la médecine: c'est les Bucoliques *de Virgile...*

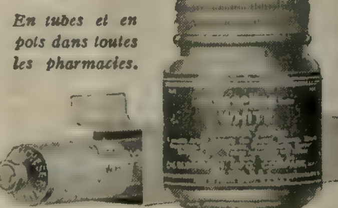
... RECETTES ...

Manière d'utiliser les vieux timbres-poste.—On peut, avec de vieux timbres-poste, décorer des assiettes ou des pots de faïence. Pour cela, prendre des timbres-poste d'une seule couleur, rouge ou verte, et douper d'abord le pointillé. Ensuite, coller les timbres très régulièrement sur une grande feuille de papier blanc, de façon qu'elle soit entièrement recouverte. Dessiner alors, au dos de cette feuille, des ornements de préférence héraldiques, comme une grande fleur de lis. Avec des fins ciseaux, découper le motif et le coller au milieu d'une assiette. Lorsqu'on est devenu habile, on peut faire de très jolies choses en mélangeant les couleurs d'après les motifs de l'ornementation.









. . . RECETTES . . .

Nettoyage des éviers.—L'odeur nauséabonde que dégagent les éviers mal tenus est due à la présence des résidus graisseux provenant des restes de plats, des eaux de vaisselle, etc. Le remède consiste à laver et brosser soigneusement les éviers après chaque usage, en se servant d'une eau additionnée de soude ou d'ammoniaque, qui neutralise les effets de la graisse en décomposition et entraîne avec elle tous les résidus malpropres.

Pour nettoyer les objets en nickel.—On remet les objets nickelés à neuf en les plongeant quelques secondes dans un bain d'alcool rectifié, additionné d'une partie d'acide sulfurique pour 50 d'alcool. On rince à l'eau claire.

Pour rendre les vêtements imperméables.—L'étoffe d'un pardessus ou d'un vêtement sera rendue imperméable à la pluie, si on a eu soin de la tremper dans un baquet contenant huit litres d'eau dans laquelle on aura fait dissoudre cent cinquante grammes d'acétate de plomb; retirer l'étoffe sans la tordre et la laisser sécher.

Nettoyage des ustensiles en zinc.—Après quelque temps d'usage, les ustensiles de zinc prennent un aspect de malpropreté fort déplaisant, malgré tous les soins qu'on peut en prendre et les lavages qu'on leur fait subir. On les nettoiera en les plongeant, pendant quelques secondes, dans un mélange composé de deux parties d'eau et d'une partie d'acide sulfurique; au sortir de ce bain, on les frotte avec un linge. Ils reprendront ainsi l'aspect du neuf.

Pour faire disparaître les traces brunes laissées sur les mains par les tomates.—(Conseil aux jardiniers.)—Après avoir soigné vos tomates, il arrive que vous avez les mains en triste état. Pour nettoyer celles-ci, frottez-les avec une tige de rhubarbe, coupée en morceaux. Deux ou trois morceaux suffient pour le succès d'une opération.

RENAISSANCE MUNICIPALE



M. LEON TREPANIER

Parmi les candidats à l'échevinage dont la compétence et les connaissances en matière municipale ne peuvent être mises en doute, mentionnons M. Léon Trépanier, journaliste, candidat dans le quartier Lafontaine No 15.

M. Trépanier a été le secrétaire particulier de trois commissaires de finances de la Cité et on se rappelle à ce sujet, les causeries intéressantes et "hardies" qu'il donna sur la chose municipale. M. Trépanier a été en outre l'un des principaux collaborateurs du projet d'administration municipale formulé par la Chambre de Commerce, et comme membre de la Commission des affaires municipales de cette institution il défendit habilement ce projet devant le Comité des Bills Privés à Québec.

Enfin, avec M. René Beauset, greffier de la Cité et l'une des autorités en matière municipale, M. Trépanier fit le travail de secrétariat de la Commission de la Charte, ce qui lui fournit l'occasion d'étudier les systèmes municipaux des principales villes du continent européen et de l'Amérique.

Nous ne pouvons oublier que M. Trépanier, comme journaliste, fut désigné par ses confrères de la presse française du Canada, pour les représenter à la Conférence de la Paix, à Paris et à Versailles.

M. Léon Trépanier est l'un des plus actifs qu'il y ait parmi la jeune génération, et son entrée à l'Hôtel-de-Ville contribuera, nous n'en doutons pas, à créer un mouvement de renaissance municipale. M. Trépanier a mis en tête de son programme la fondation d'une association municipale au sein du quartier Lafontaine.

(Un groupe d'électeurs du quartier Lafontaine.)

LA CAMPAGNE MUNICIPALE

Ce n'est qu'àprès mûre réflexion que le Dr Alphonse-D. Tessier, à la requête de plus de 1200 contribuables, s'est décidé à accepter la candidature comme échevin du quartier No 32.

Etant un pionnier de ce quartier, où il s'est créé une clientèle lucrative, ayant un bureau des mieux organisé à Montréal, et malgré les sacrifices qu'il sera obligé de s'imposer, il veut dévouer le temps nécessaire pour travailler au relèvement de notre administration municipale, et tout en travaillant au bien-être des contribuables en général il veut que son quartier reçoive sa juste part des améliorations, choses dont on l'a privé depuis plusieurs années.

Les principaux points de son programme sont les suivants:

1.—Préparer un plan d'ensemble de l'île de Montréal, afin qu'au cas d'annexion future, on puisse déterminer la juste location des rues, avenues, etc, pour éviter toutes expropriations à l'avenir.

2.—Fabriquer tout le matériel nécessaire à la voirie, par la ville, tel que raffinerie d'asphalte, blocs de pavage, etc., afin de diminuer les dépenses et donner de l'emploi à nos ouvriers.

3.—Adopter le même système d'emprunt qu'à Paris, en établissant une banque d'épargne municipale, qui permettra aux contribuables d'y placer leurs fonds à bon intérêt, et tout en se constituant les créanciers de la ville, ils lui éviteront la dépréciation du dollar canadien sur le marché américain.

4.—L'organisation parfaite d'un département de publicité, afin de faire connaître aux industriels étrangers les avantages qu'ils auraient à s'établir à Montréal.



M. le Docteur TESSIER

Le Dr Alphonse Tessier est natif de Ste-Anne de la Pérade. Après avoir suivi les cours primaires de son village natal, il entra au séminaire des Trois-Rivières où il fit son cours classique, et ensuite il entra à l'Université Laval de Montréal, où après de brillantes études, il fut gradué en médecine en 1911, s'établissant la même année dans le quartier No 32, où il s'est créé une nombreuse clientèle, tout en travaillant à améliorer le sort de son quartier et de ses concitoyens.

J. E. M.

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418 DIRECTION RÉDACTION ANNONCES **Privé: EST 2059**

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

2ème Année—No 12 *S'unir pour grandir.* Montréal, 15 octobre 1921

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

SOMMAIRE:

DANS LA MELEE

—Moi, je ne lis jamais les journaux qui ne pensent pas comme moi, que pourraient-ils m'apprendre? Leurs convictions politiques ne sont pas les miennes, leurs articles me mettent en fureur... Concevez-vous que l'on ait l'esprit aussi étroit, et la doctrine aussi fausse? Moi, je suis un homme de principes, je ne change jamais d'idée. Je suis, sans discuter, le *parti* auquel appartenait mon père, et avant lui, son père, et j'espère que mes fils ne m'infligeront pas la honte de renier notre politique... Peu m'inporte l'homme qui réclame mon suffrage. Tout ce que je sais c'est qu'il est choisi par le *parti*, et qu'il faut le soutenir. Je n'entends pas autre chose, et je méprise ceux qui ne font pas comme moi."

Tout ceci débité par un monsieur d'âge raisonnable, très-honorable, se croyant intelligent, à la tête d'un commerce florissant, et d'une famille nombreuse. Il parle en mordant ses mots, et en regardant droit devant lui, comme s'il vous jugeait indigne de soutenir son regard de grand homme. Il ne vous demande pas votre opinion, dont il n'a cure. La sienne lui suffit, et il n'imagine pas que vous oserez le contredire. Je le laisse continuer sa petite harangue: "Je déplore le vote des femmes, c'est une très-mauvaise affaire. Elles n'ont pas, voyez-vous, d'ancêtres politiques, et comment vont-elles s'orienter? Naturellement, elles voudront jouir d'un droit qui leur a été librement consenti, et pour lequel elle n'ont pas même levé le petit doigt. Elles vont certainement obéir à de fausses directions et se jeter avec passion dans la lutte. Le respect que nous étions habitués à leur accorder va s'en trouver diminué...

—Pas les hommes de votre trempe, du moins. Ceux qui sont avant tout traditionnalistes, et qui suivent aveuglément leur parti, sans s'occuper si les hommes qui les dirigent sont dignes ou indignes. Vous continuerez pour la femme, comme pour le *parti*...

—Oui, sans doute, moi, comme tous ceux qui ne sont pas les *premiers venus*, mais les autres...

—Les autres? Il y en avait tant déjà qui traitaient la femme en paria et en être inférieur, que le nombre pourrait difficilement être grossi.

—Vous croyez? C'est égal, faire descendre la femme cet être idéal, cet ange du foyer, cette grâce des yeux, cette délicatesse de la vie (le monsieur devenait lyrique) la faire descendre au poll, l'exposer aux promiscuités de misérables qui vont sûrement exploiter sa *faiblesse* et son *ignorance* pour lui faire donner un vote imbécile, tout cela m'afflige profondément. Oh! pas pour moi, car ma femme ni mes filles ne voteront, cela jamais! Et vous, Madame, qu'allez-vous faire? Allez-vous daigner descendre dans ces bas-fonds de la politique, ou repousser cette loi imbécile?

—Descendre dans les bas-fonds? Non, et pas plus que moi les femmes sincères et droites qui auront conscience d'accomplir un devoir, et qui l'accompliront avec toute leur conviction, sans souci des arguments usés et exploités qui ne pourront les atteindre. Certes, je n'aurais jamais réclamé le droit de vote pour les femmes, mais aujourd'hui que les Canadiennes, d'un bout à l'autre du pays, vont exercer leur influence sur les destinées de la patrie, je crois que nous ne saurions, sans lâcheté, nous dérober. Refuser notre intervention alors qu'elle pourrait amener d'heureux résultats, modifier des lois cruelles, en faire surgir d'autres plus dignes et plus droites, préparer du bonheur au peuple, ne serait-ce pas un peu lâche? Nous avons, les Canadiennes-françaises, nos responsabilités, tout comme les Canadiennes-anglaises. Allons-nous y renoncer, quand demain peut surgir une grande question nationale qui nécessitera les puissances de toute la race? La question n'est plus maintenant: "Devons-nous voter?" mais, "il faut voter, et le mieux possible." Evidemment, la femme n'a pas encore reçu l'éducation politique qui distingue certains de vos hommes, mais elle rentre dans l'action au moment même où l'esprit de parti, aveugle et irréductible, ne subsiste plus que dans quelques rares esprits. Aujourd'hui l'on s'applique à juger les faits et à apprécier les hommes suivant leur juste mérite. Alors que le pays avait à sa tête un Canadien-français, si éminent et si aimé que personne d'entre nous n'aurait voulu trahir sa cause, nous avions raison de nous jeter tout d'un côté. Cette raison est morte avec Wilfrid Laurier. Maintenant, nous allons regarder, écouter, lire, nous renseigner, consulter celles en qui nous avons confiance et que nous savons détachées de toute alliance politique, et choisir notre voie, diriger notre vote, distribuer nos confiances, sans bruit et sans discussion pénible, avec une dignité qui devra appeler tous les respects.

Le monsieur hochait la tête, et il recommença:

— C'est égal, faire descendre...

—Mais comment faire descendre? Vous en êtes-vous privés par hasard, de nous faire descendre partout où il vous a plu d'exploiter notre travail, nos dévouements, nos sacrifices? Nous faire descendre! Mais à quoi descendrons-nous je vous le demande, pour avoir accompli le plus simple des gestes: une croix en marge d'un nom. Depuis quand se fait-on insulter au poll? Les officiers rapporteurs qui nous y reçoivent, ne sont-ils pas courtois et discrets? Dans les assemblées? Mais n'aurons-nous pas nos propres assemblées où nous causerons entre femmes, et pourquoi fréquenterions-nous les autres? Des bureaux de renseignements seront ouverts pour les femmes seulement. Il y aura assurément des abus, et les femmes ne seront peut-être pas plus parfaites que l'homme en politique. Nous compterons, dans nos rangs, des électrices sans moralité, mais je ne crois pas que le droit de vote les aura perdues celles-là; elle ne feront que continuer, voilà tout.

—Mais les femmes voudront se présenter, se faire élire, entrer au Sénat?

—Il se peut très-bien, et vous redoutez qu'enlevées à sa mission naturelle, les femmes se jettent dans la politique avec furie? Voyons, nous avons le droit de vote municipal, et depuis des années. Avez-vous jamais entendu dire qu'une femme ait songé à se porter can-

didate? Cependant, elle en aurait absolument le droit. Et croyez-vous après tout qu'une femme—car à côté des femmes jeunes, des mères de famille rivées à des devoirs précieux, il y a toute une catégorie de femmes qui n'ont jamais eu de foyer à garder, ou que la vie a déjà dégagées de leurs devoirs primordiaux, trouveriez-vous si mal que certaines d'entr'elles apportent à l'administration de notre ville, le concours de leur honnêteté, de leur expérience, de leur savoir? Vous admettrez que dans maintes questions, elles possèdent infiniment plus de compréhension et même de compétence que l'homme.

—Vos arguments ont un certain bon sens, Madame, je ne dis pas, mais il n'en reste pas moins absolument triste de voir ainsi la femme jetée dans la mêlée.

—Et n'y serait-elle jetée, dans la mêlée que pour exercer une influence supérieure à celle du monsieur qui ne lit que les journaux de son parti, et méprise les opinions des autres aveuglément et sans même les connaître, du monsieur qui est rouge ou bleu de père en fils, sans tenir compte des évolutions du parti dont il se réclame, non plus que de ses directions, ne serait-elle jetée dans la politique que pour aider à détruire les préjugés de partis, de races, de provinces, et pour constituer une patrie plus unie et plus progressive, que ce ne serait déjà pas si mal!

—C'est égal, fit le vieux monsieur, respectable, riche et fanatique qui m'avait fait l'honneur de poser sur moi ses yeux étonnés et désolés, les femmes voter!... Et il s'en alla, les épaules voutées comme s'il portait toutes les iniquités politiques, féminines et futures.

MADELEINE.

NOTRE REVUE

L'appel adressé a nos lecteurs dans notre premier Montreal de septembre a été entendu, et tous les jours nous recevons des contes et nouvelles qui nous permettront d'encourager l'éclosion de nouveaux talents. Nous inaugurons aujourd'huie une revue dramatique, et le numéro de novembre apportera les premiers articles sur le sport, et l'automobilisme etc etc.

Ces innovations plairont a nos lecteurs. si nous en jugeons par les nombreuses lettres de fécilitations, déja recues, et qui nous encouragent à marcher dans la voie de tous les progrès.

Ce numéro clôture la deuxième année d'existance de la Revue Moderne, c'est avec joie et fierté que nous envisageons l'avenir. Les heures difficiles sont passées, l'oeuvre est de mieux en mieux connue et appréciée, la circulation augmente sans cesse, tout notre désir est de placer la Revue Moderne au rang des meilleures publications françaises. Nous y arriverons, grâce a l'appui intelligent et fidèle de nos abonnés et de nos lecteurs.

LA DIRECTION.

LES BEAUTÉS DE LA NATURE QUÉBECOISE





Le lac St-Joseph est à une courte distance de la ville de Québec et d'un accès facile; les amateurs de pêche à la ligne trouveront là un endroit idéal pour s'adonner à leur sport dans les eaux profondes de ce magnifique lac. (Chemin de fer National — Grand Tronc.)

Les Habitations Ouvrières

MAURICE OLLIVIER

Le médecin qui traverse les quartiers populeux des grandes villes ne peut s'empêcher de réfléchir longuement. Plus qu'aucun autre il se rend compte combien le logement insalubre est maudit, combien il cause de maux de tous genres. L'hygiéniste constate et prévoit toutes les suites funestes du surpeuplement, du manque d'air et de lumière, du délabrement et de la malpropreté des logis. Puis vient, à son tour, celui qui s'intéresse aux questions d'économie sociale. Pour lui la leçon des chiffres et de la statistique comparée est bien éloquente. Après avoir remarqué, en passant, que la surpopulation et l'insalubrité des logements sont des faits qui se présentent toujours ensemble, toujours à l'aide de chiffres, il se rend compte par exemple qu'un seizième du nombre total des immeubles d'une communauté pourra fournir, à lui seul, le tiers des victimes de la tuberculose.

C'est alors qu'apparaît,bien évidente, la relation de cause à effet et que, connaissant le mal par ses effets,on sera porté à chercher les remèdes qui conviennent.

C'est un peu les réflexions du médecin, du médecin hygiéniste et de l'éconmoiste que je voudrais condenser dans ce travail. Je voudrais souligner le mal, ses causes, les remèdes qu'on a tenté d'y apporter et parler un peu de ce qui reste à faire.

Dans la grande ville il y a de bien vilains quartiers où s'entassent les taudis. Les rues y sont étroites et mal pavées, souvent même ce sont des cloaques où séjourne une boue honteuse, qu'aucun soleil ne peut sécher définitivement, et qui ne s'évapore que pour emplir l'atmosphère de germes de mort; les maisons comprennent surtout des chambres trop encombrées pour qu'on y puisse jamais faire le ménage, des pièces sans air ni lumière; les cours sont étroites, entourées de hauts murs et malsaines.

Ce sont les usines et les manufactures qui déversent sur la rue cette armée formidable de travailleurs. L'industrie qui elle-même ne se développe pas toujours dans des conditions hygiéniques idéales, crée les centres, peuple les grandes villes au détriment des campagnes, fournit cette surpopulation ignorante et maladive qui grouille dans des bouges sales, sans air, ni lumière.

En Europe, en Angleterre surtout, la liste est bien longue des villes qui sont des cités de misère, des villes où, comme disait Jules Cimon, le taudis du pauvre est une menace pour le palais du millionnaire. La liste est longue de ces cités où des milliers de misérables vivent dans des impasses, à l'ombre de ces murs qui les tuent, et d'où le mal rayonnera souverain jusqu'aux quartiers plus riches et dans les demeures plus luxueuses.

Je ne fais que citer les villes industrielles comme Leeds, Sheffield, Birmingham, Manchester et Liverpool. Mais que dire alors de Londres, et comment qualifier le grouillement d'une ville qui, à elle seule, contient presque la population de notre pays? Et Paris, Paris qui, malgré son titre de Ville Lumière,n'en a pas moins ses quartiers ténébreux, noirs et malsains, où fourmille une population dont la terrible densité est une menace économique dont s'effraient les gouvernants. J'ai nommé quelques villes où j'ai pu constater de visu, la surpopulation. A la suite de M. Léon Lorrain, nous pouvons encore citer en Allemagne, les villes de Berlin, Hambourg, Dresde, Breslau, Magdebourg et Dantsig.

Le Canada n'a pas une liste aussi longue et, cependant, le problème n'est pas dépourvu d'intérêt pour nous, si l'on remarque que la population urbaine de notre pays augmente quatre fois plus vite que notre population rurale et qu'il nous manque environ cinquante mille maisons. C'est à Montréal et à Toronto surtout qu'il y a le plus de quartiers surpeuplés, mais il y en a bien encore un peu partout.

Il n'y a aucun doute que les petites villes souffrent aussi de la surpopulation, état de choses qui a un effet déplorable tant au point de vue de la santé publique et de la morale qu'au point de vue économique. On a à peine construit pendant les quatre dernières années autant qu'on faisait autrefois dans l'espace d'un an. Il en est résulté qu'il coûte maintenant quatre fois plus cher pour se loger, et que des milliers de familles ne trouvent à se caser que dans des maisons malsaines et dangereuses.

Dans les **slums**, dans un entourage de misère et d'ignorance, le vice se propage naturellement, et tout conspire pour favoriser la génération facile, pour ne pas dire spontanée, des plus basses turpitudes.

Mais, comme disait Cornil : "l'on doit conserver le capital humain qui est la plus précieuse des richesses nationales."

Les foyers surpeuplés offrent l'occasion idéale pour l'incubation de toutes les maladies, et ils affaiblissent la race en les propageant. Dans certaines villes on a relevé ce fait bien significatif, que la mortalité infantile est de cinquante pour cent plus élevée dans les districts encombrés. Dans le domaine de la tuberculose on peut voir quels ravages fait le taudis, puisqu'à Paris, cinq mille taudis pris sur 80 mille immeubles, fournissent à eux seuls un tiers des décès par la peste blanche.

Paul Strauss dans "Le Foyer Populaire" déclare que le taudis est le foyer principal de l'insalubrité et comme le point de départ de l'immoralité. Et il ajoute quelques pages plus loin que "Il est superflu et même banal de rappeler l'influence du mauvais logement sur l'alcoolisme, sur le vagabondage des enfants, sur la stabilité du foyer domestique. Lorsqu'un fait social a des répercussions aussi graves et aussi lointaines, rien ne doit coûter pour le réduire à son minimum d'expression."

Le mal est connu et analysé, il est devant nous; il faudrait fermer les yeux pour ne pas le voir, nous le rencontrons à chaque pas. Nous sommes solidaires les uns des autres et nous avons intérêt pour nous-mêmes et pour le bien de la communauté où nous vivons à ce que disparaissent ces "ilôts" d'insalubrité. Les hygiénistes chercheront à effacer ces taches noires qui enlaidissent une ville comme la lèpre enlaidit le corps humain. A leur tour les économistes s'efforceront de prévenir

cette misère infinie et e mécontement qui l'accompagne, dans l'ordre solcial, parmi les-classes laborieuses.

Nous savons tous ce qu'est le logement insalubre pour l'avoir vu trop souvent, mais nous ne nous rendons pas toujours très bien compte de ce que doit être exactement le logement de la famille ouvrière. Cela vient un peu de ce que nous ne développons pas suffisamment notre étude de l'hygiène sociale, mais cela vient aussi de ce que nous observon un peu superficiellement, et que nous oublions parfois de tenir compte de certains facteurs importants, tels que le facteur économique. Si l'ouvrier est mal logé c'est généralement pour la bonne raison qu'on lui offre un logement salubre qu'à des prix exorbitants et hors de proportion avec ce qu'il peut débourser. Il appartient aux médecins et aux hygiénistes experts (puisqu'on en forme dans notre province) de nous enseigner les grandes lois de l'hygiène.

(*à suivre au prochain numéro.*)

PREMIER RÊVE

C'est dans une confiserie que j'ai balancé mon premier rêve. Tous les mardis, en été, on y cuisait de la tire, et quelle tire! qui serait au bonbon d'à présent ce que le diamant est au clinquant et que la neige des bois est à la boue des villes !

Le proprio, la mère Filiatrault, grande, un peu lourde, mais pas noueuse du tout comme la plupart des vieilles, nous chassait d'un "allez-vous-en chez vous mes petites filles!" avec une persistance qui mettait en branle d'un mouvement conjoint ses trois mentons et sa coiffe de fil noir. A la fin elle pesait sur la clenchette, et tandis que s'agitait le carillon de la porte, toutes les rides de son visage se plissaient pour nous dire: "Mais ne nuisez pas à Joseph!"

C'est ainsi que chaque semaine elle nous admettait dans ce sanctuaire de sucrerie.

Alors notre tâche commençait: envoyer les mouches avec un journal de la semaine précédente. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour me ressentir grisée du bon parfum d'antan et pour revoir cette chaudronnée couleur de rubis. Là, j'ai rêvé pour la première fois, un rêve d'enfant, aux ailes si petites, qu'il ne s'envolait peut-être pas au-delà de la joie de confire des bonbons.

Mais il ne fallait pas chômer à l'ouvrage, et le quart d'heure de chasse aux mouches déjà enfui, on passait aux bâtons forts. Au bout de la longue table de bois se pâmaient d'aise deux grosses boules de tire, de la blonde et de la brune. Et voilà qu'elles s'allongeaint tout à coup en de grands bâtons qu'on roulait d'un même geste de la paume, nos menottes de fillettes mêlées aux larges mains des hommes. Rrrr! Rrrr! C'était du sacro-saint que ce roulement qui faisait un bruit d'eau caressant des cailloux. Rrrr! Rrrr! Quel supplice que cet arôme de menthe qui nous semblait un vrai bonheur en bonbon!

Puis venait la belle tire rouge où se jouaient mille feux. Celle-là, il fallait la traiter plus délicatement et Joseph, les manches retroussées jusqu'à l'épaule découvrant des muscles de boxeur, devait la pendre à un crochet démesuré et l'envoyer, la recevoir, l'envoyer, la recevoir pendant un temps qui nous paraissait sans fin. Car ainsi que telle personne aime son mal pour connaitre le bien-être de ne plus l'avoir quand il est passé, nous aimions le crochet garni de tire pour le plaisir de lui préférer le crochet sans la tire. C'est que, toutes deux ensemble, ma petite sœur et moi, nous pouvions alors grimper sur une vieille chaise boiteuse... pour sucer le crochet...

Quels minois nous avions en rentrant à la maison. Partout courait comme un potin la rumeur: "Venez donc voir les enfants!" Sales, avec un vague malaise autour du cœur, mais heureuses tout de même!! Papa s'effaçait pour faire place à maman; maman nous passait du bout des doigts à la bonne furieuse et celle-ci, en fin de compte, nous débarbouillait à grande eau en nous donnant des noms.

Ah! les beaux jours de mon enfance!

Un jour de vacances, les Filiatrault se promenaient de la cave au grenier avec un petit air de fierté: la vielle venait d'acheter un piano pour sa petite fille, Emma, qui, derrière le comptoir, vendait des bonbons en parlant de la gorge. Nous, qui n'avions jamais connu la maison sans musique, nous restions figées dans le silence pendant des heures à écouter "Les Vagues du Danube"... Mais à partir de ce moment-là, ils ne firent plus que de la tire comparée: de la tire aussi bonne que "l'année de notre piano, aussi belle que deux ans avant notre piano;" ils disaient tous "notre piéno" en se gavant de ces deux mots.

Pourtant ça n'allait plus à la confiserie. La mère Filiatrault prit la teinte vieillotte blonde et brune de la tire qu'elle faisait si bonne et le restaurant passa vite en des mains étrangères.

Il me semble que c'était hier, mais la vieille est morte; mes rêves, je les ai promenés tout le long des années et c'est, ce matin, en regardant ma petite fille qui croquait d'un cœur une canne de bonbon rouge que j'ai senti un fumet de cannelle parfumer mon premier rêve.

JANRHEVE.

Sorel, 1921.



— Tu m'entends bien, si malgré moi tu épouses ce jeune homme, tu ne me verras jamais plus chez toi!

— Maman, donne-moi cela par écrit pour vaincre les dernières hésitations de mon fiancé.



La Locomotive 318

par Louis Dantin

Quand Jacques Ferland, la mine exténuée, les joues creuses, les yeux rougis, se présenta devant le surintendant du *Northern Canadian Railway*, il fut reçu par ces seules paroles:

— Monsieur Ferland, vous êtes congédié; la compagnie n'a plus besoin de vos services.

Jacques resta là, figé sur place, comme frappé au cerveau d'une congestion. Il devint très rouge, puis très pâle; puis, sentant ses jambes flageoler sous lui, il se soutint au coin de la table en noyer sur laquelle s'étalaient les indicateurs et les paperasses.

Le surintendant avait repris sa plume, et continuait la lettre commencée.

Il y eut un silence interrompu seulement par le tic-tac du télégraphe qui bavardait dans la salle voisine.

Jacques eut enfin la force de balbutier:

—M. Cullen, j'espère que vous entendrez mes raisons.

Le gentleman releva la tête, ennuyé d'avance de l'inutile discussion qui s'annonçait.

—Ferland, dit-il, votre renvoi est chose accomplie; il n'y a pas de raisons qui tiennent.

Mais l'ouvrier ne bougeait pas, impuissant à croire à cette catastrophe, voulant protester, s'expliquer.

—Monsieur, c'est impossible! Je n'ai rien à me reprocher, je vous jure. Si vous saviez...

Cullen, déjà nerveux, l'interrompit tout net.

—Comment, rien à vous reprocher? Vous nous plantez là trois jours de suite, sans excuse, sans avis! Le 16, votre train est en gare, sous pression, bondé de voyageurs, et vous n'arrivez pas! Et nous voilà forcés, à la dernière minute, d'aller en quête d'un suppléant. Comme résultat, une heure entière de retard, les voyageurs furieux, la circulation bouleversée sur toute la ligne! Rien à vous reprocher! Et vous pensez que moi, surintendant, je puis tolérer de pareils abus!... Et depuis, depuis, où étiez-vous, qu'avez-vous fait? C'est après trois jours pleins que je vous retrouve! Voyons, mon cher, il y a des règles ou il n'y en a pas... L'article 9 de votre engagement est formel: vous êtes rayé des cadres de plein droit. Ne vous en prenez qu'à vous-même de ce qui arrive.



Je puis supporter vos injures, mais non pas vos aumônes.

Sous ce déluge de reproches Jacques s'était redressé.

—Monsieur, dit-il, s'animant à son tour, sachez que le 16, j'étais au chevet de ma femme mourante, incapable de la quitter un seul instant. Depuis lors je l'ai veillée nuit et jour, sans une heure de sommeil... Et ce matin seulement, ajouta-t-il, étouffant un sanglot qui lui serrait la gorge, ce matin seulement je l'ai menée au cimetière.

Le surintendant s'inclina, très digne. Il ouvrit un tiroir placé à sa droite et en sortit un billet vert qu'il tendit à Jacques en disant:

—Tenez, Ferland, prenez ceci. Avec mes plus sincères regrets.

Devant cette cynique pitié, le cœur du jeune homme bondit dans sa poitrine. Il saisit le billet d'un geste brusque; puis, le déchirant des deux mains, il en jeta à la tête du surintendant les morceaux épars.

— Monsieur Cullen, dit-il, je puis supporter vos injures, mais non pas vos aumônes.

Et, sans attendre de réponse, il tourna les talons et sortit.

Quand il fut dans la rue, le mécanicien, un peu revenu à lui-même, fit le triste bilan de sa position.

Tous les malheurs fondaient sur lui à la fois.

L'âme ulcérée, brisée, de cette mort d'hier, voilà qu'il se trouvait sans gagne-pain, arraché à son travail de dix années, à son métier devenu sa vie, et cela par la plus criante injustice. Car il l'avait toujours bien servie, cette compagnie qui lui signifiait un congé brutal. Jamais une plainte n'avait circulé contre lui; pas un jour il n'avait manqué à son poste. Et parce que, retenu cette fois par le plus sacré des devoirs, il avait négligé une formalité mesquine, on le jetait sur le pavé comme un chien.

Qu'allait-il faire? Comment se reconstituer une vie, sans foyer, sans protection, sans ressources?

Jacques fut comme écrasé un instant sous le poids de son infortune.

Machinalement, il se dirigea vers sa demeure. Mais la vue de cette maison vide où tout lui parlait de l'épouse aimée lui fut odieuse. Il passa vite, le cœur serré.

Alors il erra sur les avenues et les parcs, sans but, tout entier à sa douleur sombre, s'asseyant parfois sur

les bancs publics pour pleurer des pleurs de rage et de détresse.

Un moment il eut faim. Il mit la main à son gousset, puis se rappela qu'il était vide. Tout avait passé depuis six mois en remèdes, en douceurs pour la pauvre Louise. Et il en vint à regretter d'avoir refusé les dollars du surintendant Cullen.

—Allons! se dit-il, il faut que je cherche un emploi.

Successivement il frappa aux bureaux des trois chemins de fer de la ville. Ses certificats étaient excellents, ses états de service de premier ordre. Partout il reçut la même réponse:

—Le personnel complet. Rien à faire. Plus tard, s'il se produisait des vacances.

De guerre lasse, il retourna errer aux abords du *Northern*. Un vague espoir lui disait que Cullen regretterait sa cruauté et consentirait à le reprendre. Pendant une heure il fit les cent pas devant la gare, guettant sa sortie du bureau. Ce fut en vain, le surintendant ne parut pas.

Le soir était venu. Jacques était épuisé, atterré, à bout de forces et de courage. Aucune issue ne s'offrait à lui, aucune planche de salut dans ce naufrage de tout.

Et soudain, du brouillard de plomb où il se débattait, une pensée jaillit, lumineuse et précise, l'effrayant d'abord, puis s'imposant à lui avec une inflexible logique:

La mort, dans des conditions telles était meilleure que la vie.

Il retourna cette pensée, la pesa longuement, et elle lui parut de toute évidence et de toute sagesse. L'existence sans amour, sans travail, ne serait plus pour lui qu'une prolongation d'agonie: mieux valait en finir de suite. En regard des brutalités de la vie qui le rejetait, la mort lui parut accueillante et douce. Il la vit comme une mère qui étanche toutes les larmes et cicatrise toutes les blessures; qui clôt sur son sein les yeux qui ne dorment plus; qui verse à toute angoisse les baumes de l'apaisement et de l'oubli. Elle serait son refuge, puisque tout autre abri lui était fermé. Cela lui mit au cœur comme une détente, et il sourit à l'idée que ce serait si tôt la réunion avec sa Louise bien-aimée.

Il longeait à cette heure la voie sur laquelle il avait si souvent conduit sa locomotive, aux jours heureux de naguère. Les signaux multicolores s'illuminaient de tous côtés. Les arcs électriques faisaient scintiller de lueurs blafardes les aiguilles, les disques et les rails. Au loin, sur la façade intérieure de la gare, la grande horloge marquait six heures et dix minutes.

Jacques songea que dans un quart d'heure le train 318, son train à lui, rentrerait de sa course quotidienne. Il revit en esprit sa locomotive, si alerte, si puissante, si gracieuse aussi dans sa robe de cuivre et d'acier. Il la connaissait tant, et elle lui était si docile! Depuis dix ans c'était sa compagne de chaque jour; et l'amertume lui remonta au cœur d'être, au lendemain de son deuil, séparé de cette autre amie.

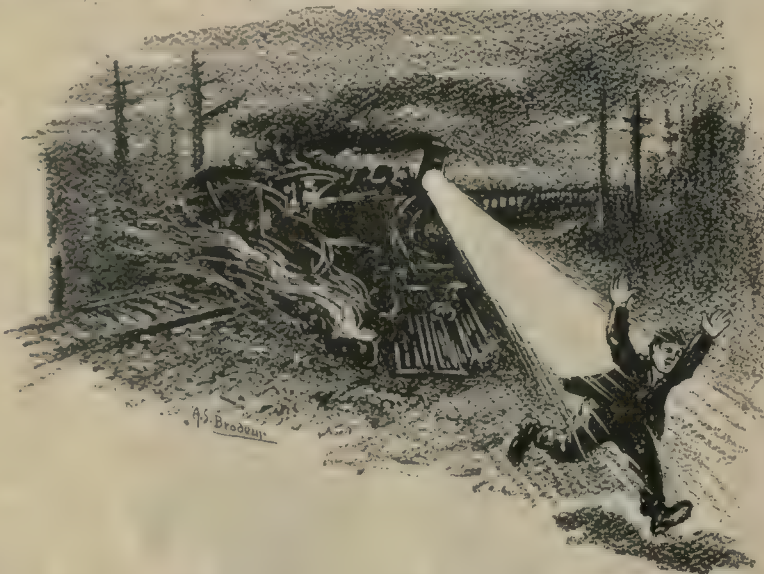
Mais, par Dieu! puisqu'il allait mourir, n'était-ce pas son étoile qui l'envoyait là, à cette heure?

Mourir tué par "elle," quelle joie, et aussi quelle vengeance!

Donc il s'élancerait à sa rencontre et se coucherait sous les roues géantes. Elle le reconnaîtrait sans doute et, par pitié pour lui, elle voudrait terminer ses maux en le broyant dans son étreinte. De ses bras fraternels elle le remettrait aux bras de Louise, la chère disparue.

En proie à une exaltation croissante, Jacques bénit cette idée comme une inspiration et se disposa à l'exécuter sur le champ.

Il se crut trop proche de la gare où circulaient, de ci de là, des aiguilleurs et des hommes d'équipe. Mieux valait pour mourir le calme et la solitude recueillie. Il se mit donc à suivre la ligne des rails allongée devant lui à perte de vue. Les signaux familiers annonçaient la prochaine arrivée du train; Jacques prêtait l'oreille et scrutait l'espace, à mesure que les maisons s'éclaircissaient le long de la voie, et que l'air frais de la campagne lui venait par bouffées au visage.



Au même moment un choc terrible se produisit.....

Enfin, un roulement, imperceptible d'abord, puis montant peu à peu, le fit tressaillir. Il ne vit rien encore mais il sentit les rails émus d'une trépidation légère.

Une vie courait dans les veines du métal, jusqu'ici froid et inerte, et un chant très moelleux, très doux, vibrait sur ses cordes comme une berceuse lointain.

Jacques se dit: "C'est elle!" et s'arrêta.

Le frisson du fer grandissait de seconde en seconde; par degrés le murmure se changeait en grondement et le grondement en tonnerre.

Et voici qu'une souleur s'emparait à présent du désespéré. Il voyait maintenant, au loin, une lueur diffuse à travers les échappées des coteaux; et la lueur grandissait aussi, mettant une buée blanche sur toute la campagne.

Le cœur de Jacques se mit à battre violemment. Ce qui s'avançait là, dans une course effrénée et folle, c'était la Mort. Sa raison, sa volonté l'appelaient encore, mais sa chair soudain se sentait saisie d'une inexprimable angoisse : sensation anticipée des membres écrasés, anéantis, avant-goût de ce supplice instantané, mais horrible, d'un corps d'homme réduit à l'état de bouillie pantelante et informe.

Il se raidit pourtant et, coupant court d'un mouvement énergique, il s'étendit à travers la voie, l'oreille collée au rail et la figure tournée vers le monstre qui venait sur lui:

Le train approchait toujours. On entendait maintenant son haleine courte et saccadée; un bruit assourdis-

sant faisait trembler le sol. Enfin, à peu de distance, émergeant d'une courbe boisée, la locomotive apparut, flamboyante, affolée de vitesse, irrésistiblement maîtresse de l'espace, dardant son réflecteur comme un œil sinistre.

Dans une minute, Jacques le savait, elle passerait sur le corps qui gisait là, sur sa route.

Mais, devant cette atroce vision, le malheureux avait perdu tout contrôle sur lui-même. Réflexion, fermeté, courage, tout avait disparu; et la peur, une peur toute physique mais invincible, l'envahissait jusqu'aux moelles. L'instinct de la vie commandait; l'être humain avait horreur de ce dragon aveugle et sourd qui allait le dévorer.

La machine courait, cependant, inondant la voie d'une traînée éblouissante, jetant la vapeur à pleine bouche et semant autour d'elle un fracas d'enfer.

Malgré lui, dominé d'une terreur sans nom, Jacques se releva. La locomotive était à vingt pas de distance; elle le brûlait, elle allait l'étreindre. Il s'élança d'un élan hors de la voie et courut devant lui de toutes ses forces.

Mais alors,—y a-t-il une pitié dans le destin pour ceux qui n'ont pas pitié d'eux-mêmes? ou bien la bête de fer avait-elle entendu la plainte de son malheureux ami? Avait-elle compris sa désespérance et son appel à la mort libératrice?—au même instant un choc terrible se produisit: la locomotive 318 dérailla, avec un bruit pareil à un gémissement gigantesque; et droit, tout droit, à travers le talus et la chaussée, elle s'en alla sur Jacques Ferland, l'atteignit, le renversa et le broya sous son poids énorme. Puis, comme saisie à son tour de la nostalgie de la mort et refusant de survivre à l'ami perdu, elle sauta, lançant en l'air, pêle-mêle, les débris de sa chaudière, de sa cloche, de ses roues, de ses pistons et de ses bielles.

LOUIS DANTIN.

CEUX QUI NOUS FONT HONNEUR

Par LUC AUBRY

Trois Canadiens-français viennent d'être appelés par le Premier Ministre du Canada à représenter notre province dans le gouvernement, et ces trois hommes nous semblent heureusement choisis. Ils entrent dans la grande politique par la grande porte. Leur vie est nette, et leur carrière est droite et sincère. Ce choix de M. Meighen dénote le souci de s'entourer d'hommes loyaux et respectés, et nous devons lui en savoir gré.

L'Honorable Louis de Gonzague Belley, qui a été assermenté comme Ministre des Postes, est un nouveau venu dans la politique fédérale. C'est un avocat éminent de la ville de Québec. Il a déjà été président de la Société d'agriculture de Chicoutimi de 1892 à 1895; échevin de la ville de Chicoutimi, de 1900 à 1911; et maire de la affaires même ville de 1909 à 1911.

M. Belley fut élu député conservateur aux Communes pour le comté de Chicoutimi dans une élection partielle en 1892 et représenta ce comté jusqu'en 1896. C'est un homme d'une grande énergie, orateur d'une belle éloquence, et qui a acquis une grande expérience des publiques.

M. Belley est né à Chicoutimi en 1863. Il fit ses études à l'Université Laval, et fut admis au barreau en 1887. Il pratique maintenant sa profession à Québec.

Son premier acte de ministre de mérite d'être signalé et glorifié: il a demandé et obtenu le renvoi de l'agence américaine qui, depuis de longs mois bouleversait le service civil, et causait dans le service des postes particulièrement un chambardement insensé et inique.

Nous applaudissons de tout cœur à l'élévation au ministère des postes d'un homme actif et brillant, qui conduira lui-même son département et ne s'en laissera pas "imposer" par qui que ce soit. Il nous fait plaisir de saluer l'entrée en scène d'un ministre dont nous attendons beaucoup, parce que son premier geste a été un geste de justice et de dignité.



L'Honorable LOUIS de GONZAGUE BELLEY, le nouveau Ministre des Postes.



Le nouveau Secrétaire d'État l'Honorable M. Rodolphe Monty

Le nouveau Secrétaire d'Etat, l'Honorable M. Rodolphe Monty briguera pour la première fois les suffrages de ses compatriotes. Jusqu'ici il s'était contenté d'être un patriote sincère et un jurisconsulte éminent. Ses qualités brillantes l'avaient depuis longtemps désigné au choix de son parti, et il se présentera demain avec une vie probe et une carrière inattaquable, devant l'électorat.

M. Monty est né à Montréal en 1874, et après ses études à Sainte-Marie du Monnoir, il fit son droit à McGill et à Laval d'où il sortit avec les titres de Bachelier-ès-arts et de L.L.

Très populaire parmi les étudiants, il fut élu président des élèves de droit de Laval de 1895 à 1896.

Le Parlement Modèle nous préparait alors nos futurs politiques, et M. Monty y joua successivement le rôle important de Ministre des Chemins de fer, de Chef de l'Opposition, de Président de la Chambre et finalement de Gouverneur-Général, et dans ces divers rôles il déploya les qualités sérieuses qu'il mettra dorénavant au service actif de sa province.

Conservateur en politique—écrit son biographe,—il a pris une part active à la plupart des luttes électorales depuis vingt-cinq ans, sans se laisser distraire de sa profession où une clientèle considérable absorbe son activité.

L'Honorable Secrétaire d'Etat ne compte que des amis dans tous les milieux où il fréquente, aussi la nouvelle de son élévation au poste de ministre a-t-elle provoqué d'unanimes approbations.



Madame Rodolphe Monty

M. Monty a épousé en 1899, Mademoiselle Eugénie, fille du Docteur Dorval, de Saint-Césaire, bien connue dans les meilleurs cercles sociaux de la métropole, où elle est estimée et aimée.

politiques, et il est reconnu comme un lutteur de grande énergie, un homme d'une insurpassable honnêteté, un patriote à vues larges, justes et sincères.

LUC AUBRY.

L'Honorable Président du Conseil Privé et Madame Louis Philippe Normand

---





L'honorable Louis-Philippe Normand, qui a été assermenté comme Président du Conseil Privé, est un des médecins éminents des Trois-Rivières. Nous saluons respectueusement la première apparition de cet honnête homme dans la politique fédérale.

Il naquit aux Trois-Rivières en 1863, étudia à Laval, et fut admis à la pratique de la médecine en 1886. Puis il suivit des cours aux Etats-Unis, en Angleterre, en France et en Italie. Il fut délégué à plusieurs congrès de médecins; en 1907, il fut élu président du Collège des médecins de la Province de Québec. Il prit toujours une part très active dans la politique municipale des Trois-Rivières où il vient d'être élu maire avec une splendide majorité. Il prit part à maintes campagnes

MES SOUVENIRS DE SAM HUGHES

Par OLIVAR ASSELIN

Avant mon engagement, j'avais vu et entendu Sam Hughes quelquesfois à la Chambre, mais nous n'avions jamais échangé une parole.

Le 14 novembre 1915, à la suite d'une conversation où j'avais dit à un ami que mes opinions politiques, quoique hostiles à l'exploitation des colonies par la métropole, ne m'empêcheraient pas personnellement de prendre part à la guerre, j'étais prié par le ministère de la Défense et j'acceptais de lever à Montréal un bataillon d'infanterie. Ce bataillon s'appela le 163e. Il devait être entièrement canadien-français. A ma demande, on lui donna pour commandant Henri Desrosiers, alors capitaine au 14e, dans les Flandres. Le recrutement, amorcé en décembre, commença pour tout de bon fin janvier, après le discours que je fis au Monument National pour exposer à mes amis les motifs de mon engagement. On nous donna pour quartiers un étage des anciennes usines de la Northern Electric Co., sises à l'angle des rues Guy et Saint-Jacques, converties en casernes. En mars nous avions déjà recruté les trois quarts de notre effectif, lorsque le ministère autorisa le lieutenant-colonel Pagnuelo à lever le 206e, également canadien-français. J'ai raison de croire que l'autorisation du 206e à ce moment, puis le choix du lieutenant-colonel Pagnuelo, mécontentèrent gravement les commandants des autres unités canadiennes-françaises en formation (57e à Québec, 150e et 163e à Montréal): le ministère passa outre. Jusque-là nous avions partagé les casernes de la rue Guy avec différents corps anglais, notamment le 73e, commandé par le lieutenant-colonel Peers Davidson; le 73e partant pour l'Angleterre, on installa dans ses quartiers le 206e. Tout de suite les procédés de recrutement du lieutenant-colonel Pagnuelo et les miens se trouvèrent en opposition. Je ne manquais jamais une occasion de déclarer publiquement que nous ne voulions au 163e ni tire-au-flanc ni déserteurs. Un récent décret ministériel permettait à l'autorité militaire de déférer les déserteurs aux magistrats de police: seul de tous les officiers employés au recrutement, je m'en prévalais impitoyablement pour faire envoyer tantôt en prison, tantôt aux travaux forcés, selon la gravité du cas, la racaille qui tentait chez nous l'escroquerie à l'uniforme qu'elle trouvait si facile ailleurs (1). Au contraire, et dès le début, le lieutenant-colonel Pagnuelo sembla n'avoir en vue que de recruter, parmi les habitués de la désertion, un effectif suffisant pour les maintenir, lui et ses officiers, en activité de service.

(1) J'en ai fait le calcul depuis. l'indifférence de l'autorité militaire — et par là [illegible] et son entourage — touchant les désertions, jointe à [illegible] du service d'examen médical, n'a pas [illegible] millions, et lui en a peut-être coûté le double. Dans [illegible] de 1917, un bataillon qui s'embarquait pour l'Angleterre avec mille cinquante hommes en avait compté depuis [illegible] sous ses drapeaux, et il était destiné à [illegible] une proportion considérable dans la révision finale. Tel bataillon [illegible] de douze cents hommes arriva en Angleterre [illegible] à Valcartier, pour l'honneur du pays, [illegible] quelque chose comme deux cents hommes sur [illegible]. Pour ce qui est des formations canadiennes-françaises en particulier, indépendamment des causes politiques, — qui [illegible] exposées impartialement dans mon [illegible] 1917 au Comité France-Amérique, à Paris, — dès l'origine [illegible] en tolérant, chez ceux de leurs chefs [illegible], l'indiscipline, les dérèglements de toute sorte, le [illegible] des états de [illegible], le pillage des cantines, les pires turpitudes [illegible]. O. A.

Par exemple, il déclarait dans la *Presse* du 29 mars (1916):

"Au 206e bataillon, personne n'a passé par les cours de justice Les indésirables, et il y en a dans tous les pays, sont chassés sommairement par la porte de derrière des casernes sur un train de 30 milles à l'heure. Un certificat d'indésirable est enregistré contre eux — leurs noms sont mis sur la "liste noire" et rendus publics aux divisions militaires et c'est tout. L'effet est excellent!

"Je condamne également le système de punir les soldats, et plus particulièrement les soldats mariés, à l'amende. C'est punir les familles. Il y a mille moyens de punir un homme, sans lui enlever sa paie; d'autant plus que ces condamnations aux amendes sont censées retourner au gouvernement et non pas aux fonds régimentaires."

En avril, à la suggestion du général Wilson, alors commandant le 4e district militaire, le général Hodgins, adjudant général de la milice, et le colonel McInnes, directeur du service intéressé, vinrent à Montréal conférer avec les chefs de bataillons au sujet du recrutement. La réunion eut lieu au St. James' Club. Avec le lieutenant-colonel Desrosiers, j'y représentais le 163e. Appelé moi aussi à exprimer mon avis, je dis, entre autres choses, que les bataillons canadiens-français continueraient d'être des foyers de désertion tant que l'autorité militaire fermerait les yeux sur des procédés comme ceux du lieutenant-colonel Pagnuelo, dont je lus et commentai l'interview. Celui-ci voulut se justifier; le général Wilson le fit asseoir, en lui disant que sa conduite était une honte pour l'armée. Cela, je le répète, se passait en présence de l'adjudant général, Hodgins, et du directeur général du recrutement, McInnes. Quelques jours plus tard, le désordre qui régnait au 206e menaçant de gagner nos troupes, je crus devoir, pour justifier devant l'opinion nos sévérités redoublées, suivre Pagnuelo sur le terrain de l'interview; le général Wilson me blâma, et Pagnuelo continua. Vers le 1er mai apparaissait, sur les murs intérieurs et extérieurs de la gare Bonaventure et sur les poteaux télégraphiques des quartiers malfamés, une affiche de 16 pouces sur 12 environ, imprimée en rouge et noir, et se lisant ainsi:

> **ENROLEZ-VOUS DANS LE**
> **206ième**
> "Le dernier autorisé—Le dernier à partir—Le premier à profiter de la victoire—Hâtez-vous de vous enrôler—Le recrutement cessera bientôt."

Le même appel s'inscrivait sur une immense banderolle tendue en travers de la rue Craig, entre la salle militaire et le Champ de Mars.

Le 6 mai, m'autorisant du privilège que le ministre donnait aux officiers de lui soumettre directement toute affaire urgente intéressant le service, j'écrivais, en anglais très énergique, sinon très correct, une lettre dont voici une médiocre traduction:

Lettre 2508
du 163e bataillon de l'Armée
expéditionnaire canadienne,
6 mai 1916.

Le major Asselin,
du 163e de l'Armée expéditionnaire,
Au major-général sir Sam Hughes,
Ottawa.

Mon Général (1),

Permettez-moi d'appeler d'urgence votre attention sur les pièces ci-incluses.

L'une est la traduction (texte original annexé) d'une interview du lieutenant-colonel Pagnuelo, commandant le 206e bataillon de l'A. E. C., publiée dans la *Presse* du 29 mars dernier.

L'autre est une pancarte publiée en faveur de ce même 206e, et qui vient d'être affichée dans les gares et sur autres places publiques; elle arbore le drapeau français et se lit ainsi:

(*Suivait le texte*)

Ce qui, en anglais, veut dire:

ENLIST IN THE 206th

French Canadian Battalion.
Last authorized—Last to go—First to profit of the victory—Enlist quick—Recruiting will soon stop.

Je suis sûr que vous ne lirez pas sans indignation ces ignobles appels jetés aux lâcheurs et aux déserteurs, au nom d'une cause sacrée. Je suis non moins sûr que l'organisateur de la Grande Armée expéditionnaire canadienne verra tout de suite l'espèce de service à attendre d'un bataillon levé par de tels moyens.

Dernièrement, en présence du général de brigade Wilson, je faisais observer au général Hodgins et au colonel McInnes le tort déjà fait à la discipline par le lieutenant-colonel Pagnuelo en critiquant publiquement les chefs de bataillons qui travaillent à réprimer parmi les troupes la désertion et le banditisme. Pour contrecarrer l'effet de cette basse démagogie sur le recrutement de notre bataillon, j'ai même cru devoir expliquer, par la voie des journaux, la nécessité du recours aux tribunaux criminels contre les déserteurs — liberté qui, soit dit en passant, m'a valu à moi aussi une réprimande.

Comme fils de cette race canadienne-française à qui sa prétendue lâcheté a déjà valu tant d'insultes; comme citoyen qui croit que le glorieux mandat de lever des troupes pour la cause de la liberté devrait être refusé aux... (*ici, deux épithètes plutôt sévères*); comme sous-commandant d'un bataillon qui, plein de radieuses promesses au début, risque maintenant, et chaque jour davantage, de se contaminer au contact de la formation sans discipline ni amour propre (2) avec laquelle on le force de partager ses casernes; comme officier exposé, par les règles ordinaires de l'avancement, à se trouver un jour ou l'autre sous les ordres du lieutenant-colonel Pagnuelo et à sa merci; mais surtout, comme Canadien qui a à cœur l'honneur de son pays, — je vous prie de dire, mon Général, combien de temps encore, nous qui croyons à la discipline et à qui tarde le départ pour le front, nous aurons la honte d'être mis sur le même pied qu'un officier qui exhorte publiquement les lâches à le suivre parce qu'ils seront les derniers au feu et les premiers à profiter de la victoire.

Mon Général, les hommes de devoir croient en vous, jurent par vous. Ils attendent de vous des sanctions (3) qui les soustraient à l'obligation de traiter en frères d'armes des hommes apparemment dépourvus de tout sentiment d'honneur et de dignité.

J'ai l'honneur d'être, mon Général,
Votre respectueux serviteur,
OLIVAR ASSELIN,
major au 163e bataillon de l'A. E. C.

Le 20 mai, c'est-à-dire quatorze jours plus tard, je recevais la réponse suivante:

(1) En anglais: **Sir.**
(2) En anglais: **self-respect.**
(3) En anglais: **steps.**

(ORIGINAL)	(*TRADUCTION*)
Militia and Defence — Minister's Office, Ottawa, May 20th, 1916. *Private* Dear Major Asselin,— I beg to acknowledge and thank you for your letter of the 6th instant, enclosing poster which you have gotten up for the 206th Overseas Batallion. Again thanking you and wishing you every success with your batalion, Faithfully, SAM HUGHES.	Milice et Défense — Cabinet du Ministre, Ottawa, 20 mai 1916 Cher Major Asselin, Permettez-moi d'accuser réception, avec remerciements, de votre lettre du 6 courant, contenant l'affiche que vous avez rédigée pour le 206e. En vous offrant de nouveau, avec mes remerciements, toute sorte de bons souhaits pour votre bataillon, je demeure Votre tout dévoué, SAM HUGHES.

En même temps m'arrivait d'un certain capitaine Winters, aide de camp et secrétaire particulier du ministre, un billet que je n'ai pu retrouver à temps pour cet article, mais que j'ai encore sous les yeux, tant il me parut réjouissant. A quelques virgules près, Winters écrivait:

(ORIGINAL)	(*TRADUCTION*)
The Minister, Major General the Honourable Sir Sam Hughes, directs me to acknowledge receipt of your letter of the 6th inst., and to thank you for the fine poster you have gotten up for the 206th.	Le ministre, le major général l'honorable sir Sam Hughes, me charge d'accuser réception de votre lettre du 6 courant, et de vous remercier pour la belle affiche que vous avez rédigée pour le 206e.

Je me rappelle cet accusé de réception mot pour mot parce qu'à l'époque, au cas où je voudrais de nouveau communiquer directement avec le ministre, j'appris par cœur le titre complexe et magnifique sous lequel il fallait, semblait-il, désigner le célèbre guerrier. *The Minister, Major General the Honourable Sir Sam Hughes:* voilà, pensais-je, une formule que les valets de Monsieur Jourdain auraient trouvée plaisante.

Vers le 1er mai également (toujours en 1916), se tint une grande assemblée au Board of Trade de Montréal dans l'intérêt du recrutement. Le major Deserres, quelques autres et moi, nous y assistions en spectateurs. Le ministre était présent. A la sortie, nous nous trouvâmes sur son chemin. Quelqu'un lui glissant pêle-mêle nos noms à l'oreille, il se tourna vers moi: "*Hello, Deserres, old fellow*!" s'écria-t-il avec chaleur, et disant cela il me broyait la main dans les siennes, puis me tapait familièrement sur l'épaule.

Fin septembre, des Bermudes où le 163e avait passé l'été, je vins à Ottawa régler certaines affaires avant notre embarquement, imminent, pour l'Angleterre. Je voulais en particulier empêcher la dislocation du 163e, le plus nombreux, le plus homogène, le mieux discipliné, des bataillons canadiens-français levés depuis le 22e. Je demandai à voir le ministre. Sauf l'incident du Board of Trade, ce fut notre première et dernière entrevue. En bras de chemise, renversé dans son fauteui les pieds sur son bureau, mâchouillant un énorme cigare, il me jeta sans se déranger une salutation de vieux copain, puis me passa aussitôt, comme un paquet encombrant, à son secrétaire parlementaire McCurdy, qui à son tour, un pied sur sa chaise, me repassa, d'un air ennuyé, à McInnes.

Le 163e, parti des Bermudes le 17 novembre, débarqué en Angleterre le 5 décembre, fut disloqué le 5 ou 6 janvier suivant (1917). Fin février, à ma demande pressante d'être envoyé au front, fût-ce comme lieutenant,

le général Turner, chef du grand état-major, me faisait attacher au 22e avec mon grade de major. Durant le débat sur le projet de conscription, l'été suivant, plusieurs députés canadiens-français reprochèrent au ministère la dislocation du 163e. A la séance du 18 juin, M. Laurier disait (version française des *Débats* de 1917, p. 2466):

"Je citerai un cas dans lequel une faute a été commise. M. Asselin a été avec M. Bourassa un des fondateurs du mouvement nationaliste. C'était un homme important dans son parti et un de ceux qui déclaraient qu'en aucune circonstance le Canada ne devrait se battre pour la Grande-Bretagne. Mais à son éternelle louange, M. Asselin a changé d'avis en 1915 et a offert ses services (1) au ministre de la Milice. J'ai la satisfaction de dire que le ministre les a acceptés et lui a même offert le grade de colonel. Mais M. Asselin a refusé en donnant comme raison qu'il manquait d'expérience et s'est contenté d'un grade inférieur. Il a levé un régiment qui aurait dû être envoyé au front immédiatement, mais on l'a envoyé aux Bermudes d'abord, puis en Angleterre, où les cadres ont été rompus et les hommes versés dans différentes unités. Si le régiment du major Asselin était allé au front au complet, il aurait fait honneur aux Canadiens-Français, car c'est un officier énergique et courageux."

Le cas du 163e revint de nouveau sur le tapis à la première session de 1918, à l'occasion des troubles de Québec. Quelque temps après, je recevais en Angleterre un extrait du *Hansard* (page 412 de la version anglaise, séance du 5 avril) se lisant ainsi:

(ORIGINAL)	(*TRADUCTION*)
Sir Sam Hughes: ...I tried to get assistance not only from my honourable friend from Maisonneuve (Mr. Lemieux) but from another gentleman...	*Sir Sam Hughes.*—J'ai recherché le concours non seulement de l'honorable député de Maisonneuve, mais d'un autre encore...
An Hon. member: Lavergne?	*Une voix:*—Lavergne?
Sir Sam Hughes: Oh No! It was the officer who commanded the battalion afterwards, Olivar Asselin. He is now at the front doing yeoman duty. He was Bourassa's editorial writer, I believe. We captured him, and a magnificent little fellow he is, too — and this is where our good friend (2) came in largely. He (3) raised a battalion and is commanding it at the front to-day, or is second in command of it. At all events, he is with the forces at the front doing splendid service.	*Sir Sam Hughes.*—Oh, non! je veux parler de l'officier qui commanda ensuite le bataillon, Olivar Asselin. Il est en ce moment au front, où il fait de bonne besogne. C'était, je crois, un des rédacteurs du journal de Bourassa. Nous le capturâmes. Un petit homme épatant! Voilà où notre bon ami (2) rendit de grands services. Il (3) leva un bataillon qui est aujourd'hui au front et qu'il commande en chef. Peut-être en second; en tout cas, il sert à l'armée, au front, et vaillamment.

Je n'ai jamais commandé en chef le 163e. Au 5 avril 1918, revenu du 22e depuis le 8 juillet 1917, j'étais major au 10e de réserve en Angleterre (en attendant de partir pour le 87e comme capitaine) et le 163e n'existait plus depuis quinze mois. Quant à la "capture" dont je fus l'objet en 1915, on a vu par les circonstances de mon engagement ce qu'elle coûta de génie militaire à l'ex-épicier de Lindsay, Ontario, promu tour à tour général de brigade, major général, puis lieutenant général — toujours par lui-même.

OLIVAR ASSELIN.

(1) Inexact.—O. A.
(2) M. Lemieux.
(3) Asselin.

LE CRÉDIT NATIONAL LIMITÉE

Nous saluons avec satisfaction la fondation d'une nouvelle maison de finances qui se présente sous les noms bien connus et fort estimés de M. Edouard Montpetit, économiste de haute valeur, élève de Leroy-Beaulieu, et d'autres grands maîtres français, sécrétaire de l'Université de Montréal, et professeur d'économie politique et de science financière à la même université; de M. Arthur Surveyer, membre du bureau d'administration de l'Ecole Polytechnique et de la Commission fédérale des recherches industrielles; de M. Hector Bender, banquier bien connu, longtemps gérant de banque, et de M. Gaston Dubuc, homme d'affaires reputé. Cette société d'émission et de placement a un succès d'avance assuré. Le public est de plus en plus au courant des placements qu'il peut effectuer dans le commerce et l'industrie, et il sera confiant en s'adressant au Crédit National de recevoir les meilleurs renseignements, et le service le plus prudent.

Le Crédit National débute par une grande entreprise, l'émission des actions d'une maison de commerce, connue par tout le pays pour ses remarquables succès: la Maison Dupuis Frères. Le capitale autorisé sera de quatre millions dont une partie seulement, soit un million et demi d'actions privilegiées, sera souscrits immédiatement et permettra à la Compagnie de développer admirablement son commerce, secondé par l'encouragement de tout un peuple fier du succès des siens.

Le Crédit National aidera à développer les ressources financières des Canadiens-français. Son apparition dans le public au moment où se dénote plus vivement que jamais le développement économique de notre groupe s'impose, puisqu'il demeure l'un des meilleurs moyens d'assurer notre survivance. Nous ne serons un grand peuple que lorsque nous serons un peuple riche, capable d'exploiter nos propres ressources et de mettre en valeur nos capitaux. Il nous fait plaisir de voir un homme de la valeur intellectuelle de M. Montpetit mettre sa science au service de la cause financière que nous devons développer de plus en plus.

L'honorable M. André Fauteux

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons l'entrée de l'un de nos collaborateurs, M. André Fauteux, comme Solliciteur général dans le ministère Meighen. Ses adversaires comme ses amis reconnaissent les brillantes qualités du jeune Ministre dont la nomination complète si heureusement la représentation du Quebec, dans le gouvernement fédéral.

L. A.

Le Lac Saint-Pierre

A M. Victor Perrault



Beau lac, j'ai fui la ville, enchanté de pouvoir
A l'ancien rendez-vous rester encor fidèle...
Lignes, voile, panier, tout est dans la nacelle.
La lune à l'horizon se laisse apercevoir.

Le ciel est empourpré, radieux, nul grain noir!
Le poisson vient sauter, hors de l'eau. L'hirondelle
Gazouille, effleure l'onde et fuit, à tire d'aile.
Les joncs chantent, partout, dans la brise du soir.

Le soleil meurt, là-bas, derrière les montagnes
Et la nuit, lentement, tombe sur les campagnes
Et sur le sable d'or que la vague a battu....

Tu vis naître, bon lac, les plus doux de mes rêves
Et, quand mon âme est triste et mon coeur abattu,
Je viens chercher le calme et l'oubli sur tes grèves.

E. E. LAURENT

Louiseville, le 19 août 1921

... LIVRES ET REVUES ...

"LA MARNE EN FEU," de Charles Le Goffic, ne répond guère au titre de la couverture, et il est permis de penser que ce titre n'est inscrit sur le volume que pour lui permettre de figurer dans la collection "La France dévastée." Peu importe d'ailleurs, puisque l'auteur de "Dixmude" et des "Marais de Saint Gond" y consacre son talent de lettré et d'historien à nous raconter les diverses péripéties de la bataille de la Marne, et à élucider certains points importants et discutés concernant la conduite des opérations.

Confrontant les ouvrages allemands récemment parus sur la question (en particulier "Mon Rapport sur la Bataille de la Marne," du Général von Buelow) avec les documents officiels français et les études ou mémoires des généraux français, (Galliéni, Le Gros, Lanrezac, etc...) Ch. Le Goffic s'efforce (et réussit le plus souvent) à dégager la lumière de cet amas de renseignements parfois contradictoires et généralement tendancieux.

Il nous montre Joffre cuirassé de calme et de sang-froid, malgré trois semaines de retraite, donnant l'ordre de continuer le repli stratégique après le 2 septembre,—date fixée, dès le 25 août, pour la bataille sur la Seine—, et s'exposant ainsi hardiment aux plus violentes critiques.—Il consacre ensuite quelques pages à l'armée anglaise, et le souci de la vérité ne lui permet point de passer sous silence l'inertie, la mauvaise volonté et ce qu'il nomme par un aimable euphémisme, le "détachement d'esprit" du maréchal French.—Puis il jette un jour nouveau et singulier sur le rôle du Gouverneur de Paris, le général Galliéni, lequel se sachant désigné pour être le successeur éventuel du Généralissime, s'est montré si "rêtif et personnel" qu'il y eut, jusqu'au 8 septembre, deux généraux en chef à l'aile gauche des armées françaises: substituant sans cesse ses propres directives à celles de Joffre et bouleversant ainsi ses plans, mettant à plusieurs reprises le généralissime en face du fait accompli, (comme, par exemple, lors de l'attaque prématurée de l'armée Manoury dans le flanc de Kluck, qui, imprudemment engagé entre Marne et Seine, eut le temps, grâce à cette "intempestive immixtion" du Gouverneur de Paris, de s'évader de la masse et de resserrer ses lignes...) forcant finalement Joffre à changer complètement son ordre de combat, et à subsittuer à une "bataille sur la Seine" une "bataille sur la Marne" qui, par bonheur, s'est terminée en victoire.

Surtout, l'auteur de "La Marne en feu" suit et retrace les exploits de Foch, depuis l'heure où il prit le commandement de la future 9ème armée, puis se transportant au centre du vaste front de bataille, supportant héroïquement l'attaque massive de Bulow, à Mondement, reconstituant son aile droite disloquée par cette offensive formidable et imprévue, imaginant enfin et exécutant avec des troupes exténuées, la fameuse manœuvre par les cordes de la 42ème Division.

Après avoir reproduit les "carnets" de trois témoins de l'invasion allemande M, Le Goffic, en manière d'épilogue, donne la parole à Foch et rapporte la conversation qu'il eut avec le grand chef, au cours de laquelle le Maréchal évoqua ses souvenirs de la 1ère Marne.

L'ESSOR MERVEILLEUX D'UNE MAISON CANADIENNE-FRANÇAISE

Les journaux ont éloquemment souligné le succès sans cesse grandissant de la maison Dupuis Frères, la plus grande maison de détail du Canada français, et nous sommes heureux de nous rallier à ce mouvement. La maison Dupuis doit son succès à son excellente administration, à l'intelligente initiative de ses directeurs et aussi à la fidélité et au dévouement de ses employés. Tous les Canadiens-français se réjouiront du progrès de cette institution commerciale dont ils ont suivi et aidé le succès, et ils admireront les améliorations qui mettront bientôt la maison d'affaires canadienne-française au plus haut niveau des institutions du genre. En effet, la maison Dupuis Frères, bâtira prochainement un immense immeuble qui embellira l'est de la cité de Montréal et attestera hautement que nos compatriotes, quand ils veulent s'adonner aux affaires, y réussissent brillamment.

La Revue Moderne n'oublie pas que la maison Dupuis Frères l'a accueillie avec sympathie, et elle se réjouit sincèrement des progrès de son œuvre importante, et souhaite que son succès s'accentue de plus en plus.

La Direction.



— Cher maître, vous faites mon portrait et vous ne me regardez jamais?

— Vous m'avez dit de vous faire belle: je ne veux pas me laisser influencer.

UN GRAND ARTISTE FRANCAIS

JEAN RIDDEZ

Depuis bientôt un an, Montréal possède un grand artiste français. M. Jean Riddez, baryton de l'Opéra de Paris, s'est fixé dans notre métropole après y être venu en tournée.

De la carrière de ce grand chanteur, nous ne rappellerons que les commencements. Il débuta comme élève aux "Beaux-Arts" de Lille, où il étudia la peinture en compagnie de Jonas. Il vint bientôt à Paris où il passa avec succès les concours de chant du Conservatoire; dès la première année, il obtint, fait remarquable, un deuxième prix et deux accessits. La critique musicale du temps, — et jamais époque n'a vu pareille floraison de maîtres, — combla le nouveau lauréat d'autant d'éloges qu'il convenait décemment à des artistes de l'Art. Catulle Mendès l'appela "cette espèce de Mounet-Sully chantant," et Schneider, au "Gil Blas," annonçait de son côté un "Mounet-Sully jeune" aux gestes sobres, au jeu dépourvu de ficelles. La même année, Riddez entrait à l'Opéra de Paris. Depuis, la renommée du grand baryton n'a fait que croître. La France l'acclame et voudrait le garder. Mais les impresarii de l'étranger se le disputent, et, n'était sa nombreuse famille (Riddez est père de six enfants!), il serait actuellement en tournée triomphale aux Etats-Unis, à moins que ce ne soit à Nice...

Sans négliger les récitals ou les concerts, (il a accepté récemment un engagement pour l'Ouest du Canada) Jean Riddez consacre le meilleur de son temps et de son talent à l'enseignement. Dès le premier contact, il a été frappé de trouver dans la race Canadienne tant de dispositions pour la musique et pour le chant. Sans doute, il ne peut que déplorer l'absence de la critique musicale, ou ce qui pis est sa faiblesse. Mais comment pourrait-il en être autrement? Où sont les professeurs? Où sont les conservatoires? Dès qu'un talent se révèle ici, il court en Europe, et bien souvent,il y reste.



M. Jean Riddez

Mais encore une fois, la matière ne manque pas: le Canada offre une excelente pâte qui n'attend que d'être modelée,-ou comme dit Riddez, une bonne "étoffe." Le studio qu'il a ouvert rue S-Denis est l'un des ateliers où pourra se faire ce modelage, où un maître expérimenté qui est en même temps un grand artiste incontesté, fera croître et fleurir les germes qui sommeillent à l'état latent dans les cerveaux et les cœurs canadiens. La race canadienne, formée du croisement de plusieurs races européennes et autochtones, est plus riche et plus neuve que n'importe quelle autre. C'est ce qui donne à tous ceux qui ont à cœur l'avenir de ce jeune pays tant d'espérance, je devrais dire: tant de confiance.

Jean Riddez ne serait pas le grand artiste qu'il est s'il n'avait pas la Foi. S'il n'avait l'espérance, serait-il français et catholique? Son espoir à lui, son rêve si vous voulez, serait que le Gouvernement Provincial, sous l'impulsion active et éclairée de l'Hon. Athanase David, fondât une sorte de "Conservatoire de Musique et de Chant," où le goût fut éduqué, le sens critique formé, et où les dons très réels de nos compatriotes fussent disciplinés et cultivés. A l'édification de ce temple de la musique canadienne, Jean Riddez serait appelé à collaborer: son enseignement constituerait, pour ainsi dire, la pierre angulaire de l'édifice.

Encore une fois, le désir de progrès ne manque point non plus que les matériaux. C'est plutôt l'architecte qui fait défaut. Jean Riddez est trop modeste pour prétendre assumer un tel rôle. Les vrais amis de l'art, à Montréal, se tournent cependant vers lui avec con-

fiance, et fondent sur lui autant d'espoir qu'il en a mis sur notre race.

Puisse ce bel édifice, que réclament les voeux de tous, ne jamais devenir un château en Espagne!

R. L. B.



Encore du Bataille! Toujours du Bataille!... Voici l'heure de mettre en garde nos directeurs de théâtre qui seraient tentés de mettre trop souvent à l'affiche l'auteur de "La Marche Nuptiale."

"Tout de même, soupirait une charmante comédienne, c'est un *petit monsieur* qui écrit bien!..." Le *grand monsieur* qu'est Henry Bataille, pourrions-nous répondre à cette dame, possède de merveilleuses qualités dramatiques et, parfois, une émotion extraordinaire. Mais il ne faudrait pas tout lui pardonner parce que c'est *un petit monsieur qui écrit bien*!... Bataille s'est souvent prononcé lui-même sur la valeur de ses pièces. Et quant à son théâtre, il le définit de la façon suivante: "Mouvement de sentiments qui, par des cris, des mots, des portes ouvertes sur l'âme, conduit le public jusqu'aux ondes obscures et vivantes de l'être." C'est assez bien exprimé, mais ça ne dit pas grand'chose... Ou plutôt cela revient à dire que le théâtre de Bataille est le théâtre de *l'âme nue;* mais oui, *les ondes obscures et vivantes de l'être*!. Il est arrivé, avec cette théorie, à ne présenter au public que des personnages incompréhensibles parce que trop poussés en dehors des limites du réel, des figures passionnées, ne vivant que pour leurs sens. Emile Faguet nous assure que les personnages d'une pièce ou d'un roman doivent se conformer à certaines exigences. "Ce que les auteurs mettent sous nos yeux, écrit-il dans *l'Art de lire*, ce sont des êtres qui, ou sont dans la moyenne de l'humanité, ou s'en écartent en étant supérieurs ou inférieurs à elle, mais doivent lui *ressembler* et sont de purs monstres d'imagination s'ils ne lui ressemblent pas." Bataille, qui fait souvent terminer ses pièces dans une chambre à coucher, met continuellement sous nos yeux des personnages inférieurs ou supérieurs à la majeure partie de l'humanité, mais qui s'en détachent complètement et ne sont que des monstres. Qu'on se rappelle Barnac de "La Tendresse" qui, sous prétexte d'être très humain, agit comme un désiquilibré; et Diane de la "Vierge folle;" et Frédérique de "Sœurs d'amour;" et la fade "Maman Colibri." Autant d'êtres *à part*, autant de personnages indéchiffrables.

"Cette compassion dominante du poète pour la faiblesse humaine, écrit Pierre Brisson, a produit un double effet. Elle l'a incité à rechercher des *cas* qui pour être éclatants deviennent exceptionnels." Et il ajoute assez naïvement: "Elle l'a conduit à une conception plus large, plus tolérante de la morale." Nous le croyons sans peine. La petite phtisique du "Phalène" en a une très jolie conception. Elle est encore plus tolérante que Bataille... Mais passons.

On a représenté "Le Retour" de Robert deFlers et Francis de Croisset. Cette comédie de la "Tendresse" de Bataille. Aussi, quel soulagement!... "Le Retour" est une pièce délicieuse qui séduit par les moyens les plus simples. Le public lui a fait un chaleureux accueil; et c'était justice. Les deux auteurs, dont c'est la première collaboration, se sont plus à nous présenter avec beaucoup de souplesse le ménage d'après-guerre et tout ce qui peut arriver au héros d'hier, une fois descendu de son piédestal. Collaboration heureuse, où l'on ne saurait dire, malgré l'opinion d'un confrère, lequel des deux auteurs a le plus d'esprit, de qui est telle scène, telle idée, telle situation. "Le Retour" aurait du tenir l'affiche plus longtemps: les huit jours que lui avait donnés la direction du théâtre Canadien-Français ne suffisaient point à reconnaître son énorme succès. Une reprise s'impose.

Sous prétexte de varier les spectables, la direction de ce même théâtre a fait jouer une vieillerie de la littérature d'avant-guerre. Je veux parler du "Ruisseau," conférence grandiloquente et creuse, plutôt une pièce à thèse, dans laquelle M. Schauten trouve l'occasion de parler très fort et Mlle Max d'obtenir toutes les sympathies. On a l'impression que Pierre Wolff a mis du Brieux en musique, qu'il a communiqué aux idées de l'auteur des "Avariés" sa verve coutumière. Le public n'est donc pas fatigué de ce genre de pièces? Il devrait l'être. Car, au moins dix fois par saison, on nous en joue et rejoue de ces drames consacrés à la réhabilitation des prostituées. Ce sont des personnes sans doute intéressantes pour M. Pierre Wolff, mais que nous avons assez vues sur la scène. Quant à la thèse du "Ruisseau," elle est fort discutable. Laquelle est la plus digne de pitié: la fille qui gagne son pain à faire la chasse à l'homme dans les cafés de nuit ou la femme du monde qui se livre à l'inconduite? Pierre

Wolff est d'avis que ce doit être cette pauvre petite malheureuse qui croupit dans le ruisseau du vice, qui a toutes les excuses, et pour laquelle il faut avoir beaucoup d'indulgence. Plaignons-la, et qu'il n'en soit plus question.



Lucienne Aussy dans "Les demi-vierges"

Parmi les dernières pièces de théâtre publiées par l'Illustration, "La souriante madame Beudet," tragi-comédie de MM. Denys Amiel et André Obey, est la plus vivement originale. En deux petits actes alertes, pleins de mouvement, où les personnages sont vigoureusement tracés, les auteurs ont exposé une situation qui va jusqu'au tragique; et cela, avec une simplicité, une vérité étonnantes. Cette situation a été observée jusque dans ses moindres détails. Beudet et sa femme ont toujours vécu sans se comprendre. La chose va s'accentuant de plus en plus. Et madame Beudet continue d'être souriante. Voilà que cette femme si douce, si bonne, a l'idée macabre de tuer son mari, elle qui ne ferait pas de mal à une mouche! En glissant une balle dans le revolver de son mari, elle espère qu'il se tuera luimême; car Beudet à la déplorable habitude de mimer le suicide, histoire de faire une blague. La paix du ménage revient de façon imprévue: la souriante madame Beudet est prise à son piège; Beudet pointe le révolver dans la direction de son épouse, le coup part, le crime est manqué, mais le mari verra une preuve d'amour dans cette tentative d'assassinat, et la femme continuera de croire qu'il a voulu la tuer. Voilà pourquoi ils s'aimeront plus que jamais: ils finiront par se comprendre. Cette tragi-comedie s'apparente, comme le remarque Charles Méré, aux chefs-d'œuvre de Courteline.

C'est en lisant une pièce de cette valeur que l'on comprend mal tout le succès remporté récemment par "Mon homme," truc de grand-guignol de MM. André Picard et Francis Carco. Il est évident que le public a une façon bien différente de juger une comédie, de même qu'il a une drôle de façon d'apprécier un comédien. En général, l'interprétation dans nos théâtres est passable. Malheureusement, lorsqu'une troupe joue avec naturel et sobriété, le public n'y trouve pas une entière satisfaction. Il s'est habitué au fla-fla du théâtre Canadien-Français. Si Vaultier, dans "Les sœurs d'amour," avait terminé toutes ses tirades par un cri et joué son rôle avec l'intention de soulever les bravos, les applaudissements auraient été plus vifs. Mais je ne crois pas qu'ils auraient été plus sincères. Tout cela revient à dire que les manifestations du public montréalais ne sont pas toujours logiques, en ce sens qu'il applaudira de la même façon une pièce médiocre et une bonne pièce si elles sont jouées toutes deux par des acteurs à la voix vibrante et surtout tonitruante. Le comédien qui s'amuse à quémander de la sorte la faveur de l'auditoire est un être méprisable: il mériterait d'être admirablement bien sifflé. Malgré qu'il ait joué beaucoup de rôles, il semble oublier le sien, qui est de traduire la pensée de l'écrivain et la traduire le mieux possible. Pour la plupart de nos artistes, leur mieux est ennemi du bien.

La politesse de certains spectateurs, toujours les mêmes dans tous les théâtres, n'attend jamais la fin du dernier acte pour quitter la salle. Les représentations se terminent dans un petit tapage de chapeaux qu'on ajuste, de programmes froissés, de sièges qui se ferment; au mileu de conversations anticipées de gens qui opèrent un rapide mouvement de sortie, comme si un incendie venait de se déclarer. L'institution d'un vestiaire obligatoire contraindrait peut-être les spectateurs à quelques égards pour l'auteur et les interprètes.

HENRI LETONDAL.

(Texte et dessins.)

LES CAHIERS DE TURC

Nous accusons réception de la première livraison des Cahiers de "Turc," essais mensuels de critique libre sur les idées, les faits, les hommes. D'une rédaction que l'on ne peut s'empêcher de reconnaître indépendante, même si parfois l'on est tenté de la trouver sévère et intransigeante, cette revue, d'un genre inconnu jusqu'ici au Canada, est un apport nouveau et original à notre activité intellectuelle.

Rédigé par un seul rédacteur, **"Turc"** dont les chroniques de la **"Presse"** suscitèrent tant de commentaires et de controverses, elle traite à la fois de politique, de littérature et d'art. Dans le premier numéro, nous retrouvons toute la manière de Victor Barbeau en la critique de l'œuvre de M. Henry Bordeaux, et la dénonciation du règne du muffle dans nos théâtres. **Turc** n'a pas l'habitude de mâcher ses mots. Les lecteurs de ses cahiers, qui ne publient que de l'inédit, et non des articles déjà parus, comme quelques-uns ont semblé le croire, se convaincront que son franc parler n'a encore rien perdu de sa verdeur.



— Je vous avouerai, chère amie que je crois que je n'aurais jamais eu l'idée de divorcer si je ne m'étais pas mariée.

LES ECHOS

Par LUC AUBRY

Tout le monde a une marraine. Chérubin en avait une, Avion aussi. Avion! on peut, sans être taxé d'ignorance, demander qu'est-ce que c'est que ça? Larousse, lui-même, le dictionnaire qui sait tout n'en parle pas! C'est un coin, ville, village, commune ou hameau, situé quelque part dans ces navrantes régions dévastées de la France. Pour obtenir des renseignements précis sur ce morceau de terre on pourrait s'adresser au rutilant conservateur du palais municipal, Monseiur Lamarre, qui pourra nous révéler qu'Avion a pour marraine la ville de Montréal, la seconde ville française du monde, Paris étant la première; marraine oublieuse de ses devoirs et de son filieul, Concordia est, décidément une mauvaise commère.

—o—

Ils vont bien nos confrères-prêcheurs! L'un d'eux vaticinant dans les colonnes du rejeton du Maître, vient, sous le titre "Les Filles à matelots," d'écrire l'article le plus abject que l'on puisse imaginer. Les filles à matelots sont dans les ports de mer, ce que les filles à soldats sont dans les villes de garnison. Larousse les qualifie de "débauchées du plus bas étage." Or nous trouvons, dans l'article en question, consacré au bal offert le mois dernier, à Montréal, par les femmes de Montréal aux matelots anglais, les appréciations suivantes:

"Il y a plus de deux mille filles à matelots à Montréal."

"Il n'y aura pas une mère qui ne voudra faire de sa fille une fille à matelot, pour délasser les défenseurs de l'empire."

"A quel titre contester aux ouvrières, le droit d'exhiber leur viande au milieu des uniformes." C'est signé: Jules Picard.

L'organe-père, le moniteur de la race,du régime, du système ne vaut pas mieux que son impudent fiston. Il permet à un nommé "Brutus," d'injurier toute une association respectée de femmes respectables, en lui laissant dire:

"J'ai rêvé que Charlie Chaplin était professeur de maintien, et Fatty Arbuckle directeur de conscience des prudes et loyales *Daughters of the Empire.*"

Pour l'honneur de notre gentilhommerie, que nous tenons de nos ancêtres, de ces ancêtres dont ces goujats se prétendent les seuls héritiers et défenseurs; pour l'honneur du journalisme canadien-français, nous devons déclarer que ces calomnies visant les femmes canadiennes ne se lisent que dans les journaux impeccables de nos saints des derniers jours.

—o—

Le monde des films passe un mauvais quart-d'heure. Avant la mort de Virginia Rappe, à San-Francisco, l'empoisonnement d'Olive Thomas, à Paris, les histoires abracadabrantes que racontent les journaux européens sur les faits et gestes des étoiles mâles et femelles, dans leurs nouvelles tournées de grands-ducs, avaient valu à tous ces échappés de la colonie cinématographique de Los Angeles une réputation des moins enviables. La faute à qui? En grande partie au public qui fait de ces artistes de l'écran des personnages célèbres. Généralement partis des derniers rangs des coulisses, ils sont rapidement arrivés à la fortune, à la grande fortune et se croient tout permis. Heureusement pour la corporation, que dans son ensemble, elle n'est ni pire ni meilleure que tout autre groupement humain.

Les étrangers désireux de se fixer dans notre pays doivent, paraît-il, montrer à l'officier d'immigration qui les reçoit, un porte-monnaie bien garni: $250. par tête d'adulte; $125. par adolescent au-dessous de 18 ans, et $50. par enfant au-dessous de 5 ans. C'est la loi et elle a du bon. Pour une famille: père, mère et deux enfants, cela représente $750. Il serait à souhaiter que toutes les familles canadiennes aient en banque ce que la loi veut que les étrangers aient dans leur bourse avant d'entrer chez nous. Souhaitons nous ce que nous souhaitons aux autres.

EUPHEMISME

Un garçon de café, son service fini, s'en allait par les rues en chantant à tue-tête.

Pour se donner du ton, probablement, il entrait de temps à autre dans un cabaret d'où il sortait de plus en plus éméché. Il rencontra un de ses amis.

—Te voilà bien gai! lui dit celui-ci... Est-ce qu'il t'arrive quelque chose d'heureux?

—Oui, mon vieux. Tel que tu me vois j'enterre ma vie de garçon!

—Comment!... Tu te maries?

—Non... mais j'enterre ma vie de garçon tout de même.

—Comprends pas.

—Demain je passe maître-d'hôt



Une vue unique du majestueux lac Tremblant, avec ses îles et ses baies nombreuses, s'étalant au sein des verdoyantes Laurentides. Cette photographie a été posée récemment du haut de l'observatoire qui s'élève au sommet du mont Tremblant et qui sert à la surveillance des feux de forêts durant les périodes de sécheresse. Le lac Tremblant est situé sur la ligne du Pacifique Canadien qui va jusqu'à Mont-Laurier.

AIME ET TU RENAITRAS

Par MATHILDE ALANIC

I

Affairé, important, mugissant à plein tuyau, le petit train d'intérêt local venait de traverser la Loire, sur le pont de Chalonnes, et se lançait maintenant, d'un élan courageux, par la fraîche et riante campagne, encore parée de couleurs printanières. L'odeur exquise des herbes fleuries, abattues par les faucheuses, montait des vastes plaines, où s'alignaient de minces peupliers. Le ciel nacré, le grand fleuve indolent, les prairies, les vergers, les haies de roses, les maisons blanches festonnées de vignes, les enfants même accourus sur les portes, tout respirait la douceur angevine, la quiétude heureuse d'une terre prospère.

Les deux jeunes femmes, assises aux angles opposés d'un même compartiment, semblaient aussi attentives à ces plaisants tableaux qu'indifférentes l'une à l'autre. Cependant, quoi qu'elles voulussent s'ignorer, elles avaient dû quand même exercer mutuellement cette faculté féminine qui permet, en un seul coup d'œil, de relever un signalement complet. La brune fille en deuil, qui penchait à la portière de l'ouest une figure irrégulière mais piquante, aux yeux noirs pétillants, aux frisures capricieuses,échevelées par la brise, non seulement avait étudié d'un regard furtif la toilette de foulard bleu à ramages défraîchies, le toquet hérissé de plumes blanches, le profil délicat un peu court, la bouche rougie à la fraise, les longs cils palpitants sur une joue nacrée, les bandeaux cuivrés de sa compagne d'occasion; mais elle conjecturait déjà à voir la main nerveuse tourmenter la courroie de la glace, le petit pied battre le tapis, les dents mordeuses ronger la lèvre charnue, que l'inconnue comprimait une violente agitation morale.

Et rassemblant ces indices, l'esprit agile de Thérésine Jouvenet s'exerçait au petit jeu des questions: "Parisienne? Etrangère? Actrice? Procès? Divorce? En tout cas, des papillons noirs!"

Le train s'immobilisait, à une halte, pour détacher du convoi quelques wagons chargés de fonte et de ferraille. Ceux-ci furent aiguillés sur une voie étroite, qui filait vers les hautes cheminées dont les cylindres rougeâtres dépassaient les cimes des bois, à l'horizon. Plus proches, au milieu des prés, quelques maisonnettes symétriques, encadrées de jardinets, indiquaient une colonie ouvrière en formation.

De l'autre côté de la station, attendant que la barrière du passage à niveau fût ouverte, se pressait une foule nombreuse et endimanchée.

Une effervescence joyeuse animait cette cohue d'où montaient de joviales exclamations à l'adresse des cheminots.

— Hé! la-bas! Accélérez le mouvement! La collation est servie à l'usine!

— Les mariés viennent trinquer avec nous. Ca serait déshonnête de les faire attendre!

La voyageuse au plumet blanc parut brusquement s'éveiller aux choses réelles. Elle se tourna d'un sursant vers sa compagne. Pour la première fois, leurs yeux se recontrèrent.

— Quel est le mariage dont parlent ces gens?

Interpellée avec ce sans-façon, Thérésine Jouvenet ne se sentit guére disposée à l'aménité. Sans s'occuper de satisfaire cette curiosité impérieuse, elle parut s'attentionner à rassembler ses menus colis sur la banquette. L'inconnue reprenait, en modérant, cette fois, l'âpreté de son accent:

— Je devais justement assister à un mariage... à Saint-Pierre-du-Layon: celui de M. Serge Guérard et de Mlle...

— Mlle Hélène Marescaux, acheva charitablement Thérésine, prenant cette hésitation pour une défaillance de mémoire. Eh bien! c'est celui-là même qui vient de se célébrer.

— Comment! tout est fini! *Dear me* ! La dame au plumet se soulevait blême, ses prunelles claires, couleur de topaze, noircies tout à coup. Mais sous le regard étonné de sa compagne, elle maîtrisa ce trouble et murmura:

— Tant pis!...Il y a eu erreur de date! Je croyais que c'était pour demain... Je regrette!

— J'ai été moi-même, dit Thérésine, privée du plasir de voir le mariage et de participer aux réjouissances, étant obligée de me rendre aux obsèques d'un parent.

L'étrangère toisa d'un coup d'œil la jeune fille qui se tenait debout au milieu du wagon.

— Vous connaissez M. Guérard? demanda-t-elle, revenant, sans s'en douter, au ton incisif et autoritaire qui choquait Thérésine.

— Je le connais! fit celle-ci, sans plus de détails, ses impressions antipathiques réveillées.

— Alors, il prend pied dans ce pays, tout à fait? Il y habitera?

— On l'espère.

— Sans doute, les nouveaux époux font un voyage de noces?

Cette fois, Thérésine coupa court à l'interrogatoire. Le train sifflait, annonçant l'approche de la station. La jeune fille se rapprocha de la portière et se disposa à l'ouvrir.

— Qu'est-ce que c'est? Où sommes-nous donc?

— A Saint-Pierre-du-Layon, articula Mlle Jouvenet, tout sec.

— Saint-Pierre-du-Layon! répéta la jeune femme. Elle parut hésiter, les paupières battantes et les lèvres serrées.

Thérésine s'élançait du marchepied. L'inconnue subitement se dressa.

— Allons! Quand même! On verra! murmura-t-elle. Et un bond félin la porta sur le trottoir près de Mlle Jouvenet.

Mais celle-ci ne songeait plus à elle, dans le saisissement d'une surprise joyeuse. Rêvait-elle? Cette barbe blanche, ces yeux si vifs, ce feutre cabossé enfoncé sur la chevulure argentée, ce pardessus jeté sur les épaules, manches ballantes, c'était bien lui, le vieil et incomparable ami! Mais que faisait-il là, le sédentaire qui, si difficilement, quittait les Watteau

et les Tiepolo de son cher Musée?

— Cher bon maître, vous ici! Quelle merveille!

Sans plus de préambules, il prit par le menton le petit visage brun et y plantant deux solides baisers d'aïeul:

— En voilà une idée! Aller enterrer un grand-oncle,—sans héritage encore,—juste le jour des noces de ton patron, et quand j'arrive vous visiter! Ce qui fait que je devrai coucher à Saint-Pierre ce soir, puisqu'il n'y a plus de train potlble pour Angers.

— Et tous ces dérangements, j'enaaisser la cause involontaire ?Oh! monsieur Chavagnes, ce n'est pas uniquement pour le plaisir de nous voir, maman et moi, que vous êtes venu vous perdre ici?

— Un peu, beaucoup, tout de même!

— Eh bien! puisque vous l'avez vue, comment la trouvez-vous maman?

— Beaucoup mieux! Toujours la larme facile, les nerfs à fleur de peau. Mais l'air des champs lui réussit. Et à toi?.

— Moi, j'adore cette campagne. Et mon emploi m'intéresse. C'est passionnant de collaborer, pour sa modeste part, à une chose qui progresse, qui s'amplifie journellement, grâce à l'intelligence et à l'énergie de ceux qui la gouvernent. M. Guérard, le grand chef, et sa main droite, M. Fabert, sont des hommes, quoi!

— Quel emballement! Eh bien, et moi? Garde un peu de souffle! J'ai droit à ma part d'éloges, comme tu vas voir! Grâce à ma diplomatie, ton frère va obtenir ici un bon petit travail de vacances, bien payé!

— Maître, vous êtes un ange! Marcel ici! Mais comment ça?

— Figure-toi que la jolie demoiselle qui se marie aujourd'hui, Mlle Marescaux, était venue me trouver, il y a quelque temps. Dans ce château de la Chênetière existe un pavillon Louis XV, décoré de peintures qui lui paraissaient remarquables, mais qui étaient endommagées par l'humidité et que son oncle et sa tante— les Vandales! voulaient recouvrir d'une tenture. On avait décidé de me consulter! Je prends si bien mon temps que je tombe, ce matin, dans le tralala du mariage! La mariée, pas fière, s'échappe pour me montrer le pavillon. Une bonbonnière épatante, genre du cabinet des Singes de l'hôtel de Rohan! Je m'exclame! La mariée exulte. Je parle de restaurer. Je propose un jeune artiste de talent et d'avenir! La grosse dame en satin grenat fait la grimace quand j'émets le prix présumé. N'importe! La pilule passe! J'annonce que ce garçon sera prix de Rome! Et voilà comment ton frère Marcel pourra venir à la Chênetière, cet été, logé, nourri!

— Inutile! fit Thérésine. Ce sera bien plus agréable pour lui et pour nous qu'il demeure à la maison.

M. Chavagnes s'arrêta et posa mystérieusement son doigt sur son nez.

— Ecoute bien!... Pour garder plus de prestige à mon artiste, obtenir plus d'argent je n'ai point dit qu'il possédait des parrents ici.

— Ni surtout que sa pauvre petite sœur était dactylo à l'usine, fit Thérésine narquoise. Ah! cher maître, que vous connaissez bien votre monde!... On se taira tant qu'on pourra...

Cheminant bras dessus, bras dessous, ils suivaient l'unique rue que la bourgade étirait sur la route. Un tourbillon de poussière annonça une auto. Aux bouquets blancs garnissant les phares, Thérésine reconnut la voiture:

— Les mariés qui vont de la Chènetière à l'usine!

Un mouvement de curiosité se propageait, amenant aux portes la population.

A la portière de l'auto ouvrant du côté de Mlle Jouvenet, le marié se penchait, montrant sa belle figure virile pour répondre, d'un sourire, au timide salut de son employée.

Mais aussitôt les yeux de M. Guérard se glaçaient. La figure se couvrit d'ombres orageuses. Thérésine, surprise, chercha où était allé cet inexprimable regard de stupeur et de courroux. Derrière elle, l'inconnue du wagon, le visage enflammé, suivait l'auto des yeux, avec la ténacité farouche d'une sorcière qui exerce les maléfices du mauvais œil.

— Bizarre, pensa la jeune fille intriguée.

Un peu plus loin, elle détourna la tête. La dame au plumet pénétrait dans une modeste auberge, indiquée par une branche de houx à la porte.

Mais une torpédo croisait les deux promeneurs, et le monsieur, assis près du chauffeur, apercevant Mlle Jouvenet, soulevait aimablement son feutre.

— Mon chef direct, M. Armand Fabert, un condisciple de l'Ecole centrale et un ami que M. Serge a placé à la tête du personnel.

— Es-tu contente de lui?

— Mieux peut-être qu'il ne l'est de moi! Depuis trois mois seulement, je pratique des affaires qui me sont toutes nouvelles, et je dois lui paraître souvent empêtrée. Attention! Voilà le reste de la famille. Un défilé, comme au cirque.

A vive allure, un bogghey, attelé d'un hunter, s'avançait, conduit par un jeune gentleman au profil hardi, à la brune moustache cavalière, près duquel était assis un autre jeune homme. Celui-ci, d'une élégance plus mièvre, ressemblait à son compagnon, mais comme une copie réduite d'un modèle aux arêtes nettes, de coloris vigoureux.

— Les frères de Mlle Hélène, maintenant Mme Guérard, MM. Jean et Edmond Marescaux. Deux muscadins modernes! souffla Thérésine près de l'oreille de M. Chavagnes. Et dans ce landau pompeux, reconnaissez les seigneurs de la Chênetière, M. et Mme Boulommiers.

Majestueusement étendus côte à côte sur les coussins de la vaste voiture, l'oncle et la tante de la jeune épouse gardaient la dignité des circonstances solennelles: Monsieur soulevant, de temps à autre, son chapeau, avec la grave condescendance d'un chef d'Etat; Madame, élevant haut son nez bourbonien, et ne perdant pas de vue les boutons cousus dans le dos de son valet de pied, en livrée chocolat.

— Les burgraves murmura M. Chavagnes. Ca m'étonne, qu'ils ne soient pas encore comtes romains!

— Ca viendra peut-être, pour donner une noble lignée à leurs neveux! dit Thérésine, caustique. Ah! nous voici au cottage!

Sur le seuil, dans son fauteuil d'impotente, une jolie vieille femme à cheveux blancs, attendait les arrivants tout ne émoi, et prête aux attendrissements morbides.

Ce mariage mettant le pays en fête, les funérailles intempestives du grand-oncle, l'absence de sa fille, la visite imprévue de M. Chavagnes, toutes ces impressions contradictoires ébranlaient le système nerveux de Mme Jouvenet et provoquaient de plaintives réminiscences. Tour à tour, elle évoquait ses deux maris, l'agent voyer Depas, si bon; le professeur Jouvenet, si intelligent, et l'époque florissante où elle possédait un salon, une bonne, un jour de réception! Et, à présent il fallait se voir à demi paralysée, enfouie dans une campagne, son fils lancé dans la carrière hasardeuse des arts, sa fille contrainte au travail...

Thérésine, donnant la dernière touche au couvert, fit diversion à ces lamentations.

— Ne nous affligeons plus, chère maman. La campagne ici est adorable. Travailler m'amuse! Marcel aura le prix de Rome. Et nous gardons M. Chavagnes jusqu'à demain. Très-bien! Et à table!

Silencieusement, le vieil artiste admirait la brave fille. Bien douée pour le dessin, elle avait renoncé à l'art, afin de laisser son frère poursuivre librement ses études de peinture à Paris, et elle gagnait gaîment son pain et celui de sa mère, sans poser au sacrifice.

Comme elle courait à la pompe remplir p'eau fraîche son pichet de faïence, Thérésine entendit un bruit de moteur. Par-

dessus la palissade, elle aperçut, hissée sur un camion automobile, la dame aux aigrettes blanches.

"Sans doute a-t-elle trouvé une "occasion" pour rejoindre la grande ligne de Nantes ou de Paris, pensa la jeune fille. Bon voyage! Mais qu'est-ce que cette beauté tragique venait chercher ici?"

II

La rivière du Layon, qui serpente entre des collines, sous le couvert des aulnes, arrose un pays digne de l'Astrée.

Nombreuses sont les maisons de plaisance dressées sur les cimes ou accrochées aux pentes.

Sur la crête des hauteurs les plus élevées, s'érigent: vers l'est, le château de la Chênetière, belle habitation du dix-huitième siècle, et, au couchant, le manoir des Fauconneries, joli spécimen de l'architecture civile du seizième siècle.

Au château de la Chênetière résident M. et Mme Boulommiers, un ménage de riches bourgeois, sans enfants. M. Boulommiers, qui, en sa jeunesse, traîna une robe de stagiaire dans la salle des Pas-Perdus, au Palais, sans avoir goûté jamais l'émotion d'une plaidoirie, ne connaît plus, depuis de longues années, d'autre occupation que de détacher ses coupons et de grossir ses fonds en accumulant ses revenus. L'oisiveté lui paraît de bon ton, presque un brevet de noblesse. Et il évite soigneusement de se rappeler les créateurs de la prospérité actuelle· son propre aïeul, marchand de chevaux qui volait le premier Empire, et celui de sa femme, meunier qui agiota sur les biens nationaux.

C'est d'après ces principes qu'ont été éduqués les deux neveux, que la mort prématurée de leurs parents laissa à la tutelle de M. et de Mme Boulommiers.

Tout autre fut l'éducation d'Hélène, la sœur de Jean et d'Edmond Marescaux. Réclamée par sa marraine, qui avait été la cousine et la milleure amie de sa mère la petite fille s'en alla résider aux Fauconneries, chez Mlle Valreux. La vieille demoiselle, d'humeur indépendante et d'esprit hardi, ayant beaucoup voyagé, terriblement lu, affranchie des préjugés mesquins qui dominaient les Boulommiers, était taxée par ceux-ci de "braque" et "d'hurluberlu". Mais ils estimaient en même temps que posséder quarante mille francs de rente vous confère la faculté d'être "hurluberlu" tout à l'aise, sans que personne n'ait le droit de vous contrecarrer.

Ce n'était pas que Mme Boulommiers ne retînt impatiemment maintes critiques. A son sens, qu'on autorisât une jeune fille à émettre des idées personnelles, à montrer de la volonté et de l'initiative, c'était là un système dangereux qui devait comporter des conséquences fâcheuses.

Et la tante Boulommiers put se prévaloir à bon droit de sa clairvoyance, devant le résultat déplorable de cette éducation: Hélène, qui, avec sa beauté, sa dot, ses "espérances", devait prétendre à une alliance brillante,—aristocratique même,—accorda sa main à l'industriel Serge Guérard, un fondeur dont le grand-père avait été un simple mécanicien de la Compagnie d'Orléans!

Les Boulommiers considérèrent une telle union comme un abaissement pour la famille.

A leurs objections indignées, Mlle Valreux répliqua que la valeur intellectuelle et morale comptait, à ses yeux, avant tout autre avantage, qu'il fallait vivre dans son temps, que ce temps exigeait des hommes actifs et entreprenants comme M. Guérard, et que celui-ci, en outre de ses capacités éminentes, possédait un grand charme personnel et une parfaite distinction d'allures.

— Aussi, je comprends pleinement Hélène, je l'approuve, je la félicite. Et si j'avais quarante-cinq ans de moins, je lui disputerais son prétendant! conclut gaillardement la marraine.

Inutile de discuter avec ces femmes aveugles! Et cet imbécile de Jean Marescaux, ayant chassé sur le domaine des Fauconneries en compagnie de l'industriel, ne se rangeait-il pas du parti de sa sœur, en affirmant sa sympathie pour Serge Guérard!

Le châtelain de la Chênetière, lui, dès la prime installation de la fonderie, avait pris en grippe et l'industrie, qui changerait ou troublerait l'ordre des choses connues dans le pays, et l'industriel, dont le mérite diminuerait la prépondérance que M. Boulommiers se croyait acquise.

En ces dispositions, M. Boulommiers considéra comme un châtiment du ciel la mort inopinée de Mlle Valreux. Celle-ci trépassa, en effet, trois mois avant le mariage qu'elle préparait avec un si chaud enthousiasme. Mais il s'ensuivit qu'Hélène, seule aux Fauconneries, vint s'abriter à la Chênetière pour y recevoir les visites de son fiancé. L'oncle et la tante, outrés, mais esclaves des convenances, maîtrisèrent leurs rancoeurs et subirent correctemten l'intrus éhonté.

L'épreuve touchait à sa fin. Les cérémonies nuptiales s'achevaient par la petite fête de l'usine. Les exclamations des ouvriers, qui saluaient leurs patrons de joyeux vivats, écorchaient bien les oreilles de M. Boulommiers. Mais un secret espoir lui venait d'utiliser à son profit, pour les prochaines élections, la popularité de Serge Guérard. *Temporiser* n'est-il pas le fin mot des grands politiques ?

Sur la vaste cour, limitée par les divers ateliers, se dressait un décor de kermesse: des poteaux, ornés d'oriflammes, supportant loes guirlandes de verdure, encadraient les dngues tables, chargées de verres, de bouteilles, de brioches et de fleurs, autour desquelles s'assemblaient les familles d'ouvriers.

La belle épousée recevait avec sa grâce douce les souhaits de ces humbles, déjà conquis par son charme.

Sans se lasser, elle mettait des baisers sur l front des enfants, choquait sa coupe contre celles que les buveurs tendaient à bout de bras, souriait des toasts frustes et cordiaux.

—Du bonheur! Toute la vie, monsieur et madame! Et encore après!

—Et qu'un si beau couple ait beaucoup d'enfants! ajoutait un vieux contremaître, avec une liberté gauloise.

Les époux se dérobèrent enfin à ces manifestations pour laisser les ouvriers s'ébattre à l'aise. Dès ce soir, l'auto devait les emmener à Saint-Brévin, sur la côte nantaise, eans la petite villa que Serge avait héritée de ses parents

La famille accompagna le nouveau ménage jusqu'aux Fauconneries. Hélène montadans sa chambre pour y passer une toilette de voyage. Serge, alors, retint Fabert.

—Quelques instructions supplémentaires, ami. Car durant tout un mois, vous devrez vous arranger comme si je n'existais plus!

Ce disant, la main posée sur l'epaule du directeur de l'usine, Guérard congédiait, d'un sourire aisé, l'oncle, la tante et les beaux-frères. Et tout ce monde éloigné,

la porte du petit salon où demeuraient les deux hommes se ferma hermétiquement, ne laissant passer aucun murmure.

Pendant que les jeunes mariés fuyaient vers L'Océan, Armand Fabert revenait au bourg à pied, d'un pas flâneur qui ne lui était guère coutumier. Peu habituel aussi au directeur d'usine, toujours préoccupé, absorbé en ses réflexions, ce regard investigateur qui, au passage, plongeait dans chaque fenêtre! Et quand avait-on vu M. Fabert, s'arrêtant pour allumer une cigarette, deviser avec la brave mère Chéneau, qui tricotait sur sa porte, du matin au soir, et qui eût pu dire combien de chats avaient traversé la rue ?

— Dame! monsieur, il est venu ben du monde étranger au pays. C'est p'tètre ben une dame à plumet blanc, que vous voules dire ? Si c'est ça, la personne, elle est repartie, il y a une demi-heure, sur l'auto de l'épicerie Moderne qui a bien voulu la meneé aux Forges, pour reprendre la grande ligne.

—Tant pis! fit négligemment le directeur, éteignant l'allumette sous son pied. Cette dame prendra la peine de revenir, puisque les bureaux étaient fermés.

Et il continua son chemin vers son logis. Dès que la porte, où se découpait un judas, fut repoussée et que M. Fabert n'eut plus à se contraindre, sa physionomie changea, trahissant son anxiété.

—Que faire ? se dit-il. Pousser plus loin l'enquête, c'est provoquer peut-être le scandale devant lequel cette Meg a sans doute reculé. Pourquoi n'ai-je pas été mis plus tôt au courant ? Je saurais mieux comment agir. Ah! Serge, imprudent et fascinant Serge! Ton passé se clôt aujourd'hui. Espérons-le!

La senteur des foins coupés montait des champs environnants. Le couchant magnifiquement se colora d'incarnat et d'or. Cette illumination sublime devait paraître aux deux élus, l'apothéose même de leur amour.

— Quel beau soir d'hyménée!

Fabert soupira et reprit sa marche automatique, le front plus lourd.

III

Le ciel, lavé à fond par les averses de la nuit, s'étendait maintenant, sans un nuage, au-dessus de l'Océan apaisé.

Hélène, debout sous la véranda, savoura le sourire de la lumière et le doux arome des œillets qui se distillait dans l'air salin. Tous les espoirs et les joies de ce matin radieux lui pénétrèrent l'âme.

Un infini clair sans une ombre, comme cette vision resplendissante: ainsi lui apparaissait le monde entier, après ces trois semanies de délices. Rien n'était possible que le bonheur sans fin, près de l'être aimé, le protecteur vigilant et fort qui saurait vaincre les puissances nuisibles!

Elle l'apercevait là-bas, fendant les vagues d'un bras robuste. Et tout en suivant de l'œil ces joyeux ébats de triton, Hélène murmurait pour mieux s'affirmer sa chance merveilleuse, et sa confiance et sa tendresse:

—Le savoir mien comme je suis sienne, absolument et pour toujours! Etre si parfaitement unis que chacun de nous ne sait plus rien déterminer ni résoudre sans l'autre! N'avoir plus qu'une seule volonté, un seul cœur! Quelle femme réalisa plus pleinement son idéal de jeune fille!

Ses yeux s'humectèrent. Mais un bruit se produisait, derrière elle, la rappelant aux devoirs prosaïques.

Une vieille bonne en coiffe angevine apportait un compotier.

—Ah! voici les petites fraises désirées! fit Hélène avec satisfaction. Notre langouste est superbe. La mayonnaise est au moins réussie, Nanette ? Veille bien aussi aux pommes duchesse.

Trois couverts étaient disposés sur la nappe. Pour la première fois, le céleste duo serait interrompu aujourd'hui. Mais puisque, fatalement, la béatitude de l'isolement à deux devait s'interrompre un jour ou l'autre, c'était sans déplaisir que Mme Guérard accueillerait Armand Fabert. L'ami fraternel de Serge ne pouvait être considéré comme un fâcheux.

Serge émergeait de l'eau, et traversant la grève courant et criant:

— Hélène, voici Fabert! je reconnais la corne de sa voiture!

Il n'avait pas atteint la guérite que l'auto entrait dans la cour. Fabert, en quittant le volant, trouva Mme Guérard sur le perron, un sourire amical aux lèvres et la main tendue:

— Soyez le bienvenu, monsieur!

— J'arrive un peu tôt, madame! J'en suis confus!

— Votre ami se proposait d'aller audevant de vous. Mais il ne peut qu'être enchanté de vous voir devancer de quelques instants l'heure présumée! assura-t-elle avec grâce.

Ils poursuivaient maintenant dans le hall ces menus propos d'arrivée, elle, avec une aisance enjouée, lui, intimidé quelque peu de son intrusion dans le paradis secret. La jeune femme, resplendissante de bonheur, lui paraissait une figure nouvelle. Il avait peine à modérer une surprise et une admiration qui eussent semblé indiscrètes.

Sa pâleur ambrée irradiait une sorte de lumière, qui s'aviva, révélant le foyer sacré dont elle était le reflet, lorsque Serge entra dans le hall.

—Comme elle l'aime! pensa Fabert. Pourvu qu'il n'entame jamais cette confiance, l'heureux conquistador!

Guérard, dans un blanc costume de colonial, frais, épanoui, recevait son ami avec un plaisir si franc que Fabert se reprocha ses sourdes inquiétudes.

— Tu sais! tu es notre prisonnier jusqu'à demain matin. J'irai te reconduire jusqu'à Nantes où notre autre est en réparation et notre chauffeur en conge. Je rentrerai de bonne heure dans l'après-midi! ajouta-t-il, son regard caressant joignant celui de sa jeune femme. Car je m'accorde encore une huitaine de vacances. Rien de pressant là-bas, d'ailleurs Bon! Nous en reparlerons sur la route de Nantes! A demain, les affaires sérieuses! D'ici là, vive le plaisir!

IV

Debout sur les degrés du péristyle, Hélène adressait, de la main et de la voix, un gai adieu aux deux voyageurs. Serge, toujours possédé d'un désir d'activité, s'était emparé du volant.

— A tantôt, chère! Le temps d'expédier quelques affaires et de déjeuner avec le camarade. Je serai là pour l'heure du thé certainement!

Maintenant, la voiture roulait sur la route de Nantes. Alors Guérard, abandonnant les questions pratiques dont il s'était entretenu jusqu'alors avec son coadjuteur, aborda brusquement un sujet plus intime.

— A présent, causons. Je ne voulais ni te téléphoner, ni t'écrire. Une lettre peut s'égarer; une tierce personne entend parfois une communication qu'on croit confidentielle. Tu n'as pas eu de nouvelles de miss Margaret Strandt?

— Non. Impossible de savoir où elle a pu se faufiler après son apparition à Saint-Pierre.

— Je vais te renseigner. Elle est venue à Saint-Brevin-les-Pins, dernièrement.

—Armand sursauta.

— Misère! Et alors?

— Alors, presque chaque jour, j'ai reçu une lettre comminatoire ou éplorée Elle voudrait me revoir avant de s'éloigner. J'ai fini par lui promettre quelques minutes d'explication. Et c'est pour cette liquidation, que je t'accompagne aujourd'hui à Nantes.

Fabert considéra son ami avec stupeur:

— C'est à n'en pas croire ses oreilles! Toi! Te commettre en une démarche aussi déraisonnable! Ah! Serge! Tu n'y songes pas?

— J'y songe très bien! répliqua froidement Guérard. Si j'étais seul en jeu, les cris éplorés de Meg Strandt, ma soi-disant fiancée, me laisseraient parfaitement insensible. Nous ne sommes ni en Angleterre, ni en Amérique, où ces embûches matrimoniales créent de sérieux ennuis aux imprudents.

— Non! observa Fabert avec quelque ironie. Dans notre douce France, rien ne protège la jeune fille.

— C'est vrai! J'oubliais que tu es féministe! Donc, tu me désapprouves. Tant pis pour moi! Le fait est que les soirées étaient longues à Marrakech. Meg, la sœur de mon propriétaire, les charmait par d'excellente musique. Le piano était

unique dans la ville. La pianiste était fort gracieuse. Elle flirta à l'américaine, moi, je contai fleurette à la française. Deux conceptions très différentes.

— Oh! Serge! Serge!

— Austère censeur, blâme, mais écoute! Je m'enflammai quelque peu, je l'avoue... Au cours des travaux de prospection qui m'écartaient de Marrakech, j'écrivis peut-être deux ou trois billets passionnés. Tu sais comment la fièvre africaine égare quelquefois un homme et lui enlève la responsabilité de ses paroles et de ses actes.

— Je le sais trop! murmura Armand, blêmi tout à coup.

—Ne crois pas à une allusion, vieux camarade! fit Guérard. Je veux simplement t'apprendre comment Meg se trouve en possession de certaines lettres qu'elle interprète comme "des promesses solennelles valables aux yeux de tous les honnêtes gens," ainsi qu'elle le déclare avec emphase.

— Mais qu'espère-t-elle, puisqu'elle te retrouve...marié?

— Tu dois comprendre qu'elle a besoin de clamer sa colère et son dépit! Venir du Maroc, exaspérée par mon silence et, sans doute, par d'autres déceptions, apprendre mon mariage par l'avis d'un journal parisien, accourir à Saint-Pierre, trop tard: autant de désappointements qui exigent une compensation financière.

— Tu la méprises tellement! Et tu l'as aimée!

Le beau visage de Serge se glaça de dédain.

— Pour une femme de cette sorte, le mariage est une affaire. Doux sourires et tendres paroles sont des avances perdues qui s'estiment en chiffres. Je vais donc procéder au règlement des faux frais avec certains égards.

—En d'autres termes, tu cèdes à une manœuvre de chantage. Es-tu certain qu'en lui donnant ainsi satisfaction, tu ne l'encourageras pas à récidiver ces intrigues?

— Non! proféra Guérard, la voix rude et assurée. Certains renseignements, obtenus par hasard sur les Strandt (Américains d'origine allemande et suspectés de manigances louches contre l'influence française) me rendent maîtres de la situation et engageront Meg à une réserve prudente.

— Au nom de ton bonheur, ne te rends pas à l'appel de cette femme! dit Fabert. Délègue-moi à ta place, plutôt! Je ne suis pas marié, moi! Les indiscrétions possibles ne peuvent troubler personne à qui je sois cher!

— Merci, cher terre-neuve! mais je m'imaginerais faire contenance de pleutre si je me dérobais. D'ailleurs, Meg se figurerait que je la redoute et son audace s'en accroîtrait. Enfin... c'est une femme, après tout... Je ne dois pas user de procédés injurieux.

— Même envers une adversaire, une ennemie supposée de notre race?

— Même!....Et surtout, je le répète, je ne veux pas paraître avoir peur. Ce serait d'une politique déplorable.

Ils arrivaient aux barrières de Nantes et parcouraient les faubourgs encombrés. Fabert gardait le silence. Guérard, de côté, observa le profil sévère de son ami.

— Ecoute, Armand, je t'ai dit sincèrement et simplement mon désir d'en finir avec une obsession absurde. Pour te convaincre, si tu doutes de ma bonne foi, attends-moi au café près de la Bourse. En un quart d'heure, pas davantage, le traité sera conclu, l'indemnité de déplacement versée... Je te rejoindrai et nous vaquerons à nos affaires sans arrière-pensée.

—Soit! mais... es-tu certain qu'on ne te tend pas un piège?

Serge se mit à rire.

— Que tu es romanesque, mon cher ami! Une crise de nerfs... Et cela encore sera porté sur la note et se soldera par quelques billets bleus. Allons, voici le garage. Je te quitte. A tout à l'heure.

Armand, dans le maintien habituel à ses promenades solitaires et méditatives, mains enfoncées dans les poches, nuque ployée, regard sur le pavé, coudes sérrés au corps comme par une contraction frileuse, gagna le café assigné au rendez-vous.

Si malheureux qu'il fût de blâmer l'ami qu'il adorait, il s'irritait contre lui.

— Il ne devait pas céder! C'est mal! Si jamais *elle* apprenait!

Avec un infini soulagement, le délai à peine à son terme, Fabert voyait apparaître son ami au débouché de la rue voisine. Mais, presque au même instant, Guérard oscillait, puis s'écroulait à terre. Un remous de la foule aussitôt le cacha.

Armand, d'un élan affolé, traversa le carrefour, fendit le rassemblement et se trouva devant l'homme étendu sur le trottoir.

— Serge! cria-t-il éperdu, tombant à genoux et essayant de passer son bras sous les lourdes épaules.

A la voix familière, le visage extraordinairement livide eut un faible tressaillement, les paupières se soulevèrent sur les yeux aussitôt révulsés. D'une voix perceptible seulement pour l'ami que cherchait son dernier regard, Serge begaya:

— Inconnu, dis!

Cet effort suprême emporta le dernier souffle de vie. Brusquement, le corps se figea dans l'éternelle immobilité.

Des rumeurs confuses s'élevèrent dans le rassemblement.

— Regardez, ce petit trou sanguinolent à la chemise.

— Encore un coup des poinçonneurs!

A tort ou à raison, en ce temps, un bruit courait par la ville. De mystérieux malfaiteurs se plaisaient, disait-on, à blesser sournoisement des passants à l'aide

d'une aiguille ou d'un poinçon. Des femmes, des enfants auraient été victimes de ces maniaques — peut-être mythiques. Quoi qu'il en fût, devant cette mort soudaine et violente en pleine rue, la légende s'accréditait; l'imagination populaire aussitôt imputait au criminel introuvable ce nouvel attentat.

Fabert perçut les propos accusateurs. Comme en un cauchemar, tissé d'abominables invraisemblances, il devait vaquer à de cruelles obligations et secouer sa stupeur pour répondre à des questions précises, établir l'identité du défunt, expliquer les conditions de leur voyage.

— Ami intime de M. Guérard, n'avez-vous aucune donnée sur la cause de ce malheur?

Fabert se rappela le mot, balbutié par le moribond dans un suprême effort et crut en deviner le sens occulte. Révéler la véritable situation, ce serait empoisonner des pires amertumes la douleur si violente qui allait frapper Hélène. Flétrir ses plus beaux souvenirs, ruiner sa foi, lui enlever la force de supporter la dure épreuve! Mieux valait encore soustraire la coupable supposée à un légitime châtiment que d'accabler une innocente.

— Aucune donnée! répliqua-t-il brièvement.

La veuve pourrait pleurer en paix.

V

M. Jean Marescaux, à l'amble de son hunter, se promenait, dans le joli matin d'été. Vignobles, pâturages, champs de céréales formaient une harmonieuse mosaïque qui tapissait les pentes et les profondeurs du vallon. Les travailleurs fauchaient les blés, dressaient les javelles, saluaient quelquefois le cavalier. Et celui-ci, en dépit de la gaîté des choses, la migraine aux tempes, bâillait misérablement.

— En vrai, je suis un raté, voilà!... Ce que Guérard doit me juger peu de chose!... Quand il sera de retour, nous causerons sérieusement.

Le spleen l'incita à un nouveau bâillement qui, distendant démesurément ses mâchoires, s'acheva en une plainte rauque, semblable au cri d'une bête forcée. Un rire, de l'autre côté de la haie, fit écho à ce hululement.

Un chapeau de paille, des yeux luisants de malice, une main collée sur la bouche d'où s'échappaient des fusées rieuses; voilà ce que M. Marescaux aperçut au-dessus des frondaisons d'églantiers. Feignant de ne rien remarquer, très digne, il se haussa sur les étriers pour lancer son cheval au grand trot.

— Petite pécore! maugréa-t-il sous sa moustache brune. Qui s'attendait à la trouver là!

— Ce grand escogriffe! Combien il s'amuse en tête-à-tête avec lui-même!

Et Thérésine quittait l'embuscade où elle s'était blottie pour éviter la rencontre du cavalier.

Il y avait entre eux deux, qui paraissaient s'ignorer, une histoire sans fait, créant un antagonisme latent. Mlle Jouvenet avait débuté comme dactylo au Crédit des Deux-Mondes. Jean, qui traversait la salle des tapeuses pour gagner le sanctuaire où il somnolait sur la cote, distingua le minois brun espiègle et le gratifia d'œillades insistantes. Les compagnes de la jeune employée la plaisantèrent. Thérésine se fâcha tout rouge. Chaque fois que M. Marescaux longeait son pupitre elle se rencognait la tête entre les épaules, ainsi qu'une tortue réfugiée sous sa carapace. Sur ces entrefaites, Mme Jouvenet subit une attaque légère de paralysie. La campagne lui fut conseillée. Un poste de comptable à la fonderie de Saint-Pierre, fut offert à Thérésine qui s'empressa d'accepter. Là, malencontreusement, le hasard replaçait le gêneur dans ses brisées.

— Mais, le Seigneur en soit loué! Je n'ai point affaire à lui! Ce n'est ni M. Guérard ni M. Fabert qui ennuieraient ainsi une honnête jeune fille.

Et humant à pleins poumons l'air savoureux, elle pressa son pas alerte pour rejoindre, par un raccourci à travers champs, la tâche qui lui plaisait. L'ennui n'avait pas de prise sur celle-là!

Dès qu'elle entrait dans son petit bureau, blanchi à la chaux et sommairement meublé, adjacent au cabinet directorial, Thérésine, loin de se sentir emprisonnée, éprouvait une impression de bien-être, de sécurité, presque de supériorité! (Mlle la secrétaire de M. le directeur n'avait-elle pas sous ses ordres un petit expéditionnaire bossu d'une quinzaine d'années?) Et c'était allègrement qu'elle passait son grand tablier, dépouillait, classait et annotait la correspondance.

— Au fait, nous ne verrons peut-être pas M. Fabert avant tantôt. Il devait s'arrêter à Nantes en revenant de sa visite à Saint-Brévin!

Reviser des comptes, trier des lettres, répondre au téléphone; la matinée courait à toute vitesse. Onze heures et demie! Les ateliers se vidèrent. Le bossu, prestement, sautait de son escabeau, changeait de veston, détirait ses manchettes.

— M. Fabert étant absent, je resterai jusqu'à midi, de crainte qu'on ne téléphone, dit Thérésine. Prévenez-en ma mère, s'il vous plaît.

Elle ferma les tiroirs, épingla son chapeau, prit ses petites dispositions de départ. Effectivement la sonnerie du téléphone se fit entendre.

— Allo! Allo! Qui me parle? C'est vous, monsieur Fabert?

Thérésine s'étonnait, tellement la voix qui lui parlait était méconnaissable.

— Vous me demandez si la famille Boulommiers est aujourd'hui à la Chênetière?... Je le suppose... J'ai aperçu M. Jean ce matin même... —Les prévenir immédiatement?... Un accident à M. Guérard?...Mon Dieu! c'est affreux! Soyez tranquille, monsieur... Tout de suite! Oui, je me souviendrai de votre adresse...

Emportée par son zèle, elle partit en courant, traversa la rivière sur la passerelle du moulin, et gagna ainsi un chemin ancien qui montait vers la Chênetière. Thérésine, sans ralentir le pas, gravit les lacets escarpés qui l'amenèrent devant le portail monumental. D'une main pressée, elle tira la poignée de fer qui mit en branle une cloche retentissante. Ce carillon fit surgir du vestibule un valet au gilet de velours côtelé, le ventre bridé d'un tablier blanc.

Le solennel personnage fronça le sourcil devant la piètre visiteuse qui, poussiéreuse, essoufflée, inconsciente du dérangement qu'elle occasionnait, poussait l'audace jusqu'à demander M. et Mme Boulommiers.

— Impossible! Revenez plus tard! Monsieur n'est pas ici. Et Madame est à table!

— Eh bien! quand même, prévenez-la! répliqua Thérésine. Il est de toute urgence que je lui communique sans tarder la nouvelle qui vient de m'être téléphonée à l'usine.

Le valet la toisa, et à contre-cœur rétrograda vers la maison. Thérésine, de la grille où elle restait plantée, entrevit, dans l'écart d'un rideau du rez-de-chaussée, la moustache brune de Jean Marescaux. Le

majordome revint, l'air rechigné.

— Vous pouvez entrer. On va vous parler.

Et il conduisit la jeune fille à un vestibule dont les portes laissaient apercevoir les pelouses et les bouquets d'arbres du parc. M. Marescaux poussa une porte latérale. Elle s'avança vers lui, ne sentant plus que la hâte de remplir sa dure mission.

— Je viens, sur l'ordre de M. Fabert, vous avertir. Un accident est arrivé à M. Guérard, à Nantes. On vous demande de le rejoindre tout de suite. Et Mme Boulommiers est priée de se rendre au plus tôt près de Mme Guérard qui, restée à Saint-Brévin, ne sait rien encore.

Assourdi, le jeune homme comprenait à peine. Mlle Jouvenet dut se répéter mot à mot. Alors, empoigné d'une terrible anxiété, il se pencha vers l'émissaire de mauvaises nouvelles.

— Cet accident est-il donc si grave? En savez-vous davantage? Dites-le..

La voix manqua à Thérésine pour articuler le mot formidable. Mais Jean le vit trembler sur ses lèvres. Il se redressa livide.

— Alors? Vous croyez?

— Je le crains! dit-elle très bas...

— Mon Dieu! C'est atroce! Ma pauvre sœur!

Mlle Jouvenet fit un mouvement pour s'éloigner. Alors Marescaux la sollicita d'un geste.

— Quelques minutes, mademoiselle, je vous en prie. Je vais prévenir ma tante. Peut-être aurons-nous besoin de recourir à votre aide, à vos renseignements. Je suis tellement troublé!...

Il rentra dans l'appartement, en laissant la porte ouverte derrière lui. Thérésine percevait le murmure précautionneux de sa voix, coupé par les exclamations de Mme Boulommiers.

— Un accident! Hé! mon Dieu! cela devait arriver un jour ou l'autre, avec un brûlot de cette sorte! Aller à Saint-Brévin, moi, comme ça tout de go?

Elle repoussait sa chaise avec fracas.

— Parler à cette personne?....A quoi cela m'avancerait-il?

Néanmoins, son pas pesant fit craquer le parquet de la pièce voisine et son imposante carrure emplit le cadre de la porte, en face de laquelle se tenait Thérésine.

— Alors, mademoiselle, c'est M. Fabert qui a eu l'idée de vous déléguer et qui prétend m'expédier là-bas?

— C'est bien M. Fabert, Madame, qui m'a chargée de vous communiquer le message.

— Alors, il s'ensuit qu'à simple réquisition, je dois filer sur l'heure à Saint-Brévin! C'est vraiment commode, surtout quand on n'a pas d'auto sous la main!

Jean Marescaux, piaffant d'impatience, tira sa montre.

— Midi et demi! Impossible maintenant d'attraper un express avant ce soir. Mademoiselle, puis-je demander un nouveau service à votre complaisance? Dès votre retour à l'usine, voulez-vous téléphoner à Angers pour qu'on envoie immédiatement une auto ici? Ainsi, ma tante, auriez-vous le temps de rapides préparatifs. Nous serions de bonne heure dans la soirée à Nantes, près de M. Fabert. De là, en connaissance de cause, nous télégraphierions à Paris, pour prévenir, s'il y a lieu, mon oncle et Edmond. Et nous nous rendrions ensuite à Saint-Brévin. Ce plan me semble assez logique.

— Je téléphonerai dès que la poste sera ouverte, à deux heures. Comptez-y, monsieur.

Jean Marescaux traversa la cour sur ses pas, et la dépassant près de la grille, ouvrit lui-même le battant.

— Mademoiselle, je vous suis profondément reconnaissant, croyez-le bien !

VI

Il était environ cinq heures quand la limousine, envoyée d'Angers à Saint-Pierre-du-Layon, atteignit Nantes. Fabert, prévenu, rejoignit la tante et le neveu, et leur apprit les circonstances tragiques. Ce récit révolutionna Mme Boulommiers.

Jean Marescaux et Fabert, d'un regard, se comprirent. Cette femme, hargneuse et pleurnicharde, serait incapable de remplir le rôle délicat qu'on avait pensé naturellement à lui conférer. Jean, carrément, trancha dans le vif.

— Ma tante, il vaut mieux que vous restiez ici à vous reposer. Je vais aller moi-même près d'Hélène. Sait-elle quelque chose de la triste vérité?

Les traits de Fabert, déjà amincis par la fatigue, se resserrèrent encore.

— J'ai cru devoir lui faire pressentir un contretemps, retardant le retour de Serge, afin de la disposer par degrés à la connaissance de son malheur. Je viens de lui adresser un nouveau télégramme ainsi conçu: " Léger accident. Explication prochaine. " Et cette fois, j'ai signé de mon nom.

— Merci pour elle... et pour nous! murmura Marescaux. Mais il faudrait près d'elle une femme de cœur... une amie en qui elle ait toute confiance pour l'aider à supporter ce coup atroce... Si je télégraphiais à Mlle Solange Mainfrey? acheva-t-il tout haut à adresse de sa tante.

— Faites comme bon vous semble! accorda sèchement la vieille dame. Mme Mainfrey était, en effet, une amie de Mlle Valreux, et Hélène s'est liée avec la fille, son aînée d'une douzaine d'années pourtant.

Marescaux écrivait déjà sur son bloc-notes le texte d'une dépêche: " Mlle Mainfrey. Château de Fonteclaire, Saumur. Terrible malheur. Serge Guérard décédé subitement. Venez au secours d'Hélène restée à Saint-Brévin. Son frère: Jean. "

— Personne ne lui sera de meilleure assistance! conclut-il, en sonnant pour remettre le brouillon au chauffeur. Maintenant, il faut repartir.

Mais sa mâle figure bronzée s'altéra. Une sensation, qu'il n'avait jamais éprouvée,—la peur, oui, la peur !—l'étreignait soudain au thorax et à la gorge. Piteux comme un enfant qui n'ose se lancer dans les ténèbres, il considéra Fabert.

— Quelque chose vous retient-il ici, ce soir? Vous étiez près de Serge au dernier instant... Hélène voudra vous

interroger... Alors?

— Je ne me crois plus utile aujourd'hui! fit Armand. Et je puis revenir demain à la première heure, car je devrai procéder à des formalités interminables.

Peu d'instants après, l'auto emportait les deux hommes. Le difficile mandat qu'ils allaient remplir les oppressait d'un même malaise. Marescaux, pour secouer ce silence où ils entendaient trop leur mutuelle frayeur, se mit à parler de Solange Mainfrey. Unique héritière d'une famille d'opulents champagniseurs, Solange, à vingt ans, sollicitée à de brillantes alliances, s'était éprise d'un jeune disciple de l'illustre Pasteur, le docteur Max Obertin, qui succomba en Afrique, en étudiant la " maladie du sommeil ". Mlle Mainfrey, fidèle à ce souvenir, renonça au mariage, et consacra sa fortune et sa vie aux œuvres humanitaires et scientifiques auxquelles s'était intéressé le fiancé mystique.

Jean Marescaux n'avait jamais prêté autant d'attention à cette histoire qu'à ce moment où il la narrait à Fabert, et il s'étonna lui-même de son ton apologique.

— C'est bien romanesque, observa-t-il, rêveur, mais chic tout de même, hein?

— Très beau! accorda Fabert. J'en conclus que vous avez eu une excellente idée en appelant, près de Mme Guérard, cette amie d'âme si élevée.

En dépit de lui-même, un parallèle se formait dans son esprit entre la fin noble du savant et la mort de Serge, épilogue sanglant d'un fiévreux passé. Les regrets de Mlle Mainfrey s'entretenaient de souvenirs purs. Quels troubles éléments corrompraient l'affliction d'Hélène, au premier soupçon de la vérité?

"Pauvre et infortuné ami! Cette injure posthume te sera épargnée! Tu désirais tant *sa* paix, *son* bonheur! Il ne faut pas qu'*elle* se doute jamais."

— Où sommes-nous? demandait Marescaux, moins familier avec l'itinéraire.

— Nous arrivons à Paimbœuf.

— Déjà!....

Ce mot traduisait leur effroi secret, plus poignant à mesure qu'ils approchaient du but. Comment atténuer le coup fatal?

L'auto roulait sur le sol moussu de l'avenue forestière, puis s'immobilisait devant le portail. Une forme blanche accourait du fond du hall, se dressait sous le péristyle dont les arrivants, les jambes amollies, gravissaient lentement les degrés.

— Tous deux, et seuls?...Alors Serge?

La réponse implacable, les funèbres émissaires n'eurent pas à la formuler. Leur silence, leurs physionomies navrées décelèrent tout ce qu'ils devaient dire. Hélène, penchée en avant, resta une seconde pétrifiée. Puis un cri aigu jaillit de ses lèvres convulsées et, comme une statue renversée par un choc, la jeune femme tomba rigide.

VII

— Non! ce n'est pas possible! Non!

Toute la nuit, Hélène avait répété cette mélopée et chassé, d'un geste monotone, l'obsession affreuse.

Elle repoussait avec colère et son frère et sa vieille bonne, quand l'un ou l'autre se penchait vers elle:

— Qu'on me laisse! Je ne veux personne près de moi!

Tout à coup, au matin, lui apparut une figure auréolée d'or par une abondante chevelure blonde, des yeux bleus, dont la lumière, tamisée d'un voile humide, pénétra son âme:

— Solange! Vous voilà! C'est donc vrai?

Un déchirant sanglot lui brisa la gorge. La ruée des larmes se fit jour: larmes sans fin, amères, corrosives, épuisantes, mais salutaires. Jean Marescaux, remué de fond en comble par ce spectacle, sortit précipitamment de la chambre.

— Mlle Mainfrey s'est mise en route dès l'aube! apprit-il à Fabert. Maintenant qu'elle est ici, nous pouvons retourner à Nantes pour les apprêts des obsèques. Pauvre Serge, si vivant, si actif, si souriant! Je suis tenté de crier comme sa malheureuse femme: ce n'est pas possible!

Elle n'avait pas fini de le redire, ce mot lamentable, tandis que Solange, la berçant comme une enfant malade, essayait de l'habituer à la réalité inexorable.

— Je ne peux pas y croire! Un tel arrachement! En plein bonheur! J'en mourrai, heureusement!

— Le chagrin ne tue point, ma chérie!... dit Solange. Et l'on peut vivre de sa douleur même! Je vous apprendrai comment.

— Vous êtes une sainte, vous, Solange! Moi, une femme seulement! Tout est fini, tout! Je n'ai plus qu'un souhait: le rejoindre! Comment vivre séparés?...

Solange secoua la tête.

— J'ai parfois pensé, chérie, qu'il vaut mieux encore être séparés par la mort que par la vie...si méchante souvent!

VIII

Dans la prostration qui suit les grands brisements, alors que l'âme cherche à s'anéantir dans le silence, il lui faut subir un nouveau supplice qui la harcèle et la tient en éveil. La nécessité s'impose de fixer et de concentrer une pensée et une volonté défaillantes pour résoudre

des questions pratiques, aussi pressantes que pénibles. Hélène, malgré les sollicitudes qui l'entouraient, n'échappa pas à cette torture. Son avis dut être requis pour certaines dispositions. En premier lieu, l'inhumation se ferait-elle à Nantes, dans le tombeau de famille des Guérard?

— A Saint-Pierre! déclara-t-elle. Il reposera près de ma marraine, dans le petit cimetière du coteau, où je l'irai visiter chaque jour.

Mme Boulommiers critiqua vivement cette décision dès qu'elle en eut connaissance. A son sens, une veuve ne sait jamais ce que l'avenir lui réserve,—surtout une veuve de vingt-deux ans, ayant la figure et la fortune d'Hélène, et ayant été mariée quelques semaines seulement... Ce mausolée si proche pouvait, un jour ou l'autre, rappeler seulement des souvenirs...

— Importuns! définit crûment Jean Marescaux. En un mot, ma tante, vous vouez déjà Hélène au mauve et au rose des veuves consolables! Je crois que vous vous méprenez sur son compte! Serge valait bien la peine qu'on le pleurât, après tout!

L'autopsie avait relevé une seule blessure. Un instrument effilé, aigu comme un poignard soudanais, plongé dans la poitrine de la victime, avait lésé le muscle cardiaque dans presque toute son épaisseur sans toutefois pénétrer dans la cavité ventriculaire. Serge Guérard, sous l'influence de l'excitation psychique, avait pu marcher, se mouvoir, vivre enfin, quelques minutes avant que survînt la syncope mortelle. Ce délai suffit à l'agresseur inconnu pour s'esquiver impunément et se perdre dans la foule.

— Il en résulte que ce sinistre monomane court encore! observaient les gens bien informés qui se communiquaient discrètement ces renseignements, dans le cortège du convoi funèbre.

IX

Le florissant été s'efforçait en vain de pénétrer la maison de douleur. La vie qui demeurait stagnante était si restreinte, si atténuée, qu'elle semblait le prélude de la mort.

De temps à autre, l'auto de Mlle Mainfrey l'emmenait à Saumur pour une rapide échappée. Solange courait visiter ses œuvres. Au retour, elle se laissait aller à parler de ses protégés, à raconter les menus événements, survenus à l'asile Sainte-Geneviève ou à l'école agricole. Ces récits furent d'abord à peine entendus d'Hélène, plongée dans son éternel rêve.

Cependant, un jour, l'accent chaleureux de Solange surprit Mme Guérard. Mlle Mainfrey expliquait l'idée initiale de ses diverses fondations. Le docteur Grancher, ami du glorieux Pasteur, avait affirmé que la tuberculose n'est pas héréditaire, mais contagieuse, qu'en séparant à temps les enfants de parents tuberculeux, il était possible de les soustraire au terrible fléau. La jeune fille, s'inspirant de ces principes, avait été ainsi conduite à créer une colonie de pupilles, qui retiendrait au plein air les petits citadins débiles.

Mais qui donc l'avait déterminée, par son exemple et ses conseils, à cette initiative? Mme Guérard se rappela que le docteur Max Obertin fut un ardent propagateur des découvertes de Grancher. En énonçant les assertions optimistes du maître, Solange répétait sans doute les paroles textuelles du disciple qui les lui enseigna. Et c'était là le secret de l'enthousiasme contenu qui vibrait dans sa voix, du sourire ému filtrant entre ses paupières. Sa vocation du bien, elle la devait à l'amour,—l'amour irréductible, inaltérable qui la stimulait encore.

Hélène examinait avec une singulière persistance la physionomie de la vierge-veuve. Et brusquement, sa curiosité éclata:

— Alors, c'est de tout cela que vous avez fait votre vie...en souvenir de *Lui*?

— Oui, c'est de tout cela que je vis, en effet, parce que je l'y retrouve! Je me sens en communion perpétuelle avec le meilleur de sa pensée et de son âme.

— Je vous admire, Solange, je vous envie! Mais moi, je ne pourrais pas!

Mlle Mainfrey comprit que la minute attendue venait de sonner,—la minute décivive où il fallait imprimer une impulsion salutaire à cette destinée désorientée. Sans prendre garde au recul peureux d'Hélène, elle dit à demi-voix:

— Essayez, chérie! Vous verrez quel courage inattendu vous viendra, au cours de cet effort. Continuer l'œuvre de ceux qui nous ont quittés trop tôt, n'est-ce pas prolonger leur action dans la vie terrestre? Votre cher mari ne vous a-t-il pas nettement manifesté sa volonté par ce testament qu'il eut la précaution touchante de rédiger aussitôt votre union? En faisant de vous son héritière, il vous lègue le soin de veiller à l'établissement dont il fut le créateur. Démentirez-vous sa confiance?

La veuve de Serge se débattait faiblement, sous la douce étreinte.

— Je ne saurais pas...C'est trop lourd pour une femme...pour moi.

— Vous vous instruirez! Vous trouverez dans M. Fabert un aide compétent, averti, qui vous instruira.

— Je ne pourrai pas! Je ne pourrai pas!

La jeune femme demeurait immobile, le visage dissimulé sous sa main étendue. L'après-midi s'écoula.

Le soir, à l'issue du dîner, Fabert se fit annoncer. Les complications, provoquées par le décès du chef, amenaient presque journellement le directeur au château pour chercher ou apporter des renseignements, remplir quelques formalités, exposer les points litigieux et les questions d'actualité.

Aujourd'hui il proposait une modification d'outillage,—un système nouveau qui permettait de transporter la fonte en fusion avec les moindres risques,—Hélène qui, à son habitude, écoutait sans mot dire, rompit tout à coup ce mutisme.

— Du moment qu'il s'agit d'éviter un danger aux ouvriers, n'hesitez pas! n'hésitez jamais!

— Je prends note de cette indication, madame! dit Fabert. Et ne doutez pas de la satisfaction que j'éprouverai à m'y conformer.

Très naturellement, Solange intervint:

— A propos, vous m'avez promis de me montrer la coulée de l'acier. Ne l'oubliez pas, monsieur Fabert.

— Il y aura coulée demain, justement. Je vous préviendrai de l'heure précise, mademoiselle.

— Vous avez assisté déjà à cette opération, évidemment, Hélène?

— Oui.

Une crispation subite convulsa le visage pâli. La première fois qu'Hélène avait visité la fonderie, en compagnie de sa marraine, Serge lui même faisait les honneurs de son établissement à ses voisines. Les deux femmes étaient sorties de là vivement intéressées par ce qu'elles avaient vu, et surtout charmées de leur guide. Et ç'avait été le début du grand amour! Comme Fabert se levait pour prendre congé, Mme Guérard se leva aussi. Appuyée au dossier du fauteuil, elle murmura, la voix blanche, les yeux dans le vague:

— Peut-être irai-je, demain... Peut-être?...

X

— Mais c'est une cathédrale ici, une cathédrale du travail! s'exclamait Solange Mainfrey, frappée de l'immensité de la nef où une foule s'agitait parmi les machines trépidantes et grondantes, crachant la vapeur et le feu.

Mme Guérard dut relever le voile qui obscurcissait son regard. Sa figure blêmie se détacha, saisissante, dans le cadre lugubre des crêpes. La vue de ce printemps en deuil, de cette jeunesse brisée, impressionnait les ouvriers, si rudes qu'ils fussent. Et leur sympathie discrète se manifesta si bien dans leurs saluts, dans leurs regards respectueux, qu'Hélène la comprit, et s'en émut.

— C'est tout de même un sort, hein! marmonnait un ancien "compagnon" à son voisin. L'enterrement si près de la noce!

— L'argent ne peut pas tout, heureusement! répliquait l'autre, bourru. Car alors les riches ne mourraient jamais!

— Mais quoi, le patron n'était pas un " feignant " ou un " parasite, " riposta le premier. Ce n'est ni ta tête ni la mienne qui peuvent le remplacer et tirer les plans voulus pour la conduite de la chose, mon vieux?

Solange, habituée aux contacts populaires, sachant d'un mot, d'un sourire, vaincre les récalcitrants et gagner les cœurs simples, évoluait avec aisance, enjouée, curieuse, s'initiant, chemin faisant, aux opérations complexes, aux combinaisons savantes qui domptaient le métal et l'assouplissaient aux formes les plus diverses, comme s'il eût été une matière plastique et malléable!

— Oh! c'est magnifique! disait-elle, hypnotisée, tandis qu'Hélène, de la main, protégeait ses yeux, corrodés par de trop récentes larmes.

En dépit le leurs précautions, de leur adresse bien réglée, des jaillissements d'étincelles se produisaient quand même, atteignant les opérateurs.

— Brûlures insignifiantes quand il s'agit de l'acier! disait Fabert, tranquillisant les deux femmes. Voyez! nos hommes supportent sans broncher ces piqûres. Mais j'ai vu, dans un haut fourneau, une cuve de fonte bouillante se répandre, un ouvrier pris, sans secours possible, dans l'affreux lac de feu...Le travail a ses martyrs.

— Tout acte comporte des risques. Et c'est à mon sens ce qui fait la valeur de l'effort! dit Mlle Mainfrey. N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur?

Celui dont elle sollicitait ainsi le suffrage n'était autre que Jean Marescaux qui, depuis quelques instants, avait rejoint les visiteuses. Sur les lèvres décolorées de Mme Guérard, un semblant de sourire glissa.

— Oh! ne vous abusez pas, Solange! fit Hélène, regardant avec une affectueuse ironie son frère préféré. Jean est plutôt partisan du moindre effort et du minimum de risques!

— Ne l'affirme pas trop vite, de peur de commettre un jugement téméraire! fut la réplique austère et brève autant qu'inattendue.

Et M. Jean Marescaux, sans plus mot dire, continuait de suivre le groupe.

L'exploration s'achevait par une halte dans le bureau du directeur. En passant dans l'étroit local où se tenaient la dactylographe – et le jeune Ernest, Fabert, obligeamment, désigna Thérésine à l'attention de celle qui était désormais la "Patronne".

— Vous connaissiez déjà Mlle Jouvenet, madame. Il est juste de la féliciter devant vous du dévouement et de l'initiative intelligente qu'elle a prouvés, en mainte occasion, et qu'elle porte souvent au delà des limites de sa tâche.

— Mais je reconnais mademoiselle! fit Solange avec vivacité. Je l'avais rencontrée, l'autre soir, en haut du coteau, avec une bande de petites villageoises auxquelles elle s'efforçait de démontrer que le spectacle du soleil couchant dépassait en magnificence les attractions du cinéma. J'avoue qu'elles paraissaient peu convaincues.

Thérésine, animé d'un feu subit, surmonta sa gène.

— N'est-ce pas une pitié que des gens ayant la chance de vivre en pleine nature possèdent des yeux pour ne pas la voir et des oreilles pour ne pas l'entendre!

Mlle Mainfrey, toujours franche et spontanée, tendit la main à la petite dactylo.

— Bravo, mademoiselle! Nous sommes complètement d'accord! Voilà les idées justes et saines que nous devons répandre. Les jouissances les plus hautes, les meilleures sont à la portée de chacun. Tout le monde peut puiser au trésor universel, "le trésor des humbles," a dit Maeterlinck.

Il ne s'agit que d'y préparer les âmes.

— C'est la mission des éducateurs. Et ils ne la comprennent pas toujours, observa Fabert, s'effaçant pour laisser entrer les visiteurs dans son bureau.

Après leur avoir offert des sièges, lui-même resta debout, dans son attitude familière, les mains enfoncées dans les poches de son veston, ses minces épaules ployées. Et il reprit, suivant le cours donné précédemment à l'entretien:

—Le trésor des humbles! Oui, rendons-le autant qu'il se peut accessible à tous. Ici, dans le village qui s'implante forcément à côté de l'usine, l'ouvrier trouve, pour le délasser de sa tâche rude et mécanique, l'heureuse compensation de la vie aux champs. Chacun de nos travailleurs possède un jardin: élément de distractions saines et de ressources précieuses pour la famille entière!

— Oh! certes, appuya Mlle Mainfrey. Nous nous félicitons, à Fonteclaire, de nos jardins ouvriers! Autant d'heures données à la culture, autant de loisirs dérobés au cabaret! Et puis à soigner des fleurs, des plantes, l'homme se rapproche de la nature, et en reçoit, sans y penser, des leçons pénétrantes de patience, de prévoyance, de bonté!

— Donc, le jardin est un premier et incomparable avantage de la transplantation de l'ouvrier à la campagne. Nous devons lui en procurer d'autres! continua Fabert. Nous dissertions souvent à ce propos, Serge et moi. Que de fois, en ce même lieu, nous nous sommes oubliés à élaborer des plans, tendant à édifier ici un village industriel modèle, offrant à ses habitants les facilités de vie, le confort moderne: coopératives, bains-douches, cinémas, cours de dessin, de musique, de morale, sports, etc. Rien n'y manquait... Utopies?...Non. Ce sont les hommes d'action qui réalisent l'idéal des rêveurs.

Hélène, rigide et pâle, se leva en rabaissant son voile. Entendre exposer les projets du bien-aimé par l'ami qui avait été son collaborateur et son confident, c'était presque l'écouter lui-même. Mais l'émotion, trop forte, ne devait pas se prolonger davantage, ce jour. Chacun le comprit, tandis que Mme Guérard adressait quelques remerciements au directeur et balbutiait cette promesse:

— Plus tard, nous reparlerons... de ces choses... n'est-ce pas?

Solange Mainfrey suivit son amie, tandis que Jean Marescaux demeurait près de Fabert.

L'auto, qui stationnait à l'entrée des ateliers, emmena les deux jeunes femmes au cimetière. La terre restait soulevée sur l'emplacement où reposait pour toujours Serge Guérard. Des amoncellements de fleurs chaque jour renouvelées, couvraient le tertre devant lequel Hélène s'agenouilla.

Longue fut sa secrète méditation. Courbée, elle semblait figurer une pleureuse sépulcrale et épier des bruits d'outre-tombe.

Entendit-elle la voix qu'elle sollicitait?

Les deux amies sortirent de l'enclos mortuaire sans échanger une parole. Mais, alors que la voiture suivait la route haute dominant l'usine, Solange indiqua de la main la grande cheminée, élevant sa colonne rose au-dessus des peupliers.

— C'est ici, affirma-t-elle, que vous le retrouverez réellement!

Hélème n'eut pas un geste, pas un mot. Mais en cette passivité même, Mlle Mainfrey voulut voir un muet acquiescement: "J'en suis sûre. Elle a trouvé sa voie! Elle est sauvée!"

XI

M. Chavagnes, vers la fin de juillet, revint à la Chènetière, traînant à la remorque "l'artiste d'avenir" dont il s'honorait, assurait-il sérieusement, d'avoir été le premier professeur. Le jeune peintre timide, fluet et silencieux, parut à M. et Mme Boulommiers dénué de prestige. Et leur parcimonie bourgeoise protesta contre le prix assez élevé demandé pour la restauration.

—Dix-huit cents francs, ces six méchants panneaux! Un travail qui demande trois semaines à peine! C'est exorbitant!

— Le chirurgien, qui ouvre un ventre, a bûché des années, pour devenir capable de gagner en une demi-heure la grosse somme! rétorqua paisiblement le vieux maître. De même pour l'artiste. Vos panneaux sont des bijoux, qui pourraient être signés Bérain ou Huet. Quand Depas leur aura restitué le charme primitif, on les citera dans le Guide-Joanne!

Tout en parlant ainsi, en augure, le nez lui remuait de plaisir malicieux: "Grattez le fonctionnaire, disait-on du "pére" Chavagnes, vous retrouverez le rapin!" Un rapin philosophe, connaissant le monde, et d'autant plus ravi de faire une niche aux philistins.

Gêné par les vanteries outrées de son maître, Marcel manifestait une extrême répugnance à se prêter au naïf stratagème.

— Drôle d'idée, patron! Pourquoi renier ainsi ma famille! Ce serait bien plus simple et plus agréable d'être hébergé chez maman pourtant, au lieu de dîner à la table de ces gens compassés!

— Tu verrais comme ils te chicaneraient et t'éplucheraient jusqu'à l'os, le jour du règlement! Thérésine est d'ailleurs en termes assez délicats avec eux, m'a-t-elle avoué. Plane dans le nébuleux! Tu y gagneras!

— Soit! accorda Marcel résigné, sans être trop convaincu. Je n'ai pas besoin de clamer ma parenté aux carrefours. Mais je ne me priverai pas du plaisir de voir maman et ma petite sœur.

Chaque soir, en effet, Marcel Depas prit l'habitude de s'esquiver du château pour descendre vers le bourg. Portes et fenêtres closes d'abord, il y eut fête dans le cottage. La vieille maman ne se lassait pas de voir et d'entendre son premier-né, son espoir, celui qui projetterait un reflet glorieux sur la famille. Thérésine jouissait à plein cœur du plaisir de retrouver son gai compagnon d'enfance.

Les soirs d'été étaient si clairs, la campagne si séduisante, que les deux jeunes gens se laissèrent attirer au dehors, et se risquèrent à des promenades. M. et Mme Boulommiers d'ailleurs venaient de partir aux eaux, sous prétexte de soigner leurs reins ou leur foie, tandis que le charmant Edmond filait à Dinard rejoindre des connaissances distinguées.

— Tout de même, méfions-nous! Le "grand escogriffe" est resté, lui! dit Thérésine à son demi-frère.

— M. Jean Marescaux? Pourquoi l'appelles-tu le "grand escogriffe"? fit Marcel étonné. C'est bien le plus sympathique de la bande! Parfois il vient griller une cigarette dans le pavillon, en me regardant travailler!

— Regarder peiner les autres sans rien faire, c'est bien lui, ça, fit Thérésine, dans un petit ricanement. Ne prend-il pas l'habitude de s'arrêter à l'usine, chaque après-midi, en montant aux Fauconneries? Ce que M. Fabert doit être saturé de ces palabres qui s'allongent sans cesse! Et le pis est, il paraît vouloir s'incruster à Saint-Pierre pour y passer ses vacances!

— Je crois avoir compris que M. Jean Marescaux, très affecté du chagrin de sa sœur, se dévoue à Mme Guérard et lui prête son aide pour débrouiller les affaires de la succession.

—Je le voudrais moins bon frère, repartit rageusement Thérésine. Il eût suivi les autres et nous eût délivrés de sa présence!

M. Jean Marescaux s'éternisait, en effet, à Saint-Pierre, sans tentation de randonnées lointaines. Il lui suffisait de se représenter les trains encombrés d'une foule suante, les hôtels de la mer et de la montagne regorgeant de voyageurs, pour sentir, avec une satisfaction de sybarite, les commodités et les avantages des espaces libres.

Et les jours succédaient aux jours, point monotones, quoique l'emploi n'en variât guère.

Durant cette retraite, où rien ni personne n'obstruait ses méditations, M. Jean Marescaux ne cessait de penser. Il s'en émerveillait lui-même: "Est-ce que je deviendrais sérieux, par hasard?"

Il gardait l'air absorbé d'un chercheur de logogriphes, même quand il entrait au pavillon, pour regarder opérer le petit artiste.

Après une série de lavages minutieux, les peintures se dégageaient de la crasse du temps. En un décor fantastique de portiques aériens, de treillis légers où grimpaient des pampres, à travers un envolement de merles, de grives, de geais, s'agitaient des figures gracieuses ou grotesques. Silènes armés de thyrses, vendangeurs et vendangeuses aux mannes remplies de raisins bleus ou dorés.

— Ce n'est pas du grand art! disait le jeune peintre, mais c'est de l'art charmant, d'une fantaisie riante et bien française.

— Bien angevine surtout, cette glorification du vin! répliqua Jean. On a beau cultiver les plantes médicinales ici, les crus du "Quart de Chaume" et du "Beaulieu" font tort à Sainte Camomille! A propos...

Ici M. Marescaux s'interrompit pour bourrer de nouveau sa pipe, ce qui exigea toute son attention. Cet "à propos" se reliait à un souvenir du soir précédent. Errant près des ruines de la Grande-Guerche, une brèche du mur lui avait laissé voir Marcel, assis sur une pierre et Thérésine sur un pliant, crayonnant à qui mieux mieux les tourelles éventrées, les fenêtres à arceaux gothiques. Et à pas de loup, Marescaux passa derrière eux inaperçu.

"A propos? Auriez-vous fait ici d'agréables connaissances?" Cette question brûlait les lèvres de Jean. Cependant il la retint et serra les dents sur son tuyau de pipe, sans donner de suite à l'insinuant "A propos".

Le soir même de ce jour, il descendit au petit port de la Gotte, pour y détacher sa barque et se laisser aller agréablement au fil de l'eau. Comme il longeait les saules, assez touffus pour le dissimuler, il entendit un bruit d'avirons heurtant le bord d'un bateau et la voix un peu inquiète de Thérésine.

— Tu sais, Marcel, ne t'en déplaise! Je n'ai aucune confiance en tes talents de rameur.

— Va te renseigner à Joinville, incrédule! répliquait la voix virile.

Jean Marescaux demeura sur place, fiché comme un pieu. Peut-être pensait-il à l'effet théâtral que produirait sa subite apparition. Mais dédaignant ce jeu, il prit encore une fois le parti de se glisser sur la pointe du pied, entre les arbres—tel qu'un espion qui s'esquive.

Comme il remontait le chemin, Jean se jeta dans Fabert qui descendait lentement vers la rivière. Marescaux saisit le directeur par les revers de son veston.

— Volte-face, s'il vous plaît! Vous troubleriez l'idylle qui canote! Si vous tenez aux services de votre dactylo, je puis vous prédire que vous en serez bientôt privé, et que nous apprendrons prochainement ses fiançailles avec le petit artiste parisien. Ils en sont au tutoiement, déjà!

La grave figure se détendit en un sourire.

—Je suis au courant. Mlle Jouvenet, pour éviter des suppositions erronées, m'a raconté ce secret. Oh! c'est bien anodin! Un livret de berquinade pour pensionnat de demoiselles, combiné par un vieil artiste candide qui se défie du snobisme des bourgeois! A présent, trouvez le reste par vos propres moyens!

Les "propres moyens" de Jean Marescaux ne l'eussent pas conduit à découvrir que Mme Jouvenet ayant convolé deux fois, le frère et la sœur, issus de ces deux mariages, portaient des noms différents. Mais pendant l'heure de fumerie nonchalante qu'il passait au pavillon, il se hasarda à lancer de nouveau l'amorce précédamment ratée et compléta l'insidieux "A propos?" Les conséquences furent immédiates. Marcel, qui subissait impatiemment le mensonge, s'empressa d'établir la vérité. Au lieu de se scandaliser, le neveu de M. Boulommiers s'amusa fort de la supercherie.

— Hé! Hé! Ce père Chavagnes est un vieux renard qui a du flair. Soyez tranquille! Je ne sais rien, naturellement. Sauvons la face par esprit de famille! Et laissez-moi le plaisir de mystifier à mon tour! J'ai un peu droit à une revanche!

Le suave parfum que les camomilles exhalent au déclin du soleil embaumait le crépuscle vert et rose. A cette heure exquise où la lune se dessinait en faucille d'argent, Thérésine allait rejoindre les travailleurs dans le champ de fleurs. C'était le fort de la moisson. Toutes les bonnes volontés étaient requises. Jeunes filles, vieilles femmes, enfants, assis au ras du sol, fourrageaient les plantes, détachant avec précaution les corolles épanouies, qu'on jetait ensuite dans de larges corbeilles. Comme Mlle Jouvenet s'activait, en babillant gaîment avec ses voisines, quelqu'un, de la route, interpella les ouvrières.

— L'agriculture manque de bras! Peut-on proposer ses services?

Un grand corps sauta la barrière et s'abattit dans le sillon même de Thérésine, qui se garda bien de regarder le nouveau venu, salué de risées cordiales. L'aîné des Marescaux était le plus populaire des "Messieurs de la Chênetière". Et sa belle mine à cheval, ses moustaches brunes lui valaient des sympathies féminines.

— Ben volontiers, on vous embauche, monsieur Jean! cria une vieille joviale. Mais la camomille demande de l'attention! Faut pas gâcher la marchandise!

— Je vais m'appliquer! assura Marescaux. Est-ce que je m'y prends bien ainsi, mademoiselle?

Il trancha de l'ongle quelques tiges, versa la poignée de blanches fleurettes dans le panier déposé à côté de Thérésine, et observant celle-ci dont les gestes devenaient nerveux:

— Je vous admire, mademoiselle! Toute besogne vous semble plaisir! Vous trouvez encore moyen de prolonger vos journées laborieuses par un travail rustique... ou artistique...Avez-vous réussi votre croquis de la Grande-Guerche? Ah! prenez garde à votre tour! Vous venez d'écraser trois corolles entre vos doigts, si déliés pourtant!

Et il marmonna d'un ton profond: "L'art, c'est bien!... Mais les artistes sont gens dangereux!... Malheur à qui s'y fie!"

Le buste incliné se redressa brusquement, les lèvres frémissantes s'entr'ouvrirent pour une riposte indignée. Jubilant d'avoir provoqué cette ébullition, Jean chuchota d'une voix plus caverneuse encore: "Inutile de nier: Je sais tout!...Et j'en suis!"

Une stupeur figea les traits mobiles. Puis, sans un mot, Thérésine se baissant vers le sillon reprit sa tâche en tournant le plus possible le dos à son voisin .Celuici d'ailleurs ne tardait pas à se relever d'un bond:

— Aïe! la verticale me va mieux! Patience et courage à toutes, ô femmes de bonne volonté! Et gare à la courbature finale!

Et Jean Marescaux, franchissant la barrière, se retrouva dans le chemin, où le poursuivaient les rires bénévoles. Thérésine refoulait sa rage: "Se dire complice, c'est trouver prétexte à un rapprochement qui me sera intolérable! Me voici bien et dûment empêtrée!"

A chaque rencontre, en effet, l'artiste et sa sœur reçurent désormais de M. Marescaux des clins d'œil mystérieux, qui établissaient entre eux trois une intimité maçonnique. Un soir même, Jean, pour faire un bout de chemin, s'insinua entre les deux promeneurs. La jeune fille crut étouffer de fureur concentrée.

Quoi qu'il en fût des sentiments de Thérésine à cet égard, Marcel Depas se déclarait enchanté de M. Marescaux. Quand la dernière retouche fut donnée à l'œuvre de restauration, M. et Mme Boulommiers, qui prolongeaient la cure de Vichy par un séjour à Royat, reçurent de leur neveu Jean ce billet décousu:

"Les panneaux sont achevés. Une pure merveille! Sans en avoir l'air, j'ai fait procéder à une expertise par X... de Tours et Y... de Nantes. Louanges sans réserves à l'artiste. Mlle Mainfrey, qui s'y connaît, ayant fait elle-même de la peinture, n'est pas moins admirative. Dans ces conditions, je pense qu'on peut régler sans délai les honoraires de M. Depas. Autorisez-moi par télégramme, S.V.P... M. Chavagnes se chargera du vernissage en temps voulu."

M. Boulommiers frappa le papier d'un doigt:

— Quel emballé! Nous voilà dans l'obligation de solder un travail que nous n'aurons pas vu! Mlle Mainfrey, X..., Y... mêlés à l'affaire, nous serons taxés de tatillonnage et de chicane si nous regimbons!

Mme Boulommiers renchérit avec aigreur. Finalement, l'orgueil ostentatoire, qui gouvernait les deux époux, l'emporta sur la défiance parcimonieuse. Jean, autorisé de mauvaise grâce, — mais autorisé,— déposa joyeusement la liasse de billets bleus dans la main du peintre.

— Finie, la comédie! Plus de danger. A présent, mon cher, fraternisez tout à l'aise!...

Pourquoi Marcel, nature sensitive et délicate, n'eût-il pas répondu à la sympathie cordialement témoignée? Et tandis que le jeune peintre s'attardait une quinzaine dans les délices du foyer et les joies du plein air, pourquoi eût-il écarté l'aimable et serviable gentleman qu'il voyait surgir à l'improviste, près de son chevalet?

Pourquoi?...Thérésine eût fourni peut-être une raison valable, répondant à ce pourquoi? Mais ses lèvres restaient farouchement rivées.

***

Cette fin d'après-midi, une mélancolie plus lourde tombait dans le petit salon des Fauconneries, où Mme Guérard et Mlle Mainfrey avaient pris l'habitude de se tenir. Hélène, le front bas, s'efforçait de mettre en action les aiguilles d'un tricot; mais souvent, le travail machinal s'interrompait, retombait sur ses genoux, et de ses yeux troubles, la jeune femme sondait l'obscurité avec angoisse. Des nouvelles, reçues de Nantes, lui avaient appris, ce jour, que l'enquête, infructueuse encore, suivait une autre piste — peut-être erronée comme les précédentes. Et cette information rejetait l'éprouvée en pleine désespérance, ravivait les douleurs latentes du funeste brisement, et les hideuses perplexités qui lui faisaient suite.

La visite quotidienne de Jean Marescaux n'apporta pas la diversion habituelle. M. et Mme Boulommiers arrivaient à la Chênetière le surlendemain. Et leur ombre massive, sans doute, se projetait déjà sur le jeune homme. On eût pu le supposer à le voir nerveux, distrait, aller de-ci, de-là dans l'appartement, ouvrir des revues qu'il rejetait aussitôt. Finalement, il se planta au milieu du tapis, les mains dans les poches et commença presque solennel:

— Hélène, j'ai une communication à te faire! Mademoiselle Mainfrey, ne bougez pas! Vous n'êtes pas de trop. Eh bien!—vous en doutiez-vous toutes les deux? — je médite depuis un mois comme si je devais entrer au monastère. Je suis las de moi-même et dégoûté de la banque. Je m'y assomme: rien ne m'y intéresse. Si je ne bifurque pas à l'heure propice, je suis un homme flambé! Bref, j'évolue!

Sur cette définition transcendante, Jean reprit haleine et demanda d'un ton tout uni à sa sœur étonnée:

— Hélène, ton habitation est vaste! Te plaît-il de m'y prendre pour locataire?

— Comment! se récria-t-elle, de plus en plus surprise, tu quitterais la Chênetière? Et pourquoi?

— L'air d'ici me convient mieux. Ta société m'agrée davantage. Et je me rapprocherais de l'usine.

Baissant la voix pour achever la confidence, très sérieux, ému même:

— Je vous le répète: j'évolue! Cela a débuté quand j'ai connu Serge. Depuis lors, l'ambition me tourmente de faire œuvre utile à mon tour. Fabert, à qui je me suis ouvert, m'encourage. Il assure que je puis rendre des services appréciables dans la partie commerciale et financière de l'entreprise, les relations extérieures. Je suis majeur, j'ai converti une part importante de mon maigre patrimoine en actions de la fonderie. Il s'agit de savoir maintenant si la grande patronne veut bien accepter un propre à rien comme indigne collaborateur, et si la dame des Fauconneries agréera son vieux chenapan de frère pour commensal?

— Voyons, me laisserais-je impressionner par des romans-feuilletons? se dit Thérésine inquiète. Jamais je n'avais autant pensé à cette petite aventure. Qu'en dirait M. Fabert si je la lui racontais? Il me croirait illusionniste... Et ce n'est pas la peine d'y songer davantage.

Dans le courant de l'après-midi, ils arrivaient à Saint-Brévin. Du ciel sans nuages, une lumière crue tombait à pic, réverbérée par le sable et l'Océan. Et dans cet embrasement leur apparut, puissant et calme, glissant vers le large, le cuirassé *la France*, qui sortait du port de Saint-Nazaire, ce 24 juin 1914, et qui devait, quelques jours plus tard, transporter en Russie le Président de la République française.

II

Des nuages plombés d'où s'échappaient parfois des ondées se traînaient sur le ciel d'août. Le malaise qui précède les orages alanguissait les êtres et les choses.

Dans les bureaux de l'usine dont le personnel s'était augmenté, aussi bien que dans les divers ateliers, cette torpeur confinait à la stagnation. Chacun paraissait distrait, nerveux, détaché de sa besogne, taciturne surtout, gardant jalousement sa préoccupation secrète, sans la communiquer au voisin. Les moindres bruits du dehors suscitaient d'étranges vibrations qui se propageaient instantanément.

Quand la porte qui faisait communiquer le bureau du directeur et la salle des employés s'ouvrit, tout le monde tressaillit. Tous les regards se tournèrent vers M. Jean Marescaux qui, le stylo en suspens sur le bloc-notes, disait simplement:

— Mademoiselle Jouvenet, veuillez rechercher la première lettre où ce constructeur de machines agricoles, de Bressuire, accusait les fontes livrées d'être insuffisamment carbonées.

Thérésine eut vite fait de trouver la pièce demandée et la tendit à son chef.

— Voici, monsieur.

Mais sa voix se perdit dans une rafale subite de tintements désordonnés. On eût cru que les cloches de l'église devenaient folles. Un battement de tambour se mêla de loin aux sons du bronze. Les têtes se dressèrent au-dessus des pupitres avec un tressaillement, comme si la foudre subitement s'abattait sur le toit. Les bruits du travail s'arrêtèrent dans l'usine au long hululement de la sirène. Ce qu'on attendait, avec une sourde crainte, éclatait.

— Ca y est! murmura une voix.

Et de tous les coins, un écho épouvanté frémit: " La guerre! "

Expéditionnaires, dessinateurs, quittaient prestement leurs places et gagnaient le dehors.

Les deux jeunes gens demeuraient face à face, immobiles, comme subjugués par un fluide magnétique qui les clouait à cet endroit. Pensée et conscience submergées dans un effroyable remous, seule subsistait en eux la vague impression d'un universel effondrement.

Chez Jean Marescaux, cette sensation d'écroulement se fit vite perceptible. Quelque chose, c'était certain, dans la commotion reçue, venait de disparaître, quelque chose s'élevant jusqu'ici entre lui-même et cette personne profondément consternée, qui se tenait là, les bras tombants. Barrière fictive, et pas moins formidable, forgée de conventions, de préjugés qui tombaient à cette heure, pulvérisés en miettes misérables. Et sur ces ruines se dressait une vérité triomphante, ayant un visage brun, de vives prunelles de jais, des cheveux fous, une bouche un peu grande, mobile et bonne,—l'image même qui obsédait et irritait, depuis si longtemps, les songes de Jean Marescaux, qu'il fût endormi ou éveillé.

Avant qu'il pût commander à ses nerfs, Jean s'emparait des deux mains pendantes, tachées d'encre violette. Et avec une volubilité emportée, il prononçait:

— Thérésine, l'aviez-vous deviné? Il y a longtemps que je ne démêle pas si j'ai envie de vous embrasser ou de vous battre? Et voilà que je vais partir pour la guerre. Je serai peut-être de ceux qui ne reviendront pas. Nul ne peut le prédire, et il faut s'attendre à tout. Laissez-moi donc vous parler comme si j'étais à la veille de ma fin. Ce que j'éprouve pour vous, je viens d'apprendre comment ça s'appelle. C'est de l'amour, du vrai, de celui qui rend idiot. Ne m'en veuillez pas si je vous le déclare. Et quand je serai de retour, dites-moi que vous consentirez à devenir ma femme.

Tordant ses poignets sans parvenir à se libérer et jetant autour d'elle des regards éplorés, Thérésine s'agitait comme une souris prise au piège.

— Monsieur Jean, bégayait-elle, au nom du ciel, monsieur, laissez moi!

— Ca vous fâche-t-il! Est-ce que je vous déplais? J'ai cru parfois que vous me détestiez.

Elle se sentait sotte à en pleurer, les idées brouillées, les mots fuyants, les genoux pliants, un tourbillon sous le crâne.

— Voyons, me haïssez-vous? répétait-il avec une insistance inquiète et colère à la fois.

— Non, certainement non! Mais je suis si confondue, si surprise! Vous oubliez ce que je suis, ce que vous êtes monsieur Marescaux. Vous ne pensez pas à ce que diraient d'une pareille chose Mme Guérard...et...votre famille... et votre monde!...

— Ma famille? Mon monde?...Pfftt! Je ne dépends réellement de personne. Dites-moi seulement: "Jean, je vous aime et je serai votre femme..." Je viendrai à bout du reste. Allons, plus d'atermoiements! Dépêchons! Et regardez-moi!

— Monsieur J...

— Pas de monsieur! Jean tout court! Et vite!

Ah! qu'elle se trouvait malheureuse de lui céder en dépit de sa volonté! In-

capable de résister davantage, elle dut lever les yeux vers ces autres yeux dont l'éclat lui faisait si peur. Mais dès que les deux regards se furent rencontrés, les paroles cessèrent. Et ce fut à Jean de blêmir, de vaciller jusqu'à ce qu'un nom tremblât sur ses lèvres:

— Thérésine! ma chére Thérésine!

Brusquement, les mains liées se séparèrent. Quelqu'un entrait. C'était Fabert.

— Vous avez entendu! L'ordre de mobilisation est donné! fit-il, la voix brève. Après-demain, je rejoins mon régiment d'artillerie, à Poitiers. Et vous?

— Demain, je serai à Angers, à la caserne des dragons. Qui eût présumé cela, il y a un mois!

— La mine qu'ils préparaient avec tant de soin devait éclater tôt ou tard, dit Fabert qui se dirigeait vers son bureau.

Il semblait éviter de regarder Thérésine. Cet excès de discrétion fit rougir la jeune fille. Jean Marescaux comprit la gêne qu'elle éprouvait. Sa nature loyale prit aussitôt parti. Et retenant le directeur par le bras:

— Fabert, prêtez-moi attention, je vous prie, quelques secondes. Nous venons tous de ressentir un grand choc. Alors les cœurs s'ouvrent comme des boîtes à secrets qui se brisent dans un violent cahot. Et l'on découvre, tout au fond, des choses qu'on ne soupçonnait pas. Moi, je trouve dans mon réceptacle particulier, trop bien clos jusqu'ici, le mot d'une énigme que je cherchais vainement depuis des mois. Ce mot, je l'ai révélé à Mlle Thérésine Jouvenet *ex abrupto*. Assez étonnée d'abord j'en conviens, elle consent néanmoins à m'accorder l'espoir que je sollicite. Fabert, vous êtes témoin de cet engagement, en attendant que vous le soyez de notre mariage... si toutefois j'échappe aux combats.

Sous la forme humoristique de cette déclaration, se décelaient une émotion si sincère, une fierté si joyeuse que Fabert en fut visiblement touché.

— Je vous remercie de votre confiance, monsieur Marescaux. Je suis honoré et heureux de recevoir l'aveu de vos projets et de me trouver ainsi le premier à vous féliciter tous les deux.

Ce disant, le directeur serrait la main de Jean, et adressait à Mlle Jouvenet un salut courtois et un sourire amical. Mais la jeune fille interdite, égarée, suppliait l'un et l'autre des deux hommes.

— C'est affolant! Trop étrange, trop précipité pour que je puisse y croire! Je vous en prie, monsieur Jean!... ne vous considérez pas comme lié...si vous réfléchissez plus tard... Que rien de cela ne s'ébruite!

— Regretteriez-vous? commença-t-il, les narines gonflées d'une façon menaçante.

Tout de suite un regard le calma. Comment, de si noires prunelles, des effluves si doux pouvaient-ils filtrer? Jean, sous cette influence lénifiante, s'apaisa:

— Vous avez raison d'une certaine manière. Je pars. La situation serait difficile pour vous pendant mon absence. Gardons le silence jusqu'à la victoire... qui sera rapide... Vous, Fabert, et ma sœur, serez seuls à savoir notre secret.

— Mme Guérard? murmura Thérésine, les lèvres blanches. Que va-t-elle penser?

— Ayez bon espoir! fit Marescaux d'un ton assuré. Je connais Hélène... A tantôt! chère... bien chère amie!

Il prit la main hâlée, marquée de taches violettes, et y déposa un baiser aussi tendre que si c'eût été une menotte patricienne, pétrie de lis et de roses. Et suivi des encouragements de Fabert, le jeune homme, le panama en bataille, escalada d'un trait la pente roide qui menait aux Fauconneries.

Mme Guérard courut vers Jean, dès que celuici se montra. Il lui enlaça la taille, sans mot dire, et ainsi entrèrent-ils ensemble dans le petit salon familier.

— Ah! l'abomination! gémit Hélène, s'attachant à l'épaule du jeune homme. Toi aussi, tu vas partir, mon Jean!

—Naturellement. Pas d'exception! On m'en proposerait que je n'en profiterais pas, tu me connais, hein?

— Oui! Comme un brave et loyal cœur!

— Vrai de vrai, tu as de moi si flatteuse opinion? Tu m'enhardis. J'en ai besoin! Car il me faut te confesser des choses énormes!

— Enormes? se récria-t-elle. Tu m'inquiètes! Dis vite!

— Vois-tu, Hélène, partir en guerre, ça vous incite à toutes sortes d'inventaires et de récapitulations. Heureusement, la bonne Providence nous fournit des lumières surnaturelles pour débrouiller ce désordre... Tu sais que mon passé a été peu heureux. Tout me poussait à devenir un fêtard. Je l'ai été! Ce que je me suis ennuyé! J'avais besoin d'intimité, par-dessus tout! Ma tante m'orientait vers des demoiselles à marier, si bien nées, si admirablement éduquées qu'elles en étaient effrayantes! Moi, je rêvais tout bêtement d'une simple petite camarade, franche, gaie et bonne... Et je l'ai touvée sur mon chemin de tous les jours. Elle n'a rien fait pour m'attirer, loin de là! Je croyais même lui être antipathique. Et puis, au coup de tocsin tantôt, nos cœurs ont pris le branle à l'unisson. Me renieras-tu, dis, parce que je veux épouser Thérésine Jouvenet?

— Ah! c'est elle! fit Hélène, reprenant le souffle dans un soupir d'allégement. Mon pauvre grand, je n'avais pas prévu ton choix. Mais il ne s'ensuit pas que je le désapprouve, au contraire. T'avouerai-je que je m'inquiétais de ton avenir, te sachant généreux, un peu impulsif, exposé à être dupe?... Et me voici soulagée, connaissant du moins la belle-sœur que tu te proposes de me donner. Si elle est dénuée des avantages de la fortune, — comme certains le lui reprocheront,—je la sais abondamment pourvue du côté du cœur et de l'esprit.

— Alors, alors... Hélène, je puis la placer sous ta protection. Tu la soutiendras si on l'attaque?

— Sois tranquille.

— Et si, par mauvaise chance, je ne revenais pas?

La jeune femme, frissonnante, approcha ses lèvres du front tourmenté où se creusaient des plis:

— Je te le répète: pars tranquille!

Le soir même, Thérésine, conviée aux Fauconneries, se présentait, confuse et transie. Le geste attirant de Mme Guérard acheva son désarroi et la fit reculer. Avec une sorte de terreur, elle arrêta l'élan de Marescaux par un signe.

— Avant tout, laissez-moi vous expliquer! Oh! madame, soyez-en bien sûre, ce n'est pas ma faute si...

— Parbleu! s'écria Jean, rageur. Nous le savons assez. Vous vous faites suffisamment prier!...

Les yeux de jais se ternirent. Marescaux comprit son injustice et s'empressa de la réparer en baisant furtivement le bout des doigts emprisonnés dans un gant de fil gris.

— Vous êtes bonne au-delà de tout, madame Guérard, reprenait la jeune fille... Et je ne saurai jamais vous exprimer ce que je ressens, en ce moment, devant votre accueil... Mais quelque chose survient...une complication imprévue.

— Qu'est-ce encore! s'exclama Jean, aux abois. Quelle nouvelle embûche inventez-vous?

— Il ne s'agit pas de moi personnellement! s'excusa Thérésine. Marcel est arrivé tantôt. Dès demain, il repartira. Mais il désirait auparavant embrasser notre mère et me confier un secret.

— Un secret d'amour naturellement, fit Marescaux. Une sœur est une confidente donnée par la nature.

— Eh bien! oui! Marcel est fiancé, sans oser l'avouer à maman qui a pour lui des visées ambitieuses. Et la jeune fille à laquelle il s'est engagé... et qu'il épousera dès qu'un succès un peu retentissant lui permettra de fonder une famille... est une orpheline, dessinatrice de journaux de modes. Marcel me jure qu'elle est digne de tout espect. Elle vit d'ailleurs dans une maison des sœurs de Saint Vincent. J'ai tenu à vous dire toute la vérité.

Jean Marescaux involontairement épiait sa sœur. A sa grande joie, il vit les beaux traits d'Hélène garder leur expression douce et grave.

— Vos scrupules ajoutent à l'estime que vous m'inspiriez déjà, Thérésine. Quel que soit le choix de votre frére, il serait injuste de vous en rendre responsable.

— Mais je lui ai promis d'assister celle qu'il aime, au besoin! achevait la jeune fille à bout de voix. Et cette promesse, je la remplirai de mon mieux, je ne dois pas vous le cacher!

— Une autre sœur fit le même serment aujourd'hui à un autre frère! dit avec bonté Mme Guérard. Les mesquineries de l'existence ordinaire ne comptent plus guère en ce jour! Notre premier devoir à nous, femmes, c'est de fortifier les âmes de ceux qui nous sont chers et qui vont à la frontière nous défendre. Ne faites donc plus languir ce pauvre Jean! Il a si grand désir de vous voir lui sourire un peu!

Fabert, ce soir-là, vint aussi, lui, aux Fauconneries pour y faire ses adieux. Tendant un pli cacheté à Mme Guérard surprise, il lui dit:

— Madame, il est possible que nous ne nous revoyions jamais. Si je manque au retour, veuillez prendre connaissance de ce testament dont le double est déposé chez le notaire de l'usine. Je suis sûr que vous accepterez la tâche qui vous y est déléguée. Les femmes, dorénavant, seront chargées de lourdes missions. J'ai confiance que vous poursuivrez la vôtre. Je devais tant à mon ami Guérard! Je suis seul dans la vie. Le peu que je possède appartient de droit à l'œuvre commencée en collaboration avec Serge, et il est tout naturel que je le remette entre vos mains.

Ces quelques paroles, évoquant des expectatives tragiques, indiquaient à la jeune femme une ligne d'avenir austère encombrée d'obstacles. Hélène entrevit les lourds devoirs qui lui incomberaient désormais. Elle sentit pleinement l'importance de son geste d'acceptation, tandis qu'elle inclinait la tête et recevait l'enveloppe.

Lorsque le directeur eut regagné son vieux logis à tourelles, longtemps il arpenta, tête penchée, le cabinet hexagonal, refuge de ses méditations. Puis ouvrant un secrétaire d'acajou, il fit jouer un tiroir secret, en retira une lettre froissée, couverte d'une écriture irrégulière et la considéra d'un air de dégoût.

— Que ferais-je de cela? Ah! Serge! Serge! Si je n'avais pensé, en ce jour affolé, à fouiller le caoutchouc laissé dans l'auto et à enlever ce papier, que serait-il advenu? Qu'auriez-vous dit, pauvre Hélène, si vous aviez connu l'entrevue fixée à l'*Hermine de Bretagne*?

Il se laissa tomber sur le fauteuil du bureau. Il posa ses mains sur son visage, et ses mains tremblaient. Ainsi qu'il en arrive aux solitaires, ses pensées lui échappaient en des soliloques indistincts.

— Si elle savait?... Quelle ternissure à son idéal! Qu'arriverait-il? Ses regrets s'atténueraient! L'avenir se dégagerait. Elle se retrouverait libre de recommencer la vie! Elle est si jeune! Mieux vaudrait sans doute! Et alors! alors?

Il examina encore d'un œil songeur la fatale missive.

— Anéantir cela, c'est se démunir d'une preuve nettement accusatrice. Et la terre est petite... surtout pour les aventurières cosmopolites de cette espèce... Qui sait si l'occasion ne se présenterait pas pour moi de la rencontrer un jour et de contrecarrer ses intrigues. Mais... si je disparais?...

Lentement, il alluma la petite bougie de l'appareil à cacheter et présenta à la flamme le papier léger, bientôt réduit en cendres.

— Pour le repos d'Hélène!... Et par égard pour ta mémoire, Serge! Je te devais bien cela!

III

La vie s'équilibrait par de nouvelles règles, au sein même de l'horreur. L'humanité, dans le bouleversement universel, se ployait, résignée ou farouche, au joug de l'habitude. Les jours violents et angoissés, alternés d'épouvante et d'espoir, s'enchaînaient pour former des années. Hélène ne se réservait plus le loisir de pleurer ses propres tristesses.

Cependant, aux réalités terrifiantes, elle ne cessait d'entremêler le cher souvenir.

Un étrange sentiment s'insinuait en elle et l'humiliait devant les nouvelles veuves portant haut la tête sous leurs voiles. A leur approche Mme Guérard s'effaçait. Son deuil n'était plus exceptionnel. Chaque dimanche, les taches noires s'élargissaient dans la foule des fidèles. Hélène, avec une inquiète pudeur, contenait sa peine, en restreignait même les insignes extérieurs, comme si elle craignait, en attirant trop l'attention, d'amener les gens à comparer son malheur à d'autres désastres, pour le diminuer.

Et la jeune femme souffrait d'un regret jaloux. Ces sacrifices, qu'on déplorait, du moins n'avaient pas été stériles. La douleur de ces affligées s'ennoblissait de légitime fierté. Hélène, désespérément, enviait, pour son bien-aimé disparu, la gloire du soldat tombé dans la bataille. Si Serge, trop tôt, devait disparaître du monde, que n'avait-il été frappé en pleine action héroïque, victime précieuse dans l'holocauste de la victoire? Comblé de toutes les vertus chevaleresques, il lui avait fallu périr obscurément. Sa mémoire resterait privée de l'auréole. Tout bas, la veuve s'en plaignait à Dieu! Et elle prenait ombrage des honneurs qui échappaient au mort!

Ainsi, à peine lui fut-il possible de féliciter Armand Fabert quand, à la fin de 1915, celui-ci, un bras en écharpe, un mince ruban rouge au revers du veston, reprit la direction de l'usine, consacrée désormais aux travaux de la défense nationale. Jour et nuit, la grande cheminée haletait, les marteaux résonnaient pour forger les engins de la résistance. Et réglant l'effort des ouvriers, l'ingénieur, plus concentré que jamais, se dépensait dans une activité incessante qui accentua encore sa maigreur et mit un reflet d'argent à ses tempes brunes.

Mme Guérard se trouvait elle-même emportée par le courant. Journellement elle était amenée à conférer avec son collaborateur—non seulement pour la marche, le rendement de l'usine, les mille complications et les responsabilités du travail, —mais aussi pour l'organisation des secours pressants, amplifiés par l'affluence des malheureux que la guerre expulsait de leur pays d'origine et qui cherchaient asile sur la terre angevine.

Un dispensaire avait été créé pour le personnel de l'usine, composé, en grande partie, de réfugiés; quelques soldats convalescents furent accueillis au manoir des Fauconneries. Mme Guérard dut s'assurer l'aide d'une jeune infirmière, Mlle Lilette Romieu, une Parisienne frêle, douce, aux cheveux d'or pâle, habile et courageuse à toutes besognes, comme le sont les enfants de Paris. La nouvelle recrue, qui servit aussi de suppléante à l'école ménagère, devint merveilleusement vite inséparable de Thérésine— et, chose plus difficile!—se fit hautement apprécier de Mme Jouvenet, qui la cita même en exemple à sa fille.

— Tu devrais bien t'inspirer de sa douceur. Elle est dix fois plus prévenante que toi, à mon égard!

Thérésine riait, l'insouciante! au lieu de se formaliser de ces éloges qui allaient réjouir le cœur d'un pauvre petit soldat auxiliaire, modeste vaguemestre dans un hôpital de Lyon. Allons, le temps venu les désirs de Marcel seraient sans obstacle exaucés! En attendant, les graves mystères en suspens, intéressant le destin de ses enfants, restaient ignorés de la nerveuse vieille dame, déjà trop surexcitée par les péripéties du communiqué journalier.

Jean Marescaux, cavalier démonté, descendu dans la tranchée comme un simple biffin, y avait conquis, gaillardement, la sardine argentée, la croix de guerre, et quelques menus éclats de mitraille à travers son individu. Il était de toutes les parties où ça chauffait. Lorsqu'il vint en permission au pays, en même temps que son frère, cet uniforme déteint et souillé fit ressortir d'une façon si éloquente les bottes neuves, les éblouissantes buffleteries, la fringante tenue du petit officier d'administration que M. Boulommiers s'en préoccupa.

L'oncle, qui s'était employé de son mieux à écarter le cadet de la ligne de feu, essaya de raisonner l'aîné. Discrètement, il lui représenta que l'excès de zèle est toujours une sottise, que certains qui " savaient y faire " montraient bien comment se dépêtrer en laissant les " poires "risquer leur peau. Jean écouta ce discours, puis retirant sa bouffarde de poilu, répliqua:

— Mon oncle, l'esprit de famille parle par votre bouche. Ces allusions visent Fabert, et vous m'engagez à rester à l'usine, ainsi que lui. Vous oubliez qu'il possède des compétences professionnelles dont je suis dépourvu et qui le rendent aussi utile à l'arrière que sur le front. Il a d'ailleurs fait largement sa tâche de combattant. Deux citations à l'ordre de l'armée, qu'il n'affiche pas à sa porte, interdisent qu'on le traite jamais d'embusqué, épithète qui ne me serait pas ménagée à moi, si je parvenais au but que vous me désignez. J'aime encore mieux entendre siffler des balles que des moqueries à mes oreilles.

M. Boulommiers se mordit les lèvres et n'insista pas. Plusieurs mois après, l'événement justifiait son avis prévoyant. L'incorrigible " crâneur " retourné au péril faillit y succomber. Jean, la poitrine traversée, fut relevé moribond et jugé désespéré.

Comment s'étonnerait-on qu'en cette alarme Mme Guérard, accourue au chevet de son frère, se fît escorter de sa compagne habituelle, Thérésine, traitée depuis longtemps déjà en égale et en amie?

Pendant des semaines, le blessé erra sur les limites de la vie et de la mort. Cependant, en considérant les deux visages de femmes, penchés anxieusement vers lui, une ardente volonté de guérir s'exaspérait au fond de son être brisé.

Un jour, le salut fut assuré. Et les démarches inlassables de Mme Guérard ayant enfin abouti, Jean Marescaux fut envoyé, pour achever son rétablissement, à Saumur, dans l'hôpital bénévole de Fonteclaire, chez Solange Mainfrey. Ce fut une joie pour tous.

Une après-midi que sa sœur, Thérésine et Solange étaient assemblées autour de sa chaise longue, sur la terrasse, Jean, demeuré quelques instants rêveur, éleva sa grande main blême:

— Ecoutez-moi! Vous me ramenez de loin, de très loin! Je suis en ce moment au milieu de vous. Après-demain, je rentrerai peut-être dans la fournaise. Dans le temps où nous sommes, le présent seul compte. Ne pensez-vous pas que j'ai acquis quelque droit à réaliser une ambition qui me tient au cœur depuis plus de trois ans?

Il attira près de lui Thérésine rougissante.

— Je suis follement impatient de voir une Madame Jean Marescaux. Ce serait une satisfaction inédite. Quelqu'une trouve-t-elle quelque chose à redire pour contrarier cette fantaisie?

Et tout le monde, au contraire, s'accordant en d'attendrissantes effusions, il en résulta que, quatre jours plus tard, Hélène elle-même transmettait aux parents de la Chènetière la missive suivante:

" Mon cher oncle, ma chère tante,

La longueur de la guerre, le danger mortel que je viens d'encourir, me déterminent à précipiter une décision, arrêtée le 2 août 1914, et qui devait se réaliser seulement à l'issue des hostilités. J'ai donc l'honneur et le bonheur de vous avertir officiellement que, fiancé en secret depuis la date ci-dessus indiquée à Mlle Jouvenet, je l'épouserai avant de retourner aux armées. Pardonnez-moi de brusquer les préliminaires habituels, et n'en croyez pas moins à mes très déférents sentiments affectueux. "

IV

M. Boulommiers brandit le papier froissé dans son poing, avec de grands gestes d'anathème.

— L'imbécile! C'est à l'interdire, ma parole!...

Certainement, à cette heure, l'honorable châtelain de la Chènetière regrettait les lettres de cachet, qui permettaient à un oncle légitimement courroucé de coffrer un vaurien de neveu. Et écumant de rage, il protestait avec une violence croissante:

— Jamais! Jamais! Jamais! nous n'accepterons cette dactylo! Une fille que tout le monde ici a connue pauvre, faisant elle-même son ménage, et se rendant à l'usine en mercenaire! Oser nous proposer *cela* pour nièce, ah! fi!

— Je me suis toujours méfiée de cette créature! renchérit Mme Boulommiers. Elle a su habilement tendre ses filets. L'oison s'y est laissé prendre! Tant pis pour lui!

— Un propre à rien que nous avons comblé de bienfaits et qui nous a récompensés par la plus noire ingratitude! récriminait M. Boulommiers, se servant de tous les clichés mélodramatiques qui traînaient dans sa mémoire. Eh bien! si nous n'y pouvons rien, qu'il se déshonore à l'aise! Il ne nous abaissera pas avec lui! Quant à moi, je le répudie sans rémission! Il n'est pas de mon sang, Dieu merci!

— Je suis assez malheureuse et vexée qu'il soit du mien sans qu'on me le reproche ! gémit Mme Boulommiers. S'il plaît à cet idiot de se déclasser, la honte de son ridicule mariage doit-elle rejaillir sur moi ?

Hélène essaya de plaider, une fois de plus, la cause de l'amour désintéressé.

— Mon oncle, ma tante, modérez-vous, je vous en prie!

Le mariage décidé par Jean ne doit pas être envisagé comme une *honte* qui puisse le *déshonorer* ou nous *abaisser*. Evidemment cette union n'est pas calculée selon l'ordonnance conventionnelle qui établit les rapports de situations, de naissances et de fortunes. Mais bien des données de la vie, rigoureuses jusqu'ici, vont se modifier après ces grandes convulsions. Mlle Jouvenet n'est point l'intrigante que vous supposez. Et si vous connaissiez ainsi que moi, son caractère franc et spontané, vous...

— Nous y voilà! éclata Mme Boulommiers, saisissant avec promptitude l'occasion de déverser sur sa nièce sa fureur et son ressentiment. Tout ce que tu viens de débiter montre à quel point tu es endoctrinée par l'engeance que tu laisses approcher de toi. C'est encore le pis de tout! Ah! ma pauvre Hélène, de quelle clique vis-tu entourée!

Elle se tourna vers son mari, la voix soudain mielleuse, mais l'œil incisif:

— Cher ami, tu es écarlate. Tu te trouverais bien de prendre un peu l'air.

— Je le crois en effet! acquiesça M. Boulommiers qui gagna aussitôt la porte avec une satisfaction évidente.

Hélène eut envie d'abandonner aussi la place. Son courage naturel, sa fierté l'engagèrent à rester sur le terrain. L'adversaire, experte aux feintes, préludait sur un ton inattendu de sympathie et de commisération.

—Ma chère enfant, elles sont bien rares, les occasions où nous pouvons parler à cœur ouvert! On croirait que tu les évites! Sans doute, crains-tu de m'entendre renouveler des conseils qui furent mal accueillis jadis... et qui sont, hélas! de circonstance plus que jamais! Quelle que soit ta répugnance à m'écouter, il est de mon devoir de te répéter: Prends garde! dans l'intérêt de ton bonheur, de ta réputation...

— Mon bonheur?...Ce mot n'a plus de sens pour moi! Ma réputation? Elle est à la merci des malveillants. Ma route est droite, ma conscience nette. Cela me suffit!

Mme Boulommiers arracha un soupir du fond de sa vaste poitrine.

— Cela devrait suffire, en effet!... Mais ni toi, ni moi ne changerons le train du monde! Ta route te semble droite. Tu n'y vois pas les traquenards qui se tendent à la muette. Ouvre les yeux! Et retrouve ta vraie voie... qui ne doit pas rester solitaire... et où tu mèneras une existence honorée, entourée d'affections.

Hélène, en un trait de lumière, entrevit la figure falote d'un baron du voisinage, quadragénaire grison et grêle, veuf nanti de cinq filles, dont l'amitié enorgueillissait M. Boulommiers.

— N'insistez plus sur ce sujet, ma tante. La résolution que j'ai déjà exprimée n'a pas varié.

Le masque doucereux tomba d'un coup. Et Mme Boulommiers gouailla:

—Tu me fais rire! Une veuve de vingt-six ans ne doit pas dire: Fontaine, je ne boirai pas de ton eau. Qui dédaigne la fontaine risque plus tard de s'abreuver à une mare.

— Ma tante!...

Hélène, d'un bond s'était dressée, ardente d'indignation sous l'injure. Mme Boulommiers la brava d'un air de défi:

— Tu as beau te regimber. Ton genre de vie est trop insolite pour ne pas t'exposer aux commentaires. Que tu le veuilles ou non, les bavardages vont leur train. Une jeune femme, qui prétend s'ensevelir dans un deuil inconsolable, doit, avant tout, éviter de recevoir un homme, quotidiennement et familièrement. Ainsi semble-t-il, du moins, à ma raison bornée!

La stupeur d'Hélène accusa que la botte perfide avait touché. Mais la jeune femme força aussitôt l'antagoniste au franc jeu. Et plantant son regard dans celui de sa tante, elle dit, ironique:

— C'est M. Fabert, je présume, qu'on veut mettre en question. Je le vois, effectivement, presque chaque jour et ne songe guère à m'en cacher. Il est utile que nous nous consultions pour la conduite des affaires.

— Et il en profite pour t'insuffler ces stupides théories qui te mèneront à ta perte, et feront de Saint-Pierre un foyer d'anarchie.

— J'espère que non, ma tante. Je ne crois pas arriver à des fins si malheureuses en essayant d'améliorer un peu le sort de nos ouvriers. Serge, doué d'un si grand sens pratique, considérait l'avenir avec confiance.

— Oh! Serge! gloussa Mme Boulommiers, étouffant un rire méprisant. Ce qu'on lui en prête!

Hélène, outrée, décidée à ne plus rien entendre, fit un pas vers l'issue le plus proche.

— Ne t'en va pas si vite! commanda Mme Boulommiers, étendant le bras. Que veux-tu? je sors de mes gonds à te voir ainsi duper! Mais, malheureuse aveugle, tu ne t'es donc jamais aperçue que ces inepties philanthropiques sortaient toutes vives du cerveau de ce Fabert! Guérard se souciait de tout ça comme de son premier verre de champagne! Nous sommes édifiés là-dessus! Edmond a rencontré des officiers qui ont connu les deux amis au Sénégal, puis au Maroc. Fabert a toujours été un rêveur, un utopiste. C'est lui qui, Angevin d'origine, amena vers la vallée du Layon celui qui devint ton mari et dont la disparition,— mieux vaut le dire,— t'a peut-être épargné bien des désenchantements. Car Serge était réputé là-bas, léger, brillant, changeant,—un Lovelace, quoi!

Aux dernières paroles, la veuve de Serge, dans un élan de révolte, saisit le poignet de l'insulteuse:

—Calomnier les morts, qui ne sont plus là pour se défendre, c'est la pire des lâchetés! Rien ne saurait l'excuser à mes yeux. Adieu, ma tante!...

Mme Boulommiers, quelque peu interdite, tandis que la jeune femme, ouvrant la porte d'une volée, se précipitait au dehors, prit vite son parti. Elle haussa dédaigneusement les épaules, et répéta le geste de Ponce-Pilate, en agitant ses lourdes mains blanches, chargées de bagues.

— Qu'elle le prenne comme il lui plaira! J'ai dit ce que je devais dire! A présent, que cette cabale nous laisse en paix! Ah! la famille! Heureusement, le brave petit Edmond ne ressemble ni à son frère, ni à sa sœur!

V

A son retonr de la Chenetière, Mme Guérard s'enferma dans sa chambre, sous prétexte de migraine, sans consentir à recevoir personne. Et le surlendemain, à la stupeur de son entourage, elle partait pour Saint-Brévin, emmenant avec elle seulement la femme de chambre de Mlle Valreux, Nanette, léguée par la marraine à la filleule comme un bon meuble de famille.

Les aromes balsamiques de la forêt, aiguisés par l'air de l'Océan! L'atmosphère suave du court bonheur! Quel émoi de les respirer de nouveau! Et voici la maison, où gisent tant de souvenirs délicieux et atroces!

Dans l'enclos, des soldats convalescents, flânant entre les tamaris et les genêts, saluaient avec étonnement les arrivantes. Mme Guérard, le regard tendu en avant, ne percevait rien autour d'elle ; attentive seulement à marcher sans fléchir, jusqu'au bout.

L'escalier monté, les deux femmes se trouvèrent devant la porte qui s'était rarement ouverte depuis l'affreux départ.

La main de Nanette tremble tandis que, maladroitement, elle agite la clé dans la serrure. Enfin, la porte roule sur ses gonds et les visiteuses passent le seuil.

Nanette, sans dire mot, pousse les persiennes, essuie, secoue, range, allume un feu d'aiguilles de pins et de fusains desséchés " pour changer l'air renfermé. " Hélène, assise dans le bow-window, en face de la mer, ne perçoit rien que ses véhémentes réminiscences.

De toute sa volonté elle évoque la belle et chère figure, évanouie du monde terrestre et qu'elle souhaite passionnément garder intacte en sa mémoire. Il faut se l'avouer: déjà les contours se brouillent, les reliefs s'estompent! Mais ici, sûrement, elle la retrouvera au milieu des des choses qui gardent une impalpable émanation du disparu.

Tout ce qui fut à l'usage personnel de Serge a été rassemblé dans cette chambre et dans le grand cabinet adjacent où Nanette couchera ce soir. La servante sortie de l'appartement pour vaquer aux apprêts du dîner, Hélène procède au funèbre inventaire avec un religieux recueillement. De pas en pas elle s'arrête chancelante. Son cœur tressaute à une reviviscence soudaine. L'ineffable songe d'amour, sombré dans la tempête, renait avec ses prestiges.

Ici lui apparaît le costume de flanelle blanche que Serge portait encore cet heureux dimanche, qui fut la veille de sa mort. Les soies multicolores des cravates parlent des gaies élégances masculines, des gants bombés aux phalanges gardent encore la forme des doigts. Avec quels attouchements tendres Hélène effleure ces précieux vestiges, ou manie les bibelots de la table à écrire, transportée du salon dans la chambre, lors de l'aménagement nouveau du chalet, par les soins de Thérésine et de Solange!

Epuisée par cette longue incantation, elle se laisse tomber sur le fauteuil placé devant la table. Machinalement, elle soulève le plat de cuir ciselé et patiné, feuillette le cahier de papier buvard,

placé à l'intérieur, et maculé d'hiéroglyphes. Elle se rappelle: Serge écrivit, le samedi soir, quelques lettres qu'il alla lui-même porter à bicyclette jusqu'à la poste de Saint-Brévin-les-Pins. Alors ces pages, fermées depuis lors, furent, en dernier lieu, frôlées par la main bien-aimée! Les lèvres de la veuve se posent sur ces lignes informes comme pour baiser une relique!

Mais, plus encore que la trace impondérable de ce contact, comme il serait émouvant de ressaisir la pensée du disparu? Les pattes de mouche, sans doute hâtivement pressées entre les feuillets de brouillard, pendant que l'encre restait encore humide, ont été enregistrées avec une certaine netteté. La jeune femme, se rappelant un stratagème de roman-feuilleton, prend le miroir à main de sa coiffeuse, et le plaçant vis-à-vis du cahier voit les caractères invertis, redressés par la réflexion de la glace, devenir à peu près déchiffrables.

Devant cette réussite, une impatience presque joyeuse s'excite chez Hélène. Retrouver une idée qui traversa l'esprit de Serge —surtout aux dernières heures de vie— c'est une chance providentielle, une grâce inespérée, un rapprochement imprévu. Peut-être fut-ce pour recevoir cette faveur surnaturelle qu'elle fut entraînée jusqu'ici. Son imagination se trouble et s'exalte comme à l'approche d'un miracle.

Des lettres manquent, des lignes s'enchevêtrent. Hélène, à grand'peine, s'efforce de reconstituer un texte:

" ...Puisque... obéissez... mes injonctions... tenez éloignée... accède... dernière entrevue... Nantes...lundi. "

La jeune femme redit ces bribes à demi-voix, puis elle les relève au crayon sur son carnet, cherchant un lien qui enchaîne la phrase et la rende intelligible. Jamais crytographe ne concentra plus d'attention en son travail ardu. Et tandis qu'elle s'y livre, un sourd malaise commence de la troubler.

Qu'est-ce que tout cela veut bien dire? Quelques mots particulièrement la frappent...: " Nantes... lundi... " L'épouvantable chose eut lieu à Nantes... un lundi... Et à qui s'applique ce participe passé féminin?

Le crayon lui échappe. Hélène se dresse en étouffant un cri. Ah! le soupçon vil et odieux qui vient de l'étourdir! Quel vertige de folie l'égare! Il faut s'y soustraire, énergiquement, repousser l'hypothèse abominable! Quoi! va-t-elle se laisser influencer et corrompre par les venimeuses insinuations de ceux qui haïrent Serge, d'une aversion basse et jalouse?

Pourquoi dénaturer ces lambeaux sans suite, donner une signification équivoque à cette lettre qui n'eut peut-être que la simple portée d'un rendez-vous d'affaires? Cela seul est plausible; cela seul doit être admis. Si ferme que soit sa confiance, la jeune femme recommence l'examen.

Mais en vain Hélène s'acharne! Les mots qui s'incrustent en empreintes brûlantes au plus vif de son cœur ne lui offrent point le sens calmant dont elle a besoin, et s'accordent au contraire avec une inexorable logique. Sans oser s'arrêter à aucune explication, elle demeure hagarde et fiévreuse, tounant et retournant sans répit l'enigme hallucinante.

Nanette, qui entre avec un plateau chargé de plats fumants, trouve sa maîtresse à cette place, devant le buvard toujours ouvert.

— Allons, madame! fait la bonne fille, avec une jovialité voulue, voilà le dîner. Vous allez goûter à l'ordinaire de vos solats: soupe, rata, confitures. Tout ça ben " goulayant ", comme on dit chez nous. J'ai joint un œuf frais au menu. Faut-il vous servir sur cette table?

Hélène, ainsi interpellée, semble à peine s'apercevoir de la présence de sa servante. Elle apparaît à Nanette si étrangement pâle, le regard si vide, la contenance si affaissée que la bonne vieille s'effare, et dépose précipitamment son fardeau pour courir vers sa maîtresse.

— Madame, qu'avez-vous? Vous avez l'air tout drôle. Etes-vous malade?

Mme Guérard agite faiblement la main.

— Un peu . Emporte tout cela. Il me serait impossible de manger ce soir. Emporte! Ces odeurs d'aliments me donnent des nausées.

Nanette, une minute incertaine, se décide enfin à transporter le plateau hors de l'appartement. Mais elle revient vite, anxieuse, s'asseoir sur une chaise basse en face de la jeune femme. Celle-ci, en relevant les yeux, rencontre ce bon regard de chien fidèle, attaché sur elle avec persistance. Et le courage lui manque pour rebuter cette humble sollicitude.

Cependant, la présence de Nanette, témoin de toute sa vie, à qui il est difficile de donner le change, l'importune en ce moment. Elle évite les prunelles d'un bleu lavé qui clignotent et s'embrument en la considérant.

— Il n'aurait pas fallu revenir ici! Ca te fait trop d'effet! prononce tout bas la servante, reprenant le tutoiement des anciens jours. Et sans transition, pensant aux soins pratiques:

— Tu devrais te coucher. Ca te délasserait!

— Non! Non! Pas encore!...Inutile de refaire le lit, d'ailleurs. La chaise longue me suffira... Nous repartirons demain matin.

Avec la roideur d'un automate qui se déclanche, Nanette va à sa maîtresse et debout, plissant son tablier blanc avec agitation entre ses doigts noueux et ridés:

— Je ne peux pas supporter de vous voir vous miner comme ça! Ca me met la tête à l'envers. Je me tue à me demander s'il ne vaudrait pas mieux dire que de ne pas dire, et si c'est mon devoir de vous apprendre ce que j'ai appris... quoique je croyais, d'abord, qu'il fallait vous le cacher...

Ce verbiage, compliqué de solécismes paysans, paraîtrait à tout le monde un incohérent pathos. Mme Guérard s'en émeut néanmoins. Elle sent autour d'elle le travail occulte de la destinée qui se manifeste en cette heure choisie, l'enserre, la guide, la presse vers d'obscurs défilés d'où jaillira quelque lueur fantastique.

— C'est donc si grave? Et cela me concerne?

— Oui.

— Alors, dis tout... et vite! ordonne Hélène.

Nanette froisse et défroisse son tablier, puis se détermine à en finir, avec une loquacité précipitée.

— Voilà! Vous vous rappelez bien Chayeux, le petit soldat qu'on a eu quelque temps aux Fauconneries et qui rendait bien des services à la maison, vu qu'il

connaissait le travail intérieur, ayant été garçon d'hotel. Un jour qu'il m'aidait à faire le petit salon, il se plante devant le portrait de monsieur: "C'était M. Guérard, votre patron, qu'y me dit?— Oui, que je dis. — C'est-y pas lui qui a été tué dans la rue, à Nantes?— Oui, que je réponds encore. — Eh ben! qu'y me dit, je crois que c'est le même monsieur que j'ai introduit moi-même dans le salon de conversation, à l'hôtel de *l'Hermine de Bretagne*, ce matin-là. Il est resté là, à peu près vingt minutes, à causer avec une belle jeune dame qui était à l'hôtel depuis quelques jours déjà. Je l'ai reconnu quand le journal a donné son portrait. C'est dommage! C'était un bien bel homme!—Pourquoi que vous n'avez rien dit à la justice, dans le temps? que j'y ai dit.— Ma foi, qu'y ma répondu, on dit que la justice embête toujours les témoins. J'étais nouveau venu de la campagne! Ca ne me plaisait point du tout d'aller comparaître devant les juges, les avocats, tout le tremblement! J'en ai tout de même touché deux mots au patron, qui m'a conseillé de me taire vu que ce que j'avais à dire était trop insignifiant et ne servirait à rien qu'à me déranger dans mon service.— Et la belle dame, que j'y ai demandé, comment s'appelait-elle? — Ca, je peux pas vous dire. Elle est repartie pour Paris par le rapide, presque tout de suite."

Ici Nanette se hasardant à risquer un œil vers Mme Guérard, jeta un cri effrayé.

— Madame! Madame! Je supposais bien que ça allait vous faire mal. Ah! mon Dieu, quel regret!

Hélène, glissée au fond du fauteuil, les yeux clos, d'une violente tension de volonté, échappa à la défaillance.

— Ce n'est rien! fit-elle d'un ton presque naturel. Toujours la nausée!

Et essuyant la sueur froide qui perlait à la racine de ses cheveux, la jeune femme ajoutait avec la même placidité:

— Je connaissais les circonstances que tu croyais m'apprendre, ma bonne. Rien que de très simple! Et relatif seulement aux affaires industrielles. Ne te tracasse donc plus mal à propos. Et informe Baptiste que nous repartons demain matin pour Saint-Pierre.

VI

Mme Guérard, de retour aux Fauconneries, dut garder la chambre plusieurs jours. Etendue sur son lit, elle consentit à admettre quelques instants près d'elle Thérésine et Lilette Romieu, qui lui apportaient des nouvelles de la crèche ou de l'école ménagère. A aucune de ses intimes, elle ne parla de ce voyage essoufflant dont elle revenait abattue et courbaturée. Personne — sauf Nanette qui resta discrète —ne pressentit l'effrayant désordre de son âme.

Tout se trouvait changé. Elle se comparait à une plante, dont les racines sont coupées, et qui ne puise plus de sève dans le sol. Ce qu'Hélène recherchait avant-hier, elle le repoussait maintenant. Les choses préferées lui devenaient hostiles. Elle détournait le regard des effigies de l'adoré, multipliées dans tous les coins du logis.

Jour et nuit, sa pensée cheminait sans relâche dans le noir dédale où l'avaient conduite les indices épars, les coïncidences s'ajustant une à une, et se butait au même obstacle troublant et indéfinissable.

Quelle affaire urgente et secrète avait appelé Serge à cet hôtel de Nantes?

L'angoisse d'Hélène s'exaspérait à cette idée que quelqu'un connaissait ce qu'elle ignorait et que, si avidement, elle souhaitait apprendre!

Fabert n'accompagnait-il pas Serge ce matin terrible? Ne s'était-il pas trouvé près de Guérard au moment précis de la mort? Certainement il savait pour quoi et pour qui son ami le quittait un instant. S'il ne s'agissait que d'une démarche indifférente, il établirait les faits simplement. Et ainsi s'arrêterait ce tournoiement épuisant d'hypothèses et de divagations.

Cette explication libératrice, il fallait sans retard la provoquer. Néanmoins, Hélène laissait échapper les occasions propices. Une pudeur la paralysait dès qu'elle voulait parler. Le souvenir des allusions malveillantes de Mme Boulommiers achevait sa gêne. Ses rapports avec Fabert avaient perdu leur caractère de naturel et confiant abandon.

Sans qu'elle s'en rendît compte, un sentiment fait de rancune et de susceptibilité jalouse s'amassait dans son cœur. Pourquoi, elle, l'épouse, en était-elle réduite aux débats humiliants de l'incertitude, tandis que lui, l'ami, détenait la solution de l'irritant problème? Cette colère latente finit par la dominer et ne la laissa plus libre d'entamer la conversation autrement que sur un ton d'objurgation impératif et acrimonieux.

Ce jour-là, Fabert exposait à Mme Guérard ses plans de bains-douches populaires qu'il espérait mettre à exécution assez prochainement, malgré la continuation de la guerre. Tout à coup, sans chercher de transition, elle demanda:

— Dites-moi, monsieur Fabert, quelle était cette femme que Serge allait retrouver à *l'Hermine de Bretagne*?

Si la maîtresse poutre du plafond s'était rompue, le directeur n'eût pas éprouvé un saisissement plus vif. La vibration nerveuse qui l'ébranla n'échappa point à l'apre regard qui fouillait le sien. Fabert manqua de présence d'esprit pour composer un mensonge acceptable, et ne sut trouver que cette négation:

— Je l'ignore, madame!

Les pommettes brûlantes, il sentit cruellement son impuissance et à soutenir son démenti, et à échafauder quelque Imposture vrai-semblable. Comment Mme Buérard était-elle parvenue à cette piste, tenue longtemps cachée? Et surtout quelle part de la vérité possédait-elle? Hélène, haletante d'émotions tumultueuses devant cet embarras visible, ne put se contenir davantage:

— N'essayez plus de m'abuser! Vous êtes au courant mieux que quiconque des circonstances qui furent laissées dans l'ombre. Dans quel but? Je veux le savoir. Cherchait-on à ménager quelqu'un Etait-ce moi... ou cette personne? Qui était-ce?... Ne me le cachez plus!

Si interdit qu'il fût par l'attaque inopinée et la rudesse des reproches, Fabert discerna que les suspicions de Mme Guérard visaient seulement l'objet et le mobile de l'entrevue, sans en présumer les tragiques consequences.

— J'eus uniquement pour but, repondit-

il, d'empêcher ce qui se produit aujourd'hui. Votre épreuve était déjà assez lourde sans l'aggraver de tourments fictifs... que votre sensibilité n'eût pas manqué d'exagérer à l'extrême. Pardonnez-moi ces précautions qui furent téméraires et malavisées... puisqu'elles tournent à l'encontre de ce que je me proposais...

— Soit! jeta-t-elle, attentive et opiniâtre. Mais ces excuses ne concernent que votre conduite, à vous! Que me diriez-vous pour innocenter *la sienneô*? Quel était donc, en réalité, cet incident que vous jugez accessoire et à propos duquel mon imagination pouvait prendre les champs? Parlez vite, monsieur, et sans réticences! Vous me devez bien cela.

— Je vous le dois, madame! Et je le dois aussi à mon infortuné ami! Laissez-moi l'attester: il fut digne de vos larmes. La démarche qu'il consentit,—et qui lui prête un semblant de tort,— un homme moins chevaleresque s'y fût dérobé sans autres scrupules. Mais Serge se fût reproché de manquer d'égards à une femme,—quoique cette personne n'eût sur lui d'autres droits que les liens légers d'un flirt banal. Et il se rendit à sa requête afin de clore pour jamais un passé qu'il déplorait de n'avoir pas été entièrement à vous! Je voudrais retrouver les termes touchants avec lesquels Serge m'exprimait ce regret, au moment où nous nous séparions. Voilà la vérité que vous réclamiez, madame.

Etait-il parvenu à la convaincre ou à l'attendrir?

Mais au rire amer qu'elle fit entendre, Fabert dut comprendre qu'elle n'était ni pacifiée, ni persuadée:

— La vérité, dites-vous, telle qu'elle est. Telle que vous la présentez, plutôt! Vous n'êtes pas très habile à mentir, monsieur! Et vous me racontez une histoire épurée, à l'usage des enfants. Soit. Je l'admets comme vous la donnez. Mais la faute la plus basse subsiste: Quoi! dans une période privilégiée de la vie, quand mon âme à moi se livrait tout entière avec une confiance absolue, celui en qui je croyais aveuglément gardait en son cœur des arrière-pensées qui m'étaient interdites. Et il s'esquivait furtivement pour revoir cette femme...qu'il m'arrivera peut-être de coudoyer à mon insu...

— Non, cela, je puis vous en donner l'assurance! protesta vivement Fabert.

Il était certain, en effet, que Meg Strandt, échappée aux hasardeuses consequences d'un meurtre,— volontaire ou non,— ne reviendrait pas volontiers vers le théâtre de son funèbre exploit.

— C'était une étrangère, ajouta-t-il, que Serge avait connue aux colonies, et qui a dû y repartir, très probablement, après la recontre qu'elle avait sollicitée.

— Ah! Et elle eût fait un si long voyage, exprès pour revoir un simple flirt? releva Hélène, ironique.

— Elle était assez extravagante pour risquer l'aventure et assez calculatrice, en même temps, pour profiter de la situation, en essayant bluff et chantage, expliqua Fabert brièvement.

— Vous parlez et jugez en homme, indulgent à la fausseté d'un autre homme! rétorqua la jeune femme surexcitée. Dans tout ce que vous alléguez, je vois la preuve de cette fourberie masculine, si facile à la trahison, aux subterfuges. Une promesse à celle-ci, un serment officiel à celle-là. Rien ne vous engage, vous autres! Et nous, les femmes, nous restons éternellement dupes! Ah! je croyais tant en lui! J'avais tant besoin de croire! Quelle chute! Et que je vous en veux, à vous!

— A moi? fit-il, tressautant. Quelle faute ai-je commise, sinon de chercher à vous épargner de pénibles perturbations!

— Vous avez eu tort! dit-elle avec une violence qui précipitait ses paroles, sans qu'elle eût le temps de les peser. En vous taisant, vous vous faisiez complice! Votre silence coupable a entretenu, chez moi, des illusions qui rendent plus cruel mon désenchantement. Je me faisais de *lui* un idéal si élevé! Et je vous attribuais une rectitude de conduite et de principes qui vous rendaient un sûr garant du passé et du caractère de Serge! Et voilà que vous révélez des complaisances condamnables, une conscience facile! En qui me fier désormais? Toutes mes croyances croulent!...

Les reproches emportés s'achevaient dans une plainte déchirante. Les coudes sur les genoux, les mains écrasées sur la bouche, Hélène, ployée en deux, lutta contre une crise de sanglots.

— Madame, murmura Fabert, puisque vous doutez tellement de moi maintenant, comment me ferai-je entendre? Et je voudrais tant vous persuader.

— Non, non! dit-elle, en essuyant furtivement ses yeux gonflés. Je ne croirai plus personne. Il y a trop de mal en ce monde!

— Ce monde n'est pas celui des anges et de la lumière éternelle. Le mal y existe, la nuit aussi. Elle engendre le jour, et le mal sert souvent d'avant-coureur au bien...

Mme Guérard, enfoncée dans son fateuil, les paupières baissées, les mains croisées sur son mouchoir pelotonné, ne bougeait pas. Fabert la jugea implacable et hostile.

— Sans doute ai-je perdu définitivement votre confiance et ma parole ne compte plus pour vous. Cependant, je vous supplie de croire que le dernier désir de Serge fut de maintenir votre paix. Je pensai suivre ses intentions en agissant comme je l'ai fait, simplement. Voilà tout.

Il parlait avec tant de sincerité, qu'il dominait la femme presque intimidée. Mais inconscient de cette supériorité, Fabert, en voyant Hélène inerte et muette, sentit seulement la peur du silence qui, de nouveau, allait s'introduire entre eux: ce silence qu'il interprétait comme une dure réprobation.

— Adieu, madame!

Il n'osa accompagner son salut du geste amical qui était habituel à l'issue de leurs causeries. Et sans lui tendre la main, ni lui dire une seule parole, elle le laissa atteindre le seuil.

La porte entr'ouverte, un frais gazouillis voltigea par la chambre. Les enfants de la garderie dansaient, dans la cour, une ronde rythmée par un air naïf:

Aveine! aveine!
Que le beau temps amène!

Fabert s'arrêta dans l'entre-bâillement, prêta l'oreille, pensif, puis se tournant vers Mme Guérard, il lui fit signe d'écouter les voix argentines.

— Voilà des heureux! Et heureux par vous! Songez à cela! Et vous trouverez la vie meilleure!

Puis il sortit, sans refermer la porte, pour laisser mieux pénétrer le chœur enfantin.

— J'ai fait des heureux? Moi, si douloureuse et si désabusée! Ah! oui, le bien ressort du mal... Est-ce là ce qu'il voulait encore me prouver? se demanda Hélène.

VII

— Qui nous l'eût dit, hein, bon ami, lors de votre premier voyage à Saint-Pierre, quand nous montions ensemble cette rue, que je m'y retrouverais, un jour, à votre bras, et que cette fois, vous me mèneriez à l'autel?

— Et qui eût pu prédire aussi que les complots mirifiques du patron aboutiraient à m'établir comme trait d'union entre une "malicieuse pécore" et un "grand escogriffe"? chucotait Marcel Depas, lequel, guidant la demoiselle d'honneur Lilette Romieu, grimpait, derrière la mariée, les degrés de l'hôtel de ville.

— Le destin est maître et nous ne sommes que ses pantins! moralisa M. Chavagnes qui, cambré dans sa redingote un peu lustrée, levant avec un orgueil indicible sa tête blanche coiffée d'un feutre neuf, représentait un patriarche des plus majestueux.

Ah! elle était dépourvue de tout apparat, l'escorte nuptiale qui, sortie de la maison aux vignes vierges, accompagnait la brune épousée, si émue qu'elle en avait perdu le sourire! Pas de landaus, d'automobiles, d'affluence joyeuse et élégante! Un seul véhicule,—le petit panier des Fauconneries, où avait été hissée à grand-peine la mère de Thérésine Jouvenet, pour épargner à l'impotente le chemin de l'église.

En regard de cette simplicité, les indigènes évoquaient les fastes du brillant hymen qui avait mis jadis tout le bourg en rumeur. Et ils s'apitoyaient à ce souvenir en voyant passer, lente et grave, l'héroïne de l'ancienne fête.

— Pauvre Mme Guérard! Comme elle doit y penser! Et que c'est dur, pour elle, de refaire ces stations-là!

Si sur en effet qu'Hélène, si elle n'avait craint de trop contrister le pauvre Jean, se fût dispensée volontiers d'assister à la cérémonie! Mais l'animosité des Boulommiers, qui, bruyamment, désavouaient "le nigaud s'alliant à une fille de rien" avait décidé la jeune femme à donner cette preuve publique de son assentiment au mariage de son frère. Et c'est pourquoi, sa robe de soie noire sobrement égayée de broderies grises, elle remplissait près de l'époux le rôle maternel répudié par Mme Boulommiers.

M. Boulommiers ne s'était pas montré moins intransigeant que sa femme. Comme chef de la municipalité de Saint-Pierre-du-Layon, il déclina l'honneur de présider à l'union de son neveu. Jean Marescaux, quand il l'apprit, se contenta de dire, philosophe:

— On ne peut contenter tout le monde... et son maire!

Et il assura que le premier adjoint se tirerait à la perfection de cette affaire peu compliquée.

Que ce détachement fût plus ou moins sincère le cynique, nonobstant, s'avoua touché par le joli geste de solidarité fraternelle, risqué par Edmond. Tête légère, mais nature aimante, le cadet ne se laissa point convaincre de lâcher son frère, sous la menace même des foudres familiales. Et de Paris, où il exerçait des fonctions quasi diplomatiques maintenant, dans un bureau de vérification de sauf-conduits, il s'échappa trente-six heures, afin de servir de témoin à son aîné. Celui-ci l'en remercia chaudement. Edmond reçut ces effusions avec quelque condescendance:

— C'est vrai, vieux. J'y ai quelque mérite, au point où j'en suis! Car, je te l'avoue, ton mariage,—qui te regarde,—peut nuire à mes propres projets! Ah! mon cher! Une femme prestigieuse! Nous en recauserons... en temps propice.

Le mariage déroulait sans encombre ses péripéties traditionnelles. M. l'adjoint, vigneron jovial et avisé, s'acquitta galamment de son office et y adjoignit même un cordial petit speech. M. le curé, encourant intrépidement la disgrâce de son président de fabrique et de sa principale dame patronnesse, dans une brève allocution,—les plus courtes étant toujours les meilleures,—louangea avec chaleur la bravoure de l'époux, les vertus aimables de l'épousée, son dévouement filial, entremêlent ce discours de délicates allusions à la bienfaisante influence de la femme de bien qui, si éprouvée elle-même, s'était faite la protectrice de tous les malheureux.

Enfin, le fait devant rester consigné dans les archives de la commune et de la paroisse et certifié par les signatures des quatre témoins: M. Chavagnes et Marcel Depas pour la mariée, Edmond et Fabe t,

pour le marié, Thérésine Jouvenet se trouva dûment autorisée, par la loi de Dieu et des hommes, à porter le nom de Mme Jean Marescaux, et à sortir de l'église, au bras du ci-dessus désigné, rayonnant d'une fierté et d'une joie que M. et Mme Boulommiers eussent jugées absurdes.

Jean, déjà installé en garçon chez sa sœur, celle-ci, très simplement, avait offert l'abri de sa maison au repas de noces. Mais si paisible qu'eût été l'intime réunion limitée à un très petit nombre d'invités, c'était quand même une innovation étrange dans le logis, strictement fermé à la joie depuis plusieurs années. Les rires, même contenus , effarouchaient les échos stagnants et ébranlaient l'âme de la maîtresse du lieu.

Une tristesse irrépressible envahissait Mme Guérard, tandis qu'elle présidait la réception, avec une aménité soutenue et prévenante. Il lui tardait d'être au lendemain pour s'éloigner. Elle avait résolu de laisser discrètement les nouveaux époux goûter en tête à tête, aux Fauconneries, les primes bonheurs de leur existence commune, tandis qu'elle-même irait se retremper quelques jours près de Solange Mainfrey.

— Nous allons vers la rivière, pour jouir du coucher du soleil. Viens-tu avec nous, Hélène?

— Excusez-moi. Quelques ordres à donner. J'irai à votre rencontre.

Les invités se dispersaient, maintenant, dans l'enclos des Fauconneries. L'apothéose vermeille du jour se préparait.



Pour admirer plus au large cette fantasmagorie, quelques amis fervents de la nature sortirent du parc, en flânant, les mariés donnant eux-mêmes l'exemple.

Thérésine et Jean Marescaux, se faufilant par les venelles, comme des écoliers en escapade, arrivaient à un certain coin, théâtre d'une rencontre burlesque, où ils s'étaient promis de pèleriner.

— C'est ici qu'un grand escogriffe, chevauchant sur la route, bâillait à es décrocher la mâchoire!

— Et qu'une péronnelle, épiant pardessus la haie, avec des yeux noirs comme mûres, riait à pleine gorge du bâilleur. Et l'escogriffe irrité jura de battre un jour la péronnelle.

— Il en a droit et pouvoir maintenant!

— Il en usera!...

Ils éclatèrent de rire en se regardant comme peuvent le faire des époux de quelques heures, qui se trouveront séparés dans quelques jours.

Le blessé devait, en effet, réintégrer le centre de réforme où il attendait la décision des arbitres. Mais il écartaitode-son esprit les éventualités fâcheuses penr jouir, sans arrière-pensée, du tendre n chantement. La magie de la saison et de l'heure ajoutait encore à la féerie du jeune amour.

Comme les jeunes gens se rapprochaient de la rivière, ils aperçurent M. Chavagnes et Armand Fabert, immobiles près d'une barrière, écoutant le sifflement bucolique d'un bouvier qui guidait son attelage. Lents, réguliers, les bœufs, tirant la charrue, ouvraient le sillon où se préparerait la moisson de l'an prochain.

— Comme c'est beau, ce tableau pastoral avec ce fond d'or byzantin, qui donne un relief magistral aux silhouettes! s'exclamait le vieil artiste, à demi-voix, le pouce en l'air, traçant un cadre fictif à la scène. Une pastorale de Rosa Bonheur!

— Souvent, j'ai tendu l'oreille comme vous pour écouter le " sublet " du laboureur qui " charme " ses bêtes, dit Jean Marescaux. Sais-tu du moins, Thérésine, ce que signifie le mot " subler. " ?

— Je ne connais pas très bien le patois.

— Le patois! se récria Jean, avec une indignation feinte. Villotine , va! Madame, sachez que l'Anjou, votre pays et le mien, parle, s'il vous plaît, le vieux français de Rabelais, de Marot, de M. de La Fontaine, etc... Que diable, Fabert! ne laissez pas mon ignorance rester à court, vous qui êtes un passionné de folklore et d'antiquités locales! Tenez, racontez à M. Chavagnes, puisque nous voilà sur le pont, l'histoire du canal de Monsieur. Car cet infime ruisseau du Layon fut canalisé jadis, et vous voyez ici, aux deux rives, des vestiges de construc-

tion qui furent les amorces des anciennes écluses.

Tous se penchèrant au-dessus du parapet rustique vers l'onde jonchée de nénuphars, entre lesquels jouaient les mirages des nuages rosés, des chênes et des saules. Fabert indiquait de la main quelques pierres scellées aux talus:

— Eh! oui, cette rivière paresseuse, aux circuits innombrables, envahie par les joncs, fut autrefois une route d'eau, activement sillonnée par les bateaux des Hollandais! La compagnie des Indes néerlandaises venait trafiquer par ici, emportant non seulement nos vins déjà renommés et que le voyage par mer améliorait, disait-on, mais encore du charbon, de la pierre calcaire! La Révolution, les guerres de Vendée interrompirent le mouvement commercial: les écluses tombérent en ruines, puis disparurent. On songea bien, un peu plus tard, à exploiter de nouveau les richesses du sous-sol. Des mines furent creusées, des fours à chaux édifiés. Mais le développement et la rapidité des communications avec l'étranger nous amenèrent à dédaigner ces ressources locales, d'un rendement trop modique à notre gré. Hypnotisés par la découverte de la vapeur, on n'utilisa plus les forces naturelles. Les moulins à eau et à vent s'immobilisèrent, les cavités des carrières et des mines abandonnées devinrent des lacs auprès desquels les fours à chaux éteints figurèrent des ruines féodales pittoresques. Le vieux parrain chez qui je passais mes vacances et qui me légua sa maison, déplorait cette négligence et assurait qu'un jour on la regretterait. Il prophétisait juste. Voici qu'il devient nécessaire aujourd'hui de raviver les sources de richesses nationales que nous laissâmes tarir!

— Et vous y contribuez pour votre large part, ami! dit Marescaux, admiratif et cordial. Aurez-vous dépensé de vous-même sur ce coin de terre!

Fabert sourit.

— Heureux qui réalise une ambition d'enfant! Et c'est mon cas! En entendant les récits du bon vieux, je rêvais de ramener l'animation et la vie dans ce petit pays, si plaisant et si fertile que l'homem s'y fixa dès les temps préhistoriques. Il me disait aussi que la France était un beau grand jardin, et que si chacun cultivait sa plate-bande provinciale, l'ensemble s'en trouverait magnifiquement embelli! Ces idées, jetées ici, le plus souvent en ramant sur le Layon ou en taquinant la truite, se développèrent en moi. Je devins ingénieur. Ce me fut une joie sans pareille de rallumer ici des fours à pierre calcaire, de recreuser les puits des houillères mortes, d'installer une industrie—sans enlaidir le paysage qui réjouit les yeux et le cœur de nos ouvriers.

Il s'arrêta court et rougit brusquement. Tout à coup, il prenait conscience qu'à son insu le groupe d'auditeurs s'était silencieusement augmenté. Marcel Depas et Lilette Romieu se tenaient près des autres, très sages; et derrière tous, Mme Guérard.

— Je suis confus d'avoir si longtemps péroré! dit précipitamment Fabert, don la voix, un instant chaude et vibrante reprenait sa tonalité voilée. Je n'avte, pas l'intention de faire une conférenais Ne pouvait-on me rappeler à l'ordre?

— Nous nous en serions bien gardés! dit Marescaux souriant. Je savais que votre éloquence s'excitait facilement sur ce chapitre.

— Alors vous vous êtes joué de mon chauvinisme! Je me méfierai une autre fois!

Puis, consultant sa montre, Fabert allégua la nécessité de vérifier le courrier du soir, et à la première bifurcation des chemins, il se sépara de la bande qui remontait vers les Fauconneries.

Hélène marchait près de son frère et de Thérésine, distançant bientôt M. Chavagnes qui, un peu fatigué, s'appuyait au bras de Lilette Romieu, près de laquelle, naturellement, cheminait Marcel Depas.

— Ne trouvez-vous pas Fabert curieusement changé? observa Jean Marescaux. Il n'a jamais été très communicatif, mais il devient presque insociable. Qu'est-ce qu'il a? Hier, comme je l'engageais en riant à faire, comme moi, œuvre patriotique en se mariant, il m'a répliqué qu'il s'estimait trop vieux, à trente-huit ans, pour des noces,—mais trop jeune encore pour accepter de rester à l'arrière, quand un père de famille pourrait remplir ses fonctions. Enfin, il cherche à rentrer dans l'active pour retourner sur le front. En étais-tu informée, Hélène?

— Non.

— Il m'a tout l'air d'un homme en butte à des idées noires. Peut-être une déception sentimentale, après tout?

Comme Jean parlait ainsi à l'étourdie, un souvenir traversait sa mémoire, en zigzag d'éclair: la supposition d'Edmond concernant Thérésine et Fabert. Soucieux et rembruni, Marescaux éprouva quelque soulagement à voir Hélène retourner en arrière pour s'occuper de M. Chavagnes. Et se penchant vers sa compagne, il plongea son regard acéré dans les noires et brillantes prunelles, qui lui souriaient.

— Pensez-vous, madame, que Fabert ait au cœur pour quelqu'une un amour désespéré?

— Vaguement, je le pressens! dit Thérésine très bas. Fabert est-il désespéré? Je ne sais. Du moins, il lui semble, vraisemblablement, difficile d'espérer.

— Oh! oh! Voilà qui est bien subtil pour mon entendement grossier! Et quel est l'objet qui paraît inaccessible?

Une lente oscillation de tête, un coup d'œil par-dessus l'épaule dans la direction de Mme Guérard. Jean, à cette mimique, comprit et s'ébahit:

— Non? Vrai? Tu crois?

— Beaucoup de choses m'engagent à le soupçonner.

— Pourquoi pas, en somme? N'est-il pas désirable qu'elle reprenne pied dans la vie! Je ne vois guère d'homme qui soit plus digne d'elle que celui-là.

Instinctivement, il se retourna vers ceux qui suivaient. Mais Hélène ne marchait plus parmi eux.

— Elle aussi nous fuit!...Bizarre, en vérité!

Par une allée obscurcie déjà, la jeune femme fuyait réellement. Mais, délivrée de ses compagnons, elle ne parvenait pas à rejeter l'idée qui la tourmentait. Tandis que Fabert parlait là-bas, sur le pont, avec un feu inaccoutumé, confessant les aspirations de jouvenceau que développait sa loborieuse maturité, Hélène, soudain, reconnaissait quelle voix la guidait depuis plus de quatre ans.

La haine de Mme Boulommiers avait donc été clairvoyante. Quand la veuve de Serge croyait obéir à des suggestions d'outre-tombe, c'était un être vivant qui la dirigeait, au nom du disparu...

En vain, de toute sa fierté révoltée, essaierait-elle de secouer l'influence établie! Sa personnalité resterait profondément et complètement modifiée par les conceptions qu'un autre esprit y avait infusées.

Oh! la sournoise emprise dont elle n'avait jamais eu conscience, et grandie maintenant jusqu'à la souveraine domination!

Lasse et essoufflée, Hélène voulut interrompre sa course par un repos qui prolongerait son isolement, avant de revenir près de ses hôtes. Mais, du banc de pierre vers lequel elle se dirigeait, se dressa une forme, indistincte dans le crépuscule.

— N'aie pas peur, sœurette! Ce n'est que moi! fit la voix blanche du jeune Edmond.

Ils s'assirent l'un près de l'autre. Et le cadet s'excusa d'être resté invisible, cette fin d'après-midi. Des lettres à écrire—une surtout qui importait! Sans doute arriverait-il à Paris avant l'épître. Du moins, prouverait-il que sa pensée, dans l'éloignement, avait été fidèle...

"Mon Dieu! faudrait-il encore entendre parler d'amour?" Mais le pauvre enfant brûlait visiblement du désir d'épancher son cœur naïf. La grande sœur se résigna.

Et dans l'ombre épaissie, longuement, elle dut écouter l'éloge de la femme idéale et captivante, blonde, musicienne, exquisement charitable, aimant si passionnément la France, quoique née en Amérique!

— Ah! elle n'est pas de notre race! observa Hélène avec regret. Tant pis! Enfin, les Américains sont nos alliés, à présent!

Troisième Partie

I

C'est un des côtés les plus fâcheux de la destinée humaine que nos satisfactions d'amour-propre soient accompagnées presque immanquablement de mesquines avanies qui en diminuent le prix. Ainsi en advenait-il pour Mme Jouvenet

La mère, qui avait pu voir sa fille devenir Mme Jean Marescaux et, installée au château, être traitée en sœur par la châtelaine, devait, semble-t-il, toucher à l'apogée de ses rêves! Etablie elle-même dans une gentille maison neuve, à l'entrée du bourg, une jeune bonne à son service, la douce Lilette restant sa compagne attentive et enjouée, visitée assidûment par Thérésine, gratifiée du bonjour amical de Mme Guérard, Mme Jouvenet paraissait la plus heureuse comme la plus choyée des vieilles mamans.

Il n'en était rien! L'inimitié des Boulommiers assombrissait sa gloire et réfrigérait sa félicité!

La Chènetière, interdite à sa fille et à son gendre, acquérait l'importance d'un paradis perdu. Et elle recueillait en son sein, comme des ferments empestés, certains propos, semés avec intention par Mme Boulommiers et que rapportaient de complaisantes voisines, entrant distraire l'impotente. Mme Boulommiers résidait maintenant presque constamment à Paris. Elle ne faisait pas mystère de son engouement pour la jeune personne distinguée par son neveu Edmond: une Américaine d'une élégance toute parisienne, musicienne émérite, parlant plusieurs langues, comptant des pairesses d'Angleterre parmi ses relations. "Au moins, ajoutait la dame de la Chènetière, trouverai-je dans celle-ci la nièce selon mon cœur, digne de porter les dentelles et les diamants de famille!"

La pauvre Mme Jouvenet pensait étouffer de rage en écoutant ces éloges perfides, impliquant, par contraste, un si grand mépris de sa fille. De plus, quelques suppositions échappées à M. Chavagnes lui taquinaient l'esprit. Etait-il probable que Marcel compromît sa carrière et risquât son prix de Rome pour les yeux bleu saphir d'une Lilette Romieu, fille d'un barbouilleur de Grenelle? Roulant ces idées dans sa tête la vieille femme observait avec défiance sa préférée d'autrefois, à présent sa souffre-douleur. La patience excessive avec laquelle la jeune fille endurait ses rebuffades achevait de la rendre suspecte à l'infirme, de plus en plus acerbe et gémissante.

Tout à coup, ces chimères s'éparpillèrent, balayées impétueusement par une réelle et vive alarme: Marcel fut rapproché du front. Et la mère n'achevait pas de se lamenter au sujet de ce changement qu'une nouvelle survenait, justifiant ses inquiétudes: l'ambulance de Jouvenet avait subi un bombardement aérien. A demi asphyxié par les gaz toxiques, le jeune homme avait été évacué sur Paris.

Dans ce temps d'angoisse collective, chacun, son tour d'épreuve arrivé, se courbait sous le décret fatal, sans démonstrations de révolte ou de désespoir. Il n'y eut ni plainte bruyante, ni sanglots dans le petit salon des Fauconneries où les trois jeunes femmes étaient réunies pour arranger un arbre de Noel, lorsque parvint le triste avertissement. Toutes frémirent seulement de la même crainte lorsque Lilette, blanche jusqu'aux lèvres, observa:

— Il n'a pas écrit lui-même. Les yeux sont attaqués sans doute.

Un peintre! La vue menacée. Toute la splendeur de la vie risquant de sombrer dans les ténèbres! La plus accablante infortune!

— Voyons! n'envisageons pas tout de suite les pires éventualités, remontra Hélène. Puisque Jean est revenu ici, partez toutes deux sous sa garde pour aller consoler ce pauvre Marcel. Votre mère, Thérésine, logera chez moi, pendant cette absence, et je surveillerai votre école, mademoiselle Romieu.

— Toujours infiniment bonne! toujours songeant à tout et à tous! murmura Thérésine, embrassant Hélène dont Lilette, en silence, baisait les doigts.

Ce que la sage conseillère n'avait pas prévu, ce fut la colère folle de Mme Jouvenet, en apprenant le départ de Lilette pour la capitale. Pourquoi Thérésine et M. Marescaux s'embarrassaient-ils de cette étrangère? Affaires d'intérêt? Oncle malade? Pitoyables prétextes dont la mère de Marcel n'était pas dupe!... Cet empressement à favoriser un caprice irréalisable était abusif, scandaleux, ridicule!

Tandis que les voyageurs roulaient sur la voie de Paris, Mme Guérard eut fort à faire pour raisonner l'irascible vieille

* * *

Le jeune peintre était hospitalisé dans une ambulance, sise au centre de Paris,

dans un hôtel rendu fameux, avant la guerre, par ses réunions littéraires et artistiques, Les plus charmantes mondaines y remplissaient, avec autant de zèle que de grâce, les offices charitables, et la modeste Lilette, rencontrant ces jolies infirmières, fut tentée de bénir le bandeau qui défendait, aux yeux amis, ces visions trop séductrices!

Tout de suite, l'anxiété des voyageurs fut rassurée: l'état de Marcel Depas n'offrait rien d'inquiétant. Très déprimé, naturellement, respirant avec difficulté, le visage et le cou enveloppés de volumineux pansements. Mais quel sourire d'extase dès qu'il entendit près de son chevet le trio de voix chères!

— Eh bien! vieux! disait Jean, cordial, je crois que nous en avons fini avec la guerre, nous deux! On me renvoie pour un an dans mes foyers. Toi, te voilà assez amoché pour que les hostilités aient le temps de s'achever sans toi. Après avoir été à la peine, nous ne serons pas à l'honneur! C'est ennuyeux!

Thérésine posait un fraternal baiser dans le peu d'espace qui restait à découvert entre les bandelettes.

— Quel magot je fais! hein! disait le malade, en pressant la main fluette de Mlle Romieu. Je sortirai de là-dessous épouvantable comme un masque japonais, je le crains!

— Tant mieux! assura la voix douce avec un accent décidé. Les demoiselles éviteront de vous regarder, monsieur.

— Et si, horrible à regarder, je ne voyais plus moi-même, murmurait peureusement Marcel.

— Eh bien! quelqu'un vous prêterait ses yeux! répondait la voix limpide, sans une fêlure.

— Ne te fatigue donc plus à imaginer des inepties! interrompait Thérésine. Et dis-moi un peu ce qui se prépare. On ouvre les portes pour faire communiquer ces deux salles. On attire un piano. Vous donne-t-on des concerts?

— Quelquefois, paraît-il. Des virtuoses charitables viennent nous bercer d'harmonie, à certains jours.

— Excellente pensée!

Une infirmière tout aimable, deux touffes de cheveux bruns en parafe sur ses tempes rosées, s'arrêta, au passage, pour renseigner les visiteurs. Le concert durait une demi-heure à peine, afin de distraire les blessés sans les fatiguer. Court, mais absolument exquis. Artistes amateurs du meilleur monde. La pianiste surtout était remarquable.

Les exécutants faisaient leur entrée: deux ou trois dames, transportant violons et violoncelles, et entourées de quelques familiers, parents ou amis. Thérésine retint une exclamation et toucha l'épaule de son mari, qui se retourna et demeura sidéré.

Mme Boulommiers, majestueuse sous son grand manteau garni de zibeline, s'empressait autour de la jeune femme qui prenait possession du piano, et qui, avec des mines enjouées, confiait à sa respectable compagne les petits objets accessoires, réticule, gants, manchon.

— Décidément, les montagnes seules ignorent ces vis-à-vis imprévus! souffla Thérésine à l'oreille de Jean.

— La bien-aimée d'Edmond, probablement, cette belle artiste! fit Jean. Hé! Hé! le cadet ne manque pas de goût!

Cette opinion galante lui valut un pinçon au bras, administré par des doigts vigoureux et subtils. Thérésine, cependant, tout en infligeant ce châtiment conjugal, s'hallucinait d'un étrange mirage.

En fixant le profil penché de la pianiste, elle revoyait, avec une insistance singulière, ces mêmes lignes se dessiner sur un fond différent. Où donc avait elle aperçu déjà ce nez court, cette bouche charnue, ce menton un peu fuyant dont la courbe amollie se fondait dans le cou grassouillet?

Tout à coup le tableau complet ressortit de sa mémoire. Le rectangle d'une portière de wagon forma un cadre brut à la gracieuse tête. Au chapeau de satin noir d'aujourd'hui, noué d'un simple ruban, se substitua un plumet blanc ébouriffé: l'image même de l'inconnue qui débarquait à Saint-Pierre-du-Layon, le jour du mariage de M. Guérard, et dont l'apparition avait semblé troubler l'industriel!

— Je suis folle! se dit Thérésine. Ce serait trop extraordinaire. Mais tant de choses invraisemblables sont vraies néanmoins!

D'un ton de curiosité banale, elle s'informa près de la complaisante infirmière qui ne se fit pas prier pour babiller:

— Un talent, n'est-ce pas? Une Américaine, miss Fergusson, je crois. On dit qu'elle doit épouser un officier français, fils ou petit-fils de cette dame qui l'accompagne.

— Il vaudrait mieux qu'un Américain épousât une Française, vu la pénurie d'hommes et l'abondance de femmes sur le marché matrimonial actuel! déclara Jean, sérieux et ne perdant pas le groupe de vue.

L'audition achevée, Marescaux, d'une allure désinvolte, traversa la salle et parvenant près de Mme Boulommiers sans que celle-ci eût soupconné sa présence, il accostait sa parente, avec un sourire épanoui et candide.

— Ma chère tante! quel heureux hasard!

Là-dessus, hardiment, il s'emparait d'une main qui n'osait se refuser. Comment, dans une ambulance, faire mauvais accueil à un soldat portant sur la poitrine la médaille militaire, la croix de guerre et l'insigne des blessés? Profitant de l'avantage, Jean, tout à fait talon rouge, s'inclinait devant miss Fergusson.

— Enchanté de faire votre connaissance avant que certains événements nous rapprochent, mademoiselle. Je suis le frère d'Edmond. Et voici ma femme!

D'un signe de tête, il conviait Thérésine à le rejoindre. La jeune femme, d'abord hesitante, prit son parti brusquement et s'avança. Très correcte, elle saluait avec déférence Mme Boulommiers, à qui Jean la présentait. Hors d'elle-même, Mme Boulommiers, les yeux roulants, essayait de se dérober et d'entraîner la fiancée

d'Edmond. Mais Thérésine se sentait forte maintenant d'une audace insolite et, sans se démonter le moins du monde, elle échangeait avec miss Fergusson les compliments d'usage.

— Ravie, vraiment!... Quelle musicienne vous faites!... Mais n'ai-je pas eu déjà l'avantage de vous rencontrer...dans un petit train d'Anjou?

Les yeux noirs de Mme Jean Marescaux possédaient une rétine d'une fidélité et d'une acuité remarquables. Cependant, Thérésine eût pu croire à un phénomène d'optique inusité, tant fut soudain, complet et fugace le changement produit sur la charmante figure légèrement maquillée, qu'elle surveillait avec attention. Un bouleversement, comparable à celui d'un tic qui met en branle tous les nerfs et déforme les traits d'une face, crispait le sourire de commande sur la bouche charnue, creusait les orbites sous les fins sourcils, dont l'arc bruni devenait sinueux. Illusion certainement! Papillotement de la vision! Car aussitôt reparaissait, sans une trace de ce désordre, l'élégante harmonie du visage. Et gracieusement indifférente, miss Fergusson répliquait:

— Oh! c'est tout à fait une méprise! Execusez-moi! Mais je ne suis pas allée jamais, encore, en Anjou. C'est très agréable, me dit-on.

De quel regard moqueur Mme Boulommiers nargua l'impudente qui cherchait d'une façon si maladroite, à avancer ses relations avec la fascinante étrangère! Aussi l'énergie avec laquelle elle poussait miss Fergusson vers la porte s'en trouvat-elle doublée. Cédant d'un air de regret à l'impulsion, la belle aimée du cadet esquissait, du bout de son rouleau de musique, un geste prometteur vers M. et Mme Jean Marescaux.

— Il faut que je parte avec les autres. L'heure presse. L'auto nous attend. Good bye!

Les deux dames parties, Thérésine dit rapidement à son mari:

— Laissons Lilette ici quelques instants. Et je dois te parler sans une minute de retard.

Ils furent bientôt sur le trottoir de l'avenue, abrités sous le même parapluie. Jean, intrigué par la mine grave de Thérésine pressa le bras enlacé au sien:

— Que signifient ces mystères? Dis vite!

— Cher, elle ment! Elle ment! Elle ment! proféra la jeune femme dans un ardent crescendo. C'est bien elle qui se trouvait dans le train en même temps que moi, et qui en descendit à Saint-Pierre-du-Layon, le jour où Hélène épousait M. Guérard. Je me trompe fort si nous ne touchons pas à des découvertes graves, très graves.

D'un trait, elle relatait l'épisode, dépeignant la stupeur évidente de Guérard, à l'apparition de la dame au plumet. Puis, avec plus de circonspection, reculant devant les conclusions effrayantes, Thérésine confessa les déductions qui, parfois, l'avaient conduite à enchaîner les détails de l'aventre à la fin énigmatique de Serge.

Jean, ahuri, perplexe, ne discutait pas, perdu dans l'examen des choses inconnues que suggéraient ces révélations.

— Comment ne m'as-tu pas parlé plus tôt de tout cela?

— Nous avons été si peu de temps l'un avec l'autre! dit-elle naïvement. Je ne t'ai pas raconté tous les cauchemars de ma vie, n'est-ce pas? Mais tantôt, à cette rencontre, les souvenirs refoulés se sont imposés violemment. C'était elle, je puis l'affirmer.

— Comment faire? murmura Jean. Avant de la laisser épouser ce pauvre benêt d'Emond, il serait bon de sonder l'existence de cette femme... Comment savoir?... Aurais-tu par hasard la même idée que moi-même, chère amie?

— Presser l'arrivée de M. Fabert qui devait, ces jours-ci, venir au ministère! ripostait Thérésine délibérément. Lui seul connait assez le passé de M. Guérard pour juger sûrement la situation.

— Nous sommes tout à fait d'accord. A la prochaine poste, je lui feraipasser un télégramme.

II

Un siège, rapproché de l'unique fauteuil de la chambre pour improviser une chaise longue, Miss Fergusson, en kimono et en babouches, musait, abandonnée au flux et reflux de ses pensées.

Dans le couloir voisin, des allées et venues, des conversations, des portes claquées: la tapageuse promiscuité d'hôtel, pénétrant la cellule à travers la cloison mince. Mais ces rumeurs de l'existence en commun, familières à une globe-trotter, ne troublaient d'aucune trépidation la songerie de miss Fergusson. Il en fut tout autrement quand un pas lourd et pressé, accompagné d'un froufrou de soie et d'un essoufflement d'asthamatique s'arrêta au seuil. Avant même qu'un doigt ganté heurtât le panneau de la porte, une grimace d'agacement trivialisait la jolie figure: et la jeune fille se détirant avec énervement, bâillait: "Dear me, quel ennui!"

— Peut-on entrer, chère? demandait-on du dehors.

— Certainement! Vous, toujours! répondait aussitôt d'une voix douce miss Fergusson.

L'huis s'ouvrit aussi largement qu'il était nécessaire pour livrer passage à la corpulente Mme Boulommiers. Celle-ci, au tableau qui s'offrait, pleine d'émoi, se précipita vers la belle étendue:

— Chere, seriez-vous souffrante?

— Migraine!... Je n'ai pas eu encore le courage de me peigner.

—Mais, chère, nous aurons, n'est-ce pas, la joie de déjeuner avec vous? Ce pauvre Edmond sera si malheureux s'il est privé de vous voir!

— Je ne sais trop si je pourrai...Je suis vraiment fatiguée.

Mme Boulommiers caressa la main blanche aux doigts un peu tors sans oser exprimer les perplexités qui la tracassaient. Miss Fergusson se montrait ainsi distraite, lontaine et apathique, depuis la rencontre du ménage Jean Marescaux.

— Je me suis acquittée, ce matin, d'une affaire, dit la tante d'Edmond, fouillant son sac perlé. Boyère a terminé son travail et me l'a livré, sous condition des retouches que vous jugerez nécessaires. Cela vous plaira-t-il ainsi?

Elle ouvrait un écrin où, sur le velours blanc, étincelait un pendentif, composé de très beaux diamants, taillés en roses à l'ancienne mode, et sertis de platine. Maud, d'une souple cambrure des reins, se trouva assise pour mieux voir, ses prunelles claires illuminées comme si les feux des pierreries s'y réfléchissaient.

— Oh! ravissant, en vérité!

— N'est-ce pas? La briolette allège très heureusement le motif, dit Mme Boulommiers, s'épanouissant. Elle avait

justement deviné, avec son flair de femme, que la vue du joyau serait une diversion prompte et salutaire pour l'allégement d'une migraine.

Et voulant pousser plus loin son succès, elle attachait au cou nacré la chaîne d'or parsemée de perles, puis extasiée:

— Vous êtes faite pour les bijoux de prix et les toilettes de style. Gardez-le toute la journée pour l'étrenner, je vous en prie. Edmond sera si content de vous le voir! Je bénis la grand'mère qui nous légua ses pendeloques d'oreille, si heureusement transformées!

— Combien je suis touchée que vous me trouviez digne de vos souvenirs de famille!

— Digne? Chère! Mais vous leur ferez honneur!

La cloche du déjeuner sonna un premier appel. Maud courut à sa toilette. En trois temps, la coiffure se trouva correctement érigée, une robe de ville et d'élégants souliers remplacèrent peignoir et babouches. Puis les deux dames, causant et riant, descendirent l'escalier et gagnèrent la salle à manger.

Edmond et son oncle, déjà assis à l'une des tables, se précipitèrent au-devant des arrivantes. Il plaisait à Mme Boulommiers que son entrée quelque part fût signalée par ce petit tumulte sensationnel, qui attirait les regards vers son groupe.

Tous quatre prirent place à une table particulière. Maud s'exclama sur les fleurs apportées par l'enamouré fiancé. Elle les approcha de son visage pour en humer la fraîche odeur. M. Boulommiers, se penchant vers sa femme, dit à demi-voix

— Sais-tu qui j'ai rencontré tout à l'heure, au bureau de l'hotel? Fabert, le directeir de l'usine.

— L'ami de Guérard? fit Edmond. Darling, pourquoi ce sursaut? Vous vous êtes piquée?

— Une épine, oui! murmura Meud, son mouchoir sur la bouche. Ce n'sst rien.

Il n'y avait aucune trace de sang, en effet, ni sur le mouchoir, ni sur la jouee satinée, qu'elle laissa enfin voir à l'amoureux inquiet. Mais la petite surprise la laissait toute pâle.

Mme Boulommiers, cependant, continuait de disserter sur la communication de son mari:

— J'espère que cet individu ne cherchera pas à nous parler! Il en serait d'ailleurs pour ses frais! Je ne l'avais pas encore vu ici! Il est vrai que l'hôtel est très connu dans notre région,— mais fréquenté des gens comme il faut jusqu'à maintenant. Il ne faudrait pas qu'il se déclasse!

L'hôtel, situé en plein faubourg Saint-Germain, très vieux jeu, mais justifiant sa vieille réputation par la finesse et la propreté du linge, la cuisine succulente, la correction du personnel, possédait, en effet, une clientète choisie sur le volet, à laquelle s'adjoignaient, depuis la guerre surtout, des officiers détachés au ministère. C'était ainsi qu'Edmond y avait pris pension, " conduit par la Providence au trébuchet de l'Amour, " disait l'oncle Boulommiers, dont la rhétorique démodée était contemporaine de M. Prudhomme.

Le jeune homme n'entrait plus dans cette salle sans regarder, avec un pieux attendrissement, l'encoignure où il avait dîné, plusieurs jours, près de miss Fergusson, n'osant se risquer à parler à sa belle voisine, qui, solitaire à la petite table contiguë, expédiait son repas, un livre ouvert à côté de son assiette. Ce livre, tombant à terre, ramassé galamment, une bourse oubliée sur la nappe, rapportée par l'aimable voisin, amenèrent un échange de menus propos. Le communiqué fournit dès lors un sujet quotidien de causerie. L'ardente sympathie de miss Fergusson pour la France, sa pitié envers les blessés, son enthousiasme pour la vaillance des poilus, s'exprimèrent avec un feu qui remua Edmond Marescaux. Et comment résister à la tentation d'acquérir quelque prestige et d'émouvoir à son tour la charmante et vibrante créature, en glissant dans son oreille rose certains tuyaux qu'on était à portée d'obtenir?

Ainsi conversaient-ils des choses de la guerre, mais leurs yeux poursuivaient un entretien plus doux. Le délicieux roman!

— La burlesque clownerie! pensait Maud, quand Edmond ressassait la tendre et poétique légende. Elle retenait avec

peine un rire persifleur de dérision, et son pied battant d'impatience sous la table. Ces Français se montraient décidément à l'excès gobeurs, snobs et stupides! C'était œuvre presque trop facile que de les duper! Ah! cet amoureux transi, ces parents crédules, outrecuidants et crampons, avec quelle ivresse elle se dégagerait de tous ces gens apprippés à elle et qui entravaient ses évolutions! Se marier, s'implanter dans cette famille! Autant introduire un goeland ou un épervier parmi les volatiles d'une basse-cour! Mais la prudence imposait à l'audacieuse la nécessité de temporiser. Sous le couvert de ces projets matrimoniaux dont Maud reculait l'échéance jusqu'à ce que sa propre famille, disait-elle pût venir de New-York, sa situation flottante acquérait une apparence de stabilité respectable. Et elle poursuivait avec plus de sécurité ses desseins réels.

— Mais vous ne mangez pas, ce matin? observait Mme Boulommiers avec sollicitude.

Un pâle sourire résigné rendit la jeune fille tout à fait touchante. Avouant enfin le malaise contre lequel elle luttait, elle s'accouda, le front dans la main:

— Je n'en puis plus!... Head-ache insoutenable!... Je vais remonter chez moi. Pardon!

— Mais je vous accompagne! s'écriait Mme Boulommiers, laissant tomber sa fourchette.

Reconnaissante et douce, Maud repoussait l'offre obligeante.

— Vous êtres très bonne. Merci! Mais inutile pour vous de monter ce vilain escalier qui ne conduit pas à votre appartement! Rien à faire d'ailleurs! J'ai simplement besoin de fermer les yeux, de m'allonger et de me taire!

Edmond, très anxieux, suppliait:

— Faut-il vous envoyer un docteur?... Non?... Oh! my dear, soignez-vous bien! Je reviendrai tantôt prendre des nouvelles, s'il m'est possible!

— Et moi qui étais allé chercher une loge, pour ce soir, au Grand-Guignol! gémit M. Boulommiers, très contristé.

D'un geste charmant et espiègle, miss Fergusson remerciait à la ronde:

— Comme vous êtes excellents, tous! Mais rassurez-vous! Quelques heures de repos, de solitude et de mutisme! Et je vous promets d'être rétablie ce soir!

Parvenue enfin à s'échapper, elle gagna le vestibule du corps de logis latéral où elle occupait, depuis plusieurs mois, une chambre au deuxième étage. Que ces imbéciles l'ennuyaiemt, avec leurs prévenances importunes et tatillonnes! Néanmoins, il eût été amusant de poursuivre la plaisanterie jusqu'au bout, de se laisser gâter, aduler, encenser, puis de se prélasser dans un large confort, reposant, honorable et sûr! nouveauté qui ne manquait pas d'attrait. Mais que de dangers pouvaient surgir en poussant à fond l'expérience!... Il serait si imprudent de retourner vers ces provinces de l'Ouest!

Et puis, à quoi bon? Le temps d'accomplir ces sots projets lui manquerait. Et sa vie appartenait à une tâche plus grandiose à laquelle elle consacrait toutes les ressources de son esprit. Quelle orgueilleuse joie si elle parvenait à se distinguer! si elle contribuait, pour sa part, à l'œuvre magnanime qui épurerait le monde: l'extermination de la Ville abominable et de la race maudite!

Son âme fourbe et vaine de Dalila se complaisait si bien à anticiper ces triomphes que miss Fergusson gravissait, presque sans s'en douter, l'escalier désert à cette heure. Et ses réflexions l'absorbaient tellement que, si frileuse qu'elle fût, elle ne remarqua pas la fenêtre demeurée ouverte, entre la première et la seconde volée de marches, par l'étourderie d'une servante. En arrivant au deuxième palier, la jeune fille heurta presque un homme qui stationnait là, attendant probablement qu'elle eût passé avant d'entreprendre la descente.

Cependant, au lieu de s'effacer, l'inconnu se dressait devant miss Fergusson, demeurée sur la dernière marche, et penchant vers elle sa haute taille mince, lui pénétrant les yeux d'un regard aigu, il chuchotait, confidentiel:

—Avez-vous eu des nouvelles du Maroc dernièrement?

Peu s'en fallut qu'elle ne lachât la rampe. Il vit le soubresaut instinctif qui rétablissait l'équilibre, il perçut aussi la crainte, la défiance affolant les prunelles mobiles qui cherchaient à se dérober.

— Que signifie cela?... Je ne vous connais pas! s'efforça-t-elle de dire.

Mais sa voix étranglée chevrotait sur un trille faux. Et chacun d'eux savait, dès lors, quel était l'autre. Maud devinait l'homme dont la présence avait été signalée devant elle, au déjeuner. Pour Fabert, aucun doute ne subsistait plus sur l'identité de la femme.

Maître de la position à présent, il ne se pressa pas. Et flegmatique:

— Peut-être, en effet, vous suis-je inconnu? Mais j'accompagnais Serge Guérard à Nantes le jour où il alla vous retrouver. J'ai même lu l'autographe dans lequel vous lui donniez rendez-vous en cet hôtel de l'Hermine d'où il devait sortir assassiné.

— C'est pour me raconter ces histoires de brigands que vous me retenez dans ce courant d'air glacial. Allons, en voilà trop! Laissez-moi monter!

Mais, dédaigneux et opiniâtre, il se rapprochait, au contraire. De tout près le regard gris fouillait les yeux topaz.

— Ne bluffez plus, Meg Strandt! ordonna Fabert avec une autorité tranquille. Vous avez assassiné Serge et maintenant vous tentez d'exercer en France, le métier auquel votre frère vous initia au Maroc. Métier passionnant, je le crois sans peine, mais comportant des chances diverses et des salaires taxés différemment, suivant qu'on en touche le prix en Allemagne, votre vraie patrie, ou en France. Or, les communications étant difficiles en ce moment pour les agences de renseignements les mieux informées, vous ignorez probablement que monsieur votre frère a reçu des autorités françaises la juste rétribution qui lui était due?

Maud se recula d'un tel élan qu'elle faillit tomber à la renverse. Fabert la saisit par le poignet et martelant les mots terribles:

— Wilfrid Strandt a été fusillé par nos troupes marocaines, il y a cinq semaines environ. Je le sais par un officier de mes amis. Il est vraisemblable que vos sourdes menées ici vous donnent droit à la même récompense.

Hagarde, décolorée, elle brava encore pour une défense désespérée et vaine.

— Je suis Américaine! Américaine, vous dis-je! Mes papiers sont en règle. On peut les voir!

— Oh! de cela, je ne doute pas fit-il sardonique. Vos pareilles sont toujours nanties d'un grand assortiment de pièces officielles dûment légalisées! Et vous devez être prémunie mieux que personne, grâce à la confiance aveugle de ce pauvre Edmond Marescaux.

— Lâchez-moi! cria-t-elle, se debattant soudain comme une furie! Je vais appeler! Vous êtes fou! Fou!

Un piétinement se fit entendre dans l'escalier.

— Au secours! au secours! clamait la femme, tandis que sa main, quittant la rampe, fouillait dans le petit sac de sa ceinture et se relevait, rapide.

Mais une étreinte puissante immobilisa son bras.

— Quand on discute avec une Meg Strandt, on se tient sur ses gardes. Est-ce avec cette même pointe que vous avez tué Serge?

Elle se cabra, pantelante. Oh! échapper à cet homme ironique et impitoyable, qui représentait à son effroi plus qu'un homme:—le juge occulte, surgi parfois au milieu des fièvres, des remords, des craintes de ses insomnies et de ses cauchemars! Sans qu'elle y consentît, de misérables excuses sortaient en désordre de ses lèvres:

— Je ne voulais pas le tuer, je le jure!... Je l'aimais! Il fut trop dur, trop insultant. J'ai perdu la tête! Un seul coup fit le malheur!

Non! Fabert n'était pas inaccessible à la pitié! Car cette détresse de femme le troubla, quoi qu'il en eût! Menteuse, traîtresse, soit! Mais elle avait aimé sincèrement! Serge lui même l'attestait. Insensiblement, la pression de la main virile se desserra.

Prompte à en profiter, Maud s'arrachait enfin à l'emprise, et d'un bond qui eût dû la projeter au bas de l'escalier, se trouvait portée à mi-étage. Quelques degrés plus bas, lui apparurent les deux hommes qui montaient. Un coup d'œil lui suffit, pour lui apprendre qui ils étaient, et ce qu'ils venaient faire.

La fuite impossible, l'arrestation imminente, le jugement rapide, la sentence et l'exécution, — en l'espace d'une seconde,—cette suite vertigineuse et logique se précisa dans une hallucination lugubre. Comment éluder cela? Par quelle issue s'échapper?

Meg se vit perdue, sans remède. Ah! du moins ravirait-elle à ses ennemis la joie de la capturer et de décréter son sort à leur choix. Elle déjouerait leur poursuite. Puisque le destin étaiti néluctable, elle courrait au-devant, de son plein gré, librement.

Se détendant avec la souplesse d'un fauve, Meg vola vers le but tout à coup avisé, et l'atteignit avec un cri de frénésie sauvage... Une servante avait laissé une fenêtre ouverte...

III

Mme Boulommiers, son mari et son neveu sortirent de la salle à manger, sans soupçonner rien de ce qui s'était passé. Ils aperçurent seulement, à travers la grande porte vitrée, un certain encombrement sur le trottoir et entendirent le moteur d'une auto qui s'éloignait.

Quelqu'un leur dit qu'une femme s'était jetée par une croisée, dans un accès de fièvre chaude.

Mon Dieu! cet accident peut se produire dans les hôtels les mieux tenus. Et comme c'est un fait désagréable, capable d'impressionner fâcheusement une clientèle correcte, Mme Boulommiers approuva qu'on étouffât les répercussions malsonnantes d'un tel événement. Chacun pour soi, n'est-ce pas? Et pourquoi s'attrister futilement des infortunes d'autrui? Elle ne chércha donc pas à en savoir davantage.

Superbement indifférente à l'égard du prochain, la bonne dame gardait une susceptibilité extrême pour ses contrariétés individuelles. Ainsi, en apercevant tout à coup Jean Marescaux qui sortait du rassemblement et s'emparait du bras d'Edmond, une vive effervescence la congestionna! Et plus loin, à l'écart, ne voyait-elle pas cette odieuse Thérésine, en pourparlers avec ce directeur de l'usine? Cette engeance allait-elle s'imposer sans qu'on pût se défendre?

Mais Jean osait s'approcher de M. Boulommiers, et lui parler non pas en posture humble et déférente, comme il eût convenu, mais d'un air confidentiel et assuré! Quelles insolences ou quelles menaces débitait l'insupportable garçon pour que M. Boulommiers perdît contenance pendant qu'Edmond, verdissant à vue d'œil, flageolait sur ses jambes.

Et voici le comble! M. Boulommiers sous le coup d'une émotion violente, se dirigeait vers son épouse et lui disait très bas, la voix arrêtée dans le gosier:

— Ma bonne, montons vite dans notre chambre. On doit venir vers nous.

— Qui ça? fit-elle, horripilée et dédaigneuse. Quel-qu'un de ce monde-là? Ah! non, merci! Je vais retrouver Maud!

Le vieux monsieur aspira l'air bruyamment comme un homme près de suffoquer, et saisissant le bras de sa femme:

— Chut! malheureuse! Plus jamais ce nom! Et suis-moi tout de suite.

Interdite, effrayée, Mme Boulommiers prit alors conscience d'une curiosité ironique qui commençait à se propager autour d'eux. Et obéissant à l'injonction pressante, elle quitta vivement le hall, sur les pas de son mari.

Arrivée à l'appartement, Mme Boulommiers découvrit que Jean s'introduisait à la suite de son oncle. Dès lors, flairant un complot, elle ne ressentit plus que méfiance et irritation. Aussi, dès les premiers mots tendant à lui révéler la nationalité et les agissements de Maud,—dont elle ignorait encore la fin tragique,—la vieille dame coupa court, refusant d'écouter et s'emportant en abondants sarcasmes.

"Que certaines gens eussent machiné une intrigue pour satisfaire leur fielleuse jalousie, c'était aussi clair que le jour! Maud, une suspecte, une indésirable! Cela ne tenait pas debout! Viles calomnies dont on devrait rire avec mépris!"

Jean, gardant son sang-froid devant cette aberration obstinée, repartit simplement:

— Miss Fergusson,—qui s'appelait en réalité Meg Strandt,—née par hasard sur le sol de l'Amérique, mais Boche d'origine et de cœur, a pris les choses plus au sérieux que vous, ma tante. Et si elle n'avait pas prévu le résultat de la perquisition opérée, à cette heure, dans sa chambre, elle ne serait pas actuellement le pauvre tas de chiffons souillés et de chairs sanguinolentes, qu'on a ramassé sur le pavé de la rue!

Assommée par la rudesse du choc, Madame était tombée de tout son poids sur le fauteuil voisin. Etait-il possible qu'une pareille chose leur arrivât!... Quoi! en dépit de l'humiliation, de l'horreur, il fallait admettre comme vérité cette histoire monstrueuse! Elle et les siens s'étaient compromis avec une aventurière, une femme équivoque,—espionne par surcroît!

A ce moment Edmond rentrait, titubant, courbé, et s'affalait devant la table, la tête abattue entre les bras, comme un écolier puni. Un premier interrogatoire venait de le supplicier, en l'obligeant à vider son cœur et à relater les débuts de ce qu'il appelait jusque-là "son idylle". En silence, le pauvre enfant pleurait l'atroce désappointement, la flétrissure innommable de son premier amour.

Les pièces trouvées dans la malle de Meg Strandt justifiaient pleinement les suspicions de Fabert. Celui-ci raconta au commissaire que, venu à Paris pour affaires et rencontrant miss Fergusson, il avait été frappé de sa ressemblance avec la sœur de l'agent allemand, récemment fusillé au Maroc. Avec l'aide de Jean Marescaux, une souricière avait été tendue pour y pincer la suspecte. Dès les premiers mots échangés entre Fabert et la jeune femme, l'identité de celle-ci était reconnue.

Meg, apprenant l'exécution de son frère et se jugeant passible du même sort, perdit la tête et sauta par la fenêtre. La coupable s'étant fait justice, il ne restait plus qu'à rechercher les complices pour lesquels elle soutirait des laissez-passer.

Il était évident que ces complices n'étaient ni M. ni Mme Boulommiers, si visiblement dupes, si misérablement écroulés. Tous deux revinrent de la brève comparution devant la police hébétés, dégonflés, piteux!

Edmond, épuisé de chagrin, courbé par la honte, s'approchant de son frère, murmurait:

— Jean, je ne saurais demeurer ici. Aussi vais-je aller respirer l'air du front!

L'aîné, touché, pressa le pauvre cadet sur sa poitrine:

— Bien, cela, mon petit!... La vraie cure qui s'indique! Tu en reviendras guéri, va!

***

Ce soir-là, après avoir diné avec les jeunes époux Marescaux, Fabert revenait vers son gîte, dans la pénombre bleue du Paris de guerre. Seul avec lui-même, après la partie difficile et dangereuse qu'il venait de jouer, il sentait la brisure physique et morale d'une immense fatigue, voisine du doute et du découragement.

Pourtant, il avait gagné! C'en était fini des lancinantes perplexités. L'épouvantail, pour jamais avait disparu. Et, succès incroyable! la meurtrière de Serge payait son crime, sans que le nom de Serge eût été prononcé. Nulle éclaboussure de scandale ne rejaillirait jusqu'à Hélène.

Mais en étudiant la coordination des événements, du début à la conclusion, Fabert, amené à juger son rôle personnel, avec sa sévère intégrité, s'infligeait un blâme.

— Je suis fautif. Je ne puis me le dissimuler. Une part de responsabilités m'incombe dans ce qui arrive. En avouant mes conjectures lors du meurtre, peut-être fût-on parvenu à saisir cette femme et à arrêter ainsi son action néfaste. Je me suis adjugé une autorité qui n'appartient pas à l'individu, mais à la justice légalement instituée. En droit strict, j'ai eu tort. J'aurais dû dire tout ce que je supposais... Mais, à ce moment-là, ces suppositions paraissaient bien hasardées! Ces hypothèses se fussent-elles vérifiées par un résultat probant? C'est douteux! Et alors, j'eusse inutilement agité, troublé, de ces perverses imaginations, la douleur d'Hélène. Le malheur la foudroyait si brutalement! Fallait-il rendre encore ses larmes plus corrosives? Plus tard, c'est vrai, elle me reprocha mon mutisme comme une complaisance coupable envers les faiblesses de Serge! Mais la souffrance l'avait déjà mûrie, fortifiée. Elle était mieux en état de subir la commotion du désenchantement... Hélène! Hélène! c'est pour vous épargner que j'ai chargé ma conscience, et vous ne me saurez jamais gré de l'effort auquel je me suis contraint. Qu'eussiez-vous pensé, que penseriez-vous, s'il vous était donné de lire en moi?...

A la même heure où Fabert poursuivait ce morne soliloque, Thérésine, assise devant sa coiffeuse, commentait, avec son mari, les épisodes de cette journée accidentée.

— Tout de même, ce Fabert! s'exclamait la jeune femme, libérant ses abondantes boucles noires des liens qui les retenaient, comme nous avions raison de croire qu'il arrangerait tout! Il y a en lui une force qui s'impose! La mauvaise sorcière en a subi l'effet! Tout de suite, il l'a domptée, poussée à bout. Tel notre saint Maurille quand il força le diable à se précipiter dans le Layon! Il y a en lui du surhomme, penses-tu pas, Jean chéri?

— Peste, quel feu! observa Jean chéri, un tantinet piqué. J'estime Fabert et j'ai pour lui beaucoup d'amitié. Mais dis donc, madame, votre enthousiasme me laisse à penser. Soyez franche! Ne fûtes-vous point, jadis, tentée de vouer un sentiment tendre à ce Fabert qui vous fanatise?

La charmante tête de pâtre sicilien secoua avec espièglerie sa toison brune.

— Parfaitement, monsieur! Je fus tentée! Mais une antipathie si violente m'accaparait alors le cœur qu'elle n'en laissait pas un coin de libre!

— Ah! c'est heureux! Peut-on savoir ce qu'il advint de cette aversion encombrante?

Thérésine leva doctement l'index.

— Rien n'est si près de l'amour que certaines haines! a dit... je ne sais plus quel grand sage!

Et comme cette citation allait lui être payée d'un baiser, elle confessa d'un air modeste:

— D'ailleurs, sachez bien toute la vérité: je fus assez raisonnable pour reconnaitre à temps que les amours sublimes n'etaient point mon fait, qu'il fallait laisser les surhommes aux déesses, et qu'une humble fillette comme moi s'accommoderait mieux des imperfections d'un simple mortel.

— Le simple mortel vous remercie quand même, impertinente. Certes, tu as été perspicace, ma petite! Hier et aujourd'hui, dans l'émotion de nos conciliabules, le surhomme a montré une si ardente sollicitude pour garantir le repos de la déesse, qu'il s'est trahi! Mais son culte secret, je le crains, ne sera jamais récompensé comme il le mérite! Ces deux êtres-là, fiers et concentrés, sont capables de demeurer jusqu'à l'éternité sur des plans parallèles, sans se rapprocher!

Thérésine, pensive, appuya son front sur l'épaule de son mari, et, dans cette attitude peu familière à Minerve, parla comme la déesse de la Sagesse elle-même:

— La Providence agit à son heure! Nous l'avons bien vu! Laissons faire, sachons attendre, espérons dans l'imprévu!

IV

Le fiévreux 1918 s'acheminait vers l'arrière-saison. Automne inoubliable où l'odeur de fruits mûrs se mêlait au effluves grisants de l'espérance. Les vendangeurs pourraient, cette année, chanter sur les coteaux! Le bouvier, en guidant ses bêtes au labour, "sublait" *Madelon!* De toutes les routes de France allant de l'Atlantique au front, s'élevait, en formidable accompagnement de basse aux notes joyeuses du refrain vainqueur, le roulement des chariots américains. Les nuées livides, qui obstruaient le ciel, se déchiraient, laissant voir le Soleil de la Victoire qui montait, majestueux, à l'horizon ébloui, pénétrant tout de sa vertu puissante.

M. et Mme Boulommiers, voulant effacer les mauvais souvenirs, voulurent absolument que l'anniversaire du mariage de leur neveu Jean et de Thérésine Jouvenet fût célébré par une fête intime, à la Chènetière.

Réparation éclante, rachetant avec grandeur les dédains d'autrefois! Jamais Marescaux n'eût songé à exiger de ses hautains parents une aussi complète amende honorable. Le beau geste le toucha plus



—Une si bonne bête et si intelligente... aussi, l'orsque tu seras dessus, on ne saura plus reconnaitre quel est l'âne des deux.

qu'il ne l'avouait. Et son contentement fut d'autant plus sincère que le charme seul de Thérésine avait provoqué le miracle. Pouvait-elle manquer de vaincre dès qu'il lui serait permis de plaider elle-même sa cause?

Le rapprochement s'opéra, à Paris, au milieu de vicissitudes telles que M. et Mme Boulommiers, déçus, abaissés, ayant perdu leur confiance présomptueuse en eux-mêmes, n'étaient plus que de misérables naufragés, ballottés dans les ténèbres et cherchant où cramponner leurs mains défaillantes. Thérésine s'ingénia à réconforter les deux vieillards. Les attentions de Jean secondèrent les soins intelligents de sa femme. Ce fut sous l'escorte du jeune couple que M. et Mme Boulommiers parvinrent à regagner le pays angevin.

L'habitude ne dissipa point le prestige. La compagnie de Thérésine devint aux vieux époux une distraction précieuse qu'ils envièrent à Mme Guérard. La femme de Jean dut se partager entre la Chènetière et les Fauconneries. Esseulés dans leur vaste château, M. et Mme Boulommiers s'attristaient de n'y plus entendre que le craquement le leurs pas: le son de leurs voix s'étouffait dans le grand silence. Alors sourdement, ils ébauchèrent des travaux d'approche et d'enveloppement: chez eux, insinuèrent-ils le jeune ménage disposerait d'une installation plus large et plus commode, d'un rez-de-chaussée spacieux, d'un parc où l'ombre et la lumière étaient agréablement distribués... tout à fait propice aux ébats d'un enfant...

Thérésine riait sous cape, mais ses réponses réitéraient toujours le même argument irréfutable, enveloppé de gentils remercîments:

— Vous êtes très bons. Nous ne demanderions pas mieux! Mais comment laisser Hélène à sa solitude?

— Hé, mon Dieu! pourquoi Hélène s'obstine-t-elle à rester solitaire, après tout? repartit un jour Mme Boulommiers impatientée de l'obstacle éternel.

Ell craignit une riposte indignée; mais, Thérésine, sans lever les yeux de son ouvrage, laissa un sourire de sphinx éclore sur ses lèvres et s'y fixer.

Aujourd'hui, dans cette petite fête commémorative et expiatiore dont elle était l'héroïne, Thérésine jouissait de sa victoire avec une louable modération. N'affichant point l'influence conquise, elle remplissait les devoirs de sa situation nouvelle avec tact et simplicité, heureuse par-dessus tout de voir restituer à son cher Jean les naturelles affections qui s'étaient retirées de lui, à la suite de leur mariage, et dont le sacrifice coûtait plus au jeune homme qu'il ne consentait à l'avouer.

Mme Jouvenet, elle, triomphait sans modestie et sans contrainte. Enfin, les droits de sa fille étaient reconnus, les liens familiaux consacrés par une sorte d'investiture! Quel dédommagement à l'humiliation de l'année précédente! La mère de Mme Jean Marescaux reçue à la Chènetière selon son ambition secrète, trônait au festin à une place d'honneur, comme il convenait. Encore, pour accentuer les égards qu'on lui témoignait et la traiter tout à fait en alliée, avait-on invité, à défaut de son fils Marcel, retenu aux ateliers de camouflage, la fiancée du dit Marcel...

Car Lilette... mon Dieu! oui! L'orgueilleuse maman avait dû céder, Marcel, débilité de corps, mais résolu de cœur, ayant déclaré qu'il lâchait tout espoir de prix de Rome, pour se contenter d'être tranquillement un artiste de talent moyen et un homme satisfait. Tout le monde s'était ligué en faveur de la blonde et douce Lilette. Mais, plus efficace que tous les raisonnements et les prières, l'exemple des Boulommiers entraîna Mme Jouvenet à la conciliation.

Ainsi les idées d'hostilité, d'insolent orgueil, expulsées des esprits, les nerfs se détendaient en un apaisement salutaire; la concorde établissait son bienfaisant empire, et les visages s'épanouissaient avec cordialité, pendant que se poursuivait le repas. Les mêmes convives, qui figuraient au mariage, avaient été convoqués à en solenniser la date. Et l'assemblée actuelle se trouvait encore moins nombreuse que le cortège nuptial. Si Solange Mainfrey et le bon père Chavagnes embellissaient la réunion de leur présence, trois des invités d'antan n'avaient pu s'y joindre: Edmond, combattant dans la trombe victorieuse qui pourchassait l'Allemand; Marcel, empêché, lui aussi, par les obligations de son service, et Fabert, demeuré à l'usine pour surveiller d'importantes réparations de machinerie.

Le domestique, Urbain— le même Cerbère qui jadis rudoyait Mlle Jouvenet, aujourd'hui plat et mielleux,— venait de verser le Quart-de-Chaume, ce vin doré quasi divin qui se doit boire avec recueillement. A ce moment de communion amicale, M. Chavagnes, en sa qualité de doyen, crut devoir se lever en tendant sa coupe.

— A la Victoire! A la Paix! Et à la félicité de nos jeunes époux!

Dans le tintement des verres qui se choquaient, Jean Marescaux remerciait et ajoutait très grave, avec une nuance de mélancolie:

— A nos chers amphitryons! Et aussi à nos absents! Edmond, Marcel, l'ami Fabert! Chacun à sa place et à son rôle, donnant tout ce qu'il peut, pour le salut de la patrie!

Mais M. Boulommiers se dressait à son tour, et prenait la parole avec une emphase réclamant l'attention.

— Je pense exprimer l'opinion de la sympathique assistance en associant l'honorable orateur aux hommes méritoires qu'il vient de citer. Si les suites d'une glorieuse et dangereuse blessure l'ont obligé à suspendre ses armes, Jean Mares-



LYON W. JACOBS
Candidat du Quartier No. 14

M. Lyon-William Jacobs, échevin du quartier St-Louis, est une personnalité qui mérite en tous points notre considération, pour le dévouement qu'il a montré dans la décharge de ses fonctions comme mandataire municipal depuis le 2 avril 1918.

Né à Montréal en 1887, M. Jacobs fit ses premières études à l'école Aberdeen, où il fut au premier rang de sa classe, remportant la médaille d'honneur. Au Montreal High School, il obtint une mention spéciale en littérature et dans les arts. Il passa son matriculat à l'Université Laval, dans les lettres et les sciences, et en 1921, il décrocha son diplôme de bachelier en droit civil à l'Université McGill.

M. Jacobs est un linguiste distingué, parlant notre langue très couramment. Lors de son élection en 1918, M. Jacobs était le plus jeune échevin de tout le Conseil, et ses talents lui valurent d'être choisi comme pro-maire.

Outre les nombreux Clubs de Montréal dont M. Jacobs est un membre distingué, il est aussi gouverneur à vie de l'Hôpital Notre-Dame, et membre à vie de l'Association Athlétique le National, de l'Institut Baron de Hirsch, du Club des livres, membre du Comité de Conciliation et juge de la Cour d'arbitrage de la même institution.

M. Jacobs, après de nombreuses sollicitations, a consenti de briguer de nouveau les suffrages du quartier No 14, et vu sa grande popularité, il sera sans doute élu par acclamation.

Son programme municipal est le suivant: Abolition de la taxe des célibataires. Augmentation du personnel de la police. Pas d'automobile sur le Parc Mont-Royal. Construction d'un funiculaire pour atteindre ce parc. Un plus grand nombre de places d'amusements pour les enfants. Amélioration de l'état sanitaire de notre ville. La construction de nombreuses vespasiennes. Le pavage des ruelles. Embellissement de nos parcs et de la ville en général, et une distribution proportionnelle des fonds municipaux pour les différents travaux d'amélioration.

Avec un tel programme, nous ne doutons pas que M. Jacobs saura de nouveau, remplir son mandat d'échevin avec honneur pour lui-même et pour le bien-être général de ses commettants.

E. M.

caux a su quand même servir les intérêts du pays, en fondant une famille. En l'honneur du brave soldat, du bon citoyen, je lèverai mon verre et associerai la future maman à cet hommage. Et je boirai au petit inconnu qui nous réjouira de sa venue dans quelques semaines.

— Au petit inconnu! répondirent toutes les voix en un joyeux unisson, pendant que les regards se concentraient sur Thérésine radieuse.

— Au fait, quels noms a-t-on choisis? demanda curieusement M. Chavagnes.

— Si c'est une fille, commença Thérésine, confidentielle, on l'appellera certainement France-Hélène.

Mais Mme Guérard, si longtemps silencieuse, élevait brusquement la main pour un geste d'interdiction.

— Non! Non! Je l'ai déjà défendu! Donnez-lui un nom qui attire le bonheur! Pas le mien.

Solange Mainfrey chercha la main qui retombait et la garda dans la sienne. Et devant ces deux jeunes femmes, sœurs de douleur, dépouillées de leur part de joie si tôt par la rudesse de la destinée, une impression de gêne respectueuse glaça les légères expansions.

— Si nous passions au Cabinet de Silène? proposa Mme Boulommiers. Le café doit y être servi.

La diversion agit excellemment. Tout le monde gagna avec empressement le charmant *buen retiro*, combiné par un esprit sybarite, amoureux de vie, de fantaisie et de lumière.

Thérésine avait adopté le pavillon pour sa retraite favorite, et elle y travaillait, chaque après-midi, aux minusules merveilles, exhibées aujourd'hui à l'admiration de Mlle Mainfrey.

— Ces amours de brassières! Cette robe brodée faite pour une princesse de Lilliput! Regardez cela, Hélène! N'est-ce pas délicieux de se figurer les petits bras qui sortiront de ces manches, les petons qui enfileront ces mignons bas tricotés et ces chaussons nabots?

Et Solange, avec un beau rire tendre éparpillait les frêles colifichets blancs et bleus, batistes fines, lainages douillets, ouvrés par l'industrieuse aiguille de la future maman.

— Ravissants, en vérité! murmura Mme Guérard.

Les trois hommes fumaient, assis au dehors près du seuil. Et le bon père Chavagnes taquinait une fois de plus le bienheureux propriétaire du pavillon.

—Hein! cher monsieur, ce que j'eus raison de vous forcer la main! Vous ne m'en voulez plus de vous avoir imposé un petit élève?

— Je crois bien! intervint Jean Marescaux, malicieux. Etre frère de Thérésine! Mais c'est une qualité de plus, n'est-ce pas, mon oncle?

— Blague à part, je savais Marcel Depas très calé sur le dix-huitième siécle, reprit le vieil artiste. Il fera son chemin dans l'art décoratif, ce gamin-là! Quoi qu'il en soit, vous possédez un bijou, monsieur Boulommiers! Sans doute est-ce l'œuvre de quelque élève du fameux Bérain, qui aura pérégriné en Anjou.

— Chez Fabert, il existe un trumeau que Depas attribue au décorateur du Silène, fit Marescaux. Au fait, monsieur Chavagnes, vous qui vous extasiez devant les vieilleries, ne connaissez-vous point le Prieuré, l'habitation de notre directeur? Non? Mais nous pouvons aller jusque-là, puisque la marche ne vous effraie pas. Vous verrez un logis quinzième siécle, rempli de curiosités, saints de bois ou de faïence, bahuts et tapisseries. Très intéressant, n'est-ce pas, Hélène? acheva-t-il, en prenant à témoin sa sœur dont il semblait seulement remarquer la présence.

Debout sur le degré de la porte, les yeux au loin, Hélène répondit d'un ton indifférent:

— Je ne puis rien en dire, n'étant pas entrée au Prieuré depuis mon enfance.

— Raison de plus pour le visiter aujoued'hui! s'écria Jean, combinant instantanément un plan avec sa fougue habituelle. Les dames qui répugnent à la marche prendront le landau. Pour les autres, c'est une courte et agréable promenade à pied. Mademoiselle Mainfrey, Lilette, vous êtes des nôtres, naturellement. Qui m'aime, me suive!

Rapidement la partie s'organisait. Jean pressait tout le monde, et prenait la tête de la petite bande. Hélène, entraînée par Solange, qui avait saisi son bras, restait taciturne, dans le gai tourbillon dévalant entre les haies brunes, qui ne tardait pas à s'arrêter devant la porte, couronnée de lierre et percée d'un judas.

— Quel envahissement! dit Jean, tirant avec entrain l'anneau de fer, perdu dans les branches.

Hélène, qui se tenait à l'arrière du groupe, objecta, entre haut et bas, comme si ces paroles ne devaient être entendues que de son frère:

— Tu oublies que M. Fabert n'est pas chez lui!

La vieille bonne confirmait avec un gros soupir:

— Monsieur n'est pas même rentré déjeuner! Mais ça ne fait rien! Messieurs et dames peuvent entrer tout à leur aise!

— Parbleu! fit joyeusement Marescaux. Je vais téléphoner à Fabert d'ici. Il viendra quelques instants se délasser avec nous, s'il lui est possible! Sinon, il me priera de vous faire moi-même les honneurs de sa maison. Et pour commencer, voyez, dès l'entrée, ce vieux cadran solaire, au socle de tuffeau enguirlandé de lierre, et qui porte cette légende significative:

A toute heure un ami
Arrive à la bonne heure
Et visite à son gré
Ma modeste demeure

Si cette inscription, reste des âges de bonhomie et de simplicité, n'est pas menteuse, voici mon effronterie bien et dûment justifiée.

— A ton gré! repartit Mme Guérard, reculant au lieu d'avancer. Excusez-moi tous si je vous quitte. Je vous ai accompagnés parce que c'est, en effet, le chemin des Fauconneries, où il me faut vous précéder. A tout à l'heure!

— Je continuerai la route avec vous, dit Solange sans quitter le bras de son amie. Un petit mal de tête m'empêcherait de profiter de la visite.

Hélène, mécontente d'elle-même et des autres, s'en voulait de n'avoir pu se décider à passer cette porte. Elle s'irritait secrètement de la maladresse et de la roideur de ses excuses, et même de la persistance de Mlle Mainfrey à l'accompagner. Ne resterait-elle plus maîtresse de ses sensations ou de ses idées?

Elle en avait peur, car du fond de son âme quelque chose, qui y était demeuré mystérieusement enfoui, montait, montait en bouillonnement impéteux. Trouverait-elle longtemps encore la force morale d'en réprimer l'épanchement?

Les amies ainsi enlacées, descendaient le chemin, saluées avec respect de tous les passants, qui se retournaient pour les admirer, grandes, belles et souples toutes deux.

Elles traversèrent la rivière sur la passerelle du moulin, puis gravirent la pente escarpée qui remontait vers les Fauconneries. A micôte, à l'entrée d'un chemin qui donnait accès au parc, un banc, adossé au tronc énorme d'un vieux chêne, s'offrit pour une halte.

— Quelques minutes d'arrêt! proposa Solange, un peu essoufflée.

Mme Guérard consentit à s'asseoir. En contrebas, devant les deux promeneuses, dans le creux du vallon, se développaient les bâtiments de l'usine. La grande cheminée lançait, par-dessus les peupliers, d'énormes volutes qui s'étiraient en zigzags capricieux sur le ciel d'or pâle. Quelque temps, Hélène, sans rien dire, suivit du regard les spirales de fumée avec une fixité rêveuse. Et subitement, elle interpella sa compagne:

— Que je vous envie, Solange! A vous entendre, ne vous croirait-on pas la femme la plus favorisée de la terre, faisant votre bonheur de toutes les joies qui passent! Comment pouvez-vous garder cet esprit dégagé, cette humeur enjouée?

— Je vous l'ai dit: je me prête au monde, mais un seul grand souvenir me possède toute.

— Oui, je sais. Mais voilà ce qui m'intrigue. Ce grand souvenir garda-t-il toujours sa puissance immuable? N'avez-vous point été tentée, parfois, de reprendre la règle ordinaire de l'existence... d'écouter une nouvelle affection?

Solange tourna lentement la tête.

— Non! Et je n'y ai aucun mérite. Si rien dans mon cœur n'a plus vibré à aucune voix, c'est que *lui* était l'homme unique, capable d'éveiller en moi l'amour. Confinée dans ma fidélité mystique, je garde l'état d'esprit d'une fille de la Charité, détachée de toute recherche de bonheur humain. Mais je conçois très bien qu'une âme, froissée par le malheur, s'épanouisse de nouveau à l'approche d'une sympathie.

Hélène reprit dans un mumure aussi faible que le bruissement léger des feuilles sèches au souffle du soir:

— Je vous ai demandé cela pour éclairer... une conscience. Une femme voulut, à votre exemple, se vouer éternellement à celui qu'elle pleurait. Elle se figura, d'après certains avis, conformer son existence aux directions qu'il lui eût données lui-même, et remplir les souhaits qui lui avaient été chers. Puis, un jour, elle reconnut avec terreur que ces inspirations ne lui venaient pas de son idole: une voix étrangère s'était substituée à l'écho qu'elle croyait monter des profondeurs de l'au-delà. Et cette voix, à laquelle elle s'était habituée depuis longtemps à obéir, était celle d'un homme vivant!

Ces mots s'achevaient dans une plainte, arrachée de la poitrine avec le même déchirement que l'aveu d'une faute. Et le front humilié cacha sa rougeur contre l'épaule amie.

Solange inclina sa joue contre la tempe ambrée. Ainsi une mère câline un enfant dolent.

— Et dites-moi, chérie? insinuait doucement Mlle Mainfrey, cette femme se sait-elle aimée de cet homme qui a pris sur elle un si grand ascendant?

Le corps flexible, abandonné à l'etreinte fraternelle, eut un frémissement.

— Jamais il n'a essayé de se faire comprendre! Jamais un mot, une allusion, ne lui ont échappé...Cependant, elle croit le deviner. Puis, dernièrement, des preuves lui ont été fournies de la sollicitude constante dont il l'a entourée, et du pieux souci qu'il prit de préserver la mémoire de celui qui n'était plus, afin de l'épargner, elle!

— C'est très bien, cela. Mais alors, la femme dont vous me parlez doit ressentir quelque chose de plus que de l'estime pour ce preux dévoué?

La réponse se fit attendre. Puis la voix saccadée gémit:

— Oh! c'est terrible comme un envoûtement! Sentir qu'à votre insu quelqu'un a pris possession de votre âme, dirige vos pensées, gouverne votre volonté, quand vous vous croyiez indépendante!...Comment s'émanciper de cette sujétion? Solange, dites-le!...

Une lueur tendre éclaira la blonde figure et Mlle Mainfrey lentement prononça:

— Si je connaissais la femme dont vous me parlez, Hélène, je lui dirais: Ne vous roidissez pas dans un vain sacrifice. Cédez à l'appel de la vie! Vous êtes aimée et vous aimez! Rappelez-vous le conseil éternellement vrai du poète:

Aime, et tu renaîtras! Fais toi fleur pour éclore!
Après avoir souffert, il faut souffrir encore!
Il faut aimer sans cesse après avoir aimé.

Hélène, d'un soubresaut, se dégagea et, se détournant, ne se laissa plus voir qu'en profil perdu, sans parvenir à dérober sa rougeur. Sur la route, au fond du vallon, un groupe apparut, se dirigeant vers l'usine.

— Nos promeneurs! dit Solange. Si nous descendions vers eux?

Et déjà levée, s'inclinant vers l'oreille de Mme Guérard, elle ajoutait dans un chuchotement.

— Et si nous allions vers *lui*?

Hélène n'eut pas le temps de cacher son trouble, ni de répondre. Un fracas formidable éclatait du côté de l'usine: échappements assourdissants de vapeurs, mêlés de clameurs d'effroi. Une foule hurlante, désordonnée, se ruait hors du hall, tandis que des trombes d'épaisses fumées semblaient soulever la toiture, s'échappant entre les ardoises et par les moindres interstices de la construction.

— Une explosion! Un incendie! cria Mme Guérard, affolée.

Sans calculer davantage, elle se précipitait par le versant rapide, bondissant, glissant, courant. Eparpillés à distance du bâtiment toujours grondant et fumant, ouvrières et ouvriers piétinaient, haletant d'une curiosité terrifiée.

Des exclamations s'entre-croisaient.

— Ecoutez! Ecoutez! Le giclement se calme, on dirait! Il était temps! Sans M. Fabert, ça y était! Tout sautait en l'air, nous et le reste!

Hélène tourna les yeux du côté où tous regardaient: l'entrée du hall, obstruée d'une muraille d'épaisses vapeurs, véritable gueule d'enfer! De ces profondeurs impénétrables à la vue, émergèrent soudain des formes indistinctes.

— Les voilà! les voilà!

A l'orifice de l'étuve enténébrée, trois hommes apparaissaient, méconnaissables sous leurs masques de suie, suffocants, chancelants, aspirant l'air à longs traits avides, pour rafraîchir leurs poitrines irritées. L'homme que les deux autres soutenaient entre eux laissa aller sa tête, comme extenué, et se renversa entre les bras de ses compagnons.

— M. Fabert qui s'évanouit!...

Un mouvement porta les groupes en avant. Des allées et venues sillonnèrent la cour. Mme Guérard reconnaissait maintenant son frère et le chauffeur-chef dans les deux rescapés; quatre porteurs enlevaient Fabert inanimé et, courbés vers leur fardeau avec mille précautions, se dirigeaient vers le bureau directorial. Lilette Romieu s'y introduisait à leur suite pour exercer ses offices d'infirmière.

Hélène prit conscience du voisinage de Solange, en se sentant agripper fortement au poignet. M. Boulommiers et M. Chavagnes la rejoignaient aussi et lui faisaient part de leurs impressions.

— C'est une chance que sa femme n'ait pas été présente! disait l'oncle en parlant de Jean. Car ça ne l'aurait pas empêché de plonger tête baissée dans cette caverne étouffante. J'en ai tremblé!

— Oui, l'élan a été très spontané et très crâne! appuyait M. Chavagnes. Enfin M. Marescaux me paraît sain et sauf!

— Oh! il n'y avait pas trop de danger en bas où reste l'air froid, observa un ouvrier. Mais, sur le haut de la chaufferie où le directeur a grimpé en pleins torrents de fumée, c'est assez hasardeux. Un étourdissement, un faux pas, un étranglement qui vous serre mal à propos la gorge... on ne revient plus!

Mme Guérard ne bougea pas. Mais son souffle s'arrêta, ses yeux se dilatèrent et ses ongles labourèrent la paume de Solange.

Un contremaître, cependant, s'approchait de la jeune femme,pour lui rendre compte en détail de l'accident.

Le machinerie était fort éprouvée par le surmenage des travaux de guerre. On avait dû procéder au changement du dôme. M. Fabert, ce jour, avait été tout entier à la révision de la pièce nouvelle. Tout à coup il entendit des sifflements de vapeur insolites dans les chaufferies. Se précipitant vers le manomètre, il le vit calé à fond indiquant une surpression proche de l'éclatement. Il était trop tard pour dégager les générateurs. M. Fabert se dévoua alors, afin de conjurer la catastrophe imminente. Il fit rapidement évacuer la chaufferie et monta lever lui-même les soupapes de sûreté. L'alarme accrue par le vacarme horrifiant du dégagement subit des vapeurs, se propagea aussitôt parmi les travailleurs, qui se sauvérent au dehors, épouvantés de voir disparaître le directeur dans l'épais eur des nuage noirs et méphitiques. Maintenant le péri était écarté. Mais l'audce dae M. Fabert eût pu lui coûter cher. Car le plus difficile n'est pas encore de monter, il faut se maintenir au bord du cratère vomis-

sant des fumées asphyxiantes, puis retrouver son chemin de retour, descendre l'étroit escalier à travers l'atmosphère brûlante, âcre et opaque. On ne se tire de là qu'à la condition de posséder une énergie et un sang-froid exceptionnels, comme c'était le cas de M. Fabert.

En brefs monosyllables, Mme Guérard remercia l'informateur; celui-ci, tirant sa casquette, s'écarta devant Jean Marescaux qui arrivait à vive allure, affairé, excité, rayonnant, sous les traces noires hâtivement essuyées de son visage. Tout de suite, il coupait court aux volubiles félicitations de M. Boulommiers.

Bon! bon! Je n'ai rien fait qui compte, sauf de guider Fabert dans sa descente, par mes appels, et de le recevoir dans mes bras, à l'issue de l'escalier. Il était temps! Le pauvre avait atteint les limites extrêmes des forces humaines; alors, tout a sombré!

— Mais, interrogeait anxieusement Solange, est-il revenu à lui à présent? Ce malaise ne sera sans doute qu'une défaillance passagère?

— Tout porte à espérer qu'il sortira de l'alerte indemne. Il ne tarda pas à reprendre conscience, et n'accusa plus alors qu'une extrême lassitude. Et maintenant, rafraîchi extérieurement par des ablutions et des frictions, et intérieurement par une tasse de thé que vient de lui administrer la bonne petite Lilette, Fabert a recouvré à peu près l'aspect d'un gentleman! achevait Marescaux, avec son ordinaire humour, assaisonné d'émotion.

Tous autour de lui s'intéressaient trop à son récit pour remarquer les anomalies que Jean, debout face à sa sœur, observait à l'aise. Dès qu'il avait annoncé le salut de Fabert, un tressaillement agita le visage de marbre, les lèvres se gonflèrent, et une brume éteignit l'éclat métallique des yeux. L'attitude rigide, visiblement, s'infléchit. Sans paraître y prendre garde, Marescaux, très sérieux, s'adressait maintenant directement à Mme Guérard, d'un ton positif et presque sévère, comme pour lui dicter une leçon.

— Armand Fabert, prononçait-il, vient, au péril de ses jours, de sauver l'usine, matériel et personnel, et d'esquiver, par son initiative hardie, un malheur incalculable. Il est juste et bienséant que la Patronne de l'exploitation aille l'en remercier sans plus de retard. Viens avec moi!

Elle ne trouva pas de prétexte pour éluder cette injonction, et se mit en marche près de son frère, qui l'introduisit dans le bureau des dactylographes, ouvrit la porte de communication, et demanda:

— Fabert, permettez-vous qu'on entre? Je vous annonce une visite. Ne bougez pas surtout! Les excuses sont superflues.

Marescaux, s'effaçant, démasqua Mme Guérard. Celle-ci resta une seconde hésitante dans le cadre du chambranle, aussi blême que l'homme exténué qui gisait sur le divan de cuir, enveloppé d'une couverture de voyage.

D'un effort véhément qui l'ébranla tout, Fabert essaya de se soulever. Il n'en vint pas à bout.

En cet état de dépression absolue, il ne lui fut pas davantage possible de commander à son âme, et de maintenir la fière réserve dont il se cuirassait d'habitude. Le secret, maîtrisé avec un si dur stoïcisme, rompait toute entrave et se révela, éclatant, dans la rougeur qui embrasait le front, dans la flamme des prunelles agrandies. Tandis qu'Hélène avançait, la physionomie de Fabert s'imprégnait d'extase.

Elle approchait sans secousses, comme attirée par une fascination d'hypnose, les yeux rivés aux yeux qui l'adoraient.

— Je voulais vous remercier de l'immense service, commença-t-elle, balbutiante.

Tous deux s'aperçurent alors que les autres s'étaient éclipsés, les laissant seule à seul. Ils ne s'en troublèrent pas. Cette complicité évidente de l'entourage bien intentionné leur fit seulement mieux comprendre à quelle inévitable fin tout les conviait. Subjugués par la fatalité immanente, ils ne songèrent pas à se révolter.

Ils touchaient à l'heure élue, l'heure qui ne passe qu'une fois, et qu'il importe de saisir. Les scrupules, les atermoiements, les anxiétés, dont ils s'étaient suppliciés, leur parurent, à cet instant, des futilités sans portée. Rien ne comptait plus, que la nécessité de se joindre, que le désir de continuer ensemble la marche en avant et de soutenir, de leurs efforts unis, le poids de l'existence.

Vaines et impuissantes eussent été les paroles! L'inexprimable rayonnait de leurs regards éblouis. Leurs âmes, dans ce silence, se livraient leurs confian s espoirs.

Néanmoins, un dernier sursaut des longues inquiétudes agita encore Fabert.

— J'ai redouté... après ma confession d'une faute de jeunesse, de m'être amoindri dans votre estime! Avais-je raison de le supposer?

— Non, fit-elle très bas, plus confuse encore que l'homme n'était craintif. Jamais vous ne m'avez paru plus digne et plus généreux qu'au moment où vous acheviez cet aveu... qui devait atténuer les torts d'un autre... et expliquait votre fidèle dévouement.

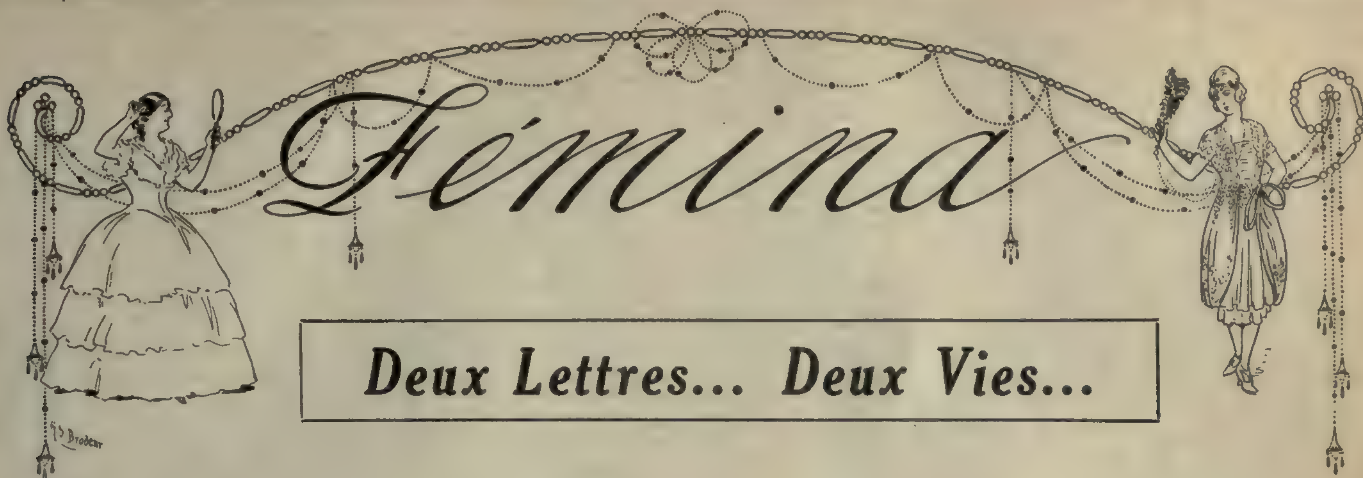
Sans hâte, avec une infinie délicatesse, comme s'il eût cueilli une fleur, Armand Fabert prit la douce main pendante, et la porta vers ses lèvres.

— Depuis toujours! murmura-t-il avec ferveur. Et, que vous le vouliez ou non, à toujours! Croyez en moi!

Deux larmes au bord des cils, elle répondit simplement:

— Je crois! A toujours!

FIN



Deux Lettres... Deux Vies...

Vous auriez été content de moi, ce soir, je le crois, mon cher Jean, content de mon tout petit succès. Cela s'est bien passé. La salle était sympathique, et la conférencière fut un peu applaudie... Mais je vois votre regard mauvais se détourner... Non, vous n'aimez pas que je parle de ces choses, et rien de ce qui touche à ma vie laborieuse ne vous intéresse. Vous lui en voulez à cette vie-là de m'avoir sortie de l'ornière, où je végétais là-bas, et où pour rien au monde je ne voudrais retourner toute seule... Non, rien! Pourquoi seulement ne voulez-vous pas revenir de vos idées surannées, et permettre aux femmes de chercher leur voie et de la suivre... L'idée est en marche, mon ami, et seriez-vous plusieurs qui comme vous, trouveraient indignes les pauvres ambitions de la femme, qu'elle ne songerait pas moins à les faire triompher... Et quand il s'agit de la femme que vous aimez, vous devenez tout simplement féroces, et rien ne peut vous faire pardonner la liberté que nous prenons d'avoir du talent. Et vos préventions ne se tournent que vers la littérature. Vous admettez qu'une femme soit artiste, mais vous n'admettez pas qu'elle acquiert une notoriété littéraire. Ce n'est pas très-logique mais cela vous occupe en vérité fort peu. Dans le domaine de la pensée, vous voulez être seuls à règner. Et puis, vous alléguez que votre amour s'énerve de voir la femme que vous aimez, livrer sa pensée, dévoiler son âme, et mettre à nu son cœur, devant la foule indifférente qui peut en prendre toute la part qui lui est ainsi abandonnée... Mais croyez-vous vraiment, mon ami, qu'une musicienne n'en donne pas tout autant? Dans la littérature, nous nous manifestons plus entièrement peut-être, mais c'est ainsi que la joie devient plus profonde et plus entière... Autrement comment vivrions-nous, nous les pauvres petites filles qui devons lutter jour par jour, pour arracher notre vie, si nous n'avions la joie complète de réaliser un idéal... Et tout le bien qui se peut faire ainsi, par la seule magie d'un article, ne l'imaginez-vous pas?... Je vous parlerais peut-être de la profonde émotion que je viens de vivre ce soir dans la douceur sereine de mon rêve de prêcheuse patriotique, si je ne sentais vos yeux impatients et votre bouche prête à dire les mots méchants que j'ai déjà entendus...

Mais néanmoins, je tiens à vous redire combien je suis fière d'avoir obéi à mon talent, et d'avoir servi, si faiblement que cela soit, la cause que j'aime pardessus tout, de notre toute humble littérature... Et si je persiste à vous dire ces choses, c'est que je considère comme une faiblesse indigne de vous, cette manie de bouder la tâche que j'ai acceptée avec tant d'enthousiasme, et par nécessité. Auriez-vous préféré me voir mesurer du ruban dans l'unique magasin de notre village, vendre de "*l'indienne*" à nos braves ménagères, choisir le tabac de nos excellents fumeurs, discuter sur les mérites du *tweed* anglais, et sur la supériorité de l'étoffe du pays... Mais oui, vous auriez mieux aimé me voir croupir dans le milieu étroit et obscur où j'étouffais, plutôt que de me voir prise par une popularité qui déroute et horripile votre conception de la vie féminine... Routinier va! Mais c'est ce routinier-là que j'aime, et depuis quand, vous en souvenez-vous, vous Monsieur le Grognon? Depuis toujours, je le crois bien. Depuis que nous sommes de petits êtres jetés dans le vaste espace, sur le même petit coin de planète. Ce n'était pas joli chez nous, mais comme c'était bon tout de même d'être là tous les deux, se promenant au bord de notre grand fleuve... En avons-nous jeté des cailloux qui faisaient rire la belle eau bleue... En avons-nous assez ramassé des coquillages... J'ai toujours celui où vous avez écrit: "Anne, ma petite femme, toujours." Etions-nous assez gentils tous les deux, nous aimant tant, tant... Et nos courses folles tout le long des prairies qui sentaient bon, vous en rappelez-vous, Jean? Et les côtes que nous grimpions à travers champs, et que nous "déboulions" ensuite avec des cris joyeux... Et plus tard, nos promenades au clair de lune en raquettes, ou en traîneaux. Avons-nous assez rêvé, et nous sommes-nous assez aimés tout de même! Dans ce temps-là nous ne discutions guère l'avenir, pauvres enfants que nous étions, nous ne croyions pas que le cercle familial se romprait si tôt, et il s'est rompu bien vite pour moi... J'ai été jetée à la côte comme une épave, toute seule ou à peu près... Si vous l'aviez pu, vous m'auriez emportée, je le sais bien, et mise à l'abri, mais voilà, vous n'étiez encore qu'un tout jeune homme... et il me fallait vivre... Plus tard, vous ne voudrez plus que j'écrive... Vous serez le tyran qui me fera pleurer... Mais c'est égal, Jean, c'est vous que j'aime plus que tout au monde, et je sais bien que l'heure venue tous les sacrifices s'accompliront devant mon cher amour exaucé... Mais en attendant, souriez-moi un peu, même les soirs où j'ai connu la fièvre du succès!

ANNE.

Québec, 15 février 1914.

Je vous écris, ma chère Anne, de l'Université même, où j'ai pu trouver un petit coin pour échapper aux taquineries de mes confrères qui m'appellent *l'amoureux de la dame mystérieuse.* La tristesse que je ne parvenais pas à dissimuler tous ces temps derniers faisait croire à une déception, et l'a-t-on assez raillé le pauvre diable qui avait une peine de cœur... Et quelle peine pouvait être plus cruelle que la mienne! La femme que j'aime, que je voudrais cacher à tous les regards, volontairement, dans un besoin de popularité et d'applaudissements, avait méconnu mes scrupules les plus sacrés, et sans souci de me faire un mal horrible s'était révélée à un public qui l'avait, de tous ses yeux, possédée pendant toute une soirée... O ces gens qui vous ont aimée tandis que vous parliez de cette voix douce que je connais si bien, ces gens qui ont reçu le don de votre intelligence, le meilleur de votre âme, combien je les hais en ce moment, combien... O Anne, Anne, qu'avez-vous fait là... Que la vie vous a donc changée depuis ces derniers mois, et vous retrouverai-je jamais, l'âme timide et tendre que j'ai tant aimée...

Vous me trouvez vieux-jeu, ma pauvre petite, et je gage que vous rougiriez de mes pauvres billets s'il vous fallait les montrer à vos brillantes amies, dont j'appréhende l'influence. Comment pouvez-vous, vous si féminine et si fine, vous plaire dans la compagnie d'une femme qui ne rêve que de se distinguer à la tribune, et d'ergoter avec des termes de loi. Ne sauriez-vous trouver d'autres amies que cette émancipée qui doit être une fameuse chipie? Mais quelles amies trouverez-vous dans le milieu que vous avez volontairement choisi? Toutes doivent ressembler à celle-là, toutes doivent travailler à déformer votre sens, pourtant bien juste autrefois, de la vie, de la vie que je vous offrirai bientôt petite fille si chère, et qui sera si simple, si tranquille, si lointaine de tous ces vains bruits qui vous occupent en ce moment. J'ai peur du moment où je retournerai vers vous, peur de vous retrouver si différente de ce que vous étiez jadis. Je sens dans vos lettres un obscur besoin de vous évader de notre amour. Certes, cet amour est encore bien vibrant, vous n'avez pas encore pu l'oublier, parce qu'il est fait de trop de choses qui ont été toute notre existence à nous, là-bas, dans notre Clair Ruisseau que vous ne trouverez peut-être plus joli... O Anne, ne dites jamais cela de notre petite patrie. Ne la profanez pas de votre dédain, même si ce dédain est fait de tendresse, la jolie paroisse où nous avons appris nos cœurs, nos pauvres cœurs de rêves et d'illusions... S'il faut que tout cela meurt tragiquement, dans l'oubli, petite amie, ne lui donnez pas l'aumône de votre pitié. Faites mieux, n'en parlez jamais... Vous n'y reviendrez pas avant l'été, n'est-ce pas, vos devoirs et, peut-être autant vos joies, vous retiendront bien loin... Et pourtant quel besoin j'aurais de vous retrouver dans le seul cadre où je puisse vous rejoindre, ma chérie, car il ne faut pas me demander d'aller là-bas, j'y souffrirais vraiment trop, et ma souffrance vous atteindrait vous-même dans votre juste fierté. Alors il vaut mieux que je regagne ma campagne, et que j'aille y rêver de la jolie fée d'amour qui bientôt viendra enchanter ma vie...

Anne, pourtant si vous alliez ne plus m'aimer un jour et peut-être bientôt... Ne protestez pas, petite amie, cela viendra peut-être à votre insu, et sans que vous puissiez même vous en défendre. L'abîme se creuse entre nous... Vous l'avez même franchi d'un bond l'autre jour, lorsque sans souci de mon chagrin, vous avez accepté de paraître en public... Tiens, n'en parlons plus car je vous blesserais inutilement. Cependant si je vous demandais de renoncer à la conférence; si je vous priais là, à deux genoux, ô Anne, de rester dans l'ombre où vous rejoindront suffisamment d'hommages pour vous donner la juste idée de votre valeur; si je vous suppliais de me donner ce bonheur d'être celle qui fuit la lumière, la trop grande lumière, dites, me petite aimée, que me répondriez-vous?

Mais je n'ai pas le droit de rien vous demander, Anne, aucun droit. Je devrais être fier de vos succès, m'en réjouir, les bénir. Et je suis honteux de ces sentiments mesquins qui vous humilient, je le sens, et dont vous préférez sourire, de crainte d'en pleurer... J'ai tant souffert déjà de mon impuissance à vous garder là-bas, prisonnière de mon amour, prisonnière de mes préjugés, car c'est bien ainsi que vous appelez mes délicatesses, n'est-ce pas, du bout de vos lèvres roses, ô ma jolie... Qu'importe si je pouvais vous rendre votre petite âme d'autrefois si limpide—et si peu ambitieuse. Vous ravoir mon aimée, à moi, bien à moi, sans rien entre-nous qui gâte notre projet d'être heureux l'un pour l'autre. Croyez-vous que ce soit encore possible?

La nuit de votre succès, ma petite, je l'ai passée dehors, sous la neige qui tombait harcelante, presque lourde. J'avais gagné la terrasse déserte, hantée de grands fantômes vaporeux. Je regardais Lévis enveloppée de neige voltigeante comme une tulle, et dont les lumières semblaient rire dans un lointain tout blanc. La nuit était douce et sentait bon. Aucun bruit ne troublait le sommeil de notre Québec, notre fier Québec, si élégant et si français dans toute sa grâce surannée qui se rafraîchit parfois d'une note moderne qui ne lui enlève pourtant rien de son caractère vieillot... Et j'évoquais la grande cité bourdonnante où rien ne s'apaise, où le sommeil n'atteint jamais à cette détente absolue qui est le grand calme... Nos âmes à nous, Anne, ressemblent à ces deux villes; la vôtre, avide de bruit et de lumière; la mienne aspirant à la tranquillité et à l'effacement... Croyez-vous que nous puissions de ces deux contrastes, faire encore du bonheur? Du vrai bonheur, celui que nous avons rêvé depuis l'enfance, et que le sort brutal vint déjà renverser... Si le malheur qui vous a frappée, petite Anne, était survenu deux ans plus tard, rien de cela ne serait arrivé. Vous n'auriez pas songé à devenir une femme célèbre; vous vous seriez simplement contentée d'être ma femme à moi, la plus aimée de l'univers... Tandis que maintenant, sauriez-vous être heureuse dans l'existence modeste et étroite, où je vous prierai d'entrer avec moi? Je tremblerai, Anne, oui, je tremblerai lorsque l'heure sera venue de vous le demander... Mais vous allez croire encore que je vous persécute, il n'en est rien ma petite fille, je me plains tout au plus parce que j'ai le cœur trop lourd et je ne suis, ce soir, qu'un pauvre qui mendie. Tout à l'heure avant de vous écrire, j'ai longuement marché. J'ai trouvé l'église qui semblait m'appeler. J'y suis entré, dans un besoin de confier ma peine. Je me suis rappelé votre dévotion à la Vierge, et votre façon de lui parler. Je lui ai dit toute mon angoisse, Anne, toute ma peur de vous perdre, et j'ai prié qu'elle vous garde à jamais dans les plis de son manteau bleu, la douce Reine que tant vous aimez. La Basilique était déserte ou à peu près. Il ne s'y trouvait que des vieilles femmes qui priaient à voix presque haute. Leurs chuchotements m'agaçaient... et le traînement de

leurs pieds tout le long des allées me faisait mal... Je n'aurais voulu entendre aucun bruit entre Dieu et moi... Ces églises des villes ont beau briller d'or, être des monuments admirables, elles ne vaudront jamais pour moi, les modestes sanctuaires de nos campagnes, celui de chez nous, petite fille, où nous avons dit si souvent le chapelet à haute voix... Puis la petite chapelle sous bois, dans le cap, où tout enfants, nous montions tous les soirs d'été, vous la rappelez-vous, Anne? Vous y chantiez quelquefois de doux refrains à Marie, et votre voix s'élevait si pure et si sereine, dans la beauté de ce paysage grandiose où le parfum des sapins nous grisait. Et puis nous redescendions doucement, votre bras sous le mien, par le sentier glissant, jonché de pommes de pins que nous écrasions sous nos pas heureux. Nous allions tout le long de la rive, où chante notre rivièrette guère plus large qu'un ruisseau, et au fond de laquelle rient de petites roches brunes et coquettes. O quel bon temps c'était, et qui ne reviendra peut-être plus... Et l'hiver où tout était blanc, partout, sous nos peids et sur nos têtes. De notre vallée, nous ne voyions plus qu'un coin du ciel, les montagnes semblaient rejoindre leurs têtes neigeuses, pour nous cacher à tous les yeux. Nous devenions des isolés, des perdus, des solitaires. Il semblait que rien ne pouvait atteindre à notre thébaide. Alors dans les courses folles, en traîneaux, nous descendions nos *casques* jusqu'au menton, nous tortillions de chauds *nuages* autour de nos cous, et nous dévalions comme des fous, du haut des cimes, jusque dans les ravins en bas tout en bas. Et nous nous lancions ainsi dans l'infini, serrés l'un contre l'autre, vous les yeux clos, pour ne pas voir où nous allions, moi, attentif à diriger le traîneau, pour que vous n'ayez jamais mal, ô ma chérie.... Puis nos ascensions à la raquette jusque dans les bois haut, là où il y a des loups, paraît-il. Mais je n'ai jamais eu peur de ces loups-là, ma petite... tandis que maintenant, j'ai peur que le loup vienne et emporte ma mie, si loin, que jamais plus ne la retrouvera le pauvre berger.

Déjà des yeux l'ont cherchée, la jolie fille toute blonde, et l'ont même inquiétée... Anne, vous allez me traiter encore de vilain, et de jaloux, mais c'est plus fort que moi, je ne voudrais plus que personne ne vous regarde ainsi. Je souffre de vous savoir là-bas toute seule, exposée à toutes les méprises qui atteignent si souvent la femme vaillante et probe... Et si pour répondre à votre raillerie qui était de la mauvaise humeur, je ne voudrais pas vous voir dans l'unique magasin de notre village, mesurant de l'"indienne," ou choisissant le tabac de nos vieux fumeurs, je voudrais vous savoir auprès de Maman qui vous a tant priée de m'attendre auprès d'elle... Elle n'a pas de fille; elle aurait été si heureuse d'être votre mère... Vous aviez soif d'indépendance, petite Anne, et vous n'avez pas voulu. Enfin, vous avez désiré faire votre vie, vous avez réclamé votre droit à la liberté, et nous ne pouvions rien pour arrêter votre élan... Vous semblez heureuse, n'est-ce pas l'essentiel toujours, et ce que je désire le plus au monde, en dépit de toutes mes plaintes, de mes grogneries, de mes jalousies, de tout. Souriez Anne, et je serai toujours heureux, moi-même! Mais voilà le cri égoiste qui jaillit malgré moi: ne me faites pas trop souffrir! Je vous aime tant.

JEAN.



Observatoire rustique construit sur le sommet du mont Tremblant dans les Laurentides, à quelque 2,600 pieds d'altitude, pour le contrôle des feux de forêts dans la région. De ce point élevé, l'œil aperçoit des panoramas merveilleux de montagnes boisées, de lacs limpides et de verdoyantes vallées. Par les temps clairs, la vue embrasse un territoire couvrant plus de 1,200 milles carrés, à travers lequel il est alors facile de compter près d'une quarantaine de lacs.

Ma Chaumière



MA maison n'est pas grande, mais j'aime ma maison. L'écriteau cloué sur l'un des piliers du porche vous apprendra dès l'entrée qu'elle s'appelle modestement "*Ma Chaumière*", et sitôt que vous l'aurez aperçue derrière la haie vive, vous conviendrez que jamais bicoque ne fut mieux baptisée, puisqu'elle coiffe son unique étage d'un toit de chaume, bruni par les intempéries. La crête du toit n'est pas une crête vive comme avec l'ardoise ou la tuile. Fi ! les vilains toits égoïstes et inhospitaliers qui font bien roides leurs pentes glissantes pour que l'eau du ciel y dévale plus vite et que les graines portées sur le vent n'y puissent trouver aucun refuge !

Il me plait que mon toit de paille porte quelques touffes d'herbes, et tout en haut deux ou trois pieds d'iris, qui se dressent fièrement, bien certains qu'on n'ira pas les cueillir là. D'ailleurs j'ai laissé envahir les murs aussi bien que le toit. Toutes les plantes grimpantes qui en ont éprouvé le besoin ont pu s'appuyer sur ma maison. Aussi est-elle étroitement enveloppée de lierre, de vigne vierge et de glycine. — Et si vous me dites que cela détériore la bâtisse, je vous répondrai que je préfère sacrifier un moellon à un rameau plein de vie.

— Vous hochez la tête, déclarant que j'habite un de ces joujoux comme Marie-Antoinette en fit construire à Trianon pour son royal amusement, une chaumière d'opéra-comique ? — Je l'espère bien, j'ai fait tout ce qu'il fallait pour cela. J'ai garni les vitres, découpées par des baguettes, de rideaux d'étamine à carreaux rouge et blanc, et des pots de capucines soulignent chaque fenêtre d'une rangée de fleurs.

Voilà pour l'extérieur. Mais entrons, je vous prie, dans ma chaumière. — Ah ! c'est là que je vous attendais et votre surprise me comble de joie ! — Si je me suis appliquée à lui laisser son apparente rusticité, j'ai mis aussi tous mes soins à ce que son intérieur fut coquet et confortable, tout en conservant son caractère de paysannerie amusante. La vaste pièce où l'on entre, dallée de carreaux de céramique, vous représente à la fois la cuisine — (c'est la grande cheminée) — la salle à manger — (voyez cette table, ce banc, ces chaises et ce buffet en bois rouge, selon le style alsacien) — et le salon : remarquez devant la fenêtre large comme une baie ce divan et tout auprès les petites tables basses offrant de quoi fumer et de quoi lire. — Dans cet angle, ces rayons qui supportent des faïences et des poteries, faisaient autrefois partie d'un affreux placard. J'ai fait enlever les portes, peindre les planches, et voilà une manière de vaisselier fort présentable.



— Venez voir les chambres, en montant l'escalier de bois blanc, que je me garderais bien de cirer. Nous voici dans ma chambre ; eh ! oui le plafond est mansardé et pas très haut, la pièce est petite, — mais elle est charmante tout de même, parce qu tapissée entièrement, même le plafond, d'une cretonne à dessins naïfs, réjouissant l'œil d'une impression très fraîche. Le lit bas, de forme "bateau", est recouvert de la même cretonne, et les chaises paillées au dossier surélevé ont un coussinet assorti. Pour s'harmoniser avec le charme très pur qui se dégage de tout le logis, les bouquets sont composés de fleurs champêtres ; bluets, coquelicots au vif incarnat, de giroflées qui garnissent le moindre jardin paysan, et de renoncules toutes simples et toutes rondes.

— Vous étonnerez-vous encore si je me déclare la plus heureuse des femmes, puisque j'ai la chaumière de mes rêves, — la chaumière... et le cœur !...

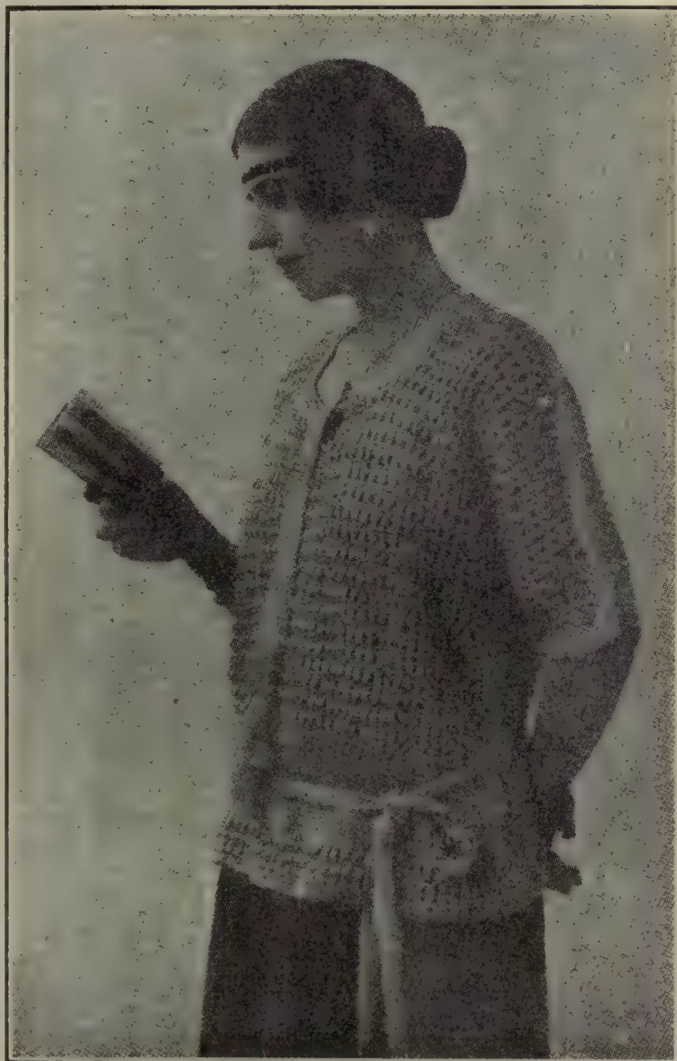
MONELLE.

LES OUVRAGES DE DAMES

Cette blouse se commence par le bas du dos; sur une aiguille, monter 80 mailles sur lesquelles on travaille pendant six rangs en tricotant toujours à l'endroit, ce qui donnera un rang à l'endroit, un rang à l'envers.

Au 7e rang: prendre en même temps que la soie, le fil d'or ou d'argent; faire 2 mailles à l'envers, un jeté, c'est-à-dire, qu'après avoir tricoté les deux mailles ensemble, on repasse le brin par derrière; on tricotte de nouveau deux mailles ensemble sur l'envers; le brin de soie et de fil d'argent en passant ainsi sur l'aiguille, forme un jeté.

Tout le rang se fait de cette manière, c'est-à-dire 2 mailles ensemble, un jeté.



8e rang: Tricoter toutes les mailles à l'endroit et séparément, c'est-à-dire sans aucun jeté.

9e rang: Tricoter toutes les m. à l'envers.

10e rang: Tout à l'endroit.

Au 11e rang: On refait le même travail qu'au 7e rang et cela deux fois. A cet endroit, on fait 27 rangs de tricot uni avec la soie seulement.

Cette bande représentera la basque. Lorsque celle-ci est terminée, on recommence à travailler en faisant des jetés pour faire le corps et on reprend pour cela les m. de métal en même temps que les brins de soie.

Faire encore ainsi 14 rangs qui nous amèneront à l'emmanchure. A cet endroit, remonter sur l'aiguille 20 mailles que l'on tricote toujours avec la soie et le fil de métal. On a ainsi 120 points.

Quand on est arrivée à l'autre bout du rang on monte encore 20 mailles pour la deuxième manche, et pendant 9 rangs, on travaille sur 120 mailles. On doit avoir ainsi 36 rangs de 120 points.

A cet endroit, on ferme toutes les mailles. Le dos est terminé.

Pour le devant, on refait exactement le même travail que celui du dos jusqu'au 18e rang de jetés.

A partir de ce rang, ne plus travailler que sur 51 mailles, de façon à ménager l'encolure et continuer à travailler sur la même hauteur que pour le dos jusqu'à l'épaule, fermer les mailles.

Reprendre au 18e rang, de l'autre côté, pour faire la seconde épaule. Fermer les mailles.

L'épaule du dos et celle du devant sont réunies par une bande de tricot uni, pour laquelle on monte 11 mailles sur lesquelles on fait 82 rangs de tricot (un rang à l'endroit, un rang à l'envers.)

Cette bande est montée au point de surjet.—Fermer ensuite la casaque par une couture sous le bras.

Le bas des manches est bordé d'une petite bande faite avec la soie seule, pour laquelle on monte 10 m. sur lesquelles on fait 10 mailles, une maille à l'endroit, une maille à l'envers pendant 55 rangs.

Cette bande est montée au bas de la manche en surjet.

L'encolure est bordée d'une bande dans le même genre, faite également rien qu'avec la soie. On monte 10 mailles sur lesquelles on fait un point à l'endroit, un point à l'envers pendant 190 rangs.

Prendre la moitié de cette bande et fixer ce point au milieu de la partie du dos et coudre la bande autour de l'encolure en l'arrêtant de chaque côté du devant.

On la termine ensuite par un gland de même soie.

La ceinture se commence rien qu'avec la soie avec laquelle on monte 10 mailles que l'on travaille comme pour la bande d'encolure, un point à l'endroit, un point à l'envers, pendant 117 rangs.

A cet endroit, on reprend le fil de métal et on fait 18 rangs de tricot toujours à l'endroit, comme ceux du corps de la blouse, on fait de nouveau 18 rangs de tricot toujours à l'endroit et cela encore 3 fois, en alternant les rangs de tricot uni avec les rangs de tricot à jetés.

On doit avoir en tout 5 groupes de tricot avec jetés.

On ne travaille plus ensuite qu'avec la soie seule et on fait de nouveau un point à l'envers, un point à l'endroit sur une longueur de 117 rangs.

Les pans de la ceinture sont alourdis d'un gland semblable à ceux de l'encolure.

Pour terminer, faire deux petites chaînettes de 12 mailles chacune, les fixer sous la couture de dessous du bras, à la hauteur de la basque, pour y passer la ceinture

---

La Revue Moderne paraitra, à l'avenir, la première, au lieu de la deuxième semaine de chaque mois.

Les articles de Noël doivent nous être immédiatement adressés.

COURRIER DE MADELEINE

M. P. LABRECQUE.—Il m'est absolument impossible de publier la "Nouvelle" que vous m'avez adressée, et je le regrette vivement.

GABRIELLE DE P.—Il me semble que oui, et je m'étonne que la chose n'ait pas été déjà faite. Peut-être la lett e s'est-elle perdue en route, comme cela arrive fréquememnt.

CAPUCHON.—Bravo! Très bien tapé. Les voilà bien avertis les oiseaux de passage, et ils n'ont qu'à se bien tenir. Vous écrivez joliment Capuchon, et je suis fière de devenir votre marraine, une marraine bienveillante mais asses exigeante, et qui vous demandera de travailler beaucoup.

MARTHE DES SERRES.—Très gentil, nous publierons le plus vite possible. Merci de ne pas m'oublier.

PHETEE.—J'ai lu tout de suite l'étude qui vous a si fort découragée, et je m'empresse de vous dire que le temps et la vie couperont les ailes à votre imagination, et que ces défauts qui vous préoccupent peuvent facilement être domptés par de la volonté et de la constance. Vous vous intéresserez à votre changement, vous en suivrez les progrès avec joie, car le seul fait d'avoir accepté, sans protestation, un exposé de vos petites faiblesse prouve que vous avez de l'humilité et de la volonté, et avec cela on arrive au perfectionnement. Vous serez toujours la bienvenue, et n'ayez crainte de faire appel à mon amitié. Merci de tant aimer la revue, et de l'exprimer si gentiment.

ROSE DE LAURIER.—Nous vous avons rédigé une annonce, exprimant ce que vous désiriez en quelques mots, et c'est ainsi que vous avez plus de chance de trouver un correspondant sérieux.

PAUL P.—Vos vers seront soumis à l'appréciation de notre critique en poésie Saint-Just, e nous les publierons avec plaisir s'ils sont jugés dignes, ce que j'espère bien sincèrement.

PETITE JOYEUSE.—J'ai parcouru avec un intérêt affectueux la lettre bonne et jolie que vous m'avez adressée, et je vous remercie de m'offrir une amitié qui me sera fort douce. Je vous compterai donc à l'avenir pami nos fidèles, et j'entends vous revoir ici souvent.

MARG. C.—Non, Saint-Just n'est pas trop sévère, et il faut avoir la patience d'attendre et de recommencer. Si rares sont les écrivains qui réussissent du premier coup qu'il ne faut pas se laisser abattre, mais recommencer jusqu'au succès final.

LA DAME AUX CAMELIAS.—Etre une heureuse mère, n'est-ce pas la plus grande joie, et la meilleure douceur de la vie. Il ne faut pas trop demander au Ciel... encore moins à la terre. Deux bons et beaux enfants qui vous aiment et vous entourent de respect, voilà le plus grand bien de la vie. Puisse notre revue vous apporter toujours des heures douces et aussi réconfortantes. Je suis navrée d'apprendre la cruelle épreuve que vous avez subie, et la grande nervosité qui s'en est suivie. Je fais des vœux pour que vous recouvriez rapidement toutes vos forces et pour que votre bonheur soit sans nuages...

LULL.—Merci de m'écrire toutes ces choses aimables et gaies. J'ai passé quelques bonnes minutes à vous lire, et votre entrain me gagne. Votre sourire est un rayon de soleil qu'il fait bon de voir luire à travers la pluie qui tombe lourde et triste. Pourcentage et percentage figurent très-bien dans le Larousse, où je viens de regarder, pour plus de sécurité, quioque certaine que ces deux mots étaient bien français. Je ne connais pas d'autre traduction à "crate" que caisse à claires-voies. C'est un peu long peut-être mais il faut tout de même l'utiliser et mettre au bout entre parenthèse, "crate." Vos clients s'y habitueront, et ce ne sera plus nécessaire de l'écrire dans les deux langues. C'est ainsi que l'on fait de la propagande, petite amie Lull, et de la meilleure, croyez-m'en, celle qui doit intéresser des vaillantes comme vous.

ALMA ASHBY.—Vous avez dû recevoir votre numéro de septembre presqu'au moment où vous m'écriviez. Vous avez constaté que la grève nous causait du retard et des ennuis qui ont quelque peu retardé notre publication. Les mêmes inconvénients nous assaillent cette fois encore, mais nous espérons, de plus en plus, dans un arrangement définitif et satisfaisant qui nous permettra de ne plus faire attendre nos aimables abonnés, dont nous avons pu d'ailleurs, constater la fidélité et l'empressement.

MICHELLE.—Tant mieux, tant mieux, et combien j'espère dans un résultat définitif et heureux que vous allez m'apprendre bientôt! Il ne faut pas exagérer et s'éloigner—lorsque l'on voudrait se rapporcher, n'est-ce pas?

DORIA LEMAIRE.—Si vous voulez nous adresser vos essais poétiques, nous demanderons à Saint-Just de vous en faire une excellente analyse. Espérons que vos ver seront conformes aux règles de la prosodie et de l'art.

LISE.—Deux lettres! Et quelles lettres intelligentes, aimables et consciencieuses, et comme j'ai été contente de vous garder près de moi pendant toute cette lecture. Votre cas de conscience a été jugé avec la plus extrême justesse. A quoi bon jeter vers cette carrière si dûre par instants, et si tourmentée, de pauvres jeunes êtres incapables de lutter parce qu'ils n'ont pas acquis la culture et l'endurance nécessaire. Mieux vaut autre chose pour laquelle on est mieux préparé. Donc ne vous inquiétez plus Lise, vous avez eu raison de montrer la réalité à côté de l'illusion. Pourquoi n'écririez-vous pas pour nous quelques Nouvelles où vous mettriez tout votre talent charmant? Votre imagination doit accomplir de si nombreux voyages, alors que vous êtes rivée au foyer. J'espère que ce numéro vous plaira autant que l'autre. Comme j'ai reçu plusieurs demandes d'explications sur la loi de la conscription j'ai demandé à l'un de nos journalistes les plus justes et les plus sincères d'écrire tout ce qu'il pense de cette question ou plu tôt de cette loi, avec laquelle on a déjà tellement exploité les passions politiques populaires. Peu me chaut un parti ou l'autre, mais c'est la vérité que je voudrais faire jaillir des faits Et puis notre question économique si tourmentée appelle en ce moment plus l'attention de l'électorat que les questions de guerre qui ont été résolues par un parti exactement comme l'autre les auraient résolues si il avait occupé le pouvoir **à la place de l'autre.** L'essentiel est que les femmes votent pour les hommes les plus droits et les plus capables, sans se soucier de sa "couleur." Les femmes peuvent jouer un rôle important dans notre vie nationale pourvu qu'elles prennent la politique de très-haut et non de très-bas. Merci encore une fois de tout ce que vous m'écrivez de charmant et de juste. J'aime, Lise à vous lire, et beaucoup!

A. S. D. F.—Ce doit être intéressant chez-vous, et en lisant la description de votre petit château, j'avais un goût de le visiter qui va peut-être tourmenter à son tour cette petite fée montréalaise Seulement marié et père de famille, me dites-vous. Veuf peut-être? Cela m'intéresserait de le savoir? Ie vous répondrai ensuite.

LEONIDE F. T.—Je suis trop contente de m'associer à votre généreuse action et de faire ma petite part pour le brave ami que vous avez là-bas.

MADELEINE.



Le Mont Edith Cavell, à Japers Park, Alberta.
Faveur du chemin de fer National.

COURRIER POÉTIQUE

JUPITER CONTRE JEHOVAH.—Le sujet est extrêmement vieux et la forme ne le rajeunit pas. Pour savoir si l'auteur a plus de talent pour la prose, il faudrait voir la prose. Quant aux vers, ils sont remplis de fautes.

N'ENTENDS-TU PAS?—Petite chanson aimable et de peu de valeur poétique.

REVERIE INTIME.—Poésie amoureuse sans grande originalité. L'auteur a de la facilité; avec du travail et plus de culture, sa personnalité se développerait.

REVERIE MATINALE.—Il faut de la musique pour ces vers. Ils se chanteraient mieux qu'ils se lisent.

DESILLUSION.—Cette pièce mérite insertion. L'autre: "Matin," est plus faible et contient des fautes de versification.

LA MUSIQUE DES VAGUES.—Rimes et épithètes banales. Manque de caractère et prosaïsmes.

SOUVENIRS MOROSES.—Mêmes remarques que pour la pièce précedente.

LES HIRONDELLES.—Aimables vers sans grandes qualité littéraires. Le style est banal.

ODE A LA NUIT.—Peut être publié.

MEDITATION POETIQUE: LA PROVIDENCE. Fautes de versification: "Majestueux," 4 syllables et non 3; "inconscient," 4 syllables, etc.

NIAGARA.—Mérite une place dans la Revue.

LE COUVENT, LE BAISER, DOUCE CRAINTE. Vous voulez notre franche appréciation? Gardez vos vers pour vous et votre amie. Tout leur mérite est dans leur sincérité. Au point de vue de l'art, ils sont médiocres.

SONNET AU PRINTEMPS.—Le printemps prochain pourrait bien voir ce sonnet éclore dans la Revue.

TES YEUX.— "Séparation," 5 syllables et non 4. Pourle reste, soyez plus original.

LE SOIR, AU TEMPLE.—La muse ne vous sourit pas. Ne la courtisez plus. D'ailleurs, votre versification est défectueuse; étudiez as si vous voulez rimer malgré Minerve!

SAINT-JUST.

LA PETITE POSTE

CONDITIONS. 1. 5 sous du mot. 2. Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3. Ces petites annonces devront être adressées avant le 25 du mois qui précède la publication de la REVUE

—o—

Jeune Américain désire correspondre avec Demoiselle. R., 502 W., 182 Street, New-York, N.Y., U.S.A.

—o—

Jeune homme de 34 ans, désire correspondre dans un but sérieux avec demoiselles distinguées, instruites, sympathiques, âgées de 25 à 30 ans. G. L'Espérance, Boîte M., l'Islet, Co. L'Islet, Qué.

—o—

Jeune homme, 26 ans, distingué, désire correspondre avec jeune fille aimable et gentille. Rodolphe Lebon, Casier postal 731, Bureau de poste, Haute-Ville, Québec, Qué.

—o—

Les plus gentils correspondants seront les bienvenus de Suzanne Lebrun, Chicoutimi, Qué.

—o—

Quels gentils messieurs acceptent pour correspondante Claire Domville, Chicoutimi, Qué.

—o—

Demoiselle distinguée, 39 ans, désire correspondant sérieux. C. P., 53, rue St-Olivier; Trois-Rivières, Que.

—o—

Demoiselle désire correspondre avec monsieur de 30 à 40 ans. But sérieux. Marie Dupuis, Poste Restante, Montréal.

——

Brunette demande correspondant. But: Se distraire pendant la saison d'hiver. Mlle Hectorine Blaise, 1856, Delaroche.

—o—

Jeune fille de bonne famille, brunette, 24 ans, désire correspondants distingués et instruits, âgés de 25 **ans et plus, de Montréal, ou ailleurs. Adresse:** Linée Lavoie, Poste Restante, rue St-Jacques, Montréal.

—o—

Demoiselle **agée, distinguée, désire corresponnte** avec messieurs âgés. Mlle Rachel Jolicœur, Poste restante, Station N, Montréal.

—o—

Jeune dame distinguée, instruite, haute éducation, **ennuyée vivre seule, désire faire connaissance de** gentils messieurs sobres. Boîte 24, Station R, Montréal.

—o—

Demande à correspondre avec monsieur de 28 à 35 ans, voulant se distraire durant la saison d'automne. Mlle Héloïse Monttail, Poste Restante, Ottawa, Ont.

—o—

Nous désirons gentils correspondants. Constance Lavoie, Norma Lalande, Casier postal 195; St-Hyacinthe, Qué.

—o—

Monsieur, vous avez probablement 30 ans ou plus. Vous êtes instruit et de parfaite éducation, alors **pourquoi ne pas m'écrire? Yvette Dechênes, Poste** Restante, Ottawa, Ont.

—o—

Jeune homme instruit et gai désire correspondantes de seize à vingt ans. Robert de Chalmont, Poste Restante, Haute Ville, Québec.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

CONDITIONS:—Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé. Pas de copie; cinquante sous par mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.
Pour les études particulières, envoyées directement: $1.00

F. P. G.—Voilà un homme positif, raisonneur, pratique, d'une opiniâtreté rare; il est sincère et franc et il se laisse facilement reconnaître comme il est. Il a de l'orgueil, mais malgré son assurance apparente, il a d'étranges timidités qui souvent le paralysent. Il paraît au contraire à l'aise, causeur, un peu vantard, gai et sociable. Le cœur est généreux, bon, sensible et très affectueux. L'énergie est grande et la volonté est d'une résistance peu ordinaire, manifestée par cette opiniâtreté habituelle qui est parfois mal-à-propos, et devient un défaut nuisible. Il a de l'imagination, il est exposé aux illusions d'un côté, aux préjugés de l'autre, et pour que le jugement soit solide et sûr, il faut que mon correspondant, se défiant et de sa tendance à l'exagération et de son opiniâtreté, se donne le temps de bien voir et de bien réfléchir. Il est sensible et facilement froissé et peiné, mais je ne le trouve pas susceptible. Actif, courageux, soigneux des détails, persévérant, il a tout ce qu'il faut pour réuss r.

MOI OU L'AUTRE.—Elle est fine et o pirgine très vive, d'une imagination dont elle doit seéfier,,la car unie à son impressionnabilité, elle peut nuire à la sûreté du jugement. Elle a de l'orgueil et elle est timide, ce qui ne l'empêche pas de dire ce qu'elle pense! Sincère, portée à accorder sa confiance parce-qu'elle juge les autres d'après elle-même, elle a des déceptions qui la rendent momentanément amère et sceptique. Une grande nervosité la rend irritable et d'humeur très inégale. Sa délicatesse saisit et apprécie toutes les nuances du sentiment ou de l'esprit. Le cœur est ardent, bon, généreux, capable de dévouement, mais ce dévouement est variable et dépend beaucoup de l'impression dominante. La volonté paraît plus forte qu'elle ne l'est: elle procède par à-coups, et elle est trop influençable. Enjouement dans l'esprit, tristesse dans l'âme ce qui la fait paraître encore plus capricieuse et inégale. Elle est susceptible, mais cette impression est combattue par le bon sens, la génerosité et la bonté naturelle, alors elle ne conserve pas trop longtemps le souvenir des offenses. L'extrême sensibilité est un peu maladive et elle s'en défie. Activité nerveuse et agitée, pas beaucoup d'ordre. Elle agit et elle parle avec précipitation et elle s'expose ainsi à des regrets.

GASPESIENNE.—Très imaginative, trop même, elle est portée à voir les choses et les gens avec exagération, le jugement en est d,,minué. Cependant le sens pratique est développé et elle a du bon sens: mise en garde contre les erreurs, d'optique, elle peut, quand elle a le temps de réfléchir et de raisonner, arriver à très bien juger. L'orgueil est susceptible. Les affections sont ardentes et très exclusives pour ne pas dire jalouses. Elle est bonne, active, sincère, courageuse et énergique. Elle tient à ses idées, elle aime à contredire et à discuter. Impatiences fréquentes, un peu d'irritabilité, surtout devant la contradiction.

L'AIGLON.—Positive et d'esprit pratique, je la crois pourtant un peu gauche et certainement très routinière. La sensibilité est grande et je lui vois aussi de la susceptibilité, une humeur inégale et une tendance à être mécontente, difficile à satisfaire. Sincère et d'une franchise rude qui ne calcule pas la portée de ses coups de langue. Elle a cependant de la bonté et un cœur capable d'affection et de dévouement. C'est le caractère qui est difficile: elle est nerveuse, irritable, entêtée. Volonté énergique mais inégale aussi. Elle est courageuse. La disposition à s'attrister facilement et souvent est clairement indiquée. Naturelle, sans vanité, mais orgueilleuse et admettant difficilement ses torts.

FOLLETTE.—Elle est d'une grande impressionnabilité nerveuse; la sensibilité est trop vive et exagère les choses, l'imagination est développée et active, ce qui n'est pas pour donner une vue plus exacte des gens et des choses. C'est une personne d'une activité qui devient facilement de l'agitation. Elle a une jolie simplicité, une spontanéité aimable, aucune forme de vanité. Sa modestie et son naturel sont sympathiques. D'une franchise un peu naïve, elle est ouverte et communicative. Le cœur est bon, dévoué et tendre. L'humeur est très capricieuse. La volonté est vive, autoritaire, active, mais manque de résolution nette et de fermeté persévérante. La tristesse vient facilement: elle est un peu rêveuse et portée à compliquer les choses simples, le sentiment est tout dans sa vie et elle manque de sens pratique. Gentille.

SE RECONNAITRA-T-IL?—Il est sensé, pratique, exercé dans le sens des affaires, mais délicat et capable d'apprécier les jolies choses de l'esprit. Tout à la fois assez satisfait de lui et timide. Un peu d'égoïsme et de la vanité le rendent susceptible. Le cœur est délicat et tendre, il cherche l'affection et la sympathie. La volonté n'est pas forte: il manque d'initiative, il a peu de résistance et il subit trop facilement toutes les influences. Il doit être jeune. Il est très sensible, actif et ambitieux, il a beaucoup d'illusions encore, de jolis enthousiasmes et il ne se défie peut-être pas assez des gens en général, étant lui-même droit et sincère.

AMOUREUSE DE JOHN.—Sensée et positive elle n'est pas du tout sentimentale: capable d'affection sincère, elle n'a pas cependant la tendresse chaude et enveloppante qui fait le charme de tant de femmes. Elle est un peu brusque, raide, d'humeur variable et souvent désagréable. Elle manque de bienveillance et elle est portée à juger les autres sans indulgence, ce qui ne l'empêche pas de ne pouvoir endurer qu'on la critique elle-même. Elle a bon cœur, elle a de la droiture et de la sincérité: elle s'avoue à elle-même ses erreurs et elle connaît ses défauts. La volonté est assez énergique mais moins résolue qu'on ne le croirait d'abord: je lui vois des indécisions, des changements de résolutions subits et imprévus. Elle n'a ni volonté, ni prétention d'aucune sorte. Peu expansive et même pas assez.

JOHN.—Il est impressionnable, l'imagination est vive avec une tendance à exagérer les choses et à attacher beaucoup d'importance au détail et aux nuances en matière de sentiment. Très délicat et très sensible, il est susceptible. Il est aimant et ses affections sont exclusives et un peu exigeantes. Il n'est pas constant, mais il est droit et sincère. La volonté est forte à la fois résolue, ferme et obstinée. Actif, ambitieux, plein de bonne volonté, c'est un optimiste imprudent qui s'illusionne trop pour ne pas se tromper dans ses appréciations en affaires ou autrement. Il est imprudent. Tout ce qui est nouveau et imprévu le charme et l'attire. Il n'est pas encore sérieux et son manque de réflexion lui attire souvent des ennuis.

GABRIELLE.—Impressionnable, tour à tour très gaie ou triste et mécontente de tout. L'imagination favorise le rêve et nuit un peu au jugement: elle voit souvent les choses comme elles désire qu'elles soient et toutes différentes de ce qu'elles sont en réalité. Délicate et aimante, elle n'a que peu d'égoïsme et je crois qu'elle apprendra à bien se diriger. La volonté, impulsive et active, est assez résolue et elle a certaines tenacités utiles, mais la persévérance est faible. L'humeur est très capricieuse mais généralement aimable. Peu de vanité, aucune coquetterie. L'activité dépend de l'humeur, et par conséquent, elle est variable.

SEULE.—Sensible, d'une délicatesse de sensitive, elle est vive, active, impulsive et pas énergique. Elle se laisse conduire et influencer par les uns et les autres et elle ne sait pas davantage résister à ses propres fantaisies. Elle est bonne, dévouée, très optimiste et remplie d'illusions. Elle a des entêtements raides et subits, quand on s'y attend le moins. Tendances autoritaires instinctives mais ni la résolution, ni la persévérance qu'il faudrait pour les rendre effectives. Jolie nature simple et sincère, que la timidité rend très réservée et même fermée. L'orgueil est un peu hautain et susceptible.

CLAUDE CEYLA.



Beacon Hill, Parc Victoria, B. C.
Faveur du Chemin de fer National du Canada.

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.

Adresse postale: Casier 35, Station N, Montréal. Téléphone: Est 1418.

Avec quoi faut-il manger les huitres.

On sait que certaines huîtres élevées dans des eaux impures, à proximité des ports, peuvent présenter certains dangers en raison des microbes qu'elles contiennent. On a signalé des cas de fièvre typhoïde ainsi contractée et pour empêcher la contamination de se produire, on avait proposé avant la guerre d'interdire la consommation d'huîtres non stabulées, c'est-à-dire n'ayant pas subi un jeûne de quelques jours dans une eau pure, pour leur permettre de se débarrasser de leurs parasites.

En attendant que cette mesure soit prise, et les installations nécessaires réalisées, les amateurs d'huîtres apprendront avec plaisir que le danger en question n'est peut-être pas aussi grand qu'on l'avait dit.

C'est du moins ce que semblent démontrer les expériences récentes que M. M. Charles Richet fils et André Gigon ont dernièrement communiquées à la Société de Biologie. Ces deux savants ont recherché dans quelles proportions certains condiments antiseptiques, comme le citron et le vinaigre, ou certaines boissons acides comme le vin blanc pouvaient diminuer le pouvoir infectant des huîtres contaminées. Ils ont trouvé que l'adjonction de jus de citron diminue considérablement le nombre des bactéries pathogènes que renferme l'animal. Dix à quinze gout-

à suivre Page 3

Suite de la page 2

tes de ce jus détruisent en 5 minutes, 92% des microbes du liquide contenu dans l'écaille. Cette action est moins efficace pour les bactéries qui se trouvent dans l'intestin du mollusque, mais comme ces dernières sont en nombre relativement restreint, l'essentiel est de détruire les bacilles contenus dans le liquide intervalvulaire.

Le vinaigre que l'on sert parfois avec les huîtres, a une action antiseptique beaucoup moins marquée que le jus de citron. Employé dans les mêmes conditions que ce dernier, il ne détruit en effet que 40% des bactéries pathogènes contenues dans le liquide de l'huître.

Quant au vin blanc son pouvoir antiseptique est plus considérable que celui du vinaigre.

Le vin le plus efficace, serait le Barsac qui détruirait jusqu'à 99% des microbes qui causent la fièvre typhoïde, alors que le Graves en détruirait 86% et le vin de Provence pas plus de 50%.

A cette action antiseptique du vin blanc et du citron, il convient d'ajouter celle du suc gastrique qui possède un pouvoir bactéricide au moins égal à celui des condiments cités ci-dessus.

L'habitude qu'ont certains amateurs d'huîtres d'assaisonner leur mets favori de citron ou de vinaigre et de l'accompagner de larges rasades de vin blanc, est donc tout-à-fait recommandable et contribue à les mettre à l'abri des suites fâcheuses que peut entraîner la consommation d'huîtres contaminées.

à suivre page 4

Suite de la page 3

Il est à noter cependant qu'il faut laisser le jus de citron un certain temps en contact avec l'huître, au moins cinq minutes, avant d'avaler celle-ci, pour que son action antiseptique ait le temps de s'exercer. On ne le fait pas généralement, mais c'est un petit détail auquel il est facile de remédier.

Quoi qu'il en soit, il est intéressant de souligner que la tradition et le pur empirisme qui ont déterminé l'assaisonnement avec lequel on mange les huîtres, se trouve d'accord avec les règles de la diététique expérimentale.

Dr Fr.

Les choses féminines

paa Soeur MARTHE

Omelette frangipane.—Préparez une omelette de la valeur d'un oœuf par personne; sucrez-là, faites-là cuire aux trois quarts, écartez les bords et faites pénétrer au milieu deux ou trois cuillerées de crème frangipane. Ramenez les bords de l'omelette de maniére à donner à celle-ci une forme allongée. Faites-là sauter sur un plat long et glacez au sucre.

Carotte au gras.—Ratissez, lavez et coupez vos carottes en rondelles; mettez-les à cuire dans une casserole avec du bon bouillon, persil et ciboules hâchés, sel et poivre; ajoutez quelques tranches de lard de poitrine; laissez mijoter à petit feu. Versez vos rondelles de carottes dans un plat; arrosez-les avec la cuisson réduite, passée et dégraissée, s'il y a lieu.

Potage auvergnat.—Faites bouillir trois belles pommes de terre,une botte de cresson, un gros morceau de mie de pain, pendant deux heures, dans la quantité d'eau nécessaire pour que tout baigne bien. Salez. Puis tamisez et servez chaud.

Bout de bougie veilleuse.—Plantez du côté opposé à la mèche un clou de même grandeur que le bout de bougie; laissez-le dépasser un peu. Placez ensuite dans un verre d'eau. Allumez aves précaution. Ce brûleur flottera et donnera une lumière régulière et brillante.

Nettoyage des objets en ivoire.—Pour enlever la teinte jaunâtre des vieux ivoires, on les enduit, tout d'abord, au pinceau ou avec un morceau de flanelle, d'une légère couche d'essence de térébenthine: puis on les expose au soleil pendant trois ou quatre jours; ils redeviennent immaculés.

Pour remettre à neuf une brosse usagée.—On trempe les crins dans du vignaigre très fort en évitant de mouiller le bois ou l'ivoire.



La Colombie Anglaise est réputée pour ses forêts immenses de pins géants, fort recherchés. La photographie ci-contre prise dans le parc Stanley à Vancouver, vous fait voir quelques spécimens de ces arbres extraordinaires qui comptent chacun plusieurs centaines d'années d'existence.

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

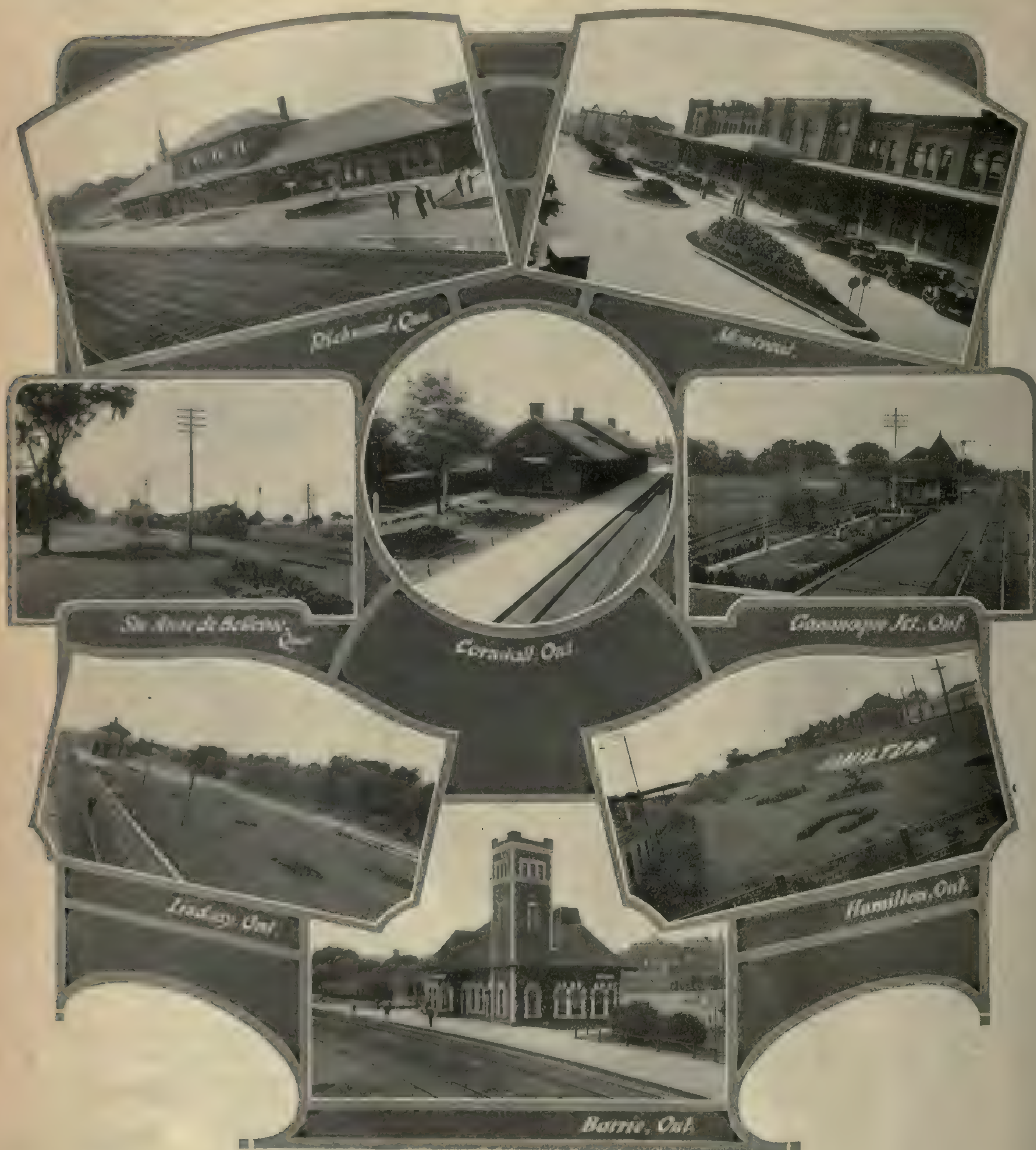
Tél.: EST 1418
DIRECTION
RÉDACTION
ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

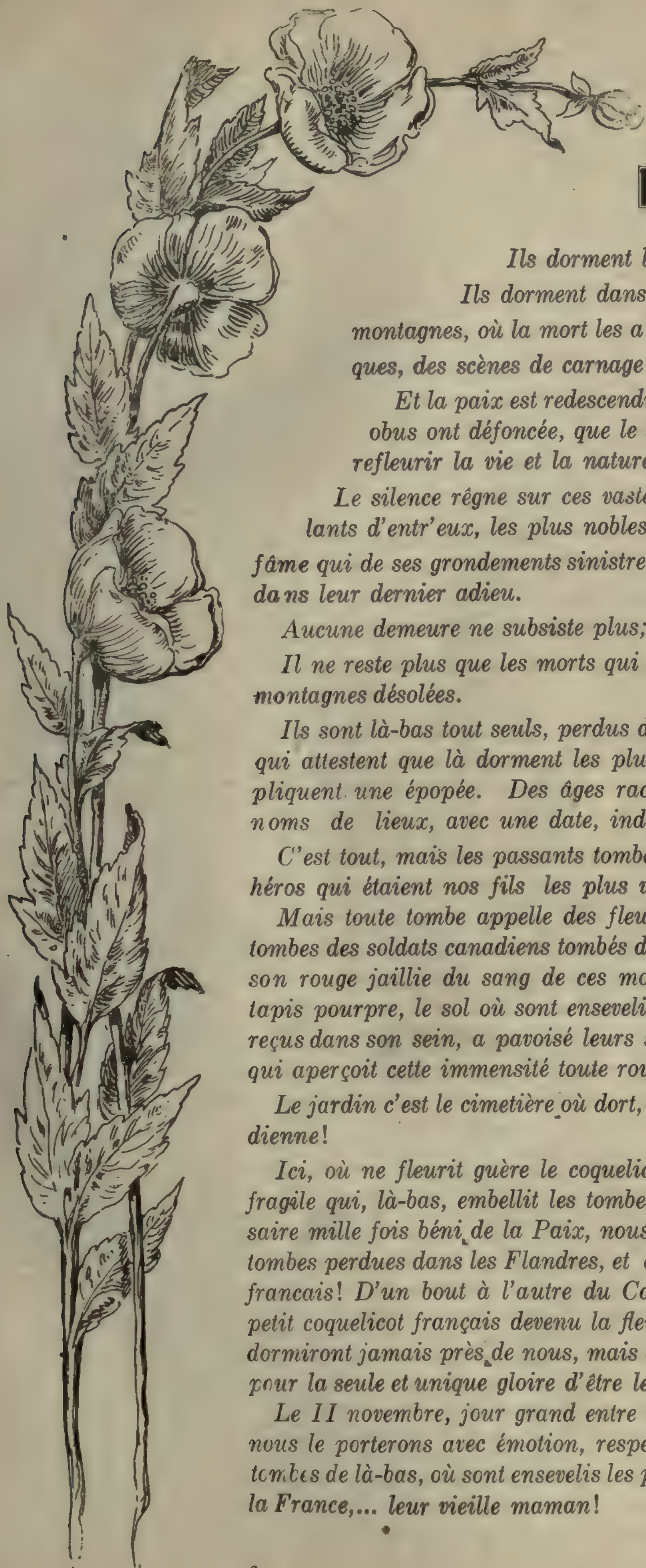
2ème Année—No 12 *S'unir pour grandir.* Montréal, 15 octobre 1921

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

SOMMAIRE:



La Compagnie des chemins de fer du Grand-Tronc a eu l'heureuse idée d'embellir ses gares en transformant les alentours en de véritables jardins de fleurs. Ces embellissements sont très appréciés par le public voyageur qui sait apprécier cette jolie amélioration. La vignette ci-dessus nous montre plusieurs gares du Québec et de l'Ontario qui ont été entourées de verdure et de fleurs.



Ils Dorment!

Ils dorment là-bas, loin de la patrie qui n'aura pas leurs cendres.

Ils dorment dans les grands champs où ils sont tombés, au flanc des montagnes, où la mort les a pris, alors que se déroulaient des horreurs apocalyptiques, des scènes de carnage indicibles.

Et la paix est redescendue sur cette terre martyrisée, fouillée, massacrée, que les obus ont défoncée, que le sang humain a inondée; la paix qui fait renaitre et refleurir la vie et la nature.

Le silence règne sur ces vastes cimetières où ils dorment nos enfants, les plus vaillants d'entr'eux, les plus nobles, les plus regrettés. Le silence a succédé au bruit infâme qui de ses grondements sinistres couvrait les voix mourantes qui clamaient "Maman" dans leur dernier adieu.

Aucune demeure ne subsiste plus; tout est ravagé, anéanti, supprimé.

Il ne reste plus que les morts qui dorment dans les grands champs muets et au flanc des montagnes désolées.

Ils sont là-bas tout seuls, perdus dans les vastes cimetières où les croix sont par milliers, qui attestent que là dorment les plus braves parmi les braves. Des noms se lisent qui expliquent une épopée. Des âges racontent que ceux-là étaient presque des enfants... des noms de lieux, avec une date, indiquent que ces soldats étaient des héros.

C'est tout, mais les passants tombent à genoux, et prient et pleurent sur les tombes de ces héros qui étaient nos fils les plus vaillants et les plus beaux!

Mais toute tombe appelle des fleurs... Et la nature prodigue et magnifique a fleuri les tombes des soldats canadiens tombés dans les immenses Flandres; elle y a jeté toute une moisson rouge jaillie du sang de ces morts, et les coquelicots délicats couvrent d'un immense tapis pourpre, le sol où sont ensevelis les soldats canadiens. La terre française, qui les a reçus dans son sein, a pavoisé leurs sépultures d'une impressionnante parure, et le passant qui aperçoit cette immensité toute rouge, s'écrie: Quel beau jardin!...

Le jardin c'est le cimetière où dort, dans sa gloire et son sacrifice, le fils de la patrie canadienne!

Ici, où ne fleurit guère le coquelicot, nous avons la nostalgie de cette petite fleur rouge et fragile qui, là-bas, embellit les tombes de nos enfants, et, à l'heure où va sonner l'anniversaire mille fois béni de la Paix, nous voulons par l'hommage de notre souvenir, évoquer les tombes perdues dans les Flandres, et couvrir le pays tout entier d'une moisson de coquelicots francais! D'un bout à l'autre du Canada, s'arborera, aux boutonnières et aux corsages, le petit coquelicot français devenu la fleur du souvenir: le souvenir à nos morts, à ceux qui ne dormiront jamais près de nous, mais à qui était réservé la glorieuse sépulture du héros, mort pour la seule et unique gloire d'être le soldat d'une grande cause!

Le 11 novembre, jour grand entre tous les jours, nous porterons le coquelicot de France, nous le porterons avec émotion, respect, amour, et ce geste sera un agenouillement sur les tombes de là-bas, où sont ensevelis les petits soldats de chez-nous, partis mourir au loin... pour la France,... leur vieille maman!

Madeleine.

... A PROPOS DE PHILOSOPHIE ...

Par LOUIS DANTIN

ETUDES, par *Marguerite Taschereau*. Une brochure de 100 pages. Montréal, Bibliothèque de l'Action Française.

Ces essais montrent jusqu'à quel point la curiosité intellectuelle, l'attrait des hautes questions, le souci des problèmes philosophiques, occupent de nos jours l'âme féminine. Ces dames, vraiment, semblent avoir juré de ne laisser à l'homme aucun monopole! Il ne leur suffit pas, avec des protagonistes comme Mme Curie, d'avoir forcé le rempart des sciences physiques: les voici maintenant ébranlant les tourelles de l'abstraction, celles de la psychologie, de l'esthétique, de l'économie sociale, et poursuivant l'homme-philosophe, s'appelât-il Bergson ou Wells, dans ses derniers retranchements. On a dit trop longtemps qu'elles n'étaient pas de force à creuser la glèbe des idées, qu'il leur manquait l'ampleur des déductions et la puissance des synthèses, la critique éveillée et impartiale, la rigueur et la persistance logiques, outils indispensables à la recherche de la vérité. Elles travaillent à détruire ce reste de préjugé maintenu contre elles par la vanité masculine. Et nous voyons des femmes braquer sur l'Absolu leurs gentilles lorgnettes avec la même audace qu'elles analyseraient une parure. Cet effort fait sourire des sceptiques incurables qui doutent encore de la complète équivalence des sexes; mais ayant subi sur ce point de cruelles surprises, ils n'osent plus trop dogmatiser et se contentent d'attendre. Si l'esprit féminin peut être philosophique, qu'il le prouve, et ils se rendront de bonne grâce. Qu'un génie authentique proclame en soprano un nouveau message, ou, d'une main délicate et rose, ouvre une porte sur le grand Secret, ils s'en feront les humbles disciples. La femme alors, ajoutant la maîtrise de l'intelligence à celles de la beauté, de l'amour, qu'elle possède déjà, à la suprématie politique qu'elle est en train de conquérir, sera la reine incontestée de cette planète. Et notre société, retournée du faîte à la base, se modèlera sur le royaume des abeilles.

C'est le prendre de haut pour parler d'une courte brochure, série de réflexions intimes sur des thèmes épars, sans portée transcendante et peut-être sans nulle prétention. Mais voilà: ces pages, au contraire, manifestent certaines prétentions. Elles ambitionnent évidemment la subtilité et la profondeur; elles revêtent un air grave et s'énoncent d'un ton préceptorial; elles ont l'assurance des affirmations, le défi des idées adverses, caractéristiques de la "thèse". Elles nous forcent ainsi à les traiter en choses importantes; et par suite la critique, toujours soupçonneuse, dresse l'oreille et le museau, flaire les émanations ambiantes, et instinctivement se met en chasse du trou où se terrent les sophismes. Mlle Taschereau, comme c'était son droit, a voulu s'attaquer à la pensée pure, disséquer les actes de l'âme et, dans la sphère pratique, dire son mot sur des points très graves et très débattus. C'était nous inviter à scruter de près la substance de son livre, sans respect même pour son charme.

J'ai trouvé, pour ma part, cette substance tant soit peu légère. Il n'y a pas à dire, l'auteur, malgré le mérite de sa tentative n'a pas fait de trouée neuve dans le mystère des choses, ni rétréci l'abîme entre Platon et Mme Juliette Adam. Ces pages expriment sans doute bon nombre d'idées justes et quelques aperçus ingénieux; mais leur duvet philosophique masque souvent des concepts vagues, des termes imprécis, des théories douteuses et disjointes. L'érudition y est plus étendue que sûre; l'imagination y distrait le jugement et la poésie brouille le syllogisme.

Les sujets traités se rapportent, soit au jeu des forces de l'âme, comme "l'Attention", "la Sérénité", soit à ses relations intimes, comme "l'Amitié", soit au symbolisme des êtres physiques, comme "l'Eau", soit à l'Art et à la Morale. Mais, de ces motifs principaux, les réflexions débordent sur beaucoup de matières connexes, et nul lien bien serré ne les relie. Elles constituent, en somme, un bouquet de pensées ou de maximes. Et ce genre, on le sait, réclame comme qualités essentielles la finesse, la clarté, le trait, surtout la justesse absolue; il ne supporte rien de diffus ni de confus; il exige des notions exactes, une observation pénétrante, et une langue fortement concise. C'est ce qui fait vivre Pascal, LaRochefoucauld et Joubert. Les "pensées" de Mlle Taschereau remplissent parfois ces conditions. En voici, par exemple, d'assez jolies sans être d'une nouveauté vertigineuse:

> La sérénité est la santé de l'âme.
>
> Une œuvre d'art est un enfantement: elle connaît l'amour, la patience et la douleur.
>
> Le cœur et l'esprit sont les deux yeux de l'âme: en fermer un, c'est être borgne.
>
> Pour conserver l'amitié d'un envieux, il faut être abonné au malheur.
>
> Un sentiment de trouble peut précéder et suivre l'amour, mais l'amour dans sa plénitude a quelque chose de la sérénité du ciel.

Mais, à côté de ces réussites, que d'énoncés hâtifs, d'impressions de surface et de conclusions mal venues!

Dire que "l'attention est une faculté fondamentale qui fait vivre l'intelligence", qu'"elle est à la base de tout monument immortel dans le domaine scientifique, artistique ou psychologique... et la clef de bien des jouissances dans la plus humble vie"; lui attribuer le pouvoir, "en s'étendant aux êtres et aux choses, de nous faire échapper à l'obsession de la personnalité, au vague tourment qui s'agite et se lamente dans le cœur de tout homme", c'est confondre les définitions; c'est ne dire presque rien en disant trop. Car l'attention n'est qu'une condition de l'acte mental, non par elle-même une puissance. Elle applique l'esprit à l'objet, mais tout dépend de quel objet et de quel esprit: elle vaut tout juste ce que valent ces deux termes. Lorsque l'auteur ajoute: "Un Pascal, un Newton, un Michel-Ange eussent-ils existé s'ils n'avaient pas forcé leur esprit à l'attention?" on peut très bien répondre: "Cette attention eût-elle rien produit s'ils n'eussent été Pascal, Newton ou Michel-Ange?" Et l'"obsession de la personnalité", qu'est-elle, en définitive, qu'un excès d'attention porté sur soi-même? Si donc "en s'étendant aux êtres", l'attention nous délivre de cet obsédant *ego*, c'est l'objet qui importe ici, non l'attention comme telle.

Ces notions ne sont pas précises; en voici d'autres qui sont obscures: "Il faut croire à l'amitié comme à la vertu et à la gloire. La vertu est dans la lutte, la gloire est sur les sommets, l'amitié leur a souvent servi de trait d'union"... "Rechercher l'amitié de quelqu'un est une expression psychologique. Le mot *rechercher* veut dire *voir de nouveau.* Or qu'est-ce qu'une affection sincère,

si ce n'est la recherche de l'esprit et du coeur de celui qu'on aime? Sans se lasser on recherche son ami. Faisons-le sans crainte: la vie est trop courte pour qu'on puisse épuiser les trésors de son âme". Pas très limpide, n'est-ce pas, ce lien de l'amitié, de la gloire et de la vertu? pas très irrésistibles, cette étymologie et ses conséquences? Plantez une cuiller dans ces phrases, comme disait Pontmartin, elle restera perpendiculaire.

L'Art donne lieu à de bien singulières doctrines. Il n'est plus, comme jadis, "l'expression du Beau", mais "la manifestation par un signe sensible du *désir de perfection qu'il y a dans l'homme*... Tous ceux qui accomplissent un travail quelconque avec le désir de sa perfection, aspirent à l'art..." "Les musiciens, les sculpteurs, les peintres, portent officiellement le nom d'artistes, mais l'art ne saurait être circonscrit à leur seule activité: ne disons-nous pas l'art poétique, décoratif, *voire même l'art culinaire?*"... "L'artiste se perfectionne dans la beauté *ou la laideur*, dans le bien ou le mal". D'où, "la perfection étant un extrême, l'art est l'extrémiste: il est incontestablement une école de morale ou de débauche..." "Une œuvre d'art n'est grande qu'en autant que la philosophie la proclame telle. C'est donc un tort de croire que la philosophie dessèche le cœur." Mais, par contre, "celui qui sait exactement pourquoi il aime tel et tel chef-d'œuvre est peut-être un sage, mais il ne saurait être un grand artiste"... "L'impressionisme me paraît être la quintessence de l'art, puisqu'il vit de sentiment et que le sentiment est une aptitude à recevoir des impressions"... "Le grand art ne cherche pas à éblouir notre intelligence, mais à *faire allusion* aux désirs de notre cœur", etc. etc. Voyez-vous là-dedans autre chose qu'une chevauchée dans un brouillard? En surgit-il une ligne nette, un trait lumineux? Chacune de ces assertions repose sur une équivoque, quelqu'unes même sur un calembourg; leur algèbre fourmille de lapsus étranges. Confondre l'expression artistique avec l'instinct de la perfection, englober dans une notion commune de l'art la création d'une symphonie et la concoction d'une soupe, c'est mêler sans espoir les essences mentales, c'est élargir et gonfler les termes jusqu'à l'explosion.

Mais c'est surtout dans ses opinions sociales que l'auteur se livre à de fantastiques échappées. Elle n'y pèche nullement, croyez-le, par la sensiblerie. La société humaine lui semble pivoter sur ces deux faits-principes hérités de l'homme des cavernes: la bataille pour la vie et la survivance du plus fort, et elle les accepte sans broncher. Ce qu'elle admire dans les insectes, c'est "une justice plus intransigeante que celle des humains. Travaille ou meurs! telle doit être la devise de ce monde de travailleurs. Et, chose admirable, les insectes me paraissent inacessibles aux hypocrisies de nos mauvaises pitiés." Elle dit encore: "La nature vit d'elle-même: elle se dévore pour se refaire; c'est la grande loi qui explique la guerre éternelle entre les éléments qui la composent. Aussi toute pitié est fausse et criminelle quand elle est en dehors des principes de l'ordre et de la justice."Ce qu'il y a de chrétien dans ces idées est imperceptible: on y respire, par contre, un relent germanique bien prononcé; on y entend l'écho de Nietzche et de Bernardi. Si ces axiomes devaient prévaloir, toute organisation sociale serait inutile et deviendrait même un obstacle à l'ordre; car les forts sauront toujours dévorer les faibles sans aucun aide extérieur, et ils les dévoreront d'autant mieux qu'on les laissera plus tranquilles. Si la société a un but, c'est justement celui d'amender la brutale nature, d'équilibrer faibles et forts en remplaçant l'horreur de la lutte et la cruauté de la bête humaine par l'équité, la fraternité et la pitié.

A la lueur des maximes qu'elle pose, la question ouvrière est pour Mlle Taschereau d'une enfantine simplicité. Elle conçoit le monde divisé en deux classes: l'une qui commande et a le droit de tout commander, l'autre qui obéit, avec le devoir d'obéir à tout. "*La nécessité de la subordination*... voilà ce qui devrait être proposé comme modèle à toute vie humaine, surtout devant les revendications grandissantes des classes ouvrières. Dans un pays de démocracie comme l'Amérique, où la fortune est le résultat d'efforts personnels, les *ouvriers-patrons*(?) devraient s'unir pour proclamer à leur tour leur droit à la justice *en écrasant sous leurs talons les frelons de leurs usines*.." La fortune résultat d'effort personnels? Oh! pas toujours, n'est-ce pas? Résultat très souvent de l'effort d'ancêtres qui furent les vrais travailleurs... ou les détrousseurs habiles, et de cette vertu qu'à l'argent de se multiplier lui-même; résultat, plus souvent encore, du labeur ouvrier qui l'accumule sous forme de profits. Les "frelons" sont évidemment tous ceux qui ne se considèrent pas voués par un décret d'en haut à bâtir la fortune d'autrui sans nul souci de la leur propre; qui ne jugent pas un honneur et un privilège de peiner pour cela le plus d'heures possible avec un minimum de rétribution, et qui parfois "revendiquent". Mais, sans même discuter leur cause, Mlle Taschereau a-t-elle songé que ces frelons pullulent, que leur masse noire couvre le sol, et qu'ils résistent à l'écrasement? On se demande combien il faudrait de chaussures fines et de souliers de satin pour les pulvériser tous. Et après, s'il n'en restait plus, que deviendraient les dividendes? En vérité, il est navrant de voir une grande question humaine tranchée avec cette irréflexion et cette étroitesse. Le dernier ouvrier l'aborderait avec plus de modération. C'est du bolchévisme à rebours, à mon avis plus dangereux que l'autre: celui-ci du moins lance le monde en avant avec une témérité qui a sa noblesse; celui-là le pousserait à reculons dans de vieilles ornières, au risque de lui casser le cou. Si le confit entre le capital et le travail doit se décider sur ces bases, alors ne blâmons plus les extrémistes prolétaires qui prétendent "écraser" aussi.

Après ces graves erreurs, c'est presque un soulagement de retomber dans des naïvetés sans conséquence au sujet de l'Architecture, de Rodin, et en général des "âmes d'artistes".

Le volume se termine sur une "Invocation d'Après-Guerre", et c'est le seul morceau où la métaphysique se relâche enfin, où l'âme parle sa langue native, et où l'on ne trouve à reprendre qu'un lyrisme un peu débordant.

Il faut louer dans ces *Etudes*, malgré leurs défauts, le goût des méditations sérieuses et l'effort de réflexion personnelle qu'elles supposent, et de la part d'un "amateur", ne pas trop s'étonner de leur préparation insuffisante. Si Mlle Taschereau créait chez nous, par son exemple, un courant d'intérêt vers les recherches philosophiques, elle aurait par là seul justifié son livre. Elle a d'ailleurs manifestement un esprit creuseur qui continuera à interroger les choses et pourrait quelque jour les percer beaucoup plus avant. Mais il lui faudra conquérir, pour ses idées la clarté, la suite, et pour sa langue l'exactitude; puis, cela va sans dire, se libérer de préjugés qui sont pour l'œil mental autant de taies et de bandeaux.

Constatons, sans gloser, que l'Action Française lui a décerné un prix; mais insistons pourtant sur le fait

que cet honneur consacre une belle intention beaucoup plus qu'une oeuvre réalisée.

LES DICTS DU PASSANT. Un volume de 186 pages. Trois-Rivières, 1921. Imprimerie du *Bien Public*.

C'est de la philosophie encore que ces *Dicts du Passant*, mais une philosophie beaucoup plus légère, qui tire ses déductions des faits, de la vie quotidienne, d'incidents observés, d'expériences notées au passage, et qui enveloppe ses leçons d'humour et de facétie. Dans une suite d'esquisses détachées, l'auteur touche aux sujets les plus disparates, depuis la politique jusqu'au cubisme, depuis les oies jusqu'aux chevaux de fiacre, depuis le féminisme jusqu'à l'orangisme, depuis le saint homme Job jusqu'à la Lune. On trouve là des crayons de choses vues, où prédomine la description et l'image; des réflexions morales suscitées par une scène ou une idée; des profils satiriques de types ou de caractères; de simples impressions subies au hasard de l'évènement ou du songe. Le trait commun de ces morceaux est leur observation relevée de malice et leur "style à facettes", qui se pare volontiers de pittoresque et de brillant. L'enseignement qu'ils suggèrent est de tout repos: ils exaltent les bons principes, proclament les sentiments traditionnels et convenus, dénoncent les abus ou les ridicules avérés. L'auteur ne s'aventure guère à poursuivre les maux dans leurs causes, à sonder les dessous des institutions et des âmes: il aime mieux faire à l'épiderme de légères piqûres réclamant moins de hardiesse, plus compatibles avec le sourire qu'il entend garder. Une seule fois il se livre à la colère, et c'est contre la musique américaine qui le mérite bien. Quand aux politiciens, aux profiteurs, aux snobs et aux gens chauves, il se contente de les railler. Citons en partie cette démolition du "Crâne"; elle nous donnera une idée du genre:

Un étudiant en médecine, pour étaler sa science fraîche emmagasinée, nous expliquerait, devant ce dénuement complet, que les follicules pileux se sont atrophiés et que la mortification des cellules a abouti à une desquamation du cuir chevelu. Un avocat nous parlerait de nue propriété; un arpenteur trouverait le terrain magnifique pour ses opérations; un ingénieur-forestier serait pris de désespoir devant un tel déboisement; et Gavroche, les mains dans ses poches, s'écrierait tout bonnement: "Le monsieur n'a plus de cresson sur la fontaine." Nous tous, ses amis, nous l'appelons "le Crâne," mais quel crâne aussi! Poli comme un ivoire antique, sans la moindre ride, sans le moindre pli, il brille si bien au soleil! La lumière s'y promène, s'y joue en reflets capricieux... Les mouches s'y livrent à des exercices chorégraphiques à rendre jaloux les ballets de l'Opéra. Il lui reste bien, à quelques coins, des vestiges de son ancienne splendeur, mais ils disparaissent peu à peu, et, demain, ce sera le crâne éblouissant, veuf de toute végétation; ce sera le crâne complet, le crâne parfait.

C'est assez amusant, et si anodin! Sans doute cette raillerie a la pointe un peu appuyée; ces *concetti* ne sont pas tous de la dernière finesse. L'auteur veut trop, peut-être, être plaisant sans désemparer: il lui arrive de nous rendre conscients de son effort. Il a même une ou deux inventions franchement malencontreuses; l'histoire, par exemple, de Napomucène Latrogne, où l'on ne sait ce qui choque le plus, l'outrance de la donnée ou la lourdeur de l'exécution. Mlle Taschereau mobilisait les talons bourgeois pour l'écrasement des forces ouvrières, mais le Passant apporte ici dans ce but le pavé de l'ours. Il reprend le portrait niaisement légendaire de l'unioniste, ce parasite "qui ne travaille jamais", dont la vie se divise entre "les parcs et les buvettes," qui "se réveille apôtre un matin pour avoir passé la nuit au poste", qui prêche à tous "une félicité perpétuelle sous l'aile protectrice de la fainéantise", etc., etc. Comme si ce type était, à aucun degré, celui de l'ouvrier réel, non sa grossière et très injuste caricature! Puis, ce spécimen fantaisiste étant tombé à l'eau, figurez-vous qu'il nage pendant huit heures, et qu'au bout de ce temps, ayant achevé sa journée légale, il se laisse de plein gré couler à fond. "Il cessa de lutter, et le fleuve roula dans ses flots puissants le corps de Népomucène Latrogne, exemple des prolétaires, pilier des travailleurs, apôtre de l'Union, martyr de la journée de huit heures". Est-ce assez spirituel comme trouvaille, assez concluant surtout comme démonstration! Voilà une controverse finie, et le prolétariat tué cette fois par le ridicule. Eh bien! vrai, si c'est là tout ce que nos intellectuels peuvent découvrir dans la question ouvrière, ils n'ont pas lieu de se vanter: il faut les renvoyer, coiffés d'un certain bonnet, à l'abc de la science sociale et de plusieurs autres.

Le Passant, après tout, n'a rien de Veuillot ou Voltaire; il est à son mieux quand il ne raille pas, qu'il chante des odes à la campagne, qu'il développe la poésie du Soir, celle de l'Enfance ou celle des Yeux. Il a quelques morceaux, comme "Bleus Marins" et "Heures Passées", qui non seulement créent un tableau, mais suscitent une sensation; dans lesquels aussi son style se resserre et cherche à comprimer un maximum de sens dans un minimum de paroles. Je les préfère à nombre d'autres où l'idée est moins nette et où la phrase bavarde un peu. Cette description de l'aube sous la brume me semble d'une pureté classique:

L'aube lutte contre les ténèbres; lambeau par lambeau elle leur dispute le ciel. Et les ténèbres, reployant les voiles qu'elles ont étendues sur le sommeil du monde, s'enfuient devant la victoire du jour. Du fond de la large faille tortueuse où coule la rivière monte une brume qui, arrivée au haut de la falaise, s'épand en nuages qu'on dirait palpables tellement leur blancheur semble matérielle. Mais la brume ne peut monter bien haut. Le soleil se hâte au dessus de la forêt; ses premiers feux irradient la coupole blême.. Déjà l'air est un peu tiède et la brume se désagrège. Une fine buée me couvre la figure et les mains, et les pages du livre ouvert sur mes genoux sont moites de la rosée matinale.

Philosophie moyenne, qui reste à pied et se tient à mi-côte, vraie la plupart du temps sans être profonde, et à qui il suffit de faire sourire et de faire songer.

LOUIS DANTIN.



— Qu'est-ce que vous faites-là, par terre?
— J'cherche quelque chose que j'ai perdu.
— Qu'est-ce que vous pouvez bien chercher dans un état pareil?
— Ben... mon équilibre, parbleu! que j'ai perdu tout à l'heure.

CEUX QUI NOUS FONT HONNEUR

Par MADELEINE

L'Honorable Sir Lomer Gouin

La rentrée de Sir Lomer Gouin dans la politique fédérale n'est une surprise pour personne. Au lendemain de sa sortie de la politique provinciale, où il joua pendant tant d'années, le premier rôle, les prédictions marchèrent leur train. A ce moment, Sir Lomer Gouin accepta la situation de Directeur de la "Presse". Mais



Sir Lomer Gouin.

le journalisme ne devait pas exercer sur ce grand Canadien une bien forte emprise, aussi le premier prétexte lui servit-il à quitter le fauteuil directorial du grand organe canadien-français. Dès lors les moins avertis eurent la certitude de la rentrée prochaine de l'éminent politique dans une sphère plus large et plus tourmentée que celle où il avait jusqu'alors exercé toutes les qualités, auxquelles la Province de Québec, et disons mieux le Canada tout entier, avait rendu hommage.

C'est dans Laurier-Outremont que le grand Chef va briguer de nouveau les suffrages de ses compatriotes, qui, une fois de plus, sans aucun doute, vont lui prouver et leur confiance et leur admiration. Sir Lomer Gouin est une *force* que tous reconnaissent et admirent, partisans comme adversaires. Nous ne savons pas de mot qui puisse peindre plus exactenent un homme que de dire qu'il est *fort*, et dans ce siècle de faiblesse et de veulerie, ce mot a un sens considérable. Il affirme la puissance de la pensée et la vigueur de l'action, et il implique des sentiments de confiance et de sécurité. Aussi les Canadiens-Français éprouvent-ils, à l'égard de leur ancien Premier, une admiration sans bornes, et ils augurent déjà de son entrée dans l'arène fédérale, des joûtes mémorables et des victoires éclatantes que la race enregistrera avec fierté et gratitude.

Nous devons nous réjouir de l'apparition de cet homme d'état canadien-français dans la politique fédérale, car la Province de Québec a besoin d'hommes de cette envergure et de cette réputation pour attester de ses droits et pour maintenir ses plus hautes ambitions. Sir Lomer Gouin représentera là-bas toute sa Province car nous savons qu'il jouit chez nos compatriotes anglais de la même confiance et de la même sympathie que ceux de son sang et de sa langue lui accordent si largement. Nous pouvons ajouter qu'il est l'homme du Québec et que nul plus que lui n'en représente mieux les idées et les vœux. Avocat de grande valeur il a mis souventes fois ses lumières au service de la cause provinciale, et gardien jaloux de notre autonomie, il a été le premier à signaler l'abus de pouvoir du féderal empiétant sur la liberté d'emprunt des provinces du Dominion, et son attitude, ferme et énergique, servit d'exemple aux gouvernants des provinces-sœurs.

Sir Lomer Gouin s'est révélé non seulement un jurisconsulte éminent, un législateur puissant, mais encore un administrateur de tout premier ordre, et sous sa direction notre Province a connu des progrès marquants qui ont permis à Lord Shaughnessy de déclarer: "qu'il était une autorité en matière de finances et que grâce à son administration, la Province de Québec avait été tenue à l'abri de bien des difficultés dont certaines provinces ont dû faire l'expérience",

L'Honorable Solliciteur Général

Nous avons, dans notre dernier numéro, adressé un bref hommage à l'honorable M. André Fauteux, le nouveau solliciteur général, collaborateur, et surtout l'un des fervents amis de la Revue Moderne, depuis l'idée de sa fondation. Ce choix de M. Meighen devait donc nous être particulièrement sensible, et nous y applaudissons de tout cœur. M. Fauteux va briguer les faveurs de l'électorat dans Terrebonne, et contre l'un de nos meilleurs amis, M. Jules Edouard Prévost, collaborateur également de la Revue Moderne. Politiquement nous ne saurions nous prononcer entre ces deux hommes que nous estimons également. Nous regrettons sincèrement que le sort les fasse adversaires, puisqu'ils nous paraissent dignes d'être surtout des amis.



L'Honorable M. André Fauteux

Voici une courte biographie du nouveau ministre.

Le nouveau solliciteur général, l'hon. André Fauteux, est né à Saint-Benoit, comté des Deux-Montagnes, le 20 octobre 1874. Il est donc âgé de 47 ans.

Il fit ses études classiques au Séminaire de Sainte-Thérèse, puis il suivit les cours de droit à l'Université Laval où il obtint ses brevets et le titre de licencié en droit. Pendant ses études universitaires, il fut président des Etudiants en Droit et président du Parlement modèle.

Au mois de mai 1908, il épousait Mlle Jeanne Rolland, fille de M. J.-S.-B. Rolland, mais il eut la douleur de la perdre en 1917. Il a une fille, Mlle Jeanne, âgée de neuf ans.

L'hon. André Fauteux exerce depuis 23 ans la profession d'avocat à Montréal. C'est un travailleur, un érudit et un lettré qui a donné de nombreuses conférences littéraires. Il possède un beau talent oratoire.

Le Secrétaire d'État et ses enfants

Le premier geste de l'Honorable M. Monty, comme ministre dans le gouvernement Meighen, fut de demander le renvoi immédiat de ces prétendus *experts* venus à grands frais de Chicago, amenés par cette fameuse Commission du Service Civil que nous verrons bientôt disparaitre, elle-même, espérons-le. Cette attitude de l'Honorable M. Monty ne pouvait étonner. L'indignation, causée un peu partout par ces *experts* étrangers qui venaient, brutalement, de mettre sur le pavé tant de familles, à l'heure même d'un chômage presque général, devait avoir une profonde répercussion dans l'âme sympathique de M. Monty. A la tête lui-même d'une famille nombreuse, il sait les angoisses que peuvent donner à un père la seule crainte de voir souffrir ses enfants, et profondément bon et juste, il devait éprouver toute l'horreur de semblables procédés exercés par des étrangers à l'égard de ses compatriotes. Aussi ne saurions-nous le féliciter assez chaudement d'une décision nette et sincère qui témoigne en faveur de ses sentiments de patriotisme, de charité, et atteste encore de ses qualités d'énergie.

Les familles nombreuses sont la fierté et l'espoir de notre race. On les a déjà beaucoup chantées, et on ne saurait trop les glorifier. Elles ont jusqu'ici assuré la survivance de la famille française au Canada, et elles nous préparent un avenir exceptionnel. En effet, c'est grâce à nos familles nombreuses que nous acquerrons une plus grande influence dans les destinées canadiennes, et nous devons avoir confiance en ceux qui nous préparent en quelque sorte ces destinées, en donnant beaucoup d'enfants à leur patrie et à leur race.

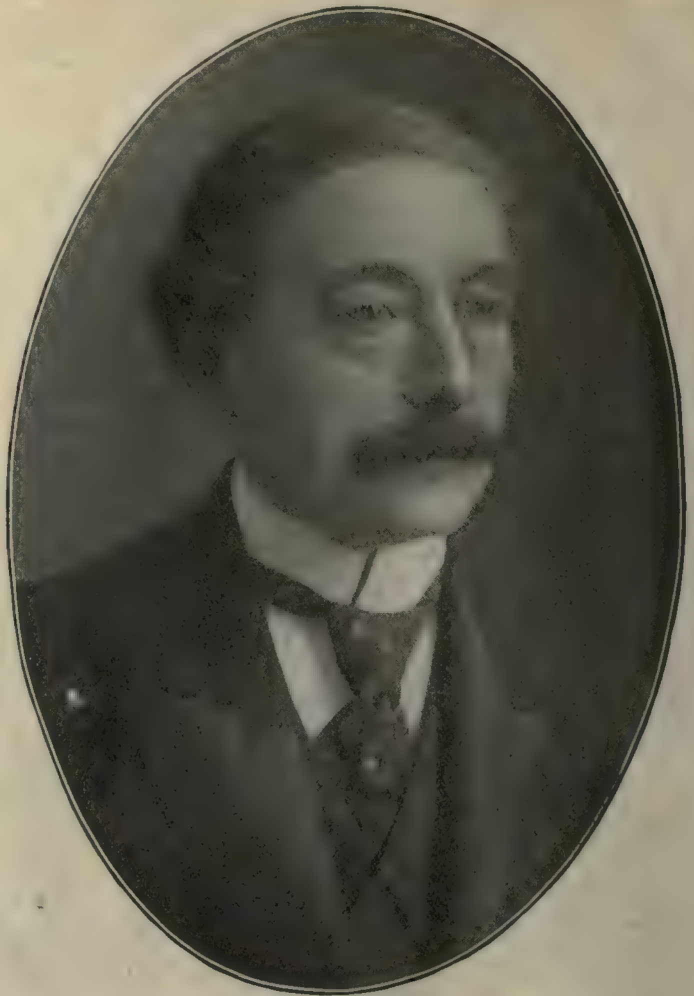
Nous avons fait allusion plus haut à la nombreuse famille du nouveau Secrétaire d'Etat, et nous croyons être fort agréable aux lecteurs de la Revue Moderne en leur présentant l'heureuse mère qu'est Madame Rodolphe Monty entourée de neuf beaux et vigoureux enfants. L'on m'affirmait récemment que l'opinion courante, en dehors de notre province, était que les grandes familles ne se rencontraient que dans les campagnes, chez les fermiers notamment, et pour les villes, dans les milieux ouvriers. Ce groupe charmant de Madame Monty et ses enfants prouvera que, dans toutes ses classes, la race canadienne-française compte des familles qui sont sa fierté et son amour. Ces familles élevées avec le plus grand soin, instruites, bien dirigées formeront l'élite de demain, une élite sur laquelle nous pourrons compter parce qu'elle sera dirigée dans les meilleurs principes et vers les idéaux les plus nobles et les plus élevés. Plus il y aura de pères de nombreuses familles à la tête des affaires du pays, mieux nos intérêts, dans le présent et l'avenir, seront sauvegardés.



Mme Rodolphe Monty, femme de l'honorable Secrétaire d'Etat, et ses neuf enfants.

Les Gerbes Canadiennes

Les *Gerbes Canadiennes* est le titre du recueil que vient de nous offrir le doyen de nos écrivains et de nos journalistes, le Sénateur L. O. David. La Revue Moderne accueille avec respect ce livre où son éminent collaborateur et ami a consigné tant de précieux souvenirs, tant de faits historiques passionnants, qu'il a fait suivre d'observations d'un monde plus rapproché de nous, et où il a également traité, avec maitrise et sans passion, des questions politiques et économiques toutes brûlantes et toutes récentes. Ces "Gerbes" qui parfument le blé de chez-nous, ont poussé tout le long d'une vie employée à servir la cause canadienne, avec ardeur, loyauté et justice. La carrière politique et littéraire de M. David remonte à près de soixante ans. Contemporain et ami intime de notre grand Laurier, il a fait toutes les luttes à ses côtes, appuyant de sa plume vigoureuse et sincère la politique qu'il aimait, défendant sans acrimonie, mais avec énergie, les causes qui lui étaient chères, se battant de la plume et de la parole, avec vaillance et sincérité, donnant, sans compter, son talent et son dévouement au service de ce qu'il estimait être les intérêts vitaux du pays et de la race.



L'Honorable Sénateur L. O. David



L'Honorable Secrétaire de la Province

Le titre de patriote lui revient de droit. Toute son œuvre est imprégnée du désir sincère d'être utile aux siens. Nous n'affirmerions pas que dans le cours de sa vie, aux heures ardentes de la jeunesse, M. David n'ait pas fait preuve d'une combativité dont pouvaient se plaindre ses adversaires, et qu'il n'ait pas usé à l'égard de ceux qu'il voulait vaincre, d'arguments sévères et dûrs... Il ne pouvait en être autrement et, journaliste jusqu'à la moelle, M. David a dû quelque fois cingler et cravacher des ennemis encombrants. Mais nous savons également que sa plume sut toujours garder une note courtoise et digne, et s'il aima la polémique il lui conserva sans cesse le ton de la politesse et de la charité. Gentilhomme parfait, il ne descendit jamais aux procédés mesquins et vulgaires qui étalent la calomnie et la médisance, sans se soucier si cette boue jetée à pleines mains ne va pas à jamais salir des êtres absolument innocents. M. David est donc resté un journaliste de la meilleure école, et la publication de ses souvenirs tels que ceux consignés dans les *Gerbes Canadiennes* sont des leçons utiles et fortes. Dans un modeste *Avant-Propos*, l'auteur nous présente simplement son œuvre, sans phrases ni pédanterie. Il aurait pourtant le droit de se montrer fier de la vie si noble qu'il a vécue, fier du bon et salutaire travail qu'il a accompli. Mais tout simplement, comme il a travaillé, et dans la seule pensée de nous être encore utile, il nous présente ses observations écrites sur les événements et sur les gens du passé et même du présent, dans l'unique but de nous servir.

Nous voulons donc, en saluant l'apparition des *Gerbes*, rendre hommage à ce noble et bienveillant vétéran de la plume, à ce patriote éclairé et sincère, à cet homme probe et généreux qui, pendant plus d'un demi-siècle, a combattu énergiquement pour les meilleurs intérêts de la cause canadienne-française. Notre ditingué compatriote, plus heureux que bien d'autres de ses contemporains et de ses amis, a la consolation de se voir revivre *et vigoureusement*, dans le seul fils qui lui soit né, et qui met en action tous les exemples si largement versées. Nous savons que M. David ne pouvait ambitionner de meilleure récompense, et nous sommes heureux que sa verte vieillesse connaisse cette récompense suprême d'avoir donné à la patrie et à la race, un fils digne des plus hautes fonctions dans la direction des intérêts canadiens.



MADAME ATHANASE DAVID ET SES ENFANTS.

TEL PERE... TEL FILS...

Ce dicton vieux comme la vie se place de lui-même sous notre plume, lorsqu'après avoir parlé du père, nous nous tournons vers le fils. En effet, l'Honorable Athanase David est bien digne de continuer son père. D'une culture profonde et raffinée, il est, de la jeune génération, l'un des plus brillants orateurs. Servi par le don d'une belle voix et d'une diction perfectionnée, il exprime avec conviction, sensibilité et enthousiasme, des idées qui sont toujours choisies parmi les plus hautes et les plus généreuses. Sa nomination au poste de Secrétaire de la Province fut accueillie avec un véritable enthousiasme par les auteurs, qui espéraient que ce littérateur de belle marque, saurait mieux encourager leurs efforts qu'un ministre plus ou moins soucieux des travaux de littérature qui l'intéressent médiocrement. Et puis, la jeunesse du Ministre plaisait, parce que l'on sentait en lui des forces pour le travail et des énergies pour le progrès. Nous pouvons dire, qu'encore au début de sa carrière, le Secrétaire de notre Province s'est brillamment affirmé: sa loi de l'Assistance Publique marque un pas remarquable dans l'avancement social, au point de vue le plus noble, celui de la charité. Nous l'avons également vu avec plaisir se tourner vers les artistes, et leur promettre un concours efficace. Les gens de lettres continuen d'avoir foi en lui, et il est peu probable qu'ils soient déçus.

Partout où le jeune Ministre apparait, il est salué avec sympathie et admiration, et ce qui est digne d'être noté, c'est que cette sympathie et cette admiration vont tout droit à la personnalité de M. David, et non au parti qu'il représente, non plus qu'à la situation qu'il occupe. Ses qualités sont assez transcendantes pour lui valoir les attentions et les ova ions.

Récemment, voyageant en France, M. David y a prononcé des discours remarquables par leur sentiment et leur belle tenue littéraire, et écrit des articles substantiels, où la sincérité et l'amour éclataient dans chaque ligne.

L'exemple de M. David est de ceux qui doivent impressionner nos jeunes gens, et leur inspirer le goût de l'étude et du travail. Nous voulons voir de plus en plus se lever, dans les générations qui poussent, de ces énergiques et de ces travailleurs qui savent vouloir, et qui sont dignes d'atteindre aux directions de la race dont ils seront la fortune et l'honneur.

L'Honorable Sénateur David, le doyen de nos écrivains canadiens, voit croître sa race dans la famille que lui présente son fils, famille de beaux enfants qui regardent déjà l'avenir et semblent lui promettre beaucoup. De toutes les gerbes que l'auguste vieillard aura liée dans sa vie fructueuse, nulle ne doit lui sembler plus belle que celle qui lui est présentée, dans un cadre de beauté, par la femme de son fils, Madame Antonia Nantel David, fille d'un de nos hommes politiques d'autrefois, dont le nom ne saurait être oublié: M. G.-A. Nantel, ancien ministre et patriote de valeur, mort trop tôt.

MADELEINE.

Les Habitations Ouvrières

MAURICE OLLIVIER

(Suite du dernier numéro)

Ils apprendront au peuple canadien combien il est nécessaire d'éviter l'encombrement et d'assainir les maisons et les quartiers populeux. Ils ne diront pas aux gens que le cube d'air minimum devrait être de trois à quatre cents pieds cubes d'air par tête, mais ils leur laisseront entendre que s'il n'y a pas toujours de lois écrites, du moins il y a des lois naturelles qu'on ne transgresse pas impunément et qui veulent qu'il y ait partout un minimum d'air pur et de lumière. Il faut ouvrir les fenêtres quand il y en a, et en percer quand il n'y en a pas. Alfred de Musset disait qu'il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée; il aurait pu ajouter que les fenêtres doivent être plutôt ouvertes que fermées. Il faut savoir aussi qu'on ne construit pas sur un dépotoir, ni dans un marais, de même que l'on s'inquiète un peu, de temps à autre, de la plomberie, du chauffage et de la propreté. Il y a encore des gens qui réalisent difficilement qu'il coûte souvent moins cher d'assainir une maison que de payer les frais du médecin et ceux du fossoyeur, sans vouloir dire que l'un soit la suite de l'autre.

Cela paraît assez facile d'observer les lois de l'hygiène en construisant de nouvelles villes, des quartiers neufs et de nouvelles maisons. On peut alors donner aux logements des dimensions raisonnables et les isoler les unes des autres, fixer leur hauteur et la largeur des rues, contrôler les plans de construction et voir à ce qu'une maison n'occupe qu'une partie du lot sur lequel elle est bâtie. Il ne suffit pas d'avoir un bon plan de chaque construction en particulier, il faudra aussi tracer un plan d'ensemble, le plan des rues et des lots, avec espaces réservés aux bâtisses et espaces libres.

Ce sera la part des urbanistes de tracer les plans généraux, puis les ngén eurs sanitaires verront au plombage, au service d'eau, à la disposition des déchets et au fonctionnement des égoûts.

Mais voilà bien un problème plus difficile à résoudre s'il s'agit de rémédier au mal qui existe déjà. Les logements d'une insalubrité absolue et irrémédiable doivent être condamnés sans rémission, après qu'on les aura expropriés, en tenant compte de la dépréciation qui leur vient du mauvais état où on les tient. Quant aux autres on enseignera aux gens à en tirer le meilleur parti possible, c'est-à-dire à ce qu'ils soient aussi propres que faire se peut.

Nous verrons un peu plus loin le rôle du casier sanitaire par rapport à la salubrité des logements.

Malgré les progrès accomplis pendant les dix dernières années, il reste beaucoup à faire si l'on veut que l'intérêt public passe avant l'intérêt des spéculateurs, dans la construction des logements ouvriers. C'est ainsi que, même dans l'ouest, on permet la construction d'édifices de 125 à 145 pieds de haut. En particulier à Prince Albert, dont la prospérité dépend pourtant de son extension, on permet jusqu'à 125 pieds. En somme, il faut se laisser guider par les circonstances et régler la hauteur des édifices sur la largeur des rues.

Dans toutes les provinces, sauf peut-être la Nouvelle-Ecosse et l'Ile du Prince-Edouard, les lois provinciales exigent maintenant que les rues aient 66 pieds. Il faut, en outre, le consentement de la province pour qu'une ville puisse faire construire des rues plus étroites. (1)

***

Nous allons maintenant faire un peu de législation et j'avoue que c'est sans enthousiasme. La théorie manque peut-être de charmes, cependant il faut bien en faire un peu. **Somnifera lex, sed lex,** comme nous disions en étudiant le droit romain. Ne craignez pas cependant que nous entrions dans l'étude des règlements municipaux concernant l'observation de l'hygiène dans la construction des logements ouvriers. Nous n'étudierons pas, non plus, notre législation sanitaire, œuvre du docteur Elzéar Pelletier. Cela nous conduirait trop loin. Etudions plutôt les grandes lois que nos législateurs ont passées pour rémédier à la crise du logement.

Notre première loi provinciale date de 1914 et elle s'intitule "Loi pour aider à la construction des maisons dans les cités, villes et villiges." M. Léon Lorrain en a fait une étude approfondie dans la Revue Trimestrielle de novembre 1915; M. Edouard Montpetit en a parlé à son tour dans son cours sur "Le logement ouvrier,

(1(Publication de la Commission de la Conservation. Ottawa janvier, mars 1921

avant et depuis la guerre." Enfin je me suis inspiré des deux et de la loi même pour en parler dans un article paru au mois de mars dernier, dans la Revue Trimestrielle. (2)

Cette loi, que je ne veux que mentionner ici, est faite pour venir en aide aux "compagnies constituées dans le but de bâtir des maisons d'habitation de dimensions raisonnables, munies d'améliorations convenables et destinées à être louées à des prix modérés."

Elle comporte ensuite certaines prescriptions qui regardent la garantie des emprunts et la manière de les faire, aussi les dividendes qui sont limités à 6%.

Puis voici une seconde loi:

Dans le but d'encourager et d'aider à la construction de maisons sanitaires pour les soldats et les ouvriers, et diminuer la congestion des grands centres, le gouvernement du Canada offrit aux provinces, à la fin de 1918, de leur avancer 25 millions, remboursables dans 20 ou 30 ans. Les provinces, à leur tour, avancent l'argent aux municipalités qui peuvent construire elles-mêmes, ou de nouveau prêter à des sociétés ou des particuliers.

Les logements sont limités à deux types différents: le type A qui comprend les maisons de $3,500.00, et le type B qui représente les maisons de $4.500.00.

Disons enfin que les règlements municipaux, les contrats de prêt ou d'entreprise, le système de construction, les plans et devis doivent être approuvés par les directeurs du logement.

La province de Québec a accepté le prêt, par la loi 9, Geo. V, ch. 10; Ontario par l'Ontario Housing Act, et toutes les provinces, sauf l'Alberta, ont successivement passé des lois sur les habitations ouvrières. Après l'acceptation du prêt la juridiction passe du fédéral au provincial.

Sortons maintenant du Canada:

En 1919 l'Angleterre entreprit la construction de 500,000 maisons pour rémédier au manque de logements. (3) Les autorités locales voyaient à prélever l'argent et à le dépenser, mais le gouvernement devait supporter la plus grande part des pertes. On avait estimé ces dernières à cent millions par an pour une période de 60 années. Comme on ne fait aucun profit, c'est la communauté qui paie pour les occupants de ces logements. Le 6 juillet 1921, Sir Alfred Mond, le ministre de la Santé a déclaré ce système impraticable, et, moins ambitieux que son prédécesseur, il a émis des doutes sur la possibilité qu'il y eut de résoudre le problème de l'habitation ouvrière. Une semaine plus tard, c'est-à-dire vers le 13 juillet, le gouvernement britannique a cessé d'accorder des subsides. On estime que 200,000 maisons ont été construites et que cela va coûter au gouvernement au moins dix millions de livres par an.

Vous voyez bien que j'avais raison de dire que ce chapître de la législation ouvrière devait manquer de charmes, et, si je l'ai abrégé le plus possible, c'est en songeant que la partie la plus intéressante ne pouvait manquer d'être le point final. Nous allons maintenant chercher la solution du problême des logements, et les remèdes qui pourraient guérir cette lèpre qui enlaidit les villes modernes.

(2) Les Logements ouvriers. R. T. Mars, 1921

(3) La législation anglaise est résumée dans un rapport de Lawrence Veiller "How England is meeting the housing shortage". Les autres détails ont paru dans la Gazette des 7 et 14 juillet, 1921.

Ce qui importe d'abord c'est de connaître le mal et s'instruire sur la question. Répétons, après le docteur Beaudoin (4) "que nous avons encore beaucoup de chemin à parcourir et que, pour arriver à l'iédal, le meilleur moyen consiste à bien répandre, urbi et orbi, l'évangile de l'hygiène." Il ne sert de rien, en effet, de trouver des remèdes et des solutions, d'édicter des lois si le peuple n'est pas prêt à les accepter. Il faudra donc dire le mal des logements insalubres et l'avantage incalculable qu'apporte au point de vue physique et moral l'observation des règles de l'hygiène dans la construction et l'arrangement des nouveaux quartiers, et dans l'organisation des logements maintenant en existence.

Et cependant il n'est pas suffisant de savoir que le mal existe; il faut bien se rendre compte où il se localise, et c'est ici qu'apparaît l'utilité du casier sanitaire.Dans la ville où le casier est établi, le bureau de santé peut, comme le médecin qui suit l'état de santé de son malade, se rendre compte de la condition hygiénique de chaque immeuble. Les malades ne sont pas toujours faciles dans la vie courante, et il en est de plus difficiles à soigner les uns que les autres. Il y en a même qui crèvent parcequ'ils se soignent bien mal, et, enfin de compte, c'est un peu leur affaire. La prescription du médecin n'est pas toujours un commandement, mais la mise en vigueur de notre code sanitaire est nécessaire et ce n'est pas une question facultative à laquelle les propriétaires peuvent se conformer ou non, à leur choix.

"Il ne doit pas être plus permis, dit l'abbé Gouin, (5) de mettre en location une maison malsaine ou contaminée que de livrer à la consommation des aliments frelatés. Il faut inspecter les habitations comme on inspecte le lait, le pain, la viande. Les demeures reconnues insalubres devraient être évacuées et le propriétaire sommé de procéder aux réparations et désinfections nécessaires."

Il n'est pas toujours facile d'appliquer tous les remèdes à la crise du logement, mais de vaincre l'ignorance serait une solution qui ne pourrait manquer d'amener des résultats. Il suffirait souvent de faire connaître au propriétaire le tort qu'il cause à la santé de ses locataires, pour le décider à construire autrement et mieux. Que de bien aussi peuvent faire les différents services sanitaires, en apprenant aux adminsitrations publiques avec lesquelles ils sont en contact, les principales conditions de salubrité des maisons.

Mais il ne servira de rien, encore, de connaître les principales lois de l'hygiène, les maux qu'apporte leur transgression, et les endroits où on les viole si, après tout cela, on se croise les bras.

Le casier sanitaire, qui au jour le jour, petit à petit, enrégistre l'état sanitaire de chaque maison, devrait être adopté dans toutes les municipalités sans exception. C'est une erreur que de croire qu'il n'a son utilité que dans les grandes villes; il est toujours éminemment pratique. Je n'ai pas l'intention d'étudier ici son fonctionnement, je vous renvoie à l'étude précieuse qu'en a faite le docteur Beaudoin dans une publication de l'Ecole Sociale Populaire.

Le casier sanitaire nous révèle deux sortes de logements: les logements salubres et les logements insalubres. Parmi ces derniers, il y en a d'une insalubrité absolue, et d'autres qu'il suffit d'améliorer. Il faudra raser les uns et réparer les autres. Voici donc deux nouveaux remèdes indiqués.

(4) Cours sur l'Introduction à l'Etude de l'Hygiène sociale. Ecole des Sciences Sociales, 1920

5 Le logement de la famille ouvrière, Publication 10-11 de l'Ecole sociale populaire.

Ce serait un mauvais calcul de trouver trop élevé le coût d'expropriation et de démolition des maisons impropres à l'habitation. Il faut nettoyer les étables d'Augias et faire de nos villes des cités modèles à tout prix. L'on ne dira pas que c'est chose impossible, si l'on considère les exemples qui nous sont donnés un peu partout. Ansi Liverpool, pour sa part, a démoli depuis cinquante ans, 25,000 maisons insalubres; Londres, à son tour, a estimé profitable de dépenser plusieurs millions de livres dans le même but, et plusieurs villes industrielles, compromises par la crise des habitations, telles que Glasgow, Manchester, Binmingham, Leeds ont su faire les sacrifices nécessaires. Mais ce n'est pas tout de démolir, il faut édifier à mesure, et pour un taudis qui disparaît c'est souvent deux, trois et quatre logements qu'il faut créer

Le deuxième remède rendu possible par le casier sanitaire c'est l'amélioration par le propriétaire, ou à ses frais, des maisons qui ne sont qu'en mauvais état. Il y a bien encore la prévention qui peut naître de la surveillance des maisons en construction et c'est la manière la plus économique.

Voici donc que nous avons vu, peut-être un peu rapidement, cinq manières de rémédier au mal de la surpepulation et du manque d'hyiène des habitations ouvrières. Tous ces moyens s'enchaînent et se tiennent: ainsi nous avons dit un mot de la diffusion nécessaire de l'enseignement de l'hygiène, de l'adoption du casier sanitaire, de son application par condamnation des logements insalubres, par réparation des maisons en mauvais état, et par prévention des mêmes maux dans les maisons qui doivent être construites.

Ce sont là les principaux moyens, les plus apts à réussir et les plus naturels. Il en est d'autres. Ce ne sera pas long, encore quelques lignes et j'aurai fini.

Tout ce que nous pourrons dire maintenant se résumera dans le mot **construire**. Il faut construire à tout prix. Mais qui va s'en occuper? A cette question nous répondrons... un peu tout le monde.

Pourquoi les compagnies d'assurance et de secours mutuel qui s'appliquent à réduire le taux de la mortalité ne consacrent-elles pas une partie de leur fonds de réserve à construire et louer des habitations saines, à un prix normal, de même qu'à améliorer et aménager les taudis pour en faire des foyers pratiques et agréables? Même chose pour les industriels, qui ont tout intérêt à ce que leurs employés soient bien logés, et à améliorer leur sort? Et les municipalités, quel devoir plus impérieux pour elles que de détruire ces foyers qui répandent la maladie, surtout la tuberculose et la mortalité infantile, sans parler de toutes les autres maladies contagieuses, et faire construire, en observant les lois de l'hygiène, pour ce qui regarde le sol, l'éclairage, l'aération, le chauffage, la plomberie et la propreté.

Enfin, n'est-ce pas le devoir des philantropes, des capitalistes, des patrons et des ouvriers consciencieux de ce grouper pour améliorer les conditions actuelles. Ainsi, dans le seul district de Montréal, il manque près de 10,000 logis (6) et il faudrait dépenser au-delà de quarante millions pour que tout fût parfait. La véritable solution n'est-elle pas dans la coopération de ceux qui ont l'argent, comme les capitalistes, ou qui en disposent comme les pouvoirs publics, et des ouvriers sérieux, sobres et persévérants? Ceux-ci, avec l'aide du gouvernement, des municipalités ou de sociétés philantropiques, au lieu de donner une part sensible de leurs gains en paiements de loyers qui ne leur permettront jamais de devenir propriétaires, deviendront les maîtres de foyers à leur choix, par des paiements fixes d'à peu près le même montant.

A ce sujet mentionnons qu'il vient de se former à Montréal une coopération qui a l'intention de construire dix-sept cents logements. (7) Chaque citoyen qui aspire à devenir propriétaire devra d'abord posséder un lot et économiser ensuite un minimum de $10.00 par semaine. La corporation construit ensuite à l'endroit que choisit le futur propriétaire. Ces constructions comprendront six pièces, avec toutes les améliorations modernes. Si le plan réussit, et il le mérite bien, il n'y a aucun doute que ce sera un grand pas de fait vers l'amélioration de cette crise des logis dont souffre la métropole.

Mais il en faudrait bien une demi-douzaine de telles compagnies. Et je cite ici une parole de Gustave Francq (8) qui dit que: "siles autorités avaient consacré quelques millions à aider la construction, l'exemple aurait été donné et l'entreprise privée aurait emboîté le pas. Les entrepreneurs sont prêts à bâtir, les ouvriers chôment et ont besoin d'ouvrage, mais ils manquent de capitaux; les banques font la sourde oreille, et tout reste dans le marasme. En activant la construction, il y aura non seulement moins de sans-travail, mais on créera un pouvoir d'achat qui, en se développant à son tour, occupera un plus grand nombre d'ouvriers, d'où de nouvelles ressources et prospérité pour tous."

Pourquoi nos grandes villes où abondent les sans-travail ne forment-elles pas, dès maintenant, au sein des conseils, des comités de logement. N'y aurait-il pas un triple avantage, avantage au point de vue de la nécessité économique des nouveaux logements, de la nécessité de donner de l'ouvrage à ceux qui n'en ont pas et qui forment la classe des mécontents, sans compter qu'ils sont à charge à leurs concitoyens; enfin au simple point de vue financier une telle organisation bien conduite ne saurait être désavantageuse. Ce plan serait vu d'un bon œil par le parlement, par l'association des vétérans qui a déjà contribué à la réalisation d'un plan semblable à Kamloops, Colombie Britannique.

Je n'ai pas besoin d'insister sur l'idée que de tels plans devraient être faits par des ingénieurs urbanistes, afin d'être parfaits sous le rapport de l'économie et de l'hygiène.

Les cités de l'avenir, en effet, ne doivent pas avoir les défauts des cités du passé. L'on ne verra plus, espérons-le, les villes couvertes pour une moitié de quelques palais, alors que l'autre partie n'est qu'un entassement de taudis, véritable fourmilière où grouille toute une population de travailleurs. Les rues seront aussi larges, aussi belles et aussi propres dans les faubourgs que dans les quartiers plus riches. Pour être moins luxueuses les maisons n'en seront pas moins jolies et agréables, la spéculation sur les terrains ne pourra absorber le capital nécessaire à la construction. Chacun aura sa demeure, et on ne verra plus tous les logements pris ensemble en un bloc noir et lourd, plusieurs familles par logis, plusieurs personnes par chambre. Les maisons seront encore détachées ou semi-détachées, elles seront attrayantes et confortables il fera plaisir à l'ouvrier d'y revenir après une dure journée de labeur. Le cœur en joie et l'esprit en repos, il sera satisfait de penser qu'il va trouver chez-lui, car ce sera son chez-lui, le foyer, de l'air, du soleil, peut-être un peu de verdure et aussi un peu du bonheur auquel chacun a droit.

MAURICE OLLIVIER, avocat

(6) Le Québec Municipal, Janvier 1920

(7) Voir le "Canada" du 22 juillet et le "Star" du 21, 1921

(8) Le Monde Ouvrier 19 février, 1921



"Après vingt pièces d'adultère, comme on aime M. Perrichon!" Cette amusante boutade a été écrite, il y a quelques mois, par Roland Dorgelès dans *Paris-Magazine*. Je suis un peu étonné de ne pas l'avoir entendu dire par les personnes qui fréquentent le théâtre français de notre ville. A Montréal, on devrait professer une véritable adoration pour M. Perrichon, puisque les saisons théâtrales se suivent et se ressemblent toutes. Je sais bien qu'il ne viendrait jamais à l'idée d'un directeur de théâtre de jouer le repertoire du *Vieux Colombier*, de l'*Oeuvre*, des *Escholiers*. Cette idée serait trop neuve et trop avancée pour un cerveau limité entre les quatre murs d'une boîte de contrôle.

Vous rappelez-vous avec quel scepticisme on parlait de la réussite d'une pièce canadienne, il y a quelques années? On ne croyait jamais qu'une pièce écrite par un auteur canadien (c'est-à-dire, pour MM. les directeurs un homme plein de bonne volonté mais sans aucune espèce de talent) pouvait remplir la caisse d'aussi glorieuse façon que Georges Ohnet avec son éternel *Maître de Forges*. Depuis deux ans, ces messieurs du théâtre (Turc doit me trouver bien poli!) se sont aperçus que, décidément, oui, il y avait quelque chose à faire avec cet homme plein de bonne volonté. Mais, avec une prudence amirable, ils lui ont donné la part du mendiant: une ou deux représentations. Je suppose que l'on va continuer la même politique durant cette saison, alors que Paul Gury a tenu l'affiche huit semaines avec *Les Dopés*. Nous comprenons la nuance: Schauten a déjà joué *Le Mortel baiser* de ce même Gury, au théâtre Canadien-Français. S'il est impossible de voir au moins trois ou quatre pièces canadiennes représentées à ce théâtre, une semaine *entière*, je propose qu'on en change le nom et qu'on l'appelle tout simplement *Théâtre Bernstein* ou *Théâtre Schauten*—ce qui serait plus conforme aux idées de MM. les directeurs.

Pourquoi a-t-on joué *Ames sauvages* au Canadien? Vraisemblablement, pour les débuts de Germaine Vhéry; laquelle, entre nous, a débuté depuis longtemps. Le théâtre n'est pas un prétexte pour acteurs; il n'a pas entièrement, non plus, sa raison d'être dans l'interprétation. Autrement conçu, c'est le plus beau cabotinisme érigé en doctrine et les comédiens n'ont plus besoin de pièces: ils n'ont qu'à les écrire eux-mêmes. Ils savent mieux que les auteurs comment faire "paraître" leur talent, leurs gestes, leurs attitudes, comment faire une entrée sensationnelle. Ainsi, tenez: dans *Ames sauvages*, Vhéry, dont ce sont les débuts, joue Christiane Duhalier. Au premier acte, cette Christiane Duhalier dit d'abord à la cantonade: "C'est moi!" et fait son entrée. Or, vous allez voir comme le truc est beaucoup mieux imaginé par Vhéry. Elle dit d'abord faiblement: "C'est moi!" puis elle le répète trois fois, en crescendo, de façon telle que le public, averti par les quatre "C'est moi!" a déjà envie d'applaudir; que lorsque, enfin, elle entre, il applaudit à tout rompre le cinquième "C'est moi!" Voilà, ou je me trompe fort, du cabotinisme érigé en doctrine.

Pourquoi aussi a-t-on joué *Oiseaux de passage*? Cette fois, il y avait encore l'excuse de faire débuter quelqu'un; mais c'était une occasion bien mal choisie pour nous présenter Georges Floquet que nous connaissions déjà. Etait-ce pour permettre à Durand, qui joue si bien les vertus outragées, de se faire une tête de juif de boulevard? ou bien à Vhéry de se casser deux dents? La pièce de Maurice Donnay et Lucien Descaves, applaudie à Paris, n'offrait aucun intérêt à Montréal où les étudiants russes sont assez rares.



GASTON DAURIAC
du Théâtre Canadien-Français

Il est d'usage, dans les théâtres de province, en France, au début de chaque saison, de soumettre à l'approbation du public les nouveaux artistes. Si le public les considère dignes de faire la saison, les nouvelles recrues sont engagées; sinon, l'auditoire exprime son mécontentement, et les artistes qui n'ont pas trouvé grâce à ses yeux sont rayés des cadres. C'est une coutume parfaitement logique et que nous ignorons à Montréal. Le monsieur qui paie son fauteuil un dollar devrait avoir, il me semble, le droit d'exiger la pièce de sa monnaie (sinon la monnaie de sa pièce) et l'interprétation qu'il désire. Mais voilà: on nous impose tout, acteurs, théâtre, musique, pièces, mise en scène. Et à ceux qui veulent protester on répond, en enflant la voix: "Vous manquez de patriotisme, vous refusez d'accorder votre appui aux *défenseurs de la langue française*, vous voulez faire mourir le théâtre à Montréal!" Eh bien, la mort du théâtre à Montréal ne dépend pas de nous: au contraire! Quant à la langue française, elle ne se défend pas à coups de littérature faisandée. En fait de mauvais patriotisme nous connaissons celui de la spéculation sur les bas instincts de la foule et les adaptations ridicules de certains chefs-d'œuvres.

La prise de Berg-op-Zoom, comédie en quatre actes de Sacha Guitry, jouée au Canadien, la semaine du 10 octobre, ne semble pas avoir obtenu tout le succès qu'on en attendait. Les spectateurs (puisqu'il est convenu que c'est toujours eux qui ont tort!) n'étaient pas préparés à de telles audaces, à une pièce aussi spéciale, aussi "en dehors" du genre ordinaire des spectacles. Il est vrai que les personnages de Sacha Guitry déconcertent un peu

par leur oubli complet des convenances. Edmond Sée a cru trouver la cause de cet état de conscience. "Ils ne sont pas, dit-il, à proprement parler amoraux, mais ils témoignent plutôt d'une moralité intermittente. Leur conscience flotte, dans une indécision amusée Elle se cherche sans cesse; et lorsqu'elle se trouve, n'hésite pas assez souvent à se quitter pour aller faire un tour ailleurs." On ne saurait être plus délicieusement paradoxal.

Les représentations d'*Ames sauvages* et d'*Oiseaux de passage* avaient une excuse: je n'en trouve aucune pour celle du *Divan noir*. Je ne trouve qu'un piètre prétexte: un divan probablement noir, au second acte, et un lit non moins probablement blanc, au troisième. Ajoutez à cela de la morphine, un accident d'automobile, du phonographe, des cris, beaucoup de cris, des sanglots, et une embolie... au bois de Boulogne. C'est, je crois le seul prétexte pour lequel on a joué cette pièce qui pourrait être du mauvais Bataille mêlé à de l'excellent de Lorde et à du Wolff médiocre.

Le public montréalais n'est pas le seul à s'esquiver avant la fin du dernier acte et de n'applaudir presque jamais au dernier baisser du rideau. Voici ce que dit le chroniqueur parisien, Francis de Miomandre: "Etant venus trop tard, nous partons trop tôt, ce qui est peut-être plus impertinent encore. A peine est-on parvenu au milieu du dernier acte que, en proie à une nouvelle inquiétude, nous nous précipitons vers les issues. Rien non plus ne nous arrête... Nous brandissons d'avance nos cannes, pour bien montrer que nous ne sommes pas disposés à tolérer la moindre observation. C'est un moment terrible. Les strapontins crépitent comme une artillerie... Enfin, c'est le baisser du rideau. Mollement, les mains des fuyards applaudissent. Quelqu'ait été l'enthousiasme déchaîné par les interprètes, quand ceux-ci viennent pour saluer, ils se trouvent devant un parterre de dos ronds, qui filent."

Il n'y a pas seulement à Montréal que les choses se passent ainsi. Mais ce n'est pas une raison pour en faire autant.

HENRI LETONDAL.

(Texte et dessin).

L'INCERTITUDE

Que me réservez-vous, équivoque avenir,
Quel dégoûts, quels chagrins, quelle mort solitaire,
Quelle fosse sans fleurs dans quelle lourde terre?
Quelle bouche à ma tombe essaiera de s'unir?

Les hommes devront-ils illustrer ou ternir
Ma mémoire? Eternel pélerin du mystère,
Je n'ai pas célébré le sol héréditaire...
Pleurera-t'on en évoquant mon souvenir?

Mais qu'importe, Seigneur? Il suffira, peut-être,
N'ayant pas travaillé pour vous faire connaître,
D'avoir beaucoup souffert, étant poète... Moi,

Vous le savez: je n'ai chose qui me soutienne;
Et je sens durement votre implacable loi
Contre moi-même armer ma pauvre âme païenne.

PAUL MORIN.

BALLADE MAUVE

"A dix heures, sur le banc en robe de dentelle... dentelle de lierre." L'horloge d'une voix qui tremble sonne le glas d'onze heures! Mon âme est un jardin d'automne semé de fleurs d'ennui, de fleurs de pluie....toujours, toujours Lise,

J'attends.

Dans mon esprit s'agite le remous vague, triste, des souvenirs éteints... morosement je regarde la lune, si laide avec sa face ronde de mappemonde... on la voit si jolie à quatre-z-yeux pourtant Lise,

J'attends.

Des rayons pâles tombent sur une toile d'araignée, la toile semble un violon étrange aux cordes bleues, jaunes, blanches; sur ses fils, lentement marche l'araignée.. peut-être bien qu'elle va me jouer un air triste d'attente Lise,

J'attends.

Les parfums-encens des fleurs-glissent, volent dans l'air... la lune pleure des rayons... Je soupire! tout est fini, fini, et je fais la cour aux glycines, gravement.

Va je le sais bien, tu es chez Marc, de l'autre côté du mur, sur son banc. Lise,

J'attends.

Il me semble que j'ai en moi une façade de pierre morne, sur laquelle vole un crêpe! J'effeuille, j'effeuille une pàquerette, les pétales blancs tombent... un à un les jours de la fleurette s'en vont... "un peu, beaucoup, à la folie", ironie! Je croyais autrefois à la sincerité des fleurs, je n'ai plus cette foi... bien sûr les fleurs mentent pour cette raison majeure, tu as menti Lise,

J'attends.

Nous étions si bien hier, grace à la lumiere blanche, dans ce paysage d'argent!

Mais je n'aimais pas du tout ce rayon de lune qui te baisait hardiment sur la joue, alors, bravement-rappelle-toi, tu m'appelas monstre-Je chassai l'impudent avec ma moustache blonde, Lise,

J'attends.

La lune a souri d'un air entendu, je suis certain que Marc chasse le rayon jaune maintenant, et je rage éperdument! Non, je ne t'en veux point mais je suis très las de m'en aller glanant des pleurs, burinant des brouillards, Lise,

J'attends.

Il pleut, et les glycines ont des larmes au bas de leur paupière mauve. Pauvres glycines, elles ont sans doute quelqu'amoureux infidèle, fuchsia, asphodèle mimosa, qui demeure dans ton jardin, Lise,

J'attends.

Il pleut, il pleut... Lise te souviens-tu de ce chemin abrupte aride, dans la montagne, où ta traine de satin s'accrochait, restant en lambaux aux ronces, aux cailloux, aux épines?

Mon cœur, ce soir a marché dans ce chemin, tout comme ta traine de satin... car tu ne viens pas...

Lise, Lisa, Lison.

Symonne Martineau.

... REVUE ARTISTIQUE ...

La saison artistique s'est ouverte au Saint-Denis par un délicieux récital de M. Edmund Burke, baryton, et de Mlle Helen Stanley, soprano, sous les auspices de l'Association des Armées de Terre et de Mer, et sous la direction de M. J. A. Gauvin, impressario.

Ce concert fut un régal pour les dillettantes. M. Bùrke a une voix qui se joue de toutes les difficultés musicales. Très-forte, elle devient d'une douceur extrème, suivant que l'exige l'interprétation. *L'Aria* du début fut rendu de la facon la plus artistique qu'il soit possible de concevoir. Aussi l'auditoire conquis, ne ménagea pas ses applaudissements au grand chanteur canadien. Mlle Helen Stanley remporta aussi un fort joli succès, et dans le duo de la fin, les deux artistes qui chantaient en français, et dans un français impeccable, reçurent une véritable ovation. Malheureusement ce concert n'amena pas au Saint Denis la grande foule que nous devions y rencontrer lors des concerts Clément et des réprésentations si merveilleuses de Mlle Anna Pavlowa. Cela s'explique par le fait tout simple que, quoique Canadien, M. Burke, absent depuis plusieurs années, était relativement peu connu encore chez-nous. Son premier concert le met en évidence, et ceux qui l'ont entendu en font des éloges tels qu'à son retour à Montréal, l'an prochain, il trouvera, pour l'applaudir, un public considérable.

M. Gauvin a fait là oeuvre de précurseur, et nous l'en félicitons. Les impressarii doivent faire oeuvre de propagande, et celle qui consistera à nous faire connaitre "nos" artistes doit être appréciée et reconnue.

Edmond Clément, le grand ténor français a donné le mois dernier deux excellents récitals au théatre Saint Denis et un dernier à la salle Windsor. L'énorme affluence qui assistait à ces deux concerts, aussi bien que les multiples réceptions, déjeuner thés, diners, soupers auxquels il a été invité ont assez montré la popularité qu'il s'est acquise à Montréal.

Clément eut une carrière artistique remarquablement féconde et rapide. Vers 1889, après seulement un an d'étude au Conservatoire de Paris, il obtint le 1er prix de chant; quelques mois après, il débutait a l'opéra Comique dans Mireille. Depuis, la France et l'Europe entière l'accueillirent comme le prince des ténors. Quelques années avant la guerre, il fit un voyage aux Etats-Unis et il fut engagé pour 5 ans à l'opéra de New York. C'est à cette époque (1909-1914) qu'il vint se faire applaudir pour la première fois à Montréal.

Son triomphe du mois dernier dépasse encore les succès qu'il avait obtenus lors de ses premières tournées dans notre ville. Jamais il ne nous avait été donné d'admirer aussi profondément la perfection de sa prononciation, la délicatesse de son art et surtout la merveilleusc pureté de son "style". Un critique a fait remarquer avec raison qu'Edmond Clément se souciait moins des paroles ou des sentiments exprimés dans ses chants que de l'architecture et de la phrase musicale de ses chants mêmes. Aussi n'y a-t-il dans son art aucune affectation, aucun mouvement désordonné, aucune note exagérée: la sobriété de la diction, la pureté de la ligne, le caractère tout ensemble puissant et contenu de l'expression,—toutes ces qualités, si rares aujourd'hui, placent Clément au premier rang des chanteurs contemporains

Nous souhaitons que le grand ténor français, qui commence actuellement sous les auspices du Ministère des Beaux-Arts de France, une vaste tournée au Canada et aux Etats-Unis, rencontre dans toutes les villes de son itinéraire l'enthousiasme sincère qu'il à soulevé parmi les Montréalais, Nous espérons aussi que M. Bourdon, son aimable et habile impressario, trouvera moyen de le persuader de passer par Montréal a la fin de sa tournée, pour l'enchantement de tous les amis de l'art.

M. Clément chargé d'une mission officielle par le Ministère des Beaux Arts de France, se fèra, sans doute, un devoir de renseigner les autorités là-bas sur la *grande misère* de la musique française dans ce pays, où pourtant l'on ne demande qu'à chanter et jouer les œuvres des maitres francais. Les prétentions rigoureuses des éditeurs sont en train de tuer ici toute propagnande en faveur de la musique française. Les amis de la France s'en désolent, mais ils sont obligés de convenir que la musique italienne, avec ses facilités d'expansion, va nécessairement jouir de toutes les faveurs. Nous espérons que la voix autorisée de M. Clément se fera entendre là-bas, et qu'il aura pour ces Canadiens, qui tant l'admirent et l'apprécient, assez de sympathie pour intercéder afin que la musique francaise ait chez nous les mèmes facilités de se faire entendre que toute autre.

Les succès remportés à Montréal par M. Clément se sont repétés à Québec, où le sens artistique est si affiné, à Ottawa à Sherbrooke, et partout où l'on eut le plaisir de saluer l'illustre ténor francais.

M. Clement avait pour accompgnateur dans sa tournée de concerts, l'un de nos plus brillants pianistes, M. Auguste Descarries qui vient de remporter le prix d'Europe, et dont voici une courte biographie:

Monsieur Auguste Descarries, pianiste et compositeur canadien, est né à Lachine le 26 novembre 1897. Il fit ses études classiques aux collèges Ste. Marie et St. Laurent. Apres avoir suivi les cours de la Faculté de Droit il se livra entièrement à la musique. Tres jeune il manifesta un goût prononcé pour cet art et dès l'âge de neuf ans s'essaya à la composition. Les débuts de ses études musicales se firent d'abord avec M. Fyfe puis au collège avec Monsieur Hector Dansereau. A douze ans on lui permit de toucher l'orgue:—

A quelque temps de là, Monsieur Descarries fut demandé comme organiste, dans une autre église; le maitre de chapelle voyant arriver à la tribune un petit garçon lui demanda vivement: "Que fais-tu là mon petit, tu serais mieux d'aller te placer au choeur." Monsieur Descarries dut alors expliquer qu'il était l'organiste demandé et s'installa à l'orgue.



M. AUGUSTE DESCARRIES
Prix d'Europe de 1921

Dans la suite il eut pour professeurs de piano M. M. Arthur Letondal et Alfred Laliberté, et d'harmonie M. M. Rodolphe Mathieu et Adonaï Champagne

En 1916 il devenait organiste de l'Eglise St. Jean Baptiste de Montréal, fonction qu'il remplit durant quatre ans. Au jour de Noel 1919 la chorale sous la direction de Monsieur Germain Lefebvre, exécuta, pour la première fois, une messe inédite à quatre voix mixtes, composée par Monsieur Auguste Descarries. Je me per-

mets d'insérer ici une courte appréciation parue sur un journal d'alors:" La nouvelle composition porte le nom de la paroisse et est une belle œuvre de musique religieuse où l'artiste a voulu atteindre le vrai idéal de la musique sacrée, non pas dans un jeu qui cherche la sensation, mais dans une composition sobre et tout empreinte de beauté mystique." Cette messe fut exécutée par plusieurs Chorales.

M Descarries fut récemment l'organiste de l'Immaculée Conception. Il s'est fait connaître favorablement dans un grand nombre de concerts. En avril 1921, on l'appelait à l'honneur d'inaugurer les orgues de l'église de Lachine sa ville natale. Au mois de juin, il obtint le Prix d'Europe comme pianiste, ce qui lui permettra de prolonger ses études. Mais avant son départ pour Paris, M. Descarries fut demandé pour être l'accompagnateur de M. Edmond Clément, dans la tournée que le grand ténor français fait au Canada et aux Etats Unis. Nous avons entendu à Montrèal, notre jeune pianiste dans son rôle difficile d'accompagnateur et nous savons avec quelle perfection il s'en est tiré. Monsieur Descarries donnera un récital d'adieu le 15 novembre en la salle de l'hotel Windsor et s'embarquera pour Paris quelques jours plus tard.

M. Descarries est un artiste d'une personnalité bien marquée: Moderne par l'inspiration, il est classique par la forme.

De nombreuses compositions inédites, de lui, témoignent au jugement des critiques, du grand sens artistique dont leur auteur est doué.

Le public montréalais doit à M. Descarries, qui a si largement fait honneur à l'art canadien, partout où il s'est fait entendre, et notament lors des concerts Clément, une preuve de sa haute et chaleureuse estime et le concert de notre jeune artiste devrait réunir une assistance considérable, le 15 novembre prochain à la Salle Windsor, où il jouera, pour la dernière fois, avant son départ pour la France, où il continuer sous les grands maitres, des études si bien commencées.

ooo

Nous reprochons souvent aux artistes de manquer de sympathie les uns envers les autres, de se jalouser mesquinement. Les grands artistes évidemment échappent à ces petitesses puisque, lors de la réception du grand ténor francais à l'Hôtel-de-ville de Montréal, nous avons entendu le grand baryton francais qu'est Jean Riddez lire, d'une voix émue, l'adresse suivante, à son collegue Edmond Clémont, adresse dont nous nous faisons une joie de reproduire ici quelques extraits:

Cher Ami, Cher Camarade,

Vous voici de retour du Canada, ou vous attend une nouvelle moisson de lauriers. Nul plus que votre camarade, admirateur et ami Jean Riddez ne saurait s'en réjouir et c'est du plus profond du cœur que je vous adresse ce mot de bienvenue.

Vous connaissez depuis longtemps la profonde estime et l'admiration que je professe pour votre art du chant.—C'est parce que je vous reconnais comme le plus parfait technicien de nos chanteurs "méthodistes,"et nous savons combien sont rares actuellement, même en France, les chanteurs qui ont une méthode à mettre au service de leurs moyens d'expression, de leur mentalité artistique, de leur conception esthétique, dans le rendement de la plus simple chanson, de la plus distinguée mélodie, du plus rude, violent, tourmenté, comme du plus gracieux de nos personnages de théâtre.

Votre maitrise vous permet d'aborder tous les genres et toutes les formes sans que jamais vos moyens ne se trouvent impuissants à les rendre.

Je ne vous ai point seulement admiré, vous m'avez servi d'exemple. J'ai suivi et controlé vos recherches, j'ai remarqué jusqu'à vos évolutions, en portant le fruit de mes remarques à ceux qui controlaient mes propres recherches.

Et je voudrais éclairer tous ceux qui pourraient ignorer la valeur d'Art de vos interprétations obtenues et réalisées non par le seul prestige du don mais au contraire, assurés par la pleine maitrise d'une science qui parait si aisée si sûre d'elle, qu'elle vous permet la simplicité et là où les plus doués ne montreraient qu'efforts vous, vous manifestez l'aisance.

Vous allez, une fois de plus, prouver votre dévouement à notre art en animant de votre âme toujours ardente, toujours jeune, et qui le demeurera jusqu'à l'épuisement de votre vie, les types d'héroique jeunesse de la scène lyrique française: Des Grieux, Gerald, Werther, Don José.

Peut-être même n'avez-vous jamais été aussi jeune parce que vous savez aujourd'hui beaucoup mieux prendre la jeunesse qu'au temps où votre savoir était plus limité.

Je me réjouis aussi du haut témoignage de considération et d'estime que vous a donné notre Ministre en patronnant votre tournée; vous en étiez le plus digne, vous êtes l'honneur de notre confrérie. Vous allez donner partout où vous passerez, la mesure de notre goût, de nos aptitudes, de notre enseignement. Vous allez collaborer à cette grande œuvre humaine d'éducation mutuelle en représentant l'image de tout un peuple, qu'un Français quelqu'il soit, où soit-il, désire que la France soit jugée.

Votre discernement de grand Artiste, que vous avez acquis par un travail désintéressé, et votre probité spirituelle vous ont fait choisir parmi les œuvres que vous allez interprèter celles qui représentent le mieux son génie.

Vous avez fait votre choix, non parmi les médiocrités flatteuses ou simplement favorables à votre succès personnel, mais parmi les beautés authentiques qui exigent des sacrifices et de la culture. La grande et belle école française du reste possède les plus riches qualités nobles ou plaisantes, et vous êtes sur que le public ne répugne point d'instinct aux chefs d'œuvre quand on a comme vous, le pouvoir de les lui faire comprendre.

Je souhaite que votre passage suscite des valeurs nouvelles, réveille des flammes assoupies, et fasse parler les vocations au Canada.

Chez nous, vous êtes un éducateur et vous créez des richesses françaises.

Ici, vous serez le symbole de nos vertus artistiques et de l'âme française.

JEAN RIDDEZ.

Et pour clore splendidement, dans une féérie de couleurs, de grâces, d'harmonies, le premier mois de notre saison artistique, M. J. A. Gauvin nous présente Mlle Anna Pavlowa. Bravo! Le Saint-Denis est archi-plein dès le premier soir, mais le second, le troisième et même le quatrième, la salle déborde. Il n'y a plus de place... Le spectacle est merveilleux. Les ballets, bien composés, exécutent à ravir tous leurs jolis couplets. Les premières danseuses: Melle Krigher, Melle Stuart, Melle Butsova, Melle Lindowska, nous donnent l'illusion que nous assistons à une danse de la grande Pavlowa, tant leurs gestes sont gracieux et leurs pas harmonieux... Mais la splendide artiste s'avance, si fine, si gracieuse, si attrayante que tout l'art et toute la grâce semblent émaner d'elle. La salle croule lorsqu'elle interprète, avec une finesse inexprimable, ce fameux *Cygne* de Saint-Saens. Dans la *Poupée enchantée*, dans le *Dragon Ailé*, dans les *Flocons de Neige*, (Que c'est joli; que c'est joli, soupirait la salle entière)dans la *Flute enchantée*, partout enfin l'art splendide de cette magnifique artiste éclate et enthousiasme la foule immense qui regarde. Rien d'osé ou de lascif; tout est simple comme *la Beauté* elle-même, séduisant comme *la Grâce*. Mme Pavlowa et ses artistes, citons du côté homme Novikoff, Panowski, Dombroski, Nivikoff, ont émerveillé les foules qui sont allées les regarder et les applaudir. Rien de plus intéressant d'ailleurs que ces spectacles tirés de poèmes, de légendes, de contes, supérieurement mimés et dansés par des artistes d'une intelligence subtile et d'une grâce consommée, et rendus dans des décors de féérie. Ces réprésentations reposent. Elles sont le plaisir de l'esprit par la qualité des tableaux interpréts, et des yeux par la splendeur des spectacles. La Beauté est un bienfait, et les Canadiens en applaudissant l'art exquis de Melle Pavlowa et de ses artistes ont prouvé combien ils étaient sensibles à toutes les manifestations artistiques.

La Saison d'Opéra s'ouvre à Québec qui fait grand accueil à la troupe San Carlos que lui présente M. Gauvin, et que nous applaudirons ensuite à Montréal.

Terminons cette première chronique par de chaudes féliciations à nos deux impressarii MM. Gauvin et Bourdon qui travaillent admirablement pour nous offrir des concerts et des réprésentations de toute première valeur.

LOUISE CHARPENTIER.

RIRA BIEN...

MONSIEUR.—Toutes les fois que je vois ton chapeau, je ne peux m'empècher de rire, tellement il est ridicule!

MADAME.—Eh bien, tu n'auras qu'à regarder quand on te présentera la note de la modiste!..

LIVRES ET REVUES

Par LOUIS CLAUDE

Lettres du R. P. Lacordaire à Deux Jeunes Alsaciens-Lorrains (1846-1861.) Préface du R. P. Janvier, O.P. Volume in-8 7 fr. 50. (J. de Gigord, éditeur, 15, rue Cassette, Paris.)

Le Père Lacordaire a exercé par sa correspondance une influence qu'on ne mesure bien qu'à la lumière de la grande publicité, car il l'animait, comme sa parole publique, d'une compréhension de la vie qui pénètre jusqu'au fond les âmes de tous les temps. Aujourd'hui comme au XIXe siècle, ses conseils s'adaptent exactement aux besoins de ses lecteurs, qui peuvent avoir l'illusion de se croire ses correspondants, tant il savait par delà les apparences passagères atteindre ce qui de l'homme ne change pas. Il était de son siècle, disons-le avec lui: mais il était plus encore de tous les siècles par sa sainteté et par son génie. La Correspondance, que le Père Janvier édite aujourd'hui, a le grand avantage de comprendre intégralement et sans discontinuité les lettres adressées pendant 15 ans à deux jeunes Alsaciens-Lorrains, dont les âmes saisies de loin de Dieu furent progressivement conduites par le Grand Dominicain jusqu'à une vie chrétienne parfaite. Les dernières de ces lettres datent des derniers jours de la vie du Père. En réalité elles ne dateront jamais, et l'éditeur peut être sûr, "en les publiant, d'étendre et de prolonger le bien qu'elles firent aux deux jeunes Alsaciens-Lorrains." La librairie Gigord le présente dans un volume fort soigné, d'une facture élégante et grave, qui ne déparera aucune bibliothèque

—o—

La librairie Plon-Nourrit, qui a déjà lancé l'année dernière une **Bibliothèque Plon** contenant les meilleurs ouvrages à un prix très réduit, édite aujourd'hui une nouvelle collection intitulée **"La Liseuse."** Nous avons reçu les deux premiers volumes de cette série. D'un petit format élégant et commode, couverts de rose, ces livres peuvent être mis entre toutes les mains, c'est-à-dire sont des romans pour jeunes filles. Champol, Aigueperse, Gréville, Ardel de la Brète sont les principaux contributeurs de cette collection qui vient de débuter par la publication de **"Tout arrive,"** d'Henri Ardel et de **"Petite Princesse,"** d'Henry Gréville. Ce dernier roman, on se le rappelle, a été reproduit dans un récent numéro de la **"Revue Moderne."**

Les livres de la collection **"La Liseuse"** peuvent donc être recommandés en toute sécurité. On les trouvera dans toutes les bonnes librairies de Montréal.

—o—

Nous recevons le dernier numéro du **"Monde Nouveau."** Cette intéressante revue mensuelle internationale paraît à Paris, en français,—en même temps qu'une double édition en anglais est publiée à Londres et à New-York, chacune étant adaptée à l'esprit et aux préoccupations propres de chaque pays, mais soutenant les intérêts français dans le monde.

Le numéro d'août contient de nombreuses études économiques et politiques sur la Russie, la Roumanie et la Palestine,—un article très distingué de Serge Evans sur l'œuvre de André Chevrillon,—et enfin quelques belles pages dues à la plume de l'éminent académicien, **"Souvenirs du désert."** Une **"Revue du mois,"** remplie de documents et de faits termine cet intéressant numéro.

La librairie Beauchemin nous envoie une de ses dernières publications intitulée *L'Evolution de la race française en Amérique.* C'est le recueil d'une série d'articles hebdomadaires publiés dans "La Presse" en 1919 et 1920. A vrai dire, l'ouvrage devrait porter comme titre: "L'Evolution de la race franco-canadienne aux Etats-Unis" ou, plus précisément: dans les Etats de Vermont, New Hampshire, Rhode Island, Connecticut; ou plus précisément encore: dans les diocèses de Burlington, Manchester, Hartford et Providence.

Cet ouvrage est animé d.un souffle patriotique très vibrant et d'une vive foi religieuse. La pensée qui en quelque sorte lui a dicté et inspiré son travail est que la race canadienne-française a dans l'Amerique du Nord, une mission providentielle, dont il voit la preuve dans l,étonnante évolution qu'elle a subie (Sa population augmente du double tous les 28 ans.) Cette mission est double conserver la langue française, defendre la religion catholique. Et l'auteur prêche une sorte de de croisade nouvelle poursau ver ce précieux dépôt "du gouffre où menace constamment de l'entrainer l'impétueux torrent de l'assimilation saxonne. "

X X X X

Nous avons reçu le dernier recueil de poesies de M. Jean Charbonneau, intitulé *" L'Age de Sang,"*imprimé et édité par la librairie Alphonse Lemerre de Paris. Nous l'envoyons à notre critique littéraire des ouvrages canadiens, Louis Dantin, qui en fera une étude approfondie telle que le mérite le talent de M. Charbonneau.

X X X X

Deux charmants volumes de la collection: La Liseuse" nous sont arrivés: A dix *A dix huit ans* de M. Aigueperse, et *Soeur Alexandrine* de Champol, et nous en recommandons chaleureusement la lecture à tous nos abonnés. Cette nouvelle collection de la maison *Plon- Nourrit* est tout-a-fait attrayante, et le succès qu'elle remporte est justifié à tous les points de vue.

Louis Claude

Causeries-Conférennes

Notre collaborateur Robert Le Bidois, dont nos lecteurs ont eu plusieurs fois l'occasion d'apprécier le talent de critique littéraire, commence une série de 15 conférences sur *"La Littérature Française contemporaine."* Ces conférences seront données tous les quinze jours, le jendi à 4 heures de l'après-midi, dans le studio du sculpteur Alfred Laliborté, 67 rue Sainte-Famille. Elles sont plus particulierement destinées aux dames et aux demoiselles, mais il va sans dire que les messieurs seront également les bienvenus. (Chaque conférence: 75 cents. La série des 15: $7.)

Nous ne ferons pas l'éloge du nouveau conférencier qui s'est déjà révélé comme un critique averti du mouvement littéraire contemporain. Aussi bien, ses grades universitaires nous sont un garant de sa culture: il est en effet "Licencié ès Lettres de l'Universite de Paris," et l'on sait que ce diplome correspond à la Maîtrise ès Arts (M.A.) des Universités anglaises.

Ces conférences-causeries promettent donc d'être fort interessantes, tant par la compétence du conférencier que par la nature des sujets traités. Voci quelques uns de ces sujets: Les derniers romans de Paul Bourget; *"Chantecler,"* d'Edmond Rosland; Anatole France; *"Les Forces éternelles,"* de les Comtesse de Noailles; Plaidoyer pour Henry Bordeaux; Henri de Régnier; la Poésie Canadienne-française depeuis Nelligan, etc...

Souhaitons donc bon succès à Robert Le Bidois, qui nous instruira en nous amusant, joignant ainsi, selon le précepte latin, l'utile à l'agréable.

LA REDACTION.



—Est-ce que, par hasard, mon costume serait raté?
—Comment cela?
—Toutes mes amies m'en font compliment.

3

LES ECHOS

Par LUC AUBRY

Une rectification

A Madame la Directrice
de la Revue Moderne.

Madame la Directrice,

Si j'avais écrit à sir Sam Hughes dans l'anglais que me fait parler le typographe de la Revue moderne, il serait bien excusable de ne m'avoir pas compris.

On me fait dire au ministre que, "le premier a profiter de la victoire", cela se traduit "first to profit of the victory". J'avais écrit: "first to profit by victory".

Comme il arrive très souvent, l'erreur s'est glissée à l'endroit où elle pouvait faire le plus de mal; mon article en est littéralement privé de sens ou tout au moins d'à-propos.

Permettez-moi de déclarer aussi:

1o Qu'avant la guerre j'avais (de la tribune de la Presse) vu Sam Hughes "quelques fois"—et non "quelquesfois" comme on me le fait écrire par un curieux compromis entre la grammaire et ses ennemis;

2o Que, lorsque cela ne fait de mal à personne, je tiens à écrire "banderole" avec un seul l.

Je vous saurais gré de publier dans votre prochain numéro.

Croyez, Madame la Directrice, à la respectueuse considération de

Votre humble serviteur,

OLIVAR ASSELIN

Montréal, 14 octobre 1921.

Note de la Directrice—Nous comprenons facilement l'ennui qu'éprouve un auteur de voir se glisser des erreurs dans son article. Seulement, en toute justice pour nos typographes, nous devons ajouter que la Revue Moderne, ces trois derniers mois, a été publiée par un personnel fort restreint, d'un dévouement aussi intelligent qu'absolu, qui, assujetti à un travail intense, nous apparait absolument justifiable d'avoir commis des erreurs, si regrettables soient-elles. Aussi, tout en sympathisant avec notre distingué collaborateur, M. Asselin, nous jugeons nécessaire également de disculper les ouvriers qui ont accompli le tour de force de nous publier dans les conditions les plus desavantageuses que l'on puisse imaginer, et ont apporté a leur travail, une bonne volonté qui dépasse les dévouements ordinaires.

La Revue Moderne a eu la satisfaction de voir les candidats dont elle avait recommandé l'élection à ses lecteurs, élus à de fortes majorités. Nous constatons qu'aucun des candidats recommandés par nous, soit privément, soit dans nos colonnes de publicité n'a été vaincu, et nous nous réjouissons fort de ce succès qui dénote clairement de l'influence bienfaisante exercée par une publication indépendante et sincère.

Gare aux appels des fanatiques. Ils nous ont déjà fait beaucoup de mal; ils méditent de nous en faire encore davantage. Soyons des esprits libres et des esprits sincères; ne nous laissons pas emporter par des discours tonitruants de démagogues en mal d'éloquence. Prouvons que le raisonnement et la justice ont seuls prise sur nos décisions.

Mtre Alleyn Taschereau a révélé l'autre jour, lors d'une cause passionnelle, que la femme Gagnon était folle et à l'asile. Nous n'avions pas attendu, à la Revue Moderne, la confirmation d'un fait qui nous semblait clair comme de l'eau de roche, pour sauver de la potence une misérable que l'internement pour la vie doit mettre en marge de la société, nous appuyant, pour réclamer quelque pitié, sur les témoignages des Docteurs Prévost et Tétrault, deux autorités en médecine moderne nerveuse et mentale. Le mot moderne est ici fort juste. L'humanité soumise à son siècle en subit nécessairement les tares. Et quel siècle plus que le nôtre reserve, après avoir tant souffert, de cruels accidents et d'impitoyables hérédités?

——o——

La suppression de l'emploi, en temps de guerre, des gaz meurtriers et des sous-marins, sera demandée à la Conférence de Washington. On aurait décidé quelque chose de semblable à la conférence de La Haye en 1907; les Canadiens qui ont été à Ypres, connaissent la valeur de ces décisions. Tant que des nations pourront impunément traiter de chiffon, le papier sur lequel on couche les volontés de ces aéropages, mieux vaudra économiser les sommes assez rondelettes qu'ils coûtent aux peuples.

——o——

Avant de voler au secours des victimes des Soviets, ne vaudrait-il pas mieux de courir au secours de nos victimes de la guerre? On ferait de la meilleure besogne et on économiserait le fret et le coût des commissariats.

——o——

Les terres d'asile disparaissent; ce qui faisait partie de la grandeur d'âme d'une nation s'efface devant les exigences égoïstes des questions économiques. Il y a seulement vingt-cinq ans, les femmes et les enfants d'Arménie, fuyant devant les persécutions, les atrocités des Turcs, eussent été reçus à bras ouverts sur la terre de la libre et généreuse Amérique. Aujourd'hui, trois cents de ces malheureux arrivés et détenus à l'île Ellis, vont être renvoyés à leurs bourreaux, faute d'avoir quelques dollars en poche. L'an dernier, quatre Arméniennes ont préféré la mort au renvoi dans leur pays, et se sont jetées à la mer. Il est admis que ces actes de désespoir se renouvelleront cette année, en plus grand nombre, ce qui n'empêchera pas d'entendre tonner dans les temples et les assemblées publiques contre l'indignité et la férocité des Turcs, cependant que **les quêtes continueront** pour soustraire les Arméniens à la domination du Croissant.

——o——

Les condamnés au pénitencier auront, dorénavant, la permission de fumer après les repas. Pourquoi les en avait-on privés depuis toujours? En enfermant les hommes coupables de crimes contre la société, cette dernière n'a d'autre but que de se protéger; elle n'a nullement l'intention ou le désir de faire souffrir ceux contre qui elle se protège.

——o——

Quand la justice renoncera-t-elle à traiter les accusés en condamnés? Un homme n'est reconnu coupable qu'après avoir été jugé; alors pourquoi isole-t-on les accusés, dans une tribune, loin de leurs défenseurs loin surtout de leurs parents, de leurs amis dont ils ont plus que jamais, besoin dans ces heures terribles? Au nom de la vindicte publique, la justice se dresse en face de ce malheureux, soutenue par la police et un système judiciaire formidable; la partie est trop souvent inégale.

Nos voisins, dont le service pénitentiaire est si inflexible ont le respect de la liberté du citoyen jusqu'au jugement, et l'accusé reste un homme au milieu des hommes tant qu'un verdict de culpabilité n'est pas prononcé contre lui. Pourquoi en serait-il autrement chez-nous?

——o——

Des "Annales" à propos de l'emploi de la langue française à la Conférence de Washington:

"Espérons que la hargneuse hostilité d'un Lloyd George s'inclinera, cette fois devant nos prétentions légitimes."

La hargneuse hostilité! C'est à cette juste appréciation de la conduite du Premier anglais que l'Entente en est arrivée avant le troisième anniversaire de l'armistice.

——o——

Lloyd George veut donner toute la Haute-Silésie à l'Allemagne pour, dit-il, ne pas créer une nouvelle Alsace-Lorraine. Peu lui chaut que ce cadeau donne naissance à une nouvelle Irlande.

——o——

Les Riffains, ces marocains farouches que l'Espagne n'a jamais pu subjuger, sont paraît-il, armés de fusils allemands. Le contraire eut été surprenant: le Maroc espagnol étant voisin du Maroc français et la révolte des tribus ne connaissant pas de frontières.

——o——

Il est récemment arrivé à Montréal, retour du Nord-ouest, une malheureuse jeune fille de 18 ans attirée, des Provinces Maritimes dans ces régions lointaines, par une annonce alléchante lui promettant un travail honnête, facile et bien rétribué. Sa raison sombra au cours des traitements qu'elle eut à subir. Comment pareilles choses peuvent-elles arriver? On a eu une censure pendant la guerre; nous en avons une sur les cinémas, sur les affiches; pourquoi ces annonces "spéciales" ne seraient-elles pas soumises à un rigide contrôle avant d'être publiées?

LUC AUBRY.

... La Vie Sportive ...

Par LUDOR

Notre édition du mois dernier était sur le point de paraitre lorsque l'évènement annuel du monde du baseball déroulait ses étapes sur le légendaire *Polo Grounds* de New York. Cette série mondiale, dont dépend la suprématie du baseball, concentre chaque année l'attention de tous les amateurs de sport. Elle dépasse en intérêt les élections des Etats-Unis, et on peut dire que même pendant la guerre on oubliait les terribles journées de carnage qui ensanglantaient l'humanité pour s'interesser aux phasse de cette grande série.

Les Américains ont le talent d'organisation. Ils possèdent comme auxiliaire fécond une excellente presse, qui propage à tous les coins du continent la prose nécessaire qui ira alimenter et chauffer à blanc les cerveaux de centaines de mille lecteurs. Ces lecteurs ne sont pas tous, assurément, des amateurs de baseball; mais tous finissent par se laisser intéresser par l'habileté dont les publicistes font preuve, et ils sont, en quelque sorte, forcés, malgré eux, de suivre, lorsqu'elles se déroulent, les péripéties de la série mondiale.

Cette année, cet évènement présentait un cachet exceptionnel: il avait lieu à New York, la plus grande ville d'Amérique. Il mettait aux prises les deux équipes de New York, qui avaient remporté le championnat de leurs ligues respectives après une saison dont l'issue resta problématique jusqu'à la dernière semaine, tant la concurrence était forte, puissante et bien alimentée.

Une série mondiale à New York n'avait jamais eu lieu, c'est-à-dire pour être clair, toute la série n'avait pas été jouée à New York, car il faut se rappeler que les *Giants*, comme on dénomme le club New York, de la ligue Nationale, ont figuré plus d'une fois dans pareille série, jouant alternativement sur le *Polo Grounds* et sur le terrain des champions de la ligue Américaine. Il fallait, dans ces conditions, s'attendre à un massacre de *records*, et cette attente était pleinement justifiée par le chiffre de la population de la ville de New York autant que par la valeur des *Giants* et des *Yankees* et la stratégie dont leurs gérants, Mugsy McGraw et Miller Huggins, devaient faire étalage. On ne s'était pas trompé, et, au moment où l'auteur du présent article écrit ces lignes, il a la confirmation de ce qu'il avance.

La série mondiale de 1921 restera comme l'un des plus beaux monuments encore élevés au culte du baseball, et de l'aveu de tous elle a atteint des proportions uniques. La série entre *Cincinnati* et *Chicago Américain,* en 1919, qui dura huit parties et qui fut marquée, hélas! par l'un des scandales les plus révoltants dans le monde sportif, a été enfoncée par la série entre les *Giants* et les *Yankees*. et neuf cent mille dollars passèrent dans la caisse des clubs au cours des huit parties qui furent jouées. 269,976 personnes payèrent leur admission du 5 au 13 octobre, période couvrant les huit parties de la série. Les recettes furent $177,819 de plus qu'en 1919, et l'assistance fut de 18,075 personnes de plus que lors de la série entre *Boston Américains et New-York National* en 1912.

Voilà pour le côté financier et matériel de la série de 1921. Disons maintenant un mot de la victoire définitive des *Giants* sur les *Yankees* et analysons-en, sommairement, les facteurs les plus importants.

L'expérience de McGraw, gérant des *Giants*, la supériorité des lanceurs, l'absence de Babe Ruth sur l'alignement des *Yankees* dans les dernières et les plus importantes joûtes, comme l'art avec lequel les *Giants* ont su profiter de toutes les ouvertures, à l'attaque comme sur la défensive.

John Mugsy McGraw est incontestablement avec Connie Mack, le gérant des *Philadelphia Américains*, et Clark Griffith, le pilote des *Washington Américains*, l'un des plus grands connaisseurs du baseball. Ses ressources ne sont jamais épuisées et c'est lorsque son équipe est à la dérive et qu'elle ne parait plus avoir la plus petite chance, qu'il inspire à ses porte-couleurs cette ardeur indispensable à l'acquisition de la victoire finale. On a vu au cours de la dernière saison les *Giants* se maintenir en première division mais à une respectueuse distance des *Pittsburg*, dont le gérant, ceci soit dit en passant, est un ancien joueur du club *Montréal*, Georges Gibson. Les *Pirates* ont tenu le haut du pavé presque toute la saison, et leur avance était telle qu'on aurait été regardé avec mépris si l'on avait osé prédire l'avènement des *Giants* au championnat de leur circuit. Mais McGraw fut à la hauteur de la situation; il insuffla à ses joueurs un esprit combatif exceptionnel; il les aiguillonna quotidiennement par la perspective de la série mondiale, et, ainsi transformés ses joueurs renversèrent tous les obstacles, battirent leurs rivaux, écrasèrent même les *Pittsburg* dans la plus importante série de la saison, et émergèrent victorieux avec une marge très raisonnable. Voilà ce même esprit qui se manifesta chez McGraw et chez ses joueurs au cours de la série avec *New York Américain*. Avec deux défaites de suite, au début de la série, les choses n'étaient assurément pas roses pour les *Giants*. Que fit McGraw? Il s'abstint de toute critique amère sur ses joueurs; bien au contraire, il les réconforta, les encouragea publiquement et leur fit voir toutes les chances qu'ils avaient malgré ces deux premiers revers, de remporter les honneurs suprêmes. Les *Giants* furent comme galvanisés par cet esprit de combativité qui se révèlait chez leur vieux et rusé pilote! Ils eurent confiance en lui et ils se lancèrent dans la mêlée avec l'énergie du désespoir. Résultat: ils battirent deux fois de suite les *Yankees* et bien qu'ils furent encore devancés dans la cinquième partie, ils terminèrent la série en ouragan, en remportant les trois dernières parties. Ils triomphèrent des meilleurs lanceurs de Miller Huggins, Mays subissant deux défaites et le phénoménal Waite Hoyt éprouvant un revers dans la finale. Avec des victoires comme 2 à 1- 1 à 0, 3 à 1, il fallut que la défense des *Giants* fût réellement impénétrable et que les lanceurs de McGraw fussent absolument invincibles, puisqu'une erreur aurait suffi à renverser les rôles. La moindre faiblesse aurait coûté la partie mais les *Giants* tinrent bon. Au champ leur tenue arracha des cris d'admiration même à leurs adversaires; au bâton ils frappèrent en temps opportun, lorsqu'il y avait des coureurs sur les buts, alors même qu'il y avait deux coureurs de retirés. Tout ce beau travail fut l'oeuvre du génial McGraw, qui était, stratégiquement parlant, de 100 coudées au-dessus de Huggins, le pilote des *Yankees*.

La supériorité des lanceurs fut, on ne le contestera pas, un facteur également important, sinon encore plus important. McGraw possédait dans Nehf, Barneset Phil Douglas un redoutable trio de lanceurs, qui ne l'ont point désappointé. Si les *Giants* ont perdu les deux premières parties de la série, la faute n'en fut pas aux trois lanceurs que nous mentionnons plus haut. Douglas alloua cinq ou six*hits* dans la première partie; Nehf n'en accorda que deux dans la seconde, et Barnes fut une véritable énigme toutes les fois qu'il fut appelé à remplacer un lanceur de second ordre. Il se fit une spécialité de retirer les frappeurs au bâton avec une balle, qui cassait à la hauteur des genoux. Barnes, Douglas et Nehf étaient indiscutablement supérieurs à Mays et Hoyt, et la série mondiale a servi à démontrer

une chose: les lanceurs de second ordre n'ont pas l'expérience ni l'aplomb nécessaires pour figurer dans des évènements aussi importants. Mays et Hoyt eurent beaucoup de mérite, particulièrement ce dernier qui remporta deux brillantes victoires sur les *Giants* et qui ne perdit la troisième partie par un score de 1 à 0, sur une malencontreuse erreur, et on serait mal venu de déprécier ces deux constellations parce que le sort a tourné subitment contre elles.

L'absence forcée de Babe Ruth dans les deux ou trois dernières parties a certainement joué un rôle important dans la victoire décisive des *Giants*. "Bambino", dont le bâton avait contribué dans une si large mesure à placer son club au pinacle de sa ligue, à la fin de la saison, dut se retirer de la série après la cinquième partie, sur l'ordre de son médecin, parce qu'il souffrait d'un abcès qu'il avait au coude. Il fallait que la blessure fut sérieuse pour que Ruth consentit à s'isoler comme cela et à assister aux dernières parties comme il le fit dans la grande estrade comme un simple spectateur. Ruth n'avait frappé qu'un coup de circuit, il est vrai, dans la série mondiale, mais il avait fait plusieurs autres coups sûrs qui avaient résulté en plusieurs points, et sa présence sur l'alignement des *Yankees* avait un effet moral considérable. Une fois parti, les joueurs de Huggins n'eurent plus le même esprit de combat, les mêmes espoirs, et, malgré leur vaillance et leur détermination, ils succombèrent parce que le moral faisait quelque peu défaut.

Les *Giants* doivent aussi leur triomphe final, d'après nous, à cet art avec lequel ils ont su profiter de toutes les ouvertures, à l'attaque comme sur la défensive. Quiniera qu'ils durent être excessivement attentifs, excessivement vigilants pour surmonter une avance prise par les *Yankees* dans quatre des cinq parties que gagnèrent les joueurs de McGraw? On ne peut contester que les champions du monde ont été à la hauteur de la situation. Ils ont placé des coureurs sur les buts; ils les ont fait compter bien souvent avec les points victorieux. Ils étaient parfois placés dans des situations qui semblaient inextricables, désespérées, alors que plusieurs coureurs adverses garnissaient les buts. Un rapide double-jeu, d'exécution difficile, venait alors améliorer les choses, sauver la situation. Sur la défensive comme à l'attaque, la puissante machine de McGraw a été merveilleuse, et cette série, dont elle sort victorieuse, a permis d'en voir le formidable mécanisme. Une tête géniale la dirige et des bras vigoureux la mettent en opération. Pouvait-il se faire autrement que les *Giants* ne sortent pas avec les honneurs suprêmes qu'un club de baseball puisse rêver? Non, mille fois non, et les New-York de la Ligue National méritaient de vaincre, et en battant les *New-York Américains* ils ont incontestablement vaincu le club le plus redoutable du baseball organisé après l'équipe de McGraw elle-même. Aussi, Miller Huggins, le gérant des *Yankees*, a-t-il pris la pilule sans récriminer, et a-t-il reconnu la supériorité du club New-York National.

LUDOR.

A NOS ABONNÉS

Nous prions ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore envoyé leur bulletin d'abonnement pour l'année 1921-1922 (commençant avec ce mois de novembre) de vouloir bien nous l'adresser, avec le montant de leur souscription, dans le plus court délai, afin que nous régularisions immédiatement nos listes d'abonnement.

La Revue Moderne paraissant maintenant dans la première semaine du mois, nous prions instamment nos annonceurs, nos collaborateurs ainsi que nos correspondants de nous envoyer leurs copies d'articles ou d'annonces, ainsi que leurs lettres, avant le 16 de chaque mois.

NOTRE GRAVURE:

MERCI!

Ce dessin de Sabbatier est illustre, il fut crayonné le lendemain de l'armistice pour expimer la gratitude de la France à son poilu Il nous a semblé touchant de reproduire ce tableau célèbre et éminemment évocateur à la veille de l'anniversaire de l'Armistice que nos vétérans veulent célébrer, en popularisant le "Coquelicot de France," celui-là même qui fleurit toutes les tombes de nos héros canadiens, là-bas. D'ailleurs ce merci, n'est-ce pas le monde entier qui le doit au poilu et à la France, puisque le monde, par leur héroisme, leur endurance, leur science, fut sauvé!

Dans le prochain numéro: "Mon Ami Pierrot" le dernier roman de Gyp, la fameuse romancière française.

NOTRE NUMÉRO DE NOEL

Le numéro de Noèl, 1921, ne le cèdera en rien à ses devanciers. Il contiendra une matière abondante, brillament illustrée. Des contes de Noël par Madeleine, Louis Dantin, Edmond Turcotte, Georges Rivollet et autres, des poésies, etc., en plus des articles des rubriques ordinaires.

Il serait prudent de retenir, dès maintenant, ce numéro de luxe chez son libraire ou son marchand de journaux

Nous inaugurons aujourd'hui des articles sur le sport.

RECETTES

Pour faire disparaitre les points noirs du visage.—Pour faire disparaître les tannes ou points noirs du visage et du nez, on les enduit d'une pommade faite de vaseline pure et de savon noir mis en parties égales.

Pain léger pour estomacs délicats.—Pour faire son pain soi-même: prendre une cuillerée à café de sel, une cuillerée de bicarbonate de soude, une cuillerée de crème de tartre: mélanger ces trois ingrédients à une livre de farine; ajoutez-y une demi-bouteille de lait caillé, tournez le mélange avec une cuiller sans pétrir. Quand le tout forme une pâte bien liée, faites-en trois boules que vous mettez un quart d'heure dans un bon four.

Jambon frit.—Faites frire à la poêle des tranches minces de jambon bien dessalé, ajoutez-y du vinaigre, sel, poivre et clou de girofle. Mettez sur chaque morceau de jambon un hachis de lard, persil et ail. Activez la cuisson, faites bouillir un moment et servez.

Poitrine de veau à l'Alsacienne.—Préparez une farce de pain au lait rassis, trempez dans du lait, trois oignons hachés menu, sel, poivre, fines herbes, quatre œufs entiers. Mettez cette farce dans la poitrine de veau dont vous avez soulevé la peau et que vous cousez autour pour qu'elle maintienne bien son contenu, enduisez de beurre et faites cuire pour servir froid coupé en tranches.

UNE REPONSE

Par EDMOND TURCOTTE

Mon article du mois d'août a soulevé dans la presse franco-américaine certains commentaires auxquels je m'attendais bien un peu. Il est chez les Franco-Américains un élément qui veut que jamais on n'avoue, ni à soi-même ni aux autres, les effets nocifs de l'ambiance cosmopolite sur les groupes d'origine française aux Etats-Unis. Il faut voir là le corollaire de cette curieuse théorie à laquelle on attribue presque l'autorité d'un article de foi, à savoir, qu'un aveu public de l'affaiblissement progressif de la résistance française chez les Franco-Américains serait extrêmement démoralisant et paralyserait les meilleures volontés. Je ne le crois pas. On a toujours tort de déguiser la vérité, si désolante soit-elle. Tout ce qui repose sur le mensonge renferme en soi un germe de défaite.

Cette supercherie d'un patriotisme assez mal inspiré a son complément dans la conviction sincère chez certains que l'élément français de la Nouvelle-Angleterre peut conserver indéfiniment son individualité ethnique. Après quelques considérations plutôt fatalistes que pratiques sur l'inutilité de ces "regards attristés ou anxieux jetés sur un avenir que Dieu seul connaît" la *Tribune* de Woonsocket, R. I., demande "tout simplement qu'on assure l'éxistence d'une *nationalité franco-américaine* en l'asseyant dès maintenant sur des bases solides." Nationalité franco-américaine? Qu'est-ce que c'est que celà? Veut-on dire que, citoyens loyaux des Etats-Unis et lentement endoctrinés sur l'impossibilité d'une double allégeance, un modeste million et demi d'Américains d'origine française peuvent élever une barrière permanente entre eux et cent millions de leurs concitoyens? Il me semble que c'est un peu présumer de notre vitalité française, si admirable soit-elle. D'ailleurs, quelle curieuse mentalité hybride, quelle culture serait celle de pareille *nationalité*? On a une culture française, on a une tournure d'esprit, des sympathies et un patriotisme américains: on n'a pas une nationalité et une âme franco-américaines. Le greffage d'un trait d'union sur le grand arbre américain n'est à mon sens que le rêve d'esprits fantaisistes et extravagants.

En date des 22 , 23 et 24 août, l'*Indépendant* de New Bedford s'emploie à me réfuter sur un ton de belle confiance que je lui envie. Mais en pleine envolée optimiste, il a une lueur soudaine qui lui permet d'entrevoir le danger pour l'avenir de "ces jeunes arrivistes qui voudraient orienter la barque franco-américaine du côté des rapides" et il dissimule mal son inquiétude lorsqu'il ajoute en guise de conclusion que " le bloc est resté ce qu'il était dans son ensemble; mais quand ceux qui ont maintenu jusqu'ici son intégrité, sa cohésion, seront disparus, et celà arrivera avant bien des années, *il faut espérer* que la nouvelle génération dont tous les éléments cette fois auront été constitués aux Etats-Unis, qui seront leur pays natal, il faut espérer, disons-nous, que la mission de la race sera encore une fois en bonnes mains."

Il faut espérer! Cette réserve maladroite renverse tout le bel échafaudage péniblement élevé par le rédacteur de l'*Indépendant*. Je ne discuterai pas la *mission* de la race, car je confesse ne rien comprendre à ce mot aussi ronflant que vague. Je me bornerai seulement à souligner l'essentielle faiblesse de toute spéculation basée sur l'espérance. Nous ne pouvons édifier l'avenir de la race française en Amerique sur d'aussi frêles assises sans inviter les plus cruels déboires.

Il semble pourtant que l'*Indépendant* ait discerné l'influence déjà sensible des jeunes sur la marche des Franco-Américains vers l'inconnu. Ce journal fait montre en cela de plus de vision que certains de ses confrères. Plusieurs encore des journalistes franco-américains, ou sont originaires du Canada, ou appartiennent à la *vieille génération*. Etant demeurés plus français que ceux qui les environnent, de par la nature même de leur profession, ils entretiennent la douce illusion que, de même qu'eux, ni rien ni personne n'a changé depuis 1880 et 1890. Ils ignorent tout de la vie et des aspirations de cette jeune génération pour qui toute exhortation à la lutte pour la survivance française a la valeur que l'on accorde généralement aux divagations d'un excentrique ou au bavardage sénile de quiconque a perdu la page. Il est donc naturel que les vieux chefs franco-américains se répandent en protestations indignées dès qu'ils sentent que l'on doute de la réalité de leurs rêves dorés. Mais je crains fort que le réveil soit d'autant plus rude que le sommeil aura été profond!

La source de tout le mal fut l'émigration des Canadiens aux Etats-Unis. Malgré un système paroissial solide, bien organisé et se ramifiant en tous sens, malgré le dévouement du clergé et d'une élite à la cause de la survivance française, certains milieux sont bel et bien américanisés dans toute l'acception du mot. La masse présente aussi plusieurs indices révélateurs de ces influences américanisantes qui sont d'autant plus puissantes qu'elles sont plus subtiles. Toutes conditions restant les mêmes, l'engloutissement à brève ou longue échéance est inévitable et les dénégations arbitraires d'un optimisme aveugle et puéril ne modifieront en rien le cours fatal des événements. Si une réaction énergique, intelligente et soutenue avec persévérance est capable d'enrayer ce mouvement, j'estime que seules la force et la cohésion du noyau français du Québec peuvent en fournir les éléments. Me plaçant uniquement au point de vue canadien dans mon premier article, j'ai essayé d'indiquer d'une façon brève les principes généraux qui selon moi devront être à la base de toute action en ce sens. Il est donc inutile d'y revenir.

Mais avant de terminer, j'ose une dernière observation. L'*Indépendant* m'invite gracieusement "à venir me renseigner davantage sur le miracle franco-américain." Or, comme je suis né et que j'ai grandi et toujours vécu aux Etats-Unis où j'ai fréquenté les écoles paroissiales françaises aussi bien que l'école supérieure et neutre, on conçoit facilement que l'humour involontaire de cette invitation à brûle-pourpoint n'a pas manqué de m'égayer au plus haut degré. Je ne doute pas que le rédacteur de l'*Indépendant*, qui est homme d'esprit, en rira tout le premier. Erreur n'est pas compte!

EDMOND TURCOTTE.

ROSE PERRIN

Par ALICE PUJO

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le valet de chambre ouvrit la porte à deux battants et annonça:

— " Le général d'Antivy."

De même que presque chaque soir, à la même heure, depuis des années, le général d'Antivy traversa le petit salon et vint s'incliner devant la bergère, où la marquise de Trivières l'accueillit comme à chaque visite d'un:

— Eh bien, mon ami, quelles nouvelles?

Il répondit:

— Nous les tenons toujours, belle amie ... patience!

— Mais que c'est long! Mon Dieu, que c'est long! gémit la marquise.

Le général jeta un coup d'œil autour de la pièce élégante et chaude, confortable, puis sur la personne encore agréable enfouie dans un fauteuil mœlleux, et répondit avec un rien de moquerie dans l'accent:

— Je suis de votre avis marquise... Ah oui! ajouta le général avec tristesse, de ceux que j'ai suivis, formés à Saint-Cyr, combien en reste-t-il seulement de la dernière promotion?

— Il vous reste votre neveu, Hubert, fit Mme de Trivières, comme consolation.

— Blessé deux fois. Croix de guerre, Légion d'honneur.

— A vingt-quatre ans... C'est superbe!

— Il est le plus jeune officier de la compagnie.

Tous les autres, ses anciens camarades, ont été tués... sauf cependant un Breton que j'ai connu aussi à l'école, un bon garçon que les hasards de la guerre ont rapproché d'Hubert.

— Il s'appelle?

— Hervé de Kéravan... petite noblesse bretonne.

— Et pauvre sans doute?

— Comme Job!...

Mme de Trivières reprit au bout d'un instant, formulant à haute voix une pensée qui la faisait rêver, les yeux fixés sur le tricot que ses doigts poussaient machinalement.

— Oui, où sont-ils tous ces beaux garçons? Chatenay, Lestérac, de Roysel et tant d'autres. Les conducteurs de cotillons, les joueurs de tennis, les prétendants de Diane...

— Ou de sa dot! acheva le général, sceptique.

Mme de Trivières plaisanta:

— Ce n'est guère aimable pour Diane, mon ami, ce que vous dites là!

Croyez-vous que ma fille ne soit pas assez belle pour inspirer une réelle passion?

— Votre fille est une merveille, marquise, pourtant... je ne lui connais qu'un défaut.

— Vous général, vous trouvez un défaut à Diane, votre enfant gâtée?

— Et ma pupille... Parfaitement!

— Voilà une nouveauté. Attendez au moins que je la fasse venir pour qu'elle puisse répondre elle-même à votre chef d'accusation.

— Non, attendez, chère amie, puisque le tour de conversation nous a amenés sur ce sujet, j'ai à vous faire part, à vous seule, de certaines réflexions concernant ma chère pupille, qu'il me semble plus opportun de ne point traiter en sa présence.

— Oh! fit Mme de Trivières d'un ton ennuyé, vous allez encore me parler de l'éducation de Diane?

— Rétrospectivement, du moins — hélas, comme ça nous pousse! — puisque dans deux mois la chère enfant échappera à ma tutelle avec sa majorité... et elle retombera sous la seule direction maternelle.

— Bon ami... Vous savez bien que pour mes enfants il n'y a pas d'âge...

— Oui, je sais... je sais! C'est égal, je ne serai plus son tuteur que de nom... Vous reconnaîtrez du moins, chère amie, que, depuis huit ans, je n'ai point abusé d'une autorité...

— Vous avez été un père pour mes enfants depuis la mort de notre pauvre Bernard, et, pour moi, le meilleur et le plus indulgent des amis.

— Indulgent! ah! ah! nous y voilà, reprit le général; peut-être reconnaissez-vous qu'une certaine indulgence était parfois nécessaire?

— Nos idées, nos manières de voir là-dessus, étaient si différentes... si éloignées!

— Eloignées d'un quart de siècle... au moins!

— Vous vous vieillissez, général. C'est vrai, je reconnais que je n'ai pas toujours suivi vos conseils à la lettre, par exemple en ce qui concerne la présentation de ma fille dans le monde, la fréquence de nos sorties: vous la trouviez trop jeune, vous ne compreniez pas le plaisir que j'avais à montrer ma fille, à m'en parer, vous me disiez que je la rendais mondaine... Ne faut-il point qu'elle le soit? Diane est destinée à faire un brillant mariage...

— Pourquoi ne dites-vous pas un *heureux* mariage?

Mme de Trivières eut un petit rire.

— Cela va de soi... Mais je n'admets pas que la question sentiment passe avant les autres. Enfin avouez, bon ami, que je n'ai pas si mal réussi après tout! Mon Jacques est un brillant élève; il est, disent ses professeurs, en excellente posture pour passer son examen de Saint-Cyr.

— Il y arrivera sans peine. Il est intelligent.

— Quant à ma fille, vous disiez tout à l'heure...

— Et je le répète, chère amie, c'est une merveille... que je suis loin pourtant d'approuver complètement.

— Ah! Ah! dit la mère, vous reconnaissez donc...

— Pardon!

M. d'Antivy leva la main.

— Ce n'est pas tout?

— Non, il y a un mais...

— Ah oui! le défaut dont vous parliez tout à l'heure: ce quelque chose qui manque à ma fille pour être une perfection.

— Oui... et ce défaut est assez difficile à définir. En un mot, marquise, ce qui lui manque, c'est... l'étincelle! Je m'explique. Si vous voulez, prenons une comparaison. Vous avez beaucoup voyagé. Vous avez fait autrefois, si je ne me trompe, un séjour aux Indes.

— Oui. Mais, grand Dieu! général, quel rapport?

— Attendez... Vous avez dû assister à des fêtes bouddhiques; vous avez vu le peuple hindou se presser dans les pagodes pour porter des offrandes aux idoles?

— Je vous avoue que je ne vois pas où vous voulez en venir...

— Parmi les innombrables divinités qu'adorent ces païens, j'ai remarqué une magnifique déesse au sourire énigmatique, qui était choyée particulièrement;comme vous le pensez, elle recevait les hommages de ses fidèles avec le même sourire indifférent, la même attitude impassible.

— J'espère que ce n'est pas le portrait de Diane que vous faites là?

— Un peu, si. Ne vous fâchez pas! Vous souvenez-vous du nom de cette idole qui préside aux fêtes humaines? C'est Mayâ-Davi, la reine Illusion.

Le général d'Antivy s'arrêta de parler et regarda la marquise avec un fin sourire.

Celle-ci dit d'un ton un peu sec:

— Je n'aime pas les apologues, général, et le vôtre me semble ténébreux...

— Bon! suivez mon raisonnement. Telle la déesse Illusion, votre admirable fille attire et captive par sa rare beauté; comme elle, elle reçoit d'un air impassible les offrandes de ses adorateurs, elle aime attirer les hommages, elle joue avec le feu pour dédaigner ensuite ceux qu'elle a subjugués...

— Pourquoi ne pas me dire tout simplement que ma fille est une coquette?

— Non, chère amie... Je n'entends pas cela. Diane ne peut être confondue avec une coquette vulgaire parce qu'elle ne quête aucun hommage. Comme mon idole Mayâ-Davi, elle se contente de les laisser venir à elle sans qu'un muscle de son visage vibre. La seule expression de son regard froid est l'orgueil satisfait.

Mme de Trivières réfléchit un moment, puis:

— Si je vous comprends bien, tout ceci signifie: "Chère amie, votre fille est délicieuse, mais elle est une idole sans âme, et c'est la faute de l'éducation frivole que vous lui avez donnée." On ne saurait parler avec plus de franchise, ni être plus aimable, vraiment!

— Voyons, marquise, n'exagérons rien! Je vous en prie, ne voyez dans mes paroles que l'intérêt très profond que je porte à cette chère enfant. Sans dire que Diane manque de cœur, j'avoue que j'en verrais plus souvent avec plaisir les manifestations, et, si je puis me permettre une critique au genre de vie assez mouvementé que vous aviez adopté, je dirais qu'il eût été préférable, au milieu des distractions mondaines, de réserver peut-être une part plus grande aux choses sérieuses, aux œuvres charitables, par exemple...

— Mais général, vous ne savez donc pas que je fais partie de toutes sortes d'œuvres. Tenez, aujourd'hui encore, j'ai envoyé cent francs aux soldats tuberculeux.

— L'argent a son bon côté, oui, j'en conviens; mais ce n'est pas tout! J'ai rencontré dans mes tournées d'inspection de bonnes petites infirmières qui n'avaient certainement pas la fortune de Diane, mais qui possédaient infiniment de mérite.

— Comment, bon ami! s'exclama Mme de Trivières sincèrement indignée, voudriez-vous que j'autorise ma fille à s'en aller seule, dans des hôpitaux?

— Cependant, d'autres l'ont fait... Ainsi la petite de Lizerolles, la fille du colonel, une ancienne amie de votre fille, partie en expédition à Salonique avec la Croix-Rouge.

— Ah bien! s'écria Mme de Trivières suffoquée, je vois Diane à Salonique!

Le général dit en riant:

— Et moi, je ne la vois pas... non, pas du tout! Mais, entre ces... exagérations du devoir et l'indifférence complète de Diane, il me semble qu'il y aurait place pour ce que j'appellerai "le sens de la guerre." Ainsi j'aimerais qu'en un temps où tous les dévouements sont précieux, Diane, au lieu de rêver à ses toilettes, cherchât un peu quel bien elle pourrait faire autour d'elle... Ce serait peut-être aussi intéressant que de s'occuper de ses... —comment dit-elle? fleurts — *flirts*?

Sentant la justesse de ces réflexions et le bien fondé de ces reproches, la marquise avait pris, depuis un moment, le parti de tamponner ses beaux yeux de son petit mouchoir pour marquer son affliction.

Elle dit enfin d'un ton plaintif:

— Vous êtes bien dur, cher ami: pour les soldats que pourrions-nous faire de plus? Diane a huit protégés; on leur écrit, on leur envoie des paquets... ainsi...

— Ah!... ah! très bien! très bien cela, j'ignorais...

Le général d'Antivy resta silencieux pendant que la marquise, calmant son émotion légère, faisait disparaître son mouchoir et passait d'un geste habituel ses belles mains sur les côtés de sa coiffure, ce pendant qu'elle fixait son regard sur son visiteur en se demandant ce qui allait encore sortir de désagréable pour elle de son long silence.

Tout à coup le général demanda:

— Quel est celui des admirateurs de Diane qui tient en ce moment le rôle de prétendant?

— Des admirateurs, général? C'est beaucoup dire! Les pauvres garçons ne sont plus là! Et du reste, notre vie mondaine, cette vie que vous m'avez assez souvent reprochée, est devenue bien restreinte... à part quelques dîners... bridges... ou concerts...

— Ah! marquise, je vois que vous me gardez rancune!...

— Mais non, mais non, bon ami, je suis habituée.

Mme de Trivières, toute frivole qu'elle était, possédait un excellent cœur... Par un revirement plein de charme elle sourit au vieillard et lui tendit sa main, spontanément.

Le général baisa galamment la belle main et Mme de Trivières ajouta:

— Maintenant que la paix est faite, dites-moi vite pourquoi vous m'interrogez sur un prétendant possible à la main de Diane? En auriez-vous un à me proposer?

— Peut-être... Je ne vous en ai encore jamais parlé pour plusieurs raisons: d'abord, c'est que mon candidat était extrêmement jeune et qu'il lui manquait un peu de plomb dans la tête pour en faire un mari; ensuite, au moment où je pensais à en parler la guerre a commencé et il aurait fallu ajourner nos projets. Enfin, la plus délicate de ces raisons c'est que je jugeais préférable que Diane eût un peu vu par elle-même si, dans les différentes réunions où vous la conduisiez, elle ne rencontrerait pas l'élu de son cœur, ce qui m'eût dispensé de jamais vous parler d'un autre... Je crois que le cœur de ma pupille n'a pas encore parlé?

— Non... S'il est tel que vous le dites, général, il est peu probable...

— Ah! marquise, la paix est signée!

— Oui, c'est vrai. Et votre candidat... c'est?

— Quelqu'un à qui vous avez fait allusion...

— Votre neveu Hubert?

— Mon petit-neveu: le fils de ma pauvre nièce Charlotte de Louvigny... Vous l'avez connu, je l'ai amené ici il y a quelques années quand il était au lycée, faisant sa préparation à l'Ecole.

— Oui, je me souviens. Un beau garçon, grand, blond, distingué, très causeur, très gai...

— C'est cela! toujours le même, exclama le général. Eh! bien, que vous en semble?

— Mais que ce serait parfait! Comment se fait-il que nous n'y ayons pas pensé plus tôt?

— J'y pensais, c'était mon plus cher désir d'unir ces enfants pour qui j'éprouve la plus grande affection... Je ne vous en parlais point pour les raisons que j'énumérais tout à l'heure.

Mme de Trivières fit avec un petit sourire:

— Dites-moi, bon ami, vous n'avez pas peur que le gros défaut de Diane fasse fuir votre neveu si vous le lui dévoilez?

Il répondit sur le même ton:

— Ah! c'est bien possible, chère amie: si notre jeune beauté prend ses grands airs de reine, il fuira, malgré sa bravoure... Pourtant, cette petite, elle est si ensorceleuse quand cela lui plaît!... Elle a des moments — des moments très courts, où il faut la saisir — c'est une expression de visage, un mot, un sourire; on sent que la bonté, la sensibilité sont là... à fleur d'âme pour ainsi dire, qu'il suffirait du moindre choc pour ouvrir la source fermée... pour la laisser déborder.

Vous avez toujours été poète général, dit Mme de Trivières, sérieusement. Vous avez manqué votre vocation... Un poète et un sentimental; tout le contraire de mon pauvre mari auquel Diane ressemble tant!

— C'est pour cela que nous nous entendions si bien, en vertu de la loi des contrastes. Plus j'y pense, plus je suis convaincu que ces enfants sont faits l'un pour l'autre... Belle fortune des deux côtés: vous savez qu'Hubert était fils unique. Il a hérité de la totalité de la fortune des Louvigny et des d'Antivy... sauf la part que je lui réserve. Tout irait parfaitement, mais voilà... Hubert est un sentimental comme son vieil oncle; il s'est mis en tête de choisir sa femme, de ne faire qu'un mariage d'amour, et si nous les présentons l'un à l'autre tout bonnement...

— Eh bien? demanda la marquise prête à remonter sur ses ergots... ne trouverait-il pas ma fille de son goût?

— Il ne s'agit point de cela. Comment pourrait-elle ne pas lui plaire? La difficulté c'est que si Mlle Diane ne l'agrée pas du premier coup, Hubert restera décontenancé, il perdra de ses moyens et... l'affaire sera manquée.

Il faudrait trouver un moyen, une... ruse quelconque qui leur permît de faire leur connaissance réciproque et approfondie sans qu'ils fussent avertis qu'il s'agit de mariage... presque en dehors de nous, qui les fît ébaucher un petit roman et s'aimer comme de vrais amoureux... des amoureux de mon temps.

— Ah oui! dit la marquise en riant, les marguerites effeuillées, les tendres aveux. Mon ami, je crois que votre neveu sera un fameux magicien s'il peut convertir ma fille à ces charmantes bêtises sentimentales.

— ...Sait-on jamais? Qui vous assure que Diane ne soupire pas aussi après le moment où elle découvrira la petite fleur bleue?

— Ah! ah!

— C'est pourtant cette fleur de poésie qui fait le charme le plus certain des préliminaires du mariage... C'est du reste pour cette raison que, ne l'ayant jamais trouvée, je suis resté vieux garçon.

— Ou bien, vous avez passé auprès du bonheur, vous l'avez rencontré par hasard sans le connaître.

— Par hasard? rencontré? Non, marquise. Pour moi, le bonheur n'est pas un effet du hasard. Je considère le bonheur comme un art très difficile, très compliqué et dont la condition première est, pour nous autres hommes: la femme. J'entends une femme digne d'être aimée... Voici pourquoi je désire qu'Hubert, cet enfant qui représente le plus grand intérêt de ma vie,

mette dans son jeu tous les atouts en choisissant une femme accomplie...

— Et malgré toutes les précautions, raisonna la marquise, il arrive souvent que ce bonheur si bien combiné tombe et s'écroule comme un château de cartes.

— Mais reconnaissez de bonne foi que si le château de cartes est d'avance boiteux et mal ajusté, il n'en aura que plus de chances pour s'écrouler.

— Mon Dieu, soupira Mme de Trivières, qu'y a-t-il de stable en ce monde?... et surtout à l'heure actuelle? Je vous avoue que je tremble en m'occupant de mariage pour ma fille en un telle moment!

— Ce n'est qu'un projet très éloigné, notez bien, mais... nous pourrions toujours les fiancer... en attendant.

— S'il arrivait malheureusement que Diane s'éprît tout à fait de votre neveu qui, d'après ce qu'il promettait, doit être devenu tout à fait agréable.

— Il est charmant... très beau garçon... spirituel...

— Et si..., continua la marquise, suivant son idée, il disparaissait tout à coup, pensez au désespoir de ma pauvre enfant...

— Il faudrait alors que notre Diane fût bien changée!... Voyons, marquise, soyons plus optimistes... Tâchons de procurer à nos enfants l'illusion que nous avons eue... ou aurions pu avoir... pendant la nôtre...

Depuis un moment, la marquise ne suivait plus son vieil ami...

— Oh! s'écria-t-elle soudain, j'ai trouvé!

— Quoi donc?

— Notre moyen: le moyen du petit roman qui doit obtenir, suivant vous, la poésie dans le mariage, le sentiment, toutes ces choses rares dont vous parliez tout à l'heure...

— Ce moyen, quel est-il?

— Puisque nos enfants ne peuvent faire une connaissance approfondie l'un de l'autre en se voyant, pourquoi ne la feraient-ils pas par correspondance d'abord?...

— C'est une idée... mais pour qu'ils s'écrivissent, il faudrait un prétexte.

— Oh! mon Dieu! Diane écrit bien à ses filleuls... cela lui en ferait un de plus...

— Si elle lui écrit de la même façon, chère amie, ce ne serait peut-être point le bon moyen pour séduire Hubert!

— Mais nous lui dirons de qui il s'agit. Laissez-moi faire. Je me charge de parler à Diane de son ancien camarade de jeux... Je rafraîchirai ses souvenirs. Nous lui dirons que ce malheureux jeune homme n'ayant plus de famille, se trouve très abandonné, personne pour lui écrire.

— Et moi, chère amie, vous me supprimerez?

— Oui, dit la marquise en riant, je vous supprime. Nous aurons comme prétexte que, devant partir en tournée d'inspection ainsi que vous nous l'aviez annoncé...

— Je venais même vous faire mes adieux. Je pars après-demain.

— C'est parfait. Je dirai que vos nombreuses occupations ne vous permettront plus, durant plusieurs mois, d'écrire à votre neveu; il va être désespéré, c'est un affreux remords pour vous, aussi, vous nous avez chargées, Diane ou moi, de la suite de votre correspondance pendant le temps que vous inspecterez et rédigerez vos rapports... N'est-ce pas bien trouvé?

— Bravo! Machiavel n'était rien auprès de vous, et naturellement vous verrez les lettres?

— Ah! vous êtes naïf, général! Comment voulez-vous que ces enfants s'écrivent librement s'ils savent que chaque mot sera contrôlé. Non, je ne le demanderai pas... Mais je connais ma fille, continua Mme de Trivières avec assurance. Je sais qu'elle me montrera ses lettres, elle ne m'a jamais rien caché.

— Elle vous les montrera jusqu'à un certain moment.

— Comment? Qu'insinuez-vous, sceptique!

— Hé! hé! belle amie, j'insinue que vous les verrez jusqu'au moment que nous désirons et que nous aurons provoqué: c'est-à-dire celui où mon Pygmalion animera votre Galathée!

— Décidément, vous tenez à faire des comparaisons plus ou moins avantageuses pour ma fille. Je vous passe Galathée, mais ne me dites plus jamais... vous entendez? jamais! que Diane est une idole hindoue... cela je ne vous le pardonnerai pas!

— C'était pourtant une très belle idole, je vous assure. Puisque je suis en veine de comparaisons mythologiques, savez-vous à quelle déesse votre superbe Diane peut être le plus justement comparée?... Non? Mais à celle dont elle porte le nom païen, à Diane chasseresse. Malgré moi, je cherche toujours au-dessus de son front le croissant symbolique.

— Taisez-vous, la voici, dit Mme de Trivières, en reprenant activement son tricot. Ne parlons de rien maintenant...

— Vous m'écrirez?

— Oui, je vous tiendrai au courant.

Au même instant, une voix profonde, richement timbrée, résonna dans la pièce:

— Vous étiez ici, bon ami, et on ne m'a pas prévenue?

CHAPITRE II

En entrant, la jeune fille vint présenter son front au baiser de son tuteur.

— Je t'attendais pour servir le thé, lui dit sa mère.

— Je vais le faire, maman.

— Et ton frère, est-il rentré? demanda le général en recevant une tasse des mains de la jeune fille.

— Non, bon ami, Jacques ne rentre qu'à six heures. Il a une répétition après le lycée. Vous dînez avec nous, n'est-ce pas?

— Non, je suis désolé, mais ce soir je dois passer à mon cercle pour y rencontrer quelques amis avant mon départ.

— C'est votre tour d'inspection?... Vous partez déjà?

— Oui, ma petite fille... Je vais être surchargé de besogne! des revues, des inspections, des rapports! Ne compte pas trop que je t'écrirai pendant mon absence!

— Oh! bon ami, vous nous donnerez de vos nouvelles? Nous ne saurions nous en passer.

Diane éprouvait, autant qu'elle en était capable, une réelle affection pour son tuteur, qui l'avait, depuis son enfance, comblée de gâteries. Quant au général, il se sentait heureux dans ce milieu d'affections féminines, le seul où il eût l'impression de se sentir un foyer familial.

Tout en suivant avec plaisir les mouvements harmonieux de sa belle pupille, il pensait:

“ Oui, vraiment, cela ferait un joli couple, Diane et Hubert... bien assorti!... La tête sage et la tête folle... trop de sécheresse d'un côté, un peu de légèreté de l'autre, mais tout cela fondu, amalgamé, fera un tout parfait! Quel dommage qu'elle n'ait point été élevée autrement! Avec les dons d'intelligence, la nature élevée qu'elle possède!... Ah! si mon vieux camarade avait vécu!

Mme de Trivières suivait aussi avec satisfaction les allées et venues de sa fille. Elle dit tout à coup, interrompant le monologue intérieur du général:

— A propos, bon ami, pendant que je pense à vous le dire, j'ai reçu une lettre de mon gérant, Delarbre, au sujet des loyers arriérés de ma maison. Il me demande des ordres. Faut-il poursuivre, donner des congés?

Avec l'afflux des réfugiés qui vivent à Paris, me dit-il, nous ne manquerions pas de locataires si certains locaux étaient rendus disponibles... Conseillez-moi, je ne sais que répondre?

— Delarbre m'a parlé de cela: je l'ai vu hier.

Dans l'espèce, comme on dit au Palais, il s'agit des appartements les plus modestes de votre immeuble de l'avenue Malakoff, celui qui touche cet hôtel... Je ne vois guère comment on pourrait faire ,les locataires étant, pendant la guerre, couverts par le moratorium... Ce sont, d'après ce que m'a dit le gérant, d'un côté une veuve chargée d'enfants, de l'autre, une vieille dame aveugle. Il est facile de comprendre que le renchérissement de la vie a dû bouleverser l'équilibre de leur petit budget... Mon Dieu! ce n'est point pour vous un revenu si appréciable... Dans ces conditions ... donner des congés...

— Oh! non, non, n'est-ce pas? qu'on les laisse tranquilles; j'ignorais ces détails. J'écrirai à Delarbre, dit vivement la marquise, dont la bonté naturelle et spontanée reprenait facilement le dessus.

Diane dit d'un ton posé:

— Pourquoi, ma mère, user de tant de générosité envers des inconnus? Je trouve, moi, que si vous avez le droit de reprendre vos appartements pour leur faire rapporter ce qui est dû; il est très naturel que vous en profitiez. Vous ne pouvez entrer dans le détail de circonstances particulières plus ou moins intéressantes...

— "Aïe! aïe! pensa le général, voilà mon idole hindoue!"

Et tout haut:

— Si je te comprends bien, Diane, ta mère devrait donner immédiatement congé à ces femmes qui n'ont pas droit à la protection du moratorium, cette veuve avec ses nombreux enfants qui n'ont d'autre tort que de ne pas être des orphelins de la guerre..., cette dame vieille... et aveugle? Evidemment, les affaires n'ont aucun rapport avec le sentiment. Ta mère parle "générosité" et tu réponds "droit."

Je crois, marquise, que le meilleur homme d'affaires de la maison, c'est votre fille; c'est avec elle que votre gérant devrait s'entendre. Vous seriez certaine de ne rien perdre de vos droits.

Mme de Trivières, un peu gênée, faisait avancer ses aiguilles avec une ardeur inusitée.

Diane avait saisi la leçon, car un flot de sang envahit la pâleur nacrée de son teint.

Elle hésita, puis... s'approchant de son tuteur, elle lui passa une main autour du cou, et dit à mi-voix les yeux baissés:

— Bon ami, vous êtes fâché?

Il la força à relever la tête et à le regarder:

— Non, mon enfant, je ne suis pas fâché. Je suis peiné seulement, peiné... et étonné. Tu n'as jamais souffert de la vie: c'est ton excuse!

— Maman écrira dès ce soir au gérant de laisser ces gens en paix... C'est ce que vous voulez?

Embrassez-moi, bon ami. Je ne peux pas supporter d'être fâchée avec vous!... surtout au moment de votre départ.

Le vieillard baisa avec affection le beau front blanc, il soupira... et, laissant aller la jeune fille, il répondit à une question de la marquise qui l'interrogeait sur son prochain départ.

Une demi-heure plus tard, le général traversait le jardin de l'hôtel.

Il se retourna avant de franchir la grille et entrevit derrière la haute vitre éclairée la toilette blanche et le profil pur de Diane.

La marquise, placée derrière sa fille, lui fit en souriant un signe d'intelligence. Diane lui envoya un dernier geste d'adieu; le général leur répondit en élevant son képi et, comme conclusion à ses réflexions, il dit à demi-voix:

— Quel dommage!

Après avoir passé la grille basse qui entourait le jardin, M. d'Antivy se trouva dans une cour vaste et dallée. On y remarquait, à droite, les remises et écuries; à gauche, le bâtiment destiné au portier dont la loge, comme celle de tous les concierges parisiens, ouvrait sa large baie sous la voûte de l'immeuble dont il a été précédemment question.

Cette maison de rapport, fort importante, se trouvait sur le devant, en bordure de l'avenue Malakoff, tandis que, au fond de l'espace de terrain plus long que large, converti en jardin, se trouvait l'hôtel des propriétaires.

L'inconvénient de cet arrangement était la servitude qui obligeait ces derniers à emprunter la voûte de la maison, commune à tous les locataires, pour gagner la rue.

Mme de Trivières s'en accommodait, mais la fière jeune fille en éprouvait quelquefois de l'ennui.

Le général referma la lourde porte à deux battants qui aboutissait de la cour à la voûte, il regarda devant lui en entendant marcher et s'aperçut qu'une vieille dame appuyée au bras d'une domestique venait lentement à sa rencontre.

Au même instant, le concierge parut au seuil de la loge, salua le général, et appela:

— Mlle Corentine, une lettre pour Mme de Kéravan.

Ce nom qu'il connaissait — c'était celui de l'ami intime de son neveu — frappa M. d'Antivy.

Il ralentit sa marche et regarda avec attention la personne en noir, très âgée, qui se tenait immobile au milieu du porche pendant que la domestique la quittait pour recevoir sa lettre.

Entendant marcher tout près d'elle, la dame étendit la main d'un geste hésitant et le général se dit:

— Ah! c'est cette dame aveugle qui n'a pas payé son loyer!

Prenant doucement la main de l'aveugle qui l'avait touché au passage, il la conduisit au bas des marches de l'escalier.

— Vous êtes en plein courant d'air, Madame, dit-il, permettez-moi de vous mettre à l'abri.

— Ce n'est donc pas vous, Corentine? demanda la vieille dame... Où donc êtes-vous?

— Ici, Madame. Le concierge me donnait une lettre.

— Une lettre de lui! Une lettre d'Hervé, enfin!

Mais qui m'a conduite ici?

— Un passant, Madame, répondit le général, avec son plus respectueux salut, bien qu'il dût être perdu pour l'aveugle, le général d'Antivy. Puisque le hasard me met sur votre chemin, permettez-moi de vous demander si le nom que je viens d'entendre est le vôtre?

— Oui, général; je suis la baronne de Kéravan.

— Pardonnez mon insistance. Vous êtes sans doute parente d'un jeune officier que j'ai connu à Saint-Cyr et qui doit être actuellement à l'armée?

— Hervé! Hervé de Kéravan, n'est-ce pas?

C'est mon petit-fils! Vous le connaissez? Vous venez peut-être de l'endroit où il est? Vous l'avez vu? Il vous a parlé?

— Non, Madame. Mais je vais repartir pour le front et il se peut que je le rencontre, car je sais qu'Hervé de Kéravan fait partie du même régiment que mon neveu. J'aurai grand plaisir à le revoir. J'ai pu apprécier ses brillantes qualités au temps où j'étais instructeur à l'Ecole, et je suis heureux de vous en féliciter.

La main de la vieille dame tremblait de joie sur le bras de sa servante.

— Oh! je voudrais vous donner la main, général, pour vous remercier du bel éloge que vous faites de mon enfant! Si vous le rencontrez là-bas, dites-lui qu'il ne se tourmente pas, que sa vieille grand'mère va très bien... et merci... merci!

Ayant serré avec émotion la main de la vieille dame, le général d'Antivy rejoignit l'automobile qui l'attendait sur l'avenue.

CHAPITRE III

Un indiscret rayon du pâle soleil de mars pénétra dans la chambre où reposait Mlle de Trivières.

Elle dormait encore, étant rentrée la veille assez tard d'une soirée de bridge agrémentée de musique.

La demie de huit heures sonna à la pendulette placée sur une console entre les fenêtres.

La cheminée était ornée d'un superbe marbre, cadeau du général d'Antivy à sa filleule pour ses dix-huit printemps.

C'était la reproduction de la Diane chasseresse de Houdon; la chaste Diane vêtue de la légère tunique à plis droits, ses jambes longues, son buste gracieux, sa tête fine aux traits classiques, rappelait en plus d'un point la belle jeune fille qui s'éveillait à ce moment.

Elle sonna. Sa femme de chambre entra, portant un plateau chargé.

— Déjà huit heures et demie, Marie?

— Oui, Mademoiselle. Comme Mademoiselle était sortie hier, j'ai pensé qu'il fallait la laisser dormir.

— Ma mère est-elle réveillée?

— Mme la Marquise est à sa toilette.

— Donnez-moi le plateau...

Marie avait tiré les rideaux.

Le rayon de soleil réfléchi dans un miroir incliné dansa de côté et d'autre, s'accrochant aux cuivres du petit bureau, sautant parmi les roses du baldaquin, ou mettant une flamme à la pointe du croissant de Diane, tandis que la Diane vivante, assise sur son lit, prenait son déjeuner matinal et ouvrait son courier.

La femme de chambre était passée dans le cabinet de toilette adjacent où elle préparait les accessoires du bain.

Diane ouvrait, sans grand intérêt, les journaux et revues de jeunes filles; son œil allait droit aux rubriques mondaines, au petit roman anodin qu'elle parcourait distraitement. Puis, elle décacheta quelques lettres: annonces de conférences, invitations, concert au profit des orphelins de la guerre...

Tout cela l'ennuyait à mourir.

Depuis que la guerre avait supprimé une partie des plaisirs qui, par leur répétition bruyante, masquaient le vide de son existence et la sécheresse de ces distractions, Diane trouvait sa vie dénuée d'intérêt, les petites émotions d'orgueil envolées aux premiers coups de canon avec les beaux danseurs des hivers précédents, et rien n'avait comblé le vide: ni les habitudes machinales d'une piété très superficielle, ni aucun élan de charité ou de dévouement.

Plusieurs de ses amies avaient réagi, chacune avec leurs différences de goûts: l'une en s'occupant activement d'une quantité de filleuls, d'autres, comme Lucie de Lizerolles, en soignant des blessés; mais vraiment ces hôpitaux regorgeant de malades aux plaies infectées ne lui disaient rien!

— C'est un métier de domestique ou de garde-malade, pensa Diane. Voyons, que vais-je faire aujourd'hui? Quel temps fait-il, Marie? demanda-t-elle en élevant la voix.

La femme de chambre jeta un coup d'œil sur le ciel pommelé où des nuages légers obscurcissaient par moments le soleil.

— C'est un temps entre les deux, Mademoiselle. C'est du soleil qui va chercher la pluie.

Faut-il préparer l'habit de cheval?

— Non, je ne monterai pas ce matin. Donnez-moi une robe d'intérieur.

— Mademoiselle doit se souvenir qu'elle a commandé de rectifier à la maison son dernier peignoir de lingerie, avec des valenciennes.

— Oui. Eh bien?

— Je voulais dire à Mademoiselle que c'est un ouvrage bien délicat pour moi. J'ai pensé que si Mademoiselle permettait, je pourrais le donner à faire à la lingère.

— Quelle lingère?

— Une petite ouvrière qui vient deux fois par semaine aider aux raccommodages et elle est adroite comme une fée.

— Eh bien, donnez-le-lui.

— Il faudra sans doute essayer. Si Mademoiselle permettait que cette fille travaille dans le cabinet de toilette, cela éviterait de transporter le peignoir de la lingerie ici. Ces dentelles blanches, c'est si délicat!

La jeune fille réfléchit une seconde.

— Eh bien, oui. Quand j'aurai fini ma toilette, dites-lui qu'elle pourra descendre dans mon cabinet.

Trois quarts d'heure plus tard Mlle de Trivières s'asseyait devant le petit bureau de sa chambre.

Elle devait répondre à une invitation et renouveler un abonnement.

Tout à coup le souvenir lui revint d'une promesse qu'elle avait faite à sa mère.

C'était la veille au soir, dans l'auto qui les ramenait de leur soirée de bridge. Mme de Trivières avait dit:

— Diane, j'ai fait ce soir une promesse; je me suis engagée pour toi.

— A quoi donc, maman, envers qui?

— Envers ton tuteur. Le pauvre homme va être débordé d'occupations, il n'aura pas un instant à lui pour sa correspondance particulière. J'ai promis que tu lui servirais de secrétaire.

— Cela me paraît bien compliqué, avait répondu Diane.

— Pas du tout, avait repris la marquise. Je t'aiderai. Moi, je me charge des lettres d'affaires ennuyeuses, toi, tu écriras à son neveu Hubert qui est orphelin; le malheureux n'a pas de famille proche, sauf ton tuteur, et si son oncle cesse de lui écrire, tu vois qu'il sera tout à fait abandonné.

Tu dois te souvenir de lui? Il jouait avec vous quand vous étiez enfants, Hubert de Louvigny...

— Je déteste écrire, vous le savez, maman... et à quelqu'un que je connais si peu...

— Bah! en ce temps-ci, on supprime les cérémonies! Et puis, avait ajouté l'artificieuse marquise, si tu préfères les lettres d'affaires, je te les cède volontiers, avec documents à l'appui!

— Ah! non, merci! avait répondu Diane, gardons chacune notre lot. J'aime encore mieux le pauvre orphelin sans famille... J'écrirai.

— C'est bien entendu. J'informerai ton tuteur qu'il peut compter sur toi?

— Oui, maman... Mais, grand Dieu! quelle idée a eue bon ami de m'infliger cette corvée! Elle se répétait à ce moment même devant une feuille de papier blanc:

"Quelle corvée!"

Et voici qu'au moment d'écrire, un souvenir la fit arrêter net, la plume en l'air.

C'était, la veille, son entrée au salon, sa mère et son tuteur chuchotant à voix basse, échangeant un regard d'intelligence.

Diane avait surpris cela: ce n'avait été q'une impression, mais elle la reliait dans son esprit avec le ton dégagé qu'avait eu la marquise en lui parlant du neveu du général. Elle flairait un mystère. "Pourquoi, réfléchit-elle, bon ami ne m'a-t-il pas demandé lui-même d'écrire à son neveu?... Il ne se gêne pas avec moi... et ma mère m'avertit de cela comme d'une chose convenue à l'avance... Ce n'est pas naturel!... Encore un prétendant! Ce sera le numéro dix-neuf... Cette histoire de correspondance n'est qu'une invention de mon tuteur pour nous faire refaire connaissance... Bah! A quoi cela m'engage-t-il? Je lui prédis autant de succès qu'aux dix-huit autres. Lui aussi, sans doute, connaît le chiffre de ma dot!

La méfiance, l'habitude de douter des sentiments les plus vrais s'était peu à peu insinuée en elle, altérant les plus généreux mouvements de son cœur.

"Tous, se dit-elle tristement, oui, tous ont soupiré pour ma dot. On ne m'a jamais aimée... L'on ne m'aimera jamais."

Une petite toux sèche, venant de la pièce voisine, interrompit ses réflexions.

Diane se pencha en arrière pour regarder dans le cabinet de toilette dont la porte était large ouverte. Ce n'était qu'une petite ouvrière, la lingère qui avait apporté le peignoir et cousait près de la fenêtre sans lever les yeux.

C'était une assez gentille fille, avec ce teint pâle, déjà fané, des ouvrières parisiennes qui ont travaillé trop jeunes.

Elle pouvait avoir vingt ans. Les yeux baissés, elle cousait vite, sans arrêt, même quand sa petite toux sèche la secouait et mettait une nuance rosée à ses pommettes.

"Cette fille a l'air poitrinaire, pensa Mlle de Trivières; je dirai à ma mère de la renvoyer, cela peut devenir malsain..."

Diane reprit sa plume, et sa pensée se reporta sur celui à qui elle avait promis d'écrire et dont elle se souvenait très vaguement.

Au physique: grand, assez distingué, bien que trop gros, de beaux yeux bleus, toujours gais... Au moral, doux, aimable et causeur.

La petite toux sèche qui l'agaçait ramena encore son attention vers le cabinet.

Diane jeta un regard sur l'ouvrière et pensa:

"En voici une qui peut être certaine de ne pas être aimée pour son argent!"

Puis une idée bizarre lui vint tout à coup; elle eut un sourire, un haussement d'épaules comme pour repousser une chose impossible, et, enfin, se décidant:

"Pourquoi pas? Je puis essayer. Ma mère et mon tuteur ont voulu me prendre au piège, ce serait me venger d'une façon amusante, et si cela réussit... Je serai bien sûre, cette fois, d'être aimée pour moi-même!"

Diane de Trivières posa sa plume; elle se pencha de nouveau pour mieux examiner la lingère qui continuait à coudre sans s'apercevoir qu'elle était l'objet de cette observation.

Diane pensa encore:

"Pourquoi refuserait-elle?... Allons, je me décide! Je ne vais plus m'ennuyer... ce sera très amusant!"

Et de fait, depuis cinq minutes, Mlle Diane oubliait de s'ennuyer; la pensée nouvelle qui l'animait donnait à sa physionomie un entrain inusité.

Elle appela:

— Dites-moi, ma fille?

— Mademoiselle m'a parlé?

L'ouvrière releva la tête et Diane rencontra son regard.

C'étaient vraiment de jolis yeux d'un bleu clair, nuancés de gris, avec de longs cils bruns. Une couronne de cheveux follets entourait le front d'innombrables frisettes qui remuaient au moindre mouvement de tête.

— Oui, dit Mlle de Trivières, je vous parle. Comment vous appelez-vous?

— Rose, Mademoiselle.

— Y a-t-il longtemps que vous venez ici?

— Un peu plus d'un an, Mademoiselle. Ce matin, Marie m'a dit que je pouvais m'installer ici.

— Je l'avais permis... Y voyez-vous assez pour faire les petits plis?

— Oh! oui, Mademoiselle. La lingerie est claire, mais on n'a en face de soi, toute la journée, qu'un grand mur tout nu! Tandis qu'ici... sur le jardin... Ça vous donne du cœur à travailler avec le beau soleil et le chant des oiseaux!

Diana jeta un regard du côté du jardin, où rien pour l'instant ne justifiait l'enthousiasme de l'ouvrière, car les nuages cachaient complètement le soleil, et quant au chant des oiseaux, il fallait avoir une vive imagination pour suppléer à leur absence.

La jeune fille dit sèchement:

— Il va pleuvoir et il n'y a pas un seul oiseau dans le jardin.

La lingère eut une expression drôlement désappointée en regardant au dehors sans cesser de tirer l'aiguille.

— Eh! bien, Mademoiselle, dit-elle avec un petit rire, ce que c'est que l'idée tout de même! Ça vous fait voir des choses! Il y avait un rayon de soleil quand je suis entrée dans la chambre; je l'aurai gardé dans ma tête! D'abord, moi, rien que de voir un arbre, des feuilles qui pourraient être vertes, ça me donne des idées de printemps et je vois tout en beau!

Diane écoutait vaguement avec son air impassible.

"Drôle de fille!" pensa-t-elle.

Après sa longue tirade, Rose posa d'un mouvement instinctif sa main sur sa poitrine pour s'empêcher de tousser.

— Vous êtes malade? dit Mlle de Trivières sèchement. Vous devriez cesser de travailler.

La lingère prit un air aussi étonné que si elle eût entendu: "Vous devriez cesser de respirer."

— Ça n'est rien, Mademoiselle. C'est un rhume que j'ai pris en janvier. Ça passera quand mon soldat reviendra...

Diane releva la tête.

C'était l'entrée en matière qu'elle cherchait depuis un moment.

— Ainsi, dit-elle, feignant un vague intérêt, vous avez quelqu'un des vôtres à la guerre?

— Oui, Mademoiselle. J'ai "quelqu'un" "Il" est fantassin, "il" a la Croix de guerre! C'est Victor qu'il s'appelle. Nous devons nous marier quand il reviendra de la guerre et que nous aurons assez d'argent pour entrer en ménage. Moi, je ne suis pas ambitieuse, mais lui, Mademoiselle, il voudrait toujours me voir la plus belle... Qu'est-ce que ça fait, puisqu'il m'aime telle que je suis? Je mettrai tant de bonheur dans notre petite chambre qu'il ne s'apercevra pas qu'elle est nue, et je peux bien me marier avec ma pauvre robe de laine comme je suis là, ce n'est pas encore ça qui nous empêchera d'être heureux... Ah! oui!... bien heureux!

Une vague sensation d'envie et de tristesse s'insinua dans le cœur de la riche héritière, en remarquant les yeux humides de tendresse de la pauvre fille qui exprimait si naïvement son rêve de bonheur.

— Vous écrivez souvent à... cette personne?

— Mademoiselle comprendra qu'on n'a guère le temps d'écrire quand on travaille. Le matin, j'ai beau me lever à cinq heures, avant que j'aie fait mon petit déjeuner, rangé ma chambre et que j'aie passé à l'église — il faut bien, Mademoiselle, que je dise ma petite prière pour mon Victor, s'il lui arrivait malheur, je croirais que c'est de ma faute! Eh bien, avec le temps de mes courses pour me rendre au travail, je n'arrive pas à prendre la plume... C'est seulement le dimanche que je peux lui écrire une bonne lettre. Je lui raconte toute ma semaine. Ah! mais alors, je lui en dis! Une vieille demoiselle institutrice qui demeure dans ma maison m'a dit que j'écrivais autant qu'une dame qu'elle connaît, une certaine Mme de Sévigné, qui écrivait comme ça à sa demoiselle... Sans doute, une de ses anciennes patronnes.

Diane ne put s'empêcher de sourire.

L'ouvrière reprit en s'excusant:

— J'ai peur d'ennuyer Mademoiselle avec mon bavardage!... C'est que je suis si contente de causer!... A la lingerie, c'est joliment triste quand Marie n'est pas là.!

Mlle de Trivières avait repris sa plume et paraissait vouloir cesser la conversation. Après un silence, elle se décida à parler:

— Rose, j'ai un petit service à vous demander.

— Un service!... A moi, Mademoiselle?

— Oui, c'est même un service assez délicat qu'il ne me conviendrait point de demander à tout le monde. On m'a dit que vous étiez discrète et honnête... Je crois que je puis avoir confiance.

Cet exorde était si solennel que Rose cessa de coudre et ses frisettes frappées d'immobilité parurent écouter avec attention.

Mlle de Trivières reprit:

— Voici ce que c'est. J'ai un ami d'enfance au front. Je voudrais lui écrire sans qu'il sût que cela vient de moi. Il faudrait que je puisse signer mes lettres d'un autre nom et lui donner une autre adresse que celle-ci, afin qu'il puisse m'y répondre...

Jusque-là Mlle de Trivières avait parlé les yeux fixés devant elle, dans le vide; elle tourna la tête du côté de l'ouvrière et comprit, à son regard vite abaissé, la pensée secrète de Rose.

Diana rougit légèrement et se hâta d'ajouter:

— Ma mère est au courant de cette correspondance; c'est même sur son avis que je l'entreprendai; mais c'est une idée à moi d'intriguer ce jeune homme, en lui laissant ignorer le nom et la qualité de sa correspondante.

— Je comprends, dit Rose épanouie; c'est une idée comme ça qu'à Mademoiselle pour s'amuser. Une supposition que ce serait le 1er avril et que Mademoiselle voudrait faire une farce! Oh! c'est une bonne idée. Je crois bien que Mademoiselle peut se servir de mon adresse tant qu'elle voudra!... Et je lui rapporterai la réponse... Comme je réçois déjà des lettres de militaires dans ma maison, on n'y trouvera rien à redire... Mais pourvu que Victor ne l'apprenne pas!

C'était vrai. Diane n'avait pas songé à cela. L'idée ne lui était même pas venue que cette fille pût tenir à sa réputation.

— Vraiment, Rose, cela ne vous contrarie pas?

— Au contraire, Mademoiselle, je serai bien contente de vous faire plaisir!

Et d'un petit air entendu:

— Je sais bien ce que c'est! Les hommes, il faut savoir les prendre! Il y en a qu'il leur faut du sentiment, d'autres, c'est de la gaieté... C'est comme nous, pardi, et c'est souvent le plus galant qu'on aime le mieux!

Toutes les frisettes sonnèrent le carillon pendant qu'un rire clair fusait dans la chambre.

Diane reprit sans faire de réflexion:

— C'est donc entendu, je pourrai me servir de votre adresse, et quand il arrivera des réponses, vous me les porterez ici même. Voulez-vous me dire votre nom? Je vais l'écrire.

— Si Mademoiselle veut me permettre, dit l'ouvrière, j'écrirai mon nom et mon adresse comme j'ai l'habitude.

— C'est cela. Ecrivez.

Sous les yeux de la jeune fille, la main hésitante de l'ouvrière traça en grosses lettres maladroites:

Mademoiselle Rose Perrin,
183, rue de Longchamp, Paris

Diane remarqua la maigreur de la petite main à l'index piqué d'une quantité de trous d'aiguille; elle vit de près le cerne profond des yeux, le nez retroussé, drôlet, de l'enfant des faubourgs, pincé par la phtisie, la fraîcheur factice des joues enfantines, faites pour le rire, que la terrible maladie marquait de son sceau.

Rose finit avec un beau paraphe et dit en posant la plume:

— Ça sera drôle! Qui sait si le monsieur va s'y laisser prendre? C'est qu'une demoiselle comme mademoiselle, qui a fait toutes ses classes, doit écrire autrement qu'une petite bête comme moi qui ai quitté l'école à dix ans!

Diane eut un petit sourire.

— Vous m'aiderez un peu pour commencer, Rose.

Elle se récria:

— Ah ça! ça serait fort que je montre à Mademoiselle à écrire une lettre! Mademoiselle, qui a plus d'esprit dans son petit doigt que moi tout entière, de mes frisettes à mes talons.

Diane se pencha sur le bureau.

Comment allait-elle commencer?

— Rose?

— Mademoiselle?

— Comment dites-vous en commençant quand vous écrivez à votre fiancé?

— Comment je mets, Mademoiselle?

Rose rougit, hésita...

— ... Pas toujours pareil... cela dépend des fois. Il y a des jours c'est " Mon petit Victor;" d'autres, " Mon grand Poilu "... ou encore... je l'appelle " Mon gros loup chéri!" Mais tout ça, c'est des manières à nous. Chez nous, on n'a pas les façons du grand monde!

— Supposez, dit Diane, que vous écriviez pour la première fois à un monsieur, un officier, comment diriez-vous?

— Je dirais... je dirais: Monsieur l'officier.

Et Mlle de Trivières, de son écriture ferme et élégante écrivit:

" Monsieur l'officier,

"Un de mes amis que vous connaissez m'a appris que plusieurs hommes de votre compagnie manquaient de marraines; je vous serais très reconnaissante d'en choisir un et de me l'indiquer, car je suis à la recherche d'un filleul. Bien que possédant de faibles ressources, je lui enverrai de temps en temps quelques douceurs et je serai heureuse si..."

La plume s'arrêta, Diane se relut, puis:

— Aidez-moi, Rose, je ne sais comment finir ma phrase: "Lui envoyer quelques douceurs et je serai heureuse si..."

— Si, dicta Rose "s'il pense quelquefois à sa petite marraine qui, de son côté, fera tous les matins pour lui une bonne prière... et pour vous aussi, monsieur l'officier, afin que vous soyez protégé... parce que, des braves, il nous en faut pour défendre notre cher pays.

— Merci.

Diane continua seule.

"Si vous éprouvez vous-même du plaisir, Monsieur l'officier, à continuer à correspondre, j'en serai charmée. Je sais que vous n'avez plus de famille, si mes lettres doivent rompre l'ennui de votre solitude, veuillez me le dire et nous reprendrons cette correspondance.

"Recevez, Monsieur..."

— Rose, comment diriez-vous pour finir?

— Pour finir? Voyons...

"Au revoir, cher Monsieur l'officier, je vous envoie mes respectueuses salutations."

— Non, dit Diane en souriant, j'ai déjà mis "Recevez, Monsieur." Ah! J'y suis! "mes sincères salutations."

Elle signa lentement d'une écriture appuyée: "Rose Perrin."

...Puis elle écrivit l'adresse lisiblement: " 183, rue de Longchamp, Paris."

La lettre relue et cachetée, Mlle de Trivières contempla son œuvre.

L'enveloppe, adressée au lieutenant H. de Louvigny, 10e régiment d'infanterie, secteur postal 322, se détachait toute blanche sur le velours vert du petit bureau.

Maintenant que son idée avait pris corps, Diane jugeait son action téméraire, hasardeuse; elle la regrettait presque.

Puis elle eut un geste d'insouciance, et elle pensa:

— " Qu'importe! c'est presque anonyme, puisque je ne me suis pas nommée. Si bon ami me gronde plus tard, je lui dirai tout, j'expliquerai mon idée et je crois qu'il la comprendra."

Mlle de Trivières s'avisa qu'elle devait bien une récompense à la modeste fille dont elle venait d'emprunter le nom. Elle prit dans un tiroir à clef de son bureau un billet

de cent francs et allant elle-même au cabinet, elle le tendit à l'ouvrière.

— Tenez, ma fille, prenez ceci, vous l'ajouterez à vos économies.

Rose, d'un mouvement indigné, repoussa sa chaise et se leva.

— Oh! Mademoiselle!... Mademoiselle avait pensé que ça pourrait être pour de l'argent! Ah! non! par exemple, non! Rose Perrin ne prend que l'argent qu'elle a gagné avec ses doigts.

Elle hochait la tête... toutes les bouclettes se soulevaient dans un mouvement de réprobation... et ses yeux gris devenaient presque noirs.

L'accent dont l'ouvrière prononça ces mots était si pathétique, si sincère, que Mlle de Trivières ne sourit pas; elle mit au fond de sa poche le billet bleu et dit doucement:

— Oubliez cet incident, Rose, nous n'en parlerons plus! Mais je veux quand même faire quelque chose pour vous, ne serait-ce que par simple... intérêt (elle avait hésité à dire *charité*...) Je vous trouve en mauvais état; vous toussez et vous ne vous soignez pas. Vous devez vous soigner.

— Oh! un simple rhume, Mademoiselle; ça n'en vaut pas la peine!

— Vous vous soignerez parce que je le veux... et aussi pour me faire plaisir. Voici ce que vous allez faire...

En parlant, Diane était revenue à son bureau. Elle écrivit rapidement quelques mots sur une de ses cartes qu'elle mit sous enveloppe.

— Vous porterez cette carte et vous la présenterez de ma part au docteur Beauchamp, rue de l'Université. Il vous examinera et vous n'aurez plus qu'à exécuter son ordonnance.

— Merci, Mademoiselle, dit la lingère d'un air gêné. Seulement... ces grands médecins, c'est très cher...

— Cette question me regarde, dit Mlle de Trivières. Le docteur ne vous demandera rien. Il est bien entendu que je me charge des remèdes: vous me porterez l'ordonnance.

— Oh! Mademoiselle! s'écria Rose.

Elle fondit en larmes et saisit la main de la jeune fille qu'elle couvrit de baisers. Que vous êtes bonne et que vous savez faire la charité sans blesser! Ah! les autres peuvent dire que vous êtes froide, hautaine et orgueilleuse? Je sais bien, moi, maintenant, que vous avez un noble cœur, si pitoyable aux misères des pauvres gens!

Diane était devenue pâle et elle reculait en retirant sa main lentement.

Son cœur était remué profondément par une émotion encore jamais éprouvée.

Ell reprit très vite son empire sur elle-même et dit en se détournant:

— Allons, ma fille, calmez-vous! Vous allez encore tousser. Désormais vous viendrez travailler ici. Tâchez de finir mon peignoir aujourd'hui et n'oubliez pas de rectifier la manche gauche, qui est un peu plus longue que l'autre.

— Oh! oui, Mademoiselle! Ça sera fait, et bien fait! Mademoiselle verra. Ah! si je vais m'appliquer!

Rose riait, montrant toutes ses fossettes, cependant que des larmes roulaient encore sur ses joues.

Ces larmes et ce rire mêlés en ondée d'avril, c'était toute Rose Perrin...

CHAPITRE IV

C'était la fin du jour au cantonnement. Un cavalier mit pied à terre devant la maison de paysans la plus cossue du village, qui avait à ce moment l'honneur d'abriter la popote des officiers de la compagnie.

Grand, fort et blond, l'œil et le teint animés par la course, il avait un air de jeunesse et d'entrain qui séduisaient au premier abord.

Comme il sortait de la poche de son dolman un paquet de lettres et de journaux, les officiers présents tendirent les mains:

— Pour moi! pour moi, Louvigny, ici! ici!

— Il répondit en riant:

— Attrape! attrape! Il y en aura pour tout le monde! Tenez Jacquet, pour vous! Kéravan, mon vieux, c'est ta princesse. Claudal, deux lettres... Roysel, avec tes armes et ta couronne, lettre du paternel... Et deux pour moi! Les journaux, qu'on se les partage!

Une ordonnance vint annoncer au seuil de la maison que "ces messieurs étaient servis." Mais ils étaient absorbés par la lecture de leur courrier; cela primait tout.

De Kéravan, de même que ses camarades, avait reçu une lettre; mais, au lieu de la dévorer, il l'avait mise tranquillement dans sa poche.

C'était un grand garçon de vingt-sept à vingt-huit ans, aux yeux bleu foncé qui étonnaient par leur regard profond, sur lesquels s'abaissaient très vite les paupières, sur un heurt, une parole vive. Kéravan appartenait à la vieille souche bretonne. De sa race, il tenait la volonté énergique, l'endurance à la peine, l'obstination têtue, les convictions religieuses, le courage simple... et rarement — quelques privilégiés seuls — apercevaient en lui une très fine et très ombrageuse sensibilité. Certains hommes de sa compagnie aussi le connaissaient sous ce jour — généralement les plus déshérités, les malheureux. Ces derniers le nommaient entre eux affectueusement "Le petit père Kéravan."

On avait confiance en lui.

Si, au moment des attaques, les regards se portaient avec ensemble sur le lieutenant de Louvigny, commandant de compagnie, les plus faiblards pensaient:

— Le petit père Kéravan est là, à côté, quand on y sera dans la tranchée ennemie, il se battra avec nous.

Et ils se redressaient... rassurés.

C'était, à cette popote, devant le lapin sauté du cuistot Bertrand, un joyeux quintette, tous anciens de l'Ecole, sauf Jacquet et Claudal.

Le premier avait passé par les rangs et monté rapidement en grade depuis les premiers jours de la guerre où il s'était distingué sur la Marne.

De Roysel, irréprochable, astiqué comme à la parade, ce qui ne l'empêchait pas, disaient ses hommes, d'en "mettre un coup" quand il le fallait.

Claudal, avocat, beau parleur, détonait un peu dans ce milieu de soldats.

Et enfin Louvigny, plus jeune que les autres, et déjà commandant de compagnie en remplacement des anciens, tués.

Il avait fait la Marne, il s'était battu dans la Somme, dans l'Aisne, et maintenant en Champagne, n'attrapant jamais que des blessures insignifiantes pour lesquelles il refusait de se faire évacuer.

Il avait gagné sa Croix de guerre et sa Légion d'honneur à force de bravoure entraînante et de mépris de la mort.

Malgré son air sérieux, Kéravan montrait dans l'intimité joyeuse de ces repas en commun une pointe d'esprit qui souvent frappait juste; il avait une manière à lui de jeter son mot piquant dans la conversation quand il était en belle humeur.

Alors ses camarades déclaraient:

— Voilà l'homme sérieux qui s'émancipe!

A cause de la distribution des lettres, on parla de Paris, de ses plaisirs... presque tous en étaient ou y avaient vécu, ils s'intéressaient avec passion à ce qui s'y passait, revoyant toujours dans leurs souvenirs le Paris d'avant-guerre, pimpant, bruyant et lumineux.

Entre ces cinq hommes de conditions diverses, la guerre avait fait disparaître l'inégalité des positions sociales.

C'était vraiment l'union sacrée dans toute sa beauté.

Louvigny, bavard, amusant, présidait, découpait, servait, sans oublier de soigner son robuste appétit.

— Tu es gai, tu as reçu de bonnes nouvelles? lui dit de Kéravan.

— Deux lettres, l'une de mon vénéré oncle le général, l'autre d'une belle inconnue.

— Que te dit ton oncle? s'informa Kéravan. Comment se porte-t-il? Quel brave homme c'était de mon temps! Je me demande s'il se souviendrait de moi?

— Comment donc! Il se souvient de tous! Une mémoire! C'est un beau vieillard; je vous en souhaite à tous autant! Il est parti en tournée d'inspection et m'avertit qu'il m'écrira à peine deux ou trois fois... Trop occupé, mais!... Suivez-moi bien: le cher homme m'annonce qu'il sera avantageusement remplacé par une certaine personne dont je dois reconnaître le nom, car je l'ai connue dans ma prime jeunesse.

— Au maillot?

— Il paraît que nous avons joué ensemble! Il m'engage à répondre dans le plus bref délai à la personne en question; il espère que notre correspondance deviendra des plus actives et ajoute qu'il ne peut en sortir pour moi rien que d'excellent et d'agréable... Maintenant, messieurs, les paris sont ouverts: est-ce un homme? est-ce une femme?

— Tu n'as pas la plus légère idée?

— Pas la moindre!

— C'est un cachottier, ton vieil oncle, dit Jacquet; il l'est presque autant que notre petit père Kéravan qui dissimule dans sa poche le dernier poulet de sa princesse.

Kéravan changea de visage; il prit un air gêné et ennuyé qui fit dire à Louvigny, toujours prêt à défendre son ami:

— Laisse-le donc tranquille avec sa princesse, puisqu'il ne veut pas en parler!

Kéravan, pour rompre les chiens, sourit au jeune lieutenant et lui demanda:

— Et toi, Hubert, tu nous as annoncé deux lettres. Que te dit la belle inconnue?

Louvigny fredonna "Un ange, une femme inconnue," en sortant de sa poche une enveloppe froissée sur laquelle s'étalait une écriture droite et élégante.

— Voici: "Monsieur l'officier."

... "Un de mes amis que vous connaissez..." Elles commencent toujours par là, seulement l'ami, on le connaît, c'est la petite annonce de trois lignes que j'ai fait paraître, il y a quinze jours, dans l'*Oeuvre des Marraines du Poilu;* elle tombe mal, tous mes hommes sont déjà pourvus.

Mes amis, la jeune demoiselle est en quête d'un filleul,... qui en veut? Qui en veut?

Le jeune homme élevait la lettre en l'air et la tendait aux autres convives qui refusaient en souriant: d'un: occupé! occupé!

Kéravan, le dernier, la prit et, pendant qu'il la parcourait, son ami lui dit à demi-voix:

— Il y a dans le milieu une phrase sur la prière de tous les matins... c'est gentil! Tu sais, Hervé, je crois que cette petite marraine-là ferait bien ton affaire!

— Mais c'est à toi qu'elle écrit, protesta l'officier, ton adresse est très bien mise. Pourquoi ce qu'elle te dit ne serait-il pas vrai?

— En effet, s'écria Claudal, frappé d'un trait de lumière, ne serait-ce point la personne mystérieuse que t'annonce ton oncle?

— Tu oublies que je dois reconnaître son nom, or, je n'ai jamais même entendu celui-ci.

Kéravan regarda au bas de la lettre.

— Un petit nom tout simple, dit-il, "Rose Perrin."

— Rose Perrin, répéta Louvigny, cherchant dans ses souvenirs, non, je n'ai jamais entendu ce nom-là... Occupe-t'en Kéravan!

Le Breton mit la lettre dans sa poche en disant:

— En tout cas, il est facile de lui procurer un filleul; plusieurs hommes de ma compagnie se sont fait inscrire...

Après une dernière tournée d'inspection, Kéravan remonta dans la chambre du premier étage qu'il partageait avec Louvigny.

Celui-ci s'était couché de bonne heure, après une partie de piquet avec Roysel; il dormait déjà quand Hervé rentra, fatigué.

Mais avant de s'étendre sur ses fils de fer, le sous-lieutenant vint s'asseoir devant la table.

C'était le moment qu'il avait attendu pour prendre connaissance de sa mystérieuse missive, celle de "sa princesse." L'officier déchiffra péniblement cette épître dont nous corrigeons l'ortographe:

"Monsieur Herve,

"C'est pour vous dire que Mme la baronne va bien. Je lui donne des œufs à la coque, ça passe toujours. Nous avons des nouvelles poules sur le balcon, elles vont bien. L'autre soir, on a rapporté à Mme la baronne qu'on s'était battu en Champagne et j'ai été mettre un cierge à Notre-Dame-des-Victoires à votre intention.

"Rien d'autre à vous mander, M. Hervé; madame vous fait répéter qu'elle n'a besoin de rien et que tout va bien.

"Elle vous embrasse, et moi, cher monsieur Hervé, cher enfant que j'ai vu naître, je vous dis que le bon Dieu vous préserve et vous ramène bientôt.

"Votre fidèle servante,

"Corentine."

"*P.S.*—Madame n'a pas payé le loyer, mais la propriétaire ne nous tourmente pas."

Kéravan sourit, content, tout allait bien. Ce loyer arriéré il s'en occuperait à sa prochaine permission.

Il revit en pensée le modeste salon de l'avenue Malakoff avec ses vieux meubles de province, son petit piano droit devant lequel il avait passé tant d'heures heureuses, et la tapisserie ancienne qu'il avait fait porter de Kirvanac'h en s'installant à Paris: *Anne de Bretagne et Charles VIII fiancés...* Il avait senti le besoin, chez lui, de ce rappel de sa Bretagne.

Il revit encore, devant la porte-fenêtre du balcon où picoraient les poules, la chère aveugle, assise dans sa bergère, cherchant le soleil et levant son visage ridé aux paupières fermées, vers les rayons du jour qu'elle ne voyait plus.

C'était afin que son aïeule, sa dernière et plus proche parente — avec ses trois sœurs, toutes mariées — afin que l'infirme fût environnée d'air et de lumière que le jeune homme avait choisi, en arrivant à Paris, ce petit appartement de l'avenue Malakoff, bien exposé, assez confortable et d'un prix modéré.

Ils n'étaient pas riches, tirant toutes leurs ressources de leur domaine de Kirvanac'h, en Morbihan. Tout l'argent liquide dont les enfants avaient hérité de leur père, disparu en mer dix ans auparavant, ayant servi à doter Mlles de Kéravan, qui auraient couru grand risque de rester filles.

Elles étaient bien mariées, heureuses dans leur Bretagne où elles élevaient des nichées d'enfants; elles s'intéressaient de loin au succès de leur unique frère, parti à Paris pour compléter sa préparation à Saint-Cyr.

La baronne douairière de Kéravan avait tenu à accompagner son petit-fils.

Elle s'était décidée, non sans peine, à quitter son manoir et la baie d'où elle avait vu partir pour la dernière fois son fils, le père d'Hervé, que l'Océan n'avait jamais rendu.

Telle qu'elle était, âgée, faible, aveugle, Mme de Kéravan s'était sentie de force à lutter contre les enchantements pernicieux de la capitale.

Et de fait, durant ses années d'école, son petit-fils n'avait point goûté de plaisir plus vif que celui qu'il prenait auprès d'elle, les dimanches, lorsqu'il lui faisait la lecture, ou l'obligeait dans les beaux jours à sortir dans les avenues, à s'en aller à son bras, à petits pas, jusqu'au Bois de Boulogne.

Ayant lu la lettre hebdomadaire de la servante, les yeux d'Hervé tombèrent sur l'autre enveloppe...

C'était la lettre de la personne qui demandait un filleul.

Il la relut avec soin, quelque chose dans le style simple, dans l'écriture souple, hardie, l'attirait.

Par principe, il s'écartait de ce qui pouvait devenir une occasion de dépense...

Ce n'était pas tout que de correspondre. On faisait souvent connaissance au temps des permissions, et il devenait difficile de ne pas se laisser entraîner par ces marraines si séduisantes.

Pourtant, celle-ci paraissait modeste... Le milieu de sa lettre avec sa phrase naïve et pieuse le rassurait... cela ne lui paraissait pas si effrayant...

— Si j'essayais? murmura-t-il.

Un mouvement derrière lui le fit retourner.

Il vit Hubert, assis sur son lit, qui le regardait.

— Tu es rentré tard!... fit-il en bâillant, que dit-elle ta princesse?

— Que tout va bien. Mais dis... mon vieux, parlons d'autre chose; cela ne te contrarie pas de me céder cette lettre que tu as reçue ce soir?

— Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse? Toi ou un autre? Est-ce que je la connais cette petite Perrin?

— Ce qui m'ennuie, c'est que sa première phrase indique bien que c'est à toi qu'elle s'adresse, et il est fort possible que, voyant que tu ne lui réponds pas, toi, Louvigny... elle ne réponde pas non plus...

— Eh bien, c'est très facile: signe de mon nom!

— Oh! quelle idée, mon cher; cela ne se fait pas!

— Mon pauvre Hervé, tu ne seras jamais de ton temps!... Sois jeune, que diable!... Une personne qu'on ne connaît pas!... Que tu ne verras sans doute jamais. C'est dit! Tu vas lui écrire, tout de suite!... Et si tu crains qu'elle ne réponde pas, signe

carrément de mon nom!... Tu sais... pour les dangers que tu lui feras courir... Ah! mon vieux, tu ne t'emballes pas, toi! non...

Hervé se fit encore prier, mais se décida et dit tout à coup:

— Voyons, toi qui es au courant? Dirons-nous Madame ou Mademoiselle?

— Mademoiselle. Si c'est une jeune fille, ça tombera bien, si c'est une vieille dame, ça la flattera.

Hervé écrivit:

"Mademoiselle,

"Je suis charmé de la bonne pensée que vous avez eue de vous adresser à moi pour vous aider à choisir un filleul.

"— Il s'agirait cependant de s'entendre" souffla Hubert de son lit "et de savoir ce que vous désirez: si c'est un filleul des pays envahis, j'en aurai quelques-uns à vous proposer, très dignes d'intérêt si, comme certaines expressions de votre lettre me le font supposer, vous cherchez un correspondant"

— Tu ne trouves pas que c'est aller bien vite?

— Tiens! tu me fais hausser les épaules!... arrange-toi!

"... c'est-à-dire un combattant sans famille, privé de recevoir de temps à autre un mot de sympathie — continua Hervé — j'avoue, Mademoiselle, que je suis moi-même dans ce dernier cas, et je me mettrai volontiers sur les rangs... "trop heureux si..."

— Aide-moi, Hubert, "trop heureux si.."

— Ah! tu vois, tu ne t'en tires pas! Marche:

"... Trop heureux si vous consentez à vouloir bien faire de moi le plus dévoué et le plus reconnaissant des filleuls..."

"Agréez, Mademoiselle, mes respectueux hommages.

Et signe: H. de Louvigny.

— C'est fait.

— Attends, dit Hubert, il faut penser à tout. Ajoute: "Au cas où vous consentiriez à m'agréer comme correspondant, ayez l'obligeance de me donner sur vous-même quelques précisions. Je répondrai volontiers aux questions que vous voudrez bien m'adresser..."

— Après cela, est-ce tout?

— Après cela, mon vieux, je te souhaite une bonne nuit! dit le comte de Louvigny en se retournant du côté du mur.

CHAPITRE V

"Lieutenant Hubert de Louvigny,
Secteur postal 322.

"Monsieur l'officier,

"C'est avec grand plaisir que je vous accepterai comme filleul.

"C'est très aimable à vous d'avoir répondu si vite à une jeune fille inconnue, alors que vous devez recevoir d'autres lettres bien plus attrayantes; cependant, je veux espérer que vous lirez les miennes sans trop de déplaisir et que vous y répondrez.

"Vous me demandez des précisions?

"Je veux bien satisfaire votre curiosité jusqu'à un certain point, mais je vous demanderai, en échange, la même confiance.

"Voici mon portrait: au physique... Eh bien, non! Je ne vous le dirai pas! Quand vous saurez que votre correspondante est brune, élancée, qu'elle a les yeux comme ceci, la bouche comme cela, me connaîtrez-vous davantage?

"Je vous laisse libre d'imaginer une marraine suivant votre fantaisie; c'est la meilleure manière d'être certain qu'elle vous plaira.

"Quant à son caractère, à ses idées, vous en jugerez par ces lettres où je veux vous parler non comme à un inconnu, mais comme à un ami ou un confident.

"Ma condition sociale est modeste, ma fortune nulle, cependant j'ai reçu une certaine instruction.

"J'aurais peut-être pu la prolonger par quelques lectures, mais la lecture m'ennuie et du reste..."

— Comment dites-vous cela, Rose?

"...Etant obligée de travailler pour vivre, il ne me reste pas beaucoup de temps pour mes distractions..."

"Je cultive les fleurs qui sont sur ma fenêtre. Quand mes résédas seront sortis je vous en enverrai un brin et je serai heureuse désormais de les soigner en me disant qu'ils vous porteront un peu de la pensée de votre petite amie... Elle n'a pas grand' chose à donner, mais c'est de bon cœur!... et si vous avez besoin de quelque chose, livre ou journal, qu'il soit en mon pouvoir de vous procurer, dites-le-moi tout simplement, et vous l'aurez!

"Votre nouvelle amie vous souhaite bonne chance.

"Au revoir, monsieur le lieutenant, et à bientôt une lettre.

"Rose Perrin."

Mlle Rose Perrin,
183, rue de Longchamp. Paris.

"Bonjour, petite amie Rose! Vous permettez, n'est-ce pas? Mademoiselle est sous-entendu.

"Voulez-vous que nous laissions de côté les mots encombrants de marraine et filleul pour nous en tenir à ces appellations si douces: "Ami"... "Amie"?

"Voulez-vous que, sans nous être vus, nous essayions de nous bien connaître et d'ébaucher une de ces amitiés entre homme et femme qui sont d'autant plus précieuses qu'elles sont rares?

"Merci de la confiance si touchante que vous me témoignez... Je vous réponds de suite et je dois avouer que je suis déjà très enthousiaste de mon amie et correspondante."

"Vous voudrez bien alors, puisque cette idée charmante vient de vous, petit à petit, dans chacune de vos lettres, m'apporter un élément nouveau qui me permette de préciser, au fur et à mesure, l'image très vague encore de la jeune Parisienne prénommée Rose qui cultive avec amour le réséda et que la lecture ennuie.

"De moi, que vous dirai-je?

"L'ami, auquel vous faites allusion, a dû vous faire mon portrait physique... Je ne m'y étendrai donc point.

"Comme âge..."

"Mettons entre vingt-cinq et trente... Donc, vieux! Comme caractère: fantasque, souvent triste, rarement très gai, en un mot un sauvage!"

"Quant à mon être moral, cette correspondance vous le fera connaître.

"Pour moi, je crois voir d'ici la gentille Rose penchée sur son ouvrage.

"Je sais déjà qu'elle a le cœur compatissant puisqu'elle s'offre à combler la solitude morale d'un pauvre soldat, je sais qu'elle aime les fleurs et j'en suis enchanté: ce goût nous est commun et je la soupçonne de posséder, sans qu'elle s'en doute, une âme d'artiste, un peu poète. Je l'ai reconnue à la dernière phrase de sa lettre d'une sensibilité exquise.

"Me suis-je trompé?

"Et maintenant, charmante amie (mademoiselle toujours sous-entendu,) si mon style, mon écriture, mon portrait ou toute autre chose vous déplaisent en moi, dites vite, sans détour.

"Je tâcherai, dans ce cas, de vous dénicher un autre filleul qui vous donne satisfaction.

"En tant que nouvel ami, vous m'autorisez, je l'espère, à déposer sur votre jolie main un baiser très respectueux.

"H. de Louvigny.

"P.-S.—Envoyez-moi quelques livres, si vous voulez."

Monsieur Victor Plisson, fantassin,
Secteur 322.

"Mon cher Totor,

"Tu n'imagines pas comme j'ai attendu ta carte avec ton petit mot toujours pareil: "Ça va bien, on les aura! Totor." Deux jours de retard! J'étais folle! Heureusement que Mlle Lancelot — tu sais, l'ancienne institutrice qui demeure sur mon palier? — m'a remonté le moral en me disant que c'était la faute de la poste.

"Enfin, je l'ai et je l'ai mise avec les autres sur mon cœur.

"Quelle bonne idée j'ai eue, mon Totor, d'acheter ces cartes pour te les envoyer et que tu me les renvoies!... et quelle chance d'avoir juste trouvé les endroits où nous nous sommes tant promenés le dimanche: Nogent, le bois de Vincennes, Clamart... Figure-toi que j'ai fini par trouver la rue Lepic, juste à l'endroit où on jouait tous les deux quand on était petits, sur le trottoir, devant la loge de tes parents, là où, quand ta mère était en colère, tu te laissais donner des claques à ma place, quand nous avions fait une sottise?

"Dire qu'on s'est aimés si petits, nous deux, et que ça finira par un mariage, comme dans les romans!

"Ah! Totor, jure-moi bien au moins que je suis la seule et que tu n'as pas d'autre tendresse dans l'esprit ni dans le cœur!

"Mais je suis là que je bavarde et je ne te mets pas les bonnes choses qui me sont arrivées depuis ta dernière.

"Tout ça m'est venu par une de mes clientes, une demoiselle de la haute, qui s'est intéressée à moi.

"Tu sais le rhume que j'ai pris à ta dernière permission? Cette fois qu'on était allé se promener dans le cimetière de Bagneux. Ce qu'il pleuvait!

"Mlle Diane m'a entendu tousser pendant que je travaillais et voilà qu'elle s'est mis en tête de me guérir!

"Voilà qu'elle me donne l'adresse de son médecin avec un petit mot de recommandation.

"Non! J'aurais voulu que tu *voyes* cette maison, toi qui aimes l'élégance: et le tapis et ce salon avec des statues partout! J'en ai vu pourtant, tu sais!...

" Après m'avoir auscultée le grand médecin m'a fait une ordonnance qui n'en finissait plus et il m'a demandé très sérieusement, si je ne pouvais pas aller à la campagne le mois prochain.

" Ces beaux messieurs et ces belles dames s'imaginent comme ça qu'on lâche son travail pour aller se promener... Ça serait bien commode!

" J'ai répondu que ça ne m'était pas possible.

" Alors, il m'a dit comme ça, brusquement:

" Vous êtes au service de Mlle de Trivières, je lui en parlerai. Allez."

" Mlle Diane m'a demandé à voir l'ordonnance.

" Le soir même, on m'apportait le paquet de chez le pharmacien, et depuis j'en ai avalé des drogues!

" Ça n'est pas encore toute la bonté de Mlle Diane; elle m'a prise tout à fait comme lingère pour que je ne courre pas de droite et de gauche, et tu me vois installée dans son cabinet de toilette, les pieds au chaud, et, en face de moi, les arbres du jardin qui commencent à sortir leurs petites feuilles vertes...

" Là-dessus, mon chéri, plus rien à te dire, excepté que j'ai été voir ta mère dimanche. La pauvre femme était fatiguée; alors je lui ai fait son ménage à fond. Nous avons parlé de toi tout le temps. Quel bon dimanche!

" Au revoir, mon Totor, une bonne bise de ta petite fiancée.

" Rose."

Monsieur Hubert de Louvigny,
Secteur Postal 322.

" D'abord, que je vous rassure en vous disant que mon correspondant, pour fantasque et sauvage qu'il est, ne me déplaît pas; et, puisque j'ai assumé la grave responsabilité de son réconfort moral, je ne m'en dédirai point.

" Parlons de la question des livres. Je suis très perplexe pour chercher ce qui pourrait vous plaire.

" Je n'aime pas la lecture et n'ai sur tout cela que des idées assez vagues

" Soyez assez bon, monsieur le lieutenant pour me donner sur vos goûts particuliers quelques précisions.

" Il y a, de nos jours, peu de romans que les jeunes filles puissent lire. Je pense, du reste, que les lectures d'un officier ne doivent pas ressembler aux nôtres. A tout hasard je vous envoie: *Grandeur et décadence militaires*, d'Alfred de Vigny, mais vous le connaissez, sans doute?

" Oui, je voudrais bien aussi m'intéresser à la lecture. A quoi peut penser une jeune fille qui ne lit pas, qui ne sort guère et qui, jusqu'ici, n'a jamais eu beaucoup de penchant pour l'amitié de ses semblables?

" Vous parlez de solitude morale, monsieur; de la vôtre qui n'est que momentanée, sans doute, parce que vous avez quitté d'excellents amis... Mais que diriez-vous d'une solitude de cœur absolue, d'une timidité de sentiments telle que les pensées les plus délicates sont refoulées au plus profond de l'être, que, lorsqu'une velléité d'épanchement vous monte aux lèvres, on se sent tout à coup glacée, morfondue, et que l'on rentre en soi-même avec le regret de ne pouvoir se faire comprendre,... ou encore une autre crainte que je ne puis vous confier et qui vous empoisonne le cœur?

" Vous voyez combien nous sommes déjà d'intimes amis puisqu'à vous seul j'ose parler de mes tristesses.

" Il est vrai que ces aveux s'adressent à un homme que je ne connaîtrai sans doute jamais, qui m'a offert spontanément sa sympathie, mais que j'oserais à peine regarder en face s'il était devant moi.

" Ne vous connaissant pas, il me semble que j'écris un peu pour moi-même et malgré moi je me laisse entraîner.

" C'est si bon de parler sans contrainte! D'être bien soi... sans crainte, sans arrière pensée!

" Laissez-moi donc user de ce plaisir, à distance, monsieur mon correspondant, à une condition:

" C'est que vous me promettrez que vous ne chercherez jamais à rencontrer Rose Perrin si vous ne voulez pas voir rompre l'enchantement qui lui permet de s'ouvrir à vous.

" Ainsi, pour la première fois de ma vie, j'aurai rencontré l'ami véritable, celui que de mesquines jalousies féminines ne pourront m'enlever, ou que des sentiments d'une autre nature que l'amitié ne pourront atteindre.

" Je veux être pour vous une Rose Perrin tout idéale, que je ne vous défends pas d'aimer, de loin, comme une sœur.

" D'après vos lettres, je vous crois capable de comprendre mon désir et d'en apprécier toute la délicatesse.

" Voulez-vous bien?

" Vous ne me chercherez pas. Nous ne nous connaîtrons jamais!

"A cette condition, j'aurai, moi, un confident unique, et vous, monsieur le lieutenant, une amie sûre et fidèle, très discrète, à qui vous pourrez confier tout ce qu'il vous plaira.

" C'est entendu, n'est-ce pas?

" Puisqu'il est convenu que nous jouons au petit jeu des devinettes en ce qui concerne nos caractères, je vais essayer de deviner le vôtre.

" Je me demande si votre sauvagerie ne cacherait pas au fond une grande sensibilité, un psychologue, un rêveur, plus qu'un homme d'action. En décrivant mon caractère, vous cherchez à me parer des dons que vous estimez le plus: artiste, sensible, poète!

" Hélas! j'ai bien peur d'être loin de ressembler à ce portrait.

" Est-ce une cause qui doive nous empêcher de nous comprendre?

" Non, je ne le pense pas.

" La différence des natures est au contraire un attrait. Et si je dois subir les effets de vos humeurs fantasques je m'y résignerai..."

— Rose... une petite phrase simple pour finir?

— Sur quoi, Mademoiselle?

— Ce que vous voudrez, quelque chose de gentil.

— Voyons... que je cherche...

" Si vous saviez quel plaisir ce sera pour votre amie de penser à vous souvent, en marchant, en travaillant, à vous qui passez votre vie à souffrir pour la France... Ainsi je me sentirai plus près de mon ami.

"A toute heure je me dirai: A-t-il bien ce qu'il lui faut? Mange-t-il à sa faim? Souffre-t-il du froid ou du chaud? Est-il en grand danger? Et je prierai Dieu de vous préserver de tout mal; je lui demanderai d'écarter les obus de votre route, de vous envoyer la pluie qui rafraîchit ou le soleil qui réchauffe, de vous permettre le bon sommeil qui réparera vos forces, enfin de vous donner tout le bien que je vous souhaite de tout mon cœur...

" Votre amie dévouée,

" Rose Perrin."

— Oh Rose! Rose! vous m'en faites trop dire!

— Ça n'est pas bien, Mademoiselle? Quand Mademoiselle me dit de l'aider, je fais comme si je pensais tout haut... Nos pauvres soldats! Ils font tant pour nous!

— Oui, mais... c'est peut-être même trop bien...

Enfin, c'est écrit...

" Marquise de Trivières,
" Avenue Malakoff, Paris.

" Belle amie,

" Impossible de vous donner en ce moment le conseil que vous me demandez..., j'ai besoin d'y réfléchir et je suis littéralement débordé.

" Je m'excuse même de cet informe gribouillage écrit sur le coin d'une table d'auberge.

" Reçu hier une lettre de mon neveu Hubert.

" Pourquoi Diane ne lui écrit-elle pas ainsi qu'il était convenu?... Je l'avais prévenu, il s'étonne... Il attend.

" Répondez si vous avez renoncé à notre projet, alors j'écrirais de temps à autre à ce pauvre garçon.

" Je baise vos belles mains, chère amie.

" Agréez mes respectueux hommages.

" G. d'Antivy."

" Mademoiselle Rose Perrin,
" rue de Longchamp, Paris.

" Savez-vous, petite amie Rose, que je dois faire sur moi-même un effort surhumain pour souscrire à la condition effrayante que vous m'imposez, et que vous me faites mériter cruellement la faveur de votre amitié?

" Hélas! vous connaissez trop déjà le pouvoir que vous possédez et je sens bien que je n'ai plus le choix!

" Il ne me reste qu'à obéir.

" Je mettrai cependant à cette obéissance une restriction... une seule! que je vous supplie d'accepter.

" Je consens et je vous promets de ne jamais chercher *volontairement* à vous voir, de ne point abuser de l'adresse que vous m'avez donnée pour me rapprocher de vous... Cependant, si, par la suite, le hasard — ou ma bonne étoile — nous mettaient en présence, si, sans l'avoir voulu, nous arrivons à nous rencontrer, alors promettez à votre tour que vous ne vous déroberez pas, que vous ne chercherez pas de faux-fuyants, et que, si jamais je viens à vous en disant: " Est-ce vous? " Vous me répondrez aussitôt: " Oui, mon grand ami, c'est moi, Rose Perrin!..."

" Vraiment, reconnaissez que je ne suis point trop exigeant?

" C'est entendu, n'est-ce pas? Vous dites oui?

" Ceci établi, je vous remercie du livre que j'ai reçu.

" Je le connaissais, mais je l'ai relu avec grand plaisir.

" Les belles choses ne vieillissent point et on ne s'en lasse jamais. Merci encore.

" J'ai relu plus de dix fois votre dernière lettre et l'impression qui m'en est restée est celle-ci:

" Vous la trouverez bizarre. C'est qu'il me semble être en présence de deux Rose, l'une très sérieuse, réfléchie, je dirai même raisonneuse, d'une intelligence subtile, avec une certaine amertume de ton qui indiquerait un cœur déjà déçu...

" L'autre Rose, petite âme toute droite, bonne, la nature même, avec un charme de simplicité naïve qui sollicite l'affection...

" Balançant de l'une à l'autre, également séduit et attiré, je ne saurais prononcer à laquelle va le plus volontiers ma pensée.

" Une seule chose m'étonne et me déconcerte dans le portrait que vous tracez de vous-même:

" Vous n'aimez point la lecture, vous l'avouez!

" Ceci est tellement contraire à la nature de l'une et l'autre Rose!

" Quoi! nos grands génies français: Racine, Corneille ne vous ont point émue?

" La superbe Andromaque, la tendre Bérénice, le sublime Polyeucte ne vous ont jamais arraché des larmes? Je voudrais avoir encore la fraîcheur de sentiment de ma première jeunesse pour retrouver, en les lisant, les mêmes émotions.

" Mais, en admettant que la grande tragédie vous soit inaccessible, petite Rose, regardez plus près de vous... lisez du Dickens par exemple; je m'étonnerais bien si les malheurs de David Copperfield ou de la petite Dombey vous laissaient indifférente. Lisez encore cet admirable *Récit d'une Sœur*, de Mme Graven, qui a le mérite d'être une œuvre vécue.

" Une nature aussi richement douée que la vôtre ne peut que gagner encore en se développant.

" J'ai l'air, vraiment, de vous donner des conseils.

" C'est un peu le rôle du grand ancien ami que je suppose déjà être pour vous.

" Et si vous voulez bien me permettre de compléter ces conseils par un autre, je vous dirai:

" Ne laissez jamais l'ennui pénétrer jusqu'à vous. Repoussez-le par tous les moyens...

" Que ce soit par la lecture, par la prière ou par le dévouement dont je vous crois si capable, à cause de la noblesse de votre cœur...

" Dans les temps malheureux que nous traversons, on a tant de façons de faire le bien!... et pour oublier ses soucis — croyez m'en, petite amie, j'ai une certaine expérience de ces choses — il n'y a rien de plus efficace.

" Essayez et vous verrez que vous ne souffrirez plus autant de cette "solitude du cœur" qui vous pèse.

" Voici un sermon bien sévère pour la petite Rose, si bonne qu'elle voudrait me donner " tout le bonheur qu'elle souhaite pour moi de tout son cœur."

" Qu'elle me le pardonne en faveur de notre pacte d'amitié et de l'intérêt très vif qu'elle a su éveiller en

" Son ami obéissant et dévoué,

" H. de L."

" Général d'Antivy,

" G. Q. G., secteur 156.

" Je commence par vous dire, bon ami, que votre neveu est un étourneau qui ne sait ni ce qu'il fait, ni ce qu'il dit... ou encore que vous-même êtes si occupé que vous ne vous souvenez plus de ce qu'on vous écrit!

" Il est tout à fait inexact que Diane n'écrive point au lieutenant de Louvigny.

" J'ai vu — de mes yeux vu — une enveloppe de lettre à son nom prête à mettre à la poste et que ma fille a écrite devant moi.

" Que vous faut-il de plus pour être convaincu?

" Et je vous avouerai même que je me sens un peu inquiète de la tournure que prend cette correspondance!

" Je suis forcée de reconnaître que vous ne vous trompiez pas en prédisant que ma petite cachottière de fille ne me ferait part de ses lettres que jusqu'à un certain point... Vous entendiez par là le moment où l'amour commencerait à montrer le bout de ses ailes dans la correspondance de nos jeunes gens.

" Eh bien, cher ami, ce moment a dû venir très vite, car je n'ai pas vu une seule des lettres de Diane et pas seulement aperçu la couleur de l'écriture de M. Hubert.

" Voilà où ils en sont après six semaines d'un échange de lettres assidu!

" Oh! oui! cela va bien... trop bien!

" Sentimental bon ami, vous avez placé ces enfants sur la pente et moi j'assiste, sans pouvoir l'arrêter, au déroulement du petit roman que vous avez combiné... J'en reste confondue, effrayée, tandis que vous, qui avez mis le feu aux poudres, vous vous en tirez en disant: Arrangez-vous!

" Ah! vraiment, je me demande si vous n'êtes pas encore le plus jeune de nous tous!

" Mais l'étonnant de l'aventure, ce sont les transformations que ses nouvelles idées produisent tous les jours dans les manières et les habitudes de Diane...

" Volontairement elle a renoncé à aller dans le monde et au théâtre pour la raison, me dit-elle, qu'il lui paraît choquant de penser au plaisir alors que tant des nôtres tombent à chaque instant... Cette chère enfant, elle m'a plongée, bien malgré moi, dans un abîme de réflexions. Je ne puis que l'approuver et trouver qu'elle a raison; aussi, depuis quinze jours, je refuse toute invitation; nous menons ici une vraie vie de cénobites!

" Elle a pris goût au travail; en ces derniers temps, une fringale de lecture l'a prise. Cela a commencé par les œuvres de Racine, où elle s'est jetée à corps perdu, si bien qu'un jour, en lui voyant à déjeuner l'air préoccupé, je lui demandai: À quoi " penses-tu, chérie? " Elle me répondit: " À *Polyeucte*! La première fois qu'on re-" prendra *Polyeucte* au Français, vous m'y " conduirez... Que ce doit être beau de " l'entendre répéter son: Je suis chrétien! " Je cite textuellement, vous pourriez croire que j'invente. Et notez que la veille, elle avait refusé d'aller à un petit théâtre où l'on joue en ce moment une pièce à la mode.

" Ces petites filles!... Comme tous les jours elles deviennent plus compliquées!

" Vraiment, bon ami, vous qui me reprochiez de ne pas élever Diane assez sérieusement, que pensez-vous du résultat?

" Je commence à croire que cette vertu à laquelle vous donniez le nom de "sens de la guerre" l'a touchée de sa grâce: peut-être bien aussi que les lettres de son prétendu filleul ont contribué à la lui inculquer.

" Car, non seulement il écrit, mais ce doit être des volumes, à en juger d'après l'épaisseur des enveloppes que mademoiselle ma fille escamote sous mes yeux et emporte dans sa chambre d'un pas léger et avec un air tout nouveau aussi...

" Les vacances de Pâques vont commencer. Je n'en suis point fâchée pour Jacques que ses études fatiguent.

" Vous savez que nous allons chaque année faire un petit voyage à cette époque.

" Hier, j'émettais l'idée d'aller en Suisse, puisque c'est l'un des rares pays neutres où nous pouvons mettre le pied. Diane s'est arrachée à une lecture qui la captive: " *le Récit d'une sœur*" livre d'une tristesse noire

dont je n'ai pu lire dix pages sans pleurer, et elle m'a annoncé son intention de rester à Paris jusqu'à notre grand départ pour Vauclair, sous prétexte que Paris est charmant à cette époque, le Bois délicieux, surtout depuis qu'on n'y rencontre personne... que c'est le moment ou jamais d'en profiter, etc...

"A-t-elle peur que ses précieuses lettres ne soient égarées en route?

"Bref, Jacques m'a priée aussi de le laisser à Paris: il désire prendre pendant ses vacances quelques répétitions de mathématiques.

"Voici, cher ami, une bien longue lettre en réponse à votre petit mot. Aurez-vous seulement le temps de me lire?

"Ne vous fatiguez pas trop, n'abusez pas de vos forces et n'oubliez point votre régime!

"Vous savez combien votre santé nous est précieuse et, en dépit de nos petites escarmouches, j'espère que vous ne doutez point de ma sincère affection.

"Hermine de Triviere."

"Marquise de Trivières,
"Avenue Malakoff, Paris.

"Mille grâces pour votre charmante lettre et pour les excellentes nouvelles que vous me donnez.

"Je vois, d'après ce que vous me dites, que ce scélérat d'Hubert veut jouer au plus fin avec son vieil oncle. Enchanté de l'apprendre!

"Puisqu'il ne veut rien dire, je n'aurai pas l'indiscrétion de l'ennuyer de mes questions.

"Si vous m'en croyez, marquise, faites comme moi, ne nous en mêlons ni l'un ni l'autre; laissons l'amour faire nos affaires en s'occupant de nos enfants... Nous interviendrons quand il en sera temps...

"Ma tournée menace de se prolonger et je crains bien de ne pouvoir me rendre à Vauclair cet été, ainsi que je le fais chaque année.

"Je vous baise les mains... Souvenirs à vos enfants.

"Votre respectueusement dévoué,
"G. d'Antivy."

"Mademoiselle Rose Perrin,
"189,rue de Longchamp, Paris.

"Mademoiselle,

"Avant son transfert dans un hôpital de l'intérieur, votre correspondant m'a chargé de vous avertir qu'il avait été évacué puor une blessure au bras droit, heureusement légère, mais qui le met pour quelques semaines dans l'impossibilité de tenir une plume. Il a, de plus, subi un commencement d'asphyxie par les gaz.

"Il vous fait toutes ses excuses d'être obligé d'interrompre votre correspondance, mais il espère qu'après sa guérison, vous voudrez bien vous souvenir de lui et la reprendre.

"Il vous adresse, Mademoiselle, ses plus respectueux hommages.

"Recevez, Mademoiselle, l'expression de mes sentiments respectueux.

"P. Jacquet,
"Sous-lieutenant au 10e d'Infanterie."

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

— Rose, j'ai vu le docteur Beauchamp.

— Alors, Mademoiselle?

— Il vous trouve beaucoup mieux, mais il ordonne que vous partiez à la campagne pour achever votre guérison... Vous partirez demain.

— Où cela, Mademoiselle?... A la campagne?... Je ne connais personne...

— Vous partirez demain avec Pascal, le cocher.

— Mais, dit Rose, qu'est-ce que je vais faire là-bas sans Mademoiselle?

La petite lingère courba la tête sur la chemisette de batiste où elle faisait des "jours."

Mlle de Trivières répondit sans la regarder, d'un ton qu'elle voulait rendre impassible:

— C'est pour votre santé, ma fille... Et de plus, nous avons besoin d'une lingère à Vauclair pour tout cet été.

Un regard à l'adresse de la bonne lingère qui a des larmes plein les yeux.

— A moins que cela ne vous contrarie et que vous ne préfériez me quitter...

— Quitter Mademoiselle!... Ah! bien, alors! A moins que Mademoiselle n'ait assez de moi...

Un hochement de tête désolé, et Rose enfouit sa figure et ses frisettes dans ses mains et sanglote.

Un petit silence.

Mlle de Trivières contemple d'un air embarrassé cette image de la désolation qui profère des mots entrecoupés.

— Moi qui m'étais si bien habituée... Qu'est-ce que je deviendrais sans Mademoiselle? Elle a tout fait pour moi!... Oui, tout! Mon Dieu! Mon Dieu!

Mlle de Trivières interrompt les lamentations en disant d'une voix douce et contenue:

— Rose, vous n'êtes pas plus raisonnable qu'un enfant! Vous savez que, dans deux mois à peine, nous serons tous à Vauclair, vous voyez donc qu'il n'y a pas lieu... puisque je dois passer l'été là-bas...

L'ouvrière relève son front et sa physionomie changeante passe aussitôt à l'expression de la joie.

— Mademoiselle viendra!... tout l'été. Ah! quel bonheur!

— Allez préparer vos affaires... Laissez cela; Marie le finira. Rentrez chez vous, faites vos paquets et soyez prête pour le train de 8 h. 15 demain matin, à la gare d'Orsay. Vous y trouverez Pascal... Il vous indiquera l'endroit.

— Je ne verrai donc plus Mademoiselle aujourd'hui?

— Je vais au Bois ce matin. Vous pourrez me voir un moment ce soir, avant le dîner. Je vous donnerai des instructions pour votre travail là-bas. Mais j'exige avant tout que vous vous reposiez... que vous évitiez toute fatigue. Vous m'obéirez, n'est-ce pas?

— Oui, Mademoiselle.

L'ouvrière pliait avec soin la chemisette commencée. Tout à coup elle s'écria, avec cette liberté de langage que Mlle de Trivières lui avait laissé prendre bon gré mal gré:

— Ah! voilà la Bretonne du cinquième qui secoue par la fenêtre un dolman d'officier... Elle le secoue tellement fort... Elle va le lâcher!... Là!... Qu'est-ce que j'avais dit! Oh! la Bretonne se penche! Elle va y passer aussi! Non! elle se décide à descendre.

"Si Mademoiselle permet, j'irai le lui ramasser... Il est tombé dans le jardin.

— Allez, Rose.

Mlle de Trivières prit sur son bureau sa cravache et ses gants et descendit.

Il était à peine dix heures, elle avait déjà terminé sa tournée charitable.

Par cette matinée d'avril ensoleillée, le Bois serait d'une fraîcheur délicieuse.

Elle traversait le jardin pour se rendre aux écuries, lorsqu'elle rencontra Rose Perrin qui rentrait.

—'Eh bien, vous avez rendu ce vêtement?

— Oui, Mademoiselle. Je l'ai donné à la Bretonne. C'est à son maître, un officier qui vient d'arriver en convalescence.

Diane passa et se dirigea vers la cour à droite. Pascal, prêt à l'accompagner, finissait de vérifier les attaches de sa selle.

Diane, jetant par hasard un regard du côté des stalles, fut surprise d'y voir un beau cheval bai-brun qu'elle ne connaissait point.

— Quel est ce cheval? dit-elle, étonnée.

Pascal rougit et balbutia:

— Mademoiselle... c'est le cheval d'un officier qui est arrivé hier dans la maison de devant. Comme il doit rester un bout de temps, Moreau (c'était le portier) et moi, nous avons pensé qu'on pouvait offrir à ce monsieur une petite place...

— Dans nos écuries? Sans l'autorisation de ma mère?

— Mme la marquise est absente, reprit le cocher, penaud... Madame aurait sûrement permis... L'écurie est vide.

Il ne convenait point au cocher d'avouer que l'officier en question avait donné à Moreau une bonne gratification dont lui-même, Pascal, avait bénéficié et que, tous deux avaient affirmé au propriétaire du cheval que Mme la marquise permettait, que cela ne faisait pas un pli, etc.

Diane ignorait cette petite histoire. Elle dit, de son ton le plus autoritaire:

— Et moi, ne suis-je pas ici? Et ne pourriez-vous me consulter?

"Ce monsieur a accepté, sans notre permission? Vraiment, c'est d'un sans-gêne qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer!"

Mlle de Trivières tournait le dos à la cour, elle élevait la voix et n'entendit point un pas d'homme qui se rapprochait.

A peine avait-elle fini de parler qu'une voix, dont l'accent indiquait une colère contenue, répondit:

— Cet homme n'est pas en faute, Mademoiselle. Il croyait bien faire...

L'inconnu salua:

— Mlle de Trivières, je crois? C'est moi qui n'aurait pas dû accepter avec un pareil "sans-gêne" l'offre de votre portier.

"Croyez que je regrette vivement. Toutes mes excuses... Viens, Farfadet, débarrassons les lieux...

"Vous pouvez vous tenir pour assurée, Mademoiselle, que mon cheval ne rentrera plus ici..."

Diane interdite serrait nerveusement le manche de sa cravache... Ses yeux étincelants ne quittaient pas l'officier.

Celui-ci, un lieutenant de haute taille, en tenue de campagne bleu horizon, faisait sortir son cheval, qu'il avait sellé avec l'adresse d'un homme habitué à se servir lui-même.

Arrivé au milieu de la cour, il sauta en selle avec aisance, tourna la tête du côte de Mlle de Trivières et dit, d'un ton ironique, en soulevant son képi:

— Il ne me reste plus, Mademoiselle, qu'à vous remercier de votre gracieuse hospitalité.

L'officier enleva sa bête et disparut.

En sortant de la maison, Mlle de Trivières aperçut de loin la haute silhouette de l'officier qui tournait le coin de la place du Trocadéro. Il allait prendre l'avenue Henri-Martin.

Diane changea ses habitudes et, tournant la tête de sa bête dans la direction opposée, elle se dirigea vers l'avenue du Bois.

Elle se sentait mécontente d'elle-même et furieuse contre l'officier.

Il avait eu l'audace de se moquer d'elle... Elle avait senti son orgueil cinglé par ses dernières paroles... et elle s'en voulait de n'avoir rien su trouver à lui répondre.

Ce monsieur s'était permis de lui donner une leçon, à elle, Diane de Trivières!

Elle frémissait en se rappelant le ton sec, froid et ironique avec lequel il avait relevé ses paroles... Elle était d'autant plus agacée de la leçon qu'elle comprenait l'avoir méritée.

— Il est vrai, se disait-elle, que ma mère eût accordé cette autorisation, mais il aurait pu se déranger pour la demander lui-même!...

Elle se souvint de la réflexion de Rose, tout à l'heure, et de l'incident du dolman tombé dans le jardin.

"Un officier en convalescence arrivé la veille... au cinquième étage..."

Diane essaya de chasser de son esprit le souvenir désagréable de cet incident, mais malgré elle, il revenait sans cesse l'importuner.

En revenant dans sa chambre, elle eut une petite impression de regret en apercevant la place vide auprès de la fenêtre.

Rose n'était plus là...

Diane songea que, pendant plusieurs semaines, elle ne rencontrerait plus à cette même place la petite figure sympathique. Mais c'était pour son bien.

Beauchamp avait garanti la guérison certaine à cette condition de longs mois d'air pur et de repos... Ainsi ,la petite lingère reviendrait à la vie avec du sang neuf, régénéré.

Diane eut un petit sourire en pensant avec plaisir que c'était son œuvre; l'intérêt qu'elle avait témoigné à cette humble fille l'avait sauvée, car, elle le savait par le médecin, sans son intervention, elle était perdue...

Privée des services du vieux cocher parti avec Rose au château de Vauclair, dans la Sarthe, la jeune fille pria son frère de prendre chaque jour deux ou trois heures sur le temps de son travail pour l'accompagner dans ses promenades du matin.

C'était le moment propice des vacances de Pâques.

Depuis leur petite enfance, Diane n'avait jamais vécu très intimement avec son frère, que ses études et ses distractions éloignaient de la maison.

Jacques de Trivières avait plus d'un point de ressemblance avec sa sœur; il tenait de son père une nature sérieuse, un esprit ferme et droit. Persuadé jusque-là que Diane, qu'il jugeait coquette et frivole, était incapable d'apprécier une conversation autre que celles qui avaient trait à ses plaisirs futiles, il n'avait jamais eu l'idée d'aborder avec elle un de ces sujets profonds qui, traités avec une entière liberté de pensée, font que deux personnes se pénètrent parfois davantage en une heure qu'elles ne l'ont fait durant des années.

Ce fut ce qui arriva ce jour-là au déjeuner. Au dessert, après une longue causerie, Diane pria Jacques de l'accompagner dans ses promenades, l'absence de Pascal la laissant sans escorte, et cette question lui rappelant la scène qui s'était passée la veille elle la raconta sans en rien omettre.

— Je n'admets pas qu'on se permette de parler à une femme de la sorte, acheva-t-elle.

— Je suis sûr que ce monsieur n'a pas eu un seul instant la pensée qu'il pouvait être indiscret. En somme, c'est une histoire plutôt ennuyeuse... Il s'agissait d'un officier... Refuser en ce moment un léger service, c'est se faire mal juger sans motif.

— Nous nous soucions peu de l'opinion de ces gens.

— Pourtant, fit le jeune homme, en souriant, il faut que l'opinion de cet officier que tu ne connais pas ne te soit pas si indifférente, tu en parles avec une rancune...

— Il a voulu me donner une leçon... C'est intolérable!...

— Oh! tu exagères... Sais-tu ce que je pense que nous lui devons, à ce monsieur?

— Des excuses, peut-être?

— Parfaitement!... Quand je le rencontrerai... Un officier blessé, tu dis?... Arrivé d'hier. Je demanderai à Moreau de qui il s'agit...

— Et, tu as l'intention de lui offrir les stalles de nos écuries pour tous les chevaux qu'il voudra?

— Je le dois, Diane. Comprends donc les choses... C'est bien le moins que nous ayons quelque complaisance pour des hommes qui se battent pour nous...

— Oh! si tu le prends sur ce ton!.. Mais si je le rencontre dans la cour, je ne le salue pas...

Trois ou quatre jours plus tard, le frère et la sœur débouchaient d'une allée du bois, quand ils virent venir à leur rencontre deux cavaliers.

— Tiens, dit Jacques, voici M. de Roysel, je ne savais pas qu'il était à Paris.

— Oh! fit Diane avec un léger sursaut, sais-tu avec qui il est?

— Non.

— Avec notre locataire, tu sais?... Regarde, il a le bras droit bandé...

— Eh bien! mais, fit Jacques, voici l'occasion. Parlons-leur.

— Tu veux lui parler... à lui?

— A ton ennemi?... peut-être. A Roysel, d'abord. Ecoute, Diane, fais un petit effort! Dis-lui quelques mots. S'il est galant homme, il acceptera n'importe quelle excuse venant de toi...

— Des excuses, de moi à lui? Jacques, tu es fou!

Pendant ce colloque, Roysel disait à son compagnon:

— Je vois venir le petit Trivières avec sa sœur.

— Vous les connaissez? demanda très vite, le lieutenant de Kéravan. Si vous avez l'intention de vous arrêter, je...

Roysel regarda son ami en disant:

— Vous aussi, vous les connaissez?

— Non... non, du tout!

— Ah! vous auriez pu être l'une des victimes de Mlle Diane... Mais pourquoi auriez-vous de la répugnance à lui être présenté?

— J'ai horreur des nouvelles connaissances.

— Vous avez tort, mon ami. Mlle de Trivières est une de nos héritières les plus en vue...

— Les héritières ne sont point mon fait! Arrêtez-vous pendant que je m'esquiverai à l'anglaise.

— Trop tard! murmura Roysel.

En effet, Jacques de Trivières avait devancé sa sœur et piquait sur eux, la main tendue.

Roysel présenta son ami.

— Un de mes camarades du front: le lieutenant de Kéravan.

L'officier salua...

En relevant les yeux, son regard rencontra le regard glacial de la jeune fille; elle détourna la tête.

Pendant ce temps, Jacques disait:

— Nous allons retourner aussi. Je serai content de causer un moment avec vous, Roysel...

Diane se trouva ainsi au côté de son "ennemi."

Ils gardèrent d'abord un silence embarrassé, puis Diane, faisant un effort sur elle-même, se décida à parler la première.

— Ce n'est pas la première fois, Monsieur, que nous nous rencontrons, quoique vous ne m'ayez pas encore été présenté.

— Il me semble, en effet, Mademoiselle, avoir eu déjà l'honneur de vous parler...

Diane se sentit rougir et pressa un peu l'allure de son cheval.

— C'est un souvenir qui n'a pas dû vous laisser une impression très... agréable, dit-elle.

Elle s'arrêta, attendant un mot...

Elle le regarda, il avait toujours son air lointain, regardant droit devant lui avec ce petit sourire ironique qui l'avait tant blessée déjà.

Cependant, pour être agréable à son frère elle ajouta:

— Nous sommes désolés, Monsieur, de n'avoir pas été prévenus à l'avance. Nous nous serions fait un plaisir de vous offrir...

Il ne la laissa pas achever et répondit d'un ton glacial:

— Je vous suis reconnaissant, Mademoiselle. Mais j'ai pris, en ce qui concerne mon cheval, d'autres dispositions.

"L'orgueilleux!" pensa Diane.

A l'entrée de l'avenue du Bois, la petite troupe se sépara en deux parties.

Kéravan s'apprêtait à suivre son ami, quand Jacques tendit sa main d'un geste aimable en disant:

— Enchanté d'avoir fait votre connaissance, Monsieur. Nous sommes voisins, je crois. S'il vous était agréable de loger votre cheval dans nos écuries, elles sont à votre dispositions.

— Merci, Monsieur, répondit l'officier, je vous suis très obligé de votre aimable intention, mais j'ai déjà répondu à Mlle votre sœur que j'avais pris d'autres dispositions.

— Ah! je regrette.

Après un dernier échange de saluts, Jacques rejoignit sa sœur. Diane lui dit avec vivacité:

— Pourquoi as-tu insisté? C'était maladroit... Il avait déjà refusé.

— Je l'ignorais... J'ai cru bien faire.

— Oui, il avait refusé avec un air de dédain insupportable... Nous en avons fait assez... Qu'il n'en soit plus question!

Cependant, le lendemain soir, à l'heure du dîner, Jacques revint en disant:

— Décidément, Diane, il était écrit que je devais faire la connaissance de ton ennemi; si je ne voulais pas te faire bondir, je dirais même que je le trouve extrêmement sympathique... Il est fort intelligent... très agréable causeur dans l'intimité.

— Tu es déjà de ses intimes?...

— Nous nous sommes rencontrés chez Roysel, qui m'avait invité à venir voir ses trophées... Pendant que j'y étais, M. de Kéravan est venu pour le charger de quelques commissions pour leurs amis communs. Tu sais qu'il retourne au front après-demain? Et M. de Kéravan et lui sont du même régiment, de la même compagnie. Oh! à propos, tu te souviens du neveu de bon-ami, Hubert de Louvigny? C'est aussi un de leurs amis. C'est pour lui que M. de Kéravan avait une commission. Quel garçon agréable et sympathique!

— De qui parles-tu? d'Hubert?

— Je parle de M. de Kéravan; comme il rentrait chez lui en sortant de chez Roysel, je lui ai offert une place dans l'auto...

— Qu'il a acceptée?

— Qu'il a acceptée en me faisant grand plaisir. Nous avons continué à causer. Il m'a parlé de son temps de Saint-Cyr; il m'a donné des conseils pour mon examen et il veut même me recommander à un vieux bonze qu'il connaît.

— Nous n'avons pas besoin de lui, fit Diane d'un ton de mauvaise humeur. Pour cela bon-ami suffira...

— Allons! je vois que tu lui en veux toujours... Moi, je t'avertis que si nous rencontrons le lieutenant de Kéravan, au Bois ou ailleurs, je n'ai pas l'intention de lui tourner le dos.

— Maman sera enchantée de voir que tu te lies avec des étrangers... des gens qui ne sont pas de notre monde!

— Roysel m'en a fait le plus grand éloge. Et il est calé sur le d'Hozier... Il paraît que ces Kéravan portent l'un des noms les plus anciens de Bretagne. S'il ne fait pas partie de notre monde, c'est parce qu'il n'a pas voulu s'y faire présenter... C'est un...

— Un ours!

— Non, un timide.

— Il ne m'a pas fait cet effet.

— C'est depuis qu'ils sont au front tous ensemble que Roysel, Louvigny et les autres l'ont mieux connu. Il se bat comme un lion, et Roysel m'a appris que c'est en sauvant la vie d'Hubert de Louvigny, qu'il a ramené sur son dos, presque asphyxié, alors qu'il se tenait à peine debout lui-même, que Kéravan a gagné sa croix, à la dernière attaque par les gaz... Il paraît que ce sont les plus terribles...

— Tout cela est très bien, mais je ne tiens pas à faire plus ample connaissance.

— Diane... tu réfléchiras! Crois-tu qu'avec la vie qu'ils mènent ils ont le temps de s'arrêter à des vétilles? Ils ont pu oublier quelques-unes des conventions de notre monde...

— Un homme bien élevé reste bien élevé malgré tout. A moi, ton "héros" me déplaît fortement...

— Si nous le rencontrons, j'espère, du moins, que tu seras polie?

Diane ne répondit pas...

Au fond, elle lui en voulait moins depuis qu'elle avait appris que Kéravan avait sauvé la vie de son ami au péril de la sienne de cet Hubert de Louvigny, qui écrivait à Rose Perrin des lettres pleines d'agrément.

Aussi, lorsque, deux jours plus tard, en faisant leur promenade matinale, Jacques lui dit tout à coup:

— Tiens, voici le baron de Kéravan arrêté devant Bagatelle, je vais lui dire bonjour... Viens-tu?

Elle répondit:

— Allons... Mais c'est bien pour te faire plaisir.

Et elle rendit assez gracieusement son salut au lieutenant.

Kéravan accepta, au grand plaisir de Jacques, de faire route ensemble...

C'était une aubaine pour le jeune garçon que d'entendre parler du sujet qui le passionnait, surtout par un des acteurs du grand drame qui en rapportait des impressions toutes fraîches.

Et Diane qui, jusqu'alors s'était fort peu préoccupée de la guerre — Paris était loin du front et dans un certain milieu les privations étaient alors si peu sensibles! — écouta avec un intérêt croissant le lieutenant raconter les attaques nocturnes sous les rafales d'artillerie, les sombres jours de la retraite que l'officier avait opérée depuis Charleroi jusqu'à la Marne, — six jours sans vivres! harcelés par l'ennemi et la rage au cœur!

La jeune fille s'étonnait que de tels événements, d'une horreur tragique, se fussent déroulés à quelques lieues de Paris, que des Français en eussent souffert jusqu'au dernier degré de la misère humaine, alors que d'autres et elle-même, en particulier, n'en avaient pas été autrement troublés...

L'égoïsme humain lui parut laid tout à coup... Elle ressentit une sorte d'humiliation intérieure en face de ce héros de la Grande Epopée qui racontait les choses si simplement.

Le lendemain matin Diane, elle-même dit à son frère:

— Allons nous promener devant Bagatelle au même endroit qu'hier, M. de Kéravan nous a dit qu'il y allait tous les jours... Puisqu'il t'intéresse...

— Il me semble que tu te réconcilies.

Elle avoua en souriant:

— Moi, oui. Mais lui, je crois qu'il m'en veut toujours. As-tu remarqué qu'il ne s'adresse jamais à moi? Il a l'air de parler pour toi seul comme si je ne comptais pas. C'est à peine poli!

— Cela te change des fadeurs de tes amoureux, dit Jacques en riant.

— Ah oui! je peux dire que celui-là ne ressemble guère aux autres. Je suis bien sûre qu'il ne me fera jamais la cour.

— Cela te vexe?

— Du tout! Avec lui je n'ai pas peur de voir surgir un compliment à chaque tournant de phrase. Et puis... je me demande s'il saurait?

Il était même évident que leur nouvelle connaissance savait à peine parler aux femmes.

Il répondait avec une contrainte marquée aux questions que Diane plaçait de temps à autre dans leurs conversations.

Les promenades à cheval se renouvelèrent presque chaque jour.

Au commencement de mai, ils purent suivre d'un jour à l'autre les progrès du printemps.

C'était un arbre qu'ils avaient remarqué la veille et dont tous les bourgeons avaient éclaté à la fois... C'était une allée qui leur avait paru, deux jours plus tôt, triste et dénudée, et qu'ils retrouvaient baignée dans une ombre verte où passaient des rameaux empanachés; c'était, sous les sabots de chevaux, l'herbe fine pointant de plus en plus touffue; c'était encore le soleil plus chaud, la clarté plus lumineuse.

En nul autre endroit la beauté de Diane ne pouvait paraître plus à son avantage que parmi les bois, dans ces matins printaniers d'une lumière si pure...

Plusieurs fois, soit qu'il la vît arriver de loin avec son frère, soit qu'il osât porter les yeux sur elle quand, arrêtés tous trois dans une clarière, ils discutaient sur le chemin à prendre, Hervé de Kéravan n'avait pu s'empêcher de donner à ses yeux ce régal de beauté.

Mais le guerrier au cœur sage tournait bien vite son regard vers des aspects de la nature inanimée moins dangereux pour son repos.

Les millions de la belle Diane suffisaient à écarter de lui à tout jamais les velléités de plaire.

Mais il ne pouvait s'empêcher d'y penser, et surtout, en son absence...

" Quelle femme est-elle au fond? se demandait-il. Quelle surprise réserve cette magnifique énigme?

" Allons, concluait-il, je suis insensé de m'arrêter, même un instant, à ces idées. Heureusement que chaque jour me rapproche de mon départ et de notre séparation... Je serai là-bas bien à l'abri et je reprendrai tranquillement ma correspondanee avec ma petite amie Rose... Celle-là n'est pas dangereuse!"

Ce qui lui plaisait surtout dans ses relations avec Rose, ce qui était bien conforme au fond idéaliste de sa nature de Breton, c'était la condition expresse qu'elle lui avait imposée de ne jamais chercher à percer le voile de l'anonymat dont elle avait voulu se couvrir.

Il ne verrait jamais Rose Perrin, mais leur correspondance lointaine suffirait à donner un aliment aux aspirations sentimentales dont ses vingt-huit ans lui troublaient parfois le cœur ou l'esprit, et il se tiendrait toujours éloigné de la lande mystérieuse où son cœur courait un mortel danger...

Voilà pourquoi Hervé de Kéravan demeurait circonspect et glacé en la présence de Diane.

Celle-ci était étonnée et irritée à la fois de constater qu'un homme pouvait rester insensible au pouvoir de ses charmes. Et

il fallait que ce fût ce Breton qui opposât une froideur glaciale aux avances dont elle daignait l'honorer! Depuis longtemps, Diane ne se souvenait pas d'avoir fait autant de frais, d'avoir été aussi naturelle, aussi aimable, en pure perte.

— Quel entêté! Quel orgueilleux!

Diane, dépitée, se reprochait d'y trop penser et de négliger le souvenir d'Hubert, lui qui, certes, pensait-elle, eût été trop heureux de lui payer son tribut d'admiration.

" Je devrais supprimer ces promenades, se disait-elle, mais Jacques y tient, il lui reste si peu d'amis! Il partira dans quelques semaines et je l'oublierai. Pourquoi Hubert n'écrit-il plus? Est-il fatigué de notre correspondance ou a-t-il été blessé? "

Cette question l'inquiétait.

Un jour — ils se promenaient à pied dans la roseraie de Bagatelle, ayant laissé leurs chevaux à la grille — Diane profita de ce que son frère était un peu éloigné, occupé à causer avec un jardinier, pour demander au lieutenant, qui continuait à marcher auprès d'elle avec l'air contraint qu'il gardait toujours:

— Je crois que vous connaissez le lieutenant de Louvigny?

— Oui, Mademoiselle. Vous le connaissez aussi?

— C'est un de nos anciens camarades de jeux. Il venait autrefois à la maison, pendant qu'il faisait ses études, avec son oncle, qui se trouve être notre tuteur à mon frère et à moi. N'a-t-il pas été blessé?

— Il avait subi un grave commencement d'asphyxie pendant la dernière attaque... Il a eu la chance d'en sortir.

Diane jeta un regard involontaire sur la croix qui étoilait la poitrine de l'officier; mais, sachant qu'il ne souffrait pas d'allusion à sa bravoure, elle se contenta de dire:

— Il était très gai autrefois. Comment est-il devenu?

— Toujours le même, c'est un si excellent garçon, plein d'entrain, d'une santé resplendissante et le plus joyeux compagnon de notre popote! Rien de pareil à la gaieté communicative de Louvigny pour éloigner le cafard... Avec cela, c'est le meilleur et le plus serviable des amis... Et son courage égale sa bonté.

Mlle de Trivières considérait avec étonnement la physionomie du lieutenant pendant qu'il faisait l'éloge de son ami.

Comment la gaieté exubérante d'Hubert cadrait-elle avec le flegme imperturbable du rude Breton? Encore un mystère de la loi des contrastes.

Diane réfléchissait souvent à la situation qu'elle s'était créée par sa correspondance avec le neveu de son tuteur...

Lorsque, la comédie jouée, elle enlèverait son masque, Hubert n'aurait plus qu'à tomber à ses genoux en lui jurant un amour éternel. Mme de Trivières, ainsi que le général, assisteraient au dénouement et viendraient à point pour donner leur bénédiction en feignant une grande stupéfaction, ainsi qu'il est de règle au troisième acte de toute comédie bien conduite.

Le plan en était tracé d'avance. Pas de surprise! Rien à craindre!... que la balle ou l'éclat d'obus qui pouvaient interrompre le cours de la pièce en supprimant le héros.

Et ce danger constamment suspendu sur sa tête rendait celui-ci encore plus intéressant.

Diane était satisfaite du portrait qu'en faisait de Kéravan; elle n'y trouvait qu'une seule chose à reprendre: c'est que ce portrait ne s'accordait nullement avec celui qu'elle s'était plu à imaginer.

Le correspondant de Rose Perrin, d'après ses lettres, lui paraissait plutôt sentimental.

Il se disait lui-même: " Gai rarement, triste le plus souvent."

Elle le voyait, ce fin psychologue, d'esprit sérieux, réfléchi, plutôt penchant du côté de la mélancolie que de la gaîté; sans doute était-il très différent dans sa correspondance, ou bien sa gaîté habituelle n'était-elle qu'en surface et voulait-il donner à ses camarades l'exemple d'un entrain nécessaire...

Quoi qu'il en fût, Diane n'hésitait pas dans son choix; entre ces images différentes elle s'avoua que l'auteur des lettres à Rose Perrin emportait ses sympathies...

CHAPITRE II

Après trois longues semaines de beau fixe, le temps se mit soudain à la pluie et, pendant deux ou trois jours, la promenade au Bois fut impossible.

— Moreau m'a remis tout à l'heure un bouquin de théorie militaire de la part de M. de Kéravan. Je lui ai envoyé quelques mots de remerciements et je le prie de vouloir bien venir ce soir ou demain reprendre son livre.., Je n'ai qu'un renseignement à y trouver.

Je le recevrai dans mon cabinet depuis que tu passes tes soirées dans le petit salon.

— Pourquoi cela? répondit Diane. Reçois-le au salon. Vous pouvez aussi bien discuter devant moi votre théorie militaire.. Si votre conversation m'ennuie, je rentrerai chez moi.

Or, le hasard voulut qu'après le dîner, le temps s'était rasséréné...

Jacques descendit pour faire un tour dans les allées du petit jardin, encore humides. Diane était demeurée dans le salon.

Etant arrivé à la grille qui séparait le jardin de la cour, Jacques aperçut le lieutenant de Kéravan, qui s'avançait.

— Bonsoir, mon voisin, dit le jeune homme avec un sourire accueillant. Quelle belle soirée! n'est-ce pas?

— Oui, répondit Hervé de Kéravan en serrant cordialement la main de son jeune ami. Après ces deux jours de bourrasques, c'est un vrai plaisir de respirer au dehors.

— Surtout pour vous qui n'êtes pas habitué à rester enfermé?

— Aussi, ce matin et hier, j'étais l'un des rares habitués du Bois qui se promenaient sous la pluie, sous des caoutchoucs ruisselants. Je vous ai cherché sans conviction.

— Je voulais venir, mais je me suis rappelé les recommandations maternelles au sujet de ma précieuse santé... Ma sœur et son institutrice sont dans le salon. Voulez-vous que nous rentrions ou ne préférez-vous pas que nous nous asseyions un moment sur ce banc sec... ou à peu près, pour jouir de cette belle soirée?

— Asseyons-nous ici un instant. Notre conversation manquerait de charme pour ces dames. J'irai saluer Mlle votre sœur avant de me retirer.

— Eh bien, venez sous le balcon... Nous recevrons bien quelques gouttes des branches du lilas, mais le banc paraît sec. Nous serons à l'abri...

Pendant ce temps, Mlle Guiraud disait à son ancienne élève:

— Diane, faites-moi un peu de musique. Cela s'accordera si bien avec cette ravissante soirée!

— Mademoiselle, comme vous sentez ces choses-là! dit la jeune fille sur un ton de moquerie amicale. Vous souvenez-vous que vous répétiez souvent autrefois que, de nous deux, vous étiez la plus jeune?

La vieille fille regardait d'un air pensif son ancienne élève.

Elle déclara soudain:

— Eh bien! je dois dire que les choses sont bien changées. Depuis ces derniers jours, je vous étudie et je cherche à m'expliquer une énigme...

— A mon sujet?

— Oui, vous-même! Est-ce moi qui ai beaucoup vieilli depuis la guerre, ou est-ce vous plutôt qui avez singulièrement changé de caractère? Mais vous avez changé... C'est un fait!

— Comment, changé? En plus mal?

— En mieux, ma chère Diane. J'avais gardé de vous le souvenir d'une enfant plutôt renfermée, oisive, indifférente à tout, tandis que maintenant...

Diane regardait curieusement sa vieille institutrice.

— Et maintenant? dit-elle, qu'y a-t-il de changé?

— Vous avez changé en tout. C'est insaisissable; ce sont des nuances, mais pour qui croyait bien vous connaître, comme moi, le changement est réel.

— Vraiment? Expliquez-vous, chère Mademoiselle.

— Ainsi, par exemple, il est bien rare que je vous voie inoccupée: vous lisez, vous travaillez, vous qui détestiez la lecture et que j'avais tant de peine à faire toucher à une aiguille!

Vous causez plus volontiers, vous avez des éclairs de gaieté, et c'était justement ce qui me désolait autrefois, de vous voir trop raisonnable, vieille pour votre âge... Aujourd'hui vous vous intéressez à des choses qui vous laissaient tout à fait indifférente... Ainsi, ce chandail que je tricote pour un soldat, vous avez voulu apprendre à le faire... J'en suis restée confondue!

— C'est pourtant bien ordinaire, murmura Diane.

— Pour une autre, oui, mais pour vous?

Cela ressemblait si peu à la Diane que j'ai connue! Enfin, ma chère enfant, je n'ai qu'à vous féliciter de votre heureux changement!

La vertu de la guerre vous a touchée, et si la cause n'en était pas si triste, je me réjouirais du résultat ...

Diane avait fini par s'asseoir devant le piano ouvert. Les yeux perdus dans une rêverie, elle paraissait être à cent lieues de là.

— Eh bien, dit Mlle Guiraud en reprenant son tricot, jouez-moi ce que vous voudrez... Je vous écoute.

Par la fenêtre grande ouverte les sons assourdis de l'instrument arrivèrent jusqu'aux causeurs assis sous le balcon.

Hervé de Kéravan leva la tête pour écouter.

— Ne faites pas attention, dit Jacques, c'est ma sœur qui endort sa vieille institutrice.

Ils reprirent leur discussion.

Mais, à partir de ce moment, l'officier fut distrait et il laissa bientôt tomber la conversation.

Comme pour donner confirmation aux remarques de la vieille demoiselle, Diane mit dans son jeu une expression toute personnelle que des années d'études n'avaient point réussi à lui communiquer.

Le *Nocturne* de Chopin qu'elle avait choisi s'harmonisait si bien avec la transparente nuit de mai, que Jacques lui-même, gagné au charme de la musique, se tut et écouta.

Quand le piano cessa, le lieutenant dit:

— Mlle votre sœur est excellente musicienne.

— Je ne m'y connais guère, avoua Jacques. Mais j'ai souvent entendu dire que si elle manquait d'expression, ma sœur avait un brillant doigté.

Hervé pensa, à part soi, que reprocher à Mlle de Trivières de manquer de sentiment musical était une grande injustice, et il écouta de nouveau.

Cette fois, le chant d'une belle voix de contralto se mariait aux sons du piano.

Il reconnut la plainte désolée de Fortunio:

> Si vous croyez que je vais dire
> Qui j'ose aimer ..

De sa voix richement timbrée, la jeune fille chanta les trois couplets, d'une si fine sensibilité. Après qu'elle eut laissé tomber lentement les dernières paroles:

> Et je veux mourir pour ma mie
> Sans la nommer...

Hervé de Kéravan poussa un profond soupir.

Jacques lui dit:

— Ma sœur a une belle voix. Diane est en veine, ce soir, il y a longtemps qu'elle n'avait chanté comme cela.

Hervé ne répondit pas.

Les yeux fixes, dans la nuit, il songeait.

Une voix qui parlait au-dessus d'eux les fit tressaillir:

— Tu es là, Jacques? On vient de porter le thé, rentre donc!

— Encore un petit moment! On est si bien dehors.

— Tu attendais ton sauvage, tu vois qu'il n'est pas venu!

Un éclat de rire de Jacques répondit, en même temps qu'une voix grave disait:

— Le sauvage est ici, Mademoiselle. Il tient à déclarer qu'il est assez civilisé pour apprécier le talent d'une musicienne telle que vous et il vous est reconnaissant du plaisir que vous lui avez donné.

Le sauvage ne s'exprimait pas trop mal. C'était le discours le plus long qu'Hervé eut encore adressé à Mlle de Trivières.

Confuse d'abord, Diane avait rougi dans l'ombre.

Puis, elle prit le parti de rire et dit plaisamment:

— Je suis enchantée de vous avoir fait plaisir... sans le savoir. Monsieur le sauvage, vous seriez bien aimable de venir prendre une tasse de thé qui vous attend ici. Mlle Guiraud va se réveiller tout exprès pour vous en faire les honneurs.

— Ne la dérange pas, s'écria Jacques, ce serait un meurtre! Laisse-la dormir. Je sais un moyen d'éviter de la réveiller. Allons, mon lieutenant, un peu de gymnastique!

Ce disant, le jeune garçon avait saisi le tronc noueux du lilas, dont les branches montaient à hauteur du balcon. De la plus haute, il fit un saut jusqu'auprès de sa sœur.

Hervé de Kéravan l'imita et arriva au balcon presque en même temps et se trouva devant Mlle de Trivières qu'il salua respectueusement.

— Mademoiselle, dit-il de sa voix profonde, voyez combien vous aviez raison, tout à l'heure, en me traitant de sauvage: voici la première fois que j'entre chez vous et il faut que ce soit par la fenêtre! Le sauvage s'en excuse et l'homme civilisé dépose à vos pieds ses respectueux hommages.

Diane tendit la main avec un sourire.

— C'est à moi de m'excuser, Monsieur. J'ai parlé de vous un peu... cavalièrement! Si j'avais pu me douter que vous étiez ici...

Il répondit, toujours sérieux:

— Vous n'avez rien dit d'autre que la vérité, Mademoiselle, j'en ai bien peur...

Ils rentrèrent dans le salon où Mlle Guiraud, n'entendant plus de musique, venait de secouer sa somnolence. Jacques présenta son grand ami.

Diane servit le thé.

Elle était animée, en train, très en beauté. Sa taille haute et gracieuse mettait une note de clarté dans tous les endroits du salon où l'officier suivait du regard le sillage de sa robe blanche.

C'était la première fois qu'il la voyait dans son cadre habituel, et en vêtements d'intérieur; il s'étonnait de la trouver très féminine de gestes et d'allure et reconnaissait à peine l'amazone des bois à la fière tournure qui lui avait paru si distante.

Celle-ci était plus accessible... Sa parole simple, presque familière, le charmait. Elle le traitait non seulement en invité, mais en ami déjà ancien... Le mot qu'elle venait de jeter du haut du balcon, ce mot de sauvage qui se rapportait à leur première rencontre, avait rompu la glace.

Hervé eut l'impression qu'à partir de cette soirée, leurs relations étaient changées.

Désormais il la retrouverait dans son souvenir non plus en amazone hardie, mais en femme délicieusement gracieuse et belle. Il comprit que sa destinée était fixée, que l'amour impossible entré dans son cœur n'en sortirait plus, mais de même que Fortunio il se sentait de force à

> *Mourir pour sa mie*
> *Sans la nommer!*

Mlle de Trivières, lui ayant arraché l'aveu qu'il était "un peu" musicien, le força de se mettre au piano pour lui accompagner l'air de *Dalila*: "Réponds à ma tendresse," réclamé par son frère.

Hervé avait parlé trop modestement de ses talents de musicien. A la vérité, l'aînée de ses sœurs, artiste supérieure et professeur consciencieux, s'était appliquée à lui communiquer une partie de son talent.

Il était devenu par ses soins, secondés par de grandes aptitudes naturelles, un excellent musicien, ce dont Mlle de Trivières s'aperçut très vite.

Quand il eut fini, elle lui dit, avec cet air d'accorder une faveur qu'avaient ses moindres paroles:

— Nous ferons encore de la musique avant votre départ. Je n'ai jamais trouvé personne qui m'accompagnât comme vous.. Il faudra revenir.

Le jeune officier devait se souvenir long temps de cette soirée et y repenser plus tard pendant les mortelles heures d'attente dans les tranchées.

Le lendemain et les jours qui suivirent, le temps permit aux jeunes gens de reprendre leurs excursions, non seulement au bois, mais dans les environs de Paris.

Ils partaient de bonne heure, et, d'un galop, gagnaient les portes des fortifications.

Bien que toujours réservé avec Diane, le lieutenant avait désormais avec elle de longues causeries animées. Il se laissait aller au plaisir de la voir chaque jour, de jouir de sa présence pendant le peu de temps qui lui restait à dépenser. Plus tard... c'était le grand aléa, l'inconnu mystérieux qui, peut-être, l'éloignerait d'elle à jamais!

La jeune fille, de son côté, paraissait de jour en jour goûter davantage sa société.

Auprès d'Hervé, elle se donnait le plaisir rare d'être franche, naturelle, délivrée enfin de la crainte qui l'avait poursuivie si longtemps.

Le caractère d'Hervé de Kéravan le mettait au-dessus des calculs intéressés; il avait si peu des allures de prétendant! Ainsi que Diane l'avait dit à son frère, au début de leurs relations, " celui-là ne ressemblait pas aux autres, et il ne saurait jamais lui faire la cour..."

Au cours de leurs longues chevauchées, l'éducation morale de Diane faisait aussi un rapide chemin. Auprès de ce soldat, à qui son passé d'héroïsme donnait une singulière autorité, Mlle de Trivières se sentait parfois très petite fille... Il lui arrivait de souhaiter une approbation, une marque d'estime venant de ce héros et, sentant confusément combien sa vie frivole de naguère devait déplaire à sa tournure d'esprit, elle évitait d'en parler.

Un jour, le lieutenant prévint ses amis qu'il serait privé de les voir le lendemain. Il avait promis de visiter un de ses camarades blessés, en traitement au Val-de-Grâce.

— Je regrette de ne pouvoir aller avec vous, dit Diane. J'aurais aimé visiter un hôpital.

— Il me sera très facile de vous faire pénétrer au Val-de-Grâce, répondit de Kéravan, si vous le désirez. C'est là que j'ai été soigné lors de ma première blessure, et j'ai gardé d'excellentes relations avec un major en chef... En m'adressant à lui, j'obtiendrai aisément, je crois, votre introduction.

— Cela nous sera très agréable, dit Jacques, mais nous ne voudrions pas vous gêner...

— Nullement. Venez demain vers dix heures dans la cour du Val-de-Grâce, je m'y trouverai et j'aurai obtenu d'avance les autorisations nécessaires. Vous pourrez visiter certaines salles pendant que je me rendrai auprès de mon malheureux camarade.

CHAPITRE III

A l'heure convenue, Mlle de Trivières et son frère descendaient d'auto devant la grille de l'hôpital.

Ils aperçurent le lieutenant qui causait avec un médecin militaire.

Il vint à leur rencontre et présenta le major, qui se mit à la disposition des jeunes gens pour les conduire vers les salles de blessés.

Pendant que Diane et Jacques de Trivières partaient, accompagnés du major, Kéravan allait de suite rejoindre son malade, le sous-lieutenant Jacquet, qui l'attendait.

Diane n'avait jamais pénétré dans une salle d'hôpital; elle éprouvait en ce moment même une vague répugnance, mais intérieurement elle se reprocha cette mauvaise disposition et dompta, par un effort de volonté, la légère hésitation qui l'arrêta sur le seuil.

Ce n'était pas l'heure habituelle des visites. Aussi l'entrée d'étrangers provoqua-t-elle une petite sensation parmi les malades

Diane avait apporté des boîtes de cigarettes. De place en place le major lui désignait les blessés auxquels il était permis de fumer. Elle présenta d'abord la boîte de loin, sans se courber, avec son grand air de condescendance qui n'empêchait pas les regards d'admiration de se porter sur elle...

Ce lui était une gêne...

Au fond de la première salle, un soldat barbu dont un énorme pansement entourait l'épaule veuve de son bras, laissa échapper:

— Mazette! la belle fille!

Au froncement de sourcils du major, il comprit qu'il avait dit une sottise et se cacha la tête sous sa couverture.

Mais Diane, choquée d'abord, se pencha bientôt avec plus de grâce au-dessus des lits de souffrance. L'exclamation brutale venait de lui faire comprendre quelle joie était la vue de sa beauté aux yeux de ces malheureux, repus de spectacles d'horreur.

Ainsi qu'elle le faisait naguère au temps de sa vie mondaine, mais d'une autre manière, avec une nuance de pitié tendre, elle se mit en frais de coquetterie pour eux.

Tout à fait humanisée, réconciliée avec leur souffrance, elle abaissa sur les visages ravagés de fièvre son rayonnant sourire.

Une douce expression atténua l'éclat de ses yeux.

Elle n'eut plus l'air de porter son offrande comme une aumone, mais elle trouva un mot aimable pour chacun; son pas souple s'attardait devant les plus malades, et elle leur réservait ses plus doux sourires.

Au moment d'entrer dans la salle où ils devaient retrouver de Kéravan, le major s'arrêta, la main posée sur le bouton de la porte.

— Mademoiselle, dit-il en baissant la voix, je vous préviens que si vous n'êtes pas habituée à la vue des plus affreuses blessures, ou si vous ne pouvez compter absolument sur vos nerfs, il vaudrait mieux vous arrêter ici...C'est dans cette salle que nous traitons les blessures de la face...

Diane jeta un coup d'œil à son frère, qui paraissait décidé. Elle répondit sans hésiter:

— Je préfère entrer.

Mais, malgré sa résolution de bravoure le premier regard que jeta la jeune fille sur le lit placé à sa droite lui révéla d'un coup toute la souffrance humain.

Elle ne put retenir une exclamation de pitié ou d'horreur à la vue du visage, ou plutôt d'une moitié de visage tuméfié... Une enorme balafre le coupait, laissant une orbite vide, que la cicatrice non complètement fermée tirait sur la joue, de côté. La bouche n'avait plus qu'une lèvre pendante, l'autre, fendue par le milieu, laissait à découvert des dents cassées, un trou béant!

C'était affreux...pitoyable!

Diane frissonna, pendant que le major ui disait tout bas:

— Je vous avais prévenue, Mademoiselle

De loin, elle vit le lieutenant de Kéravan qui s'avançait à sa rencontre; elle se raidit et, se dominant par un violent effort, elle s'approcha tout près du blessé puis, avec un sourire très doux, les yeux sur l'atroce blessure, elle dit gracieusement, comme dans un salon:

— Voulez-vous me faire le plaisir, Monsieur, d'accepter une cigarette?

C'était un sous-lieutenant tout jeune, blessé à sa première rencontre.

Il saisit le mouvement de sublime pitié qui se penchait vers lui, et Diane vit passer sur ce chaos de débris qui avait été beau visage d'homme, une reconnaissance éperdue.

Quand elle releva la tête, ses yeux rencontrèrent ceux de Kéravan fixés sur elle et son regard profond rempli d'une muette admiration.

Il vint à elle et la voyant très pâle:

— Voulez-vous que nous passions rapidement et que je vous fasse sortir par l'autre porte?

—Non, dit-elle avec calme, je n'ai pas fini ma distribution, il y aurait des jaloux.

Elle continua d'aller de lit en lit, passant seulement sans s'arrêter lorsqu'une tête détournée à dessein l'avertissait que le blessé avait la pudeur de sa laideur.

En approchant de l'extrémité de la salle, Mlle de Trivières reconnut le malade auprès de qui se tenait le lieutenant de Kéravan quand ils étaient entrés.

Elle allait à lui.

Hervé lui dit, très vite:

— Non, Mademoiselle, je crois qu'il préfère... que vous ne le voyiez pas...Il est honteux, le pauvre garçon.

Diane répondit doucement en baissant les yeux:

— Je vais passer sans le regarder... voici la boîte, donnez-lui tout ce qui reste et dites-lui...dites-lui qu'il a grand tort d'être honteux... Plus leurs blessures sont hideuses, plus elles sont belles, et plus ils ont le droit d'en être fiers...

Hervé sourit pour toute réponse et se dirigea vers le lit de son camarade.

Lorsqu'il rejoignit la jeune fille un moment après, il lui dit d'un ton d'émotion contenue:

— Il vous est très reconnaissant, Mademoiselle; il vous remercie: il est très ému... très touché...

Et elle comprit, au regard qui accompagnait ces paroles, que le lieutenant se les appropriait et que c'était lui qui venait de dire:

"Je suis très ému...très touché!..."

Elle rougit en détournant la tête et s'empressa de se joindre à son frère qui remerciait le major de son aimable accueil.

Ils remontèrent tous ensemble dans l'auto qui les ramena avenue Malakoff.

Mais Jacques alimenta à lui seul la conversation, ses compagnons paraissaient absorbés par leurs réflexions.

— Eh bien, Diane, fit-il enfin; à quoi penses-tu? Tu sais que je t'ai trouvée rudement "chic" tout à l'heure. J'ai vu que le major s'attendait à te voir piquer une crise de nerfs comme l'auraient fait neuf femmes sur dix.

— Je crois que tu te trompes, répondit-elle. Si les femmes n'apprennent pas pendant cette guerre à dompter leurs nerfs, quand le feront-elles?

Puis elle ajouta comme pour mieux faire saisir sa pensée sous la forme d'une comparaison:

— Tu te souviens lorsque mon amie Lucie est partie à Salonique pour soigner les blessés? J'ai dit que c'était une folie, un suicide!

— Oui, je me souviens.

— Eh! bien, aujourd'hui, je comprends son héroïsme et je l'approuve! Tant que l'on n'a pas tout donné, on n'a rien donné.

— Bon, s'écria Jacques, stupéfait. Tu ne vas pas nous faire le tour de t'enrôler pour Salonique! Mon cher lieutenant, vous avez bien réussi en menant ma sœur voir des blessés!

Diane reprit en souriant:

— Je remercie M. de Kéravan qui m'a procuré ce matin l'une des meilleures émotions que j'aie ressenties de ma vie... et des plus douces.

Hervé salua en balbutiant quelques mots, et Diane reporta son regard sur le paysage mouvant qui filait à la portière.

Elle continuait de poursuivre sa pensée intérieure.

Au moment de la séparation, au seuil de la maison, Jacques pria son ami de venir encore passer quelques soirées avec eux avant son départ.

Mais Kéravan, alléguant son désir de passer auprès de son aïeule les dernières soirées, s'excusa.

Du reste, il allait être obligé de retourner en Bretagne, où il irait ramener son cheval, et il profiterait de cette circonstance pour jeter sur son domaine le coup d'œil du propriétaire.

—Lieutenant, s'écria Jacques, désolé, vous n'allez pas partir sans nous donner encore un jour! Faisons demain la grande promenade dont nous avions parlé, dans la vallée de Chevreuse. Ma sœur et moi ne la connaissons pas et nous aurons bien plus de plaisir a y aller avec vous.

Hervé hésitait.

Il attendait un mot de la jeune fille avant d'accepter.

— Je désire beaucoup, dit Diane, connaître cet endroit. S'il fait beau demain, voulez-vous pour la dernière fois nous servir de guide?

Il s'inclina.

— Je serai trop heureux, Mademoiselle, de vous satisfaire. Mais vous ne pouvez entreprendre une excursion aussi longue en un seul jour. Si vous voulez bien me confier vos chevaux avec votre jeune domestique, je les conduirai à Versailles où ils passeront la nuit, et vous les y trouverez demain. Nous pourrons prendre un train de bonne heure pour Versailles, cela raccourcira de beaucoup la distance.

— C'est une excellente idée, approuva Jacques, demain soir, nous dînerons aux Réservoirs et nous pourrons prendre encore le chemin de fer pour rentrer...Qu'en pensez-vous?

Firmin ramènera nos chevaux après-demain.

— Mais, objecta Diane en regardant l'officier, cela vous privera d'une des soirées que vous vouliez réserver à Mme votre grand'mère.

— Le sacrifice sera compensé par le plaisir de la passer avec vous.

Le lendemain en débarquant à la gare des Chantiers vers neuf heures, la première personne que virent les jeunes de Trivières fut le lieutenant, qui les avait précédés.

Leur domestique tenait les chevaux en main à l'extérieur des grilles.

Diane avait passé un long cache-poussière pardessus son costume de cheval, elle s'en débarrassa et sauta en selle à la porte de la gare.

Sous les allées ombreuses et ensuite à travers bois, ils prirent la route des Vaux de Cernay.

Tous trois, enchantés de la lumineuse journée de printemps, de leur jeunesse, de leur sympathie réciproque, bavardaient et riaient à qui mieux mieux.

Pour l'officier, c'étaient les dernières heures de répit avant la séparation définitive...

Il ne se lassait pas d'entendre la jeune fille.

Heureuse comme une pensionnaire à qui on a mis la bride sur le cou, celle-ci montrait une animation inusitée. Les cheveux au vent, les yeux brillants, Hervé lui répondait avec le même entrain décidé à jouir de l'heureux temps, si court, qu'il ne retrouverait sans doute jamais.

Vers onze heures, ils arrivaient en vue du petit restaurant de la mère Hippolyte où M. de Kéravan avait promis qu'on trouverait un bon déjeuner.

— Le service ne ressemblera guère à celui des Réservoirs, mais la cuisine vous dédommagera.

Mlle de Trivières était décidée à trouver tout bon et agréable, même la serviette de grosse toile qui remplaçait la nappe, les assiettes de faïence blanches et bleues, les couverts d'étain frottés et reluisants; tout, jusqu'à la petite servante aux joues rubicondes et aux mains maladroites qui tournait autour d'eux.

Ils déjeunèrent devant une fenêtre large ouverte sur le jardinet qui rappelait la guinguette des environs de Paris avec sa tonnelle ronde au dond et ses berceaux de verdure.

Le repas terminé. Jacques sortit afin de faire seller les chevaux pendant que sa sœur s'apprêtait.

Debout devant la glace pendue au-dessus de la cheminée, Diane, les bras levés, remettait son chapeau et son voile.

De loin, Hervé suivait ses mouvements. Il s'avisa que la jeune fille avait laissé ses gants et sa cravache sur une chaise à l'entrée de la salle; il alla les prendre.

De l'endroit où elle était, Diane suivait ses mouvements dans la glace tout en continuant à causer.

Elle le vit revenir vers elle, lentement, en retournant les gants entre ses doigts avec délicatesse, puis... (Etait-ce pour sentir l'odeur dont ils étaient parfumés?) il les porta très vite à sa bouche en lui jetant un regard furtif et il s'approcha...

Diane avait saisi le geste étrange; cependant elle ne se retourna pas et dit d'une voix tranquille, continuant la conversation du dessert:

— Vous ne voyez pas le moyen de renvoyer votre Farfadet en Bretagne sans y aller vous-même?

— Cela serait possible; mais, de toutes façons, il est préférable que j'y aille moi-même.

Il ajouta plus bas, avec un accent pénétré:

— Oui, cette promenade est la dernière que je fais avec vous...

Ayant pris ses gants, elle les boutonna lentement, toujours tournée vers la glace.

Elle eut l'idée d'y jeter un coup d'œil.

Elle rencontra alors le regard de Kéravan fixé sur elle avec une intense et douloureuse expression. Regret, douleur, tendresse... Il y avait tout cela! A cette minute, Diane se sentit pénétrée de la comviction absolue qu'il l'aimait...comme elle avait longtemps désespéré d'être aimée.

Puis, une réflexion traversa son esprit: "Il m'aime, mais il n'osera jamais me le dire."

Elle se retourna très calme, puis, prenant sa cravache:

— Venez, dit-elle. J'entends les chevaux; ils doivent être prêts.

A plusieurs reprises, pendant le cours de l'après-midi, Jacques remarqua que sa sœur avait des distractions; elle ne parlait plus avec sa gaîte légère du matin.

Le lieutenant devait faire effort sur lui-même pour soutenir la conversation; mais, à mesure que les heures passaient, sa mélancolie naturelle reprenait le dessus.

Somme toute, cette belle partie, commencée avec un joyeux entrain, s'acheva dans une impression de tristesse à laquelle le prochain départ de l'officier pouvait servir de prétexte.

Ils rentrèrent à Paris par le dernier train. Avant de se séparer de ses compagnons, l'officier promit d'aller leur faire ses adieux

durant son court passage à Paris entre ses deux voyages... Et ils se séparèrent.

Le lendemain, dans le wagon qui l'emportait vers la Bretagne, Hervé de Kéravan repassait de souvenir les semaines qui venaient de s'écouler... ces jours rapides, si vite passés, qui, à ce qu'il lui semblait, avaient bouleversé toute sa vie!

Des visions familières prenaient tour à tour possession de son esprit au point qu'il ne pouvait s'en détacher.

C'était Diane dans les attitudes et les situations où quelque aspect nouveau de la jeune fille l'avait frappé.

Diane chez elle, pendant cette soirée de mai avec sa robe blanche aux mouvements onduleux, sa taille gracieuse, et le sourire qu'elle avait en disant: "Il faudra revenir".

Il voyait encore Diane à l'hôpital et l'air dont elle lui avait dit: "Plus leurs plaies sont hideuses, plus ils ont le droit d'en être fiers!"

C'était enfin Diane insouciante et gaie, la veille, dans la forêt, le rire fusant de ses lèvres ouvertes et ce rayon de soleil filtrant à travers les branches qui mettait des tons chauds sur ses cheveux bruns.

Ces trois silhouettes, d'abord distinctes, finirent par se confondre et il s'endormit croyant voir devant lui le sourire énigmatique de l'amazone telle qu'il l'avait rencontrée pour la première fois.

Hervé revint à Paris deux jours plus tard, rompu de fatigue, ayant passé le temps à se promener dans ses terres dont il avait constaté le triste abandon et à écouter les doléances des fermières qui, en l'absence de leurs maris, déclaraient ne pouvoir payer leurs fermages.

Pourtant il recueillit une somme suffisante pour solder le compte arriéré de ses loyers et, aussitôt de retour à Paris, il l'envoya au gérant de la marquise de Trivières.

Hervé ne voulait plus revoir celle qui occupait ses pensées.

Il avait trop rêvé de son image durant sa courte absence; il ne se sentait plus assez sûr de lui-même, plus assez certain qu'en sa présence rien ne trahît ses sentiments.

Ayant vu Mlle de Trivières traverser le jardin accompagnée de son frère, il se présenta à l'hôtel et laissa sa carte au bas de laquelle il griffonna quelques mots de regrets et d'adieu...

CHAPITRE IV

Feu le marquis de Trivières avait fait élever à deux ou trois kilomètres de son château de Vauclair, un chalet au milieu des bois. C'était un rendez-vous de chasse où il aimait quelquefois réunir ses amis, les nemrods de la contrée. Sa fille ayant toujours montré une prédilection pour cette demeure champêtre, une clause du testament du marquis l'en avait instituée légataire.

A peine arrivée à Vauclair, elle s'ouvrit à sa mère de son désir d'installer dans son petit domaine le siège de plusieurs œuvres qu'elle désirait fonder. Il y aurait de la place, en haut, pour une quinzaine de lits, et l'hôpital de Bonnétable, le gros bourg le plus rapproché, serait heureux d'y envoyer des convalescents; plus tard on ferait venir des petits orphelins. Enfin, la grande salle du bas servirait d'ouvroir et les femmes du pays pourraient y venir travailler. Le curé de Vauclair venu saluer les châtelaines, s'intéressa aux projets charitables de Diane. Par son entremise, on vit bientôt arriver à la Biche-au-Bois des convalescents, des ouvrières et des religieuses dont le dévouement fut fort apprécié.

Dans l'ouvroir de la Biche-au-Bois, six heures du soir.

Mlle de Trivières termine des comptes devant un bureau; Rose Perrin fait des reprises dans des chemises de soldats.

Mlle de Trivières s'informe sans tourner la tête.

— Rose, le facteur est-il passé?

— Oui, Mademoiselle. Et il y avait une lettre pour moi, que je ne connais pas. Mais sûrement ce n'est pas celle que Mademoiselle veut dire...

— Laissez vos reprises, Rose, et lisez votre lettre.

— Je n'ose pas, Mademoiselle. Si c'était une mauvaise nouvelle?

— Allons! vous êtes par trop enfant! Lisez-la, vous dis-je.

— Oh! si ma sœur des Anges voulait bien la lire, j'aurais plus de courage pour écouter...

— Si cela vous fait plaisir, mademoiselle Rose, je lirai.

La sœur décachète l'enveloppe et lit:

"Mademoiselle Perrin,

"La présente est pour vous apprendre que votre filleul et ami Plisson Victor, de la quatrième, vient d'être gravement blessé..."

— Oh mon Dieu! Qu'est-ce que je disais? Continuez, continuez, ma sœur.

— On lui a coupé la jambe hier, la gauche, ça s'est très bien passé; il avait reçu dedans un éclat d'obus dans le gras de la cuisse; peut-être bien qu'il en reviendra, mais c'est pas sûr! Seulement comme c'est un garçon bien costaud, il a des chances de s'en tirer... Pour lors, Mademoiselle Perrin, excusez-moi d'abréger. Il faut que j'écrive encore aux treize autres marraines de mon pauvre copain...

— Comment! comment! ma sœur, vous lisez mal, trieze autres marraines! Pas possible!

— C'est écrit.

— Où? où? Ah oui! "aux treize autres marraines". C'est vrai, c'est écrit!

Rose continue d'une voix larmoyante:

— "marraines de mon pauvre copain. Seulement, ce que je peux vous assurer, sûr et certain— et ça c'est de mon cru— c'est que vous êtes la celle qu'il aime pardessus les autres, vu qu'avec vous, c'est pas seulement l'histoire des petits colis qu'on se partageait, mais qu'il porte votre portrait dans la petite poche qu'est sur son cœur, et sûr et certain que vous y êtes toute seule...Moi qui vous le dis, je l'ai vu! Je suis pour la vie le sincère camarade de votre ami avec un respectueux bonjour de..."

— Oh! mon Dieu! Que je suis donc malheureuse!

— Voyons, Rose, vous n'êtes pas raisonnable. Vous allez vous rendre encore malade!

— Ah! qu'est-ce que ça fait maintenant, Mademoiselle? Pour qui? ma santé, si ce n'était pas pour lui! et, à présent... plus rien!

— Il n'est pas mort, mademoiselle Rose. Même avec une jambe en moins, votre fiancé...

— Oh! non, ma Sœur, ne me parlez pas de sa jambe! Ce n'est pas ça, ce n'est rien. rien du tout! C'est les quatorze ma...ma... marraines!

Des sanglots secouent Rose; toutes ses frisettes sonnent le glas de la confiance morte!

— Ma Sœur, ordonne Diane, emmenez-la à l'église. Elle va prier et se calmer.

— Mademoiselle... je ne peux pas Je ne peux pas prier pour lui...Je ne pardonnerai jamais!

— Notre-Seigneur a pardonné trois fois à saint Pierre qui l'avait renié. Il lui a ouvert les portes de son Paradis, et vous...

— Oh! ma Sœur, moi je ne suis pas saint Pierre, et je dis... je dis que s'il devait aller au Paradis, suivi de ses treize autres marraines, eh bien, non! je lui tournerais le dos!... Mais, quant à lui pardonner, jamais!

Les frisettes s'agitent, dans une colère folle. Sœur des Anges lève au ciel des bras scandalisés et Diane prend une voix sévère:

— Vous dites des folies, ma fille. Votre chagrin est hors de proportion avec sa cause.

— Il faudra vous en confesser, dit la sœur en se signant. Je prierai Dieu de vous envoyer la sainte résignation.

— Oh! pardon, ma Sœur; je vous scandalise! C'est vrai, aussi, je suis trop malheureuse! Vous ne pouvez pas comprendre tout ce qu'il était pour moi, mon Victor! Depuis qu'on était petits, on s'était promis... Même à sept, huit ans, du temps de la rue Lepic, on s'appelait petit mari, petite femme. Il disait qu'il n'aimerait que moi, rien que moi, et voilà, maintenant...voilà que nous sommes quatorze! Non, c'st trop dur! Quatroze! Ah! ma vie est finie: je peux bien mourir!

— Rose, je vous défends de parler ainsi.

— Ah! pourquoi Mademoiselle m'a-t-elle rendu la santé? Mon Dieu, pour souffrir encore!

— Voyons, dit la sœur des Saints-Anges, de sa voix douce, est-ce que la lettre ne vous dit pas que... que ce malheureux blessé vous aime plus que les autres, et que vous êtes la seule...

— Vous voulez me consoler, ma Sœur. Mais qui sait s'il n'a pas fait écrire la même chose à toutes les autres?

— Je suis certaine que non, dit Diane avec autorité. Il y a dans la lettre de ce garçon un accent de naïveté, de vérité qui ne trompe pas. Il faut croire ce qu'il vous dit.

— Je le croirai naturellement si Mademoiselle me l'ordonne. Mon Dieu, que c'est désolant! Et sa jambe! le pauvre malheureux!

— Enfin, mademoiselle Rose, votre sœur s'incline vers le pardon!

— Ma sœur, je lui pardonnerai tout ce qu'on voudra, excepté d'avoir eu qua...

— Songez, interrompt Mlle de Trivières, de sa voix profonde, qu'il a été blessé pour la France... pour nous!... Pensez à cela, et allez à l'église avec la sœur, tout de suite. Rose, obéissez.

— Mademoiselle oublie que c'est moi qui sers la soupe aux petits, parce que la sœur Philomène n'y voit pas clair et qu'elle verse tout à côté?

— Allez à l'église, répète doucement Mlle Diane; je servirai la soupe aux enfants.

Rose Perrin et la sœur des Anges, parties, l'une soutenant l'autre, Mlle de Triviéres s'installe devant son bureau.

Elle sort d'un tiroir un paquet de lettres; elle en relit des passages.

"Il faut que je profite de ce moment de solitude, se dit-elle; je vais *lui* écrire la première pour savoir de ses nouvelles, puisqu'il n'en donne pas..."

Et elle écrivit rapidement:

"Voici plus de deux mois, mon cher correspondant, que j'attends de vos nouvelles et ne vois rien venir.

"Vous remarquerez par le timbre de ma lettre datée de la Sarthe que j'ai quitté Paris; cela ne m'empêchera pas de recevoir vos réponses à la même adresse que précédemment; une amie se chargera d'en faire l'envoi." —(L'amie en question était celle de Rose, Mlle Lancelot.)

"Etes-vous curieux de savoir ce que je fais dans ce pays et ce que je vois autour de moi?

"D'abord l'endroit, un pays ravissant en plein bois, ni ville, ni village, pas même un hameau, une maison isolée au milieu de grands arbres; cette maison même n'est qu'un chalet rustique.

"A cent mètres environ du chalet, on aperçoit le toit de tuiles rouges d'une ferme basse et longue.

"Et voici la salle où je vous écris.

"Elle est grande et claire étant percée de quatre fenêtres dont deux regardent sur une éclaircie qui domine la vallée et les autres donnent sur une longue allée de sapins.

"C'est ici que mes jours se passent, non dans l'oisiveté; vous allez en juger:

"Je dois inscrire les piles de linge qui entrent et qui sortent, les bandes de pansement fabriquées par nos ouvrières et les vêtements d'enfants qui prennent le chemin de la ferme pour servir à tout un petit peuple remuant et gai.

"Vous l'avez deviné, cher Monsieur, l'endroit où travaille Rose Perrin est un ouvroir; c'est là que, du matin au soir, je vais et viens de mon bureau à la table chargée de linge, et, de là, aux chambres des blessés convalescents que nous soignons et guérissons au bon air de ces bois.

"Ma vie est transformée et je me sens l'âme légère comme elle ne l'a jamais été

"Je me reproche quelquefois mon heureuse quiétude en pensant à tout ce qui souffre sur terre en ce moment.

"Etes-vous encore souffrant, blessé au moral ou au physique?

"Si ce n'est qu'au moral et si les lettres de votre petite amie peuvent être un soulagement à votre mal, rendez-lui confidence pour confidence.

"J'attends de vous une longue lettre qui resserrera le pacte d'amitié auquel reste toujours fidèle.

"Votre amie Rose."

Mademoiselle Rose Perrin,
183, rue de Longchamp, Paris.
(Faire suivre.)

"MADEMOISELLE PERRIN,

"C'est mon camarade Plisson, qui est bien anxieux à cause qu'il ne reçoit rien de vous.

"Il dit qu'il n'y tient plus et que si il avait encore la jambe qu'on lui a coupée, il ne resterait pas un jour de plus à l'hôpital; il dit qu'il irait vous demander si c'est que vous l'avez remplacé comme promis parce que vous auriez honte d'un mari avec une jambe de bois.

"Ca, alors, ça serait mal!

"Il se fait du mauvais sang rapport à vous que ça fait peine à voir.

"Les autres demoiselles lui ont toutes écrit des petits mots bien aimables, et même qu'elles ont été jusqu'à envoyer des petits paquets, dont des cigarettes qu'on a fumées ensemble en causant de vous... Victor ne sait plus causer que de vous, Mademoiselle Perrin; il en devient "rasoir." Quant aux lettres de ces demoiselles, c'est moi qui les lis; Victor veut pas même les voir puisqu'il dit comme ça qu'il n'y en a qu'une qui compte pour lui et que c'est celle-là qui ne dit rien.

"Allons, Mademoiselle Perrin, un bon mouvement. Faut pas lui en vouloir de sa jambe, quoi! C'est pour le pays qu'il l'a laissée, pas vrai?

"Je ne sais pas vous arranger ça comme il faudrait, mais je me comprends et je pense que vous me comprenez pareillement.

"A part ça, rien de nouveau à vous dire, excepté que Victor a été cité à l'ordre de l'armée et qu'il aura une palme sur sa croix.

"Bien le bonjour, Mademoiselle Perrin, de votre respectueux.

"Caporal LARDIN JOSEPH."

C'est un clair matin à l'ouvroir, où les ouvrières diligentes bavardent en travaillant, car à la Biche-au-Bois, la gaîté est de rigueur.

Seule, Rose Perrin fait exception.

Les lèvres serrées, elle n'ouvre plus la bouche, que pour les monosyllables indispensables.

C'est un deuil général à la Biche-au-Bois où on l'entendait rire si souvent quand ce n'était pas le son de sa petite voix aigrelette lançant le refrain du *Temps des cerises*. Mais Rose s'entête dans son chagrin farouche et repousse toute idée de pardon.

Cependant, bien que toute sa jolie gaîte se soit enfouie sous un voile de deuil, la petite lingère n'en accomplit pas moins sa tâche.

On dirait même qu'elle redouble de zèle à tirer l'aiguille, à soigner les malades qui regagnent en petits soins prévenants ce qu'ils ont perdu en gaîté.

Quelques jours plus tard, Rose s'en va à la recherche de Mademoiselle, qu'elle trouve assise sur son banc, à l'abri du gros chêne.

— Mademoiselle, deux lettres pour vous.

— Eh! bien, Rose, allez-vous mieux?

C'est du moral que s'informe Mlle de Trivières.

— Non, Mademoiselle, c'est pire...

— Vous savez que nous avons demain la visite des personnes qui sont au château. Avez-vous veillé à ce que tout soit prêt?

— Oui, Mademoiselle..

Diane avec un petit sourire, congédia la jeune fille. Allez, Rose, c'est bien.

L'ouvrière s'éloigne sans bruit dans l'allée et Diane, en la suivant des yeux, pense à sa triste figure et songe:

"Pourquoi souhaiter connaître l'amour puisqu'il est une cause de souffrance?...

"Mais, voyons ce que dit Hubert?..."

"MON AMIE ROSE,

"Je ne sais comment vous exprimer tout le plaisir que j'ai ressenti en lisant votre lettre.

"Moi non plus, je n'ai point oublié notre traité d'alliance et j'y suis resté fidèle.

"Jugez-en:

"Etant à Paris en congé de convalescence, je n'ai pas cherché une seule fois à me rapprocher de vous...

"Bien qu'il m'eût été facile de me renseigner, je ne l'ai même pas tenté. Mais j'avoue, pour diminuer mon mérite, que Paris n'était pas le cadre où j'eusse voulu vous connaître si j'en avais eu le choix.

"Si j'avais pu choisir, j'aurais voulu vous voir dans le milieu rustique et champêtre que vous me dépeignez, allant et venant, des enfants aux malades, un sourire aux lèvres et l'âme légère!

"Ah! pourquoi existe-t-il des femmes si différentes?...qui savent à peine se pencher sur la misère humaine et que les émotions communes aux autres femmes semblent ne devoir jamais atteindre!

"Lorsque vous faites le bein ce doit être comme une émanation naturelle de votre cœur: le doux parfum de la fleur!

"Nous sommes auprès d'un misérable village dont il ne reste guère que le sou_

venir, quelques caves et beaucoup de rats.

"On se sent là si seul, si séparé du monde civilisé; le mauvais temps porte aux humeurs noires; il fallait la lettre de mon amie Rose pour secouer la vague de tristesse qui fait comme la pluie et s'insinue lentement...

"Quand le grand souffle du combat viendra-t-il balayer les torpeurs de l'attente!...

"Alors il n'y aura plus de place pour le regret de ce que la vie aurait pu être... Donner sa vie pour une belle cause, n'être enflammé que de la seule passion qui devrait faire battre le cœur d'un soldat: après l'amour divin, celui de la Patrie!

"Vous m'avez dit un jour que vous étiez patiente. N'ai-je pas abusé aujourd'hui?

"Toujours votre respectueux et dévoué.

"H. DE L."

Le charmant garçon, se dit Diane en refermant sa lettre.

...Je me demande si "l'autre" saurait écrire comme lui...?

Mlle de Trivières aperçoit l'autre lettre où son adresse est tracée d'une écriture féminine, correcte, inconnue.

Elle décachète et lit:

"MADEMOISELLE,

"Je me permets de m'adresser directement à vous à l'instigation d'un soldat mutilé qui me charge de vous supplier de vouloir vous intéresser à lui.

"Le pauvre garçon a payé sa dette à la Patrie, ayant perdu une jambe.

"Cet ancien soldat se recommande à vous, Mademoiselle, connaissant l'influence que vous possédez sur la jeune fille avec laquelle il était fiancé.

"Elle se nomme Rose Perrin, et elle est à votre service.

"Rose, qui avait gardé jusqu'en ces derniers temps une correspondance régulière avec ce jeune homme, a cessé complètement de lui écrire depuis qu'il a été blessé.

"Ainsi que je l'ai affirmé au pauvre garçon désespéré de son abandon, je ne puis croire que la cause en soit sa mutilation si digne de pitié.

"Je connais assez votre bonté compatissante dont j'ai eu la preuve par l'intérêt que vous avez témoigné a mes pauvres blessés, pour être assurée que vous n'hésiterez pas à confesser Rose et peut-être à la faire revenir à de meilleurs sentiments envers le malheureux à qui elle s'était promise.

"Recevez de nouveau, Mademoiselle, l'expression de ma sincère gratitude, et les, sentiments tout dévoués de

"MARIE LANCELOT,

"189, avenue de Longchamp,
Paris."

"Voici une commission peu facile, pense Diane.

Elle se lève et se dirige vers le chalet.

Bien seule dans l'ouvroir: c'est l'heure du repos du soir. Diane s'asseoit devant son bureau et trace ces lignes:

"MADEMOISELLE,

"Je reçois à l'instant votre lettre et voici la solution à laquelle je me suis arrêtée.

"Je pense que mon intervention serait inutile et j'estime que si quelqu'un est mieux qualifié que tout autre pour plaider sa cause ce ne peut être que le coupable lui-même—coupable d'avoir eu quatorze marraines! Tel est son crime.

"J'ai décidé que M. Plisson prendrait le train pour Bonnétable au jour le plus proche et viendrait en personne présenter ses excuses et obtenir son pardon.

"Il pourra même passer plusieurs jours à la Biche-au-Bois et, si le pays lui convient, y rester en qualité de gardien.

"Recevez, Mademoiselle, l'expression de mes sentiments distingués.

"D. DE TRIVIERE .

Cinq minutes plus tard, à la vive allure de ses poneys, Mlle de Trivières, emportant sa lettre, franchit la distance qui la sépare du village d'abord, où elle s'arrête devant la poste, puis du château.

CHAPITRE V

Diane entra dans le grand salon au moment où Mme de Trivières prenait le bras de M. Richardson pour passer à la salle à manger.

La marquise dit à l'Américain qui saluait:

— Vous connaissiez ma fille, je crois?

M. Richardson répondit avec un fort accent et en cherchant ses mots:

— J'ai eu l'honneur, chère Madame, un long temps avant d'être présenté, et quand on a eu le plaisir de voir Mademoiselle une fois... on n'oublie pas!

Diane s'excusa de son retard sur ses nombreuses occupations, et la baronne de Rivoire s'informa des progrès en cours à la Biche-au-Bois.

Elle manifesta son admiration de ce que la jeune fille avait su créer avec ses seules ressources.

M. Richardson écoutait attentivement.

L'initiative de cette belle jeune fille lui plut. Il admira la volonté, l'esprit d'organisation qui avaient su créer une œuvre avec des ressources limitées.

— Splendide fille, pensait-il, en regardant Diane; grand nom, caractère, énergie, beauté et de la race! By Jove! tout à fait la femme désirable pour mon Joe. Attention!... Il faut voir.

Il se ménagea dans la soirée un tête à tête avec la jeune fille.

Leur conversation avait pris un tour général sur les mérites respectifs des deux pays amis. M. Richardson s'étendit aussi sur ceux de son fils.

— Joe Richardson sera un rude combattant.

Un bon garçon, vous savez: du cœur, de la tête, du jarret et une bonne poigne!.

Soudain, l'Americain dit sans transition:

— Je désire, miss Diana, je désire vivement visiter le sanatorium, l'école des enfants, l'ouvroir.

— Des demain, monsieur, nous nous proposons de vous emmener là-bas si toutefois ce n'est pas un ennui pour vous?

— Tout à fait le contraire, miss Diana.

Sur cette parole laconique, l'américain jeta son cigare et ils rentrèrent au salon.

Après la soirée, quand ils furent rentrés dans leur appartement, M. Richardson dit à sa femme:

— Jessie, je pense bientôt vous faire une surprise.

— Agréable, cher?

— Certainement, puisque c'est une surprise pour vous. *A very pleasant one!*

Mrs. Richardson passa dans le cabinet de toilette et son mari écrivit un télégramme qui devait être câblé le lendemain à New York.

"Monsieur Joe Richardson,
278, 5th Avenue, New-York.

(Nous traduisons.)

"Cher fils, partez par le prochain paquebot.

"Trouvé pour vous splendide fiancée.

"Je vous attends château de Vauclair, Bonnetable (Sarthe(. Vous oublierez miss Smith; celle-ci est préférable.

"R. RICHARDSON."

— A partir de demain, je regarde avec attention dans le *Herald* les noms des navires torpillés.

Sur cette parole de tendresse paternelle il endormit et fit les songes les plus agréables.

Le jour suivant, vers quatre heures de l'après-midi, Rose Perrin dit à Mlle de Trivières, occupée à compter des bandes de pansement:

— Mademoiselle, j'entends les voitures..

Deux automobiles débouchaient dans la petite clairière et stoppaient devant l'entrée.

Diane parut sur le seuil au milieu de son état-major d'ouvrières et de gardes-malades

Au même instant, la troupe d'enfants, sous la conduite de la sœur Philomène, sortait du chemin de la ferme.

Une fillette en blanc, portant un gros bouquet, marchait la première; elle devait avoir l'honneur de réciter le compliment de bienvenue à Mme la marquise.

Celle-ci répondit très gracieusement au compliment; elle daigna accepter le bouquet, et adressa même quelques mots de félicitation à sœur Philomène sur la bonne tenue de ses enfants.

La visite dura plus d'une heure et se termina par celle de la ferme, où un goûter champêtre était préparé.

Comme on retournait du côté du pavillon, M. Richardson qui marchait auprès de Diane, laissa passer le groupe de visiteurs pour s'arrêter au milieu de la clairière, d'où la vue embrassait la vallée.

Il répéta à plusieurs reprises:

— *Beautiful country...Splendid country!*

— N'est-ce pas, dit Diane, que c'est un beau pays? L'endroit est si favorable à nos convalescents. Quant aux enfants... vous avez vu leur mine?

— Je pense, dit M. Richardson, que c'est une pitié qu'il n'y a pas ici plus de sept ou huit malades et une si petite quantité d'enfants...Qu'est cela? Rien.

— En effet, monsieur, je pense comme vous.

Mais ces idées font partie des rêves ambitieux dont je vous parlais hier. Tout cela est magnifique...en imagination.

— Ah! que vous êtes bien Française! Que vous ai-je dit hier, miss Diana?

— Je ne me souviens plus, dit-elle, ne sachant ou l'Américain voulait en venir.

— J'ai répondu; il ne faut pas rêver, il faut agir...

— Vous oubliez, dit-elle d'un ton pratique, que nous avons déjà beaucoup, de peine à entasser dans un si petit espace un ouvroir, un refuge d'enfants et huit convalescents.

Il serait vraiment impossible de...

— Ne dites pas *impossible:* ce mot n'est ni français ni américain.

Voici! J'ai encore besoin de penser pour mûrir mon idée, car j'ai une idée.

Il faudra élargir ce rond-point; bien dégager le plateau et bâtir ici — il indiquait l'endroit avec sa canne — un hôpital modèle avec cinquante chambres, salles de désinfection, de chirurgie, etc...Nous abattrons ce pavillon...

— Ah! non, s'écria Diane, ne touchons pas au pavillon; j'y tiens!

— Question de sentiment! Laissons donc le chalet debout. Il servira de lieu d'isolement pour les maladies contagieuses. Que pensez-vous de mon idée, miss Diana?

— Je pense, monsieur, que vous vous amusez à vous moquer de mes rêves ambitieux...

L'Américain répondit d'un ton froid:

— Je m'amuse rarement, je ne plaisante jamais. On nous attend, miss Diana, venez, nous reprendrons plus tard cette conversation.

— Oh! monsieur, exclama la jeune fille avec un mouvement de joie, vraiment tout ceci est sérieux? Je pourrai voir réaliser mes plus chers désirs à la Biche-au-Bois?

— Oui, miss de Trivières, dans l'avenir, les habitants de ce pays et les convalescents guéris par vos belles mains rapprocheront votre nom avec le nom de Richardson dans leur action de grâces. Et il ne tiendra qu'à vous, ajouta-t-il d'un ton de voix plus bas comme ils se rapprochaient des autos, que ces noms deviennent unis d'une façon plus intime.

La jeune fille, après avoir salué ses hôtes, regarda partir les voitures sans faire un seul mouvement...Elle était encore stupéfaite par tout ce qu'elle venait d'entendre et intriguée surtout par le sens caché des dernières paroles de l'Américain qu'elle ne parvenait point à s'expliquer.

CHAPITRE VI

— Mademoiselle, dit la sœur Philomène à Diane, il est passé tout à l'heure un soldat amputé d'une jambe et qui vous demandait.

— Merci, ma Sœur. Je vais voir.

— Il n'a pas voulu en dire davantage. Je lui ai indiqué le chemin du pavillon, il doit y être en ce moment...

Diane s'empressa de rentrer, elle souriait d'avance de la figure qu'allait faire Rose en voyant surgir devant elle le pécheur repentant.

La première personne qu'elle rencontra dans le vestibule fut la petite sœur des Anges qui vint à elle.

Elle chuchota:

— Mademoiselle, "il" est arrivé; je l'ai fait entrer sans rien dire dans le petit parloir et puis j'ai été "la" chercher.

— Elle a consenti à le voir?

— Elle ne savait pas que c'était lui! Je lui ai dit que quelqu'un la demandait, Je l'ai poussée dans le parloir, j'ai refermé la porte... et voilà!

Diane ayant pris la précaution de tousser avant d'entrer, pénétra dans le petit parloir.

Victor Plisson était précisément occupé à signer le traité de paix de baisers sonores plaqués sur les fossettes de Mlle Rose qui riait.

Victor Plisson était un homme de peu de paroles. Il alla droit au fait.

— Mademoiselle, dit-il à Diane d'un ton respectueux, j'ai décidé Rose à nous marier le plus vite possible. Pour ce qui est de la place que Mademoiselle a la bonté de m'offrir, elle me convient, surtout comme ce pays -ci plaît à Rose, qui ne veut pas, même pour moi, quitter Mademoiselle... Alors, en nous prenant tous les deux, ça ferait le ménage, et Mademoiselle n'aura pas à s'en repentir...

Immédiatement, l'amputé, promu au grade de gardien en chef de la Biche-au-Bois, prenait possession de son poste.

Ce même jour, au château, M. Richardson recevait cette réponse de son fils:

New-York, 20 juin 1916.

(Traduction.)

"Prendrai prochain bateau si vous l'ordonnez, mais mon cœur est brisé. Engagé à miss Smith depuis deux ans, je l'aime. Elle m'aime.

"Cher père, je vous supplie encore, réfléchissez. Attends confirmation avant départ.

"Joe."

(Réponse.)

"Vauclair, 22 juin 1916.

"Je ne puis que confirmer dernière dépêche. Venez!

"Miss May est une douce fille, oui... Mais Mlle de T... est une *fascinating beauty*.

"Vous serez fier, *old Joe*, avec une telle femme à votre bras.

"R. Richardson."

Depuis près d'une semaine qu'avait eu lieu la visite du château au Pavillon, M. Richardson n'avait plus reparlé à Diane de ses projets, mais elle comprenait qu'il y pensait toujours.

Un après-midi, à la Biche-au-Bois, on vint avertir Mlle de Trivières qu'un monsieur demandait à la voir.

Diane se rendit au petit parloir et vit avec étonnement M. Richardson.

Elle lui tendit la main en disant:

— Quelle bonne surprise. Je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir cet après-midi.

Vous deviez allez visiter le château de Bonnétable avec ma mère et nos amis...

— Je désirais causer avec vous, miss Diana, loin des curieuses oreilles.

— Nous pouvons parler ici en sûreté. Voyons, de quoi s'agit-il? Est-ce de votre grand projet?

— Oui. L'architecte est prévenu, le plan va être fait; il n'y aura plus qu'à commencer quand vous l'ordonnerez.

C'est vous, miss Diana, qui poserez la première pierre de l'édifice.

Diane tendit sa main et dit avec émotion:

— Vraiment, monsieur, je ne sais comment vous exprimer toute ma reconnaissance!

— Ne cherchez pas, chère miss, j'ai trouvé un moyen.

— Vous? M. Richardson?

— Oui. Mon moyen se nomme Joe Richardson et, avec le consentement de










288—Médaillon pour rideau de porte, coussin, milieu de lit grandeur 13½×17½—Patron 15cts. Etampé sur pure toile. Prix 75cts.

289—Motif pour robe grandeur 6½×11—Patron 15cts.

290—Patron pour nappe d'autel, hauteur 11 pcs—Patron 45cts.

291—Rideau de porte, grandeur 23½×28½—Patron 35cts. Etampé sur un coton fini toile, grandeur 23½×3 Prix 1.00. Etampé sur pure toile. Prix $2 75.

votre mère, je vous demande si vous n'auriez pas de répugnance à faire sa connaissance? Mon fils viendra exprès d'Amérique pour avoir l'honneur de vous être présenté.

Ayant prononcé cette longue tirade d'un ton solennel, M. Richardson demeura immobile, son chapeau à la main.

Diane pensait:

" C'est le vingtième. Encore un! "

Elle se tourna lentement du côte de l'Américain et répondit avec effort.

— Je suis étonnée, monsieur, que ma mère ne vous ait pas fait part d'un projet de mariage qui a été ébauché par elle-même et par mon tuteur avec...un ami d'enfance, le propre neveu du général d'Antivy.

— Miss Diana, dit M. Richardson, je ne vous demande aujourd'hui que de consentir à recevoir mon fils, à l'étudier comme un " aspirant" possible à l'honneur de votre main. Quand vous le connaîtrez, j'ose espérer que votre cœur parlera pour lui. Pendant que l'Américain parlait, Diane se disait:

" A quoi bon le laisser venir? Je serai plus gênée de dire non *apres*, surtout si ma mère s'est mis en tête de me faire faire ce mariage.

" Je sais que je dirai non...Pourquoi? Qu'importe, je le sais!...Il vaut mieux trancher la question maintenant... "

Elle répondit avec fermeté, en plongeant son regard droit dans les yeux anxieux de M. Richardson;

— Je pense, Monsieur, que cette petite promenade en France, qui pourrait porter préjudice aux affaires de M. votre fils, sera parfaitement inutile.

Je n'ai point le plaisir de connaître M. Joe, je suis donc bien à mon aise pour vous déclarer que je ne suis pas disposée à me marier maintenant et peut-être avant longtemps...

— Vous attendrez le retour de l'ami d'enfance?...Ah! Miss Diana, je vois clair! Vous ne dites pas non...

" Vous aimez!

" Oui, je comprends, belle comme vous l'êtes... Joé viendrait trop tard...

— Vous êtes une fille avec une noble nature. La question d'argent est nulle pour vous... Bien! bien!. Je n'insiste pas!

Maintenant, parlons de notre hôpital...

— Quoi, Monsieur, malgré mon refus, vous ne renoncez pas...

— Renoncer? Jamais! quand une chose matérielle est en cause...

On ne doit pas briser un cœur, miss Diana; on peut et on *doit* briser les obstacles quand il s'agit de rendre la vie à ses semblances.

Diane tendit la main à l'Américain, qui la serra avec force...

— Monsieur, dit-elle, vous êtes un noble cœur!

— Et vous, miss Diana, vous êtes la *most fascinating girl* que j'aie connue en France.

Diane était si confuse qu'elle ne savait que répondre.

Ce que voyant, M. Richardson se leva en disant qu'il désirait rentrer au château avant l'arrivée des invités et de la marquise.

— Je vais faire atteler mes poneys pour vous reconduire, proposa la jeune fille.

— Non, merci; je préfère la marche.

Mlle de Trivières l'accompagna jusqu'à l'orée du bois. Puis elle reprit seule le chemin du pavillon.

La démarche lente, la tête penchée, elle tâchait de trouver la clef d'un problème que, sans le savoir, M. Richardson venait de lui poser.

Elle aimait... Comment l'avait-il deviné?

Pendant ce temps, M. Richardson, revenu à Vauclair et trouvant que la bande des promeneurs n'était pas encore rentrée, monta dans son appartement, où il griffonna ce télégramme:

" Cher Joe,

" Inutile venir si votre présence nécessaire à New-York.

" Votre père affectionné,

" R. Richardson. "

CHAPITRE VII

Extraits de lettres.

Rose Perrin à H. de L.

"Je suis navrée de votre tristesse. Est-ce du découragement, de l'ennui?

" Puisque notre traité d'amitié comporte la clause que nous ne devons rien nous cacher de nos sentiments intimes, dites-moi vite ce qui cause votre peine afin que j'essaie de la consoler... Tant d'amertume, tant de tristesse ne sont pas compatibles avec la nature d'un homme d'action tel que vous:

"Pourquoi refuseriez-vous de croire à la sympathie que je ressens pour vous?

" Sympathie, affection, tout idéales, n'est-ce pas? et qui n'engagent à distance que notre pensée...

" Voici pourquoi, mon lieutenant, vous me devez toute la vérite. "

— Cette bonne petite Rose, pensa le lieutenant, elle a raison...Mais comment oserai-je lui parler d'" elle "? Est-elle seulement capable de comprendre un amour comme celui qui je " lui " ai voué?... Oui, elle est femme, elle comprendra...

Plusieurs jours après, Mlle de Trivière recevait cette réponse:

"Comme vous savez trouver les choses qu'il faut dire pour me rappeler aux devoirs de notre amitié et faire que je ne puis me dérober à ses exigences sans me rendre coupable d'un crime à votre endroit.

"La cause de ma tristesse la devinez-vous?

Qui est " elle" ? me demandrez-vous et pourquoi sa pensée vous remplit-elle de doute et de découragement?

"Connaissez-vous, petite amie, la chanson du barde Botrel?

Celle que j'adore en cachette
A les yeux bleus...

"Les siens sont bruns, mais la fin de l'histoire est la même:

Mon cœur est las de tant de peines
Celle que j'aime...ne m'aime pas!

"C'est tout!

"Etes-vous satisfaite de la confidence?,,

Après cette lecture. Diane exclama: "Une autre! Et il ose me le dire!... J'ai bien fait de lui écrire sous un nom supposé.. Sans cela, je ne jaurais kamais su! Eh bien! cher monsieur, je suis fort aise d'être mise au courant! Cela m'épargnera désormais de me mettre en frais de correspondance..."

Mlle de Trivières passa tristement la fin de l'été.

Cependant un travail se faisait en son esprit. La lumière y pénétrait; elle arrivait insensiblement à la solution du problème qu'elle s'était posé:

Lequel?

Si son esprit lui avait répondu: "Hubert", son cœur lui criait: "Hervé."

La dernière lettre d'Hubert l'avait éclairée sur l'état de son propre cœur. Il lui sembla qu'elle devait déclarer la vérité à celui qu'elle prenait pour Hubert et un jour de septembre elle se résolut à écrire:

"Cher monsieur et ami,

"Vous devez être étonné de n'avoir pas reçu de réponse à votre dernière lettre... Ma vie est si remplie et si sérieusement, que je dois souvent remettre à plus tard ma correspondance personnelle.

"Je réponds à votre lettre comme si elle m'était arrivée d'hier...Il y était question d'un violent chagrin au sujet de certaine personne.

"Vous aviez raison de croire que votre confidence m'intéresserait.

"Vous vouliez être consolé?

"Aimeriez-vous mieux être à la place d'une pauvre fille condamnée à garder le secret de son cœur, à en souffrir, tout en sachant qu'elle est aimée?

"Est-il donc si impossible de vous faire agréer? Vous êtes un homme, c'est à vous à faire les premiers pas.

"Qui vous dit que celle que vous traitez de femme insensible n'a pas déjà été touchée par votre amour.

"Ce serait plutôt à moi de vous dire:

"Plaignez-moi, consolez-moi!"

"Mais je ne veux être ni plainte ni consolée.

"Aimer sans espoir n'est pas un malheur irréparable quand on a la force de sortir de soi-même pour se dévouer au bonheur des autres.

"La charité est une des formes de l'amour, et c'en est même la plus belle, parce que la moins égoïste.

"C'est vous, Monsieur le lieutenant, qui m'avez appris à penser et à parler ainsi par les lectures que vous m'avez indiquées, par les conseils que vous m'avez donnés.

"Est-ce à moi aujourd'hui qu'il appartient de faire la leçon à mon maître?

"Je suis réellement très occupée par une tâche absorbante et j'aurai peu de temps à vous consacrer.

"Cependant, si vous y tenez toujours, continuez d'écrire à la même adresse; je vous répondrai par des billets plus courts,

néanmoins ils seront une preuve de l'intérêt amical que ne cesse de vous porter:

"Votre amie Rose."

TROISIEME PARTIE
CHAPITRE PREMIER

Avenue Malakoff, au début de l'hiver 1918-1919

C'est tout en haut de l'hôtel, dans la claire et vaste lingerie bien chauffée, que Mlle de Trivières, aidée de Rose, vérifiait des piles de linge destiné à l'hôpital de la Biche-aux-Bois.

— Voici, dit Mlle de Trivières, douze paires de draps que vous pourrez emporter. C'est bien demain que vous retournez là-bas?

— Oui, Mademoiselle, Victor m'attendra à la gare avec l'omnibus...Il m'écrit qu'on attend une nouvelle arrivée de blessés. M. Richardson a encore envoyé une quantité de literie: l'hôpital nouveau va être plein.

Il faudra que Mademoiselle vienne voir au jour de l'an quand tout sera bien fini.

— Oui, sans doute; j'ai l'intention d'y aller plusieurs fois cet hiver. Dites-moi, Rose... je me demande si M. Richardson n'a pas été imprudent en demandant si tôt qu'on nous envoie des malades, quand les murs de l'hôpital sont à peine secs.

— Oh! ils le sont, Mademoiselle! Si Mademoiselle avait vu les tonnes de charbon qu'on fait brûler, nuit et jour! Ah! on peut manquer de charbon à Paris, comme une pauvre dame dans la maison, qui est obligée de rester couchée parce qu'elle n'a rien pour se chauffer!

— Vraiment! Qui vous a dit cela?

— C'est M. Moreau, Mademoiselle. Il paraît que c'est la vérité vraie. Mais, pour en revenir à ce que nous disions, pour sûr qu'à la Biche-aux Bois on n'en manquera pas avec celui que M. l'Américain a fait envoyer...Plein les caves! Et c'est tellement exposé au bon air et au soleil!

"Quand M. l'architecte est venu fin octobre avec M. Richardson, il a dit: Dans un mois, les blessés pourront arriver, ce sera sec.

"Un mois après, ils y étaient.

Comme Diane rentrait à la fin de l'après-midi, ce jour-là, elle eut l'idée de s'informer auprès du portier à propos d'un mot de Rose, qui lui revenait à la mémoire.

— On m'a dit que certaines personnes de la maison parmi nos locataires manquaient de moyens de chauffage. Est-ce vrai?

— Oui, Mademoiselle, et c'est bien triste. C'est une vieille dame aveugle qui demeure tout en haut...

— Je croyais que la maison avait le chauffage central.

— Jusqu'au quatrième seulement, Mademoiselle; les petits appartements du cinquième ne sont pas chauffés.

Mlle de Trivières était fille de décision. Pourtant sa main hésita un peu à ouvrir la porte de l'ascenseur.

Comment sa démarche serait-elle accueillie? La vieille dame avait dû entendre parler d'elle. Elle devait être au courant des relations qu'ils avaient eues avec son petit-fils.

Aller chez lui alors que personne ne l'en avait priée c'était une action hardie.

Voici l'arrêt du quatrième. L'ascenseur stoppe, il ne va pas plus haut.

Décidément les locataires du cinquième n'ont pas été gâtés.

Le tapis rouge continue à courir sur les marches à la montée facile.

Deux portes sur le palier.

Est-ce à droite... à gauche?

Diane a oublié de le demander.

Mais elle entend des cris d'enfants sortir de l'appartement de droite. Ce devait être en face.

Elle sonna.

On ouvrit et la jeune fille se trouva en présence d'une domestique, dont les yeux se remplirent d'étonnement en voyant sur le seuil la fille de la propriétaire.

— Madame de Kéravan. Puis-je lui parler?

— Madame est malade, elle est au lit.

—Voici, dit Diane, pourquoi je suis venue. Nous avons fait rentrer dans les caves de l'hotel une grande quantité de charbon. J'ai pensé que certaines personnes de la maison pourraient en manquer, et je viens vous proposer de vous en envoyer quelques sacs.

Au mot magique de "charbon", la porte s'était ouverte tout à fait.

—Dame! je peux bien vous avouer Mademoiselle, qu'en fait de charbon nous ne sommes pas riches. Si nous en avions tant soit peu, je pourrais faire du feu à Mme la baronne, et c'est ça qui lui ferait du bien, ma doué!

La Bretonne engageait la belle demoiselle à entrer.

Diane refusa: elle était pressée, elle rentrait à l'hôtel et allait faire monter immédiatement le précieux combustible.

En effet, aussitôt rentrée, la jeune fille donna ses ordres au domestique, le vieux Pascal, qui s'empressa d'obéir.

Le lendemain matin, Mlle de Trivières était encore à sa toilette quand on vint lui demander si elle voulait recevoir une personne qui demandait à lui parler.

— Faites entrer.

Une femme se présenta: c'était Corentine.

Elle se tint d'abord immobile au milieu de la chambre, fort intimidée, et incapable de prononcer le petit discours qu'elle avait préparé.

Diane lui fit signe d'avancer.

— Avez-vous une commission à me faire?

— Oui, Mademoiselle. De la part de Mme la baronne. C'est pour remercier Mademoiselle du charbon et aussi savoir combien on vous doit.

— Je l'ignore, dit Diane, qui n'avait pas pensé à cette question. Que votre maîtresse ne s'inquiète pas, le valet de chambre fera le compte de ce qu'il a porté.

— Ca n'est point tout encore, Mademoiselle, fit la servante, qui reprenait peu à peu ses esprits: Madame la baronne fait dire à Mademoiselle qu'elle serait venue elle-même la remercier si elle pouvait descendre, mais depuis trois mois elle n'a pas mis les pieds dehors. Madame dit qu'elle serait très heureuse si la bonne demoiselle voulait bien se déranger comme voisine, pour lui faire là-haut une petite visite.

Etait-il possible après le mouvement de bonté qui l'avait poussée chez elle la première, de répondre à l'invitation de Mme de Kéravan par une impolitesse?

Pourtant, que dirait Hervé s'il apprenait qu'elle avait franchi sa porte, lui qui avait à un si haut degré la pudeur de sa pauvreté?

— C'est un acte charitable envers une femme âgée et infirme, pensa-t-elle, et puis...je saurai ce qu' "il" devient!

Diane se décida:

— Bien. Prévenez Mme de Karavan que j'aurai l'honneur d'aller passer quelques moments auprès d'elle dans l'après-midi.

Vers deux heures, Mlle de Trivières gravissait le dernier étage de la maison voisine.

— Où cela me mènera-t-il? pensait-elle.

Comme la veille, la Bretonne vint lui ouvrir, mais sa large figure n'était plus renfrognée.

Elle ouvrit une porte au fond et introduisit la visiteuse dans une belle chambre à deux fenêtres.

Devant un feu flamboyant, Diane vit, enfouie à demi dans une grande bergère, la forme menue d'une charmante vieille qui tendait à la flamme ses mains aux tons d'ivoire jauni, que rosait le reflet du feu.

La vieille dame tourna son fin visage en entendant ouvrir, et elle demanda d'une voix fluette comme toute sa personne:

— On a sonné, Corentine. Ce doit être elle?

— La voici, Madame.

— Oh! qu'elle est gentille de venir. Donnez-moi votre main, Mademoiselle!

Diane approcha et prit la main de la vieille dame.

— Comme je vous suis reconnaissante, continuait l'aveugle. Grâce à votre charmante pensée je puis enfin me chauffer...

— Je suis trop heureuse, Madame, de vous avoir rendu ce léger service.

— C'est que ma pauvre Corentine n'est pas du tout débrouillarde. Quant à moi... je ne suis plus bonne qu'à tricoter pour mon soldat!

L'aveugle montrait une chaussette de laine qu'elle avait posée sur ses genoux.

— Je vous en prie, Madame, continuez; n'interrompez pas votre travail pour moi.

— Merci, merci, c'est pressé, c'est pour mon petit-fils, le lieutenant de Kéravan; mais, vous le connaissez? Il m'a dit qu'il vous avait rencontrée au Bois, l'été dernier, avec M. votre frère. Comment se porte M. de Trivières? Est-il parti au front?

Pendant qu'elle répondait aux questions de la vieille dame, Diane jetait un regard autour d'elle.

N'eussent été les dimensions assez exiguës de la pièce, on se serait cru transporté en plein moyen âge, dans une chambre de vieux manoir breton

Un grand lit de chêne ciré et sculpté du temps de la reine Anne occupait le fond de la chambre. Des courtines de gros reps bleu de roi à personnages—dames en hennin, pages et seigneurs empanachés—pendaient autour de ce monument à l'aspect antique et solennel.

La table massive, l'armoire énorme aux portes pleines dont le chêne était fouillé délicieusement de naïfs dessins et de gracieux feuillages; les chaises à hauts dossiers, les lourds fauteuils, les portraits de famille à l'aspect sévère, tout contribuait à donner à cet appartement parisien un caractère d'archaïsme, une couleur locale qui transportait le visiteur très loin de la capitale moderne, de ses mœurs et de son temps.

Diane pensa en regardant les portraits des Kéravan alignés le long des panneaux qu'après avoir toujours vécu dans un pareil cadre, les façons réservées, les sentiments profonds du descendant de ces preux austères, n'avaient plus de quoi étonner.

Mme de Kéravan disait de sa voix fine qu'il fallait recueillir comme un souffle:

— Vous regardez peut-être nos portraits, Mademoiselle? Tout le monde sait en Bretagne que les Kéravan portent l'un des noms les plus anciens et les plus respectés du Morbihan.

"Je suis moi-même une Kéravan par ma mère: vous savez que dans notre pays on cousine pendant des générations.

"Les parentés se conservent aussi pieusement que des reliques; c'est ce qui fait la force des liens de famille. Ainsi, je puis bien vous parler de certain projet que nous avions formé pour mon petit-fils Hervé.

"C'était de lui faire épouser une arrière-petite-cousine qui a reçu, dans un couvent de Vannes, une éducation en rapport avec nos idées. Douce, pieuse... et jolie, à ce qu'assurent mes petites-filles... Pas une de ces évaporées comme on en voit dans les grandes villes.

"Je l'ai rappelé à mon petit-fils dernièrement, pendant son congé. Annaïk m'avait écrit une lettre si gentille pour s'informer de son cousin. Bah! il a à peine écouté.

"Pourquoi m'a-t-il affirmé qu'il ne se marierait pas, qu'il voulait vivre toujours avec sa vieille grand'mère?

"Il n'a pas le droit de parler ainsi!

Et puis, cette petite Le Gallec est fille unique. Elle aura du bien, de l'argent. Est-ce qu'il veut végéter toute sa vie, pauvre officier sans fortune?

"Est-ce qu'il saura jamais briguer un avancement, une faveur? Non, non, Les Kéravan ne doivent rien qu'à leur mérite. Mais la fortune n'y a jamais nui...au contraite. Pourquoi a-t-il changé ainsi?

"Pourquoi ne veut-il plus épouser Annaïk? Oui, pourquoi?"

Depuis longtemps, la vieille dame avait oublié la présence d'une personne étrangère Mlle de Trivières restait devant elle, gênée, craignant de recevoir des confidences qui ne lui étaient pas destinées.

A quelques-unes de ces questions, et surtout aux dernières, elle se disait, à part soi, qu'il lui eût été assez facile de donner des réponses.

Pourquoi le lieutenant de Kéravan ne voulait-il plus entendre parler de sa petite-cousine au trente-sixième degré, Mlle Annaïk? Mlle de Trivières était peut-être mieux qualifiée que quiconque pour l'expliquer.

Mais elle garda pour elle ses réflexions, et tenta d'attirer l'attention de la baronne en lui touchant le bras légèrement.

— L'aveugle tressaillit. Elle passa sa main sur ses yeux sans regard.

— Oh! pardon, Mademoiselle. Excusez-moi!

— Je suis obligée de vous quitter, Madame, dit Diane en se levant. Je regrette de ne pouvoir rester davantage, mais je craindrais de vous fatiguer.

— Oh! non, chère Demoiselle. Ne dites pas cela, s'écria l'aveugle en tendant ses mains. Vous m'avez fait tant...tant de plaisir!

"Quand mon petit-fils est ici, je ne m'ennuie jamais. Il me donne presque tout son temps! Et cependant ma société n'est pas bien amusante pour un garçon de son âge.

"Il me fait la lecture. C'est un plaisir si rare pour moi qui ne lis plus! Ma pauvre Corentine arrive à grand'peine à me lire les communiqués de la guerre.

"Cette pauvre fille lit d'une manière si insipide qu'elle m'endort. Oui... le croiriez-vous? elle m'endort!"

Diane se sentit touchée de tant d'abandon:

— Madame, dit-elle, voulez-vous accepter que je vienne de temps en temps vous faire la lecture? J'en serai très heureuse.

— Vraiment! vous feriez cela? Oh! chère Demoiselle, soyez bénie pour cette bonne pensée! Vous ne pouvez imaginer le plaisir que vous me ferez. Je savais déjà que vous étiez belle...

— Madame!

— Oui...oui, on me l'a dit! Et depuis hier, je sais que vous êtes bonne...bonne! A bientôt, ne me faites pas trop attendre!

Fidèle à la promesse qu'elle venait de faire, Diane renouvela souvent ses visites.

Il est vrai de dire que si Mlle de Trivières avait entrepris son œuvre charitable sans grand enthousiasme, elle fut elle-même surprise de constater qu'elle y trouvait du plaisir et elle s'accoutuma sans peine à monter chaque jour avant le dîner jusqu'au cinquième étage pour passer un moment auprès de la recluse, qui attendait sa visite en comptant les heures.

Lorsque la lecture fatiguait Mme de Kéravan, elles causaient.

Il arrivait encore, mais de plus en plus rarement, que la causerie dégénérait en monologues où l'aveugle ressassait les souvenirs de sa jeunesse; elle racontait le départ de son fils, le père d'Hervé, parti un jour sur son brick, la *Sainte-Anne*, et qu'on n'avait jamais revu...

Elle parlait de la terrible attente des deux femmes restées au foyer; de la disparition de la plus jeune emportée par une maladie de langueur et laissant à l'aïeule la charge de ses quatre petits. Les réminiscences de Mme de Kéravan se terminaient toujours par une histoire commençant par ces mots:

"Quand Hervé était petit..."

Diane connaissait maintenant la vie antérieure du lieutenant.

Elle se plaisait à faire répéter à la grand'mère des traits de délicatesse ou de courage, que celle-ci ne se lassait jamais de redire.

Et Diane s'imaginait le voir à des âges différents.

Du reste, pour le revoir tel qu'il était naguère, elle n'avait qu'à regarder autour d'elle en suivant la direction du doigt de Mme de Kéravan.

— Ici, sur le guéridon, cette photographie de Vannes, il avait cinq ans. Si je me souviens toujours il portait son costume marin avec son col bleu.

"Celui de la tête de mon lit, c'est le portrait de l'époque de sa première communion. Il était si pieux à cette époque... un ange!

"Maintenant, regardez la cheminée. C'est le plus récent.

"J'ai demandé à Hervé de le faire faire quand il est entré à Saint-Cyr, l'un de ses premiers dimanches de sortie. J'y voyais encore un peu en ce temps-là. Maintenant...

L'aïeule inclinait tristement la tête et Diane s'empressait alors de parler d'autre chose.

•

Un après-midi, Mlle de Trivières était venue de bonne heure; elle proposa à la vieille dame de lui faire une longue lecture.

— Oh! bien volontiers. Voulez-vous choisir un livre dans la bibliothèque?

Elle est dans le bureau de mon petit-fils. Ouvrez la porte à la tête du lit... c'est là.

Pendant que vous chercherez, moi, je ferai mon petit quart d'heure de sieste: ne vous pressez pas.

Diane se dirigea vers la pièce voisine. Le cabinet d'Hervé...

Qu'est-ce qui reflète le mieux l'état d'âme, le caractère, que la pièce où l'on vit et qui reste tout imprégnée d'un peu de nous-mêmes?

Le cabinet d'Hervé de Kéravan devait ressembler assez à la chambrette du village bombardé qu'il avait dépeinte dans sa première missive à Rose Perrin.

Des murs presque nus. Aucun tapis, point de rideaux, des vitres claires.

D'un regard, Diane embrassa la pièce, simple et ordonnée comme une chambre de prêtre.

Sur le mur de face, il y avait une carte d'état-major appliquée avec des punaises.

Au-dessus de la cheminée se dressait un grand crucifix d'ivoire jauni.

Au milieu, une petite table-bureau chargée de papiers méthodiquement rangés écritoire de bois noir fort simple.

A l'extrémité opposée à celle où elle était entrée, la jeune fille aperçut une porte grande ouverte qui donnait accès dans le salon.

Elle avança en glissant doucement sur le parquet brillant et jeta un regard sur le petit salon, que les persiennes fermées laissaient dans la pénombre.

Il avait l'aspect antique d'un salon de province avec son meuble vieillot en acajou et velours grenat fané. Mais, de même que dans la chambre, de superbes portraits de famille occupaient les murs.

Diane se tourna machinalement du côté du piano, placé dans un angle.

Elle remarqua auprès, des piles bien rangées de partitions anciennes: la *Norma*, la *Dame blanche*, la *Traviata*, etc.

Mais, ayant fait le tour du piano, elle vit qu'il était resté ouvert et qu'une feuille de musique à l'aspect neuf était placée toute dépliée sur le pupitre.

La jeune fille regarda le titre: *la Chanson de Fortunio*. Elle rougit soudain en lisant une date écrite au crayon à l'angle de la feuille: 14 mai 1918. Elle reconnut la main qui avait écrit cette ligne de cette écriture ferme et serrée qui ressemblait si étonnamment à celle d'Hubert de Louvigny

Diane avait rougi en reconnaissant la date. C'était celle du jour où Hervé était venu chez elle. c'était précisément cette romance qu'elle avait chantée. Depuis cette soirée il l'avait faite sienne et elle devinait qu'à cette même place il avait dû répéter bien des fois lui-même:

Et je veux mourir pour ma mie
Sans la nommer!

Cette musique encore ouverte, cette date précise, n'était-ce pas l'aveu de l'amour d'Hervé signé de sa main?

"Jamais, pensait Diane, jamais on ne m'a aimée ainsi...Et je sais qu'il n'en dira rien! Faudra-t-il que tant d'amour reste vain? Et moi-même oserai-je jamais y faire allusion?

Elle comprenait qu'elle ne pourrait s'en ouvrir à sa mère. La marquise jetterait les hauts cris: épouser un officier sans fortune, de petite noblesse, et qui pouvait la laisser veuve d'un moment à l'autre!

— Quelle impasse! soupira-t-elle. Que le bonheur est donc une chose difficile!

La voix faible de Mme de Kéravan lui parvint du fond de l'appartement. L'aveugle appelait, s'étonnait de se trouver seule.

Diane revint au cabinet de travail, elle

prit au hasard dans une rangée un roman de Walter Scott et rejoignit la vieille dame

Celle-ci lui déclara que son petit quart d'heure—il avait duré quarante minutes—lui avait fait le plus grand bien, et qu'elle était toute disposée à entendre ce que sa lectrice voudrait bien lui narrer.

Mais la lectrice eut, ce jour-là, de fréquentes distractions; il lui arriva de tourner deux ou trois pages à la fois sans qu'elle, ni son auditrice, s'en aperçussent. Vers la fin, cependant, elle prit un vif intérêt aux aventures de la princesse Isabelle et de Quentin Durward: elle lut avec expression le passage où ce dernier déclare avec douleur à l'objet de sa flamme:

"Je ne puis oublier la distance que le destin a placée entre nous, et vous exposer à la censure de votre noble famille comme l'objet de l'amour le plus dévoué d'un homme pauvre.

"Que cette idée passe comme un rêve de la nuit pour tous...excepté pour un cœur, où, tout rêve qu'elle est, elle tiendra la place de toutes les réalités."

Et, au lieu de clore l'entretien en disant comme la princesse: "Adieu, ne m'oubliez pas, Durward, je ne vous oublierai jamais!" Diane, se substituant à Isabelle eût voulu répondre: "Pourquoi désespérer, Hervé? Pourquoi tenir ce langage désolant? Qu'importent les considérations de fortune! Ne comprenez-vous pas que, moi aussi, je..."

Hélas! le héros de 1919 reviendrait-il vainqueur du gigantesque tournoi engagé contre les ennemis de sa race?

Oui, la Victoire était certaine; mais "lui" reviendrait-il pour recevoir la récompense de ses exploits...et celle de son amour?

— Comme vous lisez avec expression, chère enfant, dit l'aveugle. C'est une privation pour moi de ne pouvoir jouir de la vue de votre beau visage.. Car vous êtes charmante, je le sais.

— Qui vous a dit cela, chère Madame?

— Qui voulez-vous que ce soit, petite masque? C'est Hervé, naturellement!

Le lendemain de ce jour, Mlle de Trivières arriva au milieu d'une discussion entre Mme de Kéravan et sa domestique.

Il s'agissait de dresser une liste d'objets dont Hervé pouvait avoir besoin, afin de la soumettre à l'approbation du lieutenant.

— Vous écrivez si mal, ma pauvre Corentine, disait la baronne en forçant sa voix, que l'autre jour, le cher petit avait compris "chandelle" pour "chandail"; il a répondu qu'il n'avait pas besoin de chandelles, que sa lampe de poche lui suffisait...

Mme de Kéravan renvoya sa servante à sa cuisine et se plaignit ensuite de la difficulté de correspondre avec son petit-fils, et d'être obligée de le faire si brièvement qu'elle ne pouvait rien lui dire.

Alors Diane proposa gentiment:

— Je serai très heureuse de vous servir de secrétaire, chère Madame, puisque les talents de Corentine sont insuffisants. M. de Kéravan me lira plus facilement. Vous lui direz qu'une de vos voisines vous a offert ses services.

On juge avec quel empressement Mme de Kéravan accepta l'offre de sa jeune amie. Elle en profita aussitôt et dicta une longue lettre où elle fit passer par la plume de Diane les expressions de sa tendresse.

"Je dis mon chapelet matin et soir pour que sainte Anne et la Vierge te protègent. Qu'elles gardent ton corps sain et ton âme sans tache. Je sais que tu ne négliges aucun de tes devoirs. Cependant je te rappelle que tu m'as promis de dire la prière que je t'ai envoyée chaque fois que tu devras aller à l'assaut. Y penses-tu? Je dors si peu que chaque nuit, je te suis en pensée, je te vois... sachant que ces heures de la nuit sont les plus terribles pour les combattants. Je te recommande à Celui qui peut tout et je le supplie de me rendre le fils bien-aimé qui est le seul bonheur de ma vie!

"Je t'aime et t'embrasse de toutes mes forces.

"Ta grand'mère affectionnée.

Pour Mme de Kéravan:

(Signature illisible.)

— Il ne saura pas que c'est moi, se dit Diane en écrivant; il ne connaît pas mon écriture. S'il apprenait jamais, qu'en penserait-il?

Eh bien! après tout, M. de Kéravan pourrait-il lui en vouloir d'avoir témoigné de la bonté envers son aïeule?

Dès lors, la lettre hebdomadaire adressée au lieutenant de Kéravan fut écrite de la main de Diane de Trivières, qui évitait toujours de signer lisiblement.

Les mois de janvier et février s'écoulèrent. Hervé ne parlait pas encore de permission.

Lorsqu'après la première lettre de Diane, il avait demandé, anxieux d'apprendre la réponse: "Qui donc écrit maintenant?", Mlle de Trivières, dans la lettre suivante, avait modestement supprimé les éloges dont voulait la couvrir la vieille dame, pour répondre simplement: "La personne qui me sert de secrétaire est une de nos voisines. Elle s'est offerte à remplacer Corentine et s'acquitte avec plaisir de cette tâche." Et le lieutenant avait eu beau insister, supplier qu'on lui dît un nom, il n'en avait pas appris davantage.

Mais le temps marchait. Les offensives du printemps 1918 allaient bientôt commencer.

CHAPITRE II

Corentine à la fenêtre de sa cuisine recueillait les derniers rayons d'un jour pluvieux de mars pour achever un raccommodage pressé.

Tout à coup, elle tressaillit:

On avait sonné deux fois à la porte d'entrée.

— Par ma foi! murmura-t-elle, je jurerais bien que c'est lui!

Elle alla ouvrir... C'était le lieutenant!

— Jésus, Marie! Monsieur Hervé! Si je m'attendais à vous voir ce soir!

— Embrasse-moi, d'abord, Corentine. Comment va grand'mère?

— Tout doucement; elle se maintient. Eh! bien, en voilà une surprise!

— J'ai vingt-quatre heures de permission. Grand'mère est-elle dans sa chambre?

— Oui. Mais je vous préviens que la demoiselle est avec elle.

— Quelle demoiselle?

— La demoiselle qui vient tous les jours, dame! Celle qui....

— Qui écrit ses lettres à ta place? dit Hervé vivement.

— Oui. Elle, au moins, elle peut vous en mettre long...

C'est plus comme de mon temps!

Hervé se mit à marcher de long en large; le front penché, il réfléchissait.

A quoi rêvait-il donc?

Tout à coup, le lieutenant s'arrêta et dit à mi-voix:

— Ecoute, Corentine, puisqu'elle ne m'attendait pas, je veux faire une surprise à grand'mère.

J'arriverai doucement dans sa chambre sans qu'elle s'en doute.

Entre chez elle en trouvant un prétexte...

— Je peux toujours porter une bûche au feu, souffla la servante.

—Si tu veux. Tu repartiras ensuite par mon cabinet en laissant la porte entr'ouverte, tu comprends?

— La porte entr'ouverte? Oui, oui, monsieur Hervé. Ce qu'elle va être contente, Madame!

Pendant que la servante entrait dans la chambre de sa maîtresse par la porte de l'antichambre, le lieutenant traversa la salle à manger, le salon et de là, il pénétra dans son cabinet où il attendit dans l'obscurité.

Une minute plus tard, Corentine entra d'un air mystérieux, laissant entr'ouverte la porte qui communiquait à la chambre de la baronne.

— C'est fait, M. Hervé, dit-elle à voix basse, Madame ne se doute de rien et la demoiselle non plus.

— Va, répondit-il, laisse-moi.

Malgré la joie qu'il éprouvait à revoir le cher visage ridé qui lui faisait face, le lieutenant ne se pressait pas de courir à son aïeule.

Le cœur battant d'attente et de curiosité, il tenta d'apercevoir l'autre personne, celle qui, à ce moment, écrivait sous la dictée de Mme de Kéravan.

— Enfin, se disait-il, je saurai qui est cette Rose Perrin. Ce ne peut être qu'elle, les écritures sont identiques.

La jeune femme lui tournait à demi le dos; il la voyait de trois quarts.

De peur de trahir sa présence, il ne bougeait plus, le silence de l'appartement était tel qu'il entendait, de sa place, le grincement de la plume que maniaient avec dextérité des doigts longs et fins.

— Rose Perrin, se répéta-t-il, c'est elle, je vais la voir! Comment se trouve-t-elle ici? Tant pis!... j'entre!

Il passa le seuil très doucement, et se rapprocha de la table... lentement..... lentement.

La jeune fille continua d'écrire, inconsciente de son approche, et l'aveugle dictait:

"Au revoir, mon enfant chéri, je compte les jours jusqu'à ta prochaine permission. Si ce pouvait être bientôt, je serais si heureuse!

— ...Si heureuse? répéta une voix qui fit tressaillir le jeune homme de la tête aux pieds.

— C'est tout, reprit Mme de Kéravan. Mettez: "Je t'embrasse bien tendrement" et signez.

La jeune inconnue allait signer, lorsqu'elle se retourna brusquement; elle venait de sentir une présence tout près d'elle.

Mais Hervé fit un geste; lui aussi la reconnaissait.

Diane! C'était Diane!

Il regarda la jeune fille, hésitant, stupéfait, puis...une inspiration le saisit; il *voulut* savoir.

Prenant la plume que Diane venait de poser, il traça rapidement deux mots au bas de la lettre.

C'était la signature qui y manquait.

Diane y jeta les yeux, elle lut:

"Rose Perrin?"

Puis elle leva son regard étonné sur le jeune homme qui tenait le sien fixé sur elle d'un air interrogateur.

Elle baissa la tête et dit très bas:

— Oui, c'est moi!...

Mme de Kéravan, qui assistait sans la voir à cette scène muette, s'étonna de ne rien entendre; elle demanda:

— Vous avez fini, chère enfant?

— Oui, Madame.

— Mais,.. Vous n'êtes pas seule! J'entends remuer près de vous. Qui est là?

Hervé allait parler. Mlle de Trivières lui fit signe de se taire, puis:

—Chère Madame, je crois que nous aurons écrit une lettre inutile... une lettre que votre petit-fils ne recevra jamais...

— Grand Dieu! Est-ce que cela signifie...

— Cela signifie que je suis ici, grand'mère, tout près de vous...

Et le lieutenant s'agenouilla sur le tapis pour mettre son visage à la portée des caresses de l'aïeule.

Mme de Kéravan, suffoquée de joie, embrassait son petit-fils et prononçait des mots entrecoupés:

— Mon petit!...mon enfant! Dieu soit loué! Tu es là, mon chéri... Quel bonheur! Mais... où est Mlle Diane. Est-elle partie?

— Non, chère Madame, répondit la jeune fille en prenant une des mains de l'aveugle, mais je vais vous quitter, maintenant que je vous vois en si bonne compagnie.

— Si tu savais, Hervé, reprit la baronne en retenant Diane par la main, comme elle est bonne et charmante! Quelle délicieuse petite compagne j'ai là!...

— Madame! fit Diane en riant, laissez-moi partir... Je ne veux pas en entendre davantage!

Hervé s'était relevé.

— Permettez-moi de vous reconduire, Mademoiselle.

Le lieutenant ouvrit la porte et fit passer Mlle de Trivières dans le vestibule où elle reprit son manteau de pluie.

Elle s'apprêtait à en rabattre le capuchon sur sa tête, car on entendait au dehors la pluie qui cinglait les vitres.

Hervé l'arrêta d'un geste, et, ouvrant le salon, il dit, d'un ton moitié grave, moitié plaisant:

— Voulez-vous que nous causions un instant? Ne pensez-vous pas, Mademoiselle, que Rose Perrin me doit quelques explications?

— Et vous, répliqua-t-elle en le précédant dans la pièce où il alluma l'électricité, et vous, monsieur de Kéravan, m'expliquerez-vous que vous me nommiez par ce nom que vous devriez ignorer?

—Comment pourrais-je l'ignorer, lorsque la personne qui a pris ce pseudonyme m'écrit depuis près d'un an?

— Vous écrit... à vous? Non, mais à votre ami Hubert de Louvigny!

— Ah! c'est vrai!

Hervé s'était si bien substitué à son ami qu'il en était arrivé à oublier qu'il écrivait sous son nom.

Mlle de Trivières reprit:

— C'était donc vous qui m'écriviez? Vous qui signiez H. de L...? Dites?

— Oui; de même que vous écriviez sous un nom supposé. Au moment où est arrivée votre première lettre, Hubert ne se souciait pas de prendre une correspondante... Il m'a poussé à écrire à sa place.

— Pourquoi n'avez-vous pas signé de votre vrai nom?

— Vous disiez connaître Hubert par un ami... J'ai pensé que vous ne répondriez peut-être pas à un inconnu et...

— Et vous avez abusé de la bonne foi de Rose Perrin...

— Qui abusait de celle d'Hubert de Louvigny!

Diane reprit d'un ton piqué:

— Si M. de Louvigny ne voulait pas correspondre avec moi, il pouvait ne pas répondre du tout!

— Cette lettre était si charmante, dit Hervé. Quelque chose me poussait à y répondre... Le regrettez-vous?

Diane baissa les yeux à son tour, gênée, confuse. Elle fit un léger signe de dénégation, puis elle s'assit devant la table du milieu et cacha son front dans ses mains.

Hervé se rapprocha, et plus bas:

— Dois-je vous rendre vos lettres? dit-il, le désirez-vous?

— A quoi bon! répondit-elle, sans le regarder. Elles ne sont pas signées de mon nom et Rose Perrin ne risque pas d'être compromise par... ses confidences. Mais, si vous-même, Monsieur, vous préférez que je vous rende les vôtres, surtout les dernières, où il est question de certaine personne?...

Elle osa le regarder...

Elle voulait être plus certaine de ce qu'elle savait déjà.

Hervé était devenu très pâle. Il était si troublé qu'il ne pensait pas à dissimuler l'altération de ses traits.

Il ne répondit rien et se détourna légèrement.

Diane comprit au tremblement de ses lèvres ce qu'il brûlait de dire et s'était juré de garder.

Une joie profonde l'inondait. Cet homme si fort, ce héros, ce brave, tremblait devant elle.

Elle comprenait que son amour pour elle était de ceux qui durent toute une vie...

Elle attendait, le cœur palpitant, qu'il prononçât le mot qui lierait leurs destins... Mais non, il ne le dirait point!...

Cependant, ici, même, dans ce petit salon, quelque chose avouait pour lui.

Diane se dirigea vers le piano; elle prit la chanson ouverte et la présenta en souriant.

— C'est vous qui avez écrit cela?... Oui, n'est-ce pas? Je reconnais la date...

— Vous ne l'avez pas oubliée?

— Non... Me permettez-vous de vous donner un conseil, monsieur de Kéravan, puisque nous nous retrouvons ce soir comme d'anciens amis?

Relisez bien certaine lettre que Rose Perrin vous écrivait l'automne dernier! d'oser... de vous... déclarer!

— Mademoiselle! Cet amour dont vous parliez aussi... puis-je croire?

— Croyez ce que vous voudrez, et ne me parlez de rien maintenant. Réfléchissez, parlez à votre grand'mère... A bientôt!... Espérez!

Elle partit très vite, sans qu'Hervé tentât de la suivre.

Il demeura quelque temps dans le salon essayant de comprimer la joie qui l'étouffait.

Elle avait compris son amour et elle y répondait...

Comment se méprendre au ton dont elle avait dit: *oser, espérer*!

Tout à coup sa joie tomba et se changea en angoisse... Il venait de se rappeler la fortune de Diane, la situation de sa famille et la sienne propre.

Et lorsque la marquise apprendrait de quelle façon étrange étaient nées leurs relations, ne le soupçonnerait-elle point d'avoir voulu se substituer à Hubert de Louvigny, le prétendant officiel, d'avoir inventé ce stratagème dont l'enjeu était la cœur de sa fille... et sa dot?

Cette pensée amena une rougeur au front de l'officier. Oh! non! Plutôt que de subir certains soupçons, il aurait le courage de renoncer...

Mlle de Trivières était rentrée chez elle dans le même état d'esprit que le lieutenant au début de sa songerie.

Une joie ailée la transportait.

Hervé l'aimait, ils s'étaient expliqués...

Certes, elle ne se dissimulait point les difficultés qu'elle rencontrerait du côté de la marquise.

Mais elle avait une foi tenace dans la force de son amour et elle se faisait fort d'obtenir le consentement de sa mère.

— Ce ne sera pas très facile, se dit-elle.

Elle sourit avec un petit haussement d'épaules, qui bravait toutes les embûches.

Ils s'aimaient, ils se l'étaient dit...

Ils se l'étaient même écrit sans le savoir...

La marquise finirait par reconnaître la main de la Providence qui les destinait l'un à l'autre.

Il lui tardait de parler à sa mère.

— Madame est-elle rentrée? demanda-t-elle à sa femme de chambre.

— Non, Mademoiselle. Madame la marquise a dit qu'elle ne rentrerait qu'à huit heures pour le dîner.

— Qui est venu? dit-elle en prenant des cartes sur un plateau.

— Monsieur le général est venu à six heures, très contrarié de ne trouver ni Madame ni Mademoiselle.



— A-t-il dit s'il était revenu depuis longtemps?

— Depuis hier soir, Mademoiselle.

Bon-ami à Paris!

Si une opinion était susceptible de peser sur l'esprit de Mme de Trivières c'était celle du général.

Diane réfléchit longuement au meilleur parti à prendre.

“Bon-Ami parlera à ma mère... Ce sera lui que j'enverrai en ambassadeur... Il est bon, il ne refusera pas...”

“Tout de même il va être furieux, réfléchit-elle, avec un sourire moqueur; il avait si bien comploté son petit roman avec Hubert!...

“Je laisserai passer l'orage... Quand il aura bien crié, il finira par se rendre à mes raisons.

“A nous deux, nous convaincrons ma mère que le monde et l'argent ne sont pas seuls les buts du bonheur. Le cœur doit bien aussi compter pour quelque chose!”

Si le général d'Antivy, suprême espoir de Diane, avait pu lire cette dernière réflexion dans l'esprit de sa pupille, il eût été charmé et étonné de la trouver si bien d'accord avec ses principes.

Il était environ dix heures du matin. Le général d'Antivy, reposé de ses fatigues par une bonne nuit et content de retrouver ses habitudes parcourait les journaux du matin.

Son ordonnance vint l'avertir qu'une dame désirait lui parler.

Au même instant, Mlle de Trivières entrait sans cérémonie.

— Toi, ma chère enfant! Tu es genillet d'avoir pensé venir embrasser à ton vieux tuteur.

“Voyons cette mine?... Superbe!

“Tu sais que je suis allé avenue Malakoff, hier. On vous l'a dit?

—Oui, bon-ami. Votre tournée s'est-elle bien passée? N'êtes-vous pas trop fatigué?

— Sain comme l'œil, petite. Si tu m'avais vu marcher dans les terres labourées, moi qui me traîne sur les boulevards, tu ne m'aurais pas reconnu!

“A propos de prouesses, j'ai entendu parler de toi; tu as fait des merveilles à Vauclair! Mes compliments! As-tu reçu mon obole?

— Votre chèque? Oui, bon-ami, et je vous ai écrit pour vous remercier. A moins que ma lettre...

Diane cessa de parler, car le général s'était levé comme mû par un ressort et il se tenait debout devant elle, les bras croisés, la regardant d'un air courroucé.

— Ah, oui Mademoiselle, s'écria-t-il parlons-en de lettres! Qu'est-ce que m'a chanté ta mère? que tu entretenais une correspondance avec mon neveu? Voyons, de qui se moque-t-on?

Lui as-tu écrit, oui ou non?

“Nous y voilà!” pensa Diane.

Elle s'était demandé comment elle aborderait la question brûlante, et voici que son tuteur entrait de lui-même dans le vif de la question.

Elle le regarda. L'ennemi avait des yeux fulminants, une moustache hérissée, mais Diane fit la réflexion qu'il n'était pas si terrible qu'il en avait l'air.

Elle répondit d'un ton innocent:

— Je lui ai écrit, certainement, bon-ami, c'est-à-dire que...

— Voyons! tu ne me feras pas croire cela, à moi! J'en arrive. J'ai vu Hubert. Il m'a juré ses grands dieux que tu ne lui avais pas écrit une seule fois! Pourquoi t'obstiner à soutenir le contraire?

— Mais, bon-ami, vous ne me permettez pas de m'expliquer...

— Il n'y a pas d'explication, Mademoiselle! Aucune!... aucune! Tu as écrit ou tu n'as pas écrit!

—J'ai écrit, mon tuteur, et très souvent.

—Alors fichtre! Qu'est-ce que ces cachotteries de la part d'Hubert? J'y perds mon latin! Sarpejeu! ne peut-on me dire la vérité?

— C'est ce que j'essaie de faire, bon-ami.

Hubert ne ment pas... et moi aussi je dis la vérité. Votre neveu n'a jamais reçu mes lettres, sauf la première, et encore... je ne l'avais pas signée de mon nom.

— Par exemple! Voilà qui est fort!... Explique-toi, que diable!

— Eh bien, bon-ami, voici ce qui s'est passé:

Diane alors ouvrit tout son cœur à son vieil ami.

Elle lui avoua son ardent désir d'être aimée pour elle-même, malgré la question d'argent qui empoisonnait à ses yeux tous les sentiments, et comment elle s'était servie d'un stratagème, dans l'espoir de se faire aimer sous un nom d'emprunt.

— Très bien! interrompit le général; je comprends maintenant pourquoi Hubert affirme que tu ne lui as jamais écrit. Mais que vous ayez correspondu sous un nom ou sous un autre, le résultat est le même: je suis certain qu'il est tombé amoureux.

— Bon-ami, je suis désolée d'accuser votre neveu, et c'est là le point le plus épineux de l'histoire, mais il est arrivé une chose à laquelle je ne pensais guère.

C'est qu'Hubert de Louvigny a fait fi de ma lettre et...qu'il l'a passée à l'un de ses amis.

Le général fit retentir la table d'un coup de poing.

— Le fou!... De sorte que toi, Diane de Trivières, tu as entretenu pendant un an une correspondance suivie avec un inconnu, qui est capable de s'être amouraché de toi?

Elle baissa la tête et dit très doucement:

— Oui, je le crois... Mais ce correspondant, mon cher tuteur, est un officier de mérite que vous-même avez connu...

— Son nom?

—Hervé de Kéravan, lieutenant au même régiment que votre neveu.

Le visage du général se détendit un peu.

— Ah! cela aurait pu être pire!

M. d'Antivy se leva et se mit à arpenter son salon à grandes enjambées. Diane le suivait des yeux.

Elle entendait de temps à autre des phrases hachées.

“L'imbécile! l'idiot! Je lui tirerai les oreilles...

Tout à coup, le général se planta devant sa pupille:

— Enfin, j'espère, du moins, que cette correspondance a cessé?

— Oui, bon-ami.

Diane regardait le bout de ses souliers vernis avec un air embarrassé.

Qu'y avait-il encore?

Le général devint très rouge et dit d'un ton rogue:

— J'espère que tu as déjà oublié ces balivernes et qu'il n'en sera plus qustion? Puisque ces lettres ne sont pas signées de ton nom, elles ne te compromettront pas. Laissons cela.

A sa prochaine permission, je te referai faire la connaissance de mon neveu... Tu verras quel gentil garçon!

Tu deviendras ma nièce comme je l'ai résolu. Vous ferez un gentil ménage, Hubert et toi...

Pendant ce petit discours, Diane avait pâli davantage. Elle reprit peu à peu son empire sur elle-même et, se levant, elle dit d'un ton calme:

— Bon-ami, je ne vous ai pas encore tout dit. J'étais venue ce matin pour faire appel à votre affection comme à celle du meilleur ami de mon père. Je vous parle à vous qui le remplacez comme je lui parlerais s'il pouvait m'entendre.

Très ému, le général prit doucement la main de la jeune fille et la fit asseoir près de lui.

— Tu me fais peur, Diane. Que vas-tu me dire encore, grand Dieu!

— Voici, bon-ami, c'est que vous aviez deviné juste: M. de Kéravan m'aime...

— Il ne te connaît pas!

— Pardon, Jacques et lui se sont liés l'été dernier; nous nous sommes vus assez souvent. C'était pendant le séjour que ma mère fit en Suisse.

— Ah! ta mère a la manie de changer de place!

Mais, mon enfant, remarque que c'est une chose dont on n'est jamais sûr, à moins que l'un des intéressés ne l'avoue...

— M. de Kéravan ne me l'a pas avoué. Il sait la différence de fortune qu'il y a entre nous. Malgré cela, je suis sûre qu'il m'aime.

— Eh bien, ma chère petite, s'il t'aime, le pauvre garçon, c'est très regrettable; mais ce n'est pas cette raison qui t'empêchera d'épouser Hubert?

Diane pencha la tête, et, cette fois, une lueur rose aviva la pâleur de son teint.

Elle dit presque bas:

— Mon bon-ami, je suis désolée de contrarier vos projets, mais... je n'épouserai pax un autre homme que M. de Kéravan.

— Ah! ça, Diane! tu as juré ce matin de me faire sortir de mon caractère! Kéravan est un brave garçon, certes, un officier d'avenir. Mais, ma pauvre petite, il n'a pas le sou; ce n'est pas un mari pour toi!

— C'est un mari pour moi si je l'aime! Et c'est le seul que je puisse épouser, puisque c'est le seul que j'aimerai.

— Que dit ta mère de tout cela? dit-il brusquement.

— Maman ne sait rien encore. J'étais venue à vous, bon-ami... en toute confiance, parce que j'avais pensé...

— Que c'était moi qui aurais la corvée agréable, d'aller demander ta main pour ce monsieur?

— Oui, mon cher bon-ami: j'ai compté sur vous pour parler à maman! Oh! ne dites pas non, je vous en prie! vous êtes si bon!

Le général se remit à marcher en roulant ses épaules d'un air furibond.

— En voilà une corvée! Parler à ta mère! lui demander ta main pour un autre qu'Hubert!

Non... non, mon enfant, ne compte pas sur moi pour cette besogne! Tu as voulu embrouiller toute seule tes affaires, au lieu de suivre tranquillement le plan qu'on t'avait tracé... Arrange-les!... Je ne m'en mêlerai pas.

Diane se tenait assise auprès du bureau, la figure cachée dans ses mains.

De temps à autre le général lui lançait un regard entre deux bouts de phrases.

Soudain, il alla à elle, enleva les mains qui voilaient le beau visage désolé et, sortant son mouchoir de sa poche, il

essuya les larmes qu'il avait vu couler entre ses doigts.

— Je suis furieux! bougonnait l'excellent homme. On le serait à moins! Ce n'est pas une raison pour te désespérer. Allons... allons! puisqu'il faut finir par céder, c'est entendu: je parlerai à ta mère.

Diane revint chez elle rassérénée; elle avait obtenu de son tuteur la promesse qu'il viendrait le soir même trouver la marquise entre cinq et six heures.

Vers quatre heures, ayant vu rentrer la marquise, Mlle de Trivières commanda l'auto et, pour tromper le temps de l'attente, elle se fit conduire dans divers magasins où elle avait à faire des emplettes pour la Biche-aux-Bois.

Lorsqu'elle rentra, le général était parti.

Sa femme de chambre lui remit une lettre qu'on avait apportée en son absence.

Diane tressaillit en reconnaissant l'écriture d'Hervé; elle monta à son appartement sans entrer dans le salon où l'attendait sa mère.

Elle décacheta la lettre d'une main tremblante et lut:

"MADEMOISELLE,

"Vous m'avez donné hier le plus immense bonheur, et de cela mon cœur vous gardera une reconnaissance infinie. Je me suis répété après votre départ les paroles magiques que vous aviez prononcées: oser, espérer!

"Hélas! ce rêve est trop beau!...

"Souvenez-vous, Mademoiselle, de ce que votre correspondant écrivait à Rose Perrin à la même époque. "Des raisons majeures me tiendront pour toujours éloigné d'elle."

"L'honneur, ma conscience, ma fierté m'interdisent de chercher jamais à me rapprocher de vous. Elles me font un devoir de me détourner de la félicité incomparable que vous m'avez fait entrevoir.

"Je pars ce soir rejoindre mon poste, mais je vous aurai vue!

"Je connais maintenant toute la valeur de la femme sublime à laquelle je renonce, et je la supplie de ne pas me garder rancune d'un sentiment qu'elle comprendra...

"Adieu, Mademoiselle. Je n'implore de vous qu'un souvenir dans vos prières.

"Daignez agréer mes respectueux hommages.

"H. DE KERAVAN."

Mlle de Trivières avait négligé d'allumer l'électricité tant elle était pressée de lire sa lettre aux derniers reflets du jour.

Il faisait complètement nuit quand elle eut achevé sa lecture; malgré l'obscurité, elle demeura longtemps à cette place, le front appuyé à la vitre du jardin, où les branches des lilas tournoyaient en gémissant sous les rafales du vent.

Un quart d'heure plus tard, entendant sonner la cloche du dîner, elle s'éveilla comme d'un songe, et descendit au salon.

En voyant entrer sa fille, Mme de Trivières lui dit d'un ton sec:

— Tu t'es fait attendre, Diane. Je désirais te parler avant le dîner.

— C'est inutile, maman. Je n'ai plus besoin d'entendre ce que vous aviez à me dire...

— Comment, c'est inutile! Tu profites de la faiblesse de ton tuteur à ton égard pour me faire arracher mon consentement à un mariage ridicule et tu ne t'inquiètes pas de connaître ma réponse!

Diane, pour toute réponse, lui tendit un papier d'un geste brisé.

Quand Mme de Trivières eut fini la lecture de la lettre, elle resta un moment sans rien dire, confondue par la preuve d'un désintéressement qui lui avait paru impossible.

Puis, par l'effet d'un de ces revirements dont elle était coutumière, la marquise courut à sa fille qu'elle prit entre ses bras et, appuyant la belle tête brune sur son épaule, elle la baisa avec tendresse.

— Dianette, ma chérie, dit-elle, pourquoi n'as-tu pas eu confiance en ta mère? Pourquoi ne m'as-tu par parlé plus tôt?

— Oh! maman, savais-je moi-même avant-hier que nous en arriverions là?... Vous m'aviez permis d'aller chez sa grandm'ère... C'est là que je l'ai rencontré...

— Et tu lui as écrit pendant un an sans que je m'en doute?

— Moi non plus, maman, je vous assure.

Je croyais écrire à Hubert; vous-même m'aviez donné l'adresse.

— C'est vrai! C'est ton original de tuteur qui est cause de tout avec ses idées romanesques. Il a bien réussi! Tu n'épouseras pas son neveu, dont tu ne voudrais pas... et tu n'epouseras pas davantage ce monsieur qui ne veut plus de toi...

Te refuser, toi, ma fille! Cela, c'est trop fort!

— Mais, maman, vous lui reprochiez tout à l'heure d'oser prétendre à ma main et vous lui reprochez maintenant de se retirer!

— Tiens! ne parlons plus de tout cela! Je me suis déjà mise en colère avec ton tuteur. C'est assez pour un jour. Allons dîner.

Que dirais-tu d'un petit voyage à Vauclair? Nous serons bientôt à Pâques.

— Oh! oui, oui. Allons-nous-en, partons d'ici... Et à Vauclair plus qu'ailleurs.

J'y retrouverai mes malades, mes occupations. Cela m'empêchera de trop penser, de trop me souvenir...

Et elle ajouta en elle-même:

"De trop souffrir"

CHAPITRE III

Le printemps à Vauclair.

Autour de l'hôpital les crocus et les primevères apparaissaient sous l'herbe mouillée et, dans les parterres du château les beaux lys blancs sonnaient les Alleluïas triomphants des dimanches de Pâques.

Diane de Trivières passait indifferente aux merveilles du renouveau; elle ne regardait qu'en elle-même.

Malgré qu'elle eût repris ses multiples occupations d'infirmière, rien ne parvenait à rompre le sortilège malfaisant qui retenait son âme enchaînée dans un cercle de sombres pensées.

Comme autrefois, elle allait encore du château à l'hôpital aux mêmes heures; sa blouse blanche passait dix fois par jour le long des salles qu'elle inspectait d'un œil vigilant, mais, comme le disait Rose avec tristesse:

"C'était Mademoiselle et ce n'était plus elle: on croyait qu'elle était là, mais son cœur n'y était plus!"

Quant à Mme Rose Plisson, elle y était bien certainement et plutôt deux fois qu'une?

Sa figure brunie par les intempéries, ses joues fraîches et rebondies, ses bras potelés, ne rappelaient que de très loin l'ouvrière Parisienne, mièvre et pâle.

Aujourd'hui c'était l'églantine des bois dont le parfum était la franche gaîte qu'elle répandait autour d'elle, et il était clair que la fleur épanouie allait porter son bouton.

L'événement arriva précisément une nuit du commncement d'avril, pendant le séjour des châtelains à Vauclair.

On prévint au matin Mlle de Trivières de la naissance du bébé.

Avant d'entrer à l'hôpital, Diane alla faire une petite visite à sa protégée.

Elle trouva la jeune maman allongée, son bébé dans ses bras.

C'était un joli spectacle de la voir à demi soulevée sur son lit blanc, ses mains pâles sortant de sa camisole festonnée et ses cheveux bouffants emprisonnés dans un coquet bonnet orné d'un ruban bleu.

— Mademoiselle, dit la lingère, je vous avais promis un filleul, mais ce sera pour une autre fois! Il faudra vous contenter d'une filleule.

— Je suis très contente d'avoir une filleule, répondit Diane. Nous profiterons de ce que je suis à Vauclair pour la baptiser. Avez-vous arrête un nom?

— Moi, je voudrais l'appeler comme son père cela ferait Victorine: c'est un joli nom!

Mlle de Trivières fit la moue, puis elle décida:

— Puisque je suis la marraine, il me semble que j'ai voix au chapitre. Voulez-vous que nous la baptisions Victoire. C'est un beau nom de guerre.

Rose battit des mains, au risque de réveiller le poupon.

— Victoire! c'est très joli. Qu'en dis-tu, Totor?

Totor était le petit nom d'amitié de Rose à son mari.

L'ex-soldat souriait béatement en approuvant de la tête. Il voulait tout ce que voulait sa petite femme; c'était à elle de décider...

— Allons! mademoiselle Victoire, dit Rose, en tournant le bébé du côté de Diane, regardez votre marraine, votre belle marraine, vous pouvez en être fière! Ca n'est pas comme...— elle jeta un coup d'œil du côté de Victor — comme certaines personnes qui ont des marraines à revendre, des marraines à la douzaine; tu n'en auras qu'une, toi, ma jolie, mais une bonne et une belle!

A cet instant, le papa de la jeune Victoire fut pris d'une quinte de toux qui l'obligea d'aller prendre l'air sur le seuil de la porte.

Pendant qu'il se calmait, Diane dit, d'un ton de reproche:

— Je croyais, Rose, que vous lui aviez pardonné. Pourquoi réveillez-vous les mauvais souvenirs?

— Oh! il faut qu'il se souvienne, Mademoiselle. J'ai pardonné, oui, c'est vrai. Mais, quand on a été trompée une fois, il n'y a plus la même confiance!... Non, non, *il faut* qu'il se souvienne.

— Ne vous agitez pas. Je vais dire à votre mari de rentrer et je me dépêche d'aller à l'hôpital.

Victor entrait à ce moment, osant à peine regarder du côté du lit, mais Rose eut un geste vers lui, avec un sourire si doux qu'il avança sans nul égard pour le tac-tac de sa jambe de bois.

Avant de sortir, Mlle de Trivières eut le temps de le voir mettre un baiser maladroit entre les boucles folles, un baiser timide qui sollicitait un pardon que le sourire de Rose avait accordé d'avance.

Et Diane tira la porte avec un soupir sur ce joli bonheur qui était à moitié son œuvre.

Elle prit lentement l'allée des sapins.

Même cet humble bonheur ne serait point à sa portée! Elle haïssait sa fortune qui, d'une façon comme de l'autre, la privait du seul bien dont son cœur souffrait le besoin.

"Je ne me marierai pas, se dit-elle. Je me consacrerai aux œuvres, à mon hôpital, aux enfants abandonnés... Puisque ma fortune m'empêche d'être heureuse, je leur donnerai tout... tout !"

Elle monta comme à l'ordinaire dans la salle vaste et claire où les malades la regardaient passer dans un silence respectueux ainsi qu'une lumineuse apparition.

Mlle de Trivières voulait en se donnant chaque jour davantage à sa tâche charitable, contraindre son mal à céder, à se fondre dans la douceur de se donner, de n'être plus que la sœur compatissante des êtres souffrants, des mutilés de la gloire.

Elle y réussissait à de certaines heures. Mais à d'autres, quand la solitude la rendait à la vie intérieure, elle retrouvait sa peine aussi cuisante, son fardeau aussi lourd; et elle se demandait avec effroi si elle devrait vivre ainsi des années dans l'amertume de stériles regrets.

Dans cette lutte secrète où l'âme de la jeune fille s'anoblissait en se purifiant, son corps perdait de ses forces.

Le sommeil fiévreux, l'appétit languissant, Diane changeait de jour en jour d'une manière très sensible.

La marquise de Trivières, dont la tendresse maternelle avait été mise en éveil, remarquait ce changement et s'en désolait.

Connaissant sa fille pour ce qu'elle était, si absolue dans ses sentiments, si ferme dans ses volontés, la marquise se demandait si elle n'eût pas mieux fait d'aider de tout son pouvoir à la réalisation de ce mariage, y consentir du moins de bon cœur, au lieu de se réjouir secrètement de la défection du jeune homme.

C'était trop tard!

Les tourments qui dévoraient Diane avaient encore d'autres causes que son amour déçu.

Bien qu'elle eût pris la résolution d'éviter tout ce qui pouvait la ramener au souvenir d'Hervé, elle suivait avec un tremblement les communiqués de la guerre se rapportant à l'offensive de Champagne.

Elle lisait chaque matin la liste des tués ou disparus, tremblant d'y voir le nom du lieutenant de Kéravan. Elle savait que son régiment prenait part à l'attaque déclenchée entre Soissons et Reims.

Les mots des communiqués relatifs à cette partie du front étaient les seuls qu'elle voyait. "Le Chemin des Dames, le Mont Cornillet, Moronvilliers", ces noms se détachaient sur les autres en lettres capitales, et le cœur de la jeune fille battait à soubresauts violents, tandis qu'elle songeait: "Il était ici, il a marché à l'assaut en avant de ses hommes, il a dû traverser ces tirs de barrage meurtriers, c'est lui qui a pris cette tranchée, qui a poursuivi l'ennemi en déroute, sous un déluge de balles, dans des flots de sang... Hervé!" Son amour s'exaltait à ces visions.

Sans être ni épouse, ni mère, ni fiancée, elle vivait la vie angoissée de celles qui attendaient en tremblant, dont l'espoir vacillant était à la merci d'une lettre... d'une nouvelle.

Un matin, qu'auprès de Rose convalescente, non loin du chalet, Diane causait avec la jeune femme assise sous le gros chêne, Rose tenait son enfant sur ses genoux et surveillait de loin son mari occupé devant le chalet. Celui-ci, grimpé à une échelle— par quel miracle d'équilibre?— debout sur un seul pied, taillait les clématites et le rosier de la façade.

Rose dit à demi-voix:

— Il va tomber... c'est sûr! Et après, comment fera-t-on pour le ramasser? Il a reçu ce matin une lettre d'un camarade de son régiment. Ca lui a fait plaisir d'avoir des nouvelles.

Mlle de Trivières avait des raisons personnelles pour s'intéresser au régiment de Vivtor, puisque c'était le même que celui de certain lieutenant.

— Quelles nouvelles a-t-il reçues de son régiment? A-t-il été très éprouvé? Etait-il aux dernières affaires?

— Oh! oui, Mademoiselle! Et ils ont joliment écopé!... Il dit, ce camarade de Victor, que c'est un lieutenant de sa compagnie, un grand, qui a planté le drapeau français sur une forteresse qu'il y a là et, à cause de cela, on a donné à tout le régiment le droit de porter la fourragère. Victor m'a expliqué que c'est un cordon vert et rouge avec des aiguillettes d'or au bout qu'ils portent sur l'épaule.

Une question brûlait les lèvres de Diane. Elle ne pouvait se décider à parler.

— Seulement, continua Rose, il en est resté sur le terrain. Il dit qu'il n'en est revenu pour ainsi dire pas!... surtout les officiers.

— Quelques-uns, pourtant?

— Oui, plus ou moins abîmés. Il n'y a que le lieutenant de Louvigny, un ancien de mon mari, qui n'a rien eu; mais, lui... ses soldats disent qu'il est "verni". Ils l'aiment bien.

Celui qu'ils aiment le mieux c'est un Breton.

Justement, m'a dit Victor, celui qui a planté le drapeau sur le fort.

— Comment se nomme-t-il?

— Le lieutenant de Ki... Kér... enfin, un nom breton dans ce genre-là!

— De Kéravan, peut-être?

— Oui, Mademoiselle, Kéravan, c'est bien ça! Le pauvre jeune homme! C'était un brave, mais il l'a payé cher!

— Comment cela? Est-ce qu'il est... il est?

— Mort? S'il ne l'est pas à cette heure-ci il n'en vaut guère mieux! Le camarade dit qu'il a reçu un éclat d'obus dans la tête et un autre dans le côté...

Diane se leva; elle manquait d'air.

Elle essaya de marcher, ses oreilles bourdonnaient. Tout à coup ses jambes fléchirent et elle tomba à la renverse avec un cri étouffé.

— Victor! Victor! cria Rose, appelle vite la sœur des Anges. Mademoiselle vient de se trouver mal.

Une heure plus tard, Mlle de Trivières, transportée au château, voyant au pied de son lit la marquise en larmes, lui dit doucement:

— Maman, ne pleurez pas..., venez près de moi.

Voyez-vous, la vie est si triste que je voudrais mourir.

— Diane, mon enfant adorée, que dis-tu?

Si tu te sentais malade, pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt?

La jeune fille secoua la tête tristement.

— Je ne me sens pas malade...J'ai de la peine.

— Je le sais, ma Dianette, toujours la même cause. Mais, mon Dieu! qu'y faire?

— Rose ne vous a pas dit ce qu'elle venait de m'apprendre, là-bas, tout à l'heure?

— Non, elle a dit seulement que vous parliez de la guerre et que tu t'étais trouvée mal tout à coup.

— Rose venait de dire qu' "il" a été blessé, mortellement blessé... Oh! maman... je voudrais savoir.

— Nous le saurons, ma Dianette, je t'en supplie, reste calme! Bon-ami est à Paris, il s'informera... Je lui écris à l'instant...

— Vous ne me cacherez rien?

— Non, à la condition que tu seras courageuse. Tiens, voici ce bon docteur qui vient te voir.

Le vieux médecin de Vauclair qui avait vu naître la jeune fille, comprit à demi-mot ce qu'on ne lui disait point.

Il partit en affirmant à la marquise qu'il ne voyait rien d'inquiétant dans l'état de sa fille, mais que, cependant, il serait prudent de ne pas laisser se prolonger cette situation.

Mme de Trivières écrivit au général d'Antivy pour le prier instamment de faire toutes les recherches possibles afin de retrouver les traces du lieutenant de Kéravan.

Elle terminait en disant: "Et quand vous aurez retrouvé ce jeune homme, cet oiseau rare qui se permet de refuser deux millions et une fille comme la mienne, j'espère, général, que vous saurez lui faire entendre qu'il se doit au bonheur de cette enfant dont il s'est fait aimer... Ma pauvre chérie, général, elle vous ferait pitié! Prévenez-nous vite par un mot si vous avez des nouvelles."

Le lendemain Mme de Trivières reçut un télégramme ainsi conçu:

"Trivières, Vauclair, Sarthe.
"Commence recherches. Aurez bientôt nouvelles.—D'Antivy."

CHAPITRE IV

Jacques de Trivières était venu attendre sa mère et sa sœur à la sortie de la gare Montparnasse.

Très grand dans son costume de saint-cyrien, il s'était étonnamment fortifié durant son année d'école. Ses traits avaient pris une expression virile que complétaient son regard sérieux et sa fière tenue.

En voyant paraître Diane auprès de sa mère, dans son costume de voyage en drap sombre qui accusait sa pâleur, Jacques fut frappé du changement qui s'était opéré en sa sœur depuis leur dernière rencontre.

Il s'en inquiéta, mais la jeune fille répondit hâtivement qu'elle n'était pas malade, qu'elle se portait très bien et s'informa de suite si, depuis sa sortie, le saint-cyrien avait revu leur tuteur.

Jacques l'avait manqué la veille, étant allé chez lui pendant que le général se présentait à l'hôtel de Trivières et demandait ces dames.

— Il n'a rien laissé pour nous?

— Il a laissé dire qu'il reviendrait demain matin et a paru content d'apprendre que vous rentriez ce soir.

Vers dix heures, le lendemain, le général se fit annoncer. La marquise n'était pas encore sortie de sa chambre.

Diane descendit seule au salon.

Quand il la vit paraître son visage torturé par la pensée intérieure qui brûlait comme une flamme dans ses yeux ardents, le vieillard lui trouva une physionomie tragique, un air de douleur résignée, dont la grâce touchante lui alla au cœur et le remplit de remords.

Il vint à elle, lui saisit les mains, mais elle ne le laissa pas parler.

— Vous savez... bon-ami?

— Oui, je l'ai retrouvé.

— Vivant?

— Vivant!

Si le général avait encore douté des sentiments de sa pupille, il les eût compris à ce moment.

Elle dit très bas et vite:

— Parlez! parlez, bon-ami! Est-il gravement blessé? où est-il?

— Il est ici, à Paris. Oui, son état est très grave. Mais... Allons! allons! ma petite fille, fit l'excellent homme, en tapotant les cheveux de Diane qui pleurait sur son épaule, sois forte, que diable! Comment pourrai-je te dire le reste, si tu...

— Le reste? Ce n'est pas tout?

Le général ne répondit pas.

Comme lorsqu'il était ému, il fit un tour dans le salon, les bras croisés derrière le dos, l'air sombre.

Il revint à la jeune fille, et lui prenant de nouveau les mains, il les serra avec force.

— Diane, mon enfant, puis-je compter que tu seras plus qu'une femme courageuse ..., que tu auras la fermeté d'un homme?...

Ses lèvres blanches articulèrent avec peine:

— Oui, bon-ami!

— Eh bien! va mettre un chapeau. Je t'emmène; nous allons le voir!

Diane retrouva des forces pour courir à la porte.

— Et maman? dit-elle en se retournant.

— Je préfère que tu viennes seule d'abord; ta mère viendra plus tard... si tu le désires.

L'auto roulait vers un quartier lointain de Paris: Cours-la-Reine, le long du fleuve tranquille, boulevard Saint-Germain, où Diane s'étonna de voir des gens à l'air paisible marcher, parler sans émoi, alors que son cœur, à elle, battait à lui faire mal.

Maintenant la rapide voiture montait la pente du boulevard Saint-Michel jusqu'à une petite rue que Diane reconnut: la rue du Val-de-Grâce, avec l'hôpital militaire de face, au fond.

Tandis qu'ils descendaient cette rue, le général, qui n'avait guère parlé pendant le trajet, dit, avec inquiétude, en regardant les yeux secs et brillants de sa pupille:

— Tu seras courageuse? Tu sauras maîtriser tes nerfs? Je l'ai vu hier. Je connais son état. Souviens-toi qu'il n'est pas hors de danger, et qu'une émotion trop violente le tuerait...

Diane baissa la tête sans répondre.

Le général ajouta:

— Ce que nous faisons là était défendu... Il ne devrait voir *absolument* personne!

Mais, à cause de toi, j'ai insisté auprès du médecin en chef. On nous permet d'entrer pour dix minutes seulement.

Ils descendirent devant la grille.

Appuyée au bras de son tuteur, elle se laissa guider à travers les couloirs compliqués; ils arrivèrent enfin devant une salle dont elle reconnut l'entrée.

C'était celle où Diane avait entrevu le malheureux Jacquet, le camarade d'Hervé.

Elle croyait comprendre la nature de son mal. Si on l'avait mis dans cette salle où l'on soignait les maladies de la face, c'est qu'il était défiguré.

C'était cela que bon-ami redoutait pour elle; pour cela qu'il lui recommandait du courage! Ah! qu'était-ce auprès de la douleur de le perdre pour toujours!

Qu'importait la beauté de son visage si son cœur n'avait point changé!

Mais Hervé n'était pas dans cette salle.

Bon-ami alla un peu plus loin. Il s'arrêta devant une petite porte vitrée recouverte à l'intérieur par un rideau blanc.

M. d'Antivy présenta à l'infirmier une carte d'admission écrite de la main du major-chef. L'infirmier s'inclina et tourna doucement le bouton de la porte.

Le général dit à voix basse:

— Veux-tu entrer seule? Si tu le préfères, je t'attendrai.

— Peut-il me comprendre? Me reconnaîtra-t-il? demanda-t-elle.

— Oui, Madame, répondit l'infirmier. Il n'y a que douze jours qu'il a été trépané; il ne parle presque pas, mais il reconnaît; il y voit un peu. Surtout, ne restez pas longtemps et appelez-moi si quelque chose n'allait pas.

Diane se tourna vers son tuteur:

— J'entre seule... Voulez-vous m'attendre?

Le regard qu'elle jeta à son vieil ami était si beau d'espoir, de tendresse, de pitié, que ce dernier, pourtant bronzé par des mois de campagne, se détourna soudain vers la petite fenêtre ouvrant sur les jardins et ne put prendre sur lui de retourner la tête tout le temps que dura la visite.

Diane s'était glissée sans bruit dans la chambre presque obscure.

Le lit étroit, tout blanc, faisait tache au fond.

Elle s'en approcha en retenant son souffle.

Le silence l'oppressait et aussi la vue de ce long corps étendu, dont elle ne voyait que deux mains exsangues, aussi pâles que le drap, et le bas du visage immobile dont toute la partie élevée disparaissait sous des linges.

A voir cette immobilité, elle se crut en présence d'un cadavre.

Etait-il vraiment mort?

Le lui avait-on caché jusqu'à ce moment?

Non... une telle cruauté! Bon-ami n'aurait pas fait cela!.

Elle éprouva le besoin de se rassurer et, n'osant appeler, elle toucha légèrement la main du blessé.

Il fit un mouvement. Elle respira.

Puis il se tourna un peu, très peu de son côté.

Alors, elle s'aperçut que la moitié seulement de la face était cachée par le pansement. Sauf dans le haut où le bandage faisait le tour de la tête et encerclait le front.

Il fixa sur la jeune fille son œil unique, fixe, qui paraissait sans pensée...

Cela dura un certain temps... Diane n'osait bouger.

Peu à peu, la fixité du regard se détendit, l'intelligence y reparut comme un rayon de clarté au-dessus d'une eau trouble et, sans étonnement, le blessé prononça son nom:

— Diane...

C'était la première fois qu'elle le lui entendait dire. Ce nom—son nom!—dans sa bouche, à cette heure, elle le reçut comme l'aveu du plus brûlant amour...

Des larmes emplirent ses yeux pendant qu'elle parlait, tout bas:

— C'est moi, Hervé, vous me reconnaissez? Je suis venue...

— Diane!

— Je suis venue pour vous guérir et vous consoler...parce que... je vous aime!

Il ferma cet œil pitoyable où l'on entrevoyait, telles des ombres, se disputer la mort avec la vie...

Sa pauvre bouche disloquée essaya un sourire. Il pressa faiblement la petite main qui avait pris la sienne; elle lui dit doucement:

— Je vous fatigue... Ne pensez pas!

— Je ne pense pas... Je suis heureux!

Une grosse larme coula le long de sa joue. Il tourna sa tête avec effort du côté opposé et dit d'une voix lente, embarrassée:

— Diane..., si vous voyiez! Je n'ai plus... figure humaine!... Je suis hideux!

— Vous êtes, répondit-elle en se penchant audessus du lit, vous êtes celui qui m'aime... et que j'aime, le fiancé, l'époux que j'ai choisi!

— Je vous... ferais horreur!

— Non... Je ne désire qu'une seule chose: c'est que vous viviez, et que je puisse me dévouer à vous toujours.

Avant qu'elle ait eu le temps de prévoir son mouvement, il avait écarté le bandage et découvrait une affreuse plaie à peine cicatrisée partant du front, traversant la paupière droite et descendant sur la joue, du côté de l'oreille où elle finissait.

— Regardez!

Diane ne tressaillit pas; elle regarda en face l'horrible cicatrice rouge, à peine fermée et, sans rien dire, elle se pencha davantage, elle appuya lentement ses lèvres sur la plaie...

En se relevant, elle répéta, les yeux rayonnants d'amour:

— Je vous aime. C'est pour la France que vous avez souffert.

Hervé, c'est moi qui vous le demande humblement: m'aimez-vous?

— Oui... Diane, je vous aime!

Le silence était très profond dans la petite chambre. Avant d'y entrer, le général toussa doucement, puis il s'approcha à petits pas.

Il ne savait trop, dans l'obscurité, de quel côté se tourner, quand la voix de sa pupille dit près de lui:

— Venez, bon-ami, que je vous présente mon fiancé.

La guérison miraculeuse du lieutenant de Kéravan fût un étonnement pour le corps médical qui n'y comptait plus.

Les médecins l'attribuèrent à une nouvelle méthode qu'ils avaient expérimentée à cette époque. Nous croyons plus simplement que Diane et Hervé rééditèrent la jolie aventure de l'Amour médecin, ou que Dieu voulut conserver au monde une noble figure de héros.

On prétend que les Bretons ont la tête dure. Le fait est que le trépané s'en tira à peu de frais. La balafre qui lui barrait le visage n'intéressait pas directement l'œil droit. Il put bientôt l'ouvrir et y voir presque aussi bien que de l'autre. Enfin, la cicatrice elle-même, traitée par la nouvelle méthode qui fait revivre les tissus, ne servit bientôt plus qu'à parer son mâle visage et à le marquer d'un souvenir glorieux.

Trois mois après sa sortie de l'hôpital, le lieutenant de Kéravan et sa jeune femme partaient pour Vauclair, où ils allaient passer leur lune de miel et célébrer la Victoire.

Quinze jours plus tard, ils voyaient arriver la marquise de Trivières, qui déclarait ne plus pouvoir se passer de son gendre, Mme de Kéravan et sa fidèle Corentine, puis le général d'Antivy et son neveu Hubert de Louvigny— le vrai!— en congé de vingt jours. Il devait repartir avec les troupes d'occupation.

Ce dernier se jeta avec effusion dans les bras de son ami:

— Ai-je besoin, demanda Hervé, de te présenter à ma femme?

— Nous nous connaissons déjà, dit Louvigny, mais notre connaissance date de loin.

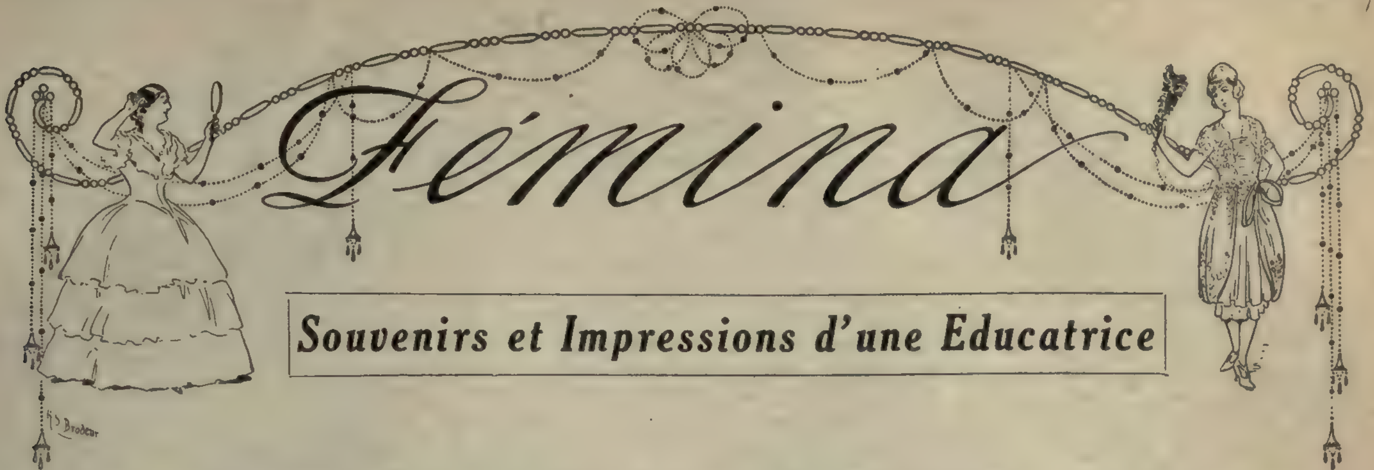
— Pas tant que cela, plaisanta la jeune femme. Oubliez-vous, Monsieur, qu'une certaine Rose Perrin vous écrivit une charmante lettre que vous avez dédaignée?

— Me le pardonnez-vous, Madame? demanda le jeune homme, d'un ton malicieux.

Diane rougit, et souriant à son bien-aimé, elle répondit:

— Rose Perrin ne vous le pardonne pas..., mais Diane de Kéravan vous en remercie.

FIN



Je suis heureuse de présenter à nos lectrices de "Fémina", une nouvelle collaboratrice, Tante Nis, qui dans ses "Souvenirs et Impressions d'une Educatrice" donne de sages conseils à toutes celles qui ont la mission d'élever des enfants.

MADELEINE

I. Mission de l'institutirce.

Mes chères nièces,

Vous voilà entrées dans l'enseignement, et vous me demandez de vous aider de mes conseils. Je me rends d'autant plus volontiers à votre désir, que vous m'avez prise par mon faible. Lorsqu'on a passé la plus grande partie de sa vie à instruire la jeunesse, et que l'heure du repos a sonné, il est bon de trouver encore l'occasion de parler pédagogie.

Je ferai donc appel à mes souvenirs d'institutrice pour établir une comparaison entre les méthodes employées de mon temps, et celles qu'on préconise aujourd'hui, et avec l'intelligence que je vous reconnais, vous saurez discerner ce qui convient le mieux à votre tempérament, à la classe que vous dirigez et au milieu où vos supérieurs vous ont placées.

Tout d'abord, laissez-moi vous féliciter d'avoir choisi comme moyen de subsistance, la position la plus naturelle à la femme. Sa vocation n'est-elle pas là tout entière: élever les enfants ? Bien comprise, la mission de l'institutrice est plus qu'un gagne-pain, c'est un apostolat. Si l'on excepte la vie religieuse, quoi de plus noble que le travail sur les âmes pour y faire germer la bonne semence, et sur les intelligences pour les façonner et les embellir ?

Il est vrai que de nos jours, la tâche de l'institutrice est plus facile qu'autrefois. Son labeur est mieux rétribué et se fait dans des conditions plus avantageuses: confort, hygiène, tout est à souhait dans nos modernes maisons d'éducation. Ce n'est plus comme jadis où dans de petites pièces mal éclairées, non ventilées, on entassait les enfants sur de longs bancs parfois sans dossiers et placés devant des tables branlantes. Pas même d'espace pour permettre à la maîtresse de circuler dans les rangs, elle devait faire toute sa classe du haut de sa tribune. Et pourtant on travaillait ferme, et il sortait de ces écoles des jeunes filles instruites et bien élevées. C'était dû sans doute au savoir-faire et au dévouement de celles qui avaient embrassé uniquement par goût, un état si peu rémunérateur alors.

Loin de moi la pensée qu'on ne trouve plus de dévouement chez les éducatrices. Plusieurs, le grand nombre même, en entrant dans l'enseignement, se livrent tout entières à leur noble tâche. Quant aux autres qui n'ont accepté cet emploi que faute de mieux, elles s'en lasseront vite. Heureusement, mes chères nièces, que je sais pertinemment que vous n'êtes pas au nombre de ces dernières.

Je concède donc aux écoles modernes un immense avantage sur les anciennes, sous le rapport du matériel. Quant aux études, la différence est peu sensible: jadis comme maintenant, les méthodes avaient surtout besoin d'être appliquées avec intelligence et bonté. La vraie éducatrice dans tous les temps est celle qui cherche à acquérir beaucoup de savoir, et qui travaille à réformer son caractère, à cause de l'influence irrésistible exercée sur les enfants, parfois même à son insu.

A ce sujet, un fait se présente à ma mémoire.—C'était au lendemain de la victoire de Mafeking remportée par les Anglais sur les malheureux Boers. Un commisionnaire vint annoncer à la directrice de notre académie, qu'à cette occasion, la Commission scolaire avait décidé d'accorder un congé général. Et la directrice d'entrer au plus tôt dans la classe des grandes, "ma classe," pour nous faire part de cette bonne nouvelle. Je ne sais quel regard je jetai à mes filles, mais elles me comprirent, et dans un bel ensemble, elles demandèrent de ne pas prendre ce congé, vu leur sympathie pour les vaincus. Et ainsi fut fait.—Quelle joie l'éducatrice n'éprouve-t-elle pas en retrouvant l'écho de ses sentiments dans ces coeurs qu'elle a formés! Mais par contre, quelle attention ne doit-elle pas exercer sur elle-même, puisqu'elle est en quelque sorte responsable de l'avenir de ces enfants qui lui sont confiés! Toujours et partout, elle doit être un modèle vivant de l'accomplissement fidèle et joyeux des multiples devoirs qu'elle a à remplir envers les enfants, les parents et les autorités.

A l'égard des enfants, il lui faut la tendresse d'une mère: elle en a accepté les charges. C'est là chose facile, me direz vous, puisque vous aimez les enfants. Voilà qui est bien. Vous serez donc heureuses d'être au milieu de vos élèves, de partager leurs jeux, leurs joies et leurs tristesses. Vous vous intéresserez à leur santé comme à leurs progrès et à leur perfectionnement moral. Vous ne séparerez pas la pédagogie de l'enfant, pas plus que le bon médecin ne sépare la maladie du malade.

Aimez donc les élèves placés sous votre direction, mais aimez les tous, les pauvres comme les riches, pas plus les intelligents que les moins doués. Même si vous deviez avoir une préférence, que ce soit en faveur de ces derniers, imitant en cela

les mamans qui ont toujours une prédilection marquée pour leurs enfants les moins favorisés de la nature. Votre affection doit cependant être désintéressée, sans espoir de récompense: gardez vous d'usurper la place de la mère en réclamant des enfants les caresses qui lui appartiennent exclusivement.

De même encore que certaines mères, pour mieux suivre le travail de leurs enfants, cultivent leur esprit, repassent au besoin quelques notions oub iées, vous devrez élever le niveau de vos idées et de vos sentiments, par des études continues et des lectures saines et fortifiantes. Vous pourrez alors donner un enseignement vivant, propre à vous attirer l'estime et l'affection de vos élèves. Pour accomplir efficacement l'oeuvre de l'éducation, la collaboration entre l'école et la famille est nécessaire. "L'école et la famille," dit M. Paul Crouzet," sont deux forces qui doivent agir dans le même sens, deux forces éducatrices, qui, séparées, ne peuvent pas grand chose, mais qui, réunies, sont toutes puissantes."— Vous vous efforcerez, mes chères nièces, de mériter la confiance des parents, afin d'obtenir leur appui. Pour cela, vous apprendrez aux enfants à respecter leurs parents, evitant vous-mêmes avec soin de critiquer ces derniers, de les trouver en faute soit dans les cas de mauvaise éducation ou de malpropreté des élèves. Enfin vous vous rappellerez que le père et la mère ont les premiers droits sur l'enfant, ce qu'on est parfois porté à oublier, surtout depuis que, par la gratuité de l'école les professeurs ne relèvent plus que de l'autorité scolaire.

Il est de toute évidence que l'éducatrice doit donner à ses élèves l'exemple du respect envers ses supérieurs, et de la soumission aux règlements, mais il lui faut tout de même garder son indépendance dans les procédés à employer pour l'éxécution du programme qu'on lui a donné à suivre.

Soyez donc déférentes envers vos chefs légitimes, mais sans obséquiosité. N'oubliez pas que vous remplissez une charge qui demande de la dignité.

Soyez toujours dignes dans vos rapports avec vos superieurs comme avec les enfants et les parents. Soyez dignes encore dans votre conduite morale, dans votre langage, dans votre tenue, dans votre maintien, et ainsi vous servirez avantageusement la cause toujours sacrée de l'éducation chrétienne et populaire.

En voilà assez pour aujourd'hui mes chères nièces, je vous ai dit des choses que vous aviez déjà comprises, sans doute. Dans un prochain entretien, nous traiterons un sujet toujours d'actualité: la fréquentation scolaire.

Au revoir et bon courage.

TANTE NIS

. . .Les Fiancés. . .

A perte de vue, le jeune riz poussait dans les plates rizières. C'était comme une immense nappe étendue où s'harmonisaient toutes les gammes vertes et tous les tissus précieux. Là, où le riz n'était point repiqué encore: du velours celadon; ici, où l'eau brillait à travers les tiges clairsemées. du satin vert jaspé; et, plus loin, le friselis des épis montés imitait un crêpe de Chine smaragdin.

Et cela donnait à, cette triste terre d'Annman, à cette terre noire et limoneuse, épuisée de vieillesse, plissotée de fatigue, un air de renouveau extraordinaire, un sourire d'ingénuité et de fraîcheur inusité aux autres époques de l'année.

Dans la contrée de Tau-Doc, les plaines de riz étaient encore plus souriantes qu'ailleurs.

Tandis que les vieux et les vieilles se reposaient dans leurs paillotes de la dure fatigue du repiquage, les jeunes, jouvenceaux et jouvencelles, partaient surveiller les rizières. On craignait les voleurs qui arrachent les graminées sur pied, l'invasion des buffles et des oiseaux grapilleurs, mais surtout celle du macui et de tous les esprits malfaisants des marécages et de l'air. Pour combattre des influences hostiles, on élevait de cent en cent coudées des espèces de "miradors," hauts et étroits échafaudages de bambou, terminés par une plate-forme découverte à laquelle on accédait avec une échelle de corde. On y demeurait de quatre à six semaines, jusqu'à l'époque de la moisson. On emportait avec soi tout ce qu'il fallait pour vivre durant ce temps; un peu de riz, un peu de thé, du poisson séché et, comme meubles, une natte de bambou et un oreiller en porcelaine.

Car, une fois en haut de la guérite aérienne, vous n'avez plus le droit d'en descendre; d'abord parce que vous abîmeriez les pousses qui lèvent, et ensuite parce que le peuple annamite aime à s'imposer un apprentissage de solitude et d'endurance. Il est même assez fréquent que l'on envoie des fiancés—pour éprouver leur vertu—chacun sur un mirador différent. Et si, quand on vient les délivrer, on ne relève dans le sol fangeux aucune trace de pas, aucune tige écrasée, on inscrit leur nom sur la tablette d'honneur de la pagode et c'est le village qui pourvoit aux frais de leurs noces.

***

Thi-Tam et Nay s'étaient connus tous petits. Ils avaient gardé les buffles ensemble. Cette année même—comme elle avait seize ans et lui dix-huit—on avait annoncé, devant l'autel des ancêtres, leurs fiançailles aux vénérables mânes, et il était convenu qu'ils se mariraient aussitôt après la récolte du riz.

Cependant ce fut le cœur serré que Thi-Tam monta sur son échafaudage. On avait permis à Nay de l'accompagner et de lui porter son humble bagage. Ils s'étaient tendrement frottés l'un contre l'autre leur croupion de nez, avaient languissamment respiré leur peau safranée; puis l'adolescent était parti pour regagner son mirador, éloigné d'une centaine de pas de celui de la jeune fille.

C'était la première fois que Thi-Tam veillait la rizière, la première fois qu'elle resterait séparée de Nay durant six semaines. Mélancoliquement elle regarda son fiancé patauger à travers le marais et réapparaître sur son échauguette en bambou, semblable à un petit champignon sous son chapeau conique.

Ah! comme il aurait fait bon veiller à deux! regarder à deux monter sous soi la souriante et verte rizière!

Pour se distraire de son chagrin, elle rangea son ménage de poupée, son fourneau minuscule, les bols de thé grands comme un dé, ses soucoupes de fée et ses longues baguettes en bois laqué, avec lesquelles on mange le riz grain par grain, comme avec des aiguilles à tricoter. Elle installaencore sur un autel de Lilliput sa pâle Déesse-de-la-Lune, faite avec une pâte de lotus et qui est la patronne des fiancés.

Réconfortée un peu, elle but le lait d'une noix de coco ouverte par Nay, et mangea la banane d'un bananier qu'ils avaient planté à deux.

Puis, comme la nuit était venue, elle alluma sa lanterne en vessie de poisson et la suspendit au bout d'un long bâton qui s'avançait loin dans le vide. A un second bâton,

elle attacha un petit panier rempli de papiers dorés et de gâteaux en farine de riz. C'était une offrande au diable et à ses lutins, afin de les détourner de sa frêle personne et des jeunes épis.

Là-bas, au loin, elle vit une autre lumière semblable à la sienne qui s'abaissait et remontait comme pour exécuter révérences et courbettes. C'était son fiancé qui la saluait. Elle répondit de la même façon. Puis, ayant adressé des tchin-tchin *à sa déesse, elle se coucha sur sa natte et s'endormit en soupirant avec langueur, la nuque posée sur son oreiller en porcelaine pour ne pas écraser l'architecture de ses coques vernies qui ne seraient pas réédifiées avant son retour au village.*

Mais bientôt elle se réveilla. Sous les pilotis de la maisonnette, des bruits effarants et étranges se multipliaient. Toute la rizière clapotait, s'agitait, sautillait, rampait, croassait, dans une cacophonie paludéenne. Des ombres noires flottaient dans l'air; le crapaud-buffle jetait son appel de mauvais présage; les papiers d rés du panier s'envolaient, sacrifice dédaigné, et déjà, toute tremblante, la pauvre petite Thi-Tam croyait que les macuis *l'emporteraient. Ah! comme elle se sentait seule dans ce marais peuplé de vies latentes et de frissons mystérieux!*

Mais, soudain, à travers la solitude lacustre, une musique délicieuse, une musique frêle, miaulante, hachée, venait comme une douce caresse l'envelopper dans la nuit. Elle reconnut la chanson d'amour de Nay, la chanson plaintive de sa flûte de bambou, que, dans la paillotte de ses parents, elle écoutait avant de s'endormir, tous les soirs. Et aussitôt, elle se rassura.

Elle se leva et se pencha sur le balcon. La plaine marécageuse luisait sous la lune comme un plateau de jade, et, là-bas, la lanterne de son fiancé ressemblait à un cœur ardent suspendu dans l'espace argenté.

Elle se raccroupit sur sa natte et, saisissant son luth à trois cordes, son luth en forme de petit cercueil, elle le pinça avec ses doigts pour chanter en mineur, et avec l'orteil de son peid gauche pour faire pleurer la basse, comme en un long sanglot.

Et, toutes les nuits, Thi-Tam et Nay échangent ainsi leur tendresse.

Le jour, afin d'effrayer les buffles et les oiseaux, on lance des cerfs-volants. Ceux des fiancés volent toujours l'un vers l'autre et parfois même leurs longues queues s'emmêlent, et, s'arrachant de la corde, ils vont choir, enlacés, sur le tapis de crêpe de Chine smaragdin.

Cependant, au début du second mois, Thi-Tam fut de nouveau envahie par une indicible tristesse. Elle ne mangeait plus, buvait à peine, et la nuit, malgré le doux miaulement de la flûte amie, des terreurs atroces et des appréhensions inexplicables la bouleversaient.

Elle entendait distinctement le diable et sa confrérie lutiner autour de son échauguette et la frôler de leurs ailes. En bas, au pied des pilotis, clapotaient lugubrement les esprits du marais. La rizière noire, sous un ciel noir, lui apparut un lac maléfique et, au loin, le mirador de Nay avait l'air d'un grand marabout fantastique qui la dévorait de son œil de flamme.

"O Nay! Nay!" pleurait-elle en détournant la tête et tendant les bras.

Et, malgré sa peur, ellee ût voulu se jeter à bas, courir, courir à travers la plaine fangeuse et rejoindre la tendre flûte qui l'appelait. Mais l'orgueil des filles d'Annam la retenait dans sa prison aérienne.

Que diraient les notables en apercevant les traces de ses pas et le riz piétiné? Son nom ne serait pas inscrit sur la tablette de la pagode.

La fièvre la visita toute la nuit, l'atroce fièvre des marais, qui tantôt vous mord d'un brûlant baiser, tantôt vous étreint dans ses mains glacia'es.

Le lendemain, elle eut à peine la force de lancer un cerf-volant. Il flotta de-ci, de-là, si piteusement, qu'il n'effaroucha pas les oiseaux et ne parvint pas à rallier celui, vigoureux et triomphant, de Nay.

La nuit, pour répondre à la flûte, elle ne peut plus que pincer avec son orteil la grosse corde qui, douloureusement, sanglote, sanglote...

Au matin, elle ne peut se lever, et, les ténèbres venues, elle entend le crapaud-buffle. Comptant sur ses doigts le nombre de ses cris, elle apprend que c'est vers la mort qu'il l'appelle. Un grand frisson la parcourt. Mourir sans avoir vu Nay, sans avoir respiré sa joue safranée! Mais soudain une allégresse étrange l'envahit, un allègement de tout, une fuite d'elle-même vers des musiques merveilleuses et des féeries magnifiques. Tout est blond, tout est clair, la lune coule sur son plancher et la déesse des fiancés lui sourit d'un sourire joyeux. Puis, tout à coup, la lune si haute, si pâle, si ronde s'approche, s'approche, et se détachant soudain du ciel, la lune devenue toute longue avec une queue de cerf-volant, la lune qui a pris la face de son fiancé s'étend sur son corps frémissant, et la bouche de Nay vient effleurer son visage pâmé. Alors, Thi-Tam ferme les paupières; mais elle entend encore la musique enivrante, la musique merveilleuse, les voix de toute la rizière qui chantent un épithalame triomphal.

***

Deux jours plus tard, les notables du village vinrent délivrer les gardiens. Alors, sur le mirador de Thi-Tam, on découvrit un cadavre au visage bienheureux couché sous un cerf-volant où étaient peints avec de l'encre de Chine les traits de Nay.

Nay accourut affolé, puis il expliqua, en sanglotant, comment, voyant la lanterne éteinte et croyant sa fiancée souffrante, il lui avait envoyé ce cerf-volant avec son image pour lui tenir compagnie, ce cerf-volant qui avait, en effet protégé la jeune fille après sa mort contre l'ardeur du soleil et l'attaque des oiseaux.

Tout le monde admira la persévérance de la petite morte d'amour et l'on suspendit son nom dans la pagode; Nay obtint la permission de l'enterrer à l'endroit même du mirador. Puis, quand la tombe fut dressée, il y planta deux perches qui maintenaient le cerf-volant à son image dont il avait refait la queue avec des flûtes de bambou. Et, quand le vent passait sur la rizière, les flûtes se mettaient à pleurer et, en bas, sous la terre noire Thi-Tam, écoutait la douleur éolienne de son fiancé.

MYRIAM HARRY.

RECETTES

Utilisation des écailles d'huitres et de moules.—Ces écailles servent à polir l'argenterie et à la remettre absolument à neuf. Brûlez-les, recueillez-en les cendres, tamisez dans un tamis très fin et faites une pâte avec les cendres et un peu de pétrole.

Bœuf à la mode alsaciene.—Prenez un morceau de bœuf que vous ferez mariner deux jours dans un peu de vinaigre, sel, fines herbes, en le retournant tous les jours plusieurs fois. Faites-le cuire avec un morceau de beurre et laissez prendre couleur brune; ajoutez-y deux cuillerées de farine, bouillon, vin, oignon, clous de girofle, feuille de laurier. Quand le bœuf est cuit, passez la sauce et servez avec des nouilles.

Procédé pour éteindre le pétrole enflammé.—Une jeune fille ayant renversé une lampe à pétrole et ne pouvant éteindre la flamme, jeta ce qui se trouvait sous sa main: c'était du lait, et le feu s'éteignit aussitôt. On a expérimenté depuis, plusieurs fois, ce procédé avec succès.

LES CHOSES FÉMININES

Par SOEUR MARTHD

1—MAYONNAISE A L'ECREVISSE

1 écrevisse, sauce mayonnaise, 1 laitue, 2 tomates.

Nettoyer l'écrevisse soigneusement, la couper en petits morceaux, empiler au centre d'un plat et recouvrir abondamment d'une bonne sauce mayonnaise.

Garnir de feuilles de laitue et de tranches de tomates.



1—MAYONNAISE A L'ECREVISSE

3—PATES AU POULET OU AU LAPIN.

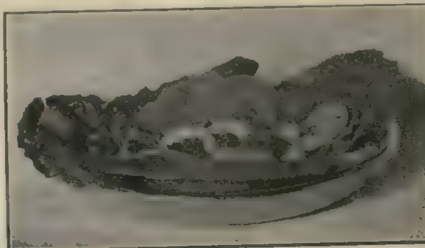
Pâte feuilletée, poulet ou lapin froid, poivre, sel, sauce blanche.

Recouvrir des moules à pâtés de la pâte feuilletée et cuire au four. Hacher fin le poulet ou le lapin, mélanger avec la sauce, assaisonnerc chauffer dans une casserole, remplir les moules et servir.

2—ROTIES CHERITON.

1 oz. de fromage Parmesan rapé, 2 cuillerées à soupe de lait, 2 cuillerées à soupe de mie de pain, beurre, pâte d'anchois, poivre, 3 œufs, sel, pain.

Bouillir les œufs dûrs; faire avec les jaunes une pâte en les mélangeant bien avec le lait et le fromage rapé. Faire rôtir quelques tranches de pain, les beurrer et y étendre la pâte d'anchois. Sur le tout mettre le mélange des jaune d'œufs et du fromage râpé, puis recouvrir avec la mie de pain et les blancs d'oeufs hachés très fin. Mettre quelques petits morceaux de beurre sur le dessus et cuire quelques minutes.



2—PATES AU POULET OU AU LAPIN

Confiture de poires et carottes.—Pelez des poires (plutôt vertes que blettes), coupez-les en deux ou en quatriers, suivant la grosseur, prenez des carottes et coupez-les en aiguilles, comme de petites tranches de fruits confits (mettez 3 livres de poires épluchées pour 1 de carottes). Sucrez suivant le goût. Mettez dans une bassine avec un peu d'eau, si vous avez bien sucré, ou même sans eau, et cuisez à la manière ordinaire, jusqu'à ce que le tout soit bien confit. Mettez en pots et couvrez seulement quand la confiture est refroidie. On peut ainsi utiliser les poires non mûres, qu'on laisserait perdre. Le goût des carottes est complètement changé et personne ne les peut soupçonner.

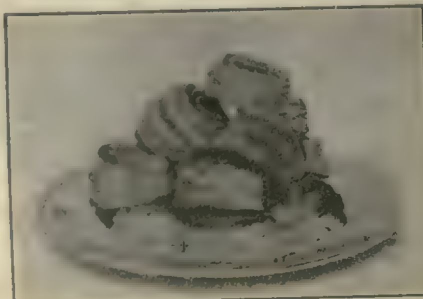
Vinaigre pour toiles cirées.—Il ne faut jamais nettoyer les toiles cirées avec de l'eau ou du savon. Il suffit, pour les remettre à neuf, de les frotter avec du vinaigre additionné de quelques gouttes d'huile.

Tache de fruits sur le linge.—Appliquer tout de suite de l'amidon en poudre sur la tache et le laisser pendant plusieurs heures. La coloration sera absorbée par l'amidon et la tache disparaitra.

Croquettes de riz aux fruits.—Cuisez du riz, comme les gâteaux de riz, en remplaçant les œufs entiers par le double de jaunes, et les raisins par des fruits confits coupés en dés. Etalez dans le plat, en couche épaisse; laissez refroidir. Divisez en parties égales, roulez sur la table saupoudrée de panure: donnez-leur la forme de bouchon: trempez-les dans des œufs battus, panez et faites frire; quand elles sont égouttées, roulez-les dans du sucre fin et servez.

Pudding aux pois.—Prenez une livre de pois concassés que vous avez fait tremper 24 heures dans l'eau;mettez ces pois dans un sac de mousseline assez grand pous que les pois puissent gonfler, et faiter bouillir dans de l'eau pendant 2 heures ½. Lorsqu'ils sont à point, retirez-les et passez au tamis, assaisonnez de sel, poivre et beurre et ajoutez deux œufs battus. Quand le mélange est bien fait, placez-le dans un morceau de toile blanche; attachez fortement, et faites bouillir une heure. Débarrassez le pudding de son enveloppe et servez avec un rôti de porc frais.

Pigeons à la crapaudine.—Videz, flambez, épluchez vos pigeons, fendez-les par le dos, sans séparer les deux moitiés; aplatissez sans briser les os. Arrosez-les avec du beurre fondu, puis couvrez-les de persil, oignons, champignons hachés menu, sel, poivre. Roulez-les dans la chapelure blonde et faites-les griller sur un feu de braise jusqu'à ce qu'ils aient pris une belle couleur dorée. Servez-les avec une sauce piquante.



3—ROTIES CHERITON

Le thé et les névralgies.—Une névralgie vous étreint-elle (mal de dents ou mal de tête), faites une cigarettes de thé vert, allumez-la comme une cigarette ordinaire et fumez-la. Dès les premières bouffées, la douleur s'apaisera et disparaîtra petit à petit.

Pour nettoyer les taches sur l'albâtre.—On lave d'abord l'albâtre à l'eau de savon, ensuite on applique sur la tache de la chaux, puis on frotte avec un morceau de flanelle trempé dans l'eau tiède de savon.

COURRIER DE MADELEINE



Robe en "drapella" garnie de pétales de velours

GAUD.—Il m'a fait plaisir que vous pensiez à m'annoncer le grand évènement qui consacre le bonheur d'une petite amie pour laquelle je fais des vœux ardents. Soyez heureuse comme je le souhaite, Gaud, et vous n'aurez plus jamais rien à désirer.

MADAME LAUREAT P.—Merci de votre si aimable lettre, et croyez que j'apprécie à toute sa valeur la satisfaction que vous m'exprimez si gentiment.

UNE TOUTE PETITE.—Ainsi vous êtes contente, et de vous l'entendre dire avec tant de sincérité me fait aimer tout de suite cette "toute petite" qui fait de la Revue Moderne, son amie. L'espace nous a manqué le mois dernier pour le Cinéma, mais nous nous reprenons ce mois-ci.

E. STROPIANA.—Je suis heureuse d'apprendre que nous ne nous séparons pas, et que la Revue vous suivra dans le nouveau coin où vous transportez votre vie, et où, je le souhaite, vous connaîtrez du bonheur et de la paix.

LA DAME AUX CAMELIAS.—L'âme est lourde de sa peine, je le comprends... Mais aussi vous connaissez des joies si belles et si précieuses, les plus belles et les plus précieuses de toutes; elles doivent effacer tout le reste, et vous laisser un cœur content et satisfait...

JULIENNE DE R.—Tout d'abord, merci pour votre compliment, pour votre sourire, pour votre affection. Vous avez du talent et de la personnalité, et votre petit article serait très-bien, si vous vouliez y ajouter le fond qui lui manque un peu. Voyons entre ces deux jeunes gens, à part le sentiment qui se dessine à peine, ne pourriez-vous faire intervenir, ou même simplement deviner, une décision quelconque? Pas besoin que ce soit un mariage,—si vous trouvez la solution banale,—mais il peut manquer de sincérité, aimer ailleurs, oublier tout de suite, et votre héroïne pourrait deviner tout cela dans le dernier adieu, qui en somme est bien froid pour l'adieu de gens qui s'aiment. Imaginons par exemple que les deux jeunes gens ont exactement vécu de beaux jours, elle a cru qu'elle était aimée pour la vie, et, quoi qu'il n'en ait rien dit, elle imagine facilement que l'aveu est tout proche. L'heure du départ le devrait provoquer, au lieu de cette chose si douce, voilà qu'il lui fait simplement comprendre, sans rien dire, par son attitude et son silence, que tout est fini, la dernière page est tournée, et il faut se séparer, sans retourner la tête, à jamais... Ou toute autre solution que vous préférerez, mais qui mettrait de la vie, de la douleur même, dans votre petit croquis.

DERFLA.—Vous pouvez faire pratiquer cette petite opération électrique dans les divers hôpitaux, où un service parfait est assuré, sous la direction de médecins reputés. Vous avez raison de vouloir vous débarrasser de ces poils follets qui gâtent les jolis visages. Certes, je suis l'amie, et je dois l'être, de toutes celles qui ont confiance en moi.

LOUISE REGNAN.—Beaucoup d'émotion et de sentiment dans votre berceuse. Seulement, la phrase demande à être travaillée plus soigneusement. J'essaierai de publier.

CORINNE L.—Je vous félicite de votre persévérance au travail. Vos vers seront soumis à l'appréciation de notre critique, et je souhaite qu'il en autorise la publication.

ANGELE MOR'N.—Des romans qui ressemblent aux contes de fées... "Sachez," me dites-vous "qu'ils sont la meilleure littérature"... Je suis très-contente de l'apprendre, mais j'ai quelque raison de croire que les lecteurs de la Revue ne partagent pas tous, votre sentiment à cet égard, et j'aurais peur qu'ils réclament de ces romans modernes que vous semblez fort dédaigner, et qui ont pourtant quelque mérite. Quant à être mauvais, vous me semblez bien sévère. Seulement, s'il me tombait sous la main quelques fictions merveilleuses, capables d'intéresser, avec vous, tous ceux qui nous lisent fidèlement, et le nombre commence à être sérieusement respectable!—je me ferai un plaisir de vous les offrir.

JASMIN.—Quelle joie de recevoir des lettres comme les vôtres, des lettres souriantes, affectueuses et jolies qui promènent de la lumière dans mon âme... quelle joie! Je ne saurais avoir de meilleur apôtre que vous, là-bas, et je sens avec quelle ardeur vous défendez notre revue. Je vous en remercie affectueusement. J'ai envoyé un numéro-spécimen à votre amie, et je souhaite pouvoir distraire un peu cette jeune femme, perdue dans vos prairies, après avoir vécu dans un centre de raffinement intellectuel. L'amitié de votre amie parisienne commence à m'être aussi douce qu'à vous-même.

GEORGETTE.—J'ai lu votre billet avec émotion. Rien ne m'attriste comme de voir une femme loyale, courageuse et honnête aux prises avec la vie, la vie nclémente et tourmenteuse qui saccage tout et ne répare rien. Je m'occupe de vous en ce moment, et sitôt que j'aurai une nouvelle à vous communiquer, je serai plus heureuse que vous, si la nouvelle est bonne, bien entendu.

APOLLINE.—Merci avant tout et pardessus tout, et soyez assurée que votre entrée au courrier est accueillie avec la plus grande joie. Choisissez un cadeau qui soit très-simple, conforme à la vie et au goût de celui auquel vous le destinez. Un beau livre est toujours le bienvenu, ne croyez-vous pas?

MLLE JULIETTE G.—Ces articles ne me paraissent pas suffisamment explicatifs, j'ai préféré en suspendre la publication. Cependant, je suis en pourparlers avec une maison qui pourra, d'ici peu, offrir à nos lectrices des travaux de dames absolument perfectionnés, avec articles explicatifs, etc.

TOUJOURS FIDELE.—J'aimerais moi-même à m'oublier quelque part, loin, sur le bord de quelque beau lac, et n'avoir qu'à rêver, mais hélas, la vie active me retient trop profondément pour que je songe encore au repos. Je vous envie donc, tout en me réjouissant des instants de bonheur qui vous sont dévolus.

UNE LECTRICE DE LA REVUE MODERNE.—Ce roman est de "Delly" et non de "Ardel," et je le publierai, bien volontiers, quelque mois.

MARG COTE.—Hélas! votre article arrive alors que la revue est prête à aller sous presse, et il m'est impossible d'y ajouter une seule note. Continuez de travailler, et n'oubliez pas qu'il faut surtout de la persévérance pour atteindre le résultat convoité. Aussi évitez la banalité de reprendre les vieux thèmes dans les termes usés. Soyez neuve et personnelle si vous voulez connaître le vrai succès.

LUCIENNE POITRAS.—Merci à l'abonnée de la première heure qui m'adresse de si aimables choses. J'espère que vous n'aurez plus à attendre, et que votre revue vous arrivera tout droit.

COEUR EN PEINE.—Lasse et fatiguée avant même d'avoir vécu? Allons, petite, mettez bien haut ce cœur en peine, faites-lui regarder l'avenir et dites-lui d'espérer. Car vous avez toute la vie pour être heureuse!

GEMME.—Les anciennes sont accueillies à bras ouverts. Petit à petit, nous les retrouvons toutes, toujours aimantes, toujours sincères, et la réunion est une joie profonde. J'attendrai votre petit conte, mais faites vite, parce que le temps presse, et que devant sortir la première semaine de chaque mois, il nous faut nous hâter maintenant pour reprendre le temps perdu. Je vous félicite des succès déjà obtenus, et je vous en souhaite d'autres, de plus en plus brillants. Il est bien difficile d'éviter la critique. Si bien que nous tentions de faire, nous heurtons sans cesse des idées et des sentiments. La seule consolation c'est de faire ce que l'on croit bien, et d'ignorer le reste.

LAURENCE.—A votre âge et avec votre esprit sérieux, vous pouvez à mon avis lire cet auteur d'un bout à l'autre, sans que vous en receviez le moindre mal. Je vous félicite même du choix de vos lectures qui atteste d'un sérieux que nous sommes peu habitués à rencontrer aujourd'hui, où cet auteur apparaît plutôt comme démodé. Vous ne m'importunerez jamais, et vous pouvez être assurée d'une constante bienvenue.

LISE.—O la bonne lettre, Lise, et qu'elle m'a fait plaisir. Je vous ai fait du bien me dites-vous, quelle chance alors, d'avoir un peu rendu ce que vous m'offries vous-même avec une si généreuse délicatesse. Ainsi des deux Madeleine, celle que vous préférez, c'est la combative, celle qui n'a pas peur de dire ce qu'elle pense... Merci de m'avouer cela si sincèrement, car d'être ainsi approuvée par la petite femme aux yeux clairs, à l'esprit net et à la loyale pensée que vous êtes, me va droit au cœur. Il faut laisser bavarder votre plume quand elle s'adresse à moi, car j'ai plaisir à la lire, et à constater tous les points de contact qui nous rapprochent. Et surtout, ne regrettez jamais de m'avoir exprimé toute votre pensée. Jamais je ne me froisse de l'expression d'une pensée si elle est sincère et juste. La malice naturellement me crispe et me dégoûte, mais la franchise me réconforte et m'encourage. J'aime que l'on me dise que l'on ne pense pas comme moi pour telle ou telle raison, et alors la discussion se pose nettement et clairement, et des adversaires loyaux sont toujours des amis. Revenez Lise, parce que je vous attends, et—n'oubliez pas d'écrire.

J'A. L.—Merci des choses aimables, et soyez certain que rien ne m'est un plus précieux encouragement que des lettres comme la vôtre.

VIOLETTA.—La Revue Moderne compte beaucoup d'amis à Jonquières, et me voilà intéressée vivement au joli coin de pays que vous habitez, et que j'irai quelque beau jour visiter, ne serait-ce que pour remercier vous et les autres qui nous sont tellement aimables et sympathiques. Je vous remercie, en attendant, de tout ce que vous trouvez charmant à me dire, et je suis ravie d'avoir rencontré sur ma route, une nouvelle amitié. A votre place, j'adresserais à cette future mariée, un ouvrage de vos mains; elle y serait sûrement plus sensible qu'à n'importe quel cadeau. Merci pour le souhait qui est aussi sincère que joli, je le sens bien.

MONIQUE LORIOT.—Malheureusement, je ne puis publier ce mois-ci. Je suis déjà surchargée d'articles "composés" et qui doivent passer à leur tour. Dépêchez-vous pour ce conte de Noel, car nous paraissons, ne l'oubliez pas, au commencement du mois. A bientôt donc.

YVES L.—Je vous prenais pour un aîné, mais je n'en suis pas moins ravie de découvrir un si joli talent chez l'un de nos jeunes compatriotes. Bravo! et continuez.

MADELEINE



Robe en crêpe de satin, enrichie de dentelle

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

CONDITIONS:—Trois ou quatre pages d'écriture courante à l'encre, sur papier non rayé. Pas de copie; cinquante sous par mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.

Pour les études particulières, envoyées directement: $1.00

FAUVETTE CAPTIVE.—L'esprit est gracieux, [illegible] et irréfléchi. Animée et impulsive, elle exprime ses opinions et manifeste ses sentiments sans en prévoir les conséquences et elle regrette souvent d'avoir parlé trop vite. Bonne, délicate, affectueuse et même tendre, elle est un peu capricieuse. Elle est susceptible et elle se souvient longtemps des offenses réelles ou supposées. La volonté est vive et active: les tendances autoritaires sont atténuées par de la souplesse et un désir constant d'être aimable qui la rend conciliante. Impatiente, elle a parfois de l'irritabilité capricieuse. Active, dévouée pour ceux qu'elle aime, elle me semble adroite et vive et l'esprit pratique ira en se développant.

GRAIN D'ORGE.—Votre lettre du treize juin est la première reçue ici, et afin de ne pas désappointer je fais l'étude de ce court billet.—Impressionnable, nerveuse, sensible, elle est d'humeur très variable et je la crois capricieuse, inconstante, se lassant vite de ce qu'elle a le plus désiré. Très réservée, elle a cependant besoin de confiance et d'affection, et elle est malheureuse de ce qu'on ne le devine pas davantage. Singulier mélange de dissimulation et de franchise. Elle est défiante et soupçonneuse. Volonté un peu emportée et très obstinée. L'activité est variable et se modèle sur l'humeur. Assez d'orgueil et de la timidité: elle se fait bien des chagrins exagérés et sans causes sérieuses. Bon cœur délicat et un peu jaloux, grand besoin de sympathie et d'aide morale.

BRUNETT GABY.—L'imagination est vive et peut nuire à la sûreté du jugement: elle est sensible, tendre, très impulsive, et elle manque un peu de réflexion: par suite, elle parle et agit avec précipitation sans prévoir les conséquences, et elle a souvent lieu de le regretter. Absolument ouverte, franche et simple, elle pèche par cette spontanéité un peu imprudente. Bon cœur généreux et dévoué. Le sens pratique est susceptible de se développer. La volonté est plus vive que forte: toute ardeur, elle prend des résolutions qu'elle ne sait pas tenir. Elle ne manque pas de souplesse: elle aime à contredire et à discuter. Tendance autoritaire peu soutenue car elle manque de persévérance. Gaie, animée, aimable et sympathique.

VENUS.—C'est un esprit léger et superficiel: elle est gaie et un peu **en l'air.** Bon cœur, pas beaucoup d'égoïsme, mais trop d'impressionnabilité et d'irréflexion pour que le dévouement soit constant et sérieux. Elle dépense sans compter et elle est généreuse. Toute simple et naturelle, elle n'a pas de vanité et quoiqu'elle fasse peu de confidences, on n'a qu'à la voir parler et agir pour la connaître. L'humeur et l'activité sont capricieuses, mais au fond, elle est assez positive, et il est possible que le sens pratique s'éveille. Volonté faible, irrésolue, qui procède par à-coups. Elle est trop facilement influencée. Cœur délicat, sensible, affectueux et bon. Comme beaucoup d'êtres faibles, elle a des entêtements fréquents et imprévus.

SYLVETTE.—Impressionnable, très sensible, tendre, d'une imagination vive, mais assez de bon sens et de réflexion pour conserver un jugement droit, même quand l'âme est agitée. Seulement, si l'esprit juge bien, la volonté est faible, facilement soumise aux volontés plus fortes. Irrésolue, variable, voulant et ne voulant pas, elle est à la merci d'une émotion forte et d'une volonté tenace. L'activité est nerveuse et facilement lassée: elle devient alors de l'agitation. C'est une âme inquiète, triste, qui a des réactions subites et des gaietés bruyantes et fugitives. Pas l'ombre d'esprit pratique, elle apporte de la fantaisie dans tout avec ce résultat qu'on ne trouve dans sa vie matérielle, ni exactitude ni aucune méthode. Humeur inégale. Elle est rêveuse, douce, avec quelques entêtements tacites. Sincère, mais fermée et craintive.

ALBERT.—Esprit précis, calme, positif, droit. Il a du jugement et un esprit pratique qui ne perd jamais ses droits et que jamais le sentiment n'influence. Il est bon, ouvert, affectueux, sincère et constant. L'activité est égale, persévérante et un peu routinière. L'orgueil est susceptible et un rien le froisse. Il est souvent triste, déprimé, et devant trop d'épreuves et de difficultés, le découragement serait possible. Physiquement, il ne semble pas capable d'une grande résistance et cette faiblesse influe naturellement sur le moral. Il a un besoin d'affection et de sympathie. Il accorde généreusement sa confiance et il peut même être imprudent en croyant trop ceux qu'il ne connait qu'imparfaitement. Instinctivement dévoué pour qui il aime; il est complaisant et généreux. Beaucoup de délicatesse, d'esprit et de cœur. Il inspire la confiance et il la mérite.

JULES-LIETTE.—Simple et naturelle, modeste, délicate, très sensible, d'une tendresse retenue qui ne s'est pas encore épanouie, elle manque absolument de sens pratique et on lui reproche sans cesse de manquer d'ordre. Elle est distraite et un peu négligeante. Droite et sincère mais très réservée. La volonté manque de résolution et d'initiative: ma correspondante est d'une obstination constante et habituelle qui est sa seule force. L''humeur est très variable. Active et courageuse, elle est optimiste et elle a beaucoup d'illusions. Bonne et très dévouée pour ceux qu'elle aime beaucoup.

LAURIETTE.—L'imagination est vive et développée aux dépens du jugement: la tendance à l'exagération est grande et devrait être réprimée. Lauriette a des illusions, des préjugés, des antipathies et des sympathies excessives, celles-ci pas plus justifiées que celles-là. Sentimentale et un peu romanesque, elle a un cœur affectueux et un dévouement actif et généreux. L'humeur est capricieuse et pas toujours agréable. Elle est active, courageuse, elle a de l'initiative et elle aime bien à conduire les autres. Volonté ardente, un peu emportée, résolue, tenace, mais en général la constance fait défaut: elle est trop impulsive et capricieuse pour continuer avec constance ce qu'elle a commencé avec tant d'ardeur. Gaie, animée, sociable, elle aime le plaisir et l'imprévu. Elle manque de pondération et c'est en cultivant la réflexion qu'elle corrigera le côté léger de sa nature.

INSULAIRE.—Toute délicatesse, sensibilité, tendresse, elle vit par le cœur et le sentiment tient le premier rôle chez elle. Elle est intelligente, cultivée, et grâce à l'observation attentive et à la réflexion, le jugement est plus sûr qu'on ne s'y attendrait chez une telle impressionnable. Elle doit, tout de même, se défier d'une imagination qui favorise les exagérations, et se donner le temps de bien réfléchir avant de se prononcer ou de se décider. Elle est femme jusqu'au bout des doigts: gracieuse, vive, aimée, gaie à ses heures, triste assez souvent, toujours gracieuse et charmante. La réserve est difficile à vaincre, car elle est timide, un peu craintive et elle se défie d'elle-même. Volonté franchement et constamment obstinée faite pour la résistance et qui manque d'initiative. Sa réserve et son mutisme volontaire augmentent cette force de résistance et lui font une énergie spéciale, bien marquée. Active et persévérante, elle a un certain sens pratique et beaucoup de bon sens.

MINE.—Positif, sensé et pratique, il est délicat bon et affectueux. La droiture et la sincérité sone parfaites et la franchise a un caractère de confianc, naïve dont il ferait bien de se défier. C'est un optimistet bon, bienveillant qui voit tout en rose. Il a cependant ses petits moments de tristesse. La volonté est vive, énergique et assez tenace. Il est porté à contredire et à discuter vivement, mais c'est un doux qui ne s'emporte pas. L'esprit et le cœur sont délicats. Il a besoin d'affection, d'en donner et d'en recevoir. L'orgueil est un peu susceptible mais c'est un mouvement passager combattu par toute la bienveillance d'une nature généreuse et bonne.

BIBIANE.—Un peu étourdie, très superficielle, elle a un esprit actif et ouvert qui saisit vite mais ne pénètre au fond de rien. Le bon sens et un certain esprit pratique pourraient, les circonstances aidant, la rendre un peu plus sérieuse. Gaie, animée, bienveillante, elle a un bon cœur sensible, délicat et affectueux. Elle n'a pas l'habitude de se dévouer: c'est l'enfant gâtée qui reçoit beaucoup sans penser à faire sa part: elle le pourrait car elle a peu d'égoïsme. La volonté est vive, assez résolue, un peu autoritaire, capricieuse dans ses manifestations. Elle ne manque pas de souplesse, et quand elle veut une chose, elle a mille jolies petites manières d'arriver à ses fins. Un peu vaniteuse, un peu coquette, mais trop sincère pour que ce soit grave. Elle a des petites susceptibilités passagères. Elle est gentille, gracieuse et bien féminine.

STELLA MEA.—Délicate, sensible, tendre, d'une jolie simplicité qui ne se dément jamais, c'est bien le type de la jeune fille qui fera une bonne femme dévouée, douce et douée d'un grand charme. Elle est fière et un peu timide et elle se tient à l'écart: si l'on veut être son ami, on la cherche et on l'apprivoise. La volonté est précise, modérée, un peu autoritaire peut-être, mais la souplesse et la bienveillance préviennent toute dureté. L'activité est égale, sans agitation ou nervosité. Elle est courageuse et gentiment optimiste: elle est en même temps sensée et assez pratique. L'humeur un peu inégale, petites tristesses peu motivées. Grand besoin d'affection mais une réserve qui cache sa grande tendresse.

HALTE 313.—Un peu légère et irréfléchie, elle manque de sens pratique, d'ordre et de soin. Bon cœur sensible et affectueux, mais le dévouement est gêné par un peu d'égoïsme et surtout par le manque de persévérance: elle ne sait rien **continuer** de ce qu'elle entreprend. La volonté est impulsive et capricieuse. Elle a quelquefois assez de fermeté. Capricieuse et indépendante. On ne le dirait pas d'après les apparences, mais elle est très réservée et se livre peu: au besoin, elle est dissimulée. Toute simple et naturelle, sans aucune vanité. L'activité est inégale et elle s'agite plus qu'elle ne travaille.

BOULETTE.—Elle est impressionnable, délicate, d'une sensibilité nerveuse accentuée, très imaginative, et alors le jugement n'est sûr que lorsqu'elle juge dans le calme et la réflexion, et qu'elle n'est pas directement intéressée, car alors le sentiment l'emporte sur la raison. Très jolie simplicité, spontanéité et franchise. C'est une petite nature tendre, mais d'une tendresse contenue et timide qu'il est difficile de connaître. La volonté est vive, autoritaire et très obstinée. L'humeur est capricieuse, généralement active, chercheuse d'imprévu dans tous les domaines. Elle n'est pas pratique: ce côté-là n'est pas cultivé; elle le deviendrait peut-être? Mais elle n'aime pas ce qui astreint quotidiennement et régulièrement, et elle n'a pas d'ordre. Aucune défiance, elle est portée à bien juger les gens, elle peut même manquer de prudence. Portée à la rêverie, aux illusions et plutôt optimiste... pour le moment, car, avec ses dispositions, elle supportera mal les déceptions et la tristesse habituelle sera à redouter.

ANCIENNE JEUNE FILLE.—Cette écriture renversée est difficile à lire et je ne réponds pas de l'exactitude de l'analyse. Ma correspondante se pique d'une

grande franchise, et elle a en effet des explosions de franchise en ce qui regarde son opinion sur les autres; quant à ses propres secrets, elle les garde bien et les petits mystères ne lui déplaisent pas. Elle ne manque pas de sensibilité au fond, elle a un cœur capable d'affection mais ceux qu'elle aimera se demanderont souvent si vraiment elle les aime: elle est incapable d'expansion, de bonne tendresse enveloppante et caressante... du moins jusqu'à ce jour. La volonté est précise, résolue, ferme et autoritaire, et devant l'opposition, elle devient dure. Opinions un peu absolues, besoin de contradiction, discussions fréquentes, qui entraînent une disposition à se quereller Sa vivacité peut aller à l'emportement. Courageuse et persévérante, elle a une activité égale et efficace. Orgueil un peu susceptible, peu de vanité. Assurance et satisfact on de soi.

JOSETTE.—L'imagination est vive et Josette a bien des chimères dans la tête: je me demande si c'est pour cela qu'elle est souvent triste, rarement satisfaite de rien, à commencer par elle-même. Le caractère est un peu difficile: elle est raide, capricieuse et entêtée. Une réserve très grande la fait souvent impénétrable à ceux qui vivent avec elle. Le cœur est bon, généreux, et comme elle a très peu d'égoïsme, le dévouement deviendra très beau, car elle est énergique et active. La volonté est forte: elle a de la résolution, beaucoup de fermeté et de la ténacité. Quand elle rencontre la contradiction ou l'opposition, elle peut être dure. Indépendante et autoritaire, et pourtant capable de certaines souplesses utiles. En dépit de ses accès de tristesse, elle a l'esprit enjoué et elle aime le plaisir. Peu d'orgueil et aucune vanité. Elle est sincère et elle se connait bien.

BRUNETTE.—Je ne veux absolument pas de copie, et vous voudrez bien m'envoyer un autre manuscrit en retenant le même pseudonyme.

DON QUICHOTTE.—Très jeune encore, il a une imagination vive qui nuit parfois à la sûreté du jugement. Il est intelligent et il profiterait d'une culture nécessaire un peu poussée: il faut que l'observation, la réflexion et le raisonnement soient bien développés et que les études deviennent sérieuses et persévérantes. Il a de la délicatesse, du goût; il est un peu sentimental e rêveur comme beaucoup d'adolescents. Actif, courageux et énergique. La volonté est impulsive, ardente, assez ferme et indépendante. Il tient à ses idées: il contredit et discute vivement. Je le crois assez satisfait de lui-même et il n aime pas beaucoup les critiques. Réserve, habitude de se renfermer, mais il est loyal, droit et sincère. Il a de grands enthousiasmes dont il ferait bien de se défier un peu. Impatiences fréquentes et quelques emportements courts. C'est une nature bonne, sensible, délicate et droite.

JEANNE.—L'esprit est clair, sensé et juste. L'imagination est vive et ses petites exagérations sont passagères et corrigées par la réflexion. Cette petite femme a du sens pratique, de l'activité et de l'économie. Je crois que l'ordre pourrait s'améliorer, mais on ne peut l'accuser de désordre. Elle est remarquablement droite et sincère, et ême plusieurs de ses difficultés et de ses ennuis naissent de cette disposition à dire trop vivement tout ce qu'elle pense: le silence est d'or dans beaucoup de circonstances. Elle a une volonté énergique, de l'initiative, de la résolution, une tendance autoritaire marquée et beaucoup de vivacité. Il est possible qu'en se surveillant, elle gagnerait à corriger les manifestations trop vives de cette belle volonté. Elle a des idées très arrêtées, et elle essaie de les imposer en discutant, et parfois en s'emportant, quand ce serait plus sage de les faire valoir dans leur application à sa conduite. Enfin, elle manque de souplesse et de diplomatie. Elle est bonne, aimante, dévouée, généreuse, active et énergique. Si elle savait s'y prendre mieux, plus finement, avec plus de douceur et d'adresse, elle n'aurait plus de chagrin et elle serait une petite femme parfaite.

ROLANDE DE VERCHERES.—Gentille, gracieuse, fine et d'une vivacité d'oiseau dont elle a la légèreté. Un peu vaniteuse, un peu coquette mais trop sincère pour que ce soit grave. Cette petite personne est remarquablement énergique: elle a de la résolution, elle est indépendante et autoritaire. Ses idées sont précises et arrêtées: elle est disposée à la contradiction, elle discute vivement et il lui arrive de s'emporter. Très entêtée. Elle est bonne, généreuse et tendre, d'une tendresse retenue qui s'épanouira un jour. Active, courageuse, gaie, complaisante, remplie d'initiative; ingénieuse et adroite, elle est une délicieuse promesse de vraie femme.

MIREILLE.—Sensible et délicate, elle a un cœur affectueux dont les affections sont sincères et constantes Elle est timide et réservée et elle se livre peu, même avec ses intimes. Petites tristesses sans causes. Elle est d'une ?etté un peu susceptible, mais elle a du bon sens et de la modération qui corrigent cette susceptibilité. La volonté est précise et ferme. Elle est active et persévérante. La bonté est délicate, active et dévouée. L'humeur, un peu variable, est rare ent désagréable. Elle a cependant un peu d'entêtement raide, et cela n'est jamais aimable. Elle aime beaucoup à parler quoiqu'elle ne parle pas beaucoup de ce qui la regarde.

FLEUR DE TREFLE BLANC.—Un peu réfléchie et légère, elle a cependant du bon sens. L'esprit pratique fait défaut et je ne crois ma correspondante ni soigneuse ni rangée, ni exacte. Elle se laisse effrayer par les difficultés, elle n'a pas de courage. La volonté est capricieuse, impulsive et faible. Elle est sincère t bonne, portée naturellement au dévouement, mais il ne se soutient pas, car elle est inconstante. L'humeur et l'activité sont très capricieuses. Comme la plupart des faibles, elle a des entêtements soudains et brusques.

STENO-DACTYLE (COSETTE).—Une autre étude signée Steno-Dactylo a paru dans la Revue de Septembre. Cette écriture est harmonieuse et annonce un parfait équilibre des facultés intellectuelles et morales. La bonté est grande et accompagnée de grâce et de simplicité. Le dévouement est généreux et délicat. Elle est droite, sincère, gaie, ouverte. Pas de vanité et une jolie indépendance qui l'empêche de trop s'occuper de l'opinion des autres. La volonté n'est pas forte: elle est active et persévérante mais elle manque de résolution, elle se laisse beaucoup influencer par ceux qu'elle aime; elle a peu d'initiative. Elle ne saurait pas opposer une grande résistance à une pression un peu forte. Beaucoup de charme féminin. Le sens pratique n'est pas beaucoup exercé et l'ordre doit être médiocre.

FIRMIN.—C'est une nature passionnée portée à être extrême en tout. Il est très sensible; les affections sont ardentes et jalouses. L'imagination vive et la grande impressionnabilité portent aux exagérations et nuisent à la sûreté du jugement. Il est généreux et très dépensier. L'activité est débordante et tourne quelquefois à l'agitation. Il est courageux, ambitieux, rempli d'illusions. La volonté est variable, pas très énergique, entêtée, sujette à des élans subits et à des reculs imprévus. Rien de stable et de vraiment fort. L'orgueil est susceptible, mais il n'a pas de vanité. Très bon un peu sentimental, rêveur et avide de sympathie et d'affection. Loyal, honnête et pas expansif.

L ULO .—Délicate, imaginative, enjouée, vive, peu sérieuse encore. La vanité est un peu coquette. Elle est susceptible. Le cœur est endre, et pour devenir dévouée, elle devra combattre énergiquement un sentiment personnel assez pro ncé. L'activité est peu égale et l'humeur est ch geante comme un ciel de septembre. Pleine d'il sions, un peu chimérique, peu pratique, elle aura ort à faire pour se former un jugement solide. La volonté est vive, capricieuse, souple, e somme p utôt faible. Elle n'a pas de persévérance et ne sait pas mener à bien ses nombreuses petites entreprises Un peu d'obstination. De grands enthousiasmes peu durables. Gentille et gracieuse enfant.

JEANNE CANADIENNE.—Vous m'envoyez un dollar et vous avez droit à une étude adressée directement et faite promptement. Malheureusement, vous ne m'envoyez pas votre adresse, et tout ce que je puis faire pour vous, c'est de faire paraître de suite, —c. a. d. en novembre!—C'est regrettable, mais c'est votre faute et non la mienne.—Cette jolie petite écriture égale, délicate et gracieuse me fait voir une bien gentille personne: elle est intelligente, enthousiaste et idéaliste, et cependant, sensée et assez pratique. La bonté est délicate et dévouée. Elle est bienveillante, d'humeur paisible et douce: elle aime la paix, la bonne entente, et fait des concessions pour l'assurer. Très tendre, sensible, d'une grande délicatesse d'esprit, de cœur et de procédés. Simplicité parfaite et beaucoup de grâce et de char ne. Elle est quelquefois triste, elle a une âme facilement blessée, mais elle n'est pas du tout susceptible. Aimante et constante, elle a besoin d'affection et d'approbation: travailler ou vivre dans une atmosphère peu sympathique lui enlève son ardeur et toute sa joie, et pourtant, elle en a en réserve et elle est faite pour être heureuse et donner du bonheur.

CHATEAU D'ESPAGNE.—Cette copie ne vaut rien: que faites-vous de nos conditions? Tant pis pour vous et votre étude!—De la vie, de l'ardeur, une nature facilement entraînée. Je lui trouve de la bonté et de la générosité: le dévouement est possible et pourrait être beau, mais il est peu pratiqué. L'orgueil, la satisfaction de soi, l'assurance sont très marqués. La volonté est variable, les indécisions sont fréquentes et aussi les impulsions irréfléchies. Il est autoritaire, susceptible. Un peu rempli de lui-même, il n'accepte ni les critiques ni les conseils. Le cœur est aimant, il a des affections ardentes dans lesquelles il entre un peu de jalousie.—Et ce n'est peut-être pas cela du tout! Toujours tant pis pour vous!

S'Y GELE.—C'est certainement un être impressionnable et imaginatif qui ne réfléchit pas assez et qui est porté à exagérer beaucoup. Aussi doit-il se défier de lui-même quand il juge gens et choses. Il est délicat, le cœur est bon, chaud, et sincère. Il s'emballe facilement et il manque de constance. Il n'a pas le sens de l'économie et il y va toujours largement. Comme il est bon, les autres en profitent comme lui, mais il n'est ni sage, ni prudent. La volonté est impulsive, rdente, peu soutenue: il est trop facilement influençable et il fera bien de ne s'entourer que de bonnes influences. Actif, courageux, optimiste, plein d'illusions, il a aussi de nombreux préjugés. L'humeur est capricieuse et pas toujours aimable. Quand il est gai, c'est un bout-en-train. Il ne peut jamais être méchant et dur mais parfois capricieux et grognon.

LUCIEN.—L'esprit est positif et pratique: c'est un réalisateur et ses projets aboutissent presque toujours. Ardent, actif, entreprenant, droit et consciencieux, il a une volonté énergique qui sert bien son ambition. Il a de l'entrain, de la gaieté, du courage. La bonté est délicate et protégeante: il a pitié des petits et des faibles envers lesquels il pratique la bienfaisance. Il est tendre et bon, mais il a des exigences avec ceux qu'il aime; il a une humeur variable et parfois de courtes violences. Orgueilleux et fier, il n'a pas de vanité cependant. Capable de beaucoup de dévouement pour ceux qu'il aime un peu jalousement.

DEUX AILES (L. L.)—Délicate, un peu nerveuse, très impressionnable, elle a cependant du bon sens et un jugement qui se forme sérieusement: elle ne manque ni d'observation ni de réflexion. Sensible et tendre mais craintive, fermée, très timide. Elle est capricieuse et par là, un peu déroutante. Un besoin de plaire ne la quitte guère ainsi que le désir qu'on l'approuve. L'orgueil est un peu vaniteux et susceptible, mais elle ne reste pas fâchée. C'est une impression fugitive. La volonté est vive, impulsive: elle contredit souvent discute avec vivacité et s'entête quelquefois. Sa grande sensibilité fait qu'elle est facilement attristée et elle ne confie guère ses chagrins: elle a une âme frileuse et peureuse. Elle a une tendance à se défier, à voir le moins bon côté des choses qui contribue à

[illegible] Elle est jeune, presque une enfant. Le temps et [illegible], en progrès, je crois, puisqu'elle est [illegible] et [illegible].

JOSE X.—[illegible] de bon sens et de sens pra[illegible] de maison, active, vive [illegible] et [illegible]. Elle est bonne, affectueuse et [illegible] qu'on peut l'être. Elle ne com[illegible] et elle n'aime pas ceux qui font [illegible]. Elle est quelquefois un peu [illegible] souvent une grande lassitude qu'elle [illegible]. La volonté est active, ferme, [illegible] et irritable souvent surtout [illegible]. Grande bonté qui se dépense en [illegible]. On lui fait de la peine aisé[illegible] et sensible.

ECILA.—[illegible] de bon sens fait contrepoids à [illegible] vive qui tend aux exagérations. Il a [illegible] beaucoup d'affection dévouée, de la [illegible], un besoin d'aider, de protéger qui fait sa [illegible], toujours prête à attendrir les [illegible]. Il paraît très ouvert parce qu'il est gai, bien[illegible], et qu'il aime à causer, mais il n'est pas ex[illegible] et il [illegible] difficilement ce qui lui tient au cœur. [illegible]. La volonté est active et souple: il a certaines ténacités. Il a une tendance à contredire et à [illegible], mais rien d'exagéré. Assez autoritaire, mais la [illegible] ne soutient pas bien l'autorité, et il a bien des faiblesses avec ceux qu'il aime. Très sympathique. L'humeur est assez variable.

X. Y. Z.—Un esprit précis, réfléchi, raisonneur, [illegible], où il n'entre pas un grain de fantaisie. Il est sérieux et attentif, et pas du tout sentimental. C'est une nature parfaitement droite, simple et sincère. Il inspire la confiance et il la mérite. Le cœur est bon, dévoué; les affections sont fortes et constantes, mais il ne doit pas être démonstratif. L'activité est égale et persévérante. C'est un homme qui réussira: il ne se laissera pas distraire de son but et il est bien d'un [illegible] rapport de l'intelligence et du caractère. La volonté est fortement obstinée, toute en endurance et en résistance. Il manque un peu d'initiative.

POLETTE RIEUSE.—Quoiqu'un peu étourdie, [illegible] est intelligente, sensée, et le jugement est [illegible], il deviendra bon. L'imagination est gra[illegible] et provoque à la rêverie, à laquelle la grande [illegible] fait un heureux contre-poids. Le cœur est [illegible] et bon et la tendresse est vive quoique con[illegible]. Elle a bien peu d'égoïsme et le dévouement [illegible] facilement. La volonté est plus faite pour la résistance que pour l'initiative. Je lui vois une obstination utile et un entêtement superflu et pas très [illegible]. [illegible] et timide, elle est nécessairement très réservée, mais un grand besoin d'expansion amène des confidences quand elle est en confiance. Jolie nature [illegible], sincère, gaie, assez douce. Elle ne manque pas de persévérance, les affections sont constantes et profondes. Gentille, gracieuse, vive, animée, elle a du charme.

DIAVOLO.—Très impressionnable: l'imagination est vive, sentimentale et un peu romanesque. La sensibilité est extrême et la porte aux exagérations, nuisant ainsi à la sûreté du jugement. C'est un tempérament nerveux, irritable et inégal. Aussi, quoique bonne, tendre, dévouée et généreuse, elle est quelquefois désagréable avec ceux qu'elle aime, portée à les critiquer, à gronder pour des insignifiances. N'empêche qu'elle a un cœur d'or. La volonté est variable. Impulsive, ardente, un peu autoritaire, assez tenace, courageuse, c'est, en somme, une volonté énergique. L'activité entraîne de la fatigue aisément, et celle-ci de l'agitation. L'ordre n'est pas brillant. Elle est sincère mais d'une réserve un peu craintive, elle ne fait guère de confidences. Un tour d'esprit original.

RIGOLETTO.—Trop d'imagination empêche la réflexion, favorise les illusions et nuit sérieusement au jugement. Elle est sentimentale et peu sérieuse. Elle est [illegible], étourdie, un peu distraite. L'activité est très capricieuse, et en général, elle aime mieux flâner et [illegible] que travailler. Sa franchise est accompagnée de [illegible], et elle regrette parfois d'avoir trop parlé. L'humeur est capricieuse, elle est souvent maussade et entêtée. Quand elle est bien disposée, elle est gentille. Aucun sens de l'économie, elle aime dépenser et ne connaît pas la valeur de l'argent. La volonté est assez ferme. Elle est brusque, entêtée, souvent impatiente. D'un autre côté, elle a des souplesses utiles et elle sera [illegible], plus tard, quand elle aura pris conscience de ses moyens. Très jeune, caractère peu formé encore, elle peut se modifier considérablement d'ici à [illegible] ou quatre années. Tout dépend de la direction qu'elle recevra. Il est possible qu'elle devienne sérieuse, ou bien le côté frivole prenant le dessus, la vanité et la coquetterie la gâteront. L'or[illegible] et l'amour-propre endure mal la critique et les reproches. Elle est bonne, sincère et [illegible]. Pas du tout démonstrative ou confiante.

COUSINE ALEX.—Réfléchie, sensée, pratique, se défiant de la sensibilité et la tenant bien en main, [illegible] abord, doit paraître calme et [illegible] qu'elle se domine, et [illegible] timide et très [illegible] esprit clair et [illegible] est droite et [illegible] prétention, elle a de l'[illegible]. La bonté est [illegible] et [illegible] par le sens de la [illegible] et du devoir plutôt que par la sensibilité. La volonté est [illegible] vive[illegible]. [illegible] d'[illegible] rêverie surprenante chez cette [illegible].

ANTOINETTE.—Très sensible, elle a un cœur [illegible] et [illegible], avide d'affection: elle est bonne, capable d'un dévouement constant. Une simplicité naïve, enfantine, aucun atome de vanité. Elle a du bon sens, de l'esprit pratique, une activité égale: avec cela on peut se faire une bonne petite vie bien remplie. La volonté est impulsive, ferme, assez souple pour être conciliante. Elle aime la gaieté et l'esprit est enjoué et facilement amusé. La petite pointe d'envie que je remarqu devrait être combattue par la bienveillance naturelle et la raison. Elle est gentille, très aimable quandelle n'est ni de mauvaise humeur, ni entêtée, et si elle le veut, elle peut devenir parfaitement charmante.

PERVENCHE.—C'est une enfant imaginative, pas très sérieuse, dont l'esprit est léger et un peu superficiel. Un côté positif et pratique se dessine qui s'accentuera plus tard. Elle est plus sentimentale que sensible. Quelque chose d'égoïste et de sec la rend un peu difficile. Elle est très franche, rudement franche, même. Volonté vive, un peu emportée, tenace, et d'un entêtement raide et cassant. Le cœur est bon, mais elle est plus habituée à recevoir qu'à donner, et pour se dévouer, il faudra qu'elle apprenne à combattre l'égoïsme signalé plus haut. Autoritaire, indépendante, capable de coups de tête. Le jugemenn est médiocre: elle écoute trop les exagérations d'ute imagination qui a beaucoup de latitude. L'humeur et l'activité sont très capricieuses. C'est une enfant que trois ou quatre années modifieront beaucoup.

CANADIENNE.—Légère, irréfléchie, nonchalante, désordre. Voilà ce que me montre cette écriture molle, floue, sans aucune consistance. Le caractère lui ressemble: rien ne se tient, rien ne se suit. La caprice est la règle et il n'y a aucun effort réel et soutenu. La volonté subit toutes les influences: les difficultés lui font peur, et le découragement et la tristesse viennent à tout propos. Le cœur est bon, sensible, aimant et facilement blessé; mais sans activité, ni volonté, le dévouement naturel ne peut être efficace. Elle s'inquiète et se tourmente et doit tourmenter les autres avec ses soucis et ses exagérations.

LUI.—Je le vois: un peu vaniteux, content de lui, se mettant à l'aise partout et capable de se vanter: il parle beaucoup de lui-même. Il est sensible; l'imagination empêche la réflexion et nuit au jugement. Il est le contraire d'un idéaliste, et assez égoïste; c'est son plaisir qu'il cherche sans beaucoup s'occuper de celui des autres. Je le crois sensuel et jaloux. La volonté est vive, se manifeste bruyamment, mais au fond il manque de force réelle et il résiste peu à lui-même et aux autres. Bon cœur sensible cependant, et capable de tendresse. Il n'est pas commode tous les jours et quand il est de mauvaise humeur, il peut être brutal.

C. F.—C'est un homme positif et pratique; il est sensible, bon, sincère, très affectueux. Etant nerveux, il a une humeur inégale et je puis en dire autant de l'activité. La volonté est précise, ferme, un peu autoritaire. Il est impatient, irritable, avec des promptitudes imprévues. Il est gai, courageux, assez entreprenant, rempli de bonne volonté. L'orgueil est susceptible et il est souvent mécontent, quelquefois à tort, mais il n'est pas rancunier. C'est un bon cœur généreux et sincère. Il est toujours naturel, sans la moindre vanité ou prétention.

ELLE.—Sensée et pratique mais cherchant les émotions, l'imprévu et manquant de prudence quelquefois. Le côté imaginatif et romanesque est donc assez développé. Elle est gaie, animée, un peu étourdie; l'activité est vive mais inégale et elle a peu de persévérance. Elle a un bon cœur aimant et dévoué. Quoiqu'assez sincère, elle déguise parfois la vérité sans aucun scrupule. Elle sait bien soigner et protéger ceux qu'elle aime. La volonté est impulsive, plus vive que forte; elle tient à ses idées qu'elle discute vivement. Elle peut s'emporter et se quereller même. Elle a certaines timidités subites, mais en général elle paraît tout à fait à l'aise. et remplie d'assurance.

INSULAIRE.—L'analyse a été publiée dans la Revue d'octobre.

CLAUDE CEYLA.



—Monsieur a bien de la chance que je ne sois pas susceptible et que je ne m'occupe jamais de ce qui se passe derrière moi!

LA PETITE POSTE

CONDITIONS: 1. 5 sous du mot. 2 Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. Les annonces doivent nous être adressées avant le 25 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'insinuer dans la petite poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier, suivant le cas. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste.

JE désire correspondre avec jeunes Gens. But: échange d'idées, culture de la plume. Clementine Renouf (20 ans) 3 Pistoles.

BRUNETTE de dix-neuf printemps aime rait a correspondre avec jeune homme serieux instruit. Marcelle Guilbert, Poste restante H, Montreal.

VEUVE ayant des revenus desire correspondre avec veuf ou garçon distinqué. Mde T. Labonté, Poste restante H, Montreal.

FUTUR DOCTEUR désirerait correspondantes instruites et distinguées, de 18 à 25 ans. Garan Luc, E.E.M. Université de Montreal, rue St. Denis.

JEUNE-HOMME demande correspondantes, assez aimables pour distraire ses loisirs. Jean Grainsetlaisso, Eastman, Que.

GARCON, 34 ans, gradué B. A. conduite exemplaire, bonne position, avec propriétés, désire correspondre avec demoiselle jolie, grande, instruite, affectueuse et sage. But très sérieux. A. Berry, Poste restante, Ottawa, Ont.

JE désire correspondants tous pays. Mlle G. de Grandpré, Boite postale 100. Weeldon, Co. Wolfe, P. Q.

JEUNE FILLE rieuse, désire correspondantes gais. Enide Bossuet, Poste Restante, Ottawa, Ont.

JEUNE AMERICAIN, desire correspondre avec Demoiselles. R. 561 W. 182 Street, New York, N. Y.

AIMABLE BRUN, très gai demande à correspondre avec jeune fille trés intelligente bût être amis.
Pierre L'Ermite, Poste Restante Station N. Montreal.

JOLIE BRUNETTE, sensitive et aimante, broie du noir faute d'affection, demande correspondant, but, qui ecrira, verra. Marie La Bruyère, Poste Restante Station N., Montreal.

SHERBROOKOISE demande correspondants distingués, instruits, et de bonne position. Raymonde Floriob, Livraison Générale, Sherbrooke, P. Q.

JEUNE HOMME instruit, de Sherbrooke, en vacance à la campagne demande correspondantes instruites, distinguées, anglaises ou francaises. M. A. Beaubien, St. Zéphirin d'Yamaska, P.Q-

PETITE BRUNETTE toujours gaie désire correspondants de 20 ans. Thérèse Courville, Buckingham.

Jeune homme instruit, distingué, demande gentilles correspondantes. But: Se distraire. Gaston Legris. Poste Restante, Bureau Central. Québec.

—o—

Jeune brunette dési e correspondre avec jeunes hommes de 18 à 22 ans, bons et distingués. But: Se distraire. Violette-des-Prés. Chaudière Jct., Lévis.

—o—

Demande correspondant instruit. Rose de Laurier. asier 35, Station N. Montréal.

Petite brunette demande correspondants, garçon ou veufs, de 27 à 35 ans. But sérieux. Mlle Constance Carbonneau. Poste Restante. Sation C. Montréal.

JEUNE FILLE de bonne famille demande correspondants distingués de 25 à 30 ans.—G. L., casier 125 Jonquière, Co Chicoutimi.

JEUNE FILLE de bonne famille désire correspondre avec monsieurs de 25 à 30 ans, de Montréal préféré· T. Fortin, 356 rue Bank, Ottawa, Ont.

BIENVENUE à qui veut distraire une petite Laurentienne. Mlle A. Lamontagne, Masham Mills, Qué.

MON FOYER postal vous attend jeunes gens! Qui viendra l'égayer. Mlle R. D. Lavallée Masham Mills, Qué.

BRUNETTE aux yeux clairs toujours gaies, désire correspondants. Fleurette D'Amour, poste restante, Station E., Montréal

CHATAINE aux yeux noirs désire correspondants. Pierrette Marc-Aurèle, Poste Restante StationE., Montréal.

NOUS DESIRONS correspondants. C. Garceau, B. Garceau ,52 St-Philippe, Trois Rivières. Qué.

MUSICIENNE distinguée, désire correspondants de 18 ans. Jeannette Roberval, Buckingham.

JEUNES FILLES intruites et malignes, adressez donc une lettre à T. Pasmalin, Boite 8, Deschaillons, Qué.

JEUNE FILLE vivant un peu retirée aimerait correspondance gaie, et sans conséquences, afin d'assaisonner ses moments de loisir. Marie Honnoux, Boite 54, Magog, Qué.

DEMOISELLE distinguée désire correspondants de 28 à 45 ans. Lise Taupier, Station C., Montréal.

BRUNETTE aux yeux noirs désire correspondants distingués, gentils de 20 à 23 ans. Mlle Louise Beaubien, St-Jérome, Co Terrebonne, Qué.

JEUNE FILLE avide d'aventures désire correspondants genre "Cave Man", instruit, nature ardente, autoritaire. Dolorosa-Del-Carmen, Villas des Soupirs, Métis Beach, Qué.

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.

Adresse postale: Casier 35, Station N, Montréal. Téléphone: Est 1418.



Bonté d'âme

—Vraiment, Marie, ce poisson n'est pas mangeable, faites-nous autre chose! et... finissez-le à la cuisine!

COURRIER D'AUTOMOBILE

En présentant une chronique automobile à ses lecteurs, la Revue Moderne comble une lacune. L'automobile est devenue une puissante industrie dont les progrès ont été foudroyants. Le Canada est un pays où la force motrice a atteint un développement considérable, et nous devons nous réjouir de l'essor pris par l'automobile au cours de la dernière décade.

Dans cette première chronique, nous parlerons de l'automobile en hiver. Le sujet sera d'actualité et il contiendra des conseils très opportuns pour la saison rigoureuse.

A tous les points de vue, si l'hiver est désagréable à l'automobiliste à cause de la brièveté des jours, du mauvais temps, et des grippes, plus ou moins espagnoles, on peut dire qu'il est l'ennemi juré de l'automobile.

Les inconvénients qu'il présente à ce point de vue sont de deux sortes bien distinctes: d'abord le mauvais fonctionnement du moteur dû au trop grand abaissement de la température, et ensuite le bris des pièces mécaniques par la congélation de l'eau.

Evidemment, la petite étude que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs ne saurait avoir une grande originalité. Il a été souvent parlé des rapports entre l'automobile et le froid. Mais tous les hivers, il y a cependant des moteurs qui toussent pendant que les radiateurs pleurent. C'est pourquoi nous n'avons pas jugé inutile d'insister une fois de plus sur cette question, et de la bien résumer.

1. *L'abaissement de la température.*—Il a une double influence. L'air froid rend les lancements du moteur extrêmement difficiles, surtout lorsque le moteur est froid lui-même. Avec les essences lourdes qui sont de mise actuellement, les départs le matin sont des plus laborieux.

Seconde influence: comme les voitures actuelles sont très bien étudiées au point de vue du refroidissement, et établies pour refroidir parfaitement même par les fortes chaleurs, il se trouve qu'en hiver elles refroidissent trop, et le moteur n'atteint pas la température suffisante pour bien fonctionner.

Le remède aux départs difficiles à froid consiste à injecter dans les cylindres un peu d'essence, au besoin tiédie. Bien entendu, pas tiédie auprès du feu, mais enfermée dans une petite burette que l'on met quelque temps dans une pièce tempérée, ou dans la poche, ou que l'on plonge dans l'eau chaude. On peut aussi entourer le carburateur d'un chiffon que l'on a, au préalable trempé dans l'eau bouillante. Comme, en général, le départ du matin a lieu à la remise ou au garage, on a ce qu'il faut sous la main. Un excellent procédé est aussi de remplir d'eau très chaude le radiateur, mais on verra plus loin qu'il n'est pas absolument pratique, le radiateur devant, pendant l'hiver, être rempli de mélanges spéciaux, qu'il serait peu commode de transvaser chaque jour pour les faire chauffer.

Il est à remarquer que c'est surtout l'hiver que l'on appréciera un bon démarrage électrique, qui permet de tourner le moteur à la volée sans fatigue. Supposons donc notre moteur lancé. Nous démarrons et, si nous devons faire de fréquents arrêts, il faut éviter que le moteur ne se refroidisse chaque fois, à cause des difficultés pour repartir. Pour cela, nous mettrons sur le radiateur et le capot, une couverture, de laine autant que possible. Ces couvetrures ne sont pas dispendieuses et tout propriétaire de machine devrait en avoir une.

Voyons maintenant comment nous empêcherons notre moteur de trop refroidir, D'abord, nous pouvons pallier les effets du trop grand refroidissement. Beaucoup de carburateurs, la plupart de ceux qui ont une tuyauterie d'admission apparente, possèdent un *réchauffage*. Nous le ferons marcher *en grand* l'hiver. On peut dire que, à part le cas de carburateurs horizontaux ou de ceux qui sont accolés directement aux cylindres, il y a toujours intérêt à munir les carburateurs d'un réchauffage.

Mais ceci n'est pas toujours suffisant. En ce cas, nous commencerons par supprimer le ventilateur, en enlevant sa courroie de commande. En général, le remède est souverain; il est rare que, sans ventilateur, un moteur refroidisse trop.

On peut aussi, sans enlever le ventilateur, obturer une partie du radiateur, à l'aide d'un morceau de papier, par exemple, que l'on plaque sur le radiateur. Il est inutile de le fixer; l'aspiration du ventilateur se charge de le maintenir en place.

2. *Les effets du gel.*—Les funestes effets du gel, dans les automobiles, sont dus à cette propriété particulière de l'eau de "foisonner" en se congelant. Alors que tous les autres liquides se contractent en se solidifiant, l'eau se dilate. Et la puissance de cette dilatation est formidable, puisque nous l'avons vue faire éclater des cylindres de moteurs, dont la fonte avait jusqu'à un quart de pouce d'épaisseur! Donc, rien à faire pour lutter de vive force. Ni les cylindres, ni les tuyauteries d'eau, ni la pompe, ni surtout le radiateur ne sauraient lutter contre une pareille puissance d'expansion.

Que ferons-nous alors? Deux moyens s'offrent à nous. D'abord, la vidange de l'eau; ensuite, l'emploi des solutions anticongelantes.

La vidange de l'eau semble, au premier abord, un procédé radical. Nous allons démontrer qu'il n'en est rien. La première raison est que l'on ne peut vidanger l'eau à chaque arrêt du moteur. En général, on se contente de la vider lors de la rentrée à la remise. Mais, lorsqu'on ne l'a pas expérimenté soi-même, on ne peut avoir idée de la vitesse avec laquelle l'eau gèle dans un radiateur. Quelquefois, en dix minutes, c'est fait. On risque donc la catastrophe à chaque arrêt quelque peu prolongé.

Ensuite, la vidange de la circulation d'eau n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire. Bien que nos constructeurs aient grand soin d'éviter les "points bas" dans la circulation d'eau, ou, s'il en existe, d'y placer des robinets, on n'est jamais certain qu'il ne reste pas d'eau dans un petit coin.

Voyons maintenant les solutions anticongelantes. Pratiquement, on n'en peut guère retenir que trois: la solution d'alcool, la solution Solvay et la solution de glycérine.

De la première, nous ne parlerons pas: l'alcool est hors de prix et, de plus, se distille à la chaleur, de sorte qu'il n'en reste bientôt plus.

La solution Solvay a pour elle son bon marché. Elle provient des eaux résiduaires de la fabrication de la soude par le procédé Solvay et, par conséquent, n'a aucune valeur marchande. C'est une solution de chlorure de calcium dans l'eau. (Le procédé Solvay consiste à traiter le sel ordinaire par la chaux. Il en résulte de la soude et une solution de chlorure de calcium). Jusqu'à 12 degrés, elle est incongelable.

Mais elle a de nombreux inconvénients. A l'état naturel, elle est nettement basique, et, avant de l'employer, il faut la neutraliser par l'acide azotique. En outre, lorsque cette solution est chaude, elle attaque certains métaux; notamment quelques alliages d'aluminium y fondent comme du sucre. Et cela donne vivement à réfléchir sur son emploi. Tellement même que, pour notre part, nous avons complètement renoncé à en faire usage.

Reste la glycérine. Elle est parfois rare, elle est chère, mais c'est encore sur elle que nous devrons nous rejeter. Nous ne recherchons pas la glycérine raffinée, nos radiateurs n'étant pas si délicats: de la simple glycérine suffira. Mais elle ne doit pas être acide. Pour cela, nous y verserons du bicarbonate de soude, jusqu'à ce qu'il ne se produise plus de bulles. A ce moment, notre glycérine est neutralisée.

Quelle vuantité devons-nous en employer? A notre avis, la meilleure dose est 25% environ en volume, sur la totalité de l'eau en circulation. Avec cela on est tranquille jusqu'à—15 degrés, et même au-dessous, le liquide ne se prendrait que sous forme d'une épaisse gelée, peu dangereuse. On opère le mélange dans un seau, en le remuant avec un bâton.

Au cours de l'hiver, pour compenser les pertes dues à l'évaporation dans le radiateur, on n'ajoutera que de l'eau pure, la glycérine n'émettant pas de vapeurs. A la fin de l'hiver, il sera bon de retirer la solution glycérinée, et de laver abondamment toute la circulation d'eau, en la remplissant et la vidant plusieurs fois.

AUTO



Un champ de blé au Manitoba. — Faveur du chemin de fer National.

Electeurs de Laurier-Outremont

Votez le 6 décembre prochain

pour le

grand homme d'Etat Canadien

Sir Lomer Gouin



M. Paul Mercier

DANS ST-HENRI-WESTMOUNT

M. Paul Mercier, qui a été choisi comme candidat libéral dans la division St-Henri-Westmount, est un jeune qui a fait sa marque dans sa profession et dans la politique. Attaché au bureau bien connu de MM. Létourneau, Beaulieu et Marin, il s'est distingué comme avocat d'avenir. M. Mercier, à part d'être le secrétaire du jeune barreau de Montréal, est un des fondateurs de l'Association de la Jeunesse libérale, et fait partie du comité exécutif du Club de Reforme de Montréal. Dans le domaine social, M. Mercier est un grand chevalier du Conseil St. Henri des Chevaliers de Colomb, et membre à vie du Club athlétique de National.

Né à Montréal, le 14 février, 1888, du mariage de l'hon. Wilfrid Mercier, juge de la Cour Supérieure du district de Montréal, et d'Emilie Brossoit, de Beauharnois, M. Paul Mercier fit ses études classiques au collège Ste. Thérèse, graduant avec distinction comme bachelier ès arts, et il suivit ensuite les cours de droit à l'Université de Montréal, où, après de brillants examens, il fut licencié en droit et admis à la pratique en juillet 1912. En 1913, il joignit la société Létourneau, Beaulieu et Marin, dont il est un des membres distingués. M. Mercier est marié à Mlle Aline Dion, fille de M. Daniel Dion, un des marchands les plus en vue de Valleyfield, et est père de trois charmants enfants. Bref, le jeune candidat de St. Henri-Westmount entre dans la vie politique sous d'heureux auspices, ayant déjà à son actif dix années de luttes.

L'ONDE PERFIDE DU MIROIR

Pour corriger ou dissimuler ses défauts, il est d'abord urgent de les reconnaître, ou plutôt de les connaître.

Un examen loyal s'impose donc avant tout.

Par ces mots, nous n'entendons pas désigner l'étude complaisante, dont l'effort est de muer les tares certaines en attraits illusoires.

Il ne s'agit pas non plus de s'analyser au point de vue purement critique, ce qui n'aurait d'autre effet que de décourager les esprits inquiets.

C'est avec l'idée positive d'amélioration, de perfectionnement et d'embellissement qu'il est bon de se chercher.

On pourrait adapter à l'onde du miroir la citation classique. Elle est perfide, car les suggestions qu'elle impose sont aussi déconcertantes pour les intransigeantes, qu'elles sont mensongères pour les vaniteuses.

L'image, stabilisée dans son eau dormante, n'éveille pas toujours l'idée d'impartialité: elle dicte trop souvent l'indulgence et parfois aussi—mais bien plus rarement—le découragement ou le dépit.

Avec la même sincérité, la femme reconnaîtra les irrégularités—et même les défectuosités—qui lui sont départies ainsi que les avantages dont elle est douée.

Puis elle s'efforcera d'amplifier les uns et d'atténuer ou d'harmoniser les autres.

LES PHILOSOPHES ET LA BEAUTÉ

Un penseur oriental la compare à un diamant dans les ténèbres. Si un rayon de lumière ne vient point les percer, son éclat restera ignoré. Le joyau, cependant, ne perdra rien de sa beauté, mais celle-ci demeurera non divulguée.

Il en est de même de la beauté de la femme, qui attend pour surgir de l'ombre, l'étincelle produite par cette lumière de l'âme, qui est l'émotion admirative.

Or cette projection est due, nous le savons, non pas seulement à la régularité classique de la forme et à la pureté des lignes, mais à l'harmonie découlant aussi bien, d'une volonté consciente que d'un rayonnement intérieur, issu de la sénérité.

Bien entendu, nous ne voulons pas prétendre qu'il dépende d'une volonté énergique de changer la forme d'un nez, trop franchement tourné vers le ciel, ou d'une bouche, dont les sinuosités se prolongent au delà des limites admises par les règles de la proportion.

Pourtant il est possible à celle qui sait le vouloir énergiquement de faire avec ces défectuosités, sinon de la beauté reélle, tout au moins cette beauté dont on dit volontiers qu'elle est pire et qui a nom Séduction.

PENSEES

La politesse est comme l'eau courante: elle rend unis et lisses les plus durs cailloux.

o:o

La politesse est à l'esprit ce que la grâce est au visage. Voltaire.

PAGES D'ALBUM

Il est des âmes limpides et pures, où la vie est comme un rayon qui se joue dans une goutte de rosée. Joubert.

o:o

Il est au fond des âmes un principe inné de justice et de vertu, sur lequel nous jugeons nos actions et celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises; et c'est à ce principe que je donne le nom de conscience.

LA SCIENCE DE LA VIE.

Le causeur dit tout ce qu'il sa;
L'étourdi ce qu'il ne sait guère;
Les jeunes gens ce qu'ils font; les vieux ce qu'ils ont fait,
Et les sots ce qu'ils veulent faire.

MOT D'ENFANT

—Maman, donne-moi de ce plat, que je voie comme c'est bon.

—Non, ce n'est pas bon . . .

—Alors, donne-m'en, que je voie comme ce n'est pas bon . . .

LES MOTS DE M. PRUD'HOMME

Devant la statue de Jeanne d'Arc:
—Papa, quelle est cette femme ?
—Un de nos grands hommes.

LA REVUE MODERNE

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

Tél.: EST 1418 DIRECTION RÉDACTION ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

3ème Année—No 2 — *S'unir pour grandir.* — Montréal, 15 décembre 1921

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

SOMMAIRE:

La Revue Moderne offre a tous ses amis, ses meilleurs voeux de Noël et du Nouvel An, et elle souhaite ardemment: pour la patrie, des jours glorieux; pour la race, des destinées magnifiques; pour les familles, le bonheur simple et doux.

Hommage a une Grande Canadienne



Lady Laurier

"Elle appartenait à la race" a-t-on écrit, en rendant un dernier hommage à Lady Laurier, et le mot apparait touchant dans sa simplicité. Elle appartenait à la race qu'avait montée si haut l'homme illustre dont elle avait soutenu le courage et sauvegardé le bonheur pendant toute la vie qu'elle avait été si heureuse de lui consacrer. Elle avait vécu dans l'ombre de son grand homme, si digne, si simple, si vaillante, attirant à elle, avec toutes les sympathies, les respects les plus fervents; aimable, discrète et si dévotement accueillante que, sans bruit et sans déploiement, par le seul attrait d'une bienveillance que l'on sentait sincère, elle s'attirait l'admiration affectueuse de tous ceux qui l'approchaient. Profondément musicienne, elle aima à encourager l'art sous toutes ses formes, et elle sut se créer un intérieur intéressant et distingué, où la note artistique prédominait dans les moindres détails. Son dernier geste, digne de toute sa vie, révèle bien son élégance morale: il lègue la superbe résidence offerte à Wilfrid Laurier par ses amis politiques, à ses mêmes amis que leur chef devra toujours personnifier. Ainsi le chef libéral aura toujours sa maison dans la Capitale; la maison où aura vécu le grand Canadien et où son ombre ne cessera, il nous semble, de planer. Il appartenait à la délicatesse d'une femme d'accomplir cet acte de jolie inspiration; il incarne d'ailleurs tout le désintéressement de l'être supérieur dont Lady Laurier a toujours voulu refléter l'âme et le cœur

Sur la tombe de la femme d'élite qui porta si haut les qualités de notre race, nous déposons l'hommage ému de nos regrets.

MADELEINE.

Les Druidesses

Au fond du Nord, crevant l'immensité des mers,
Dans les frissons salés et les brouillards amers
Qui roulent sur la houle et sortent des tempêtes,
Par-delà les confins des hommes et des bêtes,
Apre, rauque, avec des grondements et des cris,
L'île tumultueuse émerge des flots gris
Et rêve horriblement dans la mort éternelle.

Elle attend. Un ennui désastreux est en elle,
Un espoir qui descend, qui monte, et voilà tant,
Tant de mois, pendant tant de siècles, qu'elle attend,
Et tant, que les rochers penchés au bord du gouffre
Ne se souviennent plus de quelle attente on souffre,
Mais attendent quand même en hurlant vers les dieux.

Ils ragent sans bouger, gigantesques et vieux,
Immobiles depuis la naissance des lunes:
Prisonniers de leur masse et rongés de rancunes,
Bossus, griffés de vent, éclaboussés d'embruns,
Giflés d'averses, las et courbant leurs dos bruns,
Ils crachent de l'écume et soufflent du tonnerre
Ils veillent; leur espoir trente fois millénaire
Regarde ce qui doit venir de l'horizon,
Mais rien ne vient, sinon le pirate Saxon

Dont les barques de cuir sursautent dans l'orage,
Et le désert, au bord des mers, se décourage
Infiniment, au bruit des vents et de la mer....

Soudain, voilà, dans une épaisse nuit d'hiver,
Une clarté couleur d'aurore qui s'allume :
Mystérieuse, tiède, elle fait dans la brume
Un grand trou de printemps qui parfume le ciel...
Et les neuf Vierges, sont debout, criant : « Noël ! »
Les Gallicènes aux bras nus, ramant l'espace
Comme pour s'enlever de la terre trop basse
Et monter vers cette aube ouverte dans la nuit,
Tendent les mains, et l'air salé claque du bruit
Que font en s'envolant les ailes de leurs manches.

L'ombre écoute passer le chant des Vierges blanches
« C'est l'étoile ! Les temps sont finis ! L'aube naît,
« Celle qu'on n'osait plus attendre et qui venait
« Depuis toujours, l'antique et l'immortelle Aurore,
« Voici l'Aube ! Deux yeux d'Enfant viennent d'éclore !
« O Mer, apaise-toi ! Rochers, fleurissez-vous !
« Voici venir l'Enfant dont les yeux sont très doux,
« Le jeune Roi qui met une âme dans les choses
« Rien qu'en les effleurant de ses petits pieds roses !
« Voici le Roi d'amour, si jeune étant si vieux,
« Le Conquérant promis au rêve des aïeux,
« Et nous te saluons, ô Sauveur, tête blonde,
« Félicité des jours futurs, Noël du Monde ! »

EDMOND HARAUCOURT

LE NOËL DE CAROLINE

PAR LOUIS DANTIN

Caroline Gingue était la fille d'un habitant à l'aise de la côte du Petit Brûlé. Sa maison était la cinquième après celle du père Saint-Paul Peloche, qui fait le coin de la montée. Elle avait un pignon pointu surmontant une lourde maçonnerie, où les fenêtres perçaient comme des meurtrières. Elle était précédée d'une clôture en pierres brutes, produit de l'érochage de la ferme, et d'un parterre où, en été, poussaient des dahlias et des lis jaunes, mêlés à beaucoup d'herbe-saint-Jean. Et comme il restait des cailloux à revendre, on en avait encore entassé autour du poulailler et du puits à brimbale; on les avait rangés en bordures blanchies à la chaux le long du chemin de la grange.

Caroline avait vingt-quatre ans. Elle était née dans cette maison et ne l'avait jamais quittée. C'était une créature bien faite et capable à l'ouvrage. Elle pouvait, aussi bien qu'un homme, fardocher, piquer les patates, fauciller le blé-d'inde et fouler un voyage de foin. Elle s'entendait à l'élevage des veaux, les soignant depuis leur naissance et, une fois ôtés à la mère, mélangeant la moulée qu'elle leur faisait ensuite avaler en boulettes. Un de ses veaux avait eu le ruban à l'exposition agricole. De plus, elle tenait tous les comptes, étant la seule qui eût de l'instruction dans la famille.



Il allumait chaque soir un cierge.

Avec cela, plaisante à voir, toujours prête à rire et, sans être effrontée, à donner la riposte à l'attaque des garçons. Comme de juste, les cavaliers ne lui manquaient pas. Ils étaient trois ou quatre qui tournaient autour d'elle et cherchaient à se faire valoir. Elle avait avec tous le cœur sur la main; mais, dame, il n'en sortait pas, de cette main: elle avait une façon de le retirer vite si quelqu'un s'avançait pour le saisir.

Elle disait: "Je suis bien comme ça. Je suis accoutumée ici; j'ai mon père et ma mère qui m'aiment et ne me maganent pas. J'ai mon ouvrage, je connais toutes mes poules et toutes mes bêtes à cornes, tous mes pommiers et tous mes carrés de citrouilles. Je tourne et je vire comme je veux: pourquoi m'en irais-je servir un homme?"

François Bénard surtout la courtisait assidûment. C'était un gars de huit ans plus âgé qu'elle, entré déjà dans la seconde jeunesse. Il cultivait une terre à lui qu'il avait eue par héritage, et ses entreprises prospéraient. Un garçon travailleur, honnête et de bon accord: un excellent parti que bien d'autres filles reluquaient. Très montrable, du reste, avec sa haute stature, sa carrure robuste, et la barbe onduleuse qui lui encadrait le visage. Il la portait, cette barbe, telle que l'avait portée son défunt père Firmin Bénard: libre et touffue, découvrant juste les yeux, le nez et les pommettes, rayonnant à droite et à gauche en "crocs" spatuleux, contournant la mâchoire, enserrant le menton, la lèvre, et s'épanouissant par le bas en deux demi-lunes symétriques. Cette barbe était d'un châtain clair, soyeuse et proprement peignée. Seules quelques petites folles en riaient, la trouvant demodée; tout le monde admettait que François, sans être absolument beau, avait l'air digne et respectable.

François aimait Caroline Gingue à n'en pas dormir les nuits. Depuis deux ans au moins il lui consacrait ses dimanches et le plus de veillées qu'il pouvait. Il pensait à elle sans relâche et ne trouvait son plaisir qu'à côté d'elle. A force de se trouver ensemble, ils étaient devenus comme des camarades et se traitaient de frère à sœur. La présence de François semblait à la fille aussi naturelle que celle d'un meuble familier. Quand elle entendait sa voiture franchir la barrière, elle disait: "C'est François," sans plus de surprise que de voir coucher le soleil. Quand il entrait, elle lui souriait tout en poursuivant sa besogne, et leurs paroles semblaient la suite d'un entretien récemment interrompu. Elle l'employait sans gêne à toutes sortes de menus services. Elle disait:

— Tiens, si tu me sasses ma farine, je te donnerai une galette toute chaude. Tiens, si tu me barattes mon beurre, j'irai avec toi ce soir à la danse chez les Gendron.

Mais tout cela ne contentait pas François. Il voulait Caroline pour sa femme. Les fois qu'il l'avait demandée en mariage ne se comptaient plus. Il l'avait tourmentée à toute heure du jour et du soir, à la maison, dans la cour et dans la tasserie, dans le mil, le trèfle et l'avoine, à pied, en charrette et en carriole. En fait, il ne se passait pas de visite qu'il ne lui soufflât:

— Quand est-ce qu'on publie, Caroline?

Mais elle répondait toujours en riant:

— Dimanche de la semaine passée. Pourquoi se marier? Est-on pas bons amis comme ça?

— Certes, mais pas assez à mon goût. Je te voudrais toujours avec moi. T'aurais tout ce que j'ai, tu serais maîtresse. Tu sais que j'ai personne pour me donner un coup de main; tu m'aiderais, et moi, je ferais tout à ton désir.

— Oui, c'est ça, que je t'aide; mais j'en ai d'autres à aider ici. Non, non, pense pas à moi pour le mariage.

Puis, le voyant tout déconfit, elle le plaignait un peu, et ajoutait, pour le faire sourire:

— Fais pas c'te mine longue, allons. J't'aime mieux que tous les autres, mais j'ai pas dans l'idée de changer. Tiens, va donc jusqu'au trécarré me chercher mon mantelet que j'ai laissé là à midi.

L'été s'était passé dans ces espoirs toujours déçus. On était en novembre, et déjà le sol se crispait sous la menace de l'hiver. Le chaume prenait des teintes de rouille dans les champs où personne ne passait plus. Le parterre des Gingue disparaissait sous les feuilles mortes, et les derniers dahlias pendaient aux tiges comme des loques froissées.

Un soir, François étant entré pour sa visite habituelle, Caroline dit, au cours de la veillée:

— François, faut que tu me donnes trente sous. Monsieur le curé m'a passé une liste pour la crèche.

— La crèche? s'enquit François, que veux-tu dire?

— Je veux dire qu'à Noël on va étrenner une crèche neuve pour remplacer celle d'à c't'heure qui perd ses morceaux: une trois fois plus grande et plus belle que c'qu'on a jamais vu. Toutes les filles de Sainte-Anne sont zélatrices.

— Ben, ma belle, de grand cœur: v'là une piastre pour ta crèche. C'est pas trop tôt qu'on la démanche, la vieille bâtisse. Mais je te demande une faveur: c'est qu'ça soit moi qui t'mène à la messe de minuit.

Caroline hésita un peu, puis reprit:

— Tu sais, Fanfan Poupart et le p'tit Luc à Bénoni m'ont déjà invitée; mais j'peux pas dire que j'ai promis. Entendu, j'irai avec toi.

François plaça le billet vert dans la main de la fille comme il eût fait les arrhes d'un contrat. Puis, toujours à son idée fixe:

— Dis donc, ajouta-t-il, câlin, si on allait, après la messe, faire une visite au presbytère?

— Ça, on n'en parle pas, François, soit dit sans t'faire de peine. Tiens, va donc voir derrière la grange: j'entends la petite génisse qui cornaille dans le tombereau.

Maintenant l'hiver s'abattait sur toute la campagne. Des neiges hâtives avaient brûlé les dernières végétations, et forcé hommes et bêtes à se calfeutrer à l'abri. Dans les veillées plus longues les jaseries s'éternisaient, tandis que les poêles dévoraient les bûches et dégageaient l'odeur friande des beignes et des tourtières. On prévoyait cette année un Noël blanc, escorté du crissement des lisses et de la chanson des grelots.

Pour l'honneur attendu, François avait muni sa carriole de robes neuves au poil ruisselant, bordées de rondelles vertes et rouges. Il s'était acquis pour lui-même un casque en chien de mer, dont la fourrure, prolongeant celle de sa barbe, donnait l'idée d'une expédition arctique. Il était bien triste, pourtant, des refus persistants de son amie: il désespérait presque et, comme dernière ressource, il allumait chaque soir un cierge devant l'image de saint Joseph. L'ennui de cet hiver à passer dans la solitude étreignait d'avance le jeune homme et lui mettait un frisson au cœur.

Ce fut, malgré tout, avec orgueil que, le soir du vingt-quatre décembre, il arrêta son flamboyant attelage devant la porte du père Gingue. Sa bien-aimée, emmitouflée de laines qui laissaient à peine saillir son joli museau, les épaules enserrées d'un châle en tricot, les pieds protégés de chaussons pardessus les bottines, lui parut plus belle et plus captivante que jamais. Durant tout le trajet son âme fut prête à déborder; il fut dix fois sur le point de tenter l'inutile requête; mais la crainte de déplaire le retint. On parla de la crèche. Ils l'avaient déballée la veille; la mère Lefebvre l'avait vue, et c'était une beauté: il n'existait rien de pareil à sa connaissance. Elle était même plus belle que la crèche des pères franciscains qu'on admirait tant à la ville.

Sur le fond sombre de la nuit, l'église toute illuminée et toute vibrante du son des cloches se détachait de loin comme un château de féerie. Par les routes des côtes et des rangs, de longues files de voitures s'acheminaient, vivantes de cliquetis et de rires. A la porte, les groupes arrivés amorçaient leurs pipes en attendant l'heure du tinton. François amarra son cheval à l'un des pôteaux, salua quelques connaissances et, précédé de Caroline, il entra. Il eut la gloire publique d'escorter sa compagne tout le long de la grande allée, suivi du regard curieux des femmes, de noter la grimace de Fanfan Poupart, la mine rageuse de Luc à Bénoni, et d'introduire la reine convoitée dans son banc de famille, placé à l'un des premiers rangs.

Une chaleur bienfaisante pénétrait la nef et contrastait avec l'air glacé du dehors. Des lustres, pendus par toute la voûte, scintillaient de la flamme jaune des bougies. L'autel n'était plus qu'un bouquet de velours, de cierges et de vases. A droite, près de la "balustre," juste en face du jeune couple, surgissait la crèche neuve, flanquée de rocailles, encadrée de mousses et de sapinages.

Mais ils n'eurent qu'un instant pour embrasser toute cette splendeur. Le prêtre s'avançait déjà, paré de ses robes; un flot d'enfants en fines dentelles inondait le chœur; l'orgue tonitruait, et les chantres, la voix un peu rauque de l'éveil nocturne, scandaient les neumes de l'introït.

Ayant déroulé le "nuage" qui l'enveloppait, secoué la neige de sa mante et ouvert son livre de messe, Caroline releva les yeux vers la crèche et réellement la vit pour la première fois. Mais alors ce fut un éblouissement. Tout ce qu'elle eût pu rêver de surprenant et de magique s'étalait là devant elle. A la lueur de lampions multicolores émettant un jour idéal et quasi-céleste, la scène évangélique revivait dans ses plus intimes détails. L'étable avait son toit de chaume où l'ouate semée de paillettes simulait une nappe de frimas. Il était soutenu d'un croisé de poutrelles vernies, ornées de guirlandes. Le parquet se jonchait de brindilles vertes et de paille fraîche. Aux angles du fond, l'âne et le bœuf avançaient leurs grosses têtes paisibles au dessus des mangeoires débordantes de foin. Quant aux personnages, leur port, leur expression, la noblesse de leurs gestes, la beauté de leurs robes et de

leurs figurès, plongeaient la jeune fille dans l'extase. L'Enfant Jésus, rond et potelé, souriait dans ses langes, tendait ses fines menottes et exhibait des orteils mignons et roses à croquer. La Vierge, en manteau étoilé, se penchait sur lui, radieuse, tout son être exprimant la tendresse et l'adoration d'une mère. Les rois mages se groupaient, vêtus de moires précieuses, haussant dans leurs mains des coffrets dont la laque jetait des éclairs: Gaspard et Balthazar, coiffés de hauts bonnets pointus, et Melchior, le nègre, sous un turban aux nattes opulentes. Derrière eux se dressait une bête grave et bossue dont Caroline ignorait le nom.

Mais ce qui la saisit surtout, c'est étrange à dire, ce fut la figure humble et effacée de saint Joseph qui, couvert d'un froc d'artisan, s'absorbait tout en ce spectacle. Quelque chose, au premier coup d'œil, l'attirait et l'intriguait dans cette face, si bien qu'elle ne s'en pouvait détacher. Visage doux et honnête, pénétré de bonté aimable; mais il avait de plus un aspect vague de souvenir, quelque chose de connu qui cherchait à se préciser. Elle le fixait, presque inquiète, avec une attention intense. Puis, tout à coup, ce quelque chose se dévoila, devint un fait extraordinaire, prit un caractère personnel tenant du miracle, si bien que la jeune fille se crut l'objet d'une vision d'en haut, que la crèche tout entière lui parut n'exister là que pour elle.

Les traits de saint Joseph portaient la ressemblance frappante de François Bénard!

C'étaient les mêmes yeux bleus et calmes, le même front élargi par un soupçon de calvitie, le même nez long et droit, le même contour de la joue et des lèvres. La barbe était du même châtain et de coupe identique, affectait les mêmes courbes, se fondait en deux demi-lunes pareilles. On eût dit un portrait, bien plus, une transposition de personnes.



Caroline releva les yeux vers la crèche.

Plus elle regardait cette physionomie, plus son étonnement croissait, en même temps que naissait en elle une sorte de douceur émue. Elle revenait maintenant aux autres acteurs de la scène; son œil errait de la Vierge à l'Enfant, des animaux aux mages; mais ils lui semblaient tous être occupés de Saint Joseph; tous la dirigeaient comme du doigt vers cette apparition mystique qui était celle de son ami. Et chaque fois qu'elle croisait le regard bienveillant du patriarche, elle eût juré que François Bénard lui souriait.

Cependant la grand'messe battait son plein; les mesures larges du *Credo* succédaient aux volutes du *Kyrie;* les officiants circulaient selon le rite dans la fumée blanche des encensoirs. Alternant aux laudes liturgiques, les noëls frétillaient sur de menus airs de danse. Les cierges échauffés lançaient des flammes plus hautes. Peu à peu une joie innocente, faite de ferveur et de charme, gagnait cette foule. On était vraiment à une fête, où participaient à la fois l'âme et les sens.

Caroline s'asseyait, se relevait, s'agenouillait comme tout le monde, mais sans s'apercevoir de ce qui se passait autour d'elle. La crèche seule l'occupait et la possédait.

Comme ils avaient l'air tous bons, tranquilles et heureux! C'était la vraie famille, père, mère, enfant, dans leur milieu rustique, entourés des bêtes bienfaisantes. Et les mages étaient là comme des amis venus pour passer une veillée. Tout respirait dans cette demeure l'aise et le bien-être. Le bébé reposait sur un beau coussin écarlate; les autres avaient des habits neufs, bien ajustés et sans une tache. La santé, l'absence de soucis, brillaient dans le coloris de leurs joues. Les animaux étaient reluisants et rassasiés de fourrage. La neige du toit elle-même avait l'air molle et chaude comme un duvet.

C'était pour la jeune fille comme la révélation d'une vie, la peinture de ces êtres qui se trouvaient si bien ensemble, qui témoignaient en tout s'entendre, s'entr'aider et s'aimer. Jamais elle ne s'était figuré l'existence domestique sous ces couleurs vives et charmantes. Et toujours saint Joseph, sous les traits de François Bénard, l'obsédait doucement, la suivait des yeux, l'invitait par mille signes aperçus d'elle seule. Tandis que les refrains s'enlevaient par la nef, répandant sur l'office qui s'achevait un vol de gaieté presque profane, tout-à-coup son cœur se gonfla: elle se sentit prête à pleurer.

Elle fut réveillée de son rêve par le fracas de l'orgue qui trombonait la marche finale. Le monde se levait pour sortir. François était à son côté, empressé à tenir l'écharpe dont elle allait couvrir son cou. Encore hypnotisée, elle le suivit vers la grande porte. Par deux fois elle se retourna pour revoir l'étable et la crèche, qui maintenant s'effaçaient dans une pénombre, car le bedeau, un à un, en soufflait déjà les lampions.

Elle se trouva dehors; elle prit place dans la carriole, et François l'abria chaudement avec les robes à poil. Elle souriait, songeuse, remerciait du geste, mais se taisait, ne trouvant rien à dire, saisie comme d'un respect devant cet homme. Ils reprirent, sur la neige craquante, le chemin du Petit Brûlé. Le premier à parler fut le garçon:

— Ç'a ben l'air de Noël, hein, Caroline?

— Oui, ç'a ben l'air de Noël, François.

Les champs étincelaient sous la lune qui s'était levée. Les sapins avaient des aigrettes, des colliers, des médail-

lons pendus à leurs branches, et leurs glaçons flambaient comme des météores. De tous côtés montait le carillon grêle des clochettes, marquant le trot des attelages; leur trémolo courait sur la neige des prairies, et ressemblait de loin à des chants de cigales joyeuses.

— Pour une crèche, dit François, c'est une belle crèche.

— Oh! une belle crèche! soupira Caroline.

Ils se turent de nouveau, pendant que les grelots sonnaient leur cligne, cligne obstiné, qui semblait dire: "Allons! la vie, l'espoir, le rêve, en avant, en branle! Il n'y a qu'un Noël par an!"

Mais enfin le pauvre François n'y put tenir. Malgré la certitude d'un nouveau refus, au risque de troubler le grand calme qui les enveloppait tous deux, poussé quand même par le flot de son cœur trop plein, il tenta un effort désespéré et vaincu d'avance:

— N'm'en garde pas rancune, Caroline, mais faut que j'parle encore. Y a trop et trop d'choses dans mon âme. J'te veux, j'te veux en mariage; et toi, tu n'm'aimes pas, on dirait, t'as que "non" à me dire. Ecoute-moi donc, ma belle, y a rien d'béni comme une famille: le père, la mère, l'enfant, tous l'un pour l'autre; la terre, les animaux, quéq'bons amis .. J'suis pas fort beau, sans doute, mais t'es la femme du monde que j'considère le plus après la Sainte-Vierge, et j't'aime comme j'ai jamais aimé personne. Va, on serait bien heureux ensemble!

— François, dit la jeune fille, j'étais comme ça, c'est vrai; mais j't'ai pas refusé par malice.

— Non, je le sais; seulement v'là deux ans faits que j'te tourmente, et tu n'sais pas comme je pâtis. Te souviens-tu qu'à Noël passé, quand y avait la vieille crèche, je t'ai demandé comme à c't'heure en revenant de la messe?

— Ah! oui; mais aujourd'hui, François, c'est la crèche neuve, vois-tu .. Tiens, j'vas t'dire, l'idée m'a changé: Je suis consentante à t'épouser, si tu m'veux encore.

François eut un sursaut qui fit se cabrer le cheval, et les sonnettes s'agitèrent éperdûment.

— Parles-tu sérieux, ma Line? demanda-t-il, retenant son souffle.

— J'te parle comme je pense, François.

Non, elle ne jouerait pas, surtout cette nuit, une farce aussi cruelle. Pourtant, dans l'excès de sa joie, un reste de doute le tenaillait.

— Caroline, reprit-il, si c'est vrai devant Dieu que tu t'engages à moi, veux-tu me donner un baiser?

Elle lui tendit simplement ses joues, que l'air hivernal durcissait comme deux pommes gelées; puis ses lèvres plus chaudes; et tout son minois s'engouffra dans la barbe fleurie de François Bénard, qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à celle de saint Joseph.

Cligne, cligne, cligne! les grelots sonnaient maintenant comme de petits rires satisfaits, avec un accent de triomphe.

LOUIS DANTIN.



Alpinistes traversant un champ de glace, en route vers le sommet d'un pic des Montagnes Rocheuses, dans les environs de Banff, Alberta.



NOEL DE ROI

C'ETAIT la nuit de Noël, et cependant les cloches des églises ne sonnaient pas, n'avaient pas sonné dans Paris.

Le froid rayon d'une lune d'hiver, traversant les vitres d'une étroite fenêtre, faisait en ce moment presque claire l'obscurité d'une grande chambre carrelée, aux murs gris. La haute cheminée de pierre, sans feu, était flanquée, d'un côté, d'une commode vermoulue et, de l'autre, d'une table sur laquelle était posée une cruche d'eau près d'une assiette de terre rouge contenant encore quelques châtaignes cuites, reliefs d'un misérable souper. Deux chaises de paille commune et un lit de sangle, appuyé contre une cloison de planches faisant face à la cheminée, complétaient ce pauvre mobilier.

Dans le lit, sous une couverture brune, se dessinait la forme grêle d'un enfant endormi.

Sans doute son sommeil était plus léger que ne l'est ordinairement celui de l'enfance, car le rayon lunaire, s'étant posé sur son visage, suffit à l'éveiller. Il ouvrit tout grands les yeux, puis se dressa sur son séant et se trouva ainsi en pleine lumière. C'était un petit garçon de huit à neuf ans, aux cheveux châtain clair.

Sa figure un peu ronde, au menton menu, eût été charmante si un teint trop pâle — celui des petits êtres dont la croissance est privée d'air et de soleil — ne lui eût donné un aspect maladif et, pour ainsi dire, fané. Les yeux mêmes n'avaient pas l'expression d'insouciance heureuse des yeux puérils: leur regard se voilait d'une étrange mélancolie; une sorte de lassitude de vivre, presque monstrueuse à cet âge, s'y décelait.

Il demeura quelque temps immobile, la pensée sans doute encore engourdie, sa chemise de grosse toile, trop grande pour sa taille, flottant sur ses épaules chétives, déjà voûtées. Au dehors, une horloge voisine sonna onze heures, à coups vibrants. Alors, l'enfant tressaillit; son morne visage s'éclaira, sourit même comme si quelque idée couleur de joie venait, pour une fois, de ...ire dans son esprit. D'un geste plus prompt, plus ... qu'il n'en eût paru capable, il rejeta sa couver-

sures ...
les officiant...
des encensoirs.

Mais au moment de sortir du lit il tourna la tête. Ses yeux, devenus tout d'un coup méfiants comme ceux d'un jeune animal sauvage, se fixèrent sur une porte pratiquée dans la cloison et sous laquelle filtrait un mince filet de lumière: retenant son souffle, il écouta. Aucun bruit ne parvint à son oreille. Alors il se mit debout, pieds nus. Devant la chaise, sur laquelle, avant de se coucher, il avait plié ses vêtements, il prit deux petits souliers de cuir, déformés par un long usage. Et, marchant sur le carreau, à pas légers, comme s'il craignait d'être entendu par quelque voisin redoutable, il alla les placer, bien en évidence, dans la cheminée au foyer vide. Puis il revint en hâte vers sa couche misérable et y rentra sans bruit. Quelques instants il contempla d'un regard brillant d'espérance les deux petites chaussures mendiantes, comme en prière dans ce grand trou noir, entre les chenêts de cuivre. Et bientôt une respiration égale rythma le silence: l'enfant au pâle visage s'était rendormi...

o—o—o

Et le bienfaisant sommeil, qui aux pires misères apporte la trêve d'un peu d'oubli, ouvrit pour lui la porte enchantée des songes. Dans ce sombre séjour, étendu sur son grabat, il lui fut donné de revivre, en imagination, une de ses journées d'autrefois. Il rêva qu'il se trouvait transporté sur une grande terrasse, sablée de gravier fin, ornée de deux pièces d'eau rectangulaires, semblables à des parterres fluides, dans lesquelles se miraient, à intervalles réguliers, de nonchalantes divinités de bronze, à demi couchées, accoudées sur des urnes et couronnées de roseaux. La vue, de là, s'étendait au loin sur d'immenses jardins aux fontaines jaillissantes, aux allées majestueuses, peuplées de statues, aux paliers de verdure où s'étageaient des buis et des ifs centenaires taillés en cône ou en pyramide, aux bosquets ombreux, profonds comme des forêts. Cette terrasse, d'où l'on descendait dans le parc par un large degré de marbre, longeait un palais magnifique, aux innombrables fenêtres que le soleil radieux d'une après-midi d'été incendiait en y brisant ses flèches d'or: des faction-

naires, vêtus d'un uniforme bleu et rouge, le mousquet sur l'épaule, montaient la garde aux deux extrémités. L'enfant lui-même, habillé d'une veste de soie feuille-morte et d'un court pantalon d'étoffe pareille, ceint d'une écharpe bleue, la plaque de l'ordre royal du Saint-Esprit attachée sur sa poitrine de bambin, courait, gambadait, se livrait en liberté aux ébats et aux amusements de son âge.

Tantôt, une baguette en main, il poursuivait, frappait à coups redoublés un cerceau fuyant d'une course légère. Tantôt c'étaient des parties de ballon, de volant ou de colin-maillard avec de petits compagnons, garçons ou filles, qu'il appelait familièrement de ces noms illustres: Coigny, Polignac, Noailles, Ségur, — tandis que ceux-ci, en lui parlant, avaient grand soin de dire: Monseigneur. A un moment, une des portes vitrées donnant de plain-pied sur la terrasse s'ouvrait à deux battants. Un suisse, à la livrée du roi, frappait les dalles d'un coup retentissant de sa hallebarde: et presque aussitôt, une jeune dame en grand habit, d'une élégance souveraine, et qu'une coiffure trop haute, trop empanachée — et pour tout dire un peu ridicule — n'empêchait point d'être jolie, paraissait sur le seuil, suivie d'autres belles dames et de messieurs de la plus brillante tournure. Et les petits joueurs, intimidés, s'arrêtaient court, semblaient cloués sur place par le respect. Seul, l'enfant à l'écharpe bleue courait sans façon vers l'arrivante, lui faisait fête, empoignait à pleines menottes l'étoffe précieuse de la jupe et, se haussant sur la pointe des pieds, tendait son front baigné de sueur et l'or tout décoiffé de ses cheveux. Et la dame à la taille de déesse lui souriait, d'un sourire qui semblait faire plus radieuse encore la lumière du jour; elle se penchait et, l'attirant tendrement, posait sur la tête enfantine sa bouche à la lèvre autrichienne, au pli un peu dédaigneux. Et, aussi fier qu'heureux du baiser, le petit murmurait. "Maman!..."

o—o—o

Ainsi, dans le mirage d'un songe, se revoyait lui-même, à peu d'années de distance, l'enfant endormi. Cependant le rideau mouvant des nuages avait voilé la lune brillante, éteint dans la chambre le rayon argenté. De nouveau le lourd marteau de l'horloge voisine se leva et, dans les ténèbres, sonna les trois quarts de l'heure. Presque au même moment, la porte jusqu'alors entrebâillée s'ouvrit toute grande:

— Tu dors, citoyen? fit brusquement une voix rude et comme avinée.

Et un homme parut, éclairé par la flamme d'une chandelle qu'il tenait à la main. Sans doute il rentrait d'une course nocturne, car il était encore revêtu, par-dessus ses habits, d'une sorte de vieille houppelande qui l'enveloppait jusqu'à mi-jambes. Un bonnet de fourrure commune, aux poils hérissés, lui couvrait la tête, le même qui, avec le bonnet rouge, partageait la faveur des purs sans-culottes. L'oeil était clignotant, la mâchoire carrée, la physionomie, dans son ensemble, sournoise et bassement féroce. Derrière lui venait une commère aux fortes hanches, le chef douillettement protégé par une capeline, le buste engoncé dans un fichu de laine croisé.

— Allons, Simon, dit-elle en tirant sur la houppelande, viens-t'en coucher... On a causé tard aux Jacobins, et jamais notre rue du Temple n'a été si longue à remonter...

Mais l'homme au bonnet fourré ne daigna pas répondre: il suivait son idée.

— Tu dors? répéta-t-il. Hé, Capet? Hé, louveteau?

Et il s'avança dans la chambre, la démarche mal assurée, protégeant de sa main la flamme vacillante. Du lit de sangle, dans l'ombre, montait un souffle régulier.

— Laisse-lui donc faire sa nuit, à ce mioche! dit la femme en haussant les épaules. Il en a bien besoin, va!

Et, s'approchant à son tour:

— Tiens, regarde-moi cette figure de papier mâché...

De sa grosse main malhabile, que l'incoercible instinct maternel faisait, pour la circonstance, légère et presque douce, elle remontait un peu la couverture, tapotait la paillasse, rebordait la couchette tant bien que mal.

— Qu'il dorme ou non, c'est un jean-f...! grondait l'ivrogne. Il est mon élève et doit répondre à l'appel à toute heure... Et puis, tu sais, mêle-toi de ce qui te regarde, ma mie! ajouta-t-il, s'en prenant maintenant à sa moitié.

Celle-ci ne parut pas s'en émouvoir. Cependant, comme son seigneur et maître continuait à sacrer et à grommeler, elle se retourna vers lui:

— Allons, c'est bon... ferme ta g...! fit-elle avec autorité.

Et, sans attendre la réponse, elle lui prit la chandelle des mains; puis, s'éloignant du lit, elle remonta vers la fenêtre, pour faire une sorte de ronde avant que de s'aller coucher.

Mais, en passant devant la cheminée, elle s'arrêta, se baissa, inclinant la lumière presque au ras du foyer.

— Dis donc, Simon? fit-elle à voix basse. Dis donc?

— Quoi? demanda le terrible homme qui, radouci par la forte réplique de son épouse, la suivait maintenant avec la docilité d'un mouton.

— Vois donc! disait la citoyenne Simon. Il a mis ses souliers dans la cheminée!

— Pas possible! fit le mari, se courbant, lui aussi, pour regarder.

Et, ayant aperçu les petites chaussures placées, bien en vue, sur le bord de l'âtre

— Sacré Capet! s'écria-t-il. Faut-il qu'il en ait, du vice, pour son âge!

L'humeur d'un ivrogne est capricieuse: au lieu de s'emporter, comme il n'eût pas manqué de faire tout à l'heure, à présent il s'esclaffait.

— Sacré Capet! répétait-il, en riant aux larmes.

— Qu'est-ce que tu veux? faisait la Simon tout attendrie, l'oeil mouillé elle aussi, — sans doute elle-même avait bu son petit verre à la santé de l'incorruptible Robespierre, — qu'est-ce que tu veux? Un fils de tyran, un louveteau, comme tu dis, ç'a été élevé à croire au ci-devant Jésus, aux curés, à tout le tremblement...

A ce mot "curés," qui, lorsqu'il sonnait à ses oreilles poilues, était pour lui ce que la vue d'un chiffon écarlate est pour le taureau, le cordonnier Simon avait cessé de rire. Sa mine se renfrogna. Il revint, du même coup, à la gravité qui convenait à ses fonctions de délégué de la Commune et au sentiment de sa responsabilité.

— Pas moins vrai, prononça-t-il, qu'en mettant ses souliers dans la cheminée la nuit du 4 nivôse, anciennement dite de Noël, Capet a fait acte de superstition et, par suite, offensé la République une et indivisible,

qui lui donne pour instituteur un patriote... On va lui apprendre à vivre.

Et, se dirigeant vers la fenêtre d'un pas plus raffermi:

— Tiens, la mère, passe-moi ces deux bougres de cafards d'escarpins, que je les f... dehors. On l'enverra demain matin, nu-pieds, les ramasser dans la cour.

Plus portée à l'indulgence, la Simon hésitait à obéir. Cependant, elle se décida.

— Tout bien réfléchi, tu as raison, fit-elle. C'est pas encore tant pour le mioche, qui sans doute a été dressé à faire ça chez ses père et mère et qui n'en est pas fautif... Mais c'est par rapport aux municipaux de service, qui pourraient nous faire des histoires, s'ils venaient à savoir la chose.

Et, résolument, mais non sans un vague remords peut-être, elle livra les deux criminels.

Mais, comme le précepteur-cordonnier mettait la main sur l'espagnolette, une voix, dans la rue, se fit entendre, traînante et cependant aiguë, perçant le silence de la nuit. Longeant le mur d'enceinte, un marchand ambulant, un Savoyard sans doute, lançait aux échos d'alentour ce cri, fréquent à cette époque de l'année

— **Jouets républicains! Etrennes patriotiques! L'amusement des enfants, la tranquillité des parents!...**

Simon lâcha l'espagnolette. Les souliers à la main, il hésitait.

— Eh bien, qu'attends-tu? demandait la femme. Vas-y donc!...

Mais, sans répondre, l'autre quitta la fenêtre et alla remettre les souliers à leur place, sur les briques de l'âtre.

— Laisse faire, citoyenne, dit-il à sa compagne étonnée: on a son idée...

Sa face de brute sournoise s'était à nouveau épanouie. Un sourire entendu agrandissait jusqu'aux oreilles sa bouche crapuleuse. Rudement, il reprit en main la chandelle et sortit sans daigner s'expliquer davantage. Il ne fit toutefois que traverser la pièce voisine: car, presque aussitôt, sa femme l'entendait descendre, à pas pesants, l'escalier en colimaçon qui conduisait au bas de la tour et, de là, par un passage voûté, dans la rue.

Elle haussa les épaules: elle savait qu'il était coutumier, après boire, de ces excentricités d'ivrogne dont c'est perdre son temps que de chercher le sens. Du moins, lui parti, le pauvre Capet dormirait-il en paix. Et, présentement, pour la citoyenne Simon, c'était là l'essentiel: car, en dépit de la légende, tout porte à croire que cette femme ne fut pas une méchante geôlière, qu'elle fut même, à l'occasion, pitoyable à l'enfant martyr. Elle sortit à son tour, tirant la porte sur elle.

o—o—o

Cependant, le petit dormeur rêvait toujours: mais le décor avait changé. Il se voyait maintenant dans une autre résidence royale, la plus aimée, la plus aimable de toutes à son gré. Trois ans plus tôt, jour pour jour, l'auguste famille, déjà presque prisonnière aux Tuileries, avait pu se soustraire, pour quelques heures, aux assiduités soupçonneuses, quoique déférentes encore, de ses gardiens: on lui avait permis la distraction d'aller, sous escorte, coucher à Saint-Cloud, pour y passer, dans l'intimité, la veille de Noël. Et c'était ce même salon de Diane, tout resplendissant de lumières, où se tenaient le roi et la reine, entourés de quelques fidèles. Il était déjà tard et la gouvernante de service avait amené le dauphin pour qu'il souhaitât le bonsoir à Leurs Majestés.

— Surtout, mon fils, avait dit la reine, qui l'avait pris sur ses genoux, ne manquez pas, vos prières récitées, de mettre tout à l'heure votre soulier dans la cheminée. Si je suis bien renseignée, le bonhomme Noël en personne vous doit apporter cette nuit le cheval à bascule et l'habit de garde-française que vous désirez si ardemment...

— Est-il vrai, madame? Cette nuit?... interrogeait-il, émerveillé. Quand?... à quelle heure?...

Et il ouvrait tout grands ses yeux crédules.

— Demandez à votre bon ami M. de Fersen, fit la reine, en échangeant un sourire d'intelligence avec un gentilhomme de haute mine, jeune encore, à figure régulière et sérieuse, qui se tenait à quelques pas d'elle: il connaît en perfection les habitudes de ce vénérable commissionnaire du petit Jésus.

Et, l'enfant royal s'étant tourné vers M. de Fersen qu'il avait en effet en particulière amitié, tant il le sentait sûr et dévoué à sa chère maman, celui-ci s'inclina profondément et dit:

— Avec la permission de Leurs Majestés, monseigneur, je crois pouvoir affirmer que le bonhomme Noël a déjà commencé sa tournée et qu'il sera ici sur le coup de minuit.

— Je le verrai?

— A minuit, répéta avec une belle assurance M. de Fersen, se doutant bien qu'à cette heure-là M. le duc de Normandie dormirait, selon son habitude, comme une jeune marmotte.

— Est-ce qu'il est vieux? demanda encore Louis-Charles, partagé entre le désir et l'appréhension de voir, à minuit, entrer dans sa chambre ce mystérieux et peut-être redoutable bonhomme Noël.

— Vieux comme Mathusalem, repartit l'ami fidèle, encouragé cette fois encore par le sourire auguste. Il est d'ailleurs facilement reconnaissable à sa chaude houppelande brune et à son bonnet fourré; car le père Noël qui, la nuit de la naissance du Sauveur, comme chacun sait, court les chemins, portant des joujoux aux enfants sages, doit voyager sous tous les cieux et par tous les temps.

A ce moment, la pendule avait sonné neuf heures. Leroi, qui était la ponctualité même, prononça gravement, du fauteuil où il était assis:

— Il faut aller vous coucher, mon fils.

Il n'était d'ailleurs pas fâché de couper court à un badinage qui ne lui plaisait qu'à demi. Car si grande était, chez l'honnête monarque, la bonne volonté de demeurer, autant que possible, en union avec ses peuples, qu'à son insu la contagion des idées nouvelles le gagnait; et tout en restant profondément attachée à la religion, Sa Majesté très chrétienne n'approuvait point que l'héritier du trône fût élevé dans certaines superstitions.

Respectueuse de l'ordre royal, la gouvernante s'était avancée et avait emmené l'enfant de France, auquel le discours de son bon ami M. de Fersen, débité le plus sérieusement du monde, avait communiqué une foi invincible. Rentré dans sa chambre et sa prière dite, il avait voulu ôter lui-même ses mignons souliers de satin; et, lui-même, ainsi qu'il lui avait été recommandé, il était allé les placer dans la belle cheminée de marbre, où le feu, ce soir-là, comme par un fait exprès, n'avait pas été allumé. Puis il s'était laissé mettre au lit, bien résolu à se tenir éveillé, coûte que coûte, jusqu'à l'instant

fatidique. Et, pendant un quart d'heure, héroïquement, il avait lutté contre l'envie de dormir qui, peu à peu, lui rapetissait les yeux. Le moment où la gouvernante, pressée de s'aller coucher elle-même, souffla la dernière bougie, fut celui de la défaite. Moins d'une minute après il dormait profondément. Et, par la seule magie du sommeil, le miraculeux visiteur, qu'il aurait sans doute attendu vainement toute la nuit, s'il avait été capable de garder les yeux ouverts, lui apparut, en effet, dès qu'il les eut fermés. Il n'eut pas plus tôt perdu connaissance que sonnaient, à quelque prestigieuse horloge, les douze coups de l'heure attendue: il voyait la porte s'ouvrir toute grande et le bonhomme Noël en personne, accoutré de la manière bizarre que M. de Fersen avait dite, paraissait sur le seuil, traversait la chambre, si doucement qu'il semblait glisser plus que marcher. Arrivé devant la cheminée, il se baissait, déposait sur l'âtre un volumineux fardeau dont il était chargé; puis il sortait comme il était entré. . .

. . . .

Et maintenant, trois ans plus tard, en cette autre nuit de Noël, sur son grabat du Temple, l'enfant captif rêvait encore ce même songe dont il avait gardé la mémoire comme d'une merveilleuse réalité. Il lui semblait qu'il reposait encore, là-bas, dans la chambre aux boiseries doreés, sur le grand lit fleur delysé, aux rideaux surmontés de la couronne des dauphins de France. Et la porte, une fois encore, s'ouvrait doucement: ce même mystérieux personnage, naguère si exactement décrit par M. de Fersen, affublé de la même houppelande, coiffé du même bonnet aux poils raidis par le givre, entrait à pas légers, comme immatériels, se dirigeant vers la cheminée. Mais, si légers qu'ils fussent, ces pas réveillèrent l'enfant.



Ses yeux s'ouvrirent: le songe était devenu vérité. Marchant avec précaution sur le sol carrelé, le père Noël, qui, maintenant, ressemblait à s'y méprendre au cordonnier Simon, traversait la chambre aux murs gris, et déposait dans le foyer, à côté des souliers, un certain objet enveloppé de papier bleuâtre. Cela fait, il revenait ves la porte, disparaissait; et, tout aussitôt, perdant jusqu'au sentiment de s'être un instant réveillé, l'enfant laissait retomber sur ses yeux le voile encore lourd de ses paupières, se rendormait d'un sommeil désormais sans rêves, goûtait enfin l'oubli de tout. . .

Vers huit heures, les lueurs blafardes de l'aube l'éveillèrent pour de bon. Son premier regard fut pour la cheminée, dans laquelle il aperçut — avec quel battement de coeur! — la chose bleuâtre: elle était assez petite et de forme oblongue. De nouveau il se dressa sur son séant; et, comme la veille au soir, il prêta l'oreille. Rien ne bougeait dans la pièce voisine. Alors il sauta du lit et courut vers l'âtre. Plein de curiosité, de respect aussi pour ce présent du Ciel, il développa le papier de ses mains empressées et malhabiles.

Et il en tira un objet de bois grossièrement façonné, peinturluré en rouge, remarquable par deux bras verticaux entre lesquels luisait une lame triangulaire, faite d'un morceau de fer-blanc. Et il regardait cela d'un air hébété, partagé entre l'admiration et l'effroi: car il reconnaissait vaguement la forme de l'engin fatal, maintes fois décrit par ses gardiens, et qui s'offrait pour la première fois à sa vue sous l'aspect d'une petite guillotine à six sols, le jouet populaire du jour, — cadeau de Noël du cordonnier Simon au fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, suppliciés l'un en janvier, l'autre en octobre...

Georges RIVOLLET.

Illustrations de René Lelong

En toute justice

Dans sa dernière Chronique littéraire consacrée aux "Etudes" de Mlle Marguerite Taschereau, Louis Dantin écrit en toute bonne foi: "Constatons, sans gloser, que l'Action Française lui a décerné un prix." Or l'Action Française a simplement édité Mlle Taschereau, et le prix en question a été décerné par un jury composé par l'A.C.J.C. pour juger les œuvres présentées au Concours d'*Action Intellectuelle*, institué par cette association. Nous croyons devoir faire cette mise au point en toute justice pour l'Action Française.

Nos abonnements d'Etrennes

Les abonnements d'étrennes ont été très populaires l'an dernier et nul doute que cette année plus nombreux encore seront ceux qui voudront offrir comme cadeau de Noël ou du Nouvel An, un abonnement à la Revue Moderne aux amis et parents qu'ils veulent combler.

Cette étrenne sera la bienvenue par toute la ville comme la campagne. Rien ne vaut un souvenir symbolisé par un livre. Or, la Revue Moderne, c'est douze livres de lecture aimable, instructive, et ce qui ne gâte rien essentiellement canadienne.

Chaque donateur ou donatrice d'un abonnement d'étrenne de la Revue Moderne peut nous confier sa carte de visite que nous aurons le soin d'attacher à la Revue, de façon à ce que l'on sache bien qui offre ce coquet cadeau.

LA FRANCE ET NOUS

La nouvelle que nous verrions bientôt arriver un nouveau Consul français a jeté un certain émoi dans les cercles canadiens les plus attachés à la France. Le Canada avait jusqu'ici un Consul général, et M. de Verneuil qui a géré avec tant de tact et de talent, le poste que M. Ponsot a abandonné depuis deux ans, avait le titre de Gérant du Consulat Général de France au Canada. Nous étions absolument heureux sous cet interrègne. Nous comptions que M. Ponsot consul général au Canada serait remplacé par un autre Consul Général. Or, le nouveau titulaire du Consulat Général de France au Canada est un simple Consul, M. Naggyar, homme fort distingué parait-il et qui serait reçu à bras ouverts au Canada, sans aucun doute, si sa nomination ne portait atteinte à la très légitime fierté canadienne.

Pourquoi le Ministre des Affaires Etrangères de France traite-t-il ainsi le Canada? Aurions-nous, par hasard, démérité?

Nous protestons donc au nom du sentiment canadien contre un tel procédé. L'on nous dira peut-être que la France ayant perdu beaucoup de diplomates pendant la guerre en est réduit à diminuer l'importance de ses consulats. Alors nous répondrons qu'il était bien inutile de rappeler M. Ponsot qui resterait libre de ne pas vivre parmi nous, et laisser ici, à sa place qu'il occupe avec tant d'honneur, M. de Verneuil dont tous les Canadiens n'ont qu'à se louer.

Nous ne connaissons pas M. Naggyar et nous serions désolés de froisser un homme qui s'en vient chez nous parce qu'on l'y envoie, et qui est animé, sans doute, des meilleurs sentiments à notre égard. Mais nous croirions manquer à notre amour pour la France si nous n'exprimions pas tout haut, après la Chambre de Commerce d'ailleurs, le profond désappointement qui a accueilli ici la nomination d'un simple consul, a un poste qui à toujours reçu un Consul Général.

LA REDACTION.

Dans notre numéro de janvier

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que nous commencerons dans notre numéro de janvier la publication de certains extraits du "Carnet de Vol" du Lieutenant M. Billard, un des "as" de l'aviation française pendant la guerre.

Le Lieutenant Billard compte, en effet, 130 bombardements de nuit à son actif; il est titulaire de plusieurs citations à l'ordre de l'Armée, et de plus est Chevalier de la Légion d'Honneur.



La Prière de l'Enfant Jésus

NOEL DE PAUVRESSE

Silencieuse, c'est la neige dans la nuit.
Tombe, couvre la vie atroce et sacrilège.
O lis mystérieux qui t'effeuilles sans bruit.

(La Chanson des Gueux, par Jean Richepin.)

Il neigeote doucement, voluptueusement, sur la grande ville américaine. Les flocons fondants tournoient capricieusement dans l'air et posent leur caresse humide et pleine de nonchalance sur la chaussée et sur les trottoirs recouverts d'une boue neigeuse jusqu'à hauteur de la cheville. Il fait déjà nuit et la rue est en fête, car c'est la veille de Noel La foule bruyante se presse en cohue et se bouscule fiévreusement au bas des trottoirs trop étroits et débordants de masse humaine. Des éclats joyeux et des rires dominent l'animation affairée de la foule. Les oreilles retentissent du vacarme des tramways bondés de voyageurs qui roulent en files interminables avec un bruit de ferraille, et de longues processions d'autos se croisent, s'entrecroisent et se dépassent les unes les autres en ronant et en lançant des jets de boue sur les piétons qu'elles ahurissent de leurs cris rauques ou stridents. Les devantures des grands magasins sont inondées de lumière et tout enguirlandées de houx. De ci de là, aux portes et aux vitrines, des sapins saupoudrés de ouate fine et des couronnes de gui ligotées d'un bout de ruban rouge donnent à cette nuit d'hiver le cachet de fête particulier à la Noel américaine. Des amis s'interpellent, de petits groupes se forment un peu partout, au coin des rues ou à l'entrée des magasins, on se serre la main, des femmes s'embrassent, et toutes les lèvres avec un franc rire se répètent le souhait joyeux: "A Merry Christmas to you, and a Happy New Year... many of them."

* * *

Un peu à l'écart, sous les gouttières de la First National Bank dont les longs glaçons effilés dégoulinent froidement sur sa nuque, une minuscule petite vieille se tient immobile. Appuyée sur un bâton, un vieux châle élimé et tout effiloché lui retombant de la tête jusqu'aux genoux, elle a un nez busqué, en saillie sur un visage de safran creusé de mille rides, qui, à première vue, l'apparente étrangement à quelque sorcière shakespearienne aperçue par un soir de tempête. Mais le malaise vague se dégageant de cette vision de mauvais augure a bientôt fait place à une profonde pitié. Clapotant des pieds dans la neige fondue, la pauvresse d'un air craintif tend une douzaine de crayons vers les passants pendant que ses lèvres remuent faiblement comme pour marmotter une prière. Elle dodeline tristement de la tête à droite et à gauche, cherchant le regard indifférent ou affairé des passants. Ses yeux piteux sont si pleins de détresse humaine que leur voix muette semble faire entendre un vague appel au secours. Depuis quand est-elle là? Depuis une heure, depuis deux, depuis très longtemps peut-être? On ne sait. Jamais on ne l'a vue arriver ni repartir. En toute saison et à toute heure du jour, elle est invariablement là contre la grisaille de ce mur de pierre comme si elle se confondait avec lui. Qui est-elle? D'où vient-elle? On l'ignore et personne ne s'en inquiète.

* * *

Les cloches de l'église épiscopalienne carillonnent gaiment l'Adeste Fideles auquel les voix sonores de Saint-Patrice répondent dans le lointain. Près de l'hôtel-de-ville, une foule énorme est assemblée. Les fenêtres de l'édifice jusqu'à la plus haute tour sont illuminées de mille chandelles lui donnant l'aspect d'un château de féerie. Au milieu de la place, un gigantesque arbre de Noel s'élève tout étincelant sous une pléthore de lumières multicolores dont les feux se jouent sur les guirlandes de clinquant et les bulles de cristal colorié.

Les flocons de neige humide continuent à tomber. Ils se mêlent aux flaques d'eau, se posent légèrement sur les habits ou viennent se fondre à la chaleur des joues. Mais, surmontée d'un océan de parapluies s'agitant et tournoyant dans tous les sens, la foule est quand même sémillante et bon enfant. Un orchestre invisible jette dans l'air les notes de quelque douce mélodie d'autrefois. Là-haut, sous le grand portail, un homme noir juché sur une table entonne d'une voix forte un NŒL populaire dont la foule s'empare avec entrain.

* * *

Il se fait tard, la neige a cessé de tomber et les passants qui naguère encore encombraient la place se font maintenant plus rares. Avec la nuit, le vent s'est levé; il siffle maintenant en bourrasque. Les enseignes grincent sur leurs gonds rouillés et voici déjà quelques étoiles qui commencent à frissonner dans l'immensité noire du ciel. Le froid, plus vif, a congelé les flaques d'eau et verglassé la rue et les trottoirs. La vieille mendiante est toujours là, immobile comme si elle était de glace; seuls ses yeux douloureux implorent toujours. Absorbé par les joies de la Noel, le public a été bien indifférent à ses souffrances et à sa misère. C'est à peine si quelques pièces de monnaie rendent un son creux dans sa sébile de fer-blanc. Mais il est temps de rentrer. Ses yeux sont bouffis de sommeil, elle est toute transie et ses pauvres mains endolories par le froid sont toutes couvertes de gerçures sanguinolentes.

* * *

La miséreuse s'avance en clopinant. L'encombrement de la rue est disparu. Seuls, quelques autos et de légers camions de livraison filent maintenant à libre allure. Par ci par là, les lumières incandescentes des devantures s'éteignent les unes après les autres. Sur le bord du trottoir, elle regarde, elle hésite. Elle s'aventure enfin. Appuyée sur son bâton, elle fait péniblement une dizaine de pas dans la rue. La bise qui balaye furieusement la place lui cingle les cuisses à travers son jupon éraillé, paralysant tous ses membres. A ce moment, une luxueuse limousine tourne vivement l'angle de la rue avec un hululement sauvage. Voulant éviter la pauvresse, le chauffeur frôle rapidement le trottoir en passant, mais l'arrière de sa voiture dérapant sur un miroir de glace, lui frappe un coup de travers dans le dos la projetant violemment face contre terre plusieurs pas plus loin. L'auto stoppe brusquement à quelques verges de là pendant qu'un attroupement de passants attardés s'élance vers le corps inerte de la vieille mendiante. Etendue au milieu de ses pauvres crayons épars dans la rue, la malheureuse rougit la neige de son sang qu'elle verse par le nez, la bouche et les oreilles.

* * *

Elle ne peut vivre longtemps. La mort commence déjà à refouler la vie dans ce misérable corps qui n'a jamais vécu. On la ramasse et on la dépose doucement sur les coussins soyeux de la luxueuse voiture auprès d'une grande dame élégamment vêtue. Vaguement, elle a conscience d'être emportée, de glisser, de s'envoler comme sur les ailes d'un oiseau invisible. La dame se penche sur elle et lui essuie le front et la bouche en lui murmurant à l'oreille des paroles câlines qu'elle perçoit confusément comme dans un songe. Un grand apaisement l'envahit. En route vers l'hôpital, tout blanc là-haut sur la colline, elle meurt.

* * *

O la grande pitié des parias de la vie. Enigme, cruauté de la destinée, suprême ironie d'un bonheur qui commence là où la vie finit.

EDMOND TURCOTTE.

REVUE ARTISTIQUE

Par LOUISE CHARPENTIER

La troupe *San Carlo* a amené pendant toute une semaine, des auditoires considérables au Saint-Denis où l'on a tour à tour donné la *Tosca*, la *Bohème*, *Carmen*, *Madame Butterfly*, la *Traviata*, *Faust*, *Thaïs*, *Il Trovatore*. Certaines représentations ont été mieux suivies et plus appréciées, car le public montréalais a ses goûts et ses prédilections bien marqués. Mais l'on peut dire qu'ici, comme à Québec, l'Opéra a eu une semaine fructueuse, et a apporté à notre vie artistique un élément fort agréable. Il nous semblerait puéril d'insister sur les opéras interprétés, et qui sont fort connus de tous ceux qui aiment la musique, opéras qui sont, presque tous, inscrits dans le répertoire classique. Nous nous bornerons donc à féliciter M. Gauvin de son activité infatigable, car cet excellent impressario en est déjà à son cinquième succès dont le moins grand ne fut certes pas celui obtenu avec *l'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE NEW YORK*, sous la direction de Walter Damrosch, et le plus vif incontestablement, avec le grand chanteur russe *CHALIAPINE*. Nous regrettons que la date de ces deux concerts, soit trop rapprochée de la publication de notre revue pour nous permettre d'en donner une analyse, et c'est tout au plus si nous pouvons enregistrer le véritable triomphe artistique qu'ils ont provoqué.

—o—

M. C. O. Lamontagne que nous regrettions de ne plus trouver dans le rôle d'impressario nous a présenté, dans un remarquable concert les *Grenadiers Guard* sous la direction de M. J. J. Gagnier, et nous avons salué avec plaisir et l'impressario et le remarquable corps musical que nous étions fiers d'applaudir. En effet les *Grenadiers, Guard* sont de chez-nous, et nous sommes heureux de l'honneur qu'ils font rejaillir sur la musique canadienne. Très-bien composé et admirablement dirigé ce beau corps de musique nous a donné le dimanche, 6 novembre, au Majesty, un concert absolument remarquable, avec pour soliste, M. Joseph Saucier, le grand baryton canadien-français. Une salle enthousiaste a marqué toute son appréciation pour la remarquable audition que leur avait ménagée MM. Lamontagne et Gagnier. Le programme était composé avec un goût parfait, et nous pouvons dire que dans tous les genres, nos musiciens canadiens se sont franchement distingués. Qu'ils continuent à travailler ainsi, et ils pourront rapidement rivaliser avec les fanfares les plus réputées. Nous avons retrouvé en M. Saucier l'artiste impeccable, à la voix large et sûre, à l'expression intense et à l'art si délicat et si profond. Des rappels ont souligné son très-vif succès.

—o—

Et le mois de novembre si bien rempli nous ménageait encore un événement artistique de première grandeur. Le concert de Gogorza vient d'avoir lieu au Saint-Denis devant une salle délirante d'admiration. Emile de Gogorza est un admirable chanteur. *Un art incomparable mis au service d'une voix splendide*, voilà qui résume le concert que l'impressario Louis Bourdon avait généreusement offert à l'hôpital Sainte-Justine, et qui nous a laissé une impression d'art que nous pourrions difficilement traduire. Nous en voudrions parler longuement, mais le temps et l'espace nous manquent pour donner à cet événement toute l'importance qu'il mérite.

—o—

Le concert d'adieu de notre jeune pianiste, M. Auguste Descarries a eu lieu mardi le 15 novembre devant un auditoire vraiment choisi qui a su écouter et comprendre. L'âme de l'artiste et l'âme de la salle semblaient par moments se confondre dans une même émotion d'art pur. L'interprétation atteignit à une supériorité telle que par instants nous nous demandions comment l'on pouvait mieux exprimer la pensée musicale sous ses formes les plus variées et les plus subtiles. Certes, nous n'irons pas à dire que M. Descarries n'a plus rien à apprendre; il serait le premier à railler notre naïveté puisqu'il est lui-même si avide de courir vers les sources les plus fécondes du génie musical pour leur demander le secret de la perfection, si tant est que l'on puisse humainement y atteindre. Mais nous voulons souligner la communion intense que ce musicien sait établir entre lui et le public qui l'écoute. Nous croyons que M. Descarries ira loin. Il est né artiste, et il a énormement travaillé; nous ne pensons pas qu'il soit de ceux que grisent les premiers succès, mais nous croyons plutôt qu'il comprend parfaitement la tâche que lui dicte son talent, tâche de labeur immense, sans laquelle il cèdera infailliblement à la médiocrité, dont il ne veut pas, et dont nous ne voulons pas pour lui. Il a le devoir de nous faire honneur, et nous avons tout espoir qu'il saura atteindre les merveilleux résultats qui nous permettront d'être fiers de lui.

—o—

M. Louis Bourdon nous annonce pour janvier le grand barde breton Théodore Botrel. Nulle visite ne saurait nous être plus agréable, disons mieux plus sensible. Nous n'avons pas oublié l'*inoubliable* visite que fit autrefois chez nous le chanteur breton et sa *douce*. Et l'accueil que réserve au poète-chanteur le Canada tout entier ne sera ni moins sympathique, ni moins enthousiaste que celui que nous lui offrions en 1902.

Louise CHARPENTIER.

VIEUX DICTONS

Bonne mémoire vaut un livre.

:o:

Après poisson, les noix sont bonnes.

:o:

Qui n'est pas content réclame son argent.

PAGES D'ALBUM

Fais partager ta joie; elle sera plus grande. Partage la peine d'autrui; peine partagée est moindre.

:o:

En politique, on ne se relève point de ce qui avilit. Bonaparte.

PENSEES

Les plus grandes bagatelles sont des affaires, et les plus grandes affaires sont des bagatelles.

Christine de Suède.

:o:

Il y a des gens qui ne parlent jamais d'eux-mêmes, mais c'est pour y penser toujours. Mme Swetchine.

:o:

J'aime mieux être tourmenté par mon coeur que par mon esprit.

Montesquieu.

PENSEES

La passion c'est comme la foudre: c'est terrible, mais ça frappe à côté.

Anatole France.

:o:

Les préjugés sont des chaînes inventées par l'ignorance pour séparer les hommes.

Lady Blessington.

UNE PREUVE

—Les femmes résistent bien mieux à la douleur que les hommes. Je le sais par expérience.

—Ah! vous êtes médecin ?

—Non, je suis marchand de chaussures.

GRAINS DE SAGESSE

La science de la vie s'achète au prix de la vie.

o:o

En novembre, foyer de cendres.

o:o

L'été recueille et l'hiver mange.

o:o

Le plus fort n'est jamais assez fort pour être toujours le maître, s'il ne transforme sa force en droit et l'obéissance en devoir.

J. J. Rousseau.

o:o

Ce qu'on peut, on le doit. Guizot.

REVUE DRAMATIQUE

Nous avons eu, ce mois-ci, du de Flers et Caillavet à profusion. *Miquette et sa mère* et l'*Ange du foyer* furent joués à une semaine d'intervalle. Loin de lasser le public, ces deux comédies l'ont enthousiasmé, et surtout reposé. Ah! il en avait bien besoin, ce public qui avait encore dans les oreilles les répliques du *Divan noir* et du *Refuge!* Jamais il ne s'était aussi follement amusé; et il riait, riait! Il semblait prendre une revanche. Ce n'était plus le mari courroucé qui renifle ses larmes et clame d'une voix barnumesque des tirades rebondissantes à son innocente petite femme; ce n'était plus la fausse émotion provoquée par des situations extraordinaires, le comédien qui hurle (pour faire de l'effet) cinq fois "ma mère!", alors que la brochure ne l'indique qu'une fois. C'était la voix délicatement émue de Miquette, les reparties spirituellement grotesques de l'Ange du foyer qu'il entendait et qui le faisaient rire d'un bon rire, venu spontanément, comme les répliques.



MADELEINE GRANDET dans "Le Retour"

Sapho fut joué au Canadien, durant la semaine du 14 novembre. On ne saurait souhaiter une plus mauvaise adaptation au théâtre du roman d'Alphonse Daudet. Il est difficile d'expliquer comment le délicieux auteur des *Lettres de mon moulin* a pu permettre un tel massacre, un tel déchiquetage. Tout ce qui, dans le roman, est discrètement esquissé, prend au théâtre une place démesurée; tout ce qui devrait occuper le premier plan est à peine marqué. De plus, les épisodes qui remplissent les cinq actes de la pièce sont mal choisis. Le dialogue, fortement emprunté au roman, se pare des descriptions du livre et s'en fait des répliques; il y a même Jean Gaussin qui dit certaines phrases attribuées à Sapho dans le volume. Pourquoi jouer de mauvaises adaptations? Il y a tant de jolies pièces qui ne sont pas adaptées! ..

Certaines personnes (je tiens à dire qu'elles sont pour la plupart "gens de théâtre") m'ont reproché le ton sévère de cette revue dramatique. Cela tient, sans doute, à ce qu'elles sont tellement habituées aux "bouquets de fleurs" et à "l'encens parfumé" de la critique-réclame, qu'elles sont déroutées par ma franchise. Je n'ai fait qu'indiquer dans quelle ornière malpropre s'embourbait le théâtre français à Montréal. On ne saurait me taxer d'exagération parce que j'ai émis des opinions qui sont, j'en suis sûr, celles de la majorité.

Henri LETONDAL.

(Texte et dessin)

La Cure Automobile

Par AUTO

Il est incontestable que l'automobile produit sur l'être physique un effet bienfaisant dont l'étendue ne se calcule pas. Les bienfaits de l'automobilisme sur nos divers organes sont d'observation courante et sans compliquer notre tâche par des mensurations ou observations trop complexes de laboratoires, nous pouvons cliniquement les analyser et les exposer à nos lecteurs. Cliniquement, c'est-à-dire en examinant nos sujets, comme le médecin examine un malade dans son lit, avec les seuls moyens d'observation que la nature a mis à sa disposition.

Le système nerveux attirera notre attention, d'abord, parce qu'il est celui qui bénéficie le plus de la cure automobile.

Apaisement de toutes les manifestations du déséquilibre nerveux; sédation générale; distraction de toutes les idées fixes; assurance d'un sommeil régulier, voilà le bilan des améliorations réalisées par l'auto chez les grands nerveux. Asthéniques, surmenés, exaspérés du système nerveux, soit à l'occasion d'une secousse physique, soit par des excès de consommation d'énergie vitale sous toutes les formes, sont amendés par la cure automobile. C'est M. X..., notable industriel, qui a dépassé sa limite d'élasticité nerveuse, et fait une neurasthénie atroce. Il présente entre autres symptômes, de l'agoraphobie, c'est-à-dire la peur folle, irraisonnée, des places, des espaces libres à traverser. Le moindre carrefour détermine chez lui des phénomènes effroyables, le figeant au bord de la place libre, comme au bord d'un gouffre. L'automobilisme à doses progressives, depuis dix a 50 milles par jour, l'a radicalement guéri.

C'est Mme Y..., qui, après une typhoïde, est convaincue d'être atteinte de tous les maux, et assurée que, seul, le suicide pourra l'affranchir de toutes ses misères. Une énorme randonnée dans les Laurentides lui administre la preuve que tout n'est pas brisé en elle, et que ses maux étaient imaginaires.

Comment expliquer ces résultats? Douche d'air continue; variété du spectacle; distraction de nos peurs subjectives, intérieures, par l'appréhension, dès qu'on roule à une certaine vitesse; changement constant de milieu, d'habitat, de régime; voilà les raisons principales qui collaborent pour réaliser ces cures nerveuses et sont d'observation quotidienne dans la vie médicale.

Nos poumons, eux aussi, retirent d'immenses avantages de la cure automobile. Hématose intense, c'est-à-dire, **sur-aération** des globules rouges de notre sang; donc, activité exceptionnelle des échanges biologiques dans les profondeurs de notre parenchyme pulmonaire, voilà le premier bénéfice de la locomotion rapide en plein air. Le corollaire, non moins intéressant, de cette première constatation, consiste dans l'amélioration des habitudes respiratoires. Notre soufflet pulmonaire s'emplit à fond, supprimant les replis, les espaces nuisibles, qui, ordinairement, diminuent sa capacité; il s'emplit à fond et partout réalisant le maximum d'oxydation pour l'hémoglobine du sang, chargée de la rénovation de nos tissus. Et quelle secousse pour les germes nuisibles embusqués aux carrefours des voies bronchiques! Ils sont submergés, noyés, entraînés par ces torrents d'air pur, rafraîchissant, vivifiant. Pratiquement, cette action bienfaisante se traduit par l'amélioration de certaines bronchites à répétition, par la suppression de certaines "petites toux," ayant déjà épuisé bien des thérapeutiques.

Le refroidissement, invoqué par les timides, n'est pas plus à craindre que celui de la fenêtre ouverte et les faits qui ont généralisé la cure de plein air pour les pulmonaires s'expliquent exactement en faveur de la cure automobile.

Quant à notre **appareil digestif**, il retire d'immenses avantages du déplacement rapide, sur les routes en plein air. Le *bilan* réalisé par nos voies digestives, aux entrées comme aux sorties, est des plus remarquables. Pour les entrés: plus d'anorexie, plus d'inappétence, plus de dégoût, un appétit féroce s'accommodant des pires infortunes culinaires et absorbant des rations doubles des rations habituelles.

Pour les sorties: plus de constipation; plus de résultats artificiellement obtenus par une des quatre mille spécialités purgatives, mais des sorties spontanées, indolores, louables.

La digestion stomacale facilitée par le coup de fouet général reçu par l'organisme, activée par les trépidations mêmes du véhicule, s'accomplit plus rapidement, et tel qui suivait avec conscience un régime aussi sévère que méticuleusement tracé est tout surpris de ne pas voir ses écarts alimentaires punis par un foudroyant retour de sa vieille dyspepsie. AUTO.

LES ECHOS

Par LUC AUBRY

LES ECHOS

La *Revue Moderne* félicite vivement les vaillantes organisatrices de la journée des "Coquelicots", Lady Williams-Taylor, et Madame Thibaudeau, du merveilleux résultat de la fête des Coquelicots à Montréal le 11 novembre dernier. Ce succès est sans précédent encore dans les annales des "tags Days" et fait honneur à l'esprit patriotique des citoyens de la Métropole, et à l'esprit d'organisation des deux présidentes de l'œuvre, ainsi qu'à la vaillance des dames et jeunes filles qui ont si noblement servi cette belle cause. Québec, Ottawa, Sherbrooke, Trois-Rivières et quelques autres villes ont aussi très bien travaillé et obtenu des résultats inespérés.

Les "Coquelicots" du 11 novembre ont été achetés en France à l'œuvre extrèmement intéressante des Veuves et Orphelins de France, dont Madame Millerand est la Présidente d'honneur et Madame André LeBon, la présidente active. La recette nette de la "Journée des Coquelicots" revenait à nos valeureux vétérans, qui ont reçu, de ce fait, l'expression de notre admiration et de notre sympathie.

Réceptions officielles à Loew, Clément, Pavlowa, avec tous les honneurs civiques qu'on réserve aux gloires universelles: réceptions à l'hôtel de Ville, revue des pompiers, promenades, etc., n'est-ce pas un peu excessif? Que réserve-t-on dans notre métropole aux hommes illustres, aux gloires militaires, scientifiques, aux bienfaiteurs de l'humanité? A tous ces talentueux personnages de théâtre Montréal a offert un spectacle qu'ils n'ont vu et ne verront nulle part.

—o—

La femme, à moins qu'avec le temps elle ne devienne elle-même politicienne dans le plus mauvais sens du mot, promet de devenir dangereuse pour les gouvernants ondoyants. Au président Harding expliquant que par "limitation raisonnable des armements" il entendait "quelque chose de pratique"., Madame Fried, 23 ans, l'âge de toutes les audaces, répondit: "les synonymes ne sont pas des définitions et les femmes du monde entier sauront vous fournir des propositions raisonnables et pratiques." Le plus triste pour les politiciens c'est que c'est vrai.

Les femmes du Canada pour la première fois vont prendre part aux élections fédérales. Elles peuvent remplir un magnifique et bienfaisant rôle pour le plus grand bien de la nation. Le joueront-elles? Si elles se laissent influencer par des traditions de familles, par les intérêts personnels de leur entourage, elles ne feront qu'augmenter le plus grand nombre de votes rouges ou bleus, au seul profit d'un parti. Franchement si l'extension du vote aux femmes ne devait donner d'autres résultats, mieux eût valu les laisser au gynécée que leur permettre l'accès du Forum. En jugeant les choses, les hommes et les affaires publiques sans parti-pris, uniquement au point de vue du bien du pays, de sa grandeur, de son avancement, du bien-être de la famille, de la protection des faibles et des petits, les femmes pourront mettre fin à ce régime néfaste, apanage de tous les partis, qui met la couleur dont les politiciens se réclament au dessus du drapeau.

—o—

Dans l'article si sympathique que le maréchal Fayolle a consacré au Canada on lit, à propos des si nombreux discours entendus par la mission: *"On nous sert les arpents de neige."* A bon entendeur, salut!

—o—

"L'ingratitude de la France" est un thème cher aux disciples d'une de nos écoles qui fut toujours francophobe et pratiqua de tout temps à l'égard de notre mère patrie la fameuse devise du Basile du "Barbier de Séville": "Calomniez, calomniez il en restera toujours quelque chose." Ce thème est depuis quelque temps developpé avec amour par plusieurs de nos écrivains les moins sympathiques. Pourquoi?

—o—

Le Seigneur de la Guerre jugé par... Racine.

Si César vint, vit et vainquit,
Guillaume vint et vit de même;
C'est un vrai César en petit;
Des trois choses que César fit,
Il ne manque que la troisième.

Cet épigramme de l'auteur de Phèdre, lancé il y a plus de deux siècles à l'adresse de Guillaume d'Orange, s'applique d'une manière remarquable à ce cavalier au manteau blanc, casqué d'or et d'argent qui vint en France, la vit et ne put la vaincre.

Avec la venue d'un troisième parti et la possibilité de trois candidats dans la majorité des divisions électorales, nous courrons le risque d'être gouvernés par un groupe de députés élus par des minorités; après tout ils seront ni pires ni meilleurs que les autres.

—o—

176,000 âmes mangeant, buvant, s'habillant et se logeant forment un groupassez considérable pour qu'on puisse le voir à l'œil nu. Or, si les recenseurs de le maison Lovell ont vu ces âmes ceux d'Otatawa ne les ont pas aperçues. Montréaqui tient à ses âmes n'est pas contente etl demande qu'on recommence l'opération afin qu'elle puisse se présenter avec tous ses avantages devant la Ligue des Municipalités et celle des Nations.

—o—

Les bons comptes font les bons amis. Or nous voudrions bien qu'on nous dise pourquoi les Israëlites de Montréal après avoir, au nom des exigences de leur religion, demandé et obtenu à Québec la remise des élections municipales/ ont ouvert leurs magasins et leurs bureaux le jour où les polls ont fermé. La Législature de la province de Québec a bien fait de décréter le 17 octobre jour férié du moment où la communauté juive se disait empêchée de prendre part au vote, tout travail lui étant interdit à cette date. Fort bien; mais alors pourquoi tant de magasins, d'ateliers, de bureaux connus pour appartenir à des Israëlites ont-ils continué leurs opérations? Ne faites pas fermer à autrui ce que vous ne fermez pas vous même.

LUC AUBRY.



—Monsieur fait dire à Madame de s'arrêter....Nous avons vraiment mérité à présent d'être un peu tranquilles!

. . . La Vie Sportive . . .

Par LUDOR

Pourquoi pas de glace Artificielle?

Lorsque l'édition de décembre de notre revue paraîtra nous ne serons qu'à quelques jours de l'ouverture de la saison du hockey. Ce sera le sport à la mode, celui qui captive nos amateurs pendant trois mois. Les professionnels, les amateurs, les intermédiaires se préparent fébrilement à s'organiser, et, déjà, ils entrevoient le championnat comme la légitime récompense de leurs laborieux efforts. Mais comme tout le monde ne peut conquérir la "guenille" il y aura forcément, à la fin de la saison, des désabusés, des mécontents mêmes. A ceux-là nous exprimons volontiers, dès aujourd'hui, nos sympathies.

Puisque nous parlons de hockey, nous sera-t-il permis de trouver étrange que dans une ville aux proportions de celles de Montréal, il ne se trouve pas un patinoir de glace artificielle? C'est inconcevable, assurément, et nos dirigeants auraient dû nous doter cette année d'un rond de ce genre. Toronto, la rivale de la Métropole sous plus d'un aspect, nous dame le pion sous le rapport de la glace artificielle, et le résultat c'est que le hockey et le patinage y commencent trois ou quatre semaines avant Montréal. L'aréna Mont-Royal va bientôt commencer sa troisième année d'opérations, et, dès la fin de la saison dernière, ses directeurs nous avaient promis de la glace artificielle pour cet hiver. Ils avaient même décidé de consacrer la somme de $110,000 à cette fin. Mais cette belle promesse s'est dissipée comme de la fumée à la suite d'un incendie, et nous n'aurons qu'un patinoir ordinaire encore cette année. S'il fallait que l'on dispute à Montréal les séries de détail pour le championnat du monde, en mars prochain, on serait grandement embêté, croyons-nous, et peut-être serait-on forcé d'aller jouer à Ottawa ou à Toronto. Ce serait une grande humiliation pour Montréal, de même qu'une perte monétaire considérable,

—‡—

LE CLUB DE HOCKEY CANADIEN.

Les journaux et le public ont accueilli avec satisfaction la nouvelle que la franchise du club de hockey Canadien avait été acquise par un syndicat local, composé de M.M. Léo Dandurand, Joe Cattarinich et Louis Létourneau. La mort de Georges Kennedy, après une longue maladie, a privé le Canadien de son pilote et le pauvre Kennedy était à peine enterré que déjà plusieurs sportsmen se disputaient sa succession.

MM. Dandurand, Cattarinich et Létourneau ont fait leurs preuves dans le sport: leur nom est synonyme de probité et leurs succès passés sont une garantie de l'avenir brillant qui attend notre équipe professionnelle de hockey. Le nouveau syndicat a déclaré nettement son intention d'encourager le talent local, particulièrement chez les amateurs qui voudraient graduer. On sait que jusqu'ici les locaux n'avaient pas beaucoup la chance de figurer sur l'alignement du Tricolore, malgré les mérites transcendants de plusieurs, et le public a appris avec bonheur qu'ils pourraient dès cet hiver se mettre en évidence avec le Canadien. Développer des joueurs pour en faire, dans un avenir prochain des professionnels, est une politique de bon aloi, et il semble que le Canadien avait quelque peu manqué à cette mission dans le passé. L'Ottawa et le Toronto y avaient donné toute leur attention, aussi a-t-on vu surgir une pléthore de bons joueurs comme les Nighbor, les Denneny, les Forbes, etc. Le club Québec, quand il faisait partie du grand circuit, ne négligeait pas, non plus, les amateurs, et les Carey, les Laroche, les Gagné sont là pour l'attester, bien que le premier seulement ait fait partie de l'équipe d'une façon régulière.

—‡—

LA RAQUETTE ET L'UNION.

L'hiver est tout naturellement la saison de la raquette, ce sport si essentiellement canadien. Il y a quelques années, la raquette était divisée en deux camps bien distincts, celui de Montréal, le plus important et le plus considérable, et celui de Québec, numériquement inférieur, mais le plus réfractaire, en ce sens qu'il ne voulait pas revenir au bercail de l'Association Canadienne dont il s'était détaché à la suite d'évènements regrettables. Mais le travail ardu et persévérant de quelques dévoués comme MM. Albert de Celles, Adhémar Tremblay, Achille Racicot, de Montréal, et Alphonse Lachance, de Québec, finit par réunir les deux tronçons qui ne forment aujourd'hui qu'un corps vigoureux et florissant. Il reste, toutefois, une ombre au tableau. Car il existe, en dehors de l'Union Canadienne, un groupe composé de trois clubs, qui ont formé ce qu'on appelle l'Union des Clubs de Raquette de l'Ouest de Montréal. Ces clubs sont le Canadien de Saint-Henri, le Richmond et le Saint-Paul, qui comptent plusieurs centaines de membres. Pourquoi ne tenterait-on pas de ramener au sein de la grande union ces trois clubs, qui en faisaient partie il y a quatre ou cinq ans? Pourquoi ces divergences d'opinions surtout entre clubs locaux? Si les clubs de l'ouest de Montréal ont été lésés, qu'on leur fasse des concessions: être divisé c'est se compromettre, et ceux qui ont travaillé inlassablement au retour du bloc québecois et lévisien à l'Union Canadienne, devraient essayer leur recette sur l'Union de l'Ouest de Montréal. Celle-ci, dédommagée à juste titre, serait probablement heureuse d'accepter le rameau de paix et on ne verrait dans toute la province qu'un corps solide et vigoureux. L'union appelle le succès et le succès est le digne couronnement du travail et de la concorde.

—‡—

L'ADMINISTRATION DU NATIONAL

Nous saluons avec beaucoup de plaisir l'avènement du nouveau bureau de direction de l'Association Athlétique d'Amateurs Nationale, élu au cours du mois de novembre. Le président est M. Raoul Grothé, qui se dévoue depuis des années au succès de notre grande association canadienne-française. On ne pouvait assurément pas trouver de successeur plus capable à M. Raoul Dumouchel, qui a laissé le National, activement du moins, après vingt ans de loyaux services. Les deux vice-présidents sont MM. J. N. O. Ledoux et Hector Racine, deux autres fervents artisans du National, tandis que les directeurs sont l'honorable E. L. Patenaude, MM. P. G. Majeau, Théo. Bonin, L. M. Lymburner, Armand Dupuis, Charles Cardin. Le choix de ces officiers a été judicieux, et nous ne pouvons faire autrement que de nous réjouir de leur élection. Cette administration est une des plus fortes qui soient passées au National.

Dans un geste magnifique, les membres à vie ont souscrit plus de $20,000 pour aider l'association à s'affranchir d'une obligation qui la grevait. On a enregistré deux souscriptions de mille dollars chacune, plusieurs de $500 et une infinité d'autres de $300, $200 et $100. Tout le monde comprend la belle oeuvre que poursuit l'association et entend y coopérer. C'est un bon signe.

SPORT.

NOS FELICITATIONS

Nos félicitations à notre excellent confrère, M. Omer Héroux, rédacteur-en-chef du "Devoir" qui célèbre ces jours-ci le vingt-cinquième anniversaire de son entrée dans le journalisme.

M. Héroux est l'honneur de la profession, et nulle vie n'est plus droite, plus sincère et mieux remplie que la sienne, aussi souhaitons-nous bien sincèrement qu'un journaliste de cette haute qualité morale reste longtemps dans la carrière où son talent lui permet de remplir une noble mission.

LA REDACTION.

LE BAISER

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que le "Baiser" cette délicieuse saynète de notre collaboratrice Madame Georgine Lemaire, publié dans la *Revue Moderne* du mois de mai 1921 vient d'être accepté par MM. Lombard et Shaunten, et sera joué, en fin de représentation dans la semaine commençant le 26 novembre prochain. Nous félicitons les directeurs du théâtre Canadien-français de ce choix judicieux et charmant, et nous souhaitons au "Baiser" et à son auteur le plus vif succès.

MADELEINE.

MON AMI PIERROT

Par GYP

I

— Monsieur le Curé, je vous demande pardon de vous déranger à cette heure-ci. Vous étiez à déjeuner, je parie?

— Non, madame la Duchesse. Non, pas du tout.

— Je suis sûre que si... N'est-ce pas, Manette, monsieur le Curé était encore à table?

La servante interpellée répondit, affectueuse et bourrue:

— A table... Ah! Ouat!... Y a belle lurette qu'on l'a dérangé d'manger... qu'il était pour le quart d'heure en train d'farfouiller dans l'doigt d'un' vielle... Ainsi...

L'abbé Sylvain dit en riant:

— Je retirais une écharde qu'une bonne femme s'est enfoncée dans le doigt.

Manette l'interrompit pour protester avec véhémence:

— Que c'est t-honteux, madame la Duchesse! qu'on l'y laisse même plus la minute qu'y faut pour bouffer à c't'heure!

Madame d'Arboise regardait la servante avec des yeux arrondis. Alors l'abbé expliqua:

— Ce que Manette ne vous dit pas, madame la Duchesse, c'est qu'elle est mise à contribution autant que moi... C'est à elle qu'on a recours au moindre bobo, toutes les femmes du pays, tous les gosses du village, voire le personnel du château qui fait de fréquentes et longues stations dans sa cuisine... d'où le "bouffer" qui vous a étonnée tout à l'heure... Car Manette parle argot à présent, et moi-même, je me surprends parfois, à mon grand déplaisir, en train de dire des mots que je devrais très certainement ignorer.

— Ah!... le fait est... — fit madame d'Arboise ahurie — qu'on ne vous voit pas parlant argot, monsieur le Curé... Ça ne va pas avec votre air!

Elle avait pris son lorgnon et promenait sur le prêtre un regard très affectueux et un peu admiratif aussi.

L'abbé Sylvain, curé d'Arboise, était, en vérité, un être sympathique et étrange.

Très grand, svelte et droit, il demeurait à soixante ans aussi souple, aussi vigoureux que quand il en avait trente. Son long corps agile et musclé ne connaissait pas la fatigue. Mais ce qui surprenait surtout chez ce curé d'un tout petit pays lorrain, c'était son grand air et sa magnifique allure.

Il était là depuis quatre ans seulement. A la mort de l'ancien curé, le village était resté quelque temps sans titulaire. Puis, un beau jour, on avait vu débarquer ce beau grand prêtre, suivi des deux charrettes qui amenaient un mobilier très simple dont il avait suivi le débarquement avec indifférence, et des caisses de livres horriblement lourdes, qu'il avait déchargées lui-même avec une surprenante facilité, à la stupéfaction du bedeau, qu'effarait cette force magnifique.

— Mâtin!... avait-il dit aux paysans curieux — il en a des biceps!... et des beaux livres donc!... Je m'y connais... Ça vaut beaucoup d'argent.

— L'a l'air d'un roi!... disaient les bonnes femmes éblouies.

Le lendemain, l'abbé Sylvain avait fait le tour de sa petite paroisse et cherché une servante dans le pays. Son choix s'était fixé sur Annette Touvenin, une bonne fille pas jolie, solide, et qui avait l'esprit de ne pas faire la dame et de conserver son bonnet lorrain.

Il s'était arrêté au bord d'une vigne où elle travaillait et lui avait demandé sans préambules:

— Vous ne sauriez pas faire un peu de cuisine?

Justement Annette avait été, à vingt ans, nourrice chez un notaire de Rambervillers et y était restée ensuite comme cuisinière.

Elle répondit:

— Si, tout d'même un peu!... Mais y a bien longtemps qu'j'en ai point fait... J'ai dû perdre la main...

— Vous la retrouverez!... avait affirmé le prêtre. Quel âge avez-vous?...

— J'suis d'jà eun' vielle, monsieur le Curé... j'ai trente-neuf ans...

— C'est un an de moins qu'il ne faudrait, mais ça ne nous empêchera pas de nous entendre... Voulez-vous me servir?... Cinquante francs par mois... ça vous va-t-il?

— Si ça m'va!... j'vous croués qu'ça m'va!... balbutia Annette ravie.

Jadis, chez son notaire, elle gagnait trente francs et ç'avait été le meilleur temps de sa vie. Depuis qu'elle était revenue à Arboise, elle vivait avec un frère marié, travaillant à la vigne ou dans la maison, pas heureuse avec sa belle-sœur qui jalousait sa robuste santé et sa bonne humeur. Servir ce beau vieux prêtre qui avait l'air si bon, ça serait le paradis.

Du jour où elle était entrée au service de l'abbé Sylvain, Annette avait eu pour son maître une adoration à la fois filiale, mystique et sauvage. Elle le soignait, le grondait et, il faut bien le dire, le secondait, avec une rare intelligence des besoins de la petite paroisse. Elle lui facilitait la besogne et diminuait sa fatigue.

— Elle est idéale, votre servante, monsieur le Curé!... dit la duchesse, quand Annette fut sortie du petit salon.

— Idéale n'est pas le mot que j'aurais pensé à lui appliquer!... murmura l'abbé en riant, — mais c'est la meilleure femme qui soit...

— Ma fille Mussy dit que c'est une perle.

— Oui... mais c'est une perle baroque!...

— Comment diable savez-vous ce que c'est qu'une perle baroque, monsieur le Curé?...

L'abbé Sylvain rougit comme une jeune fille et répondit en souriant:

— J'aime beaucoup les bibelots, madame la Duchesse!... J'ai visité beaucoup de musées... beaucoup de collections particulières même...

Ce n'était pas le premier étonnement que causait à madame d'Arboise la connaissance qu'avait de toutes choses l'abbé Sylvain, mais jamais, jusqu'ici, elle ne s'était laissée aller à formuler cet étonnement. Et, tout de suite, elle regretta de l'avoir fait.

Si ce charmant homme d'apparence aristocratique et qui jamais ne gaffait mondainement, avait un passé mystérieux ou étrange, à quoi bon des questions où il pourrait découvrir un soupçon qui l'embarrasserait à l'avenir?

Alors, elle rompit les chiens en expliquant sa visite:

— Monsieur l'Abbé, si je suis venue vous déranger à pareille heure, c'est qu'il s'agit de Francette...

— Elle n'est pas malade?...

— Elle l'est toujours, mais...

— Je crois, madame la Duchesse, que vous prenez pour maladie ce qui n'est que nervosité excessive... Le docteur Bertol affirme que la petite est magnifiquement constituée et que ces troubles nerveux viennent uniquement des mauvaises conditions dans lesquelles elle est née...

— C'est possible!... Nous ne demandons qu'à le croire... Songez donc que cette enfant est le seul intérêt qu'aura dans l'avenir ma pauvre fille Mussy qui est si seule dans la vie... Et puis, voyez-vous, monsieur le Curé, si mon mari perdait Françoise, je crois qu'il mourrait à l'instant... ou deviendrait fou...

— Vous pouvez être tranquille... S'il n'arrive pas un accident que nul de nous ne peut prévoir, monsieur le Duc conservera sa petite-fille...

— Dieu vous entende, monsieur le Curé! Dans tous les cas, vous reconnaissez que Francette est nerveuse... difficile à occuper.

— Non... pas à occuper... à amuser peut-être... Mais elle sait, au contraire, étonnamment s'occuper toute seule pour un aussi petit enfant...

— Si petit, mais elle a quatre ans!...

— Je le sais, madame la Duchesse, c'est moi qui l'ai baptisée...

— C'est vrai!... Enfin, voici ce qui m'amène chez vous... Francette s'est prise d'une affection aussi violente qu'imprévue et intempestive, pour un petit garçon qui nage comme un requin et qui fait des pleines eaux dans la Moselle tous les jours pendant deux heures...

— Voyez-vous ça, le polisson!... C'est Pierrot!...

— Oui... On nous a dit qu'il s'appelait Pierrot et qu'il habitait au presbytère...

C'est vrai, alors?...

— Très vrai!...

— Ah! quel bonheur!... Parce que je vais pouvoir le ramener, ce petit... Depuis quinze jours peut-être... Francette ne pense qu'à lui... Ça a commencé parce que, dans une colère, elle a jeté à l'eau une poupée japonaise que mon mari lui avait rapportée de Paris pour ses quatre ans... Sa poupée paraissait et disparaissait, entraînée par ces horribles remous...

— Il n'y a pas de remous devant le parc d'Arboise, madame la Duchesse...

— Mais ce n'est pas devant le parc que Francette a jeté sa poupée... Nous étions allés nous promener en voiture sur la route de Flavigny... Donc, elle a jeté Marie, la japonaise s'appelle Marie, dans la rivière... et ensuite,... non, monsieur le Curé, vous n'avez pas idée des hurlements qu'elle a poussés...

— Si, si, j'ai idée...

— On voyait la poupée reparaître et disparaître... J'ai supplié le cocher, qui nage très bien, d'aller la chercher... je lui ai promis cent francs... Il a refusé avec énergie...

— Oh! madame la Duchesse! Je comprends que ce brave Joseph ait refusé de se mettre à l'eau dans cet endroit-là... même pour mille francs... s'il tient à sa peau...

— Eh bien, votre petit garçon n'a pas fait tant d'histoires! Il s'y est jeté pour rien, lui!... et sans qu'on l'en prie...

— Oh!... murmura l'abbé terrifié,—Oh!...

— Et tout habillé!...Et il a plongé... et il est revenu... difficilement, à cause du courant... et aussi parce que son pantalon, qu'il avait relevé, était à moitié redescendu et lui entravait les genoux.

— Le petit misérable! — balbutia l'abbé Sylvain qui verdit — C'est miracle qu'il ne se soit pas noyé...

— Oui... il paraît!... Alors il a rapporté la poupée à Françoise en disant:

— Voilà la guenon!... ce qu'elle est vilaine!... S'il est Dieu possible de se mettre dans des états pareils pour quelque chose de si vilain que ça!... Mais Francette était éperdue de reconnaissance... Elle lui a dit, en le regardant avec admiration et en foudroyant Joseph:

— A la bonne heure, t'es pas capon, toi!...

Et puis, sans qu'on ait pu l'en empêcher, elle s'est jetée sur lui et elle l'a embrassé tout ruisselant... Et le petit s'est sauvé sans qu'on ait eu le temps de lui donner la moindre chose... Le lendemain, personne n'y pensait plus, quand, à quatre heures, Francette qui goûtait sur la terrasse, a découvert au milieu de la rivière une espèce de petite chose noire qui avait l'air de flotter, et d'aller et venir... Alors elle a crié: "Le petit garçon!... le petit garçon!" Et il a fallu... absolument fallu, monsieur le Curé, sous peine de convulsions, la conduire à la rivière... J'ai appelé le petit... qui est venu très gentiment... en caleçon de bain...

— Dame!...

— Oui... évidemment... il ne pouvait pas venir autrement... je sais bien... Et puis Francette a fait connaissance tout de suite: "Comment tu t'appelles?"

— Pierrot... et toi?

— Oh! — fit l'abbé Sylvain, scandalisé, — il a dit toi?

— Oui... Elle a répondu: "Francette"... Et, depuis ce temps-là, tous les jours il faut assister au bain du petit et le faire goûter avec Francette... Ça, il a bien voulu... il a fait des difficultés, mais il a fini par vouloir, parce que la petite lui fourrait du raisin ou des gâteaux dans la bouche et qu'elle pleurait quand il n'en voulait pas... Ah! ça ne le gêne pas pour se remettre à l'eau, de manger!...

— Voyez-vous ce cachottier de Pierrot? — fait l'abbé surpris, — il goûte depuis huit jours...

— Quinze...

— Depuis quinze jours avec votre petite-fille, et il ne m'en a rien dit... A quelle heure goûte-t-il?...

— Vers cinq heures...

— L'école est finie... je n'ai rien à dire!.. Aussi, ça m'eût étonné qu'il se fût mis dans son tort...

— C'est un de vos parents, cet enfant, monsieur le Curé?...

— Non... non, pas du tout... C'est un petit orphelin que j'ai recueilli...

— Un enfant du village?

— Pas du village... C'est à Pont-Saint-Vincent, que je l'ai trouvé. Sa mère est morte. C'était une pauvre fille que je connaissais parce qu'elle tricotait à ravir, et qu'Annette lui faisait faire des gilets pour moi et des affaires quelconques pour elle. Je m'intéressais vivement à ce petit... je le trouvais intelligent, fin, gentil comme tout.

— Et quand la mère est morte vous vous êtes chargé de lui!

— Mon Dieu, oui, madame la Duchesse. Quand j'ai été appelé auprès de la Balbine, je me suis dépêché, j'ai allongé mes jambes, qui sont pourtant de taille, mais c'est loin, Pont-Saint-Vincent! Toutes les bonnes femmes du village me guettaient. Elles me criaient: Dépêchez-vous donc, mossieur le Curé!... A va passer sans vous avoir vu!... et alle voulait tant vous voir!...

— Elle était morte?...

— Non, mais elle était entrée en agonie, je n'ai pu que lui donner l'extrême-onction. Et comme je rassurais les braves femmes qui continuaient à déplorer ma venue tardive en leur disant que c'était tout comme si elle se fût confessée auparavant, l'une d'elles m'a crié: "S'confesser!... L'en avait pas plus besoin qu'vous de s'confesser, m'sieur l'Curé, vu qu'c'était quasiment un' sainte... mais elle avait qué'chose à vous dire, à vous d'mander. "Pourvu qu'il arrive pas trop tard!" qu'alle répétait. "Mon Dieu! mon Dieu! pourvu qu'j'aie le temps d'lui expliquer tout..." Et comme je questionnais, demandant si l'on ne soupçonnait pas ce qu'elle pouvait avoir à m'expliquer, les femmes m'ont répondu: "Ça d'vait être rapport à son Pierrot qui va d'meurer tout seul dans l'monde, vu qu'alle connaissait personne et qu'alle vivait que de c'qu'alle gagnait avec ses tricots."

— Alors, vous avez pris Pierrot?

— Pas encore à ce moment-là. Mais quand, le lendemain, je suis revenu pour le service, quand j'ai vu marcher, fier et droit derrière le cercueil, cet enfant tout pâle qui faisait bonne contenance et qui avait une étonnante allure et une véritable beauté, alors, je me suis décidé... Je lui ai dit: "Veux-tu venir avec moi? Je t'élèverai et je t'aimerai bien." Il s'est jeté à mon cou, et depuis ce jour-là nous sommes une paire d'amis.

— Il est gentil!

— Il est mieux que gentil... Il est impossible de trouver une plus jolie nature, une intelligence plus large et plus souple, un cœur plus excellent.

— Et Annette? Comment a-t-elle reçu ce pensionnaire imprévu?

— Très bien! Annette est une brave fille. Elle a reçu Pierrot à bras ouverts. Et maintenant, elle l'adore. D'ailleurs, je ne sais pas qui ne l'adorerait pas.

— Vous, monsieur le Curé, vous le connaissez et on s'explique que vous l'adoriez pour toutes les qualités que vous dites, mais Francette?...

— Pierrot est superbe, le petit mâtin! et les enfants sont, en général, attirés par la beauté. La petite Françoise surtout, qui est une enfant extraordinairement affinée..

— Affinée!... Francette? Ah! monsieur le Curé! mais elle est, au contraire, étonnamment fruste, et sauvage, et même brûtale. Avec ça, forte comme un petit bœuf.

— Mais la force physique n'empêche pas l'affinement moral. Soyez sûre que Pierrot a fait la conquête de votre petite-fille pour trois raisons: la première sa beauté, la seconde sa force, et la troisième... que nous pourrions peut-être changer de rang et placer en tête, sa courtoisie. Pierrot a risqué sa vie, car il l'a bel et bien risquée, consciemment ou pas, pour satisfaire un caprice de la petite Françoise, et les femmes ne sont jamais insensibles à ces folies-là, même lorsqu'elles ont quatre ans.

— Ah! le fait est qu'elle n'y a pas été insensible, je vous en réponds! Tous les jours, tant qu'elle a vu le petit bonhomme, qu'elle a goûté avec lui, et ri, et gazouillé... elle, car lui il est plutôt silencieux.

— Oui, ça dépend.

— Enfin, nous nous rendions bien compte qu'elle parlait de lui, qu'elle commençait à s'agiter quand elle devait le revoir, qu'elle faisait des difficultés pour le quitter, mais nous ne soupçonnions tout de même pas à quel point elle tenait à lui. Ce n'est que depuis hier... Elle n'arrête pas de pleurer, si ce n'est pour trépigner, après quoi elle repleure.

— Mais pourquoi?

— Mais parce que, hier, pour la première fois, le petit n'est pas venu se baigner.

— Ah!

— Il n'est pas malade?

— Il se porte comme un charme!

— Alors je peux l'emmener?

— Mais il n'est pas là!

— Ah! mon Dieu!

— Il ne rentrera qu'après l'école, où il est pour l'instant.

— L'école laïque?

— Dame! il n'y en a pas d'autre à Arboise.

— Oh! vous devriez l'instruire vous-même, monsieur le Curé!

— C'est ce que je fais! mais il faut qu'il passe son certificat d'études. Après, je le dirigerai à moi tout seul, et il entrera plus tard à telle école qu'il lui plaira de choisir.

La duchesse avait envie de demander à l'abbé Sylvain comment il était capable de faire recevoir un jeune homme "à telle école qu'il lui plairait de choisir." Elle le regardait avec étonnement. Le prêtre, qui n'aperçut pas cet étonnement, reprit:

— Etant donné ce que je vois jusqu'ici de ses goûts et de son caractère, ce sera, je pense, Saint-Cyr, tout bonnement.

La duchesse regarda sa montre et déclara, résignée:

— Monsieur le Curé, je vais attendre Pierrot.

— L'attendre! — murmura l'abbé effaré — l'attendre pendant deux heures!

— Ne vous croyez pas obligé de me tenir compagnie, au moins! Vous me contrarieriez beaucoup. Vous êtes surmené comme on ne l'est pas, je le sais, et nous sommes, j'espère, assez amis pour que vous ne vous gêniez pas avec moi plus que je ne me gênerais avec vous en pareil cas. Annette va me donner un fauteuil et un livre ou un journal quelconque.... et je vais m'asseoir paisiblement dans votre jardin.

— Comment! quand le château est si près, vous ne préférez pas...

— Je préférerais beaucoup, vu que j'ai, moi aussi, des tas de choses à faire. Mais je connais ma Francette, elle m'attend au haut de l'avenue, et je lui ai promis de ramener le petit garçon.

— Eh bien?

— Eh bien, tant que je ne reviens pas, elle m'attend, elle m'attend avec une confiance absolue, elle m'attendrait pendant cinq heures patiemment, tenacement. Mais si elle me voyait revenir seule, ce serait épouvantable! Non seulement elle aurait une crise de rage ou de désespoir, mais encore c'en serait fait pour toujours de sa confiance en moi. Je perdrais tout mon prestige. Allons, monsieur le Curé, laissez-moi lire, ou sommeiller à mon gré.

— Soit! Je vais faire quelques courses indispensables, et puis j'irai attendre Pierrot à la sortie de l'école pour vous le ramener, madame la Duchesse, car, puisqu'il a pris l'habitude de vagabonder, qui sait où le pousserait aujourd'hui sa fantaisie?

— Si vous passez du côté de la rivière, ma fille Mussy est là qui fait le guet.

L'abbé Sylvain souriait. Alors la duchesse demanda presque craintivement:

— Vous trouvez ça idiot, n'est-ce pas, monsieur le Curé? Que voulez-vous, nous sommes à Arboise trois êtres très secoués par la vie, car il faut bien le dire, elle nous a été plutôt dure, et qui ne vivons plus que pour Francette. Mon mari, Elisabeth et moi, nous pensons uniquement à la soigner, à l'amuser, à la regarder pousser. Elle est délicieuse, cette petite!

— C'est vrai, affirma l'abbé Sylvain convaincu.

II

Quand, à quatre heures, l'abbé revint ramenant Pierrot qui détalait de toutes ses petites jambes pour le suivre, la duchesse n'était plus seule. Sa fille la comtesse de Mussy était venue la rejoindre, dépêchée par Francette qui n'en pouvait plus d'impatience.

— Ah! enfin! s'écria-t-elle en voyant arriver le Curé et le petit garçon.

L'abbé demanda, inquiet:

— Est-ce que nous sommes en retard?

— Pas du tout! affirma la duchesse, mais Lise est encore plus bête que moi. La petite la mène au doigt et à l'œil.

Madame de Mussy, autrement dit la "Tante Lise" parce que la petite Françoise l'appelait ainsi, protesta en riant:

— Ne croyez pas Maman, monsieur le Curé... la preuve que je n'obéis pas tellement à Francette, c'est qu'elle voulait absolument venir chez vous et que je m'y suis opposée.

— Et pourquoi donc ça?

— Mais, parce que, si ce qu'on nous avait dit n'eût pas été vrai, s'il n'y avait pas eu chez vous le petit garçon tant attendu, nous n'aurions pas eu d'agrément, ni vous non plus!

Myope comme sa mère, elle promenait son lorgnon sur Pierrot qui supportait l'examen avec une indifférence polie. A la fin, elle dit:

— Comme il est grand! quel âge a-t-il donc?

— Treize ans, répondit Pierrot.

Sa voix grave et timbrée vibra sous les arbres et la comtesse s'écria surprise:

— Oh! cette voix d'homme! Quel drôle de petit gas!

Pierrot debout devant la duchesse, son chapeau à la main, se tenait très droit, très à l'aise dans une pose harmonieusement correcte. Ses vêtements élimés, brûlés par le soleil, coulaient avec une sorte d'élégance le long de son corps musclé.

La duchesse dit:

— C'est singulier, je reconnais à peine ce petit! Je l'ai pourtant vu souvent. Je sais bien qu'il était dans un costume plutôt sommaire.

— En effet, murmura Pierrot en découvrant dans un bon rire ses gencives d'un rouge éclatant et ses dents de loup, en caleçon d'bain que j'suis toujours.

— C'est bon, c'est bon, interrompit l'abbé Sylvain tandis que l'enfant rougissait jusqu'aux cheveux. Va t'habiller.

Et comme le petit répétait interrogativement:

— M'habiller?

Le prêtre acheva:

— Mets ton costume de première communion.

Pierrot fit entendre un sifflement admiratif:

— Phhuu!

Puis il demanda délibérément:

— Où donc c'est qu'on va?

— Eh bien? — fit le prêtre étonné — qu'est-ce que c'est que cette façon de questionner au lieu d'obéir? Fais ce que je te dis!

— Oui, monsieur le Curé, répondit l'enfant en faisant docilement demi-tour.

Ce petit plaisait décidément à la Tante Lise. Elle ne voulait pas le laisser dans l'incertitude.

— C'est pour venir voir ta petite amie qui t'attend.

— Francette! s'écria Pierrot dont les yeux étincelèrent de plaisir.

— Eh bien! Eh bien! Veux-tu dire mademoiselle Francette, mon garçon, dit l'abbé à qui cette familiarité semblait intempestive.

— Laissez donc, monsieur le Curé, dit la duchesse en riant, Francette a quatre ans, et vous n'avez pas idée, je le vois, de la sympathie excessive qu'elle témoigne à votre petit protégé.

— Moi aussi, j'la gobe!... affirma Pierrot devenu soudain sérieux — j'la gobe rudement, allez!

Il s'arrêta, étonné de voir que l'on riait. Evidemment, il ne trouvait là nulle raison de blaguer. Ses grands yeux clairs posèrent leur regard pur et profond sur les gens qui semblaient si peu le comprendre. Madame de Mussy devina encore ce qui se passait dans la petite tête intelligente de l'enfant:

— Dis-moi, mon petit Pierrot?... — demanda-t-elle très douce — pourquoi, si tu la gobes tant que ça, n'es-tu pas venu la voir hier, Francette?

Le petit répondit avec franchise:

— Pac'que... j'voulais pas m'habituer.

— T'habituer à quoi?

— A voir la p'tite fille, pour pas être malheureux si on voulait plus que j'la voie après.

— Mais pourquoi n'aurait-on plus voulu que tu la voies?

Pierrot ouvrit les bras en signe d'ignorance et répondit:

— Ah! ça!... j'sais pas! Seulement j'avais entendu madame... madame que voilà, ajouta-t-il en montrant la duchesse — dire, pendant que la petite fille m'embrassait, à un vieux monsieur qui était là: "Va falloir qu'ça finisse, tout ça!" Alors je m'suis dit qu'valait autant qu'ça commence tout d'suite à finir.

— Et ça ne t'a pas fait de peine? demanda madame de Mussy.

Pierrot répondit, en refoulant les larmes qui noyaient ses grands yeux:

— Oh! si, madame! horriblement!

Et pirouettant sur ses talons, il s'engouffra brusquement dans le presbytère.

— Il adore Francette, le pauvre gosse! — fit la Tante Lise touchée de ce gros chagrin.

— Le fait est, dit l'abbé Sylvain, que c'est, depuis la mort de sa mère, la première fois que je le vois pleurer. C'est un enfant peu expansif quoique très franc. Il ressent de violentes émotions qu'il maîtrise et dissimule. Il a beaucoup de tenue, beaucoup de dignité!

— Puisque Francette a su inspirer une telle affection à ce petit gas, monsieur le Curé, dit la duchesse, nous pourrions le prendre à Arboise et l'attacher au service de la petite. Il a treize ans, dans cinq ans ce sera un jeune homme. En attendant, il la distrairait. Voulez-vous nous céder Pierrot, monsieur le Curé?

Le prêtre répondit nettement:

— Non, madame la Duchesse.

— Il serait bien soigné, je vous assure.

— Je suis convaincu qu'il serait, au château, beaucoup mieux que chez moi.

— Alors, pourquoi ne voulez-vous pas?

— Je pourrais vous répondre que c'est parce que je l'aime et ce serait déjà une bonne raison pour le garder, mais ce n'est pas la raison principale de mon refus. Pierrot a une très belle intelligence, je vous l'ai dit, or je veux qu'il devienne un homme utile.

— Pourquoi pas un grand homme?

— Eh! mon Dieu, oui! Pourquoi pas? Vous plaisantez, mais il n'y aurait rien d'étonnant à ce que mon petit Pierrot fût un jour quelqu'un, quelqu'un de tout premier ordre.

— Mais lui, il aimerait peut-être mieux...

— Me quitter?... — murmura le prêtre qui se troubla soudain — peut-être avez-vous raison, madame la Duchesse, et il vaut mieux qu'il décide lui-même de son avenir.

Et comme Pierrot revenait, l'abbé Sylvain lui demanda:

— Mon petit Pierrot, tu vas répondre avec franchise, avec une franchise absolue, tu m'entends, à la question que je vais te poser?

— Oui, monsieur le Curé.

Il se tenait debout, levant vers le prêtre ses yeux attentifs.

— Madame la duchesse d'Arboise propose de te prendre au château. Tu serais attaché à la petite Françoise que tu aimes tant, tu ne la quitterais presque pas, tu jouerais avec elle tant qu'elle sera petite, plus tard tu ferais tel service que l'on t'attribuerait dans la maison. Ça te va-t-il? Ne te presse pas de répondre. Réfléchis.

Pierrot répondit nettement:

— C'est tout réfléchi. Je serais très content d'jouer à présent avec mademoiselle Françoise, très content aussi d'la servir quand elle serait grande, mais je n'peux pas parce que j'veux être soldat.

— Mais naturellement!... — dit la duchesse — tu ferais ton service militaire.

— C'est pas ça! du service, tout l'monde en fait, qu'on veuille ou pas, moi j'veux être soldat tout à fait.

— Tu veux aller à Saint-Cyr? demanda encore la duchesse qui se souvenait des prédictions du prêtre au sujet de l'école que choisirait son protégé.

— Je n'peux pas aller à Saint-Cyr, répondit Pierrot attristé soudain, maman m'a expliqué ça. Pour aller dans les écoles, il faut avoir de l'argent à cause des études qui coûtent très cher, mais dès qu'j'aurai l'âge, j'm'engagerai, et comme je n'serai pas non plus tout à fait ignorant, ça serait bien l'diable si je n'finissais pas par devenir officier.

— Et c'est ce que tu veux?

— Oui, madame.

— Tu es un chic petit bonhomme, va! dit la Tante Lise.

La duchesse examinait Pierrot, surprise de le trouver, dans ses beaux habits, aussi souple, aussi libre que tout à l'heure. Il était distingué, presque élégant, et tout à fait à l'aise.

— Alors, nous t'emmenons, Pierrot? dit-elle enfin. A quelle heure faut-il vous le renvoyer, monsieur le Curé?

— Quand vous voudrez, madame la Duchesse!

— Il a peut-être des leçons à apprendre pour demain?

L'abbé Sylvain secoua la tête:

— Rien du tout! il sait déjà tout ce qu'on apprend à l'école.

Et il conclut, en caressant affectueusement les cheveux blonds de l'enfant:

— C'est un savant, Pierrot!

Madame d'Arboise, qui traversait le jardin s'arrêta:

— Vous ne savez pas ce qu'il faut faire, monsieur le Curé? il faut venir dîner avec nous. Comme ça, Francette aura son Pierrot plus longtemps.

— Mais — murmura l'abbé Sylvain un peu interloqué, — je ne sais pas trop si...

Il se demandait s'il était bien prudent d'accepter. Comment le petit se comporterait-il à table?

Pierrot ne semblait pas du tout impressionné par l'invitation de la duchesse. Il se tenait très droit, sérieux, le menton légèrement levé, avec cet air un peu distant qui avait tout de suite frappé la vieille dame. Et quand madame de Mussy lui demanda:

— Ça te plaît-il, Pierrot, de dîner avec ta petite amie?

Il répondit simplement et gentiment:

— Oui, madame! Je vous remercie beaucoup.

Cette désinvolture ahurit l'abbé Sylvain. Et comme il revenait de reconduire ses visiteuses, il dit à Annette qui faisait bruyamment ce qu'elle appelle "mettre de l'ordre":

— On croirait vraiment qu'il a passé sa vie à être invité à dîner chez des duchesses, cet animal-là!

La servante répondit, et on devinait sous son air grondeur une secrète fierté:

— L'fait est qu'il est pas effarouché, l'petiot!

III

Françoise, flanquée de son grand-père et de son chien, attendait dans l'avenue. Elle attendait avec confiance. Grand'mère lui avait dit: "Ne te désole pas comme ça, je te promets de ramener le petit garçon," et Grand'mère ne promettait jamais sans tenir.

Mais son impatience était grande et, vers trois heures, elle avait insinué, l'œil glissant en coulisse vers madame de Mussy:

— L'est rien arrivé à Grand'mère qu'elle revient pas?

Pour tous les habitants d'Arboise, les moindres désirs de Francette équivalaient à des ordres, mais, pour la Tante Lise, ces ordres étaient sacrés.

Elle aimait passionnément sa nièce. Elle n'avait eu qu'un fils qui était mort à quelques mois, et elle adorait les enfants. Or Francette était vraiment un petit être exquis.

Vive, drôle, intelligente et bonne, la dernière des Arboise avait plutôt les goûts d'un garçon. Elle aimait les chevaux, les chiens, et en général tous les animaux. Elle ne se plaisait qu'à des exercices violents, à des jeux tumultueux. Le danger l'attirait, bien qu'elle fût, et cela surprenait chez un si petit enfant, étonnamment consciente. Elle avait avec Hérisson — un microscopique shetland,—des luttes fréquentes, au cours desquelles elle montrait une solidité et un sang-froid très grands. La Tante Lise était émerveillée de la force de volonté et de la maîtrise d'elle-même de la petite, beaucoup plus que de la qualité de "sa monte" qui, pensait-elle, devait être tout naturellement ce qu'elle était.

— Nous naissons tous à cheval, avait coutume de dire la comtesse, qui, pour sa part, ne trouvait aucun mérite à bien faire une chose qui lui semblait aussi simple.

Quand Françoise avait eu trois ans, madame de Mussy lui avait donné Hérisson, malgré les protestations de la duchesse qui, elle, n'était pas une Arboise, et qu'effarouchait un peu tous ces centaures chez lesquels elle était tombée. Mais le docteur Bertol était intervenu, et aussi un médecin d'enfants consulté à Paris. Ils avaient ordonné tous deux beaucoup d'exercice en plein air, et même d'exercice violent. La petite fille était trop nerveuse. Une vie animale et physiquement très agitée lui conviendrait. Ils avaient recommandé d'aller seulement au pas jusqu'à ce que la petite fût bien accoutumée aux mouvements du poney, et surtout de la faire monter en

selle d'homme. Madame de Mussy et le duc triomphaient.

Du don de Hérisson et des promenades à cheval, datait surtout la grande affection de la tante et de la nièce. La comtesse avait toujours tendrement aimé la fille de son frère, née dans des conditions particulièrement pénibles et tragiques.

Le marquis d'Arboise avait été tué par un train en traversant en voiture un passage à niveau, et sa jeune femme, traînée et abîmée, était morte huit jours plus tard en mettant Françoise au monde. La fille aînée des Arboise, Marie, veuve du vicomte de Mérincourt, n'avait pas d'enfants. Madame de Mussy avait perdu le sien. De la belle famille Lorraine des Arboise, il ne restait que cette toute petite Françoise, et cela seul eût suffi pour que sa tante Elisabeth l'aimât.

Madame de Mussy était, à quarante ans, gaie comme une jeune fille, ou plutôt comme un jeune garçon, car elle aussi avait les goûts qu'elle se plaisait à développer chez l'enfant.

— Tante Lise, lui avait dit un jour Francette, Tante Lise, nous aimons tout ce que les hommes aiment, excepté la chasse.

— C'est vrai, avait répondu la comtesse en riant, nous sommes deux garçons manqués!

Mais la petite qui, elle, ne donnait pas à cette observation le même sens que sa tante, avait protesté:

— Manqués! mais pas du tout! Pourquoi manqués?

Au physique, Françoise était une jolie petite fille, bien campée sur des jambes longues et nerveuses. Elle avait une toute petite tête parfaitement ronde; des cheveux marrons à l'ombre et cuivrés au soleil; des yeux de velours noisette, des dents toujours visibles parce que toujours elle souriait, et une peau vraiment éblouissante, satinée, laiteuse et toujours fraîche. Son nez, un peu retroussé, et sa bouche trop grande, étaient tout à fait incorrects. Mais ses oreilles et ses pieds étaient des bijoux de forme et de finesse, et ses mains, trop grandes, étaient adroites et belles.

En apercevant sa grand'mère et sa tante qui arrivaient avec Pierrot, la petite fille se mit à dévaler dans l'avenue au milieu des pierres roulantes qui se faufilent, en Lorraine, dans les chemins les mieux tenus.

Son chien seul, un gros chien, sorte de tas tout blanc, la suivait pas à pas. Du plus loin qu'elle crut pouvoir se faire entendre, elle cria:

— Te v'là, mon ami Pierrot!

Puis, comme Pierrot s'avançait en courant, lui aussi, elle se jeta à son cou et s'y suspendit, en demandant d'une voix grosse de reproches:

— Pourquoi t'es pas venu hier, dis?

Pierrot hésita un instant, puis jugeant sans doute inutile de recommencer les explications de tout à l'heure, il répondit simplement:

— J'ai pas pu!

Francette le secoua:

— Vrai, ça? Enfin, te v'là! je suis tout d'même contente puisque te v'là! Tu t'en vas pas tout d suite, pas?

— Mais non! madame la Duchesse m'a invité à dîner avec vous.

— Avec qui vous?

— Ben, vous, Franç...

Il allait dire " Françoise," mais il se souvint de la leçon de tout à l'heure et reprit, en rougissant un peu:

— Mad'moiselle Françoise.

— C'est pas Françoise, on dit Francette.

— Mademoiselle Francette, répéta docilement Pierrot.

— Pas mad'moiselle! on dit pas mad'moiselle. Alors tu dînes?

Puis elle ajouta en faisant une drôle de moue:

— L'est pas gros, l'dîner! Une soupe au lait, pis rien!

— C'est tout c'qu'y faut, affirma Pierrot convaincu.

— Mon pauv' bonhomme, fit en riant la duchesse, on ne te mettra pas au même régime que Francette.

— Comment, s'écria la petite fille indignée, c'est pas à ma table qu'y sera?

— Mais si... mais si! dit la Tante Lise, ne t'inquiète donc pas, il dînera avec toi.

— Oh, murmura Françoise à moitié convaincue, en regardant d'un air soupçonneux Pierrot qui restait son chapeau à la main, correct et silencieux, j'veux qu'y m'dise qu'oui. Dis-le qu'c'est avec moi qu'tu dîneras?

— C'est avec vous que je dînerai.

— Avec toi! pas vous. J'veux pas qu'tu dises vous.

— Mais, balbutia le petit, c'est que...

— C'est quand on est fâché qu'on dit vous. Allons, répète.

Et comme l'enfant hésitait, attendant, de la duchesse ou de madame de Mussy, un encouragement quelconque, elle cria, frémissante et les larmes aux yeux:

— Alors, t'es fâché? t'es pus mon ami Pierrot?

Très troublé par ce chagrin, le petit garçon s'inclina vers Francette et, sans répondre, l'embrassa. Alors, elle lui jeta ses bras autour du cou et, rassurée et souriante, elle demanda:

— Porte-moi! Tu veux, dis?

— En voilà une idée, dit le duc d'Arboise qui avait rejoint sa petite-fille, tu es beaucoup trop lourde pour te faire porter comme ça!

Mais déjà Pierrot avait "chargé" Francette. Il la tenait couchée sur ses bras étendus, comme les baigneurs portent les femmes et les enfants pour les plonger dans l'eau, et il montait allégrement l'avenue, d'un pas élastique et assuré.

— Mâtin! fit le duc étonné, il est solide, le petit gas!

Et, le regardant, il ajouta:

— Solide et magnifique! Sapristi, où cet enfant-là a-t-il été pêcher un physique pareil?

— C'est vrai, conclut la Tante Lise en riant, il a des airs de jeune dieu.

Le duc demanda:

— Il était bien chez le curé comme on vous l'avait dit?

— Parfaitement, répondit madame d'Arboise, qui raconta en quelques mots la courte histoire de Pierrot.

— Pauvre petit! dit le duc ému, il est charmant et sympathique. Mais il va s'éreinter à porter par une pareille chaleur ce gros petit paquet de Francette. Elle est lourde comme tout, cette enfant!

Il cria:

— Eh! Petit! Assez! Tu l'as assez portée! Pose-la à terre!

— J'te défends de m'poser, fit la petite en se pelotonnant, les jambes rentrées sous elle et molle comme une balle de coton.

— Tu m'entends, ordonna M. d'Arboise agacé, mets-la à terre!

— C'est qu'elle veut pas.... balbutia Pierrot, gêné de voir qu'il lui fallait mécontenter quelqu'un.

— Mais c'est de la folie, cria le duc, ça donne chaud rien qu'à te voir!

— Monsieur le Duc, affirma Pierrot, j'vous assure que je suis pas plus fatigué que rien du tout.

— Il est délicieux, s'écria la Tante Lise en éclatant de rire, tandis que Pierrot, sur-

pris de cette explosion de gaîté, rougissait jusqu'aux yeux.

Pendant ce temps Francette commandait d'un ton qui n'admettait pas de réplique:

— File vite à la maison.

Et Pierrot prenait le pas gymnastique, tandis que le gros chien blanc détalait derrière eux.

— Il est superbe, ce gosse! déclara le duc, mais pas obéissant!

Madame de Mussy dit:

— Il obéit à Francette. Qu'est-ce que vous voulez de mieux, Papa?

— Il est vrai, appuya la duchesse, qu'on ne l'a fait venir que pour ça.

Le duc d'Arboise répondit, résigné:

— Au fait, vous avez raison.

Puis, montrant le chien, il s'étonna:

— C'est extraordinaire, La Terreur Blanche n'a pas grogné quand ce petit a enlevé de terre Francette, jamais un autre n'aurait pu la toucher sans se faire dévorer.

— Oui, dit la Tante Lise, ça m'a frappée aussi!

Le chien singulier de la petite d'Arboise, cette bête monstrueuse sans laquelle elle ne faisait jamais un pas, s'appelait *La Terreur Blanche*. D'une force et d'une intelligence extraordinaires, féroce pour les étrangers, câlin et tendre avec ses maîtres, La Terreur Blanche avait voué tout de suite à Francette une adoration sans bornes. Francette d'ailleurs, éprouvait pour son chien une affection non moins considérable. Elle lui débitait pendant toute une journée d'étranges douceurs, ou de longues histoires qu'elle inventait pour l'intéresser. Un jour la Tante Lise l'avait surprise assise en face du chien également assis. Elle l'embrassait sur sa truffe humide et fraîche, en répétant d'une voix infiniment tendre.

— Tu es ma Terreur Blanche, ma belle Terreur Blanche!

Lorsque enfin Pierrot arriva au perron, la petite fille lui dit:

— Pose-moi!

Et elle lui demanda:

— Tu viendras tous les jours, dis?

— Moi j'veux bien, si monsieur l'Curé l'permet.

— Ça t'embête pas? tu trouves pas que j'suis trop petite pour toi?

— Mais non.

— Tu m'apprendras à nager! Tu voudras, dis?

— Certainement, j'voudrai.

— Et moi, qu'est-c' que j'pourrai bien t'apprendre? Tu sais monter à ch'val?

— Non.

— Alors j't'apprendrai.

Et comme le duc arrivait avec sa femme et sa fille, Francette lui dit nettement:

— Grand-père, faut qu'vous donniez un poney à Pierrot, pas, Pierrot?

— C'est pas moi qui ai parlé d'ça, monsieur l'Duc! protesta le petit qui avait brusquement rougi, j'aurais pas une idée pareille, pour sûr! Faudrait pas qu'vous l'croyiez, toujours.

— Je ne crois rien du tout, mon garçon, fit le vieillard en riant.

Mais déjà Françoise, prise d'une nouvelle fantaisie, tirait éperdument sur le tablier de sa nourrice.

— Viens m'habiller, Jeannette!

— T'habiller! murmura la paysanne étonnée, et pourquoi donc que j't'habillerais, Seigneur?

— J'veux m'habiller, répéta Francette têtue — on s'habille toujours quand on a du monde à dîner. J'veux qu'tu m'habilles

— On ne dit pas: Je veux.

— Pa'ce que quoi?

— Pa'ce que c'est défendu par vot' grand-père, et vot' grand'mère et vot' tante.

D'un geste, Francette indiqua que ces défenses lui semblaient négligeables.

Alors la Lorraine ajouta:

— Et par le bon Dieu!

— Ah! fit la petite avec un certain respect.

Puis, réfléchissant, elle conclut avec sérénité:

— C'est bien possible que l' bon Dieu m' défende d' dire: "Je veux"... Seul'ment, tu peux pas l'savoir s'y me l' défend, y t'l'a pas dit, pas?

Et remorquant Pierrot qui résistait faiblement, elle s'engouffra dans le château en criant:

— Ça m'est bien égal qu' tu veuilles pas m'habiller, mon ami Pierrot m'habillera!

— S'il est Dieu possible d'avoir une pareille désobéissante! murmura la Lorraine qui s'élança sur les pas de son nourrisson.

— Elle va devenir insupportable avec ce petit, je le crains, hasarda le duc avec douceur.

— Insupportable! Comme vous êtes injuste! fit madame d'Arboise mécontente. Il est tout naturel qu'elle veuille s'habiller, cette enfant.

— Non, dit la Tante Lise, ça n'est pas naturel du tout, attendu qu'elle pousse habituellement des cris de putois chaque fois qu'on veut lui laver les mains et lui mettre une robe propre. C'est son ami Pierrot qui lui inspire cette anormale fantaisie. Elle tient à lui plaire.

Madame de Mussy était assise sous les marronniers du quinconce avec son père et sa mère. Madame d'Arboise demanda au duc:

— Est-ce qu'il est venu quelqu'un? Il m'a semblé entendre sonner la cloche de la grille pendant que j'étais dans le jardin du curé.

— Tiens, c'est vrai, j'oubliais de vous le dire, les Boigny.

— Comment, ils sont à Aiguevive?

— Non, à Nancy.

— Ah! ça m'étonnait qu'ils fussent à demeure chez leur oncle.

La Tante Lise observa en riant:

— Ils seront venus voir si l'héritage mûrit.

Le duc interrompit, sérieux, la physionomie inquiète:

— Oh! je vois bien à quoi tu penses! Mais moi ça ne me fait pas rire! Toi, tu te figures avec joie la tête des Boigny quand ils se verront frustrés, à la mort de l'oncle et de la tante, de l'héritage sur lequel ils comptaient depuis la mort de ce pauvre Georges. Moi, je vois surtout un danger pour Francette à recueillir cet héritage que nos vieux amis ont certainement l'intention de lui laisser.

La duchesse regarda son mari avec étonnement et dit:

— Un danger? Je ne vous comprends pas.

— Je crois ce Boigny capable de tout, vous m'entendez bien, de tout!

— Je le crois, moi aussi, dit Tante Lise.

— On doit savoir dans le pays, reprit le vieillard, que les Aiguevive ont l'intention de laisser leur fortune à la petite. Or, ma conviction est que les Boigny ne sont venus ici que pour voir si Francette, que la légende représente comme délicate, ferait, oui ou non, de vieux os.

— Oh! fit la duchesse indignée.

— Il n'y a pas de oh! Ils ont demandé tout de suite à la voir. Et ils ont paru consternés en apercevant l'être tapageur, et ruisselant de santé qu'est Francette. Boigny n'a d'ailleurs pas dissimulé son étonnement. Il m'a dit: Votre petite fille est superbe! On nous avait dit que c'était un oiseau pour le chat.

— Les vilaines gens! balbutia la grand'mère les larmes aux yeux, les vilaines gens!

— Voyons, Maman, supplia madame de Mussy, vous n'allez pas vous biler pour des rosseries de ce genre. Francette est solide, grâce à Dieu!... et un peu aussi à vous qui l'avez élevée au grand air, sans soins ridicules et sans bonbons.

— Ton père a raison, vois-tu, il faut que nos vieux amis abandonnent cette pensée qu'ils ont eue, qu'ils ont toujours, je le sais, de léguer leur fortune à Francette.

— Le fait est qu'elle est assez riche comme ça, affirma la Tante Lise, elle a sa fortune personnelle, elle aura la vôtre, la mienne, et celle de Marie. Qu'est-ce qu'elle pourra bien faire de tout cet argent-là, Seigneur?

Comme le duc, Madame de Mussy jugeait que l'héritage des Aiguevive était un danger pour Francette. Comme lui elle croyait M. de Boigny "capable de tout."

Les trois Arboise, François, le père de Francette, la Tante Lise et sa sœur Marie avaient grandi dans ce pays lorrain à côté d'Adrien de Boigny et de Georges d'Aiguevive. Madame de Mussy les connaissait aussi bien que son frère et sa sœur. Georges d'Aiguevive, un beau grand gas, impulsif et généreux, avait, à vingt-huit ans, fait un fâcheux coup de tête. Lieutenant de dragons, il avait aimé, dans un trou de Bretagne où il était en garnison, une jeune fille de bonne famille, pauvre et jolie, qu'il avait voulu épouser. Mais les Aiguevive, qui ne connaissaient pas mademoiselle de Landevenec, avaient refusé leur consentement. Les Landevenec, par fierté de se voir dédaignés, refusèrent également le leur. Alors Georges enleva la jeune fille et ce fut un scandale immense. Puis il démissionna et, après des sommations et des formalités il épousa Yvonne. Le marquis et la marquise d'Aiguevive ne lui donnèrent pas un sou et refusèrent de le voir lorsqu'il les supplia, au moment de s'expatrier, de lui permettre de leur dire adieu.

Partis en Indo-Chine, où Georges espérait trouver un emploi, on n'entendit plus parler des exilés pendant des années.

Le marquis d'Aiguevive et sa femme regrettaient leur sévérité. Un âpre désir de revoir leur seul enfant les tenaillait. Mais, lorsqu'ils se décidèrent à faire amende honorable, il était trop tard. Le marquis d'Aiguevive remua ciel et terre sans découvrir la moindre trace de son fils. Et, un an plus tard, quelques lignes dans un journal leur apprirent la mort de l'enfant chassé: "On annonce la mort, à Delhi, de monsieur et de madame Georges d'Aiguevive, emportés en quelques heures par la fièvre jaune. Ils étaient arrivés de la veille et semblaient dans une gêne voisine du dénuement. Leurs papiers, très en règle, ont permis de constater leur identité. On se souvient sans doute du comte Georges d'Aiguevive, ce brillant officier de dragons qui rompit avec toute sa famille il y a quelques années, pour épouser une jeune Bretonne d'une grande beauté, mademoiselle Yvonne de Landevenec."

Depuis ce jour le marquis et la marquise d'Aiguevive vivaient dans une sorte de prostration désespérée, ne s'intéressant plus à rien, ne voulant plus voir que les amis avec lesquels ils pouvaient parler de leur fils.

Un gros souci pourtant les rattachait encore vaguement à la vie. Ils voulaient prendre des mesures pour que leur fortune n'appartînt pas à leur héritier naturel, leur neveu Adrien de Boigny.

Cet Adrien, que la Tante Lise jugeait sans bienveillance, apparaissait au vieux marquis et à sa femme comme un véritable gredin. Marié très jeune, il avait, en peu de temps, mangé la fortune de sa femme, qu'il traitait indignement et à laquelle il extorquait facilement sa signature, soit avec des baisers, soit avec des coups. On le savait réduit aux pires expédients. Madame de Mussy était convaincue qu'il avait supprimé son beau-frère, un bon gros garçon auquel il devait une très considérable somme d'argent. Et elle se disait que si, selon qu'ils en avaient l'intention, les Aiguevive déshéritaient cet individu au profit de Françoise, la petite pourrait bien, elle aussi, mourir sans que l'on sût comment.

— Ah! fit tout à coup le duc, voici monsieur le Curé!

Il s'était levé pour aller au-devant de l'abbé Sylvain qu'on apercevait au loin dans l'avenue.

La Tante Lise prit son lorgnon pour regarder son père et le prêtre qui revenaient en causant, montant très vite la côte si dure de l'avenue. Et elle déclara avec conviction:

— C'est vraiment deux beaux vieux!

— Quelle drôle de façon de parler! fit la duchesse qui ne trouvait pas cette formule suffisamment respectueuse. Et Francette parle déjà comme ça, elle aussi!

— Je disais à monsieur le Curé, commença le duc, que son petit protégé fait mon admiration. Il a grand air. On ne le prendrait jamais pour un petit paysan.

Il s'arrêta, regardant le prêtre, vigoureux et élégant dans sa soutane des grands jours, et acheva, surpris de sa belle allure:

— Pas plus, d'ailleurs, qu'on ne vous prendrait pour un curé de village, vous non plus!

Les enfants arrivaient en courant. Francette, pomponnée comme pour un bal d'enfants.

— Oh! fit la duchesse stupéfaite, en voilà une toilette!

— Madame la duchesse va m'gronder cause de la "rôpe"? dit Jeannette, qui arrivait essoufflée derrière les enfants.

— Le fait est, Nounou, que ça n'est vraiment pas raisonnable!

— J'sais bien, mais a fallu, madame la Duchesse! Alle a pas eu d'cesse que j'l'aie habillée comme ça! J'veux ma plus belle, qu'alle criait!

— En effet, dit la Tante Lise en riant, c'est incontestablement la plus belle!

— Sans compter core qu'alle a fait choisir l'gôsse pour être pus sûre. Choisis, toi, qu'alle y a dit. Et moi j'y faisais des yeux pour qu'y prenne un' des aut's. Ah! ouat! l'a mis l'doigt d'ssus du coup! Ah y s'entendent! y a pas! C'est deux têtes dans l'même bonnet!

Francette s'était installée sur les genoux de l'abbé Sylvain, qu'elle couvrait d'une écume de mousseline blanche et de dentelles, et demandait, câline, de sa plus douce voix:

— Vous voudrez bien, dites, qu'Pierrot vienne me voir tous les jours?

— Ça dépendra.

— De quoi?

— Mais de... de bien des choses.

— Quelles choses?

— Mais... il faut qu'il travaille.

— Alors, vous voulez pas qu'y m'apprenne à nager?

— Mais si.

— A nager? fit la grand'mère stupéfaite — tu veux apprendre à nager? toi?

Et comme la petite secouait affirmativement ses boucles, la duchesse reprit:

— Toi qui as si peur de l'eau?

— Pas avec Pierrot; avec lui j'aurai pas peur de l'eau... ni de rien!

Et, dégringolant rapidement des genoux du curé, elle saisit Pierrot par la main et l'entraîna sous les arbres en disant, caressante et péremptoire:

— Viens s'amuser nous deux!

— Je suis bien content si son amitié pour Pierrot décide la petite à prendre des bains froids, dit le duc, le docteur les lui ordonne, et jusqu'ici il n'y a pas eu moyen de la baigner, l'eau est la seule chose qui lui fasse peur.

— Ça passera, affirma l'abbé Sylvain, Françoise est une enfant exceptionnellement brave.

— Lise était comme elle étant enfant, dit la duchesse, et même mieux qu'elle, car elle n'a jamais eu peur ni de l'eau, ni de rien. N'est-ce pas, Lise?

— Quoi, Maman? demanda madame de Mussy, je n'ai pas entendu.

— Tu étais occupée de Pierrot, toi aussi? dit la duchesse en riant.

— C'est vrai! Je le trouve épatant, votre pupille, monsieur le Curé. Et... vous ne savez pas ce que je pensais?

— Qu'est-ce que vous pensiez, madame?

— Eh bien, que son père devait être un homme charmant. Sa mère était-elle jolie?

— Elle avait dû l'être. Quand je l'ai connue elle avait trente ans au moins, et beaucoup de misère. Alors, dame! à ce régime-là le physique s'abîme vite! Dans tous les cas, Balbine était commune. C'était une belle fille de la campagne qui avait été vraisemblablement fraîche et appétissante, mais elle avait la tête carrée, les pommettes osseuses et le nez trop long qui caractérisent le type lorrain. Elle était d'ailleurs de Laxou, près de Nancy. Le petit ne lui ressemble en aucune façon.

— Elle ne vous a jamais parlé du père?

— Jamais! Elle ne m'a d'ailleurs jamais parlé de rien. Elle apportait son ouvrage au presbytère, ou le plus souvent même elle l'envoyait par Pierrot, et nos relations se bornaient à ça. Elle n'était pas de ma paroisse.

— Quand elle tenait si fort à vous parler avant de mourir, je suis sûre que c'était pour vous révéler des choses sur l'origine de Pierrot, monsieur le Curé, dit encore madame de Mussy qui suivait son idée, vous ne croyez pas?

— Je crois, madame, qu'elle voulait tout bonnement me recommander de prendre soin du petit.

— Quel âge avait-il quand sa mère est venue habiter Pont-Saint-Vincent?

— Je ne me rappelle pas. Je vais lui demander s'il le sait, car je crois qu'il était bien petit. Pierrot! Eh! Pierrot!

L'enfant accourut, et s'arrêta, son chapeau à la main, devant le prêtre.

— Est-ce que tu te souviens de l'endroit où tu habitais avant de venir à Pont-Saint-Vincent? interrogea l'abbé Sylvain.

— Pas très bien, monsieur le Curé, mais je sais que c'était à Maron.

— Quel âge avais-tu quand ta mère est venue se fixer par ici?

— Maman m'a dit souvent que j'avais trois ans.

— Et tu n'as pas le moindre souvenir de rien de ce qui a précédé?

— Oh! si! Je m'souviens très bien d'un gros chien orange et blanc, un chien de chasse, et d'une jolie dame blonde, et d'un grand monsieur qui venaient nous voir.

— Comment était-il ce grand monsieur? demanda vivement la Tante Lise.

— Ça, j'peux pas dire au juste, c'est très vague.

— Tu ne sais pas comment ils s'appelaient?

— Dame non!

— Ah! C'est embêtant!

— A quoi te servirait de savoir le nom des gens chez qui la mère de ce petit a été nourrice? demanda la duchesse.

— Ça me servirait à m'orienter! Le nom indiquerait peut-être le pays, et quand on connaîtrait le pays, on aurait vite fait de recenser les habitants capables, il y a quatorze ans, de... Enfin, je me comprends.

— Voilà le premier coup du dîner, dit le duc qui se leva. Allons! les enfants!

Et comme les deux petits accouraient en se poursuivant, le vieillard ajouta:

— Voyons, un peu de calme! Offre ton bras à Francette, Pierrot!

Sans aucune gaucherie, le gosse arrondit son bras, en se penchant un peu vers la petite boule blanche qui se suspendait à sa veste en riant. Mais Francette s'empara de la main du petit garçon, en déclarant d'un ton qui n'admettait pas de réplique:

— Pas le bras, la main. C'est plus gentil!

Françoise dînait à une petite table placée dans l'embrasure d'une des fenêtres de la salle à manger. On avait placé le couvert de Pierrot en face de celui de Francette. D'habitude, Jeannette servait au bébé sa soupe au lait et des fruits dont elle mangeait à volonté, puis, après avoir dit un "bonsoir" général, sans déranger les dîneurs la petite fille allait se coucher.

Ce soir-là, Francette remarqua avec étonnement qu'après avoir servi le potage à "la grande table," le maître d'hôtel, s'approchant, demandait à Pierrot:

— Voulez-vous du potage gras ou du même que mademoiselle?

Le petit vit que Francette guettait ardemment sa réponse. Alors il dit: "Du même que mademoiselle!" tandis que Francette lui lançait un regard reconnaissant.

Pierrot ne semblait nullement embarrassé. Il avait étendue sa serviette sur ses genoux, il mangeait bien, sans hâte, avec des mouvements élégants et doux.

Madame de Mussy le regardait, surprise. Elle demanda très bas:

— C'est vous, monsieur le Curé, qui lui avez appris à manger comme ça?...

— Non, madame, répondit l'abbé, la façon dont Pierrot se tient à table m'a surpris comme vous, et je l'ai interrogé pour savoir qui lui avait appris à se tenir ainsi. Il m'a dit que c'était sa mère.

— C'est vraiment étonnant!

Pierrot ne se doutait pas qu'on parlait de lui. Il écoutait, souriant et amusé, le gazouillement de sa petite amie, et refusait immuablement les nombreux plats que lui offrait le maître d'hôtel.

On faisait à Arboise bonne et copieuse chère. Le duc mangeait bien et buvait sec.

Le service, même lorsque les châtelains d'Arboise dînaient seuls, était toujours d'une élégance raffinée, la table couverte de jolies fleurs, de fruits superbes et de gâteaux venus chaque jour de Nancy, où les pâtissiers sont merveilleux.

Pierrot vit, sans étonnement et sans envie, défiler toutes ces bonnes choses auxquelles il ne toucha pas.

— Il n'a pas d'appétit, votre pupille, monsieur le Curé, dit avec un certain dédain le duc, que les refus successifs de Pierrot faisaient tiquer depuis le commencement du repas.

— Ah! mais, que si! Il a un royal appétit, au contraire! Seulement..., ajouta le prêtre en baissant la voix, il ne veut manger que ce que mange la petite Francette, pour ne pas la chagriner. D'ailleurs, il n'est pas à plaindre, allez, monsieur le Duc! Du moment qu'il a des fruits, il est heureux. C'est ce qu'il préfère à tout.

— Jamais Francette n'a veillé aussi tard, disait la duchesse inquiète, pourvu que ça ne la fatigue pas!

— La fatiguer! regardez-la, fit la Tante Lise. Elle est éveillée comme une "flopée" de souris.

Tandis que, après le dîner, Francette qui avait repris la main de Pierrot l'entraînait au salon, on entendit qu'elle lui disait avec autorité:

— Toi, tu vas t'taire, pas? Pis moi, j'vais d'mander à monsieur l'Curé la permission qu'tu couches ici.

— Non! Non! faut pas! protestait Pierrot avec vivacité. D'abord y n' voudrait pas!

— Mais, ripostait la petite, moins convaincue qu'elle ne voulait en avoir l'air, y peut pas m'refuser ça, voyons?

— Essaie et pis tu verras!

— Allons! disait de son côté la nourrice, viens vite te coucher, Francette... qu'il est des neuf heures... que c'est un' honte! qu'ça n'a jamais arrivé.

— J'irai m'coucher qu'si mon ami Pierrot y vient avec moi.

— Allons, vite, Francette! ordonna la duchesse, obéis!

— J'obéirai si y monte aussi, Grand' mère!

— Il ne montera pas! dit la duchesse voulant, pour une fois, faire acte d'autorité.

La petite fille s'assit brusquement à terre, disparaissant à moitié au milieu de la mousseline étalée en nuage autour d'elle, et déclara résolument:

— Alors, moi non plus!

— Ma bonne Pauline, hasarda le duc en voyant sa femme se lever menaçante, je crois qu'il ne faudrait pas gâter cette belle journée par une sévérité inaccoutumée, et inutile. C'est vous qui finirez toujours par céder, n'est-ce pas? Alors mieux vaudrait à mon humble avis, céder tout de suite.

— C'est bon! fit la duchesse à moitié souriante, à moitié fâchée. Alors emmenez-la vite, Nounou. Et faites ensuite descendre le petit.

Francette embrassa le duc et la duchesse, le curé et la Tante Lise, puis, elle s'empara de nouveau de son ami Pierrot et alors seulement, répondit à ce qu'avait dit sa grand'mère:

— Y descendra quand j'dormirai.

— Elle deviendra bien volontaire, murmura la duchesse.

Le duc sourit:

— Ce futur me plaît!

IV

La petite Francette ne pouvait plus vivre sans son ami Pierrot. Et Pierrot, lui aussi, trouvait très longs les jours passés sans voir Francette.

Tout de suite, il avait, obéissant au désir des Arboise, décidé la petite fille à prendre des bains froids. Avec une inlassable patience, il lui avait appris à nager. Et elle, pour lui rendre, comme elle disait, sa politesse, avait exigé que la Tante Lise le fît monter à cheval. Pierrot maintenant montait à merveille et accompagnait la petite fille dans toutes ses promenades.

Françoise était étonnamment résistante. Elle ignorait la fatigue et la peur.

— Maintenant qu'tu m'as appris à plus avoir peur de l'eau, disait-elle volontiers, en enveloppant son ami Pierrot d'un tendre regard, j'suis aussi brave que toi.

Et elle concluait avec un soupir de regret:

— Seulement, voilà! jamais j'serai aussi forte! C't'embêtant!

Elle était à la fois envieuse et fière de la force de son ami Pierrot. Cette force extraordinaire en effet, à laquelle la petite avait toujours rendu hommage, avait été, lui semblait-il, officiellement consacrée, un jour où le duc avait dit en l'envoyant à Pont-Saint-Vincent seule avec son petit compagnon:

— Bah! il est inutile que Jeannette ou Baptiste les accompagnent. Pierrot est assez raisonnable pour empêcher Francette de faire des bêtises, et assez fort pour la protéger contre n'importe quoi!

Et, depuis ce jour, elle répétait :

— Mon ami Pierrot est très raisonnable et très fort. C'est Grand-père qui l'a dit.

Non seulement Pierrot avait appris à nager à Francette, mais il lui avait aussi appris à lire, en cachette, en ayant l'air de lui montrer des images, afin de faire une surprise à la duchesse pour sa fête. La Tante Lise elle-même ne s'était pas doutée que la petite, qu'elle savait infiniment paresseuse et incapable de tout effort intellectuel, apprenait à lire en jouant et sans presque s'en apercevoir.

La duchesse d'Arboise était née le 15 août, et comme elle s'appelait Marie-Pauline, on la fêtait le jour de l'Assomption.

Après la grand'messe, l'abbé Sylvain monta avec Pierrot au château où ils étaient invités à déjeuner.

Francette était, en ce jour de fête, à la grande table, à côté de son ami Pierrot.

— Quel âge as-tu donc, Pierrot? demanda madame d'Arboise qui regardait l'enfant s'étonnant de le trouver si grand.

— Quinze ans, madame la Duchesse. Il y a eu hier deux ans que j'suis venu ici pour la première fois!

— Deux ans déjà! murmura l'abbé Sylvain. Comme le temps file! Je vois encore Francette assise par terre, après le dîner, refusant de quitter Pierrot.

— Elle est devenue beaucoup plus sage! affirma imprudemment la duchesse, elle ne

ferait plus ça aujourd'hui.

La petite fille répondit paisiblement.

— Essayez un peu de me l'faire lâcher, Pierrot, pis vous verrez si je n'fais plus ça!

La Tante Lise jugea utile de faire diversion et elle rappela en souriant: Vous souvenez-vous, monsieur le Curé, de mes suppositions de ce soir-là? Vous m'avez dit que j'avais l'imagination romanesque.

— C'est vrai! Eh bien, avais-je raison?

La comtesse de Mussy répondit en louchant furtivement sur Pierrot:

— Mais ça n'est pas dit du tout, que vous aviez raison.

— Ah! vous n'avez pas renoncé encore à...

— Ma foi non! J'ai toujours mon idée de derrière la tête!

Un valet de pied entrait, portant une très belle gerbe de fleurs et une carte qu'il présenta à la duchesse.

— J'ai voulu faire attendre ce monsieur au salon. J'ai dit qu'on finissait de déjeuner, mais il a préféré revenir dans une heure.

Madame d'Arboise, qui avait pris sur le plateau la carte, eut un geste de contrariété et dit, stupéfaite:

— Ah! Pourquoi m'envoie-t-il des fleurs?

— Qui donc? demanda le duc.

— Boigny!

— Boigny! répéta le vieillard ahuri.

Pierrot avait fait un brusque mouvement de surprise. La Tante Lise, qui aperçut le mouvement, demanda:

— Qu'est-ce qu'il y a? Tu connais monsieur de Boigny, Pierrot?

Le petit répondit tranquillement:

— Je ne le connais pas! Mais je sais que c'est un monsieur très méchant.

Puis, voyant l'explosion de surprise que sa réponse provoquait, il corrigea:

— C'est-à-dire que je sais qu'il y a un monsieur très méchant qui s'appelle comme ça. Je ne sais pas si c'est celui-là.

— C'est bien probable, mon bonhomme! Mais comment diable sais-tu qu'il est méchant, monsieur de Boigny? demanda madame de Mussy.

— C'est maman qui le disait toujours.

— Ah! fit la Tante Lise très intéressée, espérant trouver peut-être la piste qu'elle cherchait. Quand disait-elle ça ta maman?

— Quand j'étais tout petit. Je me rappelle ça très bien! Il me semble que j'entends encore maman le dire.

Et voulant sans doute donner plus de poids à l'appréciation, il ajouta:

— Et papa aussi.

— Papa! murmura la comtesse, déçue.

— Papa! répéta comme un écho le curé d'Arboise abasourdi, tu as connu ton papa, mon petit?

— Mais oui, monsieur le Curé!

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

— Mais parce que vous ne m'avez jamais rien demandé, monsieur le Curé!

— C'est juste! mais c'est que j'étais tellement convaincu...

— Oui, fit l'enfant avec un sourire un peu triste, je sais. Il y avait, comme disait maman, une légende sur nous. Mais elle s'en fichait, maman! Au contraire, elle disait qu'il ne fallait pas dire qu'on se trompait, parce que, si mam'selle Annette, par exemple, savait qu'elle était veuve, elle ne s'intéresserait plus tant à nous!

— C'est pourtant vrai! murmura l'abbé Sylvain qui regardait en riant madame de Mussy.

Mais la Tante Lise ne se décidait pas à abandonner son idée fixe. Elle demanda:

— Comment s'appelait-il, ton papa?

— Nicolas Thouvenin, madame.

— Qu'est-ce qu'il faisait?

— Il était bûcheron.

— Où ça?

— A Maron.

— Vraiment? murmura madame de Mussy déconcertée. Et il avait toujours été bûcheron, tu crois?

— Non, madame, avant ça, il avait été chasseur à pied, à Saint-Nicolas.

— Tu ne sais pas, demanda à son tour le duc, pour quelle raison ta mère croyait que monsieur de Boigny était méchant?

— Pour ça, je ne sais pas. Je sais seulement qu'elle avait une grosse peur de lui. Je crois même que c'est à cause de ça que nous avons quitté Maron à la mort de papa.

— C'est ennuyeux! dit la duchesse, la visite de Boigny va me gâter mon jour de fête!

— Alors, pourquoi le recevez-vous, Maman? demanda madame de Mussy.

— Pourquoi? Eh! mon Dieu! parce qu'il est assez difficile de faire autrement.

— Difficile, si vous tenez à être polie, mais vous n'y tenez pas, je présume? Vous n'êtes pas assez... jeune pour penser que c'est par amitié qu'il vous apporte des fleurs?

— Non, évidemment... Et je me demande même dans quel but il m'apporte des fleurs.

— Dans le but d'expliquer sa visite un jour comme celui-ci.

— Mais je ne m'explique pas davantage sa visite.

— Il vient voir si Francette est toujours enbon état.

— Tiens! pourquoi donc? s'écria la petite étonnée.

— Pour rien, dit vivement le duc, qui ajouta:

— Allez donc jouer dehors, mes enfants, le déjeuner est beaucoup trop long pour vous.

— Et l'dessert? demande Francette pratique, j'veux qu'mon ami Pierrot ait du dessert.

— Il en aura, et toi aussi. On va vous porter des fruits.

La petite se laisse glisser de sa chaise et, bouchonnant sa serviette, saisit la main de Pierrot en disant d'un air entendu:

— Trottons-nous, mon ami Pierrot. On veut dire des s'crets!

— Voulez-vous, Maman, propose la Tante Lise, que je le reçoive, moi, Boigny?

— Je veux bien. Mais qu'est-ce que tu lui diras?

— N'importe quoi... que vous êtes allée à Bon-Secours comme tous les ans le jour de l'Assomption, et ce sera vrai puisque vous devez y aller à quatre heures... ou que vous avez été voir madame d'Aiguevive.

— Justement, dit le duc, j'ai oublié de vous le dire, Pauline, Aiguevive m'a écrit ce matin. Sa femme est souffrante, elle ne peut pas venir, et elle vous réclame, ainsi que Francette.

— A propos de Francette, fit madame d'Arboise, il faudrait bien nous décider à dire aux Aiguevive...

Elle s'arrêta parce que son mari la regardait avec insistance. Puis, comme le déjeuner finissait, elle quitta la table.

— Je vous faisais signe de vous taire, expliqua le duc dès que l'on fut dans le salon, parce qu'il est inutile de parler de nos craintes devant les domestiques.

— Oh! Baptiste nous est tellement dévoué, et il adore tellement Francette!

— Certes, aussi je ne le soupçonne nullement de bavardages intempestifs. Seulement je trouve qu'il vaut mieux ne pas avouer devant lui, sans nécessité absolue, que nous soupçonnons de... de tout... un homme de notre monde.

— Et même de notre famille, dit madame de Mussy en riant.

— Il faudrait, dit la duchesse gênée de cette conversation à laquelle ne se mêlait pas l'abbé Sylvain, mettre monsieur le Curé au courant.

— J'y suis, madame la Duchesse, j'y suis! Il y a deux ans, vous avez exprimé vos craintes devant moi, au sujet d'une précédente visite de monsieur de Boigny. Tenez, précisément le jour où vous avez pour la première fois invité mon petit Pierrot.

— C'est juste! Eh bien, figurez-vous, monsieur le Curé, que, depuis ce temps, nous n'avons pas encore eu le courage, mon mari ou moi, de dire à nos pauvres amis d'Aiguevive que nous les prions de renoncer à leur généreuse pensée.

— Ce courage-là, je crains bien que nous ne l'ayons jamais, murmura le duc. Il est si pénible de bouleverser de nouveau deux pauvres êtres qui se sont repris à vivre et à vouloir. Francette est tout leur avenir à présent. Ils entretiennent pour elle le château avec le même amour qu'ils l'entretenaient jadis pour le pauvre Georges.

— Et ne trouvez-vous pas que, peut-être, c'est dommage de refuser un pareil don? dit l'abbé Sylvain.

— Evidemment, c'est dommage, mais, entre cette magnifique fortune et la sécurité de Francette, il n'y a pas à hésiter.

— Le tout est de savoir si la sécurité de Francette est menacée.

— Elle l'est, monsieur le Curé, ou du moins elle le serait si ce bruit qu'elle héritera des Aiguevive s'accrédite! Tenez, regardez la figure d'Elisabeth qui est pourtant une espèce de Roger bon temps, qui ne rêve que plaies et bosses, et ne veut jamais croire aux malheurs que quand ils sont arrivés. Eh bien, vous voyez cette tête qu'elle fait?

— Lise est convaincue que Boigny serait très capable de supprimer Francette. Elle me l'a dit, affirma madame de Marincourt.

La Tante Lise dit:

— Oui, c'est vrai! Je crois Boigny un sale individu, capable de tous les crimes. Je le crois décidé à accomplir coûte que coûte sa volonté!

— Que Lise croie à ces affreuses possibilités, ça m'affole, murmura madame d'Arboise terrifiée, parce qu'elle est la dernière à s'inquiéter.

Et, revenant à son idée, la vieille dame conclut:

— C'est égal, il m'a gâté mon jour de fête, ce Boigny!

— Ecoutez, Maman, dit gaiement la Tante Lise, je vous propose deux choses: d'abord, celle que je vous ai déjà proposée: recevoir Boigny. Quand je l'aurai reçu, et congédié, j'irai conduire Francette à madame d'Aiguevive, et pendant qu'elle jouera dans le parc, je lui débiterai le petit boniment que vous n'osez pas lui débiter.

— Tu n'imagines pas, ma petite, le service que tu nous rendras, à ton Papa, et à moi. Ce sera un poids de moins sur nos vieux cœurs. Mais ne crains-tu pas que Boigny ne soit à Aiguevive en même temps que vous?

— Il a dû y aller déjà, et je crois qu'une seule visite par an c'est déjà bien gentil, étant donné la nature de ses relations avec ses cousins.

— C'est égal! Prends bien garde à Francette, mon Dieu! Tu vas emmener Jeannette pour la garder?

— J'emmènerai plutôt Pierrot, si monsieur le Curé veut bien le dispenser des vêpres!

— Je l'en dispense. Il en sera dispensé tous les dimanches à partir du mois d'octobre. Alors, un peu plus tôt ou un peu plus tard.

— Pourquoi? demanda madame de Marincourt, Pierrot n'ira-t-il plus aux vêpres au mois d'octobre?

— Parce qu'il sera au lycée!

— Oh! s'écrie la duchesse terrifiée à la pensée du désespoir de Francette, pourquoi le mettez-vous au lycée, monsieur le Curé?

— Parce que, pour les examens... pour les écoles, c'est plus pratique.

— Pourquoi? puisque vous pouvez le préparer à tout? demanda la Tante Lise. Il paraît que vous êtes un puits de science, monsieur le Curé! Alors, pourquoi le mettez-vous en boîte, ce pauv' Pierrot?

— Parce que, je vous le répète, madame, j'étais bon pour le baccalauréat, mais...

— Comment, vous étiez bon... vous dites ça comme si vous ne l'étiez plus.

— Je n'ai pas changé, mais mes conseils sont devenus inutiles au petit puisqu'il est bachelier.

— Comment, il est bachelier? s'écria le duc étonné.

— Mais oui, depuis le printemps.

— Ah! c'est un peu fort! Comment ne l'avons-nous pas su...?

— Mais parce que ça n'a rien de bien intéressant en soi et que...

— Ce qu'il est modeste, ce petit! dit madame d'Arboise, et gentil... et bon!... et intelligent!

L'abbé Sylvain affirma:

— Le fait est, madame la Duchesse, qu'il a une nature exquise, mon petit Pierrot. J'en suis encore à lui trouver un défaut. Il est un peu orgueilleux peut-être, mais...

— Mais ce n'est pas un défaut.

— Maman, dit la Tante Lise, je ne voudrais pas vous troubler, mais on a sonné la cloche de la grille.

— Ah! mon Dieu, murmura la duchesse qui se leva brusquement.

— C'est le sympathique Boigny, je le crains, acheva madame de Mussy.

— Je file avec ta maman et monsieur le Curé, dit le duc.

Se tournant vers sa fille aînée, il ajouta:

— Viens-tu, Marie?

— Je viens, répondit madame de Marincourt, mais je regrette de ne pas assister à l'entrevue de Lise et d'Adrien de Boigny.

— Prends garde, recommanda le duc en s'en allant, n'aie pas la main trop lourde, ma petite fille. Il est inutile de te faire prendre en grippe par ce mauvais drôle!

— Je crois qu'il ne peut guère me détester plus qu'il ne me déteste déjà, répondit en riant la Tante Lise qui prit un journal et s'installa dans une bergère en attendant l'entrée de son cousin.

Quand le vicomte de Boigny aperçut madame de Mussy toute seule dans le grand salon, il devina à peu près ce qui venait de se passer. Sur son visage habituellement figé dans une expression d'ennui, glissa un sourire, et il dit, d'un air aimable et d'un ton coupant:

— Quelle chance de vous voir aussi, Elisabeth, il y a au moins trois ans que je n'avais eu ce plaisir.

— Oh! croyez-vous? fit madame de Mussy banalement gracieuse. Il ne me semble pas qu'il y ait si longtemps que ça!

— Ça prouve que ce qui me paraît long, vous paraît court!

Il regarda, en clignant légèrement des yeux, la Tante Lise et déclara:

— Vous savez que vous êtes toujours très jolie!

— Ah! mon pauvre Adrien, si nous nous mettons à dire des bêtises entre nous, à cette heure!

— Quoi!... je ne peux pas, en attendant ma cousine et mon cousin, vous dire que vous êtes toujours la jolie et fraîche Lise d'il y a quinze ans?

— Non, ne me le dites pas... d'autant plus que ça serait fastidieux à la longue, et que ça pourrait durer longtemps, parce que, figurez-vous, Papa et Maman ne sont pas là!

M. de Boigny s'attendait à cette réponse. Néanmoins, il manifesta un étonnement profond.

— Comment, pas là? Mais, tout à l'heure le valet de pied à qui j'ai dit que je reviendrais ne m'a pas averti.

— C'est qu'il ne savait pas que Maman devait être à Bon Secours avant deux heures et demie comme tous les ans à pareil jour.

— Je comprends, fit M. de Boigny du bout des lèvres, je comprends parfaitement que mes cousins ne se soucient pas de me voir.

— Oh! murmura la Tante Lise, pourquoi ne s'en soucieraient-ils pas?

— Pourquoi? Parce qu'ils ne peuvent pas me sentir, parbleu! Vous non plus, d'ailleurs! Je ne sais pas ce que l'on peut avoir à me reprocher. Mon mariage, peut-être?

Et sans paraître voir le geste de dénégation de madame de Mussy, il reprit:

— Il est certain que j'aurais préféré épouser une jolie femme de mon monde. Seulement je n'avais pas le moyen de me passer cette fantaisie. Alors, peut-être est-il un peu... excessif de me reprocher ce qui...

— J'ignore si Papa et Maman vous reprochent quelque chose, dit paisiblement la comtesse, quant à moi, ce n'est pas de

votre mariage que je vous fais grief. Oh! pas du tout! Il m'est totalement indifférent.

— Alors quoi?

— Puisque vous insistez, je vous dirai que votre attitude au moment des histoires de Georges m'a écœurée. Oh! combien!

— Mais, ma chère, je n'ai rien fait que de très normale. Mon oncle et ma tante s'adressaient à moi pour avoir des nouvelles de leur fils, je m'ingéniais à leur en donner.

— En le chargeant... en racontant de lui et de sa femme tout ce que vous saviez de nature à exaspérer les Aiguevive contre eux. Si, quand au moment de s'expatrier, Georges à demandé à ses parents la permission de leur dire adieu, vous ne vous y étiez pas opposé, ces pauvres gens auraient embrassé ce fils qu'ils adoraient et qu'ils ne devaient plus revoir, au lieu de le laisser partir avec une dureté dont le souvenir empoisonne aujourd'hui leur vie... Qu'est-ce que vous regardez?

— Je regarde, répondit M. de Boigny qui s'était approché d'une fenêtre, la petite Françoise qui joue avec un jeune homme.

— Ce n'est pas un jeune homme. C'est un gosse de quinze ans.

— Mâtiche! il est bien venu pour son âge, le gosse! Quels sont les voisins à qui il appartient?

— Il n'appartient à aucuns voisins. C'est un enfant qui est chez le curé d'Arboise.

— Elle est jolie, la petite Françoise!

— Elle est surtout solide et bien portante, répondit négligemment madame de Mussy, mais vous n'avez pas à vous préoccuper de cette solidité, mon cher Adrien.

Et comme le vicomte faisait un mouvement, elle expliqua avec sérénité:

— Oui, je me rends bien compte que vous êtes au fait d'un potin qui court le pays. On raconte, ici, à Nancy, partout où l'on connait les Aiguevive et nous enfin, que nos vieux amis ont l'intention de faire de Francette leur héritière. Alors, vous préféreriez, n'est-ce-pas, que la petite, au lieu d'être la superbe gosse qu'elle est, fût l'oiseau pour le chat dont vous parliez à Papa il y a environ deux ans à pareille époque, du moins, je crois que c'est il y a deux ans. L'an dernier, quand vous êtes venu pour les... vérifications annuelles, nous étions tous à Nancy et vous n'avez vu personne.

— En vérité ,ma chère Elisabeth, balbutia monsieur de Boigny d'une voix que la colère enrouait, je ne sais ce qui vous donne le droit de faire des suppositions aussi insultantes pour moi.

— A quoi bon les grands mots! Je vous ai raconté simplement une découverte toute simple que j ai faite. Admettons que je me suis trompée sur l'intérêt de cette découverte, ou même sur la découverte elle-même, et n'en parlons plus.

— C'est encore heureux!

— Je vais toutefois vous dire, et ce sera la dernière fois que je vous parlerai de ces choses, que si les Aiguevive ont eu l'idée un instant de laisser leur fortune à ma nièce, ils ont abandonné cette idée. Ils savent que Papa, ou, s'il était mort à ce moment-là, celui qui l'aurait remplacé comme tuteur de Francette, refuserait la succession, ce qui remettrait tout en l'état normal.

— Mais pourquoi diable, demanda monsieur de Boigny stupéfait, mon cousin d'Arboise refuserait-il pour sa petite-fille une pareille fortune?

— Pourquoi? Parce que Papa craint, à tort ou à raison, que cette fortune n'attire à Francette des inimitiés qu'il juge inquiétantes.

— Il changera d'avis, et il fera sagement.

— Non, sa décision est irrévocable.

Il y eut un petit silence. Puis, la Tante Lise demanda:

— Les avez-vous déjà vus, les Aiguevive?

— Oui, je suis allé à Aiguevive hier. J'ai trouvé ma tante très changée.

— Pauvre femme! elle a tant, tant de chagrin! Quand je pense à cette adoration qu'elle avait pour Georges! Vous souvenez-vous quand nous étions petits, et que nous jouions à des jeux, plutôt dangereux d'ailleurs, je le reconnais, dans quelles transes elle était! et la façon dont elle couvait Georges?

— C'est toujours les enfants les plus choyés et les plus adulés qui sont les plus ingrats...

— Ah! permettez! Georges n'a pas été ingrat! Il a voulu faire un mariage qui n'était pas, je le veux bien, un beau mariage au point de vue de l'argent, mais à ce point de vue seulement. Tout le reste était pour satisfaire les plus difficiles! Une des plus vieilles et honorables familles de Bretagne une jeune fille ravissante.

— Oh! ravissante! si vous l'aviez vue.

— Mais je l'ai vue, précisément! Oui, à la veille de s'embarquer, Georges est venu nous voir à Lunéville où nous étions en garnison à ce moment-là. Elle était très, très jolie! elle avait l'air intelligent et bon. Enfin, elle était, à mon avis, épatante, tout bonnement!

— Vous exagérez!

— Mais non. Je me souviens même que nous avons fait cette réflexion, mon mari et moi, que le bon monsieur d'Aiguevive, qui était pour les choses décoratives, ratait une belle occasion de produire une belle-fille sensationnelle. Nous nous la représentions à l'Opéra, dans la belle loge entre-colonnes des Aiguevive! Quel effet! Jamais je n'ai vu une tête mieux posée sur un plus beau cou. Et distinguée!... et simple!... et gentille avec ça! J'ai rudement regretté de les voir partir, allez!... et pourtant je ne soupçonnais pas leur abominable fin, loin de tout, et misérables.

— Vous êtes romanesque!

— Romanesque? Ben, vous en avez de bonnes! Dites-moi, mon cher Adrien, je ne voudrais pas vous renvoyer, mais je suis obligée de sortir pour promener...

Elle allait dire: ma nièce. Elle s'arrêta et reprit:

— Mon cheval.

— Comment! vous montez à cheval le quinze août!

— Pourquoi donc pas?

— Je ne sais pas, parce que c'est un jour à excursionnistes, à ivrognes, et cætera.

— Dans la forêt de Haye il n'y a rien de tout ça, c'est très tranquille. Vous avez une voiture naturellement.

— Oui, un auto que j'ai trouvé à Nancy.

— Alors, au revoir!

— Au revoir, Elisabeth, mes respects à mes cousins, je vous prie.

— Oui, merci. Ah! j'ai oublié! Maman m'avait bien recommandé de vous remercier de vos jolies fleurs.

— Il n'y a pas de quoi! A l'an prochain, j'espère?

— A l'an prochain! et n'oubliez pas, je vous prie, que ce n'est pas pour ma nièce que vous serez déshérité, si vous l'êtes.

Et comme il esquissait un geste qui était de protestation autant que de colère, la jeune femme affirma:

— Je n'ai pas parlé en l'air, ou pour bluffer, ce que je vous ai dit est l'absolue vérité, je vous en donne ma parole. Alors, ne vous occupez plus de Francette, n'est-ce pas?

— En vérité, vous êtes ridicule pour une femme d'esprit. On croirait à vous entendre que je veux la manger, votre Francette?

— La manger, non! Il y a des chasseurs qui ne mangent pas de leur chasse, vous savez.

— Ma chère Elisabeth, vous avez de la chance d'être une femme.

La Tante Lise répondit en riant:

— C'est vous qui avez de la chance que j'en sois une!

Tandis qu'elle pensait à part elle:

— Parce que, sans ça, j'arriverais vite à nous débarrasser de toi, va, mon vieux!

V

Quand madame de Mussy arriva dans le parc d'Aiguevive avec les deux enfants, il était près de quatre heures. Le soleil descendait, incendiant le château qui se découpait en rose sur le ciel d'un bleu très pur.

La marquise, avertie par la grosse cloche, attendait sur le perron.

— Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme? demanda-t-elle en voyant Pierrot se diriger à cheval vers les écuries, derrière les chevaux de la Tante Lise et de Francette qu'un valet de pied emmenait.

— C'est un petit ami de Francette, que j'ai amené pour qu'il la promène un peu dans le parc pendant que nous causerons.

— Est-ce que c'est "mon ami Pierrot"? questionna la vieille dame en souriant.

— Justement!

— Ah! je suis contente de le voir! J'ai tant entendu parler de lui! C'est un beau gars!

Et tout de suite, le visage attristé et les yeux pleins de larmes, la pauvre femme murmura:

— Quand je pense que j'aurais pu en avoir un comme ça!

Elle ajouta, en se penchant vers Francette qu'elle embrassa tendrement:

— Enfin! j'ai cette enfant-là pour me consoler, heureusement!

— Et, vous, comment allez-vous, Marraine? demanda la Tante Lise qui redoutait de secouer péniblement sa vieille amie et qui, d'autre part, tenait absolument à régler définitivement la question de l'héritage.

— Mieux, puisque je vous vois toutes les deux, mais j'ai été bien patraque tous ces derniers jours. D'ailleurs, mon mari a dû l'écrire à ton père.

— Mais oui. C'est pour ça que je suis venue avec Francette, parce que Maman ne pouvait pas venir. Elle est à Bon-Secours aujourd'hui.

— C'est vrai! c'est sa fête!...

— Permettez-vous que Francette aille se promener? dit madame de Mussy qui apercevait dans une allée du parterre français la haute silhouette de Pierrot.

— Qu'elle aille se promener tant qu'elle voudra!

Francette s'échappa en courant. Alors, la Tante Lise, se tournant vers la marquise, lui expliqua en quelques mots les désirs et les craintes du duc et de la duchesse et leur hésitation à causer à M. d'Aiguevive et à elle un chagrin.

— Je comprends très bien vos inquiétudes, ma chère petite, dit la vieille dame, et l'idée ne nous viendra pas, à mon mari ni à moi, de discuter les volontés de tes parents, mais, dis-moi, Lise, crois-tu sincèrement que mon neveu soit capable de supprimer quelqu'un qui le gênerait?

— Sincèrement, je le crois, Marraine.

— Tu crois peut-être qu'il l'a déjà fait? questionna encore madame d'Aiguevive.

— Mais, je ne crois pas, je...

— C'est bon! je te devine à travers tes réticences, va! Tu crois qu'Adrien a tué son beau-frère, n'est-ce pas?

— Encore une fois, Marraine, je ne peux rien dire, je ne sais rien. Nous avons tous peur d'Adrien pour Francette, un point c'est tout!

— Il est venu ici hier.

— Oui! il me l'a dit.

— Tu l'as donc vu?

— Tout à l'heure.

— Tu ne lui as pas, j'espère, laissé entendre que tu le crois capable de... de...

— Si!

— Tu ne crains pas qu'il ne te prenne en horreur?

— C'est fait depuis longtemps!

— Francette! cria au loin la voix de Pierrot, Francette!... ne te cache pas dans les fossés, c'est défendu!

La marquise ferma les yeux.

— C'est singulier! j'ai cru entendre la voix de Georges..., comme autrefois! Maintenant, chaque fois que j'entends une voix jeune et claire, je m'imagine que c'est la sienne. Ça va devenir pénible terriblement. Et c'est nouveau, ça! Jusqu'ici je n'avais pas éprouvé cette douloureuse impression.

— Et vous ne l'éprouverez plus, Marraine! Je me rends bien compte de ce qui s'est produit tout à l'heure. D'abord, Pierrot a une voix très sonore et qui porte très loin.

— Georges aussi avait cette voix-là!

— Oui. Mais en beaucoup plus accentué. Ensuite, Pierrot a précisément dit, parce que je lui avais recommandé d'empêcher Francette de jouer à la cachette dans les fossés, la phrase que Georges a criée si souvent jadis pour faire respecter cette défense. L'idée vient à tous les enfants de se cacher là-dedans. Et elle leur viendra tant qu'Aiguevive durera.

— Pauvre Aiguevive! murmura la marquise attristée, Dieu sait ce qu'il deviendra maintenant que vous n'en voulez plus pour Francette! Nous allons recommencer à ressentir, mon mari et moi, cette impression que l'on ressent à la pensée de laisser, après soi, des êtres faibles et désemparés, des enfants, ou des infirmes, ou des animaux Autrefois, on avait la ressource de léguer à des ordres religieux... on savait que la vieille demeure serait, sinon entretenue avec goût, du moins honorablement habitée. Mais maintenant!... Il y aurait bien une combinaison.

— Qui serait?

— Qui serait de te laisser tout ça.

— A moi! fit madame de Mussy stupéfaite, à moi, mais vous n'y songez pas!

— Pourquoi? Tu n'as pas peur d'Adrien, toi?

— Oh! quant à ça, pas le moins du monde!

— Eh bien, alors?

— Eh bien, j'ai bientôt trente-cinq ans, et pas d'enfants, et je mourrai peut-être avant vous, qui sait?

— Mais moi, mon pauvre petit, j'ai soixante-quatre ans, trente ans de plus que toi, et mon mari en a soixante-dix, et nous ne souhaitons ni l'un ni l'autre faire de vieux os. Nous ne sommes pas heureux, tu sais! Ah! ma petite Lise! nous payons cher notre dureté, va!

— Ma pauvre Marraine!

— Dis-moi la vérité, tu as trouvé que nous avions été affreux pour Georges, n'est-ce pas?... Réponds-moi franchement. Ton sentiment réel ne peut pas être plus sévère que ce que je redoute; par conséquent, tu peux parler, et je t'en prie?

— Eh bien, Marraine, j'avoue n'avoir pas compris cette opposition quand même... Georges était si riche qu'il pouvait bien s'offrir une femme pauvre. La jeune fille était très jolie, parfaitement élevée, de réputation intacte. Les Landevenec étaient des gens parfaits, honorables, bien nés entre tous! Alors je n'ai pas compris, mais là, pas du tout, que...

— Mais tu oublies... Oh! je ne dis pas ça pour nous excuser, nous sommes inexcusables! tu oublies que les renseignements qui nous ont été donnés étaient tout autres. La jeune fille nous a été représentée comme une intrigante qui avait mis, avec préméditation, la main sur un jeune homme qu'elle savait riche, les parents comme des roublards qui l'y avaient aidée de tout leur pouvoir.

— C'est vrai! C'est cette fripouille d'Adrien qui vous a renseignés de la sorte! Une intrigante! Elle n'avait pas l'air de ça, la pauvre petite!

La marquise regarda madame de Mussy avec des yeux arrondis:

— Qu'est-ce que tu dis? Pas l'air de ça! Tu l'as donc vue?... Pourquoi ne me l'as-tu jamais dit?

— Parce que, dans ce temps-là, il était impossible de vous parler de rien, Marraine! La seule fois que j'avais essayé, vous m'aviez remise lestement à ma place, rappelez-vous?

— C'est vrai, mon Dieu! mais depuis?

— Depuis... Eh bien, je n'ai pas voulu vous faire inutilement de la peine.

— Comment était-elle?

— Je l'ai très peu vue, cinq minutes à peine à la gare de Lunéville, où Georges avait demandé à mon mari de venir lui dire adieu au passage du train. Mais elle m'a paru absolument ravissante, et distinguée, et fine, et belle! Je me souviens aussi de son charme, de sa douceur.

— Mon Dieu! murmura la pauvre femme désolée — mon Dieu! Pourquoi avoir permis que nous ayons été fous à ce point! Mais il faut dire aussi que Georges avait exaspéré son père. Les sommations ont suivi de tout près son refus de donner son consentement au mariage. Si encore il avait un peu attendu, si...

— Il se rendait bien compte que tout serait inutile, et que jamais monsieur d'Aiguevive ne céderait du moment où Adrien était dans l'affaire. Et vous ne savez pas, Marraine? c'est ça que je pardonne le moins à Adrien.

— Et dire que nous n'avons rien vu, rien deviné! Et les enfants que j'oublie! Appelle-les, veux-tu? je vais faire apporter leur goûter ici.

Madame de Mussy fit quelques pas dans le parc, appelant les enfants qu'elle n'entendait plus courir et parler.

Et tout à coup, elle vit, d'un massif de lilas, sortir doucement Pierrot qui lui dit à demi-voix:

— Francette dort là, dans l'herbe... Elle dort si bien que je n'ose pas la réveiller.

Couchée sur la pelouse, la tête appuyée sur son bras replié, ses belles boucles cuivrées couvrant à demi son visage tout rose, la petite fille était tellement jolie que la Tante Lise voulut la montrer à la marquise.

— Attends un instant, dit-elle à Pierrot, je vais chercher madame d'Aiguevive pour qu'elle voie dormir Francette.

— Faut-il que je m'en aille? demanda le petit.

— Mais non, mon bonhomme, pourquoi t'en irais-tu? Reste à côté de Francette au contraire, et tâche que rien ne la réveille avant mon retour.

Quand la marquise et madame de Mussy revinrent, Pierrot, agenouillé dans l'herbe et penché sur Francette, balançait lentement, d'un geste large et gracieux, une branche de troène pour éloigner les mouches du visage de la petite fille endormie.

Ce fut lui que madame d'Aiguevive admira d'abord.

— Mais où diable ce petit a-t-il été pêcher un tel air? demanda-t-elle, étonnée de la distinction de Pierrot.

— Je n'en sais rien, et "j'me l'demande!" répondit la Tante Lise en riant. Je me le suis demandé surtout quand je croyais que Pierrot n'avait pas de père connu, mais depuis que je sais qu'il en avait un, j'attribue ce que Jeannette appelle "ses airs de roi" à un simple caprice de la nature.

En entendant chuchoter auprès d'elle, Francette avait ouvert les yeux. D'un bond elle se dressa sur ses pieds, honteuse d'avoir dormi.

— Méchant! fit-elle en secouant le bras de Pierrot, méchant qui m'as laissé m'endormir!

— C'est toi qui es méchante, dit la Tante Lise, d'attraper le pauvre Pierrot qui t'a soigné si gentiment.

Francette frappa le gazon de sa petite botte:

— Ben, j'veux pas d'ça!

— Comment, tu ne veux pas de ça?

— Non! j'veux pas qu'y m'soigne, j'veux qu'y m'aime.

— C'est la même chose! dit doucement Pierrot, tandis que madame d'Aiguevive tournait la tête vers lui d'un mouvement si brusque qu'il s'arrêta tout interdit.

— Qu'est-ce que vous avez, Marraine? demanda la Tante Lise surprise, elle aussi.

Madame d'Aiguevive balbutia, et il y avait dans son accent une détresse infinie:

— C'est cette voix encore! c'est vraiment une obsession! Un de ces jours, je deviendrai folle tout à fait!

Madame de Mussy regarda Pierrot en posant, pour lui faire signe de ne pas parler, un doigt sur ses lèvres. Mais la marquise surprit le regard et dit en s'efforçant de sourire:

— Par exemple! tu ne vas pas l'empêcher de parler à cause de moi?

Et, regardant toujours Pierrot de tous ses yeux, elle conclut en étendant vers lui la main:

— Parle, va, mon petit! sans prendre garde à la vieille maniaque que je suis.

Pierrot debout, les talons joints, le chapeau à la main, regardait avec une admiration émue la vieille dame en deuil qui le traitait avec tant de douceur.

Et, machinalement, sans même se rendre bien compte de ce qu'il faisait, il saisit la belle main blanche qui se tendait vers lui et, d'un mouvement plein de tendresse et de respect, il l'amena contre ses lèvres.

— Mon petit, murmura madame d'Aiguevive surprise et bouleversée par cette caresse ingénue, mon cher petit!...

Très étonnée, la tante Lise regardait Pierrot. A la fin elle dit:

— Ces façons-là aussi, je me demande où il va les pêcher!

— Il est tout le temps à Arboise? demanda la marquise.

— Tout le temps que le curé ne le fait pas travailler, la petite ne peut pas se passer de lui.

La marquise resta quelques instant sans parler, regardant Pierrot qui courait vers le château pour rattraper Francette. Puis elle dit:

— Quand elle va grandir, ça deviendra un peu inquiétant, cette intimité? Tourné comme il l'est, le petit ne peut manquer de plaire aux femmes, et Francette, en dépit de ses airs de garçon, est femme jusqu'au bout des ongles.

— Oui, évidemment, mais ils sont tellement comme frère et sœur. Croyez-vous que des enfants qui grandissent l'un près de l'autre, qui voient leurs défauts réciproques, qui se jugent, puissent à un moment donné s'éprendre l'un de l'autre?

— Mon petit, je pourrais te répondre en citant "Paul et Virginie," ce qui d'ailleurs ne prouverait rien. Je te dirai seulement que ces enfants-ci ne sont pas du tout ce que tu disais tout à l'heure. Ce ne sont pas des enfants du même âge qui grandissent ensemble. Ce petit a... combien de plus que Francette?

— Neuf ans, Marraine!

— Eh bien, il sera très vite un jeune homme. Francette le prendra forcément au sérieux, elle l'admirera, et il aura beau être un paysan...

— Il ne sera pas un paysan. L'abbé Sylvain, qui me paraît l'avoir adopté complètement, lui a laissé choisir sa carrière. Il va aller à Saint-Cyr.

— Alors, raison de plus pour vous méfier de l'imagination de Francette. Je crois que ton père n'accepterait pas volontiers un petit-fils de cette origine.

— Mais nous n'en sommes pas là, grâce à Dieu, Marraine!

— Je le pense bien! Seulement, si jamais vous en étiez là, ne faites pas ce que nous avons fait autrefois. L'important, vois-tu, ma petite Lise, c'est de garder près de soi des enfants heureux. Tout à l'heure, en voyant le petit penché sur Francette, j'ai pensé: "Il l'aime et elle l'aimera," et puis ensuite il a parlé, et je n'ai plus pensé qu'à sa voix. Et maintenant, je reviens à mon point de départ, et je te dis: Ne faites pas pour Francette ce que nous avons fait pour Georges.

— Ma pauvre Marraine, fit la Tante Lise chagrine, je suis désolée d'être venue vous troubler en vous amenant Pierrot.

— Tu aurais tort d'être désolée, ma petite Lise, je suis très contente de l'avoir vu. Il y a longtemps que j'avais envie de le voir. Tu me le ramèneras.

— Je n'en aurai plus beaucoup le temps, il va aller à la rentrée au lycée de Nancy.

— De Nancy! Et Francette?

— Francette ne sait rien encore. Oh! elle aura un gros chagrin. Et nous, nous n'aurons pas d'agrément, parce que Pierrot avait absolument changé son caractère. Elle est devenue, depuis son règne, facile, équilibrée, obéissante, ou presque. Elle n'est plus nerveuse. Sans compter qu'il lui sert d'institutrice, et que sa terrible paresse a disparu comme le reste.

— Et tu penses qu'elle va revenir, et le reste aussi?

— Je le crains! Nous allons vous dire adieu, Marraine!

Assise à une petite table dans le salon, Francette goûtait seule.

— Où donc est Pierrot? demanda madame de Mussy, il ne goûte pas?

— Il a pris une pêche, dit la petite, et puis il est allé voir les chevaux.

— Comment, voir les chevaux?

— Y m'a dit qu'c'est ça qui fallait dire si on d'mandait qué'qu'chose, mais c'est pas pour ça qu'il est parti.

— Pourquoi est-il parti?

— Pac'qu'y croit qu'madame d'Aiguevive aime mieux pas l'voir, qu'il a dit, alors y va nous attendre à cheval dans l'avenue.

— Mais il est étonnant, cet enfant, s'écria la marquise, émue de la délicatesse de Pierrot.

— Etonnant! répéta la Tante Lise.

Alors, Francette, la tête inclinée, balayant de ses boucles le sucre de son assiette, l'œil en coulisse et le sourire câlin, déclara convaincue:

— Y a pas son pareil, à mon ami Pierrot!

VI

Quand Pierrot partit pour Nancy, Francette eut un grand chagrin, mais un chagrin sans larmes, sans colère.

Le petit, peu à peu, l'avait habituée à cette idée qu'il lui fallait absolument aller au lycée pour être officier.

Elle fut, après son départ, aussi gaie, aussi gentille que quand il était là, mais, visiblement, elle se mit à vivre uniquement dans l'attente du jour où elle le reverrait.

Au premier janvier et à Pâques il vint passer quelques jours à Arboise. Et Francette pria si fort l'abbé Sylvain de le laisser déjeuner et dîner au château que l'excellent homme consentit à se priver pour elle de son cher Pierrot.

Elle avait une façon si suppliante et si câline de lui dire:

— J'vous en prie, monsieur l'Curé, donnez-le-moi! qu'il finissait toujours par le lui donner à regret et pourtant de bon cœur.

Aux vacances, le retour de Pierrot fut triomphal. Il eut tous les prix qu'on peut avoir et il avait tellement grandi qu'il dépassait à présent le duc.

Cinq années s'écoulèrent toutes pareilles. Un seul incident en rompit la monotonie Francette exigea si nettement, si formellement, que son ami Pierrot assistât à sa première communion, qu'il fallut absolument que le duc s'en allât à Nancy pour obtenir du proviseur une permission d'un jour pour le jeune homme. Jugeant peu diplomatique de parler de la première communion, il dit que sa petite fille, souffrante, désirait voir son camarade d'enfance. On viendrait le chercher et on le reconduirait en auto à Nancy.

Francette, jolie comme un amour, recueillie et calme, ne témoigna pas une joie exubérante en apercevant, à l'instant où elle arrivait à l'église, son ami Pierrot qui descendait de l'auto, mais son visage rosé pâlit.

Pierrot, lui, regardait stupéfait sa petite amie qui lui apparaissait sous un jour tout nouveau.

Très grande à douze ans, Françoise dépassait de la tête les cinq filles et les trois garçons qui formaient le groupe des premiers communiants d'Arboise. Elle paraissait si longue dans sa robe blanche, son visage, strictement encadré d'une guimpe blanche, était si grave et si beau que le jeune homme demeurait intimidé devant cette Francette inconnue.

Au déjeuner, auquel assista l'abbé Sylvain, la petite d'Arboise reprit sa physionomie rieuse, mais sans toutefois enlever sa guimpe et son voile, le voile de mousseline très souple, qui rappelait exactement les voiles de laine des religieuses.

— C'est extraordinaire! disait le duc qui la regardait avec étonnement, les autres petites filles n'avaient pas du tout le même aspect que Francette. Elle, on ne dirait pas que c'est une première communiante, mais bien plutôt une religieuse.

— C'est très bien comme ça, monsieur le duc, affirma le prêtre qui regardait affectueusement sa petite paroissienne, ça ne peut pas être mieux!

— Ça n'est pas que je trouve que ça lui aille mal, reprit le duc, au contraire, elle ne m'a jamais paru aussi bien qu'aujourd'hui.

Francette, qui servait le café avec la Tante Lise, s'élança d'une glissade vers la glace de la cheminée:

— Tant mieux, fit-elle en se regardant avec satisfaction, tant mieux, parce que si jamais je me fais religieuse, je serai au moins sûre de ne pas être trop laide, et c'est toujours ça!

— Je ne te vois pas beaucoup te faisant religieuse, mon petit, dit madame de Mussy en riant.

— C'est pourtant ça que je ferais si ma vie ne marchait pas comme je veux, répondit Francette devenue sérieuse tout à coup.

En entendant l'exclamation de stupeur désolée de ses grands-parents, elle comprit vaguement la secousse que leur infligeait cette menace, et elle reprit d'un air aimable et d'un ton rassurant:

— Oh! mais, seulement quand vous seriez tous morts!

— Cette perspective est charmante! murmura la duchesse à moitié fâchée.

Mais déjà la petite reprenait, suivant son idée:

— Y a qu'mon ami Pierrot qui ne dit rien d'ma tête! Est-ce que tu me trouves vilaine, dis, vieux Pierrot?

Et, comme gêné sans savoir pourquoi, il restait un instant sans parler, elle bondit vers lui, lui sauta d'abord au cou et le secoua ensuite en disant:

— Mais réponds, voyons, réponds n'importe quoi! Si tu m'trouves laide, t'as pas besoin d'guirlandes pour me l'dire.

Pierrot, qui avait posé précipitamment sa tasse de café sur une table pour la sauver du renversement certain, murmura très troublé:

— Mais je te trouve très bien, petite Francette, très gentille, très...

— Ça va être l'heure des vêpres, Francette! dit l'abbé Sylvain qui s'apercevait de la gêne de Pierrot, faut te préparer.

Francette alors s'en fut vers le curé et lui dit, câline:

— A tout à l'heure après le salut, monsieur le Curé! Et vous dînez avec Pierrot. Dites pas non, vous seriez obligé de dire oui après. On dîne à sept heures pour qu'on puisse reconduire Pierrot au lycée pour neuf heures. Grand-père l'a bien promis, alors, c'est sacré.

Lorsque l'abbé Sylvain et son élève arrivèrent au château, Francette vint au-devant d'eux en courant dans l'avenue. Elle avait enlevé son voile et la guimpe qui emprisonnait ses cheveux. Mais elle avait gardé sa longue robe blanche, et elle courait sans paraître aucunement gênée, tandis que dansaient autour de sa tête les grosses boucles cuivrées de ses cheveux fins et lourds.

— Ce qu'elle est jolie! murmura le jeune homme enthousiasmé.

L'abbé Sylvain répondit comme à regret:

— Etonnamment jolie, oui!

Le pauvre homme apercevait pour la première fois avec netteté des choses qui souvent avaient effleuré son esprit. Comme les années passaient vite! Ce qui arrivait aujourd'hui, il s'était dit, parfois, que cela pouvait arriver, mais il entrevoyait cette possibilité comme lointaine et voilà qu'aujourd'hui la réalité se dressait, le forçant à ouvrir les yeux. Il se reprochait sa veulerie, son manque de ressort. Est-ce qu'il n'aurait pas dû prévoir et empêcher tout ce qui pouvait être facilement évité? Il connaissait la vie, pourtant. Il avait vécu, avant d'être prêtre, la vie mondaine la plus tumultueuse, et cahotée, et douloureuse qui se pût imaginer. A quoi bon les dures leçons que lui avait données cette vie, puisqu'il ne savait même pas faire du bonheur pour ceux qu'il aimait.

Et tandis qu'il songeait, Francette secouait Pierrot:

— Mais dégèle-toi donc, voyons, vieux Pierrot! Tu as l'air sinistre! J'veux qu'aujourd'hui tout l'monde soit gai.

A table, elle continua à le tourmenter.

— Pierrot, à quoi penses-tu? faisait-elle en frappant brusquement un grand coup à côté de lui sur la table, tu voyages, et tu voyages sans nous! C'est pas poli, tu sais, vieux!

— Francette, balbutiait le pauvre Pierrot effaré, tu sais très bien que je ne voyage pas du tout, pour parler comme toi, que...

Le duc demanda:

— Ça va-t-il comme tu veux, tes études?

— Oui, monsieur le Duc, je suis admissible à Saint-Cyr.

— Ah! bah! fit le vieillard étonné, déjà! Alors tu vas être officier dans deux ans.

— Mais oui, si j'entre à l'école à l'automne, et j'espère bien que j'y entrerai.

— C'est très bien, ça, mon petit! C'est inouï comme le temps file! Je te vois encore allant chercher dans la Moselle, au risque de te noyer vingt fois, cette saleté de jouet.

— Une saleté de jouet! Marie qui se noyait! fit Francette indignée.

Elle penchait la tête, câline, ses yeux riaient derrière leurs cils frisés. Et Pierrot la revoyait, si petite dans la grande calèche d'où elle voulait sauter à l'eau pour repêcher elle-même l'affreuse poupée japonaise, qui disparaissait et reparaissait dans les remous clairs et glacés.

— Tu étais joliment volontaire dans ce temps-là, dit-il en regardant la petite d'Arboise d'un air qu'il s'efforçait de rendre naturel, ce que tu voulais, tu le voulais bien.

Elle répondit, paisible:

— Maintenant aussi! je suis toute pareille! Ainsi, tiens! le jour où grand'mère est allée te chercher chez monsieur le Curé, ben, si elle ne t'avait pas ramené, je serais morte.

— Que ça! fit le jeune homme en riant.

— Ris pas! affirma la petite sérieuse — j'm'serais laissée mourir de faim! Oh! j'étais bien décidée, va! j'l'avais même dit à la Tante Lise, ainsi... Est-ce vrai, tante Lise?

— C'est vrai, mon petit!

— Et cette fois-ci, reprit Francette, je ne voulais pas faire ma première communion sans qu'tu sois là, et si tu n'étais pas venu, ben, je l'aurais pas faite!

— C'est très mal de parler ainsi, Francette, dit le curé mécontent, un jour comme celui-ci surtout.

— Possible, monsieur le Curé, mais ça serait'core bien plus mal de mentir, et si j'vous disais qu'j'aurais fait ma première communion sans Pierrot, j'mentirais. Ah! mais là, en plein!

— Et comment expliques-tu, ma petite fille, cette idée saugrenue de ne pas faire ta première communion sans Pierrot?

— J'veux qu'y soit là chaque fois qu'il m'arrive quelque chose d'heureux.

— Tu entends, Pierrot! dit le duc en riant, quand Francette se mariera aie bien soin d'obtenir une permission pour venir à son mariage, sans quoi, il ne se ferait pas.

— Sûr! affirma la petite fille que cette idée semblait réjouir extraordinairement, sûr, allez, Grand-père, que si Pierrot était pas là, mon mariage se ferait pas. Ah! non! plutôt pas

Elle avait en affirmant cela une expression si malicieuse que la Tante Lise, machinalement, la regarda. Et comme la petite insistait, demandant:

— Vous croyez pas, dites, Tante Lise?

Elle affirma convaincue:

— Si, mon petit, je crois!

Francette, un instant, parut déconcertée par la netteté de l'affirmation, puis, après réflexion, elle conclut, avec un petit sourire complice:

— A la bonne heure! Vous êtes plus maligne que tout l'monde, vous!

Deux heures plus tard, dans l'auto qui les emmenait à Nancy, où l'abbé Sylvain avait voulu accompagner Pierrot, le prêtre concluait par ces mots une grave conversation qu'il venait d'avoir avec son élève:

— En somme, mon petit Pierre, aujourd'hui, qui a été le premier jour mémorable de sa vie, Francette n'a été uniquement préoccupée, le Bon Dieu excepté, bien entendu, que de toi. Et alors, tu comprends, mon bonhomme, ça m'inquiète, ça m'inquiète énormément.

VII

Pierrot entra à Saint-Cyr à l'automne. Et, au grand désappointement de Francette, il ne vint, ni au premier janvier, ni à Pâques, voir l'abbé Sylvain. Ce fut l'abbé qui alla passer à Paris quelques jours avec son ancien élève.

Alors, la petite fille se mit à vivre dans l'attente des vacances, subordonnant tous les projets au séjour de son ami Pierrot. Mais, à la fin d'août, une lettre arriva qui bouleversa absolument l'enfant.

"Ma petite Francette, écrivait Pierrot, je ne vais pas avoir encore cet automne la joie de vous revoir tous. Je ne sais pas assez l'allemand. Il faut que je le parle aussi bien que le français, monsieur le Curé y tient énormément et moi aussi. Alors il m'envoie passer deux mois dans le Haut-Palatinat, chez un vieux savant, un ami à lui qui habite Ratisbonne. Quand je te reverrai, ma petite Francette, tu seras si grande que je ne te reconnaîtrai plus. Je pense beaucoup à Arboise, à vous tous, et je serai bien heureux de vous revoir dans un an, quand je sortirai de Saint-Cyr, car je crains bien de ne pas pouvoir aller en Lorraine auparavant. Je t'embrasse de tout mon cœur et je te charge de mes affectueux respects pour le duc et la duchesse d'Arboise et madame de Mussy.

"Ton vieux

"Pierrot."

Cette lettre arriva un dimanche matin. Lorsqu'on voulut remettre à Francette la lettre de son ami Pierrot, la petite était déjà partie pour Aiguevive où elle passait habituellement l'après-midi du dimanche. Il y avait du monde à dîner. En revenant Francette courut s'habiller, et ce fut seulement quand elle entra dans le salon que sa grand'mère lui donna la lettre, en disant:

— Voilà une lettre de ton ami Pierrot qui va te chagriner un peu.

— Qu'est-ce qu'il y a? fit la petite qui devint toute pâle, il lui est arrivé quelque chose?

— Mais non! Es-tu bête? dit vivement la Tante Lise, plus clairvoyante que la duchesse, il ne lui est rien arrivé du tout puisqu'il t'écrit!

— Alors quoi? balbutia Francette en déchirant à moitié, dans sa fièvre de savoir plus vite, l'enveloppe ouverte déjà.

Prudemment, madame de Mussy intervint encore.

— Francette! fais donc attention! tu ne vas pas lire ta lettre ici, mon petit!

— Oh! pardon! fit la petite qui de pâle devint toute rouge, je ne pensais pas, je...

Et elle disparut en coup de vent.

— Il doit être bien charmant, cet ami Pierrot dont on parle toujours et qu'on ne voit jamais! dit d'une voix douce et en souriant narquoisement, une voisine, la baronne de Montmédy.

Elle n'eût peut-être pas été méchante si tout lui eût été facile. Mais trois fils, deux filles, et un mari stupide, pesaient lourdement sur sa vie hérissée de difficultés.

Très peu de fortune, énormément de morgue et de prétention, un grand château à entretenir, un besoin de dominer, d'épater, et de donner le ton dans le pays, telle était madame de Montmédy. Depuis longtemps déjà, elle avait jeté, pour l'aîné de ses fils, son dévolu sur la petite d'Arboise. Et en voyant tout à l'heure entrer Francette si grande, si jeune fille déjà, dans la légère robe rose qui effleurait le sol, elle s'était étonnée de sentir si proche la possibilité de réaliser son projet.

La réponse de madame de Mussy vint troubler son rêve et lui faire regretter son intempestive observation.

— Oui! répondit la Tante Lise d'un ton coupant, Pierrot est effectivement très charmant... très... plus que je ne puis vous le démontrer, car je ne peux trouver entre lui et les jeunes gens que l'on rencontre dans ce pays-ci aucun point de comparaison.

Et, mise à l'aise par l'absence de sa nièce elle continua de chanter avec enthousiasme les louanges de Pierrot.

— Ce garçon, expliqua-t-elle, tandis que l'abbé Sylvain l'écoutait ravi, a non seulement une extraordinaire intelligence et un esprit délié, mais encore il est doué merveilleusement pour tous les arts. Son physique, je ne vous en parle pas, vous et vos fils, vous l'avez rencontré souvent à cheval avec moi, n'est-ce pas, madame?

— Oui... je crois.... balbutia la baronne vexée, mais je n'ai pas, je vous l'avoue, cherché à vous aborder ces jours-là. Il est toujours inutile d'ébaucher des relations qui ne doivent pas se continuer.

— Et Pierrot est aussi bon qu'il est beau, reprit la Tante Lise sans paraître apercevoir l'insinuation de madame de Montmédy, il a toutes les qualités des êtres forts et bien équilibrés, il ignore la rosserie, il est droit, sincère et, ce que j'apprécie pardessus tout, il est simple.

— En effet, dit la baronne d'un ton pointu, on sent que vous devez aimer la simplicité, chère madame, mais c'est une qualité qui n'est pas très... rare...

La Tante Lise comprit que ce nouveau trait visait ses façons bon enfant et son absence de pose. Alors elle répondit:

— Très rare... je ne sais pas, mais, dans tous les cas, c'est une qualité aristocratique, elle n'est pas à la portée de tout le monde.

— Alors, grommela madame de Montmédy d'une voix que l'énervement enrouait, il est surprenant qu'elle soit à la portée de monsieur Pierrot? Je dis Pierrot, parce que j'ignore son véritable nom.

L'abbé Sylvain répondit:

— Pierrot s'appelle Pierre Thouvenin.

— Eh bien, il n'y a nulle raison pour que monsieur Pierre Thouvenin possède cette qualité que vous déclarez éminemment aristocratique, chère madame.

— Pourquoi donc? fit avec bonne humeur la Tante Lise qui, à mesure que la baronne s'aigrissait, devenait plus souriante, on peut, sans être né aristocrate, avoir des sentiments et des qualités qui le soient, alors que, l'étant né, on peut également n'avoir aucune de ces qualités ni de ces sentiments. C'est si vrai que...

Un coup d'œil anxieux de la duchesse coupa l'explication de madame de Mussy. Non seulement elle ne voulait pas contrarier sa mère, mais encore elle recevait un peu, elle aussi, les Montmédy et devait, pour cela, supporter beaucoup de la baronne. Mais, arrêtée à l'instant où elle reprenait son élan, elle n'osa pas rester en l'air au milieu de sa phrase, et elle acheva malgré elle:

— Ah! et puis zut!

Madame de Montmédy accueillit cette réponse par un sourire qui voulait être sardonique. Alors la Tante Lise dit encore:

— Ne croyez pas que je prenne ma façon de parler pour de la simplicité, c'est tout bonnement de la mauvaise édu...

Cette fois elle fut coupée au milieu de son mot. Francette, rentrée en bombe, avait sauté sur les genoux de sa tante et, les bras noués à son cou, roulait sa tête sur son épaule en lui murmurant à l'oreille:

— Je vous adore, Tante Lise, je vous adore!

— La petite mâtine, pensa madame de Mussy terrifiée, elle était dans le salon jaune... elle n'a pas perdu un mot de ce que j'ai dit de Pierrot, d'où cette explosion de tendresse.

Puis elle chercha à repousser Francette qui se cramponnait:

— Mais, finis donc, tu m'étouffes!

— J'vous étouffe pas du tout! affirma Françoise en se relevant, j'vous agace, tout au plus.

Elle traversa le salon, se dirigeant vers le curé, lorsque madame de Montmédy demanda tout à coup:

— Quel âge avez-vous donc, Francette?

— Treize ans et demi, madame!

— Seulement! bafouilla la baronne déçue, — oh! vous avez l'air d'en avoir dix-huit.

— Elle a une si belle taille, fit M. de Montmédy, la voix pâteuse et l'œil allumé.

— Elle est plus grande que moi, je parie, avoua, à regret, Gaston, l'aîné des Montmédy, qui avait l'élégance d'un tas.

— Ça m'fait pas pour ça bien immense! déclara la petite, en glissant vers le jeune homme un regard peu bienveillant.

De nouveau elle courait vers l'abbé Sylvain, lorsque le maître d'hôtel annonça:

— Madame la Duchesse est servie.

Le prêtre redressa d'un jet sa haute silhouette, heureux d'échapper à l'interrogatoire qu'il prévoyait. Mais Francette, qui devina sa pensée, lui dit en souriant:

— Vous réjouissez pas tant, allez, monsieur l'Curé, vous y couperez tout d'même pas.

Après le dîner, pendant lequel elle avait été gentille autant qu'il fallait pour ses cousins les deux Montmédy, et lorsqu'elle eut fini de trotter comme un petit chien derrière la Tante Lise qui servait le café, la petite d'Arboise bondit sur la terrasse.

Elle savait à n'en pas douter que l'abbé Sylvain, qui étouffait toujours dans les appartements, était allé prendre ce qu'il appelait un "bain de fraicheur."

Elle découvrit tout de suite la longue silhouette du prêtre qui se découpait en noir dans la nuit. L'abbé avait posé sa tasse sur la balustrade de marbre et sirotait paisiblement son café.

— Me v'là, monsieur l'Curé, annonça délibérément la petite, j'vous l'avais dit qu'vous y couperiez pas.

Il allait répondre, mais elle ne lui en laissa pas le temps. Tout de suite elle interrogea:

— Vous l'avez vue, dites, la bête de lettre de Pierrot?

— Mais... je... non... balbutia le prêtre un peu interloqué de ce début.

— Non... ben, vous avez rien perdu... l'est idiote, vous savez, sa lettre.

— Mais, ma petite fille...

— Y a pas de ma petite fille. Si vous avez pas vu la lettre, vous savez tout d'même ce qu'il y a dedans, pas, monsieur l'Curé?

— Mon Dieu... je...

— Mêlons pas l'Bon Dieu à ça... pac'que c'est pas assez net.

— Mais...

— Puisque vous tenez à faire celui qui sait rien, monsieur l'Curé, ben, j'vais vous mettre au courant. Pierrot m'écrit qu'il viendra pas aux vacances à Arboise, pas plus qu'l'année prochaine.

— En effet, je l'envoie...

— Chez un vieux savant, dans l'Haut Palatinat, qu'est votre ami. Oui, c't'entendu, aussi j'veux pas discuter ça! C'est décidé, ben, c'est décidé. N'en parlons plus!

— Ah! à la bonne heure!

— Pierrot, pour une raison que... enfin, je m'comprends, Pierrot ne viendra pas à Arboise cette année, ni l'autre, jusqu'à ce qu'il soit officier.

— Oui.

— Bon! j'attendrai sans grogner, que Pierrot soit officier. Mais si, à ce moment-là, il ne se dépêche pas d'abouler ici, si on cherche encore des prétextes, si on continue à tripoter et à mentir...

— Comment... comment, à mentir? Qui est-ce qui ment?

— Pierrot... et puis vous, monsieur l'Curé. Oui, vous! Même que c'est joliment vilain pour un prêtre!

— En vérité, ma petite enfant, tu perds la mesure.

— Ça, c'est bien possible, monsieur l'Curé, et j'vous en d'mande pardon. Mais c'est qu'aussi j'ai trop d'chagrin, d'comprendre qu'tout ça, c'est pour me séparer d'Pierrot! pour faire que j'l'oublie. Que j'l'oublie! mais r'gardez donc dans mon œil, monsieur l'Curé. Oui... C'est une manière de parler pas' que j'sais bien qu'y fait nuit et qu'vous pouvez rien voir.

— Ah! fit le pauvre homme soulagé, je te retrouve! Voilà que tu "blagues"... pour parler comme toi!

— Je blague? non! je la trouve saumâtre celle-là! Je blague! Donnez un peu vot' main pour voir comme c'est que j'blague!

D'un mouvement presque brutal, elle s'empara de la main du prêtre et la frotta violemment contre son visage couvert de larmes.

— Ma petite enfant! murmura l'abbé Sylvain, très ému, ma pauvre petite, je ne croyais pas... je...

— Oh! j'sais bien qu'vous êtes pas méchant! et Pierrot non plus, l'est pas méchant! Mais ça vous empêche pas tous les deux d'faire des méchancetés et pire, des gaffes, car c'que vous gaffez en vous y prenant comme ça avec moi, c'est rien de l'dire.

Le prêtre voulait protester, elle l'interrompit:

— Oui, en cherchant à m'éloigner d'Pierrot vous m'donnez cent fois plus envie de l'voir! Ecoutez-moi bien, monsieur l'Curé, pac'que, c'que j'vais vous dire, ben, ça sera dit, je l'répéterai plus, plus jamais!

— Qu'est-ce que tu vas me dire?

— J'ai une grande, grande affection pour Grand-père, Grand'mère, et la Tante Lise, et aussi tante Marie, et aussi vous, monsieur l'Curé, mais plus que tout ça, j'aime Pierrot, et, là-dessus, j'ai arrangé toute ma vie. Alors y m'faut Pierrot, vous entendez bien, y m'le faut, et j'l'aurai, que les aut's le veuillent ou pas, y a pas d'volonté qui puisse m'empêcher d'l'avoir.

— Tu oublies la volonté de Dieu, ma petite Francette?

— Non, j'l'oublie pas, affirma l'enfant avec énergie, mais si Dieu n'voulait pas qu'j'aime Pierrot, il aurait pas permis que je l'rencontre, et que je l'rencontre chez vous, surtout, monsieur l'Curé! Ça n'aurait pas été à faire!

Et comme le prêtre riait malgré lui, elle conclut:

— Hein! ça vous colle sous bande, ça, monsieur l'Curé?

— Ça ne me colle pas du tout, commença le prêtre qui se reprit aussitôt et corrigea, ça ne me convainc pas du tout, ma chère petite, mais je suis peiné de la violence avec laquelle tu t'exprimes... je...

Mais Francette l'arrêta:

— Si j'vous ai fâché, j'vous demande pardon, monsieur l'Curé, et de tout mon cœur, mais fallait que j'vous dise tout ça. J'aurais pu vous l'dire en m'confessant, mais j'm'en serais bien gardée, parce que vous étiez obligé d'pas en parler et même d'l'oublier, et que j'veux qu'vous l'racontiez à ceux qu'il faut qui l'sachent.

— Je ne raconterai rien.

— Vous aurez tort, monsieur l'Curé! ça vaudrait mieux! Mais suffit qu'vous reteniez bien c'que j'vous ai dit. Si, l'année prochaine, Pierrot n'vient pas ici avant d'aller dans son régiment, ben... ben, y aura du pétard! lui cria Francette en s'envolant dans la nuit.

VIII

— Alors, tu n'es pas étonnée de voir ce grand diable de dragon, Francette?

— Non Grand-père, pas étonnée du tout!

Le duc d'Arboise regardait affectueusement Pierrot qui souriait, plus ému qu'il ne voulait le paraître.

— As tu vu ces dames, mon petit?

— J'ai vu madame de Mussy seulement.

— Va dire à Grand'mère que Pierrot est là, Francette! D'ailleurs, tu dînes avec nous, mon garçon?

— Je vous remercie mille fois, mais je ne peux pas, monsieur l'Curé m'attend.

— Eh bien, mais il viendra dîner lui aussi. C'est entendu. Je vais aller le chercher, et prévenir ma femme que tu es là.

A peine le duc fut-il sorti du salon que Francette vint se camper devant son ami Pierrot qui était visiblement mal à l'aise.

— Veux-tu m'expliquer pourquoi tu n'es pas venu ici depuis deux ans?

— Ça m'a été impossible, ma petite Francette.

— Parce que?

— Parce que, en janvier, j'avais trop peu de temps, à Pâques aussi. Ça ne valait pas la peine de faire la dépense d'un voyage aussi long.

— Oh! la dépense! à quart de place! Enfin! je veux bien! mais aux vacances?

— Aux vacances, je suis allé...

— Parfaitement! le Haut Palatinat, le vieux savant ami d'monsieur l'Curé, et cætera pantoufle! Menteur, va!

— Mais, Francette!

— Tais-toi, méchant! Tu n'es pas venu parce que, avec monsieur l'Curé, vous aviez comploté vous deux de m'déshabituer d'toi. Est-ce vrai?

— Mais...

— Oh! ne recommence pas à mentir!

— Vraiment! dit le jeune homme en s'efforçant de sourire, tu traites bien mal ton vieil ami Pierrot, ma petite Francette!

— Blague pas, va! tu sais pas comme c'est sérieux.

— Qu'est-ce qui est sérieux? Toi?

— Oui, moi! et puis aussi c'que j'vais t'dire.

— Ah! demanda encore le jeune homme dont le cœur battait à coups pressés, qu'est-ce que tu vas me dire? je suis curieux de le savoir?

— Pas si curieux qu'ça! parc'que ça t'embête.

— Mais...

— Ah! T'es plus si pressé, dis! Enfin faut que tu l'avales, le noyau, y a pas! Pierrot, j'ai pas encore quinze ans tout à fait, mais j'sais très bien c'que j'veux, et je l'veux solidement, tu sais!

— Et alors?

— Et alors, si j'tenais tant à t'voir, c'était pour te dire que quand j'aurai dix-huit ans, dans trois ans et trois mois...

— Qu'est-ce que tu feras?

— Ben, j't'épouserai!

— Ma petite Francette! murmura Pierrot en s'efforçant de prendre un ton plaisant, tu dis des bêtises!

— Je dis c'qui est, ou plutôt c'qui sera.

— Mais c'est fou!

— Dis tout d'suite que tu n'veux pas m'épouser!

— Mais certainement, je le dis!

— Et pourquoi? pac'que tu n'm'aimes pas?

— Mais si, je t'aime, mais pas pour t'épouser, je t'aime... comme si... comme si tu étais ma sœur. Comprends-tu?

— ...Faitement, mais ça n'empêche rien.

— Comment, ça n'empêche rien?

— Rien du tout! puisque tu ne l'es pas.

— Je ne suis pas quoi?

— Ben, mon frère.

— Est-ce que, demanda le pauvre Pierrot dont la voix tremblait de peur, tu as

fait part à... à quelqu'un de tes beaux projets?

— Mais oui, à la Tante Lise.

— Ah! Et qu'est-ce qu'elle a dit?

— Elle a dit que ça n'irait pas tout seul.

— Ah non! plutôt pas! mais, ma pauvre petite Francette, tu divagues! Tiens, à ton tour, écoute moi bien, veux-tu? car je vais te parler sérieusement, moi aussi.

— J' t'écoute!

— Même si je... si je t'aimais, je ne t'épouserais pas, Francette, parce que je ne suis pas de ton monde, que je n'ai pas un sou vaillant, que je suis un enfant ramassé par charité et accueilli par tes parents avec une bonté sans égale, et que je serais une canaille si j'abusais de leur hospitalité.

— Tu as fini?

— Mais oui, balbutia Pierrot interloqué.

— Alors, moi, je te réponds que tu es l'égal de n'importe qui puisque tu es un officier français, que je suis riche pour deux, et que tu n'abuses de rien du tout en ce qui concerne Grand-père et Grand'mère, attendu qu'c'est pas toi qui veux épouser leur petite-fille, mais leur petite-fille qui veut t'épouser.

— Mais, ma petite Francette...

— Attends! on va venir et j'ai pas fini.

— Pas fini? Qu'est-ce qu'il y a encore, Seigneur?

— Il y a que j'veux qu'tu saches bien que si tu me repousses, tu causeras à Grand-père et à Grand'mère un bien plus gros chagrin, attendu que je m'ferai religieuse.

— Eh bien, mais...

— Eh bien, mais, si tu crois que ça leur paraîtra rigolo, tu te fourres le doigt dans l'œil jusqu'au coude, mon vieux Pierrot. Tiens, voilà Grand'mère. Veux-tu que je lui demande pour voir?

— Francette! je t'en supplie?

— T'évanouis pas, mon pauv'gros! J'veux pas lui parler d'ça d'avance. C'est pas la peine, puisque, d'ici à trois ans, on dirait que j'suis trop jeune pour me marier. D'ailleurs, du moment où la Tante Lise est au courant, c'est plus qu'il ne faut.

— Beaucoup plus! balbutia le jeune homme effaré, beaucoup plus.

— Mon petit Pierrot, dit la duchesse en le faisant tourner devant elle, laisse-moi bien te regarder! Tu es magnifique en uniforme, mon bonhomme! Que tu es grand! quelle taille as-tu?

— Un mètre quatre-vingt-six, madame la Duchesse.

— Où vas-tu être en garnison?

— A Lyon.

— C'est bien loin de nous!... Quand je pense au temps où tu étais une petite grenouille plongeant dans la Moselle pour rattraper la poupée de Francette... il me semble que c'est hier!

— A moi, ça me semble très loin, dit Francette.

— On dirait que tu regrettes ce temps-là? demanda la duchesse étonnée.

La petite répondit, sincère:

— Mais oui, Grand'mère, je l'regrette! Je l'regrette énormément!

— Comme c'est singulier, fit la vieille dame, tu n'es pas encore à l'âge où l'on regrette. Qu'est-ce que tu peux regretter?

— Mais d'abord, mon ami Pierrot que j'avais pour moi toute seule dans ce temps-là!

Mon Dieu! pensait le pauvre Pierrot tout tremblant, pourvu que la duchesse ne se doute de rien! Non, elle ne pourra pas! Moi, je n'existe pas, mondainement parlant, et sa petite fille lui fait encore l'effet d'une gosse.

— Ma fille Mussy va être contente de te voir en officier, Pierrot, dit la duchesse, parce qu'elle est restée militaire dans l'âme.

— J'ai vu déjà Pierrot, dit madame de Mussy qui entrait avec son père et le curé, nous avons fait un bout de chemin ensemble, quand je revenais d'Aiguevive.

— Eh bien?

— Eh bien, il y a des nouvelles, les corps de Georges et de sa femme sont à Marseille, dans deux jours ils arriveront à Nancy. Et, à propos?... Tu es ici pour quelques jours, Pierrot?

— Pour trois semaines, au moins, dit l'abbé Sylvain tout joyeux.

— Eh bien, mon pauv' bonhomme, il va falloir que tu me rendes un service,... pas bien agréable.

— Je suis à vos ordres, trop content si je peux vous être bon à quelque chose, affirma le jeune homme.

— Voilà, commença madame de Mussy, s'adressant plutôt à ses parents et au curé qu'à Pierrot, ma pauvre Marraine a une horrible peur que ce ne soient pas les corps de Georges et de sa femme qu'on lui renvoie, et elle veut absolument que l'on s'assure de leur identité, ils ont été embaumés, comme cela se fait toujours là-bas, paraît-il. Les quelques amis européens qu'ils avaient, ont fait accomplir cette formalité habituelle. On peut donc vérifier, ainsi que le désire Marraine, et alors... alors elle m'a demandé de lui rendre ce service... plutôt pénible.

— Oh! fit la duchesse terrifiée, tu as accepté?

— Dame!... je ne pouvais pas lui refuser ça. Seulement je ne serai pas fâchée d'avoir quelqu'un avec moi, et si Pierrot veut m'accompagner.

— Certes! dit le jeune homme qui demanda:

— C'est le Georges dont j'avais soi-disant la voix que nous allons chercher?

— Justement, fit madame de Mussy, tu as de la mémoire!

Et comme la duchesse regardait interrogativement, elle expliqua:

— Figurez-vous, Maman, que Pierrot se rappelle qu'à sa première visite à Aiguevive, il y a au moins huit ans, ma pauvre Marraine, en l'entendant appeler Francette qu'il surveillait et qui voulait se cacher dans les fossés, a été bouleversée par sa voix qui lui rappelait, croyait-elle, la voix de Georges.

— Elle m'a raconté ça, dit le duc. C'est d'ailleurs cette espèce d'hallucination qui lui a donné un ressaut d'énergie en lui rappelant son fils d'une façon directe et formelle. C'est à partir de ce jour-là qu'Aiguevive s'est inquiété d'avoir des renseignements sur la mort de ces malheureux enfants, et qu'il a remué ciel et terre pour les ramener en France.

— Combien y a-t-il de temps qu'ils sont morts? demanda Pierrot.

— Il doit y avoir dix ou douze ans, ou peut-être davantage, je ne sais plus! C'est si loin tout ça! et si lugubre surtout! Ces pauvres Aiguevive, quelle fin de vie!

A la stupéfaction de tous, Francette laissa tomber d'une voix clair:

— C'est l'Bon Dieu qui les a punis!

— Qu'est-ce que tu racontes? fit la duchesse ahurie.

— Je dis, répéta la petite, que les Aiguevive, que j'aime de tout mon cœur d'ailleurs, ont été très mal pour leur fils. Ils se sont entêtés à ne pas vouloir reconnaître son mariage, c'est pas chic!

Le duc demanda:

— Qui diable est-ce qui a pu te raconter tout ça?

— C'est Jeannette, qui aimait beaucoup monsieur Georges. Elle était sa sœur de lait.

Le duc eut un geste agacé:

— Il y a longtemps qu'elle t'a raconté cette histoire?

— Oh! oui! très longtemps!

— Et tu ne nous en as jamais parlé?

— Pourquoi est-c'que j'vous en aurais parlé, Grand-père?

— Mais parce que, en général, les femmes, et surtout les petites filles, ne gardent pas pour elles ce qu'elles savent.

— Moi j'garde tout! Ah! ça m'fait penser qu'y faut pas que j'oublie d'vous faire une commission! J'ai rencontré tout à l'heure monsieur Lamblin, l'notaire de Saint-Nicolas, et y m'a chargée d'vous dire qu'nos cousins Boigny ont loué Senoncourt.

— Ah! mon Dieu! murmura la duchesse, en voilà une tuile!

— Une vraie! affirma la Tante Lise convaincue.

Au nom de Boigny, Pierrot avait fait un mouvement. Francette le regarda étonnée, puis tout à coup, se souvenant:

— Tiens! C'est vrai, c'est lui dont ta mère te faisait peur quand tu étais petit!

— Elle en avait bel et bien peur ellemême, ma pauvre maman, à ce point, qu'après la mort de papa, elle est partie pour ne plus le rencontrer, parce que, à ce moment-là, il avait loué quelque chose du côté de Ludre, mais je me souviens mal, j'étais si petit.

— Comment allons-nous faire? dit la duchesse, il va être tout le temps fourré ici.

— Je ne le pense pas, répondit madame de Mussy, nous avons eu, il y a six ou sept ans, une explication plutôt désagréable, et il n'est jamais revenu à Arboise. Je me demande même ce qu'il vient faire de nouveau dans ce pays où tout le monde lui est hostile.

— Partout, tout le monde lui est hostile! dit le duc, alors, ici ou là... Senoncourt a pour lui l'avantage de n'être pas loin d'Aiguevive. De là il surveillera l'héritage.

— Oh! fit madame de Mussy, croyez-vous qu'il n'y ait pas renoncé?

— Jamais! Il sait que personne n'en veut, de ce malheureux héritage, d'autre part, il sait également qu'on ne peut plus faire, avec sécurité, les fondations religieuses auxquelles les Aiguevive avaient un instant songé, or il compte sur leur veulerie de gens désemparés qui ne s'intéressent plus à rien, sur leur mort subite, sur l'imprévu, enfin sur n'importe quel accident qui le mettrait en possession de la fortune dont il est l'héritier direct.

Madame de Mussy ajouta, l'air songeur:

— Si Adrien vient ici, c'est qu'il a une idée de derrière la tête, sûr! Il est probable que, ne fût-ce que pour nous embêter, il se jettera dans nos jambes le plus souvent qu'il pourra.

— Ça va être une vie charmante! gronda le duc.

IX

Seul, en grande tenue, Pierrot suivait le fourgon des Pompes funèbres qui venait de s'arrêter à la porte de l'église d'Aiguevive.

— Vous ne me reconnaissez pas, dit-il au curé, je suis le lieutenant Thouvenin.

— Ah! fit le brave homme tout interloqué, ah! certes non! je ne vous aurais pas reconnu! Et pourtant je parlais de vous hier avec l'abbé Sylvain que j'ai rencontré à l'évêché. Mais comment est-ce vous qui..

— Ah! voilà! madame de Mussy, qui m'avait demandé de l'accompagner, a été tellement bouleversée de revoir son camarade d'enfance, qu'elle n'a pas pu venir jusqu'ici. Elle m'a chargé de...

— Bon... bon!... allez vite prévenir au château!

— Si vous y alliez, vous, monsieur le Curé?

— Moi, mon enfant, ma place est ici, il faut que je fasse transporter les cercueils dans l'église.

Sans entrain, Pierrot se dirigea vers le château.

Lorsque le marquis d'Aiguevive et sa femme entrèrent dans la longue galerie où Pierrot les attendait, il fut frappé de la grandeur de leur allure et de la majesté de leur douleur. Il se sentait étrangement troublé et hésitant.

Mais comme il avait dit au valet de pied qui le recevait d'annoncer qu'il était envoyé par la comtesse de Mussy, les pauvres parents savaient à quoi s'en tenir sur le but de sa visite.

— Est-ce que, demanda enfin le marquis devinant l'embarras du jeune officier, il y a eu quelque accroc, quelque accident qui empêche madame de Mussy de venir?

— Non, monsieur, aucun accident, commença Pierrot, mais madame de Mussy a été si fatiguée, et si bouleversée aussi... que...

Aux premiers mots du jeune homme, madame d'Aiguevive avait redressé brusquement la tête.

— Mais, murmura-t-elle stupéfaite, c'est... c'est...

Elle s'arrêta un instant, le regardant de ses grands yeux clairs, et acheva en souriant presque:

— C'est mon ami Pierrot!

— Comment! fit Pierrot abasourdi, vous me reconnaissez, madame?

— Je ne reconnais pas, dans un bel officier de dragons qui a six pieds, le petit garçon qui jouait avec Francette il y a dix ans, non certes, mais c'est votre voix que je reconnais, car elle me remue comme elle m'a remuée le premier jour où je vous ai vu.

Et se tournant vers son mari, étonné lui aussi, de cette transformation inattendue du petit Pierrot, elle demanda:

— Est-ce que sa voix ne vous frappe pas, Pierre?

— Oui... peut-être... murmura le grand vieillard indécis, mais je suis sans doute suggestionné par tout ce que vous m'avez répété tant de fois.

— Vous disiez, quand je vous ai interrompu, reprit la marquise, que ma pauvre filleule est malade?

— Un peu souffrante seulement. Nous avons attendu, — je dis nous, parce que madame de Mussy m'avait emmené avec elle, — très longtemps pour les formalités qui sont plus compliquées qu'on ne peut l'imaginer. Et puis, le... la constatation de l'identité a pris aussi du temps et...

Il hésitait, effaré au souvenir de tout ce qu'il venait de voir, mais il aperçut l'air anxieux des deux vieillards et il acheva, rapide et affirmatif, pressé d'en finir avec cette mission qui le secouait singulièrement:

— Et madame de Mussy me charge de vous dire qu'il n'y a pas de doute possible. Elle a formellement reconnu, non seulement monsieur d'Aiguevive, mais aussi sa femme qu'elle n'avait pourtant fait qu'entrevoir autrefois, m'a-t-elle dit. Selon les instructions de madame de Mussy, je viens d'accompagner les cercueils à l'église et de les remettre au curé, et je vais maintenant, si vous le permettez, prendre congé de vous.

Il inclinait sa haute taille devant les deux vieillards. Le marquis vint à lui et lui prit les deux mains:

— Que de remerciements nous vous devons, commença-t-il d'une voix étranglée. Puis, brusquement, il s'en fut pour ne pas pleurer devant cet étranger.

Sa femme le suivit d'un regard désolé et dit à Pierrot, qui se sentait affreusement énervé, lui aussi:

— Il n'y aura, au service, que les Arboise et leurs filles et deux ou trois vieux amis. Voulez-vous y assister? Mon pauvre fils était dragon comme vous... et... et...

Elle attachait sur Pierrot des yeux où se lisait une détresse infinie, et tout à coup, plongeant son visage dans les coussins qui l'entouraient, elle se mit à sangloter éperdument.

— Madame! murmura le jeune homme décontenancé, Madame!... je vous en prie... Il s'agenouilla devant elle et murmura affreusement ému:

— Madame, je vous en supplie, ne pleurez pas comme ça? Ça m'est horrible! horrible! je ferais n'importe quoi pour que vous n'ayez pas de chagrin.

Il pleurait lui aussi, bouleversé de cette douleur profonde, et toujours agenouillé aux pieds de la vieille femme qui ne le savait même pas là.

A la fin, la marquise se redressa, et regardant le jeune homme avec une tendresse infinie, murmura en souriant d'un sourire navré:

— Mon pauvre petit, ma filleule vous a imposé là une terrible corvée.

Et Pierrot pensait à part lui:

— Le fait est qu'elle me fait faire des devoirs de vacances qui ne sont pas ordinaires, madame de Mussy!

X

Quand, la veille de son départ, Pierrot alla dîner à Arboise avec l'abbé Sylvain, il s'inquiétait un peu de ce que ferait Francette. Bien sûr, elle allait vouloir lui parler! Depuis le soir où elle lui avait nettement signifié sa volonté, jamais elle n'avait fait la moindre allusion à ce qui s'était passé entre eux. Très simple, très affectueuse, elle demeurait la gosse remuante, volontaire et rieuse de jadis, qui n'avait d'yeux que pour son ami Pierrot. Bien qu'elle eût quinze ans, elle ignorait la coquetterie, et semblait absolument inconsciente de sa beauté.

Pierrot, lui, devenait, à vivre ainsi à côté de Francette, tout à fait malheureux. Les façons d'être et la liberté de la petite le mettaient continuellement au supplice. Il avait hâte d'être parti. Et puis, le voyage à Nancy avec madame de Mussy, le lugubre service dans la petite église d'Aiguevive, la touchante sympathie que lui témoignaient les vieux Aiguevive l'avaient impressionné et troublé extraordinairement.

Et ce soir-là, malgré l'affectueux accueil des Arboise, malgré le gazouillis de Francette, malgré la gaîté et l'humour de la Tante Lise, Pierrot se répétait continuellement les cinq mots qui lui revenaient à l'esprit malgré lui:

— J'ai passé de sales vacances!

— Tu vas me donner de tes nouvelles, je pense, quand tu seras à Lyon? demanda tout à coup Francette.

— Mais oui... certainement.

— Tu réponds joliment mollement! Tu sais, faut pas t'forcer si t'embête!

Et sans lui laisser le temps de répondre elle demanda:

— Où vas-tu demeurer?

— Rue Gambetta. Ça te dit quelque chose?

—Rien de rien! Dis donc, tu vas pouvoir t'en donner, dans le Rhône, hein, des pleines aux?

— Le fait est, dit Pierrot en riant, que s'il y a des poupées japonaises à repêcher là-bas, ça me connaît!

— A propos! fit tout à coup Francette, tu as un concurrent, ici, tu sais! Oui, quelqu'un qui nage aussi bien qu'toi,

— Qui donc? demanda l'abbé Sylvain, qui tenait Pierrot pour le meilleur nageur qui fût.

— Monsieur de Boigny, affirma Francette, nous l'avons vu avant-hier qui se baignait dans les courants, nous deux Tante Lise, en nous promenant à cheval. Pas, Tante Lise, que c'est vrai?

— C'est très vrai. Adrien est un merveilleux nageur.

— Ça m'paraît drôle, Tante Lise, que vous l'appeliez Adrien, que n'importe qui de bien l'appelle Adrien.... mais l'a l'air d'une sale crapule, M'sieu Boigny!

— Vraiment! fit la duchesse mécontente, tu emploies des mots!

Et s'adressant à son mari elle ajouta:

— Vous devriez la gronder, mon ami. C'est encore vous qu'elle écoute le mieux.

— Il est vrai, dit le duc en riant, que crapule est plutôt un mot à éviter, mais quand c'est à propos d'Adrien qu'elle l'emploie je ne me sens pas le courage de la gronder.

— C'est vrai, dit Pierrot qui depuis un instant semblait pensif, il a une vilaine bobine, monsieur de Boigny.

— Tiens! fit le duc étonné, tu le connais, toi?

— On me l'a montré, répondit Pierrot en rougissant.

Il ne voulait pas dire: "Je l'ai reconnu."

La vérité était pourtant qu'il avait rencontré Boigny deux jours auparavant dans la forêt de Haye et que, à l'instant même, il avait reconnu ce visage qu'il avait entrevu jadis, aux alentours de la petite maison de Maron. Qu'était-ce donc que cet individu venait faire alors dans la vie de ses parents? Car des tas de détails oubliés avaient surgi tout à coup. Il revoyait le père Thouvenin, un beau gas lorrain agile et solide, menaçant du poing le monsieur qui s'enfuyait et lui criant: "J'aurai ta peau, sale mouchard!" Sale mouchard? Pourquoi? Qu'est-ce que ses parents avient donc fait pour que l'on pût les moucharder? Pourquoi sa mère, surtout, pâlissait-elle au seul nom de monsieur de Boigny? C'était elle qui, peut-être, avait quelque chose à se reprocher... Car Pierrot, troublé, anxieux depuis cette rencontre, se rappelait que, au moment où ils étaient venus habiter Pont-Saint-Vincent, peu après leur installation, le maire était entré chez eux un jour... Et il avait questionné sa mère. Il avait demandé: "Est-ce que vous avez été nourrice?" Et elle avait répondu: "Non' jamais!" Pourquoi donc avait-elle répondu ça?

Pierrot savait bien qu'elle avait été nourrice. Elle le lui avait dit plus de cent fois.

— Annette t'a-t-elle prévenu qu'il est venu te demander tout à l'heure? — questionna tout à coup l'abbé Sylvain.

— Qui ça?

— Bien, monsieur de Boigny.

— Me demander, moi? balbutia le jeune homme troublé. Pourquoi?

— Pour te recommander un homme appelé Gilpin, il a donné son nom, qui est dans ton peloton, paraît-il et qui a été à son service et voudrait être ordonnance.

— Ah!

— Il a dit qu'il t'écrirait.

— Sois gentil pour l'homme tout de même, vieux Pierrot? demanda Francette en riant.

Le dîner et la soirée se traînèrent. L'abbé Sylvain était tout triste à la pensée de perdre son enfant adoptif le lendemain et pour de longs mois peut-être. Francette, au fond, s'inquiétait fort de toutes les difficultés qu'elle trouverait entre elle et le bonheur, et Pierrot se sentait nerveux et mécontent de lui-même.

Le soir, en le quittant, Francette lui dit très simplement, devant tous:

— Tu n'oublieras pas ce que je t'ai dit, vieux Pierrot? C'est immuable, tu sais!...

Six mois se passèrent. Pierrot, de loin en loin, écrivait à Francette des lettres gentilles et banales qui ne lui faisaient aucun plaisir.

— Il veut me décourager, dit-elle un jour à madame de Mussy, mais il n'y arrivera pas, y a pas mèche.

Et comme la Tante Lise essayait de faire de la morale à sa nièce, et de lui démontrer qu'elle s'entêtait à une chimère et que Pierrot était dans le vrai, la petite lui dit nettement:

— Tout ce que vous me direz, vous ou d'autres, et puis rien, c'est kif-kif! Je serai la femme de Pierrot ou de personne.

— Mais songe au chagrin de ton grand-père et de ta grand'mère qui t'adorent.

— Je n'épouserai pas Pierrot malgré eux, bien sûr! Je resterai comme je suis et je n'en mourrai pas, et voilà! Seulement, ça m'enbête quand je me rends compte que Grand'mère échafaude sur ma tête des projets magnifiques.

— Pauv' maman! fit la Tante Lise apitoyée, quels projets? Qu'est-ce donc qu'elle t'a dit?

— Elle m'a expliqué que, à dix-huit ans, ou plutôt à dix-sept ans trois quarts, enfin l'hiver qui précédera mes dix-huit ans, on me conduira un peu dans le monde. Elle m'a dit que j'avais un million de dot qui me venait de papa et de maman, que je pourrais choisir librement un mari sans me préoccuper de la question d'argent.

— Et qu'est-ce que tu as dit?

— Rien! mais j'ai pensé: "j' te crois"! que je m'en préoccuperai pas, de la question d'argent!

Ce jour-là, comme toujours, madame de Mussy haussa les épaules et changea de conversation.

Un matin, l'abbé Sylvain arriva, tout essoufflé, une dépêche à la main.

— Qu'est-ce qu'il y a? cria la petite effarée. Je suis sûre qu'il est arrivé quelque chose à Pierrot.

— Mais non, c'est a dire je ne sais pas. Je venais précisément voir ce que disent les journaux de Paris, car je ne comprends rien à cette dépêche...

— Voyons, fit la petite d'Arboise en arrachant à l'abbé ébahi la dépêche qui disait: "Ai aucun mal sérieux, mais tenais à vous avertir pour le cas où vous verriez la chose dans les journaux. Amitiés."

— Aucun mal sérieux!... qu'est-ce que c'est? s'écria Francette frémissante en bouleversant les journaux qui venaient d'arriver. Qu'est-ce qu'il a, mon Dieu!... qu'est-ce qu'il peut avoir?

Elle s'arrêta tout à coup dans ses recherches, stupéfaite de voir le marquis d'Aiguevive qui entrait le *Gaulois* à la main. D'un bond, elle fut près de lui.

— Qu'est-ce qu'il y a? Vous savez ce qu'il y a?

L'arrivée du vieux voisin à cette heure matinale et le journal qu'il apportait, indiquaient à madame de Mussy qu'il venait, lui aussi, pour parler de Pierrot. Elle demanda, inquiète à son tour:

— Vous avez des nouvelles? Qu'est-ce qu'il y a?

— Je ne sais que ce que dit le journal et je venais précisément... ou plutôt c'est ma femme qui m'envoie. Depuis qu'elle a lu cette information, elle est dans un état violent.

Et, dépliant le *Gaulois*, il indiqua un fait divers qui, sous ce titre: "*Encore l'alcoolisme*" racontait que l'ordonnance du lieutenant de dragons Thouvenin avait, à Lyon, tiré deux coups de revolver sur l'officier qui avait été atteint à l'épaule gauche et au côté.

Toute pâle, les lèvres tremblantes, Francette écoutait, cramponnée à une table qu'elle pétrissait de ses jolies mains.

— Vous allez partir! partir tout de suite, monsieur le Curé! ordonna-t-elle d'une voix blanche, tandis que le marquis d'Aiguevive la regardait étonné, en disant:

— La voilà comme ma femme! absolu ment comme elle!

Et, se tournant vers la Tante Lise, il expliqua:

— Ma pauvre femme s'est prise pour ce garçon d'une singulière affection, qu'il justifie pleinement, d'ailleurs, car je reconnais qu'il est très charmant. Toujours est-il que cette affection, un peu maladive en somme, la pousse à s'exagérer tout ce qui concerne ce jeune homme, et qu'elle m'a fait

partir immédiatement pour aller aux nouvelles. Elle va être rassurée quand elle saura que l'ami Pierrot a envoyé cette dépêche, et puis, monsieur le Curé, si vous partez, voudrez-vous me faire savoir quand vous serez de retour? Je viendrai prendre des nouvelles.

— J'irai vous en donner, dit Francette qui sauta au cou du vieillard un peu surpris.

Sans aucune gêne, la petite expliqua son mouvement en disant:

— Je vous aimais déjà beaucoup tous les deux, mais je vous aime encore plus puisque vous aimez mon ami Pierrot.

Trois jours plus tard, l'abbé Sylvain arrivait à Arboise. En apprenant que Francette était venue déjà cinq ou six fois au presbytère, le prêtre se rendit immédiatement au château. Dès son arrivée à Lyon, il avait tout de suite envoyé des nouvelles rassurantes. Néanmoins, Francette, pâle, le visage tiré et comme vieilli par l'angoisse, l'attendait en tremblant.

Le duc et la duchesse, et madame de Mussy accoururent aussi à l'annonce de la visite de l'abbé.

— Eh bien? demanda le duc, comment est arrivé cet accident?

— De la façon la plus étrange. A propos de rien, sans rime ni raison, ce Gilpin a tiré sur lui dans sa chambre, pendant qu'il lisait.

— Gilpin! s'écria Francette qui se dressa d'un jet, mais c'est l'homme que monsieur de Boigny était allé recommander à Pierrot chez vous, monsieur le Curé.

— Tout juste! ma petite Francette.

— Oh! murmurait la jeune fille, les dents serrées, oh! mon Dieu!

Elle était si pâle, son pauvre visage défait exprimait une si grande souffrance, que la Tante Lise s'élança vers elle, croyant qu'elle allait s'évanouir.

— Allons, voyons, assieds-toi, dit-elle affectueusement, tu es là à trembler comme une grande feuille, et, maintenant que le danger est passé, c'est vraiment idiot, mon petit!

— Il est passé pour cette fois-ci, Tante Lise, mais il reviendra! Vous le savez bien, qu'il reviendra, murmura la jeune fille.

Et elle se mit à sangloter, tandis que le duc et la duchesse se regardaient terrifiés.

Jamais ils n'avaient vu pleurer leur petite-fille. Souvent, autrefois, madame d'Arboise s'était étonnée de ce qu'elle prenait pour de l'indifférence avant d'avoir pu apprécier l'exquise sensibilité de l'enfant. Mais toujours son mari l'avait rassurée.

— Vous vous plaignez vraiment que la mariée est trop belle, disait-il en riant, les femmes qui pleurent pour un oui ou pour un non sont odieuses entre toutes, c'est de la nervosité, de la faiblesse, c'est tout ce que vous voudrez, excepté de la sensibilité. Et vous regrettez que Francette n'ait pas cet affreux et vulgaire défaut des larmes faciles. Le jour où elle aura un grand chagrin, une violente secousse, elle pleurera peut-être, mais ce jour est loin, j'espère...

Et voilà que ce jour était venu, révélant aux deux vieillards effarés ce qu'ils se reprochaient à présent de n'avoir pas aperçu et conjuré lorsqu'il en était temps encore.

Et, à l'instant où ils se demandaient, hésitants et voulant espérer malgré tout, si ce qu'ils prenaient pour de l'amour n'était pas tout bonnement une très grande affection, Francette ,inconsciente, indifférente à la présence de ses grands-parents, balbutia, en roulant sa tête sur l'épaule de madame de Mussy:

— Voyez-vous, Tante Lise, je mourrai si on me tue mon Pierrot!

XI

— Veux-tu venir à Nancy avec moi, ma chérie?

— Je veux bien, Grand-père. Vous allez essayer les nouveaux chevaux?

— Oui, et aussi faire quelques courses pour la maison. Ta Grand'mère est trop fatiguée pour faire ses habituelles commissions du samedi.

— Pauv' Grand'mère! dit Francette. Elle savait bien pourquoi la duchesse était non pas seulement fatiguée, mais malade.

Depuis la scène de l'autre jour, nulle explication n'avait eu lieu. Avec cette veulerie particulière aux vieillards, les Arboise l'avaient évitée et Francette n'avait nullement le désir de la provoquer.

La jeune fille semblait avoir oublié les transes par lesquelles elle avait passé. Pierrot, guéri de ses blessures, écrivait des lettres pleines de bonne humeur et d'entrain. La vie normale reprenait son cours.

Après avoir fait quelques tours dans les rues pour voir si les chevaux "tenaient bien le pavé" et n'avaient peur ni des tramways, ni de rien de ce qui peut les effrayer, le duc avait conduit le break à l'hôtel et donné l'orde de dételer.

— Maintenant, nous allons faire les commissions de ta grand'mère, dit-il gaiement à Francette qui trottait à côté de lui.

— Allons, dit la petite.

Ils commencèrent par le confiseur de la rue Héré; ils venaient de sortir de la boutique et s'apprêtaient à traverser la place Stanislas, lorsqu'un monsieur, assis à la terrasse du café qui est l'angle de la place et de la rue Héré, se leva, et les talons rapprochés, le bras largement développé, salua avec une affectation exagérée de respect.

Le duc, sans regarder, avait rendu le salut. Il était ainsi salué presque à chaque pas, puisqu'il connaissait presque tous les gens qu'il rencontrait. Mais le visage de Francette s'empourpra, et, quittant brusquement son grand-père, elle revint en arrière par un brusque crochet.

— Monsieur de Boigny, je crois? fit-elle en toisant le monsieur qui n'avait pas eu le temps de se rasseoir.

— Oui, mademoiselle, murmura Boigny vaguement inquiet.

— Françoise! cria le duc effaré, Françoise, viens ici!...

Mais la jeune fille ne l'entendait même pas. Debout en face du baron, tremblante de colère, elle disait:

— Vous avez voulu faire assassiner le lieutenant Thouvenin, monsieur. C'est raté pour cette fois, à ce qu'il paraît, mais vous avez peut-être l'intention de recommencer puisque, pour une raison que j'ignore, vous le poursuivez depuis toujours.

— Mademoiselle, balbutia Boigny décontenancé, je ne sais pas en vérité ce que vous voulez dire.

— Ceci. C'est que si jamais, vous m'entendez bien, jamais, mon ami Pierrot, par votre fait, court un nouveau danger ou se voit seulement menacé d'en courir un, alors, moi, je vous fais votre affaire, et je vous jure bien que je ne vous raterai pas.

Le visage enfantin de Francette s'était transformé. Le duc d'Arboise, affolé, ne reconnaissait plus sa petite-fille.

— Tu es folle, ma pauvre petite, absolument folle! dit-il à Francette qui le rejoignait, tandis que M. de Boigny se rasseyait au milieu des ricanements hostiles.

— Je vous demande pardon, Grand-père, dit la jeune fille dont la voix tremblait encore un peu, mais ce que j'ai dit est vrai, et je n'ai pas pu m'empêcher de le dire.

— Mais nous ne savons même pas si c'est Boigny qui fait agir ce soldat?

— Allons donc! Vous savez bien que c'est lui, et vous n'avez pas attendu cet assassinat raté pour savoir à quoi vous en tenir sur le compte de ce monsieur.

— Mais tu ne sais pas ce que tu dis!

— Pourquoi donc avez vous refusé pour moi Aiguevive et la fortune que nos amis voulaient me donner? parce que vous craigniez pour ma vie. Oh! ne dites pas non, Grand-père! On parle devant les tout petits, on croit qu'ils ne comprennent pas, et en effet, ils ne comprennent pas tout de suite, mais plus tard ils se souviennent de ce qu'ils ont entendu. Pardonnez, dites, Grand-père? et soyez bien paisible. Je n'épouserai jamais Pierrot malgré vous. Je comprends parfaitement qu'un tel mariage doit vous sembler impossible, et je respecterai votre volonté.

— Laisse-moi tranquille! dit le duc exaspéré.

La duchesse fut consternée en apprenant que sa petite-fille avait menacé publiquement M. de Boigny.

— Mais c'est épouvantable, épouvantable! répétait à madame de Mussy la pauvre femme désolée, une jeune fille se donner ainsi en spectacle!

— Bah! il ne faut pas non plus pousser les choses au noir. Qui sait si elles ne vont pas s'arranger pour le mieux, les choses?

— S'arranger? il faudra bien qu'elle épouse Pierrot puisqu'elle l'aime! Et moi aussi, je l'aime bien, ce petit, et aussi ton Papa! Mais sapristi, Francette s'appelant madame Thouvenin! Francette avec son grand air... Vrai, je ne vois pas ça! et tu as beau dire, ma pauvre fille, je suis bien sûre que tu ne le vois pas non plus.

— Non, Maman, mais je vois peut-être autre chose...

Après le déjeuner, Francette s'étonna en croisant madame de Mussy qui descendait l'escalier en amazone.

— Comment, Tante Lise, vous montez à cheval et vous ne m'emmenez pas?

— Non, mon petit!

— Vous êtes donc fâchée, vous aussi?

— Pas du tout! Je trouve que tu t'es conduite comme une jeune serine, mais je ne suis pas fâchée pour ça.

— Alors?

— Alors je vais faire une course pour laquelle tu me gênerais beaucoup.

— Eh bien, voilà! dit madame de Mussy qui était montée chez ses parents en rentrant de sa promenade, c'est arrangé!

— Qu'est-ce qui est arrangé? demanda le duc bourru, tu as toujours un diable d'air satisfait qui est exaspérant.

— C'est que je suis très satisfaite en effet de la façon dont j'ai employé mon après-midi.

— Tant mieux pour toi!

— Ne me bousculez donc pas, Papa! Vous allez voir que, pour une fois, vous ne me trouverez pas si bête.

— Qu'est-ce qu'il y a, voyons?

— Il y a que les Aiguevive adoptent Pierrot. Le nom, la fortune, ils ont trouvé du coup l'emploi de tout et ils jubilent.

— Est-ce possible! murmura le duc ravi. Il est certain que je n'aurais pas osé rêver un pareil dénouement à cette ridicule aventure.

— Il n'y a qu'un point noir à cette combinaison, c'est ce misérable Boigny, dit la duchesse, car si on ne s'explique pas pourquoi, jusqu'ici, il en a voulu à ce malheureux Pierrot, on comprend de reste qu'il lui en veuille maintenant.

— Ah! dame! il faudra qu'il ouvre l'œil

d'autant plus que son régiment est envoyé à Nancy. Le curé vient de recevoir une lettre de lui, il nage dans la joie, le Curé!, Son Pierrot millionnaire et marquis! Il n'avait jamais rêvé ça pour lui, le pauv' bonhomme!

— Et Francette, qu'est-ce qu'elle dit?

— Francette ne sait rien. Il faut laisser à ma pauvre Marraine le plaisir de lui raconter tout ça.

L'histoire de l'adoption s'était répandue comme un trait de poudre à Nancy et dans les environs.

Comme l'annonce du mariage de Francette n'était pas encore officielle, elle avait continué à aller dans le monde un peu.

Un soir madame de Mussy l'avait conduite au bal dans un château voisin, et elle la regardait valser, quand son attention fut attirée par la conversation de quelques hommes groupés derrière elle.

— Comment? disait le colonel de Granpré, les Aiguevive adoptent le petit Thouvenin... Mais alors l'enfant de ce pauvre Georges est donc mort aussi?

— Un enfant! Georges d'Aiguevive Mais, mon Colonel, vous devez vous tromper, dit M. de Montmédy, stupéfait.

— Ah! quant à ça non, je ne me trompe. pas! C'est moi qui l'ai déclaré à la mairie C'était un garçon.

— Où ça, à la mairie?

— A Lunéville où il est né, vers dix-huit cent quatre-vingt-six, ou sept, je ne sais plus trop. J'étais le camarade le plus intime de Georges, nous étions lieutenants tous les deux en ce temps béni.

— Mais personne ne l'a connue, cette naissance, dit madame de Mussy se mêlant à la conversation.

— Il n'en est pas moins vrai qu'elle a eu lieu, madame, affirma le colonel, cela, je vous le garantis!

— Mais les Aiguevive eux-mêmes ne l'ont jamais soupçonnée, reprit de nouveau la Tante Lise.

— Dame! leur fils n'était pas avec eux dans des termes à la leur annoncer! Dans tous les cas, il me semble que si la mort de ce petit n'a pas été constatée, les Aiguevive n'ont pas légalement le droit d'adopter un étranger.

— Evidemment non! murmura madame de Mussy qui se sentait la tête vide et les jambes en coton, mais qu'est ce qu'ils en ont fait, de cet enfant, les Georges? l'ont-ils emmené aux Indes avec eux?

— Je l'ignore absolument, madame. Du jour où Aiguevive a quitté le régiment, je n'ai plus jamais entendu parler de lui!

— Mais, demanda encore madame de Mussy, comment le retrouver s'il vit? Quelles démarches faire? Sans indices, sans rien.

— Le mieux, dit le colonel, serait de chercher aux environs de Lunéville, ou de mettre une note dans les journaux, mais, au fond, ça doit être inutile, depuis vingt-sept ans, il a dû mourir, cet enfant! Sans quoi on eût entendu parler de lui. Les Aiguevive ne l'eussent pas fait assassiner, n'est-ce pas? Alors, pourquoi se serait-il caché?

Remarquant l'agitation de madame de Mussy, le colonel de Granpré reprit:

— Je suis vraiment désolé, madame, d'avoir levé ce lièvre, je vous ai inquiétée, et pour rien probablement.

Ma pauvre Marraine! pensait la Tante Lise, quelle joie elle aurait eue de ce petit-fils!

— Tenez! dit tout à coup le colonel, il y a quelqu'un qui, s'il vit encore, pourrait donner sur tout ça des renseignements précis. C'est l'ancien médecin du régiment, le major Faubert. Je sais qu'il avait pris sa retraite à Niort, son pays. C'est lui qui avait assisté la petite madame d'Aiguevive au moment de la naissance de l'enfant. Et aussi, comme les Aiguevive manquaient d'argent, puisqu'ils avaient pour tout potage la solde de Georges, qu'ils avaient été obligés de mettre le petit bonhomme en nourrices, et que Georges prétendait que les nourrices changeaient les enfants et rendaient n'importe quoi quand les vrais étaient morts, Faubert avait exécuté sur le petit un tatouage quelconque, afin d'être sûr qu'on ne le changerait pas. Nous demandions toujours aux Aiguevive des nouvelles de leur petit tatoué.

— Quel tatouage avait-on fait à l'enfant? demanda madame de Mussy.

— Je ne sais plus. Si je l'ai jamais su, je l'ai oublié totalement. Mais on pourrait écrire au docteur Faubert, et, pour les dates de la naissance et du baptême, consulter les registres de la mairie de Lunéville et de la paroisse Saint-Jacques. Je suis pour cela à votre disposition, puisque me revoilà en garnison à Lunéville, pour la quatrième fois de ma vie! J'y retrouverai facilement mon filleul, car, c'est abominable à avouer, mais il était mon filleul, ce malheureux gosse duquel je ne me suis jamais soucié.

— Vous rappelez-vous comment il s'appelair, votre filleul? demanda madame de Mussy.

— Il s'appelait Pierre, à cause de son grand-père, Antoine à cause de moi, et Marie-Yves, parce que c'étaient les noms que portaient tous les Landevenec.

— Ah! balbutia la Tante Lise qui sentait peu à peu revenir ses idées et ses jambes.

XII

Le lendemain, madame de Mussy quittait Arboise et n'y rentrait qu'au bout de quelques jours.

Peu après son retour, on lisait dans tous les journaux de Paris et de province cette petite note placée bien en vue en première page, et imprimée en caractères très noirs:

"Le docteur Faubert, ancien médecin-major aux dragons, prie la personne qui porte un petit trèfle à quatre feuilles tatoué sous la plante du pied gauche de vouloir bien se faire connaître à lui. Il s'agit d'un héritage. Le docteur Faubert prévient qu'il serait inutile de se faire tatouer un trèfle et de se présenter. Le petit trèfle recherché est accompagné d'un signe qu'il est superflu de désigner et qui est destiné à le faire reconnaître entre tous.

Médecin-major en retraite, FAUBERT.
à Niort,
(Deux-Sèvres)."

Le marquis et la marquise vivaient depuis huit jours dans des transes perpétuelles. Après s'être tant réjouis d'adopter ce Pierrot que la marquise aimait déjà et d'avoir pour petite fille Francette, ils retombaient dans une incertitude pire que la douleur de jadis. Quel serait cet enfant si on le retrouvait? qu'avait-il pu devenir?

Le matin où la note parut dans les journaux, Francette tournaillait, après le déjeuner, dans le salon. Elle trouvait que, depuis quelques jours, "tout le monde avait un drôle d'air..." Le voyage mystérieux de la Tante Lise l'inquiétait aussi. Elle redoutait quelque chose d'obscur et d'indéfini. Elle, habituellement si brave, elle avait peur.

Enfin, elle fut s'asseoir près de la fenêtre et prit le premier journal qui lui tomba sous la main. C'était *Le Temps*, qui venait d'arriver par le courrier du matin. Machinalement elle le parcourait, en pensant à autre chose, lorsque tout à coup elle se leva en poussant un cri.

— Ne crie donc pas comme ça! tu m'as fait peur, dit la duchesse qui, surprise, avait laissé tomber son tricot.

Mais Francette le doigt posé sur l'article qui se détachait très nettement au milieu de la page, criait:

— C'est Pierrot, le trèfle! c'est Pierrot!... et le petit signe dont parle l'annonce c'est deux petits bâtons croisés, comme les bâtons des maréchaux! Il va faire un héritage, mon ami Pierrot! Quelle veine!

— Comment diable sais-tu que Pierrot a un trèfle sous la plante du pied? demanda la Tante Lise étonnée.

— Parce que je le voyais, quand il m'apprenait à faire la planche, et qu'il plaçait ses pieds comme il fallait pour me montrer. Une fois je lui ai dit:

— Tu as un petit trèfle! Il m'a répondu, "oui"... j'sais pas pourquoi on s'est amusé à me faire ça. C'est vraiment idiot!

— Si Pierrot a le trèfle que l'on cherche, dit le duc, il va lui arriver mieux qu'un héritage.

— Il va m'épouser, mais ça, on le sait bien.

— Si Pierrot a le trèfle, il est le petit-fils de nos amis d'Aiguevive. Comprends-tu?

Francette, les yeux brillants, le corps frémissant, eut un grand mouvement de joie. Puis elle se calma, et dit simplement:

— Eh! allons donc!

A quatre heures, sous la neige qui tombait à gros flocons, l'abbé Sylvain parut.

Il avait reçu une dépêche de Pierrot qui arrivait le soir.

— Je ne sais pas si sa venue a un rapport quelconque avec la note des journaux, commença-t-il, mais je suis tenté de le croire, car autrement elle ne s'expliquerait guère...

— Mais, monsieur le Curé, c'est lui! affirma la tante Lise en riant. Francette connaît le petit trèfle!

— Pas possible! murmura le prêtre abasourdi.

— Puisque Pierrot vient, dit madame de Mussy, je supprime ma course à Aiguevive, les pauvres gens auront quelques heures de torture de plus, mais leur bonheur sera bien plus grand d'apprendre la nouvelle par Pierrot lui-même. N'est-ce pas, Francette?

— Il ne peut être à Arboise qu'à sept heures, dit le duc, alors, monsieur le Curé, puisqu'il faut bien qu'il dîne, et vous aussi, venez dîner avec nous. Ensuite il ira là-bas, c'est si près.

Pierrot était moins surpris qu'on n'eût pu le penser de l'étonnante nouvelle. En y réfléchissant, il se rappelait que sa vie n'avait jamais été normale. Et l'aquarelle représentant Aiguevive dont il se souvenait!... et des uniformes, et des chiens... et toutes les visions anciennes qu'il prenait pour des rêves!... Mais là où s'affirma surtout le changement de peau de Pierrot, ce fut quand, tout joyeux, il saisit Francette et l'embrassa follement, en l'enlevant de terre comme un joujou.

— Mâtiche! fit drôlement la petite quand il la reposa sur le parquet, tu embrasses joliment bien depuis que tu es comte!

Comme le jeune homme avait fait observer que, par cette neige qui collerait aux pneus de l'auto, il valait beaucoup mieux aller à pied par le raccourci de la forêt, la petite d'Arboise déclara qu'elle allait l'accompagner.

Mais Pierrot la supplia de n'en rien faire. Elle serait trempée, ça l'inquiétait affreusement. Et la Tante Lise fut d'avis qu'il était aussi plus discret de ne pas assister à la reconnaissance du petit-fils et des grands-parents. Francette céda, mais elle accompagna son cher Pierrot jusqu'au bas de l'avenue. La Terreur Blanche marchait derrière eux soufflant dans la neige. Le chien semblait d'un gris sale au milieu de ce blanc étincelant.

— A tout à l'heure! dit Pierrot qui dévala au pas de gymnastique par le petit sentier.

Francette allait tourner dans l'avenue, lorsque, tout à coup, la Terreur Blanche s'arrêta en grondant, reniflant l'air dans la nuit. Instinctivement, la petite d'Arboise saisit le chien par son colier. Il était temps. Furieux, il voulait s'élancer sur une forme noire qui avait traversé la route, se découpant nettement sur la neige, et qui, maintenant, s'engageait dans le sentier qu'avait pris Pierrot.

— Monsieur de Boigny! pensa Francette qui avait reconnu la silhouette râblée du voisin. Et terrifiée, elle conclut:

— Il va me tuer mon ami Pierrot... Ah! mais non! pas de ça!

Elle attacha le porte-mousqueton de son fouet au collier du chien, et se lança à la poursuite du baron. Très vite, elle le rejoignit. "Francette marche comme un facteur!..." avait coutume de dire madame de Mussy. Elle entendit l'homme souffler à quelques pas devant elle. Puis, il repartit, après s'être arrêté un instant. Francette suivait sur la neige les pas de M. de Boigny qui se fondaient parfois dans ceux de Pierrot. Mais elle se disait, rassurée, qu'au train dont il allait, Pierrot devait être maintenant à Aiguevive. Comme elle suivait d'assez loin M. de Boigny, et qu'elle arrivait à l'endroit où il lui avait semblé qu'il s'arrêtait tout à l'heure, elle vit qu'une des empreintes cessait complètement. Et, à l'instant même où elle faisait cette remarque, fauchée à la hauteur des genoux, elle s'abattit brusquement dans la neige.

Surprise, un peu assommée aussi, elle étendit les mains et rencontra d'abord un fil de fer tendu en travers du sentier, ensuite la langue de la Terreur Blanche qui la léchait doucement.

— Ah! la rosse! pensa-t-elle en se relevant endolorie, il avait mis ça pour que Pierrot trébuche au retour et il lui serait tombé dessus ensuite! Oh! mon Dieu!

A ce moment, le chien imprima au fouet une si violente secousse, que la petite faillit tomber de nouveau. Elle s'arrêta, terrifiée.

— Il est là! dans le taillis! Je lâcherais bien la Terreur Blanche, mais il va me le tuer.

Le formidable chien, arc-bouté sur ses pattes de derrière, le poil hérissé, la gueule grondante, voulait s'élancer. D'un effort plus violent il fit lâcher prise à Francette, et s'élança dans le taillis.

Un terrible cri se fit entendre, suivi de craquements et de plaintes.

— Pour Dieu! rappelez votre chien! Rappelez...

Et elle n'entendit plus rien.

Nettement, elle percevait, très près d'elle, le souffle du chien qui s'acharnait.

Les jambes molles, le cœur battant, elle réussit à rappeler le chien. Epouvantée elle s'en fut en courant à Arboise et monta dans sa chambre pour enlever ses vêtements ruisselants. Quand elle fut un peu remise elle descendit au salon.

— D'où viens-tu donc? demanda le duc, nous avions peur que tu n'aies, malgré tout, suivi Pierrot là-bas.

— Non, dit la petite, mais je l'ai accompagné jusqu'au bas de l avenue et il m'a fallu me changer entièrement! Quel temps!

Elle ne dit rien de ce qui s'était passé.

La Terreur Blanche, allongé devant la haute cheminée, séchait son corps trempé de neige. Le duc le regarda.

— Tiens! fit-il, pendant que vous roucouliez tous les deux, ton chien n'a pas perdu son temps. Il a encore saigné quelques lapins, son museau est tout barbouillé de rouge.

— Quelle horreur! murmura Francette.

XIII

Dans la bibliothèque d'Aiguevive, le marquis et la marquise, assis auprès du feu, cherchent à occuper leur anxieuse attente. Sur la table, des revues, les journaux, les publications du jour sont jetés pêle-mêle, à peine coupés; et ils s'efforcent vainement de s'intéresser à l'un d'eux. Leur esprit vague au loin.

— Quel temps, dit tout à coup la marquise, ces rafales de neige sont lugubres!

Son mari lui répond, distrait:

— L'hiver sera très dur!

Tous deux pensent à ce fils adoptif qu'ils s'apprêtaient à chérir, au vieux château ranimé par la présence des enfants, à tout ce qui, de nouveau, leur échappe après qu'ils se sont repris à espérer.

La Tante Lise n'a pas fait connaître son espoir. Elle redoutait trop d'infliger à ses vieux amis une déception de plus.

Dans la grande bergère, la marquise s'est allongée, très lasse. Elle promène sur la flamme des yeux pleins de détresse, tandis que son mari la regarde avec compassion.

Doucement une porte s'est ouverte, un valet de pied paraît sur le seuil.

— C'est monsieur le lieutenant Thouvenin qui insiste beaucoup pour voir monsieur le marquis et madame la marquise.

— Ah! mon Dieu! font les deux vieillards effarés, qu'est-ce qu'on va lui dire, à celui-là!

A celui-là qu'on devait adopter, aimer, choyer, et qu'on rejette après lui avoir fait entrevoir le ciel.

Pierrot, en uniforme et poudré de neige, s'avance d'un air si radieux que le marquis a envie de se sauver pour éviter l'explication trop douloureuse.

La marquise le regarda, les yeux voilés, le cœur battant.

Alors Pierrot, qui enveloppe les deux vieillards d'un regard plein de tendresse, s'agenouille aux pieds de madame d'Aiguevive et lui dit seulement, de la belle voix qu'elle aime tant:

— Grand'mère!

XIV

— Vous ne savez pas! crie le duc qui brandit joyeusement un journal local, Boigny est mort!

— Ah! bah! Tant mieux! dit la Tante Lise convaincue. De quoi est-il mort?

— D'une mort très bien pour lui. C'est à n'y pas croire. Ecoutez ça?

"L'hiver Lorrain sera, cette année, exceptionnellement rigoureux. Les loups ont fait une apparition inaccoutumée et tragique.

"Le Baron de Boigny, un Lorrain qui, cette année, villégiaturait à Senoncourt, a été la nuit dernière leur victime. On a retrouvé son corps absolument broyé dans un bois dépendant du parc d'Aiguevive, où, coutumier du fait, d'ailleurs, le baron était occupé à tendre ou à relever les collets dans lesquels il prenait les daims du marquis d'Aiguevive. Dérangés sans doute au moment de leur repas, les loups n'ont même pas profité de leur chasse. Le cadavre du baron de Boigny est demeuré entier. Les obsèques auront lieu demain à la cathédrale de Nancy, à midi. L'inhumation se fera au cimetière de Préville. Ni fleurs ni couronnes."

— Je crois que la recommandation est superflue, dit la duchesse, je ne vois pas qui pourrait avoir l'idée d'envoyer des fleurs ou des couronnes à Boigny?

— Tu vois, Francette, dit le duc en repliant le journal, que les méchants sont toujours punis sans qu'il soit nécessaire de s'en mêler, et que, quand tu as rencontré ce vilain monsieur sur la place Stanislas, il était bien inutile de le menacer de lui faire son affaire.

— Mais, Grand-père, affirme paisiblement Francette, quand j'ai menacé monsieur de Boigny de lui faire son affaire s'il touchait encore à mon ami Pierrot, je vous promets que ce n'était pas en l'air!

FIN

Dans notre prochain numéro: "La Folle histoire de Fridoline" par Guy de Chantepleure (au complet)



Convoi Transcontinental, émergeant du tunnel Connaught dans les montagnes Rocheuses. Cette artère gigantesque, forée à grands frais par le Pacifique Canadien, traverse sur une longueur de cinq milles et demie la base du mont McDonald, dont le sommet s'élève à plus de dix milles pieds d'altitude. Le tunnel Connaught est le plus long sur ce continent.



. . . Le Réveil . . .

Dans sa bibliothèque discrètement éclairée, Pierre Noyer grille les cigarettes turques dont le parfum le grise un peu, et ses rêves s'éparpillent avec les petites volutes bleuâtres qui tourbillonnent autour de sa tête, et prêtent à tout ce quil'entoure des teintes de pastel. Cette pièce est bien de celles où l'on vit et où l'on rêve. Luxueusement meublée, elle offre, dans un confort bien moderne, des distractions intelligentes. Les yeux ne se posent que sur des bronzes, des marbres, des faïences, des cuivres qui sont autant d'œuvres d'art. Ces beautés dominent les livres et jettent un rayonnement qui corrige l'allure un peu sévère des bois sombres et des tentures lourdes et précieuses. Au mur des tableaux de Cullen, Côté, Brymner, Saint-Charles, Lamarche, Franchère et quelques autres maîtres de la peinture canadienne,s'affirment brillamment. Entre ces œuvres choisies avec un goût sérieux, se glissent dans de simples cadres, des photos qui sont également des bijoux, par la grâce de leurs personnages et par la perfection du fini. On y remarque une tête, maintes fois répétée, et toujours de plus en plus charmante, par la beauté des traits et la finesse du regard. On l'aperçoit enfant, avec au bas ces simples mots écrits: " Ma petite Jeanne"; plus loin, c'est une radieuse fillette, les cheveux au vent, qui rit de toutes ses dents, présentée: "Ma Jeannette"; là, une tête de jeune fille qui, émue, sourit à la vie: "ma fiancée"; ici, une jeune femme radieuse dans l'épanouissement de son bonheur, et comme une signature s'étale: "ma femme"; enfin sur la table à écrire, tout près des yeux, une dernière photographie où apparait une jeune mère souriant à un bébé qui tend vers son visage penché de petites mains caressantes, et au bas de cette douce image, Pierre Noyer à tracé: "Mes bien-aimées." Un peu plus loin, dans un autre cadre, une femme sourit aussi, femme ou jeune fille, l'on ne sait pas. La tête intelligente, énergique et belle n'a rien de la douceur des autres portraits. Le regard est sans charme, et le sourire semble contraint sur cette lèvre fière.

Toute la vie de Pierre Noyer tient dans ces portraits. Il avait eu comme camarade de ses jeux d'enfant Jeanne Mercœur, et dès lors, ils s'étaient aimés. Rien n'avait porté atteinte à leur foi l'un dans l'autre. Les familles avaient regardé grandir ce joli sentiment, et l'avaient béni, dès la première heure. Pierre avait été éperdûment amoureux de cette créature delicate et fine qui avait mis dans sa vie à lui, la sienne tout entière sans en jamais rien distraire, et lorsqu'elle était morte à vingt ans, emportant avec elle le fils qui lui coûtait la vie, laissant à Pierre la toute petite fille née l'an précédent, ce fut un désespoir immense. La grâce de l'enfant qui grandissait toute pareille à sa jeune maman le rattacha à l'existence. Madame Noyer qui vivait seule vint prendre la place laissée vide au foyer de son fils, et sa délicatesse s'ingénia à laisser la maison telle que l'avait voulue la jeune femme. Lorsqu'elle voulut transporter le berceau de la petite Pierrette, dans sa chambre, Pierre doucement, supplia: "Laisse-la moi, veux tu? Je serais trop seul... Puis si tu veux Maman, nous l'appellerons, dorénavant, Jeanne... afin que je la croie quelquefois encore vivante!" Et la mère avait simplement tendu ses bras à son pauvre petit qui souffrait. Alors, Pierre ne sembla plus vivre que pour cette enfant dont il ne voulut jamais déserter le berceau. Petit à petit, influencé par sa mère, il reprit le cours normal de sa vie, s'attacha de nouveau à l'étude et au travail, publia des livres qui firent sensation, et redevint l'homme brillant et causeur d'autrefois. Ses amis crièrent à la résurrection, et ne désespérèrent plus de lui voir refaire sa vie. Refaire sa vie? Sa mère elle-même n'ose prononcer un mot qui désire un nouveau bonheur. D'autres influences agissent néanmoins sur la volonté un peu faible de Pierre Noyer, et dans cette soirée de Noel, il est là, à songer aux fiançailles qu'il scellera le soir même au réveillon de la nuit. Son regard s'arrête sur la belle fiancée qui, dans son cadre tente en vain de sourire, puis irrésistiblement ses yeux cherchent aussitôt la tête fine de Jeanne. Il s'arrête à les comparer, et soudain, il se demande par quel sortilège il a pu aimer deux femmes si différentes. Car il s'en va vers une seconde union, dans la complète certitude qu'il va retrouver le bonheur d'antan, et que ce nouvel amour ne gâchera pas l'ancien. Rien ne sera changé ici, rien, un amour de plus, une joie vivante, une présence plus douce, et c'est tout. Il n'a donc pas de remords puisqu'il ne sent pas qu'il va trahir.

La porte doucement poussée livre passage à une délicieuse vieille, coiffée, à la mode ancienne, de la coiffe coquette sous laquelle nos aïeules dissimulaient leurs cheveux blancs. Madame Noyer venait dire bonsoir à son fils, mais elle semblait quelque peu tourmentée: "Je viens d'embrasser Jeanne, elle est toute fièvreuse et parle en dormant; je crois qu'il vaudra mieux pour cette nuit la porter dans mon lit, afin qu'elle ne soit pas seule tandis que tu iras là-bas, ne crois-tu pas Pierre?" Le jeune père était debout, soudain angoissé: Jeanne malade, et il ne serait pas là! Le cœur lui chavire à cette seule pensée, et c'est d'une voix émue qu'il questionne: "La crois-tu vraiment malade, Maman?" "Je ne sais; en tout cas, je n'aime ni ces rêves, ni cette fièvre," répondit Madame Noyer, comme honteuse de troubler le calme et la joie de son fils.

Pierre n'écoute plus, il courait comme un fou vers la chambre où sa petite souffrait peut-être. Dans son lit, l'enfant toute rouge et agitée se débattait contre un mauvais rêve. Des mots sans suite s'échappaient de ses lèvres gercées déjà, et "Maman" revenait constamment comme un appel. —Maman, oui, mon bijou, elle va venir Maman, ne sois pas mala-

de veux-tu? Papa va te bercer toute la nuit si tu veux, mais regarde-moi, ne reste pas les yeux fermés ris un peu, veux-tu? Et la petite entendant la voix de son père s'efforce de sourire, mais ses paupières retombent, et le même délire la reprend.

Pierre affolé la remet dans les bras de sa mère et court au téléphone. Sa première pensée est pour le Docteur vers qui il lance son appel désolé. Puis il songe qu'il ne pourra pas sortir cette nuit, qu'il ne saurait abandonner son enfant dans un pareil moment, et qu'il doit prévenir sa future de la douleur qui lui survient, et le force à briser un engagement pourtant si rigoureux. Et de nouveau à l'appareil, il appelle. Un silence, puis la communication s'établit. Il arrive troisième sur la ligne, pour entendre: "Mais, ma chère, tu n'as pas peur d'épouser un homme qui a tellement aimé sa première femme qu'il est devenu presque fou de la perdre?

— Bah! reprend-t-on, puisqu'il m'épouse, moi, c'est qu'il m'aime autant. Tu sais bien, ma chère, que les hommes, même les plus amoureux, ont vite renié leur idole. Je me charge d'ailleurs de couper les ailes à ses regrets, et de le rendre mondain et up-to-date*... — C'est vrai que tu es bien capable de réussir, cependant à ta place j'aurais un peu peur de tenter le coup. L'on m'affirme que toute sa maison est remplie de portraits de sa femme qui était très belle, tu sais, — Oui, je sais, et elle n'avait pas du tout mon* type *ce qui te prouve que ce n'est pas* elle *qu'il compte retrouver en moi. Quant aux portraits, je m'en charge, si Madame Noyer n'a pas le bon esprit de les faire disparaître avant mon arrivée, ils ne resteront pas longtemps en place, je ne te dis que ça... Je n'ai pas envie d'être ridicule. — Crois-tu que l'on soit ridicule en respectant le souvenir d'une morte qui a été aimée? — Oui, je le crois. Et c'est comme cette petite, crois-tu que Pierre l'a toujours gardée dans sa chambre. A-t-on idée d'un homme ainsi transformé en nounou? Je t'assure que cela va changer; la petite aura une gouvernante, et plus tard, je la mettrai en pension. — Mais si ton mari ne veut pas? — Un éclat de rire sec et cinglant accueillit ces mots: "Ah! ma chère, comme tu connais peu les hommes."*

Pierre en sait assez long, brusquement il remet l'appareil, et saisissant la photographie de sa femme et de son enfant, il l'embrasse éperdument en répétant: pardon, pardon! Et dans ces cadres, enfant, fillette, jeune fille et jeune femme, la petite morte sourit doucement, heureuse de le savoir sauvé, et les cloches de Noel se mettent à chanter divinement, tandis que Madame Noyer, l'enfant dans les bras, entre et lui crie: "Vois donc Pierre, la petite est calmée, elle s'est endormie après avoir pris la potion miraculeuse avec laquelle je soignais tous tes bobos d'enfant."

Alors, voyant son fils écraser sous ses lèvres le portrait de la disparue, elle murmure doucement en déposant l'enfant endormi sur un lit de coussins: "Mon pauvre petit, il faudra les enlever tous!" Pierre a un geste de révolté: "Maman, Maman, ne dis jamais cela veux-tu? J'ai été fou, me voilà réveillé. Comment ai-je pu songer, seulement, à remplacer Jeanne, ma tendre, ma bien-aimée, dis Maman, comment cette idée a-t-elle pu me venir? Mais c'est fini tout cela, je ne trahirai pas ma douce morte. Est-ce que l'on ne peut s'aimer encore au-delà de la vie, dis?"

Pour toute réponse, la mère attira sur son cœur la tête du fils qui devant elle s'agenouillait, et du geste d'autrefois, elle lui caresse les cheveux, longtemps, longtemps.

Les cloches de Noel jettent dans la nuit leur volée de chants heureux.

MADELEINE.





Couvre pieds en filet Italien et broderie Richelieu entièrement fait à la main.

Dessin de la maison M. F. Cahill

647 Ouest rue Ste-Catherine



NOËL TRAGIQUE

Nous avions pris, comme chaque année, depuis cinq ans, le réveillon de Noël chez les Darveaux.

Nous étions là, une quinzaine d'invités, parmi lesquels le célèbre Docteur Mirecourt, quelques fidèles, puis Madame Valin et sa fille, surnommée "la belle Hélène" et un jeune journaliste doublé d'un dramaturge de talent, en train de faire sa marque au firmament des lettres canadiennes.

On avait fait, dans la cheminée du salon, un grand feu vif et clair, bien pétillant; et l'atmosphère de la petite pièce était extraordinairement douce, quand nos hôtes nous invitèrent à y passer pour prendre le café.

Au dehors, la nuit peu à peu s'était faite extrêmement silencieuse. Les églises closes, les cloches devenues muettes, on n'entendait de temps à autre; que le bruit sourd d'une voiture glissant sur la neige, ou l'aboiement de quelque chien réveillé par les pas d'un passant attardé.

A l'intérieur, on avait éteint toutes les lumières, sauf les deux petites ampoules qui ornaient la cheminée; et les grands reflets, ardents et roux du foyer donnaient à la pièce un aspect fantastique si bien, qu'une invitée un peu nerveuse et fort impressionnable, émit cette idée: "Si nous en étions au 2 novembre, on verrait certainement, dans la pièce, des fantômes de trépassés! "

Le fait est, remarqua notre journaliste, que la demi-obscurité de cette pièce invite aux histoires de revenants; et il allait entamer un récit dramatique, quand, aux premiers mots, il se fit un mouvement du côté de la cheminée, où les dames Valin avaient pris place. La mère et la fille, d'un commun accord, se levaient pour prendre congé. Quelques mots d'adieu, et notre hôtesse reconduisit ces dames.

. . . .

Vous avez reveillé de pénibles souvenirs chez les dames Valin, Monsieur le journaliste, dit la maîtresse de la maison, en rentrant au salon. Il ne nous reste plus, qu'à prier le Docteur, de nous faire le récit de la tragique aventure, dont Mlle Valin fut l'héroïne, il y a deux ans dans une nuit comme celle-ci; et qui mit à ce front de vingt ans une large mèche de cheveux blancs dont les regards ne peuvent se détacher, tant ce jeune visage en reçoit un charme mélancolique et doux!

Le bon docteur ne se fit pas prier et nous raconta cette histoire.

"Après la mort de Monsieur Valin, dit-il, la belle Hélène et sa mère eurent à faire face à des embarras financiers tels, qu'elles durent vendre leur joli **cottage** de Notre-Dame de Grâces, et une grande partie des richesses qu'il contenait, pour aller habiter, dans l'Est de notre ville, un quartier plus que modeste.

Ces dames s'installèrent dans un tout petit logis contrastant étrangement avec les richesses qu'elles y entassèrent; mais ainsi, leur nouveau **home** prenait un petit air familier qui rappelait la douceur du cadre ancien. Et quand, après la tâche quotidienne, Hélène revenait au foyer, ses beaux yeux caressaient les visions d'autrefois: les bibelots rares, les vases anciens, les petites marquises poudrées, dans leurs jolis cadres Louis XV, les délicats petits "saxes," les bergers et les bergères de Watteau lui souriaient de toute leur fantaisie, de tout leur charme, de toute leur grâce; et c'était délicieux de receuillir ainsi des miettes du bonheur passé.

Or, ce vingt-quatre de décembre, vers les cinq heures de l'après-midi, Madame Valin, seule au logis, vit entrer chez elle, une voisine,habitant l'appartement au-dessus du sien. Ce fut une surprise, car ces dames, Valin passaient pour un peu fièrottes, dans le quartier et on ne leur pardonnait guère de se tenir ainsi à l'écart. "Chère Madame, dit la visiteuse, vous avez appris, sans doute, qu'il y aura ce soir à Notre-Dame, avant la messe de Minuit c'est-à-dire, à onze heures, une superbe audition d'orgues. Nous avions loué deux places pour ce concert sacré, mais il nous est impossible d'y aller, alors, mon fils m'a chargé de les offrir à Mlle Valin, espérant qu'elle y prendra quelque plaisir. Madame Valin fut un instant perplexe, elle eut préféré consulter Hélène, car c'est à sa fille que s'adressait cette offre; mais craignant par des hésitations de s'attirer l'animosité des voisins et de faire gloser, elle accepta, remerciant avec de douces paroles de la générosité qu'on leur faisait.

Quand vers les sept heures, la belle Hélène rentra, épuisée par son travail et ses courses, Madame Valin lui fit part de la gracieuseté dont elles étaient l'objet.

"Oh! mère, je t'en prie, prends une amie avec toi, je me sens si lasse ce soir et n'insiste pas, vois-tu, je ne suis pas malade, vraiment, mais je sens que mes nerfs supporteraient mal la puissante gravité du chant émouvant des orgues."

. . . .

Madame Valin partie, Hélène se mit à causer avec les objets familiers, rangeant, plaçant ici, déplaçant là, afin de donner un ait coquet à leur intérieur; et dans le petit boudoir, en avant de la maison, dressa la table du réveillon.

Mais combien l'heure était lente à passer... La nuit de Noël, cette année là, avait un aspect infiniment triste. Une nuit sans lune, un ciel gris, lourd de neige qui ne se décidait pas à tomber. L'hiver précoce s'annonçait long, lamentable, avec un cortège de misères et de souffrances.

Hélène, ses préparatifs terminés, se laissa choir sur un pouf; et les mains croisées sur ses genoux, resta longtemps, le regard perdu, immobile et sans voir. Une tristesse intense l'enveloppait, car elle avait souvenir d'autres veillées de Noel, si joyeuses, alors que le père vivait. Quels radieux moments, quelles extases devant la cheminée du grand salon, où, dans son enfance, s'entassaient les jouets merveilleux, les friandises, les paquets enrubanés; et où, plus tard resplendissaient les écrins et leurs joyaux de prix.

Hélas! en une, année que de beaux rêves emportés, par la triste réalité. Le **Jésus** des **petits,** le Noel des **grands,** ne songent plus à elle! Chassant de son front ces souvenirs importuns, Hélène sort du placard, la toilette sombre et simple dont elle veut se vêtir pour le

réveillon, et tout en murmurant les Vieux Noels, se dispose à la repasser. Mlle Valin est sur le point de terminer sa tâche, quand il lui semble percevoir un bruit régulier et continu du côté de la cuisine. Elle prête l'oreille, et le petit grincement persiste, alors, sans lâcher son fer, et sans songer à faire de la lumière, elle court à la cuisine, où un instant, pétrifié, par la peur du spectacle qui s'offre a ses yeux, elle reste clouée sur place une main d'homme cherche à tirer le verrou de la porte, après avoir pratiqué une ouverture dans le carreau. Mlle Valin ne peut voir le visage du malfaiteur, à cause des ténèbres épaisses du dehors, mais cette main qui se meut dans l'ouverture l'affole! Elle s'élance, croyant à une hallucination, et du fer rouge qu'elle tient à la main, fixe sur la porte la main criminelle. Les chairs sanglantes grésillent, repandant dans la pièce une odeur fétide, insupportable. L'homme au dehors hurle de douleur et se tord, cherchant a dégager sa main, que la jeune fille au paroxysme de la peur, écrase avec frénésie! Enfin, Hélène laisse tomber l'instrument de torture avec lequel, elle vient de stigmatiser la main de l'homme qui voulait les voler, et s'enfuit en courant vers la porte de la rue cherchant, instinctivement du secours et un refuge auprès des voisins, qui, ce même jour, leur avaient donné, à sa mère et à elle, des preuves d'intérêt et de sympathie . . . Horreur! à peine a-t-elle mis le pied sur le seuil de leur porte, que tout son sang se fige dans ses veines, que les mots s'étranglent dans sa gorge oppressée, et les yeux agrandis par l'épouvante, elle voit le fils de la voisine entré par l'arrière de la maison, et hurlant lamentablement, venir s'abattre aux pieds de sa mère! La main mutilée traçait un sillon sanglant!

Hélène fit, des deux mains, un geste désespéré, pour repousser l'horrible vision! Elle se jeta dans la rue!

Des passants la recueillirent inconsciente, à l'heure où le bourdon de Notre-Dame, de sa voix grave et belle, invitait les fidèles à méditer le grand mystère de cette incomparable nuit.—Mystère d'amour et de paix!

Mlle Valin s'éveilla de la fièvre cérébrale qui la foudroya dans cette nuit tragique, parée de la mèche de cheveux blancs qui captive et intrigue à la fois les regards de ceux qui la rencontrent.

Quand le Docteur se tut, les esprits semblaient flotter dans un doute de rêve et de mélancolie, qui n'était pas sans charme, en dépit de l'horreur qui venait d'ébranler profondément les âmes!

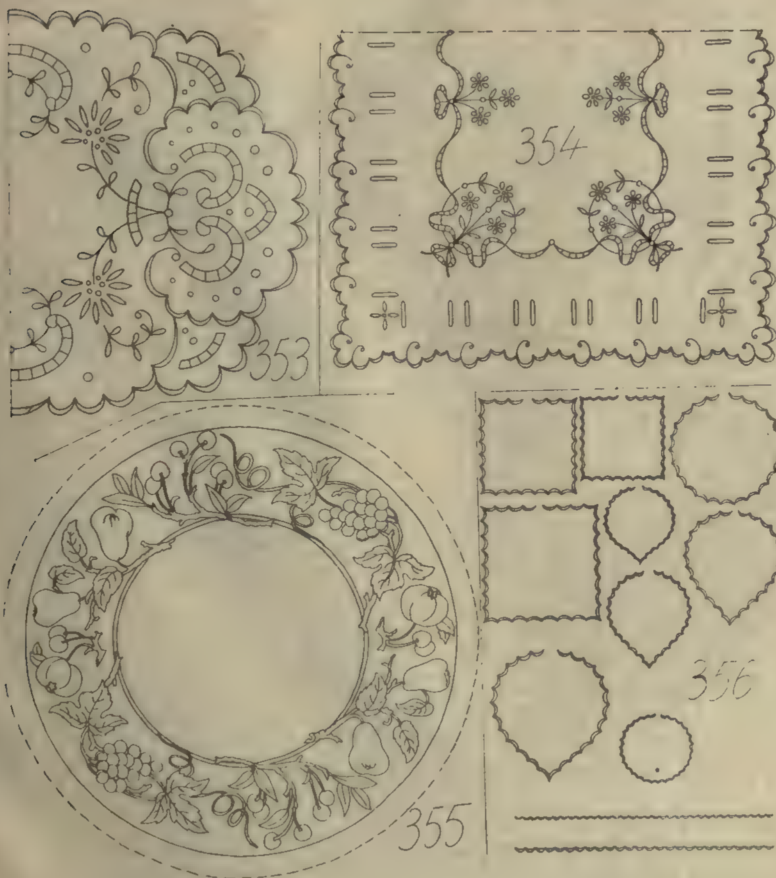
"Quel beau sujet de **Grand Guignol** dit le journaliste, l'imagination la plus fertile pâlit en face de telles réalités."

Une dame réclama de la lumière, et nos hôtes s'empressèrent d'acquiescer à sa demande.

Georgine LEMAIRE

Décembre, 1921.

Les Patrons de la Revue Moderne





353—Centre ovale grandeur 19 x 27 Patron 15cts. Etampé sur coton fini toile Spéciale. Prix 59 cts

354—Dessus de voiture ou de berceau grandeur 32 x 20½. Patron 20cts. Etampé sur coton fini toile. Prix 69cts.

355—Centre grandeur 22pcs. de diamètre patron 15cts Etampé sur coton fini toile Blanc. Prix 49cts. sur ecru. Prix 69cts.

356—Encolure pour robe d'enfant différentes grandeurs avec feston pour bas de robe. Patron 20cts.



CELLES QUI NOUS FONT HONNEUR

Par MADELEINE



Lady Williams-Taylor



Nos félicitations aux deux Canadiennes qui ont présidé la Journée du "Coquelicot de France" à Montréal.





Mme Rosaire Thibaudeau



Photo de Dupras et Colas

La Générale Labelle

Nous pouvons augurer le mieux possible du vote féminin quand nous savons que les forces électorales féminines sont dirigées par les femmes intelligentes et loyales que sont Madame F. L. Béique et Madame la Générale Labelle. Méres de familles nombreuses, il a fallu les nécessités rigoureuses des temps que nous vivons, et la certitude de grands devoirs à remplir pour les décider à prendre les initiatives qu'elles mettent au service de leur parti politique. Madame F. L. Béique est bien connue dans tous les cercles sociaux et charitables où son activité s'est toujours hautement manifestée. Respectée et admirée, elle jouit d'un prestige considérable, et sa parole fait autorité. On la sait d'une loyauté absolue, d'un patriotisme profond et d'une bonté parfaite.

Nous pourrions appliquer à la Générale Labelle les mêmes éloges. Les amies de ces deux femmes distinguées constatent combien leurs qualités sont identiques. Madame Labelle dispose également d'une grande autorité. On a confiance en son jugement éclairé et en sa perspicacité très-sûre. Sa parole est sacrée et sa direction aussi ferme que douce. Patriote très-fière, elle aime sa race et son pays, et est prête à tous les sacrifices pour le succès des oeuvres sociales et charitables qu'elle admire.



Mme F. L. Béique

Madame Béique dirige le parti libéral-féminin et Madame Labelle, le libéral-national. Sous la direction de ces deux personnalités féminines, les femmes iront au poll avec la conviction de remplir un devoir tout simplement, et elles accompliront ce geste avec dignité et loyauté.

MADELEINE.

... LA PÂTE FEUILLETÉE ...

LA PATE FEUILLETEE CARACTERISTIQUES GENERALES

Cette pâte est dite *feuilletée* parce que, lorsqu'elle est cuite et réussie, elle se présente sous la forme de feuillets minces, en quelque sorte superposés les uns aux autres.

Elle est d'usage très fréquent, et sert surtout à la confection des vol-au-vent, des bouchées, des chaussons, des rissoles, des gâteaux des Rois, etc.

SA FABRICATION.—Elle est toujours de fabrication assez longue, parce qu'elle exige des repos successifs et répétés de 15 à 20 minutes chacun.

Faisons une pâte feuilletée au moyen des éléments suivants:

Farine .... ½ livre
Beurre .... 1-3 livre
Sel fin............... 1 pincée
Eau................... 1 chopine

On peut n'employer que ¼ livre de beurre: la pâte revient moins cher; sa qualité est presque aussi bonne. On peut ajouter alors au beurre un peu de beau saindoux (gros comme une noix), substance qui d'ailleurs convient bien au feuilletage.

On peut réaliser le puits sur la planche ou dans la terrine. On y met le sel et un peu d'eau, et on tourne (au moyen des doigts ou de la cuiller de bois) de façon que la farine vienne en pâte semi-liquide. En

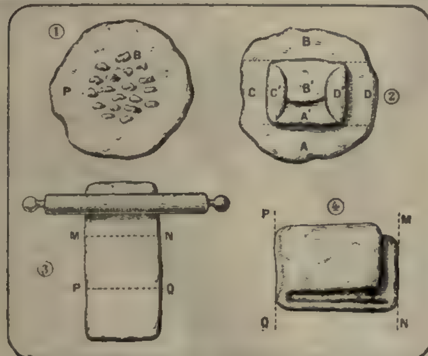


Fig. 1.—FABRICATION DE LA PATE FEUILLETÉE 1. Sur l'abaisse P, on place les morceaux de beurre B. — 2. On rabat les quatre côtés de l'abaisse. — 3. Légère ment on descend le tout en rectangle allongé. — 4. On plie en trois. (*Le tour suivant sera donné de PQ vers M N; le 2e, de Q N vers PM; le 3e, de M N vers PQ; le 4e de PM vers Q N, et ainsi de suite.*)

pétrissant, on ajoute une partie du beurre (2 onces environ). Puis on rassemble en boule la pâte, et, la couvrant d'un linge humide, on la laisse se reposer environ 20 minutes.

On la fraise.—Le fraisage est une opération qui consiste à écraser successivement de petits fragments de pâte au moyen de la paume de la main, ou, plus exactement, au moyen des muscles qui sont à la base du pouce de la main droite.

On met la boule à sa gauche, sur la table, et on en détache un fragment gros comme une noix: on *écrase fort* ce morceau en l'étalant comme un copeau. Puis on le repousse devant soi, et on recommence la petite opération sur un autre fragment, jusqu à ce que toute la pâte y ait passé.

Le fraisage détruit les petits grumeaux et aère la pâte.

Alors on réunit rapidement en une boule tous les fragments écrasés, sans y toucher davantage.

Le fraisage se fait sur la planche enfarinée juste assez pour que la pâte ne s'y attache pas.

—o—

LA MISE DU BEURRE.—Si le beurre est ferme, on le ramollit en le pétrissant dans ses mains, car il est très nécessaire qu'il soit à peu près à la même consistance que la pâte, afin qu'il se marie bien avec elle.

On étend la pâte en cercle au moyen du rouleau, et, dans la moitié de ce cercle (fig. 1), on dispose le beurre mis en menus morceaux, puis on rabat l'autre demi-cercle sur ce demi-cercle garni de beurre. A partir de ce moment *on ne doit plus pétrir la pâte* c'est le rouleau seul qui aura désormais à travailler.

—o—

LES TOURS.—En effet, la première opération à faire tout de suite est d'étendre peu à peu la pâte (en l'écrasant légèrement pour que les morceaux de beurre ne s'échappent pas sous la pression) jusqu'à ce qu'on lui ait donné la forme d'un rectangle *trois fois plus long que large.*

Si le rouleau adhère à la pâte, on le saupoudre d'un peu de farine. Si des parcelles de pâte adhèrent à lui, on le racle, on l'essuie, et on l'enfarine un peu (faire tomber la farine en pluie sur la planche; ne pas l'étendre à la main).

Lorsque la pâte forme enfin un rectangle aux dimensions voulues, on la prend au moyen des deux mains, par un bout, comme une étoffe, et on la plie en trois à la façon d'une serviette, c'est-à-dire qu'on rabat le tiers de gauche sur le tiers du milieu, puis le tiers de droite sur les deux autres.

On a ainsi donné à la pâte ce qu'on appelle *un tour.*

Repos indispensable.—Après chaque tour, il faut laisser reposer la pâte, *au frais* sous un linge, un quart d'heure.

Le quart d'heure étant écoulé, on reprend la pâte, on la replace sur la planche légèrement enfarinée, et on se prépare à l'étendre à nouveau.

Attention!—Mais il faut avoir soin de faire tourner le paquet de pâte, à plat sur la table, un quart de tour sur lui-même, afin qu'on l'attaque cette fois dans un sens qui fasse la croix avec le sens précédent (voir fig. 1).

On étend donc derechef la pâte jusqu'à ce qu'on ait obtenu un rectangle trois fois plus long que large. On rabat les deux côtés sur le tiers central, comme précédemment, et on laisse reposer.

A chaque tour on doit ainsi changer le sens d'attaque du rouleau, afin que deux tours successifs fassent la croix.

Généralement, on donne à la pâte *six tours.* On voit donc que le temps de repos indispensable pour une pâte feuilletée est de *une heure et demie* au moins, même deux heures si on compte les vingt minutes de repos initial.

Elle peut être employée dès que terminée. Mais il est bien entendu qu'*on ne doit pas la pétrir.* Si, par exemple, on se mettait à la fraiser, on lui ferait perdre toutes ses qualités de feuilletage, et on la transformerait en une simple pâte brisée, très beurrée, tout simplement.

PREMIER EXEMPLE D'EMPLOI DE DE LA PATE FEUILLETEE

Exécution d'un vol-au-vent.— (4heures ½ environ, cuisson comprise.)

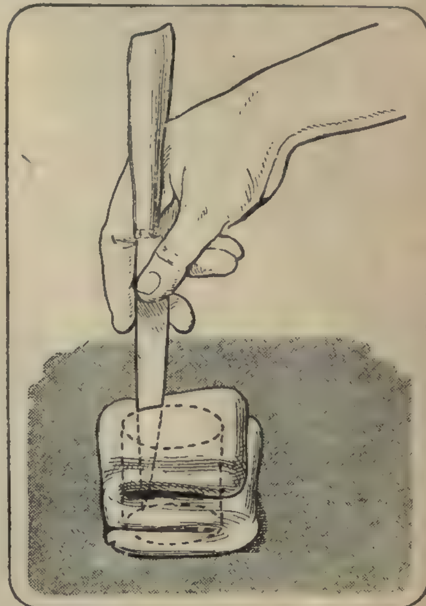


Fig. 2.—COMMENT ON DECOUPE UN VOL-AU-VENT DANS LA PATE PLIEE.

Les matières suivantes sont nécessaires:

Farine................. ½ livre
Beurre................. 1-3 livre
Sel fin................ 1 pincée
Eau.................... 1 chopine
Riz-de-veau (assez gros).
Champignons............ ¼ livre

(Quelques truffes, olives, quenelles, etc., suivant les goûts.)

Le dernier tour étant fait, on fait reposer la pâte. Pour y découper un vol-au-vent, on la laisse pliée en trois. Dans le cube de pâte ainsi obtenu on découpe un cylindre avec un emporte-pièce ou, à défaut, un couteau (fig. 2).

Tout autour de ce cylindre, et verticalement, on forme des crans. Ensuite, avec un couteau (ou un emporte-pièce ayant 3 pouces de diamètre de moins que le premier), on découpe, à 1½ pouce du bord, un deuxième cylindre; mais qu'on *ne détache pas du premier.* C'est pourquoi il faut avoir grand soin que la pointe du couteau ne traverse pas le fond du vol-au-vent: elle doit rester constamment à 1-8 ou ¼ de pouce de la base.

Le décor.—Sur le dessus qui formera le couvercle, on dessine, avec le dos d'un couteau, des lignes s'entre-croisant, et, sur le bord de ce couvercle, on fait des crans



Fig. 3.— LE VOL-AU-VENT (feuilleté). — 1. Prêt à cuire. — 2. Cuit.

correspondant à ceux déjà faits sur les côtes du voi-au-vent. On dore au jaune d'œuf

La cuisson.—On met sur une tôle, ou sur des briques très chaudes, à *four modéré*, environ une heure.

Le garnissage. La cuisson terminée, on enlève le rond formant couvercle en détachant, en dessous, les lamelles de feuilletage, qu'on repousse contre les parois du gâteau. Il ne reste plus qu'à garnir celui-ci de boulettes de farce, ris de veau aux champignons, etc.; et à remettre le couvercle.

DEUXIEME EXEMPLE D'EMPLOI DE LA PATE FEUILLETEE

Exécution d'un chausson aux pommes.—(4 heures 1/4, cuisson comprise.)

Les matières suivantes sont nécessaires:

Farine	½ livre
Beurre	1-3 livre
Sel fin	1 pincée
Eau	1 once
Pommes	1 1-8 livre

Pendant que la pâte repose, on prépare les pommes. On les épluche; on ôte les pépins et on les coupe en lamelles très minces. Il n'est pas utile ici que ces lamelles soient de forme identique.

Au moyen du rouleau on fait de la pâte une abaisse ronde de 1-8 de pouce d'épaisseur. Avec un couteau on coupe très proprement les excédents de pâte.

Le garnissage.—On garnit la moitié de ce rond de pâte avec les pommes (fig. 4). Il le faut pas en mettre jusqu'au bord, mai aisser un espace vide de ¾ à 1 pouce. On saupoudre de sucre, et on replie l'autre moitié de la pâte sur les pommes en faisant arriver les deux bords l'un sur l'autre.

On mouille les deux bords pour les faire adhérer, et on les roule l'un sur l'autre.

Le décor.—On dore au jaune d'œuf. Avec des ciseaux on peut pratiquer quelques trous dans la partie de la pâte formant couverture, pour permettre à la vapeur de s'échapper.

Si on ne pratique pas de trous, le chausson paraît beaucoup plus gros une fois cuit, parce que le dessus est soulevé; mais il est plus difficile à découper et, se réduisant en miettes, est moins présentable.

La cuisson.—On fait avec soin glisser le chausson de la planche sur la tôle, et on met *à four chaud* une heure environ.

Nota.—1o. Au lieu d'un chausson unique, on peut, en procédant de la même façon, faire plusieurs petits chaussons.

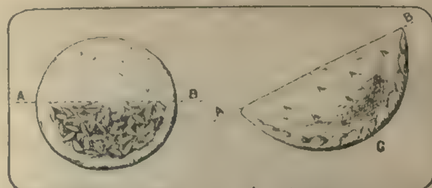


Fig. 4.—CONFECTION D'UN CHAUSSON AUX POMMES. — On fait une abaisse ronde, en feuilleté. Dans la moitié du cercle on place les pommes réduites en morceaux. — On rabat l'autre moitié suivant le diamèrte AB. On colle à l'eau les bords, qu'on serre par un feston grossier C. Dans le dessus de la pâte on ménage quelques trous pour que les gaz ne fassent pas trop gonfler le gâteau, ce qui le rendrait beaucoup trop friable.

Dans ce cas, il est inutile de pratiquer des trous dans les couvercles: chaque convive ayant un chausson, le découpage précédant le service, et entraînant l'émiettement du gâteau, est supprimé.

2o. On peut également, au lieu de pommes, employer pour les petits chaussons des prunes fraîches ou sèches. Si, avec ces dernières, *on laisse les noyaux*, le gâteau acquiert un petit goût de kirsch fin et agréable.

CHRONIQUE DE LA MODE

Par BLANDINE

MANCHES ET VESTES.

Les maisons de couture déploient devant les yeux des visiteuses les merveilles qu'elles ont combinées à leur intention dans le silence et la méditation.

Des jolies choses, il y en a, et beaucoup, des laides aussi, car à force de vouloir créer de l'inédit, on arrive à des trouvailles étranges et quelquefois inesthétiques. La plus critiquable, à mon avis, est, cette année, celle qui nous offre une femme revêtue d'un pantalon long: vous avez bien lu, d'un pantalon ayant à peu près la forme de celui des hommes, mais fait, heureusement, en un tissu soyeux et de couleur vive. Ce pantalon, qui supprime naturellement jupon ou combinaison, s'aperçoit par la fente de la jupe longue, assez large du bas, ouverte devant comme les pans d'une redingote.

Il est certain que les femmes très chics peuvent se permettre, une fois par hasard une fantaisie aussi extravagante, mais je doute fort que les véritables élégantes se laissent séduire par elle.

Pour ma part, je réprouve, pour la femme et surtout pour la jeune fille, toute mode à tendance masculine. Je trouve qu'elles doivent l'une et l'autre rester femmes avant tout, conserver la grâce et le charme, principal attrait de la féminité que des modes aussi singulières leur font sûrement perdre.

Parmi les jolies choses, les choses réellement nouvelles, il faut tout d'abord citer les manches qui ont pris cette année, des allures très particulières. Pour les tailleurs et les robes simples, elles sont longues et très larges du bas; la manche épousant le bras et se terminant étroitement au poignet n'existe pas; mais les fantaisies sont multiples: tantôt ce sont les lanières ou des rubans séparés retenus au poignet; tantôt une aile de tulle ou de mousseline de soie qui laisse le bras libre et nu; tantôt une longue mitaine de dentelle arrêtée au-dessus du coude et laissant retomber deux longues barbes. Dans ce cas, le haut du bras reste nu.

Il en est encore qui, découpées sur l'épaule, retombent plus bas que la main, très largement, la couture intérieure s'arrêtant à la saignée.

La manche à la religieuse avec large revers est également très à la mode; celles en noir avec revers blancs sont tout-à-fait charmantes.

Les garnitures des manches, longues et évasées, sont très variées. On les brode du haut en bas, ou depuis le bas jusqu'au coude; on les garnit de galons noirs ou de fantaisie, mais presque toujours elles sont doublées d'une soie assortie ou différente de ton, soit encore de lamé ou de soie brochée, de façon à donner dans la toilette sombre une note claire.

Les jupes, plus que jamais, restent inégales du bas; arrondies, en pointes, agrémentées de panneaux, de coquilles, d'effilés' etc., plissées de côté, devant et dos plat. On emploie tous les moyens pour donner l'ampleur dont est plus que jamais dépourvu le fond même de la jupe.

Dans certaines maisons même, l'étroitesse du fond est telle que les jambes sont presque entravées, comme il y a plusieurs années, mode dont nous regrettons vivement la tendance.

Les vestes suivent ce mouvement irrégulier. Il n'est pas rare d'en voir dont les basques forment la pointe sur le côté ou s'allongent en panneaux; d'autres où les garnitures dépassent le bord du vêtement, galons, volants plats, plissés, etc.

Pour les manteaux, nous avons prévu que les manches reviendraient. Le vêtement est, en général, assez ample; les manches, de forme kimono pour la plupart, laissent les bras absolument à l'aise et n'offrent pas l'inconvénient des capes qu'il faut maintenir soit avec la main, soit avec le bras, pour les empêcher de s'ouvrir.

Pour les manteaux on emploie beaucoup les tissus légers et pelucheux. Les gris et les beiges sont les tons les plus demandés. Les ratines marine, pain brûlé ou à dispositions prévaudront d'autre part.

BLANDINE.

LA REGULARITE DES TRAINS SUR LE RESEAU DE LA COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC

Un relevé d'ɔs opérations des trains de passagers, de la Compagnie du Grand Tronc sur le réseau à l'est des rivières Ste-Clair et Détroit, montre que sur le nombre de 9053 trains, 91 % sont arrivés à leur destination à l'heure règlementaire. Ce record est une preuve de la bonne administration du département des passagers. Le record de septembre était aussi satisfaisant.

COURRIER DE MADELEINE

AMIE DE L'ECONOMIE.—Je ne puis que recommander chaleureusement les obligations françaises annoncées par la maison Fairbanks, Gosselin. Ces obligations sont extrêmement avantageuses, et prendront, sans cesse, de l'importance, étant donné le change actuel. Je vous félicite de vous déclarer l'amie de l'épargne. Nous deviendrions riche rapidement en vous imitant. Puisqu'il vous plait de communiquer avec une femme pour vous expliquer ce genre d'opération financière, adressez tout simplement votre demande à Madame Boutillier soit aux bureaux de la maison Fairbanks Gosselin, dont vous trouverez l'adresse dans l'annonce publiée dans la Revue Moderne, soit à son adresse personnelle, 934 St-Denis, tél. St-Louis 4892J. Madame Boutillier se mettra à votre entière disposition et n'épargnera rien pour vous faire aimer l'épargne, à l'instar de nos soeurs de France, dont c'est l'une des grandes qualités.

LAURETTE.—Votre merci radieux m'a tout ensoleillée. Qu'elle joie d'être ainsi comprise, et il me semble aussi quelque peu aimée? Me tromperais-je?

MARTHA.—Vous avez déjà connu la navrance de ces séparations prématurées auxquelles rien ne nous a préparés et qui s'abattent, en tempête, sur nos pauvres coeurs. Nous nous attendons toujours un peu à la mort de ceux qui sont nos ainés. Certes, le chagrin de les perdre n'en est pas moins grand, mais fatalement nous sentions que cela devait arriver. Tandis que ceux de notre âge, avec lesquels nous comptions vivre et dont rien ne faisait prévoir le trépas, leur perte nous est plus que douloureuse. C'est un peu comme si la mort nous touchait nous-mêmes, n'est-ce pas? Je sympathise de tout mon coeur à votre tristesse et ai-je besoin de vous dire que vous trouverez toujours ici un accueil amical.

LA DAME AUX CAMELIAS.—L'administration a dû déjà vous adresser les copies de la Revue que vous souhaitiez ajouter à votre collection. J'espère que tout vous est parvenu heureusement. Je suis toujours heureuse de combler le vœu d'une amie, surtout quand cette amie est vous!

A EME.—La farine très blanche, et chauffée assez vivement, mais sans griller naturellement, nettoie très-bien les fourrures blanches. On passe et repasse plusieurs fois, jusqu'à résultat satisfaisant, puis l'on secoue la fourrure pour bien la débarrasser de toute cette farine.

V. L. JODOIN.—Vous avez bien fait de défendre la Revue Moderne qui est, ainsi que vous l'avez si bien dit, complètement indépendante, et s'il lui arrive de rendre hommage aux derniers arrivés, rien n'empêche que, sans distinction de couleur, et simplement parceque les évènements l'auront proclamé, elle rende demain hommage à des hommes d'un autre parti politique, également dignes de la confiance de leurs compatriotes. D'ailleurs notre numéro de novembre a du ramener les esprits étroits à des sentiments plus raisonnables. Comme nous n'émergeons à aucune crèche, rien nous oblige à prendre tel ou tel parti. Nous désirons simplement être juste pour tout le monde, et nous ne sommes pas de ceux qui estiment qu'une couleur politique influe sur la valeur intellectuelle ou morale d'un homme. Pourquoi je n'ai pas publié ces autres photos? Parce que leur heure viendra sans doute à ceux-là, mais qu'elle n'est pas encore arrivée. Je vous sais gré de votre largeur d'esprit, et je sais d'ailleurs que les abonnés et les lecteurs de notre revue sont incapables de juger aussi étroitement une manière d'agir que nous nous efforcons de maintenir équitable et loyale. Je lirai votre article avec beaucoup d'attention, dans le moment, je suis submergée...

TOMHAWK.—Mais c'est très bien cela, ma payse, d'une douce et sincère et juste philosophie. Nous publierons cette jolie chose le plus tôt possible, mais vous voudrez bien le plus vite possible, me donner votre nom, condition essentielle à la publication. Vous pouvez d'ailleurs compter sur mon absolue discrétion. Il n'y a pas à dire, je suis très contente de vous.

ODILE.—Votre conte est un tableautin et il vaudrait mieux lui donner complètement cette allure en le rebâtissant un peu. Donnez-lui le ton d'une réminiscence, de façon à ce que nous puissions le publier dans n'importe quel mois. Je vous avoue, que malgré le désir que j'aurais de cette collaboration posthume, j'hésite à l'accepter à cause du sujet. S'il était question d'une chose un peu actuelle de la vie canadienne, je l'accepterais d'emblée, croyez-le bien. Et si vous retrouvez quelque chose de ce genre, parlez-m'en tout de suite.

AMIE DE L'ACADIE.—Comme votre lettre m'a fait plaisir, en m'exprimant votre goût pour la revue, et votre vaillante appréciation du travail qui s'accomplit par son intermédiaire, et cela, dans l'ordre du patriotisme et du progrès. Ne vous excusez pas d'écrire longuement, vos billets sont de ceux que l'on accueille avec joie toujours. Certes, il faut voter si peu agréable que cela nous paraisse, il faut voter par devoir et non par plaisir. Vous me direz si vous avez gagné votre élection?

LINETTE.—Votre petite lettre s'était égarée, voilà qu'on la retrouve et on me l'apporte. Je me demande si vous espérez encore une réponse? En tout cas, je veux vous dire que je tiens à vous et à votre amitié.

DOMINICA.—Vous avez eu le courage de travailler, de murir votre pensée, d'acquérir en un mot ce qui vous manquait. Votre essai n'est pas mal du tout, et il a le grand mérite de sortir de la banalité. Nous le publierons à son heure. En attendant, ne m'oubliez pas, et songez que vous avez ici un coin tout préparé.

ELLA C.—Comment vous remercier pour votre s gentille attention. J'en suis infiniment touchée, et je suis certaine que vos vœux de succès vont me porter bonheur.

CARMEN DES PALMIERS.—Bien des injustices se commettent, mais que l'on réduise d'un seul coup un traitement, et dans de telles proportions, cela m'apparait comme un acte d'iniquité innommable. Je suis certaine que vous serez à la hauteur des circonstances et que vous saurez, à force de gentillesse, adoucir la rude épreuve. Aussitôt que j'aurai sérieusement étudié votre travail, je vous en reparlerai, trop heureuse si je puis encourager vos si justes espoirs.

CAPUCHON.—Ecrire et écrire encore. Mettre en prose tout son esprit et toute son observation; voilà le programme actuel. Je vais essayer de passer votre petit article ce mois-ci. Mais votre nom, le vrai, petite malheureuse?

PETITE JOYEUSE.—Me voilà bien en retard avec vous, ma gentille amie, et je ne sais comment me faire pardonner d'avoir autant tardé à vous répondre. Je vous devine toute indulgence et cela me donne quelque espoir. Votre article n'est pas mauvais; seulement nous sommes très-exigeants à la Revue Moderne et même le désir de faire plaisir ne nous entraîne pas au-delà des bornes tracées. Or nous voulons des choses travaillées et réussies. Votre article témoigne d'une bonne volonté et d'un beau sentiment et malgré tout mon désir de répondre dans le sens que vous désirez, je ne puis me laisser emporter au-delà des limites tracées et suivies rigoureusement. Plus tard quand vous aurez beaucoup travaillé, nous serons enchantés de faire accueil à votre prose.

F.D'AUBE.—Le comité de lecture de la Revue Moderne estime, avec justesse, que vous devez encore travailler et vous perfectionner avant d'être publié chez-nous. Je suis au regret d'avoir à vous communiquer une décision qui est sans appel. Continuer, et un jour viendra où nos portes s'ouvriront toutes larges.

BRUNETTE.—Nous avons publié à votre intention une recette que vous aurez lue, je l'espère, et qui vous aura été profitable.

GEORGETTE.—Je vous demande pardon de n'avoir pas répondu plus tôt.

JOSIDA.—Au moins vous n'êtes pas une amie bougonne, et vous savez aussi gentiment approuver que désapprouver. Je vais essayer de vous être agréable, mais si vous saviez le tintouin que nous donne le choix des romans vous seriez... non vous ne pourriez pas être plus gentille. Embrassez le petit gâs, contemporain de la Revue Moderne qui grandira avec lui, j'y compte bien!

GEMME.—Je vais patiemment vous attendre, car, je constate que vous êtes une jeune fille bien occupéer en attendant le moment où vous serez une jeune femme très heureuse.

JULIENNE DE RAC.—C'est très gentil ainsi, malheureusement nous avons tant et tant d'articles d'avance que je ne vois guère à quel moment, je pourrais donner place à cette petite nouvelle que Marjolaine de la "Patire" accepterait sans doute avec plaisir. Que ne vous adressez vous à elle, sans toutefois me déserter car je tiens à mes amies, et plus encore que vous ne pouvez l'imaginer.

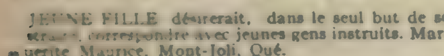
LILI—Ne me remerciez pas, je vous assure que tout le plaisir a été pour moi. Certes, je veux vous garder, et je le veux bien! Votre sincérité et votre douceur m'ont tout de suite attirée et maintenant je ne voudrais pas vous perdre. Je vous sais gré de ma'voir retenue à vous écouter dire des choses bonnes, loyales, touchantes. Oui, ce roman était bien tragique, mais je vous assure qu'il fallait le publier, afin de forcer les réflextions, et d'enrayer la férosité de certaines personnes. Je regrette par exemple, et beaucoup, qu'il vous ait fait mal à cause de votre impresionnabilité. Les circonstances pouvaient vous rapprocher mais combien votre état d'âme vous séparait de notre malheureuse héróíme, car je suis sûre que pas une pensée mauvaise ne vous a effleurée. Et quand cela serait, je ne vous en estimerais pas moins. Est-ce que l'on est libre de soi, et le gouvernement de nos penséce comme de nos nerfs ne nous échappe-t-il pas parfois?

MERLETTE D'AMOUR.—Comme c'est gentil ce court billet où vous avez mis tant de vos pensées et de vos opinions. C'est qu'elles sont très justes, vos opinions, et soyez certaine que Louis Dantin serait flatté et à juste titre, de se savoir si bien apprécié. En effet sa critique est juste et forte et il s'applique surtout à dégager les qualités principales comme les défauts capitaux des œuvres qu'il analyse. Quand vous débuterez dans la littérature, espérons que la Revue Moderne pourra s'ouvrir toute grande devant vos neuves aspirations.

SEMEUSE D'ESPOIR.—La personne préposée à ce service ayant été malade, des retards sont survenus qui vous ont ennuyée et moi aussi. J'espère que maintenant tout est rentré dans l'ordre, et votre envoi a dû vous parvenir depuis plusieurs jours. Vous avez bien fait de m'écrire, et je souhaite que la confiance que vous m'avez témoignée s'étende à tous nos lecteurs, de façon à ce que rien ne cloche, et que tout soit réglé entr'eux et la Revue Moderne, de la meilleure façon possible.

LISE—Je viens de lire l'un e vos derniers articles dans le journal où vous collaborez et je l'ai trouvé joli et fort juste dans ses idées, et fort agréables dans la forme. Vous avez beaucoup de talent, Lise, et je me réjouis que cette joie vous soit accordée qui doit tellement embellir votre vie solitaire. Il faut m'écrire toujours ainsi ce que vous pensez, me dire vos impressions, faire la critique en un mot. Soyez sûre que je dédaignerai pas les idées d'une petite femme aussi intelligente que vous. Je suis exatement de votre opinion rapport à ce roman qui avait certainement une valeur supérieure aux autres et je suis contente d'apprendre combien vous l'aviez apprécié car je me demande s'il a plu d'une façon générale. Je ne vous mettrai jamais à la porte, et j'irais bien volontier au-devant de vous, parce qu'à mon goût, vous arriverez toujours trop tard...

MADELEINE.



La Petite Poste

[illegible]

[illegible]

[illegible] affectueuse désire [illegible] Anita Julien, St-Georges Est, [illegible] Qué.

[illegible] GENTILLES DEMOISELLES accepteraient [illegible] Léo Francoeur, St-Antoine, [illegible], Qué.

JEUNE AVOCAT désire correspondante sérieuse, [illegible] But sérieux. Alain Desbois; [illegible] 1491 Bureau Central, Montréal.

MARTHE CLAUDEL, (20 ans), demande correspondants [illegible] francs, sports, 20 à 25 ans. Poste restante, [illegible], Qué.

QUI DE VOUS charmants correspondants, aimerait échanger quelques lettres avec Mlle J. Desrosiers, Poste restante, Haute ville, Québec.

QUI parmi vos gentils messieurs, aimerait correspondre avec une petite Québecquoise?... Mlle J. S. Millefleurs, Poste restante, Haute Ville, Québec.

MONSIEUR âge moyen, distingué, bonne position, demande correspondantes instruites, distinguées, de 25 à 40 ans, but sérieux. Georges Hamel, Poste restante, Station B, Montréal.

JEUNES FILLES, instruites et distinguées désirent correspondants. Violette V. et Rose C., Boite 16c St-Henri [illegible] Vill., Co Lévis, Qué.

JEUNE FILLE, rieuse, désire correspondants gais. [illegible], Poste restante, Ottawa, Ont.

JEUNE FILLE désirerait, dans le seul but de se distraire, correspondre avec jeunes gens instruits. Marguerite Maurice, Mont-Joli, Qué.

JOLIES, aimables, discrètes. Messieurs, vous écrivez? Mlles Jane Christmas et Blanche Noel, Poste Restante, St-Hyacinthe.

BERTHE DESROSIERS, Poste restante 120 Ste. Catherine Est, désire correspondre avec monsieur sérieux, de 25 à 30 ans.

JEUNE HOMME instruit désire correspondante de Montreal, [illegible], blonde. But sérieux. Ecrire à A. B. Casier 163, Bureau Central, Montréal.

ROBERT LEBRUN, Boîte 78, St-Jean Port Joli Co l'Islet, demande correspondante, pour le distraire.

JEUNE HOMME désire correspondante. C. Montclair, Rivière Ouelle Jct.

QUI! correspondra avec moi. Fernande Bernard, Rivière Ouelle Jonction.

DEMOISELLE désire correspondre avec monsieur de 35 à 40 ans, but sérieux, âge 26 ans. Mlle Carmen Duquette, Ste-Rose, Laval.

JEUNE CANADIEN AMERICAIN, serait heureux de correspondre avec jeunes demoiselles. Armand J. Lavaute, Syracuse Saving Bank Bldg., Syracuse N.Y.

DEMOISELLE distinguée, très gaie, grande, âme profonde, bonne, désire correspondant idéaliste, affectueux sentimental, idées nobles et élevées. But trouver l'âme sœur et en faire son confident. Yvette LaBonté, Poste restante, Station N., Montréal.

FLEURS DE CORRESPONDANCES, d'aimables messieurs, seront toujours épanouissantes chez: Dorothée de La Bruyère, Poste restante, Chicoutimi.

JEUNE DAME distinguée, instruite, de haute éducation, ennuyée vivre seule, désire faire connaissance avec de gentils messieurs, sobres. Boite 24, Station R. Montréal.

ANTOINE L. LIZOTTE, Box 313, Claremont N. H., U.S. demande correspondantes. Canadien-Américain, se cherche une compagne, bonne, intelligente, capable de le seconder dans ses entreprises.

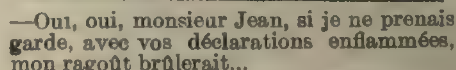
AIMABLE BRUNETTE, désirerait correspondants gais, et affectueux. Constance Legrand, Buckingham.

Etudes Graphologiques

CONDITIONS—Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre sur papier non rayé pas de copie, cinquante sous par mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.

Pour les études particulières, envoyées directement $1.00

Une indisposition de notre distingué graphologue, Claude Ceyla, privera nos lecteurs et nos lectrices du courrier graphologique de ce mois. Un plus grand nombre d'etudes occuperont le numero de janvier. Claude Ceyla reçoit toujours sa correspondance personnelle comme celle de la Revue Moderne à Casier postal, 35, Station N., Montreal.



—Oui, oui, monsieur Jean, si je ne prenais garde, avec vos déclarations enflammées, mon ragoût brûlerait...



LES LIVRES CANADIENS



Par LOUIS CLAUDE

La Semaine du Livre Canadien vient de se terminer; elle a réveillé le sentiment à l'égard des auteurs et nous augurons les meilleurs résultats de cette campagne si allégrement menée d'un bout à l'autre du pays, et même aux Etats-Unis, par l'activité admirable du président de l'Association des Auteurs M. Gibbon, parfaitement soutenu du côté français par M. Victor Morin président de la Section française. Mais il ne faut pas que l'indifférence succède à l'intérêt; il faut rester fidèle à nos livres et favoriser les auteurs par la plus large diffusion possible du livre canadien. Afin d'encourager les lecteurs de la Revue Moderne à offrir des livres canadiens comme étrennes, nous nous faisons un devoir de publier ici une liste aussi complète que possible des oeuvres canadiennes actuellement en librairie. Nous nous empresserons également de servir d'intermédiaire pour ces achats, et sur réception du montant, nous enverrons les livres demandés. Prière d'écrire les noms et adresse fort lisiblement, et d'ajouter dix sous au prix du volume afin de couvrir les frais d'expédition.

NOS LIVRES CANADIENS:

Anthologie des Poètes Canadiens, par Jules Fournier..	$ 1.25
Vie de Mgr Taché, 2 vols, par Dom Benoit	2.50
Ce que disait la Flamme, par Hector Bernier	1.00
Histoire du Canada, par Desrosiers-Bertrand	1.50
Question Scolaire, par R. P. Marion	1.50
Histoire du Canada, par F. X. Garneau, 2 vols	7.00
relié	12.00
Premières Semailles, par Georges Bouchard	0.25
Similia Similius, par Ulric Barthe	0.50
Figurines, par Edouard Chauvin	0.60
Vivre, par Edouard Chauvin	1.00
Le Manoir Mystérieux, par Frédéric Houde	0.50
Contes de Chez-Nous, par Rodolphe Girard	1.00
Mémoville, par A. B. Lacerte	0.50
Nouvelles Rêveries, par W. A. Baker	0.50
Vers le Bien, par Marie Sylvia	0.50
Rencontres et Entretiens, par A. Lambert	0.60
Ce que dit la Jeunesse, par A. Lambert	1.00
Paul-Emile Lamarche, par A. Lambert	1.00
Croquis de Guerre, par Marcel de Verneuil	0.75
Les Blessures, par Jean Charbonneau	0.75
L'Age du Sang, par Jean Charbonneau	0.75
La Critique Littéraire au 19e Siècle, par l'abbé Camille Roy	0.75
Les Forces, par A. Beauregard	0.75
Comédiens et Amateurs, par Eugène Lasalle	1.00
Les Voix du Coeur et de l'Ame, par Marie Lefranc	1.10
Au coeur de l'Histoire, par L. Raoul de Lorimier	2.00
Dictionnaire du Bon Langage, par l'abbé Etienne Blanchard	0.75
Parlons mieux, par l'abbé Etienne Blanchard	0.60
L'Instruction Obligatoire, par le R.P. Hermas Lalande	0.40
Le Coeur en Exil, par René Chopin	0.80
La Mutualité, par Avila Bourbonnière	0.50
Têtes et Figures, par N. Levasseur	0.75
Bleu, Blanc, Rouge, par Colombine	1.25
Georges-Etienne Cartier, par Benjamin Sulte	0.60
Mélanges Historiques, par Benjamin Sulte	1.00
La Chanson du Paysan, par Ulric L. Gingras	0.75
Les Eaux Grises, par Hermas Bastien	0.75
Fêtes Patriotiques, par J. D. Tourigny	0.75
Le Débutant, par Arsène Bessette	0.50
La Métropole de Demain, par l'Honorable G. A. Nantel.	0.75
Deux et deux font quatre, par S. Coler	1.00
Apologies, par Marcel Dugas	0.50
Versions, par Marcel Dugas	0.50
Feux de Bengale à Verlaine, par Marcel Dugas	0.50
Le Sillon, par A. Descarries	0.25
Les Carabinades, par D. Choquette	0.50
Chroniques, par Françoise	0.50
Mille et un jours en prison à Berlin, par Dr. Belland	1.00
Le Tour du Saguenay, par D. Poitevin	1.00
Billets du Soir, par Albert Lozeau	0.50
Femmes Rêvées, par Albert Ferland	0.35
La Langue Française, par Louvigny de Montigny	0.75
Vade-Macum, par Adjutor Fradette	0.60
Les Bontés de Marie, par le R.P. H. Couture	0.75
Le Vieux Temps, par Jos H. Grignon	0.50
Le Long du Chemin, par Madeleine	1.00
Brins d'Herbe, par Monique	0.75
Symphonies, par Léo D'Yril	0.90
En pleine Gloire!, par Madeleine	0.35
A l'Oeuvre et à l'Epreuve, par Laure Conan	0.75
Armand Durand, par Madame Leprohon, traduit de l'anglais, par J. A. Genand	0.75
Aux Vieux Pays, par l'abbé Henri Cimon	0.75
Bastonnais)les), par John Lespérance	0.75
Conférences et Discours, par A. B. Routhier	0.75
Conteurs canadiens-français du 19e siècle, par E. Z. Massicotte, portraits dessinés par Ed. J. Massicotte.	0.75
Conteurs canadiens-français du 19e siècle, (1ère série), avec notices biographiques par E. Z. Massicotte. Portraits dessinés par Ed. J. Massicotte	0.25
Conteurs canadiens-français du 19e siècle, (2me série), avec notices biographiques par E. Z. Massicotte. Portraits dessinés par Ed. J. Massicotte	0.25
Conteurs canadiens-français du 19è siècle, (3ème série), avec notices biographiques par E. Z. Massicotte. Portraits dessinés par Ed. J. Massicotte	0.25
Des Influences françaises au Canada, par Jean Charbonneau.	
Tome 1, préface par M. Edouard Montpetit	0.90
Tome 2, Etudes et problèmes, avant et depuis la cession	1.00
Tome 3, Réflexion sur l'histoire constitutionnelle du Canada. La volonté de domination et la volonté de conservation	1.25
Des Mots, des Vers, poésies par Jules Tremblay	1.25
Discours de Sir Wilfrid Laurier, publiés par M. A. D. DeCelles. 1 vol	1.00
2 vol	1.00
Discours de Sir Wilfrid Laurier	3.00
Divers, par P. Aubert de Gaspé	0.50
Dollard, poème dans le genre ancien en trois chants, par Jean Des Grèves	0.50
Epaves Poétiques, poésies-Veronica, drame en 5 actes et en vers, par Louis Fréchette	1.50
Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique, par Mgr Taché	0.50
Essais sur la Littérature Canadienne, par l'abbé Camille Roy	1.00
Etudes archéologiques et Variétés, par Alphonse Gagnon	0.75
Feuilles Volantes et Oiseaux de Neige, par Louis Fréchette	1.50
Fleurs de la Poésie Canadienne (les), par l'abbé A. Nantel	.75
François de Bienville, par Joseph Vermette	0.75
Jean Rivard le défricheur, par Ant. Gérin-Lajoie	0.50
Jean Rivard l'économiste, par Ant. Gérin-Lajoie	0.50
La Jongleuse, légende par l'abbé H. R. Casgrain	0.25
La Légende d'un Peuple, ou épopée du peuple canadien, poésies par Louis Fréchette, illustrations de Henri Julien	2.00
Légendes Canadiennes et Variétés, par l'abbé H. R. Casgrain	1.50
Légendes du Nord-Ouest, par l'abbé G. Dugas	0.50
Le Manoir de Villerai, par Madame Leprohon, traduit de l'anglais par J. A. Genand	0.75
Le Paon d'Email, poésies par Paul Morin	0.75
Les Deux Neiges, par Jean de Canada	0.50
Les Pionniers Canadiens, par l'abbé H. R. Casgrain	0.25
L'Homme du Jour, par Mlle Marie-Rose Turcot	0.75
Miroir des Jours (le), poésies par Albert Lozeau	1.25
Moeurs, coutumes et industries canadiennes-françaises, par E. Z. Massicotte	0.25
Nouvelles et Récits, par Alphonse Gagnon	0.50
Oeuvres complètes d'Octave Crémazie	1.50
Oublie (l'), par Laure Conan	0.75
Poésies d'Alfred Garneau, publiées par son fils Hector Garneau	0.75
Poésies d'Octave Crémazie	1.00
Propos Rustiques, par l'abbé Camille Roy	0.25
Scènes de Moeurs Electorales, par A. D. DeCelles	0.25
Terre Paternelle (la), par Patrice Lacombe	0.25
Trois Légendes de mon Pays, par J. C. Taché	0.25

Une de Perdue, Deux de Trouvées, par G. de Boucherville	1.50
Une Paroisse Canadienne au 17è siècle, par l'abbé H. R. Casgrain	0.25
Anciens Canadiens (les), par Philippe Aubert de Gaspé.	0.75
Illustré	1.50
Armorial du Canada Français, par E. Z. Massicotte et Regis Roy. Première série et deuxième série avec une introduction par l'abbé A. Couillard-Després, illustrations par Alfred Asselin	2.00
Anecdotes Canadiennes, compilées et annotées par E. Z. Massicotte	1.00
Biographies Canadiennes, par l'abbé H. R. Casgrain...	1.50
Biographies de Mgr de Laval et de Mgr Plessis, évêques de Québec, par Henri Têtu	0.25
Biographies et Portraits d'écrivains canadiens	.50
Bon Vieux Temps (le), par Hector Berthelot, Montréal, compilé, revu et annoté par E. Z. Massicotte	1.00
Canadiens en Flandre (les), par Sir Max. Aitken	0.50
Cartier et son Temps, par A. D. DeCelles	1.00
Cartier (Sir Georges-Etienne) par John Boyd, traduction française par Sylva Clapin	3.00
Cartier (Sir Georges). Edition du Centenaire, 1814-1914	0.75
Casgrain, (l'abbé Henri Raymond), par l'abbé Camille Roy	0.25
Constitutions du Canada (les) par A. D. DeCelles	0.25
Excursion (une) à l'Ile aux Coudres, par l'abbé H. R. Casgrain	0.25
Falardeau et Aubry, par l'abbé H. R. Casgrain	0.50
Faribault et la famille de Sales Laterrière, par l'abbé H. R. Casgrain	0.50
Gamache, Louis Olivier et le Labrador, opuscules par l'abbé Ferland	0.25
Gaspé, (P. A. de) et Françis Parkman, par l'abbé H. R. Casgrain	0.50
Gérin-Lajoie, d'après ses mémoires, par l'abbé H. R. Casgrain	0.50
Histoire de la Mère Marie de l'Incarnation, par l'abbé H. R. Casgrain	1.50
Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec, par l'abbé H. R. Casgrain	1.50
Histoire de l'Ouest-Canadien, de 1822 à 1869, par l'abbé G. Dugas	0.50
Histoire du Canada, depuis sa découverte jusqu'à nos jours, par le P. Ph. F. Bourgeois	1.00
Histoire du Canada, de 1840 à 1867, par Joseph Royal	2.50
Histoire du Canada, depuis la Confédération (1867-1887) par L. O. David	1.50
Histoire du Collège-Séminaire de Nicolet, par Mgr J. A. I. Douville	2.00
Histoire Populaire de Montréal, depuis son origine jusqu'à nos jours, par M. Leblond de Brumath	1.50
Histoire Populaire du Canada, ou Entretiens de Madame Genest à ses petits-enfants, par Hubert Larue	0.75
Lafontaine et son Temps, par A. D. Decelles	1.00
Laurier et son Temps, par A. D. DeCelles	1.00
Le Fort et le Château St-Louis, par Ernest Gagnon	0.75
Le Labrador, Notes et Récits de Voyage, par l'abbé J. B. A. Ferland	0.25
L'Epopée du 22è, par Claudius Corneloup	0.50
Les Etats-Unis, Origines, institutions, développement, par A. D. DeCelles	1.50
Les Soeurs Grises dans l'Extrême-Nord du Canada, Cinquante ans de missions par le Rév. Père Duchaussois	1.00
Lettres sur l'Ile d'Anticosti adressées à M. Aurèle Plamondon, juge de la Cour Supérieure, en retrate, par Mgr Chs Guay	2.00
Louis Jolliet, découvreur du Mississipi et du pays des Illinois, par Ernest Gagnon	1.50
L'Union des Deux-Canadas (1841-67), par L. O. David	1.00
Macchabées de la Nouvelle-France (les), par Joseph Marmette	0.25
Mélanges Historiques et Littéraires, par L. O. David	1.00
Mémoire sur la Question des Ecoles, par Mgr Taché, en réponse au rapport du Comité de l'Honorable Conseil Privé du Canada	0.25
Mère Marie-Rose, fondatrice de la Congrégation des SS. Noms de Jésus et Marie	0.25
Miettes d'Histoire Canadienne, par E. Z. Massicotte	0.25
Octave Crémazie, par l'abbé H. R. Casgrain	0,50
Papineau (Les deux), par L. O. David	0.50
Papineau, par A. D. DeCelles	1.00
Patriotes de 1837-38 (les), par L. O. David	1.00
Récits d'Histoire Canadienne, par E. Z. Massicotte	0.25
Souvenirs et Biographies, par L. O. David	1.50
Terres et Peuples du Canada, par Emile Miller	0.75
Une Page de l'Histoire des Ecoles du Manitoba, par Mgr Taché	0.50
Voyageur des Pays d'en Haut (Un), par l'abbé J. Dugas.	0.75
Vers l'Emancipation, par l'abbé Lionel Groulx	1.00
Lendemains de Conquête, par l'abbé Lionel Groulx	0.90
Cet ouvrage fait suite à la Naissance d'une Race.	
La Naissance d'une Race, par l'abbé Lionel Groulx	0.90

SERIE ORANGE A 10 SOUS

Consignes de demain, par Perrault, Homier & Groulx
Culture française (la), par Henri d'Arles
Dans les serres de l'Aigle, par Alfred Charpentier
Déportation des Acadiens (la), par Henri d'Arles
Exploit, de Dollard (l'), par l'abbé Faillon
Energies méconnues (les), par Guy Vanier
Enseignement classique a-t-il fait faillite, (l'), par R. P. Colclough, S.J.
Pour l'Action Française, par l'abbé Lionel Groulx
Race Supérieure (la), par le R. P. Louis Lalande
Valeur Economique du français, (La), par Léon Lorrain
Veillée des Berceaux (La), par Edouard Montpetit

Si Dollard revenait... (illustré), par l'abbé Lionel Groulx	$ 0.10
Mission de la Mère (La), par Fadette	0.10
Récollets au Canada, (les), par un frère Mineur	0.10
Méditation patriotique, par l'abbé Lionel Groulx	0.05
Pour la Défense de nos Lois Françaises, par Antonio Perrault	0.25
Franco	0.27
La Langue Gardienne de la Foi, par Henri Bourassa	0.25
Franco	0.27
Refrains de Chez-Nous	0.10
Chez Nos Frères les Acadiens, par l'abbé Emile Dubois	0.75
Le Canada Apostolique, par Henri Bourassa	0.50
Oeuvres-hommages Paul-Emile Lamarche	0.90
Edition de luxe	2.00
La Colonisation, compte rendu du Congrès de Chicoutimi. (Et tous les ouvrages de l'A.C.J.C.)	1.50
La Forteresse du Catholicisme, par R. P. Archambault	0.75
Le Mystère de l'Eucharistie, par l'abbé Henri Beaudé	0.60
Plus Qu'Elle-Même, par Luc Bérard et J. A. Foisy	0.90
Un Canadien Errant, par Ernest Bilodeau	0.60
Le Pape Infaillible, par Henri Bourassa	0.60
Cours d'Histoire du Canada, par Thomas Chapais Tome 1	1.50
Tome 2	2.00
Acadie, par Henri d'Arles. Tomes 1 et 2	5.00
Tome 3	2.50
Eaux Fortes et Tailles Douces, par Lacordaire, 100 pges	0.50
Nuances, par Yvonnes Charette	0.60
Le Petit Monde, par Louis Dupire	0.50
Le Divorce, par le R.P. C. Forest, o.p.	0.75
Cap Eternité, par Chs Gill	0.75
En Mocassins, par l'abbé A. Guindon	0.90
Moissons de Souvenirs, par Andrée Jarret	0.75
Silhouettes Paroissiales, par le Rév. P. Le J. Lalande	0.75
Autour de la Maison, par Michelle Le Normand	0.50
Couleur du Temps, par Michelle Le Normand	0.75
Etudes et Appréciations, par Mgr L. A. Paquet:	
Fragments apologétiques	0.75
Mélanges canadiens	0.75
Nouveaux mélanges	1.00
Discours	0.75
A Propos d'Instruction Obligatoire, par J. C. Magnan	0.25
Pour qu'on aime la Géographie, par Emile Miller	1.25
Chez Nous, par Adjutor Rivard	0.60
Société Saint-Jean-Baptiste:	
Au Pays de l'Erable	0.80
Fleurs de Lys	0.60
Albums Historiques	0.50
Semaine Sociale au Canada	1.50
Croquis Laurentiens, par Frère Marie Victorin	0.80
Récits Laurentiens, par Frère Marie Victorin	0.60
Petits Récits Laurentiens, par Frère Marie Victorin	0.10
Bridging the Chasm, par T. H. Morley	1.25
The Clash, par W. H. Moore	0.75

M. E. E. ST-PERE

Candidat

dans

Hochelaga

M. E. E. St.-Père est un journaliste de 16 années d'expérience. Il fit ses débuts au "Canada" dès la fondation de ce journal, alors qu'il prit charge de la Chronique Sportive. Considérant le sport au point de vue de la bonne hygiène sociale. il s'est évertué à le faire aimer de la jeunesse et il y a réussi.

Depuis longtemps l'un des membres les plus dévoués de notre association sportive Le National, il en fut pendant deux années de le président. Lors de la campagne de recrutement en faveur de ce club, il fit un travail qui amena un grand nombre de nouveaux membres.

Il fit de nombreuses campagnes politiques, et fut directeur du journal anglais le "Truth" qui fit la lutte en faveur de Sir Wilfrid Laurier en 1917.

Il fit de brillantes études classiques au Collège de Joliette. Par son caractère probe et droit il s'est fait des amis dans tous les milieux.

Sa popularité et son activité en feront un représentant idéal pour la division d'Hochelaga, au Parlement fédéral.



M. E. E. St.-PERE

Nettoyage du bronze.—Faites un mélange de blanc d'Espagne, poudre de safran et eau; lavez, avec ce mélange clair, la surface du bronze; passez ensuite, sur toute la surface, de la plombagine mouillée et du safran afin de donner au bronze une belle couleur. Mettez pour sécher devant un feu doux. Les bronzes d'art doivent être simplement lavés avec une solution très faible d'ammoniaque.

Soins de la chevelure.—Se soigner les cheveux est pour la femme un devoir: les cheveux protègent la tête, mais, de plus, ils sont pour la femme un ornement incomparable et, pour l'homme, un charme. Or, il est une façon bien simple de les nettoyer et de les rendre doux et soyeux: on se sert d'une tisane de feuilles de sauge tiède qu'on a soin de passer avant de s'en servir.

Examen des étoffes.—Voulez-vous reconnaître la qualité d'une étoffe vendue pour être pur lin ou chanvre? Procédez de la façon suivante: Desséchez un morceau de l'étoffe à examiner. Mettez-le dans une assiette, recouvrez entièrement d'huile Exprimez-le fortement et regardez en transparance. Les fils de lin et de chanvre devront apparaître transludes; s'il y a du coton, il y aura des fils opaques.

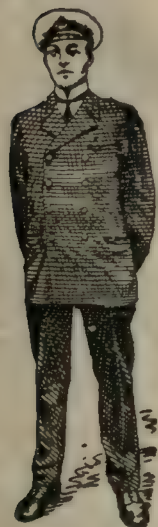
Colle pour la porcelaine.—Prenez 3 grammes de sulfate d'alumine, mettez-les dissoudre dans 20 grammes d'eau, puis mélangez le tout dans 250 grammes de gomme arabique. Cette dernière solution doit être très épaisse. Cette colle est une des meilleures qui existe. Il suffit de mettre un peu d'eau quand elle se dessèche.

Pour nettoyer des gants de peau.—Mélangez une cuillerée à café de carbonate de soude avec trois ou quatre cuillerées à café de lait. Mettez les gants à nettoyer, puis frottez-les aves un morceau de flanelle trempé dans la solution: avoir soin d'imbiber trés peu votre flanelle. Ensuiet essuyez avec un molleton sec et laissez sécher.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

Collège Naval Royal du Canada



Le Collège Naval Royal est établi dans le but de donner une éducation complète en Science Navale.

Les diplômés de ce collège ont les qualifications requises pour entrer dans les Services Impérial et Canadien comme aspirants de marine. Une carrière Navale n'est pas obligatoire toutefois. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine, le cours fournit une éducation élémentaire complète en Sciences appliquées qui permet aux élèves d'entrer comme étudiants de seconde année dans les Universités Canadiennes.

Ce système d'éducation tend à développer chez les élèves, la discipline qui les habitue à obéir et les rend aptes à commander, un grand sens d'honneur physique et mental, et leur donne une bonne éducation élémentaire en Science, Génie Civil, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Modernes, comme base pour le développement général d'une plus grande spécialisation.

Des renseignements pour l'admission à ce collège sont fournis sur demande au Département du Service Naval à Ottawa.

En attendant la construction des bâtisses qui remplaceront celles qui ont été détruites, lors du désastre d'Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimalt, près de Victoria, C.A.

G. J. DESBARATS,
Sous-Ministre du Service Naval.

La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Ottawa, février, 1921.

Pour combattre la soif.—Lorsque la soif est très intense, ajouter à l'eau et au vin une infusion plus au moins forte de gentiane (10 grammes de gentiane coupée en petits morceaux et mise à infuser douze heures dans un litre d'eau froide). La boisson a naturellement un goût amer, mais calme la soif.

Nettoyage de la mousseline—Pour laver les rideaux en mousseline, il faut faire cuire un litre de son dans cinq à six litres d'eau; mettre la mousseline aussitôt que l'eau bout; laisser ainsi sans frotter pendant vingt à vingt-cinq minutes. Enlever ensuite le chaudron du feu puis faire couler de l'eau froide jusqu'à ce qu'il ne reste plus la moindre parcelle de son. Etendre la mousseline pour la faire sécher